TROISIEME ET DERNIERE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIEE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DU PARALLÈLE DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES AVEC LA FOI CATHOLIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE LE CATHOLICISME, — DE CRITIQUE CHRÉTIENNE, — DE SCOLASTIQUE, — DE PHYSIOLOGIE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES MISSIONS CATHOLIQUES, — DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES ET DÉCOUVERTES MODERNES, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — D'ESTHÉTIQUE CHRÉTIENNE, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ÉRUDITION ECCLÉSIASTIQUE, — DES PAPES, — DES CARDINAUX CÉLÈBRES, — DE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, — DES MUSÉES RELIGIEUX ET PROFANES, — DES ABBAYES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES, — D'ORFÉVRERIE CHRÉTIENNE, — DE LÉGENDES CHRÉTIENNES, — DE CANTIQUES CHRÉTIENS, — D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE ET CHARITABLE, — DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, — DE LÉGISLATION COMPARÉE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DES ERREURS ET SUPERSTITIONS POPULAIRES, — DES LIVRES APOCRYPHES, — DE LEÇONS DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, — DE MYTHOLOGIE UNIVERSELLE, — DE TECHNOLOGIE UNIVERSELLE, — DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES DANS L'ANTIQUITÉ, — DES HARMONIES DE LA RAISON, DE LA SCIENCE, DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART AVEC LA FOI CATHOLIQUE, — DES PROPOSITIONS CATHOLIQUES. — DE LA MYSTIQUE CHRÉTIENNE. — DE LINGUISTIQUE. — DE LA DIVINITÉ ET DE L'HUMANITÉ DU CHRIST.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

60 VOLUMES, PRIX : 360 FRANCS.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

DICTIONNAIRE DES OBJECTIONS POPULAIRES.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858

ALMA COLLEGE LIBRARY 203 M584 Alma, California

38629

DICTIONNAIRE
DES
OBJECTIONS
POPULAIRES
CONTRE LE DOGME, LA MORALE, LA DISCIPLINE ET L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE,

CONTENANT, POUR CHAQUE DIFFICULTÉ,

UNE RÉPONSE CLAIRE ET PRÉCISE,

OFFRANT OUTRE LES PROPRES IDÉES DE L'AUTEUR, CE QU'ONT DIT DE PLUS REMARQUABLE LES PLUS CÉLÈBRES APOLOGISTES TANT ANCIENS QUE MODERNES;

PAR M. L'ABBÉ PINARD,

Prêtre du diocèse de Tours, auteur de plusieurs autres ouvrages religieux.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

—

Quelles sont les objections recueillies ici avec la dénomination de populaires? — A qui s'adresse la réfutation qui en est faite? — D'où sont tirées ces objections? — D'où la réponse faite à chacune d'elles?

—

Avant d'entrer en matière, il nous a paru important de répondre, par avance, aux questions que se fera naturellement le lecteur en prenant cet ouvrage : Quelles sont, demanderat-on sans doute, les *objections* recueillies ici avec la dénomination de *populaires?* A qui s'adresse la réfutation qui en est faite? D'où sont tirées ces objections? D'où la réponse faite à chacune d'elles.

Les objections auxquelles nous avons entrepris de répondre dans cet ouvrage sont celles qui s'élèvent le plus communément contre la religion, et que nous appelons ici populaires, soit parce qu'elles ont cours déjà dans le public, soit parce qu'elles peuvent y pénétrer d'un jour à l'autre, étant à la portée du grand nombre. Quoique le danger soit moins pressant en ce dernier cas, il n'en est pas moins un danger véritable, contre lequel il importe de se prémunir.

Vous allez me demander peut-être ici s'il n'y a pas plus d'inconvénients que d'avantages à aller ainsi au-devant du danger, à le faire naître en quelque sorte, pour un certain nombre, en lui donnant plus de publicité qu'il n'en a.

Mais non, nous ne faisons point naître le danger : il existe réellement, avons-nous dit; quelques-uns y ont échoué, d'autres y échouent chaque jour; et d'un moment à l'autre, il peut devenir public. Il importe donc de le signaler hautement à ceux surtout qui, par état ou par position, étant chargés de conduire les autres, doivent étudier à fond le terrain sur lequel nous marchons, quel que soit, pour eux-mêmes, le résultat de cette étude. Nous ne pensons pas, du reste, qu'ils aient beaucoup à craindre; car, d'une part, ils sont forts; et, d'une autre part, Dieu n'abandonne jamais ceux qui se dévouent à sa gloire et au salut de leurs frères.

Ce que nous venons de dire doit faire comprendre déjà à qui s'adresse plus particulièrement notre ouvrage. C'est un livre fait pour le peuple; mais non pas pour être remis entre les mains du peuple. Sa forme ne le permet pas; et nous croyons, de plus, que tout recueil d'objections, quelle qu'en soit la forme, ne doit pas être remis, généralement parlant, entre les mains du peuple. Par suite de la corruption du cœur humain, l'objection nous plaît naturellement beaucoup plus que la réponse. L'objection est un trait empoisonné, destiné à blesser l'esprit ou le cœur, si ce n'est même l'un et l'autre à la fois, la réponse à l'objection est le remède propre à prévenir ou à guérir la blessure; mais si, quand le remède arrive, la blessure est déjà faite, il faut du temps pour la guérir, et encore n'y parvient-on pas toujours. Un recueil d'objections ne pourrait donc être remis entre les mains du peuple qu'autant qu'il ne renfermerait que des objections parfaitement connues; et encore serait-il à craindre que certains lecteurs ne les eussent pas toutes connues précédemment, ou les vissent là présentées sous une forme nouvelle et plus saisissante. Quoi qu'il en soit des autres recueils d'objections, le nôtre n'est point destiné à être remis entre les mains du peuple, comme nous l'avons dit déjà. Fait pour le peuple, ainsi que son titre le déclare, il ne s'adresse point à lui, immédiatement du moins, mais bien à ceux qui, soit par état, soit par position, sont chargés de le diriger. C'est un arsenal où ceux qui ont pour mission de combattre les ennemis du salut pourront apprendre à bien connaître les armes dont ils se servent le plus habituellement, et celles que nous devons prendre pour leur résister, et même les terrasser.

Ceci explique pourquoi nous n'avons pas cru devoir donner toujours le genre populaire aux objections que nous avons recueillies ici, non plus qu'à la réfutation que nous en avons faite. A quoi cela eût-il servi, la plupart du temps? Ce qui est populaire ici ne le sera point ailleurs; en sorte qu'il y a presque toujours nécessité, quand on a étudié un sujet quelque part, de le modifier, pour l'approprier aux besoins de ceux à qui on veut s'adresser. Nous avons donc dû tenir au fond des choses beaucoup plus qu'à la forme, persuadé que ceux par l'intermédiaire desquels nous adressons nos idées au peuple, leur donneraient l'expression convenable, faisant ainsi ce que nous n'étions point obligé de faire, et ce qui nous était même impossible la plupart du temps.

Ceci explique encore l'étendue que nous avons donnée a nos articles *Dieu, Ame, Religion, Enfer..*, en un mot à tous nos articles importants. « C'est trop long pour le peuple, » diront quelques lecteurs. Sans doute, aussi n'est-ce point au peuple que nous parlons, mais à ceux

qui sont chargés de parler au peuple. Chacun d'eux choisira ce qui lui conviendra le mieux; et c'est pour cela que nous avons cru devoir faire une provision un peu ample. C'est comme un réservoir que nous avons préparé. Pour qu'il puisse satisfaire tous les besoins, il a bien fallu le remplir. Nous nous sommes borné cependant, non-seulement dans les réponses que nous avons données aux objections, mais dans le recueil même de ces objections.

Si on nous demande actuellement d'où viennent celles que nous avons consignées dans notre ouvrage, il n'est pas difficile de répondre; car, hélas! ces objections se trouvent partout: elles sont dans les livres, au milieu des places publiques, à l'atelier, à l'école, au milieu des champs, dans les maisons particulières, au cœur de chacun, partout, avons-nous dit avec raison; et si on nous demande encore qui les a ainsi semées, en quelque sorte, partout, il n'est pas plus difficile de répondre : Ce mensonge — car toute objection faite sérieusement contre la religion est un mensonge — Ce mensonge, dis-je, opposé à la vérité, cette ivraie semée dans le champ du père de famille pour étouffer le bon grain, cela vient du démon évidemment. Jetée primitivement par lui dans le monde, cette mauvaise semence s'y est reproduite en tous lieux, tant par son activité infernale que par l'activité également diabolique de tous ceux qui font son œuvre sur la terre, je veux dire des méchants.

Que la première objection contre la religion soit sortie de l'enfer et ait été apportée sur la terre par le démon lui-même, c'est un fait acquis dans l'histoire, je ne dirai pas seulement du peuple de Dieu, mais de tous les peuples. Placés dans le Paradis terrestre, nos premiers parents vivaient heureux dans la soumission absolue aux volontés de Dieu, quand le démon s'offrit à la femme sous la figure du serpent : *Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis*, lui dit-il, *de manger du fruit de tous les arbres du Paradis?* (*Gen.* III, 1 seq.) La femme répondit : *Nous pouvons manger de tous, à l'exception du fruit de l'arbre qui est au milieu du Paradis, dont nous ne pouvons manger et auquel même nous ne pouvons toucher, de peur de mourir.* Alors le serpent dit à la femme : *Vous ne mourrez point; car Dieu sait qu'au jour même où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.* La femme se laissa séduire, elle a désobéi, elle a porté ensuite son mari à désobéir comme elle, et, en se révoltant ainsi l'un et l'autre contre Dieu, ils se sont perdus, et ont perdu avec eux le genre humain tout entier.

Il y a dans cette première objection élevée contre la religion, c'est-à-dire dans cette première tentative faite par l'esprit du mal pour soulever contre Dieu les intelligences soumises à sa volonté, les différents traits qui caractérisent la plupart de celles qui l'ont suivie. Elle fait appel à l'indépendance : *Vous serez comme des dieux*, dit le serpent, *connaissant le bien et le mal : « Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. »* Quoiqu'elle cherche à tromper par l'appât de l'indépendance, elle ne néglige pas cependant les séductions de la chair. Aussi est-ce à la femme que le serpent s'adresse. *Dixit autem serpens ad mulierem.* Mais considérez surtout, je vous prie, la marche et l'action directe de l'objection. La voyez-vous sous la forme si expressive du serpent? Elle s'avance par détours et sans bruit. Repoussée d'abord, elle vient à plusieurs reprises; et elle finit par déposer en nous son poison mortel, à moins que nous ne soyons assez heureux pour l'écraser, ce que nous ne pouvons faire que par la puissance même de la vérité, avec l'aide du Verbe fait chair dans les chastes entrailles de celle à qui Dieu a promis qu'elle écraserait la tête du serpent trompeur. *Ipsa conteret caput tuum.*

Et ce n'est pas seulement par sa puissance intrinsèque, par l'effet de ses grâces, que la Vérité même, le Verbe de Dieu combat les objections élevées par l'esprit du mal contre sa religion. Pour nous assister, dans cette lutte, d'une manière plus conforme à nos besoins, il a bien voulu prendre notre nature et parler notre langage. Voyez-le pendant le cours de sa vie mortelle : Comme il accueille tous les hommes avec bonté! Comme il répond patiemment à toutes les objections qu'on lui adresse! Vous diriez un bon père, une tendre mère, s'entretenant familièrement avec ses enfants.

Un jour, les saducéens, qui nient la résurrection, le vinrent trouver et l'interrogèrent en ces termes : Maître, Moïse a ordonné que si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme, et suscitât des enfants à son frère. Or, il s'est rencontré sept frères parmi nous dont le premier, ayant épousé une femme, est mort; et, n'en ayant point eu d'enfants, il l'a laissée à son frère. Il en fut de même du second et du troisième, jusqu'au septième. Enfin, tous étant morts, la femme mourut aussi. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel de ces sept sera-t-elle femme? Car tous les sept l'ont épousée. Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, et vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu. Car, au temps de la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ces paroles que Dieu a dites? Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob : Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. Le peuple entendant ceci était dans l'admiration de sa doctrine.

Mais les pharisiens, ayant appris qu'il avait fermé la bouche aux saducéens, s'assemblèrent; et l'un deux, qui était docteur de la loi, le tenta, et lui faisant cette question : Maître, quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre

Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit. C'est là le plus grand, et le premier commandement. Et voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez le prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements. (*Matth.* XXII, 23-40.)

Quelle doctrine! Mais aussi avec quelle simplicité touchante elle est expliquée pour applanir les difficultés qu'elle présente, non-seulement dans sa partie *spéculative*, *mais encore* dans sa partie pratique! « Et qui est donc mon prochain? lui a demandé le docteur. Ce sont tous les hommes, répond Jésus, même vos ennemis, même les Samaritains avec qui vous ne voulez avoir aucun rapport. » Ecoutez plutôt sa réponse, telle qu'elle a été faite, sous la forme saisissante de la parabole :

Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba, dit-il, entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Il arriva ensuite qu'un prêtre descendait par le même chemin, lequel l'ayant aperçu, passa outre. Un lévite, étant aussi venu du même lieu, et l'ayant considéré, passa outre. Mais un Samaritain, passant son chemin, vint à l'endroit où était cet homme; et, l'ayant vu, il en fut touché de compassion. Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile, et du vin dans ses plaies, et les banda ; et, l'ayant mis sur son cheval, il l'emmena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin de cet homme, et tout ce que vous avancerez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur lui répondit : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. (*Luc.* X, 30-37.)

C'est ainsi que Jésus, parlant tantôt à l'esprit, tantôt au cœur, fait, ou doit faire, du moins, sur ceux qui l'écoutent, une impression profonde. Et qu'est-ce donc quand il veut bien confirmer son divin enseignement par ses œuvres miraculeuses qui décèlent aux moins clairvoyants sa divinité? Personne n'ignore ce qui se passa, quand on lui présenta un paralytique, couché dans son lit.

Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos pechés vous seront remis. En même temps, quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : Cet homme blasphème Mais Jésus, connaissant ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs? Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis; ou de dire : Levez-vous, et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péches : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, *emportez votre lit, et vous en allez dans votre maison. Le paralytique se leva et s'en alla dans sa maison. Le peuple, voyant cela, fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu, de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.* (*Matth.* IX, 2-8.)

Une remarque qu'il importe de faire ici, c'est que Jésus-Christ s'adresse presque toujours au peuple, quand il répond aux difficultés élevées contre la religion. Ces difficultés lui sont cependant présentées par des hommes éclairés. Dans les exemples que nous venons de citer, nous avons vu paraître, tour à tour, les saducéens, les pharisiens, les scribes, un docteur de la loi; mais Jésus-Christ n'a paru tenir aucun compte de leur position. Ce n'est pas qu'il ne soit venu sur la terre pour les savants comme pour le reste des hommes; mais, soit qu'il les regarde comme suffisamment éclairés et n'ayant besoin que de se purifier le cœur, soit en punition de leur orgueil, soit plutôt parce que l'enseignement qui convient au peuple doit leur convenir également à eux-mêmes, il ne s'adresse guère qu'au peuple, avons-nous dit avec raison. Aussi est-ce le peuple surtout qui est profondément impressionné par ses paroles, comme par ses œuvres. *Et audientes turbæ mirabantur in doctrina ejus*, lisons-nous dans l'Evangile. (*Matth.* XXII, 33.) Et ailleurs : *Videntes autem turbæ timuerunt, et glorificaverunt Deum, qui dedit talem potestatem hominibus.* (*Matth.* IX, 8.)

Ce qu'a fait Jésus-Christ, les apôtres qu'il a choisis parmi le peuple, pour les former à la prédication de son Evangile, l'ont fait également. Voyez saint Paul lui-même, ce grand apôtre, élevé, comme il le dit formellement, jusqu'au troisième ciel, où il entendit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter. Comme il se plaît cependant à réfuter les objections populaires contre la religion!

Quelqu'un dira peut-être : En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Insensé que vous êtes, ce que vous semez ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant. Et, quand vous semez, vous ne semez point le corps qui doit naître, mais une simple graine, comme du froment ou de quelque autre chose. Mais Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît... Il en arrivera de même à la résurrection des morts. Le corps maintenant, comme une semence, est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. Il est mis en terre corps animal, et il ressuscitera corps spirituel. (1 Cor. XV, 35-44.)

Ainsi firent les premiers successeurs des apôtres, ces Pères de l'Eglise, qui, consolidant, d'une main, les fondements de la religion, repoussaient, de l'autre, avec une infatigable vigilance, les attaques dirigées contre elle par ses ennemis déjà si nombreux. Ainsi ont

toujours fait depuis, ainsi font actuellement encore les ministres de la religion, chargés d'annoncer aussi l'Evangile, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils se trouvent placés. Quelquefois, sans doute, ils s'adressent aux savants; mais la plupart du temps, et même presque toujours, à l'exemple de Jésus-Christ, des apôtres et des Pères, ils s'adressent à cette foule dont leur divin maître aimait à se voir entouré, à cette masse dont se compose l'humanité. Lisez les homélies des Pères, les sermons des prédicateurs, les mandements des évêques, les prônes des curés et de leurs collaborateurs : Qu'y trouvez-vous, si ce n'est l'exposition et la défense de la doctrine chrétienne, selon les besoins du plus grand nombre, aux différentes époques de l'Eglise? Il y a donc, là aussi, la réponse aux objections les plus ordinaires contre la religion; ou, pour mieux dire, c'est là ce qui y domine, en sorte que notre travail, pour être complet, devrait présenter le résumé fidèle de ce grand travail d'apologétique populaire commencé à Jésus-Christ et continué jusqu'à nos jours. Nous n'avons pu lui donner de telles proportions. Obligé de nous restreindre, nous ne répondons qu'aux objections qui présentent, en ce moment, quelque danger, ou qui peuvent en présenter d'un moment à l'autre.

Il est aisé de voir, du reste, par ce que nous venons de dire, où nous avons pris la réponse à ces objections. Comme la difficulté elle-même, la solution est partout : dans les livres, dans nos églises, dans nos écoles, dans nos maisons, au cœur d'un Chrétien, partout, avons nous dit! Et si on nous demande comment elle se trouve ainsi partout, il nous est encore plus facile de répondre que pour l'objection. Elle est partout, parce que la vérité est partout, et que la réponse la plus complète, et même la seule complète, à toute difficulté, c'est la vérité brillant de tout son éclat et dissipant ainsi les ténèbres qui la cachent à nos yeux, comme le soleil fait les nuages, qui ne peuvent l'obscurcir que momentanément; elle est partout, parce que c'est la parole de Dieu qui nous la donne, et que cette parole, apportée du ciel sur la terre par Jésus-Christ, n'a cessé et ne cesse encore d'être propagée en tout lieu, par ceux qu'il a chargés de continuer sa mission.

Nous n'avons donc eu besoin que de la formuler; et encore l'avons-nous prise souvent tout exprimée dans quelques-uns de nos apologistes les plus renommés. Il nous était bien facile de nous approprier à nous-même cette réponse, soit en la modifiant un peu, soit en changeant l'expression seulement. Si nous ne l'avons pas fait, c'est à dessein. Il y a deux manières de répondre à une objection : par le raisonnement et par l'autorité. En signant notre réponse d'un nom faisant autorité, nous donnions donc à cette réponse, outre sa valeur intrinsèque, une seconde valeur, une valeur extrinsèque qu'elle n'avait pas venant de nous.

En terminant cette introduction, nous prions le lecteur de n'étudier notre ouvrage qu'avec les intentions et dans les dispositions que nous avons eues nous-même en le composant. C'est un arsenal dans lequel nous l'invitons à entrer, avons-nous dit déjà, arsenal où se trouvent accumulées les armes de nos ennemis, et celles dont nous pouvons nous servir nous-même pour repousser leurs attaques. Un peu de légèreté, la moindre imprudence pourrait lui devenir funeste à lui-même et aux autres, comme cela se voit fréquemment dans un arsenal ordinaire. En y apportant toutes les précautions nécessaires, il en sortira fier et heureux, plein d'ardeur et plus apte que jamais à soutenir avantageusement les combats où le devoir l'engagera quelquefois, pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

—

DICTIONNAIRE
DES
OBJECTIONS
POPULAIRES
CONTRE LA RELIGION CATHOLIQUE,

AVEC REPONSES A CHACUNE D'ELLES.

—

A

ABBAYE, ABBÉ, ABBESSE.

Objection. — Abus! abus! abus! assemblage de tous les abus! — Abus dans les bâtiments! — Abus dans la conduite de ceux qui s'y trouvent, ou qui, étant censés s'y trouver, vont étaler ailleurs, comme l'abbé de cour, le scandale de leurs mœurs! — Abus par rapport à la religion! — Abus par rapport à la société! — Abus par rapport à la famille! — Abus enfin par rapport aux individus! — Quand la révolution a détruit tout cela, elle a fait un acte bien méritoire aux yeux de Dieu et des hommes.

—

Réponse. — Dites plutôt qu'elle a commis, en cela comme en beaucoup d'autres choses, l'attentat le plus...

Je m'arrête ici pour ne point agir avec la même précipitation que vous. Avant de rien conclure, je veux approfondir notre sujet, et répondre à vos objections, ou, pour mieux dire, à vos déclamations.

Abus! abus! abus! assemblage de tous les abus, vous écriez-vous.

C'est bientôt dit; mais, je vous le demanderai d'abord, de quoi l'homme n'a-t-il point abusé, de quoi n'abuse-t-il point encore, chaque jour ici-bas? Jetez les yeux autour de vous, examinez-vous vous-même, considérez, s'il est possible, les uns après les autres, tous les êtres dont se compose la nature, et vous trouverez qu'il y a abus partout, que ce monde est réellement l'assemblage de tous les abus. Est-ce à dire pour cela que nous devions tout condamner, tout détruire? Non pas, mais seulement qu'il faut agir toujours avec la plus grande prudence, rechercher le bien, s'y attacher, le développer en soi et dans les autres, fuir le mal, mêlé partout au bien, le souffrir avec patience, quand on ne peut faire autrement, comme cela se trouve admirablement expliqué dans la parabole si frappante du bon grain et de l'ivraie, et user ainsi des dons de Dieu, selon les vues de son adorable Providence.

Quand une chose est mauvaise de sa nature, nous direz-vous peut-être ici, quand, du moins, elle produit d'elle-même beaucoup plus de mal que de bien, n'est-il pas plus simple de la détruire?

Sans doute, mais tel n'est point le cas dont il s'agit. Savez-vous bien ce que c'est qu'une abbaye, vous que ce nom seul fait frémir, et qui appelez, pour en délivrer le monde, la hache révolutionnaire? Savez-vous ce que nous entendons par abbé et par abbesse, vous qui n'attachez à ces mots que l'idée du ridicule et du mépris? Ecoutez avec un peu d'attention, je vais vous le dire; et dans le cours de mes explications, ou à la fin, je m'efforcerai de détruire les préjugés que vous avez conçus à ce sujet.

Abbé est un mot d'une langue étrangère qui veut dire *père*. *Abbesse*, par conséquent, veut dire *mère;* et *Abbaye*, *maison paternelle* ou *maternelle*. Qu'y a-t-il de plus touchant que ces mots? Si des noms nous passons aux choses, elles éveillent en nous des idées non moins touchantes.

Comme il est facile de le comprendre, d'après ce que nous venons de dire et comme on peut s'en convaincre d'ailleurs d'après sa propre expérience ou celle d'autrui, l'abbaye est une maison religieuse composée d'hommes ou de femmes, vivant en communauté sous la direction d'un abbé ou d'une abbesse, tendant à la perfection par la pratique non-seulement des préceptes, mais des conseils évangéliques, et qui en prenant les moyens les plus efficaces de s'assurer les récompenses éternelles, travaillent d'une manière plus ou moins directe suivant la nature de leur constitution au bonheur spirituel et même temporel des autres hommes. Car la piété, qui est l'âme de la communauté, se trouve utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future, comme le dit avec tant de vérité le grand Apôtre : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (*I Tim.* IV, 8.)

L'abbaye est donc une famille véritable

(et c'est un nom qu'elle se donne elle-même volontiers), mais c'est une famille sainte, immense quelquefois, indéfiniment prolongée et qui, malgré l'extension qu'elle peut avoir en étendue comme en durée, prend de tous ses enfants un soin pieux et leur facilite les moyens d'arriver au but pour lequel chacun d'eux a été mis sur la terre.

Vous ne pouvez nier l'utilité, la nécessité même de la famille telle qu'elle se trouve naturellement constituée, malgré les graves abus qui s'y rencontrent à chaque instant. Vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître que cette union sainte, indissoluble fait subsister tous les membres qui la composent, malgré la faiblesse des uns et les infirmités des autres, développe toutes leurs facultés physiques, intellectuelles et morales, et les conduit souvent pour le temps comme pour l'éternité à de grands résultats qu'aucun d'eux n'obtiendrait jamais, abandonné à lui-même.

Pour peu que vous vous éleviez au-dessus des passions et des préjugés qui pervertissent si facilement le jugement des hommes, vous ne pouvez nier non plus l'utilité, la nécessité même, jusqu'à un certain point, de cette famille telle que l'a constituée la religion, malgré les graves abus qui s'y rencontrent aussi à chaque instant. Vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître que cette union sainte, indéfiniment prolongée, fait vivre tous ses membres, quelque nombreux qu'ils soient, malgré la faiblesse des uns et les infirmités des autres, qu'elle développe au plus haut point toutes leurs facultés mais principalement leurs facultés intellectuelles et morales et les conduit pour le ciel, et quelquefois même pour la terre, à des résultats surprenants qu'aucun d'eux n'eût obtenus peut-être dans une autre position.

Votre comparaison est sur tous les points défectueuse, me dira-t-on. La famille est utile, nécessaire même, parce que sans elle l'homme enfant ne pourrait vivre. Renfermé alors dans un cercle toujours restreint, il s'y développe admirablement en effet et arrive quelquefois à des résultats surprenants. Mais qu'a-t-il besoin d'une nouvelle tutelle, quand il est devenu grand et se suffit à lui-même? Ne voyez-vous pas que cette nombreuse et compacte réunion où vous l'appelez va gêner son action au lieu de la faciliter, corrompre ses mœurs au lieu de les purifier et de les sanctifier.

Parler ainsi, c'est méconnaître absolument la nature de l'homme et tout ce qu'il est obligé d'accomplir sur la terre. Ne savez-vous pas qu'il y a des hommes qui ne cessent pas d'être enfants pendant leur vie entière? Que d'autres sortis de l'enfance un instant y rentrent presque immédiatement? Ne savez-vous pas que la faiblesse et les infirmités de l'enfance nous reprennent, et quelquefois avec une intensité plus grande encore à la fin, si ce n'est même au milieu de notre carrière? Ne savez-vous pas qu'il y a des cœurs chagrins, blessés et même mortellement dans un corps sain, qui ont toujours besoin d'une main douce et affectueuse pour calmer leur douleur et soigner leurs plaies avec un dévouement que rien ne lasse? Ne savez-vous pas que les âmes les plus grandes et les plus fortes sous certains rapports, sont souvent les plus petites et les plus faibles sous d'autres rapports, et que ces âmes ont encore plus besoin que les autres d'une main élevée et énergique pour les conduire sûrement dans les sentiers si difficiles de la vie? Que dis-je? Le génie lui-même n'est souvent qu'un géant qui marche la tête dans les cieux et les pieds sur le bord des abîmes. Il pénètre les secrets de la Divinité, mais il ignore ce qui se passe parmi les enfants des hommes. Il a donc souvent besoin, lui aussi, d'une voix également amie et imposante qui lui crie à chaque instant : « Prends garde! » d'un lieu de complète sûreté où il puisse à l'aise poursuivre jusqu'à la fin ses profondes méditations.

Vous prétendez que l'homme devenu grand se suffit bien à lui-même.

Dans le cours ordinaire des choses, j'en conviens, mais vous devez convenir de votre côté que dans certains cas l'union, la vie de famille lui devient absolument nécessaire, ou du moins très-utile; vous devez convenir également que cette union, cette vie de famille le sert admirablement encore dans les autres cas où il pourrait, rigoureusement parlant, suffire à tous ses besoins et à tous ses devoirs. Car, je vous le demande, cet homme que nous supposons dans toute sa force, dans son indépendance parfaite, qu'est-il seul au sein de cette nature incommensurable dont il se trouve pourtant la plus noble partie. Qu'est-ce, je vous le répète, que ce roseau pensant, ce grain de sable animé, abandonné à lui-même sur ce globe immense dont il fut créé roi, qu'il doit dominer, régir, perfectionner, au-dessus duquel il doit s'élever en faisant la conquête des cieux? Ah! rien, moins que rien, une amère dérision. Mais au lieu de considérer l'homme dans un complet isolement, supposez-le, au contraire, dans une intime union avec un certain nombre d'autres hommes; supposez également à cette union toute la force que la nature et la religion doivent lui communiquer simultanément en donnant à celui qui commande le titre de père spirituel, et à ceux qui obéissent celui de frères en Jésus-Christ, cet être si petit et si faible n'est plus ce qu'il était précédemment, mais il est en état désormais de faire tout ce que vous pourrez imaginer de plus difficile et de plus grand.

Vous avez prétendu encore que, dans cette réunion nombreuse et compacte que suppose ordinairement une abbaye, les mœurs pouvaient facilement se détériorer et se corrompre, au lieu de se purifier et de se sanctifier.

Mais c'est là l'abus de la chose, et non la chose elle-même. Or, comme nous l'avons reconnu déjà, il y a abus partout en ce monde,

et c'est souvent des choses les plus saintes que le cœur humain fait le plus déplorable abus : *Corruptio optimi pessima.* Pour continuer la comparaison si frappante à laquelle nous venons d'avoir recours, considérez, je vous prie, la famille, telle qu'elle se montre à nous dans la société. Voyez-vous la jalousie, la haine, les dissensions, le meurtre, le parricide?... Voyez-vous les dissolutions de tout genre, l'inceste, les monstres les plus affreux, sortis de l'enfer, s'y introduisant malgré tout, tantôt sous le voile du mystère, tantôt à la face du ciel et de la terre? Voulez-vous que je vous représente ce père en cheveux blancs, ou plutôt ce démon, revêtu de la forme humaine la plus respectable, assouvissant ses dégoûtantes passions?... Non! non! allez-vous vous écrier, non! mille fois non! Ah! plutôt détournons les yeux, pour ne pas voir tant de maux sortis, par le désordre de l'homme, de cette source sacrée d'où devaient sortir tant de biens. Et voilà précisément ce que je demande pour cette famille spirituelle communément appelée abbaye. Laissons donc, un instant, de côté les abus nombreux, excessivement graves, si l'on veut, qui en sont sortis quelquefois, pour juger la chose en elle-même.

Il est incontestable qu'une abbaye (et ce que nous disons ici de cette association religieuse, peut s'appliquer, en général, à toute autre également reconnue par la religion), il est, dis-je, incontestable qu'une abbaye a par elle-même les résultats les plus avantageux pour la sanctification des âmes. Qui ne le reconnaît, pour peu qu'il soit de bonne foi? Le nier, ce serait nier l'efficacité du recueillement, de la méditation, de la prière, de la prédication, du bon conseil et des bons exemples, de tous ces moyens, en un mot, qui font la force sanctifiante de la religion. Le nier, ce serait se mettre en opposition avec les faits les plus nombreux et les plus saillants de l'histoire. Le nier, mais ce serait nier l'évidence, ce qui frappe encore, à chaque instant, tous les regards.

S'il vous reste quelque doute à ce sujet, suivez-moi. Nous voilà tout à coup transportés, je suppose, par un de ces convois qui franchissent, en peu de temps, les distances les plus considérables, dans une de ces contrées de la France où la culture des terres est portée à un point qu'il ne me semble guère possible de surpasser. Examinons tout avec beaucoup d'attention. Sous le rapport matériel, il ne paraît pas que nous ayons rien à désirer; mais attendons quelque temps. C'est l'heure du repas pour ceux qui cultivent ces terres, et bientôt ils vont se montrer à nos yeux, en reprenant leurs travaux. Les voilà en effet. Grand Dieu! que ces êtres sont méprisables au point de vue de la religion ou seulement de la morale la plus vulgaire! La colère à chaque instant les transporte; l'ivrognerie les dégrade; l'impiété, l'impudicité, l'improbité même, toutes les passions les plus mauvaises les dominent tour à tour, et quelquefois simultanément, comme ce démon qui s'appelait *légion.* Hâtons-nous de quitter ces lieux, car il n'y a rien de beau ici que la matière, ce qui n'est pour l'homme que l'accessoire.

Nous voilà transportés, je suppose de nouveau, avec la même rapidité que tout à l'heure, dans une autre partie de la France, où la terre se trouve également bien cultivée, mais qui n'offre plus le même aspect. Quel est cet antique et vaste bâtiment que nous apercevons au fond de la vallée solitaire? On vient de nous le dire : c'est une abbaye de Chartreux qui, retirés du monde, trouvent, dans un rude labeur de chaque jour, tout ce qu'il faut, rigoureusement parlant, pour subvenir à leurs besoins si modérés, et aux besoins de ceux qui viennent leur demander l'hospitalité. Allons jouir nous-mêmes, pendant quelque temps, de cette hospitalité offerte à tous. En approchant, nous éprouvons déjà, comme aux environs de la maison du Seigneur, ce je ne sais quoi qui prédispose l'âme aux saintes pensées. Après avoir franchi ce seuil sacré aussi, c'est bien autre chose. Sous le rapport matériel, il n'y a pas une différence bien grande avec ce que nous avons vu ailleurs; mais, sous le rapport spirituel, que de changements! les hommes y sont en aussi grand nombre, en plus grand nombre encore peut-être, les réunions y sont aussi fréquentes et incontestablement plus intimes, mais combien diffèrent et les dispositions de chacun, et les effets que produisent sur tous leurs rapports. Les autres s'irritent sans cesse par le rapprochement, ceux-ci se calment; les autres se corrompent, ceux-ci se purifient; les autres nous ont paru de véritables démons incarnés, et ceux-ci des anges servis par des organes.

Vous diriez qu'il n'y a pas un seul instant de repos, ni le jour ni la nuit, dans cette immense habitation; et cependant quel ordre partout! Au lieu de l'affreux blasphème qui nous épouvantait naguère, ce ne sont que des paroles de bénédiction qui sans cesse frappent agréablement l'oreille; au lieu de la haine sanguinaire, c'est la bienfaisante charité qui règne au fond des cœurs et s'épanouit sur tous les visages. Il n'est guère possible de rencontrer, de supposer même une organisation morale plus compliquée et pourtant plus irréprochable. A la parole, au moindre désir de l'abbé, que tous aiment et vénèrent également, et qu'on appelle pour cela : Mon très-Révérend Père, je me trompe, car Dieu seul commande en ce saint lieu; à la manifestation de la volonté divine, qui se fait insensiblement par la règle que chacun porte gravée au fond de son cœur, tout marche sans cesse avec une régularité que rien ne peut surpasser. Voyez, dans une montre, le mouvement dont les rouages s'enchaînent admirablement, et marquent avec tant d'exactitude, sous l'impulsion d'un ressort caché, toutes les heures qui passent et nous entraînent à l'éternité. Vous n'avez là encore qu'une image imparfaite de ce *mouvement* religieux, si je peux m'exprimer de la sorte, dont les rouages intelligents s'enchaînent de la manière la plus admirable, et marquent

avec une exactitude parfaite, sous l'impulsion du ressort divin caché dans les cieux, les heures saintes qui passent et nous entraînent à l'éternité bienheureuse.

C'est là, me direz-vous peut-être, un état excessivement pénible auquel bien peu pourraient se faire.

J'en conviens. Aussi demande-t-il une vocation particulière. Mais vous devez convenir, de votre côté, qu'un tel état, et tout autre semblable qui suppose la même abnégation, la même obéissance, le même attachement à Dieu et aux hommes, ne peut guère manquer de conduire à la sainteté, et ceux à qui il est donné de l'embrasser, et ceux qui subissent indirectement sa divine influence.

Ces hommes-là, me direz-vous peut-être encore, ces hommes, avec toute leur sainteté, sont néanmoins perdus pour le monde.

C'est une question que nous examinerons tout à l'heure, mais ce n'est point celle qui nous occupe en ce moment. Il s'agit seulement de savoir si l'abbaye, et, en général, toute association religieuse, est favorable à la sanctification des âmes. Or, il me semble que je viens de l'établir de la manière la plus incontestable, en montrant que, pour le nier, il faudrait fermer les yeux à la lumière du jour, repousser la plus convaincante évidence. Oui, je ne crains pas de le dire ici, le fait, et le fait le plus frappant, est là pour déposer en ma faveur : prenez un certain nombre d'hommes, quarante ou cinquante, je suppose, parmi ceux que nous venons de visiter en dernier lieu, et que nous avons vus volontairement et néanmoins scrupuleusement assujettis au joug si doux de la sainte obéissance. Le bien chez eux, ce sera la règle générale; le mal ne sera que l'exception, et probablement une bien petite exception. Après cela, prenez le même nombre d'hommes parmi ceux que nous avons visités en premier lieu, et que nous avons vus, brisant tout frein, s'abandonner à l'entraînement des plus violentes passions. Le résultat de l'examen sera précisément tout opposé : le mal, chez eux, ce sera la règle générale; le bien ne sera que l'exception, et malheureusement peut-être une très-petite exception.

Mais, ajouterez-vous, plus il y a de mal dans le monde, et plus il importe que les bons y restent pour combattre ce mal, en travaillant à leur propre sanctification.

Aussi l'abbaye ne doit-elle être, comme nous l'avons dit déjà, qu'une exception dans la société. Placée, du reste, en dehors du monde, elle n'en aura pas moins part, pour cela, à sa sanctification. Que de prières, que de bonnes œuvres de tout genre sortent de là, chaque jour, et vont intercéder pour nous auprès de la divine miséricorde! L'enseignement de la parole et du bon exemple en sort également, soit que nous allions l'y chercher nous-mêmes, soit qu'il vienne nous trouver dans le monde, au milieu de nos occupations ou de nos plaisirs. Que dis-je? mais la maison elle-même est encore pour le monde une cause d'édification. Car il est impossible de la considérer avec un peu d'attention sans qu'elle nous prêche, dans un langage intelligible à tous, le détachement des choses périssables du temps et la recherche des biens immuables de l'éternité. Il n'est donc pas vrai que ceux qui s'y renferment soient perdus pour le monde. Croyez-vous que, dans une autre position, ils eussent été plus utiles à leurs frères, religieusement parlant surtout? Est-ce que, manquant leur vocation, je suppose, ils n'auraient pas été bien exposés à se perdre et à en perdre beaucoup d'autres avec eux? Vous n'ignorez point ce qui est arrivé à l'époque de notre révolution. Des législateurs impies avaient brisé toutes les portes de ces abbayes si florissantes alors sur le sol de la France, et en avaient fait sortir tous ceux qui s'y trouvaient enfermés. Hélas! ce fut parmi ces malheureux que se sont rencontrés les plus ardents promoteurs du désordre.

C'est, me direz-vous, que la passion dormait en eux seulement, et n'était point éteinte.

Soit. Mais, de grâce, le lion qui dort enchaîné au pied des autels, où il a pris la douceur de l'agneau, n'est-ce pas un chef-d'œuvre de la religion, et l'un des plus grands services qu'elle ait rendus à la terre? Malheur à vous, si vous l'éveillez! Trois fois malheur, si, brisant les liens qui l'enchaînent, vous le lancez imprudemment dans la foule, car bientôt peut-être, il sèmera partout le carnage! On sait que Robespierre dut aux libéralités du clergé une éducation toute chrétienne. Si son âme ardente se fût donnée alors aux idées religieuses, comme plus tard aux idées politiques, peut-être que, ne connaissant de moyen terme en rien, il fût allé s'enfermer à la Trappe. « C'est une perte pour le monde, n'eût pas manqué de dire quelque philosophe à courte vue, comme il s'en trouvait partout à cette époque, c'est une perte véritable, car cet homme ne manquait pas de talent. » C'eût été un grand gain, au contraire; car ce monstre a couvert la France d'une mer de sang, à laquelle son sang infâme n'est venu que trop tard se réunir. Tout le monde sait encore que Mirabeau se trouvait, avant la révolution, dans une position où ceux de sa classe n'avaient pas de ressource plus avantageuse alors que de se placer dans quelque riche abbaye. Si, revenant aux sentiments honorables et chrétiens de sa famille, il eût pris cette généreuse détermination : « Quel malheur, eût-on dit peut-être encore, quel malheur! car cet homme est un génie. » Quel bonheur c'eût été, au contraire! car, lâchant la bride aux passions les plus violentes qui furent jamais peut-être, cet homme a usé rapidement sa constitution excessivement robuste, et, de plus, il a beaucoup contribué à précipiter la France dans une crise d'où elle n'est point encore sortie aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle de troubles, de combats et de crimes.

Nous avions donc raison de dire que l'ab-

baye, et, en général, toute association religieuse a, de sa nature, les résultats les plus heureux pour la sanctification des âmes. N'eût-elle point d'autre avantage, que ce serait bien suffisant pour lui assurer notre vénération et nos sympathies. Mais ce n'est pas tout évidemment; car, si elle fait beaucoup pour le bonheur éternel de l'homme, elle ne fait guère moins pour son bonheur temporel.

Et d'abord elle fait le bonheur de ceux qui l'habitent. Ne l'avez-vous pas entendu répéter mille fois? Si vous en doutez encore, malgré tant d'affirmations, assurez-vous-en par vous-même; la chose est bien facile. Allons visiter, de nouveau, si vous le désirez, une des abbayes où la règle la plus sévère est rigoureusement observée, une abbaye de Chartreux, par exemple. Ou, si vous l'aimez mieux, rappelons-nous ce que nous avons pu observer déjà dans celle que nous avons précédemment visitée. Quel silence profond dans cette habitation! Que de privations dans le vêtement, la nourriture, en toute chose! Que de mortifications, que de veilles, que de travaux! Et, malgré tout cela, pas une seule plainte, pas le moindre signe de mécontentement!

C'est de l'hypocrisie, allez-vous dire.

De l'hypocrisie! en cela!.. mais c'est absurde! Quand l'homme souffre, il se plaint. C'est le besoin impérieux de la nature auquel il est obligé de se soumettre. Quelques-uns s'en abstiendront peut-être, pendant quelque temps seulement; mais une grande réunion, pendant un temps considérable, la vie entière, ou, pour mieux dire, pendant une suite de vies qui se succèdent l'une à l'autre de manière à nous présenter une prolongation indéfinie d'existence? Cela n'est pas possible. Voyez ce qui se passe dans les hôpitaux ou les prisons : c'est un concert ininterrompu de murmures et de plaintes. Si donc la souffrance ne se manifeste ici en aucune manière, c'est qu'elle ne se trouve point dans les cœurs. Et pourquoi ces hommes ne se plaindraient-ils point, s'ils souffraient réellement? Pourquoi ne quitteraient-ils pas une position qu'ils ont embrassée volontairement, et qu'ils conservent encore de plein gré? Rien ne les enchaîne ici, rien absolument, si ce n'est l'attachement qu'ils ont, en général, pour une demeure qui est devenue, pour eux, la maison paternelle. S'ils ont pour elle tant d'attachement, comme il n'est pas possible d'en douter, c'est une preuve incontestable que non-seulement ils n'y souffrent point, mais qu'ils y sont, au contraire, très-heureux.

Est-ce que nous ne le voyons pas à cet empressement avec lequel ils vaquent à toutes les fonctions, quelquefois difficiles et répugnantes, qu'ils ont à remplir chaque jour? Est-ce que nous ne le voyons pas encore à cet air de contentement qui s'épanouit sur leur visage, dans tout leur extérieur? Interrogez-les d'ailleurs, et ils vous le diront tous. C'est un joug qu'ils se sont imposé sans doute, mais, pour eux, ce joug n'est que douceur. C'est un fardeau qu'ils ont continuellement à porter, mais c'est un fardeau léger. Ils ont renoncé au monde, il est vrai, mais, dans la solitude où ils se sont retirés, Jésus-Christ parle à leurs cœurs, et cet inénarrable entretien est comme un avant-goût du bonheur céleste. Un seul jour passé dans ces tabernacles de la pénitence vaut mieux que mille sous les tentes du plaisir. Leur vie entière est pleine de délices, et leur mort beaucoup plus précieuse encore.

En tout cas, me direz-vous, en appliquant ici une observation que vous avez déjà faite relativement à la sanctification des âmes, en tout cas, ce bonheur n'est que pour eux; et le bonheur qui ne s'étend point au dehors n'est point le bonheur véritable. Renfermés dans la solitude, ces hommes ne peuvent s'occuper évidemment que de leurs intérêts propres, et de ceux de la communauté.

Et quand cela serait, jusqu'à un certain point, je veux dire pourvu que cette recherche de leurs intérêts propres, et des intérêts de ceux qui leur sont particulièrement attachés, ne dépassât pas les limites tracées par le devoir, quel mal y trouveriez-vous? N'est-ce pas là, au contraire, le vœu de la nature et de la religion, qui s'accordent pour nous dire que *charité bien ordonnée commence par soi-même?* Le bien-être général est préférable au bien-être individuel incontestablement. Mais ne comprenez-vous pas que c'est précisément de ce bien-être individuel, recherché par chacun, que résulte le bien-être général? Oui, je ne crains pas de l'affirmer ici, à moins d'une vocation toute particulière, non-seulement il n'est point ordonné aux individus d'oublier leurs intérêts propres, ainsi que les intérêts de ceux qu'ils doivent regarder comme d'autres eux-mêmes, pour s'occuper des intérêts de tous, mais cela n'est pas permis, parce que, comme il est aisé de le comprendre, et comme le prouve d'ailleurs l'expérience de chaque jour, de là résulte la perturbation dans les sociétés particulières, et, par suite, dans la société générale. Voyez encore ce qui se passe dans la famille bien réglée. Quand, depuis le matin jusqu'au soir, chaque membre s'est occupé sérieusement de son bien-être personnel, et de celui des autres membres de la famille, personne ne s'avise d'en demander davantage.

Pardon, me direz-vous, le christianisme veut encore que le superflu de la maison soit donné aux pauvres qui viennent le demander, ou bien à ceux qui n'osent ou ne peuvent venir, et qui ordinairement en ont plus besoin que les autres.

N'est-ce pas ce qui se fait aussi dans toute famille religieuse, dans une abbaye par exemple? Et ce n'est pas seulement la part inférieure ou dernière, le superflu, comme on dit communément, qu'elle donne aux indigents, c'est bien, au contraire, la première et la meilleure part, ce qui est nécessaire quelquefois aux besoins les plus pressants de la communauté. Admirons, je vous prie, le mystère de charité qui s'accomplit, cha-

que jour, dans une abbaye de Chartreux, ou autre semblable! A l'heure où les religieux prennent un repas si frugal qu'on ne conçoit pas comment il peut suffire aux besoins de la nature, à l'heure même où, pour plus de mortification, ils s'en privent complétement, qu'un pauvre, qu'un étranger quelconque vienne frapper à la porte, demandant l'hospitalité : « Soyez le bien-venu, mon frère! » lui est-il aussitôt répondu. Et on s'empresse de mettre à sa disposition ce que les religieux se sont interdit pour toujours. Est-ce là la limite extrême de leur charité? Non. Si cet homme, comme il arrive quelquefois, au lieu de demander l'hospitalité pour quelque temps, la demande pour toute sa vie, quelle qu'ait été sa conduite passée, quelle que soit la position dans laquelle il se trouve actuellement, fut-ce même un ennemi acharné de la communauté, un persécuteur public du nom chrétien; quand, après avoir été suffisamment éprouvé, il a donné des marques suffisantes d'un sincère repentir et d'une vocation véritable, le cercle s'ouvre pour le recevoir, et l'abbé, père de toute la famille, manifeste la plus vive allégresse, au retour de cet autre enfant prodigue dans la maison paternelle. C'est un fait notoire, et que quelques-uns reprochent même aux associations religieuses comme un envahissement. Oui, c'est un envahissement véritable, mais un envahissement qui honore, au lieu de mériter le blâme, c'est l'envahissement de la charité.

L'influence de l'abbaye, par rapport au bonheur temporel de l'homme, ne se manifeste pas seulement d'une manière transitoire, si je puis m'exprimer de la sorte, à l'égard de ceux qui l'habitent ou la fréquentent; elle a des effets beaucoup plus étendus et plus durables. Ne sont-ce pas les abbayes qui ont défriché autrefois une partie des terres en Europe, et ne les cultivent-elles pas encore, en raison de leur nombre, avec autant d'activité que de succès? Ne sont-ce pas elles, également, qui ont cultivé presque exclusivement, pendant tout le moyen âge, le champ des sciences, des belles-lettres et des arts, et ne les cultivent-elles pas encore, en certains lieux, avec autant de dévouement que d'intelligence? N'ont-elles pas fourni et ne fournissent-elles pas encore, par cette double culture, non-seulement aux individus, mais aux générations elles-mêmes, l'aliment matériel qui nourrit le corps et l'aliment spirituel qui nourrit les âmes?

Arrêtons-nous d'abord un instant à la considération du service que les abbayes ont rendu autrefois, et rendent même encore aujourd'hui à la société, par la culture des terres. S'il est fait acquis à l'histoire, c'est que les abbayes ont défriché, comme nous venons de le dire, une partie des terres en Europe, et les ont longtemps cultivées avec une activité et un succès dont elles étaient seules capables alors. Les invasions continuelles, les divisions sans cesse renaissantes chez des peuples qui n'étaient point encore définitivement établis, tout contribuait à les détacher du sol, et à leur donner le goût et les habitudes des armes, beaucoup plus que des instruments d'agriculture. Mais, au milieu de cette société, quelques fractions plus stables se rencontraient de distance en distance. C'étaient ces familles religieuses que nous défendons aujourd'hui contre les attaques de ceux qui, dans l'aveuglement de l'ingratitude, méconnaissent leurs bienfaits de tout genre. Protégés par la Croix qui avait sauvé le monde, et dont les plus violents eux-mêmes éprouvaient souvent la vertu régénératrice, elles jouissaient d'une paix inconnue partout ailleurs, et pouvaient se livrer, pour les autres parties de la société comme pour elles-mêmes, avec autant de suite que d'ensemble, à la culture de ces terres qui leur appartenaient par don, par héritage ou par acquisition, mais dont personne ne songeait à leur disputer la possession.

De là ces grandes richesses territoriales et autres dont beaucoup d'abbayes ont été trouvées plus tard en jouissance, et que tant de personnes leur ont reprochées comme preuve d'oisiveté, tandis que c'était, au contraire, la preuve incontestable d'un grand travail, du moins dans les premiers possesseurs: ce qui est encore à la louange de leurs successeurs légitimes; car, tout étant lié dans une famille, en durée comme en étendue, et ne faisant, pour ainsi dire, qu'un seul être moral, la gloire de chaque membre est nécessairement imputable aux autres, jusqu'à un certain point.

Les abbayes ne possèdent plus aujourd'hui qu'une très-faible partie du sol en Europe, mais, ce peu qu'elles possèdent, elles le cultivent aussi bien que possible, et il faut encore leur en tenir compte.

Non, me direz-vous, car, ce qu'elles font, d'autres le feraient à leur place.

Je ne le contesterai pas. Toujours est-il que leur travail existe, et qu'il doit avoir son prix à nos yeux. Est-ce que vous ne vous croyez redevables, en aucune manière, aux personnes qui ont fait quelque chose pour vous, quand vous pouvez vous dire: si elles ne le faisaient, d'autres le feraient à leur place?

Mais, ajoutez-vous, ceux que nous avons en vue, c'est-à-dire les travailleurs laïques, agiraient avec beaucoup plus d'énergie, car ils apporteraient au travail tout le feu des passions.

Qu'en savez-vous? Ignorez-vous, d'ailleurs, que ce feu dont vous parlez, est un feu souvent coupable, diabolique même quelquefois, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, et qu'il manque rarement de brûler et de détruire, au lieu de produire et de conserver. Il aura peut-être, d'abord, des résultats qui paraîtront admirables; mais attendons quelque temps: tout arbre produisant nécessairement son fruit, comme dit le proverbe, le mal engendrera le mal, et le bien, tôt ou tard, engendrera le bien.

Trois catégories d émigrés ont tout récemment quitté la France pour aller, sur la terre étrangère, fonder des établissements plus ou moins durables. L'une est cette colonie de trappistes qui, sans autre impulsion que ces mots: « Dieu le veut! » n'ont point hésité à échanger leur douce et paisible abbaye pour le sol brûlant et agité de l'Afrique. L'autre est cette colonie de condamnés que l'autorité, le glaive à la main, a conduite dans une île de l'Amérique méridionale, pour faire tourner, s'il est possible, au profit de l'agriculture, ces passions ardentes qui menaçaient de bouleverser la société. Dans la troisième, je comprends tous ces émigrés volontaires qui sont allés sur une des côtes de l'Amérique septentrionale, conduits par la plus détestable peut-être de toutes les passions, celle qui a engendré et engendre encore tant de crimes dans la société :

Auri sacra fames...

(Virgil., *Æneid.* lib. III, vers. 57.)

Allez visiter tour à tour ces trois colonies si différentes. Il ne vous faudra pas beaucoup de réflexion pour comprendre de quel côté est le travail sagement ordonné, celui qui doit produire, tôt ou tard, les fruits les plus avantageux, à moins de quelqu'une de ces révolutions qui viennent si fréquemment ici-bas changer inopinément la marche des choses.

Si de la culture indispensable des terres, nous passons à la culture moins généralement nécessaire, mais plus élevée des sciences, des belles-lettres et des arts, la bienfaisante influence de nos abbayes s'y fait sentir d'une manière encore plus marquée. N'est-ce pas, en effet, dans ces demeures solitaires que s'est conservé, comme le charbon sous la cendre, le feu sacré du génie qui devait jeter tant d'éclat à l'époque d'un saint Thomas, et, plus tard encore, après une seconde rénovation, à l'époque d'un Bossuet? N'est-ce pas au moyen de ces asiles inviolables qu'a pu se transmettre, de génération en génération, le double dépôt de toutes les sciences sacrées et profanes, où sont venues puiser ensuite et où viennent puiser encore, chaque jour, comme dans des sources intarissables, les plus fécondes intelligences elles-mêmes? Le religieux, dans son abbaye, copiait les livres qui lui avaient été confiés; et qu'il regardait tous, en quelque sorte comme sacrés, avec autant de respect et de zèle que le lévite, dans le temple, copiait les livres sacrés de la Loi. C'était pour lui, comme un bien patrimonial, une propriété inaliénable appartenant à la famille. Voilà pourquoi sans doute quelques-uns se sont imaginé que ces immenses richesses intellectuelles provenaient réellement de son travail. C'était une exagération. Toujours est-il qu'à ne le considérer que comme conservateur et comme copiste (ce qu'il fut uniquement par rapport à ces richesses antiques dont nous parlons ici), le religieux du moyen âge a produit par là encore d'incomparables chefs-d'œuvre de patience et même de véritables chefs-d'œuvre d'art, que nous aurons bien de la peine à surpasser aujourd'hui, avec les ressources infinies de toutes les inventions modernes.

« Rendons, s'écrie à ce sujet, l'illustre écrivain qui a commencé à rendre populaire parmi nous le goût de l'antiquité et surtout de l'antiquité religieuse (Chateaubriant, *Etudes historiques*), rendons un éclatant hommage à cette école de Bénédictins que rien ne remplacera jamais. Si je n'étais maintenant un étranger sur le sol qui m'a vu naître, si j'avais le droit de proposer quelque chose, j'oserais solliciter le rétablissement d'un ordre qui a si bien mérité des lettres. Je voudrais voir revivre la congrégation de Saint-Maur et de Saint-Vannes dans l'abbatial de Saint-Denis, à l'ombre de l'église de Dagobert, auprès de ces tombeaux dont les cendres ont été jetées au vent au moment où l'on dispersait la poussière du trésor des chartes : il ne fallait aux enfants d'une liberté sans loi, et conséquemment sans mœurs, que des bibliothèques et des sépulcres vides.

« Des entreprises littéraires, qui devaient durer des siècles, demandaient une société d'hommes consacrés à la solitude, dégagés des embarras matériels de l'existence, nourrissant au milieu d'eux les jeunes élèves héritiers de leur robe et de leur savoir. Ces doctes générations, enchaînées au pied des autels, abdiquaient à ces autels les passions du monde, renfermaient avec candeur toute leur vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or, qui envoient à la terre des richesses dont ils ne jouiront pas. Gloire à ces Mabillon, à ces Montfaucon, à ces Martène, à ces Ruinart, à ces Bouquet, à ces d'Achery, à ces Vaissette, à ces Lobineau, à ces Calmet, à ces Ceillier, à ces Labat, à ces Clémencet et à leurs révérends confrères, dont les œuvres sont encore l'intarissable fontaine où nous puisons tous tant que nous sommes, nous qui affectons de les dédaigner! Il n'y a pas de frère lai, déterrant dans un obituaire le diplôme poudreux que lui indiquait dom Bouquet ou dom Mabillon, qui ne fût mille fois plus instruit que la plupart de ceux qui s'avisent aujourd'hui, comme moi, d'écrire sur l'histoire, de mesurer du haut de leur ignorance ces larges cervelles qui embrassaient tout, ces espèces de contemporains des Pères de l'Eglise, ces hommes du passé gothique et des vieilles abbayes, qui semblaient avoir écrit eux-mêmes les chartes qu'ils déchiffraient. Où en est la collection des historiens de France? Que sont devenus tant d'autres travaux gigantesques? Qui achèvera ces monuments autour desquels on n'aperçoit plus que les restes vermoulus des échafauds où les ouvriers ont disparu?

« Les Bénédictins n'étaient pas le seul corps savant qui s'occupât de nos antiquités; dans les autres sociétés religieuses ils avaient des émules et des rivaux. »

Ainsi parlait le génie; mais les choses saintes sur lesquelles il appelait, avec une éloquence si touchante, l'amour et la vénération des peuples, étaient, en ce moment-là même, méprisées au contraire, insultées, traînées dans la boue. Des jours plus calmes sont enfin revenus; et ce que le génie a tenté vainement, un grain de foi le fera peut-être avec le plus grand succès. Au lieu d'être de nouveau abattues, les abbayes se relèvent partout en Europe, et commencent même à renouer la longue chaîne des bienfaits de tout genre que nous devons à leur influence.

Or, je vous le demande, à la vue de si nombreux et de si importants bienfaits, est-il raisonnable de se laisser défavorablement impressionner par quelques abus qu'on trouve en toute chose ici-bas? Existent-ils d'ailleurs, comme on le dit, ces abus? Où se trouvent-ils? et quelle peut en être la conséquence?

Abus dans les bâtiments! avez-vous dit.

Comment cela? Est-ce à cause de leur grandeur et de leur majesté, si je puis m'exprimer de la sorte? Est-ce à cause de la régularité et de la beauté de leur architecture; Mais ils ne sont, par là, que mieux en rapport avec leur destination. Une abbaye, en effet, c'est aussi un monument élevé à la religion, mais que celle-ci met à la disposition de quelques enfants bien-aimés qui se dévouent complétement à son service. La chapelle en est l'œuvre principale, et les autres constructions n'en sont, en quelque sorte, que l'accessoire. Vous voyez donc que les bâtiments dont elle se compose ne sauraient faire trop d'impression sur les sens.

Je causais tout récemment avec un homme assez âgé pour avoir vu, dans toute sa splendeur, la célèbre abbaye de Marmoutiers, fondée par le grand saint Martin, sur les bords de la Loire, à quelque distance seulement de la ville de Tours. « Monsieur, » me disait-il d'une voix profondément émue, « j'y allais fréquemment, car mon père était le médecin de la maison. Il y a bien longtemps déjà, je n'étais alors qu'un enfant, et pourtant tout est encore sous mes yeux comme si nous y étions en ce moment. Quand on avait visité les cours, les escaliers, les dortoirs, les vastes salles, on se disait intérieurement: « Tout est grand ici! » Mais quand, après cela, on entrait à la chapelle: à l'aspect de ce magnifique vaisseau et de toutes les splendeurs qu'il renfermait, à la vue de ces autels, de ces statues, de ces tableaux, de tous ces objets sacrés où la beauté du travail surpassait encore la richesse de la matière, on était réellement terrassé d'admiration, et on se jetait involontairement à genoux pour adorer le Dieu de majesté qui y avait établi sa demeure. »

A ne considérer même qu'au point de vue purement humain ces vastes et riches bâtiments qui se trouvaient autrefois, de distance en distance, au milieu de nos paisibles campagnes, ne voyez-vous pas qu'ils pouvaient avoir encore de grands avantages? C'était un moyen de fournir du travail aux ouvriers, de leur faire prendre le goût et la connaissance des beaux-arts, de leur fournir des modèles à imiter dans de semblables constructions, ou dans d'autres moins importantes qu'ils avaient à faire ailleurs... Que dis-je? c'était aussi le moyen de les transformer eux-mêmes en quelque sorte, et de les élever quelquefois bien au-dessus de la position dans laquelle ils se trouvaient, sans aucune crainte d'orgueil pour leur propre cœur, ni de trouble pour la société. Les ouvriers qui sont venus travailler à l'abbaye y prennent, je suppose, après un séjour prolongé, le goût de la solitude et de la vie religieuse qu'on y mène. Ils demandent donc à faire partie de la communauté. Ils y sont reçus après une épreuve suffisante; et quand ils montrent des talents extraordinaires, ce qui peut très-bien arriver, en de pareilles circonstances principalement, ils s'élèvent, et même rapidement, du rang le plus modeste aux dignités les plus élevées.

Abus, avez-vous dit encore, abus dans la conduite de ceux qui s'y trouvent, ou qui, étant censés s'y trouver, vont étaler ailleurs, comme l'abbé de cour, le scandale de leurs mœurs!

C'est une infâme calomnie, puisque, comme nous l'avons montré de la manière la plus incontestable, l'abbaye est un moyen très-efficace de sanctification. Plusieurs y sont placés ou bien y entrent d'eux-mêmes sans vocation; mais ils ne peuvent manquer de sentir plus ou moins, à la longue, l'influence salutaire de la maison qu'ils habitent. Quant à ceux qui y restent sans en prendre l'esprit, ils ne sont qu'une exception d'après laquelle il n'est pas permis de juger de la majorité. Quant à ceux encore qui, étant censés s'y trouver, vont étaler ailleurs, comme l'abbé de cour, le scandale de leurs mœurs, ils sont une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut, à savoir que l'abbaye est un lieu de sûreté dont ne sauraient s'éloigner ceux qui y sont appelés, sans danger grave pour eux comme pour les autres. Pourquoi l'abbé de cour, comme on dit, devient-il presque toujours ridicule, pour ne pas dire corrompu? précisément parce qu'il n'est plus qu'un être déplacé. Aussi y a-t-il contradiction, en quelque sorte, dans les termes mêmes dont on se sert pour le désigner: le premier rappelant l'abnégation, la gravité et la régularité; le second, le plaisir, la légèreté et souvent le désordre.

Abus par rapport à la religion, avez-vous ajouté.

C'est encore une fausseté, puisque les abbayes sont tout à fait dans les intérêts de la religion. Vous me direz peut-être que les revenus de ces maisons religieuses étaient donnés autrefois en France, et le sont encore aujourd'hui, dans certains pays, par l'autorité civile, comme bénéfices, à des personnes du monde. Mais, pourvu que la collation

de ces bénéfices soit bien faite, ce qui a lieu nécessairement quand les règles canoniques sont observées, il n'y a aucun mal à cela. C'est même encore un moyen de servir, admirablement quelquefois, les intérêts de la religion. Personne n'ignore, en effet, que ce fut avec la possession de ces sortes de bénéfices que les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres se sont livrés en paix à des études approfondies qui ont jeté un éclat impérissable sur la religion comme sur la France.

Abus par rapport à la société!

Nous avons vu, au contraire, que chaque abbaye est pour la société une source intarissable de bienfaits. Vous objecterez sans doute qu'elle doit attirer à soi les forces vives de la contrée où elle se trouve, et empêcher par là, en même temps, la population de prendre tout son développement. Mais, d'une part, ces forces vives qu'elle attire ne sont point perdues. Au contraire, on les voit là s'épurer et s'accroître, et prendre même rapidement une consistance durable qui aide ensuite la société à lutter avantageusement contre les agitations auxquelles elle est sans cesse exposée. Et puis, d'une autre part; est-ce qu'une population restreinte mais saine n'est pas infiniment préférable à une population trop nombreuse et nécessairement turbulente? L'expérience a toujours montré que, quand le vaisseau de l'état est excessivement chargé, il n'en est que plus exposé à sombrer.

Abus par rapport à la famille!

L'abbaye en est, au contraire, le développement et l'extension, dans un sens spirituel et moral. Et n'allez pas nous objecter, non plus, que cette seconde famille enlève à l'autre une partie de ses membres et de ses richesses. Non, elle n'enlève rien! Elle reçoit seulement ce qui lui est offert, et qu'elle est en droit d'accepter, et ce qu'elle a reçu légitimement, elle le conserve avec le plus grand soin, et en tire tout le fruit désirable. Non, surtout, mille fois non, elle ne ravit jamais personne! Car on se donne à elle bien volontiers, et ceux qui se sont ainsi donnés ont rarement lieu de se repentir de cette détermination, ni pour eux-mêmes, ni pour ceux qu'ils ont laissés dans le monde!

Abus enfin par rapport aux individus!

Comment cela se pourrait-il, quand nous voyons l'abbaye contribuer si puissamment au bonheur de chacun, en cette vie et dans l'autre. Et qu'on ne nous représente pas encore qu'elle gêne la liberté individuelle. Oui! répondrions-nous, elle gêne beaucoup la liberté, mais la liberté de mal faire. Heureuses chaînes donc! pouvons-nous nous écrier ici, heureuses chaînes qui éloignent du vice et attachent invinciblement à la vertu!

Nous avons donc eu raison de dire, en commençant que, quand la révolution avait détruit toutes les abbayes en France, au lieu de faire un acte méritoire aux yeux de Dieu et des hommes, elle avait commis, en cela comme en beaucoup d'autres choses, l'attentat le plus abominable.

Est-il bien vrai d'ailleurs qu'elle les ait détruites? Nous ne le pensons pas. Elle les a persécutées, dépouillées, abattues, pour un instant, si vous le voulez; mais détruites réellement! Cela ne paraît pas possible. Inhérentes, en quelque sorte, à l'essence même du catholicisme, elles sont comme lui impérissables, si ce n'est individuellement, du moins dans leur généralité. Aussi voyez ce qui est arrivé, aussitôt que le catholicisme, un instant proscrit parmi nous, a commencé à reparaître. Sur les débris de nos vieilles abbayes renversées, d'autres plus jeunes se sont élevées rapidement, comme on voit de verts rejetons pousser rapidement aussi sur les débris du chêne centenaire. Les nouvelles sont moins peuplées encore que n'étaient les premières, mais elles sont plus ferventes; elles sont moins riches, mais plus pures; on leur a enlevé leur croix d'or; mais elles ont pris la croix de bois, et rappelez-vous, comme cela a été dit de l'épiscopat français, au commencement de la révolution, rappelez-vous que c'est la croix de bois qui a vaincu le monde en le régénérant.

ABSOLUTION.

Objection. — Qu'ai-je besoin de votre absolution? — Il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés. — C'est, d'ailleurs, une grande simplicité de croire que quelques paroles prononcées dans une langue qu'on n'entend plus, puissent changer l'état des âmes, et de rouges comme l'écarlate, qu'elles étaient peut-être, les rendre blanches comme la neige. — Gardez donc votre absolution pour vous, je vous le répète; quant à moi, je dormirai fort bien sans cela. — Elle n'est que pour un trop grand nombre une source de désordre, par la facilité avec laquelle elle remet les péchés.

—

Réponse. — Est-ce bien vrai ce que vous dites? Ne nous trompez-vous pas; ne vous trompez-vous pas vous-mêmes? Est-ce là réellement l'état présent de votre âme? Vous êtes-vous toujours trouvé dans cet état; vous y trouverez-vous toujours? Ne ressemblez-vous pas à ce volcan épuisé qui dort tranquille aussi en ce moment, et à la surface duquel règnent peut-être l'abondance et la paix, mais qui bientôt va s'entr'ouvrir pour donner passage à la lave qui le dévore intérieurement? Et encore s'il n'y avait à craindre pour vous que de semblables malheurs qui durent quelques jours seulement, nous nous en consolerions volontiers, et nous vous laisserions dormir votre sommeil. Mais, âme immortelle! la lave du péché qui vous mine intérieurement vous entraînera tôt ou tard avec elle dans un abîme éternel. Réveillez-vous donc de votre assoupissement! Reconnaissez le danger auquel vous vous expo-

sez, et ayez recours promptement au seul moyen qui vous est donné de vous en préserver.

Qu'ai-je besoin de votre absolution? nous disent quelques-uns.

Cette objection n'est pas sérieuse. Quoi! il y a vingt ans, cinquante ans, quatre-vingts ans peut-être que vous vous trouvez sur la terre, et, pendant cette longue et difficile carrière, vous n'avez rien fait qui ait besoin d'absolution? Quoi! vous avez été conçu dans le péché, ce foyer de la concupiscence que vous avez apporté en venant au monde s'est développé depuis, comme un effrayant incendie, par tout ce qu'il a rencontré de propre à l'alimenter en vous et hors de vous, l'esprit vous trompe, la chair vous séduit, le démon vous aveugle, les mauvais conseils et les mauvais exemples vous obsèdent à chaque pas, et vous prétendez n'avoir pas besoin d'absolution? Quoi! tout la réclame ici-bas : l'anachorète au désert, le religieux dans sa cellule, le pénitent au sein de toutes les mortifications, l'apôtre dans l'accomplissement de sa divine mission, le martyr lui-même au milieu des souffrances qu'il endure pour Jésus-Christ... et vous, dans le monde, au milieu des occupations terrestres, au sein du plaisir, dans le péché, dans le crime peut-être, vous affirmez avec assurance que vous n'en avez point besoin? Evidemment, c'est une dérision. Je dis, moi, que vous en avez d'autant plus besoin que vous croyez n'en avoir pas besoin du tout. Il est évident, en effet, que votre vertu est d'autant plus fragile qu'elle manque de sa base essentielle : l'humilité; que vos fautes doivent être d'autant plus nombreuses et plus grandes que vous avez en vous la source la plus ordinaire du péché : l'orgueil; et que vous êtes exposé à des dangers d'autant plus redoutables, que vous avez sur les yeux un bandeau qui vous empêche de l'éviter et même de l'apercevoir: l'aveuglement.

Mais pourtant il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés.

Sans aucun doute. Et qui vous a jamais dit le contraire? Ce n'est point assurément à l'absolution des hommes que nous vous disons d'avoir recours, mais bien à l'absolution de Dieu. Lorsque Jésus-Christ se trouvait sur la terre au milieu des Juifs, on lui fit absolument la même objection. Il y répondit d'une manière simple et courte, et cependant bien convaincante.

Il y avait presque toujours à sa suite, comme vous le savez, une grande multitude de personnes qui avaient recours à sa toute-puissante assistance. Alors comme aujourd'hui, les hommes étaient beaucoup plus préoccupés de leurs infirmités corporelles que de leurs maux spirituels. Un jour donc, on lui mit sous les yeux, avec de grandes démonstrations de foi, un paralytique étendu sur son lit. *Voyant cette foi*, lisons-nous dans l'Evangile que nous copions désormais textuellement, *voyant cette foi, Jésus dit : Homme, vos péchés vous sont remis. « Homo, remittuntur peccata tua. » Et les scribes et les pharisiens pensèrent en eux-mêmes : Quel est cet homme qui blasphème? qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu? Mais Jésus, connaissant leurs pensées, répondit : Pourquoi pensez-vous ainsi dans vos cœurs? quel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez. Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je vous le commande, dit-il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit, et retournez dans votre maison. Et, aussitôt, se levant en présence de tous, il prit le lit sur lequel il était couché, et s'en retourna, en louant le Seigneur.* (*Luc.* v, 20-25.)

Ainsi, le Fils de l'homme avait incontestablement sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, et ce pouvoir n'était pas autre que celui de Dieu même. Or, le prêtre est le continuateur de la mission de Jésus sur la terre. Il a donc le pouvoir de remettre les péchés, et ce pouvoir n'est pas autre, non plus, que celui de Dieu.

Est-il possible d'en douter, après avoir lu attentivement les saints livres? En effet, nous y trouvons ces remarquables paroles de Jésus-Christ à ses apôtres, et, par conséquent, à tous leurs successeurs dans l'apostolat : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XVIII, 18.) La même vérité se trouve exprimée, dans un autre endroit, avec plus de force encore, s'il est possible : *Comme mon Père m'a envoyé, et moi aussi, je vous envoie, leur dit-il. Ayant prononcé ces mots, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.* XX, 21-23.) Pouvoir merveilleux et véritablement divin, par suite de quoi les péchés, fussent-ils rouges comme l'écarlate, deviennent blancs comme la neige! pour me servir des propres paroles du prophète Isaïe. (*Isa.* I, 18.)

Vous me direz peut-être : Jésus-Christ a prouvé qu'il avait réellement le pouvoir de remettre les péchés par tous les prodiges qu'il opérait; et le prêtre, comment le prouve-t-il?

Il le prouve en montrant qu'il est le continuateur de la mission de Jésus sur la terre, laquelle mission eût été, sans cela, de peu d'utilité, et même comme non avenue, ce que personne ne peut supposer.

Il le prouve par les miracles sans nombre opérés depuis plus de dix-huit cents ans en faveur du christianisme, dont il est le ministre.

Il le prouve par le prodige toujours subsistant de la conservation, ou, pour mieux dire, de la continuelle propagation de cette religion qu'il est chargé d'annoncer à la terre, et du sein de laquelle sort partout, comme cela se remarquait de Jésus lui-même, une vertu divine propre à guérir les hommes. *Et virtus Domini erat ad sanandum eos.* (*Luc.* V, 17.) Ne remarquez-vous pas que l'humanité, en dehors du

christianisme, n'est guère qu'un pauvre paralytique, si je puis m'exprimer de la sorte, étendu sur la terre, comme sur un lit de souffrance. Quand ce paralytique s'approche de la religion de Jésus-Christ avec les dispositions convenables, pour obtenir la guérison de ses infirmités : *Homme*, lui est-il dit aussitôt, *vos péchés vous sont remis*. Les scribes et les pharisiens s'en scandalisent ou feignent de s'en scandaliser encore, en disant : *C'est un blasphème. Qui a le pouvoir de remettre les péchés, si ce n'est Dieu?* Mais le christianisme reprenant : *Quel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis ; ou de dire : Levez-vous, et marchez. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés*, non-seulement par lui-même mais encore par ses délégués : *Je vous l'ordonne*, dit-il au paralytique, *levez-vous et marchez*. Au souffle bienfaisant de cette divine parole, l'homme se sent guéri de toutes ses infirmités morales, et quelquefois même de ses infirmités physiques, il se lève aussitôt, et, brisant les liens qui le retenaient captif, il monte au ciel, sa demeure véritable, en glorifiant le Seigneur.

Voilà ce qui n'a cessé de s'accomplir depuis plus de dix-huit cents ans et qui ne cesse de s'accomplir encore, chaque jour, aux yeux de tous, et, en présence de cette toute-puissante bienfaisance de la part de la religion, si je puis m'exprimer de la sorte, vous vous étonnez que le ministre de cette religion ait le pouvoir de remettre les péchés? c'est par trop de naïveté. Pourquoi donc vous étonner que Dieu ait donné un tel pouvoir aux hommes spécialement chargés de son œuvre sur la terre? n'est-il pas tout-puissant? n'est-il pas le maître absolu de ses dons? ne peut-il les distribuer à chacun de nous comme il l'entend! C'est votre faible intelligence qui ne craint point de tracer le cercle dans lequel doivent agir, selon vous, et la puissance et la bonté de votre Dieu! Ne remarquez-vous pas que cette délégation du pouvoir divin entre les mains de l'homme est une des plus grandes preuves de sa bienveillance à notre égard? Il a vu, en effet, combien nous étions faibles, coupables même quelquefois, à combien de dangers nous étions tous exposés chaque jour, combien nous avions besoin de commisération et d'indulgence, et, au lieu de nous appeler au pied du trône de son infinie Majesté, pour recevoir l'absolution de nos fautes, il a bien voulu nous renvoyer devant des hommes faibles comme nous, et quelquefois encore plus que nous, exposés aux mêmes dangers, ayant besoin de la même commisération et de la même indulgence.

Vous vous étonnez de la délégation du pouvoir de Dieu pour la distribution de ses dons les plus précieux! Mais, n'est-ce pas, je vous prie de le remarquer, n'est-ce pas le fait le plus commun et en même temps le plus frappant peut-être, non-seulement, dans la religion, mais encore dans la nature. Voyez ces grands, ces universels et continuels bienfaits de la propagation, de la conservation, je dirai même de la restauration des êtres. Par qui sont-ils distribués, non-seulement, à l'homme, mais à tout ce qui fait partie de la création? Par Dieu lui-même? Non, car, quand il le fait immédiatement, c'est une dérogation aux lois de la nature qui s'appelle miracle. Il se sert ordinairement pour cela de l'intermédiaire des autres créatures, de celles mêmes qui semblent les moins propres à remplir ce divin ministère.

C'est cependant, avez-vous dit, une grande simplicité de croire que quelques paroles prononcées dans une langue qu'on n'entend plus, puissent changer l'état des âmes et de rouges comme l'écarlate, qu'elles étaient peut-être, les rendre blanches comme la neige.

Pourquoi cela, puisque rien n'est impossible à Dieu, et qu'il aime même, comme dit l'Ecriture (*I Cor.* I, 27), à se servir des moyens les plus simples pour arriver à ses fins. C'est ce que nous vous rappelions tout à l'heure. Mais ne le saviez-vous pas déjà? Ne l'aviez-vous pas entendu dire bien des fois? Ne l'aviez-vous pas remarqué vous-mêmes? Quant à ce qui nous occupe en ce moment d'une manière particulière je veux dire quant à la puissance intrinsèque de la parole, et non-seulement de la parole divine mais de la parole en général, c'est un fait incontestable que doit reconnaître, tout en l'admirant, celui qui sait réfléchir. La parole en effet, ce n'est point un vain son, de l'air agité, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer faussement, ce n'est là que son extérieur, son enveloppe matérielle. La parole en elle-même, c'est nous, notre moi reproduit, manifesté, et nous avons là sans doute une ombre de ce grand mystère qui nous représente l'Etre infini se reproduisant lui-même tout entier dans son Verbe, sa parole intérieure. Mais ne nous élevons point si haut en ce moment, la parole en elle-même, ai-je dit, c'est notre être, notre moi reproduit et manifesté, c'est du moins, la reproduction et la manifestation de ce qu'il y a en nous de plus énergique et de plus fort, la volonté. Et voilà pourquoi tant d'effets merveilleux sont dus à la plus simple parole. C'est elle qui éclaire, persuade, change, commande, pardonne... Voyez : le général dit quelques mots, et à sa parole, mille guerriers frémissants s'élancent à l'assaut ou restent dans la plus complète immobilité. Un homme est condamné à mort. Que dis-je! ce n'est point sur un individu seulement que porte la condamnation, c'est sur une ville, sur des contrées entières. Tout est dans une tristesse profonde, dans la désolation la plus grande. Quelques mots de pardon sortent de la bouche de celui qui se trouve en ce moment dépositaire de l'autorité, et aussitôt tout change complétement, la tristesse fait place à la joie, et aux cris de désolation succèdent des chants d'allégresse.

Et si telle est la puissance de la parole humaine, que dirons-nous de la porole divine? C'est par elle que furent tirés du néant ces

êtres innombrables, immenses, dont se compose la création. *Dieu a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé. « Dixit et facta sunt; ipse mandavit et creata sunt.»* (*Psal.* XXXII, 9.) C'est de la même manière que le Verbe incarné, étant venu sur cette terre qu'il avait lui-même créée, a opéré presque tous les miracles que les hommes sollicitaient de sa toute-puissance et de son infinie bonté. Nous venons de voir comment il a guéri le paralytique. C'est ordinairement ainsi qu'il procède. Un lépreux est venu se jeter à ses pieds en lui disant : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Et étendant la main sur lui*, à peu près comme le prêtre sur le pécheur qui est venu aussi se jeter à ses pieds : *Je le veux*, lui dit-il, *soyez guéri! Et aussitôt la lèpre fut guérie.* (*Matth.* VIII, 2, 3.) Il y a quatre jours que Lazare, celui qu'il aimait, est dans le tombeau. Jésus s'est rendu avec empressement auprès de lui, à la sollicitation de Marthe et de Marie. Son divin cœur est ému jusqu'aux larmes en le voyant: *Lazare, cria-t-il à haute voix, sortez du tombeau! Et le mort sortit, ayant encore les liens aux pieds et aux mains et le visage couvert d'un suaire.* (*Joan.* XI, 43, 44.)

On ne doit point trouver étonnant, après tout ce que nous venons dire, que les paroles prononcées par le prêtre, au nom du Seigneur, remettent les péchés et changent l'état des âmes de manière à les rendre blanches comme la neige, de rouges comme l'écarlate qu'elles étaient peut-être précédemment. Et ne nous objectez point que ces paroles sont prononcées dans une langue qui n'est plus entendue communément.

Il y a assurément dans l'emploi d'une langue morte pour l'exercice du saint ministère une difficulté sérieuse que nous aurons à discuter ailleurs. Disons seulement, en passant, que l'observation qui nous est présentée ici ne saurait faire sur nous aucune impression. Est-ce que Lazare, depuis quatre jours au tombeau, pouvait entendre la parole du Sauveur qui le rappelait à la vie? Est-ce que le néant, c'est-à-dire ce qui n'est pas, pouvait entendre les paroles du Créateur appelant successivement à la vie les différents êtres dont se compose la création? Il est aisé de comprendre, en effet, que le son matériel des mots ne saurait absolument rien ajouter ni ôter à leur valeur intrinsèque, qui vient de la volonté qu'ils expriment. Quant à leur valeur extrinsèque, si je puis m'exprimer de la sorte, je veux dire quant à la valeur qu'ils peuvent avoir par l'effet qu'ils produisent sur ceux qui les entendent, je soutiens qu'un idiome éteint, une langue morte, par ce cachet antique et mystérieux qui lui est propre, n'en convient que mieux au cas dont il s'agit. Voilà pourquoi aussi, sans doute, quand un magistrat est chargé, de la part du souverain, de notifier à quelque grand coupable une commutation de peine ou sa grâce entière, il se sert ordinairement d'une formule inusitée ailleurs, qui n'est guère mieux comprise du vulgaire que ne l'est la sentence d'absolution prononcée par le prêtre, dans une langue qu'on n'entend plus.

Quelle que soit, du reste, la vertu communiquée, intrinsèquement, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cette sentence de grâce, cela ne suppose pas que l'âme doive rester complétement inactive. Au contraire, plus la faveur est grande, incompréhensible, et plus nous devons faire d'efforts pour nous en rendre dignes d'abord, autant que cela est possible, et ensuite pour en témoigner notre reconnaissance à celui qui veut bien nous l'accorder. Dieu nous a créés sans nous évidemment, puisque n'existant point encore, nous ne pouvions agir; mais il ne nous sauvera point sans nous. Il ne le veut pas, il ne le peut pas malgré sa toute-puissance, si je puis m'exprimer de la sorte. Il ne le veut pas, parce que nous ayant créés libres, il doit vouloir nous laisser la liberté en cela comme en toute autre chose. Il ne le peut pas, ai-je dit encore, parce que ce serait faire que le mal, restant toujours mal, devînt le bien, ou, pour me servir de vos expressions, que le rouge, restant rouge, devînt le blanc, ce qui est absurde.

O pécheur ingrat non moins qu'aveugle! ne dites donc point : Je ne veux point de votre absolution, qui ne peut, en effaçant mes péchés, changer l'état de mon âme. Faites, de votre côté, tout ce qui dépendra de vous pour le changer, cet état malheureux. Vous ne pouvez briser seul les liens qui vous retiennent captif; mais, du moins, essayez de les briser. Vous ne pouvez de vous-même sortir du tombeau dans lequel vous êtes enseveli depuis longtemps déjà peut-être; mais, je vous le répète, essayez du moins d'en sortir. Appelez le Seigneur à votre aide par vos prières et celles des autres; élevez-vous vers lui par le repentir, par l'amour, par la pratique de toutes les bonnes œuvres. Puis, quand le représentant de Jésus sur la terre vous verra suffisamment disposé, il prononcera sur vous les saintes paroles de l'absolution qui vous remettront réellement tous vos péchés.

Et c'est alors seulement que, selon l'avis qui vous en aura été donné par le prêtre, au nom de Dieu, vous pourrez vous retirer en paix, quelle qu'ait été votre conduite passée. Autrement, quoi que vous puissiez dire, quels que fussent votre aveuglement ou votre confiance, vous vivriez dans une inquiétude continuelle; surtout si vous aviez le malheur de commettre quelque faute grave, ce qui arrive à tant de personnes sur la terre. Comment donc, en effet, pourriez-vous savoir, sans cela, que Dieu vous a pardonné vos péchés? — Par vous-même. — Mais personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine. Je dirai même que plus nous avons de vertu, plus doit être grande en nous l'humilité qui en est la base, que la confiance en nous-même doit diminuer à proportion que notre humilité augmente. Il nous faut donc absolument, pour rétablir en nous cette douce et sainte confiance ébranlée, sinon même détruite com-

plétement par le péché, il nous faut, dis-je, une marque, un signe extérieur, authentique, et, pour plus de sûreté encore, un signe divin : ce qu'est réellement pour nous l'absolution donnée par le prêtre.

Oui ! je ne crains pas de l'affirmer ici, et, en cela, j'ai pour moi le témoignage de la foi, de la raison, de l'expérience générale, ce n'est point l'homme qui peut se dire à lui-même que ses péchés lui sont remis. Celui-là seul le peut qui a reçu de Dieu le pouvoir de nous juger et de nous pardonner. Fussiez-vous un autre David, vous ne pouvez, après vos fautes, aller reprendre le cours ordinaire de votre vie, et chanter, de nouveau, avec confiance, les miséricordes divines, si un autre Nathan ne vous a dit au nom du Ciel : *Le Seigneur vous a remis votre péché, vous ne mourrez point.* (*II Reg.* XII, 13.) Fussiez-vous un autre Siméon, c'est uniquement quand les miséricordes les plus abondantes du ciel auront coulé sur vous, quand vous aurez reçu vous-même ou vous serez rendu digne de recevoir et de bénir le Sauveur dans son temple ; c'est, dis-je, alors uniquement que vous pourrez entonner comme lui ce cantique : *Laissez maintenant, ô mon Dieu! votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole : « Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace. »* (*Luc.* II, 29.)

De là cette surabondance de consolations que l'homme trouve encore, malgré ses misères, au sein de la religion catholique. Nos frères séparés s'en sont privés, quand ils ont méconnu le pouvoir d'absoudre laissé par Jésus-Christ à son Eglise. Mais aujourd'hui, sur cet article comme sur d'autres non moins importants, ils tendent à se rapprocher de nous. Dans une réunion tenue à Dresde, et dans laquelle se trouvaient des Luthériens de Saxe, de Bavière, du Wurtemberg, de Hanovre, des deux Mecklembourg, voici ce qui a été décidé positivement :

« La confession privée et l'absolution sont nécessaires pour la rémission des péchés. La confession ayant pour but l'absolution, celle-ci doit être le centre auquel tout se rapporte, car elle renferme le pouvoir de sanctifier les âmes... »

Telle est du reste la formule d'absolution que le pasteur, suivant ce qui a encore été décidé, doit prononcer, la main droite étendue sur le pénitent. Nous la rapportons ici à cause de sa ressemblance avec celle qui est en usage dans l'Eglise catholique, et aussi parce qu'elle confirme en partie ce que nous avons dit précédemment.

Le Seigneur tout-puissant a eu pitié de toi, et moi, fort du commandement de Jésus-Christ, et en qualité de son ministre, je t'absous de tous tes péchés au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Vas en paix.

Et ce n'est pas le protestant seulement qui comprend aujourd'hui qu'il n'y a, pour le pécheur, ni pardon ni paix à espérer sans l'efficacité de la divine absolution ; l'impie blasphémateur, celui-là même qui aura répété bien des fois peut-être les paroles auxquelles nous répondons, le comprend également. En quelque lieu qu'il aille, à quelque occupation qu'il s'attache, il sent toujours le lourd fardeau de ses fautes peser sur sa conscience. Il le sent dans ses prières, à la maison du Seigneur, aux pieds des autels, pendant l'accusation même de ces fautes... O prodige! aussitôt que le pasteur véritable, non pas celui qui a reçu le droit de grâce à Dresde, ou dans quelque autre ville semblable, mais celui qui, par une succession ininterrompue de ministres de la religion descendant de Jésus-Christ jusqu'à nous, le tient de l'auteur de toute sainteté, aussitôt, dis-je, que celui auquel Dieu lui-même l'envoie, comme Paul à Ananie, a prononcé sur lui les paroles sacramentelles : *Je vous absous de vos péchés, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il! — In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen!* — Il sent son péché s'effacer à ce souffle bienfaisant de la divine miséricorde, et comme les apôtres Pierre et Paul, quoique dans une sphère beaucoup moins élevée, il est tout disposé à aller aussitôt travailler avec ardeur à sa propre sanctification et à la sanctification de ses frères.

Ainsi l'absolution est l'unique moyen de rétablir dans l'âme humaine la tranquillité qui en a été bannie par le péché. Ce n'est pas à dire pour cela cependant, comme quelques-uns l'ont imaginé, que ce soit, pour un grand nombre, une source de désordre, par la facilité avec laquelle elle remet nos fautes.

« O malheureux ! » s'écrie à ce sujet le R. P. Ventura (*La Confession sacramentelle*) : « Vous ne savez donc pas, ce que chez nous savent même les enfants qui ont suivi le catéchisme, que l'absolution n'est accordée au repentir du passé qu'en tant qu'il est accompagné du propos d'un véritable amendement dans l'avenir ; que nos prêtres prennent un soin tout particulier à s'assurer d'avance de ces dispositions du pénitent, et qu'au moindre doute qu'elles lui marquent, ils lui suspendent l'absolution pendant des mois et même des années ? Vous ne savez donc pas que c'est précisément la certitude que l'on a chez nous que le prêtre ne saurait oublier son devoir, et que sur ce point il n'y a point de transaction à faire, d'indulgence à attendre, qui éloigne du tribunal de la pénitence ceux qui ne sont pas décidés à rompre pour toujours avec leurs désordres ? Si vous ne savez rien de tout cela, pourquoi vous permettez-vous donc de condamner avec tant de légèreté et d'insolence ce que vous ne connaissez pas ? Et si vous le savez, et faites semblant de l'ignorer, vous êtes donc des calomniateurs effrontés, dignes de tous les anathèmes que le Fils de Dieu a prononcés contre le pharisaïsme juif, qui s'efforçait d'égarer, de tromper le peuple au moyen du mensonge et de l'imposture.

« Bien plus encore. Chez nous, ceux qui se confessent ne le savent que trop, l'absolution n'est accordée qu'au sacrifice que l'âme fait de sa pudeur naturelle par l'aveu entier,

sincère de toutes ses fautes, même les plus honteuses, au courage qui a brisé déjà des liaisons coupables, qui a déjà renoncé à des habitudes invétérées, qui a rétracté la calomnie, qui a rendu le bien d'autrui, qui a réparé tout scandale, qui s'est débarrassé de toute occasion prochaine, volontaire, du péché. Ce sont des préliminaires indispensables, dont ni l'évêque, ni le Pape lui-même ne peuvent affranchir le repentir, et qui en sont les conditions essentielles et la preuve. Or, si la confiance dans l'absolution qui dans l'Eglise catholique n'est accordée qu'à des conditions si dures, si sévères, si répugnantes à l'amour-propre et aux passions, *est un appât, un encouragement pour le crime;* qu'en sera-t-il de la confiance dans l'absolution que, dans les communions protestantes, on est sûr de recevoir, tous les dimanches, en inclinant simplement la tête, en grimaçant le repentir de s'être mal conduit par le passé, et en formant une résolution vague d'être *plus sage* pour l'avenir, sans être obligé, du reste, de rien avouer en particulier, de rien faire de difficile, de rien promettre de sérieux; sans avoir à subir aucune pénitence, sans s'imposer aucun sacrifice, sans prendre aucun engagement? N'est-ce pas, au contraire, la confiance dans une pareille absolution qui serait évidemment non-seulement un encouragement, mais une prime pour le désordre, si la conscience des pécheurs pouvait jamais croire à son efficacité? En entendant donc ces déclamations furibondes des prédicants de l'erreur contre la plus sainte, la plus auguste, la plus utile, la plus précieuse des fonctions des ministres de la vérité, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Voyez comme la haine est aveugle, comme les préjugés déraisonnent, comme l'erreur calomnie, comme l'iniquité ment à elle-même : *Mentita est iniquitas sibi!* » (*Psal.* xxvi, 12.)

Quant aux incrédules, la réponse est plus facile encore, ajouterons-nous ici. Car si la confiance dans l'absolution catholique, dans cette absolution qui doit être accompagnée, comme nous venons de le dire, de la contrition, de la confession et de la satisfaction, pour avoir de la valeur, *est pour un grand nombre une source de désordre, par la facilité avec laquelle elle remet les péchés*, que sera-ce donc de la confiance, ou plutôt de l'insouciance qui reposerait, selon vous, sur l'absence de toute croyance, par suite de quoi l'homme pécheur, et même très-grand pécheur, après s'être abandonné aux passions les plus désordonnées et après avoir commis les plus grands crimes, irait, comme la brute, s'étendre de lassitude, et dormir son sommeil?

ABSOLUTISME.

Objections.—C'est aussi clair que le jour, la religion catholique a toujours été et est encore aujourd'hui favorable à l'absolutisme. — Rappelez-vous le moyen âge. Voyez l'Italie, l'Espagne, l'Autriche... Ce sont là les objets de son amour, ses œuvres en quelque sorte. — Cette sympathie de la religion catholique pour l'absolutisme ne doit point nous surprendre, puisque le gouvernement de son chef, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel, est le plus absolu de tous les gouvernements.—Voilà pourquoi sans doute tous les peuples s'en éloignent de plus en plus, chaque jour, ainsi que ceux qui cherchent avant tout les intérêts des peuples.

—

Réponse.—Tout cela est faux. Il n'y a rien, absolument rien ici qui ne soit d'une complète fausseté. La religion catholique ne veut qu'une chose sur la terre: la sanctification des âmes. C'est là sa mission, son grand but, son but unique, celui vers lequel se portent toutes ses sympathies, tous ses efforts. Elle vient du ciel, et elle y retourne, conduisant devant elle toutes les âmes dont elle peut faire la conquête. Quant au monde, elle l'abandonne, comme Dieu, aux disputes des hommes (*Eccle.* iii, 11), cherchant à tirer de ces disputes même tout le bien qu'elle peut pour la sanctification des âmes. Lorsqu'elle vient à s'établir dans une contrée, quelle que soit la forme du gouvernement, qu'il soit absolu, constitutionnel ou démocratique, elle le respecte et ne tarde pas à s'y attacher, comme au principe de l'ordre. Si cette forme de gouvernement change pour une cause quelconque, elle est la première à s'en affliger, parce qu'un tel changement ne se fait jamais sans de grands malheurs et quelquefois sans de grands crimes, et pourtant elle a soin de se tenir en dehors du débat, suivant l'impulsion qui lui est donnée dès le commencement, puis, lorsque la transformation s'est accomplie, elle respecte le nouveau gouvernement comme l'ancien, et elle finit aussi par s'y attacher comme au principe actuel de l'ordre. Car, pour rappeler ici la pensée, aussi juste que belle, tout récemment émise par un homme d'Etat illustre, la religion catholique est la plus grande école de respect qu'il y ait au monde et, j'ajouterai même, d'obéissance.

Si quelques faits se trouvent en opposition avec ce que nous venons de dire, c'est la faute des hommes et non de la religion elle-même, qu'il ne faut juger que par ses principes, par la généralité de ses membres, ou par ceux qui l'ont établie ou sont chargés de la régir, au nom de son divin fondateur.

Ecoutons Jésus-Christ : *Rendez donc a César ce qui est à César* (*Luc.* xx, 25), répond-il à ceux qui viennent lui demander s'il faut payer l'impôt. César ici, c'est la personnification du gouvernement temporel. Quand il est conduit, comme un malfaiteur, au tribunal du lâche gouverneur qui bientôt va le livrer à ses ennemis pour être crucifié, il s'incline encore avec respect devant cet indigne représentant de l'autorité :

Mon royaume n'est pas de ce monde (*Joan.* XVIII, 36), lui dit-il. Et un peu plus tard : *Vous n'auriez aucun pouvoir contre moi s'il ne vous avait été donné d'en haut.* (*Jean.* XIX, 11.)

Telles ont été les paroles et la conduite du maître, telles furent aussi les paroles et la conduite de ceux qu'il a chargés de continuer sa mission : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures*, s'écrie saint Paul, *car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi celles qui existent.* (*Rom.* XIII, 1.) Ce qu'il enseigne avec tant d'énergie dans plusieurs endroits de ses Epîtres, il le pratique lui-même dans les circonstances les plus difficiles. Arrivé au centre même de cette grande république, qui, après avoir soumis le monde, était tombée de lassitude sous le joug du despotisme, il incline avec soumission cette tête élevée naguère jusqu'au troisième ciel sous le glaive qui devait l'immoler. Ainsi parlèrent et agirent les apôtres, tous les saints ; ainsi parlent et agissent encore tous les Chrétiens véritablement dignes de ce nom. Leur politique, c'est de n'en avoir aucune, ou, si vous l'aimez mieux, c'est de se faire tout à tous, à l'exemple du grand Apôtre, pour les sauver tous (*I Cor.* IX, 22), si cela était possible.

Vous me direz peut-être que la religion catholique, croyant les gouvernements absolus plus favorables à ses desseins, est naturellement portée à les payer de retour.

Cette idée est trop clairement fausse et trop évidemment démentie par les faits pour être admise par qui que ce soit. Pourquoi donc les gouvernements absolus favoriseraient-ils la religion catholique d'une manière particulière ? parce qu'elle prêche avec force la soumission aux gouvernés ? Mais elle prêche de la même manière aux gouvernants la justice, la modération, le dévouement, ces grandes vertus aussi rigoureusement obligatoires et non moins difficiles à pratiquer que la soumission. Tantôt, il est vrai, elle en reçoit la faveur la plus signalée ; mais, d'autres fois aussi elle n'en éprouve que des rigueurs, et même des rigueurs excessives. Tout cela dépend des temps, des lieux, des personnes, d'une infinité de circonstances de ces mille et mille événements divers, inexplicables à tout autre qu'à Dieu, qui les conduit toujours à ses fins d'une manière merveilleuse et digne de lui. Rappelez-vous les trois premiers siècles de l'Eglise. Ce gouvernement romain avec lequel la religion se trouve en rapport au moment de son établissement, c'était un gouvernement absolu, et le plus absolu de tous, puisque les empereurs pouvaient mettre leur volonté non-seulement à la place de la volonté générale, mais encore de la volonté divine. Or, que de persécutions n'a-t-elle pas éprouvées ? Rappelez-vous les persécutions sans cesse renaissantes qu'elle a éprouvées en Chine ? Et aujourd'hui encore, que n'a-t-elle pas à craindre, que n'endure-t-elle pas dans ce malheureux royaume, ainsi que dans beaucoup d'autres semblables ou elle a tant de peine à s'établir ? Que n'a-t-elle pas souffert, que ne souffre-t-elle pas encore en Turquie, en Russie ? Que dis-je ! mais les gouvernements absolus qui se disaient ses amis et semblaient l'être en effet, n'étaient quelquefois que ses plus dangereux ennemis. Ils l'embrassaient, mais c'était pour mieux l'étouffer ; ils la chargeaient de présents, mais ces présents étaient des chaînes qui, pour être d'or quelquefois, n'en étaient ni moins lourdes ni moins difficiles à briser. Vous voyez donc bien que le catholicisme n'a pas toujours trouvé les gouvernements absolus favorables à ses dessins, qu'elle ne les trouve point encore aujourd'hui, et qu'elle ne doit point être naturellement portée, comme se l'imaginent quelques-uns à les payer de retour.

Rappelez-vous le moyen âge, avez-vous dit. Voyez l'Italie, l'Espagne, l'Autriche... Voilà les objets de son amour, ses œuvres en quelque sorte.

C'est une erreur. Le moyen âge n'est point l'œuvre de la religion catholique, c'est un composé d'une infinité d'éléments divers, hétérogènes même quelquefois, que la religion catholique a eus en main à certains moments, qu'elle s'est efforcée de purifier, de coordonner, de pétrir, et dont elle est parvenue alors à faire quelque chose d'admirable. Voyez le règne de saint Louis, ce modèle des rois, sur qui la pensée de l'historien se reporte comme sur le personnage peut-être le plus accompli des temps modernes, tandis que le culte du Chrétien honore en lui la réunion de toutes les vertus qui peuvent mériter le ciel, a dit l'homme de nos jours le plus capable assurément, par ses talents, par sa foi, par ses sentiments chevaleresques, de peindre cette noble figure qu'on ne peut se lasser d'admirer encore, après que tant de malheurs et de ruines ont passé sur son héritage.

« En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le Roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de montrer au monde comment l'homme peut se transfigurer par la foi et par l'amour. Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis ; à ce sentiment si violent et si pur du devoir, à ce culte exalté et scrupuleux de la justice, à cette exquise délicatesse de conscience qui l'engageait à répudier les acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets ; à cet amour immense du prochain qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère et ses frères, dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, lui inspirait une si tendre sollicitude pour les âmes d'autrui et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres qu'il soulageait lui-même ! Et cependant, à toutes ces vertus de

saint, il savait unir la plus téméraire bravoure; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable; qui savait, pour lui rester fidèle, être sévère contre son propre frère; qui n'avait pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer partout son royaume des moines mendiants, chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de le réparer aussitôt à ses dépens. Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le Pape et l'empereur, entre les barons d'Angleterre et leur roi; captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité il y trouve la mort; c'était une sorte de martyre, le seul qui fût à sa portée, et le seul trépas digne de lui. Sur son lit de mort, il dicte à son fils ses mémorables instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem ! Jérusalem ! » Etait-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime? Il n'avait point voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux: pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des rois croisés, des rois vraiment chrétiens : il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monuments, son oratoire et son tombeau, la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire du peuple, le chêne de Vincennes » (De Montalambert, Introduct. à l'*Histoire de sainte Elisabeth.*)

Il y eut dans le cours du moyen âge une infinité d'autres figures qui, sans avoir avec celle-ci une ressemblance parfaite, eurent du moins beaucoup de ses traits. Ce sont là véritablement les œuvres de la religion catholique, les objets de son amour. Quant à l'absolutisme, et surtout quant à cet absolutisme injuste, débauché, cruel, qu'on vit régner trop longtemps, ah ! non-seulement la religion catholique ne l'a produit, ni aimé, mais elle l'a condamné, anathématisé, combattu avec une ardeur qu'il serait difficile d'excuser aujourd'hui si les pontifes qui la représentaient en pareille circonstance n'eussent dû être considérés comme les défenseurs des peuples, les arbitres des rois, les conservateurs inflexibles de la justice et de l'ordre en Europe, plutôt que comme les successeurs du doux Jésus, chargés de répéter à toute la terre ses paroles de bénédiction et d'amour.

Ce que je viens de dire du moyen âge, je puis le dire également de l'Italie, de l'Espagne, de l'Autriche... Ce que la religion catholique a produit dans ces lieux, ce qu'elle y aime, c'est la foi, ce sont toutes les vertus qui découlent de cette source divine. Quant à l'absolutisme qu'on peut y voir régner, ce n'est point son œuvre. Là comme ailleurs, il doit être le produit du temps, des lieux, des personnes, de mille événements qui ne tiennent point du tout ou ne tiennent qu'indirectement du moins à la religion. Il nous a semblé encore que des peuples vieillis, même au sein de la gloire, ou composés de fractions disparates, ont besoin d'une main plus ferme pour les conduire. Quoi qu'il en soit, je le répète, l'absolutisme ne saurait être considéré, là pas plus qu'ailleurs, comme l'œuvre propre de la religion catholique ou l'objet de ses particulières affections. Elle ne peut, bien entendu, lui refuser ses sympathies, tant qu'elle le voit s'y montrer favorable à la gloire de Dieu ou au bien de l'humanité; mais quand elle le voit devenir, là aussi, injuste, débauché, cruel, elle s'en sépare aussitôt et s'en tient nécessairement éloignée, comme le bien est éloigné du mal, le vice de la vertu, le ciel de l'enfer.

Cette sympathie de la religion catholique pour l'absolutisme ne doit point nous surprendre, avez-vous dit, puisque le gouvernement de son chef, tant sous le rapport spirituel que sous le rapport temporel, est le plus absolu de tous les gouvernements.

Dites plutôt que, sous le rapport spirituel principalement, c'est le moins absolu de tous les gouvernements, dans le sens ordinaire du mot; je veux dire qu'il n'y a point de gouvernement où la volonté de celui qui gouverne soit moins abandonnée à elle-même; j'ajouterai même, sans craindre d'être démenti par aucun de ceux qui se font une juste idée du catholicisme, qu'il n'y en a point et qu'il n'y en aura jamais. En effet, le gouvernement spirituel de l'Eglise, à quelque époque que vous puissiez le considérer, ce n'est point précisément le gouvernement de tel ou tel Pontife en particulier, ou ce n'est du moins son gouvernement que quant à la forme; quant au fond, c'est le gouvernement de Pierre, toujours enseignant par la bouche de ses successeurs, et le gouvernement de Pierre est le gouvernement de Jésus-Christ, dont il est le vicaire perpétuel dans cette série ininterrompue de Pontifes qui ont occupé depuis l'établissement de l'Eglise et occuperont jusqu'à la fin des siècles le siége de Rome.

En vérité, en vérité, je vous le dis, répétait Jésus à son apôtre Pierre, après l'avoir chargé de paître ses agneaux et ses brebis, ou, ce qui est la même chose, de diriger l'Eglise entière, *lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez; mais, quand vous serez devenu vieux, vous étendrez la main, et un autre vous ceindra et vous conduira où vous ne voulez pas aller.* (*Joan.* XXI, 18.) Prises à la lettre, ces paroles étaient sans doute pour expliquer de

quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu; mais, entendues dans le sens spirituel, ce n'était plus sa mort, ou du moins sa mort seule qu'elles annonçaient; c'était sa vie de Pontife, de vicaire de Jésus-Christ, c'était surtout cette vie impérissable, cette vie de dévouement, de sacrifice, de continuel martyre par laquelle il devait toujours glorifier Dieu dans ses successeurs. Cela est incontestable à la manière dont s'exprime Jésus-Christ, et d'après les circonstances dans lesquelles il fait entendre ces remarquables paroles. Voulez-vous cependant quelque chose de plus clair encore, s'il est possible? Ecoutez : *Allez donc instruire les nations* (*Matth.* XXVIII, 19), a dit Jésus-Christ à ses apôtres, et nécessairement aussi à leurs successeurs dans l'apostolat, autrement l'Eglise qu'il était venu établir pour le salut de tous n'eût été que de courte durée : *Allez instruire les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (*Ibid.*, 20.) Or savez-vous quel est le chef, l'âme immortelle de cette impérissable mission? C'est celui pour lequel Jésus a prié, afin que sa foi ne défaille pas, et à qui il a recommandé de confirmer ses frères après sa conversion. (*Luc.* XXII, 32.) C'est celui qu'il a établi pour être la base de son Eglise, une base contre laquelle les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais, à qui il a donné les clefs du royaume des cieux, afin que tout ce qu'il liera sur la terre soit lié dans le ciel et que tout ce qu'il déliera sur la terre soit également délié dans le ciel. (*Matth.* XVI, 18.) C'est Pierre, en un mot, Pierre par lui-même ou par ses successeurs. Le gouvernement spirituel de l'Eglise est donc toujours le gouvernement de Pierre, et par conséquent le gouvernement de Jésus-Christ. Il s'en faut donc bien que la volonté de chaque Pontife placé à la tête de l'Eglise soit abandonnée à elle-même et que son gouvernement soit absolu ou sympathique aux gouvernements absolus.

Et qu'importe, me direz-vous, que le gouvernement de l'Eglise soit toujours le gouvernement de Pierre, et par conséquent, de Jésus-Christ? Il n'en est pas moins vrai que la volonté de chaque Pape a force de loi dans toute la catholicité, et que, par suite de cela, son gouvernement doit être regardé comme absolu.

Et qu'importe, vous répondrai-je à mon tour, que la volonté seule du Souverain Pontife ait force de loi dans l'Eglise, si cette volonté, pour les raisons que je viens d'expliquer, ne peut donner dans les écarts auxquels sont exposés les gouvernements absolus, écarts qui les font redouter et quelquefois profondément détester?

Je pourrais me contenter ici de cette réponse, mais je puis sans peine aller beaucoup plus loin.

Non, il n'est pas vrai que, même humainement parlant, la volonté du Souverain Pontife soit dépourvue, dans le gouvernement de l'Eglise, de toute assistance et de tout contrôle; elle en a de tels au contraire qu'il est impossible d'en rencontrer ailleurs ni d'en concevoir de plus considérables et de plus rassurants. Le Souverain Pontife ne gouverne point l'Eglise au gré de ses caprices, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer. Il suit toujours en cela la marche qui lui est tracée par les saints canons. Or savez-vous ce que sont ces canons? Ce sont des règles mûries dans l'Eglise, élaborées par elle, éprouvées par elle, et quelquefois pendant une longue suite de siècles. Quand il promulgue comme de foi quelque vérité dogmatique ou morale, ce qui est le but fondamental de son gouvernement, ou bien c'est dans un concile œcuménique, ou bien c'est en parlant à toute l'Eglise du haut de sa chaire apostolique, comme on dit dans l'école. Or, à ne considérer la chose qu'au point de vue humain, je le répète, est-il possible de demander plus de garanties que nous en trouvons dans l'un et l'autre cas? Considérons d'abord le concile œcuménique. Voyons-le, soit à Nicée, où s'est tenu le premier, soit à Trente, où s'est tenu le dernier. Quelle assemblée! Tous les évêques du monde catholique ont été convoqués solennellement. Ils ont été convoqués de bonne heure pour préparer les matières, au reste, depuis longtemps débattues. Ils viennent au temps marqué, avec le résultat de leurs travaux, et dans la société de quelques savants les plus recommandables sous tous les rapports, qu'ils aient pu rencontrer. Réunis au même lieu, ils prient et font prier pour eux, ils étudient et font également étudier pour eux, ils confèrent souvent et longtemps ensemble afin de s'éclairer réciproquement; et ce n'est qu'après avoir tout pesé ainsi, non-seulement au poids du sanctuaire, mais au poids de la plus grande prudence humaine, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'ils font connaître le résultat de leurs délibérations, que le chef suprême de l'Eglise propose à la foi de tous les Chrétiens.

Voyons actuellement ce qui se passe quand le Souverain Pontife promulgue une vérité de foi du haut de sa chaire apostolique, comme il a proclamé tout récemment le dogme de l'Immaculée-Conception. Il s'agit toujours d'une proposition souverainement importante et depuis longtemps débattue. Cependant, au moment de la décision suprême, le Souverain Pontife la fait étudier avec plus d'assiduité et de soin que jamais. Non content de recueillir toutes les lumières dont il est entouré au centre de la catholicité, dans cette ville éternelle où saint Pierre est venu établir le Siége apostolique, il écrit à tous les évêques du monde catholique, à cet immense concile œcuménique toujours assemblé, en un sens auquel Jésus a donné son Esprit, avec lequel il a promis de se trouver jusqu'à la consommation des temps, et qui peut à la rigueur se passer d'une réunion plus intime, corporellement parlant. Il recueille les voix, écoute toutes les observations; puis, quand tout a été bien pesé, non-seulement au poids du sanctuaire, comme je

l'ai déjà dit, mais encore au poids de la plus grande prudence humaine, il prononce le décret dogmatique, auquel toute foi et toute raison doivent se soumettre avec la plus grande confiance.

Sous le rapport temporel, le gouvernement du Souverain Pontife ne présente plus, et ne peut plus présenter, en effet, les mêmes garanties. Cette royauté matérielle paraît aujourd'hui nécessaire, il est vrai, pour l'exercice de la royauté spirituelle, si je puis m'exprimer de la sorte; mais ce n'est, après tout, qu'une royauté humaine, et, par conséquent, une royauté sujette à l'erreur et à l'entraînement de toutes les passions. Et cependant que de garanties encore dans cette seconde royauté! Celui qui gouverne est toujours le chef de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ, celui à qui il a fait la promesse d'une continuelle assistance pour les intérêts spirituels des hommes, auxquels se trouvent toujours plus ou moins liés leurs intérêts matériels. Le siége de sa royauté est à la ville sainte; et il a pour conseils, pour assistants et pour coopérateurs, les hommes les plus éclairés, généralement parlant, les plus prudents, les plus saints de la terre. Quand j'ai vu le sénat, disait un ancien, en parlant de l'ancien sénat romain, je me suis cru devant une assemblée de rois. Si cela fut dit non sans vérité d'un sénat païen qui n'avait d'autre mobile que l'ambition, que dirons-nous de ce sénat chrétien que le Souverain Pontife a revêtu de la pourpre en signe de sa royauté, et comme marque de la disposition où il doit toujours être de répandre son sang pour les intérêts spirituels et même temporels de l'Eglise?

Qu'on ne me dise donc point que, vu les sympathies naturelles de la religion catholique pour l'absolutisme, tous les peuples s'en éloignent de plus en plus chaque jour, ainsi que ceux qui cherchent avant tout les intérêts des peuples. Car ici encore ma réponse est facile.

Non, ce ne sont point tous les peuples, comme vous l'affirmez faussement, qui s'éloignent, de plus en plus, chaque jour, de la religion catholique; ce sont les peuples dégénérés, ingrats, rebelles. Les autres, au contraire, s'y rattachent plus fortement que jamais. Et si j'admets que certains peuples s'en éloignent réellement, je n'entends pas que la population entière manifeste cette déplorable tendance, mais seulement la population gangrenée d'impiété ou d'immoralité, la population soulevée par les passions, et qui malheureusement entraîne presque toujours, en pareil cas, la masse après elle. Quant à la population demeurée saine, bien loin de s'en éloigner volontairement, elle s'y rattache au contraire plus sincèrement que jamais. Non, ce ne sont point ceux qui cherchent avant tout les intérêts des peuples qui s'éloignent de la religion catholique, et s'efforcent d'en éloigner les autres. Ce sont les charlatans de popularité, ceux qui, pour satisfaire leur ambition, trompent leurs concitoyens, au lieu de les éclairer, flattent leurs préjugés irréligieux, leurs passions les plus mauvaises, et les entraînent avec eux dans un abîme de désordres, où ils périraient tous infailliblement, si la religion qu'ils abandonnent ne courait après eux, comme une mère dévouée après des enfants qui se perdent, et ne les ramenait corrigés dans son sein.

Voyez la France. Puisse son exemple avertir les peuples si imprudemment engagés aujourd'hui dans cette voie funeste qui l'avait conduite au plus profond de l'abîme! Puisse-t-elle ne jamais oublier elle-même cette leçon si chèrement payée! Elle est revenue aujourd'hui à des idées plus saines sur la religion catholique. Puisse-t-elle comprendre de plus en plus que, même au point de vue temporel, sa qualité justement méritée de fille aînée de l'Eglise est aujourd'hui comme toujours son titre le plus assuré au bonheur et à la gloire! Pour ce qui concerne le peuple français lui-même, je veux dire du moins pour ce qui concerne cette partie toujours saine de la population, nous pouvons rester sans inquiétude. Il est toujours, considéré de cette manière, le peuple non-seulement le plus spirituel et le plus chevaleresque, mais le plus charitable, le plus dévoué, le plus sincèrement et le plus véritablement religieux de tous les peuples de la terre. Sous l'influence du catholicisme, son or, ses sueurs, son sang, tout en lui est à la disposition de toutes les bonnes œuvres. Calculez, s'il est possible, ce qu'il donne chaque année, soit individuellement, soit collectivement, pour les pauvres, pour les établissements de charité, pour la propagation de la foi, pour subvenir, en un mot, aux besoins de toutes les infirmités physiques et morales. Vous diriez que la terre n'est pas assez grande, malgré son étendue, pour satisfaire le zèle de ses missionnaires, et que l'humanité, toute remplie de misères, n'en a pas assez cependant pour répondre au dévouement de ses sœurs de Charité. Sous ce rapport donc, non-seulement nous pouvons rester sans inquiétude, comme je viens de le dire, mais nous devrions concevoir les plus belles espérances.

Ce qui nous inspire des craintes sérieuses, c'est la conduite d'un grand nombre de ses enfants qui se disent préoccupés avant tout des intérêts du peuple, et qui le conduisent infailliblement à sa ruine, s'ils persévèrent. Ah! je le répète, que le passé les rende plus sages pour l'avenir. Puissent-ils reconnaître qu'une noble soumission est infiniment préférable à une indépendance désordonnée, que ce qu'il y a de mieux pour le peuple, pour eux-mêmes, pour cette belle et noble patrie qui nous est si chère, c'est de nous rattacher tous, de plus en plus, au lieu de nous en éloigner, du centre de l'unité chrétienne, de cette divine institution que Jésus-Christ a promis d'assister jusqu'à la fin des siècles, de ce Siége apostolique, d'où nous est venue la lumière de la foi, à laquelle le Sauveur des hommes a fait les solennelles promesses d'une sainte et éternelle durée.

ABSTINENCE.

Objections. — Ce n'est point ce qui entre dans le corps qui souille l'âme... Dieu ne damnera point pour un morceau de viande... La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours. — Ici, la viande est interdite; faites quelques pas, et la défense n'existe plus. Vous croyez que c'est Dieu qui veut cela? — Quant à moi je suis le conseil de l'Apôtre, je mange tout ce qu'on me présente. — A quoi sert, en réalité, l'abstinence? — J'ai bien assez des privations auxquelles je suis forcé de me soumettre, sans en accepter de volontaires.

—

Réponse. — L'abbé de Ségur se fait en partie les mêmes objections, et il y répond de la manière que nous allons rapporter.

« Vous avez tout à fait raison, dit-il d'abord avec cette douce et fine ironie qu'il manie quelquefois fort à propos, vous avez tout à fait raison : ce n'est pas la viande qui damne; la viande n'est pas plus mauvaise un jour que l'autre.

« Ce qui damne, c'est la désobéissance qui fait manger la viande. Ce qui est mauvais le vendredi et le samedi, c'est la violation d'une loi qui n'existe pas pour les autres jours; c'est la révolte contre l'autorité légitime des pasteurs, à qui nous devons tous obéir comme à celui même qui les envoie : *Allez, c'est moi qui vous envoie. Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise.* (*Luc.* x, 3, 16.)

« Il ne s'agit donc pas de viande, ni de jours, ni d'estomac, il s'agit du cœur qui pèche en refusant de se soumettre à un commandement obligatoire et facile.

« Outre le grand et général motif d'observer toutes lois de l'Eglise, nous pouvons ajouter que ces lois ne sont pas faites au hasard, par caprice, mais qu'elles portent sur de sages et très-importantes raisons.

« Ainsi la loi de l'abstinence, dont l'application est plus fréquente, est destinée à rappeler incessamment au souvenir des Chrétiens la passion, les souffrances, la mort de leur Sauveur, ainsi que la nécessité de la pénitence; elle est la pratique publique de la pénitence des Chrétiens, etc.

« Il n'y a qu'un homme superficiel ou ignorant qui puisse regarder cette institution comme inutile. On ne peut croire combien, dans la pratique, cette seule observation du maigre le vendredi et le samedi empêche l'âme de sortir des idées religieuses.

« Les lois de l'Eglise, tout en obligeant sous peine de péché, sont loin d'être dures et tyranniques. L'Eglise est une mère et non une maîtresse impérieuse. Il suffit que, *pour un motif* grave, vous ne puissiez faire maigre, pour que vous en soyez par là même dispensés. La maladie, la faiblesse du tempérament, la grande fatigue du travail, la pauvreté, la grande difficulté de se procurer des aliments maigres sont des motifs qui dispensent de l'abstinence.

« Pour ne pas se faire illusion, il est bon cependant de consulter le curé ou le confesseur, interprète de la loi.

« Cette observation, qui s'étend à toutes les lois de l'Eglise, montre combien sage et modérée est l'autorité qui les porte. Respectons-la donc du fond de notre cœur; laissons rire ceux qui n'y entendent rien, et accomplissons sans murmure des commandements si simples, si sages et si utiles à nos âmes. »

Ainsi parle l'abbé de Ségur, et sa réponse courte et simple mais cependant pleine d'énergie et de sens est ce qu'elle doit être pour le livre qu'il a voulu mettre entre les mains de tous, et que tous semblent avoir accepté. Pour l'ouvrage que nous offrons également à tous, mais qui ne peut leur parvenir que par l'intermédiaire de ceux qui aiment à approfondir toute chose, nous avons besoin d'entrer dans de plus longs développements.

Ici, dites-vous, la viande est interdite; faites quelques pas et la défense n'existe plus. Croyez-vous que c'est Dieu qui veut cela?

Pourquoi non? Ne voyez-vous pas partout une diversité, ou, si vous l'aimez mieux, un contraste à peu près semblable, sans en être surpris? Considérons ce qui se passe chaque jour dans la société civile, dans les armées, au sein des familles. Ici, il est défendu sous peine de mort de se battre en duel; passez un pont, franchissez une montagne, une ligne imperceptible de démarcation, et la défense n'existe plus. Que dis-je! Ici vous ne pouvez émettre telle et telle doctrine, prononcer telles ou telles paroles, sans vous exposer à la réprimande, et quelquefois même à une punition sévère; faites quelques pas et non-seulement la défense n'existe plus, mais vous émettrez la même doctrine, vous prononcerez publiquement les mêmes paroles à la joie et aux acclamations de tous. Dans les armées et surtout dans les armées en campagne, la différence est plus frappante encore. Ici, à tel moment, dans tel corps il est défendu, sous peine de mort, de franchir tel mur, tel fossé, de sortir même des rangs; à tel autre moment, dans tel autre corps, non-seulement la défense n'existe plus, mais il y a promesse des plus belles récompenses pour qui aura fait le premier ce qui était défendu auparavant et à d'autres hommes, sous les peines les plus sévères. Aimez-vous mieux voir ce qui se passe au sein des familles où tout est réglé avec le plus grand calme? Pourquoi cet enfant est-il dans les larmes? — Parce qu'il a été sévèrement puni. — Et pourquoi cette punition? — Parce qu'il a fait telle action, parce qu'il a prononcé telle parole que ses parents venaient de lui interdire. Entrez dans une autre famille, ou, si vous l'aimez

mieux, revenez un peu plus tard dans cette même famille. Tous les enfants s'abandonnent à la joie. Ils ont fait cependant, je suppose, absolument la même action, ils ont prononcé la même parole que nous avons vu punir précédemment. Pourquoi cette différence? C'est uniquement parce qu'il y avait, dans le premier cas, une défense rigoureuse, qui n'existe pas dans le second.

Il ne devrait pas en être ainsi en religion, me direz-vous, parce que là, c'est Dieu qui commande, et que Dieu est le même partout.

Mais dans les cas que je viens de citer, n'est-ce pas Dieu aussi qui commande? Ou, si vous l'aimez mieux, n'est-ce pas en son nom que le supérieur commande à l'inférieur? Dans la société civile, dans les armées, dans la famille, partout où vous voyez une autorité légitime, unanimement reconnue, dites qu'il y a là une délégation de l'autorité suprême, source, base nécessaire de toute autorité. Autrement, les hommes étant égaux entre eux, nul n'aurait le droit de commander à ses semblables. Dès lors, tout exercice de l'autorité serait une usurpation sacrilége; et, quand cet exercice aurait pour sanction une peine sévère, comme la mort, je suppose, ce ne serait plus qu'un assassinat public. C'est donc toujours Dieu qui commande. Il est le même partout sans doute; mais il ne commande pas la même chose à tous. Cela ne doit pas, cela ne peut pas être. Tout dépend du temps, des lieux, des personnes, d'une infinité de circonstances dont Dieu a laissé le discernement à ceux à qui il confie l'exercice de sa divine autorité. Ceux-ci se trompent quelquefois, parce que c'est la triste condition de l'humanité de se tromper ici-bas, dans quelque position qu'elle se trouve, et ils se trompent encore, quand ils sont revêtus d'un caractère sacré, parce que ce caractère, tout en les élevant plus ou moins au-dessus des misères humaines, ne les rend pas tous infaillibles. Cependant, alors même qu'ils se trompent, pourvu que cette erreur ne soit pas en opposition directe avec une autorité supérieure contre laquelle nulle autorité inférieure ne saurait jamais prévaloir, nous devons leur obéir encore, parce que telle est la volonté de Dieu, et que, sans cela, nulle religion, nulle société, nul ordre ne pourrait subsister sur la terre. C'est là le devoir véritable, devoir toujours rigoureux, toujours immuable, quoique les choses auxquelles il s'applique varient elles-mêmes à l'infini.

Toutes les fois donc qu'une abstinence quelconque nous est prescrite par l'autorité compétente, observons-la ponctuellement. Gardons-nous bien de dire : « Non, je ne veux point m'attrister, tandis que nos frères qui sont tous à côté de moi se livrent actuellement à la joie? » Car, ce serait là le langage des enfants. Disons plutôt, à cette occasion, comme des hommes sensés : « Et qu'importe que nous soyons dans la tristesse, tandis que les autres se livrent à la joie? Pourvu que nous fassions, chacun de notre côté, la volonté du père que nous avons dans les cieux, nous aurons tous part, un jour, à ses récompenses éternelles. »

Quant à moi, objectez-vous, je suis le conseil de l'Apôtre, je mange tout ce qu'on me présente.

Gardez-vous bien, je vous en conjure, de tenir jamais un pareil langage; car vous feriez évidemment une fausse supposition, et, de plus, vous diriez une chose absurde. Vous feriez une fausse supposition, puisque ce serait supposer que l'Apôtre conseillait de tout manger, tout absolument, sans aucune distinction, tandis qu'il recommandait seulement de manger la viande qui était alors présentée, sans s'inquiéter si elle avait été ou non offerte aux idoles, comme le voulaient ceux qui s'efforçaient d'emmaillotter encore dans les langes du judaïsme l'homme que le christianisme venait d'en faire sortir. Vous diriez, de plus, une chose absurde, puisque, ne faisant aucune exception, vous vous montreriez disposé à tout accepter, même ce que vous sauriez avoir été volé, même le poison.

Pour ce qui aurait été volé, direz-vous, c'est bien différent, car il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; pour le poison, il n'y a aucune comparaison possible, car le poison peut faire mourir.

Ce ne sont point précisément des comparaisons que j'ai prétendu faire; j'ai voulu montrer seulement que votre objection conduisait à l'absurde, et que, par conséquent, elle était inadmissible. Est-ce bien vrai, d'ailleurs, qu'il n'y a point de comparaison à établir ici? Voyons, examinons la chose attentivement. Pour ce qui aurait été volé, dites-vous, il est clair qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Vous avez raison, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Donc, l'honneur à qui nous devons l'honneur, l'obéissance à qui nous devons l'obéissance. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui même qui l'a dit. Or l'Eglise, la plus haute autorité qu'il y ait sur la terre, nous prescrit l'abstinence. Donc, nous devons respecter cette prescription, et nous y soumettre. Pour le poison, ajoutez-vous, c'est tout différent, car il peut faire mourir. —Et la viande! ou, ce qui est la même chose ici, et la désobéissance au précepte qui nous défend de manger de la viande, ne peut-elle pas faire mourir également? Elle ne donnera pas la mort sans doute à ce corps formé de terre, mais elle la donnera à l'âme créée à l'image de Dieu. Elle ne nous exposera pas à perdre cette vie misérable qui ne dure qu'un instant, mais cette autre vie infiniment plus précieuse qui dure éternellement.

Je vous entends vous écrier ici : « Quoi! Dieu me damnerait pour un morceau de viande! »

Non, je vous le répète, ce n'est point pour un morceau de viande, mais à cause de la désobéissance au précepte qui vous défend d'en manger. La peine, quelle qu'elle soit, ne doit donc plus vous surprendre. Avez-

vous oublié le fruit défendu, et ses suites si déplorables? En plaçant nos premiers parents dans le paradis terrestre, Dieu leur avait permis de manger de tous les fruits, à l'exception de celui d'un arbre placé au milieu du paradis, auquel il leur avait même défendu de toucher sous peine de mort. *Vous ne mourrez point*, leur dit le démon. *Nequaquam morte moriemini.* (*Gen.* III, 4.) Adam et Eve ont écouté ses suggestions funestes, et ils sont morts, suivant la menace qui leur avait été faite; comme eux, sont morts tous leurs descendants; et aujourd'hui encore, après bientôt six mille ans, quoique le Fils de Dieu soit venu lui-même sur la terre racheter, par son sacrifice, l'humanité déchue, celle-ci offre partout, aux yeux les moins clairvoyants, les preuves les plus convaincantes du décret de mort porté contre leur désobéissance.

Ce drame lamentable se renouvelle chaque jour dans un cercle beaucoup plus restreint, et, nécessairement aussi, avec des suites beaucoup moins funestes. A certains temps, et dans certaines circonstances données, cette bonne Mère qui voudrait voir tous ses enfants heureux même dès cette vie, si cela était possible, l'Eglise leur interdit à tous, ou du moins à plusieurs d'entre eux, l'usage de quelques aliments, sous peine de péché mortel. Non, vous ne mourrez point, leur dit encore le démon, prenant toujours dans la nature les formes les plus insinuantes pour arriver à son but. *Nequaquam moriemini.* Au contraire, l'aliment qu'on vous défend est le plus propre à vous nourrir. De plus, il est beau aux yeux, délectable même à la vue. *Bonum... ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile.* (*Gen.* III, 6.) Ces paroles trompeuses sont encore écoutées, l'innocence succombe de nouveau, et se rend coupable d'une désobéissance qui ne peut être effacée que par le sang d'un Dieu, et qui, même après cela, a encore jusqu'à la fin des suites bien déplorables.

A quoi donc sert, en réalité, cette abstinence? allez-vous me dire.

Quand bien même nous n'en apercevrions pas les motifs, ce ne serait pas une raison pour ne pas nous y soumettre. L'Eglise parle, il suffit. Cette divine Mère, également pleine de bonté et de sagesse, ne peut rien nous prescrire que pour la gloire de Dieu et dans les intérêts de ses chers enfants. Mais il n'y a point lieu ici de parler de la sorte. Au contraire, les motifs pour lesquels l'abstinence nous est prescrite sont en si grand nombre, que, quand on nous les demande, nous ne pouvons éprouver que l'embarras du choix. Vous demandez à quoi sert, en réalité, l'abstinence; mais ne serait-il pas plus simple de demander à quoi elle ne sert pas? Que nous la considérions au point de vue religieux, moral, hygiénique, sous tous les rapports, pour ainsi dire, nous la trouvons souverainement utile, nécessaire même quelquefois.

Au point de vue religieux, nul ne saurait nier l'utilité de l'abstinence. Elle nous met sous les yeux, jour par jour, en quelque sorte, toute l'économie de la religion, depuis le moment où nous nous disposons à célébrer la venue du Sauveur sur la terre, jusqu'à celui où nous commençons à contempler la récompense qu'il accorde à ses fidèles serviteurs. Dans un langage intelligible à tous, et que tous sont obligés d'écouter, elle nous rappelle les vérités que nous avons à croire, les saintes pratiques que nous avons à observer pour être de bons Chrétiens, c'est-à-dire des hommes véritablement religieux. Elle nous rappelle, en effet, qu'il est au ciel un Dieu qui a créé toutes choses, et qui conserve nécessairement sur ses créatures un pouvoir absolu. Elle nous rappelle la déchéance de l'humanité et la nécessité d'une réhabilitation, la venue du Fils de Dieu sur la terre, ses humiliations, ses souffrances et sa mort, la nécessité et la manière de nous appliquer les mérites de sa Passion, la solidarité des hommes entre eux et la réversibilité des mérites, la supériorité de l'esprit sur la chair et la révolte de la chair contre l'esprit créé pour la diriger, la certitude d'une vie future et la manière de nous y préparer, si nous voulons éviter les châtiments dont nous menace sa justice, et recevoir les récompenses que nous promet sa miséricorde... Et ne vous imaginez pas que, pour obtenir ce résultat, il faille une intelligence supérieure, de longues et pénibles réflexions. Point du tout. Prenez un homme du peuple, un enfant même, pourvu qu'il ait été suffisamment instruit de la religion. Parlez-lui de l'abstinence en général, ou seulement de certains jours d'abstinence en particulier. Causez avec lui, je suppose, ou du vendredi, ou bien encore du samedi. De la vérité qui alors se présentera naturellement la première à votre esprit, passez successivement aux autres qui suivront, ayant avec celle-ci un enchaînement nécessaire, et vous serez étonné de voir se dérouler sous vos yeux, comme en tableaux, le christianisme tout entier, avec ses dogmes si purs et si élevés, avec ses cérémonies si touchantes, qui ne sont encore, en quelque sorte, que l'incarnation de ses dogmes, si je puis appliquer aux différents mystères de la religion le terme consacré pour exprimer le grand mystère du Verbe fait chair.

J'ai donc eu raison de dire que nul ne saurait nier l'utilité de l'abstinence, au point de vue religieux. Au point de vue moral, n'est-ce pas la même chose?

La religion est la base de la morale. Si donc l'abstinence est souverainement utile au point de vue religieux, elle doit l'être également, par une conséquence rigoureuse, au point de vue moral. Mais ce n'est là prouver que d'une manière indirecte cette utilité de l'abstinence. Il nous est facile, si vous le désirez, de la prouver encore d'une manière tout à fait directe.

Qu'est-ce que la morale? C'est l'ensemble des préceptes que la religion nous impose, chaque jour, pour régler nos mœurs, en les

rendant conformes, autant que possible, à la morale même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne faut pas de grands efforts d'intelligence pour comprendre cela. Le mot même parle assez clairement. Or, comme nous venons de le montrer tout à l'heure, l'abstinence bien comprise nous rappelle notre religion tout entière, non-seulement dans sa partie spéculative, communément appelée *dogme*, c'est-à-dire l'*enseignement*, mais encore dans sa partie pratique, communément appelée *morale*, c'est-à-dire le *règlement des mœurs;* et, de plus, elle agit efficacement sur nous, pour nous faire remplir les devoirs qui nous sont imposés, comme pour nous faire admettre les vérités qui nous sont enseignées. L'abstinence est donc souverainement utile aussi au point de vue moral.

Que faut-il pour nous bien disposer à pratiquer cette morale dont nous parlons? Pour ce qui nous regarde nous-mêmes, c'est-à-dire pour ce qui concerne cette misérable nature humaine qu'il nous est commandé de réhabiliter suivant le modèle que nous avons en Jésus-Christ, une chose est avant tout nécessaire : c'est de dompter nos passions, qui viennent de la chair révoltée, et de soumettre cette chair aveugle et révoltée à l'esprit qui doit naturellement la régir.

C'est là, par rapport à nous, tout l'enseignement de la religion, c'est la doctrine à laquelle l'Apôtre des nations ne cesse de revenir, et qu'il développe sous toutes les formes. — *La chair*, dit-il dans son Epître aux Galates, *a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre; de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez.... Or il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, et autres choses semblables, dont je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui commettent ces crimes, ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. Or ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec les passions et les désirs déréglés.* (*Galat.* v, 17-24.)

Actuellement, je vous le demande, quel est le moyen de crucifier la chair avec ses passions et ses désirs déréglés, pour parler le langage de l'Apôtre? L'abstinence et surtout cette sage abstinence établie par l'autorité de l'Eglise. L'abstinence est donc souverainement utile, nécessaire même, au point de vue moral.

Et ce n'est pas là seulement la doctrine du christianisme, c'est aussi celle de la philosophie, c'était même celle de la philosophie païenne, quand elle n'était point entraînée par le sensualisme de la religion alors dominante : « Abstenez-vous! disait-elle aux hommes, c'est la base de toute morale. »

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher si haut son enseignement que nous trouverons volontiers chez l'un des plus petits enfants du peuple, pour peu qu'il ait d'intelligence? Demandez-lui, en effet, ce qu'est un homme de chair, celui qui, au lieu de mortifier son corps, en a fait un Dieu, pour parler le langage de l'Ecriture, et il sourira de pitié, et il vous répondra, ou, s'il n'est pas en état de le faire, il pensera du moins que c'est un homme sans mœurs, un homme qui, pour satisfaire ses passions, est capable de tout, dans un temps donné.

J'ai dit encore que, même sous le rapport hygiénique, l'abstinence est souverainement utile, nécessaire même en certaines circonstances. Qui ne le comprend! qui ne sait que le médecin parle ou doit parler, à cette occasion, absolument comme le moraliste et l'Apôtre! « Abstenez-vous, » nous répète-t-il sans cesse, lui aussi, « abstenez-vous, car c'est toujours une chose fort salutaire! » Et allant plus loin quelquefois: « Abstenez-vous, » nous dit-il avec autorité, « car, si vous ne le faites, vous allez mourir. » — « Quoi! » répondrez-vous, « et si je me porte bien? » — « Abstenez-vous de temps en temps du moins, » vous dira encore ce directeur des corps, absolument comme le directeur des âmes, « car l'abstinence, quelquefois nécessaire, est toujours très-utile. » Et ce langage est plein de sens, car beaucoup d'hommes périssent de trop manger, mais de privation, personne, à moins que la privation ne soit complète : ce que la religion est la première à condamner.

J'ai bien assez, me direz-vous, des privations auxquelles je suis forcé de me soumettre, sans en accepter de volontaires.

Non, ce n'est point assez; car si cela suffisait, tant pour la santé du corps que pour celle de l'âme, tant pour le bien-être de la vie présente que pour le bonheur de la vie future, le médecin, le moraliste, le ministre de la religion s'en contenteraient et ne vous en demanderaient pas d'autres. Mais ce n'est point assez, car l'abstinence est enseignée partout, louée partout comme un acte méritoire, comme une vertu, et elle ne s'élèverait point évidemment à ce degré sublime, si elle n'était volontaire. Non encore une fois, ce n'est point assez; car si vous ne savez pas accepter et supporter courageusement des privations volontaires, vous ne saurez point accepter et supporter de même celles auxquelles vous serez forcé de vous soumettre. C'est une vérité que l'expérience et la raison nous enseignent également. Il faut un apprentissage à tout, mais principalement à la mortification des sens toujours rebelles. Je l'ai déjà demandé, et je le ferai encore : Qu'est-ce qu'un homme sensuel, et de quoi est-il capable? Est-ce un Chrétien? — Loin de là. — Est-ce un

sage? — Non encore. — Est-ce un homme? — Pas davantage. — Qu'est-ce donc? — Une machine à digérer qui n'admet de relâche qu'en faveur du plaisir : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere* (*I Cor.* x, 7), disent les saintes Ecritures. En dehors de cela, n'en attendez rien.

Un jour, un médecin avait été appelé auprès d'un de ces hommes habitués, comme nous l'avons déjà rappelé, à faire un dieu de leur ventre. La maladie était grave, et le médecin prescrivit au malade de s'abstenir de tout aliment, et de ne boire que de l'eau. « Ne point manger et ne boire que de l'eau, dit le gastronome, un peu ivrogne; mais c'est la mort! » C'était la mort, en effet, car le désespoir et la peur lui enlevant tout courage hâtèrent les progrès de la maladie qui le tua en quelques jours.

Quelle mort! et combien elle diffère de celle du Chrétien! Soldat courageux de Jésus-Christ, et digne enfant de l'Eglise, il ne se laisse abattre ni par les privations, ni par les souffrances, ni par la mort elle-même. Quand celle-ci croit le frapper, c'est lui, au contraire, qui la frappe, puisqu'il trouve en elle son triomphe, à l'exemple de son divin Maître. Habitué à s'élever au-dessus des sens, son âme se détache volontiers des biens du corps, et s'élève avec joie au séjour des esprits.

ABUS.

Objections. — Il n'y a qu'abus dans la religion, et surtout dans la religion catholique. — Admettons qu'il n'y ait, à parler rigoureusement, aucun abus dans la religion catholique considérée en elle-même; toujours est-il qu'il y en a de très-nombreux et de très-grands qui viennent d'elle, ou, ce qui est à peu près la même chose, à son occasion; et nous demandons comment une religion divine peut-être la cause, ou, si vous voulez, l'occasion de tous ces abus. — Quoi que vous puissiez dire, c'est toujours à l'occasion de la religion qu'ont lieu les plus grands abus. On ne peut s'empêcher de le remarquer et de se demander pourquoi Dieu permet cela.

—

Réponse. — Quand vous affirmez qu'il n'y a qu'abus dans la religion, et surtout dans la religion catholique, vous dites une chose tellement fausse que c'est précisément l'opposé de cela qui se trouve être la vérité. Oui, rien n'est plus certain, il n'y a aucun abus dans la religion, et il est impossible même qu'il y en ait aucun. Il n'y en a ni dans ses dogmes, ni dans sa morale, ni dans ses sacrements, ni dans rien de ce qui tient à son essence. Ce qu'il y a en elle, au contraire, qu'on la considère dans son ensemble ou dans les parties qui la constituent, c'est la sainteté, c'est-à-dire la fuite de tout mal, la pratique de tout bien, et, par une conséquence nécessaire, la condamnation, l'éloignement, la destruction des abus, quels qu'ils soient.

Refusez-vous de croire ce que j'avance ici? Il m'est facile de vous le prouver. Je n'entrerai point pour cela dans de longs détails. Je ne vous montrerai point que la religion catholique est sainte dans ses dogmes, sainte dans sa morale, sainte dans ses sacrements, sainte dans toutes ses parties. Ce serait long, ce serait m'exposer à répéter ici ce qui doit être dit ailleurs, et puis je ne serais jamais assuré que ma longue énumération eût embrassé toutes les parties dont se compose notre religion. Prenons-la donc dans son ensemble et disons : Elle est divine; puisqu'elle vient de Jésus-Christ, qui est Dieu. Or aucun abus ne se trouve ni ne peut se trouver en ce qui est divin; aucun abus ne vient ni ne peut venir de Dieu. Le dire, ce serait une évidente fausseté, un horrible sacrilége. Il n'y a donc aucun abus dans la religion, et il ne saurait y en avoir aucun.

Niez-vous sa divinité? ou, ce qui serait la même chose, niez-vous la divinité de Jésus-Christ, son fondateur! ou bien encore, niez-vous qu'elle se soit conservée telle qu'elle était au moment de son institution? Ce sont là d'autres questions que nous traitons ailleurs et auxquelles nous sommes obligés de renvoyer en ce moment, pour ne point sortir du sujet qui nous occupe. Disons seulement ici, en passant, qu'il n'est guère permis à un homme de sens et de bonne foi de nier ou de révoquer en doute de semblables vérités. Nier la divinité de Jésus-Christ ou de son Eglise, c'est nier l'évidence si frappante des prophéties, la multitude innombrable des miracles, la force surnaturelle des martyrs, l'établissement si prodigieux du christianisme, et sa conservation non moins surprenante dans le monde, malgré les obstacles qu'il y a rencontrés, et les luttes sans fin qu'il y a soutenues, la rénovation incompréhensible que l'esprit de cette religion a opérée et opère encore chaque jour dans la croyance et les mœurs des individus et des peuples,... c'est nier la lumière en plein midi. Dire que la religion catholique n'est plus actuellement ce qu'elle était au moment de son institution, c'est affirmer qu'une religion divine n'a pu se maintenir sur la terre, malgré les promesses d'une éternelle durée qu'elle avait reçues de son tout-puissant fondateur, puisque si la religion catholique n'est plus la religion de Jésus-Christ, il n'y a en point d'autres assurément qui puissent prétendre l'être avec quelque apparence de raison, c'est affirmer encore que l'erreur peut avoir des résultats aussi satisfaisants que la vérité, puisque la religion catholique est aujourd'hui aussi étendue, aussi puissante, aussi utile à l'humanité qu'elle l'a jamais été à aucune autre époque.

Il est donc impossible de ne pas reconnaître que la religion catholique est divine,

et que, par conséquent, elle se trouve naturellement exempte de tout abus. Que dis-je! cette nature divine qu'elle a reçue de son fondateur, qui est Dieu, doit, au contraire, repousser tous les abus, quels qu'ils soient, les condamner et les détruire, bien loin de se les approprier, comme le bien repousse nécessairement le mal, le condamne et le détruit, au lieu de venir à lui, pour ne faire qu'un tout de deux choses incohérentes. En vain le cœur de l'homme s'approche d'elle, à chaque instant, avec ces passions violentes qui cherchent leurs satisfactions jusque dans l'abus des choses les plus saintes. Elle se renferme avec soin dans son sanctuaire, et met tout en œuvre pour repousser les tentatives sacriléges qu'elle a en horreur. Tantôt c'est une mère éplorée qui presse avec amour ses enfants égarés de revenir à de plus nobles sentiments; tantôt c'est une reine indignée qui lance avec autorité ses anathèmes contre des sujets révoltés, et les menace des châtiments éternels de l'autre vie. Quelquefois elle a le bonheur de réussir, souvent aussi elle a la douleur de voir que ni ses prières ni ses menaces ne sont écoutées. Quoi qu'il en soit, jamais, non jamais, car cela est contraire à la nature des choses, jamais il ne lui arrive de pactiser volontairement avec le crime qui cherche à souiller son incomparable pureté.

Admettons, me direz-vous, qu'il n'y ait, à parler rigoureusement, aucun abus dans la religion catholique considérée en elle-même. Toujours est-il qu'il y en a de très-nombreux et de très-grands qui viennent d'elle, ou, ce qui est à peu près la même chose, à son occasion; et nous demandons comment une religion divine peut être la cause, ou, si vous le voulez, l'occasion de tous ces abus.

L'objection n'est plus la même, quoi que vous en disiez. Dès lors que vous admettez qu'il n'y a point d'abus réellement dans la religion, mais seulement à son occasion, ce n'est plus elle que vous attaquez, c'est le cœur humain, qui abuse de tout; et comme nous n'avons point pour mission ici de défendre ce cœur, comme nous ne cessons de répéter, au contraire, qu'il est faible, aveugle, corrompu, qu'il a besoin de se tremper et de se retremper encore dans le sein de la religion, sa divine mère, pour se fortifier, s'éclairer et se sanctifier, nous pourrions nous en tenir là. Cependant, attendu que la manière dont vous présentez encore cette objection pourrait jeter une ombre de défaveur sur la religion, je vais vous suivre sur le nouveau terrain où vous vous êtes réfugié.

Je vous demanderai d'abord si les abus que l'on peut regarder non pas comme engendrés par la religion, nous venons de reconnaître que cela est impossible, mais comme occasionnés par elle, sont réellement aussi nombreux et aussi grands que quelques-uns le proclament hautement, et se l'imaginent peut-être. Je ne le pense pas, quant à moi; et ce qui prouve que j'ai raison en cela, c'est qu'on traite souvent d'abus dans le monde les choses de la religion les plus utiles et quelquefois les plus nécessaires. Qui ne sait, par exemple, que plusieurs regardent la confession et la communion fréquentes comme de véritables abus. Or, pour qui connaît sa religion, non-seulement ce ne sont point là des abus, mais ce sont, au contraire, les moyens les plus efficaces de régénération et de sanctification que peut employer la religion catholique, dont toute la mission pourtant est de régénérer et de sanctifier les âmes. D'autres regardent comme des abus et même comme de grands abus, le jeûne, la pénitence sévère, le renoncement aux choses de la terre, la vie du cloître, le dévouement au prochain, le martyre... Et cependant, pour qui interroge, dans le silence des passions, sur ces différents points, je ne dis pas précisément sa foi, mais sa raison, ce sont là deux actes d'héroïsme qui élèvent l'homme au-dessus de ses semblables et le rapprochent de la Divinité, en le faisant marcher sur les traces de l'Homme-Dieu. D'autres encore appelleront abus l'autorité dont use l'Eglise à l'égard de tous, la puissance des évêques, celle du Pape principalement... Et pourtant qui ne voit qu'au lieu d'être des abus, ce sont là des biens, au contraire, et même de très-grands biens, puisque c'est par eux qu'on peut expliquer humainement, autant que cela peut être ainsi expliqué, la force de la hiérarchie catholique, de cette divine hiérarchie à laquelle rien ici-bas ne saurait être comparé, qui a soutenu tant de luttes, remporté tant de victoires, qui a résisté jusqu'ici et résistera jusqu'à la fin, suivant la promesse de son divin fondateur, non-seulement à toutes les puissances du monde, mais encore aux puissances bien plus redoutables de l'enfer.

Je n'entrerai point dans de plus longs développements à ce sujet. Cela me paraît tout à fait inutile. Disons seulement ici que ce faux jugement que nous venons de signaler doit avoir lieu également dans une infinité d'autres circonstances, et concluons de tout cela que beaucoup de choses qui sont regardées comme des abus, et même comme de grands abus, occasionnés par la religion, sont, au contraire, des biens, et quelquefois de très-grands biens, dont nous lui sommes redevables. En sorte que, au lieu de dire que l'histoire de l'Eglise n'est que le récit continuel de tous les abus sortis du cœur de l'homme comme l'affirment quelques-uns, nous dirions avec beaucoup plus de raison que c'est le récit continuel d'actions pures, saintes, héroïques, d'actions véritablement divines, sorties du cœur humain élevé au-dessus de lui-même par la foi, avec le récit correspondant d'un certain nombre d'abus, dont l'ombre, du reste, se trouve être aux bonnes actions, ce que l'ombre ordinaire est aux traits d'un beau tableau.

Cette réserve faite, je conviendrai volontiers qu'il y a beaucoup d'abus, et si l'on

vent même, de très-grands abus indirectement occasionnés par la religion. Qui peut en être surpris? Ne devrions-nous pas nous étonner, au contraire, qu'il en fût autrement. Partout où est l'homme, il se trouve là nécessairement avec sa faiblesse, son ignorance, ses passions, avec ses misères de toute sorte. D'où il suit qu'il peut difficilement se bien servir des dons de Dieu, surtout abandonné à lui-même, qu'il en use souvent mal, et quelquefois très-mal. De là, des abus, de nombreux et de grands abus, non-seulement en religion, mais partout. Voyez l'homme en société avec ses semblables : voyez-le dans cette société plus restreinte qu'on appelle famille; considérez-le dans son individualité. Ne le voyez-vous pas faire naître, là aussi, comme dans la religion, de très-nombreux et de très-grands abus?

Nous avons parlé plus haut de différentes choses que plusieurs regardent comme des abus en religion, et que nous avons appelées, nous, des biens véritables, et même de très-grands biens. Ces choses sont la confession, la communion, le dévouement religieux, l'autorité ecclésiastique. Ce sont là réellement, comme nous l'avons dit, des biens véritables et même de très-grands biens pour l'âme religieuse. L'homme en abuse, et quelquefois d'une manière déplorable, nous devons le dire aussi, mais ce n'est point parce qu'ils tiennent à la religion, c'est parce qu'ils sont à l'usage de l'homme, et que l'homme abuse de tout, comme nous ne cesserons de le répéter. En effet, voulez-vous que nous considérions, dans la vie ordinaire, je ne dirai pas ces mêmes choses, qui ne se trouvent que dans la vie religieuse, mais des choses tout à fait analogues? Nous ne tarderons pas à reconnaître, si nous ne le savons déjà, que ces choses bonnes, excellentes en soi, peuvent occasionner aussi, et occasionnent même souvent de très-nombreux et de très-grands abus.

Qu'y-a-t-il de plus doux, de plus salutaire, par exemple, que la confidence d'un cœur malheureux au cœur d'un père, d'un frère, d'un ami? Cette confession naturelle, si je puis m'exprimer de la sorte, a aussi quelque chose de divin. Comme la confession religieuse, quoique d'une manière infiniment moins efficace, elle console le cœur malheureux, elle le guérit, le tire de l'abîme où il était abattu, et l'élève quelquefois bien au-dessus de l'état où il se trouvait avant ses malheurs. Mais ne voyez-vous pas les abus qui peuvent naître des cœurs corrompus, à l'occasion d'une chose si sainte? Ne voyez-vous pas déjà la trahison, l'attachement désordonné, la jalousie et bientôt la haine avec ses fureurs?

Qu'y a-t-il de plus nécessaire à l'homme que la nourriture qui lui conserve la vie? Qu'y a-t-il de plus agréable pour lui que de pouvoir prendre cette nourriture vivifiante, assis à une même table, qui peut être aussi une table religieuse et sainte, avec un père et une mère, avec des enfants, des frères, des amis? Et cependant si la nourriture est mal préparée, ou prise avec excès, ou reçue dans des estomacs mal disposés, elle affaiblit, bien loin de fortifier, et si ces abus s'aggravent encore, au lieu de cesser, vous n'aurez plus là bientôt que des cadavres qui ne tarderont pas à entrer en corruption, à la place de corps vigoureux et réjouis.

Quoi de plus noble que le dévouement militaire! Un soldat véritablement digne de sa mission, c'est un martyr de la patrie, une victime qui s'immole aussi pour le salut public. Mais, si au lieu de ce glorieux martyr, de cette noble victime, je n'aperçois qu'un monstre à figure humaine qui, échauffé par le vin et plus encore par la colère, tourne contre la patrie, contre ses frères d'armes, contre lui-même, le fer qu'il a reçu pour combattre l'ennemi, mes yeux se détournent avec indignation.

Quoi de plus utile à la société que cette autorité publique sous la garde de laquelle nous pouvons tous reposer en paix, et vaquer à l'accomplissement de nos devoirs! Mais si elle dégénère en despotisme, faute de contrôle, ou si, trop divisée, elle se change en anarchie, vous voyez naître autant de maux de ces différents abus de l'autorité qu'elle était appelée à produire de biens

Voulez-vous actuellement que nous jetions un instant les yeux sur l'homme considéré individuellement? Nous arriverons toujours au même résultat, à savoir que l'homme abuse de tout absolument, même de sa propre personne. Les pieds lui ont été donnés pour se conduire, et il s'en sert pour s'égarer ; les mains pour édifier et défendre, et il s'en sert pour attaquer et détruire ; la langue pour louer Dieu et entretenir avec ses frères d'utiles relations, et il s'en sert pour blasphémer et semer partout la division; tout le corps pour obéir à l'âme dans le service de Dieu, et il l'emploie pour mieux faire éclater sa révolte. L'esprit lui a été donné pour connaître la vérité et l'enseigner aux autres, et il s'en sert pour former et propager l'erreur ; son cœur a été créé pour aimer le bien, et il en fait un foyer de haine ou d'amour impur... C'en est assez, je pense, et même beaucoup plus qu'il n'en faut pour montrer que ce n'est pas de la religion seulement, mais de toutes choses que l'homme abuse continuellement, et quelquefois de la manière la plus déplorable.

Quoi que vous puissiez dire, ajoutez-vous, toujours est-il que c'est à l'occasion de la religion qu'ont lieu les plus grands abus. On ne peut s'empêcher de le remarquer et de se demander pourquoi Dieu permet cela.

Que tout le monde remarque plus particulièrement les abus qui ont lieu à l'occasion de la religion, je n'en suis point encore surpris. Je dirai même que c'est une nouvelle preuve que je puis apporter en faveur de son incomparable sainteté. Jetez de l'encre sur de l'encre, vous ne remarquez rien, tandis que toutes les taches se comptent facilement et paraissent dans toute leur

laideur sur une robe d'une éclatante blancheur.

Au fond, ces abus sont-ils réellement plus grands que ceux qui viennent d'ailleurs? C'est selon : quelquefois oui, quelquefois non. Mais je vous accorde qu'ils le soient toujours, qu'en conclurons-nous? Tout le contraire de ce que vous semblez vouloir nous faire conclure. Oui, je ne crains pas de le dire, si la religion mal interprétée occasionne les plus grands abus, c'est précisément parce qu'elle a été établie pour être la source des plus grands biens. On l'a dit bien des fois, et on ne saurait trop le répéter, parce que rien n'est plus vrai ni plus instructif. Plus une chose est excellente en soi, plus elle devient funeste quand elle est détournée de l'usage pour lequel elle a été établie : — *Corruptio optimi pessima.* — C'est le torrent débordé qui porte la dévastation et la ruine partout où, maintenu dans son lit, il eût porté la fécondité et la vie. Voyez également le canon, l'une des forces les plus prodigieuses qui soient sorties de la main des hommes! Le mal qu'il fait en éclatant sur ceux qui le chargent est ordinairement en raison même du bien qu'il leur eut fait en tirant sur l'ennemi. Voyez la pensée, cet autre feu du ciel, descendu du sein même de la Divinité! Plus elle a de force, plus elle devient funeste, quand on la tourne au mal. Nous ne devons donc point nous étonner qu'il en soit ainsi par rapport à la religion, cette force divine par excellence. La grandeur des abus est encore de la grandeur; et elle en suppose bien plus dans la chose dont on abuse. Voilà pourquoi sans doute J.-Jacques Rousseau lui-même reconnaît jusque dans le fanatisme une grandeur et une force qu'il est bien loin de trouver dans l'esprit philosophique et irréligieux.

« Bayle, » dit-il, « a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, efféminé, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain; et sappe ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société... Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme; c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même. Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste, dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. »

Et ce n'est pas seulement la saine raison qui reconnaît et proclame hautement l'excellence de la religion jusque dans les abus qu'on en fait, les passions même qui en abusent le reconnaissent et le proclament aussi à leur manière. L'hypocrisie est un éclatant hommage que le vice rend à la vertu, a-t-on dit avec une grande vérité. Il en est ainsi de tous les abus religieux. Pourquoi les plus honteuses passions aiment-elles à se cacher souvent sous le voile de la religion? C'est parce qu'elles reconnaissent que c'est une chose sainte, excellente, et que son apparence, même trompeuse, est encore le meilleur moyen d'échapper aux regards et à la justice des hommes.

Vous me direz peut-être que Dieu ne devrait pas permettre un tel abus de ses dons les plus précieux. Dieu le permet, parce qu'il ne veut point enchaîner, dans ses créatures, la liberté qu'il leur a donnée; mais, en le permettant, il commence déjà à exercer sa justice sur la terre, et dans cet exercice terrible de sa justice, il proclame encore, d'une manière incomparable, à qui sait l'entendre, l'excellence de ses bienfaits mal employés. Ne le comprenez-vous pas? ne reconnaissez-vous pas que si l'homme tombe si profondément quelquefois, c'est parce qu'il avait été appelé à une plus grande hauteur. Elevé jusqu'à Dieu lui-même, introduit dans son cœur, si je puis m'exprimer de la sorte, nourri de sa propre substance, par la religion la plus auguste, il a méconnu, tourné à contre-sens peut-être si je puis m'exprimer de la sorte, ces moyens si efficaces de sanctification. Dès lors, Dieu l'abandonne à lui-même; et il tombe, de chute en chute, sous le poids de sa faiblesse et de ses crimes, jusqu'à ce qu'il soit descendu au plus profond de l'abîme.

Voyez Judas. Pourquoi a-t-il été le premier déicide? Parce que les leçons dont il avait abusé étaient celles d'un Dieu. D'où venait-il, quand il s'empressait d'aller trahir son maître? De la table sainte.

Voyez les Juifs. Ce peuple n'a point été condamné à mort seulement, comme les autres peuples qui ont abusé des dons ordinaires de Dieu. Marqué au sceau de la justice irritée, ce peuple-caïn, si je puis l'appeler de la sorte, erre de contrée en contrée, traînant partout le lourd fardeau de ses crimes et de sa honte. De quels bienfaits exceptionnels a-t-il donc abusé, pour mériter ce châtiment exceptionnel? — Le Juste s'est présenté à lui, avec l'abondance de ses grâces, et il l'a crucifié?

Voyez les démons. Pourquoi sont-ils au plus profond des enfers? — Parce qu'ils étaient au plus haut des cieux, quand ils se sont révoltés. — Que faisaient-ils auprès de

Dieu? — Ils l'aimaient, le servaient, chantaient ses louanges et étaient destinés à le posséder éternellement. Ils ont abusé des plus grands biens, et voilà pourquoi ils sont condamnés aux châtiments les plus terribles.

Ainsi, grands abus, grandes choses dont on abuse. Tout le prouve, et cela d'ailleurs saute aux yeux. Grands abus dans la religion, avez-vous dit. Donc, aussi religion excellente.

ACCAPAREMENT.

Objection. — Comment voulez-vous que nous aimions les prêtres et la religion qu'ils enseignent? On dit qu'ils cherchent à nous faire mourir de faim. — C'est pourtant vrai, assure-t-on; chacun d'eux met une somme, proportionnée à sa fortune, pour former une bourse, qu'on appelle *bourse noire*, qui est destinée à accaparer tous les blés, et à affamer ainsi la population. — Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable. Est-ce que, sans cela, les blés se seraient maintenus, depuis si longtemps, au prix où ils sont? Les récoltes ne sont pas mauvaises. Et puis, d'ailleurs, la plus mauvaise récolte suffit pour nourrir la France pendant plus de quatre ans...

—

Réponse. — Voilà quelques-uns des propos abominables, absurdes, et plus qu'absurdes, qui, à l'heure qu'il est, en plein XIXe siècle, dans ce siècle des plus vives lumières, puisque le siècle dernier était déjà le siècle des lumières et que nous allons toujours en progressant, en France, dans ce noble pays qui passe pour être le centre de la civilisation la plus avancée, volent de bouche en bouche, excitant les préventions et la haine contre les personnes et les choses qu'on doit le plus aimer et vénérer. Cela n'est pas croyable, et pourtant cela est :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable!
(Boileau, *Art poëtique.*)

Cela est, vous dis-je, et vous êtes d'autant plus obligé de le croire, que mille personnes peut-être vous ont dit l'avoir entendu, et que vous-même, à moins que vous ne restiez constamment dans votre chambre, ou qu'en sortant vous ne vous bouchiez bien soigneusement les oreilles, vous avez dû l'entendre aussi, non pas une fois, mais cent fois, si ce n'est plus encore!

On serait tenté de croire que ces propos insensés, que je n'entendrais pas sans quelque surprise à Charenton ou dans toute autre réunion de fous, dussent se réfuter par leur exagération, et je dirai même par leur exagération dans l'absurdité. Car l'absurde ne se soutient pas, comme on dit communément, et ce qui est violent ne saurait être durable. Pas du tout. Il paraît que les règles générales ne sont point applicables ici; car il y a trente ans peut-être que cela dure, avec des alternatives de hausse et de baisse, et, aujourd'hui encore, quand de pareils propos ont passé et repassé de bouche en bouche, il y a des hommes assez méchants et assez sots pour les répéter, et d'autres presque aussi méchants mais beaucoup plus sots pour les croire.

Quand je dis croire, c'est avec intention; car il y a certainement bonne foi chez un grand nombre. J'appelle ici bonne foi ce que je devrais plutôt appeler une foi mauvaise, puisque de telles idées ne sauraient avoir de prise sur une âme honnête; mais je veux dire qu'il y a, chez un grand nombre, une certaine croyance, une adhésion quelconque de la volonté, fondée sur des motifs plus ou moins mauvais, et pourtant déterminants.

J'ai cru longtemps le contraire. Je me disais : Il n'est pas possible que des accusations, si évidemment fausses en soi, et si clairement démenties par les faits, trouvent la moindre créance dans une seule âme, quelque inepte ou dépravée qu'elle soit. J'ai pris, à cet égard, tous les renseignements nécessaires; et, de plus, j'ai voulu m'assurer par moi-même de la réalité des choses. J'ai questionné et recueilli avec soin les réponses qui m'étaient faites. J'ai écouté attentivement encore alors même que je n'étais point aperçu. J'ai examiné l'expression du visage, le geste, la conduite, tous ces signes enfin que la divine Providence a mis à notre disposition pour pénétrer, autant que cela est utile, au fonds même des âmes; et je ne crains pas de l'affirmer ici : « Oui, il y a croyance relativement aux propos incroyables que nous venons de répéter! il y a croyance même dans la partie la plus intéressante de la population, dans celle qui habite et cultive nos campagnes! »

D'où cela vient-il donc? Je ne saurais le dire absolument; mais pourtant je puis en indiquer quelques sources. Il y a là dedans de l'ignorance, de l'immoralité, de l'impiété, de la méchanceté, de la jalousie, un grand abus des grâces, une tentative dernière de l'enfer qui voudrait s'assurer définitivement de la proie que depuis longtemps il convoite entièrement et pour toujours, mais qu'il n'a pu encore saisir que par parties et pour un temps.

Il semble véritablement que Dieu ait dit aux âmes simples qu'il appelait spécialement à la pratique de la vertu, mais qui, dédaignant ses grâces, ont préféré le vice : « Vous n'avez point goûté le bien; aimez le mal! Vous n'avez point écouté les bons, que j'ai faits mes ministres; écoutez les méchants qui sont les ministres du démon! Vous n'avez point voulu croire aux paroles du ciel; croyez aux paroles de l'enfer! » Et Et alors le démon se serait jeté sans ménagement sur la proie qui paraissait, jusqu'à un certain point, lui être abandonnée. Et, pour donner à cette attaque furieuse plus de chances de réussite, il se serait dit à lui-même, et aurait agi aussitôt en raison de ce qu'il se disait : « C'est par le prêtre, ministre de Jésus-Christ, que le peuple échappe à ma domination; établissons entre le peuple et le

prêtre la démarcation infranchissable de la défiance, de la jalousie et de la haine. Ce qui contribue le plus à consolider la puissance du prêtre sur le peuple, c'est sa réputation de charité et de dévouement. Eh bien! faisons crouler cette réputation établie depuis tant de siècles, en montrant qu'au lieu d'être une cause d'édification et de vie, il en est une de destruction et de mort.»

O vous que toutes les puissances du mal n'ont point séduit encore mais qui pourriez l'être bientôt; vous qui vous êtes laissé séduire déjà, mais qui, en ce moment, plus calme, paraissez disposé à revenir à de meilleurs sentiments; vous-même qui êtes tout à fait égaré, exaspéré, mais que quelques bonnes paroles pourraient cependant adoucir et empêcher du moins de pénétrer plus avant dans les voies de l'erreur; écoutez-moi avec attention. Ce n'est pas le langage de la foi seulement que j'ai à vous faire entendre, c'est celui de la raison, du cœur, du plus simple bon sens; c'est un langage capable de faire impression sur tout homme, quel qu'il soit, pourvu qu'il ne ferme pas entièrement ses oreilles, et qu'il n'endurcisse pas complétement son cœur.

On dit que ce sont les prêtres qui rendent le blé cher.

Ne voyez-vous pas que c'est là l'accusation la plus injuste, la plus absurde, la plus incroyable, par conséquent, qu'il soit possible d'imaginer; car non-seulement les prêtres ne veulent pas se rendre coupables d'un tel crime, mais ils ne le pourraient, en aucune manière, lors même qu'ils le voudraient.

Ils ne le veulent point, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à cela; ils ne le veulent point, parce que personne ne doit désirer plus vivement qu'eux-mêmes, au contraire, que le blé et tous les vivres soient à bon marché; ils ne le veulent point enfin, parce que le caractère dont ils sont revêtus, la mission qu'ils remplissent auprès des hommes, leur conduite habituelle, leur vie de charité et de dévouement, éloignent d'eux à jamais, je ne dirai pas seulement la volonté formelle, arrêtée, persévérante, comme on le suppose, mais l'idée même d'un tel crime.

Ces propositions sont si claires, si frappantes, qu'elles ne devraient avoir besoin ni d'explication ni de preuves pour être admises. Mais comme les notions les plus vulgaires du sens commun sont brouillées aujourd'hui, surtout en pareille matière, comme il s'agit de ramener à la vérité, à la justice, des âmes profondément égarées, je dois entrer dans quelques développements à ce sujet.

Vous affirmez, de vous-même ou après d'autres, que ce sont les prêtres qui rendent le blé cher.

Mais quel intérêt ont-ils donc à cela? car vous savez que les hommes ne font rien sans un intérêt quelconque, que quand il est question surtout d'un acte grave, public, persévérant, d'un acte qui peut appeler sur ceux qui les font les regards, l'animadversion de tous et peut-être même des châtiments épouvantables, il leur faut des motifs tout particuliers d'agir, et qu'alors encore ils ne se déterminent pas toujours. Eh bien! donc, je vous le demande, quel intérêt les prêtres ont-ils à rendre le blé cher?

C'est, dit-on, pour ramener à la religion les peuples qui de plus en plus l'abandonnent.

Singulière prétention! vouloir ramener les peuples à la religion, c'est-à-dire à la pratique de toutes les vertus, et commencer par affamer ces peuples, c'est-à-dire par commettre l'un des plus grands crimes qu'on puisse imaginer. Mais c'est expliquer l'absurde par du plus absurde encore. Admettons-le, cependant, quelque inadmissible que cela soit.— Les prêtres, dites-vous, veulent rendre le blé cher, pour ramener les peuples à la religion. — Mais ils n'ont pu prendre cette grave détermination qui évidemment les expose à toute la rigueur des lois divines et humaines, sans avoir l'espoir de réussir. Or c'est précisément le contraire qui arrive. Au lieu d'adoucir les peuples, ce prix élevé des subsistances les irrite au plus haut point, au lieu de les ramener à la religion, c'est précisément ce qui les en éloigne le plus en ce moment. Et ne me dites pas que cela est arrivé contre leur attente; car je vous répondrais alors qu'ils eussent employé ce moyen une fois peut-être, deux fois, trois fois même, à la rigueur, mais toujours, et avec des résultats tout opposés à leurs désirs; ce serait plus que de la folie, puisque le fou se garde bien d'aller chercher la vie dans le poison qui toujours donne la mort.

Il ne vous est pas plus possible assurément d'expliquer cette prétendue détermination des prêtres à vouloir rendre le blé cher, par un motif politique ou tout autre car je vous répondrais encore que cette cherté tournant toujours contre eux, au lieu de les servir en quoi que ce soit, il est absurde de supposer qu'ils voulussent, avec tant d'opiniatreté, y coopérer.

Il est donc évident aux yeux de tous, d'après ce que nous venons de dire, que les prêtres n'ont aucun intérêt à rendre le blé cher. J'ajoute que personne ne doit désirer plus vivement qu'eux-mêmes, au contraire, que le blé et tous les vivres soient à bon marché.

Les prêtres ne sont pas riches, en France, depuis que la révolution a dépouillé l'Eglise des biens dont l'avait dotée la piété de nos pères. En ce moment surtout, ils sont généralement très-gênés, et quelques-uns sont véritablement pauvres. Jugez-en plutôt.

Ils ont environ 1,200 fr., terme moyen. Quelques-uns ont davantage; mais le plus grand nombre a moins. Je mets ce chiffre, pour qu'il ne s'élève aucune réclamation à ce sujet. C'est, à quelque chose près, la position qui leur a été faite à l'époque de la restauration du culte. Ou plutôt c'est une position moins avantageuse encore; car, si leurs revenus fixes ont augmenté d'un tiers, je suppose, la valeur représentative de ces

mêmes revenus peut bien avoir diminué de moitié.

Or vous ne sauriez vous faire une idée, même approximative, de tous les besoins auxquels ils sont ordinairement obligés de subvenir avec ces modestes revenus.

Ils doivent, bien entendu, tenir leur maison avec toute la décence qui convient au rang qu'ils occupent. Mais ce n'est pas tout. Et leurs vêtements, et ces livres de piété et de science qu'ils sont dans la nécessité de se procurer, tant pour eux que pour les autres; et leur église, cette chère épouse que leur a donnée Jésus-Christ! Ils l'ont prise peut-être dans un état complet de dénûment et même de misère, et il a bien fallu la rendre digne du Seigneur, à qui elle appartient avant de leur appartenir. Les revenus de la fabrique sont destinés à cela sans doute; mais, dans un grand nombre de campagnes, quelle est la vraie source des revenus de la fabrique, si ce n'est la générosité du prêtre? Et les pauvres de la paroisse, toujours si nombreux, disons-le aussi, toujours si exigeants à l'égard du curé, quelquefois plus pauvre qu'eux! Et la famille, ordinairement indigente, à laquelle il faut bien venir en aide de temps en temps! Et ces bons vieux parents surtout qui ont eu si grand soin de leur enfance, et dont il est nécessaire actuellement de soigner la vieillesse! Pour les élever aux honneurs du sacerdoce, ils auront épuisé, je suppose, leur fortune, leur santé peut-être; et ce serait une grande dureté, une insigne ingratitude de ne pas les payer de retour. Et le séminaire, cette autre maison paternelle qui les a nourris, élevés, pendant plusieurs années, gratuitement peut-être ou à peu près, et qui actuellement nourrit et élève de même la génération qui les remplacera un jour dans le saint ministère! Il succombe habituellement sous le poids des sacrifices qu'il est obligé de faire; et il faut bien l'assister un peu chaque année.

Voilà des charges nombreuses assurément, et pourtant ce n'est point là tout encore, car il y en a beaucoup d'autres moins sacrées, moins obligatoires, si vous voulez, mais auxquelles il n'est guère possible aux prêtres de se soustraire complétement.

N'est-il pas vrai que dans le sein bienfaisant de la religion catholique, dans notre généreuse patrie principalement, il y a un asile pour toutes les infortunes, une école pour tous les dévouements? N'est-il pas vrai qu'il y a, pour chacun de ces établissements, outre l'église paroissiale, une chapelle particulière où Jésus se rend véritablement présent, afin de consoler ceux qui souffrent, et de soutenir ceux qui se dévouent à la soigner? Ces maisons si saintes, si nécessaires, au point de vue de l'humanité et de la foi, sont la propriété de tous en général, et n'appartiennent à personne en particulier. Mais comment ont-elles été élevées? comment sont-elles entretenues chaque jour, et quelquefois restaurées? En grande partie, par la charité. Et où se trouvent les principales ressources de la charité? chez les prêtres, vous dis-je, et toujours chez les prêtres.

Vous allez me répondre qu'ils peuvent refuser en pareil cas.

Il le faut bien quelquefois; mais enfin cela leur est très-pénible, et puis il est certains cas où il n'est pas possible de le faire. Savez-vous bien au nom de qui on parle ordinairement, quand, de toutes les parties de la France, et de plus loin encore, on fait appel à leur charité, tantôt de vive voix, tantôt par écrit? Mais c'est au nom de cette chère patrie, au nom de cette bien-aimée mère, la sainte Eglise catholique, au nom de Jésus-Christ qui les a rachetés et les a appelés à l'honneur de partager son divin sacerdoce.

De tout cela, et de beaucoup d'autres choses encore qui découlent naturellement de ce que je viens de dire, vous devez conclure avec moi que les charges des prêtres sont énormes en tout temps, énormes surtout en ce moment, que leurs ressources baissent au lieu de s'élever dans la même proportion, et que personne, par conséquent, ne doit désirer plus vivement qu'eux que le blé diminue, bien loin de vouloir le rendre cher.

Rendre le blé cher! Savez-vous bien ce que cela veut dire? savez-vous bien quel crime énorme, monstrueux, se trouve renfermé dans l'énonciation de ces mots? cela est clair pourtant. Rendre le blé cher, c'est affamer une grande partie de la population, la partie la plus malheureuse déjà et la plus éprouvée, la partie la plus intéressante aux yeux de l'humanité et de la foi, les pauvres enfin, les meilleurs amis de Dieu, les membres souffrants de Jésus-Christ. C'est en faire mourir un grand nombre, et cela lentement, et comme à petit feu, pendant de longues années... Mais, après le crime incomparable du Calvaire, ce crime qui embrasse la passion et la mort d'un Dieu, l'un des plus affreux évidemment, c'est celui-ci qui embrasse la passion et la mort d'une partie notable de l'humanité.

Et qui donc accusez-vous de vouloir ce crime, ou plutôt ce monstrueux assemblage de tous les crimes? Ce sont précisément ceux que Dieu a marqués de son sceau pour être éternellement son partage; ce sont les ministres de Jésus-Christ, les continuateurs de sa mission, les dispensateurs de ses grâces, d'autres lui-même, ceux qui, à l'exemple de leur divin Maître, passent sur la terre en faisant le bien; ceux dont toute la vie n'est que charité et dévouement, comme la vie de celui qui, après les avoir envoyés, les nourrit chaque jour de sa parole et de sa substance. Vous ne savez donc pas ce que sont les prêtres véritablement, malgré tout ce qu'on a pu vous dire, pour vous édifier sur leur compte, et malgré ce que vous voyez, à chaque instant, de vos propres yeux? Venez avec moi chez celui d'entre eux qui se trouvera occuper l'un des postes

les moins importants, vous dirais-je, si tout n'était également important, quand il s'agit d'âmes rachetées par le sang d'un Dieu. C'est dans un pays pauvre, hérissé de montagnes arides, coupé partout de torrents dangereux. Nous sommes en plein hiver, et dans un hiver excessivement rigoureux. La glace et la neige couvrent la terre de tous côtés; et le vent, qui avait cessé pour laisser tomber la neige, souffle, en ce moment, avec une violence insupportable. Il est bientôt cinq heures du soir, et la nuit, l'une des plus mauvaises qu'on ait vues de l'hiver, a déjà commencé. On frappe violemment à la porte du presbytère. A ces coups redoublés, le prêtre a tressailli, malgré ses habitudes de dévouement, dans la prévision de ce qu'on vient lui annoncer. C'est lui-même, en effet, qu'on demande. Il faut aller à une lieue de son clocher; et il n'y a point à remettre au lendemain, car celui qui le demande a des besoins pressants sous le rapport corporel et des besoins plus pressants encore sous le rapport spirituel. Le ministre du Dieu d'amour n'hésitera donc point un seul instant, et, malgré le temps, malgré la nuit, malgré l'éloignement du lieu et les chemins impraticables, malgré son âge avancé déjà et les infirmités qui en sont la suite, malgré la mort qui le menace et le saisira peut-être avant son paroissien, il se rend avec empressement où l'appelle son ministère.

Et c'est cet homme, qui craint de faire languir une seule nuit le dernier peut-être de toute sa paroisse, et non-seulement c'est lui, mais ce sont tous ceux qui font partie du même corps, et que vous voyez partout disposés au même dévouement, ce sont ces hommes que vous supposez vouloir affamer les malheureux, les exposer à une mort lente et cruelle, et cela sans raison, contre leurs intérêts propres? Mais, je le répète, c'est la plus manifeste des impossibilités, la plus répugnante des absurdités. Il y a, dans ces termes mêmes, la plus palpable des contradictions. C'est confondre le dévouement avec l'assassinat, le bien avec le mal, le ciel lui-même avec l'enfer.

Passons encore là-dessus, si vous le désirez; car telle est la bonté de ma cause que je ne saurais vous faire trop de concessions. Admettons toutes ces impossibilités, ces absurdités, ces contradictions, votre accusation n'en croule pas moins par la base, puisque, en supposant que les prêtres eussent réellement la volonté de commettre le crime dont vous parlez, ils n'en viendraient jamais à bout.

Les prêtres ne sont pas riches, avons-nous dit plus haut. Ils ont à peine de quoi subvenir à leurs propres besoins, et aux besoins d'autrui qui les assiégent de toutes parts. Voulez-vous que nous ayons exagéré? Soit. Eh bien! donc, chacun d'eux économisera, je suppose, cent francs, chaque année, terme moyen. Voulez-vous deux cents francs, trois cents francs? en voulez-vous quatre? C'est beaucoup; mais, pour donner plus de force à mes raisonnements, je puis vous accorder tout ce que vous voudrez. Or, qu'est-ce que cela pour faire hausser le prix du blé? Vous me direz qu'ils sont en grand nombre, et que beaucoup de petites sommes réunies finissent par en faire une considérable. Sans doute, mais, si vous considérez les économies de tout le clergé, il faut prendre aussi les blés de toute la France, et mon raisonnement conserve toute sa valeur. Un prêtre ne peut rien sur le prix des blés de la commune où il se trouve. Donc, non plus, le clergé entier sur le prix des blés de toute la France. Il y a là une proportion d'une exactitude mathématique irrécusable.

Vous allez peut-être me représenter qu'on lui donne des secours.

Oui, on lui donne bien aussi, je suppose, terme moyen, une somme égale, à peu près, à ce qu'il peut économiser lui-même. Mais qu'est-ce que cela encore? Oui, on lui donne des secours; mais pour le bien, pour les bonnes œuvres de tous genres, qu'il est obligé de faire, ou de soutenir. Dès lors que vous supposerez ces secours employés au mal, à des entreprises d'une perversité incroyable, ces secours cessent immédiatement. — On ne le saura pas, me direz-vous. — Tout se sait, principalement chez le prêtre. D'ailleurs, on verra bien s'il fait ou non des bonnes œuvres. — Mais les nobles et les riches sont de son parti. — Quoi! pour affamer aussi les populations! Pour soulever aussi contre eux, sans raison et sans intérêt, l'animadversion publique à laquelle ils ne sont déjà que trop en but! Pour s'exposer à être un jour pillés, massacrés, brûlés comme on les en menace depuis longtemps! Ce sont là de nouvelles absurdités à ajouter à toutes celles dont nous avons parlé plus haut.

Le défaut de ressources ne constitue pas seul l'impossibilité où sont les prêtres de rendre le blé cher, si, ce qui est également impossible, ils en avaient la volonté. Pour arriver à ce résultat vraiment diabolique, il faudrait des manœuvres de tous les instants et de tous les lieux, dont il percerait nécessairement quelque chose. Car, comme nous l'avons déjà dit, tout se sait, de la part des prêtres principalement... Et ces cotisations à régler, et cette *bourse noire* à constituer, et ces accaparements à faire d'abord, puis à écouler... Ces manœuvres découvertes, ou seulement soupçonnées, occasionneraient aussitôt des dénonciations; ces dénonciations, des jugements; ces jugements, des peines, et même des peines proportionnées à ce grand crime de lèse-nation, ou plutôt de lèse-humanité. Or, je le demande, où sont, ici, ces peines, ces jugements, ces dénonciations, je ne dis pas contre les prêtres en général, mais contre un seul, ce qui, à la rigueur, ne prouverait rien contre les autres?

Je vous entends me répondre encore que le gouvernement est également de leur parti.

Si votre accusation était fondée, le gouvernement n'y pourrait rien. Qu'il le voulût ou qu'il ne le voulût pas, nos prêtres coupa-

bles, pris tôt ou tard en flagrant délit, seraient dénoncés sur l'heure par la clameur publique, à défaut de procureur. Que dis-je! ils seraient jugés, condamnés, exécutés peut-être sur les lieux mêmes, dans toute la rigueur, non pas des lois, mais de la vengeance, à ces cris furieux : Laissez passer la justice du peuple! Rien de semblable n'est jamais arrivé. Il y a plus, nous avons eu bien des fois des émeutes relativement à la cherté des grains, mais nous n'avons pas entendu dire que ces tourbillons d'hommes aient jamais rencontré des prêtres dans leur marche aveugle et violente. Comment donc expliquer cela, si ce n'est parce qu'ils ne s'y sont point exposés.

Le gouvernement est de leur parti, avez-vous dit. Oui, sans doute; mais savez-vous bien pourquoi? Savez-vous comment il se fait que ce gouvernement qui change à chaque instant, que nous avons vu, depuis peu, prendre toutes les formes et toutes les couleurs, se montre toujours à peu près le même à leur égard? Ah! c'est parce qu'il voit en eux des instruments de bon ordre et de bien public. S'il reconnaissait le contraire, s'il les voyait surtout tremper dans les machinations dont vous parlez, et il ne manquerait pas de le savoir par la police qui découvre tout ce qu'elle a intérêt à connaître, même ce qui se passe dans l'intérieur des maisons, au fond des consciences quelquefois, il les briserait, ou lui-même ne tarderait pas à être brisé.

Gardez-vous donc bien de répéter avec d'autres fous, que cette cherté des grains est précisément ce que veut le gouvernement. Car ce fut toujours là, et c'est encore aujourd'hui son plus grand embarras, le plus redoutable écueil auquel il soit exposé. Soutenir donc qu'il désire cet embarras, qu'il va se heurter de lui-même contre ce dangereux écueil, c'est soutenir qu'il désire son malheur, et qu'il cherche sa propre ruine.

Je résume, en quelques mots, ce que je viens de dire : les prêtres ne peuvent vouloir la cherté des grains, ils ne pourraient l'obtenir, quand bien même ils la désireraient. Il y a donc autant d'injustice que de folie à les en accuser.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable, avez-vous ajouté. Est-ce que sans cela les blés se seraient maintenus, depuis si longtemps, au prix où ils sont? Les récoltes ne sont pas mauvaises. Et puis, d'ailleurs, la plus mauvaise récolte suffit pour nourrir la France pendant plus de quatre ans...

Il y a dans tout cela autant de mensonges ou d'erreurs que de mots. La conséquence qu'on en tire surtout est de la plus grande absurdité.

Il y a longtemps, beaucoup trop longtemps, sans doute, que les blés se maintiennent à un prix élevé. Mais quelle en est la cause? Et, si vous ne l'apercevez pas bien clairement, est-ce une raison pour s'en prendre aux prêtres? Cela, après tout, ne peut venir que des saisons. Est-ce que ce sont les prêtres qui les gouvernent? Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de prier Dieu de les rendre plus favorables. Ils le font sans aucun doute; et quand, par votre impiété et votre inconduite, vous avez détruit l'efficacité de ces prières, c'est précisément contre eux que vous tournez vos accusations et vos plaintes. Il y a là autant d'injustice que d'ingratitude. Croyez-vous d'ailleurs que les hommes n'ont jamais passé par de semblables épreuves, et même par de plus grandes et de plus longues encore? Avez-vous oublié ces épouvantables famines qui ont quelquefois décimé la France, l'Europe, le monde entier? Avez-vous oublié cette famine de sept ans pendant laquelle on venait de toutes parts, en Egypte, chercher les vivres que pouvait seul donner Joseph, cette figure imparfaite du bienfaiteur universel vers lequel doivent se tourner, aujourd'hui, tous les peuples qui ont faim et soif de la vérité et de la justice?

Vous dites que les récoltes ne sont pas mauvaises.

Sans doute, aussi n'y a-t-il point de famine, mais seulement gêne et souffrance. — Elles ont été bonnes sans que pour cela le prix des grains ait baissé d'une manière sensible. — C'est que, dans d'autres pays, elles étaient mauvaises, et qu'il fallait bien leur venir en aide, si nous ne voulions pas les laisser mourir de faim, et nous exposer nous-mêmes à un sort semblable, quand nous serions dans la nécessité d'aller, à notre tour, tendre la main. Cela nous arrive beaucoup plus souvent que vous ne vous l'imaginez. Car, quand vous affirmez que la plus mauvaise récolte suffit pour nourrir la France pendant plus de quatre ans, vous dites une chose tellement fausse qu'on ne comprend pas qu'un enfant même puisse l'admettre. Consultez les statistiques que le gouvernement fait dresser, chaque année, avec tant de soin, et vous verrez ce qu'elles vous diront. Sans remonter si haut, considérez ce qui se passe autour de vous. Quand une année est mauvaise, ou seulement médiocre, ne remarquez-vous pas que ceux mêmes qui habituellement vendent du blé sont obligés d'en acheter? Où donc prendre alors de quoi combler le déficit, si ce n'est à l'étranger?

Du reste, ce que je dis actuellement me semble étranger à ma thèse, ou ne lui est pas du moins très-nécessaire. Vous demandez pourquoi les blés se maintiennent si longtemps à un prix élevé. Je vous l'ai dit, sans y être obligé. Vous n'admettez pas la raison que j'en donne. Libre à vous; mais ce qu'il ne vous est pas permis de croire, moins encore d'affirmer, et surtout d'affirmer hautement, parce que c'est une chose aussi contraire au sens commun qu'à la justice, c'est que cela vienne des prêtres.

Quoi donc, dirais-je en terminant, si un assassinat venait d'être commis dans une commune, et que, si, après avoir fait les plus

minutieuses recherches, on ne pouvait en découvrir l'auteur, seriez-vous assez injuste, assez fou, pour en accuser le curé, surtout quand, au lieu de le charger, toutes les voix s'accorderaient à vanter son humanité, son dévouement, toutes ses vertus? Voilà pourtant ce que vous faites. Et vous faites quelque chose de plus incroyable encore; car ce prêtre après tout, quelle que fût sa réputation, pourrait, à la rigueur, être coupable, tandis que vous accusez le clergé tout entier, c'est-à-dire cette assemblée sainte à laquelle Jésus-Christ a confié le double dépôt de sa vérité et de ses grâces, qu'il a conservée miraculeusement jusqu'ici sur la terre, et qu'il conservera de même jusqu'à la fin, malgré les calomnies et les persécutions auxquelles elle ne cessera jamais d'être en butte.

Ah! vous connaissez bien peu les prêtres, vous qui élevez contre eux de telles accusations. Voulez-vous en avoir une plus haute et plus juste idée? Allez en trouver un seulement, celui qui se trouvera le plus à votre proximité et à votre convenance, n'importe lequel. Ouvrez-lui votre cœur en toute sincérité. Dites-lui vos soupçons à son égard, les accusations peut-être que vous aurez formulées contre lui. Croyez-moi, vous n'aurez pas achevé que déjà il vous aura pardonné, béni, et qu'il se fera un véritable plaisir, si vous vous trouvez dans l'indigence, de partager avec vous le morceau de pain nécessaire à ses propres besoins (1).

AME.

Objections.—Quand on est mort, tout est mort. — Il y en a bien d'autres qui le disent comme moi. — L'âme est un mot. — C'est tout au plus un souffle, ainsi qu'on l'appelle communément, même dans nos livres religieux. — C'est le corps qui pense. — Si la faculté pensante était en nous réellement et substantiellement distincte du corps, elle aurait une existence à part, tandis que nous la voyons toujours commencer avec lui, se développer, décroître et finir en même temps que lui. — Où serait d'ailleurs cette âme que jamais personne n'a pu voir, et dont on n'a jamais pu découvrir la place, quelques recherches qu'on ait faites?

—

Réponse.—Quand on est mort, tout est mort! vous écriez-vous. — Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, chez tous les animaux sans raison. Et cela est bien naturel : créés pour la terre, n'ayant rien qui les appelle à une autre existence, n'en ayant pas même l'idée, le moindre instinct, comme il est facile de le voir, d'après leurs habitudes étudiées aujourd'hui avec tant de soin, pourquoi survivraient-ils au delà du tombeau? Quand l'un d'eux vient à mourir, il est vrai de dire que tout est bien mort. Mais pour l'homme créé à l'image de Dieu, comme nous le dit positivement la religion, et, avec la religion, la raison, le sentiment inné en chacun de nous, le consentement unanime des peuples, pour l'homme, roi de la création, appelé par ses goûts, ses désirs, par ses actes mêmes à une autre vie que cette vie terrestre, proclamé immortel par tout ce qui a une langue ici-bas, ayant jusque dans son corps, dans son noble visage, dans son front élevé, dans ses regards sans cesse tournés vers les cieux, la preuve irrécusable de cette immortalité, affirmer absolument la même chose, c'est par trop d'inconvenance et d'absurdité!

Quand on est mort, tout est mort, avez-vous dit. — Ne faudrait-il pas plutôt prendre la contre-partie de cette proposition, et dire : « Quand on est mort, rien n'est mort. » Non, rien n'est mort! Ce n'est pas la substance pensante qui, créée à l'image de Dieu, ainsi que nous venons de le dire, spirituelle comme lui, ne peut périr par la dissolution des parties, et ne pourrait être détruite que par la volonté formelle du Créateur, volonté que rien ne saurait établir, puisque tout prouve au contraire que la volonté positive du Créateur est que cette substance, formée à sa ressemblance, participe également à son immortalité. Ce n'est pas, non plus, la substance matérielle, car si elle subit la dissolution des parties, ce n'est que pour un temps, ayant, elle aussi, jusque dans ce travail de la mort, l'assurance de la résurrection. J'en ai pour garant l'intime conviction de chacun de nous, le témoignage unanime de tous les peuples, le soin religieux que le plus impie et le plus corrompu lui-même n'hésite point à prendre des restes de ceux qu'il a perdus, quelque pénible et dispendieux que cela soit quelquefois. Vous qui affirmez avec le plus d'énergie que quand on est mort tout est mort, c'est à vous que je vais faire dire tout le contraire avec plus d'énergie encore. La mort vient de frapper aujourd'hui, je suppose, une épouse vertueuse, que vous aimiez avec une extrême tendresse, malgré l'égarement de vos idées. Elle est là encore sur ce lit où elle a enduré les plus grandes souffrances avec un héroïque courage qui a dû vous faire soupçonner déjà qu'il y a réellement une âme en chacun de nous, et que notre corps lui-même, quel qu'il soit, est bien supérieur à celui des animaux. Cette idée n'est point parvenue chez vous à l'état de certitude. Eh bien! approchez donc. Prenez-moi ce corps qui commence à se corrompre, et qui ne tardera pas à entrer en dissolution. Pour vous en

(1) Avant de livrer ces lignes à l'impression, nous avons eu la consolation de voir le prix des céréales, qui s'était maintenu longtemps très-élevé, redescendre à son état normal, par suite d'une récolte généralement satisfaisante, celle de 1857 : c'est la confirmation par les faits de ce que nous avons dit plus haut, à savoir que la cherté des grains ne vient que de leur rareté, sinon partout, du moins dans certaines localités, qui sont obligées de s'approvisionner là où ils sont plus communs. De là le commerce qui a bien ses abus, mais qui n'en est pas moins utile et même nécessaire.

débarrasser plus promptement, allez le jeter à la voirie. Quoi ! vous reculez d'horreur à cette proposition ! Pourquoi donc cela ? S'il est vrai que tout meurt véritablement à la mort, pourquoi appelez-vous votre épouse celle qui vient de mourir ? pourquoi lui témoignez-vous plus d'amour et de vénération que jamais, pourquoi vous disposez-vous à rendre à son corps les honneurs que vous refusez de rendre à la Divinité ? C'est que vous êtes intimement convaincu, malgré vos blasphèmes, que nous survivons au delà du tombeau ; que cette mort qui fait sur tous tant d'impression, et trompe nos sens, n'est, pour la raison comme pour la foi, que le passage à une autre vie supérieure ; que le corps qu'elle a frappé ne fait que dormir, comme le disait Jésus-Christ en parlant de Lazare, comme nous le disons tous en termes plus ou moins explicites, et qu'il s'éveillera un jour à la voix de Dieu, pour être récompensé ou puni, lui aussi, pour les actions bonnes ou mauvaises auxquelles il aura coopéré de concert avec l'âme.

« C'est ici, s'écrie un écrivain célèbre, que la nature humaine se montre supérieure au reste de la création et déclare ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossements de ses pères ? Ou plutôt sait-elle qui est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés ? Parmi tous les êtres créés, l'homme seul recueille les cendres de son semblable, et lui porte un respect religieux : à nos yeux, le domaine de la mort a quelque chose de sacré. D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages ? Non, sans doute : nous respectons les cendres de nos ancêtres, parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux, et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre. Tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse. » (*Génie du christianisme.*)

Mais n'allons pas si loin en ce moment, et, laissant de côté le dogme bien important encore de la résurrection des corps, affermissons-nous de plus en plus, ce qui est l'essentiel, dans la croyance à l'immortalité de l'âme.

Soit que nous rentrions en dedans de nous-mêmes, et que nous considérions notre nature intime, soit que nous nous élevions jusqu'à Dieu et que nous méditions les attributs les plus essentiels, soit que nous interrogions la croyance des peuples, en nous, au ciel et sur la terre, partout, en un mot, nous trouvons les preuves les plus nombreuses, les plus frappantes, les plus irrécusables de l'immortalité de notre âme.

« Oui, » s'écrie, à ce sujet, l'abbé de Frayssinous, dans sa conférence qui n'est que le résumé des idées de tous sur l'immortalité de l'âme ; « oui, nous avons dans nous je ne sais quel présage et quel pressentiment d'une vie à venir. Pourquoi, en effet, cette envie secrète de nous survivre à nous-mêmes, d'éterniser notre nom dans la mémoire de nos semblables ? Le villageois l'éprouve comme le savant et le guerrier. Le savant veut aller à l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, et le villageois voudrait vivre du moins dans le souvenir de ses enfants : il s'afflige de l'idée que bientôt peut-être il en sera oublié ; il voudrait pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il achève, à l'arbre qu'il a planté, au terrain qu'il a su rendre fertile. Mais voyez surtout dans les hommes fameux cet amour immense de célébrité, qui s'étend à la postérité la plus reculée, et se repaît de la pensée que leurs grandes et belles actions feront l'entretien de tous les âges. Pourquoi cela, s'ils n'étaient préoccupés de je ne sais quel espoir de jouir eux-mêmes de leur gloire dans les siècles futurs.

« Dans tous les temps, on a préconisé, et avec raison, le dévouement de ceux qui savaient mourir pour la patrie ; et, si l'âme est immortelle, je conçois très-bien comment on peut sacrifier la vie présente : mais, si tout se borne au tombeau, l'existence actuelle est le bien suprême. La vie est d'un prix infini comparée au néant : vivre serait donc la souveraine loi ; mourir pour ses semblables serait une inconséquence. Oui, l'homme n'affronte la mort que parce qu'il y voit le passage à une seconde vie. Ici le sentiment entraîne la raison, même dans celui qui serait matérialiste d'opinion. En mourant pour votre pays, vous aspirez à la gloire, lui dirai-je ; mais si, après la mort, vous n'êtes pas plus que la statue ou la toile peinte qui pourra vous représenter, que vous importent les chants du poëte, les éloges de l'orateur, ou les récits de l'histoire ? Caton, qui n'était pas animé par ces motifs purs que le christianisme inspire, était de bonne foi, quand il disait : *Je n'eusse jamais entrepris tant de travaux civils et militaires, si j'avais cru que ma gloire dût finir avec ma vie... Mais je ne sais comment mon esprit, s'élevant au-dessus de lui-même, semblait croire que c'était en sortant de cette vie qu'il commençait à vivre.* »

Ces sentiments intimes se trouvent d'une manière plus ou moins développée et plus ou moins pure dans toutes les âmes. Ils sont donc fondés sur la nature, et doivent être satisfaits, si l'homme répond aux desseins du Créateur. Or ils ne le sont point par l'immortalité que donne la terre, immortalité trompeuse et à laquelle reste souvent étranger celui qui est censé la posséder. Ils ne peuvent donc l'être que par l'immortalité dont l'âme jouit dans l'autre vie.

Une seconde preuve de l'immortalité de l'âme, preuve, du reste, intimement liée à celle que nous venons de développer, se tire de ces désirs immenses du bonheur qui sont en chacun de nous, et que rien, non plus, ne peut satisfaire ici-bas.

« Je vous invite, » dit encore l'orateur que nous citions tout à l'heure, « à descen-

dre au fond de vos cœurs, pour y écouter dans le silence des sens et de l'imagination, la voix de la vérité; et chacun de vous dira volontiers avec moi : Mon âme éprouve je ne sais quel désir d'être heureuse que rien de terrestre ne peut satisfaire. Je cherche avec inquiétude quelque chose que les créatures ne peuvent me donner; je cours après une ombre toujours poursuivie et toujours fugitive; plus d'une fois je soupire malgré moi de dégoût et d'ennui; je voudrais un plaisir pur, fixe, permanent; je comprends que le bonheur se trouve dans un cœur dont tous les désirs sont remplis. Mais ce repos, où le trouver? Quel est le mortel qui jamais l'a goûté sur la terre? Qu'il vienne donc nous en révéler le secret. Au milieu de ses palais superbes, de ses jardins délicieux, de la richesse de ses trésors, de l'éclat de sa gloire, de l'abondance de ses plaisirs, Salomon avoue qu'il n'est pas heureux : et pourquoi ne l'est-il pas? C'est que son oreille ne se rassasie pas d'entendre, ni son œil de voir, ni son cœur de désirer. Alexandre a conquis l'univers, la terre s'est tue devant lui. Eh bien! Alexandre est plutôt fatigué que rasassié de gloire; il soupire, il pleure au milieu des trophées du monde vaincu. Tibère, dégoûté de la puissance, va se renfermer dans l'île de Caprée; il cherche dans le raffinement de la débauche ce qu'il n'a pu trouver dans la grandeur. Tibère sera trompé, le bonheur n'habite point avec lui dans le séjour de ses infamies; il sentira sa misère, et sera forcé d'en faire l'aveu devant le monde entier. Quels exemples mémorables du néant des choses humaines, et de leur impuissance pour nous rendre heureux! Je les ai rappelés pour nous faire sentir quelle est l'avidité du cœur humain, et comment sur la terre il est frustré dans ses espérances.

« Maintenant, je me replie sur moi-même, et je me dis : Le désir d'être heureux, c'est le besoin le plus impérieux de mon âme, c'est le penchant nécessaire de ma natnre. Ce désir, ce n'est pas moi qui me le suis donné, je ne suis pas le maître de m'en dépouiller; je l'ai reçu de Dieu avec l'être et la vie. Si Dieu lui-même me l'a donné, si tel est le but où il me fait tendre sans cesse, ne faut-il pas que tôt ou tard il m'y fasse parvenir? Serait-il le Dieu de vérité, s'il me trompait dans les désirs qu'il m'inspire, s'il me marquait le terme en me laissant dans l'impuissance de l'attendre; et si ce bonheur, pour lequel je sens qu'il m'a fait, n'existe pas pour moi sur la terre, ne faut-il pas que Dieu l'ait placé au delà du tombeau? Dans la nature entière, tout marche à ses fins; le soleil et les astres, par leurs mouvements réguliers, remplissent leur destinée; les animaux remplissent la leur en obéissant à leur instinct merveilleux. L'homme, dans cette chaîne immense des êtres, serait-il le seul à ne pas remplir la sienne, et la Providence l'aurait-elle condamné à courir sans cesse après la fin de sa nature sans y parvenir jamais? Ayons de plus justes, de plus consolantes idées du Créateur, et de l'excellence de la nature humaine. »

Si de la considération de notre propre nature, nous nous élevons à la contemplation de la nature divine, nous trouvons dans la méditation de ses attributs des preuves plus concluantes encore, s'il est possible, en faveur de l'immortalité de l'âme.

Il est un Dieu créateur et conservateur du monde; tout le prouve, tout le reconnaît. Le nier, ce serait plus que de l'absurdité, ce serait une insigne folie, ce serait vouloir nier l'existence du soleil en plein midi. Etre infini, ce Dieu possède toutes les perfections au suprême degré. Il est juste et d'une justice infinie ; il est saint et d'une sainteté infinie ; il est sage et d'une sagesse infinie. Puisqu'il est infiniment juste, il doit rendre à chacun en raison de ses œuvres; puisqu'il est infiniment saint, il doit aimer et attirer à lui tout ce qui participe à sa sainteté, comme il doit détester et repousser au contraire tout ce qui s'en éloigne ; puisqu'il est infiniment sage, il doit donner une sanction suffisante à ses lois en arrêtant autant que possible, par la crainte de châtiments terribles ceux qui les transgressent et en encourageant par l'attente des plus magnifiques récompenses ceux qui les observent. Or rien de cela ne saurait avoir lieu sans l'immortalité de l'âme. Donc l'âme est immortelle. C'est aussi clair que deux et deux font quatre, et c'est beaucoup plus satisfaisant. C'est aussi clair, puisque la raison en reconnaît aussi bien l'évidence ; c'est beaucoup plus satisfaisant, puisque ce n'est pas la raison seulement qui le voit, mais le cœur aussi, mais l'âme entière, qui en le voyant a tressailli d'allégresse.

Oui, je suis immortelle! s'écrie-t-elle à la vue des infinies perfections de Dieu, et il est impossible que je ne le sois pas ; car si je ne l'étais point, Dieu ne serait ni juste, ni saint, ni sage, et, par conséquent, ne serait pas Dieu. Oui, je suis immortelle! et c'est là ce qui m'encourage à remplir chaque jour les difficiles devoirs qui me sont imposés, c'est ce qui me fait tendre de plus en plus à la perfection divine que je dois m'efforcer d'imiter, c'est ce qui m'empêche de quitter la voie sainte dans laquelle je suis entrée malgré les scandaleux triomphes du vice et les abaissements si désolants de la vertu : *J'ai vu sous le soleil l'impiété au lieu du jugement, et l'iniquité au lieu de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps du rétablissement de toutes choses.* (*Eccle.* III, 16, 17.)

Vous me direz peut-être que Dieu récompense quelquefois la vertu d'une manière admirable, dès cette vie, comme il punit le vice par des châtiments épouvantables.

Oui, quelquefois vous avez raison, mais non pas toujours comme le demandent la justice, la sainteté, la sagesse, tous les attributs de la Divinité : « Il faut en convenir, » ajoute ici l'abbé de Frayssinous, « si la vie présente n'était pas liée à un autre ordre de

choses, ce monde ne serait qu'un chaos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuserait la Providence. Dans tous les temps et chez tous les peuples que nous présente l'histoire, bien souvent des vertus méconnues, des vices honorés, des forfaits échappés au glaive de la justice humaine, des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes infortunées de la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des échafauds où périt la vertu. Ces désordres qui éclatent de toutes parts sous nos yeux doivent nous rappeler l'ordre éternel dont Dieu est la source. Je sais qu'il y a dans les trésors de sa puissance de quoi réparer tout ce qu'il y a de déréglé dans le monde présent. Je m'élance dans le sein de son éternité, c'est de là qu'abaissant mes regards sur la terre, je la vois dans son véritable point de vue ; je reconnais que ce qu'il y a de plus discordant rentre dans l'harmonie universelle par sa liaison avec les desseins infinis de celui qui vit et règne au delà des temps. Les souffrances de l'homme vertueux sont à mes yeux non des injustices, mais des épreuves, mais des combats qui mènent à la gloire, et quand je compare ce qu'il souffre avec la couronne qui lui est réservée, je ne vois plus dans ses afflictions que les angoisses d'une âme en travail de son immortalité.

« Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi recourir à l'autre vie pour justifier la Providence ? Vous cherchez des récompenses pour la vertu, elles sont dans la paix et le témoignage d'une bonne conscience ; vous voulez des châtiments pour le vice, ils sont dans le remords qui en est inséparable.

« Ce n'est là qu'un vain système dont nous allons faire sentir toute la futilité. Vous voulez que la paix de l'âme soit la seule récompense de la vertu, mais cette paix n'en est pas toujours inséparable ; il est des cœurs vertueux qui vivent au sein des alarmes ; timides jusqu'à l'excès, ils craignent là où rien n'est à craindre. La délicatesse de leur conscience fait leur tourment ; l'imagination les effraye de ses fantômes, elle leur peint de légers défauts sous les couleurs des vices les plus noirs, elle convertit en mal ce qui est bien. Or, au milieu de ces orages d'une âme agitée, la paix s'est évanouie et avec elle ce que vous croyez être la seule récompense de la vertu. Ce n'est pas tout, il faut que la récompense se mesure sur le mérite, et pourtant dans le monde présent cette règle d'équité se trouve perpétuellement violée. En effet, cette paix de la conscience accompagne aussi des vertus qui d'ailleurs très-solides sont moins pénibles à la nature, et je demande où sera la récompense de ces vertus plus fortes, plus difficiles ? Je m'explique : cet homme est né avec d'heureux penchants, par tempérament il est doux, modéré, maître de lui-même, la vertu lui est naturellement facile. Cet autre est agité par des passions violentes, il faut qu'il soit patient malgré les saillies d'un tempérament fougueux, continent malgré l'impétuosité de ses désirs, modeste au milieu de tout le bruit de la renommée la plus éclatante. Si l'un et l'autre sont vertueux, la paix de l'âme est également leur partage sur la terre, mais le second a bien plus d'obstacles à vaincre, plus de victoires à remporter sur lui-même, sa fidélité est bien plus difficile : sa vertu est donc plus méritoire et digne d'une plus grande récompense : et cependant la récompense serait la même si elle ne consistait que dans la paix du cœur Mais voici une considération d'un plus grand poids : lorsque l'homme de bien meurt pour son devoir, qu'il sacrifie ses jours plutôt que sa conscience, c'est alors surtout qu'il se rend agréable à son Créateur et qu'il est digne de ses faveurs ; et pourtant s'il n'est d'autre prix de sa vertu que la paix de sa conscience, où sera la valeur de son héroïsme ? Cette paix de l'âme descendra-t-elle avec lui dans le tombeau ? Vous êtes, je suppose, placé entre la prévarication et la mort : Dieu vous commande de mourir pour lui plaire, ce dernier acte de votre vie met le comble à tous les autres, de tous c'est le plus méritoire et il faudra que vous le fassiez sans l'espoir d'aucun dédommagement ! quoi de plus injuste ?

« On n'est pas mieux fondé à ne reconnaître d'autre châtiment du vice que le remords. Je conviens que le coupable trouve son premier châtiment dans le remords, qui l'accuse et qui le condamne ; mais, si le remords est leur unique peine, les plus coupables seront bien souvent les moins punis, parce qu'ils sauront mieux que les autres étouffer leur conscience sous le poids de leurs crimes entassés. Le remords, après tout, ne serait qu'un préjugé ridicule, dont il faudrait se débarrasser, si rien n'existait au delà du tombeau. Tant qu'une âme est pénétrée de la crainte d'un Dieu vengeur, je conçois en elle le remords ; mais si cette crainte s'affaiblit et s'éteint, on verra le remords s'affaiblir et s'éteindre avec elle. Aussi les grands coupables ont-ils un secret penchant vers ces doctrines de matérialisme qui, en faisant mourir l'âme et le corps, leur assurent l'impunité. Débarrassés de toute terreur d'une vie future, ils pourront bien craindre le supplice ou l'opprobre, ils ne connaîtront pas le remords. Il est d'ailleurs un genre de crime qui resterait toujours impuni, je veux parler de ce crime, rare autrefois, aujourd'hui très-commun, l'effroi de la société et le scandale de nos mœurs, le suicide. Cet homme se doit à la société qui l'a nourri et qui a veillé à la conservation de ses jours ; à sa famille avec laquelle il a contracté des engagements ; dans tous les cas, à Dieu, qui lui a donné l'existence, et qui seul a le droit de la reprendre. N'importe, au mépris de toutes les obligations divines et humaines, il s'arrache la vie. S'il n'est pas égaré par une aliénation mentale, s'il conserve son libre arbitre, c'est un attentat affreux, et ce dernier attentat a mis peut-être le sceau à une vie toute criminelle. Où en sera le châtiment, s'il n'en

existe d'autres que le remords? Et ne dit-on pas que l'anéantissement du coupable est un châtiment suffisant. Non, car les peines infligées par la Providence doivent être telles qu'elles puissent intimider l'homme, le contenir dans le devoir ou l'y ramener. Or les méchants seraient sans crainte, si le partage du néant, tout misérable qu'il est, leur était assuré. Ne faut-il pas aussi que les peines soient décernées avec équité, qu'elles soient graduées sur le nombre, la nature et la grièveté des fautes; qu'il y ait différence de châtiment là où il y a différence dans les délits? La suprême justice, la sainteté parfaite, la sagesse infinie, Dieu, en un mot, pourrait-il confondre un simple vol avec le suicide? Et cependant, si l'anéantissement était la peine commune de toutes les fautes, elles seraient toutes également punies; ou plutôt aucune ne le serait par là positivement, du moins.»

Si du ciel nous reportons nos regards sur la terre, nous y trouvons, dans la croyance unanime des peuples une nouvelle preuve, non moins décisive que les autres, en faveur de l'immortalité de l'âme.

Consultons les peuples de tous les temps et de tous les lieux, nous les voyons proclamer unanimement, par leurs actions aussi bien que par leurs paroles, leur croyance constante, invincible à l'immortalité de l'âme. Prenons chaque peuple en particulier, pour le mieux connaître; allons d'une ville à une autre ville, d'un hameau à un autre hameau, d'une famille à une autre famille, d'un individu à un autre individu; nous constatons presque partout la même croyance. Que dis-je! allons avec nos savants et nos missionnaires chez ces sauvages qui méritent à peine le nom d'hommes. Vous diriez que, disséminés au milieu des déserts, sur les montagnes et dans les bois, ils n'ont rien qui les distingue des bêtes avec lesquelles ils passent leur vie. Pas du tout, regardez-les bien, écoutez-les attentivement, quelque chose les distingue essentiellement. C'est ce port élevé, ce regard tourné vers les cieux; c'est cette attente d'une autre vie qui se manifeste, chez chacun d'eux, depuis le commencement de sa carrière jusqu'à la fin. Or, je vous le demande, d'où vient cet élancement du cœur au-dessus de la terre, qui se manifeste en tous lieux, sans que rien puisse le comprimer, si ce n'est de la nature? D'où vient cette voix qui partout appelle l'homme vers les cieux, sans que rien puisse l'étouffer, si ce n'est de Dieu lui-même? L'âme est donc immortelle.

Et pourtant, observez-vous, il y en a bien d'autres qui disent, comme moi, que quand on est mort tout est mort.

Oui, il y en a d'autres, mais il n'y en a pas beaucoup, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Voulez-vous vous en assurer par vous-même? Comptez. Vous faites partie d'une réunion composée de mille personnes, je suppose. — N'en prenons pas une trop forte; on se connaît mieux. — Sur ces mille personnes combien y en a-t-il qui ne croient point à l'existence d'une autre vie? Vingt? C'est trop. Dix? C'est encore beaucoup. Admettons cependant. Il y en a dix sur mille. Et encore parmi ces dix, n'y en a-t-il pas qui y croient au fond du cœur? N'y en a-t-il pas d'autres qui y croient en action, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire qui se conduisent de manière à montrer qu'ils ont cette foi à l'immortalité de l'âme qu'ils affirment ne point avoir? N'y en a-t-il pas d'autres qui y croiront demain, après demain, dans vingt ans peut-être, mais certainement à la fin de leur vie? Oui, il y en a et c'est même le plus grand nombre. En sorte que, sur mille personnes, il serait peut-être difficile d'en compter une, oui une seule, en qui on ne découvrît, en aucun temps, aucune sorte de foi en l'immortalité de l'âme. Et vous ne tremblez pas d'en voir si peu de votre opinion, sur un point si important, surtout quand l'univers entier se lève contre vous pour donner le plus éclatant démenti à vos timides assertions?

Il y en a bien d'autres, avez-vous dit.

Mais, de grâce, ne le dites pas trop haut: car, entre nous, ceux dont vous parlez sont des gens dans la société desquels on n'aime pas trop à se rencontrer. Vous ne voudriez pas me les nommer, n'est-ce pas? Eh bien! je vais le faire à votre place. Ceux qui refusent de reconnaître une autre vie après celle-ci, ce sont les impudiques, les voleurs les assassins, tous ceux en un mot qui, transgressant ouvertement la loi de Dieu, craignent les châtiments qu'ils méritent par leur conduite. Et encore faut-il faire un choix parmi ces grands coupables Les meilleurs, ou, pour parler plus exactement, les moins mauvais d'entre eux croiront encore volontiers à l'immortalité de l'âme, parce qu'ils ont l'espoir de fléchir, avant leur mort, la justice divine offensée par leurs péchés. Ceux qui refusent obstinément de la reconnaître, ce sont les impudiques qui veulent mourir dans la débauche, parce qu'ils savent que rien de souillé ne saurait entrer dans le royaume des cieux; ce sont les voleurs qui ne veulent point restituer, parce qu'ils n'ignorent pas que la justice divine leur demandera compte éternellement du bien d'autrui, qu'ils auront éternellement sur la conscience; ce sont les assassins qui veulent mourir souillés du sang de leurs frères, parce qu'ils voient que ce sang criera éternellement vengeance contre eux; ce sont, en un mot, tous ceux qui veulent mourir dans la transgression de la loi divine, parce que, n'ayant point demandé grâce en cette vie, ils ne peuvent espérer de l'obtenir dans l'autre.

Grand Dieu! quelle société! et c'est le témoignage dégoûtant de ces hommes que vous ne craignez point d'opposer au témoignage si pur des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des anachorètes, des vierges, de tous les justes de tous les temps et de tous les lieux, au témoignage encore de ceux qui, sans avoir au cœur une sainteté parfaite, y gardent intact cependant le dépôt sacré des

vérités éternelles! Ah! vous devriez en rougir. Vous ne sauriez avoir je ne dis pas la certitude, mais le plus léger espoir d'être dans le vrai avec de tels hommes. Quittez donc leurs rangs; hâtez-vous d'en sortir, ou nous vous appliquerons le proverbe reçu de tous: Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

L'âme est un mot.

Oui, c'est un mot, comme Dieu aussi est un mot. Oui, c'est un mot, mais un bien grand mot, car il exprime une grande chose, l'une des plus grandes après Dieu lui-même, l'esprit créé à son image et à sa ressemblance, capable comme lui de penser et d'aimer, appelé à faire sa volonté, dans ce lieu d'épreuves, et à partager, dans l'autre vie, son immortalité bienheureuse.

Voudriez-vous dire le contraire? Prétendriez-vous que c'est un vain son, un mot qui ne nous rappelle aucune idée positive, aucun être du moins réellement existant? Ce serait un peu fort. Et comment donc n'est-il aucune langue qui ne le prononce avec la signification que nous y attachons? Comment se fait-il que cette même signification lui soit donnée tout naturellement, sans nous quelquefois, et comme malgré nous?

Voyez le sauvage qui aura vécu dans l'isolement du désert. Je ne vous dirai pas qu'il n'a aucune idée d'une vie future, et conséquemment de l'existence d'une âme. Tout à l'heure j'affirmais le contraire; mais c'est chez lui une idée vague, confuse, dont il ne se rend pas compte à lui-même, bien loin de pouvoir le faire aux autres. Cependant arrive à lui un de ces missionnaires que le désir de sauver son âme et d'autres avec la sienne a porté à quitter sa patrie pour venir évangéliser ces pays plongés dans les ténèbres de la plus profonde ignorance, et, l'abordant avec bonté : « Mon frère, » lui dit-il, soit de vive voix, soit par geste, « j'arrive ici de bien loin, avec beaucoup de privations et de difficultés. Je viens à vous pour régénérer votre âme, et la conduire au ciel. » Le pauvre sauvage cherche en lui cette âme dont jamais personne ne lui avait parlé encore en termes aussi positifs et aussi clairs. Peu à peu les ténèbres se dissipent, la lumière se fait, il reconnaît l'existence de cette âme qui vient de lui être annoncée, il la voit, en quelque sorte, il la proclame lui aussi infiniment supérieure au corps, et il commence à mener une vie aussi spirituelle que celle qu'il a eue jusqu'ici a été matérielle.

Vous-même! qui niez l'immortalité de l'âme et jusqu'à son existence, vous qui avez répété mille fois peut-être en votre vie : « Quand on est mort, tout est mort, » ou bien : « L'âme est un mot, » vous qui le répétez encore en ce moment, c'est à votre propre témoignage que je vais en appeler pour vous confondre. Vous avez passé, je suppose, l'âge des passions. Vous voilà arrivé à cette époque de la vie où nous jugeons des choses plus sainement que jamais. Une maladie sérieuse, en laissant à votre raison toute sa force, est venue appeler davantage encore votre attention à la considération des vérités éternelles : « Mon ami, » vous dira le ministre de la religion, « mon ami, » répéteront après lui peut-être un père, une mère, une épouse, des enfants tendrement aimés, mon ami, sauvez votre âme. Il en est temps; car bientôt Dieu aura décidé pour toujours de son sort! » Vous y aviez pensé déjà de vous-même. Le voile abaissé sur vos yeux se déchire de plus en plus. Vous reconnaissez cette âme immortelle que vous aviez vue si pure dans votre enfance, et dont vous n'aviez commencé à nier l'existence qu'après l'avoir souillée et rendue en effet méconnaissable par le péché, et vous allez faire tout ce qui dépendra de vous désormais pour lui rendre son antique beauté.

Direz-vous actuellement que l'âme n'est qu'un mot? Ne voyez-vous pas, au contraire, que c'est une chose réelle, à la vérité de laquelle tout rend hommage au ciel et sur la terre, et qu'on ne peut révoquer en doute sans rejeter également toutes les autres choses, puisqu'il n'y en a point dont l'existence soit plus généralement, plus irrésistiblement attestée, non pas en un lieu seulement, mais partout?

C'est tout au plus un souffle, ainsi qu'on l'appelle communément, même dans nos livres religieux.

Oui, c'est un souffle, mais un souffle divin, et ce souffle est une âme vivante, comme le disent en propres termes les saintes Ecritures: *Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.* (*Gen.* II, 7.)

Oui, c'est un souffle, comme l'ange, ministre du Seigneur, est une flamme de feu : *Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis.* (*Psal.* CIII, 4; *Hebr.* I, 7.) C'est-à-dire qu'elle franchit, elle aussi, avec une facilité et une rapidité incroyables toutes les distances de l'espace et du temps; mais, comme elle a toujours conscience d'elle-même, de quelque manière qu'elle se manifeste, comme elle peut faire, et fait souvent, en réalité, des choses grandes, admirables, si non aussi surprenantes que les œuvres de Dieu, esprit infini, du moins d'une magnificence proportionnée à sa nature d'esprit créé, comme étant venue de Dieu, elle retourne d'elle-même, sa mission achevée sur la terre, dans le sein du Dieu de vérité qui l'a rachetée : *In manus tuas commendo spiritum meum, redemisti me, Domine Deus veritatis.* (*Psal.* XXX, 6.) Cette image sous laquelle on la représente ne saurait nous empêcher de reconnaître sa spiritualité et son immortalité.

Voulez-vous dire le contraire? prétendez-vous que l'âme n'est réellement qu'un souffle matériel et périssable, dont il ne reste plus rien après son rapide passage? Ah! vous allez recevoir aussitôt sur ce point, le plus éclatant démenti, non pas seulement de la religion, mais de la raison, du cœur, du témoignage unanime des peuples, de tout ce qui a mission de Dieu de nous attester la vérité la plus essentielle. Non, ce n'est point un souffle, à la manière du moins dont vous l'entendez, celle qui a été créée à l'image de Dieu! Non, ce n'est point un souffle seulement, celle dont

le rayon, perçant à travers nos sens, montre aussitôt notre origine céleste, indique notre supériorité incontestable sur tous les animaux, et notre domination presque absolue sur la nature entière! Non, ce n'est point un souffle seulement, celle qui aplanit les montagnes, comble les vallées, dompte la mer dans ses plus grandes fureurs, mesure la hauteur des cieux, suit de point en point, dans sa marche immense, cette grande armée des astres à laquelle le Créateur seul a le droit de commander! Non, ce n'est point un souffle seulement, celle qui s'élève jusqu'à Dieu, et peut rester constamment unie à lui par la foi et la pratique des plus sublimes vertus! Non, ce n'est point un souffle seulement celle qui, au moment de se séparer du corps auquel elle est restée unie pendant son séjour sur la terre, inspire aux plus hardis une religieuse terreur, commande le respect à ceux qui n'avaient pas foi ni à sa grandeur ni même à son existence, fait courber les fronts les moins respectueux, et fléchir les genoux qui refusaient de le faire en présence de la Divinité! Que vous dirai-je enfin? Non, ce n'est point un souffle seulement, celle qui ayant acquis sur la terre une grande puissance, la conserve intacte, si ce n'est même plus grande encore, après de longs siècles écoulés, et partage, jusqu'à un certain point, du haut des cieux, les honneurs que nous rendons au Créateur de toutes choses!

C'est le corps qui pense.

Qu'entendez-vous par là? Que c'est véritablement notre corps tel qu'il est, ce corps sorti de terre, nourri par la terre, renouvelé continuellement, dans chacune de ses parties, par la nourriture qu'il prend, ce corps que tous croient avoir été donné à l'être pensant pour lui servir d'intermédiaire et d'organe, que c'est lui, dis-je, qui est le sujet et l'agent de la pensée? C'est plus que faux, c'est ridicule. Car, ou c'est le corps tout entier qui pense, dans votre supposition, ou c'est une ou quelques-unes de ses parties seulement. Si c'est le corps tout entier, c'est donc aussi mon pied, ma main, mes cheveux peut-être... Et pourquoi pas? Ce n'est pas la partie la moins subtile du corps. Je vous défie, du reste, de soutenir cela sérieusement. Pour réfuter une telle assertion, il ne serait pas nécessaire d'en appeler au témoignage des hommes, il suffirait de celui des enfants, qui, en vous entendant, ne pourraient s'empêcher d'éclater d'un fou rire. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que, dans cette supposition, nous ne pourrions perdre un bras, une jambe, ou quelque autre membre semblable, sans que, chez nous, le sujet et l'agent de la pensée ne fût détruit dans la même proportion? Ce qui est démenti par l'expérience de tous les jours. Si c'est une ou plusieurs de ses parties, pourquoi cette partie ou ces parties de préférence aux autres? C'est toujours la même substance; et, s'il est souverainement ridicule de supposer le corps entier sujet et agent de la pensée, cette supposition ne saurait être moins ridicule pour une ou plusieurs de ses parties.

Vous êtes donc obligé, pour rendre votre assertion un peu plus présentable, si je puis m'exprimer de la sorte, de reconnaître comme sujet et agent de la pensée une substance corporelle plus immatérielle, plus spirituelle que les corps ordinaires. Et pourquoi, dès lors, n'en pas reconnaître une complétement immatérielle et spirituelle, comme nous le faisons nous-mêmes? Car cet être pensant, après tout, dont vous admettez l'existence aussi bien que nous, quoique vous ne lui reconnaissiez pas la même nature que nous lui reconnaissons, cet être, dis-je, a reçu du Créateur des dons particuliers, ainsi que nous l'avons montré plus haut. Il porte en lui même une réponse d'immortalité que rien ne saurait étouffer. Dieu la lui a promise, cette immortalité, comme récompense à ses vertus ou châtiment à ses vices. Le genre humain la lui garantit, en termes qu'il est impossible de méconnaître. Il est donc immortel! Et vous voilà forcé d'admettre les conséquences auxquelles vous croyiez échapper, en rejetant sa spiritualité.

Je pourrais à la rigueur, m'en tenir là; car ce qu'il y a d'essentiel, pour la morale comme pour la religion, c'est de reconnaître que tout ne meurt pas à la mort. Mais je ne le ferai pas, car toute doctrine matérialiste, quelle qu'elle soit, renferme toujours d'immenses dangers, en ravalant l'âme au rang de la matière, composée de parties, et que le temps détruit généralement par la dissolution des parties. Après avoir reconnu que nous avons une âme créée à l'image de Dieu, et qui survit nécessairement au corps, reconnaissons donc aussi qu'elle est spirituelle comme Dieu lui-même, et de sa nature impérissable.

Nous pourrions nous en rapporter encore, sur ce point, au témoignage de la religion, qui ne cesse de nous rappeler, de toute manière, la spiritualité de notre âme, et à celui de tous les peuples, qui nous la rappellent également, d'une manière plus ou moins claire, plus ou moins directe; mais comme il s'agit ici beaucoup moins d'établir une vérité dont nous ne pouvons guère douter déjà, que de nous en bien pénétrer, nous allons consulter la raison. Ecoutons donc, je ne dis pas le langage de la philosophie que tous ne peuvent comprendre, et qui d'ailleurs trompe si souvent les plus habiles, mais celui du sens commun, qui ne trompe personne, quand on sait le comprendre, parce que c'est la voix de Dieu même qui, voulant le salut de tous, la fait entendre à tous également.

« Il y a dans chacun de nous, » dit à ce sujet l'apologiste que nous avons cité plus haut, « quelque chose qui sent, pense et juge. Or pour peu qu'on veuille réfléchir sur cette triple capacité qu'elle a d'éprouver des sensations, d'engendrer des idées, de former des jugements, on y trouve une triple démonstration de sa simplicité, de son immatérialité, de sa spiritualité, trois termes qui seront synonymes dans mon langage. »

« C'est par la médiation des sens, il est vrai, par le moyen de l'œil, de l'oreille, de

l'odorat, du goût, du toucher, que l'homme entre en communication avec les objets extérieurs matériels, dont se compose cet univers. Mais c'est ici qu'il importe de bien démêler les choses, pour ne pas confondre ce qu'il y a de purement physique et ce qu'il y a de purement intellectuel. En effet, qu'arrive-t-il? Un corps lumineux frappe mon œil, un corps sonore frappe mon oreille, et ces deux impressions physiques sont transmises jusqu'à mon cerveau : là, je ne sais quelle fibre est ébranlée, j'y consens encore; mais de cette impression, de cet ébranlement plus ou moins rapide, plus ou moins fort, à la sensation éprouvée par l'âme, l'intervalle est immense. Il s'agit de bien comprendre qu'une impression sur les organes ne devient sensation qu'autant qu'elle est aperçue par le principe sentant. Ainsi, je le suppose, un corps étranger me touche légèrement; si je m'en aperçois, mon âme en est affectée, elle éprouve une sensation. Un autre corps me frappe plus fortement, mais je suis plongé dans le sommeil ou absorbé par une distraction, en sorte que je ne sens rien; il y aura bien là impression, il n'y aura pas sensation. Non, je ne vois la lumière du soleil, je n'entends le son d'une trompette, je ne sens le parfum d'une rose, qu'autant que j'aperçois que je vois, que j'entends, que je sens. Si je n'ai pas la conscience d'une sensation, je n'ai pas plus de sensation que la cire sur laquelle on imprime un cachet.

« *Non-seulement nous connaissons nos sensations, non-seulement nous réfléchissons sur ce qu'elles nous présentent, mais souvent nous comparons les unes aux autres. J'éprouve à la fois diverses sensations; quelquefois c'est le même objet qui me les procure. Je vois, je goûte et je sens un ragoût; j'entends et je touche un instrument. D'autres fois, ce sont différents objets qui frappent nos divers sens. J'entends une musique, en même temps que je vois des hommes, que j'éprouve la chaleur du feu, que je sens une odeur, que je mange un fruit. Je discerne parfaitement ces sensations diverses; je les compare, je juge laquelle m'affecte le plus vivement et le plus agréablement; je préfère l'une à l'autre, je la choisis. Or, ce moi qui compare les diverses sensations est indubitablement un être simple; car, s'il est composé, il recevra par ses diverses parties les diverses impressions que chaque sens lui transmettra. Les nerfs de l'œil porteront à une partie les impressions de la vue; les nerfs de l'oreille feront passer à une autre partie les impressions de l'ouïe, ainsi du reste. Mais si ce sont les diverses parties de l'organe physique, du cerveau, par exemple, qui reçoivent chacune de leur côté la sensation, comment s'en fera le rapprochement, la comparaison? La comparaison suppose un comparateur, le jugement suppose un juge unique. Ces opérations ne peuvent se faire sans que les sensations différentes aboutissent toutes à un être simple. Un écrivain qui ne doit pas être suspect aux incrédules, rapportant ce raisonnement, s'exprime ainsi : « On peut « dire, sans hyperbole, que c'est une démons- « tration aussi assurée que celles de la géo- « métrie* (2). »

« Si actuellement nous considérons dans l'âme la capacité de penser, nous reconnaîtrons promptement que cette capacité exclut rigoureusement toute idée de matière.

« En effet, la matière est étendue, composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple, sans parties distinctes? Les objets corporels de la pensée peuvent bien être de volume et de grandeur inégales; mais la perception que j'en ai ne se mesure pas sur leurs dimensions : la pensée du soleil n'est ni plus longue ni plus large que celle d'une fleur. Qui ne serait révolté d'entendre parler de pensées d'une ligne de longueur, d'un pouce d'épaisseur? Si nous parlons de vastes, de profondes pensées, ce sont là des métaphores qui ne servent qu'à nous rendre sensibles les opérations de l'intelligence.

« La matière est figurée; elle a une forme et des couleurs. Or, quelle figure donnerez-vous à la pensée? Est-elle ronde ou carrée, cubique ou triangulaire? La pensée est-elle d'un bleu céleste, ou rouge comme l'écarlate? Qu'on demande au simple villageois si les pensées sont vertes comme la prairie, ou carrées comme sa maison, cette pensée lui paraîtra ridicule, impertinente; il croira qu'on veut se moquer de son ignorance : tant cette question répugne au sens commun.

« La matière est divisible; elle peut être partagée en parties distinctes les unes des autres. La pensée, au contraire, est indivisible : elle est tout entière, ou bien elle n'est pas. Il est inouï qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée. En vain vous voudriez supposer dans la matière quelque propriété cachée qui la rendît susceptible de penser. Ce qu'elle peut avoir de plus intime et de plus caché n'empêche pas qu'elle ne soit étendue, figurée, divisible, qualités incompatibles avec l'intelligence. Ne me dites pas, non plus, qu'on ignore si Dieu, par sa toute-puissance, ne pourrait pas attacher la pensée à la substance matérielle. Ce n'est pas mettre des bornes à la toute-puissance que d'avancer qu'elle ne peut faire ce qui implique contradiction : ce serait même insulter à sa sagesse que de la croire capable de former le dessein d'une chose absurde. Un être n'existe pas et ne saurait exister sans ses qualités essentielles, ni avec des qualités qui s'excluent nécessairement : dès lors, s'il est étendu, il faut qu'il soit sans pensée; s'il reçoit la pensée, il faut qu'il perde l'étendue. Telles sont les notions que nous donne la saine raison; et, s'il était permis de les abandonner pour des hypothèses chimériques, le parti le plus sage serait de doute-

(2) *Voy.* M de la Luzerne : *Dissertation sur la spiritualité de l'âme* et la note où il cite Bayle.

de tout; et pourtant ce parti est le comble de la folie humaine.

« Pour résumer cette seconde preuve de la spiritualité de l'âme tirée de la nature de la pensée, nous dirons : Ce qui est sans étendue, sans figure, sans divisibilité, comme la pensée, ne peut s'identifier avec ce qui est étendu, figuré, divisible, comme la matière : donc ce qui pense n'est pas matière.

« Si les sensations et les idées passaient en nous, sans laisser de traces après elles; si notre âme n'en conservait le souvenir, elle ne pourrait faire aucun usage de ces connaissances fugitives, aussitôt anéanties qu'acquises; elle serait incapable de comparer, de juger, de raisonner. Mais elle est douée du sublime pouvoir de faire comme revivre des notions qui se sont succédé en elle, de se les rendre de nouveau présentes, de les rapprocher, de les combiner ensemble, d'établir des principes et d'en tirer des conséquences; en un mot de juger et de raisonner; nouvelle capacité de notre âme, et nouvelle preuve de sa simplicité.

« Vous possédez, je suppose, un riche trésor de connaissances : histoire, sciences, lettres, arts, politique, rien ne vous est étranger; mais ce long amas de sensations que vous avez éprouvées, d'idées que vous avez conçues, de réflexions que vous avez faites, c'est un seul principe qui en est dépositaire. Il n'y a pas en vous un principe pour les sensations, un principe pour les idées, un principe pour les jugements; il n'y a pas en vous plusieurs moi, il n'y en a qu'un : c'est le même moi qui voit ce monde, qui en connaît la bonté, qui juge qu'un être intelligent en est l'auteur. Ce dernier acte de votre esprit, par lequel il s'élève jusqu'à Dieu, à ses perfections infinies, aux devoirs qui en découlent, supposera bien des sensations, des idées préliminaires, bien des jugements particuliers : en ce sens, votre jugement intérieur sera composé ; mais l'acte en lui-même, par lequel l'esprit juge et prononce, est un; cette opération intellectuelle est indivisible: et voilà comme toutes les fonctions les plus intimes de notre intelligence nous conduisent à son immatérialité. »

Si la faculté pensante, dites-vous, était en nous réellement et substantiellement distincte du corps, elle aurait une existence à part, tandis que nous la voyons toujours commencer avec lui, se développer, décroître et finir avec lui.

Non, la faculté pensante ne finit point avec le corps, puisque l'âme en qui elle réside doit vivre éternellement. Ce qui fait qu'on ne remarque plus son action, quand le corps a été détruit, c'est que, tandis que ce corps de boue rentre dans le sein de la terre d'où il a été tiré, l'âme s'élève dans le sein de la Divinité qui l'a créée à son image. Pour la proclamer réellement et substantiellement distincte du corps, vous demandez à lui voir une existence à part. Hélas! elle n'est que trop bien constatée cette séparation, ou pour mieux dire, cette opposition des deux substances dont se compose chacun de nous : l'une nous portant au bien, l'autre au mal; l'une nous élevant de plus en plus vers les cieux, l'autre, au contraire, nous inclinant de plus en plus vers la terre. Lisez les Epîtres de saint Paul, vous y verrez, presqu'à chaque page, le récit et l'explication de cette lutte de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair, qui sont tellement opposées l'une à l'autre que nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons : *Caro enim concupiscit adversus spiritum; spiritus autem adversus carnem. Hæc enim sibi invicem adversantur, ut non quæcunque vultis, illa faciatis.* (*Galat.* v, 17.) Lisez principalement le septième chapitre de son *Epître aux Romains*, dont Racine a mis en vers les idées les plus saillantes :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux et n'accomplis jamais :
Je veux, mais, ô misère extrême,
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

« Je connais bien ces deux hommes! » s'écria, après avoir entendu ces vers, le roi dont les faiblesses égalèrent peut-être les grandeurs. « Et moi aussi! » aurait pu répliquer le poëte. « Et moi aussi! » pourrait dire également chacun de nous. C'est qu'en effet il n'y en a pas un chez qui cette distinction ou plutôt cette opposition, je ne dirai pas des deux hommes, car il n'y a réellement qu'un en nous, mais des deux substances dont chaque homme se compose, ne se fasse sentir de la manière la plus frappante. Voyez le petit enfant lui-même : il vient de faire une faute; vous le punissez. Il recommence; vous le punissez encore. Il recommence de nouveau; vous le punissez pour la troisième fois; mais, aux réprimandes précédentes, vous ne manquez pas d'ajouter alors : « Malheureux, si tu retombes dans la même faute, je t'infligerai une punition telle que tu ne seras pas tenté de recommencer demain. » — « Hélas! » répond l'enfant, les larmes aux yeux, « je voudrais bien me corriger, mais je ne le puis pas. » Qui est-ce qui voudrait se corriger, chez lui? c'est l'âme évidemment. Qui est-ce qui ne le peut pas, ou plutôt, ne le veut pas; car on peut toujours, en pareil cas, quand on veut énergiquement? c'est la chair. Tant il est vrai que la vie à part que vous désirez voir dans l'âme, pour admettre sa réelle et sa substantielle distinction d'avec le corps, commence, dès les premiers jours, pour continuer jusqu'à la fin.

Cela, du reste, n'empêche pas qu'il y ait

entre les deux substances une intime union par suite de quoi elles exercent, l'une sur l'autre, réciproquement, une influence considérable, qui portera même quelquefois les personnes inattentives ou mal intentionnées à les confondre ensemble.

« En même temps que nous croyons à la distinction de l'âme et du corps! » dit l'abbé de Frayssinous, « nous confessons que, d'après les lois établies par le Créateur pour leur union, il existe entre tous les deux une correspondance perpétuelle. L'âme est faite pour le corps, le corps est fait pour l'âme: l'âme est comme une reine dont les organes sont comme les ministres et les serviteurs, plus ou moins fidèles. Ainsi, que des impressions faites sur les sens éveillent dans l'âme des sensations et des idées; que les volontés et les affections de l'âme excitent des mouvements dans les organes; que l'âme ait besoin plus particulièrement du ministère du cerveau pour les opérations de son intelligence; qu'une certaine conformation soit plus propre au développement de certains sentiments et de certaines pensées; que la constitution physique, l'âge, le climat, le régime influent sur l'état de l'âme; ce n'est pas là ce que l'on conteste; et c'est en vain qu'on fait un pompeux étalage de tous les rapports de l'âme et du corps, rapports observés et connus dans tous les temps. Tout cela est la suite de l'union de l'âme et du corps, tout cela prouve bien leur correspondance, mais ne prouve pas leur identité. Ce n'est point par l'accord et la dépendance des deux substances que l'on doit juger si leur nature est la même; c'est par leurs idées, leurs propriétés, leurs effets, ainsi que nous l'avons établi au commencement de la discussion: règle fixe, règle infaillible pour bien juger, règle qui nous a forcé de conclure que l'esprit était distingué du corps. Je suppose que vous ayez observé qu'une sentinelle quitte régulièrement son poste au moment où elle est avertie par un signal donné, vous viendra-il à la pensée pour cela de confondre la sentinelle avec le signal?

« Un matérialiste voit que l'état de l'âme est modifié par celui du corps, et il se hâte de conclure que l'âme est corporelle. Un spiritualiste viendra qui observera que l'état du corps est très-souvent modifié par celui de l'âme, que les sentiments de plaisir ou de douleur, de haine ou d'amitié, affectent les organes, la physionomie et s'y rendent en quelque sorte visibles: il en conclura que ce que nous croyons être un corps n'est qu'une apparence, une imagination de l'âme, semblable aux visions des songes. Voulons-nous éviter ces excès? Reconnaissons l'influence réciproque de l'âme et du corps; voyons dans l'homme une intelligence unie à des organes; disons que le corps est comme l'instrument dont l'âme a besoin pour l'exercice et le développement de ses facultés intellectuelles. Sans doute l'âme possède des qualités étrangères aux organes; mais, en général, c'est par le ministère des organes qu'elle déploie ses facultés: dès lors faut-il s'étonner que les défauts, les imperfections, les altérations des organes puissent se remarquer dans les opérations de l'intelligence? Voyez une harpe sous les doigts de celui qui en pince les cordes; la perfection, l'accord, le nombre des cordes sonores, influent sur la beauté et l'harmonie des sons. Que si l'instrument est défectueux, il se peut que l'artiste le plus consommé n'en tire que des sons désagréables: s'avisera-t-il pour cela de confondre le joueur de harpe avec la harpe elle-même?

« Vous observerez que l'âme suit les vicissitudes du corps, qu'elle semble croître et vieillir avec lui: je ne contesterai pas ce que peut avoir de véritable cette observation prise dans sa généralité; mais ne la poussez pas trop loin et ne soyez pas outré dans les conséquences. Si l'enfant est faible de pensées croyez-vous que la faiblesse de son esprit vienne uniquement de celle de ses organes? Elle vient aussi de ce qu'il est sans expérience, sans connaissances acquises; de ce qu'il ignore la langue qu'on lui parle, et qu'il n'y attache pas encore des idées bien distinctes. Supposez deux enfants d'une organisation parfaitement égale; que l'esprit de l'un soit cultivé dès l'âge le plus tendre par une éducation soignée; que l'esprit de l'autre soit négligé: le premier peut manifester à dix ans une intelligence que le second n'aura pas dans sa vingtième année.

« Vous êtes frappés de l'accord que vous croyez remarquer entre le développement de l'âme et celui du corps; mais prenons garde de faire de cet accord une règle universelle, invariable. Que d'exceptions ne souffre-t-elle pas! Combien d'âmes se montrent supérieures aux atteintes que souffre le corps! Souvent, dans des corps faibles, quelle vigueur, quelle élévation de pensées! Au contraire, quelle faiblesse dans des corps vigoureux! Dans certains vieillards, quelle magnanimité! Dans certains hommes de l'âge viril, quelle lâcheté! Et ces enfants délicats, et ces femmes timides, et ces vieillards décrépits qu'on a vus si souvent braver les tourments et la mort, et se montrer calmes malgré leurs membres et leurs organes mutilés, brisés, détruits par le fer et le feu, où puisaient-ils tant d'héroïsme? leur âme ne se montrait-elle pas indépendante de leurs organes? Non, il n'est pas vrai que la dégradation du corps entraîne nécessairement celle de l'âme, et les exceptions sont si nombreuses qu'elles fourniraient seules une nouvelle preuve de la distinction de l'âme d'avec le corps.

« Au lieu de voir dans leur développement successif et correspondant une preuve de la matérialité de l'âme, voyons y ce qui s'y trouve réellement; un trait admirable de la sagesse du Créateur; c'est par là qu'il entretient l'harmonie du monde présent. Car, pour emprunter ici la pensée et même les expresssions d'un apologiste moderne: *Si l'enfant avait sa raison dans toute sa force,*

la faiblesse de son corps lui serait insupportable. Loin de sourire sur le sein de sa mère, on le verrait sombre, inquiet, jaloux, aspirer impatiemment à toute la vigueur de son père; resserré dans ses langes, il aurait les passions et les projets de l'homme; et, s'irritant de ne pouvoir se satisfaire, il aurait le sentiment de sa liberté, et le berceau où il repose tranquillement ne serait plus pour lui qu'une horrible prison. Les pères n'auraient plus d'autorité que celle de la force; les vieillards ne tiendraient plus de la maturité de leur jugement un droit légitime au respect de la jeunesse. Tout serait renversé dans l'ordre des choses humaines. (HELVIENNES, Observ., à la suite de la lettre 43.)En deux mots, pour parler d'après l'écrivain qui a refuté le *Système de la nature* avec une logique si victorieuse, je dirai : *Il est vrai qu'il y a une dépendance mutuelle entre le corps et l'esprit, mais c'est déraisonner que de conclure de la dépendance de deux choses que ces deux choses sont identiques.* » (HOLLAND, *Réflexions philosophiques*, ch. 7, p. 64.)

Où serait d'ailleurs, avez-vous demandé, cette âme que jamais personne n'a pu voir, et dont on n'a pu découvrir la place, quelques recherches qu'on ait faites.

Parler ainsi, c'est faire preuve d'une ignorance un peu grossière. Avez-vous vu Dieu? Jamais, et vous ne parviendrez jamais à le voir, quelques efforts que vous fassiez pour cela. Il existe cependant, et même son être est infini; mais, comme il est d'une nature toute spirituelle, il ne peut tomber sous les sens, de quelque manière que ce soit. Nous disons, il est vrai, qu'il est partout, ou plutôt que tout est en lui; c'est-à-dire qu'il ne peut avoir aucune borne, et que tout ce qui est n'a d'existence que par lui. Quant à admettre qu'il soit partout comme dans un lieu, ou que tout soit en lui comme en un lieu, c'est une idée trop absurde pour que l'enfant lui-même puisse s'y arrêter avec réflexion. Il n'est donc point étonnant, non plus, que notre âme, créée à l'image de Dieu, et, comme lui, d'une nature toute spirituelle, ne puisse, en aucune manière, tomber sous les sens. Nous disons, il est vrai, qu'elle est unie au corps; mais nous n'entendons pas que ce soit d'une manière matérielle, ni par conséquent, d'une manière sensible. Avez-vous vu votre pensée? Jamais, et jamais, non plus, vous ne parviendrez à la voir, quelques efforts que vous fassiez pour y parvenir. Elle existe cependant, quoiqu'elle ne soit pas un être distinct comme Dieu, ni même comme notre esprit qui la produit. Ceux qui doutent de tout ne vont pas jusqu'à révoquer en doute leur pensée, mais, comme cette pensée est d'une nature toute spirituelle, l'œil charnel ne saurait la voir ni en découvrir aucune trace. Nous disons bien qu'elle est en nous, mais nous n'entendons point par là qu'elle y soit comme en un lieu, et à la manière des corps. — « La pensée, ne remplit aucun espace, » dit ici Lefrançois, « car si elle en occupait un, elle répondrait aux diverses parties de l'espace dont elle serait environnée, et, par conséquent, elle aurait elle-même des parties. Or, quelques efforts que vous fassiez, il vous est impossible de vous représenter la pensée avec des parties. Conclurez-vous qu'elle n'est rien de réel; qu'elle n'existe en aucune sorte, parce qu'elle n'occupe aucun espace? Vous en devez conclure, au contraire, que la pensée n'a rien de commun avec le corps; qu'elle est d'un ordre supérieur, qu'elle n'est pas moins réelle, quoiqu'elle n'existe pas à leur manière. Pourquoi l'esprit ne serait-il donc pas un être réel quoiqu'il soit incapable de remplir un espace à la manière des corps? Cette incapacité de remplir un espace n'est donc point une difficulté contre l'esprit, puisqu'elle n'en est pas une contre la pensée. »

AMOUR-PROPRE.

Objection. — Vous voulez détruire l'amour de soi-même : mais n'est-ce pas le ressort de toutes nos actions? N'est-il pas dans les hommes religieux autant et plus peut-être que dans les autres?

—

Réponse. — L'amour de soi-même, comme il est facile de le comprendre, change de nature avec les objets auxquels il s'applique, et il se trouve plus ou moins licite, plus ou moins condamnable, selon que ces objets sont eux-mêmes plus ou moins licites, plus ou moins condamnables. C'est parce que vous méconnaissez, ou que vous feignez du moins de méconnaître cette distinction, que vous nous adressez l'objection à laquelle nous répondons en ce moment. Faisons-la donc nous-mêmes, avec soin, cette distinction.

Tantôt l'amour de soi-même se repaît des objets matériels les plus vils quelquefois et les plus condamnables. Ce n'est point un tel amour que vous prétendez légitimer. Vous comprenez aussi bien que nous combien il est indigne de l'homme, créé à l'image de Dieu, combien il est vil lui-même et condamnable, ainsi que les objets auxquels il s'applique. C'est d'un tel amour qu'on a dit, en français, que, bien loin d'être de l'amour *propre*, c'était plutôt de l'amour *sale*, et, en latin, dans cette langue qui, comme l'affirme Boileau,

..... dans les mots brave l'honnêteté :

Amor sui, amor suis. Je ne traduirai pas, car

Le lecteur français veut être respecté.

Tantôt l'amour de soi-même s'éleve bien au-dessus de ces vils objets matériels qui le dégradent aux yeux de tous, de ceux mêmes qui sont les moins exigeants, et s'établit dans un ordre de choses tout différent; mais il ne tarde pas à devenir excessif : c'est l'orgueil, en latin, *superbia*, cette disposition

mauvaise de l'âme qui cherche à s'élever bien au-dessus de ce qu'elle doit être, comme firent les anges rebelles, qui furent précipités, précisément à cause de cela, des hauteurs du ciel dans les profondeurs de l'abîme.

Vous allez me dire peut-être ici que l'orgueil est la source des plus grandes choses.

Oui, des plus grandes choses désordonnées. Car remarquez bien que, au lieu de se coordonner par rapport au tout, selon la volonté de Dieu, l'âme orgueilleuse, ne cherchant qu'à s'élever, s'efforce de coordonner le tout par rapport à elle-même. Elle ne dit pas, comme Fénelon : Dieu, l'humanité, ma patrie, ma famille, moi-même! Mais elle dit, au contraire, : Moi, ma famille, ma patrie, l'humanité, Dieu, peut-être! Dans cet état de choses, ce qui devait être à la circonférence se trouve au centre, et ce qui devait être au centre se trouve à la circonférence : c'est le complet renversement de l'ordre. De là, les plus grands maux, avons-nous dit, non-seulement pour la vie future, mais encore pour la vie présente. Car remarquez encore que l'âme orgueilleuse, s'étant faite le centre de tout, et ne trouvant point en elle-même la satisfaction qu'elle y cherchait, s'efforce d'attirer tout à soi : c'est l'orgueil devenu ambition. Ambitieuse donc, en même temps qu'orgueilleuse, l'âme marche de la possession d'un objet à la possession d'un autre objet, les dédaignant et les foulant tous aux pieds après les avoir saisis. C'est l'histoire de Cyrus, d'Alexandre, de tous les conquérants, tant anciens que modernes, qui, pour essayer de contenter leur ambition insatiable, ont remué le monde entier, au risque de tout bouleverser et de s'ensevelir eux-mêmes sous les ruines de toutes choses. Encore une fois, ce n'est point un tel amour de soi-même que vous devez approuver. Il doit, au contraire, vous paraître aussi condamnable, aussi odieux à vous qu'à nous-mêmes.

Cependant il est un amour de soi légitime, nécessaire même, en religion comme en toute autre chose; c'est celui qui reste dans les conditions qui lui ont été prescrites par le Créateur de toutes choses, et qui lui sont sans cesse rappelées par la religion, la raison, par tout ce qui l'environne. Or non-seulement nous ne cherchons point à détruire un tel amour, ce qui d'ailleurs serait impossible, et ne servirait qu'à le dénaturer, non-seulement nous ne le blâmons point, mais nous l'approuvons vivement, au contraire; nous faisons même tout ce qui dépend de nous pour le fortifier, quand il s'affaiblit, pour le raviver, quand il commence à s'éteindre. Qui n'en a fait la remarque quelquefois? Quand nous voyons un jeune homme se dégrader dans la satisfaction des plaisirs sensuels, nous nous empressons de lui crier : Mais, malheureux, vous avez donc perdu toute estime, tout amour de vous-même! Quand nous voyons un Chrétien s'approcher du tombeau sans y songer un seul instant, nous lui répétons sous toutes les formes cette pensée salutaire : Aveugle que vous êtes, vous voulez donc vous perdre éternellement!

Mais, en ranimant dans les âmes l'amour bien entendu de soi-même, nous ne manquons jamais de signaler les dangers grands et nombreux auxquels on est exposé avec lui et par lui : Prenez garde, disons-nous expressément ou implicitement du moins, prenez bien garde! l'amour de soi, c'est le Protée de la fable. Il prend toutes les formes, mêmes les plus dégoûtantes et les plus affreuses :

> Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
> Squamosusque draco, et fulva cervice leæna :
> Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
> Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
>
> (Virgil., *Georgic.*, lib. iv, vers 407-410.)

Ce n'est qu'après l'avoir enchaîné dans les liens d'une volonté forte et de la foi religieuse qu'on peut le maintenir dans la forme qui lui a été donnée par le Créateur et que celui-ci veut lui voir toujours conserver :

> Sed quanto ille magis formas se vertet in omnes
> Tanto, nate, magis contende tenacia vincla.
>
> (*Ibid.*, vers. 411, 412.)

Et encore manque-t-il rarement de reparaître quelquefois, sous sa forme haïssable, dans les âmes même les plus saintes. Nous n'entendons pas dire par là que ce soit toujours un mal; mais seulement qu'il ne faut pas cesser de veiller et de prier, de peur que cet ennemi redoutable, vaincu et jamais détruit, ne se relève dans toute sa force.

Qu'on nous permette ici une courte anecdote, qui fera mieux comprendre encore notre idée.

Nous avons connu un homme fort estimable sous tous les rapports, un très-bon Chrétien, qui, pourtant, ne semblait pouvoir faire une seule phrase, dans la conversation, sans que ce malheureux moi humain ne se montrât, en lui-même ou dans ses dérivés. — « C'est de l'orgueil, me disaient beaucoup de personnes.—Non, « leur répondais-je,» ce sont les soupirs de l'homme vaincu et non détruit, puisqu'il ne peut l'être que dans l'autre vie.» Quelqu'un de haut placé m'ayant un jour demandé quelle était l'opinion à son égard : « Je vais vous le dire en peu de mots,» lui répondis-je : «Il a toutes les voix, la sienne en tête. — Mauvais plaisant, reprit mon interlocuteur, vous n'en faites donc aucun cas? — Pardon, et la preuve que j'en fais le plus grand cas, malgré certaines misères qui sont en lui comme en nous tous, c'est qu'il a ma voix immédiatement après la sienne. »

Nous ne méconnaissons donc point la nature humaine, comme vous le prétendez. Nous savons parfaitement que le moi joue en chacun de nous le rôle principal, qu'il est même l'agent de toutes nos actions. Nous ne disons donc point qu'il faut le haïr, en lui-même, ou rester indifférent à son égard, ce qui n'est pas possible, mais le surveiller seulement,

réformer ses défauts, redresser ses torts, et prendre garde qu'il ne tourne au mal l'immense activité qui lui a été donnée pour le bien.

AMPOULE (Sainte).

Objections. — Voudriez-vous nous faire croire aussi à la sainte ampoule? — Qui ne comprend aujourd'hui que cette croyance avait pour but de rattacher davantage, par des liens sacrés, le peuple français au sceptre de ses rois?

—

Réponse. — Hincmar, archevêque de Reims, raconte, en effet, comme chacun sait dans la Vie de saint Remi, que, quand cet illustre évêque voulut baptiser Clovis, une blanche colombe apporta du ciel une petite fiole contenant de l'huile qui parfuma toute l'église. Ce serait ce qu'on appela la sainte ampoule. Elle aurait servi au baptême du premier roi chrétien, et aurait été gardée dans l'abbaye de Saint-Remi pour le sacre des rois.

Voudriez-vous nous faire croire aussi à la sainte ampoule, avez-vous demandé?

Qui vous oblige d'y croire? Où voyez-vous que l'Eglise vous en fasse un précepte? Là-dessus, comme sur tout ce qui est incertain, les opinions sont parfaitement libres. Quelqu'un veut-il y croire absolument? Libre à lui; c'est un fait qui a son enseignement et son utilité, comme nous allons le dire bientôt, et qu'ont reconnu des historiens qui ne sont point à dédaigner. Refusez-vous d'y croire, au contraire? Libre à vous encore; car, d'une part, ce n'est point un fait essentiel; et, d'une autre part, s'il y a pour lui de graves autorités, il y en a contre également. On remarque, avec raison, que Grégoire de Tours, voisin des temps de la conversion de Clovis, n'en parle point. Or, ajoute-t-on, ce grand narrateur de prodiges n'eût pas manqué de raconter celui-ci, s'il avait eu lieu. La sainte ampoule n'aurait donc été alors qu'une huile ordinaire, qui peut-être avait servi au baptême de Clovis, et qu'on réservait pour le sacre des rois.

Qui ne comprend aujourd'hui, ajoutez-vous, que cette croyance avait pour but de rattacher davantage, par des liens sacrés, le peuple français au sceptre de ses rois?

Et quand cela eût été, quel mal y avait-il? N'était-ce pas un bien, au contraire, et même un très-grand bien, dont nous aurions grand besoin aujourd'hui? Il importe souverainement, en effet, non-seulement au gouvernant, mais aux gouvernés, que ceux-ci obéissent par idée religieuse, et, conséquemment, en conscience. Quand il n'en est plus ainsi, celui qui gouverne est obligé de se faire obéir par crainte. L'unique base de la société alors, c'est l'épée; et, dès que cette épée vient à se briser, la société s'écroule, et tombe aussitôt dans l'abîme. De là tous les malheurs des temps modernes. Qui ne se rappelle ce qui eut lieu, en 1830, quand Louis-Philippe jura fidélité à la charte constitutionnelle? « Comme c'est beau » s'écriait alors le député Guizot. « Quel sacre vaut celui-là! » Oui, peut-être, aux yeux de certains enthousiastes. Malheureusement, quelques années s'étaient à peine écoulées, que le nouveau roi, sacré par nos députés, eut, avec toute sa dynastie, une fin plus pitoyable encore que n'avait été son élévation. Il est donc préférable de faire intervenir le ciel plus fréquemment même que cela n'est à la rigueur nécessaire plutôt que de s'en passer complétement dans les transactions humaines. Car rien ne peut être établi solidement sans une base divine, surtout quand il s'agit d'une grande institution. Pour en revenir au fait dont nous nous occupons dans cet article, ajoutons ici que, s'il avait son enseignement par rapport au peuple, en lui montrant l'image de la Divinité dans le chef de l'Etat, il avait aussi son enseignement par rapport au chef de l'Etat, en lui rappelant de se montrer toujours le digne représentant de la Divinité, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, mais principalement de la douceur. Car cette blanche colombe, symbole de la douceur, apportant du ciel, pour lui faire les onctions saintes, une fiole d'huile, symbole aussi de la douceur, tout cela ne lui disait-il pas que cette belle et céleste vertu de la douceur ne devait jamais s'éloigner de ses yeux, qu'elle devait toujours briller dans sa personne sacrée, et passer, autant que possible, dans tous les actes de son gouvernement. Salutaire enseignement, qui ne peut guère venir que de la religion, laquelle a pour mission d'instruire les rois aussi bien que les peuples! — *Et nunc reges intelligite; erudimini qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.) — De là ces remarquables paroles du ministre de la religion au soldat conquérant, pour lui rappeler l'obligation qu'il contractait de changer complétement de mœurs, en entrant dans le sein de l'Eglise: « Courbe la tête, doux Sicambre!..... »

ANACHORÈTES, HERMITES, MOINES, SOLITAIRES.

Objections. — Tout cela est contraire à la nature de l'homme, qui est né pour la société. — Que deviendrait le monde, si chacun se retirait ainsi dans la solitude? — Il y a chez eux souvent des exagérations de mortification que vous êtes les premiers à condamner chez les mahométans et les idolâtres.

—

Réponse. — Il y a eu, au commencement du christianisme surtout, un certain nombre de Chrétiens, qui, saisis d'un dégoût profond pour ce monde corrompu et corrupteur, se sont retirés dans la solitude, où ils se livraient à la pratique des plus belles vertus du christianisme. On leur donna différents noms

selon les temps, les lieux, le genre de vie qu'ils avaient adopté dans la solitude; mais, au fond, ils étaient tous des solitaires, se livrant aux mêmes exercices : le recueillement, la prière, la méditation, le travail manuel, le détachement des choses de ce monde, la patience, la mortification des sens, la charité dans les relations qu'ils avaient encore avec leurs semblables, en un mot, aux exercices les plus héroïques de la vie chrétienne.

Ce genre de vie est aujourd'hui bien rare, pour ne pas dire complétement abandonné; parce que, d'une part, la société devenue chrétienne excite moins les antipathies du véritable disciple de l'Evangile, et parce que, d'une autre part, la religion a concilié admirablement, dans ses communautés, la vie en société et la vie solitaire. De là ces deux mots, en apparence opposés, pour exprimer la même idée : communauté, c'est-à-dire réunion de ceux qui vivent en *commun*, monastère, c'est-à-dire habitation de ceux qui vivent *seuls*.

Ces deux termes ne sont opposés qu'en apparence, avons-nous dit avec raison, parce que la vie de communauté est au fond une véritable vie solitaire, soit que l'on considère ceux qui s'y trouvent comme jouissant tous de la plus profonde solitude, soit qu'on les considère comme n'ayant tous qu'un corps et qu'une âme, et ne formant tous, en quelque sorte, qu'un seul en plusieurs, et même en un très-grand nombre quelquefois. C'est dans la solitude, par la réunion des *moines* sous une même règle, que se sont formés d'abord ces *monastères* qui, de là, se sont transportés au sein de nos plus grandes populations, autres solitudes d'hommes, suivant l'idée d'un de nos écrivains les plus remarquables.

Tout cela est contraire à la nature de l'homme, qui est né pour la société, avez-vous dit.

Et moi, je dis, de mon côté, qu'il n'y a rien là qui ne soit conforme à la nature bien comprise de l'homme; puisque tout y est conforme à la religion, et que la religion n'est que le perfectionnement de la nature humaine.

L'homme est né pour la société, dites-vous. C'est vrai; mais qu'en faut-il conclure? qu'il doit se mettre en relation avec tout le monde? c'est impossible. Avec un très-grand nombre de personnes? ce n'est pas possible, non plus, du moins pour la plupart. Il n'y a que dans certaines positions que nos relations avec autrui doivent être étendues. Ailleurs, plus elles s'étendent et plus elles deviennent inutiles, si ce n'est même nuisibles. Que conclure donc? que nous devons conserver avec nos semblables toutes les relations obligatoires, ou du moins très-utiles. Quant aux autres, libre à nous de les rompre, surtout lorsque nous ne le faisons que pour nous livrer exclusivement à la pratique des vertus qui nous concernent plus particulièrement nous-mêmes. Or, ceux dont nous parlons ont-ils rompu de semblables relations? Les a-t-on vus abandonner un père, une mère, une épouse, des enfants qui réclamaient leurs soins, et auxquels ils devaient assistance? Non, jamais. Car s'ils l'avaient fait ils cessaient d'être, je ne dirai pas de parfaits solitaires, mais même de bons Chrétiens. Qu'ont-ils donc fait? Je vous l'ai dit, las d'un monde où ils ne trouvaient que dégoût, et où d'ailleurs rien ne les retenait, ils ont rompu complétement avec lui, et se sont retirés dans une solitude profonde, où, se formant de plus en plus à cette perfection si expressément recommandée par l'Evangile, ils ont édifié encore les autres solitaires, et même les personnes du monde avec qui ils se sont trouvés quelquefois en relation, et ils ont laissé, après leur mort, les uns des règles de conduite, les autres des exemples de vertu qui ont eu la plus heureuse influence, dans la suite, sur la société chrétienne. Y a-t-il là quelque chose de contraire à la nature de l'homme? n'en est-ce pas, au contraire, le perfectionnement? Rappelez-vous sainte Marie d'Egypte. Après s'être livrée à la débauche pendant plusieurs années, elle s'enfonce dans une solitude immense, où elle se livre à des mortifications telles que nous avons de la peine à les croire aujourd'hui. La première partie de sa vie vous paraît-elle plus conforme à la nature humaine, plus utile à la société? Admirables effets de la Providence, qui ne se réalisent, du reste, que sous l'influence de notre religion : cette jeune fille, perdue de débauche, se précipite dans l'oubli, de toute la puissance de sa volonté, et elle trouve immédiatement, même pour ce monde, la plus éclatante et la plus salutaire immortalité!

Que deviendrait le monde, avez-vous dit encore, si chacun se retirait ainsi dans la solitude?

Ne savez-vous pas que c'est là une supposition absurde, impossible, par conséquent; et que d'une telle supposition on ne peut rien conclure?

Que deviendrait donc le monde, si tous embrassaient la même carrière, disons-nous dans un autre article où cette objection se trouve plus longuement réfutée, si, par exemple, tous se faisaient militaires, avocats, médecins, boulangers, bouchers, sabotiers, etc., etc. La nature répond à cela qu'elle a fait des aptitudes diverses, et formé des goûts différents. D'où il suit qu'il faut laisser chacun aller où sa vocation l'appelle, pourvu qu'il ne viole aucune des lois auxquelles il est obligé de se soumettre.

Impossible en soi, la supposition que vous venez de faire l'est bien davantage encore dans l'état présent de la société. Ne craignez rien, tout le monde ne se précipitera pas dans la solitude. La tendance opposée n'est-elle pas trop dominante au contraire? Est-ce que chacun ne tient pas, comme par le fond de ses entrailles, aux biens du monde, aux plaisirs du monde, aux honneurs du monde? De là l'ambition, de là des rivalités ardentes, de là une agitation continuelle qui, dans un cas donné, peut faire courir les plus grands dangers, je ne

dirai pas à quelques individus seulement, mais à la société entière. Si quelques-uns éprouvent le désir de quitter ce monde pour s'occuper exclusivement de Dieu dans la solitude, laissez-les donc y aller. Bonne pour le ciel, leur retraite ne peut être qu'une décharge pour la terre, indépendamment des bénédictions célestes qu'elle ne manquera pas d'y attirer.

Il y a souvent chez eux, avez-vous ajouté, des exagérations de mortification que vous êtes les premiers à condamner chez les mahométans et les idolâtres.

Ce n'est plus du tout la même chose. Nous condamnons, chez les mahométans et les idolâtres, certaines exagérations de mortification pour trois raisons principales : parce que ces mortifications sont mauvaises en soi; il s'agira, par exemple, de mutilations et même de suicide; parce que ces mortifications ont un mauvais but, et cela est clair, puisqu'elles sont faites pour honorer de fausses divinités; parce qu'elles n'ont aucun bon résultat, et cela est évident encore, puisque, au lieu de devenir meilleurs, ceux qui s'y livrent ne sont ensuite que plus emportés et plus violents. Or, rien de semblable n'a eu lieu chez nos solitaires, qui n'ont pu se livrer qu'aux mortifications autorisées par l'Eglise, qui ont offert toutes leurs mortifications au Dieu vivant et véritable, en expiation de leurs péchés et de ceux de tous les hommes, et qui ont acquis par là une patience, une douceur, une soumission telles qu'ils ont été appelés, avec raison, les anges de la solitude. Donc, de ce que nous sommes les premiers à blâmer les pratiques superstitieuses de quelques fanatiques musulmans ou idolâtres, il n'en faut pas conclure qu'il soit permis de blâmer de même les grandes mortifications de quelques-uns de nos solitaires.

« Il y avait, » dit Fleury, « des Chrétiens qui, sans y être obligés, pratiquaient volontairement tous les exercices de la pénitence, pour imiter les prophètes et saint Jean-Baptiste, et pour s'exercer à la piété, comme dit saint Paul, en châtiant leur corps et le réduisant en servitude (*II Tim.* IV, 7; *I Cor.* IX, 26). On les appelait ascètes, c'est-à-dire, exercitants. Ils s'enfermaient d'ordinaire dans des maisons, où ils vivaient en grande retraite, gardant la continence, et ajoutant à la frugalité chrétienne des abstinences et des jeûnes extraordinaires. Ils pratiquaient la xérophagie ou nourriture sèche, et les jeûnes renforcés de deux ou trois jours de suite, ou plus longs encore. Ils s'exerçaient à porter le cilice, à marcher nu-pieds, à dormir sur la terre, à veiller une grande partie de la nuit, lire assidûment l'Ecriture sainte, et prier le plus continuellement qu'il était possible. Plusieurs de ces ascètes ont été de grands évêques et des docteurs fameux. Origène a mené la même vie, et l'a marquée comme un état distingué entre les Chrétiens. » (*Mœurs des Chrétiens.*)

C'est grave et sévère sans doute, mais qu'y a-t-il là de blâmable? qu'y trouver qui ne soit louable, admirable même, quand on pense que c'est fait pour Dieu, et afin d'arriver à une vertu plus éminente? Actuellement, lisons les renseignements suivants, que je trouve dans la feuille officielle de France, et sur l'authenticité desquels personne ne peut élever, du reste, le moindre doute, tant ils sont de notoriété publique.

« Les Indous sont servilement attachés à leur religion. Ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient. C'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être très-agréables à leurs divinités. Les fakirs font de la vie un tourment perpétuel, en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. Les femmes mêmes montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit de coutumes religieuses. C'est au son d'une musique bruyante et parée de ses plus beaux habits que la veuve indienne va se précipiter dans les flammes du bûcher. Ses enfants l'accompagnent, et dans leurs yeux brille une sainte joie, en pensant à la félicité céleste et à la gloire éternelle que leur mère va conquérir. Un Européen dit à l'aîné des fils : « Ne supplierez-vous pas votre mère de se conserver pour ses jeunes enfants qu'elle va rendre orphelins? — Moi, commettre une telle infamie! ah! plutôt, si ma mère hésitait un moment, je l'encouragerais, je la forcerais même à accomplir un sacrifice que demandent la religion et l'honneur. »

Il n'est pas possible d'aller plus loin dans le mal, au nom et sous les dehors de la religion. Il n'y a donc aucune comparaison à établir entre ces exagérations évidemment coupables et les pénitences toujours légitimes de nos solitaires; et, de ce que nous blâmons les unes, il n'en faut pas conclure du tout, avons-nous dit avec raison, qu'il soit permis de blâmer les autres.

ANATHÈME.

Objection. — Dire anathème à ses frères, c'est méconnaître la religion de Jésus-Christ, qui était la bonté même.

—

Réponse. — Non, ce n'est point méconnaître la religion de Jésus-Christ, car ce même Jésus-Christ, qui, comme vous le dites fort bien, était la bonté même, a le premier déclaré retranché de la communion des fidèles (ce qui est la même chose que de lui dire anathème) celui qui refuse obstinément d'écouter l'Eglise, c'est-à-dire celui que nous en déclarons retranché, en prononçant le mot sacramentel d'*anathème : Que si votre frère a péché contre vous*, nous dit-il, en nous traçant le devoir de la correction fraternelle, *allez le trouver, et le reprenez en particulier entre vous et lui seul. S'il vous écoute, vous*

aurez gagné votre frère. Mais, s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Eglise; et, s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. — « Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. » (*Matth.* XVIII, 15-17.)

Non, ce n'est point méconnaître la religion de Jésus-Christ; car l'Apôtre qui l'a si bien connue et pratiquée, celui qui, après avoir été instruit par Dieu lui-même des vérités de la foi, fut chargé de les faire connaître aux gentils; celui qui parle, en termes si magnifiques, de toutes les vertus chrétiennes, mais principalement de la charité, Paul enfin se sert positivement de cette énergique expression : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ*, nous dit-il, *qu'il soit anathème. « Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. »* (*I Cor.* XVI, 22.)

Non, ce n'est point méconnaître la religion de Jésus-Christ, puisque c'est la sentence même que, sur l'invitation de Notre-Seigneur, et d'après l'exemple de saint Paul, l'Eglise n'a cessé de prononcer contre ceux qui persistent jusqu'à la fin dans leur révolte, malgré les avertissements qui leur ont été donnés.

Non, ce n'est point méconnaître la religion de Jésus-Christ, puisque c'est le cri naturel de la raison comme de la foi contre ceux qui outragent le Seigneur, scandalisent leurs frères, et arriveraient infailliblement à l'abîme, en y entraînant beaucoup d'autres avec eux, si une main ferme autant que bienveillante ne les arrêtait sur la voie où ils se sont malheureusement engagés. Est-ce que le soldat indiscipliné n'est pas retranché du corps qu'il déshonore et démoralise? Est-ce qu'aucune société pourrait subsister sans la condamnation et le retranchement des membres qui sont pour elle une cause d'affaiblissement et peut-être même de ruine? Il en est ainsi pour la religion de Jésus-Christ. On peut dire même que plus cette religion est pure et sainte, plus elle doit être défendue avec soin contre toutes les atteintes de l'erreur.

Et qu'on ne dise pas que la charité chrétienne doit empêcher d'en venir à ces extrémités. Car cette charité est précisément un des motifs les plus pressants qui y déterminent. Charité pour les Chrétiens restés fidèles, charité pour celui-là même qui s'est révolté et à qui on dit anathème.

L'hérétique n'est jamais seul, si ce n'est au moment même où il commence à se séparer de la société des fidèles. C'est une branche qui, en se brisant, tombe à terre et en entraîne d'autres avec elle dans sa chute. On doit remarquer même que toute hérésie, toute erreur en fait de religion est d'autant plus contagieuse, qu'elle flatte nos passions, et particulièrement la plus violente de toutes, celle de l'indépendance. De là la nécessité de l'arrêter, et de le faire promptement, non-seulement dans l'intérêt de la vérité elle-même, qui peut fort bien se passer des hommes, mais aussi et plus encore dans l'intérêt des hommes, qui ne peuvent se passer de la vérité. De là la nécessité de la signaler aux yeux de tous, de l'élever en haut, moralement du moins (ce qui est exprimé avec tant d'énergie par le mot *anathème*), et de la présenter ainsi comme une chose abominable, dangereuse, qu'il faut éviter absolument, de peur de périr. Quelques-uns s'y laisseront prendre encore après cela, sans doute, mais ce sera bien leur faute, et ils ne devront imputer leur perte qu'à eux-mêmes.

Vous allez me demander, peut-être, pourquoi condamner ainsi, avec tant de publicité, l'hérétique lui-même, et ne pas se contenter de condamner son erreur, qui seule est abominable aux yeux de Dieu et dangereuse pour les hommes.

Pourquoi? Mais parce que, à cause de son obstination dans l'erreur, il se l'est en quelque sorte incorporée, de manière qu'il ne fait plus qu'un, pour ainsi dire, avec elle; d'où il suit qu'on ne peut plus condamner l'hérésie sans condamner l'hérétique lui-même.

Pourquoi? Mais parce que c'est lui qui la publie, la propage, et en fait en partie le danger. Il est alors dans une position à peu près semblable à celle de l'homme dont les vêtements sont tout en feu, et qui ne peut plus se tourner d'aucun côté sans communiquer l'incendie à tous les objets avec lesquels il entre en contact. On est bien obligé de jeter l'eau sur lui pour éteindre le feu et l'empêcher de se communiquer.

Pourquoi? Mais parce que, sans cela, il se ferait peut-être illusion jusqu'à la fin; il ne comprendrait pas, du moins, toute l'étendue de sa faute. Quand, au lieu de ces dangereux ménagements, il se sent arrêté, condamné solennellement par ceux à qui Jésus-Christ a dit : *Comme mon Père m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie* (*Joan.* XX, 21); *Qui vous écoute, m'écoute* (*Luc.* X, 16); quand il se voit abandonné des fidèles et recherché des méchants seulement, la lumière ne tarde pas à se faire dans son âme, et il est naturellement porté à tourner ses regards vers Dieu, et par suite à se rapprocher de l'Eglise, qui ne l'a même condamné qu'avec charité et qui, en le frappant d'une main, est prête à le presser de l'autre contre son cœur, à lui donner les preuves les plus convaincantes de toute sa tendresse, comme fait le père de famille à l'égard du prodigue repentant, et à lui rendre même, s'il revient à ses sentiments d'autrefois, ses anciennes prérogatives.

ANGE, ARCHANGE, ETC.

Objections. — Contes de fées que tout cela! — C'était bon autrefois; mais aujourd'hui!... — Parlez-en aux enfants, tout au plus. — Quant aux grandes personnes, ne leur en parlez point, de grâce, car vous les feriez sourire de pitié.

—

Réponse. — C'est vous qui faites sourire de pitié, si même vous ne faites gémir de douleur, en attaquant l'un des dogmes les plus touchants, les plus salutaires, les plus répandus de notre sainte religion. Et encore que dites-vous? Ecoutons plutôt.

Contes de fées que tout cela! vous écriez-vous à propos de la croyance aux anges et de tout ce qui tient à cette croyance.

Non, ce ne sont pas des contes de fées. Ce sont, au contraire, des choses très-sérieuses, et même tellement sérieuses qu'il n'y en a guère de plus sérieuses dans la religion, qui est pourtant l'ensemble des vérités les plus sérieuses dont l'homme puisse s'occuper.

Non, ce ne sont pas des contes de fées, car il n'est question des contes de fées que dans les livres de contes, tandis qu'il est question des anges dans les livres les plus graves et les plus accrédités qui se trouvent entre les mains des hommes, les livres de religion et de science. Que dis-je! Mais il en est question, et même à chaque page, dans le livre le plus saint, le plus respecté, celui qui s'élève au-dessus de tous les autres livres, comme Dieu domine toutes les créatures, parce qu'il est son ouvrage, la Bible! Lisez ce livre, en effet, et vous y verrez que l'un des noms qui s'y trouvent le plus fréquemment répétés, après le saint nom du Seigneur, est celui de l'ange, dont il nous montre partout et toujours l'intervention dans les choses de ce monde.

Non, ce ne sont point des contes de fées, car les contes de fées ne s'adressent qu'aux enfants, tandis que tout ce qui concerne les anges s'adresse aussi bien aux grandes personnes qu'aux enfants, comme nous le montrerons dans le courant de cet article.

Non, ce ne sont point des contes de fées, car ces sortes de contes n'ont pour but que d'égayer l'homme un instant au milieu des choses graves et tristes de la terre, tandis que tout ce qui concerne la croyance aux anges a pour but sa sanctification et son bonheur éternel.

Non, encore une fois, ce ne sont point des contes de fées, car les contes de fées ne reposent sur aucune base solide. Bien au contraire, produits d'une imagination qui cherche à s'amuser et à amuser les autres, ils ne peuvent soutenir un seul instant l'examen de la raison. Il n'en est point ainsi de la doctrine des anges. Appuyée sur la base la plus sainte et la plus inébranlable, la religion, cette doctrine a pour elle encore le consentement unanime des peuples, et, en un sens aussi, le consentement de la raison.

Nul ne doute que la croyance aux anges ne soit un des dogmes de notre religion. J'ajouterai même que c'est un des dogmes les plus connus et les plus pratiqués, si je puis m'exprimer de la sorte; c'est-à-dire que, bien loin d'être connu des savants seulement et de rester dans le domaine des idées, il est connu de tous les Chrétiens sans exception, quels que soient leur âge et leur condition, ayant une influence plus ou moins marquée sur la conduite de chacun.

Dire que la doctrine des anges est plus ou moins reconnue, même en pratique, de tous les Chrétiens sans exception, c'est dire qu'elle a pour elle, à peu près, le consentement de tous les peuples modernes. Car, que sont aujourd'hui les peuples en dehors du christianisme? Quant aux peuples anciens, tout le monde sait que les Juifs croyaient aux anges, comme y croient les Chrétiens, ainsi que nous le voyons par la Bible, et tout le monde sait également que cette croyance se trouvait, en germe du moins, jusque chez les peuples idolâtres. Et, en effet, qu'étaient-ce que ces génies dont ils reconnaissaient l'existence, ces esprits de beaucoup supérieurs à l'homme, mais infiniment au-dessous de l'Etre suprême? N'étaient-ce pas des anges véritablement? Aussi, les plus éclairés parmi eux en ont-ils parlé absolument dans les mêmes termes que les Chrétiens parlent des anges. « Ils nous conduisent, » dit le divin Platon, « et nous défendent quelquefois en écartant eux-mêmes les accidents et les objets nuisibles, et d'autres fois en nous inspirant la pensée de les éviter. » (*De legibus*, lib. x.) J'ai donc eu raison de dire que la croyance aux anges avait pour elle le consentement unanime des peuples. Il me reste à montrer qu'elle a également pour elle, en un sens, le consentement de notre raison.

Je ne veux pas dire par là que la raison puisse, en dehors de la foi, prouver seule leur existence; j'entends seulement que, quand cette existence lui est annoncée, elle en reconnaît l'extrême convenance et l'adopte aussitôt avec empressement. C'est qu'il y a de l'homme à Dieu, de l'atome de l'intelligence à l'intelligence suprême une distance infinie qu'elle ne peut franchir; et quand la religion, venant à son aide, lui montre cette échelle d'intelligences figurée dans le rêve de Jacob, qui s'élève de la terre jusqu'aux cieux (*Gen.* XXVIII, 12), elle doit s'écrier tout naturellement : « C'est cela, et je comprends pourquoi il en est ainsi! »

Gardez-vous donc bien, je vous le répète, de comparer l'enseignement de la religion sur les anges aux contes de fées, car cette doctrine est aussi satisfaisante aux yeux de la raison que solidement établie aux yeux de la foi.

C'était bon autrefois, ajoutez-vous, mais aujourd'hui!...

Oui, vous avez raison, c'était bon autrefois, alors que tous ou presque tous se son-

mettaient avec docilité au joug salutaire de la foi, que chacun s'efforçait de suivre avec exactitude son divin enseignement; mais aujourd'hui qu'on repousse avec orgueil ce joug qu'ont porté nos pères, qu'on ne veut point de son enseignement, qu'on en retranche du moins tout ce qui gêne nos passions ou contrarie nos préjugés, pourquoi donc conserverions-nous la croyance aux anges? A quoi bon la partie, quand nous avons repoussé le tout?

Oui, vous avez raison, c'était bon autrefois, quand tous croyaient et croyaient sincèrement, profondément, à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, quand tous trouvaient dans cette croyance leur plus douce consolation, leur plus beau titre de gloire; mais aujourd'hui que l'homme se matérialise ou cherche du moins à se matérialiser jusque dans la partie la plus intime de lui-même, pourquoi donc admettrait-il des anges? A quoi cela lui servirait-il? Qui se ressemble se rassemble, dit un proverbe vulgaire. Vous rejetez ou vous vous efforcez de rejeter du moins l'existence de l'âme; il est bien naturel que vous rejetiez ou que vous vous efforciez de rejeter également l'existence des anges.

Oui, vous avez raison, cela était bon autrefois, alors que tous croyaient à l'existence de Dieu comme à leur propre existence, que ce père de la grande famille humaine était reconnu, aimé, respecté, obéi de tous ses enfants; mais aujourd'hui qu'ils le chassent ou s'efforcent de le chasser insolemment de la création, comme des sujets révoltés chassent ou s'efforcent de chasser un roi de ses états, pourquoi reconnaîtraient-ils des anges? A quoi peuvent servir les ministres, quand le maître n'y est plus, ou est censé ne plus y être?

Oui, vous avez raison, cela était bon autrefois, alors que chacun pratiquait ou s'efforçait de pratiquer la vertu, alors que celui-là même qui l'avait abandonnée ne méconnaissait pas pour cela ses droits, la vénérait, l'aimait même en un sens, et revenait tôt ou tard se ranger sous ses lois; mais aujourd'hui que la vertu n'est plus censée qu'un beau nom, si ce n'est même une duperie, aujourd'hui que chacun n'aime qu'à se plonger et à se replonger en tous sens dans le gouffre impur des jouissances matérielles, à quoi servirait la croyance aux anges? Pourquoi venir parler de substances purement spirituelles à un siècle tout matérialiste?

Si c'est là, ou à peu près, ce que vous voulez dire, vous avez raison, je le répète; mais, ajouterai-je, vous avez bien tristement et bien malheureusement raison. Vous avez raison comme l'enfant qui veut se vautrer dans la boue a raison de fuir l'œil de ses parents ou de ses maîtres. Vous avez raison, comme celui qui veut absolument se perdre a raison de fuir ou de repousser même la main qui lui porterait secours. Vous avez raison, comme le pécheur endurci a raison de nier l'enfer qu'il redoute. Que vous dirai-je encore? Vous avez raison comme le scélérat a raison de fuir la présence de l'homme de bien et d'en nier même l'existence, pour n'avoir point à rougir de sa propre conduite. Entendez vous autre chose? Voulez-vous dire, par exemple, que l'enseignement de la religion sur les anges est une doctrine beaucoup trop simple et trop ingénue pour notre siècle? Vous seriez dans une bien grande illusion sous tous les rapports.

Le siècle présent est beaucoup trop grand pour croire aux anges! pensez-vous. Mais où voyez-vous donc cette grandeur? Dans son abject matérialisme, dans son assujettissement aux passions, dans la recherche des satisfactions sensuelles? Vous devez reconnaître, au contraire, que plus l'homme s'éloigne de Dieu, pour s'incliner vers la terre, et plus il devient petit. Ce qui fait sa véritable grandeur, c'est son origine céleste, c'est cette famille toute spirituelle à laquelle le Seigneur a bien voulu le rattacher, malgré le fardeau des sens qui, d'un autre côté, le range parmi les animaux.

Notre siècle est trop grand pour croire aux anges! Et qu'est-ce donc que notre siècle? Un composé d'hommes, n'est-ce pas? Or, l'homme est aujourd'hui ce qu'il a toujours été et ce qu'il sera toujours; c'est-à-dire un être malheureux, plongé dans l'ignorance, ayant à pratiquer toutes les vertus, et se sentant dominé par tous les vices... Et vous ne voudriez pas que cet être toujours malheureux tournât désormais ses regards vers les anges, contemplât ces fleurs du jardin de l'intelligence, comme les appelle le comte de Maistre, pour se délasser un peu de ces épines et de ces ronces qu'il y voit presque partout et qu'il a tant de peine à en arracher? Et vous ne voudriez pas que cet être ignorant considérât ces lumières célestes, ces divins flambeaux, que Dieu fait partout briller à ses yeux, pour l'éclairer et le conduire? et vous ne voudriez pas que cet être faible eût recours à ces puissants protecteurs, pour le soutenir au milieu de toutes les difficultés de ce lieu d'épreuves, et le ramener dans sa véritable patrie? Vous prétendez que le siècle présent est plus heureux, plus éclairé, plus puissant que tous ceux qui l'ont précédé, vous prétendez, par conséquent, que les hommes qui le forment participent plus ou moins à son bonheur, à ses lumières, à sa puissance. Cela ne me paraît point démontré du tout, comme je le disais tout à l'heure. Le voulez-vous cependant? Eh bien! soit. Qu'en concluez-vous? Que nous n'avons plus besoin d'une assistance divine, de celle, par exemple, qui nous est donnée par le ministère des anges? Mais c'est tout le contraire qu'il faut dire. Plus l'homme est élevé, et plus il est exposé. La tête tourne sur les hauteurs. Cela n'est pas moins vrai au moral qu'au physique. Et, si de ces hauteurs où il s'est élevé l'homme vient à tomber, sa perte n'en est que plus assurée.

Notre siècle est trop grand pour croire aux anges! Ah! il croira bien à autre chose. Par cela même qu'il aura rejeté toutes les vérités célestes, il adoptera avec une avidité extrême

toutes les rêveries de la terre. Car, comme on l'a dit avec raison, à mesure que la foi sort du cœur la crédulité pénètre dans l'esprit. Et quelle crédulité souvent! Pour ne point sortir du sujet qui nous occupe, le siècle ne veut plus croire aux esprits célestes, mais il croit à tout ce qu'on lui dit des esprits inférieurs ; il ne veut pas voir des anges au ciel, sur le chemin qui y conduit, à la garde des âmes créées à l'image de Dieu, mais il en voit partout ailleurs, dans le pied des tables, sur le bord des chapeaux, partout vous dis-je. O inconséquence de la raison! ou plutôt ô doigt de la justice divine! je te reconnais là encore. C'est toujours ta même manière d'agir : punir notre superbe par une humiliation profonde. L'homme s'est dit : « Je ne veux reconnaître ni le Seigneur ni les anges ses ministres. » Et le Seigneur répond immédiatement : « Puisque tu ne veux t'abaisser raisonnablement devant les puissances d'en haut, fais-le honteusement devant celles d'en bas, si ce n'est même devant l'imposture. »

Notre siècle est trop grand pour croire aux anges! Mais je remarque que ce sont précisément les esprits les plus élevés qui adoptent cette croyance avec le plus d'empressement : tant il est vrai qu'il y a comme une fraternelle sympathie entre le génie et l'ange.

Nous avons cité Platon, cette grande lumière qui a brillé d'un si vif éclat au milieu des ténèbres du paganisme. Parmi les Chrétiens, nous n'avons que l'embarras du choix. Nous nous arrêtons pourtant au passage suivant de Bossuet, non-seulement à cause de l'autorité propre de celui à qui nous le devons, mais aussi parce qu'il renferme les citations les plus respectables.

« On les voit, » dit-il en parlant des anges, « aller sans cesse du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment, puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus (*Apoc.* VII, 3), puisqu'ils attèrent le dragon qui voulait engloutir l'Eglise (*Apoc.* XII, 7), puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, les parfums, qui sont les prières des saints (*Apoc.* VIII, 3.) Tout cela n'est autre chose que l'exécution de ce qui est dit que *les anges sont esprits administrateurs envoyés pour le ministère de notre salut.* (*Hebr.* I, 14.) Tous les anciens ont cru, dès les premiers siècles, que les anges s'entremettaient dans toutes les actions de l'Eglise (TERT. lib. V, 6) : ils ont reconnu un ange qui présidait au baptême, un ange qui intervenait dans l'oblation et la portait sur l'autel sublime, qui est Jésus-Christ, un ange qu'on appelait l'ange de l'oraison (ID., *De Orat.*, c. 12), qui présentait à Dieu les vœux des fidèles ; et tout cela est fondé principalement sur le chapitre VIII de l'*Apocalypse*, où l'on verra clairement la nécessité de reconnaître ce ministère angélique.

« Les anciens étaient si touchés de ce ministère des anges, qu'Origène, rangé avec raison par les ministres au nombre des théologiens les plus sublimes (JUR., *Accompl. des proph.*, p. 333), invoque publiquement et directement l'ange du baptême, et lui recommande un vieillard qui allait devenir enfant de Jésus-Christ par ce sacrement (ORIG., hom. 1 *in Ezech.*) : témoignage de la doctrine du IIIe siècle, que les vaines critiques du ministre Daillé ne nous pourront jamais ravir.

« Il ne faut point hésiter à reconnaître saint Michel pour défenseur de l'Eglise, comme il l'était de l'ancien peuple, d'après le témoignage de saint Jean (*Apoc.* XII, 7), conforme à celui de Daniel. (X, 13, 21; XII, 1.) Les protestants, qui, par une grossière imagination, croient toujours ôter à Dieu tout ce qu'ils donnent à ses saints et à ses anges dans l'accomplissement de ses ouvrages, veulent que saint Michel soit dans l'*Apocalypse* Jésus-Christ lui-même le prince des anges, et apparemment dans Daniel le Verbe conçu éternellement dans le sein de Dieu. (DU MOUL., *Accord des proph.*, sur le ch. XII, 7.) Mais ne prendront-ils jamais le droit esprit de l'Ecriture? Ne voient-ils pas que Daniel nous parle du prince des Grecs, du prince des Perses, c'est-à-dire, sans difficulté, des anges qui président par l'ordre de Dieu à ces nations; et que saint Michel est appelé dans le même sens le prince de la synagogue, ou, comme l'archange Gabriel l'applique à Daniel, *Michel votre prince?* et ailleurs plus expressément : *Michel, un grand prince, qui est établi pour les enfants de votre peuple?* Et que nous dit saint Gabriel de ce grand prince? *Michel*, dit-il, *un des premiers princes.* (*Dan.* X, 21 ; XII, 1.) Est-ce le Verbe de Dieu, égal à son Père, le créateur de tous les anges, et le souverain de tous ces princes, qui est seulement un des premiers d'entre eux? Est-ce là un caractère digne du Fils de Dieu? Que si le Michel de Daniel n'est qu'un ange, celui de saint Jean, qui visiblement est le même que celui dont Daniel a parlé, ne peut pas être autre chose. Si le dragon et ses anges combattent contre l'Eglise, il n'y a point à s'étonner que saint Michel et ses anges la défendent. (*Apoc.* XII, 7.) Si le dragon prévoit l'avenir et redouble ses efforts contre l'Eglise, lorsqu'il voit *qu'il lui reste peu de temps* pour la combattre *là* même (*Ibid.*, 12), pourquoi les saints anges ne seraient-ils pas éclairés d'une lumière divine pour prévoir les tentations qui seraient préparées aux saints et les prévenir par leurs secours?

« Quand je vois dans les prophètes, dans l'*Apocalypse* et dans l'Evangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs (*Dan.* X, 13, 20, 21; XII, 1), l'ange des petits enfants, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent (*Matth.* XVII, 10), l'ange des eaux, l'ange du feu (*Apoc.* XIV, 18; XVI, 5), et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières (*Hebr.* VIII, 3.), je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges; je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider; car toute

erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse. Mais à Dieu ne plaise que je voie rien dans toutes ces expressions des Ecritures qui blesse la médiation de Jésus-Christ, que tous les esprits célestes reconnaissent comme leur Seigneur, ou qui tienne des erreurs païennes, puisqu'il y a une différence infinie entre reconnaître, comme les païens, un Dieu dont l'action ne puisse s'étendre à tout, ou qui ait besoin d'être soulagé par des subalternes, à la manière des rois de la terre, dont la puissance est bornée, et un Dieu qui, faisant tout et pouvant tout, honore ses créatures, en les associant quand il lui plaît, et à la manière qu'il lui plaît, à son action!»

Ces belles idées sur la nature angélique sont bien naturelles, me direz-vous, de la part d'un évêque, et surtout d'un évêque comme Bossuet. Aimez-vous mieux que je vous cite des laïques? Je vous ai dit un mot déjà de l'illustre de Maistre. Tout le monde sait comment Châteaubriand parle, dans son *Génie du christianisme*, de l'ange des douleurs, de l'ange de la mort, de l'ange des consolations. Qui ne connaît la belle méditation de Lamartine sur l'*Ange*. En voici le début :

Dieu se lève; et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien: cet ange protecteur,
Et invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, le conduit à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains :
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhova lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie,
Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui, pendant sa vie, à ses destins préside :
Sur les marches du trône, ou de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'esprit, épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage et tremble encor
Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accents de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle.
S'apprête à recueillir la parole éternelle,
. . . . . .

Il est vrai que depuis cet écrivain a bien changé de ton, sans y avoir gagné, ni nous non plus. Que dis-je! mais ceux qui ont encore beaucoup plus que lui abandonné la foi de leurs pères, quand l'occasion s'en présente, lorsqu'il s'agit, par exemple, de peindre un enfant s'unissant à Dieu, un instant, par la prière, ou se réunissant à lui, pour toujours, par la mort, ne se plaisent-ils pas à prendre, dans le nom et la nature de l'ange, les termes de comparaison dont ils ont besoin pour exprimer leurs idées? Jeux de l'imagination que tout cela! me direz-vous. C'est possible, jusqu'à un certain point. Et pourtant je suis convaincu que cela vient aussi de ce qu'il y a au fond des âmes des racines de foi qui ne se dessèchent jamais complétement et qui reparaissent de temps en temps. En tout cas, je ne saurais croire que ces esprits distingués voulussent se servir de contes de fées, comme vous dites, pour donner cours à leur joie ou charmer leur douleur.

Parlez-en aux enfants, tout au plus; avez-vous dit.

C'est heureux que vous nous en donniez la permission! Nous en userons, je vous l'assure; non pas avec restriction, comme vous avez l'air de le désirer, mais largement, pleinement, selon le vœu de l'Eglise et la pratique de toutes les mères sincèrement chrétiennes.

Oui, nous parlerons, et nous parlerons même souvent de l'ange aux enfants, et nous ferons mieux que de leur en parler, nous le leur ferons aimer, vénérer et prier, parce que nous ne voyons, dans la religion, aucune idée qui aille mieux à leur faible intelligence. La mère pieuse qui veut élever son fils chrétiennement lui parle de Dieu dès le commencement. Avant même qu'il sache parler distinctement, elle lui fait bégayer ce nom sacré que tous doivent invoquer, parce qu'il est pour tous une source de lumière, de consolation et de force. Mais, si l'enfant est incapable de le prononcer distinctement, à plus forte raison de le comprendre. Il importe cependant de le lui faire répéter et invoquer; parce que, d'une part, c'est pour Dieu une louange à laquelle il est loin d'être insensible : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (*Psal.* VIII, 3), lisons-nous dans la sainte Ecriture; et parce que, d'une autre part, c'est pour l'enfant la plus précieuse semence, déposée dans son âme, qui pourra produire un jour tous les fruits de vertu. Or, le moyen d'arriver à ce développement, c'est de passer par des idées intermédiaires, au nombre desquelles se trouvent celles qui tiennent à la nature de l'ange. Entendez-vous la mère expliquant tout cela à son fils : « L'ange, mon cher enfant, c'est le frère de ton âme, mais son frère du ciel. Comme il n'appartient point à la terre, il n'a ni les imperfections ni les taches de ceux qui l'habitent. Si Dieu l'envoie vers toi, c'est pour écouter tes prières, et les porter au pied de son trône, c'est pour te tendre la main, comme à un frère faible et malheureux, et t'emmener avec lui dans le sein de ce bon père. Ecoute-le, mon enfant; suis-le, et tu partageras un jour son bonheur. » Dire que l'enfant comprend bien tout cela, ce serait exagérer; mais il en saisit du moins quelque chose. Ces idées de pureté, de douceur et d'obéissance, qui sont comme le fond de la nature angélique, pénètrent dans son âme, s'y développent et l'élèvent, de plus en plus, chaque jour, à la connaissance et à l'imitation de celui qui est l'assemblage de toutes les perfections.

Oui, nous parlerons, et nous parlerons même souvent de l'ange aux enfants; et nous ferons mieux que de leur en parler, nous le leur ferons aimer, vénérer et prier, parce que c'est par leur entremise qu'ils reçoivent, en partie, la grâce si précieuse du Seigneur. L'homme n'est rien de lui-même. Au premier âge surtout, il n'est qu'ignorance et faiblesse. Comment donc, au milieu des ténèbres épaisses qui l'environnent de toutes parts, sans aucune force en lui-même, pourra-t-il éviter les piéges qui lui sont tendus, surmonter les difficultés qui se rencontrent, suivre la voie escarpée qui conduit au ciel? Avec l'assistance céleste. Mais comment cette assistance lui est-elle donnée? Je vous l'ai dit déjà, par l'entremise de l'ange. Ce qui a été prédit de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, est vrai, jusqu'à un certain point, de tout homme qui est aussi le fils de Dieu, sinon par nature, du moins par adoption, à savoir que le Seigneur a ordonné à ses anges de le garder dans toutes ses voies, et de le porter même dans leurs mains, de peur qu'il ne heurte le pied contre quelque pierre. *Quoniam angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te: ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* (*Psal.* XC, 11, 12.) De là cette conservation si souvent extraordinaire et en quelque sorte miraculeuse de l'enfant, qu'on ne sait comment expliquer. « Mon fils aurait dû se tuer, » s'écrie la mère, en pressant son fils contre son cœur, après une chute grave, et pourtant il ne s'est fait aucun mal. C'est comme un miracle. Oui, et savez-vous bien qui l'a fait, ce miracle? ce sont les anges, qui, au moment où il allait périr, l'ont pris dans leurs bras, suivant l'ordre de Dieu: pour le remettre sain et sauf dans les vôtres: *In manibus portabunt te.* Ah! du moins apprenez-lui à s'y réfugier de lui-même actuellement, ne fût-ce que par reconnaissance, afin qu'ils le remettent également sain et sauf, plus tard, ce qui est beaucoup plus important, entre les bras de Dieu, qui le leur a confié dès le commencement. Vous connaissez-le touchant épisode du fils de Tobie, qui va, sous la conduite d'un ange, qu'il ne reconnaît que plus tard, à la recherche du trésor en possession duquel son père désire le voir entrer. C'est là l'image de la vie, cette voie inconnue que chacun de nous doit suivre cependant pour entrer en possession du trésor dont Dieu, notre père, nous a promis la jouissance: *Neque viam, per quam pergatur illuc, aliquando cognovi.* (*Tob.* V, 2.) Voulons-nous réussir, malgré notre ignorance et notre faiblesse? Voulons-nous échapper à tous les dangers du voyage, et spécialement à ce monstre, sorti de l'abîme, qui menace de nous engloutir? Voulons-nous goûter nous-mêmes et faire goûter aux autres les joies pures que Dieu a placées, de distance en distance, le long de la route que nous avons à parcourir, pour nous en faire supporter avec plus de résignation et de courage toutes les peines? Suivons docilement l'ange que Dieu nous a donné, pour nous conduire. Il nous défendra alors même que nous ne l'apercevrons pas, et il nous ramènera heureusement à la maison paternelle. *Me duxit et reduxit sanum.* (*Tob.* XII, 3.)

Oui, nous parlerons, et nous parlerons même souvent de l'ange aux enfants; et nous ferons mieux que de leur en parler, nous le leur ferons aimer, vénérer et prier, parce que rien ne nous semble plus propre à les éloigner du mal et à les porter au bien. Mettez l'homme sous les yeux de quelqu'un qui puisse également se faire craindre et aimer, agir sur lui par l'attrait des récompenses ou le frein des châtiments, il ne se conduira presque jamais mal, et il s'efforcera, de plus, d'accomplir tout ce qui lui sera commandé, quelque difficulté qu'il y trouve. De là les grandes choses qui se font dans une armée. Il n'y a guère d'héroïsme complétement secret. S'il restait ainsi, c'est qu'il aurait été trompé dans son attente. Or, si cela est vrai de tout homme, à plus forte raison de l'enfant, que son état de faiblesse met davantage sous la dépendance de ceux qui l'accompagnent et le guident. Qu'il soit toujours sous les yeux d'une mère en qui il trouve, je suppose, le modèle de toutes les vertus, et pour qui il soit rempli d'une vénération profonde, vous verrez aussi en lui, je n'en doute point, un prodige de vertu. Malheureusement, ceux qui sont chargés de le conduire n'ont pas toujours cette perfection, et il ne peut d'ailleurs rester toujours sous leurs yeux. Qui ne voit dès lors combien il importe à la régularité de sa conduite, de rester profondément convaincu, comme la religion ne cesse de le lui rappeler, qu'il y a un ange à ses côtés, que cet ange voit tout, même ses pensées les plus secrètes, qu'il approuve le bien, l'encourage, aide à le faire, et le présente à Dieu pour obtenir ses récompenses; qu'il déteste le mal, au contraire, l'éloigne autant que possible, et est obligé, quand il n'a pu l'empêcher, de le présenter également à Dieu, pour recevoir ses châtiments. Vous me direz peut-être que l'œil de Dieu doit déjà détourner du mal et porter au bien. Sans doute, mais cela n'empêche pas la présence de l'ange d'avoir aussi son utilité; et je ne sais même si cette présence ne fera pas sur l'enfant plus d'impression que le regard même de Dieu. Je l'ai dit plus haut, l'idée de la Divinité est inaccessible à la faible intelligence de l'enfant. Par cela même qu'il ne voit pas Dieu, si je puis m'exprimer de la sorte, il s'imagine n'en pas être vu. Quant à l'ange, je l'ai dit aussi, c'est un frère du ciel, il le croit plus présent, plus attentif à ses actions, plus occupé de tout ce qui l'intéresse. Je lisais, il y a quelque temps, un court dialogue qui, malgré sa brièveté, n'en a pas fait moins d'impression sur moi. Une mère, pour éprouver sa fille, encore enfant, l'engageait à aller au spectacle, en lui promettant une belle toilette, à laquelle un jeune cœur ne saurait guère rester indifférent. « Eh bien! » disait la mère, « voudras-tu y aller? — Non,

répondait la fille. — Et la toilette? — Je m'en passerai. — Mais pourquoi donc ne veux-tu pas faire comme tant d'autres? — Ah! reprit la fille, avec une ingénuité charmante, c'est que je contristerais mon bon ange. » Philosophe! ta morale est pompeuse, peut-être; mais, je t'en prie, dis-moi donc ce que tu mettrais à la place du bon ange, pour moraliser le cœur de l'enfant.

Quant aux grandes personnes, avez-vous dit encore, ne leur en parlez pas, de grâce; car vous les feriez sourire de pitié.

Il y a bien de quoi! Faire sourire de pitié? une vérité qui se trouve consignée presque à toutes les pages de la Bible, de ce livre le plus répandu, le plus respecté, sans comparaison, de tous les livres; de ce livre qui est encore l'objet d'une vénération profonde pour les incrédules! une vérité rappelée plusieurs fois par Jésus-Christ lui-même en termes excessivement touchants! Faire sourire de pitié? une vérité qui a été reconnue en tout temps et en tout lieu, dans les temps modernes encore plus communément que dans les temps anciens; en Europe, en France principalement, ce noble pays de la civilisation et des lumières, encore plus que partout ailleurs! une vérité qui a été proclamée hautement par les poëtes, les orateurs, les philosophes les plus célèbres qui aient jamais paru sur la terre! Faire sourire de pitié? Mais qui êtes-vous donc pour parler de la sorte? Avez-vous plus d'imagination que Lamartine, plus de philosophie que de Maistre, plus de génie que Bossuet?...

N'en parlez pas, de grâce, aux grandes personnes, dites-vous! Que vous êtes simple! Quelles sont donc ces grandes personnes à vos yeux? A quelle mesure reconnaissez-vous leur grandeur? A leur taille? Le corps n'est rien quand il s'agit d'intelligence. A leur âge? L'âge n'y fait rien non plus, cela est évident. A leur génie? Mais d'abord le génie est une chose bien rare; et puis, qu'est-ce que le génie devant Dieu, auprès de Dieu?

> Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble,
> Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
> Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
> Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Fussions-nous d'ailleurs quelque chose à ses yeux, nous distinguât-il des autres pour une raison quelconque, qui ne voit que plus nous nous rapprochons de lui, et plus nous avons besoin d'un introducteur pour paraître avec quelque confiance en sa divine présence? L'homme donc est toujours enfant aux yeux de Dieu, et même un peu aux yeux de ses semblables. Au commencement de sa carrière, c'est un petit enfant; au milieu de sa carrière, c'est un grand enfant; et, à la fin de sa carrière, c'est un vieil *enfant*. Un vieil enfant! direz-vous. Il y a contradiction dans les termes! Mais non: enfant veut dire *qui ne parle pas*. C'est la signification propre du mot. Or, l'homme sait-il jamais parler? Il dit des mots; mais des vérités, et surtout des vérités religieuses? jamais, de lui-même du moins. Au commencement, c'est l'infirmité du jeune âge qui l'en empêche; au milieu de la vie, ce sont les passions; à la fin, c'est l'infirmité de la vieillesse. Donc, avons-nous dit avec raison, l'homme est toujours enfant, et a besoin, par cela même, d'après votre propre aveu, de l'assistance des anges.

Mais, en supposant que l'homme sortît réellement de l'état d'ignorance et d'infirmité dans lequel il nous apparaît toujours, aurait-il moins besoin, pour cela, de l'assistance des anges? Nous ne le pensons pas. Pourquoi, en effet, cette assistance? C'est, avons-nous dit, pour l'éclairer, lui communiquer la grâce céleste, centupler ses forces, et, j'ajouterai ici, lui procurer les consolations dont il a besoin au milieu de toutes les souffrances de la terre. Or, qui ne comprend qu'il n'y a point d'âge où l'homme n'ait également besoin de ces différents secours? — Devenu grand, dites-vous, l'homme est plus éclairé qu'étant enfant. — C'est possible; mais il a beaucoup plus besoin de lumière, parce qu'il a beaucoup plus de choses à connaître et à faire connaître aux autres. — Devenu grand, l'homme doit recevoir plus de grâces de la part de Dieu. — Oui; mais ce même Dieu lui commande aussi des choses plus importantes et plus difficiles. — Devenu grand, l'homme a beaucoup plus de force en lui-même. — Oui; mais il a un fardeau beaucoup plus lourd à porter. — Devenu grand, l'homme trouve en sa propre raison de grandes consolations. — Oui; mais il a aussi des chagrins cuisants, des peines profondes, dont l'enfant ne saurait se faire une idée. L'homme a donc également besoin, à tout âge, de l'assistance céleste, ou, ce qui est la même chose, de l'assistance des saints anges. De là ces beaux vers que nous avons cités plus haut:

> Tout mortel a le sien, cet ange protecteur,
> Cet invisible ami veille autour de son cœur,
> L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
> Le reçoit au berceau, le conduit à la tombe.

Entendez-vous bien, *à la tombe!* Et pourquoi donc le quitterait-il auparavant? N'est-ce pas à ce moment surtout que l'homme a besoin de consolation et de force?

Il est parmi les hommes une classe qui a particulièrement besoin de consolation, c'est la classe indigente et souffrante, c'est le pauvre peuple condamné à manger son pain à la sueur de son front, soit qu'il ait la peine de le gagner par un rude labeur, ou la peine plus grande encore de l'aller mendier. Ah! gardez-vous bien de lui ôter la foi en son ange gardien. Ne voyez-vous pas qu'il est presque toujours seul sur la terre, presque partout délaissé, par ceux mêmes qui sont aussi malheureux que lui, et qui aimeront mieux aller s'asseoir à la porte du riche que d'entrer dans sa cabane? Vous, peut-être, vous avez vos amis de la terre, vivants ou morts, avec lesquels vous échangez vos pensées. Ces amis-là ne vous dispensent point sans doute d'en avoir dans le ciel, et pourtant ils font nombre. Quant au malheureux,

je viens de vous le dire, il est presque toujours seul, presque partout abandonné à sa faiblesse et à ses misères. Laissez-lui donc du moins ces invisibles amis du ciel que Dieu lui-même a placés auprès de lui pour le conduire, le fortifier, le défendre, éloigner de lui ou diminuer du moins le danger, essuyer ses larmes, et l'introduire enfin, s'il les suit, au séjour des éternelles consolations, où il n'aura plus besoin de l'assistance de ces esprits créés et finis, puisqu'il sera alors, comme eux, en possession de l'esprit infini, créateur, conservateur, rémunérateur de tous les êtres, et principalement de ceux qui auront souffert, en son nom, avec résignation et courage.

ANGELUS.

Objections.— Convenez que c'est bien un peu enfant de sonner trois petits coups, trois fois de suite, et, après, à grande volée, comme on dit communément. — Vous dites que c'est le signal de la prière; mais faut-il prier si souvent? — Tout cela est bon pour le peuple.

—

Réponse. — Tout le monde sait qu'il est d'usage, dans tous les pays catholiques, mais particulièrement en France, de sonner trois fois par jour : le matin, à midi et au soir, pour inviter les fidèles à réciter la prière communément appelée *Angelus*, parce qu'elle commence ainsi. Cette prière est composée de trois versets tirés des saintes Ecritures, et relatifs au mystère de l'Incarnation, chacun desquels est suivi d'un *Ave Maria;* après quoi vient une oraison, pour demander au Seigneur l'effusion de ses grâces et le salut éternel par les mérites de Jésus-Christ. De là le mode de sonnerie contre lequel vous vous élevez bien injustement.

Convenez, dites-vous, que c'est un peu enfant de sonner trois petits coups, trois fois de suite, et, après, à grande volée, comme on dit communément.

Mais, non, je ne conviens point de cela du tout : je trouve, au contraire, que c'est quelque chose de sérieux, et même de très-sérieux. C'est le signal de la pensée. Or, qu'y a-t-il de plus sérieux que la pensée qui nous détache de tous les objets matériels pour nous mettre en rapport avec les esprits. C'est le signal de la prière. Or, qu'y a-t-il, que peut-il y avoir de plus sérieux que la prière qui nous élève au-dessus de toutes les créatures pour nous mettre en rapport avec le Créateur. Que dis-je? mais c'est plus que le signal de la pensée, plus que le signal de la prière; c'est un recueil de pensées, c'est une prière véritable. Ne le comprenez-vous pas? La cloche est la voix de l'église. Chaque sonnerie est un langage, et a, pour ceux qui l'entendent, sa signification propre. C'est donc l'*Angelus* qui sonne en ce moment, je suppose. Ces trois coups lents, répétés à trois fois différentes, c'est la récitation grave des trois versets exprimant le mystère si profond de l'Incarnation, suivis chacun d'un *Ave Maria.* Cette méditation, cette prière achevée, la cloche s'ébranle, elle s'anime en quelque sorte, et monte à grande volée, comme on dit en effet, jusqu'au ciel, pour en faire descendre les grâces du Seigneur, qu'elle est allée demander, pour tous les fidèles, au nom et par les mérites du Rédempteur.

Je vous le demande actuellement, cela vous paraît-il un peu enfant? Si vous en jugez ainsi, c'est que vous vous arrêtez à la surface des choses sans pénétrer à l'intérieur. Mais ne voyez-vous pas qu'il en serait de même de tout signe dont vous ne chercheriez pas à pénétrer la signification. Qu'est-ce que le signe de la croix, sans les mystères qu'il nous rappelle? N'y a-t-il pas là aussi quelque chose d'un peu enfant, pour me servir de votre expression? Qu'est-ce qu'un geste, sans la pensée qui s'y trouve attachée naturellement ou par convention? Mettez un sauvage en face de Bossuet, prononçant l'oraison funèbre de Condé, ou bien en face de Cicéron, prononçant sa *Harangue contre Catilina*, ou bien encore en face de Démosthène, prononçant son *Discours pour la Couronne;* il rira aux éclats, ou sera tenté de le faire du moins, sans se douter, en aucune manière, que ce sont là de véritables chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mettez-le seulement en face d'un télégraphe aérien; et, quand il verra ces longs bras s'étendre, s'élever, former les figures les plus bizarres, il rira encore aux éclats, sans pouvoir s'imaginer qu'il a sous les yeux l'une des inventions les plus ingénieuses de l'intelligence humaine. Je le répète donc, indépendamment de sa signification, tout signe n'est rien. C'est même souvent quelque chose de puéril et de ridicule. Voilà pourquoi l'*Angelus* vous a paru ainsi, ne considérant pas les pensées qui s'y trouvent attachées. Avec ces pensées, c'est toute autre chose, comme je viens de vous le montrer.

Vous allez me demander peut-être pourquoi précisément ces trois coups répétés à trois fois différentes.

Je pourrais vous répondre simplement que je n'en sais rien, sans que vous eussiez à en tirer aucune conséquence défavorable au sujet que je traite. C'est un signal donné par l'Eglise à ses enfants, vous ai-je dit tout à l'heure, c'est le signal de la pensée et de la prière. Le signal est-il suffisamment compris? — Oui. — Eh bien! n'en demandez pas davantage. Il faut bien s'arrêter à un nombre quelconque. Si on donnait deux ou quatre coups à deux ou quatre fois différentes, vous demanderiez peut-être pourquoi pas trois. On sonne trois coups précisément, et à trois fois différentes, et vous demandez pourquoi ce nombre. Je vous le répète, je pourrais vous répondre que je n'en sais rien, sans que vous eussiez à en tirer aucune

conséquence défavorable au sujet qui nous occupe. Mais non, je puis parfaitement vous satisfaire ici. Ne savez-vous pas que le nombre trois est un nombre sacré, et j'ajouterai même un nombre chrétien? C'est le nombre qui plaît à la Divinité et qui doit plaire aussi aux hommes, puisqu'il rappelle l'auguste mystère de la sainte Trinité, fondement de tous les autres mystères. Quoi! vous vous étonnez de voir ce nombre dans les cérémonies religieuses. Mais ne savez-vous pas qu'il se retrouve dans toutes les parties de la nature où le Créateur semble avoir voulu ainsi graver son nom? Ne savez-vous pas qu'il joue un rôle dans les occupations les plus graves comme les plus frivoles de l'humanité? « Soldats, » dit le général à son armée, « au troisième coup, vous monterez à l'assaut.— Amis, » dit l'enfant à ceux de son âge, « quand j'aurai frappé trois coups, vous vous élancerez vers le but. » Et vous êtes surpris que la religion nous dise : « Enfants, le matin, à midi et au soir, quand vous entendrez ma cloche sonner trois coups, que votre âme s'élève au-dessus de la terre et aille se jeter, un instant, dans le sein de la Vierge, votre Mère céleste, et dans celui de votre Créateur lui-même. » Ah! je le répète, c'est ne rien entendre ni à la religion ni à la nature.

Vous dites que c'est le signal de la prière, ajoutez-vous; mais faut-il prier si souvent?

Oui, je vous l'ai dit, c'est le signal du recueillement, de la pensée et de la méditation, c'est le signal de la prière; c'est plus que cela, ai-je dit encore, c'est une méditation, une prière véritable; c'est un symbole, le symbole chrétien, puisque le mystère de la sainte Trinité, celui de l'Incarnation et même celui de la Rédemption, se trouvent là expressément rappelés.

Je vous entends me répéter : Faut-il donc méditer et prier si souvent?

Pourquoi non? et même pourquoi ne le ferions-nous pas plus souvent encore? Ce n'est point un ordre rigoureusement obligatoire que l'Eglise, votre mère, vous impose alors; c'est un conseil, c'est une invitation amicale et maternelle qu'elle vous adresse; mais, quand bien même ce serait un précepte formel, devriez-vous le trouver étonnant? Prier, c'est exprimer sa reconnaissance, et chacun sait que la reconnaissance doit toujours accompagner le bienfait. Or, le bienfait, de la part de Dieu, est de tous les instants. Nous devons donc penser à lui aussi et le prier à chaque instant. Prier, c'est solliciter celui dont nous avons besoin; or, nous avons besoin de Dieu à chaque instant. Nous devons donc le prier aussi à chaque instant. Prier, enfin, c'est s'unir à Dieu pour puiser au cœur de ce bon Père, au sein de l'Être infini, les consolations, les lumières, la force, la vie même, tous ces biens qui sont en nous et que nous ne possédons, en quelque sorte, que d'emprunt. Or, cette union de l'âme à Dieu est toujours nécessaire pour trouver en lui les biens dont je viens de parler. Donc, aussi, nous devons prier à chaque instant. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui connaissait si bien la nature de Dieu et celle de l'homme, nous dit expressément qu'il faut toujours prier, et ne jamais cesser : *Oportet semper orare et non deficere.* (*Luc.* XVIII, 1.) Entendez-vous bien, toujours? Non pas formellement et positivement, cela est absolument impossible; mais implicitement et virtuellement, c'est-à-dire, en élevant de temps en temps son esprit et son cœur vers Dieu, laquelle élévation est censée persévérer toujours par l'intention que nous en avons eue, et n'a plus besoin que d'être renouvelée. C'est ainsi que le corps ne prend que de distance en distance la nourriture dont il a pourtant toujours besoin pour vivre. Ne donnez-vous pas à votre corps cette nourriture matérielle trois fois par jour environ? La prière est pour vous une nourriture spirituelle. Pourquoi donc trouvez-vous étonnant que l'Eglise vous invite à la donner aussi trois fois par jour à votre âme?

Vous allez me dire sans doute que vos occupations ne vous permettent ni de le faire, ni même d'en avoir la pensée.

Je ne puis répéter ici ce que je dis à l'article PRIÈRE; je me contenterai seulement d'ajouter quelques réflexions concernant plus particulièrement l'Angélus.

Vous dites que vos occupations ne vous permettent ni de faire cette prière, ni même d'en avoir la pensée. Eh bien! ne la faites pas. Je vous l'ai dit moi-même, ce n'est point une obligation que l'Eglise vous impose, c'est une invitation qu'elle vous adresse, que vous pouvez bien ne pas suivre vous-même, mais que vous ne devez point mépriser, et dont vous devez bien vous garder de détourner les autres.

Vos occupations ne vous permettent ni de la faire, ni même d'en avoir la pensée. Mais qui vous parle de laisser là vos occupations, de vous en déranger même un seul instant? Vous êtes à remuer la terre, je suppose. Tandis que votre corps, tout en sueur peut-être, se courbe péniblement vers la terre, pour en tirer l'aliment nécessaire à sa nourriture, pourquoi votre âme, affamée aussi d'un autre aliment, ne s'élèverait-elle pas vers Dieu, pour puiser au cœur de ce bon père le pain de la pensée et de l'amour, qu'il lui donnera en abondance, si elle a su s'en rendre digne? Ne voyez-vous pas que ce n'est point là une occupation nouvelle, une occupation gênante pour vos occupations corporelles, mais bien plutôt une consolation, un repos même, en quelque sorte, sans cesser pourtant de travailler. Car la pensée sainte, un pieux sentiment, la prière, en un mot, c'est un baume divin qui pénètre l'âme tout entière et se répand de là dans toutes les parties de notre corps. C'est ce que nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ par ces remarquables paroles que nous ne saurions trop nous rappeler : Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nouvelle vie : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*

(*Matth.* xi, 28.) Ne le comprenez-vous pas? Vous qui portez péniblement le poids du jour et de la chaleur, quand, au milieu de vos fatigues, vous apercevez subitement un père, une mère ou quelque autre être tendrement aimé, quand leur pensée seulement se présente à votre esprit et que vous venez à vous dire : « C'est pour eux que j'endure tout cela! » est-ce que vous n'avez pas tout oublié au même moment? est-ce que le courage et la force qui allaient vous abandonner ne reviennent pas aussitôt? Mais si la vue, la pensée seulement de créatures tendrement aimées suffit pour produire un tel changement, que sera-ce d'un regard tourné avec amour vers Dieu lui-même et vers sa sainte Mère? Ne dites donc point : « Mes travaux ne me permettent pas de faire la prière que l'Eglise réclame. » Non, cette excuse ne vaut rien, puisque ces travaux sont, au contraire, un nouveau motif de la faire.

Tout cela est bon pour le peuple, avez-vous observé.

Je viens de vous le dire moi-même, tout cela est bon, excellent pour le peuple. Ne voyez-vous pas, en effet, que cette prière, quelque courte qu'elle soit, est pour l'homme une source inépuisable de lumières, de consolation et de force? D'où il suit que le peuple, et surtout le peuple qui travaille et qui souffre, ne saurait la réciter avec trop de régularité et de ferveur. Quand, au milieu même du jour, c'est-à-dire au plus fort de ses travaux, il se relève un instant et se dit : « Quelle heure est-il? et dans combien reverrai-je les miens? — Bientôt l'éternité, répond la cloche qui vient à sonner, je suppose; et alors ce ne sera pas seulement ta famille de la terre, mais celle du ciel aussi que tu reverras et que tu posséderas pour toujours. » Comprenez-vous quel trait de lumière, quelle consolation et quelle force il y a là pour lui? Ah! je vous l'ai dit déjà, tout est oublié aussitôt, et il reprend sa tâche avec un courage infatigable. Et ce n'est pas seulement au milieu du jour que la cloche qui sonne l'Angelus est pour l'homme de travail et de peine lumière, consolation, et force, c'est aussi le matin et le soir. Le matin, c'est elle qui le réveille : « Au travail sans te plaindre, semble-t-elle dire alors, car c'est le Seigneur qui l'ordonne, au travail sans te plaindre, car tu vas souffrir à l'exemple de Jésus-Christ; au travail sans te plaindre, car le temps coule rapidement, et dans l'éternité, tu seras récompensé en raison même de ton travail. » Le soir, c'est elle également qui l'invite au repos : « Assez, assez, semble-t-elle lui dire alors, assez pour le corps. Reviens auprès des tiens, va goûter cet instant de repos que Dieu accorde ici-bas à ses enfants, en attendant le repos de l'éternité. Mais si tu veux que ce repos du corps soit en même temps profitable à ton âme, que nous ne devons jamais perdre de vue, endors-toi dans la pensée de Dieu et dans celle de Marie, sa Mère. » Ainsi, cela est évident, la cloche qui sonne l'Angélus est, pour le peuple qui travaille et qui souffre, une horloge véritable, mais une horloge sainte, qui règle son temps conformément à la volonté du Seigneur, et le rend profitable pour l'éternité. Vous avez donc eu raison de le dire, tout cela est bon et même excellent pour le peuple.

Mais pour les autres, vous demanderai-je à mon tour, mais pour vous-même qui parlez, n'est-ce pas bon et excellent également? Vous n'avez pas les mêmes peines que le peuple, peut-être, mais vous en avez d'autres, et sans doute de plus grandes, vous avez les peines de l'esprit et du cœur. Vous n'êtes point assujetti aux mêmes travaux que lui, mais à des travaux assurément plus difficiles. Relevez-vous donc aussi, un instant, à la voix de l'Eglise votre Mère, quand le double fardeau de ces travaux et de ces peines vous a courbé vers la terre, et apprenez d'elle le véritable chemin qui conduit au bonheur et à la gloire. Vous vous enorgueillissez peut-être de la pensée qui est en vous, de la parole humaine qui jette autour de vous un certain éclat. Sachez donc que, quand bien même nous posséderions en nous, comme Marie, le Verbe fait chair, nous devons nous humilier profondément, à son exemple, devant le Seigneur, et passer aussi, ne fût-ce qu'en désir, par le Calvaire et par la croix, pour arriver à la résurrection : *Per passionem ejus et crucem ad resurrectionem perducamur.* (*Fin de l'oraison à l'Angélus.*)

ANGLETERRE.

Objection. — En voilà un pays! riche, puissant, tolérant, libéral... Aussi n'est-il point catholique, mais protestant.

—

Réponse. — Il nous répugne, nous devons l'avouer, de venir ici contester la réputation beaucoup trop exagérée d'un peuple qui a donné l'hospitalité à nos pères, d'un peuple qui possède et a toujours possédé un grand nombre d'individus et même de familles irréprochables, d'un peuple qui a bien, sous certains rapports, les qualités que nous venons de rappeler. Nous voudrions pouvoir dire de lui ce que disait de Marlborough, l'un de ses rivaux, quand on lui demanda ce qu'il pensait de son amour de l'argent : « Il est si grand, » répondit-il, « que j'ai oublié ses défauts! » Mais, quand nous entendons vanter les qualités de ce peuple avare aussi et ambitieux, avec une incontestable exagération, quand surtout nous les entendons vanter au détriment de notre pays et de notre foi, notre indignation s'enflamme alors au double feu du patriotisme et de la foi, et nous brûlons de dire ce que nous en pensons, et ce que, selon nous, tous devraient en penser.

Voyons, vous-même, qui vantez si fort

les Anglais, voudriez-vous en être un? échangeriez-vous volontiers votre titre de Français pour celui-là, si rehaussé par vous?

Je vous entends me répondre aussitôt : « Pour ça, non! Car si l'Anglais est grand, le Français l'est bien davantage. Il est plus brave, plus généreux, plus loyal...»

Je pourrais m'en tenir là, et vous dire : Puisque vous louez le protestantisme d'avoir fait l'Anglais ce qu'il est, vous devez louer, à plus forte raison, le catholicisme d'avoir fait le Français ce qu'il est. Car vous ne devez point ignorer que ce sont les évêques, comme le remarque Gibbon, qui ont fait ce beau royaume de France, le plus beau de tous, a dit Grotius, après le royaume des cieux, comme les abeilles font leur ruche. Mais laissons de côté toute comparaison, et, considérant la chose en elle-même, voyons si le peuple anglais est réellement ce que vous avez dit, et si c'est au protestantisme qu'il faut l'attribuer.

C'est un peuple riche! avez-vous dit.

Nul ne s'avisera de vous le contester; il est riche, très-riche, il est énormément riche. La richesse n'est point une vertu, ni un bien en soi, mais c'est un moyen de pratiquer certaines vertus, de faire le bien, et, par conséquent, une chose utile. Or, à quoi devons-nous attribuer la richesse du peuple anglais? Au protestantisme? Non; et, d'ailleurs, il ne faudrait point l'en louer, puisque la religion véritable a pour but, au contraire, de détacher les cœurs des choses de la terre pour les élever au ciel. A quoi donc faut-il l'attribuer? A cet esprit mercantile qu'il porte partout, et partout au souverain degré. Ce peuple de marchands, comme l'appelait Napoléon Ier, vend tout, et tout avantageusement, jusqu'à ses Bibles. — Il en donne, me direz-vous. — Oui, mais, à l'heure même qu'il les donne, je ne sais trop s'il ne compte pas faire encore un bon marché, parce que c'est un acheminement à vendre leur cotonnades et autres articles non moins avantageux. Voyez ce qui se passe en Chine : Le Français y vient, une croix de bois à la main, et sans autre ambition que de communiquer à ce peuple infortuné, au détriment de sa propre fortune, de son bonheur, de sa santé, de sa vie, la foi qui régénère et fait vivre éternellement. L'Anglais, de son côté, y vient également, mais c'est avec de bons canons, et l'intention bien arrêtée de mitrailler ce pauvre peuple, s'il repousse son opium, qui dégrade, et ne tarde guère à donner la mort.

Il est puissant!

Sans doute, puisque l'argent donne la puissance. Avec de l'argent, il achète les vaisseaux qui établissent sa puissance sur mer; avec de l'argent, il achète des armées, qui font sa puissance sur terre; avec de l'argent, il achète des portions de royaume, et quelquefois des royaumes entiers. Voyez ce qui se passe dans les Indes, et même en Europe! Ce n'est donc point le protestantisme qui est la source de sa puissance, c'est l'argent. Si, un jour, l'ébranlement est donné aux colonnes d'or sur lesquelles elle est appuyée partout, on la verra chanceler, et s'écrouler peut-être aux applaudissements des autres peuples. Ne remarquez-vous pas déjà des signes d'affaiblissement dans cette puissance? (3) Son côté infirme, peu honorable, ne se montre-t-il pas de plus en plus, chaque jour? Représentez-vous ce grand duel de peuples qui vient d'avoir lieu, en Crimée. Dans ce camp formé pour attaquer les Russes derrière leur remparts, où est la vraie puissance? Le combat terminé, le Français relève l'ennemi à moitié tombé, et lui rendant sa forte épée, il lui serre loyalement la main. « Toutes les conditions ne sont pas bien remplies; » observent quelques témoins. — « Bagatelles que cela » répond le Français; et voilà le héros. Est-ce la même chose du côté de l'Anglais? Que de tracasseries, au contraire! Et même pendant la lutte, quelle différence encore! Vous savez ce qu'on a dit de ceux qui combattaient sous les étendards de l'Angleterre : « Ce sont des lions, s'est-on écrié, en les voyant à l'action, mais des lions conduits par des ânes! » Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette idée, tombée de haut, dit-on, et répétée par bien des bouches, malgré la forme un peu triviale de l'expression; mais ce que je sais, c'est que beaucoup de ces lions, si lions il y avait, étaient sortis de la pauvre et catholique Irlande, et que ces ânes, si ânes il y avait également, venaient tous ou presque tous de la riche et protestante Angleterre.

C'est un peuple tolérant!

Oui, en certains cas, mais dans d'autres, et surtout quand il agit sous la domination de ses idées religieuses, c'est un des plus intolérants, si ce n'est même le plus intolérant des peuples. Ecoutez ce qu'en disait tout récemment un écrivain anglais et protestant. Il démasque et flétrit cette fausse tolérance beaucoup plus énergiquement que ne pourrait le faire aucun écrivain français et catholique :

« Faut-il donc, » s'écrie-t-il, « que nous ne tenions aucun compte des citoyens qui forment à peu près le tiers de la population des Iles Britanniques, parce qu'ils ne pensent pas comme nous sur quelques points de théologie? Ou faut-il que nous allions encore plus loin, et que nous nous efforcions de les exterminer? Nos pères l'ont essayé et ils ont échoué. Depuis l'avénement de Guillaume et de Marie jusqu'au milieu du règne de Georges III, les lois les plus cruelles et les plus sanguinaires que les hommes ou les démons aient jamais conçues, furent appliquées aux Catholiques de ce royaume, et cela en violation du traité solennel conclu lors de la capitulation de Limerick en 1691, traité qui fut signé par le général anglais, et qui garantissait aux

(3) Ceci était écrit avant la vaste insurrection qui vient d'éclater dans les Indes, et dont il est impossible de prévoir en ce moment l'issue.

Catholiques leurs libertés religieuses. Moins de trois semaines après, le Parlement anglais déchira le traité et fit une loi qui excluait tous les Catholiques des Chambres des Lords et des Communes d'Irlande. En 1695, on leur enleva tout moyen de donner de l'éducation à leurs enfants, soit dans le pays, soit à l'étranger; on les dépouilla du privilége de veiller sur leurs propres enfants. Alors aussi, tous les Catholiques furent désarmés et tous les prêtres bannis. Le 4 mars 1704, la loi déclara que *tout enfant né de parents catholiques, qui embrasserait le protestantisme serait considéré comme l'héritier exclusif, de toutes les propriétés de la famille*, qui, dès ce moment, ne pouvaient plus être vendues ni grevées de dettes ou de legs. A la même époque, les parents papistes étaient passibles d'une amende de 500 livres sterling, s'ils étaient convaincus de s'être constitués les gardiens de leurs propres enfants. Si l'enfant, quelque jeune qu'il fût, se déclarait protestant, il devait être remis immédiatement entre les mains d'un membre protestant de sa famille. Aucune protestante ne pouvait se marier à un papiste, et un prêtre convaincu d'avoir fait un tel mariage devait *être pendu*. Aucun Catholique ne pouvait louer une terre pour un terme de plus de 31 ans, et si les profits de la location montaient au delà d'un certain taux déterminé par l'acte, la ferme appartenait au premier protestant qui avait découvert ce prétendu délit. Aucun catholique ne pouvait hériter par le droit de substitution; mais la propriété devait passer au plus proche parent protestant après lui, le Catholique ou papiste, selon l'expression de la loi, étant réputé mort. Par la 16e clause de cette loi, aucun papiste ne pouvait remplir aucune fonction civile ou militaire, ni fixer sa résidence à Limerick ou à Galway, si ce n'est à certaines conditions injurieuses, ni voter aux élections. En 1709, nouvelle loi qui, entre autres sévérités, veut qu'un Catholique, tenant une école, soit poursuivi comme un criminel, et qu'un prêtre papiste abjurant sa religion reçoive une pension annuelle de 50 livres sterling. La même loi promettait des récompenses aux délateurs du clergé papiste : pour la découverte d'un évêque, 50 livres; pour celle d'un catéchiste, 10 livres. »

L'écrivain protestant poursuit l'examen de la législature anglaise concernant les catholiques, sous les règnes de George I et de George II. Ce sommaire de lois plus que draconniennes, selon lui, et qui sont la honte de l'Angleterre, explique suffisamment les dispositions hostiles du peuple irlandais à l'égard de leurs oppresseurs.

« Il n'en faut point chercher la cause, dit-il, dans des suppositions humiliantes pour cette brave nation, mais dans la scandaleuse politique que nous avons tenue vis-à-vis d'elle... Après tout, si vous voulez connaître l'influence des idées religieuses que professe l'Irlande, lisez l'histoire et regardez autour de vous. Ces institutions anglo-saxonnes dont nous sommes si fiers, sont l'héritage qui nous a été transmis par le glorieux Alfred, un roi catholique, en communion avec le siége de Rome. Ce fut Etienne Langton, l'archevêque catholique de Cantorbéry, qui, à la tête des barons d'Angleterre, arracha la grande charte au mauvais vouloir de Jean. Ce fut à une époque de catholicisme que nos deux parlements furent ouverts par Simon de Montfort, et que furent garanties ces libertés détruites plus tard par de sauvages protestants, les Tudors, et par les faibles Stuarts. C'est à des catholiques encore que nous sommes redevables de ces gloires monumentales d'une piété perdue pour nous : les magnifiques cathédrales et les autres constructions religieuses de notre pays. (4) »

Ce que nous venons de dire montre ce qu'il faut penser non-seulement de la tolérance du peuple anglais, mais de son libéralisme.

Oui, il est fier de ses franchises, il les veut entières, mais pour lui, et uniquement pour lui. Oui, il veut la liberté, la licence même quelquefois, mais pour lui, et uniquement pour lui. Quand il la fait partager à d'autres en certaines choses, c'est parce que ceux-ci seront venus se jeter à ses pieds, qu'ils auront embrassé le sol britannique. C'est donc encore à cause de lui et pour lui, en l'honneur de ce Moi anglais, le plus orgueilleux, le plus ambitieux, le plus tyrannique peut-être qui ait été prononcé en aucune langue, depuis le Moi romain. Ce n'est donc point l'humanité, la foi religieuse qui le dirige alors, généralement parlant, du moins.

Vous me direz peut-être : Mais ne le voyez-vous pas compatir aux souffrances de tous les opprimés? Il les appelle à la liberté, il les aide même à briser leurs fers.

Oui, quand ces opprimés ne sont point sous sa domination, quand ils ne le servent point, quand ils doivent le servir, au contraire, en secouant leurs chaînes. Car, pour ses esclaves à lui, ah! il les entourera plutôt, si cela est nécessaire, de triples liens de fer qu'aucune force ne pourra rompre. Voyez cette pauvre Irlande dont nous parlions tout à l'heure; elle est là immobile à ses pieds, comme l'esclave aux pieds de son maître. En vain la famine, tous les fléaux les plus redoutables l'appelleront à l'indépendance. Elle se soulève, dans son épuisement, par un dernier effort. Le maître serre les liens, et l'esclave est obligé de retomber. Voyez ce qui s'est passé dans la Chine, et ce qui se passe journellement dans les Indes! Qu'est-ce que tout cela, je le demande, si ce n'est la plus insigne tyrannie, sous le voile imposteur du libéralisme?

Je me résume en quelques mots : Le peuple anglais n'est point ce que quelques-uns disent et pensent peut-être. Le bien qui est

(4) Le Hampsnsire indépendant.

en lui ne vient point du protestantisme. D'où il suit qu'on ne peut rien conclure, contre la religion catholique, de sa réputation trompeuse. Je ne sais même s'il ne nous est pas permis de tirer une conclusion opposée, je veux dire de nous glorifier, en un sens, de ce qu'il est protestant et non catholique. Oui, vous avez raison, ce peuple n'est pas catholique, mais protestant, car le catholicisme ne saurait produire tant d'orgueil, un si profond amour du lucre, cette ambition immense. Oui, vous avez mille fois raison, ce peuple n'est point catholique, mais protestant; car le catholique, c'est l'homme avec le développement de ses belles vertus, et l'Anglais, c'est l'homme avec le développement de ses plus grandes passions.

ANIMAUX.

Objection. — Vous dites que l'homme a la supériorité sur les animaux : est-ce bien vrai? — Les animaux ne valent-ils pas l'homme par la force, par l'intelligence et même par la vertu? — Que dis-je! mais l'homme s'abaisse souvent bien au-dessous des animaux, en sorte qu'il n'aurait point été trop modeste celui qui a dit qu'entre lui *et son chien* il n'y avait de différence que l'habit.

—

Réponse. — Ce que vous soutenez là n'est pas sérieux. Ecoutons cependant.

Vous dites que l'homme a la supériorité sur les animaux : est-ce bien vrai? demandez-vous.

Oui, c'est bien vrai que l'homme a, sous tous les rapports, une supériorité incontestable sur tous les animaux. Et ce n'est pas moi seulement qui le dis, mais tout ce qui conserve une ombre de raison est bien obligé de le reconnaître avec moi. Et vous-même, ne le reconnaissez-vous pas également? Dans un instant de boutade, ou par esprit de contrariété, vous soutiendrez peut-être le contraire; mais, au fond, vous êtes bien éloigné d'avoir cette idée dégradante, absurde, et vous seriez désolé que l'on vous prît au mot. Que diriez-vous, en effet, à celui qui vous donnerait le nom d'un de ces animaux au niveau desquels vous vous rabaissez, qui vous enverrait manger avec eux, vivre avec eux, qui vous accuserait d'avoir eu des rapports charnels avec quelques-uns d'entre eux? Ah! cette idée seule vous fait rougir de honte. Tant vous êtes profondément convaincu, alors même que vous la niez extérieurement, de l'infranchissable distance qui vous en sépare naturellement.

Dieu a dit à l'homme, dès le commencement : *Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.* (*Gen.* I, 28.) Il répète la même chose à Noé après le déluge : *Que tous les animaux vous craignent et vous redoutent.* « *Et terror vester, ac tremor sit super cuncta animalia terræ.* » (*Gen.* IX, 2.) Le Psalmiste bénit le Seigneur de cet empire qu'il a donné à l'homme sur tous les animaux : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* (*Psal.* VIII, 8.) Que dis-je! mais les philosophes eux-mêmes, ceux qui ont observé la nature avec un sens droit, sont les premiers à nous faire remarquer que cet ordre du Créateur s'exécute par toute la terre. En effet, le plus grand nombre des animaux est docile, s'accoutume aisément avec l'homme, semble souvent rechercher sa compagnie et implorer sa protection; les autres fuient devant lui, ils ne l'attaquent point, à moins que des besoins extrêmes ne les jettent, pour ainsi dire, hors de leur naturel. L'éléphant, tout monstrueux qu'il est, se laisse conduire par un enfant; le lion s'éloigne de tous les lieux habités par les hommes, et l'immense baleine, au milieu de son élément, tremble et fuit devant le petit canot d'un Lapon. (*Etudes de la nature.*)

Ne demandez donc point s'il est vrai que l'homme ait la supériorité sur les animaux. Cette question ne saurait être embarrassante : la raison, le sens commun, nos contradicteurs eux-mêmes, tout la résout et est bien obligé de la résoudre dans le même sens que la religion.

Les animaux ne valent-ils pas l'homme, demandez-vous encore, par la force, par la raison et même par la vertu?

Je vous l'ai dit déjà, l'homme a, sous tous les rapports, une supériorité incontestable sur tous les animaux. Parmi ceux-ci sans doute quelques-uns le valent bien, le dominent même par une force brute, toute matérielle, en quelque sorte. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Le rocher qui tombe sur lui et l'écrase, le domine bien davantage encore sous ce rapport. Quant à la force intelligente, si je puis m'exprimer ainsi, celle qui finit toujours par prévaloir, la seule qui mérite ce nom, puisque l'autre n'est que de la pesanteur, l'homme la possède incontestablement sur tous les animaux, puisque partout où il s'établit les autres sont obligés de fuir ou de se soumettre. Quelques-uns nous demandent si le requin n'engloutit pas le matelot qui tremble à sa vue, et si le crocodile ne dévore pas l'Egyptien. Sans doute, pouvons-nous répondre ici avec saint Augustin, à qui les Manichéens faisaient la même observation, sans doute, mais c'est là une exception qui ne tarde point à disparaître devant la règle générale. Cela prouve bien que le roi de la nature trouve quelquefois des rebelles parmi ses sujets; mais il n'en résulte pas que sa domination soit chimérique. Pour un matelot englouti par un requin, il y a mille requins harponnés par les hommes; pour un Egyptien dévoré par les crocodiles, il y a mille crocodiles éventrés par les Egyptiens. L'empire de l'homme sur les animaux n'est point illimité ni affranchi des règles de la prudence; lorsque les forces lui manquent, j'entends les forces brutes et purement matérielles, comme j'ai

déjà dit, l'industrie y supplée et le rend enfin le maître.

Mais si l'homme domine déjà les animaux par la force, il le domine bien davantage encore par l'intelligence.

« Observez les animaux, » dit l'abbé de Frayssinous, dans sa conférence *sur la spiritualité de l'âme*, « vous verrez qu'ils marchent toujours dans la même route, que leurs actions sont constamment, universellement les mêmes. Incapables de combinaisons nouvelles, ils n'inventent rien, ne perfectionnent rien; les enfants ne sont pas plus instruits que leurs pères, ils savent même sans avoir appris. Quel animal a découvert une nouvelle manière de se défendre, de se garantir des piéges de l'homme, de bâtir sa demeure, de vivre en société? L'hirondelle du Mogol maçonne son nid de la même manière que celle d'Europe; au delà de la Vistule, comme au delà de l'Ebre, l'abeille construit ses alvéoles avec la plus ressemblante régularité; le castor n'est ni plus ni moins habile qu'il l'était il y a deux mille ans. Cette rigide, cette insurmontable uniformité semble supposer que les animaux sont plutôt mus par une force dont ils n'ont pas la direction que par une raison qui médite, combine et se détermine avec choix. Surtout, qui osera dire que l'animal peut s'élever jusqu'à l'auteur de son être, qu'il en admire les perfections divines dans la beauté de cet univers; qu'il connaît l'ordre, la vertu; qu'il suit des lois par conscience, et rend au Créateur des hommages volontaires? Quant à l'homme, voyez quelle admirable variété dans ses ouvrages; comme il fait sans cesse des découvertes nouvelles; comme, avec ses arts et ses sciences, il maîtrise la matière, et change la face de la terre; comme sa raison se promène dans tous les ouvrages du Créateur, pour y admirer la suprême sagesse, tantôt éclatante, tantôt plus cachée et toujours adorable; comme elle s'élève à la connaissance du bien, de la vérité, de l'éternité! »

Vous allez dire peut-être : Que de choses étonnantes nous faisons faire aux animaux.

Oui, c'est bien le mot : Nous faisons faire; car ces choses étonnantes sont de nous bien plus que d'eux. En sorte que ce que nous admirons alors, c'est l'intelligence humaine qui leur est appliquée, à force d'exercice, et qu'ils manifestent ensuite par habitude, comme ferait une mécanique animée, si je puis m'exprimer de la sorte.

Quant à la vertu, c'est bien autre chose encore. Est-ce qu'il y en a, à proprement parler, dans les animaux? J'y vois bien des modèles et même d'admirables modèles de vertu. Ici, c'est le modèle de la fidélité; là, le modèle du courage; chez un autre, le modèle de la reconnaissance. Ces modèles de toutes les vertus morales qu'on admire en eux y sont pour nous les rappeler à nous-mêmes, pour nous les faire aimer et pratiquer; mais d'où viennent-ils? de celui qui a fait les animaux, et de celui qui a développé leurs qualités natives. Quant aux animaux eux-mêmes, nulle liberté, de leur part; nul choix, nul combat, nul mérite, et, par conséquent, nulle vertu proprement dite. Pour en revenir à l'idée que j'exprimais tout à l'heure, ce sont des modèles, en effet, mais des modèles tout faits, des modèles imprimés, si je puis m'exprimer de la sorte, à peu près comme ceux qui nous sont présentés dans des livres ou sur des images. Beaux modèles réellement, modèles que nous ne saurions trop admirer, mais que nous ne pouvons louer, parce qu'ils ne supposent aucun mérite dans le sujet qui nous les présente. Aussi ririez-vous, l'enfant lui-même rirait-il aux éclats, si on s'avisait de vouloir faire concourir les animaux avec les hommes pour le prix de vertu. D'où cela vient-il, si ce n'est de ce que chacun est profondément convaincu qu'il ne peut y avoir chez les animaux, ni mérite, ni démérite, et, par conséquent nulle vertu véritable.

Que dis-je? avez-vous ajouté. Mais l'homme s'abaisse souvent bien au-dessous des animaux, en sorte qu'il n'aurait point été trop modeste celui qui a dit qu'entre lui et son chien il n'y avait de différence que l'habit.

Sans doute, l'homme s'abaisse souvent bien au-dessous des animaux; mais d'où cela vient-il? De ce qu'il est libre de tout faire, même ce qu'il y a de plus mal. Mauvaise, du reste, par l'abus que nous en faisons, cette liberté est excellente dans son principe, et prouve encore l'incontestable supériorité de l'homme sur les animaux, puisque lui seul la possède de toutes les créatures terrestres. Oui, l'homme s'abaisse souvent bien au-dessous des animaux, mais, quand il s'abaisse, il peut également s'élever au-dessus d'eux. Que dis-je! au moment même où il est si profondément abaissé, il peut se relever sans peine, et se montrer aussi supérieur à tous les animaux qu'il paraît leur être inférieur actuellement.

Qui ne le voit chaque jour dans les autres? Qui ne le sent en soi-même, quand il a le malheur de se trouver en cet état? L'homme alors est un roi tombé, et, si l'on veut même profondément tombé, mais c'est toujours un roi, et il peut se relever quand il lui plaît, et reprendre son empire. C'est un ange déchu, et, si l'on veut même, profondément déchu, mais il peut, quand il lui plaît, remonter vers les cieux, et aller se reposer en Dieu, tandis que les animaux au-dessous desquels il était abaissé par sa chute resteront toujours attachés à la terre.

Ne dis donc jamais, ô homme! qu'entre toi et ton chien il n'y a de différence que l'habit. Non, cela n'est pas. Il y a réellement, au contraire, entre toi et le premier de tous les animaux, une différence immense, une différence fondée, non pas sur des choses extérieures, mais sur ta nature, et même sur ta nature la plus intime, sur tes pensées, tes sentiments, sur toute ton âme. Quoi! toi, l'égal de ton chien? toi, cynique? Comme tu dis quelquefois effrontément. Y penses-tu? Le crois-tu? Eh bien! approche donc, ou, du moins, attends que je te redresse

avec le bâton, quand tu auras manqué, comme je ferais à l'égard d'un chien, sans que personne le trouvât mauvais. Mais, non. Cette idée seule te révolte et t'indigne. Tu ne parles donc pas sérieusement, comme je l'ai déjà dit. Quand tu te mets au rang des animaux, quand tu feins de t'abaisser au-dessous d'eux, c'est donc par singularité, pour te distinguer des autres, et, dès lors, par orgueil; ce qui prouve encore, en un sens, ta supériorité naturelle sur les animaux. Car, qu'est-ce que l'orgueil, dans l'homme, si ce n'est le souvenir impur de sa grandeur déchue?

« Chose étrange! » s'écrie l'abbé de Frayssinous dans la conférence que nous citions tout à l'heure, « l'homme, assez superbe pour s'arroger ce qui vient du Créateur et pour être jaloux du bien de son semblable, fait aujourd'hui des efforts prodigieux de science et d'esprit, pour se persuader que les bêtes le valent bien, et qu'entre elles et lui la différence est légère : mais, en même temps qu'on dégrade l'homme jusqu'au rang de la brute et même de la plante, on veut ennoblir celles-ci, en leur prêtant les facultés et l'intelligence de l'homme. On célèbre les inclinations et le sentiment des plantes; on s'extasie devant la résignation, devant la raison d'un oiseau malade; la dignité de l'espèce humaine est avilie; une philosophie, plus abjecte encore qu'elle n'est audacieuse, cherche en quelque sorte à dépouiller l'homme de ses droits, à soulever contre lui le reste des créatures. Pour me servir de l'expression originale d'un grand écrivain, « le peuple de la création semble conspirer « pour en détrôner le roi. » Mais non, la royauté de l'homme ne périra pas; malgré les sophistes, toujours il sentira l'excellence de ses destinées. Sa prééminence éclate de toutes parts: elle se voit, et dans la majesté de son port, et dans la dignité de son front, et dans la sublimité de ses regards, et dans la position de son bras qu'il tient élevé, étendu sur son empire : mais surtout la grandeur de son rang éclate dans cette pensée qu'il répand autour de lui par la parole, et que, par l'écriture, il porte en tous lieux; dans cet esprit dont les livres saints donnent une idée si magnifique, en disant qu'il est fait à l'image de Dieu. Oui, par son empire sur cette portion de matière qui lui est unie et qu'elle gouverne, l'âme retrace quelque chose de l'action puissante du moteur de l'univers; par la rapidité de ses pensées, la mémoire du passé, la conscience du présent, le pressentiment de l'avenir, elle se rapproche de l'intelligence infinie, qui, d'un coup d'œil, embrasse tous les temps et tous les lieux. L'impétuosité de ses désirs insatiables, l'étendue de ses espérances sans bornes, l'avertissent qu'elle doit posséder par grâce cette éternité que Dieu possède par nature. O Dieu, créateur de l'univers! Vous êtes le seul roi immortel des siècles; mais vous avez daigné établir l'homme roi du globe qu'il habite, et c'est mépriser vos dons que de ne pas sentir le prix d'une dignité que nous tenons de votre divine munificence. Elle doit nous être chère, cette royauté, parce qu'elle vient de vous, parce qu'elle est le prélude de la royauté sans fin que nous devons partager avec vous dans le séjour de l'immortalité. »

APOTRES.

Objections. — Les apôtres étaient des ignorants. — Pierre, leur chef, l'était peut-être encore plus que les autres. — Ils étaient, du reste, moins fiers que leurs successeurs, et mangeaient volontiers ce qu'on leur servait.

—

Réponse. — Les apôtres, dites-vous, étaient des ignorants. Oui, sans doute, relativement aux sciences purement humaines, à celles surtout qui n'ont aucun rapport à la sanctification des âmes; quant à la science de Dieu et des créatures dans leurs rapports avec Dieu, que de lumières! Quelles lumières pures, profondes, incomparables! Quand bien même cela ne serait point attesté par l'Evangile et prouvé par leurs œuvres, la plupart surnaturelles, ne voyez-vous pas à leur enseignement, qui date depuis plus de dix-huit cents ans, que ce n'est point l'homme qui parle en eux, mais la Divinité elle-même? Où avaient-ils donc pris cette doctrine, dont aucune autre n'approche, ni n'approchera jamais? Et puis, comment se fait-il que cette doctrine est encore écoutée aujourd'hui, comme au commencement? Comment produit-elle toujours les mêmes changements dans les âmes? Comment se trouve-t-elle utile à tous, au roi comme à ses sujets, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, au plus redouté potentat comme au plus malheureux des esclaves, aux peuples eux-mêmes comme aux simples individus? Comment a-t-elle tout à la fois une simplicité si touchante qu'il n'y a point de petit enfant qui ne puisse la comprendre, et une profondeur si désespérante qu'il n'y a point de savant qui ne se perde quelquefois dans sa méditation.

D'où cela vient-il donc?

De Jésus-Christ, dites-vous.

Mais Jésus-Christ lui-même, s'il n'était Dieu, où aurait-il donc puisé une telle doctrine? Comment l'aurait-il communiquée à ses apôtres?

Ne comprenez-vous pas que plus vous les supposez naturellement ignorants, et plus cette instruction, ou plutôt cette illumination soudaine et cependant permanente, montre aux yeux de tous l'action de la Divinité.

Quoi! les Romains, maîtres du monde, ont des poëtes, des philosophes, des orateurs d'une supériorité véritablement désespérante; et cependant leurs œuvres ont bien de la peine à se conserver dans le cabinet des savants et elles n'ont peut-être pas changé, à proprement parler, une seule âme. Du sein de l'obscure Judée, de ce pays

foulé aux pieds par les Romains, je vois sortir tout à coup douze *ignorants*, sachant à peine parler et écrire. Sans avoir eu le temps de se concerter, ils prêchent partout une doctrine nouvelle qui soumet le monde entier aux pieds de la croix sur laquelle est mort leur Maître et qui l'y tient enchaîné—chose plus surprenante encore! — depuis plus de dix-huit siècles. Et vous ne voulez pas que j'admire en ce dernier cas? Ah! je ferai plus encore, j'écouterai, j'aimerai, j'obéirai, et, si vous êtes raisonnable, vous en ferez autant que moi.

Vous dites que Pierre, leur chef, était peut-être encore plus ignorant que les autres.

C'est possible; mais ne remarquez-vous pas que cela ajoute encore à la grandeur du prodige, et doit exciter davantage notre admiration.

Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu choisir ses apôtres parmi les savants? Pour mieux faire sentir ce qu'il y avait de surnaturel dans sa religion.

C'est aussi pour le même motif qu'il met à la tête du collége apostolique, de l'Eglise entière par conséquent, Pierre lui-même, le plus ignorant de tous, peut-être, comme vous avez dit. Ainsi que nous le faisons remarquer ailleurs, c'est là sans doute sa pensée quand il dit : *Tu es Pierre, et sur toi, pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.)

Du temps que Béranger habitait la ville de Tours, un prêtre de ma connaissance allait quelquefois le visiter. La conversation tombait alors naturellement sur la religion et sur ses ministres : « Saint Paul, » disait Béranger, « voilà un homme! mais saint Pierre, ce n'est rien. » Je ne sais ce que le prêtre lui répondait, car on ne dit pas toujours sa pensée devant une supériorité ; mais je sais bien ce qu'il pouvait lui répondre : « Oui, sans doute, ce n'est que *Pierre*, comme le fait remarquer Notre-Seigneur, mais sur cette *pierre* il a bâti son Eglise, et les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais contre elle. C'est moins qu'une *pierre*, c'est un grain de sable, rien, comme vous dites ; et c'est ce qu'il a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort selon le monde, afin que tous admirent davantage la puissance divine et qu'aucune créature ne se glorifie en sa présence : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia... ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* (*I Cor.* I, 27, 29.)

Il aurait pu ajouter encore : « Oui, sans doute, ce n'est rien; mais comment donc ce rien dure-t-il toujours, enseigne-t-il toujours par lui-même et par ses successeurs? Où a-t-on vu, où voit-on, où verra-t-on rien de semblable? Vous-même, qui êtes certainement une de nos supériorités intellectuelles, que serez-vous dans cent ans? Qui pensera à vous? Qui vous lit en ce moment, si ce n'est pour s'égayer un instant? Qui a foi en votre parole? Y croyez-vous vous-même? Y croirez-vous surtout quand la mort viendra détruire complétement les illusions déjà un peu dissipées de votre jeunesse?... Quant aux apôtres, quant à Pierre, en particulier, quelle différence!... »

« Il y a dix-huit siècles, » avons-nous dit nous-même, dans un autre ouvrage (*Bienfaits du catholicisme*), « un étranger, pauvrement vêtu, s'approchait de Rome. C'était le chef de ces envoyés à qui Jésus de Nazareth avait ordonné d'annoncer partout une doctrine nouvelle. Qu'on nous permette une supposition qui a déjà été faite plusieurs fois avant nous. Sur le point d'entrer dans la ville, Pierre aurait rencontré un de ces philosophes qui apparaissent toujours en grand nombre dans une société à son déclin. Le modeste disciple du Nazaréen se serait approché du présomptueux ami de la sagesse, et ils auraient eu ensemble le curieux entretien que nous allons transcrire.

Pierre. — Cette ville assise sur des collines, et que j'entrevois dans le lointain, n'est-ce pas la dominatrice des nations?

Le philosophe. — « Vous parlez de Rome; c'est elle en effet. Vous l'appelez la dominatrice des nations, vous semblez ne porter sur elle que des regards d'admiration... Mon ami, il y a un an environ, étranger comme vous, je suis venu dans cette ville pour voir de près toutes les merveilles dont j'avais entendu parler. Avant d'arriver, j'avais cette impatience que je remarque en vous. Je ne sais si, comme vous le dites, elle est la maîtresse des nations; mais ce que je sais, à n'en pouvoir douter, c'est quelle n'est pas maîtresse d'elle-même. Là, je n'ai rien vu, si ce n'est des esclaves qui commandaient à d'autres esclaves. Et si je considère réunis en société ces êtres individuellement faibles et dégradés, je vois un vaste corps qui étend sur tous les peuples ses bras convulsivement agités par des souffrances intérieures. Ceux sur qui ses bras s'appesantissent s'écrient : Qu'il est puissant! Cependant, il a au cœur un ver qui le ronge, et qui ne tardera pas à le réduire en poussière.

Pierre. — « Qui êtes-vous donc, vous que je trouve si peu semblable au reste des hommes?

Le philosophe. — « Je naquis en Grèce. Je suis du nombre de ces hommes privilégiés qui font profession d'aimer la sagesse. J'ai passé par toutes les sectes de la philosophie, recueillant ce que je trouvais de meilleur dans chacune, et enrichissant de mes propres idées le dépôt de mes connaissances acquises. Quoique la science humaine ne m'ait jamais satisfait moi-même, j'ai voulu la communiquer aux autres hommes. Dans cette intention, je suis venu à Rome, la plus célèbre de toutes les villes de la terre. Je l'ai vu, cet amas de pierres et de boue, ce vaste tombeau où gisent tant d'intelligences ensevelies dans la poussière. Je me suis détourné avec dégoût et mépris; je retourne avec empressement à mes premières études.

Pierre. — « Je ne m'étonne pas que vous ayez embrassé successivement toutes les sectes sans vous attacher à aucune; il n'y en a point qui puissent satisfaire l'esprit humain. Dieu a eu pitié de nous, et ce que n'ont pu faire les hommes les plus sages, il le fait en ce moment. Vous avez vu la société telle que l'ont faite les erreurs et les passions des hommes, et vous avez détourné la tête avec dégoût et mépris. Cette société va changer; Rome elle-même sera renouvelée, la lumière céleste brillera au milieu des ténèbres, et les ténèbres seront dissipées; la parole divine soufflera sur ces ossements arides, et ces ossements se ranimeront.

Le philosophe. — « Quand donc arrivera le règne heureux que vous nous annoncez ?

Pierre. — « Il a déjà commencé. Je suis le chef de ceux que le Fils de Dieu a chargés de répéter ses paroles aux autres hommes. Venant à Rome, je ne fais que suivre l'inspiration de son Esprit. C'est dans cette ville que je dois établir le siége d'où, par moi-même et par mes successeurs, je gouvernerai jusqu'à la fin des siècles ses disciples répandus sur toute la terre.

Le philosophe. — « Qui êtes-vous donc, pour obtenir de tous les hommes ce que Socrate et Platon, les plus illustres des philosophes, n'ont pu obtenir de quelques hommes seulement ?

Pierre. — « Je suis pêcheur. Je ne savais rien que conduire ma barque et jeter mes filets. L'envoyé de Dieu m'a appelé à lui, et je l'ai suivi. Pendant trois ans, il m'a nourri, il m'a préparé à la mission sublime pour laquelle il m'avait appelé. J'avais suivi mon Maître pendant les jours heureux, je l'ai abandonné dans l'adversité. Il m'a rappelé à lui par de nouvelles marques d'amour. En retournant au ciel, dans le sein de son Père, il m'a béni, et il m'a ordonné d'enseigner toutes les nations.

Le philosophe. — « Mon ami, n'espérez pas réussir. Non, vous ne réussirez pas, quand vous auriez pour vous les savants, les sages, tous ceux qui ont sur la terre quelque puissance.

Pierre. — « Nous ne comptons sur aucun appui terrestre. Aux savants nous dirons : Vous vous tourmentez l'esprit de mille choses inutiles et même funestes. Vous acquérez des connaissances précieuses en elles-mêmes; mais, parce que vous ne les faites pas tourner au profit de votre âme, elles ne servent qu'à irriter votre orgueil. Aux riches : Malheur à vous qui avez placé votre consolation dans cette courte vie, parce que, dans l'autre, qui est éternelle, vous aurez en partage les gémissements et les larmes! (*Luc.* VI, 24, 25.) Aux grands, aux puissants de la terre : Malheur à vous, qui vous élevez, car il est à craindre que vous ne soyez rabaissés ! (*Matth.* XXIII, 12.) Aux rois : Toute domination de l'homme sur l'homme n'est point autorisée par la loi chrétienne. Si vous voulez être les premiers parmi vos frères, soyez les serviteurs de tous... (*Marc.* X, 43, 44.) Aussi serons-nous persécutés. A l'exemple de notre divin Maître, nous terminerons dans les souffrances notre vie déjà si malheureuse.

Le philosophe. — « Et alors vous verrez s'évanouir vos présomptueuses espérances.

Pierre. — « Nos corps seront détruits, mais nos pensées sont immortelles. La parole divine que nous aurons déposée dans les cœurs s'y conservera impérissable, elle se propagera de tous côtés, et notre sang sera la rosée qui fera germer cette semence féconde. L'Eglise de Jésus aura d'abord de faibles commencements. Tous ceux qui travaillent et qui souffrent, voilà ceux à qui notre Maître nous a recommandé de nous adresser de préférence, et qui nous écouteront les premiers. Mais bientôt, étonnés de son accroissement extraordinaire, les hommes, sans distinction de naissance et de fortune, y accourront en foule. Les savants, les grands de la terre, les rois eux-mêmes suivront l'impulsion donnée par les peuples. Voyez-vous ce Capitole, voyez-vous ces tours, ces palais, ces édifices magnifiques, irrécusables témoins de la grandeur et du génie de l'homme, un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, un jour viendra où la croix les dominera tous, en signe de ses triomphes et de sa supériorité. Vous voyez ces temples superbes qui renferment une infinité de faux dieux qu'adore aujourd'hui l'homme aveugle : au temps dont je parle, toutes ces statues auront été renversées. A leur place, que verra-t-on? L'image du Père éternel et de son Fils Jésus, l'image de la Vierge dans le sein de laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, la représentation de la croix sur laquelle coula le sang qui a racheté le monde.

Le philosophe. — « Et moi aussi je vous promets d'être des vôtres, quand j'aurai vu vos desseins, je ne dis pas accomplis, mais seulement en voie d'exécution. Oui ! j'en jure par toutes les puissances du ciel et de la terre! Je ne crains point que vous veniez un jour me sommer de tenir mon serment, car je verrai la terre chanceler sur sa base, le firmament tomber sur nos têtes, toute la nature physique se bouleverser et périr, plutôt que de voir le monde moral éprouver les révolutions que vous m'annoncez. Si je vous ai écouté si longtemps, c'est que j'ai vu en vous quelque chose d'extraordinaire. Vous êtes philosophe. L'excès des études aura troublé vos idées.

Pierre. — « Ma philosophie, c'est la croix; mon étude, c'est la prière; mon maître, c'est l'Esprit de Dieu. Du reste, n'oubliez pas la promesse que vous venez de me faire : je vous déclare que la folie de la croix ne tardera pas à vaincre toute la sagesse de ce monde.

« Pierre se rend à Rome. Seul, il entre dans cette capitale du monde, et il va attaquer la superstition profondément enracinée encore dans les cœurs et armée de tou-

tes les forces de l'empire. Bientôt il a formé une Eglise sainte et nombreuse qui se répand peu à peu dans toutes les parties de la terre, qu'elle soumet à son enseignement et à sa discipline.

« Si l'entretien que nous venons de supposer a eu lieu véritablement, le philosophe que nous avons mis sur la scène aura vu se réaliser ce qu'il regardait comme le plus extraordinaire de tous les événements, et il se sera fait Chrétien peut-être. Savons-nous si ce n'est pas un de ces philosophes dont parlent les annales de la primitive Eglise, et qui employèrent à défendre la religion chrétienne les armes puissantes qu'ils avaient d'abord inutilement employées à la combattre.

« Ici, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion : Qu'aurait donc pensé notre philosophe, s'il eût vu, comme nous, l'Eglise fondée par le Chef des apôtres, non-seulement se répandre dans le monde entier, mais encore se conserver si longtemps avec la force et la beauté de sa jeunesse, malgré les causes de destruction inhérentes à toute société terrestre ? »

Que pensez-vous actuellement de l'ignorance des apôtres, et particulièrement de celle de Pierre ?

Quant à ce que vous dites qu'ils étaient moins fiers que leurs successeurs, et qu'ils mangeaint volontiers ce qu'on leur servait, nous y répondons à nos articles Abstinence et Evêque. Ajoutons ici seulement, d'une manière générale, que les ministres de la religion, les envoyés de Jésus-Christ, ses apôtres de tous les temps et de tous les lieux, ont parfaitement raison de se faire tout à tous, suivant la recommandation de saint Paul, et autant que le leur permet la conscience, pour gagner tout le monde à leur divin Maître.

ARGENT.

Objection. — Pourquoi les prêtres demandent-ils toujours de l'argent pendant les offices, et à l'occasion des sacrements ?

—

Réponse. — Chose bizarre, ou plutôt chose bien naturelle, car ce sont toujours les plus coupables qui accusent les autres, et qui les accusent précisément de ce qu'ils ont eux-mêmes à se reprocher ! A une époque où tous, grands et petits, ne parlent que d'argent, ne recherchent que l'argent, mais l'argent en masse, l'argent par millions, tous aussi, grands et petits, reprochent cet amour impur, cette coupable recherche au pauvre prêtre, qui, se tenant à l'écart du siècle et de ses convoitises, manque souvent de ce qu'il lui faudrait à lui-même, pour satisfaire ses propres besoins, bien loin d'avoir ce qui lui serait nécessaire pour les besoins sans nombre de son église et de ses pauvres, enfants nécessiteux de son église, non moins nécessiteuse, la plupart du temps. Car c'est bien là un des reproches adressés aujourd'hui, le plus souvent, avec le plus d'acrimonie au prêtre; et, par contre-coup, à la religion qu'il pratique, et voudrait faire pratiquer aux autres également. C'est une religion d'argent, disent ses nombreux ennemis, c'est-à-dire les hommes à préjugés et à passions qu'elle s'efforce de ramener à la vérité et à la vertu, c'est réellement une religion d'argent. Les prêtres en demandent partout et toujours : Il faut payer pour assister aux offices, il faut payer pour se marier, il faut payer pour les enterrements; à l'église, comme ailleurs, rien ne se fait sans argent.

Si c'est comme partout ailleurs, pourquoi le trouvez-vous donc étonnant? Si c'est ce que vous faites vous-même, pourquoi le reprochez-vous aux autres? Mais rétorquer l'argument n'est pas répondre, comme on dit communément. Entrons donc un peu au fond de la question. Nous la trouvons traitée, avec autant de simplicité que de sens, dans l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, par le directeur des catéchismes de Saint-Sulpice. Nous donnons ici ses réflexions auxquelles nous joignons les nôtres. Après s'être fait l'objection que nous venons de rapporter, et dont le sens est que l'on demande toujours de l'argent à l'église : Voilà ce que vous avez pu entendre dire, reprend-il, et peut-être l'avez-vous répété à votre tour. Ces reproches sont-ils fondés? Ne le sont-ils pas?... Vous allez en juger vous-même, en considérant pour qui et dans quelles circonstances on demande de l'argent.

D'abord il n'est pas vrai qu'il faille toujours donner de l'argent à l'église, pour tout ce qui s'y fait. Les pauvres ne donnent jamais rien, et reçoivent tous les secours religieux que peuvent recevoir les riches : il n'y a de différence que dans la pompe extérieure, qui n'est pas du tout nécessaire. Ajoutons que c'est là, dans les rapports intimes qu'ils ont avec le ministre de la religion, que se font le mieux connaître leurs besoins de toutes sortes, pour lesquels ils reçoivent, au moment même, ou dans la suite, les secours nécessaires. Les riches, aussi bien que les pauvres, n'ont rien à donner pour venir prier à l'église, pour faire baptiser leurs enfants, pour se confesser et recevoir l'absolution, pour y recevoir l'instruction religieuse, soit dans l'enfance et dans la jeunesse, soit dans un âge plus avancé, pour faire la sainte communion, pour recevoir le saint viatique et l'extrême-onction. Pour tout cela, on ne demande jamais rien à qui que ce soit. Il y a donc beaucoup d'exagération dans ce qu'on dit, que l'Eglise ne cesse de demander pour tous les exercices du culte divin. Et cependant que de peine dans la plupart de ces fonctions pour lesquelles il semble que le prêtre pourrait demander une rétribution convenable. Il instruit gratuitement un grand nombre d'enfants sans intelligence et sans culture, et vous qui lui reprochez le plus sa rapacité, vous exigez peut-être une grasse rétribution pour une leçon donnée sans peine,

pour un avis donné plus facilement encore.

Vous allez me dire peut-être que l'enseignement du prêtre est tout spirituel et moral.

Et le vôtre, qu'est-il donc? Ce que vous dites est-il à votre charge ou à votre décharge?

Vous allez me dire peut-être encore que Jésus-Christ a ordonné aux ministres de son Evangile de donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement : *Gratis accepistis, gratis date.* (*Matth.* x, 8.)

Oui, mais ce même Jésus leur commande aussi de ne rien porter avec eux : tout homme qui travaille devant être nourri par son travail : *Dignus enim est operarius cibo suo.* (*Ibid.*, 10.) Aussi, l'apôtre saint Paul dit-il expressément que le Seigneur a commandé à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile : *Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere.* (*I Cor.* IX, 14.)

Au lieu de montrer à l'église la rapacité que quelques-uns leur reprochent si injustement et avec tant d'inconséquence, les prêtres font donc preuve, au contraire, de la plus grande délicatesse.

Nous allons dire maintenant pour qui et pourquoi ils demandent de l'argent dans certaines circonstances.

Les prêtres demandent souvent de l'argent en public et en particulier pour les pauvres. Le leur reprochera-t-on?... Non, assurément; un honnête homme ne voudrait pas qu'on le soupçonnât de trouver cela mauvais... Le prêtre sera toujours le protecteur, l'ami, l'avocat, le père des pauvres; il les reçoit chez lui, il les visite dans leurs galetas et dans leurs chaumières, il crée des asiles pour eux, il donne du pain aux uns, des vêtements aux autres. C'est une mission qu'il a reçue de Dieu, et que personne n'a remplie jusqu'à présent et ne remplira jamais avec plus de zèle, d'intelligence et de dévouement.

Les prêtres demandent encore de l'argent pour l'arrangement, la propreté et l'embellissement des églises. Les fidèles sont heureux d'avoir une belle église, tenue bien proprement; ils aiment à voir, les jours de fête principalement, l'autel orné convenablement : des ornements, un luminaire, des chants, qui répondent à la grandeur de la solennité. Quand il en est autrement, ils sont péniblement affectés, leur cœur est serré comme dans un étau, et les moins fervents sont quelquefois les premiers à se demander si c'est bien là la maison du Seigneur. Or, tout cela exige des dépenses que l'on ne peut faire qu'avec les dons du peuple. Voilà pourquoi il se fait des quêtes pendant les offices, pourquoi l'on demande quelques centimes pour les chaises, et quelques sommes d'argent à l'occasion des mariages et des funérailles, quand les parents veulent mettre une certaine pompe dans ces cérémonies.

Vous allez nous représenter sans doute qu'il revient au prêtre une part des sommes données par les fidèles à l'occasion des mariages, des funérailles et de quelques autres cérémonies.

Oui, nous en convenons, les prêtres ont une certaine part de ces offrandes, et vous conviendrez aussi, de votre côté, que cela est bien légitime, et tout dans l'intérêt du peuple.

Le peuple ne voudrait pas que les prêtres fussent appliqués à un métier, ou qu'ils se missent dans une opération de commerce. Il ne les aurait pas à sa disposition quand il aurait besoin de recourir à eux; de plus, il serait blessé dans ses sentiments, s'il voyait les ministres du culte divin travailler dans une maison de banque, dans un atelier, dans une boutique. Il lui faut des prêtres qui ne s'occupent que de leurs fonctions, et qui soient, nuit et jour, prêts à se dévouer aux besoins spirituels des malades et de ceux qui se portent bien, qui acquièrent, de plus en plus, la science, l'aptitude, le goût que demande l'exercice du saint ministère.

Le peuple aime à voir des prêtres qui sont sortis de ses rangs; il lui est très-honorable que ses enfants soient promus à cette haute dignité; il croit d'ailleurs que ces hommes le comprendront mieux, sympathiseront davantage avec lui, entreront même dans ses idées.

Comment donc pourvoir à l'existence de prêtres qui souvent n'ont reçu de leurs familles aucun patrimoine, et qui doivent s'interdire tout travail lucratif, tout commerce, toute place d'administration civile assurant un traitement?

Nos anciens y avaient pourvu : ils avaient mis des fonds en réserve, ils avaient donné des terres ou des rentes pour assurer aux prêtres une subsistance convenable. Les prêtres alors ne demandaient pas de casuel, ils n'en avaient pas besoin. Seulement, quand les familles désiraient que l'on fît pour elles des cérémonies extraordinaires, elles en supportaient la dépense, ce qui était fort naturel. Les biens et les rentes de l'Eglise, tout cela s'est perdu au milieu des troubles de notre révolution. Quand est venu un gouvernement régulier, il a compris la nécessité de réparer cette grande injustice; mais, ne pouvant le faire complétement, il a décidé, de concert avec l'administration ecclésiastique, que les prêtres auraient une part dans le casuel, c'est-à-dire, dans ce que les fidèles donnent à la sacristie des paroisses. Ce *casuel*, ainsi appelé, parce qu'il forme un revenu tout éventuel, a été fixé partout par la double autorité civile et ecclésiastique, et il ne s'applique, du reste, qu'à certaines fonctions également déterminées par ces deux autorités. Les choses étant ainsi, nul ne peut les blâmer sérieusement. Qui donc le ferait d'ailleurs? les impies? Ce n'est point étonnant, car ils sont disposés à tout blâmer dans la religion, parce qu'elle-même blâme et est obligée de blâmer leur conduite. Un tel blâme doit donc être regardé comme non avenu. Les fidèles? Mais ce sont eux-mêmes qui donnent et qui le font volontairement; ce serait donc se mettre en contra-

diction avec eux-mêmes, et avec l'Apôtre des nations, qui dit positivement : *Ne savez-vous pas que les ministres du temple mangent de ce qui est offert dans le temple, et que ceux qui servent à l'autel, ont part aux oblations de l'autel : « Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt; et qui altari deserviunt, cum altari participant.* (*1 Cor.* IX, 13.)

ASSOCIATIONS RELIGIEUSES.

Objections. — A quoi bon des associations religieuses? — C'est vouloir se distinguer des autres, faire bande à part, etc. — Elles pullulent dans la religion catholique principalement. — Que d'argent est enlevé ainsi au pauvre peuple! — Et puis, qui ne comprend que, dans un temps donné, il peut résulter de là un grand danger pour la société?

—

Réponse. — L'homme est né pour l'*association*, puisqu'il est né pour la *société*, comme tout le monde en convient. Nier cette tendance, la blâmer, c'est tout simplement faire preuve de déraison.

A quoi bon des associations religieuses? nous demande-t-on.

Mais je viens de vous dire, parce que c'est la nature même de l'homme, et qu'il ne peut pas plus se dépouiller de sa nature par rapport à la religion que pour toute autre chose.

Pourquoi des associations religieuses?... Mais parce que l'homme est ignorant de ses devoirs religieux principalement, et qu'il sent le besoin de s'éclairer des lumières d'autrui.... parce qu'il n'est que faiblesse et inexpérience, pour l'accomplissement de ces mêmes devoirs, et qu'il lui faut chercher ailleurs la force et l'expérience qui lui manquent.... parce qu'il ne voit que souffrances de toute espèce dans lui-même et dans les autres, et qu'il comprend que l'association, et surtout l'association religieuse, est le seul moyen de faire cesser ou de calmer du moins ces souffrances.

Pourquoi des associations religieuses?... Mais pourquoi donc des associations scientifiques, des associations commerciales, des associations politiques?... Vous me direz peut-être, que les associations scientifiques ont pour but de faire fleurir les sciences; les associations commerciales, de donner plus de solidité et d'extension au commerce en général, à telle et telle branche de commerce en particulier; que les associations politiques ont pour but d'améliorer l'état présent de la société... Je vous accorde tout ce que vous pouvez me dire à ce sujet, mais je me hâte d'ajouter que vous ne pouvez rien dire en faveur de ces différentes associations et de toute autre que je ne le retorque contre vous et en faveur des associations religieuses. La religion, c'est une science, la plus imposante et la plus difficile de toutes, celle de Dieu et de l'homme. Donc, pour faire fleurir cette science, il nous faut des associations. La religion, c'est un saint négoce, l'affaire du salut, le placement et le développement des talents que Dieu nous a confiés. Donc aussi, pour donner plus de solidité et d'extension à ce négoce, le plus nécessaire de tous, le seul véritablement nécessaire, il faut des associations. La religion, c'est une société, société sainte, immense : elle embrasse tous les temps et tous les lieux; elle va de l'éternité à l'éternité; venue de Dieu, elle retourne à Dieu. Donc, pour élever l'homme à la hauteur de la société à laquelle il appartient, il faut des associations. Donc, il faut des associations religieuses.

Pourquoi des associations religieuses?... Mais leur but le plus ordinaire est sacré aux yeux de tous, c'est l'application plus complète de ce divin précepte de la charité, que tous aiment et vénèrent, dont tous se plaisent à faire le plus bel éloge, même ceux qui ont le malheur d'avoir toujours vécu éloignés de la religion, ou de s'en séparer après lui avoir été fidèlement attachés.

Ecoutez, à ce propos, les touchantes paroles de l'un de ces hommes auxquels nous venons de faire allusion.

« La justice ne suffirait pas aux besoins de l'humanité. Chacun sous son empire jouirait, à la vérité, pleinement de son droit, mais resterait isolé dans le monde, privé des secours et de l'aide perpétuellement nécessaires à tous. Un homme manquerait-il de pain, on dirait : Qu'il en cherche; est-ce que je l'en empêche? Je ne lui ai point enlevé ce qui était à lui. Chacun chez soi et chacun pour soi. On répéterait le mot de Caïn : « Suis-je chargé de mon frère? » La veuve, l'orphelin, le malade, le faible seraient abandonnés. Nul appui réciproque, nul bon office désintéressé, partout l'égoïsme et l'indifférence; plus de liens véritables, plus de souffrances ni de soins partagés, plus de respiration commune. La vie, retirée au fond de chaque cœur, s'y consumerait solitaire comme une lampe dans un tombeau, n'éclairant que les débris de l'homme; car un homme sans entrailles, dénué de compassion, de sympathies, d'amour, qu'est-ce autre chose qu'un cadavre qui se meut?

« Et puisque nous avons besoin les uns des autres, de nous appuyer les uns sur les autres comme les frêles tiges des herbes des champs que le moindre souffle agite et courbe, puisque le genre humain périrait sans une mutuelle communication des biens que chacun possède individuellement en vertu de la loi de justice, une autre loi est nécessaire à sa conservation, et cette loi est

la charité, et la charité, qui forme un seul corps vivant des membres épars de l'humanité, est la consommation du devoir, dont la justice est le premier fondement...

« Que serait un homme concentré uniquement en lui-même par l'égoïsme, ne nuisant à personne directement et ne servant non plus personne, ne songeant qu'à lui, ne vivant que pour lui? Que serait un peuple composé d'individus sans liens, où nul ne compatirait aux maux d'autrui, ne se tiendrait obligé d'aider ses frères et de les secourir; où tout échange de services, tout acte de miséricorde et de pitié ne serait qu'un calcul d'intérêt; où la plainte de celui qui souffre, les gémissements de la douleur, le sanglot de la détresse, le cri de la faim, s'exhaleraient dans les airs comme un vain bruit; où rien ne se répandrait de chacun en tous et de tous en chacun, par une secrète impulsion de l'amour, qui ne sait ce que c'est que posséder, parce qu'il ne jouit que de ce qu'il donne? Ce peuple, semblable aux légers débris abandonnés sur l'aire après que le grain a été recueilli, pourrirait bien vite dans la boue, s'il n'était emporté par l'une de ces tempêtes à qui Dieu ordonne de passer sur ce monde pour le purifier.

« L'union, c'est la vie; et la parfaite union est la vie parfaite. La nature entière nous avertit de l'indispensable besoin que tous ont les uns des autres; le précepte divin du secours mutuel, et du dévouement et de l'amour, nous est à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous. Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautoniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles? pas une n'échapperait aux périls de la route; réunies, elles résistent aux vents; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent sous leur garde le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites pardessus les mers, rêvent le nid natal et ces premières joies, ces joies mystérieuses, ineffables, que Dieu a mises pour tous les êtres à l'entrée de la vie. » (*Le Livre du peuple.*)

Ainsi nulle force, nul bonheur, nulle vie même pour le monde sans la charité, et cette divine vertu ne peut s'exercer du consentement de tous sans l'association. Nous n'entendons point par là cette association vague, générale, dont il est question dans le passage que nous venons de citer et à laquelle on peut appliquer le proverbe si connu : *Qui trop embrasse, mal étreint*, et par extension : *Qui tout embrasse, rien n'étreint ;* mais bien ces associations particulières, telles qu'elles ont lieu partout, en religion comme en toute autre chose, et telles qu'elles doivent avoir lieu pour être utiles.

C'est, nous dit-on, vouloir se distinguer, faire bande à part, etc. C'est vouloir se distinguer!.. Oui, en bien et pour le bien. Quel mal voyez-vous à cela? Qui peut s'en formaliser quand il sait surtout qu'il peut, lui aussi, en faire partie, qu'il peut s'en servir à volonté pour lui ou pour les siens ?

C'est faire bande à part !... Oui, pour l'utilité de tous et de chacun, pour donner à la société générale plus de force et de vie, pour la défendre à l'occasion si quelque danger se présente... Quel mal, je le répète, trouvez-vous à cela ? N'est-ce pas mériter, au contraire, toute notre admiration et notre reconnaissance ?

Voyez quand une armée est en campagne et qu'elle se trouve exposée à quelque grave péril : « Des hommes de bonne volonté ! » s'écrie le général. Les plus braves se présentent, ils exposent leur vie, la perdent quelquefois, mais ils sauvent l'armée et assurent même son triomphe. Leur conduite vous paraît-elle digne de blâme ou de louange? Et pourtant, c'était se distinguer, faire bande à part, comme vous avez dit. Or, c'est bien là l'image de nos associations. L'Eglise, l'humanité entière, c'est une armée toujours en campagne, toujours exposée aux plus grands dangers. « Des hommes de bonne volonté ! » ne cessent de répéter ceux qui sont chargés de conduire cette grande armée du Seigneur. Plusieurs se réunissent à cet appel ; ils s'imposent des privations, des sacrifices, quelquefois même, quand cela est nécessaire, le sacrifice de leur propre vie ; mais ils contribuent par là à la sécurité, au bonheur, à la gloire de tous. Une telle conduite vous paraît-elle digne de blâme ou de louange? Vous ne pouvez hésiter à répondre pour peu que vous soyez de bonne foi.

Elles pullulent dans la religion catholique principalement, avez-vous dit encore ?

Oui, et peut-être encore plus que vous ne le pensez, que vous ne pouvez même l'imaginer. Savez-vous pourquoi ? C'est parce que ces associations sont en proportion des besoins de l'homme et que ces besoins que vous ne connaissez guère, parce que vous vous en occupez le moins possible, la religion catholique les connaît parfaitement, s'en occupe et stimule le zèle de ses enfants les plus dévoués pour les satisfaire. Savez-vous pourquoi encore ? C'est parce que ces associations sont le produit de la charité, vertu que vous ne connaissez guère non plus, parce que vous lui donnez le moins d'accès possible dans votre cœur, mais que la religion catholique connaît parfaitement et qu'elle s'efforce de bien faire pratiquer à ses enfants.

Je n'entreprendrai point de faire ici le tableau de toutes les associations religieuses, ni même des principales ; je n'en ai pas le loisir et je craindrais d'ailleurs de ne pas le présenter tel qu'il doit l'être. Mais voulez-vous en avoir quelque idée? lisez les apologies les plus remarquables de cette religion, ou

plutôt allez sur les lieux étudier cette apologie toujours en action, la plus frappante, la plus persuasive de toutes. Visitez les hôpitaux, les maisons du pauvre, du malade et de l'affligé. Ne laissez, sans l'avoir exploré, aucun de ces recoins où se cachent toutes les plaies si hideuses de l'humanité. Je serais bien étonné si, après avoir vu à l'œuvre les différents membres de nos associations religieuses, vous n'arriviez à cette conclusion que, puisque l'humanité est un grand malade qui couvre la terre, la religion catholique ne fait que remplir son devoir en suscitant par toute la terre aussi des associations qui ont principalement pour mission d'aller en son nom la soulager.

Que d'argent est enlevé ainsi au pauvre peuple! objectez-vous.

Vous vous trompez complétement, ou plutôt je trouve l'erreur trop grossière pour la croire de bonne foi, vous voulez tromper les autres: les associations religieuses donnent de l'argent au pauvre peuple, elles lui en donnent même beaucoup, mais elles ne lui en enlèvent jamais.

Je vous entends répondre ici : L'ouvrier laborieux ne compose-t-il pas en grande partie toutes vos associations?

C'est vrai; mais depuis quand l'ouvrier laborieux appartient-il au pauvre peuple? L'ouvrier laborieux qui est en même temps religieux, comme le suppose ce que vous dites, cet ouvrier-là n'est pas pauvre, il est riche au contraire, riche de son travail, riche de ses économies, riche de son dévouement. Ne le plaignez donc pas de ce dont il ne se plaint point lui-même, de ce qui l'enorgueillit en l'élevant au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Quoi! vous le plaignez de ce qu'il donne quelques centimes par semaine pour le soulagement de ses frères? Aimeriez-vous mieux qu'il allât les dépenser au cabaret? Puisqu'il trouve là son bonheur et sa gloire, laissez-le donc se contenter, il ne saurait le faire plus honnêtement et à meilleur compte.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que ce soit la bourse de l'ouvrier qui alimente le plus le pieux trésor de nos associations religieuses. Il est en plus grand nombre dans ces associations, mais ce n'est pas lui qui donne le plus: c'est justice, du reste, car il ne le devrait, ni le pourrait quand même il le voudrait. Très-souvent sous ce rapport il est beaucoup plus à charge qu'à profit.

D'où viennent donc les ressources des associations religieuses qui, en réalité, doivent en avoir beaucoup pour toutes les œuvres qu'elles entreprennent et exécutent?

Je vais vous le dire, si vous l'ignorez.

Elles viennent du prêtre, qui, non content de faire le bien par lui-même, se sert encore de l'entremise des autres.

Elles viennent de la femme avancée en âge, de la jeune fille, de l'enfant même qui, ne pouvant plus ou ne pouvant encore distribuer leurs aumônes, sont enchantés d'avoir sous la main des personnes qui se dévouent à ces sortes de bonnes œuvres pour aller les distribuer en leur nom à ceux qui en ont un réel besoin.

Elles viennent de l'homme du monde qui, tout occupé à ses affaires, charge de ses aumônes ceux qui s'y entendent mieux que lui.

Que vous dirai-je enfin? Mais elles viennent de vous-mêmes peut-être, jeunes impies, ou, de vous qui en ce moment attaquez, je ne sais pourquoi, ces associations religieuses, mais qui dans un autre moment, lorsque par exemple Dieu touchera votre cœur naturellement chrétien comme celui des autres, croirez ne pouvoir mieux faire que d'unir vos bonnes œuvres aux bonnes œuvres de ceux qui en font tous les jours.

Et puis, objecterez-vous encore, qui ne comprend que, dans un temps donné, il peut résulter de là un grand danger pour la société?

Ce n'est pas sérieux, ce que vous dites là. Quoi! des femmes, avancées en âge pour la plupart, des jeunes filles modestes et timides, des enfants, des hommes mûris par l'âge et plus encore par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, des jeunes gens, pleins de vigueur il est vrai, mais tournant au bien toute leur activité... de tels personnages pourraient, dans un temps donné, faire courir de grands dangers à la société? Je le répète, ce n'est pas sérieux.

Il peut résulter de là un grand danger pour la société!... Comment donc cela? En se révoltant contre l'autorité? Mais qui ne sait que les associations religieuses forment la meilleure école du christianisme, et que le christianisme lui-même est la meilleure école de respect et d'obéissance? Il ne sort d'ailleurs d'un principe que ce qui s'y trouve. Or, quel est le principe de toute association religieuse, si ce n'est le respect aux supérieurs, l'amour de ses frères, le dévouement à ses inférieurs, et, pour tout dire en un mot, la charité, oui la charité qui est elle-même l'âme de toute bonne société. L'esprit de toute association est dans ses constitutions et dans son règlement. Or, il n'y a pas une seule association religieuse qui n'offre de mettre entre les mains de tous sa constitution et son règlement. Là, rien ne craint la lumière parce qu'on ne fait point le mal, mais le bien au contraire. Donnez-vous donc la peine d'étudier un peu tout cela avant d'accuser! Vous n'y trouverez ni encouragement à la révolte, ni menaces de pillage et de mort; mais, tout au contraire, une exhortation constante à la soumission et au dévouement.

Les associations religieuses pourraient dans un temps donné, selon vous, faire courir des dangers à la société!... Mais le passé et le présent nous répondent de l'avenir sous ce rapport. Il y a plus de dix-huit cents ans que Jésus-Christ a fondé son Eglise. Les associations n'ont pas commencé aussitôt, cela était inutile, impraticable d'ailleurs. Qu'était-ce que l'Eglise alors, si ce n'est une association religieuse placée au centre du monde, pour le purifier? Mais dès que ce

monde fut entré en elle et y eut introduit sa corruption, il fallut bien choisir certains membres capables de donner aux autres l'exemple du dévouement et de toutes les vertus chrétiennes. De là les associations de tout genre qui, depuis ce temps-là, n'ont cessé de couvrir le monde. Or, a-t-on des preuves mais des preuves sérieuses qu'aucune association religieuse ait suscité aucune révolte, ait trempé seulement dans aucune de celles qui n'ont jamais cessé d'agiter le monde? Comme la légion sainte, dont il fut parlé dans les premiers siècles de l'Eglise, ils ont toujours tout enduré, même la mort, quand cela fut nécessaire, plutôt que de se révolter.

A l'appui de ce que je viens de dire, à savoir que les associations religieuses sont très-utiles, qu'il y en a tout naturellement un grand nombre dans la religion catholique, que ces associations ne cessent de verser des aumônes dans le sein des pauvres au lieu de les dépouiller, et qu'il ne peut résulter de là aucun danger pour la société, qu'il me soit permis de citer ici quelques faits. Ce ne sont pas ceux de l'Eglise entière, bien entendu: je l'ai déjà dit, ce serait trop; ce ne sont pas ceux, non plus, de toute la France, de ce pays si fécond en toutes sortes de bonnes œuvres; je ne m'arrête qu'à une ville, celle de Tours, la ville de saint Martin, l'un des apôtres de la charité.

D'autres vous ont parlé de Tours placé au centre du jardin de la France; moi, je vais vous parler de Tours charitable. Non pas qu'il y ait rien d'exceptionnel sous ce rapport, et je tiens même beaucoup à ce qu'il en soit ainsi, afin que, de ce qui se fait ici, vous puissiez conclure ce qui se fait ailleurs:

. . . . . Ab uno .
Disce omnes. . . . . .
(Virgil., *Æneid.*, lib. II, vers. 65, 66.)

Je ne vous parlerai point de tous ses prêtres qui ne cessent de sillonner la ville en tout sens, pendant le jour et même la nuit, quand cela est nécessaire, portant à chacun les secours temporels et spirituels dont il peut avoir besoin. Le sacerdoce catholique n'est point, à proprement parler, une association religieuse, c'est l'âme même de la religion, c'est la continuation de la vie et des œuvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je ne vous parlerai pas non plus du bien que fait chaque fidèle en particulier, cela tient bien à la charité catholique, mais non à cette charité pratiquée par nos associations religieuses.

En tête de ces associations, je placerai les sœurs de Saint-Vincent, ou, pour mieux dire, quelques membres de cette immense association répandue aujourd'hui dans toutes les parties du monde, que nos ennemis eux-mêmes admirent, et dont ils nous demandent quelques tiges, pour avoir part, à leur tour, à ces fruits de charité qui ne paraissent en aucun lieu, aussi remarquables que dans notre heureux pays de France. Qui ne connaissait à Tours, il y a quelques années, la si regrettée sœur Angèle? Jamais femme peut-être n'exerça sur la population tourangelle une plus salutaire influence. Chose remarquable! elle était véritablement la sœur spirituelle, la sœur en Jésus-Christ, par conséquent, de ceux mêmes qui ne reconnaissent point Jésus-Christ. Quoiqu'elle dût en partie son influence à son heureux caractère et à la position qu'elle s'était faite, celle des autres sœurs a toujours été et est encore la même, à quelque chose près; car, ici, le nom, la personne même n'est rien, ou est peu de chose; c'est la sœur de charité qui est tout ou presque tout. Il est donc impossible de dire au juste tout ce que font à Tours toutes les sœurs de Saint-Vincent, sous le rapport de la charité. Le voici approximativement: 1° elles visitent les pauvres de toutes les paroisses de la ville, et leur portent à domicile les secours dont ils ont le plus besoin; 2° elles entretiennent une lingerie et une pharmacie pour les pauvres et les ouvriers gênés dont la position est plus précaire que celle des pauvres en titre, si je puis m'exprimer de la sorte; 3° elles ont un orphelinat de jeunes filles, des classes et des ouvroirs pour les externes; 4° elles dirigent une crèche; 5° enfin, comme pour ne laisser aucune infortune sans assistance, elles ont un orphelinat de sourdes-muettes. Au dehors de leur maison, je les retrouve au pénitencier, à l'infirmerie du petit séminaire, etc., partout où il y a à faire quelque œuvre de charité.

Pour toutes ces bonnes œuvres, il faut, bien entendu, d'immenses ressources. Ces ressources viennent du travail de la maison, des fonds votés sans contestation par le conseil municipal, en considération du bien que ces bonnes sœurs font à la ville, au vu et au su de tout le monde, et de dons volontaires.

Les religieuses de Notre-Dame de charité, dites du refuge, ont dans leur maison plusieurs catégories: 1° la classe des pénitentes; 2° le couvent des Madeleines où entrent les pénitentes qui veulent se vouer à la vie religieuse; 3° la classe de préservation pour les jeunes personnes dont l'avenir inspire des inquiétudes; 4° deux classes affectées à l'éducation correctionnelle; 5° enfin, un orphelinat.

Cet établissement est l'un des plus importants, je ne dirai pas de la ville de Tours seulement, mais de la France. Quelque délicates que soient les œuvres de charité qu'il embrasse d'une manière spéciale, je ne crois pas qu'il ait excité jamais, tant de la part des familles que de la population en général, autre chose que des sentiments de reconnaissance et d'admiration. Il lui faut aussi d'immenses ressources, et ces ressources sont les mêmes, à quelque chose près, que celles de l'établissement des sœurs de Saint-Vincent.

Les Petites-Sœurs des pauvres entretiennent en ce moment dans leur asile quatre-vingt-dix vieillards des deux sexes. Quoique

cet établissement soit un des plus récents, non-seulement à Tours mais en France, il est le mieux connu de tous peut-être, dans ses ressources comme dans ses œuvres. Qui n'a vu bien des fois, en effet, la Petite-Sœur des pauvres, allant de place en place, de maison en maison, quêter les restes de toutes sortes de choses, avec quoi elle nourrit ces débris de l'humanité, qu'elle a également recueillis de toutes parts, si je puis m'exprimer de la sorte, et, chose plus admirable, avec quoi elle se nourrit elle-même.

Il y a à Tours les dames de l'Espérance, vouées à cette œuvre de charité dont les riches n'ont pas moins besoin que les pauvres, le soin des malades. Cette maison se suffit à elle-même.

A l'hospice de la ville se trouvent les dames dites de la Présentation, dont la maison mère, depuis longtemps établie à Tours, a été transférée naguère sur l'autre rive de la Loire, d'où elle fait sentir sa bienfaisante influence à toute la population voisine, et d'où ses membres se répandent dans toutes les parties de la France et même du monde catholique.

Les Ursulines, les religieuses de l'Adoration perpétuelle et celles dites du Saint-Esprit donnent gratuitement l'instruction primaire à cinq ou six cents petites filles pauvres. Ces maisons se suffisent à elles-mêmes. L'exercice avec rétribution de la part des riches, de cette œuvre de charité appelée instruction, leur donne la facilité de l'exercer envers les pauvres, tout à fait gratuitement, et même en y joignant d'autres bonnes œuvres.

L'importante maison des dames du Sacré-Cœur, transférée, depuis peu, de l'autre côté de la Loire, sur les ruines vénérables de la célèbre abbaye de Marmoutiers, n'en exerce pas moins, dans la ville et aux environs, son influence charitable. Les ressources de cette maison sont du même genre que celles des établissements dont nous venons de parler.

Les Frères de la Doctrine chrétienne dirigent trois écoles où plus de mille enfants reçoivent gratuitement l'instruction primaire. Ils sont soutenus, selon les temps, tantôt par la commune, tantôt par des dons particuliers. Mais, quelque conduite que l'on tienne à leur égard, la leur reste invariable; c'est de donner une instruction solide et chrétienne à ces pauvres enfants que Notre-Seigneur aimait à bénir pendant le cours de sa vie mortelle.

La maison des orphelins, soutenue uniquement, comme l'asile des vieillards, par la charité publique, recueille quarante pauvres petits garçons, qui sont nourris, entretenus, élevés chrétiennement chez les frères et placés convenablement aussitôt après avoir fait leur première communion.

Outre ces associations avec vœu et habit religieux, et d'autres encore que nous omettons ici, parce qu'elles ont moins rapport au sujet qui nous occupe, il y en a une infinité d'autres ou chacun garde ses habits et sa liberté. Ces associations sont composées, généralement parlant, de dames profondément chrétiennes, de jeunes personnes pieuses, de jeunes gens édifiants, d'ouvriers honnêtes, etc. Il y a par exemple l'Association de la Maternité qui procure aux pauvres femmes en couches et à leurs enfants les secours dont ils ont besoin; l'association des dames pour la visite des pauvres malades. Il y a l'association de Saint-Martin, pour procurer des vêtements à ceux qui en manquent : l'ouvroir alimenté par les dames zélatrices et par de pieuses ouvrières distribue plus de mille vêtements chaque année. Il y a à Tours, comme dans presque toutes les villes de France, la conférence de Saint-Vincent de Paul, dont les membres, au nombre de cent environ, visitent les familles pauvres, tiennent la bibliothèque chrétienne, s'occupent de la réhabilitation des mariages, patronnent les enfants dans les écoles, etc. Il existe aussi à Tours une société de secours mutuels, dite de Saint-Joseph, composée des ouvriers les plus rangés et les plus chrétiens. Le local où se tiennent les réunions de Saint-Joseph reçoit encore tous les dimanches une centaine de jeunes gens qui trouvent là des jeux variés, mêlés à la prière commune et à l'instruction religieuse. En un mot, vous ne trouveriez pas une misère, une infortune quelconque, que vous ne trouviez également, soit dans la ville en général, soit dans telle ou telle paroisse en particulier, une ou plusieurs associations religieuses pour la combattre. Celle-ci reçoit l'enfant pauvre à sa naissance et fournit immédiatement à ses plus pressants besoins; celle-là le place en nourrice; une autre le fait élever, une autre paye son apprentissage, une autre le dirige et le soutient dans les longues et difficiles épreuves de la vie, une autre abrite et soigne sa vieillesse, une autre lui adoucit les derniers moments de l'existence, une autre étend sa charité jusqu'au tombeau et au delà... Si je n'abrégeais, vous diriez l'incalculable énumération des forces grecques réunies pour combattre Ilion.

Et c'est précisément ce que nous vous reprochons, me direz-vous : vos associations enlacent l'humanité de toutes parts, elles la pressurent et la dirigent dans le sens politique qui leur convient.

Elles enlacent l'humanité de toutes parts! dites-vous.... Oui, pour le bien; oui, l'humanité indigente et souffrante. Quant au reste, il leur échappe, et ceux mêmes à qui elles ont prodigué leurs bienfaits ne les payent souvent que d'ingratitude.

Elles la pressurent! dites-vous encore. Mais c'est tout le contraire, comme nous venons de le prouver par le raisonnement et par les faits. Elles la soulagent et la font respirer. Elles prennent ou plutôt elles demandent là où il y a excès pour porter là où il y a indigence et déficit. C'est un peu le contre-poids de ces inégalités de fortunes inhérentes à la société et qui pourtant la font souffrir.

Elles la dirigent dans le sens politique qui leur convient! avez-vous ajouté. Vous êtes

bien dans l'erreur; car, d'une part, elles n'ont aucun sens politique et se gardent avec soin d'en avoir; et, d'une autre part, bien loin d'avoir aucune influence sous ce rapport, elles n'ont pas même l'influence morale et religieuse que seule elles ambitionnent. Aussi, ne craignons-nous pas d'affirmer que, depuis un grand nombre d'années, malgré les crises sans nombre qui ont agité la société dans toutes ses parties, il n'est jamais sorti, ici, du sein d'aucune d'elles, pas plus d'une association d'hommes que d'une association de femmes, aucun symbole, aucun drapeau, ni même aucun cri politique. D'où nous conclurons que, bien loin de mériter les défiances et la répulsion d'aucun parti, nos associations religieuses devraient avoir, au contraire, vu le bien qu'elles font à tous sans exception, les sympathies et la coopération de tous.

AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

Objections. — Le rationaliste nous dit que c'est par la raison que chacun doit former sa foi, le protestant que c'est par la Bible, le catholique que c'est en nous soumettant à l'autorité de l'Eglise : auquel croire?—Vous dites que la Bible elle-même, qui est pourtant la parole de Dieu, ne nous suffit pas, comment alors l'enseignement de l'Eglise, qui n'est que la parole des hommes, nous suffira-t-il? Si nous ne pouvons former nous-mêmes notre foi avec la parole de Dieu, comment avec la parole des hommes?

—

Réponse. — Vous avez eu raison de restreindre ainsi la question. Il eût été inutile et même ridicule de l'étendre davantage; car personne ne viendra nous proposer sérieusement, je suppose, soit de revenir aux observances pour toujours abolies du judaïsme, soit de nous égarer dans les erreurs grossières du paganisme ou du mahométisme. Prenons donc la question telle que vous l'avez posée vous-même.

Le rationaliste nous dit que c'est par la raison que chacun doit former sa foi, le protestant que c'est par la Bible, le catholique que c'est en nous soumettant à l'autorité de l'Eglise : auquel croire? demandez-vous.

Eh bien! c'est à vous-même que je la fais, cette question, étant bien résolu à m'en rapporter à la décision que vous allez me donner ici de bonne foi, quelques préventions pourtant que vous sembliez avoir.

Et d'abord, est-ce bien par la raison que chacun doit former sa foi, cette foi divine, inébranlable, cette foi qui doit régler nos actions, nos paroles, nos pensées mêmes, cette foi qui doit résister, jusqu'à la fin, aux attaques continuelles des passions conjurées, et quelquefois de la persécution? Voilà un homme, je suppose, continuellement occupé à gagner son pain à la sueur de son front. Ce qu'il fait en ce moment, il l'a toujours fait, et il le fera probablement toujours. Sa raison n'a donc reçu aucune sorte de culture, et n'en recevra jamais aucune : il n'en a ni le temps ni les moyens. Et c'est cet homme, toujours enfant, quel que soit son âge, qui formera lui-même sa foi, sans aucune assistance, c'est uniquement avec sa faible raison, avec cette raison née à peine, si je puis m'exprimer de la sorte, avec cette raison, qui ne bégaye que difficilement les grandes vérités que la religion lui a enseignées, que vous voulez qu'il forme sa foi, cette foi divine, inébranlable, comme nous le disions tout à l'heure, cette foi qui doit résister à toutes les attaques dirigées contre elle?... Non, cela n'est pas possible; et vous ne sauriez le dire vous-même sérieusement, quelque désir que vous en ayez.

Vous me répondrez peut-être que tous les hommes ne sont pas dans la même position, en sorte que le principe du rationaliste n'en serait pas moins vrai pour ceux du moins qui pourraient le mettre en pratique.

Tous ne sont pas dans la même position, heureusement; mais, malheureusement aussi, il y en a un grand nombre, et je ne sais même si je ne devrais pas dire que c'est le plus grand nombre; mais, malheureusement aussi, il y en a, et même beaucoup, qui sont dans une position plus déplorable encore. Qui ne le sait; qui ne le voit, sans aller bien loin, sans quitter ce beau pays de France, le plus civilisé peut-être de toute la terre? Or, je vous le demande, que ferez-vous de ces hommes, dans le système du rationaliste, de cette classe si nombreuse, si intéressante, qui a droit à toutes nos sympathies? Les abandonnerez-vous à leur triste sort? Mais alors où est votre humanité, votre philanthropie, pour parler votre langage, cette philanthropie que vous avez vous-même si souvent et si hautement vantée. Les renverrez-vous à l'Eglise de Jésus-Christ? Cette Eglise les recevra sans doute avec amour, car elle est toute charité, et elle sait d'ailleurs que ce sont là les meilleurs amis de son divin fondateur, ceux qu'il appelait à lui, pendant le cours de sa vie mortelle, et qu'il appelle encore, de préférence, pour leur annoncer son Evangile, et leur prodiguer les grâces dont ils ont le plus besoin; mais tout en les accueillant avec empressement et en leur prodiguant ses soins, elle pourra vous demander à vous-même où sont vos idées d'égalité et de fraternité, ces idées que vous avez poussées à l'extrême, et que vous avez vantées partout, à l'excès également. Quoi! vous dites que tous les hommes sont frères, qu'ils sont tous égaux, et vous avez raison, en un sens, ils sont tous frères, tous égaux, devant Dieu, dans le chemin du ciel principalement, vous ne cessez de le répéter à ceux qui le savent mieux que vous, l'entendent mieux que vous surtout, et vous commencez par les partager en deux parts, l'une d'hommes éclairés, allant à Dieu d'eux-mêmes et avec les seules lumières de la raison, l'autre toute d'ignorants, allant à

Dieu comme un troupeau de moutons, et que vous renvoyez dédaigneusement sous la houlette de l'Eglise refusant de vous y ranger vous-même? Cela est inadmissible, de votre part principalement.

Admettons cependant; car nous ne saurions faire trop de concessions au principe que vous défendez en ce moment, étant assuré de le trouver toujours faux, quelque application que nous en fassions. L'homme éclairé, direz-vous actuellement, doit former sa foi, avec sa raison seule.

L'homme éclairé! avez-vous dit. Mais que sait-il devant Dieu, être infini, pour l'acquisition de ces grandes vérités qu'il impose à notre foi et qui doivent être la règle immuable de notre conduite?

L'homme éclairé! Mais s'il a plus de savoir, il a aussi plus d'orgueil, généralement parlant. Or l'orgueil aveugle beaucoup plus que le savoir n'éclaire.

L'homme éclairé! Mais c'est lui qui donne dans les plus grossières erreurs, et tombe, par suite, dans les plus grandes fautes. Vous ne sauriez en douter : cela a été reconnu en tout temps, en tout lieu, et l'est encore généralement aujourd'hui. « Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été dite par quelque philosophe! » s'est écrié l'homme le plus célèbre peut-être de toute l'antiquité. Actuellement encore, après que la raison humaine a été élevée par le christianisme à une hauteur qu'elle n'avait pu atteindre précédemment, je ne sais si elle ne retombe pas, malgré ses lumières, dans les mêmes absurdités, surtout en fait de religion.

L'homme, quel qu'il soit, ne saurait donc former sa foi par la raison seule, quoi que vous en disiez. Aussi, ne suis-je point étonné d'entendre le philosophe le plus éloquent peut-être du siècle dernier, celui qui pourtant semblait tenir le plus aux idées religieuses, reconnaître que les notions que nous avons de l'intelligence, de la puissance, de la bonté, de la justice de Dieu sont très-obscures et très-imparfaites, puis ajouter : « Que si je viens à découvrir successivement ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison; mais je les affirme sans les comprendre; et, dans le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu est ainsi; je le sens, je me le prouve; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainsi. »

Dans cette défaillance, ou, si vous l'aimez mieux, dans cette insuffisance générale de la raison, pour former la foi religieuse, le protestantisme se présente et nous dit : « Prenez la Bible; c'est la parole de Dieu. Votre foi ne peut reposer sur une base plus inébranlable et plus sûre. »

Prendre la Bible pour former notre foi! Qui donc? Nous tous? Tous les hommes sans exception? C'est un peu fort. — La plupart des hommes ne savent pas lire. — Parmi ceux qui savent lire, la plupart encore sont incapables d'entendre la Bible. — Tout n'est pas également important, également clair dans cette Bible : il y a des préceptes et des conseils, il y a des passages que nous devons prendre dans le sens littéral, et qu'il serait dangereux de prendre dans le sens figuré, comme il y en a aussi que nous devons prendre dans le sens figuré, et qu'il serait dangereux de prendre dans le sens littéral. Qui donc fera cette distinction? Qui la fera sûrement, sans crainte d'erreur? Et puis, quand l'homme se sera trompé, ce qui devra arriver fréquemment en pareille matière, avec un tel système principalement, qui donc le reprendra? Qui le fera revenir des voies ténébreuses de l'erreur, où il se maintiendra avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'il s'y croira engagé par Dieu et avec Dieu? Oui, je ne crains pas de le dire, si la Bible avait été remise seule entre les mains de l'homme pour former sa foi, sans autorité légitime pour l'expliquer et la faire suivre, ce serait un présent funeste, au lieu d'être un don divin, ce serait une source inépuisable d'erreurs et de crimes, au lieu de vérités et de vertus. Aussi voyez ce qui se passe dans les lieux où le principe protestant est en partie appliqué. Je dis en partie; car il ne l'est jamais complétement, ainsi que nous allons le dire tout à l'heure. Que d'erreurs inconnues aux âges précédents! Que d'abominations qui ne sont point encore arrivées à leur dernier terme!

Reste donc le principe reconnu par le catholique; c'est-à-dire celui d'une autorité établie par Dieu lui-même pour nous faire connaître et nous faire admettre les vérités qu'il a révélées. Principe seul vrai, seul praticable d'ailleurs; oui, seul praticable, même pour ceux qui le rejettent. Car, je vous le demande, quand les protestants ont rejeté l'autorité de l'Eglise catholique, que font-ils tous, plus ou moins? Hélas! ils se soumettent, bon gré mal gré, à l'autorité de ceux qui les dirigent. En sorte que toute la différence qu'il y a entre eux et les catholiques, c'est que ceux-ci restent soumis en tout à l'autorité établie de Dieu, tandis qu'eux, au contraire, après avoir rejeté cette autorité légitime, sont obligés de se soumettre, en général, à une autorité sans mission, sans grâce, à une autorité qui, en leur faisant pratiquer la soumission, prêche et pratique elle-même la rébellion.

Voulez-vous entendre Fénelon développer ces idées avec sa lucidité ordinaire?

« Tous les hommes, » dit-il, « et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont véritablement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible, pour leur épargner cette recherche impossible et pour les garantir de s'y tromper. L'homme ignorant qui connaît la bonté de Dieu et qui sent sa propre impuissance doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans

raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Eglise catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, et de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Eglise. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire, pour écouter ces sectes, serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Eglise qu'elles ont abandonnée. Or, quelle est la femme de village, quel est l'artisan, qui puisse dire sans une ridicule et scandaleuse présomption : Je vais examiner si l'ancienne Eglise a bien ou mal interprété le texte des Ecritures? Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez. La seule ancienne Eglise lui dit : Ne raisonnez point, ne décidez point, contentez-vous d'être docile et humble : Dieu m'a promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu? Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit parce que le feu est à la maison : il s'adresse à cinq hommes qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il les cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut faire? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance. Il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez, lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Eglise qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu, qui ne vous a point laissé sans secours pour aller à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Eglise : les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable. Au lieu de livres et de raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible. Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants : ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant besoin que le peuple le plus simple d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité, supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous? Elle ne peut être dans aucune des sectes, qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes et qu'en les faisant juges de l'Ecriture au-dessus de l'Eglise. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Eglise qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance et de ne vouloir pas tenter l'impossible? Rejetez une discussion visiblement impossible et une présomption ridicule, vous voilà catholique. » (*Lettres sur la religion.*)

Voulez-vous voir les mêmes idées développées avec la même simplicité, il est vrai, mais montrées sous un autre aspect, dans un temps plus rapproché de nous? Ecoutez encore :

« L'Eglise romaine nous conduit par une voie d'autorité et selon une méthode qui est seule à notre portée, et en cela elle se distingue de la plupart des sectes chrétiennes qui se sont formées. Les protestants disent que chacun doit juger lui-même de la doctrine, interpréter lui-même les Ecritures, et se former ses croyances. Ils protestent contre toute autorité religieuse qui impose un enseignement, et c'est le motif de leur séparation d'avec l'Eglise romaine. Comme le Pape et les évêques condamnèrent ces novateurs, eux prétendirent que les Papes et les évêques peuvent se tromper, que Jésus-Christ a laissé chaque particulier libre de discerner la véritable doctrine. Imagination singulière, système inouï dans les siècles passés, qui conduit naturellement à l'anarchie... Voici ce qui est arrivé. Les uns ont cru que nous devions juger de la doctrine par nos inspirations; et ils ont donné les délires de leur imagination pour la doctrine de Jésus-Christ, pour des révélations du Saint-Esprit D'autres ont assuré que l'Ecriture sainte est le seul juge qu'il faut consulter pour éclaircir les doutes qui s'élèvent sur les questions religieuses, et, comme le livre est muet, ils ont donné à tous les fidèles le droit de l'interpréter. Mais ceux qui ne savent pas lire, ceux qui ne savent ni le latin, ni le grec, ni l'hébreu, comment connaîtront-

ils le sens des Ecritures saintes, écrites originairement dans ces langues!.... Les rêveries les plus bizarres, les interprétations les plus contradictoires des saints livres, sont sorties du système monstrueux du protestantisme; elles l'ont fractionné en des milliers de sectes. Les hommes sensés n'ont plus su à quoi s'en tenir : les uns sont alors retournés à l'Eglise catholique, tandis que d'autres finissaient par ne plus croire à aucun dogme. C'est l'état d'un très-grand nombre de protestants en Allemagne, en Angleterre, dans les Etats-Unis d'Amérique. Ces hommes sont devenus des infidèles, pires en un sens que les païens, car ils vivent sans aucune religion. Voilà où les a conduits la liberté illimitée d'examiner, de disputer, et de ne se laisser diriger par aucune autorité légitime.

« L'Eglise romaine suit une marche bien différente : au lieu de nous abandonner à nous-mêmes, elle nous conduit par voie d'autorité. Comme le jeune enfant apprend en écoutant respectueusement son père et sa mère, et ne saurait jamais rien s'il fallait qu'il doutât de tout ce qu'on lui dit avant d'y croire, de même le Chrétien apprend de l'Eglise la véritable doctrine. L'Eglise ne demande pas que nous interprétions les Ecritures, ni même que nous sachions lire; elle demande seulement que nous l'écoutions, et que nous recevions avec respect son enseignement. Cette méthode convient à tout le monde : elle est la seule possible pour les enfants, les pauvres, les ignorants, et pour les hommes si nombreux qui n'ont ni le temps ni le moyen d'étudier; elle n'est pas moins nécessaire aux savants; car ces hommes sont ordinairement orgueilleux, fort entêtés de leurs idées, très-exposés par conséquent à se tromper. La plupart des erreurs, nous devrions dire toutes les erreurs qui ont égaré les peuples, ont été accréditées et répandues par ceux que l'on désigne sous le nom d'hommes habiles et savants. Nous devons donc bénir Dieu de nous conduire tous par l'enseignement des pasteurs, et nous estimer heureux de trouver dans leur autorité un préservatif contre tant de fausses et de dangereuses opinions, dont ces esprits superbes ont été le jouet. Mais, s'il faut une autorité en religion pour maintenir la doctrine, pour conduire les hommes simples et les savants, quelle autorité plus grave, plus imposante que celle de l'Eglise catholique? L'Eglise catholique a un corps de pasteurs parfaitement constitué, tous unis dans une même foi, prêchant partout et dans toutes les langues la même doctrine. Cette Eglise est répandue dans tous les pays; elle est sans comparaison plus étendue, elle a un plus grand nombre de sujets qu'aucune autre société religieuse. Cette Eglise est pleine de vie; la conversion des peuples, le zèle et le dévouement de ses missionnaires, les congrégations qui se forment dans son sein, les bonnes œuvres qu'elle propage, les vertus modestes comme les sacrifices héroïques qu'elle inspire, sont une preuve de son inépuisable fécondité. On ne voit nulle part ailleurs cette vertu vivifiante, cet esprit de sainteté, ce zèle du bien, cet amour des âmes, cette tendre et généreuse compassion pour les pauvres. Certes, une Eglise qui, après dix-huit cents ans, présente ces caractères; une Eglise qui a vu tomber tant d'empires, qui a soutenu tant de luttes contre ses ennemis, et qui conserve aujourd'hui la même hiérarchie, les mêmes principes, la même méthode, qu'elle a reçus de son divin fondateur, a bien droit de nous parler de son autorité, et nous pouvons être fiers de lui appartenir.» (*Exposition de la doctrine chrétienne.*)

Cette nécessité d'une autorité enseignante, pour nous faire connaître les vérités révélées et former ainsi notre foi, se trouve démontrée, d'une manière plus rationnelle mais non moins claire, par Mgr Parisis, dans un écrit récent, où, partant de l'existence d'un premier Etre, il conduit celui qui veut être conséquent, par une suite ininterrompue de raisonnements irrésistibles, jusqu'à la soumission la plus complète à l'Eglise catholique.

« Que la parole de Dieu révélée au genre humain doive y être conservée intacte quant au sens précis des vérités transmises de la sorte, dit-il, c'est ce qui ressort avec évidence de la nature même de la révélation. D'abord rien n'étant plus saint que cette infaillible parole, la moindre altération qu'on lui ferait subir serait une profanation et un sacrilége, puisqu'on mettrait l'erreur ou le mensonge dans la bouche de Dieu. Ensuite la révélation ayant pour but de nous affermir dans les vraies notions spirituelles que nous aurions pu avoir par nous-mêmes et de suppléer à celles que nous ne pouvions atteindre, elle ne ferait, si elle ne se conservait pas pure, que mettre dans nos idées une confusion plus irrémédiable et un désordre plus désespérant, ce qui serait une contradiction impossible.

« Cependant, d'un autre côté, la parole de Dieu nous ayant été transmise, comme cela devait être à raison de notre faiblesse, dans les formules du langage humain, s'y trouve exposée à toutes les imperfections, à toutes les incertitudes, à toutes les variations de ce langage, ce qui n'est pas possible non plus.

« On nous dit que Dieu remédie à ce dernier inconvénient en donnant à chacun une intelligence spéciale des saintes Ecritures. S'il en était ainsi, tout serait dans l'ordre, et Dieu aurait pris un moyen efficace de conserver sa parole parfaitement intègre sans le concours d'une Eglise enseignante.

« Mais alors Dieu révèle à chacun le même sens dans chacun des textes inspirés, car évidemment Dieu ne se contredit pas.

« Or, est-ce là ce qui arrive parmi ceux qui livrent l'Ecriture à leurs interprétations individuelles? Est-ce que ces interprétations ne sont pas au contraire très-diverses, très-opposées et tout à fait incompatibles les unes avec les autres? Est-ce que, par exemple, ces paroles si simples et si claires : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (*Matth.* XXVI, 26,

28), n'ont pas fourni au système de l'interprétation individuelle matière à près de soixante interprétations et significations différentes? Est-ce que toutes les hérésies, sans aucune exception, bien qu'elles se combattent réciproquement, ne se sont pas également appuyées sur l'Ecriture, aussi bien que l'Eglise catholique dont elles sont toutes les adversaires? Et c'est Dieu qui parlerait par toutes ces voix! c'est Dieu qui nous enseignerait ainsi le oui et le non, le vrai et le faux, et cela pour éclairer le genre humain, pour le faire sortir de ses incertitudes et de son ignorance, pour le faire marcher en droite voie vers sa fin dernière! Vraiment est-ce assez dire que c'est impossible? Ne devons-nous pas, pour être complet, ajouter que c'est absurde et monstrueux?

« Que dirons-nous de cet autre système appelé *libre examen*, parce qu'il se fonde non plus sur des révélations particulières, mais sur l'intelligence naturelle de chacun, déclarée souveraine interprète de la parole de Dieu?

« D'abord il est bien clair que ce système produit inévitablement les mêmes contradictions dans les pensées, la même anarchie dans les croyances que nous venons de signaler dans le précédent, et que, pour cela seul, il doit être comme lui repoussé avec indignation. Mais n'est-il pas en lui-même bien plus répréhensible encore?

« Le système de l'inspiration particulière sur le sens de l'Ecriture, est démenti par l'expérience. En effet, Dieu est la vérité, conséquemment il est l'unité, parce que la vérité est une. Dès lors que des enseignements sont contradictoires, Dieu n'est plus dans le système qui les produit. Et toutefois cette inspiration particulière qui évidemment n'existe pas en fait, eût été possible en soi; elle n'eût rien eu qui ne fût digne de Dieu, puisque c'eût toujours été Dieu s'interprétant lui-même.

« Mais le *libre examen* après la révélation et sur le texte même de la révélation! Mais Dieu laissant à chaque homme toutes les infirmités, toutes les incapacités, toutes les variabilités de son intelligence, et disant à tous: Je vous livre mon immuable et éternelle parole, afin que chacun de vous lui fasse dire tout ce qu'il trouvera bon, et ce sera toujours bien devant moi qui suis la Vérité!....

« La compassion que l'on éprouve pour des frères séparés empêche de qualifier comme on le sent cette incroyable aberration. Pour moi, j'avoue que je ne connais rien au monde de plus inadmissible ni de plus dérisoire. Je comprendrais encore mieux le rationalisme pur, quoique je le combatte dans tout cet écrit, parce que, s'il pèche par la base, s'il demeure forcément incomplet et impuissant, il est au moins conséquent avec lui-même. Mais croire à la parole de Dieu et vouloir que cette parole essentiellement souveraine ne signifie autre chose que ce que chacun voudra lui faire signifier, n'est-ce pas une insulte tout à la fois et à la sagesse divine et au bon sens humain?

« Maintenant, puisque l'inspiration individuelle n'existe pas, et puisque le libre examen est impossible, que reste-t-il sinon que Dieu qui a fait les sociétés d'ici-bas, qui a voulu qu'elles fussent régies par des lois, et que ces lois fussent interprétées par des juges, plaçât la société spirituelle dans les mêmes conditions.

« La révélation n'est autre chose qu'une double loi: une loi pour notre esprit, puisqu'elle nous impose certaines croyances; une loi pour notre volonté, puisqu'elle nous prescrit certains devoirs. Or, conçoit-on un législateur qui proclamerait ses lois et qui n'établirait aucun pouvoir, ni pour les garder, ni pour les interpréter, ni pour les appliquer?

« La fondation divine d'une autorité chargée de conserver intact le dépôt de la loi révélée était donc tellement inhérente à la nature des choses que nous devrions la supposer quand même en fait nous n'aurions pas la preuve qu'elle a eu lieu. Mais ici encore les lumières surabondent et Dieu n'a pas voulu que nous fussions non plus sur ce point réduits à une simple conjecture quelque concluante qu'elle pût être. La preuve directe, nous l'avons.

« D'abord cette autorité doctrinale et judiciaire, elle existe; elle existe à la face du monde, elle existe comme venant de Dieu; elle a existé dès le principe; car, indépendamment des décisions doctrinales du Saint-Siége, les conciles qui se sont tenus dans tous les siècles ont été toujours, par leur sentence, la protestation la plus formelle et la plus notoire contre le *libre examen*.

« Nous voyons dans les annales chrétiennes cette autorité vivante et agissante partout; son existence s'identifie avec l'existence même de l'Eglise. Où voudriez-vous qu'elle eût pris naissance si elle ne venait pas de l'auteur même du christianisme.

« Mais, au reste, elle vous montre ses titres; elle les prend dans ce que vous regardez vous-mêmes comme la parole de Dieu. Est-ce qu'il n'a pas été dit à ceux qui exercent cette autorité divine: *Allez, enseignez les nations* (*Matth.* XXVIII, 19); et ailleurs: *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise* (*Luc.* X, 16); et ailleurs encore: *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un infidèle et un pécheur public.* (*Matth.* XVIII, 17.) Est-ce qu'il n'a pas dit à leur chef: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.* XVI, 12.) *Tu conduiras et tu nourriras mes agneaux et mes brebis.* (*Joan.* XXI, 16, 18, 19.) *Tu affermiras tes frères dans la foi.* (*Luc.* XXII, 32.) Et enfin: *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XVI, 19.)

« Que faut-il de plus? Voilà des titres clairs, simples, précis, d'où découlent des pouvoirs dont le monde a besoin pour conserver le

dépôt de la parole révélée. L'autorité qui s'appuie sur ces titres et qui exerce ces pouvoirs est en possession des uns et des autres depuis l'origine. Cette autorité indispensable, je ne la trouve nulle part ailleurs, ni avec son antiquité, car je connais les époques où sont nés tous les schismes et toutes les hérésies; ni avec son unité, car, tandis que la parole de Dieu est toujours semblable à elle-même, le protestantisme, par exemple, n'est qu'une tumultueuse Babel où il est de plus en plus impossible de s'entendre. Au contraire, cette autorité, sans laquelle la révélation divine deviendrait le jouet de toutes les folies humaines, je la trouve dans l'Eglise catholique, tout à fait telle que je puis la désirer, et même bien plus parfaite que je n'aurais osé moi-même l'imaginer. Je la trouve avec la puissance de sa hiérarchie, avec la perpétuité de ses doctrines, avec la plénitude de ses lumières, avec le miracle constant de son indéfectibilité. Vraiment ici encore je me demande s'il était possible que Dieu donnât à ma raison une satisfaction plus complète.

« Ainsi dans l'état actuel de l'humanité, l'Eglise enseignante était nécessaire après le fait surnaturel de la révélation. Elle est en harmonie avec ce qui constitue ici-bas toutes les sociétés humaines. En fait, elle a exercé son pouvoir dans tous le cours des siècles chrétiens; en droit, elle présente des titres formels de son institution divine. Une raison sage n'en demande pas tant pour adhérer sans réserve. » (*Les Impossibilités.*)

Vous dites que la Bible elle-même, qui est pourtant la parole de Dieu, ne nous suffit pas, comment alors l'enseignement de l'Eglise, qui n'est que la parole des hommes, nous suffira-t-il? avez-vous ajouté. Si nous ne pouvons former notre foi avec la parole de Dieu, comment avec la parole des hommes?

Je vais rétorquer contre vous votre argument: Vous convenez qu'un enfant, ou qu'un ignorant, qui est toujours enfant, ne peut aller chercher dans des livres ce qu'il est obligé de croire et de pratiquer chaque jour. Mais, ajouterai-je, s'ils ne peuvent s'instruire de cette manière, comment le seront-ils par la parole de leurs parents, de leur pasteur, de leurs maîtres, en un mot, par cet enseignement parlé, qui a, en général, moins de valeur que l'enseignement écrit? C'est bien là votre idée; n'est-ce pas? Or, elle n'a évidemment aucune valeur dans mon argument. Il en est donc de même dans le vôtre. Prenons actuellement la difficulté en soi, et répondons directement.

Il est faux d'abord que l'enseignement de l'Eglise ne soit que la parole des hommes, quant aux vérités du moins que promulgue cet enseignement. L'Eglise enseigne au nom de Jésus-Christ et avec l'assistance de son Esprit. Aussi ce divin Maître a-t-il dit à ses apôtres, et, par eux, à leurs successeurs : *Qui vous écoute, m'écoute.* (*Luc.* x, 16.) L'enseignement de l'Eglise n'est donc point l'enseignement des hommes, mais bien l'enseignement de Jésus-Christ, celui de Dieu, par conséquent. En sorte que si les mots dont il se compose ne sont pas à nos yeux aussi sacrés que ceux de la Bible, qui est regardée comme la parole de Dieu sous tous les rapports, cet enseignement lui-même a la même sûreté, et doit nous inspirer la même confiance. Cela reconnu, voyons si l'enseignement de l'Eglise ne fait pas réellement pour former notre foi, la conserver et la diriger, ce que ne saurait faire l'enseignement de la Bible.

Nous n'ignorons point que la Bible est réellement la parole de Dieu dans toute l'étendue du mot, même sous le rapport de l'expression. Nous l'avons dit déjà, et personne n'en est plus convaincu que nous. Mais, par cela même que c'est une parole écrite, elle ne suffit point évidemment pour former la foi de ceux qui sont hors d'état de comprendre ce qui est écrit, et même de lire. Nous l'avons dit encore et prouvé, et cela d'ailleurs est de la plus grande évidence. Suffit-elle pour former la foi de ceux qui se croient plus capables, et qui le sont même réellement? Non, encore. Parce que la Bible n'est pas toujours claire, et que, le fût-elle parfaitement, elle n'empêcherait point la manière de voir propre à chacun. C'est comme une lettre qui nous est envoyée du ciel, pour nous servir ici de l'expression d'un saint Père, c'est réellement un *Testament* écrit sous la dictée de l'Esprit de Dieu; mais, s'il n'y a personne pour nous lire et nous expliquer cette lettre céleste, ce *Testament divin*, nous ne serons pas sûrs d'avoir bien saisi la pensée de Dieu. Que dis-je? nous nous brouillerons souvent à cette occasion, nous nous diviserons, et peut-être même finirons-nous par nous égorger, comme cela n'arrive que trop fréquemment pour les choses de la terre, malgré les tribunaux établis pour nous mettre d'accord. La parole de Dieu écrite, ou la Bible, ne suffit donc point pour former la foi des hommes, avons-nous dit avec raison. Aussi Jésus-Christ n'a-t-il rien écrit, et n'a-t-il fait rien écrire, pendant qu'il était sur la terre. Après son Ascension, quelques-uns ont écrit sous la dictée de son Esprit; mais tout ne l'a pas été, comme saint Jean l'affirme si expressément. (*Joan.* xxi, 24, 25.)

Quant à l'enseignement de l'Eglise, ce n'est plus la même chose. C'est toujours la parole de Dieu, avons-nous dit, sinon quant à l'expression, au moins quant au sens. Or, quoique ce ne soit pas la parole de Dieu quant à l'expression, et peut-être même à cause de cela, cet enseignement s'explique, se développe, se fait tout à tous, pour ainsi dire, à l'exemple de saint Paul, pour nous gagner tous à Jésus-Christ. La Bible est la parole de Dieu morte, pour ainsi dire, immobile du moins, et qui, ne pouvant descendre jusqu'à nous, demande que nous nous élevions jusqu'à elle, au risque de nous égarer; l'enseignement de l'Eglise est la parole de Dieu, toujours vivante, se modifiant par cela même quant à la forme, nous poursuivant dans

tous les retranchements de l'erreur, et nous attachant sûrement à la vérité, à moins que nous ne brisions les liens sacrés que Dieu a donnés à son Eglise, pour nous diriger sur la terre et nous conduire au ciel.

B

BALS, ROMANS, SPECTACLES.

Objections. — Vous nous défendez d'aller au bal, de lire des romans, de fréquenter les spectacles. — Il faut donc que nous n'ayons aucun délassement, après nos occupations? — Il y a des personnes honnêtes et même chrétiennes qui font tout cela.

—

Réponse. — Quand nous vous défendons d'aller au bal, de lire des romans, de fréquenter des spectacles, nous vous donnons le conseil le plus sage, le plus salutaire qu'on puisse donner à l'homme, à la jeunesse principalement. Vous en savez là-dessus autant que nous probablement, et peut-être encore davantage. Ce sont autant d'écoles d'immoralité, et quelquefois d'impiété.

Jeunes gens, jeunes filles surtout, ne fréquentez point les bals : vous y perdriez les habitudes de décence et de modestie que vous avez ou que vous devez avoir à votre âge ; vous pourriez même y perdre la santé, la vie et quelque chose d'infiniment plus précieux encore, l'honneur! Je ne vous rappellerai ici ni les Ecritures, ni les Pères, ni les docteurs de l'Eglise, c'est l'opinion d'un homme du monde que je vais vous citer. Voici comment en parle le célèbre Bussy-Rabutin, de l'Académie française, dans une réponse à l'abbé de la Roquette, évêque d'Autun.

« J'ai lu la lettre sur les bals que vous m'avez envoyée; et, puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre le témoignage d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres, cependant les tempéraments les plus froids s'y réchauffent; et ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est point nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure et les veilles en rebutent, et, quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand danger d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, et l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourraient se trouver dans les bals, sans intéresser leur conscience, seraient ridicules d'y aller; et les jeunes, à qui la bienséance le permet ne le pourraient pas sans s'exposer à de grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut point aller au bal, quand on est Chrétien ; et je crois que les directeurs feraient leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. »

Voilà ce que pensait un homme du monde des bals où règne la décence, où du moins elle est censée régner. Que dirons-nous donc après cela, de ces bals de cabaret, de ces bals échevelés, de ces bals *parés-masqués*, ou plutôt *déparés et démasqués*, où n'existent nulle surveillance, qui sentent le vin et l'orgie à cinq cents pas à la ronde? Une jeune fille modeste et chrétienne ne devrait pas, je ne dirai point aller, mais y penser seulement, sans sentir tout son cœur se soulever, en même temps que sa conscience.

Quant aux romans, ils font le mal avec moins d'éclat et de bruit, mais ils ne le font que plus dangereusement, parce qu'on le remarque moins ; — *Jamais fille sage n'a lu de romans*, affirme J.-J. Rousseau. Et, en effet, comme il le dit au même endroit, le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. » Commentant ce texte, l'abbé Gérard ajoute, en parlant des romans : « D'abord ils amollissent notre âme et l'énervent; ils lui ôtent cette régidité de principes et ce caractère de vigueur et de fermeté qui accompagnent et qui soutiennent la vertu; ensuite ils inspirent à un jeune cœur une sensibilité vague et incertaine; ils lui font éprouver des besoins factices, et que sûrement il n'avait pas; ils le font soupirer sans qu'il sache bien après quoi : ce cœur, attendri de plus en plus, languit et n'aime point encore; mais il cherche à aimer, et n'attend qu'un objet pour se fixer. Une douce et séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires dans l'absence d'un objet réel; l'objet s'annonce, et sans plus de choix le cœur se détermine. L'imagination s'échauffe, toutes les passions s'allument; les sens mêmes acquièrent une activité dangereuse et précoce; et l'on devient coupable d'après la lecture de ces livres où le vice est peint souvent sous les traits de la vertu. Eh! que dis-je, la vertu! les auteurs de ces sortes d'ouvrages si tendres et si passionnés seraient bientôt las d'écrire s'ils n'avaient qu'elle à peindre, ou craindraient qu'on ne se lassât trop tôt de les lire. De là ce mélan-

ge qu'ils y mettent de sentiments faussement héroïques, et de situations vraiment critiques pour les mœurs et pour la sagesse; de là ces images vives et rapides qui dérèglent l'imagination, moins encore par ce qu'elles représentent que par ce qu'elles laissent à deviner; ces descriptions naïves qui font couler lentement le feu dans les veines. Car on a beau vouloir se flatter sur ce qu'on éprouve et se déguiser ce qu'on sent, les romans causent pour l'ordinaire des émotions secrètes où le cœur n'est pas toujours en nous ce qu'il y a de plus affecté. »

Ainsi voilà le cœur dévoré par les romans, et avec le cœur tout ce qu'il entraîne après lui. Or que n'entraîne-t-il pas dans l'homme? Mais ils ne dérèglent guère moins le jugement : « Est-ce dans ces sortes de livres, ajoute le même auteur, qu'on apprend à bien penser et à bien vivre? Qu'y trouve-t-on sous l'écorce qu'ils présentent, que des pensées fausses, que des maximes qu'il serait bien dangereux de mettre en pratique, et des exemples qu'on se repentirait toute sa vie d'avoir imités? Les romans changent presque en tout le véritable point de vue; ils apprennent à voir les choses comme on les imagine, et partant bientôt à les croire telles qu'on les désire.... » Rousseau avait dit également : « On se plaint que les romans troublent les têtes; je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et les portent à en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comme on devient fou. » Et qu'est-ce, en effet, qu'une tête *romanesque*, si ce n'est celle qui a perdu le sens ou à peu près, et qui l'a perdu d'autant plus misérablement et irrémédiablement qu'elle se croit beaucoup plus sage que les autres, au contraire?

Que si tels sont les résultats des romans qu'on appelle honnêtes, quel jugement porterons-nous sur ceux qu'on est bien obligé d'appeler déshonnêtes, sur ces romans d'antichambre qu'on retrouve à la boutique, dans l'atelier, et jusque dans les cabarets, de ces romans faits, ou plutôt *fabriqués* pour ceux qui ne savent pas lire, comme l'a dit un des *fabricants*, avec une ingénuité charmante?

Les spectacles ne sont que des romans mis en action. On retrouve en eux, à peu près, et les dangers de la danse et ceux du roman. Jugez par là, de leurs effets. Ils saisissent l'homme par toutes ses facultés, en même temps, et l'entraînent irrésistiblement. « La force de l'intérêt, dit encore l'abbé Gérard, la chaleur du sentiment, le feu de l'action, les ornements de la poésie, tout l'ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchants que font naître les personnages qu'on nous représente. On se sent attendrir; on verse des pleurs en dépit de soi; on oublie tout; on oublie sa raison et son propre cœur. On est déçu, on est séduit sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir. » (*Les égarements de la raison.*)

Riccoboni, auteur et acteur tout à la fois, cet homme si expert et si distingué dans son art, nous assure que les sentiments qui seraient le plus corrects sur le papier changent de nature en passant par la bouche des acteurs, et deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur même le plus indifférent.

Corneille et Racine, ces hommes non moins distingués par leurs sentiments et par leur foi que par leur génie dramatique, pleurèrent amèrement, dit-on, l'usage qu'ils avaient fait de leur talent. Et combien d'autres nous pourrions citer ici également?

Il faut donc que nous n'ayons aucun délassement après nos occupations, nous représentez-vous.

Je ne dis pas cela, bien au contraire. Je sais que vous en avez même d'autant plus besoin que vos occupations ont été plus pénibles et plus prolongées. Mais cherchez des délassements qui présentent moins de dangers. Le bien est de tout concilier, s'il est possible, l'honnête et l'agréable. Remarquez-le cependant, l'honnête doit marcher avant tout.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci
(Horat., *De arte poetica*, vers. 344.)

Je n'en ai pas d'autres, me direz-vous

J'en suis bien fâché; mais, je vous le répète, l'honnête doit marcher avant tout.

Est-ce bien vrai, toutefois? Quoi! ceux qui ne lisent point de romans, qui ne fréquentent ni les bals, ni les spectacles, n'ont donc aucun délassement selon vous?

Vous n'en avez point d'autres, dites-vous.

Alors, je vous plains bien; car ce sont des *délassements* qui ne me paraissent guère propres à *délasser*. Quoi! des délassements, ce qui nous fait passer une partie des nuits sans sommeil, et quelquefois dans l'agitation de tout notre être? Des délassements, ce qui nous captive, nous séduit, nous mène où nous ne voudrions point aller, et nous fait faire ce que nous n'aurions guère envie de faire? Des délassements, ce qui s'attache à nous et nous poursuit partout, au milieu de nos occupations, de nos repas, et jusque dans notre sommeil?... Si vous n'avez pas d'autres délassements, je vous le répète, je vous plains sincèrement, car ces délassements me paraissent, en réalité, de véritables et continuels tourments.

Il y a des personnes honnêtes et même chrétiennes qui font tout cela, avez-vous dit encore.

C'est bien le cas d'appliquer la belle réponse de Bossuet à Louis XIV : « Nous parlions de spectacles, lui dit ce prince en le voyant entrer : qu'en pensez-vous? — Sire, répondit l'illustre prélat, il y a de grands exemples pour, mais il y a de

grandes autorités contre. » Or, chacun sait que l'exemple ne saurait prévaloir contre l'autorité, pas plus que le fait contre le droit.

Il y a, dites-vous, des personnes qui lisent des romans, fréquentent les bals et les spectacles, sans cesser pour cela d'être honnêtes et même chrétiennes.

En êtes-vous bien sûr ? Je n'ose vous dire que vous nous trompez ou que vous vous trompez vous-même ; mais ce que je ne crains pas de vous dire, c'est que les personnes dont vous parlez pourraient bien ne pas garder longtemps leur honnêteté et surtout leur christianisme. En tout cas, je crois qu'il n'est pas prudent de les imiter. J'ai vu des personnes qui étaient tombées du toit d'une maison sans se faire aucun mal, et d'autres du haut d'un clocher, sans se casser le cou. Seriez-vous curieux d'en faire autant ?

BAPTÊME.

Objections. — Vous soutenez donc que sans le baptême personne ne peut entrer dans le ciel ! — N'est-il pas cruel surtout de placer ainsi dans l'enfer une multitude infinie de pauvres enfants qui ont été privés du baptême sans qu'il y ait de leur faute, ni même, la plupart du temps, de celle de leurs parents ? — Comment quelques gouttes d'eau peuvent-elles rendre la vie à l'âme qui est toute spirituelle. — Cette eau glacée ne pourrait-elle pas plutôt faire périr ce petit corps alors si délicat ? — Le prêtre commence, dès ce moment, à se montrer intolérant : il veut que le baptême soit administré dans un temps donné, que les parrains aient tel âge, sachent faire telle et telle prière, répondre à telle et telle question.... C'est l'affaire des parents.

—

Réponse. — Le baptême, quoique généralement admis, même en pratique, dans le christianisme, a cependant donné lieu à des objections, qui, parties de différents points, sont tombées dans le domaine public.

Vous soutenez-donc, nous dit-on, que sans le baptême personne ne peut entrer dans le ciel ?

Ce n'est pas nous qui le soutenons, c'est l'Eglise de tous les temps et de tous les lieux. Mais si l'Eglise, de sa voix la plus unanime et la plus constante, a proclamé ainsi hautement et proclame encore la nécessité du baptême pour tous, c'est parce que Jésus-Christ, son divin fondateur, votre Dieu comme le nôtre, le roi des intelligences, celui dont l'Evangile a été miraculeusement annoncé à toute la terre, l'a lui-même proclamée, le premier, cette nécessité, en termes tels qu'il est impossible de concevoir le moindre doute à ce sujet. Ecoutez plutôt : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. « Amen, amen, dico vobis, nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. »* (*Joan.* III, 5.) Ce précepte, qui se trouve répété, d'ailleurs, en d'autres endroits des saintes Ecritures, est on ne peut plus formel ici, et n'excepte personne, pas même les enfants, remarque saint Ambroise. (*De Abraham.*, lib. II, c. 11.)

Salutaire institution, au point de vue même de nos intérêts temporels, qui ne vous sont peut-être pas moins chers que nos intérêts spirituels ! C'est souvent à cause du baptême que les parents sont si vivement préoccupés de leurs enfants, avant même qu'ils aient vu le jour : « Quel malheur, pour eux et pour nous, pensent-ils, s'ils étaient privés du sacrement de la régénération ! » C'est le baptême qui en fait l'objet de leurs soins les plus attentifs, quand ils sont nés ; tandis que les infidèles les abandonnent sans aucune sollicitude. Il serait impossible de dire à combien d'enfants la nécessité de recevoir le baptême a conservé la vie, non seulement chez les peuples chrétiens, mais encore chez les peuples idolâtres, où la foi nous porte quelquefois à aller les rechercher. Cessez donc, vous à qui je réponds en ce moment, de déclamer contre cette nécessité ; car, sans elle peut-être vous n'auriez pas joui de la lumière du jour, ou du moins vous n'en auriez pas joui longtemps.

N'est-il pas cruel surtout, avez-vous dit encore, de placer ainsi dans l'enfer une multitude infinie de pauvres enfants qui ont été privés du baptême, sans qu'il y ait de leur faute, ni même, la plupart du temps, de celle de leurs parents ?

Non, quand on entend bien la doctrine de l'Eglise à ce sujet.

« Que faut-il donc penser du sort des enfants morts sans baptême ? » se demande ici l'abbé de Frayssinous (*Maximes de l'Eglise cath. sur le salut des hommes.*) « Exposons d'abord ce qu'ordonne de croire la foi catholique, et nous verrons ensuite ce que nous permet l'opinion. Nous le dirons sans détour ; que ces enfants descendent dans l'enfer, qu'ils soient damnés, qu'il n'y ait pas pour eux de région mitoyenne entre le ciel et l'enfer ; qu'ils soient privés à jamais de la possession du Dieu qui fait le bonheur des élus dans le royaume céleste, tel est le langage, telle est la doctrine de l'Eglise ; mais là se borne son enseignement : hors de là est la région des opinions et des conjectures. Eh quoi ! direz-vous, ce sont là tous les adoucissements que vous semblez annoncer touchant le dogme catholique ! C'est ici qu'il faut nous expliquer et nous entendre. Qu'est-ce que le ciel ! C'est le lieu des récompenses et de la félicité. Qu'est-ce que l'enfer ? C'est le lieu des privations et des peines. Mais dans l'enfer, comme dans le ciel, il est diverses demeures ; pour les uns, les châtiments sont divers suivant les fautes ; comme pour les autres, les récompenses varient suivant le degré de mérite et de

vertu. Que les enfants baptisés, mourant dans leur innocence, soient éternellement heureux dans le ciel, c'est un point de la croyance catholique; que les enfants non baptisés soient privés de ce bonheur, et que leur damnation soit inséparable de cette privation, c'est encore un article de notre foi : mais jusqu'à quel point Dieu leur fait-il connaître la grandeur du bien dont ils sont privés? Dans quel degré de douleur et d'amertume en sentent-ils la privation? C'est un secret pour nous, et nous ne sommes pas obligés de croire qu'ils en sont aussi douloureusement affectés que peuvent l'être ceux qui, par leurs fautes personnelles, ont perdu ce bien immense. De plus, outre cette privation de félicité, les enfants souffrent-ils une peine positive, telle que celle du feu, plus ou moins vive? Sur cela, l'Eglise n'a rien décidé; elle permet à chacun d'embrasser le sentiment qui lui paraît le plus plausible. Je vous prie de remarquer que le bonheur de voir et de posséder Dieu dans le ciel, de le contempler dans ses perfections adorables, dans cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, comme parle saint Augustin (*Confess.*, lib. x, cap. 27), que ce bonheur est une faveur purement gratuite, une libéralité toute miséricordieuse, que Dieu ne doit à personne. C'est une destinée si haute, si sublime, si divine, que l'homme n'a par lui-même nul droit d'y prétendre : dès lors, si les enfants en sont privés, je vois là pour eux la perte d'une immense félicité, mais, du côté du souverain Juge, qui ne la devait à personne, il n'y a pas même une ombre d'injustice.

« Donnons à cette matière un plus long développement. Il suffit d'être initié aux premières études théologiques, pour savoir que saint Fulgence, au ve siècle, saint Grégoire le Grand, dans le vi^e, et après eux plusieurs théologiens, ont pensé que les enfants non baptisés, outre la privation de la félicité céleste, souffrent encore, à cause de la tache originelle, une peine sensible, celle du feu, plus ou moins vive; mais nous savons également que l'opinion contraire a été embrassée par saint Grégoire de Nazianze, saint Thomas, saint Bernard, et le très-grand nombre des docteurs des écoles catholiques, sans qu'il se soit élevé contre eux aucune réclamation de la part de ceux qui sont les dépositaires de la foi, je veux dire le corps des premiers pasteurs, les évêques et le Souverain Pontife qui en est le chef; et, pour tout homme instruit et impartial, cela seul décèle un partage d'opinions d'après lequel il est permis à chacun d'abonder dans son sens. Saint Augustin, cette grande lumière de l'Eglise chrétienne, qui paraissait d'abord pencher vers le sentiment le plus sévère, avoue, dans une lettre à saint Jérôme (epist. 166, n. 76), que, lorsqu'il vient à examiner la nature des peines subies par ces enfants, il n'éprouve que doutes, perplexités, embarras. Ce n'est pas tout, dans son dernier ouvrage contre les pélagiens, celui où il combat l'un de ces sectaires, nommé Julius, nous lisons ces paroles : *Je ne dis pas que les enfants morts sans baptême doivent subir une si grande peine qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fussent point nés... Quoique je ne puisse pas décider ce que sera, quelle sera et combien grande sera leur damnation, je n'ose néanmoins dire qu'il serait meilleur pour ces enfants de n'être point que d'être dans cet état.* (*Contra Julian.*, lib. v, cap. 11.) Ainsi saint Augustin permet de penser que la damnation de ces enfants est telle qu'ils aiment mieux exister que de ne pas exister.

« Je ne me permettrai pas de les appeler simplement heureux; je ne dirai pas qu'ils jouissent d'un bonheur naturel, pur et sans mélange; non, je ne vais pas jusque-là; mais je puis me les figurer comme des princes détrônés, privés d'un royaume auquel ils pouvaient prétendre, comme des exilés qui regrettent une patrie qu'ils ne doivent jamais revoir; je puis croire que leur destinée est préférable au néant. Ce monde, ce n'est pas le séjour du repos et du bonheur parfait, et cependant il est peu d'hommes qui préfèrent la mort à la vie. Tel est donc le sort de ces enfants que, tout imparfait qu'il est, ils l'aiment mieux que l'anéantissement, et qu'ils désirent de le conserver.

« Quel était sur cette matière le sentiment de l'évêque de Meaux, qui, de son vivant même, fut révéré comme l'oracle de l'Eglise gallicane, et qui a été le théologien le plus profond comme le plus grand orateur de son siècle et de sa nation? Nous avons de lui, sur le sort de ces enfants, un écrit raisonné, dont voici l'origine : Un prélat, le cardinal Sfondrate, avait avancé une opinion qui parut s'éloigner de la simplicité et de la pureté du dogme catholique; Bossuet, de concert avec plusieurs évêques français, le dénonça au Saint-Siége dans une lettre adressée au Pape Innocent XII, lettre que nous avons encore. (Lettre 201, *Œuvres de Bossuet*, t. XXXVIII, in 8°.) Bossuet s'y élève bien avec force contre ceux qui veulent affranchir les enfants non baptisés de la damnation, mais en même temps il reconnaît que la plupart des docteurs les *prétendent exempts de la peine des sens, c'est-à-dire du tourment du feu éternel*, et il était si loin de condamner ce sentiment comme une erreur qu'il ajoute : — *Que nous importe à nous, qui ne disputons pas sur ce point? Nous l'abandonnerons à la dispute des théologiens.* (*Ibid.*, pag. 36.)

« Je pourrais me prévaloir d'une autorité plus imposante encore par l'éminente dignité du personnage, celle d'un des plus savants Papes qui se soient jamais assis sur le siége de saint Pierre, de Benoît XIV, qui a vécu dans le dernier siècle. Ses écrits, pleins d'une immense érudition, sont remarquables par l'exactitude avec laquelle il distingue les dogmes qu'il faut croire des opinions qui sont un sujet de controverse. Or, dans un de ses ouvrages, ayant eu occasion de parler de la damnation de ces enfants, il dit : *Outre la privation de la béatitude, sont-ils exempts ou non de la peine qu'on*

appelle des sens? C'est une chose encore controversée parmi les théologiens. (*De festis Dom.*, lib. I, cap. 8, *De Sabbato sancto.*) Donc ici l'Eglise n'a rien décidé. »

Je me résume en quelques mots : Je dois, moi catholique, reconnaître que les enfants morts sans baptême n'entreront jamais dans le royaume de Dieu. C'est l'enseignement formel de l'Eglise, la parole même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais je puis admettre, sans cesser d'être catholique, que le sort de ces enfants dans l'enfer vaut encore mieux que le néant. Il n'y a là évidemment ni cruauté, ni l'ombre même d'une injustice.

Et pourquoi nous répugnerait-il tant d'admettre une telle croyance ? N'est-ce pas, jusqu'à un certain point, l'enseignement de la raison, la croyance des peuples mêmes idolâtres?

Que nous dit, en effet, la raison? que nous descendons tous d'une source corrompue, puisque, sans cela, nous ne pouvons expliquer l'état de dégradation dans lequel nous venons au monde. D'où il suit que celui qui meurt avant l'expiation, ou avant la renaissance, pour parler le langage des Ecritures : *Nisi quis, renatus fuerit* (*Joan.*, III, 5), meurt coupable, et digne, par conséquent d'une peine quelconque.

Quant à la croyance des peuples mêmes idolâtres, je la trouve dans ces vers où le poëte nous représente les enfants se lamentant à l'entrée du Tartare :

> Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,
> Infantumque animæ flentes in limine primo.
>
> (VIRGIL., *Æneid.*, lib. VI, vers. 426, 427.

Comment quelques gouttes d'eau peuvent-elles rendre la vie à l'âme qui est toute spirituelle. demandez-vous?

Ces quelques gouttes d'eau ne suffisent pas; car, avec l'eau, qui est ce que nous appelons la *matière* du sacrement, il faut aussi l'énonciation de certaines paroles, prononcées au nom de l'Eglise, et qui en sont ce que nous appelons la *forme*. C'est la recommandation bien précise de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres, et, en eux, à tous ses ministres, au moment de retourner au ciel : *Allez donc*, leur dit-il, *instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit : « Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* » (*Matth.* XXVIII, 19.) Ainsi, pour qu'il y ait *renaissance* ou *renouvellement de la vie* dans l'enfant, avec l'eau, il faut la parole, avec la matière la forme, avec le corps l'esprit, si je puis parler de la sorte; car presque partout nous retrouvons l'image de l'homme, lequel a été créé lui-même à la ressemblance de Dieu. Et ces deux choses, l'eau et la parole, n'ont de valeur pour la régénération spirituelle de l'enfant, que parce que telle est la volonté toute-puissante du Seigneur, parce qu'il est là lui-même, agissant en eux et par eux. Aussi l'avons-nous entendu, après avoir commandé à ses ministres de baptiser les hommes au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ajouter ces remarquables paroles : *Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles : « Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* » (*Matth.* XXVIII, 20.) Cela vous paraît-il suffisant? Que pouvez-vous désirer de plus? Quoi! c'est par sa volonté, par son *Verbe*, que Dieu a créé toutes choses, notre âme en particulier. *Omnia per ipsum facta sunt; et sine ipso factum nihil, quod factum est* (*Joan.* I, 3), et cette même parole ne suffirait pas pour rendre à l'enfant la vie spirituelle dont la privé la tache originelle?

Mais, dites-vous, pourquoi ce signe vulgaire?

Pourquoi! parce que telle a été la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Baptizantes* etc., nous dit-il expressément.

Pourquoi! parce que l'homme n'est point esprit seulement, mais corps en même temps qu'esprit, parce qu'il a besoin d'être averti, que ceux avec qui il est en rapport de biens spirituels ont besoin de l'être également.....

Cela reconnu, que peut-il y avoir de mieux pour nous que ce *signe vulgaire*, comme vous l'appelez; qu'un signe si naturellement expressif, aux yeux de tous, qui nous prévient que, tandis que cette eau, dont le propre est d'effacer les souillures matérielles, coule visiblement sur le corps, la rosée de la grâce coule invisiblement sur l'âme, pour effacer la tache originelle.

Cette eau glacée, demandez-vous encore, ne pourrait-elle pas plutôt faire périr ce petit corps, alors si délicat?

Mais il n'y a que quelques gouttes d'eau, comme vous l'avez fait remarquer vous-même; et il est de toute impossibilité que cette petite quantité, employée comme on le fait surtout, produise les funestes effets que vous sembiez craindre. Ne savez-vous pas que certains peuples ont été dans l'habitude de tremper entièrement dans l'eau leurs enfants nouveau-nés, qu'on en retrouve encore des vestiges aujourd'hui? Je n'ai pas entendu dire que la mort en résultât. Aux yeux de ceux qui avaient de telles pratiques, c'était un moyen, au contraire, de fortifier leurs enfants, et de prolonger leur existence, soit naturellement, soit surnaturellement : tant il est vrai qu'une ombre plus ou moins obscure de christianisme se trouve à peu près partout. Quoi qu'il en soit, vous n'avez aucune raison de craindre que quelques gouttes d'eau, même glacées, coulant, soit sur la tête de l'enfant, soit ailleurs, quel que soit l'état dans lequel il se trouve, soient pour lui une cause de mort, ni même de maladie. « De la glace sur de la chaleur! » allez-vous vous écrier peut-être. Pourquoi, non, c'est, nous dit-on, un moyen de guérison dans les cas mêmes où l'on aurait cru autrefois que la mort en fût résultée infailliblement. Tant l'homme a d'aveuglement et de préjugés, non pas seulement en religion, comme on le voit.

Mais ne sortons point de la question sur

nous occupe en ce moment. Tranchons-la, au contraire, en quelques mots. Vous craignez que l'eau froide du baptistère, coulant sur la tête échauffée de votre enfant, n'ait de funestes effets; demandez qu'elle soit réchauffée. Vous n'aurez même pas besoin de le demander, le prêtre ne manquera pas de le faire, toutes les fois qu'il le jugera à propos. C'est une recommandation qui lui a été faite d'une manière générale, et dont, au reste, son attentive charité n'avait nul besoin.

Le prêtre commence dès ce moment, avez-vous ajouté, à se montrer intolérant: il veut que le baptême soit administré dans un temps donné, que les parrains aient tel âge, sachent faire telle et telle prière, répondre à telle et telle question..... Cela regarde les parents.

Oui, sans doute, cela regarde les parents, puisqu'il s'agit du baptême de leurs enfants; mais cela regarde aussi le prêtre évidemment, puisqu'il s'agit du baptême, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ dont il est le ministre, conféré au nom de l'Eglise, dont il est le représentant.

Raison de plus, me direz-vous, pour se montrer plein de douceur et de charité. Ne le fait-il pas aussi? En cette circonstance, comme en toute autre, ne pousse-t-il pas la douceur et la charité jusqu'à leurs dernières limites? faudrait-il aller plus loin encore, transgresser ses devoirs? Vous ne le voudriez pas; et je ne sais même si vous ne seriez point les premiers à l'en blâmer ensuite.

Il veut, représentez-vous, que le baptême soit administré dans un temps donné.

Mais ce n'est pas lui qui le veut; c'est l'Eglise dont il n'est que le ministre, et qui défend sous des peines sévères de différer trop longtemps le baptême aux enfants, de peur que ceux-ci ne meurent coupables du péché originel, et ne soient exclus du royaume de Dieu, où nul ne peut entrer sans avoir été régénéré. Ce n'est donc point pour lui que le prêtre se montre aussi ferme sur l'observance de cette prescription salutaire de l'Eglise, c'est dans l'intérêt de l'enfant, que la mort peut frapper au moment où on s'y attend le moins, comme elle frappe tout homme ici-bas, et même plus promptement encore, vu l'état dans lequel il se trouve, c'est dans l'intérêt des parents, qui, avec la mort temporelle de leur fils, auraient encore à pleurer sa mort éternelle.

Il veut que les parrains aient tel âge, sachent faire telle et telle prière, répondre à telle et telle question.

Non, encore une fois, ce n'est pas lui qui le veut, mais l'Eglise dont il est le représentant. Et, franchement, ne devez-vous pas voir vous-mêmes qu'il doit en être ainsi? Pourquoi des parrains, en effet? C'est pour répondre pour l'enfant en face de l'Eglise, c'est pour prier, faire profession de foi à sa place. Mais, s'ils n'ont pas plus de raison et de foi que lui, et moins encore peut-être, à quoi servent-ils, et n'est-ce pas une dérision? Pourquoi des parrains encore? c'est pour lui tenir lieu de parents, à l'occasion, comme le mot même l'indique, sous le rapport spirituel principalement. Mais si ceux que vous présentez ne se font aucune idée de cela, s'il est à peu près sûr qu'ils n'en tiendront jamais aucun compte, n'est-il pas naturel d'en demander d'autres? Ce n'est point de l'intolérance et de l'injustice, c'est, au contraire, de la justice et de la charité.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques réflexions que nous avons émises ailleurs sur cet important sujet.

« Séparés de Dieu, principe de tout bien, disions-nous, nous pouvions rester à jamais dans cet affreux isolement. L'Etre infiniment bon ne l'a pas voulu. Il a envoyé son Fils sur la terre pour nous racheter. Souffrant comme homme, et donnant comme Dieu un prix infini à ses souffrances, l'Homme-Dieu a réconcilié la terre avec le ciel. Il est retourné, sa mission remplie, auprès de son Père; mais auparavant il a établi sept sacrements, dont il a laissé l'administration à son Eglise, pour que le prix de ses souffrances fût à tous également appliqué. Le premier de ces sacrements, c'est le baptême. Sacrement admirable! par lequel quelques gouttes d'eau jointes aux paroles de la miséricorde ont un effet plus divin à nos yeux que toutes les eaux du déluge, jointes aux paroles de la justice; puisque par le déluge, les coupables étaient détruits, et les fautes n'étaient point effacées, tandis que, par le baptême, c'est la faute, au contraire, qui est détruite, et le coupable régénéré.

« Pour que cette céleste régénération soit de bonne heure produite en nous, l'Eglise veut que nous recevions le baptême le plus tôt possible. Pères, mères, vous tous qui êtes chargés de procurer aux enfants cette première grâce de l'Eglise, en comprenez-vous bien toute l'étendue? Comprenez-vous également les conséquences qu'elle a pour eux dès ce moment, et qu'elle aura encore dans la suite? Si l'on vous disait : —*Votre enfant est mort : allez le baigner dans ces eaux consacrées par de célestes bénédictions, et il vivra.* Quels ne seraient pas votre empressement, votre sollicitude, votre allégresse et votre reconnaissance. La mort que vous avez à pleurer dans vos enfants, ce n'est pas cette mort d'un jour qui consiste dans la séparation de l'âme et du corps, mais bien cette mort éternelle qui consiste dans l'éloignement de Dieu, unique auteur de la vie. Et vous restez calmes, indifférents, incrédules même quelquefois à la voix de l'Eglise qui vous dit : *Courbez sa tête sous l'onde régénératrice, et par un effet de la toute puissante volonté de Dieu, il vivra éternellement.* Si l'on vous disait, comme la fabuleuse antiquité le raconte par rapport au plus valeureux des Grecs : « Cet enfant aura à livrer de redou-« tables combats : venez tremper son corps « dans ces eaux mystérieuses, et il sera in-« vulnérable, » avec quel empressement encore, avec quelle joie et quelle reconnaissance vous accepteriez ce bienfait! Ce n'est point

ce corps de boue que l'Eglise veut préserver des atteintes du fer, mais bien l'âme créée à l'image de Dieu, qu'elle veut prémunir contre les attaques de l'invisible ennemi. Et vous ne tressailleriez pas d'allégresse à sa voix quand elle vous dit : « Venez tremper cette âme affaiblie déjà avant d'avoir combattu, dans ces eaux fortifiantes qui jaillissent de la vie éternelle ! »

« Parents, amis, vous tous qui êtes choisis par une famille pour répondre, à la place de l'enfant, aux plus graves questions, et pour prendre en son nom le plus solennel engagement, interpellés publiquement en quelque sorte par l'Eglise, votre mère ; comprenez toujours la sublimité de vos fonctions ! Gardez-vous bien surtout d'être intérieurement incrédules, où de rester seulement indifférents et inattentifs, quand Dieu lui-même daigne abaisser les cieux, et vous parler par la voie de son ministre !

« Et vous, jeunes enfants, vous qui êtes chargés quelquefois d'affirmer les plus hautes vérités religieuses à un âge où vous pouvez à peine les bégayer, en quelque sorte, vous présentez sans doute un touchant spectacle en venant demander ainsi, pour un frère plus jeune encore, l'innocence dont vous êtes vous-mêmes la vivante image. Toutefois, pour ne pas mentir à l'Eglise, ou du moins pour ne point lui parler du bout des lèvres seulement, à elle qui est esprit aussi, à l'exemple de son divin Fondateur, vous devez, autant qu'il dépend de vous, agrandir votre âme en ce moment, l'embraser d'amour et de foi, comme le flambeau symbolique qui brûle alors sous vos yeux. Sans vous arrêter à la surface des choses, comme on le fait si communément à votre âge, voyant des yeux de la foi les anges du ciel verser abondamment la grâce céleste dans l'âme du régénéré, en même temps que l'eau baptismale coule sur sa tête, vous devez, autant que possible, vous montrer dignes de coopérer à l'acte divin de la régénération. (*L'Education chrétienne.*)

Voilà le baptême, tel qu'il est réellement, pour qui sait le comprendre. Mais il ne peut en être ainsi si vous gênez le le prêtre dans l'administration de ce sacrement, si vous êtes toujours disposés à le blâmer, à le critiquer, dans tout ce qu'il prescrit ou conseille alors au nom de l'Eglise. Ah ! plutôt, prêtons-nous de bon cœur et avec zèle à l'accomplissement de ces cérémonies si touchantes et si nobles qui servent à faire descendre plus abondamment sur la terre les grâces célestes et nous rattachent plus intimement et plus solidement à Dieu !

BARTHÉLEMY (Massacre de la Saint-).

Objection. — Et la Saint-Barthélemy ! C'est une tache dont le nom de catholique se lavera difficilement.

—

Réponse. — Si quelque chose m'étonne, c'est que le souvenir du massacre de la Saint-Barthélemy nous soit le plus souvent et le plus acrimonieusement rappelé aujourd'hui par des hommes qui font sonner hautement leur nom de Français, et qui ne permettent pas toujours qu'on leur retire celui de catholique.

Et la Saint-Barthélemy ! nous dit-on. C'est une tache dont le nom de catholique se lavera difficilement.

Vous croyez ? Avez-vous bien réfléchi à ce que vous dites ? C'est au cœur même de la France que ce grand crime a été commis ; ceux qui l'ont commis ne portaient pas seulement le nom de catholiques, ils portaient également celui de Français, ils occupaient alors, dans notre patrie, les plus hautes dignités. La France n'a point été à jamais déshonorée par cela : pourquoi donc la religion catholique le serait-elle ? Le nom français n'a point été souillé d'une tache indélébile : pourquoi celui de catholique le serait-il davantage ? Si un étranger venait vous faire des reproches à ce sujet, et s'avisait de vous dire, en se servant de votre pensée, et en partie, aussi, de vos paroles : — Et la Saint-Barthélemy ! c'est une tache dont le nom de Français se lavera difficilement, vous ne seriez pas beaucoup embarrassés pour répondre : « La Saint-Barthélemy ! diriez-vous ; mais nous la détestons, nous la réprouvons, nous la maudissons, autant et plus que vous peut-être, parce qu'elle nous pèse davantage sur le cœur. La France, du reste, n'en saurait être déshonorée. Le crime a été commis en France, au cœur même de la France, dans sa capitale, mais non pas par la France, par la majorité de ses habitants, par son esprit surtout, par cet esprit de douceur, de générosité et de dévouement, qui nous porte, nous Français, à épargner nos ennemis, plutôt qu'à répandre leur sang inutilement et traitreusement. Notre nom de Français reste donc toujours digne de la vénération et de l'amour des peuples. Il n'a pas été plus souillé par ce crime que le nom d'Anglais ne le fut par les atrocités de son Henri VIII, que le nom de Romain ne le fut par les incomparables cruautés de ses Nérons, cruautés qui ont duré plus d'années, autant de siècles peut-être que les cruautés de la Saint-Barthélemy ont duré de jours. Bien loin de faire une seule et même chose avec ceux qui commirent ces cruautés, ceux-ci ne méritaient même pas de le porter, quelles que fussent leurs dignités. »

Voilà ce que vous répondriez, n'est-il pas vrai ? Et c'est aussi ce que nous pouvons vous répondre, quand vous nous dites : « Et la Saint-Barthélemy ! c'est une tache de sang dont le nom de catholique se lavera difficilement. » — « La Saint-Barthélemy ! mais nous la détestons, nous la réprouvons, nous

la maudissons autant et plus que vous peut-être, parce qu'elle nous pèse davantage sur le cœur. La religion catholique, du reste, n'en saurait être déshonorée. Le crime a été commis dans un pays catholique, et même dans l'un des pays les plus attachés à cette religion; mais il ne l'a pas été par la religion catholique, par la majorité de ses adhérents, par son esprit surtout, par cet esprit de douceur, de générosité et de dévouement qui nous porte, nous catholiques, à épargner nos ennemis et à leur faire du bien, plutôt qu'à devenir, même par représailles, persécuteurs et bourreaux. Notre nom de catholique reste donc toujours digne de la vénération et de l'amour des peuples. Il n'a pas été plus souillé par ce crime que ne l'a été votre nom de Français. Bien loin de faire une seule et même chose avec ceux qui se rendirent si coupables en ce jour, ceux-ci ne méritaient même pas de le porter, et ils ne l'auraient pas mérité davantage, quand bien même ils eussent occupé, dans notre société religieuse un rang aussi élevé que dans la société civile. »

Vous me direz peut-être que les instigateurs et exécuteurs de la Saint-Barthélemy, agissaient comme catholiques.

Mais non, répondent ici la plupart des historiens, ils agissaient comme politiques, ou plutôt comme des ennemis qui se vengent avec autant de cruauté que de mauvaise foi. Eussent-ils cru, d'ailleurs, servir la religion catholique, comme ils croyaient aussi probablement servir la France, ils auraient été encore plus aveuglés dans leur foi religieuse que dans leur foi politique, puisque, en agissant ainsi, ils se mettaient en opposition la plus formelle avec la religion catholique, laquelle, n'étant autre que la religion de Jésus-Christ, nous défend, sous les peines les plus sévères, la trahison et la cruauté.

Et chose bien extraordinaire encore en ceci, c'est que ceux qui nous reprochent le massacre de la Saint-Barthélemy, qui ne pèse pourtant sur nous en aucune manière, comme nous venons de le montrer, sont souvent des hommes dont la conduite est loin d'être irréprochable, des cœurs haineux, cruels, ayant même donné déjà des preuves de cruauté, et n'attendant qu'une occasion pour en donner des nouvelles.

« Est-ce la Saint-Barthélemy qui vous empêche de bien vivre? leur répond avec beaucoup d'à propos l'abbé de Ségur. (*Réponses.*)

« Et avez-vous peur, si vous devenez bon Chrétien, que l'on vous engage à massacrer vos voisins s'ils ne servent pas le bon Dieu!

« Le massacre de la Saint-Barthélemy a été un de ces excès déplorables que l'irritation des guerres civiles, l'astuce de la politique, la fureur de quelques fanatiques, la dureté des mœurs de ce temps, peuvent seules expliquer.

« La religion est bien loin d'approuver tout ce qu'on fait en son nom et tout ce qui se couvre de son manteau sacré.

« Il faut dire, du reste, que les ennemis ont singulièrement dénaturé ce crime. Ils l'ont représenté comme *l'œuvre de la religion*, tandis qu'il n'est l'œuvre que de la haine et du fanatisme que blâme la religion.

« Ils l'ont représenté comme exécuté par les prêtres, tandis que *pas un seul* n'y prit part. Il y en eut même plusieurs, entre autre l'évêque de Lisieux, qui sauvèrent tout ce qu'ils purent de huguenots, et qui intercédèrent pour eux auprès du roi Charles IX, etc.

« Si un fait est avéré maintenant et hors de contestation, c'est que la Saint-Barthélemy est, avant tout, un *coup d'Etat politique*, que la religion en a été le prétexte bien plutôt que la cause, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour davantage son gouvernement, qu'à procurer la gloire de Dieu.

« Il a plu à un poëte de l'école voltairienne de représenter le cardinal de Lorraine bénissant *les poignards des catholiques*. Malheureusement ce cardinal était à Rome en ce moment, pour l'élection du Pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, qui venait de mourir.

« Mais ces messieurs n'y regardent pas de si près. *Mentez, mentez toujours*, osait écrire Voltaire à ses amis, *il en restera quelque chose!* (*Lettre au marquis d'Argent.*)

« Depuis trois siècles, la haine des protestants, et plus tard, des voltairiens, contre l'Eglise, a tellement altéré l'histoire, qu'il est très-difficile d'y découvrir la vérité.

« On arrange les faits, on ajoute, on retranche, on invente même, au besoin. On impute à l'Eglise des crimes qu'elle déteste. On fait peser sur la religion des accusations odieuses. Méfiez-vous en général, des faits historiques où la religion joue un rôle ridicule ou barbare ou ignoble. Il se peut qu'ils soient vrais; et alors il faut porter tout le blâme sur l'homme faible ou vicieux qui a oublié son caractère de prêtre ou d'évêque ou même de Pape, et qui, devant faire le bien, a fait le mal; mais il se peut aussi (et c'est le plus ordinaire) que les faits soient, sinon inventés complétement, du moins tellement travestis et exagérés, que l'on peut, avec justice, les taxer de mensonge.

« Il est fort commode d'attaquer l'Eglise de cette façon; mais est-ce légitime? est-ce loyal? est-ce sincère? »

Un de ces faits dénaturés qui ont servi et servent encore de texte aux attaques de la plus insigne mauvaise foi contre l'Eglise, c'est bien celui qui nous occupe en ce moment. Qu'il nous soit donc permis d'ajouter, ici, à tout ce que nous venons de dire nous-même, et de transcrire, à ce sujet, les sages réflexions d'un des défenseurs les plus modérés et les plus éclairés que la religion ait eus en ces derniers temps.

« Que dirons-nous de la Saint-Barthélemy? » se demande l'abbé de Frayssinous, dans une de ses conférences. (*La religion vengée du reproche de fanatisme.*) « Nous

dirons que c'est là une horrible journée qui sera la honte éternelle de nos annales, et sans doute il n'est pas de vrai Français qui ne désirât de pouvoir déchirer les pages sanglantes qui en retracent le souvenir. Mais, si cette journée est affreuse, c'est aussi une affreuse calomnie de l'imputer à la religion, comme si la religion l'avait commandée, comme si elle l'avait approuvée, comme si cette épouvantable tragédie était dans les maximes et dans l'esprit du christianisme; il est avéré qu'il n'y eut ni prêtre ni évêque dans le conseil où cet horrible massacre fut résolu. Il est fort aisé à des déclamateurs d'avancer que le faux zèle avait armé Charles IX du fer homicide; mais, pour rendre hommage à la vérité, disons plutôt que ce fut une politique farouche et le ressentiment profond des troubles qui avaient agité son règne; et qu'il faut voir dans ce massacre d'odieuses représailles. En effet, le despotisme fanatique de la reine de Navarre, infatuée des nouvelles opinions, avait indigné les états du Béarn. Leurs remontrances et leurs clameurs furent inutiles, le désespoir arma les Béarnais; leur patrie désolée devint le théâtre de la discorde. Sous les murs de Navarreins, on combattit avec fureur. A Orthez, se fit un carnage horrible, surtout des religieux et des prêtres: on voyait des ruisseaux de sang couler dans les maisons, les places et les rues. Le Gave parut tout ensanglanté, et ses eaux portèrent jusqu'aux mers voisines les nouvelles de cet épouvantable désastre. Le massacre d'Orthez fut suivi de celui de la fleur de la noblesse. Comme si le 24 août eût été dans ce siècle une époque sinistre, consacré à des exécutions barbares, ce jour-là même, un grand nombre de gentilshommes furent poignardés à Pau, contre la foi des traités, et par la noire perfidie des calvinistes. L'histoire dépose que Charles IX jura de s'en venger. On lit, à ce sujet, dans l'*histoire de Navarre*, ces paroles remarquables : *Ces nouvelles*, dit l'auteur en rapportant le massacre de Pau, *fâchèrent extrêmement le roi Charles, qui dès lors résolut en son esprit de faire une seconde Saint-Barthélemy, en expiation de la première.* Aussi, lorsqu'il semblait reculer devant le crime qu'il méditait, la reine mère, pour raffermir son âme effrayée, ne lui disait pas : Souvenez-vous de ce que vous devez à la religion, mais elle lui disait : Pourquoi ne pas avoir la force de vous défaire de gens qui ont si peu ménagé votre autorité et votre personne? (Bossuet, *Abrégé de l'histoire de France;* règne de Charles IX.)

« On rappelle que le Pape Grégoire XIII fit faire à Rome des réjouissances sur cet événement; mais on a soin de ne pas dire que Charles IX, pour pallier son crime et pour donner le change aux cours de l'Europe, leur avait député des courriers pour y répandre que la découverte inopinée d'une conspiration contre sa personne et son autorité l'avait forcé à des mesures violentes, et qu'il avait échappé au péril imminent dont il était menacé. Je veux, pour un moment, que quelque prêtre insensé ait applaudi à ce massacre, où serait la bonne foi de faire retomber sur la religion cet excès de son indigne ministre? Faudrait-il donc déclamer éternellement contre l'ancienne magistrature de France, parce que quelques magistrats auraient vendu la justice; ou bien contre les lettres et l'imprimerie, parce que, dans le dernier siècle, un écrivain en aurait abusé pendant quatre-vingts ans pour prêcher le libertinage et l'impiété?

« Si l'on n'était pas égaré par la haine, on observerait que, dans ce massacre, *un grand nombre* même de catholiques périrent victimes de vengeances personnelles; qu'à Lyon, à Toulouse, à Bordeaux, plusieurs des proscrits durent la conservation de leurs jours à des ecclésiastiques. On sait que, suivant une tradition respectable, Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, s'opposa au massacre, et que sa courageuse clémence toucha tellement les calvinistes qu'ils firent abjuration entre ses mains. Où est l'écrivain ecclésiastique qui n'ait parlé avec horreur de ce jour funeste? L'historien de Henri IV, Péréfixe, l'appelle *une action exécrable, qui n'a jamais eu, et n'aura jamais, s'il plaît à Dieu, de semblable.* Bossuet ne rappelle qu'avec des sentiments d'exécration cette effroyable journée. On a dit, je le sais, qu'un abbé de Caveyrac avait fait l'apologie de la Saint-Barthélemy : le fait avait été avancé d'abord par d'Alembert et par Voltaire, comme on le voit, par leur correspondance; il a été répété, et il l'est encore de nos jours. Vous sentez bien que la cause de cet écrivain n'a rien de commun avec celle de la religion : et qu'importerait après tout au christianisme qu'un frénétique se fût fait l'apologiste d'une frénésie? N'y aurait-il donc plus de bonne philosophie, parce que le philosophe Sénèque a fait l'apologie d'un monstre meurtrier de sa mère? Mais ici les sophistes n'ont pas le mérite d'avoir fait cette dégoûtante découverte; leur imputation est une calomnie. Dès la première page, l'auteur dit : *On peut répandre des clartés sur les motifs et les effets de cet événement tragique, sans être l'approbateur tacite des uns, ou le contemplateur insensible des autres; et, quand on enlèverait à la Saint-Barthélemy les trois quarts des horribles excès qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez affreuse pour être détestée de ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. C'est dans cette confiance que j'oserai avancer : 1° Que la religion n'y a eu aucune part; 2° que ce fut une affaire de proscription; 3° quelle n'a jamais dû regarder que Paris; 4° qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on ne l'a écrit.*

« Que ces assertions soient fondées ou non, il y a bien loin de là à l'apologie du massacre; confondre ces choses est un trait de mauvaise foi auquel on refuserait de croire, si l'on n'en avait la preuve sous les yeux. »

Pour nous résumer donc, disons que la

Saint-Barthélemy fut *une action exécrable*, pour me servir des expressions de Péréfixe, quoique nous ne puissions ajouter avec lui : *qui n'a jamais eu et n'aura jamais, s'il plaît à Dieu, de semblable.* Parler ainsi, ce serait montrer qu'on ne connaît point l'histoire des peuples même les plus civilisés, notre propre histoire, celle en particulier de notre révolution. Quelles en ont été les causes véritables ? il est assez difficile de le dire ; car il est dans les cœurs des mystères secrets qui ne s'éclaircissent jamais parfaitement. Quoi qu'il en soit, il est aussi absurde qu'injuste de l'imputer à la religion, dont elle est, au contraire, la contradiction la plus manifeste, puisque la religion nous commande de prier même pour nos persécuteurs et de leur faire du bien. Il ne paraît pas qu'aucun ecclésiastique se soit rencontré ni parmi les instigateurs, ni parmi les exécuteurs du massacre de la Saint-Barthélemy. Plusieurs en auraient, au contraire, adouci les rigueurs. Mais, cela ne fut-il pas, eut-on vu figurer, dans ce drame affreux, un prêtre, un évêque, le Souverain Pontife lui-même, jusqu'à un certain point, le nom de catholique, ce nom qu'une auréole incomparable de sainteté environne aux yeux des peuples, n'en serait pas plus souillée que ne l'est le nom de Français, ce nom qu'environne une auréole peu commune de gloire aux yeux des peuples, parce que le crime a été commis en France, au centre, au cœur même de ce noble pays, parce qu'il a eu parmi ses instigateurs et ses exécuteurs ceux qui occupaient les principales dignités dans l'Etat, une reine, un roi de France lui-même ?

BÉNÉDICTIONS.

Objection. — Bénédictions de chapelles, bénédictions de statues, bénédictions de chemins de fer, bénédictions de navires, bénédictions d'arbres de liberté, etc., etc.; franchement, que signifie tout cela, et quel peut en être le résultat ?

—

Réponse. — Cela signifie qu'en tout et toujours nous avons besoin de l'assistance de Dieu, et que pour l'obtenir, il faut la lui demander par de ferventes prières, surtout par des prières faites en commun, au nom de Jésus-Christ.

Le résultat de cela, c'est le recueillement, la méditation, une connaissance plus approfondie de la loi divine, le repentir de ses fautes, une pratique plus exacte de toutes les vertus chrétiennes, de celles principalement qui sont la base de notre sanctification.

Quelles que soient vos dispositions, fussiez-vous incrédule, impie déclaré, eussiez-vous attaqué la foi dans ce qu'elle a de plus sacré, de vive voix et par écrit, je vous défie d'assister sérieusement à une de ces cérémonies si fréquentes dans l'Eglise catholique par lesquelles cette divine mère appelle toutes les bénédictions célestes sur ses enfants, sur leurs possessions et sur leur travail, sans vous sentir attendri jusqu'aux larmes, et sans faire un retour sérieux sur vous-même. Qui ne se rappelle J.-J. Rousseau, entrant dans une église de village à la suite d'une procession à travers les champs, et éprouvant là une émotion qu'il n'avait sans doute jamais ressentie dans ses méditations philosophiques les plus profondes.

Avez-vous assisté à quelques-unes de ces cérémonies qui ont eu lieu dans toutes les parties de la France à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception ? En avez-vous lu du moins attentivement la relation ? Que de prières ferventes ! que de chants sacrés ! que de prédications intéressantes ! que de bonnes œuvres en tout genre !

A quoi cela peut-il servir ? nous demandaient quelques personnes.

Les plus inintelligentes doivent le comprendre actuellement : c'est le plus bel hommage que notre siècle, si indifférent des choses religieuses, ait pu rendre à la Mère de Dieu ; c'est l'élan le plus prononcé que notre terre, si refroidie par l'incrédulité, ait pu prendre vers les cieux. Puisse-t-il ne pas s'arrêter, mais se fortifier de plus en plus au contraire, jusqu'à ce que nous ayons rencontré Dieu, dans une foi pleine et entière d'abord, puis dans l'éternelle possession.

Qu'il nous soit permis de faire ici le récit d'une modeste mais intéressante cérémonie, dont nous avons été témoin, et à laquelle nous avons pris une grande part :

> Et quorum pars magna fui. . . . .
> (Virgil., *Æneid.*, lib. II, vers. 6.)

Ce récit, du reste, revient d'autant mieux à notre sujet, qu'à la bénédiction d'une statue érigée à l'occasion de la proclamation de l'Immaculée-Conception, se joint, comme on va le voir, la bénédiction des statues de deux autres saints. Après avoir pris connaissance de cette cérémonie multiple, en quelque sorte, après avoir entendu les quelques mots prononcés à cette occasion, après avoir vu l'effet salutaire produit sur la population, je défie qui que ce soit de nous dire encore : « A quoi bon toutes ces bénédictions ? et quel peut en être le résultat ? »

C'est bien simple ! me direz-vous peut-être.

Oui, et nous avons commencé par vous le dire nous-même. Mais si, malgré toute sa simplicité, elle n'en a pas moins été d'une utilité incontestable, vous conclurez de là de quelle utilité doivent être les autres. Ce sera le cas d'appliquer le mot employé autrefois dans une circonstance bien différente : *Ab uno disce omnes.* Si nous entrons dans beaucoup de détails, c'est pour faire mieux comprendre combien de personnes ces sortes de cérémonies mettent en mouvement,

e quelle action elles exercent sur les individus comme sur la masse.

Ce fut le 21 septembre 1856 qu'eut lieu celle que nous allons décrire:

Depuis longtemps déjà, M. Moisant Pèdre, propriétaire du joli château de Poillé, rebâti depuis peu par M. Moisant Le Gobien, son père, sur la paroisse de Charentilly, près Tours, avait le plus vif désir d'ériger un monument à la sainte Vierge, en mémoire de la proclamation de son Immaculée-Conception. L'idée première lui en était venue probablement à la magnifique cérémonie qui avait eu lieu à Tours, à la même occasion, le 6 mai 1855, et à laquelle il avait pris une part très-active, ornant, le jour, de feuillages artistement arrangés, illuminant, le soir, toute la façade de la maison qu'il possède dans cette ville. Mais cette pensée s'était singulièrement développée à la description qu'il lisait chaque jour dans une de nos feuilles religieuses les plus dévouée à la gloire de Marie, de fêtes semblables, célébrées partout, avec un enthousiasme auquel personne ne pouvait s'attendre.

C'était un spectacle bien extraordinaire, en effet, de la part de ce peuple qu'on avait vu naguère, oubliant les bienfaits sans nombre qu'il avait reçus de Dieu, par l'entremise de l'Eglise, abattre les croix, renverser les autels, proscrire les ministres de la religion, les conduire enchaînés dans les prisons, jusque sur les échafauds. Vous eussiez dit le réveil de la foi chez l'enfant prodigue, dans les bras de sa mère. Là, au centre même de la France, c'était un évêque qui, avec l'argent recueilli dans toutes les bourses, depuis celle du souverain jusqu'à celle du soldat, avec le bronze enlevé aux ennemis de la patrie et de la religion, érigeait une statue colossale à Marie, sur un point assez élevé pour qu'elle pût apercevoir une partie considérable de son immense famille, et en être aperçue. Ailleurs, dans une vallée solitaire, c'était un pauvre curé de village qui, avec l'obole de la veuve et de l'orphelin, trouvait le moyen d'ériger également à la Reine immaculée une modeste statue, au pied de laquelle ses paroissiens pourraient déposer, en se rendant du travail, leurs fatigues de corps et d'esprit, leurs peines de toute nature.

« Et moi aussi, » disait alors à ses confidents les plus intimes, celui dont nous commencerons par expliquer les intentions, « et moi aussi, je veux avoir ma cérémonie en l'honneur de la sainte Vierge! Et moi aussi, je veux lui ériger un monument, en mémoire de la proclamation de son Immaculée-Conception, afin que cette divine Mère me bénisse, qu'elle bénisse ma famille et toutes les populations environnantes, auxquelles je dois l'assistance spirituelle, en même temps que l'assistance corporelle! »

Pour mettre à exécution cette pieuse pensée, il fut heureusement servi par les circonstances. Un de ses parents, M. Budan, propriétaire du château de la Châtaigneraie, près Langeais, venait de faire construire une chapelle domestique d'une grande élégance. Il avait acheté, pour en faire le principal ornement intérieur, un groupe religieux dû au ciseau d'un jeune sculpteur portant un nom depuis longtemps connu dans les arts, Jean Goujon, groupe que plusieurs avaient pu remarquer à l'une des expositions si fréquentes à la capitale. C'était une vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu, et ayant auprès d'elle saint Jean-Baptiste. Cette Mère de Dieu et des hommes, cette sainte famille réduite à ses membres les plus essentiels, était un sujet bien convenable pour une chapelle domestique. Malheureusement, elle ne put y être placée, ayant des proportions beaucoup trop grandes pour la délicieuse petite chapelle. Dans cet état de choses, M. Budan offrit à M. Moisant, dont il connaissait déjà les vues, de lui céder son acquisition, ce que celui-ci accepta avec empressement.

Ce n'était point là pourtant la représentation de la Vierge immaculée, que M. Moisant avait spécialement pour but d'honorer; c'était la Vierge-Mère dans toute l'étendue du mot. Mère de Dieu réellement, ce qui était rappelé par Jésus qu'elle tenait dans ses bras, mère de l'homme, par adoption, ce qui était aussi rappelé par saint Jean-Baptiste qu'elle avait auprès d'elle, car *Jean* veut dire grâce; et voilà pourquoi ce fut un autre *Jean* que son cœur, percé d'un glaive de douleur, enfanta si péniblement sur le Calvaire, quand, par le testament de son divin Fils, elle devint *définitivement mère de tous les hommes*. Je m'exprime ainsi avec intention, car il me semble que déjà il lui avait confié les *enfants* pour lesquels il montra toujours un amour de prédilection, lorsqu'il permettait que le petit saint Jean vînt partager avec lui les caresses et les soins de cette tendre Mère.

Ces considérations, qui frappaient tous les yeux, n'arrêtèrent point M. Moisant, et ce fut avec raison, selon moi, car, pour ce qui le concernait personnellement, la statue acquérait plus de prix à ses yeux, en lui venant par l'entremise d'un des membres les plus chers de sa famille. Et puis, à prendre la chose en elle-même, je me demande s'il est bien nécessaire que Marie soit absolument seule pour nous rappeler le mystère de son Immaculée-Conception.— Elle a été conçue sans péché avant d'être mère, me direz-vous.— Sans doute, mais, comme vous ne pourriez la représenter au moment même de sa Conception, il n'importe pas extrêmement, à mon avis, que vous la preniez avant ou après sa maternité. Bien loin d'exclure le mystère de son Immaculée-Conception, le mystère de sa maternité divine en est, au contraire, toute la raison. La présence de l'Enfant-Jésus ne saurait donc nous empêcher d'honorer dans Marie le mystère de son Immaculée-Conception. Quant à la présence de saint Jean, elle nous rappelle que ce fut précisément lors de la visite de Marie à sainte Elisabeth que Jésus effaça miraculeusement en lui la tache originelle tant ce

péché, comme tout autre, paraît incompatible, je ne dis pas seulement avec le Fils, mais encore avec la Mère.

Cela reconnu, le groupe dont M. Moisant avait fait l'acquisition, allait parfaitement à ses vœux. Que voulait-il en effet, tout en se proposant principalement, comme nous l'avons déjà dit, d'honorer la proclamation de l'Immaculée-Conception de Marie? Ce qu'il voulait! nous l'avons dit encore, appeler tous les siens, grands et petits, par l'abondante effusion des grâces célestes, par le recueillement et la prière, à connaître et à pratiquer avec lui la religion chrétienne. Or il n'y avait point pour cela de moyen plus efficace que d'établir au milieu d'eux, de manière qu'ils pussent la voir et en être vus à chaque instant, la Reine du ciel et de la terre, tenant sur ses bras le Sauveur du monde, ayant auprès d'elle celui qui fut régénéré par la grâce avant d'avoir vu le jour.

Aussitôt donc que son dessein eut été arrêté, il se hâta de faire rendre son précieux groupe du château de la Châtaigneraie à celui de Poillé. Il présida lui-même avec un soin religieux à ce transport dont on comprendra toute la difficulté, quand on se représentera que, du poids énorme de 3,000 kilos, il pouvait à chaque instant éprouver quelque grave détérioration. Après plusieurs jours d'un travail rempli d'inquiétude, il eut la consolation de le voir solidement établi sur un piédestal d'où la statue de la Vierge principalement, pouvait être aperçue, rigoureusement parlant, de sept paroisses environnantes. Ce motif, du reste, n'était pas le seul qui eût fixé l'emplacement. M. Moisant avait encore voulu que son monument religieux regardât, d'un côté, le château, pour appeler sur lui les bénédictions célestes, et, d'un autre côté, pour les bénir également, deux autres constructions qui ne sont encore qu'en projet, mais dont il importe cependant de dire ici quelques mots, à cause de la connexion intime qu'elles ont avec notre sujet.

Nul peut-être ne porte à un plus haut degré que M. Moisant le culte du souvenir, et surtout du souvenir religieux. La pensée de sa pieuse mère est pour lui chose sacrée. Aussi, pour conserver davantage sur la terre cette pensée profondément gravée dans son cœur, est-il bien déterminé à établir incessamment une ferme qui, de son nom, s'appellera Le Gobien, et à édifier, immédiatement après, une chapelle publique à la même intention. Planant, en quelque sorte, au-dessus de ces deux constructions, dont l'une est pour donner à l'homme le pain matériel qui nourrit son corps, et l'autre le pain spirituel qui nourrit son âme, puisque *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (*Matth.* IV, 4.), suivant l'énergique expression du texte sacré, la statue de Marie les protégera, les inspectera à chaque instant, si je puis m'exprimer de la sorte. Aussi doit-elle s'appeler, suivant le pieux désir de celui qui l'érigea *Notre-Dame de Le Gobien.*

Le monument érigé à Poillé, en l'honneur de Marie, se trouvant établi ainsi que nous venons de le dire, M. Moisant pria Son Eminence Mgr le cardinal-archevêque de Tours de vouloir bien le bénir lui-même. Cette faveur lui fut promise sans difficulté; et le 10 septembre, jour où fut bénite la chapelle de La Châtaigneraie, dont nous avons déjà parlé en passant, la bénédiction du monument de Poillé fut définitivement arrêtée pour le dimanche 21 du même mois, à quatre heures, immédiatement après l'office paroissial du soir, pour que les populations voisines eussent toute facilité d'y venir. Mais, avant de rendre compte de cette cérémonie, qui s'accomplit en effet au jour et au moment convenus, avec beaucoup de recueillement, je dirai même de pompe, pour la localité, nous avons à parler d'un autre projet religieux, dont M. Moisant avait désiré faire une fête particulière, mais qu'il jugea ensuite plus à propos de réunir à celle de la Vierge, comme l'accessoire au principal.

Le culte de nos saints patrons est aujourd'hui très-négligé en France, pour ne pas dire entièrement abandonné. Combien n'y pensent jamais ou du moins presque jamais pendant leur vie entière! Combien savent à peine ce que veut dire ce nom qui leur a été donné à leur naissance, et auquel pourtant ils répondent à chaque instant du jour? Celui-là s'appellera *Pierre*, je suppose; mais il ne sait au juste si c'est le nom de l'apôtre que le Sauveur a établi chef de son Eglise, ou simplement de cette matière inerte, avec laquelle fut construite et ornée la maison qu'il habite, pierre à côté de pierre, statue avec statue, comme disait un philosophe de l'antiquité. Celui-là s'appellera *Louis*; mais il ne sait, non plus, si c'est le nom d'un saint roi qui fut la gloire de son siècle, ou simplement d'une pièce de ce métal qni règne aujourd'hui souverainement en France, comme en bien d'autres lieux.

C'est cependant une bien salutaire institution que celle de nos saints patrons, non-seulement pour le bonheur de la vie future, mais encore pour le bonheur de la vie présente. Quel est l'homme d'un certain âge qui ne se rappelle avec délices une de ces réunions de famille si communes autrefois! C'était la fête ou d'un père ou d'une mère, ou d'un frère tendrement aimés. C'était peut-être sa propre fête. Que ce fût dans la demeure du riche ou dans la cabane du pauvre, peu importe. L'extérieur seul différait; l'intérieur était toujours le même. Parents et amis étaient venus s'asseoir autour d'une table où régnait la plus sincère cordialité. Là, chacun racontait sa joie ou ses peines, ses espérances ou ses craintes. L'heureux consolait l'affligé, le fort promettait de soutenir le faible; ou plutôt il n'y avait plus ni faible ni malheureux : l'union avait fait la force et le bonheur de tous. S'il s'était rencontré quelque sentiment douloureux ou mauvais, il avait facilement disparu dans

l'effusion des cœurs, et tous se retiraient aussi satisfaits les uns que les autres. Est-ce là ce qui se passe aujourd'hui communément? et que voit-on parmi nous, au sein même des familles, si ce n'est l'isolement, la jalousie, les dissensions?... Je ne crains pas de le dire, cela doit finir. Il nous faut conserver, restaurer même ce qu'il y avait de bon dans le passé, ou nous allons périr. Les saintes institutions d'autrefois étaient comme les racines de notre société chrétienne. Ces racines détruites, la société devient sans consistance. Elle vacille au moindre vent, et quand la tempête soufflera avec violence, nous la verrons menacer ruine de nouveau et tomber peut-être avec un fracas épouvantable.

Le propriétaire du château de Poillé est certainement l'un des plus ardents conservateurs de toutes les bonnes idées d'autrefois. Nous pourrions en apporter ici bien des preuves; mais ne sortons point du sujet qui doit nous occuper exclusivement. Il a toujours eu une vénération profonde pour saint Pierre, son patron. Comme témoignage de cette vénération, il a donné ce nom de Saint-Pierre à l'une des deux entrées du château de Poillé, entrée que pour cette raison il a ornée à grands frais. Là, en effet, se trouve un rocher brisé, pour la formation duquel l'art a complétement suppléé la nature. Les deux parties du rocher sont jointes par un petit pont élégamment suspendu au-dessus d'un courant d'eau, amené là tout exprès, et qui, paraissant sortir du sein même du rocher, tombe en cascade dans un vaste bassin, d'où il va se réunir au lac creusé autour d'une grande partie du château, dont il est l'un des plus beaux ornements. A l'un des bouts du pont, à celui qui se trouve dans l'intérieur du parc, est un châlet pour l'habitation du concierge. A l'autre bout est une vieille tour ruinée, dont l'ouverture, donnant accès au château, se trouve fermée par une lourde porte tout en fer, comme on les faisait autrefois. Au sein même du rocher simulé, au bas des ruines également factices de la vieille tour est une grotte, arrangée de manière à rappeler la prison de saint Pierre. C'est dans cette grotte que devait être placée une petite statue de ce saint que l'on croit avoir appartenu à l'église Saint-Martin de Tours : statue précieuse, par conséquent, non-seulement à cause de celui qu'elle représente, mais encore parce qu'elle a eu l'insigne honneur de souffrir, à son exemple, persécution pour Jésus-Christ, dans ces jours où l'impiété poussait l'aveugle furie jusqu'à persécuter les choses inanimées aussi bien que les hommes

Par extension de la même idée, si je puis m'exprimer de la sorte, M. Moisant donna, à l'autre entrée de son château, le nom de Saint-Louis, patron de son frère, et il voulut, pour la même raison, y ériger aussi la statue de ce saint. C'est de ce côté que les deux châteaux se joignent. Chose très-rare, ils sont là tout à côté l'un de l'autre, terres contre terres, murailles, pour ainsi dire, contre murailles, symbole du cœur-à-cœur fraternel.

C'était de la bénédiction de ces deux statues que M. Moisant avait voulu faire une bénédiction particulière; mais il jugea plus à propos ensuite, comme nous l'avons déjà dit, de la joindre à la bénédiction du monument érigé en l'honneur de la Vierge, comme l'accessoire au principal. Il fit part de ce nouveau projet à Son Eminence, qui l'approuva bien volontiers. Et comment aurait-il pu en être autrement? Rien ne saurait être plus salutaire, en effet, dans le déplorable état de division où les passions de toute espèce ont placé notre malheureuse société, que de venir répéter aux fidèles, avec la plus imposante autorité que donne l'Eglise : Conservez toujours parmi vous, avec le plus grand soin, l'esprit de famille. Quand vous aurez été obligés de quitter la maison paternelle, restez-y encore, s'il est possible, étroitement unis d'esprit et de cœur, sous l'aile de la religion; car l'union fraternelle procure aux hommes les plus grandes jouissances qu'ils puissent goûter ici-bas, et c'est même un avant-goût du bonheur céleste, puisque celui-ci n'est pas autre chose, en réalité, que l'intime union, pour l'éternité, de toutes les âmes pures dans le sein immense de notre commun Père. Voilà pourquoi le Prophète s'écriait autrefois avec tant d'enthousiasme : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.)

Telle était, dans son ensemble, la seconde cérémonie qu'avait en vue M. Moisant, je veux dire la bénédiction des statues de saint Pierre, son patron, et de saint Louis, patron de son frère. Considérée dans ses parties, cette cérémonie ne se trouvait pas moins féconde en enseignements, puisque, par une heureuse rencontre, les deux saints dont il s'agissait de bénir les statues étaient les plus grands, par l'autorité dont ils avaient été revêtus, des deux sociétés auxquelles nous appartenons, la société civile et la société religieuse, la France et l'Eglise.

Qui ne connaît saint Louis, roi de France? Qui n'a entendu célébrer, au milieu même des campagnes, son amour de l'équité, son zèle ardent pour le triomphe de la religion? Placé là sous les arbres, comme autrefois sous le chêne de Vincennes, portant en ses mains la sainte Couronne, à laquelle il se montre incomparablement plus attaché qu'à celle qui orne son front, il doit nous rappeler que, quelle que soit notre position ici-bas, toute notre vie doit avoir pour but de remplir nos obligations envers Dieu et envers les hommes.

Chef du collége apostolique, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre, saint Pierre se montre, aux yeux de tous, plus élevé encore que saint Louis. Qui ne connaît son amour pour son divin Maître, la grandeur de son repentir, les travaux de son apostolat, la gloire de son martyre? Représenté dans une grotte, sous les verrous, il doit enseigner aux fidèles que le dénû-

ment, les fatigues, la souffrance, au lieu d'empêcher le bonheur, ne servent qu'à l'assurer, quand tout cela est enduré pour Dieu. Les clefs du ciel qu'il tient en ses mains nous disent, d'une manière frappante, que nous sommes tous appelés à la possession d'une demeure à laquelle nulle autre ne saurait être comparée, et, que, pour y parvenir, nous devons rester fidèlement attachés à l'Eglise, dont il a été fait, par la parole toute-puissante de Jésus-Christ, la pierre fondamentale.

Tandis que tout se préparait, avec une activité incroyable, au château de Poillé pour la cérémonie religieuse qui avait pris, de jour en jour, de plus grandes proportions, les préparatifs du dehors n'étaient guère moins actifs. Car de nombreuses invitations avaient été faites, et chacun se disposait à y répondre. Les paroisses voisines avaient été invitées collectivement, par l'intermédiaire de messieurs les curés. Outre ces invitations générales, M. Moisant en avait adressé de particulières, à sa famille d'abord, à tous ses amis du voisinage, et même à quelques-uns qui se trouvaient éloignés. Il aurait bien voulu étendre davantage ces invitations intimes, mais cela n'était pas praticable, quelque désir qu'il en eût; car, à ceux qu'il invitait ainsi, il devait l'hospitalité, et il ne pouvait la leur donner ce jour-là, son château se trouvant, malgré son étendue, beaucoup moins grand que son cœur.

L'esprit tout religieux de la cérémonie y appelait naturellement un certain nombre d'ecclésiastiques. C'était pour eux aussi comme une fête de famille, et ils devaient s'y trouver des premiers, accompagnant avec respect celui que le Saint-Esprit a placé au milieu d'eux pour les régir (*Act.* xx, 28), priant avec ferveur les deux grands saints dont l'intercession est si puissante auprès du Seigneur, priant avec plus de ferveur encore la Reine immaculée qui, par son divin Fils, a toujours eu, et a encore, chaque jour, une part si importante à la sanctification des âmes.

Plusieurs donc furent invités dans le voisinage et ailleurs. Nous ne parlerons que de ceux qui ont pu répondre à l'invitation qu'on leur avait adressée. Messieurs les curés de Semblançay, de Saint-Roch et de Saint-Antoine étaient venus se mettre à la disposition de leur confrère de Charentilly, aussi promptement que l'avait permis le service de leurs propres paroisses. Ces trois ecclésiastiques voisins se rendaient à la cérémonie avec d'autant plus d'empressement que, outre le désir de glorifier Dieu dans ses saints, et particulièrement dans sa très-sainte Mère, ils avaient encore la certitude de se trouver, sous les yeux du premier pasteur, avec une portion notable de ce cher troupeau que chacun d'eux dirige, depuis un temps plus ou moins considérable, avec autant de charité que de zèle.

Nous venons de citer les ecclésiastiques du voisinage qui ont assisté à la cérémonie. Voici les autres : Avec Son Eminence était venu son secrétaire intime, dont elle se sépare bien difficilement, surtout en de pareilles circonstances. Là s'était rendu le directeur tout à la fois si dévoué et si prudent des orphelins de Tours, que son œuvre et plus encore son cœur mettent nécessairement en relation avec toutes les âmes généreuses. Là parut un ecclésiastique qui avait renoncé tout récemment à une position très-honorable dans le monde pour entrer au service des autels. Il avait déjà des rapports intimes avec la famille Moisant bien avant que les succès de son apostolat laïque, dans la société de Saint-Vincent, l'eussent appelé à l'apostolat sacerdotal. Là enfin se trouvait un jeune ecclésiastique, du diocèse de Clermont, attaché en ce moment au diocèse de Versailles. Habitué, en quelque sorte de la famille Moisant, au sein de laquelle il avait vécu quelque temps, en qualité de précepteur, il était venu de loin avec empressement, malgré différents obstacles qui s'opposaient à ce voyage, prêter à la cérémonie le concours de son activité méridionale.

Le jour impatiemment attendu d'un grand nombre arriva enfin. C'était comme nous l'avons dit, le 21 septembre. Le temps n'était pas mauvais; et cependant la pluie qui était tombée les jours précédents, les nuages qui, à chaque instant, couvraient le soleil et assombrissaient ainsi l'atmosphère, de rares gouttes d'eau qu'on sentait quelquefois, ne laissaient pas que d'inspirer de l'inquiétude. Mais on en fut quitte pour quelques mouvements de crainte. Nous dirons même que le ciel à demi voilé n'en fut que plus favorable à la cérémonie, puisqu'il préserva de ces grandes et dangereuses chaleurs qu'on éprouve si communément en pareille circonstance. Etait-ce là une nouvelle grâce accordée à la gloire de Marie, et au bonheur de ses enfants? Nous n'osons l'affirmer, pour ne pas trop présumer de la puissance de nos vœux. Toujours est-il que, dans la nuit même, quelques heures seulement après que la cérémonie eut été terminée, l'eau tomba par torrents, et continua ainsi, sans interruption, pendant plusieurs jours.

A trois heures, la procession de la paroisse sortit de l'église, pour se rendre au château de Poillé. C'était comme un centre mouvant auquel devaient se réunir les autres fidèles, soit pendant la route, soit sur les lieux mêmes. Cette procession pouvait se composer d'environ 300 personnes. En tête, était comme toujours la bannière paroissiale, portée et escortée par des jeunes gens vêtus d'une manière convenable. Aussitôt après, venait la bannière de la Vierge, portée et entourée également par une quarantaine de jeunes filles, uniformément vêtues de blanc, ayant au cou une médaille de l'Immaculée-Conception et à la main, un bouquet de fleurs blanches, qu'elles devaient déposer aux pieds de la statue de leur Mère, à la fin de la bénédiction. Au centre était le clergé, précédé de la croix. On remarquait avec édification, au cou de presque tous les enfants, quels que fussent leur sexe, leur condition ou leur âge une

médaille à peu près semblable à celle que portaient les jeunes filles. A la fin, venait l'assemblée des fidèles, marchant sur deux rangs, les hommes d'abord, et les femmes ensuite.

A chaque embranchement de route, on voyait comme cela avait été prévu, des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, se joindre à la procession qui s'avançait toujours lentement, avec ordre et dans le recueillement le plus profond. De temps en temps, une invocation à Marie s'élevait vers le ciel, formée par les voix et soutenue par les instruments. L'écho dans le lointain faiblement répondait, et la vague réponse était pour l'imagination charmée, comme une réponse du ciel.

A quatre heures moins quelques minutes, la procession arrivait à la chapelle du château, près de laquelle elle trouvait d'autres fidèles réunis déjà en aussi grand nombre peut-être que ceux dont elle se composait elle-même. Cependant on entendait, de minute en minute, le roulement des voitures venant pleines d'invités, de Tours ou des environs et quelques-uns de beaucoup plus loin.

Vers quatre heures une voiture isolée des autres vint s'arrêter au bas des marches du château. « Son Eminence! » dit une voix presque aussitôt. C'était elle réellement, et la nouvelle en courut de cœur en cœur avec la rapidité de l'éclair, comme par un effet électrique, rétablissant chacun à la place qu'il avait prise d'abord, mais qu'il avait un instant abandonnée. Tous n'étaient pas aussi bien disposés les uns que les autres, et cependant tous parurent partager alors le même sentiment. C'est que, et cela est incontestable, fussiez-vous indifférent, protestant, incrédule, que vous dirai-je! eussiez-vous dans le cœur toute la répulsion d'une haine personnelle, je vous défie de voir subitement paraître un de ces hauts dignitaires de l'Eglise sans éprouver en vous ce je ne sais quoi que j'appellerai ici volontiers l'instinct du respect, et qui se trouve encore au fond des âmes, avec la racine desséchée de la foi, alors que le respect proprement dit n'y est plus.

Après quelques minutes seulement de repos et de préparation, le cardinal-archevêque parut sur le perron du château. Au signal donné, la procession s'était avancée pour le recevoir. M. le curé de la paroisse lui adressa alors l'allocution que nous transcrivons ici, parce qu'elle nous paraît donner une idée bien précise de la cérémonie,

« En voyant cette multitude de plus en plus croissante de fidèles se presser, malgré l'incertitude du temps, dans ce lieu habituellement solitaire, je me demande quel motif la fait agir. Est-ce pour répondre à l'invitation d'une famille honorable qui, par la double cérémonie à laquelle Votre Eminence a bien voulu présider, se fait un plaisir aujourd'hui de donner aux yeux de tous la preuve incontestable de sa fidélité aux pratiques les plus populaires de notre religion? Est-ce pour recueillir les faveurs spirituelles que recherchaient avec tant d'empressement leurs ancêtres, quand saint Martin, quittant aussi sa ville chérie, venait évangéliser les campagnes environnantes? Ces motifs suffisent bien pour expliquer leur présence. Et cependant, qu'il me soit permis de le dire, une impulsion plus haute encore nous conduit : nous venons pour participer solennellement, à notre tour, sous la direction de Votre Eminence, à l'accomplissement de cette prophétie que fit entendre la Vierge Marie, quand elle reçut de sa cousine Elisabeth le titre de Mère du Seigneur, principe de toutes ses prérogatives : *Et voilà*, s'écria-t-elle, *que désormais toutes les nations m'appelleront heureuse! « Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* » (*Luc.* I, 48.)

« Il y a bientôt deux mille ans que furent prononcées ces remarquables paroles. Est-ce que la prophétie qu'elles renferment a cessé de s'accomplir en aucun temps, en aucun lieu de la terre? Naguère encore c'était dans la capitale du monde chrétien. L'écho en est descendu, d'église en église, jusque dans les villages, jusque dans les maisons particulières; et, comme pour donner plus de vérité à l'accomplissement de la prophétie, je vois partout, à la campagne aussi bien qu'à la ville, les plus petits enfants eux-mêmes, ornés des livrées de Marie, ajouter, à leur manière, à sa glorification : *Ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem* (*Psal.* VIII, 3), comme cela avait été annoncé de son divin Fils.

« Ce Fils avait prédit cependant que la foi s'affaiblirait considérablement à la fin des temps. Chose surprenante! si quelque chose pouvait nous surprendre dans une religion qui n'est que prodige, les deux prophéties, en apparence contradictoires, se sont accomplies simultanément au lieu de se combattre. Et je remarque même que les générations les plus défaillantes dans la foi, comme la nôtre, se jettent avec le plus d'empressement dans les bras de Marie pour ne point périr : *Ipsa tenente, non corruis*, avait dit saint Bernard, en parlant aux individus. Or, pour la toute-puissante intercession de Marie, les générations ne sont que des individus.

« Quoique la statue de Marie que Votre Eminence va bénir soit érigée en mémoire de la proclamation de son Immaculée-Conception, elle n'a point la forme communément adoptée pour rappeler ce mystérieux privilége. Ce qui frappe en elle principalement, ce sont les attributs de la double maternité divine et humaine; car ses bras portent l'Enfant-Dieu offert à nos adorations, et, à ses pieds, se trouve Jean-Baptiste, symbole de l'humanité régénérée, aspirant à Jésus par Marie, et, par Jésus, à la sanctification et au bonheur. C'est qu'elle ne nous vient point de la main d'un artiste; mais, ce qui est beaucoup mieux, d'une autre branche de la même famille, à la piété de laquelle Votre Eminence rendait aussi hom-

mage tout récemment par sa présence. Cela, du reste, favorise admirablement, selon moi, l'enseignement dont nous avons le plus besoin en ce moment. La famille ayant été attaquée parmi nous jusque dans son essence, et, avec la famille, l'enfance qui en sort, il importe souverainement, en proclamant l'exemption de tout péché dans Marie, de la proclamer comme patronne de la famille, tutrice de l'enfance...

« Je m'arrête ici, car j'allais sortir de mes attributions. Quand paraît une reine de la terre, c'est ordinairement l'un des premiers de la cour qui la présente à la vénération et à l'amour de ses sujets. Prince de l'Eglise, je veux dire de cette cour spirituelle, établie sur la terre pour la rattacher au ciel, c'est à Votre Eminence aussi qu'il appartient, de cette sainte *hauteur* de ses dignités, et plus encore de ses vertus, de présenter la Reine du ciel à l'amour et à la vénération des fidèles. Je rentre donc dans mon rôle en ce moment bien facile et bien doux à remplir. En présentant à Votre Eminence les habitants de cette paroisse, à la tête desquels se trouve naturellement placée la famille qui nous a convoqués aux pieds de Marie, je lui demanderai, pour eux comme pour moi, une part spéciale à ses prières et à ses bénédictions, qui auront d'autant plus d'efficacité que, soit en montant jusqu'au ciel pour puiser à la source des grâces, soit en descendant vers la terre pour les répandre sur les âmes, elles vont passer par le cœur tout-puissant et tout dévoué de la Reine Immaculée, Mère de Dieu et des hommes. »

Son Eminence répondit en peu de mots : « Je regrette beaucoup, M. le curé, que tous n'aient pu entendre les bonnes et belles paroles que vous venez de m'adresser, et dont, pour ma part, je vous remercie beaucoup. » Puis, se tournant vers la réunion placée en ce moment au bas des marches, comme un auditoire attentif, elle prononça, d'une voix forte qui portait à tous ses pensées, une exhortation pleine d'à-propos dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici que l'analyse :

« Actuellement, nous allons procéder à la cérémonie pour laquelle je me suis rendu parmi vous, répondant avec joie à l'invitation de l'homme si estimé, si aimé, qui ne cherche partout qu'à faire le bien, et dont vous ne sauriez trop écouter les sages conseils, suivre les bons exemples.

« Nous nous rendrons d'abord à la chapelle en chantant le *Veni Creator*, parce que nous ne faisons rien, dans la religion, sans nous mettre en présence de Dieu, et sans invoquer sa toute-puissante assistance.

« Après quelques instants de recueillement et de prière, nous nous rendrons processionnellement à la porte Saint-Pierre en chantant les litanies des saints. Là, je bénirai la statue qui doit y être établie à la place même qu'elle conservera, et nous chanterons, en l'honneur du saint qu'elle représente, l'antienne depuis si longtemps en usage dans l'Eglise. Pendant cette procession, au moment de la bénédiction, pendant le chant qui suivra, vous n'ignorez pas ce que vous avez à faire. Nous demanderons tous à Dieu, par l'intercession de tous les saints, et particulièrement de saint Pierre, les grâces sans lesquelles l'homme ne peut rien. Et d'abord nous prierons pour celui qui a voulu honorer son patron d'une manière si touchante et si solennelle; nous prierons pour sa famille, associée à ses œuvres de charité; nous prierons pour chacun de nous et pour les nôtres; nous prierons avec une ferveur de plus en plus croissante pour l'Eglise toujours persécutée, pour cette Eglise dont notre glorieux apôtre a été le premier prédicateur après Jésus-Christ, et dont il est encore, après lui, le plus solide fondement.

« De la porte Saint-Pierre, nous nous rendrons à la porte Saint-Louis, en continuant de chanter les litanies des saints. Là encore, je bénirai la statue de saint Louis, et nous chanterons l'antienne qui le concerne Pendant la cérémonie, nous prierons aux mêmes intentions que je viens d'expliquer; et, de plus, nous prierons pour cette France toujours persécutée aussi, mais à la fin toujours triomphante, que saint Louis a gouvernée autrefois avec autant de sagesse que de courage. Nous demanderons à Dieu, par l'intercession de ce grand serviteur, qui doit s'intéresser à nous d'une manière particulière, de ne pas laisser tomber en ruines ce glorieux empire, ce noble royaume de France, dont il a été dit que c'était le plus beau après le royaume du ciel.

« Cette seconde bénédiction terminée, nous nous dirigerons, en chantant les litanies de la sainte Vierge, vers ce monument religieux, ce beau groupe, représentant l'Enfant-Jésus, sa divine Mère et saint Jean-Baptiste, son précurseur. Là, nos pensées devront s'élever encore, s'il est possible, avec le sujet que nous aurons à méditer. Nous demanderons à Jésus, Sauveur de tous les hommes, la lumière et la force dont nous avons tous besoin pour connaître et accomplir sa loi. Nous prierons Marie, toute-puissante sur le cœur de son Fils, d'intercéder pour nous auprès de lui. Nous nous rappellerons les vertus si belles dont elle nous a donné l'exemple, et nous prendrons la résolution de les pratiquer aussi en marchant sur ses traces. Enfin, nous prierons saint Jean-Baptiste, l'ange de la solitude. Placés, pour la plupart, par l'heureuse nécessité de votre condition, dans cette solitude où il a vécu par choix, vous penserez souvent à lui au milieu de vos travaux et de vos souffrances, et vous vous efforcerez de pratiquer les grandes vertus qu'il a si bien enseignées aux hommes par ses paroles et par ses exemples. Soyez, comme lui, tempérants, courageux, résignés à la volonté céleste, attachés par-dessus tout à Jésus, et, comme lui et avec lui, vous aurez part au bonheur éternel. »

Après avoir achevé cette exhortation, Son Eminence commença, d'une voix profondé-

ment émue, le *Veni Creator*, que tous, prêtres et fidèles, pénétrés de la même émotion, continuèrent en se rendant processionnellement à la chapelle, ainsi que cela venait d'être convenu.

Que cette hymne est belle dans sa touchante simplicité! que le chant en est grave, harmonieux! comme tout en elle dispose, d'une manière admirable, au recueillement, à la méditation, à la prière! Elle fit donc naturellement, sur l'assemblée, en ce moment comme toujours, une impression profonde. Et puis, que de souvenirs consolants et salutaires elle rappelait en chacun de nous! Quand nous l'avions entendue précédemment, c'était à l'époque mémorable de notre première communion, ou à d'autres époques à peu près aussi mémorables. Lorsque nous l'entendîmes de nouveau, ces jours si grands, si saints de notre vie religieuse revinrent à nous, pour ainsi dire, et rallumèrent dans notre âme le feu presque éteint peut-être de notre ancienne ferveur. La chapelle du château étant excessivement étroite, on ne put y laisser entrer que le clergé et quelques personnes de la suite. Les fidèles, en général, furent obligés de rester à l'extérieur; mais, au dehors comme au dedans, ce fut alors le même recueillement et la même piété.

Après l'oraison qui termina l'hymne d'invocation, comme un dernier appel fait au Saint-Esprit, au nom de l'Eglise, notre Mère, pour qu'il vienne illuminer, consoler et fortifier nos âmes, tous se levèrent, et Son Eminence commença les Litanies des saints que l'on continua, comme on avait fait pour le *Veni Creator*, en se rendant à la porte Saint-Pierre.

Que ce chant, le plus facile et le plus populaire de tous, est pénétrant encore dans son incomparable simplicité! Et même, est-ce un chant véritable, une prière proprement dite? N'est-ce pas plutôt comme le cri pieux que l'âme, attachée à la terre, pousse vers les habitants du ciel, à la vue des grands dangers auxquels elle est exposée, ou des grandes choses qu'elle est obligée d'accomplir? Que de beaux noms alors frappaient, coup sur coup, nos oreilles, éveillant en nous les plus saints, les plus intéressants souvenirs, que notre esprit avait à peine le temps de méditer! C'était saint Pierre, auquel une triple invocation était adressée, à cause de la cérémonie qui lui consacrait une partie de nos pensées... C'était saint Laurent, patron de la paroisse, ce diacre martyr, si renommé par son dévouement aux pauvres, à l'Eglise et à son Dieu... C'était saint Gatien, qui vint le premier de Rome, centre inépuisable des lumières de la foi, évangéliser ces contrées plongées autrefois dans les ténèbres de l'incrédulité et de la barbarie... C'était saint Martin, qui était peut-être venu, à l'endroit même où nous nous trouvions, chanter et prier comme nous, et aux mêmes intentions que nous, je veux dire pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes... Chaque saint, tour à tour invoqué, n'était pas seulement pour nous un grand serviteur de Dieu, un Chrétien célèbre dans l'Eglise en général, dans celle de Tours en particulier, c'était encore le patron de chacun de nous, celui d'un père, d'une mère, de quelque autre personne tendrement aimée. Comme tout cela allait au cœur et l'élevait délicieusement vers le ciel!

Cependant la procession s'avançait toujours avec une grave et religieuse lenteur. Après avoir tourné le château, elle était entrée sur les bords du lac, et en vue même du rocher où elle devait se rendre, dans une allée délicieuse, que la nature et l'art avaient ornée, comme à l'envi, de verdure et de fleurs. Il nous a paru inutile de décrire, de nouveau, cette procession, dans la position où elle se trouve actuellement. Chacun peut se la représenter facilement, d'après ce que nous en avons déjà dit. Ajoutons seulement qu'on y remarquait alors, avec beaucoup d'intérêt, les deux statues de saint Pierre et de saint Louis, portées respectueusement, par quatre enfants, sur un brancard élégamment paré, aux quatre coins duquel étaient quatre petites filles, vêtues de blanc, tenant, d'une main, un ruban rattaché au brancard, et de l'autre, un flambeau. M. Moisant (Louis), le seul marié des deux frères, avait désiré, pour les raisons que chacun doit comprendre, que ses enfants fussent employés, autant que possible, dans la cérémonie. L'un d'eux soutenait un coin du brancard sur lequel étaient les saints. Les deux plus petits, encore en très-bas âge, étaient placés, l'un en avant et l'autre en arrière, chacun avec un costume approprié à la cérémonie, et tenant aussi un ruban attaché au précieux brancard.

Du reste, les enfants qui figuraient à la procession, d'une manière particulière, n'étaient pas les seuls sur lesquels les regards se portaient avec complaisance. D'autres s'y trouvaient en grand nombre, soit seuls, soit avec leurs parents, qui se tinrent jusqu'à la fin dans une attitude convenable, indice presque certain de leurs bonnes dispositions intérieures. C'est que, voyez-vous, quand il s'agit d'une fête de Marie, ce nom mystérieux de la Mère incomparable attire presque toujours la foule, mais plus particulièrement les enfants, et fait ordinairement sur tous une impression salutaire.

Nous arrivâmes au rocher, d'où nous descendîmes dans la grotte. Presque tous furent obligés de rester au dehors; quelques-uns seulement purent y pénétrer. Quel spectacle! Un étroit espace, une lumière vacillante, des barres de fer, des fragments de rocher, une pierre brute, pouvant servir d'autel dans un cas donné, une statue, la croix, un apôtre, — car le haut dignitaire, le prince de l'Eglise avait disparu à nos yeux, ou du moins, s'était transfiguré, — un apôtre, dis-je, bénissant l'image de celui qui fut et reste toujours, par un effet merveilleux de la promesse du Seigneur, le chef des apôtres, trois ou quatre prêtres, quelques laïques dévoués... Mais c'était là véritablement une

portion de la primitive Eglise, un diminutif de ces catacombes du sein desquelles nous sommes sortis, et où nous rentrons quelquefois, quand Dieu permet à l'orage de gronder au-dessus de nos têtes, pour rappeler en nous la ferveur des premiers siècles.

La bénédiction venait d'être donnée. Le pontife fit entendre ces mots : *Tu es Petrus.*— Nous continuâmes : *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... Et tibi dabo claves regni cœlorum.* (*Matth.* XVI, 18, 19.)— Que ces paroles sont consolantes ! Mais aussi, comme elles doivent donner à tous une haute idée de Jésus-Christ ! Nous avons entendu quelquefois l'impiété les tourner en ridicule. — C'est donc sur un jeu de mots, nous disait-on, que Jésus-Christ a établi la perpétuité de son Eglise. — Il n'y a point ici de jeu de mots, croyez-le bien, mais, au contraire, un haut enseignement. Car, véritablement, cette *pierre charnelle*, si je peux m'exprimer de la sorte, ce *cœur de rocher*, — c'est toujours la même idée à laquelle, selon moi, Jésus revient plusieurs fois pour faire mieux saisir la grandeur du miracle perpétuel qu'il veut opérer, — cette pierre sans nom, tombée des montagnes inconnues de la Judée, n'est-elle pas, depuis dix-huit siècles, et ne sera-t-elle pas toujours, par conséquent, l'inébranlable fondement de l'Eglise, qui, aux yeux de tous, couvre le monde ?

Pendant que je faisais ces réflexions qui m'étaient si naturellement suggérées par tout ce que je venais de voir et d'entendre, nous avions rejoint le corps de la procession ; et aussitôt nous nous dirigeâmes vers la porte Saint-Louis, en continuant de chanter les Litanies des saints. L'espace à parcourir n'était pas très-considérable ; cependant, à cause de la sinuosité des allées que nous eûmes à suivre, et plus encore peut-être à cause de la gravité religieuse avec laquelle nous marchions, nous pûmes chanter les Litanies dans toute leur étendue, suivant ainsi les ordres nombreux de la cité céleste que l'Eglise appelle successivement au secours des enfants qu'elle a sur la terre, dans cette longue et solennelle supplication.

La bénédiction fut donnée à la statue de saint Louis avec le même cérémonial qu'à celle de saint Pierre. Seulement au lieu d'être un petit nombre dans une grotte étroite, nous étions là tous ensemble, en plein air, remerciant unanimement le Seigneur de ce qu'il avait établi un tel roi sur son trône, comme le dit si à propos l'antienne consacrée : *Sit Dominus Deus tuus benedictus qui voluit te ordinare super thronum tuum regem Domini Dei tui.* (*II Paral.* IX, 8.) Pendant le chant de cette antienne, pendant la récitation faite à haute voix de l'oraison qui la suit, laquelle oraison a pour but de féliciter saint Louis de ce qu'il a su comprendre que la véritable royauté consiste à vaincre ses passions plutôt qu'à gouverner les plus grandes nations, je me livrais à de nouvelles réflexions concernant non plus l'Eglise universelle, mais une partie bien intéressante de cette Eglise, notre patrie bien-aimée. Je méditais sur l'avis qui nous avait été donné de prier *pour ce glorieux empire, pour ce noble royaume de France, dont il a été dit que c'était le plus beau de tous après le royaume des cieux.* « Quoi donc ! Pensais-je, *ce glorieux empire*, c'est-à-dire les forces si vives de la société présente, *ce noble royaume de France*, c'est-à-dire les restes encore si imposants de l'antique société, est-ce que tout cela serait menacé, de nouveau, par un ennemi redoutable dont la mission est de tout détruire ? Peut-être que désormais nous ne devons plus espérer de revoir jamais cette douce paix, cette union des âmes... Saint Louis ! ou plutôt Dieu de saint Louis ! ah ! du moins sauvez la France, cette fille aînée de l'Eglise, si bien formée par sa mère, mais qui semble oublier, de plus en plus, chaque jour, son éducation toute chrétienne ! »

Je ne sais si les autres se livraient à de semblables réflexions. Toujours est-il qu'ils paraissaient, comme moi, profondément recueillis. Après quelques moments de silence, une voix chanta tout à coup, d'un ton grave, au milieu de l'assemblée, cette invocation venue si à propos, pour moi principalement : *Sancta Maria.— Ora pro nobis*, répondit de même l'assistance ; et aussitôt, nous nous retournâmes, pour continuer processionnellement notre marche Au même instant, nous aperçûmes la blanche statue de Marie, vers laquelle nous nous dirigions actuellement. Pendant que nous chantions ces nouvelles litanies que tout enfant de Marie a tellement gravées dans son cœur qu'il peut les répéter sans une grande attention de l'esprit, je continuais ma méditation commencée devant la statue de saint Louis, mais qui n'était point non plus hors de propos en ce moment. « Patronne de la France, me disais-je, en regardant toujours la statue de Marie, et, de là, élevant ma pensée jusqu'au ciel, où elle a son trône auprès de son Fils, pour régner sur toutes les créatures, patronne de la France, vous qui l'avez si souvent protégée dans le péril ! nous croyons que, tout récemment encore, vous l'avez aidée à remporter sur les ennemis du dehors une victoire éclatante. Des ennemis plus redoutables nous menacent intérieurement : ce sont les passions des hommes, aujourd'hui si déchaînés ; ce sont ces esprits de ténèbres que l'enfer semble avoir vomis sur la terre, en plus grand nombre que jamais, pour assurer notre perte. Nouvelle Eve, destinée à écraser la tête de l'antique serpent (*Gen.* III, 15), principe de tout mal ! étoile si pure du matin, qui nous avez annoncé la venue du soleil éternel ! vous le pouvez encore facilement, obtenez de votre Fils qu'il sauve la France !— *Regina sine labe concepta. — Ora pro nobis.*

Nous étions arrivés, en chantant ces mots ; et, dès lors, nous pouvions contempler à loisir le groupe dont la bénédiction devait être l'objet principal de la cérémonie. Disons d'abord qu'on avait formé, avec beaucoup de soin, un tertre vert, arrondi de manière

à figurer le haut du globe, que doit dominer naturellement la reine élevée, par son Fils, au-dessus de toutes les souillures de la terre. Au sommet même du tertre, est un piédestal carré, en pierres dures, d'une hauteur d'environ un mètre; et, sur le piédestal, se trouve le groupe, dont la statue principale, qui est celle de la Vierge, paraît avoir plus de deux mètres. La figure de cette statue est tout à la fois grave et douce, comme il convient à la reine du ciel et de la terre, mère de Dieu et des hommes. Elle est assise, tenant sur ses bras l'enfant Jésus, comme nous l'avons dit plus haut, et ayant auprès d'elle saint Jean-Baptiste. L'enfant Jésus ne paraît guère avoir plus d'un an; et, chose singulière! on dirait le petit saint Jean âgé d'environ trois ou quatre ans. Serait-ce un anachronisme de la part du sculpteur, comme quelques-uns l'ont dit? Mais il n'est guère possible de supposer une telle faute dans un sujet que l'auteur, qui n'est pas sans mérite, doit avoir profondément médité. Nous aimons mieux penser qu'il a agi de la sorte avec intention. C'était pour nous dire peut-être qu'une vertu surnaturelle sortait déjà du Sauveur, sans qu'il y eût en lui-même aucun changement, et que cette vertu grandissait miraculeusement le corps de saint Jean qui, tenant d'une main sa croix, et, de l'autre, sa sainte mère, cherchait à s'élever jusqu'à lui, avec toute la puissance de la nature et de la grâce.

La délicatesse de la matière et plus encore du travail ne permettant pas au précieux groupe de rester longtemps en plein air, il lui faut un abri et un entourage pour le garantir tout à la fois et de la destruction incessante du temps et de celle non moins redoutable, quoique momentanée, qui vient de l'homme; car, comme l'a dit, avec autant de vérité que d'énergie, un écrivain, en parlant des monuments : « Si le temps est impitoyable, la main de l'homme est stupide. » En attendant cet abri et cet entourage, qui lui serviront en même temps d'ornement et de sûreté, il est tout isolé dans la plaine, mais, du reste, parfaitement exposé, pour la cérémonie, aux regards des assistants.

On avait préparé cependant quelques embellissements provisoires, presque tous empruntés à la nature. Le tertre est jonché de feuillage. Le piédestal, disposé ce jour-là en forme d'autel, se trouve couvert de fleurs, au milieu desquelles s'élèvent, de distance en distance, quelques flambeaux allumés. De vertes guirlandes montent jusqu'au haut du groupe, en forme de colonnettes, d'où sort la lumière, emblême du feu sacré que Jésus apporta sur la terre, qu'il y répand encore si souvent, par l'entremise de sa mère, et que l'âme fidèle doit reporter aux cieux. Derrière, à mi-pente du tertre, ont été dressées de grandes ogives en bois, les mêmes qui avaient servi à la fête célébrée à Tours à l'occasion de la proclamation de l'Immaculée Conception. Conservées précieusement depuis cette époque, pour nous également mémorable, elles venaient d'être couvertes d'une nouvelle et fraîche verdure.

Devant le groupe, tout au bas du tertre, dans l'espace laissé vide pour la cérémonie, se sont placés les fidèles avides de voir jusqu'aux moindres circonstances de la touchante bénédiction, encore plus avides, croyons-nous, de recueillir les paroles qui lui étaient adressées. Sur les marches disposées de manière à conduire jusqu'au sommet du tertre, sont échelonnés les ecclésiastiques, dominant ainsi, plus ou moins, cette assemblée religieuse, habituellement placée, en général, sous leur direction spirituelle. Tout au haut, au côté droit du monument, est venu se placer le cardinal-archevêque, accompagné de ses deux assistants. Bientôt Son Eminence a béni, suivant le saint rit, les statues dont se compose le groupe; puis, se tournant vers l'assistance : « C'est maintenant, » s'écria-t-elle, d'une voix que les plus éloignés pouvaient entendre, « c'est maintenant qu'il importe de chanter, dans l'unanimité de nos voix et plus encore de nos cœurs, la belle prière que vous savez tous, que vous répétez tous chaque jour, cette invocation que l'Eglise met sur nos lèvres pour conjurer la Mère de Dieu de nous délivrer des nécessités pressantes, des dangers sans nombre auxquels nous sommes exposés dans cette vie. Notre prière achevée, je vous donnerai ma bénédiction. Ou, plutôt, ce n'est pas moi qui vous bénirai en ce jour. Je ne ferai que prendre, en quelque sorte, des mains de la sainte Vierge toutes les bénédictions célestes que je répandrai sur vous. »

Ayant prononcé ces paroles qui ont dû produire une vive impression, Son Eminence fit, en peu de mots, une paraphrase touchante, et parfaitement appropriée à la circonstance, de cette belle prière que tant de chrétiens répètent en effet si souvent, au nom de l'Eglise, et par laquelle ils cherchent à se mettre, eux et tout ce qui les intéresse, sous la protection de la vierge Marie. « Sainte Mère de Dieu, » disait le pontife, donnant un libre cours aux sentiments qui alors emplissaient son cœur et cherchant à les faire passer dans le cœur des autres, « sainte Mère de Dieu, nous nous réfugions tous, en ce moment, à l'ombre de vos ailes, comme de faibles enfants auprès de leur mère : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix.* — Ah! nous vous en conjurons, ne repoussez pas les supplications que nous vous adressons au milieu des besoins qui nous pressent; mais déposez-les, au contraire, dans le cœur tout puissant de ce Fils que vous avez tenu autrefois sur vos bras, comme nous le rappelle la statue érigée ici en votre honneur, et aux pieds de laquelle nous sommes venus, pour la première fois, chanter solennellement vos louanges : *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus nostris.* Accueillez-les avec bienveillance, ces prières que nous vous adressons, non-seulement pour nous, mais pour tous ceux qui nous sont chers! Bénissez, ô Marie! dans sa personne et dans ses entreprises, celui qui

se montre si dévoué au service de votre Fils, comme à votre propre gloire! Bénissez ce clergé vénéré, dans ses œuvres de charité et de zèle pour la sanctification et le bonheur des âmes! Bénissez également les pieux fidèles venus ici de différents lieux pour vous honorer! Vierge sainte et pleine de gloire, délivrez-nous tous, en ce moment et toujours, des dangers sans nombre auxquels nous sommes sans cesse exposés dans cette misérable vie! *Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.* Et vous, ange de la solitude, vous qui nous avez le premier enseigné à nous prosser aux pieds de Jésus et de Marie, saint Jean-Baptiste, éloignez de ce lieu le blasphème affreux du saint nom du Seigneur, et le travail sacrilége du dimanche! Prêchez-y, comme autrefois, par votre présence, la vertu de la pénitence, pour la rémission des péchés, et pour rappeler aux religieuses habitudes de leurs pères le cœur de tant de fils aujourd'hui dégénérés. »

Après avoir ainsi disposé les âmes à la prière, Son Eminence s'agenouilla, et chanta, à haute voix, le *Sub tuum*, que tous chantèrent également, ou suivirent du moins de l'esprit et du cœur. La prière achevée, Son Eminence se releva et bénit, avec une émotion profonde, toute l'assistance pieusement inclinée à ses pieds. Il y avait de sept à huit cent personnes dans ce lieu ordinairement désert, mais aujourd'hui si animé par la piété. Pas une seule parole inutile ne se fit entendre, en ce moment surtout; pas un rire indécent ne fut remarqué. C'est à peine si les plus petits enfants osaient tourner de côté et d'autre leurs yeux habituellement si mobiles. Vous eussiez dit l'assemblée chrétienne la plus recueillie, dans la maison du Seigneur, pendant les saints mystères, à l'heure incomparablement solennelle de la consécration.

Nous restâmes, pour la plupart, agenouillés pendant quelques minutes, autour du groupe tout récemment bénit, comme si chacun eût voulu enfouir de plus en plus dans son cœur les trésors spirituels qui venaient de nous être distribués. Mais, bientôt, Son Eminence ayant entonné le *Te Deum laudamus*, tous se levèrent, et se dirigèrent vers la chapelle, en chantant aussi, ou en suivant intérieurement la prière d'actions de grâces. Ce chant est la conséquence, en quelque sorte, nécessaire du *Veni Creator :* l'un élève notre âme vers Dieu, au commencement d'une solennité, pour lui demander de nous assister de sa toute-puissance dans l'œuvre sainte que nous allons accomplir; l'autre l'élève également vers Dieu, à la fin de la même solennité, pour le remercier des grâces que nous en avons reçues. Que cette action de grâces est imposante, quand elle se fait au son des cloches, avec accompagnement de l'orgue, dans une vaste église, depuis longtemps consacrée au culte du Seigneur! Elle ne l'était pas moins au milieu de cette campagne, dans ce temple toujours ancien et toujours nouveau, comme celui qui l'a construit, il y a bientôt six mille ans, et qui le rajeunit sans cesse, où nous ne pouvons faire un pas, sans apercevoir, sans fouler aux pieds quelques-uns des dons sans nombre que nous recevons, à chaque instant, de son infinie libéralité. Les dons encore plus précieux qu'il nous a accordés et qu'il nous accorde, chaque jour, dans l'ordre de la grâce, étaient également rappelés à notre âme reconnaissante par tout ce que nous venions de voir et d'entendre, par tout ce qu'il nous était donné de voir et d'entendre au moment même. « C'est avec raison, Seigneur, » répétions-nous avec l'Eglise, « c'est avec raison que nous avons placé en vous notre espérance, nous ne serons point confondus à jamais. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* »

Nous arrivions à la chapelle. Le son perçant de la cloche qui n'avait presque pas cessé de frapper l'air, en signe de joie, pendant toute la cérémonie, semblait s'agiter plus vivement et plus fortement encore, en finissant, comme pour empêcher nos voix épuisées de baisser, et notre ferveur de s'éteindre. Pendant la courte station que nous fîmes de nouveau à la chapelle, nous chantâmes la belle antienne à Marie : *Beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* « Oui, me disais-je encore en ce moment, il est impossible de le nier, toutes les générations ont réellement appelé Marie heureuse ! L'accomplissement de la prophétie est un miracle toujours subsistant; et c'est avec raison que nous venons de joindre nos faibles voix à ce concert si pur, si saint, si imposant, qui, de toutes les parties de la terre, s'est élevé, s'élève et s'élèvera toujours vers le ciel en son honneur ! »

Cette antienne n'est qu'un extrait du plus beau cantique qui ait été composé en l'honneur de Marie, je veux dire de ce *Magnificat* chanté si souvent, et toujours avec une nouvelle ferveur, dans les assemblées chrétiennes vraiment dignes de ce nom. Son Eminence l'entonna, et nous le chantâmes tout entier, en retournant au château. Tant que dura ce chant, le dernier de la cérémonie, je ne pouvais me défendre de cette réflexion, que plusieurs peut-être faisaient comme moi intérieurement : « Ah ! si quelque chose peut ajouter au bonheur dont jouit Marie dans le ciel, son esprit doit tressaillir de nouveau en ce moment, au sein même de la Divinité : *Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo;* car ses enfants viennent de célébrer en son honneur une fête bien capable de réjouir le cœur d'une mère... »

A notre retour, voici dans quelle position nous nous trouvâmes comme naturellement. Au bas du perron étaient les fidèles, rangés en demi-cercle, ayant devant eux les jeunes gens et les jeunes filles qui avaient porté et accompagné les bannières. Sur les deux côtés, se tenaient, l'arme au bras, quelques gendarmes, venus là d'eux-mêmes, sans avoir été appelés, et sans que leur intervention eût été un seul instant nécessaire. Car,

pour les cérémonies religieuses principalement, où le cœur nous porte, toute force devient inutile; ou plutôt c'est là la véritable force, celle à laquelle nulle autre ne saurait être comparée. Le long des marches, étaient la bannière, la croix, tout le clergé, dominé par le cardinal-archevêque, qui se trouvait au milieu même du perron, ayant à ses côtés ses deux assistants. Sur le point de se séparer de ceux avec lesquels il semblait s'estimer si heureux d'avoir pu venir passer quelques heures, il leur fit ses adieux, en des termes aussi simples que touchants :

« Adieu, mes chers enfants, » disait-il, en s'adressant d'abord spécialement à l'enfance et à la jeunesse, « adieu, vous que j'ai vus constamment si recueillis et si attentifs, dans cette belle procession, tout le temps qu'a duré cette intéressante cérémonie! Conservez précieusement le souvenir de tout ce que vous venez de voir et d'entendre. Vous aimez bien la sainte Vierge, je le vois. Aimez-la toujours de même; je n'en demande pas davantage. Cette bonne mère ne vous abandonnera jamais; vous ne l'ignorez pas. Cependant, votre âge est exposé à bien des dangers. La légèreté, la vanité, tous ces vices dont le germe est au fond des cœurs, ont causé bien des chutes inattendues. Voulez-vous nous laisser sans inquiétude sur votre compte? Je vous le répète, restez toujours fidèles au culte si touchant et si salutaire de Marie. Je vous remercie beaucoup du concours que vous avez prêté à la cérémonie. Je vous remercie également, vous tous qui vous êtes rendus avec tant d'empressement, quelques-uns même de bien loin, à l'appel qui vous a été fait. Vous avez raison de penser que, quels que soient notre âge et notre condition, nous ne sommes pour la sainte Vierge que de petits enfants qui avons besoin d'être conduits par sa main puissante et dévouée. Je remercie enfin messieurs de la gendarmerie que l'on voit toujours empressés à se rendre partout où ils croient que leur présence peut être de quelque utilité pour le maintien de l'ordre, base de tout repos, de toute vertu, de tout bien. En un mot, merci à tous! »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix fortement accentuée, afin que réellement elles arrivassent à tous sans aucune exception, Son Eminence rentra au château. La réunion se sépara aussitôt, mais avec calme et décence, comme il convenait en de pareilles circonstances. Il était six heures, le jour touchait à sa fin; quelques-uns se retirèrent dans leurs demeures que la solennité du jour avait peut-être laissées complétement désertes. Mais comme il y avait encore un appendice à la fête, si je puis m'exprimer de la sorte, quoique la cérémonie religieuse fût entièrement terminée, la plupart restèrent. Les uns visitèrent en détail, autant qu'il était possible alors de le faire, ce beau château et son magnifique entourage. Ils revoyaient donc ce parc, ces allées, ce lac, ce chalet, ce rocher, cette grotte, toutes ces choses vraiment intéressantes qu'ils avaient aperçues déjà en passant, mais auxquelles ils n'avaient pu prêter une attention suffisante, occupés qu'ils étaient de tout ce qui concernait la fête. Les autres se retirèrent à l'écart, désirant peut-être prolonger encore la méditation et les prières auxquelles tous venaient de se livrer pendant la cérémonie. D'autres enfin allèrent prendre les rafraîchissements offerts à ceux qui en avaient besoin, mais particulièrement à ceux qui avaient été employés dans la cérémonie. Cependant M. Moisant offrait aux parents et aux amis qu'il avait spécialement invités et auxquels son château s'ouvrait ainsi pour la première fois, sous les auspices de la religion, depuis que ses parents bien-aimés le lui avaient laissé tout en deuil, un repas de la plus grande distinction, en rapport avec la société qu'il recevait, et j'ajouterai même, si je puis comparer les choses matérielles aux choses spirituelles, en rapport avec la solennité du jour.

Vers huit heures, le château s'ouvrit, et ceux qui s'y trouvaient réunis ont pu jouir ainsi que ceux qui n'avaient point encore abandonné les lieux des illuminations préparées pour la fête. A quelque distance du château, au milieu d'un beau tapis de verdure qui s'étend depuis le perron jusqu'à la porte Saint-Louis, on distinguait le chiffre ordinaire de Marie : *Ave Maria*, écrit en caractères de feu, sur un plan légèrement incliné. Dans le lointain, on voyait avec plaisir le groupe, objet principal de la cérémonie, dont la lumière dessinait confusément les contours, au milieu même de la nuit. Tout à côté, comme pour représenter l'assemblée fervente qui s'y trouvait naguère, le feu de joie traditionnel élevait de la terre vers les cieux sa flamme vive et pétillante.

Vers neuf heures, tout était terminé; et chacun se retirait de son côté, emportant dans son cœur ce calme, ces bonnes pensées, ce doux contentement qui ne se trouvent jamais à la suite des assemblées populaires, que quand la religion les inspire et les sanctifie.

Rapprochons, par la pensée, de cette cérémonie champêtre, ces bénédictions de chemins de fer qui ont été faites et se font encore, à l'heure qu'il est, sur toutes les parties de la France, avec la pompe la plus imposante, et nous verrons que c'est toujours la même signification, toujours le même résultat, je veux dire l'élévation de l'âme vers Dieu, la considération de la brièveté du temps et de la souveraine importance de l'éternité, la pratique des vertus chrétiennes, de celles qui, comme la charité, ne servent pas moins au bonheur de la vie présente qu'à celui de la vie future.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de citer la péroraison d'un magnifique discours prononcé par Mgr Landriot, lors de l'inauguration du chemin de fer de la Rochelle.

« C'est donc, » s'écrie-t-il, « avec de saintes espérances dans l'âme et une noble confiance en l'avenir que nous élevons la voix pour dire à ces redoutables machines : Roues

de fer, vapeur, chariots traînés par des chevaux de feu : *Currus igneus et equi ignei* (*IV Reg.* II, 11), chariots dont les rênes sont aussi de feu : *Igneæ habenæ currus* (*Nahum* II, 3); dragon qui marchez en repliant vos anneaux sur vous-même et portant au loin l'effroi par ces sifflements plus horribles que ceux des tigres dans le désert, écoutez ma parole : *Audite vocem meam.* (*Isa.* XXXII, 9.) Vous m'avez appelé pour vous bénir; et moi je vous dirai d'abord : c'est à vous de bénir Dieu, en exécutant avec une sévère ponctualité les ordres de ceux qui vous commandent, et à qui la patrie livre tous les jours la vie de ses enfants, pleine de sécurité et de confiance en leur zèle intelligent et dévoué. Cette compagnie généreuse a semé l'aumône et les bienfaits devant elle, et c'est une raison divine qui doit vous faire respecter davantage la sécurité de ses marches quotidiennes au milieu de dangers imprévus.

« C'est donc à vous, coursiers de fer et de feu, à bénir Dieu dans vos œuvres, par votre fidélité à accomplir votre mission. Quand un père, une sœur, une épouse, attendront avec l'anxiété de l'amour les objets les plus chers du cœur, soyez fidèles et ne trompez jamais leurs espérances. Rendez-leur toujours avec l'exactitude que commande la religion du dépôt, un époux, un frère, des enfants bien-aimés. Pendant la route, garantissez-les des intempéries de la saison, car maintenant vous avez tout pouvoir, et on demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup. Qu'ils reviennent frais et dispos, qu'ils soient reçus avec bonheur dans les bras de l'affection. Que tout être vivant qui suivra cette ligne, puisse redire avec vérité cette devise de la ville de la Rochelle : sous l'égide et la direction de Dieu, j'ai trouvé la vie et le salut : *Servator, rectore Deo.* C'est ainsi que vous-mêmes vous bénirez Dieu dans vos œuvres : car tout être qui fait le bien et évite le mal, bénit le Seigneur. Allez donc fièrement, roues et char de feu ; c'est à ces conditions que je vous bénis au nom du Tout-Puissant. Puissiez-vous porter avec vous la paix, la joie, la richesse et la vie : *Spiritus enim vitæ erat in rotis.* (*Ezech.* I, 20.)

« Mais surtout devenez pour les nations un instrument de salut ; en rapprochant les distances, réunissez les esprits. Ayez une bienveillance toute spéciale pour ces apôtres de la parole, que vous porterez aux sauvages lointains, et quelquefois à ces frères de l'intérieur qui sont presque barbares au milieu de la civilisation chrétienne. En vous parlant ainsi, je crois entrer dans les vues d'un sage et fort gouvernement qui comprend de plus en plus la nécessité des idées religieuses pour fixer d'une manière solide l'avenir des peuples. La civilisation extérieure ne suffit pas, quel que soit son nom : à chaque grande ligne de chemin de fer devrait correspondre une large direction de pensées et de sentiments chrétiens, pour contenir les âmes, leur donner une impulsion divine, et empêcher les explosions plus terribles que celles de la vapeur.

« Rappelez encore aux hommes, par votre mouvement rapide, que nous sommes des voyageurs ici-bas ; que la vie va aussi vite que la roue du wagon, et qu'il est nécessaire, au milieu de ces mouvements précipités de l'existence, de tenir toujours son âme prête à subir la vue de Dieu. Oui, le chemin de fer est pour tous l'image de la vie : on arrive à la gare avec un bagage plus ou moins embarrassant, on prend le train, on s'arrête plus ou moins en chemin ; on voudrait s'arrêter plus longtemps, mais il se trouve aussi des inspecteurs dont les ordres sont inflexibles ; il faut remonter, et tout à coup, au milieu du sommeil peut-être, un sifflement se fait entendre : c'est l'heure de l'arrivée. Heureux ceux qui pendant la route n'ont point perdu de vue leur vraie patrie, et au milieu de la variété prodigieuse des objets et des hommes, ont tenu leur cœur dans cette disposition où la mort n'est que le passage à un monde meilleur et le réveil sur la terre des vivants ! »

Ces belles et saintes paroles me rappellent l'admirable discours que prononçait, peu avant, le même prélat, au moment de la bénédiction d'un de ces navires qui sillonnent la vaste étendue des eaux, et sur lesquels la religion est appelée à répandre ses bénédictions quand ils sont lancés à la mer

Que signifie cela ? peut se demander alors l'homme irréligieux ou superficiel.

Ce que cela signifie ? ah ! il est aisé de le voir : c'est que, quand cette nouvelle arche se détache de la terre, emportant avec elle l'autel, le drapeau, le foyer domestique, chargée dès-lors des intérêts les plus sacrés de la religion, de la patrie et de la famille, pour aller braver la fureur de la tempête et des flots, tous doivent être saisis d'une terreur secrète, et ne peuvent trop s'empresser d'appeler sur elle, par le ministère de l'Eglise, la toute-puissante protection de celui qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent. *Venti et mare obediunt ei.* (*Matth.* VIII, 27.)

Au souvenir des dangers de la religion, de la patrie et de la famille, nous devons nous rappeler ces bénédictions innombrables d'arbres de liberté, plantés dans toutes les parties de la France et jusque dans les plus petits villages.

Que signifiait tout cela? peut-on se demander encore.

Je viens de vous le rappeler : c'était pour conjurer les dangers auxquels étaient alors exposées la religion, la patrie, la famille ; c'était pour présenter à la terre, au nom du ciel, ces idées d'ordre et de vertu que nous oublions si facilement en certaines circonstances, et sans lesquelles cependant il ne saurait y avoir pour nous ni sécurité, ni gloire, ni bonheur; « le véritable arbre de la liberté, » disait partout, en ce moment, le ministre de la religion, « c'est la croix. Il y a plus de dix-huit siècles qu'il a été planté, et, depuis ce temps, il n'a pas cessé de faire jouir de la liberté des enfants de Dieu, les individus et les peuples qui sont venus

se réfugier à son ombre. » — « Le nôtre n'a pas tant duré, me direz-vous ; il a promptement disparu malgré toutes les bénédictions qui lui ont été prodiguées. » — Et qui sait si ce n'est pas là le plus heureux résultat de toutes ces bénédictions, comme vous dites ? Il aurait promptement disparu, en ce cas, de peur que la malice ne changeât sa nature, et de l'arbre de liberté ne fît l'arbre de l'esclavage, comme cela était déjà arrivé : *Raptus est ne malitia mutaret.* (*Sap* IV, 11.)

BIBLES.

Objection. — On ne sait pourquoi les catholiques s'opposent à cette distribution de Bibles faite dans tout l'univers par les sociétés protestantes qui ont pour but de les propager, et qu'on nomme pour cela *Sociétés bibliques.* C'est toujours la parole de Dieu de quelque part qu'elle vienne.

—

Réponse. — C'est bien le cas d'appliquer les remarquables paroles du Troyen à la vue de cette machine colossale fabriquée chez les Grecs et introduite ensuite au cœur de sa ville chérie. « Je crains les Grecs, disait-il, alors même qu'ils nous font des présents ! »

. . . Timeo Danaos et dona ferentes
(VIRGIL., *Æneid.* lib. II, vers. 49.)

Et nous aussi, catholiques et français, à la vue de cette masse de Bibles répandues, non-seulement en France, mais dans toutes les parties du monde, par les ennemis de notre foi, nous pouvons et nous devons même nous écrier : « Alerte ! ce sont nos ennemis ! » *Timeo Danaos et dona ferentes !*

C'est toujours la parole de Dieu, de quelque part qu'elle nous vienne, avez-vous dit.

Oui, c'est la parole de Dieu ; mais c'est la parole de Dieu écrite, et cette parole de Dieu écrite ne vient pas seule. Or, par qui nous est-elle apportée ? Par l'ennemi, qui, en nous faisant ce don divin d'une main, répand de l'autre ses poisons, je veux dire ses idées anti-catholiques, et quelquefois anti-françaises. Nous avons donc raison de nous écrier : *Timeo Danaos et dona ferentes.*

Oui, c'est la parole de Dieu ; mais la parole de Dieu traduite. Or, par qui a-t-elle été traduite, si non en tout, du moins en partie ? Par une main suspecte et même complétement ennemie. Et non-seulement cette parole de Dieu est dénaturée par de fausses interprétations ; mais elle est tronquée en certains points. Il nous est donc permis et même commandé de la repousser.

Oui, c'est la parole de Dieu, mais ce n'est pas toute la parole de Dieu, puisque celle-ci se trouve également dans la tradition. En remettant la Bible entre les mains des fidèles, comme l'unique règle de la foi et des mœurs, vous les exposez donc à de graves erreurs, et leur faites souvent plus de mal que de bien.

Oui, c'est la parole de Dieu, et, par conséquent, la nourriture de l'âme, puisque nous ne vivons pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* (*Matth.* IV, 4.) Or, qui êtes-vous pour distribuer cette nourriture au troupeau de Jésus-Christ ? Connaissez-vous ses besoins ? Est-ce à vous qu'il a été dit : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 16, 17.) Si vous n'êtes point le vrai pasteur, si, au lieu d'agir sous sa direction, vous agissez dans un sens opposé, il est évident que vous ne pouvez obtenir que de funestes résultats, auxquels nous devons nous opposer de toutes nos forces.

Si du raisonnement nous passons aux faits, nous y trouvons la confirmation de tout ce que nous venons de dire.

Il y a longtemps déjà que les sociétés bibliques ont en France leurs émissaires qui y jouissent de la plus grande liberté. Qu'y font-ils ? Le mal, j'ajouterai : sans compensation d'aucun bien. Ils vendent leurs Bibles à de mauvais catholiques, qui deviennent de plus mauvais catholiques encore, sans se donner même la peine, la plupart du temps, de prendre le nom protestant.

C'est à peu près la même chose dans les autres parties du monde catholique, si nous en jugeons par les réclamations soulevées de tous côtés, et par ces procès scandaleux dont le honteux écho est arrivé jusqu'à nous.

Comment voulez-vous qu'ils obtiennent de grands résultats dans les pays où ils viennent élever autel contre autel et où ils ne font que jouer le rôle de contradicteurs, lorsque nous savons, à n'en pas douter, que, dans les pays idolâtres, dans ces lieux où ils peuvent tailler en plein drap, comme on dit communément, où ils ne nous rencontrent point pour empêcher ou gêner la distribution de leurs Bibles, ils sont si loin d'avoir les mêmes succès qu'ont eus souvent, et qu'ont encore, en certaines localités, nos missionnaires catholiques ?

« Les sociétés bibliques et les associations de missionnaires protestants, » disait en 1833 une revue anglaise fort accréditée, « ont commencé leurs travaux, il y a plus de trente ans. Elles ont amassé et dépensé des revenus de prince ; elles ont des agents dans toutes les parties du globe. Les îles les plus éloignées des mers du sud, de l'Océan pacifique et des mers de l'Inde, ont été visitées par leurs envoyés. Nous les avons entendues proclamer plus d'une fois non-seulement que l'idolâtrie était anéantie dans les petites îles, mais même que la Tartarie, la Perse et l'Inde étaient sur le point de céder aux efforts des missionnaires britanniques, et d'adopter la religion de la croix...

« Nous avons des preuves en abondance

que aussi longtemps que les missionnaires britanniques continueront leur système actuel, ils doivent nécessairement échouer dans leurs tentatives de convertir les Indiens : l'éducation, les mœurs et les préjugés de ces peuples sont tels que la simple lecture de la Bible, sans de longues instructions préalables pour les aider à l'interpréter, les éloigne de la religion de l'Evangile plutôt que de les y attirer. D'ailleurs, les traductions de la Bible dans les dialectes de l'Inde, sont si inexactes et si éminemment ridicules, que même le plus petit nombre d'Indiens qui les lisent avec un esprit impartial et dépouillé de préjugés, en sont dégoutés à la première vue. On peut donc assurer que malgré tout ce que nous lisons dans les rapports pompeux de la société biblique, et dans ceux des missionnaires britanniques, leurs succès sont réellement si peu de chose, que leur résultat n'est rien en comparaison des dépenses énormes qu'elles occasionnent. »

Que dirait, aujourd'hui, celui qui a écrit ces mots, au récit de tant de cruautés qui font frémir d'horreur? Les Anglais s'imaginaient avoir fait des chrétiens, ou des demi-chrétiens du moins; et l'expérience montre aux plus incrédules qu'ils n'ont formé que des démons, et encore quels démons! On parle beaucoup de leur férocité, en ce moment, et encore tout ce qu'on en dit est-il bien au-dessous de la réalité, s'il faut ajouter foi à une lettre écrite par un anglais récemment débarqué dans l'Inde : « Ne croyez pas, affirme-t-il, que vous sachiez jamais en Angleterre ce qui se passe ici. La vérité est si affreuse que les journaux ne peuvent l'imprimer. Ici même, on évite ce sujet, et on en parle peu, de peur de devenir fou. Mais il est curieux de voir l'expression de tous les visages, quand on y fait allusion : toutes les lèvres se serrent, et un sombre éclair jaillit des yeux... » La fureur de la presse anglaise, portée cependant à son paroxysme extrême, est moins éloquente que cette courte phrase.

BIENFAITS DE L'ÉGLISE.

Objections.—Pourquoi tout le monde parle-t-il des bienfaits de l'Eglise? — Sont-ils réellement ce que chacun dit? — Sont-ils tels aujourd'hui qu'ils étaient autrefois? — Est-ce que nous n'avons pas notre raison pour nous diriger; et, quand celle-ci se tait ou s'égare, est-ce que nous ne pouvons pas avoir recours à la raison de nos semblables, à la raison générale, appelée encore sens commun, parce qu'elle est le patrimoine de tous?

—

Réponse. — Si tout le monde parle des bienfaits de l'Eglise, c'est que tout le monde les voit, et, pour mieux dire encore, c'est que tout le monde les éprouve. Depuis l'enfant dont la raison commence à se développer jusqu'à celui qui finit sa carrière, depuis le plus ignorant jusqu'au plus savant, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, depuis le plus faible jusqu'au plus fort, depuis celui qui occupe les derniers degrés dans l'échelle sociale jusqu'à celui qui se trouve placé au sommet, tout ce qui porte en soi un cœur chrétien le sent palpiter et vivre sur le sein de cette divine mère que Dieu nous a donnée, dans son infinie bonté, pour éclairer nos âmes, les sanctifier, les diriger, et les conduire heureusement de la terre au ciel, si elles suivent son impulsion.

« Partis de la base, avons-nous dit ailleurs (*Bienfaits du catholicisme*), en racontant quelques-uns des innombrables bienfaits du catholicisme dans la société, nous nous sommes élevés au sommet de l'Eglise. De cette hauteur portons les yeux autour de nous. Apercevez-vous dans la société une position où la religion ne se trouve avec toute sa force pour soutenir et diriger l'homme aveugle et débile? Elle monte avec lui sur le trône; elle le suit sous le toit de la misère. Revêtue de splendeur, elle trône au milieu des peuples civilisés. Elle vole à la recherche du pauvre sauvage dans les déserts inhabités, au milieu de ses forêts ténébreuses, sur ses montagnes inaccessibles. Quand nous nous lançons sur les flots, elle nous suit; quand nous nous livrons au sommeil, elle veille à nos côtés; quand notre corps est rendu à la terre, elle plante sa croix au-dessus de notre dépouille mortelle, pour appeler sur nous les prières et les bénédictions des vivants, et comme pour indiquer à l'ange de la résurrection le lieu où se trouvent ces ossements arides qu'il doit rendre à la vie. »

Et non-seulement chacun parle des bienfaits de l'Eglise, mais il semble même qu'on ne puisse pas faire autre chose, quand il s'agit de religion. Quel est le sujet de ces instructions religieuses que vous entendez quelquefois, de ces livres de piété ou de controverse que vous pouvez lire? Le développement de quelques-uns de ces bienfaits que nous recevons de cette divine mère. L'article dont nous nous occupons en ce moment a spécialement pour but de nous les rappeler, d'une manière générale: mais, dans les autres, que faisons-nous autre chose, que de les rappeler en détail, et de répondre à ceux qui s'efforcent d'en atténuer du moins l'efficacité et la grandeur?

J'irai plus loin, et je dirai encore que non-seulement nous ne pouvons guère faire autre chose que de parler des bienfaits de l'Eglise, quand il s'agit de religion, mais que nous avons besoin de ces mêmes bienfaits, pour en parler dignement. Ces pensées dont nous nous servons pour les exprimer, ces images que nous employons fréquemment pour nous les rendre plus présents, en quelque sorte, ces sentiments auxquels nous avons recours pour nous les faire goûter, d'où cela vient-il? De l'Eglise. C'est elle qui en nous fournissant les matériaux avec lesquels nous élevons l'édifice de ses bienfaits, nous dirige dans ce travail, nous redresse, si nous venons à nous tromper, et nous conduit plus facilement et plus sûrement au but que nous nous pro-

posons d'atteindre. Tant il est vrai que nous recevons tout de cette divine mère, tout absolument, jusqu'à la connaissance que nous pouvons avoir de ses bienfaits, jusqu'à la gratitude que cette connaissance nous inspire. Vous ne trouverez donc point étonnant, après cela, que tout le monde parle des bienfaits de l'Eglise.

Sont-ils réellement ce que chacun dit, avez-vous demandé ?

Ils sont beaucoup plus; et non-seulement ils sont beaucoup plus que ce que chacun dit, mais ils sont infiniment plus que ce qu'en ont jamais dit, et en pourront dire tous les hommes. Prenez, je ne dis pas l'éloge le plus accompli des bienfaits de l'Eglise, mais tous ceux qui ont été faits jusqu'ici. Aux éloges déjà faits, joignez, en idée, ceux qui se feront plus tard, ceux qui ne sortiront point du domaine de la pensée, et j'ajouterai même du possible. Tout cela est beaucoup assurément; mais enfin tout cela n'est que le fini, l'imparfait, parce que c'est l'œuvre des hommes; quant à l'ensemble des bienfaits de l'Eglise, c'est le parfait, l'infini, parce que c'est l'œuvre même de Jésus-Christ, qui est Dieu.

Vous demandez si les bienfaits de l'Eglise sont réellement tels que chacun dit. Mais vous ne pouvez l'ignorer, si vous êtes réellement chrétien, ou si, ne l'étant pas vous-même, vous savez du moins ce que c'est.

Vous demandez si les bienfaits de l'Eglise sont réellement tels que chacun dit. Mais, est-ce que vous en doutez? Quels que soient votre âge, votre intelligence, votre caractère, votre rang, vos dispositions intérieures, pour peu que vous appartenez à l'Eglise, ou que vous lui ayez appartenu, est-ce que vous n'avez pas vu, éprouvé ses bienfaits? est-ce vous ne vous êtes pas senti comme enveloppé dans ce réseau divin, jeté sur les hommes, pour les rattacher à Dieu, et d'où il leur est comme impossible de s'échapper complétement, quelque effort qu'ils fassent pour cela?

Considérons ensemble quelques-uns de ces bienfaits.

C'est l'Eglise qui éclaire véritablement tout homme venant en ce monde; et c'est elle aussi qui éclaire les peuples avec la même facilité que les individus.

C'est elle qui nous fournit tous les moyens de sanctification dont nous avons besoin au milieu de tant de dangers et avec une faiblesse si grande.

Ayant pour mission spéciale d'assurer notre bonheur dans l'autre vie, elle nous rendrait en celle-ci aussi heureux qu'il est possible de l'être, si nous suivions avec soin l'impulsion qu'elle nous donne.

Mais, hélas! nous sommes des enfants indociles, et les circonstances fâcheuses dans lesquelles nous nous trouvons favorisent encore notre indocilité. L'Eglise nous environne de toutes les lumières de la vérité, et nous nous plongeons dans les ténèbres de l'erreur. Elle nous appelle à la sanctification, et nous nous précipitons dans les abîmes du vice. Elle voudrait assurer notre bonheur en cette vie et en l'autre, et nous n'avons de goût que pour ce qui peut assurer notre perte. Il semble que l'Eglise devrait alors nous abandonner à nous-mêmes. Au contraire, plus nous nous éloignons d'elle, et plus elle se rapproche de nous; plus nous recherchons le mal avec ardeur, et plus elle s'efforce de nous porter au bien. Voyez son enseignement, son culte, ses sacrements.... Voyez sa hiérarchie, ses conciles, ses missions, ses communautés, ses associations de tout genre... Que de puissance en soi! Quelle influence sur les hommes! Ah! j'ai eu raison de le dire, il est impossible à un homme, à tous les hommes, réunis pour cela, d'exprimer, de comprendre toute l'étendue de ses bienfaits, parce que, quelle que soit l'intelligence humaine, elle ne saurait embrasser cette conception divine qui s'appelle l'Eglise.

Sont-ils tels aujourd'hui qu'ils étaient autrefois, demandez-vous encore ?

Pourquoi non? N'est-elle pas toujours la même? Jésus-Christ, son divin fondateur, n'a-t-il pas promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles? Son influence sur les hommes ne peut donc avoir diminué; et ses bienfaits doivent être toujours les mêmes. L'arbre toujours le même produit toujours les mêmes fruits. — Sa séve s'épuise, direz-vous. — Non, quand sa vigueur est toujours la même; non, quand la séve est divine. Or, la séve dont se nourrit cet arbre indestructible que Jésus-Christ lui-même a planté, c'est sa divine parole. Aussi conserve-t-il toujours la même vigueur et ne peut-il manquer de produire les mêmes fruits.

Vous ne pouvez en disconvenir vous-même, pour peu que vous soyez de bonne foi. Quand son enseignement fut-il plus complet, plus étendu, plus approprié aux différents besoins de l'humanité? Quand son culte fut-il exercé avec plus de décence et de pompe? Quand ses sacrements ont-ils été administrés avec plus de régularité et de sainteté? Quand les cérémonies qu'elle étale aux yeux des hommes, comme pour lui donner un avant-goût du ciel, se sont-elles accomplies avec plus de magnificence?... Tout cela, du reste, ne nous surprendra point si nous considérons, en même temps, la conduite de ceux à qui Jésus a confié une part plus ou moins importante dans la direction de cette Eglise. Quand vit-on sa hiérarchie plus développée et plus unie? Quand ses assemblées se sont-elles tenues avec plus de recueillement et d'union? Quand ses missions ont-elles montré plus de zèle? Quand ses communautés ont-elles été plus saintes, quand ses associations de tout genre ont-elles été plus nombreuses et plus dévouées? Oui, les aveugles eux-mêmes doivent le reconnaître, c'est toujours l'Eglise de Jésus-Christ, la bienfaitrice universelle.

Vous allez me dire peut-être que beaucoup la quittent aujourd'hui, et qu'il y a dans son sein de grands scandales.

Mais cela a toujours été et sera toujours,

et il est même impossible qu'il en soit autrement. L'homme est nécessairement l'homme. Quelque chargé qu'il soit des bienfaits de l'Eglise, il est encore libre de l'abandonner, et on le voit user souvent de cette liberté d'une manière d'autant plus scandaleuse que, l'ingratitude venant se joindre à ses autres défauts, il se trouve plus rapidement et plus profondément entraîné dans l'abîme. Avez-vous oublié l'histoire de ces hérésies, de ces schismes, de ces dissensions, de ces crimes abominables qui, de tout temps, ont déchiré le cœur de l'Eglise? Avez-vous oublié ce qui s'est passé du temps même de notre Seigneur Jésus-Christ? Sur douze apôtres, il y eut un Judas, c'est-à-dire le plus grand coupable qui fut jamais, le déicide, avec circonstances aggravantes, dirions-nous, si quelque chose pouvait ajouter à l'énormité intrinsèque d'un tel crime. Celui qui doit être, après lui, le chef de son Eglise, le renie lâchement à la voix d'une faible femme. Tous ses disciples semblent l'avoir abandonné.... L'Eglise est morte, avant d'avoir vécu, auraient pu dire alors ses ennemis. Point du tout. Peu de temps après, le monde entier devait entrer converti dans son sein.

Beaucoup la quittent aujourd'hui, avez-vous dit, et il y a dans son sein d'énormes scandales.

Oui, c'est vrai; beaucoup sortent du sein de l'Eglise, non pas aujourd'hui seulement, mais toujours. Toutefois, d'autres y entrent en plus grand nombre, pour la dédommager; et ceux mêmes qui l'ont quittée, après avoir erré dans les sentiers de l'erreur et de l'iniquité, reviennent à elle avec plus de fidélité et d'amour que précédemment, chercher le bonheur qu'ils n'ont pu trouver loin d'elle. Oui, il y a aujourd'hui, comme toujours, d'énormes scandales dans le sein de l'Eglise; mais il y a également, par compensation, les plus beaux exemples donnés. Et ce sont même quelquefois ces scandales qui les occasionnent. Car, quand ils arrivent, les démons triomphent dans l'enfer, et les anges pleurent au ciel; mais les fidèles se disent aussitôt sur la terre : « Hâtons-nous de réparer ces affreux scandales arrivés au milieu de nous, de peur qu'ils n'attirent la malédiction de Dieu sur la terre! » Et l'on ne tarde guère à voir briller d'angéliques vertus, qui réjouissent le ciel et font trembler l'enfer.

Est-ce que nous n'avons pas encore notre raison pour nous diriger, avez-vous ajouté? Et quand celle-ci se tait ou s'égare, est-ce que nous ne pouvons pas avoir recours à la raison de nos semblables, à la raison générale, appelée encore sens commun, parce qu'elle est le patrimoine de tous?

Oui, mais cela ne suffit pas. C'est quelque chose, c'est même beaucoup avec l'Eglise; mais sans l'Eglise, ce n'est rien ou presque rien. C'est même souvent une lumière incertaine et trompeuse qui ne peut que nous égarer, au lieu de nous conduire dans le droit chemin. Voulez-vous vous en convaincre? Considérez ce que fut la raison avant l'établissement de l'Eglise, ce qu'elle est encore aujourd'hui dans les lieux où ne s'est point fait sentir sa divine influence, et même chez ceux qui, élevés dans le sein de l'Eglise, s'en sont plus tard séparés. Que sait-elle alors? Que dit-elle à l'homme, sur les choses qu'il lui importe le plus de connaître? Est-il une croyance salutaire qu'elle n'ait combattue, un principe fondamental qu'elle n'ait essayé de déraciner? On l'a dit avec raison : Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe, c'est-à-dire par quelque ministre de la raison, si je puis m'exprimer de la sorte. Or, si c'est ainsi qu'elle forme les maîtres, que sera-ce, grand Dieu! des disciples?

Après avoir vu l'enseignement de la raison par rapport aux vérités que nous sommes obligés de croire, voulez-vous que nous le considérions par rapport aux vérités que nous devons pratiquer? Ce sera bien autre chose; car il ne s'agit plus là seulement de reconnaître ce qui est vrai, mais de dompter le cœur, de l'assujettir au joug de la vertu, et cela malgré sa rébellion naturelle, malgré les mauvais conseils, les mauvais exemples qui lui sont donnés partout, malgré les suggestions du démon. Et vous vous imaginez qu'elle pourrait suffire à une telle tâche? Ce serait grandement s'abuser. Voyez-la agir; écoutez seulement son langage. — Qu'y a-t-il de vrai, en morale principalement? — Rien. — Quoi! rien. N'est-il donc pas mieux de pardonner à son ennemi que de l'immoler impitoyablement? de l'assister dans ses plus pressants besoins que de boire avec délices dans son crâne desséché? N'est-il pas infiniment mieux d'élever son fils bien-aimé que de l'exposer sur une place publique, au milieu des immondices, ou de le précipiter dans quelque fleuve? de soigner avec dévouement son vieux père que de dévorer ses membres tremblants? — Oui et non, a dit la raison. — Comment! non. Mais la raison n'a jamais dit cela? — Elle l'a dit; et, qui pis est, elle l'a fait mettre en pratique. Et non-seulement elle l'a dit et fait mettre en pratique, mais elle le dit et fait mettre encore en pratique, aujourd'hui, en certains lieux. — Ce n'est point la raison qui dit et fait mettre en pratique de telles monstruosités : c'est la déraison au suprême degré. — Soit; mais la raison dans l'homme, tel que l'a fait la révolte du premier père, la raison aveuglée, entraînée au mal par les passions, par ces mille causes d'égarement dont elle a toujours tant de peine à se défendre, qu'est-ce autre chose que la déraison au suprême degré?

La raison de nos semblables n'est pas autre que la nôtre, et nous pouvons en dire tout autant.

Il y a plus de sûreté sans doute dans la raison générale, appelée encore sens commun, parce qu'elle est le patrimoine de tous, comme vous dites avec justesse; mais je ne vois qu'un petit nombre de vérités sur lesquelles elle ait porté son jugement. Et ses décisions, d'ailleurs, en supposant qu'elles soient parfaitement justes, qui nous les fera

connaître avec certitude? qui nous les fera pratiquer surtout, s'il s'agit de vérités morales? qui les fera connaître et pratiquer au faible enfant, dont l'intelligence n'est pas encore bien développée; à l'homme, continuellement occupé de ses travaux matériels; à la femme modeste, renfermée dans le cercle de ses devoirs? Ne voyez-vous pas que pour ces personnes, dont se compose la masse du peuple, ou plutôt pour tous les hommes, puisque les savants s'égarent encore plus facilement et plus profondément par orgueil que les simples par ignorance, ne voyez-vous pas, dis-je, que pour tous les hommes, quels qu'ils soient, il faut une autorité partout et toujours visible, une autorité imposante, venant d'elle-même à nous, au lieu de se dérober à nos recherches, prenant nos âmes dans ses bras, comme une mère fait de ses enfants, si je puis m'exprimer de la sorte, et les élevant au-dessus des erreurs et des iniquités de ce monde, pour les introduire pures dans les cieux? Et voilà précisément ce qu'a toujours fait l'Eglise pour les hommes et ce qu'elle fait encore aujourd'hui, sans que rien puisse la remplacer dans ce divin ministère.

Qu'il nous soit permis actuellement d'appuyer nos raisonnements sur ceux d'un de nos plus éloquents prélats, répondant aux mêmes objections que nous.

« L'institution divine de l'Eglise était nécessaire, » dit Mgr l'évêque d'Evreux; « car, sans cette institution, que serait devenue l'œuvre de Jésus-Christ dans ce monde? Qui ne connaît la variété des esprits parmi les hommes, et la mobilité de l'esprit de chacun? Depuis la tour de Babel, le monde n'est-il pas livré aux disputes des hommes? Si on veut savoir ce que serait devenu l'Evangile sans une autorité chargée de veiller à sa conservation et à son intégrité, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cultes, sur les mythologies et sur les systèmes philosophiques de l'ancien monde au moment où Jésus-Christ parut. Dans quel océan de vérités confuses, de fables et d'opinions contradictoires, s'étaient perdues ou dénaturées les traditions primitives, issues de la révélation faite par Dieu au premier homme! Chez les Juifs seuls elles s'étaient maintenues pures, parce que là veillait l'autorité de la Synagogue et du pontificat institué par Moïse au nom de Dieu.

« Comment ce qui était nécessaire avant la venue du Messie ne l'aurait-il pas été après? La nature humaine avait-elle changé? Livrer l'Evangile aux caprices de l'esprit humain, n'eût-ce pas été anéantir le bienfait de la révélation chrétienne, avant même qu'elle ait porté ses fruits? Dans quel état, grand Dieu! l'aurions-nous reçu, nous, enfants du XIXe siècle! Nous serait-il même parvenu intacte une seule ligne du livre sacré, après tant de vicissitudes et de révolutions? Et alors comment justifier la Providence? Quoi! le Verbe-Dieu se serait incarné pour nous rendre par sa parole les lumières de la vérité, et il n'eût pas eu la sagesse d'adapter les moyens nécessaires pour faire arriver jusqu'à nous ce trésor dans sa plénitude et dans sa pureté! Supposition blasphématoire, dont la raison toute seule suffit pour faire justice.

« Mais nous avons ici plus que la raison pour justifier la sagesse divine, nous avons le fait.

« Non, Jésus-Christ n'a pas abandonné aux passions des hommes l'œuvre de leur régération à peine commencée. Il choisit douze apôtres pour enseigner après lui, baptiser en son nom, et faire observer ses préceptes.

« Il leur dit: « Qui vous écoute m'écoute. » Il leur donne le pouvoir de lier et de délier.

« Il leur promet d'être avec eux jusqu'à la fin des temps.

« Il leur promet le Saint-Esprit, qui leur enseignera toutes choses, et qui leur rappellera tout ce que lui-même leur aura enseigné.

« Il le leur donne, en effet, d'une manière ostensible, éclatante, le jour de la Pentecôte.

« Dès lors, le collége apostolique, qui apparemment était bien pénétré des intentions de son divin fondateur, Pierre, Jean, Jacques et leurs collègues, qui avaient conversé avec Jésus-Christ jusqu'à son ascension, se considérèrent comme chargés par leur Maître de la mission d'enseigner, de conserver le dépôt des vérités qu'ils enseignent, et de le transmettre à leurs successeurs par eux régulièrement ordonnés. De là cette hiérarchie du Souverain Pontife, successeur de Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et investi de la plénitude de la puissance apostolique; des évêques la partageant avec lui, et des prêtres et des ministres délégués par eux pour être leurs coopérateurs dans les fonctions sacrées. De là cette Eglise enseignante et dirigeante pour laquelle nous demandons foi, amour et soumission. C'est d'elle que Jésus-Christ dit en la personne des apôtres: « Qui vous écoute m'écoute. »

« Et en effet, la doctrine qu'elle enseigne ne révèle-t-elle pas sa source divine par la solution qu'elle donne aux grands problèmes qui intéressent le plus le cœur et l'esprit de l'homme! Feuilletez tous les livres qu'ont écrits les anciens philosophes sur l'origine du monde et de l'homme, sur notre nature, sur celle de la Divinité, sur le rapport à établir entre Dieu et l'homme, sur le but de notre vie ici-bas, sur la voie à suivre pour l'atteindre: qu'y trouvez-vous? les ténèbres et le chaos. Ouvrez le catéchisme: là sur les mêmes questions, tout est clair, positif et péremptoire. L'enseignement qu'il renferme est simple, mais en même temps grand et sublime. Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il était il y a trois siècles, dix siècles, dix-huit siècles; il est intelligible à l'enfant du village, et satisfait, en l'étonnant, le docteur le plus profondément versé dans les sciences humaines. L'un et l'autre y trouvent ce qu'il faut savoir du passé, du présent et de l'avenir de l'homme, d'où il

vient, ce qu'il est, où il va. Cette doctrine se proportionne à la mesure de toutes les intelligences, toujours la même et se faisant toute à tous, ne porte-elle pas le caractère de la vérité même, qui est universelle et invariable, comme le soleil qui brille au firmament et qui éclaire tout homme venant au monde? La vérité, c'est Dieu; et toute doctrine portant le sceau de vérité est évidemment divine. L'Eglise qui l'enseigne n'a pu la recevoir que de Dieu même, n'a pu la conserver que par une assistance continue de l'esprit de Dieu; et puisque Dieu l'a choisie pour organe de la vérité sur la terre, quand elle vous dit qu'elle a été instituée par Dieu lui-même, il faut l'en croire.

« Considérons maintenant le culte rendu à Dieu par l'Eglise catholique. Les prières, les chants, les cérémonies, les sacrements, tout gravite autour de l'autel. Là s'offre chaque jour et se perpétuera jusqu'à la fin du monde, le sacrifice du Calvaire. Là Jésus-Christ, qui s'est immolé une fois, sous la forme humaine, au milieu des temps, pour les péchés des hommes, continue à s'immoler par la main de ses prêtres, afin que toutes les générations qui se succèdent sur la terre puissent, comme ses premiers disciples, assister à son sacrifice, et en recueillir les fruits. Là, nous pouvons tous, par la communion, participer à la victime sacrée et nous l'incorporer, afin qu'elle dépose en nous, dès ce monde, les principes de la vie divine. Là, le Dieu incarné demeure présent, sous des voiles mystiques, pour recevoir nos adorations et pour nous consoler dans la terre d'exil. L'adoration qu'il demande est l'adoration en esprit et en vérité; mais il demande aussi l'adoration sensible, le fruit des lèvres, l'offrande de l'homme dans son corps comme dans son âme. Et pour cela l'Eglise nous met dans la bouche les mêmes chants divins que l'Esprit-Saint inspira, il y a bientôt trois mille ans, au roi prophète, et qu'ont toujours récités depuis les âmes les plus saintes qui aient glorifié Dieu et l'humanité.

« Les sacrements sont les canaux par lesquels l'Eglise, au nom de Jésus-Christ, distribue selon nos besoins les grâces découlant de son sacrifice. Les cérémonies, les pompes du culte, ne sont que les formes majestueuses par lesquelles l'Eglise traduit, dans une langue intelligible aux yeux, les divers sentiments de tristesse ou de joie, de respect ou d'espérance, de supplication ou de reconnaissance qui l'animent et qu'elle sent le besoin d'exprimer tour à tour à son divin Epoux, à son Rédempteur, à son Juge, au souverain dispensateur de toute justice et de toute miséricorde.

« Et telle est l'essence divine du culte catholique, que c'est là que le génie, don de Dieu, vient allumer son flambeau. Où donc les grands hommes qui ont enfanté, dans le monde moderne, les plus admirables chefs-d'œuvre de poésie, d'architecture, de peinture, ont-ils puisé leurs inspirations, sinon dans les traditions et les formes du culte catholique, toujours ancien, toujours nouveau, comme la vérité dont il est le symbole? Tant il est vrai que là encore l'Eglise nous apparaît portant au front le sceau du Dieu vivant!

« Mais cette empreinte divine ne se montre-t-elle pas d'une manière encore plus frappante dans l'action de l'Eglise parmi les hommes? Qu'a-t-elle fait dans le monde, depuis qu'elle existe, et qu'y fait-elle encore?

« Ce qu'elle a fait? Elle a transformé le monde antique et l'a purifié. Du sein de la corruption asiatique et africaine, elle a tiré miraculeusement ces pieux solitaires, anges terrestres, dont elle a peuplé les déserts de la Thébaïde et da la Palestine. A Rome, elle a su, par la même puissance, faire sortir des saturnales d'une civilisation voluptueuse et énervante ces mâles courages qui, durant trois siècles, ont rougi le sol des amphithéâtres de leur noble sang versé pour Jésus-Christ.

« Quand le torrent des Barbares, inondant l'empire, menaça d'engloutir toute civilisation et toute lumière, n'est-ce pas l'Eglise qui conserva dans les asiles de la prière le dépôt des sciences, des lettres et des arts? N'est-ce pas elle qui, par une vertu mystérieuse, adoucit les farouches enfants du Nord, qui se précipitaient sur son sein, et leur fit courber la tête sous le joug de Jésus-Christ? N'est-ce pas elle qui, fécondant et disciplinant ces natures énergiques, leur a fait produire une moisson de saints et de héros?

« N'est-ce pas encore l'Eglise qui a fourni des principes et des modèles à toutes les législations qui régissent les sociétés modernes?

« N'est-ce pas elle qui, partout où elle a prévalu, a détruit les sacrifices sanglants et impudiques, aboli par degrés l'esclavage, rendu à la femme sa dignité et sa liberté, tempéré l'autorite paternelle, adouci le droit de la guerre et imprimé un caractère sacré à la pauvreté et au malheur? N'est-ce pas l'Eglise qui, depuis qu'elle existe, va au-devant de toutes les souffrances et a inspiré à des milliers d'âmes généreuses les dévouements à la fois les plus sublimes et les plus obscurs?

« Et ce qu'elle a fait, durant cette longue période, sans jamais défaillir, sans jamais se démentir, elle continue à le faire encore tous les jours.

« Qui donc, dans notre siècle de troubles et d'orages, conserve intact et préservé de toute altération le dépôt des grandes vérités nécessaires à l'humanité pour accomplir ses destinées sur la terre, si ce n'est l'Eglise catholique, apostolique et romaine? Qui donc, au milieu des aberrations et des crimes des hommes, proteste perpétuellement contre toute erreur et toute injustice? Qui donc maintient, contre toutes les passions et contre tous les sophismes, la conscience publique et le sens moral des sociétés chrétiennes? Qui donc dépose et cultive dans vos enfants les semences de toute lumière et de toute vertu?

« Et quand, fatigués des déceptions dans lesquelles vous a jetés le prisme éblouissant des faux systèmes, vous revenez sur vous-mêmes, où trouvez-vous à étancher la soif de vérité que Dieu a mise au cœur de l'homme? N'est-ce pas toujours dans l'enseignement de l'Eglise? Ces vérités qu'elle avait proposées à la foi de votre enfance, et que vous admiriez alors comme des flammes du ciel, sont maintenant pour votre âge mûr, les fruits où votre âme savoure la vie.

« Et quand l'orgueil et la révolte ébranlent les fondements de la société civile, quand l'abîme des révolutions se rouvre sous vos pas; quand la ruine le pillage et le massacre sont suspendus sur vos têtes, où se retrouve la source du respect et de l'obéissance à l'autorité, sinon dans le sanctuaire et dans la chaire où se fait entendre la parole de l'Eglise?

« A tous ces traits, reconnaissez la grande mission de l'Eglise. Qu'elle parle ou qu'elle enseigne, qu'elle prie ou qu'elle agisse, vous la verrez toujours continuant l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre.

« Si donc l'Eglise, constituée en unité dans son auguste chef, est véritablement la Mère que notre divin Sauveur nous a donnée pour nous conduire du berceau à la tombe, croyez à sa parole et obéissez à ses prescriptions. »

BIGOT.

Objection. — Je ne veux pas être bigot, comme un tel et une telle. Y a-t-il rien de plus laid au monde?

—

Réponse. — Vous ne voulez pas être bigot, dites-vous.

Je trouve que vous avez parfaitement raison; car la *bigoterie*, comme on dit, est une chose bien déraisonnable et bien ridicule. Mais qui donc vous engage à être bigot? Ce ne sont pas certainement les personnes sincèrement et véritablement religieuses; bien au contraire, car la bigoterie c'est un abus, une profanation aussi en quelque sorte de la religion, c'est-à-dire de tout ce qu'elles ont de plus cher au monde.

Je ne voudrais pas être bigot, comme un tel ou une telle, ajoutez-vous.

C'est aller un peu trop loin. Occupez-vous de vous-même, tant que vous voudrez, corrigez vos défauts; faites mieux encore, n'en contractez point; mais ne vous occupez pas inutilement des défauts d'autrui. Vous savez ce qu'a dit notre maître à tous: *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés, ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés .. car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi à l'égard des autres.* (*Luc.* VI, 37, 38.) C'est beau, cela! il me semble que vous oubliez de le mettre en pratique. Vous aimez pourtant bien à faire l'éloge de la morale évangélique: mais dire et faire ne sont pas toujours la même chose.

Comme un tel et une telle, avez-vous dit.

Voyons, franchement et la main sur la conscience, ne nous trompez-vous pas, et ne vous trompez-vous pas vous-même peut-être? Celui et celle que vous appelez bigots, ne sont-ils pas tout simplement de saintes âmes, je veux dire des âmes d'une grande vertu? N'appliqueriez-vous pas le masque ridicule de la bigoterie sur le charmant visage de la piété? Ce serait bien mal, bien injuste de votre part; d'autant plus que rien n'est plus laid à vos yeux que la bigoterie. Voyons donc, vous faites-vous une juste idée de la chose? Qu'entendez-vous par bigot, et par bigote? « Un bigot, » dites-vous, « c'est un homme qui ne veut jamais manquer la Messe le dimanche, ni manger de la viande le vendredi et le samedi. » Vous vous trompez, c'est tout simplement un bon chrétien. « Une bigote, » dites-vous encore, « c'est une femme qui ne va ni au bal, ni au spectacle, et même qui n'aime pas beaucoup à se trouver dans le monde. » Vous vous trompez, c'est la femme honnête et pieuse. Il n'y a donc point de bigoterie? me demandez-vous. Pardon, il y en a malheureusement, mais c'est plus rare que vous ne pensez, et c'est tout autre chose que ce que vous dites. C'est l'abus de la piété et non la piété elle-même. C'est un défaut de l'âme, et non l'âme elle-même formée, perfectionnée par la religion. Elle consiste dans ces petites manies, dans ces habitudes mesquines ou superstitieuses de religion, qui souvent font remplacer le principal par l'accessoire et prendre les moyens pour la fin. Elle vient de cette petitesse d'esprit, de ce zèle malentendu qui portent l'homme, la femme principalement, à se tourmenter eux-mêmes et à tourmenter les autres, pour rien ou du moins pour peu de chose.

« Y a-t-il rien de plus laid au monde? » vous écriez-vous à ce sujet.

Ce n'est pas beau, assurément; car, comme nous l'avons dit, c'est la décomposition d'un charmant visage; c'est une véritable grimace, à la place d'une figure angélique; mais il y a quelque chose de plus laid, moralement parlant, de plus détestable, de plus abominable aux yeux de Dieu et des hommes. C'est l'impiété elle-même, avec ses conséquences affreuses, c'est l'immoralité avec tous ses désordres. Vous qui ne trouvez rien de plus détestable qu'une bigote, aimeriez-vous mieux une ivrogne, une voleuse ou une débauchée? et que diriez-vous, si c'était votre femme ou votre fille?

Moi! répondez-vous, je ferais plus que dire, je la tuerais! Ce serait aller vite en besogne. Vous reconnaîtriez du moins par là qu'il y a quelque chose de plus laid que la bigoterie, quoique celle-ci n'ait rien de charmant, nous devons en convenir.

« C'est un défaut, » dit l'abbé de Ségur (*Réponses*), « mais plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais d'autre abus sur la terre! Ceux qui

déblatèrent contre la bigoterie, ceux qui s'indignent de ses ridicules me rappellent cet homme qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un affreux *assassinat*, s'indignait de ce qu'au bagne on lui avait donné pour compagnon de chaîne... un *voleur*.

« Ils sont bien plus condamnables que ceux qu'ils attaquent.

« Leur libertinage, leur inconduite, leur oubli des devoirs les plus sacrés, leur ignorance religieuse, leurs discours impudiques, leurs exemples, etc., etc., toutes ces choses ne sont-elles pas des *abus?* ne sont-elles pas souvent des *crimes ?*

« Leur vie entière est un *abus*, et l'abus de la dévotion est, je crois, le seul abus dont ils ne sont pas coupables. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils les échangeassent contre les autres, je le demande ? »

Allez visiter les prisons, les bagnes, ces hôpitaux forcés où sont renfermées les plaies les plus dégoûtantes de l'âme, vous y trouverez de tout, excepté de la bigoterie. Aussi, ceux qui habitent ces lieux se défendent-ils bien d'en avoir. Ceci me rappelle une anecdote assez plaisante que nous allons rapporter ici.

C'était au bagne de Rochefort. M'entretenant avec quelques-uns des condamnés, je voulus savoir d'eux-mêmes quelles avaient été leurs dispositions religieuses avant d'entrer au bagne. A les entendre, tous avaient aimé et même un peu pratiqué la religion. Seulement ils n'avaient jamais été bigots. — « Je le crois bien ! » me disais-je à moi-même.

Vous voyez donc bien encore par là qu'il y a quelque chose de plus détestable que la bigoterie. Et pourtant, avons-nous dit avec raison, celle-ci est un défaut et un véritable défaut, quoiqu'il ne fasse de mal à personne, généralement parlant, si ce n'est peut-être à ceux en qui il se trouve.

« Ne soyez donc point bigot, mais chrétien et bon chrétien » ajouterons-nous ici en terminant avec l'abbé de Ségur. « Aimez Dieu, servez-le fidèlement, observez tous ses commandements, remplissez pour plaire à Dieu tous vos devoirs et soyez dociles aux enseignements des ministres de Jésus-Christ.»

BONHEUR.

Objection. — Nous avons tous été créés pour le bonheur, n'écoutons donc point l'enseignement si triste de la religion.

Réponse. — Nous avons tous été créés pour le bonheur, dites-vous ? — C'est très-vrai. Or le bonheur ne se trouve point en cette vie. Il faut donc le chercher en l'autre et pour cela écouter le langage de la religion, qui peut seule nous enseigner le moyen d'y parvenir. C'est clair cela, c'est juste, c'est incontestable, c'est comme si vous disiez : Deux et deux font quatre, et deux font six.

Nous avons tous été créés pour le bonheur ; vous en convenez vous-même, je n'ai donc pas besoin de vous le prouver. Si vous en doutiez le moins du monde, il ne me serait pas difficile de dissiper vos doutes. Oui, nous avons tous été créés pour le bonheur ! C'est en chacun de nous, quels que soient son âge, sa position, ses goûts, une conviction aussi profonde, aussi indestructible qu'est la conviction même de sa propre existence. Nous le reconnaissons tous et nous le disons publiquement, et nous agissons en conséquence. Tous ne recherchent pas le bonheur de la même manière, mais tous, sans aucune exception, le recherchent :

. . . Trahit sua quemque voluptas,
(Virgil., eglog. II, vers. 63.)

a dit le poëte qui ne fut en cela que l'écho de l'opinion générale.

Ce bonheur pour lequel nous avons tous été créés et que nous recherchons tous en effet, existe-t-il pour nous sur la terre ? Non, avons-nous dit déjà avec raison, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, tous le reconnaissent également, tous en sont aussi profondément, aussi irrésistiblement convaincus qu'ils le sont de l'existence de ce bonheur de leur propre existence. Rappelez-vous Salomon qui, après avoir goûté toutes les satisfactions terrestres, a prononcé sur elles cet arrêt que chacun a confirmé depuis : *Vanité des vanités et tout est vanité!* « *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* » C'est que, voyez-vous, le cœur humain est un gouffre immense qui ne fait que se dilater par les biens qu'on y jette, au lieu de s'en remplir et qui n'en reçoit aucun sans renvoyer aussitôt cette parole de répulsion : Vanité des vanités ! *vanitas vanitatum ;* et tout ce que j'ai goûté n'est encore que vanité: *Et omnia vanitas !* (*Eccle.* I, 2.)

Mais, lors même que tous les biens de la terre auraient autant de valeur intrinsèque qu'ils en ont peu, que seraient-ils pour nous? Rien, ou du moins bien peu de chose, vu la rapidité avec laquelle ils nous échappent. Ce qu'on appelle le *bonheur* sur la terre, ce n'est réellement qu'une *bonne heure*, comme le mot même le dit. Et encore comme elle passe extraordinairement vite cette heure privilégiée ! Comme elle a au fond je ne sais quoi de véritablement inquiétant ! C'est l'éclair qui disparaît, à peine aperçu, et qui, malgré son éblouissant éclat, frappe les yeux de je ne sais quelle lueur sinistre.

J'ai donc eu raison de dire encore qu'il fallait chercher le bonheur dans l'autre vie; et pour cela écouter le langage de la religion qui peut seule nous enseigner le moyen d'y parvenir.

Vous allez me demander peut-être s'il est bien dans l'autre vie ? — Où serait-il donc, puisqu'il n'est point en celle-ci? tous y comptent d'ailleurs.—Si c'est bien par la religion que l'on peut y parvenir ?—Connaissez-vous, quelqu'un connaît-il un autre moyen ?

Mais, dites-vous, que son enseignement est triste !

Que vous êtes enfant ! Pourquoi donc demander de la joie, puisque le bonheur n'est point ici-bas ? Pourquoi vouloir le plaisir, puisque c'est le temps de l'épreuve, du travail et des luttes? Vous faites comme l'écolier stupide qui, ayant entendu son maître lui promettre une journée de plaisir s'il voulait travailler une heure seulement, lui répond: Non, je veux le plaisir immédiatement. Pauvre insensé! il perd les plaisirs véritables qui lui avaient été promis sans goûter celui qu'il se promettait lui-même; car la punition l'attend aussitôt, et avec la punition viennent les larmes. Voilà précisément le sort de celui qui, dédaignant le bonheur de l'autre vie, court après celui de la terre ; il n'obtient ni l'un ni l'autre.

Que c'est pourtant triste, la religion! avez-vous dit.

Extérieurement, et au premier abord, oui peut-être; mais, quand on en fait l'expérience, ce n'est plus du tout la même chose. Il y a là une satisfaction de conscience, une paix intérieure, une joie sainte, qui nous font goûter, dès cette vie, plus de jouissances que ne pourraient nous en procurer tous les biens de la terre. Voilà pourquoi le saint roi David, après avoir fait aussi comme Salomon l'expérience de toutes choses, a prononcé ces remarquables paroles qui semblent la contre-partie de celles de Salomon : *Un seul jour passé dans vos tabernacles, Seigneur, vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs : « Melior est dies una in atriis tuis super millia. »* (*Psal.* LXXXIII, 11.) Voilà pourquoi Notre-Seigneur lui-même, avec une autorité infiniment plus grande, s'écrie du haut de la montagne : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! « Quoniam ipsorum est regnum cœlorum. »* (*Matth.* V, 5 seq.) Entendez-vous bien ? *Le royaume des cieux est à eux*, comme pour nous faire comprendre qu'ils le possèdent, en quelque sorte, par avance, et qu'ils trouvent déjà dans cette possession anticipée plus de jouissances qu'ils n'en pourraient trouver dans la possession réelle du monde entier. Nous ne devons point en être surpris, tout ce que nous faisons, tout ce que nous endurons pour Dieu, c'est comme l'enfantement du bonheur véritable, lequel enfantement doit déjà nécessairement nous le faire goûter, un peu, par avance. Aussi, est-ce avec beaucoup de vérité que Massillon, dans son *Sermon sur le bonheur des justes*, a fait entendre ces éloquentes paroles : « Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés, il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs, ils ne guériront point ce fond d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence, mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères, mais vous ne voyez pas une conscience joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël dans le désert : ils ne paraissent revêtus que de peaux d'animaux. Les apparences en sont viles ou rebutantes : c'est la condition de ce triste désert. Mais, si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriraient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur; vous y verriez la gloire de Dieu qui le remplit, vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel; ce silence, cette paix, cette majesté qui y règnent, et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour, et qui en fait ses plus chères délices. »

C

CABARET, IVROGNERIE.

Objections.—Pourquoi n'aurions-nous donc pas notre société, aussi bien que les riches? Notre société à nous, c'est le cabaret. — N'est-ce pas là que se font les affaires, qu'on est reçu, quand on est étranger? etc.— Et si nous n'avons point d'autre satisfaction! — L'ivrogne, du reste, ne fait tort qu'à lui-même.

Réponse. — Qui vous dit que vous ne devez pas avoir votre société aussi bien que les riches ? Ce n'est pas la religion qui vous le défend : bien au contraire. Ne savez-vous pas qu'à l'exemple de son divin fondateur, elle a pour but de vous apprendre à porter plus saintement, et, s'il est possible, moins péniblement le fardeau de la vie? *Venez à moi*, vous dit-elle aussi, *vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. « Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. »* (*Matth.* XI, 28). — Ayez donc votre société, comme les riches ! Vous avez, comme eux, des parents, des amis, des connaissances de mêmes goûts, de mêmes principes, de mêmes mœurs. Réunissez-vous ensemble quelquefois, le dimanche principalement, vous aurez là une société calme, douce, agréable, sainte même, qui ne fera pas moins de bien à l'âme qu'au corps.

Notre société à nous, c'est le cabaret, m'avez-vous dit.

Je suis bien fâché d'être obligé de vous répondre que c'est, en général, une assez mauvaise société. C'est là qu'on s'abandonne à l'oisiveté, au jeu, à l'ivrognerie, à l'impiété, à l'immoralité. D'une telle vie, que de désordres! que de maux! non-seulement pour la vie future, mais encore pour la vie présente, non pas seulement pour vous, mais pour les autres, pour ceux surtout que vous devez aimer autant et plus que vous-même.

Ecoutez, à cette occasion, un conseiller qui aurait été porté bien plutôt à flatter qu'à réprimer vos passions. « Le père, » dit-il, « doit aux siens, avec sa tendresse et sa protection vigilante, le pain et le vêtement; il doit pourvoir à tous leurs besoins jusqu'à ce qu'ils puissent y pourvoir eux-mêmes.

« Or, comment y pourvoira-t-il s'il s'abandonne à l'oisiveté, ou si, dominé par ses convoitises, il dissipe pour les satisfaire le produit journalier de son travail?

« Celui que l'habitude et la passion entraînent à de pareils désordres, qu'est-il sinon le meurtrier des siens? Savez-vous ce qu'il boit dans ce verre qui vacille en sa main tremblante d'ivresse? Il boit les larmes, le sang, la vie de sa femme et de ses enfants.

« Les animaux s'oublient eux-mêmes pour ne songer qu'à leurs petits : voudriez-vous descendre dans l'abrutissement plus bas que les bêtes des forêts? » (*Le livre du peuple.*

C'est fort, mais ce n'est que juste. C'est bien là la vie de ceux qui fréquentent le cabaret.

N'est-ce pas là pourtant, remarquez-vous, que se font les affaires, qu'on est reçu, quand on est étranger?

Oui, quelquefois. Aussi, je ne vous dis pas qu'il ne faille jamais y aller. Entrez-y donc, quand vous avez besoin; mais que ce soit rare; car le danger est toujours là, et vous y succomberiez tôt ou tard. Et encore, quand vous y allez par besoin, faut-il être bien sûr que vous ne vous abandonnerez ni à un jeu excessif, ni à l'ivrognerie, ni à l'immoralité, ni à aucun de ces désordres dont je viens de vous parler. Car, alors, le devoir parle, et il faut obéir, quoi qu'il en coûte.

— Et si nous n'avons point d'autre satisfaction, me direz-vous.

— Ce serait bien votre faute : est-ce que la divine Providence n'en a pas mis de légitimes à la portée de chacun? En supposant que cela fût pourtant, il faudrait vous priver; car s'il était permis de transiger avec le devoir, sous prétexte qu'on ne peut trouver de satisfaction ailleurs, il n'est point de désordre auquel on ne s'abandonnât de gaieté de cœur : « Je ne puis, comme cet homme marié, satisfaire mes désirs charnels, dirait celui-ci, donc, je m'abandonne au libertinage. — Je ne puis, comme cet homme riche ou à l'aise, acheter les choses dont j'ai besoin, dirait celui-là, donc, je vole. » De là, le bouleversement général, la destruction de la société, le malheur et la mort même de tous, de celui qui n'aurait pas su se priver comme des autres, lequel devrait s'attendre, en outre, aux châtiments incomparables de la vie future.

J'ai donc eu raison de vous le dire : Privez-vous, s'il le faut, quand le devoir commande. Qu'est-ce, en effet, que la vertu, si ce n'est une privation, un sacrifice véritable? Plus le sacrifice sera grand, plus le bon Dieu vous en tiendra compte, non-seulement dans l'autre vie, mais même en celle-ci, puisqu'il y a dans la satisfaction du devoir accompli un contentement intérieur auquel rien ici-bas ne saurait être comparé.

L'ivrogne, dites-vous encore, ne fait tort qu'à lui-même.

Et quand ce serait vrai, devrait-on l'excuser pour cela? Ces grands dons qu'il a reçus de Dieu, la raison, la force, la santé de l'âme et du corps, doit-il s'en dépouiller, ne fût-ce que momentanément? Mais cela n'est pas; il fait tort encore à sa femme, à ses enfants, à la société à laquelle il se doit tout entier.

Nul peut-être n'a mieux fait sentir les inconvénients du cabaret que l'abbé Mullois, dans ce petit écrit où, parlant au peuple en véritable ami, il lui fait sentir les maux qu'il attire sur lui et sur les siens, quand, au lieu de sanctifier le dimanche, comme il doit, il s'abandonne à tous les excès de l'intempérance.

« Mes amis, mes pauvres amis, » leur dit-il, dans ce langage qui n'est qu'à lui, « je ne sais comment aborder ce chapitre. J'ai des choses lamentables à vous dire; je le ferai néanmoins hardiment; car je sais ce que valent les cœurs de ceux à qui je parle.

« Au lieu de passer le dimanche comme je viens de le dire, l'ouvrier français s'en va trop souvent dans ces lieux que l'on appelle lieux de plaisir, et que l'on ferait mieux d'appeler lieu de souffrance et de ruine : c'est là qu'il *s'amuse.*

« Oh! mes amis, il y a là de la misère et des douleurs!... Mon âme est navrée au souvenir de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a senti et de ce qu'elle a souffert. Que de fois la douleur lui a arraché ce cri. Ah! si la France le savait, si elle savait ce que font ou ce qu'endurent en ce jour de repos des milliers de créatures humaines! C'est à n'y pas croire, c'est à désespérer de l'humanité, c'est à décourager la charité!

« Ici, je ne vous parle pas au nom de la religion, je vous parle au nom de la piété et de l'humanité.

« Car je le demande à tout homme, quel qu'il soit, à quelque parti ou à quelque religion qu'il appartienne, n'est-il pas désolant, humiliant, de voir le dimanche un malheureux ouvrier, un père de famille, un tout jeune homme, s'en aller dévorer le fruit du travail de la semaine, ses forces, la séve des bons sentiments, pendant qu'à la maison son vieux père gémit, sa mère se lamente, sa femme pleure entourée de ses petits enfants qui grelottent et lui demandent du pain, et souvent la malheureuse n'en a pas

un morceau à leur donner! Et dire qu'il y a des milliers de créatures humaines qui en sont là! Oui, qu'on le sache bien, il y a encore aujourd'hui en France, dans les grandes villes, les petites, et même les villages, des milliers de femmes et d'enfants qui endurent ces angoisses. Pauvres enfants! Pauvre femme! Voilà ses soirées du dimanche à elle! voilà comme elle se repose des travaux de la semaine, des luttes pour donner du pain à ses enfants, de ses veilles pour leur donner du linge propre ou des vêtements réparés... Et encore que lui sera-t-il fait quand son mari va arriver?

« Oh! pourquoi donc prendre une femme pour la rendre malheureuse! Ce n'était pas là ce qu'on lui avait promis, ni ce qu'elle avait espéré. Jeune fille, elle s'était dit : Moi aussi j'aurai un jour mon mari, mes enfants, je les aimerai, et ils m'aimeront; et nous serons heureux, surtout le dimanche, quand le repas commun nous réunira tous autour de la même table. Infortunée! Voilà donc où sont venus aboutir tes rêves de bonheur, tu n'as pas même de pain; du reste, tu n'en as pas besoin pour toi, tu as tes douleurs à dévorer, tes larmes à boire : mais tes enfants, tes pauvres enfants!

« Mon Dieu, où est donc notre charité, notre pitié, quand nous la laissons ainsi souffrir!... Qu'a-t-elle fait? est-ce là une vie? est-ce là une existence?

« Il est temps, mes bien chers amis, de remédier à ce mal... la chose n'est pas impossible, car au fond l'ouvrier français n'est pas méchant. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire ; livré à lui-même, il est bon, sensible, aimant, parfois admirable : mais ce qui le perd, c'est sa faiblesse et sa légèreté ; ce qui le porte à ces excès, c'est le vin, c'est l'orgie, le contact d'êtres dégradés. Alors il n'est plus lui-même, il fait des choses indignes. Mais le lendemain, il est consterné, le sentiment de son iniquité l'écrase, et cependant il recommencera s'il n'est protégé contre ses mauvais penchants.

« Vous, mes amis, qui avez du bon sens et du cœur, ayez pitié de toutes ces douleurs, ayez pitié de la mère, ayez pitié des petits enfants, ayez pitié du pauvre ouvrier lui-même, car il en est encore digne, et aidez-nous à diminuer tant de souffrances.

« Ayez pitié de la mère surtout!... vous ne savez ce qu'elle souffre... Regardez-la, la pauvre mère! elle est désolée, brisée; elle devrait sourire à ses enfants, elle a bien plutôt besoin de pleurer, car ils ont faim, et elle n'a rien à leur donner... Vos enfants à vous, j'en suis sûr, ont tout ce qui leur est nécessaire ; votre cœur saignerait à la pensée qu'ils souffrent du froid et de la faim... Et les siens... elle est mère aussi... et ses enfants sont de frêles créatures aimant le bonheur comme les vôtres... Ah! de grâce, venez à son secours! Que va-t-elle devenir? que va-t-elle faire? Qui sait si elle ne va pas jeter une malédiction à la société, un blasphème à Dieu? Qui sait si l'excès de la douleur ne va pas lui arracher ces plaintes : Qu'ai-je fait? Pourquoi suis-je si malheureuse pendant que d'autres ont tout en abondance? Je suis coupable sans doute, j'ai eu des torts, mais mes enfants, ces petits innocents; pourquoi les faire souffrir? N'y a-t-il donc plus sur la terre ni justice ni pitié?

« Mais attendez, tout n'est pas dit pour elle en fait de douleurs : son mari va arriver et il va la maltraiter ; il va faire quelque chose de plus affreux encore, il maltraitera ses enfants... et il va se passer là un drame digne de l'enfer et digne du ciel aussi. Nous avons assisté dernièrement à une de ces scènes déchirantes. Un homme rentrait ivre et furieux chez lui; dans un coin étaient ses deux enfants qu'il voulait frapper ; mais sa femme s'était jetée à genoux, elle le tenait dans ses bras en lui disant : *Je t'en prie, mon ami, frappe-moi, décharge ta colère sur moi, mais ne bats pas nos enfants; plutôt tue-moi si tu veux, je te le pardonne.*

« Que de fois chaque dimanche ce drame est répété en France. Voilà comme la pauvre femme *s'amuse*, elle; voilà le spectacle auquel elle assiste; c'est affreux, affreux! Oh! à la place de cette scène, mettez par la persuasion des bons exemples et des bonnes paroles une plus consolante scène : la bonne et bienfaisante vie de famille. De tels actes sont une indignité et une honte, ils flétrissent et déshonorent le peuple...

« Vous qui connaissez si bien le peuple, la misère, la manière de prendre les hommes, aidez-nous à les ramener à la justice, à l'honnêteté, à l'économie, à la vie de famille ; aidez-nous à en refaire des hommes... car l'homme ivre, égoïste, est-ce encore un homme?

« Un homme, ça parle, ça raisonne, ça porte la tête droite et ça foule la boue aux pieds.

« Et cela, ça déraisonne, ça bave, ça trébuche, ça roule dans le ruisseau.

« Pour ce qui est de vous, mes amis, vous n'en ferez jamais autant... oh! non, vous aurez horreur d'une pareille conduite. Ah! cher ami, si vous le faisiez, quelqu'un qui ne vous aimerait pas, qui ne vous plaindrait pas, vous jetterait à la face cette dure parole : Honte! honte à l'homme qui a le courage de s'amuser pendant que sa famille souffre! honte à celui qui a le courage d'accepter les joies composées des douleurs et des larmes de ceux qu'il a juré de protéger et d'aimer!

« Pauvre ami, si jamais vous l'avez fait, vous n'aviez pas réfléchi à tout cela, j'en suis sûr, vous n'aviez pas mesuré la portée de votre action. Non, ce n'est pas vous qui auriez eu le courage d'agir ainsi.

« Et ne dites pas pour vous excuser ce qu'on dit quelquefois : C'est vrai, j'ai cette faiblesse... je bois, je m'enivre de temps en temps ; mais je ne fais tort à personne, je ne fais tort qu'à moi-même, cela ne m'empêche pas d'*être un honnête homme*. Ce n'est pas bien sûr, pauvre ami, je pourrais encore vous disputer ce beau titre ; corrigez-vous bien vite, ou l'honneur s'en va... car, enfin, l'honnête homme remplit les devoirs de son

état, l'honnête homme nourrit sa femme et ses enfants, l'honnête homme paie ses dettes et ne s'expose jamais à faire perdre rien à personne. — Voilà ce que fait l'honnête homme, ou je n'y connais plus rien. »

On sent ici que la main de l'écrivain a été retenue par son cœur, et qu'il n'a pas voulu parler de toutes les conséquences funestes qu'il voyait résulter de l'ivrognerie. Un ivrogne, dirons-nous à sa place, mais il peut devenir pis qu'un malhonnête homme encore, il peut devenir un assassin et même un assassin de la plus mauvaise espèce. Ne le voyez-vous pas, irrité déjà par les querelles qu'il a eues avec ses compagnons d'ivrognerie, s'irriter davantage encore aux justes remontrances que lui adressent, à son retour, sa femme et ses enfants. Il prend ce qui lui tombe sous la main : bâton ou couteau, bois ou fer, peu lui importe ; car il ne voit guère dans l'état où l'a mis le vin, il est à peu près aveugle des yeux de l'esprit et du corps. Son cœur aussi est noyé dans le vin. Il frappe donc sans pitié, à coups redoublés. Le sang coule... mais au lieu de s'arrêter, il ne frappe qu'avec plus d'ardeur encore. Il semble qu'après s'être enivré de vin, ce soit un besoin pour lui de s'enivrer de sang... Détournons les yeux d'un si affreux spectacle, car nous verrions bientôt une famille déshonorée, perdue pour toujours ; nous verrions bientôt la prison s'ouvrir, l'échafaud se dresser.....

Rien de semblable ne serait arrivé sans le vin, me direz-vous, car celui dont vous parlez est naturellement très-doux.

Je le sais bien ; et je n'en comprends que mieux les funestes effets de l'ivrognerie, qui, d'un agneau, peut faire un tigre quelquefois, et d'un ange même, un démon.

Et non-seulement l'ivrogne fait mourir les siens, quelquefois par les coups qu'il leur porte, plus souvent par le chagrin qu'il leur cause, il se fait aussi mourir lui-même, sinon violemment, du moins insensiblement et comme à petit feu. Le vin le plus violent finit par devenir une liqueur insipide à son palais blasé, qui demande un excitant plus énergique. Il prendra donc cette liqueur brûlante que les sauvages appellent, dans leur naïf langage, de l'eau de feu, et que j'appellerais volontiers de l'*eau-de-mort* bien plutôt que de l'*eau-de-vie*. Leur fin dès lors n'est plus qu'une question de temps ; car notre argile, que la main de Dieu a pétrie, n'avait point une telle destination.

CAPUCINS, CARMES, etc.

Objection. — Pourquoi laisser tous ces Capucins, ces Carmes, et autres religieux semblables, se rétablir en France? Ils ne sauraient être d'aucune utilité dans la société présente.

—

Réponse. — Si l'homme étonne par ses erreurs, il étonne bien davantage encore par ses inconséquences. Car, qu'y a-t-il de plus surprenant que de voir une créature raisonnable venir se donner à elle-même un éclatant démenti ? Et cependant rien n'est plus commun. Jamais on ne vit un plus dur et plus universel esclavage peser sur la France qu'à cette époque de funeste mémoire où vous eussiez dit que tous vantaient, chantaient, adoraient la liberté. Il était facile de voir que ce n'était qu'une impuissante idole, car elle n'exauçait guère les vœux de ses adorateurs. Aujourd'hui encore, si des mesures exceptionnelles, de véritables chaînes sont demandées hautement pour des Français tout à fait inoffensifs, c'est précisément par ceux qui se vantent d'être les défenseurs de la liberté.

Pourquoi laisser tous ces Capucins, ces Carmes, et autres religieux semblables, se rétablir en France? nous dit-on.

Pourquoi ! Mais n'êtes-vous pas libres de faire ce que vous voulez, en vous conformant aux lois actuellement en vigueur? Laissez donc à ces religieux la même liberté. Si on parlait de restreindre votre liberté, sans aucune raison légitime, ne jetteriez-vous pas les hauts cris ? N'appelleriez-vous pas l'indignation publique, et peut-être même toute la rigueur des lois sur ceux qui se seraient rendus coupables d'un pareil attentat ? Pourquoi donc voulez-vous faire aux autres ce que vous ne voudriez pas, ce que vous seriez indignés qu'on vous fît à vous-mêmes? Qu'est-ce donc qui vous choque dans ces Capucins, puisque Capucins il y a, ainsi que dans tous les autres religieux qui se trouvent à peu près sur la même ligne ? Leur habit, leur manière de vivre ? Mais n'êtes-vous pas libres de vous habiller à votre mode, de suivre le régime de vie qui vous convient ? Laissez donc les autres en faire autant. Hé quoi ! quand des Turcs viennent en France, ne laissez-vous pas ces enfants de Mahomet s'habiller et vivre à leur manière? Ne blâmeriez-vous pas ceux qui voudraient apporter des restrictions à leur liberté ? Ne vous opposeriez-vous pas de toute manière à cette singulière prétention? Ayez donc, au moins, pour des Français, pour des parents peut-être ou d'anciens amis, je ne dirai pas la même générosité, mais la même justice que vous avez, que vous voulez que tous vos concitoyens aient également pour des étrangers, dont les ancêtres, ennemis acharnés du nom chrétien, ont couvert notre patrie, tout le monde civilisé, de dévastations et de ruines.

Et qui êtes-vous donc, vous qui demandez ainsi, pour un certain nombre de Français comme vous, des mesures exceptionnelles? Si je ne me trompe, vous êtes, ou plutôt vous vous dites les défenseurs les plus zélés et les plus intrépides de la liberté. C'est bien le cas de vous appliquer la pensée si connue de Sieyès : « Vous ne parlez que de liberté, et vous ne savez pas même être justes. » Si je ne me trompe encore, vous êtes, ou plutôt vous vous dites, les amis, les pro-

tecteurs du peuple. Et c'est pour cela sans doute que vous voudriez empêcher, gêner du moins l'établissement en France de religieux sortis, pour la plupart, du sein du peuple, nourris comme le peuple et avec le peuple, qui se sont montrés, partout et toujours, les apôtres les plus populaires de la religion, et qui, aujourd'hui encore, n'ambitionnent pas d'autre titre.

Pourquoi laisser tous ces Capucins et consorts se rétablir en France! demandez-vous.

Mais qui donc pourrait les en empêcher, je ne dis pas sous telle et telle forme, avec telle ou telle dénomination, mais sous une forme quelconque, et avec une dénomination quelconque? Outre leur nom vulgaire et individuel, comme celui de Capucins, Carmes, etc., les religieux dont vous parlez en ont un général et intrinsèque, si je puis m'exprimer de la sorte. Ce nom, c'est dévouement, sacrifice. De tels noms, jamais vous ne les effacerez de notre dictionnaire catholique; et plus difficilement encore, vous détruiriez la chose. Et c'est en ce sens que le révérend Père Lacordaire s'écrie, en parlant des religieux en général: « Nous sommes immortels! » Oui, ils sont immortels, parce qu'ils ne sont que la personnification de l'esprit de dévouement et de sacrifice, et que cet esprit est inhérent à la religion catholique, qui est elle-même indestructible. Ils ne peuvent pas plus passer que la parole divine qui les a créés pour toujours, quand elle a dit aux apôtres: « Allez donc, enseignez toutes les nations.....» Vous devez comprendre la portée de ces paroles: c'est-à-dire, comme l'explique saint Paul lui-même (*I Cor.* IX, 22), Faites-vous tout à tous, pour les gagner tous à ma doctrine; c'est-à-dire faites-vous pauvres, quand cela sera nécessaire, montrez-vous dépouillés de tout, même de ce qui paraît le plus indispensable aux autres hommes, même de votre volonté propre. De là, les religieux, et ceux en particulier dont vous voudriez empêcher surtout l'établissement en France.

Ils ne sauraient être d'aucune utilité dans la société présente, avez-vous dit encore.

Quand bien même ce serait vrai, vous n'auriez pas raison, pour cela, de demander qu'on les empêchât de s'établir en France. Comme je vous le disais tout à l'heure, ce serait contre l'équité qui veut que chacun use de ses droits comme il l'entend, ce serait contre vos principes, vrais ou affectés, de tolérance universelle. Vous voyez chaque jour s'établir en France, et quelquefois même à votre porte, des familles dont tout le monde peut dire avec raison: « De quelle utilité seront-elles dans la société? Ne deviendront-elles pas, et peut-être même bientôt, beaucoup plus à charge aux autres qu'à profit? » Vous ne demandez point qu'on les empêche de s'établir; la pensée ne vous en est même jamais venue. Si cette pensée se présentait à vous par hasard, vous la repousseriez comme mauvaise ou ridicule. Si elle se présentait à l'esprit de quelques-uns qui voulussent la mettre à exécution, vous la combattriez de toutes vos forces. Pourquoi n'en agiriez-vous donc pas de même à l'égard de ces familles religieuses que vous voyez s'établir sur les différentes parties de la France.

La comparaison n'est pas exacte, me répondrez-vous. Car ces familles religieuses étant beaucoup plus nombreuses que les autres, demandent par cela même une attention toute particulière de la part de l'autorité.

C'est vrai; mais ce qui l'est également c'est que, quand ces familles ne nuisent en rien ni à la tranquillité ni au bon ordre, l'autorité n'a rien à y voir, pas plus qu'à l'égard des autres; et vous, simple individu, vous grand prôneur de liberté et d'égalité, vous devriez vous montrer, en cette occasion, encore moins sévère que l'autorité.

Ils ne sauraient être d'aucune utilité dans la société! dites-vous. Mais, n'est-ce rien que de se caser soi-même, de pourvoir à ses besoins et aux besoins des siens, sans dommage pour les autres? Que faites-vous donc vous-même, que font la plupart des hommes, si ce n'est cela, et cela seulement? N'est-ce pas de la satisfaction des besoins de chacun, du bonheur des individus, que résulte la satisfaction des besoins de tous, le bonheur général? Ils ne s'en tiennent pas là cependant. Ils sont, comme nous l'avons dit, la réalisation, la personnification, en quelque sorte, du dévouement et du sacrifice. Ils prêchent à tous, mais particulièrement aux pauvres, l'Evangile de Jésus-Christ. Et cette prédication n'est point en paroles seulement: aucun prédicateur n'offre, dans sa vie, à l'appui de son enseignement, un modèle plus parfait des vertus chrétiennes les plus difficiles et les plus méritoires. Les populations les plus ignorantes et les plus malheureuses sont celles précisément qui excitent le plus la sainte ardeur de leur zèle.

Ils ne sauraient être d'aucune utilité dans la société présente!... Mais c'est tout le contraire. Ils me paraissent parfaitement propres à satisfaire tous les besoins de la société présente. Que faut-il, en effet, à cette société si malade aux yeux de tous? Il lui faut l'association, mais une association juste et pure, pour resserrer les liens, aujourd'hui si relâchés, pour ne pas dire rompus, qui doivent unir les hommes entre eux, pour remplacer ces corporations de toute nature, ces riches et puissantes familles qui faisaient la sécurité du temps passé; il lui faut un enseignement religieux d'autant plus approfondi et plus répandu que l'enseignement de toutes les sciences profanes est lui-même plus approfondi et plus répandu; il lui faut un exemple frappant de toutes les vertus chrétiennes, aujourd'hui si communément négligées, et même méprisées. Que dirai-je enfin? Il lui faut surtout, pour combattre l'égoïsme et l'orgueil que nous voyons dominer partout, pour réprimer ces convoitises de tout genre qui nous entraînent comme irrésistiblement dans les

voies de l'erreur et du crime, le conseil et l'exemple de la charité, de l'humilité, du renoncement et du dépouillement de tous les objets terrestres... Or, c'est ce qui se trouve admirablement chez les religieux dont vous parlez. Ils sont donc de la plus grande et de la plus évidente utilité à la société présente, bien loin de lui être contraires ou seulement inutiles.

Etudiez-les vous-même de près, sans passion, sans prévention d'aucune sorte, et vous ne tarderez pas à vous convaincre de la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Pour vous mieux disposer à le faire, permettez-moi de citer ici quelques fragments d'une brochure pleine d'intérêt, sur le rétablissement des PP. Capucins à Toulouse, publiée récemment par M. A. Rodière, professeur à la Faculté de Droit, auteur du bel ouvrage *Les saints et leur siècle*.

« Rien de plus touchant que la vie des Capucins dans leur monastère. Le monastère s'appelle la *famille*, et le supérieur n'a d'autre titre que celui de *gardien*, parce qu'il doit garder ses frères avec la même sollicitude qu'un père garde ses enfants et avoir pour eux une affection toute paternelle. Avant d'entrer dans le monastère, chacun se dépouille absolument de tout, et tous les membres de la famille s'aiment et se traitent comme des frères, n'ayant entre eux aucune différence, ni dans l'habitation, ni dans le vestiaire, ni dans les repas.

« Voici l'emploi de leurs nuits et de leurs journées : tous les religieux se lèvent une première fois à minuit, chantent l'Office, font l'oraison..; après quoi, ils prennent un second sommeil. Ils se relèvent à cinq heures pour chanter encore l'Office et assister au saint sacrifice. Après la prière, ils vont au travail manuel, ou bien ils se livrent soit à l'étude, soit aux occupations du saint ministère jusqu'à onze heures et demie où ils se rendent de nouveau au chœur pour chanter l'Office.

« Après cet Office, ils vont au réfectoire pour y demander pardon de leurs fautes, et baisent la terre en entrant pour adorer la Providence qui tous les jours fait le miracle de les y nourrir. Ils baisent ensuite la table de la pauvreté, et ils trouvent devant eux leur écuelle de terre, leur fourchette, leur cuiller de bois, et les petites provisions que le frère quêteur va recueillir tous les jours.

« Après le dîner, qui se fait dans le plus grand silence en écoutant de pieuses lectures, tous les Pères et Frères desservent ensemble les restes de la nourriture qu'ils se sont partagée sans aucune distinction, vont prier ensemble et laver les écuelles (5); vient ensuite une courte récréation, animée par une piété joyeuse et douce, durant laquelle quelques religieux, devant la porte du couvent, distribuent la soupe aux pauvres, leur font le catéchisme, ou vont les visiter dans les hôpitaux.

« A la récréation succèdent l'Office et le travail jusqu'au soir qui réunit encore la famille autour de l'autel, et puis de la table commune. Après la collation, les enfants reçoivent la bénédiction de leur gardien et père, et chacun va se reposer dans sa pauvre cellule, s'endort tout habillé sur une couchette de paille; et tout rentre dans le silence jusqu'à minuit.

« Telle est la vie douce et calme, quoique toujours pénitente et mortifiée, des pauvres Capucins, aussi bien du gardiens et des Pères les plus âgés que des plus jeunes frères. On peut dire avec vérité qu'une pareille existence qui, d'après les règles de l'ordre, ne peut être garantie par aucun revenu fixe, et qui dépend tous les jours uniquement de la générosité des fidèles, est une sorte de miracle continuel.

« Cette vie si pauvre excitait si fort l'admiration du grand et savant Pape Benoît XIV, qu'elle lui inspira le fameux bref *Inclytum*, d'après lequel le prédicateur ordinaire des Souverains Pontifes doit toujours être pris parmi les Capucins, parce qu'il lui paraissait que les hommes les plus propres à prêcher l'Evangile étaient ceux qui en pratiquaient avec le plus de fidélité les maximes (6). Les Capucins, du reste, s'engagent expressément à ne demander au Saint-Siége aucun adoucissement à la rigueur de leur règle, l'ont toujours pratiquée avec l'exactitude la plus parfaite, et leur congrégation est du petit nombre de celles qui, dans un espace de plusieurs siècles, n'ont eu besoin d'aucune réforme.

« Quand la loi, qui supprimait en France les ordres monastiques, contraignit les bons religieux à quitter leurs couvents, ils continuèrent à édifier par leur piété les lieux où ils durent se disperser, et, dans les temps les plus désastreux de la révolution, ils surent braver l'échafaud, pour ne pas laisser les bons catholiques privés des secours de la religion.

« Aujourd'hui plus que jamais, on est fondé à concevoir les plus belles espérances pour le développement de la grande famille de saint François. Il y a à peine deux mois, le Souverain Pontife, qui appartient, comme on sait, au tiers état de Saint-François, s'agenouillait pieusement à Assise, sur le tombeau de ce grand patriarche, et lui adressait une prière fervente, en le suppliant d'intercéder pour nous, afin que, délivrés de l'amour immodéré des biens de ce monde, nous nous attachions aux biens éternels. Le Saint-Père terminait par une invocation ardente à la sainte Vierge, dont le plus indi-

(5) C'est à cet office que vaquait saint Bonaventure, quand les nonces du Pape Grégoire X vinrent lui remettre les insignes de la pourpre romaine, et le saint, qui craignait que sa règle ne l'autorisât pas à l'interrompre, demanda aux nonces la permission de continuer.

(6) « Melius in ore Capucini quam cujuscunque alterius sonant veritates quæ et Papæ, et cardinalibus, et prælatis, et Christianis omnibus nuntiari debent. »

gne des Souverains Pontifes, disait-il, avec une admirable simplicité, en parlant de lui-même *il piu infimo dei Pontifici*, a eu le privilége de proclamer la gloire immaculée. Dans cette circonstance mémorable, l'immortel Pie IX a dû attirer des bénédictions infinies sur les enfants de saint François, qui ont toujours été les ardents défenseurs de l'immaculée conception de Marie.

« Une partie de ces bénédictions doit retomber sur la pieuse ville de Toulouse, où le culte de la sainte Vierge a toujours été en grand honneur, et où les Pères Capucins ne pourront que le développer davantage. Il y a bien longtemps que cette ville désirait de retrouver ses anciens apôtres. Ses vœux qu'exprimait si bien son digne archevêque, dans sa circulaire en faveur des Capucins, sont enfin accomplis. Tous ses habitants sont déjà heureux d'ouvrir les bras à ces braves religieux qui rendirent tant de services à leurs ancêtres.

« Venez donc, fils préférés de saint François, venez reprendre parmi nous un apostolat à peine interrompu... Hâtez-vous de venir d'abord dans nos murs ; mais pénétrez ensuite de proche en proche dans toutes les régions de la France. Cette noble patrie, on la dirait maintenant disposée presque tout entière à fléchir le genoux devant le veau d'or, et à tout sacrifier aux folles exigences d'un luxe effréné. Venez, apôtres sublimes de la pauvreté, venez l'arracher à son erreur fatale... »

Ce que nous venons de dire des Capucins, s'applique également aux Carmes et à tous les religieux qui, comme nous l'avons fait remarquer, se trouvent à peu près sur la même ligne. On a donc tout à fait tort de dire que ces religieux ne sauraient être d'aucune utilité dans la société présente, et qu'il faudrait empêcher leur rétablissement en France.

CARDINAL.

Objections. — Il n'y avait point de cardinaux autrefois ; pourquoi donc aujourd'hui ? — Pourquoi ces princes de la cour de Rome dans la plupart des autres Etats catholiques, qui n'en sont pas moins obligés de subvenir à une partie de leurs dépenses ?

—

Réponse. — Parce qu'une dignité n'a pas toujours existé, est-ce à dire pour cela que l'autorité souveraine ne puisse l'établir, quand le besoin s'en fait sentir ? Il n'y a pas toujours eu des maréchaux et des amiraux. L'autorité civile a établi ces deux dignités, au grand avantage de nos armées de terre et de mer. Pourquoi donc l'autorité ecclésiastique n'aurait-elle pu créer le cardinalat, voyant dans cette dignité un grand avantage pour la milice sainte ?

Il n'y avait point de cardinaux autrefois, dites-vous.

De nom, c'est vrai ; quant à la chose en elle-même, vous vous trompez. Il y a toujours eu des hommes remplissant, autant qu'il en était besoin, les fonctions du cardinalat, quoiqu'ils n'eussent pas pour cela un titre particulier.

Voyez plutôt : « Les cardinaux, » dit Barbosa, « sont les conseillers, les fils du Pape, les lumières de l'Eglise, des lampes ardentes, les Pères spirituels, les colonnes de l'Eglise, ses représentants. » Le cardinalat est donc la plus éminente dignité ecclésiastique après la papauté. Innocent IV, en 1245, leur avait accordé le chapeau rouge. Paul II, au xve siècle, leur donna la soutane et la calotte de même couleur, comme pour leur rappeler qu'ils doivent être toujours prêts à répandre leur sang pour la défense de l'Eglise, dont ils sont devenus, par leur dignité, les principaux appuis. Ils ont droit de chapelle comme les évêques. En 1680, le titre honorifique d'*Eminence* leur fut exclusivement réservé ; mais la plus grande de leurs prérogatives, est bien, sans contredit, celle qui leur confère le droit de nommer le Pape et de présider au gouvernement de l'Eglise, lorsque le siége est vacant. Aussi, le concile de Trente veut-il que les *cardinaux* soient choisis parmi ceux qui ont la dignité de l'épiscopat, ou qui en ont du moins les qualités.

Par ce coup d'œil jeté sur le *cardinalat*, il est aisé de comprendre pourquoi il n'y avait pas de cardinaux autrefois, et pourquoi il y en a aujourd'hui. Ces apôtres d'abord, ces martyrs si illustres, ces grands docteurs, n'étaient-ce pas les lumières de l'Eglise, ses soutiens, ses représentants ? Qu'était-il besoin d'orner d'une pourpre symbolique ces hommes qui, ayant déjà versé leur sang pour la foi, ou étant prêts à le verser, se trouvaient naturellement ornés de la pourpre la plus éclatante ? Mais quand la paix eut été donnée à l'Eglise, quand celle-ci se fut établie en ce monde à la manière des autres sociétés, et qu'elle eut été répandue dans toutes les parties de la terre, il a bien fallu lui donner des moyens nouveaux, sinon quant au fond, du moins quant à la forme, de se conserver et de se propager encore. De là les cardinaux.

Pourquoi ces princes de la cour de Rome, dites-vous encore, dans les autres Etats catholiques, qui n'en sont pas moins obligés de subvenir, en tout ou en partie du moins, à leurs dépenses ?

Ces princes de la cour de Rome ! dites-vous. Mais, en même temps qu'ils sont princes de la cour de Rome, ils sont également princes de l'Eglise catholique ou universelle, de cette Eglise répandue par toute la terre. Il n'est donc point étonnant d'en trouver dans les autres Etats catholiques. C'est le contraire, plutôt, qui devrait étonner.

Ces Etats, représentez-vous, sont obligés de subvenir, en tout ou en partie, à leurs besoins.

Pourquoi non? puisque ce sont les princes de l'Eglise catholique, ils se trouvent par cela même, spirituellement du moins, princes des Etats catholiques, où ils exercent leur ministère. Et en effet, si, d'une part, ils défendent, dans ces Etats, les intérêts de la religion et du Saint-Siége, d'une autre part aussi, ils plaident les intérêts de ces mêmes Etats auprès de Dieu et du chef visible de son Eglise. Ce sont comme des liens sacrés qui rattachent toutes les parties du monde catholique à Rome, ce foyer inextinguible des plus pures lumières, à Rome, qui a reçu les promesses d'une éternelle durée, et les font participer davantage encore à sa foi indéfectible, à son indestructible existence.

Ajoutons à cela qu'il n'y a guère de cardinaux dans les Etats catholiques, qu'autant que ceux-ci les désirent. D'où nous concluons encore que ces Etats ne doivent point s'étonner d'être obligés de faire pour eux des sacrifices qui sont toujours peu de chose, comparativement surtout aux avantages qu'ils en retirent.

CASUEL.

Objection. — A quoi bon le casuel? — N'y aurait-il pas, en tout cas, un autre moyen de faire subsister le clergé et de fournir aux besoins du culte?— C'est contraire à la recommandation faite par Jésus-Christ à ses apôtres, de *donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement.* — C'est vendre les choses saintes. — C'est aussi humiliant pour le prêtre que vexatoire pour les fidèles. — D'autant plus qu'il s'agit souvent de sommes considérables. — Il n'y a rien de cela chez les protestants, parmi nous du moins.

—

Réponse. — Vu la mauvaise disposition des populations dans presque toutes les parties de la France, rien n'est plus embarrassant pour le clergé, en ce moment, que la perception du casuel, rien ne lui fait dire aussi fréquemment des choses désobligeantes de la part de certaines personnes.

A quoi bon le casuel? nous demande-t-on quelquefois.

C'est facile à voir, pourtant. Avant tout, c'est pour faire vivre ou pour aider à faire vivre le prêtre. Tout homme doit vivre de son état. C'est un principe généralement admis et pratiqué, c'est un principe que nul ne conteste ou ne saurait contester sérieusement. Or le prêtre est attaché à l'autel : il doit donc vivre de l'autel. De là la réponse de saint Paul à ceux qui déjà, sans doute, faisaient les mêmes observations, réponse également basée sur la raison et sur la religion : *Nous est-il donc défendu*, dit-il, *de manger et de boire? « Nunquid non habemus potestatem manducandi, et bibendi?» Qui fait jamais la guerre à ses dépens? Qui plante une vigne et ne mange pas de son fruit? Qui fait paître un troupeau et ne mange pas du lait des brebis? Ce que je vous dis n'est pas de l'homme seulement. La loi n'en dit-elle pas autant? Car il est écrit dans la loi de Moïse: Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule les grains. Est-ce que Dieu a des bœufs une telle sollicitude? N'est-ce pas plutôt de nous qu'il dit cela? Oui, cela a été écrit à cause de nous. Car celui qui laboure doit labourer avec espoir d'en recevoir du fruit, et celui qui bat le grain également. Si donc nous avons semé parmi vous des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions quelque fruit de vos biens temporels?... Ne savez-vous pas que les ministres du temple mangent de ce qui est offert dans le temple, et que ceux qui servent à l'autel ont part aux oblations de l'autel? Ainsi, le Seigneur a voulu que ceux qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evangile: « Ita et Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere (I Cor. IX, 4, 7-14). »*

Il me semble que, pour ce qui concerne les besoins du prêtre, il n'y a rien à ajouter aux paroles si positives et si claires de l'apôtre saint Paul. Mais ce n'est pas l'unique considération que nous ayons à présenter ici.

Le prêtre n'est pas le seul qui serve à l'autel. Il y a le sacristain, les chantres, d'autres encore, et quelquefois un grand nombre d'autres, qui sont employés sous lui. Toute peine mérite salaire, comme on dit communément, tout temps employé demande sa rétribution. Il faut donc pour ces serviteurs secondaires de l'autel une rétribution en rapport avec le temps qu'ils passent et les fonctions qu'ils remplissent. De là une autre raison du casuel.

Mais ce n'est pas tout encore que la subsistance des personnes, il faut aussi l'entretien des choses. Il faut l'entretien de l'église et de son mobilier. De là, des dépenses sans nombre, si on ne savait se restreindre. Vous entendez dire tous les jours, et peut-être vous-même le répétez-vous quelquefois, en parlant de la plus simple maison, que c'est comme un gouffre où l'argent s'engloutit sans qu'il en reste de traces. Comment voudriez-vous donc fournir à tous les besoins de la maison du Seigneur? De là une nouvelle raison du casuel.

N'y aurait-il pas, en tout cas, nous demande-t-on encore, un autre moyen de faire subsister le clergé, et de fournir aux besoins du culte?

Sans doute, il y en aurait d'autres si on voulait les employer; et même il faut bien qu'on ait recours à quelqu'un de ces moyens dans l'état actuel des choses, puisque le casuel ne pourrait faire subsister le clergé, ni fournir aux besoins si nombreux du culte. Que signifie en effet un casuel de 300 f., 200 f., 100 f., et moins encore, dans beaucoup de campagnes? En ville, c'est bien plus élevé; mais aussi le clergé est plus nombreux, et

les besoins du culte sont plus grands. Cet autre moyen destiné, concurremment avec le casuel, à faire subsister le clergé et à fournir aux besoins du culte, ce sont des traitements fixes accordés aux différents membres du clergé, en raison de leurs fonctions, et des secours éventuels accordés aussi par le gouvernement et par les communes; traitements et secours, il faut le dire aussi, qui font jeter les hauts cris à bien des personnes; en sorte que les uns disant : « A quoi bon le casuel? » et les autres : « A quoi bon des traitements et des secours? » il suivrait de là, s'il ne se trouvait pas de personnes plus raisonnables, que, ballotté de l'un à l'autre, le clergé devrait vivre de l'air du temps, c'est-à-dire mourir de faim, ce que quelques-uns verraient sans trop de déplaisir.

Quant à nous qui ne sommes point de ces gens déraisonnables, voyons donc quels moyens, autres que le casuel, il y aurait de faire subsister le clergé, et de fournir aux besoins du culte.

Il y aurait une dotation en biens-fonds ou en rentes sur l'Etat. Ce serait beaucoup plus commode et plus honorable pour le clergé. Le désirez-vous? Non. Est-ce praticable? Hélas! non encore.

Que vous ne le veuilliez pas, je n'en suis pas surpris, ni n'en veux tenir compte; car je vous crois mal disposé. Mais le grand inconvénient, c'est que la chose est impraticable. Pour faire la dotation en biens-fonds, où prendre des terres? Et puis, quand on en aurait, qui voudrait les donner? On trouverait probablement plus avantageux de les prendre, comme on a fait dans la révolution. Pour la dotation en rentes sur l'Etat, ce serait bien justice après tout, car ce ne serait qu'une faible restitution de ce qui a été pris au clergé, comme nous venons de le dire; mais enfin est-ce praticable? Non, vu l'état des finances; non, vu la disposition des esprits. Personne n'y pense, personne ne le demande, pas même les membres du clergé, qui comprennent l'embarras du gouvernement, et ne voudraient pas se faire accuser, même à tort, d'avidité.

Il y aurait encore à augmenter les traitements faits aux différents membres du clergé, et les secours accordés aux églises, de manière à combler le déficit qu'aurait causé la suppression du casuel. Le clergé ne s'y opposerait pas probablement. Mais le désirez-vous réellement? Non. Est-ce praticable? Fort peu. Serait-ce préférable à l'état actuel des choses? Je n'oserais l'affirmer.

Vous ne le désirez pas, n'est-il pas vrai? Car ce serait pour l'Etat une assez lourde charge que vous ne voudriez pas lui voir prendre. Ce n'est guère praticable; car, voyez quel embarras le gouvernement semble éprouver pour augmenter un peu la rétribution réellement insuffisante des curés de campagne. Que serait-ce donc, s'il fallait tout augmenter dans une proportion beaucoup plus considérable? Cette rétribution du gouvernement, d'ailleurs, telle qu'elle est donnée en ce moment, et il n'y a guère à espérer, vu la disposition des esprits, qu'elle le soit autrement, vaut-elle mieux que la rétribution des fidèles, autrement le casuel? Qui ne se rappelle ces criailleries contre le clergé qui avaient lieu autrefois, à la tribune législative et dans la presse, d'où elles se répandaient ensuite dans toutes les parties de la France, à l'occasion de *son budget insultant*, comme disait alors l'abbé de Lamennais. C'est un peu moins mal aujourd'hui. Mais n'y a-t-il pas là encore des désagréments? Le prêtre n'est-il pas obligé d'aller, tous les trois mois, tendre la main à des caissiers incroyants et quelquefois malhonnêtes? Est-ce mieux que de la tendre aux fidèles, ou à ceux qui du moins font profession de l'être? Le gouvernement est mieux disposé aujourd'hui. Le sera-t-il demain? Ne sera-t-il pas renversé? Et alors que devient votre budget? Ne sera-t-il pas supprimé, ou du moins considérablement réduit, tandis que le casuel fait par les fidèles subsiste tant que ceux-ci n'ont pas perdu complétement leurs sentiments religieux, ce qui n'arrive jamais d'un jour à l'autre, comme un changement de gouvernement?

Détestable sous bien de rapports, le casuel a donc aussi son bon côté, comme on vient de le voir. De plus, c'est une occasion pour le prêtre d'avoir des relations spirituelles plus intimes et plus fréquentes avec ses paroissiens, de connaître leur position, leurs besoins, et de les assister sans qu'on s'en doute. Et pour les fidèles aussi, quels avantages, s'ils veulent le reconnaître et en profiter? Ils entendront parler de la religion, de ses grâces, des devoirs qu'elle impose, des récompenses qu'elle promet. Qu'ils sachent le comprendre, d'ailleurs, ce casuel qu'ils viennent remettre entre les mains du prêtre, ce n'est point une paie, ce ne sont pas même des honoraires dans le sens terrestre de l'expression, c'est une œuvre pie qu'ils ajoutent à la prière; sans être une aumône, puisque la dette est rigoureuse, c'est une pieuse offrande qui, servant non-seulement à faire vivre le prêtre, mais à entretenir l'église, et probablement aussi à soutenir les pauvres, intercédera auprès de la divine miséricorde en faveur de ceux qui ne sont plus, s'il s'agit d'un Office pour les morts ou en faveur de ceux qui sont encore exposés à tous les dangers de ce monde, s'il s'agit d'un Office pour les vivants.

D'où je conclus que ce qu'il y a de mieux à faire peut-être en ce moment, sous le rapport de la rétribution du clergé, c'est de conserver l'état des choses, tout en pressant le gouvernement d'améliorer autant que possible la position des ecclésiastiques les moins rétribués, afin de les mettre à même de moins tenir encore à leur casuel, et d'accroître leurs bonnes œuvres.

Vous allez me dire peut-être : Le prêtre ne peut-il pas vivre de ses revenus particuliers, ou du travail de ses mains, comme faisait saint Paul.

De ses revenus particuliers! Mais s'il n'en a point, et c'est là à peu près la condition

de tous les ecclésiastiques aujourd'hui. Quant à ceux qui en ont, pourquoi n'accepteraient-ils pas la rétribution à laquelle ils ont droit, ne fût-ce que pour leurs bonnes œuvres? N'est-il pas bien légitime, n'est-il pas louable même de recevoir de ceux qui ont trop, ou qui ont du moins plus que le suffisant, pour porter à ceux qui se trouvent dans l'indigence? Quant à travailler de ses mains pour vivre, ce n'est pas même proposable aujourd'hui. Est-ce que vous ne seriez pas le premier à en rire, vous qui semblez en parler sérieusement. Autre temps, autres mœurs, comme on dit. Et puis la société, en état de régularité et de paix, ne doit pas marcher comme en temps de persécution et de lutte. Ajoutez à cela que le prêtre doit à la prière et à l'étude le temps qu'il n'emploie point à l'exercice du saint ministère. Vous n'êtes pas sans lui avoir reproché quelquefois, bien injustement à mon avis, de ne pas être à la hauteur du siècle, sous le rapport de la science. Que serait-ce donc, si vous le voyiez occupé chaque jour à vivre du travail de ses mains? Vous nous représentez saint Paul, Mais c'est tout différent. Il était en temps de persécution et de lutte, il était surnaturellement éclairé, et il était de plus dépositaire de la toute-puissance divine. Les autres sont bien loin de se trouver dans la même position.

On verrait de nouveaux saints Pauls, me répondrez-vous.

Oui, par les dispositions; mais ce n'est pas la suppression du casuel et le travail des mains qui les susciteraient. N'y en a-t-il pas aujourd'hui? On ne peut espérer de voir désormais dans les ministres de la religion les grâces extraordinaires qui furent accordées aux apôtres pour la mission extraordinaire aussi qu'ils avaient à remplir, je veux dire le miraculeux établissement du christianisme sur les ruines de l'idôlatrie.

J'ai entendu dire quelquefois que le casuel était la destruction de la foi. C'est une erreur. Voyez l'Irlande, par exemple. Littéralement pressuré par le clergé anglican, ce pauvre peuple n'est-il pas encore obligé de se pressurer lui-même pour faire vivre son propre clergé. Pouvez-vous voir une foi plus vive en aucun autre peuple? Non.

C'est qu'il est bien disposé, remarquez-vous.

Sans doute. Alors, le casuel ne lui a donc point ôté ses bonnes dispositions. Quant aux populations qui en ont de mauvaises, comme la plupart de nos populations en France, quelque méthode que vous adoptiez pour soutenir le clergé et pourvoir aux besoins du culte, elle aura toujours, ce me semble, de grands inconvénients.

Les fidèles, me direz-vous encore, ne pourraient-ils pas se cotiser, comme font les protestants parmi nous, de manière à former une somme suffisante pour remplacer le casuel, et peut-être la rétribution donnée par le gouvernement?

La charge n'en serait pas moins lourde pour les fidèles. Ce nouveau mode de subvention aurait-il moins d'inconvénients que le mode actuel? Nous croyons que, s'il en avait moins sous certains rapports, il en aurait davantage sous d'autres rapports. Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas que le clergé le repoussât, s'il était en vigueur; mais, puisqu'il ne l'est point, personne ne songera à l'établir, car toute innovation en pareille matière offre toujours de grandes difficultés. Vous nous parlez des protestants de France; mais cela a ainsi commencé chez eux; et puis, il ne serait guère possible aux ministres de recevoir autrement une rétribution de leurs adhérents, car ils n'ont, pour ainsi dire, par leurs fonctions, presque aucuns rapports individuels avec eux.

C'est contraire, dites-vous, en parlant du casuel, à la recommandation faite par Jésus Christ à ses apôtres de *donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement.*

Vous vous trompez dans l'interprétation que vous donnez aux paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il recommande bien, il est vrai, à ses envoyés, de *donner gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement*, comme vous venez de le rappeler : *Gratis accipitis, gratis date.* (*Matth.* x, 8.) Mais que leur défend-il par là? De faire commerce des choses saintes, de les vendre, d'en recevoir une rétribution quelconque comme d'une chose matérielle, estimable à prix d'argent. Nulle doute ici; car ce serait de la simonie, ce sacrilége au premier chef, si réprouvé et si sévèrement puni dans l'Eglise. Leur défend-il de recevoir la rétribution fixée par l'autorité compétente pour fournir à leur subsistance et subvenir aux besoins du culte? Au contraire; car il dit en propres termes, en parlant même de l'exercice du saint ministère: *L'ouvrier est digne de sa nourriture. « Dignus enim est operarius cibo suo.* (*Ibid.*, 10.) » Il a un tel désir que les ministres de son Evangile soient convenablement assistés des fidèles, qu'il regarde comme faite à lui-même et à celui qui l'a envoyé la réception qui leur aura été faite : « *Qui recipit vos, me recipit; et qui me recipit, recipit eum qui me misit* (*Ibid.*, 40); et qu'il déclare qu'un verre d'eau froide donné au moindre des siens, parce qu'il est son disciple, ne sera point sans récompense : *Et quicunque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam.* (*Ibid.*, 42.) Ce que nous avons dit précédemment, mais surtout les paroles si positives et si claires de l'Apôtre des nations, éclairé des lumières de l'Esprit-Saint, et qui, naturellement d'ailleurs, ne pouvait ignorer les recommandations faites par leur maître à ces envoyés, au nombre desquels il venait d'être admis, tout cela ne permet pas de donner un autre sens aux paroles de Jésus-Christ.

C'est vendre les choses saintes, avez-vous dit encore.

Non, évidemment; car ces choses sont d'un prix infini, et le prêtre ne reçoit et ne demande qu'une légère rétribution.

Non, ce n'est point vendre les choses saintes; car l'Eglise elle-même, qui condamne si positivement et punit si sévèrement la simonie, c'est-à-dire la vente des choses saintes, a partout et toujours, comme elle le fait encore aujourd'hui, approuvé le casuel du clergé.

Mais, nous objecterez-vous, le prêtre ne le donne-t-il pas lui-même à entendre quand il dit : « On me doit telle Messe, tel Office, » etc.

Qu'est-ce à dire en ce cas? On me doit la rétribution fixée par l'autorité compétente pour telle Messe, tel Office, etc. Entendez-vous la chose autrement, d'une réclamation faite comme pour la vente d'une certaine quantité de pain ou de tout autre marchandise? Vous seriez tout à fait dans l'erreur.

Dites-moi, l'exercice de la justice humaine est aussi une chose sainte, en un sens. Tous ceux qui sont employés dans ce grand ministère vendent donc, selon vous, les choses saintes quand ils disent: « On me doit tel acte, telle vacation? » Non, me répondrez-vous. Eh bien! ni le prêtre non plus. Mais, ajoutez-vous, le ministère du prêtre est encore plus saint que celui dont vous parlez. Soit, et pourtant ce sera toujours le même principe; c'est-à-dire que, si les ministres de la loi peuvent, sans vendre leurs actes, recevoir et demander même la rétribution fixée par l'autorité compétente, les ministres de la religion le peuvent également.

C'est aussi humiliant pour le prêtre que vexatoire pour les fidèles, ajoutez-vous.

Oui sans doute, c'est une humiliation, comme le corps et tout ce qui s'y rapporte est humiliant pour l'âme et ce qui la concerne. Tant que l'âme sera unie au corps, c'est-à-dire tant que nous resterons sur la terre, il faudra bien nous résigner à subir de telles humiliations.

Oui, c'est humiliant; mais cette humiliation a aussi son côté utile. N'est-elle pas indispensable d'ailleurs? car le prêtre doit vivre avant tout. Pour vivre, il est obligé de recevoir, et, pour recevoir, il est obligé de tendre la main. Connaissez-vous une autre manière d'arranger les choses? Indiquez-la, faites-la prévaloir, et le clergé vous en sera reconnaissant.

C'est également vexatoire pour les fidèles, avez-vous ajouté.

Oui sans doute, car il est toujours désagréable de donner.

Le casuel du clergé est particulièrement vexatoire, me direz-vous.

Comment cela? J'aurais cru le contraire; car le prêtre sera toujours pour les fidèles un bon père qui ne les traitera jamais avec la même rigueur que les autres.

Donner dans les larmes la plupart du temps, remarquez-vous, et souvent encore lorsque tant d'autres charges pèsent sur nous.

N'est-ce pas ce qui a lieu également dans l'administration civile sans que vous y trouviez à redire? Qui vous presse, d'ailleurs? Qui vous demande plus que vous ne pouvez donner? Attendez donc que vos larmes soient séchées, que le fardeau qui pèse en ce moment sur vous soit diminué... Ou, si vous l'aimez mieux, allez trouver le prêtre; ouvrez-lui votre cœur, faites-lui part de vos peines et de votre embarras, et vous le trouverez disposé, je n'en doute point, à vous consoler, à vous faire toutes les concessions que vous lui demanderez raisonnablement, et à vous donner même, si cela est nécessaire, une partie de ce qu'il aura reçu des autres.

Vous voyez donc bien que le casuel du clergé n'est pas aussi vexatoire pour les fidèles que vous le prétendiez.

D'autant plus, remarquez-vous, qu'il s'agit souvent de sommes considérables.

Bien considérables, en effet. Il s'agit de 5 fr., 10 fr., 20 fr., 50 fr. au plus, que vous aurez à donner peut-être une ou deux fois dans votre vie, si vous habitez la campagne. Et encore le pauvre ne donne-t-il rien. Il reçoit, au contraire. Dans les villes, c'est davantage. Aussi, les ressources, d'une part, sont-elles plus considérables, et les besoins, d'une autre part, beaucoup plus pressants. Quand on est pauvre, ce qui arrive plus communément qu'à la campagne, c'est toujours la même chose, c'est-à-dire qu'on ne donne rien ou à peu près, et qu'on reçoit même au contraire.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que tout ce qu'on donne au prêtre soit pour lui. Il y a une part pour la fabrique, une autre pour le sacristain, pour les chantres, etc. Quant à sa part, si elle est la plus considérable, il ne faut pas s'en étonner, car elle n'est pas seulement pour ses besoins propres mais pour ses pauvres et pour ses bonnes œuvres.

Il n'y a rien de cela chez les protestants, parmi nous du moins, avez-vous ajouté encore.

Vous faites bien de dire parmi nous; car chacun sait comment les choses se passent dans les Iles-Britanniques et ailleurs. Les ministres épuisent là à peu près toutes les ressources disponibles sous ce rapport; et quelles ressources, grand Dieu! Et alors même, comme en Irlande, ils n'ont quelfois rien à faire qu'à élever leur nombreuse famille.

Quant aux protestants de France, ils sont en petite minorité; ils sont étrangers, ou venus de l'étranger la plupart du temps. Malgré cela, croyez-vous leurs ministres dans une position inférieure à celle des membres de notre clergé catholique? Vous seriez dans une grande erreur. Ils reçoivent, en général, du gouvernement un traitement supérieur à celui de la plupart des ministres de notre religion, quoique, pour mettre de côté toute autre considération, on n'ait point la même dette à acquitter envers eux. De plus, pour tenir lieu du casuel, qu'ils ne sauraient trop sur quoi établir, puisque, d'une part, leurs Offices sont peu nombreux, et que, d'une autre part, ils ne peuvent les donner que comme arbitraires, ils ont cette cotisation dont nous avons parlé précédem-

ment, qui vaut bien pour eux le casuel, si même elle ne lui est préférable, sous les rapports temporels du moins.

Vous me direz peut-être que le ministre protestant a sa famille, et souvent une famille bien nombreuse, à élever.

Le prêtre catholique a-t-il donc moins de charges? Il a ses vieux parents, dont il doit d'autant plus soigner la vieillesse, que pour l'élever peut-être aux honneurs du sacerdoce, ils se sont épuisés de fatigues, et se sont même imposé de dures privations; il a d'autres membres de sa famille à qui il ne peut refuser une assistance quelconque, sans s'exposer à être taxé de dureté de cœur, et sans compromettre, par cela même, son ministère; il a surtout cette grande, cette indigente, cette précieuse famille en Jésus-Christ, qui lui est attachée, non par les liens de la chair, mais par les liens plus sacrés de l'esprit, les pauvres, ceux de sa paroisse principalement, dont il doit s'occuper comme de ses enfants de prédilection, et sur lesquels il doit reporter une partie de ce qu'il reçoit dans l'exercice du saint ministère. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles, nous l'avons montré plus haut, Jésus-Christ parle du bien fait aux ministres de sa religion (*Matth.* x, 40, 42) comme de ces œuvres de charité qui, exercées extérieurement envers les hommes, le sont réellement envers Dieu, et nous donnent droit aux récompenses éternelles (*Matth.* xxv, 40, 46).

CÉLIBAT, CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

Objections. — Le célibat est contre nature. — Il est condamné par différents passages des Livres saints, par celui-ci entre autres : *Croissez et multipliez.* — Il est opposé au bien-être des Etats, dont il empêche la population de s'accroître. — Si tous gardaient le célibat, la fin du monde arriverait infailliblement. — Le prêtre aurait une raison toute particulière de se marier; ce serait pour donner aux autres, tant par lui-même que par les siens, l'exemple de toutes les vertus qu'il enseigne. — Saint Paul veut que l'évêque ait une femme et des enfants soumis en toute chasteté.

—

Réponse. — Il était de mode autrefois de déclamer contre le célibat, et surtout contre le célibat ecclésiastique; et ce qu'il y avait de plus singulier en cela, c'était de voir de vieux célibataires, tout gangrenés d'immoralité, attaquer à chaque instant un célibat fécond en toutes sortes de bonnes œuvres. Le soulèvement est un peu apaisé aujourd'hui, mais il n'a pas complétement cessé.

Le célibat est contre nature, nous dit-on,

Si le célibat est contre nature, c'est un grand crime; si c'est un grand crime, il doit être puni en tout temps et en tout lieu. Pourquoi ne voit-on rien de semblable?

Si le célibat est contre nature, ce doit être une honte de le garder; si c'est une honte de le garder, ceux qui n'en sortent point, pour quelque motif que ce soit, doivent être tous, sans aucune exception, méprisés, montrés au doigt partout... Pourquoi encore ne voit-on rien de semblable?

Vous prétendez que le célibat est contre nature! Mais pourquoi vos amis, vos maîtres, comme Voltaire et Rousseau, l'ont-ils gardé? pourquoi vous-même peut-être le gardez-vous de la même manière? Et quand je dis de la même manière, je n'entends pas d'une manière fort honorable; car quel célibat chez un grand nombre! C'est bien celui-là qui est contre nature, pour me servir de vos expressions, ou du moins contre la bonne nature. Aussi, n'est-ce pas celui que nous défendons ici.

Si le célibat était positivement contre nature, comme vous avez l'air de le dire, il suivrait de là qu'il ne serait jamais permis d'y rester; d'où la nécessité de se marier dès que l'âge le permettrait; d'où la nécessité encore de se marier, non-seulement une fois, mais deux fois, trois fois et plus encore, si, marié autant de fois que nous venons de le dire, on retombait toujours dans le veuvage. Car, en quoi l'homme devenu veuf, de de bonne heure surtout et sans enfants, diffère-t-il, à vos yeux, du célibataire? Vous n'admettez pas ces absurdes conséquences. Vous ne pouvez pas admettre, non plus, que le célibat soit contre nature.

Il est condamné, dit-on encore, par différents passages des Livres saints, entre autres par celui-ci : *Croissez et multipliez* (*Gen* I, 28).

Si le célibat était condamné par les Livres saints, ces mêmes Livres n'en feraient pas l'éloge en plusieurs endroits, comme on le voit par ce passage bien remarquable de saint Paul : *Je voudrais que vous fussiez tous comme moi; mais chacun reçoit de Dieu le don qui lui convient. Je dis donc à ceux qui sont dans le célibat ou dans le veuvage, qu'il leur est bon d'y demeurer comme moi; s'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient; cela vaut mieux que de brûler d'un feu impur : « Dico autem non nuptis et viduis, bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. »* (*I Cor.* VII, 8 seq.)

Si le célibat était condamné par les Livres saints, ces mêmes Livres, par une conséquence nécessaire, regarderaient comme coupables tous les célibataires. Or, je vois que, bien loin d'en être ainsi, plusieurs de ceux dont il est fait le plus grand éloge, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, ont gardé le célibat. Je citerai Elie, Elisée, Daniel, pour l'Ancien Testament, et pour le Nouveau, Jean-Baptiste, Jean l'Evangéliste, saint Paul. Je ne cite point ici Jésus-Christ, qu'il semble que personne n'ait jamais osé nommer à propos de mariage : tant cet état suppose dans l'homme, je ne sais quel naturel ravalement que ne pouvait accepter l'Homme-Dieu, qui avait pourtant pris sur lui

toutes les infirmités humaines : *Ipse infirmitates nostras accepit*. (*Isa.* LIII, 4; *Matth.* VIII, 17.)

Il faut donc interpréter autrement que vous ne le faites les différents passages qui, selon vous, combattent le célibat ; quant à celui que vous citez nommément, le fameux *croissez et multipliez*, quelques-uns disent qu'il exprime une bénédiction plutôt qu'un précepte, puisqu'il s'adresse aussi aux oiseaux et aux poissons, incapables naturellement d'observer un précepte. Que s'il faut voir en lui un précepte, les uns, comme Tertullien, Cyprien, Jérôme, Augustin, etc., prétendent qu'il faut le restreindre au commencement des temps où la terre étant vide, demandait à être peuplée ; d'autres, qu'il ne regarde que la masse des hommes, laissant libre de garder le célibat ceux qui auraient de graves raisons de le faire, et se sentiraient aptes à cela : ce qui est précisément notre idée et celle de tous les hommes religieux ou seulement honnêtes.

Quoi qu'il en soit, il est évidemment impossible d'interpréter ces mots dans le sens d'un précepte rigoureusement obligatoire en tout temps et pour tous; car il nous conduirait à ces conséquences absurdes dont nous avons parlé plus haut, et que personne ne voudrait ni ne pourrait admettre.

Il est opposé, dites-vous en parlant du célibat, au bien-être des Etats, dont il empêche la population de s'accroître.

Depuis quand le bien-être des Etats consiste-t-il dans l'étendue de la population? Ce qu'on a dit des livres, ces intelligences inanimées, rangées avec ordre dans une bibliothèque toute matérielle, on peut le dire avec raison des hommes, ces intelligences animées, rangées avec ordre dans ces bibliothèques vivantes qu'on appelle sociétés : il n'importe pas d'en avoir un grand nombre, mais d'en avoir de bons... *Non refert quam multos, sed quam bonos habeas.*

Quand est-ce qu'un vaisseau vogue avec plus de sûreté, de tranquillité et de bonheur sur l'étendue des mers? Est-ce quand il est excessivement chargé? Au contraire, il a tout à craindre alors. Les dangers le menacent de toutes parts : dangers de l'intérieur, à cause du désordre qui ne peut guère manquer de se mettre parmi ses hommes à la première occasion ; dangers du dehors, contre lesquels ne peuvent lutter avantageusement ni les passagers ni même les employés quelquefois, à cause de la gêne et, par suite, de la révolte, dans lesquels ils se trouveront tous ou presque tous la plupart du temps. Il en est de même du vaisseau de l'Etat. Une population considérable, surtout quand elle est mauvaise, ce qui ne manque guère de se trouver ensemble, puisque les hommes se corrompent au lieu de se purifier les uns les autres par le contact, une telle population, au lieu d'être le bonheur et la gloire d'un Etat, lui fait courir, au contraire, les plus grands dangers : dangers de l'intérieur, à cause du désordre qui ne peut guère manquer de se mettre parmi ses nombreux habitants, à la première occasion; dangers du dehors, contre lesquels ne pourront lutter avantageusement ses plus naturels défenseurs, à cause de la gêne et, par suite, de la révolte, dans lesquels ils se trouveront tous ou presque tous la plupart du temps. Voyez presque toutes nos grandes villes en Europe ; voyez surtout la Chine, si excessivement peuplée qu'elle a toujours des victimes de reste pour tous les genres de fléaux... Que de preuves et quelles preuves à l'appui de ce que nous venons d'avancer!

Est-il vrai d'ailleurs, que ce soit le célibat qui empêche la population de s'accroître dans un Etat? Non, c'est la guerre, c'est la corruption, l'égoïsme, c'est la dépravation de l'esprit et du cœur, c'est la misère, et encore pas toujours, comme on le voit par l'Irlande, ce sont les fléaux de toute nature qui affligent l'humanité. Quant au célibat, du moins quant au célibat honnête et religieux, le seul que nous défendions ici, il ne doit point arrêter le développement de la population ; ou s'il l'arrête un instant et sur un point, c'est pour lui donner ensuite un plus grand et plus sûr développement. Car du célibat dont nous parlons naît la vertu, de la vertu les bonnes mœurs, et des bonnes mœurs le développement de la population, mais surtout de cette population réglée qui seule peut faire le bonheur et la gloire d'un Etat.

Si tous gardaient le célibat, disent quelques-uns, la fin du monde arriverait infailliblement.

Oui, mais la nature, plus forte que tout, ne le permettra jamais ; elle n'y laissera même jamais le plus grand nombre. Le fait est là qui le prouve de la manière la plus incontestable ; et la connaissance que chacun a de soi-même et des autres, ne lui permet pas non plus d'en douter.

Si tous gardaient le célibat, objectez-vous... Mais qui vous dit qu'il soit permis à tous ou seulement au plus grand nombre de garder le célibat? Ce n'est pas nous du moins. Nous disons que cela est permis à quelques-uns, pour le plus grave motif, comme pour l'exercice du saint ministère par exemple, ainsi que nous allons l'expliquer tout à l'heure. Votre objection un peu singulière, il faut en convenir, ne saurait donc avoir aucune prise sur nous.

Si tous gardaient le célibat, la fin du monde arriverait infailliblement, affirmez-vous.

Ce que vous dites-là n'est pas sérieux. C'est une objection d'enfant. *Si, si*... disent les uns; et vous savez comment les autres répondent : Avec un *si*, on mettrait Paris dans une bouteille; ou bien encore : *si* la mer bouillait, il y aurait bien des poissons de cuits. Et franchement quand on nous fait une supposition impossible ou ridicule, il n'y a pas de meilleure manière de répondre que par une autre plus impossible et plus ridicule encore. A ce propos, je me rappelle une anecdote que je citerai ici d'autant plus volontiers que l'objection à laquelle je réponds s'y trouve réfutée comme elle mérite de l'être, je veux dire par la plaisanterie.

Il y avait dans un salon une réunion nombreuse où se faisaient remarquer surtout un abbé et un médecin : le premier, jeune adepte de cette école Lamennaisienne, dont la verve caustique agitait si vivement la France à l'époque dont nous parlons ; le second, vieux débris de cette école Voltairienne, autrefois si puissante en France, mais qui était alors en pleine décadence. On traitait, comme je le fais ici, la question du célibat. Les uns étaient pour, les autres contre ; ou pour mieux dire, le médecin, quoique célibataire lui-même, était le seul qui le condamnât absolument. Il avait peut-être ses raisons particulières, me direz-vous. C'est possible ; mais en ce cas il n'aurait dû parler que pour lui. Quoi qu'il en soit, seul à peu près de son parti, cet homme suppléait au nombre par l'ardeur, comme on dit communément, et il défendait sa cause, si non avec une grande force de raison, du moins avec une opiniâtreté invincible : « Mais enfin, monsieur l'abbé, dit-il en terminant, vous conviendrez avec moi que si tous se faisaient prêtres, la fin du monde arriverait bientôt. — C'est possible, » reprit celui-ci sans se déconcerter ; « mais vous conviendrez aussi de votre côté, monsieur le docteur, qu'elle arriverait plus tôt encore, si tous se faisaient médecins. » L'assemblée entière éclata de rire à ces mots. Le médecin, assez bonhomme du reste, et qui entendait parfaitement la plaisanterie, surtout relativement à la médecine, à laquelle il croyait encore moins qu'à la religion, se mit à rire encore plus fort que les autres et s'avoua désarmé, si non vaincu.

Le prêtre, dit-on, aurait une raison toute particulière de se marier, ce serait de donner aux autres, tant par lui-même que par les siens, l'exemple de toutes les vertus qu'il enseigne.

Nous croyons, nous, tout le contraire, c'est-à-dire que le prêtre a des raisons toutes particulières de ne pas se marier, non-seulement pour observer le précepte si rigoureusement imposé par l'Eglise, mais encore pour pouvoir bien remplir toutes les fonctions du saint ministère, fonctions pour lesquelles l'Eglise lui commande précisément de garder le célibat.

S'il était marié, dites-vous, il donnerait aux autres, tant par lui-même que par les siens, l'exemple de toutes les vertus qu'il enseigne.

Vous voulez dire sans doute qu'il serait bon époux, bon père, etc. Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'il ne serait plus ce qu'il doit être, c'est-à-dire bon prêtre. Et il ne serait plus bon prêtre, parce qu'on ne verrait plus en lui l'image de Dieu, le représentant de Jésus-Christ qui n'engendre que par l'esprit et par la parole. Et il ne serait plus bon prêtre, par ce qu'on ne verrait plus en lui une vertu suréminente, un homme supérieur au reste de l'humanité, en qui on peut avoir toute confiance, dans le cœur duquel on peut déposer les plus grands secrets, parce qu'on est convaincu que ce cœur n'est qu'à Dieu. Et il ne serait plus bon prêtre, parce qu'au lieu d'être tout occupé des choses du Seigneur, et de chercher à plaire à Dieu, comme il ferait s'il n'avait point d'épouse, pour parler ici le langage même de l'Apôtre saint Paul, étant avec une épouse, il serait tout occupé des choses du monde, chercherait à plaire à son épouse et se trouverait divisé : *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est.* (*I Cor.* VII, 32, 33.) Et il ne serait plus bon prêtre, parce que tout absorbé dans les intérêts de sa famille, il ne pourrait s'occuper suffisamment des pauvres, cette portion si intéressante du troupeau de Jésus-Christ, qui a été confiée d'une manière toute particulière à la sollicitude pastorale. Que vous dirai-je encore ? Il ne serait plus bon prêtre, parce que, attaché à la terre par les liens les plus sensibles et les plus forts, il ne volerait pas avec la même intrépidité partout où l'appellent les intérêts de l'humanité et de la religion.

C'est donc avec beaucoup de raison que l'Eglise maintient si vigoureusement dans son clergé le célibat qui y a été introduit dès le commencement.

Saint Paul, avez-vous dit encore, veut que l'évêque ait une femme et des enfants soumis en toute chasteté.

Vous interprétez mal le texte de saint Paul. Cet apôtre dit en effet : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum* (*I Tim.* III, 2) ; et un peu plus loin : *Filios habentem subditos cum omni castitate.* (*Ibid.* 4.) Qu'est-ce à dire *unius uxoris virum* ! Que l'évêque ne doit avoir qu'une femme ? Non, puisqu'il faudrait en conclure que les autres peuvent en avoir plusieurs ; mais bien qu'il ne doit en avoir eu qu'une. Et en effet, l'Eglise n'admet point aux saints ordres, à moins de dispense, ceux qui ont été mariés plusieurs fois. Outre la valeur intrinsèque du texte lui-même, qui demande positivement cette interprétation, nous avons une raison bien déterminante encore de n'en point admettre une autre, c'est que ce serait mettre saint Paul en contradiction formelle avec l'esprit de la religion, avec les passages les plus clairs de l'Ecriture, dont plusieurs tirés de ses Epîtres, où il recommande instamment de vivre sans épouse, comme il le fait lui-même : *Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt. — Dico autem non nuptis et viduis, bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego* (*I Cor.* VII, 7, 32.)

Quant à ce qu'il dit que l'évêque doit avoir des enfants soumis en toute chasteté : *Filios habentem subditos cum omni castitate* (*I Tim.* III, 4), c'est la conséquence du mariage contracté avant l'ordination. Cela se voyait assez communément à cette époque ; car le clergé établi tout à coup pour continuer la mission de Jésus-Christ, et non formé peu à peu comme aujourd'hui, a dû recevoir alors parmi ses membres bien des hommes engagés auparavant dans les liens du mariage.

Quand et par qui fut porté le précepte prescrivant positivement le célibat aux mi-

nistres de la religion engagés dans les ordres majeurs? Où et jusqu'à quel point ce précepte a-t-il souffert des exceptions? Ces questions ne sont point de notre sujet. Nous n'avions qu'à répondre à toutes les déclamations qu'on a faites et qu'on fait encore chaque jour contre le célibat, et surtout contre le célibat ecclésiastique. Nous l'avons fait victorieusement, en montrant que bien loin d'être contre la nature ou aucun précepte divin, ce célibat est au contraire très-favorable à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et principalement des vertus sacerdotales.

Ajoutons ici quelques réflexions pleines de verve dues à la plume d'un écrivain dont la profonde raison se cache souvent sous des expressions un peu extraordinaires.

« La conscience universelle a dit à tous les peuples que les ministres du Très-Haut doivent être, comme lui, célibataires. On veut bien les appeler du doux nom de Pères, leur accorder les droits attachés à ce titre auguste; mais c'est à condition qu'ils n'engendreront qu'à la manière du Père céleste, en esprit et par la seule puissance de la parole.

« Interrogez l'univers; vous n'entendrez qu'une voix, depuis les plus beaux génies de l'Europe jusqu'à cet Indien sauvage qui répondait naguère à un officier américain qui l'exhortait à recevoir dans sa tribu des ministres du culte réformé : *Le grand Esprit n'a pas de femme; ses prêtres doivent faire de même : puisque les vôtres sont mariés, nous n'en voulons point; ils nous ressemblent, et ne nous serviraient de rien.*

« C'est la femme qui gouverne le monde; pour commander au monde, il faut donc être supérieur à la femme; et comment l'est-on? — En lui disant à la face de Dieu et des hommes : *Femme, vous trouverez toujours en moi un cœur de père, mais rien de plus.*

« Quand un homme a vaincu, par esprit religieux, la plus terrible des passions, on le croit aisément victorieux des autres. Dès lors ce n'est plus un homme comme un autre, l'opinion publique l'investit forcément d'une considération, d'une puissance morale extraordinaire. Qu'il attaque les vices si haut placés qu'ils soient, qu'il demande à pénétrer au fond des consciences pour en extirper les germes secrets du mal, tout lui est permis. Son regard, sa parole console, soutient, enflamme la vertu, terrasse le crime et l'oblige à chercher un refuge contre le remords dans les bras de la charité. Les passions en fureur peuvent bien haïr cet homme, le calomnier, l'égorger; le mépriser, jamais.

« Or, voilà quel doit être le ministre de Dieu, pour répondre à sa destination et aux besoins de la société.

« S'il ne s'agissait que de satisfaire par de belles cérémonies l'instinct religieux inhérent au cœur humain, je conçois qu'un père de famille pourrait s'en acquitter tout aussi bien qu'un autre. Mais il n'en est pas ainsi. Le prêtre est un magistrat à part qui doit obtenir, par la seule force morale, ce que toutes les forces humaines ne sauraient faire; il doit discipliner les esprits et les cœurs, réprimer tous les vices, inspirer toutes les vertus, briser l'orgueil des grands, et l'orgueil encore plus terrible des petits, effacer ce qu'il y a de trop heurtant dans la distinction des classes, et promener sans cesse le niveau de la charité sur l'inégalité des fortunes et des conditions. . . . . .

. . . . . .

« J'ai lu la plupart des apologistes modernes du mariage des prêtres (j'entends ceux qu'un honnête homme peut lire); mais de toutes les raisons spécieuses dont ils peuvent s'étayer, une seule m'a paru bien plausible, et c'est précisément la seule qu'ils n'osent pas avouer, je veux dire le grand désir que ces gens-là auraient d'*humaniser* les prêtres. Ils s'imaginent, et avec raison, que ces prêtres à la parole si haute et si austère deviendraient les meilleures gens du monde, si on pouvait leur donner une femme et des enfants. Occupés un peu plus de leurs affaires, ils s'occuperaient moins de celles des autres. L'Eglise serait une jolie salle de spectacle, où l'on irait aux grandes fêtes entendre de la musique, assister à de majestueuses cérémonies, admirer quelques phrases innocentes, que l'on écouterait de ses deux oreilles, sans le moindre danger pour le cœur.

« L'enfer, le terrible enfer rendrait les 999 millièmes de ses victimes, et ne conserverait plus que les abominables scélérats que le jury lui-même envoie sans façon au bourreau. A la voix de l'honnête pasteur, les portes du ciel, que l'Evangile fait si étroites, se dilateraient assez, pour absorber le troupeau en masse : agneaux, brebis, béliers, taureaux, chèvres, boucs, même les loups, tous y passeraient sans difficulté. Le confessional serait un trône, où, aux approches de Pâques, grands et petits ne feraient nulle difficulté d'aller souhaiter les bonnes fêtes à Monsieur le pasteur. Avant d'aborder le mari, vous iriez offrir vos hommages à Madame. . . .

. . . . . .

« L'histoire du clergé non catholique est là pour prouver que je mets tout au mieux. Je ne parlerai pas du clergé protestant, dont tout le ministère se borne à lire la Bible et à vous servir de temps à autre, sur une table de marbre, du pain et du vin. A quoi lui servirait la confiance publique? Mais je vous citerai les popes grecs (7) et russes qui disent la messe, prêchent, baptisent, confessent, enterrent et font tout ce que font nos prêtres, mais qui sont mariés. Que sont-ils aux yeux de leurs ouailles? d'honnêtes manœuvres dont la profession est de chanter pour de l'argent, de faire force signes de croix en bredouillant du mauvais grec, et d'aller de porte en porte recueillir des aumônes et vidanger les consciences.

« Je vous crois, lecteurs, trop au-dessus des plates folies du dernier siècle, pour ré-

(7) Il s'agit des Grecs schismatiques.

futer devant vous le reproche fait au célibat religieux de dépeupler les Etats. Il suffit d'observer que cette honteuse sottise ne fut mise en avant que par de vieux célibataires gangrenés de vices, usés de débauches, et dont les sales romans ont fermé l'entrée de la vie à un bien plus grand nombre d'hommes que leurs théories politiques n'en ont fait égorger sur les champs de bataille.

« Oui, vraiment, c'est bien quand un excès toujours croissant de population nous fait voir près d'un tiers de Français condamnés à un célibat forcé, qu'il nous convient de prêcher le mariage aux prêtres.

« Je ne m'arrêterai pas davantage aux terribles dangers pour la morale publique, que les libertins précités trouvaient dans le célibat du clergé. A ces craintes hypocrites je n'opposerai qu'une réflexion.

« Quand découvrit-on chez nous que le célibat ecclésiastique était une source de corruption? Quand le poursuivit-on comme un crime? C'est lorsqu'une tourbe d'abominables brigands, qui se disaient la France, décernaient des pensions sur le trésor aux filles publiques, et nous sommaient, la pique à la main, d'adorer une prostituée!

« On nous cite quelques misérables (trois au plus) qui, depuis le commencement du siècle, ont oublié leur dignité de prêtre et même d'hommes. Mais montrez-moi un corps composé de plus de soixante mille individus, qui, dans le même espace de temps, n'ait donné que trois noms aux annales du crime. D'où vient que ces misérables, dont on nous jette toujours les noms à la tête, parce qu'on n'en trouve pas d'autres, d'où vient qu'ils ont acquis une monstrueuse célébrité, sinon parce qu'ils étaient les seuls de leur ordre, et que leurs méfaits grandissaient de toute la régularité de leurs collègues.

« Plusieurs se souviendront aussi bien que moi des épouvantables vociférations de notre populace voltairienne, quand un jour l'exécuteur des hautes-œuvres stigmatisait publiquement le front d'un prêtre, et d'un prêtre étranger à la France (8). Pourquoi ce *bis* effroyable poussé par mille bouches altérées du sang de prêtre? C'est que ces tigres en guenilles, en blouse, et même en habit fin, voyaient pour la première fois un prêtre dans la main du bourreau, et qu'ils désespéraient d'en voir de longtemps un autre.

« Et puis, croyez-vous que vous eussiez rangé ces indignes prêtres au devoir en leur donnant une femme? erreur! Il en est de cette passion comme de celle du vin : au gosier sitibond il est plus aisé de s'abstenir que de boire sobrement. Le plus sûr moyen de préserver votre maison de l'incendie est de n'y souffler jamais de feu, pas même au foyer.

« Laissons aux évêques le libre exercice de leur juridiction : ne prenons jamais la défense des prêtres qu'ils menacent de la houlette, et nos tribunaux n'auront jamais à s'occuper des prêtres. . . . . .

« Laissons donc au prêtre sa virginité, si nous voulons qu'il nous sauve, et lui seul peut nous sauver, puisque nous n'expirons que faute de croyances et de vertus.

« Et quelle est la vertu qui donne au prêtre tant de puissance?

« C'est la vertu vivifiante, qui dit au Lazare enseveli dans la fange du vice : Reviens à la vertu; et il revient.

« C'est la vertu pénétrante qui va surprendre au fond des consciences un fatal secret, et évente sans bruit la mine qui allait peut-être faire sauter un royaume.

« C'est surtout la vertu des vertus du prêtre, celle qui le rend l'arbitre du cœur de Dieu et du cœur des hommes, la vertu qui recueillant un jour l'héritage de ses aînées, la foi et l'espérance, doit leur survivre éternellement... C'est la charité!

« Oui! et cette charité ardente qui confond dans ses chastes étreintes le grand et le petit, le riche et le pauvre, l'homme civilisé et le barbare, c'est la virginité qui l'allume et l'entretient. Ce corps que la charité immole sans pitié au soulagement du prochain, la continence a dû auparavant le consacrer sans réserve au service de Dieu.

« Il sera humain, compatissant, mais jamais charitable dans toute la force de l'expression, charitable jusqu'au martyre, celui qui a dit à une femme : « Je te jure amour et « fidélité! »

« Il pourra s'attendrir sur l'orphelin et le pauvre; mais il ne les chérira pas d'un cœur de mère, celui qui vit entouré d'enfants dont l'entretien, l'éducation, l'avenir absorbent ses affections et lui prescrivent de sévères économies.

« Le morceau de pain que lui-même s'ôterait de la bouche pour sustenter le famélique qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des mains de son enfant. Cette vie que, dans un fléau public, il voudrait sacrifier au salut du troupeau et à la gloire de son ministère, il la doit à sa famille.

« Vainement il se débat contre la nature, ses plus généreuses résolutions expirent forcément devant les pleurs d'une épouse et le vagissement d'un berceau. Toujours prêtre quand il s'agit de percevoir le salaire de ses fonctions, il ne sera jamais qu'époux et père, quand il faudra le verser dans le sein des malheureux et y mêler son sang.

« Oui, les aveugles doivent le voir; le mariage serait le meurtre solennel du prêtre; le flambeau d'hyménée, sa torche funéraire; et la femme à qui il donnerait sa main, la tombe béante qui lui dirait : « Viens, mon bien-aimé, tu es ce que je suis.... poussière. »

« Me demanderez-vous ce que j'ai entendu quelquefois demander : où sont, de nos jours, les martyrs de la charité, les prêtres au cœur

(8) C'était un Italien dont nous voudrions que chacun laissât, comme nous, le nom dans l'oubli, ainsi que tous les autres noms déshonorés.

héroïque qui, à l'exemple de leur divin chef, aiment à donner leur vie pour leurs frères?

« Il y a sans doute quelques prêtres indolents et mous, qui ne se livrent qu'avec dégoût aux fonctions laborieuses de leur ministère; mais derrière ces mouches paresseuses du sanctuaire, qui nous fatiguent de leur inutile bourdonnement, il est un essaim immense, laborieux, appliqué, qui répare incessamment les brèches de la ruche sociale, en consolide les fondements ébranlés, et y élabore en silence le miel parfumé des vertus.

« Ce travail ne se révèle, la plupart du temps, qu'à l'observateur attentif, parce qu'il est sans éclat, sans bruit, sans secousses. Il est tel parce qu'il est vaste, profond, harmonique et continu. C'est le travail de l'artisan suprême, travail si invisible aux sens, que l'homme nie Dieu. C'est le travail de la nature, travail lent, mesuré, et pourtant d'une fecondité prodigieuse... »

Ainsi, que nous examinions la question au point de vue de la religion, du plus simple bon sens, ou de la philosophie, j'entends cette philosophie réellement philosophie, c'est-à-dire sagesse, nous arrivons toujours à la même conclusion, à savoir que, au lieu d'être contre la nature et le précepte divin, le célibat, bien pratiqué, rapproche l'homme de la divinité, en le spiritualisant jusque dans son corps, et, l'ayant ainsi élevé au-dessus de ses semblables, le met en position de les détacher de plus en plus du vice et de la terre, et de les rapprocher des cieux, par la vertu.

CHANGEMENT DE RELIGION.

Objections. — On ne doit point changer de religion. — Vous en convenez vous-même implicitement, quand vous jetez les épithètes d'apostat et de renégat à la face de ceux qui vous abandonnent. — Un honnête homme doit mourir dans la religion de ses pères.

—

Réponse. — Oui, vous avez raison, on ne doit point changer de religion, quand on a la véritable; car, alors, on quitte la vérité pour l'erreur, la vertu pour le vice, on passe à l'ennemi, on sort de la voie qui conduit au ciel pour se précipiter dans celle qui mène à l'enfer. On fait comme les mauvais anges, comme Caïn, comme les idolâtres, comme les adorateurs du veau d'or, comme les Israélites retirés sur les hauts lieux, comme Judas, comme Julien sur la face duquel les catholiques, ses contemporains, ont appliqué l'odieuse épithète d'*apostat*, que la postérité y a maintenue, comme ces lâches chrétiens qui ont renoncé à Jésus-Christ pour Mahomet, et auxquels on a appliqué l'épithète non moins odieuse de renégats.

Oui encore, on ne doit point changer de religion, même pour revenir à la véritable, quand on le fait sans conviction, par intérêt, pour un motif mauvais, ou seulement humain; car, alors, c'est trafiquer en quelque sorte des choses saintes, c'est mentir à Dieu.

Mais quitter une religion fausse pour revenir à la véritable, par conviction, parce que la lumière a frappé nos regards et que la grâce a touché notre cœur, pour obéir à la voix de notre raison, de notre conscience, à celle de Dieu, qui nous appelle à lui, comme autrefois Paul sur le chemin de Damas, non-seulement ce n'est pas mal faire, mais c'est faire au contraire tout ce qu'il y a de mieux, dans la position où l'on se trouve. Est-il bon, est-il permis de rester dans le vice? Non, me direz-vous. Pourquoi donc rester dans l'erreur, qui n'est pas autre chose, quand elle est connue, que le vice de la raison? Le changement de religion, alors, qu'est-ce autre chose qu'une véritable conversion, qui cause au ciel plus de joie, d'après le témoignage même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la persévérance de quatre-vingt dix-neuf justes, et qui met également la joie, sur la terre, dans le cœur du père de famille, et parmi tous les siens? Saint Augustin n'a-t-il pas bien fait de se convertir? de renoncer aux erreurs qui égaraient son esprit, en même temps qu'aux plaisirs coupables qui égaraient son cœur? Saint Paul n'a-t-il pas bien fait également de se convertir? d'abandonner le judaïsme, en même temps qu'il cessait ses persécutions? Voyez-vous là une *apostasie*, c'est-à-dire un *éloignement?* n'y voyez-vous pas plutôt un *retour?* retour honorable, pouvons-nous ajouter, retour heureux, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour nous, car ils ont été les deux plus grandes lumières de l'Eglise, l'un parmi les apôtres, l'autre parmi les docteurs. Le monde entier n'a-t-il pas bien fait de se convertir, à la voix de Jésus-Christ et des siens? Est-ce là une apostasie? N'est-ce pas plutôt un retour? retour heureux, ajouterons-nous encore; puisse-t-il toujours durer et même s'étendre de plus en plus, puisque c'est lui qui a éloigné de nous et éloigne encore chaque jour les ténèbres et les désordres de l'idolâtrie!

Ainsi, changer la religion véritable pour une fausse, c'est une *apostasie*, parce que c'est un éloignement du bien; changer une religion fausse pour revenir à la religion véritable, c'est une conversion, parce que c'est un retour au bien.

Et pourtant, me direz-vous, celui qui agit ainsi s'éloigne de sa religion, et, en même temps, peut-être, de la religion de ses pères.

Oui, pour revenir à celle qu'il avait abandonnée ou que ses pères avaient abandonnée, à quelque époque que cela remonte. Donc, c'est toujours un retour, une conversion véritable, avons-nous dit avec raison.

De là cette parole, aussi frappante de vérité que d'à-propos, d'un catholique à un protestant qui venait de lui dire : « Je veux

mourir dans la religion de mes pères. — Et moi, répondit le catholique, dans la religion de mes grands-pères. » Lui rappelant par là que les premiers protestants n'étaient que des déserteurs de la religion catholique, de celle de leurs pères, par conséquent.

A ce compte-là, me direz-vous, les catholiques en auraient fait autant.

Non, car ils ne faisaient que réparer le tort qu'avaient eu leurs ancêtres en quittant la religion véritable donnée à nos premiers parents, dès le commencement du monde, par Dieu lui-même, notre premier père incontestablement.

Un honnête homme doit mourir dans la religion de ses pères! avez-vous dit. — Et si c'est le mahométisme et même l'idolâtrie?

C'est différent, répondez-vous. — Pourquoi cela, si ce n'est à cause de leurs erreurs? Il est donc permis et même ordonné de quitter une religion fausse pour revenir à la véritable. — Un honnête homme doit mourir dans la religion de ses pères! — Saint Paul n'était donc point un honnête homme? Les idolâtres, nos pères, qui ont quitté leurs idoles pour la religion chrétienne, n'étaient donc point des honnêtes gens? et, pour en revenir à des faits plus rapprochés de nous, plus en rapport avec ceux qui peuvent se passer sous nos yeux, ce n'était point un honnête homme que ce Henri IV, l'une des plus belles figures de notre histoire, et qui aurait laissé parmi nous une mémoire plus irréprochable encore, s'il avait soumis plus rigoureusement son cœur aux sévères prescriptions de la religion qu'il avait embrassée? Ce n'était donc point un honnête homme encore que ce Turenne, ce héros d'autant de cœur que de génie, l'un des plus grands hommes, sous tous les rapports, du siècle si grand de Louis XIV? Vous ne sauriez le dire. Il n'est donc point d'un malhonnête homme de quitter la religion de ses pères, quand on l'a reconnue fausse, pour revenir à la religion véritable. J'ajouterai que c'est un acte de sincérité, de courage, que c'est obéir à la voix de sa raison, de sa conscience, à celle de Dieu, qui a fait notre âme pour la vérité, et surtout pour la vérité religieuse, source de toute vertu.

CHANOINES, PRÊTRES INOCCUPÉS

Objection. — Des prêtres occupés, passe; mais des prêtres inoccupés, comme les chanoines, par exemple, à quoi cela sert-il?

—

Réponse. — Est-ce que vous voyez des prêtres inoccupés, par hasard? des prêtres sans aucune préoccupation de la grande affaire de leur salut propre et de celui de leurs frères? Si vous en rencontrez quelqu'un, vous pourrez bien dire qu'il est encore prêtre de droit, puisqu'on l'est pour l'éternité, suivant la promesse qu'en a faite le Seigneur lui-même: *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum: Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Psal.* CIX, 4); mais qu'il a cessé de l'être de fait; qu'on ne le compte plus dans cette milice sainte dont Jésus-Christ est toujours l'âme, le chef, la vie même. Heureusement, cela doit être bien rare, dans notre France principalement, où la milice sacrée n'a pas moins de valeur, dans l'ordre de la grâce, que la milice ordinaire, dans l'ordre de la nature.

On ne les emploie pas, me direz-vous.

C'est possible, mais ils s'emploient. N'eussent-ils pas d'autres titres, ils sont toujours prêtres, c'est-à-dire les ministres de Dieu, les envoyés de Jésus-Christ, ses représentants, son action, ceux à qui il a dit, de cette divine parole qui dure éternellement: *Mais allez donc! instruisez toutes les nations! Euntes ergo, docete omnes gentes* (*Matth.* XXVIII, 19).

Comment feraient-ils cela? demandez-vous; ils ne quittent guère leur demeure?

Croyez-vous qu'il y ait besoin d'aller bien loin pour accomplir, non pas totalement, nul ne le peut, mais en partie du moins, cette mission du Seigneur? Il n'y a pas de population où l'on ne retrouve plus ou moins l'ignorance, les passions, toutes les misères que Jésus a ordonné aux siens d'aller combattre chez tous les peuples. Donc, quand le prêtre, sans bruit et sous les yeux de Dieu seul quelquefois, travaille à corriger tout cela, dans la modeste sphère où il se trouve placé, il travaille à l'œuvre du Seigneur, qui se multiplie à l'infini, pour subvenir aux besoins infinis de l'humanité. Ici, il dirige l'œuvre qui a pour but de recueillir l'enfant abandonné à sa naissance; là celle qui se charge d'élever le pauvre orphelin; ailleurs, celle qui visite les malades; ailleurs encore, celle qui prend soin de la vieillesse... Ne me parlez donc point de prêtres inoccupés, car il me semble qu'il ne peut y en avoir de tels.

Vous citez les chanoines.

L'exemple est mal choisi; car tout le monde sait qu'il n'y a pas de chanoine qui ne soit attaché à une église, où doit s'écouler sa vie sacerdotale, suivant certaines règles plus ou moins nombreuses, plus ou moins sévères. De là, son nom de *chanoine*, d'un mot grec qui veut dire *règle*. Or, l'église est tout à la fois la maison de Dieu et celle des hommes. Le chanoine est donc particulièrement dévoué à la gloire de Dieu et au service de l'humanité. Voilà pourquoi, dès que l'Office est terminé, vous le voyez se rendre, soit au confessionnal, soit chez le pauvre ou le malade, soit dans son cabinet, où il se livrera à la culture des sciences et des arts, dans les intérêts de la religion et de l'humanité. Ajoutons à cela que, dans les églises cathédrales, les chanoines forment ce *chapitre* vénérable qui, comme le mot même le dit, est, sous la direction de l'évêque, la *tête*, *caput*, du clergé diocésain.

Là se trouvent ces vieillards de différents âges, blanchis physiquement ou moralement par l'exercice du saint ministère, par la vertu et par la science. Si on les considère dans leurs rapports avec la terre, c'est un sénat de la Rome chrétienne; si, dans leurs rapports avec le ciel, c'est cette assemblée de vieillards prosternés, ici-bas, en face du Dieu vivant, en attendant qu'ils le fussent éternellement dans l'autre vie: *Et viginti quatuor seniores ceciderunt in faciem suam: et adoraverunt viventem in sæcula sæculorum.* (*Apoc.* v, 14.)

Il n'en est pas toujours ainsi, me direz-vous.

Sans doute; mais pourquoi m'objecter des abus, quand je ne défends que la chose?

Que n'a-t-on pas dit contre eux? objectez-vous encore.

Mais que n'a-t-on pas dit également contre tout ce qu'il y a de plus irréprochable et de plus sacré? Qui a dit cela, d'ailleurs? Des poëtes comme Boileau, c'est-à-dire des menteurs par imagination. Qui encore? Des philosophes, comme Voltaire, c'est-à-dire des menteurs par corruption d'esprit et de cœur. Or, de quelle valeur est une telle accusation? C'est bien le cas de le dire encore: Leur réprobation est une recommandation: *Istorum reprobatio commendatio est.*

CHAPELET.

Objections. — Que signifie le chapelet, franchement? — Il n'y a rien de plus monotone. — Contentez-vous, du moins, de le mettre entre les mains des ignorants? — Quant à ceux qui savent lire, pourquoi le prendraient-ils, puisqu'ils ont mieux dans leurs livres?

—

Réponse. — Nous entendons ici, par chapelet, n'est-ce pas? cette fraction du rosaire composée de cinq dizaines de cette prière en l'honneur de la Vierge, communément appelée: *Je vous salue, Marie*, chacune desquelles est précédée du *Notre Père.* Ces prières à réciter sont indiquées par autant de grains d'une matière quelconque, rapprochés les uns des autres. En tête est la croix et quatre grains: à savoir, la croix, pour indiquer la récitation du *Symbole*, et les quatre grains pour faire réciter une fois *Notre Père* et trois fois *Je vous salue, Marie.* Cela reconnu, je me hâte d'en venir à vos objections.

Franchement, avez-vous demandé, que signifie le chapelet?

Franchement, puis-je vous répondre, le chapelet a la signification la plus touchante, la plus haute, la plus salutaire aux yeux de tous, sans exception. Ne le voyez-vous pas à son nom, à sa forme, et surtout à sa nature intime, si je puis m'exprimer de la sorte?

Le chapelet est ainsi appelé d'un vieux mot français *chapel*, lequel vient du mot latin *caput*, et veut dire ornement de tête. De là son nom latin *Corona.* Le chapelet est, en effet, comme une couronne de pensées saintes et de pieux sentiments, une véritable couronne de prières, de fleurs spirituelles, par conséquent, que les fidèles qui le récitent sont censés déposer sur la tête de la divine Mère en l'honneur de laquelle il a été institué. Si actuellement nous le considérons dans la main de ceux qui le disent, ne voyez-vous pas que c'est comme une chaîne spirituelle tendue par la puissante Reine des cieux à ses faibles enfants de la terre, afin de les soutenir au-dessus de toutes les misères, de tous les piéges et de toutes les difficultés de ce monde, et de les emporter avec elle au séjour du bonheur et de la gloire?

Vous allez me dire, peut-être, que ce sont là des mots et des images. Eh bien! venons au fond même du chapelet, à sa nature intime, comme j'ai déjà dit.

Il est évident, pour qui ne s'arrête pas à la surface des choses, que le chapelet est un livre de prières, un véritable livre, ayant son introduction, ses chapitres, son objet et son but.

C'est un livre, on l'a dit mille fois avant nous. C'est le livre de ceux qui ne savent pas lire, dit-on communément; et nous ajoutons, nous, que, si c'est le livre de ceux qui ne savent pas lire, ceux qui le savent s'en servent aussi très-avantageusement. C'est un livre véritable, disons-nous; car, qu'est-ce qu'un livre? Une suite de signes éveillant en nous une suite d'idées correspondantes. Or n'est-ce pas là le propre du chapelet? Le livre ordinaire parle à nos yeux, il est vrai, et celui ci parle à nos doigts; mais cette différence s'arrête à la forme et n'atteint pas le fond. Qui ne sait, d'ailleurs, qu'il y a des livres faits de manière à parler aux doigts, au lieu de parler aux yeux? Tels sont les livres des aveugles. Ceux-ci allongent leurs doigts, et, au toucher, l'idée s'éveille en eux, à peu près comme au regard, dans les autres livres. Et voilà précisément ce qui a lieu quand on dit le chapelet. C'est donc un livre véritable, le livre de l'aveugle aussi, c'est-à-dire de celui qui a des yeux sans y voir en face d'un livre ordinaire, livre dont se sert avec avantage celui qui sait lire, avons-nous ajouté, soit parce qu'il est dans l'obscurité ou en voyage, soit parce qu'il veut faire acte d'humilité, déclarant, en quelque sorte, ne rien savoir, en présence de celui qui sait tout. Mais n'anticipons point. Cela viendra plus tard. Nous n'avons ici qu'à établir une chose, à savoir que le chapelet est un livre véritable. Oui, le chapelet est un livre, avons-nous dit avec raison, puisqu'il éveille en nous une suite d'idées; et, de plus, c'est un livre ayant son introduction, ses chapitres, son objet et son but.

Son introduction, c'est la récitation du

Symbole sur la croix, sur cette croix, signe de notre rédemption, abrégé de la doctrine chrétienne, source inépuisable de toutes les grâces. Son introduction encore, c'est la récitation préliminaire d'une fois *Notre Père*, et de trois fois *Je vous salue, Marie*, en l'honneur du mystère de la sainte Trinité, c'est-à-dire des trois personnes divines, réellement distinctes dans l'unité de leur substance. Remarquez, en cela, la sagesse de l'Eglise. Elle pouvait craindre que les fidèles, en récitant le chapelet en l'honneur de Marie, ne vinssent à perdre de vue que cette divine Mère n'est pour nous que médiatrice auprès de Dieu et non distributrice de ses grâces. Aussi a-t-elle bien soin de commencer par leur rappeler que la Divinité seule est la source de toutes les grâces, et que ces grâces ne nous sont données que par les mérites de Jésus-Christ, qui a souffert pour nous sur la croix.

Les chapitres de ce livre, si je puis m'exprimer de la sorte, ce sont les cinq dizaines, précédées chacune de *Notre Père* et suivies de la doxologie en l'honneur de la Trinité, qui se chante ou se dit ordinairement après les psaumes. Que d'idées grandes, touchantes, instructives, dans ses chapitres! La paternité divine, la fraternité humaine, la haute protection de Marie à tous les moments de notre existence, et principalement à l'heure décisive de notre mort... tout est là. Vous allez me dire peut-être que c'est toujours la même chose. Nous répondrons plus tard à cela. Contentons-nous de dire ici qu'une seule de ces pensées sorties du cœur de Dieu et mise sur nos lèvres par l'Eglise, notre mère sous une forme toujours la même, vaut mieux que mille sorties du cœur des hommes, et prétencieusement arrangées sous une forme toujours différente. C'est ainsi qu'un seul jour silencieusement et uniformément passé dans la maison du Seigneur vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs, malgré la bruyante variété de leurs joies.

Ce livre a son objet, avons-nous dit aussi. Cet objet, c'est la glorification de Marie. Il a également son but; c'est notre sanctification et notre éternel bonheur, au moyen des grâces que nous obtient de Dieu, cette divine Mère, vers laquelle ne cesse de s'élever le cri de notre détresse et de notre amour. Quel objet donc, quel but important pour nous! Ah! nous ne saurions le perdre de vue, et nous devons faire tous nos efforts pour l'atteindre.

Voilà le chapelet, en quelques mots; non pas tel qu'il apparaît aux yeux de l'homme ignorant des choses de la foi; mais tel qu'il est réellement pour celui qui sait le comprendre. Demanderez-vous actuellement ce qu'il signifie?

Il n'y a rien de plus monotone, avez-vous dit.

Voyons ce reproche que vous avez déjà commencé à nous adresser. En quoi donc le chapelet vous paraît-il monotone?—Parce que c'est toujours la même chose, répondez-vous. — Admettons; mais, dites-moi, le cri de la détresse n'est-il pas toujours le même? celui de l'amour n'est-il pas également toujours le même? Sous cette forme, l'un et l'autre ont-ils jamais paru déraisonnables ou fastidieux à ceux de la bouche de qui ils sortent, à ceux à qui ils s'adressent ou à ceux qui les entendent? Voyez l'enfant, par exemple. Quand, à la vue d'un grand danger, il s'est précipité dans les bras de sa mère, que lui dit-il? « Mère, sauvez-moi! » Et il ne cesse de lui répéter la même chose, jusqu'à ce qu'il soit bien convaincu que le danger n'est plus, ou que du moins il a cessé de le craindre. Voyez-le encore témoignant à sa mère son amour filial. Que lui dit-il? « Mère, que je vous aime! » Et il ne cesse de lui répéter à peu près les mêmes paroles, par ce qu'il ne peut puiser ailleurs que dans son cœur, en pareil cas, et que dans ce cœur il n'y a pas autre chose. Cette répétition d'idées, je vous le demande, peut-elle paraître déraisonnable ou fastidieuse, en l'un ou l'autre cas? Non. A qui donc paraîtrait-elle ainsi, par hasard? Serait-ce à l'enfant? Mais c'est tout ce qu'il sait dire en ce moment. Serait-ce à la mère? Mais il ne peut y avoir rien de plus touchant pour son cœur. Serait-ce aux étrangers? Mais non, encore; parce qu'ils comprennent que c'est là la voix de la nature. Si quelqu'un en faisait la réflexion, vous seriez peut-être le premier à lui répondre : « Et ne voyez-vous pas que l'enfant ne doit ni ne peut dire autre chose! » Or telle est précisément la double position du Chrétien, quand il dit le chapelet. Il fait entendre, tout à la fois, un cri de détresse et d'amour. Un cri de détresse, pour échapper aux dangers qui le menacent, un cri d'amour vers cette Mère céleste entre les bras de laquelle il désire se jeter. Il n'est donc point étonnant que son cri soit toujours le même; et, quand vous me dites que c'est de la monotonie, je suis en droit de vous répondre aussi : « Mais c'est la voix de la nature, et la religion qui ne peut qu'approuver et diriger ce qu'il y a de bien dans la nature, n'a pas dû mettre autre chose dans son cœur et sur ses livres. »

Cette répétition d'idées se retrouve également, et pour les mêmes raisons, dans nos litanies, dans les prières d'une éloquence profondément passionnée, dans les psaumes surtout. Mais aussi quels cris de détresse dans ces psaumes! Quel ardent amour! « Le Psalmiste se répète, » dit Laharpe, « mais c'est toujours Dieu qu'il chante, c'est toujours à Dieu ou de Dieu qu'il parle, et le cœur ne peut parler à Dieu ou de Dieu qu'avec amour; et qu'est-ce donc qui caractérise l'amour, si ce n'est le plaisir et le besoin de dire sans cesse la même chose? Sans doute, l'amour, en s'adressant au Créateur, s'épure, s'ennoblit et s'élève; mais il ne change pas son caractère essentiel; et comme celui qui aime ne s'occupe uniquement que de satisfaire et de répandre son âme devant ce qu'il aime, et d'exprimer ce qu'il sent, sans songer à varier ce qu'il dit; comme c'est cela même qui imprime le cachet de la

vérité à ses discours et à ses écrits, et qui persuade le mieux la personne aimée; croit-on que l'amour de Dieu doive être moins affectueux et moins surabondant?

« On raconte d'un saint que sa prière n'était autre chose qu'une méditation habituelle sur les miséricordes divines, dont il ne sortait que pour prononcer toujours les mêmes paroles : *O bonté! ô bonté! ô bonté infinie!* et il pleurait...

« Voyez dans l'Evangile la Chananéenne suivre obstinément Jésus-Christ, pour en obtenir la guérison de sa fille. Songe-t-elle à varier son discours? Que dit-elle? Rien que ces mots qu'elle va répétant à chaque pas : *Jésus fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est tourmentée par le démon.* (*Matth.* xv, 22.) Les disciples eux-mêmes en sont impatientés (car ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit); ils prient leur Maître d'éloigner cette femme importune. Mais le Maître qui ne voulait que montrer aux Juifs un exemple de patience et de foi dans une femme idolâtre, finit par l'exaucer, et donne une leçon à ses disciples, en leur disant qu'il n'a pas encore trouvé tant de foi dans Israël. » (*Ibid.*, 28.) *Psautier français :* Discours préliminaire.

Ajoutons ici que cette répétition des mêmes idées doit paraître moins fastidieuse ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à cause de leur excellence. On rapporte que saint Jean, devenu vieux, se faisait néanmoins transporter dans l'assemblée des fidèles, et que, là, ne pouvant plus faire de discours, il se contentait de dire : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* Comme on lui demandait pourquoi il répétait toujours la même chose : *Parce que*, répondait-il, *c'est le précepte du Seigneur, et que, si on l'observe, cela suffit.* Celui qui dit son chapelet peut répondre à peu près la même chose à celui qui lui reprocherait de répéter toujours les mêmes prières. « Ces prières adressées au Seigneur et à sa sainte Mère sont les prières par excellence, peut-il dire également, et, si on les répète bien, cela suffit. »

Reconnaissons toutefois que, quelque excellentes que ces prières soient en elles-mêmes, elles n'ont de valeur pour l'homme qu'autant qu'elles sont dites avec attention, et que cette attention ne se soutient pas facilement, surtout quand on les répète bien des fois de suite. Or voici ce qui nous vient alors en aide. Il y a dans le chapelet cinq dizaines, avons-nous dit. Ces dizaines sont toutes les mêmes; mais nous pouvons dire chacune d'elles à une intention différente. Qui ne voit dès lors que, les mots restant les mêmes, les idées peuvent varier complétement? Expliquons cela par un exemple. Quoiqu'il nous soit recommandé de ne jamais perdre de vue la sainte Vierge, quand nous disons le chapelet, puisque c'est à elle que cette prière s'adresse d'une manière spéciale, quoiqu'on nous indique, d'une manière générale, les intentions avec lesquelles nous devons le dire, tant dans son ensemble que dans ses parties, nous restons libres pourtant de ces intentions. Voici donc, je suppose, les intentions que j'aurai en le disant. Par la première dizaine, je demande mon amélioration spirituelle; par la seconde, l'amélioration spirituelle de mes frères; par la troisième, l'extension de la foi; par la quatrième, le soulagement de ceux qui souffrent; par la cinquième, la délivrance des âmes du purgatoire. Qui ne voit dès lors la plus grande, la plus salutaire variété succéder à une fatigante uniformité dans la récitation du chapelet?

Pendant la récitation de la première dizaine, j'ai continuellement sous les yeux, de la manière la plus frappante, les besoins nombreux de mon âme. Je vois ses ignorances, sa faiblesse, ses passions, son peu de vertu, ses chutes honteuses après quelques jours d'efforts et de progrès... J'expose donc tout cela à Dieu, et je demande, avec instance, à ce bon Père des cieux, par l'intercession de Marie, ma mère, toutes les grâces qui me sont nécessaires, pour changer ou pour améliorer du moins ma position.

Pendant la seconde dizaine, sans perdre de vue mes propres besoins, je penserai à ceux de tous les Chrétiens, mes frères; je penserai particulièrement aux besoins de mes parents et de mes amis, qui me sont attachés par des liens plus intimes. Je me sens alors au sein de cette immense famille, composée d'une infinité d'autres, famille dont Dieu lui-même est le père, et dont la sainte Vierge est aussi la mère. J'ai sous les yeux une partie de ses innombrables besoins, son aveuglement, sa faiblesse pour le bien, en même temps que sa puissance pour le mal, si je puis m'exprimer de la sorte, les passions qui la déchirent, et les désordres affreux qui en sont la suite inévitable... J'expose encore à Dieu tout cela, et je lui demande également avec instance, par l'intercession de la sainte Vierge, toutes les grâces nécessaires pour changer ou améliorer du moins cet état de choses.

Pendant la troisième dizaine, sans perdre de vue les besoins de la famille chrétienne, je pense aux besoins plus grands encore de tant de peuples déshérités jusqu'ici des bienfaits de la foi. Je me rappelle ce que j'ai lu ou entendu raconter quelquefois de leur incroyable aveuglement et de leur corruption plus grande encore peut-être. Je prie donc le Seigneur, par l'intercession de sa divine Mère, de faire luire enfin sur eux le flambeau de la foi, qui nous a appelés nous-mêmes précédemment des ténèbres de l'infidélité aux lumières de la vérité et de la justice; et je m'associe, en quelque sorte, par la pensée, à ces missionnaires qui sont allés, avec un courage et un zèle véritablement apostoliques, leur annoncer l'Evangile.

Pendant la quatrième dizaine, je passe à un ordre d'idées complétement différent. Je pense à ces infortunés à qui s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Matth.* xi, 28.) Donc, en présentant au ciel les besoins de la

terre, j'entends les gémissements, les soupirs, les cris pénétrants de la douleur. Je vois toutes les tortures de l'agonisant. L'affreuse mort elle-même m'apparaît avec son cortége de souffrances indicibles et de terreurs plus grandes encore sans aucun doute : *Notre Père*, m'écrierai-je d'un cœur profondément pénétré, *délivrez-nous du mal!... Sainte Marie, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort!*

Pendant la cinquième dizaine enfin, je passe encore à un autre ordre d'idées. Elevé de la terre jusqu'au ciel, je redescends à ce lieu de purification où souffrent les âmes qui n'ont point encore entièrement satisfait à la rigoureuse justice de Dieu. J'entends leurs supplications touchantes. Une voix bien connue surtout a frappé mes oreilles : *Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur m'a touché* (*Job* XIX, 21), s'écrie-t-elle comme Job, l'homme de la douleur. Mon cœur est de plus en plus attendri; et je prie la divine miséricorde, avec une nouvelle ferveur, en considération de celle qui fut conçue sans péché, d'abréger autant que possible le temps de ces cruelles épreuves.

Quoique ces intentions soient celles avec lesquelles chacun de nous récite le plus communément son chapelet, on comprend cependant que nous pouvons et que nous devons même les changer à l'occasion : ce qui met encore une nouvelle variété d'idées dans l'uniformité matérielle de cette prière. Ainsi, d'une part, l'uniformité qu'on remarque dans la récitation du chapelet n'est pas aussi réelle qu'elle est apparente; d'une autre part, ce qu'il y a d'uniforme dans cette récitation se conçoit très-bien, et se trouve même basé sur la nature des choses. Vous avez donc tort de dire que rien n'est plus monotone.

Contentez-vous, du moins, de le mettre entre les mains des ignorants, avez-vous dit encore.

Et pourquoi donc le savant ne le prendrait-il pas aussi, s'il le désire, s'il trouve cela plus commode ou plus avantageux en certaines circonstances, comme nous allons le dire tout à l'heure? Mais n'anticipons point. Nous en sommes à ceux qui n'ont point reçu d'instruction. Nous conviendrons volontiers que c'est pour eux que fut instituée d'abord cette sorte de prière, et que c'est à eux encore que la pratique en est particulièrement recommandée.

On attribue généralement à saint Dominique l'institution du rosaire, comme nous le disons ailleurs. Mais on croit, généralement aussi, qu'il y avait auparavant quelque chose de semblable dans l'Eglise. Pierre l'Ermite faisait, dit-on, réciter aux croisés une sorte de chapelet. C'était pour eux comme un psautier laïque; c'était comme un refrain propre à exciter et à entretenir en eux l'ardeur tout à la fois religieuse et guerrière dont ils avaient besoin pour mener à bonne fin la grande et difficile entreprise à laquelle il les entraînait. On a trouvé dans le tombeau de saint Norbert, mort en 1134, et dans celui de sainte Gertrude de Nivelles, décédée en 667, des grains enfilés, qui ne pouvaient guère être que des grains de chapelet. Il paraît même certain que cette manière de prier était en usage chez les solitaires de la Palestine, au milieu de leurs travaux manuels principalement. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette prière, c'est au besoin qu'il faut l'attribuer. Or, le besoin s'en faisant surtout sentir pour ceux qui ont moins d'instruction que les autres, c'est donc pour eux, avons-nous dit avec raison, qu'elle fut d'abord établie. J'ai ajouté que c'est à eux encore que la pratique en est particulièrement recommandée.

« Mon Dieu! » s'écrie le pauvre petit pâtre, occupé chaque jour à garder son troupeau, « je voudrais bien rester toujours honnête, mais je sens que je le pourrai difficilement. — Pourquoi donc, mon fils? lui dit son directeur, le représentant de Dieu à son égard, le seul ami peut-être qu'il ait sur la terre.—Pourquoi, mon père? Mais parce que l'idée me vient toujours, je ne sais d'où, d'aller dérober le bien d'autrui. — C'est le démon qui t'inspire cela, mon enfant. Repousse donc cette mauvaise idée par la prière.— Je prie aussi; mais ma prière est bientôt faite. Si encore je savais lire. Oh! que je regrette de ne pas le savoir. Que ce serait une agréable et utile occupation pour moi pendant ces longs jours où je suis attaché à la garde de mon troupeau. — Eh bien! mon enfant, il faut dire ton chapelet. Tu n'ignores pas que c'est le livre de prières de ceux qui n'en connaissent pas d'autres.»

L'enfant suit le conseil qui lui a été donné. Il est quelque temps à se faire à cette sorte de prière. Mais il finit par y prendre goût, et il y trouve les consolations et la force dont il reconnaissait avoir si grand besoin.

« Mon Dieu! » s'écrie aussi l'infortunée mère de famille, « que la veillée est longue et pénible pendant les soirées d'hiver! Mon malheureux mari les passe toutes au cabaret, et il me laisse seule avec les pauvres enfants qui crient et n'ont quelquefois rien à manger. J'ai bien envie de l'imiter, et d'aller aussi, de mon côté, chercher des distractions. — Gardez-vous de le faire, lui dit un conseiller religieux: car vos enfants n'ont que vous, et, si vous les abandonnez, ils n'auront plus rien. — Que faire donc? demande la mère. — Travailler et prier. — Mais, quand j'ai fini de travailler, j'éteins ma chandelle par économie: et, d'ailleurs, je ne sais pas lire. — Dites votre chapelet : c'est le livre de prières de la pauvre femme au coin de son feu. Si vous savez bien faire cette prière, Notre-Seigneur et sa divine Mère seront alors votre compagnie. Il ne vous restera plus rien sans doute à désirer.» Cette femme suit encore ce conseil, et elle s'en trouve également bien.

« Comment donc voulez-vous que j'aille prier avec les autres Chrétiens, » dit de son côté celui qu'un accident a privé de la lumière du jour? « Je ne puis suivre ni ce que dit le prêtre, ni ce que disent les assistants.

Si encore je voyais ce qui se fait. Ce serait pour moi comme un livre en action. Mais non, rien. Oh! qu'on est malheureux de se trouver dans une telle position. Tenez, au lieu d'aller prier, comme vous me le conseillez, je serais plutôt tenté d'aller me noyer. — Ce serait un bien triste expédient; car, pour vous épargner quelques heures d'ennui et de souffrances, vous vous précipiteriez dans l'abîme de tous les maux. — Que faire donc?—Mais prier, » vous dis-je. « Vous ne pouvez plus lire. Prenez votre chapelet : un tel livre se lit avec les doigts. »

L'aveugle le fait; et il trouve là encore un adoucissement à sa grande infortune.

Nous pourrions multiplier nos exemples à l'infini; mais le fond en serait toujours le même. Arrêtons nous donc là, et concluons que, de même que le chapelet a été institué pour ceux qui en savent le moins, c'est à eux également que l'usage en est encore particulièrement recommandé dans l'Eglise. Est-ce à dire pour cela qu'il soit méprisable, ou qu'il doive être regardé comme un pis-aller? Ah! bien au contraire, puisqu'il est une lumière pour l'aveugle, un trésor pour le pauvre, une consolation pour la classe la plus nombreuse et la plus intéressante de l'humanité. En quelle estime ne tenons-nous pas ces méthodes inventées par quelque génie bienfaisant, pour mettre plus complétement en rapport avec leurs semblables ceux qui en étaient séparés, jusqu'à un certain point, par une infirmité grave, comme l'aveugle ou le sourd-muet? Quoi donc! Voilà une pieuse méthode inventée aussi par un génie bienfaisant, pour mettre plus complétement en relation avec Dieu ceux qui n'ont pas, sous ce rapport, les mêmes ressources que les autres dans le développement de leurs facultés intellectuelles, et vous n'en feriez aucun cas? et ce serait même pour vous un objet de dérision? Quelle coupable inconséquence!

Quant à ceux qui savent lire, avez-vous ajouté, pourquoi le prendraient-ils, puisqu'ils ont mieux dans leurs livres.

Ils ont mieux dans leurs livres, dites-vous! Vous vous trompez : ils n'ont pas mieux, et ils ne sauraient avoir mieux. Les deux prières qui dominent et reviennent même continuellement dans le chapelet, sont le *Notre Père*, et *Je vous salue, Marie*. La première s'adresse à Dieu lui-même, et a été composée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. La seconde s'adresse à la sainte Vierge, et se trouve composée des paroles de l'ange, saluant Marie comme mère de Dieu, et de celles de l'Eglise, nous apprenant à l'invoquer comme telle. Or, rien que d'après cette courte explication, et sans entrer dans de plus longs détails que ne demande point le sujet que nous traitons, il vous est aisé de voir qu'il n'y a point, et qu'il ne saurait y avoir ailleurs de meilleures prières.

Mais, sans avoir mieux que ces deux prières, ceux qui savent lire en ont d'autres du moins dans leurs livres, et ces autres prières, il leur est bien permis, il leur est même instamment recommandé de les dire. C'est une nouvelle source de pensées saintes et de pieux sentiments, c'est un nouveau ressort qui frappe l'âme aussi et la fait monter vers les cieux où l'appelle avant tout la voix du Seigneur. Est-ce à dire pour cela qu'ils ne puissent pas prendre quelquefois le chapelet, ni qu'on ne doive le leur recommander? Non, assurément. Et pourquoi ne prendraient-ils pas le chapelet, s'ils le désirent, s'ils sentent que cela va faire un peu de bien à leur âme fatiguée par la lecture? Vous dites vous-même qu'il faut de la variété à nos prières, que c'est le moyen de leur conserver ce feu sacré dont elles ont besoin pour monter vers le ciel. Eh bien! le chapelet sera aussi un moyen de leur donner cette variété désirable. Voyez le prêtre, par exemple. Il a passé la plus grande partie de la journée à l'église ou dans son cabinet, occupé à de saintes méditations ou à de pieuses lectures. Il en est tout épuisé. Vers le coucher du soleil, il prend son chapelet, et, soit en se promenant dans son jardin, soit en allant visiter ses malades, il prie avec une émotion dont il croyait lui-même alors son cœur incapable.

Vous savez lire, dites-vous! Pourquoi prendre un chapelet? — Mais c'est pendant la nuit, et je ne puis trouver le sommeil. J'ai essayé de méditer quelque grande vérité; hélas! mon âme est épuisée aussi bien que mon corps. Que faire donc? Ah! de grâce, laissez-moi prendre mon chapelet, et bégayer à Marie la prière accoutumée, comme le plus petit de ses enfants.

Vous savez lire, dites-vous! Pourquoi prendre un chapelet? — Mais ne voyez-vous pas que je suis en voyage; que ma course est longue et fatigante, comme celle, je suppose, du missionnaire au milieu des déserts, courant après le pauvre idolâtre, pour le faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Je ne puis lire, ni même réfléchir trop sérieusement. La marche, la préoccupation, la crainte, tout contribue à distraire mes yeux et mon esprit. Eh bien! donc, encore, laissez-moi prendre mon chapelet. Marie m'écoutera cependant, car je suis son fils bien-aimé, dans l'union de son divin Fils; et j'ai l'espoir que de son cœur maternel va tomber dans mon cœur épuisé la douce rosée de son amour qui me donnera comme une nouvelle vie.

Vous savez lire, dites-vous! — Sans doute, je sais lire, et c'est précisément, en lisant les saints livres, que j'ai appris que, quand plusieurs se sont réunis au nom de Jésus-Christ, ce bon Maître aime à se trouver au milieu d'eux. Donc, plus l'union des fidèles sera grande, et plus ils pourront compter aussi sur la présence de Jésus-Christ, et par conséquent, sur sa divine assistance. Or, quelle union plus grande que celle qui a lieu par la récitation du chapelet? De ce divin banquet de prières, nul évidemment n'est exclu, ni le pauvre, ni l'ignorant, ni le petit enfant. Tous répètent absolument les mêmes

paroles, tous ont à peu près alors les mêmes pensées et les mêmes sentiments.

Vous savez lire, dites-vous! — Oui, je sais lire; et c'est précisément en lisant les saintes Ecritures que j'ai appris que l'homme plaît toujours à Dieu par l'humilité, et jamais par l'orgueil. Laissez-moi donc faire acte d'humilité, en récitant avec le pauvre, l'ignorant et le petit enfant, la prière du pauvre, de l'ignorant et du petit enfant. Laissez-moi dire ainsi, en quelque sorte, avec le prophète Jerémie : *A, a, a, Seigneur Dieu, vous voyez que je ne sais point parler; car je suis un enfant : « Et dixi : A, a, a, Domine Deus; ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* » (*Jerem.* I, 6.) Je ne puis que bégayer les paroles que vous m'avez vous-même enseignées, ou que l'Eglise m'a répétées de votre part. La prière est devant Dieu comme l'h mme qui la lui adresse. Celle qui s'élève est abaissée, mais celle qui s'abaisse est élevée. Elle monte donc au plus haut des cieux, d'où elle fait descendre sur nous les bénédictions les plus abondantes du Seigneur.

« Parmi les pratiques pieuses autorisées et recommandées par l'Eglise en l'honneur de la très-sainte Vierge, lisons-nous dans l'*Ami des familles*, il en est peu dont l'efficacité ait été constatée plus souvent par l'expérience que la récitation du chapelet. Nous pourrions citer des faits nombreux; en voici un dont nous osons garantir la certitude.

« Une dame chrétienne avait un mari, honnête homme selon le monde, professant même un certain respect pour la religion, mais ne remplissant jamais aucun devoir religieux. Elle l'avait souvent exhorté à revenir aux pratiques dont elle lui donnait l'exemple; elle l'avait mis en rapport avec des personnes pieuses, espérant que leurs conseils le détermineraient à secouer le joug du respect humain; elle avait tenté, en un mot, tous les moyens que peuvent suggérer la foi, l'amitié, le dévouement; mais il demeurait toujours inflexible. Sa femme en gémissait amèrement; toutefois, loin de se décourager, elle espérait encore et redoublait d'efforts dans ses prières, convaincue qu'elle obtiendrait enfin la grâce qu'elle sollicitait avec tant de ferveur.

« Un jour que ce désir la préoccupait plus vivement que de coutume, elle eut la pensée de recourir à la puissante intercession de celle que l'on n'invoque jamais en vain, et promit de réciter à cette intention le chapelet chaque jour pendant un mois. Elle tint cette promesse fidèlement, et, comme à la fin du mois devait se célébrer une fête de la très-sainte Vierge, elle ne manqua point d'aller, la veille de cette fête, se confesser, selon sa pieuse habitude. Au retour, son mari l'aborda, le sourire sur les lèvres, et lui demanda d'où elle venait. — Je viens, répondit-elle, d'un lieu où je voudrais bien te conduire toi-même. — Comment donc? — Et oui, je viens de l'Eglise. — Eh bien! est-ce que, moi aussi, je n'y vais pas quelquefois entendre la Messe? — Oui, mais moi j'y vais aussi pour autre chose... tu sais bien! — J'entends... cela, ma chère, est bon pour de petites dévotes comme toi. — Cela, mon ami, est bon aussi pour les hommes, et surtout pour les pères de famille qui ont du cœur et de la foi. — Au fait, tu as raison, je ferai peut-être bien d'imiter ton exemple... qu'en penses-tu?

« Alors l'heureuse épouse se précipitant au cou de son mari, l'embrasse avec tendresse et s'écrie : — Oh! quel bonheur, si vraiment tu voulais redevenir Chrétien! mon ami, je ne désire que cela, je l'ai demandé tous les jours à la très-sainte Vierge durant ce mois, en récitant pour toi mon chapelet. Oh! j'ai la confiance que Marie m'a exaucée. — Oui, mon enfant, tu as été exaucée, car ce soir même je veux que tu me conduises vers l'homme de Dieu qui te conseille et te dirige si bien. C'est à lui que j'ai résolu de me confesser.

« Une heure après, il était agenouillé au tribunal de la pénitence, et son heureuse épouse pleurait de joie au pied de l'autel de la très-sainte Vierge. »

CHARITÉ.

Objections. — La charité n'est point une vertu catholique, comme vous le prétendez: elle est le propre de l'humanité. — Que de dureté, au contraire, dans le prêtre lui-même!

—

Réponse. — Qu'entendez-vous donc quand vous dites que la charité n'est point une vertu catholique, mais le propre de l'humanité? Que cette vertu est en germe dans le cœur de tous les hommes en général?

Sans doute, puisque l'homme a été créé à l'image de Dieu, qui est toute charité : *Deus charitas est.* (*Joan.* IV, 16.)

Que ce germe s'est développé en plusieurs, avant la venue de Jésus-Christ?

Il le fallait bien : autrement, nul n'aurait été sauvé.

Prétendez-vous autre chose? voulez-vous dire que cette belle vertu de charité, qui a changé la face de la terre, est sortie telle qu'elle est des entrailles de l'humanité, et ne doit point son extension et sa force à l'heureuse influence de notre sainte religion? Ce serait aller contre les faits les plus éclatants de l'histoire. Voyez le monde avant l'établissement du christianisme! Les sentiments qu'on trouve partout sont précisément ceux de l'égoïsme, qui ne songe qu'à soi, et de l'ambition, qui cherche l'asservissement des autres, c'est-à-dire les deux plus mortels ennemis de la charité, qui n'est que le dévouement de l'amour. Mais, à peine Jésus-Christ s'est-il immolé sur le Calvaire pour le salut du monde, de son cœur extérieurement percé par la lance d'un soldat, intérieurement par l'amour, sort aussitôt ce beau fleuve de la charité, qui se répand d'a-

bord en Judée, puis dans les pays circonvoisins, puis dans le monde entier, en sorte qu'il n'est aujourd'hui aucune partie de la terre qui n'ait été plus ou moins fécondée par lui. Plus la religion catholique a d'empire sur les cœurs, et plus la charité est grande; plus la religion s'affaiblit, et plus la charité s'affaiblit également. Et que voyons-nous, en effet, dans les cœurs que la religion semble avoir complétement abandonnés, si ce n'est ce même égoïsme, et cette même ambition qui régnaient autrefois par toute la terre ? La charité est donc bien évidemment une vertu catholique; et ce n'est que par l'influence de notre sainte religion que cette vertu divine devient le propre de l'humanité.

« L'an 680 de Rome. » s'écrie ici le R. P. Lacordaire (*De la charité de fraternité produite dans l'âme par la doctrine catholique*), « sous le consulat de Marcus Térentius Varro Lucullus et de Caius Cassus Varus, au pied du mont Vésuve, et en face de la mer de Naples, deux ou trois cents hommes étaient rassemblés. Ils portaient bien sur eux les traces de notre dignité commune, et cependant il n'était pas besoin de les regarder longtemps pour découvrir aussi dans leur état des marques trop sensibles d'une cruelle dégradation. Au milieu du silence de tous, l'un d'eux se leva et leur adressa ce discours : *Chers et misérables compagnons d'infortune, aurons-nous le courage de porter jusqu'au bout les injures du sort qui nous a été fait? L'humanité n'existe pas pour nous; rebuts du monde, saisis dès nos premiers jours par la main de fer de la destinée, nous n'avons servi jusqu'à présent qu'à récréer nos maîtres par des spectacles barbares, ou à nourrir par nos travaux leur faste, leur mollesse et leur volupté. Il est vrai, nous avons fui, nous sommes libres, mais cette liberté n'est encore que de la servitude; tout l'empire, toute la terre est contre nous ; nous n'avons pas d'amis, pas de patrie, pas d'asile. Mais avons-nous besoin d'autres amis, d'autre patrie, d'autre asile que nous-mêmes? Considérons qui nous sommes, et comptons-nous d'abord. Ne sommes-nous pas le plus grand nombre? Qu'est-ce que nos maîtres? Une poignée de patriciens dont nous peuplons les maisons, qui ne respirent que par ce que nous n'avons pas le courage de poser la main sur leur poitrine pour les étouffer Et si la chose est comme je le dis, si nous avons la force du plus grand nombre, si c'est l'humanité presque entière qui est esclave d'une horde jouissant de tout et abusant de tout, qui est-ce qui nous empêche de nous lever, d'étendre nos bras une fois en ce monde, et de demander aux dieux qu'ils décident entre nous et nos oppresseurs? Nous n'avons pas seulement le nombre, nous avons l'intelligence aussi; beaucoup d'entre nous ont enseigné à leurs maîtres ou enseignent à leurs enfants les lettres humaines; nous savons ce qu'ils savent, et ce qu'ils savent ils le tiennent de nous; c'est nous qui sommes leurs grammairiens, leurs philosophes, et qui leur avons appris cette éloquence qu'ils portent au forum, pour y opprimer tout l'univers. Enfin, nous avons plus que le nombre et que l'intelligence, nous avons le droit, car, qui nous a faits esclaves? Qui a décidé que nous n'étions pas leurs égaux? Où est le titre de notre servitude et de leur souveraineté? Si c'est la guerre, faisons la guerre à notre tour; essayons une fois la destinée, et méritons par notre courage qu'elle se prononce pour nous.* Ayant dit cela, Spartacus étendit la main vers le ciel et vers la mer, son geste acheva sa parole; la foule qui l'avait écouté se leva, sentant qu'elle avait un capitaine, et huit jours après, quarante mille esclaves rangés en bataille faisaient tourner le dos aux généraux romains, remuaient de fond en comble l'Italie, et se voyaient sur le point, comme Annibal, de regarder en vainqueurs la fumée de Rome.

« Ils furent vaincus pourtant, malgré le nombre et le courage, et Pompée venant mettre le sceau à leur défaite, n'eut qu'à écrire quelques lignes au sénat pour lui apprendre que ces vils esclaves, un moment sa terreur, étaient rentrés dans leur légitime néant.

« Tel était l'état du monde quelques années avant la venue de Jésus-Christ. Une grande portion de l'humanité n'avait ni patrie, ni famille, ni droits; elle était inscrite dans la loi sous la rubrique des choses et non des hommes. On la traitait comme une race d'animaux plus intelligents, plus forts, mais qui n'avaient d'autre distinction que d'être plus aptes à une servitude profitable....

« Voilà l'homme, et quels obstacles la doctrine catholique devait trouver en lui pour l'établissement de la fraternité ! Voyons comment elle a fait pour être la plus forte.

« Quand Jésus-Christ avait voulu fonder l'apostolat, il avait prononcé cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations.* (*Matth.* XXVIII, 19.) Il lui en coûta davantage pour fonder la fraternité. Il s'y prit à plusieurs fois, et posa trois textes fameux.

« *Je vous donne*, dit-il une fois, *je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même; le monde connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.* (*Joan.* XIII, 34, 35.) Remarquez d'abord cette expression : *Je vous donne un commandement nouveau.* Jésus-Christ ne s'en est servi que dans cette occasion, du moins d'une manière aussi expresse. Faites une seconde remarque : la doctrine catholique, apparaissant au monde, ne dit pas comme Spartacus : Levez-vous, armez-vous, revendiquez vos droits; elle dit avec calme et simplicité : *Aimez-vous les uns les autres;* s'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé, qu'il aime le premier; l'amour produit l'amour. Quand deux s'aimeront, et qu'on aura vu la joie de leur cœur, un troisième viendra qui désirera être aimé aussi en donnant son amour; ensuite un quatrième. Ce qui vous manque, ce n'est pas un droit, c'est une vertu. Or aucune loi ne peut donner une vertu, aucune victoire ne peut vous la créer. Spartacus aurait vaincu, que le

monde eût été le lendemain ce qu'il était la veille; les esclaves seraient devenus maîtres, les maîtres esclaves, et encore tous les victorieux, enivrés des dépouilles de Rome, se seraient égorgés les uns les autres au nom de la fraternité. Une vertu ne naît pas sur le champ de bataille; l'âme est la seule terre où Dieu la sème et la récolte. Que faites-vous lorsqu'une plante nécessaire ou désirable manque à votre industrie? Vous la cherchez au loin, sous le soleil qui la mûrit; vous la semez et la cultivez avec d'autant plus de soin que le sol à qui vous la confiez n'est pas le sol natal. La génération de la vertu ne diffère pas de celle-là; elle n'en diffère que parce qu'il est inutile d'aller si loin; le royaume de Dieu est au dedans de vous; la terre c'est votre âme, et la semence, vous venez de la recevoir, elle est dans ces mots : *Aimez-vous les uns les autres.*

« Elle est aussi dans cette seconde parole : *Si quelqu'un d'entre vous veut être le premier, qu'il soit le dernier*, et : *Qui veut être le plus grand, qu'il soit votre serviteur, à l'exemple du Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* (*Matth.* xx, 26, 27, 28.) Vous vous plaignez d'être esclaves, vous ne savez pas ce que vous dites : on est esclave quand on sert malgré soi; servez de votre propre gré, l'esclavage sera détruit. On vous a dit que le plus grand malheur et la plus grande honte c'était la servitude, et moi je vous dis : Faites de la servitude un acte d'amour; ce qui était ignominie deviendra gloire, ce qui était esclavage deviendra dévouement, ce qui était la dernière chose deviendra la première, ce qui était le comble de l'infortune deviendra de l'extase. Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer? Et quand on aime on se donne, quand on se donne on sert, et quand on sert par amour on est heureux. Servez donc en aimant, que vous manquera-t-il? Il est vrai que l'ordre a été interverti, parce que c'est l'amour qui précède le service, et qu'ici le service a précédé l'amour : mais que nous importe? Rétablissez l'ordre en aimant; pourvu que le service et l'amour soient ensemble, le mystère de la béatitude est accompli. Vous donc, ô vous tous, mes frères, les esclaves, faites une sainte république d'amour; aimez-vous les uns les autres, et aimez vos maîtres dans l'amour commun que vous vous porterez; vous finirez par les désarmer, par leur persuader de vous aimer aussi et de s'aimer entre eux. Rien n'est contagieux comme la vertu arrivée à l'état d'amour. Vos maîtres vous tenaient pour des ennemis, ils avaient encore plus de peur que de haine à votre égard; quand ils verront que vous les aimez et que vous les servez librement, leurs yeux s'ouvriront, votre liberté naîtra d'elle-même comme un fruit naît de son arbre et tombe de soi quand il est mûr.

« Reste une troisième parole, nécessaire encore à l'œuvre de la fraternité : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume du ciel est à eux.* (*Matth.* v, 3.) Vous vous plaignez de l'insensibilité du riche, ne faites pas comme lui; aimez la pauvreté, et donnez du peu que vous avez à ceux qui ont encore moins. Ne dites pas que vous ne pouvez vous priver de votre part si d'autres n'en font autant; donnez d'abord la vôtre, d'autres donneront aussi la leur; votre part vous sera rendue au centuple, et l'esprit de pauvreté, sans lois, sans violence, sans dissoudre la société dans un partage toujours à refaire et toujours impuissant, détruira l'inimitié du pauvre et du riche, fera de celui-ci un économe et de celui-là un protégé de la Providence.

« Sans doute, toute cette doctrine est aussi simple que profonde; cependant personne ne l'avait trouvée. La doctrine conçue et publiée n'est que peu de chose encore; il faut qu'elle arrive à l'efficacité par elle-même sans le secours d'aucune victoire et d'aucune législation. Il faut qu'elle soit acceptée librement, pratiquée librement; et cela contrairement à tous les instincts de l'humanité. On disait à l'homme d'aimer l'homme, lui qui ne l'aimait pas; on lui disait de servir, lui qui n'aime qu'à être servi; on lui disait de donner son bien, lui qui avait horreur de se dépouiller. Evidemment la fin et les moyens n'avaient aucune proportion. Et pourtant que n'a pas été le succès? Je tourne quelques pages de l'Evangile, et je lis : *La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme; nul d'entre eux n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout leur était commun. On ne voyait point d'indigents parmi eux. Quiconque avait des champs et des maisons les vendait et en apportait le prix, qu'il mettait aux pieds des apôtres, et l'on en faisait la distribution à chacun selon ses besoins.* (*Act.* iv, 32 seq.) La république chrétienne était formée; république nouvelle, inconnue, où tout le monde n'avait qu'un nom, celui de frère.

« Mais cette république ne devait pas être bornée à un coin du monde, et y demeurer comme une secte heureuse donnant de loin aux hommes l'exemple de la fraternité. La terre était mise devant elle comme la seule limite de sa réalisation; elle était appelée à provoquer et à établir partout le partage réciproque du cœur, du travail et des biens. Elle avait besoin pour cette grande œuvre, d'un sacerdoce fondé lui-même sur le principe de la fraternité; elle le créa. Elle destina aux fonctions du gouvernement et de la parole, non les princes et les savants, mais ceux des frères, quelle que fût leur naissance, en qui la charité brillait davantage; elle choisit l'enfant du pâtre et le fils de l'esclave, elle mit sur leur tête la couronne du prêtre, la mitre de l'évêque, la thiare du pontife, et dit tout haut aux princes de ce monde : Voilà aux genoux de qui vous viendrez chercher la lumière et la bénédiction. Vous, Césars, vous dépouillerez votre orgueil un jour, vous vous abaisserez devant le fils de votre serviteur caché autrefois dans les basses-fosses de votre palais; c'est à lui que vous confesserez vos fautes, c'est lui qui étendra la main sur vous et qui vous dira : *Au nom de Dieu, César, tes péchés te sont remis, va et ne fais*

plus ce que tu as fait. Le résultat était facile à prévoir. Dès que le pauvre et le petit étaient élevés par le mérite même de l'humilité au trône de la parole et au tribunal de la conscience, la nature humaine prenait une dignité tirée de son fonds et d'une vertu possible à tous; ce n'était plus la naissance et la guerre, le hasard et l'habileté, sources diverses d'exclusion et d'oppression; ce n'était plus l'égoïsme, mais la charité qui tenait le sceptre des destinées de l'humanité. L'esclavage perdait toute signification, et cela sans luttes entre les maîtres et les esclaves, sans révolution précipitée et sanglante, par le seul cours des choses. Comme les fers d'un prisonnier s'usent avec le temps et par le frottement, et que le geôlier n'a plus besoin de les détacher quand l'heure légale de la liberté est venue; ainsi la religion n'eut pas même besoin de secouer les fers de l'esclave pour les faire tomber, ils étaient usés par le temps et par le frottement de la doctrine.

« Mais l'esclavage à détruire n'était pas toute l'œuvre de la fraternité, il fallait encore pourvoir au service des misères humaines. La doctrine catholique créa pour elle le service gratuit, c'est-à-dire un service de dévouement, sans autre récompense que le strict nécessaire de l'être dévoué. Ce service entraînait nécessairement la chasteté absolue; il substituait à la famille le genre humain tout entier. Je n'en ferai pas l'histoire; qui ne la connaît? Qui ne sait avec quelle ingénieuse fécondité la doctrine catholique a pourvu de pères et de mères tous les malheureux? Epiant dans chaque siècle la misère qui lui était propre, elle lui a substitué chaque fois des serviteurs nouveaux. Elle a fait la sœur de Charité aussi facilement qu'elle avait fait le chevalier de Malte, le frère des Ecoles chrétiennes aussi bien que le frère de la Merci, l'ami du fou comme l'ami du lépreux. Chaque jour encore vous avez sous les yeux l'exemple de ces créations, où la puissance de la charité prend corps à corps la puissance de la misère, et ne lui permet pas de toucher le point le plus obscur de l'humanité sans y porter la main après la sienne; ainsi s'est établi le règne de la fraternité parmi les hommes, œuvre incroyable, même à qui la voit, et dont il faut que je vous demande l'explication.

« Je vous demande quelle est la cause d'un si étrange phénomène, après tant d'autres que nous avons déjà vus. Pourquoi et comment la doctrine catholique a-t-elle été seule efficace pour abolir la servitude, pour transformer le cœur du riche et celui du pauvre, pour organiser ce service volontaire et gratuit qui couvre encore l'Europe, malgré la conspiration de tant d'hommes qui s'efforcent de l'anéantir? Je vous demande comment cela s'est fait, comment il se fait que la doctrine catholique soit la seule qui produise la fraternité, la seule, et toujours la seule, les autres ne faisant que détruire, ou, si elles conservent quelque chose de la force qu'elles ont reçue primitivement de la doctrine catholique, ne faisant qu'altérer son ouvrage et ses dons?...

« Depuis que la raison humaine, sous diverses couleurs, a combattu et affaibli la doctrine catholique dans le monde, quel chemin y a fait la fraternité? Son nom est dans toutes les bouches, il fait le fonds des systèmes et des désirs; on n'entend parler que d'esprit d'association et de communauté, on se tend la main de partout : et cependant un gémissement sourd, une plainte unanime dénonce à toute la terre le refroidissement des cœurs. Que j'écoute l'homme qui porte le faix du service militaire, le magistrat appliqué aux fonctions de la justice, le professeur démêlant dans l'âme du jeune homme le secret de ses penchants, l'homme politique étudiant d'après les grands ressorts du monde; que j'écoute enfin la voix de la société, par tous les pores d'où elle s'échappe, je n'entends qu'un mot tomber dans mon oreille : l'égoïsme. Le froid et le vide se font dans l'humanité. On sent jusque dans les ardeurs politiques un souffle morne, une respiration fatiguée, qui annonce au dehors la misère du dedans. Ainsi, quand le soleil décline vers l'horizon, la séve de la nature s'arrête et se glace; elle attendrait la mort, si elle n'espérait toujours la résurrection.

« La résurrection viendra, Chrétiens, et elle viendra par nous. Puisque le monde veut de la fraternité, puisqu'il est obligé d'en vouloir, et que, tous les jours, il s'ingénie à en faire, voilà le terrain commun où nous nous rencontrons avec lui. Profitons-en. Entre lui et nous, c'est à qui répandra le plus d'amour véritable, à qui donnera le plus en recevant moins. Personne, dans ce conflit, ne pourra nous incriminer. Jetons-nous-y à cœur rempli; nous avons tant reçu d'amour qu'il nous en coûte peu d'en rendre. Gagnons nos frères à force de bienfaits, et puisque de moment en moment le froid augmente dans le monde, que de moment en moment la chaleur augmente en nous pour passer jusqu'à lui; afin que ce Lazare étant au tombeau, s'il devait y descendre, nous eussions assez de vie pour lui et pour nous, assez de larmes pour le pleurer, assez de puissance pour jeter ce grand cri : *Lazare, quoique mort, entends la voix qui ressuscite, et sors du tombeau.* »

C'est la pensée, en style plus simple mais plus apostolique, de Monseigneur l'archevêque de Tours, dans la *lettre pastorale* où il convoque pour la première fois, à une retraite ecclésiastique, les prêtres de son diocèse.

« Le monde, » dit-il, « appartiendra à celui qui l'aimera le plus. Les armes dont nous devons nous servir pour ce grand et noble combat ne peuvent être qu'une foi profonde, la prière assidue, la confiance dans les promesses divines, la patience qui ne se lasse jamais, le zèle persévérant, la sainteté de la vie, la mansuétude et la charité de l'Evangile.

« Nous disons surtout la sainteté de la

vie, jointe à une charité sans bornes. Oui, soyons saints : l'âme du prêtre, selon l'expression d'un saint Père, doit être pure comme le rayon du soleil. Que l'œil le moins indulgent ne puisse découvrir des taches dans la vie de l'homme qui traite les choses de Dieu. Il n'y a pas d'argument plus fort, de prédication plus puissante pour porter la conviction dans l'esprit des peuples: ils sont persuadés que la sainteté de l'apôtre et la vérité de la doctrine sont inséparables.

« La charité ne se sépare pas non plus de la sainteté, dont elle est la manifestation la plus sensible. Jésus-Christ fut toujours bon et compatissant pour les âmes; il les aimait d'un amour infini, *il les attirait à lui par les liens d'une dilection éternelle* (9). Quelle douceur, quelle indulgence pour les pécheurs! C'est pour eux qu'il semblait réserver ses affectueuses préférences. Quelle sévère leçon il donna aux disciples, encore étrangers à son esprit, quand ils voulurent faire descendre le feu du ciel sur ceux qui se montraient indociles à leur parole!

« Voilà le modèle que nous devons suivre. Eloignons toujours la violence de nos actes et l'amertume de nos lèvres. Nous ne reconnaissons d'autre ennemi que l'erreur; ceux qui y sont engagés, nous les plaignons, mais nous les aimons. S'ils ont le malheur de ne pas croire, nous cherchons à les éclairer, mais nous les aimons sincèrement. S'ils sont séparés de l'Eglise, nous nous efforçons de les instruire, mais nous les aimons avec tendresse. S'ils sont endurcis dans le péché, nous courons après eux comme le bon pasteur, nous chargeons sur nos épaules la brebis égarée pour la remettre dans le bercail. S'ils nous injurient, nous leur faisons du bien; s'ils nous persécutent, nous prions pour eux; s'ils nous tuent, le dernier mouvement de notre cœur est encore un acte d'amour, qui appelle le pardon et la bénédiction de Dieu sur leurs têtes. »

Cessez donc de répéter: « Que de dureté dans le prêtre lui-même! » Car ce serait contredire non-seulement l'histoire de l'Eglise et du monde, mais l'essence même des choses.

Il y a sans doute en lui de la fermeté, et même une grande fermeté : car en lui est la vérité, qui est inébranlable comme la Divinité; mais il n'y a ni ne saurait y avoir de la dureté, car, s'il y avait de la dureté, il n'y aurait plus de charité, et, s'il n'y avait plus de charité, il ne serait plus le représentant de Dieu, le ministre de Jésus-Christ, il ne serait plus prêtre, il ne serait pas même Chrétien, comme on doit le voir d'après tout ce que nous venons de dire. Si vous lui demandiez, par hasard, la transgression de ses devoirs, il vous refuserait indubitablement, quelque légère que fût cette transgression, et quelques résultats qu'on pût s'en promettre. Il ne céderait alors ni aux sollicitations ni aux menaces. Vous appellerez cela peut-être de la dureté. Erreur! c'est de la fermeté, vous ai-je dit déjà; ou plutôt c'est de la charité, puisque c'est de l'amour pour Dieu, pour son âme, pour ses frères, à qui il ne veut pas donner l'exemple de la désobéissance à la loi du Seigneur. Demandez-lui toute autre chose : son temps, par exemple, son pain, sa vie, il vous accordera tout cela, si vous en avez réellement besoin, parce qu'il est le représentant du bon pasteur, qui donne tout, sa vie même, pour ses brebis, parce qu'il est lui-même ce bon pasteur.

CHASTETÉ.

Objection. — La chasteté n'est point une vertu ; c'est une lutte contre la nature. Ce serait, tout au plus, une vertu impraticable.

—

Réponse. — La chasteté n'est point une vertu, avez-vous dit.

Pourquoi donc ne la voyons-nous jamais pratiquer, ne l'entendons-nous jamais nommer seulement, sans nous sentir intérieurement pénétrés de je ne sais quels sentiments de respect, d'admiration et d'amour?

C'est l'éducation religieuse qui fait cela, répondez-vous.

Oui, c'est l'éducation religieuse qui développe en nous cette belle semence; mais, si elle n'y était point, l'éducation ne la ferait point croître.

La chasteté n'est point une vertu!

Pourquoi donc tout homme qui n'est point dépravé ne peut-il rien faire, rien dire, rien penser contre elle sans rougir? Pourquoi donc ne peut-elle être attaquée, en chose grave principalement, sans détruire ou du moins sans affaiblir considérablement toutes nos facultés intellectuelles, morales et physiques, sans conduire, tôt ou tard, à une ruine inévitable, les individus, les familles et quelquefois les peuples eux-mêmes.

C'est une lutte contre la nature, objectez-vous.

Oui, contre la nature dépravée, abjecte, pour faire triompher ce qu'il y a de pur et de noble en nous, pour nous élever vers le ciel, et nous rapprocher de la Divinité elle-même. Et c'est précisément en cela que la chasteté est une vertu. La vertu; c'est le courage, et le mot même le dit. Mais le courage ne se manifeste que par la lutte, et il ne peut y avoir de lutte sainte en nous que celle qui, comme je viens de le dire, a lieu contre la nature mauvaise, pour faire triompher la bonne.

Ecoutons ce que dit, à ce sujet, le Révérend Père Lacordaire, dans une de ses conférences. (*De la chasteté produite dans l'âme par la doctrine catholique.*)

« N'avez-vous jamais rencontré, » s'écrie-t-il, « de ces hommes qui, à la fleur de l'âge,

(9) In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans. (*Jerem.* XXXI, 3)

à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent, sous un soleil tout jeune, une existence caduque? Qui a fait ces cadavres? qui a touché cet enfant? qui lui a ôté la fraîcheur de ses années? qui a mis sur sa face des siècles honteux? N'est-ce pas le sens ennemi de la vie des hommes? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des secousses égoïstes, qu'à ces effroyables pulsations que l'homme et le ciel se détournent pour ne pas voir, et le voilà! il s'en va, pris du vin de la mort, et d'un pied méprisé, porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours.

« Ah! si ce n'est pas là un sens dépravé, quel nom lui donner? Un nom plus dur encore, car j'ajoute que c'est un sens abject. C'est un sens abject, parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu dans ma vie bien des jeunes gens; et, je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. Une fois, en effet, qu'on s'habitue aux émotions violentes, comment voulez-vous que le cœur, une plante si délicate, qui se nourrit de gouttes de rosée tombant çà et là du ciel pour lui, qui s'ébranle par de légers souffles, qui est heureux pour des jours par le souvenir d'une parole qui a été dite, d'un regard qui a été jeté, d'un encouragement que la bouche d'une mère ou la main d'un ami a donné : le cœur, dont le battement est si calme dans la vraie nature, presque insensible, à cause de sa sensibilité même, et de peur qu'il n'eût été brisé par une seule goutte d'amour, si Dieu l'avait fait moins profond; comment voulez-vous, dis-je, que le cœur oppose ses douces et frêles jouissances aux jouissances grossières et exagérées du sens dépravé? L'un est égoïste, l'autre généreux; l'un vit de soi, l'autre hors de soi : entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir. Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu, il ne sent plus la force des joies simples; il ne va plus vers autrui ; il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang, et marquer les heures de ce temps honteux dont la débauche précipite la fuite. Mais quoi de plus abject que de tuer le cœur d'un homme? Que reste-t-il de l'homme quand son cœur ne vit plus? Pourtant, le le sens dépravé fait davantage encore : aucun vice, comme aucune vertu n'arrête ses effets à l'homme seul ; l'un et l'autre ont dans la société le contre-coup de leur action. Et, sous ce rapport, le sens dépravé est l'oppression et la ruine du monde...

« Ah! en quittant cette assemblée, cherchez une de ces rues où la misère s'abrite, vous n'aurez pas à chercher bien loin. Montez ces tristes rampes; vous voici devant un grand spectacle. Ces visages flétris si jeunes, ils ont été beaux ; ces membres qui n'inspirent plus que la sensation de l'horreur, ils ont été vivants; ces êtres déshonorés, ils avaient des frères et des sœurs. Ils n'en ont plus, ils n'ont plus rien; pas même des remords. Qui les a dépouillés, meurtris, livrés à la misère, à l'opprobre, à l'ignorance même de leur malheur? Qui? Vous le savez bien. Lâche autant qu'égoïste, le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face; il va bassement, comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre; il se présente à un être faible et trop facile à séduire, parce qu'il a autrefois séduit le premier, il se présente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme, il cache la débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité; puis, l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve par un dégoût qui n'est encore qu'à venir. Quelle oppression y aura-t-il dans le monde, si ce n'est pas là de l'oppression, et quelles ruines, si ce que je vais dire ne ne compte pas pour des ruines?

« Quand vous regardez dans l'histoire de notre pays et que vous y voyez tous ces noms illustres qui en étaient la couronne, couronne de baron, couronne de comte, couronne de marquis, couronne de duc, toutes ces vieilles couronnes qui formaient la couronne totale du pays, et qu'ensuite, regardant ces races dans le présent, vous en trouvez qui plient sous le fardeau de leur antiquité, enfants dont l'épée maniée par leurs pères avait étendu les frontières de la patrie et de la vérité, et qui ne peuvent plus rien ni pour l'une ni pour l'autre, il ne vous est pas difficile d'en connaître la cause. Le vice a passé dans ces races et en a rongé les fibres vives. Il n'épargne pas même les nations. Un temps vient (et pour quel peuple n'est-il pas venu tôt ou tard) où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque; les caractères tombent, les corps diminuent, la force physique et morale s'en va d'un même pas, et l'on entend de loin le bruit du barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant la destinée, qui a passé sur lui, quel souffle a tari sa vie? Toujours le même; la mort n'a jamais qu'un grand complice. Ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté; il a versé son sang goutte à goutte, et non plus par flots, sur le champ fécond du dévouement; or, il y a du sang versé de la sorte une vengeance inévitable, celle que subissent dans la servitude et la ruine toutes les nations finies.

« Pardonnez-moi, si je ne suis pas ma pensée; qu'importe? Mais je vois bien des jeunes gens ici; qu'ils songent donc, chaque fois que le tentateur s'attaque à eux, que c'est l'ennemi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la force, de la gloire, que c'est l'ennemi universel et naturel. Eh! si un Tartare venait frapper à votre porte et vous demander une trahison contre la France, quelle ne serait pas votre horreur? Pourtant le sens dépravé ne fait pas autre chose, le sang qu'il vous demande, ne fût-il pas celui de l'éternité, serait encore le sang de la patrie et de l'avenir... »

Mais, dites-vous, la chasteté serait, tout au plus, une vertu impraticable.

Non, car Dieu la demande à ses enfants, et ce père, souverainement sage et bon, ne saurait demander l'impossible.

Non, car c'est une vertu, comme nous venons de le démontrer. Or, qui dit vertu, dit lutte, et, par conséquent, possibilité du triomphe.

Ce serait une vertu impraticable? dites-vous.

A l'humanité, oui peut-être, et encore reconnaissons-nous en nous-mêmes, comme dans les autres, qu'une volonté énergique triomphe toujours de la violence de la chair, quelque grande qu'elle soit. Mais admettons, si on veut que la chasteté soit réellement impraticable à l'humanité, elle ne l'est pas certainement à la religion, qui a produit et produit encore, chaque jour, tant d'âmes chastes, dans tous les pays, à tous les âges, dans toutes les conditions. Qui ne le sait? qui ne le voit de ses propres yeux?

Elle a d'abord ses prêtres. « Et, remarquez-le, » s'écrie encore ici l'éloquent orateur que nous citions tout à l'heure, « ce ne sont pas des vieillards, réduits par les glaces de l'âge à l'impuissance du mal, que la doctrine catholique choisit pour ses prêtres; non, ce sont des jeunes gens, c'est l'homme dans la séve et la fleur de la vie; c'est saint Jean couché sur la poitrine de son Maître; c'est saint Paul courant vers Damas *à bride abattue;* c'est saint Antoine emportant tout son printemps au désert de Kolsim. Voilà le prêtre catholique, selon la règle générale. L'Eglise prend par les cheveux la jeunesse toute vive, dévouée par son cœur, séduite par son imagination; elle la purifie dans la prière et l'abstinence, l'élève par la méditation, l'assouplit par l'obéissance, la transfigure par l'humilité, et, le jour venu, elle la jette par terre dans ses basiliques; elle verse sur elle une parole et une goutte d'huile: la voilà chaste! Ils iront, ces jeunes gens, ils iront par toute la terre, sous la garde de leur vertu; ils pénétreront dans le sanctuaire des sanctuaires, celui des âmes; ils écouteront des confidences terribles; ils verront tout; ils sauront tout; mille tempêtes passeront sur leur cœur. Ce cœur restera de feu par la charité, de granit par la chasteté. C'est à ce signe toujours que les peuples reconnaîtront le prêtre. Le prêtre pourra être avare, orgueilleux, pharisien, son caractère souffrira sans doute de ces vices honteux, mais néanmoins, tant que le signe de la chasteté restera sur son front, Dieu et les hommes lui pardonneront beaucoup: ce que ces derniers ne lui pardonneront jamais, ce sera une faute, quelquefois l'ombre d'une faute de fragilité, tant, aux yeux de tous, le sacerdoce et la chasteté seront une seule et même dignité, une seule et même expression du Dieu qui a sauvé le monde sur la croix.

« Grâce à Dieu, le sacerdoce catholique a subi cette épreuve; il la subit depuis bientôt vingt siècles. Ses ennemis l'ont regardé sans cesse dans le présent et dans l'histoire, ils ont signalé des scandales partiels; mais le corps entier est demeuré sauf. La foi des générations attentives ne s'y méprend pas: elle croit à une vertu qu'elle a trop éprouvée, elle amène à nos pieds des enfants de seize ans, des cœurs de seize ans, des aveux de seize ans, elle les amène à la face de l'univers et à l'étonnement de l'impie; elle y amène la mère avec la fille; les chagrins précoces avec les chagrins vieillis, ce que l'oreille de l'époux n'entend pas, ce que l'oreille du frère ne sait pas, ce que l'oreille d'un ami n'a jamais soupçonné. L'humanité proclame par cette confiance miraculeuse la sainteté du sacerdoce catholique, et la fureur de ses ennemis viendra se briser toujours contre cette arche qu'il porte avec lui. Ils la poursuivront, comme l'armée de Pharaon, jusque dans les eaux profondes, mais le mur, le cristal de la chasteté, s'élèvera toujours entre eux et nous: ils maudiront ce fruit divin qui naît en nous et nous protége; ils le maudiront vainement, parce que la malédiction qui tombe sur la vertu est comme celle qui tombait sur la croix de Jésus-Christ l'avant-veille de la résurrection.

« La doctrine catholique a fait un sacerdoce chaste. Ce n'était pas encore sa plus grande merveille. Après tout, le prêtre est choisi, il est préparé et consacré; mais le cœur le moins prêt et le moins préservé, le cœur de la femme, la doctrine catholique le purifiera aussi. Elle créera de saintes générations de Chrétiennes, vivant libres au milieu du monde, confiées à elles-mêmes, gardiennes avec leurs mœurs des mœurs générales, prenant dans la société un empire nouveau, et faisant naître du respect un amour que l'antiquité n'avait pas connu.

« Je me presse, j'ai hâte d'arriver jusqu'à vous, jeunes gens, vous le fruit dernier et le plus divin de la chasteté. Car, moins que la femme encore, vous êtes gardés par la nature et la société; une liberté aussi grande que vos désirs vous a été laissée. Vous pouvez tout contre vous-mêmes, et tout avec une longue impunité. Pourtant la croix vous a touchés aussi; la Vierge sans tache est apparue à votre cœur enivré de vie; tous deux ont appris à beaucoup d'entre vous le supplice heureux de la continence, et la religion s'est entourée de vous comme d'une illustre pépinière, comme d'une jeune garde d'honneur, qui la défend mieux que la poitrine de ses martyrs et l'épée de ses

docteurs. Tous, vous n'avez pas atteint dès le premier jour de Dieu dans votre âme cette splendeur virginale; beaucoup en avaient perdu la robe primitive; déchus du saint baptême, ils avaient passé sous la verge des passions: la jeunesse leur a rendu ce que l'enfance leur avait ôté. D'autres luttent encore contre le poison mêlé à leurs veines; ils lèvent vers Dieu des désirs suppliants; ils apprennent dans le combat même, en connaissant mieux l'infirmité de la nature, à discerner dans la vertu le doigt qui seul guérit et seul fait renaître.

« Ainsi, sacerdoce chaste, femmes chastes, jeunesse chaste, tel est l'ouvrage de la doctrine catholique, au milieu d'un monde qui n'a pas cessé sans doute d'être corrompu, mais qui, même dans la partie révoltée contre le joug de la sainteté, en reçoit encore l'influence, et ne permet à aucun homme sensé de confondre l'état général de la société chrétienne, sous ce rapport, avec les mœurs de la société païenne. »

Et l'enfance, est-ce que la doctrine catholique ne la conserve pas chaste également? Tendre fleur qui ne s'est point encore épanouie aux premiers rayons de la vie, la religion l'entoure avec une sollicitude particulière, et en écarte soigneusement le ver rongeur dont le seul attouchement lui ferait perdre à jamais sa beauté, si ce n'est même l'existence.

CHOLÉRA, GRÊLE, INONDATIONS, ETC.

Objections. — Ce n'est pas Dieu qui fait ça, il est trop bon. — Ce sont les prêtres. — Ils en savent tant, et ils ont le bras si long. — On en a pris quelques-uns sur le fait. — Il faut bien que cela soit, car on le dit partout.

—

Réponse. — Il n'y a pas de siècle qui n'ait ses fléaux. La plupart du temps, ce sont les mêmes qui se renouvellent dans des circonstances parfaitement identiques, mais quelquefois aussi, ils apparaissent, à nos regards effrayés, sous un aspect précédemment inconnu, s'ils ne le sont eux-mêmes complétement.

Si je ne me trompe, nous en avons vu trois principaux, pour notre part, depuis moins de trente ans : le choléra, la grêle, les inondations.

Le choléra commence à s'acclimater, comme on dit, parmi nous. D'une part donc, il est moins violent, et, d'une autre part, nous en sommes moins effrayés. Mais, quand, en 1832, il se montra pour la première fois, toutes les âmes furent glacées de terreur.

Voici ce que nous lisons dans un ouvrage composé à cette époque (*Attale ou l'Exilé volontaire.*)

« Venu, dit-on de l'Asie, un des fléaux les plus terribles qui aient affligé le monde se dirige vers nous. Il traverse rapidement le nord de l'Europe, et, sous ses pieds de géant, les peuples sont écrasés. La peur le précède, l'accompagne, le suit, et partout et toujours, la peur est un de ses plus puissants auxiliaires. Les temples s'ouvrent; on voit s'y précipiter le fort comme le faible, le roi comme ses sujets, l'athée aussi bien que le croyant, et, de ces temples remplis par la frayeur, s'élève une telle prière : *O Dieu qu'ont adoré nos pères, et dont ils ont toujours invoqué la puissance et la bonté, conservez-nous la vie que vous nous avez donnée! Ou, du moins, que la mort suive, comme à l'ordinaire, dans des sentiers secrets, sa marche inaperçue!* Inspirée par la crainte, prononcée par des lèvres hésitantes, cette froide prière ne pénètre point jusqu'aux cieux, et retombe sur la terre du sein de laquelle elle est sortie. Le fléau s'avance donc toujours; grand Dieu! que de coups il a frappés en peu de temps! et, quoique son bras semble s'être lassé, qu'ils sont terribles encore les coups qu'il frappe en ce moment! En aucun lieu sa marche ne peut être arrêtée; mais on s'efforce du moins de la rendre moins funeste, par les soins de tout genre prodigués à ceux qu'il a frappés, par les mesures hygiéniques pris à l'avance.

« Pour ce qui nous concerne, disons-le, poussés par la reconnaissance : *Gloire aux médecins français!* Si chez eux, l'art a failli alors, le cœur s'est élevé. Ne pouvant vaincre le fléau, ils n'ont pas reculé devant lui. Ils se sont fièrement placés sur son passage. Quelques-uns se sont même avancés à sa rencontre. D'un commun accord, tous semblaient lui dire : — *Puisque nous ne pouvons préserver de tes atteintes mortelles les populations qui mettent en nous leur confiance, puissions-nous, du moins, tomber les premières victimes.* Sublime dévouement!...

« Alors, comme toujours en pareille circonstance, ce n'était point assez pour l'homme de lui prodiguer les secours dont son corps avait besoin. Les médecins de l'âme étaient donc aussi appelés, et même avec d'autant plus d'empressement que les secours prodigués au corps étaient moins efficaces. Nos prêtres se montrèrent également à la hauteur de leur divine mission. Non pas que je veuille faire leur éloge. Comme leur chef, ils n'attendent, sur la terre, de la main des hommes, aucune couronne, à moins que ce ne soit une couronne d'épines. Mais, je dois le dire, parce que le sujet le demande; non contents de rester courageusement au poste qui leur avait été confié, eux aussi, soldats valeureux, surent affronter le danger. N'ayant pour bouclier que la foi, pour ambition que l'espérance chrétienne, ils se rendaient d'eux-mêmes, quelquefois, au lieu où le choléra exerçait déjà ses ravages... »

Or savez-vous comment ces deux corps, le dernier surtout, étaient payés de leur dévouement? — Par l'ingratitude, me répondrez-vous. — Si ce n'était que cela, il n'y aurait rien d'extraordinaire. — Comment donc, me demanderez-vous? — Par la haine, par une haine atroce et sauvage : « Ce sont les médecins, ce sont les prêtres qui

font le choléra, « répétait-on assez communément, alors, comme on le fait encore aujourd'hui quelquefois.

On raconte, à ce sujet, un fait que personne ne voudrait croire, s'il n'y avait un grand nombre de témoins pour en déposer, et d'autres encore pour attester de semblables atrocités accomplies ailleurs.

Celui dont nous voulons parler eut lieu à Paris même, au centre de la civilisation la plus avancée, comme si la Providence eût voulu mieux montrer encore que rien ne peut arrêter l'homme dans les excès où le porte la passion, quand il a cessé d'écouter la voix de la religion.

C'était à l'époque où le choléra venait de frapper ses premières victimes. Un médecin sortait en toute hâte, de chez un pharmacien, emportant lui-même les médicaments dont il pensait avoir besoin pour soigner ceux auprès de qui il était appelé. Il avait à traverser plusieurs groupes assez animés, comme il s'en forme toujours dans les grandes villes, dans la capitale principalement, toutes les fois que les passions populaires sont surexitées. Tout à son devoir et à ses idées, notre médecin n'y fit probablement pas grande attention. Mais, comme en marchant précipitamment dans cette foule compacte, il en coudoya plusieurs assez mal disposés par avance, tous les regards, regards peu bienveillants sans aucun doute, se portèrent sur lui : « Un empoisonneur! » s'écria l'un des plus mauvais de la foule, ce qui n'est pas peu dire assurément. « Un empoisonneur ! » répétèrent les autres : « Moi ! » dit le médecin étonné. « Oui, toi ! » lui répondit-on. « Mais, je suis médecin. Je guéris et n'empoisonne pas. » — « Tu es un empoisonneur, et tu nous donnes le choléra ! » beugla la foule, de plus en plus irritée. « Il l'a dans sa poche, cria l'un d'eux » qui venait d'en tirer une bouteille pleine de laudanum. « Assommons l'empoisonneur ! » criaient les uns. « Faisons-lui avaler son choléra ! » criaient les autres. Cette seconde opinion prévalut. On ouvrit la bouche du malheureux médecin qui disait ou essayait de dire : « C'est du laudanum ! c'est pour calmer les cholériques ! » — « Nous allons le voir. » dirent quelques-uns. Ces mots étaient à peine achevés que la malheureuse victime expirait, empoisonné en effet par la forte dose du laudanum qu'on lui avait fait avaler ; et nos démons en guenilles se retiraient en disant : « Voyez-vous que c'était bien un véritable empoisonneur ! »

Je m'arrête ici, car l'indignation me saisit ; et puis, avant de répondre, je dois dire quelques mots des autres fléaux que j'ai associés à celui-ci, à cause de la ressemblance des accusations qu'ils ont si injustement soulevées contre le clergé.

La grêle n'est point un fléau nouveau; mais, en 1839 principalement, elle a sévi sur plusieurs départements, sur celui d'Indre-et-Loire, en particulier, avec une telle violence qu'on dut la regarder comme quelque chose d'extraordinaire.

Voici ce que je trouve dans un mémoire adressé au roi, à cette occasion par les hommes les plus éminents de la ville de Tours.

« Le département d'Indre-et-Loire était couvert de riches moissons, de fertiles vignobles, de nombreuses et belles prairies. En trois jours toutes les espérances ont été détruites. Des orages, tels que, de mémoire d'homme, nul n'en vit de semblables, ont fondu sur nous. Nos récoltes ont été battues par une grêle épouvantable, déracinées par des ouragans furieux, submergées et entraînées par d'effroyables inondations. Quatre orages ont suffi pour porter dans nos campagnes florissantes la désolation et la ruine.

« C'est au nom d'une population désespérée que nous venons exposer à Votre Majesté les malheurs qui nous ont accablés. Pour le faire comprendre, il nous suffira d'un récit simple et fidèle, tant est saisissant et terrible le fléau sans exemple qui vient de nous frapper.

« Le premier orage s'annonça dans la direction du midi, le 14 juin, vers onze heures du soir. Poussé par un vent violent, il pénétra dans le département par le canton de Lahaye, s'étendit en peu d'instants sur Ligueil, et finit de s'abattre sur le nord du canton de Loches. La grêle tomba avec impétuosité et par glaçons énormes. Sur toute la zone que le nuage parcourut du midi au nord, elle brisa les vitres, coupa les moissons, ébourgeonna les vignes et saccagea les prairies. L'eau tomba ensuite par torrents, foula les céréales, et acheva de perdre les herbages en les submergeant... »

Vient ensuite la longue énumération des désastres produits en ce jour de lugubre mémoire, énumération que nous voyons se terminer ainsi :

« Jamais la population n'a été frappée d'une consternation aussi profonde que celle qui suivit ces orages. A l'aspect de la désolation de nos campagnes, on a vu des ouvriers désespérés jeter leurs instruments de labourage dans la rivière. Des mères frappées de vertige ont voulu précipiter leurs enfants à l'eau.

« Dans la commune d'Azay-sur-Cher, un nommé Ribaudeau, fermier de Saint-Jean-du-Grain, a été frappé subitement d'aliénation mentale. Enfin, à Saint-Martin-le-Beau, un jeune homme de vingt-quatre ans, nommé Antoine Gaudron, exalté par les malheurs, qu'il croyait la suite inévitable de la fatale journée du 18, a mis fin à ses jours avec une arme à feu.

« De tous les points dévastés, on a vu des fermiers venir en pleurant remettre les clefs de leur ferme à leurs propriétaires, disposés qu'ils étaient à quitter avec leur famille des propriétés sur lesquelles ils se croyaient condamnés eux et leurs bestiaux à mourir de faim.

« Et à côté de ce tableau déchirant, de sourdes rumeurs fanatisaient ce peuple que le désespoir rendait follement crédule.

« Soit visions de cerveaux malades, soit

perfides insinuations, on avait signalé les prêtres comme ayant appelé par d'infernales évocations, le fléau qui détruisait les églises et les presbytères. Sur plusieurs points du département, des ecclésiastiques respectables furent en butte aux injures populaires, et l'on ne sait quelles affreuses conséquences seraient résultées de ce fanatisme aveugle, si l'autorité, d'accord avec les hommes graves de ces communes, n'eût calmé ces populations fanatisées... »

Ce que j'ai dit de la grêle, je le dirai également des inondations. Ce n'est point un fléau nouveau, mais en ces derniers temps, en 1856, principalement, elles ont produit de telles dévastations dans plusieurs départements, dans celui d'Indre-et-Loire encore en particulier, qu'on a dû les regarder comme un fléau véritablement extraordinaire. C'était un déluge partiel.

J'avoue que je fus longtemps sans pouvoir ajouter foi au récit qu'on en faisait. Quand j'entendais parler de ces fleuves emportant leurs rivages et se répandant à travers les champs comme une mer immense, de ces villages presque complétement renversés et de ces populations fuyant sans asile, de ces terres creusées comme des abîmes et de ces morts élevés en certains lieux au haut des arbres... je me disais : Mais c'est une charge de la peinture d'Ovide :

Exspatiata ruunt per apertos flumina campos;
. . . . . .
Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto
Occupat hic collem, cymba sedet alter adunca,
Et ducit remos illic, ubi nuper ararat.
Ille supra segetes, aut mersæ culmina villæ
Navigat : hic summa piscem deprendit in ulmo.
(*Ovid.*, *Metaph.*, lib. I, vers. 295, 292, 296.)

Et pourtant ce n'était que la vérité. La Chapelle-sur-Loire où l'on vit dans un court espace les scènes de dévastation et d'horreur que nous venons de rappeler, aurait dû changer de nom et s'appeler La Chapelle-sous-Loire. Elle avait été littéralement submergée. Combien de localités éprouvèrent des malheurs, sinon semblables, du moins équivalents. La ville de Tours, submergée partiellement, fut longtemps dans la plus grande anxiété : on s'attendait à tout, même à une destruction complète.

Dans ces circonstances déplorables, comme dans celles dont nous avons parlé précédemment, le clergé se montra partout encore à la hauteur de sa mission. Est-il un lieu où il n'ait donné l'exemple du courage, du dévouement et de la charité? Ici, on le voit mêlé à ces travailleurs épuisés de fatigues qui s'efforcent en vain d'opposer une digue aux eaux qui semblent vouloir tout envahir ; là il oublie que la maison qu'il habite n'est guère moins exposée que les autres pour ne s'occuper que de son église et des malheureux inondés ; ailleurs, c'est l'évêque qui ouvre son palais, le croyant aussi grand que son cœur, à tous ceux qui se réfugient vers lui et même à ceux qui craignent de l'importuner.

Or, savez-vous de quelle manière furent acceptés de tels bienfaits en plusieurs endroits ? Comme ceux dont nous avons déjà parlé, par l'ingratitude et la haine, par une haine sourde, sinon violente, qui n'est alors que plus mauvaise, parce qu'elle est plus durable.

Un des plus honorables habitants de la ville de Tours, se promenant sur la campagne, rencontra un charretier de sa connaissance avec lequel il eut un court entretien sur les malheurs qui étaient venus les affliger. Chacun émettait son idée : « Ce n'est pas Dieu qui fait cela, » disait le charretier d'un air assez mystérieux, « il est trop bon ! » et il donnait à entendre, ce qui ne supposait pas trop de bonté de sa part, que c'était le clergé. Son interlocuteur en fut indigné : « Où allons-nous donc, » me disait-il peu après, en me rapportant cette petite anecdote, « où allons-nous avec de telles idées ? — Cela vous étonne, » lui répondis-je, « mais ne savez-vous pas qu'il faut s'attendre à tout de la part des hommes ? N'ont-ils pas crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Comment se plaindre après cela de leur ingratitude et de leur méchanceté ? — C'est trop fort, » reprit-il, « c'est beaucoup trop fort. Je crois, quant à moi, que c'est la fin du monde. — Oui, d'un certain monde, mais non de tout. C'est le mal qui monte en ce moment d'une manière effrayante et envahit une partie de la terre, comme vient de faire l'eau de nos fleuves ; mais réunissons nos efforts, luttons avec courage et confiance comme nous avons fait contre l'eau, et, Dieu aidant, nous ne périrons point et nous en sauverons même un grand nombre avec nous. — Quelle différence ! » me dit-il, « l'eau coule et le mal demeure ; il monte et monte sans fin... — Raison de plus pour nous élever dans la même proportion et en appeler le plus possible avec nous dans cette barque sur laquelle veille Jésus-Christ. — Ils ne nous écouteront point : est-ce que vous les croyez de bonne foi ? — De bonne foi ! non pas précisément ; c'est, au contraire, une très-mauvaise foi ; et pourtant il y a chez eux une certaine croyance. C'est bien absurde assurément, ce que nous leur entendons répéter, non-seulement sur les inondations, mais sur la grêle, le choléra et les autres fléaux qui affligent l'humanité ! que voulez-vous ? L'homme, cet animal raisonnable, comme on dit, qu'on devrait appeler plutôt selon moi, un animal déraisonnable, l'homme est ici-bas le jouet d'un aveuglement si déplorable et de passions si mauvaises que rien ne surprend de sa part. C'est à nous de le rappeler à la raison en combattant sans cesse ses erreurs, en lui montrant la vérité dans tout son jour. Si nous n'obtenons pas les heureux résultats que nous aurions droit d'espérer, combattant pour la bonne cause, nous obtiendrons certainement quelque chose et nous pourrons de plus nous rendre le consolant témoignage d'avoir rempli notre devoir.... »

Ici finit notre entretien sur ces idées mauvaises, absurdes qui ont couru dans une partie du peuple à l'occasion des diffé-

rents fléaux que nous avons eu à subir dans ces derniers temps. C'est avec les dispositions où j'étais alors que je vais répondre à ce qui se dit le plus communément à ce sujet : ce qui a eu lieu déjà en partie, ce me semble, par le simple exposé des faits.

Ce n'est pas Dieu qui fait ça, nous dit-on, il est trop bon.

Ce n'est pas Dieu qui fait ça, dites-vous. Eh! qui donc a fait le déluge, le plus grand fléau qui ait affligé la terre, puisque tout fut détruit alors, à l'exception d'une famille et de quelques animaux ? D'où sont venues les plaies qui ont affligé l'Egypte ? Quelle main, après avoir ouvert l'abîme pour donner passage aux Israélites, l'a refermé sur leurs ennemis qui furent tous engloutis ? Quelle puissance a détruit ces villes corrompues dont parlent les saintes Ecritures ?...

Depuis que le Verbe s'est incarné et qu'il a établi parmi nous la vérité pour régir le monde, la main de Dieu ne se montre plus d'une manière aussi sensible peut-être, mais il n'en est pas moins le maître absolu de tout comme auparavant, et quand il arrive quelque chose d'extraordinaire, cela vient de lui directement ou indirectement, peu importe ici. Car, que le Roi des rois punisse lui-même ses sujets, ou qu'il se serve pour cela de ses ministres, hommes ou choses, c'est toujours lui qui est censé punir.

Ce n'est pas Dieu qui fait ça !... Mais voilà bien autre chose. Ce monde qui a commencé périra et il périra de mort violente, si je puis m'exprimer de la sorte. C'est l'enseignement de la foi, c'est la conviction la plus intime de tous les peuples. Cette destruction du monde sera un fléau ou plutôt un composé de fléaux tel qu'aucun de ceux qui l'auront précédé ne lui sera comparable, pas même le déluge, puisque le déluge a du moins laissé subsister la terre avec le germe de toutes choses. Or ce fléau incomparable, ou comme j'ai dit, ce composé de fléaux, d'où viendra-t-il, si ce n'est de Dieu?... Et qui donc, si ce n'est celui qui l'a fait, pourrait détruire ce grand ouvrage de Dieu ? ... Quelle main a creusé l'abîme du purgatoire ? Quelle main, l'abîme indestructible de l'enfer ?

Ce n'est pas Dieu qui fait ça!.. Quoi donc! les fléaux ne viennent plus de Dieu? Mais les peuples l'ont toujours cru et le croient encore. Le mot, que tous répètent, le dit assez clairement : *fléau* vient du mot latin *flagellum*, et veut dire *fouet*, c'est-à-dire moyen de châtiment et de conduite. Or ce *fléau*, ou grand *fouet*, qui peut donc s'en servir, pour flageller l'humanité, si ce n'est le Tout-Puissant lui-même?... Pourquoi les temples sont-ils alors assiégés? Pourquoi tous les hommes sans distinction, prêtres et fidèles, riches et pauvres, savants et ignorants, grands et petits, justes et pécheurs, s'efforcent-ils de désarmer, comme ils disent, la colère du Seigneur? Pourquoi voit-on fléchir les genoux de celui qui, depuis longtemps peut-être, n'a cessé de nier, si ce n'est même de combattre le salutaire et consolant devoir de la prière? Pourquoi de tous les temples, de toutes les maisons, de toutes les bouches, de tous les cœurs, du moins, et souvent de ceux qu'on s'imagine être moins touchés que les autres, entend-on sortir ces paroles si expressives : « Assez, Seigneur, assez!... *Parce, Domine, parce populo tuo?*» (*Joel* II, 17.) — C'est que tous sont bien convaincus que les fléaux viennent de Dieu et ne peuvent venir que de Dieu; c'est que ceux qui l'ont nié, et le nieront peut-être encore, quand le danger sera passé, n'en sont pas moins convaincus que les autres, et le paraissent même davantage, parce qu'ils ont plus à craindre de sa justice.

Ce n'est pas Dieu qui fait ça, il est trop bon, ajoutez-vous.

Sans doute Dieu est bon, mais il est juste, et la justice demande que le vice soit arrêté dans sa marche toujours croissante, en attendant qu'il reçoive les châtiments qui lui sont dus.

Sans doute Dieu est bon, mais il est sage, et sa sagesse demande que le désordre ne prévaille pas sur l'ordre.

Sans doute il est bon, mais il est saint également, et sa sainteté repousse le péché, même dès cette vie, tout en laissant à l'homme sa liberté.

Sans doute Dieu est bon et même très-bon, et c'est précisément pour cela qu'il veut éloigner ses enfants du mal et les porter au bien.

Ce n'est pas Dieu qui fait ça, dites-vous. Eh! qui est-ce donc, s'il vous plaît?

Ce sont les prêtres, avez-vous dit encore.

Ce sont les prêtres! Mais les prêtres ne sont que les ministres de Dieu. Toute leur mission est d'accomplir sa volonté et de la faire exécuter. Si donc les fléaux ne peuvent venir de Dieu, selon vous, vous ne pouvez admettre, non plus, qu'ils viennent des prêtres.

Je sais que vous parlez d'intervention diabolique.

Quoi! par les prêtres? Mais ce sont les plus grands adversaires du démon, parce que celui-ci est le plus redoutable ennemi de leur Maître. Le démon ne peut donc se servir de leur ministère. Ce serait donner des forces à ses adversaires, se combattre soi-même et se détruire : *Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé*, a dit Notre-Seigneur dans une circonstance bien différente, il est vrai, *et toute maison tournée contre elle-même tombera. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment donc subsistera sa puissance? « Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. Si autem et Satanas in seipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus? »* (*Luc.* XI, 17, 18.)

Ce sont les prêtres qui font le choléra, la grêle, les inondations, tous les fléaux qui de temps en temps sévissent sur nous de la manière la plus effrayante?

Mais c'est de la plus grande fausseté! de la plus grande absurdité! Ils ne le peuvent

pas, ils ne le veulent pas; ils en seraient empêchés, quand bien même ils en auraient le pouvoir et la volonté (10).

Ils ne le peuvent pas, vous dis-je. Comment donc le pourraient-ils, s'il vous plaît? Avec l'aide de Dieu? Mais ils sont les ministres de la miséricorde du Seigneur, et non de sa vengeance. C'est ce que la foi nous enseigne, et c'est ce dont il vous est impossible de douter un instant, pour peu que vous considériez de quelle manière ils accomplissent leur divine mission. Vous affirmez d'ailleurs que cela ne peut venir de Dieu; vous ne pouvez donc soutenir, sans vous contredire formellement, que ce sont les prêtres qui le font au nom de Dieu.

Serait-ce au nom du démon? Mais je viens de vous dire qu'ils n'ont pas d'autre occupation que de combattre la puissance du démon sur la terre. Il est donc absurde de les supposer à ses ordres. D'ailleurs, l'action du démon sur l'humanité est nécessairement très-limitée, autrement il bouleverserait tout en peu de temps. Il ne pourrait donc faire accomplir par d'autres, contre la volonté de Dieu, ce qu'il n'aurait pu faire par lui-même.

Dire que les prêtres font cela d'eux-mêmes, et par leur propre puissance, ce serait encore plus ridicule. Prenons le choléra, par exemple. Concevez-vous comment les prêtres pourraient produire un tel mal? Mais aucun d'eux ne sait ni en quoi il consiste, ni d'où il vient, ni où il va, ni comment il donne la mort, ni comment on peut paralyser ou atténuer ses effets, ni comment il cesse et reparaît. Personne, absolument, n'en sait davantage sur ce point. Si quelqu'un s'avise d'émettre aujourd'hui une opinion, un autre, si ce n'est lui-même, la contradira formellement le lendemain. Ce que le prêtre peut savoir de mieux là-dessus, c'est le braver héroïquement, et mourir saintement sous ses mystérieuses atteintes. Comment donc, je vous le répète, les prêtres pourraient-ils produire un tel mal? Ce que j'ai dit du choléra, je le dirai également de la grêle et des inondations. Pour que la grêle arrive, par sa quantité comme par sa violence, à l'état de fléau, quelle masse énorme il faut! quelle puissance! Vous diriez qu'il y en a dans toute l'étendue du firmament. A un instant donné, un souffle, plus fort encore que cette grêle, puisqu'il la balaye comme de la poussière, la disperse sur les différentes parties de la terre, qu'elle écrase... Et ce sont les prêtres qui produisent cette grêle? et ce sont eux qui la portent au firmament? et ce sont eux qui la dirigent où bon leur semble? Mais, ne les voyez-vous pas, pendant qu'elle tombe avec tant de fracas, prosternés, eux aussi, sur la terre, comme des atomes que cette masse écraserait si rien n'amortissait ses coups? Il n'est pas plus facile aux prêtres, croyez-le bien, de produire les inondations. Où donc prendraient-ils ces immenses quantités d'eau dont on ne se fait aucune idée quand on ne s'en est point approché, et que l'on comprend encore moins après? Comment donc pourraient-ils les conduire à leur gré? Mais ils ne peuvent pas plus que les autres leur opposer, pour eux-mêmes, la moindre résistance; car s'ils se trouvaient tous, je suppose, sur les bords d'un grand fleuve débordé, ce fleuve leur dirait comme aux autres, dans son épouvantable langage : « Retirez-vous, poussières animées, où je vous engloutis et vous réunis à ces poussières inanimées que je roule inaperçues dans mon sein! »

J'ai donc eu raison de dire que les prêtres ne peuvent produire, en aucune manière, les fléaux qui affligent l'humanité. Le voudraient-ils, quand bien même ils le pourraient? Evidemment non.

Un fléau, c'est la destruction de toutes choses, c'est la mort d'un grand nombre de personnes. Et quelle mort encore! C'est la mort au milieu des lamentations et des cris, avec les plus grandes souffrances quelquefois; c'est la mort de l'innocent comme du coupable; du faible et du pauvre aussi bien et plus facilement encore la plupart du temps que celle du fort et du riche; c'est cette mort instantanée qui glace d'effroi, et c'est aussi cette mort lente qui vient si tristement à la suite des privations et de la misère.... Et ce sont ces désolantes calamités, ces crimes épouvantables que vous ne craignez point d'attribuer au clergé, c'est-à-dire au corps le plus respectable, le plus charitable, le plus dévoué, le plus saint qui fut jamais, malgré les misères qu'on découvre en lui souvent, comme dans tout ce qui tient à la terre? C'est trop fort.

Quoi donc! si on vous disait de quelques prêtres seulement, mais sans aucune espèce de preuves : « Ils ont empoisonné secrètement telle personne, » ou bien : « Ils sont allés l'attendre au coin d'un bois, et là ils l'ont assassinée, » ou bien encore : « Ils l'ont attirée sur le bord d'une rivière profonde, et ils l'ont jetée dans l'eau, où elle a péri, » vous refuseriez obstinément de croire de telles atrocités, tant vous avez naturellement foi dans la vertu du prêtre; vous demanderiez les preuves les plus convaincantes; et quand elles vous auraient été fournies, je ne sais s'il ne vous resterait pas encore des doutes. Mais c'est bien autre chose ici. On vous dit, non pas de quelques prêtres seulement, mais de tous en général : « Ils font le choléra, c'est-à-dire, ils empoisonnent secrètement des populations entières, » ou bien « ils font la grêle, c'est-à-dire, ils tuent violemment ou font souffrir du moins un grand nombre d'individus, » ou bien encore : « Ils font les inondations, c'est-à-dire, ils font périr par l'eau, ou font souffrir du moins de cette manière un grand nombre d'individus, » et vous croyez tout

(10) On ne doit point s'étonner de retrouver ici quelques idées émises à l'article ACCAPAREMENTS. La ressemblance des accusations explique la ressemblance de la défense.

cela? vous le répétez vous-même, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle, et la plus innocente? et vous le croyez et le répétez sans aucune preuve, et non-seulement sans aucune preuve, mais contre toute preuve? et non-seulement contre toute preuve, mais sans ombre même de possibilité? Quelle inconséquence! quelle injustice! quelle absurdité! quelle folie!

En supposant, d'ailleurs, les prêtres sans aucune espèce de conscience, en les supposant les plus infâmes scélérats du monde, ce qu'ils seraient certainement, s'ils s'étaient rendus coupables des crimes dont vous les accusez, vous ne sauriez du moins les supposer insensibles à leurs propres intérêts: les hommes les plus dépravés, les êtres sans raison ne le sont pas. Or, je vous le demanderai, quel intérêt auraient les prêtres à appeler sur nous les fléaux dont nous venons de parler? Ne voyez-vous pas, au contraire, que ce sont eux, généralement parlant, qui en ont le plus à souffrir? Ne sont-ils pas atteints par là, en effet, de toutes manières, dans leur personne, dans leurs familles, dans leurs amis, dans leurs paroissiens, dans leurs concitoyens, dans leurs pauvres surtout, dans leurs presbytères, dans leurs églises, dans leurs biens patrimoniaux.....

Mais, me direz-vous, ils espèrent sans doute, par là, ramener à eux les populations qui les abandonnent.

Ce serait bien s'y prendre, quand il est reconnu de tous, des prêtres encore plus que des autres, que rien ne les éloigne davantage. Car les grandes calamités, les calamités publiques surtout, produisent l'irritation, l'irritation aigrit les cœurs, et des cœurs aigris ne peuvent plus aimer, ils ne savent que haïr, même sans raison, et contre toute raison, comme on le voit ici. Les prêtres désirent s'attacher les populations, rien n'est plus vrai; c'est leur intérêt, leur devoir. Mais pourquoi? afin de les porter à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Or comprenez-vous qu'ils préludent eux-mêmes à cela en se rendant coupables des crimes les plus abominables?

Il est donc incontestable que les prêtres n'ont pas plus la volonté que le pouvoir d'appeler sur nous tous ces fléaux destructeurs. Tenez-vous pourtant à ce que nous supposions le contraire? J'ajouterai alors qu'ils seraient promptement arrêtés dans leurs criminelles tentatives.

L'homme, composé d'un corps et d'une âme, ne fait rien ou presque rien sans être aperçu; mais, quand il s'agit de choses qui, d'un côté, demandent le concours d'un grand nombre de personnes, et qui, d'un autre côté, doivent agir également sur un grand nombre de personnes, il est impossible que tout ne se passe pas au grand jour ou à peu près; il est impossible, du moins, que les mystères dont on aura voulu les envelopper, je suppose, ne se dissipent pas tôt ou tard, et ne nous les laissent pas voir telles qu'elles sont. Les prêtres n'auront donc pu appeler sur nous les fléaux dont vous parlez, sans être remarqués. De là des dénonciations, des accusations, des condamnations... de là les cris de l'indignation publique, et même en certains cas, l'exécution inexorable de la justice populaire. Or, nous ne voyons pas qu'il se soit jamais rien passé de semblable, nous n'en avons même jamais entendu dire un seul mot.

Ce n'est pas étonnant, me direz-vous; car le gouvernement est pour les prêtres.

Pas toujours. Et le public d'ailleurs, ce public qui crie, accuse à tort ou à raison, condamne et même promptement et sévèrement, exécute quelquefois, sans forme de procès, l'accusé pris en flagrant délit, est-il aussi pour les prêtres?

Le gouvernement est pour les prêtres! dites-vous. Savez-vous bien pourquoi? Parce qu'ils le méritent par leur conduite personnelle, comme par la mission qu'ils remplissent auprès des hommes; parce qu'ils prêchent la vertu et la font pratiquer; parce qu'ils sont favorables à l'ordre; parce qu'ils soutiennent le faible, consolent l'affligé, se dévouent à toutes sortes de bonnes œuvres; mais, dès que vous supposez le contraire, il n'en est plus de même, le gouvernement leur devient hostile, et agit en conséquence.

J'ai donc eu raison de dire que les prêtres ne peuvent attirer sur nous ces fléaux dont nous avons tant à souffrir, qu'ils ne le veulent point, non plus, et qu'ils seraient empêchés de le faire, quand bien même ils en auraient le pouvoir et la volonté: D'où je conclus qu'il ne saurait y avoir rien de plus injuste et de plus absurde que de les en accuser.

Ils en savent tant, remarquez-vous, et ils ont le bras si long.

Ils en savent tant! dites-vous. Raison de plus pour voir que rien ne serait plus mauvais, sous tous les rapports, que rien ne serait plus contraire aux intérêts de tous, aux leurs principalement, que de produire de tels fléaux, de les souhaiter seulement; raison de plus pour bien comprendre que les résultats avantageux, sous un rapport, qu'on pourrait en espérer, ne compenseraient pas les effets funestes qu'ils ne manqueraient pas d'avoir sous d'autres rapports.

Ils en savent tant! Pourquoi donc refusez-vous de croire et surtout de pratiquer ce qu'ils enseignent.

Ils en savent tant! affirmez-vous. Mais souvent vous dites le contraire: « Voyez un tel, » répondez-vous quelquefois, quand on vous rappelle à l'accomplissement de vos devoirs, « il en sait bien autant que les prêtres, pour ne pas dire davantage, et il ne les écoute guère! » Vous dites donc le pour et le contre, selon l'intérêt de vos passions. Où est alors la bonne foi?

Ils en savent tant! Mais quel rapport y a-t-il entre la science du prêtre et les différents fléaux que vous les accusez d'appeler sur la terre? Ou vous parlez d'une science divine, ou d'une science humaine simplement. Si d'une science divine, cette science ne peut leur apprendre à faire le

choléra, la grêle, les inondations, etc.; car d'une part, vous affirmez que cela ne vient pas de Dieu, et, d'une autre part, je soutiens avec raison que les prêtres sont les ministres de la miséricorde du Seigneur et non de sa justice. Aussi Jésus-Christ reprend-il vivement deux de ses disciples qui voulaient prier pour que le feu du ciel descendît sur les Samaritains qui avaient refusé de le recevoir : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*, leur dit-il : « *Nescitis cujus spiritus estis.* » (*Luc.* IX, 55.) Si vous parlez d'une science humaine, cette science, quelque grande qu'elle soit, ne saurait produire évidemment, pas plus de la part des prêtres que de tout autre, ce qu'elle ne peut ni expliquer ni comprendre.

N'y a-t-il pas une science diabolique? me direz-vous.

C'est possible; en tout cas, ce n'est pas celle du prêtre, et, de plus, elle est fort limitée, avons-nous observé déjà.

Et ils ont le bras si long! avez-vous ajouté.

Oui, pour le bien et les choses du ciel; et c'est la conséquence nécessaire de leur mission. Aussi Jésus-Christ leur a-t-il dit : *Qui vous écoute m'écoute* : « *Qui vos audit, me audit.* » (*Luc.* X, 16.) Et encore : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* : « *Quæcunque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo ; et quæcunque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo.* » (*Matth.* XVIII, 18.) Quant aux choses purement terrestres, quant au mal principalement, c'est tout différent; et en cela encore nous voyons la conséquence de la mission qui ne leur a été donnée que pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme. Aussi rappelons-nous saint Pierre, saint Paul, tous les apôtres. Que de science dans leur prédication! quelle puissance pour la faire pénétrer dans les cœurs! Ils sont véritablement, en cela et pour cela, les dépositaires d'un pouvoir surnaturel. Mais, dès qu'il s'agit de violence, ils ne savent même plus y résister, bien loin de pouvoir ou de vouloir la produire. Et vous voudriez que leurs successeurs, au lieu d'être comme eux de timides agneaux au milieu de loups dévorants, ne fussent que des loups dévorants au milieu de timides agneaux? C'est impossible.

Plusieurs ont été pris sur le fait, avez-vous ajouté.

Quels sont donc ces faits? Sont-ce des faits vrais? des faits réellement constatés? des faits capables, tant par eux-mêmes que par les témoignages sur lesquels ils reposent, de faire impression sur toute personne raisonnable? Ne seraient-ce pas plutôt les rêves d'une imagination malade, ou les inventions d'une malice diabolique? Quant à moi, voici les charmants récits que j'ai entendu faire, dans le temps, à ce sujet.

Je ne sais qui avait aperçu sur le bord d'un étang un homme habillé de noir. — C'était un prêtre, bien entendu. — Il avait à la main une petite baguette avec laquelle il remuait, remuait sans cesse; puis, se relevant de temps en temps, il disait, en indiquant avec sa baguette certains lieux : « Par ici! par ici! par là! par là! »

Qu'est-ce que cela signifie? me demanderez-vous.

Comment! vous ne comprenez pas? Mais c'est de là que partaient ces grandes grêles, ces grêles extraordinaires, telles qu'on n'en avait pas vu, de mémoire d'homme, qui allaient dévaster des cantons, des départements tout entiers. Voilà ce qui explique les lieux épargnés tout à côté de ceux qui se trouvaient complétement dévastés. Comme tout cela est bien vrai! comme tout cela est bien vraisemblable, du moins! comme la cause est ici en rapport avec les effets. Et qui donc racontait cela? La lie du peuple, comme on dit communément, des misérables, des échappés du bagne, sur le témoignage desquels vous n'auriez pas voulu envoyer une mouche à la mort. Et de qui donc affirmaient-ils effrontément ces abominations ridicules? D'hommes infiniment respectables sous tous les rapports; de ceux qui avaient nourri souvent, et qui étaient encore disposés à nourrir leurs infâmes calomniateurs... Et cela se disait ou semblait se dire sérieusement, et on le croyait ou on faisait semblant de le croire, et, volant de bouche en bouche, cela se répandait bien loin à la ronde... Oh! la vilaine bête que l'homme! — C'est bien le cas de le dire. — Oh! la vilaine et méchante bête! quand il s'est jeté entre les bras des passions, et qu'il leur a dit : « Défigurez-moi! »

Voici d'autres contes, où le grotesque le dispute encore à la méchanceté, et qui n'en ont pas moins été débités dans mille endroits différents : C'était à la suite de ces grandes dévastations dont nous venons de parler : « D'où cela nous vient-il donc? » demandait je ne sais quel badaud à d'autres badauds comme lui, qui raisonnaient à perte de vue, ou plutôt déraisonnaient sur des choses où les plus habiles n'entendent rien. — D'où cela nous vient? » se hâtait de répondre un autre aussi savant que lui; « mais, il n'y a point à en douter, cela vient des prêtres. — C'est vrai, » disait un troisième, « j'ai reconnu notre curé au milieu de la nuée. Ils étaient trois : un tel, un tel et un tel. C'était bien haut, pourtant; mais je ne les ai pas moins reconnus, l'un à son grand nez, l'autre à son plat visage, le troisième à ses longs cheveux blancs. Le nôtre disait à la nuée, en allongeant la main, au bout de laquelle je distinguais son chapeau à trois cornes : Epargne celui-ci; frappe, frappe sans pitié celui-là! Et tout ce qu'il avait dit était fait aussitôt... »

J'arrête ici ma narration; car je sens que la plume me tombe des mains. Je me demande même, s'il n'importe pas à l'honneur du pays d'effacer ce que je viens d'écrire, et de tout ensevelir dans un oubli profond. Je ne le fais point, et voici mes raisons : On rapporte des Grecs qu'ils montraient à leurs enfants un esclave en état d'ivresse, afin de

les détourner de ce vice dégradant. Agissons de même ici : montrons au peuple le peuple lui-même dans l'ivresse de l'impiété et des passions, et ce sera peut-être la meilleure prédication que nous puissions lui faire.

Quelques-uns ont prétendu que de telles inventions ne pouvaient venir que de l'enfer. Je n'en sais rien; mais, en tout cas, on ne pourrait les attribuer qu'au démon de la sottise; car, comme nous l'avons déjà dit, il y a dans tout cela autant d'absurdité que de méchanceté. Ce qui supposerait plutôt, selon nous, l'intervention de l'enfer, c'est l'aveuglement profond, ce sont toutes les mauvaises dispositions où durent se trouver les malheureux qui les croyaient ou qui semblaient du moins les croire, puisqu'ils les répétaient de tous côtés avec un sérieux imperturbable.

Ne dites donc plus que vous avez des faits à l'appui de vos accusations. Ce ne sont point des faits : ce sont des contes, et quels contes! Ce sont des contes qui sont contre vous, au lieu d'être pour, qui détruisent vos accusations, au lieu de les bien établir, et non pas telle et telle accusation en particulier, mais toutes vos accusations en général, en montrant dans l'accusateur lui-même autant de sottise que de mauvaise foi.

Il faut bien que cela soit, avez-vous ajouté enfin, car on le dit partout.

Où donc cela se dit-il partout? A l'église? Non. Dans les réunions des honnêtes gens? Non. Dans l'histoire, dans celle du moins qui est véritablement digne de ce nom? Non encore.

J'avoue que, s'il en était ainsi, je serais vivement impressionné par l'accusation; car il y a partout, au sein même des localités les plus mauvaises, comme autrefois au milieu des idolâtres, un peuple aimé de Dieu, un peuple choisi véritablement, en qui se trouve, comme autrefois, le dépôt de la parole divine. C'est d'un tel peuple qu'on a dit et qu'on dit encore avec tant de raison : *Vox populi, vox Dei.*

Où donc cela se dit-il partout? je vous le demande de nouveau. Vous n'osez le dire. Eh bien! je le ferai à votre place. Cela se dit dans les estaminets; et encore y a-t-il là des contradicteurs. Cela se dit dans certains mauvais carrefours; et encore pas toujours. Cela se dit dans quelques méchants pamphlets; et encore est-ce bien rare; car, pour écrire, même des feuilles volantes, il faut réfléchir, un peu du moins. Or, la moindre réflexion doit repousser dédaigneusement de semblables choses.

Cette explication donnée, je vous déclare franchement que je ne suis plus surpris de ce que vous avez dit, que je le trouve tout simple même et tout naturel, que je serais étonné qu'il en fût autrement; car ce n'est plus là ce peuple aimé de Dieu, ce peuple choisi, en qui se trouve le dépôt de la parole divine, mais bien le peuple maudit, délaissé le peuple en qui se trouve le dépôt des erreurs et des méchancetés diaboliques: en sorte que, au lieu de pouvoir dire de lui, comme de l'autre : *Vox populi, vox Dei*, c'est tout le contraire qu'on doit dire : *Vox populi, vox diaboli.*

Ajoutons à cela que beaucoup de ceux qui formulent contre les prêtres ces abominables accusations n'en croient pas un mot, que les autres ne le font guère que dans un état d'exaltation ou d'ivresse qui leur ôte, en partie du moins, la jouissance de la raison, qu'ils reviennent souvent à de meilleurs sentiments et se montrent désolés de ce qu'ils ont dit.

A l'appui de ce que j'avance ici, je citerai un fait qui a dû se reproduire bien des fois dans ces derniers temps.

C'était dans une de ces localités si cruellement éprouvées par la grêle qui avait dévasté presque complétement certains départements. Le curé donnait secrètement des secours aux plus nécessiteux. Une femme s'étant présentée les larmes aux yeux, et ayant exposé au prêtre l'état déplorable dans lequel elle se trouvait, ainsi que toute sa famille, celui-ci, sans mot dire, lui fit mesurer six décalitres de pommes de terre. Puis, en la reconduisant, il lui dit avec douceur : « Je suis bien aise de vous donner ce faible secours. Cela vous apprendra peut-être que je ne suis pour rien, quoi que vous en disiez, vous aussi bien que votre mari, dans les malheurs qui viennent de nous affliger, et dont personne n'est cependant plus désolé que moi-même. — C'est pourtant vrai, » s'écria cette malheureuse, en se jetant aux genoux du prêtre, « c'est pourtant vrai que nous avons répété, nous aussi, ces atrocités. Ah! nous en sommes bien repentants; faites comme le bon Dieu, dont vous êtes le digne ministre, imposez-nous à l'un et à l'autre la pénitence qu'il vous plaira, et pardonnez-nous. — C'est déjà fait, » dit le prêtre; « je désire que Dieu vous pardonne également, mais il ne peut le faire qu'autant que vous serez réellement repentants de votre conduite, et que vous en aurez une meilleure. Quant à la pénitence que vous demandez pour votre mari et pour vous, j'enjoins à votre mari de ne plus fréquenter les cabarets, et autres mauvais lieux; je vous recommande à vous-même d'éviter les commérages, ceux surtout où la charité est si indignement blessée, et de ne dire à personne ce que je vous ai donné. Ainsi, chacun de nous aura fait son devoir, et, au lieu des malédictions du ciel, nous mériterons ses bénédictions les plus abondantes. »

CHRISTIANISME.

Objections. — Je ne dis pas de mal du christianisme. — Cette religion est certainement supérieure à celles qui l'ont précédée. — C'était tout simple, puisqu'elle venait après. — Voilà pourquoi elle s'est propagée si naturellement et si facilement par tout

la terre. — Il en sera de même de celles qui lui succéderont.

Réponse. — Les plus dangereux ennemis que le christianisme ait à combattre ne sont pas précisément ceux qui l'attaquent ouvertement; car à ceux-là il oppose toute sa force de résistance, et ne manque guère de se consolider par une éclatante victoire. Des ennemis beaucoup plus redoutables, ce sont ceux qui cachent leurs attaques sous le voile trompeur du ménagement, et quelquefois même d'un certain respect. Voici quelques-unes de ces attaques :

Je ne dis pas de mal du christianisme.

Vous seriez bien ingrat, si vous le faisiez! Cette religion de vos ancêtres, cette religion qui a fait le bonheur et la gloire de votre pays, de votre famille en particulier, cette religion dans le sein de laquelle vous êtes né, qui vous a nourri de son lait, éclairé de sa lumière, réchauffé des doux rayons de sa divine charité, cette religion qui vous a appris et vous apprend encore chaque jour les devoirs que vous avez à remplir sur la terre, qui vous a fait connaître tout ce que vous savez de Dieu, du monde, de votre propre nature; qui a tracé, dès le commencement, d'une main sûre, les sentiers dans lesquels vous deviez marcher pour achever heureusement votre carrière, qui vous accompagne partout, afin d'aplanir les difficultés qui peuvent se rencontrer, repousser les ennemis qui vous environnent de toutes parts, et qui ne vous quittera qu'après vous avoir remis entre les mains de Dieu de qui elle vous reçut dès le commencement, cette religion envers laquelle vous êtes redevable d'un grand nombre de bienfaits particuliers, outre ces bienfaits généraux qu'elle ne manque pas de prodiguer à tous les fidèles, cette religion à qui vous devez peut-être de n'avoir point été étouffé dans le sein même de votre mère, ou exposé honteusement et misérablement sur une place publique, au moment de votre naissance, pour devenir la pâture de quelque bête vorace, comme cela se voit si communément dans les pays idolâtres, cette religion qui vous a empêché de succomber dans une maladie grave, en prison, dans l'exil, ou sous les coups plus redoutables des passions et des vices... quoi! vous en diriez du mal! Je le répète, ce serait une grande ingratitude de votre part!

Vous ne dites point de mal du christianisme!... Vous seriez bien aveugle si vous le faisiez! Car ces innombrables bienfaits, qui regardent tous les fidèles, et vous peut-être d'une manière particulière, comme je viens de vous le rappeler sommairement, ce ne sont point des bienfaits cachés; au contraire, ils frappent tous les regards de manière qu'il est impossible de ne pas les remarquer, à moins de fermer les yeux, et d'être complétement aveugle. Comme nous le disions ailleurs, le christianisme est pour le monde moral, ce que le soleil est pour le monde physique. Aussi, qui ne le voit, qui ne le sent, qui n'est obligé de reconnaître et de publier hautement son universelle et toute-puissante influence?

On l'a dit bien des fois déjà, et pourtant on ne saurait trop le répéter encore (11) : «Il n'est pas un seul besoin de notre nature à côté duquel le christianisme n'ait placé un bienfait, pas une misère à laquelle il n'ait envoyé un secours, et avec une plénitude, une délicatesse et un fini de dévouement, dont les effets font envie quelquefois aux favoris de la civilisation. Ce que la société elle-même fait de bien en œuvres philanthropiques, outre qu'il lui est inspiré par des mœurs chrétiennes, a besoin de passer en définitive par la pointe *aimantée* de la charité, par la main et le doigt de ses apôtres, pour arriver avec délicatesse et persévérance jusqu'aux maux qui en sont l'objet. Et au delà de ces maux que la société soulage ainsi, il en est une multitude d'autres qui sont tout à fait hors de la sphère de sa bienfaisance, et que la religion seule poursuit avec un zèle infatigable et apaise avec un merveilleux succès. On peut dire du christianisme ce que la Bible dit de Dieu : « Tous les jours il ouvre la main, et nourrit tout ce qui respire. Il est l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'ouïe du sourd, l'instituteur de l'enfant, l'appui du vieillard, le gardien du fou, le visiteur du prisonnier, le père des orphelins, l'infirmier des malades, l'aumônier du pauvre, le patron des opprimés, le miséricordieux régénérateur de tous les coupables. » (*Psal.* CXLIV, 16; *Job* XXIX, 15, etc.) Outre ces maux qui forment comme le fonds de la nature humaine, il en est d'autres qui tiennent au temps, au lieu, aux accidents, et que le christianisme s'ingénie aussitôt à soulager ou à guérir avec une merveilleuse charité. C'est ainsi qu'il fut longtemps l'hospitalier du voyageur, le compagnon du lépreux, le rédempteur des captifs, l'émancipateur des esclaves : et lorsque les grands fléaux de la guerre, de la famine, de l'inondation ou de la peste, viennent fondre sur les peuples, on le voit grandir dans son dévouement, et se mesurer à cœur-joie avec tous les dangers. Le christianisme fait cela toujours, partout, sans relâche, sans faste surtout et même sans efforts : c'est sa nature, on attend cela de lui; on ne le remarque plus, tant il y a habitué le monde. Et cependant lui seul le fait, aucune autre religion n'a su l'inspirer; la société, la nature même y sont impuissantes. Enfin, cela est tellement propre au christianisme que les sectes mêmes qui se sont détachées de son centre d'activité, bien qu'elles continuent à se dire chrétiennes et qu'elles s'inspirent encore de sa morale

(11) Il ne faut point s'étonner de retrouver dans d'autres articles, notamment dans ceux qui concernent l'Eglise, beaucoup d'idées émises ici. C'est que cet ouvrage a toujours pour but la défense du christianisme, qui n'est pas autre chose que la religion de Jésus-Christ; cette religion que professent tous ceux qui font partie de l'Eglise.

écrite, ont été aussitôt frappées d'incapacité pour opérer ces merveilles de charité, malgré tout l'intérêt qu'elles ont et toutes les ressources humaines qu'elles dépensent à simuler une fécondité qu'elles n'ont pas.

« Le christianisme porte donc en lui un principe réellement surhumain de charité, une puissance singulière et unique de bienfaisance, c'est-à-dire un caractère distinctif de divinité.

« C'est cette puissance qui, agissant indirectement autour d'elle, élève les idées et les mœurs, les transforme, les transfigure, et produit la civilisation, c'est-à-dire la bienfaisance sociale.

« Pour agir ainsi au sein de la nature humaine, pour s'y conserver dans un caractère de sainteté toujours inviolable, dans un zèle de sacrifice toujours supérieur; pour élever à soi cette nature toujours égoïste et cruelle, et la porter de plus en plus au bien, pour le lui faire rêver, le lui faire projeter sans cesse, et lui en donner le noble tourment, il faut être le Bien même, le Bien souverain par essence, et, si je peux ainsi parler, en personne.

« Cette réflexion se corrobore encore et se vérifie en ce que le christianisme ne s'arrête pas, comme la bienfaisance naturelle, à tel bien particulier, au soulagement de telle misère, à la satisfaction des besoins sensibles, etc.; il embrasse tout et tout à la fois. Pas une infirmité ne lui échappe, comme nous l'avons dit; et il ne s'occupe jamais de satisfaire les besoins physiques, sans poursuivre en même temps la satisfaction des besoins intellectuels et moraux. En touchant les corps, sa divine main pénètre jusqu'aux âmes. Il guérit tout l'homme en même temps. Il soulage les souffrances; il fait plus, il les fait aimer, et tourne les maux en remèdes. Il porte, en un mot, visiblement dans son action bienfaisante le caractère divin de l'*absolu*.

« Ce qui prouve encore qu'il est le bien par essence, c'est la simplicité, et, on peut dire, l'absence des moyens par lesquels il opère les plus grandes choses. Voyez ses œuvres, elles sont immenses; elles se forment et croissent avec une rapidité surprenante: hier elles n'étaient pas, et aujourd'hui elles sont partout. D'où sont-elles sorties? qui les a enfantées? qui a su si bien préparer et concevoir cette organisation puissante qui s'étend quelquefois, comme un réseau magique, sur les villes, sur les provinces, sur les royaumes, sur le monde entier, se jouant autour du globe, comme l'Ecriture dit de la Sagesse de Dieu: *Ludens in orbe terrarum* (12)? Où sont les plans, où sont les machines de ces œuvres gigantesques, et qui glissent sans bruit comme les astres? Nulle part: seulement une pauvre femme, un humble prêtre, un généreux Chrétien se relevant un jour du pied d'un autel, inspiré du zèle de la charité et voyant les choses au point de vue de Dieu, a saisi le bien à faire; il a été droit à l'exécution; il s'est confié, et tout a suivi. Voilà l'histoire de toutes les œuvres du christianisme. Etudiez-les, si vous pouvez, dans leur immense variété, dans leurs sources profondes, et vous leur trouverez invariablement ce caractère providentiel de création. La Providence se cache dans les œuvres des hommes, ou ne se découvre que par accident et dans les temps de révolution; mais, dans les œuvres du christianisme, elle est constamment à nu; elle crée sans cesse, sans cesse elle tire des merveilles de bienfaisance du néant, et les soutient sur le néant. C'est là ce qui fait que le monde ne leur donne pas toute l'attention qu'elles méritent, habitué qu'il est, par sa faiblesse, à ne juger des résultats que par les moyens. Il ne voit pas les merveilles du christianisme, comme il ne voit pas les merveilles de la création. Et, chose singulière et dont le contraste est bien significatif, le monde accorde une attention marquée, au contraire, à ceux qui se répandent en discours et en projets sur les réformes de bienfaisance à opérer, mais dont la parole n'enfante jamais l'action. Il s'extasie devant la charité loquace du romancier sybarite, et il ne voit pas la charité même en action du pauvre prêtre, qui fait plus que l'autre n'écrit. C'est que le monde n'aime le bien qu'en image et en représentation, parce qu'il le flatte sans l'obliger, et que le christianisme est le bien même en réalité, c'est-à-dire en sacrifices et en résultats. La conduite et les jugements du monde, à l'égard des œuvres du christianisme, prouvent que celles-ci tiennent à un principe supérieur; leur difficulté l'épouvante, leur simplicité le dégoûte, elles sont à la fois trop difficiles et trop faciles: trop difficiles à l'homme, trop faciles au Chrétien. C'est la plus manifeste confession de leur divinité. » (*Etudes philosophiques sur le christianisme.*)

Je ne dis point de mal du christianisme, affirmez-vous... Mais, quoi que vous affirmiez ici, je ne vous crois point: évidemment vous vous trompez vous-même, ou plutôt vous vous efforcez de tromper les autres: vouloir se taire, quand tout le monde dit le plus grand bien de quelqu'un ou de quelque chose, c'est réellement en dire du mal; c'est en faire entendre, du moins, et même encore plus que si on parlait ouvertement.

Vous me répondrez peut-être que vous ne vous bornez point au silence, mais que vous

(12) *Prov.* viii, 11... C'est là vraiment ce qu'on peut dire des grandes œuvres catholiques de *Saint-Vincent de Paul*, de *Saint-Régis*, de la *Propagation de la Foi*, et de sa jeune sœur, la *Société de l'Océanie*, qui prend à l'heure qu'il est, sous nos yeux, un si magnifique développement, et qui, par surcroît, et en retour de son but principal, qui est la protection des missionnaires et l'extension de la civilisation dont ils sont les apôtres, promet de si brillants avantages à notre commerce, à notre marine et à notre pavillon.

dites positivement du bien de la religion chrétienne.

Voyons donc un peu ce bien que vous en dites.

Cette religion est certainement supérieure à celles qui l'ont précédée.

Et c'est là tout ce que vous nous accordez? Disons plutôt que, si nous mettons de côté le judaïsme, dont vous ne parlez point sans doute, parce qu'il n'est que le christianisme en germe; autant les autres ont répandu de ténèbres dans le monde, autant la religion chrétienne y a répandu de lumières; autant les autres y ont produit d'infamie, de maux, de calamités de tout genre, pour les peuples comme pour les individus, autant la religion chrétienne y a produit de gloire, de bonnes œuvres, d'institutions salutaires à la société comme aux simples particuliers. Cela est tellement vrai que, dans ce rapprochement du christianisme et des religions qui l'ont précédé, ou plutôt dans ce contraste qu'il y a entre la religion chrétienne et les autres, se trouve une des preuves les plus convaincantes de sa divinité. Ecoutons, à ce sujet, l'auteur que nous citions tout à l'heure :

« Entre toutes les preuves de la divinité du christianisme, nous dit-il, je ne voudrais, pour fixer un incrédule de bonne foi, que celui-ci : un fait certain et sa conséquence nécessaire.

« Ce fait certain, c'est que les ténèbres de la superstition enveloppaient le globe; que l'idolâtrie, le polythéisme, toutes les pratiques insensées et dégradantes, c'est-à-dire l'erreur la plus grossière et le vice le plus éhonté étaient l'état constant et universel de l'espèce humaine, et se réfléchissaient dans les sociétés par la violation de tous les rapports naturels des hommes entre eux, les faisant passer du joug de la violence à celui d'une irrémédiable corruption; que le christianisme seul a arraché le monde à cette funeste influence, complétement et sans retour, à partir du moment où il a paru et partout où il a brillé, et que le culte, en esprit et en vérité, d'un seul Dieu trois fois saint, créateur, sauveur et rémunérateur, avec toutes ses conséquences rationnelles, avec toutes ses émanations bienfaisantes, avec toutes ses applications sociales, c'est-à-dire, cette philosophie sublime de la loi naturelle, dégagée de tout alliage, que les plus hautes intelligences de l'antiquité ne firent qu'entrevoir, est devenue, par lui, la science pratique et vulgaire de tous les esprits sans distinction, le charme des cœurs, le sens commun du peuple, et comme l'air ambiant de la nature humaine; — que, partout où le christianisme n'a pas pénétré, le même état ancien de superstition et de grossière idolâtrie a subsisté sans modification aucune; qu'on en voit encore les ténèbres amoncelées et immobiles à l'extrémité de l'horizon chrétien, sans qu'elles puissent disparaître par elles-mêmes, tant elles sont inhérentes à la faiblesse humaine, ni troubler la sérénité de notre ciel, tant le christianisme est puissant pour les contenir; — que des régions autrefois délivrées de ces ténèbres, comme nous, par le christianisme, et qui brillèrent sous son influence de tout l'éclat de l'intelligence et de la vertu, ayant cessé de lui obéir, en Afrique et en Asie, sont retombées aussitôt dans l'abrutissement et l'abjection des races dégénérées, et sont restées depuis des siècles stationnaires dans la nuit où le christianisme, en se retirant, les a laissées; — enfin que cette activité des facultés morales, intellectuelles et sociales, ce déploiement progressif de lumière et de sociabilité humaine que nous appelons civilisation, ce déploiement continu qui convoite toujours le mieux en toutes choses, et qui, malgré ses méprises et ses abus, est évidemment la loi et la fin de l'humanité; que la civilisation, dis-je, dans tout ce qui mérite ce beau nom, est l'effet d'une vertu attractive de l'Evangile, suit partout les pas de ses apôtres, s'éclipse ou reparaît avec son culte, s'altère ou s'améliore, selon qu'on s'en écarte ou s'en rapproche, et en est comme le rayonnement.

« Voilà un fait certain et des mieux caractérisés.

« Sa conséquence nécessaire, la voici :

« C'est qu'il y a dans le christianisme quelque chose qui élève et soutient la raison, le cœur, la sociabilité, tout l'édifice de la nature humaine, à une hauteur qu'elle ne peut atteindre sans lui, et qui, par lui, s'accroît sans cesse; c'est qu'un principe qui, partout où il est mis en contact avec l'humanité, quelle qu'elle soit, païenne ou barbare, sauvage ou policée, vieillie ou naissante, réalise dans tous ses membres indistinctement une perfection d'intelligence, de moralité, de civilisation, qu'elle n'a jamais pu se donner à elle-même, malgré tous les efforts de quarante siècles antérieurs à la révélation de ce principe, dont elle est restée éternellement privée partout où il n'a pas encore pénétré, qu'elle n'a pu retenir dans les régions d'où il est sorti; que ce principe, dis-je, vient d'ailleurs que de cette humanité, et implique nécessairement l'intervention régénératrice de son premier Auteur, révélerait l'existence de ce premier Auteur, si elle ne l'était déjà par l'existence de l'humanité même; la prouve davantage encore, parce que l'existence de Dieu ne résulte du grand ouvrage de la création, et de l'humanité qui en est la reine, que par voie d'induction, et s'y trouve obscurcie par ce grand mystère de désordre dont l'ouvrage semble accuser l'ouvrier; tandis que le principe chrétien nous fait assister à l'opération même de Dieu en nous et autour de nous, nous en donne la conviction d'expérience, le justifie de l'imputation de nos désordres en les réparant, et le révèle par des caractères de vérité, de sainteté et d'amour, qui le rendent visible à notre esprit, sensible à notre cœur, palpable en quelque sorte à nos sens, et réalisent ce beau nom dont il a voulu se faire appeler lui-même : *Dieu avec nous.* »

Ainsi, d'une part est l'erreur, de l'autre, la vérité; d'une part est le vice, de l'autre,

la vertu ; et, pour tout dire en quelques mots, le christianisme vient de Dieu, le paganisme vient du démon. Il n'y a donc aucun rapprochement possible entre l'un et l'autre. Vous êtes donc resté bien en deçà de la vérité, quand vous avez dit simplement que la religion chrétienne est supérieure à celles qui l'ont précédée. Encore vous êtes-vous empressé de mettre une restriction nouvelle à votre éloge déjà si restreint, par la réflexion que vous ajoutez :

C'était tout simple, avez-vous dit, puisqu'elle venait après.

C'est donc à dire que toute religion nouvelle est, par cela même, supérieure à celles qui l'ont précédée. Et pourtant les faits prouvent le contraire ; car, pour ne parler ici que de faits qui ne sauraient être contestés et qui doivent frapper les yeux les moins clairvoyants, est-ce que le paganisme n'est pas de beaucoup inférieur à la religion des premiers hommes? Est-ce que le mahométisme est comparable, sous aucun rapport, à la religion chrétienne ? Et ne dites pas que ce sont là des exceptions ; car nous pourrions vous répondre d'abord que ce ne sont point des exceptions à dédaigner. Est-ce que vous ne savez pas que le paganisme couvrait le monde autrefois, et en couvre encore aujourd'hui une grande partie? que le mahométisme, maître un instant de l'Asie et de l'Afrique, s'est vu sur le point d'étouffer, dans ses bras de géant, l'Europe entière, tout le monde civilisé? mais, non, ce ne sont point des exceptions ; c'est la conséquence nécessaire de ce principe général, qui a partout et toujours son application, à savoir que toute doctrine religieuse se détériore avec l'homme et par l'homme, et finit par périr au lieu de se perfectionner ; oui, toute doctrine religieuse, sans excepter celles qui sont sorties du sein du christianisme, lequel ne peut avoir le même sort, parce qu'il vient de Dieu et est soutenu par Dieu. Que furent ces sectes qui se sont succédé sans interruption pendant la longue durée du christianisme, et où sont-elles aujourd'hui ? Il nous serait plus facile de compter les nuages qui passent au-dessus de nos têtes pendant un jour de tempête. Comme ces nuages, elles cachaient la lumière, au lieu de l'accroître, elles empêchaient les effets de la vivifiante chaleur, au lieu de les étendre, et elles ont passé de même. Que s'il en est ainsi des sectes sorties du sein même du christianisme, que dirons-nous de celles qui s'élèvent en dehors de lui et quelquefois contre lui ! Vous parlerai-je du culte de la déesse Raison, des saint-simoniens, des icariens, des mormons ?... Sottise ! corruption que tout cela ! Sorties un instant de la terre, ces sectes y rentrent promptement, comme ces cadavres que gagne aussitôt la dissolution.

Vous prétendez que le christianisme est supérieur aux religions qui l'ont précédé, parce qu'il est venu après elles. Vous voulez donc dire par là que c'est l'œuvre des hommes? Comment expliquez-vous alors sa formation, son établissement, sa conservation? Comment cet astre étonnant, cet immense foyer de lumière, s'est-il élevé tout à coup, sans nuage, dans tout son éclat et dans toute sa force, du sein de l'obscure Judée, ou plutôt du cœur d'un seul homme, lequel homme naquit dans une crèche, vécut pauvre, n'eut guère de relations qu'avec les ignorants, et, après avoir été traîné de tribunal en tribunal, par la populace, comme le dernier des malfaiteurs, finit misérablement sa vie sur une croix, au milieu de deux voleurs? Car voilà tout ce que peut voir dans Jésus-Christ celui qui ne veut pas reconnaître sa divine mission. Et les apôtres, qui ont continué la mission de leur maître, comment ont-ils donc été formés? Par leur maître, me direz-vous peut-être. Mais, ce maître, vous ai-je demandé déjà, qui l'a formé lui-même ? Passons, si vous le voulez, par-dessus cette petite difficulté. Au moment de la mort de Jésus-Christ, les apôtres n'avaient rien appris encore, en quelque sorte, ils étaient comme précédemment, sans science, sans dévouement, sans courage : comment donc, changeant tout à coup, se sont-ils élevés au plus haut degré de science, de dévouement et de courage? Où ont-ils puisé cette doctrine sainte et sublime qu'ils annoncent inopinément au monde? Comment cette doctrine est-elle absolument la même chez chacun d'eux, quoiqu'ils se soient à peine concertés? Comment, sans moyens humains de persuasion, ayant tout contre eux, sont-ils parvenus cependant à en pénétrer tant d'intelligences rebelles? Expliquez-moi ce miracle, je vous prie, ou plutôt cette réunion de miracles. Si vous rejetez le surnaturel, la chose ne nous paraît que plus incompréhensible.

Tout cela ne vous embarrasse guère, il est vrai. Donnant ou feignant de donner le plus éclatant démenti aux faits qui ont accompagné l'établissement de la religion chrétienne.

Voilà pourquoi, dites-vous, elle s'est propagée si naturellement et si facilement par toute la terre.

Dites plutôt *surnaturellement*, au lieu de dire *si naturellement;* dites plutôt *très-difficilement*, quoique avec une certaine rapidité, au lieu de dire *si facilement*.

Voilà pourquoi, dites-vous... Mais, de grâce, expliquez-moi un peu ce *pourquoi*. Parce que, dites-vous, elle était supérieure aux religions qui l'avaient précédée. Je vous ai demandé déjà d'où venait sa supériorité ; et je vous ai prouvé que, si elle n'était l'œuvre de Dieu, elle n'aurait pu paraître dans toute sa perfection, comme elle l'a fait, en Judée, dans la personne d'un seul homme d'abord, puis dans quelques hommes grossiers, et ensuite dans le monde entier. Je vous demanderai actuellement comment, à cause de cette supériorité, elle se serait propagée si naturellement et si facilement, comme vous dites, par toute la terre ? Mais c'est précisément le contraire

qu'il faut dire : plus le christianisme est élevé, pur, saint, plus il doit entrer péniblement dans l'intelligence faible et obscure de la plupart des hommes, plus il doit rencontrer de préjugés à vaincre, de passions à combattre, de vices, partout établis, à détruire et à remplacer par toutes les vertus opposées. Le voyez-vous, en effet, s'élever comme un géant pour parcourir sa carrière, disent les saintes Ecritures : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.* XVIII, 6.) Grand Dieu ! quelle lutte terrible la terre entière, cette terre livrée à l'ignorance, au vice, possédée en quelque sorte par l'enfer, engage contre lui, pour se soustraire à sa domination ! Que de coups lui sont portés ! Pendant trois siècles, son sang n'a cessé de couler et de rougir la terre. Il triomphe cependant ; mais, depuis ce temps, il n'a pas eu un instant de repos, et, de quelque côté qu'il se soit dirigé, il a toujours dû combattre pour vaincre. Et vous appelez cela un triomphe naturel et facile ? Je vous le répète, c'est tout le contraire qu'il faut dire.

Mais, afin de mieux faire comprendre ce que nous venons de dire, entrons, si vous le voulez bien, dans quelques développements à ce sujet.

« Pour bien sentir la force du phénomène de l'établissement du christianisme, » dit l'apologiste que nous venons d'entendre, « il faudrait pouvoir s'ôter de l'esprit tout ce que nous en savons déjà, et en recevoir l'impression comme celle d'un tableau qui nous aurait été jusqu'ici caché, et dont on nous lèverait peu à peu le voile.

« Trois choses y sont à considérer successivement : l'*entreprise*, le *moyen*, le *succès*.

« Le christianisme nous apparaît aujourd'hui avec un système théologique parfaitement déduit et formulé, avec une morale profondément justifiée par l'expérience, avec un culte rayonnant de beautés, honoré par des rois, défendu par des génies, orné par les beaux-arts, alimentant la terre de ses bienfaits, appuyé sur dix-huit siècles d'épreuves et de triomphes ; centre nécessaire de tous les rapports qu'il a créés dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions civiles et sociales, et enveloppant le monde de sa lumineuse et vivifiante atmosphère. En cet état, nous ne pouvons nous défendre de voir en lui une chose grande, forte, belle, divine ; et encore que d'esprits lui sont fermés, lui sont hostiles, et de quelles violences récentes ne porte-t-il pas les profondes cicatrices !

« Mais dépouillons le christianisme de tous ces ornements, de tous ces fruits, de tous ces témoignages, de tous ces rapports, de toutes ces lumières, qu'il nous a donnés sur lui-même ; enlevons-lui tout cela, et ne lui laissons que sa croix, sa croix de bois, sa rude et sanglante croix, n'étant encore qu'un gibet infâme réservé pour le supplice des esclaves. Faisons descendre cette croix du front des rois, du faîte des temples, et faisons-la passer du centre du monde à ses extrémités ; rejetons-la au dehors comme un objet d'exécration, d'horreur et d'infâmie ; puis, en présence de cette croix obscure, ignoble, tachée du sang des plus vils criminels, plaçons le monde païen, ce monde de la force, de la volupté, de l'orgueil féroce, de la plus abrutissante corruption, qui supportait un Tibère, un Claude, un Néron, un Héliogabale ; qui, dis-je, les encensait, et en échange de cette brutale servitude, ne leur demandait que deux choses : du *pain* et des *jeux*. Mettez-vous bien dans l'esprit que cet état du monde païen, dont nous avons si souvent remué le scandale, n'était pas passager et accidentel, mais bien le résultat progressif et comme l'égoût universel de la morale humaine depuis l'origine des sociétés. Représentez-vous bien que les abominables excès dont il était le théâtre, n'étaient pas seulement inspirés par la perversité primitive, mais enhardis par l'exemple officiel et public, autorisés par les lois, consacrés par la religion, naturalisés par l'habitude, et que, de quelque côté qu'on se tournât, on y était plongé, on y vivait, on y était retenu par les préjugés de l'esprit, par les penchants du cœur, par l'emportement des sens, par la crainte des hommes et des dieux, par l'autorité et comme par le poids des âges.

« A ce monde venir proposer... Quoi ? De changer par tout l'univers les religions établies ; de renoncer soudain à ce culte de l'idolâtrie consacré par la majesté des ancêtres, armé par la superstition, et surtout identifié avec les vices de l'âme et les plus douces comme les plus violentes inclinations de la nature ; ce n'est pas tout : arracher ces vices non plus seulement de leurs temples et de leurs autels extérieurs, mais des habitudes de la vie, du fond des cœurs, des entrailles de l'âme ; les rejeter, les abhorrer, pour recevoir à la place des vertus rigides, impitoyables, désolantes, cruelles à la nature, invisibles, inouïes, la chasteté, le pardon des injures, l'amour de la pauvreté, la pénitence, la charité, la mansuétude, l'humilité, l'abnégation ; c'est-à-dire le contraire de tout ce qui existait ; le renversement de toutes les idées reçues, la condamnation du monde et de soi-même, sans se rien réserver, pas même le mérite du sacrifice ; et tout cela pour n'être heureux que quand on sera mort... Et sur quel gage ?... parce qu'un homme crucifié à Jérusalem l'a enseigné de la sorte, et que cet homme, dit-on, s'est ressuscité lui-même et est monté au ciel, où il est Dieu ; non pas *un* dieu, mais le seul et unique Dieu, pour lequel on doit abandonner tous les autres... Dieu en cet état de crucifié, voulant être adoré avec sa croix et sur sa croix, et non-seulement adoré, mais suivi et imité, dans ce même état de souffrance et d'ignominie... par tout le monde... Aller ainsi, dis-je, proposer cette doctrine, la croix à la main, non pas à quelques adeptes dans quelque lieu secret, mais dans les rues et sur les places publiques, parmi les statues des dieux et les saturnales de leur culte, à tout venant, de ville en

ville, de l'orient à l'occident; faire tomber l'univers au pied de cette croix, la porter du Golgotha au Capitole, et l'imposer au monde, comme le type souverain et absolu sur lequel tout doit venir se reformer: voilà l'entreprise.

« Voici les moyens : douze Juifs, la plupart pêcheurs d'un lac de Galilée, n'ayant rien, ne sachant rien, commandés par Pierre, le moins entreprenant d'entre eux, celui qu'un propos de servante suffit pour faire reculer... telle est l'armée du Christ, tels sont les conquérants de l'univers. — Leur consigne, la voici:

« Jésus envoya ainsi les *douze*, après leur avoir donné les instructions suivantes: *N'ayez point souci d'avoir de l'or ou de l'argent dans votre bourse. Ne préparez ni sac pour le chemin, ni souliers, ni bâton... ne vous mettez point en peine comment vous parlerez. Lorsque quelqu'un ne voudra point vous recevoir, sortez de la maison ou de la ville en secouant la poussière de vos pieds... Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, ils vous feront fouetter dans leurs synagogues, et vous serez persécutés à cause de moi.* (*Matth.* x, 9 seq.; *Luc.* ix, 1-5; *Marc.* vi, 7-11.) C'est ainsi que vous rendrez témoignage au *Crucifié* dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. (*Act.* i, 8.) Allez donc de la sorte dans tout l'univers prêcher l'Evangile à toute créature, et assurez-vous que moi qui m'en vais, et que vous ne verrez plus, je suis néanmoins avec vous jusqu'à la fin du monde.» (*Matth.* xxviii, 19, 20.)

« On croit rêver et être dupe d'un délire moqueur, lorsque, abstraction faite de la divinité de Jésus-Christ, de sa résurrection véritable et de la descente de son Esprit, on assiste à ce complot ourdi ainsi par douze hommes de néant contre l'univers. On ne sait que renvoyer le plus loin, ou de la folie de l'entreprise ou de l'extravagance des moyens. Et on admire ce parfait rebut de toute prudence humaine avec lequel l'Auteur du christianisme a conçu d'atteindre à ce qu'il y eut jamais de plus gigantesque, par ce qu'il y eut jamais de plus infime, et de refaire tout avec rien : c'est le choix de l'impossible, c'est-à-dire que c'est le jeu d'un fou, si ce n'est celui d'un Dieu : à l'événement de le décider.

« J'en appelle sans crainte à toute raison assez libre de préjugés pour voir la chose en elle-même; n'est-ce pas ainsi que se présente l'entreprise de l'établissement du christianisme? Et si l'issue nous en était inconnue, ne consentirions-nous pas à voir dans son succès, le plus incroyable, et prouvé qu'il fût, le plus décisif de tous les miracles?

« Or, ce miracle a eu lieu. Le succès le plus rapide, le plus immense et le plus durable est venu trancher hautement la question et faire éclater la divinité du principe dans le néant des moyens. Les envoyés de Jésus, après avoir accepté la charge d'aller *dans tout l'univers* prêcher l'Evangile *à toute créature*, se sont partagé le monde, et, de leur vivant, ils l'ont conquis à Jésus-Christ; ils ont inoculé au genre humain la foi chrétienne; ils ont planté la croix au cœur du paganisme; et depuis lors le paganisme, frappé de mort, n'a fait que se débattre au pied de cette croix, principe d'une nouvelle vie, et qu'achever de mourir en se débattant.

« Il n'y a rien qui ne soit littéralement vrai dans ce fait... C'est au grand jour, c'est de l'orient à l'occident, c'est de fond en comble que le christianisme envahit le monde païen et le dissout en le pénétrant. C'est là l'histoire, la grande histoire, toute l'histoire, à partir du premier siècle. Alors s'élevèrent du pied des trônes des Césars, et face à face avec leur puissance, ces grandes voix des apologistes chrétiens, si pleines de raison, de calme, de dignité, de conscience, de liberté. Ces premiers accents de la raison chrétienne, de la pure raison et du droit, dont nous jouissons aujourd'hui si complétement que nous en oublions la source, s'adressant pour la première fois à la force et lui opposant une puissance spirituelle sur laquelle elle ne peut rien, sont doux à l'âme; et il est sublime, ce combat où chaque coup porté au christianisme est un coup reçu par le paganisme, où la vérité use la violence et plane invincible au-dessus des chevalets! Surpris d'une résistance qu'il n'avait encore jamais rencontrée, jamais imaginée, et ne comprenant rien au principe qui la nourrissait, le colosse romain devint furieux. Il souleva toutes ses forces, ces mêmes forces par lesquelles il avait conquis le monde et se le tenait asservi, et enveloppa le christianisme d'appareils de mort. Il avait tout ce qui assure le triomphe dans l'ordre des choses humaines : la force, la séduction, l'opinion, la vraisemblance; tout, si ce n'est la vérité (13). Pendant que les magistrats décrétaient la mort des Chrétiens, ceux-ci n'avaient d'encouragement et de refuge nulle part sur la terre : ni dans la pitié du peuple qui, avide de spectacles de sang, applaudissait à leur supplice et les y poussait; ni dans l'opinion des sages et des philosophes, qui, jaloux de leur vertu et offusqués de leur doctrine, les raillaient; ni dans la révolte et

(13) Barthélemy raconte ainsi l'établissement de saint Pierre à Rome, qui devint, par cela même, le centre du christianisme :

. . . . . En ces lieux
Vint un pêcheur obscur; aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée;
Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,
La croix dans une main, et dans l'autre un bâton;
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille.
Seul, il défia Rome, et lui livra bataille!
Et cette Rome avait un empereur puissant,
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang;
Et des soldats si forts que, d'un seul coup de lance
A l'univers mutin ils imposaient silence.
Eh bien! comme l'épi sous la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur,
Les dieux prirent la fuite : un évêque sans glaive
S'installa sur la place où *Saint-Pierre* s'élève,
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre corps et notre âme... Pensons!

la défense naturelle à laquelle, par principe d'ordre, ils n'auraient jamais recouru, ni enfin dans la nécessité et le désespoir, ces derniers stimulants du courage, puisque toutes les portes de la vie et de la société, avec ses honneurs et ses plaisirs, leur étaient ouvertes, et que jusqu'à leur dernier soupir il ne tenait qu'à eux d'y rentrer. Méconnus, calomniés, méprisés, abandonnés, repoussés de la terre entière, subissant mille morts dans une seule mort, et, jusque dans le fort des plus affreux supplices, libres de vivre, sollicités de vivre, les Chrétiens de tout rang, de tout âge, de tout sexe mouraient... Et c'est ainsi que le christianisme acheva de vaincre, et qu'après trois siècles de cette affreuse lutte il n'y eut plus... que des Chrétiens.

« Tel est, en raccourci, le phénomène de l'établissement du christianisme (14). Sa cause peut-elle en être ailleurs que dans une force toute divine? »

Vous avez donc eu tort de dire que cette religion, supérieure à celles qui l'avaient précédée, s'établit naturellement et facilement par toute la terre.

Vous n'êtes pas moins dans le faux quand vous ajoutez :

— Il en sera de même de celles qui lui succéderont.

Cela est déjà réfuté d'avance par ce que nous venons de dire.

Nous avons montré, en effet, que le christianisme n'aurait pu s'établir comme il l'a fait sans l'assistance divine. Or, Dieu ne pourrait aider de son assistance l'établissement d'une religion qui viendrait détruire celle qu'il a établie dans le monde. Ce serait se contredire lui-même et se combattre en quelque sorte. Il est vrai qu'il a établi le christianisme qui venait remplacer le judaïsme, mais cela était prédit; en sorte qu'il n'a fait, par là, que réaliser ses promesses, tandis qu'il y serait positivement infidèle, contraire même, s'il établissait une autre religion actuellement.

L'épreuve, du reste, a été faite déjà, et même de nos jours encore; a-t-elle réussi? Bien loin de là. Qui n'a entendu parler des saint-simoniens, des icariens? Que sont-ils devenus? Il n'a pas été nécessaire de s'armer du glaive de la persécution pour les combattre, de susciter à leur établissement d'obstacles bien difficiles. Après quelques jours d'existence, ils sont tombés sous les coups de la risée publique, et plus encore de leurs propres passions.

Il est des sectes qui ont eu plus de succès, il est vrai. Par exemple, le mahométisme et le protestantisme. Mais, outre que ce succès s'explique naturellement par les passions que ces sectes ont flattées, puisque le mahométisme était tout favorable au sensualisme, et le protestantisme à l'indépendance, où en sont-elles aujourd'hui? Si le mahométisme n'est pas encore enterré, il est bien mort assurément; le protestantisme s'en va en lambeaux, et tout ce qu'il y a de vital en lui se hâte de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique.

Il en sera de même de celles qui viendront après, avez-vous dit.

Mais cela ne peut avoir lieu qu'autant que le christianisme périrait et céderait la place qu'il occupe dans le monde. Or, quelles preuves avez-vous de la destruction de cette religion si miraculeusement établie? N'avons-nous pas, au contraire, les preuves les plus irrécusables de sa conservation? Avez-vous oublié les promesses de Notre-Seigneur à ses apôtres, et particulièrement à saint Pierre? Avez-vous oublié les triomphes qu'elle a remportés en tout temps et en tout lieu, par suite de ces infaillibles promesses?

Ecoutez de quelle manière un publiciste de talent, M. Eugène Robin, a rendu l'impression que doit faire éprouver à tout homme qui ouvre les yeux, le grand fait de la perpétuité du pouvoir catholique au milieu des ruines de toutes choses :

« Un homme d'esprit et de cœur dit un jour devant moi (j'étais encore enfant alors): *Aujourd'hui, il n'y a rien au monde de fixe et de stable à quoi l'on puisse rattacher sa vie. Les idées et les rois passent; tout se déplace, tout s'use avec une dévorante rapidité. La société change dix fois de face entre le berceau et la tombe d'un mortel. En vérité, au milieu de cette versatilité des choses, il n'y a qu'une ville et qu'un homme qui, par leur immobilité dans l'océan du temps, présentent à notre esprit une image de suite et de perpétuité, Rome et le Pape. Trouvez-moi, pour ceux qui sont las d'errer à la merci de tous les vents et qui demandent à la vie le calme de l'éternité, un refuge assuré où chercher un abri, un port toujours ouvert où amarrer leur barque, si ce n'est ce rocher plus haut que toutes les tempêtes, Rome et la papauté!*

« Cette parole, jetée sans prétention au milieu d'une causerie tour à tour frivole et sérieuse, est tombée en moi et y est demeurée depuis, tant elle avait frappé mon imagination. En effet, pour les cœurs indifférents ou distraits, pour les esprits irré-

(14) J.-J. Rousseau lui-même l'expose ainsi : « Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple : ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré; et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie. Leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens alarmés firent entendre aux princes que l'Etat était perdu, parce que les offrandes diminuaient; les philosophes, qui ne trouvaient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries et les injures pleuvaient de toutes parts sur la nouvelle secte, les persécutions s'élevèrent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer le progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les Chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. » (*Réponse au roi de Pologne.*)

solus ou ceux que retient la honte d'avouer leur erreur, pour l'incrédulité systématique, pour les convictions les plus rebelles, pour tous tant que nous sommes enfin, ainsi égarés dans les ténèbres du doute, n'est-ce pas un spectacle capable de réveiller le sentiment croyant endormi ou étouffé en nous, que cette formidable immutabilité où le temps, la guerre, la torture, le mépris, se sont brisé le front; que cette fixité d'un seul point au milieu de tout ce qui passe; que cette lumière traversée par le souffle de toutes les tempêtes, qu'aucun souffle n'éteint; que cette foi toute mystique, toute immatérielle, qui éclate surtout aux regards de l'humanité par l'évidence d'un fait matériel unique dans l'histoire du monde?

« Je ne sais à qui l'on doit cette spirituelle boutade : Rien n'est absurde comme un fait. Oui, le fait de la veille que contredit le fait du lendemain, le fait éclos par hasard dans le travail quotidien d'un peuple que dément l'idée spéculative sortie du cerveau isolé d'un homme, le fait qui se hâte de se placer derrière le fait pour prouver quelque chose, et dont un choc imprévu jette à bas les rangs à grand'peine alignés.

« Mais un fait comme celui-ci : L'apostolat confié par le Christ il y a dix-huit cents ans à l'un de ses disciples, s'est perpétué de Pape en Pape jusqu'à nos jours ; pouvoir dire cela, et être sûr qu'on le dira demain, cela doit bien signifier quelque chose (15). Et si l'on songe que, depuis le jour où cette parole a été prononcée en Judée, la barbarie, le schisme, la réforme, la philosophie, se sont rués tour à tour, la torche et le fer à la main, sur le siége occupé par le même apôtre, continué dans mille vies ; que Rome, la ville éternelle des temps modernes, comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient et de l'Occident ; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des soldats ivres, conduits par un renégat, y sont entrés au nom de Luther ; qu'il n'y a pas trente ans qu'un empereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un préfet, comme faisaient ceux de Constantinople, dans les premiers temps de ses Pontifes ; oh! alors le fait grandit à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme; et, quoi qu'on en ait, il faut bien, je le répète, que ce fait signifie quelque chose.

« C'est en vain que nous voudrions détourner les yeux de cette prodigieuse image de perpétuité. Nous qui sommes venus après les plus grandes persécutions que Rome ait essuyées depuis les siècles des martyrs, nous sommes forcés de nous dire : Sans doute les promesses des temps s'accompliront. Le rêve de la philosophie était d'abattre la Papauté, parce qu'elle comprenait que là est la tête, là est le cœur du catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, c'était à cette tête et à ce cœur qu'il fallait viser ; car la Papauté et le christianisme même sont inséparables à ce point, que la réforme n'existe qu'à la condition d'entretenir sans cesse le souvenir de sa rébellion, et que sa foi, fondée sur la défiance, ne retrouve un peu de cette vitalité qui lui manque qu'en s'excitant à la haine de ce qu'elle a nommé le Papisme. La durée de la Papauté était donc pour nos pères toute la question d'avenir. Dix-huit cents ans sont de belle haleine sans doute dans le cours des choses ; mais, la Papauté détruite, la philosophie gagnait son procès, qui était de prouver qu'elle n'avait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la barbarie. La révolution est venue, elle savait le mot d'ordre : elle a visé au cœur; elle a traîné le Pape dans l'exil, il y est mort! Un autre Pape lui a succédé, la chaîne de perpétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée aux jours les plus mauvais de la vie du catholicisme. Maintenant la philosophie a fait son temps. Les destructeurs dorment dans le passé à côté de Luther, l'Encyclopédie, la république, et l'empire (16). Rome est toujours debout, et à ce centre de la chrétienté, déchirée par les ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un Pape, comme il y en avait un sous Néron, alors que le christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les bêtes féroces.

« Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a changé trois fois de face; l'antiquité s'est éteinte, le moyen âge est mort. Trois empires, celui de Charlemagne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont élevés et ont disparu. Des nations ont brillé qui ne sont plus. Un monde découvert est échu en partage à la puissance temporelle et et à la puissance spirituelle; celle-ci seule a gardé sa part. Tout a fait son temps, idées, peuples et empires. Rome seule est restée debout ; le Pape seul est resté. Il y a dans ce fait, je ne saurais trop le répéter, quelque chose qui vaut bien la peine qu'on y réfléchisse un peu.

« Mais nous sommes dans un temps où l'on a inventé, à l'usage des partis, une logique habile qui sait nier l'évidence. Les vieilles haines contre Rome ne sont pas mortes dans nos cœurs révolutionnaires. Les pères ont cru avoir régénéré le monde, et les fils, qui ont accepté leur grandeur, ne peuvent s'accoutumer à cette idée, qui élève le catholicisme à leurs yeux aux dépens de la gloire fugitive dont ils s'enorgueillissent ; que la Papauté, de son inexpugnable hauteur, aurait contemplé, avec un regard plein d'une tendre commisération et d'une certitude entière dans les promesses divines, nos terribles révoltes, nos puissants enfantements, nos incendies allumés à tous les coins du monde, le sang versé à faire bondir le cœur, ce fracas d'empires et de rois tombés à confondre l'esprit, tout cela comme un vieux

(15) C'est le cas d'appliquer cette autre boutade qui vaut bien la première : *Rien n'est entêté comme un fait.*

(16) L'empire est revenu ; mais, ô prodige! aucun gouvernement n'a rendu un plus sincère et plus éclatant hommage que lui à la papauté.

marin regarde de la plage la lutte des éléments, assuré qu'il est, par les signes qu'il a vus dans le ciel, que demain tout ce grand bruit aura cessé, et que l'Océan débordé rentrera dans ses abîmes.

« Notre orgueil ne saurait consentir sans violence à cette domination d'une pensée immuable, éternelle, sur la terrible pensée de notre histoire d'hier ; et si nous ne pouvons nier que le rocher ne soit resté debout, que la lumière du phare ne se soit pas éteinte, tandis que notre révolution lassée ne laisse plus échapper que de sourds grondements, nous nous en consolons en songeant que le rocher s'éloigne toujours de nous, par cela seul que nous marchons en avant, et qu'il est un point immobile ; qu'emportés par le mouvement irrésistible du progrès, comme si ce mouvement qui pousse l'humanité n'avait commencé que d'hier, nous irons si loin que nous finirons bien par échapper à la sévérité de ce grand œil ouvert sur nous depuis dix-huit siècles.

« Aveuglement de l'orgueil ! Un humble prêtre (M. Lacordaire), qui fut l'ami et le compagnon de Lamennais, mais qu'une vaine gloire n'a pas précipité, comme lui, dans un abîme sans fond, vient d'élever son éloquente voix, et il vous répond : *Non, quoi que vous fassiez, vous qui ne voulez point reconnaître ce qui a été et ce qui sera, vous avez beau marcher en avant, vous jeter à perte d'haleine dans les voies infinies de l'avenir; ce calme regard, qui plane sur votre présent comme il a plané sur votre passé, vous poursuivra toujours, partout, jusqu'aux derniers horizons de l'éternité; car cette lumière, que vous croyez pouvoir fuir, parce qu'elle est fixe, est immobile et mobile à la fois. Où que vous alliez, elle est toujours parmi vous, votre centre, votre milieu; elle est comme le soleil, dont on ne saurait s'éloigner d'un seul pas, eût-on la vitesse du vent, et l'infini du désert devant soi. Vous croyez que la Papauté sommeille, qu'elle s'endort dans le passé, grande comme la fosse d'un géant, par la grandeur de ce qu'on lui a ôté. Vous vous trompez : elle a toujours présidé aux affaires du siècle, elle y préside encore, elle est toujours debout, agissante, prête à lier et à délier. Aujourd'hui que nous acceptons toutes les gloires du passé, les esprits les plus sages ont reconnu les bienfaits que lui doit l'humanité. Vous savez ce qu'elle a fait : voyez ce qu'elle fait maintenant !*»

Pour nous résumer donc, d'après l'expérience la plus décisive, comme d'après la promesse de son divin fondateur, le fondement sur lequel repose le christianisme est indestructible. D'où il suit que cette religion est elle-même impérissable, et que vous êtes complétement dans le faux, quand vous affirmez qu'elle sera remplacée par d'autres dont l'établissement aura le même succès que le sien propre.

Au lieu donc de dire que le christianisme s'est établi naturellement et facilement sur les ruines des religions qui l'ont précédé, et qu'il en sera de même de celles qui viendront après, dites plutôt, sans craindre de vous tromper, car alors vous aurez pour vous la parole de la vérité même et l'expérience des siècles : cette religion s'est établie miraculeusement sur les ruines de toutes celles qui l'avaient précédée, et elle n'a cessé depuis de s'y maintenir. Ce colosse divin couvre aujourd'hui le monde, et tout ce qui viendra s'y heurter ne manquera pas, comme précédemment, de se briser et de périr : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI, 18.)

CIEL.

Objections. — Le ciel est sur la terre. — Le ciel, c'est l'argent, c'est la gloire, c'est le plaisir, c'est ce qui est agréable à chacun. — Qu'est-ce que la religion peut nous offrir de préférable ?

—

Réponse. — L'homme est né pour le bonheur : tous en conviennent; et j'ajouterai qu'il est né pour un bonheur parfait ; car dès que chacun a trouvé l'objet qu'il croyait capable de le satisfaire, trompé bientôt dans son espérance, il le rejette avec dégoût, pour courir après un autre objet, qu'il ne tarde pas à trouver défectueux également, et à rejeter avec le même dégoût. Un tel bonheur ne se trouvant point ici-bas, la religion nous apprend que nous n'avons d'espoir de le trouver que dans le ciel. Mais, comme il y en a qui ne veulent point écouter la religion, ni faire surtout ce qu'elle nous commande :

Le ciel est sur la terre, disent-ils.

Le ciel est sur la terre ! Et comment se fait-il donc que jamais personne n'ait pu y rencontrer le bonheur ? Comment se fait-il qu'on n'y trouve, au contraire, que travail, misère et souffrance ?

Le ciel est sur la terre ! quelle cruelle ironie ! oui, il est sur la terre, comme il est au lieu d'exil, au bagne, à l'hospice. Car, qu'est-ce la terre, si ce n'est tout cela, un peu en grand ?

Vous allez me dire peut-être que c'est la faute de l'humanité dégradée.

Eh bien ! rêveurs, séparez-vous de cette humanité dégradée ; faites bande à part ; et pourtant je pourrais vous demander ici comment il se fait que le bonheur que vous dites être sur la terre ne s'y trouve pas à la portée de tous : mais passons sur cette petite difficulté ; séparez-vous donc, ai-je dit ; faites votre choix ; allez loin, bien loin, dans le lieu le plus propre à réaliser vos espérances, et vous nous donnerez de vos nouvelles... Hélas ! nous n'avons pas attendu longtemps le résultat de l'épreuve. Votre terre promise a dévoré ses habitants ; ou, plutôt, elle n'a pas eu besoin de le faire, car, à peine réunis, vous vous êtes pris à vous dévorer vous-mêmes les uns les autres. Tout le monde connaît l'histoire de Cabet et de ceux qui ont eu le malheur de l'écouter, et de le suivre.

Le ciel est sur la terre ! mais non, car nous

n'y restons pas assez longtemps. Un bonheur de quelques jours ne saurait être le véritable bonheur, quelque grand qu'il soit en lui-même. Que dis-je! plus il est grand, plus la crainte que nous avons de le perdre doit être grande également. Un bonheur éphémère, c'est une déception, une amère dérision. Ce n'est donc point le bonheur.

Le ciel sur la terre! Eh bien! dites-moi: en quoi consiste-t-il donc selon vous?

Le ciel, nous dit-on, c'est l'argent, c'est la gloire, c'est le plaisir, c'est ce qui est agréable à chacun.

L'argent serait le ciel! y pensez-vous? Quoi! ce métal que nous avons tant de peine à acquérir, et qui, une fois en notre possession, inspire et fait commettre tant de crimes! Mais il tue plus d'hommes que le fer, et c'est à lui bien plutôt qu'au fer qu'on devrait donner l'épithète d'*homicide;* car le fer n'est qu'un instrument du crime, et l'or en est le principe. Aussi, ne suis-je point surpris que Dieu ait fait périr vingt-trois mille personnes pour avoir adoré le veau d'or. Il n'y avait pas là seulement une punition, mais un symbole, un enseignement; c'était pour dire au monde que rien ne tue autant que l'or. Inutile enseignement! symbole perdu! Les hommes ne l'ont guère compris; et ceux à qui il s'adressait tout particulièrement encore moins que les autres; car l'adoration de l'or est aujourd'hui la passion la plus dominante des débris d'Israël.

La gloire serait le ciel! Quoi encore! Cette fumée, ou, si vous l'aimez mieux, cette lumière incertaine qu'un souffle apporte au-dessus de notre tête, sans qu'on sache pourquoi, la plupart du temps, et qu'un autre souffle emporte de même, ce serait là le ciel? Tachez donc du moins de la fixer au-dessus de votre tête, puisque vous ne pouvez la faire entrer en vous. Portez-y la main; tenez-la solidement. Mais non, c'est impossible. Ce n'était que de la fumée, ai-je dit avec raison; il y avait bien aussi un peu de lumière. Quoi qu'il en soit, tout cela vous échappe, au moment où vous vous y attendiez le moins; et quand la gloire ne vous échappe pas, c'est vous qui échappez à la gloire; car la mort est venue vous frapper, tandis que vous frappiez les autres peut-être, et elle vous a enseveli à six pieds dans la terre. La gloire pourra-t-elle vous suivre en ce lieu d'obscurité! Hélas! non; car vous ne pouvez plus avoir là pour société que les vers, lesquels même vous délaisseront, quand de cadavre votre corps sera devenu ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, comme a dit Bossuet, après Tertullien. Vous connaissez l'histoire du conquérant des temps modernes. Je ne sais si je ne ferais pas mieux de dire de la gloire incarnée elle-même :

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle an-
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce [nonce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s'est arrêté là?...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

En espérez-vous davantage? en pouvez-vous même attendre autant? Non, assurément. Eh bien! voilà donc ce que fut l'une des plus belles gloires du monde? Et encore, l'inconstante s'était-elle hâtée de quitter d'elle-même son favori, avant que la mort fût venue l'en séparer.

Voyons actuellement le plaisir. Le plaisir serait le ciel? Oui, le ciel de Mahomet; mais de tout homme ayant un peu de conscience, du bon sens même? non jamais. Le plaisir, c'est le père du remords! Le plaisir, c'est le principe de la corruption! Le plaisir, c'est le concierge ordinaire des hôpitaux et des cimetières! Et en effet, bien peu d'hommes entrent dans ces tristes lieux, sans y avoir été poussés plus ou moins par le plaisir. Il serait donc absurde de dire que le plaisir est le ciel.

Du reste, vous êtes si peu convaincu vous-même d'être dans le vrai quand vous affirmez que le ciel est ou l'argent ou la gloire ou le plaisir, que vous vous hâtez d'ajouter que le ciel c'est ce qui est agréable à chacun. Mais il est facile de vous vaincre encore dans ce dernier retranchement. Vous dites que le ciel, c'est ce qui est agréable à chacun. Vous vous trompez; car, le cœur humain étant le même partout, il suit de là que le ciel, qui est destiné à le satisfaire, doit être le même pour tous. Le ciel est ce qui est agréable à chacun? Eh bien! soit. Or, rien ne pouvant satisfaire le cœur sur la terre, comme nous venons de le prouver, en montrant que les objets qu'on croyait les plus propres à atteindre ce but ont un effet tout contraire, il faut en conclure que rien ne saurait être le ciel ici-bas.

Qu'est-ce que la religion peut nous offrir de préférable? nous demande-t-on.

Tant de réponses ont déjà été faites à cette question, qu'il nous paraît bien inutile d'en chercher une nouvelle en nous-même.

« O vous qui me conviez aux délices du paradis, » disait un philosophe persan, « ce n'est pas le paradis que je cherche, mais celui qui a fait le paradis. (*Voy. de Chardin*, t. V.)

« Cette parole est tellement au-dessus de toutes les idées répandues parmi les hommes sur l'autre vie, » reprend ici l'un des plus récents apologistes du christianisme (Auguste Nicolas), « que nous avons peine à croire qu'elle n'ait pas été inspirée par quelque notion de la seule religion qui y répond. Aucune religion sur la terre, aucune que le christianisme, n'a imaginé de donner à l'homme pour récompense, pour aliment, pour ciel, Dieu lui-même, et n'a fait entendre cette parole étonnante : *Ego merces tua.* (*Gen.* xv, 1.) C'était le nœud gordien de notre immortalité. Le christianisme seul est venu le dénouer. Cette solution une fois donnée, toutes les facultés de notre âme ont reconnu en elle cette vérité nécessaire, qui explique et démontre en précisant son objet, le dogme

de notre immortalité. Quoi de plus simple et de plus évident que ceci? Une soif insatiable de connaître et d'aimer réclame un objet infini et souverainement parfait, et il n'y a d'infini et de souverainement parfait que Dieu : Dieu seul doit donc être notre fin, et sa possession notre récompense...

« Ouvrez-vous, portes du ciel chrétien! que vous êtes resplendissantes! et qui peut soutenir l'éclat que vous nous découvrez! Toutes les fausses religions nous peignent le ciel : la religion de Jésus-Christ ne le fait point. C'est que toutes les autres religions peignent le ciel d'après la terre, et que celle de Jésus-Christ ne peut le peindre que d'après lui-même, si elle est la vérité; dès lors elle doit s'abstenir de nous le représenter, parce que nous ne le comprendrions pas. Par là elle se prive d'un grand élément de succès, et fait preuve d'un désintéressement humain qui convient bien à une religion divine. Mais par cela même aussi, elle donne du ciel en le voilant, une idée d'autant plus digne de lui, d'autant plus vraie, d'autant plus entraînante pour la raison, lorsqu'elle fait entendre ces paroles, si puissantes par leur impuissance même : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti monter en lui une félicité comparable à celle que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment.* (*I Cor.* II, 9.) Voilà tout ce qu'elle peut nous dire pour nous faire comprendre quelle est *la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mystère.* (*Ephes.* III, 18.) *Ne vous semble-t-il pas,* dit ici Bossuet, *entendre un homme qui aurait vu quelque magnifique palais semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poëtes, et qui ne parlerait d'autres choses, sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre? au reste, ne pouvant pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni en faire une description qui ne soit grossière : tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle.* (*Sermon pour le jour de la Toussaint.*)

« Tous les biens réunis de ce monde, en comparaison de celui-là, sont comme du fumier : *sicut stercora* (*Philipp.* III, 8); — toutes les souffrances de la vie présente ne sont pas d'un mérite proposable, *non sunt condignæ,* en échange de cette gloire du siècle futur; car *le moment si éphémère et si léger des afflictions de cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (17). Quelle étonnante idée, et quel puissant levier offert à la faiblesse humaine pour se détacher des liens corrupteurs de ce monde, et pour en accepter courageusement les maux! Nous ne craignons pas de le dire, si le christianisme était la vérité même, pourrait-il s'exprimer autrement? Et pourquoi dès lors ne pas voir en lui la vérité? D'où vient qu'il n'est venu à l'idée d'aucune autre religion de procéder ainsi? N'est-ce pas que la vérité est une, et qu'il n'y a qu'elle seule qui ait le secret de son propre langage? Mais il faut laisser parler ici le bon sens en personne; il faut voir avec quelle force de raison notre Montaigne, armé de la foi, fustige toutes les folies humaines, et relève la suprême, l'incomparable vérité du christianisme :

« *Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encore après la ruine et anéantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie...; quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierrerie, peuplé de femmes d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers; je vois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et espérances, convenables à nostre mortel appetit... Il fauldrait lui dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceux que j'ai sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seraient comblés de biens, et cette âme saisie de tout le contentement qu'elle peult désirer et espérer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne serait encore rien : s'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition présente, il ne peult être mis en compte; tout contentement des mortels est mortel... Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles, et parfaitement aultres que celles de nostre misérable expérience.* « *Œil ne saurait voir,* » *dit saint Paul,* « *et ne peult monter au cœur d'homme l'heur que Dieu prépare aux siens.* » (*I Cor.* II, 9.) (*Essais,* liv. II, chap. 12.)

« Et comme tout se lie et se justifie dans le christianisme! S'il nous dit qu'il nous est impossible de se représenter le bonheur du ciel, ce n'est pas pour exalter vaguement l'esprit par une emphatique espérance de tous les biens que nous pouvons imaginer, ce qui ne serait qu'une donnée pour le fanatisme et la superstition; mais c'est que le ciel est la possession de Dieu, et que Dieu est infini et incompréhensible. Le bonheur du ciel est ainsi précisé dans sa nature, en même temps qu'il est infini dans son terme; et cette infinité résulte de cette nature même. On comprend dès lors pourquoi on ne peut pas concevoir ici le bonheur du ciel, et cette impossibilité de le concevoir en est la meilleure conception. Tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, dans les choses que nous connaissons, tout ce que nous pouvons imaginer de plus parfait n'est qu'un don de Dieu, mais n'est pas Dieu; et tout ce qui n'est pas Dieu est périssable, fini, corruptible, et dès lors

(17) *Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (*II Cor.* IV, 17.)

impuissant à satisfaire l'âme humaine, dont le propre est d'être insatiable et infinie dans ses ardeurs et dans ses désirs. Mais Dieu, l'auteur même de toute beauté, de toute bonté, de toute vérité; Dieu, l'original de la beauté; Dieu, qui n'est pas beau seulement, comme on peut le dire des plus belles créatures, mais qui est la beauté, ce d'après quoi tout le reste est beau, et qui n'est beau que par lui-même : voilà le ciel. Et ce que nous disons de la beauté, il faut le dire de tous les autres attributs de l'être par essence : la vérité, l'amour, la justice, la puissance, la gloire; et tout cela en substance et en infinité. Réunissez tout ce que l'univers vous présente de plus parfait dans l'accablante variété de toutes ses merveilles; composez une beauté de toutes ses beautés, une vérité de toutes ses vérités, une magnificence de toutes ses magnificences, une seule harmonie de toutes ses harmonies, un seul amour de tous ses amours : qu'aurez-vous? Rien, comparativement à l'Auteur de tout cela, parce que tout cela est l'ombre fugitive de ce qui est en lui réalité immuable, et qu'il n'y a pas de calcul proportionnel entre le fini et l'infini. Quelle accablante, mais en même temps quelle juste idée du ciel! Ce n'est pas là une vaine et fade amplification, c'est une vérité simple, rigoureuse, nécessaire, cela doit être : cela est...

« Nous venons de voir quel est le ciel chrétien : et maintenant à qui est-il promis? Quels en seront les habitants?

« Voilà encore qui n'appartient qu'au christianisme : les pauvres, les petits, les humbles, les victimes de l'oppression, les pacifiques, les affligés de la terre, la balayure du monde, voilà les rois et les princes du monde, voilà ceux qui jugeront la terre : c'est pour eux que les portes du ciel s'ouvrent et se dilatent sans mesure. Et, au contraire, malheur aux riches, aux grands, aux superbes, aux sensuels, à ceux qui sont sans entrailles et qui écrasent leurs frères! pour ceux-là la porte du ciel se rétrécit; un câble passerait plutôt par le trou d'une aiguille; à ceux-là il sera dit : Allez, maudits! je ne vous connais pas.... Vous avez reçu votre récompense. (*Matth.* xxv, 12, 41; vi, 16.)

« Quelle révolution morale a apportée dans le monde ce simple mot : *Les premiers seront les derniers!...* (*Matth.* xx, 16.) Quel germe de résignation déposée dans le cœur du pauvre et de l'esclave! Quelle inquiétude salutaire éveillée dans l'âme du riche et du maître! Quel retour de lot jeté à travers tous les faux partages de la fortune! Ecoutez :

« *Il y avait un homme riche qui se revêtait de pourpre et de soie, et chaque jour il faisait une chère splendide. Il y avait d'autre part un certain mendiant nommé Lazare, qui gisait à la porte de ce riche, plein d'ulcères. Lazare eût bien voulu pouvoir se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; et nul ne les lui donnait. Mais les chiens venaient, et lui léchaient ses ulcères. Cependant il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham* (18). *Le riche mourut pareillement, et fut enseveli en enfer. — Comme il était dans les tourments, levant les yeux, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, — et s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir ma langue, parce que je souffre horriblement dans cette flamme. — Mais Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que pendant la vie vous avez reçu les biens, et Lazare, les maux pendant la sienne : et maintenant, il est consolé; et vous, vous souffrez. De plus, il y a entre nous et vous un grand abîme, tellement que ceux qui veulent passer d'ici là, ne le peuvent, ni de là passer ici. — Et le riche reprit : Père, je vous prie alors d'envoyer dans la maison de mon père, où j'ai laissé cinq frères, afin qu'ils soient avertis de ceci, pour qu'ils ne viennent pas, eux aussi dans ce lieu de tourments. — Et Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent. — Ils n'en feront rien, dit le riche; mais si quelqu'un des morts va à eux, ils feront pénitence. — Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, quelqu'un des morts ressusciterait qu'ils ne le croiraient pas* (19).

« Quelle saisissante parabole! et comme elle rend vivement cette puissante révolution chrétienne qui a pris l'esclave et le pauvre dans la poussière, pour les porter au faîte de la vraie grandeur; qui a substitué aux Hercule, aux Thésée, aux Achille, aux Alexandre et aux César, — les Pierre, les Paul, les Jean, les Jacques, les Madeleine, les Marie; et qui a donné pour patronne au plus fier, au plus valeureux peuple du monde, une pauvre gardeuse de brebis (20).

« Cette révolution, si éminemment civilisatrice, date du christianisme seul; cela est incontestable. Quand elle s'opéra, elle déconcerta toutes les idées reçues, et Jésus-Christ la mettait sur la même ligne que ses grands miracles : « Allez, » disait-il aux envoyés de Jean, « rapportez ce que vous venez de voir « et d'entendre; dites que les aveugles voient, « que les boiteux marchent, que les sourds « entendent, que les morts ressuscitent, que « l'*Evangile est annoncé aux pauvres.* » (*Matth.* xi, 5.)

« Cependant, tout en élargissant son sein pour recevoir et honorer les pauvres, le christianisme ne présente pas le salut comme impossible aux riches, mais aux *mauvais riches*. Il leur fait même trouver le salut éternel dans les richesses employées au salut temporel des pauvres; et ainsi, par une économie admirable, il fait d'un seul coup et l'un par l'autre le bonheur de la terre et du ciel. Pendant qu'il prêche aux pauvres la résignation et l'amour des souffrances en vue

(18) Abraham est ici le père des Croyants.

(19) Ce dernier trait est d'une vérité frappante. Ce n'est pas le défaut de preuves, c'est le défaut de bonne volonté qui fait les incrédules. Il y a des témoins des miracles de Jésus Christ qui n'ont pas cru.

(20) Sainte Geneviève, patronne de Paris.

du *royaume des cieux*, il s'occupe à les soulager même ici-bas, en poussant les riches à venir à leur secours, en vue du même *royaume des cieux*. Attachant ainsi le même prix à la *pauvreté* et à la *charité*, il fait à la fois le soulagement temporel des pauvres sans nuire à leur bonheur éternel, le salut éternel des riches sans nuire à leur bonheur temporel, et le bien-être universel de l'humanité, par ces mêmes richesses qui jusque-là avaient été les plus grandes sources de sa corruption. — *Chose admirable!* peut-on dire ici avec Montesquieu, *la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.* » (*Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. 3.)

En sorte que, pouvons-nous ajouter ici, en terminant cet article, vous qui ne voulez le ciel que sur la terre, vous ne pouvez le trouver nulle part, tandis que la religion, qui ne le place que dans l'autre vie, commencerait à nous y introduire dès celle-ci, si nous voulions tous écouter et suivre son divin enseignement.

CIMETIÈRE.

Objections.—Il est évident que c'est la religion qui a placé les cimetières au milieu des villes et qui cherche encore à les y retenir. — Et pourtant c'est triste, nuisible au commerce et à la santé publique. — C'est encore là une invention qui, comme dit Boileau,

Pour honorer les morts fait mourir les vivants.

—

Réponse.—« Le christianisme a toujours fait en tout le mieux possible, » dit ici l'illustre auteur du *Génie du christianisme;* « jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépulcres, négligeant les idées intermédiaires, qui tiennent aux accidents et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime; il a placé la cendre des fidèles dans l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.

« Lycurgue n'avait pas craint d'établir les tombeaux au milieu de Lacédémone; il avait pensé, comme notre religion, que la cendre des pères, loin d'abréger les jours des fils, prolonge en effet leur existence, en leur enseignant la modération et la vertu, qui conduisent à une heureuse vieillesse. Les raisons humaines qu'on a opposées à ces raisons divines sont bien loin d'être convaincantes. Meurt-on moins en France que dans le reste de l'Europe, où les cimetières sont encore dans les villes?

« Lorsque autrefois parmi nous on sépara les tombeaux des églises, le peuple, qui n'est pas si prudent que les beaux esprits, qui n'a pas les mêmes raisons de craindre le bout de la vie, le peuple s'opposa à l'abandon des antiques sépultures. Et qu'avaient en effet les modernes cimetières qui pût le disputer aux anciens? Où étaient leurs lierres, leurs ifs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe? Pouvaient-ils montrer les os sacrés des aïeux, le temple, la maison du médecin spirituel, enfin cet appareil de religion qui promettait, qui assurait même une renaissance très-prochaine? Au lieu de ces cimetières fréquentés, on nous assigna dans quelque faubourg un enclos solitaire abandonné des vivants et des souvenirs, et où la mort, privée de tout signe d'espérance, semblait devoir être éternelle.

« Qu'on nous en croie : c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice que les royaumes trop remués s'écroulent (21). Encore si l'on s'était contenté de changer simplement le lieu des sépultures! Mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on en enleva les restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités.

« Il fut réservé à notre siècle de voir ce qu'on regardait comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui était le dernier supplice dont on punissait les scélérats, nous entendons la dispersion des cendres; de voir, disons-nous, cette dispersion applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au monde des fils tels que nous! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine : dans quelques villes de France, on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières; on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage; on édifia des lieux de douleurs pour remplacer les demeures où toutes les peines viennent finir; enfin il ne resta qu'une ressemblance, à la vérité effroyable, entre ces prisons et ces cimetières, c'est là que s'exercèrent les jugements iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice. »

D'après ces faits qu'il n est guere possible de contester, vous voyez que ce n'est pas la religion catholique seulement qui a placé les cimetières dans les villes, et qui s'efforce de les y retenir.

C'est toujours une idée religieuse, me direz-vous; et, à cause de cela, la religion catholique en a fait et dû faire, sous ce rapport, plus que toute autre religion.

Sans doute, et nous venons de le recon-

(21) Les anciens auraient cru un état renversé si l'on eût violé l'asile des morts. On connaît les belles lois de l'Egypte sur les sépultures. Les lois de Solon séparaient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnaient aux furies. Les *Institutes* de Justinien règlent, jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc.

naître; mais, au lieu de l'en blâmer, nous ne devons que l'en louer. Est-ce que l'esprit religieux n'est pas infiniment respectable, nécessaire même? Est-ce qu'il ne fait pas vivre et prospérer, en tout point, les peuples comme les individus?

C'est triste, avez-vous dit.

Mais ces tribunaux, ces gendarmeries, ces prisons, établis à la place de nos cimetières, est-ce beaucoup plus gai? D'ailleurs, est-ce que tout doit être gai dans le cours de la vie? Est-ce qu'une religieuse tristesse n'a pas son utilité, sa nécessité et jusqu'à une certaine délectation? Qui donc osera vous conseiller d'ôter de votre chambre la représentation de vos bien-aimés parents, sous prétexte que c'est triste?

Vous parlez de commerce. — Mais tout commerce honorable a pour base la justice, et la justice a besoin de cette sanction divine, qui se réalise à la fin de la vie.

Vous parlez de santé publique et de mort. — Nous avons déjà répondu : Meurt-on moins dans les lieux où les cimetières sont éloignés que dans ceux où ils sont proches. S'il sort de là des odeurs pestilentielles, qui ne comprend qu'elles nous atteindront aussi bien à un ou deux kilomètres qu'à quelques pas de nous? J'ai demeuré longtemps aussi près que possible d'un cimetière, et j'affirme n'avoir rien senti, rien éprouvé de fâcheux; tandis que, j'ai vu tomber malades et mourir même des personnes qui avaient assisté à des enterrements faits dans des cimetières éloignés. Et la perte de temps, et les dépenses de toutes sortes, pour celui qui est obligé de gagner son pain et celui de sa famille! et, pour tous, les privations du cœur, naturellement religieux ou simplement sensible.

L'auteur du *Génie du christianisme* nous parle seulement de ce qu'on a mis à la place de nos cimetières dans les villes; mais que dirons-nous de ce qui les remplace dans nos campagnes? L'Eglise est toujours là. On ne parle point encore de la transporter loin de toute habitation, comme triste, nuisible au commerce et à la santé publique. Il faut donc que quelque chose l'entoure. Autrefois c'étaient les cimetières et les presbytères. Que sera-ce donc actuellement qu'on ne veut plus y souffrir les cimetières ni guère les presbytères? Ce seront le champ de foire, la danse publique, les cabarets.

Tout cela est plus gai du moins, me direz-vous.

Elle est touchante et bien à sa place votre gaieté! Elle est de longue durée surtout!

Tout cela est plus favorable au commerce!

Il est édifiant et bien à sa place encore votre commerce!

Et la santé publique? vous n'en parlez point.

C'est par oubli sans doute que vous omettez d'examiner s'il ne sort pas des danses publiques et des cabarets des miasmes d'immoralité infiniment plus funestes à la santé publique que ce qui peut sortir de nos cimetières. Quant à moi, je vous le répète, je n'ai jamais vu personne mourir ni même être malade de la proximité des cimetières; mais j'en ai vu beaucoup, et des plus robustes, s'user rapidement la santé, et même périr, de la proximité des danses publiques et des cabarets.

CLERGÉ.

Objections. — A quoi bon le clergé? — C'est une caste privilégiée, une nation dans la nation. — Séparés de leurs concitoyens dès le commencement, les membres qui le composent ont une éducation à part, une vie à part; ils ne prennent ni les idées, ni les opinions du pays; ils sont opposés aux progrès de la civilisation et des lumières; et ils peuvent, dans un temps donné, faire courir à la patrie des dangers d'autant plus grands qu'ils se trouvent sous la direction suprême d'un chef étranger. — Voyez le clergé de France, qu'on représente cependant comme un modèle, que ne lui manque-t-il pas sous tous les rapports?

—

Réponse. — Il n'y a que les passions et les préjugés qui puissent faire tenir un pareil langage. Car, pour qui est, je ne dirai pas chrétien, mais seulement raisonnable, toutes ces difficultés n'ont aucune valeur, et n'existent même pas.

A quoi bon le clergé, demandez-vous? — Mais pour enseigner la religion et la faire pratiquer. — A quoi bon le clergé, dites-vous avec assurance, comme si vous émettiez une opinion évidemment utile, ou seulement indifférente? — Mais à quoi bon une armée, une magistrature, un corps enseignant?... Vous admettez volontiers la nécessité, l'extrême importance, du moins, d'hommes spéciaux pour toutes sortes de choses, et vous ne voudriez pas reconnaître cette même nécessité, cette même importance, du moins, pour la plus utile, la plus indispensable de toutes, la religion? Quelle inconséquence de votre part!

Vous me direz peut-être que les parents sont obligés d'enseigner la religion à leurs enfants et que quelques-uns le font d'une manière admirable. Oui, sans doute; mais cela ne suffit pas. Vous le reconnaissez vous-même forcément. *Quelques uns*, dites-vous, *le font d'une manière admirable.* Mais qui donc le fera pour ceux qui le font mal ou ne le font pas du tout? Qui donc viendra en aide à ceux dont la bonne volonté reste souvent impuissante dans l'accomplissement de ce difficile devoir? Ne voyez-vous pas qu'on peut appliquer aux sciences, à la justice, à la défense de la patrie, ce que vous venez de dire par rapport à la religion? — Tous les parents sont obligés d'enseigner à leurs enfants, quand ils le peuvent, les principes des sciences, et quelques-uns le font admirablement. — Tous sont obligés de leur donner une connaissance suffisante des lois de leur pays, et la plupart s'en acquittent d'une

manière satisfaisante. — Tous ceux qui sont en état de porter les armes doivent à l'occasion repousser l'ennemi, et beaucoup le font avec un courage héroïque. — Conclurons-nous de là qu'il faut détruire tout corps enseignant, abolir la magistriture, licencier l'armée? Non, me direz-vous; parce que ce serait replonger le pays dans les ténèbres de la barbarie, y appeler tous les désordres, le faire périr immanquablement sous les coups de ses ennemis. — Je suis de votre avis; mais j'ajoute que le clergé me paraît encore plus nécessaire pour conserver parmi les hommes la connaissance de la religion, pour leur faire observer ses lois saintes, pour les faire triompher de ces ennemis invisibles qui les assiégent continuellement, et les éloigneraient à jamais, sans cela, de la céleste patrie. — A quoi bon le clergé, dites-vous? — Mais, est-ce qu'il n'y en a pas toujours eu un dans tous les temps et dans tous les lieux? Voyez les Juifs, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, tous les peuples solidement constitués et qui ont eu quelque durée sur la terre. Est-ce que vous ne remarquez pas chez eux des hommes spécialement occupés des choses religieuses, un clergé par conséquent. Et pourtant, chez la plupart de ces peuples, la religion avait bien plus pour but d'enseigner l'erreur que la vérité, de favoriser les passions que de les combattre. Elle parlait du ciel sans doute; mais, au lieu d'y élever l'homme, elle le poussait en riant, vers l'abîme où il ne descend que trop rapidement de lui-même, sans qu'il soit besoin de l'y entraîner. Et vous ne voudriez pas d'un clergé solidement constitué, quand il s'agit d'enseigner aux hommes une religion grave comme la vérité, austère comme la vertu, quand il s'agit surtout de la leur faire pratiquer, malgré toute la résistance des passions, malgré tous les efforts en sens contraire des puissances infernales? Ah! parler ainsi, c'est parler contre sa pensée ou méconnaître la nature des choses qui nous touchent de plus près, c'est nous méconnaître nous-mêmes.

A quoi bon un clergé, avez-vous demandé? Sans doute il doit vous paraître inutile, si la religion elle-même est inutile et vague. Mais, si vous reconnaissez l'importance, la nécessité de la religion, ce que vous ne pouvez guère vous dispenser de faire, alors même que vous n'y seriez pas porté de cœur; si vous admettez une religion non-seulement intérieure, mais extérieure et publique, ce que tout homme sensé est également obligé d'admettre; vous devez reconnaître et admettre en même temps un culte extérieur et public, dès lors un enseignement public, des cérémonies publiques, la prière publique, un sacrifice plus ou moins solennel, mais pourtant public aussi, comme témoignage du pouvoir absolu de Dieu sur les créatures. Or, pour cela un clergé est absolument nécessaire.

Admettant d'ailleurs la nécessité d'une religion, puis d'une religion extérieure et publique, vous arrivez de conséquence en conséquence à la religion chrétienne. Et pourquoi ne l'admettriez-vous pas cette religion dans laquelle vous êtes né? A quelle autre pourriez-vous donner la préférence? Comme elle a merveilleusement expliqué le mystère de notre nature! Que de lumières elle a répandues sur la terre! Que de progrès elle a fait faire à l'humanité! Comme elle a changé les âmes! Que de vertus elle a fait pratiquer, elle fait encore pratiquer chaque jour! Que de prodiges pour son établissement et dans son établissement. Que de prodiges dans sa propagation et dans sa conservation, malgré les obstacles et les causes de ruine qu'elle rencontre à chaque instant!... Oui, il est impossible de le méconnaître, nous découvrons en elle, de quelque manière que nous la considérions, les marques les plus frappantes de sa divine origine. Or, la religion chrétienne suppose dans ceux qui sont chargés de l'enseigner et de la faire pratiquer, une mission, une ordination, un caractère propre qui les distingue du reste des hommes. Elle suppose donc réellement un clergé.

En effet, ce n'est point à tous ses disciples, mais à ses apôtres, constitués en corps, que Jésus-Christ a dit, après avoir établi l'auguste Sacrement de nos autels : *Faites ceci en mémoire de moi.* (*Luc.* XXII, 19.) C'est encore à eux qu'il a dit, en leur communiquant le Saint-Esprit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.* XX, 23.) Ce sont eux, et eux seulement qu'il a envoyés dans le monde, en leur adressant ces mémorables paroles : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné. Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 18, 19, 20.) Fidèles à accomplir ce que Jésus, leur divin Maître, leur avait recommandé pour eux-mêmes, aussi bien que ce qu'il leur avait recommandé à l'égard des simples fidèles, les apôtres s'empressent de remplacer ceux d'entre eux qui viennent à manquer, et ils étendent même leur corps à proportion des besoins de l'Eglise. Ce qu'ils font, d'après l'ordre de Jésus-Christ, leurs successeurs le font également à leur tour; et il en a toujours été ainsi, et il en sera ainsi, jusqu'à la fin des temps, dans cette Eglise à laquelle son divin Fondateur a fait la promesse d'une éternelle durée. Le clergé donc est la conséquence nécessaire de la constitution de l'Eglise. Il vient de Jésus-Christ, ainsi que sa religion. Dès lors, il vient de Dieu lui-même, et vous ne pouvez, sans un audacieux blasphème, demander à quoi il est bon.

A quoi il est bon, demandez-vous? Quelle aveugle ingratitude! Eh! faites-vous donc à vous-même cette question! Faites-la à tous ceux qui ont été élevés, comme vous, dans la religion de Jésus-Christ, aux peuples entiers aussi bien qu'aux simples individus!

C'est le clergé qui a éclairé et qui éclaire encore les intelligences; c'est lui qui a purifié et qui purifie encore les cœurs; c'est à lui que nous sommes redevables d'une civilisation plus avancée, de lumières plus grandes et plus répandues; et, pour tout dire en un mot, c'est lui l'instrument dont veut bien se servir le Seigneur pour répandre sur tous les hommes en général et sur chacun d'eux en particulier les innombrables bienfaits qu'il leur accorde par son Eglise; en sorte que, au lieu de l'accuser, toute notre reconnaissance doit se tourner vers lui, pour remonter ensuite, avec la sienne propre, jusqu'à la divine source d'où procède tout bien.

C'est une caste privilégiée, avez-vous dit, une nation dans la nation.

Une caste privilégiée! Qu'entendez-vous par là? Un corps à part, ayant son fardeau à porter, fardeau beaucoup plus inquiétant, beaucoup plus pénible que celui des autres, mais aussi se trouvant dispensé quelquefois de porter celui qui pèse sur les épaules des autres? Il en est ainsi, j'en conviens, et il ne peut pas même en être autrement, puisque la religion ne peut exister sans clergé, et qu'un clergé ne peut exister sans une existence distincte. Entendez-vous un corps ayant des priviléges inutiles, injustes même? Cela n'est pas assurément; et je vous défie bien d'en nommer de tels. A l'heure qu'il est, en France principalement, je ne lui en vois pas beaucoup d'aucune sorte, à moins qu'on n'entende ceux d'être privé de toute jouissance et abreuvé d'une infinité d'amertumes. Le plus grand avantage particulier, le seul peut-être qu'on lui fasse aujourd'hui, c'est d'être exempt de porter les armes. Mais, je vous le demande, comment cela se pourrait-il faire? le voudriez-vous vous-même? Et quel sang sait verser le ministre de celui qui est mort en bénissant ses bourreaux, si ce n'est le sien propre? Cet avantage, du reste, le clergé n'est pas le seul corps qui le possède. Pour ne parler que de ce qui a le plus de rapprochement avec le clergé, nous dirons que le corps enseignant le partage avec lui. Or, si le bruit des armes a paru inconciliable, sans que personne y ait trouvé à redire, avec le silence du cabinet et des études, à plus forte raison doit-il en être ainsi par rapport au silence de l'église et de la prière.

C'est une caste privilégiée! — Voudriez-vous y entrer uniquement pour y trouver le bonheur, celui du moins que promet le monde? Vous seriez promptement désabusé. Etre au service de tous en général, et de chacun en particulier; être obligé de se dévouer, de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de celui qui est estimé le dernier d'entre les hommes, mais qui n'en a pas moins été racheté au prix du sang de Jésus-Christ, et, en reconnaissance de tant de bienfaits, ne rencontrer presque partout qu'indifférence et mépris, si ce n'est la haine, la persécution, la mort... Ce sont, comme vous le voyez, des priviléges peu enviables, aux yeux du monde! Et, en supposant qu'une vocation sainte, irrésistible, en quelque sorte, vous appelât dans le clergé, vous ne devriez y entrer qu'en tremblant et en répétant avec l'Apôtre des nations : *Si Jésus-Christ, notre maître, ne nous donnait d'espérance qu'en cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les hommes : « Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.»* (*I Cor.* xv, 19.) — Une caste privilégiée! — A quoi donc sont accordés ces priviléges? A la naissance? — Non. — A la fortune? — Non. — A la protection? — Non. — Au hasard? — Non encore. — A quoi donc? — A la vocation divine, ce qui suppose toujours un vrai mérite, non-seulement aux yeux des hommes, qui se trompent si souvent, mais encore aux yeux de Dieu, qui ne se trompe jamais. — Et sur quels rangs de la société tombe donc ce choix de Dieu, qui ne pourrait manquer d'être excellent, si ceux qui sont appelés répondaient toujours et répondaient dignement à leur vocation? — Sur tous les rangs sans distinction, et nous remarquons même, par la vocation des apôtres et du plus grand nombre de leurs successeurs, que *Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort : « Infirma mundi eligit Deus, ut confundat fortia.»* (*I Cor.* I, 27.) Qui ne voit, dès lors, que ce ne sont point, à proprement parler, des priviléges, puisqu'il n'y a point, dans leur distribution, acception de personnes.

C'est une nation dans la nation. — Oui, celui qui fut le premier chef du clergé, Pierre lui-même, l'a dit en propres termes : C'est une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition, pour annoncer les vertus de celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum.* (*I Petr.* II, 9.) Oui, c'est une nation dans la nation, comme l'âme dans le corps est une substance dans une substance. De même que l'âme, parfaitement distincte du corps, l'éclaire, le dirige, l'élève au-dessus des affections terrestres et l'introduit dans les cieux; de même le clergé, parfaitement distinct des fidèles, les éclaire, les dirige, les élève au-dessus des affections terrestres, et les introduit dans les cieux. Entendez-vous la chose autrement? Voulez-vous dire que le clergé est, au sein même de sa propre nation, une autre nation étrangère, inutile, dangereuse quelquefois? Ah! la foi, l'expérience générale, tout vous donnerait ici un éclatant démenti. Est-ce que le clergé ne sort pas du sein même du peuple? Est-ce qu'il s'en sépare en aucune circonstance, soit à la vie, soit à la mort? Il partage sa tristesse et sa joie, son infortune et son bonheur, ses abaissements et ses triomphes. Voyez quand il se déclare quelque épidémie, quand la famine sévit, quand il y a quelque guerre à soutenir. Le clergé

est toujours là, donnant à tous l'exemple de la patience, du courage et du dévouement. Peut-il un dévouement à de grandes misères? le clergé le donne, si cela est à sa disposition; et, s'il ne l'a pas, il le recherche. Peut-il s'enfermer dans un hôpital pour soigner des pestiférés? Le clergé s'y rend avec tous les autres. Peut-il aller sur un champ de bataille, braver les coups des ennemis de la patrie? Le clergé ne recule pas. Pour ne point vous reporter à une époque trop reculée, rappelez-vous la conduite du clergé dans une épidémie, au temps du choléra, dans une crise alimentaire, au moment des hôpitaux, dans la guerre de Crimée. Ne dites donc point, je le répète, que le clergé est une caste dans la nation, à moins que vous ne entendiez par là, je vous l'ai déjà dit, à une charge de remplir utilement la nation.

Nam ceteri omnes ...

(Cicero, *Offic.*, lib. II, cap. VII.)

Séparés de leurs contemporains dès le commencement, avez-vous dit encore, les membres qui le composent ont une humanité à part, une vie à part; ils ne peuvent ni les libéraux ni les ou amis du pays; ils sont opposés aux progrès de la civilisation et des lumières; et ils pourront, dans un temps donné, faire couler à la patrie des larmes d'autant plus grandes, qu'ils se trouvent sous la direction suprême d'un chef étranger.

Il y a, dans tout cela, autant et plus peut-être de faussetés que de mots. Reprenons chaque chose séparément, et répondons :

Ceux qui doivent faire partie du clergé vont séparés de leurs contemporains dès le commencement, avez-vous dit. — Non pas toujours. — Voyez les apôtres et leurs premiers successeurs, voyez saint Ambroise, saint Augustin, saint Ignace et ses premiers associés; voyez de nos jours encore les Lacordaire et les Ravignan. Je remarque même que ces hommes qui ont longtemps vécu dans le monde n'en entraînent que mieux la sympathie des peuples. Comme ces marins qui ont parcouru les mers et bravé mille fois les tempêtes, ils parlent des dangers qu'ils ont courus, avec une vérité et une force de conviction qu'on ne trouve pas aussi communément chez les autres.

Vous me direz peut-être que le clergé devrait avoir rien tout à fait de mode de recrutement.

Non, il ne le doit ni ne le peut, car ce sont là des exceptions, et nous savons qu'il ne faut point compter sur des exceptions. Non, il ne le doit ni ne le peut, parce que ce sont des miracles de la grâce que Dieu n'opère que quand il voit que les hommes ont fait tout ce que leur commandait la prudence. Or, la prudence la plus ordinaire indique précisément le mode de recrutement que vous attaquez. S'il n'était pas bon, l'Église ne l'aurait pas adopté partout, et n'y tiendrait pas comme elle le fait; s'il n'était pas bon, pourquoi vous ajouter encore, les ennemis de l'Église ne l'attaqueraient pas avec vivacité et aussi généralement. Quel mal trouvez-vous donc à ce que de jeunes lévites, séparés du monde des leurs plus tendres années, prennent ainsi de plus tôt possession le goût des sciences et des vertus qui feront leur occupation, pour eux comme pour les autres, le reste de leur vie? Cette éducation à part, pour des fonctions complétement à part, cette vie à part dans le commencement pour une vie complétement à part dans la suite, cela n'est-il pas juste, raisonnable, confirmé par l'expérience? Tout ne nous dit-il pas que l'habitude est une seconde nature, et que, quand cette habitude est contractée dès le premier âge, elle acquiert une force que rien ne peut lui faire perdre complétement? Vous reconnaissez l'utilité d'écoles spéciales pour les sciences profanes, les armes, l'agriculture .. Et vous n'en voudriez pas pour les sciences de Dieu, pour la milice sainte, pour la culture des âmes!

Vous me direz peut-être qu'on entre tard aux écoles dont je parle.

Alors, ce ne serait plus qu'une question de temps. D'où il faudrait conclure qu'une école spéciale est, en soi, excessivement avantageuse. Et j'ajouterai, moi, que plus elle commence de bonne heure et plus elle est avantageuse, surtout pour le sacerdoce. Car, comme on doit le remarquer, dans l'exercice de son ministère, c'est moins le prêtre qui agit que Dieu, par son entremise. Ces grâces qu'il est chargé de distribuer aux hommes, elles ne viennent pas de lui, il n'est que le canal par lequel elles descendent du ciel sur la terre. Il importe donc beaucoup que ce canal soit parfaitement pur, pour l'usage auquel Dieu le destine, il importe même, autant que possible qu'il n'ait jamais été souillé. Or, il ne peut guère en être ainsi qu'autant qu'il aura été séparé de bonne heure de la corruption du siècle.

Ainsi tout parle en faveur de cette éducation à part, pour le prêtre, de cette vie à part, dès le commencement, contre laquelle vous vous élevez, et je n'y vois aucun inconvénient.

Vous prétendez qu'il ne prend là ni les idées ni les opinions du pays. Indépendamment des idées et opinions sont mauvaises, ou elles sont bonnes. Si elles sont mauvaises, le jeune lévite ne les prend pas, et tant mieux! A quoi cela servirait-il? N'y voyez-vous pas, au contraire, les plus grandes inconséquences, non-seulement pour lui, mais pour le peuple qu'il sera plus tard chargé de conduire : il n'est même pas rare qu'il les connaisse à cet âge. Le mal est-il un fou qui tombe la main trop décrépite sur laquelle il tombe, alors même que celle-ci la repousse. Si ces idées et ces opinions sont bonnes, au contraire, l'élève du sanctuaire les prend, et même de bonne heure, aussi bien que les autres. Il n'a pas besoin d'être élevé au milieu du monde pour cela. Il les trouve dans son école préparatoire, appelée communément séminaire, dans sa famille qu'il a-

bandonne jamais complétement, auprès des hommes les plus sages et les plus éclairés avec lesquels il est continuellement en relation.

Vous prétendez que les prêtres, ainsi élevés, sont hostiles aux progrès de la civilisation et des lumières.

Et pourtant c'est le contraire qui a lieu. Quel corps a plus fait que le clergé pour le progrès de la vraie civilisation et des véritables lumières? Quel corps fait plus que lui actuellement encore? A ne considérer même que les sciences profanes, ce qui n'est qu'une partie, et même la moins importante, de la civilisation et des lumières, est-ce que l'élève du sanctuaire ne les étudie pas aussi bien au séminaire qu'il le ferait dans un collége? Est-ce qu'il n'en prend pas aussi bien le goût pour les approfondir plus tard et les enseigner aux autres? Car, de bonne foi, ce sont les mêmes méthodes de part et d'autre, le même enseignement, les mêmes capacités : en conséquence, le résultat doit être le même. Et il l'est en réalité : le séminariste en sait autant que le collégien, et le prêtre n'est pas moins éclairé que celui qui exerce dans le monde une fonction libérale quelconque. Une fois entré dans le ministère, il s'y consacre, il est vrai, exclusivement, et, s'il a des moments de loisir, il les emploie à l'étude de la théologie, qui a pour lui la plus grande importance, et comparativement à laquelle toutes les autres n'ont qu'une importance secondaire. Mais, n'est-ce pas ce qu'il doit faire? et n'est-ce pas ce que tout homme de sens fait comme lui dans la carrière où il s'est engagé. Le sens commun, cette base de toute civilisation et de toute lumière, nous dit qu'avant tout il faut connaître ses devoirs et les bien remplir.

Vous entendez peut-être ici par civilisation et par lumière ces idées, faussement appelées libérales, qui ont non-seulement ébranlé la religion mais attaqué la société tout entière jusque dans ses fondements : l'ordre, la propriété, la famille. Quant à cela, rien n'est plus vrai; le clergé a toujours été et sera toujours hostile à une telle civilisation et à de telles lumières. Mais nous ne devons point en être surpris; puisque, s'il agissait autrement, ce serait, de sa part, vouloir se suicider et s'ensevelir sous les ruines de tout ce qu'il a de cher au monde : son Eglise et sa patrie.

Vous faites un reproche beaucoup plus grave aux prêtres, quand vous dites qu'ils pourraient, dans un temps donné, faire courir à la patrie des dangers d'autant plus grands qu'ils se trouvent sous la direction suprême d'un chef étranger.

Quels sont donc ces dangers dont vous parlez? Quand vit-on rien de semblable! Et si, depuis plus de dix-huit siècles que l'Eglise est établie, au lieu de faire courir aucun danger à leur patrie respective, les prêtres l'ont, généralement parlant, soutenue par leurs prières, leurs bonnes œuvres, et, à l'occasion, par leur dévouement, il est probable qu'il en sera toujours ainsi.

Trahir sa patrie! mais savez-vous bien que c'est un des crimes les plus abominables que l'homme puisse commettre? Et ce sont les prêtres qui s'en rendraient coupables? L'un d'eux peut-être, plusieurs même si l'on veut; car, quand ils se mettent à être mauvais, ils le sont plus que d'autres, témoin Judas, témoin la plupart des hérétiques, témoin les apostats de 93; mais tous, la majorité du moins, le clergé en général, comme vous le donnez à entendre? Cela n'est pas possible. Ils ne pourraient oublier à ce point leurs devoirs, étouffer les sentiments les plus énergiques qui soient au cœur de l'homme. Car, croyez-le bien, le prêtre est aussi attaché, et plus attaché souvent que tout autre à sa patrie, voyant en elle la double société spirituelle et civile à laquelle il se fait gloire d'appartenir. Aussi avec quelle affliction profonde il va en exil, et avec quelle vive allégresse il en revient! Et, quand il la quitte pour aller annoncer l'Evangile aux infidèles, croyez-vous qu'il lui arrivera de l'oublier? Jamais. Lisez les *Annales de la propagation de la foi*, vous y verrez qu'après Dieu et les intérêts de son Eglise, ce qui occupe le plus habituellement la pensée du missionnaire, c'est le souvenir de sa patrie; et, quand il meurt loin d'elle, s'il n'a rien de plus pressé que de tourner ses regards baignés de larmes vers sa patrie céleste, il n'oublie pas cependant de les tourner vers sa patrie terrestre, comme le Grec qui, mourant sur la terre étrangère, se souvient de sa chère Argos.

. . . Et dulces moriens reminiscitur Argos!
(VIRGIL., *Æneid.*, lib. x, vers. 782)

Et ce sont de tels hommes qui trahiraient la patrie? Non, je le répète, cela n'est pas possible.

Pour rendre plus admissible votre supposition, vous dites que les prêtres sont sous la direction suprême d'un chef étranger.

Vous voulez parler sans doute du Souverain Pontife, à qui non-seulement les prêtres mais tous les fidèles doivent obéissance comme au chef suprême de l'Eglise, comme au vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'a chargé de faire paître les agneaux et les brebis de son troupeau. Retenez donc bien ceci : ou vous considérez le Souverain Pontife comme chef de l'Eglise, ou comme un prince étranger seulement. Dans le premier cas, nous lui devons obéissance assurément, mais ce n'est point un étranger pour nous, puisque c'est, au contraire, notre chef à tous, le vicaire de Jésus-Christ. Dans le second cas, c'est un étranger, mais nous ne lui devons aucune obéissance.

Vous me direz peut-être qu'il peut abuser de sa position pour nous porter à trahir notre patrie.

Un tel abus n'est guère croyable; car remarquez bien qu'il s'agit de l'homme occupant la position la plus élevée, la plus sainte qui soit au monde, ayant passé par tous les de-

grés de la hiérarchie, ayant eu besoin d'obtenir à différente fois les suffrages les plus rassurants sur son compte; arrivé depuis longtemps peut-être à toute la maturité de l'âge, entouré du conseil le plus éclairé et le plus grave qui fut jamais, ne pouvant porter ses regards ni sur le passé, ni sur le présent, ni sur l'avenir sans que tout le rappelle à l'accomplissement de ses devoirs... De la part d'un tel homme, je le répète, l'abus dont vous parlez n'est guère croyable. Admettons-le cependant: qu'en résultera-t-il? Rien, ou tout au plus une tentative inutile; puisque nous refuserions d'obéir. Et, en supposant que nous n'eussions pas assez de force pour cela, soutenus, dans notre résistance, par nos supérieurs immédiats, les évêques que l'Esprit-Saint a placés aussi au milieu du troupeau de Jésus-Christ, pour régir l'Eglise de Dieu, nous lui répondrions: « Ce que vous demandez de nous est contraire à l'enseignement formel de Notre-Seigneur qui nous commande de rendre à la patrie ce qui appartient à la patrie, comme à Dieu ce qui est à Dieu: *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.* (*Matth.* XXII, 21.) Jugez vous-même s'il ne faut pas plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes: *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.* V, 39.) Ce sont les propres paroles de Pierre, ce premier chef du collége apostolique, de qui votre siége tient toutes ses prérogatives, et de la succession duquel vous tenez vous-même tout votre pouvoir. »

Remarquez d'ailleurs que l'inconvénient que vous signalez, si c'en est un, ne saurait être évité absolument: il faut à l'homme une religion: nous l'avons dit mille fois, nous ne cesserons de le répéter, et toute personne de bonne foi ne saurait penser sur ce point autrement que nous. Cette religion doit être universelle, puisque la vérité est universelle. Elle doit avoir un chef, puisque aucune société ne peut subsister sans un chef qui la maintienne et la dirige, et j'ajouterai que ce chef doit avoir d'autant plus de force que la société qu'il est chargé de diriger a plus d'étendue et d'importance. S'il faut un bras puissant pour conserver l'union dans une société resserrée entre quelques monts qui semblent se toucher, et la conduire à la conquête d'une portion plus ou moins grande de ce monde, quel bras ne faut-il pas pour conserver l'union d'une société répandue par toute la terre, et la conduire à la conquête du ciel. Mais ce chef, nécessairement visible, puisqu'il est chargé de diriger l'homme composé d'un corps et d'une âme, ne peut habiter dans le ciel. Il doit donc avoir son établissement quelque part sur la terre D'où il suit qu'il sera nécessairement étranger, à la manière dont vous l'entendez, pour tous ceux qui n'habiteront pas le même pays que lui, c'est-à-dire pour le plus grand nombre.

Vous direz peut-être qu'avec une Eglise nationale cet inconvénient disparaît. Mais qui dit Eglise nationale dit nécessairement Eglise restreinte, bornée, ayant ses dogmes à part, fausse pas conséquent.

Vous allez me dire encore qu'elle conservera la même croyance que l'Eglise catholique. Et moi je vous réponds qu'elle ne tardera pas à s'en écarter. Qui donc l'en empêcherait? Quel chef aurait assez de lumière, de pouvoir pour cela? Voyez ce qui se passe en Angleterre, partout où il y a, comme vous dites, une Eglise nationale.

J'ai donc eu raison d'avancer que l'inconvénient dont vous avez parlé est inévitable; mais j'ajoute que cet inconvénient n'est rien, rien en soi, comme nous l'avons montré, rien surtout comparativement aux avantages d'un chef suprême pour toute l'Eglise, ou plutôt à sa nécessité.

Voyez le clergé de France, qu'on représente cependant comme un modèle, avez-vous ajouté, que ne lui manque-t-il pas sous tous les rapports?

Eh bien! oui, voyons le clergé de France, et nous y trouverons la confirmation, je ne dis pas des objections que vous avez présentées, mais au contraire, de la réponse que nous venons de faire à ces objections.

Que de grands hommes, en tout genre, il a produits! que de savants! que d'orateurs! que d'hommes d'Etat! et surtout que d'hommes de vertu et de dévouement! que d'apôtres! que de martyrs! Il n'y a qu'un demi-siècle une des plus violentes persécutions qui aient affligé l'Eglise l'a décimé. Que dis-je! elle a fait couler à flots presque tout le sang de ce noble corps. Et après cinquante ans seulement d'un demi-repos, voyez! Ce sang sacerdotal semble avoir été une semence de prêtres sur le sol si fécond de notre patrie. Le clergé français est-il inférieur aujourd'hui à ce qu'il a été aux plus belles époques de sa longue et glorieuse existence?

Vous dites qu'on le présente comme un modèle.

Vous avez raison. Partout, à l'étranger comme en France, tous les yeux sont fixés sur lui et le regardent avec une admiration mêlée d'étonnement:—Comment donc s'est-il si promptement relevé, s'écrie-t-on? Comment a-t-il pu se mettre si rapidement en état de subvenir non-seulement à ses propres besoins, mais aux besoins de tant d'églises qu'il va fonder et entretenir jusque dans les contrées les plus reculées et les plus inabordables de la terre? — Voilà ce que chacun dit et ne peut s'empêcher de dire: et, si tout le monde parle de la sorte, il est à croire que tout le monde est dans le vrai plutôt que vous.

Que ne lui manque-t-il pas, sous tous les rapports, demandez-vous?

Que voulez-vous dire par là? Qu'il n'est pas parfait? Vous auriez grandement raison; mais je vous demanderai, à mon tour, s'il y a, ici-bas, quelque chose de parfait. Voulez-vous dire que ce n'est un corps estimable sous aucun rapport. Alors vous seriez en opposition avec l'idée générale, comme vous le reconnaissez vous-même, et, par conséquent, dans le faux. Et, en réalité, que lui

manque-t-il donc, de quelque côté que vous l'envisagiez! Que lui manque-t-il par exemple sous le rapport de la vertu? Fait-il défaut, en aucune circonstance, à l'Eglise, à la patrie, aux individus? A quel genre de bonnes œuvres reste-t-il étranger? Que n'entreprend-il pas lui-même? Les maux sans nombre qui affligent l'humanité peuvent-ils se montrer en aucun lieu et sous aucune forme qu'il ne soit prêt à les combattre? Son zèle n'aurait-il pas plutôt besoin d'être modéré qu'excité?

J'en dirai volontiers autant sous le rapport de la science, de celle surtout qu'il doit posséder. Quel corps que l'épiscopat français! Quel autre lui est supérieur, et je dirai même comparable! Et, parmi ses curés, comme parmi ses religieux, comme parmi ses prêtres libres, que de science encore, malgré la modestie de la position! Voulez-vous que nous citions quelques noms propres?

Quels orateurs que les Lacordaire, les Ravignan, les Félix, les Deplace, les Combalot et tant d'autres moins connus comme orateurs, parce que chez eux le feu de l'éloquence est venu se confondre avec celui du zèle. Quelle plume que celle du malheureux Tertullien des temps modernes! Quelle plume encore que celle des Giraud, des Parisis, des Gerbet, des Berthaud, des Gratry, des Dupanloup! Quand ce dernier fut reçu à l'Académie française, son éloquente parole se trouva tout naturellement à la hauteur des paroles les plus éloquentes. Quoi qu'on attendît beaucoup, l'événement surpassa encore l'attente générale. Il en serait ainsi d'un grand nombre d'ecclésiastiques français, j'en suis convaincu. Aussi, quand celui dont nous parlons fit à l'empereur sa visite d'usage, le prince, juste appréciateur du mérite, adressa-t-il aux académiciens qui le présentaient cette phrase non moins vraie que délicate : « Messieurs, quand vous avez tourné vos regards du côté du clergé, vous n'avez eu que l'embarras du choix. »

Ecoutons actuellement, sur le sujet que nous venons de traiter, un simple laïque, mais un laïque plus dévoué au clergé qu'aucun de ses membres, et dont la plume remarquable n'a qu'un défaut, celui d'une trop grande force.

« L'art ou le don des ennemis du clergé, » s'écrie-t-il, « lorsqu'ils touchent aux questions religieuses, est de se tenir si complétement en dehors du vrai, qu'un traité serait nécessaire pour les redresser sur chacune des idées qu'ils effleurent. Un scélérat, prêt à rejeter sa robe sainte, la souille d'un forfait jusqu'alors sans exemple, ceux dont nous parlons insinuent qu'il y a dans le clergé bien d'autres gens de cette espèce, et cela par une conséquence même de l'éducation du clergé : ils n'assassinent pas, mais ils corrompent, ils pervertissent les esprits et les cœurs qu'ils ont mission d'éclairer. Jetons un rapide coup d'œil sur ce clergé que l'on traite ainsi. Voyons ce qu'il est, quelles œuvres il fait dans la société devant qui on l'outrage. Le tableau tout entier serait immense. Quelques traits suffiront pour marquer combien une seule goutte de l'encre de ses ennemis peut maculer de vertus.

« Le clergé actuel est né du martyre. Rappelons-nous la destruction totale de l'Eglise en France, à la fin du siècle dernier. Le berceau des hommes qui gouvernent aujourd'hui l'Eglise a flotté sur les ruines des autels submergés du sang des prêtres. Lorsqu'on se représente cette spoliation et ce massacre préparés par de si savantes injures, accomplis par de si persévérantes atrocités ; et lorsqu'en même temps on voit, après un demi-siècle, la famille sacerdotale si nombreuse, si féconde en œuvres, si forte en vertus, l'esprit s'incline devant Dieu, reconnaissant là sa main et sa miséricorde. A mesure que l'on entre dans les détails de cette merveilleuse résurrection, l'admiration augmente, et l'on prend aussi une idée plus haute de la France.

« Il plaît aux ennemis du clergé de le représenter comme une sorte de caste étrangère à la France, parce qu'il relève de ce Père de la famille catholique que certains hommes d'Etat ont appelé un souverain étranger. Le prêtre français est étranger comme le paysan, son père, et comme le soldat, son frère. Par le sang, par les idées, par les doctrines, il n'y a rien de plus anciennement et de plus profondément national. Ce qui est vraiment étranger en France, c'est ce qui renie la foi des aïeux, c'est ce qui n'est pas catholique. Hérétique ou incrédule, on prend racine ailleurs que dans le sol sacré de saint Remi et de saint Louis, on se dénationalise, on est Anglais ou Allemand, on appartient à la révolution qui n'a pas de patrie.

« Donc le peuple, après la destruction révolutionnaire, répondant à un miracle de confiance par un miracle de foi, donne ses fils à l'Eglise ; et dans toute la France l'autel se relève et le prêtre remonte à l'autel! Mais l'épreuve n'est pas finie. A mesure que les vocations sacerdotales sont plus nombreuses, l'esprit antichrétien s'irrite. Par l'administration il multiplie les tracasseries et les entraves ; par la littérature il multiplie les outrages. Sous la restauration plus bienveillante en apparence que l'empire, il y a la persécution subtile de la bureaucratie, l'assaut continuel de la presse.

« Les articles organiques, les chansons, les romans, les pamphlets, les journaux ne suffisent pas, et l'on ressuscite Voltaire : les vocations se multiplient! on contraint le gouvernement à frapper la Compagnie de Jésus; on crée contre l'Eglise, contre le sacerdoce, contre le christianisme un infernal torrent de haine : le peuple fournit toujours des prêtres! Le torrent grossit, emporte le trône, et bientôt se décharge sur l'Eglise : Saint-Germain l'Auxerrois et l'archevêché sont pillés, les croix sont abattues et jetées à l'égoût, l'habit ecclésiastique est proscrit dans la capitale de la liberté et de la civilisation : le recrutement du sacerdoce, à peine

ralenti, s'il l'a été, reprend bientôt sa marche ascendante, et enfin les cadres sont presque remplis sous le règne de Louis-Philippe, pendant que l'impiété dirige contre la religion une guerre d'écrits et de discours des plus acharnés. Cette période voit la naissance de la Propagation de la Foi, aussi fondée dans le sein du peuple, et les missions chez les sauvages et chez les infidèles prennent leur magnifique essor. Le peuple qui donne ces apôtres dont la vie héroïque se termine par le martyre, fait encore une liste civile à l'apostolat. Le clergé français a peut-être des supérieurs quant à la science et des égaux quant à la vertu ; il marche à la tête de la grande famille sacerdotale catholique par le nombre des vocations à l'apostolat et au martyre. Cette gloire nous élèvera plus haut dans l'estime du monde que toutes celles dont les ennemis de l'Eglise se font de préférence les hérauts.

« Ainsi, en cinquante ans, voilà ce que la Providence a fait, et comment le clergé français a repris naissance du pied des échafauds, a rempli les postes vidés par la proscription la plus implacable, a jeté des éclaireurs de la civilisation chrétienne au sein des contrées du monde les plus rudes et les plus éloignées. Dans les sables, dans les neiges, chez les païens, chez les idolâtres, parmi les sauvages, il a des représentants, des frères de son sang et de sa langue. Il pénètre où la force européenne recule encore, où l'avidité du négoce n'ose pas s'aventurer. Dès qu'une terre est découverte, il y a un prêtre français qui en prend possession pour Jésus-Christ, presque toujours au prix du martyre. Récemment, nos vaisseaux s'avançant dans les mers périlleuses de l'Océanie, y ont porté plus loin le drapeau de la France. La croix, la croix catholique et française les avait précédés. Elle les attendait sur cette terre inconnue, et avec elle la prière et l'amour de la patrie.

« Lorsque l'histoire jugera les temps où nous vivons, leurs continuels orages et leurs perpétuels avortements, elle rabattra beaucoup de la vanité qu'ils nous inspirent ; bien des glorieux feront triste figure, bien des gloires n'obtiendront pas même la mention du mépris. Siècle de révolutions, de partage, d'écritures, de pacotilles, de choses manquées. Mais cette renaissance de l'Eglise décapitée et abolie, mais cette moisson sacerdotale couronnant en moins d'un demi-siècle un si vaste entassement de ruines, mais cette fécondité de la foi populaire produisant un clergé si nombreux dans des conditions matérielles si rebutantes, voilà notre honneur et l'admiration de ceux qui viendront après nous ; voilà l'œuvre de Dieu par le grand cœur du peuple de France ; voilà ce qui restera quand les papiers de toute sorte seront dévorés par le feu ou emportés par le vent ; voilà enfin ce qui sauvera la civilisation, ou du moins ce qui saura combattre et périr pour elle. On ne fait pas monter l'Eglise dans un fiacre, on ne l'enferme pas dans une prison, on ne lui défend pas de parler, on ne lui donne pas le jeu de la bourse pour la consoler de son silence, et de même qu'il est impossible de l'engager dans une sédition ni dans une intrigue, on ne parvient pas à la faire glisser dans une apostasie. Elle souffre, elle résiste, elle lutte. Tant qu'elle n'a pas succombé, la société peut vivre encore.

« Ce simple exposé répond aux réflexions des ennemis du clergé sur l'insuffisance de l'instruction sacerdotale, où ils voient la source des plus grands maux et même des plus grands crimes. Si l'instruction sacerdotale est restée imparfaite, ce qui n'est, après tout, qu'un inconvénient, il est au moins certain que l'éducation sacerdotale n'a pas manqué son but essentiel et salutaire. En cinquante ans, malgré des obstacles sans nombre, elle a relevé, elle a créé à elle seule la principale, peut-être l'unique force sociale que nous possédions ; elle a formé des millions et des millions d'hommes d'une trempe évidemment supérieure, qui, bravant les séductions également redoutables de la fortune et de la pauvreté, ont fait leur ambition de mépriser tous les avantages du monde pour se dévouer au salut d'une société dont les chefs prenaient à tâche de les accabler d'ingratitude et de mépris. Et ces hommes obscurs et maltraités ont vaincu ces chefs arrogants. Ils les ont vaincus, puisqu'enfin la société est chrétienne et catholique, fidèle à Jésus-Christ, au vicaire de Jésus-Christ, dont on voulait les séparer. Leurs armes ont été la fuite du péché, la patience et l'obstination dans le dévouement à Dieu et aux hommes. Vieilles armes, éprouvées depuis dix-huit cents ans : *Deponentes omne pondus, circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* (*Hebr.* XII, 1.) Leur labarum, tiré des catacombes, se dresse partout, et l'on n'y peut toucher sans que le monde vacille. L'existence de la société est un autre témoignage de leur victoire. En effet, la société n'a pu résister à ses délires que par la force des dictames divins dont ils sont les dispensateurs.

« Qui voudra réfléchir avouera que l'éducation ecclésiastique a été donnée saine et sainte dans ces écoles austères, objet à la fois de tant de mépris et de tant de terreurs, autour desquelles l'esprit antichrétien n'a cessé de dresser mille obstacles, pour empêcher le dévouement d'y entrer et la lumière d'en sortir.

« Si l'instruction n'a pas été tout d'abord au niveau de l'éducation, à qui la faute ? Qui donc, après avoir multiplié les ruines, s'est opposé inexorablement aux restaurations ? Qui donc, après avoir pillé les bibliothèques, dissous les écoles, tué, dispersé ou séduit les maîtres, a ensuite forgé des règlements et des lois pour rendre l'accès des hautes études difficile et impossible au clergé ? Qui a prolongé la proscription des ordres religieux ? Qui a mis tout en œuvre pour séparer nos Eglises de l'Eglise mère et maîtresse, en qui la science réside comme

l'autorité? Il y a de l'impudence à provoquer de pareilles questions. L'étouffement de la science de l'Eglise et des sciences dans l'Eglise a toujours été l'œuvre préférée des passions des ennemis du clergé. Leur tactique est connue : elles accusent le clergé d'ignorance et font l'impossible pour qu'il soit ignorant. Grâce à Dieu, le succès n'a point répondu aux immenses ressources et à la persévérante iniquité de l'entreprise.

« L'effroyable quantité des vides à combler, jointe aux causes que nous venons d'indiquer, n'a pu arrêter les études, mais en a retardé les progrès et l'éclat. Il fallait d'abord songer aux besoins du service actif, munir les paroisses, faire le catéchisme, administrer les sacrements. Aux yeux des impies, tout cela peut n'être pas nécessaire, mais c'est avec tout cela, et non pas avec de la littérature, que l'on fait des Chrétiens. Peu de fidèles ont besoin que leur curé soit en état de soutenir avec distinction une thèse philosophique; tous les fidèles ont besoin de la Messe. Il faut que les vérités de la foi soient enseignées, que les mariages soient bénits, les enfants baptisés, les pécheurs réconciliés, les mourants assistés. Voilà le nécessaire ou plutôt l'indispensable. Il y a été pourvu, et la France est restée ou redevenue chrétienne, ce qui est la première des sciences et le plus grand des biens.

« Quel bon marché feraient ces messieurs, même au point de vue de la science humaine, s'ils pouvaient échanger la partie conjecturale de leur bagage contre les lumières du plus humble curé de campagne, et vérifier le reste à ce flambeau. Ils s'intitulent *les maîtres de la science*, et nous-mêmes, qui gémissons de leur aveuglement, nous leur donnerons, par une politesse malheureuse, ce titre dont leur orgueil se targue contre Dieu. Mais quelle est la valeur de la science qui s'éloigne de la foi, qui se préfère à la foi, qui méprise la foi? Que savent ces savants de si certain, de si précieux et qui doive tant nous humilier? Le pied sur le brin d'herbe, dont ils ont analysé la composition chimique, ils regardent fièrement les astres, dont ils ont évalué le nombre et mesuré la course. Mais la main qui forma le brin d'herbe et créa l'étoile, ou ils ne la voient pas ou ils ne l'adorent pas. Ils ne savent pas que Dieu a fait un ouvrage plus beau que ce monde, et qu'il nous a donné son Fils unique; ils ne savent pas que leur âme ne sera sauvée et ne verra Dieu que par Jésus-Christ; ils ignorent Dieu et ce qu'ils doivent à Dieu; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. D'où sont-ils, que font-ils, où vont-ils? Cela même ne les occupe pas. Ils vivent là-dessus dans un abrutissement véritable. Et ce sont des amants de la science, des gens qui vivent pour savoir!

« Quels sont les organes où se forme le venin de la vipère et quels sont les articles organiques du concordat, combien une araignée a de pattes et combien tel livre a eu d'éditions, comment se fait le travail de la digestion dans l'estomac du ver et à quel endroit précis Alexandre a passé le Granique, ils le savent. Comment l'âme de l'homme se souille ou se régénère, comment elle descend dans l'abîme, et comment elle remonte vers Dieu, ils ne le savent pas; et si l'homme a une âme, ils en doutent ou ils le nient. Dans le corps humain, le scalpel de Broussais n'a pas trouvé le gîte de l'âme; ni dans les entrailles de la terre, ni dans les espaces du ciel, la pioche et le télescope de Humbolt n'ont reconnu la trace de Dieu. Voilà ces maîtres de la science qui ne sont pas les humbles disciples de la foi. Les prophètes les ont connus, et leur folie est la même depuis plus de deux mille ans : *La science de tous ces hommes les rend imbéciles; leur ouvrage n'est que vanité, n'est qu'une illusion qui donne à rire. Au jour de sa colère, Dieu les visitera : ils périront* (22).

« Plus haute, plus sûre et plus nécessaire au monde est la science de Dieu, dont le même oracle nous dit que celui qui la possède et qui la médite, jour et nuit, sera comme l'arbre planté près du courant des eaux et qui donnera son fruit en son temps. (*Psal.* I, 1 seq.) C'est la science du prêtre, et le monde en a vu les fruits. Est-ce à dire néanmoins que le clergé, qui possède exclusivement cette science sublime, n'en a point d'autre, et que les clartés inférieures de la science humaine lui sont à peu près aussi inconnues que les beautés de la science divine sont ignorées de nos savants? Cela se répète beaucoup, et, chose étrange, des catholiques et des prêtres même semblent disposés à le croire. Quant à nous, jamais nous n'avons remarqué que, pour la connaissance générale du latin, de la philosophie, de l'histoire et du français, le clergé fût inférieur à aucune autre classe de la société, et cette infériorité, si elle a existé un moment, est de moins en moins visible.

« Si nous allons dans les campagnes, les curés peuvent assurément soutenir la comparaison avec les maires; et la maison de la commune où l'on est assuré de trouver des livres n'est pas celle du magistrat, ni celle du bourgeois, ni même le château : c'est le presbytère. Dans les bourgades et dans les villes, la mesure est la même; dans les cités les plus importantes, la même encore. En général, réserve faite des spécialités, le cabinet de l'évêque n'est pas un lieu de ténèbres comparé au cabinet du préfet, et il y a, pour l'ordinaire, autant d'humanité, tout au moins, dans le chapitre que dans le conseil de préfecture et dans le tribunal de première instance ou la Cour impériale. Si les ennemis du clergé veulent lire avec un peu d'attention les mandements de nos évêques, ils ne les trouveront pas inférieurs, pour la pureté du style, aux discours de nos académiciens; ils nous permettront d'en préférer la

(22) *Stultus factus ut omnis homo a scientia... Vana sunt, et opus risu dignum : in tempore visitationis suæ peribunt.* (*Jerem.* x, 14.)

doctrine. Le clergé n'est pas obligé d'être mathématicien, physicien, etc. Toutefois, on pourrait lui citer encore tel prêtre à qui les maîtres de ces sciences ne refusent point leur hommage.

« L'archéologie sacrée, qui domine toutes les branches de la science de l'antiquité, a dans le clergé des maîtres incomparables. Il y a sans doute des professeurs d'hébreu, de sanscrit, de chinois; mais c'est le clergé qui sait l'hébreu, le sanscrit, le chinois. L'abbé Rohrbacher, écrivain très-inférieur à M. Guizot, a beaucoup mieux enseigné l'histoire; l'abbé Gorini, très-humble prêtre, dont personne ne parle, a redressé les plus fiers, et personne ne lui a répondu. Le R. P. Gratry est un philosophe qui sait écrire... Nous pourrions citer beaucoup d'autres noms, beaucoup d'autres faits, beaucoup d'autres œuvres. A quoi bon? et qui ne voit assez que ceux à qui nous répondons n'ont nul sujet de triompher dans ce combat, qui se livre d'ailleurs si loin et si fort au-dessus d'eux. » (Louis Veuillot.)

CLOCHE.

Objections. — Le son de la cloche est réellement assourdissant, et je ne sais pourquoi on en laisse emplir nos villes une partie du jour et quelquefois de la nuit. — Vous dites que c'est pour appeler les hommes à la prière; mais appelez à prier ceux qui en ont envie, et laissez les autres tranquilles. — D'ailleurs, pour parler à l'homme, être vivant et animé, il faut une voix vivante aussi et animée. Or la voix de la cloche est stupide et sans conscience, a dit notre grand poëte. — Que signifie le baptême d'une cloche?

—

Réponse. — Convenez que ce n'est point la cloche elle-même que vous avez envie d'attaquer, mais bien l'Eglise, dont la cloche n'est que la voix matérielle. Sans cela, n'est-ce pas? vous la laisseriez bien tranquille dans son clocher. Ce n'est donc point sa voix réellement qui vous importune; ou ce n'est elle que parce qu'elle en éveille une autre en vous, la voix de la conscience, qui vous reproche de ne pas remplir vos devoirs. Ecoutons cependant, et répondons, comme si vous étiez de bonne foi.

Le son de la cloche est réellement assourdissant, dites-vous, et je ne sais pourquoi on en laisse emplir nos villes une partie du jour et quelquefois de la nuit.

Vous vous trompez; ou plutôt vous le savez aussi bien que nous, mais vous ne voulez pas en convenir: le son de la cloche n'est point assourdissant du tout. Ecoutez mon raisonnement là-dessus. Ou vous êtes Chrétien, ou non. Dans le premier cas, le son de la cloche n'est point assourdissant pour vous. Bien au contraire, il vous est très-utile, nécessaire même, puisqu'il sert à régler votre vie. Dans le second cas, ce n'est rien pour vous. Vous n'y faites pas plus d'attention, quand vous y êtes accoutumé, que vous ne faites attention à la pendule qui sonne à vos oreilles, à l'eau de la cascade qui tombe à quelques pas de vous, et que vous ne feriez attention au bruit des flots de la mer, si vous demeuriez dans une ville maritime.

Vous allez me dire peut-être que vous êtes d'une nature exceptionnellement impressionnable.

A cela je réponds d'abord que ce n'est point d'après les natures exceptionnelles que l'on se règle, quand il s'agit de ce qui regarde le public. J'ajoute ensuite que je n'ai jamais entendu dire que le son des cloches ait produit aucun effet fâcheux sur les natures exceptionnellement impressionnables. Il les plonge, au contraire, dans une douce rêverie non moins agréable à l'artiste que la méditation religieuse au Chrétien. « Jamais je n'ai pu entendre le son d'une cloche, » disait Napoléon, « sans en éprouver je ne sais quelle impression indéfinissable. Je faisais quelquefois, dans le jardin des Tuileries, de longues promenades pendant lesquelles on me croyait bien occupé à former le plan de quelque nouvelle campagne en Europe. Point du tout, mon âme se berçait au son des cloches de la capitale. »

Le son de la cloche n'est donc point tel que vous le dites. Mais, quand bien même il le serait, ce ne serait point une raison de l'empêcher, s'il a son utilité. Or, cette utilité est incontestable : c'est lui qui appelle les Chrétiens à la maison du Seigneur, pour y remplir leurs devoirs religieux, et se former à l'amour et à la pratique de tous leurs autres devoirs, c'est lui qui invite, en dehors même du temple, au recueillement, à la méditation et à la prière. Tantôt, il ouvre l'âme à une sainte allégresse; tantôt il la plonge dans une profonde et salutaire tristesse. C'est à la commémoration des fidèles trépassés, je suppose, ou c'est à la mort de quelque grand personnage, ou bien encore dans un deuil public. Le son des cloches a comme rempli la ville, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, et il se répand au dehors: « Qu'est-ce donc? » se demande-t-on de tous côtés; et, sur la réponse qui est faite, chacun rentre en soi-même, et prend la résolution de mener une vie de plus en plus régulière.

Je n'ignore point ce qu'a dit Boileau à ce sujet :

> Tandis que, dans les airs, mille cloches émues
> D'un funèbre concert font retentir les nues.
> Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
> Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Mais ce n'est là que de la poésie, et même de la poésie d'un critique que tout importune, même son ombre. En définitive, il ne s'agit ici ni de peinture, ni même de raisonnement; il ne s'agit que d'un fait que tout le monde est appelé à constater. Or, je le demande, qui *meurt* au bruit des cloches? Qui en est réellement importuné! Ou on ne s'en occupe point; ou, si on y songe sérieusement, c'est, comme nous venons de le dire, pour faire de salutaires réflexions, pour pra-

tiquer toutes sortes de bonnes œuvres, qui, dans un temps ou dans un autre, ne se trouvent pas moins utiles à nous-mêmes qu'aux défunts.

Vous dites que c'est pour appeler les hommes à la prière, avez-vous ajouté; mais appelez à prier ceux qui en ont envie, et laissez les autres tranquilles.

Oui, le son de la cloche a principalement pour but d'appeler les hommes à la prière; mais il ne les appelle à la prière que pour les porter, ainsi que nous le disions tout à l'heure, à un accomplissement plus exact de tous leurs devoirs; car, d'une part, la prière leur fait prendre de bonnes résolutions, et, d'une autre part, elle leur obtient la grâce de les mettre à exécution. Ce but n'est-il pas assez grand, assez saint pour que l'Eglise, notre mère, emploie tous les moyens de l'obtenir.

Vous nous dites d'appeler à prier ceux qui en ont envie.

Ce sont eux aussi que nous appelons. C'est à eux principalement que cette voix s'adresse, et ce sont eux qui l'entendent. Voyez plutôt : Qui écoute et se recueille, quand la cloche sonne? Le fidèle. Qui se rend à l'Eglise, quand elle appelle aux saints offices? Le fidèle. L'impie y vient bien quelquefois, mais croyez-vous qu'il n'a point envie de prier? Croyez-vous que ce n'est point un besoin aussi pressant, plus pressant peut-être encore chez lui que chez le fidèle? Vous connaîtriez bien mal, en ce cas, la nature humaine. Il n'a que trop souffert sur la terre, laissez-le donc s'élever un instant au ciel, pour commencer à y goûter le bonheur que Dieu a promis à ceux qui le servent.

Vous dites de laisser les autres tranquilles.

Je vous ai déjà répondu : la cloche ne les trouble guère. C'est pour eux comme la pendule qui sonne, comme l'eau de la cascade qui tombe, comme la mer qui gronde. Admettons qu'ils y fassent attention quelquefois. Est-ce une raison pour s'abstenir? Voyez un peu où nous conduirait l'idée que vous voudriez faire prévaloir : « Le son de cette cloche m'importune, dites-vous, qu'il cesse. » Un autre viendra qui dira : « Cette croix me trouble qu'on l'arrache. — Cette église m'offusque, qu'on la démolisse. » Un troisième poussera plus loin la conséquence : « Cette prison m'ennuie, qu'on la fasse disparaître. — Ce tribunal me déplaît, qu'on le renverse, » etc., etc. Tout cela ne vous convient pas, pouvons-nous répondre à ces mécontents déraisonnables, ainsi qu'à vous-même; nous en sommes fâchés; mais cela convient aux personnes sensées, cela leur est utile, nécessaire, cela vous est également utile et nécessaire, comme vous serez les premiers à en convenir, quand vous serez revenus à de meilleurs sentiments. Donc, nous le conserverons.

Laissez les autres tranquilles! — Mais c'est précisément pour qu'ils soient tranquilles que le son de cette cloche s'adresse aussi à eux, s'ils veulent bien l'entendre. Il n'y a de paix pour l'homme ici-bas que dans l'exact accomplissement de ses devoirs; et cet accomplissement ne peut avoir lieu que par la religion, comme chacun est obligé d'en convenir. Vous refusez d'invoquer Dieu · Eh bien! soyez-en convaincu, au lieu de trouver la paix dans votre impiété, vous vivrez dans une continuelle inquiétude, et vous tremblerez alors même qu'il n'y aura pour vous aucun sujet de crainte. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui l'a dit, et son divin oracle se trouve confirmé par l'expérience générale, et sans doute aussi par la vôtre : *Deum non invocaverunt, illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (*Psal.* LII, 6.)

D'ailleurs, remarquez-vous, pour parler à l'homme, être vivant et animé, il faut une voix vivante aussi et animée. Or, celle de la cloche est stupide et sans conscience, a dit notre grand poëte.

Je sais que notre grand poëte a dit cela, mais je sais aussi que s'il n'avait pas rapporté d'autres souvenirs d'Orient, il aurait beaucoup mieux fait de ne point y aller. Au milieu de toutes les belles choses que nous trouvons dans notre grand poëte, il y a bien aussi quelques sottises. Or, vous allez voir que c'en est là une des plus pommées, comme on dit vulgairement :

> . . . Quandoque bonus dormitat Homerus.
> (HORAT., *De art. poetica*, vers. 359.)

a dit un grand poëte, en parlant d'un autre grand poëte. Cela veut dire que le génie dort quelquefois, et qu'en dormant il fait de mauvais rêves.

Pour parler à l'homme, dites-vous, être vivant et animé, il faut une voix également vivante et animée.

Cela dépend. Dans une chambre, dans un palais, dans un temple? Oui. Mais en plein air, cela n'est plus aussi bien, et quelquefois même ce n'est plus possible. C'est là simplement une règle de proportion; et vous conviendrez que celui qui a fait de si belles *Harmonies poétiques* ne se trouve plus aussi fort sur les harmonies mathématiques. Et encore le principe que je viens d'émettre n'est-il pas sans exception. Est-ce que, dans un salon, un instrument de musique, le violon ou le piano, par exemple, ne parlent pas aussi bien à l'homme que l'homme lui-même? est-ce que leur voix vous paraît aussi une voix stupide et sans conscience?

La voix de la cloche stupide et sans conscience! — Pour vous peut-être qui ne la comprenez pas, qui ne voulez même pas l'entendre; mais pour le Chrétien, pour l'artiste, pour l'homme de raison seulement, c'est toute autre chose. Ecoutez ce que nous en avons dit ailleurs :

« Ce que nous avons de plus extraordinaire peut-être, en fait d'instrument, c'est la cloche, ce mélange de métaux divers, et de timbre dès lors différents, unis en un corps d'une forme déterminée par certaines courbes géométriques. Placée au sommet

du temple, comme l'organe de la parole dans la partie supérieure du corps humain, la cloche est la voix dont se sert l'Eglise pour parler de loin à ses nombreux enfants. En effet, la voix d'une mère se réjouit ou s'attriste avec ses enfants; elle leur apprend à élever leurs cœurs vers Dieu par la prière; elle leur donne des conseils et des ordres.... Et voilà précisément ce que fait la cloche, organe de l'Eglise. Tantôt elle se réjouit avec les hommes; tantôt elle s'attriste avec eux. Souvent elle prie; quelquefois elle ordonne ou seulement conseille. Elle ordonne, quand, le jour consacré au Seigneur, elle appelle ses enfants au sacrifice ineffable; elle prie et conseille de prier, quand, le matin, avant l'aube, ou, le soir, au coucher du soleil, elle invite les hommes à élever leurs cœurs vers la commune mère qu'ils ont dans les cieux. Entendez-vous retentir, dans les airs, ces sons vifs, pressés, pétillants comme la joie? c'est que réellement la joie est en ce moment au cœur des fidèles, ou du moins de quelques-uns d'entre eux, ce qui est encore une réjouissance publique, puisqu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme. Mais pourquoi, actuellement, ces sons longuement interrompus, semblables aux sanglots qui s'échappent avec peine d'une poitrine oppressée, ou bien aux paroles lentes et rares d'une personne profondément affligée? C'est qu'une grande tristesse est au cœur des fidèles, ou du moins de quelques-uns d'entre eux, ce qui est encore un deuil général, puisqu'ils sont tous animés des mêmes sentiments.

« Nous avons montré ce qu'est la cloche dans ses rapports spirituels avec les hommes. Voyons donc ce qu'elle est dans ses rapports matériels, si je puis m'exprimer de la sorte. Elle est comme la voix grave, imposante de la nature, formée par une infinité de sons partiels qui se concentrent en un seul. *S'il était possible de s'élever à une hauteur où tous les bruits de la terre, sans cesser d'être perçus, se confondissent en un seul bruit, on entendrait comme un son unique, et, dans ce son, une prodigieuse multitude d'autres sons. Ce serait vraiment la voix de la nature, indéfiniment variée, rigoureusement une. — A notre égard, la cloche est cette voix. Elle ne rend pas seulement un son, le son principal dont l'oreille saisit immédiatement l'unité puissante; chaque particule de métal rend aussi, selon sa nature, ses connexions, sa densité, sa masse, un son particulier, perceptible surtout à des distances peu grandes. Ces sons élémentaires, parties intégrantes du son principal, tourbillonnent et bruissent comme les voix innombrables d'êtres fantastiques, autour de la cloche ébranlée. Ils l'enveloppent d'une sorte d'atmosphère vivante, pleine de prestiges indéfinissables. De là ses merveilleux effets. Lorsqu'elle vient à vibrer, tout vibre au même instant, les corps bruts, les êtres animés; quelque chose frémit et s'émeut dans les entrailles de l'homme, ravi hors de lui-même, emporté, ce me semble, en des espaces illimités, par les ondes sonores qui se déploient comme une mer sans rivage. Au sein de ce monde peuplé de formes indécises, aériennes, ses flottantes rêveries se dessinent comme des ombres fugitives à l'horizon d'un vague infini.* (*Esquisse d'une philosophie.*)

« Que serait-ce donc s'il nous était donné d'entendre un de ces concerts gigantesques formés par la réunion d'un grand nombre de cloches? Il n'en existe plus aujourd'hui de semblables parmi nous. Voyons cependant ce qu'en a recueilli l'imagination réparatrice de l'auteur de *Notre-Dame* : *Si vous voulez*, dit-il, *recueillir de la vieille ville de Paris une impression que la nouvelle ne saurait vous donner, montez un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces vieilles églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever, au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos; si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu de sa transparence: vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides, qui font trois ou quatre zigzags lumineux et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre avec sa basse-taille. Le royal carillon du palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui le font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalle, vous voyez passer des sons de toutes formes qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés. Puis encore, de temps en temps cette masse de bruit sublime s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers*

les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des cloches, répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries, que cette fournaise de musique, que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds, que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre, que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

« Et que serait-ce donc si, élevé à une plus grande hauteur, avec des sens beaucoup plus pénétants que les siens, l'homme pouvait assister à l'éveil de tous les carillons, non pas de la capitale seulement, mais de la France, de l'Europe, du monde entier, à la plus grande de toutes nos fêtes. » (*Le Génie du catholicisme.*)

La voix de la cloche absurde et sans conscience! — Ecoutez encore ce qu'en dit le cardinal Gerbet, que ses talents, non moins que ses dignités, rendent juge si compétent en pareille matière. Nous verrons là aussi, en passant, ce que signifie le baptême d'une cloche.

« Ce qui, au point de vue où nous nous plaçons, constitue la cloche, ce n'est pas le métal dont elle se compose, la forme qu'elle revêt dans son moule, ce n'est pas même le bruit dont elle frappe l'air; ce sont ses harmonies avec la religion, les arts, la patrie, la nature, la société; ses rapports avec le ciel et la terre, le monde et les temps, les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme. Ce qui constitue la cloche, ce sont ses relations divines, humaines, sympathiques, morales, poétiques; ce sont les idées qu'elle réveille, les émotions qu'elle fait naître, les services auxquels elle est vouée; c'est l'écho et le retentissement qu'elle a dans le cœur; et, si on ose le dire, c'est son intention, son motif, c'est son âme et sa vie. Or, la cloche, prise dans ce sens élevé, et c'est le point qu'il nous importe de constater et qui se place de lui-même en dehors de toute contradiction, la cloche, ainsi entendue, est toute d'inspiration et de création catholique. Grande et sublime idée! Voix à l'Orient, voix à l'Occident, voix du Midi et du Septentrion, voix des peuples et voix de Dieu, voix de la vie, voix de la mort, voix du danger et du secours, voix de la prière et de l'action de grâces. Dites-nous auquel de nos sentiments la cloche ne s'adresse, auquel de nos devoirs publics ou privés elle ne s'associe, quels actes importants de notre existence elle ne consacre, quel fibre de notre cœur elle ne fait vibrer, soit qu'elle anime l'air de ses gais carillons, soit qu'elle l'attriste de ses glas funèbres, soit qu'elle donne le signal d'alarme par ses tintements lugubres, soit que, déployant ses ailes, elle porte jusqu'aux nues l'annonce de nos fêtes par ses brillantes volées!

« Et de là sans doute ce nom de baptême donné par le peuple, dans son langage expressif, à la bénédiction de la cloche, comme s'il lui attribuait une âme vivante, et la supposait douée d'intelligence et de sentiment. Expression inexacte, il est vrai, et dont l'acception ne saurait être prise dans un sens rigoureux. L'Eglise, en effet, bénit les cloches comme elle bénit tous les objets employés aux usages de son culte; et cette bénédiction, qui n'a d'autre effet que de séparer un objet de tout service profane pour l'affecter à un service sacré, n'emporte avec elle aucune communication de grâce ou de vertu sacramentelle. Avouons toutefois que cette locution populaire serait justifiée, si elle pouvait l'être, par l'appareil que déploie l'Eglise dans la bénédiction des cloches. Dans quelle autre circonstance lui voyons-nous étaler plus de pompe et de solennité? Concours du peuple, convocation du clergé, profusion de fins voiles et de blancs tissus ornés de fleurs et de feuillages, vapeurs de l'encens, chants sacrés, longues prières, aspersions et ablutions fréquentes, impositions des noms des saints, onctions répétées de l'huile des infirmes et du saint chrême, et cet air de fête et de triomphe dont elle se montre parée, à cet emploi de ce qu'elle a de plus saint et de plus vénérable dans ses trésors et ses cérémonies, ne dirait-on pas du baptême de ses enfants, ou de la consécration de ses prêtres ou de ses pontifes?

« Mais il est temps de motiver les mérites non moins importants que nombreux et variés que nous avons attribués aux cloches. A la considérer d'abord sous ses rapports artistiques, la cloche n'est-elle pas elle-même une véritable œuvre d'art, un merveilleux instrument et le plus solennel de tous, qui a ses règles, ses motifs, sa perfection, et même une œuvre qui touche à tous les arts : au dessin, par la pureté de ses lignes et la juste mesure de ses proportions; à la gravure, par la richesse et le fini de ses reliefs; à la musique, par la précision de ses notes et la justesse de ses accords; à la mécanique, par le jeu de ses ressorts et les divers systèmes de ses contre-poids; à la dynamique, par la puissance des forces qu'elle met en action pour monter à des hauteurs où l'œil ne la suit qu'avec effroi? Mais, à part ces considérations prises dans le sujet même, qui ne voit tout ce qu'elle a apporté de grandeur à la reine des arts, l'architecture; tout ce qu'elle a ménagé de ressources et fourni d'inspirations au génie de la sculpture et de la statuaire?

« Sans la cloche, qui doit les dominer, pour parler de plus haut et de plus loin aux

peuples émus, nos temples auraient-ils pris vers le ciel un essor si élevé? les verrions-nous porter jusqu'aux nues ces voûtes hardies, suspendues dans les airs plus que soutenues sur ces colonnes fuyantes qui semblent moins, par leur admirable légèreté, les lier à la terre que les lancer dans l'espace? Non, ils auraient gardé les proportions lourdes et ramassées des basiliques primordiales, avec leurs cintres abaissés, leurs enceintes écrasées, où la vie est étouffée, faute d'air et de lumière. L'histoire est là pour nous montrer l'élévation successive de nos portiques, se développant selon les progrès de l'art nouveau qui venait les animer et les embellir. Sans la cloche, aurions-nous ces gracieuses campanilles, ces flèches aériennes, ces tours majestueuses, imposantes par leur masse gigantesque, ou étincelantes de mille jours et découpées en élégantes dentelures, où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges, et qui font le plus bel ornement du village comme la gloire et l'orgueil des métropoles? Otez-leur ces monuments, que reste-t-il? Une morne uniformité d'édifices rangés sous un niveau monotone. Aussi, rien n'est triste comme l'aspect de ces villes, reines sans diadème, assises dans l'humiliation, dont aucun emblème divin ne surmonte les toits découronnés, soit que la main du temps ou celle de l'homme les ait dépouillées de leur splendeur antique, soit que la nouveauté de leur existence ne leur ait pas permis de recueillir cette riche succession d'un autre âge. Là, point de ces dômes solennels dont le langage muet, mais éloquent, se fait entendre aux yeux; là, point de son qui frappe l'oreille que le cri de la scie et le bruit de l'enclume; là, surtout, point de voix mystérieuse qui parle à l'âme. On sent le vide dans ces cités pleines de peuple : c'est comme une froide impression de Dieu absent, qu'on ne voit point régner par sa grandeur au-dessus des habitations de l'homme et veiller par sa bonté aux besoins de ses enfants.

« Ils étaient donc barbares autant qu'ils étaient impies, et non moins ennemis des beaux-arts que de la vraie foi, ces terribles niveleurs d'une époque où la puissance fut donnée au génie de la destruction; qui, se voyant petits et se sentant incapables de s'élever, s'avisèrent, pour se grandir, de faire descendre à leur mesure tout ce qui dépassait leur taille de pygmées, renversant temples et clochers, comme ils abattaient les hautes têtes. Qui nous rendra tant de cloches de toutes les dimensions et de tous les accords, redisant sans cesse : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté?* (*Luc.* II, 14.) Cloches des cathédrales et des vieilles basiliques, graves bourdons, brillantes sonneries, joyeux carillons, qui grondaient, soupiraient, s'égaraient dans les airs sur mille tons variés! Cloches des monastères, qui, ne se taisant ni jour ni nuit, avertissaient le monde qui ne prie pas, le monde emporté dans le tourbillon des fêtes ou endormi dans la mollesse, que l'innocence en robe de bure veillait, priait au pied des autels, demandant grâce pour ses excès et ses folies! Cloches des ermitages et des chapelles champêtres, semées par la piété dans les bois, dans les vallons, sur les rochers; qui, gazouillant comme les oiseaux du ciel dans leurs concerts, donnaient une voix à tous les êtres de la création, et faisaient chanter à toute la nature une hymne sans fin! Cloches d'alarme et de secours, qui ramenaient dans la voie le voyageur égaré, cherchant en vain la trace perdue dans la profonde nuit, dans l'épaisseur des forêts, dans les défilés de la montagne! Couvent de Saint-Bernard, combien de fois, au fort de ces tourmentes qui rendent si redoutable le passage de tes cimes orageuses, les lentes vibrations de ta cloche hospitalière ont fait rentrer l'espoir dans le cœur du malheureux qui déjà se résignait à mourir!...

« Peindrons-nous maintenant ce charme des souvenirs, cette douceur et cette vivacité d'émotions pieuses qui s'attachent au clocher et à ses bruits harmonieux? Attrait de religion, amour du pays natal, saintes affections de la famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois. Demandez au jeune étudiant qui revient des écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui rapporte au toit héréditaire les moyens de subsistance qu'il est allé gagner à la sueur de son visage dans des terres étrangères; demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus vite, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage des vieux ormes, au-dessus de la fumée du hameau, le clocher que leurs songes leur ont représenté tant de fois dans les longs jours de l'absence, quand arrivent à leur oreille les premières ondulations de la cloche qu'ils craignaient tant de ne plus entendre? Ah! c'est que ce clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance; c'est que cette cloche les a appelés aux leçons du bon pasteur, les a conviés au banquet divin; c'est qu'elle a pleuré avec celui-là les funérailles d'un père; c'est qu'avec celui-ci elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né. Nous parlons surtout ici du village, parce que c'est au village que ces impressions sont le mieux senties; et malheur à lui si jamais il les laissait s'affaiblir et s'effacer! Car la cloche est tout pour l'habitant des campagnes : elle est sa règle, son moniteur et son guide. Elle veille, prévoit, agit pour lui; toute la vie des champs se gouverne par elle. C'est elle qui marque la division du temps; qui indique, par la durée et l'éclat de ses vibrations, la distinction des jours et la différence de leur solennité; elle qui règle les heures de la réfection et du sommeil, du travail et du repos. Trois fois le jour : au lever du soleil, à son midi, à son coucher (23), elle annonce la gloire et invite à louer le

(23) *Vespere, et mane, et meridie narrabo et annuntiabo : et exaudiet vocem meam.* (*Psal.* LIV, 19.)

saint nom de Dieu, dont cet astre éclatant n'est qu'un pâle rayon. Messagère de l'aurore, elle salue le moment où l'*homme se lève pour aller à son œuvre et reprendre sa tâche* (24). Et, quand la nuit est descendue avec toutes ses voiles, elle appelle au repos les enfants épuisés du Seigneur. Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse le cri de détresse pour appeler toutes les forces sur le point menacé. Dès qu'elle s'ébranle pour célébrer un deuil ou un triomphe, une même pensée occupe, un même sentiment anime, un même mouvement emporte tout un peuple. C'est l'étincelle électrique, dont la commotion se fait sentir en même temps à tous les anneaux de la chaîne.

« Et c'est ici principalement que se fait sentir l'influence morale, et, s'il est permis de le dire, le caractère social de la cloche. Elle rapproche l'homme de l'homme; elle unit tous les membres en un même corps; elle resserre les liens d'une fraternité touchante; elle réalise ce bonheur et cette joie des frères, que le Prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une parfaite unanimité d'idées et d'affections (25). Là où la cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille et d'un cercle d'amis. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre, souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée, l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas; sans que son nom ait été prononcé, et qu'on se soit seulement aperçu de sa présence ou de son absence au même banquet de la vie; fleur dédaignée, sur laquelle aucun regard ne s'est arrêté, et qui n'a eu d'éclat et de parfum que pour le désert! Avec la cloche, cet oubli n'est plus possible. Un frère ne peut naître ou quitter la vie, les flambeaux d'hyménée ne peuvent s'allumer, qu'aussitôt toute la société chrétienne n'en soit avertie; et de même que des vœux de bonheur ont salué son entrée dans le monde et dans l'Eglise, le plus pauvre et le plus obscur peut compter, grâce à la cloche, qu'une larme ne sera pas refusée à sa cendre, et qu'une prière unanime suivra son âme devant le tribunal du souverain juge.

« Avons-nous énuméré tous les services de la cloche? Non; elle conjure la foudre et *l'esprit des tempêtes* (26). Que la cloche reçoive cette vertu dans la cérémonie de sa consécration, les formules expresses de notre liturgie ne permettent pas d'en douter. Qu'on lise les belles prières récitées sur elle, on voit que l'empire de l'air lui est donné, qu'elle règne sur lui en souveraine, dissipant toutes les influences malignes qui peuvent altérer sa pureté ou troubler sa sérénité... Mais il est d'autres influences non moins pernicieuses que celles des vents et des nuages; il est d'autres tempêtes que celles des éléments déchaînés, et que la cloche ne conjure pas moins efficacement. N'avons-nous donc pas sur nos têtes d'autres ennemis à redouter que la grêle et la foudre? Le grand Apôtre ne nous parle-t-il pas d'esprits de malice (27) répandus dans l'air, qui non-seulement troublent l'atmosphère, mais l'infectent de leurs poisons, qui conseillent les pensées homicides, soufflent les flammes impures, soulèvent dans les abîmes des cœurs les orages des passions? Or, les voilà ces *génies malfaisants*, ces *princes de ténèbres*, ces *puissances infernales* que la cloche chasse et balaye devant ses bruits religieux comme une vile poussière Elle fait plus qu'entretenir la sérénité dans les régions de l'air, elle la conserve ou la ramène dans le cœur de l'homme. Que de saintes pensées, que de calme et de paix n'apporte-t-elle pas à l'âme qui se recueille pour écouter sa voix; et, si cette âme est agitée de quelque violente tentation de crime ou de désespoir, est-il un charme plus propre à la reposer et à la rafraîchir que ces accords harmonieux, dominant tous les tumultes de la terre, qui semblent lui venir du ciel, comme un écho prolongé des concerts des anges!

« Mais le triomphe de la cloche et sa plus belle gloire est dans son application immédiate, dans ses rapports directs au service divin et à la solennisation de ses fêtes. Son ministère ne se borne pas à convoquer le peuple aux assemblées saintes; elle est elle-même une prière, un chant de louanges et d'actions de grâces. Eh! qui n'admirerait ici la haute intelligence des motifs et des effets, des rapprochements et des contrastes que révèle l'Eglise dans les cérémonies de son culte, ce sentiment élevé du sublime qui lui fait imprimer à ses symboles le sceau de son génie et le caractère de sa propre grandeur? Pour publier les bienfaits et les louanges de Dieu avec une pompe et une magnificence plus dignes de sa majesté souveraine, elle a emprunté deux voix; et comme deux organes dont la puissance égale l'étendue, l'orgue et la cloche. L'orgue, voix du dedans, qui déroule ses flots d'harmonie sous les voûtes sonores des basiliques, autour des

(24) *Exibit homo ad opus suum, et ad operationem suam.* (*Psal.* CIII, 24.)

(25) *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.)

(26) Cela ne veut pas dire qu'il soit toujours prudent de sonner au moment même de l'orage. Et puis, quelle vertu peut avoir la cloche agitée par des hommes sans pensées religieuses, ivres quelquefois, ou du moins glacés de terreur.

(27) *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* (*Ephes.* VI, 12.)

vieux piliers des grandes nefs, dans les retraites mystérieuses du sanctuaire ; la cloche, voix du dehors, qui ébranle au loin la terre du tonnerre de ses longs mugissements: l'orgue, expression de la prière publique, dans les temples consacrés à la religion ; la cloche, expression de la prière universelle, de la prière catholique dans le temple auguste de l'univers : l'orgue, voix des anges et des saints, qui, de la hauteur des vitraux où sont représentés leurs combats et leurs victoires, descend sur la multitude recueillie pour soupirer à son oreille les joies et les gloires du ciel ; la cloche, voix du peuple et de l'humanité tout entière, qui, des profondeurs d'une vallée de larmes et d'exil, fait monter jusqu'au trône de l'Eternel la plainte de la souffrance et le cri de la détresse avec les vœux de l'espérance et de l'amour! l'orgue enfin, *voix magnifique*, mais qui ne dépassant pas l'enceinte sacrée, ne peut être entendue que des pieux fidèles qui la fréquentent ; la cloche, *voix pleine de force et de vertu* (28), qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites du remords; qui brise *l'impie pareil au cèdre altier;* qui porte la terreur de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans la solitude des consciences vides de Dieu, *véritable désert* qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise, et qui *éclaire*, comme d'un rayon sinistre, les replis ténébreux où elles s'enveloppent et le noir abîme où elles vont se précipiter!

« Et voilà bien, sans doute, pourquoi la cloche, si chère aux âmes saintes et pures, est odieuse et importune aux cœurs malades! Objet de haine ou d'amour, comme la religion elle-même dont elle proclame les droits imprescriptibles, elle éveille tous les sentiments hormis celui de l'indifférence. Aussi le culte que nous demandons surtout pour la cloche, c'est un culte d'intelligence, un culte selon l'esprit et selon la vérité. Cette âme que nous lui avons attribuée, c'est votre foi, c'est votre espérance, c'est votre amour qui doivent la souffler sur elle. De là découle sa vertu la plus efficace. Si les sentiments de votre religion ne la vivifient et ne l'animent, si vos cœurs n'accompagnent ses vibrations de mouvements pieux, en vain vous confierez-vous dans son secours. Que serait-elle, qu'un *airain sonnant*, qu'une *cymbale retentissante* (29), qui fatiguerait l'air de ses bruits inutiles? Faites pour elle ce que le grand évêque d'Hippone recommande aux clercs dans la récitation de l'Office divin, à l'égard des Psaumes du Roi-Prophète (30) : *quand la cloche gémit, pleurez et gémissez avec elle; quand elle éclate en accents de joie, réjouissez-vous dans le Seigneur; quand elle loue et bénit, louez aussi et rendez grâces.* Vous invite-t-elle à la prière, au travail, au repos: obéissez à ce signal, comme s'il vous était donné de la bouche de Dieu même. Vous appelle-t-elle au temple saint, écriez-vous : *Mon cœur a tressailli à cette nouvelle heureuse qui vient de m'être annoncée : Nous irons dans la maison du Seigneur* (31). Chaque fois qu'elle frappe votre oreille, dites: Encore une heure détachée de la couronne de mes jours, encore un pas vers le terme de ma course. Mais, en avançant vers ce terme de la vie, quels progrès ai-je faits dans la voie de l'éternité? Une dernière heure viendra après laquelle mon existence ne se mesurera plus par le temps ; et si cette heure dernière allait sonner, est-ce dans les mains d'un père ou d'un juge que tomberait mon âme ! »

COLÈRE.

Objections.—Vous nous défendez de nous mettre en colère ; mais l'Ecriture nous le commande : *Mettez-vous en colère, et ne pécheznt point* (32), nous dit-elle.—Ne nous parle-t-elle pas également de la colère de Dieu ? — La colère naît de la vivacité, qui est bien l'une des plus belles qualités de l'âme.

—

Réponse. — Comment voulez-vous que la religion ne vous défende pas de vous mettre en colère? n'est-ce pas une faute en soi? n'est-elle pas, de plus, la source d'un grand nombre d'autres fautes ? C'est par la colère ordinairement que l'homme devient méchant, violent, et même assassin; c'est par la colère qu'il lèvera la main sur des êtres qu'il aime autant et plus que lui-même, et qu'il les frappera d'un coup mortel.

« Dans combien d'excès honteux, indignes, quelquefois irréparables et suivis de cruels remords, ne précipite-t-elle pas ! » dit le sage abbé Blanchard. (*L'école des mœurs.*) « Elle porte les personnes qui ont le plus d'esprit, ou qui par leur rang et leur naissance devraient avoir le plus de sentiments, à dire et à faire mille choses qui avilissent toujours et qui souvent déshonorent. Le philosophe Démonax voyant un Lacédémonien en colère, qui maltraitait son esclave : *Cesse*, lui dit-il, *de te rendre semblable à lui.*

« Ce qui se fait dans la passion, se fait toujours contre la raison, et donne souvent de grands sujets de repentir. Un moment de colère cause quelquefois des regrets qui durent toute la vie. Quiconque se fâche a tort, ou l'aura bientôt; il est difficile de ne pas s'échapper dans la colère jusqu'à dire des injures ou à faire des outrages, dont ensuite on rougit et dont on est même quelquefois obligé de faire des excuses. Il y a quelque chose

28) *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia... Vox Domini confringentis cedros... concutientis desertum... et revelabit condensa.* (*Psal.* XXVIII, 4, 5.)

(29) *Velut æs sonans aut cymbalum tinniens.* (*I Cor.* XIII, 1.)

(30) « Si orat psalmus, orate ; si gemit, gemite ; si gratulatur, gaudete; si timet, timete. » (S. Aug., *in psal.* XXX.)

(31) *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI, 1, 2.)

(32) *Irascimini et nolite peccare.* (*Psal.* IV, 5.)

de si humiliant dans l'excuse, qu'on devrait bien ne se mettre jamais dans le cas d'en faire à qui que ce soit. Demander pardon, c'est convenir qu'on a tort, et il n'est pas permis à une personne qui pense d'avoir dit ou fait des sottises; mais il vaut encore mieux l'avouer et reconnaître sa faute, que de vouloir la justifier ou la soutenir.

« La colère est peut-être de toutes les passions violentes celle qui nuit le plus au corps même. Rien n'altère plus la santé que les emportements : ils corrompent le sang, bouleversent les humeurs, changent totalement la constitution, et conduisent précipitamment au tombeau. Les transports et la colère, dit l'Ecriture, abrégent les jours. (*Prov.* XXII, 8.) Combien même n'en a-t-on pas vu qui, dans un de leurs accès violents de colère, sont tombés morts! L'empereur Valentinien Ier, dont l'histoire loue les grandes qualités, et qui, fils d'un cordier, s'était élevé à l'empire par sa valeur, devint la triste victime des fréquents mouvements de colère auxquels il se livrait, et qu'il négligea trop de réprimer. Donnant un jour audience aux ambassadeurs des Quades, il entra dans une si grande fureur, qu'il eut un regorgement de sang et en mourut. Qu'il est terrible de paraître en ce moment au tribunal du souverain Juge, pour y rendre compte de tous ses emportements! »

C'est donc avec beaucoup de raison, je le répète, que la religion vous défend de vous abandonner à la colère.

Mais, objectez-vous, l'Ecriture nous le commande : *Mettez-vous en colère, et ne pécheznt point* (32), nous dit-elle.

Vous n'entendez pas ces paroles. L'Ecriture ne nous commande pas de nous mettre en colère, mais bien de ne pas pécher, quand nous nous mettons en colère, c'est-à-dire ici, quand le premier accès de la colère nous saisit ou quand nous nous abandonnons au mouvement légitime d'une juste indignation. C'est que, voyez-vous, il y a colère et colère.

Il y en a une qui n'est que le premier mouvement de l'âme, auquel on n'a point encore donné son consentement. Ce n'est point une colère coupable, ou plutôt ce n'est point la colère à proprement parler, ce n'en est que le germe non développé. C'est le transport dont il est parlé dans le texte que vous nous objectez. Voilà pourquoi, aussitôt après ces mots : *Mettez-vous en colère, et gardez-vous bien de pécher : « Irascimini et nolite peccare, »* le Psalmiste ajoute : *Ce que vous dites dans vos cœurs, pleurez-le dans le repos de la nuit : « Quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini »* (*Psal.* IV, 5);» et saint Paul : *Que le soleil ne se couche pas sur votre colère : « Sol non occidat super iracundiam vestram. »* (*Ephes.* IV, 26.) C'est-à-dire, étouffez promptement ces accès indélibérés de la colère, de peur qu'ils ne deviennent coupables, d'innocents qu'ils étaient.

Il y a encore une colère qui n'est que le mouvement légitime d'une juste indignation. Ce n'est point non plus la colère, à proprement parler, c'est le zèle porté à un point extraordinaire; c'est celui dont fut saisi Jésus, lorsque, étant entré dans le temple de Dieu, il en chassa tous ceux qui vendaient et qui achetaient, il renversa les tables des changeurs, et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, en leur disant : *Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière; et vous en avez fait une caverne de voleurs.* (*Matth.* XXI, 12, 13.)

Il en est une enfin qui bouleverse l'âme d'une manière immodérée, et lui fait repousser avec violence ce qui lui déplaît. C'est la colère proprement dite, la colère coupable, celle qui conduit ou peut conduire du moins aux excès dont nous avons parlé plus haut, et qui n'est pas moins réprouvée par la raison que par la foi.

Vous ne pouvez donc dire que l'Ecriture l'approuve, et moins encore qu'elle la commande. Elle la défend, au contraire, de la manière la plus pressante; puisque, dans l'Evangile de saint Matthieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ dit en propres termes que *celui qui se fâche contre son frère sera condamné au jugement : « Omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio* (*Matth.* V, 22);» et que, dans son *Epître aux Galates* (V, 20), saint Paul la range parmi les œuvres de la chair qui excluent du royaume des cieux tous ceux qui s'en seront rendus coupables.

Ne nous parle-t-elle pas également de la colère de Dieu? avez-vous ajouté.

Sans doute, comme dans ce passage si remarquable des Psaumes :

Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux et il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des chérubins; il s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres : l'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux; le Très-Haut a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes ennemis; il a redoublé ses foudres, qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources; les fondements de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. (*Psal.* XVIII, 9-16.)

Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est de la poésie, de la belle, de l'incomparable poésie, dit Laharpe, à qui nous empruntons cette traduction? Le fond de cela, c'est que Dieu punit les méchants comme ils méritent de l'être : ce qui n'est que de la justice.

Mais, direz-vous, pourquoi parler de colère?

Pourquoi! Mais c'est pour se conformer à la manière de concevoir, de sentir et de

parler en usage parmi les hommes, parce que, sans ce langage figuré et pourtant naturel, l'Ecriture serait froide, décolorée, incompréhensible même pour un grand nombre.

Ecoutons Laharpe répondant à l'objection tirée de cette expression et autres semblables, dans le Discours sur l'esprit des Livres saints et le style des prophètes, qu'il a mis en tête de son Psautier français.

« Il me reste, pour terminer, » dit-il, « à rappeler le vrai sens de quelques expressions de l'Ecriture et des Psaumes, dont les calomniateurs ont abusé d'une manière assez spécieuse pour en imposer aux personnes peu éclairées. Quel bruit n'a pas fait Voltaire d'un Dieu qui *se repent*, qui *se met en colère*, qui *endurcit le cœur de Pharaon*, qui *se venge*, qui *tourne le cœur des Egyptiens à la haine contre Israël*. Hé! combien de fois n'a-t-on pas invoqué les notions métaphysiques pour nous apprendre que toutes ces impressions ne pouvaient pas entrer dans l'essence divine! La belle découverte! Vous verrez que les prophètes qui partout ont fait parler Dieu si dignement, et comme grand et comme bon et comme juste, n'en savaient pas autant que nos philosophes sur l'essence divine! Mais s'ils avaient fait parler Dieu en rigueur métaphysique, leurs écrits n'auraient pas produit plus d'effet que le manuel d'Epictète. Pour agir sur le cœur de l'homme, il faut parler aux affections de l'homme; et si toutes ces affections sont en lui susceptibles de vice, parce qu'elles peuvent devenir un désordre, elles ne sont dans la pensée divine que l'ordre essentiel. Dieu est impassible pour lui, sans doute; mais, s'il nous parlait comme impassible, qui l'entendrait? S'il nous avait dit qu'il ne peut ni *aimer* comme nous, puisque l'amour est un besoin et que Dieu n'a besoin de rien, ni haïr comme nous, puisque rien ne peut lui faire de mal, ni *s'irriter*, ni *se venger*, ni *se repentir*, etc., par les mêmes raisons, n'aurait-on pas rangé cette divinité-là parmi celles d'Epicure, qui ne se mêlent ni ne se soucient de rien? Il aurait donc fallu donner à toute la terre des leçons de métaphysique, pour enseigner à tous les hommes ce qu'ils doivent craindre et espérer du Dieu qui les a créés? Mais heureusement pour nous, il savait (puisque nous-mêmes le savons) qu'on n'établit pas plus une religion dans le cœur avec des définitions ontologiques qu'on n'établirait une législation avec des axiomes et des corollaires de philosophie. Il a fait pour nous comme Elisée pour cet enfant qu'il rendit à la vie : il s'est mis, s'il est permis de le dire, à notre mesure. Il a parlé de sa *colère*, de sa *vengeance* pour effrayer les méchants : il a permis que les bons le *glorifiassent*, quoique assurément sa gloire n'ait nul besoin de nous. Il nous a prescrit de le *louer*, de le *bénir*, de le *prier;* et tout cela pour nous-mêmes et pour notre bien; car s'il peut se passer de nos *louanges*, de nos *bénédictions* et de nos *prières*, l'homme ne saurait s'en passer. Il a dit qu'*il oublierait nos iniquités*, et quoiqu'on sache bien qu'il ne manque pas de mémoire, ce terme est beaucoup plus vrai de lui que de nous; car l'homme qui pardonne n'oublie pas; et nous-mêmes n'oublions ni ne devons oublier nos fautes; mais Dieu est assez puissant et assez bon pour faire, s'il le veut, qu'elles soient devant lui comme non avenues, en raison de notre repentir et surtout de sa miséricorde. Aussi dit-il, en se servant de figures du même genre : « Quand « votre robe d'iniquité serait rouge comme « l'écarlate, je la rendrai blanche comme la « neige... Je scellerai tous vos péchés dans « un sac, et le jetterai au fond de la mer. » Et qu'y a-t-il dans tout cela qu'un excès de bonté, qui prend tous les moyens sensibles pour rappeler à lui le pécheur, et lui ôter cette fatale idée qui retient tant de coupables dans la route du crime, *Il est trop tard, il n'est plus temps?* S'il eût dit : A telle mesure de crime, il n'y aura plus de pardon, que d'hommes dans le désespoir! On a vu, dans les citations précédentes, combien il est loin de parler ainsi. Il n'a jamais marqué cette mesure, parce que c'eût été en marquer une à sa clémence, ce qui serait contradictoire dans l'être infini en tout. Seulement, comme cette clémence est nécessairement attachée au repentir, selon l'ordre de la justice, essentielle en lui comme la bonté, le temps de cette clémence ne saurait passer celui de l'épreuve, c'est-à-dire de notre vie, parce que l'âme une fois séparée du corps ne peut plus éprouver de changement, et reste nécessairement ce qu'elle était au moment de la séparation. Qu'y a-t-il dans toutes ces idées qui ne soit parfaitement conséquent, et que la raison puisse attaquer?

« Quand David dit du Dieu d'Israël, que, regardant l'affliction de son peuple, *il se repentit suivant la grandeur de ses miséricordes : « Pœnituit eum secundum multitudinem misericordiæ suæ* (*Psal.* cv, 45) : quelqu'un peut-il se tromper de bonne foi au sens de ces expressions, comme si Dieu qui sait tout, selon l'ordre, pouvait en effet se *repentir?* N'est-il pas évident que l'écrivain sacré se sert de ces termes humains pour faire comprendre que le bon Dieu ne punit pour ainsi dire que malgré lui; qu'à peine a-t-il frappé, il attend, pour guérir, qu'on ait recours à sa bonté, et qu'on rentre dans les voies de la justice? Si l'Ecriture fait dire aux Ninivites : *Qui sait si Dieu ne révoquera pas l'arrêt qu'il a prononcé dans sa colère* (*Jon.* III, 9)? voilà qu'un raisonneur qui se croit habile appelle l'écrivain sur les bancs, comme il appellerait Dieu même, s'il y croyait, et lui dit avec confiance : Ne sais-tu pas que Dieu est immuable, et qu'il ne peut pas *révoquer ce qu'il a résolu!* Ni Dieu ni l'auteur inspiré ne lui répondront; mais, moi, je lui dirai : Ne sais-tu pas toi-même que rien n'empêche que toute menace ne soit conditionnelle, sous la restriction du repentir de ceux qui sont menacés, puisque rien n'empêche que la prescience de Dieu

n'ait prévu l'effet de la menace lorsqu'il la faisait? Cet argument sans réplique est applicable à tous les cas pareils; ils sont sans nombre dans l'Ecriture, parce que Dieu a voulu qu'on ne désespérât jamais ici-bas de sa miséricorde.

« Dieu est l'auteur de tout, hors du mal, et le mal est dans la créature, parce que Dieu ne peut rien faire d'aussi parfait que lui, et que la perfection n'est qu'à lui : c'est un attribut incommunicable. Lui-même a dit que *les anges n'étaient pas entièrement purs devant lui.* (*Job* xv, 15.) Il est donc absurde de vouloir que l'homme, ou un être créé quelconque, soit parfait. Un être créé imparfait et libre, tel que l'homme, a donc en lui le germe du mal. Mais ce qui est en Dieu, c'est de tirer le bien du mal même, et c'est ce qui justifie les vues de sa sagesse, quand elle permet le mal, que l'homme seul fait par sa volonté corrompue, mais que Dieu ne peut jamais faire. Ainsi, quand il est dit dans les Livres saints qu'*il tourne le cœur des Egyptiens à la haine* (*Exod.* xiv, 17) (et autres exemples semblables), on sait bien que ce n'est pas lui qui a mis dans leur cœur un sentiment vicieux, puisque cela est impossible; il a seulement permis qu'ils s'y livrassent, quoiqu'il pût empêcher à la fois et l'intention et l'effet : s'il ne le fait pas, c'est qu'il a ses raisons que personne n'a droit de lui demander. Mais comme il importait de persuader aux Israélites et à tous les hommes que tout est conduit par la Providence, les auteurs sacrés employaient quelquefois ces sortes de phrases pour le mal même, et les emploient toujours pour le bien, sans distinguer la permission ou l'action, distinction que le bon sens supplée de lui-même pour quiconque n'y a pas renoncé.

« Il n'y a pas plus de fondement dans cet autre reproche qu'on fait au Psalmiste et aux autres prophètes, sur cette formule qui est celle de l'imprécation : *Que leurs yeux s'obscurcissent afin qu'ils ne voient pas, et que leur dos soit toujours courbé pour la servitude,* etc. (*Psal.* LXVIII, 24.) Est-il permis, a-t-on dit, de souhaiter du mal, même à ses ennemis, et cela n'est-il pas contraire à la religion? Sans doute : mais toutes les fois qu'on a répété cette objection, l'on s'est bien gardé de tenir compte de la réponse qui est péremptoire : c'est qu'il est reconnu et prouvé, du moins pour tout Chrétien (et cela suffit ici pour que tout soit conséquent), que ce n'est point David qui parle en cet endroit, non plus que dans une foule d'autres. C'est Jésus-Christ lui-même qui parle dans tout le psaume où se trouve ce passage, qui regarde manifestement les Juifs déicides, comme si l'on contait leur histoire. Or, toutes les fois que Dieu parle ainsi, il n'y a ni souhait ni imprécation ; il y a jugement et prédiction, et apparemment Dieu est le maître.

« Pour ce qui est de David lui-même, il n'y a qu'à lire son histoire, où ses fautes ne sont nullement dissimulées, on verra qu'il n'y eut jamais d'homme moins porté à la vengeance. Jamais il n'en tira aucune d'aucun de ses ennemis, quoiqu'il en eût reçu les plus violents outrages, et qu'ils lui eussent fait tout le mal qu'ils pouvaient. Il eut deux fois en son pouvoir la vie de son plus furieux oppresseur, Saül, et il n'eut pas même la pensée d'y attenter. Il n'y a nulle part de récit plus touchant que celui de tout ce qui se passa de part et d'autre en ces deux rencontres. Tous ses autres ennemis obtinrent de lui leur pardon, dès qu'il fut sur le trône. Il alla même jusqu'à dissimuler les attentats de l'insolent Joab, en considération de ses grands services, et s'en remit à son successeur Salomon du soin de les punir, parce qu'ils devaient être punis. Quand il éprouva la plus insigne trahison de la part d'un de ses plus intimes amis, Achitophel, il ne demanda pas à Dieu de le faire périr, mais seulement de déconcerter ses desseins et d'arrêter l'effet de sa politique, qui était connue : *Infatua, Domine, consilium Achitophel.* (*II Reg.* xv, 31.) Ce fut toute sa prière : elle n'est pas d'un homme vindicatif. Avant de livrer bataille au rebelle Absalon, le seul ordre qu'il donna fut que personne n'osât mettre la main sur lui : c'était son fils, j'en conviens; mais combien de rois n'auraient pas été pères en cette occasion! Il n'y en eut qu'une où il fut au moment de se porter à la vengeance : c'était contre Nabal : il eut tort; mais il le reconnut sur-le-champ, dès qu'il eut entendu Abigaïl, et il rendit grâces à Dieu *de n'avoir pas permis qu'il commît une grande faute.* (*II Reg.* xxv, 33, 34); et pourtant ce Nabal avait poussé bien loin l'inhumanité et l'ingratitude.

« Il demande souvent à Dieu de *le délivrer de ses ennemis, de confondre ceux qui en veulent à sa vie, de les faire tomber eux-mêmes dans les piéges qu'ils lui tendent,* etc.; ce qui signifie clairement qu'il s'en remet à la justice divine des moyens qu'elle voudra employer pour le sauver, parce que lui-même, comme on le voit par son histoire, n'en emploie aucun pour leur faire du mal. Il ne s'occupe jamais qu'à se préserver, ce qui assurément est très-permis; et Dieu ne défend à personne de l'invoquer contre les méchants quand il lui plaît de leur donner la puissance. C'est toujours un temps d'épreuves et de punition pour les hommes, et c'est à leurs prières d'obtenir que ce temps soit abrégé. »

La colère, dites-vous, naît de la vivacité, qui est bien l'une des plus belles qualités de l'âme.

Sans doute la colère naît ordinairement de la vivacité; car qu'est-ce qui prend feu le plus promptement, qu'est-ce qui fait la plus soudaine et la plus dangereuse explosion, si ce n'est la poudre? Mais ce n'est pas à dire pour cela que la colère soit une qualité comme la vivacité elle-même. Au contraire, c'est un défaut véritable et même un grand défaut, comme nous l'avons montré déjà, parce que c'en est l'abus ou l'excès. On peut dire même que plus la vivacité qui est dans une âme obtiendrait d'heureux ré-

sultats, portée au bien et maintenue dans de justes limites, et plus elle a de fâcheux résultats, tournée au mal ou sortie seulement de ses limites naturelles : parce qu'alors c'est le désordre, qui se proportionne nécessairement à la force de l'agent qui le produit.

COMMUNAUTÉS, COUVENTS, etc.

Objections.—A bas les communautés ! Plus de couvents !—Les idées du siècle les repoussent.— On voit bien que ça finit par tout envahir, hommes et choses. — Les protestants n'ont rien de semblable, et on ne s'aperçoit pas que leurs affaires en aillent plus mal.

—

Réponse. —Il y a contre les communautés en général, contre telles et telles communautés en particulier, des objections de tous les genres, depuis celles qui se beuglent dans les carrefours, jusqu'à celles qui s'impriment dans les in-folio. Voici un échantillon de celles des carrefours, comme on a pu s'en convaincre, tout récemment, en Belgique, et ailleurs précédemment.

A bas les communautés ! Plus de couvents ! etc.

A bas les communautés !.... criez-vous. En serez-vous plus haut et plus sûrement placés vous-mêmes? Je ne le crois pas. Les ruines appellent les ruines, et le pied glisse, tôt ou tard, sur les décombres, en sorte que celui qui croit s'élever en démolissant, tombe, au contraire, quelquefois dans un abîme si profond qu'il ne peut plus en sortir. Cela est vrai des peuples comme des individus.

Voici, à ce propos, ce qu'on lit dans un journal suisse : « On sait que M. Keller fut, en 1841, l'auteur de la proposition tendant à abolir les couvents, et qu'en 1847 il mit en avant, soutint et fit triompher le projet de chasser les Jésuites de la Suisse. Or M. Keller est en ce moment à la tête du canton d'Argovie en qualité de Landmann. Avec tout le produit de la confiscation et de la vente des biens ecclésiastiques au profit de l'Etat, produit qui s'est élevé à plusieurs millions, le trésor de cet Etat est tellement vide et dépourvu du nécessaire que ce même M. Keller a dû signer un décret pour imposer à ses concitoyens une contribution extraordinaire. Autre fait à remarquer : Ce même citoyen, qui avait déclamé avec tant de violence contre l'enseignement donné par les corps religieux, a été amené à prier un Capucin, le P. Théodore, de se charger de l'éducation de son fils ! »

A bas les communautés ! Que diriez-vous, si nous allions crier, nous aussi, de notre côté : A bas les cabarets ! Est-ce que le séjour du recueillement et de la prière n'aurait pas autant de droit à la protection des lois, selon vous, que le séjour de la dissipation et de la débauche?

A bas les communautés ! et c'est vous qui criez cela? Vous les prôneurs de la liberté, et même de la liberté sans limites? Où sont vos principes? Vous avez donc oublié cette leçon d'un de vos maîtres :

> Qu'il soit permis d'aller *même à Messe.*
> Ainsi le veut la liberté.

Elle est touchante, la concession. On assure que celui qui a dit cela ne *chantait* plus de même à la fin de ses jours. Avis à ses imprudents imitateurs !

A bas les communautés ! Mais où donc iront chercher les consolations et les secours de tout genre dont ils pourront avoir besoin vos enfants ou les enfants de vos enfants, vos ouvriers, vos serviteurs, ou les enfants de vos ouvriers et de vos serviteurs, les victimes mêmes de vos brutales passions?.... Où donc en irez-vous chercher, vous aussi, quand, dégoûtés du monde, vous sentirez le besoin de briser volontairement les chaînes dans lesquelles vous gémissez, avant que la mort ne soit venue les briser violemment. L'entrée en communauté de ceux qui ont le plus déclamé contre elles n'est point un fait inouï, et on pourrait bien le voir se renouveler en vous. Ne commencez donc point par vous fermer cette heureuse retraite, si vous ne voulez périr victime de vos plus implacables ennemis, qui sont les passions.

Les idées du siècle les repoussent, avez-vous dit.

Et le siècle, sans doute, c'est vous, comme disait si bien Louis XIV en parlant de l'Etat. En sorte que, quand vous affirmez avec tant d'assurance que les idées du siècle repoussent les communautés, cela ne veut pas dire autre chose, si ce n'est que vous les repoussez vous-même.

Il y en a bien d'autres comme moi, répondez-vous.

Sans doute, car c'est le cri de la passion. Or rien n'est contagieux comme un tel cri. Mettez-vous à crier dans les rues : A bas la famille ! A bas la propriété ! Vive l'enfer ! vous aurez bientôt à votre suite, si personne ne vous arrête, un très-grand nombre de partisans. Comptez-les, si cela vous plaît ; mais, de grâce, ne les pesez pas, car vous n'auriez pas grand'chose.

Les idées de la société les repoussent ! Quelles idées? car il y en a bien des sortes dans une société, et principalement dans la nôtre. Sont-ce les bonnes ou les mauvaises? Si vous me dites que ce sont les bonnes, je vous demanderai alors comment il se fait que tous les bons Chrétiens, tous les honnêtes gens aiment et défendent les communautés ; comment il se fait que ces communautés n'ont pour but et pour résultat que la pratique de la vertu, le bonheur des individus et du peuple. Si vous me dites que ce sont les mauvaises, au contraire, je vous répondrai qu'il faut les combattre, au lieu de se laisser dominer et entraîner par elles.

Ne remarquez-vous pas, d'ailleurs, qu'il y a au fond de toutes ces idées, bonnes et mauvaises, demi-bonnes et demi-mauvaises, si je puis m'exprimer de la sorte, qui agitent la société présente, je ne sais quelles tendances, je ne sais quels besoins qui nous font de plus en plus sentir l'utilité et même

la nécessité des communautés. Pourquoi ces associations de tout genre formées partout ou du moins réclamées? Pourquoi cette pente au socialisme et même au communisme, chez tant de personnes? La communauté religieuse, c'est le socialisme et le communisme, dans ce qu'ils ont de bon et de praticable. Vous n'en voudriez donc que le mal et l'impossible? Ce serait alors demander le malheur et le bouleversement de la société présente. Déchirée par les plus violentes passions, chargée à l'excès par une population toujours croissante et sans frein, cette société réclame impérieusement une assistance à tous ses besoins, une décharge pour sa population devenue inquiétante. Or voilà ce qu'elle trouve dans les communautés, et même dans celles contre lesquelles vous criez le plus fort.

« Le cloître est utile encore quelquefois pour recevoir cette surabondance de population qui s'agite au milieu de nos villes et qui menace à chaque instant de porter partout le trouble et la désolation, » disions-nous à une époque où nous étions loin de prévoir les grands malheurs qui se sont réalisés depuis. « Quand dans un pays les bras manquent, l'industrie, les arts, l'agriculture, tout dépérit. L'excès de population n'est pas moins à redouter. Une société où les habitants sont en trop grand nombre ressemble à un vaisseau chargé d'un trop grand nombre de passagers. Il est exposé à toutes sortes de dangers, et quand s'élève une violente tempête, il manque rarement de faire naufrage. Cette surabondance de population est tellement un mal, que les hommes se croient dans la nécessité d'y remédier par ces vices que la morale réprouve et que les lois ne peuvent atteindre: vices honteux qui tuent l'homme avant sa naissance, suivant l'énergique expression d'un philosophe religieux. Ainsi, retranchez le cloître, où l'homme vit de peu, et ne trouble point ses frères dans la possession de ce monde, chaque famille, au lieu d'avoir un grand nombre d'enfants, n'en aura qu'un, ou que quelques-uns. Les membres actifs de la société ne seront donc pas plus nombreux. Ceux qui eussent été renfermés dans un cloître n'auront jamais vécu. » (*Bienfaits du catholicisme.*)

On voit bien que çà finit par tout envahir, hommes et choses, avez-vous dit encore.

Vous ne devez point craindre cela aujourd'hui, puisque vous prétendez que les idées du siècle repoussent les communautés. Je suis bien loin, il est vrai, de partager votre opinion sur ce point; mais je reste convaincu que vous n'en devez pas moins dormir tranquille, sans trop vous inquiéter de l'universel envahissement des communautés. Voyez-les, en effet : c'est à peine si elles peuvent soutenir le lourd fardeau de leurs grandes obligations et de leurs besoins sans nombre. Et vous croyez qu'elles vont envahir le monde?

Mais, me direz-vous, il n'en a pas toujours été ainsi.

Si vous me parlez des abus, je les condamne comme vous, et même encore plus énergiquement que vous, en cela comme en toute autre chose. Seulement, vous me permettrez de vous dire qu'il est fort étonnant que vous ne voyiez que dans les communautés des abus qui sont partout, que vous leur attribuiez ce qui vient de l'homme, ce qui est complétement antipathique à leur caractère. Car, quel est le caractère propre des communautés, de celles du moins qui sont véritablement dignes de ce nom, si ce n'est le dépouillement, le dévouement, le sacrifice? donc tout l'opposé de l'envahissement, et surtout de l'envahissement universel?

Ces abus auxquels vous faites allusion sont-ils, en réalité, ce que vous supposez? La richesse des communautés d'autrefois, par exemple, d'où venait-elle, généralement parlant? De l'économie, du travail, d'une bonne administration, de successions légitimes, de concessions peu importantes en soi, d'abord, comme en ce moment celles d'Algérie, et qui devenaient, par l'intelligence, l'ordre et l'activité, des éléments de prospérité. Qu'y a-t-il tant à blâmer en cela? N'y a-t-il pas plutôt matière à éloge?

Les protestants n'ont rien de semblable, ajoutez-vous enfin, et on ne s'aperçoit pas que leurs affaires en aillent plus mal.

De quelles affaires parlez-vous? De leur industrie, de leur commerce? Ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Tout cela, sans doute, est important, et même fort important, mais ce n'est point la seule chose importante, ni même la plus importante, ou plutôt elle ne l'est pas du tout, au point de vue de l'éternité et de la vertu qui nous en assure la possession. Sous ce rapport, je veux dire sous le rapport de la charité, du dévouement, de ce dévouement qui s'élève quelquefois jusqu'au sacrifice de toutes choses et de soi-même, est-il vrai que les affaires des protestants qui n'ont, dites-vous, ni communautés, ni rien qui en approche, n'aillent pas plus mal que celles des Catholiques? Je ne le pense pas, et il me semble qu'ils ne le croient pas toujours eux-mêmes. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans notre expédition contre les Russes. Les Anglais, nos alliés, voyant de leurs propres yeux les merveilles de charité produites par nos sœurs sorties des communautés de France, nous envièrent aussi cet avantage, et résolurent de le partager. Il n'y avait qu'un moyen pour cela, et le moyen était infaillible, c'était de revenir à la religion catholique, source de toute charité, de cette charité sainte qui se développe si bien dans les communautés. Ils ne le firent point. Or savez-vous ce qu'ils ont obtenu, sous ce rapport, en restant protestants? Des sœurs de charité factices, dépourvues du feu sacré, et qui n'étaient guère aux nôtres que ce que le singe est à l'homme.

A l'appui de ce que nous venons de dire sur les communautés en général, rappelons ici quelques réflexions que nous avons émises nous-même, à cette occasion, dans l'ouvrage que nous citions tout à l'heure.

« Dans toute communauté, » disions-nous, « il faut remarquer deux choses : séparation du monde, association de quelques personnes pour tendre à un même but, qui est toujours la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Là-dessus sont fondés les deux grands reproches qu'on adresse, au nom de la société, à ceux qui entrent dans une communauté religieuse : Vous nous êtes suspects, dit-on, parce que vous vous séparez de nous. Vous nous êtes suspects, parce qu'en établissant entre vous des liens particuliers, vous semblez vous liguer contre le reste des hommes. A ces deux accusations, la réponse est facile.

« Sans doute, ils se séparent du monde ; mais s'ils ont de graves raisons pour le faire, voulez-vous les en empêcher? Il y a des événements extraordinaires qui sont, pour quelques cœurs sensibles, la cause d'une éternelle douleur. C'est la mort d'une mère, d'un fils, d'un époux ; c'est une réputation intacte, subitement flétrie; c'est une fortune colossale totalement renversée... Que voulez-vous que fasse désormais ce cœur mortellement blessé? ira-t-il au milieu du monde, étaler sa douleur aux yeux de tous? pleurer, tandis que chacun se livre à la joie? mêler les cris de son désespoir à des chants d'allégresse? Il serait à charge aux autres aussi bien qu'à lui-même. Pour une douleur passagère, nous admettons volontiers une séparation de quelques jours; nous devons donc admettre, par la même raison, une séparation longue et même perpétuelle, pour une douleur inconsolable. Il n'y a point, dites-vous, de pareille douleur en ce monde. Vous l'assurez, mais l'expérience de tous les jours ne prouve que trop évidemment le contraire... Oui, il y a pour l'âme comme pour le corps, des plaies qui ne peuvent se guérir. Et alors l'âme est comme irrésistiblement entraînée vers le repos de la solitude, sinon vers le repos de la tombe.

« Il y a des âmes qui se sentent appelées à l'accomplissement des conseils évangéliques, à la perfection. Pour arriver plus promptement et plus sûrement à leur but, elles se séparent du monde et se retirent dans la solitude où rien ne troublera leur vol hardi. Vous dites : Qu'elles restent dans la société, elles se sanctifieront elles-mêmes, et elles porteront les autres à les imiter. Mais déjà elles en ont fait l'expérience, et cette expérience ne leur a point été favorable. Le monde est pour elles plein de dangers; elles aiment mieux l'abandonner que de s'y perdre, et beaucoup d'autres avec elles. Au temps de la primitive Eglise, il n'y avait point de communautés; l'Eglise tout entière n'était qu'une véritable communauté séparée d'un monde aveugle et corrompu. Tous les Chrétiens étaient des frères, vivant en famille sous les douces lois d'une charité parfaite. Peu à peu, l'Eglise s'est étendue ; elle a dilaté son sein, et elle a appelé les peuples épuisés de fatigues, à venir s'y reposer. Les peuples y sont venus de toutes les parties de la terre, et les bons se sont trouvés mêlés avec les méchants. Dès lors il fut nécessaire à quelques âmes, pour s'élever à la perfection des temps anciens, de quitter même la société chrétienne ordinaire, et d'en former une autre encore plus parfaite.

« Permettez-moi de vous le dire encore, vous surtout qui ne considérez guère que la vie présente, dans vos appréciations, ne reconnaissez-vous pas, dans cet éloignement du monde, un grand nombre d'autres avantages? Pour ceux qui vivent en communauté, la nourriture n'est pas aussi dispendieuse, les causes de dépense sont moins multipliées et moins pressantes. Ils n'ont pas autant à demander aux autres hommes, et, par conséquent, ils sont un fardeau moins pesant pour ce monde. Supposons que quelques-uns d'entre eux aient un cœur plus grand que leur naissance ou leur fortune ; supposons qu'ils soient nés avec un ambition difficile à contenter, et qui bouleverserait toute la terre plutôt que de ne pas chercher à se satisfaire: éloignés du monde, où la passion s'irrite, ces hommes vivront tranquilles; dépourvus d'aliment, leur ambition s'éteindra ou se nourrira de peu.

« Est-ce qu'il en est ainsi quelquefois, me direz-vous?

« Pourquoi non ? Les hommes les plus renommés par leur sagesse ont reconnu eux-mêmes être nés avec les plus dangereuses passions, qu'ils étaient parvenus à vaincre. Or je dis qu'il n'y a pas de moyen plus prompt et plus sûr pour cela que la vie religieuse.

« Ceux qui l'embrassent, du reste, tout en se séparant des autres hommes, ne les oublieront point pour cela ; au contraire, ils ne cesseront de demander à Dieu leur bonheur, et, s'ils peuvent y contribuer eux-mêmes, ils le feront toujours avec un courageux empressement.

« Quant aux liens qui unissent tous les membres d'une même communauté, ces liens sont évidemment nécessaires. Est-ce que des hommes peuvent vivre l'un à côté de l'autre sans former entre eux une association quelconque? Tout dans la nature nous rappelle la loi générale de l'union. Chaque être isolé périt infailliblement; soutenu par d'autres êtres de la même nature, il se maintient, il prend les développements que comporte sa constitution. Plus que tout autre être encore, l'homme est soumis à la loi du support mutuel, parce qu'il a des besoins plus incessants, plus multipliés, parce qu'il est appelé à une perfection plus grande. Aussi, regardez attentivement : est-ce que chacun de nous ne fait pas partie d'un nombre plus ou moins considérable d'associations? Il est en société avec les principaux membres de sa famille, il est encore en société sans doute avec quelques hommes qui ont les mêmes pensées, les mêmes goûts, les mêmes occupations. Religion, patrie, famille, amitié, noms sacrés, toujours vous plaiderez la cause des associations ; et par conséquent des communautés. Les lois qui régissent les associations sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins obligatoires ; mais enfin ces lois existent, et nous ne pouvons les transgresser sans

encourir une responsabilité quelconque. L'homme n'est grand que par la société, il n'est fort que par la société, il n'est quelque chose que par la société. L'esprit d'association est tellement une condition de sa force, de son existence, qu'il ne peut s'isoler d'une société sans se précipiter aussitôt dans une autre. Jamais il n'y eut tant de sociétés en France que quand on déclara toute société particulière opposée au bonheur et à la prospérité de la société générale. Il fallut l'énergie de ces nouvelles associations fondées par l'esprit politique pour renverser ces antiques associations fondées par l'esprit religieux : associations sanglantes qui ont porté rapidement le trouble et la destruction là où les autres avaient si longtemps maintenu l'ordre et la prospérité! Aujourd'hui encore, il y a un grand nombre de personnes qui s'armeraient volontiers de la hache pour renverser toute barrière élevée autour des communautés religieuses. Interrogez ces hommes, et, s'ils sont de bonne foi, ils vous avoueront qu'ils tiennent par les serments les plus sacrés à quelques sociétés secrètes : sociétés redoutables où l'on voudrait tout mettre en communauté, la propriété, la vie, la conscience, et où de cette confusion inouïe rien ne peut plus subsister que le mal!

« Ainsi, dès que nous voyons quelques hommes se séparer du monde au nom de la religion et s'abriter sous le même toit, par cela seul qu'ils se sont rapprochés et qu'ils doivent vivre ensemble, ils se soumettront nécessairement à une règle commune. Mais, si nous reconnaissons qu'ils ne se réunissent que pour atteindre ensemble à un but noble, élevé, inaccessible à leurs efforts individuels, leur association nous paraîtra bien plus légitime, bien plus indispensable encore Or nous savons qu'il en est toujours ainsi Ils viennent, je suppose, chercher quelque adoucissement à une immense douleur : ils essuieront donc mutuellement leurs larmes, ils s'adresseront les uns aux autres des paroles de consolation. Ils viennent pour se former ensemble aux pratiques de la perfection chrétienne : ils s'encourageront donc réciproquement; ils se soutiendront par leurs exemples, par leurs prières, par leurs conseils; ils se prendront par la main, si je puis m'exprimer ainsi, et ils s'élanceront ensemble sur le chemin du ciel. Pour se rendre plus agréables à Dieu, ils se sont déterminés à se dévouer entièrement au bien de l'humanité : ils mettront donc en commun leur intelligence, leur cœur, toutes les facultés de leur être. Réunissant ainsi leurs efforts, ils feront ensemble ce qu'aucun d'eux n'eût fait seul, et la société recevra de ces hommes, regardés comme inutiles, d'immenses bienfaits qu'elle ne pouvait attendre d'aucun homme isolé.

« Un protestant judicieux a porté le même jugement sur les communautés en général : Les travaux qui demandent du temps et de la peine sont toujours mieux exécutés par des hommes qui agissent en commun que lorsqu'ils travaillent séparément. Il y a plus de dessein, plus de constance à suivre un même plan, plus de force pour vaincre les obstacles et plus d'économie. Il est des entreprises qui ne peuvent être exécutées que par un corps ou par une société vivant sous la même règle...

« Sans le lien salutaire de la religion, l'on tenterait vainement de former de pareilles sociétés; celles qui ne seraient formées que par des conventions ne tiendraient pas longtemps. L'homme est trop inconstant pour s'asservir à la règle, lorsqu'il peut l'enfreindre impunément. Or il faut que, dans l'enceinte où doit s'observer la règle, tout y soit soumis. La religion seule, soit par sa force naturelle, soit par le poids de l'opinion publique, peut produire cet heureux effet. » (De Luc, *Lettre sur l'histoire de la terre et de l'homme.*)

COMMUNISTES, FOURIÉRISTES, SOCIALISTES, ETC.

Objections. — Les communistes veulent le bien du peuple. — N'est-ce pas affligeant de voir que les uns possèdent tant, et les autres rien ou à peu près? — Ne serait-il pas mieux de mettre tout en commun comme on fait en famille, comme on le faisait au temps de la primitive Eglise, et comme on le fait encore dans les communautés? — La religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien s'occuper un peu plus de celle-ci, et y détruire la misère. — Il faut aussi jouir de la vie; il faut prendre du bon temps; car le bon Dieu n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux. — Les apôtres et les premiers Chrétiens étaient communistes. Ils étaient pauvres, mettaient tout en commun, et étaient poursuivis et traqués par l'autorité, précisément comme les communistes. — Ils ont tout vaincu par leur ardeur, et les communistes feront de même.

—

Réponse. — J'entends ici par communistes non pas seulement ceux qui se donnent positivement ce nom, mais tous ceux qui tendent aujourd'hui, directement ou indirectement, au même but, comme les fouriéristes, les socialistes, etc., etc.

Les communistes veulent le bien du peuple, nous dit-on.

Ils ne le veulent même que trop, le bien du peuple! mais, attendu que celui-ci ne veut pas donner son bien, auquel il tient d'autant plus qu'il n'en a pas trop pour lui-même et pour les siens, il repousse partout, ou presque partout, les communistes, comme des corsaires d'eau douce.

Ils veulent le bien du peuple, c'est vrai; mais ils veulent encore plus le bien des riches, parce que la proie est meilleure. Or, comme les riches tiennent beaucoup à leur ortune qu'ils possèdent d'ailleurs aux mêmes titres que le peuple possède la sienne; comme ils ont, dans leur intelligence, leur activité, leur fortune même, une force que d'autres

n'ont pas, ils sont en état d'opposer une défense, sinon supérieure, du moins égale à l'agression : de là les malheurs qui nous menacent, et qui ont même déjà commencé. Nous avons vu, il y a quelques années seulement, au sein de la capitale, une lutte, à main armée, entre le communisme et la propriété, si je puis m'exprimer de la sorte, qui a fait trembler le monde, et qui a jeté dans les âmes une terreur dont nous ne sommes point encore revenus.

Toute plaisanterie à part, et en réalité la plaisanterie ne convient guère dans une chose si grave et si importante, voulez-vous réellement le bien du peuple, c'est-à-dire son bonheur? Vous n'avez qu'à suivre une voie tout opposée à celle dans laquelle vous êtes entrés; au lieu d'exciter les convoitises, vous devez prêcher, au contraire, la modération des désirs. La raison est d'accord en cela avec la religion :

Qui vit content de rien possède toutes choses,

nous dit la philosophie, et la Sagesse divine incarnée, Notre-Seigneur Jésus-Christ, élevant encore l'idée, parce que sa doctrine est la perfection, finit par dire à celui qui était venu lui demander ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Venez et suivez-moi : « Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo : et veni, sequere me. »* (*Matth.* XIX, 21.)

Cela n'est point nécessaire, me direz-vous.

Sans doute, mais c'est la perfection; donc le moyen le plus sûr d'arriver au bonheur éternel et parfait. D'où il suit que plus on entre dans cette voie et plus on s'élève vers le bonheur. D'où il suit que plus on s'en écarte, comme on le fait en excitant les convoitises, et plus on s'éloigne du bonheur.

La parole de Jésus-Christ ne rentre-t-elle pas dans nos idées, demandez-vous? Pas du tout. Jésus-Christ dit aux riches de se dépouiller volontairement de leurs richesses, et vos idées tendent à les en faire dépouiller violemment : ce qui est bien différent. Jésus-Christ engage ceux qui possèdent à se détacher de leurs biens, et vous, vous engagez ceux qui ne possèdent pas à s'attacher aux biens d'autrui, jusqu'au vol inclusivement, jusqu'au bouleversement de la société, si cela est nécessaire. Quel contraste!

N'est-il pas affligeant, nous dit-on encore, de voir que les uns possèdent tant, et les autres rien ou à peu près.

Cela a toujours été, et il est bien probable que cela sera toujours, quoi que nous puissions dire et faire.

Puisque cette inégalité des fortunes se retrouve en tout temps et en tout lieu, quels que soient le climat, les lois, les mœurs, les opinions, la religion, elle est donc le résultat de la nature de l'homme, et de sa position ici-bas : c'est ce qui se reconnaît facilement, pour peu qu'on y réfléchisse. Il est évident, en effet, que cette inégalité de fortune vient, plus ou moins directement, de l'inégalité de nos facultés physiques, intellectuelles et morales. Or tout cela résulte de la nature de l'homme. L'inégalité de la fortune en résulte donc par la même raison. Ainsi, en supposant ce qui est impossible, que vous fussiez parvenus à la faire disparaître complétement aujourd'hui, demain déjà, elle ne serait plus la même, et dans quelques jours, elle n'existerait plus du tout. Vous recommenceriez de nouveau, s'il était possible, que la même chose résulterait infailliblement ; et ainsi à l'infini.

Mais, me direz-vous, que de grandes fortunes injustement acquises!

Et les autres, le sont-elles toujours justement?

Ou elles sont contre les lois, ou non. Si elles sont contre les lois, vous pouvez les attaquer : les tribunaux vous sont ouverts et la justice vous tend la main; si elles ne sont pas contre les lois, ou, s'il n'y a pour vous aucun moyen de démontrer leur illégalité évidente à vos yeux, vous ne devez point les attaquer par la violence, parce que vous ne pourriez le faire sans troubler l'ordre, bien loin de le rétablir.

Mais, me direz-vous encore, si l'inégalité des fortunes est un mal inévitable, ne peut-on pas du moins l'atténuer.

Oui, on le peut, et même on le doit; et c'est ce que nous faisons aussi bien que vous, pour ne pas dire beaucoup mieux. Mais comment peut-on et doit-on le faire? En combattant les passions, en prêchant aux uns la modération, aux autres l'amour du travail, à tous, la justice, la charité, la pratique de toutes les vertus, en propageant et en affermissant partout le règne du christianisme, qui serait la restauration de toutes choses à l'état parfait, s'il était bien observé. Voulez-vous procéder d'une autre manière? avoir recours à la force, par exemple? C'est vous engager dans une voie impraticable, pleine de dangers, et qui conduit tôt ou tard à l'abîme.

Ne serait-il pas mieux, ajoutez-vous, de mettre tout en commun, comme on le fait en famille, comme on le faisait au temps de la primitive Eglise, et comme on le fait encore dans les communautés?

La question n'est pas de savoir si ce serait mieux, il s'agit avant tout de savoir si c'est praticable. Or il est reconnu de tous que c'est tout à fait impraticable, qu'on ne peut l'essayer, y songer même, sans porter partout l'inquiétude et le trouble, sans ébranler la société jusque dans ses fondements. Il faut donc y renoncer comme à une chimère, et même à une chimère très-dangereuse.

Vous nous parlez de la famille, de la primitive Eglise et des communautés; mais qu'elle différence! La famille est restreinte; tous les membres qui la composent se connaissent, s'aiment, ou du moins se supportent réciproquement. S'il y a quelques désordres, par suite des passions, le chef de la famille suffit toujours à les réprimer. Que vous dirai-je enfin? Quand bien même, mal-

gré tous les moyens de conservation qui sont en elle, une famille particulière irait à sa ruine, les membres qui la composent périraient seuls, ou plutôt ils se sauveraient dans la société générale, au sein de laquelle se meut et vit, comme un simple individu, chaque famille particulière. Une communauté est une véritable famille, un peu plus étendue sans doute, mais mieux ordonnée qu'une famille ordinaire. Les membres qui la composent, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont tous pourtant qu'un cœur et qu'une âme, comme de véritables frères, et mieux encore que des frères charnels. On peut en dire autant de la primitive Eglise : c'était aussi une assemblée de frères n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme. Il n'y a donc nulle comparaison à établir entre la famille, la primitive Eglise, les communautés et la société ordinaire.

En celle-ci, en effet, le cercle se dilate indéfiniment; et puis combien de passions, et quelles passions! ce sont les convoitises charnelles, c'est l'ambition, c'est la jalousie, c'est la colère.....

On peut les combattre, objecterez-vous.

Oui, on le peut, et même on le doit; mais on n'en vient pas toujours à bout, si ce n'est à l'égard d'un petit nombre. Voilà pourquoi les communautés, qui ne se composent pourtant, en général, que d'âmes d'élite, ne dépassent guère impunément certaines limites; voilà pourquoi la primitive Eglise elle-même, où se trouvait tout vivant encore, en quelque sorte, l'esprit de Jésus-Christ, a été obligée de se diviser, matériellement du moins, en prenant de l'extension, et de ne plus vivre de la vie de famille.

On peut combattre les passions, dites-vous.

Mais le faites-vous, le voulez-vous, y songez-vous seulement? N'est-ce pas même tout le contraire que vous faites? Aussi à quoi ont abouti vos tentatives, quand il vous est arrivé de mettre la main à l'œuvre? A rien, à bien peu de chose du moins, et quelquefois à un résultat tout opposé à celui que vous attendiez, je veux dire à une division complète, au lieu d'une union plus grande. On a vu, dans ces derniers temps, un homme essayer de réaliser l'idée des communistes, avec une apparence de bonne foi que je ne sais si je dois appeler touchante ou ridicule. La société était peu nombreuse pourtant, elle avait eu soin de quitter l'ancienne société, pour ne point être gênée dans ses essais. Qu'en est-il résulté? Nous ne le savons que trop : au bout de quelques années seulement, les membres qui composaient cette société nouvelle n'étaient plus des communistes, ce n'étaient même plus des hommes, mais bien des loups furieux, prêts à se dévorer les uns les autres.

La religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien s'occuper un peu plus de celle-ci et y détruire la misère, nous objectent certaines personnes.

« La religion, » dit à cette occasion l'abbé de Ségur (*Réponses*), « parle beaucoup de l'autre vie parce que l'autre vie, étant éternelle, est d'une immense importance, et mérite bien plus que celle-ci que l'on s'occupe d'elle. C'est là, en effet, que se décide à tout jamais la grande question du bonheur ou du malheur; sur la terre, nous ne faisons que préparer cette solution. »

« Mais si elle parle beaucoup de la vie éternelle, la religion n'a garde de négliger la vie de ce monde. Tous les intérêts de l'homme lui sont présents, son âme, son corps, sa vie passagère, sa vie future et immuable: elle n'oublie rien. »

Ce n'est pas qu'elle s'occupe beaucoup du bonheur de ce monde, pouvons-nous ajouter ici, qu'elle en parle beaucoup : elle vous dira même qu'il faut le fouler aux pieds; mais pourquoi? pour mieux remplir nos devoirs et pratiquer la vertu, vertu qui, en nous assurant le bonheur de la vie future, nous le fait trouver déjà en celle-ci, beaucoup mieux assurément que la recherche des plaisirs. Elle nous dit, à nous, exilés: « Tournez les yeux vers la patrie, dans laquelle vous allez rentrer d'ici à quelques jours, à quelques heures peut-être seulement! » Et, quoique toujours exilés, avec les liens qui nous y attachent, nous commençons à goûter les joies de la patrie. Comme pourtant notre exil peut se prolonger, et se prolonge d'ailleurs indéfiniment, sinon pour nous, du moins pour d'autres nous-mêmes, la religion, en bonne mère, ne dédaigne point d'améliorer notre position ici-bas.

« Si elle ne détruit pas entièrement la misère, » dit l'auteur que nous citions tout à l'heure, « c'est que *la misère ne peut pas être détruite;* — et la misère ne peut pas être détruite parce que les causes qui la produisent ne peuvent être supprimées.

« La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité entre les hommes.— Si, par suite d'un accident, ou simplement par le fait de la vieillesse, je viens à perdre la force nécessaire pour remplir mon état, ne tomberai-je pas dans la misère? — Si, malgré mes efforts, je suis tellement inepte que je travaille moins bien que mes confrères, mes pratiques n'iront-elles pas s'adresser de préférence aux plus habiles ; et ne tomberai-je pas dans la misère? — Et cependant qui peut garantir de la maladie, des accidents, de la vieillesse? Qui peut donner de l'esprit à celui qui n'en a pas? Qui peut rendre tous les hommes égaux en force, en intelligence, en bonne volonté?... Voici donc une cause de misère bien féconde, et qu'il est impossible, même à la religion, de détruire.

« La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature, corrompue par le péché : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, l'amour du plaisir, la vengeance, l'orgueil, etc.

« Sur cent pauvres, combien sont malheureux *par leur faute!* plus de dix-neuf sur vingt. Ils accusent Dieu, et ils ne devraient

accuser qu'eux-mêmes. Les *bons* pauvres trouvent promptement du secours ; Dieu et les amis de Dieu ne les abandonnent jamais!

« La pauvreté est, comme la maladie et la mort, la punition du péché. Il est impossible de la détruire ; car il est impossible de détruire le péché originel, qui est un fait accompli, et de rendre l'homme impeccable. — Mais ce qui est possible, et ce que la religion fait admirablement, c'est de diminuer la misère, de la soulager, de l'adoucir, de la rendre supportable, enfin de la sanctifier.

« La religion vénère dans notre corps le temple de cette âme immortelle, qui est elle-même le temple vivant de Dieu. Elle s'ingénie à en guérir, à en prévenir même toutes les douleurs, par ces mille institutions charitables, ces hospices de tout genre, qui couvrent le monde chrétien.

« Partout où sa voix est écoutée, le riche devient l'ami, le père, souvent le serviteur du pauvre. Il verse avec joie son superflu dans le sein du malheureux. Le pauvre à son tour apprend à espérer. Il apprend à l'école de Jésus-Christ, à supporter patiemment, et quelquefois il va jusqu'à aimer ses souffrances qu'il sait destinées, dans les desseins adorables de son Père céleste, à éprouver sa fidélité, à le purifier de ses fautes, à le rendre plus semblable à son Sauveur pauvre et crucifié, à lui faire amasser d'ineffables trésors de bonheur dans l'éternelle patrie!... Combien n'ai-je pas vu de bons pauvres remercier Dieu de leurs souffrances, se réjouir dans leurs privations?

« La religion fait donc ce qu'elle doit, en s'occupant de nous en cette vie, et en s'occupant davantage encore de la vie à venir.

« Nul ne peut se plaindre d'elle. Que les riches deviennent bons Chrétiens et dès lors charitables ; que les pauvres deviennent bons Chrétiens et dès lors patients : là est tout le mystère. »

Il faut aussi jouir de la vie, ajoute-t-on ; il faut prendre du bon temps, car le bon Dieu n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux.

« Oh! oui! Dieu, dans sa bonté, ne nous a fait que pour nous rendre heureux! Mais la grande question est de ne pas nous méprendre sur le *bonheur*, » répond le même apologiste.

« Vous cherchez à être heureux. Vous avez raison. Mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous ; *une seule* est la vraie... malheur à qui en prend une fausse!!...

« Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours ; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés, et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

« Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future sont des chimères ; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. — C'est la doctrine *du plaisir*.

« C'est la doctrine qui cherche en ce moment à prévaloir sur le christianisme et à matérialiser le bonheur. — Dans le siècle dernier, on l'appelait *philosophie;* de notre temps, on l'appelle *communisme, fouriérisme, socialisme*, etc. (33).

« Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant*. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes, le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure ; le bonheur est le même pour l'un comme pour l'autre, la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance!

« Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'*impossibilité pratique* de la doctrine communiste, l'*absurdité* de son bonheur universel.

« Je voudrais vous faire toucher du doigt *son opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer;* vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare il n'y a rien.

« S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est sans contredit la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir ; c'est la condition humaine dans ce qui lui est *essentiel* sur la terre ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer.

« Y a-t-il, je le demande, ici-bas, et n'y aura-t-il pas *toujours, toujours et toujours* des maladies, des peines, des douleurs? Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant?...

« Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes?

« Rien pourra-t-il changer cet état de choses? *Une organisation nouvelle de la société, quelle qu'elle soit*, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra? que nous perdions ceux que nous

(33) Le fond de ces systèmes est le même, quant à la morale ; ils ne diffèrent que par des détails d'application peu essentiels. Pour les savants, cette doctrine s'appelle *panthéisme*. La morale du panthéisme est la même que celle du communisme, en ce sens du moins qu'elle est la solution de tout frein moral. C'est le communisme parlant latin, pour ne pas dire *hébreu*, et habillé en pédagogue et en pédant.

aimons?... Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été?... Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine? Empêchera-t-elle surtout de *mourir?*

« Tout cela est-il, ou n'est-il pas? Et n est-il point aussi certain, aussi indubitable que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours?* Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

« Et que devient, dites-moi, en présence de ce *fait*, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, *cette jouissance constante, ce bonheur terrestre parfait* que nous promet le communisme? — La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir!... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

« Donc votre communisme, votre socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

« Donc il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le bonheur sur la terre, où il ne peut être, et quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

« Donc il faut que je le cherche autre part; car il est quelque part, je le sais ; la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu, m'en sont un sûr garant...

« Où donc? — Là où me le montre le christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le ciel.*

« Le christianisme, lui, s'accorde parfaitement avec le grand *fait* de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et du bonheur.

« Il prend l'homme tout entier, et *tel qu'il est ;* il tient compte des *faits* essentiels que méconnaît le communisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la rédemption de Jésus-Christ, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à la rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le communisme, et sur des suppositions chimériques.

« Le communisme ne voit en nous que l'écorce, il oublie le noyau, l'âme. — Le christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. —Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à Dieu.

« Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'âme de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de ses maux que nous constations tout à l'heure. Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

« Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience.

« La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur ; l'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir!

« S'il fait tout pour l'âme, le christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le *corps.* Nous avons dit plus haut les soins dont il l'entoure.

« Il s'en occupe, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie....

« Il recueille ses derniers soupirs ; il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et là encore il ne lui dit pas un éternel adieu!... Il sait qu'un jour ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme, et goûtera avec elle, dans le paradis, d'ineffables délices!...

« Tel est le christianisme.

« Il connaît, il promet, il donne le bonheur!

« Il donne sur la terre ce qui est possible sur la terre. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

« Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien *sait, est sûr* qu'il l'aura un jour.

« Aussi, *tout vrai Chrétien est heureux.* Il a des chagrins, des douleurs.... Il est impossible de n'en pas avoir ; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

« Le communisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères? Il promet ce que nulle puissance ne peut donner ; il promet *l'impossible....* Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs ; et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance?

« Le monde sera heureux, disent-ils, *quand tout sera changé.* — Oui, mais *quand tout sera-t-il changé?* — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur!

« Le communisme fait comme ce perruquier gascon qui mettait sur son enseigne : *Demain, ici, on rase pour rien.*

« *Demain* restait toujours *demain;* et *aujourd'hui* n'arrivait jamais.

« Le communisme veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail.

« L'un dit comme les mauvais ouvriers, l'autre comme les bons. Aussi tout fainéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du communisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la religion.

« Que notre France se garde donc de ces promesses creuses, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets....

« Qu'elle les repousse ; qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance !

« Relevons la tête ! ranimons notre foi engourdie ; soyons, redevenons Chrétiens ! Là seulement est le remède à nos maux. Apprenons à comprendre, comme nos pères, les divines leçons que le *Grand Maître* nous a laissées sur le *bonheur :*

« *Heureux*, dit-il, *heureux les pauvres en esprit* (c'est-à-dire ceux qui sont détachés des biens fragiles de la terre) ; *car le royaume du ciel est à eux !* (*Matth.* v, 3.)

« *Heureux ceux qui sont doux et pacifiques ; parce qu'ils seront les enfants de Dieu !* (*Ibid.*, 9)

« *Heureux ceux qui pleurent ; parce qu'ils seront consolés !* (*Ibid.*, 5.)

« *Heureux les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde !* (*Ibid.*, 7.)

« *Heureux ceux qui ont le cœur pur ; car ils verront Dieu !* (*Ibid.*, 8.)

« Instruisons-nous, pénétrons-nous de cette religion catholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois !... Nous aurons le *bonheur possible* en ce monde, et le *bonheur parfait* dans l'autre !

« Qui veut plus est un insensé qui n'aura ni l'un ni l'autre. »

Cette dernière phrase me rappelle le mot piquant adressé à un homme de ma connaissance, qui paraissant abonder dans le sens de ces idées dont auraient dû l'éloigner son éducation, sa fortune et plus encore la position qu'il occupait dans la société. Comme on lui en faisait l'observation : « N'allez pas croire, dit-il, que je sois un *socialiste* dans toute l'étendue du mot. — C'est vrai, lui répondit-on, vous n'en êtes qu'à la première syllabe. »

Les apôtres et les premiers Chretiens etaient communistes, ajoutez-vous encore. Ils étaient pauvres, mettaient tout en commun, étaient poursuivis et traqués par l'autorité ; précisément comme les communistes. Ils ont tout vaincu par leur ardeur, et les communistes feront de même.

« Et, depuis quand, je vous prie, » continue l'auteur auquel nous venons d'emprunter déjà plusieurs réponses, « depuis quand suffit-il d'être pauvre, de vivre en commun et d'être poursuivi et emprisonné, pour être Chrétien ?

« Ce qui fait le *Chrétien*, ce n'est pas la pauvreté extérieure, mais le détachement des biens passagers de la terre ; ce n'est pas le fait naturel de la vie en commun, mais le lien invisible de la charité fraternelle, qui ne fait de tous les cœurs qu'un seul cœur.

« Tels étaient les premiers Chrétiens ; des anges dans une chair mortelle, des hommes morts au monde et à eux-mêmes, ne vivant qu'en Jésus-Christ, ne soupirant qu'après la bienheureuse éternité.

« Et c'est à ces hommes de prière, de pénitence, de douceur et de paix céleste, que l'on ose comparer les détestables bandes de nos modernes sociétés secrètes ! On donne pour frères à ces hommes de l'éternité, des hommes qui ne croient même pas à l'éternité et qui n'aspirent qu'aux jouissances de ce monde !!... Quelle aberration, grand Dieu !

« On poursuit les communistes, on les traque, on les déporte ; oui, sans doute. Mais ici encore, suffit-il d'être poursuivi, emprisonné, tué, pour être disciple de Jésus-Christ ?

« A ce compte-là, tous les brigands, tous les assassins seraient d'excellents Chrétiens.

« On poursuivait les apôtres et leurs disciples à cause de leurs vertus ; vous, anarchistes, on vous poursuit à cause de vos fureurs. Ils voulaient sanctifier le monde, vous voulez l'incendier. Leurs armes étaient la prière et la douceur ; ils allaient au martyre en pardonnant à leurs bourreaux : et vous, le poignard et le fer à la main, vous n'avez dans le cœur que l'envie, que la haine et la vengeance !...

« Non, vous n'êtes pas des Chrétiens, mais des *antichrétiens !* Vous blasphémez ce que les Chrétiens adorent, et ce que vous aimez, ils le détestent.

« Elle existe, du reste, et elle n'a jamais cessé parmi les disciples de l'Evangile, cette vie parfaite primitive, où les hommes sont *frères*, où tout est en commun, où règnent la pauvreté et la sainteté. Entrez dans nos monastères. Voilà ce que vous cherchez ; voilà les *phalanstères* véritables, dont les utopies communistes ne sont qu'une honteuse et impossible imitation.

« Que les socialistes n'usurpent donc plus désormais le nom sacré du Sauveur ; qu'ils ne parlent plus de *persécutions*, de *martyre*, de *calvaire*. Ils sont, il est vrai, sur le Calvaire ; mais ils y sont comme le mauvais larron crucifié pour ses crimes, et non comme le divin fils de Marie ! »

Ils sont sur le Calvaire, mais ils y sont comme persécuteurs, quoique persécutés eux-mêmes. Ils insultent aussi le Christ, le raillent, demandent de nouveau sa condamnation et sa mort, sinon dans sa propre personne, du moins dans son Evangile et dans ceux qui le représentent le mieux parmi nous.

Auront-ils un jour leur triomphe ?

C'est impossible ! Il est impossible, du moins, qu'ils aient jamais un triomphe durable ; car rien de stable ne peut reposer sur le désordre.

« L'avenir leur appartient, » me disait quelqu'un, un jour ; « car ils sont pleins d'ardeur, comme les premiers Chrétiens. »

Vous vous trompez ! lui répondis-je. L'avenir ne leur appartient point, ni ne saurait leur appartenir. Si les premiers Chrétiens ont triomphé, ce n'est pas seulement parce qu'ils étaient pleins d'ardeur, mais parce qu'ils avaient pour eux la vérité, la vertu, l'assistance de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

roi des intelligences. Est-ce la même chose chez les communistes? N'est-ce pas plutôt le contraire? Voyez leur enseignement, leur morale; rappelez-vous ceux qui ont enseigné les premiers ces fausses et désolantes doctrines.

L'ardeur dont ils brûlent, d'ailleurs, est-ce la même que celle dont brûlaient les premiers Chrétiens? n'est-ce pas une ardeur toute différente, pour ne pas dire opposée? Chez les uns, c'est l'amour qui la produit; chez les autres, c'est la haine. Aussi, l'une a pour but de tout purifier et de tout restaurer; l'autre de tout souiller et de tout détruire. Donc, de ce que les Chrétiens ont triomphé, bien loin d'en conclure le triomphe des communistes, il faut, au contraire, en conclure leur défaite et leur destruction inévitable. Puisse-t-il en être ainsi le plus promptement possible! Nous le souhaitons bien sincèrement pour le repos du monde; et ce que nous souhaitons encore plus, c'est leur retour au christianisme qui peut seul leur procurer, à eux comme aux autres, le bonheur vainement cherché ailleurs.

CONCILES.

Objections.—Ces assemblées, que vous appelez conciles, ne peuvent guère se tenir sans causer dans le peuple une émotion qu'il est toujours bon d'éviter. — Que peut faire un concile particulier que ne fasse aussi bien, d'après vos idées, chaque évêque dans son diocèse? — Que peut faire un concile général que ne fasse, également d'après vos idées, l'évêque de Rome, chef suprême de l'Eglise?

—

Réponse. — Il est impossible, en effet, que quelques évêques s'assemblent en concile particulier; il est impossible surtout que tous les évêques du monde catholique s'assemblent en concile général par eux-mêmes ou par leurs représentants, pour traiter des grands intérêts de la religion, sans causer dans les peuples une sensation vive, profonde, une émotion telle qu'aucune autre ne saurait lui être comparée. Eh bien! tant mieux! c'est le moyen d'empêcher les hommes de tomber dans l'indifférence religieuse, le plus funeste de tous les états; c'est le moyen de remuer les âmes, de les toucher, de les éclairer, de les détacher des sens et de les élever vers Dieu.

Mais, me direz-vous, l'émotion n'est pas toujours bonne; elle sera quelquefois très-mauvaise, au contraire.

Cela arrivera rarement. Car il n'est pas naturel que le bien engendre le mal. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai de dire qu'une assemblée d'évêques, soit en concile particulier, soit en concile général, est une excellente chose en soi, puisqu'elle sert à rappeler aux hommes leurs devoirs et à les leur faire pratiquer. Est-ce que le soleil est un astre malfaisant, parce qu'il irrite et aveugle quelquefois les gens mal disposés, au lieu de les éclairer? Il en est de même de l'Eglise assemblée au milieu des fidèles pour les éclairer. A cette vue, les méchants s'irritent quelquefois, ils ne s'enfoncent que plus profondément dans l'abîme de l'erreur et du vice. Mais cela ne saurait l'empêcher de répandre ses bienfaits sur les bons... Que dis-je, sur les bons? mais les méchants eux-mêmes pourront en profiter, sinon dans le moment, du moins plus tard, quand ils seront revenus à de meilleures dispositions.

Voyez ce qui s'est passé du temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle émotion sainte et salutaire dans le peuple, lors de son entrée triomphante à Jérusalem! Les masses qui le précèdent et celles qui le suivent font entendre à l'envi des cris d'allégresse et de bénédiction : *Hosanna au Fils de David!* s'écrie-t-on de toutes parts; *béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, hosanna au plus haut des cieux!* (*Matth.* XXI, 9.) Il n'en était pas ainsi de tous : « Mort à Jésus! » se dirent dès lors secrètement ses ennemis, jaloux de son triomphe. Cette menace secrète se fait jour et se propage rapidement; elle se change en complot, lequel complot ne tarde guère à s'exécuter : *Tolle, tolle, crucifige eum!* « *Prenez-le pour le crucifier,* » s'écrie actuellement (*Luc.* XXXIII, 18, 21) le même peuple qui naguère l'élevait jusqu'aux nues. Il fut en effet condamné et mis à mort. « Voilà ce que c'est que d'exciter dans le peuple une émotion qu'il est toujours bon d'éviter, » ont pu se dire alors les hommes prudents selon le monde. Aveugles! qui ne virent pas que, trois jours après, Jésus-Christ ressuscitait et appelait tous les hommes, bons et méchants, amis et ennemis, à partager son triomphe, s'ils voulaient profiter des grâces qu'il venait de leur mériter.

Immédiatement après l'ascension de Jésus-Christ, les apôtres commencent à prêcher l'Evangile qu'il est venu apporter à la terre. Un grand nombre l'acceptent avec enthousiasme, sans doute; mais il est pour un grand nombre aussi un objet de contradiction. L'opposition ne tarde même pas à prendre une forme excessivement violente. Les prisons s'emplissent, l'échafaud se dresse, et, pendant trois siècles, le plus pur sang des Chrétiens ne cesse de rougir la terre. «Voilà ce que c'est que d'exciter dans le peuple une émotion qu'il est toujours bon d'éviter, » ont pu dire encore les hommes prudents selon le monde. Aveugles! qui ne voyaient pas que les coups portés alors à l'Eglise ne servaient qu'à l'affermir! Et, en effet, au bout de ces trois siècles de persécution dont nous venons de parler, elle avait vaincu le monde, au point que ses bourreaux eux-mêmes, las de persécuter et se sentant d'ailleurs attirés par une force comme irrésistible, se hâtaient de se réfugier dans son sein.

J'ai donc eu raison de dire que, quand bien même les assemblées dont nous parlons devraient produire une vive et redoutable émotion, elles n'en seraient pas moins d'une

utilité incontestable en soi, servant à la sanctification et au bonheur de ceux qui sont bien disposés, et quelquefois même, à la fin, de ceux qui, pour le moment, sont mal disposés

Que peut faire un concile particulier, me direz-vous, que ne fasse aussi bien, d'après vos idées, chaque évêque dans son diocèse?

Beaucoup de choses; puisqu'il y a nécessairement dans ces assemblées un développement de lumières, une multiplication de forces naturelles et surnaturelles, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'aucun évêque ne saurait avoir, abandonné à lui-même.

Je sais bien que Jésus-Christ promet à chaque évêque de l'assister de son Esprit dans la direction de l'Eglise qui lui est confiée; mais, si le concile est précisément un des moyens, ou, si vous voulez, une des conditions de cette assistance, pourquoi l'évêque refuserait-il d'y avoir recours? Ne serait-ce pas se priver, sinon en totalité, du moins en partie, de l'assistance qui lui a été promise?

Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelques considérations que nous présentons ailleurs. (*Bienfaits du catholicisme.*)

« Le divin fondateur du christianisme a fait sentir plusieurs fois aux pasteurs de l'Eglise l'utilité de ces assemblées. *Vous serez*, leur dit-il, *comme des agneaux timides parmi des loups ravissants; mais ne craignez point, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* x, 16; xxviii, 20.) *Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux.* (*Matth.* xviii, 20.) Dociles à l'enseignement de leur Maître, les apôtres se sont réunis à Jérusalem, quoique individuellement inspirés par l'Esprit de Dieu. Depuis ce temps, leurs successeurs dans l'épiscopat se sont assemblés dès que l'Eglise était menacée de quelque danger, dès que ses besoins réclamaient de nouveaux règlements. Il n'y a presque pas de ville un peu connue où n'aient été tenus plusieurs conciles. Aussi personne ne pourrait dire l'influence que ces assemblées ont exercée sur la société, et principalement dans l'Eglise.

« Un hérétique vient de paraître: timide encore; il énonce en tremblant des erreurs que sa conscience semble vouloir retenir. Avant qu'il soit devenu un scandale public, il est appelé devant les évêques de sa province. Là se trouvera, je suppose, un homme de Dieu qui fera briller aux yeux de tous les plus pures lumières de la foi. L'hérétique est aussitôt convaincu, terrassé. Il l'est toujours d'ailleurs par l'unanime enseignement des Pères. Le sage concile fait entendre, suivant le besoin, le langage de la douceur ou celui de la fermeté, et il l'oblige à condamner lui-même ses erreurs, qui, si elles n'eussent été promptement étouffées, auraient peut-être ébranlé pour longtemps la société, en troublant la paix de l'Eglise.

« Voilà le bienfait ordinaire produit par ces assemblées d'évêques dans la société comme dans la religion. En voulez-vous de particuliers? écoutez. Là se sont révélés souvent des hommes éminents en vertu et en science, qui ont été l'honneur de l'Eglise et de l'humanité. C'est là que se croisait le héros chrétien pour aller arrêter et même refouler dans sa source la barbarie musulmane, qui menaça longtemps la civilisation de l'Europe. C'est là que se faisait un fréquent appel au zèle de l'homme évangélique, pour aller éclairer tant de nations lointaines ensevelies dans les ténèbres et assises à l'ombre de la mort. C'est là que se sont fait entendre mille et mille fois sans trouble ces cris de réforme qui plus tard ont remué tumultueusement le monde. C'est là qu'ont été mises au jour, puis développées ces sages pensées qui sont aujourd'hui en Europe notre esprit public et la règle de notre conduite.

« Il y eut en 549 un concile à Orléans, où cinquante évêques assistaient, et où vingt et un avaient envoyé leurs délégués. On y porta les décrets suivants :

« *Les Eglises soutiendront la liberté de ceux qui auront été affranchis. — L'archidiacre visitera le dimanche les prisonniers, pour connaître leurs besoins, et leur fournir aux dépens de l'Eglise les choses nécessaires.*

« Ne voyez-vous pas là un appel à l'émancipation? Le concile confirma la fondation d'un hôpital établi à Lyon par le roi Childebert. Tous les évêques souscrivirent.

« Un concile de Tours, tenu en 560, porta le décret suivant :

« *Chaque cité doit avoir soin de nourrir ses pauvres; chaque prêtre de campagne, chaque citoyen se chargera des siens, et aucun ne sera vagabond.*

« Dirait-on mieux aujourd'hui?

« Je vois dans un concile de Langres, tenu en 859 :

« *On priera les princes et on exhortera instamment les évêques d'établir des écoles publiques des saintes Ecritures et des lettres humaines, partout où il se trouvera des personnes capables d'enseigner.*

« Qui avait alors de pareilles sollicitudes?

« Voulant étendre à toutes les classes de la société le bienfait de l'instruction, un concile de Tours s'exprime ainsi : *En visitant leurs diocèses, les évêques auront soin d'établir dans chaque paroisse, s'il est possible, des hommes chargés d'enseigner à la jeunesse la lecture, les éléments de la grammaire, le catéchisme et le chant.*

« Rappelons-nous l'article fondamental de la loi faite en 1833, sur l'instruction primaire : *Toute commune est tenue, soit par elle-même, soit en se réunissant à une ou plusieurs communes voisines, d'entretenir au moins une école primaire élémentaire.* Je le demande à toute personne de bonne foi : cet article n'est-il pas la répétition, en d'autres termes, d'un décret porté en 1583 dans un concile particulier?

« Presque tous les malheurs que la France éprouva dans ces derniers temps lui avaient été annoncés d'avance par les assemblées de son clergé. Consultez le recueil des conciles

qui se sont tenus immédiatement avant la révolution, et vous y trouverez l'histoire anticipée de nos troubles. Ils voient de loin, ceux qui se placent dans les cieux, et qui regardent au flambeau de la foi. Si les conseils que donnaient alors les évêques de France avaient été suivis, la terre n'eût point été couverte de sang. Pourquoi donc ces assemblées, religieuses et nationales en même temps, semblent-elles aujourd'hui interdites en France? Est-ce qu'il n'y a plus d'erreurs à combattre, de réformes à signaler et à opérer? Est-ce que le courage abattu du Chrétien n'a plus besoin d'être excité, et son zèle ranimé? N'avons-nous plus rien à craindre? Si de nouveaux malheurs nous menacent, pourquoi serions-nous privés d'entendre aussi les conseils du clergé? Tandis que, dans les assemblées politiques, quelques voix font entendre plus ou moins distinctement ces paroles belliqueuses : *Peuple, songe à la conquête de la terre!* est-ce qu'il n'importerait pas qu'une assemblée religieuse pût faire entendre de son côté, ces paroles de paix : *Peuple, songe à la conquête du ciel!* La France se vante d'être le pays le plus libre de la terre, et c'est évidemment un de ceux où l'Eglise a le moins de liberté véritable, puisque ses pontifes paraissent ne pouvoir se réunir comme ils le font dans presque toute les autres parties du monde catholique.

« Ces vœux étaient depuis longtemps exprimés, non pas par nous seulement, mais par des voix bien plus puissantes et plus dignes d'être écoutées de Dieu et de ses représentants ici-bas, quand se sont accomplis des événements inattendus qui les ont en partie réalisés. L'antique société française a été remuée jusque dans ses fondements. Tout s'ébranlait, tout s'écroulait de ce qui avait été autrefois. Les hommes étaient dans la consternation, et les fidèles mêmes tremblaient, sinon pour l'Eglise entière, qui a reçu la promesse d'une éternelle durée, du moins pour leur église particulière, qui peut à chaque instant s'en détacher. Admirons ici les desseins de la divine Providence. La société civile s'est en effet en partie écroulée, mais la société religieuse n'en a que mieux montré sa constitution divine. C'est ainsi que quand à un antique et majestueux édifice, affermi par la durée des siècles, des architectes inhabiles ont ajouté un replâtrage sans consistance, dès que le sol vient à s'ébranler tout tombe, tout périt de ce qui n'avait point en soi une force suffisante, et l'édifice primitif n'en apparaît que mieux, aux regards étonnés, avec ses proportions colossales.

« Pour ne point sortir en ce moment du sujet qui nous occupe d'une manière spéciale, nous dirons que par suite de certaines prescriptions et plus encore de nos mœurs, il était à peu près impossible à nos évêques de tenir aucun concile dans cette France où ils avaient été si fréquents autrefois. Mais, dès que furent accomplis les changements dont nous venons de parler, sans autorisation positive pour ainsi dire, et d'un autre côté, sans réclamation d'aucune sorte, comme par le mouvement instinctif de celui qui tombant dans l'abîme regarde naturellement vers les cieux, toutes les provinces de France ont eu leur concile qu'elles n'avaient pas vu célébrer depuis plusieurs siècles; et tandis que l'agitation la plus grande régnait au dehors, ô merveille de la divine Providence! là furent traitées, avec autant de calme et de maturité que jamais ces questions toujours anciennes et toujours nouvelles, qui n'importent pas moins au bonheur de la vie présente qu'à celui de la vie future.

« Puissent ces mêmes conciles se tenir, dans la suite, avec la régularité prescrite par les saints canons, et, en consolidant dans les âmes les principes religieux, raffermir en même temps notre société si profondément ébranlée! »

Voulez-vous entendre actuellement l'abbé Deplace, traitant le même sujet dans l'oraison funèbre de Mgr Sibour, qui, en sa qualité d'archevêque de Paris, avait donné le signal de la réouverture des conciles provinciaux? Ecoutez :

« L'épiscopat, *qui est un, aime à s'unir*, dit excellemment Bossuet, et jamais sa puissance ne paraît plus sainte, plus forte, plus visiblement divine, que dans ces réunions. Là Jésus-Christ est plus présent à ses pontifes, et il accomplit sa promesse : *Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* (*Matth.* XVIII, 19.) Là se resserrent les liens qui attachent les fidèles aux prêtres, les prêtres aux évêques, tous ensemble à leur chef, le vicaire de Jésus-Christ. Là l'autorité s'agrandit et ses décisions prennent quelque chose de plus sacré du concours de ses premiers dépositaires. Là les sentinelles d'Israël font la revue de la cité et en signalent les périls. Là les prophètes du Très-Haut rappellent la loi, dénoncent les scandales, tonnent contre l'erreur, troublent les indifférents, effrayent les pécheurs, affermissent les incertains, confondent les ennemis. Là la discipline est relevée, les règles ecclésiastiques reprennent leur vigueur, la sainteté des institutions est rétablie, les Eglises se réforment et la beauté des anciens jours revit. Saintes assemblées de nos évêques, de quels transports de joie nous avons salué votre retour! Depuis qu'au siècle dernier la tempête avait dispersé les débris de notre Eglise et jeté ses pasteurs à l'échafaud ou à l'exil, nous ne vous connaissions plus que par les souvenirs de l'histoire. Nous avions vu l'évêque au milieu de ses prêtres; nous n'avions pas vu tous les évêques d'une province unissant leur dignité à leur puissance, et tenant en quelque sorte par les entrailles à cette chaire principale, où Pierre vit toujours dans ses successeurs, où est la tête du gouvernement pastoral, en laquelle seule se garde l'unité, et les évêques n'ont qu'une seule et même chaire. »

Et pourquoi n'entendrions-nous pas nos évêques nous dire eux-mêmes dans quel but ils ont tenu ces conciles, ce qu'ils y ont

fait, de quels sentiments ils étaient animés. Voici comment s'expriment les évêques de la province ecclésiastique de Tours, après le concile tenu à Rennes en 1849.

« Quel a donc été notre but dans de telles circonstances, et pourquoi allions-nous avec tant d'empressement à ce concile? Nous avons voulu d'abord reprendre possession de cette liberté que vous vous garderez bien de confondre avec celle au nom de laquelle tant de ruines se sont accumulées dans le monde, de cette liberté descendue du ciel, dont l'apôtre saint Paul disait que Jésus-Christ nous a délivrés par elle : *Qua libertate Christus nos liberavit* (*Galat.* IV, 31); dont l'illustre saint Anselme de Cantorbéry a pu dire aussi : *Dieu n'aime rien tant sur la terre que la liberté de son Eglise : « Nihil magis diligit Deus in hoc mundo quam libertatem Ecclesiæ suæ.* » (S. ANSELM., epist. 4, n. 9.) Car il ne faut pas que rien s'oppose à la libre communication des âmes avec Dieu qui est leur centre; à l'exercice et au développement de la foi, de l'espérance et de la charité parmi les fidèles; à la légitime indépendance du ministère pastoral, sans laquelle il serait impuissant ou du moins dépourvu de cet esprit de concert qui fait la force et l'honneur de l'Eglise catholique.

« C'est moins pour nous que pour vous, veuillez le comprendre, que nous réclamons cette sainte indépendance. Si le bien de vos âmes le demandait, nous saurions, comme saint Paul, commencer nos lettres par ces mots : Moi, votre évêque, prisonnier de Jésus-Christ : *Ego Paulus vinctus Jesu Christi.* (*Ephes.* III, 1.) Nous saurions imiter de grands évêques nos contemporains, dont la prison a été comme le boulevard et l'appui de la foi de leur troupeau. Mais aujourd'hui il est bon pour vous que nous soyons libres, et nous avons usé de cette liberté pour nous réunir en concile.

« En nous y rendant, nous voulions aussi procurer, suivant notre pouvoir, le bien de notre patrie : car nous l'aimons avec passion; et si un historien peu suspect a pu dire que la France avait été construite par les évêques, comme la ruche est construite par les abeilles, nous n'avions pas hésité à penser et à espérer que nous ne lui serions pas non plus inutiles à une époque où il y a tant à guérir et tant à réparer. Non pas que nous demandions aucune part dans l'action législative ou dans le gouvernement du pays; mais nous demeurons convaincus que nous sommes les plus puissants auxiliaires de la société si profondément blessée, en combattant, en condamnant avec autorité les erreurs qui la dissolvent, en ranimant partout, et jusqu'aux derniers de nos villages, les principes immortels qui sont la vraie vie d'un peuple, et qui peuvent lui rendre la force de l'âge viril et l'éclat même de la première jeunesse.

« Nous sommes allés au concile, surtout en vue des intérêts spirituels de l'Eglise, notre Mère, afin de resserrer les liens qui doivent unir étroitement tous les membres dont elle se compose. Au nom de cette tendre Mère nous avons proclamé les vérités immuables dont la garde nous est confiée. Successeurs des apôtres, nous sentions tous alors la merveilleuse fécondité, l'énergie persévérante des paroles que Jésus-Christ, notre maître, leur avait adressées, et à nous en eux, il y a dix-huit siècles. Elles retentissaient à nos oreilles et au fond de nos cœurs, aussi vives et aussi puissantes qu'au premier jour, et nous entendions le Sauveur nous dire aussi : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* (*Joan.* XX, 21); *Allez, enseignez toutes les nations* (*Matth.* XXVIII, 19); *Qui vous écoute m'écoute.* (*Luc.* X, 16.)

« Appuyés sur cet enseignement céleste, nous avons promulgué de nouveau l'enseignement catholique sur la divine hiérarchie qui fait de l'Eglise comme une armée rangée en bataille; sur la suprême puissance de Pierre, toujours vivante dans ses successeurs. Nous avons juré au chef des évêques une fidélité, une docilité à toute épreuve; nous avons aimé à lui répéter le serment du jour de notre consécration épiscopale; et, pleins d'espérance dès lors dans le prochain retour du saint Pontife à Rome, sa capitale, nous réprouvions, avec nos plus illustres prédécesseurs, ces esprits téméraires qui ne comprennent pas que la puissance temporelle du Saint-Siége est plus nécessaire encore à l'Eglise universelle qu'à son chef, et qu'elle est une des plus sûres garanties de son indépendance dans le gouvernement du monde catholique.

« Nous avons rappelé l'autorité, les droits et surtout les devoirs des évêques. Chose étrange! dans cette société où tout pouvoir vacille, où toute autorité est plus ou moins méconnue, il en est une, la plus faible de toutes en apparence, qui s'enracine et grandit au milieu des orages : c'est celle dont nous sommes les dépositaires. Nous avons dû proclamer de nouveau et cette autorité et les droits qui en découlent, parce qu'ils font partie du dépôt de la foi, et que les évêques unis à leur chef sont les colonnes sur lesquelles reposent l'édifice spirituel, le temple magnifique qui vous abrite.

« Mais nous avons mis plus de soin encore à nous signaler à nous-mêmes nos innombrables devoirs. Vous pourrez en lire la longue série dans les divers décrets de notre concile. Nous nous contenterons d'en indiquer deux ici pour l'accomplissement desquels nous réclamons votre concours, à savoir : le zèle persévérant à procurer partout, suivant les limites de notre pouvoir, l'éducation chrétienne de la jeunesse, portion chérie du troupeau, espérance de l'avenir; et le soin assidu des pauvres. *Le soin des pauvres*, nous l'avons revendiqué comme une portion inaliénable de notre héritage. Nous avons condamné les tentatives téméraires de ceux qui, à diverses époques, ont osé nous dire : Cessez de vous occuper des pauvres, nous leur avons donné d'autres tuteurs. Tous ensemble au concile nous avons répété ce que nous avions répondu isolé-

ment: Nous avons un commandement divin qui ne nous permet pas plus d'abandonner le soin des pauvres que la prédication de l'Evangile. On ne nous interdira pas plus l'exercice de la charité que l'enseignement des doctrines de la foi: *Divino præcepto mandatum est omnibus quibus animarum cura commissa est... pauperum aliarumque miserabilium personarum curam paternam gerere.* (*Conc. Triden.* sess. 23, cap. 1, *De Reform.*)

« Autour de nous se trouvaient au concile des représentants de ce sacerdoce qui, dans nos villes et nos campagnes, tout près de vous, tout entier à vous, vous édifie, se dévoue à votre service, exerce à chaque instant sur vos âmes le pouvoir le plus paternel, le plus librement accepté, excite par ses vertus votre tendre vénération, comme il fait l'admiration des étrangers qui parcourent notre France. Appelés par nous de tous les rangs de la milice sainte, pour être nos conseillers et nos collaborateurs dans la grande œuvre que nous avions entreprise, ces prêtres fidèles nous consacraient, avec un zèle admirable, leurs journées et leurs veilles; ils semblaient nous dire tous ensemble par leurs regards respectueusement fixés sur nous : Vous êtes nos chefs, dirigez nos combats, nous vous obéirons en tout. (*I Machab.* XIII, 8, 9.)

« C'est spécialement avec le concours de ce presbytère vénérable dont nous étions entourés, que nous avons retracé les devoirs du sacerdoce dans ses nombreux ministères. Mais tandis que, sous la conduite de l'Esprit-Saint, les yeux fixés sur les lois de la sainte Eglise, nous rappelions ou nous posions les règles qui doivent assurer la sainteté du clergé; les règles qui doivent assurer la perpétuité de la prière publique confiée au premier corps ecclésiastique de chaque diocèse; les règles qui doivent diriger les curés et les vicaires dans chaque paroisse distincte, les aumôniers et les chapelains dans tant d'établissements divers; nous bénissions Dieu, dans la pensée que nous ne faisions que raconter la vie, le dévouement, le sacrifice des prêtres de nos diocèses, et que nous pouvions vous prendre à témoin de la légitimité de notre joie et de la vérité de nos éloges. C'est ainsi que nous avons rappelé aux chapitres de nos cathédrales, et à nos chers coopérateurs dans la direction des paroisses, comme à nous-mêmes, le devoir de la résidence; le devoir imposé aux pasteurs des âmes de catéchiser les enfants et de les préparer avec un soin extrême à la première communion; le devoir et la règle de la prédication assidue de la parole sainte; le devoir de visiter les malades et de pourvoir avec sollicitude à leur salut; le devoir d'administrer saintement les sacrements aux fidèles.

« Vous ne nous demanderez pas de vous dire en détail quelles règles ont été tracées sur ces points. Bien que se rapportant toutes à votre sanctification, elles s'adressent cependant plus directement au clergé. Pour le même motif, nous ne mentionnons ici ni les décrets relatifs à nos séminaires, objet de notre plus vive affection; à l'éducation de nos jeunes aspirants au sacerdoce selon les âges divers de leur vie, à l'examen des jeunes prêtres déjà appliqués au saint ministère, et aux graves études inséparables de la vie du prêtre; ni les décrets qui ont pour objet l'obéissance due à l'évêque; la vigilance pastorale; le zèle à embellir la maison de Dieu...

« Mais avant d'appeler votre attention sur quelques-uns de ceux qui s'adressent plus spécialement aux fidèles, nous ne passerons pas sous silence une considération d'une haute importance.

« Vous avez pu comprendre, par le fait même de la célébration des récents conciles qui se sont succédé en France, et plusieurs d'entre vous ont pu constater par les Lettres pastorales qui les ont précédés ou suivis, que les évêques y ont eu principalement en vue de fortifier la discipline ecclésiastique. Tel a été le but de nos plus grands efforts, et c'est là aussi qu'est le principe de l'immense avantage des conciles provinciaux, pour l'Eglise et pour la société tout entière. Le jour où l'épiscopat et le sacerdoce ne compteront que de saints évêques et de saints prêtres, dévorés du zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, la France sera bien près d'être sauvée. Elle le sera plus sûrement mille fois que par toutes les combinaisons qu'inspire la sagesse humaine. Quand les douze apôtres commençaient leur mission, le vieux monde était plus malheureux que le nôtre et plus près de sa ruine. Mais, sous l'influence de l'esprit apostolique, sous l'influence de tant de charité et de tant de sacrifices, sous l'action merveilleuse du dévouement de l'épiscopat d'alors et du sacerdoce, il se fit comme une nouvelle création, et la face du monde fut changée. Espérons que, sous l'action puissante et fréquemment répétée de nos conciles, devenant tous, nous et nos chers coopérateurs, des hommes de plus en plus animés de l'esprit apostolique, rien ne résistera à l'entraînement de notre zèle. Par nos efforts, par nos sacrifices, par nos sueurs, et, s'il le faut, par notre sang, le mal qui nous dévore sera vaincu, et la France et l'Europe, redevenues profondément chrétiennes, triompheront dans la splendeur de la vérité et dans la douceur de la paix. » (*Lettre synodale.*)

Demanderez-vous encore, après tout ce que vous venez d'entendre, ce que peut faire un concile particulier que ne fasse aussi bien, d'après nos idées, chaque évêque dans son diocèse? Ne le voyez-vous pas vous-même, pouvons-nous vous dire actuellement, ne le sentez-vous, en quelque sorte, à cette vive lumière, à cette bienfaisante chaleur qui sortent du contact de ces cœurs d'évêques?

Vous nous direz peut-être qu'ils peuvent s'écrire.

Sans doute; et ils le font probablement souvent. Mais, est-ce qu'une lettre, cette parole décolorée et morte, pour ainsi dire, peut jamais remplacer la parole vive et pénétrante qui sort d'une âme pour entrer immédiatement dans une autre âme? Est-ce qu'une correspondance, qui ne peut guère être que la conversation inanimée de deux personnes absentes, aura jamais les mêmes résultats que ces assemblées dans lesquelles, outre la force provenant naturellement de la réunion *Vis unita fortior*, il faut reconnaître encore une force surnaturelle, provenant de la présence même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a promis de se trouver d'une manière particulière au milieu des siens, quand ils seraient rassemblés en son nom?

Que peut faire un concile général, avez-vous dit encore, que ne fasse, également d'après vos idées, le Souverain Pontife, chef suprême de l'Eglise?

Ce que je viens de dire du concile particulier, je puis le dire aussi du concile général, en agrandissant la sphère.

Ce que le concile particulier est par rapport à une province ecclésiastique, le concile général l'est par rapport à tout le monde catholique.

Ce que le concile particulier est pour un évêque, le concile général l'est, jusqu'à un certain point, pour le Souverain Pontife. Pour lui, par conséquent, il est conseil, lumière, force, moyen extraordinaire d'entrer en communication avec tous les fidèles à la fois, pour connaître leurs besoins et les satisfaire.

Vous nous direz peut-être que, dans nos idées, Jésus-Christ a donné à son vicaire sur la terre les lumières et la force dont il a besoin pour diriger son Eglise.

Sans doute; mais si le concile général est précisément un des moyens les plus propres à avoir cette lumière et cette force dont il a besoin, pourquoi n'y aurait-il donc pas recours, quand il le juge à propos?

Vous nous direz peut-être encore qu'il peut sans cela se mettre en relation avec tous les évêques du monde catholique.

Sans doute; et nous l'avons vu d'une manière bien frappante pour la proclamation de l'Immaculée Conception. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qui ne comprend qu'une lettre ne saurait avoir la même valeur que la parole, que ces correspondances écrites, ces conversations particulières ne peuvent remplacer complétement un concile général, l'assemblée de tous les évêques, convoqués et présidés par le Souverain Pontife, au nom du Saint-Esprit, nous donnant à tous la plus haute idée de cette Eglise fondée par Jésus-Christ lui-même, et contre laquelle toutes les puissances de la terre ne sauraient prévaloir.

Il est aisé de voir d'ailleurs que ces réunions d'évêques venus de toutes les parties du monde, s'ouvrant leurs cœurs, se communiquant leurs pensées, se consultant, s'éclairant réciproquement, sur tout ce qui peut intéresser leurs Églises, ont des avantages incomparables qui ne peuvent résulter d'aucune autre source, au point de vue non-seulement de la vie future, mais encore de la vie présente.

C'est ce que nous établissons d'une manière satisfaisante, ce nous semble, dans l'ouvrage que nous avons cité précédemment :

« Presque tous les Etats ont aujourd'hui leurs assemblées où sont envoyés les représentants de chaque localité pour délibérer sur les intérêts de la patrie. La Grèce ancienne a eu ses assemblées, où les envoyés de presque toutes les villes venaient traiter et décider en commun les questions les plus importantes qui concernaient tant d'administrations diverses. Mais la société ne doit qu'à la religion d'avoir des assemblées ouvertes aux délégués du monde entier, et où se traitent des questions qui intéressent également tous les hommes. Sans la religion, jamais rien de semblable ne se serait vu, n'aurait pu même se concevoir. Pour rapprocher des hommes placés à une si grande distance, et séparés d'ailleurs par le langage, les habitudes, les intérêts, les croyances, il faut une cause d'une importance souveraine, et cette cause se trouve dans la religion; il faut des questions qui intéressent également tous les hommes, et ces questions sont puisées dans la religion; il faut un chef dont la voix soit également entendue dans toutes les parties de la terre, et ce chef nous est présenté par la religion, uniquement par la religion.

« Le plus grand bien que les conciles aient produit dans le monde, c'est d'avoir propagé la religion chrétienne, c'est d'avoir puissamment contribué à conserver cette unité de doctrine sans laquelle point d'union véritable dans la société, et par conséquent point de vie.

« La philosophie religieuse l'a dit mille fois, et elle ne saurait le répéter trop souvent: Pour les sociétés, comme pour les individus, tout vient des doctrines. Quand les sociétés se dégradent et périssent, c'est qu'il y a en elles des doctrines avilissantes et destructives. Au contraire, quand les sociétés se fortifient et s'élèvent, c'est qu'il y a en elles des doctrines vraies et généreuses. Supposez les mêmes pensées, les mêmes sentiments dans tous les hommes, et vous les verrez se rapprocher, se serrer, comme les membres d'une seule famille, dans les étreintes sacrées de l'amour; ils n'auront désormais qu'un cœur et qu'une âme. Qu'est-ce que l'âme, en effet, considérée du point de vue moral, si ce n'est la pensée de chacun? Au contraire, supposez les hommes profondément divisés d'opinions, et vous les voyez se séparer, s'éloigner de plus en plus, ou bien se rapprocher pour se combattre et se détruire. Quand deux partis s'élèvent l'un contre l'autre, quand ils en viennent aux mains, ce ne sont point précisément des forces matérielles qui

se choquent; non, car, s'il en était ainsi, nous ne verrions ni cette activité, ni cette énergie, ni ce ressentiment de l'injure : ce sont des intelligences qui se combattent jusqu'à ce que, par le triomphe d'un des partis, l'unité ait été rétablie là où régnait la division.

« Rappelez-vous l'histoire, étudiez-la dans son ensemble ou dans ses parties, et, si vous ne vous arrêtez point aux surfaces, vous verrez qu'elle est le développement nécessaire de ces principes. Vous apercevrez surtout ce développement dans l'histoire de l'Eglise, qui est plus spécialement l'histoire de l'intelligence humaine.

« C'est donc par un effet de la miséricorde infinie de Dieu que fut institué ce tribunal suprême propre à développer et à conserver, au milieu de ces continuels bouleversements, la loi que Jésus apporta sur la terre : loi d'amour et d'union ! loi sans tache ! elle communique toujours à l'âme qu'elle régit, quelque chose de sa perfection. Mais hélas ! l'intelligence humaine la rejette souvent. Tandis que chacun prie dans le temple, tandis que toute âme élève vers Dieu le même cri de foi, d'espérance et d'amour, une voix discordante se fait entendre au milieu de cette divine harmonie. Le fidèle gémit devant Dieu, le prêtre qui préside l'assemblée signale aussitôt l'erreur; il la combat, il rappelle la vérité méconnue. Si l'erreur est soutenue avec opiniâtreté, l'évêque, juge de la foi, la condamne. Si cette première condamnation ne suffit pas pour arrêter le coupable, le pasteur des pasteurs, le juge suprême, le condamne encore du haut de la chaire apostolique. Cependant l'erreur est encore soutenue, elle se propage, elle menace de troubler l'Eglise. Aussitôt l'évêque de Rome convoque en assemblée générale tous les évêques du monde catholique. Cet imposant tribunal cite à sa barre celui qui vient de susciter ce commencement de discorde. L'Eglise, ainsi assemblée, éclaire de ses lumières cet enfant révolté, elle parle à son cœur le doux langage de son amour. S'il se rend à ses pressantes sollicitations, tout est oublié et la paix est rétablie. S'il ferme encore l'oreille aux sollicitations de cette tendre Mère, elle change aussitôt à son égard, elle le condamne plus solennellement que jamais, elle le rejette de son sein. Cependant la paix, un instant troublée, est bientôt rétablie parmi les fidèles. N'ayant plus pour guide que son entendement aveuglé, l'enfant rebelle se sent rapidement entraîné par le torrent des opinions humaines, comme un vaisseau sans pilote sur une mer orageuse. Il erre d'écueil en écueil, et son naufrage est assuré, à moins que, connaissant le danger de sa position présente, et se rappelant sa fidélité passée, il ne revienne avec empressement au centre de l'unité et de la paix.

« Voilà, en peu de mots, l'histoire de tous les conciles, depuis le concile assemblé à Nicée pour la condamnation d'Arius, qui avait nié la divinité du Verbe, principe de la foi, puisque le Verbe allume la foi dans les âmes, jusqu'au concile assemblé à Trente pour la condamnation de Luther, qui nia l'Eglise, dernière négation possible au Chrétien, puisque l'Eglise est le fondement même de la foi. Entre ces deux négations qui semblent ouvrir et fermer le cercle de toutes les hérésies, combien d'erreurs intermédiaires ! Trouvons-nous, dans l'histoire ecclésiastique, beaucoup de pages où ne soit racontée la révolte de quelque esprit indépendant?

« Cette propension de l'esprit à s'attacher à l'erreur, fut toujours remarquée des hommes qui savent réfléchir. Le plus célèbre, peut-être des philosophes de l'antiquité, Cicéron, avait dit : *Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été affirmée par quelque philosophe.* Le plus célèbre des philosophes modernes, Rousseau, a dit, avec une énergie d'expression bien plus grande : *L'homme qui pense est un animal dépravé.* Ainsi, l'homme est né pour penser... C'est un besoin impérieux de sa nature; c'est une loi de la religion, de la raison. Mais l'expérience nous enseigne que plus il pense, plus il devient le jouet de l'erreur. Que faut-il en conclure? C'est qu'un guide nous est nécessaire, et que nous devons suivre sa direction. Voyez-vous ce jeune homme à qui ses camarades ont mis un bandeau sur les yeux, et qu'ils entourent, en criant : Cherche ! L'enfant cherche en effet. Il appuie ses mains, au hasard, sur les objets qui l'environnent; mais ses continuelles méprises excitent la risée de tous les spectateurs. Voilà l'image de l'âme enfermée dans les sens. Elle cherche aussi, malgré le bandeau qui couvre ses yeux; elle s'attache au hasard à tous les objets qui l'environnent. Mais que de méprises jusqu'à ce que la religion ait abaissé son bandeau, et fasse briller à ses yeux le flambeau de la foi !

« Il est aisé de voir que les conciles ont pour fin dernière le triomphe de la vérité. Afin d'assurer et de faciliter son règne, ils ont établi un grand nombre de règles qui forment ce qu'on appelle le régime extérieur de l'Eglise. Eh bien ! ces règles contribuent au bonheur et à la gloire de la société, non-seulement en faisant fleurir l'Eglise, mais encore en présentant à l'autorité temporelle un type admirable d'administration. Qui ne sait, par exemple, que le droit canonique est une mine inépuisable d'où le droit civil a tiré et tire encore presque toutes ses richesses? Qui ne sait que l'administration civile a été copiée, trait pour trait, si je puis m'exprimer ainsi, sur l'administration ecclésiastique ? Les ordonnances royales les plus remarquables avaient été, précédemment, presque toujours, des prescriptions des conciles.

« Les conciles généraux ont sur la société d'autres effets moins importants que je ne puis qu'indiquer ici.

« Quand, de toutes les parties de la terre, il se rassemble, en un seul lieu, des hommes également remarquables par leur caractère et par leur position, et qui ont une influence immense sur ceux qui les envi-

ronnent, les esprits et les cœurs doivent nécessairement se rapprocher. Les langues, les habitudes, les mœurs se confondent et s'améliorent, les animosités nationales s'affaiblissent et s'éteignent. Chacun se dit expressément ou tacitement : Nous avons tous les mêmes croyances, les mêmes lois. Avec des formes si différentes et même si opposées, nous avons en réalité la même origine, la même gloire, les mêmes aspirations, pourquoi nous haïr, nous combattre, nous détruire les uns les autres? pourquoi ne pas nous aimer, ne pas nous secourir? pourquoi ne pas nous communiquer les uns aux autres une portion de ce bonheur départi à chacun de nous par le Père commun de tous les hommes?

« Je suppose qu'un concile général soit convoqué dans les circonstances où nous nous trouvons. Là, l'évêque persécuté de la Pologne siégerait auprès de quelque prince évêque de l'Allemagne; l'évêque résigné de la pauvre Irlande, auprès de quelque riche prélat d'Italie; l'évêque missionnaire de la Chine ou du Japon, auprès de l'évêque français dont il aurait été autrefois l'heureux collaborateur dans les premières années de son ministère. Quand ils se seraient occupés tous ensemble des besoins généraux de l'Eglise, chacun pourrait appeler l'attention de ses collègues sur les besoins du troupeau confié à ses soins. Les évêques de Pologne et d'Irlande, rappelant le dépouillement et la nudité de leurs églises, montreraient que, la plupart du temps, le despotisme n'est un bien pour le Chrétien qu'en lui donnant l'occasion de confesser la foi et de mériter la couronne du martyre. Les évêques d'Espagne diraient les maux qu'ils ont à souffrir; les anciens du clergé de France, ceux qu'ils ont soufferts naguère; et il serait également facile aux uns et aux autres de montrer que, de tous les maux, l'anarchie est ce qu'il y a de plus funeste à l'Eglise. L'évêque persécuté des pays idolâtres est sans doute celui qui exciterait le plus de sympathies. Il parlerait de son troupeau faible et dispersé, de ce petit nombre de prêtres épuisés de fatigues, qui, sous sa direction, marchent à la conquête des peuples que le christianisme n'a point encore éclairés : *Vénérables frères*, dirait-il, *je suis venu passer au milieu de vous quelques jours de paix et de bonheur. Que Dieu en soit béni! Il n'en est point ainsi dans ces lieux où je fus appelé par la Providence pour annoncer l'Evangile. Là, pas un instant de tranquillité, ni pour moi ni pour les miens. Si, d'un côté, le troupeau confié à mes soins s'accroît par le zèle de mes coopérateurs, d'un autre côté, il s'affaiblit dans la même proportion par la cruauté de nos persécuteurs. Quelquefois il nous arrive de voir répandre presque aussitôt le sang de ceux sur qui nous venons de verser l'eau du baptême. Vous parlerai-je de notre dénûment? En ce moment, la croix d'or, symbole de notre dignité, orne aussi ma poitrine. Mais, sur le théâtre de nos travaux, je n'ai pas même une croix de bois; cette croix me compromettrait. Ma croix! elle est dans mon cœur. Ma croix! ce sont mes labeurs, mes sollicitudes, mes afflictions de tous les jours, de tous les instants. Inspirez donc à quelques-uns de ces prêtres qui vous environnent en si grand nombre, le désir de venir travailler avec nous. Dites-leur que la parole divine, qui, souvent, retentit en vain au milieu des peuples si agités de l'Europe, a toujours quelque écho dans ces lieux presque déserts où elle retentit pour la première fois. Exaltez aussi en notre faveur le zèle des peuples confiés à vos soins. Qu'ils nous aident de leurs prières, de leurs aumônes... C'est ainsi qu'ils ont été christianisés; et, s'ils veulent écouter la voix de la charité, ils s'empresseront de faire à d'autres ce qu'on leur a fait à eux-mêmes.*

« Quelle supposition ai-je faite? est-ce que tout en Europe n'est pas dans une continuelle agitation? Rois, peuples, chacun attend l'occasion favorable de conquérir des droits nouveaux ou de revendiquer des droits perdus. Et nous voudrions qu'au milieu de ces troubles et de ces défiances se tînt une assemblée de justice et de paix! Non, cela ne se verra pas, à moins que la grande voix de Dieu, appelant de nouveau le calme sur les flots agités de ce monde, ne fasse encore voguer en paix le vaisseau de l'Eglise depuis si longtemps battu par la tempête.»

CONFESSION.

Objections. — A quoi sert la confession? — Quel bien peut-elle faire que la parole évangélique ne fasse également? — Ce sont les prêtres qui l'ont inventée. — Les ministres protestants ont été bien avisés de la laisser tomber. — C'est bien assez de se confesser à Dieu, sans le faire à des hommes comme nous. — Le confesseur gardera-t-il bien le secret de ma confession? N'y pensera-t-il pas du moins en me voyant? — La confession est bonne pour des enfants, tout au plus. — C'est ennuyeux. — Aller toujours répéter la même chose. — Des bagatelles, du reste; car, pour moi, je ne tue ni ne vole, et n'ai pas grand'chose à me reprocher. — Il y a si longtemps, d'ailleurs, que je puis retarder encore et remettre la chose au moment de la mort...

Réponse. — Voilà, ce me semble, les objections qu'on entend le plus communément élever contre le sacrement de pénitence en général, et particulièrement contre cette institution si excellente, si sainte, si manifestement divine, que nous appelons la confession.

— A quoi sert la confession? nous demande-t-on quelquefois.

— A quoi elle sert! Mais elle sert à effacer nos péchés, et elle est même rigoureusement nécessaire pour obtenir le pardon de ceux qui nous ont fermé l'entrée du ciel. En doutez-vous? Consultez sur ce point l'en-

seignement de l'Eglise de tous les temps et de tous les lieux. Préférez-vous entendre les propres paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même? Ecoutez : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XVIII, 18.) Ecoutez encore : *Comme mon Père m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie... Recevez donc le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.* XX, 21.) Ainsi, d'après ces paroles que Jésus-Christ adresse évidemment non-seulement à ses apôtres, mais à leurs successeurs dans le sacerdoce, puisque, sans cela, il n'eût établi son Eglise sur la terre que pour quelques jours seulement, ceux-ci ont le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, ou, ce qui est la même chose, d'ouvrir et de fermer le ciel. Or ils ne peuvent remplir cette divine fonction, si la connaissance des dispositions des fidèles ne leur est donnée, et cette connaissance ne peut leur venir que par la confession. Cette confession est donc utile et même nécessaire pour la rémission des péchés, de ceux surtout qui nous ferment l'entrée du ciel et tombent ainsi sous le pouvoir des clefs, comme on dit en théologie.

Vous m'objecterez, peut-être, que vous n'êtes ni catholique, ni même Chrétien, et que vous n'êtes tenu dès lors de vous en rapporter ni à l'enseignement de l'Eglise, ni à celui de l'Evangile.

En ce cas il faut vous montrer, ce qui est bien facile, la vérité de cette religion qui brille au-dessus du monde moral, comme le soleil au firmament, et dont nul n'est excusable de ne pas reconnaître les divins caractères, parce qu'ils apparaissent aux yeux de tous de la manière la plus éclatante. Cela établi, vous admettrez nécessairement avec nous l'utilité, et, comme je vous l'ai dit, la nécessité même de la confession pour la rémission des péchés.

Aimez-vous mieux que nous établissions l'utilité de la confession au point de vue du bonheur général des hommes sur la terre, et de celui de chacun d'eux en particulier? La chose nous est également facile. Ne remarquez-vous pas, en effet, que pendant le Carême, à l'approche de Pâques, ou même de Noël, pendant le Jubilé, dans un temps de missions, les restitutions se font, les réconciliations s'opèrent, les désordres de tout genre cessent, ou du moins diminuent? D'où cela vient-il? C'est qu'alors les confessions sont plus fréquentes et plus sincères. Cette remarque a été faite par les plus incrédules eux-mêmes, et il était impossible qu'elle leur échappât, malgré toutes leurs préventions. Vous liriez difficilement aujourd'hui une feuille publique sans y voir l'annonce de quelque restitution faite à l'Etat. C'est édifiant, et pourtant cela n'est rien comparativement à ce retour incessant non-seulement à la justice, mais à toutes les vertus que nous devons également pratiquer, qui se fait partout sans qu'on le remarque ou sans avoir du moins la même publicité. D'où cela vient-il? De la conscience. Et par quoi la conscience est-elle surtout éclairée, touchée, déterminée à ces actes qui contribuent également au bonheur des peuples et à celui des individus? Nous le disons avec assurance, par la confession.

C'est que, voyez-vous, le prêtre au confessionnal est un conseiller, un juge, un père, un maître, un roi, le dirai-je! un Dieu, en quelque sorte, ou du moins le représentant d'un Dieu, ce qui est la même chose quant à l'accomplissement de ses fonctions. Il est là aussi comme homme, sans aucun doute, mais, dans son humanité se trouve son cœur de prêtre, c'est-à-dire le cœur même de Jésus-Christ, ce cœur qui est toute lumière et toute chaleur, toute vérité, toute justice, toute charité; j'ajouterai même toute puissance, vu les changements merveilleux qu'il opère quelquefois dans les âmes infirmes, malheureuses, souffrantes, qui s'approchent de lui.

Voulez-vous le contempler un instant à son tribunal? C'est une supposition que nous allons faire, bien entendu; mais cette supposition a très-souvent son application. Nous sommes dans une de ces fortes agglomérations où se trouvent les grands vices et les grandes vertus, les déchéances profondes, ordinairement occasionnées par les désordres de l'irréligion, et les réhabilitations analogues, ordinairement procurées, au contraire, par les pratiques de la religion, et surtout par celle qui nous occupe en ce moment. Il est cinq heures du soir. C'est à l'approche de cette fête solennelle qui nous représente Jésus-Christ venant sur la terre appeler à lui toutes les âmes épuisées, qu'il appelle encore chaque jour vers celui à qui il a ordonné de continuer son ministère de régénération.

« La première personne qui se présente est une pauvre veuve chargée d'une nombreuse famille. Après avoir révélé son cœur à Dieu dans la personne de son ministre : « Mon père, » lui dit-elle, « je viens pour la dernière fois recevoir l'absolution, et réclamer le secours de vos prières. — Pour la dernière fois, ma fille, vous êtes à peine à la moitié de votre carrière! — Sans doute, mais je me sens défaillir; la force me manque, et je suis forcée de m'arrêter... Vous savez mieux que personne avec quelle résignation j'ai souffert jusqu'ici. Que n'ai-je pas fait aussi pour mes enfants! Pour eux, j'ai travaillé jour et nuit; pour eux, j'ai refusé à mon propre corps la nourriture et le vêtement; pour eux, ah! je sens encore en ce moment la rougeur me monter au visage, pour eux, j'ai mendié... Mais désormais je ne puis rien. Les hommes me refusent le travail; ils me refusent leurs aumônes. Ils m'imputent des crimes affreux, ils m'étouffent sous le poids de leurs calomnies. N'essayez pas de me retenir, je vais à Dieu; il est meilleur que les hommes, et il m'accueillera avec bonté. » Après avoir entendu

la révélation de ce funeste projet, le prêtre garde un morne silence, comme pour laisser à sa pénitente le temps de faire un retour sur elle-même. Puis, reprenant d'un ton grave et imposant : « Vous allez à Dieu, ma fille, mais Dieu vous a-t-il appelée? Il nous dit à tous : *Vous ne tuerez point.* (*Exod.* xx, 13.) Et vous voulez qu'il vous accueille avec bonté, quand vous vous présenterez à lui coupable de votre propre mort et de celle de vos enfants; car, vous ne pouvez en douter, votre mort c'est aussi celle de vos enfants... Des étrangers leur donneront peut-être l'aliment matériel dont ils ont besoin; mais la vie plus précieuse de l'âme, qui la leur conservera? Vous dites : La vie est pour moi un lourd fardeau. Mais est-ce que cette vie est le temps des récompenses? Est-ce que notre Père céleste ne nous tiendra pas compte un jour de toutes les larmes que nous aurons versées dans son sein? Est-ce qu'il n'y a pas un nombre infini de personnes aussi malheureuses, encore plus malheureuses que vous sur la terre? Vous dites : Je ne puis voir souffrir plus longtemps mes pauvres enfants. Mais souffriront-ils moins quand vous ne serez plus? Et puis, dites-moi, la vierge Marie n'a-t-elle pas souffert avec résignation au pied de la croix sur laquelle son Fils était immolé? Allez, à son exemple, prier au pied de cette croix, et Dieu abaissera sur vous les regards de sa miséricorde. »

« Ces paroles ont fait une heureuse impression sur le cœur de cette infortunée. Elle a senti le courage renaître peu à peu dans son âme abattue; elle s'est empressée de revenir travailler et veiller auprès de ses enfants, qui, si elle eût succombé, restaient aux charges de la société, et l'auraient peut-être un jour effrayée par leurs crimes.

« Quel est celui qui succède à cette pauvre veuve? Sa démarche mal assurée, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, ses paroles brusques, tout en lui semble indiquer un homme qui ne jouit pas pleinement de la raison : c'est un malheureux négociant qui attendait avec impatience l'arrivée d'un vaisseau chargé de toute sa fortune. Le vaisseau était sur le point d'entrer dans le port, quand il fut assailli par un vent furieux qui le rejeta sur la haute mer. Pendant plusieurs jours, il résista à la violence de la tempête, mais à la fin il succomba, et, actuellement, il est enseveli dans les flots. Le marchand ruiné n'a plus qu'à choisir entre la pauvreté et la banqueroute. L'un et l'autre état lui paraissent également déshonorants, et il préfère la mort au déshonneur.

« Avant de quitter la terre, il a voulu se recommander à Dieu. Pendant qu'il était en prières, je ne sais quelle voix secrète l'appela aux pieds de ce tribunal sacré qui a plusieurs fois déjà rendu la paix à son âme. Il y est en ce moment; il expose au prêtre la situation dans laquelle il se trouve. « Ainsi, » lui dit le prêtre, « vous avez tout perdu, et pour vous tirer d'embarras, vous voulez vous précipiter au fond des enfers. Y avez-vous pensé sérieusement, mon frère? — Sans doute, j'y ai pensé, et c'est ce qui m'a retenu quelques jours de plus sur la terre. Mais comment pouvoir supporter le déshonneur dont je serai désormais couvert aux yeux des hommes? — Si vous ne supportez par le regard dédaigneux de quelques hommes sur la terre, que sera-ce de votre condamnation, au grand jour du jugement, en présence de l'univers assemblé? Le déshonneur, dites-vous; mais est-ce qu'il gît dans la pauvreté? n'est-il pas, au contraire, le plus honorable des hommes, celui qui, accablé de malheurs, ayant les motifs les plus spécieux de fermer l'oreille à la voix sévère de la justice, renonce aux avantages trompeurs que lui promet l'iniquité, pour remplir ses engagements? — Que voulez-vous donc que je fasse actuellement? — Ce que vous avez fait jusqu'ici : vous aviez acquis une belle fortune par votre activité et votre industrie; vous pouvez le faire encore. Vous avez de plus, pour soutenir et récompenser vos efforts, l'estime des hommes et la bénédiction de Dieu. — Je commence à vieillir. Vous savez aussi que les occasions favorables ne se présentent pas toujours. — Vous vieillissez, dites-vous, mais vos enfants grandissent, et ils travailleront avec d'autant plus de courage que vous aurez eu soin de leur conserver un nom pur de toute souillure. L'important d'ailleurs n'est pas d'avoir une grande fortune, mais d'en avoir une irréprochable. Voilà mes conseils, mon frère. Voulez-vous les conseils de Dieu, de ce Dieu vers lequel vous vous précipitiez en aveugle, quand la terre semblait manquer sous vos pieds? Lisez le livre de Job, où l'Esprit-Saint nous enseigne de quelle manière doit se conduire l'homme riche dans l'humiliation. Vous comprendrez qu'il y a sur la terre des situations encore plus affreuses que la vôtre, et bientôt, imitant la résignation de cet homme si éprouvé, vous pourrez répéter après lui : *Je suis sorti nu du sein de la terre, et j'y retourne nu. Le Seigneur me l'a donné; le Seigneur me l'a ôté. La volonté de Dieu a été faite. Que son saint nom soit béni.* » (*Job* I, 21.)

« La résignation revient peu à peu au cœur de ce malheureux; et, après la résignation, le courage. Il travaille avec une ardeur toute nouvelle; bientôt il a rétabli son crédit ébranlé, et peu après sa fortune. Ainsi fut évité un crime affreux, qui eût jeté le trouble dans la cité et ruiné un grand nombre de familles.

« Au négociant succède le domestique d'un homme puissamment riche : « Mon père, » dit-il au prêtre, « vous n'avez point entendu l'accusation de mes fautes depuis un an, et vous m'entendrez aujourd'hui pour la dernière fois; bientôt je serai à Paris. — Cependant, mon frère, vous n'avez point l'intention de vous éloigner des sacrements; vous y avez trouvé trop de consolations, trop de secours. L'homme est un pauvre voyageur sur la terre. Aujourd'hui il est ici, demain il sera dans un autre lieu. Mais en quel

que endroit qu'il soit placé, partout il trouve un Dieu plein de bonté qui le soutient, le console, le dirige par lui-même ou par ses ministres. — Je crains beaucoup qu'il n'en soit point ainsi pour moi. — Pourquoi cela ? Allez-vous dans la capitale avec de mauvaises intentions ?— Je suis accoutumé à vous dire toutes mes pensées; je le ferai encore aujourd'hui : je suis affilié depuis quelques jours à une troupe de voleurs. Nous nous rendons tous à la capitale, afin de nous soustraire plus aisément à la surveillance de la police et au glaive de la loi. »

« Cet homme avait fait un violent effort sur lui-même pour se déterminer à un pareil aveu. Il s'arrêta tout à coup, prêtant l'oreille aux paroles d'indignation qu'il supposait devoir s'exhaler du cœur de celui qui venait de l'écouter. Le représentant de la miséricorde divine reprit avec la même bonté que la première fois : « Mon frère, vous tromperez peut-être le regard de l'homme, mais l'œil de Dieu, le tromperez-vous? Vous pouvez échapper au glaive de la justice humaine; mais échapperez-vous au glaive de la justice divine? Je ne sais comment m'expliquer votre conduite. Jusqu'ici je n'ai découvert en vous aucune inclination à un genre de vie si affreux. Comment vous y êtes-vous donc déterminé ? — Par l'espérance de mener une vie plus indépendante et plus heureuse. — Quoi ! vous appelez indépendante et heureuse une vie qui a pour perspective la prison, et dont le dernier résultat est ordinairement l'échafaud ! Je ne vous parlerai point des remords qui vous tourmenteront longtemps avant que vous ne soyez venu à bout d'étouffer leur voix. Savez-vous que vous serez surveillé avec le plus grand soin? Savez-vous qu'il vous faudra sans cesse changer de nom, de vêtement, de demeure, dans la crainte d'être découvert ? Savez-vous qu'il suffira de la moindre imprudence d'un de vos associés pour vous livrer entre les mains de la justice ? Inquiet pendant le jour, vous le serez également pendant la nuit, et vous ne goûterez pas une heure, une seule minute les douceurs d'un sommeil paisible. Croyez-moi, si vous faisiez pour Dieu tout ce que vous êtes disposé à faire pour le démon, vous seriez un parfait Chrétien sur la terre, et vous vous assureriez au ciel un poids immense de gloire. — Je goûte parfaitement la justesse de vos observations; mais actuellement je suis trop avancé pour reculer. — L'homme peut toujours revenir à Dieu, quelque profond que soit l'abîme dans lequel il s'est précipité. A plus forte raison, cela vous est-il facile à vous qui n'êtes coupable que par l'intention. — Vous ne me connaissez pas encore entièrement : j'ai bien changé, depuis ma dernière confession. Il ne s'est pas écoulé un seul mois sans que j'aie dérobé 10 francs au moins à mon maître. Jusqu'ici mes gages ne suffisaient qu'à mes dépenses. Comment voulez-vous que je restitue ce que j'ai pris ? — Restituez, restituez, mon frère ; pour cela, il ne vous faut qu'une année. 10 francs par mois, c'est 120 francs par an. Retranchez cela de vos gages, et ils seront encore suffisants pour une vie honnête et chrétienne Vous aurez peut-être à vous imposer des privations. Eh bien ! n'est-ce pas en cela que consiste la pénitence ? »

« Cet homme a suivi le conseil du prêtre : il a servi fidèlement dans cinq ou six maisons, tandis qu'il en eût peut-être dévasté mille par ses vols et ses brigandages, si une main charitable et puissante ne l'eût retenu sur le bord de l'abîme.

« C'est le tour d'un jeune homme au cœur bon encore, mais à l'imagination exaltée, aux passions violentes : « Monsieur, » dit-il au prêtre, « ce n'est point au confesseur que je m'adresse en ce moment, c'est à l'ami de ma famille. Voulez-vous vous charger de remettre demain à ma mère la lettre que je vais vous confier. Je viens vous trouver ici pour que ma démarche soit ignorée de tous, et, pour ainsi dire, de vous-même, c'est du moins ce que la religion vous enseigne. — Vous pouvez compter que je ferai avec plaisir ce que vous attendez de moi, et vous pouvez compter également sur ma discrétion. En remettant cette lettre à votre mère, aurai-je quelque chose à lui dire ?— La lettre elle-même lui dira tout. Vous pourrez ajouter cependant que je lui recommande par-dessus tout de ne jamais m'oublier et de prier souvent pour moi...—Pourquoi ne lui porteriez-vous pas vous-même cette douce parole?— Pourquoi ! C'est que, demain peut-être, je ne serai plus. J'ai une affaire d'honneur. — Un duel ! n'est-il pas vrai? un combat à mort pour une chose sans importance. — Tout ce que vous voudrez; mais enfin, c'est une résolution arrêtée. Je sais par avance ce que vous pourriez me dire contre le duel ; que voulez-vous? l'opinion est la reine du monde, et il faut lui obéir. Que dirait-on de moi, si je refusais ? — J'entends ; pour éviter un sot coup de langue de quelques gens souverainement méprisables, vous êtes déterminé à donner à quelque brave jeune homme ou à vous faire donner à vous-même un bon coup d'épée.—Sans doute, c'est un aveuglement, mais c'est un aveuglement général, et c'est le cas de dire, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. — Mon ami, aimez-vous votre mère?—Beaucoup plus que moi-même. — Eh bien ! ce n'est pas seulement votre vie, et celle de votre adversaire que vous risquez; c'est la vie de votre mère. En avez-vous le droit ? Y avez-vous réfléchi ?— Hélas ! oui, répondit le jeune homme. Pourquoi renouvelez-vous dans mon cœur les combats qui m'ont déjà tant fait souffrir ?—C'est pour votre bonheur et celui de vos parents. Vous m'avez appelé vous-même l'ami de votre famille; je me montrerais indigne de ce nom, si je ne faisais tous mes efforts pour vous conserver la vie et ranimer dans votre âme le sentiment peut-être éteint de vos devoirs. Avez-vous la foi?—Il fut un temps où je l'avais.—Et alors vous étiez heureux ?— Beaucoup plus qu'en ce moment.—Pourquoi donc ne le seriez-vous pas encore... »

« Le prêtre lui rappela le bonheur de sa première communion, en homme qui en a fait l'expérience; il lui peignit tout le bonheur que goûte notre âme dans la pratique de la vertu; il lui parlait de Dieu, de sa miséricorde infinie, de ses jugements terribles; il soulevait devant ses yeux la redoutable balance; d'un côté, il mettait le peu de mérite de sa vie dissipée, et, de l'autre, ses fautes énormes. Le jeune homme écoutait, il se croyait déjà au tribunal du souverain Juge. Remarquant que ses paroles faisaient impression : « Non, » ajouta le prêtre avec autorité, « non, vous ne vous battrez pas, je ne le souffrirai jamais. Vous ne le pouvez pas, vous ne le voulez pas; votre adversaire est peut-être dans les mêmes dispositions. Je ferai tous mes efforts pour vous réconcilier, et j'ai l'espoir de réussir. »

« Le prêtre tint parole. Réconciliés par la charité, ceux qui venaient de se jurer une guerre à mort se juraient une éternelle amitié...

« Ce que le prêtre a fait ce soir, il le fera demain, après-demain, toute sa vie. Ce qu'a fait celui-ci, tous le font également, ou du moins peuvent le faire. Oh! si tous les cœurs avaient recours à son divin ministère! oh! si tous savaient en profiter! » (*Bienfaits du catholicisme.*)

Demanderez-vous encore à quoi sert la confession.

Quel bien peut-elle faire, avez-vous dit, que la parole évangélique ne fasse également?

Quelle parole évangélique entendez-vous ici? La parole écrite! Quelque prodigieux que soient souvent ses effets, elle ne peut remplacer, en cette circonstance, la parole du confesseur, en dehors même de la grâce attachée au sacrement de pénitence, grâce dont je ne parle plus actuellement. Ne le comprenez-vous pas? Ne voyez-vous pas qu'il faut au cœur blessé, malade, chargé, un cœur secourable qui le soigne, le guérisse, et sur lequel il puisse se décharger de son fardeau? Ce n'est pas la religion seulement qui le lui dit, c'est la nature. « Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel à l'homme, » a dit un grand penseur, « que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console, et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

« Si la confession, » ajoute un autre penseur, « est nécessaire au crime qui se connaît et s'abhorre, elle ne l'est pas moins au crime qui s'ignore et se flatte.

« Un ancien philosophe a dit avec beaucoup de raison, que nous avons toujours nos vices sur le dos et ceux du prochain sous les yeux. Si nous voulons nous corriger, il faut donc recourir à un œil charitable, qui voie là où le nôtre ne peut atteindre.

« Vous me direz que la parole évangélique et la belle morale qu'on entend à l'église suffisent pour éclairer chacun sur ses devoirs. Propos de vieille que cela! De tous ceux qui assistent à un sermon, les deux tiers sont distraits et le grand nombre des attentifs s'occupent du prédicateur, ou renvoient charitablement à leurs voisins les traits qui leur arrivent. Un discours public est un feu de bataillon à grande distance, plus bruyant que meurtrier. En confession, au contraire, tous les coups portent. C'est un duel où, pour peu qu'on montre de la franchise, les vices et les illusions tombent forcément.

« Si j'étais théologien, j'en dirais bien davantage. Mais une chose qui vous en dira plus que tous les thologiens nés ou à naître, c'est la confession elle-même. Confessez-vous donc, ou lieu d'attaquer cette institution salutaire; goûtez l'ineffable douceur qui inonde le cœur au sortir d'une bonne confession; savourez l'odeur de vertu qui parfume une âme ainsi régénérée, et vous rirez du fantôme dont votre imagination peuplait les avenues du confessionnal. » (*Réflexions d'un solitaire.*)

Ce sont les prêtres, nous disent quelques-uns, qui ont inventé la confession.

Non, les prêtres n'ont point inventé la confession, puisqu'elle a été établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous avons rapporté plus haut les propres paroles.

Non, les prêtres ne l'ont point inventée, puisque nous la voyons en usage dès le premier âge de l'Eglise, époque où tous devaient connaître la vérité relativement à une pratique si importante, qui ne concerne pas moins les fidèles que les prêtres. Si le plan de mon ouvage me le permettait, je pourrais rapporter, à ce sujet, d'irrécusables témoignagnes tirés des écrivains ecclésiastiques les plus respectables, des écrits même des saints Pères. Qu'il me suffise de citer les Actes des apôtres, qui nous représentent un grand nombre de Juifs et de gentils, convertis par saint Pierre, se hâtant de faire la confession de leur vie : *Multique credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos.* (*Act.* XIX, 18.)

Non, les prêtres n'ont point inventé la confession; car, s'il en était ainsi, on nous citerait certainement, sinon la personne qui l'a inventée, du moins le lieu, l'époque surtout d'une telle invention, comme cela se fait pour toute invention qui a quelque importance.

Je sais bien qu'on parle du XIIIe siècle et d'un concile tenu à Latran; mais c'est de l'ignorance au suprême degré. Voici ce qui est arrivé: les fidèles n'ayant plus leur primitive ferveur et ne fréquentant plus, comme autrefois, les sacrements, l'Eglise leur ordonna de se confesser au moins une fois l'an, de même qu'elle leur prescrivait de recevoir à Pâques la sainte Eucharistie. Ce n'était point un devoir nouveau qu'elle

leur imposait; seulement elle leur prescrivait une limite au delà de laquelle il n'était plus permis de différer l'accomplissement, sans faute grave et sans des peines sévères. Doutez-vous que ce soit le sens qu'il faille donner aux paroles du quatrième concile de Latran? Lisez le texte de ce concile, et vous verrez qu'il n'est pas possible de l'entendre autrement. Cela ne vous suffit-il pas? remontez l'histoire de l'Eglise à partir précisément de ce XIIIe siècle jusqu'au Ier et vous verrez qu'il y est à chaque instant question de la confession. Cela ne vous suffit-il pas encore? Consultez l'histoire profane, et vous y lirez, par exemple, le nom du confesseur de Charlemagne, celui de son fils, Louis le Débonnaire, lesquels vivaient comme cinq cents ans avant la tenue du concile de Latran.

Non, les prêtres n'ont point inventé la confession! car, dans ce cas, ils s'en fussent dispensés eux-mêmes; et, en supposant qu'ils eussent bien voulu remplir tout d'abord le précepte qu'ils imposaient aux autres, ils n'auraient pas manqué de le négliger dans un temps ou dans un autre. Or il est de notoriété publique que ce sont les prêtres, au contraire, qui le remplissent, généralement parlant, avec plus de fidélité, alors même que cela leur est devenu très-difficile. Au temps pascal, par exemple, à cette époque de l'année où les travaux du saint ministère sont si considérables, on verra, dans nos campagnes, le prêtre aller au loin, par un temps mauvais et des chemins plus mauvais encore, s'agenouiller, lui aussi, aux pieds du ministre de la réconciliation, pour remplir son âme de ces trésors de grâces dont il fera part ensuite à son troupeau bien-aimé. Et s'il en est ainsi quelquefois dans des pays tout catholiques, que sera-ce, grand Dieu! dans ces pays infidèles, chez ces sauvages où le prêtre qui les évangélise a tant de peine, quelque désir qu'il en ait, à se mettre en rapport avec un autre prêtre.

Non, les prêtres n'ont point inventé la confession! car c'est là sans contredit le plus lourd fardeau de leur ministère, et ils ne se le seraient point imposé d'eux-mêmes; et en supposant qu'ils l'eussent pris sans en connaître le poids, ils n'auraient point tardé à le rejeter. Vous représentez-vous, en effet, le confesseur à l'approche de Pâques, de Noël ou de quelque autre grande fête, dans une retraite, à la veille d'une communion générale? Il est obligé de rester à son poste le jour entier et une partie de la nuit. Il est là, sans remuer en quelque sorte, et dans une attitude qui finit toujours par devenir fatigante. Le froid le saisit souvent, le sommeil le tue, les exhalaisons mauvaises qui sortent d'un estomac malade et celles plus mauvaises encore qui sortent d'un cœur corrompu lui deviennent insupportables... Ah! pour rester à cette place sans la quitter jamais avant d'avoir été rendu à la liberté, il doit être bien convaincu que c'est Dieu qui l'y a mis et non ses semblables. Il y gagne souvent des infirmités incurables et quelquefois la mort. C'est la mort au champ d'honneur, moins l'éclat et le bruit. Sentinelle avancée sur les confins du ciel, le prêtre qui succombe alors n'est connu que de celui qui sait tout, et il n'a de gloire à attendre que celle dont on jouit dans l'autre vie.

J'ai connu un missionnaire qui répondait à cette objection avec une force incomparable: c'est que l'éloquence de sa parole s'appuyait, en cela comme en tout autre point de la doctrine chrétienne, sur l'éloquence encore plus persuasive de sa vie. Pendant les retraites fréquentes qu'il donnait, il ne s'éloignait pas une seule minute du confessionnal, si ce n'est pour prendre un peu de repos, de la nourriture, et remplir les autres fonctions également obligatoires du saint ministère. Envoyé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ramener au bercail les brebis égarées de la maison d'Israël, il ne voulait pas qu'une seule pût dire: « Je me suis présentée et vous ne m'avez point fait entrer. » Quand, épuisé de fatigues, il s'élevait de là en chair où il semblait reprendre une nouvelle vie, pour annoncer à tous, avec plus de solennité, cette même parole qu'il venait de faire entendre au cœur de chacun: « Si quelqu'un parmi vous s'imaginait que les prêtres ont inventé la confession, » s'écriait-il quelquefois avec l'accent de la plus profonde conviction, « qu'il vienne avec moi, je l'enfermerai dans le confessionnal pour y passer, je ne dis pas la moitié de sa vie comme nous, je ne dis pas même un mois, ni huit jours, mais deux ou trois jours seulement et autant de nuits, et, quand il y aura éprouvé une partie des fatigues de tout genre que nous y éprouvons, je le défie de répéter encore que les prêtres ont inventé la confession. »

Non, encore une fois, ce ne sont point les prêtres qui ont établi la confession: car ils n'auraient pu en venir à bout, quand bien même ils l'eussent voulu. Comme c'est une chose souverainement importante et qui regarde tous les Chrétiens, sans aucune exception, les réclamations les plus fortes et les plus nombreuses se fussent immédiatement élevées de toutes parts. Les mauvais eussent résisté pour ne point imposer un tel joug à leurs passions, les bons eussent résisté avec plus d'énergie peut-être encore, parce que c'eût été chez eux une affaire de conscience. « Pourquoi donc nous imposer un fardeau si pesant que n'ont jamais porté nos pères, et que nous n'avions pas, non plus, l'habitude de porter? » eussent dit les uns.— « Pourquoi cette innovation coupable, » eussent représenté les autres? « Pourquoi changer ainsi la religion de Jésus-Christ? » Admettons que les novateurs eussent gagné quelques âmes simples et crédules, ils n'auraient pu gagner une paroisse entière. Voyez comment il est difficile de rétablir cette pratique dans une paroisse où elle est à peu près abandonnée. Et cependant ce n'est point pour cette paroisse une chose inconnue.

Plusieurs encore vont à confesse, et il est reconnu que ce sont les meilleurs Chrétiens sous tous les rapports. Personne n'ignore qu'autrefois tous ou presque tous allaient à confesse, et qu'alors les mœurs étaient beaucoup plus réglées. Malgré cela, je le répète, il est excessivement difficile de ramener cette paroisse à la pratique de la confession. Comment voulez-vous donc que, dans celle où elle aurait été complétement inconnue, elle eût pu être établie par un ou plusieurs novateurs ?

Admettons qu'on eût pu l'établir dans quelques paroisses composées, en général, d'ignorants et de pauvres, on ne l'aurait certainement point établie dans un diocèse. Voulez-vous qu'on eût pu y parvenir par un concours de circonstances tout à fait extraordinaires, on ne serait jamais arrivé à l'établir dans une province, chez un peuple entier? Voyez ce qui se passe en Allemagne et dans d'autres pays protestants. Il se fait des réunions de ministres où l'on décide, comme à celle de Dresde, dont nous parlons à l'article Absolution, l'utilité, la nécessité même de la confession. Qu'arrive-t-il de là? Rien ou du moins fort peu de choses. Et cependant, pouvons-nous répéter encore, il y a là un grand nombre de personnes qui se confessent, et ce sont même ceux qui ont le mieux conservé l'esprit du christianisme. Personne n'ignore en ces lieux, qu'autrefois tous ou presque tous se confessaient, et que les peuples étaient alors meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui. Malgré tout cela, on ne peut parvenir à y rétablir cette pratique salutaire. Comment donc aurait-elle été établie par un ou plusieurs novateurs dans une province, chez un peuple où elle eût été précédemment inconnue?

Supposons encore qu'on eût été assez heureux pour pousser le succès jusque-là. On ne serait pas allé plus loin assurément. Aux difficultés de plus en plus croissantes dont nous venons de parler, des difficultés d'un autre genre se seraient jointes en ce moment. Ne voyez-vous pas là s'élever aussitôt toutes les antipathies nationales, les plus vives de toutes? « On se confesse en Espagne, eussent dit, je suppose, tous les autres peuples, si l'usage de la confession eut commencé là, eh bien! nous, nous ne nous confesserons pas! non, nous ne nous confesserons pas, non-seulement parce que cette pratique n'appartient point à la religion de Jésus-Christ, telle que nous l'ont transmise nos ancêtres et que nous l'avons observée jusqu'ici, mais parce qu'elle vient d'un peuple étranger, rival, ennemi peut-être... » Et les protestations générales eussent arrêté, sinon même étouffé complétement, l'innovation gênante et coupable.

Les ministres protestants ont été bien avisés de laisser tomber la confession, avez-vous dit.

Vous croyez! Pourquoi donc le protestantisme dépérit-il de plus en plus chaque jour? Pourquoi n'est-ce plus qu'un arbre languissant depuis qu'on en a coupé la racine la plus vivifiante, celle, en particulier, qu'il puisait dans la confession, et qui tombera de lui-même au moindre ébranlement? Pourquoi les plus sages d'entre les protestants la regrettent-ils si sincèrement aujourd'hui? Pourquoi s'en servent-ils en bien des circonstances et la conseillent-ils aux autres? J'étais un jour dans une de ces familles protestantes, plus nombreuses qu'on ne croit, où l'âme du catholicisme est encore vivante, quoique le corps ne s'y trouve plus, si je puis parler de la sorte. Le sujet de la conversation fut tout naturellement la religion, en général, et la confession, en particulier. « Ah! je la regrette bien pour nos coreligionnaires, » dit la maîtresse de la maison; « quant à nous, nous la pratiquons toujours. Est-ce que, sans cela, le pasteur pourrait connaître son troupeau, comme le veut Notre Seigneur? » Pourquoi donc ces réunions de ministres où l'on proclame hautement, comme à Dresde, l'utilité et même l'indispensable nécessité de la confession?.. Vous dites que les ministres protestants ont laissé tomber la confession; est-ce bien vrai? cela est-il venu d'eux? Je ne saurais le croire : ils en connaissaient trop bien l'importance. Savez-vous comment elle a été détruite? Ce fut beaucoup moins de propos délibéré que par suite de l'entraînement des passions qu'on n'avait plus la force de réprimer, après les avoir soulevées contre l'autorité légitime. Il est à croire, d'ailleurs, que le premier et le plus fougueux des réformateurs, Luther, ne l'a jamais laissée tomber. Ce qui le prouve, c'est qu'elle est encore en usage chez les luthériens, en Saxe et en Suède. Ce qui le prouve, plus positivement encore, c'est la manière dont il en parle jusque dans les dernières années de sa vie.

Voici ce qu'il écrivait en 1520 :

« Le docteur Eck soutient que je détruis la contrition, en la regardant comme inutile, que je rogne la confession et que je rejette la satisfaction. C'est une invention de sa part : mes ouvrages disent le contraire. »

« J'estime la confession secrète autant que la virginité, » écrivait-il en 1521, « c'est une chose précieuse et salutaire. Oh! si la confession secrète n'existait pas, tous les Chrétiens la devraient bien regretter, et ils doivent remercier Dieu du fond de leur cœur de ce qu'elle nous est permise et donnée. La confession secrète est un trésor de grâces, dans lequel Dieu offre sa miséricorde et le pardon de tous les péchés... Si nous savions quelles peines une pareille humiliation prévient et comme elle rend Dieu propice, lorsque c'est par amour pour lui que l'homme s'humilie et s'anéantit de cette sorte, nous ferions mille lieues pour nous confesser...

« Il n'y a ni jeûne, ni prière ou indulgence, ni pèlerinage, ni peine, qui soit aussi bonne que cette humiliation et honte volontaire, par laquelle l'homme s'anéantit et devient humble, et par là capable de recevoir des grâces... Et pourquoi aurions-nous honte devant un seul homme? ne faudra-t-il pas la supporter, cette honte, à la mort, devant

tous les anges et tous les démons? Là ce sera mille fois plus fort; et tout cela, nous le prévenons par une petite humiliation devant un seul homme... »

Le réformateur s'exprime ailleurs encore plus clairement sur ce point.

« Jésus-Christ dit positivement qu'il veut donner les clefs à Pierre. N'allez pas dire qu'il y a deux sortes de clefs. Les clefs qu'il a lui-même, sans en avoir d'autres, *les clefs du royaume des cieux*, il les donne à Pierre comme s'il voulait dire : Que regardez-vous vers le ciel, après les clefs? N'avez-vous pas entendu que je les ai données à Pierre? Ce sont les clefs du ciel, il est vrai, mais elles ne sont pas au ciel, *pour vous*, je les ai laissées sur la terre; il ne faut pas les chercher au ciel ou ailleurs; vous les trouverez dans la bouche de Pierre, c'est là que je les ai déposées. La bouche de Pierre est ma bouche; là sont mes clefs. Ce qu'il lie, je le lie; ce qu'il délie, je le délie. Ses clefs sont les miennes, je n'en ai pas d'autres; je n'en connais pas d'autres : ce qu'elles lient est lié, ce qu'elles délient est délié... Ne vous laissez point séduire par ce bavardage pharisaïque par lequel quelques-uns se trompent. Comment, disent-ils, un homme peut-il remettre les péchés, lui qui ne peut donner ni la grâce, ni le Saint-Esprit? Tenez-vous à la parole du Christ; et soyez sûrs que Dieu n'a pas d'autres manières de remettre les péchés que la parole prononcée, telle qu'il nous l'a ordonnée? Si vous ne cherchez pas le pardon de cette parole, ce sera bien vainement que vous regarderez au ciel pour faire descendre la grâce, ou, comme disent quelques-uns, le pardon intérieur. »

Enfin, en 1546, l'année même de sa mort, ne voulant rien négliger pour faire mettre en pratique ces salutaires et pressantes recommandations, Luther écrivit son catéchisme, où il explique la manière de se confesser.

C'est bien assez de se confesser à Dieu sans le faire à des hommes comme nous.

Non, ce n'est point assez! puisque Dieu ne veut point nous accorder le pardon de nos fautes, à moins que nous n'ayons été les déclarer à son ministre, ainsi que nous l'avons montré précédemment, et comme cela peut se prouver encore par d'autres textes que ceux que nous avons cités, par la tradition, par les saints Pères, par toute la pratique de l'Eglise. Dieu est bien le maître de ses dons assurément, il peut y mettre les conditions qu'il juge convenables, et ce n'est point à nous à prescrire de quelle manière il doit nous les accorder.

Non, ce n'est point assez! parce que, si nous trouvons dans cette accusation de nos fautes à Dieu, la grâce que nous procure tout autre acte équivalent de piété, nous ne pouvons y trouver les grâces attachées spécialement au sacrement de pénitence, dont la confession est une des parties essentielles.

Non, ce n'est point assez! parce que, s'il y a de l'humiliation à s'incliner devant la faible et coupable humanité, et à lui faire l'aveu des fautes les plus graves quelquefois, cela entre précisément dans les vues de la divine Providence qui veut punir, par cela même, notre orgueil insensé de ce qu'il a osé se révolter contre la majesté souveraine.

Non, ce n'est point assez! parce que l'accusation de nos péchés au tribunal de la pénitence est un des moyens les plus propres à nous rappeler nos obligations sur ce point, et à nous les faire remplir comme nous le devons. Il faut à l'homme, composé d'un esprit et d'un corps, un lieu pour le confesser, comme il lui en faut un pour prier. Celui qui dit : « Je n'ai pas besoin d'aller à l'Eglise pour prier, je prie Dieu chez moi et dans le fond de mon cœur, » celui-là s'abuse ou veut tromper les autres, car il ne prie jamais ou presque jamais, et, quand il le fait, ce n'est point comme il est obligé de le faire. Il lui faut, pour cela, la maison de la prière, la présence des fidèles, celle du ministre de la religion, la victime sainte offerte à Dieu, Jésus-Christ venant lui-même, d'une manière visible, recevoir ses vœux pour les déposer aux pieds du Tout-Puissant, qui les exaucera. De même, celui qui dit : « Je n'ai pas besoin d'aller à confesse, je fais à Dieu l'accusation de mes fautes, dans ma maison, dans l'intérieur de mon cœur, » celui-là s'abuse également ou veut du moins tromper les autres; car il ne se confesse jamais ou presque jamais ainsi, et, quand il le fait, ce n'est point comme il doit le faire, il a besoin pour cela du tribunal de la pénitence, de la présence du ministre de la religion, de Jésus-Christ lui-même, se manifestant, en quelque sorte, là aussi, dans la personne de son délégué, lui faisant entendre une voix amie, tendant vers lui cette main miséricordieuse et puissante, seule capable de l'élever au-dessus de toutes les misères de la terre et de l'emporter régénéré dans les cieux.

Non, ce n'est point assez! parce que nous ne serions jamais sûrs avec cela que nos péchés nous eussent été pardonnés. Et quand je parle de certitude, je n'entends point cette certitude absolue qui ne peut avoir lieu en pareil cas, mais bien cette certitude morale, cette douce confiance nécessaire à la possession de la paix que Jésus apporta sur la terre, et que nous ne pouvons goûter, si sa voix ne nous a dit aussi extérieurement comme aux apôtres : « La paix soit avec vous! » Sans cela, les plus présomptueux peut-être, c'est-à-dire les plus coupables, s'imagineront que leurs péchés auront été pardonnés. Quant aux humbles, ces véritables disciples de Jésus-Christ, ils conserveront des remords, des inquiétudes de toute sorte, qui ne leur permettront plus d'aller s'asseoir à la table sainte, ni de se livrer à l'oraison, ni de vaquer, pour ainsi dire, à aucun de ces actes dont se compose la vie chrétienne.

Quand vous ajoutez que le confesseur n'est qu'un homme comme les autres, vous faites, d'une part, une fausse supposition, et, d'une autre part, vous semblez méconnaître l'un des caractères les plus touchants de la bonté divine à l'égard du péché dans l'établisse-

ment ou sacrement de la réconciliation. Vous faites une fausse supposition, en disant que c'est à un homme comme les autres que nous accusons nos péchés, tandis que c'est au ministre de Jésus-Christ, ou plutôt à Jésus-Christ lui-même, à Dieu, par conséquent, dont le prêtre, à son tribunal, n'est que le représentant, comme le juge n'est que le représentant du souverain, au nom duquel il exerce la justice, et quelquefois la miséricorde. C'est une vérité incontestable, que l'Eglise nous rappelle à chaque instant, mais plus spécialement au moment où s'accomplit ce grand acte du ministère sacerdotal : « Je me confesse à Dieu, tout-puissant, » dit le pénitent, au nom de l'Eglise, en se jetant aux pieds du confesseur, *Confiteor Deo omnipotenti;* et, à la fin, le confesseur fait entendre aussi, au nom de l'Eglise, ces paroles correspondantes aux premières : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le souverain prêtre, vous absolve; et, moi, je vous absous par son autorité » *Dominus noster Jesus Christus, qui est summus sacerdos te absolvat, et ego, auctoritate ipsius, absolvo te.* C'est donc véritablement Dieu lui-même à qui le pénitent déclare ses péchés, Dieu qui pardonne, et non pas l'homme; et quand, dans l'exercice de son pouvoir suprême, nous le voyons se cacher sous l'humble voile de l'humanité, nous devons reconnaître, en cela, un nouveau trait de sa bienveillance à notre égard. Car, s'il se fût réservé le droit qu'il a seul naturellement de remettre nos péchés, ou s'il ne l'eût accordé qu'à des êtres supérieurs, comme les anges, outre que, dans nos relations avec de purs esprits, nous nous fussions fait illusion facilement, et que nous n'eussions jamais été sûrs de rien, comme je l'expliquais tout à l'heure, notre nature faible et souillée ne se fût approchée qu'en tremblant de sa suprême majesté, et même de ces créatures placées à un rang élevé auprès de son trône. Mais il a bien voulu l'accorder à des hommes faibles comme nous, souillés par les mêmes péchés que nous, et peut-être par de plus grands encore; et de là nous devons conclure que c'est évidemment pour que le pécheur, quel qu'il soit, s'approche avec confiance du tribunal de la réconciliation, et que le confesseur soit pour lui toute indulgence et tout dévouement.

Mais, ajoutez-vous, le confesseur gardera-t-il bien le secret de ma confession? N'y pensera-t-il pas du moins en me voyant?

Dites-moi donc, si vous vous trouviez en ce moment dans un embarras de fortune qui ne pourrait se divulguer sans vous déshonorer aux yeux des hommes, vous et votre famille, hésiteriez-vous à aller trouver un jurisconsulte, pour essayer d'en sortir? Si vous étiez attaqué d'un mal excessivement dangereux qui ne pourrait être connu sans vous couvrir de honte, hésiteriez-vous encore à aller consulter un médecin pour vous guérir? Seriez-vous arrêté par la pensée que peut-être ceux à qui vous auriez confié votre secret ne le garderaient pas, et y penseraient du moins en vous voyant? Ne vous diriez-vous pas plutôt : « Il faut aller, quoi qu'il arrive, il faut aller promptement, car il s'agit d'éviter un danger grave, imminent, un danger qui m'atteindra dans un an, un mois, huit jours, dans un instant peut-être, et qui, en m'atteignant, va me perdre infailliblement. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs? Je vais m'adresser à un homme qui a toute ma confiance et celle du public, à un homme grave, exerçant une fonction honorable, qui ne peut trahir le secret d'un client sans se déshonorer lui-même avant tout, et sans s'exposer peut-être à des peines sévères. Allons donc avec confiance! » Vous iriez, en effet, et, sans vous inquiéter aucunement de ce qu'on pourrait dire ou penser de vous un jour, vous expliqueriez, jusque dans ses moindres détails, tout ce que vous croiriez nécessaire ou seulement utile de faire connaître.

Quoi donc! n'y aurait-il que pour les choses spirituelles que vous manquerez de force et de prudence? Et ce que vous faites pour votre corps, pour la terre et le temps, craindrez-vous de le faire pour votre âme, pour le ciel et l'éternité? Vous vous trouvez actuellement dans un grand embarras de conscience qui vous perdrait pour toujours si vous etiez appelé au tribunal de la justice de Dieu ; et vous craignez d'aller vous présenter au tribunal de sa miséricorde, où votre grâce est assurée ? Vous êtes atteint, non pas d'un seul mal, mais d'un grand nombre de maux, qui ont fait à votre âme des plaies mortelles, et qui la précipiteront bientôt, peut-être, dans un abîme éternel, si vous n'obtenez une prompte guérison, et vous n'osez vous adresser à l'un de ces médecins spirituels qui ont reçu de Dieu lui-même le pouvoir de guérir les plus malades et de rappeler à la vie de la grâce ceux qui l'ont perdue ? Et vous êtes retenu par cette vaine crainte que peut-être celui à qui vous vous serez adressé ne gardera pas votre secret ou pensera à ce que vous lui aurez dit, en vous voyant? Ah! plutôt, dites-vous avec autant d'énergie que vous le feriez s'il s'agissait de vos intérêts corporels : « Il faut aller, quoi qu'il arrive, et il faut aller promptement, car il s'agit d'un danger grand, imminent, d'un danger qui m'atteindra dans un an, un mois, huit jours, dans un instant peut-être, et qui, en m'atteignant, me perdra pour l'éternité. Qu'ai je à craindre, d'ailleurs? Je vais m'adresser à celui qui a toute ma confiance et celle du public, à un homme chargé des fonctions les plus honorables, marqué d'un caractère sacré, à l'homme du peuple, de l'Eglise et de Dieu, au prêtre qui ne peut me trahir sans se déshonorer, sans s'exposer à des peines sévères en cette vie, et à d'autres infiniment plus sévères dans l'autre vie. Je vais à lui avec confiance! »

Allez, en effet, avec une entière confiance, car vous êtes assuré que cette confiance ne sera jamais trahie. Votre secret sera gardé avec toute la fidélité du parfait honnête homme, du vrai Chrétien, avec toute la dé-

licatesse d'une conscience sacerdotale. Que dis-je ! mais ce n'est pas seulement l'honnête homme, le vrai Chrétien, le prêtre consciencieux, c'est Dieu véritablement, Dieu lui-même qui gardera votre secret. Et c'est juste, puisque c'est à lui que vous l'avez confié. « Je me confesse à Dieu, » aurez-vous dit, et Dieu vous ayant répondu par la bouche de son ministre, vous pouvez compter sur sa discrétion dans le cœur de son ministre. Oui, le sceau de la confession est un sceau sacré, un sceau divin, et, quelque difficile que devienne la position de celui dans la personne de qui vous avez parlé à Dieu, et par qui Dieu vous a répondu, dans quelque déchéance morale, dans quelque dégradation que vous le voyiez tomber un jour, Dieu ne permettra pas que ce sceau soit violé d'une manière quelconque. Il y aurait à cela un trop grand danger pour sa religion, qui deviendrait en quelque sorte impraticable.

Et, en effet, avez-vous jamais entendu dire sérieusement qu'un prêtre ait révélé ce qui lui avait été confié sous le sceau de la confession, dans quelque position qu'il se soit trouvé, quelques sollicitations qu'il ait éprouvées à cet égard? Les libertins eux-mêmes, pour qui la religion n'a rien de sacré, n'osent guère soutenir cette assertion démentie par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Je pourrais vous citer ici un grand nombre de saints prêtres qui n'ont point hésité à affronter les persécutions, la mort même, plutôt que de trahir le secret de leurs pénitents. Ces faits sont frappants sans doute; mais, après tout, ce sont là les actions de véritables martyrs, et il y en a tant dans la religion ! Je préfère donc chercher des exemples de la fidélité du prêtre au secret de la confession jusque dans son infidélité la plus prononcée, si je puis m'exprimer de la sorte, et le montrer résistant, pour ne pas la trahir, à toute la pression de l'impiété, des passions, du démon. Il y aura là une preuve plus convaincante encore de l'action miraculeuse, toujours et partout persévérante, de la divine Providence sur le cœur du prêtre, chargé, en son nom, des secrets les plus intimes du fidèle.

« Nous avons eu, pendant notre malheureuse révolution, » dit à ce sujet M. d'Exauvillez, « un certain nombre de mauvais prêtres, qui ont fait beaucoup de mal, après avoir abjuré la religion. Ces prêtres, avant d'être apostats, avaient confessé. Eh bien ! il n'a jamais été dit qu'un seul eût révélé ce qui lui avait été confié au tribunal de la pénitence. Ils se sont mariés, ils sont devenus des libertins, ils se sont joués de la religion, ils l'ont maudite, ils l'ont blasphémée; ils se sont montrés, en un mot, d'atroces scélérats que les plus grands crimes n'ont point effrayés; mais il n'y en a pas un seul qui se soit rendu coupable de l'indiscrétion que vous craignez. Qui les retenait cependant ? Ce n'était plus leur devoir auquel ils avaient renoncé; ce n'était plus leur religion qu'ils avaient abjurée, et qu'ils ridiculisaient; ce n'était plus la crainte des châtiments, puisqu'au contraire une telle conduite les eût fait bien venir d'un gouvernement qui voulait détruire la religion; ils pouvaient par là gagner ses faveurs, mériter ses largesses, se rendre chers au parti qu'ils avaient embrassé; tout les portait donc à cette révélation, rien ne les en éloignait; ils ne l'ont pas fait cependant : qui donc les en a empêchés ? Dieu seul, Dieu, qui a permis tous les autres scandales, mais qui a empêché celui-ci, le plus dangereux de tous. » (*Le bon curé.*)

J'ai entendu raconter, à un homme qui occupe aujourd'hui un des rangs les plus élevés dans l'Eglise et l'Etat, un fait particulier tout à fait extraordinaire. Je ne sais d'où il l'avait tiré; mais, comme il va parfaitement au sujet que je traite, comme il est conforme à ce que j'ai lu et entendu partout, je n'hésite point à le transcrire ici :

C'était dans le plus fort de la terreur. Il y eut, un jour, une orgie. Ce n'était point rare alors, car l'ivresse et la cruauté, le vin et le sang vont parfaitement ensemble. Dans la réunion se trouvait un prêtre apostat. Ce n'est point encore étonnant; car, dans tout le mal qui se faisait alors, il y en avait toujours un ou plusieurs, sinon comme instigateurs, du moins comme participants. Etait-ce ce prêtre qui présidait la réunion ? On ne le dit pas; mais je n'en serais point surpris : car, quand celui qui doit être le meilleur devient mauvais, c'est ordinairement le plus mauvais de tous. Quoi qu'il en soit, les autres avaient formé le projet de lui arracher, s'il était possible, le secret des confessions qu'il avait précédemment entendues. Je dis s'il était possible : car ils n'étaient pas sûrs de réussir ; tant la chose paraissait difficile à ces hommes d'une perversité extraordinaire, même en ces temps d'une perversité si grande. Voici comment ils s'y prirent : ils le firent enivrer, et s'enivrèrent eux-mêmes; puis, à cette ivresse du corps qui fait des brutes, ayant joint cette autre ivresse intellectuelle qui fait des démons : « Actuellement, » lui dirent-ils, « il nous faut le dessert : et ce dessert, c'est le secret de tes anciennes confessions ! » L'apostat ne répondit point et se contenta de rougir. « Mais, oui, il nous le faut, » reprirent-ils tous à l'envi, « ou il manquerait quelque chose à cette fête d'égalité et de fraternité ! » Rien encore de la part de l'apostat. Après avoir attendu quelque temps, ils se précipitèrent sur lui avec brutalité : « Il le faut absolument, » crièrent-ils tous d'une voix rauque, et en faisant des gestes menaçants; » il le faut, ou nous aurons plutôt recours à la violence ! » L'indignation de l'apostat avait grossi durant cette scène, comme un torrent continu. A ces mots, la laissant tout à coup déborder : « Eh bien ! faites. » répondit-il, d'une voix tonnante, et avec des yeux qui lançaient l'éclair. Puis, appuyant contre sa poitrine un poignard qu'il venait de saisir, car, en ces jours de sang, le poignard était partout : « Vous pouvez, » ajouta-t-il, » enfoncer ce fer dans mon cœur; quant à en faire sortir le secret que vous demandez,

jamais ! C'est le secret de Dieu ! » L'apostat avait disparu, Le prêtre venait de se montrer d'une manière en quelque sorte miraculeuse, et c'était Jésus-Christ lui-même qui avait parlé par sa bouche.

La confession est bonne pour des enfants tout au plus.

Je change votre proposition de tout en tout ; et je dis, moi : La confession est excellente pour les enfants, mais elle est bien meilleure encore pour de grandes personnes.

La confession est excellente pour les enfants ! Ne le comprenez-vous pas à cette ignorance, à cette faiblesse, à toutes ces misères qui se trouvent naturellement en eux, et que la confession peut diminuer d'une manière merveilleuse ? Ne le voyez-vous pas à cette douceur angélique, à cette sagesse toute divine qui se trouve en quelques-uns après qu'ils se sont confessés ?

Mais si la confession est excellente pour les enfants, en leur faisant remplir déjà les devoirs de leur âge, et en les préparant de bonne heure aux devoirs plus importants qu'ils auront à remplir dans la suite, elle est bien meilleure encore pour les grandes personnes.

L'homme fait a plus de lumières que l'enfant ; mais il a aussi plus d'obligations et des obligations plus importantes à remplir. Il a plus de force, mais le fardeau qu'il porte est bien plus lourd. Il trouve en lui-même plus de consolations ; mais il éprouve aussi plus de peines et des peines plus grandes. Le torrent de la vie passe et repasse, à chaque instant, sur son âme, avec ses eaux amères, ses flots tumultueux et toutes les fanges de la terre. Cette âme a besoin, dès lors, de l'action immédiate du ministre de la religion pour la purifier sans cesse, et la tenir toujours digne de Dieu et de ses récompenses éternelles.

C'est ennuyeux !

Il serait bien étonnant que la confession n'eût rien de pénible, que vous pussiez obtenir ce pardon de vos fautes, terrasser vos ennemis, vous armer pour le combat, fermer l'abîme, et ouvrir les portes du ciel sans qu'il vous en coûtât rien ! Est-ce bien vrai d'ailleurs que la confession soit si ennuyeuse ? N'a-t-elle pas aussi ses secrètes et ineffables douceurs, comme ce que nous faisons au nom de Dieu et pour Dieu ? Après la confession surtout, quelle paix ! quelle joie ! quel ravissement merveilleux !

J'ai connu un ancien officier de cavalerie qui, après s'être abstenu pendant quelque quarante ans, s'était enfin déterminé, sur les pressantes sollicitations de ses amis, et plus encore de la grâce, à retourner à confesse. Pendant ce long intervalle où se trouvait incluse toute sa vie militaire, bien des péchés et de bien gros péchés s'étaient accumulés sur sa conscience. Je ne sais même s'il eût pu se rendre ce témoignage banal que se rend ordinairement le pécheur qui ne veut point aller à confesse : « Je n'ai ni tué ni volé ! » Mais, enfin, l'absolution lava tout, comme on dit, et avec raison, puisque la miséricorde et la puissance du Seigneur sont sans bornes. Le lendemain de sa confession : « Eh bien ! » lui dirent ses amis ceux-là même qui l'avaient engagé à retourner ainsi à Dieu, « comment vous êtes-vous trouvé en sortant du confessionnal ? » Ce vieux militaire riait et pleurait, comme un enfant, malgré sa moustache grise. Il ne pouvait leur répondre. « Ah ! mes amis, » s'écria-t-il enfin, après avoir retrouvé la parole qu'il semblait avoir perdue dans la joie, « en sortant de l'église, je croyais que j'allais passer par-dessus les maisons. »

Cet homme disait vrai, et ce qui m'étonnerait, c'est que tous les pécheurs, dans la même position que lui, n'éprouvassent pas, après leur retour, la même allégresse. L'âme a été faite pour Dieu. Ce qui l'attache à la terre, c'est le fardeau des péchés. Otez ce fardeau, l'âme reprend son naturel élan, et remonte avec joie vers le séjour du bonheur éternel.

Aller toujours répéter la même chose !

C'est votre faute. Pourquoi ne vous corrigez-vous pas ? Et puis, est-ce bien vrai que ce soit toujours la même chose ? Depuis votre dernière confession, n'avez-vous pas remarqué que vous aviez d'autres défauts à corriger, d'autres vertus à acquérir, choses que vous ne pouvez faire sans la direction du confesseur, et sans les grâces attachées au sacrement de pénitence ? En supposant d'ailleurs que vous ayez absolument les mêmes fautes à déclarer, est-ce une raison de vous abstenir ? Ne devez-vous pas en demander de nouveau pardon, surtout si ce sont des fautes graves ? N'avez-vous pas besoin encore du secours de la grâce et de l'assistance du prêtre, pour vous relever, ne pas toujours rester dans l'état où vous êtes, et peut-être même tomber beaucoup plus bas ?

Voyez l'horloge. Son poids descendant toujours vers la terre, il lui faut un ressort, pour la remonter toujours, et la faire marcher régulièrement, « C'est toujours la même chose ; dira celui qui n'entend rien à ce mécanisme, pourquoi recommencer ? » — Pourquoi ! mais parce que, sans cela, l'horloge ne marcherait plus du tout.

Le péché est un poids qui incline toujours notre âme vers la terre. La confession est un ressort qui la remonte toujours et la fait marcher régulièrement. « C'est toujours la même chose, » dira aussi celui qui ne comprend rien ou ne veut rien comprendre à ce mécanisme de la grâce, « pourquoi recommencer ? » — Pourquoi ! mais parce que, sans cela, l'âme resterait toujours dans la même position malheureuse, si même elle ne déclinait de plus en plus.

Des bagatelles, du reste ; car pour moi, je n'ai ni tué ni volé, et n'ai pas grand'chose à me reprocher.

L'abbé de Ségur répond à cette objection avec une simplicité et une force de bon sens qu'il serait difficile de surpasser. (*Réponses.*)

« C'est là le résultat de votre examen de conscience ? Mon cher ami, de deux choses l'une : Ou bien vous êtes un homme excep-

tionnel, ou bien vous ne voyez pas clair dans votre conscience. Et voulez-vous que je le dise franchement? *Je suis sûr* que vous êtes un homme semblable aux autres, et que la seconde hypothèse seule est la véritable. — Vous n'avez pas grand'chose à vous reprocher! — Ce serait singulier que je visse plus clair que vous en vous-même.

« D'abord où en êtes-vous par rapport au bon Dieu? Vous m'avouerez que vous lui devez bien quelque chose! Il n'est pas pour rien votre créateur, votre maître, votre père, votre fin dernière...

« L'adorez-vous? le priez-vous chaque jour? le remerciez-vous de ses bienfaits?

« Lui demandez-vous pardon des fautes que vous commettez contre sa loi?

« Obéissez-vous à cette loi?

« Celui qui devrait être la première occupation de votre vie y entre-t-il seulement pour quelque chose? Les pauvres sauvages idolâtres adorent leurs faux dieux. Et vous qui connaissez le Dieu vivant et véritable, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas?

« Voilà donc un point que vous aviez bien mal examiné, lorsque tout à l'heure vous me disiez que vous n'aviez pas grand'chose à vous reprocher, et que vous seriez embarrassé de trouver rien de sérieux à dire à confesse.

« Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus fidèle? Mettez la main sur la conscience: là encore que de misères!

« Charité fraternelle, efficace et sincère; dévouement aux autres; miséricorde envers les pauvres; indulgence pour les fautes de vos frères; respect pour leur réputation; pardon des injures; support mutuel; emploi; devoirs de citoyen; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père, devoirs de bon époux; devoirs de bon maître ou de bon serviteur; devoirs de bon et fidèle ami; devoirs d'ouvriers consciencieux ou de patrons justes et humains, etc.; la liste en est longue. Les remplissez-vous tous?

« Encore là une belle matière pour votre prochaine confession!

« Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la religion, il y a plus à vous dire encore. Voyez:

« Vous avez une âme; quel soin en prenez-vous? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

« Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaise les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir? Est-ce le désir d'accomplir la volonté de Dieu, de plaire à Dieu, ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde?...

« Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance?

« Où en êtes-vous de la chasteté?

« Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant Dieu, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme...

« Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à des jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable?

« N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres... »

J'irai plus loin, moi, et je dirai: Est-il vrai réellement que vous n'ayez ni tué ni volé? Et, là-dessus, ne cherchez-vous point encore à faire illusion aux autres, à vous le faire peut-être à vous-même! Voyons d'abord le vol. Vous n'avez point fait de ces vols considérables qui conduisent aux galères ceux qui s'en sont rendus coupables, quand ils sont découverts. Est-ce à dire pour cela que vous n'en ayez fait aucun? Depuis dix ans, vingt ans, quarante ans peut-être que vous êtes en relation d'affaires avec une infinité de personnes, n'avez-vous jamais rien pris ou retenu de ce qui leur appartenait? Si vous ne l'avez pas fait matériellement, n'avez-vous pas eu du moins le désir de le faire, ce qui est la même chose quant à la moralité, puisque vouloir le vol, c'est l'avoir fait déjà dans son cœur, comme la foi nous l'enseigne bien positivement, et comme la raison elle-même ne peut s'empêcher de le reconnaître? Si vous n'avez jamais fait tort ou voulu faire tort au prochain dans son argent ou dans ses biens, ne lui avez-vous pas fait tort souvent et grièvement dans son honneur ou dans ses autres biens spirituels infiniment plus précieux pour lui que tous les trésors de la terre?

Quant au meurtre, vous ne l'avez jamais commis positivement, je n'en doute point; car l'échafaud est là pour prêter son appui à l'enseignement de la conscience. Mais, sous ce rapport encore, n'avez-vous absolument aucun reproche à vous faire? N'avez-vous pas porté aux autres quelquefois de ces coups violents qui sont un commencement de meurtre, le meurtre lui-même à son premier degré? Dans l'emportement de la colère ou des autres passions qui nous égarent toutes si facilement, n'avez-vous jamais voulu pouvoir tuer un ennemi, que dis-je! un ami, un frère, un père ou une mère peut-être, ce qui est déjà les avoir tués dans votre cœur, comme je le disais tout à l'heure par rapport au vol?

Au lieu de n'avoir pas grand'chose à vous reprocher, vous avez donc, au contraire les plus graves reproches à vous faire, sous tous les rapports, d'où la nécessité pour vous de faire promptement une bonne confession.

Il y a si longtemps, ajoutez-vous, que je puis bien tarder encore et remettre la chose au moment de la mort.

Il y a si longtemps! dites-vous. Raison de plus de vous hâter! car vous devez avoir bien des péchés à accuser... Raison de plus de ne pas perdre davantage ce temps si précieux qui vous a été donné pour conquérir le ciel! car vous n'ignorez pas que tout ce que vous

faites dans cet état de révolte, ou ce sont des fautes réelles qui creusent de plus en plus l'abîme sous vos pas, ou ce sont des œuvres mortes, comme on dit, qui ne vous seront jamais comptées pour la récompense éternelle... Raison de plus de revenir promptement à Dieu, pour réparer, autant que possible, le temps trop long déjà malheureusement perdu! Vous ne savez plus peut-être où vous en êtes, et ne pouvez pas vous rappeler vos péchés. Les connaîtrez-vous mieux, dans dix ans, trente ans, quand la masse de ces péchés aura encore grossi que votre intelligence sera obscurcie, votre cœur desséché, votre mémoire affaiblie? Revenez donc, et revenez promptement! le prêtre vous aidera, Dieu lui-même vous dirigera par sa grâce, et puis, quand vous aurez fait tout ce que vous pourrez, il ne vous en sera pas demandé davantage. Je vous en conjure surtout, ne remettez pas à la mort, à ce moment terrible où frappé dans tout votre être, accablé par la douleur, trompé sur votre état par vos meilleurs amis, à moitié dans le tombeau, pour ainsi dire, avant d'être mort, vous ne pourrez plus opérer l'œuvre de votre conversion, à moins d'un de ces miracles de la grâce sur lequel vous ne pouvez compter, surtout après avoir repoussé si longtemps cette grâce salutaire. Vous parlez de la mort! mais êtes-vous sûr qu'elle ne vous frappera pas subitement et à l'heure où vous vous y attendrez le moins? Il y a un vieux proverbe vulgaire qui s'applique ici parfaitement : « Qui compte sans son hôte est sujet à compter deux fois, » dit-on communément. La mort est l'hôte des hommes, puisque nous habitons cette terre, qui est son domaine. Vous ne l'attendez que dans cinquante ans. Elle va venir demain, aujourd'hui même; la voilà déjà arrivée; et, en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le dire, elle va vous conduire au tribunal du souverain Juge où vous serez condamné pour toujours, si vous ne vous êtes tenu prêt par une bonne confession.

Ce que je dis n'est-il pas confirmé par des faits de chaque jour, que vous avez entendu raconter, dont vous avez été peut-être témoin vous-même? J'ai vu, pendant un demi-siècle, la mort frapper les hommes à tous les âges, dans toutes les conditions, dans tous les lieux; j'ai été appelé des milliers de fois auprès des mourants qui souvent n'étaient plus que des morts à mon arrivée, et je ne crains point de le dire : La mort nous frappe tous ou presque tous subitement, en ce sens du moins qu'elle nous frappe bien plus tôt que nous ne nous y attendions. Et combien sont frappés avec la rapidité de la foudre, précipités tout vivants, en quelque sorte, dans le tombeau, et jugés, par cela même, sans avoir pu, je ne dis pas s'y préparer, mais y penser seulement, s'ils ont attendu la mort pour cela!

Voyez-vous ce jeune enfant plein de fraîcheur et de vie! Ce matin encore, sa mère souriait à son berceau, en lui promettant une longue et heureuse carrière. Ce soir même, elle va pleurer à son cercueil. Et cette jeune fille arrivée heureusement au jour si remarquable de sa première communion! le lendemain, sa mère entrait précipitamment dans sa chambre : Eh bien! ma fille, lui disait-elle, en se jetant sur son lit, tu n'es pas matinale aujourd'hui; penses-tu encore à ton bonheur d'hier? Hélas! c'était un cadavre qu'elle pressait dans ses bras. La jeune fille était morte, cette nuit, sans qu'on ait su, sans qu'on sache jamais à quelle heure, et la couronne de fleurs blanches qui ornait sa tête, la veille, quand elle allait au banquet de la vie spirituelle, lui servait le lendemain pour aller au banquet de la mort. Et ce jeune homme qui tombe inanimé au seuil même de la maison paternelle, qu'il quittait seulement pour aller se perfectionner dans son état, et où il allait revenir bientôt, et s'établir, disait-il, pour toujours! Et ce jeune soldat qui, après avoir échappé à tous les dangers d'une guerre longue et meurtrière, revient mourir de joie dans les bras de ses bons parents? Vous parlerai-je de ce prédicateur mort en rappelant aux hommes, du haut de la chaire évangélique, comme je le fais, en ce moment, la plume à la main, l'incertitude, la rapidité de la mort, et la nécessité de s'y préparer, par la confession principalement? Il croyait faire impression sur son auditoire en citant les traits les plus extraordinaires que nous connaissions à ce sujet. Il ne pensait point à son propre exemple. Mais sa langue subitement glacée fit un sermon bien plus fort que n'eût pu faire sa parole, quelque éloquente qu'elle eût été. Vous peindrai-je ce libertin mort dans une orgie, ce débauché au sein des plaisirs, ce joueur la carte à la main, cet ouvrier au fort de son ouvrage? Et cet homme, d'un certain âge déjà, chez qui les passions sont amorties, à qui rien ne manque, et dont la vie s'écoule doucement, comme un ruisseau paisible qu'aucun obstacle ne doit arrêter : vous le voyez comme moi au sein d'une famille heureuse, qui est pour lui tout dévouement et toute prévenance : Père! grand-père! lui disent ses enfants et ses petits-enfants, moitié en riant, moitié sérieusement, il faut vous confesser. Il faut faire comme ont fait vos pères, comme fait toute votre famille. — Certainement, mes enfants. J'espère bien aller retrouver mes ancêtres au paradis, et vous y attendre à mon tour : j'avais de si bons parents et j'ai des enfants si dévoués, que je ne voudrais pas en être à jamais séparé. — Eh bien! quand donc? — Plus tard, mes enfants, un peu plus tard. Quand je ne le ferais qu'à la mort, nous ne devrions pas avoir d'inquiétude. Ma vie s'écoule paisible, et nous n'avons point à craindre de cahots dangereux. — Il ne faut pas attendre si longtemps, s'exposer en chose si importante. — Eh bien! non. Je le ferai à Pâques. — Pourquoi pas dès aujourd'hui? C'est demain l'anniversaire de votre naissance, celui de votre mariage; il faut que vous le marquiez encore par un consolant événement :

votre retour à Dieu. — A demain donc. — A demain, reprirent les enfants, qui, enchantés de cette concession, ne voulurent pas faire de nouvelles et ennuyeuses instances, à demain. Et ils se séparèrent. Le lendemain, vers huit heures, les plus jeunes des enfants étaient montés à la chambre de leur grand-père. Il est plus tard qu'à l'ordinaire, lui dirent-ils, vous dormez donc sans vous occuper de la promesse que vous nous avez faite à tous hier au soir? Il était endormi, en effet, mais c'était du sommeil éternel. Avait-il été étouffé par la plénitude du bonheur, par l'excès, en quelque sorte, de la vie? Je n'en sais rien; mais, ce qui est certain, c'est qu'il était mort et bien mort, c'est qu'il était mort subitement, et, le plus malheureux de tout, c'est qu'il était mort sans confession, pour avoir retardé d'un jour!

Puisse, du moins, le désir bien arrêté qu'il en eut lui avoir été compté pour l'action elle-même par celui dont la justice et la bonté regardent comme accompli déjà extérieurement ce qui n'est encore que dans notre cœur!

Mais combien meurent, sans se confesser, ne laissant que des craintes sur leur sort éternel!

CONFESSION (BILLET DE).

Objections. — Pourquoi demander des billets de confession? — A Paris, du reste, on en a pour cinq francs, et il y a même des prêtres qui en donnent pour rien.

Réponse. — Il y a, en effet, des circonstances où on demande des billets de confession.

C'est, par exemple, une mère qui, voyant loin de la maison paternelle l'enfant qu'elle a élevé avec autant de piété que de tendresse, désire s'assurer par là que ce cher objet de ses affections suit la voie qu'elle lui a elle-même tracée. En agissant de la sorte, ne reste-t-elle pas dans son droit et même dans son devoir? Trouvez-vous étonnant qu'elle exige, et même assez fréquemment, un certificat attestant la bonne conduite de son fils de la part de ceux sous la direction desquels elle l'a placé, temporellement parlant? Non, sans doute. Pourquoi donc trouver étonnant qu'elle en exige un attestant sa conduite chrétienne de la part du directeur spirituel chargé des intérêts les plus sacrés de son âme? Nierez-vous la nécessité de la confession? Mais il ne s'agit point ici de vous; il s'agit d'une mère chrétienne. Or, quel chrétien peut nier, révoquer en doute seulement cette nécessité si bien établie par l'Ecriture sainte, le témoignage des Pères, l'enseignement de l'Eglise, la pratique des fidèles de tous les temps et de tous les lieux, comme nous le montrons ailleurs?

En dehors même des idées chrétiennes, qui ne reconnaît dans cette pratique le moyen le plus propre à diriger l'homme à ce moment surtout où il se trouve exposé aux plus grands dangers. Marmontel l'a reconnu en ces termes : « Quel préservatif salutaire, » dit-il, « pour les mœurs de l'adolescence, que l'usage et l'obligation d'aller tous les mois à confesse! La pudeur de cet humble aveu de ses fautes les plus cachées en épargnait peut être un plus grand nombre que tous les motifs les plus saints. » (*Mémoires*, liv. 1er.)

Par suite de l'affaiblissement de la foi, les parents ne sont plus guère dans l'habitude de demander à leurs enfants des billets de confession; mais les ministres de la religion continuent d'en demander aux fidèles, dans différentes circonstances. Ils en demandent, par exemple, à ceux qui se présentent pour recevoir le sacrement de mariage, quand ils ne les ont point vus s'y préparer. Est-ce que cela ne vous paraît pas tout naturel? L'homme doit être en état de grâce pour recevoir le sacrement de mariage. J'ajouterai même que ce sacrement demande des dispositions d'autant plus saintes qu'il doit avoir des conséquences plus graves pour la société comme pour les individus. Or l'unique moyen qui reste à l'homme, après le baptême, pour recouvrer la grâce perdue par le péché, c'est le sacrement de pénitence. De là la nécessité de la confession. Il est donc tout naturel, je le répète, que le prêtre en demande alors une attestation.

Mais, dites-vous, à Paris, on a pour cinq francs un billet de confession, et même il y a des prêtres qui en donnent pour rien.

Je vais vous expliquer ce mystère, si c'en est un pour vous.

Sur le point de se marier, un homme ira trouver un ecclésiastique, et lui parlera, je suppose, en ces termes :

« Je viens auprès de vous, Monsieur, pour remplir une formalité prescrite par l'Eglise; mais ce n'est point du tout la piété qui me conduit. Je n'ai nulle foi à la confession; et, en tout cas, je n'ai point envie d'y avoir recours en ce moment. Si vous exigez que je me jette à vos genoux, et que je vous dise ce qui se présentera à mon esprit, je me résigne à le faire; mais je vous déclare, par avance, que, dans mes idées, ce sera un acte dérisoire, et, dans les vôtres, un sacrilége. »

Le prêtre comprend la position de cet homme. Ne pouvant lui faire remplir, à la lettre, le précepte imposé alors par l'Eglise, il en obtient ce qu'il peut, en appelant son attention sur la nécessité de la religion en général, et particulièrement sur celle de la confession, non-seulement par rapport à l'individu, mais encore par rapport à la famille et à la société. Cela fait, le prêtre lui donne un billet attestant non pas qu'il s'est confessé, ce qui n'a pas eu lieu en réalité, mais qu'il s'est présenté pour la confession, ou quelque chose d'équivalent.

« C'est bien, dira encore notre homme, » je suppose; « mais je ne m'en tiendrai pas là tout à fait. Si je m'étais confessé, vous m'eussiez imposé, pour pénitence, une prière, ou une aumône, je pense. Cette pénitence je me l'impose. Veuillez recevoir mon offrande pour vos pauvres. »

Est-ce là ce que vous appelez *donner un billet de confession pour cinq francs?* Mais, je vous le demande, qu'a fait le prêtre ici qu'il n'ait dû faire, que vous n'eussiez fait à sa place?

Dans d'autres circonstances, les choses se passeront beaucoup plus mal, sans qu'il y ait aucun tort de la part du prêtre. A Paris, et ailleurs sans aucun doute, il y a des hommes toujours prêts à tout faire pour de l'argent. « Voilà cinq francs, » dira à l'un d'eux celui qui étant sur le point de se marier ne veut s'approcher ni du confessionnal, ni du confesseur; « va me chercher un billet de confession. » Et jouant un rôle infâme, notre commissionnaire ira, au tribunal de la pénitence, faire, sous un faux nom, une accusation sacrilége de ses péchés, ou plutôt de péchés supposés, et recevoir également sous un faux nom un billet menteur de confession; comme un autre va se présenter, sous un faux nom, devant un jury quelconque d'examen, et reçoit, toujours sous un faux nom, un certificat trompeur de capacité.

Il y a bien d'autres moyens d'obtenir, soit pour le mariage soit pour autre chose, des billets de confession plus ou moins illégitimes. Le tort, je le répète, ne doit point en être imputé au clergé, et moins encore à la religion; mais au fidèle lui-même, ou plutôt à *l'infidèle*, qui, après avoir trompé plus ou moins indignement la bonne foi du prêtre, sera souvent le premier à vouloir faire rejaillir sur lui tout l'odieux de sa conduite.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

Objections. — Je ne sais pourquoi les prêtres ont refusé si opiniâtrément de prêter serment à la constitution civile du clergé. — Il ne s'agissait point du dogme; peut-être qu'en s'exécutant de bonne grâce ils eussent épargné bien des maux à l'Eglise et à l'Etat.

—

Réponse. — Vous ne savez, dites-vous, pourquoi les prêtres ont refusé si opiniâtrément de prêter serment à la constitution civile du clergé.

C'est pourtant bien facile à voir. Ils ont refusé de le prêter, parce que leur conscience ne le leur permettait pas; et leur conscience ne le leur permettait pas, parce que c'était en opposition formelle avec leurs devoirs de prêtres et même de simples fidèles.

Je ne vous rappellerai point ici la condamnation qui en a été faite par l'autorité ecclésiastique : ce qui pourtant devrait suffire pour décider la question. Examinons la chose en elle-même : vous aimerez mieux cela probablement.

« Dès le commencement, » disons-nous ailleurs (*Modèle de la vie chrétienne et sacerdotale*), « il s'était formé au sein de l'Assemblée nationale un comité ecclésiastique dans lequel siégeaient cependant quelques laïques. Ce comité rédigea un plan de réforme religieuse en harmonie avec les idées régnantes et les mesures adoptées pour le gouvernement temporel. D'après ce plan, les cent trente-cinq diocèses de France se trouvaient réduits à quatre-vingt-trois, nombre égal à celui des départements. — Les chapitres des églises cathédrales étaient supprimés. On supprimait de même les autres chapitres, les abbayes, les prieurés, les chapelles et les bénéfices. — A l'église cathédrale était réunie une église paroissiale dont l'évêque serait le pasteur immédiat, et qu'il desservirait avec un nombre déterminé de vicaires destinés à former en même temps son conseil habituel, permanent et nécessaire pour l'administration diocésaine. — Le choix des évêques et des curés était confié aux assemblées chargées de nommer les administrateurs civils. Dans ces colléges pouvaient se trouver, et même en majorité, des protestants, des juifs, des athées, sans qu'il y eût un seul ecclésiastique. — L'évêque, nouvellement élu, ne devait point s'adresser au Pape pour en obtenir la confirmation, mais seulement lui écrire, comme au chef visible de l'Eglise, en témoignage de la communion qu'il voulait entretenir avec lui. C'était le métropolitain ou le plus ancien évêque qui devait donner l'institution canonique. — Les curés avaient le droit de choisir leurs vicaires parmi les prêtres ordonnés ou admis dans le diocèse, sans avoir besoin de l'approbation de l'évêque.

« Tels étaient les principaux articles de la constitution civile du clergé. Nous admettons, si on veut, que quelques-uns de ceux qui la rédigèrent avaient de bonnes intentions; mais opérer brusquement un changement complet dans l'administration ecclésiastique; mais le faire sans la participation, sans l'avis même de l'autorité spirituelle; mais en ordonner l'admission sous les peines les plus sévères, en dépit des conseils et des décrets de cette autorité, c'était évidemment vouloir bouleverser de gaieté de cœur et l'Eglise et l'Etat. »

Il n'était point question de dogme, avez-vous dit.

Directement, non, peut-être; mais il en est question indirectement. Et non-seulement il est question de quelques dogmes en particulier; mais il est même question du principe, de la base de tout dogme, de l'autorité divine de l'Eglise, qui se trouve attaquée et dans l'essence même de sa constitution et dans chacun de ses articles.

En vain donc vous l'appellerez *civile* seulement. C'est un titre menteur ou incomplet; car elle a également rapport au spirituel. En général, d'ailleurs, vu l'intime union qu'il y a, dans l'Eglise, entre le spirituel et le civil, il n'est guère possible de toucher au civil, sans que le spirituel s'en ressente, pas plus qu'il n'est possible de toucher au corps sans que l'âme s'en ressente. Ainsi, quand on disait aux prêtres alors : De quoi vous plaignez-vous? On ne touche qu'au civil, c'était faire comme l'homme absurde qui, entendant les gémissements d'un enfant qu'il frapperait à coups redoublés, lui dirait : De quoi te plains-tu? Je

ne frappe que ton corps. — Oui, répondrait l'enfant, mais tout mon être s'en ressent, et principalement mon âme. La réponse à votre objection n'est pas plus difficile. C'est la même absolument. Un enfant donc peut la donner; pour peu que cela le touche.

Peut-être qu'en s'exécutant de bonne grâce, avez-vous ajouté, ils eussent épargné bien des maux à l'Eglise et à l'Etat.

Ce n'est guère croyable; car le mal ne produit guère que le mal.

Pour le cas dont il s'agit, remarquons que le char de la révolution était entraîné alors avec une violence que rien ne pouvait modérer. On ne saurait donc comprendre que quelques concessions de plus ou de moins aient pu avoir sur lui une influence quelconque. On comprendrait encore moins comment ceux qui l'arrêtaient auraient le plus contribué à le précipiter dans l'abîme. Quoi qu'il en soit, je l'ai dit en commençant, le devoir impérieux de la conscience ne permettait pas aux prêtres de prêter serment à la contitution civile du clergé. Ils ont donc bien fait de le refuser. Ils le refuseraient encore, et ils feraient bien de le refuser, quoi qu'il pût en arriver, s'ils se trouvaient dans la même position. C'est l'application de ce principe religieux et moral : *Nunquam facienda mala, ut inde eveniant bona.* Ce que je puis traduire par ce cri si généreux de nos pères : « Fais ce que dois, advienne que pourra! »

Ils eussent épargné bien des maux à l'Eglise et à l'Etat, avez-vous dit.

Mais c'est tout le contraire; en abandonnant les principes les plus élémentaires de l'ordre, ils bouleversaient, de gaieté de cœur, avons-nous dit déjà, et l'Eglise et l'Etat, autant qu'il dépendait d'eux.

J'ai ajouté : *autant qu'il dépendait d'eux*, car l'Eglise étant indestructible ne pouvait périr, quoi que fissent ses ministres : mais ils se perdaient eux-mêmes, en se détachant du centre de l'unité; ils pouvaient perdre leur Eglise, en la séparant également de l'Eglise *mère* et *maîtresse*, sans laquelle il n'y a nulle force, nulle vie spirituelle, pas plus pour les églises particulières, que pour les simples fidèles. Tandis qu'en tenant fermement aux principes, aux dépens de leur tranquillité, de leurs biens, de leur vie, ils restaient, et même glorieusement, dans l'union de l'Eglise, et, par elle, dans l'union de Jésus-Christ et de Dieu, ils appelaient sur eux et sur les fidèles confiés à leur sollicitude toutes les bénédictiens célestes, ils donnaient à la génération présente et aux générations futures, ce haut exemple dont toute société a besoin, de temps en temps, pour fortifier en elle les âmes abâtardies : *Adolescentibus autem exemplum forte relinquam, si prompto animo ac fortiter pro gravissimis ac sanctissimis legibus honesta morte perfungar.* (*II Mach.* VI, 28.)

CONVERSION.

Objections.— Je n'ai pas besoin de me convertir, disent les uns, je ne suis pas en mauvaises dispositions. — Je ne puis me convertir, disent les autres, j'ai trop fait de péchés. — Plus tard! plus tard! disent encore d'autres personnes.

—

Réponse. — Je n'ai pas besoin de me convertir, dites-vous!

Pardon! car nous en avons tous besoin. Quest-ce que la conversion, en effet? L'éloignement du péché et le retour vers Dieu. Or il n'est personne qui ne commette quelquefois le péché. Il n'est donc personne non plus, qui n'ait besoin de s'en éloigner pour se rapprocher de Dieu, et par conséquent de se convertir. Aussi les plus grands saints ont-ils toujours dit hautement qu'ils en avaient encore plus besoin que les autres. Vous ne sauriez donc dire que vous n'en avez pas besoin. J'ajouterai, quant à moi, que vous en avez d'autant plus besoin que vous affirmez le contraire. Car, en parlant ainsi, vous manquez d'humilité; d'où il suit qu'il y a en vous l'orgueil, l'un des péchés capitaux, c'est-à-dire un de ceux qui sont la source de beaucoup d'autres. Vous n'êtes donc point dans des dispositions aussi bonnes que vous voudriez nous le faire croire.

Vous n'avez pas besoin de vous convertir!

Est-ce bien vrai? mais vous êtes le premier quelquefois à vous vanter de votre impiété, si ce n'est même de votre immoralité. Comptez-vous cela pour rien? Qu'y a-t-il donc en vous qui puisse plaire à Dieu, s'il n'y a réellement ni religion, ni morale? Le Seigneur est un bon père, mais c'est aussi un maître juste et sévère; il nous promet de grandes récompenses pour l'autre vie, mais il veut que nous les méritions en celle-ci. Vous ne pouvez l'ignorer, la religion nous l'enseigne positivement et la raison le rappelle également à chacun de nous. Tenez-vous compte de ce double enseignement? Vous en occupez-vous? L'écoutez-vous seulement? Hélas! non, ou du moins fort peu. Vous avez donc besoin de changer, et par conséquent de vous convertir.

Je ne puis me convertir, nous dira une autre personne, j'ai trop fait de péchés.

Vous avez fait trop de péchés! En avez-vous fait plus que saint Augustin, plus que saint Paul, plus que saint Pierre?.. plus que saint Augustin qui, après avoir été le jouet de mille erreurs et de mille passions, est devenu l'une des plus grandes et des plus pures lumières de l'Eglise? plus que saint Paul qui, après avoir persécuté les fidèles avec acharnement, est devenu un vase d'élection chargé de porter le nom de Jésus aux nations? plus que saint Pierre qui, après avoir lâchement renié son Maître à la voix d'une servante, n'en est pas moins devenu le chef de l'Eglise, chargé de confirmer ses frères?...

« En avez-vous fait, » s'écrie ici l'abbé de

Ségur (*Réponses*), « plus que Madeleine? Madeleine, la femme de mauvaise vie, Madeleine, la pécheresse publique, Madeleine que chacun repoussait comme si son contact seul eût été une souillure ! Ne vous souvient-il plus de son histoire ?

« Le bon Jésus a été invité à dîner chez Simon le pharisien. Il est à table, étendu selon l'usage des Juifs. Une femme entre dans la salle, elle se jette aux pieds du Sauveur, et sans rien dire, mais en pleurant, elle saisit ses pieds sacrés, elle les arrose de ses larmes, elle les couvre de ses baisers... Le pharisien la reconnaît, c'est Madeleine la pécheresse ! Si cet homme était le Fils de Dieu, pense-t-il en lui-même, il saurait que cette femme est une misérable !.. Jésus, connaissant ses pensées : Simon, dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, répond le pharisien, parlez. — Un homme avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Il leur remit leur dette à tous deux. Lequel, pensez-vous, doit l'aimer davantage ? — Celui-là sans doute, répond Simon, à qui il a remis la plus grosse dette. — Vous avez raison, dit Jésus-Christ; et se tournant vers la pauvre Madeleine : Vous voyez cette femme ? Quand je suis entré chez vous, vous ne m'avez point donné le bain de pieds ; et elle, depuis qu'elle est entrée dans votre maison, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Vous ne m'avez point offert de l'eau pour me purifier selon l'usage ; et elle, elle me couvre de ses larmes... En vérité, en vérité je vous le déclare, beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle m'a aimé beaucoup. — Puis, sans s'inquiéter davantage des murmures des pharisiens : Femme, dit-il à sainte Madeleine, allez en paix et ne péchez plus.

« Et après cela, vous désespéreriez de la bonté de Dieu ?...Oh ! non, le cœur de votre Sauveur est toujours le même. Il vous attend avec une merveilleuse douceur. Allez, allez vous jeter à ses pieds, allez pleurer sur vos fautes. Elles sont grandes, oui, mais sa bonté est plus grande encore ! Il l'a déclaré dans ses livres divins : *Jamais je ne repousserai celui qui vient à moi.*

« Rappelez-lui les souffrances qu'il a endurées pour vous; rappelez-lui sa crèche, sa pauvreté, son agonie, sa passion, sa couronne d'épines, sa flagellation, sa croix, sa mort... Rappelez-lui sa Mère, sa douce Mère qu'il vous a donnée précisément pour être auprès de lui votre avocate, votre refuge, votre espérance.

« Puis, le repentir dans le cœur, allez trouver le ministre du pardon. »

Plus tard ! plus tard ! nous disent d'autres personnes.

Plus tard ! mais quand donc ? Si vous dites toujours plus tard, vous le direz probablement jusqu'à la fin, et votre conversion ne se fera, ne commencera même jamais. C'est comme l'enseigne du barbier : Demain ! demain ! et *demain* n'arrivait jamais et ne pouvait même pas arriver, parce que, comme chez vous, ce n'était pas sérieux.

Plus tard, dites-vous.

Mais c'est tout de suite qu'il faut commencer. Vous n'avez pas trop de temps. Il s'agit de votre conversion, c'est-à-dire d'un changement complet à opérer dans vos croyances, dans vos affections, dans vos mœurs... Il s'agit de votre conversion, c'est-à-dire de sortir de l'enfer où vous vous êtes précipité, de reconquérir le ciel que vous avez perdu. Pour cela, ce n'est pas trop déjà de toute votre vie, de cette vie en ce moment peut-être à moitié écoulée, si ce n'est davantage. A l'œuvre donc ! à l'œuvre immédiatement. Quelques-uns, il est vrai, se sont convertis en un instant, mais c'est une grâce extraordinaire sur laquelle il ne faut pas compter.

Plus tard ! mais l'aurez-vous, ce *plus tard ?* Vous remettez peut-être dans votre pensée à dix ans, vingt ans, cinquante ans... Insensé ! Vous n'êtes pas sûr d'un an, d'un mois, d'un jour, d'une heure, d'une minute ; quand vous avez commencé cette courte phrase : Plus tard ! vous n'étiez même pas sûr de l'achever.

Admettons, si vous le voulez, que vous arriviez à la plus longue et à la plus heureuse vieillesse. Ne direz-vous pas encore : *Plus tard ?* Ne le direz-vous pas le dernier jour, à la dernière heure ?... Je suppose qu'alors vos yeux se tournent vers le ciel et que votre cœur s'ouvre à la grâce. C'est bien jusqu'ici. Le prêtre est appelé en toute hâte. Vous répétez péniblement après lui les paroles du *Confiteor.* Courage, mon cher frère, vous crie le ministre de la réconciliation, de la confiance en la miséricorde du Seigneur ! Mais la mort est là qui n'attend pas ; car, lorsque vous avez à peine dit à moitié votre *Confiteor*, elle vous frappe impitoyablement et vous envoie dire dans l'enfer : *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa.* C'est en effet *votre très-grande faute*, laquelle ayant fait à la Divinité une injure infinie, sera expiée par des châtiments infinis en grandeur comme en durée.

CROISADES.

Objections. — En ont-elles fait des victimes en tout genre, ces guerres vulgairement connues sous le nom de Croisades ! — C'est pourtant la religion qui les a inspirées ! — Quel en a été, définitivement, le grand avantage !

—

Réponse. — S'il y eut au monde des entreprises populaires, ce sont bien les croisades. Et quand je parle ainsi, je ne veux pas dire *aveuglément populaires ;* car, en tête de ces entreprises, je remarque toujours l'éloquence et la bravoure. Ce sont, d'une part, un Pierre l'Ermite et un saint Bernard ; ce sont, d'une autre part, un Godefroi de Bouillon, un Richard Cœur-de-lion, un saint

Louis; ce sont toutes ces âmes fortement trempées comme leurs armes, ces héros chrétiens, qui ne croyaient pas leur vie complète avant d'avoir vu la Terre-Sainte, et ne se jugeaient pas dignes d'entrer dans la Jérusalem céleste, s'ils ne s'étaient avancés vers celle d'ici-bas, et n'avaient combattu pour elle.

« Les femmes de ces preux, » dit M. de Montalembert, « n'hésitaient pas à les accompagner à ces dangereux pèlerinages, et l'on comptait presque autant de princesses que de princes dans les camps des croisés : les enfants mêmes subissaient l'entraînement général : et sur tous les points de l'Europe on vit avec émotion cette croisade d'enfants en 1212, dont l'issue fut si funeste, puisqu'ils y périrent tous, mais qui était une preuve suprême de cet amour du sacrifice, de ce dévouement exclusif aux croyances et aux convictions, qui animait l'honneur de ces temps-là, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce que ces petits enfants avaient tenté de faire avant l'âge, des vieillards usés par les années ne se lassèrent point de l'entreprendre, témoin ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, après une vie tout entière consacrée aux combats de la foi et de l'Eglise, même contre son propre gendre Frédéric II, va, déjà plus qu'octogénaire, se charger de défendre le nouvel empire latin d'Orient; après des succès presque miraculeux, il expire à quatre-vingt-neuf ans, épuisé par la victoire plus encore que par la vieillesse, et ayant dépouillé la pourpre impériale et sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de saint François, et mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe. » (*Histoire de sainte Elisabeth*, Introduction.)

A la suite de leurs glorieux princes marchent les peuples. Il y en a de toutes les langues et de toutes les contrées de l'Europe: mais au milieu de ces langages si divers, il en est un qui se fait entendre de tous, c'est le langage de la foi ; au-dessus de ces étendards si différents, il en est un qui les domine tous, c'est celui de la croix. Cet étendard sacré, chacun le porte sur soi, et plus encore dans son cœur. Aussi se sont-ils appelés les croisés. Jamais rien de semblable ne s'était vu, ni ne se verra probablement jamais. L'Europe entière est pour ainsi dire liguée et marche comme un seul homme pour refouler vers sa source ce fleuve toujours croissant de barbarie, qui a si souvent et depuis si longtemps menacé de l'engloutir, pour terrasser le plus redoutable ennemi du nom chrétien, et racheter, s'il est possible, le tombeau de celui qui nous a tous rachetés.

Ce grand but a été obtenu, en partie, et autant, ce semble, qu'il pouvait l'être : car, si les croisés n'ont point conquis pour toujours ces lieux frappés de la malédiction céleste, depuis qu'ils ont bu le sang d'un Dieu, ils ont porté du moins au mahométisme un de ces coups dont l'ennemi ne se relève jamais complétement, et dont il finit tôt ou tard par mourir. Qui ne le comprend aujourd'hui? Chose étonnante! cependant: c'est à l'heure où nous jouissons le plus de tous les sacrifices de nos pères, que, dans notre aveugle ingratitude, nous les leur imputons à crime, et que nous nous efforçons même d'en faire remonter le blâme jusque sur la religion.

Et quels sont donc ceux qui blâment ainsi, non pas un peuple seulement, mais tous les peuples de l'Europe d'une entreprise faite et poursuivie longtemps d'un consentement unanime, avec tant de courage et de sacrifices? Mais ce sont précisément ceux qui se disent les défenseurs, les amis, les très-humbles serviteurs, les adorateurs, en quelque sorte, du peuple, ceux qui poussent cette aveugle et coupable adoration jusqu'à dire que, *si le peuple veut se faire du mal à lui-même, nul n'a le droit de l'en empêcher.* Quoi donc! nous ne pouvons le blâmer de se faire du mal, et vous ne craignez point de le blâmer de se faire du bien! Quelle injuste inconséquence! Mais reprenons et procédons avec ordre.

En ont-elles fait des victimes en tout genre, nous dites-vous, ces guerres vulgairement connues sous le nom de croisades!

Oui, mais beaucoup ne l'ont été que de leurs passions ou des passions de leurs coassociés; et ce sont alors ces passions qu'il faut blâmer, et non l'entreprise elle-même.

Oui, l'entreprise elle-même a fait un nombre incalculable de victimes ; mais pouvait-il en être autrement? Rien ne se fait sans peine ici-bas ; et j'ajouterai volontiers : la guerre principalement; et j'ajouterai encore : une guerre lointaine, longue, et, en quelque sorte, générale. Cela tient à la nature des choses; et Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin que les peuples ne les entreprennent qu'à la dernière extrémité, pour les causes les plus justes et les plus pressantes, comme étaient celles qui ont déterminé les Chrétiens à se croiser.

Vous nous parlez beaucoup des victimes qu'ont dû faire les croisades; mais pourquoi ne nous parlez-vous pas également de celles qu'ont dû faire aussi des guerres entreprises d'un consentement beaucoup moins unanime, pour des motifs moins purs, pour un but moins élevé? Et les guerres de Louis XIV, et celles de la République, et les guerres continuelles de l'Empire! Que de maux elles ont faits! Que de malheureux arrachés par elles à leurs familles, traînés malgré eux, la plupart du temps, sur un champ de bataille, expirant de douleur peut-être, autant que de fatigues et de blessures, sur la terre étrangère, en regrettant la patrie!... Vous auriez bien des choses à dire là-dessus. Vous vous taisez cependant, ou vous faites peu de réflexions. Je sais bien pourquoi : c'est parce que vous ne pourriez atteindre ici le but que vous vous proposez principalement dans vos déclamations contre les croisades, lequel but est d'attaquer la religion plutôt que de défendre l'humanité.

C'est pourtant la religion qui les a inspirées, avez-vous dit.

Je savais bien que vous alliez en venir là; car, je vous l'ai dit, ce ne sont point les croisades en soi que vous voulez blâmer. Si elles avaient été faites pour un autre motif que la religion, vous ne vous en occuperiez pas plus aujourd'hui que vous ne vous occupez de la croisade guerrière de Napoléon contre la Russie, quoiqu'elle ait été entreprise pour des motifs futiles et ait eu une fin tout à fait déplorable. Il y a là une occasion d'attaquer la religion, et l'impiété, son éternelle ennemie, en profite encore, et en profitera probablement toujours.

De-même que vous pensez avoir tout dit, quand vous nous avez objecté : Ce sont des guerres de religion! de même nous pourrions nous croire dispensés de vous en dire davantage, quand nous vous avons répondu : Vos déclamations ne sont pas autre chose que des déclamations irréligieuses!

Eh! oui, c'est la religion qui, généralement parlant, a inspiré les croisades. C'est en son nom qu'elles ont été annoncées, approuvées, prêchées, mises à exécution. Voilà pourquoi on voyait les ministres de la religion eux-mêmes, ces hommes de paix, prêcher partout les croisades. Ils comprenaient, comme tout le monde alors, que l'essentiel était d'aller frapper au cœur l'éternel ennemi de la religion et de la tranquillité publique. Ça été plus tard la tactique de Napoléon, qu'on a tant admirée comme une invention nouvelle, quoique après avoir servi pour nous, elle ait été tournée contre nous par deux fois consécutives.

J'ai dit *généralement*, parce que le patriotisme et le génie guerrier ont été aussi pour beaucoup dans ces lointaines et colossales entreprises. Voilà pourquoi tous nos hommes d'Etat, tous nos preux d'alors y ont pris une part si active. Vous les en blâmez aujourd'hui; mais qui êtes-vous, je vous prie, pour venir dire à ces hommes si grands et si forts réellement, après tant de siècles écoulés : Ce n'est point de cette manière que vous deviez voir, ce n'est point ainsi que votre cœur devait battre!

Oui, c'est la religion qui a inspiré les croisades; et cela prouve sa puissance, car quel autre levier que ce levier divin pouvait soulever tant et de si grandes masses, et les jeter à une aussi grande distance sur l'ennemi?

Oui, c'est la religion qui a inspiré les croisades; et voilà pourquoi aussi il faut lui en attribuer la gloire, tout en reportant sur les hommes et sur leurs passions, les maux qui ont accompagné cette gloire. C'est ainsi que, quand une guerre entreprise par le plus évident amour de la patrie, n'a pas un résultat aussi heureux que celui qu'on était en droit d'attendre, le patriotisme n'en reste pas moins pur et moins louable, même en cette occasion. Le bien est toujours bien et ne produit que le bien; le mal ne vient que du mal, et de l'homme au cœur duquel est le mal.

Nous avons dit que les croisades avaient été entreprises, généralement parlant, par religion et par patriotisme; mais, comme il arrive toujours en pareille occasion, tous ne s'y étaient pas engagés pour des motifs aussi purs. Que d'hommes se sont croisés par ambition, pour satisfaire d'autres passions plus condamnables encore! Quand les armées furent réunies, le mal, déjà si grand, ne tarda pas à prendre un effroyable accroissement. De là, en grande partie, les malheurs que nous déplorons encore aujourd'hui, et que quelques-uns s'efforcent si injustement de faire rejaillir sur la religion, qui les eût prévenus, si elle eût été toujours parfaitement écoutée.

Rappelons, à ce sujet, les réflexions si pieuses et si sages de Fénelon, dans son *Panégyrique de saint Bernard:*

« Que dirai-je, » s'écrie-t-il, « de cette croisade qu'il publia pour secourir les Chrétiens d'Orient, et dont la fin fut si malheureuse. Entreprise néanmoins autorisée par les ordres du Pape, par le désir des princes, et par tant de signes miraculeux! O Dieu terrible dans vos conseils sur les enfants des hommes! il est donc vrai qu'après leur avoir inspiré un dessein, vous les rejetez de devant votre face; soit qu'ils se rendent eux-mêmes, dans la suite, indignes d'être les instruments de votre providence, ou que vous ne leur ayez mis vous-même dans le cœur cette entreprise que pour les faire passer par une confusion salutaire! Quoi qu'il en soit, au moment où la France consternée apprit la défaite entière des croisés, Bernard dit ces paroles: *J'aime mieux que le murmure des hommes se tourne contre moi que contre Dieu.* Ensuite, tenant dans ses mains un enfant aveugle qu'on lui présentait: *O Dieu!* s'écria-t-il, *s'il est vrai que votre esprit m'ait inspiré de prêcher les croisades, montrez-le en éclairant cet enfant aveugle.* A peine le saint eut-il prié, que l'enfant s'écria: *Je vois.*»

Il faudrait un plus grand miracle encore, je crois, pour éclairer l'impiété volontairement aveuglée dans son jugement sur les croisades.

Quel en a été, définitivement, le grand avantage, nous demande-t-on?

Je l'ai déjà dit, ça été de frapper au cœur l'éternel ennemi du nom chrétien et de la tranquillité européenne. Chose bien remarquable! le sentiment religieux avait déjà révélé à nos pères ce que le génie de Bonaparte trouva ou s'imagina trouver de nos jours, à savoir, que la meilleure manière de vaincre un ennemi, c'est de l'attaquer chez lui, de le frapper au cœur, s'il est possible, parce que, atteint là, le corps l'est également dans toutes ses autres parties, où le cœur envoie le sang, et, avec le sang, la force et la vie.

Un autre grand avantage encore des croisades, ça été, par ce grand mouvement des masses, par ce choc de tant d'intelligences, par cette vie en Orient, sur un théâtre où tant de faits étonnants, surnaturels, se sont

continuellement accomplis, de préparer ce XIIIe siècle, « qui est peut-être, » dit le comte de Montalembert, « la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. Il serait du moins, à ce qu'il nous semble, difficile de trouver, » ajoute-t-il, « en parcourant les glorieuses annales de l'Eglise, une époque où son influence sur le monde et sur la race humaine dans tous ses développements fut plus vaste, plus féconde, plus incontestée. Jamais peut-être l'Epouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples; elle voyait tous les éléments anciens, contre lesquels elle avait eu à se débattre si longtemps, enfin vaincus et transformés à ses pieds; l'Occident tout entier ployait avec un respectueux amour sous sa sainte loi. Dans la longue lutte qu'il lui a fallu soutenir depuis sa divine origine contre les passions et les répugnances de l'humanité déchue, jamais elle ne les a plus énergiquement combattues, plus victorieusement domptées. Certes, sa victoire était loin d'être complète, et ne pouvait pas l'être, puisqu'elle est ici-bas pour combattre, et qu'elle attend le ciel pour triompher; mais au moins alors, plus qu'à aucun autre moment de ce rude combat, l'amour de ses enfants, leur dévouement sans bornes, leur nombre et leur courage chaque jour croissant, les saints que chaque jour elle voyait éclore parmi eux, offraient à cette Mère immortelle des forces et des consolations dont elle n'a été depuis que trop cruellement privée. » (*Vie de sainte Elisabeth*, Introduction.)

Nous ne prétendons point que tout cela soit sorti des croisades; mais il est incontestable aussi que c'en est en partie le produit.

Outre ces grands et incontestables avantages des croisades, il en est une infinité d'autres particuliers que nous ne pouvons tous énumérer ici.

C'est de là que sont sorties ces institutions moitié religieuses et moitié militaires qui ont été longtemps la terreur des infidèles, la gloire et la sécurité de l'Europe chrétienne.

C'est par là que s'est établie en Orient cette renommée de la bravoure française qui n'était point encore éteinte quand une expédition d'un autre genre est venue la raviver.

C'est aux croisades que nous devons tant de preux qui ont été l'honneur de l'Europe, de la France en particulier; c'est à elles que nous devons la mort plus que héroïque de saint Louis, les paroles qu'il adressa à son fils au moment de sa mort, et que l'on regarde comme les plus remarquables qui soient sorties de la bouche d'un roi.

Ecoutons encore, sur le sujet qui nous occupe, les réflexions si senséesde l'abbé de Frayssinous (*La religion vengée du reproche de fanatisme*) :

« Ne nous hâtons point, » dit-il, « de blâmer ici nos pères, et de condamner des entreprises extraordinaires qui ont eu tant d'influence sur les destinées de l'Europe. Peut-être, si nous voulions y réfléchir sérieusement, trouverions-nous que nos pères furent guidés plus sûrement par le sentiment religieux que nous ne le sommes par notre froide raison, et que les guerres saintes prouvent autant leur prévoyance que leur courage. Je veux que le désir de délivrer le saint Sépulcre et les lieux consacrés par la piété du monde chrétien ait eu beaucoup de part à ces expéditions lointaines, que ce fut là le motif populaire, comme c'est encore le côté poétique de ces entreprises qui paraissent incroyables; toutefois, à travers cet enthousiasme qui entraîna l'Occident, est-il donc impossible de démêler les vues d'une politique aussi légitime que profonde? Je ne prétends pas dissimuler le libertinage et la licence d'un grand nombre de croisés, ni la manière imprudente dont les guerres saintes furent conduites dans bien des points, ni la folie de certains attroupements tumultueux qui partaient d'Europe sans discipline et sans règle. Dans les guerres les plus justes et les plus sagement conduites, quelle énumération n'aurait-on pas à faire des excès qui les déshonorent! L'homme porte partout avec lui les égarements de son esprit et de son cœur. Il s'agit d'examiner, dans leur ensemble et dans leurs effets, ces croisades entreprises, suivant les règles des guerres ordinaires, à la fin du XIe siècle, sous Philippe Ier, dans le XIIe par Louis le Jeune, et dans le XIIIe par saint Louis. Si je les considère dans leurs motifs, je trouve bien que la profanation des lieux saints, l'oppression des Chrétiens de la Palestine, les insultes cruelles faites aux pèlerins des nations chrétiennes, furent le moyen puissant dont on se servit pour exalter les courages; mais peut-on dissimuler que le but des puissances liguées fut de sauver leurs contrées des invasions dont elles étaient menacées. Qu'elle était redoutable cette puissance mahométane qui avait fait tant de progrès, et qui semblait ne conquérir que pour détruire partout la civilisation et le christianisme! L'Europe devait-elle donc attendre tranquillement la honte et les fléaux de la servitude? Chaque nation chrétienne devait-elle se laisser opprimer, au lieu de faire avec toutes les autres une sainte ligue contre l'ennemi commun? On admire Annibal passant les monts pour porter la guerre en Italie, et vaincre Rome dans Rome même; et l'on voudrait que les peuples européens se fussent endormis dans un lâche repos, plutôt que de porter la guerre jusqu'au centre de l'empire de leurs ennemis! Il est même bien avéré que le zèle des Latins fut vivement excité par les envoyés de l'empereur Alexis, qui, au concile de Plaisance comme à celui de Clermont, sollicitait leurs secours. Je ne sais si on voudra mettre au rang des fanatiques le prince des philosophes modernes, l'immortel Bacon; mais je sais bien que l'on trouve dans ses œuvres un dialogue de *la guerre sacrée*, dont les principes tendent à justifier la guerre

faite aux mahométans. Ce n'était point un enthousiaste absurde que le judicieux Fleury; or dans son *Discours sur les croisades* (7e *disc. sur l'hist. ecclés.*, n° 1), dont il ne dissimule pas certains inconvénients, il ne doute pas que les chefs ne fussent animés par des vues politiques, et, dans ses *Mœurs des Chrétiens* (§ 64), il dit ces paroles bien remarquables : *Ces entreprises étaient devenues nécessaires. Il n'y avait point de prince chrétien assez puissant en particulier pour arrêter les progrès des mahométans, ennemis déclarés de tous ceux qui ne veulent pas embrasser leur religion; ils pillaient impunément l'Italie depuis deux cents ans; ils étaient maîtres de la Sicile et de presque toute l'Espagne. Par les forces des croisés, ils ont été chassés de cette partie de l'Europe, et notablement affaiblis en Egypte et en Syrie.* Ce n'était point un ignorant qu'un écrivain de nos jours dont on trouve une dissertation sur les croisades dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (t. XXXVII, p. 497, in-4°); je veux parler du savant M. de Guignes : *Quand nous blâmons ces entreprises*, dit-il, *c'est que nous n'avons pas assez réfléchi sur l'état des affaires. Les musulmans, après s'être emparés de la Syrie, s'étaient rendus maîtres de l'Afrique, ensuite de l'Espagne et de toutes les îles de la Méditerranée, d'où ils insultaient continuellement les côtes de l'Italie. Par l'Espagne et la Corse, ils entraient dans nos provinces méridionales qu'ils ravageaient; ils pillaient tous nos vaisseaux. Constantinople était pour eux une barrière puissante, et s'ils avaient pu la franchir, comme ils tentaient de le faire, toute l'Europe était menacée et courait risque de tomber sous leur puissance. En les attaquant dans le centre de leur empire, on pouvait espérer de les affaiblir considérablement, ce qui arriva en effet. On leur porta un coup dont ils ne purent se relever.*

« Ainsi ces guerres furent comme une digue opposée au débordement des barbares : elles sauvèrent la civilisation et le christianisme; ajoutons qu'elles délivrèrent les peuples de l'Europe de leurs propres fureurs, et firent cesser l'oppression en affaiblissant la puissance des grands et fortifiant l'autorité royale. Voilà ce qu'a reconnu le président Hénault, quand il a dit, en parlant des croisades (*Hist. de France*) : *Elles ne servirent pas peu à nos rois à se défaire de ces tyrans importuns qui allèrent porter au loin leur inquiétude et laissèrent l'Etat en repos.*

« Enfin, il est indubitable qu'elles ranimèrent le goût du commerce, des sciences, des lettres et des arts, et préparèrent cette révolution qui devait amener les siècles de Léon X et de Louis XIV. Ici encore je puis invoquer le témoignage d'écrivains non suspects. Dans l'*Histoire universelle* (34), traduite de l'anglais, il est dit : « Les croisades « ont mis le plus grand obstacle à la puis- « sance des mahométans; elles ont fait con- « naître aux princes de l'Europe le prix « d'une marine, et elles ont frayé le chemin « aux grandes découvertes. »

« Ne soyons donc point surpris qu'un écrivain français, qui voit les choses de plus haut que le commun des écrivains, ait dit (De Bonald, *Législation primitive*, t. III, *Disc. polit.*, § 8) : *Les yeux malades de la haine n'ont pu saisir l'ordonnance générale d'un si vaste tableau, et ne se sont fixés que sur quelques détails; car la petitesse d'esprit, je veux dire l'esprit des petites choses, est le caractère de la philosophie moderne... Malheur aux temps et aux peuples chez qui les motifs qui inspirèrent les croisades ont pu être attaqués impunément par des déclamations de rhéteurs, ou défigurés par des subtilités de sophistes.* »

Cessons donc de demander pourquoi ces croisades, qui ont fait tant de victimes, et quel en a été définitivement le grand résultat; cessons surtout d'en prendre occasion de blâmer la religion; car, indépendamment des motifs et des avantages moraux, lesquels doivent être considérés avant tout, bien loin d'être mis de côté, quand il s'agit de coûteuses entreprises, de celles surtout qui demandent une grande effusion de sang, il y en a là, au jugement des écrivains les plus modérés et les plus éminents, de purement matériels qui sont plus que suffisants pour les justifier aux yeux de tous.

A ces différentes considérations, ajoutons un fait d'une grande valeur, et qui doit faire une impression profonde dans ce moment surtout : l'Europe a repoussé, par les croisades, le mahométisme, et elle est restée chrétienne, et elle est encore aujourd'hui la contrée la plus civilisée, la plus forte de toutes les contrées de la terre, malgré la vieillesse des peuples qui l'habitent, vieillesse qui a toujours pour résultat chez les peuples, comme chez les individus, d'énerver les forces physiques et morales. Les contrées qui ont subi le joug de cette religion démoralisatrice sont aujourd'hui les plus ignorantes, les plus faibles, les plus malheureuses, et cependant les plus barbares de toutes. Tirez de là la conclusion, et voyez si le sang versé dans les croisades l'a été inutilement.

CROIX, CRUCIFIX.

Objections. — Pourquoi adorer la croix? C'est de l'idolâtrie. — Vous dites que ce n'est pas la croix que vous adorez, mais Jésus-Christ mort sur cette croix. Alors, pourquoi ne pas l'adorer en lui-même plutôt que dans cette croix sur laquelle il est mort,

(34) T. XXI, in-4°, page 2. — *Voy.* le livre intitulé *De l'influence des croisades sur l'état des peuples de l'Europe*, par M. de Choiseul-d'Aillecourt, ouvrage qui a partagé le prix décerné par l'Institut, en 1808

plutôt que dans l'image de cette croix, pour parler plus correctement encore? — A quoi cela sert-il?

—

Réponse. — Il n'y a pas de culte aujourd'hui plus répandu et plus populaire que celui de la croix. Cela tient à ce que notre cœur, partout abreuvé d'amertume, ne trouve de consolation réelle et durable qu'au pied de cette croix, par laquelle la souffrance a été purifiée, sanctifiée, divinisée en quelque sorte, changée ainsi complétement de nature, au point qu'elle peut non-seulement nous élever de cette vallée de larmes au séjour du bonheur éternel, mais nous faire trouver en elle-même de délicieuses jouissances. Ne l'avez-vous pas entendu dire mille fois à ceux qui en ont fait la douce expérience? Ne l'avez-vous pas probablement aussi éprouvé vous-même? A moins que cette croix ne se soit jamais présentée à vos regards, votre cœur, souffrant comme celui des autres, ne s'est-il pas senti attiré dans ses bras, je ne sais par quelle vertu divine, pour y trouver les consolations dont il avait besoin? Aussi, comme elle est reproduite partout, dans les pays catholiques principalement! Pouvez-vous faire un pas sans la rencontrer quelque part? Elle est dans nos temples, sur nos places publiques, au milieu de nos campagnes, dans nos maisons particulières, sur la poitrine des braves... Elle est partout, vous dis-je, et il n'y a pas jusqu'au luxe lui-même, que pourtant la croix condamne, qui ne cherche à se faire absoudre par elle, en quelque sorte, en la mettant au nombre des objets qu'il aime à reproduire le plus fréquemment. O prodige de la toute-puissance de Jésus-Christ! C'était sur la croix que mouraient les esclaves; mais, depuis que cet Homme-Dieu est mort sur elle pour nous délivrer de l'esclavage du péché, changée tout à coup en instrument de triomphe et de vie, d'instrument d'ignominie et de mort qu'elle était autrefois, elle est aimée, vénérée, adorée par toute la terre.

Pourquoi, dites-vous, adorer la croix? C'est de l'idolâtrie.

Pourquoi? Mais demandez-le donc aux apôtres que cette croix a éclairés, sanctifiés, changés complétement, rendus supérieurs à la nature humaine, d'ignorants et grossiers qu'ils étaient précédemment? Demandez-le aux cœurs mortellement blessés qui trouvent en elle une nouvelle vie? Demandez-le au monde entier qui est venu s'incliner à ses pieds, malgré toutes les difficultés, malgré l'impossibilité évidente, humainement parlant, d'une pareille soumission? Que dis-je! demandez-le donc au démon lui-même, que la croix a vaincu et devant laquelle il tremble et s'enfuit encore, comme devant une puissance dominatrice? Il y a réellement dans la croix une vertu divine, qui a triomphé du monde et de l'enfer, qui en triomphe chaque jour pour notre gloire et notre bonheur. Voilà pourquoi nous l'adorons, voilà pourquoi toute la terre, en quelque sorte, l'adore; voilà pourquoi vous l'avez adorée, vous l'adorez peut-être vous-même intérieurement, quoi que vous puissiez dire de bouche.

C'est de l'idolâtrie, objectez-vous.

Point du tout; car ce n'est ni la matière ni la forme que nous adorons dans la croix, mais Jésus-Christ lui-même, mort sur la croix, lequel, étant Dieu, a droit à nos adorations. Dans les idées du Chrétien, la croix est synonyme de Rédemption; la Rédemption est l'œuvre de Jésus-Christ, le plus grand de tous les bienfaits de ce Dieu fait homme pour nous. Nous pouvons donc sans idolâtrie, et nous devons même adorer la croix.

Ce n'est pas la croix que vous adorez, mais Jésus-Christ mort sur cette croix. Alors, objectez-vous, pourquoi ne pas l'adorer en lui-même plutôt que dans cette croix sur laquelle il est mort, plutôt que dans l'image de cette croix, pour parler plus correctement encore?

Que ce soit la croix même sur laquelle Jésus est mort, ou seulement l'image de cette croix, peu importe ici; je vous l'ai dit déjà, ce n'est ni la matière ni la forme de la croix que nous adorons, mais Jésus lui-même mort sur la croix, ce divin Sauveur dont le dévouement nous est si vivement rappelé par cette croix.

Mais pourquoi ne pas adorer ce Sauveur en lui-même?

Est-ce que nous ne le faisons pas, soit lorsque nous prions à l'autel, où la foi nous enseigne qu'il est réellement présent sous le voile eucharistique, soit lorsque nous nous élevons par la pensée jusqu'au ciel, où, dominant sur toutes les créatures, il est assis à la droite de son Père?

Pourquoi donc l'adorer encore au pied de la croix?

Pourquoi? Mais parce que Jésus l'a voulu, et nous savons qu'il l'a voulu par les miracles de tout genre dont elle a été et dont elle est encore chaque jour l'instrument, par la pratique unanime de tous les fidèles, par l'enseignement de l'Eglise, que nous devons écouter comme Jésus-Christ lui-même.

Pourquoi? Parce qu'il faut toujours à l'homme un signe sensible qui le frappe, et sans lequel son esprit, naturellement distrait, est emporté bientôt loin de l'objet auquel il s'était arrêté. Prenez un fils, quels que soient son âge et ses dispositions, et parlez-lui de l'amour de sa mère. Il vous écoutera sans doute, mais faiblement peut-être, et je ne sais si bientôt il ne pensera pas à toute autre chose. Que cette mère vienne, au contraire, à frapper ses regards, et que, lui tendant les bras, elle l'appelle à se presser contre son cœur, il s'y précipite de toute la force de son amour, sans que rien puisse l'arrêter ni le distraire. Ce corps pourtant, ces bras, cette enveloppe matérielle, ce n'est pas précisément sa mère, ce n'est point là surtout ce qui, dans sa mère, pense à lui et veille à ses besoins. Que dis-je! mais ces bras qui le serrent l'ont peut-être frappé rudement quelquefois. Peu

importe, ce rapprochement corporel est un moyen d'arriver à un autre plus important, le rapprochement de l'esprit et du cœur; il n'en demande pas davantage. Vous lui feriez à ce sujet les objections les plus captieuses, qu'il ne changerait en rien sa conduite. Il ne vous écouterait peut-être pas, et je ne sais même s'il ne s'en livrerait pas avec plus d'ardeur à la manifestation de son amour. C'est là précisément la conduite du Chrétien, enfant de Dieu, fils aussi de la croix, sur laquelle il a été régénéré par le sang de Jésus-Christ. Parlez-lui d'aimer son Dieu en lui-même : il vous écoutera aussi sans doute, mais faiblement peut-être, et je ne sais si bientôt il ne pensera pas à toute autre chose. Que la croix sur laquelle Jésus-Christ a versé son sang pour lui, que cette croix, instrument de son salut, vienne s'offrir à ses regards, et à lui tendre en quelque sorte les bras, ah! il ne balance pas; il se précipite à ses pieds, il la vénère, il l'adore. En vain vous lui direz que là n'est pas le cœur de Jésus-Christ, que c'est au contraire l'instrument de ses souffrances. Oui, répond-il, et ce sont précisément ces souffrances que j'adore. Ou plutôt il ne répond rien, absorbé qu'il est dans la manifestation de son amour.

« Monseigneur le cardinal de Cheverus, prêchant un jour devant des protestants sur l'adoration de la croix, prit dans son âme cette comparaison, qui entraîna toute l'assemblée : *Supposons*, leur dit-il, *qu'un homme généreux, vous voyant sur le point de succomber sous le fer d'un assassin, se jette entre vous et l'assassin, et par sa mort vous sauve la vie : un peintre, frappé de ce trait d'héroïsme, tire le portrait de cet homme généreux et vous le présente baigné dans son sang, couvert de plaies. Que faites-vous alors? Vous vous jetez dessus avec amour et reconnaissance, vous y collez vos lèvres, vous l'arrosez de vos larmes, et votre cœur n'a pas, à votre gré, de sentiments assez vifs. Mes frères, voilà tout le dogme catholique de la croix. Ce n'est pas à l'esprit à discuter, c'est au cœur à sentir tout ce que doit lui inspirer l'image de son Dieu, mort pour lui, sauver la vie.* A ces mots, tout l'auditoire est saisi; le prédicateur prend le crucifix, et les protestants, oubliant leur sèche controverse, vont baiser avec larmes et amour la croix du Sauveur. » (*Vie du cardinal de Cheverus.*)

Après avoir reconnu la légitimité du culte rendu à la croix, reconnaissons actuellement son utilité, ce qui prouvera encore sa légitimité, l'erreur ne pouvant produire le bien, et surtout un bien général et durable.

A quoi cela sert-il? avez-vous demandé.

A quoi sert le culte rendu à la croix? Mais vous n'avez donc jamais vu les Chrétiens se prosterner avec recueillement devant elle, soit un vendredi saint, soit à la fin d'une mission ou dans quelque autre cérémonie semblable?

A quoi sert le culte rendu à la croix? Vous n'avez jamais vu la femme chrétienne ou quelque disciple fervent de Jésus-Christ prier avec amour à ses pieds, à l'exemple de Marie et de saint Jean?

A quoi sert le culte rendu à la croix? Vous n'avez donc jamais vu de Chrétien dans la souffrance, au lit de la mort principalement? Quel prédicateur, à ce moment surtout! quel livre! quel Evangile! Qui donc n'entend sa voix? qui ne peut comprendre et goûter sa doctrine, malgré les répugnances de la nature? Prenez l'homme à sa dernière heure : il ne voit plus, n'entend plus, ne comprend plus, sa vie n'est plus qu'un souffle... Présentez-lui la croix, ses lèvres ont encore la force de se coller sur elle, et avec son dernier soupir, sortent de son cœur la foi, l'espérance et l'amour, qui vont au ciel lui préparer une demeure.

A l'appui de ce que j'avance, je pourrais citer mille exemples pris dans tous les rangs de la société. J'en rapporterai deux seulement, l'un raconté avec toute la simplicité du fait historique, l'autre embelli de tous les charmes de la poésie.

« Dernièrement, » lisons-nous dans l'*Ami des familles*, « un ancien officier en retraite, du département de la Drôme, l'un de ces vénérables débris des guerres de l'Empire, voyant arriver la fête de Pâques, témoigna le désir de remplir ses devoirs religieux, car il est fidèle à Dieu comme il le fut toujours à l'empereur, dirions-nous, si nous osions nous permettre un tel rapprochement. Comme son âge et ses infirmités l'empêchent actuellement d'aller à l'église, ses enfants s'empressèrent d'appeler auprès de lui un prêtre dont il est connu et qui l'affectionne beaucoup. Le prêtre se rendit donc chez l'officier, et le trouva assis sur un fauteuil où un tremblement nerveux, suite de ses blessures et de ses longues souffrances, le retient constamment. Il était toujours néanmoins, selon sa coutume, d'une humeur aimable et riante, et il tenait à la main sa tabatière, dont il se préparait à faire les honneurs au pieux ecclésiastique, avant de commencer sa confession. Celui-ci s'en aperçut et lui dit : Volontiers... La tabatière est toujours votre fidèle ami, n'est-ce pas? Elle ne vous quitte jamais! — Oh! Monsieur, répondit l'officier, j'ai un autre ami bien plus fidèle encore, et que j'aime bien davantage... — Et quel est-il donc?... Où est-il?... — Il est là, Monsieur, reprit l'officier, en frappant sur sa poitrine. Il y a longtemps que j'ai le bonheur de le posséder, et j'espère bien qu'il m'accompagnera jusque dans le tombeau. — Voyons, dit le prêtre; montrez-moi donc un peu cet ami incomparable... Alors le vénérable vieillard découvre sa poitrine, et, prenant dans ses mains tremblantes un crucifix caché sous ses vêtements : Le voilà, Monsieur, s'écria-t-il... Oh! oui, celui-là est mon meilleur ami!... Celui-là seul me console dans mes peines! Que de reconnaissance je lui dois!... Et, approchant le crucifix de ses lèvres, il le baisa avec amour, il l'arrosa de ses larmes en disant : Oh! pourquoi ne l'ai-je pas toujours aimé? Pourquoi l'ai-je offensé si sou-

vent?... Mais il est si bon, il est si miséricordieux!... Il m'a pardonné, n'est-il pas vrai? Monsieur; il me pardonnera de nouveau, j'en ai la confiance. Et, tenant toujours le crucifix à la main, il commença sa confession. Dieu sait le reste; ce que nous savons, nous, c'est qu'il est rare de trouver tant de foi en Israël, et, avec une si grande foi, tant de vertu. »

Voulez-vous voir actuellement le même hommage rendu au culte de la croix, avec tous les ornements de la poésie, comme nous vous l'avons dit déjà? Ecoutez encore. Nous ne savons au juste si c'est bien là l'expression d'un fait particulier; mais, ce que nous pouvons affirmer, sans craindre d'être démenti par personne, c'est que vous y reconnaîtrez l'expression d'un nombre infini de faits, à peu près semblables, arrivés dans tous les temps et dans tous les lieux. Il s'agit d'un crucifix transmis de génération en génération, pour apprendre à celui à qui il est remis à mourir et surtout mourir chrétiennement, à l'exemple de Jésus-Christ.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort :
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

. . . . . .
. . . . . .

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embrasser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse, où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux.

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau.

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami.

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! que lui dis-tu?

. . . . . .
. . . . . .

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta Mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour.

Jusqu'au jour où des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

Voilà, certes, un magnifique langage! Bien peu en sont capables; mais tous ou presque tous ont ces pensées, sinon dans leur développement, du moins en germe. L'homme de peine, la pauvre femme, le petit enfant ne parleront pas aussi bien que le poëte, en rêvant de la croix : mais la tenant dans leurs mains, la pressant sur leur cœur, en de pareilles circonstances principalement, ils sentiront aussi bien que lui, si ce n'est mieux; et c'est là l'essentiel.

CULTE, CÉRÉMONIES DU CULTE CATHOLIQUE, PRATIQUES DE DÉVOTION.

Objections. — Passe encore pour le culte intérieur; mais à quoi bon le culte extérieur? — Dieu est esprit, et c'est en esprit qu'il veut être adoré. — A quoi bon surtout toutes les cérémonies du culte catholique? — Pourquoi toutes les pratiques de dévotion en usage parmi nous? Est-ce que Dieu du haut de son trône peut s'intéresser à toutes ces bagatelles? — C'est rapetisser Dieu à notre taille, et nous faire nous-mêmes encore plus petits que nous ne sommes.

—

Réponse. — Il est bien peu d'hommes qui, reconnaissant un Dieu, n'admettent la nécessité d'un culte intérieur : tant cette sorte de culte est l'inévitable conséquence de l'existence de Dieu. Cela d'ailleurs ne les gêne guère, du moins pour la vie présente, n'ayant aucun compte à rendre aux hommes de ce qui se passe dans leur intérieur. Mais ils n'admettent pas de même la nécessité du culte extérieur, et les conséquences de ce culte, comme les cérémonies, les pratiques religieuses, etc.

Passe encore pour un culte intérieur, nous disent-ils ; mais à quoi bon le culte extérieur?

Qu'entendez-vous quand vous dites : *Passe pour un culte intérieur?* Est-ce que vous n'admettriez qu'avec répugnance la nécessité de ce culte? Ce serait un peu fort, un peu extraordinaire, il faut en convenir. Quoi! Dieu serait le créateur de toutes choses, et nous ne lui devrions point de reconnaissance? Il serait notre père, et nous ne lui devrions point notre amour? Il serait notre maître, et nous ne lui devrions aucune obéissance?... C'est impossible : tout le monde en convient, vous le reconnaissez vous-même. Je n'insisterai donc pas davantage sur ce point.

Vous demandez à quoi bon un culte extérieur.

Mais c'est pour rendre à Dieu l'hommage de tout notre être, de nos facultés physiques, comme de nos facultés intellectuelles. Il a formé notre corps, comme il a formé notre âme, n'est-il pas vrai ? Il a donné et il donne encore tous les jours à notre corps, aussi bien qu'à notre âme, tout ce dont il a besoin. Nous lui devons donc aussi l'hommage de notre corps; et, par conséquent, un culte extérieur.

Pourquoi!... Mais parce que, sans le culte extérieur, le culte intérieur ne peut être éclairé, formé, dirigé, développé... parce que, fût-il en nous naturellement et sans le secours d'aucun enseignement, ce qui ne saurait être assurément, ce culte purement intérieur languit, ségare, et finit tôt ou tard par s'éteindre complétement, s'il n'est soutenu par le culte extérieur.

Pourquoi! mais parce que, si le culte intérieur est éclairé, formé, dirigé, développé, conservé en nous par le culte extérieur, ainsi que nous le disions tout à l'heure, ce culte solidement établi dans notre âme se manifeste nécessairement et réagit ainsi sur le culte extérieur. Qui ne le reconnaît? Qui ne sait que l'amour ne peut surabonder dans notre cœur sans éclater en hymnes, en toutes sortes d'actes de religion?

De là des temples, des autels, des sacrifices, des prières ; de là le culte extérieur que nous retrouvons dans tous les temps et dans tous les lieux.

Et quel peuple, en effet, n'a eu le sien? Quel individu n'y a pris part, d'une manière quelconque? Vous-même qui, en ce moment, niez l'utilité du culte extérieur, ne vous est-il jamais arrivé de manifester ce culte intérieur que vous dites être aussi dans votre âme? Je ne saurais le croire : tant cela est dans notre nature.

« Qui ne voit, » s'écrie ici l'abbé de Frayssinous (*Culte en général*), « que borner le culte de la Divinité aux hommages intérieurs, c'est méconnaître la nature de l'homme, c'est exiger de lui ce que repoussera toujours cet instinct, ce sentiment qui est plus fort que tous les sophismes, et qui domine l'espèce humaine tout entière? En effet, qui de nous ne sent très-bien qu'il se trouve une liaison intime entre les affections de l'âme et leur manifestation; qu'il est impossible à l'homme d'être vivement pénétré d'un sentiment sans l'exprimer au dehors? Quel est l'homme compatissant qui ne donne des preuves de sa pitié pour les malheureux? Quel est le fils respectueux et tendre qui ne fasse éclater sa piété filiale? Quel peuple a jamais honoré ses magistrats sans leur donner des témoignages visibles de considération et de respect? Et l'on voudrait que les sentiments religieux de nos cœurs fussent sincères sans qu'il en parût rien au dehors! Cela n'est pas dans la nature. Quoi! j'adore intérieurement Dieu comme mon créateur, comme l'arbitre de mes destinées, et je n'aimerais pas à lui payer extérieurement le tribut de ma dépendance! Mais tous les peuples ont si bien reconnu la nécessité d'un pareil hommage, qu'ils se sont empressés de lui offrir les productions de la terre, les prémices des moissons et de tout ce qui était à leur usage : le faux zèle les égara même jusqu'à les porter à lui offrir des victimes humaines, zèle barbare dont le christianisme seul a délivré les différentes régions de la terre à mesure qu'il y a pénétré, mais qui atteste combien l'homme sentait que Dieu avait sur lui, comme sur le reste des êtres, un domaine suprême. Quoi! dans le fond de mon cœur il m'est impossible de ne pas reconnaître Dieu comme un bienfaiteur! Les merveilles de la nature qui nous ravissent, ces fruits de la terre qui servent à nos besoins, ces animaux qui nous aident dans nos travaux, le jour qui nous éclaire, le pain qui nous nourrit, le vêtement qui nous couvre, ce corps avec des organes si bien adaptés à toutes les fonctions de la vie, cet esprit qui peut s'élever jusqu'à son Créateur, voilà des dons que je tiens de sa libéralité; son amour m'environne de toutes parts; je suis comme plongé dans l'océan de sa bonté : je crois tout cela, je le sens intérieurement, et vous ne voulez pas que je célèbre ses bienfaits, que j'invite mes semblables à partager mon admiration et ma reconnaissance! Ce serait me condamner à l'ingratitude. Le Roi-Prophète ne faisait que suivre les impressions de la nature, lorsqu'il s'écriait dans son transport : *O mon âme, rends grâces à la bonté de ton Dieu; que toutes tes puissances célèbrent à l'envi son nom et ses faveurs : « Benedic, anima mea, Domino; et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus! »* (*Psal.* CII, 1, 2.)

Dieu est esprit, dites-vous, et c'est en esprit qu'il veut être adoré.

Cette observation est très-juste; mais elle n'est pas de vous, du reste : elle est de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit en propres termes : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité : « Spiritus est Deus : et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. »* (*Joan.* IV, 24.) Personne donc ne s'avisera de la contester; mais il s'agit de bien l'entendre.

Il faut adorer Dieu en esprit... Qu'est-ce à dire? Que notre culte ne doit pas être extérieur seulement, puisque ce ne serait que de l'hypocrisie, l'un des plus grands défauts de l'homme, ou une chose toute matérielle, ce qui ne saurait plaire à Dieu, qui est esprit, ni convenir à l'homme, qui a été créé à son image? Oui, assurément; et voilà pourquoi Jésus lance l'anathème contre ceux qui avaient réduit le service de Dieu à des actes purement extérieurs : *Hypocrites*, s'écrie-t-il, *Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi : « Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias, dicens : Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me. »* (*Matth.* XV, 7, 8.)

Il faut adorer Dieu en esprit... Qu'est-ce à dire encore? Que c'est le culte intérieur que nous devons avoir en but principalement, comme étant le plus important, celui pour lequel l'autre a été établi, et qu'il doit servir, de même que le corps sert l'âme? Oui; et cela n'est pas moins vrai, comme tout le monde en convient.

Voulez-vous dire autre chose? Entendez-vous par là que le culte extérieur n'est d'aucune valeur, pas même d'une valeur relative, et qu'on doit ou qu'on peut du moins n'en tenir aucun compte? Ce serait aller beaucoup trop loin; car, comme je viens de vous le montrer, le culte intérieur l'appelle à soi nécessairement pour se compléter et se soutenir. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ ne dit pas seulement qu'il faut adorer Dieu *en esprit*, mais ajoute *en vérité : « In spiritu et veritate. »* Qu'est-ce à dire *en vérité?* C'est-à-dire comme on doit l'adorer, et, par conséquent, avec toutes les facultés humaines, intérieurement et extérieurement.

A quoi bon, avez-vous demandé, toutes les cérémonies du culte catholique?

Je viens de vous le dire : pour développer et soutenir le culte intérieur, celui sans lequel l'autre n'est rien, mais avec lequel et par lequel il a ainsi sa valeur. Dans aucun autre culte, il faut en convenir, les cérémonies ne sont aussi multipliées; mais aucun autre, il faut en convenir également, n'est aussi puissant; car il agit sur tout l'homme, le prenant avant sa naissance, pour le conduire au delà du tombeau. Tout n'est pas également important, sans doute, dans les cérémonies du culte catholique; cependant il n'y en a pas une, oui, pas une seule! il n'y a pas un mot, pas un signe qui n'ait sa valeur, et qu'il soit permis à personne de mépriser. Vous ne le pensez pas, et vous vous imaginez, de plus, faire acte par là de supériorité d'intelligence. C'est tout le contraire : si vous ne voyez que l'écorce dans les cérémonies de notre culte, c'est que le regard de votre intelligence n'est pas assez pénétrant. C'est ainsi que l'ignorant foule aux pieds les beautés de la nature, qu'il méconnaît.

« Si les hommes n'étaient que de purés intelligences, étrangères aux impressions des sens, » dit encore l'abbé de Frayssinous dans la conférence que nous venons de citer, « on devrait sans doute rejeter comme inutile l'appareil du culte chrétien, et cette suite de rites extérieurs que je distingue sous le nom de cérémonies sacrées; mais je ne puis qu'admirer ici la sagesse de l'Eglise chrétienne, qui a su se tenir également éloignée des deux extrémités opposées. D'un côté, elle sait combien les choses sensibles ont d'empire sur le cœur de l'homme, combien les organes corporels sont un moyen puissant d'éveiller dans les âmes des sentiments de joie ou de douleur, de terreur ou de pitié, de crainte ou d'espérance : combien l'esprit, naturellement volage, a besoin d'être captivé : et voilà pourquoi elle déploie devant nous un ordre, une suite de cérémonies qui puissent nourrir la piété : artifice innocent, qu'il serait bien injuste de lui reprocher, puisqu'il est si bien approprié aux besoins, à la faiblesse de notre nature. Mais en même temps elle ne cesse d'avertir que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; que les offrandes extérieures ne sont rien sans celles du cœur; qu'on ne doit pas placer exclusivement sa confiance dans un objet bénit, un autel particulier, une cire allumée, une image, une formule de prières; que ce sont là des moyens de piété, et non la piété même; que tous les dehors du culte ne seraient qu'un vain simulacre, s'ils ne devaient pas servir à entretenir la charité; et que, dans le culte, tout doit se rapporter à faire naître et à nourrir le double amour de Dieu et des hommes. Ainsi tout est concilié : les dehors du culte sont conservés, et le véritable esprit du culte est aussi maintenu. Que si, malgré les précautions de l'Eglise, les règles de conduite qu'elle trace, et les instructions de ses ministres, la superstition se montrait quelque part, ce ne serait pas la religion qu'il faudrait accuser, mais bien la faiblesse et l'ignorance de quelques particuliers.

« N'allons pas nous piquer d'une fausse sagesse, et nous croire capables d'une perfection chimérique. Si, sous couleur d'épurer le culte, de le rendre plus spirituel, vous ne donnez rien aux sens, si vous ne cherchez pas à frapper l'imagination, à aider la faiblesse de l'esprit par ces appuis extérieurs, vous aurez un culte froid, sec et triste, qui ne dira rien au cœur pour vouloir trop donner à l'esprit, vous le fatiguerez ou vous l'exalterez; dans les uns, ce culte en quelque sorte métaphysique finira par dégénérer en indifférence, et, dans les têtes ardentes, il pourra bien aboutir au fanatisme. Ce n'est

pas connaître les hommes, ni les routes du cœur, que de négliger les moyens extérieurs, de soutenir l'attention, et d'éveiller les pieux sentiments. Loin de nous cette pensée, que tout cela est bon pour la multitude : ici tous les hommes sont peuple, et, depuis le plus beau génie jusqu'à l'esprit le plus borné, il n'en est pas un qui ne soit soumis à l'influence des signes et des symboles qui frappent les sens. Je puis citer à ce sujet des hommes qui ne sont pas suspects, qui n'appartiennent pas à la communion romaine, et qui, plus d'une fois, à la vue de nos cérémonies, n'ont pu se défendre d'une émotion profonde. C'est Bollinbroke qui, assistant, dans le palais de nos rois, à la célébration des divins mystères, éprouve un saisissement involontaire au moment où Louis XIV et sa cour, dans un silence majestueux, s'abaissent devant l'hostie sainte ; c'est Misson, dans son voyage d'Italie, frappé de respect à la vue du Souverain Pontife bénissant le peuple assemblé sur la place de Saint-Pierre; c'est Brydone, dans son voyage en Sicile et à Malte, témoin de la fête magnifique que célèbre en l'honneur de sa patronne la ville de Palerme ; c'est Jean-Jacques, ému quelquefois dans nos temples, jusqu'à verser des larmes, et oubliant devant les saints autels ses froids arguments contre la prière, pour prier lui-même avec toute l'effusion d'une âme attendrie. Et vous-même, malgré peut-être vos préjugés d'incrédulité, n'avez-vous pas éprouvé souvent de semblables émotions? Je vous invite à venir dans ce temple, à une de ces grandes solennités où la religion étale toutes ses pompes, et qu'elle termine en exposant le Saint des saints à l'adoration publique ; et lorsque vous verrez le sanctuaire tout rayonnant de feux, un peuple immense recueilli devant les autels, faisant retentir la voûte sacrée d'un chant grave et touchant, et dans ce concert unanime des voix et des esprits, portant jusqu'au trône de l'Eternel ses vœux et ses hommages, peut-être ne pourrez-vous vous défendre de quelque attendrissement, et vous sentirez-vous détaché d'une philosophie aride, qui, sous prétexte de perfectionner la raison, étouffe le sentiment.

« Si je voulais parcourir en détail toutes nos cérémonies sacrées, en développer le sens mystique, je n'en finirais pas. Mais je ne puis omettre une observation générale, bien glorieuse à la religion, c'est que notre culte, loin d'être seulement un spectacle pour les yeux, tend dans toutes ses parties à perfectionner le Chrétien, à lui rappeler sans cesse et sa croyance et ses devoirs. Quel est en effet le dogme ou le précepte qui ne soit retracé et en quelque sorte rendu sensible par quelque point de culte public? Des exemples vont expliquer ma pensée. Ce signe vénérable que le Chrétien imprime si souvent sur sont front lui rappelle le plus haut des mystères, celui de la Trinité ; le saint baptême, avec la suite de ses cérémonies, suppose le péché d'origine ; le culte des saints se lie au dogme de l'immortalité de nos âmes ; la prière pour les morts, qui est de toute antiquité dans l'Eglise, suppose le lieu des peines expiatoires pour ceux qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine; la prière suppose une Providence attentive qui veille sur nous et le besoin que nous avons de son secours divin. Sans doute il n'est rien de plus instructif ni de plus touchant que les leçons et les exemples de Jésus-Christ : eh bien ! l'Eglise nous les retrace dans la célébration des mystères de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection glorieuse. Quoi de plus propre à nous encourager que le souvenir des saints, qui, dans les âges passés, ont honoré le christianisme de leurs vertus? eh bien ! il est des fêtes consacrées à leur mémoire. Tel est l'admirable concert de toutes les parties de la religion. Ainsi le christianisme est rendu populaire; il entre en quelque sorte par tous les sens, pour faire dans les âmes des impressions ineffaçables. Le peuple n'est pas capable de très-savantes discussions; mais il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir, et le culte est pour lui comme une suite de tableaux, où il peut sans effort voir ce qu'il doit croire, ce qu'il doit pratiquer. Oh ! qu'il était sage et puissant l'ouvrier qui a si bien uni dans toutes ses parties l'immortel édifice de l'Eglise chrétienne ! ah ! qu'il connaissait profondément le cœur de l'homme, sa misère et ses besoins. »

Pourquoi toutes ces pratiques de dévotion en usage parmi nous ? demande-t-on encore.

C'est la conséquence même du culte catholique, avec les cérémonies sans nombre dont il se compose. Ce culte en effet s'étend à toute la carrière de l'homme qu'il accompagne, en quelque sorte, ou plutôt qu'il dirige, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans l'abandonner un instant. Mais l'homme ne peut profiter des grâces que ce culte lui offre, ressentir les effets qu'il doit naturellement produire sans correspondance de sa part. De là les pratiques de dévotion dont vous parlez.

Ainsi, c'est un usage à peu près général pour tous les Chrétiens de faire souvent sur lui le signe de la croix, de prier Dieu, non-seulement le matin et le soir, mais quelquefois encore pendant le jour, de prier non-seulement pour soi mais pour ses parents et amis, vivants ou morts, d'adresser ses prières non-seulement à Dieu lui-même, mais à la sainte Vierge et aux saints, qui, élevés en gloire auprès de Dieu, se trouvent être naturellement nos protecteurs ; c'est un usage pour un certain nombre de fidèles d'assister souvent, si ce n'est même chaque jour, au saint sacrifice de la Messe, de s'approcher, de temps en temps, des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, de visiter fréquemment la maison de la prière, et cette autre maison de Jésus-Christ, où se trouvent ses membres souffrants, les pauvres, les malades, les infirmes ; c'est un usage encore pour quelques fidèles de faire de pieuses lectures, d'instruire de la reli-

gion ceux qui ne la connaissent pas, les enfants surtout, à l'époque si importante de leur première communion, etc., etc.

Voilà les pratiques de dévotion qui se rencontrent le plus ordinairement dans la vie du Chrétien. Pratiques vraiment utiles! pouvons-nous nous écrier ici, sans craindre d'être démenti par aucune personne raisonnable; pratiques saintes! pratiques pleines de consolation!

Pratiques vraiment utiles, avons-nous dit: oui, vraiment utiles, pour nous comme pour les autres, pour le temps comme pour l'éternité; pratiques saintes, puisqu'elles nous mettent en rapport avec Dieu, nous unissent à Dieu, qui est la sainteté même, et qu'elles nous font faire les œuvres de Dieu; pratiques pleines de consolation, puisqu'elles nous élèvent au dessus de cette vallée de misères et de larmes; et peuvent nous donner à tous comme un avant-goût des joies célestes. Vous êtes riche, je suppose: quelle sainte joie ne trouvez-vous pas dans la religieuse pratique de l'aumône! Vous êtes pauvre: que de consolations dans l'habitude de la prière! Vous venez de perdre un père, une mère, une fille tendrement aimée : est-ce que vous ne les revoyez pas, est-ce que vous ne vous réunissez pas à eux, par avance, en Jésus, dans la sainte communion?

Vous me direz peut-être que beaucoup font machinalement les choses les plus saintes.

C'est leur faute, et non celle de la religion. En tout cas, comme nous sommes facilement distraits par tout ce qui nous environne, élevons de temps en temps notre pensée vers Dieu, pour lui offrir toutes les actions de notre vie ; et ce que nous ferons ensuite, sans penser à lui en aucune manière, pourvu que cette inattention ne vienne point de nous, ne sera pas, pour cela, sans mérite et sans récompense.

Est-ce que Dieu, du haut de son trône, peut s'intéresser à toutes ces bagatelles? avez-vous dit.

Qu'appelez-vous *bagatelles?* Des actes de vertu? mais c'est ce qu'il y a de plus grand, ou plutôt il n'y a que cela de grand sur la terre; parce que c'est ce qui nous rattache à Dieu, qui seul est grand, comme disait Massillon, devant le cercueil du grand roi.

Vous allez me dire peut-être que vous n'entendez parler ici que de certaines pratiques de dévotion peu importantes, comme un signe de croix, une génuflexion, etc.

Mais il n'y en a point qui, bien comprise et bien faite, ne soit un acte de vertu, ou ne se rapporte à un acte de vertu. Un signe de croix, par exemple, c'est un acte de foi, d'espérance et de charité; une génuflexion, c'est un acte d'humilité, etc.

Nous ne pouvons rien faire d'ailleurs qu'en usant des dons de Dieu. Il doit donc s'intéresser à tout ce que nous faisons, et surtout à ce que nous faisons avec l'intention de lui plaire. *Il ne le peut,* dites-vous, *du haut de son trône.* Mais ou cela ne signifie rien, ou vous voulez dire du haut de sa puissance. Or, où est la puissance de Dieu, là est aussi son amour, et cet amour, infini comme sa puissance, doit le porter tout naturellement à s'intéresser à tout ce que font ses enfants, à ce qu'ils font surtout avec l'intention de lui plaire, comme nous le disions tout à l'heure.

C'est rapetisser Dieu à notre taille, avez-vous dit encore, et c'est nous faire nous-mêmes encore plus petits que nous ne sommes.

C'est vous, au contraire, qui rapetissez Dieu à notre taille, en le représentant comme un roi ordinaire qui, du haut de son trône, ne peut s'occuper que des choses les plus importantes, et doit laisser les moindres à des agents inférieurs. Quant à nous, en le représentant—ce qu'il est en réalité—comme une pensée infinie, qui sait tout nécessairement, comme un amour infini, qui doit nécessairement aussi aimer et récompenser ce qui est bien, détester et punir ce qui est mal, nous lui conservons sa grandeur véritable.

Du reste, tout en maintenant entre la nature divine et la nature humaine la distance infinie qui s'y trouve naturellement, nous n'abaissons point l'homme pour cela, puisque nous avons soin de lui conserver son plus beau titre de gloire, celui d'enfant bien-aimé du Seigneur.

Vous allez nous dire peut-être que nous l'occupons à des bagatelles.

Ce ne sont point des bagatelles, vous ai-je déjà répondu; puisque ce sont des actes de vertu, de cette vertu qui seule élève l'homme véritablement, en le rattachant à Dieu.

Ecoutons actuellement les réflexions d'un illustre apologiste moderne sur le sujet que nous venons de traiter, je veux dire sur le culte extérieur considéré en lui-même et dans ses conséquences :

« Qui ne sait, entres autres raisons, combien la parole réagit sur la pensée, l'acte sur la volonté, l'expression sur le sentiment, si bien que nos propres pensées n'arrivent, dirait-on, à l'état distinct de conscience, qu'après avoir passé par l'état sensible, et s'être vues elles-mêmes dans leur expression. *Nier l'utilité des rites et des pratiques en matière de religion et de morale,* dit Portalis, *c'est faire preuve de déraison et d'ineptie : car c'est nier l'empire des notions sensibles sur des êtres qui ne sont pas de purs esprits. Les rites et les pratiques sont à la morale et aux vérités religieuses ce que les signes sont aux idées.* (*De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique.*)

« Si l'homme d'ailleurs doit hommage à la Divinité, ce doit être tout l'homme : son imagination et ses sens, comme son esprit et son cœur. Que ferait-il de sa nature sensible s'il ne l'employait pas au même culte? Car il faut qu'il l'occupe, il ne dépend pas de lui de s'en dépouiller; elle le suit ou elle l'emporte : et ne fût-ce que pour ne pas être détourné par elle, il faut qu'il la tourne lui-même et la fasse servir à l'objet de ses adorations. Qu'on ne dise donc pas que Dieu, étant pur esprit et lisant dans le fond des

cœurs, n'a pas besoin qu'on use de signes sensibles pour lui faire parvenir l'hommage de l'intelligence. Il ne s'agit pas du besoin de Dieu dans la religion, mais du besoin et du devoir de l'homme. Or l'homme a besoin d'exprimer ce qu'il sent, de parler ce qu'il pense, pour bien le sentir et bien le penser, surtout lorsque l'objet de ses sentiments et de ses pensées contrarie ses penchants et sa faiblesse. Il doit s'aider alors de toutes ses facultés et de ses sens mêmes, et pour ne pas être entraîné par eux à des choses étrangères, si non contraires, il doit les enrôler au service de Dieu avec les forces de sa pensée, comme ces révoltés ou ces lâches dont un habile général se défie, et qu'il force de se battre en les mêlant aux bons soldats.

« N'oublions pas ensuite que la religion doit unir les hommes entre eux par le lien même qui les unit à Dieu. Elle doit saisir l'humanité dans son tout comme dans ses membres, pour la consommer dans l'unité divine. Il faut dès lors qu'elle se revête de formes extérieures et sensibles qui réunissent les hommes entre eux, et agissent sur eux collectivement.

« La prétention de certains philosophes de nos jours est de dépouiller la vérité chrétienne de ses symboles, comme ils disent, et d'élever peu à peu la raison à la contempler librement. Les poëtes de cette école, ne pouvant se passer entièrement d'images, affectent de se répandre en je ne sais quel naturalisme panthéistique, où la terre et sa verdure, le ciel et ses nuages, la mer et ses flots, leur paraissent exprimer mieux la Divinité que la croix de Jésus-Christ.

« Mais sans exclure le sublime langage de la création, dont nos écrivains sacrés sont du reste des interprètes bien autrement éloquents que les écrivains auxquels je fais allusion, je soutiens que s'attacher ainsi exclusivement à cet ordre naturel, c'est saper le christianisme qui est fondé sur un ordre surnaturel sensiblement personnifié en Jésus-Christ et son Eglise, et que c'est mentir à notre nature elle-même, dont la faiblesse réclame et justifie ce divin secours. Aussi, un théologien protestant, Vinet, dit-il fort bien : *Je ne comprends rien au Dieu vague et insaisissable du poëte Lamartine : il n'a pas de pieds que je puisse baigner de mes larmes, des genoux que je puisse embrasser, des yeux où je puisse lire une grâce, une bouche qui puisse la prononcer; il n'est pas un homme, et j'ai besoin d'un Dieu homme.* (*Essais de philosophie morale et religieuse.*)

« Le Protestantisme, cependant, n'a conservé lui-même que l'abstraction de ce Dieu; et franchement, à voir ses temples, on ne dirait pas que c'est celui qu'il y adore, ni même qu'il en adore aucun... La raison qu'on oppose, que ce serait exposer l'homme à se méprendre, à substituer le signe à la réalité, le culte extérieur au culte intérieur, et à glisser dans l'idolâtrie; les exemples même, quelque nombreux qu'ils soient, qu'on révélerait à l'appui de cette raison, tout cela tombe de soi-même. Car si ce raisonnement était absolu, et si de l'abus de la chose nous devions conclure à sa suppression, il faudrait commencer par incriminer Dieu lui-même, qui le premier nous y aurait exposés, et faire de l'outrage et de la destruction, s'il était possible, de ses plus belles œuvres, le fondement de notre adoration envers lui. Le soleil, la lune et les étoiles ont été un objet d'adoration pour beaucoup de peuples policés, et le sont encore de nos jours en quelques parties du monde. Il y a même, au sein de nos populations, des gens qui seraient tout portés à ce culte. Or qui est-ce qui oserait soutenir cette absurdité, que, faute de pouvoir se défaire du soleil, de la lune et de toute l'armée céleste, il faut fermer les yeux pour ne pas être exposé à la tentation de les idolâtrer? Voilà pourtant les conséquences de ce puritanisme qui proscrit tout culte extérieur, par la crainte de la superstition. Mais le bon sens se révolte, et s'écrie : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (*Psal.* XVIII, 1)! et la reconnaissance et l'amour de l'homme n'hésitent pas à s'emparer de ces mêmes œuvres, pour en faire les instruments de son culte envers leur Auteur. Cet argument grandit dans le christianisme, parce que, dans cette religion, le Fils et l'égal de Dieu a daigné, par condescendance pour notre faiblesse, qui n'entendait plus le langage de la création, revêtir notre chair, nos sens, les ennoblir et les diviniser, et les faire entrer lui-même dans le culte qu'il a le premier rendu à son Père, pour nous apprendre, à son exemple, les moyens de le rendre à notre tour...

« Cela posé, et le culte que nous devons rendre à Dieu n'étant que la suite et l'application de celui que notre chef Jésus-Christ lui a rendu le premier, il est dans l'ordre de ce plan divin que nous fassions participer à ce culte de restauration, de purification universelle, non-seulement les facultés de notre âme, mais celles de notre corps, celles même des autres corps de la nature qui en dépendent, et que nous entraînions tout dans notre retour, comme nous avons tout entraîné dans notre égarement. Sans doute, ces trois degrés de participation au culte divin n'ont pas la même importance, et le culte spirituel, l'adoration *en esprit et en vérité*, doit marcher à la tête; mais le culte sensible, l'adoration extérieure, ne peut pas ne pas suivre comme étant modelé, *informé* par le culte spirituel; et il ne peut pas, à son tour, ne pas modeler et *informer* de la même manière la nature physique qui l'environne, et dont il dispose. Ces trois choses se commandent : celui qui aime ne peut pas s'empêcher de le dire et de l'exprimer, et non-seulement de le dire et de l'exprimer, mais de le faire dire à tout ce qui est autour de lui; et, lorsqu'en faisant cela il altère et il épuise le sentiment qui en est le mobile, il le purifie, au contraire, par le sacrifice de tout ce qu'il met à sa disposition, il l'exalte par la réaction même du mouvement qui l'y entraîne.

« Nous avons un bel exemple de cette vérité dans l'Evangile. Voyez la Madeleine :

l'amour divin a pénétré son âme : aussitôt que se passe-t-il en elle? Va-t-elle se borner à exprimer cet amour *en esprit et en vérité*, à aimer mentalement? Oh! non : elle court, elle cherche son Sauveur; et, dès qu'elle le voit, elle se jette à ses pieds, prosternée dans les larmes; elle les embrasse, elle les couvre de ses baisers, elle les essuie de ses cheveux, elle les adore non-seulement de tout son esprit et de tout son cœur, mais de tout son corps; elle fait plus : un vase de parfums, objet précieux, objet étranger non-seulement à son âme, mais à son corps, va participer aux actes de celui-ci, de celle-là; il va être brisé comme son cœur, versé comme ses larmes; il va venger Dieu, par sa généreuse profusion, de l'usage criminel auquel il était destiné contre lui; et, de profane et sacrilége, il va devenir pieux et sanctifié comme l'amour qui le répand. Que l'orgueil pharisaïque se scandalise de ces exagérations idolâtres : Jésus-Christ les approuve, et il en prend même sujet de reprocher à son hôte sa froide réserve. *Prenez modèle sur cette femme*, dit-il. *Je suis entré dans votre demeure, et vous ne m'avez pas offert de l'eau pour mes pieds; elle les a arrosés de ses larmes, essuyés de ses cheveux. — Vous ne m'avez pas donné le baiser de réception; elle, du moment où je suis entré, n'a pas cessé de baiser mes pieds. — Vous ne m'avez pas versé sur les cheveux l'huile de senteur ordinaire; elle a embaumé mes pieds de l'essence la plus précieuse. — A cause de cela il lui sera beaucoup remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* (*Luc.* VII, 44, 45.)

« Le médiateur fait toujours le fonds du culte catholique. Cette divine figure du Christ reparaît tous les ans dans sa naissance, dans ses travaux, dans sa Passion, dans sa résurrection, dans son ascension, dans la descente de son Esprit, et enfin dans l'institution de sa présence eucharistique. Il n'a donc pas vécu seulement sous le règne de Tibère, en Galilée, il vit encore aussi réellement, quoique d'une façon différente, et se mêle à l'humanité dans toutes les évolutions de ses destinées. Ce qu'il fit après sa résurrection, apparaissant à travers les portes fermées, à ses apôtres réunis, il le fait partout où des Chrétiens se trouvent rassemblés en son nom, selon les rites fixés par son Eglise, et en accomplissement de la promesse faite à celle-ci d'être avec elle jusqu'à la fin des temps. La réalité de sa présence personnelle sur les autels du catholicisme vient préciser encore cette perpétuité, en la faisant porter sur l'acte capital de sa médiation, le sacrifice de la croix, auquel il nous fait participer en tout temps et en tous lieux. Cette présence de Jésus-Christ, ainsi doublement assurée dans l'enseignement de l'Eglise et dans le sacrifice de l'autel, imprime à toutes les solennités du culte catholique une réalité correspondante aux événements de sa vie qui en font le sujet. Chacun de ces grands événements s'universalise et se perpétue ainsi comme sa personne : c'est plus qu'une commémoration, c'est une représentation, ou plutôt c'est une extension permanente de son existence qui en fait déjà sentir l'éternité dans le temps, et n'en revêt l'apparence périodique que pour se prêter à notre mutabilité...

Les fêtes des saints et le recours à leur intercession, le souvenir des morts et le secours apporté à leurs souffrances expiatrices par nos prières, font l'objet des autres solennités. Quelle religion que celle qui fait une obligation du *souvenir* et une vertu de l'*espérance*, et qui les consacre et les vivifie par des rites aussi touchants et aussi moraux! Les anciens embaumaient les corps des morts, le catholicisme embaume leur mémoire; il l'empêche de se corrompre et de se dissiper, en l'enveloppant de ses commémorations, de ses prières, de ses espérances éternelles. Chose admirable! il amortit le premier coup de la douleur que nous cause la séparation des êtres qui nous sont chers, et il nous les rappelle quand nous les avons oubliés; il en perpétue le regret en même temps qu'il le tempère; il ôte à la fois à notre deuil et ce qu'il a de trop sombre et ce qu'il a de trop fugitif. Et puis, quel superbe tableau que cette immense cité des esprits avec ses trois ordres toujours en rapport! Le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre*, et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe*. L'action de grâces, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. (M. De Maistre.)

« Il faut convenir que l'hérésie a été bien malheureuse de supprimer toutes ces divines choses, et qu'elle en a bien fait sentir, par ses attaques mêmes, toute la vérité, toute la beauté! — Le culte des saints, dit-elle, est une idolâtrie et un détournement de la gloire qui n'est due qu'à Dieu. — Mais l'ignorance seule a pu fournir une pareille objection. Qui ne sait que le culte catholique des saints consiste uniquement à les prier, non de nous rien donner eux-mêmes, mais de *prier pour nous* l'Auteur de tous les dons? Qui ne sait que ce culte place les saints dans le ciel en posture de *suppliants* et *d'intercesseurs*, et que par conséquent il *rehausse* la grandeur de Dieu, il *rapporte* toute gloire à sa gloire, c'est-à-dire qu'il fait précisément le contraire de ce qu'on lui reproche?..

« Les *pratiques de dévotion* achèvent d'insinuer et de nourrir dans le cœur les inspirations de piété et de vertu que le culte a déjà fait naître, et, en ce sens, elles s'y rattachent et en font partie...

« Ceux qui se moquent des pratiques de dévotion me paraissent ressembler à des gens qui suivent le fil de l'eau, et, qui, portés sans effort par le courant, railleraient ceux qui, voulant le remonter, se prennent aux herbes du rivage. Il y a entre ces deux classes de gens toute la distance qui sépare ceux qui se connaissent et ceux qui ne se connaissent pas, ceux qui veulent avancer dans la vertu et ceux qui n'aspirent qu'à rester au point où leur naturel les soutient, c'est-à-dire où ils n'ont rien à faire. Les premiers, c'est-à-dire les *dévots* sont de

vrais philosophes, parce qu'ils *se connaissent eux-mêmes*, et qu'ils *aspirent à la sagesse*. Rien n'est petit à leurs yeux de ce qui peut les aider à grandir dans la vertu. Ce qui est petit à leurs yeux, c'est de ne pas savoir qu'on l'est, ou de se résigner à l'être; c'est d'être grand à ses propres yeux : car alors on n'a pas même l'idée et le sentiment de la vraie grandeur. Les pratiques de dévotion développent et nourrissent en nous cette idée et ce sentiment, précisément parce qu'elles nous ramènent à celui de notre faiblesse. *Les évolutions religieuses*, a dit un excellent esprit, *comme les processions, les génuflexions, les inclinations du corps et de la tête, la marche et les stations, ne sont ni de peu d'effet ni de peu d'importance; elles assouplissent le cœur à la piété, et courbent l'esprit vers la foi. Pour être pieux, il faut qu'on se fasse petit. Aussi dit-on que la piété nous porte à nous anéantir devant Dieu.*

« Le même moraliste a encore fort bien dit : *Il faut être religieux avec naïveté, abandon et bonhomie, et non pas avec dignité et bon ton, gravement et mathématiquement.* (*Pensées, essais et maximes de* J. Joubert.)

« Sans doute la piété ne consiste pas dans le mouvement des lèvres, et dans la position des genoux et des mains; elle doit être une émanation et comme une évaporation de l'âme vers son auteur : en ce sens, la prière intime et inarticulée est la meilleure, et celle à laquelle nous devons tendre. Mais quel est celui qui prie ainsi de prime-abord et quand il veut, qui passe de la dissipation au recueillement et de la terre au ciel, sans transition et sans prélude? Or, la prière inarticulée et tout ce qui s'y rattache, le temps, le lieu, la répétition, les signes, la position du corps même, tout cela constitue précisément cette transition, ce prélude, et, pour ainsi dire, la *gymnastique* sacrée de la prière : comme l'aigle, partant de la vallée, agite ses ailes pesantes et fouette l'air épais, jusqu'à ce qu'ayant gagné les hautes régions, il plane immobile dans l'azur du ciel. (*Etudes philosophiques sur le christianisme.*)

CURÉS.

Objections.—S'il faut absolument des prêtres, soit; mais des curés, c'est-à-dire des prêtres à circonscription territoriale, à quoi cela sert-il? — Il n'y a point de circonscription dans la religion, et il ne doit point y en avoir, non plus, dans le sacerdoce, chargé de nous l'enseigner. — Les curés sont jaloux les uns des autres et se querellent quelquefois comme des portefaix. — Ils prétendent que c'est un péché d'aller prier Dieu ailleurs que dans leur église, et que l'absolution donnée par un autre que par eux précipite dans l'enfer, au lieu de conduire au ciel. — On les verra même se disputer un mort, comme des chasseurs, le gibier qui est tombé. — Ils portent partout, jusque dans le monde et dans l'administration civile, cet esprit de domination. — Voyait-on rien de semblable au temps de Jésus-Christ et de la primitive Eglise?

—

Réponse. — L'ennemi de la religion est comme tout autre ennemi. Il ne cède que pied à pied. Chassé d'un lieu, il se retranche dans un autre, et il ne dépose les armes que quand il a été poussé dans ses derniers retranchements.

Il nie Dieu, je suppose. On lui prouve son existence, de manière qu'il ne lui est guère possible de la rejeter, ni même de la révoquer en doute. Il nie, du moins, la religion. On lui prouve la nécessité de cette religion, sans laquelle Dieu serait pour nous, réellement, comme s'il n'existait point. Il nie alors le sacerdoce. On lui prouve encore la nécessité de ce sacerdoce, sans lequel les divins et innombrables bienfaits de la religion ne sauraient arriver jusqu'à nous. C'est alors qu'il se retranche dans les objections que nous venons de rapporter et auxquelles nous allons répondre actuellement.

S'il faut absolument des prêtres soit; mais des curés, c'est-à-dire des prêtres à circonscription territoriale, à quoi cela sert-il?

S'il faut absolument des prêtres, dites-vous... Est-ce que vous en doutez encore par hasard? Qui donc, sans eux, nous enseignerait la religion? Qui nous distribuerait les grâces spirituelles dont Dieu lui a confié le dépôt? Qui nous donnerait l'exemple des vertus que nous avons tous à pratiquer? Qui, sans eux, pourrait subvenir efficacement à toutes nos nécessités publiques et particulières? Vous le voyez bien, les prêtres nous sont aussi nécessaires pour nous mettre en rapport avec la religion que la religion elle-même pour nous mettre en rapport avec Dieu. — Je vous ferai là-dessus toute concession, me répondez-vous. Qu'il y ait donc des prêtres, puisqu'il le faut; mais, je le répète, pourquoi des prêtres à circonscription territoriale, que vous appelez curés? — Pourquoi? — C'est assez clair, pour remplir avec exactitude les fonctions sacerdotales, qui tendent toutes au bonheur des fidèles, en général, et de chacun d'eux en particulier.

Pourquoi? — Mais concevez-vous, vous-même, qu'il puisse en être autrement? S'il n'y a, dans chaque localité, un prêtre spécialement chargé d'y remplir les fonctions sacerdotales, un prêtre à circonscription territoriale, comme vous avez dit, un curé comme on dit le plus communément, qui donc les remplira? — Le premier prêtre venu, direz-vous — mais ce premier prêtre *venu*, pour me servir de vos expressions, d'où *vient-il?* Qui lui a donné mission? S'il n'en a point, il ne peut remplir les fonctions sacerdotales; s'il en a une, elle lui a été donnée dans de certaines limites, sous tous les rapports; donc avec circonscription territoriale. — Le premier prêtre venu, avez-vous dit? Mais s'il n'y en a point, ce qui peut

très-bien arriver, surtout dans votre supposition, qui semble exclure toute espèce d'organisation, qui donc alors, je le répète, remplira les fonctions sacerdotales ? Il faudra bien en envoyer un, me direz-vous. Mais qui l'enverra? L'évêque, ou supérieur ecclésiastique, n'est-il pas vrai? Or il ne peut être l'envoyé de l'évêque sans être son délégué, sans rester sous sa juridiction et sans exercer dans les limites qui lui auront été fixées, et, par conséquent, avec juridiction territoriale.

Remarquez que toutes les idées sous lesquelles nous nous représentons le prêtre chargé de la direction des âmes, suppose cette circonscription. C'est un recteur, disons-nous souvent; et c'est le nom qui lui est le plus communément donné dans notre religieuse Bretagne. Or, de quelque manière que nous entendions ce nom il suppose toujours certaines limites en deçà desquelles s'exerce le pouvoir de celui qui le porte, et au delà desquelles ce pouvoir n'est rien, ou du moins n'est plus le même. C'est un juge, pensons-nous encore; et c'est l'idée que nous nous en faisons nécessairement, quand nous nous le représentons remettant ou retenant les péchés, ouvrant ou fermant le royaume des cieux. Or qui dit juge dit nécessairement aussi certaines limites entre lesquelles s'exerce son pouvoir, et au delà desquelles ce pouvoir expire.

Mais, de toutes les idées sous lesquelles nous nous représentons le prêtre chargé de la direction des âmes, la plus vraie, la plus frappante, la plus divine, puisqu'elle nous est donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, c'est celle de pasteur. *Je suis le bon pasteur*, a dit Jésus-Christ de sa propre personne. *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent... et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie : il faut aussi que je les amène. Elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur : « Ego sum pastor bonus. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis... Ego sum pastor bonus : et cognosco meas et cognoscunt me meæ... et animam meam pono pro ovibus meis. Et alias oves habeo; quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor. »* (*Joan.* x, 11, 14, 15, 16.) Je sais bien que ces paroles s'appliquent principalement à Jésus-Christ, pasteur universel des âmes, et à celui qui le représente plus spécialement sur la terre, à Pierre, toujours vivant dans son successeur, à qui Jésus-Christ a dit, sans aucune restriction de temps ni de lieu : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (*Joan.* xxi, 16, 17.) Mais je sais aussi qu'elles s'appliquent à tout prêtre ayant charge d'âmes ; et voilà pourquoi on l'appelle partout pasteur des âmes, ou simplement pasteur, nom qui lui est aussi communément donné que celui de curé, et peut-être plus encore. Or, je vous le demande, cette idée de pasteur des âmes ne suppose-t-elle pas nécessairement une circonscription territoriale quelconque? Qui dit *bergerie* dit limites, et même limites bien déterminées. Le bon pasteur connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Or cela suppose que le nombre en est limité. Le bon pasteur conduit ses brebis dans de gras pâturages; si l'une d'elles s'égare, il laisse là le troupeau entier, pour courir après elle et la ramener au bercail, quelques difficultés qu'il rencontre. Que dis-je ! il y en a qui lui appartiennent véritablement, puisque Dieu les lui a données, quoiqu'elles n'aient point encore écouté sa voix. Il est obligé de les ramener à la bergerie, afin qu'elles ne forment toutes qu'un troupeau, comme il est lui-même leur seul pasteur. Or tous ces devoirs du bon pasteur supposent nécessairement des limites dans sa bergerie, des limites dans son troupeau; donc, une circonscription territoriale pour le prêtre chargé de la direction des âmes.

Mais il est un devoir du bon pasteur qui suppose cette circonscription d'une manière plus frappante encore; c'est celui qui l'oblige à donner sa vie pour ses brebis. Jésus-Christ le dit expressément, par deux fois : d'une manière générale d'abord : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (*Joan.* x, 11); puis en parlant de lui-même : *Et animam meam pono pro ovibus meis.* (*Ibid.*, 12.) Le pasteur est donc obligé de donner sa vie pour ses brebis. Il la donne lentement, chaque jour, par l'étude, le travail, la sollicitude pastorale, par cette suite d'occupations qui le consacre entièrement à son troupeau ; il la donne violemment quelquefois, comme par exemple, lorsqu'il se rend au loin, la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, par des chemins impraticables, auprès du chevet des malades, ou bien encore lorsqu'il reste courageusement auprès d'eux dans un temps d'épidémie et de persécution, cet autre fléau qui décime aussi les fidèles. Or, je vous le demande, s'il n'y avait pas un pasteur spécial pour soigner le troupeau au péril même de ses jours, qui donc le ferait ?—Quelques-uns par charité, me direz-vous.—C'est possible. Mais cela ne suffit pas ; et Dieu n'aurait pas pourvu aux besoins de son Eglise, s'il n'y avait pas, dans chaque partie de cette Eglise, un homme chargé par devoir de veiller sur tous ceux qui se trouvent confiés à sa sollicitude, quelque pénible, quelque dangereux que cela soit pour lui, dût-il y perdre la vie. Dans le lieu où il a été placé au nom de l'Eglise, il est comme la sentinelle au poste, où elle est établie au nom de la patrie. Comme elle, il doit repousser l'ennemi, s'il se présente, donner l'alarme en tout cas, et plutôt mourir mille fois que de reculer d'un pas. S'il n'y était, un autre le remplacerait peut-être; mais ce ne serait pas aussi sûr; et, en ce cas, Dieu n'aurait pas suffisamment pourvu à la garde de son troupeau.

Ne demandez donc plus à quoi servent les prêtres à circonscription territoriale, c'est-à-dire les curés. Le curé, appelé encore recteur ou pasteur, le prêtre à circonscription territoriale est dans sa paroisse ce qu'est

l'évêque dans son diocèse, le Pape dans toute l'Eglise. Ou, si vous voulez que nous sortions de cet ordre d'idées, il est chargé des intérêts spirituels de la paroisse, comme le maire est chargé des intérêts temporels de la commune, le préfet de son département, le roi de son royaume. Ou bien, si vous préférez cette comparaison, il est pour ses paroissiens ce qu'est chaque juge pour ceux qui se trouvent placés sous sa juridiction.

Il n'y a point de circonscription dans la religion, avez-vous dit, et il ne doit point y en avoir, non plus, dans le sacerdoce chargé de nous l'enseigner.

C'est absolument comme si vous disiez : Il n'y a point de circonscription dans la justice; et il ne doit point y en avoir, non plus, dans la magistrature chargée de l'administrer. Vous ne diriez pas cela, n'est-il pas vrai? parce que c'est trop absurde. Eh bien! ce que vous dites de la religion et du sacerdoce ne l'est pas moins. Et si quelqu'un vous faisait, par rapport à la justice et à la magistrature, l'objection que je viens de supposer, vous ne seriez pas embarrassé pour répondre.

« Sans doute, » diriez-vous, « la justice est une, simple, universelle, indivisible en soi; elle n'admet, par conséquent, ni division, ni bornes, ni circonscription. La justice! c'est l'ordre éternellement voulu de Dieu. Elle ne peut donc pas être plus circonscrite, sous ce rapport, que l'ordre voulu de Dieu, que la volonté divine, que Dieu lui-même. Mais s'il en est ainsi de la justice considérée en elle-même et dans sa source, on ne peut en dire autant de l'administration de la justice, ou, si vous l'aimez mieux, de l'application des principes immuables de la justice aux actions des hommes. Par cela même que les hommes sont composés d'un corps aussi bien que d'une âme, par cela même qu'ils habitent l'immensité de la terre où se trouvent tant de variations, non-seulement l'administration de la justice est susceptible, comme toute autre, de division, de limites, de circonscription territoriale par conséquent, mais elle les réclame même et les exige impérieusement.

« Cela se prouve par le fait, » ajouteriez-vous, « de la manière la plus incontestable. Car, en examinant bien les choses, qui ne voit que si la magistrature n'avait aucune circonscription territoriale, elle ne pourrait rendre la justice, comme elle le doit, presque en aucuns lieux, et ne le ferait même point du tout, en certains endroits? Prenons la France, par exemple; et supposons qu'il y ait dix mille juges également chargés de rendre la justice à tous les Français indistinctement. C'est bien autant qu'il en faut assurément; mais, parce qu'il n'y aura aucune circonscription territoriale dans leur juridiction, parce qu'il n'y aura, pour chacun d'eux, aucun droit rigoureux, et nécessairement aussi aucun devoir rigoureux, par rapport à telle ou telle partie de la France, la justice sera mal rendue, généralement parlant, et, en quelques endroits, elle ne le sera en aucune manière. Qui ne comprend cela? Les juges, étant libres de s'établir où bon leur semble, iront tous peut-être où presque tous dans les mêmes lieux; et il ne s'en trouvera point dans quelques localités. Certains tribunaux seront assiégés, tandis que les autres ne verront personne. Ce n'est pas tout encore. Les juges n'ayant point leurs justiciables propres, déterminés, ne pourront étudier leurs mœurs, leur caractère, leurs coutumes, toutes choses excessivement importantes, nécessaires même à connaître, pour bien faire observer la justice. Rien de semblable dans une autre hypothèse; ou plutôt, c'est tout le contraire qui a lieu. La justice est nécessairement rendue; et en général bien rendue. Le juge est toujours là, au poste qui lui a été assigné. Il connaît ses justiciables, et ses justiciables le connaissent. Il peut étudier les mœurs, les habitudes, et même, jusqu'à un certain point, les différentes nuances de caractère, se mettant ainsi en état non-seulement de maintenir à chacun ses droits, mais, ce qui n'est pas moins important, de les concilier à l'occasion. D'une part donc, concluez-vous, la circonscription territoriale est très-importante, nécessaire même, la plupart du temps à l'accomplissement des devoirs du juge; d'une autre part, elle ne porte aucune atteinte à la justice, qu'elle laisse toujours une, toujours universelle, toujours indivisible en elle-même Donc, elle ne peut qu'être approuvée de tous, au lieu d'être condamnée par qui que ce soit.

Voilà votre réponse, n'est-ce pas? vous la trouvez bonne; excellente, tout à fait concluante, relativement à l'objection qui vous aurait été faite sur la circonscription territoriale de la magistrature. Je suis complétement de votre avis. Eh bien! appliquez-la mot à mot à l'objection que vous m'avez faite vous même sur la circonscription territoriale du sacerdoce, et vous verrez, pour peu que vous soyez de bonne foi, qu'elle n'est ni moins solide, ni moins concluante.

Sans doute, pouvons-nous vous répondre, à notre tour, la religion est une, simple, universelle, indivisible en soi; elle n'admet, par conséquent, ni division, ni limites, ni circonscription. La religion! elle est aussi, comme la justice, l'ordre voulu de Dieu. Elle ne peut donc pas plus être circonscrite, sous ce rapport, que l'ordre voulu de Dieu, que la volonté divine, que Dieu lui-même. Mais s'il en est ainsi de la religion considérée en elle-même, et dans sa source, on ne peut en dire autant de l'administration de la religion, ou, si vous l'aimez mieux, de l'application de ses principes aux actions des hommes. Par cela même que les hommes sont composés d'un corps aussi bien que d'une âme, par cela même qu'ils habitent l'immensité de cette terre, où se trouvent tant de variations, non-seulement l'administration de la religion est susceptible, comme tout autre, de division, de limites, de circonscription territoriale par conséquent, mais elle les réclame et les exige même impérieusement. Cela se prouve par le fait, de la manière la plus incontestable, ainsi que nous l'avons établi plus haut. Car, en examinant les choses attentivement, qui ne voit que si le sacerdoce

n'avait aucune circonscription territoriale, il ne pourrait faire observer la religion comme il le doit, presque en aucuns lieux, et ne le ferait même point du tout, en certains endroits?

Prenons aussi la France, par exemple, et supposons qu'il y ait trente mille prêtres également chargés de toutes les fonctions de leur ministère. A la rigueur, c'est bien autant qu'il en faut; mais, parce qu'il n'y aura aucune circonscription territoriale dans leur juridiction, parce qu'il n'y aura, pour chacun d'eux, aucun droit rigoureux, et nécessairement aussi aucun devoir rigoureux, par rapport à telle ou telle partie de la France, leur ministère sera mal rempli, généralement parlant, et, en quelques endroits, il ne le sera en aucune manière. Qui ne comprend cela parfaitement? Les prêtres, étant libres de s'établir où bon leur semble, iront tous peut-être ou presque tous dans les mêmes lieux, et il ne s'en trouvera point dans quelques localités. Certaines églises seront remplies, tandis que les autres ne verront personne. Ce n'est pas tout encore. Les prêtres, n'ayant point charge d'âmes spécialement déterminées, ne pourront étudier les mœurs, les caractères, les coutumes, toutes choses excessivement importantes, nécessaires même à connaître pour faire bien observer la religion. Rien de semblable, dans une autre hypothèse; ou plutôt, c'est tout le contraire qui a lieu. Les fonctions du ministère sacerdotal sont nécessairement remplies, et, en général, bien remplies. Le prêtre est toujours là, au poste qui lui a été assigné. Il connaît les siens, et les siens le connaissent. Il peut étudier de près et à l'oisir les mœurs, les habitudes, et même, jusqu'à un certain point, les différentes nuances de caractère, se mettant ainsi en état de remplir les devoirs de son ministère, non-seulement d'une manière utile en général, mais encore d'une manière appropriée au besoin de chacun.

D'une part donc, conclurons-nous aussi, la circonscription territoriale est très-importante, nécessaire même, la plupart du temps, à l'accomplissement des devoirs du prêtre; d'une autre part, elle ne porte aucune atteinte à la religion qu'elle laisse toujours une, toujours universelle, toujours indivisible en elle-même. Donc, elle ne peut qu'être approuvée de tous, bien loin de pouvoir être blâmée par qui que ce soit.

Les curés sont jaloux les uns des autres, et se querellent quelquefois comme des portefaix, avez-vous dit encore.

Que voulez-vous dire par là? Que ce fonds de jalousie, qui existe dans tous les cœurs, se trouve aussi dans le cœur des prêtres? Ce serait dire, en d'autres termes, si vous me permettez d'ajouter en termes plus convenables, que le prêtre appartient, lui aussi, à la famille infortunée d'Adam, et qu'en devenant prêtre, il n'a point cessé d'être homme: ce que tout le monde sait aussi bien que vous. Que voulez-vous donc dire? je le répète. Voudriez-vous dire que ce fonds de jalousie, qu'il est impossible d'étouffer complétement, se manifeste aussi quelquefois en lui, quoi qu'il puisse faire, d'une manière plus ou moins sensible? Vous ne diriez rien là encore que tout le monde ne sache aussi bien que vous: car ce serait dire que ce qui est dans l'intérieur de notre âme ne peut rester tellement enseveli qu'il n'en paraisse quelque chose au dehors; ce serait dire que le feu ne peut rester si bien caché sous la cendre qu'il n'en sorte à l'occasion des étincelles. Que voulez-vous dire? vous demanderai-je encore. Que, quand le prêtre est mauvais, quand il a trempé et retrempé son cœur dans le sacrilége, sa jalousie, comme toutes ses autres passions, prend, chez lui, quelquefois, un développement extraordinaire? Vous ne diriez rien que je ne reconnaisse hautement, aussi bien que vous, comme un fait malheureusement incontestable, comme une chose très-naturelle, puisque le bien se change nécessairement en mal, quand il est détourné de sa destination.

Voudriez-vous aller plus loin, par hasard? Prétendriez-vous que les prêtres sont plus généralement jaloux que les autres? que tout prêtre à circonscription territoriale, par cela même qu'il a son autel élevé en face de l'autel de son confrère, comme on dit communément, regarde nécessairement celui-ci d'un œil d'envie? Ce serait une affreuse calomnie, une accusation injuste au dernier point, mais évidemment démentie par tous les raisonnements, comme par tous les faits.

Les curés plus jaloux que les autres? Cela se peut-il? Voyez tous ceux qui ont le même état, fussent-ils parents, fussent-ils frères, eussent-ils été unis longtemps par la plus étroite amitié, par cela même qu'il y a concurrence entre eux, cette concurrence ne manque guère d'engendrer la rivalité, la rivalité la jalousie, et la jalousie souvent des actes de déloyauté, si ce n'est même des crimes abominables. Et chose remarquable, c'est que plus les fonctions sont relevées, intellectuelles, et plus la jalousie prend aussi des proportions extraordinaires. Tant il est vrai, en toutes choses, que c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur qui devient toujours ce qu'il y a de pire. Voyez les médecins, par exemple, leur jalousie n'est-elle pas proverbiale? Et pourtant leurs fonctions sont sacrées, sacerdotales en quelque sorte. Le médecin auprès du lit du malade, recevant ses confidences, écoutant ses plaintes, calmant ses souffrances, rétablissant quelquefois sa santé, n'est-il pas réellement le représentant de Dieu, bienfaiteur de tous les hommes, et principalement des affligés? Mais qu'un confrère vienne à paraître, les sentiments de bienveillance qui remplissaient son cœur disparaissent souvent pour faire place à tous les sentiments de la jalousie et de la haine. La discussion commence. De modérée qu'elle était d'abord, elle ne tarde pas à devenir violente, et à dégénérer même, s'il y a lieu, en véritables querelles de portefaix, pour me servir de vos expressions. Ne dites donc point que les curés sont plus jaloux que les autres

hommes, car, je vous le répète, cela n'est pas possible.

Les curés plus jaloux que les autres hommes? Comment cela se ferait-il donc? N'ont-ils pas pour mission spéciale de montrer aux hommes l'odieux de ce vice, aussi bien que de tous les autres, de leur apprendre à le combattre, et à établir solidement en eux la vertu opposée? N'est-ce pas pour eux un devoir impérieux de commencer dans leur propre cœur cette réforme morale qu'ils doivent continuer ensuite dans le cœur des autres? N'ont-ils pas, pour réussir, les moyens les plus efficaces? La prière à chaque instant, le saint sacrifice de la Messe, tous les jours ou presque tous les jours, l'administration des sacrements, la méditation et la prédication de l'Evangile, de cette parole sainte qui a changé le monde? Je sais bien que toutes ces causes de réformation et de sanctification ne produisent pas toujours leur effet dans l'homme, à qui Dieu veut laisser sa liberté, c'est-à-dire le pouvoir de faire ou de ne pas faire ce qui lui a été commandé; mais c'est l'exception. Il est donc impossible que tant de causes de sanctification ne la produissent pas, généralement parlant, dans le prêtre, et que tout lui prêchant la charité, le portant à la charité, il reste aussi jaloux et même encore plus jaloux que les autres hommes.

Ce que j'avance ici se trouve confirmé par une expérience générale. La confraternité entre prêtres, et surtout entre prêtres du voisinage, n'est-elle pas proverbiale dans le monde? C'est parmi eux qu'on trouve encore un reste de cette charité ardente et pure qui régnait entre tous les Chrétiens de la primitive Eglise. Voyez comme ils s'aiment! peut-on dire d'eux également. Ils semblent n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. Leurs relations fraternelles sont si généralement reconnues que le monde en est quelquefois scandalisé, ou feint de l'être. On leur prête des idées qu'ils sont bien loin d'avoir, un but auquel ils ne sauraient atteindre, quand bien même ils le voudraient. Dans des temps de crise, surtout, comme en 1830, que ne dit-on pas des réunions ecclésiastiques, eussent-elles uniquement pour objet l'étude de la science, la méditation du devoir. Le monde est encore ce qu'il était du temps de Jésus-Christ, et probablement il le sera toujours. Que le prêtre reste continuellement renfermé dans son église ou dans son presbytère. « C'est un loup, » dit le monde! « il ne veut voir personne; pas même ses confrères. C'est sans doute parce qu'il en est jaloux. » Qu'il soit en relations intimes et fréquentes avec ses confrères: « C'est un homme de bonne chère, » dit alors le monde. « Il mange et boit comme les pécheurs. Il parle à peu près comme eux, et quelquefois même se querelle comme eux. » Cette dernière opinion, la plus répandue assurément, sert du moins à prouver la bonne confraternité qui existe entre les curés du même voisinage, comme je le disais tout à l'heure; d'où il suit qu'on ne peut les accuser d'être jaloux les uns des autres, de la manière que vous le dites.

Non pas que, dans ces relations fréquentes, on ne voie naître et se développer quelquefois des sentiments de jalousie: les âmes, sous ce rapport, sont comme les corps, elles ne peuvent se rapprocher fréquemment, sans se choquer désagréablement quelquefois, et sans se repousser avec aigreur. Non pas que, dans ces réunions, il n'y ait, et même souvent, de vives discussions, tantôt légitimes et honorables, comme quand il s'agit de défendre les intérêts de la vérité; tantôt plus ou moins condamnables, comme quand elles sont inspirées et soutenues par une passion quelconque; mais de là à une jalousie générale et habituelle, de là à des querelles de porte-faix, comme vous avez dit, il y a toute la distance qui sépare la fragilité bien pardonnable, du mal inexcusable; la nature humaine, de la nature diabolique. Tirer une conclusion semblable, c'est conclure de quelques légers nuages, à une complète obscurité, c'est donner dans la plus calomnieuse exagération.

Ils prétendent, ajoutez-vous, que c'est un péché d'aller prier Dieu ailleurs que dans leur église, et que l'absolution donnée par un autre que par eux précipite dans l'enfer, au lieu de conduire au ciel.

Jamais aucun prêtre n'a dit rien de semblable. Nous allons expliquer bientôt ce qui a pu donner lieu à cette mauvaise plaisanterie; mais auparavant, montrons que, bien loin de dire rien qui approche de ce que vous leur prêtez, les curés ne cessent de dire précisément tout le contraire.

Quant à la prière d'abord, que dit le curé, comme tout prêtre en général, comme tout fidèle instruit de la loi de Dieu? Ce qu'il dit? Ah! vous le savez aussi bien que nous, il dit, avec Jésus-Christ, qu'il faut prier sans cesse, et ne point se lasser: *Oportet semper orare et non deficere.* (*Luc.* XVIII, 1.) Il dit, par conséquent, qu'il faut prier non-seulement dans telle ou telle église particulière, mais dans toute église où l'on pourra se rencontrer, et non-seulement dans toute église, qui est toujours une maison de prière, mais dans toute maison, mais partout, parce que, partout aussi, le besoin de prier se fait sentir.

Par rapport au sacrement de pénitence, comme pour tout autre sacrement, c'est à peu près la même chose, « De même, que Dieu est partout, » dit-il, « et que partout nous pouvons et devons le prier, de même, l'Eglise, chargée par Jésus-Christ de répandre sur tous les hommes sans exception les grâces célestes, se trouve partout, et partout aussi nous pouvons et devons recourir à elle, afin de participer aux faveurs dont elle est la distributrice. » Tel est, quant au fond, le langage de tout prêtre, et, par conséquent, de tout curé, expliquant aux fidèles la manière dont ils doivent se comporter à l'égard de l'Eglise. Voulez-vous entendre le langage intime de quelques-uns d'entre eux? Ecoutez. C'est un bon curé de campagne, qui

après avoir pris un soin tout particulier de quelques jeunes gens, après les avoir élevés, dirigés continuellement avec toute la sollicitude et toute la tendresse d'un père pour ses enfants, les voit s'éloigner de lui, pour aller, je suppose, au service militaire. C'est la veille de leur départ; le prêtre les a réunis dans sa chambre, et, après leur avoir distribué les derniers gages de sa pieuse affection, il leur parle ainsi d'une voix profondément émue et les yeux baignés de larmes : « Votre existence, mes chers enfants, sera désormais bien différente de ce qu'elle a été jusqu'ici. Vous n'avez entendu encore que de ma voix l'explication de la loi divine, vous n'avez guère assisté aux offices religieux que dans notre église, et ce n'est encore que par mon ministère que vous avez reçu les sacrements. Il n'en sera plus ainsi actuellement. Vous allez être emmenés peut-être, de ville en ville, dans les parties les plus opposées de la France. Que dis-je! Nul ne sait l'avenir : vous pouvez être emportés par les événements au delà des mers et jusqu'aux extrémités de la terre. Ah! je vous en conjure, en quelque lieu que vous vous trouviez, n'oubliez point que Dieu est partout, et que partout aussi vous pouvez et devez le prier; n'oubliez point non plus, que partout est la religion, et que partout aussi vous pouvez et devez avoir recours à cette divine mère, pour vous réconcilier avec votre père céleste, et recevoir les grâces qu'il veut bien accorder à ses enfants. Gardez-vous bien de dire jamais : Nous ne sommes plus dans la paroisse. Car la paroisse de tout fidèle, en un sens, c'est le monde! De même que, comme militaires, comme soldats de la France, vous pourrez dire avec vérité : Où est le drapeau, là est la patrie : *Ubi vexilla, ibi patria.* Comme Chrétiens, comme soldats de Jésus-Christ, attendant de lui pour paye les récompenses éternelles, vous pourrez dire avec la même vérité : Où est la croix, là est ma religion : *Ubi vexillum, ibi religio.* Or sachez que la croix plantée sur le Calvaire domine le monde entier; que l'image de cette croix se retrouve actuellement dans toutes les parties de la terre, et que, quand bien même vous vous trouveriez dans des lieux où elle n'aurait jamais paru, ce qui me semble un peu difficile, si ce n'est pas tout à fait impossible aujourd'hui, vous l'y porteriez nécessairement, puisque cette croix a dû être érigée dans vos cœurs par la foi. »

Tel est, je le répète, le langage intime que bien des prêtres ont tenu certainement, sinon quant aux mots, du moins quant au sens, à des jeunes gens élevés par eux avec un soin tout particulier. Et je ne sais si vous à qui je réponds en ce moment, ne l'avez pas entendu quelquefois. Or un tel langage se concilie-t-il avec la persuasion où seraient les curés, selon vous, que c'est un péché d'aller prier ailleurs que dans leur église, et que l'absolution donnée par un autre que par eux précipite dans l'enfer, au lieu de conduire au ciel? N'est-ce pas tout l'opposé au contraire? Expliquons actuellement, nous l'avons promis, ce qui a pu donner lieu à cette mauvaise plaisanterie, dont vous vous êtes fait l'écho.

Afin que le ministère sacerdotal soit exercé avec plus de régularité et de succès, chaque diocèse est divisé, comme tout le monde sait, en fractions plus ou moins grandes, communément appelées paroisses. A la tête de chaque paroisse est un prêtre, avec le titre de curé, ou pasteur. La Messe que chaque curé est obligé de dire, le dimanche et les jours de fête, à l'intention de ses paroissiens, s'appelle la Messe paroissiale. Par cela même que cette Messe est celle de tous les habitants de la paroisse, ceux-ci y sont naturellement appelés d'une manière particulière. C'est l'intention de l'Eglise qui ne cesse de la manifester par la voix des supérieurs ecclésiastiques; et il est évident d'ailleurs que les fidèles qui n'assistent jamais ou presque jamais à la Messe de la paroisse ne donnent point le bon exemple, paralysent autant qu'il est en eux la force de l'association, ne peuvent connaître leur pasteur, pas plus qu'ils ne peuvent s'en faire connaître. Malgré ces inconvénients et d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, celui qui entend une autre Messe que la Messe paroissiale satisfait-il au précepte de l'Eglise qui lui dit : *Les dimanches Messe ouïras, et fêtes de commandement?* Oui, disent les uns, parce que le précepte est toujours accompli dans ce qu'il a d'essentiel. Non, disent les autres, si cela se fait habituellement et sans aucune raison, parce que l'intention de l'Eglise est que non-seulement les fidèles assistent à la Messe, mais encore à la Messe paroissiale. Quoi qu'il en soit, remarquez que, dans l'opinion même la plus rigoureuse, nul ne dit que c'est un péché d'aller entendre une Messe ailleurs que dans sa paroisse : car la prière, et surtout la prière pendant le saint sacrifice, est toujours bonne, quand elle est bien faite, mais seulement de ne point assister à la Messe paroissiale, ce que veut l'Eglise. Ce n'est point dans la religion seulement, c'est en toute chose que le bien lui-même devient mal, quand il est fait autrement qu'il doit l'être. Voilà une mère qui commande à son fils d'aller porter une aumône dans une maison pauvre qu'elle lui désigne. Au lieu de la porter dans la maison pauvre qui lui a été expressément désignée, il la porte dans une autre maison. Le fils a-t-il bien fait? Non évidemment. Est-ce que son aumône est un mal, par hasard? me dira-t-on. Non encore une fois; mais ce qui est mal dans sa conduite, c'est d'avoir été contre les ordres, ou du moins contre les désirs formellement exprimés de sa mère.

Ce que j'ai dit par rapport à la prière, je puis le dire également par rapport aux sacrements, et surtout par rapport au sacrement de pénitence. C'est au curé ou à celui qui a les mêmes pouvoirs, si ce n'est des pouvoirs plus étendus encore, que les fidèles doivent s'adresser. Point du tout, en

voilà qui s'adressent sciemment à un ministre de la religion qui n'a aucun pouvoir, par rapport à eux du moins. La sentence d'absolution qu'ils entendent est-elle ratifiée dans les cieux? Non, ils restent aussi coupables, et même plus coupables qu'ils n'étaient auparavant. Est-ce l'absolution prononcée par le prêtre qui ajoute ainsi à leur culpabilité, au lieu de l'effacer? Non, encore; car cette absolution est sainte en soi, et bien reçue elle conduit au ciel; mais c'est la rébellion aux ordres formels de l'Eglise, c'est la profanation des sacrements. Ne voyez-vous pas quelque chose d'absolument semblable dans la société civile? Voilà un homme qui, au lieu de paraître devant son juge naturel, va, par fraude, devant celui qui n'a sur lui aucun pouvoir. La sentence prononcée par ce juge est tout en sa faveur. Sa condition en est-elle meilleure pour cela? Au contraire. Est-ce la sentence du juge qui le met ainsi dans une position plus défavorable qu'auparavant? Nullement, mais c'est la désobéissance à la loi, c'est aussi la profanation de la justice civile, si je puis m'exprimer de la sorte.

Ces droits curiaux, du reste, ces prétentions des curés, comme vous dites, sont tout en faveur de leurs paroissiens. Nous l'avons prouvé plus haut surabondamment. Une nouvelle preuve ici, c'est que, depuis que l'Eglise a reconnu qu'il importait d'avoir une condescendance extrême pour la faiblesse des fidèles, elle leur laisse la plus grande latitude dans l'observance de leurs devoirs religieux, et semble ne plus tenir qu'aux règles rigoureusement obligatoires.

On les verra même se disputer un mort, comme des chasseurs le gibier qui est tombé, avez-vous osé dire.

Cette accusation, que nous avons lue aussi dans nous ne savons plus quel livre abominablement impie, se réduit sans doute à dire que le curé tient à enterrer ses paroissiens, quand ils sont morts, et à ce qu'ils ne soient point emportés dans un cimetière étranger.

Oui, ils y tiennent, et ils ont raison d'y tenir, parce que ce n'est pas seulement leur droit, mais leur devoir, et je suis convaincu que vous seriez vous-même le premier à les blâmer, s'ils n'y tenaient pas.

Oui, c'est leur devoir d'y tenir, avons-nous dit avec vérité, parce que leurs paroissiens sont pour eux des enfants bien-aimés, dont ils ne doivent se séparer qu'à la dernière extrémité. Est-ce qu'un père ne tient pas à accompagner jusqu'au lieu du repos les restes d'un fils chéri que la mort lui a enlevé? Est-ce qu'il se laisserait volontiers remplacer par qui que ce soit dans l'accomplissement de ce funèbre devoir? Ce corps frappé de mort et tombé à terre, est une proie, en effet, pour me servir de votre comparaison, mais une proie sainte, dont sa douleur, sainte également, aime à se repaître, et qu'elle ne voudrait céder à personne.

Oui, c'est leur devoir d'y tenir, et non-seulement un devoir de religion, mais un devoir de cœur, car ces morts qu'ils ont soignés, sous tous les rapports, pendant leur vie, qu'ils ont consolés, soutenus, encouragés, avec toute la sollicitude du médecin le plus dévoué, et dont ils ont peut-être même recueilli le dernier soupir, ils se sont naturellement attachés à eux par les liens de la plus vive tendresse, et ils veulent, autant que possible, rester auprès d'eux jusqu'à la fin.

Oui, c'est leur devoir, car ces dépouilles périssables qu'ils veulent conduire au champ du repos, ce sont les restes de soldats valeureux, à qui ils ont enseigné la manière d'être victorieux dans les combats du Seigneur, qu'ils ont guidés, ranimés, modérés même quelquefois, dont ils ont reconnu et admiré, dans les derniers jours surtout, la fidélité et le courage, et auxquels ils désirent donner une dernière preuve de leur estime et de leur affection, comme un capitaine tient à rendre, lui-même, en personne, les devoirs funèbres aux soldats tombés bravement, sous ses yeux, au champ d'honneur.

Oui, c'est leur devoir, parce que ces dépouilles terrestres leur ont été confiées aussi par Jésus-Christ, en même temps que les âmes qui les vivifiaient; et de même qu'ils ont tenu à rendre les âmes à celui qui les avait créées à son image, de même ils tiennent à rendre les corps, environnés de toutes les bénédictions de la religion, à cette terre d'où ils sont sortis primitivement, et d'où ils seront tirés, de nouveau, au grand jour du jugement, pour être récompensés ou punis, selon qu'ils auront été, en cette vie d'épreuves, des instruments de bien ou de mal, de vertus ou de vices.

Oui, c'est leur devoir: car il est souverainement important que ces morts paraissent à l'église paroissiale, avant d'être renfermés pour toujours dans le tombeau. Leur présence est toujours là, malgré le silence profond qui y règne quelquefois, et je dirai même à cause de ce silence, une espèce d'oraison funèbre plus éloquente, plus instructive du moins que la plus éloquente et la plus instructive qui ait été prononcée par une langue humaine. C'est l'oraison funèbre de la mort elle-même. Celui qui n'est plus était-il dans l'habitude de remplir avec exactitude ses devoirs religieux? Quelle consolation, mais aussi que d'encouragement pour les parents, pour les amis, pour toutes les connaissances! Avait-il passé sa vie, au contraire, dans l'oubli, si ce n'est même dans la haine de la religion? Que de réflexions tristes, en ce cas; mais aussi que de réflexions salutaires! « Ah, » se dit chacun intérieurement, « combien il est préférable d'avoir à présenter à Dieu, à l'heure de cette mort qui arrive si rapidement et si inopinément, toutes sortes de bonnes œuvres, que de porter à son tribunal redoutable la négligence et même l'audacieuse transgression de sa loi. »

Oui, c'est leur devoir; parce que c'est un spectacle aussi touchant qu'instructif de voir tous les paroissiens reposer dans le même

lieu, après leur mort, à l'ombre de la croix, comme ils ont prié et combattu, dans le même lieu et sous le même étendard de la croix, pendant leur vie. Le pasteur y vient lui-même à son tour. Il repose au milieu de son troupeau, prêt à se lever le premier, quand sonnera la trompette du jugement, pour présenter au souverain Juge ceux qui lui ont été confiés, et dont il doit rendre aussi un compte rigoureux.

Voilà pourquoi les curés tiennent beaucoup à ce que tous leurs paroissiens soient enterrés dans le cimetière de la paroisse; mais ce n'est ni pour les motifs ni avec les dispositions que vous supposez. Vous parlez de chasseurs qui se disputent le gibier. Quelle comparaison aussi fausse qu'indécente! Ce gibier qu'ils se disputent est tombé sous leurs coups. Est-ce le cas des curés par rapport à leurs paroissiens? N'ont-ils pas fait, au contraire, tout ce qui dépendait d'eux, pour leur conserver la vie et la santé? Prières, soins, veilles, secours de tout genre, rien n'a été négligé pour cela; et ils eussent volontiers donné leur vie pour eux, suivant la recommandation du pasteur des pasteurs, qui dit expressément que tout bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Les chasseurs se disputent le gibier pour s'en nourrir. En est-il ainsi des curés? Pensez-vous qu'ils vivent de cadavres? Ah! plutôt, voyez-les à la tête de ce convoi funèbre, dans cette église tendue de deuil et devenue une maison mortuaire, dans cette enceinte funèbre, à côté de cette fosse béante, qui attend sa proie pour la recouvrir aussitôt... entendez-vous ces plaintes, ces soupirs, ces cris perçants? Ne comprenez-vous pas que, quel que soit le cœur du prêtre alors, fût-il de rocher, ce qui n'est pas certainement, il doit se fendre, lui aussi, à une séparation si déchirante. Il n'y a donc là rien d'enviable, il n'y a absolument, comme je l'ai dit déjà, que de quoi nourrir la douleur. Vous me direz peut-être que les curés reçoivent pour ces fonctions une rétribution qui, ordinairement, n'est point à dédaigner. Il le faut bien, puisque cela est nécessaire pour qu'ils vivent et puissent faire les aumônes qui ne sont pas moins nécessaires à leurs paroissiens qu'à eux-mêmes; mais ce n'est point pour cela précisément qu'ils tiennent à ce que tous leurs paroissiens soient enterrés dans le cimetière de la paroisse, puisqu'ils ne tiennent pas moins à ce que les pauvres, de la sépulture desquels ils n'ont rien à attendre, y soient enterrés que les riches.

Ce n'est point non plus avec les dispositions que suppose votre comparaison, que les curés tiennent à ce que la sépulture de leurs paroissiens se fasse dans la paroisse. Les chasseurs, auxquels vous les avez comparés, défendent leurs droits avec une passion violente, avec une opiniâtreté invincible, et, plutôt que de céder, ils en viendront quelquefois aux extrémités les plus déplorables. Voyez-vous rien de semblable ou même d'approchant, dans la conduite des curés, surtout en présence de la mort? Ils défendent leurs droits avec fermeté, si vous le voulez, mais toujours avec calme et décence; et, quelque solidement fondés que soient ces droits, s'ils reconnaissent qu'il est mieux de ne point y tenir, ils cèdent aussitôt sans difficulté. Priant alors pour ceux dont ils auraient dû faire la sépulture: « Il eût été dans l'ordre, » disent-ils, « que ceux qui avaient été réunis pendant la vie, le fussent également après la mort. Puisque cela ne se peut, Dieu saura nous retrouver un jour. Puisse-t-il alors nous réunir pour toujours dans son sein. »

Ils portent partout, jusque dans le monde et dans l'administration civile, avez-vous dit encore, cet esprit de domination.

Bien loin de porter partout l'esprit de domination, comme vous le prétendez, les curés ne l'ont pas même dans l'exercice de leurs droits les plus incontestables. Jésus-Christ, leur modèle et leur maître, le leur défend expressément. *Vous savez*, dit-il aux siens, *que les princes des nations les dominent, et que ceux qui sont les plus puissants parmi eux les traitent avec empire. Il ne doit pas en être de même parmi vous autres; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre serviteur; et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave. Comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs : « Scitis quia principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt, potestatem exercent in eos. Non ita erit inter vos : sed quicunque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister : et quicunque voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam, redemptionem pro multis.* » (*Matth.* xx, 25 seq.) Ainsi, d'après les intentions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, intentions auxquelles ils sont tous obligés de se conformer plus ou moins strictement, ce n'est point un esprit de domination qui doit animer les curés, mais, au contraire, un esprit de servitude. Chacun d'eux est le représentant du Fils de l'homme, dans sa paroisse, pour l'administration des choses spirituelles. Eh bien! il doit, à son exemple, servir les autres, au lieu de vouloir en être servi, et pousser son dévouement, qui est un véritable esclavage, jusqu'à donner sa vie, si cela est nécessaire, pour la rédemption de plusieurs. Du reste, quand je parle de servitude, je n'entends pas basse servitude, dans le sens vulgaire de l'expression, mais une servitude honorable, dans le sens de saint Paul, qui se faisait tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, ou bien encore dans le sens du Souverain Pontife, qui prend pour l'un de ses premiers titres celui de serviteur des serviteurs de Dieu : *Servus servorum Dei.*

Vous allez me dire peut-être que, si telles sont les intentions de Jésus-Christ, les ministres sont bien éloignés de s'y conformer. Vous vous trompez. Ils s'y conforment tous plus ou moins strictement, vous ai-je dit

déjà. Ils le font volontiers, pour la plupart du moins, je n'en doute pas; mais, lors même qu'ils ne le feraient pas ainsi, ils seraient encore obligés de le faire bon gré mal gré. C'est, en quelque sorte, une nécessité de leur position. En doutez-vous? Je vais vous le prouver promptement. Vous êtes malade, je suppose. Il ne se passe pas de jour peut-être que le curé de la paroisse ne vienne à votre lit de souffrances, ou ne cherche du moins à y venir, pour vous offrir les consolations de la religion, dont vous avez d'autant plus besoin, je suppose que vous en êtes moins préoccupé. Vous refusez, à chaque fois, son ministère, ou, du moins, vous le remettez à un autre moment, sous un prétexte quelconque. Le prêtre n'en persiste pas moins. Que dis-je! vos refus ne servent qu'à donner plus d'activité à son zèle. Il pense à vous aux pieds des autels, dans le silence de son cabinet, dans ses promenades solitaires, dans ses visites en tout temps, en tout lieu, pour ainsi dire. Cependant votre maladie a fait de rapides progrès qui effrayent ceux qui sont auprès de vous, et vous-même encore plus que les autres. Soit effet des prières que le prêtre n'a cessé d'adresser au Ciel pour vous, depuis que vous êtes malade, soit toute autre cause, votre cœur touché se tourne vers Dieu : « Le prêtre! dites-vous, d'une voix mourante, le prêtre! car bientôt je ne serai plus. » On se rend en hâte au presbytère; c'est au milieu de la nuit. La distance à parcourir est assez considérable, et les chemins sont mauvais. N'importe, le prêtre longtemps refusé, se rend auprès de vous, rempli d'une joie sainte. Il ne vous reproche ni vos refus obstinés, ni son sommeil interrompu, ni les fatigues et les dangers de sa course au sein de l'obscurité et par un temps affreux, il ne voit qu'une chose, qu'il a le bonheur de procurer, votre réconciliation avec Dieu.

Ce que votre curé vient de faire pour vous, il est obligé de le faire, et il le fera réellement pour n'importe qui réclamera, de la même manière, son ministère. Ce que fait celui-ci, tout autre le fera également. Or, qu'est-ce que cela? je vous le demande. Est-ce de la domination? n'est-ce pas plutôt de la servitude, comme je vous le disais, et même de la servitude au suprême degré, pour la gloire de Dieu toutefois, et le salut des âmes : *Servus servorum Dei?*

Que si le curé doit avoir cet esprit d'abnégation et de dévouement jusque dans l'exercice du saint ministère, où il est pourtant le représentant de Dieu, avons-nous dit, à plus forte raison dans le monde, où il doit se faire tout à tous, comme dit saint Paul, pour conquérir des âmes à Jésus-Christ; à plus forte raison dans l'administration civile, à laquelle il est, comme prêtre, complétement étranger. *Mon royaume n'est point de ce monde,* a dit le Sauveur : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.* XVIII, 36.) S'il en est ainsi du maître, à plus forte raison de ses ministres.

Vous me demanderez peut-être pourquoi ce reproche de domination si souvent élevé contre eux, en tout lieu.

D'où cela vient? Je vais vous le dire en toute franchise. Cela vient du défaut de prudence quelquefois, et peut-être même réellement du défaut de modération chez quelques prêtres; mais généralement, mais presque toujours, ah! qu'il me soit permis de le dire ici, cela vient de l'injustice du monde. Il persécute, suivant l'usage, les ministres qui lui sont envoyés de Dieu, pour le convertir; et, quand ceux-ci se plaignent, chose pourtant bien naturelle, le monde crie qu'ils veulent dominer partout, et quand, au lieu de se plaindre, ils opposent, à l'exemple de Jésus-Christ, aux injustices qui leur sont faites, une patience à toute épreuve, le monde crie encore qu'ils sont ennemis de César, qu'ils veulent séduire le peuple pour exercer la domination, et que pour cela ils sont dignes des plus grands supplices. *Tolle, tolle, crucifige eum!* (*Joan.* XIX, 15.) Je pourrais citer à cette occasion plusieurs exemples bien remarquables; je me contenterai d'en citer un seulement.

C'était dans une campagne, au centre même de la France. Il y avait là un extrait d'homme d'un mètre cinquante, tout au plus, qui n'aurait pu être admis, vu sa taille à servir militairement la France, en aucun régiment. Ce petit bonhomme, d'une valeur fort problématique, sous bien des rapports, fut cependant jugé digne de soutenir l'écharpe municipale. Je ne dirai ni comment, ni pourquoi; mais à peine en eût-il été revêtu que la tête lui tourna; et sa tête étant tournée, il s'imagina qu'elle avait haussé, et même d'une manière considérable. Dès lors, il se crut maître de tous et de tout, maître d'appeler mal ce qui était bien et bien ce qui était mal. De là des énormités auxquelles le curé du lieu se trouva tout naturellement mêlé. Celui-ci s'efforça d'opposer constamment à l'orage un calme inaltérable; mais on ne lui fit pas moins éprouver les plus grands désagréments, et on ne l'accusa pas moins de vouloir porter partout, jusque dans le monde et dans l'administration civile, son esprit de domination. Jugez d'après ce fait, qui, comme nous l'avons dit, et comme on doit le comprendre aisément d'ailleurs, se renouvelle fréquemment, ce qu'il faut penser des criailleries du monde à l'encontre des prêtres, et surtout du pauvre curé de campagne.

On ne voyait rien de semblable, au temps de Jésus-Christ et de la primitive Eglise, avez-vous ajouté, en dernier lieu.

Qu'entendez-vous par là? Voulez-vous dire qu'il n'y eut alors aucun des scandales qui déshonorent réellement quelquefois le sacerdoce, mais qui sont considérablement grossis par l'œil, l'oreille et la bouche de la malveillance? ou bien voulez-vous dire qu'on ne connaissait point encore cette juridiction restreinte, cette circonscription territoriale, pour me servir de vos expressions, que vous regardez comme la cause de ces scandales. Il nous est facile de répondre,

dans l'une et l'autre de ces suppositions.

Voulez-vous dire qu'il n'y eut point de scandales ? Et Judas : l'avez-vous oublié par hasard ? Quoi ! un traître, et quel traître ! contre onze fidèles, et encore d'une fidélité un peu chancelante, quelle misère ! Quand on réfléchit à cela, quand on pense par qui ces hommes avaient été choisis, par qui ils avaient été formés pendant plusieurs années, sous les yeux de qui, dans quelles circonstances ils se trouvaient, il y a de quoi gémir profondément, et répéter, avec l'Apôtre des nations, en faisant un retour sérieux sur soi-même : *Que celui qui se croit solidement établi prenne garde de tomber ! « Qui se existimat stare, videat ne cadat. »* (*I Cor.* XI, 12.) Il y a de quoi s'écrier : « L'homme n'est rien, par lui-même, dans quelque position qu'il se trouve, de quelque caractère qu'il soit revêtu ; et, quand il fait quelque chose de grand, ce n'est que par la vertu de celui qui le fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Phil.* IV, 13.) Le scandale est donc inhérent à la nature humaine, à toute nature imparfaite, alors même que cette nature entre en rapport avec la nature divine. Nous le voyons par Judas, comme nous venons de le rappeler tout à l'heure. Nous le voyons par Caïn qui, jaloux de ce que les sacrifices de son frère Abel étaient plus agréables à Dieu que les siens, l'immole traîtreusement. Nous le voyons dans les anges eux-mêmes qui, s'étant révoltés contre Dieu, au lieu de s'abaisser devant lui, ont été chassés du ciel et précipités dans l'enfer. Ne dites donc pas qu'il n'y avait point de scandales du temps de Jésus-Christ et de la primitive Eglise ; car il y en a eu et il y en aura toujours, et même de très-grands.

Voulez-vous dire qu'il n'y avait point alors de juridiction restreinte, ou, ce qui est à peu près la même chose, de circonscription territoriale dans l'exercice du saint ministère ? Et pourtant Jésus-Christ dit à Pierre, dès le commencement : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 16, 17.) C'est-à-dire, suivant l'interprétation générale, dirigez les pasteurs de mon Eglise, aussi bien que les simples fidèles. Or, le chef de l'Eglise ne peut diriger les pasteurs sans leur donner des pouvoirs plus ou moins étendus, selon le besoin des temps et des lieux. Donc, il a dû y avoir, dès le commencement, des prêtres à juridiction restreinte, à circonscription territoriale, c'est-à-dire des curés. Leur établissement à poste fixe n'est pas nécessaire assurément, à cette époque où l'Eglise est encore excessivement bornée et ne compte qu'un petit nombre de fidèles, comme aujourd'hui où elle est répandue par toute la terre ; mais enfin c'est un corps qui commence, qui se développe et s'étend avec l'Eglise elle-même, et qui se montre bientôt tel à peu près que nous le voyons actuellement.

« A peine le christianisme se fut-il répandu dans les villes et dans les campagnes, » dit Bergier, « que l'on vit des curés dans l'exercice de leurs fonctions. Saint Paul, dans son *Epître aux Romains*, chap. XVI, vers. 1, indique qu'il y avait une église à Cenchrée. Cette église avait seulement un ministre. Théodoret assure qu'il n'y a jamais eu d'évêque ; ce ne pouvait donc être qu'un curé. Eusèbe, liv. II, chap. 16, rapporte que les différentes paroisses qui étaient à Alexandrie avaient été établies par saint Marc même. Sozomène en parle comme d'un établissement fort ancien. Saint Denis, qui en fut évêque l'an 248, rassembla les prêtres qui étaient dans les villages de la province d'Arsinoé pour combattre l'erreur des millénaires. Les curés ont la même ancienneté dans l'Eglise d'Occident que dans celle d'Orient. Si l'on en croit Hermas, auteur contemporain des apôtres, il y avait à Rome, dans le temps de saint Clément, qui a succédé presque immédiatement à saint Pierre, des prêtres qui gouvernaient sous lui les églises de cette capitale du monde. On lit dans le Pontifical attribué au Pape Damase, que le Pape Evariste, qui mourut l'an 108 de Jésus-Christ, la partagea en différents quartiers, et qu'il en distribua les titres à ces prêtres qu'on nommait alors cardinaux, et qui n'étaient que de simples curés. Enfin, ce qui ne laisse aucun doute sur leur ancienneté, c'est le trente-sixième canon des apôtres, qui défend aux évêques d'ordonner des prêtres dans les villes et villages qui ne sont pas de leurs diocèses. L'auteur de la fameuse décrétale attribuée au Pape saint Denis s'est donc évidemment trompé, lorsqu'il a placé sous le pontificat de ce saint l'établissement des paroisses : il est beaucoup plus ancien. En effet, il a dû y avoir des curés en titre dès le moment où le nombre des Chrétiens et la distance de leurs habitations de la ville épiscopale ont exigé que les prêtres qui vivaient avec l'évêque s'en éloignassent et fixassent ailleurs leurs demeures, pour distribuer le pain de la parole et administrer les sacrements. »

Sous ce rapport donc, comme sous tous les autres, l'Eglise est et sera ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire un établissement divin, puisqu'elle est l'œuvre de Jésus-Christ, et, par conséquent, de Dieu lui-même. Les fidèles qu'elle porte dans son sein, les ministres qui la dirigent, y sont nécessairement avec les passions inhérentes à leur nature, et avec les fautes qui dérivent de ces passions ; mais l'Eglise, du moins, combat ces passions, rend ces fautes moins fréquentes, et les fait tourner, autant qu'il dépend d'elle, quand elle n'a pu les arrêter, à la gloire de Dieu et à la sanctification des hommes.

D

DELUGE.

Objections.— C'est un conte de grand'mère pour effrayer les petits enfants. — Comment donc se serait accompli ce grand événement? — Y avait-il assez d'eau pour cela? — Comment ne retrouve-t-on point d'ossements humains avec les autres? — Comment se serait repeuplée l'Amérique? — Est-ce que toutes les espèces d'animaux ont pu être renfermées dans l'arche? — A quoi eut servi le déluge?

—

Réponse. — Ce n'est point un conte, mais une histoire; et c'est bien, l'histoire la plus grave, la plus sérieuse qui ait jamais été racontée; et cette histoire n'est pas racontée par une grand'mère seulement, mais par toutes les grand'mères; et non-seulement par toutes les grand'mères, mais par les grand'mères des grand'mères; et non-seulement par les grand'mères des grand'mères, mais par tous les hommes quels que soient le siècle où ils ont vécu, la contrée qu'ils ont habitée, leurs mœurs, leur condition, leurs croyances religieuses. Tous les historiens le rapportent avec un accord qu'il serait bien difficile de rencontrer sur un autre fait; tous les poëtes le décrivent avec des couleurs partout les mêmes, toutes les religions en font foi, tous les savants le reconnaissent. Mais, au-dessus de ces innombrables et imposants témoignages, s'élève, comme un témoignage surhumain, celui de Moïse, l'historien des Juifs et des Chrétiens, ou plutôt de l'humanité entière, de Moïse, non-seulement historien, mais poëte, législateur, philosophe, savant, homme inspiré. Il raconte ce grand fait avec toutes les circonstances de temps, de lieux, de personnes; il entre à ce sujet jusque dans les plus petits détails; son récit présente tous les caractères de véracité, que peut demander la plus sévère critique; on voit qu'il n'a point été trompé, et qu'il ne veut point tromper les autres; en sorte que, n'y en eût-il aucun autre, son témoignage suffirait pour obtenir notre adhésion. Et, quand on pense qu'à ce témoignage premier, fondamental, viennent se joindre, comme nous l'avons fait remarquer tout à l'heure, tous ceux qu'on peut désirer en pareil cas, personne ne saurait hésiter désormais; il n'y a absolument qu'un enfant qui puisse dire que c'est un conte de grand'mère.

Un conte de grand'mère! dites-vous.

Savez-vous bien quelle est la grand'mère qui nous a toujours raconté et qui ne cesse de nous raconter encore ce fait si imposant de l'histoire du monde, avec des preuves de véracité que ne saurait avoir aucun autre témoin? C'est la terre elle-même, cette antique mère du sein de laquelle nous avons tous été tirés, dans la personne de notre premier père, et qui nous a toujours nourris. C'est bien là un témoin contemporain, et quel témoin! que cette terre qui se trouve partout, qui fait entendre un langage intelligible à tous. Agitée, remuée, bouleversée en tous sens par le déluge, elle conserve, à sa surface, et plus encore dans son intérieur, les preuves les plus incontestables de cette grande catastrophe. Le campagnard, qui la travaille chaque jour, n'est pas sans le remarquer, quelle que soit la faiblesse de son intelligence, et le savant, qui l'explore intérieurement, est bien obligé de le reconnaître, quelles qu'aient été ses préventions religieuses.

« Quand nous n'aurions pour garant de la véracité de l'historien que la nature même de la catastrophe et la sécurité avec laquelle il l'a racontée, » dit ici l'abbé de Frayssinous (*Moïse considéré comme historien des temps primitifs*) « pourrions-nous y refuser notre assentiment? Quel intérêt avait Moïse à l'inventer? D'où lui seraient venus la pensée de répandre et l'espoir d'accréditer une fable sans fondement? A l'époque où il vivait, cet événement prodigieux, s'il était véritablement arrivé, devait être profondément gravé dans la mémoire des hommes; il devait en exister sous les yeux des monuments irréfragables. Telle était alors la durée de la vie humaine que peu de générations s'étaient écoulées depuis Noé jusqu'à Moïse. Dès lors si celui-ci avait osé débiter un mensonge sur un fait si mémorable par lui-même, et dont pourtant il ne serait resté aucun vestige, il aurait excité contre lui une réclamation universelle, et il serait devenu la risée de ses contemporains. Mais qui ne sait d'ailleurs que, de tous les événements anciens, il n'en est pas un seul qui ait laissé des traces plus profondes dans le souvenir de tous les peuples de la terre? Egyptiens, Babyloniens, Grecs, Indiens, tous ici sont d'accord; toutes les traditions des temps antiques supposent que le genre humain, en punition de ses crimes, fut noyé dans les eaux, à l'exception d'un petit nombre de personnes. Bérose, qui avait recueilli les annales des Babyloniens, Lucien, qui rappelle les traditions grecques, ont laissé à ce sujet des récits qui sont parvenus jusqu'à nous et qui présentent un accord frappant avec celui de la *Genèse*. (*Leçons de l'histoire*, t. I, lettre 5.) Cette universalité, cette uniformité de traditions sur le déluge est avouée de l'incrédulité elle-même. L'auteur incrédule, du moins pour un temps, de l'*Antiquité dévoilée* a dit : *Il faut prendre un fait dans la tradition des hommes dont la vérité soit universellement reconnue. Quel est-il? Je n'en vois pas dont les monuments soient plus généralement attestés que ceux qui nous ont transmis cette révolution physique qui a, dit-on, changé autrefois la face*

de notre globe, et qui a donné lieu à un renouvellement total de la société humaine; en un mot, le déluge me paraît être la véritable époque de l'histoire des nations. Or, d'où a pu venir cette croyance universelle du genre humain sur le déluge? Il ne s'agit pas d'une de ces erreurs qui ont leur source dans l'orgueil ou dans la corruption humaine : quel intérêt ont les passions à ce que le genre humain ait été détruit par le déluge! Ici, l'accord unanime des peuples, dont la langue, la religion, les lois n'ont rien de commun, ne peut avoir pour base que la vérité même du fait. Aussi tous les efforts de la science la plus ennemie des Livres saints n'ont pu découvrir un seul monument qui remonte d'une manière certaine à une époque plus reculée que le déluge. Et l'histoire de l'esprit humain, des sciences, des lettres et des arts ne vient-elle pas à l'appui de Moïse sur la renaissance de ce nouveau monde? On voit en effet naître les sociétés, la population s'étendre, la législation se développer; les sciences et les arts commencer, croître et se perfectionner; l'homme soumettre successivement à son empire les diverses contrées de la terre. Tout ce qu'il y a de plus versé dans les antiquités, de plus habile à éclaircir les ténèbres qui couvrent le berceau des anciens peuples, fait remonter leur origine aux enfants de Noé et à leurs premiers descendants ; ils ont même trouvé que les noms de Sem, Cham et Japhet, ceux de leurs premiers fils, se sont conservés, quoique défigurés, dans les noms des nations diverses dont ils ont été les pères et les fondateurs. Combien le nom de Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, n'y est-il pas demeuré célèbre sous le nom de Japet!...

« Mais le récit de Moïse, si merveilleusement confirmé par l'histoire de toutes les nations, serait-il contredit par l'histoire de la nature? Non, bien au contraire : car il est difficile, impossible même de comprendre et de décrire toutes les suites de cette effroyable catastrophe. On sent bien que les eaux, par leur chute, par leur débordement, par leur violente agitation, durent bouleverser les continents, les pénétrer à une grande profondeur, aplanir des montagnes, creuser des vallées, rouler des masses énormes de rochers, transporter les productions d'un climat dans un autre, entasser des matières diverses mêlées et confondues ensemble, et laisser ainsi des monuments de leur ravage. L'état actuel du globe ne présente-t-il pas en effet l'image d'un bouleversement? Dans les diverses contrées de la terre, ne trouve-t-on pas de vastes entassements de corps irrégulièrement mêlés ensemble, de sable, de cailloux roulés, de corps marins, de poissons et de coquillages, confondus avec des dépouilles d'animaux et de végétaux? et cette espèce de chaos n'est-il pas la suite de quelque étrange révolution? Aussi le savant auteur d'un ouvrage tout récent qui a pour titre : *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, a-t-il dit en propres termes que, *s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution.* (Disc. prélim., p. 110.) Que si l'histoire de tous les peuples, d'accord avec celle de Moïse, nous montre la cause de cette révolution dans cette inondation effroyable, universelle, appelée le déluge, pourquoi la rejeter? L'observation a forcé de savants naturalistes à la reconnaître enfin. Sans adopter les applications physiques qu'ils en ont imaginées, nous profiterons de l'aveu qu'ils font de la réalité de ce grand événement. C'est ainsi que Pallas, ayant trouvé dans des climats glacés, dans la Sibérie, des ossements d'éléphants et d'autres animaux monstrueux, mais en très-grand nombre, mêlés même avec des os de poissons et autres fossiles, fut vivement frappé des monuments qu'il croyait voir sous les yeux de cette terrible inondation, comme on le voit par les paroles suivantes de son ouvrage *Sur la formation des montagnes* (p. 85) : *Ce serait donc là ce déluge dont presque tous les anciens peuples de l'Asie, les Chaldéens, les Perses, les Indiens, les Thibétains, les Chinois, ont conservé la mémoire, et fixent à peu d'années près l'époque au temps du déluge mosaïque.*

« Si nous admettons le récit de l'écrivain sacré, nos continents, tels qu'ils sont, ne remontent pas à des siècles sans fin, et l'époque où a commencé leur état actuel ne peut être placée au delà de cinq milles aux environs. Or voilà encore ce que des naturalistes célèbres ont reconnu d'après leurs observations personnelles, témoins de Saussure et Dolomieu. Ce dernier a dit (*Journal de Physique*, janvier 1792. — Théorie de la terre, par M. André, pag. 265) : *Je défendrai une vérité qui me paraît incontestable, et dont il me semble voir la preuve dans toutes les pages de l'histoire, et dans celles où sont consignés les faits de la nature, que l'état de nos continents n'est pas ancien, et qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme.*

« Quant aux diverses observations que l'on peut faire sur l'état de la surface et de l'intérieur du globe, je vous prie de bien remarquer que nous ne sommes pas obligés de tout expliquer par le seul déluge mosaïque, puisque tant d'autres causes ont pu avoir sur l'état de nos continents la plus grande influence. D'abord, si l'on regarde chacun des jours de la création comme une époque indéterminée; qui peut savoir quelles modifications, quelles variations la terre a subies dans ces premiers temps? Ce n'est pas tout. Seize cents ans s'étaient écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au déluge; or, l'histoire du globe, dans cette longue suite de siècles, nous est totalement inconnue. Que de changements ont pu s'opérer dans cette période de temps, et dont la connaissance n'est pas parvenue jusqu'à nous! Enfin, depuis le déluge jusqu'au temps présent, il s'est écoulé plus de quatre mille ans; et, dans cette période de plus de quarante siècles, combien de causes physiques, locales,

particulières, ont pu modifier les continents, la température de leurs climats et leurs productions ! Que de changements amenés de distance en distance par les volcans, les tremblements de terre, les inondations des fleuves ou leurs atterrissements, les chutes des montagnes, les déplacements de la mer qui s'est éloignée de certains rivages, le desséchement de vastes lacs que le déluge même a creusés au milieu des terres ! Sur tout cela, l'esprit peut se donner une libre carrière : ce que demande seulement le respect dû à nos Livres saints, c'est de ne pas contester les grands événements qui s'y trouvent consignés, mais sans presque aucun détail; c'est de reconnaître, par exemple, avec la création racontée par Moïse, la grande catastrophe du déluge.

« Maintenant, si l'on demande par quelle cause est arrivé ce déluge, nous répondrons, sans balancer, que nous nous en tenons au récit de l'écrivain sacré; qu'il faut voir dans ce déluge un événement qui sort des lois ordinaires de la nature, et qui est produit par l'intervention spéciale de la toute-puissance divine. Celui qui a formé l'univers peut l'ébranler, le changer à son gré. Il serait trop déraisonnable de contester à celui qui a fait les lois de la nature le droit de les suspendre, quand il lui plaît, pour des fins dignes de son adorable sagesse. Je sais que l'intervention de la Divinité paraît fort ridicule aux yeux d'un athée; mais je sais aussi qu'il nous est permis à notre tour de ne voir dans l'athéisme qu'une insigne folie. Après tout, l'histoire plus approfondie, soit de la nature, soit de l'antiquité, a forcé les savants naturalistes de nos jours à reconnaître que l'état actuel de nos continents était l'effet d'une subite et violente inondation. Or quelle force physique a donc pu, contre les lois de la gravitation, soulever l'immense océan, et le précipiter sur la terre ferme? De simples volcans sont-ils capables de produire des effets si vastes et si prodigieux? On a voulu supposer des comètes qui, en choquant le globe, en auraient changé l'axe et auraient amené le déplacement des mers. Mais, outre que c'est là une supposition tout à fait arbitraire, et qui n'a pas le plus léger fondement dans les traditions humaines, est-il bien avéré que le choc d'une comète suffirait pour produire cette immense révolution? Le savant auteur de l'*Exposition du système du Monde* (La Place, t. II, chap. 4, page 56 et suiv.), cherchant à rassurer les esprits puérilement timides contre la crainte d'un si terrible événement, dit en propres termes qu'il paraît que « les masses des comètes sont d'une petitesse extrême, et qu'ainsi leur choc ne « produirait que des révolutions locales. » Nous voilà donc ramenés au récit de Moïse, par la futilité même des conjectures que l'on a faites, pour expliquer physiquement le déluge.

« Si l'on demande encore comment il se trouve une assez grande quantité d'eau pour inonder les continents, je réponds que d'après Moïse, on doit joindre à la quantité incalculable d'eau répandue dans l'atmosphère, les eaux qui sont contenues dans les abîmes souterrains et dans les bassins des mers; et, s'il en est ainsi, il ne doit point paraître étrange qu'il se soit trouvé assez d'eau pour submerger la terre. Des savants ont fait à ce sujet des calculs approximatifs qui ont rendu la chose plus sensible (*Leçons de l'histoire*, tom. I, lettre 5, note D.) Voyez, au reste, combien Moïse est conséquent : suivant lui, dans l'origine, la terre était toute couverte d'eau; elle a donc pu en être couverte une seconde fois.

« Si l'on demande, en troisième lieu, d'où vient que, le genre humain ayant été détruit par le déluge à l'exception d'une seule famille, on ne trouve pas d'ossements humains confondus dans les couches supérieures de la terre avec les débris de corps marins, de plantes, de quadrupèdes, nous ferons quelques observations qui doivent suffire à tout esprit raisonnable. D'abord ne peut-on pas dire qu'avant le déluge la terre n'était pas peuplée comme elle l'est aujourd'hui? Ensuite il se peut très-bien que quelques continents antédiluviens soient restés sous les eaux de la mer avec les hommes qui les habitaient. De plus, dans quelles contrées a-t-on fait des fouilles et des recherches? C'est surtout dans une petite partie du globe, dans notre Europe : mais c'est principalement en Orient qu'il faut placer la population primitive; et, dans ces régions, a-t-on assez scruté l'intérieur du globe, pour affirmer qu'il ne s'y trouve pas de debris de corps humains (35)? On peut dire encore que cette difficulté est commune à toutes les opinions : car, s'il est vrai, comme le disent aujourd'hui les savants, qu'une violente et subite révolution a bouleversé autrefois notre globe, elle n'épargna pas plus les hommes qui l'habitaient à cette époque, que les espèces diverses d'animaux dont elle était peuplée; et l'on demandera toujours pourquoi l'on ne trouve pas des ossements fossiles de corps humains dans l'intérieur de la terre, comme il s'y trouve des débris de quadrupèdes.

« Enfin on a demandé comment, si tous les hommes descendent de Noé et de ses trois enfants, l'Amérique a pu être et se trouver peuplée à l'époque de sa découverte par Christophe Colomb. On a fait grand bruit de cette objection, comme de tout ce qui tend à flatter l'orgueil et les passions de l'homme, en décréditant les Livres saints; et pourtant on a fini par reconnaître que cette difficulté, qui peut-être a fait beaucoup d'incrédules, était une chimère. On sait aujourd'hui, surtout d'après les voyages du célèbre Cook, que l'Amérique est très-rapprochée de l'Asie, et qu'il est facile de concevoir

(35) Réunis par la crainte, à ce moment suprême, beaucoup plus encore que les animaux, ils ont dû périr dans les mêmes lieux, généralement parlant. Leur débris doivent donc se trouver accumulés quelque part, à l'exception de certains ossements dispersés çà et là par la catastrophe, et que l'on retrouve en effet, comme on le voit dans les savantes discussions de Mgr Wiseman.

comment l'Asie a pu peupler l'Amérique (*Leçons de l'histoire*, t. I, lettre 5, note G.); il paraît même que les Esquimaux ont, par leur figure, leurs vêtements, leur manière de vivre, leur langue, des rapports de consanguinité avec les Groënlandais, qui, selon toutes les apparences, tirent leur origine de la Norwége; en sorte qu'il serait possible que le nord du Nouveau-Monde eût été peuplé par le nord de l'Europe. On peut voir ce qui est rapporté à ce sujet par l'illustre Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*, liv. IV, t. II, in-12, page 111 et suiv.

A cette objection se joint naturellement celle qui consiste à demander si toutes les espèces d'animaux ont pu être renfermées dans l'arche.

Nous répondons à cela que Noé ne dut y renfermer que les espèces qui avaient à craindre de périr par un séjour de longue durée dans les eaux. De quelle nécessité était-il d'y enfermer les autres? Quand Dieu dit qu'il fera périr *toute chair et tout ce qui a vie sous le ciel*, il n'entend parler que de l'homme, et de tout ce qui ne pourra pas plus que lui résister à l'action destructive du déluge, autrement il faudrait dire qu'il voulait faire périr également les poissons. Cela reconnu, c'est déjà une décharge pour l'arche. Ajoutons à cette considération que, là, non plus, ne se trouvait pas cette multitude innombrable d'animaux qui étaient nés déjà ou qui devaient naître plus tard du croisement infini des races.

A quoi eût servi le déluge? demandent encore quelques personnes.

Il a servi, répondrons-nous, à punir l'homme coupable, et à le détourner de ces grands crimes qui ont souillé la terre, et ont attiré sur elle les grandes rigueurs de la justice divine. Que si l'homme n'en a pas moins persévéré dans les voies de l'iniquité, que s'il s'est rendu aussi coupable, plus coupable encore peut-être qu'il n'avait été précédemment, il ne faut s'en prendre qu'à lui-même. Dieu a promis de ne point renouveler le déluge; mais sa justice ne s'exercera pas moins, de quelque manière que ce soit; car ce qui n'aura point été puni dans le temps le sera infailliblement dans l'éternité.

DÉMON.

Objections. — C'est pour nous faire peur que les prêtres nous parlent si souvent du démon. — Si on les écoutait, la terre serait un enfer anticipé, et la vie un supplice véritable.

—

Réponse. — Vous avez raison en un sens, c'est pour nous inspirer une terreur salutaire, c'est pour nous éloigner du vice et nous porter à la pratique de la vertu, c'est pour nous aider à vaincre nos passions, à fouler aux pieds les plaisirs trompeurs, à résister aux séductions des mauvais conseils et des mauvais exemples, en un mot, c'est pour nous faire opérer notre salut, quelques difficultés que nous rencontrions en nous et hors de nous, que les prêtres nous parlent si souvent du démon.

Entendez-vous autre chose? Voulez-vous dire que c'est pour nous inspirer une terreur chimérique? Ce serait une bien grande erreur.

Une terreur chimérique! pensez-vous. Mais personne ne la ressent plus vivement qu'eux-mêmes. Qui ne se rappelle saint Paul, châtiant rudement son corps et le réduisant en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé: *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (*I Cor.* IX, 27); ou bien encore ressentant dans sa chair un aiguillon qui était l'ange et le ministre de Satan, pour lui donner des soufflets: *Datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ qui me colaphizet.* (*II Cor.* XII, 7.) Il en est de même de tous les prêtres véritablement dignes de ce nom. Tous opèrent leur salut avec autant de crainte et de tremblement, pour ne pas dire plus encore, qu'ils en inspirent aux autres: *Cum timore et tremore vestram salutem operamini* (*Philip.* II, 12.); tous voient roder continuellement autour d'eux, comme autour du troupeau confié à leur sollicitude, l'ennemi du genre humain, qui voudrait l'entraîner avec lui dans l'abîme. De là ces paroles qu'ils répètent chaque jour:

> Infestus usque circuit
> Quærens leo quem devoret
> (Hymn. Eccles., *Ad Complet. Dominic.*);

tous, à la mort principalement, emploient les moyens que la religion met à notre disposition pour repousser les dernières attaques de cet ennemi acharné, comme ils désirent les voir employer par les autres.

Une terreur chimérique! Mais une telle crainte ne s'inspire qu'aux enfants, aux âmes faibles et crédules, et non aux âmes les plus fortes et les plus héroïques, comme aux Charlemagne, aux Louis XIV, aux Napoléon, à tout le monde, dirai-je, car il y en a bien peu qui soient parvenus à se mettre complétement au-dessus de la crainte du démon, et encore ceux-ci ne pouvaient-ils être guère comptés parmi les hommes, à cause des passions qui les ont dégradés.

La crainte du démon viendrait des prêtres, selon vous. Vous n'y pensez pas en parlant de la sorte; car cette crainte était dans le monde avant eux, et aujourd'hui encore, nous la trouvons la même que parmi nous, quant au fonds du moins, dans les pays où leur voix ne s'est jamais fait entendre, où du moins elle n'a point été écoutée. Tous les peuples, en effet, ont toujours reconnu des esprits inférieurs à la Divinité, dont une partie, après avoir prévariqué, s'efforcent de porter les hommes au mal, et doivent leur inspirer naturellement une grande frayeur.

« Les Juifs, » dit Bergier, « trouvent cette opinion fondée sur les Livres saints. L'on y voit la distinction d'esprits des deux espèces : les uns bons et fidèles à Dieu sont nommés des *anges* ou des *messagers;* les autres, méchants, sont regardés comme ennemis des hommes. A la vérité, Moïse n'en parle pas expressément dans l'histoire de la création; mais il nous apprend que la première femme fut engagée à désobéir à Dieu par un ennemi perfide, caché sous la forme du serpent. (*Gen.* III, 1.) Dans le *Deutéronome* (XXXII, 17) il dit que les Israélites ont immolé leurs enfants aux esprits méchants et malfaisants. Le Psalmiste en dit autant. (*Psal.* CVI, 37.) Dans le *Livre de Job* (I, 12) *Satan*, ou l'ennemi auquel Dieu permet d'affliger ce saint homme est un esprit malin. Le prophète Zacharie (III, 1, 2) le nomme aussi *Satan*. c'est le synonyme du grec διάβολος, celui qui nous croise ou nous traverse. Dieu permet à un esprit menteur de se placer dans la bouche des faux prophètes (*III Reg.* XXII, 21) : c'est un démon qui tue les sept premiers maris de Sara. (*Tob.* III, 8.)

« Quelques incrédules ont assuré que les Juifs n'avaient aucune idée des *démons* avant d'avoir fréquenté les Chaldéens; mais les livres de Moïse, celui de *Job*, ceux des *Rois*, ont été écrits longtemps avant que les Juifs pussent consulter les Chaldéens, et dans un temps où ces deux peuples étaient ennemis déclarés. (*Job* I, 17.) Est-ce chez les Chaldéens, que les Chinois, les Nègres, les Lapons, les Sauvages de l'Amérique, ont puisé la notion des esprits bons ou mauvais? Cette idée est commune à tous les peuples; elle ne leur est pas venue par emprunt, mais par l'inspection des phénomènes de la nature et par la révélation primitive.

« Dans le Nouveau Testament, le nom de *démons* est toujours pris en mauvaise part, excepté. (*Act.* XVII, 18.) Partout ailleurs, il signifie un esprit méchant, ennemi de Dieu et des hommes. Jésus-Christ et ses apôtres lui attribuent les grands crimes, l'incrédulité des Juifs, l'aveuglement des païens, les maladies cruelles, les possessions et les obsessions. Ils le nomment le père du mensonge, le prince de ce monde, le prince de l'air, l'ancien serpent, Satan ou le diable; ils nous font entendre qu'il était l'objet du culte des païens. (*I Cor.* X, 20...) Jésus-Christ souffrit d'être tenté par le *démon*, mais il le chassait du corps des possédés, et il donna le même pouvoir à ses disciples, il déclara que par sa mort, le prince de ce monde serait chassé et désarmé, etc. Saint Pierre, saint Jude et saint Jean nous apprennent que les *démons* sont des anges prévaricateurs que Dieu a chassés du ciel, qu'il a précipités dans l'enfer, où ils sont tourmentés, et qu'il les réserve pour le jour du jugement. » (*II Petr.* II, 4; *Jud.* 6; *Apoc.* XII, 9; XX, 2, etc.)

Qu'avons-nous besoin de toutes ces preuves pour nous convaincre de l'existence de cet ennemi du salut que nous avons tant à craindre? N'y en a-t-il pas de suffisantes au dedans de nous-mêmes? Est-ce que chacun de nous ne ressent pas, dans la chair, comme saint Paul et encore plus que lui probablement, les coups que lui donne l'ange de Satan? Lorsque nous sommes calmes, lorsque nous nous croyons solidement établis dans la vertu, d'où viennent ces inquiétudes subites, ces tentations inattendues, et quelquefois même ces chutes dont tous sont étonnés? Cela vient du démon évidemment; c'est lui qui nous attire vers l'abîme, en même temps que les anges de Dieu s'efforcent de nous élever aux cieux. Il existe donc réellement, nous et avons les plus fortes raisons de le craindre.

Mais alors, direz-vous, la terre sera un enfer anticipé, et la vie un supplice véritable.

Pas du tout, car si les esprits mauvais nous portent au mal, les bons nous portent au bien, comme nous venons de le rappeler; si le prince des ténèbres ne songe qu'à notre perte, le Roi du ciel et de la terre, le maître absolu de toutes choses, ne nous perd pas de vue un seul instant, et ne peut permettre que nous soyons tentés au delà de nos forces. Veillons avec soin, sans doute, veillons et prions, le Maître l'a dit: *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (*Marc.* XIV, 38.) Mais, quand nous aurons fait tout ce qui nous a été commandé, reposons-nous avec confiance sous la garde de notre Père céleste. Nous savons que les cheveux de notre tête ont tous été comptés: *Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt* (*Luc.* XII, 7); et puisqu'il n'en peut tomber un seul sans sa permission, possédons nos âmes en patience : *Et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (*Luc.* XXI, 18, 19.)

Est-ce que la crainte du bourreau empêche l'honnête homme de dormir? Il sait pourtant que la justice humaine est sujette à l'erreur, et pourrait, dans un cas donné, l'envoyer à l'échafaud, comme le plus criminel des hommes. Il n'y en a déjà que trop d'exemples. Mais il n'y pense guère, confiant qu'il est dans la justice de ses chefs. Soyons Chrétiens, et assurés que nous sommes d'être traités par la justice divine comme nous l'aurons mérité, la crainte du démon ne nous empêchera point de dormir; il pourra même arriver un temps où, comme le héros accoutumé à la victoire, nous n'aurons plus pour lui que du mépris. Tel fut le grand saint Martin à l'heure de sa mort, ayant aperçu le démon à son côté : « Que fais-tu là, bête cruelle? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Le sein d'Abraham va me recevoir. » Après avoir dit ces mots, il rendit paisiblement son âme à Dieu.

DERNIERS SACREMENTS.

Objections. — A quoi servent ces sacrements que l'Eglise catholique est dans l'usage de faire administrer aux mourants, et qu'on appelle pour cela les derniers sacre-

ments? — C'est souvent un cadavre que le prêtre graisse d'une huile insignifiante. — Si le malade possède toute sa raison, c'est lui causer une frayeur mortelle, capable de le conduire réellement au tombeau. — Il ne faut point, pour un bonheur incertain, ou du moins éloigné, causer à l'homme une peine certaine et présente. — Attendez qu'on vous demande, après tout; et n'allez point troubler les derniers instants de celui qui ne veut que mourir en paix.

—

Réponse. — Ne voyez-vous pas que vous attaquez là le sacerdoce catholique dans l'une de ses fonctions les plus touchantes, les plus nobles, les plus saintes, les plus nécessaires à l'humanité, le soin qu'il est obligé de prendre des malades à leurs derniers moments? Tant il est vrai que les ministres ont absolument le sort du Maître ici-bas; c'est-à-dire que plus ils sont généreux et dévoués, et plus ils sont méconnus, si ce n'est même outragés.

A quoi servent, dites-vous, ces sacrements que l'Eglise catholique est dans l'usage de faire administrer aux mourants, et qu'on appelle pour cela les derniers sacrements?

Belle demande! en vérité. Ne le voyez-vous pas, vous-même? Est-ce qu'un enfant de sept ans, en qui la raison ne s'est point encore complétement développée ne le comprend pas néanmoins? J'en ai connu un qui était doué, à cet âge, d'une intelligence véritablement remarquable, et d'une sensibilité rare. Précisément à cause de l'état maladif dans lequel il s'était toujours trouvé, il semblait avoir acquis une maturité précoce, comme ces tendres fruits qu'un ver ronge intérieurement. Dès qu'on le vit en danger de mort, on fit venir un prêtre, suivant l'usage de l'Eglise catholique, avez-vous dit vous-même. Il était trop jeune pour qu'on songeât à lui faire recevoir le sacrement d'Eucharistie; mais il se confessa; et, après qu'il se fût confessé, le prêtre lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Toute la famille priait en larmes, autour de son lit. La mère surtout, la tête appuyée aux pieds de son fils, priait avec une ferveur incomparable. Vous eussiez dit la douleur, en personne, conjurant l'ange du Seigneur de ne pas retourner si tôt au ciel, et de rester plus longtemps auprès d'elle, pour la consoler. L'enfant voyait tout cela; il priait et pleurait également. Il suivait avec une attention bien au-dessus de son âge tout ce que faisait le prêtre. Quand celui-ci eut achevé les onctions saintes que l'Eglise prescrit de faire sur les différentes parties de notre corps dont l'âme se sert le plus ordinairement pour offenser Dieu : « Mère, dit-il, en essuyant ses larmes, faites comme moi; ne pleurez plus. Tout cela, voyez-vous, c'est pour effacer les taches que le péché a faites sur moi, et me renvoyer tout pur devant le Seigneur. »

Ne demandez donc point à quoi servent les derniers sacrements? Ils servent, cela est évident, à effacer non-seulement les péchés, mais les restes mêmes du péché qui sont en nous, afin que nous retournions parfaitement purs, si cela est possible, dans le sein de celui qui est la pureté même.

A quoi servent les derniers sacrements? — Mais à nous préparer à ce jugement particulier que chacun de nous doit subir immédiatement après notre mort, comme la foi et la raison nous l'enseignent; et, par cela même aussi, à ce jugement général, que nous subirons tous ensemble, à la fin du monde, comme la foi et la raison nous l'enseignent également. Quand nous sommes dans l'attente d'un jugement de la moindre importance, n'en sommes-nous pas préoccupés jour et nuit, en quelque sorte? Quand ce jugement doit être pour nous d'une grande importance, quand il s'agit de nos biens, de notre honneur, de notre vie même, quand nous devons paraître devant un tribunal imposant, en présence d'une assemblée redoutable, quelle n'est pas notre préoccupation? Est-ce que nous pouvons passer un jour, une heure, une minute, sans y penser? Est-ce que nous n'avons pas recours aux hommes de loi les plus capables de nous aider de leurs lumières, de leurs conseils, de leur appui? Est-ce que nous ne prenons pas toutes les mesures imaginables pour nous rendre, autant que possible, nos témoins et surtout nos juges favorables? Quoi donc! il s'agit, dans les deux jugements dont je viens de parler, de notre destinée éternelle, il s'agit de paraître devant un tribunal comparativement auquel tous les autres, quels qu'ils soient, ne sont rien, il s'agit de répondre sur les actes sans nombre dont se compose notre vie... et nous ne nous y préparerions pas? et nous n'appellerions pas auprès de nous un ministre de la religion pour nous aider dans cette préparation? Et nous ne ferions pas, à ce moment décisif, tout ce qui dépend de nous pour nous rendre favorables ceux qui doivent déposer dans ce jugement redoutable, et principalement celui qui doit le prononcer, Jésus lui-même, en ce monde doux Sauveur, mais dans l'autre juge inexorable? Ce serait plus que l'oubli de ses devoirs, ce serait de la folie.

Pourquoi les derniers sacrements? — Pour nous préparer au grand passage du temps à l'éternité. Voilà pourquoi l'Eucharistie reçue alors s'appelle *viatique*, du mot latin *via*, voie ou chemin. Quand vous avez un voyage à faire, quand ce voyage est long, important, dangereux, quand vous avez à traverser la mer, à affronter la tempête, à passer à travers les écueils les plus redoutables, n'avez-vous pas soin de vous précautionner de tout ce qui vous est nécessaire pour faire ce voyage, et le faire heureusement? Le voyage que vous avez à faire, quand vous êtes sur le point de mourir, est, sans comparaison, le plus long, le plus important, le plus dangereux que vous puissiez faire, et même imaginer. Il s'agit, comme je viens de le dire, de passer de cette vie dans l'autre, du temps à l'éternité, il s'agit de se précipiter, les yeux fermés, dans ce

gouffre immense dans lequel tous sont entrés, tous entrent chaque jour, et d'où nul ne sort. Et vous ne prendriez pas toutes les précautions nécessaires pour cela, celles qui nous sont indiquées par la religion, les seules, du reste, qui puissent nous être indiquées, puisqu'il n'y a que la religion qui ait action dans l'autre vie? Ce serait la dernière des inconséquences.

A quoi servent les derniers sacrements? — A nous défendre contre les dangers sans nombre auxquels nous sommes exposés alors, et principalement contre les attaques du démon, toujours si redoutables, mais en ce moment beaucoup plus que jamais. La religion, notre divine mère, a déjà fait couler sur nous l'huile sainte, lorsque, jeunes athlètes, nous allions entrer dans la lice, pour soutenir les longs et difficiles combats du Seigneur. Et vous ne voudriez pas qu'elle vînt à nous encore, quand elle nous voit à la fin de notre carrière, épuisés, brisés de fatigues, et pourtant toujours combattus, qu'elle nous prît dans ses bras, et que, retrempant dans la divine grâce et nos âmes et nos corps, elle nous dît : « Courage, enfants, encore quelques instants de combats, de patience du moins, et de résignation, et vous serez récompensés pour toujours. Levez les yeux au ciel. Voyez-vous la couronne qui déjà vous est présentée? venez donc la recevoir, et laissez-moi, du moins, vous en assurer la possession. »

A quoi servent les derniers sacrements? — A nous procurer les consolations dont nous avons tous si grand besoin dans la position où nous nous trouvons. De quelle terreur immense, indicible, nous devons nous trouver saisis alors! Le temps qui s'évanouit comme une ombre, pour nous laisser en face de l'éternité, le jugement de Dieu qui approche, sa justice qui nous atteint... Il y a là de quoi mourir de frayeur, avant le complet épuisement de la nature. Et vous ne voudriez pas que la religion nous apportât les consolations suprêmes? Qui donc nous consolerait, si ce n'était elle? Notre raison? mais elle est aux abois souvent, et c'est elle-même réellement qui a le plus besoin de consolations. Les autres hommes placés autour de nous? mais ils sont aussi affligés, encore plus affligés que nous-mêmes peut-être; il y a contre eux la même sentence de mort, laquelle pourra être mise à exécution bien plus promptement qu'on ne s'imagine. J'étais, il n'y a pas un an, auprès d'une malade que nous attendions à mourir. Elle entrait d'heure en heure, et quelquefois plus fréquemment encore, dans des convulsions qui agitaient tout son corps d'une manière terrible, et faisaient jaillir de ses yeux une lueur sinistre que nous ne pouvions voir sans la plus grande frayeur. C'était pour nous l'éclair qui annonce le coup fatal, et qu'on ne peut voir sans détourner ou sans fermer les yeux. « Pauvre femme, » dit une amie qui était là, attendant sa mort, « elle serait bienheureuse d'en avoir fini. Demain, du reste, elle ne sera plus. » Hélas! combien celle-ci était loin de prévoir ce qui allait arriver! La malade se rétablit, et même assez promptement, contre l'attente générale. Quant à elle, atteinte, à son tour d'une manière grave, de la même maladie, elle mourut au bout de quelques jours, et celle dont elle avait annoncé la mort prochaine eut la douleur de la conduire au tombeau. Vains jouets du trépas que nous sommes, roseaux fragiles toujours agités et bientôt brisés par les vents, rejetons donc fièrement les consolations de la religion! Ne voyons-nous pas que sans elle nous n'en avons point de solides à attendre ici-bas de qui que ce soit?

A quoi servent les derniers sacrements? — A marquer d'un sceau divin ces pauvres corps, si faibles, si misérables en tout temps, mais surtout à l'heure de la mort, à empêcher de les prendre pour des masses de chair sur le point d'entrer en dissolution, et dont il importe de se débarrasser le plus promptement possible. Le premier des sacrements rend le petit enfant chose sacrée aux yeux des parents, et le leur fait non-seulement aimer mais respecter, malgré l'embarras qu'il leur cause, et les sacrifices sans nombre qu'il leur demande et leur demandera dans la suite. Les derniers sacrements rendent aussi un vieux père, je suppose, chose sacrée aux yeux des enfants, et le leur font vénérer, en quelque sorte, malgré l'embarras qu'il leur cause, et tous les sacrifices qu'il leur demande. Quel avantage donc dans ces sacrements, au point de vue non-seulement de la vie future, mais encore de la vie présente!

A quoi servent les derniers sacrements? — Et c'est vous qui demandez cela, vous homme du peuple, pauvre peut-être! vous du moins plaidant ou feignant de plaider les intérêts du peuple et surtout du peuple malheureux? Mais ils servent à procurer, avec les secours spirituels, les secours temporels dont tous les hommes ont besoin alors, et principalement les indigents. Il n'est pas possible d'avoir sous les yeux le spectacle d'une grande misère, sans entreprendre de la soulager. Le prêtre donc, homme de charité, appelé auprès d'un malade, ne manquera pas de venir à son aide, quand il le verra privé de choses nécessaires ou seulement utiles. S'il ne les a pas lui-même, et s'il ne peut se les procurer, il mettra tout en œuvre, conseils, prières, ordre même au nom de Dieu, pour les obtenir de ceux sur qui il peut avoir quelque influence, et il ne manquera guère de réussir. Je fus appelé, un jour, auprès d'un homme qui s'était trouvé subitement malade au milieu d'une forêt. Comme il était inconnu dans la localité, comme il était d'ailleurs trop gravement malade pour qu'on pût le transporter bien loin, on le déposa sans plus de cérémonie sur un peu de paille dans l'écurie du garde forestier. En entrant, je me sentis le cœur serré à la vue de cet homme ayant besoin de tout, et n'ayant rien, rien absolument, pas même la douce voix d'un parent ou d'un ami pour le consoler. Je fus pour lui cet ami, ce père en Notre-Seigneur, que notre

sainte religion pouvait seule lui procurer. Quand je lui eus administré les derniers sacrements de l'Eglise, je me retirai bien résolu à venir en aide, par moi-même, comme par les autres, à une si complète indigence. « Eh bien ! » me demandèrent les premiers qui m'aperçurent, « où en est donc cet étranger ? — Il est à toute extrémité, mes amis, » leur répondis-je; « mais ce n'est point un étranger. — Comment ! et qui est-ce donc ? — C'est un homme qui vient de Dieu, comme chacun de nous, et qui est sur le point, en ce moment, de retourner auprès de ce bon Père. Il n'est point étranger, vous dis-je, il est uni à nous, au contraire, par les liens les plus intimes et les plus sacrés, par le corps et le sang, par l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je viens de lui faire recevoir. Secourez-le donc tous, car il est notre frère et se trouve dans la plus grande indigence; secourons-le promptement, car il va mourir bientôt, et, en mourant, il rendra immédiatement témoignage à notre commun Père de ce que nous aurons fait pour lui. » A peine eus-je parlé que chacun s'empressa de faire son offrande. L'un porta du bois, un autre du linge, un autre de la viande, quelques-uns un peu de sucre, tous eurent pour lui quelques paroles de consolation, tous prièrent avec ferveur à son intention, en sorte que celui qui naguère se trouvait sans parents, sans amis, dénué des choses même les plus indispensables, put finir ses jours, grâce aux derniers sacrements qu'il avait eu le bonheur de recevoir, dans une espèce d'abondance, et comme environné d'une nombreuse famille.

Il est bien rare que le malade visité par le prêtre se trouve dans un isolement et dans un dénûment semblables, mais, d'un autre côté, il sera retenu beaucoup plus longtemps, je suppose, sur son lit de souffrance, et il exigera, par cela même, d'autres soins, que lui procurera encore probablement le ministre chargé de lui porter les derniers secours de la religion.

J'ai assisté bien des personnes, dans ma vie, à cette mort ordinairement si lente qui vient à la suite d'une maladie de poitrine. Je m'en rappelle une entre autres qui fut pendant trois ans entre la vie et la mort, avec une alternative continuelle de pis et de mieux qui déjouait toutes les prévisions. Elle ne manquait de rien, avant sa maladie : c'était la femme d'un ouvrier laborieux, qui gagnait bien sa vie et celle de sa famille ; mais cette maladie si longue, trois enfants encore en bas âge en eurent bientôt fait une indigente véritable, et même une indigente plus à plaindre que beaucoup d'autres, puisqu'elle n'avait pas la triste ressource d'envoyer ses enfants mendier. Voici comment je m'y suis pris, pour la soulager, autant qu'il était possible de le faire. Plusieurs personnes riches s'entendirent de manière à la nourrir chacune un jour. Quant à celles qui ne pouvaient l'assister ni en argent ni en denrée, elles le firent du moins par leur travail et leurs soins. Deux femmes dévouées se relayaient chaque semaine, pour faire son ménage, soigner ses enfants, veiller, le jour et la nuit à ses besoins les plus indispensables. Dire qu'elle dût se trouver heureuse dans une telle position, ce serait exagérer : cela n'était point possible ; mais ce fut du moins un grand adoucissement à ses souffrances, surtout à ses souffrances morales, et le moyen d'éloigner de ses lèvres et de son cœur le murmure du désespoir, pour y maintenir constamment, jusqu'à la fin, le sourire de l'espérance.

C'est souvent un cadavre que le prêtre graisse d'une huile insignifiante, dites-vous encore.

Ce ne serait toujours qu'une exception, et j'ajouterai même une rare exception. Car ce n'est pas seulement le sacrement de l'extrême-onction qu'il s'agit de recevoir à la dernière heure, ce sont aussi les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Or, la réception de ces deux sacrements, celle du sacrement d'Eucharistie principalement, demande la pleine jouissance des facultés intellectuelles, et même des facultés physiques les plus importantes. Il est donc faux de dire, d'une manière générale, qu'on reçoit les derniers sacrements à l'état de cadavre, puisque ce n'est pas possible.

Quand cela arrive, du reste, ce n'est jamais la faute du prêtre. Est-ce qu'il ne recommande pas instamment aux fidèles de se tenir sur leurs gardes, et de demander les secours de la religion, dès qu'ils se verront en danger de mort, ou que ce danger leur aura été signalé ? Est-ce qu'il n'a pas soin de se présenter lui-même dès le commencement, cachant sous le voile de la bienfaisante charité ou de la tendre affection ce que son ministère pourrait avoir de triste et d'effrayant ? Est-ce que, ne pouvant avoir lui-même facilement accès auprès des malades, il ne fait pas en sorte de les toucher par des parents, des amis, par tous ceux qu'il croit les plus propres à le servir dans l'accomplissement de ses saintes mais difficiles fonctions ? Est-ce que, ne pouvant les gagner, ni par lui-même, ni par d'autres, il ne s'adresse pas à Dieu, dont l'invisible action a toujours le plus de prépondérance sur les âmes ? Vous le voyez depuis quelque temps, je suppose, plus préoccupé, plus rêveur qu'à l'ordinaire. Il est plus fréquemment au pied des autels, et vous lui voyez même essuyer quelques larmes qui tombent de ses yeux. Vous ne pouvez expliquer cela peut-être. Allez aux informations, et vous ne tarderez pas à en découvrir la cause. Vous apprendrez, en effet, qu'il y a dans sa paroisse un malade en danger, qu'il voudrait bien pouvoir administrer, avant que la mort l'ait frappé et qu'il ait perdu connaissance. Ce n'est donc point sa faute, je le répète, si, quand il est appelé auprès d'un malade, il ne trouve plus qu'un cadavre ou quelque chose de semblable.

Mais enfin le malade est tombé subitement dans cet état ; ou bien le prêtre a ignoré précédemment sa maladie ; ou bien encore, la

connaissant, il n'a pu, d'aucune manière, parvenir auprès de lui. Quoi qu'il en soit, quand il est appelé, il ne trouve, comme je viens de le dire, qu'un cadavre, ou quelque chose de semblable. Doit-il le laisser là, et s'en éloigner avec dégoût? Ce serait agir avec moins de charité et de dévouement que le médecin, qui pourtant ne se propose que le salut du corps. Voyez-le auprès de celui qui vient de tomber sans connaissance. Ce n'est peut-être plus qu'un cadavre. « Ne désespérons point, dit-il, que quand il n'y a plus réellement aucun espoir. » Puis il le réchauffe, il lui fait des injections, il le saigne ou essaye du moins de le saigner. Il met tout en œuvre, en un mot, pour essayer de ranimer en lui l'étincelle de vie qui n'est peut-être pas complétement éteinte.

Ce n'est réellement qu'un cadavre que vous soignez là, allez-vous lui dire aussi. — C'est possible, vous répondra-t-il, et, en ce cas, mes soins sont perdus. Mais il vaut beaucoup mieux perdre mes soins sur un cadavre, que de m'exposer à laisser mourir un malade sans lui donner les secours qui peuvent le rappeler à la vie. — Remarquez cependant que les soins du médecin, en pareil cas, peuvent être non-seulement inutiles, mais funestes: que ces frictions, ces injections, cette saignée ou cette tentative de saignée, que tout cela peut avancer la mort, si elle n'est déjà arrivée. Le médecin n'hésite point cependant; il a embrassé le parti de la prudence, et il le suit jusqu'au bout avec charité et dévouement, comme je l'ai déjà dit. Et vous ne voudriez pas que le ministre de la religion fît de même, lui qui se propose le salut des âmes, lui dont les secours tout spirituels peuvent avoir les plus heureux résultats, sans faire courir aux malades aucun danger? C'est réellement un cadavre qu'il administre, allez-vous dire. — C'est possible, absolument, vous répondra-t-il, quoique je n'en aie pas la conviction; car alors je m'abstiendrais; mais comme les sacrements sont pour les hommes, et non les hommes pour les sacrements, il vaut beaucoup mieux les administrer inutilement plusieurs fois que d'en priver seulement une fois celui à qui ils peuvent être encore souverainement utiles.

Sans doute, en ce cas, le prêtre ne pourra faire recevoir au malade le sacrement de l'Eucharistie qui demande la complète jouissance de nos facultés intellectuelles, et même d'une partie de nos facultés physiques; sans doute encore, il ne pourra entendre sa confession; mais il lui donnera du moins l'absolution, qui, accompagnée d'un signe quelconque de repentir, fait à l'heure même, ou précédemment, suffira, rigoureusement parlant, à la rémission de ses péchés, et il lui donnera également le sacrement de l'extrême-onction.

C'est précisément ce que vous appelez graisser un cadavre d'une huile insignifiante; mais cette expression est aussi absurde qu'impie. Elle est impie, puisqu'elle traite un sacrement d'une manière indécente; elle n'est pas moins absurde, avons-nous dit, puisqu'il est évident que, de même que le baptême signifie l'enlèvement de la première tache dont l'âme est souillée, et la confirmation la communication de la force dont le jeune athlète a besoin pour soutenir heureusement, en entrant dans la carrière, les combats du Seigneur, de même l'extrême-onction signifie l'enlèvement des dernières taches dont l'âme reste encore souillée, et la communication de la force dont elle a besoin pour la lutte qu'elle a encore à soutenir dans ce moment suprême. Voilà la signification de l'extrême-onction. Quant à ses effets réels, ils ne sont pas moins incontestables; puisque les sacrements opèrent, non pas précisément en vertu des dispositions de celui qui les reçoit, mais par eux-mêmes, en vertu des grâces que Dieu leur a attachées, pourvu que ces grâces ne rencontrent aucun obstacle qui en paralyse ou en dénature les effets. Vous ne comprenez pas cela, me direz-vous. Mais combien de mystères non moins incompréhensibles, dans l'ordre même de la nature? Pour parler de choses qui aient avec le sujet qui nous occupe en ce moment une analogie frappante, comprenez-vous comment quelques grains d'une certaine poudre vont chercher en nous, je ne sais où, le germe caché de cette maladie qu'on appelle la fièvre, et la tuent, si je puis m'exprimer de la sorte, comme un coup de fusil quelque bête dangereuse?... Mystère que tout cela! n'est-ce pas? Et cependant, vérités incontestables, quoique incompréhensibles, puisqu'elles reposent sur le témoignage le plus convaincant des hommes. Il en est de même des effets du sacrement. Mystère! pouvons-nous nous écrier aussi avec raison. Et cependant, vérités incontestables, quoique incompréhensibles, puisqu'elles reposent sur le témoignage encore plus convaincant de Dieu lui-même.

Si le malade possède toute sa raison, ajoutez-vous, c'est lui causer une frayeur mortelle, capable de le conduire réellement au tombeau.

Quand bien même cela serait quelquefois, est-ce que chaque chose n'a pas son inconvénient en ce monde? Est-ce que les plus importantes et les plus nécessaires ne sont pas celles précisément qui en ont le plus? Est-ce une raison pour les mettre de côté, pour méconnaître leur utilité ou leur nécessité? Puisque nous parlons de ceux qui sont malades, et même dangereusement, en voilà un, je suppose, qui a autour de lui cinq ou six médecins. Après l'examen le plus attentif fait par chacun d'eux, et quelquefois même à plusieurs reprises, ils se retirent à l'écart, délibèrent longuement, font leur ordonnance, reviennent auprès du malade, se regardent, froncent le sourcil, se disent quelques mots à voix basse. Franchement, croyez-vous qu'il n'y a pas là de quoi causer au malade une frayeur mortelle, capable de le conduire réellement au tombeau, comme vous avez dit du prêtre? Et cependant ce n'est pas tout encore. Il s'agit, par exemple, de faire une

opération dangereuse. L'un des médecins qui environnent le lit du malade tire un long couteau, il l'examine avec soin, il examine de même la partie affectée qu'il est obligé de trancher. Il ne s'agit plus là seulement d'une terreur d'imagination, mais d'une douleur réelle et profondément sensible. Les chairs sont coupées, les os sciés. N'êtes-vous pas à la place du malade? Ne sentez-vous pas cet ébranlement, ce déchirement qui se communique à tout votre être? Ne vous croyez-vous pas réellement entre les mains du bourreau? C'est bien là assurément qu'il y a de quoi causer au malade, avec une frayeur mortelle, une souffrance capable de le conduire au tombeau encore plus tôt que s'il eût été laissé à lui-même. En conclurez-vous qu'il ne faut point réclamer les soins du médecin, qu'on doit les repousser même quand ils nous sont offerts? Non, dites-vous; car ils sont nécessaires. Et ceux du prêtre, ne sont-ils pas également nécessaires, et même beaucoup plus? Ils n'ont pas pour but de rendre la santé au corps, mais à l'âme, qui lui est infiniment préférable; ils ne doivent point servir à prolonger de quelques jours, sur la terre, une vie de misère et de souffrance, mais de nous assurer, dans le ciel, un éternel bonheur.

Ainsi, lors même que le ministere du prêtre causerait habituellement, comme vous le supposez, une grande frayeur au malade, ce ne serait pas une raison pour le repousser. Mais ce n'est point ce qui a lieu certainement, ou cela ne peut arriver du moins que bien rarement. Car, d'une part, le prêtre ne s'approche du malade qu'avec la plus grande circonspection. Il y est venu dès le commencement de la maladie, lorsqu'il n'y avait réellement aucun danger, pour que sa visite ne l'effraye pas plus tard, et ne soit pas regardée comme une annonce de mort, lorsque la mort sera véritablement à craindre; et encore a-t-il eu soin d'abord de se présenter bien plus comme ami que comme prêtre, se mettant tout entier à la disposition du malade. D'un autre côté, quand il s'est entretenu avec le malade, et surtout quand il lui a parlé de religion, il a mis dans son langage, dans le son de sa voix, et jusque dans sa physionomie, tant de douceur, tant de sympathie, qu'il n'a jamais été possible que le malade éprouvât aucune frayeur, et surtout aucune frayeur dangereuse. Il y en a qui croient ou qui du moins feignent de croire que le prêtre est une espèce de précurseur du démon, qui, par son langage, par sa présence du moins, dit au malade ou est censé lui dire : « Viens dans mes bras, pécheur, ou je vais te précipiter dans l'enfer! » Si tel était le rôle du prêtre, on devrait, je l'avoue, en avoir frayeur. Mais c'est justement tout le contraire qu'il fait. Ministre de celui qui est la bonté même, et qui ne veut, sous aucun rapport, éteindre la mèche qui fume encore, il ne cesse de dire à tous les hommes, aux malades principalement, à l'exemple et au nom de celui qui l'envoie : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous donnerai une nouvelle vie. »

Oui, une nouvelle vie; non pas seulement sous le rapport spirituel et moral, mais sous le rapport corporel. Car la foi et l'expérience nous enseignent que le sacrement d'extrême-onction peut rendre aussi la santé aux malades, lorsque Dieu le juge convenable pour sa gloire et pour leur salut. En tout cas, sans parler des grâces attachées aux derniers sacrements, est-ce que la douce parole du prêtre et ses bonnes prières, est-ce que les prières des assistants et les consolations que quelques-uns ne manquent guère d'y ajouter, est-ce que tout cela ne forme pas une espèce de rosée bienfaisante qui, tombant sur l'âme du malade, desséchée par la souffrance, la fait renaître et reverdir, comme la rosée du ciel, qui, tombant sur l'herbe desséchée par la chaleur, ou des vents arides, la change bientôt complétement. Ajoutons à cela que le péché effacé est comme un poids ôté de dessus conscience, ainsi qu'on le dit communément, et que l'âme étant plus à l'aise, le corps doit s'y trouver également. De tout cela donc nous pouvons conclure avec raison que, bien loin d'inspirer aux malades une frayeur mortelle, capable de les conduire prématurément au tombeau, les derniers sacrements sont la source d'une infinité de grâces et de consolations, capables de prolonger leurs jours, et de les rappeler même complétement à la vie.

Il ne faut point, pour un bonheur incertain, ou du moins éloigné, causer à l'homme une peine certaine et présente, avez-vous dit.

Ce principe est faux en lui-même; considéré dans l'application qui en est faite ici, il est de la plus complète et de la plus palpable fausseté.

Ce principe est faux en lui-même, avons-nous dit; car, je vous le demande, si quelqu'un de sérieux et de capable d'exécuter sa promesse venait vous dire: « Souffrez une piqûre d'épingle pendant dix minutes, vingt minutes au plus, et, dans un ou deux ans, vous entrerez en possession d'une fortune colossale, qui vous est assurée pour votre vie entière. » Hésiteriez-vous un instant? Ne diriez-vous pas plutôt: « J'accepte volontiers la souffrance dont vous me parlez, non-seulement pendant des minutes, mais pendant des heures et des journées entières, comme moyen de posséder la fortune que vous me promettez, et, s'il faut même attendre plus longtemps cette fortune, j'y suis tout déterminé. » Et cependant, il y a là, d'une part, une peine certaine et présente, et, d'une autre part, un bonheur incertain et éloigné. Vous voyez donc bien que le principe que vous venez d'émettre est faux en lui-même. Mais qu'est-il besoin d'avoir recours à des suppositions, pour en prouver la fausseté? Cette fausseté n'est-elle pas démontrée, chaque jour, par la conduite de tous les hommes? Que fait le médecin qui pratique une saignée, coupe un membre gangrené, administre un remède quelconque? Que dis-je! mais que faisons-nous, tous tant

que nous sommes, quand nous nous livrons au travail? N'y a-t-il pas là encore véritablement une peine certaine et présente pour un bonheur incertain et éloigné? Oui, mais cette peine est si peu de chose, comparativement au bonheur que nous attendons, que nous nous y livrons non-seulement avec tout l'assentiment de la raison, mais avec l'entraînement de la nature.

Le principe que vous avez émis est donc évidemment faux en lui-même. Mais s'il est faux en lui-même, il est de la plus complète et de la plus palpable fausseté dans l'application que vous en avez faite au sujet qui nous occupe. Ou plutôt tout est faux dans ce que vous avez dit. Il est faux que le bonheur promis par la religion soit incertain et éloigné; il ne l'est pas moins que l'administration des derniers sacrements cause à l'homme une peine véritable.

Le bonheur promis par la religion est incertain, avez-vous dit? Mais que peut-il y avoir de plus certain que ce qui est annoncé par tous les peuples sans exception, attendu par tous les individus, sans exception aussi, en quelque sorte? Car, vous-même, je vous le demande, en doutez-vous sérieusement? Il n'y a point de vérité plus solidement établie et plus généralement reconnue, disons-nous ailleurs, que l'existence de Dieu. Or, Dieu ne peut exister sans être juste; il ne peut être juste, sans récompenser ceux qui l'auront servi. Vous ne pouvez donc dire que le bonheur promis par la religion soit un bonheur incertain.

C'est un bonheur éloigné, avez-vous dit encore.

Quoi! vous appelez éloigné un bonheur en possession duquel vous allez entrer dans quelques années, dans quelques mois, dans quelques jours, dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être? Et quand bien même vous devriez attendre un siècle, Qu'est-ce que cela en soi? Qu'est-ce que cela, surtout, comparativement à l'éternité? Qu'est-ce qu'un siècle en soi? Peu de chose; une ombre qui passe, et dont il ne reste rien après son passage. Voulez-vous vous en convaincre par vous-même? Tournez vos regards en arrière. Que vous reste-t-il de tous vos jours déjà écoulés? Et cependant vous avez déjà vécu cinquante ans peut-être. C'est la moitié du siècle. L'autre moitié s'écoulera de même. J'ai donc eu raison de dire qu'un siècle est en soi peu de chose. Qu'est-il comparativement à l'éternité? Rien, absolument rien. Un siècle par rapport à l'éternité, c'est moins qu'un grain de poussière comparativement à la plus haute montagne, une goutte d'eau comparativement à l'immensité de la mer. Car ce grain de poussière sans cesse ajouté à lui-même finira par former la plus haute montagne, cette goutte d'eau sans cesse ajoutée à elle-même finira par produire l'immensité de la mer. Mais le siècle, quand, ajouté à lui-même, produira-t-il l'éternité? Jamais. Il y a plus, c'est que quand il aura été ajouté à lui-même autant que le grain de poussière pour produire la plus haute montagne, et que la goutte d'eau pour produire l'immensité de la mer, il en sera aussi éloigné qu'auparavant; car l'éternité n'ayant point de limite, il n'est pas plus possible de s'en approcher que de l'atteindre. Un siècle n'est donc rien, absolument rien, comme je l'ai dit, comparativement à l'éternité, d'où il suit que le bonheur promis par la religion ne saurait être considéré comme éloigné, quelle que soit la durée de la vie.

Il nous reste à montrer que l'administration des derniers sacrements ne saurait causer à l'homme une peine véritable. Comment donc cela se ferait-il? En lui parlant du bonheur céleste, de ce bonheur infini qu'il est assuré de posséder bientôt, pourvu qu'il réponde aux invitations de son Dieu? En l'unissant, même dès cette vie, autant que cela est possible, à ce Dieu de bonté, qui commence ainsi à faire notre bonheur, quoique nous ne le voyions pas encore face à face, mais seulement en énigme et comme dans un miroir? En déposant dans son cœur les plus doux sentiments qui soient au cœur de l'homme, ou pour mieux dire, au cœur de Dieu, puisque tous les bons sentiments, et surtout les sentiments religieux, viennent primitivement de Dieu lui-même? Vous voyez donc bien que c'est précisément tout le contraire qui en résulte, je veux dire la consolation au milieu des peines, le calme au milieu de l'agitation, et comme un avant-goût du bonheur céleste à l'ombre même de la mort. Je dois reconnaître pourtant qu'il y a dans cette administration des derniers sacrements je ne sais quoi de grave et de sombre qui peut attrister l'âme aussi. Mais, qu'est-ce que cela, je vous prie? Un léger nuage qui ne tarde guère à passer, pour nous laisser contempler ensuite le Dieu des consolations.

Attendez qu'on vous demande, après tout, avez-vous dit encore, et n'allez pas troubler les derniers instants de celui qui ne veut que mourir en paix.

Attendez qu'on vous demande! Et n'est-ce pas ce que fait le prêtre, quand il juge plus prudent d'agir de la sorte? Il ne prétend point faire accepter son ministère de force. A quoi cela servirait? Il ne s'agit point pour lui d'un triomphe d'amour-propre, mais de travailler à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. S'il prévoit un résultat contraire de sa démarche auprès d'un malade, avant d'avoir été appelé, il attend, comme vous dites, mais non pas avec indifférence et dans une inaction complète; il attend avec la plus vive sollicitude, conjurant le Seigneur de toucher ce cœur endurci, parlant à ceux qui l'entourent, ne négligeant, en un mot, aucun des moyens propres à l'aborder avec quelque espoir de succès. Dès que l'occasion s'en présente, il se rend auprès de lui, et il a raison, avant même d'avoir été appelé.

Pourquoi donc ne le ferait-il pas? N'est-il pas l'ami de tous ses paroissiens? Or, un ami se rend toujours avec empressement

auprès du lit de mort d'un ami, avant même d'avoir été appelé, et sa conduite serait généralement blâmée, s'il ne le faisait pas. N'est-il pas leur médecin spirituel? Or, le médecin qui, sans espoir de rétribution quelconque, se rend avec empressement auprès d'un malade, même sans avoir été appelé, ne mérite que des éloges. N'est-il pas le représentant de Jésus-Christ? Or, ce bon Pasteur ne se contente pas d'attendre le retour de la brebis égarée; il court après, pour la ramener au bercail. N'est-il pas l'un de ses envoyés? Or, Jésus-Christ n'a pas dit à ceux qu'il chargeait de continuer sa mission dans le monde : « Attendez ceux qui se présenteront à vous pour les instruire et leur communiquer mes grâces; » mais bien : « Allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. » Aussi, voyez quelle sainte activité! Est-il un lieu quelconque, quelque éloigné, quelque inabordable qu'il soit, où ne pénètre le zèle des envoyés du Seigneur, pour régénérer ces âmes créées à son image, rachetées par son sang? Et vous voudriez que l'un d'eux, animé pourtant de ce souffle divin, vît mourir à côté de lui, et pour ainsi dire sous ses yeux, ceux qui ont été confiés, d'une manière particulière, à sa sollicitude pastorale, sans leur administrer les derniers sacrements et leur dire un mot de Dieu? Ce ne serait pas seulement, de sa part, méconnaître le caractère de prêtre, ce serait étouffer son cœur d'homme.

Dites-moi donc, vous qui parlez de la sorte, si vous voyiez l'un des vôtres prêt à tomber dans un abîme, ne voleriez-vous pas immédiatement à son secours, pour le mettre à l'abri du danger? Et si quelqu'un s'avisait de vous arrêter en vous disant : « Mon ami, attendez donc qu'on vous appelle. » — « Pauvre fou! » répondriez-vous. Ou plutôt vous ne répondriez rien, pour ne pas perdre votre temps; et vous contentant de le regarder avec mépris, vous continueriez votre course, en pensant : « Mais, si j'attendais, il pourrait périr... Qu'importe, du reste, que l'homme parle ou ne parle pas! Dieu commande, il suffit; je vais avec empressement où sa volonté m'appelle. » Tel est aussi la position du prêtre. Il voit l'un des siens exposé à tomber bientôt dans l'abîme de l'éternité. Il s'empresse donc d'aller lui offrir les secours de la religion qui peuvent l'aider à éviter l'enfer et à conquérir le ciel : « Attendez qu'on vous demande, » lui dites-vous. — « Pauvre fou! » peut-il vous répondre. « Ne voyez-vous pas que si j'attends, mon frère va périr? Qu'importe, du reste, que les hommes se taisent! Dieu commande, cela me suffit; je vais sans plus tarder où sa volonté m'appelle. »

Quant à ce que vous dites qu'il ne faut point troubler les derniers instants de celui qui ne demande qu'à mourir en paix, cela est très-vrai; mais, d'une part, comme nous l'avons montré plus haut, la présence du prêtre auprès du malade, bien loin de troubler ses derniers instants, lui procure les plus grandes consolations, les seules consolations véritables qu'il puisse goûter à ce moment, et, d'une autre part, je ne vois pas comment l'homme peut mourir en paix en repoussant les secours de la religion. *Il n'y a point de paix pour les impies : « Non est pax impiis, »* nous disent les saints Livres (*Isa.* XLVIII, 22) : *Parce qu'ils n'ont point invoqué le Seigneur, ils ont tremblé là où ils n'avaient point sujet de craindre : « Dominum non invocaverunt, illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. »* (*Psal.* XIII, 5.) Ce que nous disent les saintes Ecritures, la raison et l'expérience le disent également. Qu'est-ce en effet que l'impie? Un sujet révolté, que la justice poursuit, et qu'elle atteindra infailliblement tôt ou tard. Il ne peut donc vivre en paix.

« N'est-ce point aujourd'hui que je vais être arrêté? » se dit-il à lui-même; et cette idée seule a suffi pour troubler la fausse sécurité dans laquelle il s'est efforcé de se mettre. Or, s'il en est toujours ainsi de l'impie, à plus forte raison à cet instant suprême où il se voit sur le point de tomber entre les mains de la justice divine. Vous me direz que peut-être il ne s'en apercevra pas. Fausse sécurité alors! vous répondrai-je, sécurité infiniment plus déplorable que la crainte la plus vive, puisqu'elle va causer sa perte éternelle que la crainte pourrait lui faire éviter! Ah! plutôt, laissez le prêtre lui apporter les secours de la religion, qui, en le disposant aux jugements de l'autre vie, adouciront l'amertume de ses derniers moments, et le feront mourir dans la seule paix véritablement désirable, la paix avec sa conscience et avec Dieu.

A l'appui de ce que j'avance ici, je pourrais citer mille traits également remarquables. Je n'en connais pas de plus frappant que le suivant pris dans les souvenirs d'un médecin.

« Vers le milieu de 1826, M. le docteur Descuret fut appelé chez un restaurateur sexagénaire qui tenait le petit hôtel de Dijon, au n° 211 de la rue Saint-Jacques. Ce malade, atteint d'une affection squirreuse du foie, s'était vainement adressé aux premières notabilités de la médecine : son mal avait augmenté d'une manière effrayante avec les années et sous l'influence de violents accès de colère auxquels il se livrait presque tous les jours. Dès ma première visite, dit le docteur, jugeant ce vieillard à la veille de succomber, je me bornai à lui prescrire quelques narcotiques, et je parvins à calmer les douleurs atroces qu'il éprouvait, à lui procurer une des nuits les plus paisibles qu'il eût passées depuis longtemps. Le lendemain matin, dans l'ivresse de la joie, il me serrait affectueusement la main, m'appelait déjà son sauveur, et me promettait de suivre ponctuellement le moindre de mes avis. Je déclarai toutefois à la famille que le danger était des plus imminents; qu'il ne fallait aucunement se fier au mieux momentané qu'éprouvait le malade, mais en profiter pour lui faire

mettre ordre à ses affaires. Vers les six heures du soir, on revint me chercher en toute hâte non pour le vieillard, mais pour sa femme à qui il venait d'ouvrir le sein en lui brisant par colère une tasse de porcelaine sur la poitrine.

« Après avoir arrêté l'hémorragie et pansé cette pauvre femme, je me disposais à sortir, lorsque le mari, à qui je n'avais pas adressé un mot, m'arrêta par le pan de mon habit, me disant d'un air piteux : « Hé quoi! monsieur le docteur, vous vous en allez sans daigner seulement me regarder? — Pourquoi m'occuperais-je d'un malade que j'étais parvenu à soulager, et qui fait tout ce qu'il peut pour rendre mes soins inutiles? Au reste, Monsieur, ajoutai-je, d'un ton sévère, j'ai appris que vous aviez grossièrement injurié vos deux premiers médecins, et que notre vénérable doyen, M. Portal, ne vous avait abandonné que parce que vous vous étiez oublié jusqu'à lever la main sur lui. A tous ces actes de violence, joignez la brutalité dont vous venez d'user envers votre femme, et jugez si je ne dois pas hésiter à vous continuer mes soins. — Vos reproches ne sont que trop justes, » reprit le malade d'un accent pénétré; « je suis surtout bien coupable d'avoir maltraité ma femme; mais aussi, Monsieur, si vous saviez ce qu'elle exigeait de moi! Ne voulait-elle pas que je fisse appeler un prêtre, moi qui les ai toujours eus en horreur! — L'intention de votre femme n'avait rien que de louable : en vous proposant de mettre en paix votre conscience, elle vous donnait une nouvelle preuve de son affection, et si cela était entièrement opposé à vos idées, vous deviez vous borner à un simple refus, et non la frapper. — Mais enfin, Monsieur le docteur, vous qui avez fait des études, que feriez-vous si vous étiez à ma place et qu'on vous proposât une pareille chose? — Moi, je n'hésiterais pas à mettre en paix ma conscience : d'abord, par conviction; en second lieu, parce que le calme de l'âme contribue puissamment à alléger nos souffrances et même à dissiper la maladie. — C'est bien singulier qu'ayant fait des études vous ayez cette manière de voir. — Au contraire, nos convictions religieuses sont en grande partie le fruit de nos études. — Eh bien! » reprit alors le malade, « qu'on fasse venir le prêtre; aussi bien, depuis longtemps, j'en ai lourd sur la conscience! »

« Heureux de cette détermination inespérée la pauvre femme envoie aussitôt chercher un des vicaires de la paroisse Saint-Jacques. A peine cet ecclésiastique est-il arrivé auprès du vieillard, que celui-ci dit d'une voix tremblante : « Tenez, Monsieur, enlevez-moi ce coutelas, que j'avais mis sous mon oreiller. — Que vous êtes imprudent, mon ami! mais vous courriez risque de vous blesser! — Eh! Monsieur l'abbé, je m'en étais armé pour vous le plonger dans le cœur, si vous fussiez venu sans mon assentiment. Oui, » ajouta-t-il devant tous les assistants, « en septembre 93, j'ai massacré 17 ecclésiastiques, et peu s'en est fallu que vous ne fussiez le dix-huitième; mais, rassurez-vous : Dieu a eu pitié de moi : un regard de sa grâce a suffi pour m'éclairer. »

« Le vicaire alors s'empara de l'énorme couteau et s'enferma avec ce malheureux, qui lui donna les plus douces consolations qu'il ait peut-être jamais goûtées dans l'exercice de son ministère. Déjà il se retirait, annonçant à la famille qu'il allait apporter au pénitent les derniers sacrements de l'Eglise, lorsque celui-ci s'écria d'une voix étouffée par ses sanglots : « Revenez, Monsieur l'abbé, revenez bientôt auprès de moi, j'ai bien besoin de vos consolations; mais, je vous en conjure, n'approchez pas de mes lèvres le divin Rédempteur, dont tout à l'heure encore je blasphémais le nom : je suis trop indigne d'un tel bonheur! — Dieu est rempli de miséricorde, » lui dit le vicaire profondément attendri; « on répare ses fautes quand on les pleure amèrement, et votre repentir me paraît trop sincère pour que j'hésite à vous administrer les sacrements que réclame immédiatement votre triste position. — Je les recevrai, Monsieur l'abbé, puisque vous me l'ordonnez, reprit le nouveau centenier, mais seulement après avoir fait amende honorable devant ceux que j'ai autrefois scandalisés par mes forfaits. »

« Ayant aussitôt envoyé chercher des voisins, ses anciens camarades, il leur demanda pardon des affreux exemples qu'il leur avait donnés à l'Abbaye-aux-Carmes, embrassa en pleurant sa femme, et reçut à genoux le saint viatique, avec la piété la plus édifiante. Son confesseur voulait alors qu'il se couchât; mais il restait en prières, appuyé sur le chevet de son lit. Pressé de nouveau de prendre la position qu'exigeait son état de faiblesse : « Je sens, » lui dit-il, « qu'il ne me reste que peu d'instants à vivre; je ne puis rien offrir à Dieu que mes prières et mes larmes; laissez-moi du moins la consolation de mourir à genoux : c'est faire bien peu pour expier tous mes crimes. »

« Vers minuit, il poussa un profond soupir, et s'endormit dans le Seigneur, toujours à genoux et ses lèvres appuyées sur un crucifix. »

Lisez attentivement ce trait, l'un des plus remarquables assurément qui puisse se rencontrer dans l'histoire si variée de la mort, et vous y trouverez une réponse énergique à toutes les objections que vous avez présentées à l'occasion des derniers sacrements. Vous me direz peut-être que le prêtre ne s'est point présenté au lit du malade sans son assentiment, et que bien lui en a pris du reste. Mais ne vous ai-je pas dit que c'était là sa manière d'agir la plus ordinaire? Vous remarquerez, du reste, que le malade n'a point été abandonné à lui-même, qu'on ne l'a point laissé mourir dans une trompeuse sécurité, qu'on lui a fait une douce violence pour l'engager à se jeter entre les bras de la religion, et qu'il s'en est bien trouvé, lui aussi, car, au lieu de mourir en désespéré et en furieux, comme il s'était montré d'a-

bord, changé subitement, d'une manière en quelque sorte miraculeuse, il mourut en saint, et, par conséquent, en bienheureux.

DESSERVANTS.

Objections. — Nos desservants manquent de science pour la plupart. C'est à de tels prêtres que s'adressent surtout ces deux vers de Voltaire : *Nos prêtres ne sont pas...* Vous savez? — Ils sont mal élevés. — Ils n'ont pas toujours l'esprit de leur état. — Ils sont en querelle continuelle soit avec les riches, soit avec ceux qui occupent une place quelconque dans leur paroisse, comme le maire, l'instituteur, le médecin, le notaire, l'huissier, le percepteur, etc. — Ils feraient mieux de s'occuper des pauvres, qu'ils négligent très-souvent.

—

Réponse. — On appelle *desservants* aujourd'hui les prêtres chargés de la plupart de nos paroisses de campagne et de quelques-unes les moins importantes de nos villes. C'est une humble dénomination assurément; aussi quelques-uns ont-ils pensé à la changer; et, en attendant qu'elle le soit de droit, elle l'est déjà, en quelque sorte, de fait. Je ne sais s'il en sera jamais question dans les régions officielles; mais, si cela arrivait, et s'il m'était permis de donner mon avis, je demanderais son maintien, tant qu'on n'aura point changé la condition qu'elle désigne. C'est une humble dénomination assurément, avons-nous dit déjà; mais elle ne m'en paraît que plus propre à signifier la chose. De qui et de quoi, en effet, celui dont nous parlons n'est-il pas le véritable *desservant?* Fleury prétendait que, de son temps, le titre de *servus servorum*, pris par les Souverains Pontifes, ne l'était pas sérieusement. Je ne sais s'il penserait de même aujourd'hui, mais ce dont je ne saurais douter, à moins qu'il manquât d'yeux et d'oreilles, c'est qu'il ne pourrait contester au desservant le droit à son humble dénomination, qu'on pourrait aussi traduire par *servus servorum*, et, mieux encore, pour garder toute proportion, par *servulus servulorum.*

Chose singulière, et qui cependant ne doit pas nous surprendre, pour peu que nous connaissions l'humanité, ayant à se plaindre de tous, la plupart du temps, et avec beaucoup de raison, c'est de lui, au contraire, que chacun se plaint, souvent même sans aucune apparence de raison. Innocent agneau, qui ne saura pas toujours se plaindre, on en fait ainsi, contre nature, le bouc émissaire chargé des péchés d'Israël, et auquel tous se croient obligés de jeter la pierre, même ceux qui auraient dû être les premiers à le défendre.

Nous ne prétendons point répondre ici à toutes les accusations injustement élevées contre lui, et dont le contre-coup cependant retombe sur la religion sainte qu'il a pour mission d'enseigner. Ce serait trop long, trop fastidieux, trop dégoûtant quelquefois. Je ne répondrai qu'aux plus ordinaires.

Nos desservants, dit-on, manquent de science pour la plupart. C'est à de tels prêtres que s'adressent surtout ces deux vers de Voltaire : *Nos prêtres ne sont pas...* Vous savez? Oui, je sais :

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense:
> Notre crédulité fait toute leur science.

Dites-moi donc, vous qui applaudissez si bien ces vers insolents, ne voyez-vous pas qu'ils le sont encore plus pour vous que pour le clergé? C'est le trait doublement acéré de Boileau :

> Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Le *sot*, c'est le desservant, selon vous. Le *plus sot*, c'est le *vain peuple*, c'est vous, probablement. Mais passons là-dessus; là n'est point la question précisément.

Nos desservants manquent de science, avez-vous dit, et vous appuyez votre opinion de l'autorité de Voltaire.

Mais pourquoi cette science, qui n'est pas autre que celle de l'Evangile, est-elle toujours écoutée, toujours respectée, toujours suivie, et cela depuis plus de dix-huit siècles; tandis que celle de Voltaire, qui n'est que du siècle dernier, est aujourd'hui contestée, délaissée, méprisée même, et cela par ceux qui se sont formés à son école? Ne pourrait-on pas lui renvoyer ces vers lancés en apparence contre la religion de Mahomet et qu'il eut l'adresse de faire retomber par ricochet sur le clergé catholique :

> Voltaire ne fut pas ce qu'un vain peuple pense.
> Votre crédulité fit toute sa science?

Nos desservants manquent de science.

Qu'est-ce à dire? Qu'ils ne sont pas des Bossuets? Sans doute, et c'est fort heureux: à qui s'adresseraient leurs discours, et de qui feraient-ils l'éducation ou l'oraison funèbre? S'ils ne sont point des Bossuets, il faut convenir aussi que vous ne formez guère la cour de Louis XIV.

Je vous entends me répondre : Ce n'est pas ce que nous voulons dire; ils n'ont pas même la science d'un desservant.

Qu'en savez-vous? La science d'un desservant, comme de tout autre prêtre, c'est celle de Dieu et de la créature dans ses rapports spirituels avec Dieu, c'est la connaissance de la théologie, et je ne dirai pas de tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin; car, comme c'est un centre où tout vient aboutir, il arriverait de là que personne ne pourrait acquérir cette connaissance, mais de ce qui s'y rapporte nécessairement. Or, êtes-vous aptes à juger ces matières, vous qui prétendez que les desservants n'ont pas la science qu'ils doivent avoir.

Vous me direz peut-être qu'ils ne parlent pas toujours purement leur langue.

Mais vous, la parlez-vous mieux? Et qu'im-

porte d'ailleurs que la forme ne soit pas toujours pure, si le fonds est excellent! Dans son langage à demi barbare, saint Paul n'en faisait pas moins trembler l'Aréopage; et saint Augustin, l'une des plus grandes lumières de l'Eglise, a souvent des formes de langage qui choquent les connaisseurs.

Ce ne sont, me direz-vous, ni des Pauls ni des Augustins.

Je le sais aussi bien que vous. C'est un argument, tout à la fois *a pari* et *a fortiori*, comme on dit communément, que j'emploie ici. Je soutiens, et avec beaucoup de raison, ce me semble, que vous avez tort de reprocher aux desservants ce qui se trouve en vous, dans tous les hommes, en général, et quelquefois même dans les plus éminents, sous tous les rapports.

Mais laissons-là toute comparaison, et considérons la chose en soi, si vous l'aimez mieux.

Comment donc les desservants n'auraient-ils pas la science qu'ils doivent avoir? A quelques exceptions près, où leur vocation aura été un peu brusquée, je suppose, exceptions qu'on trouve, du reste, en tout état, voici de quelle manière ils sont entrés dans le sacerdoce.

A l'âge de 10 ans, environ, ils ont été reçus au séminaire, où ils sont restés jusqu'à 24 ans, à peu près, sous la direction d'ecclésiastiques, pieux, dévoués et capables. Pendant ce long intervalle, tout a été mis en œuvre pour étudier leur vocation, tant sous le rapport des capacités que des vertus, tout a été employé pour former leur esprit et leur cœur. Ils ont étudié là tout ce qu'on apprend dans les meilleures maisons d'éducation; et, vers la fin, ils se sont livrés, avec un soin tout particulier, à l'étude de la théologie, qui les regarde spécialement, cette science divine, la maîtresse, la reine de toutes les sciences, celle à laquelle toutes les autres doivent apporter l'hommage de leurs lumières propres, de même qu'elle les illumine, à son tour, de son divin flambeau.

Ils ont quitté le séminaire. Après avoir passé quelques années dans un vicariat, c'est-à-dire dans l'exercice du ministère sacerdotal, sous la direction d'un prêtre plus âgé, dont les conseils peuvent leur servir pour l'étude comme pour le ministère, les voilà desservants. Est-ce qu'ils mettent l'étude de côté, à partir de ce moment? Au contraire, elle ne fait que commencer pour eux, sur un nouveau plan, sur un plan plus vaste, plus libre, plus approprié à la position qu'ils occupent. De là ces bibliothèques, quelquefois si précieuses, qui se trouvent dans certains presbytères de campagne, de là des connaissances approfondies quelquefois sur certaines branches des sciences naturelles, de là des travaux modestes, et pourtant précieux, sur les Ecritures, les saints Pères, sur quelques langues anciennes ou modernes...

Ce sont là des exceptions, me direz-vous.

Sans doute; mais est-ce qu'il n'y a pas pour tous nécessité, en quelque sorte, d'étudier, plus ou moins, chaque jour? Est-ce que tous ne doivent pas dire leur Messe et leur bréviaire, répéter, par conséquent, lentement et distinctement, de bouche, d'esprit et de cœur, se les approprier, ainsi, par toutes leurs facultés, les plus belles pensées, les plus beaux sentiments, sortis, je ne dirai pas seulement de l'âme humaine, mais du sein même de la Divinité? Est-ce qu'ils ne sont pas obligés de méditer souvent, c'est-à-dire, de contempler sur toute face et d'approfondir en tout sens les vérités les plus élevées et les plus salutaires? Est-ce qu'ils n'ont pas à faire part, soit en public, soit en particulier, aux fidèles dont la direction leur a été confiée, du résultat de leurs consciencieuses méditations? Est-ce qu'ils n'ont pas ces conférences ecclésiastiques où se traitent les questions qui intéressent le plus Dieu et l'humanité? A toutes ces causes particulières d'une instruction distinguée, et à beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici, ajoutez celles qu'ont ordinairement les hommes qui occupent, comme eux, un rang honorable, dans la société, et vous comprendrez qu'il est impossible que les desservants; quels que soient d'ailleurs leurs goûts, manquent de science, comme vous le leur reprochez injustement.

Ils sont mal élevés, avez-vous dit encore.

Qu'entendez-vous par là? Qu'ils ne sont pas nés dans des palais, pour la plupart, et qu'ils n'ont point été bercés sur les genoux d'une princesse? Vous avez bien raison : comme les apôtres, leurs prédécesseurs dans le sacerdoce, ils sont tous ou presque tous sortis des entrailles même du peuple, et je dirai volontiers du pauvre peuple. Il en a été à peu près toujours ainsi, et il est probable que cela sera toujours. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, ce parfait modèle du prêtre, quoique né d'une Vierge qui appartenait à la race royale de David, est venu au monde dans une étable et a reposé d'abord ses divins membres sur un peu de paille étendue dans une crèche. Il serait injuste en tout temps de reprocher au pauvre desservant sa naissance et son éducation toute populaire; mais ce serait plus qu'injuste, ce serait souverainement absurde en ce moment, où nous ne cessons de vanter le peuple, et quelquefois même de le flatter bassement.

Voulez-vous dire qu'il n'a pas ce vernis que donnent la fréquentation d'une bonne société, une mise recherchée, un grand soin de tout son extérieur?... Vous avez raison, ce n'est là qu'un vernis, c'est-à-dire du brillant qui est tout à l'extérieur, qui n'a aucune valeur intrinsèque et dont il ne faut pas faire grand cas, surtout chez un homme grave. Ce beau vernis, d'ailleurs, qui flatte l'œil chez l'homme du monde, plairait-il également chez le prêtre? N'en seriez-vous pas choqué vous-même, et ne seriez-vous pas le premier à lui rappeler cette simplicité de l'Evangile et des premiers âges de l'E-

glise que les fidèles exigent d'autant plus rigoureusement dans le sacerdoce qu'ils en sont eux-mêmes plus éloignés. Ce n'est donc point cela que vous entendez; ou, si c'est cela, vous avez tort, pour les raisons que je viens de dire. J'ai entendu parler d'un desservant qui, se trouvant dans le salon d'une comtesse, par un froid rigoureux, quitta ses souliers pour mieux se chauffer. La comtesse furieuse demanda immédiatement son changement à l'évêque, qui eut le courage de refuser. La personne qui me contait cela riait aux éclats, et avouait avoir conçu une affection toute particulière à l'égard de ce bon ecclésiastique, précisément à cause de sa simplicité, en ce cas un peu trop grande, il faut en convenir.

Voulez-vous dire qu'il ne sait pas vivre? qu'il ne connaît point, en pratique du moins, ces rapports que nous devons tous avoir les uns envers les autres dans cette société où il occupe une place si importante? Qu'il manque de déférence à l'égard du supérieur, de cordialité pour ses égaux, de condescendance à l'égard des inférieurs? Le reproche, en ce cas, serait sérieux; mais, nous ne craignons pas de le dire hautement, il n'est fondé sur rien. Comment donc les desservants pourraient-ils y donner lieu, généralement parlant? Car nous ne parlons point d'exceptions qui ont lieu ici nécessairement comme partout ailleurs. — Vous parlez des rapports qui unissent les hommes entre eux dans la société? Mais c'est là l'un des objets principaux de son étude la plus assidue. Vous parlez de condescendance à l'égard des inférieurs? Mais c'est le fond même de cette religion qu'il est chargé d'enseigner et de faire pratiquer aux autres. Vous parlez de cordialité à l'égard des égaux? Mais c'est la charité, ou, pour mieux dire, c'est un des côtés de cette divine vertu, la première du christianisme. Vous parlez de déférence à l'égard du supérieur? Mais personne ne peut la mieux connaître que le prêtre, qui s'y est engagé par vœu. Si la religion catholique est la plus grande école de respect qu'il y ait au monde, comme l'a dit de nos jours un protestant, on peut ajouter, sans craindre de se tromper, que c'est surtout dans le sacerdoce que les effets de cette école doivent se faire sentir.

Vous n'êtes donc pas plus fondé à dire que les desservants sont mal élevés qu'à dire qu'ils manquent de science.

Ils n'ont pas toujours l'esprit de leur état, avez-vous ajouté.

Quel est le corps assez privilégié pour qu'on puisse dire que les membres qui le composent ont toujours l'esprit de leur état? Qu'êtes-vous donc, vous qui vous montrez si exigeant? Etes-vous médecin, notaire, avocat, propriétaire? Vous connaissez bien vos confrères sans doute. Ont-ils tous l'esprit de leur état? Et vous-même, l'avez-vous?

Les prêtres, répondez-vous, doivent faire exception.

Comment l'entendez-vous? Qu'ils doivent tous absolument avoir l'esprit de leur état? C'est impossible; il faudrait qu'ils fussent impeccables, ce qui n'est ni ne peut être. Qu'ils doivent mieux l'avoir que les autres, généralement parlant? Je vous l'accorde; mais je soutiens que cela est. Oui, cela est, et j'en ai pour garant la grâce que Dieu leur accorde comme à ses ministres, le soin avec lequel ils sont formés, le zèle qu'ils ont de leur propre sanctification, en même temps que de la sanctification des autres, les vertus que je leur vois pratiquer chaque jour, et enfin les criailleries de leurs ennemis, souvent à propos de rien ou de peu de chose du moins. Pour que la moindre tache aperçue ou soupçonnée seulement sur la robe sacerdotale fasse jeter les hauts cris, il faut que cette robe soit d'une incomparable blancheur, comme nous le disons ailleurs.

Nos desservants, dites-vous, n'ont pas toujours l'esprit de leur état. Mais le connaissez-vous bien, cet esprit, pour en parler ainsi, pour décider où il se trouve et où il ne se trouve pas? Et, si vous ne le connaissez point, ne pourriez-vous pas vous tromper complétement et imputer à faute aux desservants ce qui doit être, au contraire, pour eux, une cause d'éloge? Je vais vous le faire connaître en peu de mots, cet esprit, et vous jugerez ensuite. L'esprit du desservant, comme de tout prêtre, c'est un esprit de dévouement et de zèle, c'est l'esprit de Jésus-Christ et des apôtres, dont ils doivent continuer la mission en entretenant, en étendant partout ce divin feu que le Sauveur des hommes apporta sur la terre et qu'il veut voir brûler continuellement : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur.* (*Luc.* XXII, 49.) Voyez, d'après cela, si vos accusations sont fondées ou si elles ne sont pas de toute fausseté, comme celles de tant d'autres qui vous ont précédé dans cette voie. Jean-Baptiste avait sans doute l'esprit de son état, l'esprit de précurseur du Sauveur des hommes; mais Hérode ne le trouvait point, quand il l'enfermait pour faire taire les reproches que lui adressait l'homme de Dieu, à cause du commerce incestueux qu'il entretenait avec sa belle-sœur. Jésus-Christ ne pouvait manquer d'avoir l'esprit de son état, l'esprit de régénérateur et de sanctificateur du monde; mais les scribes et les pharisiens disaient positivement le contraire, quand, le traînant de tribunal en tribunal, ils l'accusaient de soulever une grande partie de la Judée. Saint Paul avait aussi l'esprit de son état, c'est-à-dire l'esprit de ministre de la religion, d'apôtre des nations; mais le *vertueux Néron* ne le trouvait pas, quand il lui faisait trancher la tête, à cause de l'extension que l'Evangile prenait, par son zèle infatigable, jusque dans le palais impérial... Je n'ose vous comparer à de tels monstres, je crains même de vous en rapprocher; mais pourtant je le dois à la défense de ma cause. Permettez-moi donc de vous le dire : ne feriez-vous pas un peu comme ceux dont je viens de parler? Vous aurez entendu quelques-uns de nos plus dignes ministres de la

religion presser les autres, vous presser peut-être vous-même, à temps, à contretemps, comme dit saint Paul : *Insta opportune, importune* (*II Tim.* IV, 2), de revenir au service de Dieu, et leur appliquant injustement les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres quand ils voulaient faire descendre le feu du ciel sur une ville coupable, vous vous serez écrié : Ils n'ont point l'esprit de leur état! *Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.* IX, 59); et, ne pouvant les traduire devant les tribunaux, et moins encore les enfermer et les mettre à mort, vous aurez enchaîné leur zèle en tuant leur réputation.

Ils sont en querelle continuelle, objectez-vous, soit avec les riches, soit avec ceux qui occupent une place quelconque dans leur paroisse, comme le maire, l'instituteur, le médecin, le notaire, l'huissier, le percepteur, etc.

Qu'entendez-vous par ce mot *ils?* C'est un peu vague; précisons donc l'accusation, il nous sera plus facile d'y répondre.

Voulez-vous dire *tous?* Ce serait trop fort, même aux yeux de la prévention la plus aveugle, de la haine la plus violente. Si telle était votre accusation, elle se réfuterait d'elle-même et ne tomberait que sur vous.

Voulez-vous dire *le plus grand nombre?* C'est encore beaucoup trop fort pour toute personne de bonne foi. Et, en effet, en dehors même de l'expérience générale qui nous montre le desservant exerçant presque partout dans nos campagnes avec la plus grande prudence, son ministère de paix, comment croire, comment regarder seulement comme possible que des hommes à qui tout parle de charité, et qui doivent par état en parler à tout le monde, qui se nourrissent chaque jour et qui appellent les autres à se nourrir souvent de *l'Agneau de Dieu*, volontairement chargé de tous les péchés du monde, qui n'ignorent pas que tous les regards sont à chaque instant attachés sur eux-mêmes, depuis les regards de Dieu et de ses anges, jusqu'à ceux du démon et de ses esclaves, comment croire, dis-je, comment regarder seulement comme possible que de tels hommes ne soient occupés, généralement parlant, qu'à vivre en querelle avec tout le monde? Non, cela n'est pas! Je vais plus loin, cela ne peut pas être!

Reste donc à dire qu'il y en a quelques-uns seulement dans une telle position.

En êtes-vous surpris? C'est le contraire qui devrait nous étonner. Quoi! sur douze apôtres il s'en est trouvé un qui a conduit à son Maître une troupe de gens armés pour le saisir, et vous ne voudriez pas que, parmi ce grand nombre de desservants chargés dans nos campagnes du ministère sacerdotal, il s'en trouvât quelques-uns en querelle continuelle, si vous voulez, soit avec les ennemis, soit même avec les amis de leur Maître? C'est demander un miracle, plus qu'un miracle; c'est demander que Dieu ôte à un certain nombre d'hommes leur liberté, que ces hommes, d'une espèce à part, vivent en anges avec la nature humaine, qu'ils soient saints quoique pécheurs, qu'ils se dépouillent, malgré la volonté divine, de ces malheureuses passions qui avaient été laissées à saint Paul lui-même, quelques prières qu'il eût adressées au ciel à cette intention, afin que sa vertu se perfectionnât dans la faiblesse : *Virtus in infirmitate perficitur.* (*II Cor.* XII, 9.) Car, tant qu'ils conserveront leurs passions, leur liberté, tant qu'ils seront hommes, et ce sera probablement toujours, il y aura parmi eux des pécheurs sous tous les rapports; il y en aura, par conséquent, qui vivront en querelle et même en querelle continuelle avec ceux qui se trouvent placés à côté d'eux dans cette société.

C'est si facile! Au moral comme au physique, nous nous coudoyons à chaque instant les uns les autres, pour ainsi dire. De là des querelles continuelles. Vous le reprochez aux pauvres desservants. Pourquoi à eux plutôt qu'aux autres? C'est toujours la condamnation du faible, la plupart du temps innocent, tandis que le fort, beaucoup plus coupable ordinairement, est renvoyé absous. Savez-vous, d'ailleurs, si les querelles que vous leur reprochez viennent d'eux? Ont-ils les premiers torts? En ont-ils même aucuns? Vous n'ignorez pas la conduite de nos *bons amis* nos *ennemis*, comme disait autrefois Béranger, à l'égard des Irlandais. Pris de toutes parts dans de lourdes chaînes, pressés vivement par la faim, ceux-ci se remuent quelquefois, et c'est bien naturel : « Ces gens-là, » s'écrient alors leurs oppresseurs, « ne peuvent rester tranquilles! » Ne serait-ce pas là votre histoire? Entrons, si vous le désirez, dans quelques détails.

Nous parlerons d'abord des riches. Il y en a peu ordinairement dans une paroisse de campagne. Ce sont quelquefois de vénérables familles qui méritent, à tous égards, le respect et l'amour des populations voisines; mais ce sont aussi, plus souvent, de ces riches *d'hier*, comme disait Tertullien aux hérétiques, et qui le sont devenus on ne sait trop par où ni comment, comme on dit vulgairement. Le desservant fait ordinairement ce qu'il peut pour les gagner tous. Il voit en eux, quels qu'ils soient, les dispensateurs de la Providence, qu'il doit se ménager, autant que possible, sinon pour lui, du moins pour son église et pour ses pauvres. Mais fût-il Dieu, qu'il ne réussirait pas toujours, témoin Jésus-Christ; comment voulez-vous qu'il réussisse mieux, n'étant qu'homme? Il excitera donc souvent parmi eux, sans l'avoir voulu, sans y songer même, la susceptibilité et la haine. Je vais vous en citer un exemple, de peu d'importance sans doute, mais qui n'en montrera que mieux d'où viennent ces criailleries contre les curés de campagne, lesquelles font pourtant beaucoup de bruit.

Il y avait dans une paroisse un homme très-riche, qui l'était beaucoup plus en écus qu'en piété. Il ne paraissait à l'église qu'aux grandes fêtes. A l'une de ces fêtes, le curé prit pour sujet de son instruction cette pen-

sée, qu'il était bien de venir à l'église ces jours-là, mais qu'il était beaucoup mieux d'y venir tous les dimanches. Notre homme prit pour lui cette attaque, qui ne le regardait pas plus que quarante autres au milieu desquels il était confondu, au point que le pauvre curé ne l'avait pas même remarqué; ce qui se conçoit très-bien aujourd'hui que tous sont habillés à peu près de la même manière: monsieur ne pouvait le croire. Quoique naturellement pacifique et même bon, assure-t-on, il jetait les hauts cris, s'étant imaginé sans doute que le curé aurait dû voir briller au-dessus de sa tête, comme au-dessus de la tête de saint Martin, sinon un globe de lumière : d'où serait-il venu ? du moins un éclatant globe d'or : *Globus ardens visus insidere.* (*Prose de saint Martin.*)

Venons actuellement à ceux qui occupent une place quelconque dans la paroisse du desservant. Pour être juste à leur égard, comme nous désirons qu'on le soit envers nous, disons qu'il y a souvent parmi eux des hommes excellents : hommes de probité, hommes de dévouement, hommes d'intelligence même, malgré leur modeste position; mais il faut convenir aussi qu'il se rencontre quelquefois chez eux des préjugés, des passions d'autant plus déplorables pour le pauvre desservant qu'il est le premier exposé à en sentir tout le poids.

L'homme en place avec lequel le desservant a les plus fréquentes et les plus importantes relations, c'est le maire. Dans les campagnes surtout, le maire, comme le poëte, excusez le rapprochement, est beaucoup plus le produit de la nature que de l'art : *nascitur poeta.* Aussi son administration se ressent-elle furieusement de ce défaut d'apprentissage. De là mille désagréments pour le pauvre curé. Nous en avons dit un mot ailleurs; ajoutons ici quelques faits. En voici deux entre mille que je pourrais également rapporter.

Il s'agissait un jour de recevoir l'évêque : grande solennité pour le village. Affectant un zèle qu'il n'avait pas, le maire faisait élever un arc de triomphe à plus d'un kilomètre du bourg. « Ce n'est pas la place qui convient, lui représenta le curé. C'est beaucoup trop loin. » Hors de lui-même, le maire l'eût volontiers frappé, s'il n'y avait eu en lui un reste de pudeur. « Comment ! » criait-il comme un portefaix, « vous m'accusez de faire quelque chose de *déplacé?* » Et le malheureux desservant eut une peine infinie à lui faire comprendre, et je ne sais même s'il y est parvenu, qu'il y a une différence complète entre ce qui est *déplacé* moralement et ce qui ne l'est que physiquement.

Voulez-vous voir une taquinerie beaucoup plus excessive encore? Ecoutez. Il y avait au banc d'une église de campagne un clou auquel le maire accrochait son chapeau quand il venait à l'office, ce qui, soit dit entre nous, n'arrivait pas souvent. Un jour, ce clou disparut. Comment cela advint-il? Je n'en sais rien, ni ne veux le savoir; car la chose n'en vaut réellement pas la peine. Mais voyez à quoi tiennent les meilleures choses. C'est le cas de le dire, à rien, la plupart du temps. Le maire, étant venu à la Messe, voulut accrocher son chapeau, comme il faisait habituellement; mais, n'étant malheureusement soutenu par rien, le chapeau roula dans l'assemblée, excitant quelques sourires. L'officier municipal se crut mystifié, et, attribuant sans raisons cette mystification au curé, avec qui il n'avait pas été trop mal jusqu'ici, il ne voulut jamais la lui pardonner. Un avocat de ses amis, qui se croyait poëte probablement, parce qu'il n'était point orateur, fit sur ce grave sujet, une pièce burlesque dans le genre du *Lutrin* de Boileau, moins le talent toutefois, et qu'il intitula *La Cloutiade.* C'était une vraie *cloutiade*, en effet; c'était aussi *clair*, aussi *poli*, aussi bien *frappé*, aussi précieux... Je vous en citerais bien quelques vers; mais je n'ai rien entendu, quoiqu'on l'ait lu tout entier devant moi, car, pour entendre, il faut être éveillé; et il est probable, de plus, que je n'aurais rien retenu, quand bien même il m'eût été donné de tout entendre, car, pour retenir, il faut qu'il y ait quelque clou.

Que n'aurions-nous pas à dire de l'instituteur? Mais nous en parlons assez ailleurs; nous pouvons donc, je crois, nous taire ici à son occasion.

Un homme encore avec lequel le curé de campagne se trouve avoir de fréquents et importants rapports, c'est le médecin de la localité. Le prêtre a soin du malade dans son âme, le médecin dans son corps; mais, comme le corps et l'âme sont étroitement unis l'un à l'autre, il arrive de là que les fonctions du prêtre et celles du médecin se touchent et se choquent malheureusement très-souvent. A qui la faute, la plupart du temps? « Au prêtre ! » avez-vous dit. Et moi je réponds que c'est tout le contraire, et ce que je viens de dire est plus que suffisant pour vous faire voir que j'ai raison. Une autre cause de désunion entre le curé de campagne et le médecin, c'est la sœur de charité, qui est là par dévouement auprès du malade en même temps que le médecin s'y trouve par état. « Vous nuisez à mes intérêts ! » dit ou pense le médecin. — « J'en suis bien fâchée, » dit ou pense la bonne sœur de son côté; « mais pourtant je ne dois point négliger les intérêts de Dieu et de l'humanité. » Ce plaidoyer, qui n'est la plupart du temps qu'en action, le prêtre est bien obligé de le soutenir d'une manière quelconque, d'autant plus que la sœur n'a souvent aucun autre appui dans la localité. De là de nouvelles dissensions entre le desservant et le médecin, dissensions où, pour peu que vous ayez de sens et de dévouement, vous devez tout naturellement soutenir le prêtre, qui a, de son côté, la raison et la charité tout à la fois.

Nous pourrions dire également beaucoup de choses du notaire, de l'huissier, du percepteur, de toutes ces notabilités de la campagne, et même des petites villes qui, par

leur position, leurs habitudes et leur caractère quelquefois, ont sur les classes inférieures la plus décisive influence. Le desservant devrait trouver en eux, tout naturellement, appui et consolation; mais bien souvent, au contraire, il n'y trouve qu'opposition et déboires. Nous en avons eu la preuve en mille circonstances; preuves, hélas! bien désolantes; car lorsque ce qui a été établi pour maintenir l'ordre tourne au désordre, qu'attendre alors, si ce n'est les plus grands malheurs. Mais, comme nous l'avons déjà fait observer, de quelques faits particuliers gardons-nous bien de tirer une conclusion générale; contentons-nous de demander qu'on ne procède point ainsi à notre égard, et formons les vœux les plus sincères pour que ces rouages de nature si diverse, qui sont continuellement en contact, s'engrènent mieux à l'avenir et fonctionnent aussi bien que possible pour le bonheur de l'Eglise et de la France.

Ils feraient mieux, représentez-vous enfin, de s'occuper des pauvres, qu'ils négligent très-souvent.

De tous les reproches injustement adressés aux desservants, celui-ci est sans contredit le plus injuste. Il n'est pas seulement dénué de tout fondement, il est ironiquement cruel. Hé quoi! vous les avez à peu près réduits à l'état de pauvreté, et vous leur reprochez de ne pas faire l'aumône! Ils n'ont rien, et vous voulez qu'ils donnent, vous voulez même qu'ils donnent beaucoup! Vous exigez donc qu'ils fassent des miracles? Mais vous n'y croyez pas. Les voilà, certes, bien embarrassés pour vous satisfaire.

Et cependant ils en viendraient à bout, pour peu que vous voulussiez vous y prêter; car, pour faire l'aumône, et pour la faire telle que vous le désirez, ils font de véritables miracles, mais des miracles que vous ne pouvez vous empêcher d'admettre comme les autres, des miracles dans l'ordre moral. Ils sont pauvres, et ils font l'aumône; ils n'ont rien ou à peu près, et ils donnent toujours, de quelque côté qu'on vienne frapper à la porte de leur cœur. — Comment donc cela? demanderez-vous peut-être. — Comment! Mais c'est assez visible : en se privant eux-mêmes, en jeûnant quelquefois, soit pour l'amour de Dieu, soit pour l'amour des hommes, soit pour l'une et l'autre cause à la fois; en mendiant pour les pauvres, ces membres souffrants de Jésus-Christ; en embrasant les cœurs les plus insensibles du feu de la charité qui brûle leur propre cœur... Comment! Mais parce que Dieu vient à leur aide, leur ouvrant de toute manière les inépuisables trésors de sa providence; mais parce que les gens de bien aiment à seconder leurs bonnes œuvres, leur prêtant à l'envi les uns un appui matériel, les autres un appui moral, qui, dans certaines circonstances, a plus de valeur encore que l'autre.

Qu'on nous permette de citer, à cette occasion, un passage du *Messager de la Charité*, où l'abbé Mullois semble avoir mis toute son âme. C'est comme un plaidoyer, je ne dirai pas *pro domo sua*, mais *pro fratribus*, ce qui est beaucoup mieux, le dévouement fraternel étant une source d'inspiration plus pure et plus féconde que l'intérêt propre. Nous le transcrivons à peu près tel qu'il nous est présenté, nous réservant d'y ajouter, à la fin, nos réflexions :

« Le vrai centre de la charité, c'est le prêtre, le curé surtout; il en est le foyer; il a été sacré par Dieu lui-même dépositaire des vérités qui sauvent les âmes et qui font du bien aux corps; il garde dans les pans de sa robe et dans les fibres de son cœur de prêtre cet Evangile, dont tous aujourd'hui aiment à dire du bien et qui a couvert le monde des monuments de la charité.

« De plus, le prêtre, c'est l'ami naturel, le père de ceux qui souffrent ou qui s'égarent, voilà surtout sa famille; et elle est parfois si nombreuse! Or, il connaît tous ses enfants, il les aime, il sait ce qu'ils endurent; à chaque instant, son ministère le met en présence des plus affreuses misères.

« Mais malheureusement les curés, surtout les curés de campagne, ne sont pas riches, tant s'en faut; beaucoup souffrent de leur propre gêne, que dire de ce qu'ils souffrent des douleurs des autres? il est donc temps de leur venir en aide.

« Le curé de campagne, c'est à peu près le seul guide spirituel de près de trente milliers de Français, chargé de leur faire accepter les travaux et les privations de la vie, de les asseoir dans le calme, la moralité et la foi; le seul représentant de Dieu et du bien auprès de ces masses qui cultivent nos champs et nous donnent le pain quotidien.

« Nous sommes surpris que tant d'hommes habiles n'aient pas encore signalé cette gêne du curé comme une des causes de l'abandon de nos campagnes; que tant de zélés confrères de la presse n'aient pas souvent attiré l'attention sur les avantages qu'il y aurait à le seconder. On va chercher bien loin quelquefois de nouvelles institutions, mais nous avons sous la main cette ancienne et puissante institution, il s'agit de savoir s'en servir. Le curé porte avec lui en grande partie la force vitale du christianisme, c'est lui surtout qui est chargé de le mettre en contact avec les âmes, et il y a plus de trente mille curés en France, et il y en a jusque dans le dernier village! C'est-à-dire que là se trouve un homme honnête, intelligent, libre, dévoué... Quelle force! quelle puissance! voilà ce qui s'appelle faire le bien sur une vaste échelle, faire vraiment la charité en grand. Le clergé ne demande pas ordinairement pour lui-même, il sait se priver et souffrir dans le silence. Quand tout le monde réclamait un supplément de traitement, il s'est tu : c'est un acte de patriotisme dont on doit lui savoir gré; mais il demande pour pouvoir assister ceux qui souffrent sous ses yeux; voir souffrir, c'est si dur! faut-il donc que le pauvre curé soit réduit à dévorer cette douleur? N'est-ce donc pas assez que l'isole-

ment, les petites idées et les tracasseries de l'endroit? Faut-il encore qu'il soit condamné au plus cruel supplice de la terre : voir souffrir des créatures humaines, entendre les cris de la faim et ne rien pouvoir pour les calmer... Oh! qu'a-t-il fait? Quel crime a-t-il commis pour lui infliger ce châtiment? Oh! non pas celui-là, un autre, tous ceux que vous voudrez plutôt; insultez-le, frappez-le, il répondra volontiers ce que dit un prêtre qui demandait la charité, et auquel on donna un soufflet : « Bon, merci, voilà pour moi... Maintenant pour mes pauvres... » Oh! non, non, pas celui-là, c'est trop cruel. *Transeat... calix iste.* (*Matth.* XXVI, 39.)

« Puis le clergé français est un corps digne et respectable, à part quelques _ ères de l'humanité qui viennent toujours se glisser dans quelques membres de toute corporation nombreuse; le clergé est une de nos gloires nationales que nous aimons à montrer à l'étranger; on fait volontiers le panégyrique du curé de campagne, on l'appelle un humble et saint apôtre de l'Evangile; nos littérateurs ne tarissent pas de belles phrases en son honneur; c'est très-bien, cela peut être même très-poétique, mais il y a quelque chose de mieux à faire : c'est de le seconder dans sa mission de son influence et de sa bourse, de lui crier par la parole et par l'action : « Courage! courage! »

« Lorsque nous souffrons, nous savons si bien le dire, la plainte est devenue si générale en France, que quand un homme ou un corps ne crie pas, on croit volontiers qu'il ne lui manque rien : « Il n'y a plus de plaintes, bon, le monde va bien, reposons-nous... » On finit par négliger d'aller à la recherche des misères les plus respectables, celles qui se cachent. Nous nous éloignons de plus en plus du temps où l'on allait déterrer le mérite : il y a tant de gens de mérite aujourd'hui, et ils crient si haut qu'il ne faut pas se donner bien de la peine pour les trouver...

« Hélas! non, le curé de campagne ne peut soulager ceux qui souffrent autour de lui. Un rapide examen de son petit budget suffira pour s'en convaincre : il a à peine pour lui-même le stricte suffisant. Avant le renchérissement de toutes choses, il avait déjà assez de mal à vivre; les denrées ont augmenté d'un tiers, comment peut-il exister? Son revenu fixe est resté le même, son casuel a diminué. La moyenne du revenu total du desservant est de 1,200 fr. Pour quelques-uns, c'est 1,000 fr., c'est 900 fr... Qui n'a plus que cela aujourd'hui, à l'exception des pauvres qui retombent encore à sa charge?

« Son traitement est de 850 fr. et 200 fr. de supplément. Dans la plupart des communes rurales, il n'y a pas de supplément. 150 fr. de casuel et d'honoraires de Messes. En beaucoup d'endroits, il n'y a presque pas d'honoraires, le casuel lui est mal rétribué, peut-il l'exiger des gens qu'il sait dans la misère?...

« Pour lui et pour la personne attachée à son service, il faut au moins 700 fr. de nourriture par an : c'est 6 sous par repas, et nos ouvriers mangent au restaurant 14 sous... Il ne peut pas boire de l'eau, sa santé a besoin de se soutenir : 200 fr. de vin. C'est peu pour deux personnes par le temps qui court (36). — 150 fr. la personne qui le sert. Cela fait 1,050 fr. Il reste donc aux favorisés de la fortune, qui ont 1,200 fr., 150 fr. pour l'éclairage, le chauffage, le blanchissage, le vêtement, l'entretien du linge, du mobilier, ou même l'achat. Il y a des prêtres qui sont dix ans à se meubler... Et sa bibliothèque, et ses pauvres, et son église, et les écoles, et les petits encouragements à donner aux enfants, et les mois d'école qu'il faut payer pour que de petits malheureux ne vagabondent pas, et les accidents, et les maladies de ses paroissiens. Il va visiter un pauvre malade, et il le trouve dénué de tout. Le médecin est venu, il a ordonné un peu de bonne nourriture, un peu de bon vin : le curé seul en possède; n'eût-il pas un cœur de prêtre, n'eût-il qu'un cœur d'homme, peut-il le lui refuser?... peut-il le lui faire payer? Il le lui enverra avec une partie du morceau de bœuf qui devait faire son dîner. Il sait du reste qu'une charité faite au corps mène tout droit à l'âme. — Voilà son budget des recettes et des dépenses. Et encore, nous l'avons dit, quelques-uns n'ont que 1,000 fr., 900 fr. — Ajoutez à cela que le curé est presque toujours pauvre, fils de pauvre, qu'il a sa famille à assister, un vieux père, une mère vénérable, qui se sont épuisés pour lui faire faire ses études, peut-il les abandonner (37)?

« Aussi la misère de quelques-uns est profonde jusqu'à les décourager, jusqu'à blesser cette dignité si nécessaire aujourd'hui que le respect n'est pas notre première vertu. Il est tel prêtre qui porte depuis trois ans la même soutane; elle est râpée, jaune, trouée, comme si on eût tiré dedans un coup de fusil à plomb. Il ne peut la remplacer, par ce qu'en en prenant une neuve il est convenu qu'il payera l'ancienne. Quelques-uns de nos évêques ont été si désolés de ce dénûment d'un grand nombre de leurs prêtres qu'ils ont vendu leur voiture, afin de pouvoir envoyer 50 fr. à l'un, 75 fr. à l'autre, 100 fr. à un troisième.

« Une chose nous étonne et nous touche : c'est le zèle que le clergé, même celui des campagnes, met à réclamer sa part dans toutes les charités. Parcourez les listes de souscriptions, vous y trouverez plus de mem-

(36) M. Mullois ne connaît pas bien les habitudes des campagnes : le vin du desservant est à peu près à la disposition de tout ce qui vient au presbytère, et pourtant il ne peut y mettre 200 fr. Comment cela se fait-il? C'est qu'il s'en prive lui-même la plupart du temps, quelle que soit d'ailleurs sa santé.

(37) Et sa vieillesse, a-t-il, qui la soignera? Pourquoi les choses ne sont-elles pas arrangées de manière qu'il ait aussi, après trente ans d'exercice, un droit rigoureux à sa retraite, retraite de prêtre bien entendu, c'est-à-dire en cas qu'il ne puisse plus exercer son divin ministère.

bres du clergé, et même du clergé de campagne que de tous les autres corps qui sont pourtant plus riches. On ne peut s'empêcher de s'écrier : « Braves curés, où ont-ils pris les moyens de faire tant de charités ! »

« Il faut donc vraiment leur venir en aide pour eux et pour leurs œuvres, leur redonner un peu de courage, rafraîchir leur pauvre âme, suivant la parole de saint Paul, par quelques bonnes charités, les mettre en état de faire plus de bien et d'empêcher beaucoup de mal. C'est si facile, il y a mille occasions. — Grâce à Dieu, il y a beaucoup de familles qui savent en profiter. — Vous allez à la campagne passer quinze jours. En visitant l'église, vous n'oublierez pas le curé; vous l'interrogerez avec bienveillance; puis, en le quittant, vous lui remettrez une somme dans la main en lui disant : « Vous devez avoir beaucoup de pauvres... » Vous avez une ferme, des intérêts dans une paroisse; vous ne pouvez y aller; envoyez une offrande à votre place. Vous partez pour un long voyage, vous mariez votre fils ou votre fille; qu'il y ait quelque chose pour les pauvres de monsieur le curé.

« Vous êtes aux eaux; vous ne savez comment passer le temps; vous visitez les églises du voisinage : demandez monsieur le curé : il vous en montrera tous les détails, tous les embellissements qu'il a faits, tous ceux qu'il voudrait faire encore; puis vous lui glisserez une offrande dans la main; et les eaux vous feront beaucoup plus de bien, parce que vous aurez l'âme contente.

« Enfin, vous quittez la campagne pour revenir dans la ville. Vous feriez peut-être mieux d'y rester toujours; mais je n'ose trop vous le dire : nous avons si grand besoin de vous dans les villes. Faites une petite bourse pour les œuvres spéciales de votre curé... Sans doute, il faut que l'on sache que vous donnez : la bonne édification, votre sécurité même l'exigent. Faites cette charité publique. Bon, voilà pour la parole évangélique qui veut que vos bonnes œuvres brillent aux yeux des hommes, afin qu'ils glorifient notre Père qui est aux cieux (38). Puis, glissez-lui dans la main une somme particulière : ce sera, suivant la même parole évangélique, l'aumône de votre main droite qui doit être ignorée de votre main gauche (39).

« Quelquefois il se dit : voilà des gens qui dépensent tout inutilement; si j'avais seulement quelques-unes des pièces qu'ils jettent à la vanité et aux caprices, je pourrais bien m'en servir pour orner mon église où Dieu est si mal logé. Détrompez-le en lui apportant un ornement, une aube, des fleurs....

« On accuse aussi le brave curé d'être parfois de formes un peu âpres; eh bien ! ouvrez, épanouissez ce cœur resserré, par une large aumône pour les pauvres; un cœur épanoui est toujours aimable et sait trouver de bonnes et sincères paroles que ne rencontrent pas toujours la belle éducation et les belles manières.

« Oui vraiment, il faut que nous venions en aide aux curés de campagne, il le faut pour leur dignité, pour leur action, pour l'accomplissement de leur sublime mission, autrement ils seront dans l'impuissance de faire tout le bien que doivent attendre d'eux la religion et la France. »

. . . . . .

Ainsi que nous l'avions annoncé, nous avons cité le passage dans toute sa simplicité, dans tout son abandon, mais aussi dans toute sa chaleur, dans toute sa vie, si je puis m'exprimer de la sorte, et tel à peu près qu'il est sorti du cœur de M. l'abbé Mullois. C'est tout à la fois, comme on a dû le remarquer, un plaidoyer et une recommandation, un plaidoyer à l'adresse des ennemis que le desservant peut avoir, pour dissiper les nuages amoncelés, je ne sais à quelle occasion, sur sa tête, une recommandation à l'adresse de ses amis, ou plutôt à l'adresse de tous, pour lui venir en aide. Une chose m'inquiète en terminant : Par qui sera lu cet article ? me demandé-je. — Par lui-même, hélas ! et par quelques-uns de ses plus intimes amis. Si par lui-même, comment pourra-t-il se venir en aide, ayant fait tout ce qu'il pouvait ? Si par ses plus intimes amis, par d'autres lui-même, comme on dit, c'est prêcher des convertis. Il est donc à désirer que ce touchant plaidoyer passe aussi sous les yeux de ceux qui, sans être mal disposés précisément, ont besoin de l'être encore mieux. Il en est un surtout qui pourrait faire lui seul plus que tous les autres ensemble; c'est celui dans l'entourage duquel se trouve notre bienveillant défenseur. Ne pourrait-il pas lui en faire parvenir quelque chose ? Ignore-t-on la position, dans ces hautes régions ? Ou, si on la connaît, veut-on fermer les yeux ? Il ne s'agit pourtant que de l'accomplissement d'une promesse faite solennellement à l'époque de cette grande élection qui décida des destinées de la France, quand cette campagne, à la tête de laquelle se trouvent, spirituellement parlant, ceux dont nous défendons ici les intérêts, se jetant tout à coup dans un des bassins de la balance, la fit pencher du côté de ses intérêts et de son cœur. « On reproche au clergé de ne point avoir de saint Martin, » disait alors l'homme providentiel. « Ce n'est point étonnant, » répondait-il, « puisque la plupart de ses membres n'ont pas même de quoi acheter de manteaux. » La position s'est encore détériorée depuis. Ce ne sont point des manteaux qui manquent aujourd'hui à ses plus pauvres membres, aux desservants par exemple, ce sont des soutanes comme on vient de le voir. Pourquoi donc, je le répète, remet-on de jour en jour, à leur venir en aide ? Les Chambres pense-

(38) *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* (*Matth.* v, 16.)

(39) *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextra tua.* (*Matth.* vi, 3.)

raient-elles que ce n'est point à l'empereur Napoléon à tenir la promesse (39*) du prince *Louis?* Nous ne saurions le croire : ce serait contre son cœur chevaleresque, ce serait contre sa gloire la plus pure, devenue aujourd'hui la gloire de la France, ce serait la contre-partie de cette belle parole de Louis XII, que tout le monde connaît, et qui seule a immortalisé ce prince plus généralement et plus sûrement que tout son règne.

DEVINS, MAGICIENS, SORCIERS, TIREUSES DE CARTES, ETC.

Objections. — Vous ne voulez pas que nous allions consulter les devins et autres gens semblables? — Que de choses pourtant ils nous disent! C'est à n'y pas croire quelquefois. — Rien, du reste, contre la religion. Ils commandent même souvent de faire dire des Messes.

—

Réponse. — Nous avons bien raison de vous défendre d'aller consulter les devins et autres gens semblables, comme vous dites. Ce sont tous ou presque tous des misérables qui vous extorquent, sans trop de profit pour eux, un argent dont vous avez souvent encore plus besoin que beaucoup d'autres.

Pesez bien mes expressions, toutes ont ici leur valeur.

Ce sont tous ou presque tous des misérables, ai-je dit avec raison. Qui ne le sait? S'il y a dans une localité quelque pauvre diable sans argent, sans crédit, sans moralité, sans valeur d'aucune sorte, malade, infirme, cul-de-jatte, incapable de remplir aucune fonction, d'exercer aucun métier, il se dit ou on le dit *devin*, ou quelque chose comme ça, et des environs, quelquefois même de bien loin, on se rend avec plus ou moins de confiance à sa demeure, espèce d'antre ou de bouge. Mais cette seule considération devrait vous arrêter. — Il peut vous faire trouver de l'argent, pensez-vous? — Qu'il en trouve donc pour lui-même. Il peut vous guérir. — Qu'il commence donc par lui-même : car il me semble dans un état plus fâcheux que le vôtre. — Il peut vous procurer le bonheur qui vous manque? — Qu'il se le procure donc avant tout à lui-même.

Ils vous extorquent de l'argent, et cela est clair.

Vous êtes bien disposé à leur en donner sans doute, mais pas tant qu'ils en demandent. Que font-ils alors? Ils usent de ruse : « Il nous faut tant pour acheter telle et telle chose, vous disent-ils; tant pour aller à tel endroit, tant pour faire dire telles prières, » etc. Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est vous extorquer de l'argent? Personne n'en doute excepté vous, et encore je ne sais trop si un léger soupçon ne s'élève pas un peu dans votre âme, malgré votre confiance aux devins.

C'est sans trop de profit pour eux, ai-je dit encore, car ils n'en sont pas beaucoup plus riches. Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour, dit le proverbe. On en voit ici l'application. L'argent leur est venu par une mauvaise voie, il s'en va de la même manière.

Et cependant cet argent que vous leur donnez, ou plutôt qu'ils vous extorquent, vous en avez souvent encore plus besoin que beaucoup d'autres, puisque vous n'êtes pas riches pour la plupart. Vous n'avez pas besoin de me le dire, je le sais d'avance par un petit raisonnement bien simple : si vous étiez riche, ai-je pensé avec raison, vous auriez reçu probablement un peu d'instruction, et pour peu que vous en eussiez reçu, vous n'iriez guère consulter le devin.

Avons-nous raison de vous défendre d'aller au devin? Nous avons bien d'autres motifs encore.

« Je ne puis réussir dans telle entreprise, » dites-vous à celui que vous êtes allé consulter, « et je voudrais bien savoir d'où cela vient. » Notre jongleur fait ou ne fait pas, je ne sais quels signes cabalistiques, il consulte ou ne consulte pas son jeu de cartes, il endort ou n'endort pas je ne sais qui ou je ne sais quoi; puis il répond avec le plus grand sérieux du monde : « C'est un tel qui s'y oppose, mais je ne puis le combattre, car il est plus fort que moi. » Et vous vous retirez avec la haine au cœur, une soif ardente de vengeance contre les personnes que vous devez souvent le plus aimer et respecter.

« J'ai un sort, dites-vous au devin, qui me l'a donné?.. » — « Un tel, » répond le charlatan. Il s'agit cette fois d'un pauvre diable envers qui vous ne vous croyez pas obligé à beaucoup de ménagement, quoiqu'il ait un peu la réputation de sorcier. Vous vous livrez au premier acte que vous suggère la vengeance. Les gendarmes s'en mêlent. Les juges vous condamnent. Vous voilà ruiné, déshonoré peut-être pour toute votre vie. Il n'y a guère de tribunaux en France qui n'aient vu le dénoûment d'une telle histoire.

« Mon fils est malade, dites-vous, et je pense que c'est un sort qui lui a été donné. Que ferai-je pour le guérir? » Le charlatan, qui est aussi un grand médecin, en sa qualité de devin prescrit un traitement. Le traitement est à peine terminé que l'enfant meurt. Il meurt, entendez-vous bien, de la main de son père, d'un père qui l'aimait tendrement, qui le rachèterait de sa propre vie!

Comprenez-vous enfin pourquoi nous vous défendons d'aller au devin? Ne croyez pas que les faits que je viens de vous citer soient imaginaires. J'en ai été moi-même témoin autant que je pouvais l'être. Ils se renouvellent à chaque heure du jour, dans toutes les parties de la France; et, soit dit en passant, je m'étonne un peu que la justice n'en ait pas plus de sollicitude.

(39*) Ceci était imprimé, quand nous avons eu, de la bouche même de l'empereur, l'assurance formelle que cette promesse, sacrée à tant de titres, allait enfin être tenue.

Que de choses pourtant ils nous disent! vous écriez-vous, c'est à n'y pas croire quelquefois.

Oui, que de mensonges! que de jugements téméraires! quelles folies! quelles abominations quelquefois! quelles paroles dangereuses sous tous les rapports et pour toutes sortes de personnes! Et voilà précisément pourquoi nous vous défendons d'y aller.

Mais, dites-vous, où prennent-ils donc tout ce qu'ils vous débitent?

Dans leur imagination exaltée, dans leur cœur corrompu, dans leur habitude de charlatanisme, dans la complaisance de compères payés ou flattés, dans votre aveugle sottise. Vous ne voyez donc pas que c'est vous-même, la plupart du temps, qui leur fournissez le texte auquel ils appliquent plus ou moins heureusement leurs longs commentaires et ceux d'autrui?

Cette explication ne vous suffit-elle pas? voulez-vous qu'il y ait absolument quelque chose de surnaturel? Eh bien! soit. Mais d'où vient ce surnaturel? du ciel? C'est impossible. Les instruments sont trop indignes pour que Dieu s'en serve habituellement. Il ne s'agit d'ailleurs que de sottises, de passions, de mal enfin qui ne saurait venir de Dieu. Ce ne peut donc être qu'un surnaturel infernal. Raison de plus pour vous défendre d'y avoir recours. Ne voyez-vous pas qu'en allant là vous allez à votre perte: perte pour la vie future, perte encore pour la vie présente. Quel bien peut vous venir de la source de tous les maux? Quel avantage peut vous procurer l'éternel ennemi de notre bonheur? Vous savez comme ce père du mensonge a trompé nos premiers parents. Il leur promettait la science de toutes choses, et ils ont été immédiatement plongés dans les ténèbres de l'ignorance; il leur promettait la vie et ils n'ont rencontré que la mort. Mensonges donc que tout cela. mensonges odieux, abominables, infiniment dangereux, de quelque part qu'ils viennent, que ce soit de l'enfer ou d'un lieu infernal, du démon lui-même, ou de l'homme qui se fait démon!

Rien du reste contre la religion, ajoutez-vous; ils commandent même souvent de faire dire des Messes.

Tout cela pour mieux vous tromper: c'est facile à voir. La pratiquent-ils cette religion contre laquelle ils ne vous disent rien et dont ils vous parlent même en termes favorables? Les voyez-vous assister habituellement et pieusement à ce divin sacrifice dont ils vous recommandent de demander pour vous la célébration? Je serais bien étonné de vous entendre me répondre affirmativement. Vous voyez donc que c'est un jeu, une comédie, un leurre véritable. Ils savent comment il faut s'y prendre pour mieux faire des dupes.

Ils ne parlent point défavorablement de la religion, dites-vous, et ils commandent même quelquefois de faire dire des Messes.

Avez-vous jamais entendu, par hasard le plus grand scélérat de la terre parler contre la probité? N'en dit-il pas du bien? Ne la recommande-t-il pas aux autres? N'en fera-t-il pas parade à l'occasion? Et l'assassin qui s'avance pour vous tuer, est-il assez sot pour montrer son poignard? Ne le cache-t-il pas avec soin? Ne prendra-t-il pas un instant le masque de l'amitié, et, s'il le juge à propos, de la piété? Voilà toute l'explication de l'énigme.

Mensonges donc que tout cela! ai-je dit avec raison; mensonges abominables, non-seulement dans les paroles, mais encore dans les actions!

N'allez donc point là, je vous le répète. Votre cœur demande-t-il des consolations surhumaines? Sentez-vous le besoin d'un appui surnaturel? Ne les demandez ni au démon ni à ses acolytes; mais allez plutôt les chercher en Dieu et dans sa sainte religion. Au lieu de vous éloigner ainsi de Jésus-Christ, rapprochez-vous-en de plus en plus, au contraire, car il est seul, comme il l'a dit lui-même, en propres termes, *la voie, la vérité et la vie: « Ego sum via, veritas et vita. »* (*Joan.* XIV, 6.)

DÉVOTION, DÉVOTE.

Objections. — De la religion, passe encore, mais de la dévotion, qu'est-ce que cela signifie franchement? — Elle se développe surtout chez la femme, et voici ce qu'elle y produit ordinairement: l'orgueil, l'opiniâtreté, l'intolérance, etc., le tout caché sous un voile sacré.

—

Réponse. — Quelques-uns n'osant attaquer la religion elle-même, à cause des bienfaits sans nombre qu'elle n'a cessé de répandre sur la terre depuis son établissement, et qu'elle y répand encore chaque jour, s'en font un faux portrait qu'ils appellent dévotion et qu'ils attaquent fort à l'aise.

De la religion, passe encore, nous dit-on; mais de la dévotion, qu'est-ce que cela signifie franchement?

Je vais vous le dire: La dévotion n'est pas autre chose que le dévouement, à ses devoirs, bien entendu. Je sais qu'on entend plus particulièrement par là le dévouement à ses devoirs religieux; mais, d'une part, nos devoirs religieux sont les premiers de tous, et, d'une autre part, ils sont le principe des autres, puisque nous ne pouvons servir Dieu sans faire sa volonté, c'est-à-dire sans remplir fidèlement tous nos devoirs. D'où il suit que la dévotion n'est pas autre chose que l'attachement à tous ses devoirs, comme nous venons de l'expliquer, pas autre chose que la vertu; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus estimable, de plus sacré, aux yeux de Dieu et des hommes. Je sais bien encore que l'idée de dévotion emporte avec soi l'idée d'ardeur et de zèle. C'est donc alors un

vif attachement à tous ses devoirs, une vertu brûlante, expansive, qui cherche à se communiquer à tout ce qui l'environne; mais enfin c'est toujours l'attachement à ses devoirs, toujours la vertu, par conséquent, et nous pouvons dire même la vertu dans tout son éclat et dans toute sa force.

Vous me répondrez peut-être que ce n'est point sous ces traits qu'elle se présente ordinairement à nos regards.

Alors ce n'est point la dévotion. Quoi! vous faites une caricature ridicule et odieuse, que vous nommez faussement dévotion, et, sur ce nom sacré, sur cette chose sainte, vous appelez la risée, si ce n'est même la haine du public. Qu'y a-t-il de plus injuste et de plus déloyal? que diriez-vous de ceux qui en feraient autant de vous, ou de ce que vous pouvez avoir de plus cher au monde?

Elle se développe surtout chez la femme, ajoutez-vous, et voici ce qu'elle y produit: l'orgueil, l'opiniâtreté, l'intolérance, etc., le tout caché sous un voile sacré.

Vous avez raison de dire que la dévotion se développe surtout chez la femme. Cela tient à ce qu'elle a l'âme naturellement plus tendre, plus ardente, plus attachée à cette religion qui console et fortifie les êtres faibles et souffrants. Mais savez-vous bien ce qu'elle produit, dans l'âme de la femme qui en est atteinte, cette dévotion que vous nous représentez comme un monstre odieux, du sein duquel vous faites sortir les plus grands vices, ou, pour mieux dire, tous les vices à la fois? Elle produit l'humilité, la douceur, la condescendance, et pour tout dire en un mot, la charité, oui la charité chrétienne, la charité divine, cette prodigieuse charité qui, de l'être faible, fait quelquefois un apôtre, et même un grand apôtre. Vous en doutez? Voyez la sœur des écoles, la sœur hospitalière! qui les fait partout et toujours ce qu'elles paraissent à nos yeux, c'est-à-dire un composé des plus belles vertus, sous le voile de l'humilité? La dévotion. —Mais dans le monde! me direz-vous. — Dans le monde, c'est la même chose, toutes proportions gardées. L'extérieur est bien différent; mais le cœur est le même: c'est toujours la transformation de la femme en ange, transformation d'autant plus admirable quelquefois qu'elle a rencontré plus de difficultés et d'obstacles. Ecoutez la-dessus un homme qui a toujours vécu dans le monde et s'y trouve encore, un homme qui a partagé probablement les préjugés que vous avez en ce moment et que bien d'autres ont comme vous, quoiqu'ils commencent à disparaître.

«Avez-vous jamais rencontré,» dit-il,« dans les meilleures maisons de la ville, au milieu des respects unanimes, une vraie, une sincère dévote, et savez-vous rien de plus charmant? Elle a la foi, elle a l'espérance, elle a la charité pour ses chastes et fidèles compagnes. Elle marche au bruit de mille bénédictions; elle-même elle est une espérance, elle est une consolation. La dévote aujourd'hui porte un titre honoré de tout le monde. Aujourd'hui, qui dit dévote, dit la vraie et sincère Chrétienne dans tout l'orgueil de sa croyance.

« La dévote est un être heureux, une créature choisie; elle est née en quelqu'une de ces correctes maisons du vieux faubourg, toutes remplies de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant docile, docile et tendrement élevée a grandi sous son le giron sage et soyeux de sa vieille grand'mère. Aussi de bonne heure la jeune fille est devenue une personne sérieuse; elle n'a rencontré sous ses pas enfantins ni le mensonge ni la flatterie: autour d'elle chacun était grave. Dans une famille ainsi faite, chacun apporte, comme en son centre commun, les dons les plus rares de son esprit, les qualités les plus précieuses de son cœur. Dans ces maisons si bien posées sous le ciel, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde, depuis le maître jusqu'au dernier domestique, est à son devoir, où le temps est regardé comme le plus rare des capitaux, car il appartient au travail ou à la prière, il arrive d'ordinaire que toutes les choses humaines réussissent. Rien n'est plus simple; la dévote n'est pas troublée par les bruits du dehors; elle n'est pas arrêtée en son chemin par les passions mauvaises; chaque jour apporte avec soi un progrès dont la maison profite; il arrive donc que la fortune, les alliances, les dignités, le respect et la considération générale viennent frapper à cette porte fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde.

« Ainsi a grandi la petite dévote; les premières notions de l'Evangile lui sont arrivées naturellement, sans même qu'on les lui ait enseignées. Elle épouse ordinairement un homme grave et ne s'informe guère de ce qu'il fut jeune homme, elle le prend tel qu'il est à cete heure. Les fautes passées elle les pardonne, car elle est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. La voilà donc mariée, entrant dans le monde et le contemplant sans reproche et sans peur. Qui la pourrait étonner cette enfant accoutumée aux plus admirables histoires? Elle a fermé les yeux de sa vieille grand'mère. Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance; elle est devenue mère à son tour; elle est une mère tendre et sérieuse. Au dedans et au dehors de la maison, son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur; on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve, une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une gaieté doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est toute de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau fraîchement découvert, elle écoute à peine. Dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et dit: « Allons! » Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent; elle console; elle reprend doucement; sa remontrance même a tout le charme d'une

louange ; elle sait, dans ses moindres détails, toute la tâche qui lui revient ici-bas. S'il est encore quelque femmes qui disent en parlant d'elle : « C'est une bégueule ; » ses domestiques et les pauvres disent : « C'est un ange, » et... elle n'entend ni ceux-ci ni ceux-là.

« Voulez-vous savoir sa vie ? Rien n'est plus simple ; mais pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, la grâce et le goût remplissent tous les salons, est encore plongée dans le sommeil du matin, déjà la dévote est à l'œuvre ! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de grands apprêts. Donc la voilà déjà vêtue, et l'on peut dire que, si les femmes ordinaires ont devant elles dix ans de jeunesse, celle là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût et d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est, l'aimable femme est restée telle que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne. Si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : « Vous êtes belle ! » elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur. Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a embrassé ses enfants, elle a encouragé le mari dont elle est le conseil. Elle a examiné, sous toutes ses faces, une affaire importante ; elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée entièrement, et ce serait un crime d'en perdre une heure.

« Cependant on introduit chez notre dévote le fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa maison, le professeur de son enfant, et, dans ses entretiens utiles, elle protége le présent, elle défend l'avenir. Quand elle est seule, si l'envie lui prend de lire un livre, ne pensez pas qu'elle envoie chercher au cabinet de lecture le plus voisin quelques-uns de ses abominables chiffons de papier, tout souillés d'ordures, tout remplis de choses immondes dans la page et sur les bords. La femme sensée qui sait le prix du temps et la valeur de la vie, laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures dans ces dégoûtants volumes ; elle leur abandonne, bien volontiers, ces affreux romans de tapage et de dommage, écrits en si vile prose, ce vagabondage de l'esprit, ce délire des sens ; elle a quelque chose de mieux à lire et à penser. Elle possède, au plus bel endroit de sa maison, d'honnêtes livres, de beaux livres, bien imprimés sur du papier sec et sonore, bien reliés par quelque relieur des temps passés.

« Mais qui dira les petits bonheurs de la dévote ? L'honnête femme a tous les plaisirs que donne le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes. Autour d'elle l'émotion est générale. Paraît-elle quelque part, timide comme elle l'est, aussitôt tous les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer ; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire ! Les grandes coquettes les plus effrénées, les petits-maîtres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Et ne croyez pas que sa timidité soit lâche ! Au contraire, sa timidité est courageuse. C'est la dévote qui fit cette réponse à un beau monsieur qui lui demandait, dans le convoi du chemin de fer, si la fumée du cigare l'incommodait : « Je ne sais pas, Monsieur, » lui dit-elle, « car personne jusqu'à ce jour n'a été assez mal appris pour fumer devant moi. » Et le monsieur de rengaîner, tout penaud, son cigare incivil et son extravagante question.

« La dévote est une de ces femmes dont la seule présence impose aux plus hardis un respect involontaire. Elle parle, on écoute, et, comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie et même de la médisance. Jeune femme, la dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur revient de déférence et d'attention ; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère. Les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, le progrès des enfants, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité ; comme elle s'est tout de suite enveloppée dans la dignité de sa cinquantième année, cette femme reste intacte, comme elle est restée pure, elle garde, dans l'âge mur, la gaieté de sa jeunesse ; autour d'elle s'exhale, jusqu'à la fin, le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

« Quant à ses plaisirs, eh ! c'est là que vous m'attendez sans doute ! Eh bien ! moi aussi, c'est là que je vous attendais. Les plaisirs d'une dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes, dont le bruit occupe sans cesse et sans fin la ville épouvantée. Elle a, dans l'année, les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux pa-

rents; de l'anniversaire de ses jeunes enfants; elle vous dit naïvement chaque année: *J'ai un an de plus; félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs!* Elle a pour elle toutes les joies réunies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques, comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du Carême succède l'*Alleluia* universel. Elle a pour lui servir de spectacle et d'ornement, la Fête-Dieu mêlée d'épis et de fleurs et de beaux enfants tout blancs comme des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'Eglise, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas: l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel. Le drame solennel de l'Eglise, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église; elle a sa grande part dans ces larmes, dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre le voilà, sa loge à l'opéra la voilà; c'est la pierre où elle s'agenouille; c'est l'autel où elle prie. Les acteurs qui passent, les voici: c'est le jeune époux qui emmène sa nouvelle épouse; c'est le mort que l'on porte à la tombe; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir, en habit de fête, à la table de Jésus-Christ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la Messe dans ce désert, et qui bénit, de ses mains vénérables, la jeune femme prosternée devant sa prière; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites; ce sont, le jeudi saint, les douze apôtres dont le pontife lave les pieds, ou la promenade dans les champs, quand il faut bénir la moisson.

« Dans la famille dont nous faisons l'histoire, la prospérité s'entend d'une autre sorte que chez vous. Les enfants sont grands et beaux, honnêtes et naïfs. Le père, inspiré et dignement conseillé par cette femme d'une si douce et si honnête volonté, va tout droit son chemin comme elle, et il arrive à son but sans être obligé de faire un détour, car il a toujours marché d'un pas sûr dans une voie éclairée et droite. Elle, cependant, elle a ses joies qu'elle ne dira à personne. Vous payez très-cher pour aller voir des tragédies rondement débitées par des comédiens qui déclament des vers; l'argent que vous dépensez sans plaisir à ce que vous appelez vos plaisirs, elle va le porter tout là-haut, près du ciel, sous les toits, où l'on brûle en été, où l'on grelotte en hiver. De ces hauteurs suprêmes, Dieu sait si la dévote en voit, de ces drames cruels! Dieu sait si elle en essuie, de ces larmes véritables! En ces lieux visités par elle, et par Dieu, elle se sent bénie, aimée, honorée et louée, et les larmes qu'elle répand sont si douces! Allez donc à vos fêtes, à vos spectacles, à vos expositions, à vos tueries, et rapportez-en ces larmes stériles, ces pitiés de toile peinte et ces cœurs brisés par l'ophicléide et le tam-tam de l'orchestre en ébullition... La dévote, son drame accompli, s'en revient chez elle, heureuse et fière, et contente de sa journée; heureuse de ses bienfaits, elle s'endort doucement d'un sommeil paisible, et, la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrames, armés de poignards et de coupes pleines de poison, elle rêve des malheureux qu'elle a secourus, elle voit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant, elle entend la bénédiction du vieillard. Voilà des rêves! voilà des drames! C'est en vain que vos poëtes ont dépensé tout le génie qu'ils n'ont pas à sculpter le cadavre humain, à vous représenter les plus abominables tortures du corps, elle en a vu plus que vos poëtes, plus que vos dramaturges n'en ont pu deviner: elle s'est penchée sur les lits de l'Hôtel-Dieu et de la Pitié.

« Ainsi par cette voie, que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est tout simplement arrivée à ce bonheur terrestre que vous cherchez tous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle, elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant devant vos désordres; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, cette femme a été la maîtresse souveraine des petites vanités qui l'entourent; sa modestie lui a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pu l'atteindre; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses d'ici-bas sans excès, et par conséquent sans fatigue; elle a eu part tout comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poëte, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans l'admiration des hommes; elle a joui, plus que vous, du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, et, le soir venu, du chant mélodieux du rossignol dans les bois.

« Ainsi, croyez-moi, ne plaignez pas la dévote et ne pleurez pas de ses austérités: elle a vécu moins vite que ces femmes éphémères, d'une beauté si contestable, et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent, brillent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, et celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, et notre dévote à quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre. La femme mondaine, à soixante ans, est un cadavre, un remords; notre dévote, à quatre-vingts ans, aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes: la foi, l'espérance et la charité. Jusqu'à la fin elle a été fidèle à la parole de son livre (40): *Mon esprit se plaît en trois*

(40) *In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus, concordia fratrum et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.* (*Eccli.* xxv, 1, 2.)

choses qui sont approuvées devant Dieu et devant les hommes : la concorde des frères, l'amour des proches, un mari et une femme qui n'ont qu'un seul cœur et une seule âme. »

Savez-vous quelle main a signé ce grand et beau tableau? Une main un peu profane, je vous en ai prévenu par avance; et, sous ce rapport, elle ne vous en paraîtra que plus impartiale, moins disposée du moins à l'embellir : c'est... J. Janin. — Un artiste, allez-vous dire, un poëte, un romancier... C'est un roman religieux qu'il a voulu faire, après en avoir fait d'autres d'un genre bien différent. — Mais non, c'est une histoire dont chacun peut reconnaître la vérité; c'est l'histoire de la femme sincèrement, profondément chrétienne, dans quelque position qu'elle ait été placée par la divine Providence. Nous venons de contempler la dévote dans le grand monde, au milieu de ce paradis terrestre où la plupart s'imaginaient qu'il ne lui était guère possible de rester fidèle. Voulez-vous la voir dans le commerce, dans un atelier, à la campagne, au sein de la plus grande misère? Ce sera toujours la même, avec les modifications que mettra nécessairement en son âme, excessivement impressionnable quoique sainte, le milieu dans lequel elle se trouve. Dans le commerce, elle fait tout ce qui dépend d'elle pour conserver intacte cette délicate pureté qui en est le plus bel ornement et la plus grande valeur. Dans l'atelier, elle ne cesse de veiller et de prier, de peur que le hideux blasphème et la corruption ne s'y introduisent. A la campagne, elle empêche les siens de se matérialiser, de prendre cette vie des brutes avec lesquelles on se trouve là continuellement en contact, en leur rappelant de temps en temps la pensée de Dieu, au milieu de leurs occupations de chaque jour, et, le dimanche, en leur faisant observer fidèlement ces devoirs religieux qui nous spiritualisent toujours plus ou moins en nous rapprochant du séjour des esprits. Au sein de la plus grande misère, elle s'efforce de maintenir en son âme, et aussi dans l'âme de ceux qui lui appartiennent et qu'elle est chargée de régir, la patience, la résignation à la volonté de Dieu, l'amour de ce bon père qui ne l'éprouve que pour la récompenser, l'amour des hommes qui la soulagent dans ses afflictions, et même de ceux qui la persécutent. Voilà la dévote, je vous le répète. Or, je vous le demande actuellement, au lieu d'appeler sur elle la risée et la haine même du public, une telle femme ne vous semble-t-elle pas bien digne de notre vénération, de notre amour et de nos louanges?

DIEU.

Objections. — Dieu n'est pas. — Qui nous assure de son existence? — Quelle preuve suffisamment convaincante en avons-nous? — En supposant qu'il existe, il ne s'occupe point de nous : il est trop grand et l'homme trop petit pour qu'il y ait entre eux aucuns rapports. — Il serait indigne d'un grand roi d'entrer dans tous les détails de la vie privée de ses sujets, pour assurer leur bonheur. — Si Dieu gouvernait le monde, ce monde irait beaucoup mieux qu'il ne va. — Où est-il en réalité, ce Dieu que vous nous annoncez? Qui l'a jamais vu? Qui peut le comprendre? Et, si nous ne pouvons le comprendre, à quoi sert d'affirmer son existence? — Mieux vaut ne point connaître une personne que de s'en faire une fausse idée.

—

Réponse. — Ai-je bien entendu? Mes oreilles ne me trompent-elles point? Quoi! l'atome se révolte contre le Tout-Puissant, qui l'a créé; les ténèbres cherchent à étouffer la lumière, le néant ose nier l'Etre infini!

Qu'avez-vous dit? Je crains de répéter le blasphème, même pour le réfuter. Vous n'ignorez pas ce qu'on lit à ce sujet dans nos Livres saints : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) Comprenez-vous bien? Qui donc a dit ce que vous venez de répéter : *Non est Deus?* Le sage? Non. L'homme ordinaire? Non. L'ignorant? Non. L'enfant, qui n'a point encore de raisonnement? Moins que cela; celui qui n'en aura jamais : l'insensé : *Dixit insipiens?* Et encore, comment a-t-il dit? En public? Non : il aurait craint que l'humanité ne le repoussât de son sein, en entendant nier son Auteur. Dans sa maison? Non; car les murs auraient pu tomber sur lui et l'écraser. Dans son esprit? Il n'en a point. Dans ce qui chez lui s'appelle ainsi? Non, mais seulement dans son cœur. C'est-à-dire que, malgré son peu d'intelligence, il n'a pu s'empêcher de reconnaître celui qui l'a créé, et, avec lui, tout ce qui existe, mais que, pour ne point être puni un jour de ses fautes, il a désiré vivement qu'il n'existât pas; c'est-à-dire que ce sont les passions, dominatrices de son cœur, qui, chez lui, ont nié l'existence de Dieu, devant lequel il est obligé de s'humilier lui-même; c'est-à-dire que c'est le démon, maître de son cœur par les passions, qui l'a empêché de rendre hommage à celui dont il éprouve pourtant plus que tout autre la toute-puissance. Et vous osez répéter cet affreux blasphème, sorti du plus profond de l'abîme et apporté sur la terre par le péché! Et vous ne craignez pas que cette parole diabolique ne s'arrête à votre gosier, ou qu'en la prononçant votre langue ne se glace! Et vous la prononcez avec calme et de propos délibéré! Et vous la regardez comme une preuve d'intelligence et de sagesse! Et vous ne comprenez pas, du moins, que cette idée, dans une âme, ou plutôt que cette négation de toute idée, puisque c'est la négation de celui qui est la vérité même, est le cachet même de l'imbécillité et de l'immoralité! Ah! je vous l'affirme, au contraire, et toute personne ayant encore le sens commun vous l'affirmera comme moi,

Dieu existe, parce que, s'il n'existait pas, nous ne serions pas là pour vous répondre. Dieu existe, parce que, s'il n'existait pas, vous ne seriez pas là non plus pour nier son existence. Dieu existe, vous dis-je; car, s'il n'existait pas, en supposant que vous pussiez exister sans lui, ni vous ni d'autres ne sauriez son nom. Et où donc aurions-nous pris cette grande idée de Dieu, qui suppose l'assemblage de toutes les perfections? En nous-mêmes? Mais nous ne sommes qu'imperfection. Dans les autres? Mais c'est à peu près la même imperfection que nous-mêmes. Dans le néant? Mais qui ne voit qu'il y a là contradiction dans les termes mêmes : le néant étant l'absence de tout être, et Dieu l'Etre infini.

Qui nous assure de son existence? demandez-vous.

Mais ce sont tous les hommes; oui, tous les hommes, sans distinction de temps, de lieu, d'âge, de langage; mais c'est vous-même qui la niez ou prétendez la nier! « La croyance du monde entier à l'existence d'un Dieu, dit l'abbé de Frayssinous (*L'existence de Dieu prouvée par la foi du genre humain*) est un fait, et les faits ne se prouvent pas par des conjectures, mais par des témoignages. Les annales du monde, les monuments historiques de tous les genres, les relations des voyageurs, voilà ce qu'il faut ici consulter, et voilà aussi ce qui va nous apprendre que les nations et les siècles, le monde ancien et le nouveau, sont unanimes dans la croyance de la Divinité. Nous pourrions d'abord interpeller les impies et leur demander de nous citer une seule contrée de la terre, dont il fût possible, je ne dis pas de conjecturer, mais de démontrer qu'elle a été ou qu'elle est athée, privée de toute idée, même la plus grossière, d'une divinité quelconque. Jusqu'ici leurs efforts en ce genre ont été vains, leurs prétentions ont été démenties, et l'impuissance même où ils sont de citer un seul peuple entièrement plongé dans l'athéisme prouverait assez qu'il n'existe pas : tout ceci va être mis dans le plus grand jour. Et d'abord quelle a été la croyance de l'antiquité?

« Remontez dans les âges les plus reculés; parcourez les peuples qui, dans les temps anciens, ont habité le globe, les plus policés comme les plus barbares; en trouverez-vous un seul qui n'ait été imbu d'une connaissance plus ou moins développée de la Divinité? Phéniciens, Chaldéens, Egyptiens, Perses, Indiens, Grecs, Romains, tout est ici d'accord. Les temps fabuleux sont remplis de l'histoire des dieux et des demi-dieux; dans les philosophes, les historiens, les poëtes, les orateurs de la Grèce et de Rome, qu'on nous a mis en main dès nos plus jeunes années, que voit-on autre chose que des traces bien marquées de la foi de toutes les nations? Que signifient les autels, les temples, les sacrifices, les fêtes religieuses, les statues des dieux, les hymnes sacrés, les apothéoses, l'Elysée et le Ténare? Tout cela n'a-t-il pas une liaison manifeste avec le dogme de la Divinité? *Jetez les yeux sur la face de la terre*, disait Plutarque (*Cont. Colot. Epicur.*), *vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans magistrature régulière; des peuples sans habitations distinctes, sans professions fixes, sans propriété de biens, sans l'usage des monnaies, et dans l'ignorance universelle des beaux-arts; mais vous ne trouverez nulle part une ville sans connaissance de la Divinité*. On sait que Cicéron (*Tuscul.*, lib. I, n. 13) et Sénèque (epist. 117) ont tenu le même langage.

« Voilà des témoignages bien positifs de ce qu'il y a de plus grave et de plus savant dans l'antiquité. Que sont quelques passages obscurs, équivoques, de certains écrivains sur l'athéisme de certains peuples dont le nom est à peine connu? Il faut le remarquer, un peuple, sans être coupable d'athéisme proprement dit, peut en paraître suspect, soit parce que dans ses mœurs impies et féroces, il viole toutes les lois divines et humaines révérées des autres peuples, soit que dans sa vie errante et son indépendance sauvage, il ne laisse pas apercevoir des traces bien marquées de culte et de religion publique, soit qu'il méprise le culte de quelque divinité chère à ses voisins, soit que reconnaissant une divinité suprême, il ne l'adore pas, ou qu'il n'adore que des divinités subalternes, comme on l'a observé chez quelques peuples sauvages. Ainsi, dans les Juifs, si distingués du monde idolâtre par leur religion, Pline ne voyait que d'insignes contempteurs de Dieu (41). Ainsi, dans son *Discours pour Fonteius* (n. 20 et seq.), Cicéron, entraîné par l'intérêt de sa cause, traite les Gaulois comme des impies sans foi, sans probité; se plaît à rappeler leur expédition contre Delphes; et pourtant César, qui sans doute les connaissait bien, nous les peint comme une nation extrêmement religieuse : *Natio est omnis admodum dedita religionibus*. (*De bello Gallico*, lib. VI, n. 16.) Ainsi les premiers Chrétiens, parce qu'ils avaient en horreur les dieux de l'empire, étaient accusés d'être des sacriléges et des athées. N'allons donc pas, sur quelques vagues allégations, accuser un peuple d'athéisme. Oui, la foi à la Divinité était si unanime chez les anciens, que Lucrèce félicite Epicure, son maître, d'avoir été le premier qui eût osé lutter contre le genre humain, et lever la tête au milieu des peuples, courbés, disait-il, sous le joug de la superstition. (*De rerum natura*, lib. I, vers. 63 seq.)

« Ce n'est pas tout encore que les anciens aient été plongés dans des superstitions ridicules et monstrueuses, qu'ils aient peuplé la terre et les cieux d'une foule de divinités chimériques; la connaissance d'un Etre suprême, d'un Dieu souverain, maître des autres dieux comme des hommes, était répandue parmi les sages et même parmi la multitude, beaucoup plus grande qu'on ne le pense communément.

(41) Gens contumelia numinum insignis. (*Hist. natur.*, lib. XIII, cap. 4.)

« Je fais observer d'abord que les Juifs adoraient le Dieu unique, le Créateur du ciel et de la terre; et l'on sait que leurs livres sacrés ont célébré sa grandeur et sa gloire dans une poésie toute divine, qui surpasse celle des Grecs et des Romains. Or, il est impossible que leur commerce avec les autres nations n'y ait pas répandu plus ou moins la connaissance du Dieu véritable, et ne lui ait pas fait des adorateurs. Quand Salomon monte sur le trône, le roi de Tyr rend grâces au Seigneur Dieu de ce qu'il donne à David un successeur digne de lui; Cyrus voit dans ses victoires un bienfait du Dieu du ciel; Darius, Artaxercès, Assuérus, lui ont rendu hommage; et quel est donc le Dieu par lequel les sages de la cour de Pharaon s'avouent vaincus, lorsqu'ils disent : *La main de Dieu est ici?* (*Exod.* VIII, 19.)

« Je fais observer encore que les philosophes les plus renommés de l'antiquité croyaient en ce Dieu suprême, et que, lors même que, par crainte ou par politique, ils révéraient les dieux populaires et nationaux, ils reconnaissaient la grandeur prédominante de celui qui avait présidé à la formation de cet univers. Si quelques-uns, tels que Démocrite et Epicure, voulaient apprendre à tout expliquer par des mouvements fortuits et mécaniques, à se passer de la cause intelligente; les autres, tels que Platon et Cicéron, en sentaient, en prouvaient la nécessité, et la nature même de leur querelle fait voir combien la croyance de l'Etre intelligent et sage Ordonnateur du monde était universellement reconnue. Aussi Lactance (*Divin. instit.* lib. II, cap. 1), si versé dans ces matières, n'hésitait pas à dire, il y a quatorze siècles, que cette doctrine était celle de toutes les écoles, de tous ceux qui, avant Epicure, étaient regardés comme les princes de la philosophie. L'apôtre saint Paul (*Rom.* I, 19, seq.) leur reproche moins d'avoir méconnu la Divinité que de ne l'avoir pas glorifiée comme ils le devaient. Il est vrai, le Créateur qui a tiré l'univers du néant, qui a sur la matière un souverain empire; esprit pur qui étend sa providence jusqu'à la moindre de nos actions, qui doit en être le juge après en avoir été le témoin, qui réserve dans la vie future des châtiments au vice et des récompenses à la vertu : ce Dieu, le seul véritable, et qui est celui des Chrétiens, n'a pas été connu dans les écoles de Rome et d'Athènes aussi parfaitement qu'il l'est aujourd'hui; et voilà pourquoi avancer que les Chrétiens ont emprunté des païens la connaissance de la Divinité, serait l'assertion la plus mensongère. Mais faut-il donc voir l'athéisme là où l'on ne voit pas toute la pureté de la doctrine chrétienne?

« Observons enfin que les poëtes et les orateurs ont célébré la puissance de ce Dieu, régulateur suprême de cet univers et des choses humaines : c'est le langage d'Homère, d'Hésiode, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, et de bien d'autres encore. On sait combien Homère s'est montré sublime, en faisant dire à Jupiter, parlant aux habitants de l'Olympe : *Attachez une chaîne d'or à la voûte céleste, que tous les dieux et les déesses suspendus à cette chaîne unissent leurs efforts; jamais ils ne pourront entraîner vers la terre le souverain Jupiter. Moi, j'enlèverai, si je le veux, la chaîne et les dieux, la terre et les mers; j'attacherai ensuite la chaîne au milieu de l'Olympe, et tout y demeurera suspendu : tant mon pouvoir surpasse celui des hommes et des dieux.* (*Iliade*, liv. VIII.)

« C'est assez pour faire voir que la connaissance du vrai Dieu, si elle était altérée, n'était point éteinte dans l'esprit de ce que l'antiquité païenne a eu de plus savant et de plus habile; elle ne l'était même pas parmi le peuple. Le crime des idolâtres était de ne pas rendre au Dieu véritable un culte saint et pur, de prostituer les honneurs divins en les adressant à des génies malfaisants, à des divinités subalternes et mensongères, de s'imaginer que la pierre et le bois façonnés par le ciseau, qu'un animal, une plante, renfermaient quelque divinité cachée. Mais du milieu de cet amas de superstitions et de la fange des vices, le peuple s'élevait de temps en temps à l'idée de la suprême Majesté d'un Dieu, je ne dis pas unique, mais supérieur à tous les autres dieux. Les apologistes de la religion en ont fait autrefois la remarque; je me bornerai à citer saint Cyprien. Dans son traité *De la vanité des idoles*, il remarque que le vulgaire confesse quelquefois le vrai Dieu, lorsque, par un mouvement naturel, il s'écrie : O Dieu! Dieu le voit; je le recommande à Dieu : *O Deus! Deus videt; Deo commendo.* Oui, souvent, en parlant de la Divinité, on excluait la pluralité, on la nommait simplement Dieu; et c'est là ce que Tertullien, dans son *Apologétique*, appelle énergiquement le témoignage d'une âme naturellement chrétienne.

« Des peuples de l'antiquité païenne passons aux peuples des âges modernes. Sans doute on ne contestera pas la croyance des nations européennes qui se sont formées depuis quatorze cents ans, des débris de l'empire romain. On sait aussi que les peuples juifs, chrétiens, musulmans, idolâtres, répandus sur la surface du globe, sont religieux, et que toute religion porte sur un sentiment plus ou moins pur de la Divinité. Mais que dirons-nous des peuples découverts dans les trois derniers siècles? Jusqu'où n'a pas pénétré l'audace de nos navigateurs? Quels monts inaccessibles, quelles forêts profondes n'ont pas été visités par le zèle de nos missionnaires? Eh bien! sûr quelle terre nouvelle ont abordé les Européens, où la connaissance de la Divinité ne se trouvât pas avant eux? Non, ce n'est pas Colomb qui l'a portée en Amérique, ni Magellan aux îles des Larrons.

« Je sais bien que des voyageurs, trop hardis à prononcer sur ce qu'ils n'avaient eu ni le temps ni les moyens d'observer, avaient jeté des soupçons d'athéisme sur les habitants des îles Antilles, sur les Brési-

liens, les Canadiens, les Hurons, les Iroquois, les Hottentots; nos sceptiques, nos athés en triomphaient. Bayle, Helvétius, aimaient à s'en prévaloir : triomphe ignominieux comme je le dirai tout à l'heure, ne fut-il pas imaginaire! Qu'est-il arrivé? C'est que ces premières relations très-hasardées ont été démenties formellement par des relations subséquentes plus fidèles et plus circonstanciées; et si l'on n'aperçoit parmi ces peuples que des linéaments informes de religion si leur croyance est très-grossière, du moins elle n'est plus un problème. Pour n'en citer ici qu'un exemple entre plusieurs autres, on avait douté quelque temps de la religion des Otaïtiens; eh bien! Cook et après lui Vancouver ont reconnu leurs dogmes et leurs cérémonies religieuses.

« Ainsi les athées n'ont-ils pas la triste consolation d'avoir pu découvrir un seul peuple assez dénaturé pour être sans Dieu. Au reste, nous pourrions bien impunément leur abandonner ces hordes sauvages, qui n'ont d'humain que la figure. Il serait digne d'une telle cause d'avoir pour patrons les habitants des forêts, ce qu'il y a de plus abject et de plus dégradé dans notre espèce. Depuis quand faut-il juger des sentiments de l'homme d'après des êtres qui n'en ont que le nom? Voudrait-on apprécier son intelligence par celle des insensés que la police renferme dans des lieux de sûreté? Et quand Buffon faisait une si sublime peinture de l'homme, de la beauté de ses formes et de ses traits, avait-on le droit de lui opposer les individus qui sont d'une conformation bizarre et difforme? Que si nous invoquons le témoignage des sauvages, c'est d'abord parce qu'il était contesté; c'est ensuite pour faire voir que la croyance d'un Dieu est si conforme à la nature raisonnable, qu'elle a pénétré jusqu'au sein de la plus profonde ignorance et de la férocité même.

« Nos impies d'Europe ont été chercher des alliés aux extrémités de l'Orient, à la Chine; ils ont avancé que les lettrés chinois étaient une société d'athées. Encore que cette autorité ne soit pas très-imposante, discutons un moment le fait. Que parmi les beaux esprits de Pékin il y en ait qui fassent profession d'athéisme, comme parmi ceux de notre Europe, cela peut être; mais que le corps des lettrés soit athée, je demande qu'on m'en cite des preuves irréfragables. Si quelques missionnaires en ont fait autant d'athées, ce n'est pas l'opinion qu'en ont eue le plus grand nombre de ceux qui se sont rendus très-habiles dans la langue chinoise, par une étude constante et par leur commerce avec les principaux lettrés. Voici ce que dit à ce sujet un très-savant, missionnaire, le Père Parennin, dans une lettre à M. de Mairan, directeur de l'Académie des sciences. — *Il m'a toujours paru que ceux qui ont accusé les lettrés chinois d'athéisme n'ont eu d'autre raison de l'assurer dans le public que l'intérêt de la cause qu'ils avaient à soutenir... Je puis ajouter que le nombre est très-petit de ceux qui ont voulu paraître athées; et si quelques-uns ont tâché dans leurs livres d'expliquer tout physiquement, sans avoir recours à un Etre suprême, auteur de toutes choses, ils se plaignent que leurs sentiments, loin d'être suivis, sont abandonnés des lettrés.* Nous observerons, d'ailleurs, que ces lettrés offrent des sacrifices à ce qu'ils appellent l'esprit du ciel : or il serait trop absurde d'adresser des vœux et des hommages au néant, à un être sans vie et sans intelligence; et c'est là du moins une notion confuse de la Divinité. »

Mais ce ne sont pas seulement les peuples considérés d'une manière générale qui nous attestent l'existence d'un Dieu, ainsi que nous venons de le reconnaître; ce sont aussi tous les membres dont chaque peuple se compose; oui, sans aucune exception, avons-nous dit déjà, même les petits enfants chez qui la raison ne fait que commencer à se développer, même les hommes profondément pervertis, qui se disent et que l'on nomme athées, tant cette croyance salutaire a pénétré profondément dans les entrailles de l'humanité qu'elle domine tout entière, et où nous la retrouvons toujours, de quelque manière que nous l'envisagions.

Considérez, chez un peuple quelconque, un enfant de sept ans, je suppose, appartenant à n'importe quel rang de la société. Une des habitudes les plus générales et les plus constantes chez lui sera certainement celle de la prière. Sa manière de prier n'est pas partout la même, elle diffère quelquefois beaucoup, et quant au fond et quant à la forme; mais enfin il prie réellement, partout et toujours, et, quoique naturellement oublieux de toutes choses, il n'oubliera jamais ou presque jamais sa prière. Demandez-lui à qui il adresse cette prière. Il vous répondra, en termes plus ou moins clairs, plus ou moins explicites, que c'est au bon Dieu, c'est-à-dire à l'être infiniment placé au-dessus de nous, qui a la puissance et la volonté de nous accorder les grâces sans nombre dont nous avons tous besoin, à quelque âge, dans quelque position que nous nous trouvions.

Vous me direz peut-être qu'il ne prierait point probablement, si on ne lui avait jamais appris à prier.

Sans doute; pas plus qu'il ne se servirait de la langue qu'il parle, si on ne la lui avait jamais apprise; pas plus qu'il ne ferait la plupart des choses les plus indispensables à la vie, si on ne les lui avait enseignées. Mais, je vous demanderai, à mon tour, d'où vient cet accord de tous les parents à faire également prier Dieu à tous leurs enfants, quelque séparés qu'ils soient par les temps, les lieux, les opinions, les habitudes; je vous demanderai pourquoi cette aptitude partout à peu près la même chose chez les enfants à recevoir ce haut enseignement de la part de leurs parents; je vous demanderai pourquoi, quand on parle de Dieu, même aux moins intelligents, ils accueillent ce grand nom

comme s'il ne leur était point tout à fait inconnu; je vous demanderai enfin pourquoi cette habitude de recourir à Dieu qu'on lui a fait contracter dès ses plus tendres années est celle aussi qu'il oubliera le moins. Que dis-je! mais il ne l'oubliera jamais entièrement, à quelque âge qu'il soit parvenu, dans quelque position qu'il se trouve, quelles que soient ses idées, ses croyances, ses actions, se fût-il déclaré publiquement impie, athée, et passât-il réellement pour tel.

Et vous-même qui tout à l'heure nous disiez si positivement: — Dieu n'est pas, — ne croyez-vous pas comme les autres à son existence? Vous affirmez le contraire, je le sais; mais, en cela, vous nous trompez, et peut-être vous trompez-vous vous-même; car, à la première contrariété que vous éprouvez, je vous entends vous écrier: *Mon Dieu!* Or, je vous le demande, cet appel de votre âme à la toute-puissance de Dieu ne suppose-t-il pas son existence? Vous me direz peut-être: — C'est un témoignage involontaire. — Soit; mais il n'en est que plus naturel, et, par conséquent, plus irrécusable. En voulez-vous un, d'ailleurs, qui soit beaucoup plus réfléchi? attendez que l'occasion se présente. Elle arrive beaucoup plus tôt que nous le désirions. Ce n'est point, en effet, une contrariété légère qui vous atteint en ce moment; c'est un malheur affreux, un malheur tel que votre âme est incapable de le supporter seule. Aussi appelle-t-elle à son aide toutes les puissances du ciel et de la terre. Vous n'avez point encore osé peut-être venir au temple adresser publiquement à Dieu, dans l'assemblée des fidèles, vos ardentes supplications; mais, dans l'intérieur de votre demeure, votre tête orgueilleuse ne fait point difficulté de s'humilier: « Grand Dieu! » vous écriez-vous, tantôt seul, tantôt avec l'épouse vertueuse qui ne cesse de vous parler de la Divinité, « est-ce que vous allez nous ravir l'enfant en qui nous avons placé toutes nos affections, et sur qui reposent toutes nos espérances? Est-ce que vous ne l'accorderez pas à nos soins, à nos veilles, à nos prières, à toutes les bonnes œuvres que nous avons déjà faites, que nous sommes disposés à faire chaque jour pour le rappeler à la vie? » Or, je vous le demande encore, cet appel profondément senti, cet appel souvent répété de votre âme à la toute-puissance de Dieu ne suppose-t-il pas nécessairement son existence?

Ainsi, vous m'avez demandé: « Qui nous assure de l'existence de Dieu? » Et moi, je vous demande à mon tour: « Quel est plutôt celui qui ne nous en assure pas? » Et je ne trouve personne; pas même vous, qui m'avez adressé cette question impie.

Quelles preuves suffisamment convaincantes en avons-nous, avez-vous ajouté?

La preuve la plus convaincante de l'existence de Dieu, c'est précisément cet accord universel et constant de tous les peuples, de tous les individus à la reconnaître.

Ecoutez les réflexions que fait, à ce sujet, un éloquent écrivain, dans un magnifique langage dont il n'est pas donné à tous de goûter la beauté, mais dont tous doivent sentir du moins la force entraînante.

« La plus grande autorité humaine que nous puissions concevoir est l'autorité du genre humain tout entier; par conséquent elle renferme le plus haut degré de certitude où il nous soit donné de parvenir. Si donc il existait une vérité universellement crue, unanimement attestée par tous les hommes, dans tous les siècles, vérité de fait, de sentiment, d'évidence, de raisonnement, à laquelle ainsi toutes nos facultés s'uniraient pour rendre hommage, cette vérité souveraine, manifestement investie d'une puissance suprême sur notre entendement, viendrait se placer en tête de toutes les autres vérités dans la raison humaine. La nier, ce serait détruire la raison même. Quiconque, en effet, la nierait, niant par là même le témoignage unanime des sens, du sentiment et du raisonnement, ne pourrait en aucun cas l'admettre, et serait contraint de douter de sa propre existence, qu'il ne connaît que par ces trois moyens. Encore est-ce trop peu dire: car il est aisé de comprendre que la vérité dont il s'agit, étant beaucoup plus certaine que notre propre existence, puisqu'elle est attachée par des témoignages beaucoup plus nombreux, il y aurait beaucoup plus de folie à en douter qu'à douter que nous existons.

« En définissant les caractères de cette vérité sublime, universelle, absolue, j'ai nommé Dieu. Avec quel ravissement, quels transports, ne devons-nous pas voir cette magnifique et resplendissante idée se lever tout à coup sur l'horizon du monde intellectuel, enveloppé d'ombres épaisses, et répandre la lumière et la vie jusque dans les profondeurs les plus reculées!

« Toute existence émane de l'Etre éternel, infini, et la création tout entière avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels renferme en soi des myriades de mondes, n'est que l'auréole de ce grand Etre. Source féconde de réalités, tout sort de lui, tout y rentre; et tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance et célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit, et que la justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles, ou comme récompense ou comme châtiment, seul immobile, au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous les êtres, il est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée il le tire de lui-même; et conserver, pour lui, c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il anime, si on peut le dire, quelques-unes de ses pensées, il

leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent de sa substance en se nourrissant de la vérité, leur aliment nécessaire même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la séve qui les vivifie. Faibles mortels, qui désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : Il existe un Dieu. Les ténèbres fuient devant ce grand nom ; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse, et l'homme à qui toute vérité et son être même échappait, sans qu'il pût le retenir, renaît délicieusement à l'aspect de *Celui qui est* (*Exod.* III, 14), et *par qui tout est.* » (*Joan.* I, 3.) (*Essai sur l'indifférence.*)

Après cette grande preuve de l'existence de Dieu, la preuve universelle, si je puis parler ainsi, non-seulement parce qu'elle s'adresse à toutes les intelligences et les satisfait toutes, mais parce qu'elle embrasse toutes les autres preuves, en voulez-vous de particulières? Ecoutez ; je vais vous rappeler ici, en peu de mots, celles qui font ordinairement le plus d'impression sur chacun de nous.

Soit que nous considérions les êtres en général, soit que nous les considérions individuellement, nous sommes nécessairement amenés, je ne dirai pas précisément par la force du raisonnement, car nous ne sommes pas tous en état de raisonner, mais par la force du simple bon sens, dont nous pouvons et devons tous écouter le langage, à la reconnaissance d'un Dieu, souverainement puissant et sage, créateur et conservateur de tout ce qui existe.

Considérons d'abord tous les êtres dans leur ensemble. Ce monde, au sein duquel nous nous trouvons et dont nous faisons partie, n'a pas toujours existé. Tout s'accorde même pour nous dire que ses commencements ne remontent pas très-haut. Avez-vous d'autres idées à ce sujet? Voulez-vous absolument reporter la création de ce monde à une époque excessivement reculée? Libre à vous. Toujours est-il que cette création a eu lieu à une époque quelconque. Tout nous le dit : l'histoire, la tradition, la raison de chaque individu, ce monde lui-même. Or la création suppose nécessairement un créateur. Donc, un Dieu.

Je vous entends me dire ici : Pourquoi ne pas supposer ce monde existant de toute éternité? Il nous faut absolument un Etre nécessaire n'ayant jamais eu de commencement, et de qui tout procède. Eh bien! le monde sera lui-même cet être nécessaire.

Pourquoi ne pas supposer ce monde éternellement existant, me demandez-vous? Mais, je viens de vous le dire, parce que tout prouve qu'il a eu un commencement. Pourquoi? mais parce que, s'il en était ainsi, ce monde serait l'Etre infini, c'est-à-dire l'Etre souverainement puissant, souverainement sage, souverainement bon, etc. toutes choses souverainement absurdes. Pourquoi? Mais parce que cette nécessité d'existence étant toujours la même, le monde ainsi serait toujours le même, toujours immuable, par conséquent : ce qui est contredit par tous les faits. Pourquoi? Mais parce que, si le monde était l'être nécessaire, toutes les parties qui le composent auraient la même nécessité d'existence. Donc, vous et moi, existerions nécessairement; cette fleur qui brille le matin et tombe le soir existerait nécessairement; les objets les moins importants et les plus fugitifs de la nature existeraient aussi nécessairement. Suppositions qui feraient sourire de pitié, je ne dirai pas le dernier des philosophes, mais le plus simple des villageois, le plus petit des écoliers. Donc, ce monde n'existe pas nécessairement ou de toute éternité. Donc, nous devons reconnaître un créateur; et, par conséquent, un Dieu.

En considérant le monde dans son ensemble, nous y remarquons un ordre, une beauté admirables. Lisez, si vous le pouvez, quelques-uns de ces livres où se trouvent si bien décrites les merveilles de la nature. Ou plutôt, qui que vous soyez, contemplez attentivement ce tableau vivant dont nulle copie ne saurait nous donner qu'une imparfaite idée. Considérez-le non pas sur une face seulement et dans quelques-unes de ses parties, mais, autant que possible, sur toutes les faces, et dans toutes ses parties. Voyez le printemps avec toute sa fraîcheur, l'été dans sa magnificence, l'automne avec toutes ses richesses, l'hiver dans son repos majestueux. Suivez attentivement toutes les évolutions du jour et de la nuit. Ne vous contentez pas d'admirer à l'extérieur, si je puis m'exprimer de la sorte, l'incomparable tableau; percez un peu cette surface, et essayez de voir les beautés plus grandes encore qui sont à l'intérieur. Contemplez, ne fût-ce que des yeux de l'esprit, toutes les merveilles renfermées dans le vaste sein de la terre, dans l'immensité des mers, dans l'immensité incomparablement plus grande encore des cieux. Afin de pouvoir mieux contempler ce tableau de la nature que je vous ai invité à voir dans toute son étendue, montez, par la force de la pensée, à une place beaucoup plus élevée que celle que vous occupez réellement. Puis, de là, représentez-vous toutes les beautés de la création, passant tour à tour sous vos yeux, non pas pendant une heure, un jour mais pendant des années entières, et même des milliers d'années..... Que de merveilles, chacune desquelles renferme en soi un nombre infini de merveilles incompréhensibles à l'intelligence humaine la plus étendue! Et au milieu de ces merveilles, ou plutôt au-dessus de toutes ces merveilles, vous n'apercevez pas celui qui, après les avoir créées, les a disposées dans cet ordre admirable, où il les conserve toujours par sa toute-puissance? Et votre intelligence bornée ne se sent pas absorbée dans cet océan de gloire, comme l'infiniment petit dans le vaste sein des mers? Grand Dieu! moi qui n'ai pas nié votre existence,

et qui ne croirais pouvoir le faire sans me rendre coupable du blasphème le plus absurde, je vous appelle à mon aide sur cette hauteur où je me suis élevé pour montrer une partie de votre gloire à celui qui la méconnaissait ou feignait de la méconnaître complétement, je sens mes yeux éblouis, en contemplant votre splendeur, quoique à une distance infinie. Soutenez-moi de votre bras puissant, et que je puisse répéter du moins, avec le Roi-Prophète : *Que vos œuvres sont admirables, Seigneur! et que vos pensées sont profondes!* « *Quam magnificata sunt opera tua, Domine! Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.* » (*Psal.* xci, 5.)

Vous me direz peut-être encore ici : ne pourrait-on pas attribuer tout cela au hasard, qui fait quelquefois de si grandes choses?

Des sublimes hauteurs où nous étions élevés pour contempler les beautés de l'univers, c'est tomber sans transition, il faut en convenir, aux derniers degrés de l'absurdité. C'est le hasard dites-vous, qui a produit peut-être toutes les merveilles que nous remarquons dans la nature. Mais le hasard n'est rien, et ne peut rien faire par conséquent. Ce qu'on lui attribue vulgairement, vient d'une cause qui reste inconnue, ou dont on n'aperçoit pas bien la liaison avec l'effet qu'elle a produit. Toujours est-il qu'il n'y a point d'effet sans cause, et j'ajouterai, ce qui est toujours la même idée, sans cause capable de la produire.

Je connais, comme tout le monde, l'histoire de ce pinceau qui, jeté avec dépit contre un tableau, où était représenté un cheval écumant, produisit, aussitôt, dit-on, l'écume que ce cheval devait avoir à la bouche avec plus de vérité que ne l'eût fait l'artiste avec beaucoup d'application. Mais ce fait, fût-il certain, ce dont je doute un peu, ne prouve point du tout qu'il puisse y avoir d'effet sans cause capable de le produire. Que fallait-il pour peindre l'écume dont nous parlons? Un ou plusieurs coups de pinceau. Et c'est aussi ce qui a eu lieu. Seulement, comme le coup de pinceau a été donné avec colère, au lieu de l'être avec application, on attribue au hasard l'effet qu'il a produit; mais, en réalité, cet effet a eu aussi sa cause, comme on vient de le voir, cause suffisante, à la rigueur, quoique un peu extraordinaire.

Je reviens à ma thèse, et je dis : Il n'y a point d'effet sans cause, et même sans cause capable de le produire. Or il y a dans l'univers, comme nous venons de le reconnaître, un ordre et une beauté au-dessus de tout ce qu'on peut dire et même imaginer, un nombre infini de merveilles qui paraissent d'autant plus incompréhensibles qu'on aura fait plus d'efforts pour les approfondir. C'est donc l'œuvre d'une intelligence infinie, et, par conséquent, d'un Dieu.

Permettez-moi de vous rappeler ici une de ces comparaisons souvent employées à cette occasion, et qui n'en font pas moins d'impression quand on sait les présenter.

Vous êtes en ce moment, je suppose, dans une de nos plus grandes et de nos plus magnifiques églises. De quelque côté que vous portiez vos regards, vous ne trouvez que des sujets d'admiration : ces voûtes hardies suspendues au-dessus de votre tête, ces colonnes élégantes et nombreuses, ces riches sculptures, ces beaux tableaux, ces vitreaux resplendissants, la parure des autels, ces flambeaux qui brillent comme les étoiles au firmament, le son des cloches, le chant des cantiques, la parole du prêtre qui, à un moment donné, annonce aux hommes la loi du Seigneur, et, à un autre moment, élève vers Dieu les prières et les vœux que les hommes lui adressent pour en recevoir les grâces nécessaires à l'accomplissement de sa loi, tout cela fait sur vous une impression profonde. « Que c'est beau! ne cessez-vous de répéter dans le recueillement de vos pensées, et comme terrassé d'admiration, que c'est beau! Il n'y a vraiment rien de plus magnifique sur la terre. »

Si, au moment où s'exhale votre plus grand enthousiasme, quelqu'un venait vous interrompre, en vous disant : « Que vous êtes simple de vous extasier de la sorte! Mais tout ce que vous voyez s'est arrangé ainsi par l'effet du hasard. — Par l'effet du hasard! répondriez-vous d'abord comme frappé de stupeur. — Et oui, par l'effet du hasard, répliquerait aussitôt votre interlocuteur. Vous ne comprenez pas cela? Je vais vous l'expliquer. Il y a quelque temps, je ne puis vous dire combien, rien n'existait encore de ce que vous admirez ici. Seulement, tout à côté était une haute montagne. Un beau jour, un éboulement a eu lieu : terre, pierre, marbre, bois, fer, tout est descendu précipitamment des flancs tranchés de la montagne; chaque chose a pris la place que vous lui voyez actuellement, et a produit ainsi, par le plus grand des hasards, la merveille que vous admirez. — Ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi, diriez-vous à votre tour. Ne voyez-vous pas que c'est là un de nos plus beaux édifices, et qu'il suppose, je ne dis pas un constructeur seulement, mais un grand nombre de constructeurs. Une haute intelligence en a conçu le plan, et plusieurs ont dû travailler, pendant longtemps peut-être, à le réaliser. — Préjugés que tout cela! répondrait votre contradicteur. Pourquoi faire intervenir ici des intelligences qui ne se voyent ni ne se comprennent, lorsque la chose peut s'expliquer d'une manière satisfaisante par l'effet du hasard? Oui, je vous le répète, que tout se soit accompli comme je viens de vous le dire ou d'une autre manière, il n'en est pas moins incontestable que cela n'est dû qu'au hasard. » Difficilement contenue jusqu'ici, votre patience se sentirait à bout à ces mots; et, prenant par le bras celui qui serait venu vous tenir de semblables propos : « Retirez-vous promptement, lui diriez-vous : car, ou vous avez envie de plaisanter, ou vous parlez sérieusement; si vous voulez plaisanter, ce n'est ni le temps ni le lieu; si vous parlez sérieuse-

ment, votre position deviendrait plus critique, puisque je me verrais obligé de vous conduire à Charenton, et de vous y déclarer le plus fou des fous. »

Et vous auriez bien raison. Mais, vous-même, vous que l'ordre et la beauté qui règnent dans le monde ne peuvent déterminer à croire que c'est l'œuvre d'une intelligence infinie, vous qui aimez mieux attribuer toutes ces merveilles au hasard plutôt que de reconnaître l'existence de Dieu, venez contempler de nouveau, avec moi, ce temple incomparable, que la main de ce Dieu tout-puissant érigea à sa gloire. Voyez-vous cette voûte, d'une hauteur et d'une étendue infinies, élevée en tout lieu au-dessus de la tête des hommes, sans qu'aucune colonne la soutienne? Voyez-vous de tous côtés ces créatures de toute forme et de toute grandeur, ces riches tableaux de la nature que la sculpture et la peinture n'ont imités qu'imparfaitement dans les temples les plus riches bâtis de la main des hommes? Voyez-vous au firmament ces flambeaux qui brûlent depuis le commencemeut et brûleront de même jusqu'à la fin sans s'éteindre jamais, sans diminuer un seul instant de clarté? Entendez-vous cet immense concert formé de la réunion de toutes les voix, en quelque sorte, des créatures, pour célébrer la gloire du Créateur? Et, au-dessus de toutes ces voix, entendez-vous la voix plus intelligente et plus touchante de l'homme établi prêtre et roi de la création, portant son propre tribut et celui des autres créatures aux pieds du Créateur et souverain Maître de toutes choses? Si l'œuvre que vous admiriez tout à l'heure supposait évidemment à vos yeux le concours de plusieurs intelligences, dont l'une du moins devait être douée d'une grande supériorité, quelle supériorité ne devons-nous pas reconnaître dans l'intelligence qui a fait tant de merveilles! Et vous ne voulez pas reconnaître cette intelligence infinie? et vous préférez attribuer tout cela au hasard? Ah! je vous le dis à mon tour, cessez de me tenir de semblables propos: car, ou vous plaisantez, ou vous parlez sérieusement; si vous plaisantez, je vous dirai que ce n'est point l'occasion; si vous parlez sérieusement, votre position devient beaucoup plus critique, puisque me voilà obligé en conscience, moi aussi, de vous prendre par le bras et de vous conduire à Charenton, en vous y déclarant plus fou encore que le plus fou des fous, comme vous disiez tout à l'heure.

Au lieu de considérer l'ensemble des êtres dont se compose la création, ce qui suppose une certaine force de raison que tous ne peuvent avoir, aimez-vous mieux considérer un seul ou quelques-uns de ces êtres séparément des autres, nous arrivons toujours au même résultat, je veux dire à la reconnaissance d'une intelligence souveraine, qui a tout créé et tout disposé dans un ordre merveilleux.

Considérez-vous vous-même, par exemple, il n'y a rien assurément de plus rapproché de vous et qui vous touche plus vivement.

Il y a cent ans, vous n'existiez pas. Qui donc vous a donné l'existence? — Mes parents, me direz-vous. — Mais vos parents, eux-mêmes, de qui l'ont-ils reçue? — De leurs parents. — Et ces derniers? — De leurs parents également. — C'est bien; mais enfin, à moins de supposer une généalogie sans commencement, c'est-à-dire une suite plus ou moins longue d'effets sans cause, il faudra bien arriver à un premier père, qui n'ayant reçu l'existence de personne, parce qu'il la tient de sa propre nature, l'a communiquée, à un degré plus ou moins élevé, à tout ce qui la possède. Or ce premier père, qui ne reçoit l'existence de personne, par ce qu'elle est inhérente à sa nature incréée, et qui la communique à tous, dans la mesure qu'il juge convenable, est précisément celui que nous appelons Dieu. Donc, il est un Dieu.

Voulez-vous que nous fassions actuellement, par rapport à vous, ce que nous avons fait par rapport à l'univers; c'est-à-dire qu'après avoir constaté votre existence, pour reconnaître quelle en était la source, nous remarquions combien cette existence renferme de merveilles pour reconnaître également d'où elles viennent? Cela nous est encore plus facile peut-être.

Il y a en vous, comme en tout homme, deux substances, l'une toute matérielle, l'autre toute spirituelle, et ces deux substances si différentes ne font qu'une seule personne. Or que de merveilles dans ces deux substances! Que de merveilles encore dans leur réunion! Que vous étudiez votre corps à l'extérieur ou à l'intérieur, vous ne savez ce que vous devez le plus admirer. Si de l'étude de votre corps vous passez à l'étude des différentes facultés de votre âme, vous trouvez de quoi admirer encore davantage. Si, après avoir considéré séparément ces deux substances, vous les considérez dans leur mutuelle union, dans leur correspondance réciproque, votre étonnement n'a plus de bornes, et vous vous demandez si ce n'est point un prodige continuel. Qu'y a-t-il d'inaccessible à votre corps dans la sphère où il se trouve, et quel acte matériel lui est impossible après un peu d'exercice? Quant à votre âme, elle semble ne reconnaître aucune limite. Elle franchit, avec une facilité incroyable, toutes les distances de l'espace et du temps. Que dis-je! elle s'élève jusqu'à Dieu et plonge avec assurance dans les abîmes de l'éternité. Aussi exerce-t-elle sur le corps un empire absolu. « Fais ceci! » lui dit-elle, et le corps obéit. « Le danger est grand, ajoute-t-elle, quelquefois; mais peu importe. Si tu succombes, je monte au ciel, où je t'appellerai après moi. » Et le corps obéit avec confiance, malgré le danger qui lui a été signalé. Or, je vous le demande encore, qui a fait ce corps si merveilleux? Qui a créé cette âme plus étonnante encore? Qui les a étroitement unis l'un à l'autre, par des liens mysté-

cieux, malgré la différence, j'ai presque dit l'incompatibilité de leur nature? Dieu, vous ai-je déjà répondu, et Dieu seul, par ce qu'aucune créature n'est capable de le faire. Donc, il est un Dieu.

Après avoir considéré l'homme, ce roi de la création terrestre, désirez-vous que nous abaissions nos regards, fatigués d'admiration, sur un objet plus humble, et, par conséquent, plus en rapport avec les simples? J'y consens volontiers : car nous n'en arriverons pas moins, je vous le déclare par avance, à la reconnaissance de Dieu en suivant toujours la même méthode.

Prenons donc, si vous le voulez, la belle fleur que vous venez de cueillir, je suppose, et que je vous vois encore en main. Cette fleur si riante, j'ai presque dit si animée, d'où vient-elle? — D'une autre fleur. — Et celle-ci? D'une autre fleur. — Et cette dernière encore? — Toujours d'une autre fleur. — Tant que vous voudrez; mais, à moins d'admettre une reproduction sans commencement, c'est-à-dire une suite plus ou moins longue d'effets sans cause, il faut bien arriver à un premier producteur qui a donné l'existence à cette fleur, comme à tout le reste. Or ce premier producteur est Dieu. Donc il est un Dieu.

Et ce n'est pas tout encore que l'existence de cette fleur; et les beautés qu'elle renferme? Voyez-vous l'élégance de sa forme, la richesse de ses couleurs? Sentez-vous le parfum exquis qu'elle exhale? Et puis, quand on pense que tout cela était contenu dans une graine imperceptible, cette graine dans une autre, cette seconde graine dans une troisième, et ainsi à l'infini. Quand on pense encore qu'il n'y a partout dans le monde que prodiges semblables, et même plus surprenants, s'il est possible, on ne peut s'empêcher d'élever les yeux au ciel, et de s'écrier: « Vous existez, Seigneur? et il est bien aveugle ou bien fou celui qui ne sait pas lire votre nom, car vous l'avez inscrit dans chaque partie de vos œuvres, aussi bien que dans leur ensemble! »

En supposant que Dieu existe, avez-vous dit, il ne s'occupe point de nous : il est trop grand et l'homme trop petit, pour qu'il y ait entre eux aucuns rapports.

Il y a dans ce que nous avons dit plus haut une réponse suffisante à votre objection.

Si l'homme existe, avons-nous dit, c'est par ce que Dieu l'a créé. Sans cet être éternel, infini, tout-puissant, ayant en soi l'existence, et la communiquant jusqu'à un certain point à ses créatures, ni l'homme ni rien de ce que nous voyons n'aurait jamais commencé. Or, Dieu ne peut être le créateur de l'homme, et l'homme la créature de Dieu, sans que Dieu se soit occupé de l'homme, sans qu'il y ait eu, et qu'il y ait même encore des rapports nécessaires entre eux.

Si l'homme existe, ce n'est pas seulement parce que Dieu l'a créé, c'est aussi parce qu'il le conserve. Qui ne le voit partout! qui ne le comprend! qui ne le sent en soi! Est-ce que l'existence est à nous, alors même qu'elle nous a été donnée? Que sommes-nous de notre propre fonds? Rien. Si nous continuons d'être ce que nous sommes, c'est parce que Dieu continue à le vouloir, c'est parce que sa puissance et sa bonté retiennent en nous l'existence qui naturellement nous échappe. Sans lui, sans sa bienveillante providence, nous retomberions aussitôt dans l'abîme du néant, d'où nous avons été tirés, et au-dessus duquel l'univers entier reste comme suspendu à sa volonté, si je puis m'exprimer de la sorte. Or, Dieu ne peut vouloir notre conservation, ainsi que la conservation de tout ce qui existe, il ne peut continuer à être ainsi, en quelque sorte, le créateur de l'homme, sans s'occuper de lui, sans qu'il y ait entre eux des rapports nécessaires.

Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce que Dieu voudrait abandonner son œuvre, ses propres enfants? Quoi! vous vous imaginez que, comme l'ouvrier inhabile, ou le père dénaturé, il nous a repoussés loin de lui, immédiatement après nous avoir créés, en nous disant : « Loin de moi, créatures indignes! je ne pourrais m'occuper de vous, sans me rabaisser. » Mais ce serait s'accuser lui-même; ce serait faire preuve d'inconstance, d'incapacité et de dureté, toutes choses qu'on ne peut supposer de la part de Dieu.

Il est trop grand, dites-vous, et l'homme est trop petit pour qu'il y ait entre eux aucuns rapports.

Non, l'homme n'est pas si petit que vous vous l'imaginez, puisqu'il est la créature de Dieu, et j'ajouterai même sa créature privilégiée, ainsi que la foi et la raison nous l'enseignent! Non, l'homme n'est pas si petit que vous l'affirmez, puisque, plus nous l'étudions, et plus nous trouvons, dans l'ensemble de sa personne, comme dans toutes les parties qui la composent, de quoi nous étonner et nous confondre! Il est petit sans doute de son propre fonds. Je le disais tout à l'heure, sous ce rapport, il n'est rien. Mais, par les dons qu'il a reçus de Dieu et qu'il reçoit encore tous les jours, il est à la tête de toutes ces créatures, qui elles-mêmes ne sont que merveilles. Il est petit encore sans aucun doute, de quelque manière qu'on l'envisage, si on le compare à Dieu. Mais qui ne voit que, sous ce rapport, il sera toujours petit, à quelque élévation que vous le placiez, parce qu'il y aura toujours de l'Etre infini à l'être fini ou imparfait, c'est-à-dire du Créateur à la créature, une distance que rien ne pourra franchir, ni même abréger, en un sens; d'où il faudrait conclure qu'il est indigne de Dieu de s'occuper d'aucune créature, et, par une conséquence nécessaire, de lui avoir donné l'existence. Ce qu'aucun homme de bon sens ne saurait admettre.

Je vous entends me dire ici : Il serait indigne d'un grand roi d'entrer dans tous les détails de la vie privée de ses sujets, pour assurer leur bonheur. Et pourtant la grandeur des plus grands rois de la terre n'est rien comparativement à celle de Dieu.

Ce qui vous induit ici en erreur, c'est précisément de vouloir établir une comparaison là où il ne saurait y en avoir. Vous avez raison de dire qu'il serait indigne d'un grand roi d'entrer dans tous les détails de la vie privée de ses sujets, pour assurer leur bonheur. Tout le monde, là-dessus, sera de votre avis. Savez-vous bien pourquoi ce grand roi serait censé s'abaisser, et s'abaisserait même réellement, s'il s'occupait d'affaires qui ne regardent que les particuliers, lors même qu'il le ferait par bonté de cœur? Je vais vous le dire. C'est parce que, ses facultés étant nécessairement bornées, il doit les appliquer à ce qu'il y a de plus important dans l'administration de son royaume. Si, au lieu de rester à la place qu'il doit occuper pour surveiller cette administration et lui donner la haute impulsion, il descend à ces mille rouages inférieurs, qui n'ont qu'une importance tout à fait secondaire, évidemment il s'abaisse, et fait des choses indignes de lui. Mais supposons qu'il puisse s'occuper de tout lui-même, sans aucun inconvénient; supposons qu'il lui soit donné d'entrer dans les plus petits détails, sans négliger les choses les plus importantes, supposons que, doué d'une puissance infiniment plus grande que celle qu'il a naturellement, il mette tout en mouvement par une seule impulsion, par une parole, par un souffle, par un acte de sa volonté, oh! alors, cela est évident, bien loin qu'il soit indigne de lui de le faire, ce sera, au contraire, son bonheur et sa gloire. Or telle est l'action de Dieu dans la direction des choses de ce monde. S'occuper de tous les hommes, entrer dans tous les détails de leur conduite, même privée, surveiller leurs pensées, leurs moindres désirs, tout cela ne saurait être pour lui l'occasion de négliger des choses plus importantes, tout cela ne lui procure ni peines, ni fatigues; parce que, comme sa puissance est infinie, il n'y a pour elle ni plus ni moins de difficulté. Par une seule parole, par un seul acte de sa volonté, avec plus de promptitude et de facilité que nous ne pouvons le dire et le penser, tout est créé immédiatement, tout conserve l'existence au degré où il veut que chaque créature la possède, tout marche selon les décrets éternels de sa providence.

Reconnaissez toutefois que, quand vous soutenez qu'il est indigne du grand Roi qui est dans les cieux de s'occuper des hommes si petits qui sont sur la terre, ce n'est point par intérêt pour sa gloire. C'est uniquement dans l'intérêt de vos passions, c'est afin que, débarrassé ou vous croyant débarrassé du moins d'une surveillance incommode, vous vous abandonniez plus tranquillement à vos satisfactions sensuelles.

Ecoutons, à ce sujet, le pieux et docte Fénelon.

« L'homme, en se rabaissant, ne cherche que l'indépendance; c'est une humilité trompeuse et hypocrite. On veut s'exagérer à soi-même sa bassesse, son néant, et la disproportion si infinie qui est entre Dieu et soi, pour secouer le joug de Dieu, et pour devenir une espèce de petite divinité à sa mode, en contentant toutes ses passions déréglées, et se faisant le centre de tout ce qui est autour de soi. On est ravi de mettre Dieu dans une supériorité infinie, où il ne daigne ni nous observer, ni nous rapporter à sa gloire, ni s'intéresser à nous, ni nous redresser, ni nous perfectionner, ni nous récompenser, ni nous punir. Mais ne voit-on pas que la distance infinie qui est entre Dieu et nous, ne l'empêche point d'être sans cesse tout auprès et au dedans de nous, et que c'est même cette perfection infiniment supérieure à la nôtre, qui le met en état de faire toutes choses en nous, et d'être plus près de nous que nous-mêmes? Comment veut-on que celui qui fait que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que notre esprit connaît, que notre volonté aime, ne soit pas attentif à tout ce qu'il opère au dedans de nous-mêmes? Comment peut-il ne s'intéresser pas à ce qu'il prend soin d'y faire à tout moment? Cette attention ne coûte rien à une intelligence et à une bonté infinies; en elle tout est action et tout est repos. Nous voudrions imaginer un Dieu si éloigné de nous, si hautain, et si indifférent dans sa hauteur, qu'il ne daigne pas veiller sur les hommes, et que chacun, sans être gêné par ses regards, puisse vivre sans règle, au gré de son orgueil et de ses passions. En faisant semblant d'élever Dieu de la sorte, on le dégrade; car on en fait un Dieu indolent sur le bien et sur le mal, sur le vice et sur la vertu de ses créatures, sur l'ordre et sur le désordre du monde qu'il a formé. En faisant semblant de s'abaisser soi-même, on s'érige en divinité, on renverse toute subordination, on se donne toute licence, on se promet toute impunité, on veut se mettre au-dessus de sa raison même. » (*Lettres sur la religion.*)

Inutile tentative! Vous avez fait comme l'enfant qui, fermant les yeux à la lumière du jour, s'est écrié : « Je n'ai plus rien à craindre désormais, personne ne me voit! » Vous vous trompez, quoi que vous puissiez dire ou faire, Dieu vous voit toujours. Son regard attentif vous suit partout. Il pénètre jusqu'au mouvement le plus secret de votre cœur, sans qu'il lui en coûte rien, parce qu'il est la souveraine intelligence; et, parce qu'il est aussi la souveraine justice et la souveraine puissance, il vous demandera, un jour, un compte rigoureux de votre conduite, comme il le fera pour tous les hommes.

Si Dieu gouvernait le monde, ce monde irait beaucoup mieux qu'il ne va, avez-vous ajouté.

Qu'entendez-vous par là? Que si la volonté divine était toujours accomplie sur la terre, on n'y verrait point le désordre qui n'y règne que trop souvent? Vous avez raison : car la volonté divine est en tout conforme à l'ordre, et elle ne peut engendrer le désordre. Voulez-vous dire que c'est une preuve que Dieu ne s'occupe point, comme il le doit du gouvernement de ce monde, et qu'il nous abandonne

sinon totalement du moins en grande partie à nous-mêmes? Votre conséquence alors est complétement fausse, car Dieu s'occupe réellement du gouvernement de ce monde qu'il a créé, il s'en occupe en Dieu, comme il fait toute chose, il est même impossible qu'il ne s'en occupe point, et qu'il ne s'en occupe pas de la sorte, ainsi que nous l'avons montré plus haut.

Comment donc expliquer cette difficulté allez-vous me demander?

Il n'y a ici aucune difficulté sérieuse, pour qui sait considérer attentivement toutes choses. Rappelons-nous donc bien les rapports qui existent entre le Créateur et ses créatures, rapports que personne ne devrait ignorer ni perdre de vue un seul instant.

C'est de Dieu, être infini, que procède tout ce qui a l'existence. Nous l'avons montré précédemment, et cela d'ailleurs n'a pas besoin de preuves, puisque rien ne vient de rien, puisque rien ne peut être dans un effet qui ne se trouve, d'une manière quelconque, dans sa cause. Ce second axiome n'est que le développement du premier, puisque, si quelque chose se trouvait dans un effet qui ne fût, d'une manière quelconque, dans sa cause, il suivrait de là que quelque chose serait venu de rien. Tout ce qui existe vient donc de Dieu, qui a la plénitude de l'être, avons-nous dit avec raison. En créant le monde, il a soumis ses créatures dépourvues d'intelligence, à des lois admirables, auxquelles elles obéissent aveuglément et nécessairement. Voyez les astres qui brillent au firmament. Comme ils suivent, sans s'en écarter jamais, la marche qui leur a été tracée dès le commencement! Voyez la terre et tout ce qu'elle renferme. Comme chaque chose obéit inévitablement aux lois qui la régissent! Aux tièdes ondées du printemps, toute germe s'amollit et se développe; tout pousse et grandit avec la chaleur croissante du soleil pendant l'été; les fruits arrivent à leur maturité, pendant l'automne; et, pendant l'hiver, tout se repose, pour recommencer le même travail, au retour de la belle saison. Que cela est beau! dites vous quelquefois. Sans doute, mais il n'y a aucun mérite de la part de ces créatures inintelligentes, qui obéissent aveuglément et nécessairement, ainsi que nous l'avons dit et qu'il est facile d'ailleurs de le voir, aux lois qui leur ont été tracées par le Créateur.

Mais, au milieu de ces créatures dépourvues de raison, il en est une que Dieu a créée à sa ressemblance, et qu'il a fait participer, jusqu'à un certain point, à sa puissance, à son intelligence et à son amour, c'est l'homme. A cette créature privilégiée, composée d'un corps et d'une âme, il a donné, comme aux autres, des lois nécessaires, concernant surtout sa nature physique, auxquelles elle obéit inévitablement, mais il lui a donné aussi d'autres lois, concernant surtout sa nature morale, qui lui sont particulières, et auxquelles il l'a laissé libre d'obéir ou de ne pas obéir. Il lui a commandé, par exemple, d'aimer son Créateur, de l'honorer et de lui obéir en toutes choses; il lui a commandé également d'honorer ses supérieurs, et de leur obéir dans tout ce qu'ils peuvent leur commander de juste et raisonnable, d'aimer tous les hommes comme ses frères, d'assister les plus indigents et les plus faibles, de se sacrifier même pour eux, si cela est nécessaire, afin que d'autres le fassent aussi à son égard, quand cela sera également nécessaire. Qui ne sait que ces lois et toutes celles qui leur ressemblent ont été imposées à l'homme par Dieu lui-même? Lois admirables, lois sublimes, mais que l'homme est pourtant toujours libre d'observer ou de transgresser.

Non pas que Dieu reste indifférent sur leur observance ou leur transgression. Bien au contraire. Que n'a-t-il pas fait? Que ne fait-il pas encore, chaque jour, pour nous les faire observer? Il a mis en nous une intelligence remarquable, pour nous en faire comprendre la beauté; un sentiment exquis, pour nous les faire goûter; une conscience incorruptible, pour nous approuver ou nous blâmer, quand nous faisons bien ou mal. Il promet des récompenses infinies à ceux qui les auront observées, comme il menace de châtiments épouvantables ceux qui les auront transgressées. Que dis-je! de peur que l'homme ne réponde pas à toutes ces sollicitations de son amour, il a envoyé son Fils unique le chercher sur la terre. Ce Fils, égal en tout à son Père, s'est revêtu cependant de notre humanité. Pour nous, il a souffert; pour nous, il est mort; pour nous, il se rend continuellement présent au sacrement de nos autels. Et non-seulement il emploie les moyens les plus propres à les porter à l'accomplissement de leurs devoirs, mais il les observe avec eux, en quelque sorte, par l'assistance de sa grâce, et surtout en se donnant lui-même pour servir d'aliment à leurs âmes. De là de grandes vertus qui résultent de l'union de nos âmes avec Dieu; mais aussi d'immenses désordres, qui sont la conséquence inévitable de l'éloignement, je dirai plus de la révolte de ces âmes, malgré tout ce que Dieu fait pour se les attacher.

Vous me direz peut-être : Dieu ne pourrait-il pas arrêter ces désordres s'il le voulait absolument?

Oui, sans doute; mais il ne le pourrait qu'en détruisant notre liberté. Or comme il ne veut point la détruire, et cela dans nos intérêts, puisque c'est le seul moyen que nous ayons d'acquérir des mérites, il suit de là que ces désordres sont inévitables. Ce que Dieu peut faire alors, cependant, c'est de tirer le bien du mal, en faisant sortir de ces désordres les plus éclatantes vertus. Et c'est ce qu'il fait en réalité. Voyez, par exemple, ce qui se passe dans une guerre, ce mal affreux, le plus grand, sans comparaison, qui puisse vous arriver, puisque c'est celui que nous nous faisons le plus directement à nous-mêmes. Que de dévastations! que de ruines! que de sang versé! que de crimes commis! Mais, en même temps, du sein de ces dévastations et de ces ruines, au milieu

de ce sang qui leur sert comme de rosée pour les féconder, que de vertus je vois surgir! c'est la patience, l'obéissance, le courage, l'abnégation, l'immolation de soi-même, les plus grandes vertus de l'homme, les vertus mêmes de Dieu.

Ainsi tout le bien qui est dans le monde vient de Dieu, tout le mal qui s'y trouve vient de nous. Et nous voudrions le faire retomber sur lui? et nous nous en servirions comme d'un prétexte pour nier ou révoquer en doute du moins son existence ou sa providence? Oh! ce serait le comble de l'impiété et de l'absurdité.

Où est-il, en réalité, ce Dieu que vous annoncez? avez-vous ajouté encore. Qui l'a jamais vu? qui peut le comprendre? Et si nous ne pouvons le comprendre, à quoi sert d'affirmer qu'il existe?

Dieu est en lui-même, ou plutôt il est l'être infini, sans limites de temps et de lieu, comme en ont les créatures. Dieu est partout, par conséquent, ou plutôt tout est en Dieu, parce que, sans lui, rien ne saurait exister. Et, quand je dis que Dieu est partout, et mieux encore que tout est en Dieu, il ne faut pas entendre que Dieu remplisse tout, comme nous remplissons nous-mêmes la place que nous occupons, ni que tout se trouve en lui, comme différents objets se trouvent dans un lieu quelconque, dans une chambre, par exemple. Ce serait se faire de Dieu une idée matérielle bien éloignée de la vérité. Dieu est partout, mais spirituellement, puisque c'est un pur esprit. Tout est en Dieu ou par Dieu, mais spirituellement de la part de Dieu, si je puis m'exprimer de la sorte, je veux dire que c'est de lui, de sa volonté toute-puissante que toute créature tire son existence. Dieu est l'être infini, je le répète. Comme tel, il exclut toute limite, parce que, s'il admettait la moindre restriction, il ne serait pas l'être infini ou parfait. Comment cela se fait-il? Je n'en sais rien. Malgré cela, je ne doute ni de son existence ni de ses rapports avec les créatures corporelles ou spirituelles. C'est ainsi que je ne doute ni de l'existence de mon âme ni de ses rapports avec mon corps, quoique je ne puisse comprendre quels liens les unissent l'un à l'autre.

Par celà même que Dieu est un pur esprit, personne ne l'a jamais vu ni ne le verra jamais. Il n'en existe pas moins cependant. Avez-vous vu votre esprit, votre pensée? — Je les ai vus en moi-même et dans leurs actes, me répondrez-vous.—Sans doute, mais il en est ainsi de Dieu. Avez-vous jamais vu la vertu?—J'ai vu des actes de vertu, me répondrez-vous encore. Oui, des actes de vertu; mais la vertu elle-même, ce divin exemplaire sur lequel doit se régler notre conduite, vous ne l'avez vu qu'en vous-même et dans ses actes, comme vous le disiez tout à l'heure. Et c'est ce que nous disons par rapport à Dieu. Il existe certainement, puisque nous l'apercevons en nous, aussi bien que nous y apercevons notre propre raison. Il existe certainement, puisque nous le reconnaissons, par ses œuvres, aussi bien que nous pouvons reconnaître les hommes dont les œuvres sont également sous nos yeux.

« Sans doute, » dit à ce sujet l'abbé de Frayssinous (*Examen des principaux arguments de l'athéisme*), « si l'Auteur de la nature n'avait pas marqué son ouvrage d'un sceau divin, s'il ne s'était pas rendu témoignage à lui-même par une manifestation de ses attributs, capable d'entraîner tout esprit raisonnable, nous pourrions en être réduits à de vagues conjectures, et rester flottants dans l'incertitude et le choc des systèmes de l'esprit humain. Mais si tout nous retrace cette haute majesté, si c'est le cri de la raison, du genre humain, de la nature entière, qu'il est un Dieu auteur de toutes choses, digne de nos adorations et de notre amour, que sommes-nous pour oser lui demander pourquoi il ne se manifeste pas davantage, et pour exiger de lui de plus grandes lumières, au lieu de recevoir avec reconnaissance celles qu'il nous donne? Vous voudriez que Dieu se manifestât davantage: mais jusqu'à quel point voudriez-vous qu'il portât cette manifestation de lui-même? Vous ne prétendez pas sans doute que l'Etre infini soit obligé de se découvrir à un être aussi faible que vous, dans l'état infini de sa grandeur et de sa gloire. Celà n'est pas possible. Voudriez-vous que son existence fût pour vous un fait aussi sensible que celle du soleil et de votre propre corps? Mais alors où serait le mérite de croire en lui? Quel mérite avez-vous de croire à l'existence du soleil que vous voyez de vos yeux? Juste et bon, mais indépendant, maître et roi de ses créatures, jaloux des hommages d'un cœur droit et sincère, Dieu se présente à nous sous un jour assez frappant pour qu'on puisse l'apercevoir, et sous un voile assez épais pour que nous ayons le mérite de croire à sa présence. Vous pensez que le Dieu bon le serait bien davantage, s'il se rendait plus sensible à vous: mais le Dieu qui est la bonté même est aussi la souveraine sagesse; et que savez-vous si, dans ses conseils éternels, il n'a pas fait sagement de ne pas se manifester davantage? Vous le croiriez encore meilleur, s'il était plus visible; et un autre le croirait meilleur, s'il lui donnait plus de santé, plus d'esprit, plus de puissance. Ainsi la Divinité serait assujettie aux vains caprices des hommes, et il faudrait que leurs idées arbitraires devinssent la règle de celui qui est la suprême raison. Je conçois très-bien comment Dieu est tout à la fois visible et caché: visible dans ses œuvres, qui sont comme autant de miroirs où se réfléchissent ses perfections adorables, et caché à cause des ombres qui enveloppent son infinie majesté: c'est le soleil caché derrière un nuage. Plus loin de nous, la Divinité pourrait échapper à nos regards; plus rapprochée, elle nous entraînerait avec une impétuosité qui ôterait à l'homme sa liberté, et toute l'économie du monde actuel se trouverait renversée. C'est par la droiture du cœur, par la bonne foi, par le désir sincère de connaître la vérité, que nous sommes estimables aux yeux du juste

appréciateur des choses : qui le cherche avec des intentions pures le trouvera. Il est une pensée de saint Augustin, souvent répétée, mais qu'il faut rappeler toujours, parce que toujours on l'oublie, et que nous allons reproduire dans les expressions mêmes de Pascal : *Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.* (*Pensées*, chap. 18, n. 2.)

« Ici, comme en tout le reste, le christianisme se montre éminemment raisonnable; et nous pouvons remarquer combien la révélation confirme, en l'épurant, en le perfectionnant, tout ce qu'inspire une saine raison. Elle nous apprend que c'est ici le temps des ombres et des obscurités, et non celui de la pleine et parfaite lumière; qu'il faut commencer par croire, pour mériter de voir; qu'il sera déchiré le voile qui nous dérobe la Divinité, et que, semblable au crépuscule qui annonce le soleil, le temps présent n'est que l'aurore du jour de l'éternité. »

Par cela même que personne ne voit Dieu pleinement, personne aussi ne peut le comprendre. Nous ne devons point en être surpris, notre faible esprit étant bien éloigné de pouvoir embrasser l'Etre infini dans toute son étendue. Que comprend-il d'ailleurs cet esprit excessivement borné? Se comprend-il lui-même? Sait-il comment sa mémoire lui rend présent ce qui n'est plus, comment sa pensée s'élance dans tous les mondes à la fois, comment son imagination met sous ses yeux ce qui n'a jamais existé? Sait-il par quels liens mystérieux il est uni au corps? Connaît-il bien ce corps auquel il est si intimement uni? Que dis-je! comprend-il un grain de sable, un atome? hélas! il ne voit le tout de rien : comment voudrait-il voir le tout de l'Infini?

Mais quoique nous ne puissions comprendre Dieu, cela ne nous empêche point de le connaître suffisamment pour l'aimer, l'adorer, obéir à sa voix. Ecoutons encore, ici, les sages raisonnements de l'abbé de Frayssinous, dans la conférence que nous citions tout à l'heure :

« Comprendre Dieu, » dit-il, « ce serait en avoir une idée complète, en pénétrer la nature, en sonder toutes les profondeurs; ce serait voir parfaitement la beauté et l'harmonie de toutes ses perfections, et c'est là sans doute ce qui surpasse la capacité d'un esprit faible et borné comme celui de l'homme. Connaître Dieu, c'est savoir qu'il existe, en avoir des idées non complètes sous tous les rapports, mais assez nettes, assez développées, pour voir suffisamment ce qu'il est par rapport à nous, et ce que nous sommes par rapport à lui; pour en parler d'une manière sage et raisonnable, pour avoir la conviction intime et profonde de son existence, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, encore que nous ne puissions pas les embrasser dans toute leur étendue. Or, telle est notre situation sur la terre. Eh quoi! lorsque le grand nom de Dieu retentit à nos oreilles, n'est-ce là qu'un vain son qui se dissipe? Ne sentons-nous s'éveiller aucune pensée, aucun sentiment dans nos âmes? Quoi! si nous parlons de l'Etre éternel, sans commencement et sans fin, dont la nature est d'exister, à qui l'être est aussi essentiel que la rondeur l'est au cercle; qui, indépendant de toute cause étrangère, n'a rien reçu, comme il ne peut rien perdre; qui demeure toujours inaltérable, toujours le même, tandis que, dans ce monde, tout passe, tout s'use comme un vêtement; qui seul est véritablement, parce que tout le reste des êtres tient de lui une existence empruntée; devant qui l'univers est comme un néant, toutes les nations comme si elles n'étaient pas, et qui peut dire de soi cette parole de nos Livres saints : *Je suis celui qui suis* (*Exod.* III, 14); si nous parlons d'un Etre tout-puissant qui a communiqué à tout ce qui compose cet univers l'être, le mouvement et la vie; qui peut créer des soleils avec la même facilité que des insectes; qui a semé les étoiles dans le firmament comme la poussière dans nos campagnes; qui n'a besoin que de sa volonté pour produire, et qui au commencement dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* (*Gen.* I, 3); si nous parlons d'un Etre souverainement sage qui, par des lois également simples et fécondes, gouverne ce monde visible; dont la Providence embrasse tout sans effort, les mondes étoilés comme l'herbe des champs, les vastes empires comme l'individu le plus obscur, conduit les créatures intelligentes à ses fins toujours adorables avec force, mais aussi avec douceur, et se joue ainsi dans cet immense univers; si nous parlons enfin de ce Dieu juste, qui suit en tout les règles de sa souveraine et infaillible raison; de ce Dieu saint, dont l'infinie pureté le tient à une distance infinie de tout ce qui est mal; de ce Dieu bon qui, heureux de lui-même, aime à épancher sur ses créatures quelque chose de sa suprême félicité; si nous tenons devant vous un semblable discours, sommes-nous aussi inintelligibles que si nous parlions une langue étrangère et qui vous fût inconnue? Toutes ces pensées n'ont-elles plus aucun rapport avec votre manière de sentir et de juger? Tout cela est-il aussi barbare, aussi absurde, que si nous venions vous entretenir d'un cercle qui fût carré, ou d'un carré qui fût circulaire? Ou plutôt l'idée de Dieu n'est-elle pas si raisonnable qu'elle entre naturellement dans tous les esprits, qu'elle est plus ou moins développée chez tous les peuples de la terre; que son nom se trouve dans toutes les langues, dans les ouvrages des plus beaux génies que le monde ait produits, dans les institutions de tous les grands législateurs, dans les chants religieux de toutes les nations et de tous les âges; que le souvenir en est ineffaçable; que la connaissance, sans être parfaite, en est distincte, pour devenir la règle plus ou moins sentie des actions humaines? Je vous le demande, parler de la cause intelligente ou du hasard; d'un être puissant et sage,

qui opère avec choix et raison, ou d'une aveugle nécessité ; d'un Dieu, auteur de l'ordre et des beautés de cet univers, ou de cet univers, résultat du concours fortuit des parties de la matière en mouvement : est-ce donc la même doctrine? L'énoncé de l'une et de l'autre fait-il naître les mêmes idées? Ou plutôt n'avez-vous pas sur toutes deux des notions assez justes, pour sentir qu'elles sont en opposition entre elles? Quand je vois un tableau d'un effet admirable, ne puis-je pas me faire une idée, au moins imparfaite, du talent du peintre, de son intelligence, de sa merveilleuse industrie, encore que je ne puisse apprécier exactement les qualités de son esprit, ni la manière dont il a su animer la toile, et faire, pour ainsi dire, revivre sous nos yeux ce qui n'est déjà plus? Je vois une vaste cité où tout est en paix, où les personnes et les propriétés sont en sûreté sous la sauvegarde des lois, où la liberté ne dégénère pas en licence : ne puis-je pas me former une idée raisonnable de l'agent invisible qui tient les ressorts de cette sage administration, encore que j'ignore comment il les met en jeu et les fait concourir au bien de tous? Et s'il est vrai que ce monde n'est qu'un enchaînement de causes secondes et de leurs effets, ne puis-je pas avoir l'idée de la cause première, de l'Etre auteur et ordonnateur suprême de toutes choses, encore que, dans sa manière d'exister et d'agir, il échappe à mes pensées? On peut donc avoir l'idée de Dieu, tout incompréhensible qu'il est; et n'est-ce pas en avoir une idée que de savoir qu'il est incompréhensible? »

Je vous entends me dire ici : Mieux vaut ne pas connaître une personne que d'en avoir une fausse idée.

Oui, surtout quand cette idée est à son désavantage; mais non pas une idée incomplète, ce qui n'est pas la même chose, tant s'en faut. Pourquoi vaut-il mieux ne pas connaître une personne que de s'en faire une fausse idée, surtout quand cette idée est à son désavantage? Parce que cette idée l'abaisse, la dégrade à nos yeux, et nous la représente sous des couleurs telles qu'il vaudrait mieux pour elle n'avoir jamais existé que d'être ainsi. Vous êtes un parfait honnête homme, je suppose. Je me fais de vous l'idée d'un scélérat. N'est-il pas clair qu'il vaudrait mieux pour vous que je ne vous connusse pas du tout que d'avoir de vous une telle idée, puisqu'il est moins désavantageux de ne pas être que d'être un scélérat? Il n'en est point ainsi de l'idée incomplète. Comme cette idée est conforme à la vérité, quoiqu'elle ne vous la fasse pas connaître parfaitement, ce qui est très-difficile, si non même complétement impossible, il est plus avantageux, sous tous les rapports, de l'avoir que de ne pas l'avoir.

Rendons cela sensible par un exemple. Vous avez une mère dont le cœur est pour vous plein de tendresse. Vous connaissez bien ce cœur; on peut dire même qu'il y a peu d'objets que vous connaissiez aussi bien, puisque c'est sur lui et en lui, si je puis m'exprimer de la sorte, que vous avez en partie vécu. Le connaissez-vous parfaitement? Non. Il y a plus, c'est que quel que soin que vous ayez d'étudier, d'approfondir toutes ses qualités, vous ne parviendrez jamais, vous, fils, à savoir, bien au juste, tout ce qu'il y a de tendresse, de sollicitude, de dévouement, dans ce cœur maternel. Est-ce à dire pour cela qu'il vaudrait mieux ne pas le connaître du tout que de le connaître ainsi? Evidemment non ; car l'idée que vous en avez, quelque incomplète qu'elle soit, est noble et juste en soi, et elle peut avoir, elle a même les plus grands avantages.

On peut en dire autant, à plus forte raison, de ce père souverainement puissant et bon que nous appelons Dieu. Nous le connaissons certainement; nous devrions même le connaître beaucoup mieux que n'importe quelle créature, puisque c'est en lui que chacun de nous a l'être, le mouvement et la vie, suivant le langage de l'Apôtre. Le connaissons-nous parfaitement? Nul de nous n'y parviendra jamais, puisque, quelque progrès que nous ayons fait dans cette connaissance, nous avons toujours devant nous l'infini, qui est le propre de toute la nature divine. Faut-il en conclure qu'il vaudrait mieux ne pas le connaître du tout que d'avoir de lui une telle idée? Nullement : car cette idée, tout incomplète qu'elle est, est juste et sainte en soi, elle a toujours été et sera toujours, pour tous les hommes qui s'en pénètrent, une source inépuisable de paix, de consolation, de lumière, de force, en un mot, de tout ce qui nous est nécessaire pour achever heureusement la difficile carrière que nous avons à parcourir ici-bas.

DIMANCHE.

Objections.— Le dimanche est un jour comme un autre. — Pourquoi aller à la Messe, ce jour-là surtout? — Pourquoi interrompre les œuvres serviles? — On mange ce jour-là comme les autres jours; il faut bien travailler aussi ce jour-là comme les autres jours. — Dieu l'a dit formellement à notre premier père : *Vous vivrez du travail de la terre tous les jours de votre vie : « In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ. »* (*Gen.* III, 17.) — Le travail est une chose sainte d'ailleurs. On le reconnaît généralement, quand on dit : *Qui travaille prie.* — En tout cas, il vaut beaucoup mieux travailler que de mal parler, ou d'aller au cabaret. — Si on ne travaille pas le dimanche, tout reste en arrière. — Les maîtres le veulent la plupart du temps, et il faut bien leur obéir, comme vous nous l'enseignez vous-même. — Les quitter pour aller ailleurs, ce serait souvent quitter une position passable, pour en prendre une intolérable. — Le prêtre nous défend de travailler le dimanche, et c'est précisément ce jour-là qu'il travaille le plus lui-même. — Combien d'œuvres profanes il se permet, et permet aux

riches également, qui ne vont pas plus à la sanctification du dimanche que les travaux serviles, comme on les appelle.

—

Réponse. — Le jour consacré au repos et à la prière était, chez les Juifs, le sabbat, qui répond à notre samedi. C'était leur saint jour. Dieu leur avait ordonné de l'observer comme tel, en mémoire du repos dans lequel il était entré après avoir achevé l'œuvre de la création. Chez les Chrétiens, c'est le dimanche, *le jour du Seigneur*. L'Eglise l'a substitué au samedi, en mémoire de ce que, ce jour-là, après avoir achevé l'œuvre de la Rédemption, Jésus-Christ est entré dans le repos de sa gloire. Mais, comme le sabbat a cessé, par cela même, d'être observé, la célébration du dimanche nous rappelle tout à la fois et le repos de Dieu, après la création, et celui de Jésus-Christ, après la Rédemption.

Que la substitution du dimanche au samedi, comme jour de repos et de prière, ait été faite dès le commencement du christianisme, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Il est fait mention du dimanche dans les écrits des apôtres et de leurs disciples. (*I Cor.* XVI, 2; *Apoc.* I, 10; *Epist. Barnabæ*, n° 15.) « Le jour qu'on appelle du soleil, » dit saint Justin dans son *Apologie pour les Chrétiens*, » tous ceux qui demeurent à la ville ou la campagne, s'assemblent en un même lieu, et là on lit les écrits des apôtres et des prophètes, autant que l'on a de temps. Il fait ensuite la description de la liturgie. Elle consistait dès lors en ce qu'après la lecture des Livres saints le pasteur, dans une espèce de prône ou d'homélie, expliquait les vérités qu'on venait d'entendre, et exhortait le peuple à les mettre en pratique. Puis on récitait les prières qui se faisaient en commun, et qui étaient suivies de la consécration du pain et du vin, que l'on distribuait ensuite à tous les fidèles. Enfin, on recevait les aumônes volontaires des assistants, lesquelles étaient employées, par le pasteur, à soulager les pauvres, les orphelins, les veuves, les malades, les prisonniers, etc. C'est à peu près, comme on le voit, ce qui se fait encore aujourd'hui.

L'homme, d'un côté, ayant besoin d'un jour de repos, par semaine, comme être corporel, et, comme être spirituel, d'un jour tout particulièrement consacré aux œuvres saintes, le dimanche, d'un autre côté, étant ce jour, jour de repos et de bonnes œuvres unanimement reconnu par nos pères, depuis plus de dix-huit siècles, on ne comprend pas comment ce jour est sur le point de ne plus être reconnu comme tel aujourd'hui, on comprend encore moins toutes les objections et quelquefois toutes les absurdités élevées contre l'observance de ce jour par ceux mêmes qui ont le plus grand intérêt à le maintenir. Ecoutons plutôt :

Le dimanche est un jour comme un autre, nous dit-on.

Physiquement parlant peut-être, et encore Newton, qui pourtant n'était point un petit esprit, prétend qu'il est plus ordinairement doté des faveurs du soleil qu'un autre. (*Traité de la lumière.*) Spirituellement et moralement parlant, non assurément! Non, sous ce rapport, ce n'est point un jour comme un autre : car il n'est regardé comme tel ni par les individus ni par les peuples.

Et, en effet, c'est tout particulièrement le jour du Seigneur. Son nom seul le dit : car le mot *Dimanche*, en latin *Dies Dominica*, veut dire *jour du Seigneur*. De là la raison première, fondamentale de son observance.

« On connaît le commandement formel que le Très-Haut fit à son peuple, » dit, à ce sujet, un écrivain profondément religieux (*Le Dimanche, ou bonheur que procure la sanctification de ce saint jour*), dont nous citerons quelques passages : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat. Vous travaillerez pendant six jours, et vous ferez ce que vous aurez à faire, mais le septième jour est le jour du Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez, ce jour-là, aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui demeure chez vous : car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième; c'est pourquoi il a béni le septième jour, l'a fait saint, et l'a consacré à son service.* » (*Exod.* XX, 8 seq.) Or ce précepte divin s'applique actuellement au dimanche, puisque ce jour a été substitué au sabbat.

« L'Eternel a parlé : *Souvenez-vous*, a-t-il dit, de sanctifier le jour ou j'ai cessé de créer des merveilles, le jour que je me suis choisi. Qui donc oserait lui contester ce droit d'exiger de nous ce qui lui plaît? Un roi de la terre ne rend-il pas des ordonnances, et ses sujets ne lui obéissent-ils point? Pourquoi donc le Seigneur, qui est le Roi des rois, ne nous prescrirait-il pas ses ordres à nous, qui tenons tout de lui, qui n'existons que par lui? Il y a donc obligation pour tout Chrétien, pour tout homme qui n'a pas renoncé à la raison, de sanctifier le dimanche... Une créature raisonnable, et par conséquent capable de connaître et d'aimer son Créateur, ne peut se dispenser de lui rendre hommage comme à son souverain Seigneur, à son bienfaiteur et à sa dernière fin : cela va de soi... Et quoique ce devoir soit une dette journalière, ou plutôt de tous les moments, cependant l'homme est obligé de réserver certains jours où, libre de toute occupation temporelle, il puisse se livrer entièrement au culte qu'exigent de lui les perfections infinies et la suprême excellence de l'auteur de son être. Eh! combien de motifs se réunissent pour nous rendre cette obligation plus pressante, plus sacrée! Si nous devons de la reconnaissance à un père, à un bienfaiteur; si nous rendons hommage à la puissance des rois de la terre, quelles actions de grâces, quel hommage, quelle soumission ne devons-nous pas à Dieu, le père commun de tous les hommes, le créateur et le souverain maître de l'univers? Au reste, ne serait-ce pas une contradiction manifeste de reconnaître que Dieu nous a faits, que nous dépendons conti-

nuellement de lui, et de nier, en même temps, que nous soyons tenus de reconnaître sa souveraineté, et de confesser notre dépendance ?

« Mais, nous l'avons dit, il faut un jour spécial pour rendre à Dieu cet hommage; il ne faut pas seulement que nous témoignions chaque jour notre reconnaissance, nous devons encore lui payer à une époque déterminée un tribut de louanges et de bénédictions. Quel jour sera-ce donc? Ce ne peut-être que celui du repos, marqué par le Très-Haut lui-même. La division de la semaine, la même chez tous les peuples, est mémorable. Les annales de Moïse nous en expliquent l'origine et le sens profond. Or, en transportant au dimanche le jour du sabbat ou du Seigneur, le christianisme en a rendu le culte primitif plus solennel encore; il nous apprend à honorer à la fois, en ce jour, le souvenir de la Toute-Puissance, et celui de l'infinie Bonté : les merveilles du Seigneur au commencement et dans la durée des siècles, dans l'œuvre de la création, lorsqu'il dit : Que le monde soit, et le monde fut, et dans l'œuvre de la régénération, lorsqu'il dit : *Je vous ai envoyé mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* » (*Luc.* IX, 35.)

Les saintes Ecritures et les saints Pères nous enseignent également que le jour du repos et de la prière est particulièrement le jour du Seigneur :

Voici, s'écrie le Roi-Prophète, *voici le jour que le Seigneur a fait, célébrons-le avec des transports de joie : « Hæc est dies quam fecit Dominus : exsultemus, et lætemur in ea.»* (*Psal.* CXVII, 24.) Il serait trop long de citer tous les passages qui ont rapport à la célébration de ce jour.

« Nous devons » dit saint Jean Chrysostome, observer religieusement le jour du dimanche, que l'on peut appeler le jour de la naissance de la nature humaine, parce que c'est celui où, de morts que nous étions, nous avons été ranimés à la vie; nous étions perdus, et nous avons été retrouvés; nous étions les ennemis du Seigneur, et nous sommes redevenus ses amis. Mais c'est par des hommages tout spirituels que nous devons solenniser ce saint jour, non par une joie dissolue et de profanes divertissements. Il appartient tout entier aux œuvres de la piété chrétienne. C'est celui où l'enfer a été détruit, l'arrêt de notre condamnation révoqué, le péché renversé; où les portes de l'enfer ont été brisées, où le démon a été enchaîné, où l'antique guerre qui séparait le ciel d'avec la terre a cessé, où l'homme a été réconcilié avec Dieu, la race humaine réhabilitée, ennoblie, où le soleil a éclairé le plus magnifique spectacle, où l'homme a été appelé à l'immortalité....

« Méditez donc » dit encore ce même Père, « méditez, ô homme, sur ce que vous êtes devenu! Si le jour où nous sommes entrés dans le monde est pour nous un jour de fête, si les esclaves rendus à la liberté célèbrent le jour de leur affranchissement par la joie des festins, par les offrandes qu'ils apportent à leurs libérateurs, que ne devons-nous pas faire pour honorer cette solennité du dimanche, que l'on peut appeler l'émancipation et la renaissance de tout le genre humain! De morts que nous étions, nous avons été rappelés à la vie; frappés de l'anathème et marqués du sceau de la vengeance, nous avons obtenu grâce ; enfants égarés loin de la maison paternelle, nous avons été ramenés dans les bras de notre Père. En reconnaissance de tant de bienfaits, l'Apôtre nous invite à manifester une sainte allégresse dans ce jour de notre rédemption, non pas en faisant couler des fontaines de vin, non en nous livrant à la dissolution des festins, mais en arrachant nos frères à l'indigence, en versant d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Ce qu'il écrivait aux Corinthiens, c'est à chacun de nous qu'il l'adresse, c'est à tous les hommes qui ne sont pas encore. » (*Bibliothèque choisie.*)

Il est donc bien certain, par ce passage et par mille autres semblables que je pourrais citer également, que le dimanche n'est point un jour comme un autre, mais un jour de reconnaissance envers Dieu et d'œuvres saintes que devons rapporter à sa gloire.

Le dimanche est un jour comme un autre!.. Mais non, car s'il est, d'une manière toute particulière, le jour du Seigneur, il est également le jour de l'homme.

« Ce jour-là est pour le Chrétien un jour de résurrection, « fait observer l'écrivain que nous avons cité précédemment. « Il renaît à la pure lumière de la vérité, seule digne de captiver et d'exercer son intelligence. Il s'affermit dans sa foi; il se retrempe, en quelque sorte, dans la célébration des augustes mystères auxquels il est convié par l'Eglise, et enfin il élève son âme, dégagée des soucis de la terre, vers l'Eternel...

« Certes, cette méditation et ces prières commandées le saint jour du dimanche, ce recueillement de l'âme, le chant des hymnes, la pompe des autels, sont en effet de puissants moyens de nous rapprocher de Dieu, et d'élever l'intelligence de ces hommes qui, chargés du poids du jour et de la chaleur, n'auraient jamais occasion de relever leur esprit courbé et appesanti; ces saintes choses sont comme les degrés de cette échelle merveilleuse que Jacob, endormi sur la pierre de Béthel (*Gen.* XXVIII, 12), a vue placée entre la terre et le ciel, et elles relèvent le courage du fils d'Adam, qui se laisserait aisément abattre s'il n'avait pas les occasions d'exercer les plus belles facultés de son être.

« D'ailleurs, *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (*Deut.* VIII, 3); et cette sentence, développée par la Sagesse lorsqu'elle dit : *Ce ne sont point les fruits de la terre, ô Seigneur, qui nourrissent les hommes, mais c'est votre parole qui conserve ceux qui croient en vous* (*Sap.* XVI, 26), et confirmée par le Sauveur qui l'oppose au démon pour le confondre, lorsqu'il l'engageait, pour le tenter, à changer les pierres en pains (*Matth.* IV, 4), cette sentence, disons-nous, fait assez entendre qu'il faut à l'homme un aliment pour son

intelligence et pour son cœur. Or, il n'y a qu'à l'église qu'il peut prendre efficacement cette nourriture, en général du moins. C'est bien assez que six jours sur sept soient consacrés par lui à se procurer le pain, c'est-à-dire la nourriture du corps; il faut donc qu'un jour au moins soit employé à écouter et à méditer la parole divine, cette nourriture de l'esprit, cet aliment de l'âme, qui nous met en communication avec le Créateur.

« Pendant six jours, le corps agit; le dimanche, du moins, ce sera le tour de l'intelligence. Libre des préoccupations du monde, dégagé des soucis de l'ambition ou de la fortune, l'homme se souviendra alors qu'il a un autre héritage à recueillir, et que cet héritage est au ciel; il aspirera de tout son cœur, de toute son âme, à la possession de l'immortelle couronne qui l'attend; et si, distrait un moment de ces pensées sublimes, il jette un regard sur les jours qui vont suivre, il n'en tiendra compte que comme d'un temps de répit qui lui est accordé pour mériter de plus en plus un bonheur que la terre ne peut lui offrir... N'y a-t-il donc pas là de quoi grandir l'homme, le rappeler à sa dignité et lui apprendre à se respecter?

« De plus, l'homme qui a prié le dimanche sera heureux tout le reste de la semaine. Le travail ne lui pèsera pas tant. Il l'acceptera avec résignation; il se souviendra qu'il doit souffrir sur cette terre d'exil, puisque telle a été la condamnation de nos premiers parents, et il continuera avec patience et courage le chemin qui lui reste à parcourir. Ainsi, le dimanche se trouve placé sur la route de la vie pour ranimer le Chrétien, et pour lui donner les forces nécessaires afin de finir sa course.

« Comme un voyageur fatigué s'assied à l'ombre des arbres qui bordent le chemin, l'homme qui veut reprendre de la force sur la route si souvent mauvaise et aride de la vie, ira se mettre à l'ombre de l'autel et goûter les douceurs d'un saint et digne repos. Il y serait seul qu'il y puiserait déjà beaucoup de soulagement et de quiétude; mais, à jour fixe, au jour du dimanche, il y trouvera toute la famille assemblée, et ce sera avec son père et sa mère, avec son frère et sa sœur, avec sa femme et ses enfants, qu'il se délassera. Un tel repos ne vaut-il pas mieux que tous les autres?.. »

Le dimanche est un jour comme un autre!.. Non, vous dirai-je encore : car, s'il est le jour de Dieu et le jour de l'homme, d'une manière spéciale, il est de la même manière, le jour de la société.

Oui, cela est évident, « si le dimanche, » dit encore l'auteur que nous citions tout à l'heure, « produit infailliblement, en faveur des individus, tous les bienfaits dont nous venons d'esquisser le tableau, il n'est pas moins certain qu'il exerce sur toute la société l'influence la plus heureuse et la plus salutaire; il moralise les hommes, surtout les classes ouvrières; leur inspire des sentiments honnêtes, des habitudes d'ordre, des goûts purs et simples, des vertus domestiques réelles et nombreuses; en un mot, il les civilise : donc il est et ne peut être que très-avantageux à la société, qui n'est autre chose que la réunion des individus qu'il amène ainsi à la pratique du bien, c'est-à-dire à l'observance des devoirs religieux et moraux.

« En raisonnant ainsi du particulier au général : il est clair qu'il n'y a pas à s'étendre beaucoup sur les avantages sociaux de l'institution du dimanche, il suffit d'en appeler au bon sens de chacun, et à la bonne foi de ceux qui veulent se faire les antagonistes de ce saint jour. Néanmoins, on peut s'arrêter à quelques considérations générales, et il y a d'ailleurs, sur ce point, des avœux qui ont été faits par des hommes non suspects et dont nous ne devons pas négliger le témoignage.

« Tous les publicistes, exempts de passions et qui ne prennent pour guide que la raison, avouent que les jours enlevés par la religion au travail manuel pour les consacrer à des œuvres spirituelles seront toujours une institution précieuse aux yeux d'une politique éclairée. « Il est certain que ces « jours ont contribué, plus qu'on ne peut « dire, à civiliser les peuples de l'Europe. « Dans les temps de l'anarchie féodale, ils « suspendaient, par des trêves fréquentes, « les guerres particulières que la puissance « civile ne pouvait réprimer. Ils rapprochaient, à des époques marquées, les habitants de divers cantons, divisés par des « animosités invétérées; et les rassemblements qui se formaient en ces occasions « contribuaient infiniment au progrès du « commerce et à la splendeur des villes, « dont nos ancêtres dédaignaient le séjour... » (Duvoisin.)

« Ce rapprochement des hommes entre eux, que procure la sanctification du dimanche, est donc un bienfait social immense. C'est le seul moyen de faire naître et d'entretenir la fraternité universelle, tant recommandée dans l'Evangile, et dont on fait beaucoup de bruit sans vouloir considérer que la religion l'a prêchée elle-même la première et qu'elle seule met en pratique.

« Dans cette assemblée des fidèles d'une même ville, sous le rapport purement humain, il y a en effet un grand avantage. Ces réunions apprennent à la famille à se connaître. Tels hommes qui ne se rencontreraient jamais se trouvent ensemble une fois toutes les semaines, sous les regards du Dieu qui lit dans les cœurs. S'il y a au fond de l'âme de ces Chrétiens qui doivent se voir aux pieds des autels quelques pensées de rancune ou de haine, cette haine et cette rancune, comme de mauvais esprits, abandonneront le cœur qui les avait accueillies, elles s'enfuiront pour ne pas paraître devant celui qui chasse les démons. N'en doutons pas, bien des hommes qui se seraient détestés toute leur vie apprennent à ne plus se haïr en priant ensemble : appelant Dieu *notre Père*, ils sont forcés de prendre entre eux des sentiments *fraternels*.

« Ainsi, sous les seuls rapports de société et de paix, la célébration du dimanche est

utile et désirable; et des législateurs ont dit avec beaucoup de raison que : « *Si le jour du Seigneur n'était pas d'institution divine, il faudrait l'inventer, comme un des plus sûrs moyens d'entretenir l'ordre parmi les hommes.* »

Qu'on ne nous dise donc point que le dimanche est un jour comme un autre.

Pourquoi aller à la Messe ce jour-là surtout? nous demande-t-on.

Pourquoi! mais parce que telle est la volonté du Seigneur; et nous savons que telle est, en effet, la volonté de notre Dieu, parce que l'Eglise, notre mère, cette Eglise qu'il a lui-même établie, à laquelle il a donné son Esprit, pour nous diriger dans les voies du salut, pendant notre séjour sur la terre, n'a jamais cessé et ne cessera jamais de nous rappeler cette importante obligation, comme on le voit par ces mots qu'elle met sur les lèvres de tous les fidèles, sans aucune exception, et qui passeront ainsi de génération en génération, jusqu'à la fin des siècles : *Le dimanche, Messe ouïras, et les fêtes pareillement.*

Ainsi, quand nous n'aurions pas d'autre raison d'aller à la Messe le dimanche principalement, celle-ci serait bien suffisante. L'Eglise commande; enfants soumis, nous devons obéir avec empressement, convaincus que nous sommes, que l'écouter, c'est écouter Jésus-Christ lui-même, comme il le dit en propres termes : *Qui vos audit me audit.* (*Luc.* x, 16.) Mais, outre cette raison générale, qui embrasse toutes les autres, nous devons en remarquer un grand nombre, dont nous allons rappeler ici les principales.

Ce jour, avons-nous dit plus haut, est particulièrement le jour du Seigneur, celui qui a été consacré par les œuvres les plus surprenantes de sa puissance et de son amour, celui qu'il s'est réservé, en quelque sorte, et que nous devons employer à le servir. Or quel moyen plus propre à sanctifier ce jour, à témoigner à Dieu notre reconnaissance et notre fidélité que l'assistance à la Messe, à cet auguste sacrifice où l'Homme-Dieu vient lui-même recueillir nos hommages et nos vœux pour les déposer au pied du trône de son Père, avec les mérites de son sacrifice propre, sacrifice offert une fois sur le Calvaire, d'une manière sanglante, et qu'il continue à offrir sur l'autel d'une manière mystérieuse.

Ce jour, avons-nous dit encore, est le jour de l'homme, celui où mettant de côté les souffrances et les peines qu'il a endurées pendant tous les autres jours de la semaine, les travaux serviles auxquels il a été obligé de se livrer, pour gagner son pain à la sueur de son front, il doit s'éclairer, se fortifier, commencer sur la terre cette vie de contemplation, d'amour et de joie sainte, qui fera son bonheur, dans le ciel, pendant l'éternité. Or comment obtiendra-t-il ce grand et important résultat, si ce n'est sous les yeux et avec le concours de celui qui, étant l'intelligence infinie de Dieu, son Verbe éternel, a bien voulu s'unir à la nature humaine, pour coopérer plus intimement à notre sanctification et à notre bonheur.

Ce jour, avons-nous dit enfin, est le jour de la société, celui où, séparés les uns des autres par l'espace et le temps, et plus encore par l'indifférence et la haine, les hommes doivent se rapprocher, se reconnaître comme frères, s'aimer et s'entr'aider comme tels. Or comment le feront-ils, si ce n'est par celui qui les appelle tous à venir se reposer dans son sein, qui a paru sur la terre, comme les autres hommes, et qui ne cesse d'y descendre encore, d'une manière surnaturelle, pour nous rappeler les grandes vérités qui sont le fondement même de la société, à savoir que Dieu est le père de tous les hommes, que nous sommes tous frères, par conséquent, et qu'après cette vie d'épreuves, tous ceux qui s'en seront rendus dignes par leurs vertus, et surtout par leur charité, seront éternellement récompensés dans le ciel. *Pater noster, qui es in cœlis,* (*Matth.* vi, 9), chante alors le sacrificateur, d'une voix solennelle, au nom de la victime sainte offerte pour nous sur l'autel.

Pourquoi aller à la Messe, ce jour-là surtout?... Mais parce que la pieuse assemblée au milieu de laquelle vous vous trouverez, parce que les chants sacrés que vous entendrez, les cérémonies saintes qui frapperont vos regards, le salutaire enseignement qui vous sera donné, tout vous portera au recueillement, à la piété, à ces sentiments véritablement chrétiens, que vous ne pourriez trouver au milieu du monde, dans vos maisons, ni même, à un autre moment, dans la solitude du temple.

Pourquoi aller à la Messe, ce jour-là surtout?... Vous nous le demandez! Vous n'y êtes donc jamais venu? Allez-y une fois, une fois seulement, mais une fois, non pas machinalement, non pas de corps seulement, une fois d'esprit et de cœur, comme doit y aller une créature raisonnable, formée à l'image de Dieu, un véritable disciple de Jésus-Christ; et, après cela, vous ne demanderez pas pourquoi il faut aller à la Messe, ce jour-là surtout, car vous serez en état de le dire aux autres. Quel sacrifice, en effet, et avec quelle pompe véritablement divine il est célébré!

Voyez la peinture qu'en a faite l'auteur auquel nous avons déjà emprunté plusieurs passages :

« Le ministre de Dieu vient de paraître. Incliné au pied de l'autel, il récite avec le servant un dialogue dont la beauté seulement littéraire n'a rien d'égal dans toute l'antiquité; puis il fait humblement à Dieu et à ses saints la confession de ses péchés, se frappe la poitrine en signe de contrition, et implore la divine miséricorde tant pour lui que pour les assistants... Alors seulement il monte à l'autel, il baise avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, renfermait les os des martyrs. C'est un souvenir des catacombes. Au *Kyrie, eleison,* il rappelle en récitant neuf fois cette prière, les neuf

chœurs des anges qui bénissent sans cesse les grandeurs et les miséricordes de l'Eternel. Avec le *Gloria in excelsis*, il unit sa voix, lui et le peuple, aux voix des anges louant et bénissant le Très-Haut au jour de la naissance du Sauveur : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (*Luc.* II, 14.) Heureux si nous pouvons être comptés parmi ces hommes de bonne volonté!...

« Après les *Oraisons* ou la *Collecte*, c'est-à-dire la prière résumant d'une manière générale toutes les autres prières, qui contiennent elles-mêmes l'exposé des saints mystères, de telle sorte, dit le Pape Célestin, que la loi de la foi est établie sur la loi de la prière (42), après ces oraisons, disons-nous, vient *l'Epître*, ainsi appelée, parce qu'elle est tirée, généralement parlant, des Lettres ou Epîtres que les apôtres adressaient aux fidèles, et où nous trouvons les règles de notre croyance et de notre conduite. Voici ensuite l'*Evangile :* ce sont les paroles de Jésus-Christ lui-même qui retentissent dans l'assemblée. Quelle douceur! Quelle sublimité! Quelle pureté de doctrine! C'est le tableau des sollicitudes de la Providence sur les hommes; c'est le jugement de la femme adultère, ou bien le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur, ou bien encore les petits enfants bénis dans leur innocence.

« Alors le ministre du Très-Haut paraît sur une chaire élevée, annonçant les ordres du Maître de l'univers, et donnant des leçons de vertus. Il prononce le nom de celui dont il est l'ambassadeur, et qui lui a dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* (*Matth.* XXVIII, 19) et toutes les têtes s'inclinent en signe de vénération. Bientôt les cantiques sacrés recommencent, mille voix répètent, comme pour adhérer à ce qui vient d'être dit : *Nous croyons un Dieu créateur, un Dieu sauveur, un Dieu sanctificateur; nous croyons à la résurrection de la chair, et nous attendons une vie meilleure.* « La philosophie, » dit un illustre écrivain, « la philosophie qui se pique d'ap-« plaudir aux grandes choses, aurait dû re-« marquer que c'est la première fois que tout « un peuple a professé publiquement le « dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum* « *Deum.* » (*Génie du christianisme.*)

« Le chant du *Credo* est suivi de l'*Offertoire ;* c'est ici que commence le sacrifice par l'oblation que fait le prêtre du pain et du vin, qui, par la consécration, vont être changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Le prêtre lave ses mains et récite : *Je laverai mes mains avec les justes; j'environnerai votre autel, Seigneur, afin d'entendre la voix de vos louanges et de raconter toutes vos merveilles. Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire!...* Et le prêtre a plus besoin encore que ses frères s'unissent à lui pour l'instant solennel qui approche... Alors ce nouveau dialogue : *Per omnia sæcula sæculorum. Amen. — Dominus vobiscum; et cum spiritu tuo — Sursum corda. Habemus ad Dominum.* Quelle magnificence! *Nous tenons nos cœurs élevés vers le Seigneur!* Ah! jamais nous n'avons entendu prononcer ces mots sans nous sentir ému et pénétré, et sans que notre âme s'élevât, en effet, vers sa demeure céleste!... Après cet entretien, le prêtre parle seul; dans la *Préface*, il rend grâces à Dieu des bienfaits innombrables que nous recevons chaque jour de sa bonté paternelle, et, reconnaissant son insuffisance, il convie les anges, les archanges, les Trônes, les Dominations, et toute l'armée des cieux, à chanter avec lui l'hymne de la gloire de l'Eternel.

« Tout à coup il se fait un grand silence, au milieu duquel, en s'adoucissant, les orgues ne rendent plus que des sons mélodieux. Un signal est donné : c'est le moment de l'Elévation. Les cieux s'abaissent, une victime divine paraît sur l'autel; tout se prosterne, tout adore le front dans la poussière (43) :

. . . . . .
O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothi-
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité, [ques,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu, parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encore par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible :
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhova chante l'hymne sans fin (44).
Alors de toutes parts un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir (45).
. . . . . .

« La victime est immolée... Elle est là sur cet autel. C'est le moment de tout obtenir. Ah! redoublons nos prières. Aussi, comme l'Eglise est admirable! Elle a placé là l'exposé de nos plus pressants besoins ; c'est le *Memento des Morts : Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes,*

(42) « Ut legem credendi lex statuat supplicandi. »

(43) Si un étranger, qui n'aurait aucune notion de la Divinité, assistait à ce spectacle, serait-il encore athée, ou ne saurait-il pas déjà qu'il y a un être supérieur, un Dieu auquel les hommes rendent hommage? (*Christianisme et philosophie*, etc., par l'abbé FAYDOT.)

(44) « Mon Père, » disait à saint Remi le grand Clovis quand il vit la magnificence du temple le jour de son baptême, et la pompe avec laquelle on procédait à cette cérémonie, « mon Père, est-ce là le ciel que vous m'avez promis? — Non. » répondit le saint, « ce n'est qu'une faible image d'une réalité au-dessus de toutes nos conceptions. »

(45) *Le jour des Morts*, par M. DE FONTANNES. La harpe a dit que ce sont là des vingt plus beaux vers de la langue française. « Nous ajouterons, » dit Chateaubriand, qui les cite aussi (*Génie du christ.*), « qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien. »

qui, marqués du sceau de la foi, ont fini leur vie mortelle avant nous pour s'endormir du sommeil de la paix; et qui n'a à prier pour un père, pour une mère, pour un époux, pour une épouse? La religion est donc bien tendre d'associer ainsi à nos émotions le souvenir de nos parents qui ne sont plus! C'est ensuite le *Pater*, prière divine apportée par Jésus-Christ lui-même aux hommes qui n'auraient pas su comment demander à Dieu le règne de sa volonté sur la terre et dans le ciel, leur pain de chaque jour, le pardon de leurs offenses, le secours nécessaire contre les tentations.

« On chante à trois diverses reprises : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi;* le prêtre soupire après le Dieu qui *réjouit son âme;* il récite trois *oraisons* qui fourniraient matière au plus riche et au plus onctueux commentaire; il s'écrie du fond de son cœur : *Panem cœlestem accipiam, et nomen Domini invocabo,* il se frappe la poitrine et reçoit son Sauveur... Alors, plein d'une sainte allégresse: *Que rendrai-je au Seigneur,* demande-t-il, *pour toutes les grâces qu'il m'a faites?* Et il se répond à lui-même : *Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur; je l'invoquerai en chantant ses louanges, et je serai délivré de mes ennemis.* Engagement solennel que le prêtre renouvelle tous les jours, et qu'il doit accomplir pour lui et pour le peuple qui lui est confié!

« Autrefois les assistants communiaient avec le prêtre, et ce serait encore l'intention de l'Eglise que cela se fît, comme elle s'en est formellement expliquée (*Conc. Trid.*, sess. 22, cap. 6); mais elle ne laisse pas d'offrir à Dieu son sacrifice, et de célébrer le banquet sacré, encore que tous les fidèles n'y participent pas en effet; l'Eglise les y invite, et il faut du moins y participer en esprit.

« Enfin, l'auguste sacrifice est terminé; l'*Ite Missa est* a été prononcé, et la pieuse assemblée se retire comblée de grâces et de bénédictions. »

Vous allez me dire peut-être que je vous parle de beauté littéraire, de musique et de poésie qu'on ne connaît guère dans les campagnes, ni même dans la plupart des églises.

Le nom, oui; mais la chose s'y retrouve comme partout ailleurs. Le sacrifice de la Messe est célébré, la plupart du temps, avec une simplicité touchante qui parle moins à l'intelligence, mais beaucoup plus au cœur. Or, c'est là l'essentiel, surtout en religion.

Pourquoi interrompre les œuvres serviles, avez-vous dit?

Parce que c'est le jour consacré au Seigneur, jour qu'il a béni et sanctifié (*Gen.* II, 3), et que nous devons bénir et sanctifier autant qu'il dépend de nous, en imitant le repos dans lequel il est entré. Il l'a, d'ailleurs, formellement commandé au genre humain, comme la tradition s'en est conservée par toute la terre, et particulièrement chez les Juifs, à qui il a rappelé ce précepte en leur donnant sa Loi sur le mont Sinaï : *Souvenez-vous*, leur dit-il, *de sanctifier le jour du sabbat .. Vous cesserez vos travaux ce jour-là... « Memento tu ut diem sabbati sanctifices... Non facies omne opus in eo...* (*Exod.* XX, 8, 10.) Ce n'est donc point un commandement nouveau qu'il leur donne; mais l'ancien qu'il renouvelle, et qu'il veut leur voir observer avec une rigueur que demande la position dans laquelle ils se trouvent.

Pourquoi!... Mais parce que, depuis l'établissement du christianisme, l'Eglise n'a jamais cessé et ne cesse encore, en aucun lieu de la terre, de le rappeler à ses enfants. Lisez les Mandements de nos évêques, depuis quelques années principalement, et vous verrez qu'il n'y en a pas qui ne s'élèvent de temps en temps, avec la plus grande énergie, contre la violation, par les travaux serviles, du jour que le Seigneur s'est réservé.

« A la vue de ces calamités, » a dit Son Eminence le cardinal-archevêque de Lyon, dans son admirable *Lettre pastorale* au sujet des inondations du Rhône en 1840, « à la vue de ces calamités et en présence de ces eaux débordées qui fermaient violemment et les lieux de travail et les lieux de plaisir, qui condamnaient à l'inaction le négociant et l'ouvrier, non pas un jour sur la semaine, mais des semaines entières, nous nous demandions si ce n'était pas la justice de Dieu qui passait dans nos rues et sur nos places pour venger la violation du jour que le Seigneur s'est consacré, en forçant au repos des contrées industrielles, parce que l'ouvrier qui travaille et le maître qui l'emploie ne veulent pas un moment quitter l'atelier et abandonner le comptoir pour s'occuper de l'affaire seule importante et seule négligée... »

Deux ans plus tard, le même prélat renouvelait les mêmes doléances dans son Mandement pour l'année 1842.

« Déjà, dit il, nous vous l'avions annoncé dans ces jours de douloureuse mémoire; il nous avait semblé voir le doigt de Dieu écrivant sur la porte de vos magasins fermés une parole de courroux contre la violation scandaleuse du jour que le Seigneur s'est consacré. Déjà nous n'avions pu vous taire que ce flux et ce reflux des ondes entraînant vos biens et vos espérances, étaient pour nous le cri d'un Dieu qui se plaint que son repos n'est pas observé, et qu'on lui ravit des heures qu'il s'est réservées. Avions-nous su lire ces pages terribles que le ciel avait déroulées devant nous? avions-nous su interpréter le langage effrayant qu'il nous faisait entendre? Nous n'avons pas reçu lumière d'en haut pour l'affirmer. Mais ce que nous savons, ce que nous ne devons cesser de redire, c'est qu'après avoir investi l'homme d'une sorte de royauté sur la nature, Dieu ne s'est pas tellement retiré dans les profondeurs de son éternité qu'il soit resté indifférent aux événements de ce monde visible, et qu'il considère avec une égale insouciance

le bien et le mal, l'observation ou l'infraction de ses lois, la désobéissance ou la soumission à sa volonté suprême. Mais ce que nous ont appris les oracles divins, c'est que le Fils de l'homme n'a pas promis d'enchaîner la puissance de son bras vengeur jusqu'à ce que l'ange réveille les morts, et que plus d'une fois il a fait ici-bas, sur les nations coupables, l'essai de cette justice qu'il déploiera au dernier jour dans toute sa rigueur. Mais ce que nous apprennent les annales des siècles, c'est que les eaux du ciel, le feu, l'aquilon glacé, ont été tour à tour les ministres qu'il a députés pour punir les crimes de la terre et ramener les hommes de leurs égarements; que son bras s'est appesanti avec d'autant plus de force, l'éclair de sa vengeance a été d'autant plus rapide, que sa loi méconnue était destinée à rattacher d'un lien plus étroit l'homme à la Divinité, le ciel à la terre, la société à son Auteur... »

En 1846, Mgr l'évêque d'Orléans vit également dans les inondations de la Loire une punition de Dieu à cause de la violation de sa loi.

« Servez-vous de cette cruelle leçon, écrivit le prélat à son clergé, servez-vous surtout de cette cruelle leçon que vient de nous donner une sévère Providence pour la conversion de vos paroissiens; qu'ils tremblent sous la main du Dieu des justices, s'ils veulent fermer l'oreille à la voix du Dieu des miséricordes. *Le calice de sa colère n'est pas épuisé, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, les pécheurs seraient condamnés à y tremper leurs lèvres, s'ils ne se convertissaient pas.* (*Isa.* LI, 17; *Psal.* V, 1 seq.) Votre zèle, votre piété, votre charité feront le reste; prosterné au pied des autels du Dieu vivant, vous n'aurez pas à dire avec le prophète : *Seigneur, vous les avez frappés, et ils n'ont pas senti de douleurs; vous les avez brisés, et ils n'ont pas voulu se convertir, ils ont endurci leur cœur comme le rocher.* (*Jerem.* XV, 19.) Non, il n'en sera pas ainsi : ils ont senti la main de Dieu sur eux ou sur leurs frères, ils voudront apaiser sa colère par la pénitence; ils reconnaîtront que c'est de la corruption de nos cœurs que sortent toujours les fléaux qui viennent nous accabler, et que nos offenses empoisonnent la racine de nos prospérités. Insistez souvent, dans vos instructions, sur l'accomplissement des préceptes religieux qui sont le plus ouvertement violés dans votre paroisse, et, *en particulier, sur le mépris scandaleux qu'on fait presque partout du précepte du dimanche.* Faites-leur bien comprendre que Dieu se lasse de bénir un travail qui l'offense, et que, souvent, il rend stérile pour un siècle la terre que nous prétendons rendre féconde tous les jours sans lui et contre lui. Appuyée sur des malheurs lamentables, votre parole se fera jour à travers les plus aveugles préjugés; elle éclairera les esprits, elle touchera les âmes, et elle finira par porter des fruits de grâce et de salut qui vous consoleront de la stérilité à laquelle votre zèle pastoral parut jusqu'ici condamné... »

Inutiles leçons! La violation du repos dominical semble aller toujours croissant; et voilà qu'en 1856 des inondations telles qu'on n'en avait peut-être pas vu de semblables en France, sont venues effrayer les hommes. De là de nouvelles lamentations de la part de nos évêques, de là de nouveaux avertissements de mieux observer les saints préceptes, celui du dimanche principalement.

Pourquoi s'abstenir des œuvres serviles ce jour-là? avez-vous demandé.... Mais parce que, sans cela, il ne serait plus qu'un jour absolument comme un autre, et ne pourrait plus être regardé, ce qu'il doit être pourtant, ainsi que nous l'avons montré plus haut, comme le jour de Dieu, le jour de l'homme, le jour de la société.

Vous allez me dire que peut-être, les devoirs de la piété et de la charité accomplis, l'homme pourrait reprendre ses travaux ordinaires.

Non, car Dieu le défend absolument : *Non facies omne opus in eo.* (*Exod.* XX, 10.) Non, car l'Eglise ne cesse de nous le défendre aussi absolument de la part de Dieu. Non, car se serait ôter à ce saint jour le caractère de spiritualité qu'il doit avoir, comme étant le jour du Seigneur et celui des bonnes œuvres! Non, enfin, car le travail, une fois commencé, continuera probablement. Vous ne travaillerez qu'une heure d'abord, je suppose; ensuite, vous travaillerez deux heures; puis, trois; et à la fin, toutes les heures du jour.

Qui ne sait d'ailleurs que le repos nous est commandé en ce jour, non-seulement dans l'intérêt de notre âme, afin que cette substance créée à l'image de Dieu, se repliant en elle-même, s'occupe, sans aucune distraction du dehors, des œuvres saintes qu'elle doit accomplir, mais aussi dans l'intérêt de notre corps, afin que ce pauvre serviteur, épuisé par les pénibles travaux de la semaine, se délasse et se mette en état de reprendre ces mêmes travaux, le lendemain, avec une vigueur toute nouvelle.

« L'homme, créé pour connaître, aimer et servir son Créateur; et pour gagner son pain à la sueur de son front, » dit encore ici notre zélé défenseur de la sanctification du dimanche, » l'homme a besoin de repos. Dieu, qui l'a fait, le savait, et il n'a pas voulu seulement que le saint jour du dimanche lui fût consacré; mais il a senti qu'il était nécessaire pour l'homme de faire une halte, au milieu de ses occupations, et de prendre un peu de repos. *C'est en vain*, dit le Prophète, *que vous vous levez avant le jour : levez-vous après que vous vous serez reposés, vous qui mangez un pain de douleur* (*Psal.* CXXVI, 3), voulant faire entendre par là que le repos est nécessaire à l'homme, et que c'est *en vain* qu'il voudrait travailler sans relâche, car il ne tirerait aucun avantage d'un travail continu.

« Qui ne sait, en effet, que nos forces et celles des êtres sans raison, qui nous servent, s'usent par le travail et ne se renouvellent que par le repos? Tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur notre constitution physique s'accordent à déclarer

qu'une fatigue prolongée entraîne après elle les maladies, une décrépitude avancée, les douleurs et la mort. Cette remarque s'étend aux animaux. Or, que faut-il en conclure, si ce n'est que ces travaux continus auxquels on se livre au mépris de la loi de Dieu, ne peuvent être qu'une invention de celui qui a été *homicide dès le commencement?* C'est un dérangement insensé des habitudes commandées à l'homme par le sentiment de sa faiblesse et par les ménagements dus à ses fragiles organes; c'est enfin un excès que nos sens eux-mêmes abhorrent, et un combat de l'impiété contre la nature.

« La religion, avec son repos hebdomadaire, est donc plus compatissante à nos faiblesses et plus en harmonie avec notre nature que l'impiété ou l'irréligion, qui impose un joug de fer à ses aveugles esclaves. Celle-là dit aux hommes : Cessez, pendant un jour sur sept, de travailler, non-seulement pour honorer la Divinité, car c'est un devoir de reconnaissance, mais aussi parce que le repos vous est nécessaire; votre organisation l'exige, et c'est d'ailleurs une règle d'hygiène qu'il est bon d'observer afin de conserver votre santé et d'acquérir de nouvelles forces... Celle-ci, au contraire, leur crie : Marchez, point de repos, ne respectez rien, creusez, déchirez, tourmentez sans cesse la terre, et, s'il le faut, tombez à demi morts de lassitude sur son sein pour lui ravir ses trésors. Aussi quel mal cette impiété et ce dur égoïsme font à l'ouvrier et au cultivateur, en les attachant, sans relâche et sans distinction de jours, à leur métier ou à leur charrue! Quelle dépravation, ce système odieux opère sur les classes laborieuses! *La loi du Seigneur n'est plus leur lumière* (46); elles ne savent plus ce qu'elle ordonne ou ce qu'elle défend. C'est un abrutissement complet. »

N'allez pas croire que ce soit les théologiens seulement qui raisonnent ainsi. Tous ceux qui s'intéressent au bien-être de l'homme tiennent le même langage. Nous pourrions citer ici un grand nombre de témoignages; nous nous contenterons de celui du docteur Farr, que nous trouvons dans son rapport adressé au parlement anglais, en 1837. Après avoir exposé d'une manière générale les raisons physiologiques qui lui semblent les plus propres à justifier le choix de ce jour sacré pour le repos commun, le célèbre docteur continue ainsi :

« Faites travailler un cheval tous les jours de la semaine autant que le permettent ses forces, ou accordez-lui un jour de repos sur sept, vous verrez bientôt, par la vigueur plus grande avec laquelle il accomplira son travail pendant les six autres jours, que le repos du septième lui est absolument nécessaire. L'homme étant doué d'une nature supérieure, il oppose à l'excès de la fatigue la vigueur de son âme, et le dommage que produit une surexcitation continue sur son système animal, ne se manifeste pas aussi vite que chez la brute, mais il succombe enfin d'une manière plus soudaine; il diminue la longueur de sa vie et prive sa vieillesse de cette vigueur qu'il devait conserver avec le plus grand soin.

« L'observation du dimanche doit être acceptée, non-seulement parmi les devoirs religieux, mais parmi les devoirs naturels, si la conservation de la vie est un devoir, et si l'on est coupable de suicide, en la détruisant prématurément. Je ne parle ici que comme médecin, et sans m'occuper d'aucune manière de la question théologique. Mais si l'on envisage de plus l'effet du véritable christianisme, c'est-à-dire la paix de l'âme, la confiance en Dieu, les sentiments intérieurs de bienveillance, on ne tardera pas à se convaincre que c'est là une nouvelle source de vigueur pour l'esprit, et, par l'intermédiaire de l'esprit, un moyen d'augmentation de forces pour le corps.

« Le saint repos du dimanche met dans l'homme un nouveau principe de vie. L'exercice laborieux du corps et de l'esprit, de même que la dissipation des plaisirs sensuels, sont les ennemis de l'homme, aussi bien qu'une profanation du sabbat, tandis que la jouissance du repos dans le sein de la famille, jouissance unie aux études et aux devoirs qu'impose le jour du Seigneur, tend à prolonger la vie humaine. C'est la seule et parfaite science qui rend le présent plus certain et assure le bonheur de l'avenir... En résumé, l'homme a besoin que son corps se livre au changement d'idées qu'amène le jour institué par une ineffable sagesse... »

Rien n'est plus simple que cela. Il n'est pas nécessaire d'être théologien ou médecin pour le comprendre, et même pour l'exprimer. L'ignorant villageois le fera aussi bien que le plus grand docteur du monde. La vie, en effet, est un long et pénible voyage. L'homme qui le fera le plus heureusement n'est pas celui qui marchera toujours sans s'arrêter jamais; mais bien celui qui prendra, de temps en temps, le repos prescrit par la sagesse. Que dis-je? C'est le seul qui pourra le faire. L'autre tombera de fatigue, au milieu de sa course, si ce n'est même dès le commencement.

On mange ce jour-là comme les autres jours, disent quelques-uns : il faut bien travailler aussi ce jour-là, comme les autres jours.

Qui que vous soyez qui tenez un pareil langage, vous n'êtes pas sans avoir vos jours de fête, et, par conséquent, vos jours de repos, ceux où vous interrompez vos travaux ordinaires. Si, sans rester parfaitement Chrétiens, vous conservez quelques sentiments religieux, ces jours seront, je suppose, les principales fêtes de notre sainte religion, par exemple, Noël, Pâques, la Pentecôte, la Toussaint, etc. Si vous ne conservez aucun sentiment religieux, vous avez au moins le sentiment patriotique; et, en ce cas, vos fêtes seront celles de la nation à laquelle vous appartenez. Si le sentiment patriotique est

(46) *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*Psal.* CXVIII, 105.)

aussi éloigné de votre cœur que le sentiment religieux, vous avez du moins vos fêtes de famille. Dans le cas contraire encore, c'est-à-dire en cas que vous ne chômiez aucune fête commandée ou seulement permise, vous devez en chômer de condamnées : car, nous l'avons montré, il faut absolument à l'homme du repos, celui du dimanche ou un repos équivalent; autrement, voulant trop avancer, il reculerait, comme on dit communément; autrement, il aurait bientôt succombé à la fatigue. Vous avez donc nécessairement vos jours de fêtes, permises ou non, bonnes ou mauvaises, avons-nous dit, ne fût-ce que le *saint lundi*, comme on dit par dérision. Or, ces jours-là, vous mangez comme les autres jours, pour me servir de vos expressions, j'ajouterai, s'il s'agit de ces fêtes qui se célèbrent au cabaret, que vous buvez surtout comme les autres jours, et même beaucoup plus que les autres jours. Comment faites-vous donc pour subvenir à vos dépenses aussi grandes, si ce n'est même plus grandes ces jours-là que les autres jours, sans travailler comme à l'ordinaire, et quelquefois en vous mettant, par les excès auxquels vous vous livrez, dans l'impossibilité de travailler les jours suivants? Je vous entends me répondre que vous prenez sur *le vieux gagné*, comme on dit, ou que, si vous n'en avez point, vous vous trouvez dans l'obligation de faire des dettes. Eh! pourquoi ne feriez-vous donc point pour le bien ce que vous faites pour le mal? Pour Dieu, ce que vous faites pour le diable? Pour vous et pour vos frères, ce que vous faites contre eux et contre vous-même? Car tout excès est nuisible à soi et aux autres; tandis que le repos dominical n'est pas moins établi pour le bonheur des hommes que pour la gloire de Dieu, comme nous l'avons montré plus haut. Je ne vous dirai point de faire des dettes, c'est un mauvais procédé sous tous les rapports. Faisons plutôt quelques économies par avance, s'il est possible. C'est ce que Dieu nous donne à entendre, quand, dans le désert, il commande à son peuple de recueillir la veille la manne dont il aura besoin pour vivre le jour consacré à son culte.

On mange ce jour-là comme les autres jours, avez-vous dit.... Sans doute, et c'est une des raisons pour lesquelles vous devez prendre le repos commandé : car, si vous ne le faites pas, vous ne pourrez pas travailler longtemps, même les autres jours, et gagner, par conséquent, le pain dont vous avez besoin pour vivre : car, si vous vous obstinez à travailler sans aucune interruption, vous mourrez de bonne heure, et laisserez peut-être votre famille sans aucune ressource, ou du moins dans une position fort précaire.

On mange ce jour-là comme les autres.... Oui; mais vous n'ignorez point ce que nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ : *L'homme ne vit pas seulement de pain; il vit encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* » (*Matth.* IV, 4.) J'ajouterai même que cet aliment spirituel, dont notre âme a besoin, doit être d'autant moins négligé que l'âme a sur le corps une supériorité incontestable. Ah! du moins, puisque, les autres jours, nous nous trouvons presque exclusivement absorbés dans nos occupations matérielles, faisons trêve, le dimanche, à ces occupations, et ayons bien soin de donner à notre âme l'aliment dont elle a besoin pour vivre, d'autant plus que sa courte vie sur la terre doit avoir pour conséquence la vie éternelle dans le ciel, tandis que notre vie matérielle doit s'arrêter au tombeau. Voilà pourquoi notre Seigneur nous dit : *Il n'y a qu'une seule chose de nécessaire.* (*Luc.* X, 42.) Et encore : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme! par quel échange la pourra-t-il racheter.* (*Matth.* XVI, 26.)

Dieu l'a dit formellement à notre premier père, ajoutez-vous : « Vous vivrez du travail de la terre, tous les jours de votre vie. *In laboribus comedes ex ea, cunctis diebus vitæ tuæ.* (*Gen.* III, 17.)

Oui, sans doute, l'homme est obligé de vivre, et vit, en effet, tous les jours, sans aucune exception, des fruits du travail de la terre, travail peu fructueux, puisque la terre, bien cultivée, produit encore des épines et des ronces, *Spinas et tribulos germinabit tibi* (*Ibid.*, 18), travail pénible *in sudore vultus tui* (*Ibid.*, 19), travail auquel nous devons tous participer plus ou moins d'une manière plus ou moins immédiate et directe. C'est une vérité malheureusement trop palpable pour qu'il soit possible de la contester. Est-ce à dire pour cela que, tous les jours, sans aucune exception absolument, même ceux où il nous est commandé de travailler à la gloire de Dieu et à la sanctification de nos frères, tous les hommes, sans aucune exception d'âge ou de condition, soient obligés de travailler réellement la terre, sous peine de se mettre en opposition avec la volonté du Seigneur? C'est ce que personne ne saurait admettre, c'est ce que vous ne pouvez dire vous-même : car ce serait trop évidemment en opposition avec la religion, la raison, les intérêts de la société, ce serait par trop absurde. Ce n'est donc point là une objection sérieuse, à laquelle nous devions nous arrêter.

Le travail est une chose sainte d'ailleurs, objectent quelques personnes. On le reconnaît généralement, quand on dit : « Qui travaille prie. »

Oui sans doute, le travail est une chose sainte, puisque c'est l'accomplissement de la volonté du Seigneur, une pénitence, un sacrifice, l'immolation d'une partie de nous-mêmes; oui, sans doute, le travail est une prière, puisque ce n'est pas seulement demander que la volonté de Dieu se fasse, mais l'accomplir réellement, avec les circonstances les plus propres à rendre cet accomplissement méritoire. Mais, quand le travail est-il une chose sainte, une prière, ainsi que nous venons de le dire? Est-ce toujours? Non, évidemment. Il faut que le travail ait lieu en son temps, et avec toutes les conditions que de-

mande sa nature; c'est-à-dire pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme. Cela reconnu, que penser du travail du dimanche, de ce travail qui nous empêche de nous occuper de Dieu, de chanter ses louanges, de nous livrer à l'accomplissement de ces œuvres spirituelles qu'il est en droit d'attendre de nous, que nous devons d'ailleurs à notre propre dignité et à l'amour de nos frères? Ah! bien loin d'être une chose sainte, c'est une profanation, une œuvre diabolique; bien loin d'être une prière, c'est un éloignement de Dieu, une révolte contre sa volonté, tout l'opposé de la prière, une œuvre qui, au lieu d'appeler sur nous les grâces du ciel, en satisfaisant à la justice divine, ne peut qu'appeler ses malédictions, en irritant davantage encore cette justice offensée déjà par tant d'autres péchés.

En tout cas, nous disent d'autres personnes, il vaut beaucoup mieux travailler que de mal parler ou d'aller au cabaret.

Pour être dans le vrai, dites que ce serait peut-être moins mal.

Je mets *peut-être*, parce que le travail du dimanche est quelquefois une faute si grave, à cause du scandale qui l'accompagne, à cause de l'ignorance et de l'abrutissement qu'il engendre, qu'on ne peut guère en supposer de plus grandes. Mais enfin passons là-dessus; admettons, si vous voulez, que ce soit une moindre faute de travailler le dimanche que de mal parler ou d'aller au cabaret. Est-ce qu'il n'y a pas de milieu entre ces choses mauvaises? Est-ce que, cessant vos travaux ordinaires, le dimanche, vous êtes obligé par hasard de mal parler ou d'aller au cabaret? Ah! plutôt, pratiquez, comme vous le devez, cette belle vertu de charité, dont vous semblez faire quelque cas, non pas négativement, c'est-à-dire en ne faisant rien de ce qu'elle vous défend, mais positivement, c'est-à-dire en accomplissant, non-seulement par parole, mais encore par action, tout ce qu'elle vous commande. Fréquentez la maison du Seigneur où, bien loin d'être entraîné à aucun excès, vous apprendrez, au contraire, à pratiquer la sobriété et toutes les vertus chrétiennes. — J'ai fait cela, allez-vous me dire, peut-être, et actuellement, je ne sais plus que devenir. — Vous ne savez plus que devenir! Mais n'avez-vous pas vos parents, vos amis à visiter? N'avez-vous pas votre maison où le temps ne peut vous paraître trop long dans la société de tout ce que vous avez de plus cher au monde? Quoi! vous avez vécu, pendant six jours, sans vous ennuyer un instant, de la vie matérielle, j'ai presque dit de la vie animale, et vous ne sauriez comment passer un seul jour dans les exercices, je ne dirai pas de la vie spirituelle, mais raisonnable, de la vie d'homme, à proprement parler? Alors, vous seriez bien peu Chrétien, bien peu homme; la raison ne ferait pas moins défaut chez vous que la foi.

Si on ne travaille pas le dimanche, tout reste en arrière, disent quelques-uns.

C'est le contraire qu'il faut dire. Oui, c'est quand on travaille le dimanche que tout reste réellement en arrière, le service de Dieu, la sanctification de l'âme, les devoirs à l'égard du prochain, tout, vous dis-je. Je sais bien que vous comptez cela pour rien, ou, du moins, pour peu de chose; mais Jésus-Christ le compte pour l'essentiel. Qui a raison de vous ou de lui?

Entrons, si vous le voulez, dans vos propres sentiments; admettons, pour un instant, que la terre soit réellement la chose la plus importante, la seule véritablement importante; est-ce à dire, même à ce point de vue, que, quand on ne travaille pas le dimanche, tout reste en arrière? Non, assurément.

Il y en a qui ne travaillent jamais le dimanche, qui laissent de côté ce jour-là toute œuvre servile, se donnent entièrement à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Est-ce que leurs travaux sont plus en arrière que ceux des autres? Je ne l'ai jamais remarqué, ni n'en ai entendu faire la remarque par personne. Il y a plus que cela, c'est que j'ai vu souvent tout l'opposé. j'ai passé par le champ et la vigne de l'homme religieux, et, comme la foi combat en lui la paresse et la déraison, j'ai trouvé la terre qu'il avait à cultiver dans un état tout différent de celui où le Sage avait trouvé le champ du paresseux et la vigne de l'insensé: *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti : et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat.* (*Prov.* XXIV, 30, 31.) Il y a un vieux proverbe qui dit que le travail du dimanche n'enrichit personne. Ne peut-on pas dire également, et c'est absolument la même idée, que le travail du dimanche n'avance point. Non, il n'avance point, et ne saurait avancer personne : car, sans parler des malédictions du ciel qui lui sont assurées par avance, comme à la violation du jour que Dieu lui-même s'est réservé, malédictions dont il faut bien tenir compte, quelque peu religieux que nous soyons, n'est-il pas évident, comme nous l'avons dit déjà, que quand on veut trop avancer, on recule, et que quand on veut toujours marcher sans se reposer jamais, on est obligé de s'arrêter, quelquefois même de bonne heure et pour toujours. Le travail du dimanche n'avance donc point, si même il ne fait reculer. Il est donc faux de dire, à plus forte raison, que quand on ne travaille pas le dimanche, tout reste en arrière.

Ce sont les maîtres qui le veulent la plupart du temps, nous disent d'autres personnes, et il faut bien leur obéir, comme vous nous l'enseignez vous-même.

Nous vous disons qu'il faut obéir à ses maîtres quand ils commandent quelque chose de juste et de raisonnable, mais non quand ils commandent quelque chose contre la loi de Dieu. En ce cas, au contraire, vous devez répondre comme Pierre et les autres apôtres au prince des prêtres qui leur défendait d'enseigner au nom de Jésus-Christ: *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes : « Obedire oportet Deo magis quam hominibus.»*

(*Act.* v, 29.) En parlant ainsi, du reste, ce n'est point à la désobéissance que nous vous portons, mais à l'obéissance, au contraire. Quel est votre premier maître? Dieu. On peut dire que c'est votre seul maître, à vous comme à toutes les créatures, les autres n'ayant d'autorité que celle qu'il leur concède un instant. Donc, tout ce qui vous est commandé contre la volonté de Dieu est nul de soi, et vous pouvez le regarder comme non avenu.

Ce sont les maîtres qui le veulent, la plupart du temps.... Est-ce bien vrai? Ne cherchez-vous pas à rejeter sur eux une faute qui n'est imputable qu'à vous? Il y a tout lieu de le croire : car les plus mauvais maîtres, ceux qui ne tiennent point du tout, pour ce qui les concerne eux-mêmes, à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, ceux-là encore ne sont pas fâchés d'avoir des serviteurs qui y tiennent, convaincus qu'ils sont que celui qui est fidèle à son Dieu, le sera également à ceux que ce Dieu leur aura donnés pour maîtres sur la terre.

Ce sont les maîtres qui le veulent... Mais vous, demandez-vous à ne point travailler ce jour-là? Vos maîtres sont-ils bien convaincus que c'est par conviction religieuse qu'il vous répugne de le faire? Ne craignent-ils pas, et peut-être avec raison, que vous ne demandiez à interrompre vos travaux pour aller dans des lieux de libertinage perdre votre argent, user votre santé, dissiper ce qui vous reste encore de bons sentiments? Méritez-vous, par votre ardeur au travail dans le cours de la semaine, par votre régularité à remplir tous vos devoirs, qu'on vous donne tous les moyens de consacrer le dimanche au service de Dieu? Quand vous avez envie d'obtenir quelque permission, celle, par exemple, d'assister à une partie de plaisir à laquelle vous avez été invité, vous redoublez d'exactitude et de zèle dans votre service, et vos maîtres alors ne font aucune difficulté de vous accorder la permission que vous leur demandez; voyant en cela un moyen et de vous récompenser pour le passé et de vous encourager pour l'avenir. Pourquoi n'en serait-il donc pas ainsi de la permission que vous leur demanderiez de remplir vos devoirs religieux? Si, faisant ce que je viens de dire, et d'autres choses encore que je ne puis prévoir, mais que les circonstances particulières dans lesquelles vous vous trouverez ne manqueront pas de vous suggérer, vos maîtres continuent cependant à se montrer intraitables à votre égard sur ce point essentiel, s'ils vous font violer ainsi, habituellement et en chose grave, la loi divine, vous ne sauriez trop vous empresser de leur dire : Je quitte votre service pour rester fidèle à celui du Seigneur : *Obedire oportet Deo, magis quam hominibus.* (*Act.* v, 29.) Qu'ai-je dit : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes? Ce ne sont pas même des hommes : ils n'en sont que la figure. Ils n'ont point ce qui fait l'homme essentiellement, le cœur; puisqu'ils vous refusent un repos que d'autres ont bien soin de faire prendre à leurs animaux.

Les quitter pour aller ailleurs, nous direz-vous peut-être ici, ce serait quitter une position passable pour en prendre une intolérable.

Non; car celle que nous vous avons fait un devoir de conscience de changer était intolérable, au point de vue religieux, qui est l'essentiel. Vous ne sauriez donc être pis. Il n'est même guère supposable que vous soyez aussi mal, puisque vous ne vous serez point placés au hasard et sans choix. Admettons cependant que vous vous soyez trompés, et que vous vous trouviez aussi mal que précédemment; vous changerez encore, et vous ne tarderez pas à vous trouver beaucoup mieux. Si les bonnes places sont rares, les bons serviteurs le sont davantage encore. Il vous sera donc facile de vous placer, et même de vous bien placer, puisque, tenant à remplir vos devoirs envers Dieu, vous tiendrez à les remplir également à l'égard de ceux qui le représentent ici-bas, quelque indignes qu'ils en soient peut-être personnellement. On aimera votre service; on le recherchera. Et ce ne sont pas seulement les hommes religieux qui l'aimeront et la rechercheront; mais ceux qui ne le sont pas le feront peut-être avec plus d'empressement encore que les autres, convaincus, comme je l'ai dit plus haut, que notre fidélité envers Dieu est le plus sûr garant de notre fidélité à l'égard des hommes. Et vous, de votre côté, vous n'aurez aucune répugnance personnelle à les servir, parce que la piété est douce, patiente, charitable, qu'elle espère toujours le salut des pécheurs. Vous entrerez donc sans difficulté à leur service, si cela se rencontre. Et qui peut savoir si, allant régulièrement prier pour eux tous les dimanches, vous n'aurez pas la consolation de les attirer après vous dans cette assemblée de fidèles, où tous, grands et petits, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, chantent en chœur avec le Psalmiste : *Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble dans une même demeure! La paix fraternelle est comme le parfum qui, répandu sur la tête d'Aaron, descendit sur son visage et jusqu'aux bords de ses vêtements; elle est comme la rosée d'Hermon, qui descend sur la montagne de Sion. C'est à cette paix que le Seigneur attache la bénédiction et la vie de l'éternité.* (*Psal.* CXXXII, 1 seq.) Ou bien encore avec l'Eglise : *Mon Dieu, qu'il est doux, pour des frères, dont Jésus-Christ est le seul chef, et qui reçoivent de lui une même vie, de n'être ainsi animés que d'un même esprit! Qu'il leur est doux de chanter vos louanges dans une même demeure, et de s'armer pour ainsi dire des mêmes prières pour vous faire une violence que vous aimez! Que chacun de vous choisisse cette demeure commune, et qu'il y entretienne les douceurs de la paix... O Trinité bienheureuse, faites que, par une charité mutuelle, nous nous servions tous les uns les autres sur la terre, afin de régner ensemble dans le ciel!* (*Hymne du mardi à Vêpres.*)

Le prêtre nous défend de travailler le dimanche, représentent certaines personnes, et c'est précisément ce jour-là qu'il travaille le plus lui-même.

Il vous défend de travailler servilement? Oui. Autrement? Non. Et encore n'est-ce pas lui qui vous défend de travailler servilement le dimanche; c'est la religion, c'est Dieu, c'est la raison, ce sont vos propres intérêts : les intérêts si sacrés de votre âme, et ceux non moins pressants de votre corps.

C'est ce jour-là qu'il travaille le plus lui-même, dites-vous.

Vous vous trompez, ou du moins vous exprimez mal. C'est ce jour-là que le prêtre prie le plus, qu'il chante le plus les louanges du Seigneur, qu'il instruit le plus les fidèles, qu'il offre avec le plus de solennité le saint sacrifice, qu'il s'immole le plus lui-même, à l'exemple de son divin Maître, pour le bonheur et la sanctification de ses frères, dans l'exercice de toutes les œuvres de la charité... Est-ce là ce que vous voulez dire? Alors vous ne vous trompez pas; mais vous vous exprimez mal : car ce n'est point un travail à proprement parler, ou ce n'est pas du moins un travail à comparer à celui que défend l'Eglise. Travail précieux, en effet, pouvons-nous nous écrier ici; saint travail, qui, au lieu d'empêcher la sanctification du dimanche, la constitue, au contraire, au suprême degré !

Les observations que vous adressez au prêtre à cause des travaux auxquels il se livre dans l'exercice du saint ministère sont absolument les mêmes, quoique présentées à un point de vue tout différent, que celles qui étaient adressées à Jésus-Christ, quand il guérissait le jour du sabbat. Vous savez ce qu'il répondait.

Il se recontra un homme qui avait une main desséchée, sur quoi les pharisiens demandaient à Jésus, à dessein de l'accuser, s'il était permis de faire des guérisons le jour du sabbat. Mais il leur répondit: Quel sera celui d'entre vous qui ayant une brebis tombée dans une fosse le jour du sabbat, ne la prenne pour la retirer? Combien un homme est-il plus excellent qu'une brebis? Il est donc permis de faire le bien le jour du sabbat. Alors il dit à cet homme : Etendez votre main. Il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre... (*Matth.* XII, 10-13.)

Il se présenta à lui une femme possédée d'un esprit impur, qui la rendait malade depuis dix-huit ans, et qui était si courbée qu'elle ne pouvait point du tout regarder en haut. Jésus la voyant, l'appela, et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité; et il lui imposa les mains. Elle fut redressée au même instant, et elle en rendait gloire à Dieu. Mais un chef de Synagogue, indigné de ce que Jésus l'avait guérie un jour de sabbat, dit au peuple : Il y a des jours destinés pour travailler; venez en ces jours-là pour être guéris, et non pas le jour du sabbat. Le Seigneur lui répondit : Hypocrite, y a-t-il quelqu'un de vous qui ne délie son bœuf ou son âne le jour du sabbat, et qui ne les tire de l'étable pour les mener boire? Ne fallait il donc pas délivrer de ces liens, en un jour de sabbat, cette fille d'Abraham, que Satan avait tenue ainsi liée durant dix-huit ans. (*Luc.* XIII, 11-16.)

Et voilà aussi ce que répond le prêtre, ou ce qu'on peut vous répondre en son nom : Le bien est-il défendu en aucun temps? Ne fallait-il pas guérir, le plus promptement possible, cette main paralysée pour la vertu; délivrer des liens dans lesquels Satan la tenait depuis longtemps enchaînée, cette âme si profondément courbée vers la terre, qu'elle ne pouvait même regarder en haut? De telles œuvres sont permises; elles sont même spécialement commandées le dimanche.

Combien d'œuvres profanes il se permet, et permet aux riches également, qui ne vont pas plus à la sanctification du dimanche que les travaux serviles, comme on les appelle !

Ce n'est pas lui, je vous le répète, qui a réglé ce qu'il était permis ou ce qu'il n'était pas permis de faire ce jour-là; c'est l'Eglise, et ce qui a été ainsi diversement réglé, il est obligé de l'observer lui-même le premier, parce qu'il doit à tous le bon exemple, et de le faire observer aux autres, quels qu'ils soient, aux riches comme aux pauvres, et plus rigoureusement encore, parce que les riches doivent aux pauvres le bon exemple, et qu'ils ont moins de causes d'exemption. Ce que fait le prêtre, ce que font les riches ce jour-là, avec approbation du prêtre, faites-le vous-même, si vous en avez la facilité, et vous verrez que personne ne vous blâmera. N'y a-t-il pas des choses que vous faites comme eux : la promenade, par exemple, la conversation, la lecture, peut-être encore, de quelques livres d'histoire, ou autres également permis, quoique profanes, etc. Qui condamne ces choses comme contraires à la sanctification du dimanche, pas plus de votre part que de la part de tout autre?

Combien d'œuvres profanes il se permet, et permet aux riches également ! avez-vous dit.

Mais, ou ces œuvres sont un obstacle à la sanctification du dimanche, ou non.

Si oui, le prêtre ne peut ni se les permettre à lui-même, ni les permettre aux autres, quels qu'ils soient. Si non, pourquoi ne se les permettrait-il pas ? pourquoi ne les permettrait-il pas aux autres également? Qui êtes-vous pour vouloir imposer à quelques-uns de vos frères, à ceux dont vous enviez sans doute la position, quoiqu'elle ait aussi ses inconvénients, et peut-être plus d'inconvénients que la vôtre, un joug que Dieu ne leur a point imposé ? Ce sont des œuvres profanes, remarquez-vous. Oui, mais non défendues. Elles ne vont pas plus que les œuvres serviles à la sanctification du dimanche, remarquez-vous encore. C'est possible, mais elles ne s'y opposent point; et elles ne s'y opposent point précisément, parce qu'elles ne sont point défendues; et elles ne sont point défendues, parce qu'elles ne sont point serviles, qu'elles tiennent moins à la

nature corporelle, qu'elles matérialisent moins l'âme, qu'elles la dégagent des sens, au contraire, généralement parlant, et qu'elles la disposent plus ou moins prochainement à ces œuvres toutes spirituelles qui sanctifient positivement le dimanche; et elles ne sont point défendues encore, comme on a dû le conclure de ce que nous avons dit plus haut, parce qu'elles nous fatiguent moins communément que ces travaux serviles qui auraient bientôt épuisé l'homme, si Dieu, qui l'a condamné à gagner son pain à la sueur de son front, ne lui ordonnait de s'arrêter le dimanche et les autres jours particulièrement consacrés au service de Dieu et à la sanctification de l'âme.

Ces œuvres profanes d'ailleurs, que le prêtre se permet et qu'il permet aux riches, dites-vous, ne pouvez-vous pas vous les permettre également, comme nous vous l'avons déjà fait remarquer? Si vous ne le pouvez jamais vous-même, les vôtres ne le pourront-ils pas un jour?

D'où nous conclurons que bien loin d'être en droit de vous plaindre de ce que la religion n'interdit point, le dimanche et les jours de fête, certaines œuvres purement profanes, comme elle fait les œuvres serviles, vous n'avez que des actions de grâces à lui rendre, au contraire, de la sollicitude véritablement maternelle qu'elle montre par là, à votre égard, comme à l'égard des autres hommes sous tous les rapports sans exception, pour le corps aussi bien que pour l'âme, pour le temps comme pour l'éternité.

DIME.

Objection. — Le clergé pense toujours à la dîme. Il ne désespère pas de la voir revenir.

—

Réponse. — Pourquoi parler de la dîme, quand personne n'en parle? Ne voyez-vous pas d'ailleurs que c'est rappeler l'un des plus mauvais traits des ennemis du clergé, à savoir un acte d'impiété, d'injustice et de dépouillement, en même temps qu'un des plus beaux traits de celui-ci, à savoir un acte de résignation dans le dépouillement, d'oubli de l'injustice et de l'injure, de pardon de ses ennemis?..

« Quand la révolution commença, disons-nous dans un autre ouvrage (*Modèle de la vie chrétienne et sacerdotale*), on était généralement persuadé qu'elle ne pouvait attaquer la monarchie sans attaquer l'Eglise. Tous les amis de la religion, les membres du clergé principalement, voyaient donc avec une peine infinie, et même avec frayeur, les empiètements continuels de l'assemblée nationale sur la royauté. Leurs craintes ne tardèrent pas à se réaliser: l'Eglise fut elle-même attaquée directement. Les députés décrétèrent que les biens du clergé seraient mis à la disposition de la nation. On comprend facilement quelle douleur éprouva le clergé de France, si riche et si puissant jusqu'alors, en se voyant dépouiller dans un jour de ses grands biens qu'il tenait de la libéralité des fidèles et des travaux de ses prédécesseurs, et qui, depuis tant de siècles, non-seulement avaient fourni à ses besoins, mais lui avaient donné de plus la facilité de célébrer le culte avec pompe, de soulager toute espèce de misères, de cultiver les sciences et les arts, de couvrir le sol de la patrie des monuments les plus remarquables. Cependant, on doit en convenir aussi, il se résigna avec une grandeur d'âme admirable. Quelques évêques ont fait entendre, à ce sujet, des paroles qui passeront à la postérité: « Que l'Evangile soit annoncé, » s'écria le pieux archevêque de Paris, « que le culte divin soit célébré avec décence, que les églises soient pourvues de pasteurs zélés et vertueux, que les pauvres soient secourus, voilà la fin de notre ministère et de nos vœux! Nous nous confions dans l'assemblée nationale. » Il est à remarquer que ce fut un des plus zélés partisans des idées dominantes à cette époque qui attaqua cette mesure avec le plus d'aigreur: « Vous voulez être libres, » dit alors Sieyès à ses collègues, « et vous ne savez pas être justes! »

C'était, en effet, une grande injustice; la violation publique d'un droit acquis, exercé depuis longtemps, d'un droit incontesté jusqu'alors, et incontestable à quelque point de vue qu'on le considère en soi ou dans l'histoire, dans le présent ou dans le passé, puisque un tel droit ou l'équivalent de ce droit a toujours été reconnu et l'est encore aujourd'hui chez bien des peuples; d'un droit sacré, fondé sur les bases de la plus saine équité, et non d'un faux droit, fondé sur la spoliation, comme celui de la riche Eglise anglicane dans la pauvre et catholique Irlande... Quoi qu'il en soit, cette grande injustice, avons-nous dit, est depuis longtemps consommée. Le Souverain Pontife, celui que Jésus-Christ lui-même a chargé de diriger son Eglise, a déclaré qu'on n'y reviendrait plus. D'ailleurs, il ne serait pas possible de le faire, sans occasionner de grands bouleversements, que le clergé, essentiellement ami de l'ordre, doit par-dessus tout éviter. Dans l'état présent des choses, et avec les dispositions actuelles des esprits, ce serait infiniment plus funeste qu'utile à la religion, et, par conséquent, au clergé, chargé de l'enseigner aux hommes. Il n'y a donc plus à en parler, ni même à y penser.

Le clergé pense toujours à la dîme, objectez-vous, et il ne désespère pas de la voir revenir.

Qui vous a dit cela? A quoi le voyez-vous? Vous parlez de pensées et de désirs: mais qui peut les connaître, si ce n'est Dieu? Ou plutôt, je me trompe: les pensées les plus secrètes de l'esprit, les désirs les plus cachés du cœur se manifestent toujours par quelque endroit, surtout quand il s'agit de pensées et

de désirs appartenant à tout un corps. Or, dans aucun des livres du clergé, les plus nombreux et les plus répandus qu'il y ait au monde, dans aucun de leurs discours, les plus fréquents et les plus écoutés de tous également, je vous le demande de bonne foi, avez-vous remarqué une phrase, un mot, une syllabe qui ait trait sérieusement à l'espérance, ou seulement au désir de voir revenir la dîme? Non, jamais. Dans la conversation même, où il est question de tout, un tel désir a-t-il jamais été manifesté? Non, jamais encore, à moins que ce ne soit peut-être à Charenton. Il est donc souverainement faux et injuste d'assurer que le clergé pense encore à la dîme et ne désespère pas de la voir revenir. Ce n'est plus, du reste, nous le pensons du moins, qu'un épouvantail usé, qui ne saurait faire de peur à personne, pas même aux enfants, et qui finira par attirer la risée générale sur ceux qui, en quelques endroits encore, cherchent à l'étaler aux yeux du peuple.

En faisant l'éloge de la conduite du clergé de France quand on supprima la dîme, nous avons rappelé la conduite du clergé anglican, qui forme une partie notable de cette Eglise protestante, que tant de personnes affectent de louer quelquefois, à cause de sa simplicité. Qu'on nous permette de transcrire ici les réflexions d'un voyageur qui nous semblent parfaitement fondées :

« Il n'y a vraiment qu'un seul être humain, » dit-il, « qui jouisse de la vie à Cashel. C'est Sa Grâce l'archevêque protestant.

« Quand on a traversé les tristes rues de Cashel et les faubourgs, plus tristes encore, à l'endroit où la campagne commence, au pied de ce roc fameux dans toute l'Irlande, et couronné, comme l'acropole du Nord, par les ruines superbes des palais et des temples du passé, on trouve une villa charmante. L'opulence intelligente a réuni et concentré là tout ce qui peut charmer et plaire; les arbres rares y versent leur ombrage; toutes les fleurs y donnent leurs parfums; mille plantes ingénieusement disposées brodent de festons et d'arabesques le velours vert des gazons. Des rochers groupés à souhait, pour le plaisir des yeux, ferment l'horizon par un décor d'opéra, à demi-voilé sous un rideau flottant et fleuri de lauriers, d'acacias, de lilas et d'ébéniers. Une voie secrète conduit des jardins aux rochers. *C'est par là que, se dérobant aux yeux de son troupeau, le saint pasteur peut se retirer dans ce lieu solennel, où il médite en paix sur l'insuffisance des biens de ce monde.* Je prends ce dernier trait dans le carquois d'un écrivain protestant.

« Cette délicieuse résidence est celle de l'archevêque protestant.

« Je ne lui fais point un crime d'être si bien logé, au contraire. Seulement il y a des contrastes qui obligent et des anomalies qui choquent.

« Voyez plutôt.

« Les chiffres officiels des dernières statistiques établissent que sur 8,888 habitants de Cashel, 7,850 sont catholiques, et 150 protestants... Mais, comme l'Eglise établie (47), forte de son droit de religion d'Etat, ne tient compte que des divisions territoriales (48), et nullement du nombre d'âmes qu'elle régit, on a fait de Cashel le siége d'un archevêché protestant, et tandis que les prêtres de 8,000 catholiques ne reçoivent pas un centime de l'Etat, qui ne paye que sa religion, le pasteur, dis-je, des 150 brebis protestantes touche, pour ne rien faire, une somme ronde de 200,000 livres de rentes! N'y a-t-il point là une de ces injustices violentes qui crient et appellent une revanche?

« Ce que je vous signale ici à propos de Cashel, je l'ai rencontré vingt fois, cent fois en Irlande! J'ai vu dans des paroisses rurales le curé catholique de sept à huit cents âmes, réduit à vivre des dons volontaires d'un troupeau plus pauvre que lui, tandis qu'à côté, dans un cottage élégant, au milieu d'un beau parc, en face de quelque paysage enchanteur, le clergyman, en habit noir, de l'Eglise établie, mangeait avec sa femme une prébende de 25 à 30,000 fr., pour prendre soin de trois ou quatre âmes, en comptant celle de Madame!...

« Dans un pays catholique jusqu'à la mort, il l'a bien prouvé, l'Eglise anglicane nous présente un réseau administratif formidable, 4 provinces, 32 diocèses, 1,387 bénéfices, 2,450 paroisses, tout l'état major d'une armée sans soldats, et qui se fait solder par ceux dont elle usurpe la place. Si on n'a pas les Irlandais, on a l'Irlande, et on tarit jusqu'au sang sa mamelle féconde. 4 archevêques, 48 évêques, 326 dignitaires, doyens, chanoines, chanceliers, trésoriers, archidiacres, prébendiers et prévôts, suivis d'une nuée de bénéficiers inférieurs, se partageant chaque année le revenu de 670,000 acres de terre confisqués, et près de 23 millions prélevés *par la dîme* sur le nécessaire strict d'un peuple en haillons qui *meurt de faim!* Je prends mes mots dans les enquêtes parlementaires. Si encore cette dîme odieuse était payée aux ministres de sa religion, le peuple alors pourrait espérer la voir revenir à lui dans les mains bénies de la charité; elle rehausserait la splendeur de ses temples et l'éclat de son culte; en un mot, il ne la perdrait point tout à fait. Mais quand il se dit que le morceau de pain arraché à la faim de ses enfants, va tomber dans le trésor déjà rempli de son ennemi le plus cruel, du lion dévorant qui rôde autour de son âme pour le perdre :

Quærens leo quem devoret!
(*Hymn. ad Complet. Dominic.*)

il ressent dans son cœur une indignation

(47) Sur la spoliation de l'Eglise catholique, bien entendu.

(48) Cela est conséquent, puisqu'elle a en vue moins le ciel que la terre. Où prendrait-elle d'ailleurs un centre sérieux de protestants dans cette Irlande, à peu près toute catholique?

amère. Longtemps il la comprime; mais parfois elle éclate, comme aujourd'hui, en révoltes partielles sur divers points du territoire.»

Voilà la dîme odieuse, la dîme injuste, criante...! Et cependant c'est à peine si vous criez contre elle, tandis que vous ne cessez de le faire contre celle qui est morte et bien morte, que personne ne pense à ressusciter et dont nul ne parlerait, si ce n'était vous-même.

DIOCÈSE.

Objections. — Est-ce que la religion n'est pas la même partout? Pourquoi donc tant de différence d'un diocèse à un autre.? — Ici, c'est fête; là, c'est jeûne au contraire. — Ici, on nous permet de manger de la viande tous les samedis; là quelques samedis seulement; ailleurs, jamais. Dans certains diocèses, il est permis de manger de la viande une partie du Carême; dans d'autres, quelques jours seulement; dans les autres, jamais.

Réponse. — Cette objection se trouve présentée à nos articles: Abstinence et Unité, et nous y répondons. Nous allons le faire encore ici, tant on nous la fait souvent, et sous mille formes différentes.

Est-ce que la religion n'est pas la même partout? nous dit-on quelquefois. Pourquoi donc tant de différence d'un diocèse à un autre?

Quoi! c'est vous qui nous faites cette objection! Vous qui nous avez dit mille fois, qui ne cessez de nous répéter que toutes les religions sont bonnes, qu'il importe peu d'être catholique ou protestant, voire même peut-être juif et mahométan, pourvu qu'on soit honnête homme. Nous soutenons le contraire. Nous disons, et avec raison, qu'il doit y avoir unité dans la religion, puisque le *oui* et le *non* sur le même objet, le *pour* et le *contre* ne peuvent être également vrais, également venus de Dieu, également obligatoires pour les hommes.

Pour que la religion conserve par tout le monde cette unité nécessaire, nous disons encore, et avec raison, qu'il faut nous soumettre à un chef unique, qui est le Pape, comme l'a commandé le divin fondateur de la religion, et comme cela a toujours été pratiqué au sein de la véritable Eglise. Nous allons plus loin encore et nous disons que, pour mieux conserver cette unité, il faut, autant que possible, que la langue de l'Eglise, c'est-à-dire celle dans laquelle elle exprime ses dogmes et ses prières, soit une, que la liturgie, c'est-à-dire l'ensemble de ses prières et de ses cérémonies, soit une également. Vous ne cessez de combattre ces idées. Mais voilà que vos dispositions changent; ou plutôt ce sont toujours les mêmes dispositions d'hostilité à la religion catholique. Vous apercevez de légères différences d'un diocèse à un autre; et vous vous écriez: Est-ce que la religion n'est pas la même partout? Sans doute, elle est la même partout. Voyez son Symbole, sa morale, et, en général même, sa discipline: pouvez-vous désirer une plus grande uniformité? — Je la voudrais plus grande encore, avez-vous dit. — Et nous aussi nous la voudrions plus grande encore, si c'était possible; nous faisons même tous nos efforts, sinon pour arriver à une uniformité parfaite, ce qui est impossible, du moins pour nous en approcher de plus en plus. Vous ne l'ignorez pas; et je ne sais même si, comme je le remarquais tout à l'heure, vous n'agissez pas dans un sens opposé. Mais quoi que nous fassions, quand bien même nous réunirions tous nos efforts pour arriver au même but, il y aura toujours, plus ou moins, de ces légères différences qui n'atteignent point le fond des choses, et tiennent aux lieux, aux usages, aux mœurs... Quoi! vous voudriez que tout fût absolument semblable dans tout l'univers catholique! qu'on allât partout à la même heure à l'église, je suppose; qu'on y restât le même temps, qu'on y dît les mêmes choses, sans aucune différence...! c'est tout à fait impossible.

Ici, c'est fête, avez-vous dit; là, c'est jeûne au contraire.

Qu'y a-t-il d'étonnant? Cette différence provient sans doute d'une fête locale qu'on célèbre dans un lieu et non ailleurs où il y a peut-être obligation de jeûne, pour une cause générale ou particulière. Ne retrouvez-vous pas des différences semblables ou équivalentes en tout et partout? Dans tel collége, c'est la fête du supérieur; dans les autres, on travaille avec ardeur. Il en est de même dans les familles, dans les armées, dans toutes les sociétés civiles. C'est bien partout la même autorité qui s'exerce; mais elle s'exerce diversement quelquefois, à cause de la diversité des temps, des lieux, des personnes. Voyez si ceux qui nous blâment le plus ne sont pas obligés de nous imiter quelquefois: vous n'avez point oublié ce jour d'humiliation et de jeûne commandé à tous ses sujets par la reine Victoria. Ce jour était pour les protestants des autres pays un jour ordinaire, si ce n'est même un jour d'allégresse. Je sais bien que ce n'est point chez les protestants, non plus que chez vous, qu'il faut aller chercher un modèle d'uniformité, mais je cite ce fait pour montrer que ce qu'on nous reproche existe réellement partout, comme nous venons de le dire, tant il est conforme à la nature.

Ici, remarquez-vous, on nous permet de manger de la viande tous les samedis; là, quelques samedis seulement; ailleurs, jamais. Dans certains diocèses, il est permis de manger de la viande une partie du carême; dans d'autres, quelques jours seulement; dans les autres, jamais.

Tout cela s'explique encore sans difficulté. En thèse générale, il est défendu de manger de la viande le samedi. On le permet, le

temps consacré à honorer la Mère de Dieu, c'est-à-dire depuis Noël jusqu'à la Purification, dans certains diocèses placés sous son patronage. On a fini par le permettre toujours dans quelques diocèses où, comme celui de Paris, l'observance, était à peu près tombée en désuétude. Règle générale encore, il est défendu de manger de la viande pendant le carême. On le permet plus ou moins dans certains diocèses, vu la difficulté des temps, selon que l'ordinaire le juge plus à propos pour la sanctification des âmes. Comme vous le voyez, ce n'est point la religion qui change d'un diocèse à un autre, ce sont les hommes au contraire; et cette divine mère est obligée de se faire toute à tous, autant que le lui permet la mission sainte qu'elle a reçue de son fondateur, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Est-ce qu'une mère bonne et sage n'agit pas de même à l'égard de ses enfants? Est-ce qu'elle n'use pas, malgré elle, la plupart du temps à l'égard de quelques-uns, d'une condescendance qu'elle n'est point obligée d'avoir à l'égard des autres...?

Une mère ordinaire n'est point à comparer à la religion, me direz-vous.

Sans doute; mais l'autorité qu'elle exerce à l'égard de ses enfants n'est pas moins sacrée que celle qu'exerce la religion à l'égard des fidèles. Or, si une mère ordinaire n'en est pas moins respectée et obéie, et n'en est même que plus aimée, pour user en certains cas, pour de bonnes raisons, d'une condescendance particulière à l'égard de quelques-uns de ses enfants, il doit en être de même de la religion.

DISPENSES.

Objections.—On dispense pourtant de tout, dans la religion, pour de l'argent. — Vous dites que j'ai besoin d'une dispense, je suppose, pour épouser une cousine à tel ou tel degré : est-ce que nous ne serons plus parents, quand j'aurai donné mon argent et qu'il nous sera venu de Rome ou d'ailleurs, je ne sais quel écrit? — Vous dites que cela vient de Rome quelquefois; est-ce bien sûr? Pourquoi notre curé ou notre évêque du moins n'aurait-il pas le droit d'accorder cette dispense? Ce serait plus simple, plus court et moins dispendieux; et puis, notre argent n'irait point en pays étranger.

—

Réponse. — C'est bien là assurément une des plus grandes difficultés du ministère sacerdotal, aujourd'hui. Ce siècle d'or et d'argent, comme on pourrait l'appeler, non point à cause de sa valeur intrinsèque, mais parce qu'on ne parle que de cela, on ne voit, on ne veut que cela; ce siècle d'or et d'argent, ai-je dit avec raison, n'en veut point donner aux autres. Lui en demander, c'est vouloir lui arracher le cœur, comme on dit communément. Bien plus, il reproche ses propres convoitises à ceux qui sont bien éloignés de les partager. C'est toujours la réalisation de cette parole de Notre-Seigneur : *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui.* (*Matth.* VII, 5.) Ce que je puis traduire ainsi : « Hypocrite, repousse d'abord de ton cœur cette masse d'or qui l'étouffe, et alors tu penseras à retirer de celui de ton frère les quelques pièces dont il ne fait point un mauvais usage. » Mais rétorquer n'est point répondre. Revenons donc à nos objections.

On dispense pourtant de tout, avez-vous dit, dans la religion, pour de l'argent.

Non pas de tout, mais de ce dont il est possible de dispenser; non pas pour de l'argent, mais pour des raisons, et de bonnes raisons : ce qui n'est pas la même chose.

Demandez à l'Eglise, par exemple, la permission d'épouser votre mère ou votre fille, ce qui est contre la loi naturelle; d'épouser votre sœur ou d'avoir plusieurs femmes, ce qui est contraire aux habitudes et à la nature même de la société présente; et vous verrez ce qu'on vous répondra, quelque somme d'argent que vous offriez. Vous ne trouverez dans aucun Pontife la complaisance d'un Luther, si fougueux contre les faibles, si faible avec les forts. Ne savez-vous pas d'où sont venues les grandes querelles des Souverains Pontifes avec quelques-uns de nos rois, celles de Pie VII avec le tout-puissant restaurateur du culte? De ce que ces hommes, emportés par la passion, voulaient ce qu'il n'était pas possible de leur accorder. Aussi le chef de l'Eglise répondait toujours, avec une inébranlable fermeté, le fameux : *Non licet.* (*Marc.* VI, 18.) Il avait pourtant tout à espérer et tout à craindre de ces grands solliciteurs; mais c'était le devoir, et il ne voulait pas le transgresser pour quelque motif que ce fût. Tant il avait profondément gravée dans le cœur cette parole de Jésus-Christ : *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.* XVI, 26.) Ce que nous pouvons ici traduire de la sorte : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd par là une seule âme? »

Quant à ce dont l'Eglise a le pouvoir de dispenser, elle en dispense toujours, en effet, non pas pour de l'argent, mais pour des raisons, et de bonnes raisons : ce qui n'est pas la même chose, avons-nous dit déjà. En voulez-vous la preuve? Lorsque nous écrivons en cour de Rome, pour une dispense de parenté, par exemple, cette dispense ne nous est accordée qu'autant que nous avons donné des raisons canoniques, c'est-à-dire des raisons reconnues valables par les règles de l'Eglise, à l'appui de notre demande. Vous voyez donc bien que les choses ne se passent pas comme vous vous l'imaginez, ou comme vous feignez du moins de vous l'imaginer.

Toujours est-il, répondez-vous, qu'il faut donner de l'argent, et même beaucoup d'argent.

C'est selon. Quand on est pauvre, on ne donne rien, ou on donne du moins peu de chose. Quand on ne l'est pas, on donne à proportion de ses facultés, sans dépasser toutefois un taux toujours restreint. Qu'y a-t-il à blâmer en cela? L'administration ecclésiastique a, comme toute autre, des dépenses à faire, et il importe que ceux qui ont recours à cette administration subviennent à ces dépenses. L'excédant est employé en bonnes œuvres. Ce qui est excellent pour tous, et principalement pour celui de qui vient l'argent, puisque s'il a obtenu, d'une part, un allégement au joug ordinaire de la loi, il compense, d'une autre part, cet allégement par des actes extraordinaires de charité. L'administration civile vous donne aussi des dispenses, en certains cas. Est-ce qu'elle ne vous demande pas de l'argent, quoiqu'elle n'emploie pas en bonnes œuvres l'excédant de ses frais, s'il y en a? Cette demande d'argent a encore un autre avantage qu'il ne faut point oublier. C'est qu'elle rend moins fréquentes ces dispenses qui, renouvelées à chaque instant, auraient bientôt détruit la loi, fondée cependant sur de graves raisons.

Vous dites, objectez-vous, que j'ai besoin d'une dispense, je suppose, pour épouser une cousine à tel ou tel degré : est-ce que nous ne serons plus parents, quand j'aurai donné mon argent et qu'il nous sera venu de Rome, ou d'ailleurs, je ne sais quel écrit?

Si, vraiment, vous serez toujours parents; mais l'empêchement, qui était l'obstacle au mariage, aura été levé par l'autorité compétente, celle qui l'a établi, et vous pourrez dès lors contracter le mariage que vous ne pouviez contracter auparavant. Cela est clair et n'a guère besoin d'explication. Les empêchements au mariage, établis par l'Eglise, sont légitimes et salutaires, puisqu'ils viennent de l'autorité compétente, et qu'ils ont pour but le bien matériel et moral des familles. Qui ne comprend, en effet, que c'est un moyen de croiser les races, d'étendre les relations, d'éloigner cette corruption qui ne tarderait pas à s'introduire dans les meilleures maisons, si le mariage entre proches parents était ordinaire? L'autorité qui a établi ces empêchements pourrait les abolir complétement; mais elle ne le fait pas, pour les raisons que je viens de dire. Cependant il peut arriver des cas où il importe que l'obstacle au mariage soit levé. De là les dispenses. En nierez-vous l'utilité? Vous ne le pouvez, puisque, comme je viens de le dire, elles ne sont données que pour de bonnes raisons. En nierez-vous la légitimité? Vous ne le pouvez davantage, puisqu'elles ne sont accordées que par l'autorité compétente, celle qui a établi les empêchements et qui pourrait les faire disparaître entièrement. Qui peut plus peut moins : c'est un principe d'éternelle vérité. Donc, quoique vous restiez toujours parents, vous pouvez parfaitement, la dispense obtenue, contracter le mariage qui vous était interdit auparavant.

N'est-ce pas la même chose pour les dispenses civiles?

Vous ne pouviez épouser votre belle-sœur ou votre nièce. La loi vous le permet, la dispense obtenue. En sommes-nous moins parents? demandez-vous. Non, sans doute, mais la défense qui vous était faite au nom de la loi est levée; et rien ne vous arrête plus, de ce côté-là du moins.

N'est-ce pas le fond de ce qui se retrouve un peu partout?

Vous êtes militaire, je suppose; et, en cette qualité, vous êtes obligé de rester sous les drapeaux. Une autorisation vous arrive du ministère, et, en vertu de cette autorisation, vous allez passer plusieurs mois dans votre famille. En suis-je moins soldat, pourriez-vous dire également, parce que je ne sais quel écrit est venu de Paris? Non, sans doute; mais par cet écrit, l'interdiction qui vous était faite est levée, et votre position dès lors n'est plus la même.

Vous dites, objectez-vous encore, que cela vient de Rome quelquefois : est-ce bien sûr? Pourquoi notre curé ou notre évêque du moins n'aurait-il pas le droit d'accorder cette dispense? Ce serait plus simple, plus court et moins dispendieux; et puis, notre argent n'irait point en pays étranger.

Oui, nous disons que les dispenses viennent de Rome quelquefois. Ce sont les plus importantes. Est-ce que les dispenses civiles en fait de parenté, est-ce que toutes les permissions un peu importantes accordées par notre gouvernement ne viennent pas de Paris, la capitale de la France? Pourquoi les principales dispenses en fait de parenté, pourquoi toutes les permissions un peu importantes accordées par l'Eglise ne viendraient-elles donc pas également de Rome, la capitale du monde chrétien?

Est-ce bien sûr? demandez-vous.

Sans doute, puisque vos prêtres vous l'assurent. Pouvez-vous douter de leur parole? Qui donc croirez-vous, si vous ne les croyez pas? Quel avantage d'ailleurs auraient-ils à vous tromper? Si vous en doutez encore, après tout ce que nous pouvons vous dire, allez à l'évêché de votre diocèse, et l'on vous répétera la même chose, et l'on vous montrera les pièces mêmes, avec toutes les marques authentiques qui prouvent, de la manière la plus incontestable, de quel lieu elles émanent.

Pourquoi donc, demandez-vous encore, notre curé, ou notre évêque du moins, n'aurait-il pas le droit d'accorder cette dispense?

C'est comme si vous demandiez pourquoi le maire de votre commune, pourquoi du moins le préfet de votre département n'a pas le droit d'accorder la dispense civile en fait de parenté, toutes les permissions qui ne s'accordent qu'au ministère.

La dispense à tout ce qui a été établi par l'autorité souveraine ne peut être accordée que par cette autorité, ou en son nom. Or les empêchements de mariage ont été établis par l'autorité souveraine, la dispense doit

donc en être accordée par le Souverain Pontife, ou en son nom.

Alors, me direz-vous, pourquoi ne délègue-t-il pas, pour ces empêchements, nos curés, ou du moins nos évêques, comme il le fait pour quelques-uns?

Pourquoi? mais pour montrer toute l'importance de ceux dont il se réserve la dispense; pour que cette dispense ne s'accorde jamais qu'avec maturité et régularité; pour rendre plus fréquents, entre tous les rangs de la hiérarchie, ces rapports qui en font la force et la vie. Sont-ce d'assez bonnes raisons?

Ce serait plus simple, plus court et moins dispendieux, remarquez-vous.

Tout ce que vous voudrez; mais cela ne saurait détruire la valeur des raisons dont je viens de parler. Qui ne voit, d'ailleurs, que cette complication de rouages, cette lenteur, ce coût même, entrent aussi dans les vues du législateur, qui ne veut pas que la dispense soit trop facilement et trop promptement accordée, de peur que l'empêchement, si sagement établi, ne devienne illusoire?

Et puis, avez-vous ajouté, notre argent n'irait point en pays étranger.

Est-ce que la capitale du monde chrétien doit être regardée comme un pays étranger pour aucun peuple chrétien, et surtout pour la France, cette fille aînée de l'Eglise?

La cour de Rome, dont la conduite est toujours sage, et qui a soin, autant que possible, de prévenir toute difficulté, emploie ordinairement à des œuvres qui intéressent le monde entier, l'argent qu'elle reçoit des différents peuples, rendant ainsi à chacun, en quelque sorte, ce qu'elle en a reçu.

Ajoutons encore à cela qu'il ne s'agit point ici de commerce ou de politique, mais de la religion, qui a pour patrie le monde entier, mais d'actes de charité, de vertu, par conséquent, de cette vertu céleste qui ne reconnaît aucune patrie ici-bas, comme disait l'orateur romain lui-même, et qui, en quelque lieu qu'elle soit pratiquée par nous ou en notre nom, monte pour nous jusqu'à Dieu, et fait descendre sur nous et sur les nôtres ses plus abondantes bénédictions.

DOGME.

Objections. — Le dogme n'est guère nécessaire. — On peut croire d'ailleurs les vérités les plus importantes sans l'enseignement de la religion catholique. — Voyez les philosophes et surtout les protestants.

—

Réponse. — *Dogme* veut dire *doctrine.* Dans sa plus grande extension, c'est donc tout ce qui nous est enseigné : ce que nous avons à faire aussi bien que ce que nous avons à croire. Nul n'oserait contester la nécessité du dogme ainsi entendu. Mais on le prend plus communément pour l'ensemble des vérités que nous avons à croire, et c'est alors que quelques-uns nous disent :

Le dogme n'est guère nécessaire.

Le dogme n'est guère nécessaire, dites-vous. Quoi donc! l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, ce sont là des bagatelles sans importance qu'on peut admettre ou rejeter indifféremment! y pensez-vous?

Le dogme n'est guère nécessaire? Mais ne voyez-vous pas que si vous rejetez le législateur, vous rejetez la loi? Nulle règle dès lors, nul frein, l'anarchie et la discorde partout, et, tôt ou tard, la destruction de toutes choses.

Le dogme n'est guère nécessaire? Mais ne remarquez-vous pas que le dogme et la morale forment un tout qu'on ne peut diviser sans détruire les deux parties? La morale sans le dogme, c'est un corps que vous avez *désossé*, si je puis me servir de cette énergique et pittoresque expression que d'autres ont employée avant moi, et qui tombe à plat nécessairement, parce qu'il n'a plus rien pour le soutenir et lui donner la vie.

« La morale évangélique contient en elle le dogme chrétien, » a dit l'un des plus éloquents apologistes des temps modernes (*Etudes philosophiques sur le christianisme*), « et le dogme chrétien soutient la morale évangélique. Il y a entre eux un rapport de nécessité aussi étroit qu'il peut y en avoir entre la chair, les muscles et les os dans la composition du corps humain.

« Ce rapport est plus intime encore, car la morale est au dogme ce que l'effet est à la cause, ce que la volonté est au motif; c'est le dogme en action, la foi pratique.

« Il est d'une évidence vulgaire, en effet, que nos actions prennent leur ressort et leur mobile dans l'idée préconçue de leur motif, de leur nécessité. Nous ne faisons jamais une chose sans nous déterminer à l'avance par l'appréciation vraie ou fausse de son utilité, de sa bonté. En ce sens, il n'y a pas d'action, quelle qu'elle soit, qui n'ait son *dogme*, sa *foi*; nous disons sa *foi*, parce que, à regarder de près, il y en a très-peu, s'il y en a, qui soient le résultat d'une évidence absolue de leur raison d'être. — *Eh! pourquoi vous obstiner à ne pas croire?* dit un grand philosophe chrétien. *Vous ne prenez pas garde que la foi dirige et précède nécessairement toutes vos actions. Quel est le laboureur qui pourrait moissonner, s'il ne confiait sa semence à la terre? Qui passerait la mer, s'il ne se fiait et au vaisseau et au pilote? Quel malade pourrait se faire guérir par le médecin, s'il ne lui donnait d'abord sa confiance? Quel art, quelle science apprendrez-vous, si vous ne commencez par croire le maître qui doit vous l'enseigner? Puis donc que tout roule dans la vie sur la foi humaine, sous quel prétexte oserait-on critiquer la foi divine?* (Théophile, *Apologie*, n. 8; Origène, *Contr. Cels.* lib. I, n. 11.)

« En vérité, il y a plus de déraison qu'on ne pense dans l'incrédulité.

« Les moins déraisonnables toutefois sont

ceux qui rejettent le christianisme en entier. Mais quant à ceux qui prétendent retenir sa morale sans ses dogmes, ou c'est qu'au fond ils ne veulent point de cette morale, ou bien, pour rappeler une expression de Mallebranche, ce sont des esprits nés pour chercher dans l'idée du cercle toutes les propriétés des triangles.

« Pour nous qui ne voulons point rompre avec le sens commun, nous professons cette vérité, que, pour porter l'homme à recevoir et à pratiquer une morale grandement sévère et pénible à la nature, il faut leur imprimer des raisons de s'y livrer grandes et positives, et que si la morale est surhumaine, les raisons de la pratiquer doivent l'être aussi ; qu'en un mot, pour avoir des vertus il faut avoir des croyances, et que bien croire, comme l'a dit Bossuet, est la racine et le fondement de bien vivre...

« Aussi, chose bien digne de remarque ! cette distinction chimérique entre la morale et le dogme n'est jamais faite qu'en spéculation et par ces rêveurs de morale qui ne sont jamais descendus de leurs flottants nuages sur le terrain scabreux de la pratique. Quant à ceux qui ont réellement mis la main à la charrue de l'Evangile, ne craignez pas que ceux-là secouent le joug du dogme ! la raison pour eux en est claire, c'est que c'est ce joug qui les fait avancer. »

Les faux sages du siècle dernier ont essayé d'arracher des esprits les vérités profondément enracinées de la foi, avons-nous dit ailleurs. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à faire des *catéchismes de morale universelle* où il n'y avait pas même le nom de Dieu. Leur doctrine, aussi funeste que ridicule, pouvait se résumer dans ce vers qui ne manque pas d'une certaine énergie :

Soyez juste, il suffit ; le reste est arbitraire.

La Providence se hâta de réfuter aux yeux des peuples ce dangereux sophisme. Il fut donné à l'incrédulité de prévaloir un instant dans l'opinion . Les dogmes les plus sacrés furent en effet regardés comme *arbitraires* ; mais, au lieu de la *justice*, on vit, dans un coin de l'Europe, des iniquités telles que le monde entier en parut ébranlé. Malgré ce terrible enseignement, il se rencontre encore parmi nous des adeptes arriérés de cette philosophie anti-religieuse qui, répétant la doctrine de leurs maîtres, nous disent avec une incompréhensible assurance : « La morale est tout, le dogme n'est rien. » Quoi donc ! n'est-ce rien que ce dogme de la vie future qui cause à l'homme de si délicieuses jouissances ? L'espérance seule le ravit ici-bas. Fermez le ciel à ses yeux avides d'en contempler la magnificence, et il tombe à terre, abattu sous le poids de toutes les misères. N'est-ce rien que cette croyance à l'existence d'un être bon, puissant, infini, dont la vision à travers les sens apaise un peu cette soif de vérité que rien ne peut satisfaire pleinement en ce monde ? Effacez dans l'esprit de l'homme l'idée du Dieu véritable, et il croira à la divinité de son semblable, et quelquefois même de la brute. Dites-lui qu'il est trop grand pour s'incliner en présence du roi des rois, et il se prosternera devant des idoles de bois ou de pierre. Les plus célèbres incrédules se font quelquefois remarquer par les plus absurdes préjugés. Nous nous en étonnons, et cependant rien n'est plus naturel. Il faut, de toute nécessité, un aliment à l'esprit, et quand nous ne le prenons plus dans les cieux, nous devons en rampant le chercher sur la terre. Le dogme n'est rien, avez-vous dit. Mais ne serait-il pas plus vrai de dire que le dogme est tout, puisque c'est la source d'où découle tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les pensées et les actions des hommes ? Le dogme est à la morale ce que la racine est au fruit. Ce qui frappe avant tout nos regards, c'est le fruit délicieux exposé sur l'arbre aux rayons colorants du soleil. Cependant, que la racine de la foi se dessèche au fond des âmes, aussitôt la séve vivifiante cesse de monter, et la vertu périt.

Si ce que je viens de dire ne suffit pas pour porter la conviction dans les esprits, je puis apporter le témoignage de ceux mêmes qui, en d'autres circonstances, ont ébranlé, avec le plus d'acharnement, cette base sacrée de la morale : « Sans l'espérance des biens à venir, » dit Bayle, « on pourrait mettre la vertu et l'innocence au nombre des choses sur lesquelles Salomon a prononcé son arrêt définitif : *Vanité des vanités , tout est vanité.* (*Eccle.* I, 2.) S'appuyer sur son innocence, serait s'appuyer sur le roseau cassé qui perce la main de celui qui veut s'en servir. » Personne ne connut mieux que Voltaire l'état des âmes où toute croyance a disparu. Or, voici ce que, dans un moment d'humeur sans doute, il écrivit contre ses amis, ses adeptes, contre lui-même peut-être : « Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens ; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla ; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité parmi les hommes. Car, s'il n'y a point de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même. Il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle... Si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. » Ainsi parle celui qu'on nous représente comme l'apôtre le plus zélé de la tolérance. Il n'est guère possible, ce semble, de stigmatiser plus fortement le rejet de tout dogme religieux.

Je ne crois pas cependant qu aucun se soit élevé aussi souvent et avec autant d'énergie que Rousseau contre ceux qui sèment dans les âmes de désolantes doctrines : « Que tous

les hommes fassent mon bonheur aux dépens du leur; que tout se rapporte à moi seul; que le genre humain meure, s'il le faut, dans la faim et dans la misère, pour m'épargner un instant de douleur ou de peine : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie, quiconque a dit dans son cœur : *il n'y a point de Dieu*, et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un insensé. » Et encore : « On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre; mais cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer? Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots; car je dis aussi, moi, que le vice est l'amour de l'ordre pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et intelligence. La différence est que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure le rayon et se tient à la circonférence. Alors, il est ordonné par rapport au centre commun, qui est Dieu, et par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé. »

Ainsi, de l'aveu de tous, comme d'après le témoignage de notre propre raison, le dogme est la base même de la morale. Il serait donc absurde de soutenir qu'elle n'est guère nécessaire.

On peut croire d'ailleurs les vérités les plus importantes sans l'enseignement de la religion catholique, nous a-t-on dit encore.

Nous venons de montrer que le dogme religieux est pour nous le principe de la vertu, du bonheur, de la vie. Oui, nous ne craignons pas de le répéter ici, de la vie elle-même, puisque, sans la crainte de Dieu, les hommes, emportés par les passions, s'entre-déchireraient comme des loups affamés. Or, il est facile de montrer l'importance, la nécessité même de l'enseignement catholique, pour affermir dans les âmes et propager partout ce dogme salutaire.

Environnée de lumières, la religion se présente à la raison humaine avec les preuves incontestables de sa divine autorité. Ces preuves sont, en grande partie, des faits éclatants et sensibles dont elle s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits simples et élevés. C'est le nombre incalculable de ses miracles opérés par toute la terre, à la lumière des cieux; c'est l'admirable accomplissement de ses prophéties; c'est la multitude infinie de ses martyrs; c'est le prodige de son établissement, et le prodige encore plus grand peut-être de sa conservation au milieu des ruines amoncelées partout sur son passage; c'est la pureté et la sublimité de sa doctrine; c'est la vie céleste de ceux qui la suivent dans la sincérité du cœur... « Voilà, » nous dit à tous intérieurement la voix de la grâce, « voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour, essayez de les ébranler, descendez, avec le flambeau de la raison, jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés. Mais, lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La raison ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer. Vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi... Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères. » (Guénard.)

Sentant, d'un côté, sa propre insuffisance, et reconnaissant, d'un autre côté, les titres irrécusables de la religion que Dieu lui donne, pour suppléer à sa faiblesse, pendant son séjour sur la terre, la raison se jette avec confiance dans les bras de cette puissante protectrice, comme un faible enfant dans les bras de sa mère. Parlez-moi, lui dit-elle, de la céleste patrie, dont je suis exilée, et après laquelle je soupire continuellement. La mère des âmes, la divine reine des intelligences, rassemble autour d'elle les créatures confiées à sa direction; puis, tenant d'une main les Ecritures sacrées, et, de l'autre, le céleste dépôt des traditions, elle nous dit à tous avec autant de douceur que de fermeté : « J'ai, en effet, à vous annoncer de salutaires vérités que vous ne pourriez connaître, si elles ne vous étaient révélées. Ecoutez donc avec docilité : — Il y a un Dieu éternel, tout-puissant, possédant la plénitude de l'être. En lui sont trois personnes distinctes l'une de l'autre, et possédant néanmoins la même nature qui se communique à chacune sans se diviser ni s'altérer. Elles se nomment Père, Fils, Esprit. Le Père est le principe de la Trinité, comme son nom même l'indique. Le Fils est engendré par le Père : il est la connaissance que le Père a de lui-même, son intelligence, sa lumière, son Verbe intérieur. L'Esprit procède du Père et du Fils; il est l'amour infini que le Père porte au Fils et le Fils au Père; il est leur union réciproque, leur commune effusion, leur vie. — Au commencement, Dieu tira du néant le ciel et la terre, les créatures visibles et invisibles. Il dit, et tout a été fait. Vous êtes du nombre de ces créatures qui ont reçu de Dieu l'existence, et qui renouvellent, à chaque instant, dans son sein, comme à une source inépuisable, leur vie sans cesse défaillante. Il ne vous est accordé qu'une partie pour ainsi dire imperceptible de l'espace et du temps. Cependant, vous êtes appelés grands, et vous l'êtes réellement parce que vous avez été créés à l'image de Dieu, et qu'au sortir de ce monde la vie vous sera continuée dans l'éternité. — Les choses ne sont point aujourd'hui ce

qu'elles étaient au commencement; et il est facile de le reconnaître. Dieu ne créa que pour manifester sa gloire : comme il existait seul dans l'éternité, il ne pouvait puiser hors de lui un motif d'agir. Doué, comme Dieu lui-même, de puissance, d'intelligence et d'amour, l'homme devait plus spécialement au Créateur l'emploi de ses facultés. Mais, au lieu d'obéir, il s'est révolté. A cet effort de l'humanité pour se détacher du sein hors lequel il n'y a pour elle que la mort, d'immenses bouleversements se sont manifestés dans la nature entière. Le châtiment du péché est particulièrement retombé sur celui qui l'avait commis. Il avait refusé de se soumettre à l'autorité légitime du Créateur; et bientôt il devint l'esclave infortuné de toutes les créatures formées pour le servir, l'esclave de ses propres passions. Ne le voyez-vous pas à chaque instant? Ne sentez-vous pas en vous-même le continuel combat de la chair contre l'esprit? N'entendez-vous pas, de tous côtés, les longs gémissements de ce roi de la création terrestre, précipité de son trône et chargé de chaînes par ses propres sujets? — Le bonheur était à jamais exilé de la terre, si la bonté de Dieu n'eût été supérieure à la malice de l'homme. Son propre Fils, son Verbe intérieur s'est incarné, il a habité parmi vous. Après s'être chargé de vos iniquités, il est mort comme homme, il a donné, comme Dieu, un prix infini à ses souffrances, et, ce que ne pouvait aucune créature, il a satisfait pleinement à la justice divine. Aux cris de la haine et du désespoir ont succédé tout à coup des chants d'espérance et d'amour. Le monde a tressailli d'allégresse : la vertu et le bonheur, retirés dans le ciel, étaient redescendus sur la terre, à la suite d'un Dieu. — Il ne faudrait pas s'y tromper néanmoins, le bonheur dont l'homme peut encore jouir sur la terre n'est pas le seul que Dieu promette à son repentir : il ne peut y avoir de félicité véritable sur cette terre souillée par le péché. C'est donc dans l'autre vie que seront données les récompenses : Tous ceux qui mourront dans la foi et dans l'amour du Rédempteur auront au ciel un éternel bonheur. »

A cet enseignement de la religion, la raison sent en elle comme l'effusion d'une nouvelle vie. Elle s'attache de plus en plus à sa céleste nourricière. Elle y tient comme le rameau au tronc qui le porte, comme l'arbrisseau à la terre dans le sein de laquelle il étend de tous côtés ses racines. Peu lui importe de ne point puiser en elle-même la séve qui la vivifie. Cette séve déborde de toutes parts; elle la pénètre en tous sens; elle relève vers le ciel sa tête inclinée jusqu'à terre, et elle lui fait produire des fruits abondants de justice et de charité. Du reste, la raison n'a point abdiqué pour cela l'activité qui lui est propre, et dont elle a fait un si bon usage déjà en sondant les fondements inébranlables sur lesquels repose la religion. Elle écoute avec soumission, mais aussi avec intelligence, les dogmes qui lui sont proposés. Elle les médite, les approfondit, les développe en tous sens. Elle en reconnaît la justesse, la sainteté, la sublimité, l'importance pour notre consolation dès cette vie. Elle contemple avec délices l'abondante lumière que le ciel, en s'ouvrant, verse sur les mystères de ce monde, sans cela inexplicables. Après avoir considéré mûrement ces vérités en elles-mêmes et dans leurs développements, elle les rapproche, les combine, en tire des conséquences qui, adoptées par quelques autres d'abord, ensuite généralement, deviennent de nouvelles vérités, et augmentent incessamment le domaine de l'intelligence. Si, dans son enseignement, ou seulement dans sa croyance, elle se reconnaît en opposition avec l'enseignement de l'Eglise, fondée par Jésus-Christ, dirigée par l'Esprit-Saint, elle s'arrête aussitôt, et avoue humblement son erreur, pour ne point être rejetée de cette Eglise sainte sans laquelle il n'y a nulle vérité chrétienne, inébranlablement assise, et, par conséquent nulle vie.

Sortons de là; proclamons l'indépendance absolue de la raison humaine en matière de religion, ou du moins disons-lui qu'ayant sous les yeux le livre des Ecritures elle peut former seule sa foi religieuse et se suffire à elle-même : je ne vois plus dès lors qu'irrésolution, doute, incrédulité, anarchie des intelligences. Vous ne le croyez pas :

Voyez, avez-vous ajouté, voyez les philosophes, et surtout les protestants.

Eh bien! soit; voyons les philosophes. Mais de quels philosophes parlez-vous? Des anciens? Hélas! le plus célèbre de tous nous assure qu'il n'y a point d'absurdité qui n'ait été dite par quelqu'un de ses confrères. Des nouveaux? Leur doctrine ne vaut guère mieux que celle des anciens. Ecoutez, du reste, ce qu'en a dit celui qui, tout en les décriant, n'en a pas moins le triste honneur d'être regardé comme un de leurs chefs :

« Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions. Je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. Ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. » (*Emile.*)

Voulez-vous savoir actuellement ce qu'il faut penser de ces doctrines si diverses? Ecoutez encore.

« Fuyez, » s'écrie le même philosophe, « fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif

et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination : du reste, renversant, détraisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux puissants et aux riches, le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (*Ibid.*)

Voulez-vous voir actuellement si les protestants seront plus heureux que les philosophes dans la recherche de la vérité? Il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qu'ils ont fait dès le commencement, et sur ce qu'ils font encore aujourd'hui : Au XVIe siècle, un moine sortit tout à coup de la solitude du cloître. Orgueilleux et indépendant, il s'était lassé de porter le joug salutaire qui assujettissait sa raison à la foi : « Rejetons, » s'écria-t-il, «toute autorité humaine, en chose religieuse, pour nous soumettre à l'autorité immédiate de Dieu. Sa parole est dans les Livres saints : méditons-la nous-mêmes; nous serons plus sûrs d'avoir la vérité. » Ce cri de révolte eut de l'écho en Europe. Luther se fit de nombreux sectateurs; mais, hélas! un siècle s'était à peine écoulé que l'immortel Bossuet avait pu faire une histoire considérable rien que de leurs plus notables variations.

Effrayés cependant du principe qu'ils avaient proclamé, les chefs du protestantisme se sont efforcés d'en arrêter les suites funestes. Ils ont donc substitué, ou à peu près, leur propre autorité à l'imposante autorité de l'Eglise universelle, afin de conserver du moins les principaux articles du symbole chrétien qu'ils voyaient s'en aller entièrement par lambeaux. Voilà pourquoi leur Eglise a prolongé sa durée beaucoup plus qu'on ne se l'était imaginé d'abord. Mais il se rencontre tôt ou tard des esprits assez hardis pour tirer les conséquences devant lesquelles d'autres avaient reculé. Voyez ce qui se passe partout où le protestantisme s'est établi, en Allemagne principalement. Nulle part la souveraineté de la raison ne s'est exercée plus librement que dans cette dernière contrée. Aussi, dans quels excès n'est elle pas tombée? Pour quelques hommes, qui se disent encore chrétiens, qu'est-ce que l'inspiration des saintes Ecritures? Un mythe, ou, pour parler plus clairement, une fable; la divinité de Jésus-Christ? la même chose; son ascension? la même chose; sa résurrection? la même chose; sa naissance? la même chose encore; le christianisme entier? la même chose, un rêve sublime de la raison humaine, occasionné sans doute par quelques faits réellement accomplis, à peu près comme ces rêves merveilleux dont notre esprit est le jouet pendant la nuit et auxquels ont donné lieu quelques faits accomplis les jours précédents. Encore un pas, et, aux yeux de ces novateurs impies, après avoir dirigé ce monde pendant dix-huit siècles, élevé la raison humaine à la hauteur des cieux, donné à ses ennemis eux-mêmes une force de dialectique inconnue aux âges précédents, notre sainte religion ne sera plus que la seconde partie de cette mythologie païenne qui, aujourd'hui, fait sourire de pitié les plus petits enfants. Pour arrêter ceux qui s'égarent à ce point, que peuvent leurs prétendus coreligionnaires? Opposer à de tels écarts les interprétations de leur propre raison à laquelle personne n'est obligé de se soumettre? Digue impuissante évidemment et qu'entraînera bientôt le torrent grossi des passions déchaînées!

DUEL.

Objections. — Vous aurez beau faire, vous n'empêcherez jamais le duel complétement. — Je veux bien que ce soit une faute aux yeux de la morale, mais c'est une faute que tout le monde absout, et c'est le cas de dire : quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. — C'est une affaire d'honneur qu'on ne peut refuser du moins, dans certaines positions principalement. — On ne se bat, du reste, qu'au premier sang, si on veut. — N'avons-nous pas le combat de David et de Goliath; celui des Horaces et des Curiaces, qui ne sont blâmés ni par les moralistes ni par les théologiens?

—

Réponse. — On entend généralement par duel le combat de deux ou de quelques personnes qui sont convenues d'un temps et d'un lieu pour se battre avec des armes capables de donner la mort.

On pense généralement aussi qu'un tel combat n'est jamais permis. Quelques personnes, capables de faire autorité, comme saint Liguori, disent pourtant qu'il est permis en certains cas; mais, quand on y regarde de près, il est aisé de voir que, dans ces cas-là, il ne s'agit plus de duel, à proprement parler, ou bien c'est pour sa propre défense, comme celui qui est attaqué contre son gré; ou bien c'est pour la défense légitime de la patrie, comme nous l'expliquerons un peu plus tard.

Que tous les théologiens, que tous les moralistes, véritablement dignes de ce nom, réprouvent énergiquemnt le duel, je n'en suis point surpris. N'est-il pas condamné par toutes les lois divines et humaines? N'est-il pas en opposition directe avec la raison, le sentiment, avec tout l'homme, en un mot? N'est-il pas contraire aux intérêts

de la patrie, qu'il prive quelquefois de ses plus braves défenseurs, de ceux qui, dans un cas donné, pourraient la tirer de l'abîme? Contraire au bonheur des familles, qu'il plonge souvent dans une douleur éternelle? Ne brise-t-il pas, la plupart du temps, les liens les plus sacrés de l'amitié, et ne les remplace-t-il pas par le plus fort dissolvant de la haine? Pour tout dire en quelques mots, n'est-ce pas la contradiction la plus formelle, la plus audacieuse, à cette intime union, à cette divine charité qui veut que tous les Chrétiens n'aient qu'un cœur et qu'une âme? De là ces remarquables paroles du saint concile de Trente, qu'on ne saurait trop approfondir : *Detestabilis duellorum usus, fabricante diabolo introductus, ut, cruenta corporum morte, animarum etiam perniciem lucretur, ex Christiano orbe penitus exterminetur.* (Sess. 25, *De Refor.*, c. 19.)

Cette mode affreuse et sanguinaire doit sa naissance aux nations féroces du Nord, disent la plupart des moralistes; c'est dans les sombres forêts, dans les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'il faut placer son origine.

Non, son origine est plus détestable encore, affirme le concile de Trente : cette mode nous vient de l'enfer, elle a été introduite au milieu de nous par le démon lui-même : *Fabricante diabolo introductus.*

On peut la tolérer, en certains cas du moins, disent encore quelques moralistes. Non, ajoute le même concile, qu'elle disparaisse de tout l'univers chrétien de manière qu'il n'en reste pas vestige : *Ex Christiano orbe penitus exterminetur.* Est-ce clair et positif?

Vous aurez beau faire, nous disent certaines personnes, vous n'empêcherez jamais le duel complétement.

Nous ne pouvons, non plus, empêcher complétement le mensonge, l'impudicité, le vol, l'assassinat même. Est-ce à dire pour cela qu'il ne faille pas faire tout ce qui dépend de nous pour combattre ces crimes? Au contraire, plus ils sont profondément enracinés au cœur de l'homme, et plus nous devons redoubler d'efforts pour les déraciner complétement, autant qu'il dépendra de nous.

Je veux bien que ce soit une faute aux yeux de la morale, nous dit-on encore, mais c'est une faute que tout le monde absout, et c'est le cas de dire : quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

C'est beaucoup plus qu'une faute, c'est un crime; et quel crime! l'accouplement infâme de l'homicide et du suicide : de l'homicide, par la mort du prochain que l'on procure ou que du moins l'on désire; du suicide, par le consentement que l'on donne à sa propre mort.

Vous devez voir par là si tout le monde absout le duel ou a raison du moins de l'absoudre. Dites donc plutôt que personne ne l'absout. Non, personne, pas même celui qui se le permet le plus fréquemment, et qui reconnaît, quand il est calme, qu'il n'agit ainsi que par entraînement. Mais, quand bien même on aurait pour le duel toute l'indulgence que vous dites, en serait-il moins condamnable pour cela? Que d'approbateurs, non-seulement en parole mais en action, du mensonge, de l'impudicité, du vol, et même de l'assassinat! Tout cela en est-il moins condamnable?

C'est une affaire d'honneur qu'on ne peut refuser du moins, ajoute-t-on, dans certaines positions principalement.

Dites plutôt que c'est de la sauvagerie! Que si tel est le duel, il doit être défendu non-seulement de le proposer, mais encore de l'accepter. — Vous êtes dans une position exceptionnelle, remarquez-vous. — Raison de plus de donner l'exemple de la soumission aux lois. — Vous êtes militaire, peut-être. — Vous n'en devez que mieux savoir que les armes vous ont été données pour défendre vos concitoyens, et non pour les tuer. — Vous êtes noble, peut-être aussi. — Vous devez donc bien prendre garde de ne pas souiller votre blason, par la plus apparente de toutes les taches surtout, par celle du sang.

Écoutons Rousseau répondant à cette objection avec sa verve habituelle : « Gardez-vous, » dit-il, « de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats... Vit-on un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros? Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton?... Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'homme civilisé, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre... Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense. O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, appre-

nez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être? Mais quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui : voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger! Quel mépris est donc plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint pas d'en être digne, car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, et quand tout le monde approuverait votre prétendue bravoure, elle n'en serait pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres..... L'honneur d'un homme qui pense noblement n'est point au pouvoir d'autrui ; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple : il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre. Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent descendre. »

Le mot n'est pas trop fort, comme quelques-uns pourraient le penser ; car, n'est-ce pas ainsi que procèdent les chiens, par exemple ? Voyez-en deux qui viennent de se rencontrer au coin d'un bois, au milieu d'un chemin, dans un carrefour. Je ne sais quel objet sordide a excité leur fureur. Ils se jettent l'un sur l'autre avec un acharnement incroyable : ils se mordent, se déchirent, se renversent, se relèvent, pour se renverser encore, et la lutte bestiale ne cesse que quand l'un des deux a succombé, qu'on les a forcés de se séparer, ou qu'ils se sentent eux-mêmes épuisés de fatigue. C'est là l'image du duel, avec cette différence que l'animal sans raison se sert de ses dents, tandis que celui qu'on appelle raisonnable, mais qui ne l'est guère en cette circonstance, se sert d'un morceau d'acier, qui ne me semble pas plus honorable que la dent, quoi qu'on en puisse dire.

On ne se bat, du reste, qu'au premier sang, si on veut, dira quelqu'un.

« Au premier sang, grand Dieu ! » s'écrie ici le philosophe de Genève, dont cette parole a soulevé l'indignation ; « et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire ? — Non, dis-tu, j'en veux laver mon honneur. — Dis donc plutôt le souiller ; car, si c'est un grand crime, un crime abominable de répandre, par violence, tout le sang de son semblable, c'en est un aussi, nécessairement, d'en répandre une partie. Sais tu, d'ailleurs, quelles seront les suites de ce premier sang versé ? Es-tu bien sûr de ton adversaire, bien sûr de toi-même ? — Nous aurons, me dis-tu, un maître d'escrime à nos côtés. — J'entends, tu dis à la mort : *Frappe !* et à la main de l'homme : *Arrête tes coups !* Comme c'est sage et prudent ! »

N'avons-nous pas, diront encore quelques-uns, le combat de David et de Goliath, celui des Horaces et des Curiaces, qui ne sont blâmés ni par les moralistes, ni par les théologiens ?

Sans doute ; mais, nous l'avons dit déjà, ce n'est point là le duel, à proprement parler, c'est la défense de la patrie faite au nom de l'autorité, défense légitime, par conséquent. C'est un diminutif, un abrégé de la guerre, que nous ne pouvons pas plus condamner que la guerre elle-même.

Reconnaissons toutefois que de tels combats ne peuvent être autorisés que par l'autorité souveraine qui seule a droit de disposer de la vie et des biens des particuliers dans l'intérêt général, et qu'ils ne doivent l'être que pour les plus graves raisons, à cause des dangers qu'ils ont en eux-mêmes et dans leurs suites.

E

EAU BÉNITE.

Objection. — De toutes les bénédictions en usage dans l'Eglise catholique, la plus fréquente est sans contredit celle de l'eau. Que signifie cette bénédiction ? Que signifie l'aspersion qui en est faite, à chaque instant, sur les personnes et sur les choses?

Réponse. — Vous avez raison de dire que de toutes les bénédictions en usage dans l'Eglise catholique la plus fréquente est sans contredit celle de l'eau ; puisqu'elle doit servir ensuite, ou à peu près, à toutes les autres bénédictions. Mais vous vous trompez, si vous vous imaginez que ce soit un rite propre à l'Eglise catholique seulement,

à l'Eglise du moins telle qu'elle est constituée depuis la venue de Jésus-Christ. Cette bénédiction si fréquente et l'aspersion sur les personnes et sur les choses, qui en est la conséquence naturelle, se retrouvent dans tous les temps et dans tous les lieux. On les voyait autrefois chez les gentils comme chez les Juifs, et on les voit encore aujourd'hui, chez les mahométans et les idolâtres comme chez les Chrétiens.

Que signifie cela? demandez-vous.

Il est facile de le comprendre; car tout nous le dit. Cela signifie que tout est souillé ici-bas, et que tout a besoin de purification; que l'homme, roi de la création terrestre, déchu par son péché, a plus particulièrement encore besoin de se purifier; que cette purification vient d'en haut; que Dieu seul peut la produire, et qu'elle n'a lieu que par l'efficacité du sang de Jésus-Christ, répandu sur la terre, pour la réconcilier avec le Ciel. Quand l'eau sainte est jetée sur nous au moment de la prière, c'est pour nous rappeler que nous ne pouvons être trop purs quand nous entrons en communication avec Dieu, qui est la sainteté même....

Mais écoutons plutôt à ce sujet, le savant P. Ventura. (*Les sacrements avant Jésus-Christ.*)

« Il est impossible de supposer qu'avec le grand mystère de l'Eglise, dont, ainsi que nous l'apprennent la Genèse et saint Paul, notre premier père eut la connaissance claire et parfaite, il n'ait connu aussi non-seulement les sacrements, mais les rites principaux de la même Eglise; et en particulier le grand rite, renfermant en lui tant de mystères, et dont l'usage est si grand dans l'Eglise, le rite *de la purification, de la sanctification des personnes et des choses*, par l'ablution ou l'aspersion de l'eau. Mais si Adam eut cette grande révélation aussi, il est certain qu'il ne l'a pas eue en vain, qu'il ne l'a pas eue pour la cacher en lui-même; il est donc certain aussi qu'il la réalisa lui-même qu'il la transmit à ses enfants avec toutes les autres révélations qu'il avait reçues, et qu'il avait été chargé de transmettre; et que c'est par ce moyen que s'est répandue et s'est établie dans le monde cette idée immense qu'on trouve toujours et partout parmi les hommes, et qui cependant n'a pu surgir d'elle-même dans l'esprit de l'homme: l'idée de l'efficacité de l'eau, consacrée par un rite ou par un souvenir religieux, pour effacer les taches de l'âme et pour sanctifier les personnes et les choses.

« Chez les Hébreux, où une loi positive avait régularisé le culte dans tous ses détails, et avait environné de cérémonies mystérieuses et de formes frappantes les simples rites de la révélation primitive, il y avait deux espèces d'eau bénite: l'une pour purifier l'homme de la lèpre (*Levit.* XIV), figure du péché originel et de tout péché grave, vraie lèpre de l'âme; l'autre pour effacer des immondices de moindre importance (*Num.* XIX), figure des péchés véniels et des souillures que même les choses inanimées contractent par le contact de l'homme ou par l'usage qu'il en fait. Pour faire l'eau bénite de la première espèce, on devait placer, sur un vase contenant de l'eau, deux moineaux; on tuait l'un d'eux et on faisait couler le sang dans le même vase, et on laissait l'autre vivant, et même on lui donnait la liberté: admirable figure des deux natures unies en Jésus-Christ, et concourant toutes les deux à donner une efficacité divine aux eaux du baptême et aux autres sacrements: la nature humaine par la réalité de son immolation, de sa mort et de son sang; et la nature divine, ne mourant pas, restant libre et maîtresse d'elle-même, mais élevant à l'infini le prix de l'immolation, du sang et de la mort de la nature humaine, par son union intime, substantielle, hypostatique, à cette même nature.

« On obtenait l'eau bénite de la seconde espèce par l'immersion d'un peu de cendre de la vache *rouge sans tache et qui n'avait jamais porté le joug* (*Num.* XIX, 2), et qu'on venait de brûler en présence du peuple, et par quelques rites ou bénédictions du prêtre: figure non moins expressive de l'eau bénite qui se fait dans l'Eglise toujours par la bénédiction du prêtre, et par l'invocation sur cette eau des mérites infinis de Jésus-Christ, dont l'humanité, *rouge* par le sang, mais exempte de toute tache et de tout joug du péché, a été brûlée au feu de son horrible passion.

« Chez les Juifs, les ablutions jouaient un grand rôle: hommes et choses étaient aspergés, sanctifiés, souvent par le sang, toujours par l'eau. Il en a été de même chez les peuples gentils, qui, tous et toujours, ont fait usage de l'*eau lustrale* ou purificatoire dans ce double but. Chez les Romains, en particulier, on jetait de cette eau sur les personnes qui devaient assister à un sacrifice, pour les purifier:

> Lustravitque viros...
>
> (VIRGIL., *Æneid.* lib. VI, 229);

sur les armées, avant de livrer combat, pour leur obtenir la victoire (*lustrare exercitum*, CICER. *Div.*, I, 45); sur les champs, pour y attirer la fertilité (*lustrare agros*, ID., *Att.*, V, 20); sur tous les lieux, pour en éloigner les influences funestes (*lustrare loca*, ID., *ibid.*); sur toutes les personnes et sur toutes les choses, pour les sanctifier (*lustrabere, res lustrata*, OVID., *Fast.*, lib. IV, vers. 735 seq.).

« Encore, il ne faut pas croire que dans l'usage des ablutions et des bains, si constant et si universel chez eux, les peuples païens n'aient cherché que la propreté et la volupté du corps. Il en fut ainsi dans la suite lorsque tous les rites religieux furent corrompus, comme toutes les idées, dont ils étaient la réalisation et qui leur servaient de base. Mais il n'en fut pas ainsi dès le commencement. Les ablutions et les bains ne furent introduits, avant tout, que comme des moyens de purification de l'âme; et c'est dans ce but qu'ils sont pratiqués même aujourd'hui chez les brahmines et chez les mahométans.

Ces rites étaient, nous le répétons, bien souvent ineptes, ridicules et même obscènes; mais ils n'en étaient pas moins la foi extérieure, la confession pratique d'un grand mystère, d'une sublime idée, qu'on avait pu altérer, mais qu'on n'avait pu tout à fait détruire, comme on n'avait pu l'inventer.

« Frappés des traits de ressemblance entre ces cérémonies païennes et certaines cérémonies de l'Eglise, quelques apologistes modernes ont dit que vraiment l'Eglise a emprunté aux païens ces rites, mais en les transformant, de manière à ce que, de moyens de corruption qu'ils étaient, ils devinssent des moyens de sanctification; comme, en les purifiant, elle a consacré et fait servir au culte du vrai Dieu les temples des idoles. Certainement si l'Eglise avait fait cela par rapport au culte, elle aurait bien fait, et on n'aurait pas raison de l'en blâmer. Mais c'est tout le contraire qui est arrivé. Ce n'est pas l'Eglise qui a emprunté aux païens ces rites, qu'elle aurait ensuite sanctifiés; ce sont les païens qui les ont connus par l'Eglise, qui en ont hérité de l'Eglise, et qui ensuite les ont gâtés. Car la vraie Eglise n'est pas née seulement au Calvaire, du sein ouvert de Jésus-Christ, endormi du sommeil de la mort sur l'arbre de la croix; au Calvaire, elle a été, d'après saint Paul, blanchie, purifiée, ennoblie, élevée (*Ephes.* v); mais elle était née déjà dans la personne d'Eve, du sein d'Adam, endormi dans l'Eden, du sommeil mystérieux de l'extase, auprès de l'arbre de la vie. Ainsi l'Eglise est plus ancienne que le paganisme, la vraie religion a précédé la fausse, comme l'innocence a précédé le crime; c'est l'erreur qui est moderne. Née avec le monde, cette Eglise est aussi ancienne que le monde; elle n'a jamais quitté le monde, a toujours existé au milieu du monde; et dans la série des patriarches d'abord, de la synagogue ensuite, enfin dans la grande communion catholique, elle a toujours conservé, avec la vérité des dogmes et la pureté de la morale, la sainteté des rites dont elle avait reçu la révélation dès l'origine du monde. C'est donc de son sein qu'a rejailli sur toute l'humanité tout ce qui s'y trouve de vrai et de saint, aussi bien que tous les rites mystérieux dont on chercherait en vain dans la pensée de l'homme l'origine et l'explication. Quant à l'Eglise, elle a trouvé tout cela en elle-même, ou elle l'a trouvé dans le trousseau de ses noces avec le Verbe incarné, dont le premier homme est la personnification prophétique, le type et la figure : *Adam primus qui est forma futuri* (*Rom.* v, 14); elle a trouvé tout cela dans le trésor que Dieu lui a confié dès le commencement; et d'où, d'après les manifestations dont Dieu l'a successivement gratifiée, d'après les mouvements du Saint-Esprit qui l'anime, elle a extrait le vieux et le nouveau (*Matth.* XIII, 52), selon la diversité des âges et des conditions de l'humanité, cette fille chérie que Dieu lui a donnée à soigner. »

ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Objections. — On sait pourquoi ces écoles qui s'établissent partout aujourd'hui au nom de la religion. — Ce n'est point l'instruction qu'elles ont pour but de répandre, mais l'ignorance. — Et ce ne sont point des ignorants seulement qu'elles forment, ce sont des esclaves attachés de cœur à leurs chaînes. — Pourquoi ce costume sévère, qui n'est bon qu'à faire peur aux enfants? — Pourquoi des religieux? — Nos instituteurs laïques les valent bien, si même ils ne valent mieux. — Ils tiennent aussi bien leur école, et sur un plus haut pied. — Ce sont en outre de bons citoyens, de bons pères de famille, qui donnent précisément à leurs élèves l'exemple des vertus qu'ils devront un jour pratiquer..

—

Réponse. — Voilà ce qui se disait, ce qui se répétait partout à satiété, il y a un certain nombre d'années, et beaucoup d'autres choses encore se disaient également, relativement aux écoles chrétiennes, que nous ne pouvons rapporter ici. Qui ne le sait? Qui ne s'en est aperçu bien des fois, pour peu que son âge lui permette de se reporter au temps dont nous parlons? A la campagne comme à la ville, l'humble frère des Ecoles chrétiennes semblait ne pouvoir faire un pas au milieu de ces populations ignorantes et grossières, à l'instruction et au bonheur desquelles il avait promis à Dieu de consacrer sa jeunesse, sa vie tout entière, sans devenir l'objet de leur mépris, de leurs risées, et quelquefois de leurs insultes les plus outrageantes. Lui cependant, toujours Chrétien, disciple véritable de celui qui est mort en obéissant et en rachetant ses bourreaux, bien loin de se refroidir à la vue de tant d'aveuglement et d'ingratitude, sentait son zèle redoubler chaque jour au contraire, pour l'accomplissement de sa pénible mission. Il appelait à lui tous les enfants, quels qu'ils fussent. Il les accueillait avec la plus grande douceur, à l'exemple de son divin Maître. Il les instruisait autant que le permettait leur jeune âge; il combattait sans cesse leurs penchants vicieux, et dirigeait leurs premiers pas dans la carrière de la vie avec une patience que rien ne pouvait lasser. En conduisant ainsi à Dieu, père de tous, ces chers petits enfants, il avait pour chacun, sans aucune exception, des soins véritablement fraternels, comme le rappelle son nom bien-aimé, car, s'il avait pu y avoir quelque privilége dans la tenue de son école, c'eût été, n'en doutons point, vu la noblesse de son cœur, pour ceux dont il aurait eu le plus à se plaindre.

Le temps a marché; cet arbre si faible d'abord, si éprouvé, si souvent battu par la tempête, s'est développé d'une manière surpre-

nante. Que dis-je? il a pris aujourd'hui des proportions colossales. Ses racines ont pénétré profondément dans le sol si fécond de la France, ses branches s'étendent dans toutes les parties du monde, et partout aussi, mais dans notre chère patrie principalement, les enfants du peuple s'empressent de venir se reposer à son ombre et recueillir ses fruits.

Nous pourrions ne pas aller plus loin, car nous avons là une preuve de fait, d'une force incomparable, bien propre assurément à réfuter toutes les objections auxquelles nous avons entrepris de répondre, et toutes celles qu'on pourrait faire sur le même sujet. Cependant, pour en mieux faire sentir à tous la valeur, nous allons développer un peu les idées sommaires que nous venons d'émettre. Non pas que nous regardions toutes les écoles fondées dans un esprit religieux, ni même les écoles chrétiennes, dont nous nous occupons ici particulièrement, comme tenant essentiellement à la religion catholique; mais comme elles viennent d'elle véritablement, qu'elles sont soutenues, dirigées par elle, qu'elles sont aussi son œuvre, et une œuvre de prédilection, nous désirons en montrer l'excellence, et faire voir surtout qu'elles ne méritent point les reproches que tant de personnes leur adressaient autrefois, et que plusieurs sans doute leur adressent encore aujourd'hui.

Quand les écoles, communément connues sous le nom d'Ecoles chrétiennes, et toutes celles qui, sorties de la même source, ont absolument le même esprit et tendent au même but, commencèrent à se propager en France, le besoin s'en faisait vivement sentir, mais les circonstances dans lesquelles on se trouvait ne leur étaient guère favorables. Le vent soufflait à un libéralisme impie, violent, demandant la licence pour ses partisans, le despotisme pour les autres, mélange incohérent des idées mauvaises qui avaient eu cours précédemment, et qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, avaient causé tant de malheurs. Quand on vit la religion catholique commencer à reprendre en France sa bienfaisante influence, quand on vit surtout la génération naissante appelée dans le sein de cette divine mère, pour y apprendre, avec les premiers éléments de la science humaine, les éléments encore plus indispensables de la science divine, ce fut un cri assourdissant de réprobation, ce fut un *tolle* général, dont la raison la plus calme avait bien de la peine alors à prévoir le résultat. En contemplant avec douleur ces bons frères des Ecoles chrétiennes traduits, pour ainsi dire, par leurs nombreux ennemis, devant tous les tribunaux de l'opinion publique, sous l'accusation de vouloir éloigner des idées dominantes alors, pour les ramener à des pratiques abolies, les enfants du peuple, vous vous rappelez nécessairement leur bon Maître traduit lui aussi, par ses nombreux ennemis, devant les divers tribunaux de la Judée, sous l'accusation d'avoir voulu pervertir le peuple.

Du reste, à ces accusations qui se reproduisaient sous toutes les formes et dans tous les lieux, à la ville, à la campagne, dans les plus petits villages, et jusque dans la plus pauvre cabane, en diatribes, en chansons, en rire moqueur, en insultes directes, à ces accusations passionnées, injustes, la réponse ne manquait pas. Une défense toujours calme, toujours sage, et quelquefois éloquente ne fit point défaut au dévouement de nos frères odieusement persécutés. Est-ce qu'il y eut un évêque en France qui, soit à l'occasion de leur introduction dans son diocèse, ou à quelque autre occasion favorable, ne repoussât, dans un de ses Mandements, avec toute l'autorité due à son caractère et à sa personne, les accusations injustement lancées contre eux? Est-ce qu'il y eut un prédicateur qui n'en parlât quelquefois dans ses sermons; un simple curé de campagne qui, prenant l'attaque où elle se trouvait, ne la combattît également dans ses instructions familières? Est-ce qu'il y eut alors une apologie, écrite ou parlée, où le défenseur de la religion catholique ne consacrât une partie plus ou moins considérable de son apologie à ces modestes apôtres de l'enfance?

Parmi les passages les plus saillants tirés d'un ouvrage qui eut une grande vogue en ces derniers temps, voici ce que nous trouvons :

« Le prêtre a deux complices de sa charité, l'un est son frère, connu sous le nom de *Frère des Ecoles chrétiennes*, *Frère de la Croix*, *de Saint-Jean-de-Dieu*, etc.; l'autre est sa sœur la religieuse, appelée *Sœur de la Charité*, *Sœur grise*, *Sœur de Saint-Joseph*, *de la Croix*, etc. Ils sont l'un et l'autre pour le petit peuple ce que lui-même est pour toutes les classes, lumière et consolation. Eclairer et consoler! en faut-il davantage à cette pauvre humanité qui est toute ignorance et douleur?

« Suivons ces anges d'amour: où vont-ils? Ils vont s'entourer des nombreux enfants du pauvre, que la nudité encore plus que la paresse retient dans les tristes réduits où ils ont vu le jour. Ni les haillons souillés de vermine, ni l'odeur suffocante de l'humide cabane ne les rebutent.

« Que veulent-ils leur apprendre? La doctrine qui seule empêche les grands d'être des oppresseurs, et les petits d'être de vils esclaves ou des scélérats.

« Ils les entretiennent du Dieu né dans une étable, du Dieu suant trente ans dans un atelier pour gagner du pain, lui qui en donne aux rois eux-mêmes. Ils leur parlent du royaume éternel qu'il a promis à tous, surtout aux pauvres, si, fidèles à le suivre sans murmure sur la route des privations, ils n'attendent leur pâture de chaque jour que de leur travail et de la bonté infinie de celui qui nourrit l'énorme éléphant et l'imperceptible vermisseau.

« Confrontez cet enseignement simple et sublime avec l'enseignement mécanique que nos anglomanes voudraient lui substituer. L'ardoise lancastérienne peut bien produire

des machines industrieuses capables de lire, écrire, chiffrer, et quelquefois des automates révolutionnaires qui vous jetteront un pavé à la tête en criant : *Vive la liberté !*

« Le claquoir du Frère et de la Sœur des Ecoles chrétiennes peut seul former des hommes qui portent noblement le poids de l'indigence, des hommes inaccessibles à l'envie et à la cupidité en face de l'opulence et de la grandeur, parce qu'ils croient au céleste séjour, où laboureurs, journaliers, mendiants, trôneront éternellement au-dessus des rois, s'ils ont été plus vertueux.

« Il y a pourtant des hommes qui préfèrent l'ardoise au claquoir! N'en soyons pas surpris. Il faudrait être bien fou pour ne pas voir que le monde est plein de fous. » (*Réflexions d'un solitaire.*)

Plaidant la même cause, nous ne craignons pas de le dire ici, avec la même conviction, avec la même chaleur d'âme, mais sans exclusion de personnes bien intentionnées, de méthodes pouvant obtenir de bons résultats, nous disions aussi, à peu près à la même époque :

« Il est huit heures du matin. L'homme du peuple est depuis quelque temps à son travail, et la compagne de ses peines, retenue un peu plus tard à la maison, par les soins du ménage, vient de donner à ses enfants la frugale nourriture de la journée. Ces enfants ont quitté la maison paternelle, et ils se rendent avec empressement à une autre maison qui a pour eux les mêmes attraits. Des enfants du même âge et de la même condition se réunissent à eux, à leur passage, et, marchant tous en bon ordre, ils arrivent bientôt au lieu où la modeste croix de bois leur rappelle la demeure des Frères chargés de leur instruction. Entrons avec eux : Quelle réunion d'enfants! Ils sont trois cents, quatre cents peut-être, et quelques Frères suffisent pour maintenir le bon ordre et pour les instruire. La prière s'est faite avec recueillement. La classe commence, écoutons : Ici, les plus jeunes de tous s'exercent à composer et à décomposer tous les mots du langage; mécanisme ingénieux qu'ils répéteront toute leur vie sans qu'aucun d'eux en comprenne jamais le mystère; là, quelques-uns, plus avancés en âge, commencent à donner eux-mêmes un corps à cette insaisissable pensée qui est dans notre âme. D'autres apprennent la description des parties les plus connues de cette terre qu'ils doivent arroser de leur sueur et peut-être de leur sang. D'autres se livrent à l'étude encore plus importante de leurs devoirs... Quel ordre de tous côtés! Quel silence! Quelle attention! et, de la part du Frère, quelle douceur! quelle patience! Ni l'odeur infecte de ces enfants mal entretenus, ni l'insupportable monotonie de ces exercices toujours les mêmes n'ont pu lasser son courage. Il est là, depuis le matin jusqu'au soir, sans s'éloigner un instant. Savez-vous ce qui le retient ainsi comme cloué à ce poste honorable, mais difficile? L'or?— Mais il ne peut rien posséder. — L'honneur? — Mais il vit inconnu. — La satisfaction intérieure? — Mais tout est dégoût pour lui dans ce pénible état. — Qu'est-ce donc? — Il est facile de le comprendre, c'est la conscience. Aussi, quel maître que la conscience! C'est toujours celui à qui l'homme obéit le plus fidèlement. »

« Je reconnais, direz-vous, le zèle du Frère dans l'accomplissement de ses pénibles devoirs; mais son enseignement n'est pas assez avancé, il manque de science.

« Il manque de science! Prenez le livre qu'il tient en ce moment et qu'il explique avec tant d'intelligence; c'est le livre des prières. Lisez : — *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* (*Matth.* VI, 9.) Et un peu plus bas : *Je crois en Dieu, le Père tout puissant, le créateur du ciel et de la terre!...* Montrez-moi autant de science véritable dans tous les livres de la philosophie ancienne, et même dans les livres de la philosophie nouvelle. Je vous entends vous écrier : — Ce sont des prières que tous connaissent! — Dites plutôt que bien peu les connaissent; car, si on les connaissait, on prierait comme il est ordonné de le faire, et les prières seraient exaucées. Lisez encore un peu plus bas : *Tes père et mère honoreras, afin que tu vives longuement... Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient...* Voilà actuellement la science de leurs devoirs. Quelle autre espèce de science voulez-vous donc pour l'enfant, et surtout pour l'enfant du peuple?

« Les exercices sont terminés; le frère est sur le point de renvoyer ses enfants; mais, avant de s'en séparer il leur adresse, aujourd'hui, comme chaque jour, de sages conseils : *Mes enfants, servez toujours le bon Dieu, aimez vos parents, respectez ceux que la Providence a placés au-dessus de vous; supportez avec courage le travail, les afflictions de cette vie; tendez la main à celui qui marche péniblement à vos côtés. Chacun de nous a son fardeau à porter, et celui-là est le plus heureux qui le porte avec le plus de résignation.*

« Je vous le demande à vous-même : concevez-vous un enseignement plus avantageux pour la société, et particulièrement pour celui qui le reçoit? » (*Bienfaits du catholicisme.*)

On conçoit combien cette défense unanime de la part de ceux qui ont précisément pour mission d'enseigner les peuples, a dû dissiper les préjugés et calmer les passions. Reconnaissons-le cependant, ce n'est point là ce qui a le plus contribué à changer l'opinion générale relativement aux écoles catholiques. Ce qui a eu une action tout à fait décisive à cet égard, ce sont les écoles elles-mêmes, leur bonne tenue, la conduite habituelle de ceux qui ont été chargés de les diriger. Voyez-les, en effet, dans les circonstances quelquefois bien difficiles où ils se trouvent. Voyez surtout les frères des Ecoles chrétiennes, sur lesquels les yeux sont plus particulièrement fixés, parce qu'ils sont toujours à la tête de l'instruction populaire.

Quelle douceur! quel dévouement! quelle prudence! — Le sol tremble sous leurs pas; l'Eglise catholique à laquelle ils tiennent comme par la force de leurs entrailles est elle-même attaquée. — Ils sont toujours à leur poste, et ils y sont toujours les mêmes. — Les administrations, les gouvernements changent à plusieurs reprises. — Ils ne changent jamais. — On leur retranche, en tout ou en partie, la subvention, rigoureusement nécessaire à leurs besoins, qui leur était accordée précédemment. — Ils vivent de privations et d'aumônes. — On leur enlève leurs écoles. — Ils s'en éloignent, puisqu'il le faut, mais ils y restent de cœur, prêts à revenir à la première demande. — Les partis se divisent, et chacun d'eux s'efforce d'attirer à soi les différentes classes dont se compose la société : « Venez à nous, » leur crie-t-on de toutes parts, « et amenez-nous tous ceux dont vous pouvez disposer. » — Ils ne repoussent personne, mais ils ne se livrent non plus à personne : « Quant à nous, » disent-ils, sinon par des paroles, du moins par leur conduite; « quant à nous, nous sommes à Jésus-Christ et au cher troupeau qu'il a bien voulu nous confier. »

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si les esprits même les plus indisposés sont aujourd'hui presque complétement revenus sur leur compte. Citeriez-vous une ville un peu importante en France qui ne possède un ou plusieurs de leurs établissements? Trouveriez-vous facilement un conseil municipal un peu éclairé qui ne fasse leur éloge, s'il les possède déjà; qui ne les demande ou du moins les désire, s'il ne les a point encore? Ils ont toutes les sympathies de l'administration supérieure; et nous avons vu le chef même de l'Etat offrir la croix de la Légion d'honneur au supérieur général de la communauté. Celui-ci se montra excessivement sensible à cette marque inattendue d'une haute distinction, mais il crut devoir refuser l'offre qui lui était faite : « Dans ma position, » dit-il, « sur ma robe de bure, cela n'est pas possible. » *Pour moi*, ajouta tout naturellement l'humble apôtre de l'enfance après le grand Apôtre des nations, *à Dieu ne plaise que je me glorifie en autres choses que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. »* (*Galat.* VI, 14.) Conduite admirable de la part de l'un et de l'autre, et qui excita partout d'unanimes applaudissements.

Nous avons dit que ce n'était pas seulement en France, mais à l'étranger et dans toutes les parties du monde que nos écoles chrétiennes prenaient aujourd'hui de rapides accroissements. Qui ne le sait? qui n'en a, chaque jour, des preuves de plus en plus convaincantes?

M. l'abbé Godard, professeur au grand séminaire de Langres, après un voyage scientifique fait en Egypte comme envoyé du gouvernement, publiait récemment des renseignements aussi édifiants que curieux sur les écoles catholiques établies dans cette contrée. En voici la partie la plus importante :

« Il y a cinq écoles françaises, trois pour les garçons et deux pour les filles. Elles sont établies à Alexandrie et au Caire.

« La première école française pour les garçons a été établie à Alexandrie en 1847. Les Lazaristes appelèrent à cette époque les frères de la Doctrine chrétienne, qui vinrent au nombre de quatre, et ouvrirent une école gratuite, soutenue par les aumônes de la propagation de la foi. En 1848, l'établissement reçut des demi-pensionnaires. En 1852, les frères, se séparant des Lazaristes, transférèrent l'école dans le couvent des PP. Franciscains, dits de Terre-Sainte, qui desservent la paroisse des Catholiques latins. Les élèves étaient alors environ deux cents : cent pensionnaires ou demi-pensionnaires, et les autres externes. Aujourd'hui, en 1856, la communauté des frères se compose de 18 membres, et l'école de 350 élèves.

« Quant à l'objet de l'enseignement, c'est celui des écoles primaires de la France; mais il embrasse les cinq langues, française, italienne, arabe, anglaise et grecque.

« La seconde école française pour les garçons est née en 1852 à Alexandrie, par suite de la translation des frères de la Doctrine chrétienne au couvent des Pères de la Terre-Sainte. Les Lazaristes ont continué à recevoir des enfants et des jeunes gens qu'ils instruisaient eux-mêmes. Ils ont, à cette heure, une soixantaine de pensionnaires et demi-pensionnaires de toutes les religions et nationalités de l'Orient.

« En face est l'école dirigée par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui possèdent aussi un hôpital situé dans une autre partie de la ville.

« Le vaste établissement qui nous occupe, renferme, comme la plupart des *Miséricordes* de la même congrégation, une école, un orphelinat, une crèche, un dispensaire où l'on distribue journellement et grandement des remèdes aux malades pauvres de toute religion.

« Le pensionnat, l'école gratuite et l'orphelinat renferment plus de 500 élèves. Depuis la salle de l'asile jusqu'à celles où l'on étudie le piano, le dessin et la peinture, et où l'on travaille aux broderies les plus délicates, tout, dans cette maison, rappelle les meilleurs établissements du même genre en Europe. Une société de dames de charité vient en aide aux sœurs pour l'entretien de la crèche et le placement à la nourrice des enfants trouvés.

« Les sœurs du Bon Pasteur d'Angers sont installées au Caire depuis neuf ans. Elles comptent environ une centaine d'élèves au pensionnat, autant à l'école gratuite, et elles ont recueilli à l'orphelinat une cinquantaine de filles. Je ne pourrais que répéter sur l'organisation de cette école ce que j'ai dit sur celle des religieuses d'Alexandrie.

« L'établissement des frères des Ecoles chrétiennes au Caire ne remontent qu'au 15 février 1854. Il compte une maison bâtie à

l'européenne, en face du couvent des Pères de la Terre-Sainte, et donnée par eux. Mgr Gerasco, évêque de Fez, vicaire et délégué apostolique de l'Egypte, les consuls européens du Caire et en particulier le consul de France, M. de la Porte, ont concouru à la création de cette importante institution. Elle compte aujourd'hui 300 élèves environ. Il n'y a que 25 pensionnaires, parce que le local n'en peut contenir un seul de plus. Le directeur a dû refuser 36 enfants qui lui étaient offerts de la haute Egypte seulement. Que c'est douloureux! Le nombre des Juifs, des Grecs schismatiques et des musulmans s'est notablement accru cette année.

« Les matières de l'enseignement sont, là aussi comme à Alexandrie, celles de nos écoles primaires. Il faut y ajouter la tenue des livres, les éléments d'algèbre et de géométrie, et les diverses langues du pays. Ces dernières se classeraient ainsi, selon leur importance : l'italien l'arabe, l'anglais, le turc. Nous ne parlons pas du français qui est la vraie langue de l'école. Les Pères Lazaristes enseignent à Alexandrie l'histoire de France. Au Caire, où il n'y a presque pas d'élèves français et où la majorité n'est pas européenne, on se borne, à défaut d'histoire nationale, aux histoires anciennes, du moyen âge et des temps modernes.

« Les Grecs catholiques avaient demandé des frères de France pour leurs enfants. Deux de ces maîtres dévoués se sont rendus à cet appel. Mais ensuite les Grecs ont eu l'idée plus heureuse encore de n'avoir pas d'école à eux et d'envoyer, en signe d'unité religieuse, tous leurs enfants à l'école des Latins. Cet exemple apportera d'heureux fruits.

« Admirons ici comment nos religieux ont su gagner l'estime et la confiance des familles séparées à ce point par les religions et par le sang! Ce n'est point un problème difficile pour le Catholique: la charité explique tant de choses! Les libres penseurs supposeront probablement qu'on met en pratique un des principes de leur philosophie, l'indifférence en matière de religion, pour réunir ainsi le Catholique, le musulman, le Juif, les hérétiques de toute secte, sous le niveau d'une éducation commune et de la même instruction. Il n'en est rien ; l'enseignement catholique est donné à tous ces jeunes gens, de 10 à 18 ans, dans toute sa pureté, avec la divine intolérance dogmatique. Tous entendent et apprennent le catéchisme romain et récitent nos prières. Les familles le savent et y consentent. Les enfants non catholiques sont entièrement libres de s'abstenir des signes extérieurs de notre foi, quand cette obtention ne porte aucune atteinte à l'ordre et à la règle de la maison. Mais il est de fait qu'ils ne s'abstiennent pas. Non-seulement les musulmans, les Juifs et les hérétiques font spontanément ce que l'on fait dans une école catholique, mais souvent ils veulent assister aux offices de l'église, là même où ils en seraient dispensés. Si quelque répugnance se manifeste, elle ne vient pas de l'enfant, du jeune homme, mais de ses parents ou de quelques membres de sa famille dont les préjugés ne sont pas encore détruits.

« Cette confiance, cette sympathie se manifestent de toutes parts envers la religion. Saïd-Pacha en a donné des preuves, avant et depuis son élévation au trône. On annonçait, il y a quelque temps, que Son Altesse avait concédé aux frères du Caire un local en rapport avec l'accroissement du nombre de leurs élèves. Cette nouvelle était prématurée. Mais il est vrai qu'au mois d'octobre dernier, Saïd a promis d'accorder aux frères un emplacement suffisant pour leur école et donné l'ordre d'étudier à cette fin un vaste terrain indiqué par le Frère directeur, entre la porte du Choubra et l'embarcadère du chemin de fer d'Alexandrie. Les ministres du vice-roi montrent les mêmes dispositions.

« Les schismatiques rendent aussi à nos institutions catholiques le plus éclatant hommage. Les Grecs ont fait à Alexandrie une école où enseignent des professeurs grecs laïques ; toutes les familles grecques contribuent aux frais de cette maison, et pourtant plusieurs envoient leurs enfants aux écoles françaises ; celles-ci payent deux fois, par conséquent, à l'école grecque, où leurs enfants ne vont pas, et à l'école catholique où ils reçoivent une éducation et une instruction préférables.

« Au Caire, les coptes schismatiques demandent à nos frères de prendre en main la direction des écoles de leur Eglise. Il en est de même des Arméniens schismatiques. J'ai accompagné un évêque arménien dans une visite qu'il faisait à l'établissement. Ce vieillard a constaté, par l'examen des enfants de sa secte qui se trouvaient dans les classes, et par une inspection générale, l'état de l'école, l'instruction des élèves, et a témoigné hautement sa vive satisfaction. La demande officielle des frères catholiques pour une école arménienne schismatique doit être arrivée à Paris. Le clergé de cette secte n'ignore point cependant, car on le lui a dit nettement, que les frères ne changent point un iota à leurs règles ni à la doctrine qu'ils enseignent partout. Il le sait et il y consent. Cela semble étrange; mais l'épiscopat arménien se voit forcé d'agir de la sorte par la conduite des familles qui, au mépris de ses vaines excommunications, persistent à envoyer leurs enfants aux écoles françaises.

« Nos religieux doivent ces remarquables succès à leur dévouement, à leur zèle désintéressé, à l'auréole de chasteté qui les environne ; et, sous ce rapport, ils possèdent un privilége que l'hérésie ne peut leur disputer, un secret qu'elle ne peut leur ravir, une puissance qu'elle n'aura jamais. »

Est-il nécessaire, après cela, d'entrer dans de longues discussions pour répondre aux objections dont nous avons parlé en commençant, et à celles qu'on pourrait faire encore contre les écoles chrétiennes? Ne voyez-vous pas que tout est réfuté déjà? Que sont d'ailleurs ces objections mesquines

par rapport à des écoles si étendues, si solidement établies? Ce que sont sur nos monuments religieux des grains de poussière que le vent apporte et qu'un souffle emporte de même sans qu'il y paraisse.

Ce n'est pas l'instruction, avez-vous dit, que les écoles chrétiennes ont pour but de répandre, mais l'ignorance.

Nous avons déjà répondu à cette objection. Voulez-vous une réponse qui fasse sur vous plus d'impression? Entrez dans une de ces écoles au moment du travail. Entrez-y surtout un de ces jours où les compositions des élèves sont exposées aux regards du public, et il ne vous faudra pas un long examen pour vous retirer convaincu que si les études pèchent, c'est plutôt par excès que par défaut.

Et ce ne sont pas seulement des ignorants qu'elles forment, ajoutez-vous, ce sont des esclaves attachés de cœur à leurs chaînes.

La preuve du contraire, c'est qu'elles ont uniquement pour mission de propager la doctrine chrétienne qui seule a détruit l'esclavage sur la terre, et qui seule encore peut l'empêcher de s'y établir de nouveau.

Pourquoi ce costume sévère? demandez-vous.

Mais pourquoi donc la soutane du prêtre, l'habit militaire, la robe du juge, de l'avocat, du professeur?... Quoi! vous comprenez l'importance d'un costume pour faire plus d'impression sur les grandes personnes, et vous ne la comprenez pas pour faire aussi plus d'impression sur les enfants, que les choses extérieures frappent davantage?

Pourquoi des religieux?

Pour qu'ils aient plus de régularité, de dévouement, plus d'exactitude, en un mot, à remplir tous les devoirs de leur état; et qu'ils soient par cela même, aux yeux de leurs élèves, des modèles plus accomplis, sous tous les rapports. Je dis sous tous les rapports, et avec raison: car il n'est point nécessaire, comme vous semblez le croire, de vivre au milieu du monde et en famille, pour donner l'exemple des vertus qu'on doit y pratiquer. Une perfection plus haute est encore un modèle, et même un modèle meilleur qu'un autre pour une position moins élevée. Je n'en veux point d'autres preuves que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce modèle accompli de tous les hommes dans quelque position qu'ils se trouvent.

Nos instituteurs laïques les valent bien, si même ils ne valent mieux...

Mon but ici est de défendre et non d'accuser. Qu'il me soit permis de le dire cependant; ici, comme dans tout le reste, vous êtes complétement dans l'erreur. Non, vos instituteurs laïques ne valent pas mieux que nos instituteurs religieux; et tout ce que je viens de dire le prouve surabondamment! Non, ils ne valent pas mieux: car je vois bien les étrangers eux-mêmes nous demander nos instituteurs religieux, mais je ne vois personne nous demander vos instituteurs laïques! Non, ils ne valent pas mieux: car nos écoles chrétiennes n'ont jamais propagé que le bon ordre et la morale, et vos écoles laïques ont été souvent des sources de désordre, et, en certaines circonstances, un danger public! Non, je vous le répète encore, vos instituteurs laïques ne valent pas mieux que nos instituteurs religieux: car où se trouvent les écoles chrétiennes, proprement dites, les autres ne peuvent, en général soutenir la concurrence; et, si quelques-unes la soutiennent, c'est ordinairement en se pénétrant du même esprit, en tendant au même but, en suivant la même marche, de telle sorte que ce ne sont guère des écoles laïques que de nom.

Ils donnent, dites-vous, l'exemple des vertus que leurs élèves doivent un jour pratiquer.

Quelquefois, oui; mais non pas toujours. Or, les enfants, et, en général, les hommes suivent et retiennent plutôt l'exemple du mal que du bien.

Nos instituteurs religieux ne donnent-ils pas également, et même mieux, l'exemple de ces mêmes vertus?— Ils ne sont pas mariés, avez-vous dit. — Mais ne voyez-vous pas que dans une position plus haute et plus difficile se trouve l'exemple de toutes les vertus qui appartiennent à une position inférieure, comme nous vous le faisions remarquer tout à l'heure. C'est toujours la voie qui conduit au ciel; c'est toujours cette grande, cette sublime, cette universelle charité qui, bien entendue, embrasse la Loi et les Prophètes; c'est-à-dire tous les devoirs que chacun de nous est obligé de remplir, pour plaire à Dieu et recevoir ses récompenses.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Objections. — L'esprit de la religion catholique n'est-il pas naturellement hostile à cette science communément connue aujourd'hui sous le nom d'*Economie politique?* — Ses apologistes ne s'en occupent guère que pour la combattre. — C'est une nouvelle preuve qu'elle ne veut point le bonheur matériel des individus et des peuples, que cette science a pour objet.

—

Réponse. — Il est faux de dire, d'une manière absolue, que la religion catholique ne veut point le bonheur matériel des individus et des peuples. Elle le condamne, et elle est bien obligée de le faire, quand, soit par sa nature, soit par ses tendances, il est en opposition avec la raison ou la foi. Dans le cas contraire, elle l'approuve toujours, et quelquefois le bénit.

Ce bonheur sans doute n'est point le but principal et direct de sa mission. Messagère céleste, elle est venue sur la terre recueillir dans son sein les âmes créées primitivement à l'image de Dieu, mais déchues par la dé-

sobéissance d'Adam, travailler à leur régénération, et les introduire au séjour des esprits célestes, pour y jouir de l'éternel bonheur. C'est là son grand but, celui auquel le reste est subordonné. Et cependant, tout en remplissant avec une inflexible rigueur cette divine mission, mère dévouée de tous les hommes, elle aime à essuyer les larmes des enfants qu'elle porte avec amour dans son sein, à calmer leurs souffrances, abréger leurs épreuves, et, pour tout dire en un mot, à les rendre aussi heureux qu'ils peuvent l'être ici-bas. Qui ne le sait pour l'avoir éprouvé soi-même, et pour l'avoir également reconnu dans les autres? Qui ne se rappelle, en effet, ces jours de bonheur passés dans la pratique du christianisme? Qui n'a lu ou entendu raconter quelqu'une de ces grandes époques de l'histoire, où, changés en quelque sorte, sous l'influence de la religion, les hommes paraissaient avoir été rappelés dans un nouvel Eden?

Je n'ignore point ce qu'on peut m'objecter ici. J'ai sous les yeux, en particulier, ce texte de saint Paul (*I Cor.* xv, 19), où il dit positivement que, si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus malheureux de tous les hommes.

A cela je réponds que, dans ce texte et dans tous ceux qu'on pourrait nous opposer de même, il s'agit d'une époque de lutte et d'épreuves, époque d'après laquelle on ne doit pas juger la position ordinaire que la religion fait à ses enfants sur la terre. J'ajoute que, quand saint Paul parle du malheur des Chrétiens, il n'entend point un malheur absolu, mais seulement conditionnel, c'est-à-dire en cas que nous n'eussions pas l'espérance de l'autre vie. Oui, nous devons en convenir, si nous n'avions pas cette espérance, nous serions réellement les plus malheureux des hommes. Mais, avec cette divine espérance, c'est-à-dire avec le ciel entr'ouvert pour nous recevoir, et Jésus-Christ, dans toute sa gloire, nous appelant à lui, pour nous en rendre participants, tout change aussitôt en nous et hors de nous, tout se transfigure réellement, comme sur le Thabor. Il n'y a plus alors pour nous, en quelque sorte, ni peines ni souffrances, dans quelques positions que nous nous trouvions, quelques combats que nous ayons à soutenir. Les épines sont devenues des roses, notre sang répandu est un manteau de pourpre, et notre dernier soupir un soupir d'amour. Tels sont les miracles que la religion opère en faveur de ses enfants, pour leur faire goûter le bonheur, même dès cette vie.

Mais, me direz-vous, si la religion catholique n'est point hostile au bonheur temporel de ses enfants, si elle leur permet volontiers de rechercher ce bonheur jusque dans la jouissance des choses matérielles, pourvu qu'ils le fassent sans transgresser leurs devoirs, pourquoi ses apologistes ne s'occupent-ils guère, si ce n'est peut-être pour la combattre, de cette science, connue aujourd'hui sous le nom d'*Economie politique*, qui a précisément ce bonheur pour objet?

Par cela même que la religion n'est point essentiellement hostile au bonheur matériel des individus et des peuples, elle ne saurait l'être, non plus, à la science qui l'a pour objet. Mais, par cela même aussi que ce bonheur n'est point le but principal et direct de sa mission, qu'elle n'y conduit les hommes que secondairement, indirectement, autant qu'il se concilie avec le devoir, et ne fait qu'un, en quelque sorte, avec lui, ses apologistes ne peuvent s'occuper, non plus, de la science qui l'a pour objet que secondairement, indirectement aussi, et autant qu'elle se concilie avec l'accomplissement du devoir.

Remarquons, du reste, combien cette science doit facilement égarer ses adeptes, non-seulement aux yeux de la foi mais encore aux yeux de la raison, à cause des sujets dont elle les occupe sans cesse. Qui ne comprend, en effet, qu'en abaissant continuellement vers la terre les regards de l'homme, on lui fait perdre de vue le ciel; qu'en retenant toujours sa pensée dans ce monde des corps on le dégoûte de toute idée spirituelle, pour le plonger dans un affreux matérialisme qui dégrade les individus et les peuples, les rend voluptueux, sanguinaires, et finit par tarir en eux les sources mêmes de la vie?

Nous trouvons, dans l'*Essai sur l'indifférence*, des réflexions d'une haute portée, qui viennent ici fort à propos :

« Il y a dans chaque homme, et, par une liaison nécessaire, en chaque peuple, deux puissances qui se combattent : les sens et la raison; ou, pour parler le langage profondément philosophique de nos Livres saints : la chair et l'esprit (49); et, selon que l'un ou l'autre prévaut, la vérité ou l'erreur, la vertu ou le crime domine dans la société et dans l'individu.

« Par sa raison, en effet, l'homme aspire à la possession de la vérité, noble aliment de son intelligence, et tend avec une force invincible vers l'ordre conservateur des êtres. De là le penchant qu'il manifeste pour les croyances généreuses, pour les doctrines élevées et sévères et les dogmes les plus spirituels; de là encore cette insatiable ardeur de connaître, cette soif d'immortalité, cet instinct religieux, cette foi d'autant plus éclairée qu'elle est plus simple, à tout ce qui est beau, sublime, utile, et par là même plein de réalité; de là enfin cet étonnant empire qu'il exerce sur lui-même, sur ses sentiments, sur ses passions, et jusque sur ses pensés; ce mépris des plaisirs frivoles et des jouissances matérielles; ce dégoût insurmontable pour tout ce qui passe; ces élans vers un bien immuable, infini, que le cœur

(49) Caro enim concupiscit adversus spiritum; spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur. (*Galat.* v, 17.)

pressent, quoique l'esprit ne le comprenne pas encore; cet amour immense de la vertu et ces inexprimables angoisses, lorsqu'il s'en est écarté; cette tendre compassion pour tous les genres de misères physiques et morales, et cette disposition constante à se sacrifier à autrui, source unique de ce qu'il y a de grand, de touchant et d'aimable dans la vie humaine.

« Par les sens, au contraire, l'homme incliné vers la terre, enseveli dans les jouissances physiques, et sans goût pour les plaisirs intellectuels, ressemble à la brute et se complaît dans cette ressemblance. Son intelligence s'obscurcit, mais trop lentement à son gré; aussi, avec quelle ardeur il travaille à l'obscurcir encore! on dirait que la vérité est son supplice, tant est vive et profonde la haine qu'elle lui inspire. Il la poursuit sans relâche, l'attaque avec fureur, tantôt dans les autres, tantôt en lui-même, dans son esprit, dans son cœur, dans sa conscience. Inutiles efforts! Au moment même où il se croit vainqueur, au moment où, plein d'orgueil, il s'applaudit d'avoir enfin terrassé, anéanti cette vérité implacable, l'imposante vision, plus menaçante et plus formidable, revient de nouveau le désoler.

« Mais si l'homme, esclave des sens, est ennemi de la vérité; et, par conséquent, des hautes doctrines qui émanent du ciel et qui l'y rappellent, il n'est pas moins ennemi des lois éternelles de l'ordre, parce que l'ordre n'est au fond que l'ensemble des vérités qui résultent de la nature des êtres et de leurs rapports; vérités qu'on nomme devoirs, parce qu'elles ne sont pas seulement l'objet de l'intelligence, mais doivent encore influer sur la conduite qu'elles règlent, en imposant la double obligation de s'interdire certains actes et d'en produire de contraires. Or, toutes les vérités tenant l'une à l'autre, et se confondant en quelque sorte dans leur source, l'homme est contraint de les attaquer toutes, dès qu'une fois l'intérêt de ses passions l'a porté à en ébranler une. Ainsi, par une liaison nécessaire, la corruption des mœurs enfante la corruption de l'esprit; le désordre dans les actions amène le désordre dans les pensées, ou l'erreur; et la dépravation de l'être moral, une dépravation de l'être intelligent. L'inconséquence tourmente le cœur humain autant qu'elle révolte la raison; et de là vient qu'il suffit souvent de changer de vie, pour croire à la vérité qu'on niait Mais la vérité, même abstraite, devient infailliblement un objet de haine, tandis que la vertu pratique n'est point un objet d'amour; et comme la haine, par sa nature, est un principe de destruction, de même que l'amour est un principe de production et de conservation, l'homme abruti par les sens, et livré aux plaisirs du corps, devient naturellement destructeur : son âme s'endurcit et se plaît dans des spectacles de ruine et de sang : il contracte des goûts barbares, des habitudes féroces; et c'est une observation singulièrement remarquable que tous les peuples impies, ou, si l'on veut, incroyants, ont été des peuples voluptueux, et tous les peuples voluptueux, des peuples cruels. Considérez les nations païennes, quel oubli de l'humanité dans la guerre comme dans la paix, dans les lois comme dans les mœurs, dans les temples comme au théâtre, dans le cœur du maître comme dans celui du père! Mais aussi quel abject matérialisme dans la religion! Quelle aversion pour les doctrines qui tendent à élever l'homme et à spiritualiser sa pensée! La Grèce polie et savante envoie Socrate au supplice, parce qu'il annonçait l'unité de Dieu; et cette même Grèce, couronnée de fleurs, égorge, en chantant, des victimes humaines, et couvre son territoire d'autels infâmes. »

On essayerait en vain de se le dissimuler, l'Europe chrétienne redescend aujourd'hui, avec une rapidité effrayante, à toute la dégradation, à toute la perversité des nations païennes. Que dis-je! Comme nous aurons abusé infiniment plus qu'ils ne l'ont jamais fait des dons du Seigneur, il est à craindre que nous ne descendions plus bas encore. Interrogez les faits. Ne parlent-ils pas, sur ce point, d'une manière plus effrayante, que ne pourrait le faire le plus sinistre prophète? Voyez, en particulier, le peuple français, ce peuple si spirituel, si généreux, si religieux même encore, parce que la masse n'est point corrompue : combien de ses enfants ont chaque jour, les esprits et les cœurs tournés vers le temple, où siége le veau d'or que les Juifs adorèrent solennellement autrefois? Adoration détestable qui causa la perte d'un grand nombre, et qui semble avoir déposé dans ce peuple une soif insatiable, que n'a pu affaiblir encore trois mille ans de souffrances!

Pour acquérir cet or avec lequel chacun peut se procurer toutes les jouissances matérielles qu'on leur vante beaucoup trop, les hommes émigrent avec autant d'empressement aujourd'hui que faisaient nos frères pour aller à la conquête des lieux saints. Ils se précipitent avec une ardeur infatigable sur la terre où gît cet or. Ils la creusent avec autant d'empressement et de soin qu'on faisait autrefois pour découvrir la croix qui avait racheté le monde. Afin d'arriver plus promptement à leur but, ils n'épargnent ni fatigues, ni jeûnes, ni veilles, ni crimes même. Avoir cet or, pour eux, c'est la vie; ne point l'avoir, c'est la mort!

En vain la religion, reprenant une partie de ce pouvoir absolu qu'elle avait autrefois sur les populations, avertit ces hommes égarés de ne point attacher ainsi leurs cœurs à ces jouissances matérielles, dont ils doivent sentir la fausseté. Ecoutés de quelques-uns, les avis sont négligés, méprisés même par un grand nombre. En vain les hommes les plus sensés de la nation joignent leurs voix à celle de la religion, pour ramener leurs frères égarés à des sentiments plus convenables. Leurs conseils ont encore moins de succès. En vain, la divine Providence elle-même, pour les détacher de la terre et les ramener à lui, leur impose,

depuis quelques années, d'immenses privations. Ces privations les irritent au lieu de les changer, et ils se précipitent avec d'autant plus d'ardeur à la poursuite des jouissances matérielles qu'ils s'imaginent que ces jouissances, qui les préoccupent exclusivement, vont leur manquer bientôt.

Il y avait tout récemment, à cette occasion, dans un des organes les plus accrédités de l'opinion publique, un article élevé qui devait faire d'autant plus d'impression qu'il repose sur des faits dont chacun peut vérifier l'exactitude.

« A mesure que la misère monte, dit-il, la frénésie des plaisirs sensuels suit, mais plus rapidement encore, une ascension parallèle. C'est un problème insoluble. Pour ne citer qu'un exemple entre beaucoup d'autres, ne parlons que des cafés. Pourrait-on, en effet, nous expliquer comment et pourquoi, au milieu de la crise que nous subissons depuis trois ans et malgré la cherté des loyers et des subsistances, ces établissements, en se multipliant en nombre infini, voient également s'accroître leur clientèle dans des proportions qui étonnent?

« L'avidité du public parisien est telle pour le doux *far-niente* de l'estaminet, que certains propriétaires de ces heureux asiles de la vogue obligent la consommation à se renouveler chaque heure, et chaque heure mille personnes attendent et font queue à la porte.

« Un fait qui s'est passé samedi sur le boulevard du Temple est un exemple à citer entre mille, à l'appui de ce que nous avançons. Samedi donc, le *Café Parisien*, cet établissement gigantesque dont il a été si souvent question dans les nouvelles diverses de la presse, ouvrait ses portes à sept heures, pour le public muni de billets, et à huit heures pour le commun des curieux, dont le nombre ne s'élevait pas à moins de 60,000.

« On entre dans ce lieu de délices par le boulevard et par une galerie longue comme le passage Delorme; on arrive à un premier grand salon, puis on passe dans la grande nef, derrière laquelle est un autre grand salon triangulaire ayant dans son angle aigu une fontaine à jet de gaz et d'eau.

« Ce ne sont partout qu'arcades, glaces, marbres, statues, mascarons, lustres, candélabres, torchères, girandoles, embrasses, tables, buffets, comptoirs, billards, groupes, porte-queues, balustrades, voussures, peintures, vitraux, etc., etc. Il y a des glaces plus grandes que des portes cochères. Un chronomètre monumental représente, dans ce somptueux établissement, tous les phénomènes magnétiques et astronomiques. L'édifice tout entier est de style florentin.

« Le soir de l'ouverture, sous la protection de 200 sergents de ville, officiers de paix et gardes municipaux, 30,000 personnes sont entrées au Café Parisien, 30,000 autres ont pu y pénétrer. Bref, c'est le plus beau café du monde. On y lit sur un riche tableau l'inscription suivante : *A M. Charles Duval, architecte, les ouvriers reconnaissants.*

« Ce café a été bâti et décoré en moins de six mois. — Il a coûté 2 millions.

« Luxe et misère! Nous demandons maintenant la solution de ce problème; mais nous sommes sûrs d'avance qu'elle ne nous sera pas donnée. » (*L'Union.*)

Dans cet état de choses, et vu la pente naturelle de l'homme à ne rechercher que trop avidement les plaisirs sensuels, est-il sage, est-il prudent de revenir sans cesse à des questions dont le développement porte davantage encore à la recherche de ces plaisirs? La religion catholique n'est-elle pas infiniment mieux inspirée quand elle se place sur un terrain opposé, et qu'elle dit aux hommes bien intentionnés sans doute, qui agitent les questions dont nous parlons: « Prenez garde! vous vous lancez sur une pente glissante, excessivement dangereuse. Tous ceux que vous appelez après vous ne vous suivront que trop rapidement, si même ils ne vous entraînent beaucoup plus loin que vous ne voulez aller... Au bas est un abîme affreux qui a déjà englouti un nombre infini de peuples, et qui engloutira de même tous ceux qui seront assez malheureux pour y tomber... Il est là, à vos pieds, toujours béant, toujours menaçant. Vous y touchiez naguère. Vous n'en êtes revenu que par miracle. Vous y toucherez encore demain, après demain, et ce sera peut-être pour toujours... Prenez donc garde! je ne saurais trop vous le répéter. Ah! du moins, venez vous retremper souvent, et amenez-y également tous ceux qui vous suivent; venez, tous, vous retremper souvent dans mes doctrines spirituelles, qui assurent à l'homme, dans le sein de Dieu, le bonheur éternel de l'autre vie, et, dès cette vie même, le bonheur le plus pur qu'il puisse goûter dans la société de ses semblables! »

C'est là le fond de toutes nos apologies chrétiennes. Elles ne sont point hostiles, comme vous voyez, au bonheur temporel des individus et des peuples. Elles ne sont point hostiles, non plus, précisément, à cette science qui a pour objet de procurer un tel bonheur, science connue aujourd'hui sous le nom d'*Economie politique;* elles signalent seulement les dangers redoutables auxquels nous nous trouvons tous naturellement exposés quand nous nous précipitons dans une telle voie, je veux dire, ce sensualisme qui énerve les corps, abâtardit les âmes, mine peu à peu les individus et les peuples, ce matérialisme toujours grossier, par quelques raffinements que vous le fassiez passer, qui conduit inévitablement au sensualisme, et qui, oubliant le ciel, ne tarde pas à perdre la terre elle-même, à laquelle pourtant il promettait de nous rattacher par toutes les puissances de notre être. D'où il suit que, bien loin d'être hostile à l'*Economie politique*, la religion catholique en est l'amie véritable; qu'elle seule peut l'éclairer, la guider, lui donner la clef de ces mystères qui,

depuis tant de siècles, tourmentent l'humanité, et qui la tourmenteront toujours, parce qu'ils n'auront leur dénoûment que dans l'éternité.

ÉDIFICES RELIGIEUX.

Objections. — A quoi sert une église dans une commune? — Est-ce que chacun ne peut pas prier Dieu chez soi, soit dans son particulier, soit en famille? — C'est une cause de dépense pour les habitants. — Et puis, que de luxe dont on peut à la rigueur se passer, si on veut absolument une église!—Combien d'autres édifices religieux! — C'est une partie notable de ces biens de main morte comme on dit, qui ruinent le fisc, et empêchent d'importantes transactions.

—

Réponse. — C'est une singulière question que vous nous faites-là. A quoi sert une église dans une commune? demandez-vous. A quoi servent donc toutes les autres maisons de cette même commune? A quoi servent l'école et la mairie?

Vous avez visité sans doute les grandes villes : peut-être y demeurez-vous. A quoi servent donc toutes ces grandes et belles maisons qui s'y trouvent? A quoi servent ces édifices publics, ces palais de justice, ces pénitenciers, ces casernes ou gendarmeries, ces académies, ces halles, ces observatoires, etc., etc.?

Je vous entends me répondre. — Cela est évident; et les plus petits enfants eux-mêmes peuvent le remarquer. Toutes ces maisons ou constructions ont leur utilité, et quelques-unes même leur nécessité.

Les maisons particulières sont pour recueillir et abriter les familles, qui, sans cela, se disperseraient dans les déserts et au milieu des bois, à la manière des sauvages; les écoles, pour recevoir et instruire les enfants, qui, autrement, s'abandonneraient au vagabondage, croupiraient dans l'ignorance et dans le vice; les mairies pour traiter des intérêts publics qui auraient beaucoup à souffrir, s'ils n'étaient quelquefois l'objet d'une discussion approfondie, de la part des notabilités du pays; les palais de justice, pour entendre les accusés, absoudre les uns et condamner les autres; les pénitenciers, pour réhabiliter les coupables; les casernes et gendarmeries, pour maintenir l'ordre, et assurer la stricte observance des lois; les académies, pour s'exercer à l'étude des sciences, des lettres et des arts, qui ont une influence si heureuse sur la civilisation; les halles, pour les échanges commerciaux, pour vendre et acheter les denrées, toutes les choses nécessaires à chacun de nous; les observatoires, pour étudier de plus près et plus à loisir les phénomènes célestes si intéressants pour la terre.

J'ai donc eu raison de dire, ajoutez-vous, que toutes ces maisons ou constructions avaient leur utilité et quelques-unes leur nécessité, puisque, sans elles, nous retomberions bientôt à l'état sauvage, qui causerait à chacun de nous, un grand nombre de privations, et la mort à plusieurs.

Et moi, je vous dis que l'église est un édifice encore plus utile, encore plus nécessaire qu'aucune des maisons et constructions dont nous venons de parler. J'irai même plus loin, et je dirai que l'utilité et la nécessité que nous reconnaissons dans chacune d'elles se retrouveront également, en un sens plus élevé, dans cette maison de Dieu et des hommes.

C'est dans cette maison en effet qu'est recueillie et abritée la famille religieuse qui, sans elle, serait obligée de se réunir à l'ombre des bois ou dans les cavernes, comme cela se pratique chez les sauvages; c'est là que les enfants de Dieu viennent apprendre à lire, à connaître et à pratiquer sa loi; c'est là que sont traitées et approfondies toutes les questions spirituelles qui intéressent la communauté; là que le pécheur vient s'accuser lui-même de ses fautes et en recevoir l'absolution, s'il veut s'en rendre digne; là qu'il trouve tous les moyens propres à sa réhabilitation, sans perdre sa liberté, ou plutôt en brisant ses chaînes; là que brille dans son incomparable éclat, le glaive de la justice divine, suspendu au-dessus de la tête des coupables qui ne veulent pas se convertir; là que se trouvent, dans toute leur vérité et toute leur pureté, l'étude et la pratique des sciences divines, des saintes lettres, des beaux-arts appliqués au service de Dieu et à la sanctification des hommes; là que se distribuent à tous, sans distinction d'âge, de condition ou de fortune, le pain si précieux de la parole divine et l'aliment plus précieux encore et plus nécessaire du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; là que, dans l'éloignement de toutes choses et dans le silence le plus profond, *nous sommes ravis quelquefois, comme saint Paul, jusqu'au paradis, où nous entendons des paroles secrètes, qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter* (49*).

Si, à ces considérations et à d'autres semblables que nous pourrions présenter également, nous ajoutons que c'est au sortir de l'église que les liens de la parenté ou de l'amitié se resserrent, que les ennemis se réconcilient et s'embrassent, que se débattent, avec plus de calme et de bonne foi, les intérêts corporels et spirituels, divins et humains, il sera facile à tous de reconnaître que l'église est incontestablement la plus utile, la plus nécessaire même de toutes les constructions.

Aussi les anciens disaient-ils qu'il serait plus facile de trouver des villes sans murs que sans temples. Sans murs, une ville était censée ne pouvoir subsister alors, puisqu'elle

(49*) *Raptus est in paradisum; et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.* (*II Cor.* XII, 4.)

ne pouvait se défendre contre les ennemis du dehors. Sans temples, il lui serait bien plus difficile de subsister, aujourd'hui comme alors, puisqu'il lui serait impossible de se défendre, non-seulement contre les ennemis du dehors, mais contre les ennemis du dedans, ces ennemis, les plus redoutables de tous, que nous portons en nous-mêmes, je veux dire nos passions et nos vices.

Un peuple sans assemblée religieuse est un peuple athée, un peuple athée est un peuple sans frein efficace, et un peuple sans frein est un peuple qui se détruit lui-même, sans qu'il soit nécessaire, pour le punir, que les ennemis du dehors viennent le détruire. Au moyen de ses temples, au contraire, un peuple, quel qu'il soit, fût-il aussi barbare qu'était le peuple franc, avant l'établissement du christianisme dans notre pays, ce peuple insensiblement devient un peuple religieux, et, par la religion, un peuple heureux et florissant.

« Supposez, » dit l'abbé de Frayssinous (*Culte en général*) « des temples, des assemblées religieuses, où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, doit naturellement faire de salutaires impressions : là des chants graves et purs, des cérémonies touchantes, un auguste appareil, le recueillement et le silence pénètrent les âmes, et les invitent à la méditation. Les passions s'apaisent, la pensée de la Divinité, en devenant plus vive, fait rougir le vice, ranime la vertu, console le malheur, dispose à des affections douces, à l'oubli des injures, à l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. Si la religion garde la morale, on peut dire que le culte garde la religion, lui donne un corps, le rend sensible et populaire. Le culte est l'expression visible de la croyance et des règles des mœurs ; c'est une suite de tableaux exposés aux regards de tous, où tous, sans effort et sans travail, peuvent voir tracés la doctrine qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer. Et pourquoi le déiste blâmerait-il dans la religion ce qu'il approuve dans toutes les choses humaines? Je m'explique. Dans la société civile, s'est-on contenté de porter des lois, d'en faire sentir les avantages, d'en recommander la fidèle observance? Non, sans doute; on a senti que, pour leur donner plus de force et d'empire, il fallait entourer ceux qui en sont les dépositaires et les organes de ce qui peut attirer les regards et fixer les hommages de la multitude. Si l'on dépouillait les lois et l'autorité publique de ces dehors imposants qui frappent l'imagination des peuples, semblent ajouter quelque chose à la réalité des objets, et par là même impriment plus de respect dans les âmes, qu'en résulterait-il? C'est qu'on verrait bientôt les liens de la dépendance et de la subordination se relâcher, les lois tomber dans le mépris, l'esprit d'audace et de révolte éclater de toutes parts. Ainsi en serait-il de la religion, si elle était dépouillée de tout culte extérieur, et abandonnée à la pensée de chaque particulier; on la verrait s'affaiblir par degrés, perdre son ascendant sur les esprits, devenir étrangère aux habitudes, à la conduite des hommes, et s'effacer presque de leur souvenir. Voyez encore ce qui arrive dans les sciences, les lettres et les arts. Que d'efforts n'a-t-on pas faits de nos jours pour faciliter les moyens d'instruction, et rendre comme palpables les recherches et les connaissances de l'esprit humain! Non-seulement le burin a gravé la figure des plantes et des animaux dans un détail et avec une perfection qui étonnent; mais que n'a-t-on pas imaginé pour donner une forme visible aux connaissances historiques, géographiques, grammaticales! Que de tableaux pour peindre aux yeux ce qui ne semblait devoir être saisi que par l'esprit! Et, quand il s'agit de la religion, on voudrait la dépouiller de tout ce qui parle aux sens et à l'imagination, de tout ce qui peut la faire pénétrer plus aisément et plus profondément dans les cœurs! Quelle inconséquence! » (*Défense du christianisme.*)

Ainsi, nulle vertu, nul bonheur, nulle existence même, pour un peuple, en dehors de la religion; nulle religion sans culte, et nul culte sans temple ou église. L'église est donc non-seulement utile, mais nécessaire.

Est-ce que chacun ne peut pas prier Dieu chez soi, dites-vous, soit dans son particulier, soit en famille.

Ce n'est pas seulement comme lieu de prière que l'église est nécessaire, mais pour tout le culte, dont la prière n'est qu'une partie. Elle est appelée assez communément, il est vrai, jusque dans nos Livres saints, la maison de la prière: *Domus mea, domus orationis vocabitur* (*Matth.* XXI, 13), a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne faisait que rappeler différents passages de l'Ancien Testament; mais cette dénomination lui vient évidemment ou bien de ce que c'est la prière qui nous y occupe le plus habituellement, ou bien de ce qu'alors la partie est prise pour le tout. Toujours est-il que l'église sert réellement, comme nous l'avons dit, non-seulement à la prière, mais au culte entier; en sorte que, en supposant que vous fussiez parvenu à prouver que nous pouvons prier dans nos maisons aussi bien qu'à l'église, je serais en droit de vous répondre encore que cette église n'en est pas moins utile et même nécessaire pour les autres parties du culte, à savoir : l'enseignement de la loi, l'offrande du sacrifice, la purification des âmes, la communion, etc., etc. Du reste, cette supposition est inadmissible; je veux dire qu'il est tout à fait impossible d'admettre que l'église soit moins indispensable à la prière qu'aux autres parties du culte.

Vous dites que chacun peut fort bien prier Dieu chez soi, soit dans son particulier, soit en famille!... Je suis tout à fait de votre avis sur ce point.

Oui, sans doute il le peut, et même il le doit; mais il n'en est pas moins obligé de venir prier Dieu à l'église, dans l'assemblée des fidèles, parce que c'est là seulement que

se fait la prière publique, qui n'est pas moins obligatoire que la prière individuelle et en famille, parce qu'il a besoin de rallumer dans son cœur, à ce foyer sacré, le feu de l'oraison qui, abandonné à lui-même, s'éteindrait infailliblement tôt ou tard. Je vais m'expliquer.

Vous qui contestez cette vérité, écoutez mes questions et veuillez y répondre. — N'est-il pas vrai que vous priez Dieu matin et soir, ou du moins très-souvent? — Oui. — N'est-il pas vrai que, vu l'indigence de votre nature, les grandes grâces que vous avez déjà reçues du Seigneur, et celles non moins grandes que vous en attendez encore, vous vous regarderiez comme un monstre d'ingratitude et de déraison, si, de temps en temps, vous n'éleviez votre esprit et votre cœur vers lui, pour le remercier de tous les bienfaits qu'il vous a déjà accordés, et lui en demander la continuation? — Oui. — N'est-il pas vrai que vous le priez quelquefois en famille, je veux dire dans la compagnie d'une épouse vertueuse, d'enfants pieux, de serviteurs probes et dévoués? — Oui. — N'est-il pas vrai que, vu les besoins sans nombre qui assiégent cette famille, les grandes grâces qu'elle a déjà reçues de Dieu et celles non moins grandes qu'elle en attend encore, vous vous croiriez un monstre d'ingratitude et de déraison, si quelquefois vous ne vous entouriez de tous les membres qui composent cette famille, afin que, élevant ensemble vos esprits et vos cœurs vers lui, vous le remerciez de tous les bienfaits reçus et vous lui en demandiez la continuation? — Oui. — Eh bien! donc, portez vos regards au delà du cercle de votre famille. Ne voyez-vous pas que vous faites également partie d'une société plus nombreuse, la famille chrétienne, qui ne se maintient sur la terre que par les grands bienfaits qu'elle reçoit à chaque instant du Seigneur! Et vous ne viendriez pas vous réunir à cette famille, dans la maison de la prière, afin que, élevant tous ensemble vos esprits et vos cœurs vers Dieu, vous le remerciez de tous ses bienfaits et vous lui en demandiez la continuation? Ah! s'il en était ainsi, permettez-moi de vous le dire, vous seriez également un monstre d'ingratitude et de déraison.

Vous montreriez même d'autant plus d'ingratitude et de déraison, que les bienfaits déjà obtenus sont plus grands ou que le besoin s'en fait plus vivement sentir. Entendez-vous? Le canon tonne, les cloches ébranlent les nues, les temples s'ouvrent, les fidèles y courent de toutes parts. Qu'est-ce donc? C'est la paix qui vient d'être rendue à la terre, après les désastres d'une guerre cruelle. Ou bien, au contraire, c'est un fléau épouvantable qui s'est déclaré subitement, et qui décime la population. Aussi que de jubilations ou de larmes, que de cris de reconnaissance ou de supplication élevés en commun vers le souverain Maître de toutes choses! Et vous, vous restez insensible! vous ne pensez pas même à quitter votre maison! Ah! je vous le déclare, il faut que ce ne soit pas un cœur d'homme qui anime votre argile.

Mais ce n'est pas seulement pour l'accomplissement du devoir de la prière publique que l'église est utile et même nécessaire. Elle ne l'est guère moins pour l'accomplissement du devoir de la prière individuelle; parce que c'est là seulement que nous pouvons prier dans un isolement absolu des choses de la terre, sans distraction, avec un recueillement profond, ayant au cœur le souvenir de tous les bienfaits du Seigneur, et le vif sentiment de sa divine présence; parce que c'est à ce foyer sacré, où le cœur de Dieu et celui des hommes se rencontrent, sans cesse alimenté par les mystérieux effets de leur amour réciproque, que s'entretient ou se rallume, en chacun de nous, le feu de l'oraison, qui s'affaiblit et finit par s'éteindre dans l'agitation et les glaces de ce monde. Permettez-moi encore ici quelques questions.

N'est-il pas vrai qu'il est des moments malheureux où l'homme ne prie plus avec la même facilité et la même ferveur qu'il le faisait précédemment? — Oui. — N'est-il pas vrai qu'il arrive une époque plus malheureuse encore où l'homme ne sait plus prier du tout, perdant ainsi l'unique moyen qui lui ait été donné d'entretenir en lui-même la vie de la grâce? — Oui. — N'est-il pas vrai que cette funeste habitude qu'il contracte de peu et de mal prier d'abord, et ensuite de ne pas prier du tout, marche de front, généralement parlant, avec l'habitude de venir d'abord rarement et en mauvaise disposition à l'église, et ensuite de n'y pas venir du tout? — Oui. — Donc, encore une fois, l'église est indispensable à l'homme, pour la prière particulière comme pour la prière publique.

Je trouve dans le *Messager de la Charité*, un fait remarquable qui me semble venir ici fort à propos, et que, pour cela je vais citer mot à mot, sauf ensuite à faire mes observations.

« C'était pendant le Carême 18.., la cloche du soir venait d'appeler les villageois à la modeste église du petit hameau de Saint-B..., (département de l'Aude). M... C..., digne curé du lieu, fit à ses enfants assemblés une courte exhortation. Le sujet qu'il choisit fut la prière, sujet touchant, sublime, souvent traité et toujours inépuisable! — « Prions, mes enfants, » répétait le bon prêtre, « prions souvent, surtout en ce temps de miséricorde. Dieu lui-même avant de consommer son œuvre de rédemption, sentit le besoin de la prière, et se retira dans le désert. Répétons avec saint Pierre : — *Et à qui irons-nous, Seigneur, si non à vous? car vous avez les paroles de la vie éternelle* (50). Oh! qu'il serait à plaindre celui qui ne prierait pas. Dites-moi, mes enfants, en est-il parmi vous qui ne sentent

(50) *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* (*Joan.* VI, 63.)

pas le besoin et le charme de la prière? » — « Moi, tout le premier, monsieur le curé, je ne prie jamais! » — s'écrie tout à coup un homme se dressant de toute sa hauteur au-dessus de l'assemblée recueillie, et promenant ses regards autour de lui, avec un air de défi et d'audace. La foule, par un mouvement spontané, se rapprocha de la chaire, une femme pâle et amaigrie serre entre ses bras deux enfants tremblants : « Moi! moi! répète l'homme, je ne prie jamais! » — « O mon Dieu! » dit le digne pasteur, en élevant les mains au ciel, « pardonnez-lui, et nous, mes frères, mes enfants, puisque le malheureux ne prie jamais, prions pour lui! A cette voix, la foule s'agenouille, et, s'unissant au cœur du digne prêtre, récite lentement avec lui le *Miserere*. Toutes les poitrines inclinées se frappent à la fois, comme si toutes étaient responsables de l'impiété commise. L'expiation enfin est si unanime que, lorsque le bon prêtre se retourne pour donner la bénédiction, toutes les têtes étaient courbées, toutes... et, lorsqu'elles se relevèrent, un homme encore était à genoux... qui priait.

«Deux mois après, M. C.... parcourant un soir le village, s'arrête devant une cabane de chétive apparence, mais propre et bien rangée. Une femme faible, au visage heureux, filait devant la porte. Deux enfants, frais et joyeux étaient auprès d'elle. « Eh bien! ma pauvre Catherine, comment va la santé? Oh! merci, monsieur le curé, je suis mieux maintenant; Jacques se conduit si bien... — C'est que Jacques sait prier à présent, » dit un homme en sortant de sa cabane. Puis saisissant la main de M. C..... « Oh! monsieur le curé! quelle obligation je vous ai, je ne l'oublierai jamais! que Dieu vous bénisse comme vous le méritez pour le bien que vous m'avez fait! Catherine, ma pauvre Catherine, » ajouta-t-il, en attirant ses enfants dans ses bras, « je veux que mes enfants apprennent leurs prières, je veux qu'ils ne les oublient jamais. »

Nous ne savons si ce fait est vrai dans toutes ses parties, ou s'il n'a point été un peu arrangé, ou même si ce n'est point une pieuse allégorie : ce qui est incontestable, c'est qu'il ne se passe guère de cérémonie un peu importante dans une église, sans que quelque chose de semblable s'accomplisse. Tous sont là dans le plus profond recueillement. Le son des cloches, le chant des saints cantiques, la lumière vacillante des flambeaux, le parfum de l'encens, tout ce qui se voit et s'entend frappe les sens et fait sur l'âme une vive impression. Cependant le ciel s'entr'ouvre aux yeux de la foi, Jésus est descendu sur l'autel : Prions, mes frères, dit le prêtre à l'assemblée si bien disposée, prions tous, ne cesse-t-il de leur répéter non-seulement par ses paroles, mais encore par ce qu'il fait, prions, c'est le précepte le plus recommandé peut-être et le plus observé dans notre sainte religion, c'est la loi la plus impérieuse de la nature! Est-ce qu'il y en a parmi vous qui ne sentent pas le besoin et le charme de la prière? — Moi, tout le premier, dira alors, si non positivement, du moins par ses dispositions intérieures et peut-être aussi par son attitude, quelque impie ou quelque indifférent qui se trouvera, je ne sais pourquoi, mêlé à la réunion des fidèles, moi, je ne prie jamais ni ne veux prier avec vous. — Prions, mes frères, poursuit le prêtre, de plus en plus absorbé dans ses communications avec le ciel, prions, sans qu'aucune voix, aucun exemple ne nous arrêtent; prions, car c'est le Seigneur lui-même qui est venu nous imposer ce précepte salutaire, et nous apprendre la manière de le remplir! Prions non-seulement pour nous, mais pour tous les Chrétiens, pour tous les hommes qui sont nos frères : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* (*Matth.* VI, 9 seq.) Le prêtre continue jusqu'à la fin sa divine prière. Tous les fidèles la répètent, avec lui, intérieurement. Les anges et les saints l'écoutent avec respect, n'ignorant point quelle bouche l'a prononcée autrefois. Que dis-je! Jésus-Christ lui-même la reçoit dans ce divin cœur d'où elle est sortie primitivement. Elle est donc portée, par tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre, au pied du trône du souverain Maître. Les vœux qu'elle renferme sont exaucés. Celui qui tout à l'heure refusait de prier est le premier à ressentir les effets prodigieux de la grâce : car, fût-il de pierre précédemment, ressemblât-il à ces statues qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, une bouche et ne parlent point, fût-il même, comme Saul, un ardent persécuteur des Chrétiens, il est environné d'une lumière céleste, et, tombant à genoux tout ému et tremblant : *Seigneur*, s'écrie-t-il, lui aussi, *que voulez-vous que je fasse? « Domine, quid me vis facere? »* (*Act.* IX, 4.)

Voilà je le répète, des faits miraculeux qui s'accomplissent partout, et dont vous avez pu vous-même être témoin. Et, si vous n'en doutez point, comme en effet, il vous est impossible d'en douter, demanderez-vous encore à quoi sert une église dans une commune, et si les maisons particulières ne suffisent pas à l'accomplissement du devoir de la prière?

Mais, dites-vous, c'est une cause de dépense pour les habitants.

Et qu'importe la dépense si l'église est nécessaire, ainsi que nous venons de le prouver. Calculez-vous de même ce que peuvent vous coûter les maisons nécessaires pour mettre votre corps plus à l'aise et le retenir un peu plus longtemps sur cette terre de misères et de larmes? Calculez-vous de même encore ce que peuvent coûter toutes ces constructions qui importent plus ou moins à vos intérêts temporels? Non, assurément; et en supposant que vous calculiez tout, jusqu'au dernier centime, cela ne vous empêche pas de faire la dépense qu'elles exigent, ou du moins de l'approuver, ne fût-ce que tacitement. Pourquoi donc condamneriez-vous la dépense que peut occasionner cette demeure de nos âmes, cet édifice sacré, qui importe

souverainement à nos intérêts éternels?

Est-il vrai d'ailleurs que l'église soit une cause de dépense pour les habitants d'une commune? Ou, si vous voulez que je parle plus rigoureusement, la dépense qu'elle occasionne à chacun vaut-elle la peine d'être comptée? et n'est-elle pas plus que compensée par un grand nombre d'avantages même temporels? Calculons un peu, puisque vous l'exigez, dans une circonstance où pourtant l'âme entraînée vers les cieux devrait bien perdre de vue ces misérables intérêts terrestres.

Il est des communes où l'on fait beaucoup de dépenses pour l'église, d'autres où l'on n'en fait point ou presque point. Celle où l'on fait beaucoup de dépenses sont probablement en mesure de les faire, comme aussi celles qui n'en font point ou presque point, sont probablement dans la nécessité d'agir de la sorte. Laissons de côté ces communes dont la position est exceptionnelle, pour ne nous occuper que de celles où tout est à l'état normal.

Nous sommes dans une commune où il y a, je suppose, mille habitants. Cette commune a depuis longtemps, son église, construite par la piété de nos pères, avec une élégance et une solidité qui font chaque jour l'admiration des connaisseurs. Puisque cette église, d'après notre supposition, se trouve construite, depuis longtemps, par ceux qui n'en ont point calculé la dépense, nous pourrions ne point calculer, non plus cette dépense, et ne considérer que son entretien; mais, comme ce n'est là qu'une supposition, et comme l'église ne s'est pas faite pour rien, d'ailleurs, à quelque époque que remonte sa construction, calculons tout, construction et entretien, d'après la valeur actuelle de l'argent.

J'estime l'église de la commune en question 30,000 fr. Peut-être a-t-elle coûté davantage, mais peut-être aussi a-t-elle coûté moins, je prends un terme moyen. Cette dépense n'a point été faite entièrement par la commune, tant s'en faut. J'estime que le gouvernement aura donné un tiers; les personnes qui sont de toutes les bonnes œuvres, un tiers; et la commune l'autre tiers, c'est-à-dire 10,000 fr. Je vous entends me dire ici : — Ce que donne le gouvernement, ce sont les contribuables qui le donnent. — Oui, mais qu'est-ce que cela fait pour chacun? — Sans doute, si nous n'étions pas obligés de faire, à notre tour, pour les autres, ce qu'ils auront commencé à faire pour nous. En définitive, c'est comme si chaque commune donnait sa part, et celle du gouvernement. — Et, quand cela serait, la somme ne serait pas considérable. Mais, je m'en tiens à ce que j'ai dit d'abord. Car, comme le gouvernement est dans la nécessité de faire travailler, qu'il élèvera n'importe quelles constructions, s'il ne bâtit des églises, et qu'il ne manquera pas, par conséquent, de lever toujours à peu près les mêmes impôts, vous pouvez bien ne compter que votre tiers dans la construction de votre église. Or, dix mille francs, pour mille individus, c'est juste dix francs par personne. Voilà pour la construction. Avec cinquante francs par an, vous entretenez facilement cette église. Les comptes des fabriques sont là : qu'on les consulte. 50 fr., par an, pour mille individus, c'est juste cinq centimes par personne, annuellement, ou bien 1 fr. de capital. Ainsi, 10 fr. de construction, 1 fr. d'entretien, en tout 11 fr. une fois donnés, ou bien 10 fr. de construction, une fois donnés, et 5 centimes d'entretien, annuellement, voilà ce que coûte l'église de la commune, à chaque individu.

Vous me direz peut-être que 11 fr. sont beaucoup pour certaines personnes, pour les indigents, par exemple. J'en conviens; aussi la charge n'est-elle point la même pour tous. Elle diffère en raison de la fortune; et voici alors ce qui arrive.

L'église ne coûte rien aux indigents. Au contraire, elle n'est pour eux qu'avantage, au point de vue même purement humain.

Elle coûte un peu aux ouvriers; mais elle leur est à tous, généralement parlant, beaucoup moins à charge qu'à profit, en ne la considérant encore qu'au point de vue purement humain.

Ce sont les riches qui contribuent le plus, pour ne pas dire exclusivement ou à peu près à sa construction et à son entretien; mais, ceux-ci encore, elle les dédommage amplement de tous leurs sacrifices, par tous les avantages, même temporels, qu'elle leur procure. Donnons quelques développements à ces idées.

Les indigents ne contribuent ni à la construction ni à l'entretien de l'église, cela est évident. Ils ne sont point au rôle des contributions; ou, s'ils y sont, ce n'est que pour un chiffre insignifiant. Quant aux quêtes, ce n'est point à eux qu'on ira s'adresser; et, lors même qu'on le ferait, que peuvent-ils donner? Rien ou tout au plus ces pièces de peu de valeur, qui, jetées à l'occasion dans le tronc, avec un désintéressement parfait, attireront sur eux infailliblement toutes les bénédictions du ciel et de la terre, comme le don de la veuve dont il est parlé dans l'Evangile. (*Marc.* XII, 41.) L'église ne leur est donc d'aucune charge. J'ai ajouté qu'elle était pour eux tout profit. Cela n'est pas moins évident. Les quêtes qui se font à l'église sont en général pour eux. C'est à l'église ou au sortir de l'église qu'ils reçoivent les aumônes les plus abondantes. Pour tout dire en un mot, c'est à l'église que se forme, se développe et s'entretient dans les cœurs, cette charité chrétienne, ce fonds sacré dont Dieu a fait, en quelque sorte, leur propriété, et sans lequel ils périraient immanquablement.

L'ouvrier est bien obligé de contribuer à la construction et à l'entretien de l'église, en raison de sa position et de sa fortune. Il est au rôle des contributions, quelquefois même pour une part assez considérable; et il ne peut se dispenser de donner un peu aux quêtes qui se font à cette occasion. Mais qui ne voit que ce qu'il donne d'une main il le reçoit

de l'autre, et que souvent il reçoit beaucoup plus qu'il n'a donné. Qui a construit cette église? — L'ouvrier. — Qui l'entretient? — L'ouvrier. — Qui y fait de temps en temps des travaux de restauration et d'embellissement? — L'ouvrier. Vous me direz peut-être que certains ouvriers n'y travaillent jamais. — Oui, mais ils travaillent pour ceux qui y travaillent. Ne voyez-vous pas, que l'église occasionne les grandes réunions que les grandes réunions font aller le commerce et que le commerce est la fortune de l'ouvrier. Tel bras se lève furieux contre l'église, menaçant de la démolir, qui, demain serait inoccupé, si l'église était démolie. J'ai donc eu raison de dire que l'église était beaucoup moins à charge qu'à profit pour les ouvriers.

Ce sont les riches, avons-nous dit, qui contribuent le plus et quelquefois exclusivement à la construction et à l'entretien de l'église. Leur fortune, le rang qu'ils occupent dans le monde ne leur permettent guère de s'y refuser; mais ils le font, généralement parlant, de bien bon cœur, tant ils sont persuadés que l'église a pour eux, même dès cette vie, d'immenses avantages, plus que suffisants pour les dédommager de tous leurs sacrifices, quels qu'ils soient. N'est-ce pas là qu'ils trouvent ce calme, cette paix, ce bonheur de l'âme, qu'ils n'ont jamais goûtés et ne goûteront jamais dans l'agitation du monde et au milieu des plaisirs? En sorte qu'ils peuvent répéter avec vérité, après le Roi-Prophète : *O Dieu! un seul jour dans votre maison vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs* (51). N'est-ce pas là que ses enfants apprendront à lui obéir avec amour; ses domestiques, à le servir avec dévouement; ses ouvriers, à travailler pour lui consciencieusement; tous, à respecter ses propriétés et plus encore sa personne? N'est-ce pas là, enfin, que se trouve la base la plus solide du bon ordre, sans lequel la fortune la plus grande n'est qu'une plus grande cause d'inquiétude et de tourments?

Je me résume, et je dis : Quand bien même les dépenses que cause l'église seraient considérables, nous ne devrions point nous refuser à les faire, parce que cette église est nécessaire. Mais, quand on considère que ces dépenses ne sont rien ou presque rien pour chacun de nous; quand on considère encore que nous en sommes plus que dédommagés par les avantages, même temporels, qu'elle nous procure, ce n'est plus avec résignation qu'il faut s'y prêter, mais avec le plus louable empressement.

Je vous entends me dire encore : Que de luxe dont on peut à la rigueur se passer, si on veut absolument une église!

Que de luxe! dites-vous.

Mais il n'y en a même pas l'apparence, tant s'en faut, et il ne saurait y en avoir, en aucune manière.

Où ce luxe vous apparaît-il donc en effet? Est-ce dans nos campagnes, où les églises sont généralement si modestes et si pauvres, qu'on les prendrait plutôt pour les toits où viennent s'abriter les animaux que pour le palais du Roi des rois?

Vous me direz peut-être que c'est précisément une étable que Jésus-Christ a choisie quand il est venu sur la terre.

Oui, parce qu'alors il avait besoin de s'humilier et de souffrir pour accomplir l'œuvre de la Rédemption; mais actuellement que ce mystère est accompli, et que, ressuscité glorieux, Jésus est assis à la droite de son Père, nous ne saurions trop employer, pour reconnaître son élévation et sa puissance, les productions de la nature, qui viennent de lui, les œuvres de l'homme qu'il inspire. Que dis-je! Mais, dans l'étable de Bethléem elle-même, ne voyons-nous pas les bergers, avertis par le cantique céleste, lui apporter, pleins de joie, leurs modestes présents, et les mages, conduits par l'étoile miraculeuse, venir déposer à ses pieds les riches dons de l'Orient? C'est que plus il s'abaisse pour nous enseigner l'humilité, et plus nous devons le relever lui-même; plus il se montre à nos yeux dépouillé de toutes les richesses de la terre, pour nous apprendre à en détacher nos cœurs, plus, nous détachant, en effet, de toutes ces richesses matérielles, comme il nous y invite lui-même par ses paroles comme par son exemple, nous devons nous empresser de venir les déposer à ses pieds, et en faire, en quelque sorte, pour nous-mêmes, comme des marchepieds pour monter vers les cieux.

Voilà pourquoi je vous disais que non-seulement il n'y avait pas de luxe, par le fait même, dans nos églises, mais qu'il ne pouvait y en avoir en aucune manière.

Le luxe suppose, en effet, une dépense excessive et désordonnée; il suppose encore un trop vif attachement de nos cœurs aux objets périssables de la terre. Or rien de semblable n'a lieu ni ne saurait avoir lieu dans nos églises. Est-ce que nous pouvons jamais en faire trop pour celui qui a tout fait pour nous? Et qu'y a-t-il de plus conforme à l'ordre que de reporter vers lui, avec les plus tendres sentiments de notre reconnaissance et de notre amour, une partie des choses que nous avons reçues de lui? Bien loin d'attacher alors nos cœurs à ces objets périssables, nous montrons par là, au contraire, que nous en sommes détachés, puisque nous ne nous en servons que pour nous élever jusqu'à celui qui nous a faits pour lui, et auquel seul nous devons appartenir.

Voilà ce que comprenaient admirablement nos pères. Aussi que ne faisaient-ils pas pour leurs églises! Quoiqu'ils fussent pauvres, comparativement à ce que nous sommes aujourd'hui; quoique les sciences, les arts et l'industrie fussent bien loin encore de cet état de développement où tout est arrivé depuis, ils nous ont laissé des édifices religieux qu'il serait difficile de surpasser, et

(51) *Melior est dies una in atriis tuis super millia* (*Psal.* LXXXIII, 11.)

même d'égaler aujourd'hui. Quelle solidité! quelle élévation! que de magnificence! Rien qu'à les voir s'élevant majestueusement au-dessus de tout ce qui les environne, restant toujours debout, tandis que le reste s'affaisse et disparaît, il est facile de comprendre que ce sont les temples de celui qui domine tous les êtres créés, et seul demeure éternellement.

C'est absolument le contraire qui a lieu aujourd'hui. Nos pères faisaient tout pour leurs églises, rien ou presque rien pour eux-mêmes; nous, nous faisons tout pour nous-mêmes, rien ou presque rien pour nos églises. Aussi quelles belles églises voyez-vous, même dans nos villes? Celles qui nous ont été léguées par la piété de nos pères, restes précieux, quoique mutilés pour la plupart, échappés au génie destructeur des temps modernes. Quant aux églises nouvelles, c'est petit, mesquin, sans animation; on voit que le plan n'a été qu'un froid calcul, au lieu d'être l'inspiration du génie et de la foi. Vous parlez de luxe, et c'est à peine une décente simplicité, comparativement surtout à ces constructions grandioses qui se font presque partout pour des usages profanes. S'agit-il d'un embarcadère, d'un viaduc, d'un palais pour quelque grand ou quelque riche de la terre, l'or et l'argent ruissellent comme l'eau? Mais dès qu'il s'agit d'une de ces divines stations, où l'âme haletante a besoin de se reposer de toutes les fatigues de la vie, d'une de ces arches saintes, d'un de ces viaducs spirituels qui sont destinés à nous faciliter le passage du temps à l'éternité, d'un de ces palais où le seul vraiment grand, le seul vraiment riche doit recevoir les hommages de ses créatures intelligentes, tout se resserre aussitôt, et il faut pressurer les cœurs pour arriver à une somme à peine suffisante.

Et pourtant quel fonds solide pour recevoir tous les dons de la générosité! L'édifice est naturellement appelé à aller à l'immortalité, sous la garde vigilante de l'impérissable foi des Chrétiens. Quel champ vaste, immense, où peut se déployer à loisir toute l'activité humaine! L'architecture, la sculpture, la peinture, toutes les industries, tous les arts sont là, et au-dessus plane la Splendeur incréée, cachée sous les voiles de l'amour, échauffant leur action de ses rayons vivifiants, applaudissant à leurs efforts, les élevant, par la pratique de toutes les vertus, jusqu'à son trône, pour avoir part à son bonheur et à sa gloire.

Ecoutons M. de Cormenin, traitant la même question au point de vue des intérêts temporels principalement. Il ne parle guère, il est vrai, que des églises de campagne. Mais n'est-ce pas à l'occasion de ces églises, surtout, que se font les objections auxquelles nous répondons? Et puis qui ne voit qu'on peut facilement appliquer aux autres la plupart de ses réflexions?

« L'église est d'ordinaire, » dit-il, « le plus ancien édifice du village. Pour les campagnards, dont la chronologie ne remonte jamais très-haut, l'église se perd dans la nuit des temps, et, se confondant avec la vague mémoire de leurs ancêtres, elle n'en est pour eux que plus sainte et plus vénérable.

« Ce qui augmente leur respect, c'est qu'ils ont vu passer sous leurs yeux bien des nouveautés, des formes, des essais, des systèmes, des administrations, des républiques, des consulats, des royautés, des empires. Ils ont ouï le chantre entonner des *Salvum fac* pour toutes les espèces de gouvernement; ils ont vu le couvreur attacher à la pointe de leur clocher des drapeaux tour à tour bariolés et parsemés d'aigles, de lis, d'abeilles, de bonnets, et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais ils n'ont jamais vu que le même prêtre monter toujours au même autel, chanter les mêmes chants dans les livres consacrés, réciter le même Evangile sur les marches du sanctuaire; et, depuis tant de siècles, il n'y a pas eu une virgule de changée dans la formule du *Credo*, du *Pater* ni de l'*Ave*.

« Là où est l'église, là est le village : on dirait que, comme une mère, elle rassemble autour d'elle tous ses enfants; elle est le point central où toute leur vie aboutit, elle est le lien de la commune.

« L'institution des églises a plus fait avancer la civilisation que tout le reste. C'est là seulement que tous les membres de la corporation paroissiale, perdus, isolés, dispersés dans les hameaux, se retrouvent et se rejoignent; c'est là seulement, dans cette enceinte sacrée, que se réunissent, l'instituteur comme chantre, le curé comme pasteur des âmes et ministre de Dieu, le maire comme chef de la commune, les notables comme fabriciens, les habitants comme catholiques. Là sont tous les âges et tous les sexes, les vieillards et les enfants, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre (52). Là, sont agenouillés devant la majesté redoutable de Dieu, et confondus tous ensemble, dans la même humilité, dans la même égalité, faibles et puissants, riches et pauvres. Là, du haut de la chaire, le prêtre rappelle aux plus grands la petitesse de leur origine, et aux plus petits la grandeur de leurs destinées. Là, il donne à tous les hommes, dans la lecture de l'Evangile, les plus beaux modèles, en même temps que les plus beaux préceptes de la fraternité. L'orgueilleux sort de l'église plus modeste, le coupable plus repentant, le haineux plus adouci, le malheureux plus résigné. Là, dans l'immensité et l'élévation des arcades et des voussures, dans l'élégance des autels, dans la beauté des vases, des tableaux, des broderies, des statues, des candélabres, des croix d'argent, des lampes, des fleurs et des ornements, dans les flots de parfums et d'encens, dans les sons ra-

(52) Cet usage n'est pas général, mais il est très-bon et très-répandu dans les campagnes principalement.

vissants de l'orgue et des cantiques, dans la richesse éclatante et soyeuse des aubes étalées et des longs habits flottants, les pauvres prennent une idée des pourpres et des magnificences du grand monde dont ils n'approcheront jamais, et qui sont offerts à leurs sens éblouis avec autant de profusion et de majesté que dans le palais des rois et dans les fêtes des grands de la terre.

« Après tout, quel est le signe apparent, le signe oculaire de la commune ? C'est l'église. On demande où est la mairie, où est l'école. On ne demande pas où est l'église, on la voit. L'église pourrait contenir tous les habitants, tout le village. Mais l'église n'est pas seulement la vivante expression de la commune, le siége et le centre de son existence, son cœur et sa tête, et le rendez-vous religieux; elle est encore le meilleur véhicule de la civilisation. Il ne va, les jours fériés, aucune femme à la mairie, à l'école, au cabaret; elles vont toutes à l'église. C'est là que, pressées, assises sur les mêmes bancs, elles se voient, elles se rapprochent, elles se connaissent. C'est en lisant dans leurs livres de prière, qu'elles conservent la connaissance qu'elles ont acquise de la lecture, ne lisant guère que là et que cela. C'est là surtout et quelquefois uniquement qu'elles mettent leurs chapeaux de paille, ornés de frais rubans, leurs fichus de couleur, leurs bonnets de tulle, blanchis et plissés, leurs souliers de cuir, leurs croix d'or, leurs bas et tabliers de soie et leurs beaux habits des dimanches et fêtes, et, par conséquent, qu'elles usent, et, par conséquent, qu'elles font aller la fabrication et le commerce des repasseuses, des lingères, des couturières, des chapeliers, des rubaniers, des drapiers, des cordonniers, des bijoutiers, des bonnetiers et autres ouvriers, marchands et gens d'état de ville. C'est pour entrer et paraître avec plus de décence dans la maison de Dieu, qu'elles arrangent et composent leur toilette; c'est pour être plus en rapport avec ce qu'elles ont à faire, avec la position qu'elles vont prendre, qu'elles l'arrangent et la composent avec plus de soin encore lorsqu'elles vont à l'offrande, lorsqu'elles portent les bannières, ou suivent seulement les processions. C'est pour que leurs filles ne rougissent pas devant leurs amies, qu'elles soignent également la mise de leurs filles. Et ce que je dis ici des jeunes filles, on peut aussi le dire, en partie, des jeunes garçons (53). C'est au sortir de l'église, et sur la place publique, que tous les habitants s'assemblent et se groupent, se mêlent, se retrouvent, concluent leurs marchés, font leurs échanges, se proposent des alliances de famille, et vont de là, les hommes dans les cabarets, au billiard, et autres réunions, les jeunes gens aux jeux, plaisirs et délassements de leur âge. C'est avant ou après la Messe qu'on est sûr de rencontrer les officiers municipaux. C'est avant ou après la Messe que le maire réunit plus facilement le nombre des conseillers nécessaires pour les délibérations. C'est sur le banc de pierre du clocher que le maire monte après la Messe, pour lire les publications de l'autorité, les permissions de moissons et de vendanges, les listes des prestations en nature et les convocations de toutes espèces. C'est sous l'auvent du porche qu'il affiche les listes électorales, les annonces de biens à vendre les affermages de prés et marais communaux.

« Je ne crois pas me tromper, en disant que tout le gouvernement moral des villages est quasi concentré dans le curé : car le maître d'école, qui n'est pas assez salarié d'ailleurs, ne fait que de l'instruction, et n'impose pas aux villageois par son caractère, par ses habitudes et par son rang. Le maire et l'adjoint sont, d'ordinaire, absorbé par leurs travaux champêtres, et ne rédigent que, de loin en loin, quelques actes civils et quelques actes administratifs, et ils vont boire au cabaret et s'y confondre, sans distinction, avec le reste des habitants. Le curé seul est professeur de morale; il tient ses ouailles dans ses mains avec une sainte liberté, avec une incroyable plénitude. Il ne les quitte pas un instant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à la Messe, en chaire, au confessionnal, au lit de mort, aux relevailles, au mariage. Il est le maître, le directeur, le possesseur de leurs secrets, de leurs joies, de leurs chagrins, de leurs incrédulités, de leurs soupirs, de leurs terreurs. Le dogme, la pénitence, l'absolution, la conduite, les bons et les mauvais désirs, les penchants, les inimitiés, les vengeances, les chutes et les repentirs, il voit tout, il entend tout, il sait tout. Il effraye les consciences et il les rassure ; il frappe et il console. Il n'y a pas pour lui ni de chaumière trop petite, ni d'hommes trop pauvres, ni de plaies trop infectes, ni de maladie trop contagieuse, ni de distance trop éloignée, ni de température trop froide ou trop chaude, ni d'heure indue, ni de logis fermé, ni de cœur qui ne s'ouvre, ni de sexe, d'âge, ou d'état avec lesquels, à chaque instant, il ne puisse communiquer, il ne communique. Né presque toujours dans la crèche du peuple, nourri, élevé comme lui, avec lui, il connaît mieux, beaucoup mieux que les grands du monde, les besoins du peuple, ses intérêts, ses faiblesses, ses penchants, ses mœurs, ses préjugés, ses défauts, ses qualités, ses vices, ses vertus. Il sait mieux les remèdes qui lui conviennent, les paroles qu'il lui faut dire, les côtés sensibles par où il faut le prendre, les plaies de l'âme et du corps par où il faut le sonder. On a vu des pauvres mourir de faim à la porte d'un riche, jamais à la porte d'un curé, s'il lui reste la force de tirer la sonnette.

« Y a-t-il quelque discorde entre les pères

(53) Nous n'ignorons point l'abus qui peut résulter de là, à savoir, le goût du luxe et les conséquences si déplorables de ce goût aujourd'hui répandu partout. Mais cela tient à la nature de l'homme qui abuse des meilleures choses. C'est à l'église, du reste, plus que partout ailleurs, qu'on nous signale cet abus, qu'on nous enseigne le moyen de le prévenir et de le réprimer.

et les enfants, entre frères, entre époux, entre voisins, ce n'est pas au juge de paix qu'on s'adresse, c'est au curé. Aucune œuvre charitable ne peut se fonder dans le village, eût-on les mains pleines d'or, sans que le curé ne soit consulté, sans qu'il n'y participe, sans qu'il ne la surveille, sans qu'il ne lui imprime un caractère de simplicité, de désintéressement et de durée. Si le firmament est d'eau ou de feu, il monte à la chaire. Il invoque Dieu en commun pour l'éloignement du fléau et pour la prospérité des biens de la terre. Il prie en commun pour tous les trépassés. Il ouvre en commun, à tous les fidèles rassemblés sous le toit de Dieu, les rosées du ciel, les trésors de la grâce et les espérances infinies de l'immortalité.

« S'il prêche au peuple le respect qu'il doit aux puissances établies, il prêche aux puissances établies le respect qu'elles doivent à la justice. S'il recommande au pauvre la résignation dans le malheur, il recommande au riche la charité dans la fortune. S'il ne veut pas qu'on rompe violemment la différence des rangs, il rétablit l'égalité des conditions dans le ciel devant l'égalité des œuvres, et il est bien plus le consolateur spirituel des misérables et des infirmes, qu'il n'est le prêtre des heureux et des puissants.

« On pourrait à toute force, dans un village, se passer de maire et d'instituteur, mais de curé, comment?

« En quelque lieu sauvage et retiré que soit située une commune, vous voyageur égaré, vous êtes sûr de trouver un homme plus ou moins instruit que vous, qui vous comprend et qui vous répond, et n'est-ce pas une chose merveilleuse de voir trente-six mille phares lumineux, luire en tout temps, la nuit comme le jour, au bord des rivières, sur les plaines et sur les montagnes, dans les trente-six mille communes de France?

« Ainsi se gardent au foyer de chaque presbytère, le culte de Dieu, les devoirs de la morale et les lettres humaines. » (*Entretiens de village.*)

Du passage que nous venons de citer, comme de ce que nous avions dit précédemment, vous devez conclure l'utilité, la nécessité même de l'église, de l'église avec ses ornements et sa parure; afin que le continuateur de la mission civilisatrice de Jésus par toute la terre puisse y remplir ses fonctions, y exercer son action, action sans laquelle toute commune, toute aggrégation d'individus languit, dépérit, et finit par redescendre plus ou moins rapidement à l'état sauvage, d'où peut seul nous tirer, dont peut seul nous préserver le christianisme.

Combien d'autres édifices religieux, avez-vous ajouté.

Oui, sans doute, il y a le presbytère, où se gardent, comme nous le disions tout à l'heure avec M. de Cormenin, le culte de Dieu, les devoirs de la morale et les lettres humaines.

Ce presbytère est la conséquence même de l'église : car, pour desservir cette église, il faut un prêtre; et, pour loger le prêtre, il faut un presbytère.

Il y a l'évêché qui est au diocèse ce que le presbytère est à la paroisse. Il faut une supériorité dans le corps sacerdotal, comme dans tout autre corps, pour le surveiller et diriger son action. Les Ecritures le disent expressément, et cela d'ailleurs va de soi. Mais ce surveillant spirituel, cet évêque, comme on dit communément, a besoin d'être logé. De là l'évêché.

Il y a les séminaires où sont recueillis et formés les jeunes élèves du sanctuaire. Vous nous direz peut-être : Pourquoi ne pas recruter le sacerdoce dans le monde, comme a fait Jésus-Christ? Ce qu'a fait le Sauveur exceptionnellement, l'homme ne le peut pas toujours. Il faut donc, dans l'église comme ailleurs, employer les moyens suggérés par la prudence humaine, pour ne point tenter Dieu. De là les séminaires. Par ce moyen, le sacerdoce fournit à peine à tous les besoins spirituels; que serait-ce autrement?

Il y a les hôpitaux pour recevoir les malades, les infirmes et les indigents, les écoles chrétiennes, pour recueillir une partie de l'enfance, cette première de toutes les misères humaines, et en avoir tous les soins qu'elle demande; et, comme conséquence de cela, il y a les communautés où se forment les religieuses de toute dénomination et de tout ordre, qui desservent ces hôpitaux, dirigent ces écoles, vont partout avec empressement où les appelle le service de Dieu et de l'humanité, ce qui leur gagne quelquefois jusqu'aux sympathies de leurs ennemis, et les religieux de toute dénomination et de tout ordre également, qui desservent certains hôpitaux, dirigent certaines écoles de garçons, vont partout où les appelle le service de Dieu et de l'humanité, avec un courage aussi méritoire que celui des religieuses, quoique moins communément admiré. Trouvez-vous qu'il y a trop d'hôpitaux? Mais pourquoi ne peut-on suffire à toutes les demandes qui arrivent de toutes parts? Trouvez-vous qu'il y a trop d'écoles chrétiennes? Mais pourquoi vous plaignez-vous tous les jours de la mauvaise direction donnée à l'enfance et à la jeunesse? Trouvez-vous qu'il y a trop de communautés? Mais il n'y a pas assez de sujets pour desservir nos hôpitaux, diriger nos écoles chrétiennes, remplir, en un mot, tous ces devoirs de charité que réclame l'humanité et que la religion seule sait bien remplir. Dans toute société, dans la nôtre si agitée, surtout, il faut des maisons qui prêchent et maintiennent l'ordre. Vous n'en voulez point qui soient marquées au signe de la croix, vous en aurez de marquées au signe de l'épée. De là toutes ces gendarmeries qu'on établit partout dans les campagnes, comme pour remplacer les maisons

religieuses qui s'y trouvaient autrefois. Rien ne gagne à cela, si ce n'est l'enfer.

Ces maisons de mainmorte, comme on dit, ruinent le fisc, avez-vous ajouté encore, et empêchent d'importantes transactions.

Ces maisons de mainmorte ruinent le fisc!... dites-vous. Touchante sollicitude que vous avez là! C'est peut-être la première fois qu'elle vous vient: ce qui me ferait croire qu'elle n'est guère de bonne foi.

Est-ce que vous le trouvez ruiné le fisc? Ne voyez-vous pas, au contraire, qu'il va toujours croissant? Ce qu'il perd d'un côté, il le retrouve de l'autre, et même avec augmentation. Vous me direz peut-être que c'est cette diminution d'un côté qui occasionne l'augmentation de l'autre; mais, de bonne foi, quand une ou deux maisons par commune rapporteraient au fisc un peu plus qu'elles ne font, y paraîtrait-il beaucoup? Je vous l'ai dit, d'ailleurs, il faut absolument dans une société des maisons de mainmorte; cela tient aux besoins de l'humanité, au maintien de l'ordre, de la tranquillité, de la sûreté, toutes choses, non-seulement importantes, mais nécessaires; de telle sorte que ce qu'on ôte d'un côté on est obligé de le reporter de l'autre, comme je viens de vous le prouver par ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

Quant aux transactions dont vous parlez également, est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y en a assez aujourd'hui, et même que trop? De là cet oubli du toit paternel, de la famille, des ancêtres; de là ces dépenses excessives, le goût du luxe, la ruine de tant de ménages... Qu'il y ait donc au moins quelques exemples d'immobilité au milieu de cet universel changement. Si les intérêts matériels en souffrent un peu, ce que je n'admets pas du tout pour les raisons que je viens de dire, nos intérêts moraux y gagneront, et c'est toujours l'essentiel.

ÉGLISE CATHOLIQUE.

Objections.— Quelle est donc la véritable Église catholique? — Est-ce l'Eglise anglicane, l'Eglise russe ou l'Eglise romaine? — Du reste, votre Eglise catholique a fait son temps. — A quoi sert-elle aujourd'hui? — Il faut bien qu'elle passe comme ont passé toutes les religions qui l'ont précédée, et qu'elle fasse place à une religion nouvelle.

—

Réponse. — Ainsi parlent aujourd'hui un grand nombre d'incrédules, qui cachent ou s'efforcent de cacher du moins sous ce calme apparent la haine qu'ils ont au fond du cœur contre tout frein religieux. Reprenons tour à tour ces trompeuses paroles par lesquelles ils cherchent à faire illusion aux autres, et peut être aussi à se faire illusion à eux-mêmes, et montrons ce que chacune d'elles a de faux et même d'absurde.

Quelle est donc la véritable Eglise catholique? demandent quelques-uns. Est-ce l'Eglise anglicane, l'Eglise russe ou l'Eglise romaine?

Que l'erreur cherche à se cacher sous le voile de la vérité, cela se conçoit; c'est son intérêt, sans cela, elle ne pourrait faire illusion aux hommes. Mais que les hommes aillent au-devant de cette illusion, qu'ils s'y prêtent, qu'ils confondent ou feignent de confondre l'erreur avec la vérité, quand il est facile de distinguer l'une de l'autre, voilà ce qui ne se conçoit plus. Ainsi, que l'Eglise anglicane et l'Eglise russe se donnent pour l'Eglise catholique, rien de plus naturel; si elles ne le faisaient, ce serait avouer qu'elles ne sont pas la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais que ceux qui connaissent tout ce qui leur manque pour avoir ce divin caractère, que ceux qui ont été élevés dans l'Eglise romaine, qui sont encore dans son sein, peut-être, que ceux-là demandent quelle est la véritable Eglise catholique, si c'est l'Eglise anglicane, l'Eglise russe ou l'Eglise romaine, c'est ce qu'on ne peut expliquer: autant vaudrait-il demander d'où nous vient la lumière, si c'est du soleil ou du nuage à travers lequel elle passe aussi quelquefois, mais qui ne sert en définitive qu'à la voiler à nos yeux et à l'empêcher d'arriver toute pure jusqu'à nous.

Quelle est donc la véritable Eglise catholique? avez-vous demandé... Mais il est facile de le voir. La véritable Eglise catholique, comme son nom même le dit, est celle qui s'étend réellement à tous les temps et à tous les lieux. Cela doit être de l'Eglise de Jésus-Christ. Elle doit s'étendre à tous les temps, c'est-à-dire remonter sans interruption jusqu'à lui; autrement, ce ne serait point l'Eglise de Jésus-Christ; autrement, il y eût eu un temps où elle aurait manqué aux besoins des hommes; autrement, Jésus-Christ aurait faussé la parole si formellement donnée à ses apôtres d'empêcher les puissances de l'enfer de prévaloir contre le fondement de son Eglise, et de rester toujours au milieu d'eux jusqu'à la consommation des siècles: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI, 18.) — *Euntes ergo docete omnes gentes... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.) Elle doit donc s'étendre à tous les temps. Elle ne doit pas moins s'étendre à tous les lieux, c'est-à-dire être prêchée par toute la terre; autrement, elle ne serait point cette montagne élevée à laquelle doivent affluer toutes les nations, suivant le prophète Isaïe: *Et erit in diebus novissimis præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes.* (*Isa.* XI, 2.) Cette Jérusalem qui doit se lever toute radieuse, suivant le même prophète, parce que sa lumière est arrivée, et que la gloire du Seigneur a paru sur elle: *Surge, illuminare Jerusalem, quia venit lumen tuum; et*

gloria Domini super te orta est. (*Isa.* LX, 1.) Autrement, les apôtres n'auraient point exécuté l'ordre si positivement donné par leur Maître d'aller prêcher son Evangile à tous les peuples : *Docete omnes gentes.* (*Matth.* XXVIII, 19) ; autrement, la mission pour laquelle Jésus est venu sur la terre n'aurait point été remplie : toutes choses inadmissibles. L'Eglise catholique doit donc s'étendre à tous les lieux comme à tous les temps. Cela admis, et tout Chrétien est bien obligé de l'admettre, il est facile de voir quelle est la véritable Eglise catholique.

Est-ce l'Eglise anglicane, l'Eglise russe ou l'Eglise romaine? demandiez-vous. Cette question ne paraît guère sérieuse, surtout après ce que nous venons de reconnaître. Quoi! l'Eglise anglicane serait l'Eglise catholique! Mais qui en avait entendu parler il y a environ trois siècles? Qui la reconnaît en dehors de l'empire britannique? Et, dans cet empire même combien la méconnaissent, la repoussent, la maudissent? Que dis-je! Mais n'est-elle pas tournée elle-même contre elle-même, hâtant ainsi sa ruine, suivant la prédiction de Notre-Seigneur : *Domus supra domum cadet.* (*Luc.* XI, 17.) Et sur quoi donc repose son *unité*, si ce n'est sur le sable mouvant de la volonté individuelle, à laquelle viennent prêter appui, de temps en temps, les décisions du Parlement, décisions formulées en ce moment, comme chacun sait, par la papesse Victoria, malgré la défense si formelle du grand Apôtre : *Mulieres in ecclesiis taceant... Turpe est enim mulieri loqui in ecclesia.* (*I Cor.* XIV, 34, 35.) Quant à l'Eglise russe, elle peut faire un peu plus d'illusion, paraissant avoir une unité compacte et se vantant de remonter jusqu'aux apôtres par l'Eglise grecque. Mais ou vous parlez de l'Eglise grecque, ou bien de l'Eglise russe. Si vous parlez de l'Eglise grecque, qu'était-elle avant que la puissance du czar soit venue la relever, qu'est-elle aujourd'hui en dehors de la Russie? Hélas! un corps qui commence à entrer en dissolution et qui n'a plus que quelques instants de vie, si même on peut appeler vie l'état dans lequel elle se trouve. Si vous parlez de l'Eglise russe, qui en avait entendu parler avant Pierre le Grand? Qui la reconnaît en dehors de la Russie? Et même, dans cet empire, combien la méconnaissent, la repoussent, la maudissent? Par quoi se maintient-elle elle-même d'ailleurs, si ce n'est par le sabre du czar, qui peut à chaque instant se briser. Reste donc l'Eglise romaine, ainsi appelée parce que son chef est à Rome, quoiqu'elle-même soit répandue par toute la terre. D'elle aussi on peut dire, par une métaphore souvent employée mais toujours frappante : C'est un cercle dont le centre est à Rome et la circonférence nulle part. Quelques peuples sortent de temps en temps de ce cercle, ou plutôt sa divine pureté les repousse; mais d'autres y entrent pour les remplacer, et quelquefois ils y reviennent eux-mêmes. C'est l'effet naturel et divin tout à la fois de ces paroles pressantes de Jésus, qui ne cessent de frapper les oreilles de Pierre et de ses coopérateurs dans la prédication de l'Evangile : « Allez donc! enseignez toutes les nations... (oui, toutes sans exception, et celles qui l'ont été déjà, et celles qui ne l'ont point encore été, et celles qui ne sont point connues, qui n'ont pas même de nom); et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Aussi l'Eglise romaine n'est-elle pas moins étendue à tous les temps qu'à tous les lieux. De Pie IX, qui gouverne aujourd'hui cette Eglise avec autant de prudence que de zèle, au milieu des difficultés sans nombre dont elle est environnée, vous pouvez remonter jusqu'à saint Pierre par une chaîne de pontifes, qui ne souffre en aucun temps la moindre interruption. Les Eglises qui s'en séparent finissent tôt ou tard par périr, quelque florissantes qu'elles aient été précédemment; mais elle, rien ne peut la détruire, quels que soient le nombre et les efforts de ses ennemis. Et non-seulement elle se maintient elle-même, mais elle maintient également tout ce qui lui reste fidèlement attaché. Nous l'avons dit, c'est le roc inébranlable, c'est la pierre fondamentale sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise, et contre laquelle il a promis que les puissances de l'enfer ne prévaudraient jamais : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI, 18.)

Ecoutons, à ce sujet, l'illustre auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme* :

« Si Jésus-Christ nous apparaît comme un Dieu, » dit-il, « c'est surtout en ce qu'il est venu sauver le monde. Enlevez-lui cette qualité de *Sauveur*, et vous lui enlevez le caractère distinctif de sa divinité. Aussi lui-même, répondant à ceux qui venaient de la part de Jean lui demander s'il était le Messie promis, disait : *Rapportez-lui que les pauvres sont évangélisés* (*Matth.* XI, 5), c'est-à-dire la généralité et le commun des hommes, et particulièrement les pauvres, les simples et les ignorants, ceux qui ne savent pas lire, aussi bien que les scribes et les savants.

« Or, pour évangéliser ainsi la généralité et le commun des hommes de tous les lieux et de tous les temps, et comme il le dit lui-même encore, *toutes les nations... jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.* XXVIII, 19, 20), il a fallu qu'il se mît en rapport universel, perpétuel et vulgaire avec tout le monde, et qu'il pourvût tous les hommes d'un moyen visible et sûr d'arriver à la connaissance de la même vérité. Et maintenant, pour cela, lui-même n'ayant fait que passer comme homme, il a dû nécessairement laisser après lui, quelque part, un dépôt de son pouvoir, de sa parole et de ses grâces, un organe et un interprète visible et authentique de sa volonté, qui fût *un* comme lui, comme la vérité, et *universel, perpétuel et vulgaire* comme les générations des hommes qui devaient se succéder; qui fît chaîne et continuation de lui à nous tous, et que tout

le monde pût facilement reconnaître et consulter comme la suite, et, si j'ose ainsi dire, comme la continuation et le prolongement de sa personne. Autrement, je le répète, Jésus-Christ est sans communication avec le monde; son passage sur la terre n'est qu'un accident historique sans suite et sans relations avec nous; il n'est pas le Sauveur du monde, il n'est pas Dieu. Il faut renoncer à la qualité de Chrétiens et passer dans les rangs des purs déistes, ou reconnaître cela.

« Cela posé, je le demande, — et ici la question devient pressante, — y a-t-il, autre part que dans l'Eglise catholique, rien au monde qui, en partant *immédiatement* de la personne de Jésus-Christ, soit arrivé sans interruption et sans variation jusqu'à nous, et présente des garanties d'avenir pour les générations futures, portant en soi ces grands caractères d'*unité*, d'*universalité*, de *perpétuité*, se détachant de tout le reste et se distinguant aux yeux de tous comme un centre de ralliement universel, comme une chaîne non interrompue de tradition, comme un oracle et un interprète commun de la parole de Jésus-Christ?

« La réponse ne peut être douteuse : il n'y a rien au monde, que l'Eglise catholique, qui présente ces caractères. Et cela même est remarquable, que, si en dehors du christianisme il y a eu de tout temps des religions fausses qui ont voulu se faire passer pour vraies, dans le christianisme il n'y a pas eu plusieurs Eglises qui, parlant de Jésus-Christ, aient fait confusion avec la véritable. Le moindre embarras ne peut donc exister à cet égard; il n'y a qu'une seule Eglise depuis Jésus-Christ : c'est l'Eglise catholique, la *grande Eglise*, comme l'appelaient les païens, ou plutôt c'est tout uniment l'*Eglise* qui est véritable, ou bien il n'y en a pas; ce qui faisait dire à Luther : *Nul ne pourra ôter à nos adversaires ce titre d'Eglise, duquel étant armés ils nous condamneront et ils nous perdront.* » (*In Gen.* VI.)

Ainsi, ne demandez donc point quelle est la véritable Eglise catholique. Il n'est pas possible de vous tromper là-dessus, pourvu que vous soyez de bonne foi. C'est l'Eglise romaine, comme vous avez dit et comme nous disons tous, en effet, parce que son chef est à Rome, mais qui ne s'en manifeste pas moins en tout temps et en tout lieu, comme Dieu, sur la parole de qui elle repose. C'est l'Eglise par excellence, et, mieux encore, c'est l'*Eglise*, celle que tout bon Chrétien reconnaît comme un enfant reconnaît sa mère.

Du reste, nous dit-on encore, votre Eglise catholique a fait son temps.

Au lieu de dire *votre Eglise*, dites plutôt *l'Eglise de Jésus-Christ*, et vous aurez répondu vous-même à votre objection; car l'Eglise venant de Jésus-Christ et lui appartenant, elle est impérissable comme sa parole.

Au lieu de dire *votre Eglise*, dites encore *notre Eglise*, car elle est l'Eglise de tous, comme cela se prouve non-seulement par la foi, mais par l'expérience. Or, puisqu'elle est l'Eglise de tous, elle l'est de ceux qui existent actuellement et de ceux qui existeront à l'avenir. Donc, elle n'a pas fait son temps. Son temps à elle, c'est le temps de l'humanité; et aucune partie ne saurait lui en être retranchée. Pourquoi n'en serait-il donc pas ainsi? N'est-elle pas ce qu'elle a toujours été, et les hommes ne sont-ils pas toujours les mêmes? Ils ont et auront donc toujours besoin d'elle, comme ils en ont eu besoin jusqu'à ce jour.

L'Eglise catholique a fait son temps!... Est-ce bien sûr? « Il y a dix-neuf cents ans bientôt qu'elle existe, » dit à ce sujet l'abbé de Ségur (*Réponses*), « et en voilà à peu près autant qu'on dit cela d'elle.

« Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Eglise catholique; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les autres croyances de l'Eglise... et néanmoins cela ne vient pas.

« Ainsi, dans le premier siècle du christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : *Avant peu de temps, grâce à la persécution, cette secte sera étouffée, et on n'entendra plus parler de ce Dieu crucifié...*

« Et Trajan est mort, et le Dieu crucifié règne toujours dans le monde.

« Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de *préparer le cercueil du Galiléen*, c'est-à-dire d'anéantir la religion et son Eglise...

« Et Julien est mort, et le Galiléen et son Eglise vivent encore.

« Ainsi, au XVIe siècle, Luther, ce moine révolutionnaire qui fit de l'orgueil et de la révolte une révolution, parlait de la Papauté comme d'une vieillesse qui allait finir. *O Pape*, disait-il, *ô Pape! j'étais une peste pour toi pendant ma vie; après ma mort, je serai ta destruction!...*

« Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes parts! et la Papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais!

« C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, Voltaire qui signait ses lettres : *Voltaire, Christe-moque*, ou *Ecrasons l'infâme*, c'est-à-dire Jésus-Christ et son Eglise; c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : *Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la religion catholique; je veux faire voir qu'il suffit d'un seul pour la détruire. — Dans vingt ans*, écrivait-il à un autre, *le Galiléen aura beau jeu!*

« Et *vingt ans après, jour pour jour*, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui...

« Et l'Eglise vit toujours, traversant les âges, brisant sur son faible passage tous ceux qui la veulent briser.

« Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la religion de Jésus-Christ, en remplaçants de l'Eglise catholique.

« Moins redoutables encore que leurs devanciers, ces pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur faiblesse. Ils croient faire du nouveau, tandis qu'ils ne font que réchauffer le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc., etc.

« Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et au premier évêque: *Allez, enseignez tous les peuples ; moi-même, je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles?* (*Matth.* XXVIII, 18-20.)

« Ont-ils oublié ce qu'il a dit au Prince des apôtres : *Tu es Pierre, et sur toi, pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle?* (*Matth.* XVI, 18.)

« Ce que Dieu a fondé, croient-ils pouvoir le détruire?

« Non, l'Eglise catholique n'a pas fait son temps; elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

« L'Eglise ne craint rien : elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie; et elle enterrera ses adversaires présents, plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs. »

Elle serait beaucoup plus heureuse assurément de les convertir avant leur mort, et de les ramener repentants dans son sein. Et pourquoi donc n'y reviendraient-ils pas? c'est à elle qu'ils sont redevables de leurs plus grands biens. Ces idées qu'ils ont sur Dieu, sur l'âme, sur les devoirs qui unissent les hommes entre eux et les rattachent à Dieu, sur la vie future... cette liberté de leurs actions dont ils sont en possession, c'est à l'Eglise catholique, et à elle seule, qu'ils doivent tout cela, puisque c'est elle qui a éclairé et émancipé le monde, généralement plongé avant elle dans les ténèbres de la superstition et dans l'esclavage. Pourquoi donc s'en séparent-ils actuellement, et s'efforcent-ils d'en séparer les autres? Ne voient-ils pas que ces épreuves par lesquelles l'Eglise de Jésus-Christ passe de temps en temps font ressortir davantage encore sa divinité, en montrant la toute-puissance de la main qui vient la tirer miraculeusement de l'abîme au moment où on la croyait définitivement perdue. « La faiblesse apparente de l'Eglise trompera toujours les impies et exercera toujours la foi des croyants, » nous dit le judicieux Nicolas. « Ceux-là, confiants dans le succès et le bruit passager de leurs persécutions, se flatteront toujours de l'emporter; ceux-ci, se voyant réduits aux dernières extrémités, seront toujours tentés de désespoir. Jésus-Christ dort souvent dans la barque de Pierre, et alors les tourbillons fondent sur elle, et les apôtres s'écrient: *Maître, nous périssons.* (*Matth.* VIII, 25.) Mais Jésus, se levant, parle bientôt aux tempêtes, et il se fait un grand calme. L'illusion produite par ces vicissitudes de l'Eglise n'a jamais cessé, et ne cessera jamais. A l'origine, on se fondait sur sa jeunesse, et Julien l'Apostat disait : *Elle n'a que trois cents ans!* (CHATEAUBRIAND, *Deuxième étude histor.*) De nos jours, on se fonde sur sa vieillesse, et un autre philosophe nous dit : *Elle n'en a plus que pour trois cents ans!* Cependant, elle continue sa carrière sans s'inquiéter de ces obscures prédictions, funestes seulement à leurs auteurs, confiante dans cette seule prédiction qui lui a promis les siècles pour durée, et qui lui tient si bien parole depuis dix-huit cents ans. »

A quoi sert-elle aujourd'hui? nous demandent quelques-uns.

A quoi elle sert? enfants ingrats! Mais, quand bien même elle aurait fait son temps, comme vous dites, et ne servirait plus de rien aujourd'hui, vous devriez lui conserver encore tout votre dévouement, ne fût-ce que par reconnaissance. Est-ce que vous abandonnez jamais les vieux parents de qui vous avez reçu l'existence, qui l'ont conservée et développée en vous jusqu'à ce jour? Il s'en faut bien toutefois que ce soit là la position de l'Eglise. Toujours ancienne et toujours nouvelle comme celui qui l'a établie, et du sein duquel elle émane, elle est encore et sera toujours pour les hommes ce qu'elle a été jusqu'ici, je veux dire leur bienfaitrice universelle. Voyez le soleil, cette autre image de la Divinité. Versant toujours, sans s'épuiser jamais, ses torrents de lumière du haut du firmament où il a été placé au moment de la création, il continue, et continuera jusqu'à la fin, d'éclairer et de féconder la terre, comme il l'a fait depuis bientôt six mille ans. A quoi sert le soleil aujourd'hui? dira peut-être l'insensé. Nous sommes en possession de la lumière et de la chaleur. — Oui, sans doute, nous sommes en possession de la lumière; mais c'est à cet astre bienfaisant que nous en sommes redevables; car, si malheureusement il venait à s'éteindre, les ténèbres qu'il éloigne difficilement de la terre l'environneraient immédiatement de toutes parts, et les glaces qu'il a tant de peine à fondre l'envahiraient bientôt complétement et l'empêcheraient de produire aucun fruit. — Mais, ajoutera-t-il, en croyant le voir se coucher derrière quelque montagne ou s'éteindre même dans les eaux, il a fini sa carrière. — Non, car s'il se couche pour nous, il se lève pour d'autres peuples. Ou plutôt, il reste toujours le même. C'est nous seulement qui nous éloignons ou nous rapprochons de lui. Mais, pourvu que rien n'empêche ses rayons d'arriver jusqu'à nous, nous ressentons toujours son influence salutaire.

Ce que le soleil est au monde physique, l'Eglise catholique l'est au monde moral. Versant toujours, sans s'épuiser jamais, ses torrents de lumière du haut du Siége apostolique où son centre fut établi par l'immuable parole du Verbe incarné, elle continue encore et continuera jusqu'à la fin d'éclairer et de féconder la terre, comme elle l'a

fait depuis bientôt deux mille ans, ou plutôt six mille ans : car l'Eglise catholique a toujours existé en réalité, ainsi que nous le montrerons plus tard. A quoi sert-elle aujourd'hui? dira aussi l'insensé, comme par rapport au soleil; nous sommes en possession de la lumière. — Oui, sans doute, pouvons-nous lui répondre encore, oui, nous sommes en possession de la lumière; mais c'est à ce flambeau divin que nous en sommes redevables; car, s'il pouvait s'éteindre un instant, les ténèbres de l'ignorance qu'il éloigne difficilement de la terre l'environneraient immédiatement de toutes parts, et les glaces de l'égoïsme qu'il a tant de peine à fondre l'envahiraient bientôt complétement, et au lieu de fruits salutaires, ne lui feraient plus produire que des fruits de mort.—Mais, ajoutera-t-il, en voyant ou en s'imaginant voir l'influence de la religion baisser en quelque contrée: elle finit sa carrière. — Non, car si elle se couche pour certains peuples, elle se lève pour d'autres. Ou plutôt, elle reste toujours la même. C'est nous qui nous en éloignons et nous en rapprochons; mais pourvu que rien n'empêche ses divins rayons d'arriver jusqu'à nous, nous ne cessons jamais de ressentir son influence bienfaisante.

C'est là un fait connu de tous, un fait incontestable, qui doit frapper les yeux de l'ignorant, du petit enfant lui-même, et que l'insensé, comme nous le disions tout à l'heure, ou l'homme aveuglé par les passions peut seul révoquer en doute.

Nous trouvons, à ce sujet, dans la presse quotidienne, où la polémique religieuse est obligée de s'établir aussi aujourd'hui pour répondre aux attaques journalières des ennemis de l'Eglise, des réflexions pleines de justesse et de force, qu'on nous permettra de citer ici.

«Supposons,» dit le *Bien public*,«un homme ayant du cœur et du bon sens, mais qui, étranger à l'Europe, et ignorant de l'histoire, n'eût jamais entendu parler de la religion chrétienne. Nous lui dirions : Il existe une société dont les membres ont pour premier principe de s'entre-aimer comme des frères, et, pour mobile de leurs actions, l'obligation de se donner mutuellement des preuves de cette affection qu'ils appellent charité. Dans leur conviction, des récompenses au-dessus de tout ce que l'imagination peut se représenter seront le prix de l'accomplissement de cette douce obligation; des peines éternelles et effroyables seront le châtiment des méchants qui se seront soustraits à cette loi d'amour. Cette société s'appelle l'Eglise, c'est-à-dire la réunion de tous les hommes qui ont les mêmes sentiments, la même pratique, la même persuasion; et le lien qui les rassemble s'appelle la religion, car elle les lie tous ensemble et avec le Créateur de l'univers, leur Père et l'objet de leur suprême prédilection. Le Créateur, celui qui a disposé l'admirable harmonie du monde avec tant de sagesse, de prévoyance et de mesure, est l'ordre essentiel. Par amour pour cet ordre essentiel, les enfants de l'Eglise s'appliquent à régler toutes leurs tendances et à discipliner toutes leurs passions : ils sont sobres, tempérants, continents; ils usent des biens terrestres sans s'y attacher, également éloignés de l'avarice et de la prodigalité, repoussant l'envie, dominant la colère, fuyant la paresse.

« Pour se maintenir dans cet équilibre moral, dans cette égalité d'âme, ils recourent à la prière, qui est une élévation de l'âme vers Dieu, et l'humble demande d'une assistance venant d'en haut. Ils appellent la bénédiction divine sur toutes leurs actions. Des actes religieux consacrent leur naissance, leurs chastes et indissolubles unions, les derniers moments de leur vie. S'ils tombent dans une faute, ils l'avouent, s'en repentent, et se relèvent vaillamment de leur chute pour l'expier par quelque bonne action réellement expiatoire. Quelques-uns d'entre eux, poussés par la charité au degré de l'héroïsme, renoncent aux saintes joies de la famille pour se livrer aux joies plus saintes encore d'un dévouement absolu à l'humanité tout entière. Ils se font les pères des orphelins, les consolateurs des affligés, les soutiens des pauvres, les ministres de Dieu et de l'humanité dans la répartition des bienfaits et des bons conseils. Ils exercent ainsi sur les esprits et plus encore sur les cœurs un doux empire béni par ceux qui s'y soumettent; car cette soumission est toute volontaire, comme cet empire est tout désintéressé.

« Que répondrait cet homme de bon sens? Les membres de cette société, dirait-il, doivent être bien heureux; car, grâce à leur union en l'Eglise, grâce aux ministres de cette religion d'amour, ils doivent posséder la santé garantie par la fuite des excès, le calme de la conscience assuré par la répression des mauvaises passions, la paix dans le sage tempérament de tous leurs désirs terrestres, l'allégresse dans l'ardeur de leurs vives espérances en un avenir rémunérateur.

« Oui! voilà la réponse du simple bon sens.

« Or, nous le demandons, ont-ils l'esprit sain, ne sont-ils pas plutôt dans ce délire où jettent de pernicieux abus de nos facultés, ces hommes qui se ruent sur la religion, sur l'Eglise, sur ses préceptes, sur ses institutions, sur ses ministres, et qui poussent, dans leur rage frénétique contre le Christ, le cri des Juifs aveuglés : *Tolle! tolle!* Ecrasons l'infâme!

« Jamais ils n'en viendront à bout; car l'Eglise catholique, c'est réellement cette pierre sainte tombée du haut de la montagne, que la parole du Sauveur des hommes a affermie, et au pied de laquelle sont venus mourir tous ses ennemis. Or, comme on l'a dit encore, car nous avons beau chercher dans la nature et dans les livres, dans les ouvrages sortis de la main de Dieu et dans ceux qui sont sortis de la main des hommes, nous ne trouvons jamais assez de comparaisons pour faire bien comprendre l'inaltérable perpé-

tuité de l'Eglise au milieu des déplacements et des ruines de toutes choses ici-bas ; elle ressemble à ces antiques monuments de l'Egypte, dont l'Arabe vagabond, qui plante le soir à l'abri de leur masse immobile la tente qu'il enlèvera le matin, essaye de détacher en passant quelques pierres. Fatigué bientôt d'un travail sans fruit, il s'enfonce et disparaît dans des solitudes inconnues. » (*Essai sur l'indifférence.*)

Mais, en supposant qu'ils pussent mettre à exécution leurs pernicieux desseins, qu'aurons-nous à la place de la religion détruite? Car il faut à l'homme une religion. Tous le reconnaissent, tous le proclament hautement. Jamais société ne fut fondée que la religion ne lui servît de base. Jamais société ne subsista ni ne subsistera jamais sans être soutenue par la religion. Le faible en a besoin pour le défendre et le fort pour le contenir, le malheureux pour le consoler, l'heureux pour l'empêcher d'abuser de son bonheur. Tous en ont besoin, en un mot, pour les rattacher entre eux par la charité, et au Créateur de toutes choses par la piété. Si donc l'Eglise catholique vient à disparaître, par quoi sera-t-elle remplacée?

Il faut bien qu'elle passe, avez-vous dit, comme ont passé avant elle toutes les religions qui l'ont précédée, pour faire place, à son tour, à une religion nouvelle.

Cette phrase qu'on entend répéter partout aujourd'hui, qu'on trouve même dans les livres des philosophes, où elle a pris naissance, et d'où elle s'est répandue dans le public, cette phrase, dis-je, renferme encore plus d'absurdités que de mots, et doit exciter la risée du plus simple villageois suffisamment instruit de sa religion.

Vous annoncez une religion nouvelle; mais pourquoi faire? et que viendra-t-elle enseigner aux hommes que l'Eglise catholique ne le fasse aussi bien, infiniment mieux qu'elle encore? Ecoutez le religieux Pellico répondant, dans le calme des passions, à cette objection qui avait assailli sa foi au milieu du monde, et qui venait l'assaillir encore au fond de sa prison. « Si Dieu existe, » disait-il, « une conséquence nécessaire de sa justice, c'est une autre vie pour l'homme qui souffre dans un monde si injuste. De là la grande nécessité d'aspirer aux biens de cette seconde vie; de là un culte d'amour de Dieu et du prochain, une aspiration perpétuelle de l'âme à s'ennoblir par de généreux sacrifices. Et qu'est-ce donc que le christianisme, si ce n'est cette aspiration perpétuelle à s'ennoblir? Je m'étonne que l'essence du christianisme étant si pure, si philosophique, si inattaquable, il soit venu cependant une époque où la philosophie osât dire : *C'est à moi désormais à remplir sa place.* De quelle manière rempliras-tu sa place? En enseignant le vice? Non, certes. En enseignant la vertu? Eh bien! ce sera l'amour de Dieu et du prochain ; ce sera précisément ce que le christianisme enseigne. » (*Mémoires de* Silvio Pellico.)

Vous annoncez une religion nouvelle, la religion de l'avenir, comme vous l'appelez encore. Mais, en attendant qu'elle se soit établie, quelle est donc celle qui doit nous régir? car il nous en faut une absolument, comme nous l'avons montré plus haut, et comme chacun d'ailleurs doit le reconnaître sans qu'il soit nécessaire de le lui démontrer. Pourquoi délaisser celle qui existe et qui est si propre à faire le bonheur et la gloire des hommes? Pourquoi en détacher les autres? Pourquoi surtout diriger contre elle, à chaque instant et de toutes manières, les attaques les plus injustes et les plus violentes? Et quand elle se sera établie un instant sur la terre, je suppose, grâce à l'inconstance et à toutes les passions des hommes, quelle sera son autorité sur eux? Qu'en penseront-ils? qu'en devons-nous penser dès aujourd'hui? « Vous n'êtes que d'hier! » disait autrefois Tertullien à toutes les sectes qui pullulaient autour de l'Eglise catholique, toujours subsistante au milieu de toutes les vicissitudes de l'erreur, et cette parole foudroyante suffisait pour les terrasser : « Quoi! » pourrions-nous dire à la religion de l'avenir, « quoi! vous n'existez pas encore, et vous prétendez régir le monde! »

Vous annoncez sa prochaine arrivée; mais quelle preuve en avez-vous? D'où vient-elle? Qui l'établira? — L'homme, me direz-vous peut-être. — Quoi! l'homme! Mais c'est un être faible, sujet à l'erreur, trompeur, inconstant, sans autorité sur ses semblables. Tout ce qui vient de lui, par conséquent, est sans aucune valeur, sans autorité, sans consistance. Voilà pourquoi toutes les religions dont vous parlez, et auxquelles vous assimilez faussement l'Eglise catholique, ont passé si rapidement sur la terre, et, dans leur court passage, ont rendu l'homme encore plus faible et plus malheureux qu'il n'eût été, abandonné à lui-même. Et parce que l'Eglise catholique dure depuis si longtemps, malgré les combats de tout genre que lui livrent à chaque instant ses innombrables ennemis, et parce qu'elle n'a jamais cessé et qu'elle ne cesse point encore de faire notre bonheur et notre force ici-bas, c'est une preuve qu'elle ne vient point de l'homme, et parce qu'elle ne vient point de lui, elle ne doit point non plus passer comme lui, ni comme tout ce qu'il établit sur la terre.

Si vous prétendez que votre religion nouvelle doit venir de Dieu, vous ne serez pas moins embarrassé de répondre à toutes les questions que j'ai à vous adresser dans cette nouvelle hypothèse. Qui vous a annoncé son arrivée prochaine, vous demanderai-je encore, et quels motifs pouvez-vous avoir d'y croire? Quelles preuves de sa divinité donnera-t-elle, à son arrivée, que l'Eglise catholique n'ait données avant elle? Et si elle ne peut en donner ni de plus nombreuses ni de plus convaincantes, pourquoi délaisserait-on celle qui est en possession de régir nos âmes, pour s'attacher à celle qui nous est inconnue? Pourquoi Dieu voudrait-il l'établir, et pourquoi si tard? Ou elle est néces-

saire, ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi l'établir? je le répète. Si elle est nécessaire, pourquoi ne l'avoir pas établie plus tôt? Pourquoi n'a-t-elle pas toujours existé, comme le christianisme, pour donner à tous les hommes sans exception, les moyens de faire leur salut? Car, lorsque vous parlez des religions qui ont précédé la nôtre, vous faites une fausse supposition, et, lorsque nous disons que l'Eglise catholique dure depuis bientôt deux mille ans, nous n'entendons que le développement, annoncé du reste dès le commencement, qui lui a été donné à la venue de Jésus-Christ sur la terre. Quant à son essence, c'est la manifestation de la vérité, et la vérité, c'est Dieu lui-même, qui a tout précédé et dure éternellement. L'Eglise catholique, voyez-vous, c'est, comme son nom même le dit, l'assemb'ée de tous les fidèles, rattachés à Dieu, qui les a créés, par Jésus-Christ leur rédempteur. Avant la rédemption, ils se rattachaient à Dieu au nom de celui qui devait les sauver; et, depuis la rédemption, ils se sont rattachés, ils se rattachent et se rattacheront toujours à Dieu par celui qui les a rachetés. C'est donc toujours le même lien sacré et par conséquent la même religion qui les unit entre eux et à Dieu. En quelques mots seulement et pour employer ici le langage des Ecritures, *hier, aujourd'hui et dans tous les siècles*, c'est-à-dire toujours, telle est, comme celle de son divin chef, la durée incontestable, nécessaire de l'Eglise catholique. *Jesus Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula.* (*Hebr.* XIII, 8.)

ENCENS.

Objections.— Puisque vous dites que l'encens est un symbole de la prière, pourquoi en brûlez-vous devant les créatures? Les premiers Chrétiens regardaient cela comme un acte d'idolâtrie. — Quoi qu'il en soit, le prêtre, qui nous prêche si bien la modestie, devrait avoir quelque honte à se faire encenser après avoir encensé son Dieu.

—

Réponse. — C'est vrai, nous regardons généralement l'encens comme un symbole de la prière. La nature même de l'encens qui, jeté dans le feu, monte vers les cieux, comme la prière sortant d'un cœur embrasé d'amour, nous porte à penser ainsi, et nous y sommes autorisés par différents passages des livres saints, entre autres par ce passage tiré de l'Apocalypse de saint Jean : « Alors il vint un autre ange qui se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or, et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les *prières* de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu. Et la fumée des *parfums composés des prières* des saints, s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu : » *Data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum... ascendit fumus de orationibus sanctorum... coram Deo.* (*Apoc.* VIII, 3, 4.)

Mais l'encens a d'autres significations. C'est, par exemple, un témoignage de respect et d'amour, comme on le voit par l'usage qu'on en fait presque partout, et principalement en Orient. Voilà pourquoi nous en brûlons aussi devant les créatures, à qui nous n'adressons aucune prière. Du reste, alors même que, par là, nous entendrions les prières, il n'y aurait aucun mal, pourvu que nos prières ne leur fussent pas adressées comme à Dieu, premier auteur et souverain dispensateur de toutes choses.

Les premiers Chrétiens, dites-vous, regardaient cela comme un acte d'idolâtrie.

Oui, à cause des idées alors dominantes. C'était pour les païens un acte d'adoration; donc, d'idolâtrie, puisqu'ils adoraient les idoles; donc un acte tout naturellement réprouvé des Chrétiens. Voilà pourquoi les apologistes du christianisme, comme Tertullien, Arnobe, Lactance, disaient aux païens : *Nous ne brûlons point d'encens* (comme vous, c'est-à-dire, et avec les mêmes intentions que vous). Tel est évidemment le sens de leurs paroles, comme on peut le voir par leurs écrits; et cela ressort, du reste, de la nature même des choses. Brûler de l'encens est un de ces actes qui n'ont de valeur que par l'intention qu'on a, en les faisant. D'où il suit que c'était un acte condamnable, dont il fallait s'abstenir avec soin, quand il avait la signification d'idolâtrie. D'où il suit encore que ce n'est plus un acte condamnable, mais bien un acte légitime et même louable, quand, au lieu d'avoir cette signification, il ne tend plus qu'à nous faire acquitter des devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur comme envers les créatures.

Quoi qu'il en soit, ajoutez-vous, le prêtre qui nous prêche si bien la modestie, devrait avoir quelque honte de se faire encenser, après avoir encensé son Dieu.

Est-ce que cela vient de lui? C'est une partie du culte catholique, de ce culte si imposant, si touchant, si fécond en enseignements de tout genre.

Pourquoi d'ailleurs ne se ferait-il pas encenser? Le prêtre, à l'autel principalement, c'est le ministre de Dieu, le représentant de Jésus-Christ. D'où il suit que, dans ses idées comme dans celles des fidèles, l'encens brûlé devant lui, en apparence, est réellement brûlé devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant le Très-Haut lui-même.

Nous avons reconnu, en outre, que l'encens pouvait aussi être brûlé devant la créature pourvu qu'on n'eût point intention de rendre à celle-ci l'honneur qui n'est dû qu'au Créateur. Nous avons dit que c'était un témoignage de respect et d'amour qu'on pouvait donner aux hommes, en raison de leur position et de leur mérite personnel. Or, qui peut être, après Dieu, plus digne du respect et de l'amour des fidèles que le prêtre, mais surtout que le prêtre dans l'église et à l'autel? Il est là avec son triple caractère d'homme, de Chrétien, et enfin de prê-

tre. Comme homme, il est la créature de Dieu, son image et sa ressemblance; comme Chrétien, il est le frère et le cohéritier de Jésus-Christ; comme prêtre, il est son délégué, un autre lui-même. Que de titres donc à notre respect et à notre amour; et, par conséquent, au témoignage public et religieux de ce respect et de cet amour!

Cet encensement, du reste, n'est pas pour lui un honneur seulement, c'est aussi un enseignement, et quel enseignement! C'est comme pour lui dire : Charge-toi de notre prière pour l'élever ensuite plus pure vers les cieux! A toi le tribut de notre respect et de notre amour, pour que de ton cœur il monte ensuite plus digne jusqu'à Dieu! De même que cet encens, brûlé par le feu, monte en haut au lieu de descendre vers la terre, et se dérobe ainsi aux regards des mortels : de même tes pensées, tes sentiments, tout ton être, consumé par l'amour, doit s'élever en haut, au lieu de s'attacher à la terre, et retourner ainsi à sa source, qui est Dieu.

Voilà pourquoi cet encencement (qu'on ne comprend pas toujours), devant les employés inférieurs de l'Eglise. C'est sans doute, jusqu'à un certain point, un honneur rendu à la place qu'ils occupent et aux fonctions qu'ils remplissent, mais c'est bien plutôt aussi un enseignement. C'est pour leur dire de se détacher de plus en plus des sens, dans lesquels ils ne demeurent habituellement que trop ensevelis, pour se rapprocher de la nature des esprits avec lesquels ils rendent gloire à Dieu et chantent ses louanges.

Voilà pourquoi encore cet encensement jusque devant les corps de ceux que nous avons perdus. C'est pour dire à toute l'assemblée des fidèles : Ces corps ont été, de leur vivant, les temples du Saint-Esprit : donc, nous ne devons point cesser de les honorer. Il y a en chacun d'eux une semence d'immortalité. Donc, par nos prières, dont cet encens est le symbole, donc, par toutes les bonnes œuvres que la religion nous donne la facilité de faire à leur intention, nous devons les embaumer, en quelque sorte, pour les préserver d'une entière corruption, féconder cette divine semence, pour qu'elle les fasse, un jour, sortir de terre, et les conduise glorieux devant le tribunal du souverain juge.

ENFER.

Objections.— Il n'y a pas d'enfer. — C'est encore une invention des prêtres. — Où serait-il, d'ailleurs, cet enfer? Les uns disent dans l'intérieur de la terre; mais on en aurait quelques preuves; et puis, quand le monde sera détruit, comme ils l'assurent, leur enfer le serait donc également? — Personne n'est revenu de par là pour nous dire ce qui s'y passe. — L'enfer, c'est quand il n'y a pas d'argent à la maison. — J'admettrais encore volontiers certaines expiations pour punir le crime; mais l'enfer tel qu'on nous le peint est inadmissible. — Qui pourrait tenir dans cette fournaise? Est-ce que le feu ne consumerait pas tout promptement? Est-ce qu'il ne finirait pas par se consumer lui-même? — L'éternité des peines est principalement incroyable. Comment croire, en effet, que Dieu, qui est la bonté même, veuille nous damner éternellement pour une faute qui n'aura duré peut-être qu'un instant?

—

Réponse.—Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer. En êtes-vous bien sûr? Non, certainement. Quelque effort que vous fassiez, vous ne sauriez aller au delà du doute sur ce point. Vous trouvez, en vous et hors de vous, trop de preuves de l'existence de l'enfer, pour demeurer convaincu qu'il n'y en a point. Ainsi, quand vous dites : Il n'y a pas d'enfer, cela veut dire simplement, n'est-ce pas, — Je désire qu'il n'y ait point d'enfer, je voudrais bien qu'il n'y eût pas d'enfer, mais... — Mais vous n'en êtes pas sûr; et, si vous vous êtes trompé, comme vous devez le craindre, quelque assurance que vous affectiez, puisque tout est contre vous en cela, ainsi que je le disais tout à l'heure, et que je vous le prouverai bientôt, à quel épouvantable avenir vous vous exposez. Vous n'y pensez donc point? Vous pouvez donc reposer tranquille un jour, une heure, une minute seulement, dans la position où vous vous trouvez? Ah! si vous étiez, en ce moment, sur le penchant d'une haute montagne, où vous ne tiendriez que par un fil, lequel fil même menacerait à chaque instant de se rompre, quelle ne serait pas votre inquiétude! Vous regarderiez attentivement à vos pieds, et si ce que vous auriez découvert vous-même, si ce qui vous aurait été rapporté par d'autres mieux à portée que vous de connaître l'état des choses, si tout vous donnait à penser qu'à vos pieds est un abîme sans fond comme sans rivages, vous vous garderiez bien de vous endormir, vous vous garderiez bien surtout de vous abandonner à l'aveuglement et à l'égarement des passions; mais vous feriez, au contraire, tous vos efforts pour vous élever, quoi qu'il pût vous en coûter, au sommet de la montagne, où vous seriez assuré de votre salut.

Voilà votre situation, ou plutôt voilà l'image affaiblie de votre propre situation. Cette montagne, c'est le monde. Vous n'y tenez que par la vie; et cette vie n'est, en réalité, qu'un fil qui menace à chaque instant de se rompre, mais qui se rompra certainement au moment même où vous vous y attendrez le moins. Où irez-vous, en tombant? Regardez vous-même à vos pieds, interrogez vos semblables, ceux surtout qui sont le mieux à portée de connaître l'état des choses, et tous vous diront, et vous aurez bien de la peine à ne pas le penser aussi vous-même, qu'il y a réellement à vos pieds un abîme sans fond comme sans rivages.

Et vous vous endormiriez! et vous vous abandonneriez sans crainte à l'aveuglement et à l'égarement des plus violentes et des plus coupables passions! Et vous ne feriez pas tous vos efforts pour vous élever, quoi qu'il pût vous en coûter, au ciel, où le bonheur vous serait assuré! Mais c'est plus que de la folie; car le fou, lui aussi, s'attache, de toutes ses forces, à l'existence et au bien-être; c'est de la monstruosité, et même la plus incompréhensible de toutes les monstruosités.

Ecoutons une haute raison, stigmatisant en termes énergiques la conduite de ceux qui s'endorment ainsi dans le doute de leurs fins dernières.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec ou sans jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi, notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclairer sur le sujet d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cela même qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

« Il ne faut point avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant nous doit mettre, dans peu d'années, et peut-être même en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel et l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que cette vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux; elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence, et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

« Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

« Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les grands hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans en rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé à ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute l'éternité qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un ins-

tant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vas; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de faiblesse et d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condamnation future. » (*Pensées de* Pascal.)

Si nous nous sommes arrêté à ces réflexions, c'est que nous sommes convaincu que tel est l'état réel de ceux qui contestent l'existence de l'enfer. Nul, pensons-nous, ne saurait la nier absolument; mais ils la révoquent en doute : Est-ce bien vrai qu'il y ait un enfer? demandent-ils; et, sans attendre la réponse, qui ne serait peut-être pas telle qu'ils la désirent, ils parlent et agissent comme s'il n'y en avait pas.

Il n'y a point d'enfer, dites-vous.

Mais pourquoi donc tous les hommes nous affirment-ils unanimement qu'il y en a un? pourquoi la raison nous le dit-elle également, quand nous la consultons dans le silence des passions? pourquoi Dieu, dans sa bonté, en a-t-il mis en chacun de nous le pressentiment, pour nous rappeler de temps en temps cette utile vérité dans le cours de notre vie, et pour nous la rappeler surtout au moment de notre mort, à cette heure décisive de notre éternelle destinée?

Vous êtes Catholique, je suppose, du moins de nom; vous appartenez, ou vous êtes censé appartenir à cette religion la plus sainte et la plus répandue, la plus divine et la plus humaine, par conséquent, qu'il y ait sur la terre. Vous ne voulez pas croire à l'existence de l'enfer; ou plutôt ce n'est pas vous qui rejetez cette utile et incontestable vérité, c'est la passion qui, en ce moment, vous domine et vous aveugle. Vous avez fait comme le malheureux qui veut se noyer. Vous vous êtes bandé les yeux, et vous vous êtes dit : C'est bon, je n'aperçois rien. Insensé! qui ne réfléchissez pas que le danger n'existe pas moins, et qu'il n'est même que plus redoutable, parce que vous ne l'apercevez plus. Voulez-vous savoir ce qu'il en est? Interrogez d'abord ceux qui vous environnent, et qui ont été, en général, élevés dans la même communion que vous. Faites-leur à tous cette question : L'abîme que je n'aperçois point existe-t-il réellement? y a-t-il un enfer? Et tous, grands et petits; savants et ignorants, riches et pauvres, hommes et femmes, vertueux et vicieux, tous, excepté ceux qui se trouveront dans la même position que vous, c'est-à-dire qui redoutant trop l'enfer, fermeront les yeux pour ne pas l'apercevoir; tous, dis-je, vous répondront unanimement : Oui, il y a un enfer, et il est impossible de ne pas le reconnaître.

Ils ont tous été élevés de même, allez-vous dire peut-être. Ils répètent ce qu'on leur a enseigné.

Eh bien! consultez ceux dont la croyance diffère de la nôtre, en certains points. Interrogez, par exemple, les protestants, ces sectes innombrables qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, se sont séparées du centre de l'unité de l'Eglise principale, et faites-leur la même question : Y a-t-il un enfer?— Oui, vous répondent-ils encore unanimement, il y a un enfer, et il est impossible de ne pas le reconnaître. Chose singulière! presque toutes les vérités du christianisme ont été niées tour à tour par quelque hérétique; celle-ci nous semble avoir toujours été respectée, quelque gênante qu'elle soit; tant Dieu l'a solidement établie au fond de sa religion, comme sanction indispensable de sa loi.

Vous allez dire peut-être encore : Les protestants, tous les hérétiques sont aussi des Chrétiens. Il n'est donc point étonnant qu'ils parlent là-dessus comme les Catholiques. Ils répètent, eux aussi, ce qui a été dit dès le commencement.

Oui, vous avez raison, «ce qui a été dit dès le commencement,» ce qu'a dit Jésus Christ, Dieu, par conséquent, donc la vérité. Mais ne perdons point de vue la preuve que nous développons en ce moment, celle qui résulte du consentement unanime des hommes. Vous dites que le témoignage de tous les Chrétiens vous est encore suspect. Interrogez donc les Juifs, dépositaires de la vraie religion, avant la venue du Messie, les mahométans, qui occupent aujourd'hui la plus grande étendue de terrain, après le christianisme, les païens qui couvraient la terre autrefois, et qui en occupent encore aujourd'hui une grande partie, interrogez ceux même qui n'ont aucun culte public, mais admettent pourtant une religion qu'ils appellent naturelle; et ils vous diront tous, unanimement, comme les Chrétiens : Oui, il y a un enfer; et il est impossible de ne pas le reconnaître.

Et vous osez seul soutenir que cela n'est pas? et vous ne craignez pas d'opposer à cet irrécusable témoignage de tous les peuples la parole suspecte de quelques hommes dans la même position que vous? Permettez-moi de vous le dire : C'est par trop de déraison et d'impudence!

Mais, non, ce n'est pas vous qui niez l'existence de l'enfer. Je vous l'ai déjà dit, c'est la passion qui est en vous. Quant à vous,

vous ne le pourriez pas; car la raison vous dit, comme aux autres, trop ouvertement le contraire.

Que nous dit à tous la raison? que le crime doit être puni, comme la vertu récompensée. Or le crime n'est point puni la plupart du temps sur la terre. Que dis-je! il triomphe souvent aux yeux de tous, et finit quelquefois sa carrière au sein des plus éclatantes prospérités. Il sera donc puni nécessairement dans l'autre vie. Et c'est là précisément l'enfer.

Que nous dit encore la raison? qu'un Dieu sage doit avoir donné une sanction suffisante à sa loi, qu'un Dieu juste doit traiter chacun de nous en raison de ses œuvres, qu'un Dieu saint doit détester souverainement les fautes de ses créatures, et les punir comme elles le méritent. Or tout cela suppose l'existence de l'enfer. Donc il y a un enfer, d'après le témoignage de notre raison.

Est-ce que nous n'en avons pas tous d'ailleurs, au dedans de nous, le pressentiment secret, qui ne nous abandonne jamais, mais qui se fait sentir au moment même de la mort? Que signifient, en effet, ces terreurs profondes qui s'emparent de notre âme quand nous avons fait quelques fautes graves? Que craignons-nous? La justice des hommes? Mais elle ne nous a point vus, je suppose; et puis il s'agit de fautes qu'elle ne saurait atteindre. Que craignons-nous donc, je le répète? Ah! il est aisé de le voir, nous craignons les châtiments éternels. Aussi, quand approche le moment où le coupable doit les subir, comme ces terreurs redoublent! Voyez le mourant, mais le mourant, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles, et avec toute la conscience de ses crimes. Entendez-vous ses gémissements, ses cris? Que craint-il donc? De perdre la vie? mais elle est devenue pour lui insupportable. Que craint-il encore une fois? D'entrer dans le néant? Mais le néant n'est rien. Je vais vous le dire, ce qu'il craint, ou plutôt il le dit assez ouvertement lui-même: il craint les châtiments éternels. Il les avait niés cependant; ou, pour parler plus juste, il s'était efforcé de les nier, malgré les avertissements de tous, ceux de sa raison, de Dieu lui-même; mais aujourd'hui la vérité se montre; l'abîme va s'ouvrir bientôt, il est ouvert déjà, et, du fond de cet abîme, une voix s'élève pour lui dire: Descends, pécheur, je t'engloutis pour toujours!

C'est encore, avez-vous dit, une invention des prêtres.

Ils sont donc bien habiles, les prêtres, pour inventer des choses si utiles, si nécessaires! Puisqu'ils ont inventé l'enfer, ils ont inventé aussi sans doute la loi morale, dont l'enfer est la sanction inséparable, le bien et le mal qui résultent de l'observance et de la transgression de cette loi, la conscience qui nous approuve ou nous blâme selon que nous avons bien ou mal fait, observé ou transgressé la loi, et enfin Dieu lui-même, qui ne saurait exister s'il n'y a en lui ni sagesse ni justice ni sainteté, ou ce qui est la même chose, s'il n'y a point d'enfer.

Ils sont donc bien puissants, d'avoir si profondément gravé en chacun de nous cette vérité repoussée de toutes les passions, que nous ne pouvons jamais nous en défaire complétement!

Ils sont donc bien habiles et bien puissants, d'avoir persuadé de cette vérité, qui pourtant nous glace de terreur, tous les peuples, tous les individus, en quelque sorte, de tous les temps et de tous les lieux!...

Je n'y pensais point et probablement vous n'y pensiez pas, non plus, vous-même, en faisant votre objection. Vous dites que ce sont les prêtres qui ont inventé l'enfer. Mais de quels prêtres parlez-vous donc? de ceux que vous connaissez sans doute, des prêtres catholiques par conséquent. Mais est-ce que ce sont eux qui en ont persuadé les protestants et les autres hérétiques, qui ont mieux aimé se donner des ministres sans mission que de venir écouter ceux de la religion catholique? Est-ce que ce sont eux qui en ont persuadé les Juifs, les mahométans, les païens, avec lesquels ils n'ont point de rapports, et surtout de rapports religieux? Que dis-je! est-ce que ce sont eux qui en ont persuadé le monde avant l'établissement du christianisme, c'est-à-dire avant leur propre existence? Ce serait, comme vous le voyez, une bien grande habileté, et une bien grande puissance.

Je vous entends me répondre que vous appelez prêtres ici tous ceux qui ont rempli et remplissent encore les fonctions sacrées chez les différents peuples de la terre.

Alors, je vous demanderai d'où vient cet accord de tous les ministres de tant de religions différentes à enseigner partout ce dogme effrayant de l'enfer, sans avoir pu s'entendre, ni se parler, ni se voir, pour la plupart; je vous demanderai comment il se fait qu'ils aient pu en persuader avec une égale facilité tous les peuples confiés à leur direction spirituelle, malgré la répugnance qu'il inspire naturellement; je vous demanderai enfin pourquoi nous le trouvons tous conforme à la raison, conforme à la sagesse, à la justice, à la sainteté de Dieu, conforme au pressentiment que nous avons de l'avenir. Ah! cela est évident, c'est qu'il vient de plus haut, c'est qu'il est fondé sur la vérité, ou plutôt c'est qu'il est lui-même une des vérités les plus essentielles à la religion et au bon ordre.

Vous dites que ce sont les prêtres qui ont inventé l'enfer.

En ce cas, je vous demanderai pourquoi ils en sont eux-mêmes beaucoup plus effrayés que les autres.

Et si vous me dites que les premiers l'ayant inventé, les autres ont pu y croire comme les simples fidèles:

Je vous répondrai encore que, d'une part, tout cela n'est pas possible, et, que, d'une autre part, ce sont précisément les prêtres des premiers siècles, c'est-à-dire ceux qui auraient inventé ce dogme, ou se seraient

trouvés contemporains de l'inventeur ou des inventeurs, qui se sont montrés les plus effrayés : témoin saint Jérôme qui, conduit dans la solitude par la crainte des châtiments éternels, se livrait aux œuvres de la plus sévère pénitence, pour effacer des fautes que nous regarderions, nous, comme des fautes légères, si ce n'est même comme des choses indifférentes.

Où serait d'ailleurs cet enfer, demandez-vous ? Les uns disent dans l'intérieur de la terre ; mais on en aurait quelques preuves ; et puis, quand le monde sera détruit, comme ils l'assurent, leur enfer le serait donc également.

C'est une présomption bien condamnable de notre part, et une grande cause d'erreurs, que de prétendre tout savoir et tout approfondir. Contentons-nous de ce que Dieu a bien voulu nous apprendre, soit par la raison, soit par la lumière de la foi, et ne lui en demandons pas davantage. Il nous est bien permis sans doute d'approfondir une vérité, si nous en avons les loisirs et la faculté, mais vouloir absolument la connaître telle qu'elle est en elle-même et dans ses circonstances, menacer de la rejeter, si cette prétention n'est pas satisfaite, c'est, je le répète, une présomption bien condamnable de notre part, puisque c'est exiger ce qui ne nous est point dû et ce qui est même impossible ; et c'est aussi, je le répète encore, une grande cause d'erreur, puisque, sans parler des ténèbres qui se font autour de nous par l'effet naturel de notre orgueil et par le retrait bien mérité de la grâce, il n'y a point de vérités que nous ne devions rejeter en poussant ce principe à toutes ses conséquences. Vous me demandez : Où est l'enfer, séjour des méchants ; et moi je vous demanderai : Où est le ciel, séjour des bienheureux. Pour vous embarrasser, je n'ai pas besoin de m'élever à de si hautes questions, je n'ai qu'à vous demander seulement où est le monde, auquel vous appartenez....

Quoi ! me direz-vous peut-être, ce n'est pas sérieux.

Très-sérieux, au contraire ; et il y a plus, c'est que, fussiez-vous le plus savant de tous les philosophes, je vous défie de donner une réponse parfaitement satisfaisante à cette question. Quoi donc ! vous ne pouvez me dire où est ce monde, dont vous faites vous-même partie, et vous voulez que je vous explique où est l'enfer !

Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a un enfer ; ce que nous savons encore, c'est que tous ceux qui mourront en péché mortel iront dans cet enfer, en âme seulement d'abord, puis en corps et en âme, après la résurrection, pour être punis en raison de leurs fautes ; c'est que cet enfer doit être éternel, c'est qu'il ne consiste pas uniquement dans la privation de la vue de Dieu, mais aussi dans des peines sensibles, comme celle du feu par exemple. Voilà, dis-je, ce que nous savons certainement, parce que c'est l'enseignement de la foi, avec lequel concordent parfaitement les croyances des peuples en général. Mais ne cherchons point à pénétrer trop avant dans cet abîme où l'imagination pourrait facilement s'égarer et la pensée se perdre. Gardons-nous bien surtout de vouloir trop juger de l'enfer d'après tout ce qui frappe ici-bas nos sens. Il y aura des corps dans l'enfer, et ces corps seront brûlés éternellement, avons-nous dit ; mais ces corps ne seront plus comme ils sont en ce monde, autrement ils ne pourraient être brûlés éternellement ; et le feu qui les brulera n'est point non plus, sous tous les rapports, comme le feu de ce monde, autrement il ne pourrait brûler éternellement. Il ne faut donc point se représenter, par conséquent, l'enfer comme un lieu ordinaire, comme une fournaise ardente, je suppose, et se demander, dans cette supposition, où il est.

Nous le faisons souvent, il est vrai ; mais c'est dans un sens figuré, par comparaison, comme on dit. Il ne faut donc point prendre cela à la lettre. Il y aurait même de l'inconvénient à pousser trop loin la comparaison ; car il en résulterait, comme on vient de le voir, des difficultés qu'il est beaucoup mieux de ne pas se créer. C'est aussi dans un sens figuré et par comparaison, comme il est aisé de le voir, que nous donnons à entendre, que les saintes Ecritures elles-mêmes donnent à entendre que l'enfer se trouve dans l'intérieur de la terre. Quand nous parlons du ciel, nous regardons en haut. Est-ce que nous voulons dire par là que le ciel, séjour des bienheureux, se trouve au-dessus des nuages, dans le soleil, par exemple, ou dans quelque autre lieu semblable ? Nullement. Mais, comme nous voulons faire comprendre que le ciel est un séjour élevé moralement au-dessus de tous les séjours, pour arriver plus sûrement à l'esprit par les sens, nous montrons ce qu'il y a de plus élevé à nos yeux. Il en est de même par rapport à l'enfer. Quand nous en parlons, nous regardons à nos pieds, et nous désignons l'intérieur de la terre. Est-ce que nous affirmons par là que l'enfer se trouve dans les profondeurs de la terre ? Nullement encore ; mais comme nous voulons faire comprendre que l'enfer est l'opposé du ciel, que c'est un lieu d'horreur et de souffrances, nous montrons le lieu qui remplit le mieux ces conditions à nos yeux. Si quelques-uns veulent absolument que l'enfer se trouve dans l'intérieur de la terre, il est évident, comme nous venons de le montrer, que ce n'est point à la manière ordinaire ; en sorte que, d'une part, personne ne peut en avoir de preuves, et surtout des preuves sensibles, et que, d'une autre part, il n'est point exposé à périr dans la destruction générale, avec les autres abîmes, qui, faisant réellement partie de la terre, doivent finir avec elle.

Vous allez peut-être me demander pourquoi Dieu ne nous a pas donné plus de lumières sur un sujet qui nous intéresse si fort, et qui est destiné à avoir tant d'influence sur notre conduite.

Pourquoi ? mais parce qu'il ne l'a pas jugé à propos. Pourquoi ? mais parce que si nous

voyions l'enfer de trop près, comme vous semblez le désirer, nous n'aurions aucun mérite à l'éviter, aucun droit, par conséquent, à recevoir les récompenses éternelles qui nous sont promises. Celui qui fuit devant la flamme qui menace de le dévorer, fait-il quelque chose de louable, et si vous le voyiez recevoir une récompense, la croix d'honneur, par exemple, pour une telle conduite, ne ririez-vous pas aux éclats? Ainsi, loin de blâmer Dieu de ce qu'il tient dans une certaine obscurité, si je puis m'exprimer de la sorte, l'enfer dont il nous menace, en cas que nous n'observions pas sa loi, nous devons trouver, là encore, sa conduite parfaitement en rapport avec les desseins qu'il a sur nous. Pourquoi? mais parce que cela est tout à fait inutile, si nous sommes raisonnables. Vous êtes certain qu'il y a un enfer, et que cet enfer est tel que le demande la justice du Créateur offensée par la révolte de ses créatures. Que voulez-vous donc de plus pour l'éviter? Que l'on vous fasse connaître au juste le lieu où se trouve cet enfer? Mais c'est à n'y pas croire. Ne voyez-vous pas qu'en agissant ainsi vous ressemblez à l'homme aussi absurde que coupable qui irait trouver les juges et leur dirait: Je sais que vos lois punissent de mort tel crime que j'ai envie de commettre; mais si vous ne me faites pas savoir au juste le lieu où je serai exécuté, je n'en ferai pas moins ce que j'ai envie de faire. — Pauvre fou, lui répondrait-on. Que vous importe le lieu de l'exécution! Vous n'avez qu'une chose à craindre, c'est la peine elle-même. Nous vous conseillons fort de l'éviter; car, si vous y êtes une fois condamné, vous ne saurez que trop tôt l'endroit où vous aurez à la subir, et malheureusement vous n'en pourrez revenir. Cet insensé dont vous venez de rire peut-être, c'est vous-même. Vous dites, sinon en propres termes, du moins implicitement : J'ai envie de commettre tel péché. La justice divine menace, dit-on, de le punir éternellement dans l'enfer; mais, si on ne me dit positivement où est cet enfer, je n'y croirai point, et je n'en ferai pas moins ce que j'ai envie de faire. — Pauvre fou, peut-on vous répondre aussi, que vous importe ce lieu où vous serez puni éternellement? Vous n'avez qu'une chose à craindre, c'est la peine elle-même. Nous vous supplions de l'éviter; car, si vous y êtes condamné, vous ne saurez que trop tôt le lieu où vous aurez à la subir; et malheureusement vous n'en reviendrez jamais.

Personne n'est revenu de par là, avez-vous ajouté, pour nous dire ce qui s'y passe.

Je viens de vous le dire moi-même: quand on y est, on n'en revient jamais. Voilà pourquoi nous vous avons si fortement exhorté à ne point y aller, ou, ce qui est la même chose, à n'en point prendre le chemin, parce que, quand vous y seriez une fois, vous n'en sortiriez plus. C'est la justice divine qui en tient la porte close; et lorsque Dieu ferme, comme vous savez, personne ne peut ouvrir. Nous disons bien que les démons en sortent pour venir sur la terre tenter les hommes; mais c'est une manière de parler appropriée au langage ordinaire. En réalité, les démons ne quittent point l'enfer; ou, si vous l'aimez mieux, l'enfer ne les quitte point. L'enfer c'est la peine éternelle attachée à tout leur être. Voilà pourquoi j'avais raison de vous dire que nous ne devons point nous figurer l'enfer comme un lieu matériel, comme ceux du moins que nous avons ici-bas sous les yeux.

Mais, me direz-vous, ce ne serait point dans l'intérêt des réprouvés que Dieu les laisserait sortir : ce serait dans l'intérêt des vivants, qui ne pourraient plus douter de l'existence de l'enfer.

Et c'est précisément ce que Dieu ne veut pas, comme nous vous l'avons déjà fait remarquer; il veut, au contraire, que nous pussions douter, si nous le voulons absolument, afin que nous ayons le mérite de croire. Est-ce bien vrai d'ailleurs qu'une voix sortie du fond de l'enfer nous empêcherait de douter de son existence? Il en est une qui a retenti, et qui retentit encore dans tout l'univers...

Quelle voix! me direz-vous étonné.

« Prenez l'Evangile de saint Luc, chapitre XVI, vers. 24 : « Je suis tourmenté dans cette « flamme, » s'écrie le mauvais riche, *Crucior in hac flamma.* « Vous nous répétez tous les « jours, avec un air déplorable de sécurité, » disait autrefois saint Chrysostome aux grands de la cour de Constantinople, « pour vous cal- « mer sur les terreurs d'un avenir, que vous « voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre « vie, pour vous dire ce qui s'y passe (S. CHRYSOST., conf. 3, *De laps.*). Eh bien! » continuait cet éloquent évêque, « contentez aujour- « d'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné « que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous « raconte le détail affreux de ses malheurs et « de sa destinée : c'est un prédicateur que « l'enfer lui-même vous fournit. » Quand nous vous parlons, nous, des tourments de l'autre vie, hélas! il faut adoucir nos expressions, de peur de blesser votre fausse délicatesse : une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires : ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et ses désespoirs que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle. » (MASSILLON, *Sermon sur le mauvais riche.*)

Cette voix, me direz-vous, je ne l'ai pas entendue moi-même.

Ah! il faut que vous l'ayez entendue vous-

même! C'est un peu d'exigence. Car s'il faut absolument qu'un messager revienne de l'enfer, pour vous attester son existence, les autres, n'étant pas moins que vous, pourront demander la même chose. Que de messagers donc partout et toujours! Un par personne, car aucun ne voudra s'en rapporter aux autres, bien entendu, sur un point si important. Et combien même ne voudront pas s'en rapporter à eux-mêmes! N'est-ce point une illusion, se demandera-t-on? Ai-je bien vu, bien entendu? Etais-je bien éveillé? N'est-ce point une farce qu'on a voulu me faire?... Oui, vous ne pouvez en douter, le témoignage des saintes Ecritures est beaucoup plus sûr pour vous que celui des autres hommes, que le vôtre propre.

C'est aussi ce que répond Abraham au mauvais riche dont nous parlions tout à l'heure, quand celui-ci le supplie d'envoyer un mort prévenir ses cinq frères de faire pénitence, pour éviter ce lieu de tourments dans lequel il est tombé lui-même : « Ils ont Moïse et les prophètes,» dit-il, « qu'ils les écoutent... S'ils ne veulent écouter ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront point, non plus, au mort qui serait ressuscité. »

«Vous croyez,» s'écrie Massillon dans le sermon que nous citions tout à l'heure, « vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours : vous vous trompez ; vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient point l'hypocrisie des pharisiens ni l'incrédulité des saducéens : ils en devenaient plus inexcusables, mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de ses Ecritures : si vous n'êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste serait inutile : *Habent Moysen et prophetas... Si Moysen et prophetas non audiunt, neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* » (*Luc.* XVI, 29.)

C'est une grande illusion de s'imaginer que nous sommes plus sûrs de ce que nous avons vu ou entendu nous-mêmes que de ce qui nous est attesté par une autorité suffisante. Doutez-vous plus de l'existence de Charlemagne ou de César que de celle de votre père avec lequel vous êtes tous les jours, je suppose, ou de votre propre existence? Non assurément. Vous me direz peut-être que si vous n'avez ni vu, ni entendu ces grands personnages, vous avez, pour nous assurer de leur existence, la tradition parlée et écrite, le témoignage des hommes et celui des livres. Sans doute ; mais n'avez-vous pas la même autorité, une autorité infiniment plus imposante par rapport à l'enfer? Quoi! vous ne pouvez vous empêcher d'ajouter foi aux écrits sortis de la main des hommes, et vous ne voudriez pas ajouter foi aux saintes Ecritures! Vous croyez fermement au témoignage d'un nombre restreint de personnes, et vous ne croiriez pas au témoignage du genre humain tout entier, à celui même de Dieu! Que peut-il y avoir de plus inconséquent?

Combien de vérités d'ailleurs que nous croyons, comme nous croyons à notre propre existence, sans que les sens y aient aucune part! Vous croyez que *deux et deux font quatre*, n'est-ce pas? Oui, me direz-vous, je le crois, mais je le vois en même temps. — Vous le voyez, sans doute, mais non des yeux du corps. Vous le voyez des yeux de l'esprit, par l'évidence, comme on dit. Vous ajoutez l'idée de *deux* à elle-même, et vous trouvez que cette addition forme *quatre*. Et de peur que vous ne vous fassiez illusion, vous consultez les personnes avec lesquelles vous êtes en rapport, une vingtaine, je suppose, et, quand elles vous ont répondu qu'elles voyaient comme vous, vous dites : j'en suis aussi sûr qu'il est possible de l'être. Il en est ainsi de l'existence de l'enfer. C'est un fait, il est vrai, et un fait attesté par la plus imposante autorité qui fut jamais, mais c'est en même temps une vérité morale que nous voyons des yeux de l'esprit, et, en quelque sorte, par l'évidence. Nous prenons, d'une part, l'idée de péché mortel, et, d'une autre part, celle de justice infinie, et de la réunion de ces deux idées résulte, pour nous, celle de l'enfer. De peur que nous ne nous fassions illusion en une affaire si importante, nous consultons, non pas quelques personnes seulement, mais tous les hommes, autant que nous le pouvons ; et quand ils nous ont répondu qu'ils voient absolument comme nous, nous nous disons : Nous sommes aussi sûrs de l'existence de l'enfer qu'il est possible de l'être, quoique nous ne l'ayons pas vu de nos propres yeux, ni que personne en soit sorti pour nous dire ce qui s'y passe.

L'enfer, avez-vous dit encore, c'est quand il n'y a point d'argent à la maison.

A la bonne heure, j'aime mieux ce grossier matérialisme, en un sens ; car il est plus facile d'y répondre, et quelquefois aussi de ramener à la vérité, puisque, comme on dit, les extrêmes se touchent.

Vous dites que l'enfer, c'est quand il n'y a point d'argent à la maison.

Le ciel, par conséquent, c'est quand il y en a beaucoup. Ainsi, la Californie, c'est le paradis terrestre ; les maisons de banque, les comptoirs, la bourse surtout, tout cela, c'est une extension du ciel. Qu'en pensez-vous?... Ne savez-vous pas que c'est de là, au contraire, que viennent, en général, la honteuse banqueroute, la ruine et le déshonneur des familles, le vol dans toute sa nudité, la pensée du meurtre, le meurtre lui-même, le parricide, puis le dernier de tous, le seul qui ne laisse pas lieu au repentir, le lâche et cruel suicide? Témoin ce vers fait il y a longtemps, et néanmoins toujours vrai, comme ne le prouvent que trop les faits qui

s'accomplissent tous les jours sous nos yeux :

> ... Quid non mortalia pectora cogis,
> Auri sacra fames ?...
>
> (VIRGIL., *Æneid.*, lib. III, vers. 56.)

> *A quoi ne pousses-tu pas le cœur des mortels,*
> *Soif détestable des richesses?*

Vous dites que l'enfer, c'est quand il n'y a pas d'argent à la maison.

Mais vous n'êtes point ce stupide adorateur du veau d'or qui, désolé de ne plus voir son idole, s'imagine être dans l'enfer. C'est dans un autre sens que vous devez entendre ces singulières paroles : quand il n'y a plus d'argent à la maison, l'enfer y est. — Sans doute, me répondrez-vous. Je dis que c'est l'enfer, quand il n'y a pas d'argent à la maison, parce que, comme il n'y a pas de pain alors, ni pour soi ni pour les autres, comme il n'y a pas de quoi satisfaire les besoins les plus pressants de la vie, la paix s'éloigne, le trouble se fait, la pensée de l'improbité vient d'abord, l'improbité vient ensuite : de là, tous les maux, de là l'enfer, avons-nous dit. — La conséquence n'est pas rigoureuse, puisque nous savons que la vertu peut aussi bien subsister et souvent mieux encore, comme nous venons de le reconnaître, avec la pauvreté qu'avec les richesses. Toutefois je prends acte de vos aveux, et je dis : Vous admettez donc qu'il y a en nous des désirs immenses de bonheur, que nous cherchons partout à satisfaire, et qui ne peuvent être privés de toute satisfaction sans produire l'agitation, le trouble, l'assemblage de tous les maux, l'enfer, en un mot. Or, ce n'est que dans l'autre vie que ces désirs peuvent être satisfaits, par la possession de Dieu même, qui est le souverain bien ; et c'est là aussi qu'ils seront privés de toute satisfaction, par l'éloignement définitif et absolu de ce même Dieu. Donc, c'est là qu'est l'enfer. Et quel enfer !

« Oui, » dit Massillon, en parlant de ceux qui y auront été condamnés, « du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur, que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu : car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé, et une main invisible le repoussera loin de lui. Ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à la fin, au centre de tous leurs désirs ; et par les chaînes de la justice divine qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

« Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux plus grand, plus magnifique, s'il est possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leurs cœurs tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa magnificence, les tourmenteront plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu ; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour des biens véritables, ou l'occupent ou la partagent ; mais l'âme une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes, qui l'abusaient s'évanouiront, tous ces attachements étrangers périront ; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable. Tous ses penchants, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour ; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même. Eternellement forcée de prendre son essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime. Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé ; voilà le sort qui nous attendait ; voilà les promesses qui nous étaient faites ; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. » (*Sermon sur le mauvais riche.*)

Cette privation du souverain bien, et, avec cette privation, les châtiments naturellement mérités par le mépris que nous en avons fait, pendant que nous étions sur la terre, voilà l'enfer, je le répète, et non la privation de l'argent.

J'admettrais encore volontiers certaines expiations pour punir le crime, dites-vous ; mais l'enfer, tel qu'on nous le peint, est inadmissible.

C'est fort heureux que vous admettiez certaines expiations pour punir le crime. Qui sait ! peut-être que, sans votre permission, Dieu n'aurait osé infliger aucun châtiment à ses créatures révoltées ! Cet aveu, du reste, n'est pas sans importance. Dès lors que vous admettez certaines expiations, vous admettez un enfer. Ce n'est point encore l'enfer dont nous menace la religion, l'enfer tel qu'il est admis par le genre humain presque entier, mais c'est un enfer véritable, que vous n'osez appeler ainsi. Cela prouve du moins que, quelque répugnance que l'on ait à admettre cette effrayante vérité, il est bien difficile de la rejeter complétement : tant elle est profondément enracinée dans la croyance des hom-

mes, tant elle ressort, bon gré mal gré, de la nature même des choses. Vous êtes donc d'accord avec nous pour le fond; vous ne différez que pour la forme. Le reste viendra plus tard, il faut l'espérer; car, comme on dit communément, le fond emporte la forme.

Jamais, répondez-vous; l'enfer, tel qu'on nous le peint, est inadmissible.

Vous n'êtes point obligé de croire tout ce que vous pouvez lire ou entendre sur l'enfer. Ce sont la plupart du temps des suppositions qu'on vous donne comme telles, et que vous devez prendre également comme telles. Quand bien même vous y verriez l'affirmation la plus positive, vous n'êtes point encore obligé de croire, à moins que ce ne soit l'enseignement de la foi. La parole seule de Dieu est infaillible, et a droit, par conséquent, à notre obéissance. Celle de l'homme peut toujours errer, quelle que soit d'ailleurs son autorité, et nul n'est obligé de s'y soumettre. Le prédicateur et le moraliste, traitant de l'enfer, font comme vous, quand il vous arrive quelquefois de développer une vérité morale : le fond est vrai, parce que c'est l'enseignement divin; le développement n'a pas la même certitude, parce que c'est l'enseignement de l'homme. Ces peintures de l'enfer, comme toutes les autres, ne sont point condamnables, pour peu qu'elles n'aient rien de contraire à la saine doctrine; elles sont même très-utiles, généralement parlant, puisqu'elles servent beaucoup à détourner du mal, et à porter au bien; mais, je le répète, vous n'êtes obligé d'admettre que ce qui nous est enseigné par la foi.

Et c'est précisément ce que je trouve inadmissible, répondez-vous.

Qui êtes-vous donc pour tracer des bornes à la justice divine, et pour lui dire : Tu n'iras pas au delà?... Que savez-vous, que comprenez-vous des choses même les plus ordinaires de la vie présente? Que savez-vous surtout, que comprenez-vous des choses si mystérieuses de l'autre vie? Pouvez-vous dire positivement ce qu'un péché grave renferme de malice, aux yeux de l'être souverainement intelligent, qui le voit nécessairement tel qu'il est? Et, si vous ne le savez pas, comment pouvez-vous dire à quel degré doit s'arrêter le châtiment qui le punit?

Vous dites que notre enfer est inadmissible.

Est-ce bien vrai? N'admettez-vous pas tous les jous, sans répugnance, des choses presque aussi extraordinaires?

Un soldat, d'une conduite exemplaire jusqu'ici, a eu le malheur de lever la main sur l'un de ses chefs. Ce chef est un misérable peut-être, il est souillé de vices, et il ne vaut certainement pas le malheureux soldat qui l'a frappé. Celui-ci pourtant est condamné à mort. Trouvez-vous cela raisonnable? — Oui, dites-vous, parce que ce n'est pas le chef précisément qui se trouve attaqué, c'est l'autorité, dont celui-ci est le représentant, qui se trouve attaquée dans sa personne! Oui, mille fois oui, parce que, sans cette sévérité, il n'y aurait plus de discipline, plus d'armée, plus de société... — Arrêtez! Ne voyez-vous pas que vous prononcez votre condamnation? L'enfer, tel que nous vous le peignons, vous paraît inadmissible! Eh! ne savez-vous pas que le péché qu'il doit punir n'attaque pas un homme seulement, un simple représentant de l'autorité, mais Dieu lui-même, l'autorité souveraine? Ne comprenez-vous pas que, sans cette sévérité, les passions, qu'il est déjà difficile de contenir, auraient bientôt brisé tout frein, et que le monde bouleversé ne tarderait pas à périr.

Qui pourrait tenir dans cette fournaise, nous dit-on? Est-ce que le feu ne consumerait pas tout promptement? Est-ce qu'il ne finirait pas par se consumer lui-même?

Vous auriez parfaitement raison, si les damnés étaient en enfer tels qu'ils sont ici-bas, et s'ils y étaient brûlés par un feu absolument semblable à celui que nous avons. Mais, je vous l'ai déjà dit, ce n'est point du tout la même chose. Allumé au souffle de la justice divine, le feu de l'enfer a la propriété de toujours brûler et de brûler tout, sans se consumer jamais, et sans consumer ce qui lui est ordonné de brûler, en sorte que les corps eux-mêmes, quand ils auront été réunis aux âmes des damnés, ces corps ici-bas si fragiles, ces corps si promptement détruits dans une fournaise ardente, comme vous dites, seront là toujours les mêmes. Nous ne comprenons point cela sans doute; mais nous comprenons aussi parfaitement que rien de cela n'est impossible à Dieu qui peut tout.

« L'erreur qui consiste à refuser à Dieu le pouvoir d'exercer sur le même sujet une vengeance éternelle, et de lui faire toujours également sentir les cruelles atteintes et les vives impressions du feu qui les brûle, cette erreur, » dit Bourdaloue, « est, entre toutes les autres, la plus frivole et la plus vaine pour quiconque a quelques notions d'un Dieu tout-puissant. Comme si Dieu ne pouvait pas donner au feu qu'il a choisi pour être l'instrument de sa colère des qualités propres et au-dessus de l'ordre naturel; comme si Dieu, qui de rien a tout créé, et qui d'un seul acte de sa volonté soutient tout, ainsi que la foi nous le fait connaître, manquait de force et de vertu pour soutenir toute l'activité de ce feu, sans aliment et sans matière; comme s'il était difficile à Dieu, après avoir formé et le corps et l'âme, de rendre l'un incorruptible aussi bien que l'autre, sans le rendre, non plus que l'autre, impassible, et de les conserver dans les flammes pour en éprouver les plus violentes ardeurs, sans en recevoir la plus légère altération; comme si c'était là de plus grands miracles pour Dieu que tant de prodiges éclatants que la foi nous met sous les yeux, et où elle nous donne à entendre qu'il n'a même fallu que le doigt du Seigneur : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.* VIII, 19.) Qu'est-ce donc quand il déploie tout son bras, et qu'il l'appesantit sur de rebelles créatures frappées de sa haine? Qui le peut savoir et quelle horreur

de l'apprendre par soi-même? *Brachium Domini cui revelatum est?* » (*Isa.* LIII, 1.) (*Sur l'éternité malheureuse.*)

L'éternité des peines, dites-vous enfin, est principalement incroyable. Comment croire, en effet, que Dieu, qui est la b nté même, veuille nous damner éternellement pour une faute qui n'aura duré peut-être qu'un instant?

Qui êtes-vous donc, je vous le répète, pour tracer un cercle autour de la justice divine, et pour lui dire fièrement qu'elle ne doit point en sortir. Savez-vous bien ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme lui-même? Non, assurément; et puisque vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas affirmer avec certitude à quel degré s'arrête la malice du péché, ni à quel degré doit s'arrêter le châtiment. Vous ne pouvez croire principalement à l'éternité des peines. Et cependant c'est l'enseignement positif de notre foi, c'est un des articles qui se trouvent dans le symbole de presque tous les peuples; et cependant, sans cette éternité, l'enfer n'est plus un frein suffisant à la répression des passions; sans elle, par conséquent, Dieu n'a pas pourvu suffisamment aux besoins de la société, ce qui est inadmissible; et cependant la raison elle-même nous dit, autant qu'elle peut en juger, que le péché, offensant un Dieu d'une majesté infinie, mérite, de sa part, une peine infinie, et, par conséquent, une peine éternelle.

Vous vous appuyez sur la bonté de Dieu pour nier l'enfer, et surtout l'enfer éternel. Sans doute Dieu est bon; il est, comme vous dites, la bonté même. Mais ce n'est pas là le seul de ses attributs. On doit reconnaître également en lui, et aussi à un degré infini, la sagesse, la justice et la sainteté. Or ces derniers attributs demandent que les fautes de l'homme soient réprimées et punies comme elles le méritent. Que dis-je, sa bonté elle-même le demande, puisque autrement ce ne serait plus une bonté sage, juste et sainte, une bonté parfaite et divine, mais bien plutôt de la faiblesse, comme cela se voit chez le père, qui, toujours offensé par ses enfants, leur pardonne toujours. Vous dites que Dieu ne peut vouloir damner l'homme. Aussi n'est-ce point lui qui le veut, mais l'homme lui-même. Que ne fait pas Dieu, au contraire, pour l'empêcher de se perdre? Les secours qu'il lui accorde, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, pour se sauver, surpassent tout ce qu'on peut dire et même imaginer. Aussi, celui qui a le malheur de ne pas se sauver ne peut-il, sans la plus noire ingratitude, s'en prendre au créateur. Vous dites qu'une seule faute, commise quelquefois dans un instant, ne saurait nous attirer une peine éternelle. Mais je vous ai déjà fait remarquer plusieurs fois que vous êtes incapable de juger à quel degré s'arrête la malice d'un péché grave, fût-il seul, et de dire, par conséquent, à quel degré doit s'arrêter le châtiment. Toute faute ne nous conduit pas dans l'enfer; il faut qu'elle soit grave; mais quand elle a atteint ce degré de malice, fût-elle seule, eût-elle été commise en un instant, elle nous perd pour toujours, quand nous avons le malheur de mourir avant d'en avoir fait pénitence. C'est effrayant, mais c'est vrai. C'est vrai, parce que la foi nous l'enseigne; c'est vrai, parce que cela se trouve dans le symbole de presque tous les peuples; c'est vrai, parce que, sans cela, la morale humaine manque d'une sanction suffisante, et accuse la sagesse du Créateur. Qui ne sait d'ailleurs que ce n'est ni par le nombre de ses fautes, ni par le temps qu'il a mis à les commettre, qu'on peut juger un coupable, ni, par conséquent, quelle peine il mérite. Rappelez-vous le soldat dont je vous ai parlé plus haut. Il n'avait commis qu'une faute, et cette faute n'avait probablement duré qu'un instant, — à la mort! cependant. C'est-à-dire au châtiment éternel, autant que l'homme peut le rendre tel, comme nous allons le dire un peu plus tard. — Les juges, naturellement bons, ne pourraient-ils pas apporter quelque adoucissement à la peine? — Non, parce que la loi est positive; non, vous dis-je, parce que ce serait énerver la discipline, détruire l'obéissance, mettre en péril l'existence même de la société. — Et voilà précisément ce que nous avons à répondre à ceux qui nous disent que Dieu est trop bon pour punir éternellement une seule faute qui n'aurait duré qu'un instant.

Il y a longtemps que ces objections contre l'éternité des peines de l'enfer ont été faites pour la première fois, et il y a longtemps aussi qu'on y a répondu comme nous le faisons en ce moment.

« Ce qui nous trompe, » dit Bourdaloue à cette occasion, « c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable. Faux principe, dit saint Augustin : et, pour en voir sensiblement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infâme, et que la tache qu'il imprime, laquelle ne s'effacera jamais? Qu'est-ce qu'un état de servitude et qu'un esclavage perpétuel? Qu'est-ce que l'ennui d'un bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie? Tout cela n'est-ce pas, autant qu'il le peut être, une espèce d'éternité? Or nous voyons néanmoins que la justice humaine emploie tout cela contre un attentat, presque aussitôt commis et achevé qu'entrepris et commencé. Et quand, pour venger cet attentat si peu médité quelquefois, et si promptement exécuté, elle fait servir tout cela, nous ne trouvons rien dans la peine qui excède le crime. Elle va plus loin : Et qu'est-ce que la mort, demande encore saint Augustin? Cette mort, de toutes les choses terribles, selon la nature, la plus terrible; cette mort qui, de tous les biens temporels, enlève à l'homme, en le détruisant, le plus précieux, qui est la vie; cette mort dont le coup est irrémédiable, et dont les suites,

par là même, sont comme éternelles. Toutefois, que ce soit le châtiment de certains crimes; quelque subits d'ailleurs et quelque passagers qu'ils aient été, c'est ce que nous approuvons; c'est en quoi nous admirons, et la sagesse et l'équité des lois du monde.

« Il est vrai, » continue le même Père, et cette observation convient parfaitement à mon sujet, « il est vrai que le sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe point, et c'est surtout ce que se propose la loi. Car, prenez garde, s'il vous plaît, que la première et la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt; mais que, par cet arrêt irrévocable, elle pénètre jusque dans l'avenir, et que sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce et de la société des vivants, dont elle l'a jugé indigne : *Qui vero morte mulctatur, nunquid moram qua occiditur, quæ brevis est, supplicium leges æstimant; an non potius quod in sempiternum eum anferant de societate viventium?* (S. Augustin.) Ce sont les paroles de ce saint docteur. D'où il suit que, pour mesurer la proportion de la peine et de l'offense, ce n'est pas toujours une règle à prendre que la durée de l'un ou de l'autre, et que, dans un supplice qui ne finit jamais, pour un péché qui finit si vite, et dont le plaisir est si court, la justice divine peut être à couvert de tout reproche. » (*Sur l'éternité malheureuse.*)

Ainsi, comme nous l'avions dit nous-même, la sévérité des jugements de Dieu ne saurait nous surprendre, quand on considère attentivement celle des jugements de l'homme. Voulez-vous voir actuellement le même orateur entrer dans le fond de son sujet, pour montrer que ces jugements n'ont rien d'incroyable en eux-mêmes, à ne les considérer qu'aux lumières de la raison? Ecoutez encore :

« Ne discourons point tant,» dit-il, « mais agissons. Ce ne sera ni notre philosophie, ni tous nos discours, qui nous garantiront de ce jugement de Dieu si formidable; mais ce qui nous en préservera, c'est la docilité de notre foi, avec la sainteté de nos œuvres; et voilà, sans contredit, de tous les partis, le plus sage, puisque c'est évidemment le plus sûr.

« Je ne prétends pas néanmoins que la raison ne puisse être ici consultée, selon qu'elle est soumise à la foi et qu'elle compatit avec la foi. Je ne craindrai point même de la faire ici parler, et de recueillir tout ce qu'elle a découvert, pour justifier la conduite de Dieu, et cet arrêt irrévocable, qui, réprouvant le pécheur, le condamne à une peine éternelle. Car c'est là le terrible mystère qui, de tout temps, a exercé les premiers hommes de l'Eglise et les plus versés dans les choses divines. Et quoique les jugements du Seigneur n'aient pas besoin de la justification des hommes, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes, comme dit le Prophète : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa* (*Psal.* XVIII, 10) : toutefois ces saints docteurs ont pensé que, sur l'éternité malheureuse des réprouvés, il était bon de voir toutes le convenances qui s'y rencontrent, et, pour cela même, d'user de toutes les lumières et de toutes les raisons que l'esprit humain, tout borné qu'il est, nous fournit.

« Or, la première raison est de saint Jérôme, et de saint Augustin. Oui, dit saint Jérôme, l'homme pécheur doit éternellement satisfaire à Dieu, parce que sa volonté était de résister éternellement à Dieu. Cette pensée est solide et vraie; mais, pour y bien entrer, écoutons saint Augustin, lequel a pris soin de l'éclaircir et de la mettre dans tout son jour. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, dans une volonté perverse et criminelle, ce n'est point précisément l'effet qu'il faut regarder, mais encore plus la volonté, l'affection du cœur; et, quoique l'effet manque, parce qu'il ne dépend pas de l'homme, il est juste que la volonté soit punie, et qu'elle le soit d'une peine proportionnée à sa mauvaise disposition : *Merito malus punitur affectus, etiam cum non succedit effectus.* (S. Augustin.) Or j'en appelle au témoignage de la conscience : Eh! n'est-il pas certain que ces amateurs d'eux-mêmes et du monde, que ces esclaves du plaisir et de leurs sensuelles cupidités, que tant de pécheurs vendus au péché, se trouvent devant Dieu, scrutateur des âmes et de leurs plus secrètes intentions, tellement disposés qu'ils voudraient ne jamais quitter cette vie présente, dont ils goûtent les faux biens, qu'ils voudraient éternellement jouir de leurs passions, et que volontiers ils renonceraient à toute autre félicité? Si donc l'acte du péché ne dure pas, l'amour du péché, l'attachement au péché est en quelque manière éternel; de sorte que, dans la disposition du pécheur est enfermée une volonté secrète, ou, pour parler avec l'Ecole, une volonté interprétative d'être à jamais pécheur, puisqu'il voudrait toujours posséder ce qui entretient son péché. Aussi, c'est la réflexion de saint Grégoire, Pape, à bien considérer les impies, et tout ce que nous comprenons sous le nom de pécheur, ils ne cessent de pécher que parce qu'ils cessent de vivre; et ils souhaiteront de ne jamais cesser de vivre, pour ne cesser jamais de pécher, et, s'ils désirent de vivre, ce n'est point proprement pour la vie, mais pour le péché; car, sans le péché, cette vie, qui leur est si chère et si précieuse, leur deviendrait insipide et ennuyeuse. Il y a donc toute la proportion nécessaire entre l'éternité de leur peine et la malignité de leur cœur, et l'on ne doit point tant s'étonner que le châtiment n'ait point de fin, après que la volonté du pécheur n'a point eu de terme.

« Ce n'est pas assez; mais à cette raison saint Thomas en ajoute une seconde. C'est, dit ce Docteur angélique, qu'en quelque disposition de volonté que puisse être l'homme quand il pèche, il m'est évident que le péché qu'il commet est irréparable de sa nature, qu'étant irréparable, il est en ce sens éter-

nel, et que par là même il mérite un supplice éternel. Appliquez-vous à ceci. Tout péché mortel une fois commis ne peut être aboli qu'en l'une de ces deux manières : ou de la part du pécheur, par une satisfaction digne d'être acceptée ; ou de la part de Dieu, par une cession gratuite et absolue de ses intérêts. Que le pécheur, je dis le pécheur réprouvé, satisfasse dignement à Dieu, c'est de quoi il est incapable, dès qu'il est privé de la grâce. Que Dieu cède ses droits, c'est à quoi rien ne l'oblige, et ce qu'on ne peut exiger de lui. Donc, à s'en tenir aux termes de la justice, ce péché, dans toute l'éternité, ne se réparera jamais, et paraîtra toujours aux yeux de Dieu comme péché. Or, tandis que le péché demeure sans être effacé par nulle réparation, il doit avoir sa peine, conclut l'Ange de l'école, et la durée de la peine doit répondre à la durée du péché.

« Il y a plus, et c'est la troisième raison que les théologiens, après saint Augustin, tirent encore de la nature du péché. Car qu'est-ce que le péché ? C'est un éloignement volontaire de Dieu, c'est une mépris formel de Dieu, c'est un amour de la créature préférablement à Dieu, c'est un injure, et l'injure la plus atroce, faite à la majesté de Dieu. Cela posé comme une vérité universellement reconnue, mesurons, dit saint Augustin, la grièveté de cette injure par la grandeur du maître qu'elle outrage, et nous trouverons qu'elle est infinie dans son objet, puisqu'elle blesse une grandeur infinie. Or, un péché dont la malice est infinie demande une peine infinie : et comment le sera-t-elle ? Sera-ce en elle-même et dans son essence ? C'est ce qui ne se peut, et ce que nul être créé n'est en état de porter. Reste donc que ce soit une peine infinie autant qu'elle le peut être, je veux dire dans son éternité, et qu'elle s'étende jusque dans l'immensité des siècles à venir. Voilà l'unique voie que Dieu ait de se satisfaire soi-même. Sans cette éternité, il y aurait toujours une distance infinie entre l'offense et la peine ; mais, par cette éternité, quoique Dieu ne soit jamais pleinement satisfait, parce que la peine étant éternelle, n'est jamais entièrement remplie, il y a néanmoins entre le châtiment et le crime toute l'égalité possible. » (*Sur l'éternité malheureuse.*)

Voilà, certes, de grandes et saintes pensées. Et cela ne doit point paraître étonnant, quand on sait d'où elles viennent et devant qui elles étaient exprimées. Les avez-vous suivies, goûtées toutes dans leur développement ? Nous n'osons l'affirmer. Vous avez dû, au moins, en adopter le fond, qui n'est pas autre chose que l'enseignement commun, celui que nous avons rappelé nous-mêmes, et, en outre, conclure de là que l'éternité des peines fut reconnue, sans difficulté, par les intelligences les plus fortes et les plus droites, par le siècle le plus éclairé et le plus poli qui fut jamais peut-être, comme conforme non-seulement à l'enseignement de la foi, mais encore à celui de la raison.

ESCLAVAGE.

Objections. — Quelle honte pour la religion catholique de n'avoir pas proclamé partout l'abolition de l'esclavage ! — On remarque même que les gouvernements protestants ont plus fait pour abolir l'esclavage, que les gouvernements catholiques, témoin l'Angleterre.

—

Réponse.— Quelle honte plutôt d'imputer à crime à la religion ce qui est un de ses principaux titres à la reconnaisance et à l'admiration des hommes !

En effet, sans entrer à ce sujet dans des discussions longues et approfondies que ne comporte pas le plan de cet ouvrage, sans nous arrêter à examiner s'il n'est point d'esclavage modéré, réglé, qu'on peut à la rigueur tolérer en le considérant comme une domesticité prolongée, disons tout de suite qu'il est un esclavage abominable qu'on ne peut ni approuver, ni tolérer un seul instant, parce que c'est le crime de lèse-humanité au suprême degré. Je veux parler ici de l'esclavage des païens, de ce dur et affreux esclavage établi par le paganisme chez toutes les nations où il a régné, chez les plus éclairées comme chez les autres, et encore plus que chez les autres, parce qu'il se trouvait là un raffinement plus grand d'orgueil et des moyens plus puissants de domination, comme on le voit par les Grecs et par les Romains. Or, cet esclavage infâme qui avait enroulé l'humanité entière de ses chaînes, qui l'a détruit ? qui a sinon brisé, du moins fait tomber ces chaînes ? Qui a dit à l'humanité ensevelie depuis quatre mille ans dans son tombeau, comme Lazare depuis quatre jours : *Sortez et venez à moi : « Lazare, veni foras ? »* (*Joan.* XI, 43.) Jésus-Christ, les apôtres et leurs successeurs, l'Église par conséquent. J'ai donc raison de dire que reprocher à la religion catholique de n'avoir pas proclamé partout l'abolition de l'esclavage, c'est lui imputer à crime ce qui est un de ses principaux titres à la reconnaissance et à l'admiration des hommes.

Elle n'a point proclamé l'abolition de l'esclavage, dites-vous.

Mais elle a mieux fait, elle a proclamé partout la fraternité humaine, et cela non pas par des paroles seulement, mais par des faits, ce qui est plus éloquent et plus persuasif. Jésus-Christ, son divin fondateur, a pris la forme d'un esclave, à la vie et à la mort principalement, et c'est sous cette forme qu'il s'est présenté aux hommes, ses frères, comme pour leur dire qu'il n'y en avait point qui fussent exclus de la grande famille humaine, et c'est sous cette forme qu'il a voulu s'en faire adorer, comme pour leur dire que bien loin d'être exclus de la famille

humaine, l'esclave pouvait être le premier de tous, s'il le méritait par ses vertus. Etudiez attentivement la religion catholique dans son dogme, dans sa morale, dans ses sacrements, dans toutes ses pratiques, il n'y a, pour ainsi dire, pas une seule cérémonie, pas un mot, pas un geste qui ne rappelle aux hommes le grand principe de la fraternité générale.

Pourquoi n'a-t-elle pas parlé plus clairement, direz-vous? et pourquoi n'a-t-elle pas agi plus énergiquement?

Si elle a voulu employer ce moyen, qui êtes-vous pour l'en blâmer?

Ce n'est pas le meilleur, répondez-vous.

Qui vous l'a dit? La douce rosée qui pénètre insensiblement la terre ne lui fait-elle pas plus de bien que le torrent dévastateur qui la bouleverse? Si Jésus-Christ en venant sur la terre avait dit de sa voix souveraine : « Tous les hommes sont égaux devant Dieu, esclaves, brisez vos fers ! » les maîtres auraient endurci leurs cœurs, les esclaves auraient senti s'allumer en eux le feu de la haine. Tous auraient couru aux armes et la terre partout eût été ensanglantée. La religion a agi bien plus sagement, à ne le juger même que de cette vue d'homme qui ne sait pas toujours pénétrer les desseins de Dieu. Elle a dit aux maîtres : « Aimez tous vos esclaves. » Elle a dit aux esclaves : « Respectez vos maîtres. » Et, se pressant les uns les autres dans les étreintes de la charité, ils sont tombés ensemble au pied de la croix. Quel miracle ! qui eût pu le croire, il y a deux mille ans ?

On remarque même, avez-vous ajouté, que les gouvernements protestants ont plus fait pour abolir l'esclavage que les gouvernements catholiques, témoin l'Angleterre.

Qui remarque cela? Des gens à prévention, ceux, par conséquent, dont le jugement nous est suspect.

Vous parlez des gouvernements protestants, et vous ne nommez que l'Angleterre, est-ce bien raisonner ? Et les Etats-Unis d'Amérique font-ils plus que les gouvernements catholiques pour l'abolition de l'esclavage ?

Les Anglais, dites-vous; mais est-ce comme protestants qu'ils font cela ? N'en feraient-ils pas autant et plus peut-être, s'ils étaient restés catholiques ? Ils auraient les mêmes principes relativement à l'esclavage, et de plus, ils auraient ce cœur formé par la charité auquel nul autre ne saurait être comparé. Vous me vantez le soldat anglais combattant vaillamment pour empêcher le trafic des noirs. Je ne vous dirai point que c'est plus par orgueil et par ambition que par amour qu'il fait cela; je ne vous dirai point non plus que ces chaînes qu'il brise violemment, il les ramasse et et les tient en réserve pour d'autres qu'il est de son intérêt de garder en esclavage ; mais je vous demanderai si nos soldats ne combattent pas aussi vaillamment et avec plus de désintéressement pour la même cause; je vous demanderai si, parmi les Anglais protestants, vous trouvez rien de semblable à ce qu'ont fait nos chevaliers chrétiens et nos religieux qui se dévouaient si généreusement à la délivrance des captifs ; je vous demanderai enfin si, parmi les ministres anglicans, vous trouvez rien qui puisse approcher de ce qu'a fait notre Vincent, quand, se chargeant lui-même des chaînes de l'esclavage, il dit à celui qu'il venait de délivrer : *Allez en liberté, mon frère, je reste à votre place.*

ESPRITS.

Objections. — Que pensez-vous de tous ces esprits d'un autre monde qui semblent avoir fait comme irruption dans le nôtre ? — C'est un peu embarrassant pour la religion.

—

Réponse — Il y a quelques années seulement on eût dit que les hommes étaient tombés dans une indifférence complète en matière de religion, si bien que, pour les réveiller de cet assoupissement, l'écrivain le plus éloquent des temps modernes se vit obligé de lancer contre eux toutes les foudres de son génie. Pour lui du moins, l'entreprise n'eut pas un heureux succès, car dans cette lutte gigantesque qu'il engagea contre l'incrédulité, il finit par se perdre lui-même. Quoi qu'il en soit, sans changer pour cela la direction de leurs idées et tout en restant préoccupés comme auparavant de leurs intérêts matériels, ces mêmes hommes, si indifférents naguère, en apparence du moins, par rapport aux choses religieuses, se sont enthousiasmés tout à coup pour un autre ordre de choses. On aurait pu croire, en effet, que tous les esprits d'un autre monde avaient fait irruption dans le nôtre. Au dire, non pas de quelques gens seulement, mais d'un nombre infini de personnes, ils nous parlèrent par le moyen des tables, des chapeaux, des assiettes, etc., etc. ; ils entrèrent en rapport avec nous sans autre intermédiaire que la volonté, l'idée même...

Que pensez-vous de tous ces esprits d'un autre monde qui semblent avoir fait comme irruption dans le nôtre, nous demande-t-on?

Et vous-même, qui avez vu les choses de plus près, qu'en pensez vous? — Ce n'est point à moi à répondre, quand j'interroge, répliquez-vous ; mais enfin, si vous désirez mon opinion, la voici : « Je pense, moi, qu'on en dit trop pour qu'il n'y ait pas un peu de vrai, mais je pense aussi qu'on en dit trop pour qu'il n'y ait pas beaucoup de faux. » Ce n'est ni long, ni explicite, comme vous voyez, mais c'est du moins réfléchi et consciencieux. — Votre opinion ne me paraît pas mauvaise, je vous le dirai franchement ; je la partage peut-être comme individu ; mais, défenseur ici des intérêts de la religion, je ne puis me prononcer, j'attends que ce bruit cesse, que ces ténèbres se dissipent pour voir plus clairement ce qui en

résultera. Car vous n'ignorez pas que si l'homme s'agite ici-bas, Dieu le mène, comme dit fort bien Fénelon, que c'est même lorsqu'il s'agite le plus que Dieu le mène le plus visiblement : quand l'animal ronge le plus son frein, c'est quand la main qui le guide le lui fait bien sentir. Or, tout le monde sait que le but vers lequel Dieu conduit toujours l'homme ici-bas, c'est le triomphe de la religion.

C'est un peu embarrassant pour la religion, avez-vous dit?

Nullement; car, d'une part, en supposant qu'il y ait quelque chose de vrai, et même beaucoup, si l'on veut, dans tout ce qu'on nous dit, qu'est-ce que ça prouve tout cela? Que veulent dire *ces tables tournantes, frappantes et parlantes?* Que signifient ces *esprits qui s'agitent et nous agitent avec eux*, qui font une sorte d'*invasion dans notre monde?* Vous prétendez que c'est embarrassant pour la religion, mais en quoi donc, s'il vous plaît? Quelle doctrine nouvelle propose-t-on qui soit en opposition avec la doctrine chrétienne? Je ne vois même pas qu'il en soit aucunement question. Quels faits nouveaux apporte-t-on qui soient en contradiction avec les faits sur lesquels repose la religion? N'en seraient-ils pas la confirmation, au contraire, s'ils étaient vrais? L'autorité ecclésiastique est intervenue sans doute dans quelques localités, mais c'est qu'elle voyait là des pratiques diaboliques ou superstitieuses. D'une autre part, en supposant qu'il n'y ait rien de vrai dans tout ce qu'on nous dit, quelque chose du moins résulte de là évidemment, c'est qu'il y a pour tous les hommes, pour ceux qui se disent incrédules comme pour les autres, et même encore plus que pour les autres, un besoin impérieux de croire à un *monde surnaturel, à un monde peuplé d'esprits, d'esprits en rapport avec nous*, et on me permettra d'ajouter, puisque cela résulte des faits, *d'esprits qui entrent en rapport avec nous par les moyens les plus extraordinaires.* Ce qui résulte encore évidemment de tout cela, c'est que quand les hommes rejettent le plus généralement et avec le plus de mépris les croyances si consolantes, si raisonnables, si salutaires de la religion, c'est alors précisément que, soit naturellement, soit par permission de la divine Providence, ils admettent les idées les plus vides, les plus absurdes, les plus funestes quelquefois de la superstition.

Cette réflexion n'est pas de nous, et pour notre temps seulement, elle est pour tous les temps, et des esprits les plus sensés, comme on va le voir par les citations que nous allons faire.

« Au delà de l'étroite limite de ce que la raison comprend, s'ouvre et s'étend un espace vide pour elle, où se jouent les fantômes de son ignorance, où sa vue expire, où elle ne peut pas distinguer les choses, et où cependant elle soupçonne qu'il y a de grandes choses... Cet espace vide que nous apportons tous en nous, cet abîme, est la région du *mystère.*

« De là sont sorties toutes les superstitions et toutes les extravagances religieuses qui ont tour à tour régné sur cette terre, et l'ont rendue la proie et le jouet de tant de fanatiques et d'imposteurs...

« C'est ce vaste besoin de l'âme humaine que la religion de Jésus-Christ est venue satisfaire, c'est sur cet abîme qu'elle est venue jeter un chemin.

« Ce grand bienfait, selon l'ordinaire, en a fait oublier le besoin, précisément parce qu'il l'a comblé; et il n'est pas rare de trouver des gens qui se flattent de pouvoir se passer du secours de la foi, et de se tenir au-dessus de toute crédulité sur le pied ferme de la raison.

« Or, c'est là une grande illusion. L'incrédulité, dans son sens absolu, n'est qu'un mot : il n'a jamais existé d'*incrédules.* Je m'explique.

« Sans doute, il y a eu un trop grand nombre d'incrédules, si on entend par là ceux qui ont rejeté les dogmes de la religion chrétienne; et encore n'y en a-t-il pas tant qui les aient complétement déracinés de leur esprit. Tous ceux qui paraissent et qui se croient même incrédules, en ce sens relatif, ne le sont pas toujours. La plupart ressemblent à ceux qui ont peur la nuit, et qui chantent en marchant pour s'étourdir : quand un péril subit les saisit à la gorge, ces faux braves deviennent plus croyants qu'il ne faut, et on ne peut souvent les ramener du désespoir...

« Il est vrai que les incrédules prétendus ont un avantage, celui de pouvoir changer de systèmes; mais comme ils ne peuvent que changer d'absurdités, et qu'à moins de jeter un interdit sur leur raison, il faut qu'ils en croient quelqu'une; ils ne font, par la facilité de leur changement, que les croire toutes, et que mériter par là plus justement ce mot de Pascal : *Incrédules les plus crédules* (54).

« *Quant a nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ*, pouvons nous dire avec Tertullien, *ni de recherches après l'Evangile. Quand nous croyons, nous ne voulons rien croire au delà; nous croyons même qu'il n'y a plus rien à croire.* (*De præscriptionibus.*) Ce qui revient à ce mot de Joubert : *La religion défend de croire au delà de ce qu'elle enseigne* (55), et à celui de Portalis, qui rentre dans le point de vue d'où nous sommes partis : « La foi ne fait que te-« nir la place que la raison laisse vide, et « que l'imagination remplacerait incontesta-

(54) Ce mot rappelle celui de Sénèque : *Philosophi credula natio.*

(55) JOUBERT, *Pensées, essais et maximes.* « Il y a, dit-il encore, une grande différence entre la crédulité et la foi ; l'une est un défaut, et l'autre une vertu : la première vient de notre extrême faiblesse ; la seconde a pour principe une douce et louable docilité, très compatible avec la force et qui lui est même très-favorable. »

« blement plus mal. » (PORTALIS, *Disc. sur le concordat.*)

« Mais ce n'est pas tout. Les incrédules déclarés ne se sont pas bornés à cette crédulité, pour ainsi parler, nécessaire à leur incrédulité même; et on les a presque toujours vus tomber dans des crédulités gratuites, dans des pratiques de superstition ridicules ou grossières par leur objet ou par leur incohérence. Il est d'expérience que ceux qui croient le plus aux sortiléges, à la magie, au fétichisme, sont ceux qui se sont le plus hautement prononcés contre la vérité de la foi. Combien d'incrédules qui croient au diable sans croire en Dieu, qui se livrent superstitieusement à des observances minutieuses et maniaques, tandis qu'ils dédaignent les plus saintes et les plus nobles pratiques de piété (56)! Autrefois Julien, si philosophe dans son gouvernement, ne se montra-t-il pas le plus superstitieux des hommes dans ses idées? Les incrédules du moyen âge ne se sont-ils pas livrés aux opinions et aux pratiques les plus insensées? Et le XVIIIe siècle, ce siècle de l'incrédulité par excellence, n'a-t-il pas été le jouet des charlatans? Ne s'est-il pas livré à corps perdu aux engouements les plus fantastiques? La maxime des temps semblait être celle-ci, dit l'historien Lacretelle : *Il faut tout croire, excepté ce qu'ont cru nos pères.* (LACRETELLE, *Hist. du XVIIIe siècle.*) Si on nous dévoilait tout ce qui s'est passé d'occulte et de souterrain dans ce siècle *de la raison et des lumières*, nous serions renversés. *Quelques années avant la révolution française*, dit M. Portalis, *un des conservateurs de la bibliothèque nationale me disait que la plupart de ceux qui venaient dans ce vaste dépôt, ne demandaient, depuis quelque temps, que des livres de sortilége et de cabale. — Le savant Père Roubiez, de l'Oratoire, qui était bibliothécaire public à Lyon, me montra, quelques mois avant sa mort, arrivée en* 1793, *un procès-verbal contenant les détails et la preuve des mystères abominables qui se célébraient dans des assemblées nocturnes et périodiques : mystères plus horribles que tous ceux dont le souvenir nous a été conservé dans l'histoire du paganisme le plus grossier et le plus déhonté.* (*De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique.*)

« Si on pouvait faire une complète abstraction des croyances chrétiennes, on verrait l'esprit humain emporté soudain dans les supertitions les plus avilissantes et les plus perturbatrices, sans que les plus fortes têtes, celles qui croient se posséder le mieux, pussent s'en garantir, dès que la contagion s'en serait développée autour d'elles. Car cet espace vide dont nous avons parlé, et qui part de la borne où s'arrêtent nos connaissances naturelles, jusqu'à ce point indéfini où s'étendent nos intentions et nos intincts, et qu'on peut appeler *la faculté du mystère*, a besoin d'aliments : si vous lui ôtez la foi raisonnable, elle se jettera dans la superstition. C'est ce qui fait que les religions païennes, quelque fausses qu'elles fussent, valaient mieux que l'absence complète de toute religion; c'était un point d'arrêt sur la pente indéfinie de la folie et de la perversité. C'est ce qui fait que la foi chrétienne, qui non-seulement nous préserve de l'erreur, mais nous dirige dans la vérité, qui est *la voie, la vérité et la vie*, est le plus beau don qui ait été fait à l'intelligence, et peut être appelée le *garde-fou* de la raison (57).

« Nous ne croyons pas mal augurer en pensant que nos lecteurs sont frappés de l'importance de la vérité que nous cherchons à établir en ce moment. Ils nous permettront donc de l'appuyer encore de deux fortes autorités.

« Le célèbre Burke, publiciste d'un sens si bien inspiré et si pratique, dans le livre qu'il publia sur la révolution française, au plus fort de cette révolution, pour préserver sa patrie des globes incendiaires que lui envoyait le volcan, écrivait cette remarquable page :

« *Nous savons, et nous mettons notre orgueil à le savoir, que l'homme, par sa constitution, est un animal religieux ; que l'athéisme est non-seulement contraire à notre raison, mais qu'il l'est même à notre instinct, et ne saurait le surmonter longtemps. Et si dans un moment de débauche, si dans le délire d'une ivresse causée par cet esprit de feu distillé à l'alambic de l'enfer, qui est en ce moment dans une si furieuse ébullition en France, nous devions mettre à découvert notre nudité en secouant la religion chrétienne, qui a fait jusqu'à présent notre gloire et notre consolation, qui a été une grande source de civilisation parmi nous, ainsi qu'elle l'est parmi tant d'autres nations, nous craindrions (étant bien avertis que l'esprit ne supporte pas le vide) que quelque superstition grossière, pernicieuse ou dégradante, ne vînt en prendre la place.* (Edm. BURKE, *Réflex. sur la révolution de France.*)

« La seconde autorité n'est pas moins remarquable, et la circonstance toute confidentielle où elle a été émise lui donne un

(56) J'ai connu un homme renommé par son incrédulité, athée, matérialiste et beau diseur, qui ne s'habillait jamais sans faire le signe de la croix sur ses vêtements (il avait peur de mourir d'apoplexie)!; accordant ainsi à la superstition ce qu'il refusait à la foi.

(57) Qui le sent plus évidemment que nous? dit Montaigne; car, encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité qu'il a plu à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne et escarte de la voye tracée et battue par l'Eglise, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses. (*Essais*, liv. XXXI, chap. 12.)

caractère plus philosophique. Celui qui nous la rapporte, esprit distingué lui-même, de Fontanes, le fait en termes qui témoignent tout le prix qu'il y attachait. Nous allons les conserver; ils en forment comme l'enchâsure :

« J'étais à Genève en 1787; j'eus le désir « de voir l'illustre Bonnet, disciple de Locke, « précurseur de Condillac, auteur de l'*Essai « analytique des facultés de l'âme* et des *Ob- « servations sur les corps organisés*. Je le « trouvai à sa maison de Genthod, placé dans « une situation à la fois riante et magnifi- « que, au bord du lac, entre les sommets des « Alpes et du Jura. Il me parla d'abord avec « admiration de l'abbé de l'Epée, dont M. Si- « card a recueilli la gloire et perfectionné la « découverte. Il me montra ensuite quelques « fragments de correspondance avec le sa- « vant Morès, juif de Berlin, et l'un des plus « subtils métaphysiciens de ce siècle. Enfin, « la conversation tomba sur les illuminés. « Il ne me déguisa point que des hommes « illustres de la Suisse étaient atteints de « ce délire. J'osai lui en demander la cause. « Voici à peu près quelle fut sa réponse :

« *La philosophie moderne*, me dit-il, *a « ébranlé les fondements de toutes les croyan- « ces religieuses. L'esprit humain, arraché « imprudemment aux opinions sur lesquelles « il reposait depuis tant de siècles, ne sait « plus où se prendre et où s'arrêter. L'ab- « sence de la religion laisse un vide immense « dans les pensées et dans les affections de « l'homme; et celui-ci, toujours extrême, le « remplit des plus dangereux fantômes, à la « place d'un merveilleux, sage et consolant, « adapté à nos premiers besoins. Ainsi l'hom- « me, en devenant incrédule, n'en sera que « plus aisément précipité dans la superstiti- « tion; il porterajusque dans l'athéisme même « le besoin des idées religieuses, qui est une « partie essentielle de son être, et qui doit tou- « jours faire son bonheur ou son tourment; il « abusera de ses propres sciences, en y mêlant « les plus monstrueuses rêveries; il divinisera « les effets physiques et les énergies de la na- « ture; on le verra retomber dans un absurde « polythéisme; en un mot, il sera disposé à « tout croire au moment où il dira fièrement « qu'il ne croit plus rien. Il est temps qu'une « véritable philosophie se rapproche, pour son « propre intérêt, d'une religion qu'elle a trop « méconnue, et qui peut seule donner un essor « infini et une règle sûre à tous les mouvements « de notre cœur. Il faut laisser des aliments « sains à l'imagination humaine, si on ne veut « pas qu'elle se nourrisse de poisons.* (OEu- « vres de Fontanes.)

« Telles furent les réflexions de Bonnet, » continue de Fontanes. « J'avoue qu'elles me « frappèrent trop peu à l'époque où je les « entendis; mais, depuis ce temps, elles sont « revenues à mon souvenir. Je les offre aux « méditations des bons esprits. » (*Ibid.*)

« De toutes ces réflexions et de toutes ces autorités si claires, si fortes, si unanimes, et qui viennent de toute part former la conviction, il doit demeurer établi qu'outre ce que la raison seule peut saisir, il y a des choses que l'âme humaine *appète* invinciblement; il y a en elle une faculté spécialement religieuse, la faculté du mystère, qui est aussi naturelle, aussi essentielle à l'homme, que la mémoire, l'imagination, le jugement, la volonté. Ceux qui rejettent les croyances chrétiennes ne se dépouillent pas pour cela de cette faculté; seulement ils s'exposent à se jeter sur des aliments funestes. Que s'il en est quelques-uns qui soient parvenus à l'étouffer, et qu'ils s'en croient pour cela plus sages, ils ne sont que plus bornés : il leur manque un sens, le sens de l'infini, le sens de Dieu. Par le vague et l'infirmité naturelle de cette faculté, l'homme est au-dessous de l'ange; mais par sa privation il est au-dessous de l'homme (58). Cette vérité a pour elle ce qu'il y a jamais eu de plus universel et de plus constant dans la nature humaine. Si l'homme est un *animal raisonnable*, il n'est pas moins un *animal religieux*.

« Que conclure de là, sinon que le même Dieu qui a disposé tous nos sens et toutes nos facultés en vue d'un objet, a dû donner un objet à cette faculté religieuse, la satisfaire, la régler? Lorsque nous voyons surtout que, livrée à elle-même, elle fait tomber l'homme dans des abîmes sans fond, et jette la perturbation dans toute l'économie de son être moral, nous devons croire qu'il doit y avoir pour elle un état normal d'ordre, de satisfaction, de développement, qui la préserve de ces chutes et qui l'exerce selon sa fin. Et ensuite, lorsque nous trouvons dans la doctrine de Jésus-Christ, et dans l'adhésion de l'âme à cette doctrine, ce résultat d'ordre, de satisfaction et de développement religieux, unique entre toutes les religions; lorsque nous voyons que celles-ci n'ont pu que pallier ou enrayer le désordre de cette faculté, mais que celle-là seule en a procuré le bien, nous devons saluer, nous devons adorer dans un si grand bienfait la même main qui a créé notre âme, parce qu'il n'y a qu'elle seule qui a pu si bien la diriger, à travers tant de précipices, vers sa fin. » (*Etudes philosophiques sur le christianisme.*)

Nous avons donc eu raison de vous répondre, et vous devez en convenir vous-même actuellement, que, au lieu d'être un embarras pour la religion, tout ce qu'on dit de ces esprits qui se manifestent à l'homme, depuis quelque temps, au moyen des tables tournantes, etc, etc., toute cette phantasmagorie et autre merveilleux semblable ou approchant, quelque opinion que l'on s'en forme, tourne au triomphe de cette religion, au contraire, et doit la rappeler dans l'âme de ceux qui l'ont abandonnée ou se montrent indiffé-

(58) Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous [faire ?
Si pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux,
Passer, comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme.....

(Alfred de Musset, *Espoir en Dieu.*)

rents à son égard, et la consolider, de plus en plus, dans le cœur de ceux qui voient en elle, avec raison, l'arche sainte qui peut seule nous maintenir en paix sur cette mer sans fond et sans rivages de l'infini dont nous sommes de toutes parts environnés, nous sauver sur la terre comme au ciel, pour le temps comme pour l'éternité.

EUCHARISTIE.

Objections. — Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie. — Il ne peut l'être en une infinité de lieux à la fois, dans chaque hostie, et dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue. — Pourquoi Dieu a-t-il environné de tant de mystères un si grand bienfait?

—

Réponse. — L'homme n'écoute point, et il a raison, les objections qu'on peut lui faire contre les bienfaits de Dieu dans l'ordre de la nature. Par l'expérience générale, comme par la sienne propre, il en reconnaît l'efficacité et il en use. Mais il n'agit plus de même par rapport aux bienfaits que Dieu lui accorde dans l'ordre de la grâce. Comme Dieu le laisse libre, ici-bas, de les accepter ou non, comme leur acceptation exige de sa part une lutte contre les passions, de grands et nombreux sacrifices, il écoute facilement à cet égard les objections de l'incrédulité, et les répète lui-même volontiers :

Jésus-Christ, nous dit-on, ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie.

Pourquoi donc celui qui a prouvé sa divinité par ses œuvres, par qui et au nom de qui tant de miracles ont été faits, et le sont encore aujourd'hui, dont la parole n'a jamais éprouvé aucun démenti, l'affirme-t-il si positivement et en plusieurs circonstances?

Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie! Mais pourquoi donc est-ce la foi de l'Eglise dans tous les temps et dans tous les lieux? Cette assemblée la plus nombreuse, la plus éclairée, la plus sainte qui fut jamais, aurait-elle pu croire une impossibilité, et la croire de manière à régler ses mœurs d'après cette croyance, à faire pour elle tous les sacrifices, même celui de la vie, quand cela était nécessaire ou seulement utile?

Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie! affirmez-vous. Mais pourquoi donc ces merveilleux effets qu'il a produits partout, et qu'il ne cesse encore de produire, effets dont vous avez été souvent témoin, probablement, si même vous ne les avez éprouvés quelquefois? — Vous ne voyez ni ne comprenez cette présence, dites-vous. — En elle-même, oui; mais vous ne pouvez vous empêcher de la voir et de la comprendre dans ses effets, que tout le monde d'ailleurs vous atteste; et cela est bien suffisant pour former en vous la foi la plus ferme. L'aveugle ne voit ni ne comprend le soleil; mais il le sent, il reconnaît par lui-même ses effets, dont parle d'ailleurs tout le monde, et il y croit comme s'il le voyait de ses propres yeux. L'homme est cet aveugle qui ne voit ni ne comprend le soleil de justice caché sous le voile de l'Eucharistie : est-ce une raison pour lui de nier sa présence, qui lui est si généralement et si solidement attestée?

Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie!

« Je n'ai qu'une chose à répondre, mais elle suffit, » s'écrie ici l'abbé de Ségur.

« *Cela est; donc c'est possible.*

« *Cela est; donc vous devez le croire*, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

« Je dis donc que *cela est*, que Jésus-Christ est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la Messe, il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du prêtre, mais le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant, voilé sous les simples apparences du pain et du vin.

« Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai pas tous les siècles chrétiens, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait, certes, beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants docteurs, adorer avec la foi la plus entière le sacré mystère de l'autel...

« Mais, outre que cela nous entraînerait à de trop longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi ; c'est à elle seule que je m'adresse, et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans commentaire, les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui déclare que l'Eucharistie, c'est lui-même, son corps, sa chair, son sang.

« Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Evangile : la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa Passion); la deuxième fois (la veille de sa Passion), pour l'instituer, et accomplir ainsi sa promesse.

« 1° La première parole est dans saint Jean, la voici, je la propose à votre bon sens : *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.* (*Joan.* VI, 47.) Il exige d'abord la foi à sa parole; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi. — *Je suis le pain de la vie.* (*Ibid.*, 35.) — *Je suis le pain descendu du ciel, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai* (59), *c'est ma chair*

(59) Observez cette parole : Jésus-Christ *promet* ce pain mystérieux; il ne le donne pas encore; il le donnera plus tard : *le pain que je donnerai.* Ce n'est donc pas, comme le disent les protestants, une manière figurée de parler de la doctrine qu'il prêchait, car cette doctrine il la donnait; on ne peut promettre ce qu'on a déjà donné et ce qu'on donne

pour la vie du monde. (*Joan.*, 51, 52.)

« Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il nous donner sa chair à manger? Comment cela peut-il se faire? Et ils ne voulaient pas le croire.

« Voyez comme Notre-Seigneur Jésus-Christ leur affirme de nouveau sa présence réelle dans le pain qu'il leur promet :

« *En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. — Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle; et moi je le ressusciterai au dernier jour. — Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. — Celui qui mange mon corps et qui boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.* (*Ibid.*, 54-59.)

« Qu'en dites-vous? Ne croyez-vous pas à la parole de Jésus-Christ lui-même, vous affirmant que l'Eucharistie est son corps et son sang, avec une clarté d'expression si désespérante, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, et se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence.

« 2° Si cette première parole de Jésus-Christ est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la parole même de l'institution de l'Eucharistie ne l'est pas moins.

« La veille de sa passion, Notre-Seigneur, après la cène, prit du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présenta à ses apôtres en disant : *Prenez et mangez-en tous; car ceci est mon corps.* (*Matth.* XXVI, 26.)

« Est-ce clair? — *Ceci*, ce que je tiens et ce que je vous présente, *est*, quoi? *mon corps.*

« Puis il donne à ses apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles : *Et vous, toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi* (*Luc.* XXII, 19; *I Cor.* XI, 24, 25); c'est-à-dire, comme moi-même, comme je viens de les faire.

« Homme de bonne foi, entendez et jugez : *Ceci est mon corps!*

« Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit; et, non-seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfragable sa divinité. Jamais homme n'a dit, *n'a pu dire* une chose semblable!

« Une observation bien simple vous facilitera, du reste, la croyance au mystère eucharistique :

« La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, soi-disant *impossible*, d'une substance en une autre.

« Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma chair et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

« Ce que Dieu opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer surnaturellement dans le mystère de l'Eucharistie?

« Vous voyez donc qu'il n'est pas *impossible* que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient changés, sur nos autels, en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et que l'Eglise, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

« Maintenant *comment* (60) ce prodige admirable s'opère-t-il? *Je n'en sais rien*, et les plus grands docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de Dieu. Ce que nous savons, c'est qu'il est, et cela suffit.

« Par cet adorable présence, Jésus-Christ, le roi des âmes, la vie des Chrétiens, le chef de l'Eglise, le refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants... Dieu et homme tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il l'adore parfaitement et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuels péchés du monde.

« Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également, pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

« Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, le *mystère de l'amour!*

« Croyons, aimons et adorons. » (*Réponses.*)

Il suit de tout cela qu'il est contraire à la foi, et même à la raison, d'affirmer que

(60) Dites-moi d'ailleurs comprenez-vous mieux le changement du pain et du vin en notre corps et en notre sang? Je vois bien que, dans ce dernier cas, tout se passe par des moyens naturels et ordinaires, ce qui n'a pas lieu dans l'autre cas; mais, après tout, l'une n'est pas plus impossible que l'autre; et, à vous parler franchement, s'il était permis d'admettre ici du plus ou du moins, je dirai qu'il faudrait encore plus de puissance pour opérer un changement de substances par des lois naturelles, constantes et infaillibles, lesquelles lois sont elles-mêmes remplies de mystères, que pour le faire exceptionnellement. Je vois bien encore que dans le changement de substances par les lois naturelles, les apparences sont détruites en même temps que les substances, ce qui n'a pas lieu dans la transsubstantiation eucharistique. Mais vous le voyez, il s'agit d'un changement surnaturel, où on ne peut retrouver ce qui a lieu dans le changement naturel. Du reste, à considérer la chose en soi, le changement de substances avec conservation des apparences ne me paraît pas plus impossible que le changement de substances avec disparition des apparences, puisqu'il y a dans ce dernier cas, une destruction de plus.

Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie.

Il ne peut l'être, avez-vous ajouté, en une infinité de lieux à la fois, dans chaque hostie, dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue.

Ecoutez la réponse que Mgr Parisis fait à cette objection. C'est celle de tous les théologiens, et même de tous les fidèles un peu éclairés. Il n'a fait que la résumer en quelques mots simples et précis.

« Le corps de Jésus-Christ, » dit-il, « est présent mais non visible; et il est à la fois présent en plusieurs lieux, voilà le mystère Mais, outre que nous ne savons bien ni quelle est l'essence des corps, même dans leur condition actuelle, ni si leurs rapports avec l'espace tiennent au fond de leur nature ou simplement à une propriété accidentelle que Dieu leur aurait attribuée et qu'il pourrait leur ôter sans les détruire, nous enseignons que le corps de Jésus-Christ est ressuscité, conséquemment qu'il est glorieux, selon l'expression de nos dogmes. Or, qu'est-ce qu'un corps glorieux! N'est-il pas présumable que, dans l'état de gloire, les corps tiennent beaucoup plus de l'esprit que de la matière? Alors, qu'elle est la nature de leur visibilité, de leur étendue? Cette simple question, bien qu'elle ne soit qu'une lueur, ne suffit-elle pas pour nous faire comprendre que la transsubstantiation eucharistique, telle que nous l'adorons, n'offre rien d' impossible. » (*Impossibilités.*)

Il est juste d'observer ici que Jésus-Christ fit, pour la première fois, la cène avec ses apôtres, la veille de sa mort, et, par conséquent, avant que son corps ne fût arrivé à l'état de gloire; mais rien ne l'empêchait de prendre exceptionnellement, et par un acte de sa volonté toute-puissante, comme il l'avait déjà fait sur le Thabor, cet état glorieux dans lequel il se trouva pour toujours après sa résurrection. Le corps de Jésus-Christ, au sacrement de l'Eucharistie, est donc et ne peut donc être que dans l'état de gloire, dans cet état, avons-nous dit, où les corps tiennent beaucoup plus de l'esprit que de la matière. D'où il suit qu'il peut fort bien y être invisible, et, sans cesser d'être au ciel, se trouver dans chaque hostie, et même dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue.

Quant à la présence de Jésus-Christ en un grand nombre de lieux à la fois, pour servir de nourriture à nos âmes, dans le sacrement de son amour, qu'on me permette d'employer ici une comparaison que je trouve dans le R. P. Ventura, qui lui-même la tire de saint Augustin. Après s'en être servi pour expliquer le mystère de l'Incarnation, il s'en est également servi, comme nous le faisons en ce moment, pour expliquer le mystère de l'Eucharistie.

« Si, au lieu de vous distribuer le pain spirituel de la parole de Dieu, » nous dit-il, dans sa conférence de l'Incarnation, en commentant les paroles de saint Augustin, « je ne faisais que vous distribuer un nombre de pains matériels, inférieur au nombre de mes auditeurs, deux choses arriveraient : d'abord plusieurs d'entre vous ne recevraient pas leur pain, tandis que d'autres le recevraient; secondement, on aurait du pain de la même masse, mais chacun n'aurait pas identiquement le même pain, ni la totalité du pain; au lieu que, en parlant ma pensée, ceux auxquels parvient ma voix reçoivent tous identiquement et totalement cette pensée; et, si je parlais une langue capable d'être comprise, si j'avais un organe assez fort pour me faire entendre par tous les huit cent millions d'hommes qui habitent la terre, toute cette masse d'hommes recevraient ma pensée, et ils la recevraient tous identiquement, sans partage, sans division, dans sa mystérieuse et incompréhensible intégrité : *Si proponerem vobis panes, si ad unum pervenirent, cœteri nihil haberent. Ecce loquor, et omnes habetis : et parum est quod omnes habetis, omnes totum habetis : pervenit ad omnes totum.* O merveille! ô prodige de ma parole! *Oh! miraculum verbi mei.* » (*Serm.*)

Est-il possible de trouver dans la nature quelque chose qui ait plus de rapport avec la difficulté qui nous occupe? Vous dites : Jésus-Christ, le Verbe incarné, est au ciel. Comment peut il donc, sans cesser d'être au ciel, se trouver en même temps sur la terre, y être en mille lieux, dans chaque hostie, dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue, venir en chacun de nous pour servir d'aliment à nos âmes, en se donnant tout entier à chacun, quelque nombreux, quelque dispersés que nous soyons! Et nous, nous vous répondons : Ma pensée unie à ma voix, mon *verbe incarné* aussi, en quelque sorte, ma parole est en moi. Comment donc, sans cesser d'être en moi, cette parole, corps et esprit, pour ainsi dire, se trouve-t-elle en même temps sur la terre? Comment vient-elle en chacun de vous, pour servir d'aliment à vos âmes? Comment la trouve-t-on dans une infinité de lieux à la fois, tout entière et toujours la même, quoique sous un volume différent? Comment, brisée, je ne sais par quelle cause n'en arrive-t-elle pas moins en vous tout entière encore, toujours la même, et identiquement la même, pourvu qu'une quantité suffisante de son vienne frapper vos oreilles?

Vous allez me dire peut-être que ce n'est là qu'un vain son, bien différent du corps de Jésus-Christ, substantiellement présent dans chaque hostie, quelle qu'elle soit.

Sans doute, aussi n'est-ce qu'une comparaison, nécessairement défectueuse; mais il n'en est pas moins vrai que s'il y a un mystère, et même un très-grand mystère dans l'émission et la communication de notre parole, un mystère ayant beaucoup d'analogie avec le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, se donnant à chacun de nous, pour servir d'aliment à nos âmes, celui-ci, plus grand encore que le premier, ne doit point nous surprendre.

C'est aussi la réflexion de saint Augustin, commentée par le R. P. Ventura :

« Nous voilà donc, « s'écrie-t-il, « toutes pauvres et chétives créatures que nous sommes, capables de donner à notre verbe une extension si grande, une si grande puissance, de le multiplier toujours le même dans l'esprit de tout le monde, d'opérer avec ce verbe tant de prodiges dans notre esprit, dans notre langue, dans notre voix et dans les oreilles, l'esprit et le cœur des autres : *Creaturæ sumus et tanta miracula fiunt de verbo meo, in corde meo, in ore meo, in voce mea, in auribus vestris, in cordibus vestris.* (*Serm.*)

« De ce donc qui arrive dans le petit, nous pouvons conclure ce qui peut, à plus forte raison, arriver dans le grand. De ce que l'homme le fait partout et à chaque instant, concluons que Dieu peut, à plus forte raison, faire, partout aussi et à chaque instant, le même prodige d'une manière plus réelle et plus parfaite. En considérant les prodiges que nous accomplissons nous-mêmes, sur la terre, nous devons admirer les prodiges du ciel, et y soumettre sans difficulté notre raison ; et, en voyant de quoi est capable le verbe de l'homme, écrions-nous en disant : De quoi n'est donc pas capable le Verbe de Dieu ?— : *De parvis magna conjicite. Considerate terrena, laudate cœlestia. Quid est ergo Verbum Dei.* » (*Ibid.*)

Quant à la difficulté qui se trouve à ce que Jésus-Christ soit toujours le même dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue, qu'il me soit permis encore d'apporter une comparaison qui doit frapper les yeux du plus petit enfant comme de toute autre personne.

Vous êtes dans un riche salon, je suppose. Là se trouve une glace magnifique qui s'élève du parquet jusqu'au plafond. Regardez-vous dans cette glace : vous y êtes parfaitement représenté. Que, par un accident quelconque ou à dessein, cette glace vienne à se briser en plusieurs morceaux, en vingt, je suppose. Si vous placez ces morceaux autour du salon, et si vous restez vous-même au milieu, vous êtes là parfaitement représenté encore, en vingt endroits différents, et dans chaque partie de la glace brisée, comme vous l'étiez dans la glace entière. C'est absolument la même représentation ; vous ne pouvez le remarquer sans une certaine surprise et sans une grande admiration, quoique vous en fussiez sûr par avance et que cela vous fût arrivé déjà plusieurs fois peut-être.

Vous allez me dire sans doute que ce n'est là qu'une image, une figure, comme l'entendent les protestants.

Je voulais en faire moi-même la remarque. Oui, nous n'avons là qu'une *image*, une *figure!...* Aussi n'est-ce point la présence réelle (présence dont il n'est point permis de douter, après ce que nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ), mais une *image* seulement, une *figure*, et même une *figure* très-imparfaite de la présence réelle. Je vous en ai prévenu, c'est une comparaison ; comparaison nécessairement défectueuse, avons-nous dit déjà ; comparaison qui, comme toute autre, n'est qu'une *image*, une *figure*. Toujours est-il que si nous avons là un mystère, et un mystère qui ne cesse de nous confondre malgré sa répétition, un mystère qui a beaucoup d'analogie avec l'un de ceux que nous présente le sacrement de l'Eucharistie, ceux-ci, quelque nombreux et extraordinaires qu'ils soient, ne sauraient nous surprendre.

Ne dites donc point que Jésus-Christ ne saurait se trouver dans une infinité de lieux à la fois, dans chaque hostie et dans chaque partie de l'hostie après qu'elle a été rompue ; car nous trouvons partout dans la nature comme une ombre, un essai de ces mystères ; et, n'en vissions-nous point d'ailleurs, ils ne devraient point encore nous surprendre, puisqu'ils appartiennent à un ordre surnaturel, bien élevé au-dessus de nos faibles conceptions. Si quelque chose devait nous étonner dès lors, c'est que nous pussions les comprendre.

Pourquoi donc, avez-vous demandé, Dieu a-t-il environné de tant de mystères un si grand bienfait ?

Mais cela arrive tout naturellement, en raison même de sa grandeur. Plus il est grand, plus il est élevé au-dessus de nos faibles conceptions, plus il se trouve, par cela même, environné de nombreux et profonds mystères.

D'où viennent ces nombreux et profonds mystères, demandez-vous ? De l'amour même que Jésus-Christ a voulu nous témoigner dans cet incomparable sacrement. C'est le propre d'un cœur embrasé d'amour de faire les choses les plus extraordinaires, les plus incompréhensibles. Or, le cœur tout aimant de Jésus étant en même temps le cœur tout-puissant, il a du opérer dans le sacrement où il s'est le plus manifesté ces prodiges qui nous surprennent, de la part même de Dieu, et que nous regardons comme impossibles.

Pourquoi tous ces prodiges ! Mais c'est pour éprouver notre reconnaissance et notre amour ; c'est pour que nos sacrifices répondent à ceux de Jésus-Christ. Il s'est dépouillé de tout, en quelque sorte ; il veut que nous nous dépouillions aussi de tout nous-mêmes, que nous renoncions au témoignage de nos sens et de notre raison, pour nous en rapporter au témoignage de l'Eglise, à celui de Dieu, à qui, du reste, notre propre raison nous ordonne de croire plutôt qu'à elle-même.

Ecoutons, à cette occasion, les sages réflexions de l'auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme :*

« J'entends qu'on dit que ce mystère est impossible : soit, et c'est pour cela encore que j'y crois ; car c'est précisément le propre de l'amour de tenter l'impossible. Il ne s'essaye qu'à cela ; ce sont ses jeux. *Il tente plus qu'il ne peut*, dit l'auteur de l'*Imitation ; il ne s'inquiète pas de l'impossible, parce qu'il croit tout possible et tout permis. Il ne con-*

naît point de bornes, mais il s'emporte au delà de toutes bornes. (Lib. III, cap. 4.)

« Si donc ce mystère est par excellence le mystère de l'amour, il doit être celui de la toute-puissance, et, plus que tout autre dès lors, il doit passer de bien loin la capacité de notre faible raison.

« *Je ne comprends pas*, disent les incrédules, comment cela se peut faire : et voilà toute leur objection! Ils me prouvent bien, par cette raison, que le sens humain ne s'accorde pas avec la sagesse de Dieu, j'en conviens volontiers; mais je ne savais pas encore qu'il ne fallait croire que ce que l'on découvre en ouvrant les yeux ou ce que la raison humaine peut comprendre.

« Vous opposez les lois de la nature; mais (puisqu'il faut que je vous suive dans la voie du raisonnement) les connaissez-vous? Et n'y aurait-il pas folie à vous de dire qu'elles ne vont que jusqu'où vous allez, et qu'en vous dépassant, on les dépasse?

« Et quand Dieu les aurait dépassées, qui peut lui en demander compte, les lui opposer, à lui qui les a établies, qui les maintient, et dont elles ne sont que la volonté?

« Ceignez vos reins, dirai-je à ces superbes demandeurs, et répondez vous-mêmes; préparez-vous à soutenir le terrible interrogatoire qu'il fit subir autrefois à Job : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre? Dites-le moi, si vous avez de l'intelligence. Connaissez-vous à fond toutes les propriétés des corps, et les divers états auxquels je puis les réduire? Etes-vous capable de mesurer les profondeurs de ma sagesse et de mesurer l'immensité de ma puissance?* (*Job* XXXVIII, 4 seq.) Ne savez-vous pas que rien n'est impossible à celui qui en un instant a fait sortir la lumière des ténèbres, l'univers du néant; qui change les substances aussi promptement qu'il les a créées; qui *dit*, et *tout est fait*. (*Psal.* XXXII, 9.)

« Singulière préoccupation de la raison humaine! Le protestant argue de l'impossibilité contre la *présence réelle*, et déjà il croit à l'incarnation, à la résurrection et à l'état glorieux du corps de Jésus-Christ; comme si sa compréhension n'avait pas été épuisée dans ces divers sujets, et s'il lui en restait encore pour mesurer le dernier qu'on lui propose! — Le déiste n'est pas moins inconséquent : car enfin le mystère de la *création* des substances surpasse de beaucoup, ce semble, celui de la *transsubstantiation*, et, sans la création, la divinité d'un Dieu s'évanouit avec son infinité devant la coéternité de la matière. Le déiste, sans parler des autres conditions de l'Etre souverain, est donc obligé de dévorer, par la simple croyance en Dieu, et d'un seul coup, autant et plus de mystères que tout le christianisme n'en contient, et ne peut, par conséquent, arguer de l'impossibilité de ceux-ci sans se ruiner lui-même. Que dirai-je de l'athée? Celui-là devrait être le plus docile à tout croire, habitué qu'il est à vivre de contradictions; et une raison qui admet déjà qu'*une chose se fait toute seule* ne doit pas être bienvenue à s'étonner qu'une chose soit changée en une autre.

« Que de propositions, d'ailleurs, dans les sciences exactes elles-mêmes, qui paraissent absurdes, impossibles, et dont on a cependant la démonstration!

« Que doit-il donc en être d'une science comme celle de la religion, qui se dirige uniquement vers l'infini, et en particulier du fait de la présence substantielle de l'infini lui-même. Ce fait peut-il ne pas être le plus étonnant et le plus insaisissable de tous les mystères? Que présente-t-il cependant de plus absurde que ceux dont nous venons de parler? Et que lui manque-t-il, pour forcer comme eux notre conviction, que d'être démontré? Mais ce n'est pas ici qu'il devait l'être : *Nunc per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem* (*I Cor.* XIII, 12) : nous en verrons les admirables raisons dans un instant.

« Mais, s'il n'est pas démontré, il est certifié; et il l'est grandement, puisqu'il l'est en raison directe de son apparente absurdité elle-même.

« Comment cela? Le voici : la raison en est simple et frappante pour qui ne cherche pas à s'abuser; et le seul bon sens l'a suggérée à un écrivain protestant de naissance et catholique de conviction :

« Qu'on ne dise pas que la croyance à la présence réelle soit illusoire et fausse. *Elle est assurément trop absurde en elle-même pour qu'un homme, de son propre chef, ait osé la présenter à d'autres hommes. Si un des apôtres l'eût proposée à ses collaborateurs, ils l'auraient regardé comme frappé de démence, et en auraient fait l'objet de leur risée. Puisqu'il est impossible qu'elle vienne des hommes, il semble donc qu'elle vienne de Dieu; et comme divine elle perd toute son absurdité, quelque incompréhensible qu'on la suppose.* (FITZ-WILLIAMS, *Lettres à Atticus.*)

« Et qu'on remarque bien la force de l'argument : une chose que, selon toutes les apparences, il y aurait folie à concevoir, folie à proposer, folie à admettre, et qui toute seule aurait frappé à jamais de ridicule et de discrédit et l'auteur et l'entreprise d'ailleurs la mieux concertée, une telle chose s'est fait croire, elle s'est fait croire partout l'univers : bien plus, non-seulement elle s'est fait croire, mais c'est elle *qui a fait croire tout le reste*, qui est devenue le véhicule de la doctrine dont elle paraissait être le plus incontestable obstacle, le foyer et l'aliment de la foi du genre humain dans la religion du Christ, elle qui a pénétré le monde de ses lumières et de ses vertus; et, après dix-huit siècles de merveilles, c'est d'elle encore que dépend tout le catholicisme pratique, c'est-à-dire tout vrai christianisme, c'est-à-dire toute civilisation.

« Puis donc que ce prodigieux résultat ne saurait venir des apparences de cette chose qui lui sont toutes contraires, il faut bien nécessairement qu'il vienne de la réalité, laquelle est ainsi prouvée en raison directe de l'absurdité des apparences qu'elle a eu à surmonter.

« En d'autres termes: dans le sacrement de l'Eucharistie, les apparences ne font pas illusion *pour*, mais *contre* la chose qui y est en question; le secret de cette chose, sa croyance dans le monde, n'est donc pas l'effet de l'illusion, il ne peut donc être que l'effet de la réalité, réalité d'autant plus puissante qu'elle a eu à combattre l'illusion contraire, illusion formidable, et qu'elle en a divinement triomphé.

« La présence réelle est ainsi, sinon démontrée, au moins certifiée au plus haut degré, au même degré que nous avons de la répugnance à la croire; ce qui est parfaitement conforme à l'ensemble de l'économie du christianisme; qui, tout en exerçant notre foi par des mystères, nous donne cependant toujours quelque forte et décisive raison de les embrasser quand nous le voulons... » (*Etudes philosophiques sur le christianisme.*)

Comme nous l'avons dit, du reste, l'apparente absurdité de ce mystère a sa raison d'être, raison que toute intelligence doit comprendre, et surtout que tout cœur doit sentir et goûter. S'il nous confond au dernier point, il n'en atteint que mieux le but que Jésus-Christ s'est proposé, qui est de nous amener au partage de son amour par le partage de son triomphe et de sa félicité.

« Amour pour amour, » continue l'auteur que nous citions tout à l'heure, « sacrifice pour sacrifice : Dieu se dépouille, il faut que nous nous dépouillions ; il nous donne des gages d'amour, il faut que nous lui donnions des gages de foi; le Verbe éternel anéantit sa divinité, son humanité même, sous les apparences du pain et du vin; il faut anéantir notre raison et nos sens dans la foi à cet anéantissement lui-même, et nous mettre, pour être digne de le recevoir, dans la condition correspondante à celle où il s'est mis pour se donner à nous. La raison frémit, les sens se révoltent, la nature humaine se débat, mais c'est là précisément le martyre de l'amour et l'épreuve de la foi; et si celle-ci prend le dessus, elle grandit avec l'amour de tous les abaissements de la nature, se réjouit de mériter par là de Dieu de souffrir pour lui, comme lui, avec lui, et de pouvoir lui dire : J'ai tout quitté, tout sacrifié; il ne me reste plus rien; je voudrais pouvoir vous donner davantage, car je sais que celui auquel je me fie est la vérité même, l'amour; et je le reconnais non-seulement aux sacrifices auxquels il s'est soumis lui-même, mais encore à ceux qu'il exige de moi.

« Le vrai amour (nous ne saurions trop envisager notre sujet sous ce point de vue) veut cesser de s'appartenir à soi-même pour ne dépendre que de l'objet aimé, expirer à sa propre existence pour ne respirer plus que dans celle d'autrui; toutes ses démarches, tous ses témoignages aspirent à cela; c'est son dernier période: il faut que la dualité disparaisse et que l'unité se consomme et se consomme dans tout l'être, dans le corps comme dans l'esprit et dans le cœur. Voyez la mère, elle voudrait s'incorporer l'enfant qu'elle nourrit, le *manger*, comme la nature le lui fait dire vulgairement; et les baisers, et les embrassements, et les étreintes d'une vive amitié, d'un ardent amour, sont-ils autre chose que des mouvements de cet instinct naturel qui voudrait rompre les parois des sens pour passer à l'identification des âmes, qui voudrait posséder ce que l'on aime pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre, pour se le *transsubstantier?* Et quel est l'amour parfait qui ne ferait le miracle de la *transsubstantiation*, s'il était en son pouvoir, et qui ne dirait aussi, et ne dirait avec délices à l'objet aimé : *Prenez, mangez, ceci est mon corps?* (*Matth.* XXVI, 26.)

« Eh bien! Dieu qui est l'amour même, dont tous les amours ne sont que des dérivations ou des détournements, Dieu a fait ce miracle, parce qu'il le pouvait, et que c'est le propre de l'amour d'aller jusqu'aux dernières limites du possible. S'étant fait homme, s'étant fait victime pour l'homme, il ne devait pas s'arrêter là et la loi de l'amour devait le porter à vouloir être la nourriture de l'homme et à le devenir, en effet, puisqu'il le pouvait, et qu'il n'a fait d'ailleurs que rétablir la nature des choses, en vertu de laquelle il est déjà la vie et l'aliment de nos âmes, et que se redonner à nous sous une forme adoptée à notre infirmité.

« Mais la même loi entraîne pour nous une obligation de réciprocité, et de même qu'il meurt à tout lui-même pour vivre en nous, il nous faut mourir en nous-même pour vivre en lui. Il faut que nous en venions à dire avec saint Paul : *Je désire me dissoudre pour n'être qu'un avec Jésus-Christ* (*Philipp.* I, 23); il faut que cette dissolution se consomme en effet, autant qu'elle se peut, afin de pouvoir dire encore avec le même apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) Et comment se fera ce prodige de notre dissolution correspondante à celle de Jésus-Christ? Par les épreuves de notre foi à sa présence réelle contre les apparences, contre la raison naturelle, contre les sens. Il faut mourir à toutes les choses, s'en dépouiller, leur survivre par la foi, et ne garder plus de nous-même que la volonté, que l'amour, pour communier réellement, et nous confondre, et aller nous perdre dans la volonté souveraine et dans l'immense amour de Dieu...

« Quelle puissance de détachement ce sacrement ne doit-il pas avoir sur l'âme humaine par la considération de la sainteté, de la grandeur, de l'amabilité du Dieu qu'elle y reçoit! Quel objet au monde, quelle affection, quel intérêt n'est pas éclipsé, désenchanté par ce rapprochement? et combien cette *communion* avec la perfection par essence ne doit-elle pas opérer notre *désunion* d'avec tous les faux biens de cette vie?

« Le motif de l'obscurité du mystère devient dès lors évident. C'est cette obscurité qui consomme l'opération de notre dépouillement, en nous forçant, pour la pénétrer par la foi, de déposer nos sens, de quitter jusqu'à notre raison privée, et de ne garder

que la volonté, et la volonté soumise. Refoulés, concentrés dans la partie la plus invisible de notre être, nous espérons alors à toute vie extérieure et en quelque sorte à toute vie propre; nous sommes ensevelis, anéantis à l'égal du Dieu qui veut se donner à nous; nous rentrons, pour ainsi dire, dans le néant d'où il nous a tirés, mais c'est pour y renaître et reprendre en Dieu une nouvelle vie, cette vie spirituelle qu'il répandit avec son souffle dans le premier homme, et que celui-ci ne sut pas garder.

« Voyez, en effet, le moment de la communion régénératrice est arrivé: tout ce qui constitue la vie ici-bas s'est évanoui; l'espace et le temps eux-mêmes ont disparu: l'âme, réduite à la seule faculté de vouloir et d'aimer, s'avance toute seule jusqu'aux derniers confins de l'existence terrestre: *Si c'est avec mon corps ou sans mon corps*, pourrait-elle dire avec saint Paul, *je ne le sais* (*II Cor.* XII, 2); quelque chose d'éternel et d'infini se passe: l'union ineffable se consomme; et sur les traits du visage vient se refléter je ne sais quel solennel et tendre mélange de paix et de crainte, de souffrance et de volupté, de vie et de mort, comme si le regret, le dépit, dirai-je presque, de rentrer dans la vie et ses orages, inquiétait cette âme qui revient des cieux. *Ma vie est Jésus-Christ*, se dit-elle; *et mourir serait un gain* (61). »

ÉVANGILE.

Objections.— Je ne puis croire l'Evangile, disent les uns.—Il y en a eu de faux, pourquoi celui que vous me présentez ne le serait-il pas également?—J'y vois des contradictions, des variations... C'est un livre comme un autre, qui a aussi ses imperfections et vous en faites un livre divin. — Je ne veux que le pur Evangile, disent les autres.— Votre religion n'est plus le christianisme primitif.

—

Réponse. — On entend par Evangile, en général, la doctrine même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il n'est point de l'essence de cette doctrine d'être écrite : cela se conçoit facilement, et se prouve d'ailleurs par le fait, puisque celui qui l'apporta sur la terre et l'annonça le premier au monde n'a rien écrit. Elle ne tarda guère à l'être cependant, en grande partie du moins; et le livre qui l'a contient s'appelle, pour cela même, l'Evangile. Ce livre merveilleux, qui est, pour tous les Chrétiens, non-seulement un objet de vénération et d'amour, mais la source inépuisable d'où ils tirent leur vie intellectuelle et morale, a donné lieu cependant à deux sortes d'objections du genre de celles auxquelles nous avons entrepris de répondre,

Je ne puis croire l'Evangile, disent les uns.

Pourquoi donc, s'il vous plait? Est-ce que la vérité de l'Evangile ne saute pas aux yeux, si je puis m'exprimer de la sorte? Est-ce que ce mot : *vrai comme l'Evangile*, n'est pas le cri du sens commun, cri qui a dû vous échapper aussi, bien des fois sans doute, quoique vous prétendiez aujourd'hui ne pouvoir croire l'Evangile.

Vous ne pouvez croire l'Evangile!... Et quel livre croirez-vous donc si vous ne croyez celui-ci? En est-il un seul qui présente des caractères de vérité aussi nombreux, aussi frappants, aussi convaincants? Les faits qu'il renferme sont intéressants et publics, ils sont liés avec les événements qui les précèdent et ceux qui les suivent, en sorte que ces faits se trouvent encore sous nos yeux, en quelque sorte, dans leur développement. Les témoins qui les rapportent sont en grand nombre, ils offrent tous les caractères de sincérité qu'on peut désirer, ils sont si persuadés de ce qu'ils ont vu et entendu qu'ils font à leur conviction les plus grands sacrifices, jusqu'à celui de leur propre vie. Que pouvons-nous demander de plus? Pour moi, dirai-je ici avec Pascal, *je crois volontiers des témoins qui se font égorger*.

Vous ne pouvez croire l'Evangile! ..Vous êtes bien difficile. Savez-vous qu'aucun livre n'a été cru ni ne saurait l'être par un aussi grand nombre de personnes de tous les temps et de tous les lieux? Il obtient l'adhésion des grands comme des petits, des riches comme des pauvres, des savants comme des ignorants... Et avec quelle conviction profonde, ou plutôt avec quel céleste amour il est cru! C'est une lumière qui éclaire, c'est un feu divin qui embrase, et conduit au ciel malgré toutes les ténèbres et toutes les difficultés de la terre

Aussi, comme ce précieux dépôt est fidèlement gardé entre les mains du monde entier, si je puis m'exprimer de la sorte! « Reconnaissons, en effet, qu'à l'heure qu'il est, les Evangiles sont tellement répandus par l'usage qu'on en fait, tellement consacrés par la vénération et la foi de la société chrétienne, qu'il serait impossible d'y rien ajouter ni retrancher de manière à faire prévaloir ces altérations sur le véritable texte reçu, cela est incontestable. Les Evangiles jouissent même à cet égard d'un privilége de conservation unique, et dont pas un seul autre livre n'est pourvu (et ce que nous disons de l'Evangile, nous pouvons le dire du corps entier des saintes Ecritures). Ce privilége se compose de deux éléments qui se combinent d'une manière merveilleuse, pour l'élever à la plus haute puissance. Le premier est l'autorité catholique, qui, du haut de l'Eglise, veille au sacré dépôt; le second est la multitude des fidèles répandus par tout l'univers, qui, par l'usage qu'elle fait de ce dépôt, en entretient elle-même la surveillance et en atteste l'intégrité. Je fais abstraction ici de l'infaillibilité de l'Eglise, je ne la regarde

(61) *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* (*Philipp.* I, 21.)

que dans son organisation humaine, et j'y vois deux puissances admirables de conservation des Ecritures : l'autorité qui empêche la multitude de tomber dans l'erreur; la multitude qui empêche l'autorité de tomber dans l'arbitraire. L'autorité voudrait porter une main arbitraire sur le corps des Ecritures qu'elle ne le pourrait pas, empêchée qu'elle serait par les millions de regards, de voix, de plumes, qui lisent, chantent, expliquent, commentent, transcrivent les Ecritures partout l'univers. Et, d'un autre côté, cette multitude ne peut s'égarer, se méprendre et fausser en rien les Ecritures dans l'usage qu'elle en fait, réglée qu'elle est par une autorité qui en maintient le corps et en exprime la pureté.

« Il faudrait admettre que la multitude et l'autorité s'entendissent pour commettre une falsification, ce qui est manifestement impossible, parce qu'alors il n'y aurait personne de trompé, et que la falsification serait trahie par sa propre évidence.

« Et encore ce concert impossible, je l'admets : alors même je dis qu'il viendrait échouer contre un obstacle insurmontable, un témoin incorruptible : l'hérésie. La falsification en question, en effet, devrait avoir un but, sans quoi elle est absolument inimaginable; ce but ne pourrait être que de tromper quelqu'un, qui devrait être autre que le falsificateur lui-même, autre que le catholicisme, par conséquent, qui, dans la supposition, serait ce falsificateur. Ce quelqu'un qu'on aurait en vue de tromper ainsi ne pourrait donc être que l'hérésie; or, je laisse à penser si la chose serait possible! L'hérésie, qui ne reconnaît aucune autorité que celle des Ecritures, qui concentre sur elles seules toutes ses prétentions, qui les oppose sans cesse, comment admettre qu'elle les laisserait altérer par son éternelle ennemie, l'Eglise, et altérer à son détriment? Quel beau texte de récriminations contre une Eglise qui l'accuse de variation et de nouveauté, que cette nouveauté criminelle! Evidemment, il y a là un obstacle infranchissable à la corruption des Ecritures par l'Eglise, et réciproquement par l'hérésie; car, bien que l'hérésie soit intéressée à cette corruption, à raison du besoin qu'elle a de fortifier ses nouveautés, cependant l'Eglise est trop intéressée, de son côté, à confondre ces nouveautés, pour laisser passer un pareil moyen de justification.

« Et remarquez, sous ce rapport, comme les rôles sont admirablement partagés : d'un côté, vous avez pour l'Ancien Testament les Juifs; de l'autre, vous avez pour le Nouveau Testament les hérésies chrétiennes; et au milieu l'Eglise catholique, qui est en butte à leurs attaques et qui les surveille.

« Comment tant d'intérêts opposés pourraient-ils se prêter à une falsification du corps des Ecritures, commun à tous? Comment admettre que les Juifs aient laissé passer la supposition des Evangiles, qui les confond par leur rapport avec les prophéties? Comment admettre que les Chrétiens laisseraient passer une altération des prophéties, qui leur importe à un si haut degré par ce même rapport? Et parmi les Chrétiens, comment admettre, entre l'Eglise catholique d'un côté et les hérésies de l'autre, une supposition quelconque, dont le but étant nécessairement de blesser l'une d'elles, soulèverait par cela même une éclatante réclamation?

« Eh bien! je veux cependant encore admettre ce surcroît d'impossibilité, et j'accorde qu'à un moment donné les Catholiques, prêtres et fidèles, les hérétiques avec leurs mille sectes, et les Juifs dans leur dispersion aient fait une trêve solennelle, et cependant assez secrète pour que l'histoire n'en ait pas gardé la moindre trace, et que l'objet de cette trêve ait été de falsifier les Ecritures de concert, et dans je ne sais quel intérêt. Dans ce cas monstrueux d'impossibilité, il y aurait eu encore un ennemi commun qui aurait fait avorter cette tentative insensée, et l'aurait couverte de confusion : cet ennemi, c'est l'incrédulité. L'incrédulité à laquelle on oppose de toutes parts les Ecritures, cette incrédulité à laquelle je m'adresse en ce moment, a-t-elle, oui ou non, intérêt à les discuter, à les contredire, à les confondre? C'est à l'incrédule à se le dire à lui-même, A-t-elle usé de cet intérêt, de ce droit? Elle en a usé et abusé jusqu'au fiel, jusqu'au sang. Comment donc aurait-on pu tromper tant d'acharnement, tant de haine? et qui ne voit enfin que l'évidence de cette impossibilité est à son plus haut point?

« Voilà ce qu'on peut dire de la situation actuelle des Ecritures. Or — notez bien ceci, — cette situation a toujours été la même. Toujours il y a eu des pasteurs et des fidèles dans l'Eglise catholique; toujours il y a eu des hérétiques et des Juifs en dehors de cette Eglise; toujours il y a eu des incrédules en dehors des hérétiques et des Juifs; et toujours, incrédules, juifs, hérétiques et catholiques ont eu les mêmes Ecritures sous les yeux et dans les mains; toujours enfin ils ont été respectivement les uns à l'égard des autres dans un état d'hostilité exclusif de toute collusion ou de toute tolérance, pour commettre ou souffrir la plus légère supposition dans un corps de titres qui les intéressent tous également. » (*Etudes philosoph. sur le christianisme.*)

Vous allez me dire peut-être : J'admets volontiers que les Evangiles n'ont pu être falsifiés; mais les faits qu'ils rapportent sont-ils bien vrais?

Nous avons déjà répondu à cela; mais, comme c'est là l'essentiel, nous allons y revenir.

Remarquez que nous avons quatre Evangiles au lieu d'un, ou plutôt quatre Evangiles qui n'en font qu'un, puisque, différents quant au détail, ils s'accordent parfaitement quant au fond des choses : ce qui accroît d'autant la force des témoignages. Aux quatre Evangiles il faut joindre les Epîtres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques et de saint Jude, qui n'attestent pas moins les faits évangéliques que les Evangiles eux-

mêmes, et qui sont par conséquent comme autant d'Evangiles. Joignez à cela les écrivains contemporains ou presque contemporains, les saints Pères particulièrement, lesquels reconnaissent tous, d'une part, la véracité des faits évangéliques, et, d'une autre part, relatent ces faits, et non-seulement ces faits, mais tout ce qui se trouve dans les saintes Ecritures, si fidèlement que, comme on en a fait la remarque avant nous, si les Evangiles, si la Bible même venait à se perdre, on retrouverait tout dans leurs écrits. Remarquez que, comme nous l'avons déjà dit, ces faits s'accordent parfaitement avec tout ce qui les précède et avec tout ce qui les suit; que tout ce qui frappe nos yeux en ce moment, comme nos fêtes religieuses, la dispersion des Juifs, la destruction des idoles, la conversion du monde, c'est la conséquence des faits évangéliques, ce sont ces faits eux-mêmes conservés ou développés, en sorte que nier les faits évangéliques, ou le christianisme à son origine, c'est nier le lever du soleil, parce qu'on ne voit cet astre qu'à son midi. Remarquez, ainsi que nous l'avons dit encore, que ces faits sont reconnus comme incontestables, soit directement soit indirectement, par un concours de témoignages tel qu'il ne s'en est jamais rencontré ni ne s'en rencontrera jamais de plus imposant; et vous serez obligé de convenir qu'il est impossible de les nier ou de les révoquer en doute seulement, à moins de tout rejeter, à moins d'abdiquer la raison.

« Mais, » ajoute ici l'auteur que nous avons cité précédemment, « quelque fortes et extraordinaires que soient ces garanties de la vérité du livre des Evangiles, il en est une qui les dépasse toutes, et qui n'a jamais été invoquée en vain : c'est le livre lui-même; car jusqu'ici nous ne l'avons considéré qu'à l'extérieur, nous ne l'avons pas encore ouvert. Ouvrons-le. Quel parfum de vérité, et comment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité, si j'ose ainsi parler, du discours? Pas le plus petit ornement, pas la plus légère émotion, pas la plus courte réflexion. C'est le fil tout seul du récit. La main qui le déroule se dérobe entièrement; on ne sait si elle est celle d'un ami ou d'un ennemi. Comme cela convenait bien au sujet! Comme le Dieu se reconnaît bien là à ce refus, à cette inutilité pour lui-même de tout luxe d'éloquence et de poésie dont il a revêtu ses précurseurs! Comme cette froide impartialité sied bien à la constatation que les évangélistes avaient à faire, ainsi qu'en un sublime *procès-verbal*, de ces grands événements sur lesquels devaient être contrôlées les prophéties! En même temps, combien le tableau ressort par l'absence même de tout artifice! et que cette ingénuité est imposante!

« Il faut bien se rendre à de telles marques de vérité! Le moyen en effet de voir des imposteurs ou des fanatiques dans les évangélistes, eux qui ne sont pas même des apologistes, et qui se possèdent et s'effacent au point de raconter la passion et la mort horrible de Jésus-Christ, sans lui accorder même une larme, sans laisser échapper un mot d'indignation, un soupir de sympathie! eux qui s'interdisent jusqu'aux moyens les plus légitimes de persuasion, qui se bornent à raconter le fait, sans un mot de plus, qui même le racontent sans ordre, sans prélude, sans transition, sans conclusion! eux qui croient devoir garder la vérité en tout, jusque dans les choses qui les déconsidèrent, en se peignant grossiers, lâches et ingrats, et qui représentent leur maître avec des traits d'autant moins inventés, que, par leur opposition avec les maux et les préjugés de ce temps-là, ils étaient inimaginables, et devaient par cela même aussi susciter plus d'incrédulité!

« Quand on se représente tout ce que les évangélistes avaient à raconter d'incroyable dans la vie de Jésus-Christ, tant de prodiges, et des prodiges si extraordinaires, des prodiges donnés comme récents, comme publics; quand on se représente tout l'aveuglement, toute la haine, toutes les mauvaises dispositions qu'ils devaient s'attendre à rencontrer, qui fermentaient autour d'eux, ou plutôt qui avaient déjà éclaté contre la personne de Jésus-Christ et contre eux-mêmes, et que d'autre part on voit le calme extraordinaire, la sérénité céleste qui règnent dans les Evangiles, et cette absence complète de toute précaution, de toute explication, de toute justification, on ne s'explique tant de confiance de la part des évangélistes que par la grande certitude des événements qu'ils racontent, et la profonde conviction où ils sont de la divinité de Jésus-Christ. Il faut même admettre que cette certitude règne autour d'eux, et qu'ils écrivent au sein de la notoriété publique, moins pour apprendre à leurs contemporains les faits de Jésus-Christ, que pour rectifier et fixer la connaissance que ceux-ci en ont déjà. Les Evangiles supposent évidemment cette connaissance extérieure, et la supposent au plus haut degré. C'est elle qui dispense leurs auteurs de toute précaution, et qui forme comme le cadre et l'atmosphère de leur récit...

« Une autre preuve de la parfaite vérité des faits évangéliques, c'est que les quatre évangélistes, en faisant chacun séparément une histoire de la vie de Jésus-Christ, et ayant à parler de faits si multiples et si singuliers, se soient exposés à des malentendus entre eux et à des contradictions inévitables qui pouvaient les confondre.—Dira-t-on qu'ils se sont donné le mot pour éviter ces contradictions? Mais non; car précisément ils y sont tombés. — Dira-t-on que ces contradictions alors les confondent? Mais non; car elles ne sont qu'apparentes. — Dira-t-on enfin qu'ils se sont entendus pour tomber dans ces contradictions apparentes, et couvrir par là leur concert secret? Mais encore non; car cette apparence est tellement forte, qu'elle les confond réellement aux yeux du grand nombre des esprits incrédules et légers, et qu'il faut toute la patience de la foi

aidée de la science pour les dissiper.—Tout est donc naïf en ceci chez les évangélistes; et la vérité seule a pu les mettre d'accord, puisque leurs contradictions apparentes prouvent qu'ils ne se sont point entendus. Ce qui est même admirable et hautement persuasif, c'est que les évangélistes peignant chacun de leur côté, avec une touche différente et sous des aspects divers, la personne de Jésus-Christ, aient tous rendu identiquement la même physionomie, et une physionomie qui ne ressemble à aucune autre; à ce point qu'il n'y a qu'un Evangile, bien qu'il y ait quatre évangélistes: tant il y avait de réalité dans leur divin Modèle! tant ils en ont été les naïfs reproducteurs!...

« Il est une dernière considération à laquelle il faut nous arrêter, et qui vient sceller toutes les autres : c'est la *sainteté* de l'Evangile.

« La Bruyère, faisant le portrait de l'*honnête homme*, dit qu'on ne devrait pas lui demander le serment, mais simplement *oui* ou *non*, parce que, dit-il, son caractère jure pour lui.

« *Le caractère de l'Evangile jure pour lui.* On ne devrait pas en exiger d'autre preuve. Sa sainteté emporte sa vérité, et sa morale assure ses faits.

« Quelle sainteté! quelle morale! quelle sagesse! quelle sublimité d'enseignements! quelle pureté de préceptes! quelle perfection soutenue! L'Evangile présente sous ce point de vue une élévation et une profondeur illimitées, qui se tempèrent elles-mêmes par leur propre douceur, et qui sont à l'âme comme le bleu du ciel. C'est le sublime continu. Là-dessus, tout le monde est d'accord, et l'Evangile ne rencontre que des adorateurs.

« Et un livre si saint ne serait qu'un réceptacle d'impostures, qu'un tissu de faussetés! Non, non, cela est impossible; j'en jure par la conscience humaine! Cela n'est pas.

« Qu'on ne dise pas que les faits évangéliques sont incroyables : l'Evangile les atteste, et l'Evangile est croyable. Cela suffit pour les admettre, parce que la sainteté du livre est à la hauteur de l'incrédibilité des faits. Si ces faits sont incroyables, il est encore bien plus incroyable que l'Evangile soit mensonger; et quand je vous accorderais qu'ils sont incroyables, je n'en affirmerais pas moins qu'ils sont vrais.

« Remarquez que la sainteté de l'Evangile se résume dans sa *véracité;* car toute sa morale, quelle est-elle autre chose que l'établissement du règne de la vérité par rapport à tout, à Dieu, à nous-mêmes et au prochain? Et son héros, qu'est-il, sinon la vérité, comme il le dit lui-même : *Ego sum veritas?* (*Joan.* XIV, 6.) Le mot de La Bruyère que nous avons dit tout à l'heure est tout évangélique; nous le trouvons dans ce passage : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne seras point parjure, mais tu tiendras devant Dieu tes serments; et moi, je vous dis : Pas de serments; mais que votre parole soit : oui, oui; non, non; car tout ce qui s'ajoute vient du mal.* (*Matth.* V, 33, 34.) Et on veut qu'une morale délicate sur la vérité au point de ne vouloir pas s'appuyer du serment, soit en même temps parjure à elle-même, au point de ne s'étayer que sur un échafaudage de mensonges? L'absurdité le dispute ici à l'impiété.

« Et ce qui rend cette contradiction plus choquante, c'est que, dans l'Evangile, la morale et le récit sont entrelacés d'une manière indissoluble; que le miracle y est le plus souvent l'occasion du précepte, et le précepte l'intention du miracle; que, pour tout dire, le fait n'y est autre chose que la morale *en action;* qu'ils ont tous deux la même source et le même but, et que la solidarité qui les unit est telle, qu'il faut les rejeter ou les accepter à la fois. L'Evangile est comme la robe de Jésus-Christ, *sans couture;* on ne saurait le partager.

« Aussi, quand on le lit, quand on en parcourt les pages saintes, quand l'œil suit ce divin tissu de faits naïfs, de préceptes sublimes, de paraboles touchantes, de miracles bienfaisants, d'enseignements profonds, de maximes célestes, d'exemples saints, et qu'on voit le parfait accord, la fusion de tout cela dans un fond commun de candeur et de vérité, on se sent pénétré d'une persuasion irrésistible. On croit alors, on croit tout. On ne songe plus à rien contester. On se veut du mal et on éprouve une sorte de honte d'avoir douté, d'avoir pris des sûretés contre un tel livre. Toutes les preuves qu'on avait accumulées, on les regarde comme inutiles et superflues; la simple affirmation, la simple déclaration de l'Evangile suffit pour entraîner la foi; et l'incrédule lui-même, quand il n'a pas abjuré tout sens moral et entièrement perdu le goût du vrai, ne peut retenir alors un de ces aveux d'autant plus éloquents, qu'ils ont été plus disputés, et où la force de la vérité se fait d'autant plus sentir qu'elle y est victorieuse.

« *Je vous l'avoue*, dit-il, *la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions!... Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent inventé ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait*

fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale ; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » (J.-J. Rousseau, *Emile*, liv. IV.)

Auprès de ces grandes preuves qui établissent si bien aux yeux de tous la véracité de l'Evangile, que signifient ces petites objections qu'on élève contre, le plus communément? Ce sont des vétilles qui ne peuvent nous arrêter sérieusement.

Il y en a eu de faux, nous dit-on : pourquoi celui que vous nous présentez ne le serait-il pas également?

C'est comme si on vous disait, quand vous présentez une pièce de monnaie excellente : Il y a de fausses pièces de monnaie, pourquoi celle que vous nous présentez ne le serait-elle pas également? Encore devons-nous reconnaître, dans ces deux cas, une différence immense qui est tout à l'avantage de notre thèse. Cette différence, la voici : une pièce fausse n'est bonne à rien; au contraire, elle fait tort à celui qui la reçoit, jette l'alarme dans le commerce, et expose à toutes les rigueurs de la justice divine et de la justice humaine celui qui la met en circulation; tandis que les Evangiles dont vous parlez n'étaient ainsi appelés que parce qu'ils portaient un faux nom, ou parce qu'ils affectaient l'inspiration divine qu'ils n'avaient point réellement, puisqu'ils ont été condamnés ou mis de côté par l'Eglise; mais, au point de vue humain, ils avaient leur valeur; relatant en général les mêmes faits qui se trouvent dans les Evangiles véritablement inspirés, ils leur venaient en aide, sans que cela fût nécessaire pourtant, au lieu d'infirmer leur divine autorité.

Il y a eu de faux Evangiles, dites-vous; pourquoi donc celui que vous me présentez ne le serait-il pas également?

Mais c'est une conclusion tout opposée que nous devons tirer. Puisqu'il y a eu de faux Evangiles, c'est qu'il y en a un véritable; car le faux est toujours l'imitation plus ou moins imparfaite du vrai. Est-ce que la fausse monnaie n'en suppose pas une bonne qu'elle cherche à imiter. Donc aussi, avons-nous dit avec raison, de faux Evangiles en supposent un véritable. Or, le véritable Evangile ne saurait être évidemment que celui que nous vous présentons, et qui est en effet reconnu comme tel par une réunion d'intelligence si considérable qu'il est impossible d'en concevoir une plus grande en pareil cas.

Il y a eu de faux Evangiles !... C'est vrai; mais que sont-ils devenus? Ils ont été condamnés ou délaissés par l'Eglise, avons-nous dit; et vous ne pouvez vous empêcher d'en convenir, vous-même, puisque vous ne voyez plus personne en faire usage. Or, pourquoi ont-ils été ainsi mis de côté, si ce n'est parce que leur caractère de fausseté n'a pas tardé à être reconnu. D'où il suit que celui que nous vous présentons, ou plutôt celui qui nous est présenté à tous par l'Eglise, ayant toujours été reconnu comme véritable pendant plus de dix-huit cents ans, malgré les contradictions, malgré les attaques sans nombre auxquelles il n'a cessé d'être en butte, présente par cela même à nos yeux tous les caractères de vérité désirables.

J'y vois des contradictions, des variantes.., c'est un livre comme un autre, qui a aussi ses imperfections, et vous en faites un livre divin, avez-vous ajouté.

Nous avons déjà répondu à la difficulté des contradictions. Nous avons dit que ces contradictions ne sont qu'apparentes, qu'en y regardant de près il est aisé de les expliquer, et que bien loin d'infirmer la véracité de l'Evangile, qu'elles n'affectent jamais du reste dans ses parties essentielles, elles la confirment, au contraire, en montrant de la manière la plus frappante que les évangélistes ne se sont point entendus dans la composition de leur récit, qui n'est chez eux que l'expression de la vérité. C'est la pensée de Pascal : « Les faiblesses les plus apparentes, » dit-il, « sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc : il est évident que cela n'a pas été fait de concert. » Ajoutons ici que cette espèce d'ombre placée au milieu des vives lumières de l'Evangile semble entrer aussi dans les desseins de la divine Providence à notre égard; puisque, si tout était lumière dans l'Evangile, nous ne pourrions nous empêcher de croire, et que la foi, dès lors, cesserait d'être méritoire. « Il y a assez de lumière, » dit encore Pascal, « pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. »

Cette réflexion s'applique également aux *variantes*. Cela admis, à savoir que non-seulement Dieu n'était point tenu de faire un miracle perpétuel pour préserver les Evangiles de certains changemnts de texte sans résultat au fond, mais que cette disposition semble entrer même dans les desseins de la divine Providence à notre égard, afin de rendre notre foi méritoire, il était tout naturel qu'il survînt des variantes dans les Evangiles, principalement lorsqu'ils étaient à l'état de manuscrit. La main des copistes et des traducteurs, à moins d'être dirigée extraordinairement par Dieu, devait inévitablement commettre des transpositions, des omissions, des changements de mots par d'autres à peu près semblables, toutes ces inexactitudes, en un mot, dont le grand art de l'imprimerie est venu purger en partie les livres. Le sort des Evangiles, sous ce rapport, a été celui de tous les autres livres qui remontent à une époque reculée. Il devait même arriver, selon l'ordre naturel des choses, que les Evangiles se chargeassent d'un plus grand nombre de variantes que tout autre livre que ce soit, parce que, depuis qu'il est des livres dans le monde, il n'en est aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant

de lieux et par autant de lecteurs, de copistes, de traducteurs et d'interprètes que celui-ci.

On ne devra donc point s'étonner que le nombre de ces variantes, d'après le calcul des plus habiles critiques, ait été de plus de *trente mille*. Mais ce dont on devra s'étonner, c'est que dans ces *trente mille* variantes, il ne s'en soit pas trouvé *une seule* qui affectât le fond de la pensée et du sens de ce divin écrit.

Voilà donc la difficulté des variantes écartée aussi, ou plutôt tournée en preuve de la vérité évangélique, puisqu'elle a donné lieu à la constatation d'un résultat prodigieux d'intégrité des Evangiles, d'autant plus prodigieux qu'il est sorti des éléments en apparence les plus contraires, comme si Dieu n'avait abandonné le fondement de la religion à toutes les chances ostensibles de l'erreur que pour faire ressortir la borne secrète qu'il leur a prescrite. Et il y a vraiment lieu d'admirer que cette simple foi du peuple qui croit à l'Evangile, sans se rendre compte autrement de toutes les difficultés qu'on peut lui faire, soit néanmoins si bien inspirée, si bien justifiée, qu'après avoir remué toutes ces difficultés, après s'être consumé de recherches et de travaux pour s'en rendre compte, le savant arrive, comme elle, à ce premier et dernier mot : Je crois (62).

Répétons-le donc, nous aussi, ce mot, à la vue de tant de preuves qui attestent si clairement la divinité de l'Evangile, et ne disons point : C'est un livre comme un autre. Non, ce n'est point un livre comme un autre ! car il contient une morale et des faits qui ne ressemblent en rien à la morale et aux faits qui se trouvent contenus dans les autres livres. Non, ce n'est point un livre comme un autre ! car il se trouve entre les mains de tous, il est l'objet de leur foi et de leur amour, il est le régulateur de leurs actions, de leurs paroles, de leurs pensées, de leurs sentiments, il a coopéré à la conversion du monde, il convertit encore chaque jour des individus, des peuples entiers... Miracles que n'a jamais faits ni ne fera jamais aucun autre livre.

Qu'entendez-vous, d'ailleurs, quand vous dites que l'Evangile est un livre comme un autre? qu'il se sert des mêmes mots et à peu près aussi des mêmes pensées qui se trouvent dans les autres livres? Cela n'est point étonnant, et c'est même le contraire qui devrait nous surprendre. Dieu, voulant nous parler, devait prendre notre langage. Que dis-je? notre langage ! Ce langage ne vient-il pas de lui aussi primitivement? Les vrais savants n'en doutent point, et nous ne devons point en douter non plus, nous qui voyons Dieu s'entretenir dès le commencement avec le premier homme, et qui reconnaissons que, bien loin de pouvoir inventer le langage, nous avons une peine infinie à l'apprendre. Notre langage, celui dont on se sert dans les livres ordinaires, est donc divin aussi, dans son origine du moins, et il est tout naturel dès lors que Dieu s'en soit servi dans son Evangile.

Il a aussi ses imperfections ! avez-vous dit. Oui; mais ces imperfections viennent de l'homme, et elles entrent, comme nous l'avons montré, dans les dispositions de la divine Providence à l'égard de ses créatures.

Il a ses imperfections ! que voulez-vous donc dire par là ? Qu'il n'est pas parfait en soi, rigoureusement parlant? Mais il ne doit ni ne peut l'être en ce sens. Où est la perfection véritable, si ce n'est dans la nature divine? En dehors d'elle, fût-ce même dans les œuvres de Dieu, je ne vois que borne, limite, imperfections, par conséquent. Voyez la création. N'a-t-elle pas aussi ses imperfections, dont les unes viennent de l'homme et les autres tiennent à sa propre nature? Il en est de même de l'Evangile. Il a été fait pour l'homme; il doit donc se mettre à sa portée et parler, jusqu'à un certain point, son langage. De là encore des imperfections qui nous choquent quelquefois, mais qui ne peuvent empêcher l'homme raisonnable de le regarder comme un livre divin.

Il y en a qui mettent ou feignent de mettre en lui une confiance exclusive. Je ne veux que le pur Evangile, disent-ils.

Eh bien ! tant mieux, si vous parlez sincèrement; car vous ne tarderez pas à être Catholique, et même bon Catholique. Qu'est-ce donc que le *pur Evangile?* C'est la doctrine même de Notre-Seigneur Jésus-Christ; cette doctrine qui se trouve *en partie* contenue dans le livre que nous appelons pour cela l'*Evangile*. Je dis *en partie;* car tout n'a pas été écrit ni ne le pouvait être, nous dit cet Evangile lui-même : *Sunt et alia multa, quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt, libros.* (*Joan.* XXI, 25.) Or, cette divine doctrine, ce pur Evangile, prêché par Jésus-Christ d'abord, puis par les apôtres, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu de Jésus-Christ : *Docete omnes gentes* (*Matth.* XXVIII, 19); puis par les successeurs des apôtres, suivant l'ordre qu'ils en avaient également reçu de Jésus-Christ dans leurs prédécesseurs; ce pur Evangile, dont l'essence est réellement dans le livre sacré qui a reçu son nom, cette religion de foi, de charité, d'humilité, de prière, de bénédiction, de grâces... où la trouverez-vous, si ce n'est dans l'Eglise catholique, uniquement dans cette Eglise avec laquelle Jésus a promis de rester jusqu'à la consommation des siècles : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Ibid.*, 20.)

Votre religion n'est plus le christianisme primitif, me répondez-vous.

Où le trouverez-vous donc, ce christianisme primitif, si ce n'est dans la religion catholique? Et pourtant il doit être encore quelque part sur la terre, puisque, comme

(62) D'après Nicolas.

nous venons de le montrer, Jésus-Christ a promis qu'il subsisterait jusqu'à la consommation des siècles.

Ce n'est plus le christianisme primitif! Mais, franchement, n'est-ce pas toujours cette religion de foi, de charité, d'humilité, de prières, de bénédiction, de grâces... ainsi que nous le disions tout à l'heure? Cette religion prêchée par Jésus-Christ, puis par les apôtres, cette religion pratiquée par les premiers Chrétiens, en un mot, le christianisme primitif?

Ce n'est plus le christianisme primitif! Oui, peut-être, quant à la forme, quant à certains développements qui ne font rien à l'essence des choses. Mais quant au christianisme lui-même, quant au dogme et à la morale, quant aux sacrements, quant au fond même de la discipline, c'est toujours le christianisme primitif. Voyez, par exemple, un des points qui frappent le plus, et excitent, d'un certain côté, les plus vives réclamations, la question du Souverain Pontife. Que de changement à l'extérieur! Au lieu d'un pauvre pêcheur, qui ne possède rien, pas même ses filets, qu'il a quittés pour devenir *pêcheur d'hommes*, comme le lui avait dit son maître (*Matth.* IV, 19), c'est un roi; et quel roi! celui devant lequel s'inclinent les intelligences, les cœurs, les consciences... Mais, au fond, c'est absolument la même chose: c'est toujours le pêcheur d'hommes, le roc inébranlable sur lequel a été bâtie l'Eglise, contre laquelle toutes les puissances de l'enfer ne sauraient prévaloir, celui pour lequel Jésus-Christ a prié, afin que sa foi ne défaille pas et qu'il puisse confirmer ses frères, le souverain pasteur chargé de paître les brebis comme les agneaux.... Que sa houlette soit d'or ou de bois, peu importe ici: l'effet est toujours le même, je le vois clairement dans cet Evangile dont vous reconnaissez comme moi la divinité, et non moins clairement dans les faits si frappants qui se sont accomplis depuis plus de dix-huit cents ans.

Vous me demanderez peut-être pourquoi la forme n'est plus la même dans le christianisme, et pourquoi elle ne s'est pas conservée comme le fond.

Là n'est pas la question. Il s'agit de savoir seulement si le christianisme est toujours le même, malgré les développements qu'il a pris et le changement de forme qui est résulté de ce développement. Je dis que oui, comme tous les bons Chrétiens, comme toutes les personnes raisonnables; et vous, vous ne pouvez le nier sérieusement: est-ce qu'un homme cesse d'être le même, parce qu'il a changé d'habits? est-ce qu'il n'est plus le même à soixante ans qu'à dix, parce que tout en lui s'est développé avec l'âge?

Pourquoi?... Mais c'est la marche générale dans l'ordre des choses spirituelles, comme dans l'ordre des choses matérielles.

Pourquoi?... Mais ne le reconnaissez-vous pas vous-même? Est-ce qu'une religion, établie sur la terre pour le bonheur et la sanctification des hommes, ne doit pas, tout en restant la même quant au fond, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu, prendre les développements que demande la satisfaction de tous leurs besoins? Ne voyez-vous pas qu'il est absurde de soutenir que l'Eglise, qui embrasse aujourd'hui le monde entier, doit se présenter à nos yeux absolument dans les mêmes conditions où elle se trouvait quand elle était renfermée dans la crèche, ou réunie sur le Calvaire, ou recueillie dans le cénacle, ou resserrée encore dans les étroites limites de la Judée?

Ecoutez la réponse que fait l'abbé de Ségur à la même objection.

Moi, lui dit-on, je veux le pur Evangile, le christianisme primitif.

« Et moi aussi, » répond-il, « je le veux, et n'en veux pas d'autre; et je le possède, si je suis bon Catholique; et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions.

« Si vous êtes bon Catholique, vous pratiquez l'Evangile dans toute sa pureté; vous avez le même christianisme, les mêmes croyances, la même religion que les premiers Chrétiens.

« Le temps n'a modifié le christianisme que dans quelques-unes de ses formes extérieures; le fond est le même, absolument le même depuis qu'il existe.

« Ces modifications, ces développements, qui font croire aux gens peu réfléchis que le christianisme actuel est différent du christianisme primitif, tiennent à la nature même des choses, et se rencontrent dans toutes les œuvres de Dieu.

« Ainsi, l'*homme* est-il un être différent de lui-même à un an, à dix ans, à trente ans? Non, évidemment; c'est *le même* individu, se développant peu à peu, et acquérant la perfection de son être.

« Il en est de même des œuvres de Dieu dans l'ordre surnaturel.

« L'Eglise catholique, au temps des apôtres, était dans son germe; on ne voyait pas encore toutes ses richesses, toute sa puissance, toute sa vie; mais tout cela existait, prêt à se développer avec les siècles.

« Plus on étudie l'antiquité chrétienne, plus on reconnaît la vérité de ce que nous disons ici. Et c'est cette étude consciencieuse qui a ramené à la religion catholique un grand nombre de savants protestants ou incrédules, qui trouvèrent dans les monuments des trois premiers siècles de l'Eglise les vestiges frappants et le princi, e de toutes nos institutions catholiques; entre autres, la suprématie spirituelle de l'Evêque de Rome, successeur de saint Pierre; son autorité doctrinale, ainsi que celle des évêques, successeurs des apôtres; la pompe du culte divin; le sacrifice de la Messe, avec toutes les cérémonies que nous pratiquons encore, et dont la plupart remontent au siècle même des apôtres; le culte de la sainte Vierge, Mère de Dieu; le culte des saints, des reliques, des images; les sept sacrements, entre autres celui de la pénitence avec la confession faite au prêtre, etc., etc.

« On a découvert récemment dans les cata-

combes de Rome, principalement dans celle de Sainte-Agnès, qui *date du milieu du* IIe *siècle*, des chapelles entières avec plusieurs autels où reposaient les reliques des martyrs, avec des peintures, avec des images de la sainte Vierge, avec un siége pontifical, avec des bénitiers, avec des siéges confessionnaux, etc.

« On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le vrai christianisme, le christianisme des premiers temps, se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la religion catholique.

« Dans tous les temps, *Chrétien* et *Catholique* ont été synonymes, et les bons Catholiques de notre temps ne diffèrent des bons Catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

« Toutes les hérésies ont eu cette prétention qu'affichent de nos jours les prétendus réformateurs de la société et de la religion. Ils répètent ce que disaient, il y a trois siècles, Luther et Calvin, *leurs grands-pères : Nous venons « réformer » le christianisme, en le ramenant à sa pureté primitive. Vous, Eglise catholique; vous, prêtres catholiques, vous n'y entendez rien; vous avez corrompu la vérité, la religion, la doctrine de Jésus-Christ. Nous seuls la possédons et l'apportons au monde! Que chacun donc nous écoute : les misères humaines vont cesser: voici l'ère nouvelle qui va commencer!!...*

« Laissons-les dire, et n'en croyons pas le premier mot. »

Et comment donc pourrions-nous ajouter foi à leurs promesses trompeuses? Sans aucune sorte de règle pour se diriger, ils s'en vont, chacun de son côté, au gré des plus violentes passions, donnant eux-mêmes, entraînant les autres dans les excès les plus déplorables. Sous prétexte de ramener la société chrétienne au pur Evangile, celui-ci efface peu à peu toutes les pratiques religieuses, tous les préceptes, tous les dogmes... Si rien ne l'arrête, il arrivera bientôt au *plus pur Evangile*, en effet; car il ne lui restera en main que du papier blanc. Non content d'effacer les prescriptions les plus rigoureuses et les plus saintes du christianisme, cet autre s'efforce de détruire les institutions les plus respectables et les plus salutaires. Pour lui, plus d'images, plus de statues, plus de croix, plus d'autels, plus de temples; à moins qu'on n'appelle ainsi une maison nue, où rien ne nous rappelle la présence de Dieu. Si rien ne l'arrête non plus, il en arrivera bientôt également au christianisme le plus primitif : car ce sera le Calvaire, moins la croix; l'étable, moins la crèche; la terre au moment de la création, moins Dieu parlant à l'homme, et lui donnant positivement ses préceptes.

Non, ce n'est point là le pur Evangile, le christianisme primitif. Ah! plutôt, reconnaissons-le dans l'Eglise catholique, avec laquelle Jésus-Christ a promis de se trouver, comme nous le rappelions tout à l'heure, jusqu'à la consommation des siècles : car où Jésus-Christ a établi sa demeure, là doit se trouver son Evangile tel qu'il l'a donné au monde, là doit se maintenir sa religion telle qu'il l'a établie sur la terre. *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.* XXVIII, 20.)

EVÊQUE.

Objections. — A quoi sert un évêque? — Ses revenus suffiraient à vingt prêtres, qui pourraient diriger vingt paroisses. — C'est un homme de luxe. — C'est un despote. — Les protestants n'ont point cet état-major ecclésiastique, qui se compose de l'évêque et de ses employés, et on ne voit pas leurs affaires en aller plus mal

—

Réponse. — A quoi sert un évêque? demandez-vous.

A quoi sert donc un général, dans l'armée? un préfet dans l'administration? un président de tribunal, dans la magistrature? un recteur dans l'Université? Dans toute réunion d'hommes tendant à un but quelconque, il faut absolument un chef, et la nécessité s'en fait d'autant plus sentir que la réunion est plus considérable, et que le but à obtenir est plus difficile et plus élevé. Sans lui, chacun allant de son côté et à sa guise, le but recherché ne pourrait être obtenu. Que dis-je! Il n'y aurait pas même de *réunion* véritable, puisqu'il n'y aurait pas d'*union*. Tout chef est pour l'assemblée qu'il dirige ce qu'est la tête par rapport au corps. Voilà pourquoi cette tête s'appelle également chef. Retranchez la tête, le corps tombe et périt. Il doit en être ainsi de toute assemblée qui n'a point de chef. Or, une église est une assemblée, son nom seul le dit; c'est une assemblée nombreuse, composée de prêtres et de fidèles, tendant à un but difficile et élevé, la pratique de toutes les vertus, pour le temps, la conquête du ciel, pour l'éternité. Il lui faut donc nécessairement un évêque pour la diriger.

Vous me direz qu'à défaut d'évêque un autre la dirigera.

Alors vous jouez sur les mots. Nous vous disons qu'il faut à toute Eglise, comme à toute autre assemblée, un chef convenable, et que ce chef pour l'Eglise, s'appelle évêque. Vous admettez la chose, et du reste, vous êtes bien obligé de le faire, mais vous refusez le mot. Ce n'est pas sérieux.

Vous me direz peut-être encore que cette direction n'est pas si nécessaire pour des âmes naturellement unies déjà et portées au bien par la toute-puissance de la foi.

Vous vous trompez. Plus la nature des êtres à diriger est élevée, plus doit être élevé, dans la même proportion, le pouvoir dirigeant. Pour la direction des corps, ou des

hommes considérés principalement comme êtres corporels, une main forte suffit, ou est du moins l'essentiel. Pour la direction des âmes créées à l'image de Dieu, et allant à Dieu au milieu de toutes les misères et de toutes les difficultés de la terre, il faut un pouvoir formé aussi à l'image du pouvoir de Dieu, si je puis m'exprimer de la sorte, il faut le pouvoir de l'évêque.

Voilà pourquoi Jésus-Christ dit à ses apôtres, c'est-à-dire aux premiers évêques qu'il chargeait de continuer sa mission : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc prêcher toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (*Matth.* XXVIII, 18.)

Forts de la parole même de Jésus-Christ qui leur avait donné pour toujours le pouvoir qu'il tenait lui-même de son Père, les apôtres établissent à leur tour d'autres évêques pour coopérer avec eux à la prédication de l'Evangile, et pour la continuer après leur mort. Ceux-ci en font autant, et il en a été ainsi depuis l'établissement du christianisme, et il en sera ainsi jusqu'à la fin, suivant la promesse du Verbe incarné.

Pouvez-vous concevoir l'Eglise en général sans le corps épiscopal? Nullement. Autant faudrait-il la concevoir sans les apôtres qui l'ont établie, sans Jésus-Christ lui-même qui l'a fondée et la dirige encore par son esprit. Pouvez-vous concevoir une église particulière sans son évêque propre? Nullement encore. Je vous l'ai dit déjà, une église sans évêque, c'est un corps sans tête, c'est-à-dire un corps mort et qui ne tardera guère à entrer en dissolution. C'est l'évêque qui fonde l'Eglise, c'est lui qui la soutient. Cette Eglise prospère ou languit avec lui, et, quand il meurt, un autre le remplace pour continuer à lui communiquer cet Esprit de vie que Jésus-Christ a donné pour toujours à son Eglise en général, dans la personne de ses apôtres. Dans l'intervalle qui s'écoule depuis l'instant où la mort ou toute autre cause l'a fait descendre de son siége, jusqu'à celui où il est remplacé, l'église qu'il dirigeait l'est momentanément par des prêtres exerçant, jusqu'à un certain point, ce pouvoir épiscopal qui se trouve intégralement dans l'Eglise universelle, comme nous venons de le dire. Et encore faut-il que la vacance ne se prolonge pas trop; autrement, l'église vacante souffre nécessairement et finit même par périr ou par se rattacher à une église voisine, tant il est vrai qu'un évêque est absolument nécessaire à la direction d'une église, à sa vie même. C'est par lui qu'elle se rattache à Pierre, et par Pierre à Jésus-Christ, qui lui dit : *Vous êtes Pierre et sur toi, Pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.) Et encore : *Paissez mes agneaux..., paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 17.) C'est-à-dire : Dirigez l'Eglise entière, pasteurs et fidèles.

Conservez-vous des doutes à ce sujet? Lisez l'histoire de l'Eglise universelle, et vous y trouverez à chaque page la preuve la plus irrécusable de ce que j'avance, la preuve par les faits de tous les temps et de tous les lieux. Voulez-vous une preuve plus rapprochée de vous, plus à la portée des simples fidèles? Jetez les yeux sur cette église particulière à laquelle vous appartenez. Soit que, partant de l'époque actuelle, vous remontiez jusqu'au moment de sa fondation; soit que, prenant à cette fondation, vous descendiez jusqu'à nos jours, vous suivez une chaîne, en aucun temps brisée, d'évêques venus du siége apostolique, en communion avec ce même siége, puisant ainsi dans le sein de l'Eglise universelle, dans le sein de Dieu lui-même, l'esprit de vie qu'ils communiquent ensuite à l'église particulière qu'ils dirigent.

Est-ce à l'Eglise du Mans que vous appartenez? Vous remontez, comme nous venons de le dire, jusqu'à saint Julien, qui vivait dans les premiers siècles. Est-ce à l'Eglise de Tours? Vous remontez jusqu'à saint Gatien, qui vivait aussi dans les premiers siècles. Est-ce à l'Eglise de Paris? Vous remontez jusqu'à saint Denis, qui vivait à la même époque. Est-ce à l'Eglise de Lyon, toujours si féconde en apôtres et en martyrs? Vous remontez jusqu'à saint Pothin, qui vivait dès le premier siècle.

Après les malheurs de notre révolution, à l'époque de la restauration du culte, d'anciens siéges se sont trouvés supprimés, par suite des nouvelles circonscriptions diocésaines. Plus d'évêques en ces différentes localités, partant plus d'églises, et nécessité dès lors, pour elles, de se rattacher à des églises voisines. Mais à peine un nouveau siége est-il érigé, soit dans une de ces localités, soit dans une autre où il n'y en avait jamais eu, comme tout récemment à Laval, une église nouvelle est formée par cela même, laquelle puisant sans interruption désormais au cœur de l'évêque la séve vivifiante, comme le rameau récemment détaché d'un arbre, au sein de la terre, se développe quelquefois d'une manière merveilleuse.

Il est donc évident que l'évêque est la vie même de l'église qu'il dirige. Ne demandez donc point à quoi il sert.

A quoi sert l'évêque? avez-vous demandé. Mais il n'est pas seulement le principe vital de son église, il en est encore, pour ainsi dire, toute l'action.

Rappelons-nous ici les paroles de Notre-Seigneur à ses premiers évêques : *Allez donc instruire toutes les nations*, leur dit-il, *les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé.* (*Matth.* XXVIII, 18.) Ainsi, apprendre aux hommes la doctrine chrétienne, qui embrasse toutes les vérités de la foi et de la morale, c'est-à-dire ce qu'ils ont à croire et à pratiquer, leur administrer les sacrements, c'est-à-dire leur communiquer toutes les grâces dont ils ont besoin pour pratiquer cette doctrine chrétienne,

les diriger, c'est-à-dire les conduire dans cette voie où Dieu lui-même les appelle et les soutient; voilà ce que doit faire l'évêque, d'après l'ordre formel de Jésus-Christ. Or, je vous le demande, n'est-ce pas là, à proprement parler, toute l'action de l'Eglise sur les âmes? L'évêque en est donc réellement toute l'action.

Vous me direz, peut être, que beaucoup d'autres que l'évêque instruisent dans son église, administrent les sacrements et sont chargés de la direction. Sans doute; mais c'est en son nom, par son autorité et sous le regard vigilant de ce divin inspecteur, comme son nom même le rappelle. De là ces remarquables paroles du grand Apôtre aux évêques : *Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau au milieu duquel vous a placés le Saint-Esprit, pour régir l'Eglise de Dieu.* (*Act.* xx, 28.)

Ecoutons, à ce sujet, les réflexions d'un solitaire, dont la parole pleine d'énergie n'est pas moins pleine de vérité :

« L'évêque est une création chrétienne qu'il faut étudier en elle-même, car l'ancien monde n'offre rien de semblable. C'est le principe générateur des merveilles que nous voyons opérer au prêtre, au frère, à la sœur. Dans le cercle de la religion et de la bienfaisance, tout ce qui se fait sans qu'il ait dit oui, est éphémère, suspect, dangereux; tout ce qui se fait quand il dit non, tourne infailliblement au mal, à moins que lui-même ne soit mal avec l'évêque des évêques, à qui il a été dit : *Paissez les brebis et les agneaux...* (*Joan.* xxi, 17.)

« Rien de grand comme un évêque à la tête de son diocèse, donnant des audiences à tout le monde et n'en sollicitant de personne, si ce n'est à la porte des moribonds qui ne voient pas l'enfer allumé sous leur lit, à la porte d'un hôpital où l'on pleure, d'un taudis où la faim se lamente; si ce n'est encore à la porte dorée où l'opulence oublie que Dieu réserve aux riches l'honneur de nourrir, de chauffer et de vêtir l'Homme-Dieu dans ses pauvres.

« Il est grand, n'eût-il qu'une croix de laiton sur la poitrine et une crosse de bois à la main, l'évêque qui, après avoir employé la journée à donner des avis paternels à ses prêtres, à distribuer des secours et des consolations aux malheureux, se retire le soir au pied du même autel où il était à la naissance du jour, pour bénir encore une fois son troupeau et déposer dans le cœur du divin Pasteur tout ce que son cœur éprouve d'angoisses maternelles, à la vue de tant d'enfants qui s'égarent et s'endorment sur le bord des abîmes sans fond de l'éternité, enfants dénaturés qui ne répondent aux plus touchantes sollicitations que par d'insolentes moqueries et une désolante indifférence.

« Que j'aime à le contempler dans le jardin solitaire où il se promène à pas lents, méditant les paroles de vérité et d'amour qu'il ira bientôt redire à ses ouailles dispersées sur la montagne ou paissant dans les creux des vallées, sous la garde du prêtre!

« Qu'il est grand dans ses courses apostoliques, le préfet des âmes gravissant, le bâton à la main, le sentier étroit suspendu sur les abîmes où le torrent blanchit les rochers de sa bouillonnante écume et emplit la vallée de ses longs mugissements!

« Le pasteur du hameau caché dans les nuages est accouru avec les villageois au pied de la montagne pour lui dire : *Monseigneur, les chemins sont impraticables, notre jeunesse descendra; n'exposez pas des jours si précieux au diocèse.*

« *Mes enfants, si les chemins sont impraticables, par où êtes-vous arrivés? Votre jeunesse descendra; mais vos vieillards, vos enfants, vos malades, la plus chère partie du troupeau, viendront-ils recevoir ma bénédiction et la parole qui rend l'espérance à la vieillesse, éclaire l'enfance, adoucit la souffrance et la douleur? J'irai donc; la charité me prêtera ses ailes. Si je meurs de fatigue au sein de vos montagnes, vous graverez sur ma tombe l'épitaphe que le Dieu-Pasteur imprima de son sang sur la croix, il y a dix-huit siècles : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »* (*Joan.* x, 11.) *Allons, mes enfants, vos âpres rochers se couvrent de roses quand on pense au Calvaire...*

« Et nous, resterons-nous là? Non; trop souvent nous avons fait cortége au vice triomphant; suivons aujourd'hui celui de la vertu; mêlons-nous aux pompes religieuses, les seules connues de nos montagnards.

« Voyez, dans le fond de l'étroite vallée, cette longue file d'enfants, de jeunes filles, de femmes, de jeunes gens, de vieillards parés comme aux plus beaux jours de fête, précédés d'éclatantes bannières, et s'avançant comme une guirlande mouvante sur les flancs noirs du rocher; plus loin, cette double haie de bouleaux et de sapins sortis de la forêt pour rendre hommage au ministre de celui qui donne le suc à leurs racines, la verdure à leurs rameaux.

« Avançons, deux à deux, chapeau bas, au chant des saints cantiques, au son mille fois répété de la cloche lointaine; entrons dans le temple rustique dont les vertus du pasteur et l'innocence du troupeau sont le plus bel ornement; et ne perdons pas un instant de vue le messager du ciel.

« Prosterné au pied des autels, il n'a encore parlé qu'au Dieu qui l'envoie, et déjà des larmes roulent dans tous les yeux. Il se lève, il se tourne vers l'assemblée profondément recueillie. Que dira-t-il? il dira ce que le vénérable prêtre qui est à ses côtés n'a cessé de dire depuis vingt ou trente ans. Il expliquera la loi du ciel et de la terre, la loi du temps et de l'éternité, la loi sans laquelle les autres lois ne sont que des commérages de tribune, la loi qui commande toutes les vertus, proscrit tous les vices, règle tous les devoirs; la loi qui fait les bons rois, les bons sujets, les bons maris, les bonnes épouses, les bons maîtres, les bons serviteurs; la loi qui rend les magistrats incorruptibles, les soldats intrépides et humains; enfin la loi

qui ferait croire au bonheur dès cette vie, si elle ne nous apprenait que les joies de la vertu ne sont qu'un faible avant-goût des délices sans mesure et sans fin de la céleste patrie.

« Le catéchisme va commencer. Ecoutez les questions que l'auguste vieillard adresse à l'enfance, questions colossales qui ont fait radoter si longtemps les plus fortes têtes de l'antiquité ; problèmes gigantesques que nos sublimes professeurs de philosophie ne tentent jamais de résoudre en dehors de l'Evangile sans faire rire jusqu'aux larmes le gros bon sens qui les écoute.

« *Dites-moi, mon enfant, qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment? Comment, pourquoi existez-vous vous-même? Qu'êtes-vous? un animal, un ange, ou un mélange de l'un et de l'autre? Qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que la mort? Pourquoi l'homme est-il si malheureux avec un si vif désir du bonheur, si vicieux avec tant d'estime pour la vertu, si ignorant, si rampant avec une si haute idée de ses lumières et de sa grandeur?* »

« Ecoutons la réponse de ces intelligences de huit ans, élevées au milieu du bêlement des troupeaux. Jamais la raison a-t-elle fait entendre un langage aussi ferme, aussi lumineux, aussi élevé, aussi divin? D'où vient aux petits enfants du pâtre cette merveilleuse science refusée aux plus sublimes génies? Quel est ce petit livre que vous voyez entre leurs mains? — C'est le plus beau des livres après l'Evangile, puisqu'il n'en est que le résumé fidèle; c'est le code éternel des intelligences et des cœurs; c'est le livre dont les plus beaux ne sont que le commentaire; c'est le plus parfait des livres, puisque des milliers de critiques acharnés y cherchent vainement une erreur depuis dix-huit cents ans; c'est le catéchisme, oui, le catéchisme! Quel livre! Lisons-le, étudions-le, méditons-le. Brûlons tous nos autres livres, le mien le premier, si vous voulez, pourvu que les autres le suivent; nous en saurons bien assez, quand nous saurons notre catéchisme; nous ne serons que d'orgueilleux idiots tant que nous ne le saurons pas, fussions-nous des bibliothèques vivantes, des colonnes d'académies.

« Assistons actuellement aux adieux du pontife au petit troupeau. Il finit, comme il a commencé, par des bénédictions, par une parole d'amour. Elle est courte, mais elle est le dernier mot de l'Evangile, la plus complète formule du christianisme.

« *Aimez-vous, mes enfants; aimez-vous les uns les autres. Si la terre et les intérêts vous divisent quelquefois, que le ciel et ses espérances vous unissent; aimez-vous, c'est toute la loi, c'est le bonheur de l'homme, c'est le bonheur des anges.*

« Il part à travers la foule de ses enfants agenouillés pour recevoir sa dernière bénédiction. Il part; mais que de saintes pensées il laisse dans les esprits! que de généreuses résolutions dans les cœurs! que d'inimitiés étouffées à sa voix! que de torts réparés! que de vertus chancelantes raffermies! On dirait une colonie de bienheureux descendus dans ces tristes montagnes où, sans la religion, on ne verrait que des sauvages et des ours.

« Eh bien! ce qu'il a fait aujourd'hui, il l'a fait hier, il le fera demain, il le fera jusqu'au dernier soupir.

« Quelles journées pleines que celles d'un évêque! Comparons-leur les nôtres, nous hommes d'action et de mouvement, qui croyons franchement que le soleil s'éclipsera le jour où nous fermerons la paupière, et que la société expirera de douleur sur notre cercueil. » (*Réflexions d'un solitaire.*)

A quoi sert un évêque, avez-vous dit?

Mais, en dehors même de son église, où il est toute vie et toute action, où du centre jusqu'aux extrémités de ce divin corps, il met tout, absolument tout en mouvement, comme nous venons de le montrer, ne savez-vous pas qu'il rend encore les plus grands services à la société, soit que, quittant momentanément son palais, il vienne lutter contre un danger inattendu, avec un succès que personne, excepté lui, ne pouvait obtenir, soit que, joignant à son caractère épiscopal le titre d'homme d'Etat, il remplisse un rôle politique avec une intégrité et un dévouement qu'un autre aurait eus bien difficilement? Ecoutez ce que nous avons dit ailleurs à ce sujet :

« La peste sévit avec fureur, je suppose. Chacun s'est empressé de fuir et de dérober au danger sa famille et ses amis. La famille, les amis de l'évêque, ce sont les victimes du fléau. Aussi le voyez-vous partout où le besoin l'appelle. Rien ne l'arrête. Et comment son courage ne serait-il pas supérieur à la fatigue, à la maladie, à la mort? Il a pour lui l'appui de la grâce, et il est soutenu par les plus hautes considérations. Si le fléau l'épargne, il aura pour lui l'approbation de sa conscience et celle des hommes, en attendant les récompenses de Dieu; s'il vient à succomber, il est aussitôt emporté par les anges pour jouir au ciel d'un bonheur infini. De tous les traits que je pourrais rapporter ici, je n'en citerai qu'un :

« Au mois de février 1832, le fléau le plus épouvantable dont l'humanité puisse être atteinte, le choléra sévit dans la capitale. Aussitôt l'archevêque de Paris, forcé alors de se cacher pour se dérober à la persécution, reparaît tout naturellement à l'Hôtel-Dieu; il y reparaît au milieu des malades et des mourants entassés par la contagion. Ce n'est point assez pour lui des secours si abondants que la charité chrétienne lui donne à distribuer, il y joint l'abandon de son traitement; il veut que sa maison de Conflans devienne une maison de convalescence, et que le séminaire de Saint-Sulpice soit transformé en infirmerie. On le voit transporter des cholériques dans ses bras; et si l'un d'eux qu'il bénissait lui crie : *Retirez-vous de moi; je suis un des pillards de l'archevêché!* on l'entend lui répondre : *Mon frère, c'est une raison de plus de me réconci-*

lier avec vous, et de vous réconcilier avec Dieu!

« La terre, je suppose actuellement, aura été frappée de stérilité, et la famine fera des ravages épouvantables. Les plus faibles succomberont promptement faute d'aliments pour entretenir en eux la source de la vie. Les plus robustes eux-mêmes, devenus bientôt pâles et décharnés, ne feront plus que traîner languissamment leur malheureuse existence. Est-ce que pour combattre ce nouveau fléau, l'évêque n'a pas encore toutes les ressources de la charité? Est-ce que son cœur n'est pas, en tout temps, comme un grenier d'abondance dont se sert la divine Providence pour accorder aux hommes les aliments qu'elle leur refuse par la voie ordinaire?

« Qui n'a entendu parler de Jean surnommé l'Aumônier? Quel glorieux surnom! Ne diriez-vous pas que son cœur produisait naturellement l'aumône, comme l'arbre son fruit? Il occupait le siége d'Alexandrie au commencement du VIIe siècle. Les Perses avaient pris Jérusalem et ravagé toute la Syrie. Ceux qui purent échapper au massacre se réfugièrent à Alexandrie. Le charitable évêque les accueillait avec bonté et leur procurait toutes les choses nécessaires. Quelques personnes lui reprochèrent un jour de faire des aumônes trop abondantes. Il répondit : *Si ce que je donne était à moi, j'aurais quelque raison de le ménager; mais il est à Dieu dont les trésors immenses ne seraient point épuisés quand tous les pauvres de la terre se rassembleraient à Alexandrie.* Pour mettre le comble à une si grande calamité, l'année se trouva stérile. L'évêque semblait avoir épuisé toutes ses ressources. Cependant un homme vint lui offrir, pour le besoin de ses pauvres, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, à la condition qu'il serait élevé à la qualité de diacre, dont il se sentait lui-même indigne. *Votre offrande est grande*, répond l'évêque, *et elle vient fort à propos; mais elle n'est pas pure. Quant à mes frères les pauvres, Dieu, qui les a nourris, avant que nous fussions nés, vous et moi, les nourrira bien encore à présent. Comme il a béni les cinq pains du désert, il peut bénir les dix boisseaux de mon grenier.* Peu après on vint lui annoncer l'arrivée de deux grands vaisseaux de l'Eglise qu'il avait envoyés en Sicile chercher du blé. Il se prosterna et dit : *Je vous remercie, Seigneur, de n'avoir pas permis à votre serviteur de vendre votre grâce pour de l'argent.*

« Peu avant sa mort, il dicta son testament en ces termes : *Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière. Il ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à mon ordination j'aie trouvé, dans la maison épiscopale d'Alexandrie, environ quatre mille livres d'or, et que j'aie reçu des sommes innombrables des amis de Jésus. C'est pourquoi j'ordonne que ce peu qui me reste soit donné à vos serviteurs.* N'est-ce pas là mourir dans la charité? Et combien d'évêques ont fait et font encore aujourd'hui un testament tout à fait semblable, si non quant à l'expression, du moins quant au sens? Tous ou presque tous.

« Ce sont les eaux qui quelquefois désolent la terre par un déluge sinon général, du moins très-étendu. Dans une semblable calamité, que nulle puissance ne saurait empêcher, l'évêque offre encore les ressources immenses de sa charité.

« Lors de l'inondation de Montauban, en 1826, le vénérable de Cheverus ouvre son palais à tous les malheureux sans asile : *Mes amis*, leur dit-il, *le palais épiscopal est à vous, venez-y tous, je partagerai avec vous jusqu'au dernier morceau de pain.* Une pauvre femme restait à la porte de l'évêché. Elle n'osait entrer, parce qu'elle était protestante. L'évêque l'apprend; il court lui-même la chercher : *Venez*, lui dit-il, *nous sommes tous frères, surtout dans le malheur.*

« L'inondation de Tours fut plus effrayante encore en 1856. L'archevêque avait mis, dès le commencement, son palais à la disposition de ceux qui de la campagne s'étaient réfugiés dans la ville. L'inondation ayant envahi la ville elle-même, et étant parvenue jusqu'au collége, l'archevêque s'offrit encore à loger les élèves. *Ce n'est pas possible*, lui répondit le proviseur, *votre demeure est déjà pleine.* Oui, mais son cœur ne l'était pas, il semblait se dilater, au contraire, avec l'étendue des besoins.

« C'est la guerre qui menace la ville épiscopale. Une croix de bois à la main, le ministre de la paix ira sans crainte rappeler les miséricordes divines au guerrier qui vient à lui une épée à la main pour venger peut-être un affront de peu d'importance.

« Attila ravageait les Gaules. Les villes un peu marquantes tremblaient à son approche. Presque partout on vit l'évêque lutter avantageusement contre le barbare. Il avait épargné Paris défendu par les prières et le courage d'une bergère, mais il vint assiéger Orléans. Aignan, évêque de cette ville, avait prévenu lui-même le général Aétius. En attendant le secours, les habitants étaient dans la consternation. L'évêque seul les soutenait par ses prières et son courage. Lorsque tout semblait désespéré, le secours arriva, et Attila fut repoussé. Il se jette sur Troyes qu'il regarde comme une proie facile; mais là encore se trouve un évêque courageux et dévoué. Il s'avance au-devant du barbare, précédé de la croix et suivi d'un clergé nombreux. Il y a dans les pompes religieuses je ne sais quelle vertu secrète qui fait impression sur l'âme la plus incrédule. Le barbare se sent pénétré d'un profond respect. L'évêque veut profiter de cet ascendant : *Qui es-tu*, dit-il, *pour venir ainsi jeter le trouble et la consternation dans nos villes? — Je suis le fléau de Dieu. — Eh bien! cède donc à l'impression de sa main qui te meut et te gouverne, et épargne du moins ses villes fidèles.* Quelque temps après, il se présente devant la capitale du monde chrétien, chargé des dépouilles d'un grand nombre de nations. Les habitants de Rome supplient leur évêque d'aller à sa rencontre. Léon part aussitôt. Outre sa réputation de cruauté qui

suffisait pour glacer d'effroi, la figure du barbare était terrible. Léon l'aborde avec confiance. Attila eut tant de joie de voir le ministre de Dieu, qu'il écouta favorablement sa demande. Il cessa toute hostilité, et se retira au delà du Danube avec promesse de faire la paix.

« De toutes les guerres qui ont désolé l'humanité, la plus déplorable est sans contredit la guerre civile, et parmi toutes les guerres civiles, nous n'en connaissons point de plus effrayante que celle dont nous avons été témoins au mois de juin 1848. Ce ne fut point une guerre civile ordinaire, ce fut une guerre sociale dans toute la force de l'expression, guerre longtemps préparée, entreprise avec une audace extrême, poursuivie avec un acharnement incroyable, non pas par quelques misérables esclaves, accoutumés à obéir, mais par des hommes libres, profondément passionnés, capables de tout oser et de mettre à exécution les projets les plus surprenants.

« Depuis plusieurs mois déjà, la France entière était agitée par les passions politiques les plus violentes; mais c'était de la capitale que partait l'agitation, et c'était là aussi qu'elle devait aboutir. Après plusieurs tentatives promptement réprimées, l'insurrection éclata enfin plus redoutable que jamais. C'était à Paris même, ville de tempêtes, au sein de la population la plus agitée, la plus versatile, la plus insouciante de la vie qui fût jamais. Les insurgés comptaient peut-être cent mille hommes en mouvement, indépendamment de leurs partisans secrets qui bientôt sans doute allaient se déclarer. Le pouvoir avait une armée à peu près égale en nombre, mais mieux disciplinée. On se battit, de part et d'autre, pendant plusieurs jours, avec un courage et un acharnement qui ne pourraient guère être surpassés. Les uns combattaient pour la religion, la patrie, la famille, les autres pour la satisfaction sans frein de toutes les passions qui tourmentent le plus le cœur humain. Partout et à chaque instant on entendait la fusillade; le canon grondait de distance en distance. Tous ceux qui n'avaient point pris part au combat étaient en proie à une inquiétude mortelle, et cette inquiétude se répandait au dehors jusqu'aux extrémités les plus reculées de la France.

« Au milieu de ce deuil universel, un homme surtout était profondément affligé : c'était l'archevêque de Paris. Ces hommes qui semblent vouloir combattre les uns contre les autres jusqu'à complète extermination, ce sont ses diocésains, ses amis, ses enfants... Que va-t-il faire, lui, ministre de charité et de paix, comment calmera-t-il tant de discussions et de haines? Quel adoucissement apportera-t-il aux ravages de la mort, quand elle semble vouloir étreindre sa ville entière? Il s'offre lui-même pour aller faire entendre aux plus endurcis des paroles de repentir et de pardon. Son ministère de conciliation est accepté avec reconnaissance. Il part donc avec empressement, accompagné d'un de ses prêtres, précédé d'un jeune homme tenant en main le rameau de la paix. Un si noble dévouement ajoute encore à la vénération que chacun témoigne ordinairement à sa personne et à son caractère. On s'incline, on se prosterne sur son passage, pour recevoir sa bénédiction qui sera peut-être la dernière. Il arrive au plus fort du combat. Il monte sur une barricade ensanglantée. Le bruit cesse. Tous les yeux sont fixés sur lui. Il commence à faire entendre les paroles d'un père, d'un ami, et pour tout dire, en un mot, d'un évêque. Mais, hélas! un coup parti d'une main inconnue le renverse aussitôt blessé mortellement. La consternation se répand de tous côtés. Chacun s'oublie soi-même pour ne penser qu'à lui. On le transporte avec un saint respect dans un lieu où tous les secours pourront lui être prodigués. Soins inutiles : la vie s'éteint rapidement en lui; et il expire en prononçant ces généreuses paroles : *Puisse mon sang être le dernier versé!* Les partis, si profondément divisés, se confondent ici dans un même sentiment d'admiration, et l'Assemblée constituante lui vote par acclamation une statue au pied de laquelle seront gravées ces paroles de l'Evangile : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (*Joan.* x, 11.) L'annonce de cette mort s'était répandue partout avec la rapidité de l'éclair, et partout aussi elle avait fait sortir des cœurs le même cri de reconnaissance et de supplication : *Sainte victime, vous avez racheté la France... Puisse votre intercession lui être continuée dans les cieux!* »

Nous venons de considérer l'évêque sortant, un instant, de sa solitude, pour se dévouer, dans des cas extraordinaires, au bonheur de la société. Voulez-vous le contempler actuellement exerçant, d'une manière durable, et quelquefois pendant sa vie entière, des fonctions politiques? Nous arriverons toujours au même résultat.

« Quelque mal disposés que vous soyez à l'égard des évêques, vous leur accorderez sans doute la même aptitude, les mêmes capacités qu'aux autres hommes; et moi j'ajouterai que les hautes fonctions auxquelles ils s'élèvent, la plupart du temps, par eux-mêmes, montrent qu'ils sont des sujets peu ordinaires. Pour développer leurs facultés naturelles, outre l'étude des sciences auxquelles ils se livrent comme les autres hommes, ils ont encore l'étude de la théologie, cette science de Dieu, la mère, la reine de toutes les autres sciences. L'étude de la théologie donne à l'esprit une pénétration remarquable et une grande force de discussion. Qu'y a-t-il, dans les choses de ce monde, d'impénétrable à celui qui s'est élevé jusqu'au ciel, et qui a dévoilé une partie des mystères de la Divinité? L'esprit véritablement théologique, c'est l'esprit philosophique, moins son orgueil et sa mauvaise foi. Mais si, généralement parlant, il y a, chez les évêques, des idées plus grandes, plus élevées que chez les autres hommes, il y a chez eux aussi une probité plus incontestable, un détachement plus sincère des choses de ce monde. Ils se trouvent moins communément sous l'influence de

ces intérêts de famille et de coterie, presque toujours en opposition avec les intérêts de la grande communauté. Rien ne leur manque donc pour devenir des hommes d'Etat remarquables. Les fonctions sacrées dont ils sont revêtus semblent communiquer encore quelque chose de divin à leurs actes politiques. Habituellement occupés des choses d'en haut, ils n'en sont que mieux placés pour connaître les choses de la terre et en juger sainement. C'est Dieu qui, du haut de son trône, gouverne le monde; et, quand un homme est appelé à coopérer, sous lui, à la direction d'une fraction quelconque de ce monde, il n'a rien de mieux à faire que de se détacher des choses de la terre et de s'élever avec lui dans les cieux.

« Ici les faits ne parlent pas moins haut que le raisonnement. Si je voulais citer tous les évêques qui ont eu une influence remarquable sur la direction de l'Etat, la simple énumération de leurs noms me demanderait un temps considérable. Ce sont les évêques, a dit Gibbon, qui ont fait le royaume de France, comme les abeilles font une ruche. Rien n'est plus vrai, mais je ne sais pourquoi cet écrivain a restreint son observation à la France. L'influence épiscopale s'est-elle moins fait sentir en Espagne, en Italie, en Allemagne, et même en Angleterre? Dans toutes les contrées de l'Europe, les évêques ont été les précepteurs, les conseillers, les auxiliaires des rois. En remplissant la mission sublime que leur avait imposée Jésus-Christ d'enseigner les peuples, ils ont aussi instruit les gouvernements. Après leur avoir entendu annoncer la loi chrétienne et expliquer les devoirs difficiles du supérieur à l'égard de son inférieur, les rois, étonnés, leur disaient quelquefois, en remettant entre leurs mains les rênes de l'empire : *Faites vous-même ce que vous enseignez si bien!* Et ce sont ces évêques gouverneurs qui ont introduit dans toutes les branches de l'administration cet esprit chrétien que le philosophe Montesquieu ne pouvait se lasser d'admirer, et auquel il ne trouvait rien de comparable dans l'antiquité.

« Quelques-uns déplorent cette influence; mais, je le demande, n'était-elle pas légitime, avantageuse? N'était-elle pas nécessaire? Où était la science, la pensée, pendant la jeunesse des monarchies européennes? N'était-elle pas dans l'Eglise, uniquement dans l'Eglise? Elle s'y était réfugiée quand les barbares du Nord se répandirent, comme un torrent dévastateur, sur Rome et sur tous les pays civilisés; et ce n'est qu'après y avoir fait un long séjour qu'elle se répandit au dehors pour éclairer de nouveau le monde. Si le clergé s'était renfermé dans la solitude, le dépôt de la science qu'il gardait restait enfoui, et les ténèbres n'auraient point été dissipées. Si les évêques n'avaient point pris part à la direction des affaires, qui donc l'aurait fait? Etaient-ce ces serfs à demi barbares, qui ne savaient que remuer la glèbe au profit d'un maître plus fort, mais non moins ignorant qu'eux-mêmes? Etaient-ce ces gentilshommes qui ne connaissaient que le maniement des armes et ne savaient pas même signer, si ce n'est en faisant une croix et en appliquant le pommeau de leur épée?

« Le titre d'évêque n'avait point effacé en eux le titre de citoyen ; au contraire, il les grandissait et les plaçait, aux yeux de tous, dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes politiques. L'administration, remise entre leurs mains, paraissait au peuple plus juste et plus paternelle, et devait inspirer moins de défiance aux étrangers. Au lieu de voir en eux des hommes uniquement occupés des intérêts temporels, et cherchant, par tous les moyens imaginables, les intérêts bien ou mal entendus de leur patrie, on ne voyait que des princes de l'Eglise universelle, cherchant avant tout le bonheur de l'humanité. Si notre imagination ne peut se représenter encore, sans en être vivement frappée, ces prêtres du paganisme allant, une branche d'olivier à la main, se placer au milieu de deux peuples irrités, pour leur parler de paix, au nom de divinités si souvent en querelles, quelle impression ne devaient pas faire sur des peuples profondément convaincus des vérités du christianisme les principaux ministres du Dieu de paix, portant, sur la poitrine, la croix, signe efficace de paix et de réconciliation!

« Les choses aujourd'hui ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Les lumières se sont répandues dans toutes les classes de la société. Il est donc loisible à ceux qui se sont dévoués au service de Dieu de se renfermer dans le sanctuaire qu'ils quittaient souvent pour servir l'humanité. Aussi, remarquez la conduite de l'épiscopat, toujours si sage. La croix sur laquelle le sang du Christ a coulé est redevenue, comme au temps des apôtres, son unique ambition. Un de nos évêques a pris positivement pour arme cette croix entourée des remarquables paroles de saint Paul : *Mihi absit gloriari nisi in cruce.* (*Galat.* VI, 14.) C'est la devise de tous. Ils ne l'ont point tous gravée sur un morceau de cuivre, il est vrai, mais, ce qui est beaucoup mieux, ils l'ont tous gravée dans le cœur. » (*Bienfaits du catholicisme.*)

Que vous dirai-je encore pour vous montrer de plus en plus combien l'évêque est utile? Aimez-vous mieux l'entendre lui-même? C'est encore, je l'avoue, un excellent moyen de l'apprécier à sa juste valeur. Car, comme on l'a dit avec beaucoup de vérité : « Le style, c'est l'homme. » Par conséquent le style de l'évêque, c'est l'évêque. Ou bien encore : « La parole est un retentissement du cœur, et le cœur, c'est l'homme. » Par conséquent, la parole de l'évêque, c'est le retentissement du cœur de l'évêque ; et le cœur de l'évêque, c'est l'évêque lui-même. Donc, après avoir contemplé ses actions, écoutez ses paroles. Lisez, par exemple, les divines Epîtres de saint Paul. Lisez-en, du moins, les passages les plus remarquables,

comme ceux que l'Eglise offre à nos méditations, le dimanche, en même temps que l'Evangile. Lisez un saint Augustin, cette lumière de l'Eglise; un saint François de Sales, dont l'âme était toute piété; un Fénelon, dont on ne peut prononcer le nom sans se rappeler les plus touchantes vertus du christianisme. Lisez encore les mandements de ceux que le Saint-Esprit a chargés de régir l'Eglise de Dieu, dans les temps difficiles où nous nous trouvons. Le nom que je citais tout à l'heure appelle tout naturellement notre attention sur celui qui, de nos jours, devait illustrer aussi le siége de Cambrai, par l'éloquence de sa parole, la douceur de sa piété, l'ardeur de son dévouement. Ecoutons-le à ce moment solennel où il entre dans le diocèse qui allait si promptement user sa vie :

« Encouragé, dès l'entrée dans la carrière, » dit-il à ses diocésains, « par les honorables témoignages rendus à votre caractère, à vos principes, à vos sentiments, nous vous promettons, de notre part, tout le dévouement d'une âme de pasteur et de père. Dès ce jour, *tout ce qui est à nous est à vous* (63). Non-seulement nous vous donnons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, nos pensées, nos affections, notre temps, notre repos, nos sueurs du jour et nos veilles de la nuit, tout ce que nous possédons de forces, de santé, de vie jusqu'à son dernier souffle; mais nous nous donnons nous-même pour vos âmes (64), ne voulant plus nous appartenir, mais nous mettre tout entier dans la dépendance de vos services et de vos usages. Notre premier devoir est de connaître notre troupeau; nous le remplirons, en visitant une à une toutes vos paroisses, même les plus isolées, si le Seigneur daigne accorder cette consolation à notre ministère. Vous nous rappellerez les plus doux souvenirs de notre première mission évangélique, courses apostoliques, saintes visites pastorales que tant de vœux précèdent, que tant de bénédictions accompagnent. Parcourir vos villes et vos campagnes en vous annonçant la bonne nouvelle et vous apportant la paix, étendre nos mains sur vos enfants, et leur communiquer les dons du Saint-Esprit, recueillir de leur bouche innocente la preuve qu'ils sont instruits dans la loi du Seigneur, bénir vos personnes, vos maisons, vos ateliers, vos cultures; prier avec vous sur la tombe de vos pères; veiller par nous-même à la beauté de la maison de Dieu et à la dignité du culte saint, aller à la recherche de la brebis perdue de la maison d'Israël, et lui faire entendre notre voix pour la ramener au bercail, est-ce un travail? non, c'est une douceur pour qui aime les âmes, ou, comme le dit saint Augustin avec autant de vérité que de grâce, s'il y a travail, ce travail n'est senti que par l'attrait qui le rend aimable (65)!

« Connaître ses brebis, n'est pas le seul devoir du bon pasteur. Il doit les nourrir du pain de la doctrine, les abreuver aux sources pures de la vérité, panser leurs plaies, les défendre de la dent meurtrière des loups affamés qui rôdent sans cesse autour d'elles pour les dévorer. Vous nous seconderez dans l'accomplissement de cette grande tâche, dans cette vigilance de tous les jours et de toutes les heures, nos très-chers coopérateurs, suppléants de notre insuffisance, dignes auxiliaires de notre apostolat! Qu'il tarde à notre impatience de vous voir, de vous presser sur notre cœur, de vous donner le doux baiser dans la charité du divin Maître, vénérables chanoines, zélés pasteurs des paroisses, pieux et habiles instituteurs de la jeunesse cléricale, aumôniers de nos prisons, de nos hospices, de nos saints monastères, vous tous qui composez cette glorieuse milice où nous devons soutenir au premier rang les combats du Seigneur! Que nous serons heureux de marcher à votre tête aux conquêtes pacifiques du royaume de Dieu! Que nous serons fort au milieu de vos colonnes serrées où figurent encore de généreux confesseurs, respectables débris échappés aux tourments des persécutions, qui nous apprennent par leur exemple, comment un prêtre, dévoué à la cause de la foi, doit savoir combattre et souffrir pour elle! L'union fera notre force, comme elle sera notre consolation et notre gloire. Divisés, nous ne pourrions résister au choc des erreurs et des passions. Reliés par la volonté, par l'intelligence, par une commune direction, aucune violence, aucune manœuvre ennemie ne *pourra rompre ce triple faisceau* (66). Si, dans cette déplorable confusion de principes, dans cette anarchie d'idées, ce pêle-mêle d'opinions, qui met en question toutes les notions de pouvoir et de devoirs, et relâche tous les liens de la subordination, le corps ecclésiastique est presque le seul qui soit resté debout comme un dernier rempart de la société battue en ruines; ce n'est pas à ses richesses, à son crédit, à sa puissance qu'il doit de n'avoir pas été entamé; mais à sa forte constitution, à sa discipline, à sa hiérarchie. Resserrons de plus en plus les liens de cette unité, pour notre propre sûreté, comme pour l'exemple de tous, à mesure que les passions écumantes blanchissent plus impatiemment le frein des lois, des institutions et des mœurs. Gardons que cet esprit d'innovation et d'indépendance, dont on ne sait d'où il vient ni où il va, s'il est dans le sang ou dans l'air, mais qui promène partout ses tristes inquiétudes, ne pénètre, par quelque brèche, jusque dans le sanctuaire. Prêtons-nous mutuellement l'appui, nous, de notre autorité, vous, de votre fidèle coopération. Cette autorité remise en nos mains par Jésus-Christ, n'est pas plus notre prérogative que la vôtre, mais un patri-

(63) *Omnia mea tua sunt.* (*Joan.* XVII, 10.)

(64) *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (*II Cor.* XII, 15.)

(65) « Ubi amatur, non laboratur, vel si laboratur, labor amatur. » (S. AUGUSTIN.)

(66) *Funiculus triplex difficile rumpitur.* (*Eccle.* IV, 12.)

moine commun, que nous avons tous un intérêt commun à respecter et à défendre. Séparées de nous, vos branches stériles ne pourraient porter aucun fruit; privé de votre concours, nous n'aurions ni une voix assez forte pour nous faire entendre de tout un peuple, ni des bras assez longs pour agir sur tous les points d'un vaste territoire. Joignons donc nos mains et nos volontés. Qu'une même pensée, un même sentiment nous anime; marchons comme un seul homme par un même mouvement, et que l'impulsion partie de la chaire principale se répète à tous les rayons et se prolonge du centre à toutes les extrémités.

« Ce n'est pas par la domination, mais par l'amour que nous voulons faire régner sur vous notre autorité. Notre bonheur sera d'aimer nos prêtres; notre gloire, de les honorer; notre triomphe, de nous voir entouré de leur confiance et de leur affection comme d'une couronne. Venez donc, notre cœur s'ouvre vers vous, vous n'y serez point à l'étroit; mais que le vôtre se dilate également (67), afin que notre joie soit parfaite. Ces rapports si doux d'un père avec ses enfants, nous mettrons tous nos soins à les rendre aussi fréquents que faciles. Nous les consacrerons dans nos retraites ecclésiastiques, pieuses assemblées de famille, où, tout en recueillant nos pensées dans la méditation des années éternelles, et nous retrempant dans l'esprit et la première grâce de notre vocation, nous régleron de concert les points de discipline et d'administration qui intéressent la dignité de notre vie et le régime des Eglises, et nous nous entendrons sur les moyens à employer pour seconder notre ministère auprès des peuples. Nous les provoquerons nous-même dans nos visites pastorales, qui nous offriront à chaque pas l'occasion d'encourager vos efforts, d'admirer les œuvres de votre zèle, de recommander votre caractère et vos vertus au respect et à la reconnaissance des fidèles. Nous aimerons à les voir se multiplier dans notre propre résidence, où un libre accès vous sera toujours ouvert auprès de notre personne, où vous serez reçus comme les fils de notre maison. Là, dans les épanchements de ces entretiens intimes où *la bouche parle de l'abondance du cœur* (*Matth.* XII, 34), nous écouterons vos doléances, nous répondrons à vos difficultés, nous conseillerons vos doutes, nous compatirons à vos peines ; et, si nous ne réussissons pas toujours à adoucir toutes vos amertumes, vous emporterez du moins la consolation de les avoir versées dans le sein d'un père qui les comprend et les partage. Les contradictions, vous le savez, sont un apanage inséparable de nos fonctions. Nous en écarterons cependant les plus fâcheuses de devant nos pas, si nous savons nous montrer constamment les hommes de Dieu et les hommes des peuples, des hommes de piété et de miséricorde, forts dans la foi (68), et charitables dans les œuvres; rendant *l'honneur à qui l'honneur, et le tribut à qui le tribut* (69), mais demeurant étrangers à ces questions irritantes qui divisent si tristement les hommes, et n'y intervenant que pour y mêler ces douces paroles qui brisent les colères (*Prov.* XV, 1), et ouvrant évangéliquement à tous, pour les sauver tous, nos bras et nos cœurs, comme à des frères bien-aimés.

« Vous n'aurez pas une moindre part dans nos prévoyances et nos affections paternelles, précieuses pépinières lévitiques, sur qui reposent les plus chères espérances de notre Eglise, pour la perpétuité de son sacerdoce et la succession du ministère évangélique, saintes écoles des jeunes prophètes qui vous nourrissez au désert de la méditation de la loi, en attendant que l'Esprit souffle sur vous et vous mette sa parole dans la bouche. Faire fleurir le goût des bonnes études avec l'émulation des dons plus parfaits de la piété (70); élever et fortifier l'enseignement, en compléter les cours, en élargir le cercle, en surveiller les progrès, les maintenir au niveau des résultats obtenus dans les meilleures écoles ecclésiastiques, tel sera le but constant de nos efforts, s'il ne convient pas mieux de dire que nous trouverons dans ces soins nos plus doux délassements, une agréable diversion aux sollicitudes plus pesantes de notre charge pastorale. Non pas, à Dieu ne plaise, que nous exagérions le prix de la science en général, dont l'ambitieuse enflure ne vaut pas la moindre fleur de la charité qui édifie (71); et moins encore de cette variété d'études, de cette diversité de connaissances qui perdent nécessairement en profondeur ce qu'elles gagnent en surface. Mais à notre époque de culture et d'activité intellectuelle, où l'instruction pénètre dans tous les rangs, où toutes les intelligences veulent goûter au fruit de la science, où le talent est la première des puissances, après celle de l'or toutefois, le clergé ne saurait, à notre avis, se mettre en dehors de ce mouvement universel des esprits, sans perdre une partie de cette influence qu'il ne peut manquer d'obtenir, en se présentant au monde avec la double recommandation du savoir et de la vertu.

« Pourrions-nous vous oublier, ferventes communautés de tous les instituts et de tous les dévouements que la bénédiction de Dieu a multipliés dans ce grand diocèse comme les étoiles du ciel; respectables frères de nos écoles chrétiennes, dont la sublime ignorance, pour n'avoir point appris les lettres humaines, n'en est entrée que plus avant dans les puissances et les profondeurs de

(67) *Os nostrum patet ad vos... cor nostrum dilatatum est. Non angustiamini in nobis : angustiamini autem in visceribus vestris.* (*II Cor.* VI, 11-12.)

(68) *Viri misericordiarum quorum pietates non defuerunt.* (*Eccli.* XLIV, 16.)

(69) *Cui honorem, honorem; cui vectigal, vectigal.* (*Rom.* XIII, 7.)

(70) *Æmulamini charismata meliora.* (*I Cor* XII, 30.)

(71) *Scientia inflat, charitas vero ædificat.* (*I Cor.* VIII, 1.)

Dieu (72), dans la science suréminente du mystère de Jésus-Christ, modestes instituteurs du peuple, qui donnez l'intelligence aux petits, rendez leurs langues disertes, et savez tirer de leur bouche la plus parfaite louange que Dieu puisse recevoir des créatures (*Matth.* XXI, 16); vierges admirables, nos très-chères filles en Jésus-Christ, qui, dans le cloître, hosties d'expiation, conjurez les foudres allumées par les crimes de la terre, et dans le monde, servantes de tous les besoins et de toutes les douleurs, instruisez la jeunesse, consolez la veuve, accueillez l'orphelin, visitez le prisonnier, veillez au chevet du mourant, et faites triompher la vérité de l'Evangile, par les prodiges de votre charité! Que de reconnaissance ne vous devons-nous pas pour les soins généreux que vous prodiguez à la portion la plus intéressante et la plus chère de notre troupeau, les pauvres, les enfants, les malades, les vieillards, tout ce qui souffre et pleure dans cette vallée d'épreuves, dans cette terre d'exil! le ciel seul a des récompenses égales à l'héroïsme de vos œuvres. Si toutefois un pieux témoignage de votre premier pasteur peut vous toucher, comptez sur son affection et sur son appui; croyez à sa gratitude pour vos services, à son admiration pour vos vertus, et recevez-en le gage dans la bénédiction que notre cœur vous envoie, avec l'espoir qu'elle nous reviendra riche des trésors de grâces puisés dans la communion de vos mérites et de vos prières.

« Nous n'aurions point donné cours à tous nos épanchements, si nous ne nous félicitions ici des heureux rapports que nous aurons à entretenir avec les dignes dépositaires de l'autorité à qui sont confiés, dans les diverses branches des services publics, les intérêts de ce beau département, et qui nous présentent des noms dont s'honorent à la fois l'administration, la magistrature et notre brave armée. Nous nous ferons un devoir de les prévenir en toutes circonstances par les témoignages de déférence et d'honneur, dus à leur caractère, comme à leur position élevée. Chaque fonction sociale concourant au bien général par des voies différentes, et s'exerçant, dans sa sphère particulière, avec une libre activité, la nature toute spirituelle de la nôtre a des limites que nous saurons toujours respecter. Si cependant, dans ces questions mixtes, qui touchent au perfectionnement moral ou au soulagement des besoins matériels des membres égarés ou souffrants de la grande famille humaine, notre coopération était jugée utile, cette coopération est acquise d'avance à toute inspiration charitable, à toute pensée généreuse, nous promettant aussi de trouver bienveillance et faveur dans les hautes influences dont le suffrage peut contribuer si efficacement au développement et à la prospérité de nos établissements diocésains.

« Mais en vain aurions-nous à notre disposition tous les éléments de succès pour la construction de l'édifice spirituel que nous devons élever dans nos âmes, si Dieu lui-même ne met la main à cet ouvrage. Celui qui plante et qui arrose ne peut rien (73), eût-il à cultiver le sol le plus riche et le plus fertile. Adressons-nous donc à celui qui seul donne l'accroissement. O Dieu, qui nous avez choisi, malgré notre indignité, pour gouverner votre peuple, du haut des célestes demeures où elle habite, faites descendre sur nous votre sagesse, afin qu'elle nous assiste et nous conseille, qu'elle travaille avec nous, et nous inspire toujours le sentiment et le zèle de ce qui est agréable à vos yeux (74). Et pour que notre humble prière trouve grâce devant vous, qu'elle monte jusqu'à votre trône sublime, portée par la main des anges protecteurs de cette Eglise; par les saints évêques qui l'ont fondée, illustrée de leurs miracles et de leurs vertus, fécondée de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang; par tous les martyrs, les vierges, les glorieux confesseurs que son sein généreux a enfantés dans la paix des solitudes, dans les tribulations du siècle, sous le fer des persécutions. Daignez surtout vous montrer notre médiatrice, auguste Marie, que nous avons la joie de saluer comme patronne de notre heureuse métropole! Parlez au cœur de votre Fils qui vous écoute toujours; demandez à ce prince des pasteurs de verser d'abord sur nous-même, dans une mesure pleine et surabondante, cette bénédiction que nous apportons en son nom à ses fidèles serviteurs, ou plutôt de bénir lui-même et le pasteur et le troupeau, en sorte que, toujours unis dans la vérité, et consommés ensemble dans la charité, ils soient tous enfin couronnés dans la gloire! »

Après avoir bien médité les actions saintes de l'évêque et recueilli ses nobles paroles, serez-vous tenté de demander encore à quoi il sert?

Ses revenus, avez-vous ajouté, suffiraient à vingt prêtres, qui pourraient diriger vingt paroisses.

Je ne vous dis pas le contraire; mais ces prêtres, à leur tour, qui les dirigerait? qui entretiendrait en eux la foi, toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales dont ils ont besoin pour eux comme pour le troupeau confié à leur sollicitude? Qui les aiderait dans leurs besoins? Qui les soutiendrait dans les difficultés de tout genre qu'ils rencontrent, à chaque instant, dans l'exercice du saint ministère. Qui les soutiendrait surtout dans ces grandes difficultés venues de haut, contre lesquelles on ne peut lutter, non plus, avec espoir de succès, sans occuper une haute position? Ainsi ces revenus, quelquefois

(72) *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentia Domini.* (*Psal.* LXX, 15.)

(73) *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat, Deus.* (*I Cor.* III, 7.)

(74) *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam... ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te.* (*Sap.* IX, 4, 10.)

assez considérables, que vous regrettez de voir entre les mains de l'évêque, et que vous voudriez pouvoir partager entre plusieurs prêtres, servent non-seulement à l'évêque lui-même, lequel est utile à tous, mais à ses prêtres, et à l'Eglise entière, selon que le besoin s'en fait sentir. Ce sont ces grands lacs que la Providence tient en réserve sur les montagnes, d'où ils s'écoulent peu à peu jusqu'au plus profond des vallées, portant partout la fertilité et l'abondance.

Ses revenus suffiraient à vingt prêtres, avez-vous dit?

Mais ces prêtres, ce n'est pas tout de les diriger pour utiliser leur ministère, d'où tireraient-ils donc leurs pouvoirs? qui leur donnerait ce caractère sacerdotal sans lequel ils ne sont rien? Le prêtre vient de l'évêque nécessairement. Point d'évêque, partant point de prêtres, point d'église. C'est une vérité que nous avons établie précédemment, avec cette abondance de preuves que demandait l'importance du sujet, et que chacun peut reconnaître facilement, pour peu qu'il soit de bonne foi... Vous raisonnez absolument comme celui qui, voyant passer un général, dirait, dans l'aveuglement des préjugés et des passions : « Avec ces épaulettes d'or, nous achèterions vingt épaulettes de laine. » — « C'est vrai, » pourrait-on lui répondre, « mais que feraient ces vingt soldats de plus dans l'armée, en temps de guerre, et même en temps de paix, s'il n'y avait un chef pour la mener au combat, et entretenir en elle la discipline militaire? Est-ce que d'ailleurs il y aurait des *soldats*, et, par conséquent, une armée, s'il n'y avait un chef pour les réunir et les maintenir sous les drapeaux, en leur donnant la *solde*, comme le mot même le dit, et plus encore la chose? »

C'est un homme de luxe, avez-vous dit.

Quoi! l'évêque! un homme de luxe. Mais c'est, au contraire, le plus grand ennemi du luxe en lui-même comme dans les autres. Où donc le voyez-vous, cet homme de luxe? Est-ce dans saint Paul, qui ne voulut se glorifier que dans la croix de son Maître, quoiqu'il eût été élevé jusqu'au troisième ciel? est-ce dans tous ces évêques de la primitive Eglise, qui semblent n'avoir eu pour palais que des prisons, pour ornements que des chaînes, pour houlette pastorale que la palme du martyre? Est-ce dans un saint Martin qui, admis auprès des empereurs disposés à se rendre en tout à ses désirs, ne s'en plaît pas moins à vivre dans la solitude, et à se dépouiller de tout pour les malheureux? Est-ce dans tous les évêques que je vois, à cette époque et longtemps après, sortir, comme lui, contre leur gré, de la solitude où ils avaient cru s'ensevelir pour toujours, aller régir quelque Eglise importante, avec le même détachement de toutes choses, et revenir, à la première occasion, à cette chère solitude qu'ils auraient désiré ne jamais quitter?

Non pas alors, me répondrez-vous, mais plus tard, aujourd'hui principalement, l'évêque n'est-il pas un homme de luxe? Pourquoi ces vêtements somptueux?

Prenons l'évêque de nos jours, si vous le désirez. N'est-ce pas toujours le même cœur, sous un habit quelquefois différent, et, par conséquent, le même évêque? Sont-ce des hommes de luxe que ces nouveaux apôtres que nous voyons travailler, en Chine et dans les autres pays infidèles, à la propagation de la foi, avec les mêmes privations, les mêmes difficultés, les mêmes dangers, le même zèle, le même courage que les premiers apôtres, sans avoir comme eux le pouvoir de faire des miracles que Dieu avait rendu commun, dès le commencement, pour le prompt établissement de son Eglise? Etait-ce un homme de luxe que cet évêque d'Alger qui, pour relever plus rapidement en Afrique ces établissements de charité et de piété que le christianisme y avait fait fleurir autrefois, mais que le mahométisme avait complétement détruits, avait pris sur lui, avec plus de dévouement que de prudence, un fardeau si lourd qu'il n'a pu rester sur son siége, et qu'il eût même travaillé inutilement toute sa vie à s'en décharger, si ses collègues et le gouvernement n'étaient venus à son aide? Sont-ce des hommes de luxe que tous ces évêques qui observent la résidence avec tant de régularité, uniquement occupés des saintes fonctions de leur ministère? *Les hommes de luxe sont dans les maisons des rois*, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (*Matth.* XI, 8.) Et puisque nos évêques ne fréquentent ni les maisons des rois, ni celles des riches, qui sont aussi des rois de ce monde, puisqu'ils se tiennent renfermés, au contraire, dans le cercle de leurs occupations, c'est une preuve évidente qu'ils ne sont point des hommes de luxe. J'irai même plus loin, et je dirai que nos évêques qui ont fréquenté la cour et qui l'ont habitée n'ont pas toujours été des hommes de luxe. Etaient-ce des hommes de luxe, les évêques qui se tenaient là pour Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ? Restant toujours à l'école de la plus sévère austérité, ils ne pouvaient devenir des hommes de luxe. Etait-ce un homme de luxe que ce grave Bossuet qui passait les jours et les nuits à la méditation des grandes pensées qui ont été et seront toujours l'étonnement, l'admiration, l'enseignement des peuples et des rois? Etait-ce un homme de luxe que ce pieux Fénelon qui, croyant avoir travaillé au bonheur de la France entière en formant son royal élève, le quitta avec tant de courage pour aller se dévouer lui-même au bonheur de cette partie de la France qui avait été confiée à sa sollicitude épiscopale?

Mais, m'objecterez-vous ici, et ces vêtements somptueux! Ne voyez-vous pas là une preuve de luxe? Jésus-Christ lui-même l'a dit : *Qui in mollibus vestiuntur.*

Oui, quand on y attache son cœur ou qu'on s'en sert sans raison. Dans le cas contraire, c'est-à-dire, quand on ne s'en sert que pour garder son rang et commander ce respect dont on a si grand besoin, dans certaines

positions principalement, non-seulement ce n'est point du luxe, mais c'est un bien. Autrement il faudrait dire que ces productions de la nature et de l'industrie, qui viennent aussi de Dieu, indirectement du moins, sont des choses mauvaises en soi, ce qui serait absurde et impie. Autrement il faudrait dire que le culte catholique, qui s'en sert avec tant d'avantage pour faire plus d'impression sur les sens et rapporter nos pensées et nos cœurs vers le ciel, est aussi un culte de luxe, ce qui serait plus absurde encore et plus impie. Oui, Jésus est véritablement le rédempteur, le médiateur et le modèle des hommes à mes yeux, quand je le vois couché, dans une crèche, sur un peu de paille, recevant là l'adoration de bergers aussi pauvres que lui ; mais il n'en a pas moins ces glorieux titres, quand je le vois ensuite recevoir l'adoration des mages qui viennent déposer à ses pieds de riches présents. Oui, la croix est véritablement le signe de notre salut, quand je la vois, teinte encore du sang de Jésus-Christ, recevoir dans sa simplicité primitive, les hommages des premiers Chrétiens dépourvus de tout ; mais elle n'est pas moins ce même signe à mes yeux, quand je la vois, plus tard, ornée de toutes les merveilles de la nature et de l'art, recevoir, au milieu de la société devenue chrétienne, les hommages des riches comme des pauvres, des savants comme des ignorants, des rois aussi bien que du peuple. De même l'évêque est véritablement, à mes yeux, le ministre du Dieu né dans une crèche, mort sur la croix, quand je le vois aller évangéliser les peuples, revêtu en indigent, comme les apôtres anciens et modernes, ou bien se couvrir de vêtements sans valeur, comme saint Martin, et les partager avec le pauvre, si l'occasion s'en présente ; mais il n'en est pas moins le ministre de ce Dieu né dans une crèche, mort sur la croix, quand je le vois, plus tard, occupant l'un des premiers rangs de notre société devenue toute chrétienne, apparaître aux fidèles, revêtu des plus riches productions de la nature et de l'industrie.

Je ne veux pas dire qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y a point encore d'homme de luxe dans le corps épiscopal. Si cela était, nous devrions en être surpris, puisqu'il est naturel à l'homme, vu sa déchéance, de tourner au mal ce qui lui a été donné pour le bien. Mais c'est une exception; et j'ajouterai même une exception assez rare. Je ne veux pas dire, non plus, qu'il n'y ait pas là un danger sérieux pour le cœur : celui de s'attacher à ces choses créées, au lieu de s'en servir pour s'élever et élever les autres vers le Créateur; mais c'est un danger que l'évêque évite facilement. Nous en avons pour garant son âge, son caractère, sa vertu longtemps éprouvée, la disposition où il est de renoncer à tout pour Dieu, à l'exemple des apôtres, ses prédécesseurs. Il quittera donc, le soir venu, les riches ornements dont il aura été revêtu pendant le jour, sans plus s'en occuper que de ceux qu'il quitte après la célébration des saints mystères ; et, s'il fallait s'en dépouiller pour toujours, il le ferait, je crois, avec la même facilité.

Si, par exemple, les circonstances étaient telles que le père commun des fidèles fût obligé de dire à tous les évêques de France : « Sortez de vos palais, abandonnez ce beau pays qui vous a vus naître, que vous avez évangélisé, allez, à l'étranger, chez les infidèles, reprendre la vie des premiers apôtres, comme ceux d'entre vous qui s'y trouvent déjà, » tous ou presque tous obéiraient aussitôt. Ici les faits parlent assez clairement : Quand, en effet, le Souverain Pontife demanda la démission de nos évêques, dans l'intérêt de la religion, au moment de la restauration du culte, bien peu l'ont refusée, et encore croyaient-ils, pour la plupart, obéir à la conscience, en la refusant. Dans le cas contraire, aucun d'eux n'eût hésité plus que les autres probablement. Voyez ce qui s'est passé au commencement de la révolution. Il arriva un moment où les évêques se virent dans la nécessité ou de manquer à leur devoir, ou de renoncer à ces grandeurs dont ils avaient joui longtemps, au milieu desquelles ils étaient nés, en général. Combien alors ont préféré le monde à Dieu, le luxe à l'austère accomplissement du devoir? Quatre seulement. C'était bien peu sur le nombre. Ce n'était pas un Judas par douze, tant s'en faut; et encore est-il juste d'ajouter qu'il n'ont pas tous persévéré dans la voie mauvaise où ils s'étaient engagés. Il est donc faux de dire que l'évêque soit un homme de luxe.

C'est un despote, dit-on encore.

Pas davantage. Car qu'est-ce qu'un despote? C'est celui qui ne reconnaît aucune loi au-dessus de sa volonté, et ne suit en tout que ses caprices; c'est celui qui gouverne toujours avec la plus grande sévérité, ni ne pardonne jamais, ou le fait du moins bien rarement, et ne recule devant aucun sacrifice pour arriver à ses fins. Il y a bien d'autres caractères du despote. Ce sont là les principaux. Si, actuellement, nous portons nos regards sur la véritable figure de l'évêque, les reconnaissons-nous, ces caractères? Ceux que nous voyons ne sont-ils pas tout opposés, au contraire? L'évêque a continuellement sous les yeux la loi chrétienne qu'il est obligé de suivre de point en point, et à laquelle il doit se soumettre lui-même le premier. Il le fait volontiers ; mais, alors même qu'il ne le voudrait pas, ce serait pour lui une nécessité. Car l'application de cette divine loi n'est point laissée à sa volonté individuelle, c'est le droit et le devoir de l'Eglise entière gouvernée par son chef suprême. Que dis-je ! pour plus de sûreté encore, ce qu'il peut et doit faire lui-même, dans son administration particulière, il ne le fait jamais, ou presque jamais, sans avoir pris l'avis des personnes les plus éclairées, les plus vertueuses, les plus expérimentées qui ordinairement forment son conseil. La base de son administration, au lieu d'être la sévérité, est ordinairement la douceur la plus

grande, une charité sans bornes. Aussi est-il disposé à pardonner non pas une fois et quelques fautes seulement, mais toujours, et les fautes les plus graves, comme le veut son divin Maître. Que le plus coupable à son égard aille se jeter à ses pieds, pour demander sa grâce, il le relèvera immédiatement et le pressera sur son cœur palpitant d'amour. Enfin, au lieu de ne reculer devant aucun sacrifice pour arriver à ses fins, il agira, au contraire, avec les plus grands ménagements, n'oubliant point que les cheveux de notre tête sont comptés, et qu'il n'en doit tomber aucun sans la volonté de notre Père céleste. S'il se trouvait quelquefois dans la nécessité de faire un grand sacrifice, c'est lui-même qu'il n'hésiterait point à sacrifier, avant de songer à sacrifier les autres.

Vous me direz peut-être que l'évêque se montre souvent disposé à ne faire aucune concession.

Oui, quand c'est Dieu qui le défend. Rien alors ne peut le faire céder; rien, absolument rien, pas même la mort, dans ses plus grands épouvantements, comme dit Bossuet. Et c'est là une preuve bien convaincante qu'il n'est point despote, puisqu'il se montre le plus soumis de tous, au contraire, à la volonté de notre commun Maître. Mais, quand il le pourra, il vous fera toutes les concessions désirables.

Vous n'apercevez donc aucun despotisme dans l'évêque, à moins que vous n'entendiez le despotisme de la vérité qui ne transige jamais avec l'erreur, le despotisme de la vertu qui ne saurait faire de concession au vice, le despotisme de la charité qui monte à l'échafaud et y entraîne les autres avec une force irrésistible plutôt que de tomber avec eux dans l'abîme du crime, et, pour tout dire en un mot, le despotisme de la volonté divine, contre laquelle nulle puissance ne doit prévaloir.

Les protestants n'ont point cet état-major ecclésiastique, qui se compose de l'évêque et de ses employés, ont dit d'autres personnes, et on ne voit pas que leurs affaires en aillent plus mal.

De quels protestants parlez-vous ? Des protestants de l'Eglise anglicane, et des autres Eglises où l'antique hiérarchie a été en partie conservée? Vous commettriez alors une bien grande erreur, car c'est là, généralement parlant, qu'il y a véritablement l'état-major ecclésiastique, le plus grassement rétribué, le plus despote, et, en même temps, le plus inutile qu'il soit possible d'imaginer. Personne n'ignore que les revenus de certains évêques anglicans s'élèvent à un chiffre réellement fabuleux. Vous parlez de nourrir vingt prêtres avec le revenu d'un de nos évêques; mais là il y aurait de quoi nourrir non-seulement le clergé, mais aussi les fidèles de tout un diocèse. Et ce ne serait pas sans besoin, en Irlande principalement. Quant au despotisme de ces évêques, il est évident, puisqu'après avoir rejeté l'enseignement de l'Eglise universelle, ils refusent à leurs coreligionnaires le droit de rejeter leur propre enseignement. J'ai ajouté que ces évêques n'étaient pas d'une grande utilité. A quoi servent-ils, en effet? Ou, si vous l'aimez mieux, que font-ils que de simples prêtres, que des laïques même ne pussent faire également? Ce sont de grands dignitaires de l'Etat, ce sont des pères de famille vivement préoccupés de l'établissement et de l'avancement de leurs enfants. Mais nous ne voyons pas que, pour ces choses et autres semblables, le caractère épiscopal soit bien nécessaire, et que la position de simples laïques ne puisse suffire.

Si vous parlez de ceux qui ont rejeté toute dignité épiscopale, comme les nôtres, par exemple, je vous répondrai d'abord que ce que fait admirablement l'évêque dans une Eglise catholique, un dignitaire quelconque le fait chez eux, ou du moins essaye de le faire; ce qui est la même chose quant au principe précédemment établi par nous, à savoir la nécessité où est une Eglise, comme toute autre assemblée, de reconnaître un chef qui la dirige. Je vous dirai ensuite que cette direction, imprimée par un homme qu'un caractère indestructible et divin ne distingue point des autres, est loin d'avoir les mêmes résultats que celle de nos évêques. Comment ne le reconnaîtriez-vous pas, quand les protestants eux-mêmes sont obligés de le reconnaître ? L'un d'eux vient de proclamer hautement que l'Eglise catholique est la plus grande école de respect qu'il y ait au monde. Oui, sans doute, c'est la plus grande école de respect qu'il y ait au monde, et, par suite de cela, c'est la plus grande école d'obéissance, la plus grande école de vertu. Savez-vous bien pourquoi? Cela est évident, c'est parce qu'il y a, dans cette Eglise, l'autorité la plus haute, la plus sainte, la plus respectable et la plus respectée, l'autorité épiscopale, représentation partout et toujours subsistante de l'autorité divine, de Jésus-Christ lui-même, l'Homme-Dieu venu sur la terre pour enseigner aux hommes le chemin du ciel, et les diriger sûrement, dans cette voie difficile, par lui-même ou par les siens.

EXEMPLE.

Objection. — Le prédicateur nous parle sans cesse de donner le bon exemple; mais lui-même, le donne-t-il? Ne dit-il pas aux autres ou n'est-il pas du moins obligé de leur dire : faites ce que je vous recommande, et ne remarquez pas ce que je fais.

—

Réponse. — Mais vous-même qui parlez si bien, vous qui, dans quelque position que vous vous trouviez, rappelez ou devez rappeler ainsi aux autres la nécessité de donner le bon exemple, le donnez-vous réellement? Ne leur dites-vous pas, ou n'êtes-vous pas du moins obligé de leur dire : faites

ce que je vous recommande, et ne remarquez pas ce que je fais?

Vous avez des frères, des sœurs, des amis plus jeunes que vous probablement. Si vous n'avez ni frères, ni sœurs, ni amis selon la nature, vous en avez du moins selon la religion, par ce lien sacré qui unit les âmes entre elles pour les rattacher à Dieu. Peut-être même êtes-vous père de famille. En vertu de ce dernier titre, vous avez, je suppose, de chers enfants que vous aimez autant que vous-même, pour le bonheur desquels vous êtes disposé à tous les sacrifices, et s'il le fallait à celui de votre vie. Ce que vous aimez en eux surtout, et ce que vous désireriez y conserver avec soin, c'est la beauté morale, qui résulte de l'accomplissement du devoir. Vous leur rappelez donc ou vous devez leur rappeler par cela même la nécessité de donner le bon exemple. Or, ce bon exemple, que vous leur recommandez instamment de donner, part-il de vous primitivement, comme cela devrait être, si vous étiez conséquent? Ne faites-vous pas tout le contraire? Et ne dites-vous pas dès lors aux vôtres, ou n'êtes-vous pas du moins obligé de leur dire : Faites ce que je vous recommande, et ne remarquez pas ce que je fais? Vous y tenez même si rigoureusement que si votre épouse ou votre fille se permettaient une partie seulement de ce que vous faites, vous ne craindriez pas de leur donner la mort et de vous en vanter publiquement.

Vous allez me dire peut-être : Je ne suis pas obligé à donner le bon exemple comme le prédicateur de l'Evangile.

Pourquoi non? Vous êtes père de famille, avons-nous supposé; si vous ne l'êtes pas, vous avez du moins, au-dessous de vous, des inférieurs, ou, à vos côtés, des égaux sur lesquels vous avez une influence plus ou moins grande. Que devez-vous être à leur égard? Le représentant de la Divinité, la loi incarnée, la morale en action. *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (*Eccli.* XVII, 12), lisons-nous dans les Livres saints. Vous êtes donc obligé aussi à donner le bon exemple, sinon sous les mêmes rapports que le prédicateur de l'Evangile, du moins sous ceux qui résultent de votre position. Or, bien loin de le faire, vous faites souvent tout le contraire, comme vous en conviendrez si vous êtes de bonne foi. Le reproche insultant que vous faites aux autres, avec tant d'acrimonie, la plupart du temps, retombe donc sur vous avec plus de force que sur qui que ce soit, en sorte qu'on peut vous adresser justement ces paroles : Médecin, qui prétendez guérir les autres, commencez donc par vous guérir vous-même! — *Medice, cura teipsum.* (*Luc.* IV, 23.)

Quant à vous, pouvons-nous ajouter ici, en nous servant des paroles du larron pénitent, c'est avec raison que ce reproche vous serait adressé, car vous vous l'attirez naturellement par votre conduite; mais avez-vous la même raison de l'adresser au prédicateur de l'Evangile? *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus : hic vero nihil mali gessit.* (*Luc.* XXIII, 41.)

Ce n'est pas que je veuille dire que le prêtre soit exempt de tout reproche, comme Jésus-Christ : cela n'est pas possible. Jésus-Christ est Dieu : il ne pouvait donc être souillé d'aucune faute. Le prêtre est homme, et, par conséquent, pécheur. Mais je veux dire qu'avec l'assistance de la grâce, par les exemples qui lui sont donnés, par les efforts qu'il ne peut manquer de faire lui-même, il a toujours été, il est encore et il sera toujours le plus beau modèle de toutes les vertus chrétiennes que nous avons tous à observer, dans quelque position que nous nous trouvions placés.

Le prêtre dit aux autres, prétendez-vous : Faites ce que je vous recommande, et ne remarquez pas ce que je fais.

Qu'entendez-vous par là? que le prêtre prêche une loi plus parfaite que sa propre conduite, et que par conséquent, de peur que cette conduite, quelque louable qu'elle soit relativement à son infirme nature, ne soit défectueuse en certains points, il doit le rappeler de temps en temps à ceux à qui il s'adresse, et reporter leurs yeux sur l'Evangile, qui seul est parfait? Vous avez raison : le prêtre le fait et doit le faire. C'est la vérité, c'est la modestie qui le lui commandent. Bien loin d'être blâmable en cela, il en acquiert un nouveau titre à notre estime et à notre amour.

Entendez-vous par là que le prêtre se fait un jeu de l'Evangile, et qu'il ne se met aucunement en peine d'accomplir la loi chrétienne qu'il a pour mission de faire observer aux fidèles? Ce serait une infâme calomnie.

Lisez le livre des Evangiles, voyez en particulier le cinquième chapitre de saint Matthieu : quelle recommandation pressante, de la part de Jésus-Christ à ses disciples, à ceux principalement qu'il destine à continuer sa mission, de donner eux-mêmes l'exemple des vertus qu'ils auront à enseigner aux autres : « Vous êtes le sel de la terre, leur dit-il; si le sel s'affadit, avec quoi salera-t-on? Il n'y a plus qu'à le jeter dehors, pour être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde... Que votre lumière donc brille devant les hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux... Car, je vous le dis, si votre justice n'est plus grande que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux... *Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait : « Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. »* (*Matth.* V, 48.)

Cette perfection relative, la seule qui soit compatible avec l'infirmité humaine, les apôtres l'ont eue, dès qu'ils eurent été renouvelés par l'Esprit de Dieu, et, à l'exemple de leur divin Maître, ils l'ont recommandée, et communiquée même, autant que cela dépendait d'eux, à leurs disciples et surtout à leurs successeurs. *Que personne ne vous mé-*

prise à cause de votre jeunesse, dit saint Paul à son disciple Timothée; *mais rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté.* (*I Tim.* v, 12.) Il fait à Tite une recommandation absolument semblable : *Rendez-vous vous-même un modèle de bonnes œuvres en toutes choses*, lui dit-il, *par la pureté de la doctrine, par l'intégrité des mœurs, par la gravité. Que vos paroles soient saines et irrépréhensibles, afin que nos adversaires rougissent, n'ayant aucun mal à dire de nous.* (*Tit.* II, 7, 8.)

Cette tradition de bonnes œuvres, dans le clergé, a passé ainsi de génération en génération, et est arrivée jusqu'à ce jour, pour durer jusqu'à la consommation des siècles, avec la tradition de la saine doctrine, en sorte que, suivant le désir de Jésus-Christ, son sacerdoce a toujours été, est et sera toujours, la lumière du monde, destinée à éclairer tous les hommes, malgré les nuages qui, de temps en temps, l'obscurcissent à leurs yeux.

« Sans doute, » dit à ce sujet l'abbé de Frayssinous (*Du sacerdoce chrétien*), « nous ne prétendons ni dissimuler, ni justifier les désordres qui ont pu souiller le sanctuaire; mais il faut savoir réduire les choses à leur juste valeur, et surtout ne pas se prévaloir contre le christianisme des vices de quelques-uns de ses ministres. Vous reprochez au clergé des désordres et des scandales, et comment en serait-il exempt? Les prêtres ne sont pas des anges, mais des hommes. Enfants de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, entraînés par les penchants d'une nature faible et corrompue, exposés aux périls inséparables de leur ministère même, est-il donc si étrange qu'ils soient atteints de la contagion commune? Vous recueillez avec complaisance, dans les fastes de l'Eglise, les traits de libertinage, d'avarice, d'ignorance qui en sont la honte, et vous dissimulez les grandes vertus qui en sont la gloire : vous oubliez tant de saints pontifes qui, par la pureté de leur vie, ont été le modèle de leur troupeau; tant de saints pasteurs qui se sont dévoués à l'instruction des peuples des campagnes, et qui se sont dépouillés de tout pour soulager les malheureux; tant de saints missionnaires qui, dans chaque siècle, ont bravé les périls, les tourments et la mort, pour porter aux nations infidèles l'Evangile avec les vertus qu'il inspire; tant de membres vénérables de ces corporations religieuses qui se dévouaient avec autant de succès que de zèle à l'éducation de la jeunesse. Il faut bien l'observer : le vice est effronté, on le remarque; la vertu est modeste, elle est ignorée, et un seul prêtre vicieux rend injuste envers un grand nombre d'autres qui ne le sont pas.

« Je conviens que les vices du prêtre sont plus révoltants à cause de la sainteté même de sa vocation et de son caractère; mais enfin la vertu est faite pour tous. Or, dans la société civile, où est la profession qui soit sans reproche? Tous les magistrats ont-ils toujours suivi, dans leurs affaires personnelles ou bien dans l'administration de la justice, cette probité, cette impartialité dont ils avaient les dehors et le langage? Tous ceux qui ont exercé l'art de guérir ont-ils gardé pour eux-mêmes la tempérance qu'ils prêchaient aux autres? Tous ces philosophes réformateurs qui ont déclamé contre les vices du clergé, étaient-ils irréprochables, ou plutôt la licence de leurs écrits n'était-elle pas trop souvent l'expression fidèle de la licence de leur conduite? Tous ces jeunes gens qui invectivent contre nous, leur langue est-elle assez pure pour donner des leçons de vertu? Croyez-moi, que chacun, loin de se flatter, ne soit que juste envers lui-même, et il sentira le besoin d'être indulgent envers les autres.

« Si nous consultons l'histoire, qu'y verrons-nous? Que même dans les âges les plus décriés par leurs désordres et leur barbarie, dans le IXe, le Xe, le XIe siècle, le clergé a fourni dans toutes les parties de l'Europe de très-saints personnages, saint Dunstan en Angleterre, saint Udalric en Allemagne, saint Adalbert en Bohême, saint Boniface martyr en Russie, saint Brunon en Prusse, saint Gérard en Hongrie, et l'on sent bien que leurs vertus ont dû avoir beaucoup d'imitateurs dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. (FLEURY, *Mœurs des Chrétiens*, n. 61.) De nos jours, malgré la décadence de la foi, l'Eglise de France n'a-t-elle pas donné au monde le spectacle des vertus portées jusqu'à l'héroïsme, et ne pouvons-nous pas en appeler ici aux nations hospitalières, même à celles d'une communion différente, au milieu desquelles tant de généreux ministres de la religion ont été jetés par nos tempêtes politiques? Oui, l'on peut appliquer à l'Eglise gallicane cette parole des Livres saints: *Elle a vu avec calme et dignité les jours de ses disgrâces : « Spiritu magno vidit ultima. »* (*Eccli.* XLVIII, 27.)

« Sans cesse on revient sur les scandales et les infamies qui ont souillé quelquefois le siége de Rome; mais, pour quelques pontifes abominables, on a l'injustice d'oublier le grand nombre de ceux qui se sont rendus recommandables par les plus nobles vertus. Dans les neuf premiers siècles de l'Eglise chrétienne, que trouvez-vous sur le siége apostolique, qu'une suite de Pontifes d'une éminente piété? Beaucoup ont été les martyrs de la foi, et dans cet espace de neuf cents ans il n'en est que trois ou quatre, comme l'observe Fleury (*Mœurs des Chrétiens*, n. 32), qui ne soient pas en vénération par leur sainteté.

« Dans le cours des trois derniers siècles, il n'en est pas un seul qui n'ait eu des mœurs irréprochables. Trouvez-moi sur la terre un trône occupé depuis dix-huit siècles par une succession de princes, qui soit en général aussi imposante, aussi éclairée, aussi vénérable que celle des Pontifes romains! »

Ainsi, à quelque époque, en quelque lieu,

en quelque situation que nous le considérions, que ce soit au commencement du christianisme, au moyen âge ou de nos jours, en Chine ou dans l'Europe, dans la solitude des campagnes ou au milieu des cours les plus brillantes, dans les chaînes ou sur le trône, nous voyons toujours le sacerdoce chrétien planant par la majorité de ses membres au-dessus du reste de l'humanité. Que voulez-vous de plus? Qu'il soit parfait, dans le sens absolu du mot, c'est-à-dire qu'il soit Dieu? Ce serait absurde évidemment, en même temps qu'impie.

F

FAINÉANTISE.

Objection.—C'est pour vivre, et bien vivre sans rien faire, que les uns se font prêtres, les autres religieux. Ce sont tous des fainéants. A quoi servent-ils?

Réponse. — Voilà un échantillon des discours que tiennent certaines personnes grossières, qui, ne comprenant rien à la vie spirituelle et aux exercices qu'elle prescrit, la regardent comme une vie d'oisiveté et de bonne chère.

C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire, affirmez-vous, que les uns se font prêtres, les autres religieux.

Vous croyez! C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que Jésus-Christ s'est fait prêtre et le modèle des prêtres. Sa vie incomparable, qui commence à la crèche et finit sur le Calvaire, vous paraît une vie d'oisiveté et de bonne chère. C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que saint Pierre, saint Paul, tous les apôtres se sont chargés de continuer la mission de Jésus-Christ. Leur vie sacerdotale qui, comme celle de leur Maître, commence et finit dans les humiliations et les souffrances, vous paraît aussi sans doute une vie d'oisiveté et de bonne chère. C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que les Pères de l'Eglise, qui ont été et sont encore, par leurs vertus comme par leurs écrits, la continuation des apôtres, ont embrassé la carrière sacerdotale. C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que saint Thomas, dont les œuvres semblent plutôt celles d'une communauté entière que d'un seul homme, que saint Vincent qui fit lui seul plus de charité que n'en eût pu faire tout un royaume, que Bossuet, qui écrivit et parla notre langue comme nul ne l'a fait ni ne le fera sans doute jamais, que tant d'autres qui ne sont point indignes d'être placés après ceux-ci, ont embrassé la carrière sacerdotale. C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que les courageux martyrs et confesseurs qui se sont montrés dans notre révolution, que nos missionnaires qui, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, ne balancent point à quitter leur patrie et à aller vivre avec les sauvages, que nos prêtres, nos évêques, tous si laborieux, si dévoués, et néanmoins si peu récompensés ici-bas de leurs travaux et de leur dévouement, ont embrassé la même carrière...

Puisque vous avez nommé les religieux, permettez-moi de vous le dire actuellement.

C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que les anachorètes et tous les moines de la primitive Eglise, dont les austérités sont à peine croyables aujourd'hui, ont embrassé la vie religieuse. C'est pour vivre et bien vivre que l'abbé de Rancé a réformé la Trappe, que Mme Louise a quitté Versailles et s'est enfermée dans la pauvre abbaye de Saint-Denis. C'est pour vivre et bien vivre que nos religieux et religieuses quittent aujourd'hui le monde et embrassent une carrière qui n'offre guère que pauvreté, privation, travail et fatigues de toute nature.

Il y en a pourtant, me direz-vous, qui n'ont pas d'autre but.

C'est possible, mais c'est l'exception, et en ce moment surtout la très-rare exception.

Ce sont tous des fainéants, avez-vous dit encore. A quoi servent-ils?

Non, ce ne sont point des fainéants, car ils travaillent tous, et même beaucoup, pour la plupart. Ils travaillent bien plus qu'on ne le fait communément dans le monde, que ne le font surtout ceux qui les accusent de fainéantise. Les uns travaillent de corps plus particulièrement, les autres d'esprit, les uns et les autres se livrent dans l'intervalle de leurs occupations terrestres, et quelquefois même pendant ces occupations, aux exercices de la vie spirituelle, notamment de la prière. Que pouvez vous demander de plus?

A quoi servent-ils? demandez-vous.

A quoi ils servent! mais à l'affaire la plus importante, la seule véritablement importante qu'il y ait au monde: à l'affaire du salut. Ils travaillent à leur propre sanctification d'abord, puis à celle de leurs frères, ou plutôt ils se sanctifient en sanctifiant les autres, et cela par la mortification, la prière, la prédication de l'Evangile, l'exercice de toutes les vertus, en tête desquelles se trouve la charité, cette vertu du prêtre et du religieux.

A quoi ils servent! Qui? eux? le religieux et le prêtre? le prêtre principalement? Mais ils continuent la mission du Sauveur, par le sacrifice et par toutes sortes de bonnes œuvres. Sans eux, le christianisme s'éteindrait, et le monde retomberait dans les ténèbres et les abominations de l'idolâtrie qui couvraient la terre, quand Jésus-Christ est venu sur la terre.

Ecoutons l'abbé de Ségur répondant à la même objection, en ce qui concerne le prêtre :

« Les prêtres sont des fainéants : à quoi servent-ils ? » s'est-il fait demander.

Et immédiatement il répond : « A sauver les âmes ! Certes voilà un emploi qui en vaut un autre !

« L'ouvrier travaille la matière ; le prêtre, lui, travaille l'âme. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre.

« Le prêtre continue le grand travail du salut du monde. Jésus-Christ, son Dieu et son modèle, l'a commencé ; ses prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

« A son exemple, le prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous ; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie, appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et qui n'ont pas d'amis.

« Il n'attend rien en échange de ce dévouement ; le plus souvent, il ne reçoit que des insultes, des calomnies abominables et des traitements pénibles. Véritable disciple de son divin Maître, il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie ! quelle abnégation surhumaine !

« Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères : tel monseigneur Affre, sur les barricades de Paris ; tels Belzunce et saint Charles Borromée, dans les pestes de Marseille et de Milan ; tel, dans le choléra en 1832 et en 1849, tout le clergé de Paris et de tant d'autres villes, qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple.

« Voilà à quoi servent les prêtres ! Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent servent à quelque chose de meilleur.

« Les ingrats ! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertume celui qu'ils appellent auprès de leur chevet dans de mauvais jours, celui qui a béni leurs enfants et qui ne cesse de prier pour eux !

« Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le prêtre. Et notre pauvre France, déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole qu'adressait à l'aumônier d'une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, revenu à Dieu de tout son cœur. Le prêtre lui avait donné un petit manuel du Chrétien : « Ah ! mon père, » lui dit il un jour en lui montrant ce livre, « si j'avais connu « ce qu'il y a là-dedans, et si je l'avais pra- « tiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce « que j'ai fait, et je ne serais point où je « suis ! »

« Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le prêtre, si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par trois ou quatre révolutions en cinquante ans, et elle ne serait pas à se demander aujourd'hui, dans son épuisement : Vais-je périr ? Puis-je encore être sauvée ?

« Oui, elle peut l'être, si elle peut redevenir catholique ! Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de celui qui sauve le monde !

« Les prêtres sont le salut de la France ! sans les prêtres, la société est perdue.

« Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au prêtre. Tout homme qui le repousse n'a pas l'intelligence de notre siècle ni de notre patrie.

« Loin de nous donc tous nos vieux préjugés ! Loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété du voltairianisme avait flétri le sacerdoce catholique !

« Respectons nos prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

« Tâchons alors de ne pas regarder l'*homme*, et de ne voir que le *prêtre* : en tant que *prêtre*, il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint ; car il est le continuateur de Jésus-Christ, souverain prêtre, à travers les siècles, et c'est de lui que le Sauveur a dit : *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise me méprise.* » (*Luc.* x, 16.) (*Réponses.*)

Et les religieux ? me direz-vous.

J'en ai parlé moi-même précédemment. Ajoutons ici que tout ce que nous venons de citer leur est également applicable, soit parce qu'un grand nombre sont réellement prêtres, soit parce que ceux qui ne le sont pas ont cependant avec le prêtre une grande ressemblance.

Je sais qu'on a comparé le prêtre, qui vit au milieu du monde, tout occupé du salut de ses frères, à celui qui ne craint point de braver les dangers de la mer, pour sauver ceux qui y sont exposés, et le religieux, qui entre au couvent, à celui qui reste sur le rivage, tout occupé de sa propre conservation. Mais ce ne sont là que des comparaisons nécessairement défectueuses comme toujours. Remarquons d'abord que ce qui a été dit du religieux ne pourrait être vrai tout au plus que de ces religieux solitaires, ou renfermés dans le cloître, qui ne sont pas en très grand nombre, tant s'en faut ; ajoutons ensuite que le religieux solitaire ou enfoncé dans le cloître, ne reste pas pour cela indifférent au salut de ses frères, qu'il le demande à Dieu, maître absolu de toutes choses, par ses prières, par ses mortifications, par les actes de vertu qu'il ne cesse de pratiquer, et que, quand cela est nécessaire, il ne craint point, soit par esprit d'obéissance, soit par dévouement propre à son cœur, d'affronter les mêmes dangers que le prêtre, avec une abnégation et une intrépidité semblables, sinon plus remarquables encore.

FANATISME RELIGIEUX.

Objections. — Le fanatisme religieux a fait seul plus de mal au monde que tous les fléaux réunis. — Je ne le vois nulle part autant que dans la religion catholique. — Il est là, dans le religieux, dans le prêtre, dans la femme même et dans l'enfant.

—

Réponse. — Le mot *fanatisme* est un de ceux dont on s'est longtemps servi pour épouvanter les esprits faibles, et même ceux qui ne l'étaient pas, en toute autre circonstance du moins. Quand, à propos de je ne sais qui ou de je ne sais quoi, on avait dit bien haut : *C'est du fanatisme!* on croyait avoir tout dit; et, chose beaucoup plus surprenante ! ceux à qui ces mots étaient adressés ne savaient souvent que répondre. C'était comme une absence de sens, une espèce de folie, folie un peu passée aujourd'hui, nous devons en convenir, mais dont il reste néanmoins quelque chose. Ce n'est point à cela que nous avons entrepris de répondre. — L'absurdité ne se réfute pas : on se contente de l'exposer froidement. — Il me semble qu'on ne doit parler de fanatisme que quand il y a emportement, violence, fureur; en sorte que, si l'on veut s'entendre, on appellera fanatisme un zèle violent et sanguinaire. Cela reconnu, qu'avez-vous donc à nous objecter à l'occasion du fanatisme?

Le fanatisme religieux, dites-vous, a fait seul plus de mal au monde que tous les fléaux réunis.

Est-ce bien vrai? êtes-vous convaincu vous-même de ce que vous dites? en croyez-vous le premier mot?

Quoi ! le fanatisme religieux aurait fait plus de mal au monde, selon vous, que la peste, la famine, la guerre... que tous ces fléaux réunis, dont un seul pourtant fauche sur la terre la malheureuse humanité, comme le fer l'herbe des champs?

Mais n'en cherchons pas si long pour vous répondre. Il est un fanatisme qui a fait encore plus de mal au monde que le fanatisme religieux, c'est le fanatisme irréligieux. Pour en avoir la preuve, et une preuve malheureusement trop convaincante, nous n'avons pas besoin d'aller bien loin, chez un peuple barbare, dans un âge reculé; je la trouve en France, chez la nation la plus policée qui fût jamais, dans le siècle qui suivit le grand siècle et qui a précédé le nôtre. Vous ne le croyez pas peut-être ! Les témoins pourtant ne sont pas loin; nous entendons encore leur voix; plusieurs d'entre nous peuvent dire comme eux ce qu'ils ont vu et entendu; nous pouvons tous parler, car les ruines sont encore sous nos yeux, et le seront longtemps sans doute.

« Les faits parlent, » s'écrie Laharpe (*Discours prononcé à l'ouverture du Lycée*, le 31 décembre 1794) à peine sorti de ce déluge de maux où il fut sur le point d'être englouti avec tant d'autres victimes; « les faits parlent, ils sont encore tout près de nous... La vérité vengeresse, longtemps muette sous le glaive et dans la mort, est sortie tout à coup, je ne dirai pas des tombeaux, les tombeaux mêmes manquaient aux victimes, et la nature était outragée dans l'homme, même après qu'il n'était plus; mais du fond de ces fosses immenses, comblées de cadavres mutilés et palpitants. De la pourriture des cachots et de l'infection des hospices, devenus les cimetières des captifs; du sein des rivières stagnantes de carnage; des pierres de nos places publiques, partout imprégnées de traces sanglantes; des ruines de nos cités démolies et incendiées; des débris de ces vastes destructions, où la chaumière a été engloutie avec les châteaux; enfin de tous ces innombrables monuments d'une rage exterminatrice, dont on n'avait ni l'idée ni l'exemple, s'élève, éclate et retentit, multipliée de toutes parts en longs et lamentables échos, la voix plaintive et terrible de l'humanité en souffrance et en indignation; une voix telle qu'on n'en a pas entendu de semblable depuis qu'il y a des hommes et des crimes, une voix qui serre le cœur, qui glace les veines, qui déchire les fibres, qui torture l'âme; une voix qui crie incessamment vengeance au ciel, au monde, aux races futures, et laisse dans le cœur de l'homme de bien l'inconsolable douleur d'avoir vécu.

« Et pourtant ces horreurs n'ont été encore que partiellement esquissées dans les feuilles éparses; chacun a raconté ce qu'il a vu et souffert : la plainte a toujours été expressive, et quelquefois éloquente; mais nul n'a pu tout dire ni tout savoir. Il faudra que le génie de l'histoire se place à sa hauteur accoutumée, au-dessus des générations ensevelies, qu'il interroge toutes les tombes, qu'il entende toutes les révélations de la mort, toutes les confidences de l'infortune, toutes les abominables vanteries de la scélératesse, peut-être même (et plût au ciel !) les aveux du repentir, pour en composer le récit détaillé qui doit effrayer et instruire les âges suivants. Jusque-là on ne peut en avoir qu'une idée très-imparfaite; et qui sait encore si l'histoire la donnera tout entière, quand même elle l'aurait acquise? s'il sera toujours possible d'exprimer ce qu'il a été possible d'exécuter, et si le génie qui tiendra la plume ne s'arrêtera pas quelquefois, soit pour lui-même, soit pour les autres, et ne répugnera point à passer toutes les mesures connues de l'horreur et du dégoût?... »

Voici ce qu'il disait encore quelques années après (*Disc. sur l'état des lettres en Europe*, prononcé en 1797) :

« Toutes les fois que je rencontre sous ma plume quelqu'une de ces innombrables ruines dont nous sommes environnés, et que je considère d'un côté ce qu'on a détruit, et de l'autre ce qui en a pris la place, je me prosterne en idée, et je paye à ces tristes et vénérables souvenirs le tribut que leur doit tout ce qui n'a pas renoncé à la raison hu-

maine, tout ce qui a conservé des sentiments d'homme; car qu'y a-t-il aujourd'hui, parmi nous de saint et de vénérable, si ce n'est des ruines, à commencer par les autels qui sont des ruines, par les temples où l'on adore Dieu sur des ruines, par les tombeaux où l'on pleure les morts sur des ruines, par les asiles de la vertu, de l'instruction, de l'humanité, où l'on ne marche que sur des ruines? Et je me dis en gémissant : Ici une race nouvelle et étrangère parmi les hommes, la race révolutionnaire a passé; et que peut-il rester après son passage, si ce n'est le chaos renouvelé, et le génie du mal planant encore au-dessus du chaos, et s'applaudissant d'avoir tout détruit, comme autrefois le Créateur s'applaudissait d'avoir tout fait ? »

Vous allez me dire peut-être que cet homme parle au milieu des ruines dont il eut aussi à souffrir.

Sans doute, et son témoignage n'en est que plus irrécusable. Craignez-vous que sa plainte ne soit un peu exagérée ? En voici un qui affecte de n'exprimer ces incroyables atrocités qu'avec le froid langage des chiffres.

« Il n'a péri, dit-on, que six mille victimes par les tribunaux révolutionnaires. C'est peu! Reprenons les choses à leur origine.

« Le premier numéro du *Bulletin des lois* contient le décret qui institue le *tribunal révolutionnaire :* on maintient ce décret à la tête du recueil, non pas, je suppose, pour en faire usage en temps et lieu, mais comme une inscription redoutable gravée au fronton du temple des lois, pour épouvanter le législateur et lui inspirer l'horreur de l'injustice. Ce décret prononce que la seule peine portée par le *tribunal révolutionnaire* est la peine de mort. L'article 9 autorise tout citoyen à saisir et à conduire devant les *magistrats*, les *conspirateurs* et les *contre-révolutionnaires;* l'article 13 dispense de la preuve testimoniale; et l'art. 16 prive de défenseur les *conspirateurs.* Ce tribunal était sans appel.

« Voilà d'abord la grande base sur laquelle il nous faut asseoir notre admiration: honneur à l'équité révolutionnaire ! honneur à la justice de la caverne ! Maintenant compulsons les actes émanés de cette justice. Le républicain Prudhomme, qui ne haïssait pas la révolution et qui a écrit lorsque le sang était tout chaud, nous a laissé six volumes de détails. Deux de ces six volumes sont consacrés à un dictionnaire où chaque *criminel* se trouve inscrit à sa lettre alphabétique, avec ses *nom, prénoms, âge, lieu de naissance, qualité, domicile, profession, date et motif de la condamnation, jour et lieu de l'exécution.* On y trouve parmi les guillotinés 18,613 victimes ainsi réparties :

Ci-devant nobles,	1,278
Femmes, *idem*,	750
Femmes de laboureurs et d'artisans,	1,467
Religieuses,	350
Prêtres,	1,135
Hommes non nobles de divers états,	13,633
Total,	18,613

Femmes mortes par suites de couches prématurées,	3,400
Femmes enceintes et en couches,	348
Femmes tuées dans la Vendée,	15,000
Enfants *idem idem*,	22,000
Morts dans la Vendée,	900,000
Victimes sous le proconsulat de Carrier à Nantes,	32,000
Ainsi réparties:	
Enfants fusillés	500
Id. noyés,	1,500
Femmes fusillées,	264
Id. noyées,	500
Prêtres fusillés,	300
Id. noyés,	460
Nobles noyés,	1,400
Artisans noyés,	5,300
Victimes à Lyon,	31,000

« Dans ces nombres ne sont point compris les massacrés à Versailles, aux Carmes, à l'Abbaye, à la Glacière d'Avignon, les fusillés de Toulon et de Marseille après le siége de ces deux villes, et les égorgés de la petite ville provençale de Bédoin dont la population périt tout entière.

« Pour l'exécution de la loi des suspects, du 21 septembre 1793, plus de cinquante mille comités révolutionnaires furent installés sur la surface de la France. D'après les calculs du conventionnel Cambon, ils coûtaient annuellement cinq cent quatre-vingt-onze millions (assignats). Chaque membre de ces comités recevait trois francs par jour, et ils étaient cinq cent quarante mille. C'était cinq cent quarante mille accusateurs, ayant droit de désigner à la mort. A Paris, seulement, on comptait soixante comités révolutionnaires ; chacun d'eux avait sa prison pour la détention des suspects.

« Vous remarquerez que ce ne sont pas simplement des *nobles*, des *prêtres*, des *religieux*, des gens morts dans la Vendée, qui figurent dans le registre mortuaire ; s'il ne s'agissait que de ces gens-là, la terreur serait véritablement la vertu ; *canaille, sotte espèce !* Mais voilà 18,933 hommes non nobles, de divers états, 2,231 femmes de laboureurs ou d'artisans, 2,000 enfants, guillotinés, noyés, fusillés, sans compter un nombre infini d'autres. A Bordeaux, on exécutait pour crime de négociantisme..... Des femmes ! Mais vous savez que dans aucun pays, dans aucun temps, chez aucune nation de la terre, dans aucune proscription politique, les femmes n'ont été livrées au bourreau, si ce n'est quelques têtes isolées, à Rome sous les empereurs, en Angleterre sous Henri VIII, la reine Marie et Jacques II. La terreur a seule donné au monde le lâche et impitoyable spectacle de l'assassinat juridique des femmes et des enfants en masse. » (CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*, Préface.)

Le tableau est sombre, me dites-vous ; mais ne serait-il pas un peu chargé ? Il n'est pas d'une main amie.

Eh ! quelle main honnête le serait de pareilles atrocités ? Mais remarquez que tout repose sur des témoignages que vous ne pouvez récuser. En voulez-vous de recueillis par une main non suspecte en pareille matière ?

Ecoutez encore Thiers lui-même, dans son *Histoire de la révolution.*

« Dans les principales villes de France, » dit-il, « la terreur n'était pas moins grande qu'à Paris. Carrier avait été envoyé à Nantes, pour y punir la Vendée. Carrier, jeune encore, était un de ces êtres médiocres et violents qui, dans l'entraînement de ces guerres civiles, deviennent des monstres de cruauté et d'extravagance. Il débuta par dire, en arrivant à Nantes, qu'il fallait tout égorger, et que, malgré la promesse de grâce faite aux Vendéens qui mettraient bas les armes, il ne fallait accorder quartier à aucun d'eux. Les autorités constituées ayant parlé de tenir la parole donnée aux rebelles: « Vous êtes des..., » leur dit Carrier, « vous ne « savez pas votre métier, et je vous ferai tous « guillotiner ; » et il commença par faire fusiller et mitrailler par troupes de cent et de deux cents les malheureux qui se rendaient. Il se présentait à la société populaire le sabre à la main, l'injure à la bouche, menaçant toujours de la guillotine. Bientôt cette société ne lui convenant plus, il la fit dissoudre. Il intimida les autorités à un tel point qu'elles n'osaient plus paraître devant lui. Un jour, elles voulaient lui parler des subsistances; il répondit aux officiers municipaux que ce n'était pas son affaire, que le premier... qui lui parlerait des subsistances, il lui ferait mettre la tête à bas, et qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de leurs sottises. Cet insensé ne croyait avoir d'autre mission que celle d'égorger.

« Il voulait punir à la fois et les Vendéens rebelles et les Nantais fédéralistes qui avaient essayé un mouvement en faveur des Girondins, après le siége de leur ville. Chaque jour, les malheureux qui avaient échappés au massacre du Mans et de Savenay arrivaient en foule, chassés par les armées qui les pressaient de tous côtés. Carrier les faisait enfermer dans les prisons de Nantes, et en avait accumulé là près de dix mille. Il avait ensuite formé une compagnie d'assassins, qui se répandaient dans les campagnes des environs, arrêtaient les familles nantaises, et joignaient les rapines à la cruauté. Carrier avait d'abord institué une commission révolutionnaire devant laquelle il faisait passer les Vendéens et les Nantais. Il faisait fusiller les Vendéens, et guillotiner les Nantais suspects de royalisme ou de fédéralisme. Bientôt il trouva la formalité trop longue, et le supplice de la fusillade sujet à des inconvénients. Ce supplice était lent; il était difficile d'enterrer les cadavres. Souvent ils restaient sur le champ du carnage, et infectaient l'air à tel point qu'une épidémie régnait dans la ville La Loire, qui traverse Nantes, suggéra une affreuse idée à Carrier. Ce fut de se débarrasser des prisonniers en les plongeant dans le fleuve. Il fit un premier essai, chargea une gabare de quatre-vingt-dix prêtres, sous prétexte de les déporter, et les fit échouer à quelque distance de la ville. Ce moyen trouvé, il se décida à en user plus largement. Il n'employa plus la formalité dérisoire de faire passer les condamnés devant une commission : il les faisait prendre la nuit dans les prisons, par bandes de cent et deux cents, et conduire sur des bateaux. De ces bateaux on les transportait sur de petits bâtiments préparés pour cette horrible fin. On jetait les malheureux à fond de cale; on clouait les sabords, on fermait l'entrée des ponts avec des planches : puis les exécuteurs se retiraient dans des chaloupes, et des charpentiers placés dans des batelets ouvraient les flancs des bâtiments à coups de hâche, et les faisaient couler bas. Quatre ou cinq mille individus périrent de cette manière affreuse. Carrier se réjouissait d'avoir trouvé ce moyen plus expéditif et plus salubre de délivrer la république de ses ennemis. Il noya non-seulement des hommes, mais un grand nombre de femmes et d'enfants. Lorsque les familles vendéennes s'étaient dispersées après la déroute de Savenay, une foule de Nantais avaient recueilli des enfants pour les élever : *Ce sont des louveteaux;* dit Carrier; et il ordonna qu'ils fussent restitués à la république. Ces malheureux enfants furent noyés pour la plupart.

« La Loire était chargée de cadavres; les vaisseaux, en jetant l'ancre, soulevaient quelquefois des bateaux remplis de noyés. Les oiseaux de proie couvraient les rivages du fleuve, et se nourrissaient de débris humains. Les poissons étaient repus d'une nourriture qui en rendait l'usage dangereux, et la municipalité avait défendu d'en pêcher. A ces horreurs se joignaient une maladie contagieuse et la disette. Au milieu de ce désastre, Carrier, toujours bouillant de colère, défendait le moindre mouvement de pitié, saisissait au collet, menaçait de son sabre ceux qui venaient lui parler, et avait fait afficher que quiconque viendrait solliciter pour un détenu serait jeté en prison. Heureusement le comité du salut public venait de le remplacer; car il voulait bien l'extermination, mais sans extravagance. »

C'est certainement le fanatisme irréligieux qui était au fond de tout cela, c'est lui qui a attiré sur notre infortunée patrie toutes ces calamités. Si vous en doutiez, tous se lèveraient pour vous donner le plus formel démenti. Eh bien ! franchement, qu'en pensez-vous? trouvez-vous que le fanatisme religieux ait produit de plus grands maux, de semblables même, ni qu'il puisse en produire jamais ?

Et quand même cela serait, que faudrait-il en conclure? Que l'excès en tout ne vaut rien, comme on dit communément; que l'abus des meilleures choses est précisément ce qui produit les plus mauvais effets, comme nous l'avons reconnu ailleurs, parce que la force qu'elles ont, étant tournée au mal, y produit les effets qu'elle devait naturellement produire pour le bien, et qu'il ne faut qu'en user avec plus de soin selon les intentions de la divine Providence.

Je ne le vois, avez-vous dit encore en parlant du fanatisme religieux, je ne le vois

nulle part autant que dans la religion catholique.

C'est un peu fort. Quoi! l'erreur, et quelle erreur! l'une des plus dangereuses qui aient aveuglé jamais l'esprit de l'homme, se trouverait précisément au sein des plus pures lumières de l'Evangile? La violence, le goût du sang, seraient venus de celui que Jésus-Christ n'a mis à la tête de tout son troupeau qu'après s'être assuré par trois fois de son amour? Ce serait bien contradictoire.

Je ne vois le fanatisme nulle part autant que dans la religion catholique, affirmez-vous.

Bien sûr! Avez-vous mûrement réfléchi à ce que vous dites? Quoi! les Catholiques seraient plus fanatiques que les mahométans, que les païens eux-mêmes? A qui donc persuaderez-vous cela? La religion qui remet un cimeterre entre les mains de ses sectateurs et qui leur dit: « Frappe de tous côtés, immole sans merci ces chiens de Chrétiens; plus tu en feras mourir, et plus ton bonheur sera grand dans le ciel! » cette religion de boue et de sang, qui a sali le monde entier et l'a couvert de dévastations et de ruines, qui a été sur le point d'étouffer la civilisation européenne et de la remplacer par la barbarie qu'elle traîne partout après elle, vous la préféreriez, sous ce rapport, à celle qui défend à ses ministres de se servir de l'épée, qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, même nos ennemis, de pardonner, non pas une fois, sept fois, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours, de prier pour ceux qui nous persécutent, de leur faire du bien, d'être disposés à faire les uns pour les autres tous les sacrifices nécessaires?... S'il en est ainsi, que n'allez-vous en Turquie?... Hélas! ce pauvre peuple, aujourd'hui à l'agonie, ne manifeste plus aucune force que dans ses accès encore fréquents de fanatisme. Et le paganisme, qu'en dirons-nous? Cette religion, ou plutôt cette monstruosité qui reconnaît tout pour Dieu, excepté Dieu lui-même, qui commande tout au nom du ciel, excepté la vertu, ce double règne de l'erreur et du vice, qui a versé par torrents le plus pur sang du christianisme, pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, qui ne cesse de le répandre encore partout où il se trouve, en Chine notamment.... vous préféreriez cela encore, sous le même rapport, à notre sainte religion? Allez donc vous établir en Chine. Que si vous trouvez que c'est un peu loin, demandez-en des nouvelles à nos missionnaires, que ces barbares ne se lassent point de repousser, de traquer comme des bêtes féroces, de livrer à la mort avec un raffinement de cruauté que nul n'emploie à l'égard des animaux, et auxquels ces saints martyrs ne se lassent point, non plus, d'adresser la mémorable réponse du duc de Guise à ce protestant qui voulut l'assassiner au siége de Rouen, réponse que l'un des vôtres a si heureusement rendue dans ces quatre vers qu'il met sur les lèvres du noble Castillan qu'un Mexicain venait de frapper traîtreusement :

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

(VOLTAIRE, *Alzire*.)

Et non-seulement ils leur pardonnent; mais à toute heure, au milieu des plus cruelles souffrances, au moment de la mort principalement, ils ne cessent de crier vers le ciel : miséricorde! En sorte que tous sont convaincus que, si ce pays, souillé de tant de crimes, reçoit un jour le baptême chrétien, c'est au sang de nos martyrs qu'il devra cette insigne faveur, si peu méritée.

Vous allez me dire peut-être que vous n'entendez parler ici que des différentes branches du christianisme.

On a donc tort de répéter, comme on le fait si souvent, que le catholicisme est le foyer du fanatisme. Mais n'insistons pas, et venons sur le terrain où vous vous êtes réfugié.

Vous dites donc que le fanatisme ne vous paraît exister dans aucune communion chrétienne, autant que dans le catholicisme.

Quoi! pas même dans le mahométisme, qu'on regarde aussi assez généralement comme une branche détachée du christianisme?... Qui ne voit que parler ainsi c'est encore accuser de fanatisme la véritable religion de Jésus-Christ, la seule qui mérite réellement le nom de chrétienne, puisque les autres n'existent que d'hier, comme disait Tertullien, et ne sont que des transfuges, qui n'avaient pas plus le droit de s'approprier ce nom sacré de christianisme que quelques transfuges de la France ne peuvent emporter, non plus, ce beau nom, pour le donner à la terre où ils vont s'établir?

Là n'est pas la question, en ce moment, me direz-vous. Je soutiens seulement qu'il y a plus de fanatisme dans la religion catholique, que dans toute autre communion chrétienne, et je le reconnais encore en ce que j'y vois plus de sévérité que partout ailleurs à l'égard de ceux qui ne lui appartiennent point, et surtout de ceux qui l'abandonnent.

De la sévérité! dites-vous; mais ce n'est point la même chose que le fanatisme

De la sévérité à l'égard de ceux qui ne lui appartiennent point, et surtout de ceux qui l'abandonnent! Pourquoi trouvez-vous étonnant qu'elle en montre plus que les autres communions chrétiennes? C'est elle, l'autorité, la mère-patrie, si je puis m'exprimer de la sorte; elle a donc le droit, et c'est même un devoir pour elle, de condamner et de punir, quelquefois même sévèrement, ceux qui l'abandonnent et la trahissent, comme la France a le droit, comme c'est un devoir pour la France, de condamner et de punir, quelquefois même sévèrement, ceux qui l'abandonnent aussi et la trahissent.

Est-ce bien vrai, d'ailleurs? est-il vrai, demandons-nous, que la religion catholique se montre plus sévère, dans le sens dont nous parlons, que les schismatiques ou les héré-

tiques, une fois constitués en société, et même avant qu'ils le soient? Voyez ce qui se passe en Russie, en Suède, dans la plupart des états protestants. S'y montre-t-on plus accommodant, sous le rapport religieux, que dans les Etats catholiques? N'est-ce pas le contraire qui a lieu, généralement parlant? Et même, en Angleterre, dans cette contrée si généralement regardée comme la terre classique de la liberté, que de lois empreintes du fanatisme le plus outré! Vous me direz peut-être que ce sont des lois qu'on laisse dormir. C'est possible; et pourtant ce sont des lois, et nos Anglais si libéraux, dit-on, ne paraissent pas du tout décidés à les abolir. Qui sait si l'heure ne viendra point où ils voudront les mettre à exécution? Car, ce qui ne dort pas, soyons-en bien sûrs, c'est cette haine, ou plutôt cette frénésie, qu'ils ont au fond du cœur contre ce qu'ils appellent le papisme, et qui ne manque pas de se manifester à la moindre occasion; c'est cet acharnement avec lequel ils poursuivent la malheureuse Irlande, obligée encore aujourd'hui d'envoyer une partie de ses enfants chercher en exil le pain qu'elle ne peut leur fournir, pressurée qu'elle est en tous sens par ses oppresseurs.

Je sais bien qu'avec cela l'Anglais sait se draper majestueusement aux yeux du monde sous le manteau du libéralisme. Oui, par orgueil et dans son intérêt propre. Ainsi faisait le citoyen romain qui ne parlait que de liberté en chargeant de chaînes la plus grande partie du monde, et les siens qui, comme Paul, refusaient d'adorer les dieux de la patrie.

Nous venons de voir, sous le rapport du fanatisme, la conduite des schismatiques et des hérétiques constitués en société. Voulez-vous la voir à l'heure de la séparation, à ce premier moment où, isolés sur la terre, ils devaient si naturellement se montrer pacifiques, ne fût-ce que par intérêt? Rappelez-vous ces fougueux sectaires, qui exigent de tous la soumission qu'ils ne veulent avoir pour personne; rappelez-vous Luther et Calvin. Quel ton! quel langage! quelle conduite! Quand le fanatisme va jusqu'à faire brûler son adversaire et ses œuvres, immédiatement après avoir revendiqué pour soi-même la liberté absolue de penser, peut-il aller plus loin?

Ne dites donc plus que le fanatisme ne vous apparaît nulle part autant que dans la religion catholique; car ou vous ne parleriez pas franchement, ou vous vous tromperiez grossièrement.

Savez-vous bien pourquoi la chose vous paraît ainsi, peut-être? C'est à cause de vos dispositions. Si vous voyez le catholicisme tout couvert de la robe sanglante du fanatisme, c'est qu'il y a du sang dans vos yeux. Quant à moi, bien loin de juger ainsi, je ne trouve même en lui aucune espèce de fanatisme.

«Si je voulais l'en accuser,» répéterai-je ici après l'abbé de Frayssinous (*La religion vengée du reproche de fanatisme*), «je tâcherais d'en découvrir des traces ou dans les actions et les maximes de Jésus, son fondateur, ou dans l'enseignement de l'Eglise, qu'il a établie dépositaire des vérités révélées, ou dans des actes formellement approuvés par elle; car il n'est rien de plus injuste que de vouloir faire retomber les excès de quelques Chrétiens sur la religion, qui les condamne. Or, rien de semblable ne se trouve ni ne se trouvera jamais.

« C'est bien dans l'histoire de Jésus-Christ et dans son Evangile qu'il faut, avant tout, étudier l'esprit de la religion que nous professons. Or, ici, où sont les signes d'un zèle cruel et farouche? Que fut Jésus-Christ sur la terre? Le plus doux des enfants des hommes : il n'achève pas, comme disent les Livres saints, de briser le roseau à demi cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. Ami des pauvres, consolateur des affligés, défenseur du faible et des petits, il passe en faisant du bien à tous, et ses miracles sont des miracles de bonté. Si Pierre veut le défendre, il arrête son zèle; il embrasse le disciple qui le trahit, il souffre sans se plaindre, il prie pour ceux qui le persécutent, il meurt en pardonnant à ses bourreaux. Quel blasphémateur insensé ne serait pas touché de l'héroïque simplicité de tant de vertus? Que trouverez-vous dans son Evangile? Lui-même il nous apprend qu'il est venu pour servir et non pour être servi; il envoie ses disciples au milieu des nations, comme des agneaux au milieu des loups; il prédit les persécutions que va leur susciter la haine, et ne leur permet d'opposer à la fureur de leurs ennemis que la patience. S'il dit qu'il est venu apporter non la paix, mais le glaive, ce n'est pas ce glaive exterminateur qui se rassasie de sang et de carnage, mais ce glaive salutaire qui combat les passions et qui abat tous les rejetons funestes de cette tige empoisonnée. Il est bien vrai que la religion s'est propagée au milieu des persécutions, mais au milieu des persécutions qu'elle a souffertes, et non de celles qu'elle avait allumées : ce qui faisait dire à un ancien que la loi des Chrétiens était non d'égorger, mais de se laisser égorger pour la vérité. Si Jésus nous dit encore qu'il est venu allumer un feu sur la terre, et que son désir est qu'il se répande au loin, ce n'est pas ce feu dévastateur qui dévore les cités et les campagnes, mais ce feu divin qui consume les vices, nourrit les vertus et enflamme les cœurs de cet amour pour les hommes qui va jusqu'à faire aimer ses ennemis. Sans doute celui qui a dit : *Je suis la vérité* (*Joan.* XIV, 6), a voulu que son Evangile fût annoncé à toutes les nations et professé par elles. Il a condamné d'avance les esprits rebelles qui résisteraient à sa lumière suffisamment manifestée, en disant : *Celui qui ne croira pas sera condamné* (*Marc* XVI, 16); et voilà bien l'intolérance envers toutes les erreurs, qui est l'un des caractères de la religion véritable. Mais aussi, lorsque deux de ses disciples lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur une ville

criminelle, il répond : *Vous ne savez à quel esprit vous appartenez; je suis venu pour sauver les âmes, et non pour les perdre* (*Luc.* IX, 55, 56); et voilà cette tolérance chrétienne envers les personnes, qui n'est autre chose que la charité. Ainsi, dans Jésus-Christ, rien qui ne respire l'esprit de douceur, de paix, de persuasion, et, par conséquent, rien qui ne soit éloigné du fanatisme. »

Ce qui continue la mission de Jésus parmi nous, depuis son ascension, c'est l'Eglise enseignante; c'est le corps des premiers pasteurs unis à leur chef, les évêques ayant à leur tête celui de Rome, qui est le pasteur universel; c'est ce divin corps que le Sauveur a promis de toujours animer de son Esprit, avec lequel il a promis de se trouver lui-même jusqu'à la consommation des siècles; ou, ce qui revient au même, c'est Pierre toujours vivant dans son impérissable successeur, confirmant toujours ses frères, comme Jésus-Christ le lui a commandé, paissant les agneaux et les brebis, se tenant immuable sur la parole divine, comme la colonne indestructible sur laquelle a été bâti l'édifice de l'Eglise, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer ne sauraient prévaloir. Eh bien! dirons-nous encore avec l'abbé de Frayssinous, qu'on nous cite une profession de foi, un symbole, un décret, émanant de l'Eglise universelle, ou de son chef, ajouterons-nous, enseignant cette même Eglise, suivant la mission qu'il en a reçue de Jésus-Christ, qui commande ou qui autorise le zèle plein de violence et de fureur qui caractérise le fanatisme. Si vous parcourez l'histoire des premiers âges de l'Eglise chrétienne, que trouvez-vous? Des apologistes et des docteurs tels que Tertullien, saint Cyprien, saint Chrysostome, saint Ambroise, qui enseignent formellement que la foi doit s'établir par la persuasion et non par la violence (75-76). Si, dans les trois premiers siècles, les disciples de l'Evangile le propagent au milieu des nations idolâtres, loin de l'établir le fer et la flamme à la main, ils ne savent pas même se venger de leurs ennemis; et, marchant constamment sur leurs traces, les hommes apostoliques de tous les temps n'ont pénétré au milieu des nations infidèles que par les seules armes de la patience et de la charité. Si, depuis Constantin, les empereurs ou les autres princes catholiques ont défendu l'Eglise contre les novateurs, et fait respecter ses lois; si même ils se sont armés contre eux, c'étaient des mesures de protection et de politique, et non des mesures de violence pour forcer les consciences; et souvent il a été nécessaire de déployer la force publique contre des sectaires qui étaient ennemis de l'Etat autant que de la religion, et qui établissaient leur doctrine au milieu du pillage et de l'incendie. Je sais bien que des princes ou des pasteurs, égarés par un faux zèle, peuvent avoir passé les bornes légitimes; mais ce sont là des écarts particuliers qui ne prouvent rien contre l'esprit général de la religion. Toujours elle applaudira à ces paroles du Pape saint Grégoire le Grand à un évêque de Terracine, qui était trop sévère envers les Juifs : « C'est par la douceur et les exhortations qu'il faut appeler les infidèles au christianisme. Il ne faut pas les en éloigner par les menaces ni par la terreur. » (*Epist.*, lib. I, epist. 30.)

Ainsi, ni dans la conduite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ni dans l'enseignement de l'Eglise, nous ne trouvons rien qui autorise le reproche de fanatisme si souvent adressé au catholicisme. Trouverons-nous du moins quelque chose de semblable dans des faits émanés de la religion catholique ou formellement approuvés par elle? Pas davantage.

Je n'ignore pas qu'on a beaucoup parlé, et qu'on parle encore beaucoup de la Saint-Barthélemy, de l'inquisition, des croisades, etc., etc. Nous répondons, ailleurs, à tout cela, d'une manière particulière. Disons ici seulement, en général : Ce qu'on rapporte, à ces différents sujets, est-il réellement comme l'affirment quelques-uns? N'y a-t-il rien d'exagéré, rien de faux, dans ces innombrables déclamations de la prévention et de la haine? En tout cas, le mal que vous déplorez et que vous maudissez ici, mal que nous déplorons et maudissons également, autant que vous, plus que vous peut-être, ou du moins plus sincèrement, ce mal vient-il de la religion réellement? Ne vient-il pas plutôt de l'égarement et des passions des hommes, égarement et passions que la religion condamne et nous enseigne à prévenir ou à réformer? Si ce mal venait de la religion, il faudrait en montrer la source ou dans son enseignement ou dans son esprit. Si dans son enseignement : Où est-il cet enseignement condamnable aux yeux de la foi et même de la raison? Si dans son esprit : Cet esprit doit se retrouver partout. Or, comment se fait-il que partout l'esprit de notre religion, bien compris, bien développé, soit un esprit de charité et de dévouement? Comment se fait-il que ce soit précisément cet esprit qui a délivré et délivre encore, chaque jour, les hommes, des maux dont vous parlez, ou d'autres à peu près semblables?

Vous êtes donc complétement dans le faux, je le répète, quand vous dites que vous ne voyez le fanatisme nulle part autant que dans la religion catholique. Vous ne l'êtes pas moins, quand vous ajoutez :

Il est, là, dans le religieux, dans le prêtre, dans la femme même et dans l'enfant.

Le fanatisme est dans le religieux! dites-vous. Mais de qui parlez-vous, je vous prie? De tous les religieux, sans exception, de ces âmes saintes qui ne sont occupées que de leur sanctification, dans la chère solitude qu'elles ont choisie en toute liberté,

(75-76) *Voy.* Duvoisin, *Essai sur la tolérance*, art. II, à la suite de la *Démonstration évangélique.*

et d'où elles ne sortent que pour travailler avec la même ardeur à la sanctification et au bonheur, même temporel, des autres? Vous ne le croyez, ni ne pouvez le dire. Voulez-vous parler de ces quelques cerveaux malsains, comme un Jacques Clément et un Luther, qui ne craignant pas de venir, conduits par la passion, enfoncer le poignard, le premier physiquement dans le sein de son roi, le second moralement dans le sein de l'Eglise sa mère? Ce n'est point l'esprit de leur état qui les fait agir de la sorte; c'est plutôt un esprit tout opposé.

Il est dans le prêtre! avez-vous dit encore. Mais de quels prêtres parlez-vous? De tous sans exception? de la généralité de ces prêtres que vous voyez partout, à l'étranger comme en France, dans les pays idolâtres comme dans les pays catholiques, entièrement dévoués, à l'exemple de Jésus-Christ, leur maître et leur modèle, à la sanctification et au bonheur de tous les hommes, même de leurs persécuteurs? Ce serait une exagération que personne n'oserait se permettre. Voulez-vous parler seulement de quelque jeune ou vieux fou, comme un Verger ou un Mérino, qui vont frapper, sans trop savoir eux-mêmes pourquoi, l'un un saint évêque au pied des autels, l'autre une reine au milieu des splendeurs du trône? Mais ce ne sont point des prêtres, ils n'en ont que le nom et le manteau : ce sont les monstres que dirige un esprit tout opposé à celui de leur saint état.

Il est dans la femme même et dans l'enfant! avez-vous ajouté. Mais, de grâce encore, de qui voulez-vous parler? De toutes ces femmes profondément chrétiennes, de tous ces enfants naïvement pieux, comme vous en voyez tous les jours autour de vous, même dans votre famille, et peut-être même aussi dans votre propre maison, qui ne sont occupés que de l'accomplissement de leurs devoirs, et qui aimeraient mieux mourir que d'en transgresser un seul volontairement? Ce serait un blasphème horrible contre la vertu que vous n'oseriez certainement pas vous permettre. Voulez-vous parler de quelques femmes et enfants en délire, ou à peu près, comme cette paysanne russe, du district de Kinechma qui, tout récemment, après avoir immolé, de concert avec sa fille, âgée de onze ans, un fils, âgé de cinq mois, pour le faire aller plus promptement au ciel, immola sa fille elle-même, pour le même motif, après avoir obtenu son consentement, et se disposait à faire pénitence de son crime, pour aller ensuite rejoindre ses enfants, disait-elle, si elle n'eût été arrêtée par la justice? Mais, je l'ai dit, c'est là du délire véritable. Rien de semblable ne saurait être attribué à la piété, dans la religion catholique surtout, où le fait dont nous parlons ne se serait peut-être pas accompli; car, à moins d'une folie complète, cette femme n'aurait probablement pas pris une telle détermination sans en parler à son directeur, lequel eût fait tout ce qui aurait dépendu de lui pour la détourner.

Vous allez me dire ici peut-être : Il y a pourtant, dans la religion catholique surtout, un feu qui n'est point naturel, et qui embrase non-seulement le religieux et le prêtre, mais la femme elle-même, et l'enfant ordinairement timide...

Non, ce feu n'est point naturel, car il est surnaturel. C'est le feu que Jésus-Christ apporta du ciel en terre, et dont son divin cœur n'a cessé de brûler; c'est le feu qui a embrasé le cœur des apôtres, puis des martyrs, et actuellement encore de tous les Chrétiens véritablement dignes de ce nom, martyrs de la vertu, comme les premiers appelés de ce nom, le furent de la foi; feu véritablement surnaturel! avons-nous dit, il se communique de proche en proche, embrase tous les cœurs, même ceux des femmes, des jeunes filles et des enfants; les transforme en héros dignes de fixer les regards du ciel et de la terre. Rappelons-nous ici toute l'histoire de la primitive Eglise; rappelons-nous encore cette admirable tragédie de Corneille, qui tire sa plus grande beauté de la vérité des faits et des caractères.

Voici d'abord Polyeucte, répondant à son beau-père Felix, qui veut le forcer d'adorer les faux dieux.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu, qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne veut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encore, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur...

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie...

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

Le feu céleste qui, comme nous l'avons dit, se communique de proche en proche,

passe du cœur de Polyeucte dans celui de Pauline, en attendant qu'il gagne le persécuteur lui-même. Ecoutons actuellement cette femme, naguère païenne aussi bien que son père :

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre ; ose : Que tardes-tu?
Tu vois le même crime ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières,
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor? Félix, je suis chrétienne.
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.
. . . . . .

Mais non, la hache tombe de la main du persécuteur, et, en même temps, la lumière de la foi entre dans son cœur et l'éclaire. Félix est devenu Chrétien, comme son gendre et sa fille ; et rempli du même zèle, il s'écrie :

Je cède à des transports que je ne connais pas,
Et, par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien.
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.
. . . . . .

Ne pouvant obtenir la palme du martyre, unique objet actuellement de son ambition purifiée, il veut du moins rendre à ceux qui viennent de l'obtenir l'honneur qui leur est dû, comme aux athlètes couronnés de son maître. Aussi est-il le premier à dire :

Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

Est-ce là ce que vous appelez le fanatisme? demanderai-je encore en terminant... Heureux fanatisme, répondrai-je, où s'est allumé, où s'allume chaque jour le feu le plus pur de la vertu, et qui, en cette circonstance, a si bien inspiré le génie !

FÊTES.

Objections. — Le dimanche, passe encore; mais pourquoi d'autres fêtes? — Il y en a beaucoup trop du moins.—Pendant ce temps-là le peuple ne travaille point, et c'est pour lui, presque toujours, une occasion de dissipation et de libertinage.

—

Réponse. — Nous avons répondu, à notre article sur le dimanche, aux objections qui se font le plus ordinairement contre la célébration de ce saint jour. Ce que nous avons dit alors se rapportant également à la célébration des fêtes, notre travail ici se trouve considérablement abrégé.

Le dimanche, passe encore nous dit-on; mais pourquoi d'autres fêtes?

Pourquoi? Autant demander pourquoi la religion, puisque l'ensemble de nos fêtes n'est que l'histoire, toujours vivante, de notre religion, sa manifestation, en quelque sorte, nécessaire. Voyez plutôt : La grande fête de Noël, dont l'approche faisait tressaillir l'Europe si profondément chrétienne, il y a quelques siècles, dont le nom seul était un cri de joie pour nos pères, c'est l'anniversaire de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Puis vient la Circoncision, ce jour où Notre-Seigneur, encore tout petit enfant, a versé, pour nous, les premières gouttes de son sang, et a reçu, dès lors, pour cela même, le nom de Jésus, qui veut dire Sauveur. Après, vient l'Epiphanie, anniversaire de notre vocation à la foi, cette fête des rois, autrefois si populaire, par laquelle les Chrétiens se rappelaient, avec tant de réjouissances, que Jésus avait commencé à se manifester aux gentils dans la personne des mages. Nous entrons bientôt dans le Carême, ce jeûne si solennel, établi, dès le commencement, par toute l'Eglise, pour faire imiter aux Chrétiens le jeûne du Sauveur dans le désert, et les préparer à bien célébrer la fête de Pâques. A la fin du Carême, est la semaine sainte, la semaine des grands mystères, à la fin de laquelle s'accomplit le plus incompréhensible de tous, la mort du Sauveur. A la semaine sainte, appelée encore la grande semaine, à cause des ineffables mystères qui s'y sont accomplis, succède immédiatement la plus grande, la plus solennelle, la plus sainte de toutes les fêtes de l'année, la Résurrection, Pâques, ce dimanche par excellence, que nous fêtons solennellement déjà chaque semaine, mais beaucoup plus solennellement chaque année, ce jour de délivrance où, sous la loi figurative, un prisonnier voyait tomber les liens qui le retenaient captif, et où, sous la loi de vérité et de grâce, tous les pécheurs voient se briser les liens qui les retiennent captifs du démon. Quarante jours après Pâques, est l'Ascension qui nous représente Jésus-Christ montant au ciel en présence de ses apôtres, qu'il envoie prêcher son Evangile par toute la terre, pour avoir part ensuite à ses récompenses. Dix jours après, le Saint-Esprit descend, d'une manière miraculeuse, sur ces hommes ignorants et faibles qu'il transforme complétement, et qu'il met en état de remplir la grande et difficile mission qui leur a été imposée : c'est la Pentecôte. Quelque temps après, vient la Fête-Dieu, je veux dire la célébration de cet ineffable mystère par lequel, quoique élevé au ciel, Jésus se plaît encore

à se trouver au milieu des enfants des hommes. Ce fut la veille de sa mort que le Sauveur des hommes célébra, pour la première fois, cet auguste mystère, et qu'il ordonna, non-seulement à ses apôtres, mais à leurs successeurs dans le sacerdoce, de le célébrer de même, en mémoire de lui. C'est donc au milieu de la semaine sainte que se trouve l'anniversaire de son institution; mais, occupée alors à des mystères de tristesse, l'Eglise remit à une époque plus favorable la célébration de cette fête, où devait éclater toute la joie du peuple chrétien, toute la pompe du culte catholique. Que de mouvement, en effet! Quelle sainte et touchante allégresse, depuis la capitale du monde chrétien, jusqu'au plus petit de nos hameaux? Vous diriez que Jésus, ressuscité, a reparu de nouveau, non-seulement dans la Judée, mais dans toutes les parties de la terre. Que dis-je? Ce nest point une supposition seulement, c'est une réalité. Jésus-Christ est revenu véritablement, quoique caché sous les voiles eucharistiques. Il est porté en triomphe dans tous les lieux à la fois. Aussi, je le répète, que de mouvement partout, quelle sainte et touchante allégresse! Jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer sans l'accomplissement de cet ineffable mystère. Les enfants, les pauvres, les infirmes se rangent des premiers sur son passage, pour recueillir encore ses inépuisables bénédictions : les saintes femmes le suivent, non pas en pleurant, comme autrefois, mais avec une joie incomparable; les hommes de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions viennent lui donner, chacun à sa manière, les preuves d'une vénération profonde; et il n'y a pas jusqu'au guerrier lui-même qui, à la vue de ce miracle perpétuel de générosité, de la part de Dieu, de foi, d'espérance et d'amour, de la part de l'humanité, inclinant devant lui ses armes respectueuses, ne soit obligé de s'écrier aussi, comme le centurion du Calvaire : *Cet homme est réellement le Fils de Dieu : « Vere Dei Filius erat iste. »* (*Matth.* XXVII, 54.)

Demanderez-vous actuellement pourquoi d'autres fêtes que le dimanche? C'est, je l'ai déjà dit, la conséquence de notre sainte religion; ou plutôt, c'est cette divine religion elle-même. Est-ce que les Chrétiens peuvent se rappeler les grands mystères accomplis par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour leur régénération, sans venir en foule dans les temples témoigner à Dieu leur reconnaissance et leur amour, prendre la résolution de le servir plus fidèlement dans la suite, et lui demander les grâces dont ils ont besoin pour cela? De là les fêtes chrétiennes. Elles sont indestructibles, comme vous voyez; car elles tiennent à l'essence de la religion, elles sont cette essence même. Quand un grand événement s'est accompli dans la société civile, est-ce que cette société n'en fait pas mémoire? C'est aussi une fête pour cette société. Pour ne point parler des autres peuples, qui ont tous à peu près la même nature, parce que partout l'homme est toujours l'homme, voyez le peuple français. Sous la monarchie, sous l'empire, et même sous la république, n'a-t-il pas ses fêtes, fêtes plus ou moins pures, plus ou moins multipliées, plus ou moins durables? O dure, mais salutaire leçon de la Providence! Sous l'influence de je ne sais quel délire d'impiété, nos pères se sont dit un jour : Elevons-nous contre le Seigneur et contre son Christ; brisons les liens de la religion, et rejetons loin de nous son joug pénible : *Quare fremuerunt gentes... adversus Dominum et adversus Christum ejus : Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* (*Psal.* II, 1, 2, 3.) Et voilà que, pour en faire la dérision du monde, elle a permis que ceux qui avaient refusé d'adorer Dieu, à la voix de celui qui versa son sang pour le salut du peuple, proclamassent l'Etre suprême, à la voix de celui qui versa le plus pur sang du peuple pour son ambition, et que ces mêmes hommes, ne voulant point s'humilier devant notre sainte religion, s'abaissassent aux pieds d'une prostituée, qu'ils appelèrent la *déesse Raison : Qui habitat in cœlis, irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* (*Ibid.*, 4.)

Vous allez me dire peut-être que tout cela est local et transitoire. Je le vois comme vous, et vous devez en reconnaître comme moi la raison. Tout cela est local et transitoire, parce que tout cela vient de l'homme, tient à la nature de l'homme, qui n'appartient qu'à un point imperceptible, pour ainsi dire, de l'espace et du temps. Quant à nos fêtes religieuses, si elles sont universelles et durables, dans leur essence du moins, c'est qu'elles viennent de Dieu, c'est qu'elles tiennent, non pas seulement à la nature de l'homme, mais à la nature de Dieu, qui n'est borné ni par le temps, ni par les lieux. Raison de plus de les respecter; raison de plus de les observer avec la plus grande régularité.

Je sais que toutes les fêtes ne regardent pas Dieu directement. Il y a les fêtes de la Vierge, par exemple, celles des apôtres et de quelques autres saints; il y a les cérémonies funèbres que nous célébrons, tantôt pour tous les morts en général, tantôt pour certains défunts en particulier. Mais cela, en définitive, se rapporte encore à lui. C'est pour le remercier, le prier, faire sa volonté sur la terre, aller à lui dans le ciel, et y conduire nos frères.

Il n'y a donc point de fête religieuse qui n'ait sa double raison d'être, à savoir la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité.

Il y en a beaucoup trop, du moins, nous dit-on encore.

Quoi! je vous dis, et vous ne pouvez en disconvenir d'ailleurs, que toute fête religieuse est le souvenir public des plus grands bienfaits du Seigneur, et vous nous répondez qu'il y en a beaucoup trop! Mais c'est affirmer, ou que Dieu a eu tort de nous donner tant de preuves de son infinie bonté, ou que nous avons tort nous-mêmes de lui en

témoigner, comme nous le devons, toute notre reconnaissance. Quelle absurdité! d'une part, et, d'une autre part, quelle ingratitude! Ce n'est pas à certains jours seulement que la bonté infinie de Dieu se manifeste à l'égard des peuples comme des individus; c'est tous les jours, c'est à chaque instant du jour; et il ne nous serait pas permis de nous réunir plus d'une fois par semaine pour lui en témoigner notre reconnaissance avec une certaine solennité? et aux jours où cet amour a frappé ses plus grands coups à la porte de nos cœurs, il ne nous serait pas permis à nous, pauvres esclaves, attachés continuellement à la culture si pénible de la terre, de nous relever un instant, de laisser là nos boulets et nos chaînes, et de courir ensemble à la maison du Seigneur, chanter ses louanges, le remercier de ses grâces, lui en demander de nouvelles?... Quelle monstrueuse ingratitude! je le répète; quel incroyable oubli de nos plus chers intérêts!

Pendant ce temps-là, ajoutez-vous, le peuple ne travaille point; et c'est pour lui, presque toujours, une occasion de dissipation et de libertinage.

Remarquons d'abord que le plus grand nombre de ces fêtes se célèbre sans que les fidèles soient invités à s'abstenir de leurs travaux serviles, pour assister seulement au saint sacrifice de la Messe. Ce sont les ministres de la religion qui les célèbrent; et à ces hommes dévoués, par état comme par goût, au service des autels, viennent se joindre, de temps en temps, quelques enfants, qui ne peuvent mieux commencer leur carrière qu'en se mettant sous la protection de Dieu d'une manière particulière; quelques pieuses femmes qui viennent, dès le matin, recueillir la grâce, cette manne céleste, pour elles-mêmes comme pour toute leur famille; quelques vieillards, ne pouvant plus travailler ou n'ayant plus besoin de le faire, mais sentant beaucoup plus qu'à une autre époque de la vie la nécessité de se préparer à ce jugement redoutable qu'ils doivent bientôt subir. Vous ne devez trouver aucun inconvénient à cela. Je remarque bien quelques autres personnes dans la pieuse assistance. Mais quoi! ce sont des riches qui viennent méditer sérieusement devant Dieu sur les moyens de faire leur salut dans une position où Notre-Seigneur a déclaré lui-même qu'il était très-difficile de le faire; ce sont des hommes de travail qui ne sont venus que par occasion ou bien parce que c'est une fête qui leur est chère, la leur peut-être; ou bien, parce qu'ils viennent de perdre un père, une mère, une épouse, un fils tendrement aimé; ou bien, parce que c'est un anniversaire de douleur profonde, de joie délicieuse... Dans tout cela encore, vous ne trouvez, je pense, aucun inconvénient. Le travail public n'y perd rien, et la morale ne peut qu'y gagner.

Remarquons, en second lieu, que toutes les fêtes célébrées avec la même solennité que le dimanche, et quelquefois avec une solennité plus grande encore, ne sont pas pour cela d'obligation, mais qu'il y en a de dévotion seulement; c'est-à-dire que, quoique les fidèles soient invités à s'abstenir des œuvres serviles, et à assister aux saints Offices, ils ne sont point obligés de le faire sous peine de péché. Nul ne saurait se plaindre de ce que ces sortes de fêtes lui enlèvent son travail, puisque celui-là seul s'abstient de travailler qui le peut et le veut bien.

Remarquons encore que, parmi les fêtes d'obligation, c'est-à-dire celles qui sont chômées ou doivent l'être sous peine de péché, il y en a qui tombent le dimanche. Pâques, la Pentecôte, etc., toujours; Noël, la Toussaint, etc., quelquefois.

Cela reconnu, combien de jours donc sont enlevés, réellement, au travail par l'accomplissement des devoirs de la religion? J'ai presque honte de le dire. En France, je n'en vois que trois ou quatre. Il y en avait un plus grand nombre autrefois. Il y en a un plus grand nombre en certains pays. Un ou deux par mois peut-être. Mais qu'est-ce que cela en soi? Qu'est-ce que cela, quand on pense que c'est pour le service de Dieu et la sanctification des âmes? Qu'est-ce que cela, quand on réfléchit que ce pauvre peuple que la religion appelle au repos, vient de porter pendant cinq ou six jours peut-être le poids du plus pénible travail; que ce repos qu'il va goûter lui donnera plus d'activité et de force pour les jours où il reprendra ce dur travail; qu'il n'a, la plupart du temps, d'autre joie que celle qu'il trouve dans la célébration des fêtes religieuses? Je ne crains point de le dire ici, il faut avoir plus que de l'impiété dans le cœur, il faut une sorte de barbarie pour soutenir que la religion a établi un trop grand nombre de fêtes.

Vous avez ajouté, il est vrai, que ces fêtes sont la plupart du temps, pour le peuple, une occasion de dissipation et de libertinage.

Mais à qui la faute? A la religion? Non, car elle en détourne les hommes. Aux fêtes religieuses? Non encore; car, comme la religion qu'elles ont pour but de faire connaître et pratiquer, elles en détournent aussi les hommes. A qui donc la faute? je le demande. A ces mêmes hommes qui abusent de tout, de la religion comme de toute autre chose. J'ajouterai même que, non-seulement les fêtes religieuses ne portent point à la dissipation et au libertinage, mais que sans elles, au contraire, l'homme y tombe et doit y tomber infailliblement. Comme nous l'avons montré plus haut, il faut absolument à l'homme un repos et des fêtes. Si ce ne sont pas le repos et les fêtes de la religion, ce seront nécessairement le repos et les fêtes du monde. De là la dissipation la plus grande; de là, le libertinage le plus désordonné.

Voyez les hommes qui ne célèbrent point ces fêtes. Quel déréglement dans leur conduite, aux jours surtout où cessent leurs travaux! Encore faut-il dire qu'ils les ont célébrées quelquefois, qu'ils sont en rapport avec ceux qui les célèbrent, qu'ils ont été

élevés par des parents chrétiens peut-être. Que serait-ce donc s'ils n'avaient jamais éprouvé, ni directement ni indirectement, leur salutaire influence? « Alors, » dit un écrivain qui s'est souvent occupé du bonheur du peuple, « les hommes et les femmes, n'ayant plus d'autre retenue que la pudeur naturelle, barrière malheureusement trop faible contre les passions, tomberaient dans les excès honteux et le pêle-mêle de la bestialité. Les âmes, également sans frein, mais non pas sans terreur, se précipiteraient dans la superstition; l'égoïsme remplacerait la charité; l'orgueil, l'humilité; l'intérêt, la conscience; la matérialité des désirs, les plaisirs de l'intelligence; les loups-garous, les saints; les sorciers, les prêtres; les cabarets, le presbytère; le lupanar, l'église... » (*Entretiens de village.*)

A l'appui de tout ce que nous avons dit à l'occasion des fêtes religieuses, nous pourrions citer, ici, un grand nombre de témoignages également propres à faire impression sur les esprits et sur les cœurs. Nous en citerons quelques-uns seulement. Ecoutons d'abord Diderot qui, quoique ennemi de la religion catholique, en bien des circonstances, n'en rend pas moins un éclatant hommage à l'heureuse influence de ses fêtes :

« Les absurdes rigoristes en religion, » dit-il, « ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix, le vendredi saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue suite de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes prosternés le front contre la terre, je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai connu un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le Souverain Pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu de tous les cardinaux et de toute la prélature romaine, *sans devenir catholique*... Supprimez tous les symboles sensibles, » ajoute Diderot, « et le reste se réduira à un galimatias métaphysique qui prendra autant de formes et de tournures bizarres qu'il y aura de têtes.....» (*Essai sur la peinture.*)

Encore moins catholique que Diderot, si cela est possible, Rousseau s'exprime dans le même sens, mais avec plus d'énergie encore que lui, au sujet des repos et des fêtes dont le peuple a besoin.

« Que doit-on penser, » dit-il, « de ceux qui voudraient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs et toute espèce d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail? Cette maxime est barbare et fausse. Tant pis si le peuple n'a pas de temps pour gagner son pain; il lui en faut encore pour le manger avec joie, autrement il ne le gagnera pas longtemps. Ce Dieu juste et bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif et laborieux, donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état, et l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux aimer les autres.» (*Lettre à d'Alembert.*)

Mais si les publicistes qui jugent nos fêtes au point de vue temporel seulement s'expriment de la sorte, que ne diront point ceux qui les jugent, comme nous, au point de vue spirituel et physique tout à la fois.

« Pour comprendre la sagesse des cérémonies catholiques, » dit M. Guérin, dans son ouvrage sur le dimanche, « il suffit de consulter les hommes qui portent un cœur honnête, et que le souffle de l'abject matérialisme n'a pas encore desséché. Celui qui peut faire un pas dans nos temples sans éprouver une douce émotion, est un malheureux qui ne sent plus; c'est une âme de fer, c'est un cœur de bronze, c'est un cadavre qui se promène. Pourquoi nos impies qui se flattent d'aimer les beaux-arts, et pour qui la musique semble avoir tant de charmes, se déchaînent-ils sans pudeur contre la pompe de nos solennités religieuses? Comment se fait-il que des partisans fanatiques de Mozart ou de Rossini n'admirent pas la majesté de notre chant grégorien? Qui n'est pas ravi d'entendre un *Kyrie*, un *Credo*, une *Préface*, dans nos jours de fêtes? Quelle étonnante variété dans les chants et dans les cérémonies de l'Eglise!

« A Pâques, ces chants et ces cérémonies inspirent une sainte allégresse, et l'on comprend que l'heure de la résurrection vient de sonner. Le *Jour des Morts*, c'est la tristesse qu'ils font naître; le chant pleure et gémit; on croirait entendre résonner les tombeaux. Qui peut suivre la marche d'un convoi funèbre, qui peut assister aux cérémonies qui se font à l'église en pareille circonstance, qui peut écouter la voix du prophète David célébrant nos fins dernières, sans frémir involontairement, sans être ému jusqu'au fond de ses entrailles, sans revenir dans sa demeure rempli d'une sombre et salutaire mélancolie?

« Les ornements que portent les prêtres, les tentures qui parent nos temples, tout s'accorde avec le chant du jour; tout est gai, tout est riant, tout inspire la joie dans les fêtes qui nous rappellent de joyeux souve-

nirs; tout est noir, triste et lugubre dans les cérémonies qui retracent à la mémoire les douloureux événements de la religion. C'est un concert que rien n'altère; c'est une harmonie qui touche; c'est un ensemble qu'on admire, et dont le cœur est pénétré. Tout est pur, tout est beau, tout est ravissant; et là, comme partout, le christianisme a surpassé toutes les religions du monde. (M. Rosset, *Théophile*, ou la *Philosophie du christianisme.*)

« Il semble avoir distribué ses fêtes en deux parties : d'un côté, des fêtes graves et austères; de l'autre, des fêtes brillantes et joyeuses; les unes dans les mois sérieux et tristes, les autres dans les mois riants et doux. Ne peut-on pas expliquer cette distinction et cette harmonie?

« On dirait que le christianisme a songé au peuple et à ses plaisirs dans la distribution annuelle de ses solennités. Voyez la plus grande partie des fêtes *patronales*, c'est-à-dire des fêtes populaires par excellence, s'amonceler dans les mois d'été, lorsque le cours des grands mystères est achevé, et aussi lorsque le peuple commence à voir les moissons et les fruits sourire à ses espérances.

« Certes, il était beau le peuple chrétien, lorsque, plein de foi et d'amour, il faisait du patron du lieu le protecteur de ses joies et de ses plaisirs. Qui n'a pas eu le cœur ému au spectacle de ces fêtes de villages, où l'esprit du christianisme est resté vivant? Voyez! toutes les âmes s'épanchent au dehors. Les familles s'assemblent, les amis se visitent, les vieilles affections se renouent, les nouvelles se fortifient; le jeune enfant accourt avec sa naïveté, et le vieillard avec ses souvenirs; la jeunesse répand sa joie à grand bruit. Mais tout le monde pense au saint du lieu. C'est un grand saint. Il est rare qu'il n'y ait pas une chapelle ou un lieu mystérieux, un chêne vénéré ou une source d'eau vive, où se perpétue la tradition de ses miracles, c'est-à-dire de ses bienfaits. C'est là qu'on ira d'abord ranimer sa piété, renouveler quelque vœu, raviver quelque espérance. Le pasteur joue ce jour-là un grand rôle; il a revêtu ses plus beaux habits : chacun le fête et l'honore. On l'entoure à l'autel, les prêtres des lieux voisins lui font cortége. L'église est dans sa pompe, le chant d'un éclat inaccoutumé.

« Lorsque les solennités sont achevées, le pasteur suit encore le peuple dans ses joies. Le jour est beau, le soleil est éclatant, le peuple s'est assemblé sous l'ombre des vieux ormeaux. Il semble que la religion, cette fois, voie avec complaisance les plaisirs : c'est que les yeux n'en sont troublés par aucune passion grossière, et que chacun se sent au cœur une joie pure et sainte. Telle est la fête du patron du village; telle est la fête du peuple; une fête d'expansion et de naïveté, où la piété se livre aux doux plaisirs, comme aussi l'irréligion va au temple, et se laisse vaincre par toute cette effusion du bonheur chrétien.

« Comment s'est-il trouvé des philosophes ou des politiques, pour disputer au peuple de semblables joies? N'était-ce pas jeter sur sa vie je ne sais quoi de triste et de mortel? Quelles seront les fêtes du peuple, sinon les fêtes du christianisme?...

« Mais il est une fête, une fête éminemment chrétienne et populaire, qu'il a été surtout cruel d'ôter au peuple : c'est la Fête-Dieu, la fête des fleurs et des pompes, la fête qui unit le ciel et la terre, et Dieu même aux hommes. Que de noires ténèbres il a fallu jeter sur l'esprit du peuple pour qu'il se soit laissé enlever cette fête riante et gracieuse, la fête de la vieillesse et de l'enfance, la fête des jeunes filles et des jeunes mères; cette fête où toutes les bénédictions et toutes les joies semblent tomber à la fois du ciel! Oh! que c'est là un signe de flétrissure désolant, et un sinistre indice de la décadence morale du peuple! Malheureux peuple! qui n'a pas même su défendre ses solennités à lui, la magnificence de son culte, les pompes de sa foi et de sa piété (77)!

« Le peuple laissera-t-il ainsi disparaître une à une toutes ses fêtes? Il en est une autre aussi que nous voudrions voir se raviver dans le christianisme, et qui n'a laissé que quelques traces dans les hameaux les moins ravagés par l'esprit moderne. Ce n'est plus la fête du triomphe, c'est la fête de la prière et de la supplication : on l'appelle les Rogations. Admirable institution, dont l'Eglise fait comme le couronnement des travaux confiés à la terre, et un doux présage des moissons et des fruits que l'homme attendait des bontés de Dieu.

« Non, ce n'est plus ici de la joie, c'est de l'espérance! Mais toujours c'est une expansion d'amour. Les premières fleurs ornent l'autel. La croix des campagnes est couronnée par le soin des villageois; et c'est un des spectacles les plus touchants du christianisme, de voir le prêtre s'en allant, avec le peuple, s'agenouiller le long des champs et des prés, élever les mains vers le ciel, et remplir le vague des airs de paroles plaintives et suppliantes. Oh! les philosophes ont

(77) Il y a ici quelques inexactitudes qu'il importe de rectifier. La Fête-Dieu n'est point retranchée, mais seulement remise. On la célébrait autrefois le jeudi d'après la semaine de la Pentecôte; aujourd'hui c'est le dimanche suivant. Cette fête ne fut point conservée sans doute, malgré son importance, parce que c'est déjà une fête remise, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, elle tombe le jeudi saint, jour où Notre-Seigneur institua l'auguste sacrement de nos autels. Il est faux encore de dire que le peuple ait souffert ce changement sans se plaindre. Il n'a cessé et il ne cesse point de faire entendre, à ce sujet, les plaintes les plus vives. Où il est blâmable, et même excessivement blâmable, c'est d'avoir souffert, momentanément du moins, la suppression complète, non pas de quelques fêtes seulement, mais de tout le culte catholique, par des scélérats qu'avec un peu d'énergie il eût fait rentrer dans la poussière d'où ils étaient sortis.

beaucoup parlé de la nature! Que voulaient-ils dire? La voici, certes, cette religion! Voici, pour temple, la terre qui s'ouvre aux rayons du jour; voici, pour autel, un gazon frais, et, pour ornement des solennités, la croix de bois, parée seulement de quelques fleurs que la main des bergères y a suspendues! Tombez à genoux, philosophes, et n'écoutez pas, sans larmes, la voix du prêtre qui vous bénit, qui bénit la terre, et demande à Dieu de féconder les sueurs de l'homme...» (*M. Laurentie, lettres à un curé sur l'éducation du peuple.*)

En résumé donc, les fêtes religieuses qui ont principalement pour but d'assurer notre retour dans la patrie sont encore un adoucissement considérable à tous les maux que nous endurons dans l'exil. Ce sont des jours exceptionnels où, interrompant les pleurs que nous versons habituellement le long du fleuve de Babylone, nous reprenons nos instruments de musique, et chantons les cantiques du Seigneur, sans oublier la céleste Jérusalem, que nous nous rappelons de plus en plus, au contraire, et dont nous faisons alors le principal objet de notre joie: *Adhæreat lingua mea faucibus meis,... si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Psal.* CXXXVI, 6.)

FOI.

Objections. — Croyez! croyez! nous disent les prêtres; mais, pour croire, il faut des preuves. — N'a pas la foi qui veut: je voudrais croire et ne le puis pas. — Qui croit d'ailleurs aujourd'hui? La foi s'éteint chaque jour. Le clergé lui-même le reconnaît hautement.

—

Réponse. — La foi est le principe de la religion. Ce principe établi, il faut en tirer la conséquence, qui est la pratique même de cette religion. Voilà pourquoi ceux qui ne veulent pas la pratiquer affirment, pour la plupart, qu'ils n'ont pas la foi, les uns avec une certaine hauteur, les autres avec un certain air de regret. Ecoutons d'abord les premiers:

Croyez! croyez! nous disent les prêtres; mais, pour croire, il faut des preuves.

Et qui vous parle de croire sans preuves? Ambassadrice de Dieu auprès des hommes, afin de leur intimer sa volonté, et de leur enseigner la manière de l'accomplir, la religion présente à tous les preuves irrécusables de sa céleste mission. Preuves véritablement divines! elles sont à la portée du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du petit enfant lui-même aussi bien que de celui qui est dans toute la force de la raison. N'a-t-elle pas pour elle ses prophéties si frappantes, ses miracles si nombreux et si surprenants, son prodigieux établissement par toute la terre, et sa conservation plus prodigieuse encore, au milieu de la destruction de toutes choses? N'a-t-elle pas pour elle la vie, la mort et la résurrection divines de son fondateur? N'a-t-elle pas pour elle sa doctrine toute sainte, le charme divin de son enseignement qui saisit toute âme naturellement chrétienne, comme l'appelle Tertulien, et l'incline vers Dieu, pour peu qu'elle ne soit point enchaînée par les passions? Que vous dirai-je enfin! N'a-t-elle pas pour elle les changements miraculeux qu'elle opère chez les individus comme chez les peuples où elle s'est établie?

Vous demandez des preuves pour croire! Mais qu'y a-t-il autre chose que des preuves de notre sainte religion, dans les livres inspirés, dans les ouvrages des saints Pères, dans les instructions pastorales de nos évêques et de nos prêtres, dans les apologies qu'en ont toujours faites et qu'en font encore les fidèles aussi bien que les prêtres, apologies de toute forme, de toute grandeur, pour toutes les conditions, pour tous les goûts, et même pour tous les âges? Considérez une bibliothèque de deux mille volumes, par exemple: il y en a peut-être la moitié qui ne contiennent pas autre chose que des preuves en faveur de la religion. Quant à ceux qui sont contre elle ou que l'on croit contre elle, ils ne déposent guère moins en sa faveur, puisque ces projectiles ennemis sont tombés sans force à ses pieds *telum imbelle sine ictu* — si même ils ne sont retournés sur ceux qui les avaient lancés, pour les écraser.

Vous dites que vous ne voulez pas croire sans preuves! Mais qui donc croit sans preuves, pour peu qu'il ait de souci de ce qui l'intéresse ou doit du moins l'intéresser le plus sur la terre, sa foi? A-t-il cru sans preuves, ce Paul, qui commença par persécuter les fidèles avec tant de violence? A-t-il cru sans preuves, cet Augustin, qui s'égara si longtemps dans les sentiers de l'erreur et de la volupté? Ont-ils cru sans preuves, tous ces martyrs qui, après avoir longtemps méconnu et même persécuté la religion, finirent par verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de leur sang généreux? Est-ce sans preuves que le monde entier, bercé longtemps au milieu des rêves d'une religion toute sensuelle, a courbé enfin la tête sous le joug de la foi? Et, de nos jours, est-ce sans preuves que la France, que l'Europe entière, si éclairée pourtant, revient à cette religion qu'elle a vue longtemps insultée, attaquée de toute manière, et, comme quelques-uns le croyaient, à la veille de sa ruine?

Vous ne voulez pas croire sans preuves! Eh bien! tant mieux! votre foi n'en sera que plus éclairée, plus solidement établie. Mais, du moins, examinez soigneusement et promptement; il s'agit d'une chose souverainement importante pour vous; ne remettez pas de jour en jour, le temps presse, et demain peut-être il serait trop tard.

N'a pas la foi qui veut, nous dit-on encore, je voudrais croire, et ne le puis pas.

N'a pas la foi qui veut! dites-vous. C'est selon comme on veut. Il y a de ces volontés

absurdes qui demandent l'impossible, le contradictoire. Il n'est point étonnant dès lors que leurs désirs ne soient pas accomplis. Vous voudriez la foi, je suppose; mais vous la voudriez avec la satisfaction de toutes vos passions, avec la recherche de tous vos plaisirs. Comment voulez-vous que Dieu ne s'éloigne pas de vous, quand vous commencez vous-même par vous éloigner de lui? Il y a de ces volontés faibles, sans énergie, qui équivalent à des non-volontés. Il n'est point étonnant encore qu'elles n'arrivent point au but qu'elles se proposent où sont censées se proposer. Vous voudriez la foi, je suppose encore, mais vous la voudriez sans rien faire, sans vous donner aucune peine du moins. Comment voulez-vous que Dieu s'approche de vous, quand vous ne faites rien pour vous en approcher vous-même? Quelque brillant que soit le flambeau de la foi, il ne peut frapper vos yeux, si vous les tenez fermés, ou si vous vous cachez vous-même dans un lieu où il ne peut pénétrer. Ayant perdu la foi qui vous rattachait à Dieu, vous êtes comme l'enfant égaré dans les bois, loin de la maison paternelle: « Retournez à votre père, » ne cesse-t-on de lui dire, et se dit-il peut-être lui-même plus souvent que les autres. « Je le voudrais bien, » répond-il; « car j'étais auprès de lui beaucoup plus heureux qu'ici, mais je ne le puis pas. — Ce n'est point étonnant, vous ne remuez point; ou, si vous remuez, c'est pour aller dans une direction tout opposée à celle que vous devriez suivre. Levez-vous et marchez! Allez à votre père, et il viendra au-devant de vous; et votre retour, étant sincère, produira les heureux résultats que vous avez tout lieu d'espérer. »

Voilà l'image de celui qui dit: « Je voudrais croire, et ne le puis pas. » La foi est un don, cela est vrai; mais ce don ne peut être donné à celui qui s'en rend indigne. Pour la mériter, il faut encore la grâce sans doute; mais cette première grâce, qui appelle les autres, est toujours à notre disposition, et il ne tient qu'à nous d'en profiter.

Ecoutons ici les sages réflexions de l'abbé de Ségur:

« Vous dites que *vous voudriez bien avoir la foi*, mais que *vous ne le pouvez pas*.

« Illusion pure, répond-il, illusion qui ne vous excusera pas au tribunal du redoutable Juge qui nous a déclaré que *celui qui croit en lui a la vie éternelle, et que celui qui ne croit pas en lui est déjà condamné*.

« *Vous ne pouvez pas croire?* Et quels moyens avez-vous pris pour arriver à la foi? Qui veut la fin, veut les moyens; qui néglige les moyens, montre évidemment qu'il ne se soucie guère de la fin.

« Or, c'est là votre cas, si vous n'avez pas la foi. — Ou bien, vous n'avez pas pris les moyens de l'obtenir, ou bien vous les avez mal pris; ce qui revient à peu près au même.

« 1° Avez-vous prié? C'est la première condition de tous les dons de Dieu, par conséquent de la foi, qui est le don le plus précieux et le plus fondamental. Avez-vous demandé à Dieu cette grâce de la foi? — Comment l'avez-vous demandée? — N'a-ce pas été en l'air, sans trop vous en soucier, une fois en passant et sans persévérance? — Aviez-vous en priant, avez-vous actuellement un profond, un sincère, un vif désir de croire et d'être Chrétien? Il y en a qui demandent des vertus avec grand'peur de les obtenir.

« 2° Avez-vous étudié la religion avec un amour sincère de la vérité? N'ai-je pas vu des incrédules *étudier* la religion dans Voltaire, Rousseau, etc.? Mieux vaudrait étudier la France en Angleterre. — *Avez-vous été trouver un prêtre instruit*, ou au moins un Chrétien éclairé sur sa croyance, pour exposer et résoudre vos difficultés? L'orgueil est là, qui arrête souvent.

« 3° Etes-vous décidé, si Dieu vous donnait la foi, à vivre selon ses saintes et austères maximes, à combattre vos passions, à travailler à votre sanctification, à faire à Dieu les sacrifices qu'il vous demanderait?

« Voilà, chez la plupart des incrédules, la vraie raison de leur état. Au fond, c'est le cœur, c'est la passion bien plus que la raison qui repoussent la foi, comme trop pénible et trop gênante. *La lumière est venue dans le monde*, dit Jésus-Christ, et les *hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises*. (*Joan.* III, 19.) Le cœur emporte la tête. Alors les raisonnements ne font plus rien; on ne veut pas de la vérité. *Il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.*

« Cet aveuglement est volontaire et coupable dans sa cause; voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ déclare que tout incrédule est payé d'avance: il a résisté à la vérité.

« Soyez de bonne foi dans votre recherche de la vérité religieuse; demandez à Dieu la lumière avec sincérité et persévérance; *exposez vos doutes à un prêtre charitable et éclairé;* soyez disposé à vivre selon la foi, dès que sa lumière divine éclairera votre âme: et je vous affirme, au nom de Jésus-Christ, que vous ne tarderez pas à croire et à être un bon catholique. » (*Réponses.*)

Lisez ou écoutez presque tous les apologistes de la religion, le pieux et savant Fénelon principalement, ils vous tiendront à peu près le même langage relativement aux objections auxquelles nous venons de répondre.

Qui croit d'ailleurs aujourd'hui? ajoutez-vous. La foi s'éteint chaque jour. Le clergé lui-même le reconnaît hautement.

Qui croit aujourd'hui? demandez-vous. Mais tout le monde plus ou moins; mais vous-même encore plus fortement que les autres peut-être. Vous nous dites le contraire, vous le croyez sans doute: vous nous trompez, et vous vous trompez. J'en ai pour garant les sentiments les plus intimes de votre âme, ces exclamations poussées vers le ciel dans le malheur, ce retour aux pratiques de la religion quand la mort approche. Sous ce rapport, la foi est comme la vertu. Il en est bien peu qui soient à son égard ce qu'ils doivent être; mais il en est peu aussi qui l'abandonnent complétement

C'est par la foi et pour la foi que nous vivons. Si personne ne croyait, tout périrait aussitôt.

Quant à moi, répondez-vous, je n'ai donné aucune preuve de foi.

C'est impossible. Admettons pourtant, à la première occasion, vous ferez comme les autres, et vous reviendrez même peut-être avec encore plus d'empressement et de soumission, pour peu que vous reconnaissiez votre position, et que personne n'empêche l'expression des sentiments de votre âme naturellement chrétienne, suivant l'expression de Tertullien. On en a vu qui se disaient encore plus incroyants que vous, qui en donnaient des preuves, extérieurement du moins, et qui alors se sont montrés aussi croyants que ceux qui l'avaient été le plus pendant tout le cours de leur vie.

La foi s'éteint chaque jour, avez-vous dit.

Oui, ici, là, peut-être; mais pour briller ailleurs de tout son éclat, et pour reparaître même un peu plus tard dans les lieux qu'elle abandonne, suivant les desseins de l'adorable Providence à l'égard des hommes. On l'a dit avec raison : la foi est comme le soleil qui ne se couche à l'égard de certaines contrées que pour en éclairer d'autres et reparaître un peu plus tard au-dessus de celles qu'il a déjà éclairées. Lisez l'histoire de l'Eglise, et, depuis le commencement jusqu'à la fin, vous y verrez la réalisation de cette pensée. Considérez les faits contemporains, c'est encore la même chose. Ne voyez-vous pas la foi catholique reparaître dans l'Afrique toute plongée naguère dans les ténèbres de l'idolâtrie et du mahométisme? Elle s'affaiblit, dites-vous, en Italie, en Espagne, en Belgique, en France... Je ne sais; mais ce que je vois clairement, c'est qu'elle fait des progrès non-seulement en Afrique, comme je viens de le faire remarquer, mais en Amérique, dans l'Asie, dans l'Océanie, et même dans certaines parties de l'Europe, dans celles même qui semblaient le plus l'avoir abandonnée, comme l'Angleterre. Tout compte fait est-elle aujourd'hui plus ou moins florissante qu'autrefois? C'est assez difficile de le dire; mais ce qui est incontestable c'est que, si elle était éteinte, le monde périrait bientôt, suivant la prédiction de Notre-Seigneur, et comme il est facile d'ailleurs de s'en convaincre, puisque le monde ne subsiste que pour Dieu et qu'il ne peut être à lui que par la foi.

Mais remarquez-vous, le clergé, reconnaît lui-même hautement le dépérissement de la foi.

Oui, je viens de vous le dire, en certains endroits, pour proclamer aussi hautement son extension ailleurs.

Et quand bien même le clergé proclamerait le dépérissement général de la foi, que faudrait-il en conclure, si ce n'est que nous nous approchons de ces temps malheureux où le Fils de l'homme, revenant sur la terre, ne doit plus trouver de foi, comme il l'a annoncé par avance, en termes formels? — : *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* (*Luc.* XVIII, 8.) Nous ne devrions être que plus empressés, en ce cas, à nous tenir dans de saintes dispositions.

Ces lamentations, d'ailleurs, sur le dépérissement de la foi, ne sont-elles pas de tous les temps et de tous les lieux? Ne s'expliquent-elles pas naturellement de la part des ministres de la religion?

Ils ne seraient donc pas de bonne foi, objectez-vous.

Pardon, mais ne trouvant pas les fidèles confiés à leur sollicitude suffisamment occupés de la gloire de Dieu et de la sanctification de leurs âmes, ils se demandent si la foi elle-même ne va bientôt quitter la terre, et ils peignent la société religieuse sous les couleurs les plus sombres et les plus effrayantes. Cela, je le répète, est tout naturel de leur part. Et que font-ils alors, si ce n'est ce qu'ont toujours fait les envoyés du Seigneur? Ce que font la plupart des pères de famille, ce que vous faites aussi vous-même à l'occasion, par rapport à la vertu. Lorsque, je suppose, entouré de vos enfants, vous déplorez hautement le dépérissement des mœurs, si l'un d'eux prenait la parole pour vous dire : « Il n'y a plus de vertu sur la terre; et vous en convenez vous-même. Il ne faut donc plus nous en occuper du tout. » — « Ce n'est pas ce que je veux dire, » répondriez-vous. « Vous exagérez ma pensée En tous cas, ce n'est pas la conséquence qu'il faut en tirer, c'en est une tout opposée... » C'est là pourtant votre manière d'agir relativement à la foi.

G

GRACE

Objections. — D'après l'enseignement de la religion, la grâce serait tout dans l'homme, ou à peu près. — Vous m'invitez à me convertir; mais c'est l'affaire de Dieu plutôt que la mienne, puisque je ne puis rien, selon vous, pour le ciel, sans la grâce. — Vous me dites que je dois la demander, mais je vous ferai encore la même réponse, puisque je ne saurais prier utilement sans la grâce.

—

Réponse. — S'il est un fait incontestable c'est que l'homme a la liberté de ses actions, puisqu'il en a la responsabilité; mais un autre fait non moins incontestable, c'est la puissance de la grâce en lui.

D'après l'enseignement de la religion, avez-vous dit, la grâce serait tout dans l'homme, ou à peu près.

Non pas tout, mais beaucoup, et vous ne pouvez le nier. Nier la grâce, c'est-à-dire le secours surnaturel donné à l'homme pour

faire le bien, c'est nier les faits les plus nombreux et les plus éclatants du christianisme. « Certes, » s'écrie ici l'auteur des *Etudes philosophiques du christianisme*, « la grâce divine a d'assez bons répondants, puisque, sans évoquer toutes les grandes âmes qu'elle a formées, il suffit de rappeler que la conversion rapide de tout le genre humain à l'Evangile est son ouvrage. Mais n'en eut-elle pas, fut-elle réduite à une seule âme, elle y serait assez forte pour répondre d'elle-même, pour rassurer cette âme contre le scepticisme de tout l'univers, et la consoler de son mépris; et c'est ce qu'elle fit dans les premiers apôtres. Le phénomène de la grâce pour tous ceux qui le ressentent est trop-positif, trop constant, trop répété, trop intime et trop sensible, pour qu'ils puissent se croire un instant dupes d'une illusion. Il emporte avec lui sa pleine évidence. Que ceux qui ne l'ont point expérimenté l'ignorent, cela doit être et ne saurait nous étonner; mais qu'ils la nient, et qu'ils s'en moquent c'est une témérité impardonnable, et qui ne saurait nous inspirer d'autre sentiment que la pitié. Qu'ils ne se rassurent pas à cet égard sur la force de leur raison, sur la sagacité de leur esprit, sur leur expérience même des mystères de notre cœur. La grâce est d'un tout autre ordre. Elle ne hante pas les spéculations; elle ne dérive d'aucune des sources de nos connaissances naturelles. Surnaturelle et agissante, elle marche avec les simples de cœur, et se donne aux hommes de bonne volonté, quels qu'ils soient. Tout le génie humain ne peut s'en approcher; mais elle s'approche des plus faibles esprits et devient en eux comme un génie. Elle achève la raison et la vertu de ceux qui en sont le plus heureusement doués, et leur donne quelque chose d'arrêté et de ferme que la nature ne comporte pas; et pour ceux qui en seraient dépourvus, elle crée un instinct qui vaut mieux que la raison, une sagesse qui est plus sûre que la vertu. On n'aura jamais la vraie foi, tant qu'on n'aura pas la grâce; et, dès qu'on a la grâce, on a la foi, on a l'intuition de la vérité divine. Ceux qui croient le plus comprendre le christianisme, qui ont la foi de l'esprit, ne se doutent pas de ce qu'il est, tant qu'ils n'ont pas reçu la grâce, et qu'ils n'ont pas obtenu la foi du cœur; comme aussi ceux dont l'incrédulité est le plus sûre d'elle-même ne se doutent pas de cette puissance qui, dans un instant, peut les abattre à ses pieds, comme des enfants.

« Figurez-vous un aveugle-né à qui on donnerait tout à coup la vue du jour : telle est, je l'affirme, la révolution qu'opère l'entrée de la grâce dans une âme. Cette comparaison, du reste, vient d'une intelligence qui l'a éprouvée, et qui en raconte elle-même ainsi les effets. — « C'eût été pour « moi, » dit-elle, « le plus grand de tous les « miracles que de me faire croire fermement « le christianisme... Et voilà que, par une « soudaine illumination, je me sentis si éclai- « rée, et tellement transportée d'avoir trou- « vé ce que je cherchais depuis si longtemps; « il se répandit dans mon cœur une joie si « douce, et une foi si sensible qu'il n'y a « point de paroles capables de l'exprimer, « et je fis l'application de la belle comparai- « son de l'aveugle aux vérités de la religion « et de l'autre vie... Le mystère qui me pa- « raissait le plus incroyable, la présence « réelle de Notre Seigneur, je la sentis comme « on sent les choses visibles et dont l'on ne « peut douter... Mon exemple, » ajoute-t-elle, « vous doit apprendre qu'il y a des choses « très-excellentes et très-admirables qui « échappent à notre vue, et qui n'en sont « ni moins vraies ni moins désirables, quoi- « qu'on ne les puisse comprendre ni imagi- « ner. » C'est, en effet, ajoute Bossuet, dont le candide génie était si bien fait pour exposer le miracle de cette conversion, « c'est, « en effet, qu'il manque un *sens* aux incré- « dules, comme à l'aveugle; et ce sens, « c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit « saint Jean : *Il nous a donné un sens pour « connaître le vrai Dieu, et pour être en son « vrai Fils.* » — (Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*)

Que pouvons-nous dire après cela, à ceux qui ont le malheur d'en être privés, si ce n'est ce mot de Jésus-Christ à la Samaritaine : « Si vous saviez quel est ce don de Dieu? »

Voulez-vous le voir ce don de Dieu incarné, en quelque sorte, d'une manière spéciale, en certaines personnes, comme pour frapper davantage les regards des hommes et faire plus d'impression sur eux? Prenez saint Augustin, par exemple. Quel homme! ou plutôt quel prodige! Séduit par l'erreur d'abord, puis par les plaisirs, sa plus sérieuse occupation était de vendre, à ceux qui voulaient bien se donner la peine de venir l'entendre, ainsi que tant d'autres le faisaient à cette époque, de ces paroles vides qui, frappant l'air comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante, pour me servir ici des expressions du grand Apôtre, n'avaient pas, non plus, d'autre résultat. Terrassé, par la grâce, sur la voie de ses plaisirs, comme Paul, sur le chemin de Damas, il change comme lui complétement. Quelle vertu réelle et durable actuellement! Quel zèle pour sa propre sanctification, et la sanctification des autres! Quelle pénétration vive et profonde! Quelle solide raison! Quelle éloquence persuasive et entraînante! Son âme est désormais tout feu, toute lumière... feu divin! Pouvons-nous nous écrier, lumière céleste! car aujourd'hui encore, après que bien des siècles se sont écoulés sur ses cendres refroidies, quand un nombre infini d'intelligences sont venues s'alimenter au foyer de ses œuvres, qui ont été fondues ainsi dans toutes les langues, dans tous les idiomes, dans tous les chants, dans toutes les prières, dans tous les esprits, dans tous les cœurs, nous avons là encore le flambeau le plus remarquable peut-être, après l'Evangile, que Dieu ait créé pour éclairer son Eglise.

Voulez-vous un exemple de la grâce plus récent, plus à votre portée sous tous les rapports? Regardez autour de vous. Vous habitez peut-être une campagne, dans un village peu important. C'est égal, vous n'y êtes pas sans y avoir remarqué quelques-unes de ces âmes saintes qui se trouvent partout pour l'édification des autres. C'est, je suppose, un jeune campagnard, parfaitement élevé au sein de sa famille, sous la direction du pasteur du lieu. Vivant, en quelque sorte, sous l'aile du Seigneur, il s'est conservé pur de la contagion du siècle. Peu à peu son cœur s'est orné de toutes les vertus chrétiennes, son intelligence s'est développée, et il a été jugé digne, à la fin, de continuer cette mission sacerdotale, dont il a si bien ressenti lui-même les précieux effets. C'est encore une jeune fille formée à toutes les vertus de son sexe par les soins de la pieuse mère quelle a sur la terre, et avec la toute-puissante assistance de la divine Mère quelle a dans le ciel. Tant qu'elle est au village, elle remplit parfaitement, de fait, les fonctions d'une sœur de charité, et, plus tard, elle est disposée à les remplir, de fait et de droit, par dévouement naturel du cœur, comme par engagement solennel pris au pied des autels, dans un hôpital, en Afrique, en Asie, partout où il plaira à la divine Providence de l'envoyer soulager quelques membres de notre pauvre humanité, fut-ce aux extrémités de la terre.

Mais peut-être que ceux dont je viens de parler n'ont pas eu de si heureux commencements. Ils étaient même le désespoir de leurs parents et le scandale de toute la paroisse, quand un jour est venu qui a tout changé. C'était à une première communion, ou bien à la mort d'un parent, d'un ami, d'une pieuse personne, ou d'un grand pécheur. Car la grâce se sert de tout, pour nous gagner tous à Jésus-Christ, en ce jour donc, ils étaient entrés pécheurs dans la maison de la prière, et ils en sont sortis repentants, convertis même déjà, et si bien convertis qu'autant ils avaient été le désespoir de leurs parents, le scandale de la paroisse, autant ils se sont montrés depuis la consolation de ces mêmes parents, l'édification de tous. Comment cela s'est-il fait? Je vous l'ai dit déjà, par la grâce de Dieu; par cette grâce merveilleuse, dont nous ne saurions trop admirer la toute-puissance dans les âmes, pour laquelle nous ne saurions trop témoigner à Dieu notre reconnaissance, puisqu'elle est à la disposition de chacun de nous.

Il n'en est pas toujours ainsi malheureusement. Il arrivera même quelquefois que l'impie en fera un objet de dérision.

Vous m'invitez à me convertir, nous dit-il; mais c'est l'affaire de Dieu plutôt que la mienne, puisque je ne puis rien, selon vous, pour le ciel, sans la grâce.

Je vous invite à vous convertir!... Mais ce n'est pas moi, c'est Dieu, c'est votre Maître, votre Père; et, quand je le fais, ce n'est qu'en son nom.—Je vous invite à vous convertir! — Ce n'est pas moi, vous dis-je, ou du moins ce n'est pas moi seulement, ce sont aussi vos parents, vos amis... et tous, nous ne le faisons qu'au nom de Dieu, au nom de vos intérêts les plus chers. N'entendez-vous pas, en effet, au dedans de vous-même une voix bien connue, celle de votre conscience, qui vous appelle à l'accomplissement de vos devoirs, qui ne cesse de vous répéter que vous pouvez le faire, que vous le devez?...—C'est l'affaire de Dieu plutôt que la mienne! répondez-vous. — Mais, non, c'est la vôtre avant tout; puisque c'est vous qui serez récompensé ou puni, selon que vous aurez bien ou mal fait. Votre conversion, c'est vous-même revenu au bien; c'est tout ce qu'il y a de plus intime en vous, votre *moi* propre, rattaché à Dieu d'où il est venu, où il va, et dont il n'aurait jamais dû s'écarter. — Puisque je ne puis rien pour le ciel sans la grâce! ajoutez-vous. — Sans doute; mais la grâce ne peut rien non plus sans vous pour vous y conduire. Il faut que vous la méritiez, autant que cela dépend de vous; il faut que vous la demandiez, et qu'elle soit demandée pour vous par de ferventes prières. Cette dernière condition ne peut vous manquer: car, en supposant que vous n'ayez pas, comme Augustin, une pieuse mère ne cessant de demander au ciel votre conversion, ou, comme Paul, un martyr à la mort duquel vous ayez assisté, vous avez du moins la divine Mère de tous les hommes, un patron, martyr aussi peut-être, qui ne cessent de prier pour vous. Vous n'avez donc plus qu'à la demander vous-même, et à la mériter aussi, en un sens, comme je viens de vous le dire.

Il est vrai que, comme nous l'assure saint Paul, nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, en sorte que tout ce qui fait le bien en nous est à lui, même la volonté qui demande son assistance, l'accepte et agit réellement avec elle; mais, ô mystère de la grâce! (mystère, au reste, dont toute intelligence peut saisir la raison) s'il est vrai que tout en nous est à Dieu, même notre volonté, et cela de peur que nous nous enorgueillissions, que nous oubliions notre Créateur, que nous cessions de le prier et de lui témoigner notre reconnaissance, il n'est pas moins vrai, d'une autre part, que tout ce qui nous vient de lui est à nous, même son assistance, puisque nous nous l'approprions véritablement en la demandant, l'acceptant, en agissant de concert avec elle.

Voyez les Paul, les Augustin; voyez ceux qui se sont élevés, sous vos yeux, sinon au même degré de vertu, du moins à un degré supérieur encore, quoiqu'il soit incontestable que c'est là l'effet de la grâce, chacun n'en a pas moins, du consentement de tous, du vôtre propre, le mérite, et j'ajouterai même tout le mérite de ses actions, dans le sens que j'ai expliqué précédemment.

Vous avez donc tort de dire que votre conversion est l'affaire de Dieu plutôt que la vôtre, puisque vous ne pouvez rien faire pour le ciel sans la grâce: car, malgré cela,

c'est la vôtre aussi, comme je viens de vous le montrer, c'est la vôtre avant tout, et même uniquement, car c'est bien vous qu'il s'agit de sauver.

Vous nous dites que je dois la demander, ajoutez-vous: mais je vous ferai encore la même réponse, puisque je ne saurais prier utilement sans la grâce.

Oui, sans doute, vous ne pouvez prier utilement sans la grâce, puisque nous venons de reconnaître que son assistance est nécessaire à toutes nos bonnes œuvres, et qu'il n'est pas moins certain que la prière est aussi une bonne œuvre, la source de beaucoup d'autres. Mais cette grâce vous étant toujours donnée, offerte généreusement, même pour la prière qui doit en demander d'autres, même pour la première prière, que dirai-je? même pour ce premier et imperceptible mouvement du cœur qui, dans la puissante main de Dieu, peut devenir le moteur de toute une vie d'actions saintes et divines, que tardez-vous donc à l'accepter? Vous voulez absolument qu'on vous explique le concours de la grâce divine avec la volonté humaine; mais, je vous en prie, commencez par en profiter, et vous verrez ensuite; et, si l'explication que vous demandez ne peut vous être donnée au milieu des ténèbres de cette vie, vous l'aurez certainement dans le ciel.

Voyez l'homme tombé au fond d'un abîme, d'où il ne peut sortir sans l'assistance des autres. Dès qu'un secours lui est offert, que ce soit une corde tendue ou tout autre moyen de salut, il s'empresse d'en profiter. Que diriez-vous de lui, si, au lieu de profiter du secours offert, de saisir, par exemple, la corde descendue jusqu'à lui, il vous objectait: « Ce n'est point mon affaire de me sauver; mais c'est plutôt la vôtre, à vous qui êtes hors de l'abîme. »—« Cet homme est fou, » penseriez-vous; puis, élevant la voix: « Prenez la corde, » ne cesseriez-vous de lui répéter. « Vous ne pouvez vous sauver sans nous: mais nous ne pouvons, non plus, le faire sans vous. Quant à savoir qui aura le plus contribué à votre salut, c'est ce que nous verrons quand vous serez hors du danger. »

Voilà votre position ici-bas. Par suite du péché originel et d'une infinité d'autres qui ont fait déchoir de plus en plus la nature humaine, vous êtes, comme chacun de nous, au fond d'un abîme d'où nous ne pouvons sortir sans l'assistance divine, que nous appelons communément la grâce. C'est comme une corde mystérieuse qui nous est tendue du haut du ciel, avec laquelle vous pouvez vous sauver, mais sans laquelle vous périrez infailliblement tôt ou tard. « Prenez la corde, soulevez-vous, et je vous sauverai! » vous crie le Seigneur du haut des cieux.—« Prenez la corde, soulevez-vous, et Dieu vous sauvera! » vous répètent, après lui et en son nom, vos supérieurs, vos amis véritables, votre propre conscience. — Ce n'est point mon affaire, répondez-vous, puisque je ne puis rien pour le ciel sans la grâce, pas même la demander. — Homme absurde! pouvons-nous vous dire avec raison; mais cette grâce vous est offerte; elle vous touche, elle est en vous, elle vous attire même; suivez du moins son impulsion. Quant à bien comprendre le concours de cette grâce et de votre volonté, si c'est pour vous un mystère, il vous sera expliqué, comme tous ceux qui vous environnent au milieu des ténèbres de cette vie, quand vous serez parvenu au séjour de l'éternelle lumière.

GRANDS, NOBLES, RICHES.

Objection. — Le prêtre n'aime que les grands, les nobles, les riches, tous ces aristocrates que Jésus, son maître, a maudits. C'est sans doute qu'il se ligue avec eux pour opprimer le peuple.

—

Réponse.—Il faut convenir que le sort du prêtre est assez à plaindre, humainement parlant. Tous les yeux sont fixés sur lui; chacun veut le juger, et, quelle que soit sa conduite, on ne manque guère de la désapprouver. Aime-t-il la retraite et le silence? « C'est un loup, » dit-on de lui. « Il devait se faire ermite et non prêtre. » Paraît-il quelquefois dans le monde? « C'est un amateur de plaisirs, » ne manque-t-on pas de dire aussitôt; « il n'était pas fait pour porter la soutane. » C'est toujours cette génération mauvaise que Jésus ne savait à quoi comparer, si ce n'est à des enfants. « Car, » remarque-t-il, « Jean est venu ne mangeant, ni ne buvant, et ils disent: Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent: Voici un homme qui aime à manger et qui aime le vin; il est ami des publicains et des gens de mauvaise vie. » (*Matth.* XI, 18.)

Le prêtre, dit-on, n'aime que les grands, les nobles, les riches, tous ces aristocrates que Jésus, son maître, a maudits.

Vous vous trompez; le prêtre aime tous les hommes, parce que tous sont à Dieu et qu'il est le ministre de Dieu; et, s'il avait quelque prédilection, ce serait assurément pour ceux à qui Jésus a dit: *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nouvelle vie.* (*Ibid.*, 28.)

Le prêtre n'aime que les grands!

Mais il ne s'aime donc pas lui-même, il n'aime donc pas les siens: car il est peuple lui aussi, et tous les siens appartiennent au peuple et le composent. Il n'aime pas le peuple! Mais c'est de là qu'il tire son sacristain, ses chantres, ses enfants de chœur, tous les employés de son église; c'est de là que viennent ces élèves qu'il forme dès leurs plus tendres années, et qui seront un jour chantres, instituteurs, prêtres, et dont un peut-être le remplacera; c'est là encore qu'il

trouve ces jeunes filles de piété et de dévouement qui approprient l'église, ornent les autels, apprennent le catéchisme aux enfants, visitent les malades, et font ainsi l'apprentissage de ces œuvres de charité qu'elles continuent peut-être jusqu'à la fin de leur vie, soit en restant au sein de leur famille humaine, soit en entrant dans quelques-unes de ces familles spirituelles qui se rencontrent partout dans la religion catholique. Il n'aime pas le peuple! Mais qui reçoit-il donc chaque jour dans son presbytère, si ce n'est le peuple? Qui a donc recours à son divin ministère, à toute heure du jour et quelquefois de la nuit, si ce n'est le peuple? On est venu le réveiller au plus fort de son sommeil pour aller à l'extrémité de la paroisse visiter un malade. Il s'est levé sans réflexion : « Et qui est-ce donc? » demande-t-il enfin. — Un tel, lui répond-on, le plus pauvre du pays. Tout manque chez lui. Et le prêtre n'y va qu'avec plus d'empressement. Est-ce là l'effet de l'indifférence et de la haine? et n'est-ce pas plutôt celui de l'amour le plus sincère et le plus généreux? En voici qui quittent leur famille bien-aimée, leur cher pays, pour s'en aller bien loin, jusque chez ces peuples sauvages où il n'y a ni grands, ni nobles, ni riches, où on ne trouve que l'abaissement de la misère ou l'élévation de la cruauté. Qui donc aiment-ils ceux-là, si ce n'est le peuple, le peuple seul, malgré toutes ses misères, ou plutôt à cause de toutes ses misères, le peuple pour lui-même, ou mieux encore, le peuple en Dieu et pour Dieu, le peuple en Jésus-Christ, par la croix et avec la croix de Jésus-Christ? Cessez donc de dire que le prêtre n'aime point le peuple.

Toujours est-il, remarquez-vous, qu'il fréquente les grands, les nobles, les riches, tous ces aristocrates que Jésus, son maître, a maudits.

Vous tombez dans une grave et dangereuse erreur, quand vous affirmez d'une manière générale que Jésus a maudit les riches et les puissants de la terre. Il n'a maudit que ceux qui usent mal de leurs richesses et de leur puissance, et qui ne veulent pas revenir à de meilleurs sentiments, quant à ceux qui en usent bien ou qu'il a l'espoir d'en voir bien user, non-seulement il ne les maudit pas, mais il les appelle à lui, au contraire, il va même au-devant d'eux, eussent-ils été de grands pécheurs; et lorsqu'on lui en fait des reproches, il répond, avec autant de charité que de raison, qu'il est venu appeler non les justes mais les pécheurs à la pénitence.

Jésus a maudit tous les riches et tous les puissants, pensez-vous.

Mais vous avez donc oublié les mages qui, de l'extrémité de l'Orient, viennent, avec tant de foi et de courage, jusque dans l'étable de Bethléhem, et déposent à ses pieds leurs riches présents? Vous avez donc oublié ce qu'il fait en faveur de Jaïre, l'un des chefs de la synagogue, ce qu'il dit de l'humble et pieux centurion qui a montré une foi plus grande qu'aucun de tous les enfants d'Israël? Vous avez donc oublié qu'il reconnaît solennellement que le pouvoir dont Pilate use si mal à son égard lui est pourtant venu d'en haut? Vous avez donc oublié encore que c'est un disciple riche, Joseph d'Arimatie, qui rendit les derniers devoirs à son corps abandonné lâchement sur la croix par les disciples pauvres qu'il a comblés de ses plus grands biens? Il est donc faux de penser que Jésus ait maudit généralement les riches et les puissants, et plus encore, qu'il ait interdit toute relation avec eux.

Le prêtre les fréquente, avez-vous dit.

Ne le peut-il pas? ne le doit-il pas puisqu'ils sont aussi ses paroissiens? Ne faut-il pas qu'il les porte au bien, comme tous les autres?

Il les fréquente plus particulièrement, pensez-vous.

Vous vous l'imaginez peut-être faussement. Comme la demeure de ceux qui sont élevés au-dessus des autres a ordinairement quelque chose de remarquable, ceux qui y entrent sont aussi ordinairement remarqués. Quand cela serait d'ailleurs, n'est-ce pas naturel, nécessaire même? Le prêtre visite sa paroisse, je suppose. Vous êtes à vos travaux. Votre demeure se trouve donc fermée, et celui-ci, dès lors, ne peut y entrer. Vous n'êtes habituellement chez vous que quand vous êtes infirme ou malade, et alors le prêtre vous visite aussi fréquemment et même encore plus fréquemment que le grand, le noble et le riche. La demeure de ceux-ci est toujours ouverte, au contraire. Le prêtre y entre donc tout naturellement, je dirai même nécessairement, parce qu'il doit s'entendre avec eux sur les affaires concernant le bien général ou celui des particuliers.

Ce n'est donc point une ligue pour oppresser le peuple, comme vous l'avez dit si faussement et si odieusement; mais une entente cordiale pour son bonheur, autant qu'il dépend du prêtre: « Je viens de visiter tels pauvres, tels malades, » dit celui-ci. « L'un aurait besoin d'un peu de bois, l'autre de viande, un autre de linge. » Et le prêtre obtient ordinairement ce qu'il demande. S'il n'obtient rien, ce qui est rare, ce n'est pas du moins sa faute. Une autre fois il parle de l'église, une autre fois encore de l'école. Ici, il est question de fonder un établissement pour instruire les petits, les enfants et soigner les malades, ceux dont le prêtre doit s'occuper particulièrement; et avec l'aide de Dieu, l'entreprise réussit. Ailleurs, il s'agit d'établir dans le monde un bon sujet auquel le prêtre doit naturellement s'intéresser. « J'aurais besoin de telle somme, » dit à un riche généreux le protégé du prêtre. « C'est un peu considérable, et ne sais à qui m'adresser. — A moi, dit l'homme de cœur. Vous deviez y compter par avance. » Et ainsi le bien se fait, sans que l'on sache pourquoi la plupart du temps. Que de ressources donc de toutes sortes dans ces opulentes maisons disséminées partout, de distance en distance, comme ces hautes montagnes d'où l'eau

descend dans la plaine pour y porter la fécondité et l'abondance! Et vous ne voudriez pas que le prêtre s'en approchât? Quelle absurdité! quelle injustice! quel oubli de vos plus chers intérêts!

GUERRES DE RELIGION.

Objections.—Nierez-vous qu'il y ait eu des guerres de religion, et qu'il y en ait encore aujourd'hui? — On remarque même que ce sont ordinairement les plus opiniâtres. — Vous dites pourtant que la religion est une cause de paix parmi les hommes, et Jésus-Christ, votre Dieu, a défendu de se servir de l'épée.

—

Réponse.—Il fut un temps où l'on ne craignait pas de répéter sur tous les tons que la religion, et surtout la religion catholique, était la source de tous les maux. Injuste et absurde en soi, cette déplorable idée ne tarda pas à être noyée, par ses effets, dans des flots de sang. Malheureusement on y revient aujourd'hui, sinon complétement et directement, du moins en partie et par mille détours.

Nierez-vous, nous dit-on, qu'il y ait eu des guerres de religion, et qu'il y en ait encore aujourd'hui?

Nous ne pouvons ni ne voulons le nier: car cela est incontestable, mais, s'il est incontestable qu'il y a toujours eu, qu'il y a encore aujourd'hui des guerres de religion, il ne l'est pas moins que beaucoup de ces guerres regardées comme des guerres de religion ont eu une toute autre cause, et qu'on ne les appelle ainsi que pour déguiser le véritable motif, et leur donner plus d'énergie. A l'exception des croisades, ou, comme nous le faisons remarquer ailleurs, la politique n'était point étrangère, quelles guerres de notre part ont été, à proprement parler, des guerres de religion?

Il est incontestable encore, comme le suppose ce que nous venons de dire, que le naturel effet de la religion de Jésus-Christ a été de rendre ces guerres moins fréquentes, et moins sanguinaires. Vous ne le croyez pas peut-être; mais j'ai à vous opposer des témoignages qui ne vous paraîtront suspects sous aucun rapport.

« Nos gouvernements modernes, » dit Rousseau, « doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'a pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des empereurs romains, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! »

A ces paroles de Rousseau, ajoutons celles de Montesquieu, qui ne sont pas moins concluantes:

« Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort et la reçoivent, la religion chez les Chrétiens rend les princes moins timides et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable! La religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

« C'est la religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses loïs...

« Que l'on se mette devant les yeux, d'un côté les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples, des villes par ces mêmes chefs, Thimur et Gengiskan qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait trop reconnaître. »

Ainsi la religion de Jésus-Christ a rendu les gouvernements et les peuples plus éclairés, plus justes, plus doux. Donc, moins portés à la guerre, sous tous les rapports, et pour quelque raison que ce soit.

Mais, quand bien même cela ne serait pas; quand il serait vrai de dire que, par l'attachement profond qu'elle nous inspire tout naturellement, elle nous dispose à prendre plus facilement les armes pour la défendre, que faudrait-il en conclure? que nous devons la rejeter? Nous devrions donc rejeter également l'amour de la patrie et celui de la liberté qui nous mettent souvent aussi l'épée à la main. La rejeter! mais, si nous la rejetons, une autre prendra sa place: car l'homme est naturellement, essentiellement religieux, comme tous à peu près en conviennent et comme l'expérience le démontre; ce sera dès lors le même feu dans nos âmes, moins toutefois la lumière et la douceur inhérentes à la foi chrétienne. Admettons cependant que ce triste résultat puisse s'obtenir; voilà les hommes sans aucune espèce de religion, par supposition. En sont-ils devenus plus pacifiques? Hélas! non. Ils se passionnent pour d'autres idées, et peut-être même pour leurs idées irréligieuses, comme autrefois pour leurs idées religieuses; et ils se combattent et se détruisent d'autant plus fréquemment qu'ils n'ont plus le frein de la loi divine pour les retenir. Princes et peuples, pour appliquer ici la pensée de Montesquieu, sont devenus des animaux terribles, qui ne sentent leur liberté que lorsqu'ils déchirent et qu'ils dévorent. C'est ce que nous n'avons que trop vu en France, il y a quelques années, et c'est ce que nous aurions vu encore tout-à-

cemment en Belgique, si l'animal déchaîné ne se fut apaisé. Dieu veuille que les choses en restent là.

« Un des sophismes les plus familiers au parti philosophiste, » dit Rousseau, « est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de bons philosophes était plus facile à trouver qu'un peuple de vrais Chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie, sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, et cela me paraît changer beaucoup l'état de la question.

« Bayle a fort bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, et, en général, l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, efféminé, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain; et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société ; car, ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

« Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme; c'est la tranquillité de la mort, elle est plus destructive que la guerre même.

« Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans les livres; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; et c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main. »

Cette expérience a été faite malheureusement. Nous avons vu l'athéisme, je ne dirai pas sur le trône, car elle l'avait renversé, mais au-dessus du trône et de l'autel, et elle a montré, par les faits les plus lamentables, *qu'elle n'empêchait pas seulement les hommes de naître, mais qu'elle savait aussi bien les détruire, et faire couler leur sang par torrent*, qu'elle avait également son *fanatisme*, lequel était d'autant plus dangereux qu'il ne reconnaissait ni règle ni frein.

Cessez donc de nous reprocher les guerres communément appelées *guerres de religion*, et qui quelquefois ont eu lieu, en effet, soit pour elle, soit à son occasion. L'état de guerre dans lequel l'homme vit presque toujours ici-bas tient à ses passions que la religion a précisément pour but de combattre; d'où il suit que la religion détruite, par supposition, les guerres n'en seraient que plus fréquentes et plus redoutables. A tout ce que nous venons de dire, qu'il nous soit permis d'ajouter un fait connu de tous, et dont personne ne peut, ce nous semble, contester ici la valeur. Il y a chez le sauvage aussi peu de religion que possible. Or personne n'ignore qu'il est en hostilité continuelle soit avec les sauvages des tribus voisines, soit avec ceux de sa propre tribu.

On remarque même, avez-vous dit encore, en parlant des guerres de religion, que ce sont ordinairement les plus opiniâtres.

Cela doit arriver quelquefois, et nous ne devons point en être surpris. C'est l'effet naturel des idées, et surtout des idées religieuses, auxquelles l'homme tient beaucoup plus qu'à la vie. Qu'y a-t-il de plus opiniâtre que les guerres d'indépendance? On ne les blâme point cependant, bien au contraire. Pourquoi donc nous serait-il défendu de faire pour la religion ce que nous faisons pour la liberté, aux applaudissements de tous? Parlant un jour de la puissance des idées, le R. P. Lacordaire s'écriait devant son auditoire qui frémissait d'applaudissement à ses nobles accents: « Rien n'est fort comme l'épée dans le monde, mais, quand c'est une idée qui la tient, elle ne cède jamais! » Oui, me disais-je à moi-même, et surtout quand c'est une idée religieuse. Pourquoi donc, en effet, ne la préférerions-nous pas à la vie du corps, puisqu'elle est la vie de l'âme?

Hâtons-nous de le dire cependant, il n'en est pas toujours ainsi, tant s'en faut. Cela est démontré par tout ce que nous avons dit précédemment. Nous n'ajouterons ici qu'une réflexion. Sans doute nous tenons et nous devons tenir à la religion plus qu'à tout autre chose, puisqu'elle est notre gloire, notre vie, notre éternelle espérance; mais cette même religion n'est-elle pas la première à nous prêcher la modération, l'oubli des injures, l'amour de nos plus grands ennemis? D'où il suit que, alors même que l'homme a été obligé de tirer l'épée pour défendre les intérêts de la religion, il doit être disposé à la remettre dans le fourreau, dès qu'il le peut sans honte et surtout sans compromettre ces intérêts sacrés qu'il ne doit jamais perdre de vue.

Il ne le fait pas toujours, me direz-vous? Sans doute, mais il cesse dès lors d'être le champion de la religion pour devenir celui de ses passions. Bien loin d'être, comme précédemment, un défenseur des idées religieuses, il s'en montre l'ennemi, et quelquefois un ennemi encore plus dangereux que celui qu'il a entrepris de combattre.

Vous dites pourtant, avez-vous ajouté, que la religion est une cause de paix parmi les hommes, et Jésus-Christ, votre Dieu, a défendu de se servir de l'épée.

Oui, nous le disons et nous avons raison de le dire, puisque la religion rappelle à l'homme continuellement la rigoureuse observance de la justice, le support mutuel, le pardon des injures, l'amour des ennemis... toutes choses propres à conserver la paix parmi les hommes; mais si les hommes ne veulent point l'écouter, elle ne peut empêcher la guerre; si ceux qui l'écoutent sont attaqués par ceux qui refusent de l'écouter, elle ne peut empêcher les siens de se défendre, et même si ceux-ci, sans être attaqués directement, sont lésés dans leurs droits, dans leurs biens, dans leur honneur, dans leurs intérêts religieux, elle ne peut encore leur défendre de prendre l'épée. Que dis-je? leur défendre, mais elle sera la première à le leur commander et elle leur apprendra même à se servir de l'épée, comme Dieu l'apprit autrefois à David (78).

Il est bien étonnant, me direz-vous, que la religion qui a été faite pour maintenir les hommes en paix les porte aussi à la guerre et quelquefois pour elle-même.

Pourquoi non, quand il y a nécessité? La justice n'a-t-elle pas pour but également de maintenir les hommes en paix? Et cependant c'est elle qui leur commande la guerre, quand elle est violée.

Pourquoi non, quand c'est l'ordre qui le veut? Pour conserver cet ordre, qui n'est pas autre chose que la volonté de Dieu, est-ce que la guerre n'a pas existé jusque dans les cieux? L'ange fidèle a vaincu l'ange rebelle et l'a précipité au plus profond des enfers. C'est là la guerre sacrée par excellence: guerre terrible que le génie a chantée, que la vertu pleure tous les jours et qu'aucun de nous ne saurait nier, puisque nous en ressentons tous, à chaque instant, le contre-coup dans toutes les fibres de notre âme et de notre corps.

Jésus-Christ, votre Dieu, avez-vous remarqué, a défendu de se servir de l'épée, comme on le voit par ce qu'il dit à Pierre au moment où ses ennemis viennent pour le saisir: *Converte gladium tuum in locum suum.* (*Matth.* XXVI, 52.)

Oui, il le défend à Pierre, et, dans sa personne à tous les ministres de sa religion qui, étant des hommes de paix par excellence, doivent imiter leur Maître et s'interdire de repandre tout autre sang que le leur.

Oui, en cette circonstance, puisqu'il fallait que les Ecritures fussent accomplies et que la rédemption des hommes s'achevât; et que d'ailleurs Jésus pouvait prier son Père, comme il le dit lui-même, de lui envoyer plus de douze légions d'anges: *An putas, quia non possum rogare Patrem meum; et exhibebit mihi modo plus quam duodecim legiones angelorum? Quomodo ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri?* (*Matth.* XXVI, 53, 54.)

Est-ce à dire pour cela que Jésus défende absolument et à qui que ce soit de se servir de l'épée? Point du tout; autrement il n'aurait pas voulu, vu la dégradation de l'homme et ses passions, le maintien de l'ordre, de la justice et même de la paix qui résulte souvent et ne peut résulter que de la guerre; autrement il eût réprouvé la loi judaïque, au lieu d'être venu pour la faire observer, tout en l'imprégnant de plus de douceur et de charité: *Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas: non veni solvere, sed adimplere.* (*Matth.* V, 17.) Autrement il n'eût point été lui-même *le Seigneur Dieu des armées*, comme l'appellent les Ecritures, tout en lui conservant son caractère de suréminente sainteté: *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum.* (*Isa.* VI, 3.)

Ecoutons encore l'abbé de Frayssinous réfutant, dans sa défense du christianisme, les injustes accusations portées contre la religion, à cause des guerres dont elle a été l'occasion ou le prétexte:

« A toutes les déclamations inspirées par la haine et le préjugé,» nous dit-il, «je puis d'abord répondre avec l'auteur de l'*Esprit des lois* (liv. XXIV, chap. 2): — *C'est mal raisonner contre la religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables.* Avec cette belle manière de raisonner contre la religion, avec cette manie de la rendre responsable des abus qu'en font les hommes, d'oublier les biens dont elle est la source pour ne rappeler que des maux dont elle est le prétexte, savez-vous à quoi l'on aboutirait? à renverser l'ordre social, à nous ramener à l'état sauvage. Car enfin, moi aussi je puis rappeler les maux qu'a enfantés la société et dire: Parcourez les annales des peuples anciens et modernes, des Egyptiens, des Perses, des Grecs et des Romains, des Barbares qui ont renversé l'empire romain, des nations formées de ses débris; étudiez l'histoire des quatre parties du monde, qu'y trouverez-vous? des vices qui sont le résultat de la civilisation, une suite de crimes

(78) *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum.* (*Psal.* CXLIII, 1.)

qui font horreur, des divisions et des guerres en quelque sorte perpétuelles, qui n'ont cessé d'ensanglanter la terre. A peine sur les vingt-quatre heures qui divisent le jour, en est-il une seule où, sur quelque point du globe, le sang humain ne coule par le glaive des combats, tant la société peut enfanter de calamités cruelles, tant il serait bon pour le genre humain de vivre errant dans les forêts comme les animaux !.. Ce que vous répondriez à ces déclamateurs contre la société, je le répondrai à ceux qui déclament contre la religion. Dans la société, il ne s'agit pas de savoir ce que peut devenir la puissance dans les mains de ceux qui en abusent, mais ce que deviendrait la société elle-même sans la puissance qui la gouverne : ainsi, dans le christianisme, ne cherchez pas uniquement les abus que l'homme peut en faire, mais ce que deviendraient sans le christianisme les nations qui le professent.

« Vous rappelez, dirai-je aux incrédules, les guerres de religion, mais vous dissimulez que c'est la politique ambitieuse et remuante qui, dans le secret, tramait ces projets, et qui ensuite, au nom de la religion, soulevait les peuples : Jean-Jacques en convient. Vous avez calculé par approximation le nombre des victimes que peuvent avoir faites les querelles religieuses dans l'espace de dix-huit siècles, et vous en avez compté six mille par années, réparties sur les diverses nations chrétiennes; mais vous dissimulez que les maximes de la religion ont rendu les guerres moins cruelles et les révolutions moins fréquentes, qu'elles ont introduit parmi le peuple un certain droit des gens et certaines règles d'équité qu'on ne saurait trop reconnaître, et que par là même elles ont épargné l'effusion du sang humain. *Sans sortir de notre France*, dit un apologiste moderne (Bergier, *Traité de la vraie relig.* part. II) *je soutiens que la seule institution des hôpitaux pour les enfants trouvés et les soins qu'inspire aux parents l'idée des baptêmes, conservent toutes les années plus de six mille Français. La cruauté des Chinois laisse périr toutes les années*, poursuit-il, *plus de trente mille enfants, de compte fait, et les philosophes nous vantent les mœurs chinoises! La barbarie des Romains laissait mourir tous les ans de faim et de maladie un grand nombre d'esclaves, et les philosophes n'en disent rien.* Vous affectez de répandre que les sanglantes querelles de religion, le zèle persécuteur ne se trouvent que dans le christianisme ; mais l'histoire des peuples de l'ancienne Grèce nous présente une guerre sacrée dont la religion fut le motif, qui fut poursuivie avec fureur et qui dura dix ans (Rollin, *Hist. ancienne*, liv. xiv) ; mais Xerxès, adorateur du feu élémentaire, détruisit en ravageant la Grèce les temples de ses dieux ; mais en Egypte, pendant qu'un peuple élevait une espèce d'animaux sur les autels, ses voisins les avaient en abomination ; de là des guerres continuelles d'une ville contre une autre (Id., *ibid.*, liv. 1er) ; mais le zèle du paganisme fit, pendant trois siècles, ruisseler le sang chrétien dans les provinces de l'empire ; mais, au ive siècle, les Arméniens, qui avaient embrassé et qui professaient paisiblement le christianisme, eurent à soutenir une guerre cruelle contre Maximin, qui se mit lui-même à la tête de ses troupes pour aller les forcer dans leurs montagnes et relever les idoles qu'ils avaient abattues ; mais Julien le philosophe fit à la religion une persécution plus redoutable que celle de Néron ; mais le calife Omar détruisit plus de quatre mille temples païens ou églises chrétiennes, et étendit au loin par la force des armes la doctrine du faux prophète ; mais des querelles religieuses sur le Coran ont fait naître entre le Perse et le Turc des guerres sanglantes ; mais, de nos jours, l'incrédulité sous le nom de philosophie, après s'être armée de sophismes, s'est armée aussi du glaive meurtrier contre les disciples de l'Evangile ; et puis, qu'on ose avancer que le christianisme seul a été souillé par des guerres sanglantes ! Plaignons l'humanité d'être capable d'abuser de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre ; mais que les maux dont le christianisme peut avoir été le prétexte innocent ne fassent point oublier les bienfaits que nous lui devons, ni les vertus qu'il fait pratiquer aux hommes. Après qu'on a vu le soleil éclairer, animer la nature de son éclat et de sa chaleur, faudra-t-il donc insulter à sa lumière, parce que ses feux élèvent quelquefois de la terre des vapeurs qui enfantent les orages ? » (*Paradoxes intéressants*, p. 375 et 406.)

H

HASARD.

Objections. — Le hasard fait bien des choses et même de très-grandes choses. — Tout le monde en convient. — Vous connaissez le mot de Talleyrand : « Comment cela finira-t-il, » lui demandait-on quelquefois, en parlant de ces grands événements, qui occupaient alors tous les esprits? — « Par hasard, » disait-il ; et chacun d'applaudir.

—

Réponse. — Il faut, avant d'entrer en matière, se bien expliquer sur la signification du mot *hasard ;* car c'est là un de ces mots dont on abuse et qui induisent beaucoup de personnes en erreur, à cause des différents sens qu'on lui donne.

Ou bien par ce mot de hasard vous entendez l'absence de toute cause, connue ou inconnue, rien absolument, en sorte que, quand

vous dites : le *hasard* fait bien des choses et même de très-grandes choses, c'est comme si vous disiez : *rien* fait bien des choses, et même de très-grandes choses. Ce serait évidemment le comble de l'absurdité : car rien ne fait rien ni ne peut rien faire — *ex nihilo nihil fit*, — nous dit l'axiome. Rien, c'est l'absence de tout être ; donc, de toute action; donc, de toute cause; donc aussi de tout effet, suivant cet autre axiome, qui rentre dans le premier : « Il n'y a point d'effet sans cause. » Je m'étonne qu'il soit nécessaire de prouver cela. Le plus petit enfant doit le comprendre, pour peu qu'on le laisse à son bon sens naturel. — Quand, poussé par cette curiosité si naturelle à son âge, il demande aux grandes personnes avec lesquelles il se trouve : Qui a fait ce vêtement qui me couvre? Qui a préparé le pain que je mange? Qui a disposé dans l'état où il est le lit dans lequel je vais me coucher? Qui a construit la maison que j'habite, l'église dans laquelle je vais prier le bon Dieu? etc., etc. si on lui répondait : rien, et toujours rien ; il vous rirait au nez, et finirait par vous dire que vous avez envie de vous moquer de lui. Nous pouvons donc, à plus forte raison, vous dire la même chose, lorsque vous affirmez, avec le plus grand sang-froid du monde, le *hasard*, c'est-à-dire *rien*, dans votre idée, fait bien des choses, et même de très-grandes choses.

Ou bien vous entendez par ce mot de *hasard* la puissance aveugle qui entraînait tout, selon les idées des anciens, avec une force irrésistible, — *fors* — ce serait moins absurde, mais non moins faux. Qui ne voit, en effet, qu'alors l'homme manquerait de liberté, qu'il n'y aurait, en ce cas, de sa part, ni crime ni vertu? chose qui ne répugne pas moins à la conscience qu'à la raison, et qui ne manquerait pas d'avoir, pour la société comme pour les individus, le plus déplorable résultat.

Il est encore un autre sens donné à ce mot de hasard, celui de cause cachée mais réelle, laquelle cause est toujours soumise à la volonté divine et souvent dirigée par elle. C'est dans ce sens qu'on a dit que le *hasard* n'était que l'imprévu *de la Providence*. Ce sens est évidemment le seul chrétien, le seul raisonnable, le seul admissible. Qui ne se rappelle, en effet, ce passage de l'Ecriture où, pour nous faire sentir avec quel soin la Providence dirige jusqu'aux plus petits événements de ce monde, il est dit en propres termes que tous les cheveux de notre tête ont été comptés : *Capilli capitis vestri omnes numerati sunt?* (*Luc.* XII, 7.) Qui ne comprend que, dans toutes les circonstances de la vie, dans celles surtout qui ont une certaine importance, notre âme est toujours disposée à s'élancer vers Dieu, soit pour le prier, soit pour le remercier, ce que nous ne ferions pas assurément, si nous n'étions profondément convaincus que tout est sous sa dépendance, et que rien n'arrive ici-bas sans son ordre ou du moins sans sa permission.

Non, dites-vous, car bien des choses et souvent les plus grandes choses arrivent contre toute prévision, indépendamment des causes qui devraient naturellement les produire, et même par des causes tout opposées.

Et c'est précisément ce que nous avons appelé *l'imprévu*, de la part des hommes, de cette Providence qui elle-même prévoit tout, ne laisse arriver que ce qu'elle veut, et se sert souvent, pour obtenir les résultats les plus élevés, des moyens les plus faibles selon le monde — *infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

Quoi donc! si la plupart des choses de ce monde, si les plus importantes surtout étaient abandonnées, comme vous le prétendez, à un aveugle hasard, est-ce que tout marcherait avec cette régularité que nous admirons? est-ce que le désordre, un désordre profond et bientôt irrémédiable, n'entraverait pas la marche des événements? est-ce que tout n'arriverait pas, peu à peu, à une ruine inévitable? Considérez le plus simple des drames produits par le génie de l'homme. Comme tout se lie, tout s'enchaîne! comme tout arrive au dénouement avec une régularité plus ou moins grande! Ne comprenez-vous pas, qu'au-dessus de cette scène, plane, pour ainsi dire, une intelligence qui a tout prévu, et conduit tout, en quelque sorte, plus ou moins directement? Que diriez-vous à celui qui oserait vous soutenir que le hasard fait ici bien des choses, et même les plus grandes choses? « Ce que vous affirmez est absurde, » répondriez-vous. « S'il en était ainsi, l'action ne durerait pas cinq minutes seulement. » Or, qu'est-ce que cette scène comparativement à celle du monde? Qu'est-ce que ce drame factice comparativement à la vie d'un homme, d'un peuple, du genre humain tout entier? Vous prétendez que beaucoup de choses et même de très-grandes choses sont ici abandonnées au hasard. Mais ne comprenez-vous pas que, s'il en était ainsi, il y aurait bientôt un bouleversement général, et que l'univers retomberait dans le chaos?

Tout le monde en convient, prétendez-vous.

C'est vrai jusqu'à un certain point. Tout le monde parle de hasard ; tout le monde dit que le hasard fait bien des choses et même de très-grandes choses ; mais alors ce mot est entendu comme nous venons de le dire ; et non dans son sens rigoureux et absurde. Il suffit que chacun s'interroge soi-même pour comprendre que telle est, en réalité, la signification de ce mot, quand il le prononce avec intelligence, ou quand il l'entend prononcer à des personnes sincèrement chrétiennes ou seulement raisonnables. Il ne pourrait, du reste, en être autrement, pour les raisons que nous venons d'expliquer.

Vous connaissez le mot de Talleyrand? ajoutez-vous : « Comment cela finira-t-il ? » lui demandait-on quelquefois, en parlant de ces grands événements qui occupaient alors

tous les esprits. « Par hasard, » répondait-il. Et chacun d'applaudir.

Oui, je connais ce mot ; et, en dépit des applaudissements qu'il a pu recevoir, je ne craindrai point d'appliquer à celui qui le prononça, malgré la dignité ecclésiastique dont il fut revêtu, l'axiome bien connu : « Tout ce qu'il dit n'est pas mot d'Evangile. » Et mieux encore, j'appliquerai au mot lui-même la distinction que je faisais tout à l'heure : Ou bien, par là, Talleyrand entendait l'absence de toute cause, de cause intelligente du moins, ou bien, comme nous venons de le dire, l'imprévu de la Providence. dans le premier cas, il aurait dit une grande sottise, malgré tout son esprit, dans le second cas, il aurait rappelé une grande vérité morale et religieuse, malgré son apostasie.

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT.

Objections. — Ce n'est point Jésus-Christ qui a tenu un pareil langage ; il était trop doux et trop sage pour cela. — Ce sont les catholiques, qui, en posant ce faux principe, ont ouvert la porte à l'intolérance et à la persécution, en fait de religion. — De là ces excommunications formidables lancées par l'Eglise contre ses propres enfants ; de là ces refus de sépulture, etc., etc.

—

Réponse. — Vous vous effrayez là d'un fantôme qui ne fait pas peur aux plus petits enfants ; car ils répètent tous les jours ces mêmes paroles au catéchisme, sans en être aucunement surpris. Vous me direz peut-être que c'est qu'ils ne les comprennent pas. Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous ne les comprenez pas bien vous-même, et voilà pourquoi sans doute vous paraissez en être si effrayé.

Ce n'est point Jésus-Christ qui a tenu un pareil langage, avez-vous dit, il était trop doux et trop sage pour cela.

Vous vous trompez, Jésus-Christ, malgré sa douceur et sa sagesse, ou plutôt en raison même de ces divines perfections et de toutes les autres qui étaient en lui, a tenu absolument le même langage, sinon quant aux mots, du moins quant au sens : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise*, a-t-il dit expressément, *qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain : « Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. »* (*Matth.* XVIII, 17.) Or qu'est-ce que cela, je vous le demande, si ce n'est affirmer qu'on ne peut être sauvé hors de l'Eglise : car Jésus-Christ n'entend pas probablement qu'on puisse se sauver dans le paganisme et le péché. Ne remarquez-vous pas d'ailleurs que Jésus-Christ parle de celui qui a été condamné par l'Eglise comme d'un homme marqué au front du cachet de la réprobation ? ce qui est bien dire assurément qu'on ne peut se sauver hors de l'Eglise.

Vous allez me répondre peut-être que Jésus-Christ parle là de celui qui, appartenant réellement à l'Eglise, est repoussé de son sein. C'est possible ; mais pourquoi est-il dans la voie de la réprobation, selon Jésus-Christ, si ce n'est parce qu'il est repoussé de l'Eglise ? D'où il faut conclure, toujours d'après Jésus-Christ qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. D'ailleurs, ne dit-il pas de lui-même, se comparant au bon pasteur, qu'il est à la recherche des brebis égarées de la maison d'Israël, pour les ramener au bercail ? Ce bercail, c'est l'Eglise. Les brebis égarées, ce sont les hommes qui n'en font point partie. Pourquoi donc les y faire entrer, si ce n'est parce que, hors de son sein, il n'y a point de salut ? Quand il envoie ses apôtres prêcher l'Evangile à toute la terre, que leur recommande-t-il ? De continuer sa mission, c'est-à-dire de ramener au bercail les brebis plus ou moins égarées, ou, ce qui est la même chose, de faire entrer dans le sein de son Eglise ceux qui ne la connaissent point encore. Pourquoi donc cela, si ce n'est parce que, selon lui, il n'y a point de salut hors de l'Eglise ?

Ni sa douceur, ni sa sagesse, ni aucune de ses divines vertus ne l'empêchent d'agir lui-même et de faire agir les autres en raison de ce principe. Au contraire, plus ces vertus sont éminentes en lui, et plus il en poursuit l'application, parce qu'il n'y a pas de moyen plus propre à montrer sa charité à l'égard du prochain et son zèle pour la gloire de Dieu. Pourquoi, en effet, cette nécessité d'appartenir à la véritable Eglise ? Pour mieux connaître les vérités que nous sommes obligés de croire ; pour mieux remplir les devoirs qui nous sont imposés. Il importe donc souverainement, au bonheur des hommes comme à la gloire de Dieu, que cette nécessité soit partout et hautement proclamée, afin qu'on agisse en conséquence.

Et vous-même, quelles que soient d'ailleurs vos opinions religieuses, ne faites-vous pas tous vos efforts, la plupart du temps, pour les faire embrasser aux autres ? L'erreur même vous passionne souvent beaucoup plus que la vérité. Elle vous enivre comme un vin frelaté. Elle égare vos idées, fait bouillonner votre sang, et, armant votre bras d'un poignard, elle met sur vos lèvres des paroles incohérentes, fort étonnées de se trouver ensemble : *Liberté, fraternité ou la mort !* heureux encore, si elle ne vous fait pas mettre en pratique ces idées sanguinaires ! Or qu'est-ce que cela, je vous le demande, si ce n'est dire aussi, à votre manière, mais le dire sans droit, sans raison, sans modération, le dire au nom de l'erreur et de la passion, au lieu de le dire au nom de la vérité et de la charité : « Hors de mon Eglise, point de salut ? » Qu'est-ce que cela, si ce n'est, en posant ce principe réellement faux ici, ouvrir la porte à l'intolérance et à la persécution ?... Et c'est vous qui le reprochez aux autres ? O inconséquence de la nature humaine !

Ce sont les catholiques avez-vous ajouté en effet, qui, en posant ce faux principe, ont ouvert la porte à l'intolérance et à la persécution.

Il y a là autant d'erreurs que de mots. Il n'est pas vrai que le principe qui dit que : *Hors de l'Eglise il n'y a point de salut*, soit faux, il ne l'est qu'autant qu'il est dénaturé, comme je le faisais remarquer tout à l'heure. Pris dans son sens naturel, il n'est pas faux du tout ; ou plutôt il est la vérité même, le sens commun même ; et voilà pourquoi il est adopté sans répugnance par la raison même de l'enfant. Qu'entend-on par là, en effet? Qu'il est impossible d'aller au ciel, ou, ce qui est la même chose, de plaire à Dieu, sans faire ce qu'il nous commande, c'est-à-dire qu'on ne peut se rapprocher de Dieu en s'éloignant de lui, que l'erreur n'est pas la vérité, que le vice n'est pas la vertu, que les tenèbres ne sont pas les lumières, que le bien ne saurait être le mal... Qu'y a-t-il de plus incontestable que cela? Ce principe entendu en ce sens, comme il doit l'être, les catholiques le reconnaissent comme leur appartenant. Oui, ce principe leur appartient, car il a été proclamé et mis en pratique par Jésus-Christ! Oui, ce principe leur appartient, : car il a été proclamé et mis en pratique par les apôtres, par les premiers fondateurs du christianisme! Oui, ce principe leur appartient, car il a été proclamé et mis en pratique, en tout temps et en tout lieu, par tous les Chrétiens véritablement dignes de ce nom! Mais, en reconnaissant que ce principe, ainsi entendu, leur appartient, en le proclamant hautement, ils déclarent aussi qu'ils n'en sont que les propagateurs, et non les inventeurs ; car il est vieux comme le bon sens, éternel comme la vérité. Entendu dans un autre sens, pris comme principe d'intolérance et de persécution, il n'appartient aucunement aux catholiques, ni ne saurait leur appartenir, puisque ceux-ci ne sont autres que les disciples de Jésus-Christ, ce Dieu de toute charité. Si nous voulions même récriminer, nous pourrions dire qu'il appartient en propre à leurs plus acharnés ennemis.

Il est donc faux que, soit en proclamant et en pratiquant ce principe, soit de toute autre manière, les catholiques aient ouvert la porte à l'intolérance et à la persécution. Intolérants! et surtout les premiers intolérants!... Persécuteurs! et surtout les premiers persécuteurs!... Qui ? eux? les catholiques? Mais vous ne savez donc pas un seul mot de l'histoire de l'Eglise? Vous avez donc oublié surtout les trois premiers siècles de son établissement, et aussi les trois années pendant lesquelles elle a versé, dans une petite partie de la terre, mais quelle partie! le sol sacré de la France! autant de sang peut-être que pendant les trois siècles où la persécution était à peu près générale? Etaient-ce les catholiques qui se trouvaient alors intolérants et persécuteurs? N'est-il pas ridicule, et même cruellement ridicule de dire qu'ils ont ouvert la porte à l'intolérance et à la persécution? Ne sont-ce pas plutôt, comme je le disais tout à l'heure, leurs plus acharnés ennemis qui l'ont fait?

Vous me direz peut-être que, si les ennemis des catholiques se sont montrés intolérants et persécuteurs, en certaines circonstances, mais principalement dans les trois premiers siècles de l'Eglise, ceux-ci le sont devenus, à leur tour, quand ils ont été les plus forts.

C'est une fausse idée. Ils ont été intolérants, persécuteurs de l'erreur, du vice, du mal... Oui sans doute ; et c'était leur droit, leur devoir même. Ils l'ont été plus que d'autres, et cela se conçoit: car il y a en eux une conviction plus grande, plus ardente de la vérité, il y a le feu que Jésus est venu apporter sur la terre et dont ils ont le dépôt, ce feu montre le mal dans toute sa laideur, et tend naturellement à le détruire. Mais intolérants, persécuteurs des personnes, et même des personnes en qui se trouvent l'erreur et le vice? Non, jamais. Ah! bien au contraire, autant ils haïssent le mal, autant ils aiment ceux en qui se trouve le mal. Voilà précisément pourquoi ils font tous leurs efforts pour les faire entrer dans le sein de la véritable Eglise, à laquelle ils appartiennent ; de les y faire entrer, dis-je, par l'instruction, le bon exemple, la prière... par la violence? Je le répète, jamais. Quelques-uns l'ont fait en leur nom ; mais ils trompaient, peut-être se trompaient-ils eux-mêmes. Toujours est-il que les catholiques véritables n'ont jamais été ni ne sauraient être intolérants, persécuteurs surtout, des personnes ; car le catholicisme n'est autre que la religion de Jésus-Christ, la religion de la douceur et de la patience, la religion de la charité.

De peur que vous ne pensiez que ce sont là des idées particulières, je vais vous montrer la même opinion émise par les auteurs qui jouissent, dans le monde catholique, de la plus haute autorité. Ecoutons d'abord le sage directeur des catéchismes de Saint-Sulpice, dans son exposition si simple, mais si juste, en même temps, de la doctrine de l'Eglise :

« L'Eglise n'a jamais dit que tous ceux qui vivent et qui meurent hors de sa communion *extérieure*, qui ne professent pas la foi catholique, qui n'obéissent pas au Pape et aux évêques, qui n'ont pas reçu les sacrements, sont par là même irrémissiblement damnés... Elle ne l'a jamais dit, elle ne l'a jamais pensé. Voici à quoi se borne son enseignement sur cet article ; vous allez bientôt convenir qu'elle a infiniment raison. Vous lui demandez si tels et tels hommes qui ne sont pas catholiques peuvent se sauver. Elle vous répond : Ou ces hommes connaissent suffisamment l'Eglise catholique, l'autorité qu'elle a reçue de Jésus-Christ, son enseignement, ses préceptes ; ou bien ils ne la connaissent pas, et sont à cet égard dans une ignorance ou dans une erreur involontaire. S'ils connaissent l'Eglise catholique et son autorité, et que néanmoins ils

refusent de croire à son enseignement, de se soumettre à ses lois, il n'y a pas de salut à espérer pour eux hors de l'Eglise catholique. Pourquoi? Parce que Jésus-Christ a dit aux apôtres : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise... Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen, comme un pécheur. » Refuser d'obéir à Dieu, ne vouloir pas obéir à l'ordre qu'il a établi, et faire en même temps son salut, plaire à Dieu, mériter la récompense du ciel, ce sont des choses qui ne peuvent pas aller ensemble. Si ces hommes ne connaissent pas l'Eglise, ils ne seront pas damnés pour ne lui avoir pas obéi, pour n'avoir pas été catholiques; leur bonne foi les excuse devant Dieu. » (*Exposition de la doctrine chrétienne.*)

« Un protestant, un schismatique n'est pas damné, » dit également Mgr de Ségur, « par cela seul qu'il est protestant ou schismatique, s'il est de bonne foi dans son erreur, c'est-à-dire s'il n'a pas pu, pour une raison ou pour une autre, connaître et embrasser la foi catholique, il est considéré par l'Eglise comme faisant partie de ses enfants; et s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de Dieu, il a droit au bonheur du ciel, comme s'il eût été catholique. Il y a, Dieu merci! un grand nombre de protestants dans cette bonne foi; et il s'en rencontre même parmi leurs ministres. Le cardinal de Cheverus, alors évêque de Boston, en a converti deux, très-savants et très-pieux; et, après leur retour à l'Eglise catholique, ils déclarèrent au bon évêque que, jusqu'à l'époque où ils l'avaient connu, ils n'avaient jamais eu de doutes sur la vérité de leur religion. Ne nous inquiétons pas, du reste, du jugement que Dieu fera des protestants, non plus que des idolâtres, des sauvages, etc., etc. Nous savons, d'une part, que Dieu est bon, qu'il veut le salut de tous, et, d'autre part qu'il est la justice même. Servons-le de notre mieux, et ne nous inquiétons pas des autres. »

« L'erreur involontaire, » dit encore l'auteur que nous citions précédemment, « n'est pas un crime, c'est pourtant un malheur. C'est un malheur, parce que ne connaissant pas l'Eglise catholique, ils sont privés des grands moyens de salut qu'ils auraient trouvés dans cet enseignement si pur de l'Evangile, qui éclaire l'esprit, qui touche le cœur et contribue puissamment à nous sanctifier. Ils sont privés de ces exercices publics du culte qui excitent dans l'âme des sentiments pieux, qui la consolent, la soutiennent, la raniment dans le service de Dieu. Ils sont privés du secours des sacrements établis pour nous purifier des souillures du péché, du sacrement de pénitence, de l'extrême-onction... Or des pécheurs qui n'ont pas ces moyens ne peuvent se réconcilier avec Dieu que par des actes d'une vertu difficile, à laquelle la plupart d'entre eux ne s'élèveront probablement pas. Ils courent donc un grand danger de se perdre. L'Eglise catholique ne dit pas autre chose sur la nécessité où nous sommes de lui appartenir pour faire notre salut, et voilà dans quel sens elle veut qu'on explique ces mots : *Hors de l'Eglise il n'y a pas de salut.*

« Les protestants ne diront pas qu'il faut appartenir à la religion protestante pour se sauver; ils sont plus tolérants, et cela pour une bonne raison. Ils ne savent pas ce qu'il faut croire, ni ce qu'il faut condamner. Si donc ils sont fidèles à leur grand principe, que chacun demeure libre d'interpréter les Ecritures comme il l'entendra et de se faire une religion à sa manière, comment oseraient-ils prétendre que, hors de telle ou de telle secte, on ne peut pas se sauver? En suivant la méthode protestante, vous pouvez être catholique, calviniste, luthérien, presbytérien, anabaptiste, quaker, méthodiste, vous pouvez même être Juif ou mahométan, si vous le trouvez bon et le jugez conforme à l'Ecriture, et vous n'en serez pas moins bon Chrétien et en voie de salut. C'est fort commode, comme vous le voyez, et, si Dieu avait laissé aux protestants, inventeurs d'un si singulier système la faculté d'élargir de la sorte la voie qui conduit au ciel, nous devrions leur être très-reconnaissants de nous avoir donné à tous une si grande facilité. Mais cela n'est, ni ne saurait être.

« Les catholiques qui ont un symbole invariable, les catholiques qui savent qu'il n'est pas libre à l'homme de contredire Dieu et de changer son œuvre, de dire non, quand il dit oui, et de dire oui, quand il dit non, de prendre un ou deux de ses commandements et de ne pas tenir compte des autres, ne sont pas tolérants comme les protestants. Ils laissent à Dieu, qui seul connaît le secret des cœurs, à juger si les personnes qui n'appartiennent pas à l'Eglise sont de bonne ou mauvaise foi; quant à la doctrine, ils n'en céderont pas le plus petit article, ils ne feront jamais la moindre concession; il n'y a pas là-dessus de transaction possible. Ils vous diront en deux mots, et ces mots disent tout : Il faut être Chrétien, il faut être catholique. Etre véritablement Chrétien et être catholique, c'est tout un : la religion chrétienne, c'est l'Eglise catholique, ni plus ni moins. Voilà ce qui décida la conversion d'Henri IV, l'un de nos meilleurs et de nos plus grands rois. Les ministres protestants lui dirent qu'il pouvait se sauver en se faisant catholique comme en demeurant protestant; les catholiques, au contraire, lui dirent qu'il ne pouvait faire son salut que dans l'Eglise catholique, parce qu'il n'est pas libre à chacun de se faire une religion à sa manière, et qu'il faut prendre les choses comme Jésus-Christ les a établies, pas autrement. Ce grand prince comprit que les catholiques avaient raison, et, dès lors, il n'hésita plus à abjurer le protestantisme. »

« Cette maxime : *Hors de l'Eglise point de salut*, prononce une peine, » dit de son côté le savant auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme.* « C'est donc une loi pénale. Or l'application de toute loi pénale demande la *culpabilité*, et la culpabilité de-

mande à son tour deux conditions : *le fait* et *l'intention*. Voilà qui est élémentaire, et que, de tout temps et partout pays, le sens commun fait dire à tous les hommes.

« Voyageant en société avec quelques amis, nous sommes assaillis par des brigands; un combat s'engage; dans la mêlée et l'obscurité, un de mes amis tombe sous le coup que je dirigeais contre un de nos agresseurs, un autre de mes amis tombe sous les coups de cet agresseur lui-même. La justice intervient, et nous surprend, ce dernier et moi, ayant tué chacun un homme, Les choses s'expliquent, ma fatale méprise est évidente; mais reste que j'ai tué un homme, et que la loi punit l'homicide de mort. Je le demande, cette loi sera-t-elle également appliquée à moi et à l'assassin? Quelle absurdité de le penser! Eh bien! il n'est pas moins absurde d'appliquer aveuglément la sentence : *Hors de l'Eglise point de salut*. Il y a dans cette sentence, comme dans toute loi pénale, un mot qui se supplée, c'est le mot *volontairement*, parce que les lois sont faites pour les hommes, et que l'homme n'est pas corps seulement, mais est *volonté;* n'est pas machine, mais *intention*. Voilà qui est clair par soi-même, et qui est encore plus clair dans l'ordre religieux que dans l'ordre civil, parce que la religion, étant toute spirituelle, ne tient compte que des intentions et des volontés...

« Ce point est donc suffisamment établi, ce me semble, savoir, que, quelque inflexible que soit, en principe, la maxime : *Hors de l'Eglise point de salut*, elle se traduit, dans l'application, en une question d'intention et de bonne foi, et que la tolérance de l'Eglise, à cet égard, va aussi loin que la raison, la justice et la vérité.

« Cette tolérance va même plus loin, s'il est possible. Après avoir proclamé que la maxime ne tombe que sur ceux qui sont intentionnellement et volontairement hors de l'Eglise, si vous lui demandez quels sont nominativement ceux qui se trouvent ainsi hors du salut, elle s'abstiendra de vous répondre. Si vous lui demandez de vous indiquer dans tout l'univers, et même dans le cours des siècles passés, *un seul* homme qui, à ses yeux, soit certainement damné, elle vous dira que cela lui est impossible. Si vous lui présentez l'être le plus dégradé, le plus noir de crimes, le plus exécré et le plus maudit de tous les hommes, elle seule au monde ne le maudira pas; elle seule priera pour lui comme mère, et elle priera pour lui, non-seulement pendant sa vie, mais même après sa mort, quelque impie, quelque sacrilége qu'ait été cette mort en apparence. Et si vous lui demandez la raison de cette singulière tolérance qui passe toute celle de l'humanité, et se prolonge au delà du tombeau, elle vous répondra fort sagement que le jugement et la vengeance n'appartiennent qu'à Dieu; qu'il lui suffit à elle de donner ses avertissements, de pousser le cri d'alarme, et promulguer le *droit;* mais que Dieu seul s'est réservé le *fait*, et qu'il n'appartient qu'à ce Juré souverainement omnipotent de prononcer sur la question de culpabilité. Elle vous dira que, *Quelles qu'aient été la patrie, la religion, la conduite même d'un homme; dans son âme, sur le seuil de l'éternité, il se passe des mystères divins de justice sans doute, mais aussi de miséricorde et d'amour.* (L'abbé de Ravignan, *Conférence de Notre-Dame*, du 21 avril 1841.) Et, prenant même la défense de ce maudit contre la terre entière, elle dira au plus parfait, au plus saint, qui oserait le condamner, cette belle parole de saint Paul : *Qui es-tu, toi qui juges un serviteur étranger? Il est debout, ou il tombe pour son maître; il n'est pas impossible qu'il se redresse, car Dieu est assez puissant pour le relever : « Tu quis es, qui judicas alienum servum? Domino suo stat, aut cadit; stabit autem : potens est enim Deus statuere illum. »* (*Rom.* xiv, 4.)

Ecoutons encore le savant traducteur du *Catéchisme du concile de Trente*.

« On demande si l'infidèle adulte, qui a rempli fidèlement tous les devoirs qui lui étaient connus, ou qui a réparé, autant qu'il était en lui, par un sincère repentir, les fautes qu'il avait commises, et qui était dans la disposition positive d'accomplir religieusement tout ce qu'il connaîtrait des volontés et des commandements de Dieu, sera damné ou sauvé, en mourant dans son infidélité.

« Saint Thomas répond que Dieu enverrait plutôt un ange à cet homme que de le laisser mourir dans son infidélité, et par là encourir l'éternelle damnation.

« Quelques auteurs catholiques croient simplement que cet homme appartient à l'âme de l'Eglise, et qu'il a droit au ciel.

« Cette opinion, pour le résultat, ne diffère pas de celle de saint Thomas, puisque, des deux côtés, on pense qu'il est de la bonté de Dieu d'admettre les infidèles dans le séjour de la gloire. Cependant le sentiment de saint Thomas est tout ensemble le plus suivi, le plus sûr et le plus conforme à la dignité de l'Eglise catholique, et à la nécessité des mérites de Jésus-Christ pour le salut. » (*Note de Mgr* Doney).

Quelqu'un nous dira peut-être ici, avec un incrédule célèbre : « La belle machine que cet ange! Non content de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu dans la nécessité de s'en servir. »

C'est là évidemment, comme le fait observer Mgr de Frayssinous, une raillerie, dans laquelle il entre autant d'ignorance que de malice. Les théologiens n'ont jamais dit que Dieu soit obligé d'envoyer un ange, comme s'il n'avait point d'autres moyens en sa puissance; cela serait ridicule. Ce que dit saint Thomas n'est qu'une *manière d'exprimer* la bonté de Dieu et la charité de la doctrine catholique, qui conçoit plutôt une exception aux lois de la nature, un miracle véritable, que la perte d'un seul homme de bonne volonté. Mais, sans envoyer un ange, Dieu ne peut-il pas employer un autre moyen? Et *savons-nous*, dit le grand Leibnitz, *toutes les voies extraordinaires dont Dieu se peut ser-*

vir pour éclairer les âmes, et particulièrement ce qui s'y passe à l'article de la mort? Pour ces hommes plongés dans les ténèbres de l'erreur ou de l'infidélité, en quelque lieu qu'ils se trouvent, *l'Ange révélateur*, ce sera souvent le saint missionnaire qui viendra leur faire connaître la véritable doctrine au moment où ils s'y attendent le moins. Tel fut le saint évêque de Cheverus, pour les deux protestants dont nous avons parlé plus haut. Et combien de faits semblables! En voici un bien touchant, qui nous est raconté par un témoin oculaire, d'autant moins suspect de l'avoir inventé qu'il n'en sentait pas la valeur, et qu'il n'en a été que le narrateur d'ailleurs frivole :

« Un sauvage indien se mourait dans les ténèbres de l'idolâtrie. Un missionnaire franciscain, que ses courses apostoliques venaient d'amener dans la forêt, survient dans la cabane du moribond, comme un envoyé du ciel, fait pénétrer dans son âme la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, et lui en assure la possession par le baptême. Ce pauvre sauvage, dans les transports d'une joie déjà toute céleste, ne cessait de répéter pendant le demi-délire de son agonie, ces paroles remarquables : *Grand Esprit! Grand Esprit, pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître plus tôt à moi? Je t'ai souvent demandé : Qui es-tu? Où es-tu? Que veux-tu que je fasse? Et tu n'as pas voulu me répondre. Sans doute que j'en étais indigne, parce que je t'avais trop offensé; mais présentement que t'ai-je fait pour m'envoyer cette robe grise qui me console en me disant qui tu es?* (*Aventures du sieur Lebeau, avocat au parlement*, ou *Voyages curieux et nouveaux parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, 1730.)

Outre ces moyens extérieurs, Dieu ne peut-il pas, lui qui est l'éternel foyer d'où nous viennent toutes nos lumières, fait encore observer l'apologiste que nous citions tout à l'heure, s'épancher un peu plus dans une intelligence qui s'ouvre et qui s'applique, autant qu'il est en elle, à les recevoir? S'il y a quelque chose de ridicule au monde, c'est cette prétention de quelques hommes d'emprisonner la pensée divine dans un cercle étroit, et de lui dire : Tu n'iras pas plus loin. Comme si le commerce de l'âme avec la vérité, pour qui elle est faite, n'était pas indéfini, et comme s'il y avait un degré fatal et dernier à cette échelle mystérieuse où les anges de Dieu, c'est-à-dire les saintes pensées, vont montant et descendant! Qu'un esprit borné par l'orgueil et tourné vers lui-même se trouve borné, et trouve Dieu borné dans ses communications, cela doit être. Mais que l'âme qui aime, qui prie, qui sort d'elle-même pour aller au-devant de la souveraine perfection, ne la voie, ne la sente jamais venir l'illuminer, la dilater, et lui donner la vive intelligence de son devoir et de son salut, c'est ce qui ne s'est jamais vu, et que la plus profonde ignorance des voies de Dieu peut seule nier. Nous devons croire même que ces communications *officieuses*, si je puis les appeler ainsi, de la vérité avec l'âme fidèle, sont d'autant plus abondantes que cette âme est plus isolée, et plus dépourvue des secours ordinaires et des moyens extérieurs, par lesquels il a plu à Dieu d'établir sa religion. La sagesse divine se fait alors *catéchiste*, en quelque sorte, de ces âmes simples; *la sagesse qui se transporte parmi les nations, dans les âmes saintes*, dit l'Ecriture, *et qui forme les amis de Dieu;* (*Sap.* VII, 27), *qui prévient ceux qui la désirent, et se montre à eux la première, car elle tourne elle-même de tous côtés pour chercher ceux qui sont dignes d'elle, et elle va au-devant d'eux avec toute sa providence* (*Sap.* VI, 14-17); *qui enseigne sans bruit de paroles, sans mélange d'opinions, sans faste, sans argument, et fait pénétrer en un moment plus de secrets qu'on ne peut en apprendre en dix années d'études dans les écoles;* (*De Imitatione Christi*, lib. III, cap. 43); *qui, enfin, réserve le salut, comme un trésor, pour ceux qui ont le cœur droit, et protége ceux qui marchent dans sa simplicité.* (*Prov.* II, 7.)

Terminons donc en disant que si vous accusez cette maxime catholique : Hors de l'Eglise il n'y point de salut, d'être une source d'intolérance et de barbarie, c'est que vous ne l'entendez point; car, bien loin de respirer la cruauté, la doctrine de l'Eglise catholique, sur les voies que suit la divine Providence pour conduire au salut, ne respire que bonté et miséricorde.

Vous allez répondre peut-être que cette théorie est fort belle, mais qu'elle est malheureusement démentie par les faits les plus déplorables.

De là, avez-vous ajouté, les excommunications formidables lancées par l'Eglise contre ses propres enfants, de là les refus de sépulture, etc.

« Une doctrine élémentaire dans la doctrine catholique, observe ici l'auteur des Etudes sur le christianisme, c'est que l'*excommunication* n'emporte point un *jugement de damnation*. On a toujours distingué l'*anathème* de la malédiction. Il y a entre ces deux choses toute la distance qui sépare, dans la justice humaine, la *prévention de la condamnation*. Un *excommunié* est simplement en *état de prévention*. Aussi voit-on que toutes les foudres de l'Eglise dont on parle ne frappent l'homme que dans le temps, et ne passent pas le seuil de l'éternité. Tout père frappe à côté, et il frappe d'autant plus fort qu'il frappe à côté, parce qu'il ne le fait que pour n'avoir pas à frapper réellement, que pour effrayer seulement et pour guérir. Ainsi fait l'Eglise. Ce n'est rien qu'une vue de miséricorde et de charité qui allume et dirige ses foudres, dans l'intérêt de celui-là même qui en est l'objet, pour qu'il rentre en lui-même et s'éveille sur le bord de l'abîme; comme aussi dans l'intérêt de ses frères, pour que son exemple ne les séduise pas. Ce double intérêt se rencontre lorsque le présumé coupable est en vie. Lorsqu'il est mort, l'intérêt de tous les autres fidèles subsiste encore, et *suffit* pour motiver l'excommunication qui s'attache à sa sépulture.

Mais, dans tous les cas, ce n'est autre chose qu'un *préservatif;* l'*excommunication* n'a d'autre objet que d'empêcher la *communication* du mal.

« Mais les prières, ajoute-t-on, pourquoi les refuser ? car le malheureux peut ne pas être damné, selon vous, et les prières peuvent influer encore sur son sort ; leur refus le poursuit, bien évidemment, jusque devant Dieu.

« Je réponds que les prières ne sont jamais refusées à l'impie. Il n'y a que les prières publiques (79), la prière avec cérémonie sur son cercueil; mais sachez bien que si le prêtre ferme au scandale la porte du temple, c'est pour s'y agenouiller au dedans, et s'y mettre en prières pour ceux-là même qui le maudissent au dehors, et pour celui dont ils font servir les restes à fomenter la haine et le mépris de la religion, qui périrait le jour où elle consentirait à ne faire de ses pompes qu'un appareil de théâtre, qui se loue ou se vend au premier venu. »

HUMILITÉ.

Objection. — L'humilité n'est pas; ou plutôt c'est un raffinement de l'orgueil.

—

Réponse. — Oui, pour l'humanité, parce que notre nature, faible et corrompue, ne saurait établir, sur des bases solides, cette grande vertu d'humilité, dont elle reconnaît pourtant l'indispensable nécessité, pour le bonheur de la vie présente, comme pour celui de la vie future. De là tant d'orgueilleux dans le monde.

Oui encore, pour la philosophie ; parce que la philosophie, qui n'est que l'enseignement du moi humain, ne veut ni ne peut s'abaisser, c'est-à-dire se mettre à sa place véritable, comme le demande l'humilité. Aussi, quand le philosophe Diogène affirmait qu'il foulait aux pieds l'orgueil d'Alexandre : « Oui, dit-on, mais par un autre orgueil. » Et on aurait pu ajouter : « Par un orgueil plus grand encore, ou plutôt par le raffinement de l'orgueil. »

Mais, pour la religion, l'humilité existe véritablement; et ce n'est point alors le raffinement de l'orgueil, mais bien plutôt la destruction ou du moins l'affaiblissement de l'orgueil, qui semble toujours renaître de ses cendres, après que nous l'avons offerte en holocauste à la Divinité.

Il n'est point étonnant que la religion établisse en nous l'humilité ; car indépendamment de la grâce qu'elle nous donne pour cela, elle ne cesse de nous rappeler, par ses pratiques, comme par ses enseignements, que de nous-mêmes nous ne sommes rien, et que ce n'est que par l'humilité que nous pouvons espérer, avec l'aide de Dieu, de devenir quelque chose. De là ces remarquables paroles, qui semblent le résumé de notre sainte religion : *Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé : « Qui se exaltat, humiliabitur : et qui se humiliat, exaltabitur.* (*Luc.* XVIII, 14.)

L'humilité sans affectation, l'humilité avec simplicité et j'ajouterai même avec douceur. Quelle vertu !.. C'est celle de Jésus-Christ, qu'il présente comme modèle à tous ses disciples : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur : « Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. »* (*Matth.* XI, 29.)

C'est la vertu de la Vierge Marie, de tous les apôtres, de tous les saints, de tous les Chrétiens véritablement dignes de ce nom. Il y a là certainement l'un des trésors les plus rares et les plus précieux cachés dans les entrailles même du christianisme, et qui ne se trouvent que là.

Rappelons ici quelques-unes des pensées aussi saillantes que vraies du Révérend P. Lacordaire, sur cet important sujet. (*De l'humilité produite dans l'âme par la doctrine catholique.*)

« J'ouvre en tremblant le cœur de l'homme, et je n'ai pas besoin d'aller bien loin ; hélas ! je n'ai qu'à ouvrir le mien pour découvrir ce qui se passe dans celui de mes semblables. J'ouvre le cœur de l'homme et je connais qu'il s'aime. Il s'aime et je ne l'en blâme pas : pourquoi se haïrait-il ? mais il ne fait pas que s'aimer, il s'aime plus que tout, il s'aime par-dessus tout, il s'aime d'une manière exclusive, il s'aime jusqu'à l'orgueil, jusqu'à vouloir être le premier, et le seul premier. Descendons en nous-mêmes. Que nous soyons nés sur le trône ou dans l'échoppe d'un ouvrier, au fond, depuis le moment où la vie morale s'est développée en nous, nous n'avons cessé d'aspirer à l'exaltation de la primauté. César, dit-on, passant dans je ne sais quel village des Alpes, et s'apercevant sur ce petit forum d'une agitation pour l'élection d'un chef, s'arrêta un moment devant ce spectacle. Ses capitaines, qui étaient autour de lui s'étonnaient : Est-ce qu'il y a aussi dans ce lieu des disputes pour la prééminence ? Et César, en grand homme qu'il était, leur dit : *J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome.* — C'est là le vrai cri de la nature. Quelque part que nous soyons, nous voulons être les premiers. Artistes prédestinés à reproduire les choses par le pinceau ou le burin, orateurs sachant créer des pensées dans l'esprit de la multitude, général commandant des bataillons et leur promettant la fuite de l'ennemi, ministres conduisant des empires, rois agités sous la pourpre, nous n'aspirons tous qu'à la primauté, et à la primauté solitaire. Nous ne sommes contents que quand, mesurant d'un regard tout ce qui nous entoure, nous trouvons le vide, et au delà de ce vide, le plus loin possible, un monde à genoux pour nous adorer.

(79) Et encore l'Eglise prie-t-elle *publiquement*, comme chacun sait, le vendredi saint, pour les hérétiques et les infidèles.

« Voilà l'homme tel qu'il est, le sentiment qu'il a de lui-même, et la conséquence normale de ce sentiment. Or, je dis qu'évidemment et sans grand effort de logique, c'est là un sentiment faux, inhumain, infortuné. C'est un sentiment faux : car il est impossible que tout le monde soit le premier, et par conséquent le vœu de la nature ou de la Providence, quelque nom que vous lui donniez, n'a pu être de nous appeler à la primauté. Si la primauté était notre but et notre vocation, un seul être existerait, et encore ne serait-il pas le premier, parce que, pour qu'il y ait un premier, il faut qu'il y ait des derniers. C'est un sentiment inhumain ; car il conclut à l'avilissement de tout ce qui n'arrive pas à être le premier, au mépris de tout ce qui n'est pas assez heureux ou assez fort pour se faire une situation élevée. Enfin, c'est un sentiment infortuné ; car il est en contradiction avec toutes les réalités de la vie. L'orgueil demande infiniment, et la vie ne donne que peu, d'autant plus cruelle qu'elle favorise quelques-uns et qu'elle montre de loin à l'ambition haletante ses rares parvenus. L'orgueil dit à un artisan qu'il est souverain, et le malheureux s'en va l'esprit plein de cette souveraineté, tendre dans la rue la main à un travail qui ne lui vient pas toujours, et qu'il déshonore d'avance par ses vices. Comment voulez-vous que le bonheur habite dans une contradiction si poignante entre ce que nous sentons et ce qui est réellement ?

« La doctrine catholique s'est proposé de changer de fond en comble le sentiment que nous avons naturellement de nous-mêmes. Elle s'est attaquée à ce sentiment qui semblait indestructible et n'être pas différent de notre essence ; elle a espéré nous en former un autre tout contraire, et j'admire cette espérance et cette singulière sécurité. J'admire une doctrine qui ne craint pas de renverser l'homme par sa base, qui non-seulement veut extirper en lui un sentiment radical, mais qui crée un sentiment opposé à l'ancien, et se promet d'en faire l'inauguration au plus profond de son cœur. L'homme vivait d'orgueil, il vivra d'humilité. Et qu'est-ce que l'humilité? L'humilité est l'acceptation volontaire de la place qui nous a été marquée dans la hiérarchie des êtres, une possession de soi-même avec une modération égale à ce que l'on vaut et qui nous porte à descendre vers ce qui ne nous vaut pas. L'orgueil tendait à monter, l'humilité cherche à descendre. L'orgueil impliquait la haine de la supériorité, la haine de l'égalité, le mépris de l'infériorité ; l'humilité renferme en soi l'amour et le respect de la supériorité dans ceux que la Providence a faits nos supérieurs, l'amour et le respect de l'égalité dans ceux que la Providence a faits nos égaux, l'amour et le respect de l'infériorité, non-seulement dans ceux que la Providence a faits nos inférieurs, mais encore pour nous-mêmes et d'une manière absolue. L'orgueil aspirait à être le premier, l'humilité aspire au dernier rang. L'orgueil voulait être roi, l'humilité veut être serviteur. Sentiment incroyable, qui n'avait pas même de nom dans la langue des hommes et qui s'est fait un nom, une histoire et une gloire !

« Je dis une gloire, car ne croyez pas que l'humilité eût pour but de nous abaisser, elle avait pour but de nous relever : aucune autre doctrine n'a prétendu exalter l'âme humaine autant que la doctrine catholique ; aucune autre ne lui a proposé une ambition plus grande et plus extraordinaire. Elle ne lui parle que de son origine et de ses fins divines ; elle substitue pour elle l'éternité à l'immortalité : elle lui donne Dieu pour frère et le ciel pour patrie ; elle lui inspire d'elle-même un si profond respect que les moindres obscurcissements de la droiture et de la conscience lui causent de l'horreur, et qu'elle essayerait en vain de vivre tranquille quand la plus légère souillure a compromis la splendeur de sa dignité personnelle. Ainsi la plus haute exaltation de l'âme doit s'allier et s'allie, dans la doctrine catholique, à la plus profonde humilité. Comment cela ? comment une ambition sans mesure est-elle compatible avec une aspiration toute contraire ?

« Je pourrais ne pas aborder cette explication, puisque je traite seulement des phénomènes de la doctrine ; cependant, il n'est pas inutile de temps en temps que nous touchions au secret intérieur des choses. Levons donc la contradiction apparente qui nous préoccupe, et pénétrons jusqu'à l'essence de l'humilité. Sachez-le, la véritable élévation n'est pas dans l'élévation de la nature, dans la hiérarchie matérielle ou extérieure des êtres. La véritable élévation, l'élévation essentielle et éternelle, c'est l'élévation du mérite, l'élévation de la vertu. La naissance, la fortune, le génie ne sont rien devant Dieu. Car qu'est-ce que la naissance devant Dieu qui n'est pas né ? qu'est-ce que la fortune devant Dieu qui a fait le monde ? Qu'est-ce que le génie devant Dieu qui est l'esprit infini, et de qui nous avons cette petite flamme extraordinaire que nous appelons de ce beau nom ? Evidemment ce n'est là rien : Ce qui est quelque chose devant Dieu, ce qui nous approche de lui, c'est l'élévation personnelle, due à l'effort d'une vertu qui, en quelque rang de nature que nous ayons été placés, reproduit dans l'âme une image sérieuse de la Divinité. Or, plus la vertu s'élève d'un lieu bas, plus son mérite est grand. Imiter Dieu, quand on touche aux premiers degrés de son trône, quand on le voit presque face à face, c'est un mérite facile ; mais qu'une créature placée dans un rang inférieur, qu'un simple homme sans naissance, sans fortune, sans génie, courbé sous les outils d'une boutique, et appliqué à la plus vile instrumentation, que cet homme, par un mouvement de son cœur, s'élève jusqu'à Dieu, qu'il tire de son âme des flots d'un amour sans tache, qu'il offre à Dieu, quoique si loin de lui, une image de lui-même, assurément son

abaissement dans la hiérarchie de nature augmentera son élévation dans la hiérarchie de mérite. L'humilité n'exclut donc pas l'exaltation ; elle la sert, et, bien mieux encore, elle la produit. Car, qu'est-ce que la vertu qui constitue la hiérarchie de mérite ? La vertu, évidemment, n'est pas autre chose que le dévouement de soi aux autres : or, peut-on se dévouer sans abnégation de soi-même ? Peut-on se sacrifier sans que le premier sacrifice soit celui de l'orgueil ? Car, qu'est-ce que l'orgueil, sinon soi, toujours soi, soi plus que tout autre, soi plus que l'humanité, soi plus que l'univers, soi plus que Dieu ? Qu'est-ce que l'orgueil, sinon l'égoïsme même ? Et comme l'égoïsme et la vertu sont deux mots qui s'excluent, il s'ensuit que l'orgueil et la vertu s'excluent aussi, pour laisser voir que la vertu et l'humilité n'ont qu'une même définition, et qu'ainsi s'abaisser, c'est s'élever. L'orgueil n'est que la forme de l'égoïsme, la passion du néant qui se ramasse en soi et qui veut opprimer tout le reste ; l'humilité est la forme de l'amour, la passion de l'être vraiment grand, qui veut se faire petit pour se mieux donner. Aussi Dieu est-il le plus humble des êtres ; lui qui est sans égal a des égaux dans la triplicité de sa personnalité divine ; lui qui est la hauteur sans mesure s'est abaissé vers le néant pour créer l'être, vers l'homme pour prendre sa nature. C'est de lui bien plus que de cet empereur romain que le poëte aurait dû dire :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

« Tel est le sentiment que la doctrine catholique a prétendu imposer à l'homme à l'égard de lui-même. Y a-t-elle réussi ? Je vous en fais le juge. A-t-elle réellement créé l'humilité dans l'homme ? A-t-elle porté l'homme à descendre volontairement ? Vous le savez tous ; l'histoire du catholicisme vous est connue ; vous savez quel sentiment animait les saints, quel sentiment l'Eglise vous inspire à vous-mêmes. C'est la doctrine catholique qui a inauguré dans le monde l'amour sincère de la supériorité ; c'est-elle qui a produit le sentiment de l'égalité et de la fraternité, selon cette expression de l'Apôtre : *Diligite charitatem fraternitatis : « Aimez l'amour de la fraternité. »* (*Hebr.* XIII, 1.) Enfin, c'est elle qui nous a donné le goût de nous faire petits, de descendre du rang, de la naissance, de la fortune, de l'éclat, du génie ; exemples célèbres que les rois eux-mêmes ont donnés et que donnent encore obscurément tous les jours des âmes sans nombre, imitatrices de l'humilité du Calvaire au milieu de cet effroyable orgueil qui règne encore dans l'humanité, quoique non plus sur l'humanité. »

HYPOCRISIE.

Objection. — C'est de l'hypocrisie.

—

Réponse. — Ainsi parlent des gens sans cœur qui, voyant les autres faire ce qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes, croient se blanchir en leur jetant de la boue au visage.

Ils auront vu, je suppose, un grave magistrat aussi zélé pour accomplir lui-même la loi religieuse que pour faire accomplir aux autres la loi civile ; un brave militaire aussi exact à suivre de point en point les règles de la foi que celles de son état ; une femme vertueuse beaucoup plus occupée à remplir ses devoirs, au sein de sa famille, qu'à courir, dans le monde, à la recherche des plaisirs ; un jeune homme, mûr avant l'âge, remplissant même avec le plus grand succès, sous l'habit laïque, l'apostolat de la charité, un tout petit enfant ouvrant son cœur aux charmes de la piété, comme d'autres le font aux joies de la terre... On leur rappelle souvent ces édifiants exemples, ils se les rappellent eux-mêmes quelquefois : « Pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? » leur dit-on. « Et en effet, » répondent-ils, « pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? » Ils essayent donc un instant ; mais la chose paraît trop difficile à leur lâcheté : « Les autres le font bien ! » leur observe-t-on. « Non, » disent-ils alors, « c'est de l'hypocrisie ! »

C'est de l'hypocrisie ! dites-vous. Qu'en savez-vous ? Avez-vous pénétré au fond de leur cœur pour voir ce qui s'y passe ? Non, assurément. Pourquoi dès lors les condamner sans raison, et même contre toute apparence de raison ? Seriez-vous bien aise qu'on vous condamnât de même ?

C'est de l'hypocrisie !.. Mais il n'y a donc que de l'hypocrisie dans la religion ? car si vous jugez ainsi les uns, il n'y a pas de raison pour que vous ne jugiez pas les autres de même. C'était donc un hypocrite, par conséquent, que ce Jésus à la vertu duquel ses plus acharnés ennemis n'ont jamais cessé de rendre hommage ? C'étaient des hypocrites que ces apôtres qui, obéissant à la voix de leur maître, furent par toute la terre annoncer l'Evangile, malgré les contradictions, les persécutions, les chaînes, les prisons, les tourments de tout genre, la mort même la plus cruelle et la plus odieuse ? C'étaient donc des hypocrites que ces martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui, bravant le monde, ses censures et ses mauvais traitements, confessèrent hardiment leur foi, malgré tout ce qu'on a pu dire et faire pour les en empêcher ? C'étaient donc des hypocrites que ces Pères de l'Eglise, ces Justin, ces Augustin et tant d'autres, qui, convertis miraculeusement pour la plupart, ont consacré tout ce qu'il y avait en eux de talent, d'énergie, de vie même, à la défense et à la propagation d'une religion que le monde repoussait encore et qu'ils avaient souvent eux-mêmes combattue ? Et encore aujourd'hui, ce sont donc des hypocrites que ces missionnaires qui vont, en si grand nombre, dans les pays étrangers, exercer un ministère aussi pénible mais moins glorieux que celui des

premiers apôtres? Ce sont donc des hypocrites que ces sœurs de Charité que je vois partout s'enfermer dans une école, dans un hôpital, dans une prison, quitter le pays natal, la patrie, traverser les mers, aborder les côtes les plus inhospitalières, pour prodiguer à l'humanité faible et souffrante les soins les plus répugnants? Ce sont donc des hypocrites que ces jeunes gens, élevés quelquefois au sein de l'opulence et de la mollesse, et qui n'en vont pas avec moins d'empressement visiter le pauvre, soigner le malade, faire son lit, panser de leurs mains ses plaies dégoûtantes...

Il y en a pourtant, dites-vous.

Oui, mais c'est l'exception; et depuis quand est-il permis de juger la masse d'après l'exception? N'y a-t-il pas des lâches dans l'armée française? Est-ce à dire pour cela que tout n'est que lâcheté, et que les plus beaux traits de courage ne le sont qu'à la surface, ayant une trompeuse apparence.

Ceux qui passent pour les plus pieux, direz-vous, ont aussi leurs défauts.

Sans doute, puisqu'ils sont hommes. Qui dit homme, dit imperfection; qui dit imperfection, dit défaut. Dieu seul est parfait et par conséquent sans défaut.

Oui, les plus pieux ont aussi des défauts; mais ils ne les déguisent ni aux yeux des autres, ni à leurs propres yeux. Ils les voient, au contraire, dans toute leur laideur, et ils s'efforcent de s'en corriger; et, à cause de cela, ils n'en ont que plus de mérite aux yeux de Dieu, ainsi qu'aux yeux de ceux qui jugent sainement des choses.

C'est de l'hypocrisie répétez-vous sans cesse. Qu'est-ce à dire! Le voile sacré de la vertu jeté sur la laideur du vice, n'est-il pas vrai? La vertu existe donc réellement, et elle a donc sa valeur aux yeux des hommes; autrement, nous ne chercherions point à nous l'attribuer, et à nous en faire un mérite aux yeux du public. D'où il suit qu'il est faux et absurde de dire que tout n'est qu'hypocrisie dans la religion.

Tout n'est qu'hypocrisie chez les personnes pieuses, prétendez-vous.

Mais vous-même, n'avez-vous pas aussi votre hypocrisie, c'est-à-dire votre simulacre de vertu, autant et plus que les personnes que vous accusez, lors même que votre accusation ne serait pas tout à fait sans fondement? Etes-vous tel que vous apparaissez quelquefois à nos yeux? Vous nous vanterez en termes magnifiques la beauté de la vertu, vous en prendrez même, en certaines occasions, les allures: mais; au fond, que de corruption dans vos sentiments, vos pensées, et jusque dans vos paroles et vos actions secrètes! A quoi ressemblez vous donc alors, si ce n'est à des sépulcres blanchis, qui ont une admirable apparence et qui au fond sont remplis d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture, comme dit Notre Seigneur Jésus-Christ: *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ: quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitia.* (*Matth.* XXIII, 27.)

Et vos maîtres en incrédulité, eux qui ont tant parlé d'hypocrisie, pour discréditer sous son nom la religion, n'ont-ils pas la leur également? Que dis-je? l'hypocrisie n'est-elle pas plus commune et plus grande encore chez eux que chez qui que ce soit? Si nous lisons leurs livres ou si nous écoutons leurs discours d'apparat, ils nous parleront souvent des beautés sublimes de la morale; mais, si nous examinons de près leur conduite, nous y trouverons presque toujours l'immoralité la plus profonde. Cela ne doit surprendre personne. La religion règle en nous l'intérieur en même temps que l'extérieur, parce qu'elle nous apprend que le regard de Dieu pénètre au plus profond des cœurs. Toutes les fois donc qu'il y a hypocrisie, c'est-à-dire masque de l'âme, désaccord entre l'extérieur et l'intérieur, chez ceux qui font profession de religion, c'est une exception, ou plutôt c'est que la religion n'agit pas assez énergiquement en eux, et ne s'y trouve qu'à l'état d'écorce. Quant à ceux qui n'ont aucune religion, ils agissent tout naturellement au gré de leurs passions, de leurs caprices et de leur intérêt, tout en tenant compte jusqu'à un certain point des regards extérieurement fixés sur eux. De là un désaccord habituel entre leurs actions secrètes et leurs actions publiques, de là l'hypocrisie. Elle sera quelquefois poussée si loin qu'elle affectera des sentiments mauvais qui n'existeront point en réalité, ou qui n'existeront pas du moins au degré qu'elle les feindra. De là ces fanfarons d'impiété et de vice, comme on les appelle quelquefois. C'est l'hypocrisie de l'enfer. Mieux vaut mille fois celle qui se couvre du voile de la religion: c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu

I

IMAGE.

Objections. — Pourquoi la religion catholique a-t-elle donc propagé ces images de toute forme et de toute grandeur qu'on retrouve partout? C'est de la petitesse, c'est du matérialisme, c'est de l'idolâtrie. Dieu, dans le Décalogue, défend d'en avoir; aussi n'en voyait-on point au temps de la primitive Eglise.

—

Réponse. — Les explications que nous donnons à l'article *Statue* nous permettent d'abréger celles que nous avons à donner ici. Ce n'est pas la même chose, il est vrai, mais c'est le même principe.

Pourquoi, demandez-vous, la religion catholique a-t-elle donc propagé ces images de toute forme et de toute grandeur qu'on retrouve partout?

Parce que ce goût est l'un des plus naturels à l'homme et des plus excellents. La religion ne pouvait donc mieux faire que de s'en servir pour nous rappeler partout et toujours ce que nous avons le plus besoin d'avoir sous les yeux.

Que le goût des images, je veux dire des représentations sensibles, soit l'un des plus naturels à l'homme et des plus excellents, c'est facile à voir. Ce n'est pas l'artiste seul qui fait ces représentations, c'est tout homme, quel qu'il soit : l'ignorant comme le savant, le pauvre comme le riche, l'enfant lui-même comme celui qui est avancé en âge. Celui qui ne sait manier ni la plume, ni le pinceau, ni le crayon, en fera volontiers sur le sable. Que dis-je? mais ces images sont en nous; c'est la nature elle-même qui les y a mises. De là *l'imagination*, l'une des facultés les plus actives de notre âme. Nous pensons en image, nous nous rappelons en image, nous parlons en image. S'il nous est défendu d'avoir sous les yeux du corps l'image de tout ce qui a rapport à la religion, il nous sera également défendu de l'avoir sous les yeux de l'esprit. Où en serons-nous alors? Il faudra donc nous en prendre à la nature, à l'auteur même de notre être.

Mais pourquoi, avez-vous dit, cette immense propagation d'images, de toute forme et de toute grandeur, que nous retrouvons en tout lieu?

Puisque c'est un goût naturel et excellent, la religion ne peut donc trop le développer. Cela tient, du reste, au développement de l'intelligence, à la culture des arts. C'est une des conséquences de l'imprimerie. Toutes nos images vont avec tous nos livres qu'elles ornent, interprètent et quelquefois remplacent avantageusement, surtout pour ceux qui n'ont point reçu d'instruction. « La peinture, » dit saint Grégoire, « est pour les ignorants ce que l'écriture est pour les savants. » (Lib. IX, epist. 9.) — « L'homme de foi souffre-t-il, » dit Châteaubriand (*Génie du christianisme*), « il prie sa petite image, et il est consolé. » L'enfant passe en revue le recueil d'images qui lui a été donné, et il commence à comprendre : c'est son premier catéchisme.

C'est de la petitesse, avez-vous dit.

Dites ce que vous voudrez, c'est l'impulsion de la nature. Voyez cet homme qui tient entre ses mains le portrait d'un être tendrement aimé, d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un enfant, prématurément enlevés à son affection. C'est peut-être un grand, un savant. Peu importe ici, tous les hommes sont égaux sous les lois de la nature. Il le baise mille et mille fois, il l'arrose de ses larmes... C'est un fou, dira quelqu'un. Non, c'est tout simplement un homme vivement impressionné, et qui cherche à s'impressionner encore davantage.

C'est de la petitesse!... Mais non, car c'est le moyen de s'élever jusqu'à la vertu, de se rapprocher de Dieu, le plus grand de tous les êtres, le seul grand, à proprement parler.

C'est du matérialisme, avez-vous dit encore.

Qu'entendez-vous par là? Qu'il y a aussi en cela du matériel? Mais il le faut bien : est-ce qu'il n'y a pas, en tout ce qui nous concerne, quelque chose de l'homme, un composé de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière?

Entendez-vous qu'il n'y a absolument rien que de matériel? Ce serait une grande erreur, puisque cela nous rappelle tout ce qu'il y a de plus spirituel : Dieu, nos âmes, et les liens qui unissent nos âmes à Dieu.

C'est de l'idolâtrie, avez-vous ajouté.

Non, évidemment, puisque le culte des images ne s'arrête point à la représentation sensible, mais s'élève jusqu'aux êtres représentés par ces images, je veux dire à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la sainte Vierge, à tous les habitants du ciel, lesquels sont bien dignes assurément du culte que nous leur rendons.

Dieu, dans le Décalogue, défend d'en avoir, avez-vous ajouté encore. Aussi n'en voyait-on point au temps de la primitive Eglise.

Dieu défend d'avoir des images pour les adorer à la manière des païens, comme le prouve la lecture même du texte. Autrement, non, puisque nous voyons que Moïse plaça deux chérubins sur l'arche d'alliance, et que Salomon en fit peindre sur les murs du temple, comme sur le voile du sanctuaire. Ces représentations sensibles n'étaient pas aussi communes qu'aujourd'hui, et cela se conçoit parfaitement; car, d'une part, la culture des arts n'était pas aussi répandue qu'elle l'est actuellement, et, d'une autre part, il importait de ne pas exposer, par là, les Juifs à cette idolâtrie, pour laquelle ils n'avaient déjà que trop de propension, et vers laquelle les entraînait si puissamment l'exemple des nations.

C'est pour les mêmes raisons que le culte des images n'était point, au temps de la primitive Eglise, ce qu'il est devenu depuis. Mais il est faux de dire qu'il n'y en avait point du tout. Les saints Pères disent le contraire, et les découvertes que fait tous les jours l'archéologie, ne cessent de nous en donner de nouvelles preuves.

Il ne pouvait en être autrement, puisque le culte des images est un besoin de l'homme, qui cherche à se rapprocher de Dieu, à se le rendre présent de toute manière, en lui-même et dans les siens. Ecoutons à ce sujet l'illustre Théatin Ventura (*Les harmonies de l'Eucharistie avec la nature humaine*) : « Comme la terre pèse vers le soleil par toute sa masse, » dit-il, « l'homme tend à Dieu par tout son être. Non-seulement donc son esprit et son âme, mais son cœur matériel aussi, dit l'Ecriture sainte, son corps, sa chair, ses os humiliés par les péchés, sentent Dieu, cherchent Dieu, aspirent à Dieu, frémissent d'impatience et d'espérance d'être près de Dieu, tressaillent de joie et de bonheur en la présence de Dieu : *Caro mea et*

cor meum exsultaverunt in Deum vivum. (*Psal.* LXXXIII, 3.) *Exsultabunt Domino ossa humiliata.* (*Psal.* L, 10.) Aussi l'homme n'est pas, ne peut pas être suffisamment content de posséder Dieu dans son intelligence par la foi, dans son cœur par la grâce; il veut encore le voir de ses yeux, le toucher de ses mains, l'étreindre dans ses bras, le presser sur sa poitrine, le baiser de ses lèvres, se trouver même dans des rapports sensibles avec lui, vivre encore corporellement en son union, en sa compagnie : *Osculetur me osculo oris sui. Dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.* (*Cant.* I, 1, 12.)

« De là cet instinct profond, constant, invincible de l'homme, de dessiner, de peindre, de sculpter Dieu ou ce qu'il prend pour Dieu ; et c'est cet instinct, n'en doutez pas, qui a créé les beaux-arts, qu'on a dans la suite dégradés, ne les faisant servir qu'à figurer les créatures, mais qui n'en ont pas moins leur principe, leur raison, leur inspiration première dans le penchant naturel qu'a l'homme (et que rien ne saurait ralentir, étouffer, éteindre) de se représenter, sous des formes sensibles, son Créateur. De là aussi cette espèce de manie de tous les peuples païens de multiplier à l'infini les idoles ou les images des faux dieux, d'en encombrer non-seulement leurs chambres et leurs maisons particulières, mais aussi leurs campagnes, leurs villes, toutes les rues, toutes les places, tous les chemins, tous les édifices publics, et de porter des amulettes, de petites idoles sur leurs personnes. De là enfin le même empressement des vrais Catholiques de se servir de toute espèce de bois, de pierres, de métaux, de toile et même de papier, pour faire des images sans nombre de toute grandeur et de toute qualité, du Dieu véritable et des saints, les vrais amis de Dieu; de placer partout ces signes sacrés représentant la Divinité et ses plus belles œuvres, les saints; d'en remplir tout, de les porter sur eux-mêmes, de les presser sur leur cœur, de les baiser et de leur rendre un culte de religion et d'amour.

« Vous comprenez encore par là, pour le dire en passant, combien elles sont raisonnables, combien elles ont de bon sens, de raison et de philosophie, ces personnes pieuses qui, parmi nous, sont enchantées d'avoir des images sacrées chez elles, ou des chapelets, de petites croix, des médailles avec elles et sur elles! et combien ils sont étourdis, les hérétiques et les philosophes qui se scandalisent, qui se moquent de ces dévotions, en les qualifiant de *superstitions!* Ah! par la guerre obstinée qu'au moyen de leurs blasphèmes et de leurs sarcasmes stupides ils font aux images sacrées, ces nouveaux iconoclastes, insensés autant qu'impies, absurdes autant que sacriléges, sont convaincus de méconnaître l'homme autant que le Chrétien, de se révolter contre la raison et la nature autant que contre la foi et la religion. Car c'est un besoin inné, constant, invincible pour l'homme, un besoin résultant de sa nature et conforme à sa raison, de se représenter, par des signes matériels, le monde idéal, invisible, éternel, absolu, qui lui rappelle Dieu ou ses mystères et ses œuvres; de se représenter Dieu sous des formes corporelles, pour vivre, pour converser autant que possible, même corporellement, avec lui; pour le voir et le toucher dans ses images et dans les choses bénites ou consacrées qui lui tiennent lieu de sa personne. Ainsi, détourné de figurer le monde des esprits, il figure le monde de la matière; détourné de dessiner Dieu, il dessine Satan; détourné de peindre les magnifiques prosopopées de la vertu, il peint les horribles drames du vice; détourné de tracer le symbolisme chrétien, il trace la mythologie païenne; détourné de remplir sa maison d'images de Jésus-Christ, de la Vierge, des saints, fidèles reflets des attributs et de l'esprit de Dieu, il remplit sa maison de Jupiters incestueux, de Vénus indécentes, de Grâces impudiques, fidèles reflets des qualités ou de l'esprit du démon; détourné de porter sur lui des reliques des saints, il portera sur sa poitrine et à ses doigts les cheveux d'une ignoble courtisane; détourné, en un mot, de faire et d'avoir des images capables de l'élever à Dieu, de l'édifier et de le sanctifier, il aura des images capables de lui faire oublier Dieu, de le pervertir et de le corrompre; et voilà tout. Mais on n'obtiendra jamais de lui qu'il ne fasse ou n'ait avec lui des images, qu'il ne porte des reliques sur lui, et qu'il ne leur rende le culte de l'esprit, du cœur et même du corps.»

IMPOSSIBILITÉ.

Objection. — Ce que la religion commande est trop difficile; je ne puis pas le faire.

—

Réponse. — Qu'osez-vous dire : Je ne puis pas? Avez-vous oublié la réponse devenue si célèbre? *Impossible* n'est pas français.

C'était la réponse de Napoléon à ses officiers, quand ceux-ci lui objectaient l'impossibilité d'exécuter l'entreprise dont il les chargeait. « Général, disait-il à l'un d'eux, vous allez m'assiéger cette place. Elle est bien fortifiée et vaillamment défendue; mais je compte que dans huit jours elle sera à vous.» Ou bien encore : « Colonel, vous allez passer cette rivière avec votre régiment. Il n'y a là ni pont ni bateau, et, de plus, elle est débordée; mais vous n'en serez pas moins dans vingt-quatre heures sur l'autre rive, car cela importe à la victoire que nous allons remporter. » Ou bien encore : « Capitaine, vous voyez cette batterie, qui nous fait tant de mal et gêne tous nos mouvements. Je vous donne quatre heures pour vous en rendre maître. » « — Sire, » répondaient-ils quelquefois en s'inclinant profondément, » ma vie est à vous et au service de la France; mais ce que vous commandez est impossible. » « — Que dites-vous! » répliquait

vivement l'empereur avec cet accent qui portait la conviction dans les âmes; « *impossible* n'est pas français. » Et, sur la parole du maître, l'officier partait avec empressement, et il manquait rarement de réussir.

Qu'est-ce à dire donc, ce mot *impossible* n'est pas français? C'est-à-dire qu'il n'est rien ou presque rien que ne puisse faire une volonté ferme, énergique, une volonté usant de toute la force que lui a donnée le Créateur. La volonté forte participe jusqu'à un certain point à la puissance de la foi, elle fait des miracles. Elle dit aux montagnes : Aplanissez-vous! et aux vallées : Comblez-vous! Et presque aussitôt les montagnes se sont aplanies et les vallées se sont comblées.

Que dis-je? Mais elle communique aux autres volontés, à celles mêmes qui en sont naturellement dépourvues, une partie de la force qui est en elle. Voyez le conquérant : il rassemble autour de lui une multitude innombrable de gens sans aveu, sans honneur, sans valeur même quelquefois. Ayant fait passer cependant, sinon, en eux tous, du moins dans les principaux, le feu qui le dévore : « Amis, leur dit-il, suivez-moi, nous allons devenir les maîtres du monde. On me regardera comme un dieu, et vous comme des héros. » Et, avec une volonté forte, il vient à bout de son entreprise.

Mais ce n'est pas le héros seulement qui fait de grandes choses par la force de sa volonté, ce sont tous les hommes, ce sont les enfants eux-mêmes. Quels sont les enfants qu'on appelle de petits prodiges? Ceux qui ont une volonté extraordinaire. Avec cela, il n'est rien, en quelque sorte, qu'ils ne puissent faire. Ils feront certainement ce que des personnes plus âgées, mais avec une volonté moins énergique, ne feraient pas. Renfermez un enfant dans une maison : cet enfant voudra sortir; car la liberté est chère à tous, et, le voulant fortement, il en viendra à bout. En vain vous aurez barricadé les portes et les fenêtres, en vain vous aurez placé des sentinelles autour de la maison pour la garder, c'est au moment que vous vous croirez le plus sûr de votre petit prisonnier qu'il vous échappera. Sera-ce par le toit ou par la cave, par des voies aériennes ou souterraines? Je n'en sais rien. Comment cela se fera-t-il? par la force de sa volonté.

Et si telle est la puissance de la volonté, par rapport aux choses matérielles sur lesquelles elle n'agit qu'indirectement, que ne pourra-t-elle pas par rapport aux choses morales, qui sont tout à fait de son ressort? Que ne pourra-t-elle pas, par exemple, pour corriger les défauts du caractère, pour vaincre les passions, celles mêmes qui se sont profondément enracinées en nous et qu'on regarde comme indestructibles, pour changer les habitudes les plus invétérées?

« J'ai connu, » dit à cette occasion l'abbé de Ségur (*Réponses*), « j'ai connu un vieux militaire qui avait l'habitude de jurer le nom de Dieu depuis son enfance. Il ne pouvait pas dire deux phrases sans jurer. Touché par une bonne exhortation, il se décida à remplir ses devoirs de Chrétien. Il résolut énergiquement de vaincre son défaut, et, *en quinze jours de temps*, il en vint à bout. Chaque fois que le nom de Dieu lui échappait, il disait en son cœur : *Mon Dieu, pardonnez-moi, que votre saint nom soit béni!* Egalement, quand il entendait ses camarades commettre le même péché : *Je suis obligé*, me disait-il, *de me tenir à quatre; je me réprime plus de cinquante fois par jour.*

« On a vu souvent des hommes travaillés de la terrible passion de l'ivrognerie obtenir une victoire semblable. Le célèbre général Cambronne, quand il était simple caporal, avait cette détestable habitude. Ivre un jour, il frappa un officier et fut condamné à mort. Son colonel, qui l'aimait pour sa bravoure et sa loyauté, obtint sa grâce à condition qu'il ne boirait jamais plus de vin.—Vingt-cinq ans après, le caporal Cambronne était devenu le général Cambronne et s'était immortalisé par son héroïque retraite de Waterloo. Retiré dans sa famille, à Paris, il vivait tranquillement, aimé et estimé de tous. Son ancien colonel l'invite un jour à dîner avec quelques vieux frères d'armes. La place d'honneur était pour Cambronne, à la droite du maître. On apporte un vin exquis, réservé pour les grandes occasions. « Mon général, dit le vieux colonel, vous allez m'en dire des nouvelles; » et il s'apprête à remplir le verre de Cambronne. Celui-ci refuse, l'autre insiste; Cambronne se fâche. *Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent! — Il s'agit bien de cela*, dit vivement Cambronne, *il s'agit de mon honneur! Et ma promesse, colonel, ma promesse de caporal, l'avez-vous donc oubliée?... Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Ma parole et ma conscience valent mieux que votre vin!*

« Voilà de l'énergie! Voilà des hommes! »

Que dirons-nous donc des Chrétiens?

Ce que la religion commande est trop difficile, avez-vous dit; il est *impossible* de le faire.

Impossible! affirmez-vous. Que ce mot soit ou ne soit pas français, qu'il doive être repoussé loin des lèvres d'un homme véritablement digne de ce nom, peu importe ici, c'est une affaire d'amour-propre; toujours est-il qu'il n'est ni ne peut être chrétien. Car quand vous affirmez, en parlant des choses religieuses, que vous ne pouvez pas faire ce qui vous est commandé, vous vous exprimez comme si vous étiez seul à agir, comme si vous étiez abandonné à vos propres forces : ce qui n'est pas certainement. Est-ce que vous n'avez pas la grâce divine qui agit en vous et avec vous? Or, la grâce divine, c'est la puissance divine limitée, il est vrai, aux besoins de chacun de nous, mais nous aidant, du moins, à faire tout ce qui nous est commandé. L'apôtre saint Paul a dit de lui-même, et tout Chrétien peut le répéter, jusqu'à un certain point, après lui : *Ce n'est plus moi qui vis désormais, mais c'est le Christ qui vit en moi : « Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. »* (*Galat.* II,

20.) — Le Christ agit donc aussi en nous; d'où il suit évidemment que rien ne nous est impossible pour notre salut.

De là les merveilles opérées en tout temps au sein du christianisme. De là le changement des apôtres, qui, d'hommes de néant qu'ils étaient, deviennent subitement des hommes divins, si je puis m'exprimer de la sorte. De là le changement des martyrs, qui, d'incrédules, de persécuteurs, peut-être, qu'ils furent d'abord, deviennent les plus intrépides confesseurs de la foi de Jésus-Christ, des témoins qui se font égorger et versent avec joie jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la gloire de Dieu, quels que soient leur âge, leur sexe, leur condition.

De là ces anachorètes qui, après avoir brisé tous les liens qui les rattachaient au monde, vont, dans la solitude, mener une vie qui tient bien plutôt de la vie angélique que de la vie humaine.

De là nos sœurs de Charité qui sont presque partout, même chez nos ennemis, un objet d'étonnement, d'admiration et d'amour.

De là nos frères des Ecoles chrétiennes, ces doux et humbles martyrs du dévoûment et de la patience.

De là nos missionnaires qui vont encore, chaque jour, en Chine et dans les autres pays ennemis du nom chrétien, féconder de leur sang généreux la semence de la parole évangélique.

Vous allez me dire ici que tous ces sacrifices ne sont pas d'obligation.

Sans aucun doute; mais ne remarquez-vous pas que votre observation vient encore à l'appui de ma thèse? Car si le Chrétien, avec tous les secours que lui fournit la religion, est capable de faire au delà même de ce qui lui est commandé, à plus forte raison ce qu'il est obligé de faire.

Ne dites donc plus : « Ce que la religion commande est trop difficile; je ne puis le faire. » Car, je vous le répète, il n'est rien que ne puisse faire une volonté énergique, assistée surtout de la divine puissance de la grâce; et si ce mot *impossible* ne nous paraît guère français, à plus forte raison ne doit-il pas être regardé comme chrétien.

INCARNATION.

Objections. — Comprenez-vous le mystère de l'Incarnation? — Etre tout à la fois le parfait et l'imparfait, être éternellement engendré du Père et sans le quitter, s'incarner dans le sein d'une pauvre créature, régner dans le ciel entouré de toutes les splendeurs, et paraître dans une crèche sous la figure d'un enfant abandonné... Ne sont-ce pas des impossibilités manifestes? N'y a-t-il pas contradiction jusque dans les termes?

—

Réponse. — Vous me demandez si je comprends le mystère de l'Incarnation.

Mais non; je ne le comprends ni ne puis le comprendre, puisque c'est un mystère, c'est-à-dire une vérité au-dessus de notre intelligence, et, par conséquent, incompréhensible. Cela, du reste, ne doit pas nous surprendre : combien d'autres mystères autour de nous et en nous-mêmes! Que si la terre est pour nous incompréhensible, à plus forte raison le ciel; que si la nature humaine est au-dessus de notre intelligence, à plus forte raison la nature divine.

Etre tout à la fois le parfait et l'imparfait, objectez-vous; être éternellement engendré du Père et, sans le quitter, s'incarner dans le sein d'une pauvre créature, régner dans le ciel entouré de toutes les splendeurs, et paraître dans une crèche sous la figure d'un enfant abandonné... Ne sont-ce pas des impossibilités manifestes? N'y a-t-il pas contradiction jusque dans les termes?

Il n'y a là nulle impossibilité, nulle contradiction, ni dans les termes, ni dans le fond des choses, parce que tout cela s'affirme bien de la même personne, mais non pas de la même nature.

Ainsi, quand nous donnons à Jésus-Christ tous les attributs qui conviennent à l'Etre infini ou parfait, nous le considérons comme Dieu; quand nous lui donnons tous les attributs qui conviennent à la nature finie ou imparfaite, nous le considérons comme homme. La nature divine et la nature humaine lui appartiennent également : la nature divine, parce qu'il est éternellement engendré du Père; la nature humaine, parce qu'il l'a prise volontairement dans le sein d'une Vierge. Ces deux natures ne se repoussent point en Jésus-Christ, parce que, quoique toutes les deux sous la direction de la personne divine, qui devait nécessairement prédominer, elles ne se confondent en aucune manière l'une avec l'autre, et restent toujours, au contraire, parfaitement distinctes.

Tout cela, quoique mystérieux, ne choque point notre raison. Ne retrouvons-nous pas, en chacun de nous, quelque chose de semblable? « En Jésus-Christ, » dit l'abbé de Frayssinous, « la nature humaine est unie à la nature divine, comme, dans l'homme, le corps est uni à l'âme. Cette comparaison, tout imparfaite qu'elle est, sert néanmoins à éclaircir le mystère, et dans tous les temps les docteurs de l'Eglise chrétienne en ont fait usage. En effet, l'homme est esprit et corps tout ensemble; dans chacun de nous, l'esprit a ses fonctions, le corps a aussi les siennes; mais il est reçu dans le langage humain que les unes et les autres sont attribuées à la personne : dès lors, selon qu'on envisage l'homme par son esprit ou par son corps, on peut, on doit dire du même homme qu'il est brute et intelligent, corruptible et incorruptible, mortel et immortel. L'application est sensible : dans Jésus-Christ, il faut savoir distinguer ce qui est proprement de l'homme de ce qui est proprement de Dieu;

en lui, la nature humaine souffre, la nature divine est impassible; mais, par une suite de l'union des deux natures, on doit dire du même Jésus-Christ qu'il est Dieu et homme, engendré dans l'éternité et né dans le temps... » (*Excellence du mystère de l'Incarnation.*)

Quoi! direz-vous, le Verbe né dans le temps, et cela sans quitter le sein du Père dans lequel il est éternellement engendré!

Oui, et c'est ce qui prouve même l'excellence de la personne divine, au lieu de la rabaisser. Du reste, nous retrouvons encore en nous quelque chose de bien propre à expliquer cette partie du mystère.

« Remarquez bien, » dit saint Augustin, commenté ici par le P. Ventura, « que, tant que ma pensée est dans mon esprit, elle est une chose tout intellectuelle, toute spirituelle, bien différente du mot et du son de la voix...

« Lorsque cette pensée veut se manifester au dehors de mon esprit, que fait-elle? Elle cherche un véhicule dans le son de la voix, car le son de la voix est le véhicule de la pensée, du verbe... Et c'est, portée sur ce véhicule, que ma pensée traverse l'air, et de mon esprit passe dans le vôtre...

« Ma pensée donc, mon verbe, voulant se faire connaître à vous, passe dans la voix, s'unit à la voix, s'incarne en quelque sorte dans la voix, *se fait voix*. Or, c'est de cette manière que le Verbe de Dieu, voulant se faire connaître à l'homme, est passé dans la chair, s'est uni à la chair, s'est incarné dans la chair, s'est fait chair... C'est le premier des prodiges du verbe humain; en voici le second :

« En vous communiquant ma pensée par le mot, je ne m'en dessaisis pas. En passant dans votre esprit, elle ne se sépare pas du mien. Avant que j'eusse parlé, j'avais cette pensée en moi-même, et vous ne l'aviez pas. J'ai parlé, vous avez commencé à l'avoir en vous; je vous l'ai donnée, et je n'ai rien perdu, la conservant dans mon esprit aussi complète qu'auparavant... Ainsi donc, la pensée, le verbe dont je viens de parler est devenu sensible à vos oreilles, et ne s'est pas séparé de mon esprit. Or c'est de cette manière que le Verbe de Dieu s'est fait sensible à nos yeux et ne s'est pas séparé de son Père : *Sicut verbum meum prolatum est sensui tuo, et non recessit a corde meo; ita Verbum Dei prolatum est sensui nostro, et non recessit a Patre suo.* » (*L'Incarnation.*)

Quant à ce que vous dites des humiliations si profondes de la crèche, ce n'est rien pour qui sait apprécier sainement les choses. Car, dès que nous avons admis la possibilité de l'Incarnation, dans quelles conditions nous paraît-il mieux que s'accomplisse ce mystère, si ce n'est dans celles où la vertu brille de tout son éclat? Or, voilà précisément ce que nous voyons dans les humiliations de la crèche. Ecoutons encore, à ce sujet, l'abbé de Frayssinous : « Pour être moins choqués des humiliations et des abaissements de Jésus-Christ, » dit-il, « rappelons les véritables notions de la solide grandeur; ne prenons pas ici pour règle l'orgueil qui se révolte des apparences, mais la raison qui juge d'après la réalité. Or, que nous dit-elle? Que la véritable grandeur est dans la vertu, que la bassesse n'est que dans le vice; même l'homme n'est jamais plus grand que lorsque, injustement persécuté, il meurt dans les supplices avec le calme de l'innocence. Socrate doit plus de gloire à la ciguë qu'on le condamne à boire injustement, qu'à son savoir et à ses qualités estimables. A-t-on jamais vu quelque chose d'avilissant dans les tourments de Régulus, mourant à Carthage victime de la foi jurée? Saint Louis dans les fers, supportant le malheur avec la résignation d'un Chrétien et la dignité d'un roi, est-il moins grand que saint Louis sur le trône? Et si Jésus, poursuivi par la plus aveugle fureur, meurt avec toute la magnanimité et toute la simplicité de la vertu, n'y a-t-il pas bien peu de philosophie à être choqué de ses humiliations et de ses souffrances? On peut dire que, sur cette matière, les païens se sont montrés plus éclairés que nos penseurs modernes : témoin Cicéron, et avant lui Platon... Lorsqu'au second livre de sa *République* Platon nous dépeint son juste parfait, il ne le représente ni sous le dais et la pourpre, ni dans le faste des grandeurs mondaines, ni sur le char de la victoire, ni au milieu des acclamations de la multitude, mais Platon a peint son juste tel que Jésus s'est montré à la terre, humilié, persécuté, n'ayant que le ciel pour approbateur de ses vertus, et condamné comme un malfaiteur, tandis qu'il était le plus juste des hommes. On sait que les sages du paganisme n'ont pas connu de spectacle plus digne des regards du ciel que celui de la vertu aux prises avec l'infortune.

« Nous-mêmes, consultons nos propres idées, pour en faire, sous d'autres rapports, l'application à Jésus-Christ. Qu'on nous cite des esprits sublimes qui ne craignent pas de s'abaisser jusqu'à la portée des simples et des ignorants pour les instruire; qu'on nous rappelle des rois puissants qui se dépouillent quelquefois de leur majesté pour se montrer plus populaires, nous en sommes touchés, attendris; nous aimons à voir les premiers descendre des hauteurs de leur génie, les seconds de l'élévation de leur trône et tempérer ainsi l'éclat du talent et du pouvoir par une aimable condescendance. Sans doute, si en cela nous pouvions soupçonner de la faiblesse et de la pusillanimité, nous ne serions plus frappés d'admiration; mais nous sentons qu'il y a de la grandeur à s'abaisser ainsi pour le bien de l'humanité. Certes, nous ne pouvons soupçonner rien de faible ni de pusillanime dans Jésus-Christ; c'est pour nous qu'il s'abaisse, mais toujours avec les traits de la plus héroïque vertu; il sait même du milieu de ses humiliations faire jaillir les traits d'une grandeur toute divine : c'est un prince qui, jusque dans sa royale familiarité, sait faire sentir ce qu'il est à la foule qui l'entoure. Voyez en effet sa vie tout entière : s'il vient au monde

dans une crèche, des anges célèbrent sa naissance par des cantiques de joie; s'il paraît sous les faiblesses de l'enfance, les petits et les grands, les bergers de la Judée et les sages de l'Orient environnent son berceau; s'il est présenté au temple comme un enfant ordinaire, le vieillard Siméon le prend dans ses bras, et prophétise sa grandeur et sa gloire. Au milieu des peuples de la Judée, il converse avec les pauvres comme avec les docteurs, mais la plus haute sagesse est dans ses discours, et des merveilles sans nombre accompagnent ses pas. Se laisse-t-il saisir par une troupe armée, c'est après l'avoir terrassée d'une seule parole comme d'un coup de foudre; meurt-il sur la croix, la nature se trouble et se déconcerte : enfin il ne descend au tombeau que pour en sortir vainqueur de la mort. »

Ajoutons à cela que ces humiliations profondes étaient pour notre bien, pour nous servir de modèles, pour nous consoler, au milieu de nos plus difficiles et de nos plus désespérantes épreuves; et de là encore nous conclurons qu'elles n'étaient point indignes de la Divinité, dont l'un des plus remarquables attributs est certainement la bonté. C'est la pensée de Tertullien : *Ses abaissements nous paraissent indignes de Dieu*, disait-il; *mais considérez qu'ils étaient très-utiles à l'homme, et que par là ils devenaient très-dignes de Dieu, car rien n'est plus digne de Dieu que de faire du bien à sa créature.* (*Adv. Marcion.*, lib. II, cap. 27.)

INDULGENCE.

Objection. — Que signifient toutes ces indulgences dont on ne cesse de parler dans la religion catholique? c'est donc à dire que, pour un peu d'argent et par quelques pratiques insignifiantes, on obtient tout, même le pardon de ses fautes. Que d'abus en cela!

Réponse. — Tout le monde sait que par Indulgence, nous entendons la remise faite par l'Eglise des peines temporelles dues à nos péchés.

Pour tout péché, nous encourons une peine, et c'est justice. Quand le péché est véniel, c'est une peine temporelle; mais, quand le péché est mortel, c'est la peine éternelle. Cependant, après que la peine éternelle due au péché mortel nous a été remise, avec le péché lui-même, par le sacrement de pénitence, il nous reste encore ordinairement une peine temporelle à expier. C'est l'enseignement de la foi, parfaitement conforme, du reste, au vœu de la nature, comme nous allons l'expliquer plus loin. C'est cette peine temporelle, ainsi appelée parce qu'elle ne dure qu'un temps, que l'Eglise, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de lier et de délier, nous remet au nom de Dieu, par une indulgence. Quand la remise est entière, l'indulgence est plénière; dans tout autre cas, elle n'est que partielle. On entend par une indulgence d'un certain nombre de jours ou d'années, de quarante jours, de sept ans, par exemple, la remise d'une peine, correspondante à ce même nombre de jours où d'années, prescrite par les anciens canons.

Comprenez-vous actuellement ce que signifient toutes ces indulgences dont on ne cesse, dites-vous, de parler dans la religion catholique? Ce mot, du reste, entendu dans le sens que nous lui donnons, ne doit ni vous scandaliser ni vous surprendre. Ne l'avez-vous pas employé, et, de plus, pratiqué vous-même probablement bien des fois? Vous avez, je suppose, un certain nombre de serviteurs qui se sont rendus coupables d'une faute grave, et que, pour cela, vous avez été obligé de chasser de votre maison. Tous se sont jetés à vos pieds, et vous ont demandé leur pardon avec les marques du plus sincère repentir : « Je vous l'accorde, avez-vous dit, et cependant, pour que vous n'oubliez pas aussi facilement vos devoirs une autre fois, je vous impose telle peine. » Cette peine donc reste à subir, même après le pardon de leur faute. Mais voilà que, par des actes particuliers de fidélité et d'amour, ils disposent votre cœur à *l'indulgence*, et obtiennent encore par là, les uns totalement, les autres en partie, la remise de cette peine. Ce sont de véritables indulgences dans l'ordre de la nature; et, pour plus de ressemblance encore avec les indulgences en usage dans la religion, il y a l'indulgence plénière, ou la remise totale de la peine, et l'indulgence partielle, ou la remise d'une partie plus ou moins considérable de cette peine.

Vous devez voir, par ce que nous venons de dire, combien vous êtes injuste, quand vous affirmez que, pour un peu d'argent et par quelques pratiques insignifiantes, on obtient tout dans l'Eglise, même le pardon de ses fautes.

Le pardon de nos fautes, j'entends des fautes mortelles, ne nous est accordé que par le sacrement de la pénitence reçu avec les dispositions nécessaires, ou par la charité parfaite avec le désir de ce même sacrement. Les indulgences ne nous remettent donc, comme je l'ai déjà dit, que la peine temporelle qui nous reste ordinairement à subir; après que nos fautes nous ont été pardonnées; et encore n'est-ce pas comme vous le prétendez, tant s'en faut.

« Pour un peu d'argent, » avez-vous dit. Non, mais pour de l'or; et, quand je dis de l'or, je n'entends pas ce dangereux métal pour lequel les hommes égorgent leurs frères, et se font égorger, mais je parle de cet or spirituel, par lequel les hommes font vivre leurs frères, et se font vivre eux-mêmes éternellement, l'œuvre par excellence de la charité, l'aumône!

« Par quelques pratiques insignifiantes, » avez-vous dit encore.

Quoi! vous appelez pratiques insignifiantes le jeûne, la visite aux églises, la prière, la réception des sacrements?.. Mais c'est tout ce qu'il y a de plus saint, de plus salutaire,

non-seulement pour la vie future, mais encore pour la vie présente.

Que d'abus en cela! avez-vous ajouté.

C'est vrai; mais où ne s'en trouve-t-il pas? Ces abus toutefois ne viennent pas de l'Eglise, qui emploie, au contraire, tous les moyens de les prévenir, ou du moins de les faire cesser, quand ils se sont introduits, malgré sa vigilance. Quoi de plus sage que le décret du concile de Trente à ce sujet! *Comme le pouvoir d'accorder des indulgences a été donné par Jésus-Christ à son Eglise, et qu'elle a usé de ce pouvoir divin dès son origine, le saint concile déclare et décide que cet usage doit être conservé comme utile au peuple chrétien, et confirmé par les conciles précédents, et il dit anathème à tous ceux qui prétendent que les indulgences sont inutiles, ou que l'Eglise n'a pas le pouvoir de les accorder. Il veut cependant que l'on y observe de la modération, conformément à l'usage louable établi de tout temps dans l'Eglise, de peur qu'une trop grande facilité à les accorder n'affaiblisse la discipline ecclésiastique. Quant aux abus qui s'y sont glissés et qui ont donné lieu aux hérétiques de déclamer contre les indulgences, le saint concile, dans le dessein de les corriger, ordonne, par le présent décret, d'en écarter d'abord toute espèce de gain sordide; il charge les évêques de noter tous les abus qu'ils trouveront dans leurs diocèces, d'en faire le rapport au concile provincial et ensuite au Souverain Pontife*, etc. (Sess. 25.)

Suivant le désir du saint concile de Trente, l'autorité ecclésiastique exerce à cet égard la plus stricte vigilance. Aussi, que de bien produit dans le monde par les indulgences, et surtout par les indulgences générales, comme celles du Jubilé! A peine le Souverain Pontife en a-t-il proclamé l'ouverture qu'un mouvement religieux, parti de Rome, centre du monde catholique, s'étend de proche en proche jusqu'à ses extrémités les plus reculées. Les temples se remplissent à toute heure, la parole de Dieu y est annoncée plus souvent et avec plus de zèle que jamais; les haines cessent ou du moins s'affaiblissent, et la charité se ranime de plus en plus dans les cœurs; les restitutions se font, les réconciliations s'opèrent, les prières les plus ferventes ne cessent de monter vers le ciel, la pénitence redouble ses bonnes œuvres pour désarmer la justice divine, les âmes qui souffrent dans le purgatoire et auxquelles les indulgences sont aussi appliquées voient hâter le moment de se réunir à leur Dieu. Que vous dirai-je enfin? C'est un saint élan du monde entier vers les cieux, qui, quoique rapide, ne laisse pas de produire le plus grand bien.

« On avait prodigué les *indulgences*, » dit Bergier; « il était aisé de les restreindre, mais l'origine en est louable; il fallait donc les conserver. Les *indulgences* générales, comme celles du Jubilé, qui engagent à recevoir les sacrements, à faire des aumônes, des jeûnes, des stations, sont très-utiles; on en a été convaincu au dernier Jubilé, même à Paris, centre de corruption de l'Europe entière: les incrédules en ont été confondus. » C'est ce même Jubilé qui inspira à l'infortuné Gilbert une ode pleine d'enthousiasme, dont nous allons reproduire les deux dernières strophes :

. . . . . .
Ciel! quel vaste concours! Agrandissez-vous, temples.
Peuples, prosternez-vous! Soleil, qui les contemples,
Eclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrents des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours calmes et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion! quitte ce deuil; vois tes enfants rebelles,
Dans ces temps de pardon revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée;
Et l'impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

INQUISITION.

Objections. — Et l'Inquisition!... la sainte Inquisition!... Ce redoutable tribunal a eu les plus grands excès, en Espagne surtout, vous ne pouvez en disconvenir; et je ne sais s'il n'est pas lui-même l'un des plus grands excès qui soient sortis du sein de la religion catholique.

—

Réponse. — Comment! l'Inquisition!... Mais quelle est donc celle dont vous entendez parler ici? Car, pour qui ne s'arrête pas à la surface des choses, aux mots seulement, il me semble que cette terrible inquisition s'est toujours trouvée et se trouve encore aujourd'hui un peu partout. Vous entendez par là, n'est-ce pas? la recherche et la poursuite de toute doctrine, de toute idée dangereuse à la société, ou regardée comme telle. Eh bien! alors, je vous le demande, quelle est donc cette inquisition dont vous entendez parler?

Est-ce l'inquisition de la république athénienne, qui condamnait à l'exil les citoyens trop illustres? Est-ce celle du divin Platon qui chassait le poëte de sa république, en recommandant toutefois de couronner de fleurs l'innocente victime? Est-ce l'inquisition de la république romaine qui semble avoir surpassé en sévérité celles de toutes les républiques antérieures? Est-ce celle de l'empire romain qui punissait des plus grands supplices tous ceux qui refusaient de croire et de rendre hommage au génie des Césars? Est-ce l'inquisition de la Chine qui a coûté tant d'or et de sang au monde chrétien, à la France principalement? Est-ce celle de la république française qui, sans forme de procès ou avec des formalités dérisoires, sur une simple délation et quelquefois sans délation, condamnait à la prison, à l'exil, à la mort, et souvent à quelle mort! des suspects et même ceux qui ne l'étaient aucunement? Est-ce l'inquisition de l'anthropophage qui dévore sans façon tout homme qui n'agit pas ou ne parle pas comme lui? Est-ce celle du grand apôtre de la libre pensée, dont tout

l'apostolat cependant semble se résumer dans cet appel un peu sévère fait à tous ses acolytes présents et futurs : Ecrasons l'infâme?..

Mais non, me direz-vous. Vous voyez bien que l'Inquisition dont nous entendons parler ici est précisément celle qui fonctionne chez la plupart des peuples catholiques, et qu'on appelle communément la sainte Inquisition.

Pourquoi donc celle-ci à l'exclusion des autres qui ne devraient pas moins fixer l'attention de l'observateur ? C'est, vous en conviendrez, beaucoup trop de partialité. Et pourtant, passons là-dessus; et venons-en, puisque vous le désirez, à la sainte Inquisition, comme vous l'avez appelée.

S'il est incontestable, comme nous venons de le rappeler, et comme n'en peut douter d'ailleurs celui qui a quelque idée de ce qui s'est toujours passé et se passe encore dans le monde, s'il est incontestable, dis-je, que toute société constituée ou à établir a eu réellement, d'une manière quelconque, ou a voulu avoir du moins son Inquisition propre, pour la défendre, plus ou moins rigoureusement, contre les attaques qui compromettraient ou menaceraient de compromettre son existence, à plus forte raison ne devons-nous pas trouver étonnant que la religion catholique, dépositaire ici-bas de toutes les vérités divines, ait eu aussi son Inquisition, pour défendre le dépôt sacré qui lui a été confié contre les atteintes mortelles de l'erreur, et que cette Inquisition ait agi quelquefois, en certains temps et en certains lieux, avec une grande sévérité. Que dis-je ! nous devrions trouver étonnant, au contraire, qu'il n'en eût pas été ainsi. Ecoutons à ce sujet le publiciste le plus chaleureux, le plus éloquent peut-être des temps modernes.

« Le mot *Inquisition* est nouveau et décrié, la chose qu'il exprime est aussi ancienne que l'Eglise et que toute société humaine, et durera aussi longtemps. L'inquisition s'appelle aujourd'hui la loi, l'ordre public; et elle est en pleine activité partout. Aucune société ne peut abdiquer le droit naturel de contraindre ses membres à l'observation de ses lois, et de les chasser de son sein lorsqu'ils refusent opiniâtrément d'obéir. Il n'y a pas de corporation particulière, quels qu'en soient la nature et le but, où ce droit ne soit en usage. Tout prince, tout père de famille, tout chef d'association exerce l'inquisition; le président d'un banquet est un inquisiteur. Contester ce droit à l'Eglise, ce serait contester la divine sagesse qui l'a fondée. Elle se l'attribue, elle l'exerce, et elle exclut de sa communion les rebelles qui le lui dénient, non moins rebelles au bon sens qu'à elle-même.

« Mais en retenant l'usage du droit, l'Eglise ne l'a pas toujours employé de la même façon. Observant les nécessités des temps, où elle voit l'indication de la volonté divine, elle agit comme l'exigent les dispositions des esprits et les besoins des sociétés ; elle marche ainsi au but qu'elle poursuit sans cesse, le salut des âmes par le maintien et le triomphe de la vérité.

« Si, pendant les trois premiers siècles, lorsque toutes les puissances de la terre étaient liguées contre elle, l'Eglise n'a pu réclamer leur appui, qui prétendra tourner contre elle une pratique à laquelle les circonstances l'obligeaient? L'esprit de parti fait cette iniquité. Il veut présenter comme régulier un état de choses que l'Eglise subissait en gémissant, et dont elle priait Dieu de la délivrer. Parce que la persécution exaltait les courages et faisait des martyrs, on oublie, on veut oublier qu'elle faisait aussi des apostats. Il n'est pas permis de regretter un état que l'Eglise a toujours regardé comme une calamité. Son royaume n'est pas de ce monde, mais il est dans ce monde, dit saint Augustin. Elle est faite pour se développer librement au grand jour, pour accomplir la parole qui promet à Jésus-Christ de lui donner toutes les générations. Ce que l'Eglise a fait à chaque époque est bien fait. Constamment assistée de l'Esprit-Saint, elle puise en lui cette prudence surnaturelle avec laquelle elle sait souffrir, attendre et commander.

« Trois siècles de persécutions n'épuisent point sa constance; mais elle a d'autres vertus que le silence et la résignation, d'autres services à rendre aux méchants que de prier pour eux : elle les sert aussi en les empêchant de répandre le sang des justes, et en les éloignant des erreurs qui les transforment en bourreaux.

« Constantin le comprit. A peine Chrétien, il sentit qu'il devait employer au profit de l'Eglise le pouvoir que le fondateur de l'Eglise lui avait donné, et tourner contre les corrupteurs de la doctrine une puissance qui recevait de cette doctrine même un frein salutaire. Au simple point de vue politique, livrer l'Eglise aux assauts et aux déchirements des hérésies, c'était rendre l'empire au paganisme dans un délai prochain. Constantin avait été suscité, avait combattu, avait triomphé pour autre chose. L'Eglise ne vit rien de contraire à l'ordre établi de Dieu dans l'appui qu'on lui offrait; elle l'accepta avec reconnaissance, et depuis ce temps, elle n'a cessé de rappeler aux princes chrétiens l'obligation qu'ils ont contractée, d'employer aussi pour elle la force matérielle remise en leurs mains, « afin que la crainte des châti-« ments temporels, venant se joindre à celle « des peines de l'autre vie, l'homme fût tenu « ou ramené dans le devoir par les deux côtés « de son être. » Ainsi, à sa manière, parle la société temporelle, qui institue ses chefs pour prévenir, récompenser et sévir.

« On doit donc faire remonter au IVe siècle l'établissement de l'Inquisition. Toutefois, ce ne fut pas l'Eglise qui décerna ou demanda la première la peine de mort contre les dissidents. Constantin les bannissait. Constance et Valens, ariens, décrétèrent la mort. Les Catholiques ne firent que maintenir cette législation, mais non avec une unanimité parfaite. De graves autorités s'élevèrent au contraire dans le clergé, trouvant la loi arienne trop rigoureuse. Le principe resta en dehors de ces débats. Aucun esprit sérieux ne con-

testait à l'Eglise le droit de réclamer l'appui du bras séculier, et au prince le droit ou plutôt le devoir d'agir en conséquence.

« Dans le moyen âge l'union entre l'Etat et l'Eglise étant devenue plus intime, l'hérésie fut considérée et punie comme un crime non plus seulement religieux, mais social et politique. Elle avait, en effet, essentiellement ce caractère. On appliqua donc à toutes les hérésies, sans distinction, les principes que toutes les nations de l'Europe appliquent encore aujourd'hui à certaines hérésies particulières qui intéressent plus spécialement l'ordre et la sécurité de l'Etat. On peut toujours déclamer, mais la bonne foi doit reconnaître, même chez les peuples qui se piquent le plus de libéralisme, certains points de doctrine, encore assez nombreux, que nul ne peut nier sans encourir la sévérité des lois. La différence consiste seulement dans le nom de l'hérésie et dans la procédure des inquisiteurs. Quant à la peine, il y a, selon la gravité des faits, la prison, l'amende et les frais de justice — équivalent de la confiscation, — l'exil, la prison dans l'exil, la mort. On ne punit plus le délit contre Dieu, puisque Dieu n'est plus considéré comme chef et lien des sociétés, on punit le péché contre la loi. Cependant, il y a encore aujourd'hui, chez nous et ailleurs, des doctrines reprouvées par l'Eglise, dont l'Etat s'enquiert et qu'il frappe.

« Les progrès désastreux des sectes manichéennes qui désolèrent l'Europe et menacèrent d'une ruine complète l'Eglise et la société, contraignirent les Papes, les évêques et les seigneurs temporels à réunir leurs efforts contre cet immense péril. Les sectaires niaient à la fois les principes les plus essentiels de la religion et de l'ordre moral. La pratique était le pillage, la dévastation, le meurtre. La guerre n'aboutissait qu'à leur rendre ruine pour ruine, meurtres pour meurtres; on en faisait des boucheries, ils étaient écrasés, ils renaissaient. C'est alors que l'Inquisition prit la force et les développements qui lui ont valu plus tard de si violentes calomnies. Quelle fut pourtant la pensée de saint Dominique? De substituer le régime de la justice au régime de la guerre, de remplacer le sabre par la loi, d'attribuer la connaissance des cas d'hérésie au juge naturel, au prêtre, tandis qu'on l'abandonnait au soldat. « Vos soldats, dit-il « aux seigneurs catholiques, ne parviendront « jamais qu'à tuer beaucoup de ces malheu- « reux, parmi lesquels il y a tant d'ignorants. « Il faut aller vers eux pieds nus, la croix « dans la main; il faut établir chez eux des « monastères, des écoles et des juges. »

« L'ordre de Saint-Dominique sera toujours honoré d'avoir été choisi par le Saint-Siége pour rechercher les hérétiques, afin de les ramener par un enseignement salutaire, ou de punir ceux qu'une opiniâtreté coupable retenait dans l'erreur. Il s'en acquitta de manière à mériter la reconnaissance des hérétiques eux-mêmes. Les égorgements cessèrent, la paix se rétablit, la vérité triompha; les sciences et les lettres prirent un merveilleux essor. On parle sans cesse des bûchers de l'Inquisition. Elle alluma moins de bûchers que de flambeaux. L'université de Toulouse fut fondée contre l'hérésie albigeoise, et les fondations de ce genre étaient au nombre des moyens sur lesquels l'Eglise comptait principalement pour en finir avec les hérésies. Il faut abjurer toute raison, nous dirions volontiers tout amour-propre, et se laisser bien misérablement aveugler par la haine, pour admettre que, dans un siècle qui vit à la fois Innocent III, saint François, saint Dominique, saint Louis de France et tant d'autres saints à la tête de la société, l'Eglise voulut établir des tribunaux sanguinaires, afin de se donner la gloire et le plaisir de faire mourir des innocents.

« Que la frénésie des ennemis systématiques du christianisme croie cela, ou du moins le dise, on le conçoit; cette passion ne veut point raisonner et se fait un jeu de son injustice. Mais les Catholiques qui, par timidité ou par ignorance, tiennent le même langage, devraient se souvenir que les Papes et les conciles généraux ont proclamé l'Inquisition nécessaire, qu'ils l'ont établie et sanctionnée solennellement. C'est dans le troisième et le quatrième concile de Latran que l'Inquisition a vraiment pris naissance, non comme institution politique, caractère que les rois d'Espagne et de Portugal lui donnèrent plus tard et qui resta particulier à ces deux pays, mais comme institution religieuse et ecclésiastique, telle qu'elle a existé en Europe, jusqu'à la fin du xve siècle.

« En ce qui regarde donc cette forme première, exclusivement religieuse et ecclésiastique, il faut savoir dire nettement que l'Inquisition a été une institution nécessaire, dont la société catholique avait besoin, et qui a répondu au besoin de la société catholique. Si, dans l'exercice de cette magistrature, quelques hommes ont failli, c'est leur faute. Tout juge peut errer, prévariquer même; la justice est sainte. Tout ce que l'Eglise a établi, confirmé ou approuvé dans l'Inquisition, est saint, et il n'est permis à aucun catholique de le blâmer; car l'Eglise ne saurait autoriser le mal ou l'erreur, ni par ses enseignements, ni par sa conduite, et l'on peut juger de la valeur morale des choses aussi bien par sa pratique que par ses paroles. Voilà ce que ne veulent pas assez comprendre ces Chrétiens politiques qui, reconnaissant l'Eglise infaillible dans ses décrets, jugent néanmoins la plupart de ses actes comme s'ils admettaient que l'assistance du Saint-Esprit lui a manqué.

« Ainsi 1° l'Inquisition en général, c'est-à-dire la recherche et la répression des dissidences doctrinales qui peuvent troubler et renverser l'ordre des sociétés, est le droit nécessaire et partout pratiqué de toute société humaine. 2° L'Eglise a toujours retenu et toujours exercé ce droit, et elle en a, suivant les temps et suivant les circonstances, réglé l'usage, non-seulement très-légitime-

ment, mais encore avec beaucoup de sagesse et de miséricorde, même lorsqu'elle a dû se décider aux plus grandes rigueurs. 3° L'inquisition politique d'Espagne, dont nous allons parler, est autre que l'inquisition religieuse établie, confirmée et approuvée par l'Eglise. Il importe de rappeler ces principes sur un sujet où la passion a coutume de tout brouiller pour parvenir plus aisément à tout ignorer. » (Louis Veuillot.)

Il y a en tout cela, me répondrez-vous, un grand fond de vérité qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Toujours est-il que cette Inquisition est devenue, en certains lieux, en Espagne principalement, un tribunal redoutable qui a eu les plus grands excès, s'il ne fut lui-même l'un des plus grands excès sortis du sein de la religion catholique.

Que l'Inquisition ait eu ses excès, en Espagne principalement, cela est incontestable. Ces excès n'ont point été tels assurément que quelques-uns l'ont affirmé. Ils ont été considérablement exagérés par la peur, par les préjugés, les passions. Mais enfin, je le répète, il y a eu excès, cela est incontestable, et nous ne saurions trop le déplorer, sans en être surpris toutefois. Est-ce que l'homme n'abuse pas de tout ici-bas? Si je voulais rapporter tous les maux que les hommes se sont faits les uns aux autres, tantôt au nom de l'autorité, tantôt au nom de la liberté, je dirais des choses effroyables. Rappelez-vous ce qui s'est passé, comme nous le disions en commençant, en Grèce, à Rome, en Chine, partout et jusqu'au sein de la France. On éleva, parmi nous, au nom de la liberté, un tribunal bien redoutable aussi, et je ne sais si ce tribunal n'a pas fait périr plus de victimes et d'une manière plus déplorable, pendant quelques années seulement, que le tribunal de l'Inquisition pendant plusieurs siècles en Espagne.

Ecoutons encore, à ce sujet, l'apologie ardente et pourtant pleine de sens, que nous citions tout à l'heure.

« C'est vers la fin du XVIe siècle que l'Inquisition, par suite de certaines circonstances propres à l'Espagne et au Portugal, prit en ces pays une forme et un caractère différents de ceux qu'elle y avait eus jusque-là, comme partout. De religieuse et ecclésiastique, elle devint politique et civile.

« Dès les premiers siècles de l'Eglise, les Juifs s'étaient multipliés et affermis en Espagne, au point d'oser concevoir la pensée de convertir au judaïsme le pays tout entier. L'Eglise et l'Etat, justement alarmés de cette puissance, avaient cherché, de concert, à prévenir les maux dont elle les menaçait. Mais la sévérité des lois portées contre les Juifs ne fit que les rendre plus prudents. Pour y échapper, ils feignirent d'embrasser le christianisme et restèrent Juifs en secret. Ils s'introduisaient et on les trouvait partout, dans tous les emplois les plus importants, dans les conseils des princes, dans tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique, en sorte qu'ils formaient au milieu de l'Etat la société occulte la mieux organisée et la plus forte. C'est ce qu'avoue le décret des Cortès libérales de 1812, par lequel l'Inquisition fut abolie.

« Cette situation attaquait jusque dans sa source la nationalité espagnole, encore en lutte contre les Maures. Le peuple et le clergé se plaignaient unanimement, et lorsque les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, établirent l'Inquisition à Séville, en 1480, ils ne firent que répondre au vœu public.

« Cependant le Saint-Siége, quoiqu'il approuvât en général l'Inquisition, et qu'il l'eût introduite en diverses contrées de l'Europe, voyait avec inquiétude cette arme passer entre les mains du pouvoir temporel. Il craignait, non sans raison, que la miséricorde ne tempérant plus la rigueur des lois, on ne vît paraître des abus funestes, et que la religion ne servît de prétexte aux princes pour se venger de leurs ennemis. La nouvelle Inquisition rencontra donc à Rome des obstacles considérables. Sixte IV lui refusa, aussi longtemps qu'il put, la sanction de son autorité. Lorsque l'imminence d'un plus grand mal le contraignit de céder, il voulut du moins adoucir autant que possible une institution dont le caractère l'effrayait, et sauvegarder les droits que la charité chrétienne a toujours reconnus au repentir. Nous ne pouvons rapporter ici toutes les conditions que la prudence du Pape imposa aux rois d'Espagne, avant de leur accorder l'autorisation qu'ils lui demandaient; on les trouvera dans l'ouvrage du docteur Hefelé. Il suffit de constater qu'à partir du moment où l'Inquisition politique fut établie, une lutte sérieuse et continuelle s'eleva entre le gouvernement et le Saint-Siége, et s'envenima plus d'une fois, notamment sous Léon X, au point de faire craindre une rupture complète. Le docteur Hefelé entre à ce sujet dans les détails les plus intéressants. Il montre les Papes occupés sans cesse à plaider la cause de l'humanité auprès des rois espagnols, recevant les appels des accusés condamnés injustement ou avec trop de rigueur, absolvant les coupables qui montrent du repentir et leur faisant rendre leurs biens, cassant les sentences des inquisiteurs, destituant ceux qui ont abusé de leur pouvoir, s'efforçant par tous les moyens de ramener l'Inquisition à son véritable but, en la faisant rentrer dans les limites qu'elle avait su garder tant qu'elle avait été purement ecclésiastique et placée sous la haute direction romaine...

« La conquête de Grenade, enfin arrachée aux Maures, vint accroître encore les attributions déjà si étendues de l'Inquisition. Ferdinand et Isabelle, par une indulgence presque excessive, avaient laissé aux vaincus le libre exercice de leur culte. Les Maures, abusant de ces concessions, déchirèrent par la révolte le contrat qui les garantissait. Dégagés de leur parole, Ferdinand et Isabelle appliquèrent aux Maures les lois déjà existantes contre les Juifs, et leur donnèrent à choisir entre le christianisme et

l'exil. Un grand nombre de ces malheureux imitèrent la ruse des Juifs : ils reçurent le baptême, mais sans abjurer le Coran, et se mettant en rapport avec leurs frères d'Afrique, ils créèrent au gouvernement un nouvel ordre d'embarras et de périls extrêmes, que la surveillance et la législation les plus sévères pouvaient seules conjurer. Toutefois on attendit longtemps avant d'user des dernières rigueurs, et aucun homme instruit et de bonne foi n'accusera les rois d'Espagne de s'être trop hâtés. Ils résistèrent autant que possible à la pression de l'opinion publique et à l'irritation que devait produire l'endurcissement des Maures. Ceux-ci ne furent complétement expulsés d'Espagne que sous Philippe III, en 1609, et déjà François Ier, roi de France, en avait donné le conseil à Charles-Quint. Les Espagnols les plus éclairés, entre autres Cervantes, y applaudirent : *Jamais*, dit M. de Maistre, *les grands maux politiques, jamais surtout les attaques violentes portées contre le corps de l'Etat, ne peuvent être prévenues ou repoussées que par des moyens également violents. Ceci est au rang des axiomes politiques les plus incontestables... Les judaïsans et les morisques devaient nécessairement trembler ou faire trembler.*

« L'Inquisition était donc un moyen de faire triompher la nationalité espagnole contre deux sortes d'ennemis également dangereux, le judaïsme et l'islanisme. Mais les rois comptaient l'employer à un autre dessein encore, auquel ils ne tenaient pas moins, et qui les animait davantage à la maintenir et à la fortifier, malgré les réclamations de l'Eglise; ce dessein était l'agrandissement de leur propre puissance. Le pouvoir royal avait pour limites le clergé, la noblesse et les villes, et il y rencontrait des obstacles d'autant plus nombreux et plus graves que ces trois ordres se maintenaient en rapport plus intime, le clergé avec Rome, la noblesse et les villes avec leurs corporations respectives à l'étranger. L'*Inquisition fut l'instrument dont les rois se servirent pour fonder le gouvernement absolu. Aussi le clergé et la noblesse conçurent-ils une haine violente contre elle, et ils en furent poursuivis à leur tour plutôt comme ennemis du Saint-Office que comme hérétiques. Les prélats se virent bientôt compromis dans des procès nombreux avec les nouveaux tribunaux. De son côté, le peuple castillan prévoyant que ceux-ci seraient l'écueil contre lequel viendrait se briser la puissance de la noblesse et du clergé, se montrait fier de cette institution nationale, et professait pour elle une admiration patriotique...* Ce caractère politique de l'Inquisition a été mis hors de doute par les historiens protestants eux-mêmes, tels que Ranke, Léo, Guizot, etc.

« Nous connaissons maintenant la nature et le but de l'Inquisition d'Espagne, tribunal spécialement politique avec une apparence religieuse, essentiellement différent des tribunaux ecclésiastiques précédemment établis en Europe sous le même nom. Après avoir fait la part des inconvénients et des vices qui rendirent toujours l'Inquisition espagnole suspecte et odieuse à l'Eglise, il nous reste à considérer l'institution en elle-même et dans son action.

« Pour bien en juger, il faut premièrement se placer au point de vue de l'époque. C'est une injustice absurde d'exiger d'un législateur qu'il se mette tout à fait en dehors et au-dessus des idées du temps où il vit. Quand une loi apparaît conforme à l'esprit du peuple qu'elle doit régir, nul n'a le droit de la condamner absolument, surtout lorsque, comparée aux institutions contemporaines du même ordre, elle leur est visiblement supérieure. Tel est précisément le cas de l'Inquisition politique du xve et du xvie siècle. Ce qu'Isabelle et Ferdinand avaient fait en Espagne, les luthériens et les calvinistes le firent en Allemagne, un demi-siècle plus tard. Le traité de paix de 1555 reconnut à chaque Etat le pouvoir de contraindre ses sujets à embrasser la religion dominante ou à quitter le pays.

« Il ne suffit pas de reconnaître l'esprit du temps, il faut en connaître aussi la législation générale. Au xvie siècle, la peine de mort pour crime d'hérésie était appliquée en tout pays et dans toutes les confessions. La célèbre douceur de Mélanchthon ne l'empêchait pas de féliciter Calvin d'avoir fait brûler Servet. La torture était également employée dans tous les pays et par tous les tribunaux séculiers. Si l'Inquisition se distingua dans l'usage qu'elle en fit, ce fut par plus de modération et d'humanité; comme elle a été un des premiers tribunaux qui en mitigèrent l'application, elle a été aussi l'un des premiers qui la laissèrent tomber en désuétude.

« Enfin, il faut savoir, ou il faut se souvenir, que l'Inquisition d'Espagne ne connaissait pas seulement du crime d'hérésie, mais d'un grand nombre d'autres, notamment de la magie. Parmi ses condamnés, les sorciers et les magiciens figurent pour une part considérable. On se demande, avec les idées d'aujourd'hui, comment la magie a pu être qualifiée crime? C'en était un très-réel aux xve et xvie siècles et plus tard, sévèrement réprimé partout, puni avec une rigueur particulière dans les pays protestants, qui s'adoucirent les derniers. En 1782 encore, une sorcière fut condamnée au feu dans le canton de Glaris. Si l'on comparait le procès de sorcellerie en Allemagne et en Espagne, le résultat serait tout à l'honneur de l'Inquisition....

« Il est ordinaire d'entendre dire que l'Inquisition a arrêté l'essor de l'intelligence, et la chose paraît toute naturelle. Le docteur Hefelé fait remarquer que l'époque la plus brillante de la littérature espagnole va de la fin du xve siècle à la fin du xviie; c'est justement le temps de la plus grande puissance de l'Inquisition. Dans cette période vécurent les trois grands poëtes de l'Espagne, Cervantes, Lopez de Vega et Calderon, ainsi que les historiens les plus remarquables, tels

que Pulgar, Zurita et Mariana. Llorente cite cent dix-huit savants qu'il dit avoir été poursuivis par l'Inquisition; mais il convient d'ajouter que de tous ceux dont il est fait mention, il n'en est pas un seul à qui l'on ait brûlé un seul cheveu; et, ce qui prouve mieux que toute autre chose que l'Inquisition n'était point ce que l'on croit ordinairement, c'est que les plus grands esprits de l'Espagne se plaisent à lui rendre hommage et la représentent comme une institution salutaire et avantageuse à leur pays....

« La décadence de l'Inquisition est aussi la décadence de l'Espagne. Il faut bien accepter ce fait; il faut bien reconnaître que les deux plus grands esprits qui aient paru en Espagne, depuis la suppression de l'Inquisition, Babmès et Donoso Cortès, étaient ses apologistes; et qu'enfin la dernière ressource de l'Espagne et le seul espoir qui lui reste est ce profond sentiment de foi, ce tempérament catholique que l'Inquisition lui a formé. Hors de là, ses révolutions ont montré ce que l'Espagne peut devenir et à quoi elle doit s'attendre. Le protestantisme et le socialisme la menacent, comme autrefois les Juifs et les Maures. Quand l'Espagne ne sera plus catholique, il n'y aura plus d'Espagne, et il coulera autrement de sang que l'Inquisition n'en a fait répandre. La noble Espagne sent ce péril; elle combat, au moment où nous parlons, avec une intelligente énergie. »

De tout cela je conclus que, sans avoir été pure de tout excès, l'Inquisition n'a eu tous ceux qu'on lui attribue en aucun lieu de la terre, pas même en Espagne, où le caractère national la porta néanmoins à ses limites extrêmes. Les eût-elle eus, du reste, en eût-elle eu même de plus grands encore, au point de pouvoir être réellement regardés comme synonymes de cruauté, et de la plus terrible de toutes, de la cruauté commise au nom du Ciel, nous ne devrions point l'attribuer à la religion catholique, puisque si celle-ci était toujours bien comprise et bien pratiquée, au lieu des excès que les hommes commettent quelquefois en son nom, on verrait pénétrer partout l'esprit de charité dont son divin Fondateur lui a donné la plénitude, qu'elle ne parvient à établir un instant sur la terre que par la lutte sans cesse engagée contre la passion, mais qu'elle fera régner un jour sans contestation dans l'autre vie.

INSTRUCTION.

Objections. — La belle et excellente chose que l'instruction! — Le peuple sera bien heureux, dans quelque temps, si elle continue à se propager comme elle a déjà fait. — Malheureusement les prêtres s'y opposent. — Ils ne peuvent supporter les instituteurs presque nulle part.

—

Réponse. — Je suis de votre avis : c'est une belle et excellente chose que l'instruction, qu'on la considère dans ses parties les plus élevées, ou même dans ses premiers éléments.

Dans ses parties les plus élevées, elle s'appelle science. C'est tantôt la science de Dieu, tantôt celle de l'homme et des autres créatures intelligentes, tantôt celle de la nature physique. Mais, de quelque côté qu'elle porte ses investigations, soit qu'elle cherche à pénétrer les secrets du Créateur dans l'essence de tous ces objets dont se compose le monde et dans les liens qui les unissent, soit qu'elle s'efforce de déchirer le voile qui dérobe à nos yeux les mystères de l'intelligence, soit que, s'élevant plus haut encore, elle pénètre au sein de la Divinité et approfondisse les uns après les autres ses incompréhensibles attributs, que de lumières! que de résultats merveilleux! que de jouissances! et quel bonheur! non-seulement pour les esprits d'élite à qui il a été donné d'entrer dans son divin sanctuaire, si je puis m'exprimer de la sorte, mais pour les simples fidèles qui, incapables de franchir la barrière, peuvent recueillir, du moins, et mettre en pratique ses oracles salutaires.

Tout le monde sait qu'Archimède, après avoir lutté longtemps, par la seule force de son génie, contre la puissance irrésistible des Romains, se trouva tellement absorbé dans ses méditations, au moment de la prise de Syracuse, sa patrie, qu'il périt victime de la brutalité des soldats, à qui il avait été recommandé de l'épargner. Si telle est la puissance des sciences physiques, si elles nous élèvent au-dessus des choses de ce monde de manière que nous ne remarquons quelquefois ni la perte de ce que nous avons de plus cher au monde, ni la mort même qui vient nous frapper, que sera-ce de ces sciences spirituelles et morales qui ont pour mission non de protéger notre corps, mais notre âme, non de défendre une cité terrestre, mais bien la cité céleste, dans laquelle Dieu nous a promis de nous faire régner éternellement avec lui.

Si actuellement nous considérons l'instruction dans ses premiers éléments, nous ne la trouvons ni moins belle ni moins utile. Ce n'est plus, il est vrai, la même hauteur ni la même profondeur, mais ce qu'elle perd sous ce rapport, elle le regagne en étendue. Vous représentez-vous les habitants de toute une commune, d'un pays entier, trente millions, je suppose, sachant lire, écrire, compter, ayant toutes les connaissances nécessaires à la bonne gestion de leurs affaires! Ils ne sont plus dans la nécessité de confier à des personnes qui pourraient les trahir leurs secrets les plus intimes. Ils peuvent se communiquer les uns aux autres toutes leurs idées, en quelque position, dans quelque lieu qu'ils se trouvent. Le passé ne leur est plus caché comme autrefois; l'avenir se dévoile, en partie, à leurs yeux. Que dis-je! les pensées mêmes sorties du sein de la Di-

vinité entrent plus pleinement dans leur intelligence bornée, au moyen de la lecture et de la méditation, et elles en sortent, plus brûlantes de foi et d'amour, pour remonter à leur source. C'est véritablement l'âge d'or revenu sur la terre. Je ne saurais donc trop le répéter après vous : « La belle et excellente chose que l'instruction ! »

Je me hâte d'ajouter toutefois qu'il y a une chose plus belle et plus excellente encore, une chose sans laquelle l'instruction, au lieu d'être une belle et excellente chose, devient, au contraire, le présent le plus affreux et le plus funeste qu'on puisse faire à l'humanité : je veux dire la vertu. J'ajouterai même que plus l'instruction est répandue chez un peuple, et plus la vertu doit y être solidement établie, pour lui servir de contre-poids. Cela se conçoit. L'instruction centuple les forces de l'âme, je suppose. Mais si cette âme, devenue cent fois plus forte, reste avec de mauvaises dispositions, il est évident qu'elle devient cent fois plus dangereuse. Voulez-vous que nous appuyions ce raisonnement sur des faits ? La chose n'est pas difficile. Prenons un domestique : s'il en sait moins que son maître, il le respectera et lui obéira en quelque sorte forcément, quelque porté qu'il soit à l'indépendance ; mais s'il devient aussi instruit et plus instruit peut-être encore que son maître, il ne se croit plus le serviteur, à moins que la vertu n'ait fait en lui les mêmes progrès que l'instruction, il se croit le maître, et il l'est réellement, en un sens ; dès lors, il s'abandonne à l'entraînement de toutes ses passions, qu'il lui est d'autant plus facile de satisfaire que l'instruction lui en fournit plus de moyens. Chacun peut appliquer ce raisonnement aux différentes positions de la société.

L'illustre maréchal Bugeaud le développa plus d'une fois, à la tribune législative, avec cette lucidité de bon sens qui le caractérisait et qui allait quelquefois jusqu'à l'éloquence : « J'admire comme vous les lumières, » disait-il aux ministres et aux députés, « mais, quand je les vois sur le point de mettre le feu aux granges, je n'en veux point ! » Les ministres ne paraissaient pas croire au danger dont il les menaçait ; mais quand ceux qu'ils avaient tant travaillé à éclairer, remarquant ou croyant remarquer qu'ils étaient incapables de gouverner, les eurent renversés à coups de pierre et de fusil, ils comprirent, un peu tard, combien était salutaire l'avis qui leur avait été donné. Nos députés, qui se disaient dans le progrès, riaient aux éclats d'une telle crainte ; mais quand ils virent ceux dont ils n'avaient cessé de demander l'émancipation intellectuelle, les déposséder d'abord de leurs siéges, et les menacer ensuite de les déposséder de leurs propriétés, ils reconnurent aussi, un peu tard, que cette crainte qu'on avait voulu leur faire partager n'était pas sans fondement.

J'ai vu s'accomplir alors un fait, auquel j'ai pris même quelque part, que je regarderais comme incroyable, s'il ne s'était passé sous mes yeux. Il y avait dans une petite ville un instituteur qui passait pour très-capable, parce qu'en effet il était un peu plus instruit que la plupart de ses confrères, et que de plus il savait jouer du violon, comme nous allons le dire tout à l'heure. L'inspecteur sous l'autorité duquel il avait été placé ayant résolu d'établir des conférences cantonales pour ses instituteurs, celui-ci mit tout en œuvre d'abord pour les empêcher de prendre, et ensuite pour les faire tomber. Voici, entre autres hauts faits, ce qu'il se permit. Comme il était au chef-lieu, la conférence se tenait dans son école. Or, un jour que tous ses confrères du canton se trouvaient réunis, traitant, sous la présidence de l'inspecteur, quelques-unes des graves questions de l'enseignement public, il prit son violon, et, placé dans une chambre qui n'était séparée de la conférence que par une simple cloison, il joue, tout le temps, les airs les plus gais de son répertoire. Ce fait eut un retentissement immense. Savez-vous ce qui en résulta ? Rien, si ce n'est la glorification de celui qui se le permit. Le maire l'approuva, le préfet en fit autant, ou à peu près, et l'un des notables du lieu, que je croyais un homme d'ordre et de sens, me tint ce singulier propos : « C'est un instituteur de mérite. » Il ne tarda pas à le montrer d'une manière plus convaincante encore. La révolution ayant éclaté peu après, il donna, comme la plupart de ses confrères, dans tous les excès de la démagogie ; et, s'il n'a pas soulevé le peuple contre les notabilités de la petite ville qu'il habitait et des environs, contre ceux surtout qui l'avaient protégé et défendu, ce n'est pas la volonté qui lui a manqué. Il était tout disposé à leur témoigner la reconnaissance qu'il leur devait.

Voilà la vérité sur l'instruction. Aussi, quand j'entends dire : « Le peuple sera bien heureux, dans quelque temps, si elle continue à se propager, comme elle a déjà fait, » je me hâte de répondre : Il faut distinguer. Oui, il sera heureux, et même très-heureux, si la vertu se propage également ; parce que, avançant de plus en plus dans la connaissance de ses devoirs, il saura les remplir dans la même proportion. Mais si, tandis que l'instruction progresse, la vertu est oubliée ou seulement négligée, comme cela s'est vu dans les temps dont nous venons de parler, et comme cela ne se voit encore que trop aujourd'hui, malheur ! trois fois malheur ! Comme l'âme est essentiellement active, elle fait le mal nécessairement, ne faisant pas le bien, et, comme son activité naturelle s'est accrue par l'instruction, elle fait le mal avec une perversité incroyable. Les passions s'enflamment de toutes parts, une partie du peuple se lève en armes contre l'autre partie. Ce n'est plus l'insurrection de Juin, dans la capitale seulement, c'est une insurrection de tous les temps et de tous les lieux. C'est la lutte de celui qui ne possède point et veut posséder à son tour, contre celui qui possède et ne veut point se laisser

dépouiller de ses possessions, la lutte de celui qui ne jouit point et veut jouir, contre celui qui jouit et ne veut pas se laisser enlever ses jouissances. Lutte acharnée, par conséquent, lutte à mort. Je vois les armes briller, j'entends le canon gronder avec un bruit effroyable. Grand Dieu! éloignez de nous un tel malheur. Ce n'est plus un déluge d'eau que votre justice réserve à la perversité des hommes, mais un déluge de feu et de sang.

Voilà ce que les prêtres redoutent, et, avec les prêtres, tous les hommes véritablement éclairés et prudents; voilà ce qu'ils combattent de tout leur pouvoir, et non pas l'instruction elle-même, comme vous l'avancez si injustement.

Le clergé ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire! prétendez-vous.

Mais le contraire est prouvé par des faits qui datent de plus de dix-huit cents ans, et qui n'ont cessé de se répéter mille et mille fois depuis, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Le clergé ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire!

Vous ne vous rappelez donc pas que les apôtres, ces premiers membres du clergé, sont sortis des entrailles même du peuple, qu'ils ont reçu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une instruction divine, et que leur mission a été de propager cette instruction par toute la terre, mais d'en faire part surtout aux pauvres, aux petits, à tout ce qui a le plus besoin de secours et qui en obtient le moins ici-bas, mission qu'ils ont remplie avec un succès prodigieux? *L'esprit du Seigneur est sur moi*, a dit Jésus-Christ, en parlant de sa propre mission, *c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, et m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, afin de guérir ceux qui ont le cœur brisé de douleur.* (*Luc.* IV, 18.) Puis chargeant les apôtres de continuer la mission qu'il avait commencée: *Comme mon Père m'a envoyé*, leur dit-il, *je vous envoie aussi de même.* (*Joan.* XX, 21.) Et ailleurs: *Allez donc, et enseignez tous les peuples.* (*Matth.* XXVIII, 19.) Vous ne remarquez donc pas que, depuis ce temps-là, le clergé n'a cessé de se recruter et de se former de la même manière, de continuer la même mission, et de la remplir partout et toujours avec un succès à peu près égal?

Le clergé ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire!

Mais quelle est donc sa préoccupation de tous les instants, si ce n'est cette même instruction? A quoi songe-t-il donc, à la ville comme à la campagne, pendant ses travaux du jour comme pendant ses veilles si prolongées de la nuit, dans sa maison comme à son église, en société aussi bien que dans la solitude où il s'est retiré pour passer une partie de sa vie et peut-être même sa vie entière? Il songe à cette instruction. Quand vous venez au monde, il vous reçoit un livre à la main, il vous accompagne de même quand vous en sortez, et, entre ces deux époques, qui sont le commencement et la fin de votre existence sur la terre, il est presque continuellement à vos côtés, tenant toujours à la main ce livre qu'il vous invite à écouter, à lire même avec lui, et dont il s'efforce de vous faire retirer toutes sortes de fruits pour votre avancement temporel, comme pour votre avancement spirituel.

Le clergé ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire!

Quoi! vous osez proférer cette accusation injuste, j'ai presque dit blasphématoire! Mais vous ne savez donc pas que, tandis que vous n'êtes occupé que de jouir au milieu des délices de notre société, il sort à chaque instant de son sein un nombre considérable de nouveaux apôtres, qui, la croix d'une main, et de l'autre l'Evangile, et ayant en même temps dans le cœur ces deux instruments de salut, s'en vont instruire les plus ignorants de tous les hommes, les pauvres sauvages, et les conduire peut-être insensiblement, par la voie de la religion, au degré de civilisation où nous sommes, tandis que nous, au contraire, nous descendons rapidement, par les voies de l'impiété et de l'immoralité, à l'état sauvage dans lequel ils se trouvent?

Le clergé ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire!

Mais quel corps a fait, inspiré, patronné, propagé un aussi grand nombre de livres, et j'ajouterai de livres à l'usage de tous, sans distinction d'âge, de sexe, de condition? Quel corps les a conservés avec autant de soin, dans toutes les circonstances où ils auraient pu être détruits? Quel corps les a jamais mis, avec autant de générosité et de zèle que le clergé l'a toujours fait et le fait encore aujourd'hui, à la disposition de chacun? O vous, qui ne rougissez pas d'accuser les prêtres d'être hostiles à l'instruction, et surtout à l'instruction populaire, il y a auprès de vous, n'est-ce pas? un prêtre au moins, chargé de procurer à ceux qui en ont besoin, les secours de notre sainte religion. Ce qu'il y a de mieux tenu chez lui, c'est évidemment sa bibliothèque. Voulez-vous y pénétrer? Elle vous est ouverte comme l'église. Désirez-vous un livre de religion ou bien d'instruction, ou bien encore d'un agréable et honnête délassement? Je fais cette distinction, parce qu'elle est en usage: car, au fond, un livre est toujours un livre d'instruction, puisque tout livre instruit. Eh bien! donc, voulez-vous un livre quelconque? Demandez-le, et aussitôt il vous sera remis. S'il n'est point à la bibliothèque, on se fera un plaisir de vous le procurer le plus tôt possible. Ce que vous aurez fait aujourd'hui, faites-le encore demain, après demain, toutes les fois que vous en aurez besoin. Ne craignez point de lasser celui auquel vous vous serez adressé. Bien loin de là, plus il vous verra préoccupé, je ne dis pas seulement de votre instruction religieuse, mais de votre instruction en général, plus vous l'en occuperez lui-même, et plus vous lui ferez plaisir. Or, ce que celui-ci aura fait pour vous, tout autre

le fera également pour ceux qui s'adresseront à lui. Ne dites donc point, après cela, que le clergé est ennemi de l'instruction, et surtout de l'instruction populaire.

Je vous entends me dire ici : Celui auquel je m'adresserai ne me prêtera pas certainement tous les livres que je lui demanderais.

Oseriez-vous bien lui demander de mauvais livres ou même des livres dangereux ? De tels livres ne se trouvent point dans sa bibliothèque probablement. S'ils s'y trouvent par hasard, soit qu'on lui ait proposé quelques difficultés à cette occasion, soit pour tout autre motif également honorable, ils ne seront point remis entre vos mains, et cela avec raison, car vous en seriez le premier scandalisé.

Je vous entends me dire encore : Mais si le clergé a fait et conservé bien des livres, il en détruit un grand nombre également.

Oui, de mauvais livres, ou des livres dangereux pour les personnes entre les mains de qui ils se trouvaient. Toutes les fois que le prêtre a détruit de tels livres, ne voyez-vous pas qu'il s'est conduit non-seulement en véritable ministre de Jésus-Christ, mais en honnête homme et en bon citoyen, puisqu'il empêchait par là la propagation de cette instruction que nous avons signalée plus haut comme étant excessivement pernicieuse à la famille et à la société, aussi bien qu'à la religion? Voyez la mère de famille. Elle éloigne avec soin de la main de ses enfants bien-aimés, non-seulement le poison qui donne la mort, mais encore toute nourriture dangereuse. Et vous ne voudriez pas que le prêtre, ce père spirituel, ce directeur des âmes, éloignât avec le même soin de la main de tous ses enfants le poison mortel, la nourriture dangereuse, qui se trouvent dans les livres dont il est ici question? Mais vous seriez le premier à proclamer partout hautement qu'il n'a pas su remplir les devoirs de sa charge.

Ici se présente une objection beaucoup plus sérieuse, d'une plus grande actualité, et que, pour ces deux motifs, il importe d'approfondir.

Les prêtres, nous dit-on, ne peuvent supporter les instituteurs presque nulle part.

Cela est faux. Ce qui est vrai, au contraire, c'est que, non contents de supporter leurs instituteurs, les prêtres restent presque partout en très-bons termes avec eux. Nous ne devons point en être surpris : la plupart du temps, l'instituteur a été élevé aussi dans un séminaire. N'ayant point achevé ses études et ne pouvant dès lors entrer dans la carrière ecclésiastique, il est entré dans l'instruction. S'il n'a point été élevé dans un séminaire, il n'en est pas moins, pour cela, l'élève du clergé. Né, je suppose, dans la campagne, il a appartenu, dès ses plus tendres années, en qualité d'enfant de chœur, à l'église de sa paroisse. C'est là, c'est au presbytère surtout que lui ont été enseignés les premiers éléments de la religion et qu'il a commencé à bégayer, avec sa langue maternelle, cette autre langue maternelle du clerc, la langue latine, qu'il n'a mise complétement de côté que quand sa vocation pour l'enseignement primaire a été bien décidée. S'il ne peut rester jusqu'au moment où son brevet de capacité lui est délivré, sous les yeux du prêtre qui lui servit toujours de protecteur et de père, celui-ci ne l'en soutient pas moins, dans les différentes maisons où il est obligé de demeurer, de ses recommandations, de ses avis, et souvent aussi de son argent. Quand il vient s'établir, dans une paroisse, en qualité d'instituteur, ce n'est donc point un étranger pour le pasteur du lieu; c'est un ancien camarade, un ex-condisciple, un demi-confrère, si je puis m'exprimer de la sorte.

Mais si l'instituteur mérite ce dernier titre de la part d'un supérieur hiérarchique, par son éducation toute cléricale, il le mérite bien mieux encore par les fonctions saintes qu'il est appelé à remplir dans la paroisse.

Le prêtre a pour mission d'expliquer aux enfants les premiers éléments de la religion; l'instituteur de les leur faire apprendre. Le prêtre a pour mission de réconcilier les pécheurs avec Dieu; l'instituteur, de préparer ses élèves, de se préparer lui-même, avec le plus grand soin, à cette réconciliation nécessaire. La mission du prêtre est d'offrir pour tous le divin sacrifice et de rendre participants des saints mystères ceux des fidèles qu'il en a jugés dignes; la mission de l'instituteur est d'assister régulièrement, avec toute son école, à ce divin sacrifice, et de se présenter, de temps en temps, à la table sainte, avec les élèves qu'il peut y conduire. La première communion des enfants est pour le prêtre l'objet de ses plus vives sollicitudes, elle l'est également pour l'instituteur: et si c'est une des fêtes les plus belles et les plus touchantes de l'Eglise, c'en est une aussi à l'école. Ajoutez à ces considérations et à mille autres semblables qu'il est inutile de développer ici, que l'instituteur remplit presque toujours à l'église, soit volontairement, soit avec rétribution, une fonction quelconque, et vous comprendrez comme moi que la carrière du prêtre et celle de l'instituteur se touchent et quelquefois se confondent en bien des circonstances, en sorte qu'ils sont comme obligés, alors même qu'ils n'y seraient pas portés naturellement, à se maintenir en très-bons termes, s'ils ne veulent point empoisonner leur existence et rendre leur ministère stérile.

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, et la discorde s'établit quelquefois là où devait toujours régner la paix. Alors, vu la position du prêtre et de l'instituteur, c'est un scandale public qu'on croit voir régner partout, tant il a de retentissement. De là l'accusation d'intolérance si inconsidérément portée contre le clergé relativement aux instituteurs, accusation que nous avons déjà en partie réfutée, et à laquelle nous allons répondre encore.

Nous disions donc qu'il n'est pas vrai, qu'il ne peut pas même être vrai que les

prêtres soient aussi généralement mal avec les instituteurs que quelques-uns le prétendent, et se l'imaginent peut-être. Mais, enfin, avons-nous ajouté, cela arrive quelquefois, et, comme les yeux sont généralement fixés sur le presbytère et sur l'école, on croit le mal beaucoup plus grand et plus étendu qu'il ne l'est en réalité. Combien peut-il y avoir approximativement de prêtres qui soient en mauvais termes avec les instituteurs? C'est une appréciation qu'il est assez difficile de faire. Peut-être y en a-t-il un sur dix. C'est beaucoup sans doute; mais ce n'est point surprenant, vu la susceptibilité, je dirais même vu les mauvais penchants de ce cœur que nous portons partout avec nous, et qui fait toujours le fonds de notre être, dans quelque position, sous quelque habit que nous nous trouvions; et j'ajouterai encore, vu la pression faite de tous côtés sur l'instituteur pour le détacher de plus en plus du clergé.

Dans ces cas exceptionnels encore, est-il vrai de dire que les prêtres ne peuvent souffrir les instituteurs? Nullement. Voulez-vous vous en convaincre? Que l'instituteur qui se plaint le plus, à tort ou à raison, d'avoir beaucoup à souffrir de son curé, aille le trouver, qu'il ait le courage bien facile, je ne dis pas de se jeter à ses pieds, mais de lui tendre une main amie. Je me porte garant, de la part du ministre de Jésus-Christ, que tout est immédiatement effacé dans son cœur, et qu'il n'y reste plus rien si ce n'est un dévouement à toute épreuve pour celui qu'il n'hésitera point à appeler son collaborateur dans la bonne direction à donner à la partie la plus intéressante de la paroisse, je veux dire à l'enfance et à la jeunesse.

Ce n'est donc point l'instituteur lui-même que le prêtre ne peut souffrir quelquefois, ce sont ses torts, ses défauts, le mal qu'il fait dans la paroisse, aux enfants principalement. Et, en cela, il est je ne dis pas excusable seulement, mais louable : car, si le mal est toujours haïssable en soi, il l'est bien davantage dans certaines positions, et chez certaines personnes, chez l'instituteur, par exemple. Sous ce rapport encore, celui-ci est un peu comme le prêtre.

Il a abusé d'un trop grand nombre de grâces pour s'arrêter dans la voie mauvaise, quand il s'y est malheureusement engagé. C'est une vérité qui nous est attestée chaque jour par les faits les plus déplorables. Au moment où nous écrivons ces mots, l'indignation publique apporte jusqu'à nous la nouvelle de l'assassinat de Mgr Sibour, archevêque de Paris, qui vient de périr, dans l'exercice de ses fonctions, au milieu des regrets de tous, même des plus indifférents, sous les coups d'une main sacerdotale, qui, naguère encore, s'était ouverte pour recevoir ses bienfaits. Et, singulière coïncidence! il n'y a que quelques mois que nous avons vu nous-même, de nos propres yeux, une institutrice, à peu près dans la même position que le malheureux qui frappa son archevêque, je veux dire interdite aussi à cause de ses extravagances, entrer chez un prêtre, on ne sait trop pourquoi, et là demander hautement un poignard dans le paroxisme de la plus grande fureur. Il est vrai qu'elle ne parlait que de se tuer elle-même; mais si l'arme qu'elle demandait lui eût été remise, je ne sais trop de quel côté l'eût dirigée sa folie.

Quoi qu'il en soit, laissons de côté les monstruosités, pour ne nous occuper que de ce qui a lieu le plus ordinairement. Quelque grande que doive être et que soit en réalité la charité du prêtre, il lui est non-seulement permis mais commandé, avons-nous dit, de combattre et de combattre à outrance les défauts notables et les fautes graves de son instituteur : car, quand un instituteur est installé dans une paroisse, on peut lui appliquer aussi ces paroles qui ont été dites d'abord de Jésus-Christ, et qu'on a depuis si souvent appliquées au prêtre lui-même : *Celui-ci a été placé pour la ruine et pour la résurrection de beaucoup en Israël* (80).

En effet, si l'instituteur est bon, quel bien ne fait-il pas non-seulement à la génération présente, mais à la génération future, qu'il forme déjà dans les enfants. S'il est mauvais, au contraire, si, au lieu d'être un pilier d'église, il se fait, comme on dit vulgairement, un pilier de cabaret; si au lieu de se montrer favorable au bon ordre et de propager partout les saines doctrines, il se fait un instrument de désordre et d'impiété, tout est perdu ou va se perdre bientôt, et il n'est point étonnant que le prêtre, homme d'ordre par excellence, ministre de la religion chrétienne, fasse tous ses efforts pour paralyser et détruire même cette influence pernicieuse.

Vous me demanderez peut-être actuellement si les torts ne peuvent pas se trouver aussi du côté du prêtre.

Sans doute il y en a aussi du côté du prêtre, il est même impossible qu'il n'y en ait pas, et quelquefois de très-grands; mais ce sera très-rare. L'âge du prêtre, la sainteté de ses fonctions, la surveillance exercée sur lui par l'autorité ecclésiastique et par l'opinion publique, tout contribue à le retenir dans le cercle de ses devoirs; tandis que l'instituteur plus jeune, plus abandonné à lui-même, plus exposé aux dangers des mauvais conseils et des mauvais exemples, moins longtemps et moins sérieusement éprouvé avant d'entrer en fonctions, s'en écartera plus facilement. Les faits d'ailleurs sont là; et quels faits! Pour nous arrêter à quelque chose de positif : avez-vous oublié 1848? Que de sagesse dans tout le clergé de France à cette époque si difficile! Que de désintéressement et de courage! Ce n'est plus du tout la même chose chez les instituteurs. Sans doute, il y en eut plusieurs qui se conduisirent avec une modération d'autant plus

(80) *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.* (*Luc.* II, 34.)

méritoire qu'elle était plus difficile alors. Sans doute encore, il y en eut qui, avec de bons sentiments dans le cœur, se virent comme forcés de céder à l'entraînement général; mais la plupart, ah! s'ils n'ont pas bouleversé la France entière, on peut bien dire que c'est qu'ils n'ont pas pu, car ils ont fait tout ce qu'il fallait pour y parvenir. L'un d'eux m'avoua un jour qu'une députation alla, de leur part, prendre le mot d'ordre de Louis-Blanc, ce membre si passionné du gouvernement provisoire. Après leur avoir donné ses instructions, celui-ci ajouta : « Marchez hardiment. Le curé désormais n'est plus rien; le maire est peu de chose, chacun de vous est tout dans sa localité. » S'ils n'avaient point trouvé une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils auraient été tout en effet, car rien ne serait resté, excepté eux et le désordre qu'ils auraient engendré.

Aussi, furent-ils abandonnés alors par ceux-là même qui les avaient défendus avec le plus grand zèle. A l'occasion de sa nomination à l'Assemblée constituante, Thiers lui-même, ce terrible Thiers qui s'était écrié peu auparavant qu'il fallait appuyer la main de Voltaire sur le clergé, revenu à d'autres sentiments, ne craignit pas de dire : « On a cru que je ne serais pas favorable à nos curés. C'est une erreur. Ils sont très-utiles, en ce moment surtout, pour combattre le communisme de nos instituteurs. » Est-ce assez clair ? Et si par communisme on entend ici, ce qui est un peu vrai, l'ensemble des idées antireligieuses et antisociales, n'est-ce pas là précisément le résumé de notre thèse ?

Les choses ne sont plus les mêmes aujourd'hui. Depuis qu'une main ferme et habile a saisi les rênes du gouvernement, tout est rentré dans l'ordre, du moins extérieurement. Malgré cela, le danger est toujours grand, et ceux qui savent apprécier l'état des choses restent profondément convaincus que si l'instituteur n'était pas, sinon, comme dit l'ex-député Thiers, combattu par son curé, du moins conseillé, dirigé par lui, avec le double ascendant de l'amitié et de l'autorité, il pourrait, dans un cas donné, faire courir les plus grands risques à la société. Il y a certainement parmi nos instituteurs les hommes les plus estimables ; mais qu'il y a aussi de misérables têtes ! Nous en avons connu trois, d'une manière plus particulière. Qu'il nous soit permis d'en dire ici quelques mots, pour expliquer de plus en plus l'inquiète sollicitude du clergé à cette occasion.

Le premier était d'une ignorance profonde. Sombre, du reste, taciturne, il cachait, sous une apparence de régularité et même de religion, les plus mauvais sentiments. Il leva le masque en 48, et trouva le moyen de soulever la population campagnarde à laquelle il n'avait certainement pas le talent d'apprendre à lire. Poursuivi pour ses excès, traduit même devant les tribunaux, quand vint la réaction, il fit une maladie grave qui, en le conduisant au tombeau, le mit à l'abri des châtiments que lui réservait la justice humaine, et délivra la société d'un homme incapable de tout, si ce n'est du mal.

Le second était doué d'une intelligence incontestable, qui allait beaucoup moins à la finesse qu'à la ruse. Chassé honteusement d'une maison religieuse où il était élevé, il entra à l'école normale, où il reçut son brevet de capacité. Quand il fut en fonctions, ce malheureux jeune homme se montra la personnification, en quelque sorte, de la déloyauté, du mensonge, des plus mauvais penchants. C'était un scandale public. Mais comme il avait su s'attirer l'affection, j'ai presque dit les sympathies de deux hommes qui, à défaut d'autres choses, pouvaient couvrir ses vices, l'un d'un nom respectable, l'autre d'un saint habit, il conserva sa place jusqu'à ce que ces deux appuis vinrent à lui manquer.

Le troisième personnage dont il nous reste à parler est précisément cette malheureuse à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure. Figurez-vous un mélange, en parties à peu près égales, d'ignorance, de folie et de méchanceté, vous aurez le sujet dont il est question actuellement. Quand elle venait vous parler, vous la preniez pour une échappée des petites maisons ; quand vous receviez quelqu'une de ses lettres, dont elle avait la manie d'inonder le pays, vous vous demandiez si elles ne venaient pas en droite ligne de Charenton. On ne comprendrait pas qu'elle pût exercer un jour seulement, dans une telle position, si nous ne nous hâtions d'ajouter qu'elle avait su trouver aussi des défenseurs : « Je vois bien qu'elle ne sait rien et qu'elle est un peu folle, » disait le maire ; « mais elle est assez bonne pour nous. » — « Nous voyons bien qu'elle ne sait rien, et qu'elle est un peu folle, » répétaient, avec la même force de logique et d'éloquence, quelques autres personnes, dont elle excitait la commisération, « mais elle est assez bonne pour nous. » Aussi a-t-il fallu mettre en mouvement une grande partie de l'Académie pour la faire interdire ; et encore n'en exerce-t-elle pas moins à l'heure où nous écrivons ces mots.

Or, nous vous le demandons, en voyant confier à de telles mains la portion la plus intéressante de son troupeau, ces chers enfants dont Notre-Seigneur a voulu qu'on eût un soin tout particulier, le prêtre a-t-il bien le droit, oui ou non, de jeter le cri d'alarme, dût-il mettre un instant le pays en émotion? Pour peu que vous ayez de conscience et de sens, je ne doute pas que vous répondiez comme nous affirmativement.

Nous pourrions nous arrêter là. Mais comme les questions que nous venons de traiter, excessivement intéressantes en soi, occupent aujourd'hui l'attention générale, nous croyons devoir ajouter ici les solutions qu'en a données, dans un de ses Mandements, l'Eminent Cardinal Giraud :

« Qui de vous, » dit-il, « ne se rappelle avoir

lu, ou entendu répéter que les prêtres sont les ennemis naturels de l'instruction, qu'il leur importe de retenir le peuple dans l'ignorance, afin de le mieux exploiter, et de le mieux asservir? Ignoble langage, mais qu'il nous faut reproduire, pour être compris! Nous ne reviendrions pas sur ces indécentes attaques, tombées devant la pudeur publique et le bon sens populaire, si nous ne savions que la calomnie laisse toujours après elle quelques traces de son passage. Nous profiterons donc de l'occasion, puisqu'elle se présente, pour peser la valeur d'une accusation si grave.

« Mais d'abord est-ce bien sérieusement qu'elle nous est intentée? Certes, ils seraient bien oublieux, ou bien ingrats, ou bien injustes, ceux qui représenteraient comme fauteurs de l'ignorance les ministres d'une religion qui est tout enseignement, et l'enseignement par excellence! Les prêtres ennemis de l'instruction! Eh! de quelle instruction entend-on parler? Est-ce de cette instruction plus ornée, plus complète, de ces études plus fortes et plus brillantes, gloire et parure des nations policées? Mais qui peut contester au clergé le zèle de la science et des bonnes lettres? Vous qui le calomniez, où en seriez-vous sans lui, où en seraient vos arts, vos institutions, votre langue, et cette civilisation dont vous êtes si fiers, sans ses nobles efforts pour retirer vos ancêtres de la barbarie, polir leurs mœurs, les façonner aux arts utiles, les apprivoiser avec les lois, et accoutumer leurs yeux au jour nouveau qu'il faisait luire sur leurs têtes? Ouvrez l'histoire, et surtout celle de notre France: ne voyez-vous pas la religion présider à toutes les fondations, à toutes les œuvres qui ont pour but d'éclairer les hommes, de les doter avec une magnificence plus que royale? ne voyez-vous pas le sol de l'Europe couvert encore, malgré le temps, et l'action des hommes plus meurtrière encore que le temps, des monuments élevés par son génie au culte du savoir et de la vertu? N'est-ce pas elle qui a fait refleurir le goût des études et l'émulation des lettres divines et humaines? Elle, qui a sauvé les sciences du naufrage dont les menaçaient les inondations des Barbares, en leur ouvrant un asile dans ses cloîtres et ses monastères, et qui les préserve encore de la corruption, comme un parfum divin (81), selon la belle expression d'un de nos grands philosophes? Elle, qui a sauvé le feu sacré de la civilisation, alors qu'il était prêt à s'éteindre dans les ténèbres du moyen âge? Elle enfin qui, par la multitude des grands hommes qu'elle a formés et inspirés, a porté si haut la gloire littéraire de notre patrie, que cette gloire est un objet d'envie et d'admiration pour l'univers? Ah! génération distraite et présomptueuse, nouveau-venus sur la scène du monde, qui vous croyez les créateurs de votre fortune, parce que vous l'avez trouvée toute faite et préparée de longue main par un génie bienfaisant, quand vous avez pris possession de l'héritage; on ne vous demande pas d'être généreux, pas même d'être reconnaissants, on ne vous demande que d'être justes! Maintenant que la religion vous a délié la langue, qu'elle a familiarisé vos yeux avec la lumière, qu'elle a soufflé à votre oreille la parole de vérité, qu'elle a ouvert devant vous la voie de la science, marchez dans cette voie, allez de progrès en progrès; courez, si vous le pouvez, à de nouvelles conquêtes; mais ne maudissez pas les entrailles qui vous ont portés, le sein qui vous a nourris, la main qui a dirigé et affermi vos premiers pas dans la carrière!

« En accusant le clergé d'être ennemi de l'instruction, veut-on parler de ces écoles plus modestes, où le pain de l'intelligence est rompu aux pauvres et aux petits? Mais qui, plus que le clergé, s'est montré soigneux de l'instruction de l'enfance? Il n'a eu besoin pour exciter et entretenir dans son cœur ce zèle pieux, que de consulter l'Evangile. N'est-ce pas en effet l'Evangile qui a réhabilité l'enfance, comme il a relevé le pauvre de l'humiliation où il était tombé, et qui s'est le premier occupé avec amour et jalousie de cette portion si intéressante de la race humaine? N'est-ce pas l'Evangile qui *a rendu diserte la langue des enfants* (82), et qui *a tiré de ces bouches innocentes une louange parfaite pour l'honneur de Dieu et la confusion de ses ennemis* (83)? N'est-ce pas l'Evangile qui *a fait entendre les sourds et parler les muets* (84); je veux dire ces classes infortunées qui, avant que le christianisme eût fait connaître leur valeur, n'étaient comptées que pour mémoire dans les sociétés antiques qui les traitaient comme un vil bétail? Depuis que Jésus-Christ a prononcé cette parole: *Bienheureux sont les pauvres!* (*Matth.* v, 3.) Depuis qu'il a dit : *Laissez venir à moi les enfants* (85), et seulement à dater de cette époque, éternellement digne d'être bénie par l'humanité, les pauvres et les enfants ont revêtu aux yeux du monde un nouveau caractère. Celles des sociétés païennes qui se piquaient de savoir et de bel esprit avaient bien élevé des écoles, des prytanées, des gymnases, des académies pour la jeunesse élégante et polie, encore avaient-elles exclu tout un sexe du privilége de l'éducation; mais l'enfant du pauvre était abandonné à la double dégradation de son corps et de son âme, comme il l'est encore aujourd'hui chez les peuples malheureux que le soleil de la foi n'a point éclairés. Personne n'avait songé à l'évangéliser, à lui annoncer la bonne nouvelle, selon la douce parole du Sauveur des hommes. Les enfants, comme les femmes, comme les pauvres, tout ce qui était faible

(81) « Religio aroma scientiarum. » (Bacon.)
(82) *Linguas infantium fecit disertas.* (*Sap.* x, 21.)
(83) *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos.* (*Psal.* viii, 3.)
(84) *Et surdos fecit audire et mutos loqui.* (*Marc.* vii, 37.)
(85) *Sinite parvulos venire ad me.* (*Marc.* x, 14.)

et souffrant, avait été oublié par une sagesse superbe et brutale. Un de ces sages avait dit, il est vrai, qu'un grand respect est dû à l'enfance (86); mais c'était une parole isolée, sans portée, sans écho, parce qu'elle était dépourvue de sanction. Jésus-Christ n'a pas déployé ce vain appareil de sentences : mais il a inspiré pour cet âge un sentiment plus tendre, plus dévoué, et qui ressemble à une espèce de culte, en disant à ses disciples, avec une adorable simplicité : *Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits, parce que leurs anges voient sans cesse dans le ciel la face de mon Père* (87).

« Cet esprit de zèle et de religieuse sollicitude pour l'enfance, qui appelle tous les dévouements au service de ses ignorances, comme de ses faiblesses, cet esprit s'est perpétué dans l'Eglise, et il y a porté tous les fruits qu'il promettait à la terre. On peut dire avec vérité que c'est l'Eglise qui a conçu le premier dessein et jeté les premiers fondements des écoles d'enseignement primaire. Les conciles avaient voulu que dans chaque diocèse une école pour les enfants fût établie auprès de l'évêque; et l'un des premiers dignitaires de chaque église, chargé de surveiller leur instruction, s'honorait du titre d'écolâtre, attribué à ses modestes et nobles fonctions. (*Conc. Vasense*, can. 1, an. 529; *Conc. Narbon*, can. 11, an. 589; *Conc. Lateran*, can. 18, an. 1179.) Les pasteurs secondaires se réglaient naturellement sur cet exemple dans les diverses résidences où les attachait leur ministère, en sorte que dans tous les lieux où la religion donnait un pasteur au peuple fidèle, elle assurait en même temps un s'enseigne à l'enfance. Et ce catéchisme qui l'enseigne publiquement dans toutes les paroisses, et depuis des temps si reculés qu'on ne peut assigner l'époque où cette pratique a pris naissance, qu'est-il autre chose qu'une preuve toujours subsistante de l'intérêt que porte l'Eglise à l'instruction des enfants? Avant donc que les législateurs eussent pensé à leur donner des maîtres, la religion avait déjà pourvu à ce besoin par un enseignement permanent, universel, aussi élevé dans son objet que populaire dans ses formes; enseignement modèle, essentiel, fondamental, que nul autre ne saurait suppléer, mais qui peut suppléer tous les autres, et qui, pour être moins complet que nos cours d'instruction élémentaire et supérieure, n'en suffisent pas moins aux nécessités réelles et perpétuelles des sociétés, puisqu'il apprend à l'homme ce qu'il lui importe le plus de savoir, son origine, ses devoirs et ses destinées.

« Les prêtres ennemis de l'instruction! Mais les législateurs et les sages eux-mêmes, où ont-ils puisé l'idée-mère de leurs écoles, et leurs meilleurs règlements de discipline, si ce n'est dans ce même esprit de l'Eglise, et dans les sages dispositions qu'elle avait déjà consacrées? Nous avons beau nous en défendre, et présenter nos œuvres comme des créations et des découvertes, les préconiser comme l'heureux résultat de nos progrès et de la supériorité de nos lumières, notre société est toute pénétrée, et, si l'on peut parler ainsi, tout imbibée de christianisme. Nous croyons être neufs, quand nous ne faisons que retourner, combiner et mettre en œuvre l'élément chrétien, déposé au fond de nos mœurs et de notre constitution sociale. Il est beau sans doute de réglementer les écoles, de multiplier les sources de l'instruction; mais, au XIXe siècle, après que l'Evangile a étendu son influence et communiqué sa vertu à toutes les institutions généreuses, après qu'il a proclamé toutes les vérités utiles, et semé tous les germes du bonheur de l'humanité, on ne doit pas oublier la grande part qui lui revient dans les perfectionnements que l'on ne tente, et dans le bien que l'on n'embrasse, qu'en obéissant à son esprit.

« Les prêtres ennemis de l'instruction! Eh! qui mieux que le prêtre peut en sentir le prix, lui qui a consacré tant d'années à s'instruire, dont la vie est une vie d'étude, quand elle n'est pas employée à la charité et à la prière? Ennemis de l'instruction et de l'instruction du peuple! Mais le peuple peut-il avoir de meilleurs amis que le prêtre, né dans son sein, sorti de ses rangs, confident de ses misères, consolateur de ses peines, conseiller de ses voies, qui vit de sa vie, souffre de ses douleurs, et s'endort enfin avec lui dans la même tombe, après avoir veillé avec lui et pour lui sous les mêmes chaumes? Pourquoi refuserait-il de partager avec le pauvre le fruit de la science, comme il partage avec lui son pain de chaque jour? — Ennemis de l'instruction! Et quel intérêt pouvons-nous avoir de la repousser? L'intérêt de la religion, peut-être? Mais est-ce que la religion redoute les lumières? Elle ne se plaint au contraire que de n'être pas assez connue, assez étudiée, assez approfondie. Car, comme l'a dit un grand homme, peu de philosophie éloigne de la foi, beaucoup de philosophie y ramène. (BACON.) En quoi a-t-elle souffert du progrès de nos connaissances, des découvertes de l'esprit humain dans le domaine de l'histoire et dans celui de la nature, dans le vaste champ de l'antiquité et de l'origine des nations? Plus la science s'étend, plus nous voyons la religion s'élever et grandir, et chacune des conquêtes de l'intelligence est un hommage à sa Divinité. Assise sur des fondements impérissables, le front dans le ciel, et la main étendue sur la terre pour bénir les hommes, la foi chrétienne regarde passer devant elle, courant à leurs études, à leurs investigations, à leurs expériences, à leur laboratoire, la multitude de savants dont quelques-uns l'aiment et l'adorent, dont le grand nombre ne s'informe point d'elle, dont quelques autres

(86) « Maxima debetur puero reverentia. » (SÉNÈQUE.)

(87) *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei.* (*Matth.* XVIII, 10.)

la méprisent et l'insultent : mais après qu'ils se sont fatigués à remuer la terre, à interroger les astres, à explorer les phénomènes de la vie dans les corps organisés, à fouiller dans les archives des peuples, et à déchiffrer les énigmes de leurs monuments, elle les voit venir à ses pieds, apportant, l'un après l'autre, comme un tribut à cette reine de toute vérité, le témoignage qu'ils ne trouvent rien contre elle, et que sans elle aucun des mystères de l'homme et de la nature ne peut être expliqué. Et il ne faut pas s'en étonner; la religion est une vérité complète. Comme elle porte *sa justification en elle-même* (88), elle doit la recevoir aussi de tous les faits qui sont en contact avec elle. La science, par cela même qu'elle est susceptible de progrès, reste toujours dans une sorte d'enfance, et ne découvre la raison des choses que par degrés et après de longs tâtonnements.

« Le prêtre ennemi de l'instruction et des lumières !

« Peut-être; mais il faut s'entendre. Ennemi de l'instruction ! Oui, de cette instruction qui n'aurait pas Dieu, la religion, la vertu pour fondement, et pour fin le perfectionnement et le bonheur de l'homme par l'accomplissement des devoirs. Oui, de cette instruction fausse et systématiquement perverse, dont les leçons empoisonnent les générations dans leur fleur, qui sème les doutes, insinue l'erreur, accrédite le mensonge, dénature les faits pour les interpréter au profit des passions, amène la corruption du cœur par celle de l'esprit, et ébranle, en se jouant, les croyances les plus saintes. Oui, de ce demi-savoir, si commun de nos jours, qui trompe les simples, et s'impose à la crédulité, en affectant les dehors et l'autorité de la science véritable; demi-savoir pire encore que l'ignorance elle-même, parce que, ne voyant rien au delà de son étroite sphère, il se moque et méprise; tandis que l'ignorance sait du moins douter quelquefois et écouter un plus sage. — Ennemi des lumières ! Non de ces lumières douces et pures qui réjouissent et fortifient les yeux sains, et guérissent les yeux malades, mais de ces lumières qui aveuglent; non de ces lumières bienfaisantes qui éclairent les esprits et allument dans les âmes la sainte flamme de la vertu, mais de ces lumières qui brûlent et dévorent comme des torches homicides; non de ces lumières qui embellissent la vie et colorent d'un jour doux l'horizon de l'intelligence, mais de ces lueurs trompeuses, de ces feux sinistres, tels qu'on en voit errer autour des abîmes et sur les tombeaux ! Et voilà pourquoi le clergé a pu manifester d'abord quelque défiance pour certains systèmes d'enseignement, prônés avec un engouement qui ne contribuait pas moins que leur nouveauté et leur origine à les rendre suspects, et transplantés de loin à grands frais sur un sol déjà fécond en méthodes que le temps avait éprouvées. Voilà pourquoi il n'a dû accueillir d'abord qu'avec une sorte de réserve et d'hésitation, et comme *sous bénéfice d'inventaire*, des projets d'extension, de perfectionnement de l'instruction des classes populaires : projets louables sans doute, mais qui ne semblaient pas offrir des garanties suffisantes aux principes inséparables de tout bon enseignement. Mais dès qu'ils ont pu se rassurer sur les grands intérêts, dès qu'ils ont pu lire au frontispice de la loi que la religion et la morale seraient la base de l'instruction élémentaire, et reconnaître que ces promesses n'étaient pas de vaines formules, mais l'impression d'une volonté sincère; les prêtres n'ont-ils pas été les premiers à offrir leur concours à l'administration, à mettre à sa disposition sa légitime influence, acceptant la part telle quelle, qui leur était faite dans la législation des petites écoles, sans trop examiner si cette part était plus ou moins proportionnée à la supériorité de leur instruction, et à la considération que réclame leur ministère ? Et ces humbles et respectables frères des Ecoles chrétiennes, dont nous voyons avec tant de joie les établissements se multiplier dans notre diocèse; ces bons frères qui s'étaient modestement voués à bégayer avec l'enfance les premiers rudiments de la religion et de la grammaire, ne se sont-ils pas empressés d'eux-mêmes d'étendre le cercle de leur enseignement ? Ne les a-t-on pas vus ouvrir spontanément dans la capitale, et au centre de nos grandes cités, des écoles spéciales pour les adultes et les classes ouvrières, par condescendance pour des besoins nouveaux, qu'il vaut mieux en effet satisfaire avec discrétion et mesure, qu'irriter par d'imprudentes résistances?

« Tel est le véritable esprit de la religion aussi bien que de ses ministres. Elle applaudira toujours aux efforts qui seront faits, aux essais qui seront tentés pour l'amélioration de la condition des hommes. Elle prévenait noblement à cet égard les vœux de l'humanité, quand elle avait le pouvoir et la fortune. Maintenant elle s'y associera, elle les bénira, elle les fécondera de sa divine influence. A la vérité, elle attache plus de prix à la science des devoirs qui forment et règlent le cœur, qu'à la science des droits qui exalte et peut égarer les esprits. Elle tient moins à créer un peuple de savants, qu'un peuple de Chrétiens vertueux et honnêtes, qu'un peuple de frères liés par une douce communauté de tendresse et de services. Mais de cette instruction religieuse avant tout, et même sagement libérale, qui élève la pensée, adoucit les mœurs, développe et dirige le sentiment, et vient en aide à la pratique des vertus, nous n'en sommes pas les ennemis. Quel est le pasteur qui ne se montre jaloux d'obtenir de bons maîtres, de zélées et pieuses institutrices pour auxiliaires de ses saintes fonctions; qui ne porte un religieux intérêt à la création, à la bonne tenue, à la prospérité des écoles?

(88) *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* (Psal. XVIII, 10.)

Nous avons recueilli à cet égard les témoignages les plus expressifs de la bouche des personnes les mieux placées pour en connaître, et nous aimons à nous en prévaloir pour l'honneur de nos dignes et chers coopérateurs. Si quelquefois ils ont jeté le cri d'alarme, c'est l'homme que repoussait leur zèle dans l'intérêt du troupeau, et non l'instruction, qui ne peut être dans aucun cas responsable des torts et des imperfections de celui qui la dispense. Mais l'instituteur qui honore ses fonctions par l'intégrité de ses principes et la régularité de ses mœurs, ah! ils l'ont jugé digne de tout amour et de toute confiance. Quel n'est pas en effet le mérite du bon instituteur, et quel bien ne peut-il pas opérer dans nos paroisses? Il instruit par ses leçons, il édifie par ses exemples; il assiste le pasteur dans les cérémonies saintes, le seconde dans la direction de la psalmodie et du chant sacré, dans les soins et la décoration du sanctuaire. Il accoutume la jeunesse à porter le joug du Seigneur, lui enseigne *la crainte de Dieu, commencement de la sagesse* (89), et le respect dû à la maison de la prière et du sacrifice. Il prépare le bonheur des familles, les triomphes de la religion, le repos des sociétés, en formant pour l'Etat des citoyens honnêtes, pour l'Eglise des enfants soumis et fidèles, et des élus pour l'éternité. Il a droit à cette double couronne que le grand Apôtre décerne à *ceux qui s'emploient au travail de la parole et de l'instruction* (90). Le monde le considère, mais la religion lui garde une plus belle et plus riche récompense. C'est par la foi qu'on arrive au ciel; mais *la foi venant de l'ouïe* (91), c'est par l'enseignement qu'elle se communique aux hommes. Or, l'Esprit-Saint qui promet aux justes *instruits de la loi une gloire égale à la clarté du firmament*, nous déclare que les maîtres *qui leur auront enseigné la justice, brilleront éternellement* au ciel d'un éclat plus vif, *comme les étoiles* qui l'illuminent et le décorent (92).»

J

JÉSUITE.

Objections. — C'est un Jésuite! — Vous demandez ce qu'est un Jésuite? Il me semble que c'est l'équivalent de toutes les injures. — Un Jésuite, c'est un dindon; et cela se dit dans les plus belles sociétés. — C'est un homme faux et à restrictions mentales. N'est-ce pas du nom d'un Jésuite qu'est venu le mot *escobarder?* — C'est un ambitieux qui voudrait conquérir le monde et dominer toutes les puissances. — Il sait tout, tant par lui-même que par ses affidés, ce qui est fort ennuyeux. — Avec les secrets des familles, il ne craint pas de dérober les fortunes, quand l'occasion s'en présente. — C'est un homme à morale relâchée et à principes dangereux. — N'a-t-il pas enseigné qu'il est permis de tuer les rois? — N'a-t-on pas dit des Jésuites qu'ils ont empoisonné le duc de Reischstad et d'autres encore au moyen d'une hostie? — N'a-t-on pas dit de la Société que c'est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout? — C'est effrayant. — Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable, puisqu'elle a eu tant d'ennemis, parmi lesquels se trouvent des hommes du plus grand mérite, comme Pascal et la plupart des jansénistes; qu'elle a été chassée de presque tous les Etats d'Europe et supprimée par un bref de Clément XIV. — On peut bien être contre les Jésuites sans être pour cela contre la religion. — Pourquoi tant tenir à cette Société, puisque l'opinion la repousse? — La religion, qui a longtemps subsisté avant elle, peut également subsister après.

—

Réponse. — Le mot de *Jésuite* est un de ceux que la passion et l'ignorance jetaient à chaque instant, il y a quelques années, et jettent encore quelquefois à la face des simples fidèles, mais principalement des prêtres, sans aucune espèce de motifs, la plupart du temps, ou pour les motifs les plus absurdes et les plus insignifiants.

C'est un Jésuite! nous dit-on.

Qu'entendez-vous donc par là? Expliquez-vous un peu, je vous prie. Nul homme raisonnable ne doit employer un mot sans en connaître la signification. Ce serait s'exposer à se trouver dans le cas d'un enfant de cinq à six ans dont j'entendais raconter un jour la plaisante histoire. C'était dans une ville assez importante de la France, à cette époque de triste mémoire où le prêtre ne pouvait faire un pas sans qu'on lui jetât l'insulte au visage. L'enfant dont nous voulons parler était à jouer avec quelques camarades à peu près du même âge que lui. « Tiens, voilà un prêtre qui nous arrive, dirent ceux-ci en interrompant leur jeu. — Attendez, » répondit notre espiègle, « je vais le saluer un peu. » Le prêtre qu'on avait aperçu de loin passa en effet auprès de ces enfants; et, se rappelant sans doute la bienveillance que Jésus-Christ témoignait à ceux qui se trouvaient sur son passage, pendant son séjour

(89) *Initium sapientiæ timor Domini.* (*Psal.* cx, 10.)

(90) *Duplici honore digni habentur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina.* (*I Tim.* v, 17.)

(91) *Fides ex auditu.* (*Rom.* x, 17.)

(92) *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (*Dan.* xii, 3.)

sur la terre, il se mit à leur sourire. Cet acte de tendre politesse, qui en eût désarmé de plus âgés sans doute, ne fit rien sur celui-ci.

Cet âge est sans pitié,

assure le bon la Fontaine. Se redressant sur la pointe des pieds, comme pour se donner plus d'importance, le petit bonhomme s'écria de toute la force de ses poumons : « C'est un Jésuite! — C'est un Jésuite! » reprit le prêtre, tout étonné de cette brusque apostrophe. « Vous savez donc ce que c'est qu'un Jésuite? — Non, » dit l'enfant. — Pourquoi donc parlez-vous ainsi? » continue le prêtre. — « Je répète ce que j'entends dire, » répondit l'enfant, » que la honte, naturelle aussi à cet âge, commençait à saisir. Pendant ce court entretien, le prêtre avait aperçu à la porte d'une maison une cage dans laquelle se trouvait enfermée une de ces pies qui répètent depuis le matin jusqu'au soir quelques mots qu'on leur a appris. Il trouva l'occasion favorable pour donner à son petit insulteur une leçon, dont il espérait bien que celui-ci profiterait. Appuyant la main sur son épaule, et le regardant d'un air moitié souriant, moitié sérieux : « Savez-vous, mon enfant, à qui vous ressemblez à cette heure? » lui dit-il. — Non, » répondit l'enfant, qui ne savait plus s'il devait rire ou pleurer. — Eh bien! » continua le prêtre en donnant de plus en plus de la gravité à sa voix, « vous ressemblez parfaitement à cette pie que je vois là renfermée dans sa cage, et qui adresse aussi aux passants des mots auxquels elle n'entend absolument rien » Pendant qu'il parlait ainsi, la pie avait fait entendre ces mots que répètent assez habituellement partout les oiseaux de son espèce : *Margot, à la cage!* « Entendez-vous bien, dit le prêtre en étouffant le rire qui était sur le point de lui échapper, c'est à vous positivement qu'elle s'adresse. Elle vous a reconnu sans doute, à votre langage, comme étant de son espèce, et elle veut vous avoir enfermé avec elle dans sa cage. Voilà pourquoi elle ne cesse de répéter : *Marmot, à la cage!* » Qui se trouva sot à cette conclusion? ce fut notre bambin. Ses camarades furent les premiers à lui crier aux oreilles : *Marmot, à la cage!* Il alla se cacher en effet, mais non pas du côté de la pie. Retiré chez lui, il fut plusieurs jours sans oser se montrer; et oncques depuis il ne dit à personne : *C'est un Jésuite!*

C'est un Jésuite! dites-vous. Savez-vous que ce nom est bien beau par lui-même? Il vient du nom de Jésus, ce nom que Dieu a donné à son Fils, et qui est au-dessus de tout nom, dit l'apôtre saint Paul : *de sorte que tout genou*, quand on le prononce, *doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers : « Donavit illi nomen, quod est super omne nomen; ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.* » (*Philip.* II, 9, 10.) Je sais qu'un mot est souvent bien détourné de sa signification primitive, et surtout de sa racine; mais celui-là ne l'est pas beaucoup, puisqu'il sert à désigner ceux qui ont pris, à la face du ciel et de la terre, le solennel engagement de se dévouer complétement à la gloire de Jésus. De quelque manière que nous envisagions la chose, vous avez donc toute raison de ne pas employer ce mot au hasard, de ne pas le mettre à toute sauce, comme on dit communément, et surtout de ne pas le traîner dans les ruisseaux, comme vous paraissez en avoir l'intention. Ce n'est pas lui, du reste, que vous salissez, mais vous-même. La boue dans laquelle vous l'auriez jeté rejaillirait infailliblement sur vous.

C'est un Jésuite! dites-vous à toute personne et à tout propos. C'est un Jésuite! disent également à toute personne et à tout propos ceux que je suppose être dans les mêmes sentiments que vous. Avant d'aller plus loin, voudriez-vous bien m'expliquer ce qu'il y a, je ne dirai pas seulement d'inintelligible, mais de contradictoire et d'absurde dans ce genre d'insulte? Je sors de la maison du Seigneur, où j'ai célébré les saints mystères, chanté les louanges de Dieu, annoncé l'Evangile, régénéré dans les sacrements de baptême ou de pénitence les âmes souillées par le péché; je reviens encore de l'hospice, cette autre maison du Seigneur, cet Hôtel-Dieu, comme on dit communément, où j'ai donné toutes les consolations de la religion à un grand nombre de malheureux; vous m'avez aperçu, et rien qu'à mon air, à mon habit surtout : « C'est un Jésuite! » vous écriez-vous... Traversant une des rues de la ville, je rencontre deux soldats, sortant de je ne sais quel mauvais lieu, dont l'un, assez peu solide sur ses bases, s'efforçait vainement de soulever de terre et d'entraîner après lui son camarade, qui était dans un état plus déplorable encore que le sien. Celui-ci, au contraire, par le seul poids de son corps, l'avait abattu aussi un instant sur le pavé, ce qui n'était pas difficile. S'étant relevé tout doucement, et voulant faire l'homme d'esprit, comme si tout le monde n'eût pas vu qu'il ne pouvait y avoir en lui que de l'esprit-de-vin : « C'est un Jésuite! » balbutia-t-il à la foule assemblée, en parlant de son camarade. Allant toujours, en faisant à part moi mes réflexions sur ces singuliers incidents, je rencontre au coin d'une rue deux portefaix qui se battaient. L'un d'eux, plus fort ou plus adroit que l'autre, le renverse à terre. Mais celui-ci, se relevant tout honteux, croit se venger en disant aussi de son camarade : « C'est un Jésuite! » Si j'avais pu descendre les degrés de l'échelle sociale, je crois que j'aurais vu le même mot appliqué plus *bassement* encore peut-être, si je puis m'exprimer de la sorte. Actuellement, voilà ma conclusion : Ou ce nom de Jésuite m'a été justement appliqué, à moi prêtre, à moi qui viens de remplir les devoirs de mon saint ministère, à moi qui sors de pratiquer cette sublime vertu de charité, pour laquelle tous les hommes, quels qu'ils soient, n'ont que des paroles de bénédiction, ou c'est à ce soldat ivre-mort, plein de vin et de vices, à ce grossier porte-

faix, qui vient de jeter à terre, comme un morceau de bois ou comme un paquet de linge sale, son camarade, qui ne vaut guère mieux que lui. Si le mot m'a été justement appliqué, ce qui ne me déplaît en aucune manière, il n'a pu l'être à ces êtres dégradés. Si c'est à ces derniers, au contraire, qu'il a été justement appliqué, il ne pouvait l'être en même temps à moi-même. Il n'y a pas à dire, il faut faire son choix. Vous ne pouvez vous servir du même mot pour exprimer des choses aussi contradictoires : ce serait une iniquité menteuse aux yeux de tous, même à ses propres yeux : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.)

Vous demandez ce qu'est un Jésuite? répondez-vous. Il me semble que c'est l'équivalent de toutes les injures.

Oui, dans votre dictionnaire. J'en avais déjà fait la remarque, avant que vous l'eussiez avoué; mais il me semble aussi que le dictionnaire dont vous vous servez quelquefois si peu à propos, et dont se servent également d'autres personnes qui manquent comme vous de raison, sur ce point du moins, il me semble, dis-je, qu'un tel dictionnaire n'est point le dictionnaire de l'Académie et surtout de l'Académie française, je veux dire d'une académie juste et polie.

Jésuite est l'équivalent de toutes les injures, dites-vous. C'est bien le cas de faire l'application du mot si connu et si vrai : Qui dit trop ne dit rien.

De toutes les injures? Mais il y en a la moitié peut-être qui sont en opposition formelle avec les autres, qui les combattent, par conséquent, et les détruisent... D'où il suit que ce que vous affirmez d'une part, vous le niez de l'autre. D'où il suit que vous ne prouvez rien ni ne dites rien. En sorte que ce mot si redoutable, qui a fait peur, il y a quelques années, et qui fait peur encore aujourd'hui à tant de personnes, cet équivalent de toutes les injures, selon vous, serait plutôt l'équivalent de *rien*.

De toutes les injures? quoi! même de voleur! même d'assassin! ce serait un peu fort. — Non, me répondez-vous, ça ne va pas jusque-là. — Alors ce n'est donc point l'équivalent de toutes les injures. Mais enfin, expliquons-nous, et dites quelques-unes de ces injures dont le mot de Jésuite est, d'après vous, l'équivalent.

Un Jésuite, c'est un dindon; et cela se dit dans les plus belles sociétés, affirmez-vous.

Bien commencé! Savez-vous que ce ne serait pas très-poli, si c'était vrai; car dindon est synonyme de grosse bête. Mais le Jésuite est bien loin, généralement parlant, de mériter une telle injure. Nul corps religieux peut-être n'a fourni un aussi grand nombre de sujets d'un mérite réel et quelquefois supérieur, dans tous les genres, sans aucune exception. Tous en conviennent, depuis Voltaire jusqu'à vous, si vous voulez parler franchement; et tous sont bien obligés d'en convenir, car c'est une vérité tellement frappante qu'il est impossible de la nier.

Voici ce que disait le judicieux Bergier, peu après la suppression de la célèbre Société. « Pendant deux cent trente ans qu'a subsisté cette Société, elle a rendu à l'Eglise et à l'humanité les plus grands services, par les missions, par la prédication, par la direction des âmes, par l'éducation de la jeunesse, par les bons ouvrages que ses membres ont publiés dans tous les genres de sciences. On peut consulter la bibliothèque de leurs écrivains, donnée par Alégambe, et ensuite par Sotuel, en 1676, *in-folio;* et depuis quel supplément n'aurait-on pas à y ajouter? Cette Société n'existe plus. Nous souhaitons sincèrement qu'il se forme dans les autres corps, séculiers ou réguliers, des missionnaires tels que ceux qui ont porté le christianisme au Japon, à la Chine, à Siam, au Tonkin, aux Indes, au Mexique, au Pérou, au Paraguay, à la Californie, etc.; des théologiens tels que Suarès, Petau, Sirmond, Garnier; des orateurs tels que Bourdaloue, Larue, Segaud, Griffet, Neuville; des historiens qui égalent d'Orléans, Longueval, Daniel; des littérateurs qui effacent Rapin, Vanières, Commire, Jouvency, etc., etc. Nous souhaitons surtout que bientôt on ne s'aperçoive pas du vide immense que les Jésuites ont laissé pour l'éducation de la jeunesse, et que les générations futures soient, à cet égard, plus heureuses que celle qui suit immédiatement leur destruction. » (*Dict. de Théologie*, art. *Jésuite.*)

Quelle matière à réflexions!... Pour nous renfermer strictement dans le sujet qui nous occupe, disons seulement ici que la Société des Jésuites a été rétablie par Pie VII, dès que les troubles qui avaient agité l'Europe eurent été apaisés, et que, quoiqu'elle ne fasse, en quelque sorte, que de sortir de ses ruines, et qu'elle souffre encore persécution de la part des ennemis de l'Eglise, elle se trouve déjà presque aussi florissante qu'elle était au moment de sa destruction, ayant en tout genre des sujets non moins remarquables par leur capacité que par leur dévouement.

Il ne peut guère en être autrement. Tout le monde connaît la méthode des Jésuites. Quand un sujet se présente à eux, ils l'étudient avec le plus grand soin; et après avoir reconnu l'aptitude qui lui a été donnée non-seulement par la nature, mais par la grâce, puisque, comme nous l'enseigne l'apôtre saint Paul, *l'Esprit de Dieu se manifeste diversement en chacun, pour l'utilité commune* (93), ils le poussent dans cette voie, par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition; et l'on sait que, sous ce rapport, rien ne leur manque. C'est bien là assurément le moyen d'avoir des hommes supérieurs en tout genre, et de tirer du sujet le plus ordinaire tout le parti qu'on peut en tirer. Il serait donc de toute fausseté de dire, dans le

(93) *Unicuique autem datur manifestatio spiritus ad utilitatem.* (*I Cor.* XII, 1.)

sens vulgaire de l'expression, qu'un Jésuite est un dindon.

Cela se dit dans les plus belles sociétés, affirmez-vous.

En tout cas, ce serait la preuve que les plus belles sociétés ne sont pas toujours les meilleures. Mais non, cela ne se dit nulle part, dans le sens que vous croyez, ou que vous semblez croire. Je vais vous expliquer, en peu de mots, comment et pourquoi cela se dit quelquefois.

On prétend, comme vous savez, que ce sont les Jésuites qui ont introduit, de l'Amérique septentrionale dans nos pays, le dindon, ou coq d'Inde. Cela ne doit surprendre personne, puisque tout le monde sait que les missionnaires, les Jésuites notamment, ont ordre de leurs supérieurs de faire profiter leur patrie de toutes les découvertes qu'ils peuvent faire dans les contrées où ils vont annoncer l'Evangile. Cette mesure n'est point adoptée par amour de la patrie seulement, mais aussi et principalement même pour l'œuvre à laquelle il se sont dévoués, puisque c'est intéresser, de plus en plus, à cette œuvre le pays qui les a nourris, élevés, envoyés dans ces contrées lointaines, où il les soutient encore en grande partie. Pour en revenir au fait particulier qui nous occupe, à l'introduction du dindon ou coq d'Inde, en Europe par les Jésuites, ce fait étant généralement admis, par une figure de rhétorique, qui ne se trouve pas ici des plus honnêtes, nommant l'*introducteur* au lieu de l'*introduit*, on a dit souvent, et on dit même encore aujourd'hui, dans les plus belles sociétés, pour parler votre langage, un *Jésuite* pour dire un *dindon*. Mais, je le répète, ce n'est que par figure, figure peu polie ici, avons-nous dit encore, et qui attire souvent des répliques non moins choquantes, comme on a dû le remarquer bien des fois, et comme le prouve d'ailleurs l'anecdote que nous allons rapporter.

C'était à la fin d'un repas où se trouvait une réunion nombreuse et mêlée. Un jeune homme, échauffé peut-être, soit par le vin, soit par les mauvaises idées politiques qui avaient cours alors, — Notre jeunesse n'a pas toujours été un modèle parfait de l'urbanité française,—un jeune homme, dis-je, eut le tort, en offrant un morceau de dindon à une dame bien connue par son attachement à la Compagnie de Jésus, de lui adresser ces paroles : « Madame, veut-elle du jésuite ? — Il y a du vrai dans ce que vous dites, répliqua immédiatement la dame, piquée jusqu'au vif, et dont la réponse se ressentit un peu trop de son mécontentement, nous savons que ce sont les Jésuites qui nous ont apporté ces dindons-là d'Amérique ; mais nous savons aussi que tous ne viennent pas de si loin, » ce fut comme si une bombe était tombée au milieu de l'assemblée. Tous gardaient un profond silence. Le jeune homme principalement. C'était autant et plus qu'il ne lui en fallait. Une autre dame, — ce sexe est aussi sans pitié quelquefois, — acheva de le pétrifier, en ajoutant ces mots : « Quant à moi, » dit-elle de son côté, « quelle que soit sous d'autres rapports, ma prédilection pour mon pays, je trouve que ceux d'Amérique valent bien mieux que ceux de France. »

C'est un homme faux, à restrictions mentales, avez-vous dit en parlant du Jésuite : N'est-ce pas du nom d'un Jésuite qu'est venu le mot *escobarder ?*

Vous avez vu sans doute, bien des Jésuites dans votre vie, et vous avez causé avec eux. Vous êtes-vous aperçu qu'ils fussent plus faux que d'autres, et qu'ils eussent plus fréquemment recours à des restrictions mentales ? Non, me direz-vous. Vous avez lu quelques-uns de leurs livres aussi sans doute ; ils ont tant écrit, en tout genre, comme nous le disions précédemment. Vous avez entendu, du moins, quelques-uns de leurs sermons : il n'y a guère d'église en France, je dirais même volontiers dans l'Europe et dans le monde entier, où leur voix n'ait retenti et ne retentisse encore, à l'heure qu'il est. Avez-vous remarqué que leur style manquât de franchise, si je puis m'exprimer de la sorte ? qu'au lieu d'énoncer nettement leurs idées, ils aient employé la parole, soit dans le langage de la conversation, soit dans le langage écrit, pour cacher leur pensée, comme disait un homme célèbre, qui ne passait pas pour leur appartenir ? Non, me direz-vous encore. Pourquoi donc alors les accuser de fausseté, et d'avoir recours aux restrictions mentales, c'est-à-dire, sans doute, à des mensonges un peu colorés ?

Prenez garde! ces hommes que vous accusez ainsi de fausseté, je veux dire d'un des plus grands défauts qui puissent se trouver dans l'humanité, ces hommes sont des Chrétiens, des religieux, ils sont employés partout avec succès dans les travaux du saint ministère, leurs règles sont approuvées par l'Eglise, elles ont formé, dans toutes les parties du monde, d'excellents sujets, de très-grands saints..... Comment donc concilier cela avec l'accusation que vous élevez contre eux ? Ce n'est pas tout encore, il est une fonction délicate et sainte dans laquelle ces religieux ont particulièrement réussi, c'est celle de précepteurs de la jeunesse, d'instituteurs de l'enfance, c'est l'éducation du jeune âge, à tous les degrés. Dans cette partie, ils ont su gagner, partout et toujours, autant et plus que qui que ce soit, la confiance du public, et non-seulement la confiance du public, mais celle des familles qui leurs donnaient leurs enfants ; et non-seulement la confiance de ces familles, mais celle des enfants qui étaient remis entre leurs mains. Or savez-vous bien comment on obtient la confiance, généralement parlant ? par la franchise : quand nous ne voyons pas clair dans un cœur, nous nous défions. Savez-vous comment on obtient, plus particulièrement encore, la confiance des parents, pour ce qui concerne leurs enfants ? par la franchise : on ne veut pas même du doute, en pareil cas. Savez-vous

comment on obtient, surtout, la confiance des enfants? par la franchise: leur cœur est ordinairement à découvert à nos yeux; et ils désirent voir de même dans le nôtre. Il n'est donc pas possible, je vous le répète, de dire que le Jésuite est un homme faux et à restrictions mentales, puisque c'est tout le contraire qui est démontré et reconnu.

Mais, me direz-vous, cela se dit assez souvent, et il est incontestable, d'ailleurs, que c'est du nom d'un Jésuite que vient le mot *escobarder*.

Vous ne savez donc pas ce qu'il en est? Je vais vous le dire. Le Jésuite est, en général, selon moi, un homme franc, et il n'est même quelquefois que trop franc. Je lui reprocherais volontiers d'appeler trop crûment un chat un chat, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles tant de personnes se sont élevées contre lui. S'ils aimaient la fausseté et les restrictions mentales, comme vous le prétendez, tous les ennemis de l'Eglise, les jansénistes en particulier, ne leur auraient pas fait cette guerre acharnée dont ils ont encore à souffrir. Cette franchise un peu guerrière, ils la doivent, ce me semble, au caractère de leur fondateur, qui avait été militaire avant de devenir prêtre d'abord, puis chef d'ordre. Mais, autant le Jésuite tient à dire la vérité et à ce que les autres la disent également quand cela est nécessaire, autant il tient à user de son droit, et surtout à ce que les autres usent du leur, quand il n'y a nulle obligation de dévoiler sa pensée. Que pour user de ce droit, que pour procurer aux autres surtout la facilité d'en user sans éprouver de désagréments, quelques-uns d'eux, Escobar notamment, aient indiqué certains moyens qui répugnent au cœur d'un honnête homme, au vôtre, si vous le voulez, je ne vous soutiendrai pas le contraire. Qu'est-ce que cela prouve? qu'il y a partout des singularités, des erreurs, des absurdités même quelquefois. Où n'y en a-t-il pas? Cicéron affirme qu'il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été dite par quelque philosophe. Par rapport aux questions qui n'ont point été définies par l'Eglise, le théologien est à peu près dans la même position que le philosophe. Voilà ce qu'il importe de ne point oublier ici. Tirer, au lieu de cela, des opinions d'Escobar et autres, car tout cela a été beaucoup plus en théorie qu'en pratique, la conclusion que vous voulez en tirer, c'est-à-dire que le Jésuite est, en général, un homme faux et à restrictions mentales, c'est faire ce qu'on ne peut sans la plus grande injustice.

C'est un ambitieux, avez-vous dit encore, qui voudrait conquérir le monde et dominer toutes les puissances.

Oui, c'est un ambitieux; mais c'est un ambitieux qui ne veut que la gloire de Dieu. Tout le monde connaît sa devise : Pour la plus grande gloire de Dieu : *Ad majorem Dei Gloriam*, ou simplement : *A. M. D. G.* — C'est une ambition bien sainte, et qui devrait embraser toutes les âmes. Oui, il voudrait conquérir le monde et dominer toutes les puissances. Savez-vous pourquoi? pour tout soumettre aux pieds de Jésus-Christ. C'est une chose bien légitime. C'est l'accomplissement littéral du commandement fait par Notre-Seigneur à cette milice spirituelle dont les Jésuites peuvent se donner à tant de titres pour les légitimes successeurs : *Allez donc, instruisez toutes les nations... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé...* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.) Ces ambitieux, du reste, ces conquérants à la manière des apôtres, n'ont rien de commun avec les autres. Les autres sont conduits par la haine, généralement parlant, eux par l'amour; les autres se chargent des dépouilles des vaincus, eux vivent dans la pauvreté, et se dépouillent encore volontiers de ce qu'ils ont pour en revêtir ceux qu'ils gagnent à Jésus-Christ; les autres emploient tous les moyens, bons ou mauvais, pour arriver à leur but, eux n'emploient et ne peuvent employer que des moyens légitimes. Saint Augustin a dit qu'il ne ferait pas le plus léger mensonge pour tirer toutes les âmes du purgatoire. Il est défendu également à ceux que Dieu envoie sur la terre à la conquête des âmes de faire le moindre mal pour les gagner à Jésus-Christ. Et cela est bien naturel. Pourquoi chercher à conquérir le monde à Jésus-Christ? pour faire la volonté de Dieu. Or il n'est pas possible de commencer par désobéir à Dieu, ce qui a toujours lieu quand on fait le moindre mal, pour vouloir faire sa volonté.

Mais, me direz-vous, le Jésuite, dans l'ardeur de son ambition pour la conquête des âmes, ne se substituera-t-il pas lui-même à Jésus-Christ?

Non, généralement du moins: car, en général, c'est un bon Chrétien! Non, généralement du moins; car, en général, c'est un bon religieux! Non, généralement du moins; car, en général, il a l'esprit de sa Société. Or, savez-vous quel est cet esprit? c'est l'esprit d'abnégation et d'humilité. Nul Chrétien, nul religieux ne comprend et ne pratique mieux que le Jésuite cette maxime établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ que, pour s'élever en Dieu et par Dieu, il faut commencer par s'abaisser : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.* XIV, 11.) Vous vous représentez peut-être leurs orateurs les plus distingués recevant, à la suite d'une mission où ils auront obtenu de grands succès, les félicitations de tous. Vous seriez dans une grande erreur: ce ne serait point un mal pourtant; mais ce qui est permis aux autres ne l'est pas au Jésuite, que vous croyez ambitieux. Pour faire contre-poids à l'amour de la gloire qui pourrait s'élever dans son cœur, on l'enverra, je suppose, remplir l'une des plus humbles fonctions de la maison. Et le Jésuite obéira, et il obéira sans murmure, parce qu'il a renoncé à tout, même à l'exercice de sa volonté propre. En entrant dans la Société, il s'est remis entre les mains de ses supérieurs pour être placé par eux dans un lieu ou dans un autre, selon que le demanderait la gloire de Dieu, absolument comme

un cadavre; c'est l'expression même de saint Ignace : *Perinde ac cadaver.*

Mais, me direz-vous encore, au lieu de sa propre personne, le Jésuite ne mettra-t-il point sa Société à la place de son Dieu?

Non : car cette Société, quelque chère qu'elle soit à son cœur, quelque précieuse qu'elle soit à ses yeux, n'est rien comparativement à Dieu. Il n'a d'amour et de vénération pour elle que parce qu'il la sait propre à procurer la gloire du Seigneur. Tout par elle pour le bien, rien pour elle en dehors du bien. C'est un instrument, et même un instrument temporel et terrestre, dont se sert la Providence pour accomplir quelques-uns de ses desseins adorables. Il la verrait sans murmure disparaître à ses yeux, s'il était convaincu que telle est la volonté divine. Saint Ignace se demanda un jour quelle serait la perte qui lui causerait le plus de peine, et il comprit facilement que ce serait la destruction de sa Société. Il se demanda ensuite combien de temps il lui faudrait alors pour se résigner à la volonté du Seigneur, et il crut pouvoir répondre qu'il lui suffirait d'un quart d'heure passé en oraison aux pieds de son crucifix : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Galat.* VI, 14.) C'est toute l'ambition de saint Paul; c'est aussi celle du Jésuite, de celui du moins qui est véritablement digne de ce nom.

Il sait tout, tant par lui-même que par ses affidés, ajoutez-vous, ce qui est fort ennuyeux.

Ce serait fort ennuyeux sans doute, si cela était vrai; mais, franchement, comment pouvez-vous croire de tels contes? Il fut un temps où toutes ces sottises avaient un grand cours. Il n'y a pas d'inventions qu'on ne fît contre ces pauvres Jésuites, et contre tous ceux qu'on donnait pour tels, lesquels n'étaient pas autres, en réalité, que les zélés partisans de la religion catholique. C'était à cette époque de pénible mémoire où l'un de nos orateurs les plus véhéments s'écriait, aux applaudissements d'un grand nombre, qu'*il fallait appuyer sur ces gens-là la main de Voltaire.* Hélas! il ne se doutait pas que l'ombre de cette main allait écrire sur le mur du palais législatif le *Mane, thecel, phares* (*Dan.* V, 25) du gouvernement de juillet. Je me rappelle encore tout ce qu'on disait alors, ou plutôt une partie de ce qu'on disait; car qui pourrait et qui voudrait même se tout rappeler? La mémoire n'y saurait tenir quand le cœur est trop péniblement chargé. Je n'ai point oublié du moins ce fameux registre, bien plus qu'*in-folio* sans doute, tenu à Rome au centre même de la Société, et sur lequel étaient relatés, jour par jour, heure par heure, et probablement aussi minute par minute, tous les faits et gestes du monde. C'est bien entendu, du monde; non pas de Rome seulement, non pas de l'Italie, de l'Europe, mais du monde. Tandis que ces absurdités se débitaient assez sérieusement même, à ce qu'il semblait (car le mot de Jésuite faisait alors tout passer), nous apprîmes tout à coup que l'une des plus importantes maisons de la Société, celle de Paris, venait d'être volée par un domestique qui, trompant depuis longtemps la confiance de ses maîtres, leur avait fait des torts considérables. Chose singulière! c'étaient précisément nos hommes au registre universel qui annonçaient partout cette nouvelle, vraie malheureusement, ce dont ils paraissaient fort enchantés : « Mais, » leur dis-je, « comment se fait-il donc que ce Jésuite, qui sait si bien tout ce qui se passe dans le monde, et sans doute aussi les plus intimes secrets, ignore ce qui a lieu dans sa propre maison, et qu'il lui importerait tant de savoir? »

Il sait tout, dites-vous, et c'est fort ennuyeux.

Mais ce serait bien plus ennuyeux pour lui de tout savoir. Voyez quand un homme importun vient vous conter ses affaires, lesquelles ne vous intéressent aucunement. Quel dégoût vous saisit! C'est à n'y plus tenir. Que serait-ce donc si vous deviez écouter les affaires de tout le monde?

Il sait tout... Comment donc cela? Par ses affidés, ajoutez-vous. Oui, sans doute, le Jésuite a des hommes dévoués, et il en a même beaucoup; mais savez-vous bien pourquoi? parce qu'il le mérite, parce qu'on voit en lui un religieux plein de vertu, honnête par conséquent et discret. Dès lors qu'il serait ce que vous dites, c'est-à-dire un homme faux, occupé à saisir les secrets des familles, et sans doute aussi à en faire mauvais usage, ce dévouement lui ferait défaut tôt ou tard, et le laisserait dans l'isolement, ou à peu près.

Il sait tout... Mais que fait-il donc de tous ces secrets qui lui sont confiés, ou plutôt qu'il dérobe, lui Chrétien, lui religieux, lui Jésuite, qui a depuis trois cents ans la confiance de toutes les familles les plus respectables? Où les dépose-t-il? Vous nous parlez d'un registre immense déposé à Rome. Mais plus ce registre est gros, plus il est facile à découvrir. Qui a lu dedans? qui l'a vu? Rome est tombée plusieurs fois, et tout récemment encore, entre les mains des ennemis de la Société. Pourquoi n'ont-ils pas saisi ce registre, ne l'ont-ils pas ouvert aux yeux de tous, pour lui faire perdre la confiance publique dont elle jouit depuis si longtemps?

Laissons donc là cette sotte accusation : car vous feriez bien plus de tort à votre raison qu'à l'honnêteté du Jésuite, en y insistant, et je ne sais si je ne me ferais pas tort à moi-même, en la réfutant trop minutieusement.

En dérobant les secrets des familles, il ne craint pas, ajoutez-vous encore, de dérober leur fortune, quand l'occasion s'en présente.

C'est une infâme calomnie, qui n'a jamais pu prendre, ni parmi les grands, ni parmi les petits, quoiqu'elle ait été répétée, plusieurs fois, par des ennemis acharnés, qui ne comprenaient pas, dans leur aveuglement,

qu'il n'est pas moins mal d'enlever à autrui sa réputation que de lui enlever sa fortune, et que cette réputation est même le plus grand bien dont on puisse le dépouiller. Il est une cuirasse contre laquelle se sont toujours brisés les traits les plus acérés de ces calomniateurs, c'est la cuirasse de l'honnête homme, du bon Chrétien, du religieux exemplaire, une probité à toute épreuve.

Il ne craint pas, dites-vous, de dérober la fortune des familles, quand l'occasion s'en présente. Pourquoi donc, en ce cas, se trouve-t-il être un objet de vénération et d'amour dans ces mêmes familles? Pourquoi le voit-on surtout recherché des familles riches, qui ont le plus à veiller sur leur fortune? Il est, dans ces familles, certains membres qui devraient le redouter d'une manière particulière, ce sont les héritiers, les enfants de famille, généralement parlant. Pourquoi donc, vous demanderai-je encore, en est-il vénéré et aimé encore plus que de tous les autres?

Il dérobe, quand l'occasion s'en présente!... Mais pour qui connaît un peu les Jésuites, leur nombre, leur influence, en tout temps et en tout lieu, l'occasion doit s'en être présentée bien des fois, elle doit se présenter encore souvent. De là, des plaintes, des procès, des condamnations, des restitutions. Pourquoi n'a-t-on rien vu, pourquoi ne voit-on rien de semblable? En supposant que, soit par eux-mêmes, soit par leurs amis, ils aient pu, une fois, et même plusieurs, étouffer la plainte, ou désarmer la justice, ils ne l'ont pu toujours, ils ne l'ont pu surtout au temps et dans les lieux où leurs ennemis étaient au pouvoir, où ils étaient devenus, je ne sais par quel concours de malheureuses circonstances, un objet de prévention et même de haine, de la part d'un très-grand nombre. Je le répète donc, de ce que vous supposez, il a dû résulter encore bien des plaintes, bien des condamnations, bien des restitutions. Or on n'a jamais rien vu, on ne voit rien aujourd'hui de semblable, en aucun lieu. C'est que votre accusation est sans aucune espèce de fondement.

C'est un homme, dit-on, à morale relâchée et à principe dangereux.

Qui? lui, le Jésuite, à morale relâchée! Mais c'est une accusation que n'osent porter contre lui ses plus acharnés ennemis. Ils l'accuseront de tout plutôt que d'immoralité. C'est une faveur que son divin Maître semble avoir voulu lui faire partager avec sa propre personne : on ne suspecte point sérieusement sa moralité. Le Jésuite à morale relâchée! Mais c'est le contraire plutôt qu'il faut dire. C'est un homme grave, sévère même, en un sens. Voyez son air, sa démarche; écoutez ses entretiens. Gresset qui a si bien connu la Société, puisqu'il en a fait partie pendant longtemps, l'aimable et franc Gresset, a rendu à ses anciens confrères, en se séparant d'eux, pour jouir plus complétement, dit-il, de l'indépendance pour laquelle il était né, un bien touchant témoignage.

Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux.
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus;
Si tu ne les connais que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte et l'espoir sont exclus!
A leur sort le mien ne tient plus.
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à leur patrie, à leur roi, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.

. . . . . .

Mais, me direz-vous, il s'agit moins de la morale qu'ils pratiquent que de celle qu'ils enseignent.

C'est bien singulier qu'ils vaillent mieux que leur doctrine! Savez-vous que c'est un reproche qu'on ne peut pas faire à bien du monde, et qu'il y en a beaucoup qui le prendraient pour un compliment? J'avoue qu'il n'en saurait être ainsi à l'égard de religieux chargés d'annoncer la parole de Dieu, de diriger les consciences, de faire l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Aussi cela n'est-il point des Jésuites. Si la doctrine chrétienne, la véritable doctrine de l'Evangile est dans leurs actions, c'est qu'elle est dans leurs idées, c'est qu'elle se trouve dans leur enseignement. *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits*, a dit à ses disciples Notre-Seigneur Jésus-Christ, en parlant de ceux qui ont pour mission de conduire les autres : — *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.* VI, 16.) Car, comme il le dit encore : *Tout bon arbre porte de bons fruits, et tout mauvais arbre produit de mauvais fruits : « Omnis arbor bona fructus bonos facit; mala autem arbor malos fructus facit. »* (*Ibid.*, 17.) — L'arbre, c'est la doctrine; les fruits, ce sont les actions qui naissent de la doctrine. Si la doctrine est bonne, les actions seront bonnes aussi; et, on peut dire de même, en renversant la proposition, si les actions sont bonnes, la doctrine d'où elles découlent, sera bonne également. Cela est rigoureusement vrai, si non dans tel et tel cas particulier, du moins en général : car, l'action, c'est la conséquence de la doctrine. Or, comme l'a dit un écrivain célèbre, un individu peut reculer devant des conséquences; la société, jamais. Donc, avons-nous dit avec raison, si les Jésuites ont des mœurs irréprochables, des mœurs plutôt graves et sévères que relâchées, c'est que leur doctrine est dans le même sens.

Voyez, en effet, cette doctrine dans leurs livres écrits pour la direction des âmes, dans leurs sermonnaires. Voyez, par exemple, Bourdaloue, leur plus célèbre prédicateur, l'un des plus célèbres qui se soient

fait entendre dans une chaire chrétienne. Quel orateur! quel apôtre! Ce ne sont point des sermons, à proprement parler, c'est de la théologie, c'est l'Evangile. Et, quand je dis l'Evangile, je n'entends pas les pages douces et riantes de ce divin livre, mais bien les pages graves et sévères. Cet orateur ne croit pas pouvoir se permettre, comme tant d'autres, de couvrir de fleurs le bois sur lequel il étend l'humanité pour l'assimiler à son modèle: c'est la crèche presque nue, dans laquelle fut déposé Jésus en naissant, c'est la rude croix sur laquelle il est mort. Je vous avouerai franchement que, quand je lis Bourdaloue, je m'imagine presque toujours être avec Jésus dans l'étable ou sur le Calvaire.

Et leurs ouvrages de théologie? me direz-vous.

Quoi! leurs livres de piété, leurs sermonnaires seraient irréprochables, et leurs ouvrages de théologie ne le seraient pas également? C'est absurde; car, d'une part, c'est la théologie qui est la source d'où découle tout enseignement, et, d'une autre part, un ouvrage de théologie doit être d'autant plus conforme à la saine doctrine qu'il est destiné à passer sous les yeux de personnes qui s'y connaissent mieux.

Vous ne savez donc pas d'où leur est venue cette réputation d'être à morale relâchée et à principes dangereux? Je vais vous le dire. C'est des jansénistes, de ces hommes qui ont émis et propagé dans l'Europe, en France particulièrement, sur le libre arbitre, le salut des hommes, la sainte communion, etc., une doctrine si désespérante; de ces hommes à qui l'Eglise a dit comme Jésus-Christ à quelques-uns de ses disciples: *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (94); et que le monde entier a également repoussés, puisqu'ils n'existent plus, ou à peu près, en ce moment

Mais, me direz-vous encore, quelques-uns de leurs théologiens et de leurs missionnaires n'ont-ils pas eu réellement une morale relâchée en certains points, des principes en un sens dangereux?

Qui vous dit le contraire? Cela est et doit être, il est même de toute impossibilité qu'il en soit autrement. Mais partir de là pour les condamner tous, et les condamner aussi sévèrement que vous faites, c'est la plus grande injustice, c'est vous mettre doublement en contradiction avec vous-même, puisque bien loin de pratiquer la tolérance, que vous ne cessez de nous vanter, et qui est partout à l'ordre du jour, vous la condamnez dans les autres. Car, c'est réellement par tolérance, par une charité plus ou moins éclairée pour leurs frères, par le désir d'en sauver le plus possible, que quelques Jésuites, en théologie ou dans les missions, en Chine, par exemple, ont décidé qu'il était permis de faire ce qu'ils étaient bien éloignés de vouloir faire eux-mêmes.

N'a-t-il pas enseigné, avez-vous dit encore, en continuant votre guerre au Jésuite, qu'il est permis de tuer les rois?

Si c'était comme vous dites, tous ceux qui ont juré aux rois une haine implacable, qui n'en voudraient pas voir un seul sur la terre, ne seraient pas dans les mêmes dispositions à l'égard des Jésuites.

Si c'était comme vous dites, les Jésuites n'auraient pas été, et ne seraient pas encore, partout ou presque partout, favorablement accueillis à la cour des rois. Car vous n'ignorez pas qu'il a fallu, en général, forcer, pour ainsi dire, la main de ceux qui, dans un temps, ont signé leur condamnation, pressentant peut-être qu'ils signaient la leur en même temps.

Je sais bien que vous allez me nommer ici un Ravaillac et quelques autres de la même espèce. Mais, en lisant attentivement l'histoire, je ne vois pas qu'aucun d'eux ait accusé réellement les Jésuites de complicité. Et quand cela serait, quelle valeur aurait la dénonciation de tels hommes pour établir une accusation si grave, que d'ailleurs tout réfute?

N'y a-t-il donc rien en cela? me demanderez-vous.

Voici ce qu'il y a. On s'est toujours demandé et on se demande encore aujourd'hui s'il est permis de tuer les tyrans, c'est-à-dire les princes qui, au lieu de se servir de leur autorité pour le bien, ne s'en servent guère que pour le mal.—Cela n'est jamais permis, disent la plupart des théologiens, car l'assassinat est toujours un crime, et il faut d'ailleurs respecter Dieu dans ceux qui le représentent, même indignement.—Cela est permis, quand on ne peut faire autrement, disent certains théologiens, car ce serait vouloir le règne de l'injustice. — Appelés à donner leur avis sur cette question, qui se trouve nécessairement traitée dans toute théologie complète, les Jésuites ont dû la résoudre, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, selon la manière de voir de chacun, puisque, comme nous venons de le dire, c'est une opinion controversée. De là l'accusation injustement portée contre eux d'enseigner qu'il est permis de tuer les rois.

Vous nous objecterez peut-être ici qu'il y a toujours un certain danger à enseigner qu'il est permis de tuer les tyrans, et même à agiter seulement la question de savoir s'il est permis de le faire.

Pourtant il faut bien étudier toutes les questions, puisque toutes ont leur application dans ce monde. D'ailleurs, il n'y a pas que les Jésuites qui aient traité la question qui nous occupe, et qui l'aient résolue affirmativement, témoins Brutus et Charlotte Corday. Que dis-je! mais vos amis ne l'ont-ils pas fait, ne le font-ils pas encore beaucoup plus fréquemment que les Jésuites, quoiqu'ils n'aient aucune mission pour cela? N'ont-ils pas dit, ne disent-ils pas encore qu'il est permis de tuer tous les tyrans, et même tous les princes, ne faisant aucune

(94) *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.* IX, 55.)

distinction entre les bons et les mauvais? Ne mettent-ils pas partout en pratique, quand ils le peuvent, cette épouvantable doctrine? Et vous-même, peut-être, ne seriez-vous pas dans de semblables dispositions? Que s'il en est ainsi, et cela me paraît incontestable, comment osez-vous donc faire retomber sur les Jésuites une accusation qui pèse plutôt sur les vôtres, si ce n'est sur vous-même?

N'a-t-on pas dit des Jésuites, remarquez-vous, qu'ils ont empoisonné le duc de Reichstadt, et d'autres encore, au moyen d'une hostie?

Enoncer une telle accusation portée contre les Jésuites, c'est plus que la réfuter, c'est convaincre leurs ennemis du plus complet aveuglement, de la haine la plus atroce, c'est les décréditer dans l'opinion, non pas seulement pour ce chef d'accusation en particulier, mais pour tous les autres également. C'est bien ici qu'on peut dire, en employant le style de Rousseau : Ce serait faire trop d'honneur à ceux qui soutiennent de telles choses que de les réfuter, il suffirait de les enfermer comme fous. Et pourtant nous les avons entendu répéter plusieurs fois, non-seulement par des enfants et des gens du peuple, mais par des hommes qui occupaient une certaine position dans le monde, qui avaient reçu, ou étaient censés du moins avoir reçu une certaine éducation.

Quoi! empoisonner un jeune prince de qui on n'a point à se plaindre, un prince marqué au triple sceau de la naissance, de la gloire et de l'infortune, l'empoisonner par le sacrilége! Et quel sacrilége! lui donner la mort par l'ineffaçable sacrement, que l'on sait, que l'on proclame hautement avoir été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour faire vivre éternellement!... Il y a là une idée infernale, ou plutôt une accumulation d'idées, dont on ne sait quelle est la plus mauvaise, qui évidemment ne pourrait venir que du démon. Comment osez-vous donc en accuser non pas un ou deux Jésuites, mais toute la Société, cette Société qui a fait et fait encore, sur la terre, de si belles et de si saintes choses? Comment osez-vous l'accuser de plusieurs autres crimes semblables? Quelle preuve, quelle ombre de preuve en avez-vous? Vous ne devez pas ignorer cependant que la calomnie, la lâche, l'abominable calomnie est en raison de l'énormité du crime faussement supposé, de la position des personnes auxquelles il est attribué, et de l'absence des preuves qui pourraient l'établir.

Ils ont empoisonné le duc de Reichstadt!... Mais pourquoi ont-ils donc toujours été bien vus dans sa famille? pourquoi le sont-ils encore aujourd'hui? Vous n'ignorez pas que Napoléon III, si juste appréciateur du mérite, a pour les Jésuites une estime et une affection particulières; et vous savez peut-être également que c'est un Jésuite, le R. P. de Ravignan, qui a recommencé, à la chapelle des Tuileries, le cours de ces prédications illustrées autrefois par les Bourdaloue et les Massillon.

Et qu'on ne dise pas que c'est peut-être en reconnaissance de ce qu'ils lui auraient facilité involontairement l'accès au trône impérial; car ce serait une autre supposition abominable que tout repousse également. Et puis, d'ailleurs, n'aurait-il pas la même chose à craindre pour lui que pour les siens? Les autres rois, les princes, les grands, les petits, qui ont pour eux la même estime et le même attachement, ne les repousseraient-ils pas également, dans la supposition de ces crimes dont quelques-uns ne manqueraient pas d'être reconnus, comme des démons incarnés, capables d'inventer et d'exécuter des choses que ne pourraient accomplir les véritables démons? Car, vous ne devez pas l'ignorer, il est une Providence qui régit le monde et qui ne permet pas au génie du mal de prévaloir au delà de certaines limites.

Restons-en là sur ce point; car réfuter bien sérieusement de telles assertions, avons-nous dit déjà, ce serait faire trop d'honneur à ceux qui les avancent, et ce serait aussi, en quelque sorte, se déshonorer soi-même.

N'a-t-on pas dit de la Société, remarquez-vous encore, que c'est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout? C'est effrayant!

Ce serait effrayant, en effet, si c'était vrai; mais il n'y a rien de vrai en cela, rien absolument, du moins dans le sens mauvais de l'expression, je veux dire en considérant la société comme un instrument de destruction et de mort. C'est un trait de haine lancé sans motif par un spirituel calomniateur, et que d'autres ont ramassé, suivant l'usage, et n'ont cessé de lancer depuis aussi injustement.

La pointe est partout! avez-vous dit. Donc, vous avez dû la sentir, elle a inévitablement transpercé votre cœur. Est-ce vrai? Si, par miracle, vous l'avez évitée, d'autres, placés auprès de vous, ont sans aucun doute éprouvé ses effets? Est-ce vrai? Où sont donc les victimes qu'elle a faites? où est le sang qu'elle a répandu? où sont les ruines qu'elle a accumulées de toutes parts? Nous ne voyons rien de cela; nous n'en entendons pas dire un seul mot. Ce que vous avez répété n'est donc pas vrai, du moins dans le sens mauvais de l'expression.

J'ai ajouté dans le sens mauvais de l'expression; car la pensée me paraît juste, admirable même, entendue dans un sens favorable. Oui, la Société des Jésuites fut réellement une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout, en la considérant comme propre à combattre, en tout lieu, les ennemis de la religion. Qui ne le remarque, qui n'en a les preuves les plus convaincantes? Cette épée spirituelle et morale a sa poignée à Rome, pour être à la disposition du chef visible de l'Eglise, de celui à qui Jésus-Christ a dit: Paissez mes agneaux, paissez mes brebis : *Pasce agnos meos... pasce oves meas;* et elle a sa pointe partout, parce que partout se trouvent les ennemis du troupeau de Jésus-Christ. Connaissez-vous, en effet,

une seule partie de ce monde où les Jésuites ne soient répandus, et même en très-grand nombre? Ils sont en Europe pour y défendre contre l'incrédulité la foi qui fait depuis si longtemps son bonheur et sa gloire. Ils sont en Asie et en Afrique, pour y combattre l'idolâtrie et le mahométisme. Ils sont en Amérique pour y combattre l'hérésie. Ils se répandent de plus en plus, chaque jour, dans ces différentes îles dont se compose l'Océanie, pour les tirer de l'état de barbarie dans lequel elles se trouvent, et les faire jouir du bonheur de la foi et de la civilisation. Indépendamment de ces luttes que les Jésuites ont à soutenir contre les différents ennemis dont nous venons de parler, ne voyez-vous pas qu'ils sont prêts à se dévouer à toutes sortes de bonnes œuvres, en tout temps et en tout lieu? Ils sont dans l'enseignement, où ils instruisent l'enfance et la jeunesse; dans la prédication, où ils annoncent la parole de Dieu; dans les hôpitaux, où ils consolent, au nom de Jésus-Christ, ceux qui souffrent et sont affligés.... Il est, en ce monde, une espèce d'enfer à la porte duquel on pourrait graver aussi la désolante inscription que le Dante alue, en imagination, à la porte du véritable enfer : « O vous qui entrez, perdez toute espérance! » Le lieu dont je parle, vous l'avez nommé, c'est le bagne. Les Jésuites ont eu, un jour, la bonne pensée d'y aller donner une mission. Après bien des difficultés surmontées, ils sont venus à bout de leur entreprise, et on peut dire sans exagération qu'ils ont obtenu un succès inattendu, puisque, aux accents de la religion, ils ont pu, pendant quelque temps du moins, faire tressaillir d'espérance et d'amour (*Joan.* XXI, 15, 17) ces malheureux chargés de chaînes et plus encore de vices.

Qui n'a entendu parler de cette mission? Nous ne pouvons entrer ici dans de longs développements à ce sujet, mais nous rappellerons du moins quelques réflexions du pieux écrivain qui en a fait un livre d'édification que tant de personnes ont lu avec un véritable bonheur.

« La mission prêchée au bagne de Toulon par les Pères de la Compagnie de Jésus a eu un tel retentissement, » dit-il en commençant, « que nous avons cru devoir en faire un récit détaillé.... En racontant ces belles histoires de la providence de Dieu, nous avouons que nous avons eu quelque peine à nous maintenir dans le rôle d'historien que nous nous étions imposé. Bien des fois des larmes sont montées à nos paupières, la plume nous est tombée des mains, et nous nous serions volontiers répandu en d'inépuisables actions de grâces. Nous avons refoulé ces sentiments, qu'il nous eût été si doux d'exprimer, nous avons craint que notre enthousiasme et notre émotion pussent faire suspecter l'exactitude de nos paroles, et détruire dans certains esprits les graves enseignements que de tels faits proclament..... Nous nous sommes appliqué à laisser à cet enseignement merveilleux de la Providence sa force et sa douceur. Nous n'avons pas cherché à irriter les préjugés, nous ne demandons qu'à les voir se dissiper et se fondre. Nous nous sommes abstenu avec grand soin de toute réflexion qui aurait pu les heurter trop vivement. Mais nos condescendances ne pouvaient aller jusqu'à arrêter le tressaillement de tout cœur chrétien en présence d'une si éclatante manifestation de la miséricorde de Dieu. Elles ne pouvaient non plus faire taire l'expression de notre respect et de notre vénération pour la sainte et illustre Compagnie de Jésus, et nous avouerons ingénument, à ce dernier sujet, qu'il nous serait tout à fait impossible d'en parler sans laisser voir le fond de notre cœur : aussi n'avons-nous pas cherché à dissimuler. Nous n'avions pas d'ailleurs à combattre les absurdes calomnies dont cette sainte Compagnie a été si souvent le but : en l'employant à de telles œuvres, la Providence se charge elle-même de cette tâche....» (Léon AUBINEAU, *Les Jésuites au bagne.*)

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable, dites-vous, en parlant des reproches adressés à la Société de Jésus, puisqu'elle a eu tant d'ennemis, parmi lesquels se trouvent des hommes du plus grand mérite, comme Pascal et la plupart des jansénistes, qu'elle a été chassée de presque tous les Etats d'Europe, et supprimée par un bref de Clément XIV.

Il n'est pas du tout nécessaire d'avoir de grands torts pour se faire des ennemis, un très-grand nombre d'ennemis, et même des ennemis du plus grand mérite; nous pouvons dire même que cela s'explique beaucoup plus communément d'une autre manière. Il suffit pour cela d'avoir un grand mérite. Le mérite, un mérite éclatant surtout, engendre l'envie, l'envie produit la haine, et quelquefois une haine violente, et une telle haine fait naître la persécution. Qui ne le sait? Or, c'est là en partie l'histoire des Jésuites. Gresset, cherchant à se rendre compte de cette persécution soulevée contre la Société à laquelle il avait longtemps appartenu, ne manqua pas de le reconnaître. Vous avez dû remarquer ce vers qui se trouve dans les adieux qu'il leur adressa en les quittant :

Trop estimés enfin pour être moins haïs.

Le mérite donc, un mérite supérieur, tel fut pour les Jésuites, comme pour la plupart de ceux qui ont eu à souffrir persécution, le principal motif, l'*ultima ratio*, de la haine.

Une autre raison contribua encore beaucoup à leur faire des ennemis, un grand nombre d'ennemis, d'implacables et de redoutables ennemis, c'est le zèle qu'ils ont toujours et partout montré pour défendre les intérêts de l'Eglise. Leur Société est réellement, avons-nous dit, cette épée morale et religieuse dont la poignée est à Rome et la pointe partout, pour combattre, en tout lieu, les ennemis de l'Eglise, selon la volonté du souverain Pontife. Donc, aussi, tous les ennemis de l'Eglise ont dû naturel-

lement se tourner contre elle. N'est-ce pas ce qui s'est vu, et ce que nous voyons encore? Quels ont été les ennemis acharnés, implacables, les ennemis mortels des Jésuites? Personne ne l'ignore : les protestants, les jansénistes, les incrédules ; c'est-à-dire les ennemis de l'Eglise en ces derniers temps. Et pourquoi cette haine acharnée, implacable, cette guerre à mort? Personne ne l'ignore encore : pour se venger des coups qu'ils en avaient reçus, et qu'ils en recevaient encore, pour ne plus avoir à les craindre, pour priver de ses intrépides défenseurs l'autorité qui condamnait leurs erreurs et leurs passions, et qu'ils voulaient dominer.

Parmi ces ennemis, dites-vous, il y eut des hommes du plus grand mérite, comme Pascal et la plupart des jansénistes.

Sans doute, mais, après tout, ces hommes d'un grand mérite n'en avaient pas moins, relativement à la grâce, des opinions condamnées par l'Eglise. Ce n'est pas vous qui les excuserez sans doute, puisque ces opinions attaquaient, si même elles ne détruisaient complétement, ce libre arbitre dont le nom seul, souvent mal interprété, fait aujourd'hui tressaillir le monde. Condamnées par l'Eglise, avons-nous dit, ces opinions furent vivement combattues par les Jésuites. De là la haine des jansénistes, et particulièrement de Pascal. Leur mérite incontestable, à bien des égards, ne nous empêche point de reconnaître la violence de leur haine, et on pourrait même, ce me semble, leur appliquer, avec raison, les frappantes paroles qui ont été dites de ces religieuses de Port-Royal, imbues des mêmes erreurs, et si distinguées aussi sous bien des rapports : « Ce sont des âmes pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons. »

Mais, dites-vous, la Société a été chassée de presque tous les Etats de l'Europe.

Oui, pour les raisons que je viens d'expliquer. Aux envieux des Jésuites se sont réunis tous les ennemis de l'Eglise. Leurs communs efforts sont parvenus à tromper l'opinion. Or, a dit avec raison le célèbre Pascal, l'opinion est reine du monde; et les rois eux-mêmes ont dû céder à ses exigences. Reconnaissons toutefois qu'ils n'ont consenti qu'avec répugnance, pour la plupart, à l'expulsion des Jésuites, qu'ils en ont le plus souffert eux-mêmes, et que leurs successeurs, éclairés par les événements, n'ont pas tardé à les rappeler dans ces mêmes Etats d'où ils avaient été chassés, quand les circonstances le permirent.

Mais, dites-vous encore, un Souverain Pontife, Clément XIV, a supprimé l'institut.

Oui, sous la pression des ennemis de l'Eglise en général, et particulièrement des ennemis de la Société. En la supprimant, du reste, il ne l'a point condamnée positivement; et il ne pouvait le faire, car c'eût été se mettre en contradiction formelle avec plusieurs autres Souverains Pontifes, et même avec le saint et savant concile de Trente, qui en avaient fait l'éloge. Ajoutons à cela qu'un saint et intelligent Pontife l'a rendue, toute retrempée dans la persécution, aux besoins pressants de l'Eglise, qu'elle sert aujourd'hui avec autant de dévouement et de succès que jamais.

Ainsi, sous le rapport de l'autorité encore, à quelque point de vue que l'on considère cette autorité, autorité morale, autorité civile, autorité ecclésiastique, la Société de Jésus a infiniment plus pour elle qu'elle n'a contre elle.

On peut bien être contre les Jésuites, sans être pour cela contre la religion, nous disent quelques personnes.

C'est assez difficile. Tout le monde connaît l'antique proverbe : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. On peut en faire ici l'application. Quand vous attaquez les Jésuites, avec qui vous trouvez-vous? avec les protestants, les débris du jansénisme, les incrédules, avec tous les ennemis de l'Eglise, quelles que soient leurs tendances particulières, sous quelque drapeau qu'ils combattent. Cela reconnu, je vous laisse tirer vous-même la conclusion.

Quand vous vous déclarez contre les Jesuites, que faites-vous? Vous vous tournez contre ceux qui ont toujours le plus courageusement et le plus heureusement combattu pour l'Eglise, qui combattent encore aujourd'hui pour elle avec la même intrépidité et le même avantage. Vous recherchez donc, sinon directement, du moins indirectement, la destruction ou l'abaissement de l'Eglise, et c'est à vous de voir, dès lors, si vous êtes pour ou contre elle.

Quand vous vous tournez contre la Société de Jésus, que faites-vous encore? Vous blâmez, vous attaquez ce qu'elle n'a presque jamais cessé d'approuver et de défendre, ce qu'elle approuve et défend, sous vos yeux, de la manière la plus positive. Vous vous mettez donc, par cela même, en contradiction formelle avec l'Eglise. D'où vous devez conclure vous-même si vous êtes pour ou contre elle.

Vous êtes, en ce cas, par rapport à la religion, à peu près ce que sont, par rapport à la patrie, ces fous qui nous répètent, comme on le faisait assez communément à une époque où l'autorité était tombée entre des mains fort peu rassurantes : « A quoi sert l'armée? il faut la supprimer ou du moins l'affaiblir considérablement. Elle est inutile et même dangereuse. Les citoyens suffisent amplement à la défense et à la gloire de la patrie. » — « La patrie! » leur répondons-nous; » mais vous êtes donc contre elle? Vous désirez-donc sa destruction ou son asservissement, puisque vous voudriez supprimer ses plus intrépides défenseurs? » C'est là, à peu près, je vous le répète, la position dans laquelle vous vous trouvez par rapport à la religion. Vous voudriez voir supprimer ou du moins enchaîner nos ordres religieux, particulièrement celui des Jésuites, qui composent aujourd'hui la milice régulière de l'Eglise : « A quoi sert cette armée, « dites-vous, « elle est inutile, dangereuse même. Les fidèles

ou du moins les prêtres séculiers suffiront à la défense et à la gloire de la religion. » — « La religion ! » pouvons-nous aussi vous répondre ; « mais vous êtes donc contre elle? Vous désirez donc sa destruction ou son asservissement, vous qui voudriez voir disparaître ses plus intrépides défenseurs? »

Pourquoi tant tenir à cette Société, ajoutez-vous, puisque l'opinion la repousse?

Et vous-mêmes, pourquoi tant l'attaquer? pourquoi vouloir et demander si instamment qu'elle soit supprimée ou enchaînée? Est-ce que chacun n'est pas libre en France? est-ce que vous ne demandez pas, chaque jour, vous particulièrement peut-être, l'extension de la liberté, plutôt que sa restriction? pourquoi donc ne pas laisser jouir de cette liberté des religieux que vous ne pouvez goûter peut-être, mais qui n'en ont pas moins droit à la même liberté et à la même protection que vous? Il y a bien peu de justice et d'impartialité, il y a beaucoup moins de générosité encore dans votre conduite à l'égard de la Société de Jésus.

L'opinion, dites-vous, la repousse.

Oui, une opinion trompée, égarée... Raison de plus d'intervenir pour l'éclairer, la ramener à d'autres sentiments. Et n'est-ce pas ce qui a lieu déjà, et même depuis quelque temps? Nous vous avons parlé précédemment de la nouvelle pos tion que la Société de Jésus s'était faite. Qui n'en est étonné, après les persécutions qu'elle a éprouvées, et qui n'ont pas encore complétement cessé? Mais, nous l'avons dit, l'opinion revient à d'autres idées sur son compte; elle est même en partie revenue. Et, ce qui est tout à fait honorable pour la société, cette réaction n'a lieu qu'à la vue des grands et innombrables services qu'elle ne cesse de rendre à la religion et à la société.

Je trouve cette note dans le petit ouvrage fait par Léon Aubineau sur la mission du bagne de Toulon : « Le bon et excellent maréchal Bugeaud aimait les Jésuites et savait apprécier l'utilité de leur zèle pour les besoins de l'Algérie. Il avait été d'abord un peu surpris en apprenant que ces prêtres, dont il connaissait la charité et qu'il trouvait prêts pour toutes sortes de bonnes œuvres, étaient de la Compagnie de Jésus. Toutefois, ce nom ne l'effraya pas longtemps, et interrogé un jour par un des princes de la maison d'Orléans sur la présence de ces Pères en Algérie, il répondit : *Je suis ici pour le bien de la colonisation, et je l'accepterais de toutes mains, quand ce serait de celles du diable.* Ces paroles un peu militaires, quant à l'expression du moins, surprendraient certainement, si on ne savait qu'il fut un temps où l'on regardait les Jésuites comme une espèce de démons incarnés, ainsi que nous le disions plus haut. Le prince auquel il répondait était peut-être un peu imbu lui-même de ces idées; c'était donc, comme on dit communément, un argument *ad hominem*.

Pourquoi tant tenir à cette Société? demandez-vous.

Mais pourquoi donc les ennemis de l'Eglise l'attaquent-ils avec tant d'opiniâtreté? Nous vous l'avons dit déjà, et vous ne pouviez d'ailleurs l'ignorer : c'est à cause des services qu'elle n'a cessé de rendre à l'Eglise, qu'elle lui rend encore chaque jour et qu'elle ne cessera de lui rendre dans la suite; c'est, pour ce qui les concerne eux-mêmes, à cause des combats qu'elle n'a jamais cessé et qu'elle ne cessera jamais de leur livrer. C'est pour cela qu'ils l'ont tant attaquée et qu'ils ne veulent pas cesser de l'attaquer. Eh bien! nous, de notre côté, c'est précisément pour cela que nous tenons tant à elle, et que nous ne voulons pas cesser d'y tenir.

La religion, qui a longtemps subsisté avant elle, peut également subsister après, ajoutez-vous enfin.

Qui vous dit le contraire? Mais ce n'est point une raison pour délaisser, pour abandonner à toutes les attaques de leurs ennemis ceux qui lui ont rendu les plus grands services. Ce serait de l'ingratitude, ce serait jeter le découragement dans l'âme de ses plus dévoués serviteurs. Sans doute la religion a subsisté avant les Jésuites et elle peut également subsister après. Mais ce n'est pas une raison pour repousser dédaigneusement ceux qui lui rendent encore et peuvent même lui rendre longtemps tous les services qu'ils lui ont déjà rendus; ce serait de l'aveuglement, ce serait l'oubli de ses plus chers intérêts. Que diriez-vous d'un gouvernement qui, au lieu de témoigner toute sa reconnaissance à une armée presque partout victorieuse, la laisserait dans l'oubli et l'abandonnerait aux coups d'ennemis irrités qu'elle aurait longtemps combattus avec avantage? Quelle ingratitude de la part de ce gouvernement! penseriez-vous avec raison; quel oubli de ses plus chers intérêts! Cette armée voudra-t-elle se dévouer de nouveau pour lui? Quelle autre le fera à sa place? Voilà pourtant ce que vous voudriez que nous fissions; voilà la conduite que vous conseillez à l'Eglise à l'égard des Jésuites.

Je sais qu'il n'en est point de l'Eglise comme des gouvernements humains; que c'est dans le ciel surtout que ceux qui la servent doivent attendre leur récompense, et que Dieu, d'ailleurs, peut se passer des instruments qu'il daigne employer un instant pour accomplir ses desseins.

Mais la récompense que Dieu a promise à ceux qui servent son Eglise ne dispense pas les hommes de leur témoigner aussi de la reconnaissance; et, quoique ce soit lui réellement qui agisse en eux et par eux, nous n'en sommes pas moins obligés d'aimer et de vénérer ces instruments dont il veut bien se servir, ou, pour parler plus chrétiennement, de l'aimer et de le vénérer lui-même dans ces merveilleux instruments dont il daigne se servir pour répandre sur la terre l'abondance de ses grâces.

Ce n'est pas seulement le souvenir de leurs bienfaits passés qui doit nous attacher aux Jésuites, c'est aussi la considération de leurs bienfaits présents. Ces bienfaits sont

en ce moment sous les yeux de tout le monde. Qu'il nous soit permis d'apporter ici le témoignage que leur rend une de nos feuilles conservatrices les plus accréditées :

« Lorsque le gouvernement établit à Cayenne une colonie pénitentiaire, il n'eut pas seulement en vue d'assurer l'exécution des peines portées par la justice humaine, mais il voulut surtout procurer la régénération morale des condamnés, soit pour cause politique, soit pour des délits infamants, et de relever à leurs propres yeux les natures dégradées. Or, il comprit qu'il ne pouvait atteindre ce but qu'avec l'influence réparatrice de la religion. Il fit donc appel à l'abnégation des missionnaires et à l'héroïsme de l'apostolat.

« En France, jamais pareil appel n'est demeuré infructueux, et c'est avec une joie profonde et une sincère admiration que nous avons vu la Compagnie de Jésus embrasser cette nouvelle entreprise, en affronter les hasards et les périls, en accepter les devoirs, dussent ces devoirs conduire aux souffrances et à la mort! Chose remarquable et bien digne de toucher les âmes les plus rebelles : sur tous ces champs de bataille de la civilisation, de la pénalité et de la guerre, où luttait récemment notre patrie, en Afrique, à Cayenne, en Crimée, il se trouvait à la fois près de nos orphelins, près des condamnés, près de nos soldats, des religieux de cet institut si calomnié, payant ensemble de leur vie l'honneur de servir leurs frères!

« Le poste de Cayenne n'était pas le moins exposé.

« Dès le premier moment, on eut à combattre un fléau terrible et impitoyable, longtemps inconnu à la Guyane, et qui porta dans les rangs de la colonie les plus cruels ravages. C'était la fièvre jaune. Pour les Jésuites, l'occasion était magnifique de déployer les vertus, la constance, l'abnégation de leur ministère; ils la saisirent, et une belle page de plus s'ajouta aux annales du christianisme. Cette page est écrite, en quelque sorte, avec le sang de onze d'entre eux.

« D'après les conventions faites avec le ministre de la marine, dix religieux devaient être attachés à la colonie : cinq partirent avec le premier convoi de transportés; les autres arrivèrent successivement. On les avait engagés pour instruire, pour diriger les âmes; on espérait une fondation facile, même une colonisation rapide et féconde. *L'emploi du missionnaire*, dit un d'entre eux, *se trouva borné (dès l'abord et en présence du fléau) à consoler, à assister les mourants, à se dévouer au service des malades, à mourir avec eux et pour eux.*

« Rien n'égale la simplicité sublime de ce tableau, rien ne vaut cette lutte de chaque jour et de chaque heure contre la maladie, ces fatigues excessives contractées au chevet des moribonds, ces vives consolations du repentir, cette satisfaction du bien opéré sur des âmes si abandonnées et si malheureuses, cette résignation quand le missionnaire se sent atteint à son tour et qu'il tombe au milieu des siens. Une touchante et pieuse pensée a rassemblé les lettres écrites par ces héros de l'apostolat. Je ne sache point de lecture plus remplie d'émotion. A peine a-t-on pu faire connaissance avec le religieux qui écrit, à peine a-t-on pu s'intéresser à ses œuvres, admirer son zèle, bénir son intrépidité, la correspondance change. Une autre main a pris la plume; elle raconte les derniers moments du saint prêtre, frappé lui-même. Puis un autre, puis un autre, et cela jusqu'à onze fois en trois années. Or, ce ne sont pas des hommes d'un mérite ordinaire : la chaire de nos églises a entendu leurs voix éloquentes, les principales de nos écoles libres et chrétiennes les ont comptés parmi leurs maîtres les plus savants; sur un ordre de leurs supérieurs, entraînés par l'élan de leur générosité et de leur dévouement, ils ont tout quitté et ils s'en sont allés par delà les mers, sans autre espoir que les perspectives de l'éternité, user leurs forces au service du rebut de la société, et jouer de sang-froid leur santé et leur vie pour donner à des galériens les consolations suprêmes.

« Il faut méditer ces lettres que le P. de Montezon a recueillies et publiées; nous affirmons d'avance que nul ne restera insensible à cette série de témoignages sanctionnés par la mort. Leur simplicité grandit de toute l'autorité du martyre.

« Dans les pages de ces onze religieux morts à la peine, on rencontre des épisodes et des détails que ne remplacent aucun rapport d'administration, aucune statistique, aucune description officielle. Tout ce qui peut avoir trait au régime de la colonie, a été soigneusement écarté; c'est en quelque façon le compte-rendu moral et religieux, écrit heure par heure et par les ministres responsables devant Dieu et devant les hommes. On n'a qu'un regret, celui de la trop grande brièveté. On ne se lasserait pas d'entendre de semblables voix, et elles se taisent trop tôt et trop vite.

« Une seule remarque en terminant : c'est que les lettres des missionnaires de Cayenne ont été publiées au moment même où, par désœuvrement sans doute autant que par animosité, certains journaux démocratiques se remettaient, selon l'énergique expression de M. de Lamartine, à aboyer à la robe du prêtre et à crier au jésuitisme. Cette coïncidence suffit; elle venge assez les religieux outragés, qui ne répondent aux injures que par le sacrifice de leur vie offerte en holocauste parmi les larmes des transportés et les sanglots des condamnés des bagnes! » (Henri DE RIANCEY.)

Quel admirable et victorieux plaidoyer, en effet! Comme, au souffle divin de cette éloquence en action, disparaît rapidement à nos yeux toute la poussière accumulée par la haine sur la pureté et l'éclat de leur dévouement! Le nom de Jésuite est, ce me semble, l'équivalent de toutes les injures! s'écrie la haine dans son injuste aveugle-

ment. — C'est tout le contraire, répond l'admiration dans son légitime enthousiasme. Ce nom est bien plutôt l'équivalent de tous les éloges!

JÉSUS-CHRIST.

Objections. — Jésus-Christ n'est pas Dieu : c'est simplement un grand homme. — Vous le reconnaissez comme homme ; or l'homme, qui est borné, ne saurait être Dieu, qui est infini.

—

Réponse. — La question de savoir si Jésus-Christ est Dieu est assurément la question première, fondamentale, de tout le christianisme. Si Jésus-Christ est Dieu, il a droit à notre obéissance, et nous devons accomplir fidèlement tout ce que nous prescrit sa religion. Si c'est un grand homme simplement, il n'a pas plus droit que tout autre grand homme à notre obéissance, ou plutôt c'est un imposteur qui a trompé le monde par lui-même et par les siens et dont nous devons nous hâter de secouer le joug. Aussi, cette question a-t-elle été plus ou moins approfondie par toutes les intelligences auxquelles elle s'est présentée, et il n'en est point, ou presque point, du moins, qui ne l'aient résolue affirmativement. Vous en avez décidé autrement, quant à vous.

Jésus-Christ n'est pas Dieu, avez-vous dit ; c'est tout simplement un grand homme.

Mais vous ne voyez donc pas que vous rejetez là l'une des vérités le plus universellement reconnues de toutes les vérités religieuses? Grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, nous croyons tous ou presque tous à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et quand je dis que nous y croyons tous, je n'entends point parler ici d'une croyance légère et superficielle, mais bien d'une croyance intime, profonde, à laquelle nous tenons comme par le fond de nos entrailles, pour parler le langage énergique de Bossuet, c'est-à-dire pour laquelle nous sommes prêts, avec l'aide de Dieu, à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Que fait le martyr? Il atteste par l'effusion de son sang la divinité de Jésus-Christ. Que fait le confesseur? Il atteste également par son indicible courage la divinité de Jésus-Christ. Que fait le Chrétien parfait? Il atteste par la régularité de sa vie la divinité de Jésus-Christ. Ainsi, la vie et la mort du Chrétien véritablement digne de ce nom, le Chrétien lui-même tout entier, c'est le témoignage, l'effet, la conséquence nécessaire de la divinité de Jésus-Christ.

Il n'est point Dieu, dites-vous! — Vous ne croyez donc point alors à ces prophéties si nombreuses, si claires, si détaillées qui n'ont cessé de l'annoncer depuis le commencement du monde et qui toutes se sont accomplies, et ne cessent encore de s'accomplir chaque jour d'une manière si admirable dans sa personne?

Il n'est pas Dieu! — Vous ne croyez donc point à tant de prodiges opérés par lui-même et par les siens en faveur de sa divinité? faits publics cependant, pour la plupart du moins, faits liés à toute l'histoire du monde, faits mieux attestés mille fois qu'une infinité d'autres dont personne ne doute et ne pourrait douter sans passer pour avoir perdu l'esprit.

Il n'est pas Dieu! — Vous n'avez donc jamais réfléchi sérieusement à l'incomparable sainteté de la doctrine et de la conduite de Jésus-Christ? Où le fils du charpentier, comme disaient ses ennemis, aurait-il donc puisé tant de sagesse et de courage, s'il n'eût été réellement le Fils de Dieu? Ah! s'écrie à cette occasion le plus éloquent de nos incrédules modernes, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, celles de Jésus-Christ sont véritablement d'un Dieu.

Il n'est pas Dieu! — Vous ne croyez donc point à sa résurrection? Alors je vous demanderai comment il se fait que la fête anniversaire de ce grand triomphe n'ait cessé d'être célébrée en aucun temps, en aucun lieu de la terre, par les personnes de tous les âges et de toutes les conditions, avec un enthousiasme qui semble croître encore chaque jour au lieu de diminuer. En quel temps, en quel lieu, de quelle manière furent gagnées telles et telles victoires qui ont immortalisé pour toujours le nom français? Il n'y a que les érudits qui puissent vous le dire, et encore ce souvenir récent, qui flatte pourtant leur orgueil national, s'efface-t-il chaque jour de leur mémoire. En quel temps, en quel lieu, de quelle manière le Fils de Marie a-t-il vaincu la mort, en mourant lui-même sur une croix? Il n'y a pas jusqu'à l'enfant de cinq ans qui ne soit en état de vous expliquer tout cela en détail, je ne dirai pas seulement dans le pays où s'est accompli ce mystérieux événement, mais en France, en Europe, par tout le monde. N'avez-vous pas là une preuve frappante de la divinité de Jésus-Christ?

Il n'est pas Dieu! — Comment ce crucifié a-t-il donc enchaîné le monde entier au pied de sa croix, et cela avec quelques disciples sans naissance, sans intelligence, sans courage, sans rien, en un mot, de ce qui donne quelque crédit auprès des hommes? Vous allez peut-être me citer Mahomet. Mais sans parler de plusieurs autres choses qui établissent toute différence entre le mahométisme et le christianisme, disons seulement que Mahomet ayant flatté toutes les passions et Jésus les ayant toutes combattues, par cela même que Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait échouer, humainement parlant. Or, bien loin d'échouer, il a obtenu un succès tel qu'aucun autre ne saurait lui être comparé. Ce qui ne s'explique encore que par sa divinité.

Il n'est pas Dieu! — Mais comment se fait-il que le temps qui détruit tout ait affermi sa religion? Comment se fait il que

toutes les passions, tantôt séparément, tantôt réunies, n'aient cessé de l'attaquer et soient toujours tombées expirantes à ses pieds, reconnaissant ainsi qu'il y a en elle une vertu divine? C'est que Jésus-Christ, son fondateur, est réellement Dieu.

Vous allez me dire peut-être que c'est un grand homme simplement, mais le plus élevé de tous, un juste, un ami de Dieu, un envoyé du ciel... Cela ne suffit pas, il faut reconnaître qu'il est véritablement Dieu, revêtu de notre humanité.

« Oui, » s'écrie ici l'abbé de Frayssinous (*Résurrection de Jésus-Christ*), « s'il n'était pas réellement Dieu, il ne serait pas même l'envoyé de Dieu ; oui, s'il n'était pas digne de nos adorations comme Dieu, il ne serait digne que de notre exécration comme le plus grand des imposteurs : et ne pensez pas que ce soit ici une exagération oratoire ; c'est une assertion rigoureusement vraie, et bientôt vous allez en être convaincu. En effet, si Jésus-Christ était l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, il disait donc la vérité; il était donc plein de zèle pour les intérêts et la gloire du Dieu véritable, et jaloux de lui faire rendre les honneurs qui ne sont dus qu'à lui seul; donc il avait en horreur l'idolâtrie; donc s'il n'était pas Dieu, il devait éviter avec le plus grand soin tout ce qui tendait à le faire regarder comme Dieu, il devait écarter de ses discours tout ce qui pouvait lui faire attribuer les perfections divines et lui faire rendre à lui-même les honneurs divins. N'être simplement que l'envoyé de Dieu, et cependant parler, agir de manière à faire et à laisser croire qu'on est Dieu, quelle horrible impiété! Voyez avec quel zèle Moïse et les prophètes disaient ouvertement qu'ils n'étaient que les instruments de la Divinité, et comme ils s'abstenaient de toute expression qui aurait pu les faire passer pour des dieux rendus visibles. Voyez comme les apôtres Paul et Barnabé, quand on les prend pour des dieux, déchirent leurs vêtements et s'écrient : *Adorez le Seigneur, nous ne sommes que ses ministres* (*Act.* XIV, 10, seq.). Pour Jésus-Christ, il fait tout le contraire, et ses discours ne tendent qu'à persuader qu'il est véritablement Dieu. Il ne cesse de se dire égal à son Père; il affirme qu'il est sorti du sein de Dieu, qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un; que ce que le Père fait, le Fils le fait aussi ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils comme le Père; il souffre même qu'on lui rende des honneurs divins ; il applaudit à ses disciples qui l'appellent *Mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.* XX, 48.) A part quelques paroles moins claires et qui présentent quelques difficultés, son langage le plus ordinaire tend à lui faire attribuer ce qui ne convient qu'à Dieu seul. Il faut bien le remarquer, ce ne serait pas assez pour le justifier de toute usurpation sacrilége de dire que ses expressions étaient équivoques, incertaines, et ne signifiaient pas nettement sa divinité; car non-seulement un homme doit s'abstenir de dire clairement qu'il est Dieu; mais par cela seul qu'il n'éviterait pas tout ce qui pourrait l'insinuer, qu'il userait à ce sujet de paroles à double sens, qu'il ne repousserait pas avec une sainte horreur tout ce qui serait capable d'induire en erreur ses semblables ; par cela seul, dis-je, il outrageraît celui qui dans nos Livres saints s'appelle le *Dieu jaloux* (*Deut.* IV, 24), et demeurerait convaincu de n'être qu'un impie exécrable.

« Ce n'est pas encore tout : quelle est la première loi que Jésus-Christ impose à ses disciples? C'est de l'aimer, de faire tout pour son amour et pour sa gloire, de placer en lui le centre de leurs pensées et de leurs affections; il en exige même les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque; il veut qu'ils l'aiment plus que leurs proches, que leurs amis, que leur vie, qu'ils répandent pour lui tout leur sang, et il déclare que celui qui ne lui rend pas tous ces hommages n'est pas digne de lui. Que Jésus meure pour rendre gloire à Dieu, et qu'il nous invite à marcher sur ses traces, je le conçois; mais si, dans la réalité, il n'est pas Dieu, et que néanmoins il nous commande de lui donner les marques d'amour qu'on ne doit qu'au Maître suprême de la vie, voilà ce qu'on ne conçoit pas. *Tout homme*, dit Massillon (*Serm. pour le jour de la Circoncis.*, IIe part.), *qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes.*

« Jésus s'annonce encore comme venant former au Père céleste des adorateurs en esprit et en vérité, comme venant détruire le culte des idoles, pour faire adorer enfin le seul Dieu véritable : mais, s'il n'est pas Dieu, il a trompé le monde; il n'est plus qu'un faux prophète; sa religion n'a été qu'une nouvelle idolâtrie : car le premier soin de ses disciples, c'est de le présenter comme un Dieu aux hommages des nations; c'est de lui faire payer, dans la terre entière, ces tributs de respect et d'amour qui ne sont dus qu'à Dieu seul; en sorte que déjà, dans les temps les plus purs de la religion, celle-ci n'aurait été qu'une superstition tout aussi réelle que celle qui, jusque-là, avait régné chez tous les peuples. Oui, nous le dirons sans craindre de blesser ce qui est dû à Jésus-Christ, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté de sa vie, pour la vérité de ses discours, et la divinité de sa mission : s'il n'était pas Dieu, il ne serait plus que le plus méprisable, le plus odieux, le plus impie de tous les imposteurs; et, si cela vous fait horreur à penser et à dire, que vous reste-t-il à faire, sinon à vous présenter à lui à la suite innombrable de ses fidèles adorateurs? »

Voulez-vous voir les preuves de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ présentées d'une autre manière? Ecoutez encore,

car nous ne saurions apporter trop de témoignages à l'appui de cette grande vérité.

« On rapporte, » dit le directeur des catéchismes de Saint-Sulpice, dans son *Exposition de la doctrine chrétienne*, « on rapporte de Napoléon Bonaparte que, dans un entretien qu'il eut, avec l'un de ses généraux, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, il dit : *Je connais les hommes ; je vous déclare que Jésus-Christ n'était pas un homme.* L'officier romain qui assista à la mort de Jésus-Christ se retira du Calvaire en se frappant la poitrine, et il disait : *Cet homme était véritablement le Fils de Dieu.* (*Matth.* XXVII, 54.) Tout ce qu'il y a eu dans le monde, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, d'hommes illustres par la sagesse, par l'intelligence, par de grandes vertus, ont porté le même jugement sur Notre-Seigneur ; les peuples les plus éclairés le reconnaissent pour leur Dieu. Parmi nous, personne n'en doute, excepté les Juifs, qui demeurent imbus des préjugés de leurs pères, et quelques rares individus, qui croient se donner un mérite en désertant une croyance populaire. La plupart de ceux-là, quand ils se convertissent, à la mort surtout, avouent que ce n'a été que par une sotte et ridicule vanité, ou sous l'influence des plus mauvaises passions, qu'ils ont nié de bouche la divinité de Jésus-Christ. Comment se fait-il que depuis dix-huit cents ans, tant d'hommes éclairés, tant de générations qui se sont succédé, tant de peuples répandus sur tous les points de l'univers, aient adoré, comme leur Dieu, celui qui, au su du monde entier, est mort d'un supplice ignominieux sur la croix ?

« C'est un fait que personne ne peut contester, il est manifeste comme le jour qui nous éclaire ; c'est en même temps le fait humainement le plus inexplicable. En voici la vraie raison : nous croyons en Dieu, parce que Dieu s'est révélé lui-même à nos pères, parce que nous avons sous les yeux des témoignages sensibles de son existence, parce que nous sentons dans notre conscience et que notre cœur nous dit qu'il y a un Dieu.

« Nous avons les mêmes motifs pour croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu. Jésus-Christ s'est révélé comme Dieu, il s'est dit Dieu, Fils unique de Dieu. Il l'a dit si ouvertement que les Juifs ses ennemis ont déclaré n'avoir d'autre motif de le faire condamner à mort, sinon qu'il se prétendait Fils de Dieu, ce qui, selon eux, était un blasphème. La conduite de Jésus et son caractère répondent parfaitement au titre de Fils de Dieu qu'il se donne. Né dans une condition obscure, et sans avoir jamais fréquenté les écoles, il se montre supérieur aux préjugés de son temps ; il explique les mystères les plus élevés avec une simplicité et une profondeur qui confondent l'esprit humain. Les savants cherchent à le surprendre dans ses paroles, ils lui proposent des doutes sous une forme captieuse, et d'un mot il répond à tout. Ce mot, il le dit avec une simplicité de langage et une pénétration d'esprit qui porte la lumière avec soi, et force l'admiration de ses contradicteurs. Au lieu de chercher à éblouir comme les rhéteurs par l'éclat du discours, ou à entraîner par la force du raisonnement, comme font les philosophes, il parle avec une extrême simplicité, mais aussi avec l'autorité de celui qui descend du ciel pour instruire les hommes.

« La vie de Jésus-Christ est irréprochable : il donne des exemples de douceur, de patience, d'humilité, de charité. Il se laisse approcher des petits enfants qu'il bénit ; il appelle à lui les pécheurs, s'entretient familièrement avec eux, et leur pardonne s'ils témoignent du regret de leurs fautes ; il aime à se trouver au milieu des pauvres, des infirmes, des ignorants, pour les instruire, les consoler et les soulager ; il supporte avec une inaltérable douceur la grossièreté et l'importunité des Juifs, ne témoignant de l'indignation que contre les hypocrites qui trompent le peuple, et contre les profanateurs du temple. Depuis tant de siècles que des hommes hostiles à sa religion étudient sa conduite et ses paroles, aucun d'eux n'a pu surprendre la moindre erreur dans son enseignement, la faute la plus légère dans sa vie : tout y est digne de Dieu, c'est véritablement Dieu uni à notre humanité, se servant d'elle pour agir, comme notre âme se sert du corps. Il commande en maître à la nature, et la nature entière lui obéit. Avec quelques pains il nourrit une multitude d'hommes ; à sa parole, les tempêtes qui soulevaient la mer s'apaisent, les sourds entendent, les aveugles de naissance ouvrent les yeux à la lumière, les malades sont subitement guéris, des morts sortent du tombeau et sont rendus à la vie. Ces prodiges s'opèrent en public, en face du peuple, et sont si manifestes que ses ennemis, ne pouvant les nier, accusent Jésus-Christ de magie et attribuent ses œuvres au démon. Comme si le démon pouvait être l'auteur de miracles qui allaient renverser son empire, et rétablir dans le monde l'honneur et le culte du vrai Dieu, le règne de la vertu. Il est mis à mort par ses ennemis, mais il ressuscite et se montre à différentes fois à ses disciples. On croyait l'avoir pour toujours enseveli dans le tombeau, mais il s'élève plein de gloire dans les cieux, où il promet aux siens de les appeler après lui. Voilà comment Jésus-Christ se révèle ; comment il se manifeste à nous, en sa qualité de Fils de Dieu.

« En même temps que Dieu se révèle, il nous met sous les yeux un témoignage permanent de son existence : c'est l'univers entier. Jésus-Christ a créé et il conserve un monde nouveau que nous avons également sous les yeux, et dans lequel nous vivons : c'est l'Eglise catholique. Supposez qu'un homme du peuple forme le dessein de changer la religion publique ; que pour cela il réunisse auprès de lui une douzaine d'ignorants, d'ouvriers, de pauvres, et qu'il leur

donne la mission d'aller dans les cinq parties du monde prêcher un nouvel Evangile, corriger les mœurs des peuples, imposer à tous de pénibles sacrifices, et leur faire adorer l'étranger au nom duquel ils leur parlent et qu'ils avouent avoir été condamné par les magistrats à mourir sur un gibet... qu'en penserez-vous ? Cet homme ne vous paraîtrait-il pas fou au dernier degré, et ceux qui, sur sa parole, iraient s'exposer à la mort pour lui, sans aucun autre intérêt humain, que de lui faire plaisir, ne les prendriez-vous pas pour des imbéciles ? Et quels seront, selon vous, les résultats d'un projet si extravagant ? Voilà pourtant ce que Jésus-Christ a entrepris, voilà ce que ses disciples ont exécuté. Le monde s'est converti : la plupart des peuples sont chrétiens, et adorent Jésus-Christ en le reconnaissant pour leur Dieu.

« Ce ne sont point ici des conjectures, ni des faits passés dans quelque coin du monde, et qu'on ne puisse établir que par beaucoup de preuves, par les dépositions de témoins nombreux. C'est un fait notoire dont tout le monde doit convenir. N'est-il pas notoire que Jésus-Christ n'a choisi pour apôtres que des hommes pauvres et ignorants, tels à peu près que les vignerons, les bergers, les laboureurs de nos campagnes, et qu'il leur a donné mission de prêcher son Evangile à tous les peuples ?... Un seul d'entre eux n'appartenait pas à la classe ouvrière ; c'était saint Matthieu, qui était publicain, c'est-à-dire employé à recevoir les deniers publics. N'est-il pas notoire que ces hommes sans étude, sans fortune, sans appui, ont entrepris de combattre tous les préjugés religieux, toutes les habitudes déréglées, toutes les cérémonies du culte idolâtrique, non-seulement parmi les nations barbares, mais parmi les peuples les plus civilisés, tels que les Romains, les Grecs, les Perses ? N'est-il pas notoire que ces mêmes hommes ont eu à lutter contre toutes les passions, et qu'ils ont souffert toutes sortes de persécutions de la part des peuples ligués contre eux ?... Les Juifs, leurs compatriotes, les ont condamnés, ils les ont battus de verges et chassés ignominieusement de la synagogue, ils en ont lapidé et fait mourir quelques-uns. Les savants, les hommes les plus habiles de la Judée et des autres pays, les ont combattus par des railleries, par des sophismes, par des calomnies. Les princes, les rois, les empereurs ont publié contre eux des édits, ils ont ordonné qu'on les fouettât, qu'on les lapidât ; ils en ont fait écorcher, ils en ont fait crucifier, ils en ont condamné à être brûlés ; et les apôtres, sans se laisser effrayer à la vue des supplices, ont versé leur sang, ils ont généreusement sacrifié leur vie, ils sont morts en rendant témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Mais, avant de mourir, ils avaient formé des disciples qui, eux aussi, ont prêché l'Evangile, ont souffert les persécutions, et se sont estimés heureux de mourir pour la même cause. Ceux-ci ont formé, à leur tour, de nouveaux disciples qui leur ont ressemblé, et ont eu le même sort ; et il en a toujours été ainsi de siècle en siècle.

« Qu'est-il résulté cependant des travaux de ces hommes, et des combats qui leur ont été livrés en tout temps et en tout lieu ? Personne ne l'ignore. Malgré tant de difficultés, tant de contradictions, tant d'obstacles de toute nature, les disciples de Jésus-Christ ont triomphé partout où ils ont porté l'Evangile ; les idoles sont tombées, les dieux des nations ont été abandonnés, Jésus-Christ a été seul adoré par la plupart des peuples : sa croix a été élevée sur le Capitole de Rome ; les nations les plus puissantes l'ont vénérée et la vénèrent encore comme un glorieux étendard. Voilà l'œuvre de Jésus-Christ, œuvre toujours subsistante. Aujourd'hui Jésus-Christ a des milliers d'adorateurs fidèles ; vous verrez fréquemment des jeunes gens renoncer à une vie de plaisirs pour embrasser les maximes de l'Evangile ; vous verrez des hommes sacrifier les joies innocentes de la famille pour se vouer au ministère ecclésiastique, s'expatrier, aller au bout du monde, s'imposer les plus dures privations, pour porter la connaissance et inspirer l'amour de Jésus-Christ à des infidèles qui ne le connaissent pas encore. Vous verrez un nombre infini de jeunes vierges renoncer au monde, à la fortune, aux espérances les plus flatteuses, pour aller, les unes dans un hôpital, d'autres dans un monastère ou dans une école, soulager les malheureux, prier, instruire les ignorants ; si vous demandez à ces vertueuses filles la raison de tant de sacrifices et l'attrait qui leur fait embrasser une vie d'abnégation, elles vous diront que c'est l'amour de Jésus-Christ. Il y a, tout près de nous, des vertus cachées, des dévouements dont nous ne soupçonnons pas le motif, parce que nous ne sommes pas suffisamment attentifs, et que mille préoccupations portent nos pensées ailleurs. Ce sont des pauvres, des riches, des heureux du siècle, des malheureux, des mères de famille, de jeunes enfants, des vieillards, qui se résignent pieusement à la souffrance ou qui se préservent du scandale du siècle ; qui souffrent dans la paix ; qui consacrent les prémices de leur vie ou qui rachètent les écarts de longues années passées loin de Dieu ; quelle est la cause secrète de tant de vertus, sinon la pensée de Jésus-Christ mort sur la croix, l'amour de Jésus-Christ, la croyance en sa divinité ?

« Serait-il possible, en effet, qu'un pur homme, quelque grand qu'il fût, excitât, tant de siècles après sa mort, ce zèle, cet amour, ce dévouement pour la gloire de son nom, et qu'il inspirât de si belles vertus ? Napoléon disait un jour : *Concevez-vous un mort faisant des conquêtes avec une armée fidèle et dévouée à ses intérêts ? Concevez-vous un fantôme qui a des soldats sans solde, sans espérance pour ce monde-ci, et qui leur inspire le support de tout genre de privations ?... Concevez-vous César, empereur éternel du sénat romain, gouvernant l'empire ?... Telle*

est l'histoire de l'envahissement et de la conquête du monde par le christianisme Voilà le pouvoir du Dieu des Chrétiens... Jésus-Christ veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus difficile à obtenir; il l'exige, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ce qu'il n'ajoutait pas, mais ce qu'il pensait probablement : *Et moi aussi, j'y ai échoué comme eux.*

« Le christianisme est donc une preuve sensible de la divinité de Notre-Seigneur, comme le monde en est une de l'existence de Dieu. Il est tout aussi impossible d'expliquer l'établissement, la propagation, la conservation du christianisme, sans remonter à une cause divine, qu'il serait impossible de comprendre l'existence du monde sans remonter jusqu'à Dieu. Il y a une force cachée, une vertu surnaturelle qui n'est pas de l'homme et qui attire vers Jésus-Christ ceux qui ont le cœur droit, comme il y a en nous une inclination, un attrait qui nous attire vers Dieu et nous fait croire en lui. »

Vous venez d'entendre la sage raison reconnaissant à des preuves incontestables pour tous la divinité de Jésus-Christ, et s'inclinant respectueusement devant elle. Voulez-vous entendre la foi brûlante proclamant, je ne dirai pas avec une conviction plus grande, mais avec un enthousiasme plus ardent, la même vérité? Ecoutez encore :

« Jésus-Christ est le héros de l'Evangile, » s'écrie ici l'abbé de Ségur (*Réponses*), « et voyez tout d'abord les proportions gigantesques de cette figure comparée à tous les autres hommes, même aux plus grands! Tous meurent *tout à fait;* ils font du bruit pendant leur passage, ils remuent le monde... et, après eux, qu'en reste-t-il? Leur nom, loué ou bafoué d'abord, puis devenu indifférent, va s'ensevelir dans les livres. Ils ne vivent plus sur la terre. Jésus-Christ seul vit encore, vit toujours, vit partout. Il est présent au monde, aujourd'hui, comme il y a dix-huit cents ans. A Paris, à Londres, à Rome, à Pétersbourg, en Asie, en Amérique, partout, on l'aime et on le hait; partout on le défend et on l'attaque; partout on l'accueille et on le repousse, comme aux jours de sa vie mortelle. Il est au fond de tous les grands mouvements qui ébranlent le monde, il est la question capitale, le centre auquel aboutissent toutes les questions qui touchent au cœur de l'humanité. Il vit, il parle, il commande, il enseigne, il défend. Il développe sa vie puissante dans le christianisme, dont il est le principe, l'âme et le résumé. Le sort de l'un est le sort de l'autre, car le christianisme, c'est la continuation de la vie de Jésus-Christ dans l'univers, à travers tous les siècles... Donc Jésus-Christ est un fait universel, continu, actuel, agissant depuis dix-neuf siècles, écrit sur les générations humaines, sur tous les pays, sur tous les peuples en vivants caractères. C'est une vie exceptionnelle qui pénètre le monde. Tout passe, tout meurt autour de lui; lui seul, lui seul vit et subsiste!... Donc il y a en lui plus qu'un homme, et le grand Napoléon avait raison de dire : « Je me connais en hommes, « et je vous dis, moi, que *celui-là* était plus « qu'un homme. »

« Et, chose étrange, propre à Jésus-Christ seul, cette vie, qui remplit l'univers depuis son apparition sur la terre, a rempli avec la même puissance les siècles précédents, jusqu'au berceau du monde. Ce même Jésus, pour lequel ont vécu, vivent et vivront les générations chrétiennes, c'est *pour lui* qu'ont vécu les générations des antiques fidèles, des disciples de Moïse, des prophètes, des patriarches. C'est en lui qu'elles ont cru; c'est en lui qu'elles ont espéré; c'est lui qu'elles ont attendu; c'est lui qu'elles ont aimé. Le soleil, en son plein midi, inonde de ses rayons tout l'espace, et celui qu'il a parcouru déjà, et celui qu'il doit parcourir encore. Ainsi Jésus-Christ, centre de l'humanité, éclaire, vivifie tout : le passé, le présent, l'avenir...

« Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, est le type de la perfection, le modèle sur lequel se calque le monde moral civilisé, le moule où l'humanité vient, en quelque sorte, se couler pour réformer les vices. La vertu, qu'est-ce autre chose que l'imitation de Jésus-Christ? Rien de commun entre lui et aucun type de perfection connu, soit juif, soit grec, soit romain. Il est lui, il est seul, il est unique; il est au-dessus de tout. Dans la perfection humaine, il y a toujours concurrence de vertu; on se surpasse l'un l'autre; on a des *pendants*. Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, fait exception. Il n'y a aucun rapprochement possible entre sa perfection et celle des autres hommes. Quel nom mettre à côté du sien? Qui oserait-on lui comparer? Les saints, qui sont des héros sur la terre, ne sont que ses copies. Personne ne pense, personne n'a jamais pensé à l'égaler; car on sent qu'il ne s'agit plus ici d'un rival possible. Tout s'efface à sa lumière, comme toutes les lumières factices de la terre en la présence de celle du soleil. Aussi bien l'a-t-il dit lui-même : *Je suis la lumière du monde* (*Joan.* VIII, 12).

« Et cette perfection surhumaine est un phénomène sans antécédents: elle n'est précédée par rien, préparée par rien. Elle arrive comme sa doctrine, toute faite. Elle ne participe à aucune école philosophique ou théologique; elle est sans aucune cause qui la produise ou l'explique, sinon la présence de la perfection même, qui est Dieu. Elle éclaire tout et n'est éclairée par rien; elle est le foyer même de la lumière. Autre observation non moins frappante, et propre à Jésus seul : chez lui, cette perfection vraiment divine, qui semble si fort élevée au-dessus de l'humanité, si inaccessible à notre faiblesse, est cependant la plus pratique, la plus imitable, la plus féconde, la seule féconde en imitateurs et en disciples. Elle se propose à tous les hommes, à l'enfant comme au vieillard, à l'ignorant comme au savant,

au pauvre comme au riche, à celui qui commence comme à celui qui achève. Elle semble faite pour chacun en particulier. Elle s'adapte à tout et réforme tout; elle est la perfection pour tous. Qui ne voit là le cachet de la Divinité? L'homme peut-il rien de tout cela?

« Enfin, dernier caractère de la perfection de Jésus-Christ, surhumain comme tous les autres, et, comme tous les autres, propre à lui seul : sa perfection n'a aucun excès. Toujours l'homme a l'excès de ses qualités. Se sentant faible, il préfère, de crainte de faillir, excéder en bien. Saint Vincent de Paul était humble, mais il semble excéder dans la basse estime de lui-même; saint Charles était austère, mais son austérité nous semble effrayante; saint François, pauvre, semble excéder dans son dénûment, etc. La faiblesse des hommes perce jusque dans l'héroïsme de leur vertu. En Jésus-Christ, le bien est parfaitement vrai; rien n'est outré; la perfection de la nature divine se manifeste et se fond avec les émotions vraies et bonnes de la nature humaine. Tout l'Homme-Dieu paraît en lui. Le Dieu et l'homme sont entiers. Et à cause de cela, ce modèle si parfait n'est pas désespérant : il est, au contraire, suave, doux et aimable. C'est la vérité d'une vertu parfaite et possible, proposée à des hommes par un Dieu-Homme, aussi vraiment homme qu'il est Dieu. Quelle merveille unique! quel prodige que Jésus-Christ!... Qui ne s'écriera : *Le doigt de Dieu est ici?* (*Exod.* VIII, 19.)

« Et sa doctrine! Et cette parole, qui, depuis dix-huit siècles qu'elle est méditée, discutée, attaquée, disséquée par toutes les sciences, par toutes les haines, par les plus immenses génies, appliquée aux sociétés, aux peuples, aux individus, n'a jamais pu être convaincue d'erreur! Toujours elle demeure *la lumière du monde;* et chaque tentative vérifie ce que le Maître a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point.* (*Matth.* XXIV, 35.) Là où elle retentit pénètrent la civilisation, la vie intellectuelle et morale, le progrès, les lumières; là où elle ne règne point, et à proportion qu'elle règne moins, la dégradation, l'inertie, la barbarie, la mort. C'est elle, c'est la parole de Jésus-Christ qui a fondé notre société moderne; c'est elle qui est devenue le guide, le flambeau conducteur de la raison humaine et de la philosophie; et, bon gré mal gré, c'est avec ce que Jésus-Christ leur a donné que les Chrétiens incrédules raisonnent contre lui. *Jamais homme,* disaient les Juifs, *n'a parlé comme cet homme.* (*Joan.* VII, 46.) Ouvrez, en effet, l'Evangile... Quelle puissance inouïe! quelle autorité! quel calme! quelle naïveté céleste!... Jésus enseigne ce qu'il voit, ce qu'il sait. Il ne discute pas; il ne cherche point à prouver, à convaincre; sa parole lui suffit; il la sait la *vérité;* il est sûr, il affirme. Dieu seul fait homme et parlant aux hommes est capable d'un tel langage.

« La parole de Jésus-Christ prouve donc aussi elle-même sa divinité; car il ne cesse de l'affirmer. Il se dit *Dieu, le Fils de Dieu* (95), *le Christ, la Vérité, la Vie, le Sauveur, le Messie.* — *Si tu es le Christ,* lui disent les Juifs, *dis-le-nous.* — *Je vous parle,* leur répondit-il, *et vous ne me croyez point. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Moi et mon Père nous sommes un seul être.* (*Joan.* X, 24, 25, 30.) Ils veulent le lapider, au lieu de croire à cette parole. *Pourquoi,* leur dit Jésus, *voulez-vous me lapider? — C'est à cause de ton blasphème, et parce que, étant homme, tu te fais Dieu.* (*Ibid.*, 32, 33.) La Samaritaine lui parle du Christ Rédempteur qui doit sauver les hommes et leur enseigner toute vérité : *C'est moi qui le suis,* lui dit-il, *moi qui parle avec toi.* (*Joan.* IV, 26.) Une autre fois, il enseigne la foule assemblée autour de lui : *En vérité, en vérité je vous le dis, de même que le Père ressuscite les morts, de même le Fils rend la vie à qui il veut,... afin que tous rendent au Fils un honneur égal à celui qui est dû au Père... Qui n'honore point le Fils n'honore point le Père.* (*Joan.* V, 21, 23.) Il instruit un savant juif venu pour le consulter : *Personne,* lui dit-il, *ne monte au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel... Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne meure point, mais possède la vie éternelle... Dieu a envoyé son Fils dans le monde, pour que le monde soit sauvé par lui... Celui qui croit en lui ne sera point condamné; mais celui qui ne croit pas est jugé d'avance, parce qu'il ne croit pas au Fils unique de Dieu.* (*Joan.* III, 13, 16, 17, 18.) Il vient de guérir l'aveugle-né; celui-ci, chassé de la synagogue par les pharisiens, parce qu'il disait que son bienfaiteur était au moins un prophète, le retrouve et se jette à ses pieds : *Crois-tu au Fils de Dieu?* lui demande Jésus. — *Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui? — Tu le vois; et celui qui te parle, c'est lui-même.* Et cet homme, tout ému : *Je crois, Seigneur! Et se prosternant, il l'adore.* (*Joan.* IX, 35-38).

« Est-ce assez? Voulez-vous l'entendre encore? *Abraham, votre père,* dit-il aux Juifs, *s'est réjoui en m'entrevoyant d'avance.* — *Comment!* lui repart-on, *vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham* (96)! — *Avant qu'Abraham ne fût, je suis.* (*Joan.* VIII, 56-58.) A la sœur de Lazare, qui vient lui demander de ressusciter son frère : *Je suis,* dit-il, *la résurrection et la vie.*

(95) Par *Fils de Dieu,* ni Jésus-Christ ni les Juifs à qui il parlait, n'entendaient dire *un homme juste, enfant de Dieu, ami de Dieu.* Lui et eux entendaient par là le *Verbe divin,* la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils éternel et unique de Dieu, Dieu comme le Père et le Saint-Esprit. Aussi quand Jésus déclare à Caïphe qu'il est le *Fils de Dieu,* le grand prêtre et les pharisiens crient-ils au blasphème, et le condamnent-ils à mort comme blasphémateur, comme *s'étant fait Dieu.*

(96) Abraham vivait vingt siècles avant Jésus-Christ.

Celui qui croit en moi vivra, même après la mort. Et quiconque vit en moi et croit en moi ne mourra point éternellement. Le crois-tu? — Oui, Seigneur, répond la fidèle Marthe; *je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* (*Joan.* XI, 25, 26, 27.) Et quelques instants après, arrivé devant le cadavre déjà froid de Lazare, il ajoute ces divines paroles : *Mon Père, je vous bénis de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais bien que vous m'écoutez toujours. Mais c'est à cause de ce peuple qui m'entoure que je parle ainsi, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.* (*Ibid.*, 41, 42.) Et s'écria-t-il à haute voix : *Lazare, viens dehors.* (*Ibid.*, 43.) Et le mort se leva, ayant encore la face, les mains et les pieds liés de bandelettes funéraires...

« Il faudrait citer tout l'Evangile. Lisez surtout son ineffable discours avant la Cène : *Je suis*, dit-il, *la voie, la vérité et la vie. Personne n'arrive au Père que par moi. Si vous me connaissez, vous connaissez mon Père; celui qui me voit voit mon Père.* (*Joan.* XIV, 7, 9.) *Tout ce que vous me demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.* (*Ibid.*, 13.) *Aimez-moi. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui.* (*Ibid.*, 23.) Jusque sur la croix, Jésus-Christ s'affirme Dieu et parle en Dieu. Le bon larron, crucifié à ses côtés, s'écrie : *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. — Aujourd'hui*, lui répond Jésus, *tu seras avec moi dans le paradis.* (*Luc.* XXIII, 42, 43.) Enfin, car il faut se borner, l'incrédule Thomas le voit, le touche après sa résurrection; vaincu par l'évidence, il tombe à ses pieds et s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu.* Loin de le reprendre, Jésus l'approuve : *Parce que tu as vu, Thomas*, lui dit-il, *tu as cru. Heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru!* (*Joan.* XX, 28, 29.)

« Voyez quel langage! quelle conduite! quelle toute-puissance! Comme il se fait appeler *Dieu!* Comme il en a le ton et l'accent! Comme il revendique les droits de la Divinité : la foi, l'adoration, la prière, l'amour, le sacrifice!... Or, ici, le raisonnement est bien simple. Ou Jésus dit vrai, ou il ne dit pas vrai. Il n'y a pas de milieu. S'il dit vrai, il est ce qu'il dit être : il est Dieu, il est le Fils éternel du Dieu vivant, béni aux siècles des siècles, et toutes ses paroles, ses actions, ses miracles, son triomphe, s'expliquent facilement. Rien n'est impossible à Dieu. S'il ne dit pas vrai, il est (blasphème que j'ose à peine écrire, quoique ce soit pour le confondre), il est ou un fou ou un imposteur. Oui, *un fou*, s'il n'a pas conscience de ses paroles et de sa conduite; *un détestable imposteur*, s'il ment avec connaissance de cause. Oserez-vous jamais le dire? Jésus-Christ, le sage par excellence, un fou!!! Jésus-Christ, le plus vertueux, le plus saint des hommes, un menteur, un imposteur sacrilége!!! Il faudrait avoir perdu la raison et le sens moral pour proférer une pareille folie! Donc il est Dieu.

« Jésus-Christ est devant la raison humaine comme il fut devant Caïphe, au jour de sa Passion. *Je t'adjure*, lui disait le grand prêtre, *au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. — Oui*, répond Jésus, *tu l'as dit; je le suis.* (*Matth.* XXVI, 63, 64.) Il faut croire ou ne pas croire à cette affirmation; il n'y a pas de milieu. Si vous croyez, adorez Jésus-Christ, il est votre Dieu. Si vous ne croyez pas, traitez l'homme qui tient un pareil langage ou comme un pauvre fou qui ne sait ce qu'il dit : méprisez-le, haussez les épaules de pitié; ou comme un misérable imposteur, et alors anathématisez-le avec les Juifs, rejetez-le, maudissez-le, crucifiez-le, punissez-le de la mort infâme des blasphémateurs : il l'a cent fois méritée. Il faut admettre Jésus-Christ, le Dieu-Homme de l'Evangile, tout entier, ou le rejeter tout entier : *Quiconque n'est pas pour lui est contre lui.* (*Matth.* XII, 30.) Quiconque ne l'*adore* pas ne peut sans inconséquence, sans folie, le louer, l'admirer, le vanter comme *un sage*, comme *un grand homme*, comme *un saint*.

« Quelqu'un pensera peut-être qu'il ne se disait Dieu que pour faire admettre plus facilement sa doctrine.

« La difficulté demeure tout entière; car une fin louable ne pourrait jamais excuser une si immense, une si constante imposture, et il n'en faudrait pas moins conclure que toute la vie de Jésus-Christ a été un tissu ou de folies ou de blasphèmes. Mais, outre cette raison, cette supposition est absolument inadmissible. En effet, une pareille fiction aurait détruit toute son œuvre, anéanti toute sa doctrine. Jésus-Christ n'a qu'un but : détruire l'idolâtrie, rétablir partout le *règne de la vérité; par la vérité*, ramener la vertu et la sainteté sur la terre; rendre à Dieu ce qui est à Dieu seul : le cœur de l'homme, sa foi, son dévouement, son amour. Avec cette pensée, pouvait-il, n'étant pas vraiment Dieu, en prendre le titre et en revendiquer les droits, sans ruiner par sa base tout son dessein? Ce prétendu moyen destiné à appuyer sa doctrine en eût été d'ailleurs le plus redoutable ennemi. L'*impossible*, humainement parlant, dans la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres, était principalement de faire admettre par les peuples la divinité de ce Jésus pauvre, humilié, homme de douleurs, mort sur une croix. N'est-ce pas ce qui révelte le plus la raison dans l'enseignement chrétien? N'est-ce pas là précisément la pierre de scandale pour l'incrédule? Et c'est ce moyen que Jésus-Christ aurait choisi pour faire recevoir sa religion? Mais c'eût été le comble de la folie! Quel singulier appât que celui qui effraye cent fois plus que l'hameçon lui-même. La divinité de Jésus-Christ une fois admise, je conçois qu'elle devient un puissant moyen de faire croire à sa doctrine. Mais cette hypothèse elle-même, qui l'aurait fait admettre? Et comment, sans une manifestation *évidente* et

irrésistible de la toute-puissance divine, Jésus-Christ aurait-il pu être regardé comme un Dieu?

« Non, non, je le répète : devant le caractère surhumain de Jésus-Christ, devant ses paroles, devant ses affirmations, devant ses actions, devant son œuvre, qui est le christianisme, il n'y a pour un homme raisonnable et sincère, qu'un parti à prendre : c'est de tomber à ses genoux, d'adorer l'amour infini d'un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et de s'écrier avec saint Thomas devenu fidèle : *Mon Seigneur et mon Dieu! « Dominus meus et Deus meus.* » (*Joan.* xx, 28.)

Vous le reconnaissez comme homme, avez-vous dit encore. Or l'homme, qui est borné, ne saurait être Dieu, qui est infini.

Sans doute, nous le reconnaissons comme homme, et c'est même là un des points fondamentaux de la doctrine chrétienne, puisque, sans la nature humaine, il n'aurait pu souffrir et nous racheter; mais nous le reconnaissons également comme Dieu, et c'est encore là un des points fondamentaux de la doctrine chrétienne, puisque sans cette nature divine, il n'aurait pu donner un prix infini à ses souffrances. « La vraie foi demande donc, » dit saint Athanase, « que nous croyions et que nous confessions que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme. Il est Dieu, né, avant les siècles, de la substance de son Père; et il est homme, né dans le temps de la substance de sa Mère : Dieu parfait, homme parfait, composé d'une âme et d'un corps. »

Mais, remarquez-vous, l'homme, qui est borné, ne saurait être Dieu, qui est infini.

Oui, considéré seulement comme homme, parce que ce qui est borné ne peut, en effet, être infini. Aussi, nous gardons-nous bien de dire que l'humanité est la divinité en Jésus-Christ. Nous disons seulement que le Verbe, seconde personne de la sainte Trinité, ayant pris, par l'Incarnation, la nature humaine, Jésus-Christ est, en même temps, Dieu et homme. « Egal au Père selon la divinité, » dit encore saint Athanase, « moins que le Père, selon l'humanité. Quoiqu'il soit Dieu et homme, il n'y a pas deux Christ cependant, mais un seul. Un, non par la conversion de la divinité dans l'humanité, mais par l'élévation de l'humanité dans la divinité. Un entièrement, non par la confusion des substances, mais par l'unité de la personne. » Comme il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne, nous lui attribuons indifféremment ce qui convient aux deux natures; et nous attribuons même à chacune de ces natures ce qui, à proprement parler, ne convient qu'à l'autre. Cette intime et hypostatique union, en Jésus-Christ, de deux natures si différentes est un profond mystère assurément, mais c'est un mystère dont nous trouvons en nous une image bien frappante, quoique imparfaite. « Car, » ajoute saint Athanase, « de même que l'âme raisonnable et la chair ne font qu'un seul homme, de même Dieu et l'homme ne font qu'un seul Christ. » L'homme est corps assurément, et cependant il est esprit aussi, quelque différence qu'il y ait entre ces deux substances. De même Jésus-Christ est réellement homme, et cependant il est Dieu aussi, quelque différence qu'il y ait entre ces deux natures. Que dis-je! mais c'est souvent en contemplant le corps de l'homme que nous reconnaissons et que nous proclamons son intelligence; de même c'est souvent aussi en contemplant l'humanité de Jésus-Christ que nous reconnaissons et que nous proclamons sa divinité, nous écriant avec saint Thomas dont la foi s'était raffermie après qu'il eut touché les plaies de ses mains et celle de son côté : *Mon Seigneur et mon Dieu! « Dominus meus et Deus meus.* » (*Ibid.*)

JEUNE.

Objections. — Le jeûne détruit la santé ou du moins la détériore. — Dieu qui est la bonté même ne saurait donc nous commander de jeûner : ce sont les prêtres qui le font. — Aussi ceux-ci en dispensent-ils pour de l'argent. — C'est aux prêtres et aux religieux de jeûner. — Quant à ceux qui sont dans le monde, leurs occupations et leurs travaux ne leur permettent guère de le faire. — Le jeûne n'est plus de notre temps. — Ma santé, d'ailleurs, n'est pas assez bonne pour jeûner. — Et puis je n'ai pas le moyen de me procurer une nourriture assez solide pour supporter le jeûne. Le maigre est trop cher. — Mon médecin ne veut pas que je jeûne. — L'Eglise elle-même y consent.

—

Réponse. — A entendre certaines personnes, on croirait volontiers que le jeûne est une arme meurtrière qui fait mourir un grand nombre de Chrétiens, et les estropie tous ou presque tous. Ce préjugé, l'un des plus répandus que je connaisse, ne repose pourtant sur rien de solide, et il se réfute d'ailleurs par un ensemble de faits tels qu'il est impossible d'en désirer de plus frappants et de plus décisifs. Que dis-je! mais chacun de nous peut en juger plus ou moins par sa propre expérience.

Le jeûne, dites-vous, détruit la santé, ou du moins la détériore.

Pourriez-vous me dire combien en sont morts, combien en sont restés malades ou seulement indisposés? — Il y en a eu cependant. — Oui, sans doute; mais de quoi ne meurt-on pas en ce monde, avec quoi ne se détériore pas la santé? Combien sont morts de travail, combien y ont perdu la santé, et quelquefois la santé la plus florissante? Est-ce à dire pour cela que le travail soit une chose pernicieuse? N'est-il pas prouvé, reconnu de tous, au contraire, qu'un travail modéré, ce travail auquel l'homme a été condamné, améliore notre santé et prolonge notre existence? Il en est de même du jeûne. Il occasionne la mort quelquefois, il peut détruire la santé de quelques-uns, de ceux surtout qui sont natu-

rellement faibles, ou qui se laissent entraîner trop loin par l'ardeur de leur zèle; quant à ceux qui sont dans un état normal, et qui observent le précepte religieux avec la modération que prescrit en tout la sagesse, non-seulement il ne les tue ni ne les rend malades, mais il améliore leur santé, au contraire, aussi bien que le travail, et prolonge également leur existence. — Je n'admets point la comparaison, me direz-vous; car le travail est toujours très-utile, nécessaire même quelquefois; mais le jeûne... — Le jeûne ne l'est pas moins. Qui de nous peut se croire en meilleure voie que le grand Apôtre, que nous savons avoir été emporté vivant dans le paradis, où il entendit des choses secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter? (*II Cor.* XII, 4.) Et cependant il vous assure qu'il châtiait rudement son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé. (*I Cor.* IX, 27.) Ainsi le jeûne, qui est le moyen le plus propre à châtier notre corps et à le réduire en servitude, n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail. L'un nous assure, pour nous comme pour les nôtres, la possession des biens terrestres, l'autre des biens spirituels; l'un nous fait vivre heureusement, nous et les nôtres, dans le temps, l'autre dans l'éternité.

Est-il bien vrai d'ailleurs que le jeûne ne nous soit d'aucune utilité pour la vie présente? Tel n'est point notre avis, puisque, comme nous l'avons dit déjà, il nous sert encore sous le rapport même où on serait tenté de le regarder comme contraire, je veux dire pour l'amélioration de notre santé et la conservation de nos jours. — Mais, me direz-vous, nous avons quelque peine à le croire. — Eh bien! venez donc avec moi visiter ces communautés où s'observe un jeûne rigoureux et perpétuel. Vous entendez, un jeûne rigoureux et perpétuel! C'est-à-dire que c'est presque continuellement le Carême; et quel Carême, grand Dieu! Non pas celui des temps modernes, avec ces mille adoucissements nouveaux que réclame toujours notre faiblesse, mais le Carême de la primitive Eglise; c'est-à-dire qu'on n'y vit que de pain et de légumes, dont on se prive encore une partie du temps. Si le jeûne fait mourir, on ne doit pas vivre longtemps dans de semblables maisons; si le jeûne rend malade, tous doivent l'être ici. Examinons donc; il n'y a besoin pour cela ni de longs ni de profonds raisonnements. Quant à l'âge d'abord, regardons, interrogeons. C'est singulier! La vie se prolonge beaucoup plus que dans le monde. Et la santé? Chose singulière encore! il n'y a presque pas de malades. Le corps humain est toujours là sans doute, avec toute sa faiblesse et ses misères; et, de plus, il y est rudement châtié, réduit réellement en servitude, comme dit l'Apôtre, mais enfin il marche toujours; on ne le voit point arrêté aussi fréquemment et aussi longuement que dans le monde par ces maladies graves, mystérieuses, dont les plus habiles sont obligés de dire qu'ils ne savent d'où elles viennent ni où elles vont. — En est-il ainsi dans toutes les maisons religieuses où règne la même sévérité? — Partout. — En a-t-il toujours été ainsi? — Toujours. — Ne pourrait-on pas du moins attribuer cela à l'extrême régularité de vie qui s'observe dans ces maisons? — Oui, sans doute; mais le jeûne y est aussi pour beaucoup, parce que, d'une part, le jeûne est un grand moyen de régularité; et parce que, d'une autre part, en soi, c'est-à-dire par une privation modérée, non-seulement de tout excès de nourriture, mais d'une partie de la nourriture ordinaire, il se trouve réellement favorable à la santé, bien loin de la détruire. Quoique sorti de la main toute-puissante de Dieu, le corps humain ressemble pourtant, sous ce rapport, à toutes ces fragiles mécaniques sorties de la main impuissante des hommes. Moins vous chargez cette divine mécanique, et moins elle est exposée à se détraquer et à s'user promptement.

En voulez-vous d'autres preuves que celles que je viens de vous donner? Nous n'en manquerons point: il y en a partout, au milieu du monde, chez chacun de nous. Dans le monde, il y a des hommes dont la santé paraît toujours bonne, et dont la vie se prolonge bien au delà du terme ordinaire. Demandez-leur comment ils se nourrissent? Et ils vous diront tous ou presque tous que leur vie est à peu près un jeûne perpétuel. Que ce soit chez eux esprit religieux, ou principe hygiénique, ou sobriété naturelle, ou bien encore nécessité de la position, peu importe ici, le fait est là incontestable, à savoir, la conservation de la santé, et la prolongation des jours par le jeûne, c'est-à-dire par la privation non-seulement de toute nourriture excessive, mais d'une partie même de la nourriture ordinaire.

J'ai parmi mes amis un homme âgé de bientôt quatre-vingt-dix ans. Il a fait, il y a quelques années une chute grave qui l'a conduit à deux pas du tombeau. Sans cette chute, il eût atteint et dépassé son siècle, probablement; et, malgré cela, nul ne peut dire où il s'arrêtera. — C'est un homme d'une santé exceptionnelle, me direz-vous. — Oui, d'une santé exceptionnelle; mais vous allez voir comment. A vingt ans, il était jugé poitrinaire par le plus célèbre médecin de la ville de Tours. A le voir marcher avec son corps fluet, vous eussiez dit que le premier souffle du vent allait l'abattre, et qu'en tombant il allait se briser tous les membres. Eh bien! savez-vous comment il est parvenu à guérir cette prétendue maladie de poitrine, à se conserver jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, avec sa taille, sa chevelure, sa gaieté, et sa lucidité d'esprit de vingt ans, à pouvoir survivre, à cet âge, à une chute qui aurait fini quatre-vingt-dix-neuf jeunes gens sur cent, et à reprendre alors le cours ordinaire de sa vie, appuyé, il est vrai, sur deux béquilles, pour s'arrêter Dieu sait quand? Attendez, je vais vous le dire, ou plutôt il vous le dira lui-même.

Il y avait, un jour, dans une plaine, une réunion d'environ deux ou trois mille personnes. C'était une fête agricole, et là se trouvaient, par conséquent, non-seulement les habitants de la localité, mais encore des pays voisins. Celui dont nous venons de parler y était aussi, excitant l'admiration de tous ceux qui connaissaient son âge. Il était curieux, en effet, de voir ce vieillard plus qu'octogénaire se tenant aussi droit, marchant aussi résolument, causant avec autant de présence d'esprit que les plus forts et les plus intelligents de la réunion. Un des notables s'étant approché de lui :—Vraiment, M. l'abbé, vous êtes un prodige pour ceux qui vous connaissent. Vous devriez bien nous dire un peu votre secret, afin que nous en profitions. — Mon secret! répondit-il en souriant, il est connu de tous, et il est également à la portée de tous. Mon secret! c'est une grande sobriété. — Et quand vous êtes malade ?— Alors, c'est le jeûne. En cela, les animaux sont nos modèles. Voyez le chien, quand il est malade, il reste sans manger, jusqu'à ce qu'il aille mieux.

Il avait raison. Jamais je n'ai vu personne se mieux porter que lui, mais aussi jamais je n'ai vu personne observer plus fidèlement la règle de la sobriété et du jeûne, non pas seulement par devoir religieux, mais par principes hygiéniques, comme il le disait lui-même. Il m'attendait un jour à dîner. On lui avait servi, le matin, je ne sais quel petit plat un peu appétissant. — Non, dit-il, ce sera pour ce soir. — Et il fit son repas ou plutôt sa collation avec un morceau de fromage. C'était le jeûne en l'honneur de l'amitié. Mais, après tout, c'était le jeûne, quant à ses effets physiques; et, comme nous voulions l'en gronder, en lui faisant remarquer qu'il n'était plus d'un âge où l'on pût s'imposer de semblables privations.— Comment! d'un âge! reprenait-il vivement, mais je me porte aussi bien que vous. Et savez-vous pourquoi? C'est précisément parce que j'ai su et que je sais encore m'imposer les privations dont vous parlez.

Une autre fois, il était tombé malade, et même assez gravement, pour qu'on fît venir un médecin, contre ses habitudes. Car, comme il se guérissait par le jeûne, ainsi qu'il le disait lui-même, il n'avait guère besoin de médecin pour cela. Le médecin appelé avait prescrit une médecine, laquelle médecine lui était présentée, dès le lendemain, à la pointe du jour. — Jetez cela, dit-il à la personne qui la lui présentait. — Mais, monsieur, vous ne guérirez pas — Jetez, vous dis-je, et je guérirai. — Et il fallut lui obéir, et, comme il l'avait annoncé, il guérit, par une abstinence complète, plus promptement qu'il ne l'eût fait probablement, avec tout ce dont on eût chargé son estomac indisposé. Vous me direz peut-être qu'il ne faudrait pas toujours compter sur de pareils résultats. C'est possible; mais pourtant, de l'aveu de tous les médecins, et d'après l'expérience générale, il est reconnu que le jeûne est, dans toute maladie, un des moyens les plus indispensables de guérison. Ne l'avez-vous pas éprouvé vous-même bien des fois? Ne dites donc point que le jeûne détruit la santé, ou du moins la détériore, puisque c'est précisément le contraire qu'il produit.

Dieu, qui est la bonté même, ne saurait donc nous commander de jeûner, avez-vous dit encore. Ce sont les prêtres qui le font.

D'après ce que nous venons d'établir, il est aisé de reconnaître qu'il ne doit répugner, en aucune manière, à l'infinie bonté de Dieu de prescrire le jeûne à ses enfants. Pourquoi donc ne le ferait-il pas? Est-ce parce que le jeûne peut leur occasionner quelques souffrances? Mais qu'importent de légères souffrances, qui doivent avoir pour résultat d'améliorer la santé et de consolider l'existence? Il faut bien souffrir un peu pour guérir : c'est la devise de tous, et la mère la plus tendre, je dirai même la plus faible, ne craindrait pas de la répéter souvent au fils qu'elle aime de tout son cœur.

Mais quand bien même le jeûne aurait réellement les inconvénients que vous venez de signaler et beaucoup d'autres encore, on ne pourrait pas dire, pour cela, que Dieu, dans sa bonté, ne saurait le prescrire à ses enfants. Est-ce que le meilleur des rois n'est pas obligé quelquefois de faire la guerre? Il n'ignore pas cependant que le sang le plus précieux va couler sur le champ de bataille, il n'ignore pas que beaucoup parmi les siens resteront estropiés pour le reste de leur vie; il sait par avance combien de femmes vont devenir veuves, combien d'enfants orphelins, combien de pères et de mères sans appui; il doit craindre même, s'il vient à perdre la bataille... mais il ne veut point s'arrêter à cette pensée : Enfants, dit-il avec confiance, marchons courageusement au combat! Et personne ne s'avise de le blâmer, parce qu'un grand résultat est je ne dis pas assuré, mais attendu. Quoi donc! voilà ce que peut faire, et ce que fait réellement, chaque jour, aux applaudissements du monde, le dernier des rois de la terre, et le Roi des rois, Jésus-Christ, notre Dieu, ne pourrait nous dire sans perdre aussitôt sa réputation de bonté : Enfants, marchons ensemble à la conquête du ciel, je suis venu moi-même sur la terre pour vous aider à la faire, cette inappréciable mais difficile conquête. Avant de voir vos efforts couronnés de succès, vous aurez bien des ennemis à vaincre. C'est le démon qui craint de vous voir entrer dans le ciel, d'où il a été chassé, et qui désire vous entraîner dans l'abîme; ce sont les passions, qui sont en vous par suite du péché de votre premier père, dont elles continuent la révolte; c'est la chair qui, ayant des désirs directement contraires à ceux de l'esprit, vous attache à la terre, tandis que celui-ci vous élève vers le ciel. Cette race n'est vaincue que par la prière et par le jeûne (97). Courage donc! car le jeûne lui-même ne fait pas

(37) *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.* (*Matth.* XVII, 20.)

mourir; et, dut le corps succomber, l'âme n'en triomphera que plus glorieusement dans le ciel.

Trouver une telle conduite inconciliable avec la bonté, c'est ne rien entendre à la religion, aux choses mêmes les plus ordinaires de la vie. Est-ce que toute conquête ne suppose pas un combat? est-ce que toute récompense n'exige pas un sacrifice? Nous voudrions entrer dans le ciel sans avoir combattu, recevoir les éternelles récompenses sans les avoir méritées! C'est demander l'impossible. Ah! plutôt remercions Notre-Seigneur de ce qu'il veut bien nous couronner éternellement dans le ciel, après une lutte si facile et si courte sur la terre; remercions-le surtout de ce qu'il a bien voulu nous appliquer les mérites infinis de sa Passion et de sa mort, afin que nos propres sacrifices ne fussent rien, ou à peu près, si ce n'est même un commencement de jouissances.

Ne disons donc plus que Dieu, qui est la bonté même, ne saurait nous commander de jeûner et que ce sont les prêtres qui le font.

Non, le jeûne n'est point inconciliable avec la bonté de Dieu, puisque de quelque manière que nous l'envisagions, nous n'y trouvons qu'une manifestation de cette bonté à notre égard.

Non, ce ne sont point les prêtres qui nous commandent de jeûner, puisque c'est Dieu lui-même, et quand les prêtres le font, ils ne le font qu'au nom de Dieu dont ils sont les ministres : *Qui vous écoute m'écoute.* (*Luc.* x, 16), leur dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et encore : *Allez donc instruire toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé.* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.)

Non, ce n'est point des prêtres que vient le jeûne, comme vous semblez le croire et le dire, puisque avant qu'il y eût des prêtres, Jésus-Christ l'avait recommandé à ses disciples et avait lui-même pratiqué ce jeûne de quarante jours devenu si célèbre par celui des Chrétiens.

Non, le jeûne ne vient pas des prêtres, puisque avant que Jéus-Christ eût commencé la prédication de son Evangile, Jean-Baptiste l'avait observé lui-même dans le désert avec la plus grande sévérité, et l'avait prêché à tous sur les bords du Jourdain pour la rémission des péchés.

Non, le jeûne ne vient pas des prêtres, puisque bien avant la prédication de Jésus-Christ et celle de Jean, son précurseur, nous le voyons annoncé, observé partout, mais principalement en Judée.

Non, le jeûne ne vient point des prêtres; car il tient tellement à l'essence même du christianisme que tous les hérétiques et les schismatiques l'ont retenu et observé avec plus ou moins de sévérité.

Voyez nos voisins d'outre-mer. Indépendamment des jeûnes que peut observer chaque église particulière, et dans chacune de ces églises, chaque fidèle, puisque là chacun ne relève ou n'est censé ne relever que de sa conscience, ne savez-vous pas qu'il est des circonstances ou le souverain et quelquefois la souveraine prescrit à la nation un jour de jeûne pour fléchir la justice du Seigneur et appeler ses bénédictions les plus abondantes?

C'est peu de chose, direz-vous, comparativement à tous les jeûnes en usage dans l'Eglise catholique. — C'est possible, mais là n'est pas la question. Il ne s'agit point ici du plus ou du moins, il s'agit du principe; et je dis que si nous retrouvons le jeûne partout où il reste quelque chose du christianisme, c'est une preuve que ce n'est point une institution sacerdotale, et je dis que si nous ne sommes point étonnés de voir cette sévère pratique rappelée et prescrite à une nation par une reine et ses ministres, responsables devant le parlement, uniquement chargés comme elle des intérêts temporels de cette nation, à plus forte raison ne devons-nous pas être surpris de la voir également rappelée et prescrite aux fidèles par le Souverain Pontife et tous les prêtres chargés comme lui de faire observer sur la terre la religion de Jésus-Christ.

Non, ce n'est point des prêtres que vient le jeûne, puisqu'il est fondé sur la nature même des choses que les prêtres ne peuvent ni changer, ni modifier.

Non, encore une fois, ce n'est point des prêtres que vient le jeûne; car en ce cas, ils s'en seraient exemptés, ils auraient eu, du moins, pour eux-mêmes de grands ménagements et ils ne tiendraient pas rigoureusement à l'observer, tandisque c'est tout le contraire qui a lieu : ce sont eux, en effet, que la loi du jeûne atteint le plus souvent et le plus sévèrement, et ce sont eux encore qui s'en dispensent le moins facilement, ou pour mieux dire, ce sont les seuls, en certains pays, qui l'observent dans toute sa rigueur.

Vous n'êtes pas moins dans le faux quand vous ajoutez :

Aussi ceux-ci en dispensent-ils pour de l'argent.

Ou vous ne comprenez pas, ou vous vous exprimez mal, car non-seulement le prêtre est à l'abri de tout reproche dans le cas dont vous parlez, mais il mérite même les plus grands éloges.

Considéré en soi comme pratique de mortification et non dans tel ou tel acte particulier, le jeûne, avons-nous dit, tient à l'essence même du christianisme, à la nature des choses. En ce sens, nul ne peut en être dispensé, et nul par conséquent ne saurait en dispenser. Dispenser du jeûne en général, ce serait dire à celui qui en a été dispensé qu'il n'a point de péchés à effacer, point de passions à dompter, d'inclinations vicieuses à réprimer, point de mérites à acquérir. Toutes choses que personne ne peut dire, et le prêtre encore moins que les autres; parce que, ayant pour mission d'enseigner la religion chrétienne et de la faire pratiquer aux hommes, nul ne doit mieux connaître que

lui et l'esprit du christianisme et la nature humaine. Mais si le jeûne est indispensablement obligatoire, considéré d'une manière générale, il n'en est plus de même de tel ou tel jeûne en particulier. Dans le premier cas, c'est la vertu de pénitence sans laquelle personne ne peut être sauvé. Dans le second cas, c'est un moyen de pratiquer cette vertu, moyen indiqué, commandé même, si vous voulez par une autorité légitime, mais que cette autorité peut changer sans nulle difficulté. Il n'est personne qui ne comprenne cela parfaitement. C'est qu'il est de sens commun, en effet, que celui qui commande peut cesser de commander, ou ce qui est la même chose, que celui qui a le droit de porter une loi et de la faire observer, a également le droit de la changer en général, ou d'en dispenser dans tel cas particulier. Pour appliquer donc ce principe au sujet qui nous occupe, disons que nulle puissance humaine ne peut dispenser du jeûne en général ou de la pénitence, parce que c'est une obligation de droit naturel et divin; mais que pour tel ou tel jeûne en particulier, comme celui des Quatre-Temps, par exemple, l'Eglise qui l'a établi peut parfaitement l'abolir, le changer ou en dispenser, selon qu'elle le juge convenable dans l'intérêt des fidèles. Est-ce qu'il n'en est pas ainsi de toute loi positive? Si l'autorité civile peut abolir les lois qu'elle a établies ou en dispenser, pourquoi l'autorité ecclésiastique n'aurait-elle pas le même pouvoir ?

Vous allez me dire peut-être : « Tout cela est juste; mais pourquoi les prêtres demandent-ils de l'argent quand ils dispensent du jeûne ? »

Vous me paraissez peu comprendre je ne dis pas seulement l'intention des prêtres en pareil cas, mais l'esprit de la religion qu'ils sont chargés d'enseigner. Il ne faut point oublier que tout se tient, tout est intimement lié dans la religion, et que, quand une chose vient à manquer, il faut non-seulement en conserver ce que l'on peut, mais remplacer encore ce qui fait défaut complétement, par quelque autre chose d'équivalent. Pour appliquer ce principe au cas dont il s'agit, nous dirons : L'Eglise, dans sa sagesse et dans sa bonté, a reconnu que tel ou tel jeûne ne saurait être imposé ou ne pourrait l'être que difficilement à telle contrée, à tel diocèse, à telle paroisse, ou seulement à tels ou tels individus. « Dispensez ! dispensez ! dit-elle aux ministres de la religion, chargés de la représenter auprès des peuples. Dispensez en toute charité quoique prudemment ! N'oubliez point toutefois l'esprit de notre sainte religion, n'oubliez point qu'il faut absolument à l'homme, pour éviter l'enfer et mériter le ciel, des actes de mortification, des bonnes œuvres en général, et faites en sorte qu'il n'y ait rien de perdu. »

Pénétrés de ces idées, les prêtres agissent partout en conséquence : « Vous ne pouvez observer le jeûne dans toute sa rigueur, disent-ils à ceux qui viennent leur en demander dispense? faites du moins ce que vous pourrez. Quant à ce que vous aurez omis, pour avoir le même mérite aux yeux de Dieu, remplacez-le par l'aumône. » Qui ne voit qu'agir de la sorte c'est absolument remplacer une bonne œuvre par une autre bonne œuvre équivalente? Qui ne voit que c'est même retenir du jeûne, considéré comme acte de mortification tout ce qu'il est possible d'en retenir? car si l'aumône est un secours donné aux malheureux, c'est aussi, en un sens, un acte de mortification de la part de celui qui la fait, puisque c'est la priver du moyen le plus propre à se procurer toutes les jouissances, de ce qui est même, en soi, une jouissance véritable, et l'une des plus grandes pour le cœur dépravé de l'homme.

J'avais donc raison de vous dire que non-seulement la conduite du prêtre est à l'abri de tout blâme, dans le cas dont vous parlez, mais qu'elle est digne des plus grands éloges N'est-ce pas ainsi que vous vous conduiriez vous-même à sa place? N'est-ce pas ainsi que se conduit ou que doit du moins se conduire, dans des circonstances à peu près semblables, toute personne d'intelligence et de cœur ?

Voilà, je suppose, une famille séparée de son chef depuis longtemps. On l'attend de jour en jour; mais comme il a une longue route à faire, la mer à traverser, il pourrait bien ne jamais revenir : « Mes amis, dit la mère à ses enfants, votre père n'arrive pas. Nous appelons son retour de nos vœux les plus ardents, de nos prières les plus ferventes... faisons quelque chose de plus encore. Vendredi prochain, jeûnons tous à la même intention. La mortification des sens est une des vertus les plus méritoires aux yeux de Dieu, et, dans la position où nous nous trouvons, l'exercice de cette vertu aura, je n'en doute point, la plus grande efficacité. » On applaudit à la proposition de la mère : « Mais nous, disent les plus faibles, nous ne pouvons pas jeûner. — C'est vrai, reprend la mère. Aussi, voici ce que vous ferez. D'abord vous vous mortifierez autant que vous pourrez le faire; et, pour suppléer à ce que vous aurez omis, vous prendrez dans votre bourse un peu d'argent que nous donnerons aux pauvres. De cette manière, nous en aurons tous fait autant les uns que les autres, et, quand votre père sera de retour, il se montrera également content de chacun de nous. » C'est là absolument la conduite du prêtre à l'égard des fidèles par rapport à la loi du jeûne. La trouvez-vous mauvaise actuellement ?

Qui ne voit encore que cette aumône, plus ou moins strictement exigée, est un moyen de mieux faire observer la loi. Vous demandez une faveur, il faut qu'il vous en coûte un peu; autrement tout le monde pourrait demander la même faveur, et la loi se trouverait sans vigueur. C'est là un principe d'éternelle vérité, qui a son application partout. Et nous ne voyons pas pourquoi il ne serait point permis de l'appliquer aux lois de l'Eglise.

Vous me demanderez peut-être encore pourquoi le prêtre se charge de l'aumône et ne la laisse pas faire aux fidèles.

Pourquoi ! mais parce que le prêtre est, par son ministère, le père des pauvres. Jésus-Christ les lui a confiés d'une manière toute particulière, et il faut bien que les fidèles l'aident à les soutenir.

Pourquoi ! mais parce que mille petites aumônes, distribuées au hasard, n'ont aucun effet salutaire, la plupart du temps, tandis que, réunies ensemble, et distribuées par une main habile et prudente, elles portent partout l'abondance ; comme ces eaux dont toutes les gouttes, séparées, n'eussent pas même été aperçues où elles seraient tombées, mais qui n'en ont pas moins dans leur ensemble toute l'efficacité désirable.

Pourquoi ! mais doutez-vous de la probité du prêtre ou de sa charité ? Sa probité n'est guère suspectée, même de ceux qui n'ont point de religion. Quant à sa charité, elle est devenue proverbiale par toute la terre. Si pourtant vous manquez de confiance, agissez en conséquence ; demandez à faire vous-même votre aumône, ou à savoir de quelle manière elle est faite, et vous aurez pleine satisfaction. Allez plus loin, parlez au prêtre de grandes misères que vous connaissez tout particulièrement, et que vous seriez bien aise de soulager, vous verrez que non seulement il sera le premier à vous dire d'y porter votre argent, mais qu'il vous aidera encore lui-même dans cette bonne œuvre.

C'est aux prêtres et aux religieux de jeûner, prétendez-vous.

Oui, sans doute. Aussi le font-ils régulièrement. Prétendez-vous que ce n'est qu'à eux, seulement ? Alors, je vous dirai : « N'est-ce qu'à eux d'aller au ciel ? n'est-ce qu'à eux de pratiquer la vertu ? — Non, répondez-vous, c'est à tout le monde. » Et moi, je vous dirai à mon tour : « C'est à tout le monde aussi de jeûner, puisque, comme nous l'avons montré plus haut, et qu'il est facile d'ailleurs de le reconnaître, le jeûne est un des moyens les plus indispensables de pratiquer la vertu et de conquérir le ciel. »

Vous me direz peut-être que le ministère sacerdotal et l'état religieux demandent des actes spéciaux de mortification. Je n'en disconviens pas ; aussi ai-je fait remarquer déjà que personne n'observait le jeûne avec plus de régularité et souvent aussi avec plus de sévérité que le prêtre et le religieux. La vie du religieux principalement est un jeûne continuel ; quoique en général il en ait moins besoin que les autres. C'est alors une victime pure offerte à Dieu en expiation des péchés d'Israël. Les fonctions du saint ministère ne permettent pas au prêtre de se livrer à une pénitence aussi sévère. Le jeûne, il est vrai, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, est plutôt favorable que nuisible à la santé, mais il ne laisse pas, au moment surtout où il est observé, toutes les forces dont le prêtre a besoin pour se livrer à la prédication et à d'autres fonctions non moins importantes et non moins pénibles. Voilà pourquoi, je le répète, le prêtre ne peut pas observer les mêmes jeûnes que le religieux. Quant à ceux qui lui sont communs avec tous les fidèles, avec quelle ponctualité il les observe ! Nul ne le fait plus rigoureusement que lui ; et il est souvent le seul dans une paroisse de campagne. Et, en dehors des jeûnes imposés par l'Eglise à tous les fidèles, que de jeûnes encore résultent, pour le prêtre, de l'accomplissement de ses divines fonctions, et spécialement de l'offrande de l'auguste sacrifice ! Il y a des prêtres pour qui l'année entière est aussi une espèce de carême continuel, et souvent bien pénible. Si le prêtre et le religieux font ce qu'ils doivent, en faites-vous autant de votre côté ?

Vous me direz peut-être encore que le prêtre doit à toute l'Eglise, mais spécialement à ceux dont il a la direction ses mortifications aussi bien que ses prières.

J'en conviens également ; mais, vous-même, n'avez-vous pas vos obligations résultant de la position dans laquelle vous vous trouvez ? Vous êtes membre de l'Eglise, ne devez-vous pas, aux autres fidèles, en cette qualité, une part de vos bonnes œuvres en général, de vos mortifications en particulier, comme vous avez droit vous-même à une part de leurs bonnes œuvres en général, et de leurs mortifications en particulier ? Vous appartenez à une famille quelconque, vous en êtes peut-être le chef, vous avez des amis, des serviteurs, des employés... A ces différentes personnes que des liens particuliers rattachent à vous, ne devez-vous pas une part spéciale de vos bonnes œuvres en général, de vos mortifications en particulier ? Vous la leur devez d'autant plus rigoureusement cette part spéciale, qu'ils attendent de vous et que Dieu réclame en leur nom, que c'est vous peut-être qui les avez entraînés dans ces fautes pour lesquelles la justice divine demande satisfaction ! Acceptez donc la loi du jeûne, comme tous les fidèles qui sont dans la même position que vous ; et ne dites plus que c'est aux prêtres et aux religieux qu'il appartient seulement de jeûner.

Quant à ceux qui sont dans le monde, ajoutez-vous, leurs occupations et leurs travaux ne leur permettent guère de le faire.

Vous êtes dans le monde, dites-vous ; et de là vous concluez que vous n'êtes point obligé à jeûner. Mais c'est une conclusion tout opposée que vous devriez tirer.

Puisque vous êtes dans le monde, vous n'en avez que plus commis de péchés probablement. De là, pour vous, la nécessité de les effacer par le jeûne.

Puisque vous êtes dans le monde, vous n'en devez que plus sentir l'aiguillon de la chair et les attaques des passions. De là, pour vous, la nécessité de dompter la chair et de vaincre les passions par le jeûne.

Puisque vous êtes dans le monde, vous devez vous y voir exposé à toutes sortes de dangers et de piéges. De là, pour vous, la nécessité de vous prémunir, par le jeûne, contre ces dangers et ces piéges.

Puisque vous êtes dans le monde, vous

n'en avez que plus à craindre les attaques et les ruses du démon, prince de ce monde. De là, pour vous, la nécessité de le repousser, par le jeûne, lui et sa race maudite, comme les paroles et l'exemple de Jésus-Christ nous l'enseignent admirablement.

Puisque vous êtes dans le monde, vous devez voir presque partout les principes de l'Eglise méconnus, la loi même du Seigneur ouvertement transgressée. De là, pour vous, une obligation plus grande de donner l'exemple de l'obéissance, de réparer tant d'outrages par votre fidélité.

Je vous entends me répondre que le monde ne permet guère de jeûner, quelque besoin qu'il ait lui-même du jeûne.

Mais que vous importe le monde! Qu'est-il donc par rapport à vous? Et qu'avez-vous tant à craindre de lui? Etes-vous le serviteur fidèle de Dieu et le fils dévoué de son Eglise; ou bien l'esclave de ce monde, et conséquemment du démon, prince de ce monde? Si vous êtes le serviteur fidèle de Dieu, le fils dévoué de son Eglise, faites ce que Dieu vous commande, par lui-même, ou par son Eglise, sans vous inquiéter du monde. Si vous êtes l'esclave de ce monde, et, conséquemment, du démon, prince de ce monde, ah! brisez promptement les chaînes de ce double esclavage, et pour cela jeûnez; le jeûne est le moyen le plus propre à vous faire recouvrer votre liberté

Il n'est pas vrai, du reste, que le monde ne permette pas de jeûner. Si vous le pensez réellement, c'est une illusion que vous vous faites. Jeûnez, sans crainte, en face du monde; et je vous réponds qu'il ne vous en estimera que plus, sinon extérieurement, du moins intérieurement. Il louera, tacitement du moins, votre fidélité, qu'il n'a pas la force d'imiter, et il n'aura que plus de confiance en votre probité, n'ignorant pas que cette vertu morale n'est que plus solidement établie quand elle repose sur des principes religieux. Je ne dis point pour cela que vous n'ayez point à craindre le sourire moqueur de quelques femmes légères ou la parole imprudente de quelque jeune étourdi. Mais, qu'est-ce que cela? Ah! si c'est là toute la désapprobation du monde, c'est le cas de dire: « Une telle désapprobation vaut une approbation: *Istorum reprobatio commendatio est.* »

Et nos occupations! dites-vous. — Comment! vos occupations. Etes-vous plus occupé que ne l'étaient les apôtres, qui avaient pour mission de convertir le monde entier? — Non, dites-vous: mais je le suis tout autrement. — Eh bien! donc, ou les occupations nombreuses dont vous voulez parler sont nobles, saintes, jusqu'à un certain point, ayant, sinon de la ressemblance, du moins quelques rapports avec les occupations du saint ministère, ou ce sont des occupations complétement profanes. Dans le premier cas, elles n'en vont que mieux avec le jeûne, elles l'appellent même tout naturellement, comme les fonctions du saint ministère. Dans le second cas, elles ne vous en dispensent pas, bien au contraire. Car, plus elles vous rapprochent du mal, et plus vous avez besoin que le jeûne vous le fasse éviter; plus elles vous lancent au milieu du monde et de ses dangers, et plus vous avez besoin que le jeûne vous rapproche de la religion; plus elles vous exposent à perdre jusqu'à la pensée de Dieu, et plus vous avez besoin que le jeûne vous rappelle cette pensée salutaire, et la grave profondément dans votre âme, avec toutes celles qui naturellement en découlent.

Et nos travaux! ajoutez-vous. — Quoi donc! en avez-vous plus que saint Paul, qui, pourtant sentait encore la nécessité et trouvait le moyen de dompter son corps et de le réduire en servitude. — Non, dites-vous; mais j'en ai d'une autre sorte; je ne suis pas un apôtre, ayant reçu ordre du ciel d'aller travailler à la conversion des nations: je suis un pauvre journalier condamné à porter, chaque jour, pour gagner mon pain et celui de ma famille, le poids le plus lourd du travail. C'est là mon jeûne, à moi, et je ne puis réellement en accepter d'autre. — Vous parlez de bonne foi, n'est-il pas vrai? Ecoutez donc mon raisonnement. Ou vous pouvez jeûner, malgré votre travail, ou non. Dans le premier cas, je ne vois pas pourquoi vous ne vous soumettriez point à la loi générale de l'Eglise. Vous devez avoir, au contraire, d'autant moins de répugnance à le faire, que votre genre de vie vous dispose tout naturellement aux fatigues du jeûne. Dans le second cas, vous en êtes dispensé. Mais, de grâce ne repoussez point la loi du jeûne d'une manière absolue. Acceptez-la, au contraire, pour les cas où vous pourriez l'observer, observez-en ce que vous pourrez, et offrez à Dieu vos privations et vos fatigues de chaque jour comme compensation de ce que vous ne pourriez faire. Ne comprenez-vous pas que personne n'a plus d'intérêt que vous à reconnaître le prix de la mortification des sens, puisque, comme vous le dites, votre vie entière est une véritable mortification à laquelle il ne manque pour être méritoire que d'être acceptée comme telle.

Le jeûne n'est plus de notre temps, nous disent quelques-uns.

« C'est, en effet, » observe le Cardinal Giraud, dans son *Instruction pastorale sur le jeûne*, « ce que prétendent les sages du siècle, les esprits raisonneurs, les hommes à progrès et à réforme, qui prétendent faire marcher la religion comme la société vers un perfectionnement indéfini. Ils nous disent à l'occasion du jeûne, comme de la plupart de nos pratiques saintes, que les temps sont changés, et que notre Carême commence à vieillir; que chaque siècle a ses usages, ses mœurs, son esprit, son caractère; qu'autrefois, il est vrai, la ferveur religieuse emportait nos pères vers les exagérations de la pénitence; mais que le temps de ces pieux excès est passé; que le cours des idées a pris une direction nouvelle; qu'il faut suivre ce mouvement, sous peine de passer pour des

esprits singuliers, des demeurants d'un autre âge qui veulent heurter de front l'opinion, et faire reculer le genre humain en ressuscitant des institutions surannées.

« Les temps sont changés! Et que fait aux lois de l'Eglise le changement des temps et la révolution des siècles? Ils peuvent changer et changent sans doute, puisqu'il n'est rien de stable sous le soleil (98). Mais l'Eglise est immuable comme Dieu même. Les temps sont changés! Comme si nos mœurs étaient la règle des lois de l'Eglise, et non les lois de l'Eglise la règle de nos mœurs! Les temps sont changés! Ah! nos goûts, nos opinions, nos modes, nos systèmes peuvent changer, et il ne faut pas un siècle pour cela; une année, un jour suffit pour les voir naître et mourir. Tout se renouvelle, en effet, sur ce sol changeant et mobile; les divers modes de gouvernement se succèdent, les institutions vieillissent, les lois remplacent les lois, les usages se modifient, les traditions s'altèrent et s'effacent; des procédés plus récents remplacent les anciennes méthodes, pour disparaître à leur tour et se retirer devant de nouveaux perfectionnements; tout ce qui est de l'homme s'use vite comme l'homme lui-même; mais, au milieu de ce mouvement des siècles et de cette perpétuelle révolution des mœurs, l'Eglise, du centre de son immutabilité, du haut de son trône éternel, l'Eglise, qui n'est pas des temps, mais qui les ramasse en passant pour les emporter avec elle dans l'éternité, l'Eglise a dit aux siècles passés, elle dit aux siècles présents, elle dira aux siècles à venir: *Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras, et le Carême entièrement.* »

Non pas que certains jeûnes d'obligation aujourd'hui ne puissent être retranchés, modifiés ou changés, comme on l'a vu déjà. Ceci ne souffre aucune difficulté; car tout le monde sait que, par rapport au jeûne, comme pour toute loi positive, l'autorité compétente peut retrancher, modifier ou changer ce qu'elle a librement établi. Quant au fond du précepte, à l'essence même du jeûne, ah! il est immuable comme l'Evangile, immuable comme la nature humaine, immuable comme la volonté de Dieu.

—Le jeûne n'est plus de notre temps, dites-vous!—Mais n'est-il pas recommandé, prescrit formellement en mille endroits des saintes Ecritures, dans l'Evangile notamment? Or, comme l'a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ: *Un iota ou même un accent ne sera retranché de la loi, jusqu'à ce que tout soit accompli* (99). Et encore: *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas* (100). Le jeûne est donc immuable comme l'Evangile.

Le jeûne n'est plus de notre temps! — La nature humaine est-elle changée? N'avons-nous plus des passions à vaincre, des inclinations à réfréner, de sublimes vertus à pratiquer? L'homme est toujours le même, n'est-il pas vrai? il se trouve toujours dans les mêmes conditions. Donc le jeûne est immuable comme la nature humaine.

Le jeûne n'est plus de notre temps! — N'avons-nous donc plus besoin de satisfaire à la justice divine offensée par nos péchés, chaque jour croissants en nombre et en énormité? Ou bien connaissez-vous, pour le faire, un autre moyen que la pénitence? Vous ne pouvez vous empêcher de convenir qu'il n'y en a point, et qu'il ne peut même y en avoir, à moins de déchirer toutes les pages de l'Evangile qui nous rappelle à chaque instant l'obligation de la pénitence, à moins de nier la raison humaine qui nous dit que toute faute doit être punie, ou volontairement par l'homme lui-même, ou nécessairement par la justice divine. D'où il suit que le jeûne est immuable comme la volonté de Dieu.

Ma santé, d'ailleurs, n'est pas assez bonne pour jeûner, dites-vous encore.

« Nous ne prétendons point, » répond ici le Cardinal Giraud, dans l'instruction que nous venons de citer, « qu'une santé faible, une complexion délicate ne soient un motif légitime de relâcher quelque chose de l'austérité de la pénitence; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque l'Eglise, toujours indulgente dans sa sévérité même et toujours sage dans son indulgence, est dans l'usage d'accorder pour cette cause des adoucissements et des dispenses; mais nous disons qu'un cas d'exception particulier à quelques-uns ne saurait être applicable au grand nombre; nous disons que, pour une personne qui présente de bonne foi l'excuse de la santé, il y en a cent qui en abusent; nous disons enfin qu'il n'est aucun point de la loi sur lequel la plupart des Chrétiens se fassent une conscience plus fausse et des illusions plus déplorables. Jugeons-en par ce qui arrive chaque année aux approches du Carême. Jusque-là les tempéraments sont forts et les complexions florissantes; loin de se plaindre de sa santé, on se fait à soi-même et l'on reçoit à cet égard les félicitations les plus rassurantes. Voit-on venir l'époque fatale? Par une révolution la plus subite et la plus étrange, un état de souffrance, un malaise universel se fait sentir dans toutes les existences. On croit voir s'accomplir à la lettre la parole d'Isaïe: *Du sommet de la tête à la plante des pieds,* depuis les grands jusqu'aux petits, depuis les chefs jusqu'aux serviteurs, tout le corps de la société chrétienne est en souffrance, *toutes les têtes sont languissantes et tous les cœurs sont abattus* (101). Je ne puis jeûner, je ne puis faire maigre, ma santé m'en dispense: voilà ce que l'on dit et ce que l'on entend sans cesse dans le monde et dans l'Eglise.

« Votre santé vous dispense! Avez-vous

(98) *Vidi nihil permanere sub sole.* (*Eccle.* II, 11.)

(99) *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant.* (*Matth.* V, 18.)

(100) *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (*Matth.* XXIV, 35.)

(101) *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas; omne caput languidum, et omne cor mœrens.* (*Isa.* I, 56.)

bien pesé cette excuse aux poids de la conscience? Vous sentez-vous bien le courage de la présenter au tribunal de Dieu avec autant d'assurance qu'au tribunal du confesseur? S'il en est ainsi, il n'y a rien à objecter, et l'on doit se borner à gémir avec vous de la triste nécessité qui vous prive de la consolation de faire pénitence en communion avec vos frères; mais, s'il en était autrement, écoutez ce que dirait la religion : Vous parlez de votre santé? Et quel prix attachez-vous donc à votre santé pour la ménager si fort au préjudice des lois les plus anciennes et les plus respectables? Votre santé! Ah! vous en avez assez, vous en avez de reste pour supporter des veilles, des jeux, des divertissements tellement prolongés, qu'après que vous y avez donné la nuit, le jour vient encore vous y surprendre. Faut-il que vous ne songiez à la conserver, à la ménager, que lorsqu'il est question de remplir un devoir saint et salutaire? Votre santé est forte pour les *plaisirs qui font plus de victimes que le glaive;* elle est faible pour la pénitence qui donne de la vigueur au corps et à l'âme.

« Votre santé! Est-ce de bonne foi que vous alléguez ce précepte? Et qui vous a dit que le jeûne et l'abstinence fussent propres à la détruire? L'Eglise ne chante-t-elle pas dans ses prières que le jeûne *a été sagement institué* pour la guérison des corps aussi bien que des âmes (102). Les médecins les plus doctes lui ont reconnu cet avantage, et quelques-uns mêmes se sont prévenus de cette idée au point de ne voir dans l'institution du Carême qu'une loi purement sanitaire : opinion absurde s'il en fut jamais, mais qui prouve du moins qu'au jugement des hommes de l'art les privations du Carême ne sont point, de leur nature, nuisibles à la santé. Votre santé! Ah! s'il faut vous le dire, ce sont les passions qui la détruisent, et non l'abstinence et le jeûne; ce sont les fureurs du jeu, les tourments de l'ambition, les déchirements de l'envie, les raffinements de la délicatesse, les excès de la volupté, l'intempérance des viandes, l'abus des mets et des vins recherchés, véritables poisons qui, sous des apparences attrayantes, recèlent un principe de maladie et un germe de mort. Non, non, ce n'est pas la santé qui vous manque, c'est le zèle, c'est la crainte de Dieu, c'est la foi.

« Votre santé! Et vos pieux ancêtres, ces fervents Chrétiens, ces modèles de pénitence, étaient bien de grands jeûneurs, et cependant leur santé n'en était pas altérée : ils jeûnaient aussi, et l'on sait avec quelle rigueur, ces anciens solitaires qui vivaient aussi longtemps que des chênes, et dont les efforts d'un siècle entier avaient de la peine à abattre la constitution vigoureuse, fortifiée et comme durcie par tous les genres de privations. — Mais ils étaient plus forts que nous. — Non; depuis l'établissement du christianisme, la mesure des forces humaines est restée la même, et la durée de la vie n'a point changé. On a vu des païens, affaiblis par leurs désordres, pratiquer, après leur conversion, cette loi sainte sans que leur vie en ait été abrégée; et l'on voit tous les jours des gens nourris avec délicatesse mourir à la fleur de l'âge, tandis que des hommes pénitents et austères, beaucoup plus faibles même de complexion, parviennent à une vieillesse avancée. — Nos pères étaient plus forts que nous! — Qu'entendez vous par vos pères? Voulez-vous remonter au temps des patriarches? Ne remontez pas plus haut qu'un siècle. Il n'y a guère plus d'un siècle que la loi du jeûne était généralement observée. Non, nos pères étaient ce que nous sommes, et s'il y a quelque différence entre eux et nous, ce n'est pas dans la loi du jeûne qu'ils observaient, et que nous n'observons pas ou que nous observons mal, ce n'est pas dans l'inclémence du ciel et le changement des saisons, c'est dans la décadence des mœurs et le refroidissement de la piété qu'il faut en chercher la cause.

« La santé! voilà l'éternel prétexte des âmes tièdes et pusillanimes; voilà pourquoi on consulte son médecin, son confesseur. Changez, leur dit-on, à peu près comme le tentateur à Jésus-Christ dans le désert, changez ces mets défendus en mets légitimes, ces dures austérités en jouissances : *Dic ut lapides isti panes fiant.* (*Matth.* IV, 3.) On arrache cette permission à force d'importunités; mais le miracle ne se fait pas, et l'obligation reste la même. Le jeûne, dites-vous, vous est pénible : qu'en savez-vous? Avez-vous seulement essayé vos forces, et si vous ne les avez pas essayées, ou que vous vous soyez laissé rebuter par l'incommodité légère d'un premier essai, comment pouvez-vous vous plaindre de la pesanteur d'un joug que vous n'avez pas même touché du bout du doigt? Le jeûne vous est pénible! Je le crois bien : au lieu qu'autrefois on anticipait l'âge prescrit, pour s'exercer et s'aguerrir de bonne heure aux travaux de la pénitence, non-seulement on attend aujourd'hui que l'âge arrive, mais quand l'âge est arrivé, le premier soin des pères complaisants, des mères trop faibles, est d'imaginer des excuses pour placer leurs enfants dans le cas de la dispense. Le tempérament se forme d'après les habitudes de la vie, et surtout de la jeunesse; lorsqu'on est parvenu à un âge plus avancé, il n'est pas étonnant qu'on ait de la peine à se plier à un régime inaccoutumé; mais l'omission du précepte n'en est pas moins volontaire dans sa cause et coupable dans son principe. Le jeûne est pénible, le maigre incommode! Mais, s'il n'en coûtait rien à la nature, où seraient le sacrifice et le mérite? Le Carême n'est pas institué pour flatter les sens, mais pour les crucifier; et, à moins d'une souffrance extraordinaire, le jeûne n'est bon et méritoire qu'autant qu'il mortifie. La santé, sans doute, est un bien précieux, et même le plus précieux de la vie présente;

(102) *Corporibus animabusque curandis salubriter institutum est* (*Orat. Eccles.: Sabb. post Cineres.*)

il est permis de la conserver, de la ménager; mais la santé est-elle donc tout pour l'homme, et surtout pour le Chrétien? Si l'on doit à son corps des soins raisonnables, ne doit-on rien à son âme, à sa foi, à son salut, à son avenir éternel?

« Le jeûne vous est pénible? Eh bien! admettons, si vous le voulez, que vous ne puissiez, sans de graves inconvénients, embrasser la pénitence du Carême dans toute son étendue et dans toute sa rigueur; mais parce que vous ne pouvez jeûner tous les jours, est-ce une raison pour ne jeûner aucun jour? Parce que vous ne pouvez accomplir toute la loi, est-ce une raison d'enfreindre toute la loi? Donnez du moins à Dieu selon la mesure de vos forces; jeûnez quand vous le pouvez; et, quand vous ne le pouvez pas, suppléez le jeûne par la prière et par l'aumône. Affligez-vous de la nécessité où vous êtes de recourir à la dispense; portez dans un corps faible une âme forte, grande, généreuse, qui rende mille fois au Seigneur en prières, en actions de grâces, en dévouement, en sacrifices, en œuvres de miséricorde, le tribut qu'elle ne peut lui payer en mortifications corporelles.

« Et ne dites pas que, d'après ces principes, il faut donner dans les excès; que presque personne ne sera exempt de la pénitence; que si l'on doit craindre le relâchement, on doit craindre aussi les indiscrétions du zèle. Mais savez-vous bien ce que c'est qu'indiscrétion et sagesse? Et comment pouvez-vous voir des indiscrétions dans la simple observance des lois de l'Eglise? Nous sommes autant et plus que vous ennemis des indiscrétions! Mais est-ce bien dans notre siècle qu'il faut craindre les exagérations du zèle? Coupable comme il l'est, indifférent comme il l'est, on lui porte un défi public de commettre des indiscrétions en matière de pénitence. S'il s'agissait pour vous, comme pour les premiers Chrétiens, d'observer plusieurs Carêmes, de vous contenter d'un seul repas à la chute du jour, et de joindre à ces privations une multitude d'autres œuvres de piété et de pénitence, on concevrait vos alarmes; mais de quoi s'agit-il? De quarante jours de jeûnes, et de jeûnes adoucis par le privilége d'une collation, qui n'était dans le principe qu'une conférence édifiante, propre à nourrir la piété, et qui est devenue depuis, avec la permission tacite de l'Eglise, une espèce de second repas. De bonne foi, y a-t-il dans tout cela quelque chose qui ressemble le moins du monde à des indiscrétions? La pénitence n'est-elle pas assez réduite, et pourrait-on la réduire davantage, sans effacer toute différence, toute distinction entre le temps du Carême et les temps ordinaires? »

Terminons cette longue citation par le récit d'un fait remarquable, et bien propre assurément à confirmer tout ce que nous venons de dire. Tout le monde sait qu'une des filles de Louis XV, la princesse Louise, se fit religieuse. Quand la première nouvelle en fut apportée à ce monarque, par l'archevêque de Paris en personne, il s'affaissa de douleur sur lui-même. Mais la foi ayant triomphé chez lui de ce premier mouvement de faiblesse, il demanda quinze jours de réflexion, avant de donner le consentement qui lui était demandé. Au temps convenu, Louis XV, qui aimait naturellement le bien, et qui était sincèrement attaché à la religion, malgré les égarements de son cœur, fit savoir à la princesse sa fille, par l'intermédiaire aussi de l'archevêque de Paris, qu'il consentait au sacrifice qui lui était demandé, quelque pénible qu'il fût. Hélas! ce bon père n'en connaissait pas encore toute l'étendue. Non-seulement la jeune et délicate princesse voulait se faire religieuse, mais elle voulait entrer dans un ordre d'une grande austérité, chez les Carmélites. Toute latitude lui ayant été donnée encore à cet effet, par le roi, son père, elle choisit la maison de Saint-Denis, la plus austère alors de tout l'ordre. Disons, du reste, que si c'était se dévouer à de grandes austérités, c'était également se mettre sous les yeux un spectacle bien propre à les soutenir; car là aussi se trouvait le tombeau de sa famille.

Elle y était depuis quelques semaines déjà, quand le roi, son père, alla la voir pour la première fois. Après avoir visité la maison en détail, Louis XV demanda à être conduit à la cuisine, pour reconnaître un peu, par lui-même jusqu'où allait la sévérité de la règle à laquelle sa fille venait de se soumettre. Il était quatre heures, et c'était à six heures que mangeait la communauté. Il n'aperçut encore aucun préparatif. — A quelle heure commence-t-on donc, demanda-t-il? — A cinq heures, Sire. — Quoi! à cinq heures? reprit le prince étonné. Rien ne doit avoir le temps de cuire. — Mais cela n'est pas nécessaire : ce n'est qu'une collation. — Pourquoi donc? Nous ne sommes pas en Carême.— C'est vrai, Sire, mais, pour des pécheresses comme les Carmélites, c'est presque toujours le Carême.—Dites plutôt pour des saintes, reprit le bon prince avec un doux sourire.

Cependant, ses yeux effrayés se reportèrent sur la princesse, sa fille, croyant s'être fait illusion, en ne la trouvant point changée d'abord. Mais, quand, après l'avoir bien examinée, il reconnut qu'il n'y avait réellement aucune altération dans ses traits, quand il lui eut entendu dire, à plusieurs reprises, qu'au lieu de souffrir de ce jeûne presque perpétuel, elle ne s'en portait que mieux, il fut bien obligé de convenir que le régime de la maison valait bien, pour la santé, l'abondante et délicate nourriture du royal château de Versailles.

Et puis, ajoutez-vous, je n'ai pas le moyen de me procurer une nourriture assez solide pour supporter le jeûne. Le maigre est trop cher.

C'est une plaisanterie, sans doute. Qui dit jeûne, dit abstinence, retranchement de nourriture, diminution de dépenses, par conséquent, et non augmentation. *Jeûnes* et *dépenses* sont deux termes contradictoires, en

quelque sorte, et qui ne sauraient aller ensemble.

— Je n'ai pas le moyen, avez-vous dit, de me procurer une nourriture assez solide pour supporter le jeûne? — Eh bien! tant mieux; votre jeûne n'en sera que plus conforme à l'esprit de l'Eglise et à vos besoins spirituels.

Le maigre est trop cher, avez-vous ajouté. — Comment cela se ferait-il? C'est la nourriture ordinaire du peuple, des plus pauvres gens, des communautés les moins riches.

Le maigre est trop cher? — Je distingue : le maigre recherché, de luxe, si je puis m'exprimer de la sorte, le maigre qui est à peine selon l'esprit du jeûne, s'il est selon la lettre... Vous avez raison, ce maigre là est très-cher, beaucoup trop cher pour vous, peut-être. Mais le maigre ordinaire, celui qui va parfaitement au jeûne sous tous les rapports, ce maigre-là ne saurait être trop cher ni pour vous, ni pour qui que ce soit; car, je le répète, c'est la nourriture des plus pauvres.

Vous me direz peut-être : Il faut pourtant que je puisse supporter le jeûne sans détériorer ma santé.

Sans doute; mais on supporte aussi bien le jeûne, quand on a du courage, et qu'on en prend l'habitude, avec un maigre ordinaire, un maigre véritablement maigre, si je puis parler de la sorte, qu'avec toute autre nourriture. Comment font donc les malheureux? Comment font les religieux qui observent le jeûne avec tant de rigueur, et qui se portent néanmoins aussi bien que vous et moi, si ce n'est mieux, et vivent en général plus longtemps que les autres hommes.

« Saint Martin a vécu quatre-vingt et un ans en des austérités très-rigoureuses et continuelles, » dit Lejeune (Serm. 68, *Du jeûne*); « saint Maurille, évêque d'Angers, quatre-vingt-dix; saint Jérôme, cent; saint Antoine, cent cinq; saint Pacôme, cent dix; saint Arsène et saint Romuald, chacun six vingts ans; et, au dernier siècle, saint Charles Borromée, étant sujet, en son bas-âge, à un catharre qui l'incommodait fort, le dessécha tellement par ses abstinences, qu'il s'en délivra tout à fait, et donna lieu au proverbe commun qui est encore en vogue à Milan. Le remède des catarrheux, c'est la recette de saint Charles, bien travailler et faire abstinence. Et, en notre temps, le très-dévot et très-saint prélat Alain de Salminiac, évêque de Cahors, qui mourut l'année dernière, après avoir jeûné quelque temps au pain et à l'eau, passa le reste de sa vie, c'est-à-dire plus de vingt ans, ne faisant qu'un repas par jour, sans viande, sans œufs, sans poissons, et sans autre nourriture que du pain, des herbes, des légumes, et un peu d'eau rougie pour sa boisson, se levant tous les jours à deux heures, faisant quatre heures d'oraison mentale, visitant continuellement son diocèse, et prêchant très-souvent pendant sa visite, même de temps en temps deux fois par jour, et qui a néanmoins vécu fort longtemps!

« Mais, » ajoute le même orateur, « parce que la parole de Dieu doit avoir plus d'ascendant sur notre esprit que tout autre preuve, écoutez une expérience que l'Ecriture sainte en rapporte : Le roi Nabuchodonosor ayant conquis la Palestine, emmena captif en Babylone toute la fleur de la jeune noblesse, et, entre autres, quatre jeunes hommes, Daniel, Ananias, Azarias et Misaël : il les faisait nourrir entre ses pages; et, afin qu'ils fussent beaux, en bon point et agréables, il les faisait traiter délicatement : il leur envoyait des viandes de sa table et du vin dont il buvait : eux, qui étaient accoutumés à jeûner, ne voulurent point perdre cette bonne coutume, encore qu'ils fussent en un pays étranger et barbare. Ils s'adressent au maître des pages, nommé Asphenès : ils le prient de ne leur faire pas si bonne chère, et leur permettre de jeûner selon leur coutume. Oui; mais, dit le gouverneur, le roi a recommandé qu'on vous traitât bien, et, s'il reconnaissait que vous fussiez plus maigres et défaits que les autres pages, il s'en prendrait à moi; il y va de ma tête, il croira que, parce que vous êtes étrangers, je vous dérobe vos portions ordinaires. Eh! de grâce, répondent-ils, éprouvez-nous s'il vous plaît dix ou douze jours, et pendant tout ce temps ne nous donnez que des légumes et de l'eau; si, après ce temps-là passé, vous trouvez que nous soyons amaigris, vous ferez comme il vous plaira. Eh bien! j'en suis content, répond le gouverneur. Il les éprouve pendant dix jours, et ne leur donne pour toute viande que des pois, des fèves, des lentilles et d'autres légumes, et, pour boisson, que de l'eau toute claire. Après les dix jours, on les fait venir en la salle avec les autres pages, on les contemple attentivement, on les confronte avec leurs compagnons, et l'on trouve qu'ils sont beaux, vermeils et en bon point plus que tous les autres. Ce fut alors qu'on admira la Providence de Dieu, et l'efficacité de l'abstinence.

« D'où saint Athanase conclut : Si quelque flatteur vous dit : ne jeûnez point tant de peur de vous affaiblir, n'écoutez point ces piperies, c'est le diable qui vous parle par sa bouche : *Si accedant aliqui et dicant tibi, ne frequenter jejunes ne imbecillior fias, ne credas illi, nec auscultes, per istos enim inimicus hæc suggerit.* (*De virginibus*, post init.) Ainsi on voit tous les jours dans les cloîtres que les religieux qui se contentent de viandes communes et grossières, dont on sert la communauté, sont ceux qui se portent le mieux; au lieu que ces douillets, qui, sous je ne sais quels prétextes, se flattent, se dorlotent et veulent avoir des particularités, sont ordinairement valétudinaires et incommodés : c'est que Dieu donne grâce à chacun pour vivre dans sa vocation. Les Capucins ont grâce particulière pour la pauvreté, les Minimes pour l'abstinence, et les Chartreux pour la solitude : grâce, dis-je, pour supporter ces rigueurs, non-seulement sans s'en dispenser, mais avec joie et contentement. Ainsi la vocation des Chrétiens étant de faire abstinence en Carême,

Dieu mêle parmi les viandes de Carême je ne sais quelle bénédiction qui fait que les bons Catholiques passent le Carême avec autant de satisfaction et en aussi bonne santé que les hérétiques et les Catholiques sensuels. »

Mon médecin ne veut pas que je jeûne, avez-vous dit.

Est-ce bien vrai? Vous l'a-t-il dit bien clairement et bien positivement? N'est-ce point parce que vous lui en avez témoigné le désir d'une manière quelconque, et par condescendance pour votre faiblesse, comme ferait une mère à l'égard d'un enfant? En ce cas-là, ce n'est pas lui précisément qui ne veut pas que vous jeûniez, c'est vous plutôt qui ne le voulez pas. Dites-le donc franchement, et ne vous couvrez pas du nom de votre médecin!

Votre médecin ne veut pas que vous jeûniez? — Mais quel est donc ce médecin! Est-ce un bon Chrétien? Est-ce un homme véritablement consciencieux? Son avis, en ce cas, doit être pris en très-sérieuse considération. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si c'est un homme sans foi, comme on peut le craindre d'après le langage que vous lui prêtez, si c'est un homme sensuel et matérialiste même peut-être, comme on peut le craindre encore, son avis ne me surprend plus; mais il n'en faut point tenir compte; au contraire, par cela même qu'il défend les intérêts de la chair, dont il s'est constitué l'avocat, et pour cause, c'est à vous de n'en soutenir que plus énergiquement les intérêts de l'esprit que le jeûne fait nécessairement prévaloir sur la chair.

Votre médecin vous le défend? — Mais je n'en suis point surpris. Si tous observaient avec régularité l'abstinence et le jeûne, si tous modéraient leurs désirs, domptaient leurs passions, comme on le fait par une fidèle obéissance aux préceptes de la religion, et principalement à ceux de de l'abstinence et du jeûne, les médecins n'auraient presque plus rien à faire.

L'Eglise elle-même y consent, avez-vous dit encore.

« Ici votre conscience » repond pour moi, dit Massillon (*Serm. sur le jeûne*), « que toute dispense obtenue contre les intentions de l'Eglise, est une dispense vaine; et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte ne vous dispense point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui en imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? L'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

« Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ces préceptes; et si, malgré ses lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles que pour ne pas les voir méprisées. C'est une mère compatissante qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! Il faut que le mal soit bien désespéré pour que l'on permette au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent aussitôt frappés de mort, et que Dieu punit sur leur personne la condescendance de leur législateur : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* (*Psal.* LXXVII, 30.) Souvenez-vous-en; et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère que ceux qu'elle punit.

« Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes, et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins, aux yeux de Dieu, transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

« Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair, de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis? *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.* (*Esther* XIV, 16.) Seigneur! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus; mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte : *Tu scis necessitatem meam, quod, non placuerit mihi convivium regis.*

« Sont-ce là vos sentiments? Entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loi-

sir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar in domum meam, ut comedam et bibam?* (*II Reg.* XI, 11.)

« Pourquoi faut-il que je sois réduit à manger une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une âme aussi coupable que la mienne, afin que, du moins, je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

« Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations, du temple et de l'autel : remplaçant ainsi, par la force et la ferveur de l'esprit, la faiblesse de la chair.

« Alors l'Eglise en userait à votre égard comme autrefois Judas Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin : *Debilibus et orphanis diviserant spolia.* (*II Mach.* VIII, 28.) Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur; et, loin de partager, avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

« En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix, elle ne le saurait; c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que, par quelque endroit, le Carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vivre le temps du Carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

« Or, priez-vous plus que dans un autre temps? Etes-vous plus charitable envers les pauvres; et, en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ, en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car désabusez-vous : il faut user ici de compensation. Dans la loi, à ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mortifier votre esprit par la retraite, avoir, pendant ce saint temps, moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé, il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et, parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

« Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence; et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? Car vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre faiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez qu'elle ne veut pas aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïse sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

« Entrons donc, » dit encore Massillon, s'adressant, à la fin, à tous les fidèles, « entrons dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence, pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrance, pourriez-vous croupir tout seul dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun, ne pourrait-il pas ici, à son tour, vous amener à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur et convertissez-vous au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer

par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre faiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lutte. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez les imiter dans les exercices du corps. Faites, devant eux, à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez, en quelque façon, en présence des autres fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement. »

JEUNESSE.

Objections. — Il faut bien que jeunesse se passe. — Plus on fait de folies quand on est jeune, et plus on est sage quand on vieillit.

—

Réponse. — Vous avez raison quand vous dites qu'il faut que jeunesse se passe. Les âges sont comme les saisons de l'année, si sagement établies par le Créateur de toutes choses. De même que chaque saison doit avoir son temps, de même aussi chaque âge de la vie doit avoir le sien. Nous ajouterons même ici que ce n'est point une nécessité malheureuse, mais bien une nécessité qui a son agrément autant que ses avantages. Elle a son agrément, à cause de la grande variété qu'elle apporte à l'uniformité de la vie, comme celle qui est produite, pendant l'année, par le changement des saisons. Sans cela la vie, déjà si ennuyeuse, serait souvent insupportable. Elle a aussi ses avantages, avons-nous dit, puisqu'un âge est la préparation à un autre âge, comme l'une des saisons de l'année est la préparation à une autre saison. Et, en effet, de même nous ne verrions point arriver l'automne, avec la maturité de ses fruits, si le printemps d'abord ne s'était passé, et l'été ensuite; de même nous ne verrions point, non plus, arriver l'âge mûr avec les fruits si délicieux de la sagesse, si l'enfance d'abord ne s'était pas passée, et ensuite la jeunesse. Vous avez donc parfaitement raison, je le répète, il faut que jeunesse se passe. En ce point, nous sommes parfaitement d'accord; mais où nous différons, c'est sur la manière dont doit se passer la jeunesse.

Quant à moi, direz-vous, je suis d'avis que la jeunesse jouisse de tous les plaisirs, quels qu'ils soient, qu'elle pourra se procurer; car, plus on fait de folies quand on est jeune, et plus on est sage quand on vieillit.

Il paraît que vous n'êtes pas encore bien vieux, vous qui parlez ainsi, car ce que vous dites n'est guère sage.

Vous êtes d'avis que la jeunesse jouisse de tous les plaisirs qu'elle pourra se procurer, quels que soient d'ailleurs ces plaisirs.

Quoi! fussent-ils même les plus déraisonnables! même les plus condamnés et les plus condamnables! même les plus dangereux pour le temps comme pour l'éternité, pour le corps comme pour l'âme! véritablement ce n'est guère sage.

Plus on fait de folies quand on est jeune, affirmez-vous, et plus on est sage, quand on vieillit.

Mais si on a le malheur de ne pas vieillir; si la mort vient nous frapper pendant le temps que nous consacrons à la folie, et avant que ne soit arrivé celui que nous destinions à la sagesse, qu'arrivera-t-il alors? Nous n'aurons donc que des folies à présenter au tribunal du souverain Juge?... Cela est d'autant plus à craindre que la vie, qui s'use si rapidement en toute circonstance, s'use bien plus rapidement encore dans la jouissance des plaisirs. J'ai vu cent fois dans ma vie de jeunes vieillards, de ces cadavres ambulants, dont la divine Providence ne semble prolonger l'existence que pour qu'ils soient à leurs semblables un avertissement salutaire, et je ne me suis jamais douté que la folie qui leur avait donné cet air prématurément sépulcral fût un commencement de sagesse.

Admettons, si vous le voulez, que le jeune homme parvienne certainement jusqu'à l'âge mûr, et même jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Est-il vrai qu'il sera sage, précisément parce qu'il aura été fou, et même d'autant plus sage qu'il aura fait plus de folies? Quelle absurdité! C'est comme si vous disiez : Voulez-vous bien faire? Commencez par mal faire. Voulez-vous vous trouver à l'orient? allez à l'occident; au midi? allez au nord... Vous parlez de sagesse; mais savez-vous bien ce que c'est? La sagesse! c'est la connaissance de ses devoirs; la sagesse! c'est bien plus que cela, c'est la connaissance goûtée, pratiquée de ses devoirs : *Sapientia.* La sagesse! c'est la domination de ses passions; puisqu'on ne peut pratiquer ses devoirs, sans avoir dompté ses passions qui s'y opposent. Toutes les fois donc que vous dites : Voulez-vous être sage et bien sage? commencez par être bien fou. C'est comme si vous disiez à l'écolier : Voulez-vous faire de bonnes études et remporter tous les prix? ne travaillez point; au philosophe : Voulez-vous devenir la lumière du siècle? ne réfléchissez jamais; au militaire : Voulez-vous être un jour la terreur de vos ennemis et la sûreté de votre patrie? jetez-là vos armes et amusez-vous ou dormez.... Je ne cesserai de le dire : il est difficile de concevoir de plus grandes absurdités.

Cela se dit pourtant, remarquez-vous — Sans doute, puisque vous le dites. — D'autres encore, répondez-vous. — Evidemment, tous ceux qui pensent comme vous, relativement aux choses religieuses; et malheureusement il y en a beaucoup. Je vous avouerai pourtant qu'on est souvent tenté de se faire illusion sur ce point. On voit quelquefois des hommes qui, après avoir donné dans tous les

égarements de la plus insigne folie, reviennent à la régularité de la plus profonde sagesse, et l'on se dit : Ce sont pourtant ceux-là !... Dites seulement : Ce sont quelques-uns de ceux-là !... Car, ce n'est qu'une exception que Dieu rend quelquefois éclatante pour montrer qu'on peut revenir à lui en tout temps ; mais, enfin, ce n'est qu'une exception d'après laquelle il serait très-dangereux de régler sa conduite.

Soyons donc sages dès nos plus tendres années, parce que tout âge appartient à Dieu, et doit lui être consacré! Soyons sages dès nos plus tendres années, parce que, comme le disent les saintes Ecritures, et comme l'expérience de tous les jours nous l'enseigne, l'homme doit suivre, dans un âge plus avancé les sentiers dans lesquels il s est engagé jeune encore : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.* XXII, 6.) Soyons sages dès nos plus tendres années, parce que peut-être nous n'en aurons pas d'autres, parce que c'est la sagesse du jeune âge qui est la plus décisive, la plus féconde en grands résultats !

Sans doute la sagesse du jeune âge n'est ni ne peut être celle de la vieillesse, quant à l'expression du moins. Elle est douce, riante, aimable comme la jeunesse elle-même. Mais c'est toujours, quant au fond, cette sagesse, fille de Dieu, qui est de tous les temps et de tous les lieux, ou plutôt qui ne reconnaît ni temps ni lieux, parce que, comme Dieu lui-même, elle est éternelle.

L

LATIN.

Objections.—Pourquoi l'Eglise parle-t-elle latin, une langue morte? — Ne pourrait-elle pas parler, dans chaque localité, le langage du pays? — Parler une langue inconnue, c'est à peu près ne rien dire?

—

Réponse.—Aujourd'hui que les esprits sont naturellement portés à l'indépendance et que les cœurs sont épris de je ne sais quel amour plus ou moins pur de nationalité, il n'est pas rare d'entendre répéter les questions que nous venons de poser. Questions, du reste, auxquelles il n'est pas difficile de répondre.

Pourquoi parler latin, une langue morte, nous dit-on?

Il vous est peut-être venu en pensée, à vous-même, quand vous avez assisté aux saints offices, dit à ce sujet le directeur du catéchisme de Saint-Sulpice (*Exposition de la doctrine chrétienne*), que l'Eglise ferait mieux de les célébrer en langue vulgaire. Pourquoi parler latin dans une assemblée de fidèles dont la plupart ne savent pas le latin? Dans les commencements, ajoute le même directeur, dont nous allons transcrire ici sinon les mots du moins l'idée, l'Eglise a célébré les Offices en latin dans l'empire romain, qui était très-étendu; elles les a célébrés en grec dans la Grèce; elle les a célébrés en arménien, en éthiopien, dans le pays des Arméniens et des Ethiopiens; elle a fait de même pour d'autres peuples. Mais, quand ces peuples corrompirent leurs langues, ce qui arriva peu à peu, l'Eglise ne changea pas ses prières publiques, elle continua à les réciter comme autrefois. Voilà comment elle finit par célébrer presque partout les Offices en une langue qui avait cessé d'être la langue vulgaire. Ces prières sont si simples, si belles, si vénérables par leur antiquité, il y a tant d'avantages dans leur uniforme expression, et il y aurait tant d'inconvénients à reconnaître officiellement leur indéfinie traduction dans toutes les langues, dans tous les idiomes du monde, que l'Eglise a jugé convenable non-seulement de les maintenir là où elles se trouvaient déjà, mais encore de les faire adopter par les peuples qui se convertissaient à la foi chrétienne, quelle que fût la langue de ces peuples.

Pourquoi l'Eglise parle-t-elle latin, une langue morte?—Mais parce que c'est sa langue propre, celle qu'elle doit parler, par conséquent. Ce n'est donc point réellement une langue morte, mais bien une langue vivante, et qui le sera même toujours, puisque l'Eglise ne doit jamais périr.

Ce n'était point sans une disposition de la divine Providence que Rome était maîtresse du monde quand l'Eglise commença à s'y établir. C'était pour préparer les peuples à recevoir plus facilement l'Evangile qui allait leur être annoncé. Un des moyens les plus propres à cela, c'était la langue de la ville, reine des nations sous le rapport matériel, et qui allait le devenir pour toujours sous le rapport spirituel. L'Eglise adopta cette langue, répandue déjà plus ou moins communément par toute la terre, ou plutôt elle se l'appropria, en y introduisant des pensées et des sentiments précédemment inconnus. Qui ne le comprend aisément, en y réfléchissant le moins du monde. Le latin que parle l'Eglise n'est point la langue des Romains païens, mais celle des Romains catholiques. Il ne diffère guère moins de la langue de Virgile et d'Ovide que de celle du Dante et du Tasse. Ce latin de l'Eglise n'est point devenu vulgaire, pour tous, après que cette Eglise se fût répandue par tout le monde, et il ne le deviendra probablement jamais; mais c'est encore, pensons-nous, par une secrète disposition de la divine Providence, de peur qu'en se vulgarisant il ne se corrompe, et qu'en se corrompant il ne périsse, comme tout ce qui se corrompt. Ce latin est la langue officielle de l'Eglise, celle avec laquelle elle prie et enseigne, elle est en rapport, par conséquent, avec Dieu et les hommes. C'est, dès lors, la langue de l'Eglise avec

laquelle Jésus-Christ a promis de se trouver jusqu'à la fin des siècles. Voilà pourquoi nous avons dit que bien loin d'être une langue morte, c'était une langue vivante, divinement vivante, en quelque sorte, et qui subsistera toujours avec l'Eglise qui se l'est appropriée.

Pourquoi parler latin? — C'est afin que l'unité soit plus complète dans l'Eglise de Jésus-Christ. Cette unité doit se trouver, avant tout, dans le symbole, qui est l'essence même du christianisme; mais elle doit se trouver également dans la prière, qui n'est pas autre chose que la foi passant par le cœur et l'élevant au ciel, d'où elle est descendue pour nous y appeler. Vous me direz peut-être que cette unité se trouverait dans les idées. Sans doute; mais, d'une part, n'est-il pas clair que, si elle se trouve aussi dans la parole, elle sera plus complète; et, d'une autre part, n'est-il pas clair encore que l'expression modifie souvent la chose exprimée, et que, si l'unité n'existe pas dans les paroles, elle pourra bien ne pas rester non plus dans les idées?

Pourquoi parler latin? — Mais ne comprenez-vous pas que cette unité de langage est très-propre à faire sentir l'unité de la famille chrétienne, je dirai même de la famille humaine, si tous les hommes voulaient entrer dans le sein de l'Eglise catholique, comme ils y sont appelés. De quelques points du globe que soient partis différents catholiques, quand ils viennent à se rencontrer, fût-ce au milieu des mers, ou sur quelque plage déserte, ils feront, je suppose, le signe de la croix, en prononçant les paroles qui y sont attachées. Puis : *Credo in Deum...*, dira l'Européen; *et in Jesum Christum Dominum nostrum...*, ajoutera l'Américain; *Credo in Spiritum sanctum...*, dira, à son tour, l'Africain; *Carnis resurrectionem, vitam æternam...*, dira en terminant l'habitant infortuné de quelqu'une de ces îles converties depuis peu au christianisme; et tous se serreront avec amour, en attendant une union plus intime en Dieu, dans les étreintes d'une douce charité qui ne se fût pas fait sentir de même sans la langue commune à tous de l'Eglise notre mère.

Ne demandez donc plus pourquoi l'Eglise parle, en tout lieu, la même langue, dans ses Offices principalement, et dans son enseignement officiel, si je puis m'exprimer de la sorte. Les raisons en sont évidentes aux yeux de tous, et plus on les approfondit, sous tous les rapports, ces raisons, plus on les trouve importantes et décisives.

Ne pourrait-elle pas parler, dans chaque localité, le langage du pays, nous dit-on encore?

En admettant qu'elle le pût, nous devons reconnaître que cela aurait toujours de grands inconvénients et serait même quelquefois difficilement praticable.

Qui ne voit, d'après ce que nous avons dit plus haut, que cette diversité toujours croissante de langages officiellement reconnus par l'Eglise, nuirait, extérieurement, du moins, à l'unité que Jésus-Christ a demandé à son Père pour les siens? *Je vous prie pour eux*, disait-il, *afin qu'ils soient un, comme nous sommes un nous-mêmes : « Ut sint unum, sicut et nos unum sumus. »* (*Joan.* XVII, 22.) Or l'unité du Père et du Fils consiste en ce que le Père se dit à lui-même tout ce qu'il est, dans un Verbe éternellement existant. Cette unité, dont celle de l'Eglise doit se rapprocher de plus en plus, semble donc demander que le prêtre, ministre de Jésus-Christ, dise à l'homme ce qu'est Dieu, dans une langue partout et toujours la même. Qui ne voit que, de l'extérieur, cette diversité peut passer à l'intérieur, comme nous l'avons dit encore? Qui ne voit qu'une liturgie en langue nationale peut faire naître l'idée et ensuite le désir d'une Eglise nationale, et bientôt engendrer le schisme, puis l'hérésie?

L'Eglise ne saurait donc adopter, dans chaque localité, le langage du pays, sans porter un coup plus ou moins funeste à l'unité. Ce serait affaiblir également les liens de cette fraternité qui résulte d'une langue commune. Vous me direz peut-être que cette fraternité n'en existerait pas moins pour cela. C'est possible; mais elle serait moins complète, et surtout moins sensible; est-ce que des hommes peuvent se regarder comme frères, quand, sous les yeux du même père et dans les bras de la même mère, ils parlent chacun un langage différent? En certains cas surtout, cela serait très-choquant. «Bien des fidèles sont obligés de voyager, dit à cette occasion l'auteur que nous citions tout à l'heure. Ils passeront, je suppose, et même à plusieurs reprises, d'un pays dans un autre. Ne leur est-il pas aussi agréable que commode, dans l'état où sont les choses, de voir partout les mêmes Offices, d'entendre partout les mêmes prières. Ils sentent alors que, quand on a le bonheur d'être Catholique, on n'est étranger nulle part. Supposez, au contraire, que chaque pays ait les Offices publics dans sa langue vulgaire, les étrangers n'y comprendront rien. Sans sortir même de la France, quel embarras n'éprouveriez-vous pas en passant de la Normandie en Bretagne, de la Bretagne dans le pays Basque, de la Provence dans l'Alsace?..Ce serait tantôt l'allemand, tantôt le breton, tantôt le basque, tantôt le provençal : pensez-vous que ces variétés vous fussent agréables et vous parussent d'un bel effet? » Un homme était sur le point de quitter la paroisse qu'il habitait depuis longtemps, pour aller s'établir dans une paroisse voisine dont la liturgie n'était pas parfaitement semblable à celle à laquelle il était habitué : «Quoi donc! lui dit quelqu'un, est-ce que vous ne voulez plus être des nôtres? » Ainsi parlait le gros bon sens. Qu'aurait-il donc dit, s'il eût été question d'aller dans une paroisse où les paroles mêmes eussent été tout à fait différentes.

« Ce n'est pas tout, » ajoute le directeur des catéchismes de Saint-Sulpice. « Les langues vivantes, celles qu'on voudrait voir partout adoptées dans l'Eglise, changent continuel-

lement. Il n est pas rare qu'après une cinquantaine d'années les mots n'aient plus le même sens qu'on leur avait d'abord donné. Des mots dans le principe, très-convenables, comme formule de prières, donnent quelquefois lieu, plus tard, à une autre époque, à des allusions inconvenantes. Il faudrait donc que l'Eglise fût toujours occupée à remanier partout ses prières, à changer ses livres d'Offices. Il y aurait lieu de craindre que, dans ces variations fréquentes, il ne se glissât des erreurs compromettantes pour la pureté de la doctrine chrétienne. »Et voilà précisément pourquoi nous avons dit que l'adoption, dans chaque localité, de la langue du pays, était difficilement praticable. Le principe de cette adoption une fois admis, il faudra l'étendre non-seulement à tous les lieux, ce qui est évident, mais encore à tous les temps, au fur et à mesure des changements notables qui se feront dans chaque langue, comme nous venons de le faire remarquer. De là un nombre infini de traductions qui auront également besoin de l'approbation de l'Eglise, pour être remises, en son nom, entre les mains de tous. Or, je vous le demande, par qui sera donnée cette approbation? Par l'évêque du lieu, pour chaque localité? Mais chaque évêque ne peut représenter l'Eglise, en pareil cas. Quelque respectable que soit son autorité, elle ne saurait s'étendre jusque-là. Par le Souverain Pontife ? Mais il lui faudrait, ce qui est impossible, une connaissance approfondie de toutes les langues du monde. Par le Souverain Pontife, sur le rapport de chaque évêque diocésain? Mais, alors, ou ce sera l'évêque qui décidera la chose, ou le Souverain Pontife : dans le premier cas, c'est l'autorité qui n'est pas suffisante; dans le second cas, c'est la connaissance de la langue. Donc avons-nous dit avec raison, l'adoption par l'Eglise, en chaque localité, de la langue du pays, est difficilement praticable, si ce n'est même entièrement.

Parler une langue inconnue, ajoute-t-on, c'est à peu près ne rien dire.

Vous vous trompez, ou plutôt vous essayez de nous tromper, en confondant des choses parfaitement distinctes. Expliquons-nous donc.

Parler à quelqu'un, de qui on veut se faire comprendre, une langue complétement inconnue, c'est à peu près ne rien dire, sans aucun doute. Mais vous ne voyez rien de semblable dans l'Eglise. Bien au contraire : quand le prêtre s'adresse aux fidèles, comme dans le sermon, les conférences, le catéchisme, il ne se contente pas de parler la langue de ceux qui l'écoutent, il se met, autant que possible, à leur portée. L'emploi, en pareil cas, de la langue vulgaire, et quelquefois d'une langue très-vulgaire, est, d'une part, nécessaire, et n'a pas, d'une autre part, les mêmes inconvénients que pour la liturgie. Cet emploi est nécessaire, avons-nous dit, puisque, sans cela, les fidèles ne pourraient être instruits. Il n'a pas les mêmes inconvénients que pour la liturgie, avons-nous dit encore; car ce que dit, en son propre nom, le ministre de la religion, ne doit ni ne peut avoir la même uniformité, la même dignité, la même pureté que ce qu'il dit au nom de toute l'Eglise.

Vous me direz peut-être que le prêtre adresse pourtant aux fidèles quelques mots latins, même pendant les prières.

Oui, vous avez raison, quelques mots; mais ce sont des mots si simples, si fréquemment répétés, qu'il n'y a presque personne qui ne les comprenne. Qui ne sait encore que la posture du prêtre, son geste, son accent, le son de sa voix, mille choses servent à les faire comprendre?

A ces quelques mots près, à qui s'adresse le prêtre dans tout ce qu'il dit en latin, soit seul, soit avec l'assemblée des fidèles?

A Dieu, n'est-ce pas? Or, vous conviendrez sans peine que Dieu entend parfaitement ce qu'on lui dit dans cette langue.

Sans doute, me répondrez-vous, mais il serait bien à désirer que les fidèles l'entendissent aussi, pour prier avec plus d'attention et de ferveur.

Nous en convenons; et voilà pourquoi, on a fait de tout ce qui se dit et se chante à l'église des traductions et des explications à la portée de tous les âges, de toutes les intelligences, de tous les caractères.

Quant à ceux qui ne savent pas lire, certaines cérémonies, certains mouvements, certains bruits bien connus les avertissent de ce qui se fait et de ce qui se dit dans nos Offices. Ils peuvent toujours suivre le prêtre à l'église, quand ils y viennent avec de bonnes dispositions; et, dans le cas contraire, ils ne le suivraient pas, lors même que tout se dirait en français.

Du reste, c'est une erreur de croire que, pour bien prier, il soit absolument nécessaire de suivre et d'entendre toutes les paroles dont se compose la prière dite ou chantée. Voyez les Carmélites : leur âme est pourtant tout en feu en répétant ces psaumes latins dont elles ne comprennent pas les mots. C'est qu'elles se sont dit, en commençant, qu'elles allaient chanter les louanges de celui qui est l'assemblage de toutes les perfections, puis, à l'aide de ce son lent, grave, religieux qu'elles entendent et qu'elles contribuent elles-mêmes à former, à l'aide encore de tout ce qui frappe leurs regards, elles conservent jusqu'à la fin une douce et sainte émotion que ne leur aurait donnée peut-être aucune langue vulgaire parfaitement comprise. Et vous-même, dites-moi? entendez-vous chaque mot de ce concert de la nature qui quelquefois vous touche si profondément? Non, mais vous avez commencé par penser à celui à qui il s'adresse; puis à l'aide de ce son grave, religieux aussi, en un sens, à l'aide encore de tout ce qui frappe vos regards, vous éprouvez une douce et sainte émotion que ne vous procurerait peut-être aucune langue vulgaire parfaitement comprise. Cela peut vous donner une idée de ce qui se passe en celui qui, sans savoir le latin, sans pouvoir lire le français, assiste avec attention et piété aux saints Offices, à la Messe principalement.

A la Messe, avons-nous dit, car quels chants alors; et surtout quel spectacle! L'Evangile rapporte que, quand Jésus mourut sur le Calvaire, le gouverneur des Romains avait fait mettre au-dessus de sa croix, en hébreu, en grec et en latin, cette inscription que tous ainsi pouvaient lire : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Le sacrifice de la Messe est la représentation et la continuation du sacrifice de la croix. Au-dessus de la victime sainte est une inscription, faite en une langue que chacun peut comprendre, de toutes les qualités de Jésus. Cette langue, que chacun peut comprendre, même celui qui ne sait pas lire, c'est la langue du cœur, dont une foi brûlante nous donne l'intelligence.

LIBERTÉ RELIGIEUSE.

Objections. — Pourvu qu'on soit honnête, il est bien libre à chacun d'avoir une religion ou de n'en point avoir du tout. — De s'en faire une à sa manière — de suivre du moins celle dans laquelle il est né. — Que l'autorité ne s'en mêle point; car, après avoir été persécutée, elle persécuterait à son tour.

—

Réponse. — Nous répondons à cela ailleurs notamment à notre article *Religion*, mais ce sont des questions si souvent répétées dans le monde, quoique peu sérieuses au fond, que nous croyons devoir en faire un article particulier.

Pourvu qu'on soit honnête, dites-vous, il est bien libre à chacun d'avoir une religion ou de n'en point avoir du tout.

Parler ainsi, c'est n'avoir aucune idée des choses qui nous intéressent le plus, c'est soutenir le pour et le contre en même temps. En quoi consiste l'honnêteté? Dans l'accomplissement de nos devoirs évidemment. Qu'est-ce que la religion? L'ensemble de tous nos devoirs. Affirmer donc que, pourvu qu'on soit honnête, il est libre à chacun d'avoir une religion ou de n'en point avoir, c'est soutenir le pour et le contre en même temps. Je sais bien que par religion on entend plus particulièrement l'ensemble de nos devoirs envers Dieu. Mais c'est une idée incomplète de la religion. En s'arrêtant là cependant, il est évident qu'on ne peut séparer l'idée d'honnêteté de celle de religion, puisque nos devoirs envers Dieu sont aussi des devoirs, et j'ajouterai même les plus essentiels de tous, nos devoirs fondamentaux, ceux en qui se trouvent la source, la règle, la sanction de tous les autres.

Ecoutons à ce sujet le sage directeur des catéchismes de Saint-Sulpice : (*Exposition de la doctrine chrétienne.*)

« Si quelqu'un venait vous dire : N'est-il pas libre à un enfant d'honorer ses parents ou de ne pas les honorer, pourvu d'ailleurs qu'il soit honnête? Vous en seriez fort surpris, et, à votre tour, vous demanderiez à cet étrange questionneur comment il entend demeurer honnête homme en négligeant l'accomplissement d'un devoir aussi essentiel qu'est celui de respecter son père et sa mère. Mais vous, mon ami, vous ne seriez pas plus raisonnable, si vous pensiez qu'il fût libre à chacun d'avoir une religion ou de n'en point avoir du tout, pourvu que l'on soit honnête homme. N'avoir pas de religion, ce n'est assurément pas être raisonnable, ni honnête. Les bêtes n'en ont pas, parce qu'elles ne connaissent pas Dieu ; voudriez-vous faire comme elles, ni plus ni moins, vous qui le connaissez? Croirez-vous bien que vous serez un honnête homme, quand vous n'aurez ni de respect pour ses volontés, ni d'égards pour ses droits, ni de reconnaissance pour ses bienfaits?

« Vous vous flatteriez d'être honnête homme, parce que vous ne feriez tort à aucun de vos frères; mais les droits du père de famille sont-ils moins vénérables, moins sacrés que ceux des enfants?... C'est Dieu qui est le père de la famille, et vous ne penseriez pas seulement à lui!... Ne voyez-vous pas que par une pareille conduite vous outrageriez Celui qui est de tous les êtres le plus grand, le plus aimable, le plus digne de vos respects et de votre amour? Et vous croiriez encore être un honnête homme!... Absurde prétention!

« Vous ne seriez pas raisonnable non plus; permettez-moi d'ajouter : Vous seriez un insensé. Ce mot vous choque, il vous blesse, mais voyez et réfléchissez un instant : Que vous y pensiez ou que vous n'y pensiez pas, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, vous mourrez un jour, peut-être même bientôt, et certainement quand vous ne vous y attendrez pas. Votre corps sera porté au cimetière. Votre âme... où ira-t-elle? Vous vous estimez trop pour croire qu'il en soit de vous comme de votre chien et de votre cheval, que, quand vous mourrez tout soit mort : votre âme survivra. Eh bien, je vous le demande encore une fois, où ira-t-elle? S'il y a un Dieu, comme personne n'en doute sérieusement, vous paraîtrez devant lui pour être jugé; votre sort se décidera en ce moment solennel. Dieu récompensera-t-il celui qui ne l'aura pas servi, celui qui aura vécu sans religion?... Vous devez donc vous attendre aux plus grands malheurs; vous vous serez fait à vous-même un mal irréparable; vous vous serez perdu sans ressource, et alors vous verrez si vous avez été raisonnable en vivant sans religion.

« Après cela, que vous soyez honnête envers les autres hommes, c'est possible à la rigueur; je vous conseille cependant de ne pas trop vous flatter sur cet article. Je n'ignore pas que l'on rencontre quelquefois de la probité, de l'amitié, un certain dévouement dans quelques hommes qui ne pratiquent aucune religion. C'est le plus souvent l'effet d'une bonne éducation qu'ils ont reçue et des bons exemples qu'ils ont sous les yeux; effet de la religion, par conséquent, sinon en eux-mêmes, du moins dans les au-

tres. Mais qu'un homme ait des penchants mauvais, qu'il soit par nature porté à la colère, à l'avarice, à l'ambition; qu'il soit orgueilleux, sensuel, égoïste (et quel est celui d'entre nous qui n'a pas quelques-uns de ces mauvais penchants?...), cet homme ne se laissera-t-il pas entraîner ordinairement à la fougue de ses inclinations déréglées, s'il ne cherche pas dans la religion un remède et un soutien?... Il se gardera peut-être des excès que réprouve l'honnêteté publique, ou qui pourraient compromettre ses intérêts; mais il fera souffrir ceux qui l'entourent, il sacrifiera tout à ses vues personnelles; s'il peut s'enrichir aux dépens d'autrui, tout en gardant les dehors de la probité, ne comptez pas sur lui. Ah! si l'on savait ce que sont, le plus souvent, dans leurs mœurs privées, dans l'intérieur de leur famille, dans leur commerce intime, ces hommes sans religion, qui se disent honnêtes!... Après tout, je n'ose pas dire qu'ils aient tort. Celui qui n'a pas de religion, qui ne croit ni à Dieu, ni au diable, comme on dit communément, ni au ciel, ni à l'enfer, pourquoi se gênerait-il? S'il peut se venger de son ennemi, s'il peut prendre adroitement la bourse de son voisin, s'il peut se procurer du plaisir, n'importe aux dépens de qui que ce soit, pourquoi se priverait-il? Qu'est-ce qui le retiendrait?... La crainte d'un avenir? Il n'y en a point pour lui. La conscience? Ce n'est qu'un beau mot, un airain sonnant. Le seul mal, à ses yeux, est de se déshonorer devant le public ou de tomber dans les mains des gendarmes. Cet homme-là peut être pire qu'une brute, il est néanmoins conséquent avec lui-même.

« On nous objecte que ceux qui professent la religion ne sont pas toujours exemplaires dans leurs mœurs. Mais, pouvons-nous dire d'abord, ce ne sont point des hommes religieux. Ils ont le masque de la religion, ils n'en ont point la réalité. Il y a peut-être des principes religieux au fond de leur âme. Alors, ce sont des hommes inconséquents, qui ne vivent pas selon leurs principes, la plupart du temps... Je dis la plupart du temps, car ces principes les avertissent quelquefois, les retiennent, les portent au bien, malgré leurs inclinations naturellement vicieuses. Quant à ceux qui ont les mêmes inclinations, les mêmes défauts que ces mauvais Chrétiens, et qui n'ont d'ailleurs aucune religion qui les avertisse, qui leur inspire de salutaires remords, qui condamne leurs excès; de tels hommes ne seront-ils pas encore sans comparaison beaucoup plus mauvais?

« Vous voyez donc bien que l'on ne peut être ni honnête homme, ni homme vraiment raisonnable sans religion. »

N'est-il pas libre à chacun de s'en faire une à sa manière, avez-vous dit encore?

Parler ainsi, c'est se faire Dieu, plus que Dieu; c'est se croire capable de faire ce qui est impossible à Dieu. C'est se faire Dieu, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse lier les consciences, parler aux hommes du haut du ciel, leur annoncer des récompenses ou des châtiments pour l'avenir : ce qui est le propre de la religion. C'est se faire plus que Dieu, puisque c'est s'arroger le droit de modifier, de changer ce qu'il a lui-même établi. C'est se croire capable de faire ce qui est impossible à Dieu, car Dieu, à proprement parler, n'a pas fait la religion, en ce qu'elle a d'essentiel au moins; il l'a seulement promulguée. Qu'est-ce que la religion, en effet? C'est l'ensemble des rapports qui existent entre le Créateur et la créature. Ces rapports existent nécessairement par le fait même de la création, et il ne serait pas libre à Dieu, malgré sa toute-puissance, de les changer ou de les modifier, de faire, par exemple, que les créatures ne fussent pas dépendantes du Créateur, et ne lui dussent pas, à ce titre, respect, amour, obéissance. Affirmer donc qu'on est libre de se faire une religion à sa manière, c'est se croire capable de faire ce qui est impossible à Dieu, c'est une monstrueuse impiété.

Sans remonter si haut, d'ailleurs, qui ne comprend que si on est libre de se faire une religion à sa manière, on pourra toujours, en vertu de la même liberté, modifier cette religion, s'en dispenser à l'occasion, la rejeter complétement pour en adopter une autre, ou n'en point avoir du tout. Ce serait dès lors une religion qui n'obligerait point, une religion sans valeur, sans utilité, une religion qui n'en aurait que le nom, mais n'en serait point une en réalité.

L'auteur que nous citions tout à l'heure s'est fait la même objection : « Avant que nous y répondions, » dit-il, « voyez un peu ce qui s'est passé dans le monde en fait de religion. Dans un grand nombre de pays, on a cru honorer la divinité en se laissant aller à la débauche; les païens honoraient Bacchus par le vin et Mercure par le vol; d'autres versaient le sang de leurs enfants ou jetaient dans un brasier ardent ces innocentes victimes, pour apaiser la colère du ciel; rien n'a été si commun que les sacrifices d'hommes que l'on égorgeait sur les autels dans les cérémonies religieuses. Nous aurions mille autres cruautés ou extravagances à rapporter dans ce genre, s'il le fallait. Comment, après une telle expérience, dire que chacun doit se faire une religion à sa manière?

« Nous entendons dire quelquefois à certaines personnes : J'ai des principes de religion et de morale, j'élève souvent mon âme à Dieu, je me confie dans la bonté de ce Maître souverain qui peut me pardonner, et je veille à ne pas faire de mal aux autres; je leur rends même volontiers service dans l'occasion. Voilà ma religion, c'est ainsi que je me la suis faite; ne me suffit-elle pas?

« Tout cela est assurément fort bien, mais cela ne suffit pas. D'abord, vous venez de voir à quelles extravagances les hommes peuvent se laisser aller en religion, quand ils ne sont pas conduits par une autorité supérieure. Vous pouvez, vous, être plus sage que d'autres, mais n'est-il pas évident que, pour prévenir tant d'abus et d'erreurs funestes, il fallait une règle commune que tous

dussent respecter, sans quoi chacun se croira sagé et trouvera bien ce qui lui viendra à l'esprit?... Pour ce qui vous concerne, vous qui parlez si complaisamment de la religion que vous vous êtes faite, avez-vous dans vos seules maximes des moyens de vous préserver du péché, de combattre vos mauvais penchants?... Si vous avez offensé Dieu, et probablement vous ne vous croyez pas impeccable, êtes-vous sûr de pouvoir obtenir le pardon de vos péchés sans recourir aux moyens d'expiation que Dieu lui-même aurait établis?... Sur un point d'une si haute importance, votre raison seule vous donne-t-elle quelque garantie? Evidemment, vous n'avez là-dessus aucune assurance. Le simple bon sens vous dit qu'il faut, avant tout, s'informer si Dieu a fait une religion; car, s'il nous a prescrit la manière dont nous devons l'honorer, il est bien évident qu'il ne nous sera pas libre d'en choisir arbitrairement une autre. Dieu n'est-il pas le maître? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce qui convient à sa gloire et à nos vrais intérêts? Qui sommes-nous, vous et moi ou tout autre, pour nous former une religion différente de celle que lui-même a voulu nous donner? »

Il est bien libre à chacun, avez-vous ajouté, de suivre du moins celle dans laquelle il est né.

Et si c'est l'absurde et coupable religion des païens, celle qui fait courber les genoux, murmurer d'inutiles prières devant de sourdes et impuissantes idoles, celle qui fait honorer un Bacchus ivrogne, une Vénus impudique, un Mercure voleur, celle qui fait immoler, par le fer ou le feu, à quelque divinité sanguinaire, ce que nous avons de plus cher au monde? — Alors, c'est différent, me répondez-vous : ce serait outrager la divinité au lieu de l'honorer. — Je le crois comme vous. Toujours est-il que le principe que vous venez d'émettre n'est pas sans exception. Que si vous êtes obligé d'en admettre trois ou quatre, pourquoi pas un plus grand nombre? Pourquoi n'en viendriez-vous pas, de conséquence en conséquence, à la religion seule vraie, seule établie de Dieu, à celle qui, par son antiquité, son universalité, l'incomparable pureté de sa doctrine, par la sympathie qu'elle rencontre dans toutes les âmes, par les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont accompagnée, le prodige si grand de son établissement, le prodige plus grand encore, peut-être, de sa conservation, présente aux yeux de tous le témoignage irrécusable de sa divinité?

Vous allez me dire, peut-être qu'il y a bien peu d'hommes capables de discerner la vérité, surtout en fait de religion.

Savez-vous pourquoi? C'est parce que nous n'y allons pas de bonne foi. Ah! si nous aimions Dieu et sa gloire autant que nous aimons le monde et ses plaisirs, si les intérêts de notre âme nous touchaient autant que ceux de notre corps, comme la vérité de la religion, qui n'est que l'expression des rapports existant entre le Créateur et ses créatures, se montrerait à nous dans tout son éclat! Comme le Père céleste, vers lequel nos cœurs se porteraient avec toute l'ardeur dont il les a rendus capables, se rapprocherait de nous, dissipant de plus en plus, par sa divine présence, les ténèbres au milieu desquelles nous sommes plongés! Comment peut-il en être ainsi? Nous nous plaisons au milieu de ces ténèbres; il semble que nous n'ayons pas de plus grande jouissance que de les accroître encore autour de nous. Ouvrons donc les yeux, appelons Dieu à notre aide, et il nous fera connaître sa volonté, et par conséquent sa religion.

Vous allez me dire, peut-être encore, qu'il est bien pénible d'abandonner la religion de ses pères.

La religion de vos pères? Mais c'est uniquement celle de Dieu, la véritable religion, qui leur a été donnée dès le commencement et qu'ils n'auraient jamais dû abandonner. Ils l'ont quittée pour suivre les voies de l'erreur; en y revenant, vous ne faites que ce qu'ils ont fait, ou plutôt, pour ce qui vous concerne et autant qu'il dépend de vous, vous réparez le tort qu'ils ont eu.

Il est bien pénible, dites-vous, d'abandonner la religion de ses pères.

Mais ou ceux dont vous parlez vivent encore, ou non : Dans le premier cas, tâchez de ne pas vous séparer d'eux, en effet, en faisant tous vos efforts pour les amener avec vous dans le sein de la vérité. Dans le second cas, ne troublons point leur mémoire. Peut-être ont-ils eu pour eux l'excuse de la bonne foi. Dans cette supposition, Dieu ne leur imputerait point à crime leur erreur, et les récompenserait comme les siens au nombre desquels ils se seraient trouvés de cœur. Rattachez-vous donc avec empressement à cette société à l'âme de laquelle les vôtres ont appartenu, et prenez ainsi le seul moyen que vous ayez de vous réunir à eux pour l'éternité dans le sein de Dieu; car, la vérité vous ayant apparu, vous ne pourriez espérer d'avoir comme eux, aux yeux de ce bon père, l'excuse de la bonne foi.

Que l'autorité ne s'en mêle point, avez-vous dit en dernier lieu; car, après avoir été persécutée, la religion persécuterait à son tour.

De quelle autorité entendez-vous parler ici? De l'autorité ecclésiastique ou de l'autorité civile? Si vous voulez parler de l'autorité ecclésiastique, ce que vous dites serait tout simplement absurde. Et pourquoi donc cette autorité a-t-elle été établie? N'est-ce pas, tout en conservant dans les voies de la vérité ceux qui y sont déjà, pour y faire entrer ceux qui ont le malheur d'en être éloignés? Rappelez-vous ce que dit à ses apôtres le doux Jésus, le moins persécuteur cependant, mais aussi le plus persécuté qui fut jamais : *Allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné.* Entendez-vous bien l'ordre formel donné

par le Sauveur des âmes aux ministres de sa religion, à ceux qu'il rend les dépositaires de sa divine autorité? *Enseignez* — docete. — Et qui donc, Seigneur? *Tous les hommes sans exception*, quelle qu'ait été jusqu'ici leur religion. *Omnes gentes.* — Mais sur quoi? Ne redresseront-ils en eux que ce qu'ils trouveront de contraire à la justice? Sur quoi! vous devez le voir, car Jésus-Christ parle en termes tels qu'il est impossible d'en employer de plus clairs et de plus formels : *leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé : « Omnia quæcunque mandavi vobis. »* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.) Observateurs fidèles de l'ordre qui leur a été si formellement donné par leur divin maître, les apôtres se partagent le monde en effet, et propagent partout la doctrine chrétienne avec un zèle infini, couronné partout du plus grand succès. Ce zèle de propagation, ce feu divin sorti du cœur de Jésus, qui l'avait apporté du ciel pour embraser le monde : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* (*Luc.* XII, 49), les apôtres le communiquent à leurs successeurs dans l'apostolat : *Annoncez donc la parole*, dit le grand Apôtre à son disciple Timothée, *pressez à temps et à contre-temps, reprenez, suppliez, menacez... : « Prædica Verbum; insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa... »* (*II Tim.* IV, 2) ; ceux-ci, à leur tour, le communiquent également à leurs successeurs, et il en a été et il en sera ainsi de siècle en siècle, ou plutôt de jour en jour, c'est-à-dire sans fin, jusqu'à la consommation des temps : *Et voilà que je suis avec vous, tous les jours*, dit en effet Jésus-Christ à ses apôtres, en les chargeant de continuer sa mission sur la terre, *jusqu'à la consommation des siècles : « Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi... »* (*Matth.* XXVIII, 20.) Est-ce à dire, pour cela, que les ministres de la religion de Jésus-Christ aient jamais été ou deviennent jamais persécuteurs? Non, assurément; car, le seul sang qu'il leur soit permis de verser, c'est leur propre sang; et, comme pour leur donner plus d'horreur encore de toute effusion du sang de leurs frères, l'Eglise a voulu que les personnes ou les lieux souillés de cette effusion de sang se trouvassent, par cela même, impropres aux saintes fonctions, et ne pussent le redevenir que par une purification convenable.

Vous me direz peut-être qu'il y a une persécution morale non moins pressante que la persécution physique, si ce n'est même davantage.

Qu'entendez-vous par là? La *persécution* du bon pasteur qui *poursuit* en effet la brebis égarée jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, chargée sur ses épaules et ramenée au bercail? La *persécution* du père de famille dont le souvenir *poursuit* sans cesse l'enfant prodigue au milieu de ses plus profonds égarements et qui, l'ayant vu revenir à lui, se jette à son cou, et le presse avec amour dans ses bras de peur qu'il ne s'éloigne encore? La *persécution* de Dieu lui-même qui *poursuit* le pécheur de sa grâce pour le détourner du mal et le porter au bien? Si c'est là véritablement ce que vous entendez par *persécution*, elle est dans l'Eglise, exercée en tout lieu par l'autorité ecclésiastique, et elle le sera même toujours, parce que cette *persécution* n'est pas autre chose que la charité dont l'action doit toujours se faire sentir sur les âmes, jusqu'à ce qu'elle les ait réunies dans le sein de Dieu, au séjour de l'éternel repos.

Quand vous dites que l'autorité ne doit exercer aucune pression sur les âmes, voulez-vous parler de l'autorité civile? J'avoue que celle-ci ne saurait agir alors avec trop de circonspection pour ne point empiéter sur les droits de l'autorité ecclésiastique et se renfermer le plus possible dans ses attributions qui ont principalement pour but le maintien de l'ordre extérieur. Cependant comme cet ordre extérieur n'est que la manifestation de l'ordre intérieur et qu'il doit y revenir sans cesse, comme il a là tout à la fois son origine et sa fin, il est évident que l'autorité civile ne peut pas rester indifférente non plus par rapport à la véritable religion. Elle doit l'étudier, se pénétrer de son esprit, la vénérer, l'aimer et porter, autant que possible, tous ceux qu'elle est chargée de régir à l'accomplissement de ses divins préceptes.

Vous me direz peut-être que la persécution résultera de là.

Quoi! la persécution pour la vérité et la vertu! La persécution par amour et avec amour! Mais je vous l'ai dit, cela s'appelle *charité*. Est-ce qu'un père est le persécuteur de ses enfants quand il emploie tous les moyens qui sont à sa disposition pour les porter à l'accomplissement de leurs devoirs religieux? Le chef d'un Etat est le père de ceux sur lesquels il exerce l'autorité souveraine. Il ne sera donc point non plus leur persécuteur, quand il emploiera tous les moyens qui sont à sa disposition pour les porter à l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

LIBRE ARBITRE.

Objections. — L'homme se croit libre, mais c'est une illusion. — Ce que Dieu a prévu de toute éternité doit arriver infailliblement. — Dieu ne pouvait permettre à sa créature de troubler l'ordre qu'il a établi en allant contre sa volonté. — Si l'homme était véritablement libre, que de crimes! et ces crimes retomberaient sur Dieu qui lui aurait donné la liberté. — Un roi sage et bon se garderait bien de donner à ses sujets une chose dont il saurait que ceux-ci feraient le plus funeste abus.

—

Réponse. — Vous dites que l'homme se croit libre, mais que c'est une illusion de sa part. Il faut convenir que si c'est une

illusion, c'est bien, sans contredit, l'illusion la plus grande, la plus générale, la plus indestructible qu'il soit possible d'imaginer. Qui doute, en effet, de sa liberté? Consultez-vous vous-même, je ne dirai pas dans le silence des passions et des préjugés, mais en quelque état que vous puissiez vous trouver; interrogez tous les hommes, quels qu'ils soient, grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants, vertueux ou criminels... quelqu'un a-t-il jamais douté de sa liberté? en doutez-vous vous-même? Quoi! je ne serais pas libre de prier Dieu ou de blasphémer son saint nom, de respecter l'ordre public ou de le troubler violemment, de nourrir mon semblable ou de lui enfoncer le poignard dans le sein? que je me porte à l'acte le plus important ou le plus indifférent, le plus méritoire ou le plus coupable, je suis entraîné irrésistiblement, quelque conviction que j'aie moi-même et que tous les hommes aient comme moi du contraire! C'est ce que nul n'a jamais dit et ne dira jamais, quelque intérêt qu'il ait à le faire.

Vous avez entendu parler de bien des jugements sans doute; peut-être même en avez-vous vu rendre, car il y en a toujours eu et il y en aura toujours en tout lieu. Dans ces différents jugements où tout se dit cependant, avez-vous jamais vu mettre en avant, soit par l'accusé lui-même, soit par celui qui était chargé de le défendre, le défaut absolu de liberté chez l'homme? Je ne le pense pas. C'est que, voyez-vous, il n'y a que deux sortes de personnes à qui on puisse entendre dire que l'homme n'est pas libre réellement, et que s'il le croit, c'est une illusion: ce sont les fous d'une part, et d'une autre part les philosophes impies, ces fous volontaires qui ne sont pas les moins extravagants de tous. Et encore ces derniers, quand l'accès est passé, ou si vous l'aimez mieux, quand ils cessent de jouer leur rôle de fous, montrent-ils la même croyance que tout le monde à la liberté de l'homme, du moins par leur conduite.

Vous dites que l'homme n'est pas libre? — Ecoutez donc et retenez bien ce raisonnement.

Ou vous me croyez libre ou non. Si vous me croyez libre, vous avez tort d'affirmer que je ne le suis point. Si vous ne me croyez pas libre, vous avez tort encore d'essayer de me faire partager votre opinion, puisque la mienne est en moi irrésistiblement.

Mais, me direz-vous, j'agis, moi aussi, irrésistiblement. Et puis, qui sait si ma parole n'est pas la condition qu'attend la vôtre, pour parler dans le même sens que la mienne?

Vil automate, qui ne rougis point de te dégrader, et tous ceux de ton espèce avec toi, fuis loin de moi, ou je t'écrase et d'injures et de coups! Mais, quand j'en aurai agi de la sorte, tu ne pourras te plaindre ni de mes paroles ni de mes actes; car, automate, moi aussi, d'après tes idées, je ne saurais avoir, à tes yeux, la responsabilité de ma conduite.

L'homme n'est pas libre, dites-vous. — Pourquoi donc tant de conseils et d'exhortations? Pourquoi toutes ces paroles d'approbation ou de blâme? Pourquoi ces ordres donnés, de tous côtés, par le supérieur à son inférieur? Pourquoi ces tribunaux, ces prisons, ces chaînes, cet échafaud qui se dresse? Pourquoi parle-t-on, en tout lieu, du ciel et de l'enfer?...

Pourquoi? Mais ne voyez-vous pas, comme je vous l'ai dit, que l'homme n'est pas libre, et que, quoi qu'il fasse, qu'il agisse ou qu'il parle, il fait tout irrésistiblement.

Et ne voyez-vous pas, vous, que vous faites du monde entier un vaste théâtre où un nombre infini d'automates, qui se disent pourtant créés à l'image de Dieu, se livrent irrésistiblement, tout en proclamant hautement leur liberté, à la conduite la plus dégoûtante quelquefois et la plus abominable? « Un moyen court et facile de juger un système, » dit à cette occasion l'abbé de Frayssinous (*Conférence sur le libre arbitre*), «c'est de l'examiner dans ses conséquences immédiates. Avec de la souplesse dans l'esprit, et les subtiles ruses de la dialectique, le sophiste vient à bout de répandre une lueur de vérité sur les plus monstrueuses erreurs. Il peut être difficile de le suivre dans ses arguments compliqués, ou d'en faire voir le faux, lors même qu'on le sent très-bien. Alors voyez les suites nécessaires de la doctrine: L'arbre se reconnaît par les fruits; et, quand les conséquences sont absurdes, comment les principes seraient-ils vrais? Appliquons cela au fatalisme. Si je vous disais crûment qu'il n'y a ni vice ni vertu dans ce monde; si je vous disais encore que le remords n'est qu'une chimère et le vain tourment des dupes, vous seriez révoltés de ces assertions. Si j'ajoutais enfin qu'il n'y a point de Dieu, vous seriez plus revoltés que jamais. Eh bien! Voyons si ce ne sont pas les trois conséquences immédiates et inévitabes du fatalisme, et dès lors nous serons ramenés par la force des choses à la doctrine opposée, celle du libre arbitre.

« Je soutiens d'abord que, dans le système du fatalisme, il n'y a dans la réalité ni bien ni mal. Je m'adresse à ses défenseurs, et je leur dis: Les meurtres, les parricides, les empoisonnements, la calomnie avec ses noirceurs, la barbarie dans les pères, l'ingratitude dans les enfants, la perfidie dans les amis, la mauvaise foi dans le commerce de la vie, tout cela vous paraît-il un désordre? Voyez-vous là des crimes? Au contraire, la probité, la reconnaissance, la justice dans le magistrat, le courage dans le guerrier, la bonté dans le riche, tout cela vous paraît-il dans l'ordre? Voyez-vous là des vertus? Le mal est-il d'un côté, le bien est-il de l'autre? Parlez; si tout est égal à vos yeux, si vous ne voyez d'autre différence entre les bons et les méchants que celle qui existe entre l'épervier vorace et la colombe timide; si le parricide et le dévouement filial ne sont pas

plus pour vous que la tempête furieuse ou qu'une douce rosée, quels sentiments sont donc les vôtres ? Et cette doctrine n'est-elle pas si horrible à vos propres yeux que vous n'oseriez la professer hautement? Si d'un côté, vous voyez des crimes et de l'autre des vertus, vous êtes inconséquents : car enfin, suivant vous, fatalistes, tout existe nécessairement, tout ce qui est doit être, rien de ce qui est ne peut être autrement; tout est enchaîné par les lois de l'irrésistible destin : dès lors tout est à sa place, tout est dans l'ordre; dès lors aucune règle n'est violée; il n'est plus de désordre, car le désordre est la violation d'une règle qu'on doit suivre et qu'on n'a pas suivie. Ainsi, que Néron, à la vue de Rome incendiée, chante l'embrasement de Troie, ou que saint Louis rende la justice sous le chêne de Vincennes, l'un et l'autre ne font que remplir leur inévitable destinée; l'un est juste par la même raison que l'autre est cruel, c'est-à-dire par le cours de l'immuable nécessité. Ainsi, que Titus soit les délices du genre humain et que Caligula en soit l'effroi, ce sont deux anneaux également nécessaires de la chaîne des êtres; l'un est de fer et l'autre d'or, si l'on veut, mais voilà tout: la différence de leur conduite n'était pas plus de leur choix que la différence de ces deux métaux ne vient de leur volonté. Ainsi enfin, qu'un meurtrier soit cité devant les tribunaux, les mains encore teintes du sang de son semblable, il peut se dire innocent. Oui, dans le système du fatalisme, il a le droit de dire au magistrat : « J'ai tué mon sem« blable aussi nécessairement que vous êtes « le vengeur de sa mort ; chez moi comme « chez vous, le tempérament fait tout par l'im« pulsion de l'irrésistible nature ; j'ai dû être « le tigre qui dévore sa proie et vous avez dû « être le chasseur qui le poursuit; vous êtes « plus heureux que moi, mais je ne suis pas « plus coupable que vous. » Si le magistrat était fataliste, il pourrait bien condamner l'assassin, mais il lui serait impossible de répliquer à sa harangue.

« Le fataliste nous dira-t-il qu'il appelle vertu ce qui est utile, et vice ce qui est nuisible, encore que le premier comme le second soit nécessaire et non l'effet d'un choix libre ? Mais s'il en est ainsi, lui dirai-je, si c'est là votre balance du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu, renversez donc toutes les notions du bon sens et toutes les règles du langage reçu parmi les hommes ; appelez vertueux le champ fertile qui se couvre de riches moissons, car cela est très-utile ; appelez criminel le torrent débordé qui ravage les campagnes, car cela est très-nuisible. Voyez comme dans l'esprit de tous les hommes l'idée du crime se lie à celle de la liberté : le malade dans le délire de la fièvre, l'insensé dans un accès de sa folie, auraient beau commettre des meurtres, on verrait bien là un malheur, mais non pas un crime ; on pourrait bien les mettre hors d'état de nuire à leurs semblables; mais quel code a jamais puni de mort celui dont le cerveau était aliéné, encore qu'il eût commis des actions nuisibles ? Pourquoi devant les tribunaux les forfaits réfléchis, combinés, préparés de loin, sont-ils plus révoltants, plus odieux que ceux qui sont commis dans un accès de colère et d'emportement, sinon parce qu'on voit dans les premiers plus de liberté? Ainsi, ôtez à l'homme sa liberté, admettez le fatalisme, dès lors plus de vice, ni de vertu.

« Une seconde conséquence, c'est que le remords est une chimère, et que le seul parti sage, c'est de l'étouffer. Le remords se compose de ce double sentiment : qu'on a dû éviter l'action qu'on a commise, et qu'on pouvait l'éviter. C'est alors qu'il s'élève dans l'homme un combat pénible entre la conscience qui accuse, et l'esprit obligé de se condamner lui-même. Mais si vous ôtez à l'homme sa liberté, si le coupable n'avait pas le pouvoir véritable d'éviter le mal, quoi de plus insensé que de se le reprocher? Qu'il soit responsable d'un vol, d'un meurtre, d'une calomnie volontaire ; que sentant très-bien qu'il avait la liberté d'éviter ces crimes, il se les reproche, je le conçois ; mais s'il y a été irrésistiblement entraîné, si ces crimes étaient pour lui aussi inévitables que la maladie et la mort, il lui est tout aussi ridicule de se les reprocher qu'il le serait au moribond de se reprocher son agonie. Remarquez qu'on sait fort bien distinguer le remords des autres sentiments pénibles qui peuvent nous affecter. On s'afflige d'un événement qui renverse nos projets ou notre fortune, on donne des regrets à la mort d'un parent ou d'un ami; mais l'âme ne connaît le remords que pour des fautes qu'elle a commises librement. Que, dans l'égarement de la fièvre qui le brûle, le malade insulte ou maltraite ceux qui lui prodiguent les plus tendres soins, ce n'est là qu'un effet purement machinal; s'il vient un jour à l'apprendre, il pourra s'en affliger, mais non en concevoir du remords : jamais la conscience n'est troublée que par des fautes qu'il était en son pouvoir d'éviter. Donc nous ôter la liberté, nous prêcher le fatalisme, c'est apprendre aux méchants à dormir en paix au sein de leurs crimes : c'est leur enlever la dernière ressource qui leur reste, celle du remords.

« Une troisième conséquence, c'est qu'il n'y a pas de Dieu. En effet, la première idée qu'éveille dans l'âme le souvenir d'un Dieu, c'est bien sans doute celle d'un être qui est la sainteté même, qui ne saurait approuver ni commettre le crime ; et dépouiller Dieu de sa sainteté ou l'anéantir, c'est la même chose. Or le fataliste est forcé de ne pas reconnaître Dieu, ou de le faire auteur de tout le mal qui souille la terre. Dans son système, le monde moral, comme le monde physique, se règlerait par des impulsions et des mouvements inévitables, toutes les actions humaines, comme les phénomènes de la nature, ne seraient que le développement nécessaire de la direction primordiale imprimée aux esprits comme aux corps. Alors non-seulement Dieu permettrait le mal, comme provenant

de l'abus de la liberté; mais Dieu même en serait la véritable cause. Alors le crime de l'assassin, comme l'éruption du volcan qui couvre de ses laves brûlantes les lieux d'alentour, serait l'effet de la volonté divine: Ainsi le mal ne viendrait pas de l'homme, mais de Dieu. Ah! je le dirai sans craindre de blasphémer, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté du Dieu que j'adore; s'il fallait admettre le fatalisme, croire que l'homme n'est pas libre, dès ce moment il faudrait prêcher l'athéisme comme la première de toutes les vérités. Si toutes ces conséquences nous épouvantent, revenons donc à la doctrine enseignée par la saine raison, comme par la religion; revenons à la doctrine de la liberté de nos âmes. »

Ainsi l'homme est libre, et nous ne saurions en douter un instant, puisque le sens intime qui nous avertit de l'état de notre âme, la raison qui nous éclaire, le sens commun qui redresse nos erreurs, tout nous l'assure de la manière la plus incontestable. L'homme est libre, vous dis-je, puisque, s'il ne l'était pas, il n'y aurait ni bien ni mal, ni vice ni vertu, la conscience ne serait qu'une chimère, Dieu lui-même, une dérision: conséquences affreuses, que nul homme sensé n'admettra jamais!

Cependant, dites-vous, ce que Dieu a prévu, de toute éternité, doit arriver infailliblement.

Oui, infailliblement; puisque Dieu ne saurait avoir prévu ce qui n'arrivera point; mais non pas nécessairement, s'il s'agit d'actions laissées à notre libre détermination; puisque la prévision de Dieu n'influe en aucune manière sur cette détermination, et la suppose au contraire parfaitement libre. Notre conduite évidemment n'est pas la conséquence de l'éternelle prévision de Dieu; mais cette prévision est réellement la conséquence de notre conduite, et ne saurait avoir d'influence sur elle, puisque celle-ci la précède, sinon par le temps, du moins rationnellement. Vous dites: Dieu a prévu notre conduite, elle a eu lieu déjà pour lui, en quelque sorte. Nous ne pouvons donc la changer. Tout cela est faux. Vous parlez de Dieu, comme des hommes; mais il ne peut y avoir pour lui aucune succession de temps. Vous regardez son éternité comme une chose passée, du moins en partie, c'est une illusion des sens et de notre faible raison. Il n'y a pour l'éternité ni passé ni présent, ni futur. Il n'y a donc, non plus, pour notre conduite, aux yeux de l'Eternel, ni passé, ni présent, ni futur. Si nous le disons quelquefois, c'est à cause de l'imperfection de nos idées et de notre langage. En réalité, il ne peut en être ainsi : Notre conduite est éternellement aux yeux de Dieu; voilà ce que je sais, à ne pouvoir en douter, puisqu'il n'y a pour l'Être parfait, ni changement, ni succession, ce qui suppose encore un changement; et ce que je sais également, à n'en pouvoir douter, c'est que cette divine connaissance ne saurait enchaîner, ni gêner seulement notre liberté, puisque ce qui est liberté, aux yeux de Dieu et des hommes, ne saurait être, en même temps, nécessité Peut être ne suivez-vous pas parfaitement l'enchaînement de ces idées. Permettez-moi donc, avant d'entrer dans de plus longues explications à ce sujet, de vous ramener tout d'abord à mon avis, en rétorquant contre vous l'objection que vous venez de nous présenter, pour vous en montrer l'absurdité.

Cette objection n'est pas nouvelle. Je l'ai entendu émettre bien des fois : Ou Dieu a prévu que je serai damné, nous dit-on, ou il a prévu que je serai sauvé. S'il a prévu que je serai damné, cela arrivera, quoi que je fasse. Dans le cas contraire, la chose arrivera aussi infailliblement. Et là-dessus, vous restez sans inquiétude, lâchant la bride à toutes les passions, ouvrant la porte à tous les vices, si je puis m'exprimer de la sorte.

Attendez un instant: Ou Dieu a prévu que vous serez heureux sur la terre, vous dirai-je à mon tour, ou il a prévu que vous y serez malheureux. Dans le premier cas, vous ne pouvez manquer d'être heureux, quoi que vous fassiez. Dans le second cas, vous ne pouvez manquer d'être malheureux, quoi que vous fassiez également.

Là-dessus, ajouterai-je, vous pouvez vous croiser les bras, et attendre sans travail ni inquiétude.

C'est faux et absurde, me direz-vous; car bientôt je mourrais de faim, moi et tous ceux que je suis obligé de soutenir.

Et moi, je vous répondrai que, si mon raisonnement est faux et absurde, le vôtre ne l'est pas moins, puisque tous les deux sont semblables, avec cette différence toutefois que, dans mon raisonnement, il ne s'agit que de risquer une ombre de bonheur, qui s'évanouit dès qu'on l'aperçoit, tandis que, dans la vôtre, il s'agit de risquer un bonheur sans mesure et sans fin, le seul qui mérite véritablement le nom de bonheur. Je reviens actuellement aux explications déjà commencées.

« Comment donc concilier la liberté de l'homme avec la prescience divine?» dit l'abbé de Frayssinous, dans la conférence sur le libre arbitre, que nous citions tout à l'heure. « Cette difficulté, qui est bien ancienne, est devenue banale à force d'être répétée; elle a je ne sais quelle apparence qui éblouit, mais au fond elle n'a rien de solide: je vais y répondre brièvement. La science qu'a Dieu des événements futurs ne change pas leur nature; il connaît comme libre ce qui doit être libre, et comme nécessaire ce qui doit être nécessaire. Dieu savait d'avance que vous et moi nous nous réunirions aujourd'hui dans ce temple, mais librement; en sorte que, si en cela nous n'avions pas été libres, c'est alors que sa science aurait été trompée. Notre détermination à nous réunir, n'a pas été l'effet de la prescience divine, elle en était l'objet; je ne me détermine pas à parler précisément, parce que Dieu l'a prévu, mais Dieu l'a prévu, parce que je devais m'y déterminer: je vous vois réunis

dans cette enceinte, parce que vous y êtes; mais vous n'y êtes pas, parce que je vous y vois, car, quand même j'aurais les yeux fermés, vous y seriez également. On semble croire que la connaissance anticipée d'un événement en devient la cause; mais c'est une erreur manifeste. Ainsi je prévois bien que, cette conférence finie, vous et moi nous allons quitter cette assemblée, et cependant cette prévision ne nous imposera pas la nécessité de nous séparer. Quand l'astronome prédit une éclipse, est-ce sa prédiction qui la fait arriver? Non sans doute. L'éclipse n'arrive pas, parce qu'elle est annoncée dans nos almanachs; mais elle y est annoncée, parce que, d'après les lois physiques, elle doit arriver. Il est bien infaillible que l'action prévue arrivera, mais il est infaillible qu'elle arrivera librement. S'il est certain que bientôt nous sortirons de ce lieu, il est certain que nous en sortirons très-librement. En un mot, nous faisons librement, sous les yeux de Dieu, ce qu'il a prévu que nous ferions librement : donc sa prescience n'ôte rien à notre liberté, ou plutôt elle la suppose. »

Ajoutons ici que, si la prescience universelle de Dieu empêchait la liberté, il n'y aurait aucune liberté possible, ni chez l'homme, ni chez aucune créature, ni chez le Créateur lui-même, puisque rien ne saurait arriver que Dieu ne l'ait prévu éternellement. D'où nous viendrait donc, en ce cas, cette idée de liberté, qui est dans tous les esprits, ce sentiment de liberté, qui est dans tous les cœurs, ce nom magique de liberté, qui fait tressaillir les individus et les peuples, qu'aucune langue ne prononce sans enthousiasme et amour? Ce ne serait plus qu'un non-sens, une impossibilité, une contradiction manifeste, comme carré rond, ou cercle carré.

Si ces explications ne dissipent pas parfaitement tous les nuages dont la matière est enveloppée, répondrons-nous ici avec l'apologiste que nous citions tout à l'heure, s'il reste des obscurités sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu et son empire sur sa créature, c'est le cas de dire avec Bossuet : « Quand nous nous mettons à raisonner, nous devons poser comme indubitable que nous pouvons connaître certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois reçues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier; mais qu'il faut, au contraire, pour ainsi parler, tenir fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

Dieu ne pouvait permettre à sa créature, dites-vous encore, de troubler l'ordre qu'il a établi, en allant contre sa volonté.

Il le pouvait, puisqu'il l'a fait. Car, après tout, de quelque manière que vous expliquiez la conduite de l'homme, quelque idée que vous vous en fassiez, il faut bien reconnaître qu'elle est souvent en opposition avec la volonté divine.

Et comment, me direz-vous, concilier cela avec l'infinie sagesse du Créateur?

Parfaitement; parce que quelque liberté qui ait été donnée à l'homme en ce monde, son influence est nécessairement très-limitée, parce que, bornée en soi, à cause de sa faiblesse naturelle, la volonté de chacun l'est encore davantage par la volonté des autres; et, enfin, parce que, tout en la créant libre, Dieu n'en a pas moins conservé le droit, que du reste ils ne pouvaient aliéner, de la faire concourir, au milieu même de ses égarements, aux fins voulues par sa sagesse, et de l'atteindre par sa justice, quand elle a violé l'ordre trop gravement en cette vie, ou qu'elle a persévéré jusqu'à la fin dans le mal.

Vous vous étonnez que Dieu, en plaçant l'homme sur la terre, lui ait donné la liberté de ses actions. Et que craignez-vous? Qu'il ne trouble l'harmonie établie par le Créateur? Mais ne voyez-vous pas que, lors même qu'il ne voudrait point suivre la raison qui lui a été donnée pour le bien conduire, son action est trop restreinte pour causer d'irréparables désordres? Qu'est-ce que l'homme? Un grain de sable au milieu des déserts, une goutte d'eau dans le sein des mers, un point dans l'espace immense. Croyez-vous que, de quelque manière et en quelque sens qu'il s'agite, il causera jamais une grave perturbation dans le monde moral ou dans le monde physique? Sa pensée ne connaît point de bornes, je le sais, ses désirs sont infinis, — l'un et l'autre viennent de Dieu et vont à Dieu, — mais son action réelle où s'étend-elle? Qu'il lève le bras et s'efforce d'éteindre un seul de ces innombrables flambeaux qui brillent au firmament. Hélas! dans une telle position, il ne me paraît pas même ressembler au moucheron qui essayerait de renverser un chêne, car l'imperceptible animal du moins pourrait arriver au sommet de l'arbre, quelque élevé qu'il fût. Vous avez entendu parler de ce fou couronné qui, ayant vu la mer engloutir ses vaisseaux, la fit fouetter pour la punir de son audace. Vous avez également entendu parler de cet autre fou, aussi couronné, qui souhaitait que l'humanité n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup. Mais ces désirs extravagants à quoi ont-ils abouti? Le vent de Dieu souffle, et cette poignée de poussière, qui, de son vivant, s'appelle l'homme, est perdue aussitôt, je ne dis pas seulement dans l'abîme de l'éternité, mais dans l'immensité de l'espace et des temps.

Excessivement bornée en soi et par sa propre faiblesse, la volonté de chacun l'est encore davantage, avons-nous dit, par la volonté des autres. Qui ne le sait, qui n'est forcé de le reconnaître à chaque instant, s'il vient parfois à l'oublier? C'est la famille, c'est la société civile, c'est la religion. Que de cercles tracés autour de nous, et au mi-

lieu desquels nous sommes obligés de nous mouvoir, sans pouvoir en sortir, quelque envie que nous en ayons quelquefois ! Il vous arrivera, je suppose, de tromper la vigilance de ceux qui sont chargés de veiller sur votre conduite. Mais bientôt l'alarme est donnée de tous côtés ; vous êtes poursuivi, saisi, garrotté, détenu... Dites-moi, je vous prie, que signifient ces chaînes, ces tribunaux, ces prisons, ces bagnes, cet exil, cet échafaud? Ce sont autant de bornes placées par nos semblables autour de notre volonté désordonnée, pour empêcher notre liberté de dégénérer en licence, et de troubler l'harmonie voulue par le Créateur. Je sais que quelquefois, au lieu d'être maintenue dans l'ordre par nos semblables, notre volonté révoltée trouve en eux, au contraire, sympathie et assistance ; mais c'est l'exception, car, lors même que nous sommes intérieurement dans de mauvaises dispositions, nous n'en voulons pas moins l'ordre de la part des autres. C'est l'effet de la raison qui, n'ayant point été corrompue, aveuglée, en ce cas, par les passions, veut absolument la soumission à la volonté divine. Que dis-je? mais c'est aussi bien souvent l'effet de la passion dont Dieu se sert pour arrêter et contenir une autre passion. Voyez-vous cet ambitieux qui traîne au loin, après lui, une foule d'esclaves qu'il appelle ses soldats, les compagnons de sa gloire? Tout tremble à son approche: le désordre règne, la dévastation se fait partout, le sang coule... Mais, au moment où l'on s'imagine qu'il va tout soumettre à sa volonté despotique et sanguinaire, un autre ambitieux se présente devant lui, avec des forces à peu près égales. Que va-t-il arriver? L'univers entier est, en quelque sorte, dans l'attente, et se tait en leur présence, comme disent les saintes Ecritures, pour peindre d'un mot l'effet produit par le plus célèbre de tous : *Siluit terra in conspectu ejus.* (*I Mach.* I, 3.) Les deux armées en viennent aux mains avec un acharnement incroyable. « Tout est perdu, » pense-t-on. Point du tout : la paix ne tarde pas à se faire; et avec la paix renaissent la prospérité et le bonheur.

Mais si la volonté désordonnée de l'homme est à chaque instant limitée par la volonté de ses semblables, elle l'est bien davantage encore par la volonté toute-puissante du Créateur, qui, tout en lui laissant la liberté de chacune de ses actions, la conduit cependant, au milieu de ses désordres, et quelquefois même par ses désordres, aux fins éternellement voulues de lui. Qui ne le comprend? Qui ne le reconnaît à toutes les pages de l'histoire? Qui ne le voit par tout ce qui se passe journellement sous ses yeux? L'homme n'étant rien, ne pouvant rien que par Dieu, reste nécessairement sous sa dépendance. A quelque âge qu'il soit parvenu, quelque société qu'il ait formée, à quelque degré de puissance qu'il se soit élevé, il n'est et ne peut être encore sous la main de ce Père céleste que comme le petit enfant conduit à la lisière par sa mère. L'un et l'autre sont libres, mais dans une certaine limite, car, s'ils la dépassent, la main forte et sage qui les dirige, les arrête et les conduit même où ils ne voulaient pas aller. Où va cet ardent persécuteur, nommé Saul? Tous les fidèles tremblent et fuient à son approche. Mais qu'ils se rassurent. Dieu l'a changé en un instant, sur le chemin même de la persécution; et de l'ennemi le plus acharné de son Evangile, il en a fait le plus zélé, le plus intrépide propagateur. Est-ce que cet Evangile pourra jamais s'établir sur la terre? Ceux qui l'embrassent sont de tous côtés arrêtés, enchaînés, mis à mort; le sang coule, au sein de l'Eglise, presque sans aucune interruption, pendant trois siècles. Soyons sans inquiétude : ce sang est comme une rosée qui fait germer le christianisme, c'est le cachet le plus éclatant et le plus indélébile de sa divinité.

« Mais que vois-je depuis deux siècles ? » s'écriait Fénelon, « des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, alors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages ne cesse pas d'y porter des fruits. » (*Serm. pour la fête de l'Epiphanie.*)

Et nous-mêmes, que voyons-nous? Cette même Amérique, envahie en partie par le protestantisme, ouvrant les yeux aux véritables lumières de la foi; le christianisme rappelé, par des voies inattendues, sur les côtes de l'Afrique, où il avait été longtemps florissant, mais d'où il avait été banni pour faire place à la barbarie la plus affreuse ; l'Asie sur le point peut-être de s'ouvrir à la civilisation chrétienne ; des îles découvertes à chaque instant par nos navigateurs et évangélisées aussitôt par nos missionnaires ; l'Europe elle-même épurant et ranimant sa foi au foyer des persécutions. Jamais il ne fut plus vrai de dire, avec Fénelon, que l'homme s'agite; mais jamais, aussi, il ne fut plus vrai d'ajouter avec lui que Dieu le mène. Oui, rien n'est plus évident, partout et toujours Dieu conduit l'homme, quoique libre ; et, quand celui-ci s'est trop enfoncé dans le mal ou vient à y mourir, la miséricorde alors faisant place à la justice, Dieu le rappelle encore à l'ordre, en un sens, mais d'une manière épouvantable. N'oublions point le déluge, et ne perdons point de vue, non plus, ses châtiments éternels !

De tout cela je conclus que le Créateur a très-bien pu donner la liberté à l'homme sans craindre de lui voir troubler l'ordre qu'il a établi.

Si l'homme était véritablement libre, avez-vous ajouté, que de crimes ! et ces crimes retomberaient sur Dieu, qui lui aurait donné la liberté.

Et pourquoi ces crimes retomberaient-ils

sur Dieu, puisqu'ils viennent de l'homme uniquement? Dieu les commande-t-il? Non. Les autorise-t-il d'une manière quelconque? Non. Reste-t-il même indifférent sur la conduite bonne ou mauvaise de l'homme? Non encore. Tout ce que font un roi sage, un maître prudent, un père tendre et dévoué à l'égard d'un sujet, d'un serviteur, d'un fils bien-aimé, pour les détourner du mal et les porter au bien, Dieu le fait à l'égard de l'homme. Lumière, conseils, exhortations, bons exemples, promesses des plus magnifiques récompenses, menaces des châtiments les plus redoutables, assistance de la grâce, rien, vous dis-je, n'est omis de la part de Dieu pour détourner l'homme du mal et le porter au bien. Comment donc pouvez-vous imputer au Créateur les crimes de sa créature? — Parce qu'il lui a donné la liberté, dites-vous. — Singulier raisonnement! Ne voyez-vous pas, au contraire, qu'il faudrait imputer à Dieu les crimes de l'homme dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'homme n'était pas libre. Car, après tout, ces crimes existent, et personne ne saurait les nier. Ils forment même, par leur nombre et par leur intensité, une somme de malice dont l'homme ne peut se faire une idée, et que Dieu seul connaît. Or, d'où viennent ces crimes? De l'homme créé libre, avons-nous répondu, parlant, en cela, le langage de la raison, du sens commun, le langage ordinaire des hommes. — Non, dites-vous, car l'homme n'est pas libre. — Alors, il faut imputer ses crimes à Dieu qui l'a formé de telle sorte qu'il fait le mal irrésistiblement. Mais, répliquez-vous, si l'homme n'est pas libre, il n'y a pas de crimes. — Il y a des crimes, vous dis-je; il y a, de la part de l'homme un nombre infini d'actions, réputées crimes, non-seulement par moi, mais par tout le monde, par vous-même qui ne pouvez vous empêcher de les appeler ainsi. Vous soutenez, il est vrai, que ce sont des crimes matériels seulement, c'est-à-dire qui ne sont point imputables à l'homme. Je vous l'accorde pour un instant; mais alors ils seront imputables à sa mauvaise nature; et, par conséquent, à l'Auteur même de cette nature, c'est-à-dire à Dieu. Cela est de la plus grande évidence.

Et ce n'est pas là seule conséquence inadmissible, impie, absurde qui résulterait de votre supposition. Car, si les crimes de l'homme créé libre sont imputables à Dieu, il suit de là que non-seulement l'homme n'est point libre, ainsi que vous le soutenez, mais qu'il ne pouvait l'être. Il suit de là que non-seulement Dieu ne pouvait donner à l'homme la liberté de lui obéir ou de ne pas lui obéir, mais qu'il ne pouvait ni ne peut la donner à aucune créature, puisqu'il y aurait toujours crainte de la désobéissance, et, par conséquent, que les crimes de la créature ne retombent sur le Créateur. Il suit de là encore que non-seulement la vertu n'existe point, mais qu'elle n'est pas même possible; car il n'y a point de vertu sans mérite, et il n'y a point de mérite sans possibilité du démérite.

Un roi sage et bon, ajoutez-vous enfin, se garderait bien de donner à ses sujets une chose dont il saurait que ceux-ci feraient le plus funeste abus.

Nous ne saurions trop répéter que, quand on compare la créature au Créateur, il ne faut pas pousser la comparaison trop loin; parce qu'il y a une différence essentielle entre la condition de l'un et de l'autre. Qui ne voit ici, par exemple, que le roi dont on parle n'est pas, comme Dieu, maître absolu de ses actes, qu'il dépend d'une autorité supérieure, ne fût-ce que de l'autorité divine, et que, par conséquent, quand bien même il ne voudrait ni ne pourrait faire certaines choses, il ne s'ensuivrait pas que Dieu se trouverait dans la même position? Cette observation faite, entrons dans le cœur même de l'objection qu'il nous sera facile de résoudre. Un roi sage et bon, dites-vous, ne donnerait point à ses sujets une chose dont il saurait que ceux-ci feraient le plus funeste abus.

Je distingue : Sans raison pour que le mal en résulte, et avec la certitude qu'aucun de ses sujets ne s'en servira pour le bien, non, assurément, il ne le ferait pas. Car, qui ne voit que ce serait vouloir le mal pour le mal? Mais s'il avait les raisons les plus graves de le faire, si, bien loin de vouloir que le mal en arrive, il emploie tous les moyens possibles pour que le bien seul en résulte, s'il prévoit que les bons s'en serviront pour le bonheur et la gloire avec autant d'intelligence et de zèle que les méchants pour le déshonneur et la ruine, non-seulement il pourra leur accorder la chose dont il s'agit, mais il le devra; et c'est même ce que nous voyons tous les jours.

Il s'agit, je suppose, de livrer un grand combat. Le roi a réuni peut-être cent mille combattants, et, après leur avoir remis entre les mains toutes les armes nécessaires, il leur dit avec assurance : « Soldats, marchez à l'ennemi! » Il n'ignore pas cependant que plusieurs seront des lâches, que quelques-uns tourneront contre leurs camarades, leurs chefs, et peut-être contre eux-mêmes les armes qui ne leur ont été données que pour s'en servir contre l'ennemi; il n'ignore pas que, si le plus petit nombre seulement se livre ouvertement et publiquement à ces actes coupables, le plus grand nombre pourra bien en avoir le désir; il n'ignore point non plus que, dans le cours de la guerre, l'intempérance, la colère, l'immoralité, l'improbité, se multiplieront, et que toutes les vertus seront oubliées, méconnues, outragées même de la manière la plus grave. Ces considérations et beaucoup d'autres encore ne l'arrêtent point. Pourquoi cela? Parce que les plus graves motifs, les intérêts et la gloire de la patrie, l'ont déterminé à cette entreprise; parce que, loin de vouloir les maux qui vont résulter de la guerre, il les déteste plus que qui que ce soit, et qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour les prévenir; et enfin parce qu'il est convaincu que, si les mauvais soldats se couvrent d'infamie,

les bons vont se couvrir de gloire; en sorte que, tout compensé, cette guerre aura été un bien véritable pour lui comme pour le peuple qu'il gouverne.

Telle est, sous certains rapports, la conduite de Dieu à notre égard. Maître absolu des hommes, il leur commande de conquérir le ciel, par la pratique de toutes les vertus, qu'il les laisse libres cependant de pratiquer ou de ne pas pratiquer. Il n'ignore point que plusieurs croupiront dans l'oisiveté, au lieu de mettre la main à l'œuvre, que d'autres préféreront le vice à la vertu, que d'autres encore tourneront contre leurs semblables, contre eux-mêmes, contre leur propre Créateur, les forces qui leur ont été données pour combattre l'ennemi de leur salut. Cette connaissance qu'il a de l'avenir ne l'empêche point de laisser à l'homme la liberté de lui obéir ou de ne pas lui obéir. Pourquoi cela? Parce qu'il n'agit que dans les intérêts de sa propre gloire et de celle de ses créatures; parce que, loin de vouloir le mal qui doit résulter de l'abus de la liberté, il le déteste souverainement au contraire, et emploie les moyens les plus propres à le prévenir; parce qu'il voit que, si un grand nombre d'hommes doivent abuser de leur liberté pour se perdre, d'autres en grand nombre aussi doivent en profiter pour avoir part au bonheur éternel.

Voulez-vous un exemple plus rapproché de vous? Jetez les yeux sur le père de famille. Celui que nous allons considérer sera entouré, je suppose, d'un certain nombre d'enfants. Il peut les garder longtemps comme enchaînés à ses côtés. Il ne le fait point cependant, quoique ce soit le moyen le plus sûr de les empêcher de s'égarer. Il les laisse aller, avec les autres, au milieu du monde où ils sont exposés à se perdre, et où plusieurs d'entre eux, si ce n'est tous, feront certainement des fautes, et peut-être de grandes fautes. Pourquoi cela? Parce qu'il comprend que, toujours à ses côtés, les enfants ne deviendraient jamais des hommes, remplissant les devoirs qui leur sont imposés, ayant le mérite de leurs actions; parce qu'il sait que, si les uns s'égarent, les autres se conduiront bien, et que ceux mêmes qui se seront égarés pourront revenir plus tard à de meilleurs sentiments, faisant par là, eux aussi, le bonheur et la gloire de la famille.

Telle est encore la conduite de Dieu à notre égard. Père de tous les hommes, il peut les garder sous sa dépendance absolue, sans leur laisser la liberté de leurs actions. Il ne le fait pas cependant, quoiqu'il n'ignore pas que c'est le seul moyen de les empêcher de s'égarer. Pourquoi cela? Parce qu'il sait que s'il ne leur donne point la liberté, ils ne seront pas véritablement des hommes, ayant le mérite de leurs actions; parce qu'il sait que si les uns s'égarent, les autres se conduiront bien, et que ceux mêmes qui se seront égarés, pourront revenir plus tard à de meilleurs sentiments, et avoir part, avec ceux qui ne l'auront jamais abandonné, à son bonheur et à sa gloire pendant l'éternité.

LUMIÈRES.

Objections.—La religion catholique est la plus grande ennemie des lumières, comme aussi les lumières sont toujours hostiles à la religion catholique. — Il est bien rare de les rencontrer ensemble : les hommes et les siècles de lumières ne tardent guère à abandonner le catholicisme, si même ils lui sont restés quelquefois attachés. — La religion catholique nous dit de croire, au lui de raisonner; au lieu de laisser nos facultés intellectuelles se développer pleinement dans nos rapports avec Dieu, elle nous tient, entre quatre murs, les yeux baissés, les oreilles closes, semblables à peu près à ces statues de pierre ou de bois qui s'y trouvent.

—

Réponse. — Voulez-vous être dans le vrai? Dites précisément le contraire de ce que vous venez de dire.

La religion catholique est la plus grande ennemie des lumières! dites-vous?

Mais d'elle aussi on peut dire, à la lettre, ce que saint Jean dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au commencement de son Evangile : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Joan.* I, 9.) Elle est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Vous entendez bien : elle est la véritable lumière, c'est-à-dire qu'elle n'est point une lumière fausse, une lumière trompeuse; ce n'est point cet éclair qui nous éblouit et nous fait voir les choses autrement qu'elles ne sont; ce n'est point cette lumière sortie de l'abîme pour nous y appeler; ce n'est point cette lumière sortie de l'intelligence orgueilleuse qui a brisé tout frein et qui voudrait nous entraîner dans sa révolte, qui nous dit que Dieu n'est pas, que l'âme elle-même, d'où elle est sortie, n'existe pas davantage, que la vertu n'est qu'un mot, l'obéissance une duperie, qu'il n'y a de réalité que dans les objets qui passent si rapidement, de bonheur que dans la satisfaction des passions qui sont notre plus grand tourment... Cette lumière-là, je ne crains pas de le dire hautement, elle ne sort point du sein de la religion catholique, qui la condamne au contraire, et la combat par tous les moyens qui sont à sa disposition. Et voilà pourquoi, sans doute, on lui a fait la réputation d'être la plus grande ennemie des lumières. Oui, je le répète, des lumières fausses, trompeuses, ou plutôt des ténèbres véritables, que, dans notre aveuglement et notre orgueil, nous avons appelées lumières, comme nous appelons mal ce qui est bien, et bien

ce qui est mal (103). Quant à la lumière vraie et salutaire, je vous l'ai dit : non-seulement elle n'en est point ennemie, mais elle est elle-même, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont elle continue la mission ici-bas, et qui doit l'assister jusqu'à la consommation des siècles, cette lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde.

En doutez-vous? Voyez l'enfant qui vient de naître; et, pour mieux comprendre l'action de la religion catholique sur son intelligence, considérez cet enfant dans l'isolement des campagnes les moins civilisées. Hélas! dans quel état se trouve ce pauvre roi de la création à son entrée dans ce monde! Son corps n'est que faiblesse et souffrance. A ce corps infirme et souffrant, est unie une âme créée à l'image de Dieu et appelée aux plus nobles fonctions; mais cette âme est si profondément ensevelie dans les sens, actuellement, que nous avons besoin du céleste flambeau de la foi pour nous assurer de son existence. Qu'il nous soit permis de rappeler ici ce que nous avons dit nous-même ailleurs. (*Bienfaits du catholicisme.*)

« Qui donc parlera à ce chaos intellectuel pour en faire jaillir la lumière? Qui soufflera l'esprit de vie sur cette âme plongée dans la plus profonde ignorance? Qui l'introduira dans son domaine? Qui lui nommera ses possessions? Qui lui parlera de Dieu, des hommes ses semblables, de tous les êtres avec lesquels elle doit plus tard se trouver en relation? Qui déchirera le voile abaissé sur ses yeux? Qui lui dira : regarde et comprends? Les moyens dont se sert la divine Providence pour appeler une âme à la lumière sont en grand nombre; mais, il est aisé de le voir, le plus efficace, dans nos campagnes principalement, c'est l'action incessante de la religion catholique. Voyez-vous son ministre, un livre à la main, tout à côté de l'enfant qu'il baptise : Il chasse loin de lui l'esprit des ténèbres, et appelle l'esprit de lumière; il prononce de saintes paroles que cet enfant ne peut entendre, mais que d'autres entendent pour lui et qui lui seront un jour répétées.

« L'enfant a grandi; les ténèbres se dissipent dans son esprit, et la lumière commence à paraître. Cependant son intelligence semble ne pas s'être encore développée. Il élève les yeux au ciel, et il ne sait point en comprendre la magnificence; il les abaisse sur la terre, et il ne sait point en apprécier les richesses. Qui donc l'aurait initié à ces connaissances intellectuelles? Son père, sa mère, ses frères, tous ceux avec qui il fut habituellement en rapport jusqu'ici ont été trop occupés de la culture de la terre et des besoins de la famille, pour s'occuper de son instruction. D'ailleurs, sont-ils en état d'instruire les autres? Sont-ils eux-mêmes suffisamment instruits? Non, assurément. Comment donc se formera cet enfant? Il y a au village, comme dans toutes les parties du monde catholique, un prêtre chargé de l'enseignement religieux. Ce prêtre l'appelle au temple, et lui met en main le catéchisme, cet alphabet de la sagesse divine, pour me servir des expressions justes et énergiques d'un de nos poëtes.

« Entrez dans l'église de la plus petite paroisse, je suppose. Adressez au pauvre enfant du laboureur la question la plus importante sur la religion. L'enfant répond d'une manière plus satisfaisante que ne pourrait le faire le génie abandonné à ses propres forces. Qui donc l'a formé, cet enfant? Qui lui a mis sur les lèvres ces étonnantes réponses? Vous ne l'ignorez pas, c'est le zélé pasteur du lieu, ou plutôt c'est la religion catholique, agissant partout de même, et que celui dont nous parlons représente ici. Aussi que de patience, que d'activité, que de soins, pour accomplir sa divine mission! Le voyez-vous entouré de ces nombreux enfants qu'il punit par un regard sévère, qu'il récompense par un sourire? L'entendez-vous répéter, pour la centième fois, cette importante question à laquelle plusieurs n'ont point encore répondu d'une manière satisfaisante? Remarquez-vous combien son langage est simple? Comme il a cherché, dans toute la nature, les objets de comparaison les plus propres à faire impression sur son jeune auditoire? Et, en cela, quel mérite de sa part! il n'est accoutumé qu'à de hautes pensées. Le matin encore il a médité sur les mystères les plus élevés du christianisme. Pendant le saint sacrifice, son âme s'est unie à Dieu; elle a entretenu longtemps commerce avec les cieux. Tout à coup la cloche sonne; une foule de jeunes intelligences se pressent autour de lui, demandant le pain de la parole. L'esprit du prêtre quitte les cieux; il descend sur la terre. Son intelligence, dégagée des sens, s'incarne de nouveau; son verbe aussi se fait enfant, si je puis m'exprimer de la sorte, pour se mettre à la portée de ceux à qui il s'adresse, et qu'il veut gagner à Dieu. La mère qui berce son tendre fils sur ses genoux et qui lui apprend à bégayer quelques mots à sa portée, est, dans l'ordre physique, ce qu'est à nos yeux, dans l'ordre spirituel et moral, l'humble et charitable pasteur qui enseigne à ces jeunes intelligences les premières vérités de la religion.

« Sous ce rapport du moins il avait bien connu le cœur du prêtre, le poëte qui a mis dans la bouche d'un curé de campagne les beaux vers suivants :

Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur que les traditions,
Passent de main en main aux générations.
Puis, je pense tout haut pour eux; le cercle écoute.
Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à goutte.

« Cet enfant qui, pendant plusieurs an-

(103) *Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum : ponentes lucem tenebras, et tenebras lucem.* (*Isa.* v, 20.)

nées, a suivi si régulièrement les instructions du catéchisme, vous le voyez partager désormais avec son père les rudes travaux de la campagne. Cependant il n'est point abandonné pour cela du sage pasteur dont il fut longtemps la joie et l'espérance. Et quand donc cesserait-il d'avoir besoin des instructions du prêtre? Serait-ce dans la jeunesse, lorsque l'orage des passions remue son cœur, obscurcit son intelligence? Serait-ce dans l'âge mur, lorsque, tout occupé de ses pénibles travaux et des besoins nombreux de sa famille, il est en si grand danger de perdre de vue la pensée de Dieu? Serait-ce dans la vieillesse, lorsque la mémoire s'affaiblit; l'intelligence s'éteint, le cœur se dessèche, le corps s'affaisse; lorsque l'homme entier se mine rapidement et tombe sous les coups de la mort? La parole du prêtre, du curé de campagne principalement, est donc jusqu'à la fin une instruction salutaire. Cette instruction ne sera ni longue ni difficile à comprendre, elle consistera dans une réflexion, une parole; mais enfin cette réflexion, cette parole feront impression sur l'âme, et l'élèveront éclairée vers les cieux. »

Ce que la religion catholique a fait pour celui sur qui nos yeux viennent de se fixer d'une manière particulière, elle le fait également pour tous les fidèles. Que dis-je? elle ne tardera guère à le faire pour ceux qui sont encore plongés dans les plus profondes ténèbres de l'infidélité. Quels sont, en effet, ces messagers célestes que je vois partir à à chaque instant des lieux que la religion éclaire de ses plus vives lumières? Ce sont de nouveaux apôtres, ayant au cœur une étincelle de ce feu que Jésus apporta sur la terre et dont il embrâsa ses premiers envoyés, ils vont éclairer les peuples assis encore à l'ombre de la mort. Mission difficile! et cependant pourvu qu'ils trouvent en eux de la docilité et une correspondance fidèle à la grâce, ils les rendent bientôt semblables à ceux du milieu desquels ils sont partis.

Mais si la religion catholique répand ainsi la lumière de la vérité parmi tous les hommes, elle ne s'occupe pas moins de la leur faire approfondir: « Recueillez-vous,» nous dit-elle à tous, « méditez et faites part à vos frères du résultat de vos méditations! » Et pour que le résultat de ces méditations soit plus avantageux, elle prend quelques âmes d'élite, et les plaçant dans une austère solitude: « Méditez sans distraction, » leur dit-elle, « et cela non pas une heure, un jour, une semaine, un an; mais tous les jours de votre vie! » Et, quand la carrière qui leur avait été tracée sur la terre est achevée, elle dit à d'autres âmes d'élite qui depuis longtemps déjà s'étaient associées à leurs travaux: « Repassez ces méditations et faites-en vous-mêmes de nouvelles! » Or, je vous le demande, indépendamment de l'assistance surnaturelle que Dieu a promise à son Eglise, ne doit-il pas y avoir là le plus précieux trésor de lumières que l'homme puisse posséder ici-bas?

Vous me direz peut-être qu'il n'est question ici que des vérités religieuses.

Sans doute; mais qui ne voit, d'une part, que les vérités religieuses sont les plus importantes de toutes, celles d'où les autres procèdent plus ou moins directement, et, d'une autre part, que l'intelligence habituée à la méditation des vérités sublimes de notre religion en devient beaucoup plus apte à connaître et à approfondir les autres vérités, quelles qu'elles soient.

Il est donc tout à fait faux de dire que la religion catholique est la plus grande ennemie des lumières.

Il ne l'est pas moins d'ajouter que ces lumières aussi sont toujours hostiles à la religion catholique.

Ce que Bacon a dit de la religion, en général, s'applique plus particulièrement encore à la religion catholique: « Un peu de philosophie nous en éloigne, beaucoup nous en rapproche. » Oui, un peu de philosophie ou de lumières nous éloigne de la religion, parce que à la lueur vacillante de cette incertaine lumière, nous voyons des ombres presque partout, et que ces ombres nous paraissent des défauts. Mais beaucoup de philosophie ou de lumières nous en rapproche, parce que le grand jour se faisant pleinement sur cette sainte Eglise, ouvrage même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous reconnaissons sa divinité jusque dans les parties qui nous avaient le plus choqués d'abord, dans ses mystères, par exemple, et nous nous prosternons devant elle, pleins de vénération et d'amour, proclamant son autorité sur toutes les intelligences, avec la même soumission, et plus de soumission peut-être encore que les plus simples fidèles.

Voilà ce que nous dit la raison, et ce que l'expérience confirme à chaque instant. Voyez le célèbre Augustin Thierry. Cet homme avait étonné le monde savant par les travaux de son intelligence, servie pourtant par des organes bien défectueux. Il était aveugle depuis longtemps. Soit préoccupations de ses immenses travaux, soit préjugés de l'époque à laquelle appartenait sa jeunesse, il avait mis de côté la religion catholique, si même il ne l'avait attaquée directement. « Encore un savant hostile au catholicisme, » disaient quelques-uns. Mais arrivé au terme de sa carrière, il tourna les regards de sa vive intelligence sur cette religion que Dieu a chargée de nous introduire dans l'éternité, et la reconnaissant toute pure, il est mort avec la simplicité de la foi, avec la candeur de l'enfant au jour de sa première communion.

La religion catholique et les lumières s'appellent donc réciproquement et se soutiennent, au lieu de se combattre, comme vous le prétendez.

Il est bien rare de les rencontrer ensemble, avez-vous dit. Les hommes et les siècles de lumières ne tardent guère à abandonner le catholicisme, si même ils lui sont quelquefois restés attachés.

Quoi donc! n'étaient-ce pas des hommes

de lumières que ces Pères de l'Eglise, que le paganisme eût pris pour des demi-dieux, et qui, en effet, se sont élevés au-dessus de tous leurs contemporains autant par leur génie que par leurs vertus? N'était-ce pas un homme de lumière que cet Augustin, en particulier, la gloire, non-seulement de son pays et de son siècle, mais de tous les pays et de tous les siècles? Avant sa conversion, c'est un élégant rhéteur, mais depuis sa conversion, quelle perspicacité et quelle fécondité de génie! quelle puissance de dialectique! quelle éloquence entraînante! Ce n'est plus le même homme évidemment. En se donnant tout entier à la religion catholique et en se pénétrant de toutes ses idées autant qu'un simple mortel peut le faire, il est clair pour tous qu'au lieu de se plonger dans les ténèbres, comme il faudrait le conclure de votre supposition, il s'est jeté au foyer même des divines lumières. N'était-ce pas un homme de lumières que ce saint Thomas d'Aquin, le plus profond génie peut-être qui fut jamais? Tous les hommes ensemble n'ont peut-être pas remué plus d'idées qu'il ne s'en est trouvé dans ce vaste cerveau. Dieu et ses infinies prérogatives, les créatures et leurs devoirs sans nombre, tout est là, tout y est réellement dans un développement et avec une clarté incroyable. Avez-vous besoin de quelque décision importante? Cherchez bien dans ce répertoire immense des connaissances de cet homme, j'ai presque dit *de l'homme*, et vous ne manquerez pas de l'y trouver. Vous allez me dire peut-être que cet homme appartient à une époque de ténèbres. Tant que vous voudrez. Et moi je vous réponds que plus vous rabaissez son siècle, et plus vous l'élevez lui-même, ou, pour être plus juste, plus vous élevez la religion à laquelle il doit, après Dieu, toutes ses lumières, dirions-nous, si nous ne savions que la religion n'est pas autre chose que la voix de Dieu.

Vous prétendez que les siècles de lumières sont aussi comme les hommes de lumières, infidèles à la religion catholique.

Mais, sans aller si loin, n'était-ce pas un siècle de lumière que ce siècle de Louis XIV, le plus grand, le plus éclairé peut-être qui fut jamais? Quels hommes supérieurs en tout genre! que de guerriers! que de poëtes! que de littérateurs! que d'orateurs! que de philosophes! que de théologiens! et, par-dessus tout, quel homme que ce Bossuet, planant, comme un aigle, au-dessus de son siècle, de tous les siècles peut-être, et de ces hauteurs sublimes où l'élève la religion, proclamant, d'une voix qui retentit par tout le monde, et le néant des choses humaines, et l'incomparable grandeur du roi des rois!... Quelle foi cependant dans ces mêmes hommes! Comme tous s'abaissent profondément sous la main de Dieu! Comme tous meurent, avec une résignation parfaite, dans la communion de l'Eglise catholique! Il y a sans doute bien des misères dans la vie d'un grand nombre: c'est le cachet de l'humanité. Mais, que de grandeur, en même temps! Quelle foi surtout! je l'ai déjà dit. Ah! si la persécution éprouvait encore l'Eglise, vous verriez les plus légers d'entre eux voler à la mort, pour la confession de leur foi, avec la même ardeur, avec plus d'ardeur encore peut-être qu'ils volent, pour la défense de leur patrie.

Et notre siècle lui-même, ce siècle qui se proclame, avec plus d'orgueil que de vérité, le siècle des lumières par excellence, n'est-il pas sincèrement, profondément religieux, dans sa partie du moins la plus saine et la plus éclairée? Voyez nos meilleurs généraux! nos hommes d'Etat les plus distingués, nos académiciens, nos plus grands orateurs et nos plus grands écrivains! Ils parlent et meurent, pour la plupart, comme ceux du siècle de Louis XIV. Quel exemple surtout que celui du grand Napoléon! Cet homme s'est élevé, par les seules forces de son génie, au plus haut degré de gloire peut-être qu'il soit donné à un simple mortel d'atteindre. Tombé tout à coup dans une île déserte, où il se retrouve seul avec Dieu, il reconnaît la vanité de toutes choses, comme Salomon, et il n'a point d'autre consolation que de mourir dans la confession et la pratique de cette religion catholique, dont il avait eu l'insigne honneur de rétablir le culte à l'époque de sa plus grande gloire.

Tous nos hommes célèbres n'ont point agi de même, il est vrai. Il en est un, principalement, dont la mort fut, comme la fin de sa vie, un scandale public. Après avoir défendu les vérités de la foi, pendant la plus grande partie de sa carrière, avec une ardeur que j'appellerai volontiers excessive, la même force des passions qui l'avait poussé, en quelque sorte, au delà des limites du bien, le fit aussi rétrograder violemment dans le mal; et il est mort, sinon dans l'incroyance aux vérités qu'il avait si souvent et si hautement proclamées — cela n'est pas possible —, du moins dans l'infidélité à la divine mère qui les lui avait enseignées. Mais, qu'est-ce que cela prouve? Rien; rien du moins contre la religion elle-même, que l'éloignement des hommes célèbres ne peut pas plus abaisser, que l'inconduite de quelques-uns ne saurait abaisser la vertu. Qu'est-ce que cela prouve? vous demanderai-je encore. Rien, si ce n'est l'indomptable orgueil de certains esprits qui refuse quelquefois de s'humilier jusque sous les coups de la mort.

La religion catholique nous dit de croire au lieu de raisonner, avez-vous ajouté; au lieu de laisser nos facultés intellectuelles se développer pleinement dans nos rapports avec Dieu, elle nous tient entre quatre murs, les yeux baissés, les oreilles closes, semblables à peu près à ces statues de pierre ou de bois qui s'y trouvent.

Vous vous trompez. La religion nous dit à tous de croire, il est vrai; mais c'est après nous avoir dit de raisonner, ou plutôt de faire usage de notre raison : *Que votre soumission soit raisonnable*, a dit le grand Apôtre : *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.* XII, 1.) Elle étale aux yeux de tous

les preuves irrécusables sur lesquelles repose sa divinité, à savoir les prophéties qui l'ont annoncée, les miracles qui l'ont accompagnée, le prodige de son établissement et le prodige plus surprenant encore de sa conservation, le courage surhumain de ses martyrs, la pureté incomparable de sa doctrine, la sainteté de tous ceux qui la pratiquent, etc., etc.; puis, quand elle s'est montrée ainsi entourée de cette auréole céleste qui ne permet plus de douter de sa mission, elle nous dit : « Croyez les vérités que je vous enseigne au nom de Dieu; croyez-les fermement, alors même que vous ne pourriez les comprendre ! » Qu'y a-t-il de plus raisonnable que cela? C'est absolument la conduite d'une mère sage et dévouée, qui, voyant ses jeunes enfants incapables d'approfondir certaines vérités, leur dirait : « Mes enfants, Dieu lui-même m'a chargée de vous instruire; rapportez-vous-en, avec confiance, à mon enseignement. » Et encore la comparaison que je viens d'employer est nécessairement défectueuse, car cette mère peut facilement se tromper ou tromper ses enfants. Quant à la divine mère que Jésus-Christ nous a donnée pour nous enseigner sa doctrine, dès lors qu'elle a prouvé la divinité de sa mission, elle a prouvé, par cela même, qu'elle était incapable de se tromper et de nous tromper.

Vous ne comprenez pas mieux, ou du moins vous ne paraissez pas mieux comprendre le motif pour lequel la religion nous appelle dans son saint temple, et nous ordonne de nous y tenir avec un profond recueillement. Ce n'est ni pour affaiblir notre intelligence ni pour rétrécir le cercle dans lequel elle doit se mouvoir. Bien au contraire, c'est pour lui donner plus de force, c'est afin que, détachée de tous les objets terrestres, dégagée même, autant que possible, des sens auxquels elle est unie, elle puisse s'élever jusqu'au sein de la Divinité, se retremper ainsi à la source de la vie, y puiser une force toute nouvelle, et redescendre beaucoup plus apte qu'auparavant à méditer, avec les vérités de la religion, toutes celles qui sont de son ressort.

O merveille, en effet ! ô bienfaisance incomparable de notre sainte religion ! cette église, avec ses quatre murs entre lesquels elle nous tient enfermés, comme vous avez dit, avec sa voûte peu élevée, comparativement à la voûte immense des cieux, quand elle a pris les développements auxquels elle est appelée, ce n'est plus seulement la maison de la prière, c'est aussi le temple de la science et des arts.

Suivez-moi avec un peu d'attention. Je vais mettre ici sous vos yeux le tableau que j'en ai fait ailleurs. (*Le Génie du catholicisme.*)

« Evidemment l'architecture y est représentée, puisque c'est elle-même qui a construit le corps de l'édifice. Comme cet art s'est élevé à des proportions sublimes, à l'aide de l'inspiration chrétienne ! Aucune architecture n'est comparable à l'architecture religieuse en général ; car la religion, fût-elle erronée sous bien des rapports, imprime encore aux œuvres de l'homme un cachet de grandeur qu'une idée purement terrestre ne saurait lui donner. Mais de toutes les architectures qu'a produites, à plusieurs époques, le sentiment religieux, aucune n'est comparable à l'architecture catholique. Soit qu'elle ait imité ce qui fut fait de remarquable avant elle, soit que, copiant plus fidèlement la création, elle ait puisé, à la source commune, les beautés dont chacune avait été frappée, elle semble avoir résumé en soi les différentes architectures des peuples qui se sont arrêtés quelques siècles à la surface mobile du globe. Plein-ceintre romain, colonnade grecque, souterrains mystérieux de l'Egypte et de l'Inde, sanctuaire judaïque, tout est là. Chaque architecture peut avoir perdu de sa beauté propre ; mais il y a dans l'ensemble quelque chose de vague, d'incompréhensible, qui agite l'âme et la transporte dans les régions de l'infini.

« L'architecture est la reproduction de la création. De même que Dieu a créé le ciel et la terre pour manifester sa gloire et recevoir l'immense famille humaine, de même le temple est érigé pour réfléchir quelques rayons de la gloire infinie et abriter une fraction de la famille humaine en relation avec Dieu. Cette terre que nous foulons aux pieds, ces globes qui roulent majestueusement au-dessus de nos têtes, ces animaux qui s'agitent en tous sens dans les différentes parties de l'univers, ce n'est pas toute la création. L'invisible essence, l'immatériel exemplaire, tout un monde voilé vit et palpite au sein du monde phénoménal. De même relativement au temple, ce parvis que nous foulons aux pieds, cette voûte qui nous abrite, ces colonnes, ces différentes parties de l'édifice, ce n'est point toute la reproduction de la création; l'invisible essence, tout un monde spirituel vit aussi et s'agite sous l'image de l'univers matériel. Ainsi le temple reproduit la création au moral comme au physique. Il la reproduit matériellement, autrement il ne serait pas la demeure de l'homme; il la reproduit spirituellement, autrement il ne serait pas la demeure de Celui qui n'est qu'esprit. Or, où trouverons-nous une reproduction plus exacte de la création, sous ce double rapport, que dans l'Eglise catholique? Ces colonnes de différentes grandeurs, placées de distance en distance, nous représentent les arbres de toute espèce dont la terre est couverte. Cette voûte qui abrite les fidèles nous représente la voûte des cieux qui abrite tous les hommes. Ici nous ne devons point perdre de vue que l'église, à laquelle nous nous arrêtons en ce moment n'est point isolée en ce monde; les autres églises, répandues sur toute la surface du globe, sont unies à elle, moralement du moins, quelle que soit leur séparation physique, de manière à n'en former qu'une seule. Un Dieu, un ciel, une terre, un temple; et ce temple, quel est-il évidemment, si ce n'est l'Eglise catholique?

De même que Dieu est réellement et véritablement présent dans l'univers, qu'il remplit de son immensité ; de même il est réellement et véritablement présent dans notre Eglise. En elle, comme dans l'univers, tout se tourne vers lui, tout aspire à le posséder ; là également, c'est de lui que tout reçoit l'être, le mouvement et la vie.

« Et remarquez comme la religion catholique a montré une connaissance exacte de la nature dans l'érection de son temple ! Si elle y avait répandu trop de clarté, comme dans le temple grec, c'eût été la reproduction d'une nature belle, riante, de la nature primitive peut-être, et non de la nature déchue, corrompue par le péché d'Adam. Si elle l'avait trop enseveli dans les ténèbres, si elle y avait fait prédominer la mort, comme dans les temples de l'Egypte et de l'Inde, c'eût été la reproduction de la nature chargée de la malédiction céleste, et non de la nature qui aspire à la réhabilitation, que le nom seul du Sauveur fait palpiter d'espérance. Mais ce mélange presque égal de lumière et de ténèbres, cette atmosphère indéfinissable d'où s'exhalent à la fois l'espérance et la crainte, la joie mélancolique et la délicieuse tristesse, c'est bien la nature telle qu'elle est au fond de nos cœurs, dans le monde entier, telle qu'elle est réellement.

« Disons encore que la religion catholique a reproduit, pour ainsi dire, tout son symbole dans son architecture. Or, ce symbole étant, de l'aveu même de ses ennemis, le plus développé, le plus complet de tous les symboles connus, il suit de là que son architecture est la plus avancée, la plus complète de toutes les architectures.

« Tel est le premier art dont le temple favorise le développement. C'est par lui qu'il fallait commencer, non-seulement pour donner à l'assemblée des fidèles un abri indispensable, mais encore pour recueillir les autres arts, la science même, que nous allons voir naître et se développer successivement dans le temple.

« L'art que l'architecture appelle nécessairement à sa suite, celui avec lequel elle semble tellement unie, incorporée, qu'elle en est comme inséparable, c'est la sculpture. Figurez-vous, en effet, de grands murs, dépourvus de toute espèce d'ornement, est-ce qu'ils parleront à l'esprit et au cœur? Plus ils sont étendus, élevés, plus ils ont besoin d'accompagnement. Un petit édifice plaît quelquefois par sa simplicité ; mais quand il grandit, quand il s'élève surtout, comme le temple chrétien, à des proportions colossales, il ne se suffit plus à lui-même, il a besoin que des ornements sans nombre viennent interrompre sa monotone uniformité. Or, c'est à la sculpture, avant tout, à embellir le terrain préparé, en quelque sorte, par l'architecture. Au commencement, nous dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était vide et ténébreuse ; mais l'Esprit de Dieu planait sur le chaos, fécondant le germe de vie qu'il y avait déposé, et qui bientôt allait jaillir à la surface sous un nombre infini de formes. La terre donc se couvrit d'abord de végétaux de toute espèce, depuis le roseau flexible, la mousse rampante, l'herbe inaperçue dans la vallée, jusqu'au chêne altier, jusqu'au cèdre de la montagne, dont la cime ondoie dans les nues. Peu après, la terre produisit, à la voix du Créateur, des êtres doués d'une vie plus développée, de mouvement spontané, de sensibilité, d'instinct, d'un commencement d'intelligence ; les animaux de toute nature et de toute grandeur, depuis le reptile honteux, toujours attaché à la terre, jusqu'à l'aigle sublime qui aime à monter vers les cieux ; depuis l'infiniment petit, que notre faible regard aperçoit difficilement, dont notre esprit débile comprend à peine l'existence, jusqu'au vaste géant des mers, qui semble avoir été formé pour se jouer dans les flots. Enfin l'homme lui-même apparut, complétant l'immense tableau de la création. Formé à l'image de Dieu, il a reçu en partage une faible portion de la puissance, de l'intelligence, de l'amour, qui sont dans la nature divine à un degré infini. Le temple a aussi sa création. C'est d'abord une surface vide et comme ténébreuse ; mais le génie de l'artiste plane au-dessus de cette espèce de chaos, fécondant le germe de vie qu'il y a déposé, et qui bientôt va se développer à la surface, sous mille formes diverses. Ce sont d'abord des végétaux de toute nature. Vous les voyez surgir au bas des murs ; ils s'élèvent peu à peu, ils serpentent autour des colonnettes, ils s'étendent en guirlandes le long des plinthes et des frises ; ils glissent sur les nervures des cintres ; ils s'épanouissent autour des portes, des fenêtres et même dans les espaces laissés vides pour recevoir la lumière. Vous diriez que, comme le lierre, ils ont percé le mur du temple ; car vous les reconnaissez au dehors, où vous apercevez la même végétation qu'à l'intérieur, ou plutôt une végétation plus variée, plus abondante encore. De nouveaux êtres apparaissent bientôt, doués d'une vie plus élevée : ce sont des animaux de toute espèce, des animaux même purement imaginaires, inconnus dans la nature réelle, comme si le génie de l'artiste eût tenté de le disputer en fécondité à la toute-puissance du Créateur. L'homme lui-même se montre aussi, afin de compléter cette nouvelle création. Il ne représente pas là seulement la nature humaine ; comme il a été formé à la ressemblance du Créateur, il a cru pouvoir, sans idolâtrie, sans aucune sorte de profanation, choisir sa noble figure, pour représenter les esprits célestes, la nature divine elle-même.

« Arrivée à ce degré, la sculpture est parfaitement distincte de l'architecture ; mais il n'en est point ainsi dès le commencement. Qu'est-ce que son œuvre alors? Quelque chose d'incomplet, d'inachevé, qui semble ne pouvoir vivre seul, et tient à la pierre comme l'embryon au sein maternel. Ce qui n'était d'abord qu'un simple relief se développe peu à peu jusqu'à ce qu'il se soit détaché du

milieu où il a pris naissance, pour vivre de sa propre vie.

« Cependant, quelles que soient les œuvres de la sculpture élevée à sa plus haute puissance, elle est loin de reproduire toutes les richesses de la création. Sans doute, elle a répandu un signe de vie et de clarté sur ces murs inanimés et sombres; sans doute elle a fait palpiter la pierre insensible, elle a manifesté même, jusqu'à un certain point, à cette froide surface, ce qu'il y a de plus intime et de plus caché en nous, le sentiment et la pensée. Mais peut-elle rendre les effets les plus merveilleux de la lumière et de la perspective; représenter ces êtres imperceptibles en eux-mêmes, et qui n'ont de valeur que par la combinaison; réunir en un cadre étroit ces objets divers, opposés même, qui se modifient en se rapprochant, et forment cet ensemble admirable que nous ne savons comment définir? Peut-elle combiner, suivre de point en point les scènes si variées de la vie? Peut-elle reproduire dans les différentes parties du corps humain, sur le visage, dans le regard surtout, ces mille mouvements qui changent à la moindre agitation de notre âme? Évidemment non. De là la nécessité d'un nouvel art, pour compléter dans le temple la reproduction des œuvres de Dieu. Cet art, c'est la peinture. Procédant d'abord comme la sculpture, elle ne fera que compléter ce qui aura été commencé précédemment. Elle donnera une teinte azurée à la voûte terne et grise du temple; elle donnera quelquefois aux reliefs, aux statues, une couleur plus convenable que celle de la pierre; elle imprimera aux vitraux ces nuances variées qui, modifiées encore par les rayons du soleil, sont d'un effet merveilleux dans l'intérieur du temple. Mais bientôt, se détachant aussi du milieu où elle a pris naissance, elle vivra de sa vie propre. Donnant peu à peu l'essor à son génie, elle ne reconnaîtra plus de difficultés invincibles; on la verra même reproduire avec le pinceau les tableaux les plus compliqués de la nature ou de la religion, d'une manière aussi frappante que l'écrivain le plus habile avec sa plume.

« Les arts dont nous avons parlé jusqu'ici sont en rapport avec la vue et la lumière. Ils représentent plus spécialement la forme extérieure des êtres, et ce n'est même que par cette représentation qu'ils nous initient à la connaissance de leur nature intime. Ceux dont nous avons à parler sont en rapport avec l'ouïe et le son. Ils manifestent plus spécialement la nature intime; car, qu'est-ce que le son, sinon l'écho, le retentissement extérieur de ce qu'il y a au fond de chaque être? Au dernier degré de cette nouvelle série des arts est la musique. Vous êtes entré, je suppose, dans une de nos plus belles églises, pour en étudier l'architecture, ou pour l'accomplissement de vos devoirs religieux; et vous y êtes resté jusqu'à la fin du jour, captivé par l'admiration ou l'amour. C'est l'heure où les hommes, fatigués d'un long travail, viennent en grand nombre, remercier Dieu de ses grâces et lui en demander de nouvelles. Tandis que vous vous tenez immobile et comme absorbé dans la contemplation, vous sentez tout à coup en vous et hors de vous je ne sais quel tressaillement mystérieux qui appelle ailleurs votre attention. Il sort des hauteurs du temple une voix solennelle, comme l'écho d'un monde invisible, qui s'étend au loin, et qui, pénétrant en même temps au plus profond de vous-même, remue toutes les puissances de votre être. C'est la cloche. Le son qui s'élève et s'abaisse tour à tour est perpétuellement monotone; complexe néanmoins dans son unité, il se forme d'une infinité de sons différents dont le bruissement, se communiquant à tout ce qui vous environne, vous ravit, vous emporte hors de vous-même en des régions vagues, indécises, favorables aux méditations religieuses, aux pressentiments infinis. Ce son s'affaiblit peu à peu; puis il cesse complétement. La foule se presse sur le parvis sacré et remplit les longues nefs. Un son moins fort et moins pénétrant, mais non moins remarquable, retentit bientôt dans l'intérieur du temple : c'est le son varié de l'orgue. Les ondes harmonieuses s'écoulent inépuisables des tuyaux frémissants; sous les voûtes retentissantes de l'immense vaisseau. Elles s'élèvent, s'abaissent, pressent leur mouvement, et peu après le ralentissent; elles s'enflent de nouveau, puis s'affaiblissent encore. Les vents mugissent, le tonnerre gronde, la foudre éclate. Au même instant, vous entendez les accents doux, plaintifs de la prière, qui intercède auprès de la divine miséricorde en faveur du repentir. Le signal est donné. Les serpents se sont animés sous le souffle inspirateur, et les basses ont frémi sous les coups réitérés de l'archet. A ces sons graves, solennels, en rapport avec la grandeur du vaisseau et la souveraine Majesté qui le couvre de son ombre, s'unissent des sons suaves, perçants, qui semblent plus particulièrement s'adresser à la Vierge Marie et à son fils Jésus. Tout s'émeut, tout s'agite dans le temple; tout y est pénétré d'un saint transport. Vous diriez que les parfums qui brûlent aux pieds des autels, d'où ils se répandent dans les parties les plus reculées de l'édifice, s'exhalent des fleurs que la sculpture a gravées de tous côtés. Aux vacillantes lumières des flambeaux et des lampes, les êtres divers qui y sont représentés semblent aussi s'animer et bénir l'universel Créateur. De nouveaux accents ont retenti : c'est la voix de l'homme. Jusqu'ici vous avez entendu des sons inanimés, si je puis m'exprimer de la sorte; actuellement vous entendez des sons ayant la vie en eux-mêmes. La voix du maître est aussitôt reconnue, comme au temps de la primitive création; les autres sons se taisent ou s'effacent pour faire ressortir davantage la voix dominatrice, ou plutôt ils l'accompagnent, suivant l'énergique expression du mot consacré, ils lui servent de milieu pour la porter plus digne jusqu'aux pieds du Roi des rois, où elle dé-

pose la pensée et l'amour, adoration que demande avant tout celui qui est esprit et amour.

« Ce ne sont donc plus seulement des sons que vous entendez; c'est la parole, expression de la pensée. La musique a bien pour but d'éveiller en nous la pensée, mais elle la fait seulement pressentir. Désormais vous l'entendez elle-même positivement. Cette parole, unie en ce moment à la musique, mesurée aussi, cadencée, remplie également d'harmonie et d'images, c'est la poésie. A l'exemple de la musique, elle s'adresse aux sens, il est vrai; mais elle commence à s'en détacher, pour se rapprocher de l'idée pure, à l'exemple de l'éloquence : fleur à demi éclose de l'intelligence, et revêtue encore de ses premières enveloppes, elle exhale aux pieds des autels les parfums les plus exquis de la pensée. La poésie a bien ses dangers : elle peut amollir, enivrer l'intelligence et le cœur. Toutefois elle n'est pas dans le temple ce qu'elle est souvent au dehors : elle se transforme en franchissant le seuil sacré; elle devient grave, recueillie, comme tout ce qui approche de Dieu; elle se pénètre des austères doctrines du catholicisme. Ecoutons quelques-uns de ses chants.

« Vous vous cachez, Seigneur, au sein même d'une lumière inaccessible aux mortels. — Les saints anges, en votre présence, tremblent et se voilent la face.

« Ici-bas, nous restons ensevelis dans de profondes ténèbres; mais cette nuit se dissipera aux premiers rayons de l'éternelle lumière.

« Paraissez! Ah! paraissez enfin, jour vivement désiré! Hélas! avant de vous posséder, il faut nous dépouiller d'une chair souillée par le péché.

O luce qui mortalibus
Lates inaccessa, Deus.

(*Hymn. Dominic.*, ad Vesp.)

« Vous reconnaissez là encore l'abrégé de la doctrine chrétienne : c'est toujours le souvenir ineffaçable de la déchéance originelle, l'embarras de la chair, l'ardente aspiration vers les cieux.

« Le silence se fait de nouveau dans le temple, pour laisser quelque temps aux méditations et à la prière. Autour de vous, vous apercevez le mélange de la lumière et des ténèbres, comme la lutte, en face de Dieu, du bien et du mal, des saintes joies et de la tristesse, de la vie et de la mort. Au dedans de vous-même vous sentez le souffle mystérieux d'une puissance invisible qui vous pénètre et vous domine invinciblement, comme les apôtres dans le cénacle. *Vers un milieu qui s'élève entre les voûtes et le parvis, on voit s'avancer le ministre de la parole. Ses vêtements symboliques, sa lente démarche, son front grave et sévère inspirent le recueillement. Debout, immobile, il promène ses regards sur la multitude en attente. Puis, de ses lèvres commence à couler, comme un fleuve de vie et de lumière, l'enseignement qui éclaire et nourrit l'esprit. Il dit ce que Dieu est en lui-même, ce que peut exprimer le langage humain des mystères de sa trinité. Il raconte les merveilles de sa puissance dans la création, ses bienfaits envers l'homme, l'ingratitude de celui-ci, sa révolte, le premier péché, ses suites lamentables, l'incarnation du Verbe, son passage sur la terre, ses souffrances, sa mort pour accomplir la rédemption du genre humain. Il menace le pécheur, il ouvre devant lui l'éternel abîme, le presse, l'adjure de s'en détourner, de mettre à profit les jours de la miséricorde. Ses yeux, sa voix, son geste s'animent; de sa poitrine haletante sortent des accents qui vont remuer les entrailles les plus endurcies. Comme les épis de la campagne, comme la mer agitée d'un mouvement intérieur, la foule tressaille, les têtes plient, elles s'abaissent courbées par le souffle invisible; on entend des soupirs, des sanglots étouffés. Peu à peu ces tempêtes se calment. Le ministre de Dieu épanche sur les hommes, avec les flots de sa suave parole, toutes les espérances de la foi, toutes les joies de l'amour. A travers les travaux de l'exil, les épreuves, les fatigues de cette route mystérieuse, où l'on trouve à chaque pas les divines traces du Fils de l'homme, il conduit le juste vers la patrie où s'évanouissent toutes les douleurs dans une félicité ici-bas incompréhensible, dans l'immuable possession du vrai, du bien, du beau infini; là où, par l'union réelle et mystique des créatures avec le Christ, du Christ avec son Père, toutes choses seront à jamais consommées dans l'unité. Et à mesure que descendent de la chaire sacrée ces consolantes promesses, ces sublimes enseignements, les sons affaiblis de la voix du prophète, l'inspiration de ses regards, le repos de ses traits, image du repos futur qu'il annonce, émeuvent, pénètrent ceux qui sont sous le charme de sa puissance, et portent jusqu'aux sens l'impression de cette paix, de cette joie inépuisable, inénarrable, dont l'homme régénéré s'abreuve sans fin dans les demeures éternelles. L'éloquence, on le voit, est sœur de la poésie; car la poésie n'implique pas essentiellement un mètre, un rhythme symétrique. Unies par d'étroits liens, elles diffèrent surtout en ce que dans la poésie l'image et le sentiment prédominent, et la pensée dans l'éloquence.* (*Esquisse d'une philosophie.*)

« Le ministre de l'Evangile n'est pas seulement orateur dans la chaire sacrée, il est en même temps historien, philosophe, théologien.

« Il est réellement historien lorsque, la Bible à la main, il raconte l'origine du monde, la naissance d'Adam, ses premiers pas sur la terre, le développement du genre humain, sa dispersion dans tout l'univers, la conduite du peuple de Dieu, ses longues épreuves, les rapides instants de sa gloire et de ses jouissances, la rédemption des hommes, l'établissement et la conservation de l'Eglise, malgré les obstacles qu'elle est obligée à chaque instant de surmonter; ou bien, lorsque, brisant avec l'agneau le sceau des prophéties, il annonce les futures destinées de l'homme ici-bas, l'affaiblissement de la foi, le refroidissement de la charité, la destruction uni-

verselle, la résurrection, le jugement, l'éternité. Il est historien encore lorsque, fixant ses regards sur quelques individus sortis de la voie commune, qui se sont élevés par leurs actions au-dessus de la masse des hommes, il peint leurs privations, leurs combats, leurs triomphes; ou bien lorsque, racontant dans la chaire de vérité la vie des grands de la terre, il pèse au poids du sanctuaire cette poussière du monde dont le cœur dépravé des hommes aspire si souvent à se rassasier.

« Pendant le cours indéfiniment prolongé de son enseignement, il quitte aussi le rôle d'orateur pour prendre celui de philosophe; ou plutôt, sans cesser d'être orateur, il s'élève au plus haut degré de la philosophie. Aux vacillantes lumières de la raison, il sonde l'impénétrable abîme de Dieu et de la nature. Quelle est la cause première de tout ce qui existe? Quels sont les attributs de l'être infini? Qu'est-ce que l'homme? Quelle est sa destinée pendant son rapide passage sur la terre? Que devient-il à la mort?... Telles sont les difficiles questions dont il cherche la solution en lui-même. Si la réponse est pénible au cœur humain, il ne craint pas de la faire entendre, quel que soit son auditoire. Il doit la vérité aux grands aussi bien qu'aux humbles, au roi lui-même aussi bien qu'au dernier de ses serviteurs; il la lui dit donc tout entière. Cependant ce n'est point avec son orgueil qu'il écrase l'orgueil des autres hommes, comme l'ont fait les philosophes païens; c'est avec la grandeur suprême devant laquelle toute grandeur terrestre n'est que néant. Il comprend que rien n'est louable en lui, si ce n'est la vertu et le sincère aveu qu'il fait de sa propre misère. Quelque exalté qu'il ait été par les hommes, il ne se sent point ébloui de ses triomphes. Après une longue carrière saintement employée dans l'exercice de son ministère, il sommera quelquefois du haut de la chaire, avec une autorité irrésistible, toutes les grandeurs de ce monde à venir se ranger autour d'un cercueil; puis, s'avançant lui-même à la suite de ce deuil lamentable, tremblant à la vue des coups que frappe la Providence, il inclinera ses cheveux blancs en face de la mort, qui ne respecte pas plus le génie que la gloire.

« Mais c'est principalement sur les bases sacrées de la théologie que le ministre de l'Evangile aime à appuyer son enseignement. Par sa propre expérience, comme par l'expérience des autres, il a reconnu combien est chancelante toute science qui ne repose que sur la raison, faible émanation de la lumière incréée. Cette raison ne dissipe jamais complétement les ténèbres profondes qui l'environnent de toutes parts. Souvent elle démolit pièce à pièce, avec une extrême facilité, l'édifice intellectuel qu'elle a péniblement élevé pendant de longues années. Vous diriez qu'elle n'a de force que pour montrer son impuissance. Etonné à la vue de tant d'ignorance et d'incertitude, pensant d'ailleurs que ce ne sont pas seulement ses propres croyances, mais celles de ses frères qu'il est chargé d'éclairer et de consolider, le ministre de l'Evangile se hâte d'aller au ciel puiser la lumière qu'il répand ensuite par torrents sur la terre. Un autre motif l'empêche de trop s'appuyer sur la raison, pour l'enseignement de la doctrine chrétienne; c'est que cette doctrine n'est pas toujours conforme à la nature dégradée par le péché; c'est qu'elle a souvent pour but, au contraire, de la combattre, de la réformer, de la rappeler, par la voie des humiliations et des souffrances, à sa pureté primitive. Quelques progrès donc qu'il ait pu faire dans les sciences profanes, à l'exemple de l'Apôtre des nations, il ne veut se glorifier que dans la croix, il prétend ne rien savoir que Jésus crucifié. Mais, ô prodige! de cette croix profondément méditée, de toutes ces plaies saintement éloquentes, jaillit mystérieusement, comme autrefois le sang régénérateur, la lumière destinée à éclairer le monde intellectuel.

« La prédication n'est pas le seul moyen que le ministre de l'Evangile ait à sa disposition, pour appeler et maintenir sur la terre l'immuable vérité, unique fondement de la science et des arts. Que fait-il pendant le chant des cantiques, l'administration des sacrements, la célébration des saints mystères? Que fait-il immobile au pied des autels? Il prie, il médite, il est en relation avec Dieu; il puise, par conséquent, à la source première, les trésors de la vérité, qu'il transmet immédiatement aux intelligences qui se mettent en contact avec la sienne. »

Concluons de tout cela que, bien loin de répandre les ténèbres sur la terre, la religion catholique fait jaillir, à chaque instant, de ses temples, les plus vives, les plus pures, les plus solides lumières

LUXE.

Objection. — Pourquoi tant de luxe dans les églises, dans les palais épiscopaux et autres maisons appartenant au clergé? Ne vaudrait-il pas mieux vendre tout cela et en donner le prix aux pauvres?

—

Réponse. — Nous expliquons cette difficulté à nos articles Edifices religieux et Evêque. Nous ajouterons ici quelques réflexions.

Votre observation est absolument celle des disciples de Jésus-Christ, quand ils virent une femme répandre sur sa tête un vase de parfum précieux: *Pourquoi cette perte*, disaient-ils avec indignation? *Il valait mieux vendre cela un bon prix, pour le donner aux pauvres : « Potuit enim istud venumdari multo, et dari pauperibus. »* (*Matth.* XXVI, 9.) — Vous savez la réponse du Sauveur: *Pourquoi tourmenter cette femme? Elle a fait une bonne œuvre : « Quid molesti estis mulieri huic? Opus enim bonum operata*

est in me. » (*Ibid.*, 10.)—Oui, elle avait fait une bonne œuvre, non-seulement à l'égard de Dieu, mais encore à l'égard des hommes, puisqu'un cœur embrasé d'amour pour Dieu l'est également pour les hommes, et devient plus apte, par là, à se dévouer à leur service. Aussi Jésus-Christ déclare-t-il que son Evangile sera annoncé par toute la terre, mais qu'en même temps on racontera à la gloire de cette femme ce qu'elle a fait : *Amen dico vobis, ubicunque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus.* (*Ibid.*, 13.)

C'est aussi la meilleure réponse que nous puissions vous faire. Est-ce que l'homme n'a d'obligation qu'envers les pauvres? est-ce qu'il n'en a pas également et même avant tout envers Dieu ? Il nous est donc bien permis d'employer tous les moyens qui sont à notre disposition pour nous rappeler la pensée et l'amour du Créateur; d'autant plus que cette pensée et cet amour nous conduisent tout naturellement à la pensée et à l'amour des créatures, de celles surtout auxquelles nous devons être le plus attachés, comme les pauvres.

Pourquoi tous ces objets de luxe dans les maisons religieuses? demandez-vous. Ne vaudrait-il pas mieux les vendre, et en donner le prix aux pauvres ?

Le principe posé, il faut en tirer toutes les conséquences. Je vous demanderai donc, à mon tour, pourquoi tous ces objets de luxe que je vois partout ailleurs, chez vous, sur vous-même peut-être? pourquoi ne pas les vendre, et en donner le prix aux pauvres ? Si vous repoussez mon idée, vous vous montrez inconséquent, et vous vous réfutez par cela même. Si vous l'adoptez, c'est bien autre chose.

Puisque tout le monde doit vendre ces objets de luxe, qui donc les achètera? Puisqu'il faut les vendre, à plus forte raison ne faut-il point en faire. Dès lors, plus de culture des beaux-arts, plus de civilisation, et bientôt la barbarie avec ses misères et ses crimes.

Ceci me rappelle la conversation d'un enfant avec sa mère, précisément à ce sujet; conversation que j'ai racontée moi-même dans la Vie d'un respectable ecclésiastique. (*Modèle de la vie chrétienne et sacerdotale.*) C'était peu avant la révolution, qui détruisit, en effet, tant d'objets de luxe, et nous fit rétrograder jusqu'à la barbarie.

« Ne serait-il pas mieux, » disait l'enfant dont le cœur était embrasé d'une ardente charité, « ne serait-il pas mieux de vendre tout ce qui ne nous est pas nécessaire et d'en donner le prix aux pauvres? Si le maître du château où nous demeurons voulait s'en défaire à leur profit, il soulagerait, je pense, toutes les misères des environs. J'ai vu cette pensée dans plusieurs livres qui n'étaient, en cela, que l'explication de l'Evangile où je lisais l'autre jour : *Vendez tout ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres, vous aurez un trésor dans le ciel.* (*Matth.* XIX, 21.)

« Vous venez d'émettre, mon enfant, » lui répondit la mère, « une idée sainte en elle-même, mais dangereuse, quand les passions s'en emparent. Quelques-uns se dépouillent en effet, comme vous venez de le dire, de tout ce qu'ils possèdent. Ce sont les saints, ces hommes de temps en temps suscités de Dieu, pour rallumer dans les cœurs la charité presque éteinte. Cependant il n'est pas donné à tous de s'élever à cet héroïsme de la vertu. Je ne sais même si le détachement des choses de ce monde, porté par tous à ces limites extrêmes, n'aurait pas des résultats plus funestes encore qu'avantageux, puisqu'il détruirait notre société, fondée en grande partie sur l'inégalité des fortunes. Il y a sans doute de grands désordres dans cette société, car c'est l'homme multiplié à l'infini, et, avec lui, ses misères. Dans cet immense édifice d'hommes, le malheureux, placé à la base, gémit profondément, chargé qu'il est du poids de ses frères. Mais il y a là aussi, nous devons en convenir, des choses admirables. Quoi de plus grand que la patience et la résignation du malheureux au milieu de toutes les privations? Quoi de plus touchant que la commisération du riche qui va, le cœur ému, porter son aumône jusque dans les réduits les plus cachés de l'indigence, et se retire chargé des bénédictions de ceux qu'il a secourus? Quoi de plus beau que ce travail général qui, à un signal donné d'en haut, met en activité tous les membres du corps social, dans lequel il entretient la vigueur, la santé, la vie même, comme fait le mouvement dans le corps humain? Quoi de plus splendide que la culture des sciences et des arts, qui contribuent puissamment à polir les mœurs, inspirent le goût du beau, du vrai, élèvent le cœur jusqu'au sein de l'Etre infini, d'où il redescend sur la terre, comblé des dons célestes, après avoir, en quelque sorte, divinisé sa nature? Otons tout cela, et la civilisation périt, et nous descendons rapidement à l'état sauvage. Nous ne voyons là, il est vrai, ni riches ni pauvres; mais nous n'y trouvons, non plus, ni vertu ni bonheur. Le premier, c'est le plus fort. Il tue son vieux père, son enfant débile, par pitié, pour les débarrasser de la vie. Quant au guerrier robuste, il le tue par convoitise, pour se charger de ses dépouilles. Il n'a pas de plus grand bonheur que de poursuivre son ennemi, de l'atteindre, de le percer de ses flèches meurtrières; il n'a pas de plus grande gloire que d'enlever sa chevelure et de boire dans son crâne dépouillé.... Quoi qu'il en soit, mon enfant, renfermons-nous dans le cercle de nos devoirs, et réprimons l'essor de notre pensée indocile, quand elle veut trop approfondir ces mystères de Dieu et de l'humanité. »

Ainsi raisonnait cette mère pleine de sagesse; et les événements ne tardèrent pas à confirmer les considérations de son intelligence élevée. La révolution française arriva peu après. Frappée de quelques abus inhérents à la nature humaine, elle se dit aussi : « Pourquoi des riches et des pauvres, des

grands et des petits?» Enfant robuste, elle mit la main à l'œuvre pour réaliser ses pensées de réforme. Le château dont il vient d'être parlé fut démoli de fond en comble, et sa destruction ruina le pays, au lieu de l'enrichir. Un nombre infini de monuments remarquables tombèrent également sous ses coups. Si elle n'avait été arrêtée dans la voie funeste où l'avait entraînée le désir immodéré de faire disparaître immédiatement des abus réels, elle aurait pu détruire complétement l'édifice social et nous abaisser à l'état sauvage.

Il nous est arrivé quelquefois, dans notre bas âge, d'entendre aussi des jeunes gens, je dirais presque des enfants — ils l'étaient du moins par l'intelligence — formuler le même blâme contre la richesse de nos églises. Nous ne savions que répondre à leurs attaques, et cependant l'instinct moral les repoussait en nous. Lorsque nous les rappelant plus tard nous avons pu en comprendre toute la frivolité, nous nous sommes applaudi de cette instinctive sagesse, ou plutôt nous avons béni Dieu de n'avoir pas permis que notre foi fût alors ébranlée.

C'était dans des jours doublement mauvais. Il y avait dans l'air quelque chose de vicié qui arrêtait la fécondité de la terre, et dans les idées je ne sais quoi de contagieux qui gagnait les âmes et les détachait du ciel. « Pourquoi donc, » nous disait-on avec l'accent d'une apparente philanthropie, « pourquoi ces vases éblouissants, ces riches ornements, dont le prix serait si utilement employé à soulager les malheureux? »—Pourquoi? mais c'est pour la gloire de Dieu, qui n'arrive ordinairement à l'âme que par l'entremise des sens. C'est dans l'intérêt de la société qui n'a de stabilité qu'en se rattachant au ciel. C'est dans l'intérêt des pauvres eux-mêmes, puisque, en appelant les hommes dans les temples par la magnificence du culte, la religion les porte à la pratique de toutes les vertus, de la charité principalement. Nous n'avons point oublié encore les cris que fit pousser, il y a quelques années, à des hommes faussement appelés philanthropes, le reliquaire de saint Vincent de Paul. « Quelle absurdité! » disaient-ils, « pour fêter l'apôtre de la charité, ne ferait-on pas mieux de verser dans le sein des pauvres ces trésors ridiculement employés à honorer les restes d'un corps qu'il méprisait lui-même, lorsque son âme le sanctifiait? » Et ils ne voulaient pas comprendre que si on appelait les hommes, par ce splendide reliquaire, à se prosterner devant les restes de celui qui fut, pendant sa vie, la personnification, en quelque sorte, de la charité, c'était principalement pour les engager à imiter sa vertu. En effet, de tous ceux qui vénérèrent alors avec foi ces saintes reliques, quelques-uns auront pris la résolution de se dévouer corps et âme au service des malheureux; aucun ne sera resté indifférent aux maux de l'humanité. Quant à ceux qui crièrent au scandale, qu'ont-ils fait pour les soulager?... Hélas! rien, probablement. Peut-être même leur auront-ils été nuisibles, en affaiblissant dans les âmes la charité.

M

MAGNÉTISME, SOMNAMBULISME.

Objections. — Pourquoi avoir défendu l'usage du magnétisme? — Il y a là tant de faits extraordinaires qu'on ne peut révoquer en doute! — C'est, du reste, la constatation la plus frappante de l'existence des esprits que notre siècle matérialiste est porté à nier.

—

Réponse. — L'autorité ecclésiastique a bien fait, ce me semble, d'interdire l'usage du magnétisme, comme on le pratiquait presque partout. Car si l'extension prise par lui en quelques années seulement avait continué dans la même proportion, on aurait vu bientôt la moitié du monde magnétiser l'autre moitié, et Dieu sait ce qui serait arrivé. Comme tout a changé en peu de temps! Autant il faisait de bruit et recherchait le grand jour de la publicité naguère encore, autant il se tait et se cache aujourd'hui. On n'entend presque plus parler que de magnétiseurs de bas étage, et de moralité plus basse encore, lesquels, poursuivis par l'autorité civile, qui a souvent quelque chose à démêler avec eux, font leurs dupes, ou, si vous l'aimez mieux, opèrent le plus discrètement possible. L'autorité ecclésiastique a donc bien fait, je le répète, d'interdire le magnétisme, tel qu'il était en général pratiqué, ne le tolérant qu'en certains cas où sont remplies toutes les conditions dictées par la prudence, cas sur lesquels elle se réserve de prononcer plus tard.

Mais, me dira-t-on, ce n'est pas précisément l'autorité ecclésiastique qui l'a fait tomber, ou à peu près; comme vous venez de le reconnaître, l'autorité civile s'en est un peu mêlée, et le bon sens public en a fait justice.

Raison de plus de dire que l'autorité ecclésiastique a fort bien fait de l'interdire; car, si sa décision n'a pas tardé à être confirmée par le bon sens public, si l'autorité civile s'est vue dans la nécessité de lui prêter main-forte, que peut-on demander de plus, pour reconnaître la justice et l'utilité de sa décision?

Et, en effet, que de dupes dans ce magnétisme, tel qu'il se pratiquait alors, généralement parlant, et tel qu'il se pratique encore aujourd'hui! Que de causes d'immoralité et d'impiété! Vous qui m'avez demandé pourquoi nous défendons le magnétisme, dites-moi, si vous aviez une épouse vertueuse, non moins aimée qu'estimée, une fille aussi

vertueuse et plus tendrement aimée encore peut-être, voudriez-vous les abandonner pour devenir des agents de magnétisme? Ne voyez-vous pas, ne comprenez-vous pas, ne sentez-vous pas, comme instinctivement, que ces précieuses fleurs se souilleraient au contact de je ne sais qui ou de je ne sais quoi, et que leur beauté morale se perdrait infailliblement aux yeux de Dieu et des hommes?

Il y a là, avez-vous dit, tant de faits extraordinaires qu'on ne peut révoquer en doute!

C'est possible, mais que de jongleries cachées sous le voile du magnétisme et du somnambulisme! Et, ce qui doit faire plus d'impression sur nous encore, que de dangers pour les mœurs!

Il y a là tant de faits extraordinaires! avez-vous dit. En êtes-vous bien sûrs?

Oui, me répondez-vous. — Eh bien! d'où vient donc cet extraordinaire? — Il paraît que les sujets magnétiques ont comme un sens de plus. — Ceux qu'ils trompent n'auraient-ils pas comme un sens de moins? — Non, c'est trop bien constaté. C'est un fait naturel extraordinaire, comme l'électricité. — Mais, s'il en était ainsi, le fait naturel ne serait point abandonné, quoi qu'on pût dire et faire. Les savants s'en empareraient comme ils ont fait des autres découvertes. Ils le dégageraient de l'erreur ou du charlatanisme qui l'auraient défiguré, et ils lui feraient faire de continuels progrès, jusqu'à ce qu'il eût frappé les yeux de tous par son évidence. Or, est-ce là ce que nous voyons par rapport au magnétisme? N'est-ce pas plutôt le contraire qui a lieu? On ne peut donc regarder comme un fait naturel l'extraordinaire du magnétisme, si extraordinaire il y a. D'où viendrait-il dès lors? Des bons esprits? Ce n'est guère croyable, à voir la manière dont les choses se pratiquent. Donc, des mauvais, probablement. D'où je conclus encore que l'autorité ecclésiastique a fort bien fait d'interdire l'usage du magnétisme, tel qu'on le pratiquait communément, et qu'on le pratique encore aujourd'hui, et de montrer la plus grande réserve sur le fond même de la question.

C'est, du reste, avez-vous ajouté, la constatation la plus frappante de l'existence des esprits que notre siècle matérialiste est porté à nier.

Vous vous trompez, la constatation la plus frappante de l'existence des esprits, c'est l'enseignement de la religion, et, si quelqu'un ne se rend pas à une telle autorité, il est bien probable qu'il n'en écoutera aucune. C'est la réponse d'Abraham au mauvais riche qui le suppliait d'envoyer Lazare prévenir ses frères qu'il y avait une autre vie : *Ils ont Moïse et les prophètes*, disait-il, *qu'ils les écoutent... S'ils refusent de les écouter, ils ne croiraient pas davantage, quand même il reviendrait quelqu'un des morts. « Si Moysem et prophetas non audiunt, neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.»* (*Luc.* XVI, 31.) Voilà précisément ce que nous pouvons répondre à ceux qui nous vantent le magnétisme comme un excellent moyen de constater l'existence des esprits aux yeux des matérialistes : « Ils ont Moïse et les prophètes, » pouvons-nous répondre, « ils ont Jésus-Christ et sa loi, qu'ils les écoutent. S'ils refusent de les écouter, ils ne croiront pas davantage, quand même quelqu'un de l'autre vie reviendrait au milieu d'eux. »

Vous parlez de constater l'existence des esprits aux yeux des matérialistes! Mais remarquez, je vous prie, que le matérialiste ne croit pas même à Dieu. Quelle voix écoutera donc celui qui ferme volontairement l'oreille à cette grande voix de la nature proclamant partout l'existence du souverain Etre, créateur et conservateur de toutes choses?

On cite, il est vrai, certaines personnes converties par le magnétisme. Mais, si cela est, c'est bien le cas d'appliquer ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *L'Esprit souffle où il veut : « Spiritus ubi vult spirat.»* (*Joan* III, 8.) Ce n'est guère là, en effet, que se font les conversions ; c'est bien plutôt le lieu des perversions, puisqu'il y a un danger sérieux pour les mœurs, et, par suite, pour la foi. Voilà pourquoi l'autorité ecclésiastique l'interdit expressément, si ce n'est en certains cas où elle le tolère jusqu'à ce que la chose en soi ait été décidée.

Or, voici les conditions que demande Mgr Gousset, dont l'autorité est d'un si grand poids, pour que le magnétisme puisse être toléré.

Il veut premièrement que le magnétiseur et le magnétisé soient de bonne foi, qu'ils regardent le magnétisme animal comme un remède naturel et utile; secondement, qu'ils ne se permettent rien, ni l'un ni l'autre, qui puisse blesser la modestie chrétienne, la vertu; troisièmement, qu'ils renoncent à toute intervention de la part du démon. Il ajoute, et cette condition rentre dans la seconde, qu'il ne faut ni conseiller ni approuver le magnétisme entre personnes de différent sexe, à cause de la sympathie trop grande et vraiment dangereuse qui se forme le plus souvent entre le magnétiseur et la personne magnétisée.

MALHEUR.

Objection. — J'ai plus de malheur qu'un autre! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour me rendre si malheureux?

—

Réponse. — J'ai plus de malheur qu'un autre! avez-vous dit. — Est-ce bien vrai? ne vous trompez-vous pas? Examinons un peu, tous les deux, votre position : Est-ce que vous avez moins de lumière qu'un autre, moins de dispositions au bien qu'un autre? est-ce que de moins bons conseils vous sont donnés? est-ce que vous avez sous les yeux

de moins bons exemples? Pour tout dire, en quelques mots, est-ce que vous avez moins de facilité qu'un autre à éviter le mal et à faire le bien?

Ce n'est pas de cela que je parle, me direz-vous.

Vous me dites que vous avez plus de malheur qu'un autre. Il me semble pourtant que le malheur vient du mal. Or, le plus grand, aux yeux de Dieu, comme à ceux de tout Chrétien, de tout homme sensé, le seul mal véritable, c'est le mal moral, le péché, comme nous l'appelons communément. Mais, vous, homme terrestre et charnel, vous n'entendez parler sans doute que du mal physique. Eh bien! je vous suis sur le terrain où vous vous êtes placé, et que vous ne paraissez pas disposé à quitter.

Physiquement parlant, vous avez plus de malheur qu'un autre, dites-vous.

Est-ce bien vrai encore? Avez-vous plus de malheur que n'en eut Jésus-Christ, le plus humilié, le plus délaissé, le plus persécuté de tous les enfants des hommes, dont la vie peut se résumer en trois mots : la crèche, le dépouillement, la croix; la crèche pour sa naissance, le dépouillement pour toute la durée de sa vie, la croix pour sa mort?

Jésus-Christ était Dieu, me direz-vous.

Raison de plus pour avoir un sort meilleur que les hommes.

Il avait à satisfaire à la justice divine, ajoutez-vous.

N'avez-vous pas à vous appliquer à vous-même, et à appliquer aux vôtres cette divine satisfaction?

Il a été bien récompensé, ajoutez-vous encore.

Ne le serez-vous pas aussi à proportion de vos mérites? Cette vie n'est qu'un rêve. Tournez-vous vers Dieu, et comme Jésus-Christ, vous vous éveillerez un peu plus tard à la vie éternelle. C'est l'idée de saint Paul, quand il l'appelle *les prémices de ceux qui dorment : « Primitiæ dormientium. »* (*I Cor.* xv, 20.)

Mais voulez-vous ne considérer le malheur que dans les hommes vos semblables. Nous n'aurons que l'embarras du choix pour vous montrer qu'il y en a eu et qu'il y en a encore beaucoup d'aussi malheureux, de plus malheureux mille fois que vous-même.

Etes-vous plus malheureux que ne fut Abel, tué par son frère; que ne fut Job, l'homme de la douleur; que ne fut Lazare, qui n'avait pas même pour se rassasier les miettes de pain tombées de la table du mauvais riche; que ne fut Jean-Baptiste, qui vécut dans la solitude et fut décapité dans une prison, pour que sa tête servît à repaître les regards de la sensualité et de la haine? Avez-vous plus de malheur que la sainte Vierge, dont le cœur fut percé d'un glaive de douleur; que saint Pierre, saint Paul, tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints, qui ont été persécutés, la plupart même jusqu'à la mort? Quoi donc! les meilleurs amis de votre Dieu ont versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang; pour vous, vous n'avez pas encore versé la première goutte, et vous vous plaignez!...

Mais, dites-vous, je suis plus malheureux qu'un tel et qu'une telle que je pourrais vous citer.

C'est-à-dire que vous voudriez un privilége. Qu'avez-vous donc fait pour le mériter? Ce privilége, d'ailleurs, est-il tant à désirer? n'est-ce pas un privilége trompeur? Oui! trompeur, non-seulement pour la vie future, mais encore pour la vie présente! Vous en doutez : eh bien! interrogez ceux qui en jouissent, et, pour mieux connaître encore leurs véritables sentiments, écoutez à la porte de leur cœur, si je puis m'exprimer de la sorte : vous les entendrez tous se plaindre, tous soupirer après le bonheur, tous s'écrier comme vous qu'*ils ont plus de malheur que d'autres*. Et puis, d'ailleurs, cette fortune que vous enviez est-elle stable? ne va-t-elle pas quitter ses plus chers favoris, avant la vie, qui pourtant s'écoule si rapidement? Qui parut plus heureux que Napoléon? « Ma vie fut un roman! » disait-il lui-même. Oui, excepté la fin; car, dans les romans, le dénoûment est ordinairement heureux, et sa vie fut étouffée sous le poids de la douleur.

Ne demandez donc point ce que vous avez fait à Dieu pour vous rendre si malheureux; car, sans considérer si vous n'avez pas commis quelque faute particulière, dont vous ne faites que subir la conséquence — ce qui peut fort bien être, — je vous l'ai dit : le bonheur n'est point où vous vous l'imaginez; les afflictions de la vie ne sont point telles, non plus, que nous nous les représentons, ce sont des moyens de satisfaction, d'expiation, des degrés qui conduisent au sommet du bonheur. Voilà pourquoi elles ont été le partage de tous les amis de Dieu sans exception. Vous ne voulez donc point être au nombre des amis de Dieu, vous qui les repoussez? Vous vous obstinez donc à éloigner de vous ce qui serait infailliblement dans l'autre vie, et peut-être même en celle-ci, votre grandeur, votre gloire, votre félicité? Rien n'est plus vrai cependant : plus nous serons éprouvés, et plus nous aurons de mérite, si nous supportons courageusement l'épreuve. Or, plus notre mérite sera grand, et plus nous serons récompensés tôt ou tard par celui qui est la suprême justice. Tout nous dit cela : la raison aussi bien que la foi, l'enseignement des peuples comme celui de la religion. Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ nous fait entendre, à ce sujet, un langage auquel nul autre ne saurait être comparé : *Heureux ceux qui pleurent*, nous dit-il, *parce qu'ils seront consolés... Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Vous serez heureux lorsqu'on vous chargera de malédictions, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux. Car c'est ainsi qu'on a*

persécuté les prophètes qui ont été avant vous. (*Matth.* v, 5-10.)

Est-ce là votre position ? Au lieu de vous plaindre, vous devez vous estimer heureux, comme vous le dit celui qui est la vérité même. Ecoutez encore ce qu'il dit à ses plus chers disciples : *En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez, et vous gémirez, vous autres, et le monde sera dans la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme accouche, elle est dans la tristesse, parce que son heure est venue : mais, après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Ainsi vous êtes maintenant, vous autres, dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.* (*Joan.* xvi, 20 seq.)

Il n'y a rien à ajouter à ces divines paroles. Puissiez-vous seulement vous les appliquer !

MENSONGE, RESTRICTIONS MENTALES.

Objections. — Quoi ! vous prétendez qu'il n'est jamais permis de mentir ? pas même par plaisanterie ? pas même pour rendre service au prochain ? — Est-ce que tout le monde ne ment pas ? — Que de mensonges approuvés ou à peu près dans les Livres saints !—Et vos restrictions mentales ?—Allez frapper à la porte de la maison la plus religieuse, et là, comme ailleurs, on vous répondra quelquefois que le maître n'y est pas, quoiqu'il y soit en réalité.

—

Réponse. — Oui, rien n'est plus vrai, nous soutenons qu'il n'est jamais permis de mentir, pour quelque motif que ce puisse être ; et nous avons bien raison d'agir de la sorte, car le mensonge est un des vices les plus odieux et les plus dangereux auxquels l'homme puisse s'abandonner. Aussi est-il blâmé souvent par ceux mêmes qui ont, sous d'autres rapports, la morale la plus relâchée. Voyez le père qui reconnaît ce vice dans un de ses enfants. Il en a peut-être lui-même beaucoup d'autres. Il n'est peut-être pas complétement exempt de celui-ci. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il l'approuve dans les siens. Aussi l'entendez-vous s'écrier avec indignation : « Oh ! que c'est laid de mentir ! » C'est le cri de l'âme naturellement véridique, qui ne voudrait voir blesser, en aucune manière, la vérité qu'elle ne craint pas de blesser elle-même à l'occasion.

Pas même par plaisanterie ? observez-vous.

Non, pas même par plaisanterie, parce que c'est toujours un mensonge, c'est-à-dire un acte condamné par les textes les plus formels de la loi chrétienne, par la loi naturelle elle-même, un acte qui nous fait quitter les étendards de Jésus-Christ pour nous ranger sous ceux du démon, un acte qui blesse les droits qu'ont les autres hommes à ce que nous ne les induisions point en erreur... Qui ne comprend d'ailleurs que, si nous mentons par plaisanterie et par conséquent avec joie, nous en prendrons bientôt l'habitude, et que nous en viendrons infailliblement à des mensonges sérieux ?

Pas même pour rendre service au prochain ? ajoutez-vous.

Non, encore ; pas même pour rendre service au prochain, pour lui rendre le plus grand des services, pour lui sauver la vie. En effet, c'est toujours un mal, et nous savons qu'il n'est jamais permis de mal faire pour qu'il en résulte un bien. C'est un acte opposé à la volonté de Dieu. Or, nous ne pouvons déplaire à Dieu, notre maître, dans l'espérance de plaire aux hommes, nos semblables. Qui ne voit, de plus, que, si par là nous servons quelques-uns de nos frères, nous en desservons d'autres, en les induisant en erreur, que nous nous faisons tort à nous-mêmes, en perdant ou en nous exposant du moins à perdre notre réputation de véracité, que nous avons tant d'intérêt à conserver dans toute son intégrité. Et puis encore, dès que nous aurons établi en principe qu'il est permis de mentir pour rendre service au prochain, nous en tirerons la conséquence qu'à plus forte raison il est permis de mentir pour nous rendre service à nous-mêmes. Et voilà la porte ouverte à toutes sortes de mensonges. Mais ce n'est pas tout : si nous disons que le mensonge est permis pour rendre service au prochain, pourquoi n'en dirions-nous pas autant des autres fautes, quelles qu'elles soient, du blasphème, par exemple, du parjure, de l'assassinat même à l'occasion ? Complétement dévoyés par ce faux principe de charité, nous arriverons ainsi aux conséquences les plus déplorables ; en sorte que la porte se trouvera ouverte non-seulement à toutes sortes de mensonges, comme nous le disions tout à l'heure, mais à toutes sortes de vices.

Est-ce que tout homme ne ment pas ?

En général, oui ; et c'est le sens de l'Ecriture, quand elle nous dit : *Dieu est véridique, mais tout homme est menteur : « Est autem Deus verax, omnis autem homo mendax. »* (*Rom.* iii, 4.) Mais quand bien même tous les hommes sans exception mentiraient quelquefois, que faudrait-il en conclure ? Que le mensonge est permis ? Point du tout. Est-ce que la colère est permise, parce qu'il n'y a peut-être pas un seul homme qui ne soit abandonné quelquefois à des mouvements de colère, ou du moins d'impatience ? J'en dirai autant du vol, de la médisance, de l'impudicité. La grande multitude de ceux qui se livrent au mensonge ne saurait donc le rendre légitime, ni même tolérable. Au contraire, plus il est commun, et plus il importe d'en montrer la laideur, d'en faire connaître les suites funestes, pour en détourner le plus grand nombre possible, puisqu'on ne peut l'empêcher complétement.

Que de mensonges approuvés ou à peu près, dans les Livres saints !

Vous vous trompez : lisez attentivement

les textes auxquels vous faites allusion, et vous comprendrez facilement qu'il n'y a point de mensonge à proprement parler, ou que, si c'est un mensonge véritable, l'Ecriture ne l'approuve en aucune manière.

« Quelques incrédules, » dit Bergier, « ont osé accuser Notre-Seigneur d'avoir menti. A la veille de la fête des Tabernacles, les parents de Jésus l'exhortèrent à s'y montrer et à se faire connaître. *Allez-y vous-mêmes*, répondit le Sauveur; *pour moi, je n'y vais point, parce que mon temps n'est pas encore venu.* Il demeura donc encore quelques jours dans la Galilée; ensuite il alla à la fête sans être accompagné. (*Joan.* VII, 3.) Jésus, comme on le voit, ne répondit pas: *Je n'irai point*, mais *je n'y vais point, parce que mon temps n'est pas encore arrivé;* nous ne sommes pas encore au moment auquel je veux y aller. Il n'y a pas même là une ombre de fausseté. Il n'y en a pas davantage dans la conduite de Jésus-Christ à l'égard des deux disciples qui allaient à Emmaüs le lendemain de sa résurrection. Il est dit que, sur le soir, le Sauveur, après avoir marché avec eux, *fit semblant* de vouloir aller plus loin. (*Luc.* XXIV, 18.) Il voulait les engager à le presser de demeurer avec eux, comme ils firent en effet: ce n'est point là un *mensonge*, mais un procédé très-innocent.

« On ne prouvera jamais que Dieu ait approuvé aucun des *mensonges* dont il est fait mention dans l'histoire sainte. Il ne les a pas toujours punis en privant de ses bienfaits les coupables; mais où est-il décidé que Dieu doit aussitôt punir toutes les fautes des hommes, et qu'en les pardonnant il les autorise et les approuve? Il faut faire attention aussi que, comme l'on peut mentir par un simple geste, un geste suffit pour dissiper toute l'équivoque ou la duplicité qui paraît dans les paroles. D'où il suit qu'on doit être très-réservé à soutenir que tel personnage a commis un *mensonge* dans telle circonstance.

« Saint Augustin a fait en deux livres un traité exprès sur le mensonge. Dans le premier, il montre qu'il n'est jamais permis de mentir, pour quelque raison que ce soit, et que si le mensonge officieux est une moindre faute que le mensonge pernicieux, il n'est cependant ni louable, ni absolument innocent...

« Dans son IIe livre saint Augustin réfute les priscillianistes, qui alléguaient les *mensonges* rapportés dans l'Ancien Testament, pour prouver qu'il leur était permis d'employer ce moyen, et même le parjure, pour dissimuler leur croyance. Il observe très-bien (ch. 10, n. 22, et ch. 14, n. 13) que tout ce qu'ont fait les saints et les justes n'est pas un exemple à suivre; qu'ainsi rien ne nous oblige de justifier toutes les actions des patriarches. Il soutient cependant qu'Abraham et Isaac n'ont pas menti en disant que leurs femmes étaient leurs sœurs, c'est-à-dire leurs parentes, puisque cela était vrai. Barbeyrac, plus sévère, prétend que c'était un vrai *mensonge*, parce que l'intention d'Abraham était de tromper les Egyptiens, en priant Sara de dire qu'elle était sa sœur. La question est de savoir si, taire la vérité dans une occasion où rien ne nous oblige à la dire, lorsque d'ailleurs on ne dit rien de faux, c'est encore commettre un *mensonge*. Voilà ce que Barbeyrac, Bayle et les autres censeurs des Pères ne prouveront jamais. (*Voy.* traité *De la morale des Pères*, ch. 14, § 1.) Saint Augustin cherche à excuser le *mensonge* par lequel Jacob trompa son père Isaac, en lui disant qu'il était Esaü, son aîné. Il dit que cette action était un type ou une figure des événements qui devaient arriver dans la suite; mais cette raison ne suffit pas pour la justifier. Il vaut mieux s'en tenir à la maxime posée par ce saint docteur, que toutes les actions des anciens justes ne sont pas des exemples à suivre. Il dit que Dieu a récompensé dans les sages-femmes d'Egypte et dans Raab, non le mensonge qu'elles avaient commis, mais la charité qui en était la cause; il pense même que ces femmes auraient été récompensées par le bonheur éternel, si elles avaient mieux aimé souffrir la mort que de mentir. (*De mend.*, l. II, c. 15, n. 32; c. 17, n. 34.) Mais il nous paraît que les sages-femmes d'Egypte ne mentirent point en disant au roi que les femmes des Hébreux s'accouchaient elles-mêmes; celles-ci, averties de l'ordre donné de faire périr leurs enfants mâles, évitèrent sans doute de faire venir des sages-femmes égyptiennes. »

Il est facile d'expliquer de même tous les autres passages des saintes Ecritures où il y a mensonge, ou bien apparence de mensonge seulement.

Et vos restrictions mentales? avez-vous ajouté.

Ce n'est guère à vous, ce me semble, à nous reprocher l'usage des restrictions mentales, c'est-à-dire cette manière de parler, fausse en soi, qui ne se trouve vraie qu'en suppléant ce qui a été retenu dans l'esprit. Car, si c'est un mal de déguiser une partie de la vérité, à plus forte raison, de la déguiser complétement. Quoi qu'il en soit, voici notre opinion par rapport aux restrictions mentales. Ou la manière dont vous vous serez exprimé sera un véritable mensonge, ou non. Si c'est un véritable mensonge, c'est-à-dire si votre parole est véritablement en opposition avec votre pensée, de manière que, tandis que vous exprimez une chose, vous en pensez une autre, suivant la définition du mensonge donnée par saint Augustin (104), votre restriction mentale est toujours une faute, comme le mensonge lui-même, dont elle ne diffère point réellement. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si votre parole, au lieu d'être en opposition avec votre pensée, s'y trouve tout à fait conforme, parce que ce qui est retenu dans votre esprit peut

(104) « Ille mentitur qui aliud habet in animo, et aliud verbis vel quibuslibet significationibus enuntiat. »

être facilement supplée, votre restriction mentale n'a rien de blâmable, et vous pouvez fort bien vous en servir

Cette explication donnée, il nous est facile de résoudre la difficulté que vous nous proposez, ainsi que toutes celles que vous pourrez nous proposer à ce sujet.—Allez frapper à la porte de la maison la plus religieuse, avez-vous dit; et là, comme ailleurs, on vous répondra que le maître n'y est pas, quoiqu'il y soit en réalité.

Sans doute ; mais quel mal voyez-vous à cela? C'est une manière de parler reçue parmi nous pour dire qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas vous recevoir. Quand on vous dit que le maître n'y est pas, on veut dire qu'il n'y est pas *pour vous*. Ces deux derniers mots sont sous-entendus. C'est dès lors une véritable restriction mentale. Mais, comme on entend ce qu'on veut dire, il n'y a pas l'ombre de fausseté. Cela est si vrai que le maître dit lui-même quelquefois de manière à être entendu : « Répondez que je n'y suis pas! » Et quelquefois encore, n'usant d'aucun intermédiaire : « Monsieur n'y est pas! » c'est-à-dire qu'il n'y est pas pour ceux qui le demandent, en sorte que c'est comme s'il n'y était pas du tout.

Les choses ne se passent pas toujours d'une manière aussi claire; en sorte que vous ne savez pas alors si le maître est à la maison ou s'il est sorti. Mais ce n'est pas ainsi que vous avez fait la question, et l'eussiez-vous faite, d'ailleurs, qu'on n'eût point été obligé de vous répondre en ce sens. Vous ne demandez, ou vous êtes censé, du moins, ne demander qu'une chose : à être reçu. Au lieu de vous répondre négativement, on vous dit simplement : « Monsieur n'y est pas, » sous-entendant : *pour vous*. C'est la même chose au fond, et c'est plus poli quant à l'expression. La morale n'en est point blessée, et la politesse française en est plus satisfaite. Il n'y a donc rien de mieux.

MÉTIER.

Objection. — Les prêtres font un métier. Ils ne croient pas ce qu'ils disent.

—

Réponse. — Les prêtres font un métier, dites-vous. — C'était donc un métier que faisait Jésus-Christ? un métier que faisaient les apôtres? un métier que n'ont cessé de faire, depuis l'établissement du christianisme, et que font encore chaque jour tant de missionnaires qui, tenant d'une main l'Evangile, la croix de l'autre, s'en vont chez tous les peuples, riches ou pauvres, civilisés ou barbares, tolérants ou intolérants, répandant partout la semence de la parole de Dieu, et l'arrosant presque toujours, à l'exemple du divin Maître, pour la rendre plus féconde, non-seulement de leurs sueurs, mais encore de leur sang?

Les prêtres font un métier! Mais tout le monde sait que l'on ne prend un métier que par intérêt, qu'on l'exerce toujours de la manière la plus avantageuse, et qu'on le quitte quand il cesse de rapporter. Est-ce là ce que fait le prêtre? Bien loin de sacrifier les âmes à son avantage, ne sacrifie-t-il pas, au contraire, tout ce qu'il a, ne se sacrifie-t-il pas lui-même à leur salut? Il y en a bien peu parmi eux, en effet, qui ne soient prêts à répéter de cœur, et surtout à pratiquer ces touchantes et sublimes paroles de l'Apôtre des nations : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (*II Cor.* XII, 15.)

Un métier! dites-vous. Quelle expression indécente et fausse! Le métier a pour objet des choses matérielles; il s'exerce par les facultés corporelles principalement. En est-il ainsi du sacerdoce? et n'est-ce pas plutôt le contraire? Dites donc que c'est un art, une science; quel art et quelle science encore! L'art des arts, la science des sciences : *Ars artium, scientia scientiarum.* L'art qui conduit les âmes à Dieu, la science de Dieu lui-même. C'est plus qu'un art spirituel, une science divine; c'est le premier de tous les devoirs, celui qui vient de Dieu, retourne à Dieu, et, de plus, a Dieu pour objet. Ne dites donc point que les prêtres font un métier; car, je vous le répète, c'est une idée aussi fausse qu'indécente.

Ils ne croient pas ce qu'ils disent, avez-vous ajouté.

« Qu'osez-vous dire? » s'écrie ici l'abbé de Ségur. (*Réponses.*) « Les prêtres de Jésus-Christ, des imposteurs! Eh! qu'en savez-vous? Comment pouvez-vous lire au fond de leur cœur, s'ils croient ou s'ils ne croient pas à leur sacerdoce? C'est à l'accusateur à prouver ce qu'il avance; prouvez cette accusation, je vous en défie.

« Me jetterez-vous, en guise de preuve, le nom de quelque mauvais prêtre?

« Mais ne voyez-vous pas que l'exception prouve la règle? On ne remarquerait pas un mauvais prêtre, si l'immense majorité n'était pas sainte, pure et vénérable.

« Une tache d'encre paraît vivement sur une robe blanche ; on la verrait à peine si la robe était noire ou souillée.

« Ainsi en est-il du sacerdoce catholique, à qui l'impiété rend ici un hommage involontaire.

« Qu'il y ait de mauvais prêtres, ce n'est pas chose étrange. Souvenez-vous qu'il y eut un Judas parmi les apôtres! De même que les apôtres, premiers prêtres, premiers évêques de l'Eglise, rejetèrent l'apôtre infidèle et ne furent point responsables de son crime, ainsi l'Eglise condamne-t-elle avec encore plus d'énergie, plus d'horreur que vous ne le faites vous-mêmes, les prêtres coupables, déserteurs de leurs sublimes devoirs! Elle tâche de les ramener d'abord par la douceur et par le pardon; le prêtre, comme les autres hommes, a droit à la miséricorde; mais, s'ils ne se corrigent pas, s'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, elle les re-

tranche de son sein et les frappe de ses anathèmes.

« Les prêtres, des imposteurs! Et quel intérêt ont-ils à vous confesser, à vous reprendre de vos vices, à vous prêcher, à catéchiser vos enfants, à nourrir les pauvres, à donner à celui-ci un conseil, à cet autre une consolation, à cet autre du pain?

« Retrancherait-on un centime de leur mince traitement et de leur casuel, plus mince encore, s'ils se taisaient sur les désordres de leurs paroisses, s'ils admettaient tout le monde aux sacrements sans se donner la peine d'examiner les consciences, s'ils abrégeaient leurs catéchismes de moitié, etc.? Quel intérêt ont-ils donc à bien remplir leur ministère? »

Les prêtres ne croient pas ce qu'ils disent! affirmez-vous.

Mais ou il faut croire à la bonne foi du prêtre, ou il n'y en a aucune à laquelle nous puissions croire. Fut-il jamais profession plus unanime, plus constante, plus imposante sous tous les rapports? Elle est faite devant Dieu et devant les hommes, en face de la vie et de la mort... « Je crois des témoins qui se font égorger! » s'écriait Pascal. Et moi je dirai aussi : « Je crois volontiers des confesseurs qui se font égorger, surtout quand j'en vois un si grand nombre de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les caractères, de toutes les contrées de la terre! »

MIRACLE.

Objections. — On ne voit point de miracles aujourd'hui; et vous convenez vous-même qu'il n'y en a plus comme autrefois. — Est-ce que c'est possible? — Tout le monde se vante d'en faire; en sorte que les faux discréditeraient les vrais, s'il y en avait.

—

Réponse. — Le miracle est un fait sensible qui surpasse évidemment les forces de la nature. Ainsi, qu'un mort depuis quatre jours dans le tombeau, et entrant déjà en dissolution, reprenne subitement la vie; qu'une tempête violente se calme aussitôt, à la voix qui le lui commande, ou qu'un fleuve remonte vers sa source : voilà des faits qui ne peuvent venir de la nature, voilà des miracles. On demande souvent si le démon peut faire des miracles ou les imiter. Dans l'opinion commune, le miracle est un fait divin. Nous savons que l'esprit du mal peut en venir jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes (*Matth.* XXIV, 24); mais son action restant toujours sous la dépendance absolue de Dieu, celui-ci donnera à l'homme, autant que cela sera nécessaire, tous les moyens de la discerner.

Le miracle véritable est donc, comme on le voit, une des preuves les plus décisives en faveur de la divinité de la religion. Je pourrais dire même qu'elle résume en soi toutes les autres, puisque celles-ci n'ont de valeur qu'autant qu'elles ont quelque chose de prodigieux, qu'elles tiennent par conséquent à la nature du miracle. Aussi l'incrédulité n'a-t-elle pas manqué de tourner contre cette preuve fondamentale tous ses efforts. Ecoutons donc non pas tout ce qu'elle dit à ce sujet, cela n'est point de notre travail, mais du moins ce qu'elle dit pour séduire le peuple.

On ne voit plus de miracles aujourd'hui, nous disent les incrédules; et vous convenez vous-même qu'il n'y en a plus comme autrefois.

On ne voit plus de miracles aujourd'hui, dites-vous. Et quand cela serait vrai, il ne faudrait point en être surpris. Pourquoi les miracles? Pour faire connaître la volonté du Seigneur, pour appeler les hommes à la pratique de la religion qu'il était venu lui-même établir sur la terre. Sa volonté manifestée, sa religion établie, les miracles n'étaient donc plus nécessaires. Le miracle est la lettre de créance que le Roi des rois donne à ses envoyés sur la terre, pour les accréditer auprès des hommes. Cette lettre montrée et reconnue en due forme, pourquoi en demander davantage? Il serait d'une exigence extrême d'en vouloir tous les jours une nouvelle, et cela finirait même par devenir absurde et insensé. C'est pourtant ce que vous faites, vous qui demandez continuellement de nouveaux miracles.

Il n'y a plus de miracles!... Vous vous trompez; car tous les miracles qui ont été faits en faveur de la religion subsistent encore. Ils ont été faits réellement pour nous comme pour les premiers Chrétiens : ils doivent donc nous attacher comme eux à la religion. — Je ne les ai pas vus moi-même, me répondez-vous. — Mais n'est-il pas des choses que vous croyez aussi fermement, encore plus fermement quelquefois que si vous les aviez vues de vos propres yeux? Car, après tout, vous pouvez facilement vous tromper; tandis que plusieurs témoins éclairés et intègres ne peuvent vous tromper de même. Or, tels sont les miracles évangéliques. Vous ne les avez pas vus vous-même; mais des témoins nombreux et véridiques, des témoins qui ont scellé de leur sang leur témoignage, les ont vus; mais le monde entier les a vérifiés et les vérifie encore chaque jour. Cela est bien suffisant pour vous rassurer.

Il n'y a plus de miracles!... Vous vous trompez. N'y en eût-il pas d'autres, il en est un, toujours ancien et toujours nouveau, qui doit faire sur vous comme sur tout le monde la plus vive impression : c'est la conservation de l'Eglise, malgré toutes les causes de destruction qui sont en elle et hors d'elle, malgré le temps qui détruit tout. Et non-seulement c'est un miracle toujours subsistant, mais on peut dire même qu'il

devient tous les jours de plus en plus surprenant. C'est ainsi qu'un homme, après avoir vécu deux cents ans, je suppose, offrirait au monde le spectacle d'une existence de plus en plus prodigieuse, à mesure que cette existence se prolongerait plus longtemps.

Il n'y a plus de miracles!... Vous vous trompez, vous dis-je; il y en a, et même partout. Ce sont des miracles moins frappants peut-être que ceux qui ont été faits au commencement du christianisme. Aussi ne s'agit-il point d'établir la religion sur la terre, mais dans quelques contrées seulement, et peut-être même dans quelques âmes. Quoi qu'il en soit, ce sont des miracles véritables, des dérogations aux lois bien connues de la nature. Vous ne voulez pas le croire, mais tous les gens sensés le croient; et si vous ne le croyez pas, c'est que vous manquez de sens ou de bonne foi, c'est que vous devenez déraisonnable à force de vouloir être raisonneur.

« Oui, il y a encore des miracles, » s'écrie ici l'abbé de Ségur. (*Réponses.*)

« Moi qui vous parle, je pourrais vous dire que j'en ai vu, et que j'ai vu en outre plusieurs personnes sur qui s'étaient opérés des *miracles authentiques*, tels que la guérison instantanée de maladies incurables.

« Mais je préfère vous citer un fait d'une portée plus générale.

« Un Anglais protestant était à Rome, sous le pontificat du Pape Benoît XIV. Il causait, avec un cardinal, de la religion catholique, l'attaquant assez vivement, et rejetant surtout, comme faux, les miracles opérés par l'intercession des saints.

« Peu de temps après, ce cardinal fut chargé d'examiner les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de Dieu. Il les remit un jour au protestant, lui recommandant de les examiner avec soin et de lui dire son avis sur le degré de foi que méritaient ces témoignages.

« Après quelques jours, l'Anglais rapporte les procès-verbaux. — Eh bien! Monsieur, » lui demande le prélat, « quelle est votre impression au sujet de ces pièces?

« — Ma foi, Eminence, j'avoue que je n'ai rien à dire; et si tous les miracles des saints que votre Eglise canonise étaient aussi certains que ceux-ci, cela me donnerait à réfléchir...

« — En vérité? » lui répliqua le cardinal en souriant. « Eh bien! nous sommes plus difficiles que vous à Rome; car ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et la cause est rejetée.

« L'Anglais fut si frappé de cette conduite, qu'il s'instruisit plus à fond de la foi catholique, et abjura le protestantisme avant de quitter Rome.

« Or, cette sévérité extraordinaire existe encore dans les procès de canonisation des saints. Et comme, de nos jours, on canonise des saints, ainsi qu'on l'a fait dans tous les siècles (105), et que d'autre part on n'en canonise *aucun* sans un examen rigoureux, constatant *au moins cinq miracles* opérés par son intercession, nous sommes donc en droit d'affirmer qu'il y a encore des miracles. »

Vous convenez vous-même, ajoutent les incrédules, qu'il n'y en a plus comme autrefois...

Je vous en ai dit la raison : ces miracles ne sont plus nécessaires comme autrefois.

« Les miracles ne peuvent se faire continuellement, » dirons-nous encore avec saint Augustin : « ils ne nous touchent que s'ils sont étonnants, et ils cesseraient de l'être s'ils étaient ordinaires. Car la succession des jours et des nuits, le retour périodique des quatre saisons, le dépouillement des arbres et la renaissance des feuilles, la force prodigieuse des semences, la beauté de la lumière, la variété des couleurs, des sons, des parfums, des saveurs, celui qui les verrait pour la première fois serait étourdi, écrasé de tant de merveilles, et nous n'y faisons pas attention : non qu'il nous soit facile d'en connaître les causes, qu'y a-t-il de plus obscur? mais parce que nous sommes habitués à en éprouver les sensations. C'est donc très-utilement que Dieu a fait des miracles, afin que la multitude des croyants se groupant autour et se répandant ensuite, ils fissent autorité et changeassent les mœurs. »

Demander des miracles, c'est donc justice, mais en demander toujours, c'est, suivant saint Augustin, vouloir *ordinairement* des choses *extraordinaires*, c'est-à-dire l'impossible et l'absurde. Outre que ce serait impossible, ce ne serait pas non plus dans l'ordre d'une justice rigoureuse. Avons-nous moins aujourd'hui pour rester attachés à la religion que n'avaient les Juifs et les gentils pour s'y convertir?

« La vue immédiate des miracles est sans doute une preuve qui doit exciter notre envie, » dit à ce sujet l'auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme;* « mais l'établissement universel du christianisme, la destruction du paganisme, et la conversion de toute la terre idolâtre à la croix de Jésus-Christ, n'est-ce donc rien? n'est-ce pas bien davantage?

« Ce grand fait est un miracle qui évidemment a dû mettre un terme à tous les autres, ou du moins les diminuer sensiblement; car, à partir de lui, le but des miracles a été atteint; le monde a été chrétien et n'a eu qu'à continuer à l'être. Les premiers miracles n'avaient pas pour objet de convertir les hommes individuellement, mais la société des hommes, et ceux-ci seulement comme membres de cette société. Avant cette conversion, il n'y avait aucune raison pour les individus de croire que Jésus-Christ fût Dieu, précisément parce que la société où ils naissaient leur inspirait des préjugés

(105) La dernière canonisation a eu lieu en 1839. Le Pape Grégoire XVI déclara *saints* le B. Alphonse de Liguori et quatre autres serviteurs de Dieu.

contraires. Il fallait donc des preuves directes de cette divinité, des miracles, et des miracles nombreux et frappants, parce que tout était à convertir, et la société, et conséquemment les membres de cette société. Mais à partir du moment où cette conversion a été achevée, l'ouvrage des miracles a été achevé. Il n'y a plus rien eu à convertir. Les hommes sont nés tout convertis. Ils ont dû croire sur la foi de leurs ancêtres. S'ils ont perdu la foi, s'ils se sont *pervertis*, ça été leur faute. Dieu ne leur devait plus rien; et, alors même, pour revenir de cette incrédulité volontaire et coupable, ils n'ont eu besoin que de rentrer dans le *milieu* des croyances chrétiennes où flotte le monde comme dans son élément.

« Il en a été du christianisme, cette création morale, comme de la nature et de la création matérielle. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre; et comment les créa-t-il? Nécessairement par des miracles, si nous pouvons parler de la sorte. Depuis lors la nature subsiste, et Dieu ne fait plus de miracles de ce genre; les êtres se reproduisent *naturellement*, en vertu du miracle primitif de la création. Ainsi du christianisme: il subsiste et se poursuit dans la société dont il est la vie, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les miracles par lesquels il a été fondé.

« Et qu'on ne voie pas dans cette foi traditionnelle une foi aveugle et sans motifs: elle est pleine de raison au contraire. Car, de même que l'existence du monde suppose la création et ses miracles, de même l'existence du christianisme dans le monde conduit en remontant au grand miracle de son établissement, lequel suppose également les miracles qui l'ont fondé. Pour qui considère attentivement les éléments du christianisme et le chaos de dissolution et de ténèbres d'où il est sorti, il y a dans son établissement, *sans la main d'aucun homme*, un miracle décisif qui répond des autres, qui nous les fait voir dans leur effet, parce que sans eux, comme dit saint Augustin, il serait plus grand qu'eux. Je n'ai pas vu les miracles, mais je vois le monde païen converti; et alors de deux choses l'une: ou je m'explique le monde converti par des miracles, et je crois aux miracles; ou je ne veux pas croire aux miracles, et alors je suis forcé de voir dans ce monde converti sans miracles un plus grand miracle; dans les deux cas: la vérité du christianisme et sa divinité.

« Ainsi les miracles ont dû cesser, ou du moins diminuer considérablement du moment où le monde a été converti, par deux raisons: la première, parce que le but direct des miracles a été atteint; la seconde, parce que ce but atteint, n'ayant pu l'être sans miracles, nous les fait voir en lui.

« Mais il y a une raison encore plus sensible et plus admirable de la diminution des miracles à partir de l'établissement du christianisme: cette raison est l'accomplissement de plus en plus complet des prophéties.

« *Jésus-Christ a fait des miracles*, dit à ce sujet Pascal, *et les apôtres ensuite, et les premiers saints en grand nombre, parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations: comment cette prophétie se serait-elle accomplie sans la conversion des nations? et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité et converti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut pas, car les prophéties sont un miracle toujours subsistant.*

« Ainsi, par une admirable compensation de la Providence, qui veut qu'à toutes les époques il y ait à peu près les mêmes motifs de foi, les deux plus grands miracles de la religion, la réprobation des Juifs et la perpétuité de l'Eglise, deviennent chaque jour plus éclatants, à mesure que nous nous éloignons du temps des miracles. Un homme qui affirmerait que Dieu lui a promis une vie de dix siècles ne serait cru de personne, s'il ne faisait des miracles; mais dès qu'il aurait dépassé trois cents ans, cette longévité sans exemple serait un miracle continuel qui suffirait apparemment pour convaincre les plus incrédules. Or, le peuple juif, dispersé dans toutes les parties de la terre depuis dix-huit siècles, a subsisté dans cet état de *dissolution indissoluble*, inouï auparavant dans l'histoire, plus de temps que n'ont subsisté les empires les plus célèbres; et l'Eglise catholique, de son côté, a duré dix fois plus de temps que ne vivent d'ordinaire les systèmes de gouvernement les mieux combinés.

« Pascal observe très-judicieusement quelque part que de tels événements sont les *seuls miracles subsistants qu'on peut faire*. Et en effet, les autres miracles particuliers cesseraient d'être tels par leur *répétition*, et deviendraient des phénomènes naturels. Mais il n'en est pas ainsi des événements dont nous parlons, parce que là il n'y a pas *répétition;* c'est *un fait singulier*, mais tellement immense qu'il remplit tous les temps et tous les lieux, et que c'est cette universalité et cette perpétuité qui font sa *singularité*. Il se compose de deux parties: la prophétie et l'événement. C'est la séparation de ces deux parties et leur accord dans cette séparation qui font le prodige. Or, quatre mille ans sont d'abord donnés à la prophétie, et le reste des siècles à l'événement: la séparation ne peut pas être plus tranchée; et son étendue, loin d'en affaiblir le prodige, en est la plus éclatante préparation. Et maintenant quant au prodige en lui-même, c'est-à-dire l'accord de l'événement avec la prophétie, la durée ne peut l'affaiblir, tant s'en faut, puisqu'il consiste précisément dans la durée: c'est là l'événement, c'est là le prodige: la durée de la réprobation des Juifs, la durée de l'Eglise. Ce fait non-seulement ne saurait devenir ordinaire à force de durer; mais il devient de jour en jour plus extraordinaire, et ce n'est pas seulement, comme dit Pascal,

un miracle *toujours subsistant*, mais un miracle *toujours croissant*. Et non-seulement un miracle, mais un double miracle : miracle dans le fait en lui-même, quand bien même il n'aurait pas été prédit, et miracle dans son accord avec la prédiction...

« Ainsi, à cette objection : *On ne voit plus de miracles aujourd'hui ; et vous convenez vous-même qu'il n'y en a plus comme autrefois* ; trois raisons principales sont venues répondre, sans parler de la restriction que nous lui avons faite relativement à ces miracles moins importants peut-être et moins publics qui s'accomplissent encore partout et toujours : « 1° C'est que le but réel des miracles, la conversion du monde, a été atteint; 2° c'est que ce but atteint, n'ayant pu l'être sans miracles, les a rendus dès lors à jamais visibles en lui ; 3° c'est que ce but est devenu, dans son développement et sa perpétuité, un double miracle, soit en lui-même, soit comme accomplissement des prophéties, miracle qui va grandissant dans la proportion de notre éloignement de l'époque des miracles ; de telle sorte que ce que le temps ôte d'impression à ceux-ci, il l'ajoute à celui-là; et qu'ainsi la sagesse divine, qui fait tout avec nombre, poids et mesure, et se signale autant en ne faisant rien de plus qu'il ne faut qu'en faisant tout ce qu'il faut pour atteindre à ses fins, se découvre de la manière la plus admirable dans cette belle économie des preuves du christianisme, où l'esprit humain trouve toujours également, quoique diversement, de quoi s'assurer de la vérité par la raison et de quoi la mériter par la foi. »

Il n'est donc pas permis de dire qu'il n'y a plus de miracles aujourd'hui, ni même qu'il n'y en a plus comme autrefois.

Est-ce que c'est possible? nous dit-on encore.

Singulière question ! Il y a encore des miracles ; et nous venons de l'établir de la manière la plus évidente. En supposant que vous ne voulussiez pas admettre ces miracles, vous ne pouvez nier du moins ceux des premiers siècles de l'Eglise, ceux de l'Evangile, car ce sont les miracles de Jésus-Christ. Or, comme vous le savez, les faits anciens *dont personne ne doute sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ*. Donc les miracles sont possibles.

Est-ce que c'est possible? demandez-vous. Mais pourquoi donc tout le monde en réclame-t-il? pourquoi cette propension si générale et si grande à les admettre, alors même, nous devons le reconnaître, qu'ils n'ont pas toutes les marques d'une céleste origine? Est-ce qu'on croit ainsi à une impossibilité? est-ce qu'on en parle aussi communément? Si le miracle était impossible, d'où serait donc venue au monde cette singulière idée que nous retrouvons dans tous les temps et dans tous les lieux, qui partout et toujours agite les hommes, remue les masses, opère dans les peuples comme dans les individus les plus extraordinaires changements? Le miracle est donc possible.

Est-ce que c'est possible? avez-vous dit. Quoi! Dieu, l'être suprême, le tout-puissant, ne pourrait changer en un point seulement une loi librement établie par lui? Quoi! celui qui donne l'existence à tous les hommes ne pourrait la rendre à un seul d'entre eux qui l'aurait perdue depuis peu? Celui qui a tout créé ne pourrait modifier en aucune manière l'œuvre immense de la création? Ce n'est pas même supposable ; et pour le soutenir sérieusement et opiniâtrément, il faudrait être devenu...

Je n'ose achever ; mais un autre plus hardi va le faire, sinon en disant le mot dans toute sa crudité, du moins en le donnant suffisamment à entendre.

« Un miracle, » dit Rousseau, « est, dans un fait particulier, un acte immédiat de la puissance divine, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois.

« Dieu peut-il faire des miracles? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? » (*Lettres de la Montagne.*)

« Il n'appartenait qu'au sophiste, qui devait retirer immédiatement après le bénéfice de cette vérité, de la poser avec cette intolérance. Nous qui ne voulons rien imposer, pas même la vérité, » dirons-nous avec l'auteur que nous citions précédemment, « entrons dans quelques justifications.

« Les miracles sont des *modifications* des lois de la nature. Pour que ces *modifications* fussent *impossibles*, il faudrait que les lois fussent *nécessaires*, c'est-à-dire qu'il y eût contradiction pour l'esprit à supposer qu'elles eussent pu être différentes de ce qu'elles sont : par exemple, qu'au lieu d'être de cent ans, la vie de l'homme eût été de mille ans, ou que cette vie eût été immortelle, ou qu'après avoir quitté le corps elle eût fait naturellement retour en lui ; que la procréation humaine se fît par la femme seule ; que les corps ne fussent pas impénétrables et pesants, etc. Tout cela aurait pu être, et alors ce sont les choses qui sont actuellement : la petite durée de la vie de l'homme, la mort, la génération par les deux sexes, l'impénétrabilité, la pesanteur, etc., qui, venant accidentellement se produire, eussent été autant de miracles. Cet état actuel lui-même, que nous appelons *la nature*, n'a été à l'origine que l'effet d'un miracle, et du plus grand de tous les miracles, celui de la *création*. Sa conservation n'est encore qu'un miracle perpétuel, n'ayant d'autre principe et d'autre règle que la puissance et le bon plaisir de l'Etre souverain qui soutient ce grand ouvrage au-dessus du néant d'où il l'a tiré. Après cela, tout le monde conçoit que ce que nous appelons *miracle* n'étant qu'une modification dans la création, c'est-à-dire un moindre miracle dans ce grand miracle des miracles, sa possibilité ne saurait être mise en question. Il est manifeste que la même puissance qui

a créé, et qui, en conservant, crée tous les jours, peut modifier.

« Mais si la puissance de faire des miracles ne peut être contestée en elle-même, on se rejette sur *la providence* de Dieu, qui s'oppose au dérangement de son œuvre. Il serait en désaccord avec l'idée que nous devons nous faire de cette providence, de supposer qu'elle ait besoin de *retoucher* à son œuvre, même pour un but supérieur. Ce que Dieu a fait a dû être bien fait dès l'origine, et être disposé en vue de ses fins ultérieures. Ce miracle que vous supposez serait un *changement d'idées* qu'on ne peut admettre dans celui que nous nous représentons tous avec raison comme *immuable*.

« Je me range entièrement à ce sentiment: aussi dis-je qu'en faisant des miracles, Dieu ne dérange pas son œuvre, ne *retouche* pas à son œuvre, ne *change* pas d'idées par conséquent; mais réalise au contraire un effet préparé et concerté dès l'origine, avec son œuvre même, et qui, dans les desseins de son éternelle providence, en fait partie : comme l'exception tient à la règle même établie par un sage législateur. Ainsi, en créant la nature, Dieu pouvait la disposer autrement qu'elle n'est, et faire que ce qui est actuellement miraculeux fût naturel, et que ce qui est naturel fût miraculeux : par exemple, que la pesanteur ne fût pas une qualité *naturelle* des corps. Or, ce qu'il pouvait faire *dès lors* comme *règle*, il l'a fait *dès lors* comme *exception*, laquelle devait éclater plus tard, et au moment donné pour le but qu'il se proposait. Cette exception est miracle pour nous, parce qu'elle est autre que la règle, et qu'elle ne se produit que dans son cours; mais comme ce miracle remonte, dans la volonté qui l'opère, à l'établissement de la règle, c'est-à-dire à l'époque où il n'y avait pas de règle, et où ce que nous appelons ainsi était le plus grand de tous les miracles, la création, il n'est autre que celle-ci, il en fait partie du moins, mais seulement pour un cas particulier et ultérieur. Il est donc bien clair que la puissance et la providence de Dieu se concilient parfaitement dans ce que nous appelons miracle, lequel miracle ne suppose ni *dérangement* dans son œuvre, ni *changement* dans ses idées.

« Nous ne prétendons point donner cette explication comme article de foi, bien qu'elle s'appuie sur les plus hautes données de la raison et de la religion (106); mais nous avons voulu montrer de plus en plus par-là que les miracles ne choquent nullement nos idées, et qu'étant du reste prouvés *en fait*, ils ne doivent trouver en nous aucune répugnance à les admettre. »

Tout le monde se vante d'en faire, nous dit encore l'incrédulité; en sorte que les faux discréditeraient les vrais, s'il y en avait.

S'il y en avait!... Nous avons prouvé surabondamment, ce nous semble, qu'il y en a encore de véritables; que les anciens, dont personne ne saurait douter sérieusement sans tout rejeter, subsistent toujours ; qu'ils doivent faire même d'autant plus d'impression sur nous qu'ils acquièrent plus d'importance, soit en s'étendant, comme le miracle de la conservation de l'Eglise, soit en subissant l'examen d'un plus grand nombre de personnes, comme tous les autres miracles. Il y a donc de véritables miracles : vous ne pouvez réellement les révoquer en doute.

Vous dites que tout le monde se vante d'en faire.

C'est exagéré. Dites seulement qu'il y en a beaucoup. Eh bien! soit. Beaucoup de personnes se vantent de faire des miracles. Qu'est-ce donc que cela prouve? Que presque tous croient les miracles possibles, soit en les faisant ou en essayant de les faire, soit en y adhérant; que presque tous sont convaincus que c'est le moyen de faire impression sur les hommes, de leur faire croire, au nom du Ciel, ce qu'on vient leur annoncer; que c'est un cachet surnaturel, divin, irrécusable, par conséquent... Et c'est aussi ce que nous disons nous-même, et ce dont nous voudrions bien vous convaincre, comme nous en sommes convaincu nous-même, et presque tout le monde avec nous.

Mais pourtant, reprend-on, les faux miracles devraient faire tort aux vrais.

Oui, comme la fausse monnaie fait tort à la vraie, comme la fausse écriture fait tort à l'écriture authentique, comme tout mensonge fait tort à la vérité en général. Dites-moi donc, si le mensonge fait tort, en un sens, à la vérité, en se donnant pour elle quelquefois, ne la fait-il pas valoir, en un autre sens, en se parant de ses livrées, et surtout en venant tôt ou tard expirer à ses pieds?

Pour ne parler ici que des faux miracles : que deviennent ceux que tout le monde se vante de faire, comme vous dites, les faux miracles, pour parler franchement? Il en a été fait, en tout temps, par les inventeurs et propagateurs principaux de fausses religions : où sont-ils aujourd'hui? Qui en parle, qui y pense même, si ce n'est pour en rire? Il en a été fait, il en est fait encore chaque jour par les charlatans : où sont-ils, ces faux prodiges? vous demanderai-je encore. Qui en parle, qui y pense, si ce n'est pour en rire? J.-J. Rousseau, contestant la valeur des miracles, se vante d'avoir fait des choses merveilleuses, qu'il aurait pu faire passer pour des prodiges, s'il n'eût été modeste. Il a bien fait d'être modeste volontairement, car ceux à qui il eût voulu les faire reconnaître comme des prodiges, l'auraient bientôt forcé de le devenir. Qui a parlé de ces prodiges, tels quels, excepté lui? Qui s'en occupe aujourd'hui? Et pourtant il a eu de

(106) Cette idée de préordination des miracles dans le plan général et primitif de la création semblerait s'appuyer en particulier sur cette parole remarquable de Jésus-Christ, au sujet de l'aveugle-né qu'il allait guérir: *Cet homme n'est point né aveugle parce qu'il a péché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paraissent en lui.* (*Joan.* IX, 3.)

nombreux partisans, des partisans autrement éclairés, humainement parlant, autrement puissants que n'étaient ces quelques disciples de Jésus-Christ, qui ont raconté ses miracles au monde, et en ont tellement persuadé que nous y croyons aujourd'hui aussi fermement, mais beaucoup plus communément qu'au temps où ils ont été faits. Voulez-vous que nous en venions à de prétendus prodiges d'une date plus récente encore? Prenons les prodiges des *tables tournantes, frappantes, parlantes*, etc. Qui ne s'est *vanté d'en faire, de ces sortes de prodiges*, qui n'a vu opérer ceux qui *se vantaient d'en faire*, ou qui n'en a entendu parler par des témoins vraiment dignes de foi? C'était hier encore; où est-ce aujourd'hui? Autant en emporte le vent. Tout cela tombe, tout cela est tombé! tombé, vous dis-je, comme tous les autres prodiges que tout le monde *se vante de faire*. Quant aux miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ — pardon, lecteur, de ce rapprochement, mais il importe de le faire, puisque l'ombre du mensonge ne fait que mieux ressortir la lumière de la vérité — quant aux miracles véritables, ils se maintiennent toujours dans la croyance des peuples, et y prennent même, de jour en jour, de nouveaux accroissements. Il n'est donc pas possible de les confondre avec les faux prodiges que tout le monde *se vante de faire*. Ils viennent donc réellement de Dieu, et devraient nous réunir tous, en son nom, dans le sein de cette religion qu'il a établie si miraculeusement, et qu'il conserve non moins miraculeusement, au milieu des ruines de toutes les œuvres de l'homme, de celles également qu'il voudrait nous donner pour les œuvres de Dieu, si même ces dernières ne passent encore plus rapidement que les autres, à cause de leur fausseté sacrilége.

MISSIONS.

Objections. — D'où viennent ces missions et ces missionnaires, et à quoi sert tout cela? — Je comprends encore des missions chez les idolâtres; mais, parmi nous, c'est bon à fanatiser le peuple, à susciter mille superstitions, à brûler les livres, etc. — N'est-il pas désolant encore de voir des jeunes gens quelquefois venir faire la loi à de vénérables curés? — De là, du bruit, de l'agitation, des scandales. Quant au bien, s'il y en a, il est de courte durée.

—

Réponse. — Il fut un temps où toute mission, quelque modeste qu'elle fût, excitait les criailleries de l'impiété. C'est bien plus calme aujourd'hui. Le temps, le bon sens public, les maux et les dangers de la patrie ont ramené bien des esprits. Voyons cependant ce qui se disait communément alors, et ce qui se dit encore quelquefois aujourd'hui.

D'où viennent ces missions et ces missionnaires, et à quoi sert tout cela?

Le premier missionnaire de la loi nouvelle fut Jésus-Christ; et ceux qui ont été chargés de continuer sa mission furent les apôtres d'abord, et ensuite les successeurs des apôtres. C'est ce que prouvent de la manière la plus claire ces paroles si expressives de notre divin Maître : *Comme mon Père m'a envoyé*, dit-il à ses apôtres réunis après sa résurrection, *et moi aussi je vous envoie : « Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. »* (*Joan.* xx, 21.) Puis, en les quittant, au moment même de son ascension, il leur dit encore ces paroles non moins remarquables que celles que nous venons de citer, et qui n'en sont que le développement : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé : et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles : « Euntes ergo docete omnes gentes... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. »* (*Matth.* xxviii, 13, 20.)

Comprenez-vous actuellement d'où viennent ces missions et ces missionnaires, et à quoi sert tout cela? Tout cela vient de Dieu : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos;* et tout cela a pour but de faire observer à tous les peuples ce que Jésus-Christ nous a commandé au nom de Dieu : *Docete omnes gentes... Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* Est-ce clair? Et n'allez pas restreindre cette divine mission aux apôtres, car votre assertion serait aussitôt démentie par les besoins de l'humanité, qui ne sont pas moins grands aujourd'hui que du temps des apôtres, et par les paroles mêmes de Notre-Seigneur qui ne laissent aucun doute à ce sujet : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Je comprends encore des missions chez les idolâtres, dites-vous; mais, parmi nous, c'est bon à fanatiser le peuple, à susciter mille superstitions, à brûler les livres, etc.

Je prends acte de votre concession, et j'en tire immédiatement contre vous une conclusion sans réplique. Pourquoi des missions chez les peuples idolâtres? Pour les éclairer et les sanctifier sans aucun doute : *Docete*, etc., *docentes servare.* — Or, les peuples chrétiens, quoique évangélisés déjà, et peut-être même depuis longtemps, ont encore besoin de nouvelles lumières et de nouveaux moyens de sanctification. Vous devez donc, si vous êtes conséquent, admettre aussi pour eux l'utilité des missions.

Mais, dites-vous, il y en a une toujours subsistante, celle des prêtres qui y sont à demeure, avec le titre de curé ou pasteur, le plus ordinairement.

Sans doute, et, pour le dire en passant, cette mission, puisque c'en est une véritable, comme vous venez de le reconnaître, prouve,

par elle-même, l'utilité des autres, dont elle ne diffère que par sa stabilité. Qui ne voit, de plus, que ceux qui la remplissent ont toujours besoin d'être aidés; que, quelques choses qu'ils fassent, il leur en reste toujours beaucoup à faire? Que d'efforts réunis ne demande pas la sanctification d'une seule âme? A plus forte raison, celle d'une paroisse. De là les missions extraordinaires, pour venir en aide à celle que le pasteur du lieu remplit, au nom de Jésus-Christ, chez les peuples chrétiens.

Je vois à cela de grands inconvénients, avez-vous dit.

Où n'en voyez-vous pas? Ces inconvénients, toutefois, sont-ils bien tels que vous le supposez? Je vous entends me dire : — C'est bon à fanatiser les peuples. — Vous vous trompez, puisque c'est pour les faire rentrer dans la bonne voie. Les fanatiques n'y sont pas, tant s'en faut; ils ont, jusque dans leur air, je ne sais quoi de cruel qui effraye. Est-ce ce que vous voyez, pendant une mission? Quel recueillement extraordinaire, au contraire, quel calme! Il y a, il est vrai, comme un esprit nouveau qui agite la masse, autrefois engourdie. *Mens agitat molem.*

Mais c'est un esprit de douceur et de paix, qui ne va qu'à la charité, à l'amour bien entendu de Dieu et du prochain. — C'est bon à susciter mille superstitions. — C'est tout le contraire, encore, puisque c'est pour éclairer les peuples, et que la superstition ne vient que de l'ignorance. — C'est bon à faire brûler des livres. — Oui, peut-être, des mauvais livres; des livres qui pourraient perdre vos enfants, votre femme, qui vous perdraient vous-même, pour le temps comme pour l'éternité : le grand mal, à cela! Et puis, comment cela se fait-il? du consentement parfaitement libre des possesseurs. Or, chacun n'a-t-il pas le droit d'user, comme il l'entend, de ce qui lui appartient? Vous faites des livres, je suppose, et peut-être de mauvais livres. Moi, je les *défais*. Ne suis-je pas dans mon droit aussi bien que vous? Quant à savoir qui a rendu le plus grand service à la société, vous soutenez que c'est vous; et moi, je soutiens que c'est moi, et je ne sais si, au fond, vous n'êtes pas vous-même de mon avis. Vous en serez certainement à la mort.

N'est-il pas désolant, avez-vous dit encore, de voir des jeunes gens quelquefois venir faire la loi à de vénérables curés?

Ce serait, en effet, désolant, si c'était vrai, mais c'est faux. Le véritable missionnaire, le seul que je défende ici, est un père, un ami, un frère, un serviteur vénérable pour tous ceux à qui il vient annoncer l'Evangile: comment voulez-vous qu'il se présente en dominateur à l'égard de celui qui remplit la même mission que lui, et qui l'aura, comme vous le supposez, précédé de beaucoup dans la carrière? Aussi, voyons-nous toujours, et presque toujours, les curés demander eux-mêmes ces auxiliaires et se féliciter de les avoir eus. C'est bien étonnant que vous les plaigniez, quand ils se disent consolés; que vous défendiez l'honneur de leurs cheveux blancs, que vous seul peut-être avez attaqué... Mais ne récriminons point : contentons-nous de défendre notre cause.

De là, du bruit, ajoutez-vous, de l'agitation, du scandale. Quant au bien, s'il y en a, il est de courte durée.

Nous avons déjà répondu, en partie, à tout cela. La mission par elle-même, avons-nous dit, ne produit ni bruit, ni agitation, ni scandale. Il ne peut y avoir que cet ébranlement religieux qui vient de Dieu et porte à Dieu. Du bruit, de l'agitation, du scandale! mais cela ne peut venir que des ennemis des missionnaires. Et depuis quand sommes-nous responsables du mal que nous font nos ennemis? Les heureux changements produits, par une mission, dans une localité, ne sont pas toujours durables sans doute; mais à qui la faute, si ce n'est à l'homme toujours faible et inconstant, aux démons, aux impies, qui viennent semer l'ivraie avec le bon grain, et en couvrent souvent le champ, si bien travaillé, du Père de famille?

Pour tout ce que nous venons de dire ici, nous en appelons au témoignage des personnes de bonne foi. Il y a eu, depuis longtemps, et il y a encore, en ce moment, parmi nous, de nombreuses missions. Car que sont ces stations de Carême et d'Avent, ces retraites données partout, à une occasion quelconque, si ce n'est de véritables missions, dans le genre de celles que nous défendons ici? Y voyez-vous le moindre mal? N'y voyez-vous pas, au contraire, un grand bien, et quelquefois un bien solide et durable? Rappelez-vous les conférences de l'abbé Lacordaire, continuées par l'abbé de Ravignan et autres, et aujourd'hui par le R. P. Félix. Quelle émotion religieuse! Que de lumières! Que de retours vers Dieu, dans cette ville de satisfactions sensuelles, qu'on appelle Paris! C'est la même chose, toute proportion gardée, dans les autres villes, et jusque dans la plus petite paroisse de campagne. Mais *allez donc!* ne cesse de dire Jésus-Christ à ses enfants : *Euntes ergo, docete omnes gentes.* (*Matth.* XXVIII, 19.) De là les missions qui se croisent en tout sens, et couvrent, non-seulement la France, mais le monde entier. Ce sont souvent les mêmes envoyés qui se rendent des provinces à la capitale, puis, de la capitale dans les provinces, tant est grand leur zèle, tant leur ardeur est infatigable. C'est ainsi qu'on voyait autrefois le grand Apôtre, tantôt à Athènes ou à Rome, tantôt dans quelque bourgade inconnue de l'Asie, annonçant partout, avec la même activité, et ordinairement aussi avec le même succès, l'Evangile de son divin Maître. Qu'on nous permette de citer, à cette occasion, le récit abrégé que nous trouvons, dans les feuilles publiques, d'une retraite prêchée à Dieppe, tout récemment, par le R. P. Félix.

« La fête de l'Assomption, à Dieppe, a été l'un de ces beaux triomphes que Dieu mé-

nage à ses meilleurs serviteurs, et qui viennent attester, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, l'éternelle jeunesse de l'Eglise, et l'empire impérissable et toujours renaissant de la religion dans notre patrie.

« Dieu seul sait le nombre des âmes atteintes par sa grâce en cette occasion, seul il a le secret de toutes les victoires qu'il a remportées. Mais ce qu'il nous en montre nous remplit de reconnaissance et de bonheur. On est impuissant a exprimer de telles joies. Et cependant comment n'en point parler? Comment ne point essayer de faire partager à d'autres quelques-unes de ces consolations et de ces espérances dont on est invinciblement pénétré, par d'aussi heureux succès du ministère évangélique?

« Oui, vraiment, l'apostolat du R. P. Félix a reçu dans ce jour une récompense digne de lui. Il a été comblé des plus efficaces bénédictions. L'orateur chrétien avait entrepris une œuvre qui n'était pas sans obstacle et sans difficulté. Il y a déployé, comme dans une vaste sphère, tout son talent; il y a épuisé toutes ses forces, il y a dépensé tout son courage, toute son ardeur, tout son amour pour ses frères, tout l'amour qu'il a pour Dieu. Et l'on ne saurait nier qu'il ait jeté dans le sillon une féconde semence, car elle a déjà porté ses fruits.

« Dans la communion générale qui a eu lieu, on remarquait un grand nombre d'hommes, toute l'élite et comme une représentation complète des diverses classes de la population qui réside, comme de celle qui ne fait que passer en cette ville. Puis, après la Messe, au milieu d'un pieux recueillement, avec l'ordre le plus parfait, cette multitude tout entière, se divisant en deux colonnes, s'est dirigée vers l'autel. Pendant près de trois quarts d'heure, le P. Félix et un autre prêtre ont eu le bonheur de distribuer le pain des anges. L'émotion était générale. Il l'a portée à son comble par quelques paroles vivement senties sur le texte : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.* VIII, 35.) Il les a prononcées, et elles ont été écoutées les larmes dans les yeux.

« La mission du R. P. Félix à Dieppe laissera dans cette ville une trace profonde. Les étrangers en conserveront aussi une mémoire fidèle. Elle sera pour tous un cher et précieux souvenir, une leçon vivante et ineffaçable de dévouement, de foi, de zèle et de charité. » (Ch. DE RIANCEY.)

Nous regrettons de ne pouvoir citer ici ceux qui se sont le plus distingués dans cette partie du ministère sacerdotal; mais nous ne terminerons point pourtant sans rappeler l'immortel Bridaine, cet O'Connell de la chaire, cet homme dont la parole puissante eut sur les masses des succès à peine croyables aujourd'hui, quoiqu'ils ne datent que de la fin du dernier siècle, et dont le nom est devenu, à juste titre, synonyme de celui de missionnaire; l'abbé Combalot qui a eu, dans la plupart de nos villes de France, des succès presque aussi remarquables que ceux du P. Bridaine dans nos campagnes; l'abbé Dufêtre, actuellement évêque de Nevers, que l'illustre Cardinal Giraud surnomma le Bridaine du XIXe siècle, et le P. Lavigne qui trouve, dans l'ardeur de son zèle, pour l'accomplissement de ses innombrables missions qu'il donne partout, jusqu'au bagne, des forces que ne lui avait point données la nature.

Monseigneur l'évêque de Saint-Claude vient de publier sur l'œuvre des missions un remarquable Mandement dont nous regrettons de ne pouvoir citer ici qu'un court passage :

« A ce travail incessant de perversion générale, dont les effets trop visibles effrayent tous les amis de l'ordre, » dit-il, « il est nécessaire d'opposer un travail de conservation et de réintégration : de conservation, pour ceux que le danger menace; de réintégration, pour ceux qui ont fait naufrage. Le Pape Pie IX disait naguère que l'ignorance des vérités éternelles est une des sources principales du refroidissement de la foi et de l'abandon des devoirs religieux. On le conçoit sans peine : si l'ignorance est profonde, si la foi est affaiblie ou éteinte, si les habitudes vicieuses se sont enracinées dans le peuple, les remèdes ordinaires ne suffisent plus; il faut un remède proportionné à la grandeur et à l'intensité du mal. Or, une mission envisagée dans toutes les choses qui s'y rattachent, est précisément ce remède extraordinaire. C'est une grâce énergique, c'est une grâce privilégiée, grâce qui renferme une triple force à laquelle il est difficile de résister, la force de la prédication, de la prière et du bon exemple.

« Une mission est un enseignement solennel. Elle a pour premier objet d'attirer les fidèles à l'église, d'exciter leur attention, de les faire rentrer en eux-mêmes, de leur exposer avec suite et avec méthode les vérités principales du salut.... Admirez le magnifique spectacle qui se déroule à vos yeux par le sublime enseignement d'une mission! Dieu, que vous connaissez à peine, Dieu, que vous traitez comme un étranger, vous apparaît entouré des merveilles de la création. C'est l'Etre unique, l'Etre des êtres, l'Etre souverainement sage, souverainement bon, souverainement juste, souverainement parfait. La chute originelle et ses suites épouvantables, la promesse d'un libérateur, promesse renouvelée d'âge en âge, l'histoire des patriarches, des prophètes et du peuple hébreu, la conservation de la vérité révélée au milieu des flots de l'idolâtrie, les événements qui se succèdent, qui s'enchaînent, et qui servent de préparation à la loi d'amour, tels sont les sujets fournis d'abord à vos méditations; telle est la chaîne non interrompue qui part du commencement des choses, et qui se lie à l'avénement du Rédempteur.

« Ici, ce ne sont pas des anges, ce ne sont pas des prophètes qui viennent consoler le genre humain; c'est le Verbe incarné, c'est Jésus-Christ qui arrive, et qui nous apporte d'immenses grâces, d'immenses trésors. Vous le contemplez dans l'étable et sur le

Calvaire. Vous le suivez dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il a accompli pour expier nos iniquités, pour nous fermer l'enfer, et pour nous ouvrir les portes du ciel. Silencieux et attentifs, vous écoutez l'orateur sacré qui vous expose les titres, les beautés, les richesses de la religion. La doctrine qui tombe de ses lèvres, comme une rosée qui féconde une terre aride, rafraîchit délicieusement vos âmes et réveille en vous des élans de foi. Vous êtes transformés : vos idées, vos jugements, vos affections, vos tendances, vos désirs ne sont plus les mêmes. Vous ne doutez plus ni de l'énormité du péché, ni de la profondeur du mal qu'il vous a fait. Les remords qui vous déchirent, vous les bénissez. Le monde que vous aimiez, que vous idolâtriez, demeure pour vous désormais sans prestige; le monde, c'est une illusion, c'est de la vanité, c'est du néant. Vous commencez à sentir que vous avez été créés pour quelque chose de plus noble que la poussière. Chefs-d'œuvre de la puissance et de la miséricorde divines, les sacrements que vous négligiez vous pressent par leurs attraits; vous êtes convaincus que vous en avez besoin pour être délivrés de la servitude du vice et pour remonter à la hauteur de votre dignité et de votre vocation. Avec des accents qui vous pénètrent, une voix intérieure vous dit que vous pouvez faire ce que tant d'autres ont fait, et que, comme tant d'autres, vous puiserez dans le service de Dieu, la paix et les biens sans nombre dont elle est la source.

« A cette force de persuasion se joint, pour vous entraîner, la force de la prière et de l'exemple. Le missionnaire n'a point achevé sa tâche. Il ne lui suffit pas de vous avoir éclairés, il veut vous changer, vous remettre dans le chemin du ciel. C'est pourquoi il a pensé à vous, il a offert pour vous la victime de propitiation. N'écoutant que son zèle, il a abrégé son sommeil, il s'est jeté vingt fois aux pieds de son crucifix. Avant de venir combattre dans la plaine, il était sur la montagne; il se frappait la poitrine; il s'imposait des pénitences pour obtenir une grâce qui pût triompher de toutes vos difficultés. Des personnes pieuses, qui n'oublient jamais qu'on est sûr de plaire à Dieu et d'exercer une excellente charité, quand on contribue de quelque manière à la sanctification des âmes, plaident vivement votre cause. Cent fois, dans la ferveur de l'oraison, elles se sont écriées : Seigneur, épargnez votre peuple; ne livrez pas à l'opprobre et à la damnation ceux que vous avez rachetés par votre sang. Epanchez vos miséricordes sur tant de coupables endormis fatalement au bord du précipice. D'un autre côté, une tendre mère, une sœur bien-aimée, une épouse généreuse, des enfants chéris, ont versé pour vous des larmes brûlantes, tantôt dans le secret du foyer domestique, tantôt devant une image de Marie, tantôt dans le lieu saint. Vous suivez du regard les flots qui vont continuellement du tribunal de la réconciliation à la table sainte. Enfin vous n'hésitez plus, vos fers se brisent, la bataille est gagnée. Vous courez déposer le fardeau de vos péchés dans le cœur d'un père qui vous tend les bras. Vous êtes étonnés de l'indulgence avec laquelle il vous accueille. Après quelques instants, voilà qu'il vous déclare que tout est pardonné, que tout est oublié. Comme vos frères, avec vos frères, vous mangez le pain de vie. Alors, ce qui se passe en vous n'a pas d'expression dans les langues humaines. Vous comprenez ce que vaut la religion, ce qu'elle a d'amour pour vous, de compassion pour vos souffrances, de remèdes et de consolations contre tous les maux qui vous assiégent. Vos jouissances sont un avant-goût des félicités éternelles. N'est-ce pas là ce qui arrive dans chaque mission? N'est-ce pas là la fidèle histoire d'une multitude de pécheurs convertis?

« Des volumes se rempliraient s'il fallait écrire tous les avantages que procurent les missions au point de vue des intérêts de la famille, de la paroisse et de la société.

« Chacun le sait, chacun le répète, l'esprit de famille s'est prodigieusement affaibli dans toutes les classes; il y a des pères et des mères qui se conduisent comme s'ils ignoraient complétement leurs obligations. Au lieu d'aimer leurs enfants en vue de Dieu, ils les aiment d'un amour purement terrestre. Au lieu de déposer de bonne heure dans leur intelligence et dans leur cœur les idées religieuses et les germes des bonnes habitudes, ils les laissent vivre au gré de leurs caprices; ils ne songent qu'à les lancer dans des carrières pour lesquels ils n'étaient pas faits. Victimes d'une négligence dont les suites sont affreuses, les enfants se détachent promptement de leurs parents coupables; ils ne les aiment pas. Ils prennent en horreur les positions ordinaires. Ils murmurent contre la Providence. Ils voudraient du bien-être sans travail et des dignités sans ombre de mérite. Ils s'en vont, affichant aux yeux de tous leur ambition, leur nullité et leurs rêves. Bientôt l'ordre public aura en eux des ennemis irréconciliables : car si la famille, petite société, se constitue sur des bases vicieuses, elle devient un énorme péril pour la grande société. On a imaginé des crèches, des salles d'asile, pour donner aux enfants des soins et une bonne direction à défaut de parents. Sans doute, nous estimons ces institutions, nous savons qu'elles sont utiles. Toutefois loin d'être un signe de progrès, elles sont à notre avis, une preuve trop évidente du dépérissement des traditions de famille. La philanthropie aura beau mettre en avant ses maximes prétentieuses; si elle s'isole de la religion, elle ne parviendra jamais à détruire le vice radical dont il s'agit. Le missionnaire ayant fait une étude approfondie des misères de son époque, insiste tout particulièrement à ce sujet : il voit dans l'éducation le salut de l'avenir. Il rappelle aux pères et aux mères quelle est l'étendue, quelle est l'importance de leurs devoirs, et quelle effrayante responsabilité pèse sur eux à l'égard de leurs enfants. Il montre combien sont heureuses

les familles chrétiennes où, avec la crainte de Dieu, règnent des mœurs douces et simples, des habitudes d'économie, de prévoyance et de charité. Il prouve, l'histoire à la main, qu'il n'y a que des malédictions pour les familles qui ont abandonné les voies du Seigneur.

« Les rancunes, les haines, les injustices, les mariages contractés contre les lois de l'Eglise, sont de véritables fléaux. Or, ne peut-on pas espérer d'en voir la cessation, au moment où la foi a repris tout son empire sur les hommes? Les associations pieuses, les œuvres de charité sont les marques distinctives des diocèses modèles. Quand ces choses n'existent pas dans une paroisse, il faut, autant que possible, les y établir; et quand elles y sont établies et que, par le malheur des temps, elles végètent sans vie et sans effet, il est nécessaire de les relever et de leur imprimer un mouvement nouveau. L'action du pasteur ne suffit pas toujours pour cela; mais lorsque, dans une mission, les grâces tombent par torrents sur une paroisse, il doit arriver pour cette paroisse ce qui arrive pour une campagne quand elle est bien cultivée, bien ensemencée et quand les saisons vont à merveille. Toutes sortes de fruits y croissent, et la récolte y est toujours abondante.

« La négation de la souveraineté de Dieu et des droits de Dieu sur l'homme et sur les choses d'ici-bas, le mépris de l'autorité, la violation de la loi du dimanche, voilà des désordres criants; voilà des désordres qui compromettent l'existence de nos grandes institutions sociales. Si ces désordres ne sont pas combattus et comprimés par une force exceptionnelle, s'ils envahissent les populations rurales, comme elles ont envahi les populations des grandes villes, tôt ou tard ils seront punis par des catastrophes dont l'idée seule fait trembler. Il est donc urgent de mettre à l'abri de la contagion les classes honnêtes et laborieuses de nos campagnes, par le déploiement de tout ce que la religion a de plus solennel et de plus efficace.... Ah! que vous aimez peu votre pays, et que la société aurait droit de vous frapper de ses anathèmes, vous qui, par toutes sortes de moyens, vous évertuez à paralyser les efforts que nous faisons pour empêcher l'impiété de corrompre les masses, et pour ramener les indifférents aux pratiques religieuses! »

MORALE.

Objections. — La morale chrétienne est-elle aussi extraordinaire qu'on le dit? — On peut bien la pratiquer sans religion. — Ne la retrouve-t-on pas à peu près tout entière chez les anciens?

—

Réponse. — Il y en a bien peu, aujourd'hui surtout, qui osent attaquer la morale chrétienne. On en rencontre encore pourtant, principalement parmi le peuple. Ignorants ou corrompus, ils méconnaissent ou feignent de méconnaître cette divine perle que Jésus apporta lui-même du ciel sur la terre.

La morale chrétienne est-elle aussi extraordinaire qu'on le dit? demanderont-ils quelquefois.

S'il est un fait généralement admis, pouvons-nous leur répondre, c'est bien la supériorité de la morale chrétienne. Du palais des rois, de l'académie des savants, transportons-nous dans la hutte du sauvage que vient de bénir le missionnaire, et tous ceux que nous interrogerons nous tiendront, à ce sujet, le même langage.

« Habitués dès leur enfance à voir se lever et se coucher sur leur tête l'astre du jour, » nous dit ici l'auteur des *Etudes sur le christianisme*, « les hommes passent souvent une longue vie et meurent sans s'être donné une seule fois le spectacle de la lumière même qui les éclaire, et traversent un monde de prodiges sans le soupçonner. Telle est notre conduite à l'égard de la lumière de l'Evangile, et des beautés sans nombre dont la main de Jésus-Christ a semé le monde moral. Cette doctrine de l'Evangile, qui a régénéré l'univers, ne nous trouve si insensibles et si languissants que parce qu'elle n'est plus nouvelle... *la bonne nouvelle.*

« Pour bien l'apprécier, il faudrait pouvoir nous détacher par la pensée de tout ce que nous savons déjà. Il faudrait pouvoir refaire la nuit autour de nous, la nuit profonde et horrible où était enseveli le monde païen avant l'apparition du christianisme, pour en être frappés, comme il le fut. Alors, comme lui, nous tomberions tous à ses pieds. Mais cela est bien difficile : car la morale évangélique est tellement passée en nous que ce serait nous anéantir que d'en faire abstraction. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous sommes est son ouvrage. Ce n'est pas seulement dans le texte des Livres saints, dans les prédications de ses apôtres, et dans la vie de ses disciples qu'elle se trouve ; elle respire aussi dans toutes nos institutions sociales, dans nos codes, dans nos mœurs, dans nos sciences, dans nos arts, dans nos manières, dans nos physionomies même, dans toutes les créations, comme dans toutes les fantaisies de l'esprit humain, depuis dix-huit cents ans... ; que dis-je? elle entre jusque dans le blasphème des impies et dans le remords des scélérats, tant elle est ancrée dans la conscience humaine. Les plus violents ennemis du christianisme en sont imprégnés. Ils ne peuvent le combattre qu'avec les idées et les bienfaits qu'ils en ont reçus, et ne peuvent trouver rien à lui substituer que des emprunts et des contrefaçons de lui-même. Enfin, nous pouvons dire de l'Evangile ce que saint Paul, parlant à l'aréopage, disait de Dieu : *In ipso vivimus, et movemur, et sumus.* (*Act.* XVII, 28.)

« Et c'est là précisément la cause de notre indifférence à son égard. L'impression de la divinité du christianisme s'est émoussée dans sa diffusion et sa continuité. L'habitude du bienfait nous en a fait oublier le prix. Nous nous y sommes accoutumés jusqu'à le

confondre avec notre nature propre; et, dans l'orgueil que lui inspire cette possession, la raison a fini par croire qu'elle en avait fait la conquête (107). Mais, pour nous désabuser, il suffit de nous ramener à notre nudité première, et, en cet état, de nous faire voir toutes les perfections de la morale et de la civilisation dont nous jouissons, et toutes celles où pourront aspirer, sans les dépasser jamais, les générations futures, tracées, en un corps de doctrine achevé, de la main même de Jésus-Christ.

« Il y a eu, en effet, un temps où le monde en était privé. Il y a eu un temps où les plus grossières et les plus ridicules superstitions couvraient la terre; où tout ce dont nous nous enorgueillissons le plus était stupidement méprisé; où tout ce dont nous rougissons était adoré, où les grandes et impérissables notions d'un Dieu unique et spirituel, d'une âme immortelle, d'une Providence miséricordieuse, d'une justice à venir, de la chute et de la réhabilitation de l'humanité, de la rémission des fautes, et de la guérison des consciences, affirmées, expliquées, et pratiquées aujourd'hui, même par les enfants, étaient des abîmes de ténèbres et de désespoir, pour les plus hautes intelligences; où *l'humilité, la miséricorde, la charité, la fraternité humaine, l'espérance, la foi, l'amour de Dieu, la soif du sacrifice, la pauvreté volontaire, le pardon des offenses, le détachement, la résignation, le repentir, la pénitence*, toutes ces vertus qui peuplent aujourd'hui la terre de bonnes et belles actions, et qui font le bonheur et la gloire de l'humanité, n'avaient pas même un nom dans les langues. Il y a eu un temps où les *deux tiers* de l'espèce humaine étaient parqués comme un vil bétail, où le sang humain coulait à flots pour enivrer la société dans ses réjouissances, où les enfants étaient capricieusement immolés, où les adultes étaient monstrueusement souillés, où la femme et le mariage étaient sans honneur, où les malheureux étaient sans asile, où la guerre était sans quartier, où les nations étaient sans droit commun, où l'opinion était l'esclave muette de la force, où quelque monstre, sous le nom de César, était Dieu; où l'humanité enfin, écrasée sous un sceptre de fer, ne soupçonnait pas même les droits et la grandeur de l'intelligence, et ne cherchait de remèdes à son avilissement et à sa dégradation qu'en y allant elle-même au-devant, et en s'y précipitant de toutes les forces qui auraient dû être employées à en sortir.

« Plaçons-nous par la pensée, s'il se peut, au centre de cette société-là, sous le règne de Tibère ou de Néron : voilà le vrai point de vue pour assister au lever de l'astre évangélique sur le monde.

« En ce temps-là, un homme (si ce n'était qu'un homme!) parcourait humblement les campagnes de la Judée, guérissant les malades, consolant les affligés, répandant des bienfaits avec des leçons. Il n'avait étudié ni dans Rome ni dans la Grèce, il n'appartenait à aucune secte ni à aucune école, il ne discutait, il ne dissertait pas; mais, se disant envoyé de Dieu, qu'il appelait son Père, et s'annonçant comme le médiateur promis à l'humanité depuis l'origine des temps, il disait, avec une douce autorité :

« *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés et je vous soulagerai. — Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est suave, et mon fardeau léger.* (*Matth.* XI, 28, 29.)

« *Bienheureux*, disait-il encore à la foule ravie, *bienheureux les pauvres de gré, car le royaume des cieux est à eux! Bienheureux ceux qui gémissent, parce qu'ils seront consolés! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils en seront rassasiés! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'à eux-mêmes il sera fait miséricorde! Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu! Bienheureux ceux qui endurent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux! Estimez-vous heureux lorsqu'ils vous maudiront et vous persécuteront, et qu'ils diront calomnieusement toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez alors, car une copieuse récompense vous attend aux cieux!* (*Matth.* V, 3-12.)

« Elevant ainsi ce qu'il y a de plus bas vers ce qu'il y a de plus haut, et confondant toutes les idées que les hommes s'étaient faites du souverain bien, il disait néanmoins qu'il n'était pas venu pour détruire la loi primitive, mais pour la porter plus loin; et que, si la justice n'abondait pas désormais plus que devant, on serait sans droit à la récompense. (*Ibid.*, 17, 20.) Puis il traçait ainsi, d'une main ferme, autour de la conscience humaine, le nouveau cercle des devoirs.

« *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère: et moi maintenant je vous dis que quiconque aura jeté seulement sur une femme un regard de convoitise, celui-là a déjà consommé l'adultère dans son cœur. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne seras pas parjure, mais tu tiendras devant Dieu tes serments; et moi je vous dis : Pas de serments*, etc.; *mais que votre parole soit : oui, oui; non, non; car tout ce qui s'ajoute vient du mal. — Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas, et celui qui tuera sera passible de condamnation; et moi, maintenant je vous dis que quiconque s'irritera seulement contre son frère, celui-là sera passible de jugement, et que celui qui dira à son frère une parole blessante, méritera d'être condamné. Si donc, offrant votre don à l'autel, en ce moment vous vous souvenez que votre frère a quelque chose sur le cœur contre vous, laissez sur-le-champ votre offrande à l'autel et vous en allez pre-*

(107) Je ne sais pourquoi, disait Rousseau, l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres : cette morale, tirée de l'Evangile, était chrétienne avant d'être philosophique. » (*Lettres de la montag.*)

mièrement vous réconcilier avec votre frère, et alors seulement vous pourrez venir achever votre oblation. — Vous savez qu'il a été dit œil pour œil et dent pour dent; et moi je vous dis : Ne résistez pas à la malveillance, mais si quelqu'un vous frappe la joue droite, présentez-lui encore l'autre; à celui qui veut entrer en procès avec vous et vous enlever votre tunique, lâchez-lui aussi votre manteau, et si quelqu'un veut vous forcer à faire mille pas de chemin, allez avec lui encore un second mille. (*Matth.* v, 21-41.)

« Il ne bornait même pas là le devoir; après avoir désarmé l'égoïsme jusque dans le fond du cœur, il voulait plus : le transformer en charité; et il faisait entendre ces étonnantes paroles :

« *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi; et moi je vous dis : Chérissez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous veulent du mal, et priez pour vos calomniateurs et vos persécuteurs, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, et qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur le champ du juste et du pécheur.* (*Ibid.*, 43-45.)

« Et quelqu'un lui demandant : *Combien de fois pardonnerai-je à mon prochain, lorsqu'il aura péché contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois?* Il répondit : *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* (*Matth.* XVIII, 21, 22), c'est-à-dire sans fin.

« Et quelqu'un lui demandant encore : *Quel est mon prochain?* Il répondit par cette parabole si touchante et si instructive du *Samaritain* (*Luc.* x, 29-37), faisant voir que le prochain n'était pas seulement le compatriote et le coreligionnaire, mais l'hérétique lui-même et l'étranger.

« Ramenant tous ces préceptes de charité en une phrase ardente elle-même de charité, il disait, en allant donner sa vie pour ses amis : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez de même que moi je vous ai aimés. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (*Joan*, XIII, 34, 35.)

« Enfin, il épuisait toute mesure en proposant au cœur de l'homme le cœur de Dieu lui-même pour mesure : — *Soyez pleins de miséricorde, comme votre Père céleste est plein de miséricorde.* (*Luc.* VI, 36.) *Soyez parfaits, de même que votre Père céleste est parfait.* (*Matth.* v, 48.)

« Quelle morale! quelle doctrine! quelle lumière d'en haut! quelle sainteté et quel ennoblissement pour l'espèce humaine!... Mais quelle révolution dans toutes les idées reçues! quel renversement dans toutes les conceptions de l'esprit humain! quelle subversion de la nature terrestre!... Quoi! tous égaux, tous frères! Quoi! l'esclave avant le maître! l'enfant avant le philosophe! le publicain avant le pharisien! Quoi! bienheureux les pauvres! bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui sont persécutés! Quoi! pardonner les offenses et les pardonner toujours! chérir ses ennemis et les aimer autant que soi-même! Quoi! s'humilier, se renoncer, porter une croix, mourir à tout pour avoir la vie, se perdre pour se sauver, tout quitter pour tout avoir!... Quand la Sagesse éternelle fit éclore l'univers du sein du chaos, que tous les éléments confondus se divisèrent et coururent se ranger à la place qui leur était prescrite : la lumière dans le firmament, les eaux dans le gouffre des mers, les airs dans l'espace, et que la terre desséchée sortit toute radieuse de jeunesse et de virginité, se balançant sur son double pôle, cette Sagesse éternelle ne se manifesta pas plus vivement que lorsque, descendant elle-même parmi nous, elle fit ainsi jaillir le monde moral du chaos de l'esprit humain, et, renversant, dispersant toutes nos fausses conceptions, mettant au ciel ce que nous avions mis en terre, et précipitant dans l'abîme ce que nous avions déifié, appelant bonheur les maux et malheur les biens, elle éclata ainsi jusqu'à paraître à la terre une folie. »

Demanderez-vous, après cela, si la morale chrétienne est aussi extraordinaire qu'on le dit?

On peut bien la pratiquer sans religion, avez-vous ajouté.

Comment cela se ferait-il, puisque c'est la religion qui nous la fait connaître?... Comment cela se ferait-il, puisque c'est la religion qui nous la rappelle sans cesse, lorsque tout contribue à nous la faire oublier?... Comment cela se ferait-il, puisque c'est la religion qui propose à notre imitation ces beaux exemples de morale chrétienne dont nous n'avons pas moins besoin que des préceptes?... Comment cela se ferait-il, puisque c'est la religion qui nous apprend à vaincre le démon, le monde, nos passions, ces continuels ennemis de la morale chrétienne?... Comment cela se ferait-il, puisque c'est la religion qui met continuellement sous nos yeux l'indispensable sanction de la morale chrétienne, cette sanction qui consiste dans les châtiments de l'enfer et les récompenses du ciel?...

Développons un peu quelques-unes de ces idées que nous venons de jeter ici, en quelque sorte, l'une sur l'autre, en réponse à une assertion d'une si évidente fausseté.

La morale est une conséquence nécessaire du dogme. Pourquoi l'humilité profonde du fervent Chrétien dont l'âme est dans les cieux? C'est qu'en présence de celui qui est tout, et de qui nous avons reçu ce que nous possédons, il ne reconnaît en lui-même que misère et néant. Pourquoi le voyons-nous pousser la charité jusqu'à aimer ses ennemis, jusqu'à se sacrifier pour leur bonheur? C'est qu'il croit en Jésus-Christ, qui nous a enseigné cette héroïque vertu et l'a si bien pratiquée lui-même. Pourquoi cette perfection qui le porte à cacher ses bonnes œuvres sous le voile de la modestie, à observer la loi en secret avec la même exactitude qu'en public, à régler ses paroles, ses pensées, le moindre mouvement de son cœur? C'est

qu'il voit Dieu partout, c'est qu'à l'exemple du grand Apôtre il se sent agir, exister dans son sein. La morale suit donc le dogme nécessairement : elle en est la conséquence rigoureuse, avons-nous dit déjà avec raison. Nécessaire à la stabilité du dogme, l'enseignement de la religion se trouve donc, par cela même, nécessaire à la stabilité de la morale, qu'il affermit ainsi dans sa base.

Ce salutaire enseignement n'est pas moins indispensable à l'homme pour l'aider à tirer les conséquences souvent éloignées du principe de la foi qu'il pose et maintient dans les âmes. Il est même évident que pour cela, je veux dire pour l'application de la morale, la nécessité s'en fait beaucoup plus fréquemment sentir. Le symbole chrétien se compose d'un très-petit nombre d'articles rigoureusement obligatoires. Mais il n'en est point ainsi de ces vérités pratiques qui s'incarnent, si je puis m'exprimer de la sorte, dans nos actions de chaque jour. Qui que nous soyons, à quelque âge, dans quelque position que nous nous trouvions, nous avons tous de nombreux devoirs à remplir, et ces devoirs sont de toutes les heures, de tous les instants. Est-ce que nous pouvons faire un seul pas sur la terre sans que la conscience nous rappelle mille obligations diverses? Nous avons un Dieu à servir, une âme à sanctifier, des frères à consoler dans ce lieu d'exil, à entraîner avec nous à la conquête du ciel. Sous le toit domestique, nous sommes continuellement en relation avec les membres de notre famille; dans la cité, avec nos concitoyens; dans l'Église, avec tous les hommes (108).

Quand le corps cesse d'agir, il y a en nous quelque chose qui agit encore : c'est l'âme, essentiellement active. Cette substance immatérielle, la plus noble partie de notre être, ordonne et dirige nos actions extérieures. Elle donne tour à tour, en souveraine, aux organes destinés à la servir, quelquefois même à plusieurs en même temps, l'impulsion que chacun attend; et, pendant que ses ordres sont exécutés, elle se livre à des opérations d'un ordre supérieur. Les organes, ses serviteurs, entrent bientôt en repos, fatigués du travail qui leur a été imposé, mais elle, infatigable, ne cesse pas d'agir. Ses méditations sont même devenues plus profondes que jamais. Participant en quelque sorte, à la toute-puissance de celui qui l'a créée à son image, elle se rappelle le passé, perdu pour la terre, mais fidèlement gravé dans le ciel au livre de vie. De l'abîme du passé, elle s'élance dans les profondeurs de l'avenir, qui lui cause de si terribles inquiétudes. L'état présent dans lequel elle se trouve devient aussi l'objet de ses grandes sollicitudes. Elle approuve ou condamne; elle s'abandonne à la joie ou à la tristesse... De là de nouveaux devoirs à remplir pour que les pensées de notre âme se trouvent en conformité avec les pensées de Dieu. Et qu'on ne dise pas : « Peu importe ces pensées qu'aucun œil n'aperçoit! » Car des pensées mauvaises sont déjà un grand désordre en elles-mêmes; et, quand, elles se sont enracinées dans notre âme, elles ne tardent guère à passer dans nos actions, et à produire des fruits abondants d'iniquités. Le Maître l'a dit : *C'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux-témoignages, les blasphèmes.* (*Matth.* xv, 19.)

Or, je le demande, qui nous enseignera, avec exactitude, ces devoirs nombreux que nous avons à remplir dès notre entrée dans la vie? Qui guidera, d'une main sûre, le faible enfant, l'homme du peuple, dont l'enfance se prolonge quelquefois jusqu'à la mort, le savant lui-même, si souvent plongé dans les ténèbres des passions, de l'orgueil particulièrement? Qui nous remettra à tous le fil nécessaire pour nous diriger dans ce labyrinthe immense au milieu duquel nous nous trouvons placés, et pour nous en faire sortir heureusement? La religion, et il nous sera bien permis d'ajouter ici : la religion catholique. Elle seule a jusqu'à la fin les yeux ouverts sur nous, comme une mère véritable sur ceux qu'elle a portés dans son sein et nourris de son lait. Toutes les autres disent, comme des marâtres, à ceux qui, en réalité, ne sont point leurs enfants : « Vous êtes en âge, agissez. »

Remarquons encore que l'accomplissement de nos devoirs présente presque toujours quelque chose de difficile et même de pénible. Vertu est, en latin, synonyme de force, de courage ; et il en faut beaucoup réellement, pour faire à chaque instant le sacrifice de sa volonté propre. De même que le dogme est la règle de l'intelligence, la morale est la règle de la volonté ; et, comme la volonté se dirige ordinairement d'après l'impulsion du cœur, il suit de là que la morale est en définitive la règle, le frein du cœur. Or savez-vous ce qu'est le cœur ? C'est un double abîme au fond duquel le Seigneur semble avoir déposé les trésors de sa miséricorde et de sa justice, l'une et l'autre infinies. C'est par le cœur que l'homme est grand ou petit, sublime ou rampant, bon ou pervers. Quel est ce généreux soldat qui vole avec empressement où l'appellent les intérêts et la gloire de son pays? La mort est certaine au poste d'honneur qu'il vient occuper. Il l'attend de sang-froid, il l'affronte même. Il tombe percé de mille coups; et, tournant son regard vers sa chère patrie, il semble expirer sans douleur. C'est son cœur courageux et dévoué qui l'a porté à cet acte d'héroïsme. J'en aperçois un autre placé au même poste. Le malheureux ! il fuit devant l'ennemi, et, sur son visage trop peu consterné, on peut voir qu'il a vendu sa patrie

(108) La philosophie païenne avait reconnu cette vérité, comme le prouve ce passage si remarquable de Cicéron :

« Nulla enim vitæ pars, neque publicis, neque privatis, neque forensibus, neque domesticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si cum altero contrahas, vacare officio potest : in eoque colendo sita vitæ est honestas omnis, et in negligendo turpitudo. » (*De officiis.*)

pour quelques pièces de monnaie. Cœur lâche et méprisable! Va cacher ta honte dans l'obscurité. La mort eût été ton bonheur et ta gloire; la vie ne sera pour toi qu'ignominie et souffrance. Pourquoi ce nouvel apôtre vole-t-il jusqu'aux extrémités de la terre, où l'appellent de pauvres sauvages, dont il connaît à peine le nom? Parce que le feu le plus pur de l'amour brûle au fond de son cœur. Pourquoi, au contraire, cet impie s'efforce-t-il de pervertir tout ce qui l'environne, par ses paroles d'une obscénité révoltante, et ses écrits non moins dégoutants? A cause de la corruption de son cœur. Quels sont ces cris déchirants qui ont tout à coup frappé nos oreilles? La foule émue accourt de toutes parts. On se presse, on entre dans l'appartement d'où sont partis les cris d'alarme. Grand Dieu! Quelle scène épouvantable! Un vieillard à cheveux blancs repousse d'une main faible les coups dirigés contre lui. Les cheveux hérissés, l'œil en feu, la bouche écumante, un monstre à figure humaine poursuit sa proie avec acharnement. Avant qu'on ait pu mettre fin à cette lutte inégale, le dernier coup a été porté : « Malheureux! » s'écrie le vieillard en tombant, « tu as tué ton père? » Et cette parole n'a point renversé l'assassin; et on a vu même avec épouvante un sourire infernal trahir sur son visage la satisfaction de son cœur dominé par les plus mauvaises passions. Détournons promptement nos regards de cet affreux spectacle. Vous voyez cette mère vénérable entourée de ses nombreux enfants. Je n'en connais aucun qui ne soit disposé à se sacrifier pour elle. Si une maladie dangereuse la retient longtemps sur un lit de douleur, ils veillent tour à tour, et quelquefois tous ensemble, à ses côtés. Ne leur dites pas que la maladie est contagieuse, ce serait les clouer plus fortement à son chevet. Si la mort se présentait sous un aspect plus terrible, si le fer d'un assassin menaçait ses jours, chacun lui ferait un rempart de son corps, et le plus heureux serait celui qui aurait donné sa vie pour sauver la meilleure des mères. Qu'est-ce donc qui dispose à un tel dévouement des enfants si faibles encore? Leur cœur affectueux et reconnaissant.

Eh bien! ce ressort de toutes nos actions, qui le mettra en jeu? Ce cœur humain, non moins redoutable dans ses fureurs qu'admirable dans son dévouement, qui pourra le diriger? Je l'ai déjà dit, la religion catholique, parlant avec une autorité souveraine, montrant d'une main le feu éternel, et, de l'autre, le séjour de l'immuable félicité. Si, comme sont obligés de le faire tous ceux qui croient qu'on peut séparer la morale de la religion, vous essayez d'autres moyens, vous échouerez infailliblement. Parlez à l'homme d'ordre moral, et c'est à peine si vous serez compris la plupart du temps. Dites-lui de suivre l'instinct de la nature, la voix de sa conscience, la lumière de sa raison, son intérêt bien entendu... et il n'écoutera que la voix de ses passions : « Philosophe, tes lois morales sont fort belles; mais montre-moi, de grâce, la sanction? » Ainsi parlait un philosophe à d'autres philosophes dont il connaissait mieux que personne la doctrine; et, pour ce qui le concerne lui-même, il s'est chargé de nous prouver, en révélant sa honte, que de belles paroles ne sont pas suffisantes pour produire de belles actions.

Vous voyez cet homme qui a passé une partie de sa vie dans l'étude des sciences. Plein de confiance en la supériorité de la raison et de mépris pour ce qu'il appelle les croyances vulgaires, il s'en va partout répétant que la loi naturelle suffit à l'homme pour le diriger. A l'entendre parler de la beauté de la vertu et du bonheur de ceux qui la pratiquent, vous seriez tenté de croire que cette loi suffit, en effet, sinon pour tous les hommes, du moins pour ceux que la science semble avoir élevés, comme lui, au-dessus de leurs semblables. Examinez de près sa conduite, et vous serez tout étonné de voir que, chez lui, la morale est beaucoup plus belle en théorie qu'en pratique. Il parle continuellement de philanthropie, d'abnégation, et il n'a pas d'autre mobile, la plupart du temps, que son intérêt personnel, d'autre guide que ses passions désordonnées. Entrez ensuite dans la pauvre cabane de ce campagnard religieux qui ne connaît point d'autre morale que l'Evangile. Chaque dimanche son pasteur lui en explique quelques passages d'une manière bien-touchante; Dieu grave la parole sainte dans son cœur, et il la fait passer dans toutes ses actions de chaque jour. Aussi, combien sa conduite est admirable! Il porte continuellement le poids du travail et de la chaleur; et, cependant, jamais il ne se permet une parole de murmures ou de plainte; rarement même un nuage de tristesse vient obscurcir la douce sérénité de son visage. Le soir, après le travail, il partage avec tous les membres de sa nombreuse famille, et quelquefois avec l'étranger encore plus malheureux que lui-même, le dur morceau de pain noir qu'il vient de gagner à la sueur de son front : « Je suis un des heureux de ce monde, » se dit-il alors à lui-même, « puisque je puis partager avec mes frères le pain que Dieu me donne avec abondance. » Hélas! la même abondance ne se trouve pas toujours dans sa demeure. Quelquefois il est réduit au plus strict nécessaire! quelquefois il souffre de la faim, il entend sa femme, ses petits enfants lui demander du pain, et il n'a rien à leur donner. Sollicitée depuis longtemps par les sophismes et les mauvais exemples des méchants, sa raison aux abois le pousse à de funestes déterminations. « Insensé, » lui dit-elle, « veux-tu mourir de faim au sein de l'abondance? Seras-tu le bourreau de ta femme et de tes enfants? Vas sans crainte sur le terrain d'autrui : quand le pauvre souffre, c'est au riche à le nourrir. » Tremblant, il se lève; et, d'un pas mal assuré, il va mettre à exécution ce conseil du désespoir, quand la religion se réveillant plus forte que toutes les privations, que la mort même : « Malheureux, » lui crie-t-elle, à son tour, « vas-tu perdre, en un instant, les

mérites d'une vie entière employée dans la pratique des plus difficiles vertus? Meurs, s'il le faut, à la vie de ce monde, et tu vivras éternellement. » Ce drame intéressant, où la Divinité elle-même intervient d'une manière si heureuse, s'accomplit bien plus souvent que nous ne nous l'imaginons, sinon avec toutes les circonstances que nous venons de rapporter, du moins avec des circonstances semblables ou équivalentes.

Gardez-vous donc bien de croire que l'homme puisse pratiquer la morale chrétienne, celle qu'il est obligé de pratiquer pour être véritablement vertueux, sans le secours de la religion.

Ne la retrouve-t-on pas à peu près tout entière chez les anciens, avez-vous dit encore?

Oui, en germe; mais non développée, et telle qu'elle doit se trouver pour être facilement reconnue et pratiquée par les hommes.

Oui, avec toute sa beauté intrinsèque, mais souillée, défigurée, extérieurement du moins, par l'ignorance et les passions des hommes, comme la perle, que rien ne peut corrompre intérieurement, mais qui, ayant séjourné longtemps dans le fumier, a perdu tout son éclat extérieur, et ne peut plus être reconnue ni recherchée par le plus grand nombre.

Oui, mais il n'y avait point alors cette divine autorité de l'Eglise qui la met à la portée de tous, la fait pratiquer aux ignorants et aux plus faibles avec une régularité et un courage qu'on ne trouve pas chez les plus savants et les plus forts d'entre les anciens. Si nous en voulons une preuve bien frappante, mettons ici en comparaison de faibles femmes, uniquement formées par la foi, avec Socrate lui-même, le plus sage de la Grèce.

« La philosophie de Socrate consistait principalement dans la pratique de la vertu, » disons-nous dans les *Bienfaits du catholicisme*, d'où nous avons tiré la plupart des idées précédentes. « Sa doctrine paraît avoir été aussi pure que pouvait l'être celle d'un homme qui n'avait point été éclairé du céleste flambeau de la foi. Il combattit indirectement le polythéisme, ne parlant jamais des *dieux*, mais toujours de *Dieu*. Le plus acharné de ses ennemis, Mélitus l'attaqua devant les Athéniens, comme impie et comme corrupteur de la jeunesse: tant, dans l'esprit des peuples, l'idée de corruption se trouve intimement liée à l'apparence même de l'impiété. Bien loin d'avoir recours aux supplications, pour éviter la mort, Socrate demanda hautement à être nourri aux dépens de la république, comme ayant consacré toute sa vie à l'enseignement de la morale. Cette demande parut insolente de la part d'un accusé; et il fut condamné à mort. Pendant les trente jours qui précédèrent son exécution, il conserva le même calme, la même gaieté que pendant tout le cours de sa vie. Son dernier jour fut consacré à s'entretenir, avec ses amis, de l'immortalité, du bonheur de l'autre vie; et, tandis que tous fondaient en larmes autour de lui, l'inaltérable sérénité de son âme se reflétait sur son visage. Cependant, ô fragilité de la nature humaine! au moment de boire la ciguë, qui devait lui donner la mort, comme s'il eût conçu tout à coup l'espoir de prolonger sa pénible existence, appuyant la main sur un de ces roseaux fragiles que lui-même avait essayé de briser, il sacrifie à Esculape, dieu de la médecine.

« La sagesse divine est venue en aide à la sagesse humaine, reconnue impuissante. La doctrine annoncée et pratiquée par le Fils de Marie se propage avec une rapidité étonnante dans toutes les parties de la terre. Les puissances de ce monde s'unissent aux puissances de l'enfer pour en arrêter le progrès. Mais en vain la persécution sévit de toutes parts; elle ne peut empêcher l'extension miraculeuse de ce feu divin que Jésus apporta du ciel et qui embrase toutes les âmes. Des enfants, des vieillards, des femmes timides, au milieu d'épouvantables supplices, montrent partout une force dont on croirait incapables les plus héroïques courages. Une pauvre esclave, nommée Blandine, lasse à Lyon, la cruauté de ses bourreaux. L'esclavage dans lequel elle a vécu, la délicatesse de sa constitution ne font que mieux ressortir la grandeur de son courage : Sacrifiez aux dieux, lui crie-t-on à chaque instant, et vous serez sauvée! Ecoutez sa réponse : Je suis Chrétienne! A carthage, une noble dame, nommée Perpétue, se trouve dans la position la plus touchante qu'on puisse imaginer. D'un côté le désespoir d'un vieillard à cheveux blancs, et, d'un autre côté, les vagissements d'un tendre enfant la retiennent à la terre. Songez, lui dit le juge, à la vieillesse de votre père, et au jeune âge de votre fils, et sacrifiez pour la prospérité des empereurs. Ecoutez encore sa réponse : Je suis Chrétienne! Bientôt sa mort héroïque montre à son vieux père le chemin qui conduit au ciel, et son sang de martyr est le lait divin qu'elle laisse à l'âme de son enfant bien-aimé. Félicité, compagne de Perpétue, volerait avec le même courage et la même gloire au martyre, si elle n'était retenue par le fardeau sacré que lui a confié la nature. Sa vie n'est point à elle seule en ce moment; elle est aussi à l'enfant qu'elle porte depuis huit mois dans son sein. Quoi donc! tandis que les Chrétiens, persécutés avec elle, vont laisser sur la terre leurs dépouilles mortelles, est-ce qu'elle y restera enchaînée? Est-ce qu'elle demeurera enfermée dans sa prison ténébreuse, tandis qu'ils s'élèveront au ciel qu'illumine le Soleil éternel ? Elle prie avec ferveur; et ses compagnes unissent avec empressement leurs prières aux siennes. Délivrée avant l'heure du dernier combat, elle montre la même intrépidité que si elle n'avait point été affaiblie par les douloureux travaux d'un enfantement prématuré; et, réunie bientôt à la Mère de Jésus, elle veille, du haut du ciel, sur le fils à qui elle est allée préparer une demeure dans la patrie.

« C'est partout le même héroïsme. Plutôt la mort mille fois que de se permettre ce qui aurait seulement l'apparence d'une faiblesse.

La hache ensanglantée tombe enfin de la main des persécuteurs. Que dis-je? ils se sont dépouillés de la cruauté du bourreau, pour prendre l'angélique douceur de ces Chrétiens qu'ils ont contemplés longtemps, avec admiration, au milieu des plus affreuses tortures; et, se jetant dans le sein de cette Eglise qu'ils ont attaquée avec tant d'acharnement, ils en deviennent les plus dévoués et les plus intrépides défenseurs. »

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher si loin de nous des exemples de vertu, tandis qu'il s'en présente partout sous nos yeux. Un spectacle non moins intéressant que tout ce que nous venons de peindre, c'est celui que nous offrent de pauvres créatures en proie à toutes les souffrances, et luttant néanmoins, avec une patience inaltérable, sous le regard de Dieu seul, contre les maux qui les accablent. Telle était cette jeune fille dont l'histoire touchante nous est racontée en quelques lignes dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* :

« Je ne puis m'empêcher, en ce moment, » dit l'auteur, « de songer à cette jeune fille devenue célèbre, en cette grande ville parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans. Il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : « O douleur! tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal. » Elle fait bien mieux elle n'en parle pas. Jamais il n'est parti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance. L'inaltérable résignation de cette fille est devenue une espèce de spectacle; et, comme dans les premiers siècles du christianisme, on se rendait au cirque, par simple curiosité, pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux lions et aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retournait tout surpris d'être Chrétien, des curieux viennent aussi dans cette bruyante cité contempler la jeune martyre *livrée au cancer*. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : « Je ne suis pas, » dit-elle, « aussi malheureuse que vous le croyez; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui. » Et lorsqu'un homme de bien lui dit un jour : « Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui? » Elle répondit avec une naïveté angélique : « Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime. »

Un pareil trait est remarquable assurément; et cependant le récit qui en a été fait est, je ne dirai pas plus remarquable ni même aussi remarquable, mais beaucoup plus rare que le trait lui-même : car il n'y a pas de ville, pas de village, ni même de hameau, où de pareils traits ne se rencontrent, et quelquefois assez fréquemment. Ce qui leur manque, pour avoir la même célébrité que celui dont nous venons de parler, c'est une plume qui les immortalise ; ou plutôt, rien ne leur manque, car ils sont assurés de l'immortalité qui aille seule à leur nature, étant écrits au livre de vie, et devant recevoir de Dieu lui-même les récompenses éternelles.

MYSTÈRE.

Objections.—Je ne puis croire que ce que je comprends ; et, en effet, il faut des raisons pour croire. — La religion doit avoir pour but d'éclairer l'homme sur la terre. Pourquoi donc ne lui parle-t-elle que de mystères? — La religion catholique est précisément celle qui en a le plus. — A quoi servent ces mystères impénétrables, qui semblent même, généralement parlant, contraires à la raison? — Les enseigner aux hommes, aux enfants surtout, c'est leur parler grec ou hébreu.

—

Réponse. — La religion a ses preuves sur lesquelles elle repose, preuves nombreuses, incontestables, comme nous le montrons ailleurs; mais elle a aussi ses mystères, qu'elle dit elle-même être impénétrables; et cela doit être :

> La colonne qui luit en ce désert affreux
> Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
>
> (Racine. *Poème de la relig. ch.* 1er 25 26.)

Que fait l'homme de mauvaise foi? Il ferme les yeux à la lumière, pour ne voir que le côté ténébreux. De là ses attaques, auxquelles, du reste, il n'est pas difficile de répondre.

Je ne puis croire que ce que je comprends, nous dit-il ; et, en effet, il faut des raisons pour croire.

Je ne puis croire que ce que je comprends ! dites-vous. « Alors, » répond l'abbé de Ségur (*Réponses*), « vous ne croyez donc *rien*, rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, etc., etc.; car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes.

« Qu'est-ce, en effet, que la *vie?* Qu'est-ce que la *parole?* Qu'est-ce que le *son?* Qu'est-ce que le *bruit*, la *couleur*, l'*odeur*, etc.?

« Qu'est-ce que le *vent?* où commence-t-il? où et pourquoi et comment cesse-t-il? Qu'est-ce que le *froid*, le *chaud?*

« Qu'est-ce que *dormir?* Comment se fait-il que, pendant le sommeil, mes oreilles demeurant ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entende plus rien?

Pourquoi, comment me réveillé-je, et que se passe-t-il alors?

« Qu'est-ce que la *fatigue*, la *douleur*, le *plaisir*, etc., etc.?

« Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc.?

« Qui *comprend* ce que c'est?

« Comment peut-il se faire qu'avec nos yeux, qui sont deux petites boules toutes noires en dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple)?

« Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps, si régulièrement je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc.?

« Tout est *mystère* en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

« Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature? Quel est celui qui en a compris un seul? Quels mystères!...

« Et je veux comprendre celui qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre! Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre *Dieu* et tous ses enseignements!...

« Mais c'est *absurde!* Il n'y a rien autre chose à répondre. »

Ainsi parle l'abbé de Ségur, ainsi parlent tous ceux qui traitent consciencieusement cette question, ainsi parlez-vous vous-même dans les moments où vous dites naïvement votre pensée, vous qui, aujourd'hui, affirmez si positivement néanmoins que vous ne pouvez croire que ce que vous comprenez. « Que la raison de l'homme est faible! » vous écriez-vous quelquefois. Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent? « Tout est merveille dans la nature! » vous écriez-vous dans d'autres circonstances. Qu'est-ce à dire encore, si ce n'est que tout est pour nous incompréhensible? Et, en effet, *comprendre* c'est *embrasser pleinement*. D'où il suit que nous ne pouvons rien comprendre, rigoureusement parlant; car, d'une part, la raison est trop faible pour cela, et, de l'autre, les œuvres de Dieu, les moindres même en apparence, sont beaucoup trop grandes. Voilà pourquoi un philosophe a dit, avec autant de force que de justice, que *l'homme ne voit le tout de rien*. En tout il y a l'être, à un degré plus ou moins élevé. Or l'être est en soi l'infini. Donc en tout il y a l'infini; donc l'incompréhensible. D'où il suit que l'homme ne voit ni ne peut voir réellement le *tout* de *rien*.

Et pourtant, ajoutez-vous, il faut des raisons pour croire!

Qui vous dit le contraire? Depuis quand la *certitude* d'une chose se confond-elle avec sa *compréhensibilité?* Les choses les plus incompréhensibles *s'attestent* comme les autres par le *témoignage;* et nous devons même remarquer que, quand ce sont des choses qu'il nous importe de connaître, elles reposent ordinairement sur les plus nombreuses et les plus solides attestations, parce que, d'un côté, Dieu, dans sa bonté, n'a pas ménagé les preuves, et que, d'un autre côté, nous les avons examinées avec la plus sérieuse attention.

Qu'y a-t-il de mieux attesté aujourd'hui, aux yeux de tous, que les phénomènes de l'électricité? Le plus ignorant campagnard peut y croire avec plus de certitude qu'à tout ce qui se passe dans son village et même dans sa maison, parce qu'il a, dans le premier cas, un bien plus grand nombre de preuves, et de preuves beaucoup plus solides. Comprend-il rien à cela, cependant? Comprend-il, par exemple, comment sa pensée ou celle de tout autre, déposée dans un bureau, volera sûrement jusqu'aux extrémités du monde, avec la rapidité de l'éclair, pouvons-nous dire ici sans figure, puisque c'est le même phénomène, et cela par des moyens qu'on ne peut lui expliquer sans exciter de plus en plus son étonnement? Qui donc, d'ailleurs, le comprend mieux que lui, même parmi ceux qui ont le plus approfondi cette merveilleuse découverte?

Ce que je dis des phénomènes si merveilleux et cependant si incontestables, quoique nouveaux pour la plupart, de l'électricité, je puis le dire d'une infinité d'autres attestés à l'homme par tous ses sens, en quelque sorte, et par ceux de tous ses semblables, depuis des milliers d'années. Prenez quelques grains de froment, par exemple, et jetez-les dans la terre. Par un concours de phénomènes dont le moindre est plus que suffisant pour confondre la raison la plus haute, vous avez obtenu, au bout de quelques mois, plusieurs mesures de ce même froment. Prenez ce froment obtenu et déposez-le encore dans la terre; vous aurez bientôt une quantité vingt fois plus grande. Renouvelez cette opération pendant un temps assez considérable, et, par la continuation du même prodige, vous aurez à la fin de quoi couvrir le monde... Qu'y a-t-il de plus certain que tout cela, je vous le demande, et qu'y a-t-il néanmoins de plus incompréhensible? N'allez pas croire que ce soit là une exception dans la nature; c'est au contraire la règle générale, ce que nous voyons partout. Prenons quelques branches de ce bois sec, communément appelé sarment, et enfonçons-les dans la terre. Au bout d'un certain temps, ô merveille! nous les voyons verdir, se reproduire en grande quantité et porter le fruit d'où sort la liqueur fortifiante que la bienveillante Providence nous donne pour breuvage, comme le grain dont nous venons de parler pour nourriture. Ce n'est pas tout encore : ces nouvelles branches, enfoncées aussi dans la terre, donneront le même résultat, et ainsi à l'infini, jusqu'à ce que nous arrivions, si nous ne trouvions d'ailleurs aucun obstacle, à couvrir le monde par la multiplication de ce second prodige, non moins surprenant que le premier... Qu'y a-t-il de plus certain

que tout cela, je vous le demande encore, et qu'y a-t-il néanmoins de plus incompréhensible? D'où je conclus que l'incompréhensibilité d'une chose ne peut nuire en rien à sa certitude.

La religion doit avoir pour but d'éclairer l'homme sur la terre. Pourquoi donc ne lui parle-t-elle que de mystères? avez-vous dit encore.

Sans doute la religion a pour but d'éclairer l'homme sur la terre : car elle est venue lui faire remplir ses devoirs. Or, pour les remplir, il faut les connaître, il faut être éclairé par conséquent. Aussi lisons-nous dans l'Evangile que Jésus-Christ, auteur, personnification, en quelque sorte, de la religion, est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Joan.* I, 9.) Ce grand devoir d'éclairer l'homme sur la terre, devoir qui lui a été imposé par Jésus-Christ, son fondateur, la religion ne l'a-t-elle pas rempli, ne le remplit-elle pas encore chaque jour? Et, de bonne foi, qui nous a éclairés vous et moi, qui éclaire tout homme venant en ce monde, pour parler ici le langage de l'Evangile, si ce n'est la religion? Qui éclaire les peuples aussi bien que les individus, si ce n'est elle encore? Où en était le monde avant son établissement, et où en est-il aujourd'hui? Ces lumières que nous avons acquises sur Dieu, sur l'âme humaine, sur les devoirs qui unissent cette âme immortelle au Créateur qui l'a formée à son image, d'où nous sont-elles venues, d'où nous viennent-elles encore, si ce n'est de la religion? Quand elle quitte une contrée, la nuit se fait aussitôt; témoin cette malheureuse Afrique, éclairée autrefois des plus vives lumières, et plongée aujourd'hui dans les ténèbres les plus profondes. Quand elle y vient, au contraire, ou qu'elle y reparaît, la lumière se lève avec elle; témoin encore cette même Afrique, où elle a commencé à se rétablir depuis notre conquête...

Ce n'est point ce que je conteste en ce moment, me direz-vous peut-être; mais je demande pourquoi cette religion, qui se dit toute lumière, ne parle à l'homme que de mystères.

Vous ne voyez pas pourquoi? C'est pourtant bien facile. De quoi nous parle la religion? De Dieu, et des créatures dans leurs rapports avec Dieu, n'est-il pas vrai? Or, Dieu est l'être infini, et par conséquent l'incompréhensible par excellence. Il n'est donc point étonnant que la religion ne nous parle que de mystères, comme vous dites.

Elle est cependant toute lumière! remarquez-vous.

Sans doute, avons-nous dit; et c'est précisément pour cela qu'elle nous montre partout des mystères que nous n'apercevions pas auparavant. N'est-ce pas là l'effet propre de toute lumière ici-bas? Voyez l'homme des champs. Dans l'ignorance où il est de toutes choses la plupart du temps, il passe sa vie au sein des plus grandes merveilles qu'il ne soupçonne même pas. Mettez à sa place un homme instruit; supposez-le lui-même éclairé, quoique tardivement, de toutes les lumières de la science : tout change pour lui immédiatement, et il ne voit partout que prodiges qu'il était bien loin de soupçonner. Quoi! dira quelqu'un. La science, qui est toute lumière, ne nous parle que de mystères! Mais oui, cela est et doit être; non pas qu'elle change rien à la nature des choses, mais parce qu'elle nous les montre, au contraire, telles qu'elles sont pour nous sur la terre, c'est-à-dire incompréhensibles, et, par conséquent, pleines de mystères.

Et vous vous étonnez que la religion ne nous parle que de mystères? C'est ne rien entendre évidemment, ou plutôt c'est vouloir ne rien entendre, je ne dirai pas seulement à la religion, mais aux choses les plus ordinaires de la vie présente.

La religion catholique est précisément celle qui en a le plus, avez-vous ajouté.

Oui, et c'est la même raison. La religion catholique est précisément celle qui a le plus de mystères, parce que c'est elle qui nous fait le plus approfondir la nature de Dieu, parce que de son sein sortent des lumières qui nous montrent ce que nous n'apercevions point auparavant, des choses incompréhensibles, par conséquent des mystères et de grands mystères ; de même que la vraie science, une science complète comme on dit, autant qu'elle peut se trouver chez l'homme, lui montre ce que l'ignorance et un demi-savoir ne pouvaient remarquer. Non pas que l'obscurité et la nuit de l'erreur n'aient aussi leurs incompréhensibilités, leurs mystères, si je puis me servir de ce mot, encore plus révoltants que ceux de la vérité ; mais nous ne les remarquons pas la plupart du temps, ils nous frappent beaucoup moins surtout que ceux de la religion qui nous sont annoncés au nom de Dieu, qui ne sont pas pour nous seulement un objet inexplicable de croyance, mais une règle inflexible de conduite, qui viennent du ciel, en un mot, et nous appellent au ciel.

Ecoutons, sur le sujet qui nous occupe, quelques réflexions de l'abbé de Frayssinous. (*La religion considérée dans ses mystères.*)

« J'entends par mystères, » dit-il, « certains points de doctrine qui surpassent l'intelligence humaine que la raison seule n'aurait jamais pu découvrir et que nous croyons sur l'autorité divine qui nous les a révélés, mais sans en pénétrer la nature: tel est le dogme d'un Dieu fait homme pour le salut du monde. Or, loin d'être choqué de trouver des mystères dans une religion divine, je devrais l'être qu'elle en fût dépouillée.

« En effet, si je m'élève jusqu'à la Divinité, si je contemple les perfections adorables de celui par qui tout existe et s'anime dans l'univers, cette puissance qui l'a créé, cette sagesse qui le gouverne, cette bonté qui aime à se communiquer et à se répandre, cette sainteté qui repousse jusqu'à l'ombre du mal, cette justice aussi redoutable au vice que consolante pour la vertu : sans doute,

malgré la faiblesse de mon intelligence, je connais assez ces attributs divins pour sentir que je dois m'abaisser devant cette infinie Majesté, lui rendre des hommages d'adoration et d'amour et tirer de ces notions, quoique imparfaites, des règles qui dirigent mes affections et ma conduite dans la vie présente. Mais je sens également que si je veux pénétrer bien avant dans les perfections de l'Être infini, je suis plongé dans un abîme dont je ne saurais sonder la profondeur; c'est comme un océan immense sans fond et sans rives, où l'esprit s'égare et se perd. Oui, c'est un Dieu incompréhensible que celui que nous adorons, c'est même cette dénomination qui le caractérise le plus parfaitement. Ce n'est pas assez de dire qu'il est l'Être souverainement bon, sage, intelligent si l'on n'ajoute, comme le fait observer Bourdaloue, qu'il est bon, mais d'une bonté incompréhensible, sage, mais d'une sagesse incompréhensible, intelligent, mais d'une intelligence incompréhensible. La religion, si elle est son ouvrage, ne doit-elle pas porter l'empreinte de son auteur ? Les œuvres de l'homme sont bornées comme lui, celles de Dieu, être infini, doivent avoir quelque chose de son infinité. Si ma religion était dépouillée de tout mystère, elle me serait suspecte; je croirais y reconnaître une invention humaine et le cachet d'un imposteur habile qui n'a pas voulu déconcerter, effrayer la raison de ses semblables. Il faut qu'il y ait des points incompréhensibles dans la religion d'un Dieu qui cesserait de l'être, s'il pouvait être compris; et voilà comme les mystères, loin de rendre le christianisme indigne de Dieu, le marquent, pour ainsi dire, du sceau de la Divinité.

« Développons davantage cette pensée. Les mystères, dit-on, sont incompréhensibles; mais c'est par là qu'ils sont plus dignes de l'intelligence infinie de Dieu. Hé quoi! les savants ont une infinité de connaissances étrangères, inaccessibles au commun des esprits, et celui qui est la science et la lumière même ne connaîtrait pas de vérités au-dessus de l'esprit le plus pénétrant! Dites à un homme du peuple tout à fait ignorant que ce soleil qu'il voit se lever, monter vers son midi, décliner vers son couchant et enfin disparaître, est pourtant immobile au centre du monde: dites-lui que cette terre sur laquelle il est bien fixe, tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité, vous le verrez sourire; il pensera peut-être que vous voulez vous moquer de son ignorance et de sa simplicité, et si vous ne réussissiez pas à lui mettre dans l'esprit des idées intermédiaires qui lui facilitent la croyance de vos assertions, il ne verra qu'une extravagance là où vous serez fondé à voir une réalité. Que penseriez-vous d'un villageois qui dirait à un de nos savants: Je ne comprends rien à vos assertions sur l'immobilité du soleil dont je puis en quelque sorte suivre le mouvement de mes yeux, ni sur la rotation de la terre dont je sens l'immobilité; tout cela est inintelligible et je m'en tiens à ce que je vois? Vous regarderiez sans doute en pitié ce rustique raisonneur. Eh bien! souffrez que je vous le dise: vos raisonnements contre nos mystères sont encore moins solides que les siens. Car enfin, entre vous et lui il y a quelques points de rapprochement et de comparaison; comme lui vous êtes homme, faible et borné, et si l'intervalle qui vous sépare est grand, toutefois il n'est pas immense. Mais de vous à Dieu, fussiez-vous le plus savant des hommes, la distance est infinie; cette raison qui vous enorgueillit n'est qu'une légère émanation de cet océan de science et de lumière qui est Dieu, et le ciel est moins éloigné de la terre que l'intelligence divine de l'intelligence humaine. Notre esprit n'est pas assez clairvoyant pour pénétrer l'essence des choses, pour en saisir l'ensemble et les détails jusque dans leurs dernières extrémités: très-souvent il existe entre les objets des rapports très-réels, mais qui nous échappent; et voilà pourquoi la vérité peut nous paraître quelquefois d'une invraisemblance choquante; mais Dieu voit le fond des choses et par là même il découvre des accords là où nous croyons voir des oppositions. La mesure de notre esprit est trop courte pour embrasser l'immensité des connaisances divines; c'est comme si nous voulions renfermer dans le creux de la main toutes les eaux de l'Océan.

« Les mystères sont incompréhensibles; eh bien! ils n'en sont que plus dignes de la sagesse de Dieu. Jésus-Christ est venu pour guérir l'homme tout entier, pour remédier à la plaie profonde faite à son esprit par l'orgueil, et à son cœur par la volupté. Une curiosité superbe l'avait précipité dans les plus monstrueuses erreurs, comme l'amour des choses sensibles l'avait plongé dans les plus brutales et les plus honteuses passions; il fallait que son cœur fût purifié par une loi sainte, et son esprit humilié par des vérités incompréhensibles. C'est du Père des lumière que nous tenons la raison qui nous éclaire, mais si, par un indigne abus, elle s'est soulevée contre son auteur, que peut-elle faire de mieux, pour expier sa révolte, que de s'immoler elle-même à la raison suprême, et de plus sous le joug de l'incompréhensible, mais infaillible vérité de Dieu?

« Les mystères sont incompréhensibles; eh bien! c'est par là même qu'ils sont plus dignes du plan général de la Providence dans le gouvernement de ce monde. En effet, jaloux de recevoir des hommages raisonnables et méritoires, Dieu a voulu que sa religion fût environnée tout à la fois de lumières et de ténèbres; plus obscure, nous pourrions être excusables de n'y pas croire; plus lumineuse, nous ne croirions pas, mais nous verrions. Oui, dans la religion comme dans la nature, Dieu est tout à la fois visible et caché; il est visible par la lumière céleste dont il a environné la mission de Jésus-Christ et des apôtres; c'est là que la raison puise les motifs de croire, et

c'est par là que notre croyance est raisonnable; il est caché par la nature impénétrable de la doctrine qu'il nous fait annoncer; et voilà ce qui fait le mérite de notre croyance. Quel mérite avons-nous de croire à l'existence du soleil que nous voyons de nos yeux? Qui cherche la vérité aura des motifs suffisants de croire: qui ne l'aime point, ne manquera pas de prétexte pour être incrédule. Le Dieu du christianisme habite dans les profondeurs d'un nuage d'où sortent des clartés douces et vives qui réjouissent les esprits dociles, et d'où jaillissent aussi des éclairs éblouissants qui aveuglent les superbes. »

A quoi servent, avez-vous demandé, ces mystères impénétrables, qui semblent même, généralement parlant, contraires à la raison?

A quoi servent ces mystères impénétrables? Je viens de vous le dire, ils imposent une légitime humiliation à notre raison orgueilleuse et révoltée, ils la rappellent à la soumission.

Il sont impénétrables! dites-vous. Oui, et malgré leur impénétrabilité, ils éclairent notre intelligence, échauffent notre cœur, fortifient notre volonté. Ils sont comme le soleil, qui éclaire, réchauffe et vivifie l'homme placé, sur la terre, à une distance convenable, mais qui aveugle et brûle l'audacieux qui veut le sonder de trop près.

Qu'y a-t-il de plus impénétrable que les mystères du péché originel, de l'incarnation, de la présence réelle; et cependant ne sont-ce pas ces mystères qui nous font le mieux connaître la nature divine et la nature humaine, ne sont-ce pas eux qui nous portent le plus à l'amour de Dieu et à l'accomplissement de ses divins préceptes?

« Sans doute, » s'écrie ici l'abbé de Frayssinous, « c'est un grand mystère que cette faute originelle, héréditaire, qui a corrompu le genre humain dans sa source, et qui l'a dépouillé de sa noblesse primitive. Mais voyez combien la révélation positive de ce mystère éclaire l'homme sur sa destinée et sur les contradictions de sa nature. La raison murmure, elle se scandalise de voir dans l'homme ce mélange de passions basses et de désirs célestes, d'amour de la vertu et de penchant violent pour le vice, l'assujettissement de l'esprit à l'empire des sens, les désordres et les maux qui en sont la suite inévitable: l'homme est ainsi une énigme inconcevable à lui-même, qui nous l'expliquera? Dire qu'il n'y a pas de Dieu, et que dans ce monde tout marche au hasard, ce n'est pas là une ressource, c'est une frénésie, et plutôt que de se précipiter dans cet épouvantable abîme, il faudrait croire qu'il y a ici quelque vérité cachée qui, par sa profondeur se dérobe à notre intelligence. Mais voici que la religion vient au secours de la raison déconcertée. Ce que certains sages de l'antiquité païenne semblent avoir soupçonné; ce qui s'était conservé confusément dans la tradition de tous les peuples; ce que la fable avait figuré dans Prométhée dérobant le feu du ciel, et, par ce vol sacrilége, attirant sur la terre les fléaux qui la désolaient; ce que les poëtes ont chanté sous le nom de *l'âge d'or* et de *l'âge de fer*, la religion l'a révélé clairement. Elle nous enseigne que l'homme n'est pas sorti des mains du Créateur tel qu'il est aujourd'hui; que dans l'ordre actuel des choses, il n'est plus qu'un être dégradé, un roi détrôné, qui toutefois, dans sa disgrâce, conserve des traits de sa première grandeur. Il ne s'agit donc pas de faire l'homme tout grand et tout bon, malgré le sentiment qu'il a de sa faiblesse et de sa corruption; cette opinion ne peut que l'enivrer d'un fol orgueil, de l'amour de lui-même, et tout au plus en faire un stoïque, un sage superbe. Il ne s'agit pas non plus de le faire tout terrestre et tout méprisable, malgré le sentiment qu'il a de sa noblesse et de sa dignité; cette opinion, en le ravalant, peut le jeter dans l'épicurisme et dans les plus grossières voluptés. La doctrine chrétienne tient le milieu entre ces deux excès, elle nous montre dans l'homme l'image de Dieu défigurée mais non effacée, et lui apprend à se défier de lui-même, sans détruire pourtant les hautes idées qu'il doit en avoir. Voilà comme du fond des ombres les plus mystérieuses jaillissent sur la nature de l'homme et sur l'ordre présent des choses de grands traits de lumière.

« C'est un grand mystère que celui d'un Dieu qui daigne s'unir à notre nature; mais voyez comme il fait admirablement ressortir les attributs divins et la dignité de notre âme. Qu'elle est redoutable cette justice qui n'a pu être apaisée que par les supplications de l'Homme-Dieu! Qu'elle est grande la malice du péché qui a dû être expié par une telle victime! Mais aussi qu'elle est ineffable la bonté qui a daigné s'abaisser ainsi, et qu'elle ne doit pas être la dignité de nos âmes rachetées à un si haut prix. Oh! combien ces pensées sont capables de nous enflammer de reconnaissance pour la Divinité, et de nous pénétrer d'horreur pour le mal qui l'offense, en même temps qu'il nous dégrade!

« C'est un grand mystère que celui de l'Eucharistie, tel que le professait le monde entier avant le XVIe siècle, et tel que le professent encore la plupart des communions chrétiennes répandues sur toute la terrre; mais voyez comme au sein de l'Eglise il devient une source intarissable d'eaux salutaires qui répandent la vie et la fécondité. Voyez comme la première participation à ce divin mystère forme pour le fidèle une époque précieuse dont l'attente ou le souvenir remplit pour ainsi dire sa vie tout entière! Oui, l'admission à la table sacrée est présentée de loin à l'enfance comme la plus glorieuse et la plus touchante de toutes les faveurs. Quel motif puissant de conserver son innocence ou de la réparer, de montrer plus de docilité, de soumission, de modestie, d'éloignement de tout ce qui peut altérer la vertu! Ce n'est que par une conduite pure, par des mœurs irrépréhensibles, par des victoires remportées sur soi-même qu'on arrive au

divin banquet. Que de Chrétiens parmi nous auront dû à la sainte Eucharistie d'avoir pratiqué ce que leur religion avait de plus saint et de plus parfait! Que de passions vaincues, d'offenses pardonnées, d'occasions évitées, de pauvres soulagés, de mouvements de haine étouffés! En un mot, que d'actes héroïques de vertu inspirés, soutenus par le désir de se rendre moins indigne de participer à ce que la religion appelle *les saints, les redoutables mystères.*

« Non, il n'en est pas des mystères du christianisme comme de ce qu'on appelait mystères chez les païens; dogmes bizarres, cérémonies impures, bien plus propres à étouffer la vertu qu'à l'inspirer. Dans la religion chrétienne, le centre auquel tout vient aboutir c'est Jésus-Christ: lumière du monde par sa doctrine, sauveur des hommes par sa mort, il est encore leur modèle par ses vertus. Les mystères de la naissance, de la vie, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, ne sont que la morale en action, et forment une suite tout à la fois sublime et populaire de tableau de vertus. Etre modeste jusqu'à l'humilité, doux jusqu'à pardonner les outrages, charitable jusqu'à aimer ses ennemis, résigné dans les maux de la vie jusqu'à éviter le murmure, chaste jusqu'à condamner la pensée réfléchie, fidèle à Dieu jusqu'à mourir pour sa loi; voilà des vertus chrétiennes. Qui ne sent pas combien les préceptes, en cette matière, tirent de force et d'autorité des exemples de Jésus-Christ, n'ordonnant que ce qu'il a pratiqué lui-même, humble, doux, charitable jusqu'à souffrir pour nous et mourir en pardonnant à ses bourreaux. »

Mais, avez-vous ajouté, vos mystères semblent, généralement parlant, contraires à la raison.

Oui, vous dites vrai, ils semblent contraires à la raison; mais ils ne le sont pour cela. De cette apparente contradiction entre nos mystères et la raison, contradiction que nous trouvons du reste la même par rapport à des vérités admises par tout le monde, vouloir conclure que ces mystères sont réellement déraisonnables et inadmissibles, c'est rejeter les autres vérités qui nous présentent la même contradiction avec notre raison, c'est nier les preuves, inattaquables pourtant, sur lesquelles ils reposent, c'est se jeter dans un doute universel.

« Ici, » ajouterons-nous avec l'abbé de Frayssinous, « démêlons bien les choses pour ne pas nous égarer. Si vous avancez que nos mystères, considérés en eux-mêmes, sont invraisemblables, qu'ils sortent de la sphère commune des conceptions humaines, qu'ils présentent des contrariétés apparentes, qu'ils sont sujets à des difficultés dont on n'aperçoit pas toujours clairement la solution, nous sommes d'accord; sans cela, les mystères ne seraient pas des mystères. Mais je dois vous rappeler que bien souvent des rapports de vérité, quoique très-réels, échappent à notre intelligence, et que par là même nous pouvons prendre des contradictions apparentes pour des contradictions véritables; qu'il serait absurde de vouloir juger en toute rigueur ce qui est d'un ordre surnaturel, par ce qui appartient à l'ordre naturel, de transporter, par exemple, à l'Etre infini les propriétés de l'être borné, et d'appliquer à la personne divine les notions de la personne humaine; je vous dirai enfin que nous ne devons pas rougir d'avouer avec Descartes qu'il n'est pas permis de nier des vérités une fois prouvées pour des difficultés insolubles à notre faible raison. Les exemples se présentent en foule pour éclaircir notre pensée. Dans les sciences naturelles, même dans les sciences qu'on donne comme les plus certaines de toutes, on arrive, par une suite de propositions parfaitement enchaînées, à des résultats si étranges qu'on ne sait trop comment les concilier entre eux ni avec la saine raison. On démontre très-bien que deux lignes pourraient s'approcher sans cesse l'une de l'autre sans jamais se rencontrer, encore qu'elles fussent prolongées à l'infini; et nous trouvons que c'est là une chose très-choquante. Mais voici un exemple plus familier: prenez un aveugle de naissance, faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau qui, pourtant, d'après les lois de l'optique vous présente à vous des élévations et des profondeurs, dites à cet aveugle que, dans cette surface unie, vous voyez des enfoncements: comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface plane au tact de sa main soit profonde à vos yeux? Plane et profonde tout ensemble, pourrait dire l'aveugle, quelle absurdité! Il y a là pour l'aveugle je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère: et que lui manque-t-il pour bien juger! Il lui manque un sens, celui de la vue, dont la privation le rend étranger au phénomène de la lumière réfléchie et de la perspective. Eh bien! nous sommes cet aveugle par rapport aux mystères; il nous manque présentement un degré d'intelligence que nous aurons un jour. L'aveugle sur le témoignage des autres, doit croire raisonnablement aux merveilles de la vision, sans les comprendre; et nous aussi, sur le témoignage divin de Jésus-Christ et de son Eglise, nous devons croire raisonnablement aux mystères du christianisme sans pouvoir les pénétrer. »

Les enseigner aux hommes, aux enfants surtout, avez-vous dit enfin, c'est leur parler grec ou hébreu.

Ce que vous dites est de la plus grande fausseté. Parler grec ou hébreu à ceux qui n'entendent point ces langues, c'est pour eux du bruit seulement, un vain son, incapable d'éveiller en leur esprit aucune pensée, et dans leur cœur aucun sentiment. En est-il de même de nos mystères? et n'est-ce pas le contraire qui a lieu? Que de discours et quels discours sur la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la sainte Eucharistie? Le plus choquant de tous nos mystères, Jésus mort sur la croix, la Passion, en un mot, ce grand sujet cesse-t-il d'être traité en aucun temps, en aucun lieu de la terre? et, malgré cela, toutes les fois qu'il est traité convenablement, manque-

t-il de faire verser des larmes, d'arracher des sanglots aux plus insensibles? Ce n'est donc pas un langage inintelligible adressé aux hommes, mais plutôt le langage le plus touchant, le plus profond, le plus avantageux qu'on puisse leur faire entendre.

« Sans doute, » dit à cette occasion l'abbé de Frayssinous, « nous n'avons point d'idées complètes ni parfaites de nos mystères; nous ne les présentons pas dans leur substance la plus intime; nous ne les voyons pas dépouillés de toute espèce de nuages. Mais nous les connaissons assez pour en parler distinctement et sensément, pour ne pas les confondre les uns avec les autres, pour voir où se trouve la saine doctrine, où se trouve l'erreur, et même pour en tirer des leçons de conduite très-utiles et très-touchantes. Hé quoi! lorsque le grave Bourdaloue prêchait dans la capitale ses discours sur les mystères, parlait-il à son auditoire une langue inconnue? Ne faisait-il que proférer des paroles vides de sens? ne réveillait-il dans les esprits aucune idée, aucun sentiment? Ou plutôt ne sait-on pas que ces admirables discours sont encore un des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne? Il en est des mystères de nôtre religion, comme de beaucoup de choses dont parlent ordinairement tous les hommes, les savants comme le peuple, et dont pourtant on n'a que des notions imparfaites, vagues et confuses. Ainsi toute la terre parle du temps, de l'espace, de l'éternité: et pourtant, si nous voulons y faire attention, nous verrons que ce sont là des choses dont la nature nous est cachée, dont l'idée est très-incomplète et mêlée d'impénétrables obscurités. Qui peut se flatter de bien comprendre ce que c'est que l'espace, et de terminer à ce sujet les querelles des métaphysiciens les plus subtils? Veut-on se figurer l'espace comme une immense capacité, distinguée de ce monde et dans laquelle ce monde est contenu? Mais cette capacité, est-ce quelque chose de réel? en fera-t-on un être véritable, ou bien n'est-ce qu'un être imaginaire, un néant? Dira-t-on que l'espace n'est pas distingué de la manière dont les corps existent les uns par rapport aux autres? Mais comment des choses matérielles peuvent-elles exister sans être contenues dans un lieu qui soit distingué d'elles-mêmes? Il faut, l'avouer l'esprit humain touche ici à des bornes qu'il ne saurait franchir. Un des génies les plus pénétrants qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin, était si embarrassé pour se faire des idées bien nettes du temps, qu'il a dit quelque part: *Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, je le sais; et quand on me demande ce que c'est que le temps, je ne le sais plus.* (*Confess.*, lib. XI, cap. 14.) Oui, il faudrait n'avoir jamais réfléchi, être entièrement étranger à la science qui est le fondement de toutes les autres, à la métaphysique, pour ne pas savoir que la plupart de nos connaissances se lient à des objets dont nous n'avons pas des idées incomplètes et environnées de profondes ténèbres. » Ne dites donc point qu'enseigner nos mystères aux hommes, c'est leur parler grec ou hébreu.

Les enseigner aux enfants!... avez-vous ajouté.

Pourquoi non? Ne leur apprenez-vous pas, et même dès le plus bas âge, à lire, à écrire, à compter? Il y a là pourtant des mystères qu'aucun ne pénétrera jamais parfaitement à aucune époque de sa vie. Cette considération ne vous arrête pas un seul instant: « Ils en comprennent et en pratiquent déjà quelque chose, pensez-vous avec raison, d'après l'expérience qu'en ont tous les hommes et que vous en avez vous-même, et, plus tard ils en comprendront et en pratiqueront davantage. » Vous ne pouvez donc, sans inconséquence, sans vous mettre en opposition avec la conduite générale des hommes, avec la raison, nous défendre de leur enseigner les mystères de la religion, dont la connaissance nous est, à tous, infiniment plus importante que celle de toute science profane.

« Sans doute, » observe ici l'abbé de Frayssinous, « les enfants n'auront que des idées vagues sur les mystères, on les confiera plus à leur mémoire qu'à leur jugement; mais les notions qu'ils reçoivent se développeront avec les années, et, imprimées dans leur âme dès l'âge le plus tendre, elles ne s'effaceront plus. Ainsi ont été élevés nos pères dans les âges précédents; ainsi ont été élevés Descartes, Pascal et Bossuet: oui, ces grands hommes ont commencé par apprendre leur catéchisme, si je puis me servir de cette expression populaire, et cela ne les a pas empêchés d'être des esprits créateurs, chacun dans leur genre, et de devenir les flambeaux du monde; ainsi ont été élevés la plupart d'entre nous, et je ne vois pas que cette méthode ait eu de mauvais résultats sous aucun rapport. Croyez-en, non aux vains discours de spéculateurs oisifs, mais à l'expérience personnelle de ceux qui, par état, ne sont pas étrangers à l'éducation du premier âge. Nous ne craignons pas de vous dire qu'avec un peu d'art et de patience on peut très-bien lui faire goûter l'enseignement des plus hautes vérités. Dans nos Evangiles, la partie mystérieuse se trouve mêlée à des faits merveilleux, à des paraboles touchantes, à des traits d'humanité, à des maximes d'une morale pure, à des images gracieuses ou terribles, qui ont de quoi intéresser tous les âges: et ne sait-on pas que nous apportons en naissant un goût très-vif pour les choses extraordinaires, cachées, mystérieuses, et que, pour être environnés de certains nuages, elles ne font qu'exciter davantage la curiosité? Qu'on montre à l'enfance Jésus naissant dans une crèche, célébré par les anges, visité par les bergers des montagnes voisines, croissant sous les yeux de ses parents auxquels il est soumis, quittant sa retraite pour évangéliser les peuples et soulager les malheureux, bénissant les enfants, pleurant au tombeau de Lazare et sur l'ingrate Jérusalem, montant au Calvaire en portant le bois sur lequel on

doit l'immoler, donnant sa vie pour ses ennemis, sortant ensuite glorieux du sépulcre et s'élevant en triomphe dans les cieux : tout cela n'est-il pas fait pour captiver l'imagination et le cœur, et se graver aisément dans la mémoire? »

Ainsi l'enseignement des mystères chrétiens est déjà souverainement utile aux enfants dès le premier âge, et il doit leur devenir plus utile encore dans la suite. Ce n'est donc point leur parler grec ou hébreu, comme vous avez dit, ce n'est donc point leur faire entendre un vain son, mais bien plutôt leur apprendre cette céleste doctrine qu'aucune intelligence créée ne saurait embrasser complétement, tant elle est vaste et profonde, et qui a néanmoins sa gouttelette de vérité et d'amour pour les plus faibles intelligences.

MYSTICITÉ.

Objections. — La mysticité est une espèce de folie religieuse. — Elle ouvre la porte aux plus grands égarements, et nous pourrions le prouver par beaucoup d'exemples.

—

Réponse. — Comme toutes choses, j'ajouterai même, comme les choses les plus sublimes, la mysticité a ses dangers, ses abîmes; dangers, abîmes d'autant plus redoutables quelquefois, qu'elle a élevé l'âme à une plus grande hauteur. Ceux qui ne la voient que du mauvais côté ne sauraient donc manquer de nous dire :

La mysticité est une espèce de folie religieuse.

Oui, à vos yeux, parce que vous ne considérez que les égarements dans lesquels l'âme tombe quelquefois en s'y abandonnant. Or savez-vous bien ce qui arriverait si on jugeait ainsi toutes choses? C'est que les meilleurs seraient précisément les plus insignes folies.

Oui, la mysticité doit être une espèce de folie à vos yeux, parce que vous vous placez au point de vue du monde pour la juger, et que ce qui est sagesse devant Dieu n'est que folie pour le monde, la plupart du temps, de même que ce qui est sagesse pour le monde n'est que folie devant Dieu.

La mysticité est une espèce de folie religieuse, avez-vous dit. Mais savez-vous seulement ce que c'est, vous qui parlez ainsi? Savez-vous d'où elle vient, où elle va, quels effets elle produit réellement dans les âmes qu'elle domine?

Quoique protestant, Leibnitz a eu sur la théologie mystique une idée remarquable : «Cette théologie,»dit-il,«est à la théologie ordinaire ce que la poésie est à l'éloquence. » Comme la poésie, en effet, elle aime à planer au-dessus de la terre et à entretenir commerce avec les cieux; au lieu de se laisser abattre par la douleur, elle s'en nourrit, et elle donne à l'âme cette divine énergie indispensable pour vaincre toutes les difficultés de la vie.

Qui que nous soyons, nous avons tous éprouvé mille fois que l'homme n'est point à sa place en ce monde. Il se tourmente, il s'agite en tout sens. Il cherche partout le bonheur qu'il ne trouve nulle part. « Il est là! » lui crie une voix trompeuse. Il s'y précipite avec une ardeur que rien ne peut arrêter. Il y arrive enfin, après des efforts inouïs. Hélas! au moment même où il élevait la main pour saisir ce qu'il croyait le bonheur, il voit s'évanouir l'ombre vaine qu'il prenait pour une réalité. Inutilement il rappelle à lui le passé. Les jours qui se sont écoulés déjà ont une ressemblance déplorable avec ceux qui s'écoulent actuellement, en sorte que si, dans leur rapide passage, ils ont laissé quelques traces dans son âme, c'est surtout par la désolation et les larmes. Inutilement il se réfugie dans l'avenir : car l'avenir est la troisième partie d'un tout dont il connaît déjà la première. L'expérience ne lui permet donc plus de se faire illusion; et si, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances trompées, il cherchait encore la joie au sein même de la tristesse, de nouveaux désappointements ne tarderaient pas à l'abattre plus profondément que jamais.

Ce qui soutient l'homme ici-bas, c'est l'attente d'une vie meilleure. Il traverse moins péniblement la mer orageuse de ce monde en regardant les cieux. Telle est cependant son impatience du bonheur, qu'il le veut à tout prix sur la terre. Ne le trouvant point dans la vie réelle, il le cherche dans une vie idéale. Il se repaît d'illusions. Dégagé des sens, pour ainsi dire, il se met en relation avec des êtres d'une nature supérieure qui n'existent que dans son imagination. C'est la poésie de la vie. Quand cette vie intérieure a pour base la religion; quand, au lieu de se repaître d'illusions, elle se nourrit des idées chrétiennes, c'est la vie mystique : vie toute spirituelle, supérieure, par conséquent, à la vie ordinaire. Dieu, Jésus-Christ, la Vierge-Mère, les esprits célestes, les saints, voilà les êtres avec lesquels nous entrons en rapports habituels, non par l'entremise des sens, qui nous trompent si fréquemment, mais par l'entremise beaucoup plus sûre de la foi.

Celui qui parla le mieux peut-être le langage des mystiques, Fénelon s'exprime ainsi dans le panégyrique de la sainte qui a le plus vécu de cette vie toute spirituelle : « A peine Thérèse lisait-elle deux lignes pour se nourrir de la parole céleste de la foi, que l'Esprit, se saisissant d'elle, liait ses sens et les puissances de son âme pour l'enlever hors de sa lecture. Elle voyait d'une vue fixe Jésus seul et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdait dans ce grand objet, son entendement ne pouvait agir, et ne faisait que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumière; elle ne pouvait ni rappeler ses idées, ni raisonner sur les mystères; nulle image

sensible ne se présentait ordinairement à elle, seulement elle aimait, elle admirait en silence, elle était suspendue et comme hors d'elle-même. »

Telle est quelquefois l'action de l'Esprit infini dans son intime union avec l'esprit créé, que ce n'est pas l'âme seulement, mais le corps même qui est élevé au-dessus de la terre et emporté vers les cieux. Aussi les dernières paroles du passage que nous venons de citer doivent-elles s'entendre à la lettre et non métaphysiquement, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer : « Je me sentais, » dit sainte Thérèse, parlant de ses ravissements, « enlever l'âme et la tête, et quelquefois même le corps entier, en sorte qu'il ne touchait plus la terre. Ce dernier effort eut lieu rarement, il est vrai ; mais je l'éprouvai d'une manière bien sensible un jour que j'étais à genoux, prête à communier. Cela me fit beaucoup de peine, parce qu'il me paraissait y avoir quelque chose de fort extraordinaire qui ne manquerait pas d'être remarqué. C'est pourquoi, en ma qualité de prieure, je défendis aux religieuses d'en parler. »

De tels prodiges qui tendent à tout spiritualiser, même la matière, paraîtront sans doute extraordinaires au siècle qui, de son côté, voudrait tout matérialiser, même l'esprit. Il est vrai que, si le cœur s'attache aujourd'hui de plus en plus à la terre, le génie semble s'en détacher, dans la même proportion, par l'étude approfondie des sciences et des arts. Nous ne savons ce qui résultera de certaines découvertes modernes, préconisées de tous côtés avec exaltation ; mais, à moins de fermer les yeux, il nous est impossible de ne pas remarquer en ce moment, dans les régions élevées, la lutte ouverte entre l'esprit et les sens, les efforts multipliés de l'intelligence pour vaincre la matière. Il ne saurait y avoir toutefois de plus éclatante victoire remportée sur les sens que ces ravissements de quelques saints dont le plus hardi scepticisme ébranlerait difficilement la certitude. Le plus extraordinaire et le plus incontestable en même temps, puisqu'il se trouve dans les livres inspirés, c'est celui que l'Apôtre des nations rapporte dans sa *IIe Épître aux Corinthiens* (XII, 2) : *Je connais un homme en Jésus-Christ qui fut élevé jusqu'au troisième ciel*, dit-il en parlant de lui-même. *Si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait. Mais je sais que cet homme fut emporté dans le paradis, et y entendit des paroles secrètes qu'il n'est pas permis à la langue humaine de répéter.* C'est bien là évidemment le plus grand triomphe de l'esprit sur la chair. Non-seulement il s'en dégage, mais il la dompte, il la maîtrise, il l'élève vers le séjour des purs esprits, d'où il lui fait entendre les sons affaiblis de ces harmonieux concerts qui n'ont point d'écho sur la terre, et ne peuvent être répétés par la langue des hommes. Malheureusement ces heures d'extase s'écoulent rapidement. Si j'osais comparer les petits objets de la nature aux grandes choses de la religion, je dirais : Voyez ce faible oiseau qu'enchaîna la main d'un enfant. Il s'élève, par un instinct naturel, dans les airs où Dieu le plaça pour voler en liberté ; mais, incapable de soulever longtemps les liens qui le retiennent, il est arrêté dans son essor et retombe aussitôt vers la terre. Il en est de même de l'âme humaine. Enchaînée aussi dans les liens du corps, elle cherche à s'élever aux cieux, où l'appelle le bonheur ; mais, incapable de soulever longtemps le poids qui la retient, elle se sent arrêtée bientôt dans son essor sublime et retombe vers la terre, où elle retrouve toutes les misères de la vie.

Elle les supporte alors cependant avec résignation et même avec amour, parce qu'il vient de lui être révélé que, plus elle aura été éprouvée sur la terre, et plus elle sera élevée en gloire dans les cieux. De quoi saint Paul aime-t-il à se glorifier ? De la grandeur de ses révélations ? Non, car elles pourraient devenir pour lui une cause d'orgueil ; mais il se glorifie volontiers de ses infirmités, pour que la vertu de Jésus-Christ habite en lui. Sainte Thérèse se plaît-elle dans ses ravissements ? Au contraire, elle en est effrayée ; elle cherche à les cacher aux hommes, elle résiste même à l'entraînement de l'Esprit divin. L'heure n'est pas arrivée pour elle de s'élever au ciel, et elle s'attache à la terre avec toute l'énergie de son humilité. Mais, quand le Seigneur permet aux souffrances de l'éprouver, son cœur tressaille d'allégresse C'est là son élément sur la terre, et vous diriez qu'elle ne peut vivre ailleurs. « Ou souffrir, ou mourir ! » s'écrie-t-elle quelquefois. Cette parole, sortie de la bouche d'une femme épuisée par de continuelles souffrances, ne me paraît pas avoir été suffisamment admirée. C'est le sublime de la patience.

L'âme puise encore à cette source divine la force qui lui est nécessaire pour exécuter les plus difficiles entreprises. Voyez l'Apôtre des Indes. N'ayant pour arme que la croix de Jésus, ce conquérant des âmes soumet seul à l'Evangile un plus grand nombre de peuples que n'en soumettrait à sa domination le plus intrépide guerrier suivi d'une armée puissante. Voyez saint Vincent de Paul, ce pauvre prêtre, né dans un village inconnu, d'une famille plus inconnue encore, et devenu depuis si célèbre. Il est en ce monde bien des sortes de misères. Cependant vous n'en nommeriez peut-être pas une seule à laquelle il n'ait compati et qu'il n'ait essayé de soulager. Apôtre de la charité, répondant dignement à sa vocation, il a fait, seul, plus de bien à l'humanité que ne lui en feraient les princes les plus riches de la terre en se réunissant. Et, de peur qu'on ne dise qu'il se trouve quelquefois dans des âmes fortes une secrète énergie dont nous ne pouvons guère calculer la puissance, prenons une pauvre fille, faible, timide, sans aucune espèce de ressources. Supposons même, si vous le voulez, que son cœur se soit énervé longtemps au sein des plaisirs, gagnée

enfin par l'attrait de la grâce, elle se donne tout entière à Jésus-Christ. Après avoir passé quelque temps dans la retraite, elle paraît au milieu du monde étonné du changement qui s'est fait en elle. Ses paroles et ses actions ont une force irrésistible. Il n'y a rien de si difficile qu'elle ne soit disposée à entreprendre, qu'elle ne se trouve en état d'exécuter pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Quelquefois même le ciel lui permet de disposer de cette puissance prodigieuse qui lui appartient en propre, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des héroïnes les plus remarquables du christianisme... Eh bien! comment donc tant de force dans de simples mortels, et j'ajouterai même dans des êtres naturellement si faibles quelquefois? Ah! il est aisé de le voir, c'est qu'ils ne se trouvent plus dans les conditions ordinaires, c'est que la Divinité est unie moralement en eux à l'humanité, en sorte que, pour appliquer ici l'idée du grand Apôtre, ce ne sont point eux qui vivent véritablement; mais c'est le Christ qui vit en eux, tant leur nature est changée : *Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus.* (*Galat.* II, 20.)

Il apparaît bien rarement sans doute de ces âmes privilégiées que Dieu envoie sur la terre pour renouveler, en quelque sorte, la mission du Verbe incarné; mais il en est bien peu aussi qui ne retrempent souvent dans la Divinité leur nature affaiblie par l'union avec le corps. L'influence de la vie mystique sur l'humanité est donc beaucoup plus grande qu'on ne se l'imagine communément. Et ce n'est pas seulement par rapport aux choses saintes que s'exerce cette influence : « Tous les inventeurs, tous les hommes originaux ont été des hommes religieux et même exaltés, » a dit un écrivain qui se trouve lui-même dans ces conditions. « L'esprit humain, dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité naturelle est un mal : car ces plantes, en mêlant et en entrelaçant leurs racines, endurcissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite; détruisez ces plantes mortellement vivaces; appelez toutes les forces de l'homme; enfoncez le soc; cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec des puissances du ciel. Voilà l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines. Les sciences naturelles mêmes sont soumises à la loi générale. Le génie ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes. Son allure est libre; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher. Y a-t-il, par exemple, un homme qu'on puisse comparer à Keppler dans l'astronomie? Newton lui-même est-il autre chose que le sublime commentateur de ce grand homme qui seul a pu écrire son nom dans les cieux? Car les lois du monde sont les lois de Keppler. Il y a surtout dans la troisième quelque chose de si extraordinaire, de si indépendant de toute autre connaissance préliminaire, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une véritable inspiration. Or, il ne parvint à cette immortelle découverte qu'en suivant je ne sais quelles idées mystiques de nombres et d'harmonie céleste qui s'accordaient fort bien avec son caractère profondément religieux, mais qui ne sont pour la froide raison que de pures rêves. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg.*)

La mysticité n'est donc point une folie, mais bien plutôt un état heureux, sublime, source pour l'homme des plus grands avantages.

Elle ouvre la porte aux plus grands égarements, avez-vous dit encore, et nous pourrions le prouver par beaucoup d'exemples.

Oui, en dehors de la religion catholique; mais non pas tant qu'on reste sous la direction de cette divine Mère.

Reconnaissons-le donc ici hautement, cette exaltation de l'intelligence a aussi ses dangers placés tout à côté de ses avantages. L'âme, en effet, peut devenir alors le jouet d'une infinité d'illusions, et elle s'y attachera avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'elle les prendra pour des inspirations. Si elle a secoué le joug de l'autorité légitime, en vain vous essayerez de la détromper, en vain vous lui crierez : « Arrêtez-vous! » Appliquant à contre-sens les sublimes paroles des apôtres, elle vous répondra hardiment : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* (*Act.* V, 29.) Elle s'égarera donc de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle soit tombée au fond de l'abîme comme l'ange rebelle, entraînant aussi peut-être, dans sa chute malheureuse, un grand nombre d'esprits égarés à sa suite. On ne peut lire dans l'histoire, sans une douleur profonde, les extravagances funestes de tant d'âmes faussement illuminées par une mysticité sans règle. Et combien d'autres extravagances ne sont jamais tombées dans le domaine de la publicité!

Ces dangers ne sont plus les mêmes avec l'enseignement de la religion catholique. Etroitement uni à l'Eglise, sa Mère, l'homme s'abandonne sans crainte aux entraînements de son cœur, qui le portent vers son Père céleste. Sans doute il pourra encore s'égarer dans le sein de l'Eglise que Dieu lui a donnée pour le conduire, puisque l'ange s'est égaré dans le sein de Dieu lui-même; mais alors les avertissements de cette tendre Mère ne tarderont pas à arriver jusqu'à son cœur, et à le ramener à la vérité et à la vertu, pourvu qu'il ait encore une docilité suffisante.

Je vous atteste ici, pieux et savant Fénelon! la noblesse de votre âme vous fit penser que nous pouvons aimer Dieu, sur la terre, d'un amour parfaitement désintéressé. Perdus, anéantis, pour ainsi dire, dans l'immensité de Dieu, nous pourrions alors, selon vous, tout oublier, jusqu'au bonheur éternel. Ce *quiétisme* de la terre vous semblait l'introduction la plus naturelle au repos sans

fin de l'autre vie. Telle était en vous la puissance du talent et de la conviction que vous repoussâtes longtemps avec gloire les attaques pressantes du génie le plus vigoureux qui fut jamais, et le plus exercé à la controverse. L'Eglise cependant condamne votre doctrine comme dangereuse en elle-même, plus dangereuse encore par ses tendances. Tous les regards se portèrent sur vous à ce moment décisif : « Que va-t-il faire? » se demandait-on de toutes parts. Mais, vous, plus grand peut-être encore au jour de votre condamnation que vous ne l'aviez été dans vos triomphes : « A Dieu ne plaise, » dites-vous, « qu'il soit jamais parlé de moi, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à son obéissance ! » L'Eglise entière applaudit, et vos ennemis eux-mêmes se turent devant l'admiration du monde. Chose étonnante, unique peut-être dans l'histoire ! Celui qui avait reçu de la nature tous les moyens de faire impression sur les hommes, celui qu'on n'eût point été étonné de voir entraîner après lui le monde entier, pour ainsi dire, dans les voies de l'erreur, celui-ci mourut sans qu'aucune secte se soit rattachée à son nom.

N

NEUVAINE.

Objection. — Une neuvaine précisément ! Pourquoi pas une huitaine ou une dizaine ?

—

Réponse. — Que vous êtes enfant ! vous vous arrêtez à des mots, tandis que c'est le fond des choses qu'il faut avant tout considérer. De quoi s'agit-il ici ? d'une prière dite pendant neuf jours, ce qui la fait appeler neuvaine, ou bien un seul jour par neuf personnes, ce qui est une neuvaine d'un autre genre. La prière n'est-elle pas toujours bonne en soi ? Oui. Dite pendant neuf jours, ou un jour seulement par neuf personnes, n'est-elle pas meilleure encore ? Oui, puisque Jésus-Christ nous recommande, dans un endroit de l'Evangile, de prier avec persévérance, pour être écouté de Dieu, et, dans un autre endroit, de nous réunir plusieurs en son nom pour qu'il se trouve au milieu de nous. Or, voilà ce qui a lieu dans les deux sortes de neuvaines dont nous venons de parler. Elles n'ont donc rien qui prête au blâme ou au ridicule. Au contraire, elles s'accordent parfaitement avec les recommandations de l'Evangile relativement à la prière.

Vous nous demandez, il est vrai, pourquoi une neuvaine plutôt qu'une huitaine ou une dizaine. Mais j'ai aussi le droit de vous demander, de mon côté, pourquoi une huitaine ou une dizaine plutôt qu'une neuvaine. Il fallait bien s'arrêter à un nombre. Celui de neuf est adopté pour certaines prières : suivons l'usage; ou, du moins, qu'il nous soit loisible de le suivre; car il n'y a, en général, aucune obligation à ce sujet. Ainsi, quand bien même il n'y aurait aucune idée attachée à ce nombre, il ne s'ensuivrait pas qu'on eût mal fait de s'y arrêter. Cela n'est pas toutefois. « Dans l'Eglise chrétienne, dit Bergier, le nombre de trois est devenu sacré, parce qu'il est relatif aux trois personnes de la sainte Trinité. Comme ce mystère fut attaqué par plusieurs sortes d'hérétiques, l'Eglise affecta d'en multiplier l'expression dans son culte extérieur. Elle le devait d'ailleurs à la sublimité de ce mystère, le premier de tous. De là la triple immersion dans le baptême, le *Trisagion* ou *trois fois saint* chanté dans la liturgie, les signes de croix répétés trois fois par le prêtre pendant la Messe, etc. Par la même raison le nombre de neuf, ou trois fois trois, est devenu significatif : ainsi l'on dit neuf fois le *Kyrie* ou *Christe eleison*. Nous pensons qu'une neuvaine fait la même allusion. » D'autres pensent que c'est en l'honneur des neuf chœurs angéliques. Quoi qu'il en soit, c'est toujours ce nombre impair qui plaît à la Divinité, dit le poëte :

..... Numero Deus impare gaudet.

(Virg., egl. viii, vers, 75.)

NOUVEAU-MONDE.

Objection. — En ont-ils fait mourir les Espagnols, dans le Nouveau-Monde, de ces malheureux Indiens ! Et cependant ils se disaient le peuple le plus catholique de la terre, et ils avaient avec eux des ministres de la religion catholique.

—

Réponse. — Il n'est guère de conquête ici-bas qui ne soit faite au prix des plus grands sacrifices. Cela tient à la nature des choses, et plus encore aux passions de l'homme. Puisqu'il en est ainsi, que faut-il faire ? Voir le mal sans doute, le déplorer à proportion de sa grandeur, le condamner à proportion de la culpabilité des hommes; mais aussi voir le bien et le reconnaître. Or, ce n'est point ce que font certaines personnes à l'occasion de la découverte de l'Amérique, la plus grande conquête assurément que nous devions au génie de l'homme, puisqu'elle a ajouté tout un nouveau monde à l'ancien. Ceux dont nous parlons n'y veulent voir que le mal; et, ce qui est beaucoup plus injuste encore, ils en montrent la cause là où non-seulement elle n'est point, mais où en était le remède, au contraire, si on eût voulu l'appliquer.

En ont-ils fait mourir les Espagnols, dans

le Nouveau-Monde, nous dit-on, de ces malheureux Indiens !

Hélas ! oui. Je viens de vous le dire, cela tient à la nature des choses, et plus encore aux passions des hommes. Connaissez-vous des conquêtes un peu importantes qui aient été faites sans la plus grande et quelquefois sans la plus coupable effusion de sang? Voyez nos voisins qui se croient de grands philanthropes, et qui ne sont que de grands marchands : quoiqu'ils aiment encore mieux manier, en pareil cas, la pièce de monnaie et le billet de banque que la pièce d'artillerie et la cartouche, que de victimes ils ont faites et font encore, chaque jour, dans les Indes, en Chine, partout!

Beaucoup moins que les Espagnols dans le Nouveau-Monde, me direz-vous; et surtout, beaucoup moins inutilement.

J'admets le fait que je pourrais contester; et je l'explique fort bien, sans en aller chercher la cause, là où elle n'est pas, tant s'en faut, je veux dire dans les idées religieuses.

C'était à une époque où l'homme n'avait point encore cette douceur de mœurs que nous devons à une civilisation plus avancée; quoique pourtant les passions exaltées fassent oublier promptement cette douceur de mœurs, comme nous ne l'avons que trop reconnu pendant nos troubles politiques. L'Espagnol, homme du midi, est naturellement plus ardent dans ses passions que l'homme du nord. Les premiers qui s'embarquèrent pour le Nouveau-Monde étaient, en général, des risque-tout, sans foi et sans mœurs, incapables de supporter aucun joug en Europe, et à plus forte raison sur une terre où ils arrivaient en conquérants et en maîtres. Ils arrivaient là après de grandes fatigues, de grandes privations et de grands dangers. Ils trouvaient sur cette terre lointaine de quoi satisfaire toutes leurs passions, mais principalement celle qui tient le plus au cœur de l'homme et le pousse aux plus grands crimes, la soif insatiable de l'or. Les habitants de ces lieux étaient incapables de leur opposer aucune espèce de résistance, de leur inspirer aucune crainte. Les lois de la mère patrie leur paraissaient sans force à une telle distance... De là les massacres que vous déplorez et condamnez, que nous déplorons et condamnons autant que vous, et plus encore peut-être, mais qu'il serait souverainement injuste de faire rejaillir sur la religion qui les eût prévenus et les eût même changés en actes de dévouement, si elle eût toujours été écoutée, comme elle l'a été quelquefois.

Et cependant, ajoutez-vous, ils se disaient le peuple le plus catholique de la terre, et ils avaient avec eux des ministres de la religion catholique.

Se dire Catholique et l'être, n'est pas toujours la même chose, comme vous savez; pas plus que se dire impartial et l'être, juste et l'être, honnête homme et l'être, ne sont la même chose.

Ils se disaient Catholiques ! qui donc ? Le gouvernement espagnol ; mais ce n'était pas lui qui commandait ces atrocités ; il les ignora même longtemps ; et, quand il en fut informé, il employa tous les moyens qu'il avait à sa disposition pour les faire cesser.

Qui donc encore ? Certains membres de l'expédition; mais ils n'étaient pas les plus nombreux, les plus forts; le torrent les déborda, les entraîna même peut-être aussi dans le crime; alors ils ne pouvaient plus se dire Catholiques, ou, s'ils le faisaient encore, ils mentaient effrontément au monde et à leur propre conscience.

Il avaient avec eux des ministres de la religion catholique ! avez-vous ajouté.

Oui sans doute ; mais, je vous le demande, en petit nombre, et sans autre force que celle de leur conscience et de leur sacré ministère, que pouvaient-ils au milieu de ce torrent débordé que la force n'eût pu contenir. Malgré cela, ils n'ont point manqué, pour la plupart, à ces difficiles devoirs qui leur étaient imposés dans ces graves circonstances, et quelques-uns se sont même immortalisés par leur dévouement. Je vous atteste ici, vertueux Las-Casas ! attaché de cœur à ces pauvres Indiens que vous aimiez en raison même de leur ignorance, de leur faiblesse, de leur misère, de la persécution qu'ils avaient à endurer de la part de vos concitoyens, vous avez fait pour eux tout ce qu'il vous était possible de faire. Pour eux, vous avez bravé, à plusieurs reprises, les dangers de la mer, et les dangers plus redoutables des passions déchaînées ; vous n'avez pas voulu qu'un autre que vous-même plaidât leur cause à la cour d'Espagne; vous avez adouci leurs maux par tous les moyens imaginables, et, si vous ne les avez pas complétement réparés, c'est qu'ils étaient irréparables.

Anglicans, incrédules, vous n'avez pu vous empêcher, pour la plupart, de rendre hommage à sa conduite; et, si vous me demandez pourquoi nous n'avons pas plus de Las-Casas à vous présenter dans cette triste circonstance, je vous demanderai, à mon tour, pourquoi vous n'en avez pas un seul à nous présenter dans des circonstances analogues. Anglicans, montrez-moi donc un Las-Casas, sorti de vos rangs, et plaidant avec un parfait désintéressement la cause de vos Indous ou même de vos Irlandais ? Incrédules, montrez-moi donc aussi un Las-Casas, sorti de vos rangs, et plaidant avec un désintéressement complet la cause de ces victimes que persécutait votre fanatisme irréligieux, autant et plus peut-être que les Espagnols n'ont fait leurs Indiens ? Je n'en vois pas un. C'est qu'il n'appartient qu'à la religion catholique, que vous osez taxer de cruauté, d'inspirer et de soutenir cette divine vertu de charité, qui prévient la plupart des maux, et les répare ou les adoucit du moins, quand ils ont eu lieu.

Ecoutons quelques réflexions que fait, à ce sujet, l'abbé de Frayssinous, dans la conférence où il venge la religion du reproche de fanatisme.

« Je viens, » dit-il, « au massacre des In-

diens par les Espagnols. On a été jusqu'à écrire de nos jours qu'on avait *immolé à Jésus douze millions de naturels du pays*. Quand on lit ou qu'on entend de si atroces calomnies, on demeure immobile d'étonnement. Je veux que des Chrétiens ou des prêtres espagnols eussent été égarés par un zèle violent et meurtrier; où serait la justice de reprocher à l'Eglise chrétienne les excès de quelques-uns de ses membres, quand elle-même les abhorre? Et ne sait-on pas que c'est à la cruelle avarice, à l'insatiable rapacité des premiers conquérants qu'est dû le malheur des Indiens, et que la religion n'est intervenue dans ces conquêtes que pour en tempérer les rigueurs? Ici ce n'est point un homme suspect, c'est un presbytérien (ROBERTSON, *Hist. de l'Amérique*) qui vengera l'Eglise romaine. Après avoir fait observer que ce n'est pas à la politique du cabinet d'Espagne qu'on doit la dépopulation de l'Amérique, il ajoute : *C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents, comme des idolâtres et des ennemis de Dieu... Ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort.* On sait même qu'un membre du clergé, Barthélemy de Las-Casas, s'est immortalisé par son zèle ardent, infatigable, à plaider la cause des Indiens. »

O

OFFRANDES.

Objections. — Que d'offrandes à l'Eglise! Offrandes en argent, offrandes en pain et en gâteaux, offrandes en cire, etc., etc. — Ne dites-vous pas que tout est à Dieu? Il est inutile de lui offrir ce qui lui appartient. Ne dites-vous pas que le saint sacrifice de la Messe tient lieu de toute autre offrande? Il est inutile d'en faire d'autres, à moins que ce ne soit pour les prêtres. — Que signifient ces ex-voto en cire, et autres matières, imitant différentes parties du corps humain, la tête, les bras, les jambes, etc? Tout cela est ridicule.

Réponse. — On appelle offrandes, généralement parlant, — *offerenda*, — ce qu'on dépose aux pieds d'un être devant lequel on s'abaisse, en reconnaissance de sa supériorité et de ses bienfaits.

Que d'offrandes à l'Eglise! avez-vous dit. Offrandes en argent, offrandes en pain et en gâteaux, offrandes en cire, etc. etc.

On dirait, à vous entendre, que c'est la religion catholique qui a inventé les offrandes. N'y en a-t-il pas dans les lieux où elle ne s'est point encore établie? N'y en avait-il pas avant elle, et même beaucoup plus qu'aujourd'hui, parce que l'oblation du Fils unique de Dieu, auprès de laquelle tout autre n'est rien, ne s'était point encore accomplie? N'en voyons-nous pas partout, en dehors même des idées religieuses et jusque dans les rapports les plus intimes du cœur?

« L'usage d'offrir à Dieu des dons est aussi ancien que la religion. » dit à ce sujet Bergier. « C'est un témoignage de respect pour le souverain domaine de Dieu, de reconnaissance pour ses bienfaits, et un moyen d'en obtenir de nouveaux. Soit que ces dons aient été consumés par un sacrifice, employés à la subsistance des ministres du Seigneur ou destinés au soulagement des pauvres, c'est à Dieu lui-même que l'on a eu intention de les offrir. Nous voyons les enfants d'Adam présenter à Dieu, l'un des fruits de la terre, l'autre les prémices de ses troupeaux. (*Gen.* IV, 3.) Il est dit que Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, offrit à Abraham du pain et du vin, et bénit ce patriarche, et qu'Abraham lui donna la dîme des dépouilles qu'il avait enlevées à ses ennemis. (*Gen.* XIV, 18.) Jacob promet que, si le Seigneur le protége, il lui offrira la dîme de tous ses biens. (*Gen.* XXVIII, 22.) — Tout sacrifice était une *offrande*, mais toute *offrande* n'était pas un sacrifice. La principale oblation que les hommes aient faite à Dieu est celle de leur nourriture, parce que c'était pour eux le plus précieux de tous les biens. Avant le déluge, ils ne vivaient que des fruits de la terre et du lait des troupeaux, ce fut aussi leur *offrande* ordinaire; après le déluge Noé offre à Dieu des animaux purs en sacrifice, et Dieu lui permet, et à ses enfants, de manger la chair des animaux. (*Gen.* VIII, 20; IX, 3.) De même, lorsque la bouillie de riz était l'aliment ordinaire des Romains, Numa ordonna que l'on honorât les dieux en leur offrant du riz et de la bouillie de riz. Suivant Pline, jamais dans la suite, les Romains ne goûtèrent aux fruits nouveaux, sans en avoir offert aux dieux les prémices; mais l'usage de leur offrir de la bouillie de riz ou des tartes de riz : *Adorea dona; adorea liba*, subsistait au temps d'Horace, quoique l'on immolât pour lors des animaux dans les temples. »

J'ai ajouté que l'usage des offrandes se retrouve en dehors des idées religieuses, et jusque dans les rapports les plus intimes du cœur. Qui ne l'a vu pratiquer? Qui ne l'a pratiqué soi-même? Qui ne sait, par exemple, qu'à la fête d'un père, d'une mère, de toute personne qui nous est chère, nous leur offrons des fleurs, des gâteaux et autres présents? Tant l'idée d'offrande est naturelle

à l'homme, à l'égard des personnes pour qui il veut faire acte de déférence et d'amour. Il n'est donc point étonnant qu'il l'ait surtout mise en pratique à l'égard de Dieu, qui est élevé au-dessus de tous les êtres, qui renferme en soi toutes les perfections.

Les offrandes en usage dans l'Eglise, celles mêmes qui paraissent les plus simples, n'en éveillent pas moins en nous quelquefois les idées les plus touchantes. Le pain bénit, par exemple, est un signe d'union entre les fidèles. Comment conserver au fond de son cœur de la haine contre ceux avec qui on vient de manger le même pain, sur lequel avaient été appelées les bénédictions célestes? En certains lieux, le pain bénit est donné pour les morts : c'est pour nous dire que nous ne cessons point d'être en communion avec eux, et que nous devons continuer de prier à leur intention. Ailleurs, les fidèles apportent du blé à l'*offrande*, le jour des trépassés, et aux obsèques de chaque mort en particulier : c'est un symbole, tiré de saint Paul (*I Cor.* xv, 26), de notre croyance à la résurrection future. L'argent paraît moins symbolique; mais comme il représente tout, principalement le pain, il doit avoir la même signification. La cire, qui brûle ou dont la nature est de brûler, nous rappelle que la vie ne s'éteint point à la mort, etc., etc.

Ne dites-vous pas que tout est à Dieu? Objectez-vous ; il est inutile de lui offrir ce qui lui appartient. Ne dites-vous pas que le saint sarifice de la Messe tient lieu de toute autre offrande? Il est donc inutile d'en faire d'autres, à moins que ce ne soit pour les prêtres.

Oui, nous disons que tout est à Dieu, et nous ne cessons même de le répéter, et c'est précisément pour cela que nous nous efforçons de lui faire hommage de toutes choses, et c'est pour cela que, ne pouvant tout lui offrir, nous lui offrons du moins ce qu'il y a de plus précieux dans la nature, ce que nous estimons le plus dans le monde.

Il est inutile de lui offrir ce qui lui appartient, observez-vous.

Pour lui, oui; pour nous, non. Non ! ce n'est point inutile pour nous, car c'est un besoin du cœur; non ! ce n'est point inutile pour nous, car c'est le devoir de la reconnaissance; non ! encore une fois, ce n'est point inutile pour nous, car c'est une prière, et la plus énergique de toutes, la prière en action. Ce ne sont donc point ces objets matériels, dont vous avez parlé, que nous offrons à Dieu, c'est notre amour, c'est notre reconnaissance, ce sont nos vœux, c'est tout notre cœur qu'ils représentent. Et c'est pour le dire aux plus simples que cet argent, ce pain, ces gâteaux, cette cire, sont souvent façonnés en forme de cœur.

Voyez l'enfant : à la fête de son père et de sa mère, il ne manque guère d'offrir à ces êtres qui lui sont si chers, des fleurs, des gâteaux et autres présents. A qui tout cela appartient-il, à proprement parler? Aux parents. Il le leur offre cependant; et cette offrande, témoignage de son amour, de sa reconnaissance et de ses vœux, réjouit la famille; et personne ne la blâme; et tous l'approuvent au contraire. L'homme est l'enfant de Dieu. Pourquoi n'agirait-il pas de même à l'égard de ce Père céleste?

Oui, encore, nous disons que le saint sacrifice de la Messe tient lieu de toute autre offrande ; mais par là nous entendons qu'il est d'un prix infini, qu'aucune autre offrande ne peut ajouter à sa valeur, et que c'est de lui, au contraire que toutes les autres tirent celle qui leur est propre. Cela ne veut pas dire que l'homme ne doit ni ne peut faire à Dieu aucune autre offrande. Autrement il faudrait dire qu'il ne doit ni ne peut lui faire l'offrande de son cœur, qu'il ne doit ni ne peut le prier, qu'il ne doit ni ne peut faire aucune bonne œuvre, car toute prière, toute bonne œuvre en général est aussi une offrande.

Les offrandes à Dieu vous étonnent, dans l'Eglise catholique principalement; mais la preuve que Jésus-Christ n'a pas voulu les faire cesser, c'est qu'il prescrit dans quelles dispositions du cœur il faut les accomplir : — *Si, en apportant votre offrande à l'autel*, dit-il, *vous vous souvenez que votre frère a quelque sujet de mécontentement contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui, et venez ensuite faire votre don à Dieu.* (*Matth.* v, 23.) La preuve encore que Jésus-Christ n'a point aboli toute autre offrande par son propre sacrifice, c'est que saint Paul, quoique occupé des travaux de l'apostolat, portait à Jérusalem les aumônes qu'il avait recueillies, et y faisait ses oblations et ses vœux : « *Post annos autem plures, eleemosynas facturus in gentem meam, veni, et oblationes, et vota* » (*Act.* xxiv, 17); c'est qu'il décide qu'à l'exemple des prêtres de l'ancienne Loi, qui vivaient de ce qu'on offrait dans le temple, ceux qui servent à l'autel ont droit à une part des oblations de l'autel : « *Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt : et qui altari deserviunt, cum altari participant.* » (*Act.* ix, 13.)

C'est ainsi, en effet, que vécurent d'abord les ministres de l'Eglise. Aucun fidèle ne participait au saint sacrifice sans faire une *offrande*, et le produit en fut bientôt abondant. On les partageait en trois portions, l'une pour l'entretien du culte divin, l'autre pour la subsistance des ministres de l'Eglise, la troisième pour le soulagement des pauvres. Ammien-Marcellin reproche au Pape et aux autres ministres de l'Eglise romaine de recevoir de riches *oblations* des dames romaines; mais cet auteur païen ignorait le saint usage auquel ces dons étaient destinés. Ce qui restait en sus des besoins du culte et du service des autels était employé, avec un soin religieux à nourrir et à soulager les pauvres, les veuves, les orphelins, les prisonniers, etc. C'est ce que représente si bien le saint diacre Laurent au préfet de Rome, quand celui-ci voulut le contraindre à lui livrer les trésors de l'Eglise dont il était dépositaire.

Ce n'est donc point pour les prêtres que

se font les offrandes dans l'Eglise : mais pour Dieu. Cela n'empêche pas qu'elles ne servent en partie aux besoins du culte qui est rendu à Dieu, en partie à l'entretien des ministres de Dieu, et en partie encore au soulagement des pauvres, qui sont les amis de Dieu. Quoi de plus convenable ? Quant à la part qui revient aux ministres des autels, pourquoi ne la prendraient-ils pas, puisqu'elle leur est destinée, et qu'ils en ont besoin pour vivre ?

Que signifient, avez-vous dit encore, ces *ex-voto*, en cire, et autres matières, imitant différentes parties du corps humain, la tête, les bras, les jambes, etc.? Tout cela est ridicule.

Cela signifie, de la part de ceux qui ont déposé ces offrandes, qu'ayant été soulagés par une assistance particulière, des maux qu'ils enduraient, d'infirmités qu'ils avaient dans ces différentes parties du corps ainsi représentées, ils l'avouent publiquement et en témoignent à Dieu toute leur reconnaissance; cela signifie qu'ils voudraient pouvoir donner à celui qui les a guéris ou soulagés — tant est vive leur reconnaissance — leurs membres infirmes ou souffrants extraordinairement guéris et soulagés, et que, ne le pouvant pas, ils lui en offrent du moins l'image frappante.

Tout cela n'est donc point ridicule, comme vous l'avez dit, comme le pensent sans doute les esprits superbes ou inattentifs; ce sont tout simplement des actes de reconnaissance, en style naïf, il est vrai, mais qui n'en est que plus touchant et plus expressif.

P

PAPE.

Objections. — Pourquoi le Pape? — Un pontife suprême n'est pas plus nécessaire, pour diriger les autres pontifes, qu'un roi suprême, pour diriger les autres rois. — C'est un homme comme un autre, et vous en faites un Dieu. Ce pontife, magnifiquement logé dans un palais, ayant sur la tête une triple couronne, est-ce bien le représentant de l'humble Jésus, qui eut le front couronné d'épines, le successeur de Pierre, qui fut si souvent chargé de chaînes, et ne se jugea pas digne d'être attaché en croix dans la même position que son divin maître? — N'y a-t-il pas incompatibilité entre la royauté et le sacerdoce? Combien de fois le Pape n'a-t-il pas abusé de son influence pour semer partout la dissension? Il a frappé les rois d'anathème, délié les peuples du serment de fidélité, etc.

—

Réponse. — Jamais pouvoir ne fut aussi souvent, aussi violemment attaqué que le pouvoir dont jouit le Souverain Pontife. Il est le guide de la raison humaine dans ses rapports avec Dieu; il l'instruit, il la dirige. Dans ses écarts, il lui impose un frein, et lui dit : *Tu n'iras pas plus loin.* (*Job* XXXVIII, 11.) L'orgueilleuse raison, qui fut indocile au joug de Dieu même, ne saurait supporter patiemment le joug de son délégué sur la terre. Elle ronge son frein, elle secoue ses chaînes; elle les brise... Heureux encore celui qui est chargé de la guider, quand elle ne se tourne point contre lui et qu'elle n'emploie point à l'attaquer, à l'abattre, toutes les forces qu'elle a puisées sous sa direction! Ecoutons ce qu'elle peut dire ici :

Pourquoi le Pape?

Vous demandez pourquoi le Pape?

Mais pour régir l'Eglise de Dieu.

Pourquoi le Pape, dites-vous?

Demandez-le donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même? N'a-t-il pas dit à celui qu'il établissait chef de son Eglise : *Vous êtes Pierre, et sur vous, Pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.) Et encore : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Ibid.*, 19.) Et ailleurs : *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point; et quand vous serez une fois converti, confirmez vos frères.* (*Luc*, XXII, 32.) Et ailleurs : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 15.) Ainsi, le Pape est le fondement même de l'Eglise; il est chargé d'exercer en elle le pouvoir suprême, d'y maintenir les vérités de la foi, de paître les agneaux et les brebis, c'est-à-dire le troupeau entier.

Et ne nous objectez point que ces paroles ont été dites à Pierre seulement? Oui, à Pierre seulement, mais à Pierre, pour lui et pour ses successeurs; autrement, Jésus-Christ laissait périr presque aussitôt ce qu'il venait établir par tant de sacrifices, et même au prix de son sang. Il est évident, en effet, que si l'Eglise de Jésus-Christ avait besoin d'un chef lorsqu'elle n'était composée que d'un petit nombre de membres et qu'elle était encore peu répandue sur la terre, lorsque le souvenir des paroles et des bienfaits du Sauveur était présent à la mémoire de tous et que la terre était encore, en quelque sorte, rougie de son sang, à plus forte raison devait-elle en avoir besoin lorsqu'elle serait composée d'un nombre infini de membres répandus par toute la terre, lorsque le souvenir de Jésus-Christ, de ses bienfaits et de son immolation serait tellement affaibli parmi les hommes, que quelques-uns ne craindraient pas de nier sa divinité, et jusqu'à son existence.

Pourquoi le Pape? — Ne savez-vous pas qu'il faut un chef à toute société, et que ce chef est d'autant plus nécessaire que la société qu'il doit régir est plus importante et

plus étendue. Or, quel peut être le chef de l'Eglise, si ce n'est le Pape? Quel autre que lui ose seulement revendiquer ce glorieux titre? Je n'en vois point, quant à moi.

Pourquoi le Pape, avez-vous demandé? — Est-ce que vous voulez savoir les raisons de son existence? Ne les voyez-vous pas, pour la plupart? Ne frappent-elles pas les yeux de tous? Rappelons-nous ici pourtant les principales. C'est un pouvoir si utile, si nécessaire que celui du Pape, et néanmoins c'est un pouvoir si souvent et si audacieusement contesté qu'on ne saurait trop se rappeler la base sur laquelle il repose.

Le Pape a deux grandes fonctions à remplir dans le monde : étendre indéfiniment l'Eglise de Jésus, et la maintenir dans une indestructible unité.

Rappelons-nous les paroles de Notre-Seigneur à ses apôtres, quand il leur commande de continuer la mission qu'il a lui-même commencée, en prêchant son Evangile : *Allez donc instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné, et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 19, 19.)

A qui donc Jésus-Christ envoie-t-il prêcher cet Evangile pour lequel il est mort? A son peuple de prédilection? Aux Juifs dispersés par toute la terre? — A d'autres encore. — Aux Grecs, aux Romains, qui ont conquis le monde? — A d'autres encore, à tous les peuples sans exception : *Docete omnes gentes.* — Et quoi donc ces envoyés de Jésus-Christ leur enseigneront-ils à ces peuples? — Toute sa doctrine sans exception : *Omnia quæcunque mandavi vobis.* — Et quand l'Evangile aura été ainsi prêché par toute la terre, la mission de l'Eglise sera-t-elle terminée? — Non, car les habitants de la terre se renouvellent à chaque instant, souvent même ils perdent la foi avant de périr; d'où il suit qu'il faut toujours une nouvelle prédication. Aussi, Jésus-Christ ajoute-t-il : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* Ainsi propagation indéfinie de la doctrine chrétienne dans toute son étendue, sans aucune restriction de temps ni de lieu, telle est la mission de l'Eglise. Pour une telle mission, il faut nécessairement un foyer d'où jaillisse à chaque instant cette divine lumière, un point central d'où partent et où viennent sans cesse aboutir les envoyés célestes chargés de la porter à tous les peuples. Or, ce foyer de lumière, ce point central, c'est évidemment le Saint-Siége.

« Est-il une contrée si reculée qui n'ait ressenti son influence salutaire? » avons-nous dit nous-même, dans un autre ouvrage. (*Bienfaits du catholicisme.*) « Une nation est à peine découverte, des récits bien propres à faire impression sur une âme sainte sont parvenus aux oreilles du Souverain Pontife : il s'inquiète aussitôt en lui-même; il médite, il élève les yeux au ciel. Je ne sais quel rayon divin, descendu d'en haut, vient illuminer son front. Sa détermination est prise; il appelle à lui quelques-uns de ces ministres de la religion occupés à prier dans le sanctuaire, ou à méditer dans la solitude du cloître : « Mes frères, » leur dit-il, « il s'a-« git d'arracher aux ténèbres de l'erreur des « âmes créées à l'image de Dieu. » A ces mots, le rayon divin qui illuminait le front du Pontife s'est reflété sur le visage de ceux qui l'écoutent. Le vicaire de Jésus-Christ continue : *Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie...* (*Joan.* XX, 21.) *Allez donc enseigner les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que notre divin maître nous a enseigné. Allez, ne craignez rien, car il est avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 18-20.) Ils n'ont prononcé aucune parole; ils ne se sont permis aucune réflexion. Quelque chose de divin a remué leur âme, et ils se sont dévoués. Je les vois se prosterner aux pieds du représentant de Jésus-Christ, et, emportant la bénédiction du Père commun des fidèles, ils vont appeler de nouveaux frères dans la grande famille chrétienne. Comme il est aisé de le comprendre d'après ce que nous venons de dire, aucun obstacle ne pourra s'opposer à leur zèle. Ils braveront tout, jusqu'à la mort; et, quand leur langue épuisée sera sur le point d'être enchaînée pour toujours par la glace de la mort, elle redira encore le nom tout-puissant de Jésus à ces contrées jusqu'ici malheureuses sur lesquelles leurs yeux mourants commenceront à voir briller l'aurore d'un beau jour. »

Voilà ce qu'a toujours fait le Souverain Pontife, successeur de Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pour tous les peuples qui, depuis le commencement du christianisme, ont été appelés à jouir des bienfaits de la foi; voilà ce qu'il fait encore chaque jour, et ce qu'il fera jusqu'à la fin, suivant les promesses de celui qui est la vérité même. En doutez-vous pour le temps même déjà écoulé? Regardez-vous ce que nous venons de dire comme un tableau d'imagination plutôt que comme le résumé fidèle de tous les faits de la propagation de la foi? Consultez l'histoire de l'Eglise, considérez ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux.

D'où sont partis les ouvriers évangéliques qui ont christianisé les Gaules? de Rome. D'où, ceux qui ont évangelisé l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Pologne, la Russie, toutes les contrées de l'Europe? de Rome. Par qui sont envoyés les missionnaires qui vont prêcher l'Evangile en Asie, en Afrique, en Amérique, dans les îles innombrables de l'Océanie? par le Souverain Pontife. Que que soit le lieu qui les a vus naître, sur quelque rivage qu'ils s'embarquent, c'est au nom du Souverain Pontife, avec ses instructions, et comme ses délégués, qu'ils se rendent sur les lieux qu'ils doivent conquérir à Jésus-Christ. Et, quand ils sont à leur poste, oublient-ils celui qui les a envoyés?

Non, ce serait fermer les yeux à la lumière : ils le consultent dans leurs doutes, ils ont recours à lui dans tous leurs besoins, ils ne manquent pas de lui demander les nouveaux pouvoirs qui leur deviennent nécessaires, ou la continuation de ceux qu'ils ont déjà, mais qui ne leur ont été donnés que pour un temps. Quand néanmoins les peuples, ainsi évangélisés, se séparent de celui à qui ils sont redevables du bienfait de la foi, qu'arrive-t-il ? Ils retombent plus ou moins profondément dans les ténèbres d'où ils avaient été tirés ; ils deviennent schismatiques, hérétiques, païens même quelquefois. Voyez la Grèce, une partie de l'Allemagne, la Turquie, l'Afrique, où le clergé français a tant de peines à rallumer le flambeau de la foi qui y jetait autrefois de si vives lumières.

J'ai donc eu raison de dire que le Souverain Pontife est nécessaire pour la propagation indéfinie de la foi dans toute son étendue, sans aucune restriction de temps ni de lieu. J'ajoute qu'il ne l'est pas moins pour la conservation de l'unité dans cette immense Eglise qui couvre la terre.

« Rien n'est beau que par l'unité, » avons-nous dit encore dans l'ouvrage que nous citions tout à l'heure. « Pensez à l'Etre éternellement existant, jetez les yeux sur ceux qu'il a tirés de son sein ; considérez-les isolément ou collectivement, et partout vous verrez l'application de ce principe incontestable.

« A la place de ces dieux du paganisme, contre lesquels les hommes se mesuraient souvent avec avantage, parce qu'il y avait en eux toute la fragilité humaine, mettez le Dieu un, celui des Chrétiens, et vous voyez le ciel et la terre s'incliner devant lui et proclamer partout ses infinies perfections.

« Dieu est un, et il a communiqué à tous les êtres quelque chose de son unité, parce qu'il leur a communiqué quelque chose de sa perfection.

« *Descendons*, dit Bossuet, *et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser. Elle passe d'un ordre dans un autre ordre, d'un chœur à un autre, avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures.* (*Sermon sur l'unité.*)

« Descendons encore. Considérons-nous nous-mêmes, élevons les yeux au-dessus de nos têtes, portons-les autour de nous. Est-ce qu'il y a quelque beauté qui ne soit une ombre de cette harmonie céleste, de cette unité dont la perfection se trouve en Dieu ? Otez cet accord qui règne dans les pensées de l'homme, et vous avez la folie. Otez cette union qui attache les uns aux autres les membres des différentes sociétés dont le monde se compose, et vous aurez une effrayante anarchie. Otez cette ravissante harmonie qui résulte de l'accord de tous les globes, ôtez cette pensée qui les dirige vers un même but avec sagesse et puissance, et vous aurez le chaos.

« Si l'homme veut donner à ses œuvres quelque beauté, il doit faire tous ses efforts pour imiter cette unité qui existe dans les œuvres de Dieu.

« Qu'est-ce qu'un poëme, un drame, un discours sans unité ? L'objet le plus matériel est encore assujetti à cette loi : de même que la création de ce monde fut la réalisation d'une pensée divine, de même ce que l'homme appelle sa création doit être la réalisation d'une de ses pensées.

« Nous avons dit : rien n'est beau que par l'unité. Nous pouvions aller plus loin et dire : rien ne subsiste que par l'unité. Cette seconde proposition est une conséquence de la première, puisque l'être et la beauté se confondent : la beauté, en effet, n'est-ce pas une émanation plus complète de l'être ?

« Retranchez l'unité de la nature divine, et vous aurez le polythéisme, c'est-à-dire la négation, en quelque sorte, de la divinité. Otez l'unité qui est dans l'homme et qui de deux substances différentes ne fait cependant qu'une seule personne, et vous avez la mort. Qu'est-ce en effet que la mort ? est-ce autre chose que la séparation ? C'est toujours l'idée que nous nous en faisons, non-seulement par rapport à nous-mêmes, mais encore par rapport aux autres êtres. Etablissez une division complète entre les parties constitutives d'un être, et vous l'avez détruit. Il prend une autre forme, une autre dénomination ; mais il n'est plus ce qu'il était autrefois, il est mort.

« Or, il entrait dans les desseins de Dieu de donner à son Eglise une beauté parfaite, une indestructible existence. Il devait donc lui imprimer le caractère le plus frappant d'unité.

« *Nous trouvons dans l'Evangile*, dit Bossuet, *que Jésus-Christ, voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous les disciples en choisit douze ; mais que, voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze il en choisit un.*

« Bossuet montre que Pierre fut cet apôtre choisi pour être le chef de l'Eglise ; puis il ajoute :

« *Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui. Ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques, au concile de Chalcédoine.* (*Sermon sur l'unité.*)

« Ainsi, par une conséquence nécessaire de sa constitution et par la volonté souvent exprimée de son fondateur, l'Eglise doit offrir à nos yeux la plus frappante image de l'unité divine, et le chef du collége apostolique, Pierre, toujours vivant dans son successeur, est le principe de cette unité.

« Si ce n'était lui, qui donc le serait ? Vous qui le niez, vous qui avez quelque doute à ce sujet, ouvrez les yeux et voyez. Dites-moi,

est-ce que l'évêque de Rome n'est pas le fondement de cet immense édifice qui abrite plus ou moins toutes les nations, et à l'ombre duquel les hommes viennent tour à tour se reposer en attendant qu'ils retournent dans le sein de Dieu, d'où ils sont primitivement sortis ? Est-ce qu'il n'est pas le centre de ce cercle dont la circonférence incessamment se dilate et ne s'arrête en aucun lieu de la terre ?

« Que sont devenues ces églises fondées par les apôtres? Lieux sacrés, qui avez si souvent retenti des accents des prophètes, qui avez été arrosés du sang de tant de martyrs, qu'êtes-vous aujourd'hui, et quelles paroles entendez-vous? Qu'est-ce, en particulier, que cette Eglise de Jérusalem, de la ville sainte arrosée du sang d'un Dieu? Si la foi n'appelait, et ne retenait continuellement auprès du tombeau de Jésus-Christ quelques pieux fidèles, est-ce que de saintes prières s'élèveraient encore de l'homme à Dieu dans ces lieux où Dieu lui-même a expiré pour les hommes? Que sont devenues ces églises fondées par les saints Pères, et que la foi faisait resplendir encore de ses premiers feux? Qu'est-ce que Constantinople? Un corps sans âme, un foyer de corruption. Qu'est-ce qu'Hippone? Que sont aujourd'hui ces églises d'Afrique, autrefois témoins de tant d'éloquence et de vertus? D'affreux déserts, des pays barbares, dont la valeur française brisera difficilement les chaînes, et que le clergé de France ne parviendra à régénérer qu'après de longues années, si toutefois l'esprit de vie ne s'est pas pour toujours éloigné de ces contrées. L'Eglise romaine seule s'est toujours maintenue avec toute sa puissance et tout son éclat. Après dix-huit siècles de durée; elle élève au-dessus de toutes les nations le front pur de sa virginité.

« Toutes les églises qui se séparent du centre de l'unité catholique s'affaiblissent donc plus ou moins rapidement, et périssent comme la branche séparée du tronc qui la nourrissait, comme l'arbre arraché du sein de la terre. Que si nous les voyons prolonger leur existence, c'est qu'il y a en elles un reste de cette vie qu'elles ont puisée dans le sein de la mère commune; mais attendez que tout soit épuisé, et vous les verrez disparaître. Comment une église, qui se forme par la réunion d'un grand nombre d'intelligences, pourrait-elle conserver son existence, c'est-à-dire son unité, en dehors de cette divine influence que Jésus accorde au Souverain Pontife pour régir les âmes? Par suite de cette loi générale qui a frappé de mort ce qui existe ici-bas, tout tend à se dissoudre, parce que tout tend à se détruire. Il y a dans l'âme, surtout, un sentiment de répulsion qui la porte à préférer ses propres sentiments aux sentiments d'autrui. Il est donc absurde de supposer qu'une société immense puisse se maintenir sans un lien tout puissant d'unité. Une seule intelligence reste rarement d'accord avec elle-même; ce qu'elle croit aujourd'hui, elle ne le croira plus demain. Et vous voudriez que des millions d'intelligences, abandonnées à elles-mêmes, conservassent toujours les mêmes croyances? Cela est impossible; et un semblable accord, ne durât-il que quelques heures, serait à nos yeux l'un des prodiges les plus grands que nous puissions imaginer.

« Aussi tous les sectaires qui ont proclamé, de la manière la plus absolue, le principe d'indépendance sont-ils revenus bientôt à d'autres sentiments. Voyant que tous ceux qui s'étaient ralliés autour du même drapeau proclamaient leur indépendance et allaient se disperser de nouveau, ils eurent promptement recours au principe d'autorité qu'ils venaient de rejeter. De là ces assemblées consistoriales où quelques hommes sans mission, usurpant les droits de ceux à qui il a été dit : *Enseignez toutes les nations*, définirent, chacun à sa manière, en quoi consistait la foi chrétienne. De là ces anathèmes mille fois lancés par ceux qui avaient annoncé le règne heureux d'une tolérance générale. De là ces illuminations individuelles dans un grand nombre de ceux qui avaient refusé à l'Eglise universelle l'assistance du Saint-Esprit. Mais en vain l'homme voudra se soustraire aux suites funestes du principe qu'il a posé : Chaque semence doit produire son fruit indépendamment de notre volonté. Vous reculerez vous-mêmes effrayés à la vue des conséquences affreuses contenues dans les pensées que vous avez émises, d'autres viendront après vous qui les tireront hardiment. Ne leur dites pas que la voie est dangereuse, qu'ils se frayent vers l'abîme un sentier glissant. *Hommes inconséquents*, vous répondraient-ils, *hommes pusillanimes! vous avez fait vous-mêmes les premiers pas, et vous voudriez rétrograder? et vous voudriez nous communiquer aussi la honteuse frayeur qui s'est emparée de vos âmes? Avancez! avancez toujours! Si vous êtes incapables de marcher à notre tête, suivez du moins timidement nos pas; si vous ne le pouvez encore, retirez-vous de la voie.* Et tous marcheront, les uns avec hardiesse, les autres avec timidité, et ils feront continuellement de nouveaux progrès, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans l'effrayante anarchie des intelligences, ou dans le gouffre non moins redoutable d'un scepticisme universel.

« Attachés encore aux pensées religieuses et voyant qu'elles disparaissent de plus en plus de l'intelligence désordonnée des hommes, quelques-uns de nos frères séparés se sont dit : « Que va devenir la société chrétienne? » et ils ont porté de côté et d'autre leurs regards inquiets; et, voyant les débris de la puissance temporelle surnager encore au-dessus de l'abîme agité, ils se sont écriés, en s'adressant aux rois de la terre : « Sauvez-nous, car nous allons périr! » Dès lors les pensées divines ont été confondues avec les pensées humaines; la clef qui ouvre et qui ferme les prisons terrestres fut chargée d'ouvrir et de fermer les portes du ciel; la voix qui commande au bourreau entreprit

de raconter les éternelles miséricordes, et, contre la volonté formellement exprimée de son divin libérateur, le royaume de ce monde a été nommé le royaume de Jésus-Christ.

« Plusieurs de ceux dont nous parlons ont facilement compris cette dégénération de la société chrétienne; mais ils ont vu aussi le gouffre prêt à les engloutir, et ils ont promptement renfermé dans leur conscience les réclamations qui étaient sur le point de s'en échapper. D'autres ont voulu saper jusqu'en ses fondements l'édifice dont le faîte avait été renversé. Ils ont dit à leurs nouveaux maîtres : Pourquoi voulez-vous usurper l'autorité que vous avez méconnue dans les autres? De là de nouveaux troubles, de nouvelles divisions. Le sabre à la main, ils obtiendront une unité matérielle, si je puis m'exprimer ainsi, une discipline extérieurement uniforme; mais perçons les surfaces, pénétrons à l'intérieur, et nous ne tarderons pas à reconnaître quel désaccord règne dans les intelligences. Non, entre toutes ces sectes rivales, pour un instant réunies sous une même dénomination, il n'y a point d'unité. Ce sont les débris d'un antique édifice, réunis sans ordre, jusqu'au moment de l'entière dispersion. Ce sont des monceaux de sable que le souffle de la tempête a pour un instant réunis dans le désert, et que le même souffle dispersera plus tard avec la même facilité.

« Voyez ce qui se passe dans l'Allemagne protestante. La Bible était pour eux, disait-on, un lien suffisant d'unité ; et voilà que quelques-uns ne voient plus rien de certain dans ce livre sacré, pas même l'existence de Jésus. A force d'érudition, ils ont élevé une Babel de la science, du haut de laquelle ils voudraient attaquer Dieu lui-même; mais ces révoltés de la foi s'épuisent en efforts superflus ; la confusion s'est mise parmi eux, et bientôt, ne s'entendant plus les uns les autres, ils seront obligés de consommer leur séparation.

« En vain l'empereur de toutes les Russies voudrait resserrer dans des liens de fer des millions d'intelligences, dont il se croit appelé à régir les croyances ; en vain il voudrait pour toujours les enchaîner à son trône. Tentative inutile! plus il les attire, et plus elles s'éloignent. Il n'a prise sur elles que par le corps, cette enveloppe matérielle dont elles feraient au besoin le sacrifice. Aussi il sera tout étonné de voir, au moment où il s'y attendra le moins, se briser et tomber à ses pieds des liens qu'il croyait si puissants.

« Considérez attentivement ce qui se passe dans les Iles-Britanniques, et vous verrez le travail intérieur des esprits se manifester enfin au dehors. La plus belle portion de l'Eglise d'Ecosse vient de faire avec éclat sa séparation. A la suite du courageux Pusey, les plus célèbres docteurs de l'Université d'Oxford, un nombre infini de ministres anglicans proclament hautement la nécessité d'un retour à l'ancienne foi catholique. La discussion placée sur ce terrain fera, je n'en doute point, de rapides progrès. Plusieurs sont revenus au centre de l'unité; d'autres s'en rapprochent chaque jour. Chacun sentira de plus en plus combien il est ridicule d'être exposé à avoir pour Pontife suprême la femme, à qui l'Apôtre commande la soumission et le silence dans l'Eglise. »

Un Pontife suprême n'est pas plus nécessaire pour diriger les autres pontifes, avez-vous dit, qu'un roi suprême pour diriger les autres rois.

Il n'y a aucune comparaison à établir ici. Nous disons avec raison qu'un Pontife suprême est nécessaire, dans l'Eglise, pour diriger non-seulement les autres pontifes, mais l'assemblée entière, parce que Jésus-Christ, son fondateur l'a établie ainsi, parce que la nature même de l'Eglise le demande, et, enfin, parce que nous ne voyons aucune Eglise particulière se soustraire à la direction de ce Pontife suprême, sans tomber dans l'erreur et se perdre, à la fin, complétement. Or, rien de semblable n'a lieu par rapport au royaume de la terre, et nous devons même reconnaître que c'est tout l'opposé. Reprenons ces idées, et donnons-leur quelques développements.

N'est-il pas vrai que Jésus-Christ a établi un chef unique dans son Eglise? Ce n'est pas à tous les apôtres, mais à Pierre seulement qu'il a dit : *Vous êtes Pierre, et sur vous, pierre, je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. — Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XVI, 18, 19.) Ce n'est point à tous les apôtres, mais à Pierre seulement qu'il a dit : *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point. Une fois donc que vous aurez été converti, confirmez vos frères.* (*Luc.* XXII, 32.) C'est à un seul encore, à Pierre seulement qu'il a dit : *Paissez mes agneaux... paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 16, 17.) Il est donc bien évident, d'après la volonté souvent manifestée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il ne doit y avoir qu'un chef dans l'Eglise, lequel chef est le Pape, comme nous l'avons montré plus haut.

Mais ce n'est pas seulement la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous dit cela, c'est la nature même de cette Eglise.

Quel est le but de l'Eglise? La manifestation de la vérité, la sanctification des âmes, la conquête du ciel. Or, la vérité est une, la sanctification des âmes une également, et il n'y a qu'une voie qui conduise au ciel. Donc, il ne peut y avoir qu'une seule Eglise, et, par conséquent, un seul chef dans l'Eglise; puisque plusieurs chefs indépendants, supposeraient nécessairement plusieurs Eglises.

L'unité de direction dans l'Eglise est tellement indispensable qu'aucune portion de cette Eglise, ou, si vous l'aimez mieux, qu'aucune Eglise particulière ne peut se séparer du centre d'unité, ou, comme on dit encore de l'Eglise *mère* et *maîtresse*, sans tomber, tôt ou tard, dans l'erreur, et se per-

dre, à la fin, complétement. Qu'est-ce aujourd'hui, par exemple, que la secte d'Arius, de cet hérétique qui le premier nia la divinité du Verbe? Elle avait fait, pourtant de tels ravages dans l'Eglise qu'on put dire, improprement il est vrai, que le monde fût étonné un jour de se trouver arien. Malgré cela, je vous le demande, qu'est-ce aujourd'hui que l'arianisme? Hélas! le nom en est à peine connu des fidèles. Que sont devenus les autres sectes, qui, à différentes époques, depuis celle d'Arius, se sont également séparées de l'Eglise principale? Elles ont eu le même sort que la première. Et, pour parler des plus récentes, que sont devenues les sectes de Luther et de Calvin? — Elles sont encore puissantes, me direz-vous. — Non pas elles, mais d'autres qui sont nées d'elles. Quant à elles-mêmes, je vous le répète, que sont-elles devenues? Elles ont eu le même sort que la première; elles ont disparu, ou à peu près. Que sont devenus les jansénistes, les partisans de la petite Eglise? Ils ont disparu déjà aussi, ou à peu près.

Tout nous prouve donc la nécessité d'un chef unique dans l'Eglise.

Si actuellement nous considérons les royaumes de la terre, ce n'est plus du tout la même chose; que dis-je! c'est tout l'opposé qui nous apparaît.

Quelle voix parlant au nom de Dieu, ou ayant seulement une autorité respectable, a jamais proclamé la nécessité d'un roi suprême sur la terre, pour diriger les autres rois, et avec eux le monde entier? Quel homme un peu sensé n'en a reconnu, au contraire, l'inutilité et même l'impossibilité? La pensée n'en germa jamais que dans une tête ambitieuse; encore ne fût-ce qu'un rêve, et un rêve promptement évanoui.

Pourquoi d'ailleurs cette unité de direction dans les gouvernements terrestres? Chacun d'eux a pour but de procurer les avantages temporels d'un peuple. Or, ces avantages ne sont pas les mêmes chez tous les peuples. Le gouvernement, non plus, ne doit donc pas être le même pour tous. Où trouver d'ailleurs un œil assez élevé et assez pénétrant pour embrasser toutes les parties du monde à la fois, une tête assez vaste pour comprendre tous les besoins et aviser aux moyens de les satisfaire, une main assez forte pour maintenir toutes les volontés et les diriger? Vous me direz peut-être que cela a bien lieu pour l'Eglise. Sans doute; mais c'est l'effet d'une assistance toute particulière de la part de Dieu, un miracle continuel, qu'il n'a point promis, et qu'il n'exécutera certainement pas pour la direction des gouvernements terrestres. Aussi voyez ceux qui ont, je ne dirai pas obtenu, mais rêvé seulement l'universalité. Avec quelle rapidité ils se sont écroulés, quelle que fût précédemment leur grandeur, et j'ajouterai même à cause de cette grandeur. Voyez le grand Alexandre, le plus célèbre conquérant peut-être de l'antiquité. « Il se sentait trop à l'étroit dans le monde entier, » a dit de lui un écrivain profane. Oui; mais vous, qui parlez ainsi, cherchez donc les restes de ce grand conquérant dans le monde, où il se trouvait trop à l'étroit. Vous ne parviendrez jamais à les découvrir; car il vous serait plus facile, je crois, de retrouver une épingle tombée dans l'immensité de la mer; et si, par miracle, vous en veniez à bout, vous ne pourriez du moins remplir avec ces restes le creux de votre main : tant c'est aujourd'hui peu de chose. Et pourtant, a dit le Saint-Esprit lui-même : *La terre s'est tue en sa présence.* (*I Mach.* I, 3.) Rien n'est plus vrai; mais quand lui-même se fut tu pour toujours en présence de la mort, il ne fut pas nécessaire que ses ennemis vinssent fondre sur son empire pour le détruire : ses lieutenants se divisèrent, et chacun en emporta de son côté un lambeau. Voyez le moderne Alexandre, le plus célèbre conquérant peut-être des temps modernes. De lui aussi quelques-uns disaient : « Comme il n'y a qu'un Dieu au ciel, il n'y aura qu'un monarque sur la terre. » Sa puissance colossale est venue se heurter au coin de cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise, et bientôt tout s'est écroulé, et lui-même est allé mourir dans une île déserte, où il avait été comme jeté par les flots après un naufrage. Considérez, d'un autre côté, les royaumes d'une étendue moyenne. Ne sont-ce pas eux qui ont, généralement parlant, le plus de solidité et de durée? Ne les voit-on pas subsister quelquefois, quand il ne se rencontre en eux aucune cause de destruction prématurée, autant que peut le faire un établissement humain?

J'ai donc eu raison de dire qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre le gouvernement de l'Eglise et celui de la terre, puisque, si tout prouve qu'il ne doit y avoir qu'un chef pour le gouvernement de l'Eglise, tout prouve, au contraire, qu'il en faut un grand nombre pour le gouvernement de la terre.

C'est un homme comme un autre, avez-vous dit encore, et vous en faites un Dieu.

Qu'entendez-vous par là? Qu'il est né depuis peu, comme un autre, et que, comme un autre aussi, il mourra bientôt? Que, pendant sa courte existence, il n'est, comme un autre, que faiblesse, infirmité, souffrance, péché même? Vous diriez là une vérité connue de tous, et de lui principalement; car, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, il se reconnaît indigne des faveurs dont il a été comblé, des dignités dont il est revêtu. Mais qu'en faut-il conclure? Que vous ne devez ni le respecter ni lui obéir? Ce serait une conséquence absurde, démentie par tout ce que vous voyez, par tout ce que vous faites vous-même chaque jour. Dites-moi! celui qui nous gouverne n'est-il pas un homme comme un autre? Le père que vous aimez, que vous respectez, à qui vous obéissez avec une docilité si grande, n'est-il pas un homme comme un autre? La faiblesse, les misères, les péchés même que vous voyez en eux, tout cela ne vous empêche pas de reconnaître les devoirs que vous avez à

remplir à leur égard. Vous distinguez, avec soin, en eux, deux choses parfaitement distinctes en effet : leur nature infirme, souillée quelquefois par les plus grandes fautes, et la dignité toujours sainte dont ils sont revêtus, par Dieu lui-même. Pourquoi donc n'en feriez-vous pas autant à l'égard du Souverain Pontife, père commun de tous les fidèles?

Vous me direz peut-être qu'il serait bon que celui qui est élevé au-dessus de tous les autres par sa dignité le fût également par sa sainteté.

Sans doute cela serait bon, et même excellent. Aussi l'appelons nous communément *Très-saint-Père*, comme pour montrer que, dans les idées de tous, une éminente sainteté devrait se trouver naturellement dans le Père commun des fidèles. Nous devons donc prier tous avec ferveur le Dieu tout-puissant de combler de ses bénédictions les plus abondantes, celui qu'il charge de la direction de son Eglise. Ces prières seront exaucées la plupart du temps, n'en doutons point; car le Seigneur s'intéresse vivement à la prospérité de cette Eglise qu'il a fondée par tant de sacrifices. Voyez si dans les temps difficiles le Souverain Pontife n'est pas presque toujours à la hauteur des devoirs qui lui sont imposés. Dans les trois premiers siècles, tous ou presque tous remportent la palme du martyre, tous sans exception sont mis au nombre des saints. Et dans les temps présents, qui ne sont pas moins difficiles que les premiers siècles, que de sagesse et de vertu dans les Souverains Pontifes! Changeant de nom seulement, ils continuent la même direction, qui semble ne rien laisser à désirer. Il n'en fut pas toujours ainsi assurément, et cela ne doit point nous surprendre; car l'homme est toujours l'homme, et ce n'est que par exception, pour des raisons graves et par des grâces particulières, que Dieu l'élève au-dessus de toutes les misères de sa nature. Du reste, quand cette infirme nature se manifeste sur le Siége le plus élevé de la terre; quand des scandales et même de grands scandales y arrivent, Dieu, qui est la sagesse même, les fait servir à la sanctification des fidèles, à sa propre gloire et à celle de son Eglise. Par là, en effet, la vertu est éprouvée et le pur froment dégagé de la paille, qu'emporte nécessairement le souffle violent du scandale. Par là Dieu montre aux yeux de tous l'assistance qu'il prête à son Eglise, laquelle assistance la conserve toujours, malgré les défauts de ceux qui sont chargés de la conduire. Et en effet, s'il n'y avait jamais eu à la tête de l'Eglise que des Pontifes d'une sagesse et d'une vertu à toute épreuve, quelques-uns pourraient dire : « C'est par eux qu'elle s'est maintenue! » Mais quand on la voit conduite quelquefois par des hommes incapables et indignes; quand, malgré cela, on la voit se maintenir toujours sur la terre, tandis que tout périt autour d'elle, il faut bien en conclure qu'elle est dirigée par une main toute-puissante, qui arrive à son but par tous les moyens, par ceux mêmes qu'on croyait les plus impropres.

En un sens donc, le Souverain Pontife n'est point un homme comme un autre. Non, il n'est point un homme comme un autre, parce qu'il a, généralement parlant, beaucoup de sagesse et de vertu! Non, il n'est point un homme comme un autre, parce que, quelle que soit sa nature d'homme, il est, comme Souverain Pontife, le chef de l'Eglise, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le représentant le plus élevé de Dieu!

Ne dites donc point que nous en faisons un Dieu. Non! nous n'en faisons point un Dieu, mais seulement le représentant de Dieu, comme je viens de vous le dire. Cela ne doit surprendre personne. Est-ce que votre père, le chef qui vous gouverne, le maître auquel vous êtes soumis, ne sont pas tous aussi, pour vous, les représentants de Dieu. Leur sphère est moins élevée : il n'y a donc de différence que du plus au moins; mais c'est toujours le même principe.

Vous me demanderez peut-être encore pourquoi les prérogatives extraordinaires, incroyables, en quelque sorte, que nous reconnaissons en lui.

Pourquoi? Mais demandez-le à Jésus-Christ, qui les lui a accordées, comme il est aisé de le reconnaître d'après les textes que nous avons cités plus haut.

Pourquoi? Mais demandez-le donc à l'Eglise entière de tous les temps et de tous les lieux, qui les a toujours reconnus et qui les reconnaît encore, et dont nous ne faisons que suivre l'unanime enseignement, en les reconnaissant nous-mêmes.

Pourquoi? dites-vous. Mais parce que cela est nécessaire pour qu'il puisse s'acquitter de sa charge. Il faut à chacun des prérogatives en rapport avec la position qu'il occupe, avec les devoirs qui lui sont imposés. Or, la position du Souverain Pontife est tout à fait exceptionnelle, et les devoirs qui lui sont imposés surpassent de beaucoup les forces humaines. Donc, il lui faut des prérogatives exceptionnelles et divines.

Ce Pontife, magnifiquement logé dans un palais, ayant sur la tête une triple couronne, est-ce bien, me direz-vous, le représentant de l'humble Jésus, qui eut le front couronné d'épines, le successeur de Pierre, qui fut si souvent chargé de chaînes, et ne se jugea pas digne d'être attaché en croix dans la même position que son divin Maître?

Pourquoi non? La papauté, alors même que celui qui est revêtu de cette dignité sublime ne verse pas son sang à l'exemple de Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qui est arrivé tant de fois, depuis l'établissement de l'Eglise, la papauté, dis-je, n'est-elle pas encore un véritable martyre, un holocauste perpétuel? Ce n'est point toujours un Calvaire sanglant, mais c'est réellement un Calvaire où la victime s'offre continuellement, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, pour réconcilier la terre avec le ciel.

On rend, il est vrai, au Souverain Pon-

tife des honneurs extraordinaires qu'il accepte volontiers, malgré le titre de serviteur des serviteurs, qu'il se donne, et qui résulte en effet de ses fonctions. Mais cela ne doit point nous surprendre, puisque c'est pour disposer les âmes, dans leur intérêt propre et celui de l'Eglise, à un respect plus profond et à une obéissance plus grande. L'éclat des honneurs n'a rien de blâmable en soi, pourvu qu'il n'attache point notre cœur à la terre. Il est donc bien permis à celui qui se trouve chargé de célestes fonctions de s'en servir pour commander plus de respect et d'obéissance à ses semblables. Voyez les rois : quel éclat jaillit de leur trône! Seraient-ils aussi respectés et aussi obéis, s'ils paraissaient toujours à nos yeux dépouillés de cette pompe éblouissante qui les environne?

Vous parlez de l'humble Jésus! Mais cet humble Jésus ne fut pas toujours dans l'état d'abaissement, où il s'était volontairement réduit pour l'expiation de nos péchés. Quelquefois il se vit environné d'une foule immense qui chantait ses louanges. Le ciel rendit aussi témoignage à sa divinité, en le revêtant d'un éclat extraordinaire.

N'eût-il jamais quitté l'héroïque abaissement de sa vie habituelle que nous ne pourrions en tirer aucune conséquence relativement à la conduite des autres. Pour commander le respect et se faire obéir, Jésus n'avait aucun besoin de cet éclat extérieur si nécessaire à l'homme. La sagesse et la simplicité sublime de ses discours, la perfection de son caractère, la sainteté de ses actions, l'incontestable autorité de ses prodiges, cette vertu secrète qui était en lui et dont chacun ressentait l'influence, tout cela prouvait suffisamment sa divine mission et lui donnait les moyens de la remplir.

Ce que nous disons du maître, nous pouvons le dire, en partie, des premiers pasteurs; formés par ses exemples et par ses instructions, abondamment pourvus des dons de la grâce, dépositaires de la toute-puissance de Dieu, jusqu'à un certain point, ils trouvaient, dans leurs paroles et dans leurs actions, une autorité suffisante à l'exercice du ministère sacré. Pierre se rendait au temple; un pauvre était à la porte lui demandant l'aumône. Pierre lui dit : *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez.* (*Act.* III, 6.) Et cet homme fut guéri, et, louant Dieu, il suivit Pierre au temple.

Une autre considération qu'il importe de présenter ici, c'est que l'Eglise, toujours la même dans sa constitution intrinsèque, est appelée à subir différentes transformations d'après le besoin des temps. Elle enseigne aujourd'hui ce qu'elle enseignait autrefois, elle célèbre les mêmes mystères; mais son enseignement se fait avec plus d'appareil, il y a plus de pompe dans son culte. Si le temple chrétien a pu se revêtir d'un éclat inaccoutumé sans cesser d'être le même, pourquoi n'en serait-il pas ainsi du pontife qui célèbre dans ce temple? Quand l'Eglise a vaincu, quand elle s'est définitivement établie et qu'elle possède la paix sur la terre, j'entends cette paix dont peut jouir une société destinée à livrer de continuels combats, nous ne devons point nous étonner de voir ses pasteurs se montrer à nos yeux, sous un extérieur qu'ils n'avaient point aux temps héroïques de la primitive Eglise. Voyez-vous ce monarque tranquillement assis sur son trône et gouvernant en paix ses sujets heureux et dociles. Naguère, une épée à la main, il conduisait au combat une armée de soldats valeureux : ses cheveux étaient en désordre, une sueur abondante couvrait son visage, ses habits étaient souillés de sang et de poussière. Pourquoi n'est-il donc plus le même aujourd'hui, extérieurement du moins? Son courage s'est-il refroidi, sa vertu a-t-elle baissé? Non, mais c'est qu'il ne se trouve plus dans les mêmes circonstances. A une lutte acharnée a succédé une paix profonde.

N'y a-t-il pas incompatibilité entre la royauté et le sacerdoce? avez-vous objecté encore.

Pourquoi donc cette incompatibilité? Le prince doit s'occuper surtout du bonheur de la vie présente, j'en conviens; mais la vie présente, n'est-ce pas le prélude de la vie future? Le prêtre doit s'occuper principalement du bonheur de la vie future; mais la vie future, n'est-ce pas la conséquence de la vie présente? L'une et l'autre sont nécessairement liées ensemble, elles se complètent mutuellement, ou plutôt ce n'est qu'une seule vie, appelée tantôt le temps, tantôt l'éternité. Leurs intérêts, en apparence opposés, sont donc évidemment les mêmes.

Aussi l'antiquité, quelquefois si juste et si expressive dans l'énonciation des droits de chacun, nous montre-t-elle souvent la royauté et le sacerdoce réunis sur la même tête. Presque partout, je vois celui qui tient le sceptre ou qui porte l'épée présider les assemblées religieuses et immoler des victimes. Il y a, il est vrai, quelque chose d'évidemment faux dans ce mélange, dans cette confusion, si je puis m'exprimer de la sorte, de la royauté et du sacerdoce; mais on y voit du moins que, dans les idées générales, il n'y a pas, comme vous le prétendez, incompatibilité entre les deux dignités. Dieu n'est-il pas regardé comme roi, et même comme le roi des rois? Jésus-Christ n'a-t-il pas été, comme nous disons, sacré roi et prêtre par son Père éternel? Il n'est donc point étonnant que cette double dignité se trouve aussi dans la personne de celui qui est le vicaire de Jésus-Christ, le représentant de Dieu sur la terre.

Un sophiste du dernier siècle ne craignit point d'avancer que l'homme de l'Evangile ne pouvait être un bon citoyen. Cette assertion fut aussitôt contredite ; on lui prouva, par les raisonnements comme par les faits, que le parfait Chrétien serait au contraire le

parfait citoyen. A ceux qui disent qu'un saint évêque ne saurait être un bon prince, la réponse est la même. Voyez cette longue série de Pontifes que l'histoire de l'Eglise offre à notre vénération; jamais, dans aucun lieu de la terre, vous ne trouverez une dynastie qui puisse lui être comparée. Pourquoi le Pape ne gouvernerait-il pas avec gloire et sagesse? Il est l'ami, le père de son peuple. La conscience est son guide, il connaît ses devoirs, et il a la volonté de les remplir. Chose merveilleuse! pouvons-nous dire ici, en nous servant de la pensée d'un célèbre écrivain, chose merveilleuse! le Pape, qui semble n'être appelé qu'à rendre l'homme heureux dans l'autre vie, peut faire encore son bonheur en celle-ci.

Soyons de bonne foi, et nous regarderons même comme un grand bienfait du ciel l'indépendance que le chef de l'Eglise doit à son titre de souverain. Si le Pape était soumis à la juridiction temporelle d'un prince étranger, ce prince, fût-il le plus vertueux de tous ceux qui ont porté une couronne, exercerait, ou du moins chercherait à exercer sur l'esprit du Pontife, son sujet, une influence presque toujours contraire au bien général de l'Eglise ou des autres Etats. L'administration temporelle et l'administration spirituelle seraient presque toujours en contact. De là des contestations interminables, de là des persécutions. De quel prétexte s'est-on servi pour élever Jésus en croix? C'est qu'il avait obtenu sur l'esprit du peuple un ascendant inconciliable avec l'autorité souveraine de César; c'est qu'il avait voulu se faire roi, ont dit tout à la fois ses accusateurs, ses juges et ses bourreaux.

Que d'embarras encore lui viendraient du dehors! Supposons le Pape à Notre-Dame de Paris : les Catholiques des autres pays verront en lui un étranger, un ennemi peut-être, surtout quand ils seront en guerre avec nous. Les relations continuelles qu'ils sont obligés d'entretenir avec le Saint-Siége rencontreront une infinité d'obstacles. Supposons le Pape dans les Etats de l'empereur d'Autriche : les inconvénients sont les mêmes, et peut-être plus grands encore, quoique venant d'une autre part. Dans l'état où sont les choses, toutes ces difficultés disparaissent. A Rome, le souverain est en même temps le chef suprême de l'Eglise. Il est indépendant de toute puissance, et, en raison du peu d'étendue de ses Etats, il ne peut inspirer aux autres d'inquiétude sérieuse.

Comme capitale des Etats de l'Eglise, Rome n'est rien, ou est du moins peu de chose, avons-nous dit. Mais, comme siége du Souverain Pontife, elle est la capitale du monde entier, et, en cette qualité, que de transformations elle voit opérer chaque jour en son sein! Vers elle se réfugient, de préférence, les grandeurs déchues, les cœurs froissés, en attendant l'ombre et le silence du tombeau; et cependant son trône lui-même est accessible au plus humble habitant de la ville la plus ignorée. Oui, et cela n'est pas sans exemple, le pauvre pâtre qui garde son troupeau dans une campagne déserte sera peut-être élevé sur le Siége pontifical avant le prince de l'Eglise né dans un palais splendide et depuis longtemps déjà revêtu de la pourpre.

Combien de fois, avez-vous ajouté, le Pape n'a-t-il pas abusé de son influence pour semer partout la dissension? Il a frappé les rois d'anathème, délié les peuples du serment de fidélité, etc., etc.

De quoi l'homme ne peut-il pas abuser et n'abuse-t-il pas réellement? Si je voulais raconter les abus qui ont eu et qui ont encore aujourd'hui leur source dans l'exercice des droits les plus incontestables, je dirais des choses effroyables. Faut-il vous montrer des royautés sans contrôle écrasant les peuples dont elles étaient appelées à faire le bonheur? Ou bien vous montrerai-je les peuples révoltés, déchirant le livre sacré des lois, brisant tout frein, celui de la force comme celui du droit, et se dévorant les uns les autres comme des bêtes sauvages? Mais non, ne récriminons point. Au lieu de prendre plaisir à étaler aux yeux de tous les plaies que l'humanité se fait continuellement à elle-même, cachons soigneusement ces plaies hideuses sous le voile de ses vertus. C'est bien la meilleure réponse que nous puissions faire à l'objection qui nous est présentée ici.

De tous les princes de l'Europe, le Souverain Pontife est sans contredit celui qui a le moins abusé de son autorité. Parmi les Papes, il y a eu des guerriers, il y a eu de profonds politiques. Ont-ils beaucoup songé à l'agrandissement de leurs Etats? Evidemment non. Pour celui qui connaît le cœur humain, pour celui qui sait apprécier l'influence que le Pape possédait autrefois, qu'il possède encore sur l'esprit des peuples, c'est là une preuve incontestable d'une grande sagesse de sa part; ou plutôt, c'est une preuve évidente de l'action providentielle dans tout ce qui concerne les intérêts de l'Eglise. Aucun peuple n'est resté stationnaire : ou il a succombé, ou il a pris un accroissement quelconque. Les Etats de l'Eglise sont à peu près aujourd'hui ce qu'ils étaient au commencement. Rappelez-vous Rome païenne. Cette étroite enceinte, qui ne renfermait d'abord que quelques voleurs, a fini par s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Elle a noué ses chaînes dans toutes les directions, elle a fait peser son joug de fer sur tous les peuples. Qu'a fait Rome chrétienne, cette fille de la civilisation et de la vertu? Elle a aussi rougi toute la terre, mais ce n'est qu'avec le sang de ses plus chers enfants. Elle n'a fait peser sur les peuples que le joug suave du Seigneur et le fardeau léger de sa loi.

Quels sont d'ailleurs les abus dont on parle? Les Papes ont-ils frappé d'anathème des rois vertueux? Ont-ils appelé la discorde et la guerre chez des nations tran-

quilles et heureuses? Non, jamais. S'ils eussent essayé de faire prévaloir l'injustice, leur tentative n'aurait obtenu aucun résultat, leur voix n'eût pas même été écoutée. Ce sont des ambitions désordonnées qu'ils ont enchaînées; ce sont des appétits grossiers qu'ils ont réfrénés. Ils prenaient parti contre la force sans règle en faveur de la faiblesse opprimée. En cela, ont-ils été coupables? Quelle que soit votre manière de voir à cet égard, vous ne pouvez vous empêcher de convenir que, s'ils ont quelquefois outre-passé leur pouvoir comme Papes, ce qui est d'ailleurs contesté, ils se sont montrés dignes de l'admiration générale, comme conciliateurs reconnus entre les rois et les peuples. Et, aujourd'hui surtout, ne doivent-ils pas nous apparaître comme des héros de la paix, comme des demi-dieux, ces illustres Pontifes qui, dans des siècles non encore policés, ont fait seuls prévaloir le droit contre la violence, et ont obtenu, par la puissance de leurs paroles, ce que ne pouvaient obtenir les peuples armés?

Du reste, j'ai la persuasion que ce contrôle du Souverain Pontife, au lieu d'avoir porté atteinte à la dignité des rois qu'il avertissait, et quelquefois réprimait, n'a servi qu'à la conserver, au contraire, puisque leur puissance, sans aucune espèce de contre-poids, les eût infailliblement entraînés dans l'abîme. Il y a sur la terre peu de puissances réellement absolues; Dieu ne l'a pas permis, à cause des maux incalculables qui en seraient résultés pour l'espèce humaine. En France, en Angleterre, dans tous les pays constitutionnels, ce sont les représentants qui contrôlent le pouvoir; en Turquie, c'est le poignard, dit-on, comme en Russie le poison. Les monarchies du moyen âge eurent un contrôle beaucoup plus salutaire dans l'autorité du Souverain Pontife. Croyez-vous que ce contrôle éclairé serait encore inutile de nos jours?

PAUVRETÉ VOLONTAIRE.

Objections. — A quoi sert la pauvreté volontaire. — Il y a bien assez de pauvres qui le sont involontairement. — La pauvreté conduit naturellement à la mendicité, qui est la source d'une infinité de désordres. — N'est-il pas honteux de voir des jeunes gens et des jeunes filles aller mendier au nom de la religion, tandis qu'ils pourraient bien travailler.

—

Réponse. — La pauvreté volontaire est un des trois vœux formés par celui qui entre en religion. C'est bien un vœu sublime, comme ceux de chasteté et d'obéissance; et cependant il n'en est pas moins dénigré par un grand nombre de personnes.

— A quoi sert la pauvreté volontaire? nous demande-t-on.

Mais, cela est évident, à imiter Notre-Seigneur, qui, possédant tout ou plutôt étant tout lui-même dans le ciel, a bien voulu naître dans une étable, dépourvu des choses les plus indispensables à cette misérable vie: c'est bien là la pauvreté volontaire par excellence.

Comme celle de Jésus-Christ, la pauvreté volontaire de l'homme sert à satisfaire à la justice divine offensée par nos péchés, à réconcilier la terre avec le ciel, à pratiquer l'humilité, le dévouement, le détachement des biens de ce monde, le sacrifice, tous les actes, toutes les vertus du christianisme, et à porter les autres à l'accomplissement de ces actes et de ces vertus. En doutez-vous? Voyez, par exemple, un saint François et les siens, si pauvres, aux yeux des hommes, de tous les biens de la terre, si riches en vertus, aux yeux de Dieu; voyez également un saint Vincent et sa nombreuse famille, répandue aujourd'hui par toute la terre.

Il y a bien assez de pauvres qui le sont involontairement, remarquez-vous.

Sans doute il y en a bien assez, et même beaucoup trop; mais ceux qui se font pauvres volontairement n'aggravent point, tant s'en faut, le fardeau déjà si lourd de la pauvreté. Ils peuvent dire réellement comme le poëte:

Qui vit content de rien possède toutes choses.

et mieux encore avec l'apôtre saint Paul: *Quoique tristes, nous sommes toujours dans la joie; dépourvus de tout, nous enrichissons plusieurs; nous n'avons rien et nous possédons tout: « Quasi tristes, semper autem gaudentes; sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes. »* (*II Cor.* VI, 10.)

Voyez cette pauvre fille qui semble ne pouvoir suffire à ses propres besoins: pourquoi l'appelle-t-on sœur de Charité, quand elle s'est faite pauvre volontairement, au nom et pour l'amour de Jésus-Christ? est-ce parce qu'elle va demander la charité? Bien au contraire, c'est qu'elle va l'exercer à l'égard des autres.

Il en est à peu près de même de tous ceux qui font vœu de pauvreté. A l'exemple de leur divin maître, élevé sur une haute et solitaire montagne d'où il aperçoit une grande multitude affamée qu'il nourrit miraculeusement, avec quelques pains d'orge seulement, le pauvre volontaire se rapproche de Dieu, sur les ailes de la charité, et on le voit souvent, quoique n'ayant rien lui-même, subvenir, d'une manière extraordinaire aux besoins d'un grand nombre, réalisant le mot de saint Paul: *Sicut egentes, multos autem locupletantes*

Vous allez me dire peut-être que tous les religieux n'ont pas pour mission l'accomplissement des œuvres de charité.

Sans doute; mais c'est le grand nombre. Qui ne sait d'ailleurs que ceux qui n'ont pas pour mission l'accomplissement des œuvres de charité corporelles n'en sont que plus dévoués aux œuvres de charité spirituelles, comme la prédication, le bon exemple, la prière. Or, comme vous le savez, et, comme Notre-Seigneur nous l'a dit lui-même en propres termes : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : « Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo, quod procedit de ore Dei. »* (*Matth.* XIV, 4.)

Nous avons donc eu raison de dire que ceux qui se font pauvres volontairement n'aggravent point, tant s'en faut, le fardeau déjà si lourd de la pauvreté.

Ajoutons à ces considérations qu'en s'éloignant du banquet de la vie, ils laissent aux autres plus de place, si je puis m'exprimer de la sorte, puisqu'en leur apprenant, par leurs paroles comme par leur exemple, la modération des désirs et le détachement des choses de la terre, ils leur enseignent également à ne pas craindre et même à vaincre la pauvreté.

La pauvreté, avez-vous ajouté, conduit naturellement à la mendicité, qui est la source d'une infinité de désordres.

Non pas toujours; car il est une pauvreté forte et courageuse qui ne mendie jamais. Or, celle dont nous parlons ici est plus que forte et courageuse, elle est divine.

Elle mendie aussi cependant, me direz-vous.

Pour les autres, oui; mais non pas pour elle-même; ou, si elle le fait pour elle-même, c'est pour être plus apte à se dévouer au service de Dieu et de l'humanité. Une telle mendicité ne saurait être, comme vous dites, la source d'une infinité de désordres. Au contraire, elle est la source de l'ordre, en établissant l'union, la paix, l'harmonie, entre les rangs les plus opposés de la société. Elle s'élève, au nom de la religion, jusqu'au cœur des riches, d'où elle descend, chargée de biens, au cœur souffrant des malheureux qu'elle soulage, et dont elle reporte la reconnaissance à leurs bienfaiteurs. Quelle mission touchante, avantageuse, au point de vue des intérêts temporels aussi bien que des intérêts éternels!

N'est-il pas honteux, avez-vous dit encore, de voir des jeunes gens et des jeunes filles aller mendier au nom de la religion, tandis qu'ils pourraient bien travailler?

Les croyez-vous sans occupation, par hasard? Suivez-moi un instant. Nous voilà dans un orphelinat. Il y a je suppose une centaine de petites orphelines. Combien de *mères* ou de *sœurs*, pour vêtir, blanchir, nourrir et élever cette multitude d'enfants qui ne se rattachent à leurs cœurs que par les liens de la religion? Une dizaine tout au plus; et elles s'acquittent de tout admirablement. Connaissez-vous dans le monde beaucoup de femmes chargées d'autant d'occupations et s'en acquittant aussi bien? De l'orphelinat passons immédiatement dans une de ces maisons de vieillards si bien tenues par les *petites sœurs des pauvres*? Combien de vieillards dans cette maison? Une centaine environ. Et, pour subvenir à tous les besoins de cette seconde enfance, plus répugnante et plus difficile encore que la première, combien de *mères* ou de *sœurs*. Une dizaine également. Je vous le demande de nouveau, connaissez-vous, dans le monde, beaucoup de femmes chargées d'autant d'occupations, et s'en acquittant aussi bien?

Mais elles mendient, objectez-vous.

Pourraient-elles faire autrement? et connaissez-vous un autre moyen de faire face aux dépenses de leur nombreuse famille? Cette famille d'ailleurs appartient au public, et il est juste que le public la nourrisse.

Je ne vois pas partout les mêmes besoins me direz-vous.

Sans doute; mais il y en a d'autres qui ne sont ni moins pressants ni moins respectables. En tout cas, aucune maison religieuse ne peut solliciter la charité publique qu'en raison de ses besoins.

Ce sont là des vérités si claires qu'elles devraient frapper le plus simple bon sens campagnard. Ce qui n'a pas toujours lieu.

Il y avait délibération, dans une petite commune, pour savoir si on accepterait ou, si on refuserait un don fait à condition qu'il y aurait des sœurs chargées d'élever les enfants et d'avoir soin des pauvres et des malades. « Ce sont des mendiantes, qui voudraient vivre sans rien faire, dit un opposant. Si elles manquent d'ouvrage, qu'elles viennent chez moi, elles garderont les vaches. — Un peu plus de calme, maître, lui répondit quelqu'un, qui était d'un avis contraire. On sait bien que, pour avoir des bêtes à garder, on ne peut mieux s'adresser que chez vous; mais il y a d'autres emplois sur la terre, et il est juste que chacun soit rempli. Ne faut-il pas que nos enfants, nos pauvres et nos malades soient gardés et soignés aussi bien que vos vaches? et, si on nous demande à chacun quelques centimes pour cela, nous ne devons point hésiter. »

Je ne sais de quel côté se rangea la majorité; mais il n'est pas difficile de voir de quel côté avait été la raison.

PÉCHÉ ORIGINEL.

Objections. — Avez-vous des preuves assez fortes pour nous faire croire une chose aussi extraordinaire que le dogme du péché originel? — Est-ce que cela ne répugne pas

à la justice et surtout à la bonté de Dieu ? — N'y aurait-il pas réellement de la cruauté de la part de Dieu à punir de la sorte un nombre infini de créatures formées à son image, pour une faute aussi légère que le fut celle de nos premiers parents. — Prévoyant quel serait le résultat de l'épreuve, il devait l'éviter. — Dans la supposition du péché originel, Adam et Eve auraient dû garder la continence et la même obligation subsisterait pour leurs descendants : le malheur et la faute des enfants retombant alors nécessairement sur les parents. — Une preuve bien convaincante qu'on n'admet point généralement la transmission du péché originel, c'est que rien n'est plus commun que d'entendre répéter partout : *Innocent comme l'enfant qui vient de naître.*

—

Réponse. — Ce ne sont pas quelques voix seulement qui proclament hautement le dogme du péché originel. Depuis l'enfant qui naît en faisant entendre le cri de la douleur jusqu'au vieillard qui descend à la tombe en faisant entendre le même cri qu'il n'a guère interrompu pendant tout le cours de son existence, il n'y a pas de créature humaine qui ne le publie, la plupart du temps, à son insu. Mais comme ce dogme heurte rudement notre raison et humilie notre orgueil, comme il nous oblige à croire à la religion chrétienne et à employer tous les moyens qu'elle nous propose d'opérer notre réhabilitation, quelques-uns le repoussent dédaigneusement, ou du moins le révoquent en doute.

Avez-vous des preuves assez fortes, dites-vous, pour nous faire croire une chose aussi extraordinaire que le dogme du péché originel ?

Hélas ! oui. Nous en avons de tellement fortes qu'il nous est impossible d'en douter, quelque désir que nous ayons de le faire. La religion chrétienne nous rappelle à chaque instant et de toute manière cette désolante vérité ; il n'y en a aucune qui se trouve plus clairement exprimée dans la tradition des peuples, et notre propre nature fait entendre sur ce point à tous et à chacun un langage assez intelligible.

La religion chrétienne nous rappelle à chaque instant, et de toute manière, le dogme du péché originel, avons-nous dit avec raison : *Qui peut rendre pur l'homme né d'un sang impur, sinon vous seul ?* (*Job* XIV, 4) dit à Dieu Job, l'homme de la douleur. — *J'ai été conçu dans l'iniquité et formé en péché dans le sein de ma mère* (*Psal.* L, 7), s'écrie également le Roi pénitent. *Comme c'est par un seul homme que le péché est entré dans ce monde et la mort par le péché,* dit l'apôtre saint Paul, *ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché... Comme donc c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation ; ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification de la vie* (*Rom.* V, 12, 18.) — *La mort est venue par un homme,* dit ailleurs le même Apôtre, *et la résurrection vient par un autre homme ; de même que tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivifiés en Jésus-Christ.* (*I Cor.* XV, 21, 22.) Et encore : *Si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts.* (*II Cor.* V, 14.)

Mais qu'est-il besoin de réunir ici quelques textes épars dans nos saints Livres pour prouver le dogme du péché originel, quand cette vérité est incontestablement établie par l'essence même du christianisme, et, pour mieux dire encore, par le christianisme lui-même tout entier. Qu'est-ce que le christianisme, en effet ? — La religion de Jésus-Christ — Et Jésus-Christ ? — Le Fils de Dieu fait homme. — Mais pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme ? — Pour nous racheter tous. — Et pourquoi nous racheter tous ? — Parce que nous avions tous péché en Adam. Sous l'Ancien Testament, les hommes ne peuvent se sauver que par la vertu du sang que Jésus-Christ doit répandre sur le Calvaire. Ils ne peuvent se sauver sous le Nouveau Testament que par la vertu de ce même sang déjà répandu. La croix est donc la base même du christianisme. Mais la croix n'est élevée que pour détruire la puissance que la prévarication d'Adam a donnée au démon sur la race humaine. J'ai donc eu raison de dire que le dogme du péché originel est établi d'une manière incontestable par l'essence même du christianisme. Considérons actuellement cette religion divine dans ses différentes parties, et nous arriverons au même résultat. Pourquoi, en effet, le baptême ? Pourquoi tous les sacrements ? Pourquoi la prière ? Pourquoi toutes les pratiques pieuses ? Ah ! il est facile de le voir, c'est pour arriver plus ou moins directement à notre réhabilitation. Mais pourquoi cette réhabilitation ? C'est parce que nous sommes déchus. Donc, encore une fois, le dogme du péché originel est établi incontestablement par le christianisme lui-même tout entier.

Aussi l'Eglise rejette-t-elle de son sein tout Chrétien qui ose le nier : *Si quelqu'un soutient*, lisons-nous dans le concile de Trente (*De peccato originali*, sess, 5), *que la prévarication d'Adam n'a été préjudiciable qu'à lui seul et non pas aussi à sa postérité, et que ça n'a été que pour lui et non pas aussi pour nous, qu'il a perdu la justice et la sainteté qu'il avait reçues et dont il est déchu, ou qu'étant souillé personnellement par le péché de désobéissance il n'a communiqué et transmis à tout le genre humain que la mort et les peines du corps et non pas le péché qui est la mort de l'âme, qu'il soit anathème.*

Tenons-nous-en là : aussi bien le péché originel ne saurait être nié aux yeux de la foi. Il ne peut l'être que par notre orgueilleuse et indocile raison. Eh bien ! prouvons-le donc à cette raison.

S'il est un dogme attesté par la croyance unanime des peuples, c'est bien celui du péché originel. Nous retrouvons partout le souvenir d'un *âge d'or*, c'est-à-dire d'un âge heureux auquel succède un âge moins heu-

reux. L'âge d'or ou heureux, c'est celui dans lequel a vécu l'homme sorti pur des mains du Créateur : l'âge moins heureux, c'est celui de l'homme devenu coupable. Et cela ne se rencontre pas seulement dans les vers de quelques poëtes, mais dans les traditions les plus universelles et les plus constantes, dans les pratiques religieuses les plus indestructibles, partout, ai-je dit.

« Tous les peuples de la terre, » s'écrie ici un éloquent apologiste de la religion (*Etudes sur le christianisme*), « ont cru l'homme *déchu* et *dégénéré*, comme l'a reconnu Voltaire lui-même. Ajoutons, chose merveilleuse ! qu'ils l'ont cru déchu de la manière et avec les circonstances qui prêtent le plus à l'incrédulité dans le récit de Moïse : un fruit défendu, un esprit mauvais se glissant sous la forme du *serpent* auprès de la *femme ;* celle-ci séduite par ce serpent, séduisant l'homme à son tour, tous les maux de l'espèce humaine dérivant de cette transgression, et la race entière punie pour la faute de son chef : voilà le fond commun de toutes les traditions de l'univers. De là je tire un raisonnement sans réplique en faveur de la vérité que je veux établir.

« Tant de peuples si séparés, si dispersés, si divers en la plupart des choses, ne peuvent se trouver d'accord sur un fait, et cela surtout avec des circonstances étranges, que parce que ce fait s'est passé à l'époque de leur commune origine, et a fait une impression profonde sur la source même du genre humain. Pour faire concevoir notre pensée, qu'il nous soit permis de descendre à une comparaison bien simple.

« Je suppose qu'un fragment de carte soit donné, et qu'il présente une coupure droite et régulière. Si d'autres morceaux de carte sont rapportés, et que, par le rapprochement, ils s'adaptent exactement au premier fragment, il y aura lieu de croire que cet accord n'est pas l'effet du hasard, et provient de l'union primitive de leur existence. Mais je suppose maintenant qu'au lieu de présenter une coupure droite et régulière, le premier fragment soit tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre et de plus irrégulier dans sa conformation : alors l'épreuve sera beaucoup plus décisive ; et si les autres fragments viennent s'enchâsser exactement dans tous les caprices de la découpure du fragment supposé, on aura la plus forte preuve de leur sincérité respective et de leur primitive unité.

« Cette comparaison s'applique d'elle-même à notre sujet. Si les traditions universelles n'étaient d'accord avec le récit de Moïse que sur le fait simple que l'homme est déchu et dégénéré, ce serait déjà une grande preuve de la vérité de ce récit. Mais ce n'est pas seulement sur l'ensemble du récit que cet accord existe, c'est aussi sur ses détails, détails des plus singuliers. Qu'y a-t-il, en effet, de plus singulier que ceci : Le genre humain tout entier déchu dans le mal par la faute d'un premier homme ; la déchéance de ce premier homme venue elle-même par la *femme* ; par la *femme* en rapport avec un être surnaturel, malfaisant, et, ce qu'il y a de plus particulier, se produisant sous la forme du *serpent?* Certes, personne ne disconviendra que toutes ces circonstances ne soient singulières, bizarres ; et l'incrédulité, à qui je m'adresse en ce moment, ira même jusqu'à m'accorder qu'elles paraissent absurdes : du moins c'est ce qu'elle a toujours dit, c'est la seule arme qu'elle oppose à la vérité que nous défendons. Eh bien ! c'est par cette arme même qu'elle est vaincue : car toutes ces circonstances, surtout celles qui choquent le plus par leur apparence d'absurdité, ayant passé dans les traditions universelles, sont devenues, par cette absurdité même, autant d'arguments invincibles de la parfaite vérité du récit de Moïse, auquel ces traditions viennent de toutes parts s'adapter ; et c'est le cas de dire ce mot célèbre : *Credo quia absurdum.* Oui, plus les circonstances caractéristiques du récit de Moïse sont étranges, invraisemblables, absurdes même, si vous voulez, plus il est impossible que le sens commun les ait universellement et identiquement imaginées chez tous les peuples du monde, et s'y soit invariablement attaché sans un grand fondement ; et plus il est nécessaire d'admettre que c'est le *fait* lui-même qui s'est imprimé dans la tradition primitive, avec une telle force que toutes les traditions successives et universelles en ont gardé l'empreinte.

« De quelque côté qu'on envisage l'esprit humain, il est impossible d'expliquer l'accord universel sur ce point autrement que par la vérité, et par la vérité à sa plus haute puissance. Plus le mystère du péché originel choque la raison humaine, plus il soulève de contradictions, plus il est obscur, incompréhensible, impénétrable, moins est-il croyable qu'il se soit insinué naturellement dans l'esprit de tous les hommes, et que l'univers tout entier se soit pris à l'imaginer et à le croire identiquement ; car ce qui paraît absurde à une personne le doit paraître, à plus forte raison, à deux, à trois, à cent, parce que le *sens commun* s'oppose de plus en plus à son admission.

« Que si l'on veut faire la part la plus large à la faiblesse de l'esprit humain, et le supposer accessible aux impressions les plus fantastiques, j'y consens ; mais cela même va s'opposer encore invinciblement à l'admission universelle et permanente d'*une même erreur ;* car cette facilité même de l'esprit à la recevoir et à la forger donnera bientôt à cette erreur une rivale et une héritière. Si *une même erreur* pouvait être généralement approuvée, ce serait celle qui ressemblerait à la vérité, et qui serait conforme aux dispositions naturelles de l'esprit humain. *Tous les peuples ont pu adorer le soleil,* dit fort bien Malebranche : *pourquoi? c'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats.* (*Entretiens sur la métaphysique.*)

« De quelque côté donc qu'on envisage l'esprit humain, soit sous le rapport du sens

commun, qui en fait le fond, et qui se refuse à porter longtemps et uniformément le joug de l'erreur, soit sous le rapport de la disposition à se séduire lui-même ou à être séduit, qui fait varier l'erreur suivant les temps et les lieux, on arrive toujours à ce résultat que, plus une chose s'éloigne de la vraisemblance, plus elle est bizarre et singulière, moins elle a de chances d'*universalité* et de *perpétuité*, et que, dès lors, si elle présente ces caractères, c'est nécessairement qu'elle a à sa base et dans son fond un principe de vérité primitive d'autant plus puissant qu'il aura eu à combattre, pour se maintenir également partout, ces propres apparences d'erreur. »

Et pourquoi donc aller chercher si loin le témoignage d'une vérité que nous nous annonçons si clairement à nous-mêmes, ou plutôt dont chacun de nous est la preuve la plus convaincante.

« Qui ne sait, » dit saint Augustin, « dans quelle ignorance de la vérité, qui est toute manifeste dans les enfants, et dans combien de passions mauvaises, qui commencent déjà à paraître au sortir de l'enfance, comme d'une racine que tous les fils d'Adam ont en eux dès leur naissance, l'homme vient au monde; de sorte que, si on le laissait vivre à sa fantaisie, il n'y a presque pas de déréglement où il ne se portât? La loi et l'instruction veillent contre ces ténèbres et ces convoitises dans lesquelles nous naissons. Mais cela ne se fait pas sans beaucoup de peines et de douleurs. Car pourquoi, je vous prie, toutes ces menaces qu'on fait aux enfants pour les retenir dans leur devoir? Pourquoi ces maîtres, ces gouverneurs, ces férules, ces verges, dont il faut se servir souvent pour un enfant qu'on aime, de peur qu'il ne devienne incorrigible et indomptable? Pourquoi toutes ces peines, sinon pour vaincre l'ignorance et réprimer la convoitise, deux maux qui nous accompagnent en venant au monde? D'où vient que nous avons de la peine à nous souvenir d'une chose, et que nous l'oublions sans peine? qu'il faut beaucoup de travail pour apprendre, et qu'il n'en faut point pour ne rien savoir? qu'il en coûte tant pour être diligent, et qu'il est si aisé d'être paresseux? Cela ne montre-t-il pas clairement à quoi la nature se porte de son propre poids, et de quel secours elle a besoin pour s'en retirer. » (*Cité de Dieu.*)

« Ce que le bon sens et l'expérience disent ainsi, par la bouche de saint Augustin, de l'homme individu, peut s'appliquer, avec une égale vérité aux sociétés, et même à l'humanité tout entière, » s'écrie ici l'apologiste que nous avons cité précédemment. « Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qu'était devenu le monde quand Jésus-Christ vint le relever. L'humanité, avant d'entrer à l'école du christianisme, était comme un enfant échappé à ses maîtres, et qui avait grandi dans l'ignorance et la dépravation. Quel état de dissolution et de ténèbres présentait le paganisme! Personne de nous ne l'ignore : voilà où tend et où arrive l'humanité livrée à elle-même; voilà où elle serait encore si Jésus-Christ, ce divin pédagogue, n'était venu la corriger et la redresser par le moyen violent de sa croix, dont le mystère s'éclaircit lorsque l'on considère ainsi les choses de haut.

« Telle est la nature humaine. Nous la puisons avec le sang aux sources mêmes de la vie; et, en nous transmettant avec celle-ci le penchant au mal, nos pères ne font que nous donner ce qu'ils ont reçu. Remontant ainsi de génération en génération, on arrive jusqu'au premier homme, et l'on se demande si lui aussi avait reçu de son auteur immédiat, qui est Dieu, cette prédilection au mal, cette paralysie pour le bien qui caractérise toute sa race? Si on ose se prononcer pour l'affirmative, on ne va à rien moins qu'à nier Dieu. Qu'est-ce qui nous fait connaître Dieu, en effet? C'est la sagesse, l'ordre, la beauté qui reluisent dans ses ouvrages, et dont il est la source. Lui imputer d'avoir fait l'homme, son chef-d'œuvre dans cet état de désordre et de dépravation où nous naissons maintenant, c'est donc retirer de l'idée de Dieu tout ce qui la constitue; c'est le nier. Mais tout le reste de la nature nous fait reculer devant cette conséquence. Que conclure donc? C'est que Dieu a mis nécessairement dans son chef-d'œuvre la bonté, la droiture, la perfection et l'ordre, qui constituent sa propre nature, et qu'il a répandus à divers degrés dans les êtres qui sont sortis de ses mains, que l'homme a été créé droit et dans l'ordre que lui assignent ses facultés par rapport à Dieu, à lui-même, et à toute la nature; que, dès-lors, le renversement de cet ordre, qui fait qu'aujourd'hui la nature est révoltée contre ses sens, ses sens contre sa raison, et sa raison contre Dieu, est un fait postérieur à sa création : et comme l'homme, doué de liberté, a dû être constitué gardien responsable de sa propre perfection, ce renversement lui est imputable, et doit nécessairement prendre sa cause dans une première souillure qui, en altérant la source des hommes, en a infecté toutes les dérivations, d'où la corruption nous est passée en nature.

« Ce que nous venons de dire du mal considéré comme vice de la volonté, nous pouvons le dire du mal considéré comme malheur, comme souffrance, et ce second aspect nous fournit même un nouvel argument d'une force irrésistible.

« *L'homme, né de la femme, vit peu de jours, et ce peu de jours est rempli de beaucoup de misères.* (*Job* XIV, 1.) *Un joug pesant a été mis sur tous les enfants d'Adam.* (*Eccli.* XL, 11.) La seule perspective de l'inévitable mort qui les attend suffirait pour empoisonner toutes les jouissances de leur vie; mais celle-ci est déjà tellement en proie aux chagrins et aux souffrances, que cette mort, tout affreuse qu'elle est à la nature, lui devient tardive et désirable, et que souvent ils se prennent à l'invoquer. L'habitude, il est vrai, finit ordinairement par nous acclimater à l'existence, et les espérances qui se

succèdent jusqu'au tombeau étendent devant nos yeux un voile d'illusion qui nous dérobe la hideuse horreur de notre état : mais cette habitude et cette illusion elles-mêmes sont misérables, car elles ne soulagent qu'en nous trompant....

« Cette misérable condition de l'humanité accuse Dieu ou l'homme. Il faut embrasser la monstruosité de l'athéisme ou admettre le mystère du péché originel. Il n'y a pas de milieu. On ne peut admettre que Dieu ne soit pas juste sans nier son existence, puisque nous ne pouvons le concevoir que comme la justice même. Or, sous un Dieu juste, nul ne doit être malheureux qu'il ne l'ait mérité ; et, comme son malheur est héréditaire, la faute qui le lui a mérité doit être originelle.

« Que ceux qui rejettent le dogme du péché originel, comme contraire à la justice de Dieu, y regardent à deux fois. Il y a un fait qu'ils ne peuvent nier, quelle qu'en soit la cause : c'est le malheur et le malheur héréditaire de l'humanité. Or, en présence de ce fait, écarter le péché originel, c'est inculper la justice de Dieu beaucoup plus que l'imputation héréditaire de ce péché ne peut le faire, car c'est lui enlever tout principe légitime d'action. Si Dieu paraît injuste en imputant à l'enfant la faute du père, il est bien plus injuste en le châtiant pour une faute que le père lui-même n'aurait point commise, *pour la seule faute*, comme dit un païen, *d'être né;* et, comme il est incontestable que l'enfant est châtié, il est nécessaire d'admettre, à moins de nier Dieu, qu'il l'est pour une faute quelconque, qui, n'étant pas immédiate, doit être nécessairement originelle.

« Ainsi tout nous ramène à la grande vérité de la *Genèse*. Mais, pour nous en convaincre davantage encore, entrons plus profondément dans l'étude de notre propre nature. Cette nature corrompue dans laquelle nous naissons, avons-nous dit, doit prendre sa source dans une souillure originelle, parce qu'il est contradictoire avec l'idée de la divinité que l'homme soit sorti ainsi des mains de Dieu ; il a dû être créé heureux et bon. C'est là ce que viennent précisément confirmer les restes de grandeur qui se retrouvent en lui.

« L'homme n'est pas tellement enfoncé, en effet, dans sa corruption qu'il soit impossible de retrouver en lui des perfections qui rappellent sa constitution primitive ; car il a l'idée du bien, le désir de la vertu, l'instinct secret de l'ordre. Il n'y a pas d'âme si cadavéreuse dans laquelle ne passe parfois le rêve d'une bonne action ; et la multitude, en qui se trouvent plus fortement accusés, en bien ou en mal, les traits de la nature, laisse souvent jaillir, au spectacle de la vertu, de ces admirations enthousiastes, de ces électriques sympathies, qui feraient croire parfois que la terre est toute peuplée de natures célestes. Mais ces heureuses dispositions sont ordinairement enfouies en nous ; ce n'est qu'accidentellement qu'elles paraissent à la surface, ou par des travaux soutenus qu'on peut les en retirer. *C'est*, dit Bossuet, *comme les restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte* (*Sermon pour le jour de la Pentecôte*). De là deux mondes, deux natures, deux hommes en nous, qui sont en lutte perpétuelle. Dans cette lutte, lorsqu'un secours surnaturel ne vient pas s'y mêler, l'homme parfait ne peut se relever. Il tend sans cesse à prendre le dessus ; mais son ennemi le domine, le surmonte, l'accable incessamment... Cependant il est aisé de voir que la priorité d'existence est au bien ; car c'est lui tout d'abord que nous concevons, que nous voulons, que nous approuvons ; et le mal ne vient qu'ensuite, comme un usurpateur cruel, décimer toutes nos bonnes résolutions et faire crouler tous nos plans de réforme. Nous visons au bien, et nous touchons au mal. Et ce que nous disons ainsi du cœur de l'homme par rapport à la vertu, nous pouvons le dire de son intelligence par rapport à la vérité, et de tout son être par rapport au repos et au bonheur. Tout l'homme porte en lui cet étrange phénomène de grandeur et de misère, de prétention et d'impuissance, d'espérances et de déceptions. Son intelligence, son cœur, ses sens : trois théâtres de confusion et de lutte entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, entre le plaisir et la douleur ; et toujours avec cette particularité frappante qu'il y a déclinaison fatale, propension vers l'erreur, vers le mal, vers la misère, et qu'il nous faut sans cesse remonter péniblement et à la sueur de notre front les sentiers de la vérité, de la justice et du bonheur.

« Voilà l'homme. Il est à lui-même le mystère le plus désolant, l'énigme la plus désespérante. Tous ceux qui se sont hasardés dans cette explication ont failli à l'œuvre, et n'ont fait que fausser les données du problème. Les uns, en effet, ne voyant en lui que ce qu'il y a de grand, en ont fait un Dieu ; les autres, ne voyant que ce qu'il y a de bas, en ont fait le rebut de la nature : un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, n'y a vu qu'un jeu du hasard, dont il s'est fait une arme contre la Providence. Il n'y a que le christianisme, héritier légitime des enseignements et des promesses de la tradition mosaïque, qui soit venu toucher au but. Ecoutons plutôt l'un de ses interprètes les plus éloquents?

« *Vous vous trompez, ô sages du siècle !* s'écrie-t-il à ce sujet ; *l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même. D'où vient donc une si étrange disproportion? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées. Faut-il le dire? Et ces masures si mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne*

crient-elles pas assez-haut que l'ouvrage n'est pas dans son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître. Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains? C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage du Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessin, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle. (Bossuet, *Sermon sur la mort.*)

« Il est donc impossible de nier l'existence du péché originel. Pour cela, il faudrait non-seulement ne point écouter l'enseignement si formel de la religion, mais cesser de contempler la nature, de se contempler soi-même; il faudrait fermer l'oreille à cette voie qui nous crie de tous côtés, et au dedans de nous-mêmes, plus haut encore qu'ailleurs : « Ce n'est point en cet état, ô homme, que tu es sorti des mains du créateur, de l'être infiniment puissant et bon qui t'a donné l'existence! Cela n'est pas possible. Tu es tombé réellement, comme la foi et la tradition unanime des peuples te l'apprennent également. La source d'où tu sors a été souillée dès le commencement, et cette souillure, communément appelée le péché originel, se communique à tous ceux qui font partie du genre humain. »

Est-ce que cela, avez-vous objecté, ne répugne pas à la justice et surtout à la bonté de Dieu?

Dites seulement que cela vous paraît répugner à la justice, et à la bonté de Dieu; car il est incontestable que Dieu est souverainement juste et bon, et il ne l'est pas moins que l'homme est déchu. Ces deux vérités, en apparence opposées, doivent donc se concilier, quelque difficulté que nous éprouvions à le faire. Nous venons de prouver l'existence du péché originel. Ce n'est point seulement une vérité, c'est un fait public, inattaquable, le plus public, le plus inattaquable de tous. Il n'est donc point permis de le rejeter, sous prétexte qu'il est en opposition avec une autre vérité; autrement il n'est rien de si solidement établi qu'on ne puisse nier de même. Qui ne sait d'ailleurs, que si ce péché a son côté obscur, il a aussi son côté plein de lumières, puisque c'est lui qui nous explique l'énigme de notre nature? « Chose étonnante cependant, pouvons-nous répéter ici avec Pascal, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes... Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme... Ces deux états d'innocence et de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne le reconnaissions pas... Ainsi toutes ces contrariétés qui semblaient devoir le plus éloigner les hommes de la connaissance d'une religion sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable. Pour moi j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout cette vérité. » (*Pensées sur la religion.*)

Vous dites donc que la transmission du péché d'Adam à toute sa race vous semble répugner à la justice et à la bonté de Dieu. Mais, si vous niez cette transmission, qu'arrivera-t-il? C'est que vous serez obligé d'admettre que cette même race se trouve malheureuse, souffrante, et par conséquent, punie, sans aucune espèce de culpabilité, ce qui répugne bien réellement à la justice et à la bonté de Dieu. Il est donc absurde de nier une vérité solidement établie, sous prétexte de sauvegarder les attributs divins, quand vous ne pouvez la nier, sans attaquer plus clairement encore ces mêmes attributs.

Je vous entends me répondre ici : Et pourtant on ne peut être coupable, sans volonté, et on ne peut avoir de volonté avant de naître.

Oui, d'une faute personnelle, parce que, pour être coupable personnellement, il faut avoir la volonté, et par conséquent, l'existence; mais d'une faute qui ne nous est imputée que par solidarité, à cause des rapports qui se trouvent entre nous et d'autres avec lesquels nous ne faisons qu'un tout moral? Cela peut très-bien être, cela est réellement, et nous n'en avons malheureusement que trop de preuves.

Quoi donc! la solidarité, c'est-à-dire l'obligation où est un être quelconque de payer, de souffrir pour un autre être, à cause de l'union plus ou moins grande qui se trouve entre eux, cela vous étonne? Mais c'est ce que vous voyez partout : dans la société, dans la famille, en vous-même.

Lorsque vous avez fait une faute grave, qui attire sur vous, dès cette vie, un châtiment exemplaire, tout votre être souffre, n'est-il pas vrai? Et cependant ce n'est pas tout votre être qui a failli. Votre corps ne fut en cela, qu'un instrument passif. Que dis-je! mais, dans votre âme elle-même qui a réellement commis la faute, il y a eu certaines facultés qui n'y consentaient point, qui éprouvaient même la plus grande répugnance à la vue du désordre dans lequel vous allez vous plonger. Et cependant, la faute commise, tout souffre en vous. Pourquoi donc cela, puisque tout n'est pas coupable? Je vous l'ai dit, par solidarité, à cause

de l'intime union qui existe entre les différentes parties dont se compose votre être.

Quand, dans une famille, l'un des membres a commis une faute grave, quand le coupable est un des membres principaux, et surtout quand c'est le chef de la famille, il y a une tache dans la famille, et cette tache ne souille pas seulement celui qui fut coupable, mais tous les membres présents et futurs. Vous me direz peut-être qu'elle finit par s'effacer. Oui, aux yeux des hommes ; mais non en soi ; car, je vous le demande, pourquoi serait-elle plutôt effacée au bout de cent ans qu'au bout de vingt? Oui, puis-je vous dire encore, parce que c'est la justice humaine qui l'imprime, et que tout ce qui vient de la main de l'homme est périssable comme lui. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il en soit ainsi de la tache originelle, qui, imprimée par la justice divine, se trouve indélébile comme tout ce à quoi Dieu veut donner ce caractère. Il ne s'agit ici, d'ailleurs, que d'une comparaison, nécessairement défectueuse sous certains rapports, mais qui n'en suffit pas moins à prouver qu'on peut être souillé d'une tache, coupable aussi, en un sens, sans avoir donné son consentement à la faute commise, et sans exister même au moment où elle le fut.

Si de la famille nous passons dans une société beaucoup plus étendue, nous y trouverons un sujet de comparaison bien plus propre encore à faire impression sur nous. Voici un roi, je suppose, ayant à gouverner un peuple innombrable. Il met à la tête de ses sujets un ministre qui possède toute sa confiance, et à qui il accorde, avec les pouvoirs nécessaires à sa charge, les plus insignes faveurs. Il y a eu certainement, entre le roi et son ministre, au moment où celui-ci fut élevé à cette haute dignité, une convention, sinon exprimée d'une manière quelconque, du moins tacite, qu'on peut ainsi résumer : Si vous remplissez fidèlement les devoirs de votre charge, je vous conserverai toutes mes faveurs, je vous en accorderai de nouvelles encore, et toutes ces faveurs ne seront pas seulement pour vous, mais pour les vôtres, tant présents que futurs. Si, par malheur, vous êtes infidèle, autant la récompense eût été grande, autant le châtiment sera redoutable ; et la punition ne retombera pas que sur vous personnellement, mais sur toute votre race. Malgré cela cependant, le ministre a prévariqué. Il s'est révolté contre un maître si grand, si généreux à son égard. Qu'a fait ce maître alors, qu'a-t-il dû faire? Il a tenu sa promesse. C'était justice ; c'était bonté aussi, en un sens, puisque, sans cet acte de justice, la porte était ouverte à tous les désordres et à tous les malheurs. Il a donc chassé le ministre prévaricateur, et il l'a envoyé loin de la patrie, pour y souffrir avec les siens, tous les maux de l'exil. Nul ne s'avise de blâmer une telle conduite ; nul ne dit ni ne dira jamais : Pourquoi punir tant de malheureux d'une révolte dont ils ne sont pas coupables eux-mêmes, que quelques-uns surtout étaient bien éloignés de pouvoir commettre, n'existant point encore? Chacun comprend que c'est la justice, que c'est là l'effet de cette solidarité qui veut que tous les membres d'un corps quelconque souffrent, plus ou moins, de la faute commise par l'un de ses membres. Eux-mêmes ne sauraient s'en plaindre ; car ils comprennent encore mieux que qui que ce soit leur position. S'ils le faisaient, d'ailleurs, il serait facile de leur répondre : Celui qui a puni votre père par l'exil pouvait le punir de mort : et sa mort eût été la vôtre, avant même que vous eussiez goûté l'existence. Puisque l'exil fut une grâce pour lui, c'est donc une grâce pour vous. Combien d'hommes sont dans la même position que vous. Combien dans une position plus déplorable encore? Vous n'avez point à vous plaindre, mais à souffrir en silence ; et même avec reconnaissance, puisque votre race a été envoyée en exil, au lieu d'être détruite complétement, comme elle l'avait mérité.

Voilà précisément ce qui est arrivé à l'homme. Dieu, le Roi des rois, l'avait placé dans un lieu de délices, à la tête de la création terrestre, avec promesse de le combler toujours de ses faveurs, lui et toute sa race, s'il était toujours fidèle, mais aussi avec menace de le punir sévèrement, lui et les siens, en cas de désobéissance. Chacun sait le triste résultat de cette épreuve ; chacun sait qu'Adam a désobéi à Dieu, a été chassé du paradis terrestre, et envoyé dans ce lieu d'exil où nous gémissons tous aujourd'hui. Pourquoi donc le trouverions-nous étonnant? pourquoi nous en plaindrions-nous? Ne sommes-nous pas tous tombés avec notre premier père ou plutôt en lui-même? Dieu pouvait frapper Adam immédiatement après sa chute, et sa mort était la nôtre évidemment. La prolongation de sa vie en exil fut donc une grâce pour lui, et notre existence qui a été la conséquence de cette prolongation en est une également pour nous. Que d'êtres ont reçu du Créateur une existence qui ne vaut pas la nôtre, même après notre déchéance! Nous n'avons point à nous plaindre, mais à souffrir en silence, et même, en un sens, avec reconnaissance, puisque notre race a été conservée, quoique malheureuse et souffrante, au lieu d'être détruite complétement, comme elle l'avait mérité.

Vous allez me dire peut-être que la justice de l'homme ne ressemble en rien à la justice de Dieu.

Vous vous trompez. La justice divine est infiniment plus parfaite sans doute que la justice humaine ; mais celle-ci n'en est pas moins l'image, quoique imparfaite, de la justice divine, comme l'homme lui-même est l'image imparfaite de la Divinité. Nous pouvons donc juger de l'une par l'autre, comme on juge du modèle par son image.

« Du reste, pouvons-nous ajouter ici, avec le savant évêque d'Arras, le péché originel est, en lui-même et dans ses suites, beaucoup moins mystérieux qu'on ne le suppose ordinairement, faute de notions exactes.

« Il est certain, et l'Eglise l'enseigne formellement, que Dieu pouvait très-bien, en nous tirant du néant, ne pas nous destiner au bonheur surhumain de le voir et de le posséder, et il est certain qu'en nous y appelant, il a pu mettre au maintien de ce privilége extraordinaire telle condition qu'il a voulu. On demande pourquoi cette faveur a dépendu de l'usage d'un fruit par nos premiers parents. Il n'a pas plu à Dieu de nous dire ce pourquoi. Mais nous demandons, à notre tour, pourquoi, la faveur étant entièrement libre et tout à fait au-dessus de tous nos mérites, Dieu aurait dû la faire dépendre d'une autre condition plutôt que de celle-là?

« Quant aux misères de la vie présente qui, en fait, ont été aussi produites par le péché originel, il est également certain, et c'est encore la doctrine de l'Eglise, qu'avant même le péché, Dieu pouvait, dès le principe, exposer le genre humain à ces épreuves, sauf ensuite à donner à toutes choses, dans une sanction quelconque, les compensations voulues par son infaillible justice (109).

« Bien loin donc qu'il y ait rien d'impossible dans ces suprêmes arrêts, on pourrait presque dire qu'il ne s'y trouve, en quelque sorte, plus rien de mystérieux, puisque tout s'y réduit à des dispositions qui ne blessent, ni aucun de nos droits, attendu que nous n'en avions point, ni aucun des attributs de Dieu, attendu que les suites du péché originel sont un état de choses que Dieu eût pu vouloir d'abord et indépendamment de cette prévarication première. » (*Les Impossibilités.*)

N'y aurait-il pas réellement de la cruauté, de la part de Dieu, ajoutez-vous, à punir de la sorte un nombre infini de créatures formées à son image, pour une faute aussi légère que le fut celle de nos premiers parents?

Le nombre n'y fait rien ici. Si la transmission du péché originel répugnait réellement à la justice et à la bonté de Dieu, cette transmission ne pourrait avoir lieu pour personne. Mais dès lors qu'elle ne répugne aucunement à ses divins attributs, ainsi que nous venons de l'établir, cette transmission peut avoir lieu pour tous, quel qu'en soit le nombre.

Vous faites remarquer que ce sont des créatures formées à l'image de Dieu.

Aussi, n'est-ce point l'état dans lequel il les avait mises ni celui auquel il les destinait, bien au contraire. Si les choses ont tourné ainsi, ce n'est point assurément la faute de Dieu.

En l'état d'ailleurs où elles se trouvent actuellement, de quoi peuvent-elles se plaindre, rigoureusement parlant? Leur existence, telle qu'elle est, c'est encore un bien, et même un très-grand bien, au point qu'aucune d'elles ne veut y renoncer, si ce n'est dans des cas tout à fait extraordinaires, comme celui de folie, par exemple. Cette existence est encore infiniment préférable à celle dont jouissent les autres créatures terrestres. Au lieu de se plaindre, je le répète, elles n'ont donc que des actions de grâces à rendre à celui qui, après les avoir créées à son image et à sa ressemblance, a bien voulu les conserver dans l'état de déchéance où cette image se retrouve encore, quoique défigurée considérablement par le péché.

Vous ajoutez que cette déchéance n'aurait eu lieu que pour une faute légère. Qu'en savez-vous? Dans l'état de culpabilité et de souffrance où nous nous trouvons actuellement, pouvons-nous juger sainement la faute de nos premiers parents dans l'état d'innocence et de bonheur où Dieu les avait placés?

Et même, avec notre faible raison, avec cette raison obscurcie, dégradée par le péché, dans une position si différente de celle où se trouvaient Adam et Eve, ne voyons-nous pas clairement que leur désobéissance fut un crime, et même un très-grand crime, le crime de lèse-majesté divine, au premier chef.

Pour comprendre la grandeur d'une désobéissance, il faut faire attention à trois choses principalement: à l'élévation de celui qui commande, à la position de celui qui obéit, aux conséquences qui résultent de la désobéissance. Or, si nous considérons bien cela dans la désobéissance d'Adam, nous reconnaîtrons que cette désobéissance fut en effet très-grande. Qui ordonnait? Dieu, c'est-à-dire l'Etre infini. A qui commandait-il? A l'homme, c'est-à-dire à sa créature, à sa créature comblée de ses grâces, et cependant toujours placée, malgré ses bienfaits sans nombre, à une distance infinie au-dessous de lui. Quel devait être le résultat de sa désobéissance? Sa perte éternelle et celle de toute sa race.

Quoi, pensez-vous, pour un fruit?

Mais si Dieu l'a voulu ainsi. Je vous le répète, d'ailleurs, ce n'est point par l'objet matériel d'une action qu'il faut en juger la nature, c'est par ses résultats. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus innocent, de plus naturel même que de dormir ou de changer un instant de place? Et cependant si, contre l'ordre formel qui vous a été donné, vous ne craignez pas de le faire, vous, soldat, vous, sentinelle, vous, sur la vigilance de qui repose, en ce moment, la sûreté de l'armée et peut-être de la patrie, ne voyez-vous pas que l'ennemi va vous surprendre, tromper l'armée, la détruire, et pénétrer au cœur même de votre pays. Quelle faute donc dans une action en apparence insignifiante?

Ainsi, à quelque point de vue que nous nous placions, la faute d'Adam nous paraît très-grande, en effet, quand nous voulons juger sainement des choses, et nous ne de-

(109) Ceci ne semble pas s'accorder parfaitement avec ce qui a été dit précédemment. C'est que la manière de voir des apologistes n'est pas toujours la même: le dogme seul est uniforme, parce qu'il vient de Dieu; l'interprétation ne l'est pas, parce qu'elle vient de l'homme. Nous rapportons ainsi quelquefois des explications différentes, laissant au lecteur à faire son choix.

vons point nous étonner qu'elle ait rejailli sur toute sa race. Il n'y a là évidemment aucune cruauté de la part de Dieu.

Prévoyant quel serait le résultat de l'épreuve, avez-vous dit, il devait l'éviter.

Si, malgré cela, Dieu a voulu que l'épreuve eût lieu, comme tout le prouve, que sommes-nous pour soutenir qu'il devait en être autrement? L'homme pouvait-il prétendre à plus de faveurs? Pouvait-il même en espérer autant? Que dis-je! prétendre, espérer! mais il n'existait même pas. Dieu lui donne l'existence, et, avec l'existence, des biens sans nombre, dont il ne dépendait que de sa volonté de s'assurer l'éternelle possession. L'homme se révolte; Dieu lui retire ou plutôt lui diminue ses grâces. De quoi l'accusons-nous? Notre ingratitude doit-elle croître en raison même de sa bonté?

Dieu prévoyait, dites-vous, le résultat de l'épreuve.

Mais remarquez que Dieu ne prévoyait ce résultat, que parce qu'il avait déjà eu lieu dans ses idées. En sorte que, rationnellement, c'est le résultat de l'épreuve, résultat qu'on ne peut attribuer qu'à la volonté libre de l'homme, qui a précédé la prévision de Dieu.

Il prévoyait le résultat de l'épreuve, et il devait l'éviter.

En ce cas, il ne pouvait donner à aucune créature la liberté de lui obéir ou de lui désobéir; car, dès lors qu'il aurait prévu la désobéissance, il aurait dû s'abstenir, selon vous. Concevez-vous rien de plus contraire à la réalité des faits dont nous sommes témoins, à nos idées, à la saine raison? Qui sommes-nous, je vous prie, pour tracer ainsi des bornes à la toute-puissance de Dieu.

Il prévoyait le résultat de l'épreuve..... Oui, sans doute; mais il prévoyait, en même temps, comment l'homme se relèverait de cette chute; il prévoyait que son divin Fils viendrait lui-même sur la terre lui rendre les droits que le péché lui aurait enlevés, et lui accorder des faveurs plus grandes encore que les premières. O heureuse faute donc, pouvons-nous nous écrier ici avec l'Eglise, ô heureuse faute qui a mérité d'avoir un tel réparateur! ou, ce qui est la même chose: O douce justice qui ne nous frappe qu'avec amour, dont la main ne s'appesantit sur nous qu'en nous chargeant d'incroyables bienfaits! — Dans les suppositions du péché originel, avez-vous dit encore, Adam et Eve auraient dû garder la continence, et la même obligation subsisterait pour leurs descendants: le malheur et la faute des enfants retombant alors nécessairement sur les enfants.

— Pourquoi donc l'homme serait-il obligé de garder la continence, lorsque, comme nous l'avons montré, l'existence qu'il communique à ses enfants est encore un bien pour eux, malgré la déchéance causée par la désobéissance d'Adam? pourquoi, quand il n'ignore pas que ses enfants peuvent sortir, comme lui avec l'aide du Rédempteur universel, de cet état de déchéance, et s'élever à l'amour et à la possession de Dieu, dans les splendeurs de sa gloire, ainsi que nous le rappelions tout à l'heure. Est-ce que le ministre disgracié, dont je vous parlais précédemment, vous semblait obligé de garder la continence, parce que ses descendants devaient partager avec lui les malheurs de l'exil? Non, assurément, me répondrez-vous, car l'existence devrait être encore un bien pour eux dans la triste position où ils se trouvaient, et puis la fin de leur exil pouvait arriver d'un moment à l'autre. Et voilà précisément ce que je vous ai dit à l'égard des malheureux enfants d'Adam: l'existence vaut encore mieux pour eux que la non-existence, et la fin de leur exil peut arriver d'ailleurs d'un moment à l'autre. Qu'ai-je dit: *peut arriver?* Mais c'est pour eux une certitude, s'ils veulent bien répondre aux desseins de la miséricorde divine à leur égard. Il y en a, j'en conviens, à qui il ne sera jamais donné de se réhabiliter; tels sont, parmi nous, les enfants morts sans baptême; mais c'est là un sort tout à fait exceptionnel, que les parents peuvent bien craindre pour leurs enfants, sans se croire obligés, pour cela, à garder la continence. N'oublions point, du reste, ici, ce que l'Eglise nous permet de penser sur le sort des enfants morts sans baptême, à savoir que l'existence vaut encore mieux pour eux que la non-existence, dans l'état où ils se trouvent pour toujours.

Ce que je vois de plus grave ici, allez-vous me dire, c'est qu'il y a réellemnt en chaque enfant une faute nouvelle qui retombe nécessairement sur ses parents.

Oui, une faute nouvelle; mais non une faute nouvellement commise. Oui, une faute nouvelle; mais non pas une nouvelle révolte contre Dieu. C'est toujours la même désobéissance d'Adam, cette désobéissance toujours ancienne et toujours une, quelque nouvelle et quelque multipliée qu'en soit l'application. Dès lors que la justice divine n'est point offensée de nouveau par l'existence d'un nouveau descendant d'Adam, Dieu ne peut la condamner en soi, et les parents ne sauraient se croire coupables d'en avoir été les instruments. Aussi Dieu a-t-il commandé et béni le mariage, avant (*Gen.* I, 28) comme après (*Gen.* VII, 17; IX, 1, 7) la désobéissance d'Adam, et, tout en proclamant hautement la déchéance originelle, déchéance à laquelle chaque individu doit participer, les peuples n'ont-ils point hésité à proclamer également cette institution aussi bonne et légitime en soi qu'utile et nécessaire.

Une preuve bien convaincante qu'on n'admet point généralement la transmission du péché originel, ajoutez-vous enfin, c'est que rien n'est plus commun que d'entendre répéter partout: *Innocent comme l'enfant qui vient de naître.*

Non, ce n'est point là une preuve convaincante qu'on n'admet point généralement la transmission du péché originel, et il ne saurait même y en avoir aucune; car nous avons prouvé que cette transmission est gé-

néralement admise; si vous parveniez à prouver le contraire, le pour et le contre seraient également vrais sur le même point: dès lors, nulle certitude assurée, le doute universel, le cahos dans les croyances.

Vous allez me dire peut-être: Et mon proverbe?

C'est être un peu innocent que de parler ainsi, si vous voulez bien me permettre d'employer vos propres expressions; et j'ajouterai même, en continuant votre langage: c'est être *innocent comme l'enfant qui vient de naître.*

Car, vous répondrai-je d'abord, que prouve un proverbe, quel qu'il soit, contre une vérité solidement établie?

Et puis, dans le cas présent, le vôtre a d'autant moins de valeur qu'on peut et qu'on doit lui donner une signification différente de celle que vous lui avez donnée.

On peut lui donner une signification différente de la vôtre, avons-nous dit, et nous venons de vous le faire voir. Une autre signification encore, et nous croyons que c'est bien là la véritable: *innocent comme l'enfant qui vient de naître*, c'est-à-dire: *innocent de toute faute personnelle.*

Mais non-seulement on peut donner à ce proverbe une signification différente de celle que vous avez essayé de lui donner; on est même obligé de le faire, pour plusieurs raisons:

La première, c'est à cause de la solidité des preuves sur lesquelles repose le dogme du péché originel. Vous présentez une objection opposée à cette vérité, dans le sens que vous lui donnez: ce n'est point cette vérité qui doit céder la place, si je puis m'exprimer de la sorte, car elle est solidement établie, ai-je dit; mais c'est le sens que vous donnez volontairement à votre objection qui doit se détourner, puisqu'on peut lui en donner un autre. Il en est ainsi non-seulement du péché originel, mais de toute vérité établie sur des preuves solides.

Une autre raison pour laquelle on doit donner à votre proverbe un sens autre que celui que vous lui donnez, c'est que tel n'est point, en réalité, le sens qu'il présente naturellement. Que veut-on dire par là? Que l'enfant qui vient de naître est sans ombre de malice, puisqu'il n'a encore aucune espèce de connaissance, qu'il n'en a fait aucun acte, puisqu'il n'a pas même encore pu agir machinalement. Or, cela ne prouve point du tout qu'il soit exempt de souillure originelle.

Une troisième raison qui vous oblige également à donner un autre sens à votre proverbe, c'est que telle n'est point l'interprétation ordinaire. Excellente en soi, cette preuve a ici une valeur toute particulière. Qu'est-ce qu'un proverbe? Une vérité qui appartient au public, et qui n'a de force aussi que celle que lui donne la voix publique. Mais, s'il en est ainsi, il est évident que c'est au public à l'interpréter. Or, je ne sache pas que la voix publique ait jamais interprété ce proverbe comme négation du péché originel. Que dis-je! et qui donc l'interprète ou l'a jamais interprété ainsi? Personne, si ce n'est quelques mécontents qui, pour obscurcir la lumière dont sont blessés leurs yeux malades, lancent contre le ciel tout ce qui se présente sous leurs mains. Inutiles efforts! la lumière qu'ils comptaient cacher, si ce n'est même détruire complétement, l'indestructible lumière continue d'éclairer les yeux de tous. Pour ce qui les concerne eux-mêmes, l'obscurité factice dont ils sont entourés ne tarde pas à se dissiper et à laisser arriver de nouveau jusqu'à leurs regards la bienfaisante lumière dont ils s'étaient volontairement privés. Heureux s'ils peuvent encore la reconnaître et se réconcilier avec elle, avant de remonter au lieu où elle règne en souveraine!

PÈLERINAGES, VOYAGES.

Objections.— Dieu est partout: à quoi bon l'aller prier à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, à Saint-Martin de Tours, à la Sallette, etc., etc? — Il y a là un vrai danger pour les mœurs qui peuvent se perdre, pour la foi qui peut dégénérer en superstition. — Cela se pratique partout, et vous ne faites là que ce que font les mahométans.—Ce sont les prêtres qui ont inventé cela pour se faire des revenus et avoir plus de crédit sur l'esprit des peuples.—Il y en a qui en chargent d'autres d'aller déposer l'offrande et demander la prière d'usage en tel lieu célèbre par ses pèlerinages, ou qui le font simplement dans leur église. Ils n'en appellent pas moins cela *leur voyage* à tel saint.

—

Réponse. — Ce n'est point la majorité du peuple qui fera des objections contre les pèlerinages, partout et toujours très-populaires; mais c'en est une partie, la partie incrédule, et voilà pourquoi il importe de les réfuter ici.

Dieu est partout, avez-vous dit. A quoi bon l'aller prier à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, à Saint-Martin de Tours, à la Sallette, etc., etc?

Dieu est partout!.. A qui rappelez-vous cela, si ce n'est à ceux qui vous l'ont enseigné! Car c'est la religion chrétienne qui a appris au peuple que Dieu est partout, ou plutôt que tout est en Dieu, qu'*en lui*, comme dit saint Paul, *nous avons l'être, le mouvement et la vie* (*Act.* XVII, 28), et que, par conséquent, en quelque lieu que nous nous trouvions, nous pouvons entrer en rapport avec lui, l'adorer, le prier, en recevoir toutes les grâces dont nous avons besoin

A quoi bon dès lors, ajoutez-vous, l'aller prier à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, à Saint-Martin de Tours, à la Sallette, etc., etc?

Mais parce que c'est le besoin d'une foi brûlante et du céleste amour qui en est la conséquence, parce que dans la route longue et difficile quelquefois, dans l'immense concours des fidèles, dans le spectacle religieux qui frappe nos regards, dans les récits édifiants qui nous sont faits, il y a autant de moyens d'exciter notre piété, de nous donner plus de mérite aux yeux de Dieu et d'en recevoir les grâces les plus signalées, comme le prouve l'expérience la plus générale et la plus constante.

A quoi bon? Mais parce que, quand bien même nous n'aurions point reçu les grâces que nous sommes venus solliciter, il y a là une source de religieuses consolations que nous ne saurions trop apprécier. Ecoutons, à ce propos, l'immortel auteur du *Génie du christianisme*.

« Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est beau, il est bon, quoiqu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

« Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit porte avec lui un prodige. Pour l'homme de foi la nature est une constante merveille. Souffre-t-il, il prie sa petite image, et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami, il fait un vœu et prend un baton et un bourdon de pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice, il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante dans une complainte naïve la bonté de Marie, Mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu à un pèlerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré! Le pèlerin arrive à son village, la première personne qui vient au devant de lui, c'est sa femme relevée de couches, c'est son fils retrouvé, c'est son père rajeuni.

« Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus: la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Eternel.»

Il y a là, avez-vous dit encore, un grand danger pour les mœurs qui peuvent s'y perdre, pour la foi qui peut dégénérer en superstition.

Qui le sait mieux que la religion? qui en a plus d'inquiétude? qui l'a plus souvent signalé aux hommes, ce double danger, et qui les a engagés plus instamment à l'éviter?

Vous voudriez qu'elle allât plus loin, et qu'elle supprimât toute espèce de pèlerinage; mais elle ne le fera pas, parce qu'il y a là un bien véritable dont elle ne veut pas priver ses enfants, à cause des abus qui peuvent en résulter.

Ne voyez-vous pas que, si elle agissait de la sorte, elle devrait dire également: « Il y a un grand bien sans doute à venir adorer Dieu dans la maison sainte, mais il y a là aussi du danger pour les mœurs qui peuvent s'y perdre, pour la foi qui peut y dégénérer en superstition. Donc il ne faut point s'y rendre. » Puis, continuant le même raisonnement: « Il y a là, » dirait-elle, « un grand bien à ce que les hommes vivent en société, mais il y a aussi du danger pour les mœurs qui peuvent s'y perdre, pour la foi qui peut y dégénérer en superstition, pour ne pas dire en impiété. Donc il ne faut point vivre en société. » Où irions-nous, je vous le demande, avec un pareil procédé?

Cela se pratique partout, ajoutez-vous, et vous ne faites là que ce que font les mahométans?

Puisque les pèlerinages sont en usage partout, c'est une preuve qu'ils sont fondés sur la nature; car il n'y a que les choses les plus naturelles qui obtiennent ce caractère d'universalité. Pour ce qui concerne les pèlerinages, qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel que d'aller en grand nombre et avec empressement là où nous porte le cœur, et où nous espérons trouver les consolations et les grâces dont nous avons besoin.

Vous ne faites-là, dites-vous, que ce que font les mahométans.

Vous auriez pu ajouter: et ce que nous faisons nous-mêmes; car vous avez aussi, ce me semble, vos pèlerinages. N'avez-vous pas le pèlerinage à Ferney, le pèlerinage à l'ermitage de Rousseau,—pèlerinages un peu abandonnés, aujourd'hui, il faut en convenir?—Ne nous promet-on pas encore le pèlerinage à la chambre de Béranger? Tant, je vous l'ai dit, la chose est naturelle!

Nous ne faisons que ce que font les mahométans.

Vous vous trompez: il y a entre leur conduite et la nôtre une différence un peu importante: c'est que tandis qu'ils vont visiter les lieux rendus célèbres par ceux qui ont ramené l'ignorance sur la terre, ravivé les plus violentes passions, amoncelé partout des ruines; nous, au contraire, nous allons visiter les lieux rendus célèbres par Jésus-Christ, sa Mère et ceux qui, prêchant l'Evangile, ont, à l'exemple de leur divin Maître, éclairé le monde, détruit les vices, établi partout le règne de la justice et de la charité.

Toujours est-il, dites-vous, qu'ils vont aussi en pèlerinage.

Quoi donc! parce qu'ils se rendent à leurs mosquées entendre l'explication du Coran, et prendre la résolution de le mettre en pratique, faut-il donc que nous ne nous rendions point dans nos églises entendre l'ex-

plication de l'Evangile, et prendre la résolution de le mettre en pratique? C'est une conclusion tout opposée que nous tirons et qu'en effet nous devons tirer.

Ce sont les prêtres, disent quelques-uns, qui ont inventé cela, pour se faire des revenus, et avoir plus de crédit sur l'esprit des peuples.

Vous oubliez donc ce que vous venez de dire tout à l'heure, à savoir que les pèlerinages ont été en usage partout et toujours, notamment dans les lieux où règne le mahométisme. Donc dans les lieux où le sacerdoce ne peut avoir aucune influence. Donc avant l'établissement du sacerdoce. Ce ne sont donc point les prêtres qui ont inventé cela, comme vous l'assurez.

Ce sont les prêtres qui ont inventé cela, dites-vous.

Vous vous trompez, c'est une dévotion populaire. Or, toute dévotion populaire vient du peuple, comme son nom même le dit, bien plus que du sacerdoce. Aussi, voyons-nous les prêtres apparaître plutôt comme modérateurs que comme instigateurs dans les pèlerinages. Qui ne sait avec quelle force saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire de Nysse, s'élevaient contre les pèlerinages du temps où ils voyaient se glisser les plus grands abus.

Croyez-vous que ce soient les prêtres qui ont aussi inventé le pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ? Ce sont les saintes femmes qui l'ont fait d'abord: les apôtres n'y sont venus qu'après. Quand le monde fut devenu chrétien, les peuples s'y portèrent en masse, et devaient naturellement s'y porter, par un élan spontané de leur foi, sans avoir besoin d'y être excité par les prêtres.

Ils ont inventé cela, dites-vous, pour se faire des revenus et avoir plus de crédit sur l'esprit des peuples.

Vous leur supposez là une avarice simoniaque et un goût de despotisme évidemment démentis par l'histoire ecclésiastique de tous les temps et de tous les lieux. Quoi! ils vendraient la prière et la grâce qui en découle, ou est censé en découler, pour quelques pièces de monnaie, pour des biens qu'ils savent être de nulle valeur, qu'ils foulent aux pieds, pour la plupart, et dont ils ne se servent guère que pour leurs bonnes œuvres? Pour être agréables à Dieu, ils commenceraient par lui être désagréables, pour faire le bien, ils commenceraient par faire le mal? Tout cela est inadmissible. Quoi! c'est un joug qu'ils voudraient imposer au peuple? Mais vous les supposez donc sans conscience, sans crainte de Dieu, et j'ajouterai même sans raison; car si tout pèlerinage est une gêne, c'est surtout pour le prêtre, non-seulement parce qu'il est obligé d'être là, afin de satisfaire les besoins spirituels des fidèles, mais encore parce qu'il tient à l'accomplir lui-même avec plus de régularité que les autres. Quel que soit le lieu de pèlerinage que vous ayez en vue, comptez bien si vous êtes en mesure de le faire, et vous verrez que, toute proportion gardée, il y a ordinairement plus d'ecclésiastiques que de simples fidèles. Qui ne sait, par exemple, qu'il n'y a point d'évêque au monde qui ne regarde comme un de ses principaux devoirs d'aller, le plus tôt possible, visiter, à Rome, les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul.

« Plus on est instruit, mieux on sent que la piété a besoin d'être aidée par les sens; la vue des reliques d'un saint, de son sépulcre, de sa prison, de ses chaînes, des instruments de son martyre, fait une toute autre impression que d'en entendre parler de loin. Les miracles que Dieu y a souvent opérés excitaient la curiosité des infidèles mêmes, et furent plus d'une fois la cause de leur conversion. Tels furent les motifs qui portèrent, au IVe siècle, l'impératrice Hélène à honorer et à rendre célèbres les saints lieux de Jérusalem et de toute la Terre-Sainte. Saint Jérôme (*Epist. ad Marcell.*) est témoin du concours qui s'y faisait de toutes les parties de l'empire romain. Ainsi, cette dévotion s'est introduite naturellement et sans qu'il ait été besoin de la suggérer aux fidèles. En général, il fallait bien honorer les saints aux lieux où reposaient leurs dépouilles mortelles, avant que l'on eût introduit l'usage de diviser les reliques. Chaque peuple était jaloux de conserver les siennes, comme des gages de la protection des saints, et d'une bénédiction particulière de Dieu sur la ville et sur la province; et il leur en revint même ensuite des avantages temporels. Le concours des pèlerins enrichissait les villes; le respect pour les saints dont les os y reposaient porta les princes à leur accorder des droits d'asile et de franchise, comme fit Constantin en faveur d'Hélénople, en Bithynie. Rien de plus célèbre en France que la franchise de Saint-Martin de Tours; et l'on sait le respect que les Goths, tout barbares qu'ils étaient, témoignèrent pour l'église de Saint-Pierre, lorsqu'ils prirent Rome. » (Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*)

Il y en a, avez-vous dit enfin, qui en chargent d'autres d'aller déposer l'offrande et demander la prière d'usage en tel lieu célèbre par ses pèlerinages, ou qui le font simplement dans leur église. Ils n'en appellent pas moins cela *leur voyage* à tel saint.

Pourquoi non? Serait-ce parce qu'ils ne font ni ne font faire par personne ce *voyage*, physiquement? Mais ils le font d'intention, d'esprit, de cœur, d'âme, — ce qui est l'essentiel. — Ils se joignent, par l'imagination, aux fidèles qui se rendent au lieu qu'ils veulent vénérer, ils les accompagnent, les suivent jusqu'au bout, ils voient l'immense et édifiant concours, ils s'y réunissent, ils écoutent avec une grande attention la prière du prêtre, l'exhortation touchante qu'il adresse quelquefois, ils prient eux-mêmes avec ferveur, ils reviennent dans les dispositions avec lesquelles ils sont allés, dans de meilleures encore peut-être, à cause des bénédictions auxquelles ils ont pris part... Je vous l'ai dit, c'est un voyage spirituel, un véritable pèlerinage de l'âme. Aimez-vous

mieux les voir s'élever, par la pensée, vers le ciel, s'y prosterner spirituellement en présence du saint dont on vénère les reliques sur la terre, implorer son intercession auprès de Dieu, unique source de tous les biens? Mais, outre qu'il y a là encore un voyage spirituel, dans le sens que nous venons de dire, vous devez y voir la preuve que les plus simples fidèles sont convaincus que nous pouvons nous adresser à Dieu en tous lieux, et que, de quelque part que lui viennent nos prières, elles seront bien accueillies, pourvu qu'elles soit bien faites.

Quand ils font faire le pèlerinage par d'autres, la réponse est plus facile encore; car vous devez voir d'abord qu'il y a tout ce que nous venons de dire; de plus, il y a le pèlerinage réel, fait par d'autres, mais en leur nom. Ajoutons à cela que ceux qu'ils envoient sont ordinairement des pauvres, pour lesquels Dieu a toujours des regards d'une particulière bienveillance, que l'offrande dont ils sont chargés leur est ordinairement laissée : d'où il suit qu'il y a, en même temps, prière et aumône, amour de Dieu et du prochain, ce qui est l'entier accomplissement de la loi.

Vous me direz peut-être qu'à ces bonnes choses se joignent des actes de superstition, de véritables abus.

Je ne vous dis pas le contraire. Eh bien! donc, blâmons ce qui est mal, réformons les abus, autant que cela dépend de nous; mais gardons-nous bien d'attaquer ce qui est bien en soi, ce qui procure aux hommes, à ceux qui souffrent principalement, de grandes consolations pour le temps, d'inappréciables trésors pour l'éternité.

PIÉTÉ.

Objection. — A quoi sert la piété? Est-il rien de plus triste? Comment voulez-vous qu'on ne la repousse pas, à cet âge surtout où le cœur aime à s'ouvrir à la joie!

—

Réponse. — Vous demandez à quoi sert la piété.

« A tout, » répond saint Paul, « car elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future : *Pietas... ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* » (*I Tim.* IV, 8.)

Tout le monde connaît ce beau passage de Cicéron sur l'étude des beaux-arts : « Quand bien même, dit-il, on ne retirerait pas de l'étude des beaux-arts tout le fruit qu'on en retire certainement, et qu'on n'y rechercherait que du plaisir, ce serait encore le délassement d'esprit le plus digne d'un homme libre. Car les autres ne sont ni de tous les temps, ni de tous les âges, ni de tous les lieux. Quant à l'étude, elle nourrit la jeunesse, réjouit la vieillesse ; elle est l'ornement de la prospérité, le refuge et la consolation de l'adversité; elle charme à la maison, n'embarrasse point au dehors; elle passe les nuits avec nous, elle nous suit dans nos voyages, à la campagne : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* (Cicer., *Pro Archia*, n° 16.) Tout cela est vrai, très-vrai. Qui n'en a fait quelquefois la douce expérience? Or, c'est aussi vrai, plus vrai encore de la piété. C'est elle et non l'étude, qui est de tous les âges et de toutes les conditions. Elle est la nourriture la plus pure et la plus solide, non-seulement de la jeunesse, mais de l'enfance; elle est la joie de la vieillesse comme de l'âge mûr; elle est le plus bel ornement de la prospérité, le plus solide appui et la plus douce consolation de l'adversité; elle est un charme dans notre intérieur et n'est point un embarras au dehors; elle passe les nuits avec nous; elle nous suit dans nos voyages, à la campagne; quand s'achève notre pèlerinage ici-bas, elle dérobe, en partie, aux regards de notre corps, les horreurs du tombeau, et introduit notre âme au séjour des joies éternelles.

Ne dites-donc pas que rien n'est plus triste que la piété.

Triste! la piété? Vous ne la connaissez donc pas! Vous vous en faites donc une idée complétement fausse! N'entendez-vous pas dire partout, au contraire : la douce, l'aimable piété? Qu'y a-t il de plus aimable, en effet, que cette figure angélique, qui se plaît encore à sourire, malgré son cœur humain, même au milieu des larmes, et des plus insupportables souffrances! Le jour où nous tracions ces lignes, nous avions donné la communion à deux frêles créatures, que leur piété seule soutient dans cette vallée de larmes, et il nous avait semblé voir deux anges égarés sur la terre, venir demander, dans les transports de l'amour, à l'infinie miséricorde du Seigneur, en attendant leur retour au ciel, la divine nourriture.

Ne dites donc point, non plus, que la piété est antipathique au jeune âge.

C'est le contraire qui est la vérité. Ecoutons, à ce sujet, M. l'abbé Janvier, qui connaît si bien, l'un et l'autre, dans un remarquable discours, prononcé à la distribution des prix du séminaire qu'il dirige :

« On a dit de l'âme humaine en général, qu'elle est naturellement chrétienne. Je dirai volontiers, de l'âme d'un enfant chrétien, qu'elle est naturellement pieuse, tant je découvre en elle de secrets rapports et d'intimes communications avec l'idée et le goût de la piété. Dès la première éducation, la mère chrétienne peut l'observer. Sur ses genoux, le petit enfant sourit à une pieuse parole. Sa langue encore incertaine s'essaye volontiers à en articuler les sons; son œil attentif s'illumine et rayonne; on dirait que son âme tressaille et commence à s'épanouir. C'est bien le lait maternel le plus délicieux et le plus attrayant dont sa jeune intelligence puisse être nourrie. Et ici même, mes enfants, combien de fois n'ai-je pas eu l'occa-

sion de le remarquer jusque chez les plus petits d'entre vous, le langage de la piété éveillait votre attention, excitait votre intérêt, provoquait vos plus charmantes questions. Une fête, un chant sacré, une hymne à Marie, une cérémonie pieuse dilatait vos cœurs, faisait rayonner vos fronts, répandait sur l'aridité du travail et l'austérité de la règle un charme, un plaisir dont vous ne vous rendiez pas compte. En vous voyant alors si épanouis et si heureux, j'en admirais intérieurement la cause, et je bénissais la Providence d'avoir établi dans les cœurs qu'elle a faits de si doux rapports entre le charme de la piété naissante et la naïveté d'un âge encore innocent et pur...

« Comment n'en serait-il pas ainsi? La piété en elle-même, non pas telle que le monde se plaît trop souvent à l'obscurcir ou à l'exagérer, mais telle qu'elle est véritablement, telle que les saines idées de la foi la définissent, est un sentiment intime et profond qui nous fait goûter avec délices et pratiquer avec plaisir la vertu et les choses de Dieu; un sentiment filial qui fait que l'âme s'attache à son Créateur comme à un père, qu'elle s'afflige et s'effraye de tout ce qui peut lui déplaire et l'offenser, qu'elle se réjouit, au contraire, et se glorifie de ce qui peut lui plaire et l'honorer soit en lui-même, soit en ceux qui le représentent; c'est l'amour du bien et l'horreur du mal à leur plus vive et plus haute expression.

« Appliquée à l'éducation, la piété n'est autre chose que la religion elle-même, passant des hauteurs et des généralités de la théorie aux exercices pratiques de la vie quotidienne, se proportionnant à une jeune intelligence qu'elle veut former, mettant à son usage les trésors de sa doctrine, le parfum de ses vertus, les fruits de ses sacrements et l'onction de sa grâce. Née du cœur de Dieu, revêtue de ce qu'il y a en Dieu, pour ainsi parler, de plus suave, de plus affectueux et de plus maternel, la piété est descendue d'en haut le sourire aux lèvres, la candeur et la sérénité au front, portant d'une main, il est vrai, le glaive du sacrifice, mais de l'autre tenant la coupe d'or des voluptés célestes. Qu'elle vienne donc, cette fille du ciel, s'asseoir auprès de l'enfant qui m'est confié, qu'elle se fasse la compagne inséparable de sa vie, préside à ses études, à ses repas, à son sommeil, à ses plaisirs, qu'elle le pénètre et se l'assimile tout entier, donnant peu à peu l'élévation à son intelligence, la maturité à son jugement, la pureté à son cœur, la délicatesse à ses sentiments, à son caractère la douceur et la fermeté qui lui sont propres! Oui, c'est bien à elle, à cette enfant du cœur de Dieu qu'il convient d'élever les jeunes âmes, ses sœurs; à elle qu'il appartient de les façonner, de les refaire sur le modèle de celui qui les a créées, et d'imprimer profondément en elles le caractère de leur origine et le sceau de leur grandeur. »

POSSÉDÉS.

Objections. — On ne voit plus de possédés comme on en voyait autrefois. — Peut-on croire à ces guérisons de possédés dont il est parlé dans l'Evangile et dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise? — Celle qui a lieu dans le pays des Gérasséniens, en particulier, nous présente de la contradiction, de l'injustice et du ridicule : de la contradiction, puisque saint Matthieu mentionne deux possédés, et saint Marc comme saint Luc un seulement; de l'injustice, puisque Jésus faisait perdre un immense troupeau qui ne lui appartenait pas: du ridicule, car quel rapport y avait-il entre les démons et ces pauvres pourceaux qu'ils entraînent dans la mer?

—

Réponse. — On ne voit plus de possédés, dites-vous.

Vous vous trompez, il y en a toujours. Je causais tout récemment avec un de mes amis, homme aussi éclairé que pieux, qui m'assurait en avoir guéri un, au centre même de notre France devenue chrétienne, c'est-à-dire arrachée à l'empire du démon. Que serait-ce donc dans les pays idolâtres? Lisez attentivement les relations que nous ont, sur les peuples qui les habitent, les témoins les plus dignes de foi, et vous ne manquerez pas d'y reconnaître la puissance, je ne dis pas occulte seulement, mais publique des démons.

On ne voit plus de possédés comme on en voyait autrefois, remarquez-vous.

Cela est tout naturel, car le démon exerçait alors souverainement, en quelque sorte, son empire sur les hommes. A la venue de Jésus-Christ, disent les Pères de l'Eglise, Dieu avait permis au *démon* d'exercer cet empire d'une manière plus sensible qu'auparavant, parce que la victoire éclatante que Jésus-Christ et ses disciples devaient remporter sur lui était le moyen le plus capable de confondre les Sadducéens, de dissiper l'aveuglement des païens, de leur apprendre que le démon était l'ennemi de leur salut et non une divinité digne de leur culte; c'est en effet ce qui est arrivé.

Ainsi, rien ne nous empêche de croire à ces guérisons de possédés dont il est parlé dans l'Evangile et dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise.

Nous ne croirions pas à ce qui est raconté dans l'Evangile! Mais à quels faits donc croirons-nous, si nous ne croyons à ceux qui se trouvent si bien relatés dans un livre regardé comme divin par les Chrétiens, c'est-à-dire par ceux qui forment aujourd'hui la majorité la plus imposante, pour ne pas dire la seule imposante qu'il y ait au monde, dans un livre regardé du moins comme le plus beau monument de l'esprit humain par ceux qui ne le regardent pas comme l'œuvre de Dieu? A quels faits croirons-nous, je le ré-

pète, si nous ne croyons à ceux qui sont rapportés par les témoins les plus sincères, les plus convaincus qu'il y eut jamais, par des témoins qui renoncent à tout, qui entraînent tout après eux, par suite de leur conviction, par des témoins qui se font tous égorger, comme dit Pascal?

Nous ne croirions pas à ce qui est raconté dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise! Mais à quels faits donc croirons-nous, si nous ne croyons à ceux qui se trouvent si bien relatés dans une histoire qui est comme la continuation et le développement du livre extraordinaire à l'autorité duquel nous venons de rendre le plus éclatant hommage? A quels faits croirons-nous, si nous ne croyons à ceux qui nous sont rapportés par des hommes qui se sont montrés les dignes successeurs des apôtres, c'est-à-dire de ces témoins prodigieux à la véracité desquels il semble que l'on ne puisse rien ajouter?

« L'on ne peut récuser le témoignage unanime des Pères des quatre premiers siècles, » dit Bergier à cette occasion, « sans donner dans un pyrrhonisme absurde, ils attestent constamment que les exorcismes chrétiens chassaient les démons du corps des païens qui en étaient possédés, qu'ils forçaient ces esprits impurs d'avouer ce qu'ils étaient. Les Pères prennent à témoin de ces faits les païens eux-mêmes; ils disent que plusieurs de ceux qui ont été ainsi guéris se sont faits Chrétiens. L'on ne peut supposer ici ni influence de l'imagination, puisque ces possédés, étant païens, ne pouvaient avoir aucune confiance aux exorcismes des Chrétiens; ni collusion entre eux et les exorcistes pour favoriser les progrès du christianisme; ni maladie naturelle, puisqu'alors des paroles n'auraient pas pu les guérir; ni crédulité, ni exagération, ni mensonge de la part des Pères, puisqu'ils parlaient de faits publics, et qu'ils invitaient leurs ennemis à venir s'en convaincre par leurs propres yeux. Saint Paulin, dans la vie de saint Félix de Nole, atteste qu'il a vu un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses habits fussent dérangés, et que cet homme fut guéri au tombeau de saint Félix. « J'ai vu, » dit Sulpice Sévère, « un possédé « élevé en l'air les bras étendus, à l'approche « des reliques de saint Martin. » (*Dialog.* 3, c. 6.) Voilà des témoins oculaires qu'il est difficile de réfuter, et des faits que ceux qui refusent d'admettre la réalité des possessions ne parviendront jamais à concilier avec leur système.

« Au témoignage des Pères, nous pouvons ajouter celui des auteurs profanes. Fernel, médecin de Henri II, et Ambroise Paré, protestant, font mention d'un possédé qui parlait grec et latin, sans avoir jamais appris ces deux langues. On pourrait citer d'autres exemples de même espèce. Cudworth (*Syst. intellect.*, c. 5, § 82) en allègue plusieurs.

« Encore une fois, voilà des preuves positives, dont il est impossible à tout homme sensé de contester la valeur, Que peuvent y opposer nos adversaires? Des conjectures, de prétendues probabilités, des suppositions sans fondement.

« Pour se débarrasser de l'Ecriture sainte, ils disent que chez les Juifs, comme chez les païens, *démon* signifie seulement génie, fortune, sort bon ou mauvais, malheur, maladie; que la mélancolie noire, l'épilepsie, la frénésie, les attaques de folie périodique, sont appelées dans l'Ecriture *mauvais esprits*. Jésus-Christ, ajoutent-ils, parlait comme le peuple par condescendance; il se conformait à l'imagination blessée des malades, afin de les guérir plus aisément; il ne disputait pas sur les termes, il guérissait. Il n'en fallait pas moins un pouvoir divin pour guérir des maladies naturelles par une parole, ou par un simple attouchement, que pour chasser les démons; le miracle est égal dans l'un ou l'autre cas.

« A cela la réponse est facile : Les Juifs ou les païens se sont-ils jamais avisés d'appeler une maladie naturelle *Satan*, *diable*, *Béelzébub*, *prince des démons*, *légion de démons*, *esprit impur*, de lui adresser la parole, de supposer que c'est un personnage qui parle et qui agit, comme fait Jésus-Christ dans vingt endroits? Il n'était pas question de disputer, mais de ne pas induire en erreur les Juifs, les malades, les apôtres et tous les croyants. Ici l'erreur était pernicieuse, puisque, selon nos adversaires, elle a introduit dans l'Eglise les superstitions païennes. Jésus-Christ revêtu de la toute-puissance divine, avait-il besoin de tromper l'imagination des malades pour la guérir? Il ne s'agit pas de savoir si les miracles de Jésus-Christ sont plus ou moins grands dans telle ou telle hypothèse, mais si les discours et la conduite qu'on lui prête s'accordent avec la sincérité qu'il recommandait lui-même, avec la charité d'un médecin tout-puissant, avec la sagesse et la sainteté divine; et nous soutenons que cela ne se peut pas.

« On ne justifiera pas mieux la conduite des apôtres, dans la supposition de nos adversaires. Dès qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit et le pouvoir de faire des miracles, pourquoi exorciser les démons et leur commander au nom de Jésus-Christ? Saint Pierre (*Act.* x, 38) dit que Jésus-Christ a guéri tous ceux qui étaient opprimés par le diable. Saint Paul emploie indifféremment les mots *démon*, *satan*, *diable*, pour signifier l'esprit malin; il lui attribue les prestiges, les tentations, les obstacles au progrès de l'Evangile, et les maladies corporelles, il menace un pécheur public de le livrer à Satan, pour faire mourir en lui la chair et sauver l'esprit. (*I Cor.* v, 5.) Si les apôtres n'ont entendu par là que des infirmités naturelles, ces façons de parler sont inexcusables.

« Pour éluder le témoignage des Pères, on a dit qu'imbus du platonisme ils étaient, sur le pouvoir et l'opération des démons, dans le même préjugé que les peuples; que la plupart croyaient les démons corporels, qu'ils attribuaient les opérations dont ils parlent au pouvoir naturel des démons, que

probablement ils ont exagéré les faits...

« Nous prétendons, au contraire, que les Pères ont puisé dans l'Ecriture sainte, et non dans Platon, l'opinion qu'ils ont eue touchant le pouvoir et les opérations du démon, puisqu'ils citent l'Ecriture sainte, sans faire aucune mention de Platon ni de sa doctrine. Ce n'est point le platonisme qui leur a suggéré le sens qu'ils ont donné à l'Ecriture sainte, mais la force et l'énergie des termes tels qu'ils sont, et la comparaison des divers passages. Que les Pères aient cru les démons corporels ou incorporels, qu'ils leur aient attribué un pouvoir naturel ou surnaturel, cela ne fait rien à la question ni à la réalité des faits qu'ils ont attestés, et dont ils ont pris leurs ennemis même à témoins. Dire qu'ils ont exagéré, c'est suspecter leur sincérité sans raison, et même contre toute raison, puisqu'elle brille en eux du plus vif éclat.

« Ce qu'on allègue contre les attestations des médecins et des naturalistes n'est pas plus solide. On dit que ces auteurs étaient moins éclairés qu'on ne l'est aujourd'hui. Depuis que la médecine s'est perfectionnée, on ne voit plus de possessions que parmi les peuples superstitieux, et cet accident n'arrive qu'à des personnes d'un esprit faible et d'un tempérament mélancolique. Lorsque les hommes se sont crus changés en loups, en bœufs, être de verre ou de beurre, etc., etc., on n'a pas attribué cette maladie au démon mais à une bile noire, à une chaleur excessive du cerveau, et au déréglement de l'imagination. Ils ont été guéris par des remèdes. On réussirait de même à l'égard des possédés ou *démoniaques*.

« Nous n'avons garde de contester les progrès de la physique et de la médecine, cependant nous ne voyons pas que l'on guérisse beaucoup mieux les malades qu'autrefois, et que l'on soit parvenu à faire vivre les hommes plus longtemps. Que prouvent les faits que l'on nous oppose? Qu'en ce qui regarde les possédés ou *démoniaques*, il y a souvent eu de l'ignorance, de la crédulité, de l'imagination, du dérangement, quelquefois de l'imposture et de la fourberie. On en a vu des exemples dans tous les siècles, même dans le nôtre. Tout récemment les exorcismes de Gassner ont fait du bruit, et il n'en est plus question. Mais, quand ces exemples seraient en plus grand nombre, on aurait encore tort d'en conclure en général que jamais il n'y eut rien de réel en ce genre, et que ceux qui ont attesté le contraire étaient dans l'erreur. La saine logique ne permet pas de tirer une conclusion générale d'un certain nombre de faits particuliers: il s'ensuit seulement que, dans cette matière, il faut juger avec beaucoup de circonspection, et n'y supposer du surnaturel qu'après un examen très-réfléchi. »

Si actuellement nous en venons aux possessions particulières, il ne nous est pas moins facile de répondre aux objections de nos adversaires.

Dans le récit de la guérison opérée par Jésus-Christ au pays des Gérasséniens, il n'y a ni contradiction, ni injustice, ni ridicule, comme on le prétend si mal à propos.

Il n'y a point de contradiction, disons-nous. Saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul possédé, et saint Matthieu dit positivement qu'il y en avait deux; mais cela vient de ce que saint Marc et saint Luc auront parlé du plus remarquable avec lequel Jésus-Christ conversa, sans faire mention de l'autre : ce n'est pas là une contradiction.

Il n'y a point, non plus, d'injustice, dans la destruction du troupeau. Jésus-Christ, en sa qualité de Dieu, n'en pouvait-il pas disposer à son gré, comme il dispose de toutes choses? Qui sait même s'il n'avait pas de graves raisons pour agir comme il l'a fait? « Il ne faut pas oublier, » dit ici Bergier, « que Gérosa ou Gadara était dans la Décapole, pays qui avait fait autrefois partie du royaume de Bazan, célèbre par ses forêts de chêne, propre par conséquent à nourrir des pourceaux, et qui était habité par des Juifs et par des païens. Comme les pourceaux étaient les victimes les plus ordinaires dans les sacrifices du paganisme, il était défendu aux Juifs non-seulement d'en manger, mais d'en nourrir et d'en faire commerce. Si le troupeau dont il est ici question appartenait à des Juifs, ils étaient transgresseurs de la loi. Jésus-Christ, en sa qualité de prophète et de Messie, avait droit de les punir. S'il appartenait à des païens, Jésus-Christ en exerçant un pouvoir absolu sur les démons, démontrait l'absurdité du culte qu'on leur rendait. Cette leçon frappante devait en désabuser les Gérasséniens. » Il n'y a donc là ni injustice, ni ridicule.

Du ridicule ! avez-vous dit. Mais qui n'y voit encore une grande leçon morale, qui ne peut échapper aux regards même des plus inattentifs. Cette leçon la voici : Par là, Jésus-Christ a voulu nous faire comprendre que ceux qui se mettent sous l'empire des démons, comme on le fait toujours par le péché, deviennent comme la propriété de ces esprits impurs, qui, après les avoir dégradés aux yeux de Dieu et des hommes, les entraîneront infailliblement, s'ils ont le malheur de rester jusqu'à la fin sous leur domination, dans un abîme sans fond comme sans rivage

PRÉJUGÉ.

Objection. — C'est un préjugé!

Réponse. — Il y a des personnes qui, quand on parle de religion, quelle que soit la question débattue, qu'il s'agisse de la religion en elle-même, ou de quelqu'un de ses articles seulement, n'ont pas autre chose à vous dire que cela : *C'est un préjugé!*

C'est bien *simple*, et plus *simple* est encore, la plupart du temps, celui qui le dit, comme

le prouve une anecdote assez connue, que nous ne rapportons ici que parce qu'elle doit nous conduire tout naturellement à l'explication que nous avons à donner.

A l'époque où nous nous reportons, on voyageait dans ces voitures qui, allant moins rapidement que nos wagons d'aujourd'hui, donnaient plus de facilité à la conversation. Etait-ce un bien? était-ce un mal? Je crois que, tout compte fait, il en résultait plus de mal que de bien. D'où il suit que si nos chemins de fer n'avaient produit que ce changement nous n'aurions pas beaucoup à nous en plaindre.

Dans une de ces grandes voitures venant de Paris, se trouvait un jour une société très-mêlée dont faisaient partie un ecclésiastique et un commis-voyageur. L'ecclésiastique traitait un sujet religieux avec un de ses voisins. C'était, je crois, l'immortalité de l'âme : vérité bien consolante pour le juste, mais un peu inquiétante pour l'impie. Ennuyé de tout ce qu'il entendait dire, peu accoutumé d'ailleurs à rester bouche close, notre commis-voyageur prit la parole, et avec ce ton affirmatif habituel au genre : « La religion, » dit-il, en interrompant l'entretien auquel il n'avait aucune raison de prendre part, « c'est un préjugé ! »

L'ecclésiastique vit d'un coup d'œil à qui il avait affaire, et ce qu'il devait répondre. Il n'ignorait pas qu'on ne prend point les mouches au vinaigre, comme on dit communément; mais il comprenait qu'il n'y avait là rien à prendre, pas même une mouche. Il se disposa donc à donner à son interrupteur, aussi insolent qu'impie, la leçon que méritait sa conduite. Se tournant donc de son côté : « C'est promptement dit, » reprit-il; « mais vous qui affirmez si bien que la religion est un préjugé, savez-vous au moins ce que c'est qu'un préjugé? — Et pourquoi s'il vous plaît me demandez-vous cela ! « répliqua notre homme qui eût préféré l'attaque à la défense. — « Pourquoi? mais, c'est bien simple. Vous prétendez que la religion est un préjugé. Pour voir si c'est bien vrai, il faut que nous sachions avant tout ce qu'est un préjugé. De là ma question, que je vous répète encore : Savez-vous ce que c'est qu'un préjugé? — Mais, » dit le commis-voyageur, cherchant, sans rien trouver, dans le vide de sa mémoire et de son esprit, un préjugé... « C'est un préjugé !... — La belle réponse ! C'est comme si je disais à celui qui me demanderait qui vous êtes : « Monsieur, c'est monsieur ! » On n'en serait pas beaucoup plus avancé, n'est-ce pas? Eh bien ! puisque vous ne pouvez pas nous dire ce qu'est un préjugé, je vais le faire à votre place. Un préjugé, c'est comme le mot même le dit à celui qui a la moindre instruction, un jugement formé avant toute réflexion. D'où je conclus que c'est votre incrédulité qui est un préjugé, puisqu'elle n'est fondée sur aucun examen, et qu'elle ne sait dire que des phrases de perroquet, courtes et sans idée. Quant à la religion, bien loin d'être en moi un préjugé, elle est l'objet de toutes mes réflexions, et je la trouve établie sur des bases si solides que je suis disposé à tout faire pour elle. Si j'ai relevé l'imprudente parole que vous avez jetée au milieu de nous, c'est parce que j'ai cru ses intérêts compromis. Mais, si je connaissais un moyen de vous ramener à elle, vous, avec qui je n'avais jamais eu aucune relation, avant ce malheureux entretien, qui me fut, je vous l'assure, encore plus pénible qu'à vous-même, j'y aurais recours aussitôt. »

Ainsi parla le prêtre; et la société d'applaudir. Ce qu'il y eut de plus consolant en cela, c'est que notre commis-voyageur adouci par les paroles pleines de charité qui avaient terminé l'entretien, reconnut ses torts et avoua qu'il y avait, en effet, chez les incrédules, beaucoup plus de préjugés que chez les Chrétiens.

Cela se conçoit assez facilement. Que fait l'incrédulité dans l'homme? Elle lâche la bride à ses passions. On adopte donc avec empressement, et par conséquent sans examen, ou à peu près, tout ce qu'elle dit. De là un nombre infini de préjugés. Il n'en est plus de même par rapport à la foi. C'est un frein, une gêne par conséquent. On ne s'y soumet ordinairement qu'après un mûr examen, qui doit exclure ou rendre moins communs les préjugés.

Mais, direz-vous, n'y a-t-il pas de préjugés religieux assez généralement répandus? et la religion elle-même n'est-elle pas aussi un préjugé chez un grand nombre?

Avant de répondre, donnons quelques explications préliminaires. Je distingue deux sortes de préjugés : les préjugés en soi et les préjugés relatifs. J'appelle préjugés en soi ou de leur nature, les croyances qui ne reposent ni ne peuvent reposer sur aucune base solide; j'appelle les préjugés relatifs les croyances qui pourraient avoir une base suffisamment solide, mais qui en manquent pourtant chez les personnes par qui nous les supposons adoptés.

Cela reconnu, il est évident qu'il y a, dans la religion, un très-grand nombre de préjugés tant en soi que relatifs, et cela vient non pas de la religion qui commande le plus sérieux examen pour tout ce qui la concerne, mais de la nature de l'homme, de son ignorance, de sa précipitation, de sa faiblesse. Quant à la religion elle-même, il est évident que bien loin d'être un préjugé en soi, elle est, par sa nature, tout l'opposé du préjugé, puisqu'elle repose sur les preuves les plus nombreuses et les plus solides qu'on puisse imaginer. Mais ne peut-elle pas être un préjugé relatif? C'est-à-dire, ne peut-elle pas exister chez certaines personnes à l'état de préjugé? Oui, sans doute; et pourtant c'est bien difficile. Prenons-la, par exemple, dans l'enfant, ou, si vous l'aimez mieux, dans l'homme du peuple, qui reste presque toujours, intellectuellement parlant, à l'état d'enfance : n'ont-ils pas, à l'appui de leur foi, l'autorité plus ou moins grande de tout ce qui les environne? est-ce que la vérité, la beauté de cette religion ne frappent pas naturellement leur esprit et leur cœur,

comme la lumière et la beauté du soleil frappent naturellement leurs yeux ? est-ce que les faits publics et nombreux sur lesquels repose cette religion, les prophéties, les martyrs, son établissement, sa conservation, est-ce que ces faits dont ils entendent parler tous les jours, ne font pas sur eux une impression profonde? est-ce que l'action intérieure de la grâce n'est pas là aussi pour suppléer à ce qui peut leur manquer?

Tout cela n'est pas bien réfléchi chez eux, me direz-vous.

Oui, sans doute; mais qu'y a-t-il donc chez eux de bien réfléchi? Est-ce que tout serait préjugé chez eux, selon vous, même l'adhésion à ces vérités sur lesquelles il n'est permis à personne d'élever le moindre doute?

Non, me direz-vous : ils les croient, comme ils peuvent et doivent les croire.

Je vous en dirai autant relativement à la religion.

PRÊTRES.

Objections. — Pourquoi tous ces prêtres? — Ne pourrait-on pas choisir, dans chaque localité, quelques vieillards ayant les lumières et les vertus que semblent réclamer les fonctions sacerdotales? — Vos prêtres sont des hommes comme d'autres. — Que de monstres il y a eu parmi eux, depuis Judas jusqu'à Verger! — Ils ne sont guère meilleurs les uns que les autres. — Comme on ne peut savoir, au juste, quels sont les bons, s'il y en a, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance.

—

Réponse. — Comme le prêtre est sans contredit l'appui le plus solide de l'édifice social, toutes les passions désorganisatrices sont continuellement déchaînées contre lui. De là les paroles accusatrices, ou plutôt les cris de fureur et de rage dont nous venons de donner un échantillon. Il suffit de les entendre, dans le silence des préjugés et des passions, pour en reconnaître aussitôt la fausseté, ou plutôt l'ineptie. Réfutons-les cependant comme s'ils avaient quelque solidité; car ils sont si souvent répétés, de tous côtés, qu'il en reste toujours quelque chose.

Pourquoi tous ces prêtres, demandez-vous?

Ne le voyez-vous pas vous-même? Il y en a partout, en effet : les trouvez-vous inactifs, en bien des endroits? Soyez de bonne foi, et vous conviendrez que la plupart meurent à la peine, au contraire. Aux yeux de celui qui croit qu'il n'y a de travail qu'à remuer la terre, à frapper des pieds et des mains, les prêtres ne sont guère occupés, sans doute; mais pour celui qui pense, avec raison, que le travail de l'esprit et du cœur est toujours le plus sérieux et le plus pénible, les prêtres sont partout occupés, excessivement occupés. Ne savez-vous pas qu'un seul verset des Livres sacrés, qu'ils sont chargés d'étudier et d'expliquer aux autres hommes, est plus que suffisant pour occuper tous les instants de plusieurs d'entre eux?

Pourqoi tous ces prêtres? — Mais pour offrir au Ciel les hommages et les vœux de la terre. Qu'y a-t-il sur la terre qui ne vienne de Dieu, qui ne soit conservé par Dieu, qui ne tire toute son utilité de Dieu? Et l'homme, en particulier, roi de la création, comme on dit communément, créé à l'image de Dieu, que possède-t-il qui ne vienne de Dieu, Que peut-il faire de bien, pour le temps comme pour l'éternité, qu'avec l'assistance de Dieu? De là les prières qui, en public comme en particulier, montent continuellement de la terre vers le ciel; de là tant de vœux, sous tant de formes différentes; de là le sacrifice, en usage partout, comme prière et comme offrande; de là le sacrifice de nos autels, le plus pur, le plus grand, le plus complet, le plus digne de Dieu de tous les sacrifices; ou plutôt, le seul pur, le seul grand, le seul complet, le seul véritablement digne de Dieu, parce que la victime qui y est offerte, c'est plus que la création tout entière, c'est celui par qui tout a été créé : *Omnia per ipsum facta sunt; et sine ipso factum est nihil, quod factum est.* (*Joan.* I. 3.) Or, ce sont les prêtres qui sont particulièrement chargés d'élever vers le Ciel les prières et les vœux de la terre; ce sont eux uniquement qui peuvent offrir le divin sacrifice dont nous venons de parler. Ces prières, ces vœux, ce sacrifice offerts par eux en tout lieu sont comme des liens mystérieux qui rattachent la terre au ciel, et l'empêchent de périr, emportée qu'elle serait infailliblement par sa faiblesse, ses misères et ses crimes.

Pourquoi tous ces prêtres? — Pour faire descendre partout sur la terre les grâces les plus abondantes du Ciel. De même que les prêtres sont, en quelque sorte, les délégués des hommes, pour aller porter leurs hommages au Seigneur; ils sont également les ministres dont le Seigneur veut bien se servir pour répandre sur les hommes la plupart de ses bienfaits. C'est l'idée qu'on s'en est toujours faite partout; mais c'est ce qui se remarque surtout dans notre religion. A peine l'enfant est-il né qu'un prêtre est là pour le régénérer par le baptême, et appeler sur lui toutes les bénédictions du Ciel. L'enfant a grandi, il possède sa raison et sa liberté, et peut choisir déjà entre le bien et le mal: hélas! le mal est souvent ce qu'il préfère, et il se met ainsi en révolte ouverte contre le Ciel : un prêtre est là pour le réconcilier avec Dieu par le sacrement de pénitence. Avec l'âge, les passions, ces inclinations vicieuses qui sont en chacun de nous par suite du péché originel, se développent dans l'enfant. Celui-ci donc est obligé de lutter continuellement contre elles; il est obligé encore de résister aux mauvais conseils et aux mauvais exemples, aux séductions du monde, aux suggestions du démon.... Comment

pourra-t-il, faible comme il est, résister à tant d'ennemis, lutter victorieusement dans tant de combats? Seul, il ne le ferait certainement pas; mais l'évêque, qui a la plénitude du sacerdoce, ce prêtre par excellence, vient à lui au nom de Dieu, et lui donne, dans le sacrement de confirmation, l'Esprit d'intelligence, de prudence et de force, dont il a si grand besoin. Cette descente du Saint-Esprit semble ne point suffire encore à l'amour de Dieu et aux besoins de l'homme. Composé d'un corps et d'une âme, celui-ci réclame une union avec Dieu plus sensible, si je puis m'exprimer de la sorte. Le prêtre la lui procure encore, cette incroyable union, dans l'incomparable sacrement de l'Eucharistie.... Suivez ainsi l'homme, jusqu'à la fin de sa carrière. De quelque côté qu'il se dirige, dans quelque position qu'il se trouve, vous verrez toujours le prêtre à ses côtés, le dirigeant, le soutenant, le fortifiant, au nom de Dieu, l'élevant au-dessus de toutes les misères et de toutes les difficultés de la vie, jusqu'à ce qu'il l'ait introduit dans les cieux. Ne demandez donc point à quoi servent tous ces prêtres; car vous devez le voir aussi bien que moi : du haut du ciel où ils sont allés dire tous les besoins de l'homme, ils versent sans cesse sur la terre tous les bienfaits de Dieu.

— Pourquoi tous ces prêtres? — Pour étudier la religion, dont ils sont les ministres, et la faire connaître au monde. Rien de plus important, rien de plus nécessaire assurément que la religion, mais aussi rien de plus élevé, rien de plus étendu et de plus profond, rien de plus difficile à bien connaître. Il n'est personne qui n'en convienne. Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Quels rapports unissent la créature au Créateur? Quels devoirs résultent de ces rapports? Voilà quelques-unes des innombrables questions qu'on est obligé de se faire, et auxquelles il faut bien savoir donner une réponse suffisante au moins, pour dire que l'on connaît la religion. Et pourtant tous doivent la connaître, parce que tous doivent la pratiquer. L'homme de travail et de peine n'en est pas plus exempt que celui qui peut consacrer tout son temps à l'étude, l'ignorant pas plus que le savant, le petit enfant lui-même pas plus que les grandes personnes; parce que tous sont également les enfants de Dieu, et que c'est la religion qui les rattache à ce bon Père. Or, qui donc leur fera connaître cette religion, fille du ciel? Qui la leur fera connaître telle qu'elle est, avec ses mystères, ses devoirs et ses consolations? Je vous l'ai dit, ce sont les prêtres. *Allez donc*, dit Jésus-Christ à ses apôtres, à ses envoyés, qui sont les évêques et les prêtres, *instruisez toutes les nations..., leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde.* (*Matth.* XXVIII, 18-20.) Ainsi, d'après la volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'enseignement de la religion est confié au corps sacerdotal, et cet enseignement doit embrasser tous les temps, tous les lieux, toutes les personnes, sans aucune restriction. Voyez-vous actuellement pourquoi tous ces prêtres? Et, s'il n'y avait ces prêtres pour enseigner aux hommes la religion, qui donc la leur enseignerait? — Les savants? — Mais ils sont quelquefois plus ignorants que les autres en fait de religion. — Les vieillards? — Mais on en sait moins quelquefois dans un âge avancé que dans la jeunesse. Le temps mine souvent l'édifice de nos connaissances au lieu de l'élever. Est-ce qu'il n'y a pas encore les préjugés, les passions de toutes sortes, qui changent en ténèbres épaisses la lumière qui d'abord avait brillé d'un vif éclat à nos regards? Il n'y a donc, je le répète, qu'un corps spécialement chargé d'enseigner aux hommes la religion, qui puisse la bien faire connaître à tous. Que d'ignorance encore, grand Dieu! en fait de religion, malgré l'enseignement continuel des prêtres. Que serait-ce donc si cet enseignement venait à disparaître? Je ne crains pas de le dire, la religion cesserait d'être connue, et nous ne tarderions pas à retomber dans l'ignorance et le désordre du paganisme, d'où Jésus-Christ avait fait sortir le monde.

Pourquoi tous ces prêtres? — Mais pour donner aux hommes l'exemple de toutes les vertus prescrites par la religion. On l'a dit bien des fois, et rien n'est plus vrai, l'enseignement de la parole est ordinairement long et peu efficace, tandis que celui de l'exemple saisit rapidement et fait toujours une vive impression. Or, s'il en est ainsi en toutes choses, à plus forte raison en religion. Qui ne le comprend? qui ne voit clairement que, si l'enseignement religieux n'est accompagné du bon exemple, basé sur ce bon exemple, non-seulement il tombe à terre et reste inutile, mais produit même un effet tout opposé à celui qu'on recherchait? Vous m'annoncez qu'il faut aimer le prochain, se dévouer pour lui quand cela est nécessaire. Si la charité qui est dans vos paroles se trouve également dans vos actions, je vous imiterai probablement; mais si cette charité n'est que dans vos paroles, et si c'est la haine, au contraire, et même une haine violente qui se trouve dans vos actions, votre charité ne vient point jusqu'à mon cœur, et c'est votre haine, au contraire, qui le brûle et le dévore. Vous m'annoncez encore, je suppose, qu'il faut aimer Dieu plus que toutes choses, et mourir courageusement, quand il le faut, pour la confession de notre foi. Si je vous vois accomplir fidèlement ce grand précepte que vous m'annoncez, je l'accomplirai aussi probablement; mais si vous n'en faites rien, si je ne vois en vous, au contraire, qu'indifférence pour Dieu et pour sa religion, vous aurez beau me parler d'amour et de foi, l'indifférence aussi glacera mon cœur et passera dans mes actions. Il en sera ainsi de tous les autres préceptes de la religion. Eh bien! de qui recevrons-nous donc cet enseignement du bon exemple, le plus efficace assurément, et sans lequel l'autre n'est rien? Des prêtres encore, cela est évident. Non pas qu'il n'y ait

parmi eux des pécheurs, et quelquefois de grands pécheurs. Toujours est-il que c'est parmi eux, généralement parlant, qu'il y a le plus de vertus. Ils sont le sel de la terre, a dit Jésus-Christ : *Vos estis sal terræ.* (*Matth.* v, 13.) Ce sont eux, par conséquent, qui empêchent le monde de se corrompre. Pour employer une comparaison plus frappante encore, et que nous devons également à Jésus-Christ, ils sont la lumière du monde. Placée de distance en distance, cette divine lumière empêche les hommes de s'égarer dans les ténèbres, et les conduit à Dieu, qui est dans les cieux : *Vos estis lux mundi... sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.* (*Ibid.*, 14, 16.)

Pourquoi tous ces prêtres? — Mais pour soigner les pauvres, consoler les affligés, visiter les malades, recueillir le dernier soupir des mourants; pour exercer sur la terre, au nom du ciel, toutes les œuvres de cette sainte miséricorde, qui est le plus bel attribut de la Divinité. Que de misères de tout genre ici-bas! Pouvez-vous faire un pas sur cette terre, évidemment frappée de la malédiction céleste, sans entendre la plainte du malheur, le cri de la détresse, les gémissements de la souffrance? Et encore que de peines secrètes! que de soupirs étouffés dans les cœurs! Qui donc écoutera toutes ces misères? qui les recherchera quand elles se cacheront? qui saura y compatir et les soulager? Le prêtre, vous dis-je. Présent partout, afin de pouvoir continuer partout aussi, et sous tous les rapports, la divine mission de Jésus-Christ, il dit, comme lui, à tous les hommes: *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés*, et je vous donnerai une nouvelle vie : *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.* xi, 28.) Il y en a d'autres qu'eux qui le font, me direz-vous. — Oui, mais non pas avec le même dévouement et avec le même succès. Ils n'ont pas mission pour cela. Remarquez, en outre, que ceux dont vous parlez n'agissent ainsi que par l'impulsion, sous la direction et avec l'assistance du prêtre. Sans lui, ils ne feraient rien, ne tenteraient rien, sous ce rapport; sans lui, ils ne songeraient point à la miséricorde, ils ne sauraient même pas ce que c'est. Donc, supprimez le prêtre, vous supprimez également la miséricorde. Donc, diminuez-en le nombre, vous diminuez, dans la même proportion, les œuvres de la miséricorde. En doutez-vous? Il y a là-dessus un fait contre lequel aucuns raisonnements ne sauraient prévaloir. Avant que Jésus-Christ eut établi ses prêtres, il y avait des misères sur la terre, et même de plus nombreuses et de plus grandes que celles que nous voyons aujourd'hui, puisque le Rédempteur des hommes ne leur avait point encore appris les moyens de les diminuer, en domptant les passions. Eh bien! donc, alors, qui songeait à compatir aux souffrances et à les soulager? Personne. Tout ce que les plus sages savaient faire, c'était de répéter ces paroles désespérées : « Souffre, sans te plaindre : car la douleur, quelque grande qu'elle soit, n'est jamais un mal. »

Ne pourrait-on pas choisir, dans chaque localité, avez-vous dit, quelques vieillards ayant les lumières et les vertus que semblent réclamer les fonctions sacerdotales?

Cette objection n'est guère sérieuse assurément. Qui donc les choisirait, ces vieillards dont vous parlez? Et puis, quand ils auraient été choisis, qui donc leur dirait ce qu'ils auraient à faire? Qui leur en imposerait l'obligation? Car il y a là un sacrifice, et aucun sacrifice ne s'accomplit sans obligation. Qui les éclairerait? qui les dirigerait? qui leur donnerait les grâces nécessaires à l'accomplissement de ces saintes et sublimes fonctions? — Les autres hommes, me direz-vous. — Mais les hommes n'ont, en général, ni les lumières ni le pouvoir nécessaires pour une telle délégation. — Ce sera donc Dieu lui-même, répliquez-vous, mais Dieu par l'entremise de supérieurs aptes à cela. — Alors, ce serait précisément ce que nous avons aujourd'hui. Vous parlez, il est vrai, de choisir les plus anciens. Dans quel sens le prenez-vous? Entendez-vous des anciens par la science, par la vertu, des vieillards d'âme, en un mot? Cela doit être, et cela est, généralement parlant, dans les idées chrétiennes; car *prêtre* veut dire *vieillard*. Entendez-vous des anciens d'âge, des vieillards de corps? Cela ne se peut, communément; car les idées, la force de l'âme, s'affaiblissent, la plupart du temps, avec le corps; et puis, en supposant que l'âme conservât ses lumières et sa force jusqu'à la fin, le corps n'aurait plus la même aptitude à la servir. Et cependant que de force demandent souvent les fonctions du prêtre? C'est un soldat de Dieu et de l'humanité; pour Dieu et pour l'humanité, il doit combattre jusqu'à la mort, et, s'il le faut, jusqu'à la mort la plus héroïque. Voyez ce qui se passe dans un temps de persécution, dans une épidémie, dans une mission, et surtout dans une mission lointaine, sur des plages inhospitalières. Que de fatigues de tout genre! Et comment le prêtre y résistera-t-il, s'il n'est encore dans toute la force de l'âge? Ne considérons, si vous le voulez, que les temps ordinaires. C'est le dimanche, par exemple. Le prêtre est obligé de rester à jeun une partie du jour. Malgré cela, il est obligé de confesser, prêcher, célébrer les saints Offices. Après une journée toute de fatigues, il commence à peine à prendre un peu de repos qu'on vient interrompre son sommeil pour aller administrer un mourant à l'extrémité de sa paroisse. Il faut bien y aller, quoi qu'il en coûte, à moins d'être sans foi et même sans cœur. Les chemins pourtant sont impraticables, l'air est glacial, le vent souffle avec violence; et, de plus peut-être, la neige couvre la terre, ou l'eau tombe par torrents. Ce que le prêtre dont nous parlons est obligé de faire en ce moment, il devra le faire également toutes les fois que le demanderont les besoins du dernier des siens, aux yeux des

hommes ; car il est le ministre du bon Pasteur qui laisse là le troupeau entier, pour courir après la brebis égarée et la ramener au bercail. Or croyez-vous franchement qu'un vieillard puisse suffire à l'accomplissement de ces pénibles fonctions? Non, évidemment. Quand il aura atteint cet âge, sans doute, il devra rester, autant que possible, dans ces fonctions, d'autant plus qu'un vieillard à cheveux blancs est réellement, aux yeux des hommes, la plus frappante image de la Divinité. Mais l'y mettre à cet âge, généralement parlant, ce serait demander l'impossible. Qui ne voit même que, quand il s'y trouve déjà depuis longtemps, qu'il en a pris le goût, contracté l'habitude, qui ne voit, dis-je, qu'il ne peut y rester, sans un aide encore jeune, qui devient son appui, son bâton de vieillesse, comme on dit communément, qui s'éclaire de ses lumières, se forme par son expérience, et le remplace même, à l'occasion, en attendant qu'il le fasse complétement, quand le vieux prêtre aura terminé sa carrière? Ne dites donc plus qu'on pourrait choisir, dans chaque localité, quelques vieillards ayant les lumières et les vertus que semblent réclamer les fonctions sacerdotales. Dites plutôt que ce qui se fait dans l'administration que vous critiquez est réellement ce qu'il y a de mieux, et même tout ce qu'il y a de praticable.

Vos prêtres, dites-vous encore, sont des hommes comme d'autres.

Comme hommes, oui, ils sont absolument comme d'autres, cela est de la plus grande évidence. Comme prêtres, non; cela n'est pas moins évident. Comme hommes, ils ont l'âme et le corps, avec les qualités et les défauts inhérents à ces deux natures. Il y a en eux, par conséquent, l'ange et la bête. Comme prêtres, ils font prévaloir l'âme sur le corps, l'ange sur la bête, le bien sur le mal; et non-seulement ils le font eux-mêmes, mais Dieu les aide à cela de toutes ses grâces, et, sous ce rapport, ils ne sont plus des hommes comme d'autres.

Non, ils ne sont plus des hommes comme d'autres, quand ils sont prêtres ; parce que, comme nous l'avons dit, ils ont été choisis pour offrir au ciel, d'une manière spéciale, les vœux et les hommages de la terre ; parce que, seuls, ils ont le pouvoir de célébrer l'auguste sacrifice de nos autels. *Faites ceci en mémoire de moi*, leur a dit Jésus-Christ, quand il l'institua au moment de sa mort : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.* XXII, 19.)

Non, ils ne sont plus des hommes comme d'autres, parce que, comme nous l'avons dit encore, c'est de leur ministère que Dieu veut bien se servir pour répandre sur les hommes ses bénédictions et ses grâces : *Qui vous écoute m'écoute*, leur a dit Jésus-Christ, *et qui vous méprise, me méprise. Or celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. « Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum qui misit me. »* (*Luc.* X, 16.) Et ailleurs : *Comme mon Père m'a envoyé, et moi aussi je vous envoie... Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez : « Sicut misit me Pater, et ego mitto vos... Accipite Spiritum sanctum : Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt. »* (*Joan.* XX, 21.) Ils sont donc les ambassadeurs du Roi des rois, les ministres de ses grâces, et principalement de ses grâces spirituelles. Dites-vous d'un ambassadeur d'un des rois de la terre qu'il est comme le reste de ses sujets ? Non, vous répondrait-on, si vous le disiez; car il représente son maître, et celui qui le méprise, méprise le roi qui l'a envoyé. Il doit en être de même à l'égard des prêtres, ces envoyés de Jésus-Christ et de Dieu.

Non, ils ne sont point des hommes comme d'autres, car ils sont les docteurs de la loi nouvelle, les prédicateurs de l'Evangile : *Enseignez toutes les nations*, leur a dit Jésus-Christ, *leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 18-20.) Comprenez-vous la portée de ces paroles ? Ils ont le dépôt de la loi ; ils sont les pierres vivantes sur lesquelles cette loi sainte a été gravée par le Saint-Esprit lui-même ; que dis-je ! ils sont les organes dont se sert Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour continuer au monde son divin enseignement. *Ce n'est pas que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes*, dit l'apôtre saint Paul, *mais c'est Dieu qui nous en rend capables. Et c'est lui aussi qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non par la lettre, mais par l'esprit; car la lettre tue, et l'esprit donne la vie. Que si le ministère de la lettre gravée sur des pierres, qui était un ministère de mort, a été accompagné d'une telle gloire, que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il éclatait, qui devait néanmoins finir, combien le ministère de l'esprit doit-il être plus glorieux ?* (*II Cor.* III, 5, 8.) Il est vrai que tout cela concerne le ministère épiscopal; mais, quand on parle des prêtres en général, on entend aussi les évêques. Et puis, que sont les prêtres, considérés en eux-mêmes ? Les délégués, les coopérateurs de l'évêque. Donc, leur ministère est de la même nature, et les élève, sous ce rapport, au-dessus des autres hommes.

Non, les prêtres ne sont point des hommes comme d'autres ! Car ils ne sont pas seulement les prédicateurs officiels de la loi divine, ils en sont aussi les plus fidèles observateurs. De leur cœur, où elle est gravée par l'Esprit-Saint, elle passe, avec le sang, pour ainsi dire, dans leurs pensées, dans leurs sentiments, dans toutes leurs actions. Ils sont, dans leur ensemble, comme la morale évangélique mise en pratique. Les attaquer donc, les mépriser seulement, c'est attaquer, ou du moins mépriser la loi

chrétienne, cette loi qui a été donnée au monde pour l'éclairer et le sanctifier.

Non, encore une fois, les prêtres ne sont pas des hommes comme d'autres! Car ils sont tout particulièrement les ministres de la charité de Dieu à l'égard des hommes, et surtout à l'égard des hommes malheureux, l'incarnation, en quelque sorte, de sa miséricorde. Les repousser donc, c'est comme repousser le cœur de Dieu, quand il vient à nous pour écouter nos plaintes, nous consoler et nous soulager.

Vous allez me demander peut-être pourquoi Dieu n'a pas choisi de créatures réellement au-dessus de la nature humaine pour leur donner à remplir ce ministère divin.

Pourquoi? Mais parce qu'il ne l'a pas voulu. Qui sommes-nous donc pour oser demander compte à Dieu de ses actions? Est-ce à celui qui ne sait rien, qui n'est rien, à vouloir diriger la conduite de la souveraine Intelligence, de l'Etre infini?

Pourquoi? Mais pour faire éclater davantage sa puissance et sa gloire. Plus l'instrument dont on se sert est impropre aux choses pour lesquelles on l'emploie, plus la main qui s'en sert se fait remarquer. Le prêtre n'est entre les mains de Dieu qu'un instrument dont il se sert pour élever les hommes à la sanctification et au bonheur. Instrument indigne, avez-vous dit. Tant mieux, en un sens, pouvons-nous vous répondre; car nous ne verrons alors que celui qui s'en sert; il aura seul notre reconnaissance, notre vénération, notre amour.

Pourquoi? Mais pour nous-mêmes, et dans nos propres intérêts. Si nous voyions dans les prêtres des créatures d'une nature supérieure à la nôtre, si nous ne remarquions en eux aucune de ces faiblesses, et même de ces fautes qui se trouvent en nous si fréquemment et en si grand nombre, nous n'en approcherions qu'avec crainte et tremblement, en quelque sorte. Voyez ce que nous éprouvons quand nous approchons de quelque personnage environné de tout l'éclat des grandeurs terrestres, quoique nous soyions bien convaincus que cet éclat n'est qu'extérieur, et cache souvent de plus grandes misères que celles qui sont en nous. Que serait-ce donc si cette grandeur était réellement ce qu'elle paraît à l'extérieur? Je vous l'ai dit, nous n'approcherions qu'avec crainte et tremblement; et, quand, par la réflexion, nous serions parvenus à vaincre cette frayeur, notre cœur, du moins, se fermerait instinctivement et malgré nous, et, quoi que nous pussions faire, nous n'obtiendrions pas de lui facilement, si même nous l'obtenions jamais, qu'il dévoilât toutes ses misères secrètes. Mais quand nous pensons que celui dont nous nous approchons est absolument de la même nature que nous, quand nous voyons qu'il a passé par les mêmes faiblesses, les mêmes fautes, si ce n'est même par des faiblesses et des fautes plus grandes encore, nous nous approchons avec une entière confiance, quelle que soit notre position. Malade, montrez toutes vos plaies, quelque affreuses qu'elles vous paraissent à vous-même, au médecin qui vous promet, au nom du Seigneur, une infaillible guérison. Ne craignez point, vous dis-je; car il en a eu de semblables, dont il est complétement guéri. Il n'est donc pas seulement le ministre de l'infinie miséricorde du Seigneur, il en est encore la manifestation la plus éclatante.

Que de monstres il y a eu parmi eux, ajoutez-vous, depuis Judas jusqu'à Verger!

Et dans les autres classes de la société, il n'y en a point eu sans doute. Quoi! le monde est à peine créé que je vois le traître Caïn immoler son frère Abel. Et, depuis ce temps-là, est-ce que le sang cesse de couler sur la terre? Que de meurtres, et quelquefois que de meurtres abominables! Que de monstres, par conséquent, pour me servir de votre expression! Je viens de vous montrer le frère immolant son frère. Faut-il vous montrer le père immolant son fils, le fils lui-même immolant les auteurs de ses jours? O prodige d'horreur! Ce tigre à figure humaine n'avait point assez d'une victime. Enivré, en quelque sorte, d'un sang qui devait être doublement sacré pour lui, il contemple, avec un rire diabolique, le poignard encore fumant qu'il vient de retirer du sein de son père, et il le plonge et replonge, coup sur coup, dans le sein qui l'a porté et nourri lui-même. Voilà le monstre le plus affreux de tous, puisqu'il est en opposition, de la manière la plus frappante, avec les lois de la nature. Mais non, il en est, je crois, de plus abominables encore. Voyez-vous les pasteurs des peuples, pour parler le langage des anciens, ceux à qui le Seigneur lui-même a dit: *Vous êtes des dieux, et les fils du Très-Haut, quoique vous deviez mourir comme le reste des hommes.* (*Psal.* LXXX, 6, 7.) Au lieu de veiller à la garde des peuples qui leur ont été confiés, et de travailler à les rendre heureux, quelques-uns ne songent qu'à leur ruine. « Révoltons-nous contre Dieu, » s'écrient ceux qu'on a appelés les persécuteurs, et, pour contraindre les peuples à marcher dans cette voie impie, il n'y a point de supplices auxquels ils n'aient recours. L'imagination la plus féconde est inhabile à servir leur cruauté; et j'en entends un désirer que l'humanité n'ait qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup. Voilà bien actuellement le plus affreux des monstres, puisqu'il n'est pas possible de se mettre davantage en opposition avec les lois de la nature. Donc, si vous maudissez la classe sacerdotale, parce qu'elle renferme des monstres, maudissez toutes les classes qui en renferment également. Donc, si le titre de prêtre est odieux à vos yeux, parce qu'il a été souillé, autant que cela était possible, par deux crimes abominables, tous les autres, même les plus vénérés généralement, le seront aussi, puisqu'ils ont été souillés également, autant que cela était possible, par les crimes les plus abominables.

Vous me direz que cela est plus surprenant chez les prêtres.

Mais non. Puisqu'ils ont conservé la nature humaine, ils l'ont nécessairement avec son triste cortége de faiblesses, de passions et de crimes.

Vous me direz peut-être encore que Dieu aurait dû les en préserver.

C'eût été précisément changer leur nature, l'élever au-dessus de la nature ordinaire des hommes, ce qu'il n'entrait point dans les vues de Dieu de faire, ainsi que nous l'avons remarqué précédemment. Quant à leur accorder des grâces spéciales pour l'accomplissement de leurs importantes fonctions, il n'y a point à douter que Dieu ne le fasse. Et voilà pourquoi il y a des âmes si grandes, si dévouées, si saintes, dans le sacerdoce. Quoi qu'il en soit, ces grâces pourtant laissent au prêtre sa liberté, et, par conséquent, la faculté d'en abuser; et, quand il en abuse, par cela même que la grâce était plus grande et devait conduire à une vertu plus élevée, la profanation aussi est plus grande et entraîne à un plus profond désordre. De là des monstruosités, et, par conséquent, des monstres, comme vous avez dit avec raison. Mais, au lieu d'en être surpris, nous devons trouver cela naturel, en un sens. C'est toujours la conséquence de ce principe d'éternelle vérité : *Corruptio optimi pessima*. Ce qui veut dire que l'ange s'appelle démon, quand il dégénère; l'apôtre, Judas; et le prêtre, Verger. Et ce n'est pas seulement dans la religion que cette vérité a sa déplorable application. N'est-ce pas ce que nous voyons également dans la famille, dans l'armée, dans l'Etat, partout? Dans la famille, l'enfant né avec les plus heureuses dispositions, élevé avec un soin tout particulier, n'est-il pas ordinairement plus mauvais que les autres membres de la famille, quand il tourne au mal tout ce qu'il avait reçu pour le bien? Ne devient-il pas la honte et la ruine de ceux dont il aurait dû être un jour le soutien et la gloire? N'est-il pas un monstre, en un mot? Dans l'armée, celui qui a reçu de la nature les talents militaires les plus remarquables, ne devient-il pas plus mauvais que ses compagnons d'armes, quand il tourne au mal ce qui lui a été donné pour le bien? Ne devient-il pas souvent le désespoir et la perte de ceux dont il devait être tout naturellement le soutien et la gloire? N'est-il pas un monstre, en un mot? Dans l'Etat, c'est encore la même chose. Le ministre le plus habile, celui qui a le plus de pouvoir et le plus d'influence, n'est-il pas plus mauvais que tous ceux qui gouvernent avec lui, quand il tourne au mal la position qui lui a été faite pour le bien? Ne devient-il pas la honte et la ruine de l'Etat qu'il devait défendre et faire prospérer? N'est-il pas un monstre, en un mot?

Ainsi, il y a des monstres partout, parce qu'il y a partout des êtres dégénérés. Ces êtres dégénérés deviennent, on le conçoit, des monstres d'autant plus effrayants quelquefois qu'ils étaient appelés, par le Créateur, à une plus grande perfection. Vous ne devez donc point être étonné de rencontrer des monstres, et même de très-grands monstres parmi les prêtres.

Ils ne sont guère meilleurs les uns que les autres, avez-vous dit.

C'est-à-dire, en suivant vos raisonnements, ou plutôt vos déraisonnements, que tous les prêtres sont des monstres, ou à peu près. C'est un peu fort, il faut en convenir. C'est abuser certainement de la permission qu'ont les sophistes de donner dans le faux et dans l'absurde.

Quoi! Jésus-Christ, créateur et conservateur du sacerdoce, celui qui lui a donné et qui lui donne encore, chaque jour, sa mission et sa puissance, ce premier prêtre, ce prêtre toujours subsistant de la loi nouvelle, ne vaut guère mieux que celui qui l'a trahi et vendu pour quelques pièces de monnaie? Ce bon Maître qui donne encore le doux nom d'ami à celui qui vient le livrer entre les mains de ses ennemis, et l'embrasse avec tendresse, cette douce victime qui conjure Dieu, son Père, de pardonner à ses bourreaux le crime dont ils ne connaissent point l'énormité, ce législateur dont le dogme est si élevé, la morale si pure, les actions si saintes, ce modèle de toutes les vertus dans la vie duquel il n'a pas été donné à l'œil le plus malveillant de découvrir la moindre tache, l'Homme-Dieu, en un mot, c'est un monstre, ou à peu près? Quel affreux blasphème, non-seulement aux yeux de Dieu, mais encore aux yeux des hommes qui n'ont point perdu toute leur raison!

Voulez-vous que nous ne parlions point du Maître, le laissant à part, comme un être exceptionnel? Eh bien! soit. Ne parlons que de ses ministres.

Quoi donc! pouvons-nous vous dire encore, saint Jean qui reposait avec amour sur le sein de son Maître, tandis que Judas ne songeait qu'à le trahir, le persévérant apôtre de cette charité qu'il avait puisée au cœur de celui en qui elle était personnifiée; saint Pierre qui fit une si longue et si austère pénitence pour une faiblesse d'un instant, et qui, arrivé au terme de son pénible apostolât, voulut être crucifié la tête en bas, ne se croyant pas digne de mourir dans la même position que son Maître; tous ces apôtres qui, comme ceux dont nous venons de parler, ont entrepris tant de voyages, enduré tant de fatigues, affronté tant de périls, souffert tant de maux, et enfin répandu tout leur sang pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité; ces hommes sans lettres, à la doctrine desquels nulle doctrine humaine ne saurait être comparée; ces hommes sans force, à la puissance desquels nulle puissance humaine ne saurait être comparée; ces hommes inconnus, à la réputation desquels nulle autre ne saurait être comparée; les premiers des hommes évidemment, Jésus-Christ, leur Maître, étant Dieu, ces apôtres fidèles à la divine mission qui leur a été confiée ne valent guère mieux que celui qui, après avoir vendu son bienfaiteur, est allé se pendre de désespoir? Cette mort affreuse vaut le martyre? Ce sont tous des

monstres ou à peu près? Dites plutôt que vous faites encore exception en leur faveur. Eh bien! donc, passons à d'autres.

Et ces écrivains-apôtres, si je puis les appeler ainsi, ces dignes successeurs des premiers envoyés du Christ, ces Pères de l'Eglise, qui n'ont guère moins contribué que les apôtres, comme leur nom seul l'indique, à la fonder et à la soutenir, en expliquant aussi, quoique avec une autorité moins grande, la parole de celui qui en est, en définitive, la seule base inébranlable, ces dignes ministres de la primitive Eglise qui n'était tout entière composée que de saints, ces évêques, à jamais célèbres, dont les talents seront difficilement surpassés, les vertus jamais, les Irénée, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, sont-ce des monstres ou à peu près? Non, me direz-vous. Eh bien! descendons encore.

Et ces évêques qui ont le plus contribué à établir la religion catholique dans les Gaules, les Pothin, les Denis, les Gatien, les Hilaire, les Martin; et tous ces grands hommes que Dieu suscite, de temps en temps, dans son Eglise, pour rappeler, par leurs lumières et leurs vertus, tout l'éclat de ses plus beaux jours; un saint Thomas, que sa capacité surhumaine fit surnommer le Docteur angélique; un saint Ignace, dont la forte main fonda un ordre qui sut également résister aux dangers d'une persécution acharnée, et à ceux plus grands encore d'une incomparable prospérité; un saint François de Sales, qui sut donner, même aux yeux du monde, de si doux attraits à la plus haute dévotion; un saint Vincent de Paul, qui a tellement acclimaté la charité en France, tant par lui-même que par les siens, qu'elle semble ne pouvoir nous quitter au milieu de nos plus grandes dissensions; un Bossuet, le plus profond génie de ce siècle où brillèrent tant de génies; un Fénelon, dont l'intelligence ne fut jamais surpassée que par son cœur; un Bourdaloue, sous la parole duquel s'inclinèrent les têtes les plus élevées; un Massillon, dont l'éloquence captivait Voltaire lui-même, malgré ses antipathies religieuses, et tant d'autres que je ne puis nommer ici, sont-ce des monstres, ou à peu près? Non, me direz-vous. Descendons donc jusqu'à la fin.

Et tous ces martyrs qu'a fournis le corps sacerdotal pendant ces persécutions par lesquelles vient de passer l'Eglise de Jésus-Christ, dans presque toutes les contrées de l'Europe; et ces missionnaires apostoliques qui, allant prêcher l'Evangile partout, jusque dans les pays les plus reculés et les plus sauvages, renouvellent ainsi le dévouement et toutes les vertus des premiers apôtres, dans ce siècle d'égoïsme et de corruption; et nos évêques actuels, ces prélats si éclairés, si pieux, si prudents dans les circonstances difficiles où ils se trouvent, et la plupart de nos curés, si éclairés également, si pieux, si prudents dans leur position, non moins embarrassante peut-être, quoique plus modeste, que celle de leurs évêques; sont-ce des monstres ou à peu près? Puisque vous avez nommé Verger, arrêtons-nous un instant, si vous le désirez, à la considération de son crime; car l'Eglise ne nous offre jamais un spectacle de désolation, sans nous offrir aussi, comme dédommagement, un spectacle de consolation. Je vous le demanderai donc encore ici : est-ce que, selon vous, la victime ne vaut guère mieux que l'assassin? Le pieux prélat qui meurt aux pieds des autels, en priant et en bénissant, est-ce aussi un monstre ou à peu près? Et celui qui accompagna, à ses derniers moments, l'assassin sacrilége, ce prêtre si doux, si patient, si dévoué, ne vaut-il guère mieux, selon vous, que l'abominable fou qu'il s'efforce de ramener à Dieu? Est-ce aussi un monstre ou à peu près? Ne voyez-vous pas qu'il est là, au contraire, sous les yeux d'une multitude immense, pour servir de contrepoids, par sa conduite édifiante, au scandale donné? Si l'un est le démon révolté, l'autre est l'ange toujours fidèle. Dans cette circonstance encore, l'ange a vaincu le démon. Puisse sa victoire avoir été complète, et avoir assuré, par un effet de l'infinie miséricorde du Seigneur, à l'ange si profondément égaré d'abord, mais repentant, au lieu des châtiments éternels qu'il avait si bien mérités, les célestes récompenses! Ne dites donc point que les prêtres ne sont guère meilleurs les uns que les autres; car c'est abuser, je le répète, de la permission qu'ont les sophistes de donner dans le faux et l'absurde.

Ne comprenez-vous pas d'ailleurs que nous pouvons parfaitement rétorquer contre vous votre triste objection?

Qui êtes-vous? A quelle classe de la société appartenez-vous? Etes-vous dans le commerce? Que de monstres d'improbité parmi les commerçants! vous dirai-je, en ce cas; et ils ne valent guère mieux les uns que les autres. Etes-vous militaire? Que de monstres de lâcheté et de trahison parmi les soldats! vous dirai-je; et ils ne valent guère mieux les uns que les autres. Etes-vous médecin, magistrat? Que de monstres de corruption parmi les médecins, que de monstres d'injustice parmi les magistrats! vous dirai-je encore. N'appartenez-vous à aucun corps dans la société? Vous avez un titre quelconque, du moins; vous êtes fils, vous êtes homme. Or, que de monstres d'ingratitude parmi les enfants! que de monstres de tout genre parmi les hommes en général! Ainsi, d'après votre méthode, nul habitant de la terre ne serait à l'abri d'une accusation de monstruosité. Que dis-je! mais les habitants du ciel n'en seraient pas davantage exempts; car nous savons qu'il y a eu aussi parmi les anges des monstres d'orgueil et de rébellion.

Tout cela serait souverainement injuste, me direz-vous. Il n'est pas permis d'imputer à toute une classe ce qui n'est le fait que de quelques individus. Sans doute; mais pourquoi n'agissez-vous pas comme vous dites à l'égard du prêtre? Ah! au lieu de dire: « Que de monstres il y a eu parmi eux! et ils ne valent guère mieux les uns que les

autres; » dites plutôt : « S'il y a eu parmi eux des monstres, c'est-à-dire des prodiges de vices, c'est que ceux qui se sont montrés tels avaient abusé des plus grandes grâces. Donc, ceux qui profitent de ces mêmes grâces, et le nombre doit en être grand, seront, par cela même, des prodiges de vertu.»

Comme on ne peut savoir, au juste, quels sont les bons, s'il y en a, avez-vous dit en dernier lieu, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance.

Comme on ne peut savoir, au juste, quels sont les bons médecins, s'il y en a, puis-je dire à mon tour, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance. Donc, je n'en consulterai aucun, quand je serai malade. Comme on ne peut savoir quels sont, au juste, les bons militaires, s'il y en a, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance. Donc, nous ne confierons à aucun les armes propres à défendre la patrie; nous la laisserons plutôt exposée à tous les coups de ses ennemis intérieurs et extérieurs. Comme on ne peut savoir quels sont, au juste, les bons avocats, s'il y en a, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance. Donc, si nous avons quelque affaire importante, nous ne nous adresserons point à eux pour nous défendre. Comme on ne peut savoir quels sont, au juste, les bons magistrats, s'il y en a, on ne sait, non plus, à qui donner sa confiance. Donc, quelque affaire qui nous appelle en justice, nous ne paraîtrons point devant eux, dussions-nous en subir les plus graves conséquences. Est-ce assez d'absurdités? Car vous comprenez que je puis étendre à tout votre malheureux sophisme. «Assez, assez!» me direz-vous; «ce sont là autant d'exagérations.» Soit, mais comment savez-vous donc distinguer les bons des mauvais, dans les différentes classes dont je viens de vous parler? Je vous entends me répondre : « Par l'opinion publique, par mon appréciation particulière, et tout cela repose sur leur propre conduite, qui, exposée aux regards de tous, ne peut guère les tromper, du moins pendant longtemps. » Bien; car c'est précisément la marque que nous donne Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il avait prévu la difficulté qui vous occupe en ce moment : *Gardez-vous*, disait il, *des faux prophètes, qui viennent à vous, vêtus comme des brebis, et qui, à l'intérieur, sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces?* (*Matth.* VII, 15 seq.) Ainsi, voulez-vous savoir quels sont les prêtres à qui vous pouvez donner votre confiance? Employez le moyen indiqué par Jésus-Christ, celui que vous employez vous-même dans d'autres circonstances : considérez leur conduite, et vous obtiendrez le résultat que vous désirez.

Doutez-vous de la sainteté de Jésus-Christ, ou de celle de ses apôtres? Doutez-vous de la sainteté de tant d'évêques et de tant de prêtres, qui, à toutes les époques, ont illustré l'Eglise de Dieu? — Une telle sainteté, me direz-vous, n'est pas aussi commune que nos besoins. — Oui, cette sainteté héroïque, éclatante; mais une sainteté réelle, intérieure, une sainteté suffisante à vos besoins, elle est partout, autour de vous, sous vos yeux, et il ne dépend que de vous de la découvrir. — Mais, me direz-vous encore, celui que je crois bon, et qui l'est en effet aujourd'hui, ne peut-il pas devenir mauvais? — Sans doute; mais en attendant, ayez confiance en lui. Et où irait-on d'ailleurs, avec une semblable manière d'agir? Personne ne peut dire ce qu'il deviendra, et vous-même pas plus que les autres. Est-ce à dire pour cela qu'il ne faut avoir confiance en personne? mépriser, maudire même le plus vertueux des hommes, parce qu'il peut devenir un jour pécheur, et peut-être un grand pécheur? Ce serait une souveraine injustice, et le plus court moyen de le rendre tel. — Ne pourrait-il pas être mauvais déjà au moment où je le crois bon? ajoutez-vous. — C'est bien difficile. En tout cas, cela ne doit point vous arrêter. N'allez-vous pas trouver le médecin qui pourrait à la rigueur tromper votre confiance, quand vous avez besoin de lui? — Il le faut bien, me direz-vous. Et puis, quelque indigne qu'il soit peut-être de ma confiance, j'espère qu'il ne m'en guérira pas moins. — Et voilà précisément ce que nous vous disons des prêtres. — Mais, objectez-vous encore, la religion est plus importante que tout le reste, c'est une affaire toute de conscience. — Aussi, faut-il bien faire attention, nous dit Jésus-Christ, dont je viens de vous citer les paroles : *Attendite a falsis prophetis.* (*Matth.* VII, 15.) Du reste, plus la religion est importante, moins il est permis de s'en éloigner à cause de la personne même du prêtre; d'autant plus que le ministère qu'il exerce n'est point, à proprement parler, son ministère, mais celui de Jésus-Christ, dont il n'est jamais que l'indigne instrument, quelles que soient d'ailleurs ses qualités. Quand il baptise, ce n'est point en son nom qu'il régénère, mais *au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit*, comme Jésus-Christ l'a dit en propres termes. Quand il prêche, ce n'est point sa parole qu'il fait entendre, mais celle de Jésus-Christ, qui a dit expressément : *Qui vous écoute, m'écoute.* Quand il nous remet nos péchés dans le sacrement de pénitence, ce n'est pas lui qui nous les remet, mais Jésus-Christ qui lui en a donné le pouvoir, lorsque, communiquant le Saint-Esprit à ses apôtres, il leur a dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.* XVIII, 18.) Quand il nous donne la sainte Eucharistie, ce n'est pas lui qui nous nourrit, mais Jésus-Christ, qui, ayant changé, une première fois, le pain en son corps et le vin en son sang, a dit à ses délégués : *Faites ceci en mémoire de moi.* (*Luc.* XXII, 19.) Aussi le prêtre ne dit-il point au moment de la consécration : *Ceci est le corps de Jésus-Christ;* ou bien : *Ceci est le sang de Jésus-Christ;* mais parlant comme si c'était Jésus-Christ lui-même, il

dit positivement : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* (*Matth.* XXVI, 26, 27.)

Ayez donc toujours recours avec une entière confiance au ministère sacerdotal ; parce que, alors même que le canal par lequel descend jusqu'à nous la grâce du Seigneur ne se trouve pas parfaitement pur, cette grâce ne perd rien de son efficacité, étant toujours divine.

PRIÈRE.

Objections. — Moi, je ne prie jamais. — Ça m'ennuie. — Je ne sais que dire. — Je n'ai pas le temps. — A quoi bon d'ailleurs? — Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin, et il est assez bon pour nous l'accorder sans que nous le lui demandions. — Si vous lui demandez de changer pour vous le cours de la nature, c'est donc un miracle que vous avez la présomption de lui demander? — Qu'y a-t-il de plus ridicule que cet ensemble de prières, en général contradictoires, qui lui sont adressées de toutes parts? — Pourquoi demander à Dieu le bonheur? il est à la disposition de chacun de nous. — Ce ne sont pas des prières que Dieu demande de nous, ce sont des bonnes œuvres. — Les personnes qui prient le plus ne sont ni les plus heureuses, ni même les plus vertueuses. — Aussi, quelles prières! le murmure des lèvres. L'esprit n'y est pour rien, et le cœur encore moins que l'esprit.

—

Réponse. — Voilà quelques-unes des objections sans nombre qu'on fait, chaque jour, contre le devoir si doux, si consolant, si généralement obligatoire de la prière. Il semble que plus une pratique est utile à l'homme, et plus celui-ci trouve de difficultés à s'y livrer. C'est sa nature mauvaise qui se roidit pour ne point aller au bien; ce sont les méchants qui voudraient, malgré tout, l'entraîner avec eux dans les voies de la perdition; c'est le démon, surtout, qui cherche à tromper les enfants, comme il a trompé autrefois leurs premiers parents. Reprenons, tour à tour, les objections différentes que nous venons de mettre en tête de cet article, et nous verrons, en les examinant de près, qu'elles n'ont absolument rien de sérieux.

Moi, je ne prie jamais! dites-vous. — Je vous trouve bien à plaindre, en ce cas-là, car vous êtes privé de la plus grande consolation que vous puissiez avoir ici-bas.

Vous ne priez jamais? — Vous êtes donc dans une indigence profonde des biens spirituels? Car, ne connaissant même pas les besoins sans nombre qui vous assiégent, sous ce rapport principalement, il vous est impossible de les satisfaire.

Vous ne priez jamais? — Vous n'êtes donc point un Chrétien. « En effet, » dit Massillon, dans un de ses sermons sur l'accomplissement de ce devoir, « le Chrétien est un homme de prière. Son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier : l'Eglise elle-même, où la grâce de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le Chrétien qui ne prie pas se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle. »

Vous ne priez jamais? — Mais vous n'avez donc pas la moindre idée de votre position ici-bas? « Nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu, » dit encore Massillon dans le même sermon ; « des penchants violents et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites; toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles; les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, depuis notre chute, tout ce qui nous environne est pour nous ou piége, ou erreur, ou tentation : dans cette position excessivement dangereuse, quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, s'il n'appelait son Dieu à son secours? si, du fond de notre misère, nous ne faisions sans cesse monter des gémissements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos faiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever dans nos chutes? Oui, la prière est la source de toutes les grâces, et le remède de tous les besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit, c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous abuse et nous éblouit, c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions, c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle ou ralentissent notre ferveur ou dissipent nos sens, c'est là que la piété se renouvelle et qu'on retrouve le recueillement. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens, et ont renversé nos plus belles espérances, c'est là que, dans le secret de la retraite où l'infortune nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servait, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendait. Si la calomnie nous a noircis, c'est là qu'on se console, avec celui qui nous connaît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige, c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos

plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur, c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur : ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur; et, si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit, si elle est triste; ou la facilite, si elle est pénible; ou l'affermit, si elle est chancelante; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feraient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi; quand même, dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de faiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux, ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et qu'après nous avoir donné l'existence, il n'a cessé d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de grâces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère? »

Vous ne priez jamais? — Mais vous ne croyez donc pas même à l'existence de Dieu? Vous agissez donc, du moins, comme si vous n'y croyiez nullement? « En effet, » dit toujours Massillon, « s'il y a au-dessus de nous un Etre suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures, le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnaître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui apporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de grâces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnaissant cet Etre suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout seul dans l'univers, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui, retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir; c'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau, qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances, qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant, qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paraît sur la terre, qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard aurait jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il serait sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environnerait, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition qu'une molle indolence. Tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait. »

Vous ne priez jamais? — Vous êtes alors un être exceptionnel, non-seulement dans l'humanité, mais dans toute la création, puisqu'il n'y a point de créature, en quelque sorte, qui ne s'adresse, à sa manière, au Créateur, pour le remercier de ses innombrables bienfaits, et lui en demander la continuation. Voyez le petit oiseau : il chante, dès le matin, à son réveil, avec une ardeur infatigable; et le Père céleste, dont il rappelle à l'homme, sans le savoir, l'attentive providence, ne manque pas de le nourrir. Voyez encore le lis des champs : il dresse, dès le matin aussi, sa tige vers les cieux et présente son calice. La rosée y tombe, le rayon du soleil y pénètre, et il puise là une fraicheur et une beauté qu'il n'aurait point eues sans cela.

Vous ne priez jamais? — Est-ce bien vrai? Je crois le contraire, quant à moi, et je crois, de plus, que, si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que j'ai raison. Je ne vous parlerai pas de ces prières que vous avez faites quelquefois, je n'en doute point, soit en vous rappelant vos anciennes habitudes, soit à la mort d'un père ou d'une mère que vous aimiez avec la plus grande tendresse, soit en face de la mort, dans un temps d'épidémie, par exemple. Vous me diriez peut-être : « C'est la routine; c'est le préjugé; c'est la crainte; mais, en réalité, ce ne sont point des prières. » Je ne sais même si vous ne me nieriez pas le fait complétement. Eh bien! donc, laissons cela, pour ne parler que de faits incontestables, et d'une autorité tout à fait décisive ici. Vous avez été quelquefois profondément affligé, n'est-ce pas? Car il n'y en a point que la douleur ne visite, à son tour, ici-bas. La douleur que vous avez eu à souffrir, ne fut pas seulement cette douleur morale, qui, quoique bien grande, ne torture pourtant que l'âme, elle fut aussi cette douleur physique qui torture en même temps l'âme et le corps, ou, pour parler plus correctement, qui torture l'âme doublement, en elle-même et dans le corps. Je vous vois de mes propres yeux. La souffrance appuie sa main de fer sur votre tête, et vous incline vers la terre, que vous le veuillez ou que vous ne le veuillez pas. Elle presse tout votre être, comme dans un étau. Des cris perçants sortent aussitôt, de votre poitrine : « Grand Dieu! » dites-vous d'une manière plus ou moins explicite, « grand Dieu! soulagez-moi. » Or, qu'est-ce que cela, je vous le demande, si ce n'est le cri d'une âme naturellement suppliante? Vous n'en dites pas toujours autant, je le sais. Vous vous arrêtez, je suppose à ces mots : « Mon Dieu! mon Dieu!... » Mais, qu'entendez-vous par là, je vous le demande, si ce n'est appeler Dieu à votre se-

cours? et, si vous l'appelez à votre secours, n'est-ce pas réellement une invocation, le mot même le dit, et par conséquent une prière?

Vous me direz peut-être que cela a lieu malgré vous. Je ne l'ignore pas; mais toujours est-il que vous priez. Et j'ajoute que, comme cela arrive indépendamment de votre volonté, et qu'il en est ainsi pour tous les hommes, quels qu'ils soient, grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants, il faut en conclure que c'est la voix de la nature, qui ne peut nous induire en erreur.

Vous ne priez jamais? — Est-ce bien vrai? vous dirai-je encore. Je sais, moi, positivement le contraire. Vous, pauvres, je vous ai entendus demander aux riches, de votre voix la plus suppliante, le pain dont vous avez besoin pour vivre, et qui vous manque souvent; et vous, riches, je vous ai vus aller frapper à la porte de l'homme plus puissant que vous, pour lui demander des faveurs après lesquelles votre ambition soupirait avec plus d'ardeur encore que le pauvre après le pain nécessaire à son existence. Enfants, je vous ai entendus mille fois prier vos parents; et vous, parents, je vous ai entendus également prier d'autres personnes pour vos enfants, et souvent pour vous-mêmes. Ne dites donc point que vous ne priez jamais. Ah! disons plutôt : « Je demande le pain à celui qui ne possède rien en propre, et je rougirais de le demander à celui à qui tout appartient! Je demande les honneurs, la puissance à celui qui n'est rien de sa nature, et je rougirais de les demander à celui qui est tout! Je prie l'homme, en un mot, et je rougirais de prier Dieu! Quelle inconséquence! »

Ça m'ennuie, ajoutez-vous.

Comment! ça vous ennuie. Mais lorsque, vous trouvant dépourvu de tout, vous êtes obligé d'aller tendre la main chez votre voisin, pour lui demander de quoi soutenir votre malheureuse existence; ou bien lorsque, sans être pauvre, vous allez lui demander sa protection, je suppose, une assistance quelconque, cela vous amuse-t-il? — Non. — Vous le faites pourtant. — Assurément. — Pourquoi donc? — Parce qu'il le faut. — A la rigueur, peut-être, vous pourriez faire autrement. — Sans doute; mais cette démarche est très-utile, sinon absolument nécessaire, et je m'y détermine, quelque répugnance que j'éprouve. — Quoi donc! vous n'hésitez pas à aller demander à l'un de vos semblables, quelque pénible que cela soit pour vous, des choses dont vous pourriez vous passer, rigoureusement parlant, et vous ne voudriez pas demander à Dieu, votre maître et celui de tous, des choses qui vous sont indispensablement nécessaires, pour votre corps comme pour votre âme, parce que, dites-vous, cela vous ennuie?

Savez-vous pourquoi cela vous ennuie? Je vais vous le dire, si vous l'ignorez. C'est parce que vous ne savez pas à qui vous vous adressez, en priant Dieu. Toute prière faite à l'homme ne nous est pas également pénible. Que dis-je! elle nous est quelquefois facile et même agréable. Quand celui à qui nous devons nous adresser est un homme riche, puissant, généreux; quand c'est un homme qui porte, comme on dit communément, son cœur sur ses lèvres, en sorte que toute parole qui tombe de ses lèvres est, en quelque sorte, la concession d'un bienfait, nous nous rendons auprès de lui sans aucune répugnance. Quand c'est plus qu'un bienfaiteur généreux, quand c'est un ami intime et entièrement dévoué à qui nous devons nous adresser, non-seulement nous n'éprouvons aucune répugnance, mais c'est pour nous un plaisir véritable, assurés que nous sommes par avance qu'un doux serrement de mains sera toute la réponse à notre demande. Quand c'est plus que cela encore : quand c'est un père, une mère, je suppose, le meilleur des pères, la plus tendre des mères, notre prière devient alors la délectation la plus vive. Voyez-vous cet enfant qui s'est d'abord jeté aux pieds de sa mère, pour lui demander quelque chose; il n'est pas resté longtemps dans cette attitude humiliante et pénible : sa mère l'a relevé aussitôt, et le presse en ce moment avec amour dans ses bras. Les bouches sont muettes, en quelque sorte. Ce cœur de fils étroitement uni au cœur de sa mère, voilà la prière du fils; et ce cœur de mère se dilatant, s'ouvrant tout entier pour recevoir les vœux du fils et les satisfaire amplement, voilà la réponse de la mère. Or, Dieu est pour nous évidemment le plus riche, le plus puissant, le plus généreux des bienfaiteurs; c'est pour nous un ami intime à qui nous sommes redevables de tout ce que nous sommes, un père à la tendresse duquel nulle autre ne saurait être comparée. La prière que nous avons à lui adresser ne peut être pour nous qu'une délicieuse jouissance; et quand vous dites que cela vous ennuie, c'est assurément parce que vous ne savez pas à qui vous vous adressez.

Savez-vous pourquoi cela vous ennuie? C'est parce que vous ne priez pas comme il vous est commandé de le faire, c'est parce que vous ne vous doutez même pas de ce que c'est que la prière. Vous regardez sans doute la prière ou comme une formule froide à adresser à un être insaisissable, ou comme une harangue à répéter au Roi des rois. Cela dès lors vous ennuie, et je le comprends; mais ce n'est pas là la prière; ce n'est point la prière chrétienne, la prière véritable. La prière, pour nous, et telle qu'elle doit être en réalité, c'est l'élévation du cœur vers Dieu, entendez-vous bien : c'est là la première idée, l'idée fondamentale de la prière; c'est une élévation de notre cœur à Dieu... Et s'il en est ainsi, il ne saurait y avoir aucun ennui dans la prière. Où est le cœur, dit saint Augustin, il n'y a aucune fatigue. Et moi je dis, par la même raison, ou plutôt à plus forte raison : Où est le cœur, il ne saurait y avoir aucun ennui. Or, la prière doit emporter, avec notre esprit, notre cœur dans les cieux. Elle ne peut donc engendrer l'ennui.

C'est même un effet opposé que doit produire la prière : je veux dire l'oubli de nos peines et le sentiment du bonheur, autant que nous pouvons le posséder ici-bas. D'où vient la peine? Du fardeau de ce corps que nous avons à porter, de ces sens révoltés contre lesquels nous avons à lutter sans cesse, de ces infirmités que nous avons à endurer, jusqu'à ce que la mort, par la plus grande et la dernière de toutes les souffrances, soit venue séparer l'âme de notre corps. D'où vient la peine encore? De cette triste terre sur laquelle nous nous trouvons tous comme en exil et en un séjour d'épreuves, de nos rapports avec les hommes, que Dieu nous a donnés comme autant de frères, et en qui nous ne trouvons souvent que des ennemis acharnés. D'où vient la peine? Du démon, principe de tout mal, contre lequel nous pouvons remporter la victoire sans doute, mais que nous ne pouvons jamais vaincre complétement. Or, qui ne voit que l'effet propre de la prière est de nous mettre à l'abri de ces peines, de nous les faire oublier du moins? Est-ce que la prière ne nous élève pas au-dessus de la terre et de tout ce qu'elle porte? Est-ce qu'elle ne nous détache pas, en quelque sorte, de nos propres sens? Est-ce que, en nous plongeant dans le sein infini de Dieu, elle ne nous met pas à l'abri de toutes les attaques du démon? Est-ce que, dans le cœur de ce puissant bienfaiteur, de cet ami véritable, de ce tendre frère, elle ne nous fait pas goûter de délicieuses jouissances, qui ne peuvent être surpassées que par celles que nous goûterons dans les cieux, lorsque, définitivement séparée des sens, notre âme sera réunie à Dieu complétement et pour toujours? J'ai donc eu raison de dire que, quand vous prétendez que la prière vous ennuie, c'est que vous ne priez pas comme il vous est commandé de le faire, et que vous ne vous doutez même pas de ce que c'est que la prière.

Savez-vous encore pourquoi la prière vous ennuie? C'est parce que vous avez perdu, depuis longtemps, l'habitude de la prière, si même vous l'avez jamais eue. L'homme ne fait bien, et, par conséquent, avec plaisir, que ce qu'il est dans l'habitude de faire, surtout quand c'est une chose qui présente une difficulté quelconque. Voyez le laboureur qui travaille la terre depuis le matin jusqu'au soir. Vous ne tiendriez pas huit jours à cet exercice, si vous n'y étiez accoutumé. Lui s'y plaît cependant, au point qu'il mourrait peut-être, s'il devait l'abandonner avant d'avoir usé ses forces. Voyez, au contraire, l'homme de lettres qui se tient également à l'étude depuis le matin jusqu'au soir, traçant son sillon sur le papier au lieu de le tracer sur la terre. Vous ne tiendriez pas huit jours non plus à un pareil exercice, à moins que vous n'y fussiez accoutumé. Eh bien! lui s'y plaît, au point qu'il ne trouve nulle part autant de jouissances. Voyez le marin sur le sein tumultueux des mers, le soldat sur un champ de bataille. D'où vient le goût que chacun d'eux a pour son état? Engénéral, de l'habitude qu'ils en ont. Il en est ainsi de toutes choses; et, par conséquent, de la prière. Aussi les saints, les véritables Chrétiens ne trouvent-ils jamais trop long, ni même assez long le temps qu'il leur est permis de consacrer à la prière. Qu'est-ce, pour eux, qu'une heure, un jour d'oraison? un instant passé avec la rapidité de l'éclair, ou bien, à prendre la chose autrement, c'est un siècle de délices. *Un seul jour passé dans votre demeure*, c'est-à-dire en oraison, *vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs*, s'écriait le Roi-Prophète : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (*Psal.* LXXXIII, 11.)

Ce n'est pas qu'on ne voie quelquefois les âmes les plus fidèles à la pratique de l'oraison y trouver aussi du dégoût; mais cela ne doit servir qu'à exciter davantage leur amour. Elles doivent se considérer alors dans la même position que ces enfants tendrement aimés dont une mère s'éloigne afin qu'ils aillent se jeter avec plus d'empressement dans ses bras.

Je ne sais que dire, objectez-vous encore.

Vous ne savez que dire, parce que, chez vous, ce n'est pas le cœur qui prie. « Quand mon cœur ne s'ouvre point, » a dit une femme célèbre, « mon esprit reste bouché. » Il en est ainsi en religion, comme en toute autre chose.

Vous ne savez que dire? — Mais n'avez-vous pas les prières de Jésus-Christ et de son Eglise? Notre-Seigneur, qui connaissait parfaitement la nature humaine, n'ignorait point que ce sont souvent les choses les plus indispensables et les plus simples que nous faisons le moins bien. Aussi a-t-il voulu apprendre la manière de prier, non-seulement aux simples fidèles, mais à ses apôtres eux-mêmes. Marchant sur les traces de son divin fondateur, l'Eglise, notre Mère, nous a donné des formules de prières où chacun de nous trouve ce qu'il a besoin de demander à Dieu, et la manière de le demander.

Vous me direz peut-être que ce sont des prières d'enfants.

Oui, ce sont des prières d'enfants, mais de grandes personnes en même temps. Et c'est même là un des avantages de nos prières chrétiennes, de pouvoir convenir à tous les hommes sans exception, quels que soient leur âge, leur condition, leur caractère, leur intelligence. Entendez-vous la chose autrement? Voulez-vous dire que ce sont des prières qui ne conviennent qu'à des enfants? Ce serait une grande erreur. Quoi! vous appelleriez des prières d'enfants celles qui ont été composées par Jésus-Christ ou son Eglise, qui ont été répétées par les apôtres, par les saints Pères, par tout ce qu'il y a eu de bouches véritablement éloquentes, de cœurs purs, d'intelligences élevées, depuis plus de dix-huit siècles? Quoi! vous appelleriez des prières d'enfants celles dont il semble impossible de répéter les premiers mots seulement, par exemple ceux-ci : *Notre Père, qui êtes aux cieux* (*Matth.* VI, 9), sans avoir le cœur touché, attendri, l'esprit élevé, l'imagination frappée? Je ne saurais trop le

dire, se serait tomber dans une erreur grossière.

Vous me direz peut-être encore qu'il importe pourtant, quand on prie, de dire quelque chose de soi-même.

Je suis de votre avis. Quoique cela ne soit pas rigoureusement obligatoire, c'est très-bon cependant. Aussi, vous ai-je dit d'ouvrir votre cœur, pendant la prière, afin que le trésor d'amour que vous y aurez amassé en sorte aussitôt et monte naturellement vers Dieu : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum... ex abundantia enim cordis os loquitur.* (*Luc.* VI, 45, 46.)

Vous ne savez que dire?—Mais c'est parce que vous n'avez aucun goût pour la prière, et que vous ne vous en occupez pas sérieusement. Voyez le missionnaire, voyez l'orateur de la tribune et du barreau. Comme ils parlent, sans tarir en quelque sorte, des sujets qu'ils ont approfondis : « C'est un vrai puits artésien ! » disait, un jour, un de mes amis, en parlant d'un orateur qui parlait avec une facilité d'élocution qu'il semblait difficile de surpasser, si ce n'est même d'égaler. Sans doute; mais savez-vous pourquoi? c'est parce qu'il avait creusé aussi jusqu'à la couche intarissable, si je puis m'exprimer de la sorte. Vous me direz peut-être que ceux dont je parle sont des hommes instruits. Eh bien! prenez l'ouvrier, le simple cultivateur. Comme ils comprennent les choses auxquelles ils ont pris goût et dont ils sont habituellement occupés! Comme ils en parlent même quelquefois! Que dis-je! Mais, quand ils se sont mis en tête des choses qui ne sont point de leur ressort, ils les comprennent et en parlent de manière à étonner. « C'est comme un avocat! » dit-on communément. Savez-vous pourquoi? C'est parce que, comme l'avocat en effet, ils ont étudié et médité le sujet dont ils parlent. Il en sera de même de vous, par rapport à la prière. Prenez-y goût, pensez-y sérieusement, le matin, le soir, quelquefois encore au milieu des occupations de la journée, dans le silence des nuits, quand vous ne pourrez goûter le sommeil, et, de votre méditation, sérieuse, approfondie, il sortira comme un incendie d'amour que rien ne pourra plus éteindre dans la suite, et qui brûlant toujours le cœur, sans le consumer jamais, ne fera que le rendre de plus en plus digne de Dieu et de ses récompenses : *In meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.)

Cela, du reste, n'est pas très-difficile. « En effet, » avons-nous dit déjà, et pouvons-nous répéter encore ici avec Massillon, « la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu : c'est un simple mouvement du cœur; c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères ; c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse, et une humble confiance, qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes : elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères.

« Et certes, si, pour prier, il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques âmes saintes, s'il fallait être ravi comme Paul jusque dans le ciel, pour y entendre ses secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est point permis à l'homme lui-même de révéler, ou, comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face, vous pourriez dire que vous n'avez pas reçu ces dons excellents, et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

« Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées ; c'est un devoir commun imposé à tout fidèle : ce n'est pas seulement une vertu de perfection réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes, c'est une vertu indispensable comme la charité, nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits, à la portée des savants comme des ignorants, ordonnée aux simples comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes, c'est la science de tout fidèle, c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui, l'apaiser lorsqu'il est irrité, l'appeler lorsqu'il est éloigné, le remercier lorsqu'il favorise, s'humilier lorsqu'il frappe, lui exposer ses besoins ou lui demander des grâces.

« Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier : *Doce nos orare* (*Luc.* XI, 1), il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu : il leur apprend seulement que, pour prier, il faut regarder Dieu comme un père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour ; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères ; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins ; implorer son secours ; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent ; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs ; que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes ; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice ; que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité ; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre faiblesse ; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même ; et, pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance. »

Vous ne savez que dire?—C'est que vous ne

sentez pas assez les besoins infinis de votre âme. « Car, » ajoute le même orateur, « faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? Ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? Un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement: son silence même est éloquent.

« Vous-mêmes, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier : dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril; qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne ou chère ou nécessaire : alors vous levez les mains au ciel; vous y faites monter des gémissements et des prières; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit; vous savez prier alors : vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur; vos maux tout seuls ont dû vous instruire.

« Ah! si nous sentions les misères de notre âme, comme nous sentons celles de notre corps; si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tout à demander; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleraient tout seuls; notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuël devant l'arche du Seigneur; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes : et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

« Se peut-il faire que, dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés, comme nous sommes, de tant de périls; pétris nous-mêmes de tant de faiblesses; sur le point à tout moment d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples; en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur; abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité; emportés par la coutume, ébranlés par les événements; flattés par les louanges, révoltés par les mépris; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu : se peut-il faire que, dans une situation si déplorable, nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable? ou que ne connaît-il mieux ses misères?

« Ah! si vous me disiez que, dans la prière, vous ne savez par où commencer; si vous me disiez que, vu la multitude infinie de vos besoins, de vos misères et de vos passions, vous n'auriez jamais fait de vouloir tout exposer au Seigneur; si vous me disiez que, plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre, et que, désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier, vous laissez parler vos maux pour vous-même, vous faites de votre humiliation et de votre silence tout l'art de votre prière, et que, pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent qui, n'osant plus à la vue de ses chutes parler à son Dieu dans la prière, disait: Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui et humiliatus sum.* Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.* Et tout ce que j'ai pu dire, ô mon Dieu! dans la profonde humiliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in lingua mea. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* (*Psal.* LXXXIII, 3 seq.) Je comprendrais cela.

« Mais de venir vous plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier...? Eh quoi! vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements ou à demander à sa miséricorde? Quoi! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordres; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de toutes les créatures : vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions, vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre

âme ; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? Et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? Et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé ? O homme ! il faut donc ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir que celles de la clémence et de la miséricorde divine. »

Vous ne savez que dire ? — « Mais quand vos propres misères, » continue toujours le même orateur, « ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous y des maux de l'Eglise, de l'esprit de révolte qui pénètre jusque dans le sanctuaire, du relâchement des fidèles, de la dépravation des mœurs, du triste progrès de l'incrédulité, de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin ; plaignez-vous au Seigneur, comme le Prophète, que tous l'ont abandonné, que chacun cherche ses propres intérêts, que le sel même de la terre s'est affadi, et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses élus et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes, la paix des Eglises, l'extirpation des erreurs, le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

« Que dirai-je encore ? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres ; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de scandale et de chute ; de celles que vous avez vous-même éloignées autrefois de la piété par vos dérisions et par vos censures ; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés leur irréligion et leur libertinage ; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont ou perverti la vertu ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit ou quelque sensibilité à votre cœur ? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier ; tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu ; le monde, la retraite ; les justes, les pécheurs ; les événements publics et domestiques ; le malheur des uns ou la prospérité des autres ; tout ce qui s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissements, de prières, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi, tout excite votre zèle, tout contriste votre piété, tout rappelle votre reconnaissance ; et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière ? Et entouré de tant d'occasions de vous élever jusqu'à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence ? Ah ! que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami à qui on ne trouve jamais rien à dire ! »

Je n'ai pas le temps, dites-vous.

Avez-vous le temps de manger ? — Il le faut bien, me répondrez-vous, car sans cela je mourrais. — Eh bien ! la prière est la nourriture de l'âme. Si vous restez longtemps sans la lui donner, cette âme, créée à l'image de Dieu, mourra aussi à la vie de la grâce : mort d'autant plus redoutable que, si nous y persévérons jusqu'à la fin de notre épreuve ici-bas, elle nous conduit infailliblement à la mort éternelle.

Vous n'avez pas le temps ? — Avez-vous le temps de prendre du repos ? — Il le faut bien, répondez-vous encore, car sans cela le corps tout épuisé de fatigues ne pourrait plus rien faire. Tandis que, après avoir pris quelque repos, il sent comme une nouvelle vie circuler dans tous ses membres et il continue ses travaux avec la même ardeur, si ce n'est avec une ardeur plus grande que celle qu'il avait précédemment. — La prière est le repos de l'âme. Si de temps en temps elle ne prend ce repos, au milieu de toutes les fatigues de la vie spirituelle, bientôt elle tombera épuisée et ne pourra plus rien faire. Mais si elle le prend autant qu'elle en a besoin, ce repos salutaire, elle a bientôt oublié ses fatigues ; que dis-je ! elle puise au sein même de Dieu comme une nouvelle vie qui lui donne la facilité de reprendre ses exercices avec la même ardeur, si ce n'est avec une ardeur plus grande que celle qu'elle avait précédemment.

Vous n'avez pas le temps ? — Avez-vous le temps d'aller à vos plaisirs ? — Nous y allons tout naturellement, dites-vous, et cela est bien permis, du reste, car si nous n'avions quelques instants de plaisir, la vie serait un supplice affreux auquel le plus grand nombre se déroberait par le suicide. La prière est le plaisir de l'âme. Si elle ne se donne quelquefois ce plaisir, les peines sans nombre auxquelles elle est exposée en cette vie la conduiraient bientôt au désespoir et la sépareraient peut-être pour toujours de son Dieu, source unique de la vie.

Vous n'avez pas le temps de prier ? — Mais, quand vous avez besoin de quelque chose, quand vous manquez de pain, par exemple, que vous êtes excessivement souffrant ou exposé à de grands dangers, avez-vous le temps de demander ce dont vous avez besoin, le pain qui vous manque, l'assistance qui vous est nécessaire au milieu de vos souffrances et de vos dangers ? — Il le faut bien, me direz-vous encore, car, sans cela, personne n'aurait pitié de moi probablement, et je resterais abandonné seul à ma misère et à ma faiblesse. — La prière n'est-elle pas là demande faite à Dieu de tout ce qui nous est nécessaire chaque jour, pour notre âme et pour notre corps ? N'est-ce pas le cri que nous devons pousser vers lui pour qu'il nous soulage dans nos maux et qu'il nous délivre dans nos dangers ? Et vous trouvez que vous n'a-

vez pas le temps de prier ! Ce n'est pas sérieux.

Non, ce n'est pas sérieux. Car, après tout, combien de temps mettent à la prière ceux qui, sous ce rapport, remplissent leur devoir avec le plus de régularité ? Quelques minutes le matin, et quelques minutes encore le soir. Or, qu'est-ce que cela sur vingt-quatre heures ? Ne devez-vous pas avoir honte de le compter ? Quand bien même Dieu vous demanderait un temps plus considérable pour la prière, quand il vous demanderait tout votre temps, si c'était possible, vous ne devriez pas le lui refuser. N'est-ce pas de lui que vous l'avez reçu, et ne lui appartient-il pas tout entier ? Voyez le serviteur, il emploie la journée comme le désire son maître, et il se croirait coupable, en ne le faisant pas. Mais que sont les liens qui l'attachent à ce maître, quel qu'il soit, comparativement à ceux qui attachent l'homme à Dieu ? Ainsi, je le répète, quand bien même Dieu exigerait que nous consacrions une grande partie de notre vie, tout le temps dont nous pouvons disposer, à la prière, c'est-à-dire à ces rapports intimes avec lui, qui sont une satisfaction, une douce récompense de sa part, plutôt qu'une obligation pénible, nous ne devrions point hésiter à le faire. Point du tout, il ne nous demande, à la rigueur, qu'un temps fort court ; et nous le trouvons encore trop long ! C'est le cas de dire que plus est grande la condescendance de Dieu à notre égard, et plus est grande aussi notre ingratitude.

Vous me direz peut-être qu'on vous exhorte encore à prier Dieu, pendant le jour, et même dans le silence de la nuit.

Oui, on vous y exhorte ; mais on ne vous le commande pas, à moins que cela ne soit devenu obligatoire pour vous, par quelque raison particulière, comme, par exemple, si vous avez quelque tentation violente à repousser, quelque grave danger à éviter, quelque grâce importante à demander, pour vous ou pour les vôtres. Et quand bien même on vous le commanderait, devriez-vous vous en plaindre ? auriez-vous raison de dire que vous n'avez pas le temps ? est-ce qu'il faut du temps pour cela ? Lorsque la nuit vous laisse sans sommeil, qu'avez-vous de mieux à faire que de vous entretenir avec cet ami qui vient à nous toutes les fois que nous l'appelons ? Au milieu des occupations de la journée, tandis que votre corps est penché, je suppose, vers la terre, pour vaquer à de pénibles travaux, est-ce que votre esprit et votre cœur ne peuvent pas s'élever vers le ciel, pour remercier Dieu de ses grâces et lui en demander de nouvelles ? est-ce que vos lèvres ne peuvent pas s'ouvrir pour murmurer les douces paroles de la reconnaissance et de la supplication ? Je vous vois souvent vous livrer aux fureurs de l'emportement, au milieu de vos occupations terrestres, je vous entends maudire vos semblables, blasphémer le saint nom de Dieu. Serait-il plus difficile à votre âme de s'élever vers le ciel par la prière, pendant le travail des mains, que de se heurter, par la colère, contre les objets ou les événements de la terre ? Est-ce qu'il faut plus de temps, par hasard, pour bénir et prier, que pour maudire et blasphémer ?

« Vous ne trouvez pas le temps de prier ? » dit également l'éloquent Massillon. « Mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints ? — Vous n'avez pas le temps de prier ? — Mais vous n'avez donc pas le temps d'être Chrétien ? Car un homme qui ne prie point est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. — Vous n'avez point le temps de prier ? — Mais la prière est le commencement de tout bien : Si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah ! manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner nos maîtres, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse ? Que de moments inutiles ! Que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle ! Que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissements stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous ! Grand Dieu ! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles ! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu ! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve ! et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde, et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité ! »

A quoi bon d'ailleurs ? avez-vous demandé.

Mais tout ce que nous venons de dire le prouve surabondamment. Il n'était pas nécessaire, du reste, de vous rappeler l'utilité de la prière pour que vous la reconnussiez aussi bien que nous. Est-ce que tout en vous et hors de vous ne vous la fait pas sentir beaucoup mieux que la plus éloquente parole ?

A quoi bon prier Dieu ? — Mais pour le remercier de tous les bienfaits dont il nous a comblés jusqu'ici, et dont il ne cesse, en ce moment même, de nous combler encore. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes vient de Dieu. Les bienfaits les plus touchants, les plus précieux tombent, à chaque instant, de sa main, sur nous. Et notre cœur ne dirait rien, n'éprouverait rien, il ne se remuerait pas, il ne s'élèverait pas instinctivement, nécessairement vers celui qui est la source de son bonheur, et même de sa vie ? C'est incroyable. Ce serait, je ne dis pas contre la religion, je ne dis pas contre la raison, ce serait contre nature. Voyez le pauvre à qui vous venez de donner une pièce quelconque de monnaie, ou seulement un petit morceau de pain. « Merci ! » dit-il avec émotion, et quelquefois les larmes aux yeux. Et, s'il ne le fait pas, si, au lieu de

témoigner sa reconnaissance, il ne donne que des preuves d'ingratitude : « Le misérable ! direz-vous peut-être, il est sans cœur ! » Ce misérable sans cœur, c'est vous, plutôt, qui, recevant, à toute heure, les plus grands bienfaits de la part du Seigneur, ne lui en témoignez jamais votre reconnaissance. La reconnaissance est tellement dans la nature que les animaux sans raison peuvent sur ce point nous servir de modèle. Voyez celui dont le nom seul est une injure pour l'homme. Quand vous lui avez donné un os, il vous lèche la main avec douceur. C'est son action de grâces, à lui, si je puis m'exprimer de la sorte. Et, s'il ne le fait pas, si, au lieu de vous lécher la main, il vous la mord, — chose très-rare, il faut en convenir, — vous le chassez comme il le mérite, c'est-à-dire à coups de pied et même de bâton. Quoi donc! vous ne seriez pas pour Dieu ce qu'est pour nous l'animal reconnaissant? Répondant à tous ses bienfaits par l'ingratitude du silence et du blasphème, vous agissez envers lui comme l'animal dénaturé, qui, après avoir reçu sa nourriture, se retire en grognant, si ce n'est même après avoir mordu la main qui la lui a donnée? Je le répète, c'est incroyable!

A quoi bon prier? — Pour demander à Dieu la continuation de ses bienfaits, et d'autres encore dont nous avons toujours besoin. L'homme est un abîme de misère. Les bienfaits infinis du Seigneur semblent s'y perdre, au lieu de le combler. Qui ne le reconnaît en soi comme dans les autres? Où sont, par exemple, les grâces de lumière et de force que nous avons reçues dans notre enfance, dans notre jeunesse, il y a un an et peut-être même un mois? Tout cela a disparu, et je ne sais même s'il en reste aucune trace. En admettant d'ailleurs que les bienfaits du Seigneur s'attachassent à notre nature infirme et changeante de manière à ne la pas quitter, qui ne voit que ces bienfaits en appellent nécessairement de nouveaux? Vous avez reçu de Dieu, je suppose, la vertu de patience. Vous êtes obligé de la conserver, et même de lui donner les développements qu'elle réclame. Or, vous ne pouvez faire cela sans de nouvelles grâces. De là donc encore un besoin incessant de la prière. En sorte que, quand vous demandez à quoi bon la prière, vous montrez que vous ne manquez pas de cœur seulement, mais d'intelligence, que vous ne comprenez rien, ne voyez rien, pas même ce que vous êtes et ce qui vous manque.

A quoi bon prier? demandez-vous.—Mais pour nous élever de plus en plus dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, pour faire également des progrès dans la connaissance de nous-mêmes, et dans l'attachement aux devoirs que nous avons chaque jour à remplir.

La prière, comme chacun sait, n'est pas seulement un acte de reconnaissance et de demande; c'est aussi une méditation; ou, plutôt, par cela même que c'est un acte de reconnaissance et de demande, c'est une méditation; et j'ajouterai même une méditation recueillie, profonde, touchante, salutaire; une méditation faite, en quelque sorte, par le cœur, l'esprit, par toutes les facultés intellectuelles de l'homme. Qui ne le comprend facilement? Je veux prier. Je commence donc par me recueillir. Je me détache, autant que possible, des objets terrestres, et même des sens qui m'ont été donnés pour me servir. Mon esprit et mon cœur, mon âme, créée à l'image de Dieu, s'élève vers lui, avec ces puissantes facultés qu'elle en a reçues. Je ne puis le contempler ainsi, sans approfondir, de plus en plus, ses infinies perfections, et, en les approfondissant, sans les aimer davantage. Je ne puis me présenter ainsi en face de l'infinie majesté de Dieu, sans apercevoir, de plus en plus, ma faiblesse et ma misère, sans reconnaître, en même temps, les liens qui m'unissent à lui. J'ai donc eu raison de dire que la prière sert à nous élever, de plus en plus, dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, à nous fortifier également dans la connaissance de notre propre nature, dans l'attachement aux devoirs que nous avons chaque jour à remplir.

A quoi bon prier? — Mais pour nous élever un instant au-dessus de toutes les souffrances et de toutes les misères de cette vie, et prendre un avant-goût du bonheur céleste.

L'homme qui prie n'est plus sur la terre, en quelque sorte; il est dans les cieux. Ne le voyez-vous pas au silence profond qu'il garde, à son recueillement angélique? Ne le voyez-vous pas à l'intime entretien qu'il a avec Dieu? Son corps sans doute tient toujours à la terre; mais son âme, la plus belle partie de lui-même, ou plutôt la seule qui constitue l'homme véritablement, est déjà dans les cieux. Aussi a-t-il oublié, pour un instant du moins, le bruit, l'agitation, les souffrances, toutes les misères de cette vie. Il n'y a pas jusqu'au fardeau du corps dont il ne soit, en quelque sorte, dégagé, pour pénétrer plus avant dans le ciel, et commencer à y goûter le bonheur. En quoi consiste, en effet, le bonheur céleste? « Là, » dit saint Augustin, « nous verrons Dieu, et, en le voyant, nous l'aimerons, et en l'aimant, nous chanterons ses louanges. » Or, c'est là, jusqu'à un certain point, l'effet de la prière. Elle nous montre Dieu, sinon face à face, du moins aussi clairement qu'il est possible de le voir ici-bas, et, en nous le montrant ainsi, elle nous le fait aimer, et, en nous le faisant aimer, elle nous fait chanter ses louanges.

Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin, et il est assez bon pour nous l'accorder sans que nous le lui demandions, avez-vous remarqué.

Sans doute, puisque la connaissance de Dieu est sans bornes, et que la nôtre est excessivement bornée. Aussi n'est-ce point pour éclairer Dieu sur nos besoins que nous lui adressons nos prières, puisqu'il connaît ces besoins beaucoup mieux que nous-mêmes, comme vous le dites avec raison; c'est pour faire acte de dépendance et de

soumission, et disposer ainsi son cœur plus favorablement à notre égard. Rappelez-vous le pauvre priant le riche. Prétend-il l'éclairer sur ses besoins? Nullement. Il en est parfaitement connu, je suppose; et puis, ces vêtements sales et déchirés, ce visage pâle, ces mains décharnées, tout démontre assez clairement sa misère. Pourquoi donc ces bras tendus en signe de supplication? Pourquoi ces larmes dans les yeux, cette voix émue? Pourquoi ces paroles où sont exprimées, d'une manière si touchante, la bienfaisance et toutes les qualités de l'un, l'indigence et tous les besoins de l'autre? Pourquoi cette prière, en un mot? Car c'en est une véritablement, de la part du pauvre à l'égard du riche. Pourquoi? Ah! il est aisé de le voir, le pauvre, par là, veut faire acte de dépendance et de soumission, il veut toucher le cœur du riche, pour le disposer à lui accorder ce dont il a besoin. Il en est ainsi de l'homme, ce pauvre indigent, quand il prie le Seigneur, en qui se trouve l'assemblage de tous les biens.

Vous avez dit que Dieu était assez bon pour nous accorder ce dont nous pouvons avoir besoin, sans que nous le lui demandions.

Sans doute Dieu est bon, et même d'une bonté infinie; aussi nous accorde-t-il souvent ce que nous ne lui avons point demandé, et nous refuse-t-il souvent aussi ce que nous lui demandons, quand il voit que ce serait contraire à notre bonheur ou à sa gloire, à laquelle tout doit définitivement se rapporter. Est-ce à dire pour cela qu'il ne veut pas que nous le priions? Il nous le commande, au contraire. Il ne cesse de nous rappeler cette importante obligation par la religion, par la raison, le cœur, par l'enseignement de tous les hommes. En sorte que nous ne devrions point hésiter à nous y soumettre, alors même que nous ne pourrions la concilier avec l'infinie bonté de Dieu. Il n'en est rien toutefois; et, pour qui considère la chose attentivement, il est aisé de comprendre que la bonté de Dieu, bien loin de nous dispenser du devoir de la prière, nous le commande, au contraire, comme ses autres attributs.

Dieu est bon, dites-vous, et d'une bonté infinie, avons-nous ajouté. Oui, mais cette bonté infinie veut l'ordre; et, par conséquent, la dépendance, la soumission de l'inférieur à l'égard du supérieur, de l'homme par rapport à Dieu. Donc, la prière.

Oui, Dieu est bon et d'une bonté infinie; mais, plus il est bon, plus il veut le bonheur de l'homme, et, par conséquent, sa perfection. Or, l'homme ne peut arriver à la perfection et au bonheur sans remplir ses devoirs, et spécialement le devoir de la prière. Donc, la bonté de Dieu commande à l'homme la prière, bien loin de l'en dispenser.

Voyez la mère qui aime son fils, je suppose, avec la plus vive tendresse. Elle n'ignore point, généralement parlant, les choses dont celui-ci a besoin, et elle est toute disposée à les lui accorder. Mais elle n'en exige pas moins que celui-ci les lui demande quelquefois, comme témoignage de soumission et de respect à son égard. Si elle remarque que les regards et le cœur de ce fils ne se tournent jamais vers elle, son amour pour lui se refroidit immédiatement; si elle s'aperçoit que ce fils dénaturé n'a pour elle que des sentiments d'indifférence, d'ingratitude et de haine, cet amour s'éteint bientôt complétement, et elle finira par abandonner, en quelque sorte, à lui-même ce fils qu'elle aimait d'abord, avons-nous dit, avec la plus vive tendresse. Il doit en être de même, toutes proportions gardées, de Dieu par rapport à l'homme.

D'ailleurs, avons-nous dit déjà, la prière n'est pas seulement une demande; c'est un acte de remercîment; c'est un recueillement, une méditation, l'étude de Dieu et de soi-même. Que demandait à Dieu saint Augustin, cet homme d'oraison, dans ses nombreuses et ferventes prières? La connaissance de la nature divine et de la sienne propre : « Que je vous connaisse, Seigneur! et que je me connaisse même, » s'écriait-il souvent: *Noverim te! noverim me!* En supposant donc que nous ne fussions point obligés de prier Dieu, pour lui demander les choses dont nous avons besoin, — ce qui n'est pas certainement, — nous ne serions pas moins obligés de prier, pour le remercier, apprendre à le connaître, à nous connaître nous-mêmes, méditer les devoirs que nous avons à remplir chaque jour à son égard, et aviser aux moyens de le bien faire.

Si vous lui demandez de changer pour vous le cours de la nature, dites-vous, c'est donc un miracle que vous avez la présomption de lui demander.

A moins de circonstances extraordinaires, au milieu desquelles il est bien permis à l'homme d'agir aussi d'une manière extraordinaire, nul ne s'avisera de demander à Dieu de changer pour lui le cours de la nature, de déroger aux lois qu'il a établies. Ce n'est donc point un miracle que nous demandons à Dieu dans nos prières habituelles; et vous ne pouvez, par conséquent, nous accuser de présomption. Nous allons expliquer cela par des exemples.

Voilà un homme frappé de mort. Aucune personne, quelque pieuse qu'elle soit, quelque confiance qu'elle ait en la puissance et en la bonté de Dieu, ne songera même à prier pour sa résurrection, à moins de circonstances extraordinaires au milieu desquelles il nous est bien permis aussi, comme je le disais tout à l'heure, d'agir d'une manière extraordinaire. Pourquoi personne ne songera-t-il même à demander à Dieu la résurrection de ce mort? Parce que ce serait lui demander un véritable miracle, le tenter, par conséquent, et faire acte de présomption : ce qui nous est défendu par la religion, comme par la raison. Mais cet homme, au lieu d'être frappé de mort, est bien malade seulement. Personne alors ne s'imaginera mal faire, en priant pour sa guérison; et je ne sais si vous-mêmes, qui niez en ce moment la prière, tenant à lui par les liens de

l'amitié ou du sang, vous ne prieriez aussi avec la même confiance et la même ferveur que les autres. Pourquoi cela? Parce que, s'il est évident que demander la résurrection d'un mort serait demander un miracle, il ne l'est pas moins que demander la guérison d'un malade n'en est point demander un, à moins de demander cette guérison immédiatement, sans aucun de ces moyens naturels ordinairement employés pour notre guérison : ce que personne ne demandera, pas plus que la résurrection d'un mort. Qui ne voit, en effet, que pour la guérison d'un malade, il suffit d'un peu plus de lumière ou de zèle dans le médecin, un peu plus de dévouement dans les personnes qui le soignent, un peu plus de repos, un peu plus de tranquillité d'esprit ou de corps dans le malade lui-même, grâces que Dieu peut nous accorder et nous accorde, en effet, chaque jour, sans changer le cours de la nature, sans déroger aux lois qu'il a établies, et, par conséquent, sans miracle?

Ce que je viens de dire de la guérison corporelle d'un homme, nous pouvons le dire également de sa guérison spirituelle et morale. Ce que nous disons des grâces accordées à l'homme directement, nous pouvons le dire de toutes les autres. Donc, la prière ne suppose pas, habituellement, un changement au cours de la nature, une dérogation aux lois établies de Dieu, et, ce qui est la même chose, un miracle. D'où il suit que nous pouvons l'adresser à Dieu, sans être accusés de présomption.

J'ai dit qu'en des circonstances extraordinaires l'homme pouvait agir aussi d'une manière extraordinaire, et demander à Dieu des grâces en dehors du cours de la nature, de véritables miracles. Qui ne le voit par ce qui a eu lieu du temps de Jésus-Christ et des apôtres, par les prodiges sans nombre accomplis de tout temps par les saints? Ce n'est point tenter Dieu alors, puisque c'est, au contraire, agir selon ses intentions. Ce n'est point présomption de notre part, puisque Dieu n'accomplit le prodige que nous lui demandons que pour manifester sa gloire en lui-même ou dans ses plus fidèles serviteurs.

Qu'y a-t-il de plus ridicule, avez-vous dit, que cet ensemble de prières, en général contradictoires, qui lui sont adressées de toutes parts?

Nous croyions, nous, le contraire; nous nous imaginions que, s'il est au monde un spectacle grand, imposant, touchant, divin, c'est assurément cet ensemble de prières, comme vous dites, s'élevant, à chaque instant, de toutes les parties de la terre, jusqu'au cœur du même Père, qui est Dieu, pour en obtenir à peu près les mêmes grâces, dont nous avons tous besoin. Point du tout; c'est ridicule, selon vous; ce que nous avons de mieux à faire, c'est de n'y prendre aucune part.

Qu'y a-t-il de plus ridicule? dites-vous. — Mais, quoi! n'avez-vous jamais joui de quelque concert imposant de la nature? Transportons-nous sur une haute montagne, par un beau jour de printemps, au moment où le soleil se lève. Nous sommes dans une vaste solitude, à quelque distance de la mer seulement. A cet instant solennel où la nature entière semble sortir du sommeil où l'avait plongée le silence de la nuit, chaque être semble élever la voix de la reconnaissance vers le Créateur de toutes choses. Vous entendez donc tout à la fois et le chant si varié des oiseaux, et le murmure du vent, et le gémissement des eaux. Car, on l'a dit, et rien n'est plus vrai, tout ce qui existe a sa voix dans le monde, depuis la gouttelette de rosée qui gémit en se brisant sur l'herbe, jusqu'à l'Océan qui semble ébranler, avec un fracas effroyable, les bases de la terre; depuis le roseau qui plie en murmurant, jusqu'au chêne élevé, dans les branches duquel mugit la tempête; depuis l'insecte imperceptible, qui cache ses tristesses et ses joies dans le calice des fleurs, jusqu'au lion, roi du désert, dont les rugissements retentissent dans la solitude immense; tout a son mouvement, tout arrive avec plus ou moins de régularité au but déterminé, depuis la masse inerte que la main de l'homme roule sur la terre, jusqu'à ces globes lumineux qui, conduits par la pensée divine, tournent, de sphère en sphère, comme un vaste concert céleste. Dans celui auquel vous venez d'assister, concert nécessairement borné comme vous-même, n'êtes-vous pas touché, ému, attendri jusqu'aux larmes? Et cependant qu'y a-t-il là? Du bruit, et encore du bruit; du bruit sur tous les tons et dans tous les modes. Ce qu'il y a de vraiment grand, de beau et de touchant est en vous-même. C'est votre pensée, votre sentiment, c'est le cri de votre âme, qui, s'unissant aux cris inintelligents des autres créatures, ou plutôt, s'en chargeant comme d'une offrande sainte, va les déposer aux pieds de l'intelligence souveraine. Mais votre pensée à vous, votre sentiment, le cri de votre âme, et, pour tout dire en un mot, votre prière n'est pas seule. Autant il y a d'hommes sur la terre, autant il y a de prières qui s'élèvent vers Dieu, pour lui dire chacun à sa manière : *Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous notre pain de chaque jour.* (*Matth.* VI, 9 seq.) Et vous appelez cela ridicule? Le dire sérieusement, ce serait n'avoir ni intelligence, ni cœur, ce serait se mettre en opposition avec soi-même, puisque nous déclarons admirable ce qui l'est beaucoup moins.

Vous trouvez cela ridicule! Et pourquoi donc, s'il vous plaît? — Parce que, dites-vous, ces prières sont généralement contradictoires. — Vous vous trompez; toutes s'accordent sur ce qu'il y a de plus important, de véritablement essentiel. Pour le reste, la contradiction n'est qu'apparente, quand elle existe. Car, qui que nous soyons, quelque chose que nous demandions à Dieu, nous ne manquons jamais d'ajouter ou du moins nous devons le faire, si nous sommes Chrétiens : *Que votre volonté soit faite*, et

non la nôtre, *fiat voluntas tua*, — ainsi que Jésus-Christ nous l'a enseigné et l'a pratiqué lui-même. D'où il suit que, quelque différentes, quelque opposées même que se trouvent souvent les prières des Chrétiens, ces prières se concilient pourtant dans la volonté souveraine de Dieu, que ces prières ont pour but de toucher et d'appeler à notre secours, autant que ce secours peut s'accorder avec sa propre gloire et le bien général de nos frères.

Quant à ce que ces prières ont de contradictoire, dans l'expression du moins, pourquoi s'en étonner? pourquoi surtout le trouver ridicule? N'est-ce pas ce qui se rencontre presque partout, sans nous surprendre, ni nous scandaliser? Voyez le père, entouré d'une nombreuse famille, ayant à pourvoir aux besoins de chacun de ses enfants. Les demandes de ces enfants ne sont pas toujours les mêmes. Elles sont, au contraire, souvent différentes et même opposées. Que fait le père? Le supposant intelligent et sage, il écoute tous ses enfants avec beaucoup d'attention, apprécie leurs besoins, et n'accorde définitivement à chacun que ce qui lui paraît le plus juste et le plus convenable. Voilà précisément ce que fait Dieu à l'égard des hommes, ses enfants; avec cette différence toutefois que l'homme ne peut faire ce que nous venons de dire sans beaucoup de peine et d'erreurs, parce qu'il n'est que faiblesse, ignorance et passion, tandis que Dieu écoute toutes les prières des hommes et leur accorde les secours qu'il juge à propos de leur accorder sans la moindre fatigue, et sans se tromper jamais, parce qu'il est souverainement puissant, intelligent et sage.

Pourquoi demander à Dieu le bonheur? dites-vous encore; il est à la disposition de chacun de nous.

C'est une erreur, et une erreur bien grande; car, s'il est un fait avéré, incontestable, c'est que personne n'est heureux sur la terre, que tout homme se plaint, qu'il s'agite et se tourne en tous sens, pour trouver le bonheur, sans le rencontrer jamais, que nous n'en apercevons que l'ombre, laquelle même nous échappe sans cesse, quelque effort que nous fassions pour la saisir.

Le bonheur est à la disposition de chacun de nous, avez-vous dit. — Vous êtes donc bien heureux, vous qui parlez ainsi? Quoi! vous n'avez à vous plaindre de rien, vous ne regrettez rien, vous ne désirez rien? Vraiment, vous êtes un prodige; vous n'êtes point pétri de la même boue que les autres, vous n'avez point été animé du même souffle, vous n'appartenez sous aucun rapport à la race infortunée d'Adam. « Que les dieux me donnent les richesses et la santé, » chantait le présomptueux païen, « et je me procurerai le reste! » C'était inexact, car beaucoup de choses lui manquaient encore pour être heureux, quand il eût été assuré des richesses et de la santé. Mais enfin il reconnaissait qu'il avait besoin d'adresser aussi ses vœux au ciel. Quant à vous, rien ne vous manque, rien absolument; c'est un peu fort! et pourtant il faut cela pour que vous vous déclariez heureux. Car le bonheur est comme le bien : il est tout entier où il n'est pas du tout; la moindre défectuosité le fait cesser d'être, et le change même en malheur d'autant plus grand, ou du moins d'autant plus vivement senti qu'il était plus grand ou plus vivement senti lui-même : *Bonum ex integra causâ; malum ex quocunque defectu.*

Vous me direz peut-être que, pour vous, le bonheur consiste dans la modération des désirs.

Cela est vrai en un sens; ce n'est là toujours qu'un bonheur relatif. C'est-à-dire que celui qui sait modérer ses désirs est plus heureux, ou, pour parler plus juste, moins malheureux que celui qui, leur laissant l'insatiabilité, en est continuellement dévoré. Admettons d'ailleurs que ce soit là le bonheur véritable. Comment pouvons-nous modérer nos désirs? En domptant nos passions. Et comment pouvons-nous dompter nos passions, si ce n'est avec le secours de la grâce, qui ne nous est donnée que quand nous la demandons à Dieu?

Le bonheur est à la disposition de chacun? —Mais, en supposant que vous pussiez assurer vous-même votre bonheur, pouvez-vous assurer également celui de vos parents, de vos amis, de toutes les personnes avec lesquelles vous êtes en relation? Il le faut cependant pour que vous puissiez vous dire véritablement heureux; car voir souffrir les siens, ceux seulement que l'on connaît, c'est souffrir soi-même, et quelquefois encore plus vivement que si l'on souffrait soi-même. La souffrance, surtout quand elle est extrême, nous ôte quelquefois la perception de la douleur, tandis que nous la voyons et que nous la ressentons même, par sympathie, intégralement dans les autres.

Le bonheur est à la disposition de chacun? —Et le bonheur de l'âme, de cette substance créée à l'image de Dieu, que nous ne connaissons qu'imparfaitement, quoiqu'elle soit la plus noble partie de nous-mêmes, est-il aussi à notre disposition? Ce bonheur ne peut pas être autre chose ici-bas que la vertu, et même une vertu solidement établie. Or, comment cette vertu est-elle acquise, si ce n'est avec l'assistance divine? et comment cette asistance nous est-elle donnée, si ce n'est quand nous la demandons?

Le bonheur est à la disposition de chacun? —Et le bonheur de l'autre vie, ce bonheur auquel nous devons tenir principalement, je dirais même uniquement, puisque celui de la terre n'est qu'une ombre, en quelque sorte, et s'écoule de même, est-il aussi à notre disposition? Comment cela pourrait-il se faire? Le bonheur éternel n'est évidemment qu'une participation plus ou moins grande au bonheur de Dieu lui-même. Cela étant, il ne peut venir de nous. C'est une grâce de Dieu, la dernière, la plus grande, la plus complète, la plus incompréhensible

de toutes; et nous ne pouvons l'obtenir que par de ferventes prières.

Ce ne sont pas des prières que Dieu demande, ajoutez-vous; ce sont des bonnes œuvres.

Il demande les deux choses à la fois, les prières aussi bien que les bonnes œuvres; nous l'avons suffisamment établi plus haut, et il ne nous reste plus qu'à appliquer ici les paroles de Jésus-Christ, reprochant aussi aux scribes et aux pharisiens de scinder sa loi et d'en retrancher les choses les plus essentielles : *Il faut faire celles-ci, et ne point omettre celles-là.* « *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* » (*Matth.* XXIII, 23.)

Ce ne sont pas des prières que Dieu demande, ce sont des bonnes œuvres? — Mais les prières ne sont-elles pas réellement des bonnes œuvres? Vous devez entendre par là sans doute ce que nous faisons pour la gloire de Dieu, notre Père, pour le bonheur des hommes, nos frères, et pour notre propre bonheur. Or, à ces différents titres, les prières ne sont-elles pas des bonnes œuvres, et même les plus excellentes de toutes? A qui nous adressons-nous, en priant? A Dieu. Que demandons-nous à Dieu dans nos prières? Notre bonheur et celui de tous les hommes.

Vous me direz peut-être qu'on entend communément par là les œuvres de charité, ayant pour but surtout de subvenir aux besoins corporels des malheureux.

Eh bien! soit. En ce sens, j'en conviens, la prière n'est point au nombre des bonnes œuvres; mais vous devez convenir aussi qu'elle en est la source la plus féconde. Que faisons-nous dans la prière? Nous demandons à Dieu toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour accomplir fidèlement sa loi; nous la méditons nous-mêmes profondément cette loi sainte, et nous recherchons avec soin tout ce qui peut nous en faciliter l'accomplissement. Or, que veut la loi, que nous commande-t-elle avant tout? La charité. Donc toutes les bonnes œuvres. Donc la prière qui nous conduit à l'accomplissement de la loi, se trouve, par cela même, la source la plus féconde des bonnes œuvres. Ne l'a-t-on pas toujours vu, et ne le voit-on pas encore chaque jour? Qu'était Jésus-Christ, qui passa sur la terre en faisant le bien? Un homme d'oraison. Que furent les apôtres qui ont continué la mission du Sauveur? Des hommes d'oraison. Que furent les Chrétiens de la primitive Eglise, qui semblaient n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme? Des hommes d'oraison. Que furent les saints Pères, tous ces saints évêques qui, après avoir eu en maniement, pendant leur vie, des sommes considérables, ne laissaient, à leur mort, qu'un héritage insignifiant, que, par testament encore, ils partageaient aux indigents? Des hommes d'oraison. Que fut saint Vincent de Paul, cet apôtre si célèbre de la charité? Un homme d'oraison. Que sont ses enfants, chargés de continuer ses œuvres? Des hommes d'oraison. Que sont ces pieuses femmes, tellement dévouées à la charité qu'elles en ont pris le nom? Des femmes d'oraison. Que sont ces *aumôniers-laïques* qui, ayant aussi saint Vincent pour patron, vont partout, sous les livrées du monde, exercer toutes les œuvres de charité dont le monde a besoin? Des hommes d'oraison. Nous avons donc eu raison de dire que la prière est la source la plus féconde des bonnes œuvres. D'où il suit que Dieu, qui commande expressément ces œuvres, commande, par cela même, la prière.

Les personnes qui prient le plus, dites-vous, ne sont ni les plus heureuses, ni même les plus vertueuses.

De qui parlez-vous ici? Des personnes qui prient mal? Dès lors, votre objection n'est point contre nous; car, quand nous parlons de la prière, nous n'entendons pas une prière mal faite. La prière mal faite n'est point un acte de piété, mais plutôt d'impiété. Ce ne sont donc pas les bénédictions du ciel qu'elle doit appeler sur nous, mais ses malédictions.

Entendez-vous parler de ceux qui prient bien, des véritables Chrétiens? C'est bien alors contre nous qu'est dirigée votre objection; mais elle est sans valeur; et il est facile de le montrer.

Les personnes qui prient le plus, dites-vous, ne sont pas les plus heureuses? — Où donc? Comment? Sur la terre? Du bonheur corporel? En ce sens, vous avez parfaitement raison. — L'homme qui prie le plus n'est réellement pas le plus heureux. Il ne s'y attend pas, il ne le recherche pas, il ne le veut pas : il craindrait d'avoir sa récompense ici-bas. Disciple de Jésus-Christ, il sait que son royaume n'est point de ce monde; disciple de Jésus-Christ, il sait qu'il doit lutter continuellement contre les puissances infernales; disciple de Jésus-Christ, il sait qu'il doit souffrir avec résignation, s'immoler même, à l'occasion, pour son propre salut et celui de ses frères. Dans une telle position, comment donc le Chrétien pourrait-il trouver, demander même le bonheur sur la terre? Ah! il ne l'attend que dans l'autre vie, comprenant qu'en celle-ci il doit être considéré comme une victime. *Si nous n'avions d'espérance qu'en cette vie*, a dit l'apôtre saint Paul, parlant, non-seulement de lui-même mais de tous les Chrétiens, *nous serions les plus infortunés des hommes : « Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* » (*I Cor.* XV, 19.)

Hâtons-nous d'ajouter, cependant, qu'en parlant, après saint Paul, du malheur incomparable des Chrétiens, nous entendons un malheur beaucoup plus extérieur qu'intérieur. Car, sous ces souffrances, et quelquefois même en ces souffrances, il y a souvent une délectation telle qu'elle surpasse de beaucoup toutes les jouissances de la terre. Quel était le plus malheureux, de Jésus-Christ ou de ceux qui le mettaient à mort? Le crucifié, n'eût pas manqué de dire celui qui ne considérait que l'extérieur. Point du tout;

c'étaient ceux qui le crucifiaient. Quel est le plus malheureux du persécuté ou du persécuteur, du martyr ou du bourreau ? Le persécuté, le martyr, répondront encore ceux qui s'arrêtent à la surface. Point du tout, c'est le persécuteur, c'est le bourreau. Avez-vous oublié la parole significative de sainte Thérèse, cette femme toute d'oraison? «Ou souffrir, ou mourir ! » s'écriait-elle.

Ne dites donc point que les personnes qui prient le plus ne sont pas les plus heureuses ici-bas; car, d'une part, cette souffrance est naturellement leur partage, et, d'une autre part, elle n'est pas telle qu'elle paraît à l'extérieur. — Les personnes qui prient le plus, avez-vous dit encore, ne sont pas les plus vertueuses. — Vous ne pouvez croire ce que vous dites. Comment se ferait-il que ceux qui songent le plus à leurs devoirs, qui les méditent souvent, profondément, qui demandent à chaque instant à Dieu la grâce de les accomplir, fussent moins exacts à leur accomplissement que ceux qui ne s'en occupent en aucune manière? Cela n'est pas croyable, je le répète. Si du raisonnement nous passons à l'examen des faits, nous arrivons à la même conséquence. Jésus-Christ n'est-il pas le modèle de toutes les vertus? Les apôtres, les premiers Chrétiens, tous ceux qui, comme eux, ont mis fidèlement en pratique ce devoir de l'oraison si formellement recommandé par notre divin Maître, ne sont-ils pas des hommes de vertu?

Vous me direz peut-être que vous en connaissez qui prient beaucoup sans être vertueux. Mais c'est qu'ils ne prient pas bien, ou que vous les jugez mal. Non pas que la prière nous mette à l'abri de toute faute, puisqu'elle nous laisse toujours avec notre nature sujette au péché. Je veux dire seulement qu'au lieu d'abaisser cette misérable nature au-dessous du niveau ordinaire, elle la relève, au contraire, en la rapprochant de la Divinité.

Aussi, ajoutez-vous encore, quelles prières ! Le murmure des lèvres : l'esprit n'y est pour rien, et le cœur encore moins que l'esprit.

De quelles prières parlez-vous? allons-nous vous répondre encore. De prières mal faites? Nous vous accordons sans difficulté tout ce que vous pouvez en dire. C'est véritablement le murmure des lèvres, et rien de plus. L'esprit n'y est pour rien, et le cœur encore moins que l'esprit.

Parlez-vous de bonnes prières, de prières telles que les font ou doivent les faire les Chrétiens véritablement dignes de ce nom? Nous ne craignons pas de vous dire, en ce cas, que vous êtes complétement dans le faux. Jésus-Christ n'a-t-il pas stigmatisé énergiquement ces prières toutes matérielles, quand il a appliqué aux pharisiens ces paroles d'Isaïe : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi? « Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me. »* (*Matth.* xv, 8.) N'a-t-il pas rappelé, de la manière la plus claire, à ses disciples, que leur prière devait surtout se distinguer de celle des autres par leur nature toute spirituelle ? *Le temps vient*, dit-il, *et il est déjà venu, où ces vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité : « Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus : et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.»* (*Joan.* iv, 23, 24.) Fidèles à la recommandation de leur Maître, les Chrétiens font tout ce qu'ils peuvent, en se recueillant, en se détachant des sens, en dirigeant vers Dieu leurs regards, leur esprit et leur cœur, pour donner à leur prière cette qualité essentielle. Ils n'y parviennent pas toujours, quelque désir qu'ils en aient, et quelque effort qu'ils fassent. A quoi cela tient-il? à leur position ici-bas, à leur nature matérielle, à la supériorité de Dieu, difficultés que vous avez à vaincre comme nous, et qui ne peuvent l'être évidemment que par l'exercice de la prière, et surtout de la prière telle que la pratiquent les Chrétiens.

Remarquons, du reste, que, dans ce cas encore, c'est-à-dire quand la prière n'est que le murmure des lèvres, sans qu'il y ait de notre faute, pourvu que nous ayons eu soin de l'offrir à Dieu dès le commencement, et de la spiritualiser ainsi, en quelque sorte, par l'intention, ce bon Père doit l'agréer comme si elle était véritablement le fruit de la pensée et de l'amour.

PRISE D'HABIT, PROFESSION RELIGIEUSE.

Objections. — Que signifie cette cérémonie qui se fait avec tant de pompe dans la religion catholique? — C'est comme pour renouveler les sacrifices humains détruits par le christianisme. N'y a-t-il pas là réellement l'immolation d'une victime humaine? Tout le prouve, et chacun le reconnaît en la déclarant morte au monde. — Pourquoi d'ailleurs ce dépouillement complet de la victime, ce sombre habit, espèce de drap mortuaire, dont elle est revêtue, et qui ajoute encore à la noirceur du tableau ?

—

Réponse. — C'est être assez mal inspiré, il faut en convenir, que d'aller choisir, pour attaquer la religion catholique, une des cérémonies les plus touchantes, les plus sublimes, les plus saintes, les plus fécondes en instructions de tout genre, qui s'accomplissent au pied des autels, je veux dire une cérémonie de prise d'habit et de profession religieuse. Je défie bien le plus indifférent, le plus mondain, le plus impie d'y assister, dans le silence des préjugés et des passions, sans se sentir profondément ému, à la vue de tant de dévouement et de courage, et sans faire un retour sur soi-même, pour se demander s'il n'est pas sage, en effet, de fouler aux pieds les

joies trompeuses et passagères de ce monde, et de s'attacher aux joies les seules vraies, les seules durables de l'éternité.

Vous voyez, je suppose, cette jeune fille qui est amenée solennellement au pied de l'autel : elle est toute vêtue de blanc et parée comme aux plus beaux jours de fête. C'est que réellement une grande fête se prépare pour elle ! Chaste vierge, elle veut se donner au céleste Epoux, et contracter avec lui une angélique union ! Renonçant à toutes les joies si séduisantes de ce monde, elle va promettre, sous les yeux de l'Eglise, qui recevra ses vœux, d'être uniquement à celui auquel elle s'est donnée, et de le servir avec un entier dévouement, non-seulement en lui-même, mais dans ses créatures les plus faibles, les plus malheureuses, les plus souffrantes. Résolution héroïque, et d'autant plus méritoire qu'elle ne l'aura prise qu'après les méditations les plus sérieuses ! De longues épreuves lui ont été imposées, depuis que ce désir d'être ainsi à Dieu d'une manière particulière a commencé à naître dans son cœur. Elle les a toutes subies avec un invincible courage. Le ministre de la religion lui retrace, en ce moment, dans le langage le plus élevé et le plus austère, toute l'étendue des obligations qu'elle va contracter, la grandeur du sacrifice auquel elle va se soumettre. « Réfléchissez-y bien, ma sœur, » s'écrie-t-il à la fin, d'un ton inspiré, et d'une voix qui semble venir du ciel, « réfléchissez-y plus sérieusement que jamais ! Il en est temps encore, vous pouvez reculer..! »

Les yeux de tous les assistants se fixent alors sur la jeune postulante. « Que va-t-elle faire ? » se dit intérieurement chacun d'eux. Tous sont émus, excepté celle qui cause l'émotion de tous. Elle a écouté sans doute avec la plus grande attention ce qui lui a été dit au nom de l'Eglise ; mais tout cela n'a fait qu'ajouter encore au calme et à la sérénité de son visage. Sa détermination solidement arrêtée se serait fortifiée alors, si cela eût été possible, au lieu de faiblir. Elle s'est donc inclinée devant le tabernacle, et se retire pour reparaître quelque temps après. Mais, cette fois, il ne lui reste plus rien de son ancienne parure ; tout, jusqu'à la couronne qui ornait sa chevelure, tout a disparu sous le vêtement sévère, sous le voile noir de la communauté. Ce n'est plus la fiancée, quittant le monde et en ayant encore les livrées ; c'est l'épouse de celui qui est mort pour le salut du genre humain, et la voilà disposée, avec ses vêtements de deuil, à aller partout où l'appellera la religion, moraliser cette pauvre humanité, adoucir ses peines, guérir les blessures dont elle ne cesse d'être atteinte, pendant son passage sur la terre.

C'est comme pour renouveler les sacrifices humains détruits par le christianisme, observez-vous. N'y a-t-il pas là réellement l'immolation d'une victime humaine ? Tout le prouve, et chacun le reconnaît, en la déclarant morte au monde.

Vous connaissez bien peu la nature humaine et l'esprit de notre sainte religion, vous qui parlez de la sorte. Les sacrifices humains qui ont souillé si longtemps les autels du paganisme étaient abominables en effet, et le christianisme a purgé la terre d'une lèpre affreuse en les abolissant, parce qu'ils n'étaient pas autre chose que des meurtres commis, au nom du ciel, avec les circonstances les plus aggravantes. Quant au sacrifice volontaire, autorisé, commandé même souvent pour l'accomplissement d'un grand devoir, se fît-il avec l'effusion complète de ce sang que Dieu, qui l'a créé, nous défend de verser contre sa volonté, non-seulement il n'est point abominable, mais c'est au contraire l'acte le plus religieux auquel l'homme puisse coopérer ; c'est, en quelque sorte, l'essence même du christianisme.

Qu'est-ce que Jésus-Christ, qui s'est immolé pour le salut de tous les hommes ? Une victime. Que sont les apôtres qui se sont sacrifiés pour la propagation de l'Evangile ? Des victimes. Que sont les martyrs qui ont versé leur sang pour la confession de leur foi ? Des victimes. Et, dans un autre ordre de choses, que sont les soldats qui meurent tous les jours pour la défense de la patrie ? Des victimes. Si donc la religion approuve et commande même quelquefois de tels sacrifices qui se font de la manière la plus sanglante, pourquoi n'approuverait-elle pas, pourquoi ne commanderait-elle pas aussi, dans certaines circonstances, le sacrifice non sanglant qui a lieu quand quelqu'un entre en religion ? Il y a là une victime, nous en convenons avec vous, mais cette victime n'est point détruite. Au contraire, elle puise au pied des autels, dans le sein de la Divinité où elle s'est réfugiée, une vie nouvelle, une vie toute spirituelle et tout angélique, qu'elle consacre à la gloire du ciel et au bonheur de la terre. Voyez, en effet, si ce n'est pas là la vie de tous ceux qui entrent en religion, et prennent véritablement l'esprit de leur état. Nous disons, il est vrai, et tout d'ailleurs le dit avec nous, que la victime est morte au monde. Oui, comprenez-le bien, morte au monde, et non pas pour le monde. Morte au monde, c'est-à-dire à ses joies coupables, à ses plaisirs dangereux, à tout ce qui est mal en lui ou peut conduire au mal, mais non pas morte pour le monde, puisqu'elle n'en devient que plus propre à coopérer à sa sanctification. Morte au monde réellement, c'est-à-dire dans la partie de son être qui tient au monde, dans la partie animale, si je puis parler de la sorte, mais non pas morte pour le monde, puisque, dégagée des sens, jusqu'à un certain point, elle n'en vaque que mieux à l'oraison et à toutes ces œuvres spirituelles, qui contribuent si efficacement à la gloire de Dieu et au bonheur de l'humanité.

C'est, en quelque sorte, le renouvellement moral du sacrifice d'Abraham, si renommé dans l'ancienne loi (*Gen.* XXII), et dont nous apercevons quelque ombre dans les fables du paganisme. Le bûcher se dresse, le couteau se lève, la victime tombe.... Mais quelle est cette victime qui tombe et périt

réellement? Est-ce la créature aimée du Seigneur? Nullement; c'est le bélier embarrassé au milieu des ronces de la terre. Quant au fils de la promesse, comblé de plus en plus de toutes les bénédictions divines, il devient le père d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui couvre le rivage de la mer. Voyez les fondateurs d'ordres. D'eux aussi il a été dit: « Ils sont morts au monde! » Et cependant énumérez, si vous le pouvez, leur descendance spirituelle, essayez de compter toutes les bonnes œuvres qu'ils ont faites par eux-mêmes ou par leurs enfants.

Pourquoi donc, ajoutez-vous, ce dépouillement complet de la victime? Pourquoi ce sombre habit, espèce de drap mortuaire, dont elle est revêtue, et qui ajoute encore à la noirceur du tableau?

Pourquoi? mais parce que c'est la conséquence nécessaire de ses dispositions intérieures. Telle est la nature de l'homme, que ce qui se passe au plus profond de son âme se manifeste en partie sur son visage et quelquefois sur tout son extérieur. Voyez l'homme qui a renoncé aux plaisirs de la terre, pour se livrer à la méditation des plus sérieuses pensées. Est-ce que cet abandon des joies terrestres, ce recueillement intérieur, ces graves pensées, ne se remarquent pas dans les traits du visage, dans tout l'extérieur, et jusque dans le vêtement? Celui qui entre en religion a dit adieu au monde, probablement pour toujours; et vous ne voulez pas qu'il en quitte, pour toujours aussi, les livrées? Il entreprend d'approfondir, chaque jour, les plus sérieuses pensées de l'éternité, et d'en tirer, chaque jour aussi, les conséquences pratiques, et vous ne voulez pas que ce recueillement profond, que la gravité de ces pensées se remarquent dans les traits du visage, dans tout l'extérieur, et jusque dans le vêtement? Mais c'est méconnaître complétement la nature humaine. Voyez l'homme qui conduit à sa dernière demeure la dépouille périssable de ce qu'il avait de plus cher au monde. Est-ce que le voile de la douleur n'est pas abaissé sur son front? est-ce qu'il n'est pas tout enveloppé aussi d'un sombre habit en rapport avec la douleur dans laquelle son âme se trouve plongée? Cela est tout à fait convenable, naturel même. Ce n'est point précisément pour ajouter à la noirceur du tableau, mais pour qu'il n'y ait rien de choquant en lui. Ce tableau, du reste, a aussi son genre de beauté, et surtout son utilité. Car, sous ce sombre habit, sous cette espèce de drap mortuaire, comme vous l'appelez, il y a l'espérance et l'attente de la vie éternelle. Celui qui entre en religion quitte déjà, moralement parlant, comme nous l'avons dit plus haut, sa propre dépouille périssable. Et vous ne voulez pas que le voile de la douleur soit abaissé sur son front? et vous ne voulez pas le voir enveloppé d'un habit en rapport avec la situation de son âme? Je le répète, c'est méconnaître entièrement la nature humaine. Ces sombres couleurs ne sont donc point pour ajouter à la noirceur du tableau, ainsi que vous le dites, mais pour qu'il soit conforme à la nature des choses. Ce tableau, du reste, a aussi son genre de beauté, et surtout son utilité. Car, sous cette espèce de drap mortuaire, comme vous l'avez appelé, il y a la ferme espérance des récompenses éternelles.

Pourquoi cet habit, demandez-vous? mais pour que celui qui en est revêtu n'oublie jamais les sacrifices qu'il a faits, le saint état dans lequel il est entré, les grands devoirs qui lui sont imposés. Que dis-je! Ce n'est pas seulement pour les lui rappeler, c'est aussi pour l'aider à les bien remplir, ces difficiles devoirs. Car, quoique l'habit ne fasse pas le moine, comme on dit communément, il aide pourtant à le faire. Ceci peut sembler à quelques-uns un paradoxe, et pourtant c'est une vérité incontestable, à laquelle tout rend hommage : la religion, la raison, l'expérience. La religion, qui prescrit si rigoureusement à tous ceux qui ont pris l'habit religeux de le porter; ce qu'elle ne ferait point assurément si elle ne croyait pas cet habit très-utile à l'accomplissement de leurs devoirs. La raison, qui nous dit que, vu l'intime union qu'il y a entre l'âme et le corps, si, d'une part, l'intérieur a beaucoup d'influence sur l'extérieur, par réciprocité aussi, l'extérieur a beaucoup d'influence sur l'intérieur. Et enfin l'expérience. Il faut être bien étranger à ce qui se passe tous les jours sur la terre pour ne pas voir que l'habit dont l'homme est revêtu est souvent pour beaucoup dans sa conduite. Voyez le soldat, par exemple. Tant qu'il n'a pas l'habit militaire, ce n'est qu'un conscrit, comme on l'appelle vulgairement, c'est-à-dire un soldat sans fermeté et sans courage ordinairement. Mais à peine a-t-il endossé l'habit militaire, à peine a-t-il touché ces armes offensives et défensives que lui confie la patrie, ce n'est plus le même homme, c'est quelquefois un héros, capable d'affronter les plus grands dangers, de faire les actions les plus éclatantes. Il en est de même de celui qui est appelé à l'état religieux. Tant qu'il n'a point pris l'habit, ce n'est encore qu'un conscrit en religion, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire un Chrétien n'ayant pas encore ordinairement la fermeté et le courage qui lui seront nécessaires dans son état; mais à peine s'est-il revêtu de son saint habit, à peine a-t-il touché ce rosaire, cette croix, toutes ces armes spirituelles que la religion lui confie pour engager les combats du Seigneur, ce n'est plus le même homme, c'est un héros aussi capable d'affronter les plus grands dangers, d'aller jusqu'aux extrémités de la terre, se sacrifier à la gloire de Jésus-Christ, et au salut d'hommes qui lui sont complétement inconnus, qui ne reconnaîtront peut-être son dévouement que par l'indifférence, si ce n'est même par la plus atroce cruauté.

—

PROGRÈS.

Objections. — Notre siècle est le siècle du progrès : N'y a-t-il pas progrès en tout? — Ce n'est point étonnant; car nous avons secoué le joug de la religion, qui empêche l'homme d'avancer, et ne cherche même qu'à le faire reculer.

—

Réponse.—Le progrès est, en effet, le dieu du siècle. Il y en a bien peu qui ne lui aient érigé des autels, qui n'aient brûlé de l'encens en son honneur, qui n'aient chanté des hymnes à sa gloire.

Nous pensons, nous, qu'il ne faut pas se prosterner, en aveugle, à ses pieds. Qu'il nous soit donc permis de rappeler, à cette occasion, les sages réflexions de Mgr l'évêque de Rodez, dans un discours prononcé par lui, au moment d'appeler les bénédictions du ciel sur l'une de ces œuvres grandioses dues à l'industrie moderne.

« Comme il y a une vraie et une fausse science, » dit-il, « il y a un vrai et un faux progrès. Tout progrès est un mouvement, mais tout mouvement n'est pas un progrès. Il y a des mouvements désordonnés qui renversent les institutions sociales et détruisent les plus belles œuvres du génie, sous le prétexte de refaire l'humanité d'après un plan nouveau. C'est la force brutale mise au service des multitudes égarées ou des peuples enfants; c'est la barbarie et non le progrès.

« Qu'est-ce donc que le progrès? C'est le développement régulier des forces vitales de l'humanité sous l'empire de l'intelligence bien dirigée, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'acquisition de quelques grands principes dans l'ordre moral ou matériel, et la déduction pratique de leurs conséquences. Ainsi, il y a progrès moral et progrès matériel; mais, de quelque nature qu'il soit, il repose toujours sur les premiers principes, et il ne doit jamais les détruire. Pour qu'un arbre soit en progrès, faut-il commencer par saper ses racines? Pour qu'un édifice atteigne sa perfection, faut-il commencer par ruiner ses fondements? Dans la sphère des sciences naturelles, on ne procède jamais ainsi. Au contraire, on conserve précieusement les trésors des connaissances acquises et des secrets ravis à la nature, pour s'élever à de nouvelles découvertes et à des applications utiles dans les arts et dans l'industrie. Mais trop souvent on a suivi une marche inverse, lorsqu'il s'est agi de la vie morale et sociale de l'homme. Sous prétexte de mieux faire, on a supposé que nos pères n'avaient rien fait de bon, et, sous prétexte de progrès, on a commencé par détruire les bases éternelles de la religion, de la morale, de l'autorité, de l'ordre, de la propriété, en un mot, de toute civilisation. »

Ainsidonc, progrès veut dire avancement, mais avancement en bien. Toutes les fois que c'est en mal, ce n'est plus le progrès véritable, ce serait plutôt reculade et chute même quelquefois. Cela reconnu, écoutons ce qu'on dit le plus communément à l'occasion du progrès, et répondons à ce qui s'y trouve d'hostile à la religion.

Notre siècle est le siècle du progrès, s'écrie-t-on d'un air de triomphe : n'y a-t-il pas progrès en tout?

Notre siècle est le siècle du progrès! qu'est-ce à dire? qu'il a apporté aussi son contingent au travail de l'humanité? Personne n'en doute. Il a appliqué ce travail aux sciences physiques principalement, et il leur a fait faire un pas immense. Cela est incontestable. Voulez-vous dire que c'est lui qui a tout fait? Ce serait absurde. Est-ce que la société en était à zéro avant nous? Voulez-vous dire qu'il en a fait beaucoup plus que tous les autres siècles? Cela demande explication. En certains points? Oui. En tout? Non. Et encore, sous le rapport où il a fait le plus avancer l'édifice social, a-t-il réellement plus de mérite que les autres? C'est fort contestable. Le progrès a été plus frappant sans doute; mais il en est toujours ainsi, quand il s'agit d'achever. Lorsqu'un édifice commence, tout marche avec une lenteur désespérante. Ne faut-il pas préparer les matériaux, les amener de loin quelquefois, s'exercer au travail, poser de solides fondements que l'observateur superficiel compte pour rien, parce qu'il ne les voit pas? Lorsque l'édifice est déjà fort élevé, arrivent les derniers travailleurs, qui, voyant tout marcher rapidement, et croître à vue d'œil, comme on dit, ne manquent pas de s'écrier : « C'est nous qui avons tout fait, ou à peu près. » Hommes présomptueux! peut-être n'eussiez-vous rien fait, si d'autres n'avaient travaillé avant vous.

N'y a-t-il pas progrès en tout? avez-vous demandé.

Assurément, non. Pour abréger la discussion, prenons un objet également connu de nous tous, et qui nous intéresse tous aussi également; je veux dire l'homme lui-même. Il faut bien le compter pour quelque chose dans la société. Or, je vous le demande, notre siècle l'a-t-il fait progresser réellement? ou, en d'autres termes, l'homme vaut-il mieux qu'auparavant? Oui, répondez-vous. Mais moi, je ne crains pas de dire : non; et je prouve ce que j'avance. Pour arriver à une appréciation plus exacte de l'humanité, tant de nos jours que de ceux qui nous ont précédés, faisons-en comme l'inventaire, si je puis parler ainsi, l'examinant successivement dans chacune de ses parties.

Ceux entre les mains de qui est tombé le pouvoir depuis 89, je suppose, valent-ils mieux que nos anciens rois, au nombre desquels je compte Charlemagne, saint Louis, François Ier, Henri IV, Louis XIV, et le plus honnête homme de son temps, l'infortuné Louis XVI, que ses vertus n'ont pu préserver de l'échafaud?

Non.

Ceux qui, depuis la même époque, ont été chargés, en première ligne, de la direction

reur, et dont les restes vénérables sont encore, auprès de tes faibles productions, ce qu'est un vieux chêne, déchiré par l'orage, auprès d'un petit arbrisseau? »

Nous trouvons à ce sujet, dans la *Civittà cattolica* de Rome, des réflexions très-justes qui ne paraîtront point déplacées ici :

« Les progrès de l'art typographique, sous le rapport de la célérité et de l'économie, ont multiplié le nombre des lecteurs sans augmenter celui des savants. Dans l'Europe et dans l'Amérique, tous veulent lire et tous lisent; mais cette immense multitude de personnes avides de lecture a forcé les typographes à n'imprimer que des écrits légers, passagers, frivoles, et nous dirions presque instantanés, ou qui ne présentent d'autre intérêt que celui de la circonstance, appropriés au goût et aux passions du plus grand nombre. Les hommes véritablement érudits, profonds, qui furent et seront toujours en petit nombre, obtiennent difficilement de l'imprimerie moderne cette nourriture solide qui convient à leurs palais sévères et à leurs goûts sérieux. Il leur faut recourir à ces bibliothèques antiques, où l'on conserve, en quelque sorte avec un soin jaloux, les grands ouvrages imprimés dans les deux siècles précédents, et qui sont devenus à présent comme un objet d'épouvante pour les imprimeurs modernes. »

Ainsi, quoique de notre temps il y ait bien un progrès réel, incontestable, sous certains rapports et en certains points, il ne faut pas dire si haut que notre siècle est le siècle du progrès, ni demander avec tant d'assurance s'il n'y a pas progrès en tout.

Mais si votre assertion manque de solidité en elle-même, la raison sur laquelle elle se base en manque bien davantage encore.

Ce n'est point étonnant, avez-vous dit, car nous avons secoué le joug de la religion, qui empêche l'homme d'avancer et ne cherche même qu'à le faire reculer.

Si, comme vous le dites, le joug de la religion empêche l'homme d'avancer et le fait même reculer autant que possible, il doit résulter de là que plus un pays est éloigné de la religion, et plus on doit voir le progrès se manifester chez lui. Or, c'est absolument le contraire qui a lieu. Voyez la Turquie, la Chine, tous ces pays idolâtres qui croupissent depuis si longtemps dans la plus profonde ignorance, dans la plus épouvantable barbarie.

Ecoutons encore sur ce point Mgr de Rodez, dans le remarquable discours dont nous avons déjà cité un passage. Après avoir établi que le progrès réclame d'abord la paix publique et le véritable patriotisme, il ajoute :

« Mais pour qu'il en soit ainsi, pour que la paix et le vrai patriotisme, unis aux inspirations de la science, continuent d'enfanter le vrai progrès, il faut puiser le feu sacré aux autels du Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis : en d'autres termes, il faut que les éléments de l'ordre moral, de la force et de la prospérité des nations, soient placés sous la sauvegarde de la religion, qui est la mère nourricière de l'humanité, le vrai palladium de la justice, des lois, de la propriété, de la famille et des libertés publiques. C'est ce que vous savez parfaitement; et, de plus, vous savez que le progrès intellectuel et social, qui a pour point de départ la révélation évangélique, a pour dernier terme les splendeurs du ciel. Telle est l'explication de ce fait immense qui remplit l'espace des temps et des lieux : je veux dire la supériorité des peuples chrétiens sur ceux qui ne le sont pas. Sous l'empire de l'idée chrétienne, l'humanité s'élève; dépourvue de cette idée, elle croupit dans son abaissement ou elle y retombe. C'est là une loi du monde moral aussi bien constatée que toutes celles du monde physique. D'où il suit que tout progrès prétendu accompli au détriment des saintes croyances de la religion devient une calamité publique. »

S'il est vrai, comme vous le prétendez, que la religion soit hostile au progrès, il arrivera de là encore que les plus croyants parmi nous seront nécessairement les plus arriérés, et par conséquent les plus ignorants, le progrès s'identifiant, en un sens, avec les lumières. Or, il n'en est point ainsi, tant s'en faut.

Quelle philosophie dans les de Maistre, de Bonald, de Lamennais ! Et, pour le dire en passant, ce dernier était-il moins éclairé avant qu'après son apostasie ?

Quelle éloquence dans les Lacordaire, de Ravignan, Félix, Ventura, Berryer, de Montalembert, Donoso Cortès... !

Quelle dialectique dans les Veuillot, Balmès, Nicolas ... !

Que de science dans les Cauvin et les Thénard dont la France, dont l'Europe entière a pleuré la perte !

Quelle poésie dans les Châteaubriand, Sylvio Pellico, de Lamartine... ! Et, pour le dire en passant, ce dernier avait-il de moins bonnes inspirations avant qu'après son éloignement de la religion ? Le fameux lord Byron avait lui-même certaines tendances catholiques. Croit-on par hasard que son génie désordonné eût perdu de sa valeur s'il se fût soumis complétement au joug de la religion ?

. . . . . .

La religion est donc un joug, allez-vous me dire ici, et vous en convenez vous-même. Or, un joug pèse sur nous et nous empêche d'avancer. La religion est donc hostile au progrès.

La religion est un joug, c'est vrai : mais un joug qui empêche de s'égarer, d'errer à droite et à gauche, et non un joug qui empêche d'avancer. Pour suivre la métaphore que vous avez employée le premier, trouvez-vous que les animaux soumis au joug avancent moins en réalité, que ceux qui, abandonnés à toute leur fougue, vont de tous côtés, occasionnant souvent les plus grands malheurs ?

Mais, me direz-vous, la religion arrête nos discussions en nous commandant de croire.

La religion ne nous commande de croire qu'un certain nombre d'articles. Ce sont ces vérités fondamentales, salutaires, sans la ferme adoption desquelles ni la société ni l'individu lui-même ne sauraient être heureux en cette vie comme en l'autre. Ce n'est point un mal, je pense. Quant aux autres articles, la religion laisse la carrière tout à fait libre à nos discussions. Et même par rapport à ces vérités que la religion nous commande expressément de croire, il ne faut pas s'imaginer qu'elle vous interdise complétement l'usage de la raison. Nous pouvons discuter les fondements sur lesquels elles reposent, les considérer en elles-mêmes; les approfondir, en tirer toutes les déductions spéculatives et pratiques qui en sortent naturellement. Une seule chose nous est commandée par rapport à elles, c'est la foi. Mais la foi elle-même, une foi brûlante, la véritable foi chrétienne, n'est-ce pas ce qui élève et transporte, tandis que le doute hésite et tâtonne? Aussi voyez Bossuet : Quelles *élévations sur les mystères!* Tous n'en pourront faire autant, il est vrai; mais ce n'est pas la religion qui les empêche, bien au contraire.

Vous nous objecterez encore que la religion nous vante sans cesse le passé; ce qu'elle ne ferait pas, si elle ne voulait y ramener.

La religion ne nous vante pas tout dans le passé, mais seulement ce qu'il y a de bien: et il est aisé de voir, d'après ce que nous avons dit précédemment, que tout n'est pas à dédaigner dans le passé. Ce n'est donc point à tout le passé, non plus, que la religion voudrait nous ramener, mais uniquement à ce qu'il y a de bon dans le passé. La religion ne voit qu'une chose, ne demande qu'une chose de nous, et cette chose n'est ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir, ou plutôt c'est une chose qui est également du passé, du présent et de l'avenir, c'est la connaissance de Dieu et de soi-même, l'amour et la pratique du devoir, la vertu, en un mot. A quelque point de l'espace et du temps que nous appartenions, quelles que soient nos occupations en ce monde, et alors surtout qu'elle nous voit comme exclusivement occupés des choses terrestres, elle ne cesse de nous dire à tous en nous montrant les cieux : « Avant tout il faut y aller : c'est là la chose la plus nécessaire et même la seule véritablement nécessaire » — : *Porro unum est necessarium.* (*Luc.* x, 42.) Or, n'est-ce pas des cieux que descend la lumière, et n'est-ce pas à la faveur de la lumière que s'accomplit tout véritable progrès?

PROPAGATION DE LA FOI.

Objections. — C'est pourtant le peuple, et surtout le peuple de France, qui fournit, en partie, aux besoins de ce que vous appelez la propagation de la foi. — A quoi cela sert-il? — En supposant que ce soit utile, c'est toujours un or précieux arraché du sein de notre chère patrie et dispersé au loin.

—

Réponse. — C'est vous, le propagateur des lumières et de la civilisation, c'est vous, l'ami du peuple, qui tenez un pareil langage? C'est un peu singulier. Ecoutons cependant, et répondons :

C'est pourtant le peuple, avez-vous dit, et surtout le peuple de France, qui fournit, en partie, aux besoins de ce que vous appelez la propagation de la foi.

Et, oui! C'est le peuple; et cela prouve, comme nous l'enseigne Notre-Seigneur Jésus-Christ, que le cœur pauvre n'en est que mieux disposé à la pratique de la vertu en général, mais principalement de la vertu de générosité et de dévouement.

Oui! C'est surtout le peuple de France; et cela prouve que, malgré les folies et les crimes qu'on a vus, qu'on voit même encore, en quelques-uns de ses membres, c'est toujours le peuple le plus noble, le plus chevaleresque, le plus chrétien de tous les peuples de la terre.

Et ce n'est pas seulement le tribut de son or que le peuple, en général, le peuple de France, en particulier, fournit aux besoins de la propagation de la foi; c'est aussi, ce qui est infiniment plus précieux, le tribut de son sang; puisque, avec les aumôniers de la propagation de la foi, si je puis m'exprimer de la sorte, les martyrs sortent tous ou presque tous de son sein généreux. Mais ne parlons ici que des premiers, c'est-à-dire de ceux qui payent; car, aux yeux de ce siècle d'or, je veux dire qui n'est occupé qu'à la recherche de l'or, la vie doit être comptée pour peu de chose.

« Cette association, » disais-je il y a quelques années (*Bienfaits du catholicisme*), en parlant de la Propagation de la foi, « cette association n'est pas nouvelle, en ce sens qu'il se fit toujours, dans quelques églises, des quêtes et des prières pour le besoin des autres églises. Elle a cependant quelque chose de nouveau, c'est sa continuité, et son organisation. Tout Chrétien peut en être membre : il suffit, pour cela, de donner ou de mettre en réserve cinq centimes par semaine, et de réciter, chaque jour, une prière si courte, qu'elle n'est qu'une aspiration de l'âme vers Dieu pour appeler ses bénédictions sur la prospérité de l'œuvre. Vous ne sauriez vous imaginer quelle est la puissance de cette association. Comme elle est à la portée de tous, comme elle n engage à rien, rigoureusement parlant, des demandes d'admission arrivent de toutes parts, et déjà l'impôt volontaire de cinq centimes par semaine s'élève à plus de trois millions. Revenu considérable, qui promet de s'accroître indéfiniment, et qui ne peut guère tomber. S'il dépendait de la volonté de quelques personnes riches et puissantes, demain peut-être il serait à zéro. S'il était basé sur des terres colossales, sur la volonté d'un seul peuple, de grandes

révolutions pourraient l'ébranler, le détruire même; mais il a sa racine dans la foi du monde entier, et voilà pourquoi nous avons l'espérance de le voir durer jusqu'à la consommation des siècles. Et cette association de prières qui s'élèvent de toutes les parties de la terre pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux de nos missionnaires, n'a-t-elle pas aussi une puissance infinie? Anges du ciel, recueillez précieusement les vœux ardents de notre foi! Plus agiles que les vents, plus prompts que tous les éléments réunis, précédez aux lieux où ils aborderont bientôt les anges de la terre qui volent en ce moment sur les mers avec tant de rapidité, chargés des trésors de notre charité! Là se rencontreront la foi et la charité, ces deux filles du ciel, et elles y appelleront l'espérance.

« Nous avons dit que l'association pour la propagation de la foi était répandue dans tout l'univers catholique ; mais c'est surtout en France qu'elle s'est enracinée profondément. Le peuple très-chrétien donne lui seul autant que tous les autres réunis. Cet étonnant résultat est dû à la sollicitude des évêques, au zèle de tout le clergé, à la générosité de ce noble peuple auquel seront toujours chers les intérêts de la religion et de l'humanité. *Qu'il est beau*, s'écriait à ce sujet, il y a quelques années, le cardinal archevêque de Toulouse, *qu'il est beau et touchant le spectacle de cette Eglise de France, qui, à peine relevée de ses ruines, jette les regards de sa maternelle sollicitude sur tous les enfants des terres éloignées, et oublie ses propres besoins pour venir à leur secours!*

« *Il me semble*, disait encore le cardinal Pacca, doyen du sacré-collége, *il me semble que le Seigneur, enfin apaisé, destine aujourd'hui la France à être l'instrument de ses divines miséricordes. Il veut qu'elle répare elle-même les maux nombreux qu'elle a causés au monde, dans le siècle passé et au commencement de celui-ci, par tant d'écrits impies, et par cette propagande philosophique dont les apôtres allèrent semer au milieu des peuples les principes de la révolte contre tous les gouvernements aussi bien que contre l'Eglise. Et, en effet, c'est la France qui a conçu et exécuté la première le magnifique projet d'une association pour la propagation de la foi, destinée à seconder l'admirable institution de la Propagande de Rome ; c'est la France qui a replanté sur les côtes d'Afrique l'étendard triomphant de la croix, et donné naissance à une nouvelle Eglise africaine ; c'est la France enfin qui, sous les auspices et la direction du Saint-Siége, travaille à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie parmi les pauvres sauvages de l'Océanie, et à soutenir dans la Cochinchine et le Tong-King la religion persécutée de Jésus-Christ, avec un admirable zèle apostolique, des fatigues incalculables, et le sang glorieux des missionnaires-martyrs qui sont sortis de son sein.* » (*Discours prononcé à l'Académie de la religion catholique.*)

Ainsi, rien n'est plus vrai, c'est bien le peuple, et surtout le peuple de France, qui fournit, en partie, à tous les besoins de la propagation de la foi. Mais au lieu de l'en blâmer ou de l'en plaindre, nous devons voir en cela l'un de ses plus beaux titres de gloire, auquel on ne saurait rendre un trop éclatant hommage.

A quoi cela sert-il? avez-vous demandé. Mais, le mot même le dit, cela sert à étendre les lumières de la foi, et, avec ces lumières, la civilisation chrétienne, la plus pure, la plus noble, la plus sainte qui ait jamais paru sur la terre.

Ne voyez-vous pas, en effet, que c'est cette association pour la propagation de la foi qui fournit à presque tous les besoins du missionnaire, au milieu de ces peuplades qu'il est allé évangéliser? « Ce n'est pas qu'il ne puisse, à la rigueur, se suffire à lui-même, » avons-nous dit encore, dans l'ouvrage que nous venons de citer, « pour faire briller le flambeau de la foi au sein des plus épaisses ténèbres. Sans autre instrument que celui de notre rédemption, sans autre livre que l'Evangile, sans autres trésors que les trésors de foi et de charité qu'il porte au fond de son cœur, il se glissera inconnu au milieu d'hommes beaucoup plus occupés des choses de la terre que des choses du ciel. Après un trajet long et difficile sur un vaisseau que le caprice des vents et des hommes aura conduit dans des parages bien différents de ceux qu'il désirait atteindre, il aura été jeté par la tempête, je suppose, sur une terre inconnue. Le matin, le soir, au milieu du jour et de la nuit, il redira à ces déserts de saintes paroles qui ne trouveront que dans les cieux un écho intelligent. Descendant, avec une nouvelle vertu, du sein de Dieu, où elles se sont élevées sur l'aile de la prière, ces mêmes paroles pénètrent peu à peu dans l'âme du sauvage, elles la subjuguent, la changent entièrement, et quelques chrétiens fervents sont le noyau d'une colonie chrétienne qui s'élève bientôt au bonheur par la vertu. Tel est le prodige que nous avons vu se renouveler bien des fois depuis l'établissement du christianisme; et nous ne devons point en être surpris, puisque Jésus a promis de rendre dépositaires de sa toute-puissance ceux qui parleraient en son nom. Cependant, comme il nous est défendu de tenter le ciel, le missionnaire emploiera, autant que possible, les moyens ordinaires pour arriver à ses fins. Or, il n'en est point de plus efficaces, évidemment, que ceux dont se sert le catholicisme au milieu de nous. Plusieurs missionnaires se sont réunis afin de se soutenir mutuellement et d'agir avec plus de force sur ces masses d'ignorance et de corruption qu'ils se proposent d'attaquer. Avec eux, ils ont des catéchistes, des instituteurs, d'une doctrine et d'une conduite à toute épreuve, pour les aider dans leur difficile entreprise. Ils ont des livres où la loi du Seigneur se trouve gravée avec tous les développements désirables; des chapelets, ce livre si commode pour le pauvre ignorant; des images, des médailles, pour rappeler au Chrétien l'image de Jésus que la foi a pu déjà graver dans son cœur, mais que les pas-

sions s'efforcent continuellement d'y effacer. Enfin, ils se sont pourvus de quelques-uns de ces produits de la civilisation qui élèvent encore notre pensée vers Dieu, en nous faisant sentir davantage sa bonté à notre égard. Je les suppose établis depuis quelques mois seulement au milieu de ces peuples qu'ils sont venus évangéliser. Sur un plan apporté d'Europe et modifié d'après leur propre inspiration, ils ont élevé un temple pour célébrer avec pompe les saints mystères. Jamais rien de si beau ne s'est vu dans ces contrées. On y accourt de toutes parts : le chant des hymmes et des cantiques, les cérémonies si graves et si variées du culte catholique, la parole persuasive d'un homme profondément convaincu, tout fait la plus vive impression sur ces hommes simples. Ils viennent en foule se faire instruire, et ils se façonnent peu à peu aux mœurs chrétiennes. A côté de l'église est construite la modeste demeure où doit venir se reposer de ses fatigues le missionnaire toujours prêt à se dévouer pour le bonheur de ses chers néophytes. A peu de distance est placée l'école où l'enfant viendra bégayer cette loi sainte qui lui sera plus tard expliquée dans le temple, et qu'il devra pratiquer en tout lieu. Si les missionnaires en ont la facilité, ils s'efforceront de fonder un hospice qu'habiteront bientôt quelques-unes de ces saintes filles qui ont leur patrie partout où il y a des corps infirmes à soigner et des âmes à gagner à Notre-Seigneur Jésus-Christ... Comprenez-vous la puissance irrésistible de tous ces moyens réunis, et de beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici?

« A la suite de la religion, qui a principalement pour but notre bonheur dans l'autre vie, vous devez voir naître la civilisation, qui contribue à notre bonheur en celle-ci. L'Eglise, le presbytère, l'école, l'hospice, tous ces édifices élevés avec art et intelligence, inspirent peu à peu aux naturels le goût du commode et du beau dans les constructions. L'extrême propreté du temple les habitue à la propreté dans leurs demeures. L'harmonie des saints cantiques adoucit la rudesse de leur voix et la dureté de leurs chants. Après avoir appris à lire, à écrire la loi de Dieu et tout ce qui a rapport à leurs intérêts éternels, ils apprendront à lire, à écrire la loi des hommes et tout ce qui a rapport à leurs intérêts temporels. Ils viendront se fixer autour du temple, et ils y formeront bientôt des villages, des villes mêmes, qui, rappelant par le nom nos villes européennes, les rappelleront aussi par la commodité et la splendeur. Puissent-elles du moins ne jamais les rappeler par la corruption!

« Tout récemment, pendant la dernière expédition de l'*Astrolabe*, quelques navigateurs français ont été témoins d'un commencement de civilisation opéré à peu près de cette manière dans l'Océanie.

Il y a cinq ans, les îles Gambier étaient en proie aux misères et aux déréglements de l'état sauvage. La polygamie, le fétichisme, l'anthropophagie y régnaient sans partage, et la condition des naturels approchait beaucoup de celle de la brute. Quelques prêtres des missions de Paris ont changé tout cela. Déposés sur ces îles, ils se virent, pendant six mois, chaque jour à la veille d'être tués ou dévorés. La foi les soutint; ils attendirent. Quelques procédés industriels enseignés à propos, quelques médicaments distribués avec intelligence, leurs soins pour les malades, leur bonté envers les vieillards, leur tendre affection pour les enfants, adoucirent ces cœurs farouches, et domptèrent ces natures rebelles. Quelques indigènes se laissèrent d'abord baptiser, puis d'autres suivirent. Enfin les chefs eux-mêmes abjurèrent leurs croyances, et mirent de leurs mains le feu aux idoles. Ce fut le signal d'une conversion générale. Aujourd'hui la population des îles Gambier est entièrement catholique.

Depuis ce temps, les îles Gambier ont changé d'aspect. A la promiscuité on a vu succéder les unions régulières ; des mœurs réservées ont remplacé la licence d'autrefois. Quelques Français, fixés sur ces lieux, se sont empressés de donner l'exemple en choisissant des femmes dans le pays, et en élevant leurs familles à l'européenne. Une sorte de civilisation matérielle s'est introduite avec le culte nouveau et l'a rendu cher par des bienfaits aisément appréciables. Avant l'arrivée des missionnaires, ces peuples se faisaient la guerre pour avoir des cadavres et se livrer à d'horribles festins. Il ne reste plus de traces de cette dépravation, et la concorde règne entre les chefs des îles. La mission a ouvert des écoles où les enfants viennent s'instruire. Déjà les cases, plus solidement construites, prennent un air de propreté et d'aisance ; les cultures sont mieux entendues. La race elle-même semble s'améliorer. Telle qu'elle est et si près de son berceau, cette civilisation surprend et charme tout à la fois. Rien n'est plus curieux que ces Chrétiens qui, marchant à demi nus, s'embarquent sur des pirogues à balancier et brandissent leurs lances armées d'os de poissons. Sous cet aspect en apparence farouche, ils cachent une docilité parfaite, et jamais on ne les voit rebelles à la voix de leurs pasteurs. » (*Revue des Deux-Mondes.*)

A quoi cela sert? — Mais ce n'est pas seulement le moyen de répandre, sur les peuples les plus éloignés, les biens de tout genre, et principalement ceux de la religion; c'est également celui de recueillir parmi eux, pour nous l'approprier, ce qu'il y a de bien aussi, au point de vue terrestre sans doute, le seul où ils puissent nous être de quelque utilité.

« En voyant partir nos missionnaires avec le denier de nos aumônes, » lisons-nous dans le numéro 171 des *Annales de la Propagation de la foi*, pour le mois de mars 1857, « il est des esprits absorbés par les questions matérielles ou prévenues contre le prosélytisme religieux, qui semblent regarder comme entièrement perdus pour l'Europe les trésors de dévouement et de charité qu'elle prodigue au succès d'un apostolat lointain. Etrangers aux inspirations de la foi et indifférents aux choses de

Dieu, des âmes et de l'éternité, qui sont les grands intérêts du chrétien, ils demandent parfois quel avantage nous revient de tous nos sacrifices, et en quoi leurs travaux profitent à leurs compatriotes. La note que nous publions sert tout naturellement de réponse à cette question (110).

« Mais, avant de la transcrire, nous rappellerons quelques faits déjà cités çà et là dans nos annales, et qui indiquent l'utilité, même temporelle, de l'apostolat, pour ceux qui l'assistent. Ils montreront que, de ces mains évangéliques qui sollicitent nos secours, il tombe aussi plus d'un bienfait pour ceux qui donnent. Enfants perdus de la civilisation, les missionnaires vont souvent s'établir dans des îles à peine explorées et sur des plages inconnues. Longtemps ils ont à souffrir de la malveillance ou de la férocité des peuples au milieu desquels ils se sont volontairement jetés ; mais le jour luit enfin où leur patience est couronnée de succès. Vienne alors le navire de la patrie, et au lieu d'une horde avide, fourbe et anthropophage, il trouvera des hommes disposés à entrer en relations amicales et à faire de pacifiques échanges. Après avoir été les précurseurs du commerce, nos prêtres seront les consuls-nés des navigateurs européens, et la reconnaissance de leurs néophytes fera la sécurité du pavillon national. Nos premiers rapports et nos anciens traités avec Siam, le Tom-King, la Chine et le Japon n'ont pas eu d'autre origine.

« Au point de vue des connaissances humaines, à qui la France demandera-t-elle des notions exactes, approfondies et intimes sur des régions encore inabordées, sinon aux missionnaires, hardis explorateurs de mondes inconnus, véritables historiens de peuples qu'ils évangélisent, et dont ils nous révèlent les coutumes, les traditions, et parfois l'existence, scrutateurs consciencieux des croyances qu'ils ont à combattre, confidents ou témoins de scènes jusqu'ici voilées à nos regards, interprètes et dictionnaires vivants de langues ignorées? Ici, comme partout, la charité va plus loin que le savoir; elle n'a pas besoin de sauf-conduit pour pénétrer au cœur de la barbarie, et grâces aux conquêtes qu'elle y fait, l'horizon de nos connaissances s'élargit avec le domaine de la croix. Sans remonter au passé, si riche en documents précieux, n'est-ce pas à la suite de nos missionnaires, et seulement par leurs récits, que, de nos jours, il a été donné à l'Europe d'entrevoir les contrées et les civilisations de la haute Asie, d'être initiée à la condition des tribus sauvages dans la Polynésie, aux montagnes Rocheuses et dans l'Himalaya? A cette heure nous avons des apôtres qui fouillent pour nous les archives des lamas thibétains, qui sondent les déserts de l'extrême Orient ou les espaces glacés du cercle polaire; et ce qui donne à leurs investigations une autorité plus imposante, c'est que souvent les pages qu'ils nous adressent de si loin nous arrivent scellées de leur sang.

« Sous le rapport industriel, nos prêtres ont également prouvé que *la piété est utile à tout, et qu'elle a des promesses aussi bien pour le temps que pour l'éternité.* (*I Tim.* IV, 8.) En effet, le missionnaire, qui se donne à ses néophytes, n'oublie point pour cela ses anciens frères; tout en s'efforçant d'acclimater notre foi sous un ciel étranger, il cherche aussi à importer et à naturaliser parmi nous les biens de sa nouvelle patrie. S'il fallait récapituler ici les découvertes utiles, les richesses commerciales et les ressources alimentaires que les apôtres de l'Evangile ont fournies aux progrès de l'industrie et au bien-être des peuples, il resterait démontré que leur reconnaissance nous a beaucoup plus donné qu'elle n'a jamais reçu. Leur sollicitude pour nos intérêts matériels n'a certes pas besoin d'être excitée par nos demandes; cependant l'œuvre de la propagation de la foi, désirant activer encore, entre les missions de l'ancien monde, ce mutuel échange de secours donnés et de services rendus, a souvent appelé avec succès l'attention et les recherches évangéliques sur divers points importants, dont la connaissance serait un bienfait pour l'Europe. Entre autres résultats de cette initiative, nous nous bornerons à constater l'introduction récente d'un ver à soie de Chine, envoyé de la Mandchourie et du Su-tchuen; espèce nouvelle pour nos contrées, et qui promet une précieuse ressource pour la sériculture, aujourd'hui en détresse.

« Au nombre des questions que nous avons soumises ainsi à l'étude des missionnaires, il s'en trouvait une qui intéresse à un haut degré l'industrie, et en particulier la fabrique de Lyon. Aussi nous avait-elle été communiquée par la chambre du commerce de cette ville. La note du R. P. Hélot en fait connaître le sujet et en révèle suffisamment l'importance. Pour nous, heureux d'avoir servi d'intermédiaire entre la science et la religion, nous devons transcrire, à l'honneur de l'une et de l'autre, ces lignes, adressées par le président du conseil du commerce au président du conseil central: *Veuillez aussi vous faire, auprès du R. P. Hélot, l'interprète des sentiments de satisfaction et de vive gratitude de notre chambre, pour l'excellent travail que la pensée d'être encore utile à ses compatriotes lui a donné le temps d'achever au milieu des labeurs et des périls de son apostolat lointain.* »

En supposant que ce soit utile, avez-vous ajouté, c'est toujours un or précieux arraché du sein de notre chère patrie et dispersé au loin

(110) C'est une note du R. P. Hélot, missionnaire de la Compagnie de Jésus, sur une couleur verte, connue en Chine sous le nom de lo-kao. Cette note est trop longue pour que nous la rapportions ici. Nous nous contentons d'y renvoyer le lecteur. Elle est, dans ce même numéro 171, d'où sont tirées les réflexions que nous transcrivons ici.

Que la propagation de la foi soit une œuvre utile et même souverainement utile, ce n'est point une supposition seulement, c'est un fait et un fait incontestable. Nous venons de le montrer surabondamment, je pense. En doutez-vous encore? Lisez quelques numéros des *Annales* de cette propagation, et vous ne tarderez pas à vous ranger de notre avis.

Cela reconnu, à savoir, que la propagation de la foi est de la plus grande utilité, pourquoi s'étonner des sacrifices qu'elle demande? Pourquoi les déplorer? Pourquoi se plaindre de ce qu'ils sont faits, en grande partie, par la France? Ah! plutôt, il faut nous en glorifier et nous en réjouir, parce que, plus les sacrifices auront été grands, et plus grande aussi sera la récompense, non-seulement de la part de Dieu qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donnée, en son nom, au moindre des siens (111), mais encore de la part des hommes, qui se montrent pourtant si souvent ingrats et injustes envers leurs semblables.

Nous avons déjà répondu à cette objection, il y a quelques années, dans l'ouvrage dont nous venons de citer quelques fragments.

«Et qu'on ne dise pas, » nous écrivions-nous alors, avec une sorte d'indignation, « et qu'on ne dise pas : C'est un or précieux arraché du sein de notre chère patrie, et dispersé au loin. Quoi donc! jeté dans un des bassins de la balance, l'or doit-il emporter la vertu? Qui ne voit d'ailleurs qu'en se privant, pour le bien, de quelques économies, le peuple s'ôte la liberté d'en user pour satisfaire ses passions dégradantes? Qui ne voit que cet or n'est point perdu, mais qu'à l'aide des idées religieuses et des bénédictions célestes, il rapporte, au contraire, en influence morale, en véritable gloire, beaucoup plus que d'immenses sacrifices purement matériels? Cette considération inspira à Fénelon un des plus beaux compliments qui soient sortis de la bouche d'un orateur. Il prêchait au séminaire des Missions étrangères. Le cœur ému au souvenir de ce que faisait Louis XIV pour la propagation de la foi, il s'écria tout à coup : *Sache, par nos histoires, la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis la richesse de l'aurore en reconnaissance de l'Evangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas assez de nos histoires : fasse le Ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants, pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes; c'est par là que nous sommes Chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel.* Ce que Fénelon disait à Louis XIV, en qui se résumait alors la grandeur de la France, je le dirai au peuple très-chrétien, puisque, aujourd'hui, les peuples semblent avoir hérité de l'influence et des titres qu'avaient autrefois les rois : *Fasse le Ciel qu'un jour, parmi ces nations converties par vos sacrifices, les pères attendris disent à leurs enfants : Autrefois un peuple, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer des apôtres aux lieux les plus éloignés. C'est par là que nous sommes Chrétiens, et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans ce peuple mortel.*»

Ce n'est donc point un or *dispersé*, comme vous avez dit, mais un or semé, qui, comme toute bonne semence, doit rapporter au centuple, parce que, quel que soit le terrain sur lequel il tombera, Dieu s'est chargé lui-même de le faire produire, ne fût-ce que dans l'éternité.

Ne dites point non plus que c'est un or *arraché*. Non il n'est point *arraché;* car il est donné volontiers et sans peine. Il est donné volontiers, puisqu'il vient du cœur; il est donné sans peine, car qu'est-ce qu'un sou par semaine?—C'est quelque chose à la fin, me direz-vous. —Oui, et c'est là précisément l'excellence de l'œuvre d'arriver à un grand résultat, avec rien ou à peu près; car, je le répète, un sou par semaine ne saurait être compté. Le compteriez-vous, s'il s'agissait de la satisfaction des plaisirs sensuels? Pourquoi donc le compter, quand il s'agit de la satisfaction des joies spirituelles, surtout quand à ces joies se trouve jointe l'attente des éternelles récompenses?

Non, encore une fois, ce n'est point un or *arraché;* car on n'exerce aucune pression pour l'obtenir. Bien loin de là, on ne parle qu'à la raison, au sentiment, à la foi. Voulez-vous vous en convaincre encore par vous-même? Lisez ces lignes si touchantes, extraites du Mandement de MM. les vicaires capitulaires du diocèse d'Aire :

« Oh! le beau spectacle que donnent en ce moment nos chrétiennes populations! Jusqu'ici on aurait pu dire que c'était de leur abondance ou dans leur aisance qu'elles prenaient : maintenant travaillées par les plus rudes privations, soumises aux suites d'une disette qui a déjà multiplié étrangement les pauvres à secourir, ignorant le terme qu'il plaira à Dieu d'imposer à ces maux, elles souffrent avec patience, elles partagent avec ceux qui ont faim le pain de chaque jour, que Dieu n'a pas encore retiré, et pourvoient de plus aux grands intérêts de la propagation de l'Evangile. Une telle charité ne peut qu'être très-précieuse aux yeux de Dieu. Si le verre d'eau donné à un pauvre pour le désaltérer ne demeure pas sans récompense, quelle récompense ne méritent point ceux qui, après avoir donné de leur substance pour soulager les pauvres de Jésus-

(111) *Et quicunque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantum in nomine discipuli : amen, dico vobis, non perdet mercedem suam.* (*Matth.* x, 42.)

Christ, envoient encore jusqu'aux extrémités de la terre leurs offrandes pour susciter des adorateurs au vrai Dieu !

« C'est à vous, ô pieux associés de la propagation de la foi, qu'appartiennent les grandes œuvres apostoliques qui s'accomplissent aujourd'hui; c'est vous qui faites lever le soleil de justice sur tant de peuples, jusqu'à ce moment assis à l'ombre de la mort; c'est vous qui baptisez des multitudes d'infidèles, c'est vous qui plantez notre glorieuse croix sur les terres les plus inhospitalières, c'est vous qui civilisez tant de barbares, c'est vous qui faites immoler l'auguste Victime aux derniers confins des continents et sur les îles les plus lointaines, isolées aux extrémités et comme dans les profondeurs de l'Océan. Ces œuvres immortelles sont les vôtres, parce que ceux qui les opèrent au nom de Dieu et pour sa gloire, ne sont que des guerriers spirituels que vous armez par vos prières et que vous soldez par vos aumônes.

« Continuez, ô pieux fidèles! Au milieu des maux que l'impiété moderne a appelés sur notre patrie, au milieu des terreurs qu'inspire à tous les bons Chrétiens le mépris où semblent être tombés parmi nous et le nom de Dieu et ses plus saintes lois, de grands motifs de confiance nous demeurent: la dévotion à la sainte Vierge et l'œuvre de la Propagation de la foi. Tout le temps que nous conserverons ces deux ancres de salut, nous pourrons être éprouvés par la justice de Dieu; mais délaissés par sa miséricorde, jamais. »

PROPHÉTIES.

Objections. — Qu'est-ce que ça prouve, une prophétie? — On n'en voit plus aujourd'hui. — Ou plutôt on n'en voit que trop. Sans aucune importance, ces prophéties tombent d'elles-mêmes, et doivent faire tomber les autres.

—

Réponse. — Dieu, dans sa bonté, a multiplié les preuves sur lesquelles repose notre sainte religion, pour donner plus de force à la foi des fidèles, et laisser sans excuse ceux qui refusent de croire. Une de celles qui font sur nous le plus d'impression, c'est la preuve par les prophéties. De là les efforts que ne cesse de faire l'incrédulité pour la discréditer dans l'opinion des peuples.

Qu'est-ce que ça prouve, une prophétie? nous demande-t-on quelquefois.

Demandez-le donc à tous les peuples qui partout et toujours ont regardé les prophéties comme une des preuves les plus frappantes, les plus convaincantes d'une mission céleste. Et, de bonne foi, ne pensez-vous pas de même, vous qui en contestez la valeur? Vous est-il possible de penser autrement? Que vous souteniez que telle et telle prédiction n'est point une prophétie véritable, parce que ce qu'elle annonce pouvait être connu par des moyens naturels, ou bien encore parce que l'événement, excessivement simple, a pu coïncider naturellement avec ce qui en avait été dit par avance, je le comprends, et je serai peut-être même de votre avis; mais que vous souteniez, en outre, qu'une prophétie véritable, c'est-à-dire l'annonce faite par avance d'un événement qui ne saurait être connu par aucun moyen naturel, tant il est profondément caché dans l'avenir, et qui ne saurait, non plus, vu sa nature et les circonstances qui l'accompagnent, coïncider naturellement avec l'annonce qui en a été faite, que vous souteniez, dis-je, qu'une telle prophétie ne prouve rien, c'est ce que je ne conçois pas, parce que cela est en opposition avec la croyance unanime des peuples, avec la vôtre aussi probablement.

Qu'est-ce que ça prouve, une prophétie? avez-vous demandé. Mais il est pourtant bien facile de le voir: une prophétie véritable, telle que celles qui ont été faites en faveur de notre religion! cela prouve une connaissance aussi claire de l'avenir que du présent; cela prouve la science divine; cela prouve que nous ne pouvons sans crime refuser notre adhésion à la doctrine en faveur de laquelle cette prophétie a été faite: « La prophétie, » dit Origène (*Contra Cels.*), « est le caractère distinctif de la Divinité: la connaissance des choses futures est au-dessus de l'intelligence humaine. L'accomplissement de la prophétie est donc une preuve sans réplique que Dieu en est l'auteur. »

« Nous lisons dans la parabole du *mauvais riche*, que ce réprouvé demandant que Lazare ressuscitât pour aller attester aux cinq frères qu'il avait laissés ici-bas la vérité de l'autre vie, et leur en faire éviter les tourments, il lui fut répondu : *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent... Que s'ils n'écoutent Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* (*Luc.* XVI, 29, 31.)

« Telle est en effet la force de nos prophéties pour celui qui en examine attentivement l'antiquité, le nombre, la répétition, l'antériorité certaine, et l'admirable accord avec l'accomplissement, qu'on peut dire que le miracle qu'elles étalent est aussi grand que la résurrection d'un mort. Rendre la vie à ce qui n'est plus ne suppose pas plus de puissance que la prédire en ce qui n'est pas, lorsque la prédiction est tellement éloignée, tellement circonstanciée et ponctuelle qu'il n'y a que l'Auteur de la vie qui peut avoir confié le secret de son événement. La puissance de *prédire* se confond alors avec la puissance de *produire*, et n'en est qu'une dérivation. Le temps n'oppose pas un voile moins épais, un silence moins muet que la mort aux investigations de l'homme; ce sont deux abîmes également fermés; ce sont comme les deux mains de Dieu par lesquelles il donne l'être ou le retire: lui seul peut les ouvrir, et faire voir ce que lui seul peut faire.

« Qu'on ne dise pas que la prévision de l'homme et le calcul des conjectures peuvent souvent rencontrer juste. Cela n'est vrai que lorsque l'événement à venir se rattache par quelque point aux événements présents, et rentre dans les lois générales sous lesquelles on se trouve placé, parce qu'alors cet événement n'est pas à proprement parler à venir, il existe déjà dans le présent comme dans son germe; il ne s'agit que de l'en dégager: de même aussi qu'il est vrai que l'art médical peut retenir la vie dans un corps qu'elle n'a pas entièrement abandonné, et en qui elle tient encore par quelque organe. Mais lorsque la vie n'est absolument plus, ou qu'elle n'est absolument pas; lorsqu'elle est tellement enfoncée dans le temps ou dans la mort, qu'il n'en subsiste aucun principe ni aucune relation dans le présent; lorsque son objet est tellement singulier et individuel qu'il échappe à toute induction tirée des lois générales, et qu'il est enfin jeté loin de toute portée conjecturale dans les profondeurs de l'avenir, alors la prédiction est un vrai prodige, et la puissance de prophétiser, de *susciter* en quelque sorte l'événement, est égale à celle de *ressusciter* (112). Qu'est-ce donc lorsque l'événement n'est pas seulement éloigné, singulier, hors de toute relation avec les lois générales, mais qu'il est contre les lois générales, contre les lois naturelles mêmes, une exception, un phénomène, un prodige? Si prophétiser est un prodige, qu'est-ce donc que prophétiser un prodige?

« Or, telles sont les prophéties sur lesquelles s'appuie notre religion. Elles forment la plus magnifique preuve de la divinité du christianisme, et le spectacle le plus curieux qui puisse être offert à l'esprit humain. Elles sont d'ailleurs disposées avec une si riche économie qu'on peut dire que, si les autres preuves du christianisme laissent l'incrédulité sans raisons, celle-ci la laisse sans prétextes. » (*Etudes philosophiques sur le christianisme.*)

On n'en voit plus aujourd'hui, avez-vous dit encore.

Quand bien même ce que vous dites serait vrai, il ne faudrait point en être surpris. Quel a toujours été le grand but des prophéties? l'établissement du christianisme. Grâce à ces prophéties et aux autres preuves sur lesquelles elle repose, cette divine religion est établie aujourd'hui par tout le monde. Il y a plus de dix-huit cents ans que son règne y a commencé, et ne cesse de s'y maintenir, malgré les attaques auxquelles elle est en butte, et qui se trouvent être aussi une des circonstances de ces prédictions, malgré le temps qui détruit tout, tout absolument, si ce n'est Dieu, et ce que Dieu veut maintenir avec lui. Il était donc inutile qu'il y eût d'autres prophéties.

On n'en voit plus aujourd'hui!.... Est-ce bien vrai? et ne faut-il pas être frappé d'aveuglement, pour parler de la sorte? Une prophétie se compose de deux choses principales : l'annonce d'un événement futur, la réalisation de cet événement. Il y a quelquefois entre ces deux choses un temps considérable, et cela ne donne que plus de force à la prophétie, en montrant qu'elle ne peut être le résultat des conjectures de l'esprit humain. Telles sont nos grandes prophéties, celles en particulier qui regardent le Messie. Dieu les a placées de distance en distance, dans le cours des siècles, comme des phares propres à illuminer le monde, et à tourner les regards vers ce Sauveur universel; mais la dernière a précédé son arrivée de *cinq cents ans.* « Dieu donna à la majesté de son Fils, » dit le grand Bossuet, « de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de Celui qui devait être l'accomplissement de tous les oracles. » (*Disc. sur l'histoire universelle.*) Il n'est pas possible, en pareil cas, d'avoir été témoin soi-même et de l'émission de la prophétie, et de sa réalisation. Il y a à cela un obstacle invincible : la courte durée de la vie humaine. Mais quel est celui qui peut dire avoir été témoin de la prophétie? Evidemment, celui qui en voit la réalisation, parce qu'il en voit la partie principale; ou plutôt parce qu'il la voit tout entière, pouvant s'assurer de l'annonce qui en a été faite plusieurs siècles à l'avance, aussi bien et mieux encore peut-être que s'il avait vécu alors. Cela reconnu, qui ne comprend combien il est faux de dire que nous ne voyons plus de prophéties aujourd'hui? Nous en voyons tous; elles frappent les yeux les moins clairvoyants; elles sont partout, autour de nous, en nous, elles sont nous-mêmes, si je puis m'exprimer de la sorte, puisque tout ce que nous voyons et ce que nous sommes avait été prédit longtemps à l'avance, et dans des circonstances où il était tout à fait impossible, humainement parlant, que la chose se réalisât.

Ce que nous disons se voit clairement : « Il ne faut pas attendre beaucoup, » pouvons-nous dire avec Tertullien, « ni aller bien loin pour en être instruit. L'événement des prophéties est à découvert devant nous : c'est le monde moderne et tout ce qui s'y passe. Tout ce qui se fait, c'est ce qui a été prédit; tout ce qui se voit, c'est ce qui a été annoncé : » *Nec hoc tardius aut aliunde discendum ; coram sunt quæ docebunt, mundus, et sæculum, et exitus. Quidquid agitur prænuntiabatur ; quidquid videtur audiebatur.* (*Apologet.*, cap. 20.)

L'histoire du christianisme, qui n'est que l'histoire du monde moderne, voilà l'accomplissement des prophéties, pouvons-nous ajouter ici avec l'auteur que nous citions précédemment. Jésus-Christ a-t-il existé? L'époque et les circonstances historiques de

(112) Aussi la qualification de *prophète* emportait celle de *thaumaturge;* nous lisons, *Eccli.* LXVIII que le corps d'Elisée *prophétisa* après sa mort, parce que l'attouchement de ce corps *ressuscita* un mort qui avait été mis dans le même tombeau. A la vue des miracles opérés par Jésus-Christ, les Juifs disaient aussi : *Un grand prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.* (*Luc.* XVI, 7.)

son apparition, l'obscurité de sa naissance, les principaux traits de son caractère et de sa vie, l'infamie et les douleurs de son supplice, la sublimité de sa doctrine, la révolution rapide qu'il a faite dans le monde, l'anéantissement de la nationalité juive qui l'a méconnu, et la dispersion de ce peuple dans l'univers, sous le coup visible d'une malédiction qui ne le conserve partout que pour le laisser vivre nulle part, la conversion de toutes les autres nations, jusque-là divisées par le polythéisme, à la seule loi pure et sainte de Jésus-Christ, la permanence et l'universalité invincible de son règne à travers les siècles, et son influence incessante et progressive sur le monde : tous ces principaux traits et les détails qui s'y rattachent, à ne les prendre que dans l'histoire profane, sont-ils, oui ou non, devant nous? Et que sommes-nous nous-mêmes, que leur expression et leur produit? L'événement des prophéties est en face de nous, autour de nous, en nous, nous-mêmes, comme nous le disions tout à l'heure, et on ne peut rien imaginer de plus certain.

Oui, les prophéties les plus frappantes se sont réalisées, et se réalisent encore chaque jour sous nos yeux : le plus ignorant, le plus petit enfant le peut voir. Entrons ici dans quelques détails. Mais on comprend que, vu la matière de notre travail, nous devons nous restreindre, et ne parler que de choses qui sont de notoriété publique.

Il est de notoriété publique que Jésus-Christ a prédit lui-même sa passion, sa mort, sa résurrection et toutes les conséquences de cette divine résurrection. Cette prédiction avait été faite dès le commencement et renouvelée de temps en temps. Jésus la renouvela à son tour, il la précisa et elle se résume, comme chacun sait, en ces paroles brèves mais expressives : *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi : « Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. »* (*Joan.* XII, 32.) *Il parlait ainsi*, remarque l'évangéliste, *pour signifier comment il devait mourir; « Hoc autem dicebat, significans qua morte esset moriturus. »* (*Ibid.*, 33.) C'est là une prophétie, ou il n'y en a pas. Jésus-Christ annonce un événement futur qui dépend de la volonté libre des hommes, et de plus il annonce que cet événement aura les conséquences les plus extraordinaires, les plus incroyables, les plus impossibles, humainement parlant, je veux dire la conversion du monde entier par son élévation sur la croix : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Tout cela est clair, incontestable, et tout cela se trouve expliqué, de plus, sans qu'il en soit besoin pourtant, dans plusieurs autres passages des saints Evangiles.

Or, je le demande à toute personne de bonne foi, je le demande au plus ignorant des hommes, à l'enfant chez qui la raison ne fait que de se développer; cette prophétie ne s'est-elle pas réalisée, ne se réalise-t-elle pas encore tous les jours? Que dis-je! n'a-t-elle pas continué de se réaliser sans aucune interruption depuis dix-huit cents ans? Riches et pauvres, grands et petits, savants et ignorants, justes et pécheurs, tous sont alliés, tous vont encore chaque jour se jeter dans les bras de Jésus et de Jésus crucifié. Dans cette croix, instrument de supplice et d'ignominie autrefois, mais divinisée en quelque sorte, depuis qu'elle a été arrosée de son sang, il y a comme un aimant irrésistible qui attire toutes les âmes. Les plus insensibles cèdent comme les autres à cet attrait : celui qui commença fut le larron pénitent du Calvaire, et il y a peu de temps encore nous voyions un homme, également flétri dans l'opinion publique, ne pouvoir trouver de calme à l'heure de la mort que dans les bras de cette croix (113). Mais pourquoi nous arrêter à des individualités? Ce ne sont point des hommes seulement que nous voyons se réfugier dans les bras de la croix, ce sont des nations entières : tout le monde est aujourd'hui à ses pieds, accomplissant à la lettre la prophétie de Jésus-Christ : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

De Jésus-Christ passons à sa sainte Mère.

Tout le monde connaît également la prophétie faite par elle-même et par sa cousine Elisabeth, lors de la visite qu'elle lui rendit : *Vous êtes bénie entre les femmes*, lui dit Elisabeth, *et le fruit de votre ventre est béni : « Benedicta tu inter mulieres et benedictus fructus ventris tui. »* (*Luc.* I, 42.) *Parce que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante*, répond celle-ci, *voilà que toutes les nations m'appelleront heureuse : « Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. »* (*Ibid.*, 48.) J'ai dit avec raison que tout le monde connaît cette prophétie, puisqu'il n'y a point de paroles que la langue humaine ait plus fréquemment répétées que celles qui l'expriment et que nous venons de rappeler. C'est bien là, pouvons-nous dire encore, une prophétie véritable, ou il n'y en a point. Il s'agit d'un événement futur qui dépend de la volonté libre d'un nombre infini de personnes, d'un événement incroyable, impossible, humainement parlant. Quoi! cette pauvre fille qui vit inconnue dans un pays peu connu lui-même du reste du monde, sera glorifiée de génération en génération par toute la terre! C'est elle qui l'assure malgré son humilité : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Et sur quoi donc est fondée une telle assurance? Sur les bénédictions attachées à la personne de son Fils? Mais ce Fils doit passer la plus grande partie de sa vie dans l'obscure boutique d'un charpentier, et mourir de la mort des esclaves. Mais il est à peine question d'elle dans la Vie de ce Fils qui semble la méconnaître dès qu'il paraît en public! Peu importe, elle est bénie entre toutes les femmes, à cause de ce Fils, nous dit sainte Elisabeth, et elle affirme elle-même avec un saint enthou-

(113) *Voy.* le récit de la mort de Vidocq.

siasme que toutes les générations proclameront également son bonheur.

Or, je le demande encore au plus ignorant des hommes, au plus petit enfant, pourvu qu'il sache parler, cette prophétie ne s'est-elle pas accomplie? ne s'accomplit-elle pas tous les jours sous nos yeux? Est-il un pays, une ville, un village, un hameau; est-il une maison, une cabane où n'ait été faite, où ne se fasse continuellement la proclamation du bonheur de Marie, dans les termes mêmes dans lesquels elle fut faite pour la première fois en Judée? Chose singulière! il semblait que le monde eût épuisé toutes les formules de louange à la gloire de Marie, et voilà que notre siècle, épuisé d'impiété et de crimes, vient se jeter à ses pieds, proclamant une nouvelle formule de louange avec l'enthousiasme et l'unanimité des siècles de foi. Tant s'accomplit fidèlement la prophétie qui la concerne et qu'elle-même avait faite: *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes:* (*Luc.* I, 48.)

De la sainte Vierge descendons aux apôtres. La prophétie qui les concerne n'est pas moins connue que celles qui concernent Notre-Seigneur et sa Mère. *Allez donc*, leur dit Jésus-Christ au moment de les quitter, *enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII, 19, 20.)

Qui? eux, ces ignorants! aurait-on pu répondre à Jésus-Christ, ces hommes grossiers, charnels, sans dévouement, sans courage, dépourvus de tous les moyens que Dieu donne aux hommes pour agir sur leurs semblables, instruire toutes les nations! changer leur culte et leurs mœurs! Ce serait déjà une grande absurdité à eux de vouloir le faire à l'égard de quelques hommes: comment donc à l'égard du monde entier?... Instruire toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles! mais demain peut-être ils auront cessé d'exister. En tout cas, leur carrière ne saurait être longue, surtout s'ils entreprennent l'œuvre à laquelle vous les appelez, car les fatigues et les persécutions l'auront bientôt terminée... Vous leur promettez d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et pourtant vous les quittez... Cela est évident, ce que vous leur proposez n'est que folie, et j'ajouterai même l'une des plus grandes qui se puissent imaginer...

Eh bien! qu'en pensez-vous? Cette prédiction si extraordinaire qu'elle devait être regardée comme la plus insigne folie aux yeux de la raison, ne s'est-elle pas accomplie, ne s'accomplit-elle pas chaque jour dans toutes ses parties? Est-ce que nous ne sommes pas nous-mêmes un des effets de cet accomplissement, nous que Dieu a appelés, par ses envoyés, des ténèbres de l'infidélité à son admirable lumière...?

En même temps que les brebis égarées de la maison d'Israël, c'est-à-dire les gentils qui n'adoraient, ni ne connaissaient le vrai Dieu, y étaient rappelés, Israël lui-même, le peuple de prédilection, en était repoussé, parce qu'il avait trop abusé des grâces du Seigneur. Il y avait longtemps que la prédiction en avait été faite. Jésus-Christ la renouvela en termes plus clairs et plus frappants: *Lorsqu'il fut proche de Jérusalem*, lisons-nous dans l'Evangile, *jetant les yeux sur la ville, il pleura sur elle, en disant: Ah! si tu avais toi-même reconnu en ce jour au moins qui t'est encore donné, ce qui pouvait t'apporter la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il pour toi un temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts, où ils te raseront et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et où ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée: « Et ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam dicens: Quia si cognovisses et tu et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi, nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Quia venient dies in te: et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique; et ad terram prosternent te et filios tuos qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* » (*Luc.* XIX, 41-44.)

Est-ce clair et frappant? Et s'il y a quelque chose d'aussi clair et d'aussi frappant, de plus frappant peut-être encore, n'est-ce pas l'accomplissement même de la prophétie? Ne s'est-elle pas accomplie à la lettre, dès le commencement? Ne s'accomplit-elle pas encore tous les jours? Car le peuple juif, abattu jusqu'à terre, n'est pas mort. S'il avait fini comme les autres peuples, cette prophétie se serait accomplie, mais elle ne frapperait pas partout et toujours les regards comme elle le fait. Tournant sans cesse les yeux vers la cité sainte, il ne peut s'y rétablir; une main toute-puissante le repousse et le tient dispersé de tous côtés. Marqué au front, en quelque sorte, comme le fratricide Caïn, il est errant en tout lieu. Les autres peuples peuvent le mépriser ou le persécuter; mais nul ne peut ni se l'incorporer ni le détruire, parce qu'il faut que tous voient passer la justice de Dieu et l'accomplissement de ses prédictions.

On ne voit plus de prophéties!... Vous vous trompez, je ne cesserai de vous le dire; car, outre les prophéties générales, fondamentales, en quelque sorte, puisque, sur elles aussi repose l'édifice de notre religion, il y a partout et toujours des prophéties moins importantes, locales, individuelles même quelquefois, auxquelles il serait déraisonnable de ne pas croire, quand, examinées au double flambeau de la foi et de la raison, elles présentent tous les caractères d'une révélation céleste, de la manifestation d'un point plus ou moins important de l'avenir par celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Ne dites donc point qu'il n'y a plus de prophéties.

Ou plutôt on n'en voit que trop, avez-vous ajouté. Sans aucune importance, ces prophéties tombent d'elles-mêmes, et doivent faire tomber les autres.

On ne voit que trop de prophéties, dites-vous. Un mot d'explication : ou vous parlez de fausses prophéties, ou non. Dans le premier cas, vous avez raison, grandement raison. Comme un faux miracle, une fausse prophétie est une fausse monnaie céleste, si je puis m'exprimer de la sorte, à laquelle on s'efforce d'imprimer le sceau sacré de la divinité, pour mieux tromper les hommes. C'est donc un crime de lèse-majesté divine, que la religion repousse avec horreur, et qui sera puni sévèrement dans l'autre vie. Dans le second cas, je veux dire si vous parlez de celles qui, examinées attentivement, doivent être rangées au nombre des prophéties véritables, vous n'avez plus raison du tout. Pourquoi donc y en aurait-il trop? Est-ce que nous sommes trop éclairés sur la terre, trop attachés à Dieu? Voulez-vous défendre à ce bon Père de soulever de temps en temps aux yeux de ses enfants le sombre voile qui leur cache l'avenir, et de les ramener à lui par cette marque si frappante de son amour?

Sans importance, avez-vous dit... Comment cela? Parce qu'elles n'ont pas peut-être toute l'importance de ces grandes prophéties, est-ce à dire pour cela qu'elles n'en ont aucune? Lors même qu'elles ne concerneraient qu'une petite localité, que quelques individus, qu'une seule âme, oui, qu'une seule de ces âmes pour lesquelles Jésus a versé tout son sang sur la croix, cette prophétie aurait encore son importance aux yeux de Dieu, et l'homme ne saurait se montrer plus difficile. Or, il est bien rare qu'une prophétie ne concerne qu'un individu ou quelques individus seulement. C'est un saint personnage, je suppose, qui est venu dire, de la part de Dieu, à un grand pécheur : « A telle époque, et dans telle et telle circonstance, tu mourras! » La prédiction s'est accomplie. Elle semblait ne regarder qu'un individu ou que quelques individus seulement; mais combien la recueillent, la méditent et en font leur profit? combien la recueilleront, la méditeront et en feront leur profit dans l'avenir?

Elles tombent d'elles-mêmes, avez-vous dit encore, et doivent faire tomber les autres...

Elles tombent d'elles-mêmes! En êtes-vous bien sûr? Combien de faits ignorés du monde, mais recueillis soigneusement dans les livres, dans les consciences, font un bien réel, solide, durable, qui n'est connu que d'un petit nombre de personnes et qui n'est peut-être connu qu'au ciel!

Elles tombent d'elles-mêmes! Et que vous importe, si le but que Dieu s'était proposé est atteint? Les choses sont comme les hommes, sous ce rapport : elles ont aussi leur mission à remplir. Cette mission remplie, elles n'ont plus de raison d'être, et cessent, par cela même, tout naturellement.

Elles tombent d'elles-mêmes! Eh bien! soit. Elles sont tombées, réellement tombées. Elles sont tombées, non pas parce qu'elles ont atteint leur but, mais parce qu'elles n'en avaient aucun, parce qu'elles ne venaient point de Dieu, malgré toute l'illusion qu'elles avaient faite aux hommes... Qu'en concluez-vous? Qu'elles doivent faire tomber les autres? C'est absolument le contraire que vous devez conclure. Puisque celles-ci subsistent partout et toujours, tandis que les fausses tombent, et même rapidement; puisqu'elles ont résisté depuis plus de dix-huit cents ans à toutes les contradictions, aux attaques de tout genre auxquelles elles n'ont cessé d'être en butte; puisqu'elles font encore, aujourd'hui comme autrefois, sur toutes les consciences honnêtes, la plus vive, la plus touchante, la plus salutaire impression; le doigt de Dieu est ici : on ne saurait le nier. Elles viennent de Dieu évidemment, et elles doivent nous rattacher à Dieu.

PROTESTANTS.

Objection.— Si je voulais absolument une religion, je prendrais le protestantisme; c'est plus simple, plus commode que tout le reste, et on n'en est pas moins Chrétien.

—

Réponse.—Nous traitons tant de fois, dans d'autres articles de cet ouvrage, la question du protestantisme, que nous n'avons que quelques mots à ajouter ici.

Si je voulais absolument une religion, dites-vous, je prendrais le protestantisme.

Ce que vous dites est bien flatteur pour le protestantisme; car voilà, ce me semble, le fond de votre pensée : « Je ne veux point de religion, je ne voudrais pas même en entendre parler, s'il était possible; mais, si j'étais obligé d'en prendre une, je choisirais le protestantisme. » C'est-à-dire que c'est, après *rien*, ce qui vous arrangerait le mieux; c'est-à-dire que c'est la *quantité religieuse*, si je puis m'exprimer de la sorte, qui vous paraît le plus s'approcher de *zéro*. Je le répète, c'est on ne peut plus flatteur pour le protestantisme.

C'est plus simple que tout le reste, avez-vous dit.

Je le crois bien. En quoi consiste, en effet, le protestantisme? A prendre une Bible, et...

Et puis? me direz-vous.

Et puis, c'est à peu près tout, car j'allais ajouter : et à croire ce que vous voudrez, et, par conséquent à ne rien croire du tout, si vous ne pouvez ou si vous ne voulez rien croire. C'est tellement vrai, que les sociniens, qui ont rejeté toutes les vérités chrétiennes, jusqu'à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'en sont pas moins protestants; c'est tellement vrai, que d'autres protestants sont à se demander aujourd'hui s'il a réellement existé. Espérons que demain ils douteront de leur propre existence, s'ils ne l'ont

déjà fait. Lorsqu'on est sur une telle voie, le mieux est d'arriver à l'extrême; car, comme on dit, les extrêmes se touchent, et c'est surtout quand on a vu le fond de l'abîme que l'on fait tous ses efforts pour en sortir.

Je sais bien que tous n'admettent pas cette interprétation si *simple* donnée au protestantisme; je sais bien que plusieurs lancent contre leurs coreligionnaires qui ne pensent pas comme eux la foudre qu'ils étaient si furieux de voir lancer contre eux-mêmes, quand ils ont cessé de penser comme l'Eglise; mais ce n'est là que de l'inconséquence évidemment. Car, j'en atteste ici le ciel et la terre, n'ont-ils pas dit, ne se sont-ils pas dit à eux-mêmes : « Cessons d'écouter les hommes. Prenons l'Evangile Là est la parole de Dieu : elle nous dira tout ce que nous avons besoin de savoir. » Or, je prends cet Evangile. Il ne me dit rien, rien du moins que je ne puisse contester. Je ne suis donc obligé à rien croire. — Vous êtes de mauvaise foi, me direz-vous. — De mauvaise foi, vous-même! Qui donc êtes-vous, pour ignorer que tout texte, fût-ce le plus clair, est sujet à différentes interprétations, surtout quand les intérêts et les passions sont en jeu?

C'est plus commode que tout le reste, avez-vous dit encore.

Oui, dans le sens que nous venons de dire. Car il ne s'agirait de croire que ce que l'on voudrait. Or, la foi est la règle ordinaire de nos actions. Il ne s'agirait donc, non plus, rigoureusement parlant, que de faire ce que l'on voudrait.

Entendez-vous la chose autrement? Voulez-vous absolument un symbole chrétien, et même un symbole assez étendu, copié, par conséquent, sur le symbole catholique, comme est à peu près celui d'un très-grand nombre de protestants? Voulez-vous également les pratiques chrétiennes qui découlent de ce symbole?... Vous avez tort alors de dire que le protestantisme est plus commode que tout le reste. Quoi! c'est commode de former soi-même sa foi! de décider soi-même de ses pratiques religieuses, les plus importantes de toutes? Mais je ne suis qu'un faible enfant, qu'un homme du peuple sans aucune connaissance! Je suis un savant peut-être, mais un savant tout absorbé dans l'étude des sciences profanes! et vous voudriez que je décidasse moi-même de ce qu'il me faut absolument croire et pratiquer pour être agréable à Dieu et faire mon salut?...

Vous avez votre ministre, me direz-vous. Je le sais; mais ou je dois nécessairement lui obéir, ou non. Dans le premier cas, ce n'est plus le protestantisme : c'est un catholicisme bâtard, c'est remettre entre les mains d'un seul l'autorité divine que Jésus-Christ a confiée à son Eglise, ce qui est absurde et impie. Dans le second cas, tout repose, en définitive, sur moi-même, et je me retrouve dès lors avec les difficultés que je signalais tout à l'heure.

On n'en est pas moins Chrétien, avez-vous ajouté.

Comment! on n'est pas moins Chrétien? même si on est socinien, quaker, mormon peut-être? Que sais-je! même si on ne croit à rien qu'à la nécessité de s'en rapporter à l'Evangile interprété par soi-même?

Cela n'est pas sérieux; ce ne sont plus là des protestants.

Pourquoi non? Vous le dites, ils disent le contraire : qui a raison, de vous ou d'eux?

Admettons que ce soit vous; admettons même qu'on ne puisse être protestant sans croire ce que croyaient Luther ou Calvin, qui ont commencé ce grand schisme qui est allé toujours s'étendant, en profondeur comme en largeur. C'est vous faire une grande concession sans doute. Eh bien! encore, je soutiens qu'il y a une différence complète entre le christianisme et le protestantisme. Je n'entre ici dans aucun détail : ce qui serait le moyen de ne jamais finir. Je m'arrête au principe même du christianisme, à son esprit. Or, où le trouverons-nous ce principe, cet esprit du christianisme, si ce n'est dans ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les dernières qu'il ait prononcées, et qui sont comme le résumé de sa doctrine : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*, dit-il à ses apôtres en les quittant pour retourner à son Père. *Allez donc, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Et assurez-vous que je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.* (*Matth.* XXVIII, 18-20.)

Mais vous, protestants, vous affirmez précisément le contraire, en disant que la puissance divine n'a point été donnée à l'Eglise; que nul n'est obligé, rigoureusement parlant, de faire ce qu'elle commande, et que l'Esprit de Dieu l'a depuis longtemps abandonnée.

Votre religion n'est donc point le christianisme; elle en est même l'opposé, dans son principe du moins.

PROVIDENCE.

Objections. — Est-il bien vrai qu'il y ait une Providence? — S'il y en a une, pourquoi cette inégale répartition des dons de Dieu? — Pourquoi tant d'êtres malheureux, et quelquefois si profondément malheureux? — Pourquoi tant de désordres et de si grands désordres?

—

Réponse. — La réponse à ces questions se trouve déjà en partie dans nos articles sur DIEU et sur le LIBRE ARBITRE; mais ce sont des questions si importantes et si souvent agitées, que nous croyons devoir y revenir ici.

Est-il bien vrai qu'il y ait une Providence? dites-vous.

« Demander s'il y a une Providence, » répond l'abbé de Frayssinous (*La Providence*

dans l'ordre moral), « c'est demander si Dieu prend soin de ses créatures, s'il gouverne ce monde par des lois qu'il a lui-même établies, s'il règle le sort des individus comme celui des nations, et si, par une action aussi constante qu'universelle, il conduit toutes choses à des fins dignes de sa haute sagesse. Ici, comment pourrait-on hésiter? Comment ne pas reconnaître la main puissante qui tient les rênes de l'empire de l'univers, fait tout marcher à une fin commune, et tout concourir à la beauté, à l'harmonie, à la durée de ses ouvrages? Surtout, comment ne pas croire en particulier qu'il a les yeux ouverts sur l'homme, sur cette créature intelligente, le plus noble des êtres du globe que nous habitons, et que, loin de l'abandonner aux caprices de je ne sais quel aveugle hasard, il en règle, il en dirige les destinées? Oui, tout nous parle de la Providence, dans l'ordre moral principalement.

« Si j'interroge l'histoire du genre humain, je le vois, dans tous les temps et dans toutes les contrées, en possession de croire à la Providence : des temples, des autels, des victimes, des hymnes sacrés, un culte, en un mot une religion, voilà ce que l'on trouve dans le monde ancien et dans le nouveau. Or, tout cela serait non-seulement inutile, mais insensé, si la Divinité était indifférente à ce qui se passe sur la terre... Si j'écoute la saine raison, elle me dira que le Dieu souverainement sage doit avoir créé l'homme pour une fin, et l'y faire tendre par des voies dignes de lui; que le Dieu juste, infaillible appréciateur des choses, ne saurait voir du même œil, et celui qui transgresse ses devoirs avec audace, et celui qui les remplit avec fidélité; que le Dieu bon n'est pas sans amour pour ses créatures; qu'il aime en elles son ouvrage et les dons qu'il a daigné leur départir; que le Dieu tout-puissant n'est pas semblable à l'homme, dont l'action est bornée ainsi que les lumières, mais qu'il embrasse, voit et fait tout d'une simple vue; qu'on ne doit pas craindre qu'il soit comme accablé sous le poids du gouvernement du monde, et embarrassé dans l'immense variété des détails. Il a dit, et tout a été fait : voilà la création; il veut, et tout s'exécute : voilà la Providence. »

L'existence d'une Providence, attentive à tous les besoins de l'homme, est donc incontestable. « Aussi, » dit également ici le directeur des catéchismes de Saint-Sulpice (*Exposition de la doctrine chrétienne*), « quel est le peuple qui n'ait pas invoqué son Dieu, pour détourner une calamité, pour obtenir un succès?

« Dans les guerres, dans les temps de stérilité, quand les maladies contagieuses désolent une province, on sent partout le besoin d'invoquer le secours d'en haut. On croit donc que Dieu conduit les choses de ce monde. On croit à la Providence; on est persuadé que Dieu sait tout, qu'il voit tout, que rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission...

« Il ne faut pas chercher bien loin des preuves de la Providence; nous en avons de sensibles, elles sont sous nos yeux. D'où vient que les saisons se succèdent régulièrement; que des nuées se forment dans l'atmosphère et vont ensuite arroser nos champs; que ces terres, toujours travaillées, ne s'épuisent pas et nous donnent chaque année la nourriture que nous leur demandons? D'où vient cette température tantôt froide, tantôt douce et tempérée, tantôt chaude, tantôt humide, selon les besoins des terres, pour faire germer les graines, pour préparer les fruits et les amener à la maturité? On se plaint quelquefois des inondations, des froids rigoureux, des chaleurs excessives, de l'irrégularité des saisons; mais ce ne sont là que des accidents, et ces rares accidents, qui eux-mêmes ont leur utilité, quoique nous ne l'apercevions pas toujours, n'empêchent pas que l'ordre n'ait été constamment maintenu dans l'univers. Une main intelligente et puissante soutient toutes choses, les astres qui brillent au firmament, comme l'humble plante qui croît dans la vallée; elle fait tout servir à l'agrément et aux nécessités diverses de l'homme. Il semble que le monde entier soit en travail pour chacun de nous. La lumière qui nous éclaire, l'air que nous respirons, le feu qui nous réchauffe, les substances qui nous nourrissent, les vêtements qui nous couvrent, les bois, les pierres, les métaux qui servent à nous préparer un logement, la force publique qui nous protége..., ce sont autant de preuves sensibles de la Providence qui veille sur nous. Sans son action continuelle et toute-puissante, est-ce que tout ne serait pas dérangé, bouleversé, et même promptement? Pour la conservation et la direction de la plus simple mécanique, vous reconnaissez volontiers la nécessité d'une action suffisamment intelligente et attentive, et vous ne voudriez en admettre aucune pour la conservation et la direction de ce monde, auprès duquel la plus vaste création humaine n'est pas ce qu'est un grain de sable auprès d'une montagne, une goutte d'eau comparativement à l'Océan? Ce serait plus que de l'impiété : ce serait de l'absurdité.

« Mais Dieu ne borne pas ses soins au gouvernement du monde matériel : il dirige aussi les événements qui surviennent dans la société. Les volontés humaines sont dans ses mains; et quels que soient les vœux, les intentions, les projets de l'homme, les choses aboutissent toujours là où Dieu veut les mener. Il nous laisse libres, il est vrai, et cependant il nous conduit sûrement à ses fins. Au moyen des salutaires inspirations qu'il donne aux uns, des obstacles qu'il fait naître pour paralyser les mauvaises volontés des autres, et de mille accidents imprévus, tout fortuits en apparence, la Providence atteint son but. Comme nous l'avons dit, et nous aimons à le répéter, *rien n'arrive sans l'ordre ou sans la permission de Dieu.* Voilà qui est bien constant : Dieu veille sur nous, tout nous vient de sa main; il nous assure

qu'il n'abandonnera jamais ceux qui mettent leur confiance en lui. »

Nous ne saurions donc trop le publier, il y a une Providence attentive à tous nos besoins.

S'il y en a une, dites-vous encore, pourquoi cette inégale répartition des dons de Dieu?

Pourquoi? mais parce que Dieu est complétement maître de ses dons. Dites-moi, vous qui vous plaignez le plus, n'avez-vous pas reçu, et même gratuitement, de très-grands biens de son infinie libéralité? Vous n'avez donc qu'à le remercier, au lieu de l'accuser. Voyez d'ailleurs où aboutirait votre plainte, si elle était poussée à ses dernières conséquences. Pourquoi ne suis-je pas cet homme plus favorisé que moi, dites-vous? Mis à sa place, je suppose, vous diriez encore : Pourquoi ne suis-je pas cet autre homme encore plus favorisé? Elevant toujours les yeux au-dessus de vous, vous continueriez à dire : Pourquoi ne suis-je pas un ange? Pourquoi ne suis-je pas un archange? Pourquoi pas au premier rang de la hiérarchie céleste? Pourquoi pas Dieu?.. Dernier terme de l'orgueil et de la révolte, qui précipita au fond des enfers les esprits qui brillaient au plus haut des cieux.

« On voudrait donc, » dit à ce sujet l'abbé de Frayssinous, dans la conférence que nous citions précédemment, « que tous les hommes naquissent avec le même degré de force dans le tempérament, de beauté dans la forme du corps, de lumières dans l'esprit, de jouissance des biens de la fortune. Mais pourquoi la Divinité, maîtresse de ses dons, serait-elle, dans leur distribution, assujettie à cette rigoureuse uniformité? Quel droit avons-nous à ce que l'Etre souverain, indépendant de ses créatures, prenne pour mesure et pour règle de ses faveurs l'étendue de nos désirs? et ne peut-il pas les répandre avec plus de libéralité sur les uns, sans pour cela être injuste envers les autres? Prenons garde de nous faire de fausses notions de la justice. Sans doute, si Dieu ne vous accorde pas ce qui vous est dû, s'il se montre envers vous infidèle à ses promesses, s'il ne vous traite pas suivant vos mérites, alors vos droits sont violés et vos plaintes sont légitimes. Mais, quand nous étions encore dans le néant, le Créateur nous devait-il de nous en tirer? S'était-il engagé, en nous appelant à la vie, à nous élever à un degré fixe et déterminé de perfection et de bonheur? était-il lié avec nous par un pacte dont nous ayons le droit de réclamer la fidèle exécution? Loin de nous cette extravagante pensée. Je vous prie de bien le remarquer, souverainement heureux en lui-même, Dieu n'avait pas besoin de chercher sa félicité au dehors; il était parfaitement libre de nous donner l'être ou de nous laisser dans le néant. Oui, l'existence est pour chacun de nous un bienfait purement gratuit, que nous n'avions pu mériter, et que nous tenons de la seule libéralité du Créateur : mais, s'il était le maître de ne pas nous donner l'existence, il l'était par là même de nous l'accorder dans un degré plus ou moins parfait, de faire de nous des êtres plus ou moins limités dans les facultés du corps et de l'esprit; en sorte qu'au lieu de murmurer pour les dons qu'il nous refuse, nous devons bien plutôt le bénir pour ceux qu'il nous accorde. Qu'un magistrat, qui par état est également redevable à tous, néglige les intérêts du pauvre pour ne s'occuper que de ceux de l'homme puissant, voilà une partialité, une odieuse acception de personnes. Que le riche refuse de payer à l'ouvrier le salaire de ses travaux et de ses sueurs, voilà encore une criante injustice : mais ici rien de semblable. Le Créateur n'était point lié par une convention avec nous; il ne nous devait rien, pas même l'existence : et où est donc l'injustice de traiter inégalement des êtres à qui rien n'était dû? Méconnaître un bienfait reçu, parce qu'on en désire un plus grand, auquel on n'a pas le droit de prétendre, qu'est-ce autre chose qu'une véritable ingratitude?

« Qui ne voit, d'ailleurs, combien d'avantages résultent de cette inégale répartition des dons célestes! Comme la Divinité fait admirablement servir la pauvreté et la richesse, l'ignorance et le génie, la faiblesse et la force, à l'harmonie de ses ouvrages; comme elle sait maintenir toujours au milieu de nous cette étonnante diversité de goûts, de talents, de professions, qui se rapportent à tous les besoins, et qui, par des moyens si variés ou même si contraires, concourent au même but, à la conservation des sociétés humaines! Vous admirez dans l'homme la générosité, le courage, la modestie : toutes ces qualités, vous les trouvez glorieuses pour lui; mais, dans le système d'une égale répartition des dons de Dieu, vous verriez ces vertus perdre leur éclat, et quelques-unes disparaître complétement. Il est beau de voir le riche se dépouiller pour secourir le pauvre; mais, sans la richesse dans les uns et le besoin dans les autres, que deviendrait la libéralité? Il est beau de voir le puissant s'armer pour la défense du faible, et, s'il le faut, se sacrifier pour lui; mais, sans la puissance et la faiblesse, que deviendrait cette protection généreuse? C'est dans les privations que se montre la patience, comme la modestie éclate dans la supériorité des talents; et voilà comme les vertus qui honorent le plus l'humanité tiennent à ce plan d'inégalité, qui d'abord humilie l'orgueil de ceux qui ne se trouvent pas au premier rang.

« Je sais bien que de cette inégalité dans les conditions semble résulter une grande inégalité de bonheur et d'infortune. On dirait, au premier coup d'œil, que tout est bien pour les uns, et que tout est mal pour les autres; et voilà ce qui révolte le plus. Ici encore, évitons toute exagération : trop souvent, en effet, les apparences nous trompent. Les sens et l'imagination égarent la raison, et nous prenons pour des réalités nos fantaisies et nos caprices. Déchirons le voile qui couvre les diverses conditions de

la vie humaine, que verrons-nous? C'est que ceux dont nous sommes tentés d'envier la brillante destinée sont souvent moins heureux que nous. Dans notre état, tout nous paraît dur; dans les états où nous ne sommes pas, tout nous paraît beau : nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines; et l'imagination abusée rêve un changement d'état qui, peut-être, s'il était réalisé, ferait notre malheur. Une des plus incurables maladies de l'esprit humain, est d'être mécontent de ce qu'il a et jaloux de ce qu'il n'a pas, moins heureux de ce qu'il possède que tourmenté de ce qu'il désire. Il y a longtemps que le poëte romain a déploré cette inconstance. L'homme du monde envie au solitaire son repos, et quelquefois le solitaire regrette le bruit et le tumulte du monde; si le laboureur voit ses moissons détruites par la tempête, il soupire après le sort des habitants de nos cités. Ainsi, l'on s'agite de toutes les manières, pour être ce qu'on n'est pas. Mais, si nous étions de bonne foi, nous conviendrions que les choses sont disposées, tempérées de telle sorte qu'il y a dans le bonheur des hommes moins d'inégalité qu'on ne le pense. Il ne s'agit pas de courir après des chimères et de nous consoler avec des suppositions arbitraires : je ne dirai pas qu'il existe une compensation rigoureuse dans les destinées humaines, et que, pour tous les individus, la mesure des biens et des maux est exactement la même; mais je dirai que la différence est moins grande qu'on ne pourrait le croire d'abord. Pour en citer quelques exemples, le pauvre, il est vrai, est privé des jouissances du riche; mais n'est-il pas plus exempt des inquiétudes et des tourments de l'ambition? Il ne se rassasie point à une table somptueuse, mais le travail assaisonne les mets grossiers qui le nourrissent, et il ne connaît pas les maladies qui assiégent la mollesse. Combien d'hommes, condamnés aux fastueuses représentations de la grandeur, soupirent après les douceurs de la vie privée! Ne voit-on pas quelquefois les puissances de la terre se dépouiller avec joie de la magnificence, pour goûter des plaisirs tranquilles? Quel est celui dont le cœur ne s'épanouit pas à ces peintures d'une vie simple et frugale, loin de l'agitation des cours et des villes? Non, la gloire n'est pas le bonheur : la volupté dégoûte, la grandeur ennuie, la renommée fatigue. Vanité dans les plaisirs, vanité dans les richesses, vanité dans la science, voilà ce qu'a vu le sage, il y a trois mille ans, et voilà ce que nous voyons encore. »

Ainsi, d'une part, la répartition des dons célestes n'est pas telle assurément qu'on pourrait se l'imaginer d'abord. Le fût-elle, qu'elle ne serait, en aucune manière, opposée à la bonté, à la justice, aux différents attributs de Dieu. Il n'y a donc rien là qui puisse nous empêcher de reconnaître et d'adorer sa Providence attentive à tous nos besoins.

Pourquoi donc, ajoutez-vous, tant d'êtres malheureux, et quelquefois si profondément malheureux?

Pourquoi? Mais souvent, mais presque toujours c'est par leur faute; et, si c'est par leur faute, de quoi se plaignent-ils? Comment osent-ils imputer à Dieu des maux qui viennent d'eux-mêmes?

Quels sont ces maux, d'ailleurs? Sont-ils bien ce que l'on croit communément? N'ont-ils pas leur raison d'être dans la nature de l'homme? N'en résulte-t-il pas souvent les plus grands biens pour le temps comme pour l'éternité? Ecoutons de nouveau l'abbé de Frayssinous :

« Je conviens que l'homme ne jouit pas sur la terre d'un bonheur pur et sans mélange; mais l'homme, par là même qu'il est une créature, est borné dans toutes les parties de son être. On ne trouve pas étrange que l'homme ne soit pas assez intelligent pour voir d'une simple vue toutes les vérités dans leur ensemble; qu'il ne soit pas assez puissant pour commander à son gré à toute la nature; qu'il ne soit pas assez vertueux pour posséder toutes les vertus dans le plus haut degré, sans aucune ombre d'imperfection; en un mot, on trouve naturel que l'homme ne soit parfait, ni en lumières, ni en puissance, ni en vertu : pourquoi voudrait-on qu'il fût parfait en plaisirs, en santé, en bonheur? Je suppose que, dans un bonheur continu de cent années, un homme éprouvât une légère douleur : sans doute, cet instant de peine ne lui ferait pas méconnaître la bonté divine; voudrait-il ressembler à cet homme ridicule dont parle la fable, qui, mordu par un insecte, s'étonnait que Jupiter ne foudroyât pas un tel monstre? Que si Dieu, sans cesser d'être bon, peut permettre quelques moments de souffrance, pourquoi pas une heure, pourquoi pas un jour? Et que sommes-nous, pour opposer nos calculs aux profondeurs de sa sagesse?

« Qu'on étale tant qu'on voudra toutes les misères de l'homme; il est vrai pourtant qu'il en est bien peu qui soient assez malheureux pour désirer la mort, et pour préférer le néant à leur existence actuelle; que, suivant le cours ordinaire de la vie, nous éprouvons bien souvent des sentiments de plaisir et de joie; que les maux que nous souffrons sont presque toujours tempérés par quelques consolations, du moins par l'espérance. L'homme, dit-on, est malheureux; mais si le malheur peut servir à épurer et à perfectionner sa vertu, à développer en lui toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et à le porter au plus haut point d'héroïsme, alors je ne verrai dans ses malheurs qu'un heureux accident qui, dans les vues paternelles de la divine bonté, tourne au bien de l'ensemble des choses. L'homme est malheureux; mais si ses infortunes et ses déplaisirs étaient son ouvrage, pourquoi les imputer à la Divinité? Or, trop souvent l'homme ne doit accuser que lui-même de ses malheurs. Soyons plus modérés dans nos désirs, plus réservés dans nos discours, plus

raisonnables dans nos projets, plus sobres, plus tempérants, plus éloignés des voluptés et des vices qui énervent à la fois l'âme et le corps, et nous verrons disparaître le plus grand nombre des maux que nous souffrons. L'homme, dit-on, est malheureux; mais prenons garde de nous tromper sur le bonheur : on n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche; c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur; et, dans cette matière, nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir; il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine; il reste dans nous quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir; mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels, et les chaînes dont il pourrait être chargé lui seraient plus douces que toutes les couronnes du vice triomphant. »

C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne d'une manière admirable, non-seulement par ses paroles, mais encore par son exemple : *Heureux ceux qui pleurent*, nous dit-il, *parce qu'ils seront consolés*. Vous entendez bien : il ne nous dit pas simplement que ceux qui pleurent ne sont point aussi malheureux qu'on pourrait se l'imaginer, mais qu'ils sont heureux, au contraire, et heureux précisément à cause de ce qui fait couler leurs larmes : *Beati qui lugent*. (*Matth.* v, 5.) Aussi, quand il fut lui-même sur la croix, chargé de souffrances et d'opprobres tels qu'on n'en vit jamais de semblables accumulés sur un seul homme; quand, les mains et les pieds cloués, la tête couronnée d'épines, souffrant dans toutes les parties de son être, il abaissa les regards sur sa divine Mère, du cœur de laquelle le cri de sa douleur remonta jusqu'à son cœur, pour l'accroître encore s'il était possible; quand, élevant ses yeux en haut, il poussa vers le ciel ce cri de l'humanité aux abois : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.* XXVII, 46) je ne doute point que déjà, à cause du triomphe qui l'attendait, et dont il commençait à jouir par anticipation, il ne fût infiniment plus heureux que ses ennemis victorieux, dont le faux et court triomphe allait être suivi de remords et de tourments sans fin, en cette vie et en l'autre : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*.

Pourquoi tant de désordres, et de si grands désordres? avez-vous dit en dernier lieu.

Pourquoi? Mais parce que l'homme s'est révolté contre son Dieu, et que, de cette révolte insensée, abominable, révolte que tout atteste en nous et hors de nous, sont sortis un aveuglement, un entraînement au mal tels qu'il n'est guère possible d'en imaginer de plus grands.

Pourquoi? Mais parce que la révolte de notre premier père a été suivie, et l'est encore chaque jour, d'une infinité d'autres révoltes, qui ne sont guère moins condamnables que la première, et qui ajoutent encore à notre aveuglement et à notre entraînement au mal.

De là tous les désordres qui vous étonnent, et vous font douter de la divine Providence. Vous vous trompez, ce n'est point Dieu qui s'est éloigné de nous : il ne le pouvait, après nous avoir créés; mais c'est nous qui nous sommes éloignés de lui, et qui nous en éloignons chaque jour davantage. Ces désordres, au reste, ne dureront pas toujours. Ils cesseront, pour faire place à l'ordre parfait, quand le moment sera venu où Dieu rendra à chacun en raison de sa conduite. Ce triomphe définitif de la vertu sur le vice, du bien sur le mal, aura lieu un jour, tout nous le dit, la religion, la raison, le consentement unanime des peuples. En attendant, que fait Dieu? Tout ce que nous pouvions espérer d'un bon père qui veut pousser ses enfants à l'accomplissement de leurs devoirs, sans détruire pourtant la liberté qu'il leur a donnée pour mériter ses récompenses. Il nous détourne du mal, il nous porte au bien, que dis-je! il le fait, en quelque sorte, avec nous, par sa divine assistance que nous recevons de mille manières. Quand, malgré tout, nous nous sommes jetés dans le mal, quand nous avons même produit ces graves désordres qui épouvantent, que fait Dieu encore? Ce que lui seul peut faire; il tire le bien du mal, et des plus grands désordres du vice il fait sortir quelquefois les plus grands triomphes de la vertu. Si nous ne voyons pas là la Providence, où donc la reconnaîtrons-nous?

Ecoutons encore ici l'abbé de Frayssinous : « On sait bien, » dit-il, « que la question de l'existence et de l'origine du mal est une de celles qui ont le plus tourmenté les esprits, et que c'est là un écueil contre lequel s'est brisée la raison humaine, quand elle a voulu tout pénétrer et tout savoir. Nous ne balançons point à dire qu'il est impossible de dissiper entièrement toutes les ténèbres qui enveloppent cette matière. Si, dans l'étude des phénomènes du monde visible, on rencontre souvent des choses qui déconcertent l'intelligence des savants les plus habiles, et dont toute leur sagacité ne peut rendre compte, comment, dans un ordre de choses bien plus sublime, dans le monde intellectuel et moral, ne se trouverait-il pas des points au-dessus de la capacité humaine? Alors que doit-on faire? On doit admirer la Providence dans tous les traits de puissance et de sagesse par lesquels elle se découvre, et la croire également admirable dans les choses qu'elle nous cache. Ainsi, quand je ne pourrais pas suffisamment éclaircir la question de la permission et de l'existence du mal sur la terre, ma foi en la Providence n'en serait point ébranlée. D'un côté, je serais ferme dans la vérité, comme dans l'autre

je ferais sans détour l'aveu de mon ignorance, et j'obéirais aux inspirations mêmes d'une raison éclairée, en m'abaissant devant les hauteurs de la science de Dieu. En tout, il faut savoir s'arrêter; et dans le raisonnement, comme dans la conduite, la véritable force se trouve dans une juste mesure.

« Mais ne craignons point d'entamer la discussion; et, sans prétendre dissiper tous les nuages, présentons aux esprits sages et dociles assez de lumières pour voir que le mal n'a rien d'inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse, la justice d'un Dieu qui préside aux destinées humaines.

« Il est vrai, le Dieu trois fois saint, comme l'appellent nos Livres sacrés, a une aversion infinie pour toute tache qui souillerait son être divin, une immuable volonté de ne rien faire qui soit indigne de ses perfections; mais le mal ne souille que les créatures qui le commettent, et, au milieu de leurs désordres, la sainteté de Dieu demeure inaltérable. Et ne pensons pas que Dieu doive être regardé comme l'auteur du mal qu'il permet. Il n'en est pas du monde moral comme du monde matériel; dans celui-ci, tout marche, tout s'exécute par des mouvements mécaniques; et les phénomènes que nous présente la nature peuvent être considérés comme l'ouvrage de Dieu, toutes les fois qu'ils sont le résultat inévitable des lois dont Dieu seul est l'auteur. Mais ce n'est pas ainsi que se gouvernent les esprits intelligents et libres : l'homme est capable d'agir par raison et par choix; il est doué de la sublime faculté de comparer, de réfléchir, de se déterminer; c'est par là qu'il est ce qu'il est, c'est par là qu'il est raisonnable. La liberté lui fut donnée pour qu'il embrassât le bien par choix, et qu'il eût le mérite de le pratiquer : il est vrai que, libre de choisir entre le vice et la vertu, il peut se tourner vers des objets indignes de ses affections, s'attacher à ce qui est défendu, en un mot faire le mal; mais ce n'est pas pour cela que Dieu l'a fait libre : la liberté vient de Dieu, l'abus vient de l'homme; sa détermination au mal est son ouvrage. Le mal est si peu la fin que le Créateur s'est proposée, qu'il a donné à l'homme le sentiment du bien, la conscience, le remords, la raison, pour démêler la vertu d'avec le vice, pour éviter l'un et pratiquer l'autre; et la religion nous fait connaître tout ce que sa Providence miséricordieuse ajoute de secours divins à la nature, pour éclairer nos esprits et remuer nos cœurs.

« Mais, dira-t-on, comment la bonté toute-puissante de Dieu n'empêche-t-elle pas tous ces abus du libre arbitre, qu'il lui est si facile d'empêcher? Sans doute, le Dieu bon doit se manifester par des bienfaits, et tous ses ouvrages doivent porter l'empreinte de sa munificence; mais il est ici une réflexion décisive, et que je vous prie de bien saisir, c'est que dans Dieu la bonté n'est pas une sorte de penchant et d'instinct aveugle, sans lumières et sans règles, qui tend au bien des créatures sans aucun égard aux autres attributs divins. La conduite de Dieu, dans ses œuvres, ne doit pas seulement présenter le caractère de sa bonté, mais encore celui de sa sagesse, de sa justice, de son indépendance, de son empire souverain sur tout ce qui vit et respire. N'est-il pas naturel que ses ouvrages soient l'expression de son être divin tout entier, que Dieu agisse en Dieu? Dès lors, ce n'est pas seulement sa qualité de père qu'il faut envisager en lui, mais encore celle de souverain maître de l'univers. Père commun de tous les hommes, il doit à tous des marques de son amour; mais aussi, roi et législateur suprême, pourquoi ne pourrait-il pas nous imposer des lois, exiger de nous des hommages de soumission et de gratitude, et faire dépendre notre bonheur de notre fidélité? Les abus du libre arbitre, source du mal, sont déplorables, comme la faiblesse de notre intelligence, source de tant d'erreurs, est humiliante pour nous; mais si Dieu n'est pas obligé de nous rendre infaillibles dans nos jugements, pourquoi serait-il obligé de nous rendre impeccables dans nos actions? Voudrait-on que, pour empêcher le mal, il enchaînât notre liberté, qu'il n'eût fait de nous que des automates se portant au bien comme par nécessité? Alors, où serait le mérite de la vertu? Oui, c'est le pouvoir de faire le mal qui donne tant de prix à notre fidélité, qui rend la vertu si méritoire pour nous, et si glorieuse à la Divinité. Nous aimons à ne voir en Dieu que sa bonté, parce qu'elle nous rassure sur nos désordres; et nous oublions sa souveraineté, parce qu'elle intimide nos passions; mais si nous ne voulons pas nous abuser nous-mêmes, en donnant aux obligations de la bonté divine une étendue imaginaire, ne séparons jamais en Dieu le titre de très-bon de celui de très-grand.

« Que si, insistant d'une autre manière, on demande comment le Dieu sage a pu être l'auteur d'un monde plein de désordres, nous répondrons que ce Dieu est assez puissant pour tirer le bien du mal, et même pour en faire naître un plus grand bien; que la permission du mal, qu'on présente comme contraire à sa sagesse, ne sert qu'à la faire éclater davantage, et que, sous plus d'un rapport, le mal lui-même contribue à la beauté, à la perfection du monde moral. En effet, qui n'admirerait comment Dieu sait gouverner cette multitude de volontés libres et opposées, régler jusqu'à leur déréglement même, faire rentrer leurs désordres dans l'ordre universel, et conserver les sociétés humaines malgré le soulèvement et le choc des passions contraires qui tendent à tout confondre et à tout détruire? Vous considérez toujours en eux-mêmes ces vices, ces désordres, qui sont la honte et le fléau de l'humanité, et vous ne voulez pas voir que ce qui est malheureusement un mal trop véritable se tourne néanmoins en une sorte de bien : s'il n'y avait pas de mal sur la terre, le bien aurait moins de prix. C'est le vice qui fait ressortir la vertu, comme la tempête fait ressortir l'éclat d'un beau jour. La générosité brille davantage à côté de l'avarice, la

pureté des mœurs à côté de la débauche; la clémence paraît plus magnanime au milieu des fureurs de la vengeance; la paix domestique semble plus touchante au milieu des discordes qui trop souvent agitent les familles.

« Je placerai ici une observation importante, pour nous faire sentir combien nous devons être discrets à prononcer sur les desseins de Dieu, et sur la sagesse des moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins passagères sur la terre. Placés dans un seul point du temps et de l'espace, nous sommes trop accoutumés à ne considérer que l'instant et le lieu où nous sommes, tandis que nous devrions considérer toute la chaîne des siècles; frappés du mal présent, nous ne vivons pas assez pour en voir la liaison avec le bien universel, et, parce que, dans ses desseins, la Providence ne marche pas aussi vite que nos désirs, nous en prenons occasion de blasphémer contre elle. Les desseins de Dieu sont immenses et nos vues bornées. Voyons-nous assez bien les rapports de ce qui est avec ce qui a été et ce qui sera? En connaissons-nous la liaison avec la plénitude et la fin ultérieure de tous les ouvrages de l'Eternel, pour les soumettre à notre censure? Souvent le temps découvre le but des événements, et ce qui est inexplicable aux contemporains qui le voient sera plus intelligible pour la postérité. Ainsi, que l'innocent fils de Jacob, dont nos Livres saints ont conservé la touchante histoire, soit vendu par ses frères, qu'il soit esclave en Egypte, précipité dans un cachot : voilà d'abord ce qui déconcerte; mais si l'on se rappelle que ses infortunes furent comme autant de degrés qui le portèrent au faîte de la puissance, où il devint le sauveur de l'Egypte et de sa race; que ses malheurs passagers furent comme le pivot sur lequel roulaient les destinées d'un peuple entier, son sort ne devra-t-il pas exciter notre admiration au lieu de nos murmures? Trop souvent, nos plaintes sont aussi injustes, aussi irréfléchies qu'elles sont communes? Lorsque autrefois les peuples barbares du Nord fondirent sur les provinces de l'empire romain, et causèrent tant de ravages au milieu des nations catholiques des Gaules, des Espagnes et de l'Italie, il arriva que les Chrétiens, faibles dans leur foi, furent tentés de demander comment il se faisait que le peuple fidèle devînt ainsi la proie de l'erreur et de l'infidélité. Salvien, éloquent prêtre de Marseille, crut devoir prendre la plume, pour arrêter ces murmures, et venger la Providence.

« Nous venons de faire sentir que c'est bien légèrement quelquefois qu'on présente la permission du mal comme inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse de Dieu. Mais on peut dire encore, et c'est le dernier terme de la difficulté : Non-seulement Dieu permet le mal, mais il le permet de manière que le sort de la vertu est pire que celui du vice, et c'est là un désordre qui accuse sa justice. La réponse à cette dernière plainte va compléter celle que nous avons donnée aux plaintes précédentes, et détruire celles-ci dans ce qu'elles paraîtraient avoir de plus légitime.

« Vous êtes choqué avec raison des humiliations et des souffrances de la vertu, des prospérités et des triomphes du vice. Mais oseriez-vous bien assurer que Dieu ne trouvera pas dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse quelques moyens de réparer un mal si choquant? Si vous le croyez infiniment sage, croyez aussi que dans ces désordres qui vous offusquent, il y a quelque ordre caché. Vous aurez beau faire, jamais les sophismes ne pourront étouffer en vous ce cri de la nature, de la conscience, du genre humain tout entier, qu'il y a une Providence. Que si vous ne voyez pas clairement comment peut se concilier avec sa justice le sort du vice et de la vertu sur la terre, il serait bien plus sage d'avouer votre insuffisance, que de vous prévaloir de quelques vains arguments. Méconnaître une vérité aussi éclatante que celle d'une Providence, parce qu'elle est enveloppée de quelques obscurités, ce serait méconnaître l'existence du soleil, lorsqu'il est caché derrière un nuage. N'y eût-il qu'un seul moyen de justifier la Providence, vous devriez le saisir avidement, plutôt que de vous livrer à des murmures. Or, n'est-il pas possible que ce que vous voyez soit lié avec un autre ordre de choses, que vous ne voyez pas encore; que ce monde imparfait soit l'ébauche d'un monde bien plus régulier, où tout sera remis à sa place? Pourquoi ne pas penser que l'Etre infini a des desseins infinis? N'est-il pas naturel que l'Etre éternel travaille pour l'éternité? Voyez les choses sous ce point de vue, et tous vos doutes seront dissipés. Quel pourrait être, en effet, le sujet de vos plaintes? Les prospérités du vice? mais elles sont si passagères, et elles doivent le couvrir de tant de confusion devant le tribunal indéclinable du juge suprême! Les combats de la vertu? ils lui assurent une couronne immortelle. Les souffrances du juste? elles seront converties en un poids immense de gloire et de félicité.

« Disons-le hautement : ici, comme partout, on ne peut qu'admirer cette religion chrétienne, qui en nous découvrant dans la dégradation primitive la source de nos maux, nous en découvre le remède; qui, ajoutant de nouvelles lumières à celles de la raison, change en certitude les opinions vacillantes de la philosophie humaine, fixe tous les esprits dans la croyance de la vie future, explique ainsi le monde présent par le monde à venir, et nous apprend que les plus légers désordres qui peuvent être remarqués sur la terre seront complétement réparés dans le règne de l'éternelle justice. »

PURGATOIRE.

Objections. — Il n'y a point de purgatoire. — Vous admettez vous-même qu'il n'y en aura point après le jugement général : pourquoi n'en serait-il pas ainsi auparavant ? — Ce sont les prêtres qui enseignent cela, pour avoir des Messes et autres cérémonies funèbres qui toutes leur rapportent.

—

Réponse. — Le dogme du purgatoire est bien l'un des plus touchants, l'un des plus utiles, même pour ce monde, de tous ceux que nous enseigne la religion. Aussi, est-ce l'un de ceux auxquels l'esprit et le cœur, l'âme entière s'ouvre le plus volontiers. Il y en a qui le nient cependant : ce sont nos frères séparés, ce sont encore quelques hommes qui, nés dans la religion catholique, n'en ont gardé que le nom, si même ils ne l'ont également répudié, et qu'on trouve toujours empressés à nier tout ce que croit et enseigne l'Eglise qui les a élevés.

Il n'y a point de purgatoire, disent-ils.

Parlez-vous bien sérieusement? croyez-vous bien ce que vous dites? pouvons-nous leur répondre. Ecoutez, en ce cas, ce que nous avons dit nous-même ailleurs (*Le céleste banquet*) sur ce sujet important. Nous n'aurions pas autre chose à vous dire aujourd'hui.

« Qu'il y ait un *purgatoire*, c'est-à-dire un lieu de *purification* où souffrent les âmes qui meurent en état de grâce sans avoir entièrement satisfait à la justice divine, jusqu'à ce qu'elles puissent être reçues dans le ciel, où rien de souillé n'entrera jamais (*Apoc.* XXI, 27), c'est une vérité également prouvée par l'Ecriture, la tradition, le consentement général des peuples, le sentiment et la raison.

« Nous lisons dans les Ecritures : *C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (*II Mach.* XII, 46.) Ces morts pour qui il nous est recommandé de prier, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés, ce ne sont point les saints, qui n'ont aucune souillure et jouissent du bonheur éternel ; ce ne sont point non plus les damnés dont la peine est irrémissible ; ce sont donc ceux qui se trouvent dans ce lieu intermédiaire communément appelé le purgatoire. Il existe donc un purgatoire, d'après l'enseignement des Ecritures.

« La tradition s'exprime d'une manière aussi positive à ce sujet, mais avec une telle réunion de témoignages qu'il est impossible d'en concevoir une plus imposante. Et ici je ne discuterai pas les textes plus ou moins clairs de quelques savants appartenant à différentes époques de l'Eglise et connus seulement dans les hautes régions de la science. J'en appelle immédiatement à l'attestation universelle et constante, à l'attestation, sous toutes les formes, de tous les Chrétiens, pour ainsi dire, appartenant à tous les temps, à tous les âges, à toutes les conditions. Lisez, consultez, interrogez... interrogez non pas seulement la parole exprimée par la voix et les écrits, mais encore celle qui l'est d'une manière infiniment plus frappante, par nos actions, et vous reconnaîtrez que, partout et toujours, les Chrétiens ont eu la foi la plus énergique à l'existence du purgatoire. Pourquoi, en effet, toutes ces prières publiques et particulières après la mort? Pourquoi l'eau sainte mêlée à nos larmes et jetée si souvent sur les restes des défunts, sur la terre même qui les renferme? pourquoi ces offrandes funèbres? pourquoi le saint sacrifice en leur faveur?... Evidemment, pour demander leur purification complète et leur délivrance. Mais à qui nos prières et nos bonnes œuvres de toute sorte peuvent-elles servir? Aux saints? Non, ils n'en ont pas besoin. Aux damnés? Non encore, leur sort ne peut plus être changé. A ceux conséquemment qui souffrent dans le purgatoire. L'existence du purgatoire est donc incontestable suivant le témoignage de la tradition.

« Ne pouvons-nous pas ajouter ici que cette existence est également attestée par le témoignage unanime des peuples? Quoique les lumières du christianisme suffisent amplement pour nous éclairer, sortons par la pensée, si on le désire, du cercle de notre religion, interrogeons les peuples idolâtres sur leurs coutumes comme sur leurs croyances (114) et nous arriverons encore au même résultat. Chez eux, comme chez les Chrétiens, pourquoi toutes ces prières après la mort? pourquoi ces cérémonies funèbres

(114) Le genre de cet article ne nous permettant guère de faire au texte même des citations d'auteurs profanes, nous en faisons, en note, deux seulement. Voici d'abord ce que nous trouvons dans Platon : « Quiconque subit un juste châtiment devient meilleur et gagne à souffrir, ou sert au moins d'exemple aux autres, que la terreur du supplice peut rendre à la vertu. — Ceux qui profitent des punitions infligées par les hommes ou par les dieux sont les condamnés dont l'âme malade n'est pas indigne de guérison; et ils y arrivent, dans un autre monde, comme dans le nôtre, par les souffrances et les remords, seuls expiations d'une vie criminelle. Mais les vils scélérats, » etc. (*Gorgias*, traduction de Victor Leclerc.)

Dans le VIe livre de l'*Enéide* le dogme du purgatoire est encore plus clairement exprimé :

..... De ses fers quand l'âme se dépouille,
Comme elle garde encor la trace de leur rouille,
Elle doit effacer par un long châtiment
La souillure mêlée à son pur élément :
Les unes, pour laver cette empreinte de boue,
Flottent au sein des airs, où le vent les secoue ;
D'autres vont se plonger dans de larges torrents,
Ou passent mille fois sur des feux dévorants :
Une peine diverse est marquée à chaque ombre.
Puis du calme Elisée (hélas! en petit nombre)
Nous venons habiter les fortunés abris.

(Traduction de Barthélemy.)

de toute nature? pourquoi ces sacrifices dont quelques-uns (les sacrifices sanglants) ont une énergie d'expression physiquement plus frappante que le sacrifice chrétien? Incontestablement pour obtenir la purification des morts. Ils reconnaissaient donc que les âmes, au sortir de cette vie, ont encore besoin, généralement parlant, d'être purifiées de certaines souillures, ce qui est l'essence même du purgatoire.

« Pour en venir à une preuve moins difficile à constater, à la preuve du sentiment, je vous dirai actuellement : Rentrons au dedans de nous-mêmes, examinons la conduite des autres hommes, quels que soient leur âge, leur condition, leur éducation, leurs principes; ne voyons-nous pas en nous, ne découvrons-nous pas dans les autres je ne sais quel instinct plus ou moins prononcé, qui nous porte tous indistinctement à supplier, à notre manière, la toute-puissance divine en faveur de ceux que nous avons perdus? Considérez ces hommes qu'on a crus longtemps, qui se sont crus peut-être eux-mêmes sans aucune conviction, sans aucune pensée religieuse; considérez ceux dont l'impiété a tellement bouleversé les âmes qu'elles sont dans un état mille fois plus déplorable que si elles n'avaient jamais reçu aucune éducation religieuse; comme ces bonnes terres qu'un torrent dévastateur a rendues pires que si elles n'avaient jamais été cultivées. S'ils viennent à perdre une personne tendrement aimée, ils se montrent aussitôt religieux, du moins à leur manière. Ils prient, ils font des vœux. Il ne leur serait peut être pas facile à eux-mêmes d'expliquer la valeur de leurs actes; mais ces actes ont pourtant une signification. Ne reconnaissant point le dogme du purgatoire, ceux dont nous parlons en ont du moins le pressentiment, si je puis m'exprimer de la sorte, et ils agissent en conséquence. Oui, je le soutiendrai toute ma vie, il est impossible à l'homme le plus impie, le plus immoral, le plus dur, le plus abruti, de rester longtemps calme en face d'un cercueil, pourvu qu'il s'abandonne aux réflexions qui lui sont alors tout naturellement suggérées. Quand il aura longtemps et sérieusement contemplé, dites-lui de rentrer au dedans de lui-même, et il sentira je ne sais quelle vague terreur, je ne sais quelle défaillance interne qui lui feront reconnaître le besoin, la nécessité même d'une intervention céleste pour ceux qui ne sont plus, intervention qu'il s'empresse de réclamer pour les autres, comme il désire qu'on la réclame un jour pour lui. Il y a donc au fond du cœur un sentiment inné, universel, indestructible, qui proclame, d'une manière plus ou moins claire, plus ou moins directe, l'existence du purgatoire.

« La raison arrive encore au même résultat. Éclairée des lumières de la foi, elle nous enseigne que, sans être coupable de péchés graves, l'homme peut mourir, et meurt même la plupart du temps coupable d'un grand nombre de péchés véniels, ou bien avant d'avoir entièrement satisfait à la justice divine pour les péchés mortels dont il a reçu le pardon. D'où elle conclut la nécessité pour lui de rester, après la mort, dans les flammes du purgatoire jusqu'à ce qu'il ait acquis une pureté parfaite, et soit devenu digne de s'unir à Dieu, qui est la sainteté même. »

Ainsi, tout semble se réunir pour prouver le purgatoire. D'où il suit que personne ne saurait avoir aucun prétexte de le nier, à quelque subterfuge qu'il ait recours.

Vous admettez vous-même, nous dit-on, qu'il n'y en aura point après le jugement général; pourquoi n'en serait-il pas ainsi auparavant?

« La conséquence n'est pas rigoureuse, » avons-nous répondu encore à cette objection, dans l'ouvrage que nous venons de citer. « Il n'y aura plus de purgatoire après le jugement général parce que déjà aura été atteint le double but pour lequel Dieu l'a établi : je veux dire la purification des âmes et la satisfaction à sa justice infinie. Ceux qui mourront à la fin du monde, ou qui n'auront point encore achevé de subir la peine à laquelle ils auront été condamnés, ceux-là souffriront immédiatement autant qu'ils le devront pour être jugés dignes du royaume éternel. S'ils souffrent moins longtemps, ils souffriront davantage, et l'intensité compensera chez eux ce qui aura manqué du côté de la durée. Que la dette soit acquittée en totalité ou par parties, elle n'en est pas moins acquittée également dans l'un et l'autre cas.

« On me dira peut-être ici : Pourquoi donc n'en serait-il pas ainsi avant le jugement dernier? Ce serait la même chose comme vous en convenez, et la justice divine s'exercerait d'une manière plus uniforme.

« Pourquoi...? Mais si nous voulions avoir la raison de chaque chose, si nous voulions savoir surtout quels sont les motifs des impénétrables desseins de Dieu, nous serions promptement écrasés sous le poids de cette glorieuse majesté que nous aurions imprudemment scrutée, pour parler le langage des saintes Ecritures (*Prov.* xxv, 27). Je vais essayer pourtant de résoudre cette difficulté, parce que la réponse que j'ai à donner me fait entrer dans le fond même de mon sujet.

« Je dirai d'abord que, le temps détruit, il me paraît rationnel que Dieu ne conserve pas non plus un purgatoire temporel qui se trouve intimement lié à la conservation de l'Eglise sur la terre. C'est là la raison métaphysique de la chose. La raison morale, que je vais donner actuellement, me semble beaucoup plus importante à approfondir.

« Il est évident que dans ses actes, dans ceux principalement qui ont rapport à notre religion, Dieu ne perd jamais de vue la sanctification de l'homme, ce chef-d'œuvre, ce complément, ce résumé de la création terrestre. Sa propre gloire sans doute doit être la fin dernière de tout ce qu'il fait : autrement, a dit le pieux et savant Fénelon, il agirait d'une manière moins parfaite que la

créature qui se propose pour but la gloire du Créateur. Mais, rien ne pouvant servir autant à cette gloire que notre propre sanctification, Dieu par cela même ne la perd jamais de vue, comme nous venons de le dire. Or la sanctification de l'homme, voilà précisément la raison pour laquelle Dieu a voulu que le purgatoire subsistât tant que durerait le monde, et qu'il cessât d'exister avec lui. Le monde détruit, à quoi servirait-il? A satisfaire pleinement à la justice divine, en achevant de purifier les âmes? Mais ce but est également atteint par une souffrance plus grande et moins prolongée. Il subsiste avec le monde, pour que le cri des victimes qu'il renferme soit un incessant appel à nos cœurs et nous entraîne à la pratique de toutes les vertus, à l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres.

« Qui ne le voit? Qui n'en a fait mille fois la remarque? Entrez dans les églises; voyez ce qui se passe dans le monde; pénétrez, par la pensée, au fond des cœurs : pourquoi ces chants lamentables, ces cérémonies funèbres? Pourquoi ces visites aux malades, ces aumônes, ces pratiques de mortification, après un enterrement? Pourquoi ces saintes pensées, ces élans du cœur vers le ciel, à la vue d'une tombe entr'ouverte? Il est aisé de le comprendre, c'est pour obtenir de Dieu la délivrance des âmes que l'on suppose être dans le purgatoire. Ajoutons ici que c'est là le motif qui agit le plus efficacement sur le cœur endurci de l'homme, et que c'est souvent le seul qui fasse impression. Pourquoi ce jeune impie est-il devenu tout à coup profondément religieux? Pourquoi ce vieillard verse-t-il avec joie dans le sein des pauvres l'argent dont jusqu'ici il avait fait son dieu? Pourquoi cette femme mondaine est-elle devenue presque subitement le modèle des plus nobles vertus chrétiennes? Vous ne l'ignorez pas, c'est qu'ils ont perdu ceux à qui ils étaient le plus attachés en ce monde; et, pour hâter leur bonheur dans l'autre vie, ils se déterminent sans peine aux plus difficiles sacrifices, à une conduite tout opposée à celle qu'ils ont eue jusqu'ici. Ils ne pensaient nullement à Dieu pour eux-mêmes; ils y pensent tous les jours pour des âmes si chères. Ils s'exposaient eux-mêmes sans inquiétude à d'éternels supplices; ils craignent de laisser souffrir un temps plus ou moins considérable ceux qu'ils ont aimés, et ils s'empressent d'abréger leurs souffrances en se soumettant avec amour aux plus saintes prescriptions de la religion. Retranchez le dogme du purgatoire tel que nous le reconnaissons, et les vivants ne penseront aux morts qu'un instant et d'une manière superficielle; ou, s'ils y pensent profondément et longtemps, on ne les verra jamais du moins se consacrer pour eux à une vie d'abnégation et de vertus. Ce dogme est donc une source inépuisable de bonnes œuvres, et par conséquent un moyen efficace de sanctification pour les âmes. Dieu seul connaît parfaitement tout le bien qui se fait sur la terre, et quel en est le principe. Pourtant je ne crains pas de me tromper en affirmant qu'une somme importante de ce bien, la plus importante peut-être, provient chez l'homme de sa croyance au purgatoire, à ce purgatoire temporel, tel que nous l'enseigne la religion catholique, dont nous pouvons diminuer l'intensité et la durée par nos bonnes œuvres. »

Ce sont les prêtres qui enseignent cela, ajoutez-vous, pour avoir des Messes et autres cérémonies funèbres qui toutes leur rapportent.

Oui, sans doute, ce sont les prêtres qui enseignent cela, et il le faut bien, puisqu'ils sont chargés d'enseigner toutes les vérités de la religion. C'est une de celles auxquelles ils reviennent le plus fréquemment partout, et sur lesquelles ils insistent le plus énergiquement, et ils ont raison, puisqu'il n'y en a pas qui fassent plus d'impression sur les cœurs, et nous portent plus sûrement à l'accomplissement de nos devoirs religieux, à la pratique de toutes les vertus, ainsi que je viens de l'établir, et qu'il est facile à chacun de s'en convaincre. Entendez-vous la chose autrement? Voulez-vous dire, par exemple, que ce sont les prêtres qui ont inventé ce dogme, ou qu'ils l'enseignent sans y croire eux-mêmes? Vous diriez cela sans raison, ou, pour mieux dire, contre toute raison.

Les prêtres auraient inventé le purgatoire? En ce cas, ce sont donc les prêtres qui ont écrit le passage des Ecritures que j'ai cité précédemment, et mille autres où la même doctrine se trouve enseignée aussi sûrement, quoique en termes moins clairs? Ce sont donc les prêtres qui ont composé également les deux passages de Platon et de Virgile que j'ai placés aussi sous les yeux du lecteur, et un nombre infini d'autres passages qui prouvent que l'antiquité croyait comme nous que les âmes des morts ont besoin de purification, et que cette purification s'obtient surtout par des sacrifices offerts à la Divinité?

Ce sont les prêtres qui ont inventé le purgatoire? Mais citez donc le nom du premier inventeur, l'époque où cette invention s'est faite? Citez cela approximativement du moins. Quoi! ce serait venu de soi, sans bruit, sans réclamation de personne contre la nouveauté gênante, sacrilége, simoniaque? Vous ne le ferez croire à personne, et probablement vous ne le croyez pas non plus vous-même.

Les prêtres enseignent le dogme du purgatoire, sans y croire! Interrogez-les tous vous-même, et, ce qui est mieux encore, interrogez leurs actes, et ces actes vous diront, comme leurs paroles, qu'il ne se passe peut-être pas un seul jour sans qu'ils prient, dans leur particulier et sans espoir d'aucune rétribution, pour leurs parents et leurs amis défunts, sans qu'ils fassent pour eux-mêmes provision de mérites, si je puis m'exprimer de la sorte, afin que soit abrégé le plus possible ce temps d'expiation qu'ils s'attendent à passer, eux aussi, dans les flammes du purgatoire, sans qu'ils recommandent ins-

tamment de prier pour eux, après leur mort. Quand ils voient cette mort approcher, ils font cette recommandation d'une manière bien plus pressante et bien plus remarquable. Est-ce qu'il meurt beaucoup de prêtres sans laisser, soit de vive voix, soit par écrit, un certain nombre de Messes à dire et des bonnes œuvres à faire à leur intention? C'est un fait public, dont peuvent déposer les hommes les plus honorables, les populations entières? Et, si cela est incontestable, comment pouvez-vous dire que les prêtres ne croient pas eux-mêmes à l'existence du purgatoire, et qu'ils n'enseignent ce dogme que par intérêt? Sans doute ils reçoivent ordinairement une certaine rétribution pour les Messes qu'ils disent, pour la plupart des cérémonies funèbres qu'ils accomplissent à l'intention des morts, et cela est bien naturel, puisque, comme l'enseigne saint Paul, le prêtre doit vivre de l'autel auquel il est attaché (115); mais qu'est-ce que cela pour des fonctions toujours ennuyeuses et répugnantes, surtout si elles sont remplies sans conviction, quelquefois tristes et déchirantes? Qui ne comprend d'ailleurs que, ces fonctions supprimées, les émoluments du prêtre seraient à peu près les mêmes; car ces émoluments ne sauraient être moindres, comme on en convient généralement, et il faut bien après tout que le prêtre vive dans son état, comme tout autre. Voyez le ministre protestant. Il n'a ni Messes à dire, ni cérémonies funèbres à accomplir, pour la délivrance des âmes du purgatoire; et cependant il est beaucoup plus riche, généralement parlant, beaucoup plus heureux, au point de vue terrestre surtout, que le prêtre catholique, obligé de prier chaque jour, non-seulement pour les vivants, mais aussi pour les morts.

Les prêtres auraient inventé le purgatoire, pensez-vous...! Ah, si cela était, il ne faudrait pas les en blâmer, mais les en louer hautement; au lieu de déchirer la mémoire de ces utiles inventeurs, il faudrait leur accorder une bonne part dans ces honneurs funèbres qu'ils nous auraient appris à rendre aux trépassés, car ils auraient fait là l'invention la plus consolante, la plus utile, la plus féconde en vertus qu'il soit possible d'imaginer. Nous l'avons déjà dit, et il est inutile de nous répéter. Contentons-nous de citer seulement ici le témoignage de deux laïques dont la parole fera, ici surtout, beaucoup plus d'impression que la nôtre.

« Qui ne voit la portée morale d'un tel dogme, » dit, après avoir prouvé et expliqué le dogme du purgatoire, le savant auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme*, « qui ne voit la confiance qu'il inspire, les motifs qu'il présente à la vertu? Que ne peuvent le souvenir d'une mère, la foi dans son intercession au ciel, pour les enfants qu'elle a laissés sur la terre? Que ne peut la foi dans l'efficacité de nos bonnes œuvres pour la délivrer des maux qu'elle souffre, et que son amour pour nous lui a peut-être attirés? Que ne peut l'espoir de notre réunion dans le sein de ce Dieu qui nous a faits les uns pour les autres et tous pour lui, et qui ne fera que consommer son ouvrage en nous réunissant? Ainsi d'un père, d'un enfant, d'une épouse, d'un frère, d'un ami. »

En exprimant ces touchantes pensées, l'apologiste que nous venons de citer ne faisait que répéter celles d'un autre écrivain qui avait combattu précédemment, avec beaucoup plus d'éclat, pour la même cause : « Admirable commerce, » s'écrie ici l'illustre auteur du *Génie du christianisme*, « admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi, chétif mortel, devient un bien commun pour tous les Chrétiens; et, de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, de même ma justice est passée en compte aux autres. — C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu; et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur. »

Q

QUATRE-TEMPS.

Objection. — L'Eglise saisit pourtant toutes les occasions qui se présentent d'imposer à ses enfants des actes de pénible mortification.

—

Réponse. — Le jeûne des Quatre-Temps est celui qui s'observe dans l'Eglise à l'occasion des quatre saisons de l'année. Chacun est de trois jours : le mercredi, le vendredi et le samedi. Le premier est au commencement du Carême, le second dans la semaine de la Pentecôte, le troisième dans le mois de septembre, et le quatrième dans le mois de décembre.

Les incrédules et les mauvais Chrétiens ne voient guère arriver ces jours sans se permettre quelques attaques contre le jeûne en général, contre celui-ci en particulier. Nous avons parlé ailleurs du jeûne en général; donnons quelques explications sur le jeûne des Quatre-Temps.

L'Eglise saisit pourtant, nous dit-on, toutes les occasions qui se présentent d'imposer à ses enfants des actes de pénible mortification.

(115) *Nescitis quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt, edunt.* (*I Cor.* IX, 13.

Dites plutôt de sanctification et de bonheur...! De sanctification, cela est évident, puisque le jeûne est un moyen de sanctification en soi, et qu'il appelle après lui toutes sortes d'autres bonnes œuvres, comme la prière et l'aumône. J'ai ajouté aussi le bonheur, puisque, après ces quelques jours de jeûne, nous nous sentons meilleurs Chrétiens, plus rapprochés du ciel, plus heureux même dès cette vie.

J'ai connu des hommes sensuels qui n'appelaient jamais ces sortes de jeûne que les *contre-temps*. Oui, les *contre-temps* pour les passions, les *contre-temps* pour les démons, les *contre-temps* pour le mal...! Mais, pour la vertu, pour le ciel, pour notre bonheur bien entendu, pour notre bonheur éternel surtout, ce sont des jours avantageux au contraire, des jours de salut, comme dit saint Paul : *Ecce nunc dies salutis.* (*II Cor.* VI, 2.)

Que l'Eglise saisisse toutes les occasions qui se présentent d'imposer à ses enfants des actes de sanctification, fussent des actes durs à la chair, des actes de mortification, et même de pénible mortification, comme vous avez dit, cela ne doit surprendre personne. N'est-ce pas sa mission sur la terre? Le monde ne laisse échapper aucune des occasions qui se présentent pour détourner les hommes de la voie qui conduit au ciel, et les entraîner dans l'abîme de l'enfer. Donc, aussi, l'Eglise de Jésus-Christ, qui est sur la terre pour combattre le monde, doit saisir toutes les occasions qui se présentent pour éloigner ses enfants des sentiers de la perdition et les conduire au ciel. Or, le précepte du jeûne est un des moyens les plus propres à obtenir ce grand résultat; et j'ajouterai que ce moyen est d'autant plus efficace qu'il est employé plus à propos, comme en cette circonstance.

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de rechercher à quelle époque précise remonte le jeûne des Quatre-Temps, ni pour quelle raison il a été positivement institué. Qu'il nous suffise de dire ici qu'il est de la plus haute antiquité, et que, outre les motifs particuliers que chacun de nous peut avoir en l'observant, l'Eglise en propose deux généraux : le premier est d'appeler les bénédictions célestes sur les fruits de la terre, à la production desquels concourent les quatre saisons de l'année; le second est d'appeler également les bénédictions divines sur les ordinations des ministres de la religion, qui se font ordinairement en ces temps-là.

Touchante sollicitude de l'Eglise, notre Mère! Elle sait qu'il y a pour chacun de nous, une double vie, celle du corps et celle de l'âme, la vie matérielle et la vie spirituelle, deux sortes de biens, par conséquent, les biens matériels, qui entretiennent en nous la vie du corps, et les biens spirituels qui entretiennent également en nous la vie de l'âme, les biens matériels qui nous viennent de la terre, et les biens spirituels qui nous viennent du ministère sacerdotal; elle ne cesse donc de le rappeler à ses enfants en temps opportun, elle fait tout ce qui dépend d'elle pour les porter à obtenir de Dieu, par leurs bonnes œuvres, de ne point tarir la double source de ces biens, mais de la rendre, chaque jour, au contraire, de plus en plus abondante et salutaire.

QUÊTE.

Objections. — Des quêtes, et encore des quêtes, et toujours des quêtes de la part du clergé! — Pourquoi dans l'église? — C'est une cause de distraction, pour ne rien dire de plus. — Ne pourrait-on pas penser que vous en gardez une partie pour vous? — On n'ose vous refuser souvent; et on donne alors beaucoup plus qu'on ne peut. — Pourquoi ne pas laisser chacun faire sa charité comme il l'entend?

Réponse. — Sous une forme ou sous une autre, il y a toujours eu des quêtes en ce monde, et il y en aura probablement toujours. C'est une conséquence des besoins de l'humanité, et de la nécessité de recourir aux âmes compatissantes pour y subvenir. Il y en avait chez les Juifs, comme aujourd'hui, malgré la dureté proverbiale de leur cœur. Témoin ce tronc devant lequel se plaça Jésus-Christ, et où il vit la pauvre veuve venir après les riches qui avaient fait de grandes offrandes, et mettre encore plus qu'eux, comme il le fait remarquer si sensément à ses disciples, *car tous les autres avaient mis de leur superflu, tandis qu'elle avait donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre : « Omnes enim ex eo, quod abundabat illis, miserunt : hæc vero de penuria sua omnia quæ habuit misit totum victum suum. »* (*Marc.* XII, 43.) On en fait dans les assemblées profanes, comme dans les assemblées religieuses. On ne l'a jamais trouvé mauvais. On ne le trouve pas mal encore sans doute intérieurement. On le blâme dans le clergé. C'est assez naturel : ce qui est bien chez les autres doit être mal chez lui, aux yeux de la prévention et de la haine.

Des quêtes, et encore des quêtes, et toujours des quêtes de la part du clergé! nous dit-on quelquefois.

Des quêtes! dites-vous. Cela vous étonne? Mais, je viens de vous le faire remarquer, il y en a toujours eu partout, et il y en aura toujours. C'est la conséquence des grands besoins de l'humanité. La misère est souvent comme un torrent qui menace d'emporter une portion notable de l'humanité. Il faut bien que nous réunissions nos efforts pour empêcher ou réparer ses ravages.

Des quêtes, et encore des quêtes!

Y en a-t-il autant que vous semblez le croire? Vous exagérez beaucoup, ce me semble. Voyez dans la campagne, par exemple! Il est des lieux où il n'y en a jamais ou presque jamais. Dans les lieux où il y en a le plus souvent, c'est une fois par semaine. Or, qu'est-ce que cela comparativement aux

besoins des uns et aux ressources des autres? Dans les villes, il y en a plus fréquemment; mais c'est que, d'une part, les besoins sont beaucoup plus grands, et d'une autre part, les ressources beaucoup plus grandes. Tout se fait donc, en cela, avec proportion et sagesse.

Des quêtes, et encore des quêtes, et toujours des quêtes de la part du clergé!

C'est que, voyez-vous, les besoins nous pressent de toutes parts. Besoins pour les pauvres, qui sont partout si nombreux, dont quelques-uns vous appartiennent sans doute à un titre quelconque, au nombre desquels vous serez peut-être un jour, si vous n'y êtes même déjà; besoins pour l'Eglise qui n'est pas seulement la maison du Seigneur, mais la vôtre aussi, et quelle maison! celle de votre âme; besoins pour les séminaires, ces maisons saintes où sont formés les prêtres qui continueront auprès de vous la divine mission de Jésus-Christ, où sont élevés vos enfants peut-être, des parents du moins et des amis, où vous seriez bien aise de venir vous réfugier vous-même si, comme Paul, vous étiez appelé, par un miracle de la grâce, de la persécution à l'apostolat; besoins pour la propagation de la foi, cette divine lumière qui nous a été apportée d'ailleurs, et que nous devons, à notre tour, communiquer à d'autres pays, afin que de là, ou du ciel du moins, ses rayons nous reviennent. En pensant à ces besoins et à d'autres encore qu'il est inutile de rappeler ici, comprenez-vous pourquoi tant de quêtes quelquefois?

De la part du clergé! remarquez-vous. Est-ce que vous n'en voyez pas la raison? Qui connaît le mieux tous les besoins qui se font sentir parmi nous? Le prêtre. Qui a le plus de moyens de faire impression sur les cœurs? Le prêtre. Qui peut nous faire bien connaître, goûter et pratiquer, la grande et difficile vertu de charité, de manière à ce qu'elle soit en même temps agréable à Dieu et utile à l'humanité? Le prêtre. Il est donc naturel que le clergé soit habituellement à la tête des quêtes qui se font. Est-ce que vous enviez son sort, par hasard? Ce serait bien à tort, car il est évident, d'une part, qu'il ne peut demander ni faire demander sans commencer par donner lui-même, et, d'une autre part, que rien ne doit lui répugner davantage. La quête, c'est-à-dire la prière faite à l'homme pour avoir son argent, ou, ce qui est souvent la même chose, pour lui arracher le cœur, quoi de plus pénible! Il faut pour cela, ce me semble, ou avoir dépouillé tout sentiment de pudeur ou l'avoir foulé aux pieds par force de caractère ou par vertu.

Pourquoi dans l'église? nous dit-on, encore, en parlant des quêtes.

C'est bien simple pourtant. Les causes pour lesquelles la plupart des quêtes se font dans l'église sont aussi nombreuses que solides et frappantes. La première, c'est parce que c'est là que les fidèles se trouvent ordinairement rassemblés. Une seconde raison, c'est que les fidèles étant sous les yeux de Dieu et voyant là aussi, la plupart du temps, les besoins auxquels il s'agit de subvenir doivent ouvrir plus facilement leur cœur à la commisération. Une autre raison encore, c'est que c'est là, en face des saints autels, en présence de Jésus-Christ réellement et substantiellement présent au sacrement de l'Eucharistie, quelquefois même au moment de le recevoir, ou après l'avoir reçu, que nous devons le mieux et le plus utilement pratiquer cette divine vertu. Ailleurs, nous nous sentons portés à méconnaître les besoins pour lesquels on vient solliciter notre charité; à l'église nous ne le pouvons pas, ou du moins, nous ne le pouvons pas aussi facilement; parce que Dieu est là qui éclaire notre aveuglement ou réprime nos murmures: « Ces pauvres, » nous dit-il, « ce sont vos frères, mes enfants, les membres souffrants de mon humanité; cette Eglise, c'est mon épouse; ce sacerdoce, c'est moi-même; la propagation de la foi, c'est l'extension de ma lumière. » Ailleurs, nous sommes tentés de nous enorgueillir du bien que nous pouvons faire, de corrompre ainsi nos bonnes œuvres, et de les changer en mauvaises, ne leur laissant de saint que l'écorce. A l'église ce n'est plus la même chose; parce que Dieu est là qui nous dit : *Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu; et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu? « Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* » (*I Cor.* IV, 7.)

C'est, objectez-vous, une cause de distraction, pour ne rien dire de plus.

Voilà un inconvénient; mais en quoi n'en trouvez-vous pas ici-bas, si vous y regardez de près, quelque excellente que soit la chose? Est-ce que la cloche qui sonne pour vous inviter au recueillement et à la prière, pour faire plus d'impression sur tout votre être, même sur votre nature physique, est-ce que la procession qui se met en marche pour frapper davantage votre imagination, est-ce que le chant des psaumes, des hymnes, des paroles mêmes les plus élevées et les plus saintes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est-ce que ce ministre de la religion qui monte en chaire, qui s'abandonne à tous les mouvements de l'éloquence... est-ce que tout cela n'est pas aussi une cause de distraction, pour ne rien dire de plus? Allez-vous en conclure aussi qu'il faut le condamner et le supprimer? Non, me répondrez-vous. C'est à chacun à se tenir sur ses gardes. S'il s'aperçoit que ce qui a été établi pour le bien tourne au mal, c'est à lui de l'arrêter et de se maintenir dans le bien avec l'aide de la foi et tous les secours que la prudence suggère. Je vous en dirai autant des quêtes qui se font habituellement dans l'église. C'est une cause de distraction, pour ne rien dire de plus, avez-vous objecté, et il serait à propos de les supprimer. » Vous vous trompez, » vous répondrai-je aussi, « car c'est là une mesure extrême à laquelle il n'est pas nécessaire d'en venir. C'est à cha-

cun de nous à se tenir sur ses gardes. Si nous nous apercevons que ce qui a été établi pour le bien tourne au mal, c'est à nous de l'éviter, et de nous maintenir fortement dans le bien avec l'aide de Dieu et toutes les ressources de la prudence humaine. » Ici, du reste, le bien est évident. C'est la charité, vous ai-je dit, la charité pour les plus pressants besoins de la religion et de l'humanité. Or, bien loin de nuire à la piété, la charité en est, au contraire, la compagne la plus ordinaire; elle est sa divine sœur. La piété et la charité! mais c'est là tout le christianisme : dans ces deux choses consistent toute la Loi et les Prophètes, nous dit Jésus-Christ. *In his duobus mandatis universa Lex pendet et Prophetæ.* (*Matth.* XXII, 40.)

Ne pourrait-on pas penser que vous en gardez une partie pour vous? nous objecterez-vous encore.

Qui donc pourrait penser cela? les pieux fidèles, les honnêtes gens? Non, bien sûr; car la piété et la probité ne soupçonnent pas le mal alors même qu'il existe, à plus forte raison quand il n'existe pas. Les impies, les gens corrompus ou malhonnêtes? Cela ne doit pas nous surprendre; car de tels gens voient partout, dans les choses mêmes les plus saintes, le mal qui est dans leur cœur et autour d'eux. Il n'y a point à s'inquiéter de leur jugement; car, comme on dit, leur réprobation est une recommandation : *Istorum reprobatio, commendatio est.*

Vous soupçonneriez la probité du prêtre! et non pas de tel ou tel prêtre en particulier, mais du prêtre en général; de tout prêtre, c'est-à-dire du clergé, c'est-à-dire de l'Eglise. Alors ce ne sont point les quêtes seulement qu'il faut supprimer, c'est la religion.

Vous soupçonneriez la probité du prêtre, du ministre de la religion, du représentant de Jésus-Christ, de celui en qui l'Homme-Dieu descend chaque jour pour y renouveler ses lumières et ses vertus, et les répandre par lui sur toute la terre, comme le soleil reparaît chaque jour à l'horizon pour éclairer de nouveau et réchauffer le monde! Vous le soupçonneriez, vous, disciple de ce Jésus-Christ, membre de cette religion dont il est le ministre; vous, nourri souvent peut-être et même élevé par lui! Mais comment cela se fait-il? les hérétiques et les incrédules ne le soupçonnent pas toujours. Il est de notoriété publique, en effet, que beaucoup d'hérétiques et d'incrédules ne croient pas pouvoir mieux faire leurs charités que par le ministère du prêtre catholique. J'ai entendu dire souvent à un prêtre de Tours que, quand il allait faire sa quête dans une maison dont le chef était protestant, quoiqu'il n'eût rien demandé à ce dernier, vu la diversité des croyances religieuses, il en recevait cependant une riche offrande, avec ces consolantes paroles : « Monsieur l'abbé, voilà pour vos pauvres! » Entendez-vous bien ces paroles sorties d'une bouche protestante? Les pauvres, ce sont particulièrement les pauvres du prêtre. Donc, c'est à lui à s'en occuper, et aux autres à lui venir en aide pour cela. De là toutes les quêtes faites par le clergé, à l'église comme ailleurs; quêtes grossies souvent par l'offrande inattendue de ceux à qui on était bien loin de penser. Nous venons de voir, par la publicité donnée à quelques actes de la vie de Béranger, que, quand il vint demeurer à Paris, sur la paroisse Sainte-Elisabeth, il alla trouver le curé qu'il avait déjà connu à Passy, et, ayant fait son offrande en faveur des pauvres, il mit à la disposition du digne ministre de la religion pareille somme pour chaque année et son dévouement pour chaque jour. Dieu le lui a bien rendu, comme on dit communément; car la charité a rappelé, assure-t-on, dans son cœur la foi qui en était exilée depuis longtemps.

On n'ose vous refuser souvent, ajoute-t-on, et on donne alors beaucoup plus qu'on ne peut.

C'est un malheur qui n'est pas bien à craindre, car il ne doit arriver guère souvent. Quoi donc! en ce moment surtout, quand les cœurs sont glacés, resserrés au dernier point par l'égoïsme, porté aussi à ses limites extrêmes, vous craignez qu'on n'aille frapper trop souvent, trop fortement, à la porte des cœurs, et qu'on ne les fasse ouvrir trop largement? Ah! si vous n'avez pas d'autres causes d'inquiétude, vous pouvez dormir tranquille.

Et quand cela arriverait plus souvent, quel si grand malheur, d'ailleurs? C'est précisément le cas de cette veuve dont nous avons parlé au commencement de cet article, et qui avait donné, dit Jésus-Christ, tout ce qui lui restait pour vivre : *De penuria sua omnia quæ habuit misit totum victum suum.* (*Marc.* XII, 43.) Remarquez-vous cette abondance d'expressions, comme pour mieux faire comprendre l'action? Elle était indigente : *de penuria sua;* elle mit tout ce qu'elle avait : *omnia quæ habuit misit...;* et c'était tout ce qu'elle avait pour vivre : *totum victum suum.* Notre-Seigneur l'a-t-il blâmée? Au contraire, il admire sa charité et l'élève au-dessus de la charité des autres; il la fait admirer de même à ses disciples, et, en voulant que cette charité fût racontée dans son Evangile avec ses propres actions, il lui fait donner la plus haute approbation et la plus grande récompense qu'elle pût avoir après l'approbation et la récompense du ciel.

Mais, direz-vous, avec cela on peut souffrir et faire souffrir les siens.

N'est-ce donc pas là précisément le christianisme, la vertu, en général? Qu'est venu faire Jésus-Christ sur la terre? que veut-il que les siens fassent à son exemple? Vous devez le voir, souffrir volontairement, pour adoucir les souffrances des autres et les porter au bien. Toute vertu est un sacrifice plus ou moins grand de soi-même à Dieu et à l'humanité. Et vous ne voudriez pas qu'il en fût ainsi de la charité, qui est positivement l'amour de Dieu et des hommes? Mais

c'est méconnaître les idées les plus fondamentales et les plus simples.

Pourquoi, avez-vous dit enfin, ne pas laisser chacun faire sa charité comme il l'entend?

C'est aussi ce que nous faisons la plupart du temps; car c'est le précepte positif de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est l'essence même de la vertu. C'est le précepte positif de Notre-Seigneur, qui veut que, quand nous faisons l'aumône, notre main gauche ignore ce qu'a fait notre main droite : *Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua.* (*Matth.* VI, 3.) C'est aussi, en quelque sorte, l'essence même de la vertu qui doit être toute volontaire et cachée. Mais, outre ces aumônes particulières, sans lesquelles notre charité ne serait point conforme à la doctrine chrétienne et n'aurait aucune récompense à attendre dans le ciel, il faut encore des charités publiques et communes faites par le prêtre ou par tout autre chargé comme lui de la direction de l'humanité.

Il faut des charités publiques pour l'édification; il faut des charités communes, afin de pouvoir subvenir à ces grands besoins dont nous parlions au commencement, et contre lesquels les efforts individuels seraient insuffisants; il faut des charités faites par le prêtre ou par tout autre chargé comme lui de la direction de l'humanité pour soulager ces misères secrètes qui ne peuvent être connues que de Dieu et de celui qui le représente le mieux sur la terre. De là les quêtes nombreuses faites par le clergé; quêtes qui semblent vous étonner, vous scandaliser même, mais qui n'en sont pas moins utiles, et même nécessaires quelquefois.

A l'appui de ce que j'avance, je vais citer un fait dont j'ai été moi-même témoin.

Un homme chargé d'une nombreuse famille, qu'il ne pouvait soutenir que par le fruit de son travail, fut pris un jour d'une attaque subite qui faisait craindre pour sa raison, si ce n'est même pour sa vie. Outre les besoins de tout genre que la charité publique eut dès lors à satisfaire dans cette malheureuse famille, elle avait encore à acquitter une partie des dettes faites chez le boulanger, pour que celui-ci continuât à lui fournir le pain qui était, comme toujours, de première nécessité. Le curé de la paroisse fit un appel à ses paroissiens, et commença une quête qui produisit immédiatement une centaine de francs. Une personne seule refusa de donner, disant peut-être alors, comme vous le faites en ce moment : « Des quêtes! et encore des quêtes, et toujours des quêtes de la part du clergé! » Comme elle avait bien le moyen de donner, et qu'elle ne voulait pas laisser dire que c'était par dureté de cœur qu'elle avait refusé, elle porta le soir à notre pauvre famille un gros morceau de pain. Elle avait donné par là autant et plus peut-être que la plupart de ceux qui avaient contribué à former les cent francs de la quête. Mais, je vous le demande, si chacun en eût fait autant, au lieu de répondre à l'appel du prêtre, qu'en serait-il résulté? Rien, ou du moins peu de chose; de l'encombrement même peut-être; tandis que les cent francs de la quête remirent à flot notre pauvre famille, et lui permirent de voguer, je ne dirai pas heureusement, mais moins tristement sur la mer de ce monde.

Au lieu de blâmer, et quelquefois hautement, les moyens de charité approuvés par la religion, partout et toujours en usage parmi les hommes, ayons donc soin de les seconder de tous nos efforts; et, aussi, au lieu des malédictions, nous recevrons toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

R

RACE HUMAINE.

Objection. — Vous dites que nous descendons tous du même père : ce n'est guère croyable, à voir cette diversité de formes et de couleurs.

—

Réponse. — C'est vrai; mais, comme on dit ordinairement, il ne faut point juger le vin au cercle; et j'ajouterai ici, pour continuer la comparaison, il ne faut pas juger le fût lui-même à sa couleur et à certaines particularités de sa forme.

Supposons mille pièces de vin, sorties de la même maison, pour le contenant comme pour le contenu. Par le fait de l'homme et des choses, ces pièces sont aujourd'hui dispersées en différentes parties de la France et même de l'Europe. Que de changements survenus à chacune d'elles, par suite du temps, des événements, des lieux par où elles ont passé, et surtout de ceux où elles ont séjourné! « Toutes sont sorties de chez moi, affirme le marchand, qui ne les a pas perdues de vue, et elles sont absolument les mêmes que celles qui se trouvent encore dans mon magasin. — Ce n'est guère croyable, lui répondent de toutes parts les hommes superficiels, ce n'est guère croyable à voir cette diversité de couleur et même un peu de forme. — Cela vient, ajoute le marchand, du temps, des lieux, des accidents, du climat, de l'intempérie des saisons, du contact des personnes et des choses, de tout ce que vous voudrez, mais, enfin, elles viennent toutes de chez moi, je vous l'affirme par ce qu'il y a de plus sacré, et si les connaisseurs veulent y regarder de près et parler de bonne foi, ils vous l'affirmeront de même. » Cet homme est digne de foi : c'est

déjà une grande autorité. Cependant, comme il l'a demandé lui-même, les connaisseurs s'approchent. On examine attentivement; on compare. On reconnaît partout la même marque, quoique effacée partiellement en plusieurs, le même vin, quoique bien altéré aussi en plusieurs, la même forme, quoique changée, et enfin le même bois sous des couleurs bien différentes.

Quelque défectueuse que soit cette comparaison, elle suffit pourtant déjà pour nous faire toucher du doigt toute la difficulté. « Tous les hommes sont sortis du même père, » nous dit la religion. — « Ce n'est guère croyable, » répondez-vous, avec tous les gens superficiels ou de mauvaise foi, « ce n'est guère croyable, à voir cette diversité de formes et de couleurs. » Mais enfin la religion l'affirme, et, comme sa véracité repose sur les preuves les plus fortes et les plus nombreuses, c'est bien suffisant pour nous le faire croire. Cependant, soit invitation de la religion elle-même, soit naturelle curiosité de l'homme, les véritables connaisseurs, les savants de bonne foi, ont examiné attentivement la chose. Après avoir écouté les témoignages de chacun, approfondi tout par eux-mêmes, qu'ont-ils conclu définitivement sur ce point? Ce qu'ils ont conclu! — Vous ne pouvez en douter. — Ce qu'ils ont toujours conclu, et ce qu'ils concluront toujours quand l'enseignement de l'homme s'est trouvé ou se trouvera en désaccord avec celui de la religion, à savoir que la religion a dit vrai, et vrai de tout point.

Ils ont reconnu, généralement parlant, que l'homme est partout le même, malgré toutes les diversités de couleur et de forme, que c'est partout le même caractère, la même *marque*, quoique certains traits aient été effacés ou défigurés, que c'est partout le même fond de sentiments, d'idées, de langage même, que ceux qui se sont le plus écartés du type commun, sous certaines influences, y reviennent sous des influences contraires... Que dis-je! ils ont reconnu que l'extérieur est le même au fond, malgré les différences secondaires. Que ces différences, du reste, viennent du temps, du climat, des accidents, des maladies, des habitudes, des mœurs, des passions... Quoique nous soyons tous, à peu près, sous les mêmes influences, ne remarquez-vous pas quelquefois des individus qui, sous le rapport de la forme comme de la couleur, semblent appartenir à une race différente? Supposez-les, pour une cause quelconque, relégués dans une terre écartée, sous un climat tout différent du nôtre, et, au bout de plusieurs siècles, vous aurez une race qui ne semblera guère être sortie du milieu de nous. Vous avez là peut-être l'explication de ces races toutes exceptionnelles qui font dire à certaines personnes inattentives ou mal intentionnées que les hommes ne descendent pas tous du même père, et vous devez voir aussi par là comment les hommes, quoique sortis tous de la même souche, ont pu et ont dû avoir de grandes diversités entre eux, tant pour la forme que pour la couleur, puisque les différentes parties de la terre ont été peuplées par différents individus qui, avec le type commun à la race humaine, en général, ont dû apporter leur type particulier, lequel a été encore modifié par le climat, les mœurs, les passions, les croyances, s'écartant ainsi, de plus en plus, du type commun.

Quelques nombreuses et quelques grandes que soient ces modifications, elles ne doivent en aucune manière vous surprendre. Est-ce que vous n'en trouvez pas partout et toujours de semblables et de plus considérables encore? Voyez les plantes, voyez les animaux, beaucoup plus rapprochés de nous par leur nature. Sans parler des grandes modifications accomplies déjà dans les races qui ont eu certainement la même origine; prenez plusieurs individus sortis sous vos yeux de la même souche; transplantez-les sur différentes parties du globe; laissez faire le temps; et, au bout de cinquante ans seulement, vous n'oserez plus affirmer que tous ont eu la même origine. Pourquoi n'en serait-il pas un peu de même par rapport à l'homme?

Il est bien au-dessus de toute la création terrestre, me direz-vous.

Sans doute, et personne ne le sait et ne le prouve mieux que nous; mais aussi il est incontestable qu'il a avec les autres créatures, avec les animaux surtout, bien des traits de ressemblance, matériellement du moins.

Et remarquez que ce n'est pas la religion seulement que vous attaquez, quand vous soutenez que tous les hommes ne viennent pas du même père, mais la philosophie, la raison, le sens intime de chacun, l'humanité, en un mot.

Est-ce que nous ne nous regardons pas tous comme frères? Est-ce que nous ne le disons pas, est-ce que nous ne le proclamons pas tous hautement? Est-ce que vous ne l'avez pas dit et proclamé vous-même, en maintes circonstances, encore plus énergiquement peut-être que les autres? Est-ce que nous ne cherchons pas tous, chacun à notre point de vue, à nous rendre participants des mêmes biens, ou de ce que nous regardons comme tels? Est-ce que nous ne travaillons pas tous, chacun de notre côté, à nous ramener sous l'empire des mêmes croyances, des mêmes idées, des mêmes habitudes, des mêmes mœurs, quelque divisés que nous soyons les uns des autres par les lieux, la couleur et la forme du corps? Or, je le demande ici à toute personne de bonne foi, pourquoi cela, si ce n'est parce que chacun de nous est intimement convaincu que nous ne formons tous, sur la terre, qu'une seule famille, famille profondément divisée sous bien des rapports, il faut en convenir, mais, après tout, famille unique, et que, par conséquent, nous avons tous la même origine, nous descendons tous

du même père? J'ai donc eu raison de dire qu'attaquer l'unité primitive et fondamentale de la race humaine, c'est attaquer l'humanité, en même temps que la religion.

RAISON.

Objections. — Tantôt vous me dites d'écouter ma raison, tantôt de ne pas l'écouter: Comment donc expliquez-vous cette contradiction? — Mais, si je n'écoute pas ma raison, quel guide suivrai-je?

—

Réponse. — C'est bien au nom de la *raison* et sous prétexte de revendiquer ses droits, que les choses les plus *déraisonnables* ont été dites et faites. C'est de l'orgueilleux philosophe que sont venues ces extravagances; mais, sous ce rapport aussi, le peuple est bien un peu philosophe.

Tantôt vous me dites d'écouter ma raison, tantôt de ne pas l'écouter, nous objectent certaines personnes : Comment donc expliquez-vous cette contradiction?

C'est assez facile; ou, plutôt, il n'y a ici nulle contradiction.

On entend ordinairement par raison cette lumière qui nous a été donnée pour nous éclairer. Il faut donc la suivre, marcher dans la voie qu'elle nous indique, autrement nous nous trouverions dans les ténèbres, et nous nous égarerions infailliblement. Tout le monde sait et dit cela plus ou moins, tout le monde le met plus ou moins en pratique.

Mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est que cette raison est bornée, et même excessivement bornée quelquefois, comme toutes les facultés de notre être; ce qui est incontestable encore, c'est que, faible en soi, cette raison se trouve encore considérablement affaiblie par les sens dans lesquels elle est circonscrite, par les passions qui l'aveuglent, par les erreurs, répandues dans le monde, qui la séduisent et l'égarent. De là il arrive que, sortant de son domaine, allant au delà des limites qui lui ont été tracées, ou même sans cela trompée par les sens, les passions, les erreurs, elle nous fait prendre le faux pour le vrai, le mal pour le bien. C'est alors qu'on vous dit et qu'on a raison de vous dire : « N'écoutez point votre raison! »

Il n'y a donc ici nulle contradiction. Il y a le pour et le contre, le oui et le non, il est vrai, mais ce n'est point sous le même rapport; il y a une distinction seulement; et cette distinction, n'est-elle pas naturelle, nécessaire? Ne l'avez-vous pas faite mille fois, ne la faites vous pas encore, chaque jour, vous-même?

Il s'agit d'un enfant, par exemple : « Mon ami, » lui dites-vous, « soyez toujours bien raisonnable! » Donc, suivez toujours la raison que Dieu vous a donnée pour vous éclairer. Ce même enfant, vous l'avez vu peu après s'égarer. Vous le reprenez. L'enfant s'excuse, disant que ce qu'il fait lui paraît raisonnable. « Mon ami, » lui dites-vous actuellement, « à votre âge surtout, il faut se défier de sa propre raison. Ecoutez plutôt ceux que Dieu vous a donnés pour vous guider. »

La distinction que nous faisons entre *raison* et *raison* est donc universellement admise, même par ceux qui en sont ou en paraissent étonnés. Et même, ajouterons-nous ici, est-ce une distinction à proprement parler? S'il y en a une, n'est-elle pas plutôt dans les mots que dans le fond des choses? Il est certain qu'il faut toujours suivre la *raison*, en tant qu'elle reste *raison*, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire lumière véritable, donnée par Dieu pour nous éclairer. Nous ne devons cesser de l'écouter que quand elle cesse elle-même d'être raison, en sorte qu'au lieu de pures lumières elle ne nous présente que ténèbres ou lumières trompeuses, ce qui est encore plus dangereux pour nous.

Mais, nous dit-on encore, si je n'écoute pas ma raison, quel guide suivrai-je?

Une raison plus haute et plus sûre, celle de vos parents et de vos supérieurs, par exemple, dans le cours ordinaire de la vie, celle des savants par rapport aux sciences, celle du ministre de la religion par rapport aux choses de la foi, et, par-dessus tout, l'Eglise de Jésus-Christ, qui, aux lumières naturelles des intelligences les plus élevées et les plus consciencieuses, joint encore l'assistance du Saint-Esprit.

Qu'ai-je besoin de vous le dire? Ne le comprenez-vous pas aussi bien que moi? N'est-ce pas un besoin, une nécessité pour chacun de nous, dans les différentes positions où nous nous trouvons? Voyez l'enfant sous la direction de ses parents : Sa raison n'est pas autre chose d'abord qu'une simple adhésion à la raison de ceux qui lui ont été donnés pour guides. A mesure qu'il grandit, sa raison se développe, et commence à agir d'elle-même, mais dès qu'il s'agit d'une chose un peu difficile et hors de sa portée, il est obligé, sous peine de faillir, de s'en rapporter à la décision de ceux sous la conduite desquels il a été placé. Est-ce qu'il abdique pour cela sa propre raison? Au contraire, il fait ce qu'elle lui conseille et lui prescrit même, en certains cas, de faire.

Il en est de même de l'élève entre les mains de son maître, du Chrétien sous la direction de l'Eglise.

Vous allez me demander peut-être, comment notre raison propre peut reconnaître la nécessité où elle est de s'en rapporter à une décision plus haute, et la sûreté qu'il y a pour elle dans cette décision.

Comment? Mais par elle-même. Elle serait bien faible, dit Pascal, si elle n'allait pas jusque-là. J'ajouterai, moi, que sa faiblesse même ne lui fait que mieux sentir la nécessité où elle est de s'en rapporter à une autorité plus haute que la sienne. Quant à reconnaître la légitimité, et, par conséquent, la sûreté de cette autorité dirigeante, il s'agit

dè faits si frappants, si palpables, si rapprochés d'elle, la plupart du temps, que, pourvu qu'elle soit de bonne foi et qu'elle ne se laisse point aveugler par les passions, elle est toujours à même de les apprécier. Ajoutons à cela que l'âme n'est jamais abandonnée à elle-même ici-bas, mais qu'elle est toujours, au contraire, sous la direction d'un Dieu puissant et bon, qui doit lui faciliter les moyens d'arriver à la vérité pour laquelle il l'a faite, en la créant pour lui.

RÉDEMPTION.

Objections. — L'Incarnation est déjà un mystère incroyable; mais la Rédemption, c'est plus qu'un mystère, c'est de la folie. — Est-ce qu'un Dieu pouvait mourir? Est-ce qu'il le devait, quand bien même c'eût été possible? — A quoi cela servait-il d'ailleurs? Jésus-Christ pouvait aussi bien nous enseigner nos devoirs, sans mourir sur une croix.

—

Réponse. — Naturellement orgueilleuse et indépendante, la raison humaine ne porte qu'avec impatience le joug de la foi. Tout mystère l'irrite; mais il en est contre lesquels elle s'élève avec une force extraordinaire : tel est, par exemple, le mystère de la Rédemption.

L'Incarnation est déjà un mystère incroyable, nous dit-elle ; mais la Rédemption, c'est plus qu'un mystère, c'est de la folie.

Oui, aux yeux du monde, et saint Paul en faisait l'aveu dès le commencement; mais si ce qui est folie aux yeux du monde est la force et la sagesse même de Dieu, comme nous l'enseigne ce grand Apôtre, dont la mission divine a été si bien prouvée par les miracles qu'il a faits, et l'est encore chaque jour par l'autorité qu'il conserve en ce monde où tout périt, excepté Dieu et ce qui lui appartient, pourquoi refuserions-nous de le croire? *Pour nous*, disait le céleste envoyé, *nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils ; mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu, à ceux qui sont appelés, soit Juifs, ou gentils. Parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et que ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes : « Nos autem prædicamus Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam : Quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus; et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. »* (*I Cor.* I, 23 seq.)

Oui, c'est une folie aux yeux du monde ; mais si ce qui est folie aux yeux du monde a été annoncé dès le commencement et n'a cessé de l'être jusqu'au jour de son accomplissement, par les prophéties les plus claires et les plus nombreuses, pourquoi ne la regarderions-nous pas comme la sagesse même de Dieu? Or, cela est évident aux yeux de celui qui a la moindre notion des saintes Ecritures.

Oui, c'est une folie aux yeux du monde, mais si ce qui est folie aux yeux du monde a été accompagné et suivi de toutes sortes de prodiges, pourquoi ne la regarderions-nous pas comme la sagesse même de Dieu? Or, cela est incontestable pour quiconque connaît l'histoire de Jésus-Christ et de sa religion.

Oui, c'est une folie aux yeux du monde ; mais si ce qui est folie aux yeux du monde a été plus fort que toute la sagesse des hommes, s'il a fait ce que la philosophie n'aurait même pas osé entreprendre ; s'il a dissipé l'erreur, vaincu les passions, renouvelé la face de la terre, pourquoi ne la regarderions-nous pas, je le répète, comme la force et la sagesse même de Dieu? *Christum crucifixum... Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.* Or, il suffit d'ouvrir les yeux, pour reconnaître ce merveilleux changement opéré par la croix, instrument de notre Rédemption. Ne parlez donc plus de sa folie ; ou plutôt n'en parlez que pour mieux faire ressortir la vertu divine qui l'a établie et maintenue sur la terre, victorieuse du monde entier, malgré la répulsion qu'elle devait naturellement inspirer. Et, chose de plus en plus surprenante! cette vertu divine qui fut dans la croix dès le commencement se retrouve encore en elle aujourd'hui.

Que le plus habile philosophe du monde se fasse un corps de doctrine le plus sage, le plus satisfaisant aux yeux des hommes qu'il soit possible d'imaginer. Il est bon d'observer ici que cette belle doctrine n'est point de lui, qu'il l'a empruntée à d'autres, et particulièrement au christianisme, à ce Jésus crucifié, dont il a traité, comme vous peut-être, la mort de folie. Mais n'importe, le voilà annonçant sa doctrine aux hommes avec l'éloquence la plus convaincante, la plus persuasive, la plus entraînante.... Croyez-vous qu'il entraînera, en effet, beaucoup de monde? Pas une seule ville, pas une rue, pas un quartier, que dis-je! il n'entraînera même pas sa propre maison. Que s'il a tant de peine à persuader les hommes de sa doctrine, que sera-ce donc pour la leur faire pratiquer? Mais, à la place de ce savant, prêchant une doctrine purement humaine, puisque, fût-elle tirée de l'Evangile, elle a été *déchristianisée*, si je puis m'exprimer de la sorte, en lui ôtant son cachet essentiel, la croix, mettez son cuisinier, moins que cela, le dernier des hommes, un *avorton*, pour me servir de l'expression de l'Ecriture. Que cet avorton, ayant prié au pied de la croix, ait été élevé, par la vertu qui en est sortie subitement, à la sublime dignité d'apôtre de Jésus-Christ; qu'il aille ensuite, cette croix à la main, et plus encore dans le cœur, prêcher l'Evangile aux hommes; il entraînera

des populations entières, dont pourtant il combattra tous les préjugés, toutes les passions, et cela non pas pour un jour, un mois, des années, mais pour des siècles entiers. Ce que j'avance ici est un fait qui se renouvelle chaque jour, au vu et au su de tout le monde, et dont personne ne peut douter. La Rédemption n'est donc point une folie, ou c'est cette folie de Dieu, dont parle saint Paul, qui est plus sage que tous les hommes, comme aussi c'est une faiblesse de Dieu qui est plus forte que tous les hommes. *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus.*

Est-ce qu'un Dieu pouvait mourir? demandez-vous. Est-ce qu'il le devait, quand bien même c'eût été possible?

Un Dieu, à ne le considérer que comme Dieu, la Divinité en un mot; non, cela n'est pas possible, car qui dit la Divinité, dit l'absence de toute souffrance, de toute faiblesse, l'Etre et jamais la cessation de l'être. L'Homme-Dieu? Je distingue encore: comme Dieu? Non, pour les raisons que je viens de dire. Comme homme! pourquoi non? Dès lors qu'il a la nature humaine, il en subit les conséquences. Or, une de ces conséquences, c'est la mort. Donc, la mort était possible dans l'Homme-Dieu; donc en Jésus-Christ.

Vous avez ajouté : Est-ce qu'il devait mourir, quand bien même c'eût été possible?

Pourquoi non encore, s'il vous plaît? Qui sommes-nous donc pour prescrire à un Dieu ce qu'il devait ou ne devait pas faire, dans la supposition de son Incarnation? Nous ne savons pas toujours nous-mêmes ce qu'il convient que nous fassions, et nous voudrions le dire au Verbe fait homme, à la Sagesse incarnée? Quelle ridicule présomption!

Est-ce qu'un Dieu devait mourir? dites-vous. Il y a bien peu, je ne dirai pas de christianisme, mais de philosophie, de raison seulement, dans ce que vous avancez. Le Fils de Dieu, ayant consenti à venir sur la terre accomplir l'œuvre de notre rédemption, que devait-il faire, ce nous semble, pour remplir dignement sa divine mission? Ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus saint, de plus divin même, si je puis m'exprimer de la sorte, parmi les choses humaines. Or, il n'y a rien parmi nous qui ait ces différents caractères que la vertu; et j'ajouterai que la vertu pratiquée au milieu des humiliations et des souffrances, comme elle le fut par Jésus-Christ pendant le cours de sa vie mortelle, mais surtout à l'heure de sa mort. Au lieu donc de dire que l'Homme-Dieu ne devait pas mourir, disons plutôt que la mort, et même la mort telle qu'il l'a endurée, nous paraît être une conséquence naturelle de son Incarnation. Aussi, et c'est un philosophe moderne qui en a fait la remarque, quand Platon nous représente son sage imaginaire, mourant au milieu des humiliations et des souffrances, nous peint-il, trait pour trait, Jésus-Christ.

A quoi cela servait-il, d'ailleurs? nous demande-t-on encore. Jésus-Christ pouvait aussi bien nous enseigner nos devoirs, sans mourir sur une croix.

Singulière question! Cela servait à satisfaire à la justice divine offensée par la révolte de l'homme; cela servait à nous assurer auprès de Dieu un trésor de mérites dans lequel nous pourrions tous aller puiser autant que nous en aurions besoin. Vous me direz peut-être qu'une légère souffrance suffisait pour nous assurer ce trésor inépuisable de bonnes œuvres. Sans doute; mais si Jésus-Christ a voulu boire le calice jusqu'à la lie, au lieu d'y porter seulement ses lèvres, est-ce à nous de nous en plaindre? En admettant que la souffrance est réellement indigne d'un Dieu, une petite souffrance ne le serait pas moins qu'une grande; et j'ajoute qu'elle serait moins belle, humainement parlant, parce qu'elle supposerait moins de vertu.

Vous dites que Jésus-Christ pouvait aussi bien nous enseigner nos devoirs sans mourir sur une croix.

C'est une erreur. Si Jésus-Christ n'avait point passé par les plus grandes humiliations et les plus grandes souffrances, il ne serait pas notre modèle à tous; et quand nous invitons les hommes à se soumettre en tout, comme lui, à la volonté du Père céleste, quelques-uns pourraient nous répondre : « Cet homme n'a pas tant souffert que moi; ce que vous me commandez est impossible. » Mais il n'y a qu'à leur montrer la croix, et tous aussitôt se résignent; tous ont appris, par un coup d'œil jeté sur cette croix, ce qu'ils ont à faire; et, remplis d'une invincible ardeur, tous entreprennent de l'exécuter, quelle que soit la difficulté de leur position.

Vous ne savez donc pas ce que c'est que la croix, vous qui la regardez comme indigne de Dieu et comme inutile à l'homme Je n'entreprendrai point de vous la faire comprendre, car il faudrait pour cela une intelligence infinie, je vais essayer du moins de vous en donner une idée. La croix est un livre ouvert à tous les yeux, dans l'univers entier, et sur lequel chacun peut lire ses devoirs, quels que soient son âge, sa condition, son intelligence. Livre vraiment divin! Non-seulement il offre à tous l'énergique expression de la doctrine chrétienne, mais il leur donne encore la volonté et la force de la pratiquer. Depuis que, élevée sur le Calvaire, elle a porté le salut du monde, toutes les générations qui se sont écoulées à ses pieds n'ont cessé de l'étudier; et cependant la première page n'en aura point encore été épuisée, quand, à la fin du monde, elle apparaîtra radieuse et sans être environnée d'aucun nuage, pour juger et confondre l'univers assemblé, portée par la main toute-puissante de Celui qui l'arrosa de son sang.

Ainsi, la croix nous fait connaître à tous la doctrine chrétienne; elle nous donne à

tous la volonté et la force de la pratiquer : que voulons-nous de plus ?

Entrons ici dans quelques développements, dont nous pourrions à la rigueur nous passer, mais qui ne paraîtront point, non plus, superflus, vu l'extrême importance du sujet.

« Tout le christianisme est dans le dogme de la Rédemption, » dit à ce sujet l'auteur des *Etudes sur le christianisme.* « Pour rendre cette proposition sensible, qu'on nous permette de la revêtir d'une comparaison vulgaire. S'attacher à la morale évangélique seule, en admirer la pureté, la sublimité, la fécondité, c'est considérer uniquement le cadran d'une montre, la juste distribution des heures qui y sont marquées, et l'utile fonction des aiguilles qui nous en distribuent la connaissance relative à la vérité de la marche du temps et à nos besoins. — Passer de la morale à la considération des dogmes les plus immédiats, les plus naturels, les plus universels : l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, son immortalité, un jugement à venir, et un état de châtiment ou de récompense, c'est ouvrir cette montre et en examiner les rouages divers, qui, par leur engrènement et leur jeu, portent à l'extérieur le mouvement combiné dont nous avons admiré l'utile résultat sur le cadran. — Mais tout cela n'est que résultat ou véhicule, tout cela dépend et provient d'un principe moteur, inspirateur, d'où part et où revient le mouvement pour en repartir encore, et qui est comme le ressort dans le système mécanique que nous venons de supposer : or, ce principe dans le christianisme, qui en est *la voie, la vérité et la vie?* C'est Jésus-Christ crucifié.....

« Ce qui choque l'incrédulité dans le mystère de la croix, et ce qui donne à ce mystère l'apparence d'une folie, c'est que réellement c'est un acte extraordinaire, en dehors des lois naturelles, anormal, et dès lors repoussant et incompréhensible pour qui se place dans un état ordinaire, naturel et normal. Mais tel n'est pas l'état de l'humanité. Elle est sortie de cet état normal par la chute primitive, et ce n'est que par un remède, c'est-à-dire par un moyen *anormal* comme son état, qu'elle peut se relever. Le mystère de la croix correspond au mystère du péché originel, et il ne faut jamais regarder l'un sans l'autre. L'humanité est un grand malade, et, ce qu'il y a de pis, un malade qui croit se porter bien. Dès lors, ce ne sont pas des viandes solides et des fruits savoureux qu'il lui faut, quoiqu'elle le veuille : c'est un remède, et un remède violent, quoiqu'elle ne le veuille pas. Qu'elle se récrie, qu'elle se soulève, qu'elle traite d'insensé le médecin : cela doit être, et celui-ci aurait tort de chercher à se justifier à des yeux malades; il subira l'injure, il se dira fou tout le premier, pour entrer dans les vues perverties qu'il veut redresser; mais en même temps il fera accepter le remède, dont le premier effet sera de donner à l'homme la connaissance de son mal, et de lui faire bénir et adorer la sagesse *surhumaine* et l'amour infini qui ont su si bien le contrarier pour le guérir.

« Or, tel a été l'effet du mystère de la croix sur le monde. Il a, du même coup, rendu à l'homme la connaissance de lui-même et la connaissance de Dieu, deux choses qui se lient étroitement. Il a exaucé cette simple et belle prière de saint Augustin : *Noverim te! noverim me!* « Que je te connaisse! que je me connaisse! » Fixons donc nos regards sur ce grand tableau de la croix, où la vérité a concentré tous ses rayons, et où la vie divine pour se redonner à nous, a revêtu les couleurs, les formes, les mouvements mêmes de la vie humaine. Là, nous découvrons clairement et ce qu'est l'homme et ce qu'est Dieu.

« Ce qu'est l'homme. — Quel miroir fidèle de l'horrible état où est tombée l'humanité, que cette figure sanglante et brisée sur une croix, en expiation de nos crimes! figure qui était celle d'un Dieu, et qui n'est plus même celle d'un homme. Quelle expression de la laideur morale du péché, et du malheur qui y est attaché dans nos destinées éternelles! Quelle mesure de l'abîme où nous sommes tombés, et de l'abîme plus profond sur lequel nous sommes suspendus, que ce spectacle de la beauté par essence, de la félicité suprême, de la puissance infinie d'un Dieu, réduite, ravalée à cet état de difformité, de souffrance et d'anéantissement! Par le remède jugeons le mal, par le châtiment mesurons la faute; évaluons la profondeur de l'abîme par la distance parcourue pour venir nous y chercher! Si un Dieu est devenu tel pour s'être substitué à l'homme, qu'était donc l'homme lui-même par rapport à Dieu?

« Mais si ce spctacle rabaisse l'homme et le met à sa véritable place actuelle, voyez comme aussitôt il le relève et le revêt d'une nouvelle grandeur, en lui faisant connaître ce qu'il est dans les desseins de Dieu.

« Qu'est-ce donc que l'homme pour que Dieu se souvienne de lui à ce point? pour qu'il soit venu le visiter dans son exil et lui donner un tel témoignage de sa tendresse? Quelle est donc la valeur de cette capture de l'enfer, pour avoir été l'objet d'une telle rançon? Quel est donc son prix, et que lui est-il réservé par delà? Que ne suppose pas, en effet, le sacrifice de la croix sur la valeur et la vocation de l'homme, conquête d'un Dieu, et, par ce Dieu Sauveur, conquérant et cohéritier du ciel? Si la nature divine a été unie à la nature humaine dans l'ignominie de la croix, elle n'a pas cessé de lui être unie dans la gloire de la résurrection. L'ascension de l'humanité égale l'abaissement de la divinité en Jésus-Christ. La chaîne qui lie la terre au ciel est plus que jamais visible, le dogme de notre immortalité et de notre résurrection a pour lui toute la puissance d'un fait accompli, consommé manifestement dans l'un de nous, dans notre chef, lequel a été fait, comme le dit énergiquement saint Paul, *les prémices*

des dormants. (*I Cor.* xv, 20.) Quel gage, quel fondement d'espoir n'avons-nous pas dans celui qui a réalisé en lui-même ce qu'il a promis en nous? et avec quelle confiance devons-nous tendre à l'immortalité par les ombres de la mort, alors que notre représentant nous a déjà devancés victorieusement dans ce passage, et qu'il n'aura pas oublié dans sa gloire ce qu'il a lui-même ressenti lorsqu'il s'est fait pour nous l'homme des douleurs!

« Voilà donc l'homme expliqué enfin, voilà ce nœud profond des contradictions de sa nature délié. La philosophie de la croix est venue prononcer entre la philosophie de Zénon et celle d'Epicure, et les absorber toutes deux dans sa hauteur. Tu t'estimes trop, ô homme! et tu ne t'estimes pas assez. Non, tu n'es pas un Dieu ayant sujet de te glorifier toi-même et de te faire ton propre centre; loin de là, tu es le plus abject, le plus chétif et le plus misérable de tous les êtres; rebut de l'univers, il n'est rien qui ne te confonde, et qui n'accuse ton ignorance et ta faiblesse; tu ne peux que souffrir et mourir : esclave vendu à la douleur par le péché, tu lui appartiens, et cette douleur même est inféconde. — Mais tu te trompes pareillement lorsque, avec Epicure, tu t'assimiles à un vil pourceau, et que tu te résignes aux sens et à la matière, laissant choir dans la boue le sceptre de l'intelligence et de la vertu : relève-toi! tu es le roi de la terre et le prétendant des cieux....

« C'est ainsi que la doctrine de la croix nous donne la connaissance de nous-mêmes. Mais cet effet n'est que secondaire et réfléchi; son effet principal et direct, c'est de nous faire connaître Dieu.... La sainteté, la justice, l'amour, la sagesse, la puissance même de Dieu, quoique au degré le plus infini, se laissent en effet regarder, toucher et mesurer en quelque sorte sur la croix, par le procédé le plus simple tout à la fois et le plus fécond.

« La sainteté. — Quelle sainteté, et qui jamais en aurait eu l'idée, que celle qui ne permet à l'homme de s'approcher d'elle qu'après s'être lavé dans le sang d'un Dieu! Quel dieu que celui dont l'autel repousse toute autre victime, et à qui il faut pour holocauste, non les plus purs des animaux, non les plus parfaites des créatures humaines, non la nature angélique la plus relevée, mais la nature divine elle-même, mais un Dieu semblable à lui! *C'est pourquoi*, dit saint Paul, *le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit à son Père: Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour le péché, mais vous m'avez pourvu d'un corps, et alors j'ai dit: Me voici.* (*Hebr.* x, 5, 6, 7.) Par la pureté et la grandeur d'une telle victime, mesurez la sainteté et la majesté du Dieu...

« De ce fond de lumière on voit rayonner également les autres attributs.

« La justice. — Quel coup elle frappe sur la croix! Combien il faut qu'elle soit nécessaire, inflexible, inévitable, pour n'avoir pas été désarmée par tant d'innocence et de sainteté! Si elle s'exerce ainsi sur la caution, que n'aurait-elle pas fait sur l'auteur même de la dette? Que serions-nous devenus sans ce divin bouclier? et que deviendrions-nous, si nous négligions de nous en couvrir? Le sentiment de la justice et de son inviolable rigueur pouvait-il être plus profondément imprimé au cœur de l'homme que par ce spectacle de Dieu chargeant son propre Fils, malgré sa sainteté, malgré sa divinité, et uniquement parce qu'il a pris sur lui la faute de l'homme, de tout le poids de sa colère, et n'éteignant sa foudre que dans la dernière goutte de son sang...? La justice égale donc la sainteté sur la croix, et toutes deux y sont infinies.

« Ce qu'il y a d'admirable et vraiment divin dans cette doctrine, c'est cette simplicité merveilleuse qui révèle à la fois, et par le même moyen, les attributs les plus divers de la Divinité, et qui, sans rien diminuer de leur profondeur, en adapte cependant la compréhension aux intelligences les plus vulgaires. Ainsi, nous venons de voir éclater sur la croix la sainteté et la justice de Dieu au degré le plus infini. Il semble, après cela, que les idées de bonté, de miséricorde et d'amour, ne peuvent en approcher; et voici au contraire qu'elles en jaillissent, et que, comme les autres attributs, elles y dépassent toutes nos conceptions. Dieu lui-même immolant son propre Fils à la place de l'homme, aimant l'homme dès lors plus qu'un homme aime son fils, et le fils le plus digne d'être aimé: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.* III, 16.) Quel amour! — Et ce Fils lui-même qui ne fait qu'un avec son Père dans cet acte d'amour, qui le devance en quelque sorte, *Tunc dixi: Ecce venio* (*Hebr.* x, 7); qui rivalise avec lui de dévouement pour les hommes, quelle idée touchante et sublime...!

« La création elle-même et tous les bienfaits de la nature le cèdent au sacrifice de la croix. Tirer l'homme du néant pour l'élever au trône de la création, pour le faire passer au trône même de Dieu, est un bienfait immense. Mais il n'y a pas de bienfait qui ne soit doublé quand on le recouvre après sa perte, parce que cette perte même en fait sentir le prix plus que devant. Qu'est-ce donc lorsque le moyen par lequel s'opère ce retour est en lui-même un surcroît immense de bienfaits? Or, telle est la Rédemption du genre humain comparée à sa création. Car, par la création, Dieu n'avait donné à l'homme que les créatures en partage, et par la Rédemption il s'ajoute lui-même, il se donne, il s'incorpore à l'humanité, il se fait homme. Par là le dogme de la Rédemption a conquis plus hautement le cœur de l'homme que celui de la création. Dieu en Jésus-Christ a des droits plus intimes sur nos âmes que Jéhovah; et, si j'ose ainsi dire, le *grand Etre* de la nature et des philosophes, a été dépassé par le Bon Dieu des Chrétiens. Le *Bon Dieu!* qualification touchante à la portée de tous les cœurs, de tou-

tes les bouches, de tous les yeux, et qui, s'adressant plutôt à l'instinct qu'à l'esprit, se justifie et se fait si bien comprendre de tous les hommes, à travers cette figure expirante du grand Martyr de la bonté, de la miséricorde et de l'amour.

« Ainsi, chose merveilleuse et que nous avons si souvent lieu de remarquer! les contraires s'allient dans le christianisme; et toutes les vérités qui ne peuvent s'accorder partout ailleurs, quoique à un degré inférieur, contractent ici une union solide, en même temps qu'elles sont portées à leur rigueur la plus sublime...

« De là un quatrième attribut s'y révèle : la sagesse; car un si bel ouvrage remplit précisément toutes les conditions de la sagesse, telle qu'elle éclate dans l'arrangement de l'univers, et qu'elle s'est définie elle-même par cette parole : *Atteignant d'un extrême à l'autre avec force, et disposant toutes choses avec douceur* (116)...

« Il est de la nature de Dieu de contenir dans la suprême unité de sa substance trois personnes : le Père, le Fils, le Saint-Esprit. La seconde de ces personnes, le Fils, Verbe de Dieu, se détache du sein du Père, et s'offre pour rançon de l'humanité et victime expiatoire de la faute originelle. C'est un Dieu égal à son Père : le prix de nos mérites sera donc suffisant pour acquitter la dette que réclame sa justice. Mais les difficultés sont loin d'être résolues; car, si c'est un Dieu, il ne pourra souffrir; et, pût-il souffrir, comment ses souffrances profiteraient-elles à l'humanité, qui y serait étrangère? L'humanité intelligente et libre ne peut être ainsi sauvée à son insu et sans sa participation : cela serait contre sa nature. Il ne serait pas moins contre la nature divine d'admettre une réparation étrangère à la faute et à son auteur, et qui les laisserait impunis. Comment débrouiller ce chaos de difficultés? Il faudrait que le Dieu fût homme pour pouvoir souffrir, et que l'homme fût Dieu, pour pouvoir mériter; et, comme le mérite doit résulter de la souffrance, il faudrait tout à la fois un Homme-Dieu. C'est là le grand chef-d'œuvre réalisé en Jésus-Christ, et par qui se trouvent atteintes toutes les satisfactions, conciliées toutes les convenances, vaincues et dépassées toutes les difficultés...

« Ainsi, chargée de toutes les infirmités de notre nature, comme homme, investie d'ailleurs de tous les attributs de Dieu, comme son Fils et son égal, la grande Victime marche au sacrifice pour y consommer l'œuvre de notre rédemption. Là l'homme et le Dieu doivent se rencontrer jusqu'à passer pour ainsi dire l'un dans l'autre, et ne plus faire qu'un seul tout indissoluble. Le Dieu va descendre aux dernières profondeurs de la misère humaine, l'homme va s'élever à toutes les perfections de la nature divine; et ces deux mouvements vont s'opérer par le même moyen et se manifester par la même expression. Jésus-Christ, dans sa passion, est traité comme on traitait alors les esclaves. Ce n'est pas assez, il est mis de pair avec les plus vils scélérats, et même au-dessous Jouet de la dérision de ses ennemis, objet de l'abandon de ses amis; par un privilége de flétrissure et de barbarie qui le distingue des deux malfaiteurs auxquels il est accolé, il est flagellé, et non-seulement attaché, mais cloué sur une croix, couronné d'épines, abreuvé de fiel, raillé par ce peuple pour lequel il meurt, objet et témoin de la douleur d'une mère et d'un ami dont il se dépouille en les léguant l'un à l'autre, ne trouvant pas même de refuge dans le sein de ce Père céleste d'où il est sorti, et qui, dans ce moment, épuise sur lui les traits de sa justice; délaissé, en un mot, du ciel et de la terre, il meurt, et jusqu'après la mort la lance d'un soldat interroge la vie dans son sein... Certes, voilà bien le sublime de l'infortune, et comme l'océan de toutes les douleurs humaines ramassé sur une seule tête; et nul n'a mérité à si juste titre qu'on dît de lui : *Ecce homo.* (*Joan.* XIX, 15.) — Mais d'un autre côté, et dans le même tableau, voyez le Dieu : quelle résignation! quel courage! quelle douceur! quelle patience! quelle dignité! quelle bonté! quel oubli de lui-même! quel sublime abandon! quelle mort!!! Il faut adorer plutôt que de chercher à peindre tant et de si hautes perfections trop peu méditées. C'est la sainteté même dans la condition de l'homme; c'est l'Homme-Dieu. Quel n'a pas été l'éclat de sa divinité pour qu'en face de ces restes inanimés un de ses bourreaux l'ait proclamé, disant : *Vraiment il était Dieu celui-là!* (*Matth.* XXVII, 54) et qu'au bout de dix-huit siècles, le déiste le plus hardi, saisi d'enthousiasme, se soit oublié jusqu'à dire : *Si la mort de Socrate est d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.*

« Dans le sacrifice de ce divin médiateur, l'humanité, couverte du mérite de ses souffrances, a pu s'approcher de ce Dieu redoutable qu'elle avait offensé; et ce Dieu lui-même, sans être retenu par sa justice désormais satisfaite, a pu se réconcilier le monde (117). La gloire du ciel et la paix de la terre se sont accordées; la justice et la miséricorde ont été au-devant l'une de l'autre et se sont confondues dans un baiser; et ce médiateur lui-même, artisan de cette réconciliation, en a touché les prémices par sa résurrection, et en est resté le dépositaire et la source, retenant en lui les deux natures à jamais unies dans la gloire et dans la paix...

« Ce n'est pas que par là l'humanité soit sauvée immédiatement et sans sa participation : non, elle est sauvée comme elle avait été perdue, médiatement par le nouvel Adam, et volontairement par son adhésion au secours dont il est la source. Il faut se faire de la race du Christ, s'unir à sa grâce par la volonté, et contracter avec lui ces liens de l'âme qui, comme les liens du sang et plus encore, le feront

(116) *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* (*Sap.* VIII, 1.)

(117) *Dum erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* (*II Cor.* V. 19.)

passer en nous, de manière que nous soyons autant de Christs par la grâce, comme nous sommes autant d'Adams par la nature. Ainsi devenus, autant qu'il est en nous, ses imitateurs et ses reproducteurs dans sa vie et dans sa mort, nous sanctifions les maux de la nature, nous les fécondons, nous en faisons des éléments de rédemption particulière pour chacun de nous, et nous arrivons par là à une réhabilitation supérieure et définitive dans le ciel, où se réaliseront toutes nos espérances, et qui sans cela nous eût été à jamais fermé.

« Voilà comment la croix de Jésus-Christ nous manifeste non-seulement la sainteté, la justice, l'amour de Dieu, mais encore, et à un égal degré, sa sagesse dans le plan du salut dont elle est l'exécution. Il nous reste à voir comment elle nous exprime sa puissance.

« Dans la sainte Ecriture, l'histoire d'Alexandre le Grand est ainsi tracée :

« *Après qu'Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, qui le premier régna en Grèce, fut sorti de la terre de Céthim, et qu'il eut abattu Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra beaucoup de batailles, s'empara de toutes les places fortes, et mit à mort les rois de la terre. Et il passa jusqu'aux extrémités du monde, enleva les dépouilles d'une multitude de nations, et la terre se tut devant lui. Il amassa une grande puissance, assembla une armée prodigieuse. Son cœur s'exalta et s'enfla; et il se rendit maître des peuples et des rois, et se les fit tributaires. Après cela, il tomba sur sa couche, et connut qu'il allait mourir. Et il appela les grands de sa cour, et leur partagea son royaume, lui vivant. Alexandre régna ainsi douze ans, et il mourut.* (*Matth.* 1, 1-8.)

« Quelle élévation! quelle hauteur! mais quelle chute! quelle fin! Voilà l'homme : toutes ses grandeurs ne sont que les trophées de sa destruction.

« L'histoire de Jésus-Christ est la contrepartie de celle des hommes; et, de lui, on peut dire que ses abaissements sont les trophées de sa grandeur. Voici, en effet, son histoire :

« Après que Jésus de Nazareth, fils de Marie, eut passé les trente premières années de sa vie dans la pauvreté et dans l'oubli de la condition de charpentier, il fut le jouet des hommes de son temps. Faisant sa société de quelques gens de mauvaise vie, et traînant à sa suite un ramas de publicains, de faibles femmes et de pauvres mariniers, il fut poursuivi et arrêté comme un malfaiteur. Promené de tribunaux en tribunaux, livré comme un fou à la dérision de la populace, fouetté comme un esclave, cloué sur une croix entre deux voleurs, il mourut... Après cela.... il devint le Roi immortel de toute la terre et de tous les siècles.

« Parmi tous les modes que la Divinité pouvait choisir pour donner aux hommes une idée de sa puissance, s'en pouvait-il trouver un qui approchât de celui-ci : faire qu'un homme de basse extraction, tombé plus bas encore par l'infamie de sa mort, devienne malgré son abjection, que dis-je! par son abjection; malgré l'infamie de son supplice, ou plutôt par l'infamie et avec l'instrument même de son supplice, devienne rapidement le réformateur du genre humain, le Dieu de la terre, l'objet de l'adoration, de la crainte et de l'amour des hommes; — que devant ce crucifié tombe le paganisme avec ses Jupiter et ses Vénus, se brise la hache des Césars, s'arrête le torrent des barbares, se dispersent les écoles de philosophie, se déracinent les institutions et les coutumes les plus invétérées, se transforment les préjugés et les affections de la nature; et que lui-même, le type de l'infamie et de la faiblesse, devienne désormais l'ornement des couronnes et la récompense de la valeur; — que non-seulement il triomphe de toutes les grandeurs et de toutes les forces réunies de l'humanité, mais qu'il en triomphe à travers les résistances les plus furieuses et par des moyens toujours conformes à son état : humbles, faibles, pauvres, méprisés; et qu'il en triomphe partout, et qu'il en triomphe toujours, et que le temps, ce suprême et fatal écueil des choses humaines, perde pour lui seul sa nature, et fasse place à l'éternité? Conçoit-on une plus haute expression de la puissance de Dieu qu'un tel prodige...? »

Mais la croix ne nous éclaire pas seulement en nous faisant connaître l'homme et Dieu, elle nous fait remplir à tous nos devoirs.

« Si la morale évangélique avait été formulée en un code de préceptes détachés de la doctrine, » dit l'auteur que nous citions tout à l'heure, « et qu'elle eût été ainsi jetée dans le monde païen, jamais certainement elle n'eût été portée à l'application, je ne dis pas chez la généralité des hommes, mais même chez les plus parfaits. C'eût été comme une armure de géant, hors de toute proportion avec les forces de la conscience dégénérée de l'humanité. On en sera convaincu si on se rappelle que la morale des stoïciens, moins sévère, n'avait pu faire, au dire d'Epictète, *un seul stoïcien commencé*. Pour expliquer donc comment cette morale évangélique est devenue la morale universelle du genre humain, comment elle a été portée par un si grand nombre d'âmes aux dernières limites de l'application, on est obligé d'admettre qu'avec cette morale extraordinaire un agent extraordinaire correspondant a été apporté, une nouvelle conscience a été donnée, à la hauteur et à la dimension de cette morale, dans toutes les directions des affections humaines; qu'il a fallu enfin pour une morale surhumaine une doctrine surhumaine aussi. Or, c'est à cette fonction qu'a été adaptée la doctrine de la Rédemption. La morale évangélique est mesurée, pour ainsi parler, sur l'Homme-Dieu, lequel ne déploie tout le caractère divin que sur la croix; de sorte que c'est par la croix que ce caractère divin passe et se reproduit en nous, et, par notre conformité avec lui, devient la morale évan-

gélique qui se résume dans l'imitation de Jésus-Christ.

« Pour peu qu'on observe le cœur humain, on sera convaincu qu'entre prescrire une chose et la faire soi-même le premier pour en donner l'exemple, il y a une différence d'impression, sur ceux qu'on veut entraîner, immense. Rien n'est contagieux et persuasif comme l'exemple. Tous les traités de patriotisme imaginables n'auraient pas fait sur le peuple romain ce qu'a fait l'exemple de Régulus; et il n'y a pas de harangue qui vaille l'action du grand Condé jetant son bâton de commandement dans les retranchements de l'ennemi, et s'élançant le premier pour aller le reprendre. L'exemple est d'autant plus persuasif qu'il vient de plus haut; il est d'autant plus nécessaire, que le précepte est plus rigoureux et qu'il s'adresse à une plus grande généralité d'hommes. La morale évangélique, si rebutante pour la nature corrompue de l'homme, s'adressant à tous indistinctement, devait se présenter armée d'un grand exemple, et résumée en une simple et éloquente action qui frappât tous les regards et parlât à tous les instincts. La vie et surtout la mort de Jésus-Christ renferment cet exemple le plus parfait, le plus décisif, le plus entraînant. La morale évangélique n'est pas tant dans les livres et dans les discours; elle est pour tous et au plus haut degré dans la croix de Jésus-Christ, livre ouvert à tous les yeux, chaire éloquente qui parle d'elle-même, et où ressortent vivement l'ensemble et les plus petits détails de la loi évangélique; modèle parfait, intelligible à tous, simple et inépuisable, pouvant être saisi d'un seul regard, et éternellement digne de fixer à jamais tous les regards. Qui peut nier la hauteur de l'exemple? C'est un Dieu. Qui peut y trouver à redire? C'est la perfection la plus inépuisable. Qui peut en suspecter le désintéressement? Celui qui le donne en était, par sa nature, affranchi. Qui peut enfin ne pas le comprendre? il est palpitant d'expression. Le législateur se fait lui-même victime de la loi, pour en exprimer plus vivement la nécessité; le médecin éprouve le premier le remède en sa personne, ou plutôt se fait remède; la parole se fait action; le Verbe, en un mot, se fait chair pour s'imprimer davantage dans la charnelle humanité. Qu'il fallait connaître l'homme, et qu'il fallait l'aimer pour user d'un pareil moyen, si extrême en apparence et si insensé! Et y a-t-il un autre que l'Auteur même de l'homme qui ait pu avoir la sagesse de le concevoir, la bonté de l'entreprendre, la puissance de le faire triompher...?

« Mais le dogme de la Rédemption agit encore sur le cœur de l'homme par une autre puissance. Cette puissance, la plus utile pour le bien comme elle est la plus redoutable pour le mal, c'est le sentiment de l'amour. L'amour, c'est tout le cœur, qui est lui-même tout l'homme. Celui qui a su exciter l'amour est maître; il peut tout commander. Toutes les passions ne sont que des transformations de celle-là. Il n'y a pas d'homme qui n'en soit capable, même celui qui n'aime rien, car celui-là ne fait que s'aimer lui-même par-dessus tout. Tous les désordres de l'humanité ne sont que les détournements de cette flamme de son foyer natal, qui est Dieu, vers nous-mêmes et les autres créatures, qu'elle consume et qu'elle dévaste. Point de régénération pour l'espèce humaine donc, si on ne parvient à s'emparer de cet élément terrible de notre être moral, et si on ne ramène toute son activité vers son principe. Et cependant, chose étrange et digne de remarque! aucune philosophie, aucun système de morale, aucune religion humaine, n'ont imaginé d'inspirer l'amour et de porter les hommes au bien par ce sentiment, qui est toujours le premier obstacle à la vertu, quand il n'en est pas le premier mobile. C'est qu'aucune religion, aucun système de morale, ne se sont jamais proposé la régénération radicale de l'homme. Ils le laissent tous avec ses affections désordonnées; souvent ils les développent, et ne leur opposent dans tous les cas que de vaines théories et de froides règles de vertu, qui ne peuvent avoir de prise sur son cœur. Le christianisme, se proposant la grande entreprise d'arracher l'homme au déréglement de ses passions, devait donc offrir à son cœur un sujet d'amour immense, le prendre par son faible, et en faire son fort. Cette condition était voulue par la nature : à l'amour seul il appartient de dompter l'amour, et ce n'est qu'au cœur que répond le cœur.

« La manifestation de la bonté de Dieu répandue sur toute la nature, la douce voix de la conscience, étaient impuissantes à percer le tumulte que les objets sensibles font autour du cœur de l'homme; leurs sommations n'étaient pas assez énergiques pour en repousser les assauts de la concupiscence et l'occuper exclusivement. Pour faire cesser ce grand divorce causé par le péché entre Dieu et l'âme; Dieu lui-même devait faire les avances; et voulant l'amour et les sacrifices du cœur humain, il devait les conquérir à force d'amour et de sacrifices. L'amour appelle l'amour, et il y a au fond de l'âme humaine un instinct généreux qui repousse l'ingratitude et répond au sacrifice. C'est à cet instinct que s'adresse le dogme de la Rédemption, et c'est par lui qu'il a saisi le cœur de l'homme pour le ramener à l'amour de Dieu. Et combien ce dogme est-il adapté à cette grande fin! Nous l'avons vu, et il convient de le voir encore, quel amour peut être mis en comparaison avec celui qui s'y trouve exprimé? Dieu semble avoir voulu y faire assaut d'amour avec toutes les créatures, et remporter le prix de notre cœur. Cherchez, parmi tous les grands dévouements que peuvent avoir inspirés les diverses affections de la nature, quelque chose qui approche du sacrifice de la croix. Le prodige en est tel, qu'il semble favoriser l'incrédulité, en se présentant comme une folie; mais la folie de la croix, c'est la folie de l'amour, folie qui est sagesse en Dieu; car

telle doit être la manifestation de l'Amour *infini*, qu'il nous paraisse extravagant, c'est-à-dire excessif, si nous le comparons au nôtre. Parcourons-en les caractères : —Quel désintéressement! Un Dieu, la félicité même, qu'avait-il besoin du cœur de l'homme? — Quelle générosité! Lui, la sainteté et la justice mêmes, il fait les avances, il vient au-devant de sa créature coupable, chargée d'infidélités, toute souillée, toute enlaidie par le péché. — Quel dévouement! Il dépose les délices de la vie éternelle pour se revêtir de cette nature souillée et souffrante; il se déguise, pour ainsi dire, en homme, afin d'arriver jusqu'à l'homme, afin de faire comme homme une impression qu'il ne peut plus faire comme Dieu, afin de séduire, en quelque sorte, le cœur de l'homme par des attraits humains. Quel amour enfin! En cet état, il se charge de tous nos crimes, et se soumet comme homme à tous les châtiments qu'il aurait le droit de nous infliger comme Dieu; il accepte le rôle de coupable, il ne laisse rien à la créature infidèle de ses torts, il les prend tous sur lui, et ne les fait sentir qu'en les expiant. Et quelle expiation! comme elle nous donne la mesure de notre infidélité et de son amour...!

« La beauté idéale, l'amour imaginaire, qu'adorait Platon, se sont incarnés et réalisés sur le Calvaire; plus parfaits et plus adorables qu'ils ne parurent jamais dans les rêves des philosophes, ils sont devenus en même temps visibles et accessibles à la généralité des hommes, et se sont fait entendre aux plus grossiers. De là est résulté un sentiment nouveau sur la terre : l'amour de Dieu, qui non-seulement chasse du cœur de l'homme tous les amours corrompus qui le dégradent, mais qui, trop à l'étroit dans ce même cœur, le dilate immensément, jusqu'à lui donner la capacité même du cœur de Dieu, et lui en faire opérer les prodiges. Avec lui l'esprit du sacrifice est descendu du haut de la croix : la croix! type sublime du sacrifice de l'individu à la généralité; fondement du devoir, de l'ordre, de l'unité, de la paix, du vrai bonheur; fondement perdu, fondement retrouvé du monde moral, qui fait de chaque Chrétien un homme de sacrifice, un Homme-Dieu crucifié, mais crucifié par l'amour qui adoucit tous les sacrifices, ou plutôt qui les fait aimer parce qu'il s'en nourrit.

« Animée par ce sentiment, ne craignez pas que la morale évangélique paraisse trop rude. Toutes ses aspérités et toutes ses horreurs vont se changer en suavités et en délices, et l'homme, si pesant pour le bien, va courir dans les chemins de la plus haute perfection (118) : *Ma vie*, s'écrie Paul, *c'est le Christ. — Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ en moi.* (*Galat.* II, 20.) *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? La tribulation? l'angoisse? la faim? la nudité? le péril? la persécution? le glaive...? Non, rien ne pourra me séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.* (*Rom.* VIII, 35, 39.)

« *La mort et la passion de Notre-Seigneur*, dit le bon et naïf saint François de Sales, *est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs. Le mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour qui ne prend pas son origine dans la Passion du Sauveur est fragile et périlleux. Ou aimer, ou mourir; mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus. Les enfants de la croix se glorifient et se réjouissent en leur admirable problème, que le monde n'entend pas.* (*Traité de l'amour de Dieu.*) — Le monde, en effet, c'est-à-dire ceux qui sont restés en dehors des inspirations de la foi chrétienne, ne comprend pas cet amour; mais il ne peut nier son existence dans le cœur de tous les vrais Chrétiens, car les effets en sont manifestes. C'est à ce foyer divin que s'allume la charité, qui n'est que l'amour de Dieu tourné vers les hommes. C'est de lui qu'ont brûlé les cœurs de tant de héros, de tant d'apôtres, de tant de saints, qui sont restés comme le plus beau patrimoine de l'humanité, les Paul, les Augustin, les Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul, les Fénelon, les Belzunce, les Cheverus. C'est lui seul qui emporte sur les plages les plus lointaines tant de nos concitoyens, qui s'arrachent à toutes les douceurs de la civilisation pour en aller porter le flambeau, avec celui de la foi, au sein des peuplades les plus sauvages, sans autre intérêt que de *gagner des âmes*, comme ils disent, *à Jésus-Christ*, et sans autre perspective que les privations, les persécutions, les tortures souvent, et la mort.

« Telle est, en effet, la charité chrétienne, la charité qui retient le même nom dans la langue évangélique, soit qu'elle vienne de Dieu à l'homme, soit qu'elle retourne de l'homme à Dieu, soit qu'elle s'épanche de

(118) « Jésus-Christ ne promet à ses disciples que des maux présents et sensibles, des peines, des tourments, des croix... C'est ainsi qu'il les appelle à leur ministère, et cependant il les persuade par tout ce qui pouvait les dégoûter. La doctrine des souffrances a des charmes dans sa bouche; il commande le genre de vie le plus dur à l'humanité, et il est obéi. Jamais prince, jamais législateur, jamais philosophe a-t-il tenu ce langage, et s'est-il fait suivre en le tenant? Jésus-Christ parlait au cœur, dont ceux-là ne connaissaient pas la route. » (D'AGUESSEAU, *Réflexions diverses sur Jésus-Christ.*)

Cette belle réflexion de d'Aguesseau rappelle celle que Napoléon, captif à Sainte-Hélène, faisait à ses derniers amis : « Qui s'intéresse aujourd'hui à Alexandre et à César? » disait-il. « Ils ont remué le monde de leur temps, et ils ont laissé la postérité froide devant leur tombe. Et moi-même, » ajouta-t-il, « qui suis encore l'objet de votre fidélité; avec moi, avec vous, avec le dernier de mes braves tout au plus, s'éteindra cet enthousiasme que j'ai suscité sur mon passage : et l'empire de Jésus-Christ se soutient depuis dix-huit siècles dans les cœurs, des milliers de martyrs sont morts, mourraient et mourront à son seul nom. C'est que nous n'avons fondé notre puissance que sur la force et sur la crainte, et que la sienne repose sur la persuasion et sur l'amour. »

l'homme à l'homme ; et cela, parce que, de même que tous les hommes ne font qu'un en Jésus-Christ, Jésus-Christ ne fait qu'un avec Dieu, et qu'ainsi la plus haute expression de l'unité, c'est la charité, qui trouve elle-même sa plus haute expression dans la croix de Jésus-Christ, centre commun du ciel et de la terre. »

Ne demandez donc point, après cela, à quoi sert la Rédemption, et surtout la Rédemption par la croix. La Rédemption ! nous venons de vous le montrer surabondamment, elle éclaire l'esprit, touche le cœur, et régénère ainsi l'âme complétement; la croix ! ne l'avez-vous pas remarqué vous-même? c'est un levier divin, qui, appuyé sur le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a soulevé le monde moral et l'a élevé jusqu'au ciel.

RÉFORMES.

Objection.—Luther et Calvin ont eu raison de crier réforme, et nous ferions bien de les imiter. Que de réformes à faire encore dans l'Eglise !

—

Réponse. — Et dans la société ! et dans la famille ! et chez vous-même, qui criez si haut..! Grand réformateur que vous êtes, n'est-ce pas le cas de vous appliquer le proverbe : *Médecin, guéris-toi toi-même : « Medice, cura teipsum ! »* (*Luc.* IV, 23.)

Luther et Calvin ont eu raison, dites-vous, de crier réforme.

Mais qui donc leur avait donné cette mission? Etait-ce une mission extraordinaire, venue de Dieu immédiatement? En ce cas ils auraient dû en donner des preuves, comme ont fait tous les envoyés célestes. Etait-ce une mission ordinaire? Elle leur serait venue alors de ceux contre qui ils s'insurgeaient. Singulière mission, il faut en convenir, que celle qui consiste dans la révolte des subordonnés contre leurs chefs!

Ils ont eu raison, dites-vous.

En tout cas, leur réforme n'a pas produit des résultats bien avantageux; car on a vu sortir de là, comme il était facile de le prévoir, la plus effroyable anarchie. Il n'y avait pas bien longtemps que s'était établie leur prétendue réforme que déjà le grand Bossuet avait pu faire un ouvrage considérable de ses plus notables variations. Que serait-ce donc aujourd'hui?... Helas ! il n'y aurait peut-être pas grand'chose à ajouter, car elle s'était placée sur une pente telle qu'elle a dû descendre rapidement au plus profond de l'abîme. On peut bien la regarder comme la réforme par excellence, car elle a atteint, dépassé même toutes les bornes. Ce fut plus qu'une réforme, ce fut un bouleversement complet dans l'Eglise, une *révolution*, pour appliquer ici le langage de la politique. Qui ne le comprend facilement, pour peu qu'il réfléchisse? Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : *Qui vous écoute, m'écoute* (*Luc.* X, 16); Luther et Calvin ont dit aux fidèles : Ne les écoutez point qu'autant que cela vous conviendra, et surtout qu'autant que cela nous conviendra à nous-mêmes. Jésus-Christ avait dit encore à ses apôtres : *Instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé* (*Matth.* XXVIII, 18, 19); Luther et Calvin ont dit aux fidèles : Ne tenez compte de leur enseignement et de leurs prescriptions qu'autant que cela vous conviendra, qu'autant que cela surtout nous conviendra à nous-mêmes. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres et particulièrement à Pierre qu'il avait établi chef de son Eglise : *Et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Ibid.*, 20); et le premier des réformateurs, Luther, dit de l'un des successeurs de Pierre (*horresco referens*) : *Il est si plein de diables qu'il en mouche, qu'il en crache, qu'il en...* Je n'ose achever, dit ici Bossuet.

Quel langage ! et c'est celui des réformateurs de l'Eglise? Leur conduite vaut-elle mieux, du moins? Malheureusement, non. Ils ne cessent de vanter les bonnes mœurs, et ils laissent donner par d'autres, ils donnent eux-mêmes les scandales les plus déplorables; ils parlent de purger la terre, et ils commencent par l'ensanglanter.

Cela, du reste, ne doit point nous surprendre; c'est l'inévitable résultat de toute réforme venue d'en bas. Lorsque des sujets se soulèvent contre leur roi, lorsque des enfants se révoltent contre leur père, des élèves contre leur maître, qu'en résulte-t-il, et qu'en doit-il inévitablement résulter? L'anarchie, puis la ruine : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.* (*Luc.* XI, 17.) Il ne peut en être autrement de toute association religieuse. La réforme n'est pas morte encore, il est vrai, mais elle est bien malade. Ce qui la soutient le plus peut-être aujourd'hui, c'est sa haine contre le catholicisme; mais tout s'use à la fin, et la haine comme le reste, quelque invétérée qu'elle soit. Aussi, jetez de toutes parts les yeux sur la réforme, et vous y verrez les signes précurseurs d'une prochaine décadence.

Il y avait cependant alors, me direz-vous, bien des abus à réformer dans l'Eglise, et il y en a encore beaucoup !

Vous pourriez ajouter : et il y en aura même toujours ; parce que, comme je viens de vous le faire remarquer, il y en a partout où sont les hommes.

Il y avait et il y a encore bien des abus dans l'Eglise !

Je ne vous dis pas le contraire, mais à quoi cela tenait-il? à quoi cela tient-il encore? A l'Eglise ou à l'humanité? Ce n'est point à l'Eglise, toujours assistée de l'Esprit de Dieu. C'est donc à l'humanité, qui, en effet, en produit partout; et si c'est à l'humanité, pourquoi en accuser l'Eglise.

Nous pourrions, comme eux, crier réforme, avez-vous ajouté.

Oui, avec autant de vérité et de justice probablement, avec autant d'à-propos, et probablement aussi avec d'aussi heureux résultats. Et qui êtes-vous donc pour crier réforme dans l'Eglise? Avez-vous reçu mission pour cela? Avez-vous assez de lumières pour discerner ce qui est véritablement abus de ce qui ne l'est pas? Avez-vous la puissance nécessaire pour opérer un heureux changement? Ne voyez-vous pas qu'agissant sans discernement et sans autorité, vous allez faire beaucoup plus de mal que de bien, lors même que vous agiriez de bonne foi, et que vous auriez quelquefois raison? Que diriez-vous si, père de famille, vous entendiez les plus jeunes de vos enfants crier réforme dans la famille, ou si, chef d'administration, vous entendiez les derniers de vos administrés crier également réforme dans l'administration? Vous vous écrieriez, de votre côté : Il faut les faire taire le plus tôt possible; car, si on les écoute, c'est le désordre, et tout est perdu. C'est pourtant ce que vous voudriez faire dans l'Eglise; et avec d'autant moins de raison que, toujours assistée de l'Esprit de Dieu, l'Eglise présente beaucoup moins d'abus, malgré la mauvaise semence jetée en elle par l'ennemi, que toute société purement humaine.

Savez-vous ce que vous avez à faire en pareil cas? C'est d'éviter vous-même ces abus, autant que vous le pouvez; c'est de prier Dieu pour qu'il les fasse disparaître de plus en plus, et d'attendre le reste de sa miséricorde.

Il y aura encore des abus, répondez-vous.

Je vous l'ai dit moi-même, il y en aura toujours : cela tient au fond même de l'humanité, et à ce que l'ennemi vient continuellement mêler l'ivraie avec le bon grain dans le champ du père de famille. Savez-vous à qui vous ressemblez, quand, dans la position où vous êtes, vous criez si haut réforme? Evidemment à ces serviteurs impatients qui disaient au père de famille : *Voulez-vous que nous arrachions tout cela : « Vis, imus, et colligimus ea?»* (*Matth.* XIII, 28.) Vous connaissez sa réponse pleine de sens et de bonté : *Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le bon grain : « Non; ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.* (*Ibid.*, 29.)

Non, je vous le répète avec le père de famille, ce n'est point à vous à crier réforme. C'est moins à vous encore à mettre pour cela la main à l'œuvre. Là n'est point votre rôle; et en voulant, malgré tout, le remplir, vous bouleversez toute chose, vous faites beaucoup plus de mal que de bien, et peut-être même faites-vous beaucoup de mal sans produire aucun bien.

REFUS DE SÉPULTURE.

Objections. — Pourquoi ces refus de sépulture de la part de l'autorité ecclésiastique? — Vous gardez donc de la rancune jusqu'à la mort? Quoi! punir un cadavre! — Mais ce n'est pas lui que vous punissez, c'est sa famille. — Vous dites vous-mêmes que, par un acte secret de repentir, il a pu se réconcilier avec Dieu, au dernier moment.

—

Réponse. — Il est des choses si simples qu'on ne devrait jamais, ce semble, en demander la raison.

Pourquoi ces refus de sépulture de la part de l'autorité ecclésiastique? demandez-vous.

Ou vous admettez l'autorité de l'Eglise, ou non.

Si non, ce ne sont pas les refus de sépulture seulement que vous devez attaquer, c'est l'Eglise elle-même, comme aussi ce ne sont plus ces actes particuliers que nous avons à défendre, mais le grand fait de son existence. Nous le faisons ailleurs, et principalement aux articles qui concernent l'Eglise.

Si vous admettez l'autorité de l'Eglise, et je dois le supposer ici, (il est impossible, d'ailleurs, que vous ne l'admettiez pas, pour peu que vous vous rappeliez les preuves aussi décisives que nombreuses sur lesquelles elle repose,) ma réponse est facile. L'Eglise est une société justement et je dirai même divinement constituée. Donc elle a le pouvoir de faire des lois; donc, aussi, de les mettre à exécution. Or tout refus de sépulture, de la part de l'autorité ecclésiastique, n'est pas autre chose que l'exécution d'une de ces lois.

Vous me direz peut-être que cette loi est mise à exécution par l'autorité locale, toujours sujette à l'erreur.

Peut-il en être autrement? N'est-ce pas ce qui a lieu dans tout autre cas, non-seulement dans l'Eglise, mais dans la société civile, quelle que soit sa constitution?

Oui, vous avez raison, la loi est mise à exécution par l'autorité locale, mais vous avez votre recours à l'autorité supérieure, dont il vous est facile d'avoir promptement la décision, en pareil cas surtout.

Quoi qu'il en soit, n'ayez point d'inquiétude à ce sujet : si l'autorité locale n'exécute pas ponctuellement la loi, c'est plutôt en restant en deçà qu'en allant au delà de ses rigueurs. Ministre de celui qui a dit : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain* (*Matth.* XVIII, 17), le prêtre ne peut s'empêcher de refuser les honneurs de la sépulture à ceux que les saints canons en déclarent indignes; mais, représentant, en même temps, du bon Pasteur qui laisse volontiers les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, il apporte nécessairement à l'exécution de la loi tous les adoucissements de la charité.

Vous gardez donc de la rancune jusqu'à la mort? ajoutez-vous. Quoi! punir un cadavre!

Ce n'est point de la rancune; c'est, je vous l'ai dit, l'exécution de la loi : loi pénible,

sans aucun doute, puisqu'elle frappe dans de telles circonstances; mais, après tout, loi juste, loi salutaire, et, pour tout dire en un mot, *loi*, lien sacré, qui enchaîne la conscience, et que nul ne peut briser sans se rendre coupable. Demandez donc aux juges qui condamnent aux derniers supplices celui qui s'en est rendu digne, aux gendarmes qui le conduisent à l'échafaud, au bourreau qui laisse tomber sur sa tête le fer tranchant, s'ils gardent de la rancune jusqu'à la mort? Non, non, vous répondront-ils unanimement, non, nous n'avons contre lui aucun sentiment de haine! bien loin de là, son sort nous touche, et même profondément. Nous sommes aussi affectés, plus affectés que vous peut-être, à cause des devoirs que nous avons à remplir; mais enfin la loi commande, et il faut lui obéir, quelque pénible qu'elle paraisse : *Dura lex, sed lex.*

Quoi! punir un cadavre! vous écriez-vous.

Vous vous trompez, ce n'est point le cadavre qui est puni, c'est le mort. Il est puni dans son corps, mais n'est-ce pas presque toujours ainsi que nous frappe la loi humaine? Ce corps est actuellement sans vie, c'est un cadavre, comme vous dites; mais ce cadavre, est-ce donc tout ce qui reste du défunt, même sur la terre? N'a-t-il pas sa mémoire, sa vie au delà du tombeau, à l'honneur de laquelle nous tenons encore plus, pour la plupart, qu'à celle qui la précède? Singulière préoccupation! celui qui ne croit point peut-être à l'immortalité du ciel n'en croit pas moins à l'immortalité de la terre, et il affrontera mille morts, s'il le faut, pour épargner la moindre dégradation à ce que vous appelez avec mépris son cadavre.

Ce n'est point d'ailleurs pour celui qui est puni seulement que les peines extérieures sont infligées, c'est autant et plus encore peut-être pour la société. Qui ne le remarque d'après tout ce qui frappe à chaque instant nos regards! Le refus de sépulture ne peut rien faire au mort, pensez-vous. Je vous l'accorde, si vous le voulez. Mais ne fait-il rien à ceux qui lui survivent? Ne leur inspire-t-il pas la crainte de vivre et surtout de mourir dans l'éloignement de la religion? Bien des personnes ont demandé et demandent chaque jour encore le prêtre au lit de mort, qui ne l'eussent pas fait sans la crainte d'un refus de sépulture. Ce n'est que de la crainte, direz-vous. Soit, mais c'est toujours le bon exemple; et puis, qui sait si ce n'est pas pour eux une occasion de se réconcilier sincèrement avec Dieu?

Mais pourquoi tant de raisonnements à l'appui d'une vérité qu'établit suffisamment le fait le plus général, le plus constant, le plus visible peut-être qui fut jamais? Ne rend-on pas chaque jour et en tout lieu, n'a-t-on pas rendu, partout et toujours, des honneurs et quelquefois même les plus grands honneurs, aux dépouilles mortelles de celui qui n'est plus? Puisque, du consentement de tous, l'honneur lui est rendu, avec raison, dans de telles circonstances, le déshonneur peut et doit donc l'atteindre également, quand il l'a mérité.

Ce n'est pas lui que vous punissez, avez-vous dit encore, c'est sa famille.

Je vous l'ai dit, c'est lui-même; lui avant tout, lui directement, et les autres après et indirectement seulement.

Mais, répondez-vous, il ne sent point la peine, puisqu'il est mort.

Il l'a ressentie ou il a pu la ressentir du moins avant sa mort, puisqu'il la prévoyait ou devait la prévoir. N'est-ce pas presque toujours ainsi que l'homme ressent les grandes peines qui lui sont infligées? Ce n'est pas au moment même, car il y est devenu bien souvent insensible, mais c'est auparavant.

Il ne sent point la peine!.. Qu'en savez-vous? Les païens eux-mêmes pensaient le contraire.

Il ne sent point la peine!.. Mais si l'honneur n'est pas chose vaine à l'égard d'un mort, pourquoi le déshonneur le serait-il davantage?

Vous punissez du moins la famille, autant et plus que lui peut-être, ajoutez-vous.

C'est vrai; mais il ne peut en être autrement. Quand un jeune fou est atteint par les grandes rigueurs de la loi, croyez-vous que ses parents, s'ils sont honnêtes surtout, ne sont pas beaucoup plus punis que lui-même?

C'est vrai; mais cela doit être. La famille n'est-elle pour rien dans la faute qui a été commise? N'y a-t-il pas eu négligence de sa part, plus que cela peut-être? N'a-t-elle pas besoin d'être avertie et sévèrement avertie? Ne doit-elle pas servir d'avertissement aux autres? Quand l'intérêt général parlerait seul en pareil cas, ne faut-il pas y sacrifier tout intérêt particulier?

J'ai vu une mère, pleine de douleur, demander, les larmes aux yeux, que les honneurs de la sépulture chrétienne fussent rendus aux restes ensanglantés du jeune et malheureux fils qui venait de mourir sur le terrain même, dans une de ces rencontres dont on rit quelquefois, et qui n'en sont pas moins des crimes de lèse-nation puisqu'elles lui enlèvent tant de braves et généreux serviteurs; et je me suis rappelé le vieux Priam attendrissant le bouillant Achille, pour pouvoir rendre les derniers devoirs aux dépouilles de son cher Hector, et je me suis demandé si, en pareil cas, il n'était pas bon de laisser dormir la loi; mais je me suis rappelé que peut-être cette tendre mère avait bien des reproches à se faire dans la direction donnée à son fils, je me suis rappelé l'intérêt général de la société devant lequel tout autre s'effaçait nécessairement, et je me suis dit, quoique pleurant aussi avec elle : Il faut pourtant laisser passer la justice de Dieu!

Vous dites, vous-même, ajoutez-vous enfin, que, par un acte secret, il a pu se réconcilier avec Dieu, au dernier moment.

Sans doute, et c'est là pour l'homme un

des bienfaits de notre sainte religion, de pouvoir lui donner encore de grandes consolations à l'heure où elle lui inflige les peines les plus sensibles. Oui, rien n'est plus vrai, celui-là même à qui le prêtre est obligé par les règles de l'Eglise de refuser la sépulture religieuse, a pu, à la rigueur, se réconcilier avec Dieu, au dernier moment; mais, après tout, il n'en a pas moins encouru cette peine : elle doit donc lui être infligée. Voyez le malheureux que la justice humaine a condamné à la peine de mort pour quelque grand crime. Il n'a pas tardé à se repentir de ce crime, je suppose. Il est actuellement dans les meilleures dispositions. Il a reçu son Dieu, et ce Dieu, parlant lui-même à son cœur, lui a dit, comme autrefois au bon larron : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans mon paradis : « Hodie mecum eris in paradiso. »* (*Luc.* XXIII, 43.) Mais il n'en doit pas moins être attaché à sa croix et y périr.

Je ne sais pourquoi on a tant blâmé de nos jours quelques refus de sépulture de la part de l'Eglise, dans des circonstances pourtant où les faits parlaient d'eux-mêmes et assez haut. L'antiquité n'a-t-elle pas eu aussi ses refus de sépulture. Qui ne sait, par exemple, que l'Egypte, si renommée par sa sagesse, faisait subir à ses rois eux-mêmes, après leur mort, un jugement solennel, où chacun pouvait apporter ses accusations, et à la suite duquel, quand il avait été défavorable, la sépulture ordinaire ne leur était point accordée. Quelle différence cependant entre cet usage où une multitude aveugle et courroucée devait souvent donner l'impulsion, et celui de l'Eglise, où les choses se passeraient toujours avec calme et impartialité, si la folie ne se croyait en droit alors de venir donner des leçons à la sagesse!

Mais pourquoi aller chercher si loin de nous un hommage à la sagesse de l'Eglise? La société présente n'est-elle pas toute disposée à la reconnaître, dans les lieux mêmes où elle a été le plus travaillée par le protestantisme et la philosophie, les deux plus redoutables ennemis que le catholicisme ait peut-être jamais rencontrés? Nous lisions tout récemment dans la Presse, journal assez peu favorable, comme chacun sait, à la religion catholique :

« Les derniers journaux de New-York annoncent que le sénateur Rusk, du Texas, s'est suicidé, sur son habitation, en se tirant un coup de carabine dans la tête. On ne connaissait pas les motifs qui avaient pu porter à cette extrémité un homme sexagénaire, riche, entouré de la considération générale, et qui était en position de devenir ministre, ambassadeur ou président de l'Union. Mais ces mystères de la mort se présentent à chaque instant dans la vie américaine.

« L'esprit public s'est ému de ces scènes de meurtre, qui sont devenues les chroniques quotidiennes de la famille. La presse a soumis ce sujet à son analyse, et a cherché à découvrir un remède à cette espèce de maladie sociale. Un journal d'Albany et un autre de New-York se sont rencontrés dans la pensée commune de faire revivre contre les cadavres des suicidés la réprobation civile et l'anathème religieux dont les frappaient certains peuples de l'antiquité. Ils ont proposé que le corps du suicidé fût déclaré indigne de sépulture, et qu'il demeurât, de par la loi, exposé à l'abandon et à l'infamie. »

Il ne s'agit ici, il est vrai, que du suicide. Mais, n'importe, le principe est reconnu, et c'est tout ce que nous pouvions attendre de nos adversaires. D'ailleurs, on nous renvoie à l'antiquité. Or tout le monde sait que l'antiquité ne refusait pas la sépulture seulement aux suicidés, mais à tous ceux qu'elle en jugeait indignes. C'est donc le plus éclatant hommage rendu par des ennemis à la justice et à la sagesse de l'Eglise, sur un point même où elle fut longtemps en butte à leurs plus violentes attaques.

RELIGIEUX

Objections. — Est-ce que nous ne sommes pas tous religieux? Pourquoi donc y en a-t-il qui prennent ce nom d'une manière particulière? — C'est une orgueilleuse prétention. — Ce ne sont pas toujours ceux qui font profession de religion qui en ont réellement le plus.

—

Réponse. — Oui sans doute nous sommes tous *religieux*, ou nous devons tous l'être du moins, parce que nous sommes tous, ou parce que du moins nous devons tous être *rattachés* à Dieu, comme des serviteurs à leur maître, comme des enfants à leur père, comme des sujets à leur roi, et, pour tout dire en un mot, comme des créatures à leur créateur. De là ce mot si énergiquement expressif de *religieux* ou *reliés, rattachés*, c'est-à-dire *rattachés* à notre Dieu par la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus qui découlent de ces vertus premières; *rattachés* également aux autres hommes, nos frères, par les liens qui résultent de la position de chacun.

Mais, outre les devoirs rigoureusement obligatoires, qui forment ce que j'appellerai volontiers le corps de la religion, il y a les conseils qui en forment la perfection. C'est la même chose dans l'état et dans la famille, où il y a non-seulement le bon sujet, le bon serviteur et le bon fils, mais encore l'excellent sujet, l'excellent serviteur et l'excellent fils, c'est-à-dire le sujet, le serviteur et le fils qui font beaucoup plus encore que ce qu'ils sont obligés de faire. En religion donc, outre le religieux ordinaire, c'est-à-dire celui qui fait profession d'accomplir les devoirs du christianisme, il y a le religieux par excellence, c'est-à-dire celui qui s'est engagé par état à accomplir les conseils mêmes du christianisme, lesquels se résument dans les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. C'est là le *religieux* par excellence, avons-nous dit, ou simplement le *religieux* ; les autres n'étant qu'*attachés* ou *liés* à Dieu et

aux hommes, par les liens ordinaires, lui s'étant *rattaché* ou *relié*, par des liens plus nombreux et plus forts.

Vous devez voir actuellement, si réellement vous en doutiez, pourquoi il y en a qui prennent plus particulièrement le nom de religieux.

C'est une orgueilleuse prétention, avez-vous dit.

Nullement, car le religieux prend ce beau nom à cause de son état et non à cause de sa personne. Il est vrai qu'il espère réaliser en lui les vertus de son état; mais c'est avec l'aide de Dieu, et non par son propre mérite. S'il peut ce que d'autres ne peuvent, il reconnaît comme saint Paul, que c'est en celui qui le fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.* IV, 13.) Dans la sainte famille à laquelle il appartient, il ne se regarde, à l'exemple de ce même Paul, au sein du collége apostolique, que comme un avorton, le dernier des siens, n'étant pas digne du beau nom qu'il porte, ne s'estimant quelque chose que par la grâce de Dieu : *Gratia autem Dei sum id quod sum.* (*I Cor.* XV, 10.)

Vous voyez donc bien que ce n'est point une orgueilleuse prétention à lui de prendre, d'une manière particulière, le nom de religieux. Est-ce que c'en est une à vous de porter le beau nom de *Chrétien*, qui veut dire, un disciple, un enfant de Jésus-Christ, et même un autre christ? — *Vivit vero in me Christus.* (*Gal.* II, 20.)—Non c'est seulement une obligation plus grande que vous avez contractée, et que vous devez vous efforcer de remplir. Il en est de même du religieux. La noblesse ne devait point être une source d'orgueil, d'après sa primitive institution, mais une obligation plus rigoureuse. De là le mot si connu : *Noblesse oblige.* Il en est de même de ces grandes familles religieuses, noblesses spirituelles qui tirent leur splendeur de la royauté même de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce ne sont pas toujours ceux qui font profession de religion qui en ont réellement le plus, avez-vous objecté encore.

La grande vérité que vous proclamez là! C'est comme si vous disiez : Ce ne sont pas toujours les professeurs qui ont le plus de science ni même le plus d'aptitude à enseigner. Non, sans doute, vous répondrait-on, car il y en a parmi eux qui sont ignorants et même très-ignorants; et, en dehors du corps enseignant, il y a de véritables savants, très-aptes à remplir les difficiles fonctions du professorat. Mais, comme ils sont choisis pour cela, comme ils se préparent longtemps à leurs fonctions, et qu'ils s'en occupent ensuite d'une manière spéciale, il est clair qu'ils doivent y exceller, pour la plupart, et se distinguer des autres sous ce rapport.

Il en est absolument de même des religieux.

Ce ne sont pas toujours les religieux d'état qui le sont le plus en réalité, avez-vous dit.

C'est vrai, car il y en a qui sont indignes et même très-indignes du saint état qu'ils ont embrassé, et il y a partout dans le monde de simples fidèles qui en sont infiniment plus dignes; cependant, comme cet état est réellement saint, comme nul n'y entre sans marquer de vocation, sans épreuves sérieuses, et sans un noviciat de longue durée quelquefois, comme cet état n'est qu'une pratique continuelle de toutes les vertus du christianisme, il suit de là, quoi que vous puissiez dire, que les *religieux* sont aussi, généralement parlant, ceux qui ont le plus de *religion.*

Voltaire lui-même (*Essai sur les mœurs*) a dit ceci : « On ne peut nier qu'il n'y ait eu dans le cloître de très-grandes vertus; il n'est guère encore de monastères qui ne renferment des *âmes admirables* qui font *honneur à la nature humaine.* » Trop d'écrivains (et Voltaire a été aussi de la partie) se sont fait un plaisir de rechercher les désordres et les vices dont furent souillés quelquefois ces asiles de la piété. « *Il est certain*, ajoute-t-il ici, *que la vie séculière a toujours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères;* mais ils ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. *Nul état* n'a toujours été pur. »

En poursuivant son apologie des ordres religieux, Voltaire a laissé encore tomber de sa plume, si souvent irréligieuse, ces remarquables paroles : « Les instituts consacrés au soulagement des pauvres et au service des malades n'ont pas été les moins respectables. Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager, dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'esprit humain et si révoltante pour notre délicatesse. »

Or, si tel a été le jugement d'un de ceux qui ont montré le plus d'acharnement contre notre sainte religion, d'un écrivain qui osa se présenter comme un ennemi personnel de Notre-Seigneur, et qu'on a regardé comme une espèce de démon incarné, jugez par là de l'excellence de notre cause.

RELIGION.

Objections. — Ne me parlez pas de religion. — A quoi sert-elle? — Elle est bonne pour le peuple. — Elle est bonne pour les femmes, les enfants, les vieillards. — Et encore met-elle souvent la désunion dans les familles. — Il suffit d'être honnête homme. — J'ai peut-être plus de religion, et une religion mieux entendue que ceux qui en parlent tant : ma religion, à moi, c'est de faire du bien aux autres. — Je n'ai pas le temps d'être religieux comme vous l'entendez; je suis trop occupé pour cela.

—

Réponse. — Vous voulez qu'on ne vous parle pas de religion. Pourquoi donc en parlez-vous vous-même, ne fût-ce que pour défendre de vous en parler?

Tout le monde parle de religion, les uns,

parce qu'ils l'aiment, les autres parce qu'ils la craignent, d'autres enfin parce qu'ils la détestent. — Et les indifférents, me direz-vous? — Mais il n'y en a pas qui le soient au point de n'en pas parler; et ceux qui prétendent l'être le sont quelquefois beaucoup moins que les autres.

Que fait-on à la campagne comme à la ville? Que fait-on dans les chaumières, dans les salons, dans les ateliers, dans les cercles, dans les cafés, dans les prisons, dans les académies, en repos comme pendant le travail ou en voyage? Presque toujours on parle de religion. Et vous voulez que personne ne vous en parle! Vous êtes donc un homme à part, n'ayant rien et ne voulant rien avoir de commun avec le reste du genre humain?

Que fait-on dans les journaux, quels qu'en soient le format et la couleur? Que fait-on dans les livres anciens ou modernes, quels qu'en soient l'idiome, le genre, la valeur? Que fait-on au moyen de la sculpture, de la peinture, de ces différents arts dont l'homme se sert pour manifester sa pensée? Presque toujours on parle de religion. Et vous ne voulez pas qu'on vous en parle! Vous ne voulez donc avoir de commerce ni avec les vivants ni avec les morts? Eh bien! retirez-vous donc dans quelque solitude déserte, dans quelque centre ténébreux! Que dis-je? Mais là encore, ou plutôt là plus promptement et plus vivement que partout ailleurs, la religion se présentera à votre pensée, et, si vous ne trouvez personne pour vous en parler, vous vous en parlerez, en quelque sorte, à vous-même.

Vous ne voulez pas qu'on vous parle de religion! Mais c'est le fond même de la nature humaine, le trait le plus caractéristique de son être. Qu'est-ce que l'homme, s'est-on demandé dans tous les temps? — C'est un animal raisonnable, a-t-on répondu le plus communément. — Quoi! un animal raisonnable, l'homme! Mais combien ne le sont jamais? Et puis, que d'animaux le sont ou semblent l'être autant et plus que lui? Cette définition ne lui convient donc point, assurent un grand nombre de personnes. — L'homme, disent les autres, c'est un animal religieux. — Cette définition est-elle parfaitement juste? Je n'oserais l'assurer. Est-elle plus juste que l'autre? Je le croirais volontiers. Elle convient plus généralement à l'homme, et elle ne convient qu'à lui. Quel autre animal que l'homme tourne vers le ciel des regards d'admiration, d'espérance et d'amour? Quel autre se prosterne devant Dieu et le prie? Quel autre a souci de la mort, et s'inquiète de la vie qui se trouve au delà du tombeau? L'homme seul est donc réellement, ici-bas, un animal religieux; et, quand il demande qu'on ne lui parle pas de religion, il demande, par conséquent, qu'on ne lui parle pas de ce qui lui convient le mieux, j'ai presque dit de lui-même.

Vous ne voulez pas qu'on vous parle de religion! Mais cela n'est pas possible, la religion tenant à tout, ou plutôt tout venant aboutir à ce centre universel. De quoi vous parlerait-on, en effet, qu'on ne soit naturellement entraîné par une pente comme irrésistible à vous parler, un peu plus tôt ou un peu plus tard, de la religion? Est-ce de la pluie et du beau temps? de la conduite ordinaire des individus? de la politique? des faits surprenants qui arrivent quelquefois? des beaux-arts et des sciences?... Mais qui ne voit qu'au fond de tout cela se trouve Dieu, et avec Dieu la religion qu'il a donnée aux hommes pour les rattacher au ciel? Non, vous dis-je, il n'est pas possible de ne point vous parler de religion, parce que, outre qu'on y arrive souvent sans y penser, c'est aussi quelquefois l'accomplissement d'un devoir impérieux. La foi, la raison, le sentiment, tout nous porte à nous occuper du bonheur de notre prochain. Il nous est donc impossible de vous voir aller rapidement à la mort dans une insouciance profonde, vous y précipiter quelquefois de vous-même sans vous crier : Prenez garde, mon frère! commencez, du moins, par assurer votre éternelle destinée! Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est vous parler de la religion?

Vous ne voulez pas qu'on vous parle de religion. Pourquoi donc, s'il vous plaît? Est-ce que vous la trouveriez au-dessous de vous, par hasard? Est-ce que vous la jugeriez indigne d'occuper les méditations de votre intelligence, ou de fixer l'attachement de votre cœur? Ce serait un peu fort. Quoi! vous trouveriez au-dessous de vous la religion de Jésus-Christ, cette religion prêchée par les apôtres, scellée du sang des martyrs, répandue par toute la terre, et qui seule peut rattacher à Dieu l'humanité entière! Quoi! vous regarderiez comme indigne d'occuper les méditations de votre intelligence, cette religion qui a formé et nourri le génie des Pères, d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un Bourdaloue, d'un Massillon, d'un Corneille, d'un Racine, d'un Pascal, d'un Turenne, d'un Condé! Quoi! vous regarderiez comme indigne de fixer l'attachement de votre cœur cette religion toute pure, qui forme à son image les âmes qui se trempent en elle, la religion qui a formé un saint Vincent de Paul, un saint François Xavier, un saint Charles Borromée, un saint François de Sales, un saint Louis, un Bayard, un Louis XVI!

Vous voulez qu'on ne vous parle point de religion. Pourquoi donc, encore une fois? Est-ce parce qu'en cela il est impossible de distinguer le vrai du faux? Mais Dieu, qui nous a donné une âme intelligente, pour discerner le vrai du faux en toutes choses, ne peut avoir fait d'exception par rapport à la religion. S'il en était ainsi, d'ailleurs, on ne verrait pas la plupart des hommes, et surtout les plus distingués, faire de la religion l'objet principal de leurs études. Est-ce parce que le faux et le vrai sont indifférents en religion? Le contraire est également prouvé par la raison et par l'expérience : par la raison qui nous dit que la

vérité et l'erreur étant opposées l'une à l'autre, en religion comme en toute autre chose, ne sauraient avoir les mêmes conséquences; par l'expérience qui nous montre, à chaque instant, que d'un faux principe en religion découlent les maux les plus funestes à l'humanité. Serait-ce parce que le peu que nous savons en religion est toujours suffisant? Mais qui ne sait que l'instruction religieuse de l'enfant est insuffisante à l'homme, qu'elle s'affaiblit de plus en plus, et finit même par se perdre, si elle n'est entretenue et développée? Qui ne sait qu'une demi-connaissance en tout et principalement en religion est quelquefois plus funeste qu'utile, tandis qu'une connaissance parfaite, autant qu'elle peut l'être chez l'homme, est comme le grand jour pendant lequel nous marchons en pleine sécurité. Il importe donc souverainement d'étudier de plus en plus la religion, d'en parler aux autres, et, par conséquent, d'en entendre parler.

A quoi sert-elle? demandez-vous.

Il me semble que tout ce que je viens de dire est déjà une réponse bien suffisante à cette question.

Je vous ai montré que tout le monde parle de religion, qu'elle est le sujet principal de nos conversations et de nos travaux intellectuels, qu'elle fait comme le fonds de notre nature, que c'est toujours à elle qu'il faut en revenir définitivement, en toute circonstance, mais principalement au moment de la mort; qu'elle élève l'homme au-dessus de lui-même, et en fait un saint ou un héros, selon les circonstances; que tout nous porte à l'étudier et à l'approfondir de plus en plus. Or, rien de cela n'aurait lieu, si elle n'était véritablement utile. Donc elle est utile.

Entrons actuellement dans le fond même de la question, et tâchons d'y répondre d'une manière plus directe.

A quoi sert la religion? dites-vous. — Attendez, je vais vous le montrer.

Il me semble que presque tous les apologistes de la religion, pour mieux faire sentir son importance, se sont tracé un cadre, plus ou moins étendu, plus ou moins exact, dans lequel ils ont essayé de mettre, en même temps, sous nos yeux, les bienfaits que nous en recevons. Les uns ont divisé leur sujet en trois parties, et ont considéré, dans la première, l'importance de la religion par rapport à l'homme; dans la seconde, son importance par rapport à la société; et, dans la troisième, son importance par rapport à Dieu. C'est un plan vaste, qui se prête, comme il est aisé de le voir, aux plus beaux développements. D'autres, prenant l'homme seul pour point de départ, et le considérant néanmoins dans ses rapports avec Dieu et les autres hommes, puisqu'il est impossible de ne pas le considérer ainsi, toutes les fois qu'on l'envisage comme être intelligent et religieux, ont montré, d'une part, l'influence de la religion sur l'intelligence, qu'elle éclaire des lumières de la foi, et, d'une autre part, son influence sur le cœur qu'elle sanctifie par la pratique des vertus. C'est un plan plus simple, mais qui ne manque pas, non plus, de grandeur, et dans lequel peuvent s'enfermer aussi sinon tous, au moins les principaux bienfaits de la religion.

Quelques mots de saint Paul nous fournissent, selon moi, le cadre le plus simple, et en même temps le plus exact des bienfaits de la religion : *Pietas ad omnia utilis est*, « *la religion* bien entendue *est utile à tout*, » nous dit-il, et, comme pour donner un certain développement à cette idée fondamentale, il ajoute : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ : « Elle a les promesses de la vie présente, et de la vie future.* (*I Tim.* IV, 8.)

Ce n'est ni un discours ni un traité que je veux faire ici. Je vais seulement, comme à l'ordinaire, recueillir quelques pensées et présenter quelques tableaux. Je m'en tiens donc aux premiers mots : *Pietas ad omnia utilis est*. Oui, la religion est véritablement utile à tout en général; c'est-à-dire qu'elle sert à tout homme, et pour toute chose. J'apporte mes preuves, que je trouve naturellement dans la vie ordinaire du Chrétien.

Vous n'êtes pas né encore. La religion vous bénit, et prépare tout avec le plus grand soin pour votre heureuse entrée dans la vie.

Vous venez de naître. La religion fait couler sur vous l'onde régénératrice, elle marque votre front du signe sacré, pour montrer que, quelle que soit votre position actuelle, vous n'en avez pas moins été créé roi, et que Jésus-Christ vous a rendu, par la vertu de sa croix, votre royauté perdue par le péché. La couronne vous appartient dès ce moment; il ne s'agit que de la conserver et même de l'embellir : c'est par la religion et avec la religion que vous serez assez heureux pour le faire.

Vous êtes âgé de quelques années seulement. Voyez-vous comme la religion commence à ouvrir votre esprit aux douces lumières de la foi, et votre cœur aux tendres sentiments de la piété! Voyez-vous comme elle prend soin de conduire déjà vos pas chancelants dans les droits sentiers de la vérité et de la justice! Père, mère, prêtres, anges du Seigneur, tous viennent, en son nom, se ranger autour de vous, pour vous préserver de tout égarement, de toute chute, pour vous porter plus sûrement au-dessus des difficultés de la vie.

Vous avez atteint l'âge de discernement. Les deux sentiers de la vérité et de l'erreur, de la vertu et du vice se présentent à vous d'une manière beaucoup plus tranchée. De peur que vous ne vous égariez à cette époque où ce serait peut-être pour toujours, Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, vient lui-même vous éloigner de plus en plus du mal et vous fortifier dans le bien. Il a pris, comme pour vous témoigner plus d'amour, une forme plus modeste encore, que quand il reposa, petit enfant, dans une crèche, et il s'unit à vous sous l'apparence d'un pain d'une blancheur éclatante, symbole de la vie pure qu'il doit établir en vous.

Vous voilà à l'âge des plus violentes passions. Votre chute serait rapide, et votre

perte inévitable, si la religion n'était à vos côtés, pour vous éclairer, vous conseiller, vous encourager, pour vous donner les armes et la force dont vous avez besoin, afin de combattre les ennemis de votre salut.

Vous êtes arrivé à la maturité de l'âge. Que de charges, précédemment inconnues, vous sont imposées actuellement! Des enfants à élever, des serviteurs à diriger, des pauvres à nourrir, des ignorants à éclairer, des ennemis peut-être à désarmer... Grand Dieu! comment pourrez-vous donc, vous, faible roseau, porter ce fardeau, ou pour mieux dire, cet assemblage de mille fardeaux qu'un chêne robuste aurait bien de la peine à soutenir. Je vous le répète, avec l'aide de la religion; vous n'avez qu'à vous appuyer sur son bras, et vous marcherez ensuite avec assurance au but qui vous est marqué.

Chaque jour, vous vous en approchez rapidement. Déjà votre corps se courbe et faiblit, et vos facultés intellectuelles s'usent. C'est la mort qui se fait sentir, elle avance à grands pas, elle frappe son dernier coup. La tombe s'ouvre pour recevoir votre dépouille mortelle, et l'éternité engloutit votre âme, à laquelle plus tard s'unira votre corps. Grand Dieu! dans ce terrible passage du temps à l'éternité, quelle main assez puissante pourra donc vous soutenir? Je vous le répète encore, celle de la religion. A la place des forces humaines qui vous manquent, elle vous communiquera sa force divine, et vous pourrez retourner ainsi avec plus de confiance au Créateur.

Ce n'est pas tout; car les bienfaits de la religion à l'égard de l'homme s'étendent au delà du tombeau. Tandis qu'elle fait jouir son âme de la possession de Dieu, dans la splendeur de sa gloire, elle veille sur sa dépouille mortelle, qu'elle a placée à l'ombre de la croix, en attendant la résurrection.

Voilà l'homme aux différentes époques de sa vie, pendant cette carrière qui s'étend de l'éternité à l'éternité, comme disent les saintes Ecritures: *Ab æterno usque in æternum.* (*II Esdr.* IX, 5.) Or, je vous le demande, est-il un seul besoin réel que la religion ne satisfasse? Est-ce que les bienfaits que lui accorde la religion ne sont pas aussi nombreux et aussi importants que nous pouvons le désirer?

Actuellement voulez-vous voir l'homme dans les positions diverses qu'il peut occuper ici-bas, ce sera un nouveau moyen d'apprécier les bienfaits de la religion à son égard. Ici, notre énumération ne sera point complète: nous ne pouvons l'espérer, nous n'y tendons même pas; car qui pourrait jamais être sûr d'avoir envisagé la vie humaine sous toutes ses faces? Nous parlerons du moins de celles qui se présentent le plus ordinairement et qui se font le plus remarquer.

Etes-vous dans la tristesse et les larmes? La religion vous apprend que si vous vous en servez pour effacer vos péchés, cette tristesse et ces larmes plus tard se changeront en joie.

Etes-vous, au contraire, dans les plaisirs et les ris? La religion vous apprend qu'il faut en user avec circonspection et modération, si vous ne voulez pas qu'ils creusent pour vous une source de larmes éternelles.

Etes-vous pauvre? La religion nous apprend que la pauvreté est pour nous un moyen efficace de sanctification, si nous acceptons cet état avec résignation et courage.

Etes-vous riche? La religion vous apprend qu'il faut vous faire des amis dans le ciel, avec ces richesses que vous emploierez en aumônes et en toutes sortes de bonnes œuvres.

Etes-vous faible? La religion vous soutient.

Etes-vous fort? Elle use de vôtre force pour le soutien des faibles.

Etes-vous plongé dans l'ignorance? La religion vous éclaire.

Possédez-vous, au contraire, toutes les sciences? La religion vous fournit l'arome qui empêche ces sciences de se corrompre.

Etes-vous sous la dépendance des autres? La religion vous enseigne la soumission et l'obéissance.

Etes-vous chargé de les diriger, au contraire? La religion vous enseigne qu'il faut vous conduire à leur égard non pas comme un maître, mais bien comme un ami et même un serviteur, à l'exemple de Jésus-Christ, qui, quoique Dieu, était venu sur la terre, pour servir et non pour être servi. (*Matth.* XX, 28.)

Parcourez-vous les mers pour le commerce ou le service de l'Etat? La religion vient vous donner des idées en rapport avec ces deux immensités entre lesquelles vous vous trouvez comme perdu.

Etes-vous soldat de terre, sur un champ de bataille, au plus fort du combat? Elle vous donnera le courage, et cet esprit de sacrifice, dont vous avez besoin pour soutenir les intérêts et la gloire de la patrie.

Etes-vous dans un palais? La religion viendra vous signaler les écueils que vous avez à éviter, les grandes vertus que vous avez à pratiquer.

Etes-vous en prison, chargé de chaînes, sur le point peut-être de monter à l'échafaud? La religion vient vous consoler, vous fortifier, et vous apprendre que si vous savez mériter le pardon de vos fautes par votre repentir et vos expiations, le supplice, en abrégeant votre vie terrestre, hâtera, pour vous, d'un autre côté, la jouissance du bonheur éternel.

Victimes infortunées du crime d'abord et ensuite de la justice humaine, je vous attends ici! N'est-il pas vrai que si vous n'aviez la religion pour vous soutenir toujours plus ou moins, et quelquefois vous régénérer, vous n'auriez qu'à vous précipiter dans le désespoir, et nous, nous n'aurions qu'à nous voiler la face de honte à la vue de ce sang

que nous sommes obligés de verser pour la défense de la société.

Si nous nous arrêtons à ce qu'il y a de plus saillant dans ce que nous venons de dire, nous devons remarquer que trois choses chez l'homme ont particulièrement besoin de tous les secours de la religion : l'enfance, cet ensemble d'infirmités auquel il est exposé pendant le cours de sa vie, la mort. Or il est aisé de voir que, pour tout cela, la religion ne laisse rien à désirer. A l'appui de ce que nous avancons, qu'il nous soit permis de présenter ici trois tableaux faits de main de maître, dont les idées, exprimées avec magnificence, n'en sont pas moins à la portée de tous.

« Imagine-t-on un crime qui répugne davantage à la nature que le meurtre de l'enfant par le père, et une coutume plus barbare que l'exposition de ces innocentes petites créatures, condamnées par les passions à naître, et à ne jamais vivre? Cependant les lois de presque tous les peuples anciens permettaient l'exposition et le meurtre des enfants, et c'est encore aujourd'hui un usage universel dans une grande partie du globe. Laissez la raison philosophique peser le pour et le contre, calculer les devoirs des parents, l'intérêt de l'Etat surchargé d'une embarrassante population, l'intérêt de l'enfant même à qui l'on épargne tant de souffrances et peut-être de crimes, en abrégeant une vie après tout si peu regrettable, je me trompe fort, si la raison, fondée sur ces considérations et mille autres pareilles, ne va pas, pour peu que l'intérêt aiguise sa subtilité sophistique, jusqu'à voir dans ce meurtre l'exercice d'un droit légitime, et même un acte d'humanité. Et qu'on ne m'accuse pas de recourir à des suppositions odieuses et peu vraisemblables; car les raisonnements que tout à l'heure j'appliquais à l'enfance, des peuples entiers les ont appliqués à la vieillesse; et au fond ils ne diffèrent pas de ceux par lesquels Rousseau essaye de justifier sa conduite cruelle envers les tristes fruits de son libertinage. Grâces éternelles soient rendues au christianisme, qui, de l'enfant, être vil à la politique, et souvent à charge à la cupidité, a fait un être sacré aux yeux de la religion. Tel qui insulte la religion lui doit peut-être la vie. Qui sait si, sans elle, des parents dénaturés ne l'eussent point, à sa naissance, précipité dans le courant d'un fleuve, comme le pratiquent les Indiens, ou ne l'eussent point, comme en Chine, exposé la nuit sur la voie publique, pour être dévoré des animaux, ou enlevé le matin, dans le même tombereau avec les boues et les immondices des rues? Il faut l'apprendre à ceux qui se croient sages, parce qu'ils méprisent, et profonds parce que les plus simples vérités n'arrivent pas jusqu'à eux : le baptême sauve plus d'enfants chez les nations chrétiennes que la guerre ne détruit d'hommes. Cependant la philosophie ne verra dans le baptême qu'une superstition absurde, et vous l'entendrez se rire de cette sublime institution, qui, considérée sous un point de vue purement politique, serait encore un inappréciable bienfait et un chef-d'œuvre d'humanité. » (*Essai sur l'indifférence.*)

Voilà quelques-uns des innombrables services que la religion rend à l'enfance, non-seulement pour le ciel, mais encore pour la terre. Voulez-vous voir actuellement comment elle soulage les infirmités de toutes sortes auxquelles l'homme est exposé pendant tout le cours de sa vie, et principalement au commencement? Ecoutez le même apologiste. Après avoir raconté quelques actes remarquables de la charité chrétienne en faveur de l'humanité. «Mais,» dit-il, «laissons les traits particuliers, dont on remplirait des volumes sans nombre : ne rappelons ni les Borromée, ni les Belzunce, ni ce Vincent de Paul qui, dans des temps de calamité, nourrissait des provinces entières, dont l'immense charité s'étendait au delà des mers, jusqu'aux rivages de Madagascar et dans les forêts de la Nouvelle-France, et qui semblait s'être chargé de soulager lui seul toutes les misères humaines : homme prodigieux, qui a forcé notre siècle de croire à la vertu ; ne considérons que les établissements durables, les bienfaits généraux et permanents de la religion. Ces asiles solitaires de l'innocence et du repentir, que les peuples apprendront de plus en plus à regretter, ces paisibles retraites du malheur, ces superbes palais de l'indigence, qui les éleva, si ce n'est elle? Maîtresse un moment, la philosophie n'a su que les détruire. La raison humaine n'a fait grâce à rien de ce qu'avait créé la foi en faveur de l'humanité. Et avec quelle profusion le christianisme n'avait-il pas multiplié ces touchantes institutions, si éminemment sociales? Leur nombre presque infini égalait celui de nos misères. Ici la fille de Vincent de Paul visitait le vieillard infirme, pansait ses plaies dégoûtantes, en lui parlant du ciel; ou, par une attendrissante charité, devenue mère sans cesser d'être vierge, réchauffait dans son sein l'enfant abandonné. Plus loin, la sœur hospitalière assistait, consolait le malade, et s'oubliait elle-même pour lui prodiguer, et le jour et la nuit, les soins les plus rebutants. Là, le religieux de saint Bernard, établissant sa demeure au milieu des neiges, abrégeait sa vie pour sauver celle du voyageur égaré dans la montagne. Ailleurs, vous eussiez vu le frère *du bien-mourir*, près du lit de l'agonisant, occupé de lui adoucir le dernier passage; ou le frère *enterreur* inhumant sa dépouille mortelle. A côté de ces preux chevaliers, de ces soldats priants, qui, presque seuls, protégèrent longtemps l'Europe contre la barbarie musulmane, on apercevait le Père de la Merci, entouré, comme un triomphateur, des captifs qu'il avait, non pas enchaînés, mais délivrés de leurs chaînes, en s'exposant à mille dangers et à des fatigues incroyables. Des prêtres, des religieux de tous les ordres, brisant, par une vertu surhumaine, les liens les plus chers, s'en allaient, avec une grande joie, arroser de leur sang

des contrées lointaines et sauvages, sans autre espoir, sans autre désir, que d'arracher à l'ignorance, au crime et au malheur, des hommes qui leur étaient inconnus. Après avoir fécondé de ses sueurs nos collines incultes et nos landes stériles, le laborieux Benédictin, retiré dans sa cellule, défrichait le champ non moins aride de notre ancienne histoire et de nos anciennes lois. L'éducation, la chaire, les missions, aucune œuvre utile n'était étrangère au Jésuite. Son zèle embrassait tout, et suffisait à tout. L'humble Capucin parcourait incessamment les montagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes fonctions, descendait au fond des cachots, pour porter des paroles de paix aux victimes de la justice humaine; et, semblable à l'espérance dont il était le ministre, accompagnant jusqu'à la fin le malheureux qui allait mourir, partageait ses angoisses, ranimait son courage défaillant, et le fortifiait également contre les terreurs du supplice et contre celles du remords. Ses mains compatissantes ne se détachaient, pour ainsi dire, de l'infortuné qu'elles avaient reçu au pied du tribunal inflexible de l'homme, qu'après l'avoir déposé au pied du tribunal du Dieu clément.

« Mais voulez-vous arrêter vos regards, attristés de cette scène douloureuse, sur un spectacle aussi doux qu'aimable? Contemplez le frère des Ecoles chrétiennes, enseignant à l'enfance les éléments des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précieuse des devoirs, lui parlant de Dieu avec onction, et la formant au bonheur en la formant à la vertu. Ne l'oublions jamais, la religion est l'unique éducation du peuple. Sans la religion il ne saurait rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir. Il ignorerait également et les devoirs de l'homme et sa destinée; il végéterait au milieu des académies, des universités, des gymnases, dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. La religion le civilise; elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain; elle éclaire, elle agrandit son intelligence; et le dernier des petits enfants instruits à son école, plus véritablement philosophe qu'aucun des prétendus sages qui ne reconnaissent d'autre guide que leur raison, confondrait, le catéchisme à la main, cette raison altière, par la sublimité de ses enseignements. »

Quoique adoucis par la religion, ces maux qui pèsent sur l'homme sont néanmoins beaucoup trop nombreux et trop grands pour ne pas hâter sa fin, avec beaucoup d'autres causes de destruction. Mais, quand cette fin arrive, voyez comme la religion s'empresse d'apporter à l'homme ses plus douces consolations et son assistance la plus efficace?

« La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du Chrétien,» lisons-nous encore dans l'ouvrage que nous venons de citer. «Il la désire, comme saint Paul, afin d'être avec Jésus-Christ (119); il la désire pour commencer de vivre, pour être délivré du poids des organes (120), des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un Chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine, et regretter d'avoir cru? Ah! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper: lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveillant en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime. Encore un instant, et tout sera consommé; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse: *Pars*, dit-elle; *âme chrétienne; sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi; au nom de l'Esprit-Saint, dont tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Eglise, dont les noms sont écrits au ciel. Que Dieu se lève et dissipe les puissances de ténèbres; que tous les esprits de malice fuient, et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ. Que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle; que ce bon Pasteur reconnaisse sa brebis et la place dans le troupeau de ses élus. Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur!* (*Commendat. animæ.*)

« Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves (121), et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire, sa parole expire avec sa pensée. Non, *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait come prendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* (*I Cor.* II, 9.) Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et son reflux, c'est l'O-

(119) *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.* (*Philipp.* I, 23.)

(120) *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus?* (*Rom.* VII, 24.)

(121) Le pieux et savant P. Suarez, sur le point d'expirer, disait: *Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir.*

céan immense qui déborde à la fois sur tous les rivages. Source intarissable de vie et de lumière (122), ô mon Dieu ! s'écrie un prophète, *je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra* (123). »

Actuellement, je le demande avec confiance : N'ai-je pas eu raison de dire, après saint Paul, que la religion, bien sentie et bien pratiquée, *est* réellement *utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et de la vie future : « Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.»* (*I Tim.* IV, 8.)

Elle est bonne pour le peuple, avez-vous dit.

Vous avez raison. Tout le monde est de votre avis, et ce n'est pas moi qui me déclarerai contre. Oui, la religion est bonne pour le peuple, et même elle est excellente. Quoique ses bienfaits, que nous venons de rappeler, soient pour tous les hommes en général, ils sont plus particulièrement néanmoins pour ceux dont se compose la masse du peuple. Voyez plutôt.

Le peuple est plongé, généralement parlant, dans une ignorance profonde. La religion l'instruit. Elle l'instruit à l'église, à l'école, à la maison, partout où l'occasion s'en présente. De peur que ses occupations ordinaires ne l'absorbent trop dans la matière, elle les interdit un jour par semaine; et, l'appelant partout dans ses temples, avec les autres fidèles, elle livre à ses plus sérieuses méditations les pensées les plus touchantes, les plus saintes, les plus sublimes quelquefois. Aussi, le peuple formé par la religion en sait plus, sur Dieu, sur la nature humaine, sur ses devoirs, sur tout ce qu'il lui importe véritablement de connaître, que les philosophes les plus célèbres de l'antiquité n'en ont pu dire ni même savoir. Ce n'est pas que ceux qui s'élèvent au-dessus de leurs semblables par l'intelligence n'aient aussi besoin d'être éclairés par la religion; on ne le voit que trop par l'exemple des philosophes dont je viens de parler; mais enfin ils trouvent aussi des lumières dans la force de leur intelligence et dans leurs études. Quant au pauvre peuple, obligé de gagner, chaque jour, son pain à la sueur de son front, si la religion ne l'instruisait, comment donc serait-il instruit? — Par la philosophie? — Il n'a pas le temps de l'écouter, et il ne saurait du reste la comprendre. — Par la nature? — Hélas! la nature parle beaucoup plus à ses sens qu'à son esprit. En vain, vous lui crierez de lire dans le livre immense que la divine providence tient continuellement ouvert sous ses yeux. Il le regarde, et ne le comprend pas.

Le peuple est naturellement porté au vice; et la religion l'élève à la vertu. Elle le fait par ses exhortations pressantes, par ses sacrements, en rappelant sans cesse à sa pensée les châtiments réservés au vice et les récompenses promises à la vertu.

Le peuple travaille continuellement et péniblement; et la religion lui apprend que c'est le moyen le plus simple et le plus efficace de réhabilitation et de sanctification.

Le peuple est pauvre; et la religion lui apprend que c'est par la pauvreté qu'il est le plus facile de ressembler à Jésus-Christ et d'aller au ciel.

Le peuple souffre et la religion vient lui montrer Jésus en croix, et au pied de cette croix sa divine Mère et le disciple bien-aimé.

Le peuple vit dans une grande dépendance; et la religion adoucit, d'une part, cette dépendance, et lui fait comprendre, d'une autre part, qu'il est plus avantageux, spirituellement parlant, de servir, que d'être servi.

Le peuple est abaissé; et la religion le relève, et lui montre que, quel que soit son abaissement sur la terre, il lui suffit de se donner à elle pour appartenir à la famille la plus illustre et la plus sainte qu'il y ait au monde, la famille chrétienne, pour avoir plus que des rois pour ancêtres : Jésus-Christ, Dieu lui-même.

J'ai donc eu raison d'avancer que la religion n'était pas seulement bonne pour le peuple, mais excellente.

Je vous entends me répondre ici : Vous n'êtes point à la question en disant que la religion est bonne pour le peuple, j'entends qu'elle n'est bonne que pour lui.

La religion n'est bonne que pour le peuple? dites-vous. — Mais n'est-elle pas aussi utile, aussi nécessaire, et quelquefois beaucoup plus encore pour les grands que pour le peuple.

N'ont-ils pas besoin d'être éclairés par elle des lumières de la foi, ainsi que nous le disions tout à l'heure, d'être portés par elle à la pratique de la vertu ?

N'ont-ils pas besoin d'être soutenus par elle dans les souffrances physiques dont ils ne sont pas plus exempts que les autres hommes, dans les fatigues de l'esprit plus pénibles que celles du corps, dans cette indigence du cœur, plus triste que la pauvreté la plus grande?

N'ont-ils pas besoin d'être soutenus par elle, de peur que, des hauteurs où les a élevés la divine Providence, ils ne viennent à tomber dans quelque abîme de corruption ou de cruauté? Le despote qui persécute le peuple, c'est le loup qui mange la brebis. Il est déplorable sans doute d'être cette pauvre brebis mangée par le loup; mais il l'est encore plus, incontestablement, d'être le loup cruel qui mange la brebis.

Vous prétendez que la religion n'est bonne que pour le peuple. Mais, ce principe admis, qui voudra être peuple, et se charger du joug de la religion? Personne, croyons-nous, et malheureusement l'expérience ne prouve que trop la vérité de ce que nous avançons. Les grands la renverront aux riches, les riches aux artisans, les artisans aux

(122) *Apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.* XXV, 10.)

(123) *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.)

habitants des campagnes, ceux-ci aux domestiques, ces derniers aux décrotteurs, lesquels la repousseront fièrement. Tout le monde sait l'histoire célèbre de ce décrotteur de la capitale qui, voyant un ecclésiastique passer, se releva fièrement du ruisseau où il se tenait dans l'exercice de ses fonctions, et répéta, d'un ton magistral, ces paroles qu'il tenait je ne sais de qui : La religion est bonne pour le peuple! Quand ce philosophe en cirage, qui croyait peut-être répandre, lui aussi, la lumière sur la terre, parce qu'il faisait reluire les souliers, s'exprima ainsi, il fit, sans le savoir, la plus piquante réfutation qu'il soit possible de faire de l'objection aussi absurde qu'impie à laquelle nous répondons en ce moment.

Voulez-vous entendre actuellement une réfutation plus sérieuse et plus élevée, écoutez encore l'éloquent écrivain que nous avons déjà cité plusieurs fois dans cet article :

« La religion n'est nécessaire au peuple, » dit-il, « que parce qu'elle est la base des devoirs et la règle des mœurs. Or, le philosophe se croirait-il indépendant, sous ce double rapport, ou aurait-il trouvé à la morale un autre fondement? Je sais qu'on l'a cherché, ce fondement, avec une ardeur égale à l'intérêt qu'on se figurait avoir de le découvrir, mais je sais aussi ce que pensait Rousseau de cette vaine recherche, qui n'aboutit jamais qu'à l'intérêt particulier. Philosophe lui-même, il connaissait à fond ses confrères : je puis donc avec confiance m'appuyer de son autorité sur un point où sûrement il n'est pas suspect de prévention. Vous qui, sur la foi de quelques sophistes, vous imaginez qu'il est beau de ne rien croire, mais dont l'âme honnête attache encore du prix à la vertu, retenez bien ces paroles de l'auteur d'Emile : *Je n'entends pas que l'on puisse être vertueux sans religion. J'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis bien désabusé.* (*Lettre sur les spectacles.*) Sans descendre jusqu'aux arguments personnels, il est permis d'observer qu'en effet les annales philosophiques seraient loin de pouvoir soutenir à cet égard la plus légère comparaison avec les annales religieuses. Or, s'il est quelquefois honorable de se séparer du peuple, ce n'est pas du moins lorsque avec la religion on lui abandonne encore la vertu.

« Mais je veux un moment que l'intérêt bien entendu, ou tout autre motif du même genre, supplée, pour certains individus, les préceptes obligatoires d'une morale divine, et la conscience; je veux enfin que la religion ne soit réellement nécessaire qu'au peuple : à ce titre encore, elle doit être la plus sacrée des lois, puisqu'elle est la plus importante des institutions. L'attaquer, la ruiner dans l'esprit des hommes, c'est saper l'Etat par sa base, c'est se rendre coupable du crime énorme de lèse-société au premier chef. Or, parmi les philosophes qui admettent la nécessité politique de la religion, combien en est-il qui ne travaillent de tout leur pouvoir, chacun selon son caractère et ses moyens, les uns par des écrits, les autres par des discours, et tous par leurs exemples, à décréditer la religion, et à propager l'incrédulité jusque dans les dernières classes du peuple! Qu'ils *regardent en pitié*, comme le sage de Gibbon, *les erreurs du vulgaire*, c'est la suite naturelle de leurs propres erreurs, mais, pour être conséquents, ils devraient, comme le même sage, pratiquer avec exactitude les cérémonies religieuses de leurs ancêtres et fréquenter dévotement les temples de Dieu. Leur système les y oblige; est-ce là néanmoins ce que nous voyons? Ne rougiraient-ils pas, au contraire, de partager en apparence les opinions du peuple, et même de dissimuler leur mépris pour les objets de son respect et de sa foi? Leur orgueil aurait trop à souffrir, s'ils pensaient qu'on pût les confondre avec la foule des croyants. Ils s'en séparent avec dédain, ils leur prodiguent les amères sarcasmes, l'insultante dérision; et, jaloux de montrer une supériorité d'esprit imaginaire, ils sacrifient de gaieté de cœur aux pitoyables affections d'un amour-propre aveugle, et l'intérêt sacré de l'Etat et leurs principes mêmes; en sorte que, ne fussent-ils pas les plus insensés des hommes, ils en seraient encore, à les juger sur leur propre doctrine, les plus inconséquents et les plus criminels.

« Et quand ils renonceraient, en faveur du bien public, à leur misérable vanité philosophique, quand ils consentiraient à se mêler dans nos temples avec le vulgaire, il ne dépendrait pas d'eux de déguiser assez leurs sentiments réels pour qu'ils demeurassent inconnus à la multitude. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de se contraindre à ce point. L'incrédule aura beau composer son extérieur, veiller sur ses paroles et sur ses mouvements, jamais il ne ressemblera parfaitement au chrétien; et il lui ressemblera d'autant moins que son âme conservera plus de droiture et de délicatesse : il y a dans l'hypocrisie quelque chose de si vil qu'elle répugne invinciblement à tous les cœurs honnêtes. Et comment le vague motif de l'utilité générale, qui ne le touche qu'indirectement, obtiendrait-il du philosophe ce que la foi, avec ses terreurs et ses espérances immortelles, n'obtient pas toujours du croyant? à ces considérations, ajoutez l'ennui, la gêne inséparable de pratiques qu'on juge ridicules, l'orgueil secrètement irrité; et ne doutez nullement que *le mépris intérieur*, dont parle Gibbon, ne perce bientôt à travers *le respect apparent*. Dès lors renaissent les inconvénients que j'exposais tout à l'heure. Le peuple s'apercevra qu'on *le regarde en pitié*, et ne tardera pas à rougir d'une religion qui l'humilie. Persuadé qu'elle est le partage de l'imbécillité et de l'ignorance, pensez-vous que ce partage le flatte extrêmement?

« Philosophes, parlez moins de la dignité de l'homme, ou respectez-la davantage. Quoi! c'est au nom de la raison, c'est en exaltant

avec emphase ses droits imprescriptibles, que vous condamnez plus des trois quarts du genre humain à être la dupe de l'imposture? De grâce, montrez-vous plus généreux envers vos frères; laissez pénétrer jusqu'à eux quelques rayons de la lumière dont vous vous applaudissez d'être en possession. Aussi bien ne dépend-il pas de vous de l'empêcher : car, prenez-y garde, s'il faut des vertus, et par conséquent de la force, pour être religieux, il ne faut que des passions, et par conséquent de la faiblesse, pour être incrédule. Le cœur se porte de ce côté de tout le poids de sa corruption. Et vous vous imaginez qu'en jetant la religion au peuple, et lui disant que c'est pour lui un frein nécessaire, il s'empressera de le saisir, en vous abandonnant les rênes? Vraiment, je vois assez que cela serait commode. Il s'abstiendrait pour vous, et vous jouiriez pour lui. Mais, dans ce calcul ingénieux, vous oubliez deux choses, l'orgueil et la cupidité. Quand une fois ce sera une opinion admise, que la religion n'est qu'un leurre dont on amuse le peuple, qui voudra être peuple et s'imposer des devoirs pénibles, pour acquérir la flatteuse réputation d'un sot? Chacun, prenant modèle sur la classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne croyant pas, et n'en répétera pas moins, d'un ton dédaigneux, que la religion est nécessaire au peuple. Les grands la renverront avec mépris aux magistrats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie aux artisans, les artisans aux simples manœuvres, et ceux-ci aux derniers mendiants de qui elle essuiera les rebuts. Semblable à ces messagers divins dont il est parlé dans nos saints Livres, cette fille du ciel, étrangère au milieu de la société, et y cherchant en vain un lieu de repos, sera réduite à s'asseoir sur les pierres des places publiques, entourée d'une foule moqueuse, qui rougirait de lui offrir un asile hospitalier.»

Elle est bonne pour les femmes, les enfants, les vieillards, ajoutez-vous.

Oui, vous avez raison encore, la religion est bonne pour les femmes, les enfants, les vieillards.

Elle est bonne pour les femmes; car, comme leur vie n'est, en général, que faiblesse et souffrance, elles ont particulièrement besoin des secours et des consolations de la religion. Comme leur cœur est plein de tendresse, elles ont particulièrement besoin de cette religion qui n'est qu'amour. Comme elles n'ont de puissance que par la vertu, elles ont particulièrement besoin de cette religion qui assure à la vertu son mérite et son prix. Comment donc ne s'attacheraient-elles pas à la religion! N'est-ce pas cette divine religion qui les a faites et qui les maintient encore ce qu'elles sont parmi nous? Sans la religion que seraient-elles, que sont-elles, en effet, dans le lieu où la religion n'existe pas? Des esclaves, et quelles esclaves? des esclaves de la brutalité de toutes les passions humaines. On l'a dit avec beaucoup de raison : Une femme sans religion est un corps sans âme. Cela est vrai de tous, mais plus particulièrement de la femme. C'est par la religion que la femme pense, aime, a une volonté pure et forte, est, en un mot, tout ce qu'elle est.

La religion n'est pas moins bonne pour les enfants que pour les femmes. Leur vie aussi n'est que faiblesse et souffrance; ils ont donc besoin des secours et des consolations de la religion. Cette existence frêle qu'ils possèdent, elle ne leur est conservée que par un dévouement continuel de ceux à qui ils ont été confiés; ils ont donc grandement besoin de cette religion qui commande le dévouement, et surtout le dévouement à la faiblesse.

La religion est également bonne pour les vieillards. Pourquoi? parce qu'ils sont revenus, à la fin de leur carrière, à cet état de faiblesse et de souffrance dans lequel ils étaient dès le commencement. Pourquoi encore? parce que, étant sur le point de finir leur carrière, ils sentent plus que les autres le besoin de se rattacher à cette religion immortelle qui nous fait vivre au delà du tombeau.

Est-ce là ce que vous voulez dire? Ce serait fort inutile; car nous le comprenons aussi bien que vous.

Je vous entends me répondre encore : Moi, je veux dire seulement que l'homme fort peut parfaitement se passer de cette religion qui est l'appui de la faiblesse.

Que dites-vous donc? L'homme fort! Mais il n'est et ne peut être que faiblesse. C'est sa nature même; et, quand vous l'appelez fort, c'est comme si, associant des termes qui se repoussent mutuellement, vous donniez cette qualité à la faiblesse. Il s'appelle ainsi quelquefois, nous l'appelons ainsi nous-mêmes; mais c'est par indulgence, ou relativement à des êtres encore plus faibles que lui; car, en soi, je le répète, il est la faiblesse même.

L'homme fort! dites-vous. Oui, par rapport aux choses de la terre, peut-être, et en face de ses semblables; mais, par rapport aux choses du ciel, et en face de Dieu, celui qui se croit le plus fort, et que tous appellent ainsi, se montre aussi faible, si ce n'est même plus faible encore que la femme timide, l'enfant débile, le vieillard tremblant, à l'approche du tombeau.

L'homme fort! dites-vous. Eh bien! soit, je vous l'accorde. Il a toute la force qu'il peut avoir, soit en lui-même, soit par ce qu'il a su ranger autour de lui, pour accroître sa propre force. Mais attendez quelque temps. L'adversité le touche, et, à défaut d'autre adversité, c'est la mort, cette commune et dernière fin de toutes choses ici-bas, même de ce qui y paraît le plus solidement établi. Cette force que vous admiriez disparaît aussitôt; et si celui qui en était revêtu n'avait alors la religion pour le soutenir et prolonger sa vie au delà du tombeau, il n'en sentirait que mieux le vide qui se fait autour de lui, et le malheur irréparable qui l'attend.

Quel homme fort que ce Louis XIV! Il avait été surnommé le Grand par son siècle;

et, en cela, la postérité a pleinement ratifié le jugement de ses contemporains. Quand ce prince fut visité par l'adversité d'abord, et ensuite par la mort, il se montra plus grand encore, dans ces difficiles épreuves, qu'il ne l'avait été pendant le cours de ses prospérités. Qu'il est grand surtout au moment de sa mort! Entouré de ses nombreux serviteurs qui versaient des larmes sur sa fin prochaine, c'était lui qui les consolait : « Me croyiez-vous immortel? » leur disait-il. Or, vous ne sauriez l'ignorer, ce qui lui donnait la force dont il avait alors si grand besoin, c'était la religion, à laquelle il avait été toujours sincèrement attaché, cette religion divine dont les forts n'ont pas moins besoin que les faibles.

Quel homme fort encore que ce Napoléon, surnommé également le Grand, surnom que confirmera aussi, je n'en doute point, la postérité la plus reculée! Quand, exilé dans son île, il repassait dans son esprit les événements extraordinaires qui venaient de s'accomplir, il ne pouvait y croire lui-même, en quelque sorte : « Ma vie est un roman! » répétait-il aux confidents de ses pensées. Il aurait pu même ajouter : « Et l'un des plus incroyables qui aient jamais été composés! » Passant tout à coup et sans transition en quelque sorte de l'accumulation de toutes choses dans un vide immense, du bruit le plus grand qui fut jamais dans un silence profond, c'était à se brûler la cervelle de désespoir, ou à se précipiter dans les flots. Il ne le fit point. Il supporta même avec courage sa dure captivité. Savez-vous où il puisait la force dont avait si grand besoin alors son âme naturellement vive et emportée? Dans la religion; dans cette religion sainte dont il s'applaudit toujours d'avoir rétabli le culte en France. « Le plus grand service que j'aie rendu à la France, » disait-il, « c'est d'y avoir rétabli la religion catholique. Sans la religion où en seraient les hommes? Ils s'égorgeraient pour la plus belle femme, et pour la plus grosse poire! » Cette religion qu'il avait donné à tous la facilité de pratiquer, il ne la pratiqua pas toujours lui-même fidèlement; mais il ne l'oublia jamais, et, à la fin de ses jours, il se jeta complétement dans ses bras. Tout le monde sait qu'il disposa tout lui-même, pour les derniers sacrements, avec cette sérénité de pensées, avec cette satisfaction qu'il avait autrefois en préparant tout sur un champ de bataille. Et cela ne doit surprendre personne; car il s'agissait aussi pour lui d'une conquête véritable, mais d'une conquête bien autrement importante que toutes celles qu'il venait de faire et de perdre si rapidement, il s'agissait de la conquête du royaume éternel.

Voulez-vous que nous parlions d'hommes moins exceptionnels, et plus en rapport, par conséquent, avec chacun de nous? La chose est facile. Rappelez-vous notre glorieuse et récente campagne de Crimée. Comment la plupart de nos braves soldats, comment les chefs aussi se consolaient-ils de l'éloignement de la patrie et de la famille? Comment supportaient-ils toutes sortes de privations et de souffrances? Comment affrontaient-ils héroïquement la mort? Par la pensée du ciel; avec l'aide de la religion, par conséquent. Et quand quelques-unes de ces fortes âmes ont à marcher non plus au-devant de cette mort des champs de bataille qui se cache sous l'éclat de la gloire, mais de cette mort ordinaire qui se montre dans toute son horreur, et même encore de cette mort honteuse qui est la conséquence de quelque faute commise, où trouvent-elles la force dont elles ont si grand besoin? Dans la religion, uniquement dans la religion.

Ecoutez le récit que nous fait, à cette occasion, l'abbé de Ségur, d'un trait excessivement touchant dont il fut lui-même témoin, et où il fut aussi acteur, comme il nous l'assure (*Réponses*) :

« Il y a deux ans, » nous dit-il, « un pauvre sergent condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

« Son crime était bien grave. Il avait tué avec préméditation son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

« Aumônier de cette prison, je vis le sergent Herbuel, et lui apportai les secours de la religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficulté. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des sacrements, et, à partir de ce moment, cet homme parut tout changé.

« *Maintenant*, me répétait-il, *maintenant, je suis heureux. Je suis prêt : que le bon Dieu fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde; je ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence.* Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

« Après deux mois de prison, le premier novembre de l'année 1848, on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un Chrétien. Son corps était ébranlé par une sorte de tremblement convulsif; mais l'âme dominait cette émotion violente, et il gardait toute la paix du cœur. *La volonté de Dieu soit faite*, dit-il au commandant. *J'avoue que je ne m'y attendais plus, après un aussi long retard!* ...

« Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes; puis, je lui apportai le saint Viatique.

« Il pria toute la nuit, causant de temps en temps tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

« La triste voiture qui devait le conduire à Vincennes arriva vers six heures. Herbuel embrassa le concierge de la prison et le commandant; aucun ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

« Il était paisible, gai même pendant le trajet. *Vous ne sauriez croire, Monsieur l'aumônier*, me disait-il, *quelle excellente journée j'ai passée hier! Comme j'étais heureux! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence. Je savais que c'était la Toussaint, j'ai prié tout le temps... Le*

soir, j'étais tout content... et maintenant je le suis bien encore. Rien ne peut exprimer quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée. — Et il allait à la mort !!!...

« *La mort,* ajoutait-il, *n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais ; je vais là-haut chez mon Père, je vais chez nous... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs, je me mets au plus bas. j'ai offensé Dieu, j'ai péché... mais Dieu est bon et j'ai une confiance immense en lui.*

« Et lisant une prière qui lui rappelait la communion : — *Mon Dieu est là,* murmurait-il tout bas, et il était plein de joie.

« *Oh ! que je crois fermement,* disait-il encore, *toutes les vérités de l'Eglise ! Oh ! que je suis dans un grand calme !... Et quel beau jour ! — Je vais bientôt être avec Dieu.* Et se tournant vers moi avec un sourire : *Mon Père, je vais vous attendre ; je viendrai vous faire entrer à mon tour ou bien je n'y pourrai rien.* — Puis, rentrant en lui-même : *Je ne suis rien, Dieu seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul... Je ne mérite rien, je suis un grand pécheur !*

« Il me montrait son *Manuel du Chrétien : Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là et ne le jamais quitter,* disait-il. *Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait et ne serais pas où je suis.*

« Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix ; il le prit avec transport, et le regardant avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises : *Mon Sauveur ! mon Sauveur ! Oui, le voilà bien ! mort pour moi !... Et moi aussi je vais mourir pour vous !* — Et il baisait la sainte image.

« Tout était prêt. On descendit. Herbuel demanda qu'on lui laissât commander le feu, on le lui accorda : *J'ai eu le courage du crime,* disait-il, *il faut que j'aie celui de l'expiation.*

« Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller : *Camarades,* cria-t-il d'une voix vibrante, *je meurs Chrétien ! Voici l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Regardez bien, je meurs Chrétien !* Et il leur montrait à tous la croix. — *Ne faites pas ce que j'ai fait, respectez vos supérieurs !*

« Je l'embrassai une dernière fois... un instant après, la terrible détonation se fit entendre... et Herbuel parut devant Dieu qui pardonne tout au repentir... »

Qu'en pensez-vous, est-ce là la religion des faibles ? Sans son assistance, notre malheureux sergent aurait-il eu un repentir si profond de sa faute, et en même temps ce doux contentement provenant de l'état actuel de sa conscience ? aurait-il goûté Dieu comme il l'a fait dès cette vie, et se serait-il précipité dans son sein avec tant d'espérance et d'amour ?

Ne dites donc point que la religion est bonne seulement pour les femmes, les enfants, les vieillards.

Et encore, avez-vous observé, elle met souvent la désunion dans les familles.

Que dites-vous là ! Ne savez-vous pas que la religion est, au contraire, pour les hommes le plus puissant moyen d'union qu'il y ait au monde et qui puisse même exister ? Elle appelle à elle tous les hommes, à quelque âge, dans quelque position, en quelque contrée de la terre qu'ils se trouvent, et les prenant avec amour sur son sein, elle veut qu'ils soient *un,* comme la charité, sa fille bien-aimée, *un* comme Dieu lui-même dont elle est la divine messagère.

Mes chers enfants, disait Jésus-Christ à ses apôtres, et nécessairement aussi à tous ceux qui devaient appartenir plus tard à sa religion, *mes chers enfants, je suis la vigne dont vous êtes les branches* : « *Ego sum vitis, vos palmites.* » (*Joan.* xv, 5.) *Comme mon Père m'a aimé, et moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour : « Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea.* » (*Ibid.*, 9.) Et un peu plus tard, priant lui-même afin que ce vœu d'amour et d'union s'accomplisse dans les siens : *Père saint,* disait-il, *conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous : « Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti, ut sint unum sicut et nos.* » (*Joan.* xvii, 11.)

Quelle union ! et comment la religion qui l'appelle de tous ses vœux, et la produit même autant que le lui permettent les passions des hommes, pourrait-elle causer la moindre dissension dans les familles ?

Considérez sa doctrine, ses sacrements, les pratiques les plus simples comme les plus importantes qu'elle prescrit aux hommes, et vous verrez qu'elle ne parle aux hommes que d'union, qu'elle ne les pousse qu'à cela.

Sa doctrine se résume tout entière, comme chacun sait, dans le grand précepte de la charité qui est le précepte d'union par excellence.

Ses sacrements, et entre autres l'Eucharistie, le plus grand de tous, suppose que les hommes sont des frères, sortis tous du même Père, qui est Dieu, retournant tous à leur origine, mais ne pouvant y parvenir que par la charité, c'est-à-dire que par l'union.

Ses pratiques les plus ordinaires, comme la prière et l'aumône, supposent également cette fraternité parmi les hommes, et, par conséquent, cette nécessité de l'union.

Aussi, quand la religion est parfaitement observée, comme au temps de la primitive Eglise, comme aujourd'hui encore dans les communautés, ou bien dans ces familles profondément chrétiennes qui ne semblent pas être autre chose que des communautés, quelle union, non-seulement à l'extérieur, mais, ce qui est bien plus important, à l'intérieur. Quel que soit le nombre de ceux que la foi a ainsi réunis, on peut dire réellement qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.* (*Act.* iv, 32.) Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, comme vous voyez, mais l'Esprit-Saint lui-

même dans les saintes Ecritures. Comment osez-vous dire, je le répète, que la religion met la désunion dans les familles. Je vous entends me répondre : L'expérience le prouve chaque jour et Jésus-Christ d'ailleurs l'a dit en propres termes : *Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu y apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec sa belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison.* (*Matth.* x, 34.) Voilà, ajoutez-vous, la parole de Notre-Seigneur. Est-il possible de s'expliquer plus clairement ?

Non, sans doute; mais ce n'est pas comme vous l'entendez. Ce même Jésus qui parle ici d'épée et de séparation nous dit positivement ailleurs que sa religion n'est que charité et ne doit produire qu'union parmi les hommes, et ce qu'il nous dit se trouve confirmé par l'expérience la plus incontestable. Il faut donc expliquer ses paroles autrement que vous. Cela du reste n'est pas bien difficile. Il n'y a qu'à continuer le passage que vous nous citiez : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie la perdra; et celui qui perd sa vie pour l'amour de moi, la conservera.* (*Matth.* XI, 37 seq.)

D'après ces paroles évidemment explicatives des premières, que faut-il conclure? Que nous devons nous attacher à Dieu plus qu'à toute autre chose; et cela est bien naturel, puisqu'il est tout à la fois et notre maître suprême et notre souverain bien. — Et si c'est un père ou une mère qui nous retiennent? — Il faut nous en séparer, en ce point du moins. — Et si c'est un fils ou une fille?— Il faut s'en séparer également. — Et si c'est notre propre vie qu'il nous commande de sacrifier? — Il faut faire ce sacrifice.

Voilà la séparation que Jésus est venu nous imposer, la grande immolation qu'il commande. Que trouvez-vous d'étonnant en cela? n'est-ce pas ce qui se voit tous les jours, par rapport à la vertu, qui est la pratique de la religion, comme la foi en est la doctrine? Voilà une femme à qui vous recommandez de pratiquer la vertu, quoi qu'il en coûte.—Mais, répond-elle, c'est mon père et ma mère qui s'y opposent. Il faut vous en séparer en ce point du moins. — C'est mon fils et ma fille. — Il faut vous en séparer également. — Il y va de ma propre vie. — Il faut la sacrifier. Car, c'est le devoir; et nous sommes obligés de l'accomplir avant tout. Voilà ce qu'est venu dire Jésus-Christ au monde païen, non-seulement par rapport à la vertu, mais encore par rapport à la foi. Et nous devons convenir que cette parole fut un glaive souvent ensanglanté, à cette époque surtout où il fallut attirer, en quelque sorte, les uns après les autres, les membres de toutes ces familles gangrenées d'impiété et de vices, pour les retremper dans le christianisme. Etait-ce là de la désunion à proprement parler? Non; c'était l'éloignement du mal, dans lequel il n'y a ni ne saurait y avoir d'union, mais seulement perdition commune; c'était au contraire un acheminement à l'union, qui ne se trouve, et ne peut se trouver que dans la communauté des mêmes pensées, des mêmes sentiments et des mêmes actions, c'est-à-dire dans la religion.

Vous dites que la religion met souvent la désunion dans les familles. Voulez-vous que je vous prouve que ce n'est point elle qui produit cette désunion, mais qu'elle en éloigne, au contraire, en faisant éviter le mal et conduit à l'union, en rapprochant du bien? Je n'ai pas besoin d'un long raisonnement : dans ces familles que vous supposez désunies par la religion, qu'il y ait un peu plus de religion seulement, et l'union s'accroîtra dans la même proportion; qu'il y ait une religion parfaite, s'il est possible, et il y aura également une union parfaite; oui il y aura réellement une union parfaite entre tous les membres sans exception, et sous tous les rapports! Père, mère, enfants, serviteurs, tous se tiendront étroitement unis dans l'accomplissement des mêmes devoirs. Dirigés ainsi par la religion, sous l'œil de Dieu même, ils affronteront sans crainte l'adversité, les souffrances, la mort; et, parvenus à l'éternité, ils se trouveront réunis encore dans la charité, qui, supérieure à toutes les vertus, demeure éternellement. (*I Cor.* XIII, 13.)

Il suffit d'être honnête homme prétendez-vous.

Oui, pour ne pas être pendu, répond assez spirituellement, à ce propos, l'abbé de Ségur. Et encore je ne sais si l'honnêteté dont vous parlez, tout en exemptant de la corde ceux qui la pratiquent, ne la mériterait pas bien un peu quelquefois.

Car voyons, s'il vous plaît, en quoi elle consiste. Est-il nécessaire d'être catholique, pour être honnête homme? — Non. — Protestant? — Pas davantage. — Juif, mahométan, païen?—Encore moins.—Quoi donc? — Rien en fait de religion. Il suffit d'être honnête homme. — Vous me l'avez déjà dit. Mais, après tout, qu'est-ce donc que d'être honnête homme?—Tout le monde entend cela: c'est de rendre à chacun ce qui lui est dû.— Donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Rien de mieux, comme vous voyez. C'est la religion de Jésus-Christ, c'est la nôtre, nous voilà d'accord, sans qu'il soit nécessaire d'aller plus loin. — Doucement, ce n'est pas comme cela que j'entends la religion de l'honnête homme. — Comment donc? — Je l'entends comme tout le monde.

Vous l'entendez comme tout le monde? Eh bien! soit. Consultons un peu tout le monde.

Voilà un jeune homme qui n'est pas sans qualités. Il est bon fils, bon père, bon ami, jusqu'à un certain point. Il fait même à l'occasion l'aumône aux pauvres; et paye généreusement l'ouvrier et le fournisseur. Mais, avec cela..., je ne sais trop comment le dire, son cœur est bien loin d'être pur. On cite, et lui-même est le premier à le dire, un certain

nombre de jeunes personnes, et même de femmes qu'il a débauchées. Est-ce un honnête homme pourtant ? — Si je suis un honnête homme, répond-il lui-même ! mais votre question seule me fait injure. — Si c'est un honnête homme ! répondent unanimement ses amis. Mais tout le monde est de cet avis : « Ah ! l'honnête jeune homme ! » dit-on assez communément, quand on le voit passer.

Considérons actuellement ce vieil avare qui n'accorde à ce qu'il a de plus cher au monde, après son argent, qui ne s'accorde à lui-même que le strict nécessaire pour ne point mourir de faim et ne pas marcher nu. A force d'économies sordides, et aussi, dit-on, à force d'usures plus ou moins dissimulées, il a trouvé le moyen d'accumuler pièces sur pièces, et de former une somme assez ronde, de rien ou de peu de chose du moins qu'il avait en commençant cet indigne commerce. Est-ce un honnête homme, malgré tout cela ? — Si je suis un honnête homme ! répond-il. Je vous défie bien d'en trouver un plus juste que moi. — Si c'est un honnête homme ! répondent également quelques voisins que nous avons consultés; certainement. Il exige rigoureusement ce qui est dû, mais il le donne de son côté. Il ne donne que cela, bien entendu, mais enfin il le donne, quoiqu'en se faisant tirer un peu à l'oreille. — Donc, encore un honnête homme.

Et cet ivrogne qui passe les journées entières et une partie des nuits au cabaret ! En vain les enfants crient, la femme se lamente, le travail et le soin de sa maison le réclament. Il a bien le temps d'écouter tout cela ! En vain sa raison se perd, son cœur se dessèche, son corps s'use, la mort approche. Qu'est-ce que lui fait tout cela ? — Vie de cochon, courte et bonne. — C'est sa devise ; et il la répète à qui veut l'entendre. Comme vous voyez, il ne se pique pas de noblesse. Mais, du moins, est-ce un honnête homme ? — Si je suis un honnête homme ! répond-il en balbutiant et en trébuchant; pour ça, on s'en flatte. — Si c'est un honnête homme ! répondent en chœur les autres habitués de cabaret pour qui il paye à l'occasion, c'est le plus juste et le plus généreux du pays. Demandez plutôt au cabaretier. C'est ici sa plus grande dépense, et nous sommes sûrs qu'il ne doit rien, si même il n'a payé par avance. — Et, sur l'attestation de tous, il faut le marquer honnête homme.

Et ce duelliste qui a tué le meilleur de ses amis, parce que celui-ci lui ayant marché sur le pied par inadvertance, ne voulut jamais lui demander pardon d'un tort qu'il n'avait point eu volontairement. Si telle est sa conduite à l'égard de ses amis, jugez de ce qu'il doit être à l'égard des autres. De lui on peut dire à la lettre qu'il n'a point d'ennemis, car il ne les laisse pas vivre. On en cite je ne sais combien qu'il a déjà fait disparaître. A ces peccadilles près, est-ce un honnête homme ? Je n'oserais pas lui faire cette question à lui-même ; car il pourrait bien me répondre par un bon coup d'épée ; mais je puis du moins le demander tout bas à ceux qui le fréquentent, j'entends à ceux à qui il a bien voulu permettre de vivre jusqu'ici : Est-ce un honnête homme ? — Si c'est un honnête homme ! me répondent-ils tous avec un empressement qui s'explique bien plutôt par la crainte que par l'amour, il est aussi franc que son épée ! il est aussi brave homme qu'il est homme brave. — N'est-ce point un jeu de mots que vous voulez faire ? Parlez-vous sérieusement ? — Très-sérieusement. — Donc, encore un honnête homme.

Et cet ouvrier qui ne travaille que quand on a les yeux sur lui ? Et ce cultivateur qui, après avoir empiété peu à peu sur l'héritage voisin, ne néglige rien ensuite pour se faire reconnaître par la justice un droit de propriété qu'il n'a pas ? Et ce marchand qui vend comme bonnes des marchandises qu'il sait être mauvaises ? Et ce joueur qui risque à la bourse, aux cartes, et quelquefois sur un simple coup de dé des sommes considérables qu'il n'a peut-être même pas ? Et ce négociant qui expose dans des opérations imprudentes sa fortune, celle de sa famille, et souvent aussi celle des étrangers ? Tous ces hommes et mille autres, dans une position à peu près semblable, que je pourrais vous désigner également, sont-ce des hommes honnêtes ? — Pourquoi pas ? nous dira-t-on. Vous n'avez parlé que de bagatelles ; et on ne perd pas pour si peu de chose le titre d'honnête homme.

Ainsi voilà un débauché, un avare, un ivrogne, un duelliste de profession, des milliers de personnes d'une probité fort contestable, à qui vous êtes obligé d'accorder le titre d'honnête homme ; et ceux-là seuls en seront privés qui auront volé de l'argent, et encore en grande quantité, ou qui auront assassiné, et encore de guet-apens.

« Ne trouvez-vous pas cette nouvelle morale fort commode ? » s'écrie à cette occasion l'abbé de Ségur. « Quiconque n'a rien à démêler avec la cour d'assises — rien de grave, s'entend — n'aura point de compte à rendre à Dieu. Ce ne sera plus au cœur, ce sera à l'épaule désormais qu'il faudra regarder pour juger les gens ; et quiconque n'aura point le T F ou le T P (124) sera réputé bon pour le ciel. »

Vous dites : Ce n'est point ainsi que j'entends la chose. Je n'appelle honnête homme que celui qui ne fait de tort à personne, sous aucun rapport. — C'est là votre explication de l'honnête homme ; mais d'autres en donnent une explication bien différente, comme vous savez. Or, qui a raison, d'eux ou de vous ? — Moi, répondez-vous. — Vous ! Et pourquoi plutôt qu'eux ? Quel droit avez-vous d'imposer aux autres votre explication ? Je vais plus loin, et je dis, ce qui va d'abord vous surprendre, quel droit avez-vous de vous l'imposer pour toujours à vous-même ? Vous croyez, en ce moment,

(124) *Travaux forcés, travaux perpétuels.* C'est ainsi qu'on marquait autrefois ceux qui avaient été condamnés aux galères, à temps ou à perpétuité.

qu'il n'y a d'honnête homme que celui qui ne fait tort à personne sous aucun rapport. C'est votre goût aujourd'hui de penser ainsi, c'est peut-être aussi votre intérêt; mais si demain vous avez un goût ou des intérêts contraires, qui vous empêchera de penser autrement? Ne voyons-nous pas tous les jours de semblables revirements?

Ce n'est pas tout encore qu'une morale soit reconnue, il faut qu'elle soit pratiquée. Or, quel droit et quels moyens avez-vous de faire pratiquer aux autres votre morale de l'honnête homme? Quel droit et quels moyens avez-vous de vous la faire pratiquer à vous-même? si je puis m'exprimer ainsi; car vous n'ignorez point que nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. En n'admettant qu'une loi sans législateur qui la proclame, sans magistrats qui l'expliquent et la fassent observer, sans peine qui la sanctionne, ne voyez-vous pas que c'est vouloir un lien qui ne lie pas, une direction qui ne dirige pas, un frein qui n'arrête pas? toutes choses impossibles et contradictoires. Vous ressemblez au mauvais citoyen qui criait dans les rues : « Vive la justice! à bas les gendarmes! » ou bien aux insurgés qui prenaient pour devise : *Liberté, ordre public!* Comment voudrait-on que la justice régnât, s'il n'y avait personne pour la faire observer? Et comment voudrait-on que l'ordre se maintînt, si, comme l'entendaient ceux dont je parle, chacun pouvait faire ce qu'il désirerait? Savez-vous encore à qui vous ressemblez, avec votre morale de l'honnête homme? Permettez-moi de vous le dire : vous ressemblez au jardinier, devenu fou, qui se prend à couper les racines de ses arbres, en disant : « Tout cela est inutile, tout cela est embarrassant, tout cela mange mon terrain sans nécessité. Il n'y a de bon que le fruit. » Oui; mais, les racines en partie coupées, l'arbre produit encore peut-être quelques fruits sans saveur; peu à peu il se dessèche complétement et ne produit plus rien. Voilà précisément ce qui vous arrive. Vous vous mettez, comme un insensé, et j'ajouterai même comme un insensé sacrilége, à couper les saintes racines de la religion, profondément enfoncées dans toutes les parties du cœur : « Tout cela est inutile, » dites-vous, « tout cela est embarrassant, tout cela occupe ma vie sans nécessité. Il n'y a de bon que la vertu, fruit de l'arbre. Il suffit d'être honnête homme. » Hélas! les racines coupées, l'arbre produit encore peut-être quelques fruits sans saveur; mais il ne tarde guère à se dessécher complétement et à ne plus rien produire.

Pour ce qui me concerne, direz-vous, il me semble pourtant que je ne fais réellement tort à personne, sous aucun rapport.

« Et moi, » dit l'abbé de Ségur, dont nous ne sommes pas fâché d'emprunter ici les paroles, pour n'avoir point à vous donner nous-même un démenti qui ne vous paraîtrait peut-être pas trop poli, « je vous réponds alors et j'affirme, appuyé sur l'expérience, que si vous êtes tel que vous dites sans l'aide puissante de la religion, vous êtes la huitième merveille du monde, mais qu'il y a cent à parier contre un que vous ne l'êtes pas.

« Car vous ne me ferez pas croire que vous n'avez point de passions, de penchants déréglés; tout homme en a, et beaucoup. — Si donc vous êtes enclin au libertinage, à la gourmandise, aux plaisirs des sens, qui vous modérera? — Si vous êtes porté à la violence, ou à la paresse, ou à l'orgueil, qui dominera ces passions? Qui retiendra votre bras? Qui arrêtera votre langue? — La crainte de Dieu? Mais il n'en est pas question dans cette religion de l'honnête homme. — La voix de la raison? — Mais nous savons ce que vaut le raisonnement aux prises avec une passion violente. — Quoi donc? Je ne vois pas autre chose que la crainte de la police, la force brutale. Mais alors, quelle noble religion!... Je vous en fais mon compliment. — J'aime mieux la mienne.

« Seule, la religion chrétienne offre des remèdes efficaces à vos passions, et oppose un frein suffisant à leurs emportements. — A moins d'admettre qu'un homme est impeccable, qu'il est un ange (ce qui n'est pas), il est nécessaire de conclure que, sans les puissants secours que nous donne le christianisme, nous ne pouvons être *constamment fidèles à tous les grands devoirs dont l'observation constitue le véritable honnête homme.* Sans le christianisme, nous ne pouvons les remplir, surtout avec cette droiture d'intention qui en fait toute la beauté morale.

« Les Chrétiens les plus vertueux (tant est grande cette faiblesse humaine dont vous vous prétendez exempt!) manquent eux-mêmes parfois à leurs devoirs, malgré la force surhumaine qu'ils puisent dans la foi. Et vous, privé de ce frein tout-puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dangers du monde, vous vous prétendriez toujours fidèles? Je l'affirme avec assurance, celui qui, n'étant pas Chrétien, se dit honnête homme (dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure), ou bien se fait à lui-même une grossière illusion, ou bien ment à sa conscience. »

Admettons cependant, ce que nous avons dit être impossible et ce qui l'est en réalité, admettons qu'on puisse s'entendre réellement sur la morale du véritable honnête homme, que chacun puisse la pratiquer et la faire pratiquer à ceux dont il a la direction. Cela suffirait-il? Non. Il manquerait, au contraire, l'essentiel : l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, roi, maître, père de tous les hommes. Et même, sans cela, vous ne seriez pas du tout l'honnête homme, dans le sens que nous venons d'expliquer. Est-ce qu'on peut appeler honnête homme le sujet qui se révolte contre son roi, le serviteur qui abandonne son maître, le fils qui ne veut point entendre parler de son père? Or, telle est la position dans laquelle vous vous trouvez nécessairement, quand vous vous faites une religion sans Dieu.

« Alors même, » continue l'abbé de Ségur, « que je vous verrais remplir parfaitement vos devoirs de citoyen, de père, d'époux, de fils, d'ami, en un mot les devoirs qui font l'*honnête homme* selon le monde, je vous dirais encore : « Cela ne suffit pas ! »

« Non, *cela ne suffit pas.* — Et pourquoi? — Parce qu'il y a un Dieu qui règne dans les cieux, qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous appelle à lui, qui vous impose une loi. Parce que vous avez envers ce grand Dieu des *devoirs* d'adoration, d'actions de grâces, de prière, aussi rigoureux, aussi nécessaires, et même plus essentiels, plus imsprescriptibles que vos devoirs vis-à-vis de vos semblables. — Ces derniers devoirs pourraient cesser, en effet, si vous veniez à être séparé du reste des hommes, tandis que partout et toujours vos obligations subsisteraient; partout et toujours il y aurait pour vous obligation de croire en lui, de l'aimer, de l'adorer, de le prier.

« Un ingrat peut-il se dire : Je suis bon; je n'ai rien à me reprocher?.. — Non, certes! Eh bien! vous êtes un ingrat, vous, honnête homme du monde, qui oubliez le bon Dieu! — Il est votre Père; vous lui devez l'être, la vie, l'intelligence, la dignité morale, la santé, les biens, tout; il a créé le monde pour vous, pour votre utilité, pour votre agrément. — Il vous prépare dans le ciel un magnifique bonheur. Il est votre Seigneur, il est votre Maître; il vous bénit, il vous pardonne, il vous aime, il vous attend!...

« Et vous, que lui rendez-vous en échange? Quel amour, quel respect, quel hommage? Vous discutez froidement les prétextes qu'inventent ses ennemis pour vous soustraire à son service! Vous n'avez peut-être que des sarcasmes, de la haine, du mépris pour tout ce qui se rattache à son culte! Vous ne le priez pas. Vous ne l'adorez pas. Vous ne le remerciez pas. Vous plaisantez de la foi à sa parole, de la pratique de sa loi!...

« Ingrat! — Et vous n'avez rien à vous reprocher? Et vous remplissez tous vos devoirs?

« Cessez, croyez-moi, de vous faire cette illusion! A quoi bon se séduire soi-même? A quoi bon se dissimuler ses torts?

« Reconnaissons bien plutôt que le joug de la religion, c'est-à-dire du devoir, nous a effrayés, et que c'est pour nous en décharger sans trop d'impudence que nous avons imaginé cette *religion de l'honnête homme.*

« Non-seulement elle ne suffit pas, mais elle n'est, à vrai dire, qu'un mot sonore, vide de sens, destiné à pallier, aux yeux du monde et à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses dont la pratique du christianisme est le seul remède. »

J'ai peut-être plus de religion, avez-vous dit, et une religion mieux entendue que ceux qui en parlent tant. Ma religion, c'est de faire du bien aux autres.

Je suis enchanté, en un sens, de vous voir dans ces dispostions. Puisque vous avez tant de religion et une religion si bien entendue, selon vous, c'est une preuve que vous ne regardez pas la religion comme inutile. Mais je crains, malgré cela qu'elle ne soit pas très-bien établie dans votre cœur. Une des bases les plus essentielles de la religion, c'est, comme chacun sait, l'humilité. Or, vous ne me paraissez même pas avoir de modestie; puisque vous vantez tant votre religion et l'élevez beaucoup au-dessus de la religion de ceux qui en parlent le plus, c'est-à-dire, probablement, de la religion des prêtres, qui ont pour mission d'en parler, qui sait! peut-être aussi de la religion des saints Pères, qui en ont tant parlé, des apôtres qui ne faisaient pas autre chose, de Jésus-Christ lui-même qui n'était venu sur la terre que pour cela. La modestie, comme vous devez le remarquer actuellement, si vous ne l'avez pas fait plus tôt, ne serait pas le fort de votre religion. Quoi qu'il en soit, laissons de côté vos propres dispositions, pour en venir à cette religion elle-même.

Ma religion à moi, dites-vous, c'est de faire du bien aux autres.

C'est très-bien de faire du bien aux autres; mais pourtant il ne faut pas s'en vanter : car alors c'est de l'orgueil, et vous savez que l'orgueil est un ver infernal qui ronge et détruit les plus nobles vertus, si même il n'en fait autant de vices hideux.

Et pour quel motif faites-vous donc ce bien aux autres? Pour Dieu? — Non, car il n'est point question de lui dans votre religion. — Pour ceux à qui vous le faites?

Non, car ils ne le méritent guère, généralement parlant. Actuellement, je ne vois plus que vous-même. En définitive, c'est à vous que vous faites du bien, et non aux autres. Votre bienfaisance ne serait donc que de l'égoïsme? Qu'en pensez-vous? Je n'en doute point, quant à moi. Cet amour de soi est si profondément enraciné au cœur de l'homme qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse le détruire. Dès que cet amour n'existe pas, l'égoïsme y règne souverainement, et produit de là les plus grands désordres.

Vous faites du bien aux autres! Est-ce un principe chez vous, ou un goût seulement? Si c'est un principe, sur quelle base solide repose-t-il, Dieu n'étant rien ou à peu près à vos yeux? Si c'est un goût seulement, que direz-vous de ceux qui n'ont point le même goût, qui en ont un tout opposé? Vous ne sauriez les blâmer. Et vous-même, si ce goût change, demain, après demain, dans quelques années, s'il devient contraire à ce qu'il était, vous le suivrez donc dans ses variations? Pourquoi ne le feriez-vous pas, en effet, puisque vous ne connaissez aucun frein qui puisse vous contenir?

Vous faites du bien aux autres! Mais ce bien n'est pas de vous : d'où vient-il? De Dieu évidemment. Et vous ne songez point à lui? et vous ne l'en remerciez pas chaque jour? Ah! si ceux à qui vous faites du bien, comme vous dites, se conduisaient envers vous, qui n'êtes que le distributeur du bien que vous faites, comme vous vous condui-

sez à l'égard de Dieu, auteur et conservateur de tout bien, vous ne voudriez jamais entendre parler d'eux.

Vous faites du bien aux autres! Pourquoi donc? — C'est mon devoir, dites-vous, car je les regarde comme des frères; ils sont continuellement en rapport avec moi, et ils peuvent un jour me rendre la pareille. — C'est bien; mais vous ne comprenez donc pas que vous condamnez par cela même votre conduite à l'égard de Dieu, votre Père, de Dieu qui vous a donné l'existence, qui vous la conserve à chaque instant, et qui doit nécessairement vous réompenser ou vous punir selon que vous aurez bien ou mal rempli vos devoirs.

« Rien de mieux que d'aimer les autres et de leur faire du bien, » dit encore à ce sujet l'abbé de Ségur. C'est aussi ce que la religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'insistance; « elle va même jusqu'à assimiler ce devoir au grand et fondamental devoir d'aimer Dieu : *Tu aimeras*, nous dit-elle, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur*. C'est là le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable au premier : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. (*Matth.* XXII, 37, 39.)

« Ce sont les propres paroles de Jésus-Christ; mais il ajoute quelque chose à quoi vous ne prenez pas garde : *En ces deux commandements consiste toute la loi*. (*Ibid.*, 40.)

« Vous, dont la religion, dites-vous, consiste seulement à faire du bien aux autres, vous supprimez un des deux commandements, le principal, celui qui, ordinairement, fait naître l'autre, qui le développe, l'alimente, le fait monter jusqu'à l'héroïsme; celui qui l'élève à la hauteur d'un devoir religieux, le commandement de l'amour de Dieu et l'obligation de le servir.

« Il faut avoir ses deux jambes pour marcher, n'est-il pas vrai? Egalement, pour remplir notre destinée sur la terre et arriver au ciel, il faut la pratique des deux grands commandements : 1° Tu aimeras ton Dieu; 2° Tu aimeras tes frères comme toi-même.

« Aussi le deuxième subsiste-t-il bien rarement là où ne règne pas le premier; l'expérience de dix-neuf siècles est là pour l'attester. Les Chrétiens qui appuient l'amour de leurs semblables sur l'amour de Dieu sont les seuls qui les aiment *véritablement, efficacement, purement et constamment*.

« Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante? Des saints, c'est-à-dire des hommes brûlants de l'amour de Dieu.

« Pour n'en citer qu'un entre tous, voyez saint Vincent de Paul, ce héros de la charité fraternelle, ce père de tous les malheureux, qui fait encore du bien par toute la terre au moyen des œuvres bienfaisantes qu'il a fondées! Qu'était Vincent de Paul? Un prêtre, un homme de l'Eglise! Où puisait-il ce prodigieux dévouement envers ses semblables? Dans l'amour de Dieu, dans la pratique de la religion de Jésus-Christ.

« Quelles sont les institutions de bienfaisance qui prospèrent le plus (pour ne pas dire qui prospèrent seules)? quelles sont celles qui vivent, qui se développent, qui subsistent à travers les siècles? Celles que fonde l'Eglise, celles qui reposent sur une pensée religieuse, celles que couronne la croix de Jésus-Christ!

« Qui a fondé les hospices? L'Eglise.

« Qui a recueilli dans tous les temps, qui de nos jours, malgré les entraves que d'aveugles gouvernements lui suscitent, recueille toutes les misères, soit de l'âme, soit du corps, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse? L'Eglise.

« Qui a créé, pour soulager chacune de ces misères, des ordres religieux d'hommes et de femmes, appliqués les uns aux petits enfants abandonnés, les autres à l'éducation des pauvres, les autres au soin des malades, ceux-ci au soin des fous, ceux-là à la rédemption des captifs, à l'hospitalité des voyageurs, etc., etc.? L'Eglise, et l'Eglise seule.

« C'est elle qui enfante les parfaits dévouements à l'humanité; c'est elle qui fait la *sœur de Charité*, comme elle fait le *missionnaire* et le *moine du Saint-Bernard!* Toujours l'amour de Dieu, comme fondement le plus solide de l'amour des hommes!

« De notre temps, plus que jamais, on parle beaucoup d'humanité, de fraternité, d'amour des pauvres. On bâtit des systèmes; les belles paroles ne coûtent rien : on fait des livres et des discours. Pourquoi tout cela a-t-il si peu de résultats? Parce que la religion ne vivifie pas ces efforts. Un effet ne peut exister sans sa cause; la cause, le principe le plus fécond de la charité fraternelle, est la charité divine de l'amour de Dieu.

« Méfiez-vous donc des beaux systèmes de fraternité qui font abstraction de la religion. Sans Notre-Seigneur Jésus-Christ, il n'y a pas d'amour des hommes *efficace, pur, solide et durable*. »

Je n'ai pas le temps, dites-vous encore, d'être religieux comme vous l'entendez. Je suis trop occupé pour cela.

Quand bien même la religion demanderait la plus grande partie de notre temps, comme vous semblez le croire, nous ne devrions point hésiter à le lui consacrer, puisque c'est la chose la plus importante, nous pourrions dire même la seule chose véritablement nécessaire, suivant les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Porro unum est necessarium*. (*Luc.* X, 42.) Que diriez-vous d'un soldat qui, au lieu d'obéir à son chef, lui répondrait : « Je vous dois l'obéissance, je le sais; mais je vous obéirai à ma manière. Je n'ai pas le temps de le faire comme vous l'entendez. J'ai mes occupations qui absorbent tous mes instants. » — C'est un fou, diriez-vous. S'il persiste, il passera devant un conseil de guerre, qui le punira sévèrement et avec raison car c'est là précisément sa grande occupation : l'obéissance à ses chefs. Dieu est notre chef suprême, et nous sommes tous à son service, dans quelque position que nous nous trouvions. Nous ne pouvons donc, sans une insigne folie, sans la plus grande

culpabilité, refuser de lui obéir, sous prétexte que nous avons nos occupations à nous qui absorbent tous nos instants.

Est-il vrai d'ailleurs que l'accomplissement de nos devoirs religieux demande une grande partie de notre temps? Mais non. Tout notre temps appartient à Dieu sans doute; mais ce bon Père nous permet de l'employer pour nous-mêmes, et pour les nôtres. Il demande seulement que nous ne fassions rien contre sa volonté, et que nous ayons soin, de temps en temps, d'élever nos cœurs vers lui : ce qui est plutôt un délassement à nos travaux qu'une occupation. Le prêtre et le religieux sont entièrement sans doute au service de Dieu, et cela n'est point étonnant, puisque c'est leur état. Quant aux autres, ils sont à Dieu aussi, mais ils sont à lui de manière qu'ils peuvent être également à leurs occupations terrestres. Que dis-je! mais, au lieu de nous ôter du temps, la religion nous en donne. Elle nous en donne, parce qu'elle nous interdit positivement tout ce qui est contraire à la loi de Dieu; elle nous en donne, parce qu'elle détache notre cœur de ces délassements inutiles, de ces plaisirs fades, qui sont indignes du Chrétien, elle nous en donne encore, parce qu'elle règle admirablement notre temps, et qu'un temps bien réglé est un temps centuplé.

Je sais bien que la religion nous commande de prier Dieu le matin et le soir. Mais qu'est-ce que cela comparativement au temps que nous prendraient l'oisiveté, l'ivrognerie, la débauche, toutes ces passions qui s'empareraient infailliblement de notre cœur, si la pensée de Dieu ne s'y trouvait pour les en éloigner. Et puis qui ne comprend que cette élévation de notre cœur jusqu'au cœur du souverain Etre est le moyen le plus propre à puiser la résignation, le courage, la force dont nous avons besoin pour bien travailler pendant le jour?

Je sais bien encore que la religion nous commande de nous abstenir des travaux serviles les jours consacrés au Seigneur; mais, puisqu'il faut au corps du repos, ne vaut-il pas mieux le prendre dans l'accomplissement des devoirs religieux que dans la satisfaction des passions désordonnées? Quelle différence, dites-moi, entre l'ouvrier irréligieux, qui a *fait le lundi*, comme on dit vulgairement, c'est-à-dire qui a passé au cabaret le jour entier, et même une partie de la nuit, et l'ouvrier religieux qui a observé le dimanche, c'est-à-dire qui, après avoir assisté aux saints Offices, a fait encore d'autres bonnes œuvres? L'un sort du cabaret la haine au cœur, et le blasphème à la bouche; l'autre sort de l'église, murmurant encore de saintes prières qui s'exhalent de son cœur tout embrasé d'amour; l'un rentre dans sa maison, si même il y rentre ce jour-là, mécontent, furieux, empressé de décharger sur sa pauvre femme et sur ses malheureux petits enfants le feu de la colère qui s'est amassé dans son âme; l'autre y rentre plein de bonté, ne trouvant point de plus douce satisfaction ici-bas, après celle de servir Dieu, que de s'occuper du bonheur de ses enfants; l'un retourne à ses occupations ordinaires, poussé par la faim, mécontent de lui-même et des autres, maudissant la société, blasphémant contre Dieu, n'ayant point d'autre perspective que l'indigence et la honte peut-être, en cette vie, sur la fin de ses jours, et, dans l'autre vie, que le néant ou des châtiments éternels, l'autre y retourne avec empressement, conduit par la conscience, heureux de ce qu'il a fait lui-même, plus heureux de ce qu'il a vu faire aux siens, n'ayant que des paroles d'actions de grâces pour tous ses bienfaiteurs, pour Dieu surtout, ce bienfaiteur universel, confiant en son attentive providence, pour son avenir, comme pour l'avenir des siens, attendant avec confiance, pour lui aussi comme pour les siens, les récompences promises par la religion à tous ceux qui auront fidèlement rempli leurs devoirs ici-bas.

RELIQUES, NOTRE-DAME DE LORETTE, SCAPULAIRES, ETC.

Objections. — Reliques en chair et en os, reliques en linge, reliques en bois, reliques en pierres, comme la célèbre Notre-Dame de Lorette, imitations de reliques, comme les scapulaires, etc, etc.; enfantillages, superstitions que tout cela! — Ne voit-on pas quelque chose de semblable chez tous les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie? — Combien de fausses reliques, d'ailleurs! Vous n'êtes donc pas bien sûrs si ce que vous prenez pour une relique de saint François, je suppose, n'est pas celle d'un autre saint, ni même d'un voleur ou d'un assassin?

—

Réponse. — Cette question tient à beaucoup d'autres que nous traitons dans le cours de cet ouvrage. Nous donnons ici les explications qui la concernent plus particulièrement.

Reliques en chair et en os, vous écriez-vous, reliques en linge, reliques en bois, reliques en pierres, comme la célèbre Notre-Dame de Lorette, imitations de reliques, comme les scapulaires etc, etc.; enfantillages, superstitions que tout cela!

C'est vous qui êtes un enfant, c'est vous plutôt qui n'entendez rien aux choses de la religion, pour venir nous reprocher des pratiques si naturelles, si légitimes, si touchantes, si salutaires.

Vous ignorez donc complétement en quoi consiste le culte des reliques? Je vais vous le rappeler en peu de mots.

Nous sommes convaincus que le souvenir des saints nous est à tous aussi avantageux que consolant, en mettant sous nos yeux leurs vertus, et en nous portant à implorer leur intercession auprès de Dieu. Nous sommes convaincus encore que tout ce qui a fait partie d'eux-mêmes, comme leurs ossements, ou ce qui leur a appartenu à un titre quelconque, comme habit ou portion d'habit, est très-

propre à graver vivement et profondément ce souvenir dans nos cœurs. Voilà tout le culte des reliques. Voilà pourquoi nous vénérons ces ossements qu'on nous assure être les restes de tel ou tel saint. Voilà pourquoi nous les baisons quelquefois avec tant de respect et d'amour. Voilà pourquoi nous prions avec tant de ferveur devant eux. Voilà pourquoi tant de Chrétiens se rendent en pèlerinage à la *Santa-Casa* qu'ils croient être la maison même de la Vierge, transportée, par les anges en Dalmatie d'abord, puis à Lorette. Voilà pourquoi, ne pouvant rien avoir qui ait réellement appartenu à Marie, un très-grand nombre de ses enfants portent du moins le scapulaire, c'est-à-dire deux morceaux d'étoffe sur lesquels sont les signes qui nous la rappellent, et qu'on nomme son petit habit.

Enfantillage ! superstition ! avez-vous dit.

Comment cela, s'il vous plaît? Nous croyez-vous assez simples, assez peu éclairés sur notre religion, pour nous imaginer qu'il y a dans ces objets matériels une force divine, une vertu quelconque? Croyez-vous que c'est cela, en soi, que nous aimons, que nous vénérons, que nous prions? Non, je viens de vous le dire, il n'y a là qu'un signe, si je puis m'exprimer de la sorte, mais un signe sacré, qui est pour moi d'une grande valeur. A ce signe, mon imagination est frappée, mon cœur ému, et emporté vers les cieux, où, retrouvant le cœur de celui dont j'invoque la protection, il va se jeter avec lui dans le cœur de Dieu, source première de toute grâce.

Enfantillage! superstition ! dites-vous.

En tout cas, ce sont des enfantillages et des superstitions qui datent de loin, et qui sont bien répandus. C'était donc par enfantillage et par superstition que Marie et Jean étaient à prier au pied de la croix? C'était donc par enfantillage et par superstition que les saintes femmes, au lieu d'oublier le corps de leur maître après sa mort, étaient venues pour l'embaumer? C'est donc par enfantillage et par superstition que sainte Hélène fit rechercher la croix sur laquelle était mort Notre-Seigneur Jésus-Christ, croix qui, divisée plus tard en mille et mille parcelles, a excité, chez tous les peuples chrétiens, de si grands sentiments de piété? C'est donc par enfantillage et par superstition que tant de de peuples se sont croisés au moyen âge pour voler à la conquête des lieux saints, que tant de personnes s'y rendent encore aujourd'hui, de toutes les parties du monde, pour les vénérer?... Enfantillage et superstition bien extraordinaires, il faut en convenir, car, on les retrouve partout et toujours au sein du christianisme!

Et ce n'est pas seulement en religion. Voyez dans la famille, par exemple. Une femme pleine de vertu vient de mourir. Son fils, qui ne l'a pas vue depuis longtemps, entre en ce moment dans sa chambre. Il se jette aussitôt, criant et se lamentant, sur le corps mort de sa mère : « C'est donc là, » dit-il, « tout ce qui me reste de ce que j'avais de plus cher au monde? O bonne mère, ajoute-t-il, du haut du ciel, où vous recevez, je n'en doute point, la récompense de vos bonnes œuvres, veillez toujours sur votre fils; quant à moi, je ne vous oublierai jamais.

Au bout de quelques années, sa douleur a bien diminué, car, hélas! le temps emporte tout, même ce qu'il y a de plus profondément gravé dans nos cœurs; mais elle n'a pas complétement disparu. Faisant la revue de ses effets, il aperçoit je ne sais quel objet, de peu d'importance, qui a appartenu à sa mère. Cela suffit pour raviver le souvenir presque effacé de celle qu'il a tant pleurée : « O bonne mère! » s'écrie-t-il de nouveau, « c'est donc tout ce qui me reste de celle qui m'était si chère. Du haut du ciel où vous êtes plus heureuse que votre fils sur la terre, continuez de veiller sur lui; il sera toujours le même à votre égard. »

Voilà bien le culte des reliques en famille. Le trouvez-vous condamnable? Ne vous paraît-il pas, au contraire, naturel, consolant, salutaire? Pourquoi donc le jugeriez-vous différemment en religion?

Je le retrouve ce culte jusque dans les positions où on se serait le moins attendu à le rencontrer.

Nous sommes en guerre, je suppose, un héros vient de tomber sur le champ de bataille, après avoir fait des prodigés de valeur. Son fils arrive quelque temps après. On lui raconte les exploits et la mort de son père, et on finit par lui présenter l'épée qu'il avait au côté, quand il succomba plein de gloire. Le jeune homme la saisit d'une main émue, il la baise avec amour et respect, puis, l'élevant en l'air : « Par cette arme sainte, » s'écrie-t-il, « je jure, ô mon illustre père! de marcher toujours sur vos traces. » ... Il a tenu religieusement sa parole; car, au bout de quelques années, il a remplacé son père dans le service militaire, si même il ne l'a surpassé.

Quoi donc! la relique d'un héros fait un héros, et, quand nous vous disons que la relique d'un saint peut faire un saint, vous vous moquez de nous, vous nous blâmez, vous traitez cela d'enfantillage et de superstition! Vous avez donc deux poids et deux mesures?

Enfantillage et superstition! dites-vous. Mais, vous-même, qui parlez, vous, libre penseur, incrédule peut-être, comme vous vous appelez, n'avez-vous pas donné bien souvent des preuves du même enfantillage et de la même superstition? N'êtes-vous pas disposé à en donner encore à la première occasion? A l'appui de ce que j'avance, je pourrais citer mille faits de notoriété publique. Je n'en rapporterai qu'un, le plus récent de tous, puisqu'il n'est encore qu'en voie d'exécution, si ce n'est même en projet.

Nous lisons dans le *Courrier de Paris*, journal ordinairement peu favorable aux idées religieuses, la nouvelle suivante :

« La chambre de Béranger sera conservée. M. Perrotin vient de faire l'acquisition de

tout ce qui se trouvait dans cette chambre, afin de conserver tout cela dans un religieux respect. Il a fait venir son architecte, qui, après avoir mesuré exactement la chambre habitée par Béranger, va construire dans la maison de M. Perrotin une chambre exactement semblable, mêmes dimensions, même exposition, mêmes croisées, mêmes dispositions intérieures de la chambre, des armoires, des portes, etc.

« Lorsque cette chambre sera construite, on commencera par y appliquer le papier qui se trouve actuellement dans la chambre de Béranger, papier qui sera mouillé, afin de pouvoir être décollé et transporté dans la chambre nouvelle.

« Tous les meubles seront mis alors dans la position et aux places qu'ils occupent actuellement, qu'ils occupaient lors de la mort de Béranger. On y verra son lit, sa table de travail avec son encrier et sa dernière plume, le fauteuil où il s'asseyait toujours et celui où s'assayait Mme Judith, *la bonne vieille*, les chaises, les gravures, et notamment le portrait de Manuel, etc. Cette chambre nouvelle sera sans cesse disposée comme l'était l'ancienne où mourut Béranger.

« On ne peut que féliciter M. Perrotin de l'idée religieuse qu'il a eue là, et du soin avec lequel il s'occupe de la réaliser. Cette chambre sera certainement, dans bien des années encore, comme l'ermitage de Jean-Jacques, le but de pèlerinages poétiques. »

Un autre journal, l'*Union*, fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Certes, nous ne blâmons pas le culte des souvenirs et de l'amitié. Mais nous ne voudrions pas que ce qui est bon dans les règles ordinaires de la vie fût tourné à crime, lorsque la religion et la foi, ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, en deviennent les principaux mobiles. Que M. Perrotin conserve les objets qui lui rappellent le poëte son ami, cela est fort respectable; mais, quant au pèlerinage dont parle le *Courrier de Paris*, ce ne sera pas un des spectacles les moins curieux de ce temps, que de voir les libres penseurs et les esprits forts du siècle agenouillés devant les reliques de Béranger et de Lisette, et de lire ensuite leurs tirades philosophiques contre les superstitieuses momeries de la foi et de la piété catholiques.

« Il ne faudrait pas connaître les pèlerins pour supposer qu'ils n'oseront pas donner en public l'exemple d'une pareille inconséquence. Ne sont-ils pas les fils de ceux qui brûlaient en place de grève la châsse de la patronne de Paris comme un instrument de superstition et d'ignorance, après s'être préparés à ce grand acte par un pèlerinage à Ferney, d'où ils rapportaient précieusement quelques fragments de rideaux et de tentures ? »

A ces réflexions pleines de raison, qu'il nous soit permis d'en ajouter une. Ce que nous voulons dire, c'est qu'il y a là plus que la justification des reliques ordinaires, puisque nous y retrouvons positivement une Lorette, d'un tout autre genre que celle que les Chrétiens vénèrent. Il n'entre point dans notre plan d'examiner si la *Santa-Casa* est bien la maison de la sainte Vierge; mais ce que nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, c'est que les anges ont bien pu faire pour leur reine ce qu'un ami tente en partie pour son ami, c'est-à-dire la translation de sa demeure, et que, dans la supposition de ce fait, qui n'a rien d'impossible à la Divinité, la conduite des Chrétiens ne saurait être taxée, par qui que ce soit, d'enfantillage et de superstition.

Ne voit-on pas, dites-vous, quelque chose de semblable chez tous les peuples plongés dans l'idolâtrie?

Sans doute, et c'est encore à l'appui de notre thèse; puisque l'universalité est un des caractères les plus sûrs de la vérité. Il y a donc, sous ce rapport encore, un fond vrai dans les pratiques superstitieuses des peuples plongés dans l'idolâtrie; mais c'est un fond encroûté, comme on l'a dit avant nous, des erreurs de l'ignorance et des passions. Ils s'imaginent, par exemple, qu'il y a dans leurs amulettes une vertu divine qui n'y est ni ne peut s'y trouver; ils s'imaginent encore que cette vertu vient d'un être impuissant ou malfaisant : toutes choses absurdes non moins que superstitieuses. Quant à nous, nous n'avons rien de semblable dans le culte que nous rendons aux reliques de quelque nature qu'elles soient. Nous ne voyons en cela qu'un moyen efficace d'élever nos esprits et nos cœurs vers ceux qui ont été et sont encore les amis de Dieu; puis, vers Dieu lui-même. Or, je le répète, il n'y a là rien absolument qui ne soit conforme à la raison et à la foi.

Combien de fausses reliques, d'ailleurs! avez-vous dit encore. Vous n'êtes donc pas bien sûrs si ce que vous prenez pour la relique de saint François, je suppose, n'est pas celle d'un autre saint, ni même celle d'un voleur ou d'un assassin.

Combien de fausses reliques! dites-vous. Pas tant que vous vous l'imaginez; car l'autorité ecclésiastique ne permet de les exposer à la vénération des fidèles qu'après en avoir reconnu l'authenticité. Il y a donc là d'abord le jugement d'une saine raison qui suffit pour donner toute droiture à nos actions. Mais ce n'est pas tout, il y a là encore l'assistance de la grâce que Dieu a promise à ceux qui sont chargés de la direction de son Eglise, et qui leur est donnée à proportion de leurs besoins. Ne savez-vous pas par quel miracle la croix sur laquelle était mort Notre-Seigneur fut distinguée de celle des voleurs crucifiés à ses côtés? N'avez-vous pas entendu parler de cette fausse relique que saint Martin reconnut miraculeusement et fit disparaître?

Dieu, direz-vous, ne donnera pas toujours aux hommes le pouvoir de faire des miracles pour distinguer les fausses reliques des véritables.

Vous avez raison; mais, en supposant do

fausses reliques, ce qui arrivera très-rarement pour les raisons que je viens de dire, quels si grands inconvenients y trouvez-vous ?

Vous croyez vénérer la relique de saint François, dites-vous, et c'est celle d'un autre saint.

Et qu'importe! c'est toujours un ami de Dieu. D'ailleurs, nous ne cessons de vous le dire, ce n'est point la relique en soi que nous vénérons, mais celui qui m'est rappelé par la relique. Donc saint François, à quelque saint qu'appartienne la relique devant laquelle nous nous sommes prosternés.

Mais c'est peut-être celle d'un voleur, d'un assassin même, ajoutez-vous.

En ce cas encore, le malheur n'est pas si grand que vous le croyez, ou que vous feignez de le croire; car, nous venons de vous le répéter, ce n'est pas la relique en soi que nous vénérons, mais le saint qu'elle nous rappelle, à quelque être qu'elle ait appartenu, fût-ce celle d'un autre saint, et même d'un voleur et d'un assassin. Le Seigneur à qui notre culte se rapporte toujours, en dernier lieu, connaît nos intentions, et les récompense selon qu'elles le méritent.

C'est la même chose pour les reliques de l'amour filial ou de tout autre sentiment naturel. Allez dire à un enfant qui garde précieusement un objet qu'il croit avoir appartenu à son père : « Vous n'êtes pas bien sûr de votre fait! »—« Et qu'importe! » vous répondra-t-il; « l'objet matériel ici n'est rien, ou est du moins peu de chose. L'essentiel consiste dans les dispositions du cœur. » Pourquoi n'en dirions nous pas autant en religion?

RESPECT HUMAIN.

Objection. — Que dira-t-on de moi?

Réponse. — Qui le croirait, si nous n'en avions la preuve sous les yeux, en nous-mêmes, partout, que ces quelques mots, prononcés extérieurement, et souvent même intérieurement, arrêtent plus de personnes dans l'accomplissement de leurs devoirs, que les plus violentes passions?

Que dira-t-on de moi? objectez-vous.

Mais qui donc désirez-vous contenter? Tout le monde? Ce n'est pas possible. Quoi que vous fassiez, on parlera; et, parmi ceux qui parleront, il y en aura toujours la moitié, au moins, qui vous blâmera. Allez à droite; on dira : « Pourquoi ne va-t-il pas à gauche? » Allez à gauche; d'autres diront : « Pourquoi ne va-t-il pas à droite? » Demeurez en place; on dira : « Pourquoi ne marche-t-il pas? » Marchez; d'autres diront : « Pourquoi ne demeure-t-il pas en place? » Tant il est vrai qu'il est de toute impossibilité de plaire à tout le monde. Si vous conserviez le moindre doute à ce sujet, je vous renverrais au bon la Fontaine, ou plutôt au stupide meunier qu'il met en scène. Vous connaissez la conclusion qu'il tira, quand il n'eut rencontré que désapprobation, quelque parti qu'il eût adopté :

> Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
> Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
> Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
> Je veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Ce n'est pas ce que je veux vous dire de faire; car on fait souvent mal et bien mal en ne suivant que sa tête et en ne recherchant que sa propre approbation; mais ce que je veux vous dire, c'est de ne pas prétendre à l'approbation de tous : il serait absurde de le tenter, absurde même d'y penser.

Eh bien! donc, puisque vous ne pouvez prétendre à l'approbation de tous, de qui rechercherez-vous l'approbation? Des honnêtes gens, n'est-il pas vrai? Or, là-dessus, vous pouvez rester tranquille, plus vous remplirez vos devoirs avec exactitude, et plus vous aurez leur approbation. Ils diront de vous que vous êtes un véritable disciple de Jésus-Christ, un saint peut-être. Alors même qu'ils n'auraient pas le courage de faire eux-mêmes ce que vous faites, ils ne vous en estimeront que mieux, ils vous admireront comme un héros du christianisme. Si vous n'avez pas toujours agi de même, si vous êtes revenu d'un profond égarement, comme Paul, qui avait persécuté l'Eglise de Dieu, comme Augustin qui l'avait scandalisée par sa vie sensuelle, ils vous regarderont d'abord peut-être avec étonnement; mais à l'étonnement succédera l'admiration, puis l'amour; et ils béniront hautement le Seigneur de ce qu'il aura opéré en vous un tel changement. Que dis-je! mais l'allégresse ne sera pas sur la terre seulement, à votre occasion; car Notre-Seigneur nous assure qu'*il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'en ont pas besoin : « Dico vobis, quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia.* » (*Luc.* xv, 7.)

Mais, me direz-vous, beaucoup me désapprouveront.

Oui, les impies, les pécheurs, les hommes faibles, inconséquents, dépourvus de sens non moins que de vertu. Est-ce que vous désirez l'approbation de ces sortes de gens? Est-ce que leur désapprobation n'est pas pour vous un honneur véritable? Voyez l'artiste : de qui recherche-t-il l'approbation? De ceux qui ont quelque talent, ou du moins quelque connaissance dans son art. Quant au jugement des autres et à leur sot bavardage, il n'en fait aucun cas. Voyez encore le brave soldat : De qui ambitionne-t-il l'approbation? De ses chefs, des autres soldats, braves comme lui, estimables comme lui. Quant au jugement des lâches et à leur sot bavardage, il les méprise souverainement. Et vous, disciples de l'Evangile, soldats de Jésus-Christ, vous qui êtes appelés à étudier et à pratiquer, chaque jour, la loi divine, vous qui avez à faire la conquête du ciel, vous seriez arrêtés,

en chose si importante, par le jugement des sots et le bavardage des lâches? quelle absurdité!

Est-il vrai d'ailleurs qu'ils désapprouveront votre conduite parfaitement chrétienne? Extérieurement, oui peut-être; mais intérieurement, ils vous approuveront comme les autres, et peut-être encore plus que les autres. Votre conduite les fera rougir; et ils se blâmeront de deux choses: d'abord de ne pas faire ce que vous faites; et ensuite de vous désapprouver en paroles, tandis qu'ils vous approuvent en pensées.

Et même, extérieurement, vous condamneront-ils toujours? Non. Soyez sincèrement et véritablement Chrétiens. Avec les devoirs qui vous sont imposés par la foi, pratiquez le plus exactement possible, comme Dieu vous le commande, tous les devoirs de votre état; magistrats, soyez toute intégrité; négociants, soyez la probité même; soldats, soyez pleins de valeur au milieu des plus grands dangers; et vous verrez que votre christianisme, en toute rencontre, tournera plutôt à votre gloire qu'à votre honte.

Vous connaissez l'histoire de ce soldat qui avait laissé tomber son chapelet, dans un combat naval: « « A qui cela? » dit un de ses camarades, qui ne craignait pas de tourner en ridicule les choses saintes, au moment même où la mort pouvait le frapper et le conduire au tribunal du souverain Juge. — « A moi! » répondit hardiment le soldat en question.— « Ce sont des boulets bien petits pour un jour de combat, » reprit le mauvais plaisant. — C'est vrai, camarade, » répondit encore notre soldat chrétien, « mais je ne les en aime pas moins. Quant aux autres, je ne les crains pas plus que vous. » A peine avait-il dit ces mots qu'une bombe vint à tomber sur le vaisseau. Notre soldat n'avait eu que le temps de ramasser son chapelet. Sans s'occuper à le serrer, il se précipite sur la bombe, qu'il a le bonheur de jeter dans la mer avant qu'elle ait éclaté. « Bravo! » crièrent d'une voix unanime ses camarades. « Bravo! » répéta encore plus haut que les autres celui qui un instant avant avait voulu le tourner en ridicule. « Bravo! » dit à son tour le capitaine, qui avait tout entendu et tout vu; « bravo!... proposé pour la décoration! » ajouta-t-il, en s'approchant de lui et en lui serrant affectueusement la main. Il l'eut en effet, et il se trouva que celui qui n'avait point rougi de la croix de Jésus-Christ, ni des livrées de sa divine Mère, n'en porta qu'avec une plus véritable gloire, aux yeux de tous, la croix de la légion d'honneur.

Comme vous le voyez, l'objection du respect humain n'est rien: il suffit de la fouler aux pieds, pour qu'elle s'en aille en fumée. Il n'en résulte, tout au plus, qu'un peu de bruit, et encore ce bruit tourne-t-il souvent à votre propre satisfaction et à votre gloire. C'est pourtant une objection de tous les temps et de tous les lieux; mais, partout et toujours aussi, on l'a traitée, comme nous le faisons en ce moment, c'est-à-dire de véritable folie.

« Tout pécheur est un insensé, » dit Massillon, à l'occasion du respect humain, « parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Mais l'erreur dont nous parlons n'est pas de ce nombre: l'extravagance y paraît si à découvert qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise. En effet, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin: croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesures avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, esprit orné et élevé: là on vous accuse de perfidie, on vous taxe de mauvaise foi, on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services, on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachements secrets, et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de la solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus, et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est, dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron, son frère. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient en convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et

que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

« Or, puisque dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? Ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun se croira en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût, et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sages de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugements humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

« Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite, eh! qu'importent les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? Si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? et si le Seigneur vous jusifie, qui osera vous condamner? Chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de Celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements, et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugements de Dieu, parce qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais, pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle?

« Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut, et, par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte, l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain ; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire, il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien, le mépris des hommes vous répond de l'approbation du Ciel ; vous appartenez à Jésus-Christ, dès là que le monde vous réprouve.

« En effet, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et boueuse: *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam;* mais à peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (*II Mach.* I, 20, 22.) Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences; on le regarde comme une boue méprisable, qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché, pour lui, dans un triste nuage. Mais, quand une fois le Fils de l'homme, paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté; alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité; et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Faibles hommes! que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance. »

RÉSURRECTION.

Objections.—Jésus-Christ n'est point ressuscité. — Ce sont les apôtres qui avaient enlevé son corps, pour faire croire à sa résurrection et mieux établir sa doctrine. — Nous ne ressusciterons pas plus que lui. — Ce sont les prêtres qui disent cela, mais c'est impossible. — Où Dieu reprendrait-il ces parcelles dispersées en tous lieux, confondues les unes dans les autres.

—

Réponse. — Parlons d'abord de la résurrection de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est à nos yeux l'acte le plus important, le plus merveilleux de tous ceux qui se sont accomplis dans le temps. Je n'en excepterai pas même la création. Dans la création Dieu agit hors de lui-même ; Dans la résurrection un Dieu agit sur lui-même, et de quelle manière! Cette parole éternellement existante dans le sein de Dieu, et qui se matérialise dans le temps, a quelque chose de bien incompréhensible ; mais cette goutte de sang tombée sur la terre et qui, en se ranimant, ranime la nature défaillante ; mais ce corps qui, en sortant des ténèbres du tombeau et en s'élevant vers les cieux, arrache le monde aux ténèbres dans lesquelles il gémissait et l'entraîne avec lui vers les cieux ; tout cela n'est-il pas plus incompréhensible encore ?

Le fait de la résurrection ne saurait donc être appuyé sur une base trop solide.

Soit que nous considérions les témoins qui attestent la résurrection de Jésus-Christ, soit que nous nous arrêtions au fait lui-même, et que nous écoutions les explications de nos adversaires, soit, enfin que nous en considérions les conséquences encore subsistantes, tout réclame également, de notre part, l'assentiment le plus prononcé.

Que veut-on dans des témoins ? Connaissance et sincérité. Il faut qu'ils ne soient point induits en erreur, et qu'ils n'y induisent point les autres. Or, ces deux caractères, assignés par une saine critique, pour nous mettre à l'abri de l'erreur, se trouvent au suprême degré dans les témoins de la résurrection.

D'abord ils n'ont pu se tromper :

Ils étaient en grand nombre d'après l'attestation des saintes Ecritures, Jésus ressuscité se montre à ses apôtres, à presque tous ses disciples, à quelques femmes dévouées, à plus de cinq cents personnes réunies : *Visus est plus quam quingentis fratribus simul. Deinde visus est Jacobo, deinde apostolis omnibus.* (*I Cor.* xv, 6, 7.)

Ces témoins ne peuvent être accusés d'une crédulité trop prompte : Chez eux, l'espérance était ou détruite ou considérablement affaiblie. Aussi, quand les saintes femmes qui étaient allées au sépulcre annoncent qu'elles ont vu le Sauveur vivant, elles sont traitées de visionnaires : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* (*Luc.* xxiv, 11.)

Les apôtres n'en croyaient pas même leurs propres yeux, comme l'atteste le passage suivant : *Stetit Jesus in medio eorum..... Conturbati vero .... existimabant se spiritum videre, et dixit eis..... Palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. Adhuc autem illis non credentibus, dixit : habetis hic aliquid quod manducetur? Et cum manducasset cum eis, sumens reliquas dedit eis.* (*Luc.* xxiv, 36-43.) Il est inutile de parler de l'incrédulité de saint Thomas devenue proverbiale. « Heureuse incrédulité, » s'écrie ici un orateur chrétien, « heureuse incrédulité propre à vaincre la nôtre, parce qu'elle nous garantit la sévérité de l'examen des disciples, et nous apprend qu'ils n'ont pas été le jouet d'une crédulité précipitée ! »

Jésus apparaît, non pas une fois, deux fois, non pas d'une manière rapide et fugitive, mais un grand nombre de fois, et pendant quarante jours : *Præbuit seipsum vivum... per quadraginta dies apparens eis, et loquens de regno Dei.* (*Act.* i. 2.) Il se montre, non pendant la nuit ni dans l'obscurité, mais en plein jour, dans toutes sortes de lieux, dans les endroits les plus découverts : sur le chemin d'Emmaüs, sur les bords du lac de Génésareth, sur une montagne de Galilée.

Remarquons encore que les apôtres avaient vécu, pendant trois ans, dans la plus grande intimité avec Jésus, que sa figure, son air, ses manières, sa voix, son langage, sa personne, que tout ce qui le concernait leur était parfaitement connu.

Remarquons que les disciples avaient le plus grand intérêt de vérifier le fait de la résurrection. Toute leur espérance était dans Jésus ; ils ne pouvaient donc trop s'enquérir de sa destinée.

De toutes ces considérations, je conclus que si les apôtres ont été induits en erreur par rapport à la résurrection, que si, pendant quarante jours, ils ont été le jouet d'une vaine illusion, il n'y a plus rien de réel dans ce qui nous environne. Oui, je ne crains pas de le dire : Pendant les quelques jours que l'on appelle ma vie, je me regarde aussi comme le jouet de vains fantômes ; la vie est un long rêve à mes yeux, et ce monde une grande illusion. Conséquence absurde, et devant laquelle le plus déterminé sceptique doit reculer effrayé.

Donc les apôtres n'ont pu être induits en erreur.

J'ai ajouté qu'ils ne sont point trompeurs.

Cela est parfaitement établi ailleurs, et pour s'en convaincre, il suffit de lire le Nouveau Testament. La véracité des évangélistes repose sur des preuves si multipliées, si frappantes, que nous n'en trouvons de semblables dans aucun historien profane. Donc les témoins de la résurrection ne peuvent être regardés comme des imposteurs.

Je pourrais, à la rigueur me borner à cet argument irrécusable ; mais, comme le fait dont je m'occupe est d'une importance particulière, il demande aussi des preuves particulières.

Dans la supposition de nos adversaires, les apôtres se seraient dit : Un homme a paru parmi nous ; il nous a trompés ; dévouons-nous à sa gloire, même après sa mort. C'est un imposteur, faisons-le reconnaître pour la vérité éternelle. Il fut élevé en croix, il est enseveli dans le tombeau, annonçons au monde entier qu'il est ressuscité, qu'il est le Fils de Dieu, immortel comme son Père.

Je le demande d'abord : une pareille idée a-t-elle pu se présenter à l'esprit des apôtres ? Ces hommes simples, absolument étrangers à la science, à la gloire, à tout ce

qui nourrit l'ambition, ont-ils pu former le projet le plus vaste, le plus incompréhensible qui soit jamais entré dans l'esprit de l'homme? La conquête du monde entier, et cette conquête par une croix.

Je le demande en second lieu : si ce projet a pu se présenter à leur esprit, leur probité n'a-t-elle pas dû le repousser? Dans leur conduite, comme dans leur doctrine, les apôtres se montrent irréprochables. Comment donc leur supposer le criminel projet d'en imposer au monde entier; d'attaquer le ciel lui-même, en faisant adorer comme le fils de Dieu un imposteur digne de tous les supplices qu'il endura?

D'ailleurs, quel eût été le but de ce dessein criminel? Telle est la nature de l'homme qu'il ne se détermine à rien d'important, de difficile surtout, sans y être entraîné par un intérêt quelconque. Or, quel intérêt pouvaient avoir les apôtres à annoncer au monde Jésus faussement ressuscité? Que pouvaient-ils attendre de Dieu? Des châtiments proportionnés à la plus grande des impostures. Que pouvaient-ils espérer des hommes? Le mépris, les chaînes, les supplices, la mort. Oui, ils n'avaient rien autre chose à attendre de la part des hommes, toujours fortement attachés à leur religion, et surtout de la part des Juifs qu'ils accusaient d'avoir versé le sang innocent, de s'être rendus coupables du plus grand des crimes, d'un crime inouï, incompréhensible... le déicide!

En suppposant que les apôtres se fussent abusés un instant, leur illusion eût été promptement détruite. Je les vois annoncer partout la résurrection de Jésus, partout aussi je les vois chargés de chaînes, conduits devant les tribunaux, livrés à toutes les tortures, à la mort. Comment se fait-il que, ni devant les juges, ni sous la main du bourreau, pas un ne s'écrie : « Assez, assez, j'avoue mon imposture! » Comment se fait-il qu'aucun ne chancelle, même en allant au supplice? Au contraire, leur attachement à Jésus semble croître en raison des efforts que l'on fait pour les en détacher. Leur langue, déjà glacée par la mort se ranime pour prononcer une dernière fois le nom du Crucifié; leur âme, qui s'échappe avec leur sang, et qui rentre dans le sein de la vérité éternelle est encore tout entière à Jésus-Christ. Evidemment, il y a ici quelque chose de surhumain. Que s'il se trouve des hommes qui refusent d'y reconnaître l'action de Dieu, ils ne pourront du moins s'empêcher d'y voir une conviction profonde, indestructible. *Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger*, s'écriait Pascal. On a contesté la justesse de cette réflexion. Quoi qu'il en soit, il n'y aurait aussurément rien à répondre à celui qui, modifiant un peu la pensée de Pascal, s'écrierait après lui : *Je crois volontiers à la sincérité des témoins qui se font égorger.*

Ainsi, les disciples qui attestent la résurrection ne sont point trompeurs. Nous avons vu plus haut qu'ils n'ont pu être trompés. Donc la résurrection est incontestable.

Actuellement, je vais m'arrêter un instant au fait lui-même, et aux explications données par nos adversaires.

Après la mort de Jésus, son corps fut placé dans un tombeau. La pierre qui le couvrait fut scellée, et des gardes furent placés à côté. Ces circonstances sont rapportées dans l'Evangile, et, lors même qu'il n'en serait pas parlé, nous ne pourrions nous empêcher de les supposer, En effet, les ennemis du Christ voulaient étouffer entièrement le germe naissant de la société qu'il fondait. Pour réussir dans leur dessein ils n'avaient point reculé devant un crime. Ils devaient aussi prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'enlèvement de son corps. Cependant ce corps ne s'est plus trouvé dans le tombeau. Cette disparition du corps de Jésus, malgré toutes les précautions prises pour l'empêcher, s'explique facilement par la résurrection. Quant à ceux qui nient cette résurrection, ils n'ont que trois suppositions possibles. La première, que les disciples l'auraient enlevé par force; la deuxième, qu'ils auraient corrompu les gardes; la troisième, qu'ils auraient profité de leur sommeil ou de quelque conduit souterrain pour l'enlever par ruse. Or, ces trois suppositions sont également inadmissibles.

Est-il possible de supposer que les apôtres aient enlevé par force le corps de Jésus crucifié? Ont-ils eu la pensée de s'exposer à une mort presque certaine pour un enlèvement criminel et inutile à leurs yeux? Ces hommes timides auraient-ils eu le courage de l'entreprendre? La garde devait être forte : elle avait été placée par des ennemis acharnés et prudents. Quelques hommes accoutumés à une vie paisible auraient-ils pu prévaloir contre elle? D'ailleurs, et cette réponse est décisive, ils auraient été poursuivis et condamnés pour s'être rendus coupables d'un si grand crime contre l'autorité publique et la force armée.

La seconde supposition n'est pas moins absurde. Les apôtres ne se sont guère mis en peine de conserver leur maître lorsqu'ils le regardaient comme un Dieu, et vous voulez qu'ils songent à le racheter lorsqu'ils ne voient plus en lui qu'un imposteur? Au lieu de venir plaider sa cause devant les tribunaux, ils l'ont tous abandonné ou renié, et vous voulez qu'ils plaident sa cause devant le genre humain tout entier; vous voulez qu'ils entreprennent de faire courber toutes les têtes devant un cadavre acheté à prix d'argent. Remarquez-le encore, cette tentative de corruption suppose une audace, une effronterie qu'on ne vit jamais dans les apôtres. Il faudrait aussi qu'aucun soldat ne se trouve fidèle à ses devoirs, qu'aucun ne songe à dénoncer les apôtres, dans l'espoir d'une forte récompense. Enfin, je demande pourquoi les Juifs n'ont point puni les apôtres pour avoir corrompu les dépositaires de l'autorité, et les soldats, pour s'être laissé corrompre.

Reste la troisième supposition : Or, je le demande, comment croire que les gardes à qui il a dû être recommandé de veiller avec

soin se soient tous endormis? Comment croire qu'aucun ne se soit éveillé au bruit qu'ont fait les apôtres en s'approchant du sépulcre, en voulant lever la pierre qui fermait l'entrée, en emportant le corps? Je le demande encore : pourquoi les soldats n'ont-ils point été punis pour n'avoir pas conservé le dépôt qui avait été confié à toute leur fidélité, à toute leur vigilance? Quant à la voie souterraine par laquelle auraient pu passer les apôtres pour enlever le corps de leur maître, il y a une réponse décisive : le sépulcre était taillé dans le roc. Il était donc de toute impossibilité que les apôtres creusassent cette voie sans éveiller l'attention des gardes ; il était encore plus impossible que cette voie, creusée par les apôtres ou par d'autres, ne restât pas comme une preuve irrécusable de l'enlèvement frauduleux du corps de Jésus.

Donc il est impossible d'admettre que le corps de Jésus ait été enlevé.

Donc Jésus est véritablement ressuscité.

A ces preuves inattaquables, ordinairement apportées en faveur de la résurrection, je puis en ajouter une, non moins convaincante, et peut-être encore plus frappante que les autres. Je veux parler de l'universelle révolution qui s'est accomplie dans le monde moral.

Jésus meurt; et quelque jours après commence un mouvement intellectuel qui se communique de proche en proche, et qui, à la fin, se fait sentir partout : Celui qui avait été crucifié comme un blasphémateur est adoré comme un Dieu ; les hommes faibles et ignorants qu'il avait choisis pour ses disciples sont devenus des hommes divins; la synagogue est détruite; la loi de Moïse se développe, la sagesse humaine est convaincue de folie; la barbarie est appelée à la civilisation. Cette révolution s'élève bien au-dessus de la sphère terrestre. Ce peuple ignoble de faux dieux qu'on avait placé dans le ciel en est chassé, et aucun nuage n'intercepte plus, aux yeux des hommes, l'éclat de la Divinité. Or, je le demande ce changement universel et rapide ne suppose-t-il pas la résurrection.

On reconnaît souvent la cause par l'effet. Pour s'assurer de l'existence de Dieu, il n'est pas nécessaire de le voir face à face, il suffit de jeter les yeux sur ce monde. Si, en plein midi, quelqu'un vient nous soutenir que le soleil, alors voilé par un nuage, est encore plongé dans les ténèbres de la nuit, pour le désabuser, nous pouvons appeler en témoignage les personnes qui l'ont vu paraître à l'horizon; mais nous pouvons aussi nous éviter cette peine, et lui dire : Ne voyez-vous pas la lumière que cet astre a répandue dans l'espace? Posez la main sur la terre. Ne sentez-vous pas la chaleur qu'il lui communique, pour faire jaillir à la surface les semences qui ont été déposées dans son sein? Ne sentez-vous pas en vous-même sa divine influence? Si quelqu'un, nous soutient que Jésus n'est jamais sorti des ténèbres du tombeau, tandis que ce soleil des intelligences, depuis long-temps levé sur le monde moral, est encore dans toute sa force, sans en appeler au témoignage de ceux qui l'ont vu au moment de sa résurrection, nous pouvons lui répondre : Ne voyez-vous pas la lumière que cet astre a répandue sur toute la terre? Ne voyez-vous pas qu'il communique aux âmes une chaleur propre à faire jaillir à la surface les semences de toutes les vertus qui y ont été primitivement déposées par la main de Dieu? Ne sentez-vous pas en vous-même sa divine influence?

Voici un autre fait dont le principe se trouve nécessairement aussi dans l'acte divin de la résurrection : Que deux morceaux de bois soient unis de manière à former une croix ; que cette croix soit promenée dans toutes les parties de l'Europe, et jusqu'aux extrémités du monde les plus reculées; suivons-la par l'imagination. Devant elle, les têtes se découvrent, les fronts s'inclinent, le guerrier présente les armes, et partout nous entendons la voix, dans la langue universelle, et le cœur, dans une langue plus universelle encore, exprimer cette pensée de respect et d'amour : *O crux, ave, spes unica!* Qu'est-ce donc que cette croix? C'était autrefois l'infâme gibet sur lequel mouraient les esclaves. Comment est-elle devenue l'objet de la vénération universelle? C'est que le Christ élevé sur elle a été vainqueur. C'est qu'il est ressuscité.

Il y a là un raisonnement de fait accessible à toutes les intelligences, et contre lequel les vaines subtilités de tous les sophistes ne prévaudront jamais.

Ecoutez cependant nos adversaires : Suivant les prophéties, Jésus ne devait ressusciter qu'après trois jours et trois nuits. Or, cette prophétie ne s'est pas accomplie. — Je prie de remarquer qu'il n'est annoncé par aucune prophétie que Jésus ressusciterait après trois jours entièrement accomplis. Jésus a toujours dit qu'il ressusciterait le troisième jour. Or, cette prophétie s'est accomplie à la lettre; puisqu'il fut mis à mort le vendredi et qu'il ne ressuscita que le dimanche. On dit aussi qu'il ne ressuscita qu'après trois jours. Mais alors on entend des jours accomplis en tout ou en partie. C'est une manière de compter admise parmi nous et habituelle aux Juifs qui, dans la supputation des jours accomplis entre deux événements, comptaient le premier et le dernier, sans avoir égard à l'heure à laquelle les événements avaient eu lieu. Mais, ajoute-t-on : Du vendredi au dimanche, où trouverez-vous les trois nuits dont il est question dans le passage suivant : *Sicut fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.* (*Matth.* XII, 40.) Il faut se rappeler ici l'observation que nous avons faite à l'égard des jours ; c'est-à-dire que les nuits dont il est question ne sont que des nuits accomplies en tout ou en partie. Cela supposé, il m'est facile de résoudre la difficulté. Dans le calcul rigoureux il n'y a point de nuits, il n'y a que des jours. Vous ne dites jamais : l'année se compose de 365 jours et de 365 nuits ; mais seulement

de 365 jours. La nuit est renfermée dans le jour, et ce jour se compose de 24 heures à compter de minuit à minuit. Ce que nous appelons la nuit n'est que la partie du jour qui s'écoule pendant que nous ne voyons pas le soleil ; d'où il suit que chaque jour a deux parties qui composent sa nuit, et dont l'une précède le lever du soleil, et l'autre suit son coucher. Actuellement, ne voyons-nous pas toute difficulté levée? Depuis la mort de Jésus jusqu'à sa résurrection, il s'écoula une partie du jour et la moitié de la nuit du vendredi, le samedi dans son intégrité, la moitié de la nuit du dimanche, et le commencement du jour. Donc, Jésus n'est véritablement ressuscité qu'après avoir passé, en tout ou en partie, trois jours et trois nuits dans le tombeau.

Si l'on nous demande sur quoi nous nous fondons pour donner une pareille explication aux textes évangéliques, je réponds : sur les preuves incontestables qui nous démontrent la vérité de la résurrection ; et j'ajoute une réflexion : Ou vous regardez les apôtres comme des témoins véridiques, ou vous les regardez comme des imposteurs. Dans le premier cas, cette difficulté est nulle à vos yeux. Dans le second cas, je vous dirai : Vous devez les regarder comme des imposteurs habiles puisqu'ils ont inventé l'Evangile. Or, de tels imposteurs eussent-ils pu se contredire d'une manière aussi frappante qu'ils l'eussent fait réellement dans la supposition de nos adversaires?

On nous dit encore : L'apparition de Jésus-Christ ressuscité sur une place publique n'eût-elle pas été plus décisive que toutes les apparitions clandestines dont parle l'Evangile, et qui n'étaient faites qu'à des hommes intéressés à former une nouvelle secte.

Non, cette apparition n'eût pas été plus décisive que les apparitions rapportées par les évangélistes. Dites-moi : La déposition de 500 témoins dignes de foi et qui se feraient tous égorger pour certifier un fait accompli sous leurs yeux, mais dans un lieu retiré, serait-elle moins décisive que la déposition d'un plus grand nombre de personnes, de trois mille hommes, par exemple, qui certifieraient de la vérité d'un fait accompli sur une place publique?

Admettons, cependant, qu'un fait, qu'une vérité acquière plus d'autorité par un plus grand nombre de preuves; sera-t-il raisonnable d'exiger cette surabondance de preuves, avant d'accorder notre consentement? Un fait m'est rapporté par 200 témoins dignes de foi, me sera-t-il permis de dire : Ce fait pourrait m'être rapporté par 400,000 témoins; donc, je ne le croirai pas avant d'avoir entendu ce nombre de témoins? L'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu sont appuyées sur des preuves incontestables; me sera-t-il permis de dire : Dieu aurait pu montrer ces vérités à mon esprit d'une manière plus claire ; donc je ne les croirai pas.

Je vais plus loin ; et je dis que ces nuages qui voilent un peu à nos yeux l'éclat des vérités que nous sommes obligés de croire sont aussi dans les vues de la Providence. Si ces vérités que la foi nous propose nous étaient démontrées d'une manière irrésistible, si, par exemple, l'existence de Dieu, la résurrection de Jésus étaient à nos yeux comme le soleil dans tout son éclat, n'est-il pas évident que nous serions entraînés invinciblement, que notre liberté serait détruite, que nous n'aurions plus de mérite à croire. Et c'est ce que Dieu n'a pas pas voulu. Donc, les moyens dont Jésus s'est servi pour prouver sa résurrection sont préférables, même à nos yeux, à ceux que des intelligences trop exigeantes auraient voulu à leur place.

Et que demande-t-on d'ailleurs? Que Jésus se fût montré à ces Juifs qui l'avaient méconnu ou méprisé pendant sa vie, et qui avaient coopéré ou consenti à ses humiliations et à ses tourments? L'apparition de Jésus n'est pas seulement une preuve de sa religion, c'est aussi une grâce insigne. Or, n'est-il pas naturel que cette grâce ait été accordée aux plus dignes à ses yeux, c'est-à-dire à ses apôtres, à ses disciples, et à quelques femmes qui lui étaient restées fidèles?

La résurrection de Jésus-Christ est donc tout à fait incontestable et il n'est pas possible de supposer que ses apôtres aient enlevé son corps pour faire croire à sa résurrection et mieux établir sa doctrine, ni de faire toute autre supposition semblable.

Venons actuellement à notre propre résurrection.

Jésus-Christ n'est point ressuscité, avez-vous dit, et nous ne ressusciterons pas plus que lui.

Et moi, je vous réponds : Jésus-Christ est véritablement ressuscité. Nous ressusciterons donc tous aussi nous-mêmes.

Nous ressusciterons comme lui, puisqu'il nous l'enseigne en propres termes. Il tient même tellement à établir solidement cette vérité dans les âmes que nous le voyons s'arrêter avec autant de sens que de bonté à répondre aux objections élevées contre elle par les Saducéens. *Après la résurrection, lui a-t-on demandé, à qui donc appartiendra la femme qui aura eu sept maris? « In resurrectione ergo cujus erit de septem uxor. » —Vous vous trompez*, leur dit-il, *méconnaissant les Ecritures et la puissance de Dieu. Car, au temps de la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous point lu ces paroles que Dieu vous a dites? Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants : « Erratis, nescientes Scripturas neque virtutem Dei. In resurrectione enim neque nubent neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo. De resurrectione autem mortuorum non legistis quod dictum est de Deo dicente vobis : Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum sed viventium.* (*Matth.* XXII, 28-32.)

Nous ressusciterons aussi bien que lui, vous dis-je, parce que, les disciples doivent

se réunir à leur maître, les membres à leur chef, parce que, ayant eu part à ses souffrances et à ses travaux sur la terre, nous devons avoir part à son bonheur et à son triomphe dans le ciel.

De là l'enseignement si formel, sur ce point, des apôtres, formés à l'école de Jésus-Christ, mais particulièrement du grand apôtre: *Le Christ est certainement ressuscité*, dit-il, *devenant les prémices de ceux qui dorment. Ainsi parce que la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit aussi venir par un homme. Car, comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ : « Nunc autem Christus resurrexit a mortuis, primitiæ dormientium : quoniam quidem per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. »* (*I Cor.* xv, 20-22.)

Les prêtres ne nous enseignent donc point d'eux-mêmes la résurrection : comme vous le prétendez. Ils nous l'enseignent sans doute, mais d'après Jésus-Christ et ses apôtres, comme vous venez de le voir, d'après les prescriptions les plus positives de la religion, qui nous rappelle, à chaque instant, cette importante vérité. Et ce n'est pas seulement dans la religion chrétienne qu'elle est crue et enseignée, elle l'était et elle l'est encore également chez les Juifs, elle l'était et elle l'est encore également chez tous les peuples, quelles qu'aient été et quelles que soient d'ailleurs leurs croyances et leurs mœurs.

Il n'est pas possible de s'exprimer plus positivement et plus clairement sur ce point que ne le fait le passage suivant de Job, que tout le monde connaît : *Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Je serai de nouveau environné de mon enveloppe matérielle et je verrai Dieu dans ma chair. Je dois le voir moi-même, de mes propres yeux, et non un autre. Cette espérance repose dans mon cœur : « Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum : et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea, videbo Deum meum. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo. »* (*Job* xix, 25-27.)

Les païens ne s'expriment pas moins clairement à ce sujet.

Pourquoi d'ailleurs ce respect religieux que les peuples comme les individus ont toujours eu pour la dépouille mortelle de ceux que nous perdons sur la terre? Pourquoi ce respect s'étend-il au lieu où sont déposées ces dépouilles, partout regardées comme sacrées? Pourquoi, dans la pensée comme dans le langage de tous, une idée de repos et de sommeil et non de destruction et d'anéantissement, est-elle attachée à ce lieu? Pourquoi ceux qui violent les tombeaux sont-ils regardés comme de barbares et abominables sacriléges? Pourquoi n'oseriez-vous jamais le faire, vous qui niez ou prétendez nier la résurrection; car je suis convaincu que cette espérance est aussi quelque part au fond de votre âme, où elle a été déposée, dès le commencement, par le Créateur : *Reposita ut hæc spes mea in sinu meo?* Ah! cela est évident, c'est que tous croient à la résurrection des morts, et qu'il est impossible de n'y pas croire.

Et comment n'en serait-il pas ainsi? Le corps a été l'associé, le compagnon fidèle de l'âme, en ce lieu d'épreuves; il doit donc le devenir également, au lieu des récompenses. C'est avec lui et par lui, la plupart du temps, qu'elle a souffert, qu'elle a combattu et triomphé; c'est donc également avec lui et par lui qu'elle doit être consolée, qu'elle doit triompher et régner éternellement.

La résurrection est impossible, avez-vous dit.

Mais qu'y a-t-il d'impossible à la toute-puissance divine? Quoi! celui qui d'une seule parole, par un seul acte de sa volonté, a tiré du néant tout ce qui existe : *Dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt* (*Psal.* 32, 9); celui-là ne pourrait rendre la vie aux corps qui l'ont perdue? Aveugles que vous êtes! Ce ne sont pas seulement les croyances des peuples que vous méconnaissez, c'est aussi la vertu de Dieu, à qui tout est facile : *Erratis, nescientes Scripturas neque virtutem Dei.* (*Matth.* 22, 29.)

Où Dieu reprendrait-il, avez-vous dit, ces parcelles imperceptibles, dispersées en tous lieux, confondues les unes dans les autres?

Insensé! où donc étaient-elles, ces parcelles imperceptibles, quand Dieu les a fait exister? Dans le néant. Ce qu'il a tiré du néant, il ne pourrait le recueillir de mille endroits divers, quelque confusion, quelques bouleversements qu'ait occasionnés cette dispersion?

Mais, nous objecte ici un grand homme, d'autres disent un grand enfant, comment Dieu fera-t-il pour l'anthropophage, qui, mangeant ses semblables, aura le corps formé des débris de plusieurs autres?

Ce n'était pas la peine d'aller chercher si loin la difficulté, si difficulté il y a, car elle est partout. Il est évident, en effet, que partout les débris des morts arrivent, par une voie plus ou moins détournée, à servir de nourriture aux vivants. Toute l'objection consiste donc à dire que Dieu ne pourra rendre à chacun le même corps qu'il avait en cette vie, parce que quelques parcelles de ces corps se trouveront avoir appartenu à plusieurs personnes.

Quelle puérilité! Et qui vous dit que Dieu rendra à chacun le corps, absolument le même sous tous les rapports, qu'il avait au moment de sa mort? La foi ne nous enseigne-t-elle pas le contraire? Ne nous dit-elle pas que les corps que nous aurons après la résurrection, quoique les mêmes que ceux que nous aurons eus sur la terre, puisque ce sont ces corps qui auront mérité leur part aux récompenses célestes, n'en seront pas moins des corps glorifiés, comme celui de Jésus-Christ, spiritualisés, en quelque sorte, et appartenant plutôt désormais à la

nature angélique qu'à la nature matérielle? *Erunt sicut angeli Dei in cœlo.* (*Matth.* XXII, 30.) Pourquoi dès lors nous préoccuper tant de cette masse d'os et de chair, dont se compose notre prison? Indépendamment de la glorification, tout n'est pas nécessaire pour composer le même corps. Que reste-t-il à un corps de vingt ans de ce qu'il avait en venant au monde? C'est bien le même corps cependant. Vous voyez donc que Dieu peut, sans nulle difficulté, retrouver dans un seul corps, si cela est nécessaire, les éléments de plusieurs, sans ôter à aucun d'eux rien de ce qui lui est essentiel.

C'est bien mystérieux! allez-vous dire.

Je ne l'ignore pas; mais combien d'autres mystères, dans l'ordre même de la nature, que nous ne croyons pas moins, malgré leur incompréhensibilité, que si nous en avions l'explication? Pour me servir ici d'une comparaison employée par saint Paul, à propos de la résurrection, expliquez-moi donc comment la nature fait sortir, par une espèce de résurrection, plusieurs grains d'un même grain, mort aussi, en quelque sorte, et je vous expliquerai comment Dieu fera sortir d'un corps ressuscité les débris ayant appartenu à d'autres corps, tout en lui laissant ce dont il a besoin pour rester toujours le même.

RÉUNIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Objections. — A quoi bon toutes ces réunions ecclésiastiques? — Tantôt ce sont des voisins qui se réunissent autour d'une table. Tantôt ce sont ceux du canton qui se réunissent sous la présidence de leur doyen, comme ils l'appellent. Tantôt ce sont tous ceux du diocèse qui se réunissent sous la présidence de leur évêque. — Tout cela est suspect et doit l'être, car rien ne transpire de ces réunions.

—

Réponse. — Vous demandez à quoi bon ces réunions ecclésiastiques, dont vous vous apercevez quelquefois.

Mais, avant d'entrer dans aucun éclaircissement à ce sujet, permettez-moi de vous le dire d'une manière générale : Ne trouvez-vous pas cela naturel, nécessaire même? Le clergé forme corps évidemment. Or, qui dit corps dit naturellement et nécessairement réunion. Sans doute, c'est, moralement parlant, que le clergé forme corps. Les liens qui rattachent ses membres entre eux sont donc par cela même des liens spirituels. Mais, vu les rapports qui existent entre l'âme et le corps, entre les choses spirituelles et les choses matérielles, l'union morale de ses membres appelle l'autre naturellement et nécessairement, avons-nous dit avec raison.

Il semble que cela n'a besoin ni d'explications ni de preuves, et devrait être compris et approuvé sans difficulté des plus ignorants, des plus simples, des plus petits enfants eux-mêmes. Voyez ce qui se passe ailleurs, parmi les médecins, par exemple, parmi les notaires, parmi les avocats, dans l'armée. Ce sont là autant de corps. De là la réunion de leurs membres; tantôt en plus grand nombre, tantôt en moins grand nombre, tantôt pour une cause publiquement connue, tantôt pour une cause généralement ignorée et quelquefois même soigneusement cachée. Trouvez-vous le moindre mal à tout cela? Non. Pourquoi donc en soupçonnez-vous de la part du clergé? Est-ce parce que les membres qui le composent vous sont plus dévoués? est-ce parce qu'il y-a en eux, généralement parlant, plus de vertu, une sainteté plus grande, celle dont ils ont besoin pour eux-mêmes comme pour les autres, la sainteté de Jésus-Christ, leur modèle et leur inspirateur?

Hélas! oui, il faut le reconnaître, quelque triste que soit la chose : c'est précisément pour cela. Les prêtres sont la lumière du monde, comme leurs prédécesseurs les apôtres, à qui Jésus-Christ disait : *Vos estis lux mundi.* (*Matth.* V, 14.) — Or, le monde, qui, fait mal et veut continuer de mal faire, hait, par cela même la lumière, suivant la maxime établie encore par Notre-Seigneur : *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.* III, 20.) Voilà pourquoi il hait les prêtres et incrimine leurs actions les plus innocentes et souvent même les plus honorables. Si les prêtres lui appartenaient, il les jugerait tout autrement. Entrons actuellement dans quelques développements.

Tantôt, avez-vous dit, ce sont ceux du voisinage qui se réunissent autour d'une table.

Pourquoi ne le feraient-ils pas? N'avez-vous pas, vous aussi, vos réunions amicales? Pourquoi donc les prêtres n'en auraient-ils pas également? Ne sont-ils pas hommes comme vous? N'ont-ils pas besoin, comme vous, de délassement, de *récréation*, c'est-à-dire, selon la force de l'expression, de retrouver, dans un peu de repos et de joie, leur vie épuisée?

Ils ont un autre caractère et d'autres occupations que nous, me direz-vous.

Je ne l'ignore pas; et c'est précisément pour cela qu'ils ont grand besoin d'un honnête délassement. Vous savez la réponse d'un des saints les plus illustres dont s'honore l'Eglise à ce chasseur étonné de le voir s'amuser avec une perdrix. On chassait alors avec un arc : « Mon ami, » lui dit le saint, « pourquoi votre arc n'est-il pas toujours tendu? — C'est, » lui répondit le chasseur, « parce qu'il ne tarderait pas à perdre toute sa force. — Il en est ainsi de l'esprit humain. Plus il est habituellement tendu, et plus il a besoin d'un peu de relâche; autrement, il aurait bientôt perdu toute sa force. » C'est aussi notre réponse à votre question : « Pourquoi ces réunions amicales, et même joyeuses quelquefois, parmi les prêtres? » avez-vous demandé. — « C'est pour que leur esprit, trop tendu par les études et les occupations les plus sérieuses, ne perde pas prématurément toute sa force. »

N'allez pas croire, du reste, que le prêtre

oublie là l'esprit de son état. Il y est encore habituellement occupé, au contraire, de ses études, de ses travaux, des intérêts de ses chers paroissiens, et des vôtres peut-être, au moment même où vous l'accusez si injustement, puisant dans les conseils de l'amitié les lumières et la force qu'il n'aurait point, abandonné à ses seules ressources.

Un prêtre se rendit un jour, tout transporté, à une de ces réunions : « Vous me voyez hors de moi-même, » dit-il à ses confrères, « et vous ne pourriez jamais vous imaginer ce qui vient de m'arriver.—Qu'est-ce donc? » lui répondirent-ils d'une voix compatissante.—«Ce que c'est? c'est incroyable! J'étais encore sur ma paroisse, lorsque j'entendis crier après moi, comme on fait ordinairement après un animal dangereux. Savez-vous qui c'était? — Quelque enfant sans doute. — Vous y êtes bien! C'était une pauvre femme à qui, la semaine dernière encore, je faisais une charité assez honnête. Mais qu'elle y revienne!...—Cher ami,» reprirent les confrères, après avoir laissé à l'émotion le temps de se calmer, « c'est l'homme qui parle ainsi; mais le Chrétien, le prêtre surtout doit parler autrement. —Vous avez raison,» dit celui qui avait été insulté, après être revenu à lui-même, « vous avez mille fois raison. Merci de votre conseil! je ne l'oublierai pas.»

Il ne l'oublia point, en effet. A peine rentré chez lui, il se hâta d'aller à la demeure de celle qui l'avait si odieusement insulté. Cette malheureuse ne savait quelle contenance prendre. Le prêtre l'eut bientôt rassurée: «Mon amie,» lui dit-il, «il n'y a qu'un besoin bien pressant qui a pu vous déterminer à la conduite que vous venez de tenir à mon égard. J'avais cru pourtant m'être montré assez généreux envers vous, la semaine dernière. Je me serai sans doute trompé. En voici le double aujourd'hui. Après cela, vous n'aurez plus, je pense, à vous plaindre de moi.—Me plaindre de vous!» dit la femme, en se jetant à ses pieds... Mais le prêtre ne lui donna pas le temps d'achever. Il se retira avec empressement.

Voyez-vous actuellement à quoi servent ces réunions où vous vous imaginez si faussement qu'il ne s'agit guère que de satisfaire plus à l'aise les besoins de la chair? Ce ne sont pas les corps précisément qui se visitent alors, ce sont les cœurs; et ces cœurs se séparent ensuite, consolés dans leurs peines, fortifiés dans leur faiblesse, purifiés de plus en plus par la grâce, par de bonnes résolutions, par la pratique des bonnes œuvres.

Tantôt, avez-vous dit encore, ce sont ceux du canton qui se réunissent sous la présidence de leur doyen, comme ils l'appellent.

J'entends : vous voulez parler des *conférences* et autres réunions semblables. Or, savez-vous quel est le but de ces réunions plus nombreuses et plus sérieuses, en général, que celles dont nous parlions tout à l'heure? C'est l'acquisition de la science, et surtout de la science ecclésiastique. Devez-vous le trouver mauvais? Ne devriez-vous pas vous en réjouir, au contraire, en féliciter le clergé, que vous avez peut-être accusé, en d'autres circonstances, de ne pas être à la hauteur de ses sublimes fonctions? Ecriture sainte, dogme, morale, histoire ecclésiastique, liturgie, tout ce que le prêtre est obligé de savoir, se trouve traité là dans de consciencieuses discussions. Du choc des opinions jaillit la lumière qui doit éclairer le prêtre lui-même et, par lui, les fidèles.

Ecoutons Mgr l'archevêque de Tours, parlant à ses prêtres, au moment où il établit les conférences dans son diocèse, en l'année 1837

« Les conférences ecclésiastiques produiront parmi vous, » dit-il, « nous en avons la douce confiance, les heureux effets dont elles sont généralement suivies dans presque tous les diocèses de France. Elles ressusciteront au milieu de vous l'amour de l'étude; elles contribueront à régulariser, à diriger vos travaux; elles vous rapprocheront les uns des autres, et, en resserrant les liens qui doivent vous unir, elles substitueront à l'arbitraire l'uniformité dans l'application des principes et dans la direction des âmes qui vous sont confiées.

« Vous le savez, nos chers coopérateurs, il serait difficile de se persuader que le temps des études passé au séminaire puisse suffire pour s'instruire de tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Les connaissances que l'on a acquises alors ne sont que des notions préparatoires qui s'affaiblissent à mesure que l'on s'éloigne de l'époque à laquelle on les a reçues, lorsqu'on néglige de les entretenir par un travail constant et assidu. Le plus heureux résultat des efforts auxquels on se livre pendant les années de préparation au sacerdoce, c'est d'apprendre à étudier, et de contracter des habitudes d'ordre et d'application. Il est donc évident que, quand un prêtre cesse d'étudier, il s'expose à perdre la science qu'il a acquise. Mais n'arrive-t-on pas à ce triste résultat et à un plus déplorable encore, lorsqu'on étudie sans guide, lorsqu'on est privé des avis d'une critique sage et modérée? Ou l'on court alors les risques d'étudier sans avantage et de ne retirer aucun profit de ses travaux, ou l'on s'expose à adopter de faux systèmes, des opinions hasardées, des principes plus séduisants que solides, et à se précipiter dans une incertitude et une confusion qui sont presque toujours le fruit des études solitaires. Ajoutons que cet isolement funeste produit trop souvent un arbitraire dans l'enseignement et la conduite qui tourne au préjudice des mœurs et de la foi. On se fait à soi-même une méthode de direction: on cherche à se distinguer de ses confrères; on a sa manière d'instruire, de décider, de conduire, et par cette singularité déplacée on affaiblit auprès des fidèles l'autorité du ministère pastoral.

« Les saintes assemblées que nous vous annonçons sont destinées à prévenir ou à corriger ces graves inconvénients. Elles vous rappelleront ce que vous avez appris avant d'être initiés au sacerdoce, et vous offriront

les moyens d'augmenter chaque jour le trésor de vos connaissances par des acquisitions nouvelles; elles feront naître parmi vous une louable émulation, et vous inspireront le goût des études fortes et sérieuses, goût si nécessaire aux hommes dont les lèvres doivent être les dépositaires de la science, et de la bouche desquels les peuples doivent apprendre les règles de la loi divine (125). Elles vous feront entreprendre avec courage ce qui vous eût effrayés ou rebutés si vous eussiez été livrés à vous-mêmes et réduits aux seules ressources de votre zèle et de votre savoir. C'est encore dans les conférences que vous trouverez des moyens faciles pour vous renouveler dans l'esprit sacerdotal; c'est là que se resserreront les liens de cette union dans le clergé, qui fait sa force et sa gloire (126), et que les prêtres, heureux de se voir et de s'entendre, travailleront de concert à réformer ce qu'il y aurait de défectueux dans leur conduite, et à acquérir les vertus qui doivent assurer le succès de leur ministère auprès des peuples.

« Les anciens du sanctuaire apporteront dans ces pieuses assemblées le tribut de leurs lumières et de leur expérience, et ils y trouveront des motifs de s'affermir dans la foi et de persévérer dans la pratique constante de leurs devoirs. Les jeunes prêtres, qui ont surtout besoin de s'instruire, y recueilleront ces leçons pratiques, ces traditions si respectables, si nécessaires, qu'on ne trouve point dans les livres, et sans lesquelles il est difficile de faire le bien; ils y puiseront ces exemples de régularité qui inspirent presque toujours le désir de devenir meilleur; et les peuples, en voyant les prêtres chargés des intérêts de leur salut s'appliquer à entretenir en eux l'esprit de leur état et à se fortifier dans la science des grandes vérités qu'ils doivent prêcher aux autres, feront plus volontiers le sacrifice de leurs injustes préventions, et sentiront s'accroître leur respect et leur vénération pour le ministère sacerdotal. »

Hélas! ce n'est pas ce qui est arrivé, en tous lieux du moins. Chose singulière! à l'heure même où le siècle vante avec enthousiasme la supériorité des sciences, c'est à peine s'il veut laisser aux prêtres la facilité d'étudier les plus difficiles, les plus importantes, les plus élevées de toutes : la science de Dieu et celle de l'humanité, ces deux sciences qui se résument admirablement dans le christianisme.

Tantôt, ajoutez-vous, ce sont tous ceux du diocèse qui se réunissent sous la présidence de leur évêque.

Oui, dans les retraites, dans ces réunions beaucoup plus nombreuses encore que les autres, qui ont pour but de former de plus en plus les prêtres à la piété, comme les conférences de les former à la science. Est-ce que ce but ne suffit pas pour leur gagner toutes vos sympathies? Qu'il est beau, pourtant, que c'est un spectacle bien digne de fixer les regards du ciel et de la terre, de voir, au moment précis indiqué par l'évêque, tous les prêtres d'un diocèse, excepté ceux qui sont retenus par un obstacle insurmontable, venir avec empressement s'enfermer pendant plusieurs jours dans le lieu de recueillement où ils se sont formés aux vertus sacerdotales! Quels que soient leur âge, leur position, leurs goûts, leur santé, ils quittent ce monde au milieu duquel ils sont dispersés pour le sanctifier; ils disent adieu pour un temps à leur demeure, à leur église, à toutes les fonctions du ministère, pour se nourrir plus à loisir eux-mêmes du pain de la parole divine, qu'ils reviendront ensuite distribuer aux fidèles. Pendant cette longue et profonde méditation, ils n'ont tous qu'une pensée : celle de Dieu; qu'un sentiment : l'amour de Jésus-Christ; qu'un livre ouvert sous leurs yeux : l'Evangile; qu'un but en perspective : le ciel. Quel torrent de délices, descendant du cœur de Dieu sur la terre et remontant de la terre au cœur de Dieu, traverse toutes ces âmes, les purifiant de plus en plus, les fortifiant, leur communiquant la vertu dont elles ont besoin pour aller reprendre dans le monde la mission sainte à laquelle elles se sont dévouées. Là, nul bruit du dehors. Au dedans, il vous semble entendre, comme au temps des premiers apôtres (*Act.* II, 2, 3), je ne sais quel souffle de l'Esprit de Dieu qui emplit la maison, et il vous semble voir aussi comme des langues de feu qui se partagent et s'arrêtent sur chacun de ceux qui y demeurent. Quand l'heure est venue de se séparer pour retourner à leurs travaux apostoliques, tous vont s'asseoir ensemble à la table sainte, et, après s'être nourris de cette Eucharistie qui est en même temps et le pain de l'amour et celui du courage, ils se relèvent pleins d'ardeur, chacun se disant intérieurement, comme autrefois le grand Apôtre : *Je ne suis plus le même qu'autrefois. Il y a en moi une vie toute nouvelle. Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis désormais : c'est le Christ qui vit en moi : « Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. »* (*Galat.* II, 19, 20.)

Ecoutons Mgr Guibert convoquant à la retraite ecclésiastique de 1857 les prêtres du diocèse de Tours, qui venait d'être confié à sa sollicitude épiscopale.

« Les hommes du monde, » dit-il, « ont besoin de solitude et de réflexion pour revenir à Dieu quand ils l'ont oublié, et pour se maintenir dans les voies de la justice. Nous le leur disons bien souvent; notre zèle sait trouver des discours pleins de force, pour leur démontrer combien il est difficile d'entendre la voix de Dieu dans le tumulte du siècle; nous les invitons à se retirer quelque temps de ce mouvement d'affaires et d'intérêts humains qui les emporte, à se recueillir

(125) *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus.* (*Malach.* II, 7.)

(126) *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma, et judicia quasi vectes urbium.* (*Prov.* XVIII, 19.)

en eux-mêmes et à méditer dans le silence de l'âme sur la grande affaire du salut. C'est en effet le moyen le plus ordinaire dont la grâce se sert pour opérer les conversions sincères et durables.

« Or, n'est-il pas nécessaire que le prêtre, à son tour, se renouvelle dans l'esprit de son sacerdoce? Qu'il est difficile de vivre au milieu d'un monde si corrompu, sans que la vertu la plus pure n'en ressente quelque dommage! Nous combattons les maximes perverses; mais à force de les entendre, l'horreur qu'elles doivent nous inspirer ne s'affaiblit-elle pas dans notre âme? Nous remplissons avec régularité les devoirs essentiels de notre état, nous prions, nous évangélisons, nous réconcilions les pécheurs; mais l'habitude même de nous employer à ces grands ministères n'émousse-t-elle pas à la longue le sentiment de foi vive et la ferveur, dont il faudrait toujours en accompagner l'exercice? Hélas! les plus parfaits ont à gémir chaque jour sur ces infirmités, qui sont la suite presque inévitable de la faiblesse de notre nature. Quel est le moyen qui nous est offert pour guérir toutes nos défaillances, cette langueur si dangereuse pour nous et pour les autres, d'en prévenir le retour, d'en arrêter les suites funestes? Point d'autre que celui qui nous a été indiqué par le divin Maître, quand il disait aux esprits fatigués des travaux et des courses évangéliques : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.* (*Marc.* VI, 31.)

« Oublions donc pour un temps nos sollicitudes ordinaires. Laissons les occupations, quelque louables qu'elles soient, qui remplissent toutes nos journées; suspendons la prédication de la parole divine, fermons les tribunaux de la réconciliation; cessons même pendant quelques jours de monter au saint autel, pour nous appliquer uniquement au soin de notre sanctification personnelle, pour nous prêcher nous-mêmes et guérir nos propres blessures.

« Retirés dans la solitude, en présence de Dieu et de l'éternité, demandons-nous à nous-mêmes ce compte sévère, qu'il faudra rendre à Jésus-Christ à la fin de la vie : *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.* XVI, 2.) Que toute notre conduite, nos pensées, nos actes, les omissions, l'emploi du temps deviennent, tour à tour, l'objet de cet examen solitaire, et, s'il le faut, de notre inflexible censure. Dans cet interrogatoire intime que l'âme s'adresse à elle-même, rien ne doit être négligé, il faut descendre dans tous les détails de la vie du prêtre; les replis les plus secrets de la conscience doivent être sondés, et quand nous nous sommes ainsi placés en face de notre misère spirituelle, ayons le courage de nous armer contre nous-mêmes d'une sainte et salutaire rigueur. Condamnons le mal que nous trouvons en nous, comme Dieu le condamnera au jour de sa justice; ou plutôt, prévenons ses jugements redoutables, en entrant dans ces dispositions généreuses qui maintiennent le prêtre à la hauteur de sa sublime mission : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* (*I Cor.* XI, 31.)

« Nous serons aidés dans ce travail de rénovation intérieure par l'action de la grâce, qui se fait sentir dans la retraite avec plus de puissance. C'est Dieu qui parle alors à l'âme du prêtre, selon la promesse qu'il en a faite : *Ducam eam ad solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (*Ose.* II, 14.) On est entraîné par le mouvement surnaturel qui s'empare des cœurs et les élève au-dessus de la terre : l'exemple de fervents confrères qu'on a sous les yeux, la parole divine qu'on entend plusieurs fois chaque jour, les pieuses lectures, les avis qu'on reçoit de l'ami à qui l'on ouvre sa conscience, les conseils des supérieurs, tout nous rappelle au devoir et nous remplit de saintes émotions. Les lieux mêmes où nous sommes assemblés, en nous rappelant de touchants souvenirs, nous inspirent les réflexions les plus salutaires.

« Nous retrouvons, en effet, dans ce pieux asile du séminaire, les bonnes pensées dont notre jeunesse fut nourrie. C'est là que nous avons appris à méditer la loi du Seigneur, là que nous fûmes initiés à la science sacrée et aux vertus du sacerdoce. Qu'elles furent heureuses les années qui s'écoulèrent à l'ombre de cette sainte maison! Quelle ferveur alors, et combien était vive la crainte de Dieu dans nos cœurs! Comme elles passaient rapidement les heures consacrées à adorer Jésus-Christ dans le tabernacle de son amour! Que de projets pieux nous formions pour l'avenir, qui est devenu pour nous le présent! Nous nous proposions d'être toujours fidèles à la règle, d'édifier constamment le monde par la sainteté de notre vie, de nous appliquer au ministère sacré avec un zèle qui ne devait jamais se démentir, de nous dévouer sans réserve à la conversion et au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

« Tels étaient alors nos sentiments et nos généreuses résolutions. Si nous les avons quelquefois oubliés, si notre première ferveur s'est affaiblie, reportons-nous par la pensée à ces beaux temps de notre jeunesse cléricale. A la vue de la cellule confidente autrefois de nos plus intimes pensées, de la chaire d'où descendait sur notre âme un enseignement si solide et si pur, des marches du saint autel où nous étions prosternés le jour où nous reçûmes le redoutable caractère du sacerdoce, nous nous sentirons changés, ranimés, vivifiés; il sortira de tous ces lieux vénérés une éloquente exhortation qui rendra à notre âme son énergie et son ancienne ferveur. »

Si des retraites nous passons aux synodes, je veux dire aux assemblées des prêtres d'un diocèse, sous la présidence de l'évêque, pour traiter des intérêts de l'Eglise en général, de ceux du diocèse en particulier, nous arriverons au même résultat : utilité pour tous, pour les prêtres d'abord, puis pour les fidèles confiés à leur direction spirituelle. C'est ce qu'on a pu voir par les différents

synodes tenus récemment dans presque tous les diocèses de France.

En ouvrant celui qui vient d'avoir lieu à Auch, Mgr de Salinis s'exprimait à peu près en ces termes :

« Le caractère distinctif du gouvernement de l'Eglise peut se résumer dans ces deux mots : force et amour, *fortiter et suaviter*. A Pierre, et dans sa personne à l'évêque de Rome, son successeur, a été donnée la pleine puissance de paître et de gouverner les brebis et les agneaux. Qu'il prononce la définition dogmatique, et tout esprit est obligé de s'incliner ; qu'il promulgue la loi disciplinaire, et jusqu'aux extrémités du monde catholique l'obligation atteint les consciences avec une force que nul ne peut décliner. Et cette puissance, le successeur de Pierre pourrait l'exercer seul ; car à lui la prérogative de l'infaillibilité, la suprématie du pouvoir, force du gouvernement de l'Eglise dont rien n'approche dans les gouvernements humains : *fortiter*.

« Mais, de fait, ce pouvoir immense et surhumain, comment le vicaire de Jésus-Christ l'exerce-t-il? Il fut dit à Pierre : *Diligis me?* (*Joan.* XXI, 15.) Cette force immense sera, dans son exercice, tempérée par un immense amour. Qu'il s'agisse de formules de foi ou de modifications importantes dans la discipline générale, le Souverain Pontife fait appel aux évêques du monde catholique ; il s'environne de leurs lumières ; il recueille leurs conseils, et quand la décision suprême et infaillible part de ses lèvres, il se trouve qu'elle est déjà la pensée commune de l'Eglise : *suaviter*.

« Eh bien! cette forme, aussi forte dans sa suavité que suave dans sa force, du gouvernement suprême du Saint-Siége, l'Esprit de Dieu a voulu qu'elle se reflétât sur le gouvernement de chaque Eglise en particulier. A l'évêque aussi de régir le diocèse qui lui est confié sous la dépendance du suprême pasteur ; à lui le pouvoir législatif dans son diocèse. Et néanmoins, lui aussi doit s'entourer de conseils ; il doit réunir ses prêtres ; il doit profiter de leurs lumières. De là cette antique et vénérable institution des synodes, toujours renouvelée par l'Eglise, quand elle tendait à s'amoindrir, et dont le concile de Trente a confirmé à son tour la rigoureuse obligation. Suavité dans le gouvernement du diocèse, comme dans le gouvernement de la grande famille catholique. Le Pape gouverne en père : dans la pensée de l'Eglise, le gouvernement normal de l'évêque est un gouvernement paternel..... »

Je vous le demande actuellement, trouvez-vous dans ces réunions quelque chose qui vous paraisse suspect, comme vous dites? — Rien n'en transpire au dehors, objectez-vous. — Dites plutôt que tout s'y fait au grand jour! D'où ai-je donc tiré les citations que je viens de faire, si ce n'est d'écrits imprimés, c'est-à-dire ayant reçu la plus grande publicité en usage aujourd'hui parmi les hommes? Voulez-vous les voir de vos propres yeux? Vous pouvez les demander, et on vous les communiquera ; car ils sont à peu près partout. Voulez-vous voir également les programmes de ces réunions tenues par ordre de l'autorité ecclésiastique et sous sa direction, les procès-verbaux de tout ce qu'on y dit et fait de plus important? Demandez tout cela, et on vous le communiquera, sans la moindre difficulté. Mais il n'est pas besoin que vous preniez ces informations. Vos prêtres, qui n'ont rien tant à cœur que de vous faire connaître leurs actes, pour qu'ils tournent à votre édification, doivent vous les donner d'eux-mêmes. Quand ils se rendent en retraite, ne vous disent-ils pas pourquoi et en quelles dispositions ils y vont? Ne se hâtent-ils pas, à leur retour, de vous rendre compte de ce qu'ils ont vu et entendu d'édifiant, des conseils qui leur ont été donnés, des bonnes résolutions qu'ils ont prises? Ils vous ouvrent, pour ainsi dire, leur cœur, en vous disant : regardez! et vous, de votre côté, en voyant ce qu'il y a dans ce cœur pur comme la glace, vous voyez également ce qu'il y a dans ceux avec lesquels il est en rapport. Ne savez-vous pas, de la même manière, ce qui se passe dans ces conférences tenues comme au milieu de vous? Vos prêtres ne vous en parlent-ils pas quelquefois, sinon en chaire, du moins dans des conversations individuelles? Ne vous mettent-ils pas au fait de certaines questions qui y sont traitées, et qui ne vous concernent pas moins qu'eux-mêmes? Quant à ces réunions particulières qui se composent de quelques prêtres voisins, elles n'ont rien évidemment qui puisse tomber dans le domaine de la publicité. Vous est-il donc pourtant si difficile de savoir ce qui s'y passe? N'y seriez-vous pas reçu vous-même à l'occasion? N'êtes-vous pas peut-être en relation intime avec certaines personnes qui les ont vues de près? Examinez donc, interrogez avec soin, et vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'il ne s'y passe rien qui ne soit parfaitement conforme à l'ordre, à la charité, à toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Il ne vous sera pas difficile surtout de comprendre qu'il n'y a rien là, pas plus que dans les autres réunions, qui ait donné la moindre occasion à ces bruits d'*accaparement*, de *choléra*, de *grêle*, d'*inondation*, qui ont cours dans un certain public.

Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs à ce sujet. Qu'il nous soit permis cependant d'ajouter en passant : O peuple français, toi qui as passé jusqu'ici pour le peuple le plus spirituel de la terre, tendrais-tu donc à en devenir aujourd'hui le plus stupide? Quoi donc! selon toi la charité fraternelle la plus pure conduirait à la haine publique la plus révoltante? l'étude des sciences divines n'aurait pour résultat que les tentatives et même les actes de la plus absurde barbarie? ce qui a pour but d'élever les âmes à la plus éminente sainteté les entraînerait, loin de là, aux crimes les plus incompréhensibles? Mais, tu ne devrais pas le croire, quand bien même cela te pa-

raîtrait prouvé! A plus forte raison dois-tu le repousser, avec indignation, comme une infâme calomnie, quand tu n'en as aucune preuve, quand tout se réunit même pour établir le contraire.

RÉVÉLATION.

Objections. — Il n'y a jamais eu de révélation. — Ce sont des imposteurs qui, pour mieux se faire écouter, ont donné comme venant de Dieu leurs propres pensées. — Si Dieu avait voulu donner aux hommes un corps de doctrine, il l'eût fait connaître à tous les hommes également.

—

Réponse. — Si des hommes se sont rencontrés qui ont nié l'existence même de Dieu, il n'est pas étonnant que d'autres se rencontrent qui nient sa parole.

Il n'y a jamais eu de révélation, avez-vous dit.

Dites plutôt qu'il y en a toujours eu. Sans cela, c'est-à-dire sans la manifestation de la vérité faite à l'homme par Dieu lui-même, que saurions-nous de la nature divine, de la nature humaine, de ces nombreux et profonds mystères qui nous environnent de toutes parts, que nous avons bien de la peine, je ne dirai pas à comprendre, mais à croire seulement, après qu'ils nous ont été révélés, bien loin d'avoir pu les découvrir de nous-mêmes?

Il est donc incontestable qu'il y a eu, dès le commencement, une révélation faite par Dieu au premier homme, laquelle s'est répandue par toute la terre avec le genre humain, et fait le fond des croyances générales. De là cette ressemblance des principales croyances chez tous les peuples, ressemblance considérablement défigurée, *encroûtée*, pour ainsi dire, en bien des lieux, mais, au fond, ressemblance frappante aux yeux de tous, des ignorants comme des savants, des enfants eux-mêmes, aussi bien que des grandes personnes. Qui n'en a fait la remarque, à part soi, quand il lisait ou entendait lire quelqu'un de ces livres où se trouve comme le dépôt des croyances antiques?

Outre cette révélation de la vérité faite par Dieu au premier homme, révélation sans laquelle celui-ci ne pouvait rien savoir de ce qu'il lui importe le plus de connaître, puisque, en tout, mais en religion principalement, nous ne savons rien que ce que nous avons appris, Dieu est entré, de temps en temps, en relation avec quelques-unes de ses créatures, pour les rappeler à la connaissance et à la pratique de leurs devoirs. Je vous atteste ici, en particulier, Noé et Abraham, grandes figures, que je reconnais chez tous les peuples de quelque côté que je tourne mes regards!

Tout cela est impossible, me direz-vous.

Et pourquoi? s'il vous plaît. Comment! Dieu ne pourrait faire avec les hommes ce qu'ils font eux-mêmes entre eux? Il ne pourrait participer à ces relations qu'il a lui-même établies, et qui n'ont de résultat que par lui?

Vous regardez peut-être cela comme indigne de lui?

Il n'était point indigne de Dieu de créer l'homme. Pourquoi le serait-il de l'éclairer? Vous prétendez que ce ne peut être qu'intérieurement. Outre cette illumination intérieure que nous ne rejetons pas plus que vous, nous admettons, d'après la tradition et la connaissance que nous avons de la nature humaine, un enseignement extérieur de la part de Dieu, base de tout autre enseignement, et surtout de l'enseignement religieux: *Fides ex auditu*, dit saint Paul. (*Rom.* x, 17.) Est-ce qu'il y a plus d'indécence d'un côté que de l'autre?

Ce sont là, ce me semble, des idées aussi claires que le jour, aussi simples que le bon sens, et que pourtant il faut rejeter, quand on nie, comme vous faites, toute espèce de révélation.

Mais on entend plus particulièrement par ce mot de révélation les deux grandes manifestations de la vérité faites par Dieu, l'une aux Juifs, l'autre aux Chrétiens, lesquelles se résument dans la connaissance du Messie promis, dès le commencement, au genre humain, pour le réconcilier avec le ciel.

Voilà surtout ce qu'on a intention de rejeter, quand on dit qu'il n'y a jamais eu de révélation.

Vous dites donc que Dieu ne s'est jamais manifesté aux Juifs par Moïse d'abord, puis par tous ces hommes inspirés dont la parole et les écrits forment ce que nous appelons l'Ancien Testament?

Mais, sans entrer à ce sujet dans aucun détail, ce qui n'appartient point au plan que nous nous sommes proposé, dites-moi donc, je vous prie, pourquoi ce peuple tout à fait exceptionnel? Pourquoi, malgré les ténèbres profondes qui l'environnent de toutes parts, malgré celles non moins grandes qui sortent de son sein, a-t-il seul conservé la connaissance du vrai Dieu et du culte qui lui est dû? Pourquoi ces grands prodiges qu'il nous rapporte comme liés à l'existence du genre humain, à la sienne en particulier, et à la confirmation desquels tout semble de plus en plus concourir? Pourquoi toutes ces prophéties dont il garde depuis si longtemps le dépôt, et dont nous voyons, de nos propres yeux, l'accomplissement? Pourquoi, depuis qu'il a rejeté et fait mourir le Messie, crime annoncé longtemps à l'avance dans ses Ecritures, est-il dispersé par toute la terre? Pourquoi, dans l'état où il est, malgré toutes les causes de destruction dont une seule suffirait pour faire périr tout autre peuple bien plus fortement constitué, humainement parlant, subsiste-t-il toujours le même, depuis dix-huit siècles...? C'est que le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hic* (*Exod.* VIII, 19); et, si vous ne l'apercevez pas, c'est que vous fermez volontairement les yeux.

Cela tient à Moïse, répondrez-vous, et à quelques autres hommes également remarquables sortis de son sein.

Et quel peuple n'a eu ses grands hommes, et même des hommes beaucoup plus distingués encore aux yeux de leurs semblables? On ne voit cependant, chez aucun d'eux, rien de semblable à ce que nous voyons chez le peuple juif.

Vous parlez de Moïse; mais n'est-il pas, lui seul, une preuve incontestable de la révélation judaïque? Sa figure conserve encore, après tant de siècles, aux yeux de tous, quelque chose de cette divine lumière dont elle était environnée, aux yeux des Juifs, après son entretien avec Dieu, sur le mont Sinaï. Quel historien que ce Moïse! quel savant! quel législateur! quel moraliste! quel thaumaturge! Et quand on pense que c'est en sortant de l'esclavage, avec un troupeau d'esclaves échappés au joug de leurs maîtres, n'ayant rien de ce qui peut séduire la multitude, dans un désert où il manquait de tout, environné de toutes sortes d'ennemis, qu'il a fait les grandes choses que chacun sait, qu'il a posé, pour son peuple, les bases de l'existence la plus durable et la plus incompréhensible qui fut jamais, et, pour lui-même, de la réputation la plus haute et la plus populaire de toutes, à l'exception de celle de Jésus-Christ, avec laquelle nulle réputation humaine ne saurait jamais entrer en comparaison, il faut bien répéter encore les paroles des magiciens de Pharaon en face de ses inimitables prodiges : *Le doigt de Dieu est ici! « Digitus Dei est hic.* »

Non contents de nier la révélation judaïque, vous allez jusqu'à nier la révélation chrétienne.

Mais, je vous le demande, quelle preuve vous manque donc de toutes celles que vous pouvez désirer pour attester cette révélation? Voulez-vous des prophéties, des prodiges de tout genre? Vous en avez en quantité. Aimez-vous mieux avoir les yeux frappés de la vérité, de la beauté, de la pureté, de la sainteté de la doctrine chrétienne? Tout cela est ici encore. Préférez-vous la juger par ses effets? Ouvrez les yeux et voyez : Quel changement elle a opéré dans le monde, dès le commencement! Quel changement elle opère encore, chaque jour, en quelque partie de la terre qu'elle soit annoncée! Et ce n'est pas seulement en quelques hommes que s'opère un tel changement, mais en tous, quels que soient leur âge, leur caractère, leur condition, leur sexe; et ce changement n'est pas superficiel et passager, mais profond et durable, mais indestructible même, à moins que ceux en qui il a été opéré ne se soient rendus indignes des grâces qui leur ont été données. D'où il suit que nous devons nous écrier encore ici, avec autant et plus de raison que pour la révélation judaïque : *le doigt de Dieu est ici. « Digitus Dei est hic.* »

Cela vient de Jésus-Christ et de ses apôtres, allez-vous dire.

Soit; mais ce Jésus-Christ lui-même, d'où vient-il, si ce n'est de Dieu? quel est-il, si ce n'est Dieu, comme il l'a dit et prouvé au monde? Sans cela, où ce fils de charpentier, disaient ses ennemis, aurait-il pris la doctrine qu'il est venu annoncer à la terre, la puissance dont il a paru environné? Mais ces apôtres, d'où viennent-ils, si ce n'est de Jésus-Christ? que peuvent-ils être que ses envoyés célestes? Sans cela, où ces pêcheurs, ignorants et grossiers, auraient-ils pris la doctrine qu'ils ont prêchée par toute la terre, la puissance dont ils se sont montrés partout environnés? Quoi! les plus savants des hommes, tant parmi les anciens que parmi les modernes, n'auraient eu aucune influence sur le monde, leur nom serait à peine connu des peuples, et quelques Juifs, appartenant aux plus basses conditions, auraient d'eux-mêmes renouvelé la face de la terre, et leur propre parole servirait encore aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, à régler les croyances et les mœurs? C'est impossible. Il faut donc admettre une révélation véritable.

Ce sont des imposteurs, objectez-vous, qui, pour mieux se faire écouter, ont donné comme venant de Dieu leurs propres pensées.

Qui appelez-vous des imposteurs? Moïse, les apôtres, Jésus-Christ surtout? Si tous les caractères de la sincérité ne sont pas dans de tels hommes, ils ne sont nulle part.

Mais ce n'est pas tout que de vouloir tromper le monde, il faut encore réussir. En supposant donc que Moïse, Jésus-Christ et les apôtres se fussent donné faussement pour des envoyés célestes, comment auraient-ils pu le faire croire? Comment cette persuasion aurait-t-elle gagné de proche en proche de manière à tromper le monde entier? Comment cette persuasion, fondée sur l'imposture, se serait-elle toujours maintenue? Comment aurait-elle produit partout les plus heureux fruits de vérité et de vertu? Tout cela est inadmissible assurément. Ceux dont nous parlons ne sont donc point des imposteurs.

Il y a eu certainement des imposteurs qui ont, en effet, donné leurs pensées comme venant de Dieu, mais ils ont été démasqués immédiatement ou à peu près, pour la plupart; quant à ceux qui ont trompé le monde plus longtemps, il n'est pas difficile, si on y regarde de près, de reconnaître leur imposture. Voyez Mahomet, par exemple. Qu'a-t-il fait par sa religion? Il a flatté la plus violente de toutes les passions. Comment a-t-il établi cette religion? Par la plus irrésistible des puissances humaines, la puissance militaire. En vain donc, il se donne pour un envoyé céleste : je ne vois en lui qu'un imposteur. Je le reconnais bien mieux encore aux résultats déplorables qu'a partout sa religion. Sortie de la barbarie et de la corruption, elle engendre également en tous lieux la barbarie et la corruption. Qui ne le sait par l'histoire? qui ne le voit aux faits qui s'accomplissent encore de nos jours? Considérez ces révoltés de l'Inde. Leur barbarie est arrivée à de telles énormités qu'il semble

qu'on ne puisse l'attribuer à des êtres humains. « Ce sont de véritables démons! » dit-on d'eux d'une voix unanime. Or, où ont-ils pris de telles mœurs, une telle exaltation de cruauté? Dans la religion mahométane. Donc le mahométisme ne vient point de Dieu, et Mahomet ne fut qu'un imposteur. Pouvez-vous en dire autant de Moïse, de Jésus-Christ et de ses apôtres? N'est-ce pas précisément le contraire qui apparaît aux yeux de tous?

Si Dieu eût voulu donner aux hommes un corps de doctrine, ajoutez-vous, il l'eût fait connaître à tous les hommes également.

Vous qui parlez de la sorte, vous avez une religion quelconque, ne fût-ce que celle qui nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Cette religion, quelle qu'elle soit, vient de Dieu, n'est-il pas vrai? Autrement ce ne serait point une religion, c'est-à-dire un *lien* moral *rattachant* notre âme à celui qui l'a créée. Eh bien! je vous le demande, cette religion est-elle connue de tous les hommes également?

Que si vous rejetez toute espèce de religion, ce que je ne puis guère supposer, tant la supposition me paraît honteuse, vous ne pouvez nier, du moins, que nous n'ayons reçu de l'auteur de notre être une lumière propre à nous diriger, et que nous appelons la raison. Eh bien! je vous le demande encore, cette lumière divine est-elle la même pour toutes les intelligences?

Donc, de ce que la doctrine chrétienne n'est pas connue de tous les hommes également, il ne faut pas en conclure qu'elle ne vient point de Dieu. Dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, Dieu est parfaitement maître de ses dons, et il peut les distribuer à chacun comme bon lui semble. Le peu qu'il nous donne est encore un acte de bonté et de générosité dont nous avons à le remercier, bien loin de pouvoir nous plaindre et l'accuser. Et que serait-ce donc si nous étions de ceux envers qui il a montré le plus de bienveillance?

Remarquons, du reste, que, si la lumière évangélique ne frappe pas également les regards des hommes, elle n'en a pas moins pour but de les éclairer tous, mais ceux principalement qui en ont le plus besoin, et de faire disparaître ainsi, autant que possible, cette inégalité de connaissances et de vertus qui afflige les cœurs généreux. A qui Jésus-Christ est-il venu annoncer l'*Evangile?* A tous, mais principalement aux pauvres et aux affligés: *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde: prædicare captivis remissionem, et cæcis visum.* (*Luc.* IV, 18, 19.) A qui sont envoyés les apôtres? A toutes les nations, mais principalement à ceux qui ont le plus besoin de leur ministère; car ils sont les représentants du bon Pasteur qui laisse un instant tout le troupeau pour courir après la brebis égarée. Et c'est aussi ce que nous leur voyons pratiquer partout et toujours. Donc, quand vous reprochez à la révélation de ne pas éclairer également tous les hommes, vous rappelez tout simplement ce qui est l'un de ses principaux titres à notre reconnaissance, et ce qui est en même temps, l'un des côtés les plus défectueux de la religion naturelle, laquelle devient la vôtre nécessairement, quand vous avez rejeté toute religion révélée.

Malgré le zèle de tous vos prédicateurs, me direz-vous, un grand nombre n'auront point connu la révélation. Or, que deviendront ces hommes au tribunal de Dieu?

C'est bien simple: Ils ne seront jugés que d'après les lumières qui leur auront été données; car, si Dieu est un maître rigoureux qui veut que chacun fasse valoir le talent qui lui aura été confié, c'est aussi un père juste et bon, qui ne peut redemander à ses enfants qu'à proportion de ce qu'il leur aura donné.

Ecoutons à ce sujet Bourdaloue dans un de ses sermons *sur le jugement dernier* (pour le 1er dimanche de l'Avent, 1er point): « Il faut, Chrétiens, et cette pensée n'est pas de moi, mais de saint Jérôme, il faut bien établir dans nos esprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion nécessaire, que, dans le jugement de Dieu, il y aura une différence infinie entre un païen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, et un Chrétien qui, l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé, et que Dieu, suivant les ordres mêmes de sa justice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On sait assez qu'un païen, à qui la loi de Jésus-Christ n'aura point été annoncée, ne sera point jugé par cette loi, et que Dieu, tout absolu qu'il est, gardera avec lui cette équité naturelle, de ne pas le condamner pour une loi qu'il ne lui aura pas fait connaître. C'est ce que saint Paul enseigne en termes formels: *Quicunque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* » (*Rom.* II, 12.)

« Voilà donc Bourdaloue s'appuyant sur saint Jérôme, et même sur saint Paul, pour nous avertir que celui à qui Dieu n'a pas fait annoncer son Evangile ne sera pas jugé par l'Evangile, » remarque ici l'abbé de Frayssinous. « Pourquoi Jean-Jacques, et d'autres déclamateurs après lui, semblent-ils donc supposer que, suivant la doctrine catholique, il y aura des hommes condamnés à des peines éternelles, précisément pour n'avoir pas connu une loi qu'il n'a pas été en leur pouvoir de connaître? Cette supposition est chimérique. D'un côté, nul homme ne sera sauvé, parce qu'il est né à Rome, qu'il connaît et professe la foi véritable. La naissance peut être un avantage, elle n'est pas un mérite: si la foi est un don précieux, la foi sans les œuvres serait un don stérile: le Dieu de vérité est aussi le Dieu de sainteté, et ne demande pas moins l'observance de sa loi que la soumission à sa parole. D'un autre côté, nul ne sera condamné au tribunal de Dieu précisément pour être né dans les forêts du Nouveau-Monde, ni précisément pour avoir ignoré les vertus chrétiennes. La naissance peut être un malheur, elle n'est

pas un crime, et l'ignorance involontaire de la révélation n'est pas une faute punissable. Si le Ciel fait briller la lumière aux yeux de l'infidèle, celui-ci ne peut la rejeter sans être coupable; mais, s'il n'a pas eu, s'il n'a pas pu avoir le moyen de s'éclairer, alors son ignorance est invincible, il est excusable de ne pas connaître. La révélation chrétienne est une loi positive, et il est de la nature d'une loi de n'être obligatoire que lorsqu'elle est publiée et connue. Donc, si l'infidèle se trouve condamné au tribunal du souverain Juge, ce ne sera que pour avoir violé ce qu'il pouvait et devait connaître de cette loi intérieure qui se manifeste par la conscience. Que si Dieu ne juge pas cet infidèle d'après la loi chrétienne; s'il ne le punit pas de ce qu'il n'a pas eu la foi, s'il ne le punit que pour des fautes qu'il pouvait éviter, s'il mesure la peine sur le degré de connaissance et de malice, où est l'injustice? » (*Maximes de l'Eglise sur le salut des hommes.*)

Je me résume en quelques mots : La révélation est une manifestation extérieure de la vérité faite à l'homme par Dieu lui-même, avons-nous dit. Donc, toute révélation est une lumière qui se projette du ciel sur la terre. Mais la révélation chrétienne est véritablement cet astre qui, parti d'une extrémité du ciel, est arrivé à l'autre extrémité, ne laissant aucune partie de la terre dépourvue de sa divine influence : *A summo cœlo egressio ejus : et occursus ejus usque ad summum ejus : nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7 seq.) Ainsi, la révélation a été faite précisément pour éclairer toutes les intelligences, comme le soleil tous les yeux. — Il y en a qui ne l'ont point connue, dites-vous. — Oui, comme il y a des yeux qui n'ont jamais vu la lumière du soleil. Mais cela par accident, et indépendamment de l'ordre établi par Dieu. Quoi qu'il en soit, avons-nous ajouté, quiconque aura été privé, sans qu'il y ait de sa faute, des lumières de la révélation chrétienne que Dieu a faite pour tous, celui-là n'aura point à en rendre compte, évidemment, au tribunal du souverain Juge.

RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Objections — Une preuve bien frappante que les Catholiques sont plus intolérants que les protestants, c'est la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. — Ce prince, du reste, a été puni par où il a péché; car il a porté, par sa révocation, un coup dont le commerce ne s'est jamais bien relevé, et dont l'agriculture a souffert également.

—

Réponse. — La mesure sévère que Louis XIV crut devoir prendre à l'égard des protestants fut, pendant longtemps, un sujet de déclamations générales, non-seulement contre ce prince, mais encore contre la religion catholique. Ces déclamations sont aujourd'hui bien apaisées, et pourtant il en reste toujours quelque chose.

Une preuve bien frappante que les Catholiques sont plus intolérants que les protestants, nous dit-on, c'est la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV.

En supposant que cette mesure soit aussi blâmable que vous le dites, pourquoi donc l'imputer à la religion catholique, puisqu'elle vient de Louis XIV, comme vous en convenez vous-même, et que vous ne pouvez d'ailleurs vous empêcher d'en convenir?

Vous me direz peut-être que Louis XIV agissait sous l'influence du clergé catholique.

Penser ainsi, ce serait très-mal connaître le caractère du grand roi, qui disait si bien, *l'Etat, c'est moi*, et qui eût volontiers dit aussi jusqu'à un certain point, et en certaines circonstances, *l'Eglise gallicane, c'est moi.* Si le clergé catholique avait eu sur lui toute l'influence que vous supposez, il l'eût montré à l'occasion de ses guerres continuelles qui ont fait tant de mal à la France, et de ses égarements, qui étaient un scandale public. Je ne veux pas dire que Louis XIV n'ait point eu la pensée de servir par là la religion catholique, à laquelle il était personnellement attaché, qui était celle de l'Etat et de la presque unanimité de ses sujets; mais ce qui est incontestable, pour qui connaît son caractère, c'est que cela a dû venir, en tout ou en grande partie, de lui-même, c'est qu'en s'y déterminant il a eu aussi en vue la conservation de l'unité et de la paix que les Huguenots, comme on les appelait alors, ne cessaient de troubler par toute la France, l'affermissement de son autorité, qu'ils bravaient, et dont ce prince était encore plus jaloux que de toute autre chose.

Pourquoi d'ailleurs, d'un fait particulier, tirer une conclusion générale? Ne voyez-vous pas qu'il nous est bien facile de rétorquer contre vous l'argument? Ne pouvons-nous pas dire par exemple : La preuve que les protestants sont beaucoup plus intolérants que les Catholiques, c'est qu'en Angleterre ils ont persécuté de toute manière, et qu'ils persécutent encore, autant que possible, les Irlandais catholiques, leurs compatriotes dissidents; c'est qu'en Suède et ailleurs ils ont forgé contre eux mille lois de persécution, dont on ne peut obtenir aujourd'hui la révocation.

Et encore devons-nous reconnaître une extrême différence entre cette manière d'agir des protestants en Angleterre, en Suède et autres lieux, et la révocation de l'édit de Nantes, que vous nous reprochez. Car cette dernière mesure, comme nous venons de le faire voir, n'est imputable qu'à Louis XIV, tandis que l'intolérance des protestants à l'égard de leurs compatriotes catholiques vient surtout du clergé protestant. Qui ne le sait aujourd'hui? qui n'en est indigné parmi toutes les personnes raisonnables? Qui ne le lui reproche, non-seulement comme une chose injuste en soi, mais comme une énorme inconséquence?

Car, après tout, Louis XIV, fervent catholique, comme vous le supposez, était conséquent avec lui-même, dans l'acte de révocation de l'édit de Nantes. Il s'était dit peut-être : « On ne peut se sauver que dans la religion catholique; donc je puis et je dois fermer les autres temples. » Mais vous, protestants, vous dont le premier principe, en fait de religion, est de déclarer qu'on peut se sauver dans toute espèce de religion, et peut-être même sans aucune religion, vous qui ne pouvez du moins vous empêcher de reconnaître la légitimité de la religion catholique, d'où vous êtes sortis, votre mère, par conséquent, eh! de quel droit vous avisez-vous de forger des chaînes, pour ceux qui sont sortis du même sein que vous, comme vous le voyez vous-mêmes, et qui ne peuvent avoir d'autre tort à vos yeux que d'être restés toujours fidèlement attachés à celle dont, enfants dénaturés, vous vous êtes pris à déchirer les entrailles?

En agissant ainsi, du reste, Louis XIV était de son siècle, il se montrait roi absolu qu'il était et qu'il tenait beaucoup à être; et vous, en plein dix-neuvième siècle, quand tout le monde prêche la tolérance, que vous la prêchez encore plus haut que les autres, vous simples particuliers, dépositaires tout au plus d'un pouvoir contesté, vous osez refuser ou demander qu'on refuse à vos concitoyens la jouissance de droits dont vous êtes si jaloux pour vous-mêmes? et vous viendrez après cela nous reprocher la révocation de l'édit de Nantes ? C'est à n'y pas croire assurément.

Ce prince, du reste, a été puni par où il a péché, avez-vous ajouté; car il a porté, par sa révocation, un coup dont le commerce ne s'est jamais bien relevé, et dont l'agriculture a souffert également.

Comme mon but n'est ici que de défendre la religion, je pourrais me dispenser de répondre à cette partie de l'objection. Qu'il me soit permis cependant de faire remarquer qu'on a considérablement exagéré les torts de la révocation de l'édit de Nantes, même au point de vue du commerce et de l'agriculture.

Louis XIV a détruit le commerce français! dites-vous. Mais c'est lui qui l'a créé, au contraire.

Il l'a abattu par la révocation de l'édit de Nantes! Mais comment cela aurait-il pu arriver, puisque le commerce ne faisait, à ce moment, que de naître?

Il lui a porté par là, affirmez-vous, ainsi qu'à l'agriculture, un coup dont ils ne se sont jamais bien relevés! Parler ainsi, c'est méconnaître ce qu'il y a de ressources chez une nation dans toute sa force; c'est méconnaître ce qu'il y a particulièrement d'intelligence et d'activité dans la nation française. Quand elle est au dernier degré d'épuisement, comme après 93, par exemple, ou bien encore, après 48, combien lui faut-il, pensez-vous, pour se relever au plus haut degré de prospérité, sous tous les rapports, et, par conséquent aussi, sous le rapport du commerce et de l'agriculture? mais quelques années seulement. Nous en avons eu la preuve plusieurs fois, et nous l'avons encore aujourd'hui sous les yeux.

Pour donner plus de valeur ici à ces différentes assertions, appuyons-les du témoignage d'hommes qui ont été à même d'approfondir la question et de la bien apprécier. Je le trouve, ce témoignage, dans une des conférences de l'abbé de Frayssinous. Ecoutons-le d'abord lui-même. Il vient de répondre à d'autres reproches du même genre adressés à la religion catholique :

« Il me reste, » dit-il, « à vous entretenir de la *révocation de l'édit de Nantes*, et déjà vous êtes impatients de savoir comment j'envisagerai un événement plus rapproché de nous, dont le souvenir a souvent répandu tant d'aigreur dans nos discussions politiques. Impartial, comme je l'ai été jusqu'ici, je dirai les choses comme je les vois, et j'en parlerai sans détour comme sans passion. Fallût-il condamner cette mesure comme le fruit d'une fausse politique ou d'un faux zèle, je ne verrais pas en quoi ce serait un grand sujet de triomphe pour les ennemis du trône et de l'autel. Louis XIV est assez grand pour se faire pardonner une faute, et la religion est trop sainte dans les préceptes qu'elle donne, trop pure dans les sentiments qu'elle inspire, pour être souillée par les excès personnels de quelques-uns de ses sectateurs. Essayons de saisir le vrai à travers les exagérations et les sophismes.

« Et d'abord prenons garde d'accuser trop légèrement le grand roi d'un farouche despotisme, et n'allons pas lui faire un crime d'avoir régné dans des circonstances et sous l'influence d'opinions alors dominantes qui étaient bien loin d'être les nôtres.

« Les longues et sanglantes guerres de religion étaient encore vivement présentes à tous les esprits, et le souvenir des maux passés invitait à prendre des mesures pour en prévenir le retour. *Je ne m'attacherai pas*, dit à ce sujet l'auguste élève de Fénelon, le duc de Bourgogne (Mémoire sur la révocation de l'édit de Nantes, par M. le duc de Bourgogne ; *Voyez* la *Vie du duc de Bourgogne*, 1782, tome II, p. 98 et suiv.), *je ne m'attacherai pas à considérer les maux que l'hérésie a faits en Allemagne, dans les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, dans les Provinces-Unies et ailleurs; c'est du royaume seul qu'il est question. Je ne rappellerai pas même dans le détail cette chaîne de désordres consignés dans tant de monuments authentiques, ces assemblées secrètes, ces serments d'association, ces ligues avec l'étranger, ces refus de payer les tailles, ces pillages des deniers publics, ces menaces séditieuses, ces conjurations ouvertes, ces guerres opiniâtres, ces sacs de villes, ces incendies, ces massacres réfléchis, ces attentats contre les rois, ces sacriléges multipliés et jusqu'alors inouïs; il me suffit de dire que depuis François Ier jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sous sept règnes différents, tous ces maux et d'autres encore ont désolé le royaume avec plus ou moins de fureur. Voilà,*

dis-je, le fait historique que l'on peut charger de divers incidents, mais que l'on ne peut contester substantiellement, ni révoquer en doute; et c'est le point capital qu'il faut toujours envisager dans l'examen politique de cette affaire.

« Plein de ces pensées, le gouvernement s'occupait depuis longtemps à miner insensiblement un parti redoutable, qui avait porté l'audace jusqu'à vouloir former un Etat républicain au milieu même de la France. (*Voy.* le *Mercure de France*, t. IX, année 1621, p. 311.) Les arrêts et les édits se succédaient rapidement, dit l'illustre historien de Bossuet : on pensait alors que les édits précédents de tolérance et de pacification n'étaient pas des traités d'alliance, mais des ordonnances faites par les rois pour l'utilité publique, et sujettes à révocation lorsque le bien de l'Etat le demande. Tel était le sentiment du docteur Arnauld, et, ce qui est plus remarquable, de Grotius lui-même : *Le gouvernement français paraissait suivre le même système politique que les gouvernements protestants avaient mis depuis longtemps à exécution contre leurs sujets catholiques; et même en comparant leur code pénal avec celui de la France, il serait facile de prouver qu'il se montra plus indulgent et plus tolérant.* (*Hist. de Bossuet.* t. IV, liv. XI, n. 15.)

« Il était fidèle depuis quinze ans à cette marche progressive, et rien n'annonçait l'abolition entière de l'édit de Nantes, lorsque des complots alarmants, qui éclatèrent en 1683, la firent mettre en délibération. Les protestants du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, du Languedoc, des Cévennes, du Vivarais et du Dauphiné (*Hist. de Louis XIV*, par REBOULET, année 1685, t. V), formèrent un projet général d'union pour relever les temples qui avaient été démolis, et reconquérir les priviléges dont ils avaient été dépouillés. L'étendard de la révolte fut arboré dans quelques-unes de ces provinces, et des troupes furent mises sur pied pour les contenir. Cette affaire devint l'objet plus habituel des pensées du roi et de ses conseils. Enfin l'édit fut révoqué (22 octobre 1685).

« *L'opinion générale paraissait alors tellement consacrer la sagesse de cette mesure, que Louis XIV reçut les félicitations de tous les ordres de son royaume. Tous les parlements s'empressèrent d'enregistrer un édit qu'ils avaient prévenu eux-mêmes par une multitude d'arrêts particuliers, dont l'édit de révocation ne semblait être que la sanction générale. Les inscriptions qu'on lisait encore, il y a vingt-cinq ans, au pied de la statue de Louis XIV, à la place Vendôme, et à l'hôtel de ville de Paris, paraissaient n'avoir été, par leur conformité avec ce qui nous reste des mémoires contemporains, que l'expression sincère de l'opinion publique.* (*Hist. de Bossuet*, ubi supra.) — Et c'est avec raison qu'un auteur, qui n'est pas suspect, disait en 1789, que *Louis XIV n'avait fait que céder au vœu général de la nation.* (SAINT-LAMBERT, *Vœux adressés aux états généraux.*)

« On avait cru trop aisément que les uns seraient contenus par la crainte, et que les autres seraient gagnés par la persuasion; la résistance armée des protestants fit voir qu'on s'était trompé; elle amena des mesures de rigueur qui n'entraient que trop dans le caractère violent de Louvois, et l'on ne peut que gémir sur les excès déplorables commis des deux côtés.

« *Enfin la paix de Riswick vint rendre le calme à la France, et permit au gouvernement de s'occuper du sort des protestants. Le marquis de Louvois, le plus ardent promoteur des mesures de rigueur, n'existait plus, et Louis XIV était toujours disposé à accueillir tous les moyens de douceur et de raison qui étaient conformes à sa modération et à son équité naturelles. Les cris de tant de victimes innocentes ou coupables avaient retenti jusqu'à son âme sensible et généreuse. Sa religion même s'était indignée de l'abus criminel qu'on avait osé faire de son nom et de son autorité, contre ses intentions bien connues et souvent exprimées. Le cardinal de Noailles, qui était également opposé par caractère et par principes à tout ce qui pouvait ressembler à la contrainte et à la violence; Bossuet, qui n'avait jamais voulu employer que les armes de la science et les moyens d'instruction, firent prévaloir peu à peu les conseils de la douceur et de la modération. Ils furent heureusement secondés par les insinuations encore plus persuasives de Mme de Maintenon, que la pitié naturelle à son sexe, et une raison douce et calme rendaient toujours accessible à des maximes avouées par la religion comme par l'humanité.* (*Histoire de Bossuet*, ubi supra.)

« En exilant les ministres, Louis XIV avait défendu aux sectateurs de leur communion de quitter la France, mais l'émigration des pasteurs entraîna celle d'une partie de leur troupeau. *Basnage, écrivain protestant, porte à trois ou quatre cent mille le nombre des protestants réfugiés. Cette seule énumération de trois ou quatre cent mille, dans une pareille matière, est faite pour inspirer de la méfiance à un critique judicieux.*

« *La Martinière, également protestant, réduit ce nombre à trois cent mille.*

« *Larrey, aussi protestant, le réduit à deux cent mille.*

« *Et l'historien protestant de la révocation de l'édit de Nantes, Benoît, s'arrête aussi à deux cent mille.*

« *On sent qu'il est permis de conserver au moins des doutes sur des calculs aussi vagues, lorsqu'on voit des écrivains de la même communion, placés à l'époque même des événements, différer de quatre cent mille à deux cent mille, sans donner à leur évaluation des bases qui puissent en garantir l'exactitude.* (*Hist. de Bossuet.*)

« Ecoutons le duc de Bourgogne qui avait fait d'exactes recherches sur cette matière : *On a exagéré infiniment le nombre des Huguenots qui sortirent du royaume à cette occasion, et cela devait être ainsi. Comme les intéressés sont les seuls qui parlent et qui crient, ils affirment tout ce qui leur plaît. Un ministre qui voyait son troupeau dispersé publiait qu'il était passé à l'étranger. Un chef*

de manufacture, qui avait perdu deux ouvriers, fa sait son calcul comme si tous les fabricants du royaume avaient fait la même perte que lui. Dix ouvriers sortis d'une ville où ils avaient leurs connaissances et leurs amis, faisaient croire, par le bruit de leur fuite, que la ville allait manquer de bras pour tous les ateliers. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que plusieurs maîtres des requêtes, dans les instructions qu'ils m'adressèrent sur leurs généralités, adoptèrent ces bruits populaires, et annoncèrent par là combien ils étaient peu instruits de ce qui devait les occuper: aussi leur rapport se trouva-t-il contredit par d'autres, et démontré faux par la vérification faite en plusieurs endroits. Quand le nombre des Huguenots qui sortirent de France à cette époque monterait, suivant le calcul le plus exagéré, à soixante-sept mille sept cent trente-deux personnes, il ne devait pas se trouver parmi ce nombre, qui comprenait tous les âges et tous les sexes, assez d'hommes utiles pour laisser un grand vide dans les campagnes et les ateliers, et influer sur le royaume entier. Il est certain d'ailleurs que ce vide ne dut jamais être plus sensible qu'au moment où il se fit. On ne s'en aperçut pas alors, et l'on s'en plaint aujourd'hui! Il faut donc en chercher une autre cause: elle existe en effet, et, si on veut la savoir, c'est la guerre. Quant à la retraite des Huguenots, elle coûta moins d'hommes utiles à l'Etat, que ne lui en enlevait une seule année de guerre civile. (*Vie du duc de Bourgogne.*)

« S'il fallait écouter certains déclamateurs, on croirait que les richesses et la prospérité avaient fui la France avec les protestants réfugiés; et cependant, je le demande, le commerce et l'industrie ont-ils cessé de prendre des accroissements? Dans le cours du dix-huitième siècle, n'a-t-on pas vu se multiplier de toutes parts les étoffes précieuses, les meubles superbes, les tableaux des grands maîtres, les maisons richement décorées?

« A l'époque de la révocation, notre commerce, à peine sorti des mains de Colbert, son créateur, était encore dans l'enfance. Que pouvions-nous apprendre à nos rivaux, de qui nous avions tout appris? L'Angleterre, la Hollande, l'Italie, nous avaient devancés dans la carrière, les manufactures de Louviers et de Sédan ont eu leurs modèles chez nos voisins. Le nom seul d'un très-grand nombre de nos fabrications rappelle Londres, Florence, Naples, Turin, et décèle ainsi une origine étrangère.

« La Prusse est presque le seul Etat où les réfugiés aient fait des établissements considérables; Brême, Hambourg, Lubeck et plusieurs autres villes, n'étaient-elles pas riches et puissantes avant toutes les émigrations? On voit ici avec quelle légèreté Voltaire et ses copistes ont avancé que jusque-là le nord de l'Allemagne n'était qu'un pays agreste.

« Sans doute le clergé put bien, avec le reste de la France, applaudir à une mesure qu'on regardait comme dictée par une sage politique; mais on peut dire que, s'il est entré pour quelque chose dans les sanglants et réciproques excès qui en ont souillé l'exécution, ce ne fut que pour en être la victime ou pour les adoucir. »

Je me résume en peu de mots : la révocation de l'édit de Nantes n'a point eu tous les déplorables effets qu'on a dit d'abord et que quelques-uns soutiennent encore aujourd'hui qu'elle a eus. En tout cas, ces effets n'auraient été ni voulus ni même prévus; ils ne seraient le fait surtout ni de la religion catholique, ni seulement de ses ministres. C'est donc bien à tort qu'on s'en est fait et qu'on voudrait s'en faire encore une arme pour attaquer cette religion.

RICHESSES DU CLERGÉ

Objections. — Vous ne nierez pas que les richesses ne fussent autrefois excessives dans le clergé. — Il n'en est plus de même aujourd'hui sans doute; mais, si on le laissait faire, on reverrait bientôt la même chose. — Que de donations plus ou moins directement en sa faveur, à l'article de la mort principalement! — D'où cela provient-il?

—

Réponse. — Les richesses, mais surtout les richesses du clergé, ont toujours excité les convoitises de l'homme, alors même qu'il possède, et quelquefois beaucoup. De là toutes sortes de déclamations et souvent aussi des spoliations.

Vous ne nierez pas, nous dit-on, que les richesses ne fussent autrefois excessives dans le clergé.

C'est possible; mais d'où venaient ces richesses? De la piété et plus souvent encore de la reconnaissance des rois et autres chefs de la nation. Tels princes, tels grands, avaient reçu de Dieu certaines faveurs ou les sollicitaient; ils avaient reçu, en différentes circonstances, l'assistance de certains membres du clergé non moins renommés par leurs lumières que par leurs vertus, ou ils désiraient l'obtenir. A cette occasion, ils fondaient une abbaye, établissaient un hôpital, bâtissaient une église, faisaient des dons à celles qui existaient déjà. De là des richesses et quelquefois de grandes richesses dans le clergé. Ce que faisaient les grands, les petits le faisaient également, toute proportion gardée; ou plutôt, car la générosité, comme on dit, ne se mesure pas toujours à la fortune, c'était d'eux quelquefois que venaient les dons les plus excellents. Ainsi les richesses du clergé venaient de la nation tout entière, de son cœur pieux et reconnaissant, agissant bien volontiers, *motu proprio*... Pouvaient-elles avoir une source plus légitime? Ces donations n'étaient pas toujours des œuvres pies seulement, c'était aussi bien souvent des actes expiatoires. Il s'agissait, par exemple, d'effacer un grand crime, de réparer une grande injustice; et on ne trouvait pas, je suppose, de moyens plus

propres à cela que de fonder, en tel lieu, un hôpital ou un monastère. Vous qui blâmez les actes de la conscience, connaissez-vous bien les motifs qui la font agir? et savez-vous si ce que vous regardez comme inique et même absurde n'est pas souverainement juste et louable aux yeux de Dieu? D'où venaient-elles encore, ces grandes richesses du clergé? Mais du clergé lui-même, par héritage, par travail, par économie et bonne administration. En connaissez-vous qui aient eu des sources plus pures et plus saintes?

Vous me direz peut-être qu'il a dû se glisser là dedans bien des indélicatesses et même des injustices.

Qui vous dit le contraire? Est-il possible même qu'il en fût autrement? Prenez une grande fortune quelconque, prenez même la plus modeste, et je vous ferai sur elle la même objection. Est-ce à dire pour cela qu'il faille l'attaquer, la signaler à l'indignati n publique, la détruire? Ce serait une conséquence extrême qui nous mènerait loin. Quelqu'un a dit avec raison que, si Dieu, par un acte de sa volonté toute-puissante, faisait que chaque chose retournât immédiatement à son légitime possesseur, il y aurait un grand bouleversement dans le monde. Aussi est-ce avec une sagesse profonde, ou plutôt par une inspiration divine, que toutes les lois ont reconnu la légitimité de la prescription; c'est-à-dire que, au bout d'un certain temps, et moyennant certaines conditions, *la possession vaut titre*.

Vous dites qu'il y avait autrefois des richesses excessives dans le clergé.

Mais pour qui étaient donc ces richesses? Pour le clergé, me répondez-vous. Soit; mais qui entre dans ce clergé? Des membres de toutes les familles, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles. D'où il suit que venues à peu près de tout le monde, ces richesses retournaient aussi à peu près à tout le monde. C'était comme un fonds sacré, mis sous la garde de l'Eglise, ayant son utilité propre sans doute, comme nous allons le dire tout à l'heure, mais pouvant servir aussi aux besoins de chacun.

C'était pour la noblesse principalement, m'objecterez-vous, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'était pour ceux de ses membres dont le monde ne voulait point.

Non pas toujours; car il est de notoriété publique que, en tout temps et en tout lieu, Dieu a appelé au service de ses autels ceux qui eussent été, si même ils ne l'étaient déjà, la gloire et les délices du monde. Ce que vous rappelez était un abus, abus condamné par l'Eglise, et qu'elle corrigeait, autant que possible, en rendant dignes du sacerdoce ceux qui n'y étaient point primitivement appelés. Quoi qu'il en soit, à considérer la chose au point de vue temporel principalement, comme nous le faisons ici, il me semble que votre objection n'est pas très-forte. Venues des grands surtout, c'est à eux aussi que ces richesses retournaient en majeure partie : quoi de plus simple? Les autres, du reste, en profitaient plus ou moins directement; ce qui n'eût point eu lieu du tout, si ces richesses n'étaient entrées dans le clergé.

Vous dites que ces richesses étaient excessives.

C'est possible, je vous le répète encore; car en défendant la religion, je ne prétends pas défendre tous les excès que vous me signalerez à son occasion, excès qui du reste viennent de l'aveuglement et des passions des hommes, et que la religion est la première à condamner, et, autant que possible, à réprimer; mais savez-vous à quoi servaient ces richesses *excessives*, généralement parlant? Elles servaient à la construction des églises et autres édifices nécessaires au culte, à leur appropriation, et à leur décoration; elles servaient également à la construction des hôpitaux et à leur entretien sous tous les rapports; elle servaient à élever de tous côtés des abbayes, des colléges, des maisons pour tous les besoins, pour tout ce que demandaient la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Et, comme ces richesses étaient *excessives*, pour parler votre langage, on y allait, en toute occasion, avec une magnificence vraiment royale. De là ces monuments sans nombre, mais tous marqués au cachet de la religion, qui couvraient la France autrefois, monuments ébranlés, renversés même par l'impiété, et dont nous nous efforçons aujourd'hui de conserver précieusement les restes, comme, après la tempête, on va recueillir sur le rivage tous les débris des vaisseaux naufragés.

Je vous entends me dire que ces richesses ont également servi à nourrir la paresse, la débauche...

Je vous arrête; car ici j'en sais autant que vous. Mais, encore une fois, c'est là l'abus de la chose, abus qui se trouve toujours dans l'humanité, surtout à l'occasion des richesses, et non la chose elle-même. Laissons donc cela, et écoutons l'abbé de Frayssinous répondant aussi aux reproches adressés au clergé à propos de ses grandes richesses. (*Du sacerdoce chrétien.*)

« On attaque, » dit-il, « leur répartition, leur origine, leur usage. Je fais observer d'abord que ces richesses étaient comme le patrimoine commun de toutes les familles, qui toutes sans exception pouvaient y prétendre, et y participaient en effet, en donnant des enfants au sacerdoce; que, si des dignités plus éminentes et plus richement dotées étaient plus ordinairement, et souvent pour de sages raisons, le partage de la naissance, nul n'en était exclu, témoins les Massillon, les Fléchier, les d'Ossat, les Amyot et tant d'autres; que, dans les divers rangs de la hiérarchie, il existait une foule de places honorables occupées par des hommes sortis des classes moyennes, et même des plus obscures. C'est une des maximes fondamentales du gouvernement ecclésiastique, que les emplois doivent se donner au mérite, et je ne ne vois pas ce qu'il y avait de légitime dans l'envie qu'excitaient des biens que

pouvaient posséder des Français de toutes les conditions.

« Mais que faut-il penser de leur origine et de leur usage? Je veux que, dans l'espace de dix-huit siècles, des fraudes criminelles aient extorqué quelquefois des donations et des héritages: il y aurait autant d'ignorance que de mauvaise foi à ne pas convenir que ces exemples ont été extrêmement rares. L'histoire atteste que les concessions de territoires furent en général très-libres; que, même dans l'origine, elles consistaient en forêts désertes, en pays incultes et marécageux que surent féconder des mains laborieuses. Dans les *Mœurs et coutumes des Français*, Legendre observe que les grandes abbayes ne leur coûtèrent pas beaucoup à fonder; on cédait des terrains ingrats à des cénobites qui s'employaient de toutes leurs forces à dessécher, défricher, bâtir, planter, bien moins pour goûter les douceurs de la vie, car ils vivaient dans la frugalité, que pour soulager les pauvres. Si un travail conduit avec intelligence, si une persévérante industrie ont su convertir ce qui était stérile en champs, en prairies, en coteaux fertiles; si ces heureuses améliorations ont contribué au progrès du premier des arts, de l'agriculture, il semble que ces belles possessions auraient dû plutôt éveiller la reconnaissance que la jalousie.

« Je veux encore que plusieurs des possesseurs n'en aient pas toujours fait un usage très-légitime; on est du moins forcé de convenir que le très-grand nombre les faisait servir au soulagement des malheureux, à la création et au maintien d'utiles établissements. Quel pasteur, au milieu de son troupeau, eût pu se dispenser de secourir l'indigence et l'infortune? La bienséance seule lui eût arraché des largesses, si elles ne lui eussent pas été commandées par le devoir et la charité. On sait que, dans des temps de disette et de calamité, nos prélats faisaient des dons immenses. Mais voici une réflexion générale sur l'emploi des richesses ecclésiastiques, et qui est bien faite pour réconcilier avec elles les esprits les plus difficiles. Ces basiliques qui, dans la France entière, font l'ornement de nos cités; cette multitude d'asiles publics préparés pour tous les genres de besoins et d'infortunes, ces établissements d'éducation publique pour l'enseignement des lettres et des sciences humaines, ces écoles et ces maisons destinées aux élèves du sanctuaire, ces fondations pieuses pour des sujets dont l'indigence eût pu rendre les talents inutiles, ces riches dépôts des connaissances humaines, ces encouragements dispendieux donnés aux sciences et aux arts; toutes ces choses qui sont si précieuses pour le bonheur de la société et pour la gloire nationale, à qui les doit-on? C'est en grande partie au clergé. Mais si ce clergé avait été pauvre et dénué de tout, aurait-il pu rendre tant de services? Toutes les déclamations contre les richesses de l'Eglise sont donc bien irréfléchies. »

Ajoutons à cela que ces grandes richesses possédées par le clergé donnaient ou contribuaient à donner du moins à la société d'autrefois une stabilité que ne peut trouver la société présente, avec son morcellement indéfini de la fortune; morcellement qui pourtant a bien aussi son avantage, puisqu'il appelle chacun de nous au partage des choses qui ont été faites pour tous, et donne le plus grand essor à l'activité humaine.

D'où nous pouvons conclure avec assurance qu'à ne les considérer qu'au point de vue social seulement, ces richesses ont eu peut-être plus d'avantage que d'inconvénients, et que leur plus grand tort est d'avoir trop attaché à la terre des âmes particulièrement faites pour le ciel et chargées d'y conduire les autres âmes: attachement qui, du reste, ne me semble avoir guère été qu'à la surface; car, à peine Dieu eut-il commandé à la tempête de souffler sur ce monde pour le purifier, qu'on vit ces âmes sacerdotales, que quelques-uns croyaient engourdies dans l'opulence, passer avec un courage héroïque et presque divin, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans aucune transition, du ciel, en quelque sorte, dans une étable et sur le Calvaire, c'est-à-dire de l'opulence et du bonheur à la pauvreté et à la souffrance.

Il n'en est plus de même aujourd'hui sans doute, nous dit-on encore, en parlant des richesses du clergé, mais si on le laissait faire, on reverrait bientôt la même chose.

Elle est grande la concession que vous nous faites là. Quoi! le clergé est aussi pauvre aujourd'hui qu'il était riche autrefois, et vous nous dites en parlant de sa position: « Il n'en est plus de même aujourd'hui. » Mais dites donc que c'est tout le contraire. Et qui le sait mieux que vous? Vous l'avez dépouillé de ses richesses; si ce n'est vous précisément, ce sont ceux qui pensaient comme vous, parlaient comme vous, et dont vous vous déclarez les légitimes descendants; vous avez consenti à leur donner comme par commisération une insignifiante indemnité qui suffit à peine à ses plus pressants besoins; pour son église il est obligé de quêter; pour ses pauvres, obligé de quêter; pour les bonnes œuvres sans nombre que lui commandent les intérêts de la religion et le besoin de l'humanité, obligé de quêter. Afin que la quête soit plus fructueuse, il est dans la nécessité souvent de s'adresser aux étrangers comme aux siens, à ses ennemis comme à ses amis, au gouvernement comme aux simples particuliers... vous le savez, vous le voyez, vous êtes témoins quelquefois des refus qu'il éprouve, vous les occasionnez peut-être, du moins vous y applaudissez... et vous dites: « Il n'en est plus de même aujourd'hui sans doute. » Ah! ce que vous dites n'est pas inexact seulement, c'est dérisoire et cruel

Si on le laissait faire, on reverrait bientôt la même chose, ajoutez-vous.

Qu'entendez-vous par là? Quelles entraves est-on obligé de mettre à l'essor

de la fortune du clergé ? Le voyez-vous nulle part chercher à s'enrichir ? En parle-t-il ? y songe-t-il même ? Les temps viennent d'être malheureux. On a été obligé d'améliorer la position de ceux qui n'avaient que peu de ressources. Les siennes sont restées constamment les mêmes, si toutefois elles n'ont pas diminué. A-t-il fait des réclamations ? S'est-il servi de toutes les voix de la renommée qui sont partout à sa disposition pour faire entendre ses plaintes? Jamais. S'il s'est plaint quelquefois, c'est dans le secret ; s'il a gémi devant Dieu et en face des autels à l'occasion des malheurs du temps, c'était pour ses pauvres, pour son église, pour tout et pour tous, excepté pour lui-même. S'il a eu recours aux moyens actuellement en usage pour avoir des richesses extraordinaires, comme les souscriptions et les loteries, c'était pour ses bonnes œuvres. Lui n'en profitait point ; au contraire, c'était pour lui une nouvelle charge. Il donnait autant que les autres, et plus encore peut-être : c'était bien alors, il faut en convenir, la générosité de la pauvreté.

Si on le laissait faire, ce serait bientôt la même chose. — Il y a donc selon vous commencement de richesses. Où voyez-vous cela ? N'est-ce pas tout le contraire, je vous le répète ? Depuis cinquante ans, la richesse publique a doublé ; celle des particuliers s'est accrue aussi, généralement parlant, dans la même proportion. Quant à lui, il est à peu près dans la même position qu'au sortir de la persécution, et je ne sais même si par suite du refroidissement de la foi et à cause du renchérissement de toutes les denrées, il ne se trouve pas presque partout dans une position moins avantageuse encore. Ne répétez donc plus que, si on le laissait faire, ce serait bientôt la même chose ; car je vous répèterai, moi aussi, que non-seulement votre assertion est inexacte, mais qu'elle ne peut être qu'une amère dérision.

Que de donations plus ou moins directement en sa faveur, avez-vous ajouté, à l'article de la mort principalement !

Où trouvez-vous donc cela ? Quant à moi, j'ai beau regarder, non-seulement je ne vois pas ce que vous dites, mais je n'aperçois même rien qui y ressemble. Il y a bien longtemps déjà que je suis parfaitement au fait de ce qui concerne le clergé, et je n'ai pas encore vu faire autour de moi une seule de ces donations dont vous parlez.

Expliquons-nous : je ne veux pas dire qu'il n'y en ait point. Je sais positivement le contraire par les journaux et autrement, mais j'affirme que je n'en ai pas vu faire une seule, quelque minime qu'elle fût : ce qui prouve qu'elles ne sont pas aussi communes que vous paraissez le dire.

Et puis, d'ailleurs, que sont-elles la plupart du temps ? Des bagatelles : ici une rente de 25 fr., là de 50 ; ailleurs de 100 fr., 200 fr., et alors c'est énorme. Quand il s'agit d'une donation beaucoup plus considérable, quelque légale qu'elle ait été, presque toujours le prêtre refuse nettement ; la délicatesse sacerdotale ne lui permet pas d'accepter. Plusieurs faits devenus publics en ces derniers temps attestent cela, et combien sont ignorés ou du moins peu connus !

Ces donations, d'ailleurs, sont-elles toujours en faveur du clergé, même indirectement ? Mais non. C'est quelquefois pour le presbytère, et, par conséquent, à la décharge de la commune ; d'autres fois c'est pour l'église, à la décharge de la fabrique, par conséquent, et indirectement de la commune, puisque celle-ci est obligée de subvenir aux besoins de l'église quand la fabrique ne peut suffire ; ce sera aussi pour les pauvres, je suppose, mais alors ce sera plutôt à la charge qu'à la décharge du prêtre, puisqu'il est reconnu que celui-ci ne peut donner aux pauvres l'argent des autres sans être dans la nécessité de donner souvent le sien. Quand la donation est directement en faveur du prêtre, est-ce à titre purement gratuit ? Jamais ou presque jamais. C'est à charge de services, de Messes et autres bonnes œuvres, d'où il suit qu'il n'y a ordinairement pour le prêtre qu'une part, laquelle est souvent petite et ne constitue, en tout cas, que ce casuel qui fait partie de ses ressources ordinaires et sans lequel il ne pourrait vivre en bien des endroits.

Ainsi, ces donations dont vous nous parlez comme pouvant reconstituer la fortune du clergé sont rares, de peu d'importance, et ne laissent souvent rien ou presque rien entre les mains des prêtres.

J'en ai connu un qui fut nommé le légataire universel d'un pauvre qui lui laissait par testament 70 fr. avec charge d'acquitter les frais de sa sépulture et les honoraires du notaire. Tout compte fait, il ne lui resta rien pour lui-même. Il y fut pour sa peine, quelques voyages qu'il avait été obligé de faire, et de plus, je crois, le prix du modeste luminaire que le mourant avait demandé. Par de telles donations on ne peut s'enrichir, si ce n'est pour le ciel.

Mais, me direz-vous, il y a eu d'autres donations bien autrement importantes qui ont eu un grand retentissement jusque devant les tribunaux.

A cela je réponds que je ne parle ici que de ce qui arrive ordinairement, et non de choses exceptionnelles. Je réponds, en second lieu, qu'il s'agissait alors, je crois, non de quelques membres du clergé, mais d'une vaste communauté pour qui, vu le grand nombre de ses membres, une fortune en soi assez considérable devient peu de chose. Je réponds, en troisième lieu, qu'il ne s'agissait, ce me semble, ni d'injustice, ni même d'indélicatesse, mais seulement de formalités légales sur l'appréciation desquelles les juges, quels qu'ils fussent, paraissaient fort incertains. Quoi qu'il en soit, je ne m'occupe et ne puis m'occuper ici que de ce qui a lieu communément ; aussi je m'en tiens exactement à ce que j'ai dit à propos de ces donations faites plus ou moins directement en faveur du clergé et qui, prétendez-vous, pourraient l'enrichir de nouveau, si on le laissait faire.

D'où cela provient-il? avez-vous demandé.

Je vais vous le dire : cela vient de la foi, qui ne s'éteint jamais complétement dans l'âme, et qui se réveille quelquefois d'autant plus vivement à l'article de la mort, comme vous l'éprouverez peut-être vous-même, qu'elle a été plus affaiblie pendant la vie. Cela vient de la piété, qui comprend que nous ne pouvons nous présenter avec confiance devant le souverain Juge sans bonnes œuvres. D'où il suit que, n'en ayant guère fait peut-être pendant la vie, il importe d'en faire à la mort et même après. De là les aumônes et les prières demandées, soit de vive voix, soit par testament. C'est souvent aussi un remords. On aura fait une injustice, je suppose. Tout nous dit, tout nous presse de la réparer. Il n'est pas toujours possible de le faire dans la personne même de ceux qui ont été lésés. On le fait donc avec raison dans la personne de ceux qui les représentent le plus naturellement. C'est, en quelque sorte, exécuter leur volonté. De là le bien fait à l'église et aux pauvres. De là les donations en faveur, nominativement du moins, de ceux qui se trouvent les légitimes tuteurs de l'église et des pauvres.

Mais, remarquez-vous, pourquoi cela se passe-t-il à la mort principalement?

Je viens de vous le dire, parce que c'est à ce moment surtout que les sentiments de foi, de piété et de repentir se réveillent le plus vivement. Et puis, nous ne pouvons remettre, comme pendant la vie. La mort est là tout à côté de nous qui lève le bras et nous dit : « Dépêche-toi! » Et, à moins d'avoir perdu la tête, nous ne pouvons lui répondre : « Attends un instant. »

A-t-il bien alors la plénitude de sa raison, demandez-vous?

Pourquoi non? L'approche de la mort met quelquefois une lucidité plus grande dans nos idées. En tout cas, le notaire et les témoins sont là pour en répondre.

Cela, pensez-vous, ne pourrait-il pas venir de ses parents, et de ses amis, ou bien du prêtre, plutôt que de lui-même?

De ses parents et de ses amis? Je ne vous dit pas le contraire, surtout si l'honneur du mourant et des siens y était intéressé. Et, en cela, que peut avoir de blâmable leur conduite? N'est-elle pas louable au contraire? Quant au prêtre, il s'y prêtera volontiers, il commandera même, au nom de la religion dont il est le ministre, si la justice le veut ainsi; mais s'il s'agit d'un acte de piété ou de générosité seulement, s'il voit que cet acte peut être interprété de manière à porter la moindre atteinte à la réputation d'intégrité qu'il doit conserver soigneusement pour lui comme pour le bien public, ne craignez pas qu'il s'en mêle en aucune manière. Il donnerait plutôt dans l'excès opposé. A l'appui de ce que j'avance, je vais vous citer un fait qui est à ma connaissance particulière.

C'était dans une campagne. Le curé de la paroisse avait été appelé auprès d'une femme très-avancée en âge, qui était sur le point de mourir. — « Monsieur le curé, » lui dit la malade, « je suis bien âgée, et même si âgée que je ne sais plus de quelle époque je date. Le grand âge ne me permet plus, depuis quelque temps déjà, d'assister aux Offices; mais je veux mourir chrétiennement, et faire prier pour moi d'autant plus que je n'ai peut-être pas suffisamment prié moi-même. Je demande douze grand'Messes. » — Il s'agissait d'une soixantaine de francs. Ce n'était pas énorme; mais c'était quelque chose déjà pour ses héritiers. Après y avoir réfléchi, le prêtre voulut éluder la question. — « C'est bien, » répondit-il, « que de penser à Dieu, et de le faire prier pour soi; mais il y a quelque chose de plus pressé encore, c'est de recevoir les derniers sacrements. » — Ce devoir rempli, la malade revint à son idée. — « Je demande douze grand'Messes, » répétait-elle; « voulez-vous, M. le curé, que je vous en donne la rétribution? » — « Ce n'est pas la peine, » dit le prêtre qui crut, après de nouvelles réflexions, avoir trouvé le moyen de satisfaire les légitimes désirs de la malade, en éloignant de lui tout soupçon d'indélicatesse, « ce n'est pas la peine; mais cela ne me regarde pas pour l'heure. Adressez-vous à vos enfants. » — Ceux-ci, s'étant approchés, écoutèrent respectueusement l'expression des dernières volontés de leur mère, et promirent de les mettre à exécution. Peu après la femme mourut. Le prêtre n'entendit jamais parler de rien; et, de peur qu'on le soupçonnât de ne point oublier ses propres intérêts, il aima mieux prier, dans son particulier, pour cette pauvre femme, que de rappeler à ses enfants la promesse qu'ils lui avaient faite solennellement au lit de la mort et qu'ils pouvaient tous parfaitement remplir.

Combien de faits semblables et plus honorables encore nous pourrions citer! Combien ne sont connus que de Dieu! Or, je vous le demande, est-ce là le moyen d'acquérir de grandes richesses? Non, vous dis-je, à moins qu'on n'entende ces richesses du ciel dont Jésus-Christ recommande instamment aux siens de s'assurer la possession, parce que personne ne peut nous les enlever, ni rien les détériorer : *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo : ubi neque ærugo neque tinea demolitur; et ubi fures non effodiunt, nec furantur.* (*Matth.* VI, 20.)

ROME.

Objections. — Rome est une ville comme une autre. — Quel rapport peut-elle avoir avec Jésus-Christ? — On ne doit pas confondre son Eglise avec l'Eglise catholique. — Ses habitants ne se distinguent pas tant déjà, aujourd'hui principalement.

—

Réponse. — Vous vous trompez grossière-

ment, Rome n'est point une ville comme une autre. Elle ne l'a même jamais été; car, avant l'établissement du christianisme, la Providence la préparait, d'une manière visible, aux grandes destinées qui lui étaient réservées. De là ces vers si remarquables de Virgile :

Urbem quam dicunt Romam, Meliboe, putavi,
Stultus ego, huic nostræ similem, quo sæpe solemus,
Pastores, ovium teneros depellere fetus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos
Noram; sic parvis componere magna solebam.
Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes,
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

(*Bucolic.*, eclog. 1, vers. 20-26.)

Que si telle fut la Rome des Césars, la Rome de la force et de la violence, qui avait étendu ses chaînes jusqu'aux extrémités de la terre, et fait de tous les peuples ses tributaires et ses esclaves, que dirons-nous donc de la Rome des pontifes, de cette Rome de l'Evangile, qui n'a jamais cessé, et ne cesse encore à l'heure qu'il est, de faire entendre par tout le monde la bonne nouvelle du salut, et d'appeler tous les hommes, quels qu'ils soient, à la pratique des vertus chrétiennes, et, par cela même, à la liberté des enfants de Dieu ? (*Rom.* VIII, 21.) Autant l'âme est au-dessus du corps, la doctrine au-dessus de la force, la persuasion au-dessus de la violence, autant la Rome nouvelle est au-dessus de la Rome antique, laquelle pourtant s'était élevée, ou plutôt avait été élevée providentiellement au-dessus de toutes les autres villes :

. . . . . Alias inter caput extulit urbes.

J'ai donc eu raison de dire que Rome n'est point une ville comme une autre.

Quel rapport peut-elle avoir avec Jésus-Christ? demandez-vous.

Par elle-même, elle n'en a point sans doute, mais elle en a, parce qu'elle est devenue le siége de celui à qui Jésus-Christ a dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle : « Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » (*Matth.* XVI, 18.)

Les protestants soutiennent le contraire. Les Papes, disent-ils, n'ont pas plus de droit à cette succession que les évêques d'Antioche, dont saint Pierre avait fondé et occupé le siége avant de venir à Rome.

« Cependant, » répond ici Bergier (*Dictionnaire de théologie*), « au IIe siècle, nous voyons saint Irénée citer aux hérétiques la tradition de l'*Eglise de Rome*, la succession de ses évêques qui remonte à saint Pierre et à saint Paul; la prééminence de cette Eglise, *à laquelle*, dit-il, *toute autre église doit déférer.* (*Adv. hæres.*, lib. III, c. 3.) Il lui aurait été aussi aisé de citer l'Eglise d'Antioche ou celle de Jérusalem, que saint Pierre avait aussi fondées, si elles avaient joui du même privilége. Dans un temps si voisin des apôtres, on devait mieux savoir qu'au XVIe siècle quelle avait été leur intention, et, par conséquent, celle de Jésus-Christ. »

Les protestants disent encore que l'Eglise de Rome est devenue la plus considérable de toutes, parce que cette ville était la capitale de l'empire.

« Mais, » reprend Bergier, « les Pères n'ont point allégué cette raison pour lui attribuer la prééminence; ils l'ont regardée comme le centre de l'Eglise catholique, parce qu'elle était la chaire ou le siége de saint Pierre, à qui Jésus-Christ avait promis la supériorité sur ses collègues, et qu'il avait établi pasteur de tout son troupeau. »

Cette croyance unanime des Pères se trouverait confirmée, s'il en était besoin, par la tradition la plus universelle et la plus constante. Est-ce que le temps, qui détruit tout, n'a pas toujours respecté et même affermi l'Eglise de Rome? est-ce qu'elle n'a pas été continuellement regardée, en tout temps et en tout lieu, comme l'*Eglise mère et maîtresse de toutes les autres*, suivant l'expression en usage dès les premiers temps? Pouvez-vous rien dire de semblable d'aucune autre Eglise? Voyez-vous ailleurs rien qui en approche? Qu'est-ce aujourd'hui que l'Eglise de Jérusalem, la ville sainte, sur laquelle coula, pour ainsi dire, le sang du Sauveur, où les apôtres reçurent le Saint-Esprit, et du sein de laquelle ils sortirent renouvelés, pour aller par toute la terre annoncer l'Evangile ? Qu'est-ce que l'Eglise d'Antioche, fondée aussi par saint Pierre, et que quelques-uns voudraient opposer, pour cela même, à l'Eglise de Rome? Qu'est-ce que l'Eglise d'Alexandrie, qui brilla d'un si vif éclat dans l'antiquité, que quelques-uns ont pensé que là s'élaborèrent par la puissance du génie humain, ces dogmes qui, apportés du ciel par Jésus-Christ, ont renouvelé la face de la terre? Qu'est-ce que l'Eglise de Constantinople, de cette ville où le grand Constantin, le premier empereur chrétien, transféra, pour ainsi dire, tout l'éclat et toute la force de l'empire romain? Cette ville aurait remplacé la première, si le germe d'une vie nouvelle et impérissable n'avait été déposé en elle par la parole et le sang du premier des apôtres. Que sont aujourd'hui ces Eglises d'Afrique qui ont eu tant de splendeur autrefois? Où est cette Eglise d'Hippone qu'éclaira et édifia le grand Augustin, qui fut et est encore, après les écrivains inspirés, la plus belle lumière de l'Eglise universelle? Et puis, d'ailleurs, au milieu de leur plus grande splendeur, qui avait recours à elles, qui se soumettait à elles, comme on le faisait de toutes parts à l'égard de l'Eglise de Rome? Il en a toujours été ainsi dans la suite, et il en est encore ainsi aujourd'hui. C'est d'elle et d'elle seulement que toutes les autres ont reçu et recoivent encore la vie de la foi; c'est vers elle et vers elle seulement que toutes les autres se sont toujours tournées et se tournent encore avec respect et soumission. Elle est au sein de l'Eglise universelle comme le cœur impérissable d'où part tout le sang qui l'anime, et où revient continuellement ce sang épuisé, pour reprendre la pureté et la force qu'il a perdues. Que d'Eglises remarquables il y a eu, en effet, et il y a encore

aujourd'hui, en Espagne, dans les Gaules, en Angleterre, dans toutes les parties du monde! En trouverez-vous une seule qui ressemble à l'Eglise de Rome? Voyez, par exemple, l'Eglise de Tours, illustrée par saint Martin, le thaumaturge des Gaules; celle de Lyon, fondée par les premiers disciples des apôtres; celle de Paris, capitale de la France, j'ai presque dit du monde entier.... et combien d'autres qui ont été et sont encore aujourd'hui non moins remarquables! Or, quelle est celle que vous voyez ou que vous avez jamais vu consulter comme l'Eglise de Rome? Quelque distingué que soit un évêque par sa piété et par sa science, s'avise-t-on de s'adresser à lui, de se soumettre à ses décisions, comme on fait pour l'évêque de Rome? Celui-ci n'aura rien, je suppose, qui le distingue personnellement; peut-être aura-t-il été chassé momentanément de sa ville épiscopale; peut-être même se trouve-t-il dépouillé de tout, chargé de chaînes.... il n'en ressemble que mieux à son prédécesseur Pierre, il n'en paraît que mieux le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Aussi toutes les âmes continuent-elles, par tout le monde, à se tourner vers ce Père spirituel, et à lui demander, comme au représentant de Dieu, le pain de la foi dont nous avons tous besoin chaque jour. *Pater noster... panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* (*Matth.* VI, 9 seq.)

Il y a dix-huit siècles que cela dure. Et, en ce moment encore, quand toute puissance s'affaiblit, quand toute autorité s'affaisse, d'une manière désespérante, les sentiments de soumission, de respect et d'amour sont toujours les mêmes, s'ils ne grandissent de plus en plus, dans tout cœur chrétien, pour le Père commun des fidèles. Chose bien extraordinaire! mystère tout à fait incompréhensible pour quiconque n'en veut pas chercher l'explication dans l'Evangile! il suffirait, peut-être, comme on l'a dit, de quatre soldats et un caporal de l'armée française pour révolutionner l'Italie, et cependant devant ce faible évêque que nos armes renverseraient, pour un temps du moins, encore plus facilement qu'elles ne le soutiennent, nos consciences plus fortes que les armes se prosternent avec amour! L'orgueilleuse Albion crie hautement, de son côté: *No Popery! No Popery!* et pourtant du cœur de ses enfants les plus généreux peut-être et les plus éclairés ne cesse de sortir ce cri de retour: *Italiam! Italiam!*

Ne demandez donc point quel rapport Rome peut avoir avec Jésus-Christ, puisqu'il est évident que c'est la parole de ce divin fondateur du christianisme qui la soutient au milieu des ruines de toutes choses, et l'empêche d'être emportée avec tout le reste.

On ne doit pas confondre son Eglise avec l'Eglise catholique, avez-vous dit.

Le tout est de s'entendre ici. Sans doute l'Eglise de Rome n'est pas toute l'Eglise catholique. Elle en est, ou pour parler plus correctement encore, son évêque en est le fondement nécessaire, la base indestructible, le cœur qui lui conserve la vie, comme nous le disions tout à l'heure. N'est-ce pas clair, incontestable? N'est-ce pas démontré de la manière la plus évidente, par l'Ecriture, le témoignage des Pères, la tradition la plus universelle et la plus constante, par les événements les plus frappants de chaque jour? Si vous admettez cela, et il est bien difficile à tout esprit raisonnable de ne pas le faire, nous sommes tout à fait d'accord, car nul de nous ne dit ni ne veut dire autre chose. Nous nous servons quelquefois, il est vrai, de cette expression, l'*Eglise romaine*, pour signifier l'*Eglise catholique;* mais, par là, nous désignons précisément, d'une manière abrégée et pourtant suffisamment explicite, l'Eglise de Jésus-Christ, répandue par toute la terre, dont le chef visible est l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre. C'est une manière de parler reçue de tous les Chrétiens et qui a partout des analogies; c'est la partie essentielle pour le tout, le trait caractéristique pour le tableau tout entier.

Ses habitants, avez-vous ajouté, ne se distinguent pas tant déjà, aujourd'hui principalement.

Qui vous parle de ses habitants? Il ne s'agit ici que de son siége, ou plutôt de celui qui occupe ce siége, l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre. Plus vous le supposerez faible personnellement, plus vous le supposerez mal gardé, repoussé, persécuté même par ceux qui devraient être pour lui tout amour et toute soumission, et plus vous ferez ressortir l'assistance surnaturelle qui l'élève toujours au-dessus de l'orage, et lui donne la force non-seulement de se maintenir lui-même, mais encore de conserver et d'accroître même, de plus en plus, l'Eglise de Jésus-Christ. C'est toujours le développement et la réalisation des promesses de ce divin fondateur du christianisme: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam; et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI, 18.) Approfondissez un peu ces paroles! Jésus-Christ ne dit point au chef de ses apôtres: Tu es un homme supérieur, et sur l'inébranlable fondement de ton génie et de tes vertus, je bâtirai mon Eglise contre laquelle les puissances de l'enfer ne pourront prévaloir. Il dit, au contraire: Tu es Pierre, et sur cette faible pierre que renversera le premier souffle de la tempête, la voix d'une simple servante, je bâtirai l'édifice de mon Eglise que rien ne pourra renverser.

Cette pierre, dites-vous, se trouve, en ce moment, sur un terrain miné par le temps, soulevé par des volcans, qui menacent à chaque instant de faire explosion.

Je n'ai point à examiner ici ce qu'il peut y avoir de faux et de vrai dans ce que vous dites. Je le regarde donc comme complétement vrai, je le regarderai même, si vous le désirez, comme au-dessous de la vérité. Mais, au lieu d'en tirer la conclusion que vous paraissez vouloir m'en faire tirer, j'en tirerai une tout opposée, le miracle de la conservation du Saint-Siége ne m'en paraissant alors

que plus frappant. Ce sont là, en effet, de nouvelles forces de l'enfer qui ne peuvent prévaloir contre la solidité indestructible de l'Eglise, suivant la prédiction de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'accomplit tous les jours de plus en plus : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

ROSAIRE. — ROSAIRE VIVANT.

Objections.—Que signifie le rosaire?—C'est comme le chapelet : trois fois plus long seulement, et, par conséquent, trois fois plus ennuyeux. — Tout cela va aux bonnes femmes. — N'est-ce pas encore quelque chose de petit que le Rosaire vivant?

—

Réponse. — Que signifie le rosaire, avez-vous demandé?

Son nom seul vous le dit suffisamment, pour peu que vous réfléchissiez. C'est un bouquet des plus belles fleurs spirituelles rappelées ici par la rose, offert à la reine des cieux par ses enfants les plus dévoués de la terre. Vous n'entendez pas cela peut-être, ou vous feignez de ne pas l'entendre. Vous trouvez ce procédé mesquin, ridicule même, surtout à l'égard de la Mère de Dieu. Mais, dites-moi, ne voyez-vous pas quelque chose de semblable dans les saintes Ecritures, dans le langage et la manière d'agir de tous les hommes? Et vous-même, qui parlez ainsi, ne vous est-il jamais arrivé d'offrir un bouquet à votre mère? Vous étiez déjà avancé en âge, je suppose, et votre mère était à la fin de sa carrière. Et cependant, vous étiez là aussi, au milieu de toute la famille, à côté de tout petits enfants, agissant comme eux, parlant à peu près comme eux. Si quelqu'un était venu alors vous arrêter, en vous disant: « Cela est mesquin, ridicule même, puisque vous êtes un homme, n'agissez donc point comme les enfants. — Non, » eussiez-vous répondu aussitôt, « non, cela n'est ni mesquin ni ridicule, car c'est la manifestation la plus touchante de la reconnaissance et de l'amour. Non, cela n'est pas indigne d'un homme, car l'affection pure et sainte, l'union en famille est de tous les âges. » Et voilà précisément le rosaire. C'est, avons-nous dit, un bouquet spirituel offert à notre Mère céleste par sa famille innombrable, dispersée sur toute la terre, non pas un jour seulement, mais tous les jours, puisque, depuis qu'elle est au ciel, sa fête est de tous les jours. Si on vient nous dire que cela est mesquin, ridicule même, indigne d'un homme au moins, nous pouvons répondre aussitôt: « Non; cela n'est ni mesquin ni ridicule, car c'est la manifestation la plus touchante de la reconnaissance et de l'amour; non, cela n'est point indigne d'un homme, car l'affection pure et sainte, l'union en famille est de tous les âges. »

C'est comme le chapelet, avez-vous dit encore : trois fois plus long seulement, et, par conséquent, trois fois plus ennuyeux.

Oui, c'est comme le chapelet; d'où il suit que tout ce que nous avons dit à cet article doit également s'appliquer ici. Oui, c'est réellement trois fois plus long, et, par conséquent, trois fois plus ennuyeux, quand on le dit mal, mais c'est trois fois plus méritoire et trois fois plus utile, quand on le dit avec piété et avec les intentions que l'Eglise désire que nous ayons en le disant. Comme le chapelet a cinq dizaines, le rosaire en a quinze. Il a pour objet surtout d'honorer les quinze principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Il est aisé de voir par là que c'est un abrégé de l'Evangile, une espèce d'histoire de la vie, des souffrances, des triomphes de Jésus-Christ, mise à la portée de tous, et propre à graver, de plus en plus, dans notre mémoire les vérités du christianisme. Oui, c'est réellement trois fois plus long, et, par conséquent, trois fois plus ennuyeux, quand on le dit avec dégoût; mais c'est aussi trois fois plus consolant, quand on le dit avec amour, quand le cœur, suivant la main, en quelque sorte, semble compter sur les grains toutes les peines qu'il ne cesse d'éprouver, et dont il demande, dès aujourd'hui, la délivrance, ou, plus tard, la récompense.

Tout cela va aux bonnes femmes, avez-vous ajouté.

Oui; tout cela va aux bonnes femmes, et même admirablement; car elles sont si seules et souvent si délaissées sur la terre, qu'elles n'ont rien de mieux à faire que de se jeter, avec Marie, au pied de la croix de son divin Fils, pour lui demander la grâce de passer moins péniblement les derniers jours de leur triste exil.

Oui, tout cela va aux bonnes femmes, et même admirablement; car elles ont tant souffert sur la terre, et elles souffrent tant, en ce moment surtout, qu'elles doivent aller naturellement à celle dont le cœur fut percé d'un glaive de douleur, afin de pouvoir, à son exemple et par son assistance, supporter aussi leurs souffrances avec une patience inaltérable.

Oui, encore une fois, tout cela va aux bonnes femmes, et même admirablement; car elles ont tant de choses à dire à Dieu, par l'entremise de la consolatrice des affligées, elles ont tant de choses à lui demander pour elles-mêmes comme pour les autres, qu'elles ne peuvent trouver aucune prière trop longue. Ce rosaire interminable, c'est leur vie qui ne finit point, c'est leur famille, qui va toujours s'étendant. Elles consacrent chacune de ces dizaines à chacun de leurs besoins ou des besoins des leurs, et il n'y en a jamais assez. Vous avez donc raison, cette prière va parfaitement aux bonnes femmes. Est-ce à dire, pour cela, que le rosaire ne convienne point à ceux qui sont dans toute la force de l'intelligence ou de l'âge? Nous établissons le contraire à l'article Chapelet. Ajoutons ici quelques mots seulement.

Qui a institué le rosaire, avec la forme, du moins, que nous lui connaissons aujourd'hui?

Saint Dominique, croit-on communément, c'est-à-dire l'une des plus remarquables intelligences qui aient paru sur la terre. Et, depuis ce grand homme, combien d'autres également remarquables par leur intelligence l'ont dit et le disent encore, chaque jour, avec autant de consolation que de fruit ! Le nombre en est si grand qu'il est impossible de le compter. Sans parler des laïques, tous ceux qui sont en religion sont dans l'usage de le dire. C'est pour eux comme un second Bréviaire. Ce sont comme des armes qu'ils ont toujours à leur côté : armes offensives et défensives, avec lesquelles ils combattent les ennemis du salut ; armes d'honneur aussi, véritables titres de noblesse avec quoi ils montrent aux yeux de tous qu'ils font véritablement partie de cette grande famille engendrée, sur le Calvaire, par la douleur, et qui se glorifie d'avoir Marie pour mère. « Que d'autres se glorifient dans les honneurs et les plaisirs de ce monde ; pour moi, » semble dire, par là, chacun d'eux, à l'exemple du grand Apôtre, agenouillé avec Marie sur le Calvaire : « *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde :* « *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Do-* « *mini nostri Jesu Christi, per quem mihi mun-* « *dus crucifixus est, et ego mundo.* » (*Galat.* VI, 14.)

Écoutons, à ce sujet, les remarquables paroles du révérend Père Lacordaire, l'un des enfants les plus illustres de l'illustre Dominique, l'orateur le plus distingué, croyons-nous, des temps modernes. Nous y trouverons une éloquente confirmation de ce que nous venons de dire ici, comme aussi de ce que nous avons dit en parlant du chapelet, qui n'est que le résumé du rosaire, ou, si vous l'aimez mieux, dont le rosaire n'est que l'extension. Le passage est court, mais de main de maître.

« La guerre (127) par sa durée et ses chances diverses semblait mettre un obstacle presque invincible au dessein constant de Dominique, qui était de fonder un ordre religieux consacré au ministère de la prédication. Aussi ne cessait-il de demander à Dieu l'établissement de la paix, et ce fut dans le but de l'obtenir et de hâter le triomphe de la foi, qu'il institua, non sans une secrète inspiration, cette manière de prier qui s'est depuis répandue dans l'Eglise universelle sous le nom de *Rosaire*. Lorsque l'archange Gabriel fut envoyé de Dieu à la bienheureuse Vierge Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.* (*Luc.* I, 28.) Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des Chrétiens, et du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère du Sauveur : Je vous salue, Marie. Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs à l'humble fille de David, pour lui adresser cette glorieuse salutation ; et maintenant qu'elle est assise au-dessus des anges et de tous les chœurs célestes, le genre humain, qui l'eut pour fille et pour sœur, lui renvoie d'ici-bas la salutation angélique : *Je vous salue, Marie.* Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très-purs le Verbe de Dieu ; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent.

« Or, quoique les Chrétiens eussent coutume de tourner ainsi leurs cœurs vers Marie, cependant l'usage immémorial de cette salutation n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient point pour l'adresser à leur bienfaitrice ; chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la salutation angélique (128), et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent repétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attache la pensée d'un des mystères de notre Rédemption, qui furent tour à tour pour la bienheureuse Vierge un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa mère et sa reine, la suivait au fond du cœur en chacun des événements principaux de sa vie. Dominique forma une confrérie pour mieux assurer la durée et la solennité de ce mode de supplication.

« Sa pieuse pensée fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité. Les confréries du rosaire se sont multipliées à l'infini ; il n'est presque pas de Chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de chapelet, une fraction du rosaire. Qui n'a entendu, le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la salutation angélique ?

(127) Il s'agit ici de cette malheureuse guerre des Albigeois à laquelle saint Dominique se trouvait mêlé, beaucoup plus comme modérateur que comme instigateur, ainsi qu'on doit le remarquer.

(128) Cette association aurait existé déjà, selon nous, puisque l'origine du chapelet doit être reportée plus haut. Il s'agirait alors ici seulement d'une association plus étendue et mieux réglée.

Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie? Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme. Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole: celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais.

« La dévotion du rosaire, interrompue au XIVe siècle par la peste terrible qui ravagea l'Europe, fut renouvelée au siècle suivant par Alain de la Roche, Dominicain breton. En 1573, le Souverain Pontife Grégoire XIII, en mémoire de la fameuse bataille de Lépante, gagnée contre les Turcs sous un Pape dominicain, le jour même où les confréries du Rosaire faisaient à Rome et dans le monde chrétien des processions publiques, institua la fête que toute l'Eglise célèbre chaque année le premier dimanche d'octobre, sous le nom de fête du Rosaire.» (*Vie de saint Dominique.*)

N'est-ce pas encore quelque chose de petit, dites-vous, que le rosaire vivant?

C'est quelque chose de grand, au contraire, puisque c'est un moyen très-efficace, pour tous, de prières et de bonnes œuvres.

Et d'abord de prières: La récitation du rosaire entier est, en effet, un peu longue pour notre siècle si préoccupé des choses de la terre, et si souvent troublé par les révolutions. Il était donc à craindre que cette pieuse pratique ne se conservât plus que dans les cloîtres. Restait, il est vrai, le chapelet, fraction du rosaire, avons-nous dit. Mais ce n'est plus le rosaire, avec ses quinze mystères, représentant la double vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa divine Mère. Frappée de ces considérations, une pieuse femme s'est dit, non sans une secrète inspiration aussi, car Dieu aime souvent à se servir de faibles instruments pour arriver à de grands résultats: « Associons-nous par série de quinze personnes. Chacune représentera un mystère du rosaire, et récitera sa dizaine, et ce sera le rosaire vivant. » Le Souverain Pontife a béni cette pensée, la plupart des évêques se sont empressés de la propager, et aujourd'hui il n'y a presque pas de paroisse, en France principalement, qui n'ait son association composée de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, poussant ainsi, en commun, vers la Mère de Dieu, ce cri de la supplication: *Sainte Marie, priez pour nous, qui sommes pécheurs.* J'ai donc eu raison de dire que c'était pour tous un moyen très-efficace de prières. J'ai ajouté que c'était un moyen également efficace de bonnes œuvres.

Chaque membre de l'association, représentant tour à tour un mystère, doit le méditer profondément et en tirer la conséquence pratique, c'est-à-dire des actes de vertu. Vous avez à dire en ce moment, je suppose, la première dizaine à laquelle est attaché le mystère de l'Incarnation. C'est l'humilité que vous avez à méditer et à pratiquer d'une manière particulière. Dans un mois, peut-être, vous aurez la seconde, à laquelle est attaché le mystère de la Visitation. Ce sera alors la vertu de charité que vous aurez spécialement à méditer et à pratiquer. Et ainsi de suite. Donc, vous aurez à méditer et à pratiquer d'une manière particulière, toutes les vertus, pour ainsi dire, l'une après l'autre. Donc l'association du rosaire vivant est réellement un moyen très-efficace de bonnes œuvres.

Qui ne voit encore que les membres de l'association se réunissant ainsi sous l'œil du Seigneur et sous le patronage de sa divine Mère ne peuvent manquer de s'occuper réciproquement de tous leurs besoins spirituels, des besoins de ceux qui leur sont spécialement attachés, et même des étrangers?

Puis, la charité chrétienne s'étendant à tout, qui ne voit que c'est une occasion de s'occuper de toutes sortes de bonnes œuvres sans exception, pour le corps comme pour l'âme, pour la vie présente comme pour la vie future, pour le temps comme pour l'éternité? Donc, encore une fois, le rosaire vivant est, comme nous l'avons dit, un moyen très-efficace de bonnes œuvres. Aussi, ne devons-nous point nous étonner de la rapidité avec laquelle il s'est répandu par tout le monde catholique, mais principalement en France, ce sol si fécond en vertu et en toutes sortes de bonnes œuvres, alors même qu'on y répand avec profusion la semence des mauvaises doctrines et des mauvaises actions.

Ecoutons Mgr l'évêque de Luçon ouvrant, à cette occasion, son cœur paternel à ses prêtres.

« Votre heureux concours dans la grande œuvre que le Ciel nous a confiée, leur dit-il, fut souvent pour nous la source de pures jouissances et de douces consolations. Nous venons donc avec une entière confiance faire un nouvel appel à votre piété, à votre zèle. Vous y répondrez avec cet ensemble et cet empressement qui adoucissent chaque jour les amertumes de notre pénible ministère.

« Sentinelle avancée d'Israël, une douloureuse inquiétude s'empare de notre âme à la vue des progrès toujours croissants de l'impiété, du débordement des mauvais livres, de l'effrayante propagation des doctrines de mort qui pénètrent, de mille manières, jusque dans les hameaux les plus retirés. Nous le disons avec larmes: des associations irréligieuses surgissent de toutes parts. Leurs membres, liés par d'affreux serments, font tous leurs efforts pour conduire par le mensonge les peuples à l'apostasie; et tous les jours nous avons à gémir sur la perte de quelques nouvelles victimes de la séduction propagée à grands frais par ces milliers de volumes impies et immoraux, colportés avec

tant d'audace dans nos villes et nos campagnes.

« Au milieu de ce déluge d'immoralité, qui menace de tout engloutir, resterons-nous impassibles? Nous contenterons-nous de répandre quelques larmes stériles sur la perte des âmes? Les jours sont mauvais et les secours ordinaires de notre saint ministère deviennent insuffisants, dans des temps de crise et de corruption. Recourons donc avec une foi vive aux armes spirituelles que Jésus-Christ, notre divin Maître, tient en réserve, et met à notre disposition pour les jours de tentations et d'épreuves : et, *C'est moi qui vous l'assure*, disait-il à ses disciples, *si deux d'entre vous s'unissent sur la terre pour demander quelque chose, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux; car, en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles.* (*Matth.* XVIII, 19, 20.) L'union des cœurs et la prière en commun, voilà donc les armes puissantes que le ciel lègue à la terre pour combattre ses ennemis et triompher. C'est par cette union indissoluble, et cette prière fervente, que nos pères dans la foi ont vaincu toutes les oppositions et la fureur de l'enfer. C'est dans les souterrains et les catacombes que, réunis et persévérants dans la prière, ils puisaient cette force divine qui épouvantait leurs propres persécuteurs. Jamais l'Eglise n'a employé d'autres armes, jamais elles ne l'ont été sans succès.

« Fidèles à notre haute mission et aux nobles traditions de l'Eglise notre mère, nous venons vous exhorter, par les entrailles de Jésus-Christ et par sa miséricorde, à préserver de la contagion et des périls qui la menacent, la portion du troupeau confiée à vos soins ; faisons tous ensemble de généreux efforts pour ranimer dans nos églises l'esprit d'union, de charité et de prière, qui ne faisait, de tous les Chrétiens de l'Eglise naissante, qu'un cœur et qu'une âme. (*Act.* IV, 32.) Le Père commun des pasteurs et des fidèles nous fournit en ce moment un moyen facile, et que nous croyons propre à produire au milieu de nous cette sainte union qui rend invincible, selon l'oracle sacré : *Un triple cordon se rompt difficilement : « Funiculus triplex difficile rumpitur. »* (*Eccle.* IV, 12.)

« Une pieuse association qui a pris naissance en France, et qui déjà produit des fruits abondants de grâce et de bénédiction, vient d'être sanctionnée et consacrée par l'autorité du Saint-Siége apostolique. Cette nouvelle association se désigne sous le nom de *Rosaire vivant*, parce que ceux qui le récitent forment comme une couronne vivante qui rappelle continuellement à Marie le don précieux qu'elle nous fit elle-même du saint rosaire, dans la personne de saint Dominique. Vous connaissez tous les prodiges qu'opéra la charité de ce grand serviteur de Dieu. Qui sait si, malgré notre indignité, nous ne déterminerons pas la très-sainte Vierge à s'armer encore en faveur de notre infortunée patrie? Fléchir la colère de Dieu, par l'entremise de Notre-Dame du Saint-Rosaire, obtenir la conversion des pécheurs et conserver la foi dans le royaume de France, telles sont les nobles fins que se propose l'association du Rosaire vivant. Pour cet effet, on répand avec profusion des objets de dévotion, tels que crucifix, médailles, chapelets, et surtout livres de piété propres à instruire.

« Il nous serait difficile de vous exprimer ici avec quelle ardeur nous désirons le développement et le progrès de cette sainte association pour l'établissement de laquelle nous nous flattons de votre pieux concours. Vous comprendrez aisément pourquoi nous mettons tant d'intérêt à l'érection et au développement de cette nouvelle association spirituelle, si vous considérez un instant avec nous la véritable cause qui afflige l'Eglise. L'isolement et l'indifférence d'un grand nombre de Chrétiens, d'une part; l'union, les sacrifices, l'action continuelle des ennemis de la religion, d'autre part : voilà la véritable cause de nos malheurs et de ceux plus grands encore qui nous menacent. Faisons donc de généreux efforts pour réveiller nos frères et nos enfants en Jésus-Christ de la funeste léthargie dans laquelle plusieurs sont ensevelis. Faisons-leur entendre les oracles de de l'Esprit-Saint : *Il vaut mieux être en société que d'être seul; malheur à l'homme seul, parce que, lorsqu'il sera tombé, il n'aura personne pour le relever.* (*Eccle.*, IX, 10.) A l'aspect des loups ravissants, les brebis se réunissent, se pressent autour du pasteur, et cherchent leur salut sous la protection de sa houlette. »

Touchante sollicitude ! et ce n'est pas un évêque seulement qui parle ainsi, ce sont presque tous nos évêques ; en sorte que la recommandation qu'on vient de lire doit être regardée, non pas comme celle d'un évêque, mais bien de l'épiscopat, et surtout de l'épiscopat français, c'est-à-dire du corps le plus distingué peut-être qui fut jamais, par ses vertus non moins que par ses lumières.

S

SACREMENTS.

Objections.—Ce que l'Eglise nous enseigne des sacrements est bien étrange. — Pourquoi Dieu se sert-il de ces canaux, comme vous les appelez, pour faire arriver jusqu'à nous la grâce qu'il peut si bien nous communiquer immédiatement? — Si nous éprouvons de la répugnance à admettre les sacrements en général, nous n'en éprouvons pas moins

à admettre chacun d'eux en particulier. Que signifie tout cela?

—

Réponse. — « Sans doute, au premier abord, ce que l'Eglise nous enseigne des sacrements paraît étrange, » répond ici l'auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme;* «mais qu'est-ce qui n'est pas étrange dans ce qui touche aux fins de l'homme, si ce n'est pour ceux qui ne réfléchissent pas? Hésiter à reconnaître la divinité de l'Eglise, par la raison qu'elle renferme des choses étranges, est une vraie contradiction; car le propre de la religion étant de nous arracher à notre état naturel d'ignorance, elle doit nécessairement comporter des choses que naturellement nous ignorons; des choses nouvelles, surnaturelles, étranges : d'où il suit qu'à moins d'ignorer que nous ignorons tout de l'autre vie, ce qui serait la pire des ignorances, à moins d'être insensibles à cet état, ce qui serait la pire des insensibilités, il faut admettre l'étrangeté en matière de religion, si je puis m'exprimer de la sorte, comme une condition nécessaire de la vérité. Cette pensée, bien qu'élémentaire, échappe toujours; et nous ne saurions trop la rappeler à notre esprit, et l'y tenir présente, comme un correctif de notre incrédulité. Elle trouve particulièrement son emploi dans le sujet qui nous occupe, parce que c'est l'un des plus intimes et des plus mystérieux de tout le christianisme.

« Il est une autre réflexion également solide et exacte, qui doit nous frapper en général, et surtout ici. C'est que les points les plus mystérieux de la doctrine chrétienne répondent à des points plus mystérieux encore de notre nature, et ont pour objet de les expliquer et de les faire disparaître, avec cette immense différence que les mystères de notre nature, par eux-mêmes sont absolus, inconciliables, désespérants, et que les mystères de la religion présentent un enchaînement lumineux qui les explique les uns par les autres, et surtout une vertu vivifiante qui en démontre les principes par les résultats.

« Par exemple, à côté du mystère religieux de la grâce, se trouve le mystère naturel de la concupiscence; mystère bien plus absolu, bien plus inconciliable par lui-même avec l'idée d'ordre à laquelle toutes nos autres idées doivent venir se rapporter. Maintenant, si nous passons du fait de la concupiscence au phénomène de sa transmission, nous trouverons la même étrangeté plus grande que dans la transmission de la grâce. Qu'est-ce qui nous paraît si étrange dans la transmission de la grâce? C'est que le *penchant au bien* soit en nous le fruit du mérite d'autrui, de Jésus-Christ. Mais le *penchant au mal*, ou la concupiscence que nous apportons en naissant, est-elle le fruit de notre démérite? N'est-on pas forcé d'admettre qu'elle précède en nous l'action de notre liberté, et non-seulement qu'elle la précède, mais qu'elle la paralyse? Trouvera-t-on étrange qu'un phénomène tout spirituel, comme la grâce, soit communiqué par des voies matérielles et sensibles comme les sacrements? Mais la concupiscence, comment nous est-elle communiquée, si ce n'est par la voie matérielle de la génération? Expliquez-moi comment l'acte aveugle de la génération, la voie de la chair et du sang, fait couler en moi avec les maladies du corps les maladies de l'âme; et je vous expliquerai comment la participation sensible aux sacrements en opère la guérison! Expliquez-moi ma solidarité charnelle en Adam, et je vous expliquerai ma solidarité sacramentelle en Jésus-Christ! Expliquez-moi, en un mot, la concupiscence par la génération, et je vous expliquerai la régénération par la grâce! Et maintenant, si nous pressons davantage les choses, nous verrons que la grâce et sa transmission sont bien moins inconcevables que la concupiscence. Si la grâce nous vient de Jésus-Christ, si elle nous arrive par des voies matérielles, il faut autre chose pour qu'elle nous soit acquise : c'est notre *volonté*, notre *mérite* propre, tandis que notre *volonté* et notre *démérite* sont étrangers à la transmission de la concupiscence. Le mystère du mystère, si je puis ainsi dire, c'est que la dépravation de la volonté dans la race humaine se transmette sans le concours de la volonté, ce qui n'a pas lieu dans le mystère de la grâce, où la transmission du bien ne s'opère que par l'adhésion de la volonté humaine à la divinité de Jésus-Christ.

« Chassons donc ces terreurs puériles que soulèvent en nous les mystères de la religion, bien moins accablants que ceux de la nature. C'est avoir peur de son ombre; car le mystère nous suit, et s'attache partout à nos pas comme une ombre. Il n'y a que les esprits faibles qui ne croient rien, ou qui croient tout. La force et la justesse de l'esprit, la vraie philosophie, consistent, en évitant la superstition, à acquiescer à une foi raisonnable. Et quoi de plus raisonnable que la foi chrétienne? Quoi de plus décisif, outre la sagesse que nous révèle l'étude de ses mystères, que l'épreuve de l'expérience, à laquelle elle en appelle elle-même par cette belle parole de son Auteur : « L'homme qui voudra faire la volonté de mon Père connaîtra si ma doctrine vient de lui, ou si je parle de mon chef? »

Cette réflexion, toujours vraie, l'est particulièrement ici. Nul de ceux qui reçoivent les sacrements en de saintes dispositions ne trouve étrange ce que l'Eglise nous en dit. Il n'y a que ceux qui ne les reçoivent pas ou qui les reçoivent mal; il n'y a que ceux qui ne les connaissent pas, et qui n'en ont point surtout la connaissance pratique.

Pourquoi, nous disent-ils, Dieu se sert-il de ces canaux, comme vous les appelez, pour faire arriver jusqu'à nous la grâce qu'il peut si bien nous communiquer immédiatement?

Sans doute, Dieu peut facilement nous accor-

der sa grâce immédiatement et sans l'entremise des sacrements, et il le fait à chaque instant, puisque cette grâce est accordée à nos prières particulières, puisqu'elle nous est donnée sans que nous la demandions, à l'heure de notre insouciance, de nos plaisirs, et peut-être même de nos crimes, témoin l'ardent persécuteur, terrassé par elle sur le chemin de Damas, et changé miraculeusement en propagateur zélé de la religion chrétienne. Mais, s'il veut se servir ordinairement, pour cela, de moyens établis par lui, que nous appelons sacrements, et que nous regardons, en effet, comme les célestes canaux de la grâce, qui sommes-nous pour blâmer sa conduite? Que dis-je? n'est-ce pas une raison de plus de le remercier et de le bénir? Soulevons le voile du mystère, et, au flambeau de la raison, comme à celui de la foi, nous découvrirons des raisons aussi solides que nombreuses de leur institution.

« La première et la plus frappante,» ajoute le même auteur, « est celle-ci : Si l'homme n'avait point eu de corps, les vrais biens lui eussent été donnés dépouillés de toute enveloppe étrangère; mais puisque l'âme est unie au corps, il fallait que les choses sensibles fussent pour elle un moyen de connaître les choses invisibles. C'est l'ordre de la nature elle-même. Les choses les plus spirituelles n'arrivent ordinairement à l'âme que par l'entremise des sens. D'où il suit que la transmission de la grâce par la voie sensible des sacrements, est moins étrange, quand on y réfléchit, que si elle avait toujours lieu d'une manière immédiate.

« Cette première raison se fortifie de celle-ci : que la grâce ne nous étant pas acquise *involontairement*, ainsi que nous l'avons observé, il faut que nous y correspondions. Or, cette correspondance demande, de la part de Dieu, un avertissement de nous y disposer, et, de notre part, la manifestation de nous y soumettre; ce qui a lieu par l'entremise des sacrements, qui sont comme les rendez-vous de la grâce de Dieu et de la fidélité de l'homme.

« Notre esprit, d'ailleurs, a de la peine à croire les choses qui ne lui sont que promises; aussi voyons-nous que toute l'histoire de la religion, depuis son commencement, présente une suite de signes et de figures par lesquels Dieu confirmait la certitude de ses promesses. Il était donc conforme à cette exigence de notre esprit, et à cette conduite de Dieu, que Jésus-Christ, en nous promettant le pardon de nos fautes, la grâce céleste, et la communication du Saint-Esprit, établît des signes sensibles qui fussent comme des gages par lesquels il se liait envers nous, et des garants infaillibles de sa fidélité à exécuter ses promesses.

« N'oublions pas, ensuite, que l'homme est appelé par la nature à vivre en société avec ses frères, et que la religion a pour objet de resserrer et de consacrer les liens de cette société. Or, aucune société d'hommes, à quelque religion vraie ou fausse qu'ils appartiennent, ne saurait exister, s'ils ne sont liés par quelque signe ou marque sensible qui les unisse entre eux, et qui les distingue de ceux qui sont en dehors de cette société. Les sacrements produisent ce double effet : ils distinguent les Chrétiens des infidèles, et ils sont comme un lien sacré qui les relie entre eux. Par les sacrements, nous professons extérieurement notre foi, et nous la faisons connaître devant les hommes. Par leur commune participation, nous sommes d'autant plus enflammés de cette charité qui doit nous animer les uns pour les autres, qu'ils nous unissent des liens les plus étroits et les plus sacrés, et qu'ils nous font membres d'un seul et même corps, non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité.

« Il est encore une autre raison de l'institution des sacrements, bien importante aux yeux de la piété chrétienne : c'est qu'ils domptent et répriment l'orgueil de l'esprit humain, et qu'ils nous forcent à la pratique de l'humilité. Nous avions abandonné Dieu d'une manière outrageante, pour nous livrer aux créatures; et, par les sacrements, nous sommes forcés de dépendre des choses sensibles pour obéir aux volontés de Dieu.

« Enfin, il est une raison plus profonde et plus immédiate, c'est celle qui explique le dogme même de l'Incarnation. L'homme était devenu charnel et grossier. Son âme s'était épaissie jusqu'à s'identifier avec la chair, où, selon l'expression d'un ancien, citée par Cicéron, *elle était ensevelie comme dans un tombeau*. De plus en plus passée dans les sens et tout au dehors, elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien des choses de l'esprit, et les portes du monde invisible s'étaient, pour ainsi dire, refermées sur elle. Pour se redonner à l'homme, il fallait que la raison divine adaptât ses communications à notre infirmité. Il fallait qu'elle sortît elle-même des profondeurs de l'invisible, et qu'elle se signalât à nos yeux sous une forme et par des attributs extérieurs et sensibles, afin de rentrer ensuite par les portes des sens au dedans de nous, et d'y réédifier *l'homme spirituel*. Il fallait qu'elle suivît l'homme dans la voie où il s'était égaré, et que, le prenant à cette extrémité, elle le fît remonter par le même chemin, de la chair à l'esprit, du visible à l'invisible, de la foi à l'intelligence, des ténèbres à la lumière. A cet effet, il fallait qu'elle-même se proportionnât à la faiblesse de notre vue en se voilant, se fît charnelle et visible, et que toutes les vertus qu'elle voulait nous faire pratiquer, elle les fît entendre aux oreilles, elle les représentât aux yeux, elle les fît toucher aux mains, elle les inoculât enfin à travers cette même chair *spiritualisée* par la grâce, comme dans l'état naturel l'esprit avait été *charnalisé* par le péché. De là l'Incarnation et les sacrements qui en sont comme l'extension.

« Il y aurait de l'inconséquence à prendre isolément le dogme de l'Incarnation, pour admettre ensuite des communications immédiates et purement spirituelles entre Dieu et

l'homme ; car pourquoi Dieu se serait-il incarné, si ce n'est parce que l'homme avait besoin d'un *médiateur*, et d'un médiateur *visible?* Le Verbe éternel ne serait donc venu un moment sur cette terre que pour revêtir notre chair comme un manteau de théâtre, et, son rôle historique fini, nous laisser, comme devant, sans communication avec le monde invisible, et obligés en quelque sorte, selon la belle expression de saint Paul, de *chercher Dieu avec les mains et comme à tâtons?* Non! il est venu fonder un ordre nouveau, fondé lui-même sur l'Incarnation, sur la médiation visible de la Vérité, qui, selon l'expression de Bossuet, est devenue personnellement résidente parmi les hommes; et c'est à cette fin qu'il a établi une Eglise dans la parole de laquelle sa doctrine est incarnée, comme sa grâce l'est dans les sacrements. C'est ce qui fait qu'il n'y a de vrai christianisme que dans le catholicisme, parce que le catholicisme porte tout entier, dans l'enseignement de sa doctrine, dans l'administration des sacrements, et jusque dans son culte et ses cérémonies, sur des relations du même genre, et qu'il est dans son ensemble comme un magnifique rayonnement de l'Incarnation; tandis que le protestantisme, en abstrayant le christianisme, en lui retranchant toutes ses relations sensibles, lui a ôté son motif en lui enlevant son but, et par ce défaut de conséquence a vu s'infirmer en lui jusqu'au principe, jusqu'au dogme de l'Incarnation, lequel a expiré dans l'isolement et s'est évanoui dans le vide, ne laissant après lui que le socinianisme, que le déisme, où on devait aboutir par là nécessairement. Les sacrements sont donc comme les organes divins de l'Incarnation ; c'est par eux que l'Incarnation divine se particularise en chacun de nous, et que tous les fidèles deviennent, avec leur divin Médiateur, comme un seul corps mystique, où il vit en eux et eux en lui. »

Si nous éprouvons de la répugnance à admettre les sacrements en général, nous dit-on encore, nous n'en éprouvons pas moins à admettre chacun d'eux en particulier. Que signifie tout cela?

Et nous, nous n'hésitons point à répondre : Si la sagesse de la divine Providence éclate à nos yeux dans le principe même de l'institution des sacrements, cette même sagesse n'éclate pas moins dans l'établissement de chacun d'eux en particulier. Mais, avant d'entrer dans aucun détail à ce sujet, apportons ici une preuve de fait, qui est en même temps la plus simple et la plus solide, la plus accessible à toutes les intelligences et la plus inattaquable.

Il y a dix-huit cents ans que ces sacrements ont été établis sur la terre, avec la religion, dont ils sont une partie essentielle. Depuis ce temps-là, attaqués par les uns, profanés par les autres, ils n'ont pas cessé de produire en tout temps et en tout lieu les fruits les plus abondants de sanctification et de bonheur. *Que signifie cela?* vous demanderai-je à mon tour. Comment ces pratiques *étranges*, comme vous avez dit vous-même, sorties d'un pays précédemment inconnu au monde, ont-elles été rapidement propagées par toute la terre par quelques hommes sans naissance, sans argent, sans science, sans puissance, dépourvus, en un mot, de tous les moyens propres à se faire écouter de leurs semblables? Comment se sont-elles toujours maintenues, tandis que les institutions les plus sages en apparence et le plus solidement établies ont de la peine à durer quelques siècles seulement? C'est qu'il y a en elles, il faut le reconnaître, une sagesse tout à la fois naturelle et divine ; de sorte que celui qui en rejetterait la sagesse divine ne serait que plus obligé à en reconnaître la sagesse naturelle.

Cela dit, entrons dans quelques explications sur chacun des sacrements en particulier. Les explications que nous allons donner se trouvent partout. Nous les empruntons, en grande partie, à l'apologiste que nous citions tout à l'heure, lequel les a lui-même empruntées aux apologistes qui l'ont précédé.

Les sacrements sont au nombre de sept; ils ont été disposés le long de la route de la vie, de manière à s'emparer de toutes ses périodes, à présider à toutes ses évolutions.

L'homme naît à la vie de la chair en entrant dans le monde, à la vie de l'intelligence et de la volonté en entrant dans l'adolescence, a la vie sociale en entrant dans l'âge mûr, et enfin à la vie éternelle en mourant.

Indépendamment de ces quatre périodes de vie, on peut dire qu'à partir de la seconde il renaît ou peut renaître chaque jour par l'action répétée de sa liberté sur son perfectionnement moral.

Les sept sacrements correspondent de la manière la plus admirable à ces divers états de notre existence.

Le baptême est le sacrement par lequel nous entrons dans la société chrétienne : il nous *lave* devant Dieu du péché originel, nous revêt d'innocence comme d'une robe blanche, et nous fait passer de la *famille* d'Adam à celle de Jésus-Christ. Il dépose dans notre âme un levain de grâce qui fermente en secret, se développe avec notre raison et notre volonté, et tend à neutraliser le vieux levain de la concupiscence qui est dans notre chair, et qui doit soulever plus tard tant de désordres.

Le second âge, celui de l'adolescence, amène avec lui la fougue des passions et l'exercice de notre volonté. C'est l'âge critique et ordinairement décisif dans la vie de l'homme. Jusque-là il n'a fait que préluder à ses destinées : elles ont été dans les mains d'autrui, et vont passer dans ses propres mains. Epoque terrible et fatale à la vertu, où la barrière s'ouvre, où le combat commence, où la vie et la mort entrent dans un affreux duel ! A ce moment, la religion chrétienne intervient une seconde fois pour *confirmer* la grâce du baptême, pour *oindre*

le jeune athlete, pour le *marquer* au front du signe du salut qui doit le distinguer dans la mêlée, et pour lui infliger sur la *joue*, avec le signe de l'affront, le courage de le supporter jusqu'à la mort pour la sainte cause du devoir où il est enrôlé.

Mais ce n'est pas assez : si la confirmation donne des armes et prépare à la lutte, elle ne rend pas invulnérable. Elle nous laisse courir des chances mortelles, où plus d'une fois nous pourrons faillir et recevoir des blessures qui nous mettront hors de combat. Dans cette prévision, la religion chrétienne nous fait accompagner, à partir de ce moment, par deux sacrements qui, à la différence de tous les autres, peuvent se recevoir souvent, et dont l'un est comme le *vulnéraire* et l'autre le *cordial* de l'âme. Je veux parler des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Si je voulais rappeler les idées les plus saillantes qui se trouvent, au sujet du sacrement de pénitence, dans tous les maîtres de la vie spirituelle, je dirais des choses admirables : c'est le second baptême des Chrétiens qu'ils peuvent recevoir à toute heure de la vie; c'est la piscine de la loi nouvelle où la miséricorde infinie plonge elle-même toutes les âmes mortes ou infirmes pour les rappeler à leur état primitif; c'est la planche salutaire que la main du Seigneur présente à ses enfants, après le naufrage, pour les faire sortir de l'abîme et les conduire au port de l'éternité... Mais ne nous arrêtons point, en ce moment, à ce qui peut intéresser notre esprit ou frapper notre imagination. Ouvrons seulement notre cœur à la vue d'un si grand bienfait, et disons que, si le baptême doit exciter notre reconnaissance et notre amour envers Dieu, à plus forte raison la pénitence. Car, pardonner une fois, c'est un grand acte de bonté de la part de notre Père céleste; mais pardonner aujourd'hui, demain, après demain, tous les jours de la vie, pardonner les fautes les plus graves et les plus nombreuses... oh! pour cela, le cœur d'un père ne suffit plus, il faut le cœur d'un Dieu.

Quelque chose de plus merveilleux encore s'est opéré en nous à la réception du sacrement de l'Eucharistie, dans ce jour si mémorable communément appelé le jour de la première communion. Ce ne sont pas seulement des grâces, c'est Jésus-Christ lui-même, l'auteur de toute grâce, que nous recevons dans le plus saint des sacrements, qui tous sont saints, dans le sacrement de son amour. Ecoutez ses propres paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* (*Joan.* VI, 17.) — *Venez donc à moi, vous tous qui travailliez et qui êtes chargés, et je vous donnerai une nouvelle vie.* (*Matth.* XI, 28.) Et ce n'est pas seulement une invitation pressante qui nous est adressée, c'est un précepte formel qui nous est imposé : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (*Joan.* VI, 54.) Et ce n'est pas seulement une fois que le prodige s'opère, comme à la confirmation; ce n'est pas seulement quelquefois, aux époques les plus importantes de notre existence; c'est souvent, tous les jours de notre vie, si nous savons nous en rendre dignes. Voilà pourquoi c'est sous le voile du pain, qui est la nourriture habituelle du corps, que Jésus a voulu se cacher pour devenir la nourriture habituelle de notre âme. Afin que nous nous rendions avec plus de facilité et d'empressement aux invitations si bienveillantes de notre Dieu, la table du céleste banquet est dressée en tout temps et en tout lieu : grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants, libres ou esclaves, Juifs ou gentils, tous sont admis; et, pourvu que nous nous y présentions avec la robe nuptiale, je veux dire l'âme exempte de péché mortel, et ornée des vertus indispensables au véritable disciple de Jésus-Christ, nous y trouvons un bonheur qui ne peut être surpassé que par la félicité céleste. O mystère d'amour! ou plutôt, ô assemblage des mystères tout à la fois les plus élevés et les plus touchants! pour t'expliquer ou seulement te comprendre, l'intelligence humaine ne suffit plus, il faudrait l'intelligence divine.

Arrive l'âge mûr, l'âge social, où la vie, jusque-là agitée et hésitante, s'assied, se fixe, et peut racheter encore bien des années de dissipation et de scandale par des années de repentir et d'édification. L'homme était conduit dans le premier âge, il a dû se conduire dans le second, dans ce troisième il va conduire. Deux états sont offerts à son choix, tous deux grands, tous deux saints, tous deux dignes d'intéresser la religion aux nouveaux besoins qu'ils vont faire naître; tous deux enfin, quoique opposés en apparence, unis par de profondes analogies.

Entrer, par le mariage, dans la chaîne des générations, et transmettre le flambeau de la vie; former de deux existences une seule, et de cette seule existence en tirer plusieurs; accomplir les augustes fins de la nature, et s'associer en quelque sorte à la grande œuvre de la création, et non-seulement de la création physique, mais de la création morale, dont l'action autour de soi est si féconde pour le bien ou pour le mal, et dont les fins, dans tous les cas, sont éternelles; être époux, être auteur de l'existence! voilà le premier état, dans l'ordre de la nature, pour lequel la religion devait réserver un secours particulier. L'union des sexes, cette force aveugle qui, dans les règnes inférieurs, sème les générations et se dissout avec l'impulsion physique qui la détermine, est élevée dans l'homme à la dignité de contrat social, et devient l'œuvre de la liberté, de la réflexion, du sentiment éclairé par la pensée. La religion l'élève encore et le fait monter à la sublimité de sacrement. Dieu même y intervient avec ses grâces, et en fait un acte non-seulement licite, non-seulement noble, mais saint, où lui-même vient prendre part, apporter la dot invisible des vertus, et stipuler pour nos intérêts éternels et pour sa gloire. Le sacrement de mariage répond ainsi admirablement aux instincts de la na-

ture, en leur imprimant un cachet de dignité et de sanctification qui en purge tous les désordres, et fait tourner au plus grand bien de l'homme l'agent le plus terrible et le plus immédiat, ce semble, de la concupiscence.

L'autre état de vie pour lequel la religion a institué un sacrement est celui du sacerdoce : état si élevé, si saint, si pur, qu'on peut dire qu'il tient plus de l'ange que de l'homme, puisqu'il ne laisse un corps à celui-ci que pour le consacrer au service de Dieu et des hommes, et en faire un médiateur des grâces célestes, et en quelque sorte un sacrement parmi ses frères. Les raisons de cet admirable état touchent à plusieurs ordres d'idées qu'il serait trop long de développer ici. Nous dirons seulement qu'il a un but social et facile à saisir.

Le mariage concentre les ressources de la sollicitude de l'homme dans la famille dont il devient le chef, et à laquelle il se doit d'abord tout entier. Sous ce rapport, cet état est parfait pour la famille qu'il crée et qu'il alimente, tant que la fortune sourit. Mais pour les autres familles en débris, comme il y en a tant sur la terre, pour tous ces enfants sans père, ces vieillards sans enfants, ces veuves sans appui, ces familles entières même qui, bien que pourvues de tous leurs membres, sont comme orphelines de la Providence, et enfin, jusqu'au sein de l'opulence, pour toutes ces angoisses d'autant plus poignantes qu'elles sont plus secrètes, et ces maux d'autant plus affreux qu'ils sont recouverts de l'apparence de tous les biens; pour tous les déshérités de la fortune et du bonheur, quels qu'ils soient enfin, le mariage a quelque chose d'exclusif, de personnel, d'aveugle et de sourd, qui ne trouve souvent, dans toutes ces misères gémissantes autour de son foyer, qu'un sujet de crainte et d'anxiété pour lui-même, et qui lui fait resserrer d'autant plus ses ressources, qu'il en voit les autres dépourvus. Le sacerdoce chrétien vient précisément faire équilibre à cet état par le célibat religieux. Il balance la force absorbante du mariage par la force expansive de l'abnégation et de la charité. Il ne retire du mariage certaines existences et certaines fortunes que pour les réserver à ceux qui sont privés des ressources et des douceurs du mariage et de la famille; et, pendant que le mariage fonde et propage, il vient après lui réparer et soutenir. Intercesseur des pauvres auprès des riches, aumônier des riches envers les pauvres, consolateur et confident de tous, et en quelque sorte messager de la Providence, n'étant enfin qu'à *tous* pour être *tout à tous*, il jette entre les divers membres de la famille humaine, isolés par leurs intérêts respectifs, les doux liens de la fraternité, de la charité, et les resserre en les rattachant au centre de toute charité, au cœur même de Jésus-Christ. Tel est le but éminemment social du célibat religieux dans le christianisme, et particulièrement dans le sacerdoce.

On peut ajouter, en passant à un autre ordre d'idées, que le prêtre chrétien, pour être le digne organe de l'autorité et de la sainteté divine, pour être au-dessus des hommes, doit se montrer en lui-même au-dessus de l'homme. Et c'est ce sentiment qui, chez presque tous les peuples de l'univers, a fait considérer la chasteté comme la première condition du sacerdoce. Dans le christianisme, cette condition devenait d'autant plus indispensable, que cette religion est le *spiritualisme* par excellence, et qu'elle tend, par tous ses dogmes, par toute sa morale, par toutes ses pratiques, à former en nous l'homme *spirituel*, c'est-à-dire à assurer la prééminence de l'esprit sur la matière, de l'âme sur les sens.

Ces considérations, tout incomplètes qu'elles sont, suffisent en ce moment pour faire sentir l'éminence du sacerdoce chrétien et la nécessité d'un sacrement spécial destiné à l'investir de toutes les grâces qui doivent le sanctifier. Tel est l'objet du sacrement de l'ordre. Il perpétue, au sein de l'Eglise, la mission apostolique qu'elle reçut de Jésus-Christ; il transmet et communique à travers les âges le feu sacré dont il l'anima, et, sous ce rapport, remplit dans la société religieuse les mêmes fins que le mariage dans la société civile. En marquant le prêtre d'un sceau indélébile, il l'investit de secours qui, joints à ceux qui rejaillissent sur lui de l'administration des autres sacrements, et surtout à ceux qu'il puise lui-même directement tous les jours dans celui de nos autels, l'élèvent ordinairement à un degré de sainteté qui commande nos respects, et, alors même qu'il se montrerait infidèle à son caractère, le constituent, malgré son indignité, le dispensateur des grâces les plus abondantes et les plus pures, parce que les grâces ne sont pas attachées aux ministres, mais aux sacrements.

Enfin la vie de l'homme, quel que soit l'état qu'il ait embrassé, quel que soit le chemin dans lequel il ait marché, du crime ou de la vertu, de la prospérité ou de l'infortune, aboutit à la mort, qui est comme un étroit et sombre défilé par lequel tous les enfants d'Adam sont condamnés à passer pour se rendre au tribunal de Dieu, et commencer leurs destinées éternelles. A ce moment suprême où l'homme va cesser d'agir, où tout ce qu'il a fait dans la vie va lui être imputé, sans qu'il puisse revenir sur ses pas pour rien racheter; où le compte de ses actions, quelles qu'elles soient, va être arrêté pour toujours, la religion chrétienne intervient par un dernier sacrement, et, de même que, par le baptême, elle nous avait introduits une première fois dans la vie de la grâce, par l'extrême-onction, elle nous y rappelle et nous y fait rentrer une dernière fois aux approches de la mort.

L'extrême-onction est comme le baptême de l'autre vie; seulement, il est placé en deçà, parce qu'au delà, c'est la justice qui occupe l'entrée. Elle nous fait mourir au péché avant que nous mourions à la nature; elle ferme successivement les portes de la

concupiscence, et fait rentrer la grâce du pardon par où s'était perdue celle de l'innocence : *Par cette sainte onction*, dit le prêtre, *que le Seigneur vous pardonne tout ce que vous avez fait de mal par la vue, par l'ouïe, par le goût, par l'odorat ou par le toucher* ; et avec ces paroles, avec l'onction qui les accompagne et les prières sublimes qui les suivent, la vie de la grâce se ranime dans l'âme fidèle, et elle y opère souvent une joie et une paix si sensibles que le corps lui-même y trouve un principe de guérison, et que, dans tous les cas, l'âme en bénit et en aime les souffrances, plus quelquefois que les criminels plaisirs dont elles sont l'expiation.

Les sept sacrements sont ainsi distribués de manière à saisir toutes les parties nobles de la vie, et à introduire dans notre âme des grâces spéciales en rapport avec ses divers états. Sans doute, la grâce, dans son principe, est la même, c'est toujours la vertu de la Passion de Jésus-Christ ; mais elle nous est communiquée par les sacrements dans une direction conforme à nos besoins ; elle se spécialise dans ses effets, et se modèle en quelque sorte sur nos faiblesses, pour se mettre à la portée de notre volonté, entrer dans nos dispositions les plus diverses, et nous ramener à Dieu. Qui réfléchira sur la faiblesse humaine, sur sa misère profonde, comprendra aussi combien est profonde la sagesse, combien est divine la bonté d'une religion qui sait si bien arriver à nous, se faire nous, en quelque sorte, sans cesser d'être la perfection même de Dieu ; et, ménageant à la fois son secours et notre liberté, son action divine et notre foi, sa sublimité et notre bassesse, atteindre à ses fins avec une force invincible, par des moyens dont rien n'égale la condescendance et la douceur.

SAINTE-ENFANCE.

Objections. — Encore de l'argent, et toujours de l'argent ! — Qu'en voulez-vous donc faire aujourdhui ? — Vous parlez de racheter des enfants en Chine ; mais n'avons-nous pas nos pauvres petits enfants de France pour qui tous les sacrifices de notre charité sont à peine suffisants ?

—

Réponse. — Quoique l'Œuvre de la Sainte-Enfance soit entièrement liée à celle de la Propagation de la Foi, puisqu'elle a aussi pour but de propager l'Évangile parmi les infidèles, elle en diffère cependant en ce sens qu'elle s'adresse plus particulièrement aux enfants abandonnés ou sur le point de l'être, les recueillant précieusement, les baptisant et les élevant dans la croyance et la pratique de notre sainte religion. Comme elle a plus particulièrement l'enfance pour objet, c'est aussi sous le patronage de l'enfance qu'elle a été mise d'une manière particulière. Ce sont les enfants qui forment l'association. Ce sont eux qui payent ou sont censés payer. Voilà pourquoi sans doute la cotisation est de cinq centimes par mois seulement, et non par semaine, comme pour la Propagation de la Foi. Sage et touchante disposition qui n'a point empêché pourtant les attaques de l'impiété, des passions et de l'ignorance. En voici la preuve :

Encore de l'argent, dites-vous, et toujours de l'argent !

Mais oui, encore de l'argent ! parce que nous avons encore des bonnes œuvres à faire, et que nous ne pouvons les faire sans argent. Mais oui, toujours de l'argent ! parce que nous aurons toujours des bonnes œuvres à faire, et que nous ne pourrons les faire sans argent. Ce qu'on a dit par rapport à la guerre, on peut le dire aussi, en un sens, par rapport à la charité. Le nerf de la guerre, a-t-on dit avec raison, c'est l'argent. Le nerf de la charité, pouvons-nous dire également, avec raison, c'est l'argent. Remarquez bien nos paroles, et gardez-vous de les exagérer ou de les changer. Nous entendons que l'argent est le moyen fort, énergique, efficace, de la charité, et non pas la charité elle-même, comme on entend que l'argent est le moyen fort, énergique, efficace, de la guerre, et non pas la guerre elle-même. L'argent seul n'engendre rien que la corruption. Ce qui fait la charité, c'est l'âme embrasée d'un rayon divin ; de même que ce qui fait la guerre, c'est l'âme illuminée du génie militaire. Mais, dans l'un et l'autre cas, il faut de l'argent, et encore de l'argent, et toujours de l'argent.

Et oui, encore de l'argent, parce que vous avez encore à vous en détacher, si vous ne voulez vous perdre par l'avarice ou la corruption. Et oui, toujours de l'argent, parce que vous aurez toujours à vous en détacher, pour combattre et vaincre les séductions sensuelles qui vous environneront toujours.

Oui, encore de l'argent, parce que vous avez encore des péchés à racheter, des mérites à acquérir pour le ciel. Oui, toujours de l'argent, parce que vous aurez toujours de nouvelles fautes à expier, de nouveaux mérites à acquérir pour l'éternité. Rappelez-vous la peinture du jugement dernier que Jésus-Christ nous fait lui-même dans son Evangile. A qui promet-il de donner ses récompenses ? A ceux qui auront détaché leur cœur des choses de la terre pour exercer toutes les œuvres de la charité. Connaissez-vous un autre moyen de les mériter ? Non. Eh bien ! ne trouvez donc point mauvais que la religion, cette divine messagère, chargée de préparer tous les hommes au jugement du Seigneur, vienne frapper encore, frapper même toujours à la porte de votre cœur, pour en faire sortir les biens périssables de la terre et y établir les biens incorruptibles de l'autre vie, dont le plus précieux est la charité.

Qu'en voulez-vous donc faire aujourd'hui ? avez-vous dit encore.

Je viens de vous le dire, des bonnes œuvres ; et quelles bonnes œuvres ! Recueillir de pauvres créatures, formées comme vous

à l'image de Dieu, rachetées par le sang de Jésus-Christ, au moment où elles vont périr dans l'eau ou dans quelque égoût, au moment où elles vont être dévorées par un animal immonde : sort affreux, présage d'un sort plus affreux encore! Les régénérer par le baptême, pourvoir à tous leurs besoins corporels et spirituels, en faire des Chrétiens d'autant plus solides que la religion aura été tout pour eux dès le premier âge, les disposer à devenir peut-être eux-mêmes des missionnaires, des propagateurs zélés, parmi leurs concitoyens, de l'amour de Dieu et de tous les hommes, mais principalement de leurs bienfaiteurs.... Est-ce assez? le bienfait est-il assez important à vos yeux pour le sacrifice qu'on vous demande? Quel sacrifice, Grand Dieu! un sou par mois! et vous hésitez? Mais quelle mère, fût-elle pauvre, refuserait de donner cela à son enfant, ou pour son enfant, en considération du moindre avantage temporel?

Ce que nous voulons en faire? — Je vous l'ai dit encore, en détacher votre cœur, de crainte qu'il ne se corrompe à ce contact dangereux; vous en faire des amis qui vous recevront dans les tabernacles éternels, quand la terre viendra à vous manquer. Trouvez-vous perdre à cet échange? N'est-ce pas un gain pour vous, le plus grand que vous puissiez faire, un gain qui ne peut s'expliquer que par l'infinie miséricorde du Seigneur? D'ailleurs, qu'en feriez-vous vous-même, de cet argent? Vous l'enfouiriez, peut-être, dans la terre, avec votre cœur, ou vous vous en serviriez pour satisfaire vos passions. Dans l'un et l'autre cas, jouissances passagères et trompeuses en cette vie, peine éternelle et infinie en l'autre vie. Servez-vous-en donc plutôt, je vous le répète, pour goûter, dès ici-bas, les délicieuses jouissances de la vertu, et vous assurer, dans le ciel, ses inénarrables récompenses.

Ce que nous voulons en faire? — En doutez-vous par hasard? Concevez-vous quelque soupçon sur notre probité? Ce serait une bien grande injustice. Voyez plutôt. Nous donnons comme vous, et souvent infiniment plus que vous. Nous donnons notre repos, tout ce que nous avons de plus cher au monde, notre santé, et, s'il le faut, notre vie. Car ce que l'Apôtre disait aux fidèles de son temps a ici son application rigoureuse : *C'est vous que nous cherchons, et non vos biens; puisque ce n'est pas aux enfants à amasser des trésors pour leurs pères, mais aux pères pour leurs enfants. Aussi, pour ce qui est de nous, nous donnerons tout volontiers, et nous nous donnerons encore nous-mêmes pour vos âmes : « Non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos. Nec enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filiis. Ego autem libentissime impendam et super impendar ipse pro animabus vestris. »* (*II Cor.* XIII, 14, 15.) Que dis-je, pour vos âmes? pour l'âme du plus petit, du plus inconnu, du plus éloigné de nos frères. Que le cri de ces pauvres enfants pour lesquels nous sollicitons votre charité vienne à frapper le cœur de l'un de nous, et lui faire connaître, à je ne sais quel signe mystérieux, que la volonté de Dieu l'appelle en ces lieux éloignés, pour y annoncer et y faire pratiquer son Evangile, il n'hésite pas un seul instant. Biens, famille, patrie, jouissances même de la vertu, il a tout quitté immédiatement. Il traverse les mers, brave les tempêtes, aborde sur une terre inhospitalière, met tout en œuvre : prières, exhortations, instructions, pour faire lever la lumière de l'Evangile sur ces malheureux plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et assis à l'ombre de la mort. Quand, après des travaux, des peines et des souffrances incroyables, il se voit à la veille d'arriver à quelque résultat, l'intempérie du climat, l'excès des fatigues ou la cruauté des hommes, et peut-être même toutes ces causes à la fois le font mourir au sein de son triomphe. Mais non, il ne meurt pas, il ne peut même mourir; car il est impérissable. Il ne fait que passer de cette vie à une vie meilleure, où il va recevoir la récompense promise à ses travaux, et demander celle qui a été également promise à votre charité. Comprenez-vous actuellement pourquoi nous vous pressons avec tant d'instances de joindre vos sacrifices aux nôtres pour l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres et spécialement de celle dont il est question ici?

Vous parlez de racheter des enfants en Chine, avez-vous ajouté; mais n'avons-nous pas nos pauvres petits enfants de France pour qui tous les sacrifices de notre charité sont à peine suffisants?

C'est bien le cas d'appliquer ici la belle parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Il faut faire ceci, et ne pas omettre cela : « Hæc oportuit facere, et illa non omittere. »* (*Matth.* XXIII, 23.) Vous allez me dire peut-être que vous ne pouvez faire l'un et l'autre à la fois. Vous ne pouvez!.. Ce mot n'est pas français, a dit un homme d'esprit, et plus encore de cœur. Et moi je dis que, s'il n'est pas français, il est encore moins chrétien, surtout quand il s'agit de charité. La charité chrétienne, voyez-vous, c'est ce soleil des âmes dont les divins rayons, atteignant jusqu'aux extrémités de la terre, et au delà, ne doivent laisser aucun être en souffrance. Vous allez me dire encore peut-être qu'il est pourtant bien de commencer par les siens, et que Notre-Seigneur, qui était la charité même, a dit en propres termes, dans une occasion semblable, *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens : « Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. »* (*Matth.* XV, 26.) *Oui*, puis-je vous répondre avec la Chananéenne, dont il ne voulait qu'éprouver la foi; *mais, du moins, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres : « Etiam, Domine, nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum. »* (*Ibid.*, 27.) Ce que nous vous demandons, chaque mois, pour nos pauvres petits abandonnés, ne représente pas certainement la valeur des miettes de pain qui tombent de votre

table, pendant le même espace de temps, et que mangent les chiens ou autres animaux semblables. Le refuserez-vous à ces êtres qui, bien loin d'être des chiens, ont été créés comme vous à l'image de Dieu, rachetés par le sang de Jésus-Christ, ainsi que je vous le rappelais tout à l'heure? Le refuserez-vous, quand vous savez qu'ils sont dans un besoin si pressant, entourés de deux sortes de bêtes, dont les unes vont dévorer leurs corps, pour le temps, et les autres leur âme, pour l'éternité?... — Mais enfin, ajoutez-vous, cette œuvre n'est point rigoureusement obligatoire, pour moi surtout qui ai les miennes auxquelles je tiens avant tout.—Sans doute; mais ce qui est rigoureusement obligatoire, c'est de ne point la mépriser, c'est de ne point l'attaquer, c'est de ne point refroidir le zèle de ceux qui l'accomplissent. *L'esprit de Dieu souffle où il veut : « Spiritus ubi vult spirat* (*Joan.* III, 8) ; et malheur à vous, trois fois malheur, si vous l'empêchez d'aller où Dieu l'envoie. Qu'arriverait-il, si l'idée que vous mettez en avant venait à prévaloir? — Gardons-nous bien d'aller exercer la charité en Chine, avez-vous dit. — Gardons-nous de sortir de l'Europe, dira un autre. — Ne sortons point de la France, dira un troisième. — Ni de notre département ajoutera quelqu'un ; — Ni de notre canton, ni de notre ville, ni même du quartier, diront d'autres encore. — Si bien qu'à la fin il en viendra un qui ne craindra pas de dire : *Chacun chez soi! chacun pour soi!* Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est ce glacial égoïsme qui, se renfermant en lui-même, laisse tout périr autour de lui. Ah! plutôt, que la charité chrétienne se dilate de plus en plus, et que, sans cesser de répandre parmi nous ses bienfaits, elle les porte cependant jusqu'aux parties les plus reculées de la terre! Où en serions-nous nous-mêmes actuellement, si, au moment où les Denis, les Gatien et les autres envoyés du Saint-Siége quittaient la capitale du monde chrétien pour venir évangéliser notre pays, une voix les eût arrêtés, en leur disant aussi : « Pourquoi aller évangéliser des peuples inconnus, tandis que ceux qui sont à vos côtés réclament tous vos soins? » Nous serions peut-être encore sous la domination d'une idolâtrie sanguinaire qui sacrifiait à de fausses divinités des victimes humaines; en sorte que vous-même, qui attaquez si imprudemment la charité chrétienne, ne devez peut-être qu'à sa divine influence de ne pas périr, en ce moment, sous le couteau ou dans les flammes, comme tant d'autres sont morts si malheureusement.

Ecoutez ce que nous disions de cette œuvre, au moment de son établissement, en rappelant les bienfaits de notre religion.

« A ce que nous avons dit sur la Propagation de la foi se lie naturellement ce que nous avons à dire sur le rachat des enfants en Chine. Cette œuvre n'est encore qu'à son berceau; mais telle est, à nos yeux, la puissance du catholicisme, que nous parlerons de ses bienfaits à venir avec la même assurance que de ses bienfaits accomplis.

« Nous ne cesserons de le dire, c'est le catholicisme qui, par ses doctrines saintes et ses pratiques salutaires, a toujours protégé la faiblesse humaine. Voilà pourquoi, avant la naissance de Jésus-Christ, l'enfant était presque partout négligé, abandonné, mis à mort. Voilà pourquoi cette épouvantable barbarie subsiste encore dans les contrées que l'Evangile n'a point encore régénérées, et particulièrement en Chine. Ecoutons à ce sujet un écrivain anglais : *Ou bien les sages-femmes étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude et se font payer pour cette exécution, ou bien on les jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore longtemps avant d'expirer. Les cris qu'ils poussent feraient frémir partout ailleurs la nature humaine; mais là, on est accoutumé à les entendre, et on n'en frémit pas. La troisième manière de s'en défaire est de les exposer dans les rues, où il passe tous les matins, surtout à Pékin, des tombereaux sur lesquels on charge ces enfants pour les jeter dans une fosse. On ne les recouvre point de terre, dans l'espérance que les Mahométans en viendront tirer quelques-uns. Mais, avant que les tombereaux qui doivent les transporter à la voirie soient arrivés, très-souvent les chiens, et surtout les cochons, qui remplissent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfants tout vivants. Pour la seule ville de Pékin, on assure qu'en trois ans on a compté* 9,702 *enfants destinés à la voirie, et cela, sans parler de ceux qui avaient été écrasés sous les pieds des chevaux ou des mulets, ni de ceux que les chiens et les cochons avaient dévorés, ni de ceux qu'on avait étouffés au sortir du sein de leur mère, ni de ceux dont les Mahométans s'étaient emparés, ni de ceux qu'on avait détruits dans les endroits où personne ne pouvait les compter....*

« Je sens ma main se glacer d'effroi en transcrivant ces mots, et je m'arrêterais épouvanté, si je n'avais à parler des grandes miséricordes mises en opposition avec cette grande calamité.

« Avant de continuer, qu'on me permette une réflexion : L'homme jouit, sans y penser, des bienfaits de la religion, à peu près comme son œil de la lumière du jour. Il lui arrivera même de la mépriser, de l'attaquer avec acharnement. Nous le voyons cependant, celui-là même qui l'insulte n'est redevable peut-être qu'au changement qu'elle a opéré dans les croyances et dans les mœurs de n'avoir point été jeté au milieu des rues, à sa naissance, pour devenir la proie des animaux immondes, ou bien pour être ramassé, le matin, dans un tombereau, et être porté de là dans une fosse publique avec les immondices.

« Après avoir raconté aussi les scènes d'horreur dont nous avons parlé plus haut, et que nous avons mieux aimé emprunter à une plume anglaise, pour que personne ne soit tenté de les révoquer en doute, le R. P. Mouly laisse échapper de son cœur attendri ces paroles déjà consolantes, quand on pen-

se à l'écho que trouve toujours en Europe, et principalement en France, le cri de nos missionnaires : *Oh! j'espère qu'un jour la Providence aura pitié de ces pauvres petits enfants, qu'elle leur procurera un cœur tendre et paternel dans un autre Vincent de Paul. Elle a su prendre soin des enfants trouvés de l'Europe; elle exercera bien un jour la même miséricorde envers ceux de la Chine : c'est un de nos vœux les plus ardents.* Ce noble vœu s'accomplit en ce moment. Monseigneur l'évêque de Nancy s'est mis à la tête d'une œuvre pour le rachat des enfants abandonnés dans les pays infidèles, et particulièrement en Chine : *Ces enfants*, dit-il, *seront baptisés et élevés avec soin dans la religion catholique. Les plus capables pourront devenir catéchistes, missionnaires; et sauvés eux-mêmes au moment où ils allaient périr, ces nouveaux Moïses deviendront les sauveurs de leurs frères.* Qui ne voit au premier coup d'œil les immenses résultats que cette œuvre doit avoir! Monseigneur de Nancy avait d'abord pensé qu'il serait facile de la rattacher à l'œuvre pour la propagation de la foi, mais, cette association a des charges assez pesantes pour ses forces, et n'a pas cru pouvoir s'en imposer de nouvelles. Il a donc été nécessaire d'en former une seconde, qui, quoique née de la première, en serait cependant tout à fait distincte, et la corroborerait, au lieu de l'affaiblir. Les enfants seuls, dans cette œuvre, sont associés proprement dits. Ce sont eux qui donneront la modique cotisation, soit simple, soit élevée à la proportion de leurs facultés et de leur générosité, et, s'ils sont trop jeunes pour le faire eux-mêmes, d'autres, je suppose, le feront à leur place. Tous ceux qui viendront à leur aide, par des prières et des aumônes, n'auront que le titre d'agrégés.

« Or, comprenez-vous combien sera puissant, pour fléchir le ciel, ce concert de prières sorties de tant de cœurs innocents? Comprenez-vous combien sera agréable à Dieu cette obole donnée par un enfant en faveur d'un autre enfant? Et puis, voyez-vous comme ces enfants seront de bonne heure préparés aux œuvres de charité, et particulièrement à l'œuvre pour la propagation de la foi? Ces pauvres petits protégés dont ils auront été occupés dès l'âge le plus tendre, ils les aimeront comme des frères, comme des enfants; et, dans un âge plus avancé, ils pourront se dévouer à leur bonheur. Devenus plus tard missionnaires, savants, marins, soldats, exilés même, (car qui peut prévoir l'avenir?) ils verront peut-être, de leurs propres yeux, ceux que leur imagination active leur aura si souvent représentés; et là, en entendant prononcer ces mêmes noms qu'ils auront entendu prononcer si souvent en Europe, ils se croiront encore au sein de la patrie. Charité chrétienne! combien tes œuvres sont admirables! tu nous fais aimer comme nos frères tous ceux qui nous environnent; et tu nous unis par des liens invisibles à ceux mêmes dont nous avaient séparés d'immenses régions, étendant sans fin, pendant l'exil, le cercle des jouissances de notre cœur, jusqu'à ce que tu nous aies tous recueillis dans le sein de Dieu, où les âmes se pénètrent mutuellement et se confondent comme la goutte d'eau dans l'immensité des mers.

« Nous en avons encore la ferme persuasion, l'œuvre pour le rachat des enfants infidèles tirera de notre patrie ses principales ressources. Au lieu de nous en plaindre, nous ne pouvons que nous en féliciter. Nous semblions jaloux de voir les Anglais pénétrer en Chine. Ils ont obligé, les armes à la main, ce malheureux pays à recevoir un poison qui tue l'homme le plus robuste. Eh bien! ne sera-t-il pas plus glorieux pour nous de lui porter, avec des paroles de paix, le don précieux de la foi qui rappellera à la vie tant d'êtres débiles, déjà près du tombeau? Le sang de nos soldats a coulé dans un assez grand nombre de contrées, sans qu'il rougisse encore une terre si souvent arrosée du sang de nos martyrs. Enfants de la France, c'est là votre œuvre. Croisez-vous spirituellement, et élevés, jeunes encore, sur les deux ailes de la foi et de la charité, allez à la conquête du tombeau de l'humanité, comme d'autres enfants de France s'étaient croisés aussi pour aller conquérir le tombeau de leur Dieu. Plus heureux que vos prédécesseurs, vous réussirez. Et vous, mères chrétiennes, encouragez, aidez vous-mêmes vos faibles enfants à cette noble conquête. Vous les autorisez souvent à de grandes dépenses pour orner ces figures inanimées, sorties de la main des hommes, et qui sont brisées dans un instant. Ne pourriez-vous pas les élever quelquefois à de plus hautes pensées? Dites-leur donc que, dans des pays idolâtres, la créature de Dieu même, celle qu'il a formée à son image, est abandonnée, foulée aux pieds, dévorée par les bêtes; et pour recueillir ces pauvres petites créatures, pour les nourrir, les vêtir, les élever au ciel, on ne leur demande qu'une faible partie de ce qui est destiné à satisfaire leurs caprices. C'est aussi sur la coopération des mères chrétiennes que semble le plus compter le fondateur de cette œuvre. Appliquant ici la pensée de ce Vincent de Paul sur les traces duquel il se propose de marcher : « *Les voici*, leur dit-il, *oui, les voici, ces pauvres petits enfants dont nous vous demandons de devenir les mères! Voyez-les malgré la distance, voyez-les élevant, étendant vers vous leurs petites mains suppliantes... Ils mourront, privés à jamais de voir Dieu, si vous les abandonnez... Ils mourront par centaines de milliers, étouffés, noyés, écrasés, dévorés par les chiens et les pourceaux!... Ils vivront, au contraire, si vous les adoptez, si, par une légère aumône soigneusement recueillie, vous leur créez un trésor de rachat et d'éternel bonheur...* » (*Bienfaits du catholicisme.*)

—

SAINTS.

Objections. — Le proverbe le dit positivement : Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. — Pourquoi leur rendre tant d'honneurs ? Ils sont des hommes comme nous, ils ont été aussi pécheurs et peut-être encore plus pécheurs que nous.

—

Réponse. — Nous répondons, à notre article sur la sainte Vierge, aux principales difficultés qu'on peut élever relativement au culte des saints : ce n'est pas la même chose, mais c'est le même principe. Dès lors, en effet, que le Seigneur permet et veut que nous rendions à sa divine Mère un culte proportionné à son mérite et à sa dignité, il doit permettre et vouloir également que nous rendions aux saints, qui ont été ses amis sur la terre, et qu'il a associés à sa gloire et à son bonheur dans l'autre vie, un culte proportionné également à leur mérite et à leur dignité. Nous nous contenterons donc de donner ici quelques explications qui les concernent plus particulièrement.

Le proverbe le dit positivement, objectez-vous : Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

Aussi est-ce ce que nous faisons. Voyez toutes les prières que l'Eglise nous recommande d'adreser au Ciel. Ne s'adressent-elles pas à Dieu avant tout? Je suis bien convaincu qu'il n'y en a pas un parmi nous qui, avant de tourner sa pensée vers les saints, n'ait commencé par la tourner vers Dieu lui-même. Que dis-je? Mais, quand nous nous adressons aux saints, à la sainte Vierge elle-même, n'est-ce pas encore à Dieu que nous nous adressons? Rappelez-vous bien ce que nous leur disons : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous!... Saint Jean-Baptiste, priez pour nous... Saint Pierre, Saint Paul, priez pour nous!... Tous les saints et toutes les saintes intercédez pour nous!...* Priez pour nous, qui donc ? Dieu Intercédez pour nous, auprès de qui? Auprès de Dieu. Donc, au moment même où nous nous adressons aux saints, c'est à Dieu lui-même que nous nous adressons. Donc, bien loin de rien retrancher à l'honneur qui est dû à Dieu, comme au Créateur et au souverain Maître de toutes choses, le culte que nous rendons aux saints ne fait qu'y ajouter au contraire, puisque par là nous associons toute la cour céleste à l'acte de respect, de soumission et d'amour que nous accomplissons à l'égard de celui qui est le Roi du ciel et de la terre.

Il faut que ceux qui attaquent le culte des saints comme contraire au culte qui est dû à Dieu soient aveugles ou de mauvaise foi. Pourquoi, en effet, ai-je fléchi le genou devant un saint quelconque, si ce n'est pour l'inviter à le fléchir avec moi devant celui à qui appartient tout honneur, et qui est l'unique source de tous les biens. D'où il suit évidemment que la gloire de Dieu, au lieu d'être affaiblie par là, n'en est que rehaussée.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas s'adresser à Dieu directement?

Nous le faisons, je vous l'ai dit, et c'est ce que nous faisons le plus ordinairement.

Pourquoi ne pas le faire toujours ?

Je viens de vous en donner la raison principale, c'est afin de rehausser par là le culte que nous rendons à Dieu, en y associant la cour céleste.

Il y en a d'autres qui concernent les saints et qui nous concernent nous-mêmes.

Nous le faisons pour les saints, afin de leur rendre l'honneur qui leur est dû comme étant les amis de Dieu. Ils ont combattu sur la terre; ils ont été méconnus, humiliés, calomniés : il importe donc que cette même terre reconnaisse leur gloire et y applaudisse.

Nous le faisons encore pour nous-mêmes. Nous n'osons nous adresser à Dieu; nous craignons de ne point être exaucés, à cause de nos mauvaises dispositions. Tout naturellement alors nous nous tournons vers ses saints, et nous leur disons : *Priez avec nous et pour nous, vous qui êtes les amis de Dieu, afin que notre prière soit mieux accueillie!*

N'est-ce pas ce qui s'est toujours fait et ce qui se fait encore chaque jour sur la terre, non-seulement dans l'ordre de la grâce, mais encore dans l'ordre de la nature?

Si les saints qui triomphent dans le ciel étaient encore sur la terre, manifestant par des miracles, et mieux encore par la sainteté de leur vie, le crédit que Dieu donne aux siens auprès de sa souveraine majesté, avec quel empressement nous nous porterions vers eux! Nous traverserions les mers; nous irions au bout du monde, si cela était nécessaire; nous nous prosternerions à leurs pieds; nous baiserions leurs haillons, à travers lesquels il nous semblerait voir percer tout l'éclat de leurs vertus, et nous leur dirions : *Saint Pierre, saint Paul, saint Martin, priez pour nous, qui sommes pécheurs!...* Quoi! après que leur épreuve est terminée sur la terre, que leur triomphe est assuré dans le ciel, vous voulez qu'ils ne jouissent pas du même crédit auprès de Dieu? Nous ne nous tournerions pas vers eux avec le même empressement? Nous n'aurions pas la même facilité d'en être écoutés? C'est absurde. Vous nous accusez de rabaisser la gloire de Dieu : c'est vous, plutôt, et vous seuls, qui la rabaissez! Il y a toujours sur la terre des hommes d'une vertu éminente, que nous supposons encore avoir beaucoup de crédit auprès de Dieu, quoiqu'ils ne se soient pas élevés au même degré de sainteté que ceux dont nous venons de parler. N'employons-nous pas aussi quelquefois leur intercession? Ne leur disons-nous pas avec confiance : *Priez pour nous, qui sommes pécheurs!* Et nous ne pourrions pas en agir de la sorte à l'égard de ceux que Dieu a rendus participants de son bonheur et de sa gloire?

Cet appui d'une puissance inférieure auprès d'une puissance supérieure, nous le voyons implorer, nous l'implorons nous-mêmes à chaque instant, non-seulement dans l'ordre de la grâce, mais encore, comme nous l'avons dit, dans l'ordre de la nature. Vous avez une faveur à demander au chef d'un Etat, vous vous faites appuyer par l'un de ses ministres; c'est au préfet, vous vous faites appuyer par l'un de ses conseillers; c'est à un père de famille, vous vous faites appuyer par un enfant bien-aimé... La dignité du père, du préfet, du chef suprême, en est-elle rabaissée pour cela? Au contraire. Il en est de même de l'intercession des saints auprès de Dieu.

Pourquoi leur rendre tant d'honneurs? avez-vous dit encore. Ils sont des hommes comme nous; ils ont été aussi pécheurs, et peut-être encore plus pécheurs que nous.

Pourquoi leur rendre tant d'honneurs? Je viens de vous le dire : parce qu'ils sont les amis de Dieu, et que tout l'honneur que nous leur rendons plaît à Dieu, et tourne de toute manière à sa gloire.

Ils sont des hommes comme nous!... Par nature, oui; sous les autres rapports, non. Non, ils ne sont plus des hommes comme nous, car ils sont au ciel et nous sur la terre. Il est donc tout naturel que nous élevions la voix vers eux, afin qu'ils nous tendent la main et qu'ils nous aident, avec la grâce de Dieu, à arriver comme eux au port du salut.

Ils ont été aussi pécheurs, et peut-être encore plus pécheurs que nous.

C'est possible; mais ils ont cessé de l'être. Que dis-je? leur élévation a été d'autant plus grande ensuite que leur abaissement a été plus profond. La conviction de leurs fautes était comme un aiguillon qui les animait à la sainteté. Voilà pourquoi tout leur a été pardonné; voilà pourquoi ils sont rentrés en grâce auprès de Dieu, et en ont même obtenu des faveurs dont ils ne jouissaient point auparavant.

Cela est juste en soi, et se retrouve d'ailleurs partout.

C'est juste en soi, puisque l'homme n'est estimable que par ses dispositions présentes, que son passé, bien différent quelquefois, ne fait que mieux ressortir par le contraste.

Cela se retrouve partout, avons-nous dit encore, non-seulement dans la religion, mais encore dans l'Etat, dans la famille, dans les rapports les plus ordinaires de la vie.

Dans la religion, je vois un David, un Pierre, un Paul, un Augustin, comblés de toutes les faveurs célestes, malgré leurs infidélités passées.

Dans l'Etat, je vois un Condé et un Turenne effacer par d'éclatants services l'oubli de leurs devoirs dans un jour d'entraînement.

Dans la famille, je vois l'enfant prodigue recouvrer toute l'affection de son père, malgré ses longs et profonds égarements.

Dans les rapports les plus ordinaires de la vie, c'est à vous-mêmes que j'en appelle. Si vous avez un ami qui vous donne des marques du plus sincère attachement, ne le préférerez vous pas mille fois, quoiqu'il vous ait un instant oublié, je suppose, à d'autres qui ne vous auraient point oublié de même, mais qui n'ont point non plus pour vous le même attachement? Sous ce rapport, l'amour des créatures est comme celui du Créateur. C'est un feu qui purifie les âmes des taches qu'elles ont contractées, et les rend encore plus belles quelquefois qu'elles n'étaient auparavant.

Ils sont aussi pécheurs, et peut-être encore plus pécheurs que nous, avez-vous dit.

Mais ne voyez-vous pas qu'il y a là un nouvel effet de la miséricorde de Dieu à notre égard? Si, en portant les yeux au ciel, nous n'y voyions que la perfection, nous les en détournerions effrayés, et nous ne pourrions guère concevoir l'espérance d'y être un jour reçus nous-mêmes; mais quand, après avoir contemplé la divine Majesté, nous apercevons à ses côtés des hommes qui ont été faibles comme nous, malheureux comme nous, pécheurs comme nous, et peut-être encore plus que nous, et qui, par cela même, semblent nous dire à tous : « Nous avons été ce que vous êtes, tâchez de devenir ce que nous sommes, » nous nous sentons immédiatement consolés, ranimés, capables de faire ce que nous n'aurions jamais fait, si ce touchant spectacle n'eût frappé nos regards.

SAVANTS ET GENS D'ESPRIT INCRÉDULES.

Objections. — Et Voltaire, et Rousseau, et tant d'autres savants et gens d'esprit qui ne sont point pour la religion! — Je remarque qu'ils se montrent particulièrement hostiles à la religion catholique. — Qu'avez-vous à leur opposer?

—

Réponse. — L'autorité est ce qui fait ordinairement le plus d'impression sur les hommes, quels qu'ils soient, grands ou petits, savants ou ignorants. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné à sa religion la plus grande autorité qui fût jamais. Malheureusement l'homme ne le voit pas toujours; et il se sert même quelquefois de cette autorité mal appliquée, ou plutôt d'une ombre trompeuse de cette autorité pour combattre la religion.

Et Voltaire, et Rousseau, nous dit-on quelquefois, et tant d'autres savants et gens d'esprit qui ne sont point pour la religion!

Vous ne dites pas tout. Ce que vous devriez ajouter pour être complet, c'est que ceux dont vous parlez ont combattu et combattent encore la religion de toutes leurs forces. Voltaire, que vous citez le premier et avec raison, car il fut le plus grand ennemi de la religion, Voltaire l'a combattue avec

un acharnement incroyable pendant presque toute la durée de sa longue carrière; il a suscité contre elle tout ce qu'il a pu lui trouver d'ennemis dans son entourage et ailleurs; poésie, prose, histoire, érudition, philosophie, sciences, mensonge, immoralité, tout a été mis en usage, par lui et par ses associés pour la ruiner dans l'esprit des peuples. Qu'est-il résulté de tout cela cependant? Voltaire est mort. Rousseau est mort, comme sont morts tous les ennemis que la religion avait eus avant eux, et comme mourront tous les ennemis qu'elle aura encore dans la suite. Mais la religion, elle, subsiste toujours, elle est toujours la même, depuis plus de dix-huit siècles, et le passé nous répond qu'il en sera ainsi dans l'avenir. Que dis-je? elle subsiste toujours, elle est toujours la même! Mais elle s'affermit encore par les coups qu'on lui porte. En vain donc ses ennemis battent des mains, quand ils sont parvenus à faire tomber quelque pan inutile de l'indestructible édifice, eux seuls sont atteints et dispersés, la plupart du temps; quant à l'édifice lui-même, il n'en paraît que plus dégagé et plus solidement établi, une fois dissipée la poussière qui le déroba peut-être un instant aux regards.

Vous ne voyez pas cela? vous ne comprenez pas que plus les ennemis de la religion sont nombreux et puissants, et plus ils prouvent la divinité de cette religion qu'ils ne peuvent détruire ni même ébranler? C'est pourtant bien simple.

Prenons Voltaire, par exemple. Jamais personne n'eut autant d'esprit que lui, disent, d'un commun accord, ses amis et les ennemis de la religion, qui sont, en général, les mêmes. Je ferai là-dessus les concessions qu'on me demandera, et même plus encore, s'il est possible. Je conviendrai, si on veut, non-seulement que personne n'a eu autant d'esprit que lui, mais que personne n'en aura jamais autant. Comment se fait-il que cet incomparable Voltaire, aidé d'auxiliaires innombrables, dignes de lui en général, n'ait rien pu contre une religion fondée par un charpentier qui semble n'avoir rien appris, et qui ne choisit pour aides que douze ignorants? Ce que j'ai dit de Voltaire, je le dirai, toute proportion gardée, de Rousseau, qui n'eut pas autant d'esprit que lui, mais qui eut certainement une éloquence plus chaleureuse et plus entraînante. Ce que j'ai dit de Voltaire et de Rousseau, je le dirai également, toute proportion gardée encore, de tous ces incrédules éminents qui apparaissent de temps en temps, comme pour empêcher les fidèles de s'endormir dans la paix et préparer de nouveaux triomphes à la religion. Comment donc aucun d'eux, comment donc tous, par leurs efforts incessants, n'ont-ils pu renverser ni même affaiblir ce qui a été établi et consolidé par ce qu'il y a de plus infirme selon le monde? Ah! cela est évident, si les plus grandes forces humaines ne peuvent rien, ni n'ont jamais rien pu, contre la religion, c'est que cette religion n'est point l'ouvrage de l'homme. Divinement établie, elle est divinement conservée, et sa divinité n'en ressort que mieux par la multitude et la valeur de ses ennemis qui, venant tous expirer à ses pieds, rendent hommage ainsi involontairement à son incomparable supériorité.

Je remarque, dites-vous encore, qu'ils se montrent particulièrement hostiles à la religion catholique.

C'est bien simple. La religion catholique, c'est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, celle qu'il a établie il y a plus de dix-huit siècles, celle qu'ont prêchée ses apôtres, celle qui a résisté à tous les efforts combinés de l'erreur et du vice: c'est donc elle aussi que les ennemis de Jésus-Christ et de sa doctrine doivent naturellement attaquer. Et quoi donc voulez-vous qu'ils attaquent, si ce n'est elle? le schisme, l'hérésie? Ce sont des auxiliaires souvent; quand ce sont des ennemis, ce ne sont du moins que des ennemis faibles, qui se dissiperont d'eux-mêmes tôt ou tard. Il est donc tout naturel de diriger ses efforts contre la religion catholique qui seule oppose une continuelle résistance.

Ils attaquent plus particulièrement, dites-vous, la religion catholique. — Mais vous ne pouvez ignorer pourquoi. C'est elle qui les condamne, non-seulement dans leurs erreurs, mais encore dans leurs passions. C'est donc elle aussi qu'ils doivent combattre. Pourquoi des luttes ailleurs? Pourquoi du moins ne feraient-ils pas de grandes concessions là où on leur en fait de semblables?

Voulez-vous savoir pourquoi encore ils combattent plus particulièrement la religion catholique? Parce que c'est elle qui possède le monde, qui est la reine des intelligences. Voulant régner, à leur tour, et régner sur les intelligences, ils doivent chercher à détruire celle dont ils désirent prendre la place. Quand on veut conquérir un royaume, c'est le roi qu'on attaque, et non ses ennemis.

Ils attaquent plus particulièrement la religion catholique, avez-vous dit.

Vous avez raison; et c'est elle aussi qui leur résiste; et c'est elle qui triomphe; et c'est elle qui atteste encore par là sa divine institution. Oui, rien n'est plus vrai; en vain Voltaire et Rousseau, en vain les savants et les gens d'esprit incrédules, de tous les temps et de tous les lieux, se sont ligués et se liguent encore contre le pêcheur, que Jésus-Christ a établi pour toujours directeur de toutes les intelligences, quand il lui a commandé de paître ses agneaux et ses brebis : *Pasce agnos meos... pasce oves meas.* (*Joan.* XXI, 16, 17.) O miracle! le pêcheur leur a toujours résisté, il leur résiste toujours, et les lumières du passé et du présent éclairant l'avenir, nous pouvons affirmer avec la même certitude qu'il leur résistera toujours, prouvant ainsi aux yeux de tous que c'est bien à lui que Jésus-Christ, Dieu comme son Père, adressa ces remarquables paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et toutes les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre*

elle : « Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. » (*Matth.* XVI, 18.)

Qu'avez-vous à leur opposer? demandez-vous.

Nous voilà réellement bien embarrassés! Vous nous demandez ce que nous avons à opposer à Voltaire, et à Rousseau, et à tant d'autres savants ou gens d'esprit, qui ne sont point pour la religion, et qui se montrent particulièrement hostiles au Catholicisme. Mais cette religion elle-même avec toutes les preuves qui établissent sa divinité, à savoir : l'incomparable pureté de sa doctrine, les prophéties qui l'ont annoncée, les prodiges sans nombre qui l'ont accompagnée, son établissement si extraordinaire et sa conservation plus extraordinaire encore, son fondateur, ses apôtres, ses martyrs, ses docteurs, ses anachorètes, ses vierges, la sainteté de ses plus modestes fidèles, etc., etc. Nous n'avons pas besoin, d'ailleurs, de la leur opposer, cette religion, si incontestablement divine; elle résiste assez d'elle-même à toutes leurs attaques, ainsi que nous venons de le montrer. Depuis plus de dix-huit cents ans, ils n'ont cessé de l'attaquer de toute manière, et toujours elle est sortie victorieuse des luttes qu'elle a eu à soutenir. Elle n'aurait donc pas besoin d'autre chose, à la rigueur, avons-nous dit avec raison, pour prouver sa divinité aux yeux mêmes les plus prévenus.

Dites-moi, ceux dont vous parlez n'ont pas attaqué la religion seulement, ils ont également attaqué la morale, si ce n'est même davantage. Ils l'ont attaquée cette divine morale par leurs actions comme par leurs écrits. Or, de bonne foi, la morale a-t-elle souffert le moins du monde de ces attaques? Parce que Voltaire a distillé, en prose et en vers, dans presque tous ses écrits, la corruption qui était dans son cœur; parce que Rousseau, parce que tous les savants et gens d'esprit incrédules ont agi à peu près de même, la pudeur est-elle une moins belle vertu aux yeux de tous les hommes, à vos propres yeux, comme à ceux des autres? Non assurément. Donc, aussi, la religion, cette incorruptible et sévère gardienne de la morale, que vos savants et gens d'esprit incrédules n'attaquent la plupart du temps qu'à cause de cela ne saurait souffrir, non plus, de leurs attaques, ni en paraître moins belle et moins respectable aux yeux des hommes.

Ce que nous pouvons leur opposer! demandez-vous.

Mais d'autres savants et d'autres gens d'esprit, en bien plus grand nombre, et dont le témoignage en faveur de la religion a autant de valeur que celui des incrédules contre elle en a peu.

« Voilà ce qui manque aux savants irréligieux, » dit ici l'abbé de Ségur :

« Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion; absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, ils ne pensent ni à Dieu ni à leur âme; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la religion. Par rapport à la religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture. Il y a tel *savant* qui est plus ignorant en religion qu'un enfant de dix ans assidu au catéchisme.

« Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger Dieu, traiter avec lui d'égal à égal et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections.

« Ou, ce qui arrive plus souvent encore, et ce qui, habituellement, est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la religion chrétienne.

« Si l'on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages, la difficulté disparaît entièrement.

« On peut affirmer que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt.

« Et, parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point stables dans leur incrédulité et se réfugièrent, avant de mourir, dans les bras de cette religion qu'ils avaient blasphémée.—Tels furent, entre autres, plusieurs des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, Montesquieu, Buffon, Laharpe, etc.

« Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. — Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie accoururent.... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la religion... Mais cette fois ce fut en vain; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir.

« D'Alembert voulut également se confesser; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les philosophes qui entouraient son lit. — « Si nous n'eussions « été là, » disait l'un d'eux, « il eût fait le plon- « geon comme les autres! »

« Quelle valeur *morale* ont ces hommes? Et que prouve leur irréligion, surtout si vous leur opposez la foi éclairée des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre?

« La foi, notez-le bien, leur imposait, comme à tous les hommes, des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. L'évidence seule de la vérité du christianisme a pu forcer leur adhésion.

« Sans parler de ces admirables docteurs

que l'Eglise appelle les *Pères*, et qui furent presque les seuls philosophes, les seuls savants des quinze premiers siècles, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants?

« Roger-Bacon, Copernic, Descartes, Pascal, Mallebranche, d'Aguesseau, Mathieu Molé, Cujas, Domat, De Maistre, de Bonald, etc., parmi les grands philosophes, les jurisconsultes et les savants du monde;

« Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, parmi les grands orateurs;

« Corneille, Racine, Le Dante, Le Tasse, Boileau, Châteaubriand, etc, parmi les littérateurs et les poëtes.

« Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses? Charlemagne n'était-il pas Chrétien? Godefroi de Bouillon, Tancrède, Bayard, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Vauban, Villars, Catinat, etc., n'abaissaient-ils pas devant la religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires? Henri IV, Louis XIV, étaient Chrétiens. Turenne était Chrétien; il avait communié le jour même de sa mort. — Le grand Condé était Chrétien. — Et au-dessus de tous, saint Louis, ce héros véritable, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Eglise.

« Chacun sait les sentiments du grand Napoléon touchant le christianisme. Dans l'enivrement de sa puissance et de son ambition, il s'écarta gravement, je le sais, et des règles et des devoirs pratiques de la religion, mais il en conservait toujours la croyance et le respect : *Je suis Chrétien, catholique romain*, disait-il ; *mon fils l'est comme moi ; j'aurais un grand chagrin si mon petit-fils ne pouvait l'être. — Le plus grand service que j'aie rendu à la France*, ajoutait-il encore, *c'est d'y avoir rétabli la religion catholique. Sans la religion, où en seraient les hommes? Ils s'égorgeraient pour la plus belle femme ou pour la plus grosse poire!*

« Lorsqu'il se trouva seul avec lui-même, à Sainte-Hélène, il se prit à réfléchir à la foi de son enfance, et, dans son profond génie, Napoléon jugea la foi catholique véritable et sainte.

« Il demanda à la religion ses consolations suprêmes...

« Il fit venir à Sainte-Hélène un prêtre catholique, et il assistait à la Messe célébrée dans ses appartements. Il recommandait à son cuisinier de ne pas servir gras les jours maigres. Il étonnait les compagnons de son exil par la force avec laquelle il exposait les doctrines fondamentales du catholicisme.

« Etant près de mourir, il congédia ses médecins, fit venir l'abbé Vignoli, son aumônier, et lui dit : *Je crois à Dieu; je suis né dans la religion catholique : je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre...*

« Et l'empereur se confessa, reçut le saint-viatique et l'extrême-onction. — *Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs*, dit-il au général Montholon. *Je vous souhaite, général, d'avoir à votre mort le même bonheur... Je n'ai point pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes. Mais j'ai toujours eu la foi; le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. — Je voulais faire un mystère de tout ceci; mais c'est de la faiblesse... Je veux rendre gloire à Dieu!...*

« Puis il ordonna lui-même que l'on dressât un autel dans la chambre voisine, pour l'exposition du Saint-Sacrement et la prière des quarante heures.

« Et ainsi mourut Napoléon, en chrétien. » (*Réponses.*)

Et aujourd'hui encore, malgré l'affaiblissement de la foi dans une génération sortie des horreurs de la révolution, la plupart de nos savants sont Chrétiens, et Catholiques romains, comme disait Napoléon. Quelques-uns pratiquent, et même de la manière la plus édifiante, les autres gardent la foi au fond du cœur et ne manquent pas de la manifester à l'occasion.

Tout le monde sait dans quels sentiments de soumission à l'Eglise catholique est mort le célèbre historien *Thierry*.

« Où trouver, » disait récemment dans le *Siecle*, journal peu sympathique à la religion, M. Ch. Blanchard, « où trouver le successeur de notre grand mathématicien Cauchy, cette étoile si subitement éteinte, de l'analyse transcendante, auteur de près de cinq cents Mémoires, où sa plume se faisait un jeu de la solution des problèmes les plus ardus du calcul différentiel et intégral, des questions de haute physique, de mécanique et d'astronomie? »

Eh bien! en même temps que son esprit était si profondément occupé de la science, son cœur ne l'était pas moins de toutes sortes de bonnes œuvres. Il n'est point d'institutions catholiques et charitables, — ce qui est ordinairement tout un, — qu'il n'ait établies ou fait établir dans la paroisse à laquelle il appartenait. Il faisait, pour cela, des dépenses incroyables, dont une partie vient d'être révélée à sa mort.

Quel savant encore que cet illustre Thénard à qui le ministre de l'instruction publique, en plein conseil de l'instruction, c'est-à-dire devant les sommités intellectuelles de France, a rendu, immédiatement après sa mort, l'hommage que nous transcrivons ici:

« Avant d'entretenir le conseil impérial des projets de la session, » leur dit-il, « je veux répondre à l'impression de tous en rendant le plus sincère et le plus éclatant hommage à la mémoire du vénérable collègue que la mort vient d'enlever à nos affections. M. le baron Thénard a fourni une de ces laborieuses et nobles carrières dans lesquelles on ne sait ce qu'il faut le plus admi-

rer, des effets et des succès de l'intelligence ou de la pratique de toutes les vertus que Dieu a mises au cœur de l'honnête homme.

« L'Université, la France, l'Europe, ont proclamé depuis longtemps le nom du savant et illustre défunt, et je ne saurais rien dire qui puisse ajouter à la gloire de celui qui a tant donné à son pays. Bientôt et de tous côtés, à des regrets universels on mêlera l'éloge des travaux qui ont enrichi la science et l'industrie, et la reconnaissance publique aura, dans ce devoir pieux, les organes les plus accrédités et les plus éminents. Permettez-moi, Messieurs, de rappeler surtout au conseil impérial l'homme si dévoué à l'instruction de la jeunesse, si heureux de ses progrès, si ferme et si bienveillant pour tous ceux qui se dévouaient au labeur ingrat mais honorable du professorat. Dans sa vieillesse vigoureuse et respectée, M. Thénard était comme la chaîne des traditions universitaires, et il nous dominait tous, autant par sa bonté affectueuse que par son expérience profonde. Esprit vaste et sûr, cœur excellent, il a partagé sa vie entre l'étude et les bienfaits. Aussi je ne sais pas de plus haute, de plus pure, de plus impérissable renommée. Nous lui devons notre tribut, Messieurs, et j'ai l'honneur de proposer au conseil impérial d'exprimer ses plus vifs regrets de la perte du baron Thénard. »

Tandis que la science témoignait ainsi ses regrets de la perte du savant Thénard, la religion ne le regrettait pas moins, tant à cause de son inépuisable charité qu'à cause du bon exemple qu'il donnait aux fidèles. Ecoutez plutôt la touchante allocution prononcée par M. le curé de Saint-Sulpice, aux obsèques de l'illustre défunt, immédiatement après le saint sacrifice, offert par lui à son intention :

« Permettez-moi, Messieurs, d'interrompre un instant cette lugubre solennité par quelques paroles que mon cœur ne peut retenir captives. D'autres diront la belle intelligence et les nobles travaux de l'illustre défunt : pour moi, la religion et ma reconnaissance m'obligent à dire qu'il y avait dans le baron Thénard quelque chose de meilleur encore que le grand esprit et les vastes connaissances qui honorent une académie savante : il y avait un cœur profondément chrétien, dans lequel ne pouvaient trouver entrée ni cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des plus grandes plaies de notre époque, ni cette réligiosité vague, qui est une chimère, ni cette séduction de la gloire qui avait pu l'abuser autrefois, disait-il, mais dont il était depuis plusieurs années pleinement détrompé, parce qu'il en sentait tout le vide.

« Le baron Thénard avait une foi intelligente qui lui montrait au ciel un Dieu à honorer, en lui-même une âme immortelle à sauver; il avait une foi éclairée qui lui faisait voir dans la divine autorité de l'Eglise la règle sûre et toute faite de ses croyances et de ses mœurs; mais, par-dessus tout, il avait une foi pratique, qui ne lui permettait pas d'être inconséquent avec lui-même, de croire d'une manière et de vivre d'une autre.

« Comprenant que jamais l'homme n'est plus raisonnable que quand il laisse diriger sa faible raison par la raison divine, dont l'enseignement de l'Eglise est l'expression authentique, que jamais il n'est plus grand que quand il s'abaisse devant Dieu, il soumettait son esprit à tous les dogmes comme sa volonté à tous les préceptes; chaque dimanche il venait, confondu avec le simple peuple, assister à nos saints Offices, les yeux et le cœur fixés sur le livre de la prière, et, à nos grandes fêtes, il communiait. Il n'était pas de ceux qui disent : *Je me confesserai à la mort*. Il avait trop d'esprit pour livrer ainsi à l'aventure ses destinées éternelles; il avait trop de cœur pour se faire de la santé et de la vie, ces deux grands bienfaits du ciel, une raison de fouler provisoirement sous les pieds les commandements de Dieu et de l'Eglise; et certes, bien lui a pris : s'il eût raisonné comme le monde, combien grande eût été sa déception! Car la mort est venue le frapper tout à coup, sans qu'il ait pu articuler une seule parole au prêtre accouru près de sa couche. Mais, grâce à sa prudence chrétienne, il était prêt : quelques jours seulement avant le coup fatal, il avait de nouveau, en pleine santé, purifié sa conscience au tribunal sacré, avec la simplicité du plus humble pénitent.

« Voilà, Messieurs, des faits que j'aime à dire bien haut, parce qu'ils sont à la fois une gloire pour celui qui n'est plus, une leçon pour ceux qui lui survivent, et une garantie de son bonheur éternel pour ceux qui l'aiment.

« A ces paroles que la religion m'inspire, la reconnaissance m'oblige à ajouter une autre louange : c'est que jamais je n'ai fait appel à sa belle âme en faveur du malheureux qu'il ne se soit empressé d'y répondre; c'est que, le plus souvent même, il n'a pas attendu mon appel, il a été délicat jusqu'à le prévenir; c'est que jamais la sœur de Saint-Vincent de Paul, la dame de Charité n'a frappé à la porte de son cœur sans en rapporter une généreuse aumône, c'est que bien souvent j'ai découvert des pauvres obscurs qu'il secourait dans le secret, content que Dieu seul connût le bienfait, parce que de Dieu seul il en attendait la récompense. J'aime donc à le proclamer bien haut : en perdant le baron Thénard, je perds un des meilleurs soutiens de nos pauvres; et dans la douleur que cette perte me cause, ce m'est une consolation de dire ma reconnaissance aussi bien que la louange de ce vrai Chrétien, de cet homme éminemment bon que j'ai toujours trouvé secourable au malheur. J'avais besoin, Messieurs, d'épancher mon cœur devant vous, après l'avoir épanché devant Dieu dans ce saint sacrifice; et vos cœurs, j'en suis sûr, me pardonneront cet épanchement. »

Il n'en est point ainsi de tous, je dois en convenir. J'entends quelques-uns m'objecter ici celui qui fut longtemps le plus intrépide défenseur de notre religion, et qui, après avoir fait concevoir l'espérance qu'il serait

mis un jour au rang des Pères de l'Eglise, n'est même pas mort en bon fidèle. Mais c'est là une bien rare exception; et puis d'ailleurs est-il bien sûr qu'il eût perdu la foi? Je ne saurais le croire. Un nuage, le plus épais de tous, le nuage de l'orgueil, dérobait à ses yeux ce divin flambeau qui l'enveloppa si longtemps de ses plus éclatantes lumières; mais, au fond, il croyait; et j'en ai pour garant ces paroles qu'il adressait à ses nombreux lecteurs à une époque où il s'était déjà séparé de l'Eglise :

« Vous êtes nés Chrétiens, » disait-il, « bénissez-en Dieu. Ou il n'est point de vraie religion, de lien qui unisse les hommes entre eux et avec l'auteur éternel des choses, ou le Christianisme, religion de l'amour, de la fraternité, de l'égalité, d'où dérive le devoir comme le droit, est la vraie religion. Comparez aux autres nations les nations chrétiennes, et voyez ce que lui doit l'humanité : la progressive abolition de l'esclavage et du servage, le développement du sens moral et l'influence de ce développement sur les mœurs et les lois, de plus en plus empreintes d'un esprit de douceur et d'équité inconnu auparavant; les merveilleuses conquêtes de l'homme sur la nature, fruit de la science et des applications de la science; l'accroissement du bien-être public et individuel; en un mot, l'ensemble des biens qui élèvent notre civilisation si fort au-dessus de la civilisation antique et de celle des peuples que l'Evangile n'a point éclairés. » (*Le Livre du peuple.*)

Je sais bien qu'il parle, après cela, de ce rajeunissement du christianisme, mis en avant par je ne sais quels rêveurs dont il sembla partager les espérances; mais il connaissait trop bien la religion, qu'il défendit si longtemps et avec tant de succès, pour ne pas comprendre qu'il n'y avait là réellement qu'un rêve.

Ne nous demandez donc point ce que nous avons à opposer aux savants et aux gens d'esprit incrédules; car il est évident, aux yeux de tous, que nous en avons beaucoup plus qu'il n'en faut pour contre-balancer leur autorité.

Ce que nous pouvons leur opposer, demandez-vous? Mais eux-mêmes; oui! eux-mêmes; et j'ajouterai, de plus, que leur témoignage en faveur de la religion a beaucoup plus de valeur que quand il est contre.

Tout le monde connaît la belle et victorieuse réponse de cette femme injustement condamnée par Philippe, roi de Macédoine, après son repas : — J'en appelle! s'écria-t-elle. — Et devant qui? reprit Philippe. — Devant Philippe à jeun.

La religion est cette femme injustement condamnée, dans l'enivrement des passions, par Voltaire, par Rousseau, par la plupart des savants et gens d'esprit incrédules. Ce n'est point à elle à se défendre; car, comme Dieu, dont elle est l'ouvrage, elle est au-dessus de toutes les attaques des créatures; mais nous, chargés de sa défense, sinon pour elle-même, du moins pour nous et pour nos frères, nous élevons la voix, en disant : — J'en appelle! — Devant qui donc? demandez-vous. — Devant qui? Nous voilà bien embarrassés. N'eussions-nous pas d'autres tribunaux d'appel (ce qui n'est pas assurément), celui qui nous a condamnés nous suffit : de Voltaire, de Rousseau, de tous ces savants et gens d'esprit incrédules, enivrés par la passion; j'en appelle à ces mêmes incrédules, dans leur bon sens.

Tout le monde sait, en effet, que les plus célèbres incrédules ont rendu, en certaines circonstances, le plus éclatant hommage à la religion. Tantôt, comme chez celui dont nous venons de parler, c'est la première partie de leur carrière qui réfute la seconde; tantôt, au contraire, comme chez Laharpe, c'est la seconde qui réfute éloquemment la première. La plupart du temps, c'est un mélange d'affirmations et de négations qui se combattent réciproquement. C'est ce qui se voit chez le poëte Lamartine, qu'un homme d'esprit définissait, il y a quelque temps, *une girouette harmonieuse*. C'est bien cela : *une girouette*, car il tourne à tout vent; mais une *girouette harmonieuse*, car de quelque côté que le vent le porte, il rend des sons enchanteurs, et comme on en a rarement entendus. C'est ce qui se voit encore dans Rousseau, qui, après nous avoir représenté l'Evangile comme un livre divin, ajoute qu'il renferme cependant des obscurités et des contradictions, ou qui, après avoir assuré que le Catholicisme est une religion fanatique et sanguinaire, affirme néanmoins qu'elle est pure et sainte. C'est ce qui se voit également dans Voltaire. C'est un incrédule assurément, il est même généralement regardé comme le patriarche de l'incrédulité; et pourtant on trouve aussi chez lui le chrétien, le croisé même, et quel croisé! Ecoutons-le lui-même. Nous savons cela peut-être par cœur; mais il n'en faut pas moins remettre le morceau sous les yeux, pour en tirer nos conséquences. C'est le touchant et éloquent plaidoyer de Lusignan à sa fille, pour la rappeler à la foi de ses pères :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux.... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe, au moins, songe au sang qui coule dans tes veines
C'est le sang de vingt rois, tous Chrétiens comme moi,
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi,
C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres

Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans y renier ton père.
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

(Voltaire, *Zaïre*.)

Quelles pensées! quels sentiments! Quand on réfléchit que cela est sorti du cœur de Voltaire, il est impossible de ne pas conclure que l'incrédulité ne l'avait point envahi entièrement.

C'est de la poésie! me direz-vous, c'est un peu de comédie, par conséquent!

C'est de la poésie et de la comédie! dites-vous. Alors, pourquoi nous opposez-vous cet homme, si vous le trouvez sans valeur?

C'est de la poésie! oui, mais il a écrit souvent en prose, dans le même sens et de la même manière.

C'est un peu de comédie! c'est possible; mais il a pensé de même dans d'autres circonstances où il devait se montrer tel qu'il était, notamment à la mort, où toute comédie doit cesser, ou jamais, pour l'homme, qui entrevoit déjà les réalités de l'autre vie.

SCAPULAIRE.

Objections.— Pourquoi ces deux morceaux d'étoffe que portent certains fidèles? — C'est de la petitesse. — Il y en a qui disent que ceux qui les portent seront préservés de la damnation éternelle; d'autres, de toute mort violente. N'est-ce pas de la superstition?

—

Réponse.—Le scapulaire laïque, le seul dont nous voulions parler ici, consiste en effet dans deux petits morceaux d'étoffe sur lesquels sont peintes ou brodées certaines lettres ou figures destinées à nous rappeler la pensée de la sainte Vierge et tout ce qui se rattache, pour nous, à cette grande pensée. Il suffit d'avoir, je ne dis pas porté, mais vu un scapulaire, pour comprendre cela. Malheureusement, il y en a qui ont des yeux avec lesquels ils ne voient pas, ou font semblant de ne pas voir.

Pourquoi ces deux morceaux d'étoffe que portent certains fidèles, nous disent-ils?

Pourquoi? mais je viens de vous le dire. C'est pour nous rappeler la pensée de la sainte Vierge, et tout ce qui se rattache, pour nous, à cette grande pensée; à savoir qu'elle est la Mère de Dieu, et qu'en cette qualité elle a le plus grand crédit auprès de son divin Fils; qu'elle est, en même temps, la Mère des hommes, et qu'en cette seconde qualité elle porte à tous les hommes, sans aucune exception, le plus touchant intérêt; qu'elle nous a donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, pendant qu'elle était sur la terre; qu'elle est notre modèle à tous, mais qu'elle est plus particulièrement le modèle des femmes, des jeunes personnes, des enfants, des pauvres, de tout ce qui est faible ou souffrant en ce monde, que, pour mieux l'imiter, ces êtres, si faibles naturellement, exposés d'ailleurs à une infinité de dangers, ont besoin non-seulemet de la prière, mais de réunir, le plus possible, leurs prières et leurs bonnes œuvres, afin que ce pieux concert fasse plus d'impression sur son cœur maternel....

Vous allez m'interrompre ici sans doute, pour me dire que nous savons tous cela parfaitement.

Oui, nous savons tous cela parfaitement, mais tous aussi nous l'oublions; nous l'oublions même chaque jour, et voilà pourquoi il importe de ne négliger aucun des moyens qui semblent propres à nous le rappeler. Or, le scapulaire étant un de ces moyens, comme il est impossible d'en douter, en voyant l'approbation qui lui a été donnée dans l'Eglise, et les heureux fruits qu'en retirent ceux qui en font usage, il n'est pas permis de n'en faire aucun cas, et surtout de le mépriser, comme vous venez de faire.

C'est de la petitesse, avez-vous dit.

Quoi! la prière, la vertu, de la petitesse! mais c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, au contraire, dans les actions des hommes.

Vous me répondrez peut-être que ce n'est point ce résultat que vous traitez de petitesse, mais le moyen employé ici pour l'obtenir, à savoir ces deux petits morceaux de drap, moyen dont la petitesse ressort d'autant plus à vos yeux que le résultat obtenu est lui-même plus élevé.

Et qu'importe la petitesse de l'instrument, si, comme vous ne pouvez vous empêcher d'en convenir, le produit est lui-même excellent? Ne savez-vous pas que Dieu choisit précisément les moyens les plus faibles selon le monde, pour obtenir les plus grands résultats : *Infirma mundi eligit Deus.* (*I Cor.* I, 27.)

Si on jugeait de tout comme vous voulez faire du scapulaire, en prenant la chose en soi, indépendamment de l'idée qui s'y rattache, et qui en fait souvent la valeur, où ne trouverait-on pas de la petitesse?

En religion, par exemple, que signifient ces ornements de toute forme et de toute couleur dont se sert le prêtre? En soi, ce n'est rien, ou c'est du moins peu de chose; mais, si on considère les idées qu'ils suggèrent, les sentiments qu'ils inspirent au prêtre qui s'en sert, à l'assemblée des fidèles, dont ils frappent les regards, c'est quelque chose de réellement estimable.

Voulez-vous que nous sortions actuellement du cercle des idées religieuses? Voyez, dans l'armée, ces mille petits riens qui font partie de l'uniforme du soldat : les chefs y tiennent avec une rigidité extraordinaire,

C'est de la petitesse, diront aussi, à cette occasion, les esprits superficiels. En soi, oui; mais, par l'effet, non; car c'est l'*uniforme*, avons-nous dit; c'est-à-dire que tout cela sert à donner à l'armée cette unité qui en fait toute la force.

Quel objet plus petit, en soi, qu'une épingle; et cependant, si elle a son utilité, il ne faut pas dire à ceux qui s'en servent, c'est de la petitesse. Citons, à ce propos, un exemple qui me paraît avoir beaucoup de ressemblance avec le sujet qui nous occupe. — Vous ne m'oublierez point, direz-vous, je suppose, à quelqu'un que vous avez chargé d'une commission pour vous. — Restez tranquille, répond-il, je ne vous oublierai point. J'ai trop de raisons de penser à vous. — Votre intention est bien de penser à moi sans doute, ajoutez-vous, et cependant je crains toujours que vous ne m'oubliiez. L'homme est naturellement si distrait, vous avez tant de sollicitudes, tant d'occupations de toute sorte! .. Eh bien! faites ce que je vais vous dire, ce sera un moyen bien simple mais presque infaillible de penser à moi. Attachez une épingle à la manche de votre habit. En voyant cette épingle, vous penserez à moi; et, si vous m'oubliez pendant le jour, vous ne le pourrez guère le soir, en vous déshabillant. — Soit, répond-il encore; et chacun de vous se retire, plein de confiance pour la réussite du moyen que vous avez vous-même proposé, moyen que, du reste, nous voyons employer tous les jours. Si quelqu'un venait vous dire que c'est là de la petitesse. « Et qu'importe, lui répondriez-vous, pourvu que nous obtenions ce que nous avons envie et besoin d'obtenir! » Or, c'est là précisément ce qui a lieu pour le scapulaire. — N'oubliez point la sainte Vierge, votre Mère, dit l'Eglise aux fidèles. — Nous ne l'oublierons point, répondent, en général, les Chrétiens; car nous avons trop de raisons de penser à elle. — Votre intention n'est point sans doute de l'oublier, ajoute l'Eglise; et cependant cela pourra bien arriver. L'homme est naturellement si distrait; il a tant de sollicitudes et d'occupations sur la terre!.. Croyez-moi, mettez sous vos vêtements cet objet béni, où se trouve son image. Cette image sera là tout auprès de votre cœur, pour le conserver toujours pur. Vous ne pourrez du moins oublier cette bonne Mère; car, si vous le faisiez le jour, vous ne manqueriez pas de vous la rappeler le matin, en vous levant, et, le soir, en vous couchant, c'est-à-dire à ces deux instants de notre vie où nous avons le plus besoin de retremper notre âme dans les pensées de la foi. »

Ne dites donc plus que c'est de la petitesse. Non, ce n'est point de la petitesse; car c'est de la piété, puisque c'est un moyen très-propre à nous rappeler la sainte Vierge, à nous la faire aimer, à nous porter à la pratique de ses vertus. Non, ce n'est point de la petitesse; car c'est la nature elle-même, puisque nous ne faisons là que ce qui se fait partout, que ce que vous faites vous-même en d'autres circonstances.

On nous fait une objection plus sérieuse relativement au scapulaire.

Il y en a qui disent que ceux qui le portent seront préservés de la damnation éternelle; d'autres, de toute mort violente. N'est-ce pas là de la superstition?

Croire cela serait en effet de la superstition, puisque ce serait attribuer à un objet béni des effets prodigieux qu'il ne produit ni ne saurait produire ordinairement. Pour ce qui est de la damnation éternelle, il n'y a qu'un moyen de s'en préserver, c'est de mourir en état de grâce. Le scapulaire peut nous aider à cela, en nous portant à l'accomplissement de nos devoirs; quant à produire cet effet merveilleux, de lui même, et infailliblement, cela n'est ni ne saurait être: la foi, la raison, l'expérience, tout s'accorde à prouver le contraire. Pour ce qui est de la mort violente, il est certain que Dieu peut en préserver et en préserve réellement quelquefois certaines personnes revêtues du scapulaire, à cause de leur dévotion personnelle à la sainte Vierge, ou même de leur consécration à cette divine mère. Quant à produire ce merveilleux effet, de soi et nécessairement, c'est une faveur que Dieu n'a accordé ni au scapulaire, ni à aucun autre objet, quel qu'il soit. La foi, la raison, l'expérience, tout s'accorde encore pour prouver le contraire. Qui donc a émis les idées que vous venez de rapporter, et que vous avez traitées avec raison de superstition? L'Eglise? — Jamais. — Quelques personnes, faisant autorité dans l'Eglise? — Non, encore. — Qui donc, je le répète? Quelque bonne femme, peut-être, qui aura rêvé cela, et aura voulu donner ses rêves pour une révélation à ses enfants et à ses petits-enfants; quelque religieux, peut-être encore, qui ayant plus de dévotion envers la sainte Vierge que de solidité dans la doctrine, aura voulu étendre cette dévotion salutaire *per fas et nefas*, comme on dit communément. Aveugles, en effet, qui ne comprenaient pas que rien ne saurait être plus funeste à la vérité que l'erreur. Mais depuis quand l'Eglise doit-elle être responsable des erreurs de quelques-uns de ses enfants, qu'elle est elle-même la première à réprouver, et à arrêter? Il ne manque donc qu'une chose à votre objection, pour avoir ici quelque valeur, c'est d'avoir un objet, une base, c'est d'atteindre quelqu'un ou quelque chose. Dès lors qu'elle frappe l'air, elle ne fait de mal à rien, et il n'y a point à s'en préoccuper.

Je le répète ici, ce que l'Eglise enseigne par rapport au scapulaire, c'est que nous avons là un moyen très-propre à nous faire penser à la sainte Vierge, à nous la faire prier, à nous porter à l'imitation de toutes les vertus, et à attirer sur nous, précisément à cause de cela, toutes les faveurs célestes, en cette vie et en l'autre. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la foi, à la raison, à l'expérience de chaque jour? Contentons-nous de citer, à ce sujet, un fait bien extraordinaire rapporté par l'un des hommes les plus savants et les plus saints des temps

modernes, qui eut aussi une dévotion toute particulière pour la sainte Vierge sa patrone.

Un prêtre, mon compagnon, dit saint Alphonse-Marie de Liguori, était dans une église à entendre les confessions. Il voit entrer un jeune homme. Quoique celui-ci n'eût donné en entrant aucun signe de piété, son air annonçait qu'il se livrait en son âme un combat dont le missionnaire crut avoir deviné le principe. Aussi, quittant le saint tribunal et s'approchant de lui : « Mon ami, » lui dit-il, « voulez-vous vous confesser? Celui-ci répondit que oui, mais que, sa confession devant être longue, il le priait de l'entendre en un lieu à l'écart. Lorsqu'ils furent seuls, le jeune homme lui parla en ces termes : « Mon père, je suis étranger et gentilhomme; mais je ne puis me persuader que je devienne jamais l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai tant offensé par une vie aussi criminelle que fut la mienne. Sans vous parler des meurtres et des infamies de tout genre dont je suis coupable, je vous dirai que, désespérant tout à fait de mon salut, je me livrais au crime, moins pour contenter mes passions que pour outrager Dieu et assouvir la haine que je lui portais. J'avais sur moi un crucifix, et je l'ai rejeté par mépris. Ce matin même, j'ai horreur de le dire, je suis allé à la sainte table pour commettre un sacrilége. Mon intention était de fouler aux pieds la sainte hostie, et j'allais en effet exécuter cet horrible dessein. La présence seule des personnes qui m'environnaient m'a retenu. » Et dans le moment même il remit à son confesseur la sainte hostie qu'il avait conservée dans un papier. « En passant devant cette Eglise, » ajouta-t-il, « je me suis senti pressé d'entrer, *au point que je n'ai pu résister* à ce mouvement intérieur; et aussitôt de violents remords de conscience se sont élevés dans mon âme, avec la pensée, quoique bien vague encore, de me confesser. J'approchais cependant du confessionnal, mais la confusion que j'éprouvais, et ma défiance de la miséricorde de Dieu étaient si grandes que j'ai été sur le point de sortir; et je l'aurais fait, si je ne m'étais *senti retenu* par je ne sais quelle *main invisible*. Là-dessus, mon père, vous vous êtes avancé vers moi. Je suis à vos genoux; je me confesse; je ne reviens pas vraiment de tout ceci. » Son confesseur se mit alors à lui demander s'il avait fait quelque bonne œuvre depuis peu, ou recouru à quelque pratique de piété qui lui eût obtenu tant de grâces.— Peut-être, » lui dit-il, « que vous avez fait quelque sacrifice à la sainte Vierge, ou imploré son assistance; car de telles conversions ne sont pour l'ordinaire que les effets de la puissance de cette bonne mère. — Moi, des sacrifices et des pratiques de piété! » lui répliqua vivement le jeune homme; « ô mon père, combien vous vous trompez, je me croyais déjà dans l'enfer. — Réfléchissez un peu, » lui repartit le confesseur. —« Hélas! mon père. » Puis, portant sa main sur sa poitrine qu'il découvre : « *Tenez, voilà tout ce que j'ai conservé;* » et il lui montra son *scapulaire*.— « Ah! mon fils, » s'écria le prêtre attendri, « mon cher fils, ne le voyez-vous pas? C'est la très-sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce. Sachez, de plus, que cette église, dans laquelle vous n'êtes entré que par un mouvement intérieur, est consacrée à cette bonne mère. » A ces mots, le jeune homme fond en larmes, il pousse de longs soupirs. Ce fut le coup de la grâce. Il entre dans le détail de sa vie criminelle, et sa douleur allant toujours croissant, il tomba évanoui aux pieds du confesseur. Mais enfin revenu à lui-même, il achève son accusation, et reçoit l'absolution de ses crimes, grâce à Marie, le refuge des pécheurs. Avant de retourner dans son pays, il pria le missionnaire de publier partout la grande miséricorde dont Marie avait usé à son égard.

Nous aurions pu citer encore beaucoup d'autres traits à peu près semblables. Tous n'ont pas la même valeur, il est vrai; mais il y en a tant qui nous sont donnés comme certains par des personnes graves que, bien loin de les révoquer tous en doute, nous devons reconnaître hautement qu'il y a en réalité de grandes grâces attachées aux pratiques de dévotion envers Marie, et particulièrement au *scapulaire*, appelé encore assez communément *le petit habit de la Vierge*, parce que ceux qui le portent font profession d'appartenir, d'une manière spéciale, à la sainte famille de cette divine mère.

SÉMINAIRE.

Objections. — A quoi servent ces écoles secondaires ecclésiastiques, vulgairement appelées petits séminaires? — Beaucoup y entrent qui ne sont point prêtres, et qui profitent ainsi d'aumônes et de sacrifices qui n'étaient point pour eux.

—

Réponse. — C'est très-vrai; ce que vous dites. Vous pourriez même ajouter que non-seulement ils ne se font point prêtres, mais qu'ils se tournent encore quelquefois contre l'Eglise qui les a nourris, contre le clergé auquel ils ont appartenu, contre ceux même qui les ont élevés; qu'ils en deviennent les plus implacables, les plus dangereux ennemis, comme on l'a vu principalement à toutes nos époques de trouble. Qu'est-ce que cela prouve? l'ingratitude des hommes, la vôtre peut-être. Car je ne voudrais pas assurer que vous n'êtes pas un élève de nos séminaires, vous qui déclamez si fort contre la religion en général, contre les séminaires en particulier. Que si vous avez moins reçu de l'Eglise, vous lui êtes cependant bien redevable encore. N'êtes-vous pas né, n'avez-vous pas été élevé dans son sein? N'est-ce pas par elle qu'ont été formés vos parents et vos maîtres? N'avez-vous pas reçu d'elle, directement, sinon en totalité du moins en grande partie, les lumières que

vous possédez? Vous voyez donc bien que ce sont les hommes, vous aussi, que vous condamnez, quand vous nous rappelez que plusieurs de ceux qui sont élevés par le clergé le quittent et se tournent quelquefois contre lui. Dire que pour cela, il faudrait fermer les séminaires, c'est dire qu'il faudrait fermer l'Eglise, parce que beaucoup de ceux qui sont élevés par elle ne répondent point à leur vocation, que le monde devrait être détruit parce que la plupart des créatures ne vont point au but que Dieu s'est proposé en les établissant...

Mais enfin, me direz-vous, à quoi servent ces séminaires?

A l'article Clergé, je réponds à cette question, ainsi qu'à la plupart des objections qui viennent naturellement se grouper autour d'elle. Qu'il me soit permis d'ajouter ici seulement les sages réflexions de Mgr Daniel, évêque de Coutances. Ayant appartenu longtemps à l'Université, dont il fut l'un des membres les plus éminents, l'illustre prélat doit avoir approfondi, d'une manière particulière le sujet qui nous occupe :

« Ce n'est, » dit-il, « qu'avec et par des maisons d'éducation, immédiatement soumises à l'Eglise et dirigées par elle, que se conservent et grandissent les vocations sacerdotales. Le bien se fait dans les établissements de l'Etat et des villes. Nous aimons à dire que, dans notre diocèse, ce bien est grand et consolant. Toutefois, si recommandables que soient les colléges et les lycées, l'expérience l'atteste, ce n'est point par eux que peut se recruter le sacerdoce, ce n'est pas dans leur enceinte que fleurissent les vocations ecclésiastiques, elles n'y sont plus que de rare s exceptions. Si d'autres ressources ne leur étaient ouvertes, il faudrait désespérer de l'avenir; on pourrait prédire et déterminer l'époque où, dépourvue de ministres, la religion cesserait de répandre sur le monde les inépuisables trésors de ses lumières et de ses consolations. Point de religion sans sacerdoce; point de sacerdoce sans établissements que l'Eglise façonne et dirige de ses propres mains, qu'elle anime de son souffle divin, et qui relèvent directement de son domaine et de son autorité.

« Ce n'est pas seulement à cause de leur mission principale, le recrutement du clergé, que nos écoles secondaires sont un grand bienfait pour le pays; c'est encore pour le contingent nombreux et distingué qu'elles fournissent aux professions libérales. Les hautes écoles de l'Etat, les services publics, toutes les carrières auxquelles peut aspirer une jeunesse studieuse, recueillent, chaque année, dans leur sein, des candidats qui possèdent, avec une instruction sérieuse, les principes chrétiens qui seuls offrent à la société des garanties solides et durables. Nos écoles ont d'autres titres encore à la reconnaissance publique; l'influence qu'elles exercent sur les établissements laïques, pour être indirecte, n'en est pas moins efficace. Excitées par la loyale concurrence de nos colléges diocésains et par la généreuse émulation qu'ils font naître; les maisons laïques donnent aujourd'hui à l'instruction religieuse et à l'éducation des soins plus assidus et plus heureux. N'eût-elle que ce mérite, la liberté d'enseignement devrait être chère à tous. Nos écoles secondaires sont donc aussi utiles à la société qu'elles sont indispensables à la religion. »

SERPENT.

Objections. — L'histoire de la tentation d'Eve par le serpent, prise à la lettre, est une fable pleine d'inexactitudes et d'invraisemblances. — Est-ce que le serpent est le plus rusé de tous les animaux? — Comment pouvait-il parler? — Est-il croyable qu'au lieu de s'enfuir effrayée, Eve soit entrée en conversation avec lui? — Comment s'est-elle laissé prendre à un piége aussi grossier? — Si le serpent ne fut que l'instrument du démon, pourquoi sa punition? — Est-ce que le serpent n'a pas toujours rampé sur la terre?

—

Réponse. — Au lieu d'entendre l'histoire de la tentation d'Eve par le serpent dans le sens littéral, comme font la plupart des commentateurs, aimez-vous mieux l'entendre dans un sens figuré? Vous le pouvez, à la rigueur, sans perdre la foi. Mais, comme cette interprétation n'est point ordinaire, et qu'elle n'est pas sans danger, nous allons répondre aux difficultés que vous élevez contre le sens littéral. Vous comprendrez bientôt qu'entendue en ce sens, l'histoire de la tentation d'Eve par le serpent n'a pas les inexactitudes et les invraisemblances que vous prétendez y voir.

Est-ce que le serpent est le plus rusé de tous les animaux? avez-vous demandé.

En soi, non peut-être; mais, comme ennemi et tel qu'il nous est ici présenté, c'est bien le plus rusé de tous les animaux. Comme il se cache habilement! Comme il s'insinue sans bruit! Nous sommes tout à ce qui frappe délicieusement nos regards, et c'est alors qu'une blessure, petite d'abord, mais bientôt mortelle, nous est faite, sans que nous ayons eu le temps de la prévenir et même d'y penser seulement.

Comment pouvait-il parler? demandez-vous encore.

C'est le démon qui remuait sa langue de manière à former des sons qui fussent entendus d'Eve. Cela se retrouve dans les tentations dont il est parlé au livre des Ecritures et ailleurs, soit que le démon eût pris possession d'un corps véritable, soit qu'il animât un corps aérien seulement. Cette difficulté, du reste, ne peut guère nous paraître sérieuse. L'homme, l'enfant même, n'apprend-il pas à un oiseau à dire des mots, des phrases entières? A plus forte raison, le démon a-t-il pu faire prononcer au serpent les phrases dont il s'agit ici.

Est-il croyable, avez-vous dit, qu'au lieu de s'enfuir effrayée, Eve soit entrée en conversation avec le serpent.

Remarquez d'abord que, par la volonté du Créateur, les animaux étaient alors soumis à l'homme ; d'où il suit qu'Eve savait parfaitement qu'elle n'avait rien à craindre du serpent. Elle a dû sans doute être étonnée, émue, effrayée même, en un sens, en l'entendant parler. L'Ecriture ne le dit pas ; mais elle ne dit pas non plus, le contraire. Vous pouvez donc croire ce que vous voudrez de ces particularités peu importantes auxquelles l'histoire ne s'est point arrêtée. Quoi qu'il en ait été, Eve est entrée en conversation avec le serpent ; et c'était bien naturel de sa part, pour savoir où cela allait la conduire. J'ajouterai même que, plus la chose était surprenante, et plus sa curiosité devait être vivement excitée.

Comment, avez-vous dit encore, s'est-elle laissé prendre à un piége aussi grossier ?

L'Ecriture le dit elle-même, par le sensualisme, qui a perdu, et perd encore chaque jour, tant de créatures douées cependant de la raison la plus haute : *La femme ayant donc vu que le fruit était bon à manger, qu'il était beau aux yeux et d'un aspect délectable, elle en cueillit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea également : « Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile, et tulit de fructu illius, et comedit, deditque viro suo, qui comedit.* » (*Gen.* III, 6.) Ce n'est pas là un bien grand mystère, pour nous surtout. Il est vrai que le sensualisme n'avait pas alors autant d'empire sur l'homme qu'il en a aujourd'hui ; mais aussi, moins la tentation est grande, et plus la transgression est inexcusable : et c'est ce qui explique les suites funestes qu'elle a eues. D'où nous devons conclure ici que ce qui nous paraît incompréhensible dans nos croyances sert encore quelquefois à nous les rendre plus admissibles. Saint Augustin répond aussi que, sans la concupiscence, la femme put être étonnée de voir que Dieu permettait à un animal de l'outrager. La complaisance avec laquelle elle écouta le discours qu'il lui tint, lui fit commettre un péché véniel qui l'entraîna à la terrible chute que nous déplorons.

Si le serpent ne fut que l'instrument du démon, remarquez-vous, pourquoi sa punition ? — Saint Jean Chrysostome s'est proposé cette difficulté et il y a répondu en peu de mots, mais d'une manière saisissante : « De même, » dit ce saint docteur, « qu'un père tendre punit celui qui a frappé son fils et brise, en même temps, l'épée qui a fait la blessure, ainsi le Seigneur en faisant tomber une nouvelle malédiction sur le démon, l'étendit au serpent lui-même. » Quoi de plus naturel ! — C'est injuste, direz-vous. — Mais il ne faut point oublier que l'animal, incapable de mérite et de démérite à proprement parler, ne reçoit non plus, rigoureusement parlant, ni récompense, ni châtiment. C'est un instrument, et voilà pourquoi il est traité comme tel. Ajoutons que formé pour l'homme, il a dû participer à sa condition. N'en a-t-il pas été ainsi de toutes les créatures terrestres ?

Est ce que le serpent n'a pas toujours rampé sur la terre, remarquez-vous encore ? — Quelques auteurs ont pensé qu'avant la chute d'Adam le serpent marchait droit, et que depuis il fut condamné à ramper, et en rampant, à manger la terre. La plupart des commentateurs pensent, au contraire, qu'il n'y a rien de changé dans la nature du serpent qui rampait sur la terre et devait s'en nourrir ; mais que ce qui était naturel d'abord est devenu ensuite signe d'opprobre, et que Dieu s'est servi de cette particularité dans la nature du serpent pour nous rappeler la part qu'il a eue à notre malheur. C'est ainsi qu'il désigna l'arc-en-ciel comme signe de confiance.

Vous voyez donc qu'il n'est pas bien difficile de répondre aux objections que vous avez présentées contre le récit de la tentation de nos premiers parents, entendu dans le sens littéral. Il en est de même à peu près de toutes les autres. C'est de la poussière tombée sur un vieux monument et qu'emporte le souffle du vent.

Futiles en soi, ces difficultés le paraissent bien davantage encore quand on considère les bases sur lesquelles repose cet important récit. Placé en tête de nos Livres sacrés, rappelé sans cesse à notre souvenir par la religion, il se retrouve plus ou moins explicitement, plus ou moins clairement dans les traditions de tous les peuples.

Du reste, tout en prenant ce récit à la lettre, rien ne nous empêche de voir en lui l'enseignement moral le plus salutaire, enseignement qui se retrouve également dans toutes les traditions. Qui ne comprend par là, en effet, que nous ne saurions veiller trop attentivement sur nos sens, que toute tentation, de quelque part qu'elle vienne, ne doit pas être traitée trop légèrement, que quelque faible qu'elle soit, elle prend souvent dans la femme et par la femme des proportions colossales, et que notre chute est ordinairement la chute de tout ce qui nous environne, de même que notre triomphe en est également le triomphe ?

SERVICES FUNÈBRES.

Objection. — Service du jour, service de huitaine, service anniversaire etc., etc., que d'Offices dont le prêtre sait toujours bien tirer parti !

Réponse. — Il y aurait à développer ici deux idées principales auxquelles nous nous arrêtons suffisamment ailleurs, à savoir l'utilité de la prière pour ceux qui souffrent dans le purgatoire et le désintéressement

du prêtre auquel ne saurait porter atteinte ce qu'il reçoit à l'ocasion de son ministère, pour lui-même, pour son église et pour les pauvres. Nous renvoyons donc le lecteur aux articles où sont développées ces deux idées, ne voulant parler en ce moment que de ce qui regarde tout particulièrement les services funèbres.

La mort est une grande peine sans doute, mais c'est aussi un salutaire enseignement. De là deux dangers à éviter à l'occasion de la mort : une douleur trop profonde, un oubli trop rapide. Or, ce sont précisément ces deux dangers que l'Eglise se propose de faire éviter à ses enfants par ses Offices funèbres, tels qu'ils sont aujourd'hui établis. Les premiers tempèrent la douleur dans les âmes où elle est trop vive, tout en la faisant naître dans celles où elle n'est pas telle qu'elle doit être ; les derniers la réveillent dans les âmes où elle a disparu, tout en y apportant de célestes consolations, Qui ne comprend cela ? qui ne l'a éprouvé quelquefois en soi-même ou dans les siens ?

Un père vient de mourir. C'était l'honneur, la consolation et l'appui d'une nombreuse famille. Aussi quelle désolation dans la maison ! La femme voudrait l'accompagner au tombeau ; les enfants sont tous frappés comme d'un coup de foudre. Mais suivez le convoi, assistez au service célébré sur le corps même du défunt, comme on dit communément, c'est-à-dire en sa présence ; accompagnez le cortége funèbre jusqu'au lieu où reposent nos dépouilles mortelles : ne remarquez-vous pas comme la religion, tout en éveillant dans les étrangers les sentiments d'une sympathique douleur, amortit cette même douleur dans les cœurs les plus affectés ? Ce double effet, elle le produit tout naturellement par ses cérémonies, ses signes, ses emblèmes et surtout par ses paroles dites ou chantées d'un ton touchant et lamentable : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de vos miséricordes !* s'écrie la religion au nom de celui qui n'est plus : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* (*Psal.* L, 1.) *Du plus profond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, exaucez ma voix*, dit-elle encore : *De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam.* (*Psal.* CXXIX, 1.) Et à la fin de l'Office : *Délivrez-moi, Seigneur, des ennemis qui me poursuivent*, ne cesse-t-elle de répéter ; *que le gouffre ne m'engloutisse pas et ne se referme pas sur moi : « Libera me, Domine, ab iis qui oderunt me : non absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum.* » (*Psal.* LXVIII, 15, 16.) Tout est terminé à l'église ; le cortége est en marche pour se rendre au lieu où dorment les morts dans la poussière de la terre : *Ceux qui dorment ici s'éveilleront tous*, chante alors la religion, *les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre : « Qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium.* » (*Dan.* XII, 2.) Je défie l'homme le plus insensible, le plus dur même, d'assister de sang-froid, mais aussi sans une douce consolation, à une telle cérémonie. Il descend alors dans toutes les âmes, les unes anéanties par la douleur, les autres indifférentes peut-être, je ne sais quelle rosée qui les pénètre, les émeut, en fait sortir la consolation, l'espérance, de saintes pensées, et enfin toutes sortes de bonnes œuvres.

Il y a un an, je suppose, que s'est accompli le triste événement dont je viens de parler. La grande et commune douleur qui en avait été la suite a complétement disparu : nous avons tant de causes de distraction sur la terre, et notre cœur d'ailleurs est naturellement si oublieux qu'il ne faut pas trop s'en étonner ! C'est le jour du service anniversaire, de ce service dont vous ne comprenez pas l'utilité, et que vous avez peut-être tourné en ridicule dans d'autres circonstances. Tout ce qui a eu lieu le jour de l'enterrement est à peu près renouvelé : c'est le même cortége funèbre, la même cérémonie à l'église, le même catafalque, moins le cadavre, — et le vide peint encore mieux la mort, — ce sont les mêmes chants, les mêmes prières, et peut-être aussi la même visite au cimetière : *Ceux qui dorment ici s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle et les autres pour l'opprobre*, ont entendu et se répètent intérieurement les assistants : *Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium.* (*Dan.* XII, 2.) Cette idée est revenue fort à propos ; car l'homme de bien était oublié, et, avec son souvenir, disparaissait, de plus en plus, chaque jour, le souvenir de son enseignement et de sa vertu.

Le même Office se répétera peut-être d'autres fois encore, et produira toujours, sinon le même effet, du moins un effet approchant.

S'il n'est plus renouvelé désormais, en particulier, il l'est du moins, chaque année, d'une manière générale, à la commémoration de tous les fidèles trépassés. C'est vers la fin de l'année, à cette époque où tout semble mourir dans la nature, et dispose les âmes aux pensées graves et religieuses. Voyez-vous chaque paroisse s'avancer au cimetière, ayant en tête la croix, signe de souffrance en cette vie et d'espérance pour la vie future : *Oui, nous ressusciterons tous*, chante le prêtre, et répètent après lui les fidèles, *mais nous ne serons pas tous changés. Les uns s'éveilleront pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre : « Omnes quidem resurgemur, sed non omnes immutabimur.* » (*I Cor.* XV, 51.) — *Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium.* — Quel *Office* donc ! c'est le mot ; quel *service* véritable, non-seulement pour les morts, mais encore pour les vivants ! Il est impossible d'y assister avec un peu d'attention, sans en revenir, si non complétement changé, du moins meilleur.

Et les pauvres ! me direz-vous.

Mais ce sont eux que je vois arriver les premiers à cet Office célébré, chaque année, pour tous les morts. Je les vois encore assister, au service particulier où ils ne man-

quent guère de recevoir l'aumône : Heureux si, avec le pain qui nourrit le corps, ils recueillent, en même temps, le pain de l'âme! Quant aux cérémonies funèbres qui les concernent eux-mêmes, elles sont, il est vrai, d'une grande simplicité, mais elles ne sont pour cela ni moins touchantes, ni moins efficaces. Un prêtre précédé d'un enfant portant l'image du Dieu de la crèche et du Calvaire : voilà souvent tout le cortége Mais s'il a moins d'intercesseurs, il en a moins besoin aussi généralement, il faut en convenir. Ses privations et ses souffrances, endurées avec résignation, se joignent, en ce moment, aux prières du prêtre et leur donnent plus d'efficacité. Le Dieu *pauvre* est tout disposé à écouter le simple cri de miséricorde qui s'élève vers lui en faveur de l'homme *pauvre* qui a marché sur ses traces, et c'est à lui plutôt qu'aux autres qu'il adressera ces consolantes paroles : *Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans mon paradis : « Hodie mecum eris in paradiso. »* (*Luc.* XXIII, 43.)

SIGNE DE CROIX.

Objection. — Quelle petitesse! parlez de cela aux enfants, mais, de grâce, n'en parlez point aux grandes personnes, et surtout aux personnes instruites.

—

Réponse.—De la petitesse? Quoi! Le signe de la croix? Dites plutôt que c'est un de ces traits sublimes qui abondent dans notre religion, et que le regard superficiel ou inattentif ne sait pas toujours apercevoir.

Le signe de la croix est cependant bien remarquable.

Il est de tous les pays, de toutes les conditions, de tous les âges, sans aucune exception. L'enfant qui commence sa carrière le forme sur lui avec amour, pour demander les bénédictions du Seigneur, à son entrée dans la vie, et le vieillard qui la termine le forme avec le même amour, pour demander encore les bénédictions célestes, au seuil si redoutable de l'éternité.

Le signe de la croix! mais c'est plus qu'un signe, c'est une doctrine, et quelle doctrine! la doctrine chrétienne, en abrégé du moins. En effet, où est contenue la doctrine chrétienne? Dans le Symbole des apôtres. Or, le signe de la croix est le diminutif du Symbole des apôtres. Voilà pourquoi ils ont l'un et l'autre le même nom; car symbole est un mot grec qui veut dire marque ou signe. Quant aux mots qui viennent après, à savoir des apôtres et du Chrétien, c'est encore tout un, comme chacun doit le comprendre. Si des mots nous passons aux idées, nous arrivons à la même conclusion. Voyez plutôt: quand je forme le signe de la croix, je prononce où je suis censé prononcer ces mots: *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*. Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est faire profession du mystère de la sainte Trinité, le fondement de tous les autres. En formant la croix sur moi, je reconnais que Jésus-Christ a souffert et est mort sur cette croix de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle, de la mort des esclaves, pour nous racheter tous de l'esclavage du péché. D'où il suit que je proclame encore par là, en action du moins, le mystère de la Rédemption. Mais le mystère de la Rédemption suppose nécessairement celui de l'Incarnation; puisque Jésus-Christ ne pouvait souffrir et mourir que comme homme, c'est-à-dire, après s'être incarné. Donc le signe de la croix est encore la proclamation du mystère de l'Incarnation, et par conséquent des trois principaux mystères que nous devons tous reconnaître pour être sauvés, de ces mystères qui sont l'essence même du Symbole des apôtres. J'ai donc eu raison de dire que le signe de la croix est un diminutif du Symbole des apôtres, et, en abrégé, toute la doctrine chrétienne.

Le signe de la croix, c'est plus qu'un signe et une doctrine, c'est un acte, et quel acte! C'est la pratique, en abrégé aussi et par le désir, de cette même doctrine chrétienne qu'il nous enseigne d'une manière si merveilleuse.

Quand je forme sur moi le signe de la croix, je fais un acte de foi, comme je viens de le montrer tout à l'heure; puisque je déclare par là que je crois en ce Dieu qui a tant fait pour nous, et que je crois également aux autres vérités qu'il est venu lui-même nous enseigner sur la terre.

Quand je forme le signe de la croix, je fais aussi un acte d'amour; je montre, en effet, que je suis attaché, dans tout mon être, à ce Dieu qui a bien voulu me racheter par ses souffrances.

Quand je forme le signe de la croix, je fais encore un acte d'espérance; puisque, comme le chante l'Eglise, c'est dans la croix qu'est toute notre espérance :

O crux, ave, spes unica.

Que vous dirai-je enfin? Quand je fais le signe de la croix, je reconnais que je dois unir mes souffrances à celles de Jésus-Christ, que j'ai aussi ma croix à porter, que cette croix doit être avec celle de Jésus sur mon cœur, que je dois l'aimer, l'embrasser, vivre et mourir dans ses bras... Or, qu'est-ce que cela, si ce n'est le christianisme, par le désir du moins?

Mais, me direz-vous, tout le monde ne voit pas dans le signe de la croix ce que vous y voyez.

Sans doute, je l'ai déjà dit, le regard inattentif ou superficiel. J'ajouterai ici: le regard aveuglé par les préjugés ou les passions, comme est le vôtre peut-être.

Et le regard de l'enfant? objectez-vous.

Oui, encore de l'enfant, quoique pourtant le signe de la croix ne soit point pour lui un acte sans valeur. N'est-ce pas par là surtout qu'il doit se faire une idée de ce *bon Dieu* qui l'a créé, de ce *bon Jésus* qui

l'a racheté, de cet *Esprit d'amour* qui doit le sanctifier?.. Mais ce ne sont là encore que des germes de foi qui se développeront peu à peu avec son intelligence.

Ne dites donc point que le signe de la croix est un acte petit, bon tout au plus pour les enfants et les ignorants. Il est de tous les âges et de toutes les conditions, vous ai-je déjà dit, il est à la hauteur des intelligences les plus élevées, ou plutôt il n'est point d'intelligence créée, quelque élevée qu'elle soit, qui puisse se trouver à sa hauteur; car c'est le signe de la croix même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire de la croix d'un Dieu.

Un acte petit! Mais avez-vous oublié que c'est après l'avoir formé sur eux-mêmes, après en avoir marqué leurs fronts élevés, qui semblent encore aujourd'hui dominer le monde, quoique depuis longtemps réduits en poussière, que les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, prononçaient ces discours qui faisaient alors tant d'impression sur les fidèles, et qui sont encore pour toute l'Eglise une source inépuisable de consolations et de lumières? Avez-vous oublié que c'est après l'avoir également formé sur lui, après en avoir marqué aussi son front de génie que Bossuet prononçait ces discours qui sont le chef-d'œuvre de notre langue, je pourrais dire peut-être de la langue des hommes.

Et ce n'est pas dans l'Eglise seulement que le signe de la croix a une telle valeur. J'en citerai un exemple entre mille que je pourrais également apporter.

Bien peu ignorent les détails de la mort si chrétienne du ministre de la justice, Abatucci. Il fut saisi tout à coup, au milieu des occupations de sa laborieuse carrière, par une maladie cruelle qui le conduisit rapidement au tombeau. Il avait reçu à plusieurs reprises déjà les consolations de la religion. Comme il était à ses derniers moments, le ministre de la religion appelait sur lui, au nom de Jésus-Christ, les miséricordes de celui qui juge les justices mêmes. Un tel spectacle est toujours saisissant, mais les circonstances dans lesquelles on se trouvait ajoutaient encore à l'émotion ordinaire. Chacun fondait en larmes et priait avec ferveur. Lui cependant était déjà sans parole, et peut-être un peu sans connaissance; mais quand il vit le ministre de la religion élever la main sur lui pour le bénir, il fit très-distinctement le signe de la croix. Il y eut alors comme un éclair de joie céleste qui passa sur tous les visages, et éclaircit un instant les fronts assombris par la plus profonde douleur.

Puisse cet acte, en tout temps si expressif mais plus encore à cette heure, avoir été véritablement le signe des grandes espérances qu'il fit concevoir!

SOCIETÉS SECRÈTES

Objection.— Nos sociétés secrètes sur lesquelles vous jetez l'anathème ont cependant bien des traits de ressemblance avec vos sociétés religieuses. Dans les unes comme dans les autres, les associés se soutiennent réciproquement et jurent une obéissance aveugle à leurs chefs.

—

Réponse. —Il est possible que vos sociétés secrètes aient avec nos sociétés religieuses quelques traits de ressemblance; mais qu'est-ce que cela prouve? Le plus grand scélérat n'en a-t-il pas quelquefois avec le plus honnête homme du monde? Ce qui est incontestable toutefois, c'est qu'elles s'en éloignent encore plus qu'elles ne s'en rapprochent. Vous ne l'ignorez pas plus que moi. Voulez-vous que je vous le rappelle ici en peu de mots? La chose est facile.

Les fondateurs de nos sociétés religieuses ont tous été des hommes d'une doctrine éminente, d'une vertu plus éminente encore, qui se sont montrés disposés à tout sacrifier, à se sacrifier eux-mêmes, pour mieux accomplir le grand précepte de la charité envers Dieu et envers le prochain, précepte qui contient toute la loi et les prophètes, comme dit Jésus-Christ. Les fondateurs de vos sociétés secrètes, au contraire, sont, pour la plupart, des gens perdus de dettes et de débauches, qui ne courent, ici-bas, qu'après la satisfaction de leurs passions, et qui, se trouvant un jour à bout de ressources, se disent en eux-mêmes : Agitons la société, et peut-être qu'à la suite des bouleversements que nous allons produire, nous nous trouverons dans une situation meilleure! Les fondateurs de nos sociétés religieuses ont tous cherché leurs inspirations devant les autels du Seigneur, au pied du crucifix, dans le recueillement, la méditation et la prière. Leurs règles établies, ils les ont soumises à l'approbation de l'autorité, corrigeant, ajoutant, supprimant, selon les conseils qui leur étaient donnés, disposés même à tout rejeter, si rien n'était approuvé. Les fondateurs de vos sociétés secrètes n'ont guère cherché d'inspiration qu'au fond d'une bouteille ou dans l'orgie. Leurs règles établies, ils les ont dérobées à la connaissance de tous, mais de ceux principalement qui ont en main l'autorité, et je ne sais même s'ils ne s'efforcent pas encore de les déguiser aux yeux de leur propre conscience, ce juge secret que Dieu ne refuse pas toujours à ceux qui se sont le plus éloignés de lui. Les chefs de nos sociétés religieuses n'appellent et ne retiennent auprès d'eux que des hommes qui leur ressemblent, je veux dire qui sont aussi embrasés du plus grand zèle pour la gloire de Dieu et le bonheur du prochain. Les chefs de vos sociétés secrètes n'appellent et n'admettent auprès d'eux que des hommes qui leur ressemblent, je veux dire qui se faisant le centre de tout, sont prêts à sacrifier à leurs propres jouissances les intérêts les plus sacrés de la société religieuse et de la so-

ciété civile. Les sociétés religieuses ne perdent jamais de vue l'exact acocmplissement de la loi chrétienne; elles vont même au delà et s'efforcent toutes d'accomplir les conseils évangéliques. Les sociétés secrètes marchent à leur but *per fas et nefas*, comme on dit communément, en foulant aux pieds toute loi et toute morale. Aussi les unes forment-elles de bons Chrétiens et même des saints quelquefois; tandis que les autres ne forment guère que des perturbateurs et, à l'occasion, des assassins.

Tout ce que je viens de dire est à peu près de notoriété publique; et je pense que vous me passerez tout vous-même, si ce n'est peut-être l'expression. Demandez au plus petit enfant que vous rencontrerez au milieu des places publiques ce que c'est qu'un religieux, il vous répondra, sinon quant aux mots, du moins quant à l'idée, que c'est un parfait Chrétien, un homme d'ordre et de paix, tout disposé à se dévouer au bonheur de ses semblables. Demandez lui ensuite ce que c'est qu'un membre d'une de ces sociétés secrètes sur lesquelles nous jetons l'anathème, de la *Marianne*, par exemple, et il vous répondra également que c'est un homme *de sac et de corde*, comme on dit vulgairement, qui ne rêve que meurtre et pillage, non pas dans quelques maisons seulement, mais dans la France entière, dans toute l'Europe. Cela reconnu, je vous le demanderai actuellement, est-il possible de trouver nulle part plus de différence qu'il n'y en a entre nos sociétés religieuses et vos sociétés secrètes? Y en a-t-il davantage entre le jour et la nuit? La comparaison me paraît venir ici fort à propos; car dans les unes est le grand jour à la lumière duquel se fait partout le bien, dans les autres sont les ténèbres au milieu desquelles se fait plus facilement le mal. *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.* III, 20.) Les unes sont comme des armées de l'ordre toujours disposées à mourir pour Dieu et l'humanité, pour la religion et la patrie, les autres sont des armées du désordre qui minent *secrètement* la société et la feraient sauter un jour, si rien ne s'opposait à l'exécution de leur dessein.

Apres cela, que me parlez-vous de quelques traits de ressemblance qui se trouvent, dites-vous, entre vos sociétés secrètes et nos sociétés religieuses? C'est, tout au plus, un peu de lumière qui se perd dans l'obscurité du tableau, ou n'en fait que mieux ressortir la laideur.—Les associés se soutiennent réciproquement, affirmez-vous.—Les bandes de voleurs, qui sont également des sociétés secrètes, non approuvées aussi, et même fort désapprouvées (pardon de ce rapprochement), n'en font-elles pas autant? Ne voit-on pas là s'accomplir quelquefois des actes d'impartialité, de justice et même de générosité qui n'étonnent que ceux qui ne veulent pas comprendre que l'homme retrouve encore son penchant au bien jusque dans ses plus grands désordres.

Vous nous parlez d'obéissance aveugle. Mais elle est contre vous. Est-il bon, est-il permis de se remettre aveuglément entre les mains de ceux sur les lumières et la moralité desquels rien ne nous rassure, et de leur dire : « Je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré de faire ce que vous me commanderez, fût-ce de plonger le fer dans le sein de mes semblables? » Voyez-vous rien qui approche de cela dans nos sociétés religieuses? On y parle aussi d'obéissance aveugle; mais quelle différence! Le supérieur entre les mains duquel on se remet est un homme aussi pieux qu'éclairé. C'est comme une nouvelle conscience qui vient corroborer la nôtre, au lieu de la détruire. Il y a de plus au-dessus de son autorité une autorité supérieure qui la contrôle, ne fût-ce que celle du Souverain Pontife. Malgré tout cela, la conscience du religieux ne s'est point annihilée ni endormie. Elle n'a pas perdu de vue, un seul instant, Dieu et sa loi. Ainsi, supposez le chef d'ordre le mieux obéi; le général des Jésuites, par exemple, venant dire à l'un de ceux qui lui auront promis d'être entre ses mains comme un cadavre : *perinde ac cadaver*, tant doit être aveugle leur obéissance : « Vous allez m'assassiner tel roi, tel mendiant même ou tel esclave! » Vous verrez le cadavre se ranimer, et s'écrier avec toute l'énergie de l'indignation : Non! je ne vous obéirai pas, car Dieu défend ce que vous commandez, et *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : « Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* » (*Act.* V, 29.)

Vous me direz peut-être que les sociétés secrètes ne sont pas toutes comme je viens de les peindre.

Sans doute; mais il est bien difficile qu'elles n'aient pas quelque chose de mauvais dans le but qu'elles se proposent d'atteindre; autrement, pourquoi ce secret impénétrable? *Qui male agit odit lucem*, avons-nous dit déjà. Êtes-vous sûr du contraire, cependant? Avez-vous tout vu, tout compris? Ne vous faites-vous point illusion à vous-même? En ce cas, je ne condamnerai point la société dont vous parlez, à moins qu'elle ne l'ait été par l'autorité légitime, à laquelle nous devons tous obéissance.

Vous parlez de nos sociétés religieuses, de celle de Jésus peut-être en particulier. Rappelez-vous ce qui s'est passé : après plus de deux siècles d'une sainte et glorieuse existence, la société fut supprimée par celui à qui Jésus-Christ a dit : *Paissez, mes brebis*, aussi bien que *mes agneaux* (*Joan.* XXI, 15 seq.) Elle obéit aussitôt avec la plus parfaite soumission, comme un simple individu, comme un Jésuite, c'est le cas de le dire : *Perinde ac cadaver.* Et nous ne l'avons vue se ranimer, pour continuer, sous nos yeux, sa sainte et glorieuse existence, que quand elle fut rétablie par la même autorité qui l'avait établie d'abord, puis supprimée.

Que vos sociétés secrètes en fassent partout autant, et elles auront un peu plus de droits de se comparer à nos sociétés religieuses.

SOEUR DE CHARITÉ

Objections. — La sœur de Charité, que vous représentez comme le chef-d'œuvre du catholicisme, mérite-t-elle tous les éloges qu'on lui donne? — Dédommage-t-elle bien la société, par les services qu'elle lui rend, dans cette position exceptionnelle, du tort qu'elle lui fait, d'un autre côté, en la privant d'une bonne mère de famille? — Est-ce d'ailleurs à la religion catholique qu'on la doit? et ne trouve-t-on pas son équivalent, dans les autres religions, notamment dans le protestantisme?

—

Réponse. — Il n'a jamais été dit par personne, faisant autorité dans la religion, que la sœur de Charité fût le chef-d'œuvre du catholicisme, à moins que ce ne soit dans un de ces moments d'enthousiasme où l'admiration se sert d'expressions figurées dont chacun connaît au juste la valeur. N'est-ce pas au catholicisme que nous devons le prêtre, ministre de Dieu, l'évêque, successeur des apôtres, le Souverain Pontife, représentant de Jésus-Christ sur la terre? On ne pourrait donc pas dire que la sœur de Charité est le chef-d'œuvre du chatholicisme. Ce qui a été dit et répété mille fois, ce que nous affirmons tous avec confiance, c'est qu'elle est réellement un des bienfaits les plus grands, les plus rares que nous ayons reçus de notre religion, qui pourtant n'est que bienfaisance, et que nous ne saurions trop lui en témoigner notre reconnaissance. En doutez-vous! Refusez-vous de vous en rapporter à l'opinion publique, au témoignage de ceux que rien n'eût engagés à parler en leur faveur s'ils n'y eussent été déterminés par la force de la vérité! Suivez-moi, et venez la contempler dans les lieux où sa charité s'exerce le plus ordinairement. Les différents tableaux que nous allons mettre sous les yeux ont été tracés par nous dans un autre ouvrage. (*Bienfaits du catholicisme.*)

« Considérons-la d'abord entourée de nombreux enfants, et surtout d'enfants pauvres, qu'elle instruit, ou dont elle prend soin dès l'âge le plus tendre. Comme elle les accueille avec bonté! Comme elle sourit à leurs jeux! Comme elle les accoutume à la propreté, au bon ordre, à l'amour du travail, à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes! Il y a bien des défauts dans le caractère et dans le cœur de ces enfants : elle les étudie, elle les corrige peu à peu, et elle parvient à les remplacer par autant de qualités opposées. Connaître ses devoirs et les remplir avec exactitude, n'est-ce pas pour tout enfant, mais principalement pour celui du peuple, le résultat de la meilleure éducation. Or, voilà précisément ce que se propose la sœur de Charité.

« Nous entendons dire quelquefois! Quelle perte pour la société que ces excellentes filles se soient retirées du monde! elles seraient de bonnes mères de famille; elles feraient le bonheur de leurs maris, de leurs enfants, elles seraient le modèle des autres femmes.

« Quoi donc! ne rendent-elles pas, dans la position où elles se trouvent, les mêmes services, de plus grands peut-être encore à la société? D'autres peuvent les remplacer facilement dans le monde; mais personne ne les eût remplacées, si elles eussent refusé de suivre l'attrait divin de leur sublime vocation. Rien, dites-vous, n'est aussi précieux pour la société qu'une excellente mère de famille. Je le crois comme vous; mais celles dont nous parlons, ne sont-elles pas des mères véritables, et les plus excellentes de toutes, puisqu'elles le sont par l'esprit et le cœur. Ces petites filles qui les entourent, ce sont leurs enfants : elles ne leur doivent pas la vie du corps, mais elles leur doivent la vie plus noble de l'intelligence; elles n'en reçoivent point peut-être le pain matériel qui nous retient sur la terre, mais elles en reçoivent le pain de la parole qui nous élève vers Dieu. La sœur de Charité, à la crèche, à la salle d'asile, dans son école, résout donc le difficile problème d'une mère qui, chargée d'une nombreuse famille, fait l'éducation de ses enfants. — Que manque-t-il à l'éducation des filles? demandait Napoléon à madame Campan. — Sire, il manque des mères, répondit celle-ci. — Non, elles ne manquent pas; ou si elles manquent, c'est qu'on ne sait pas les trouver.

« Combien de filles n'ont plus la mère que leur avait donnée la nature? Combien, surtout parmi les filles du peuple, ont des mères telles qu'il serait plus avantageux pour elles de n'en point avoir du tout! Qui donc se chargera d'initier à la vie ces pauvres petites filles? Qui éclairera leur intelligence? Qui ouvrira décemment leur cœur aux douces joies de ce monde? Qui leur enseignera la voie qu'elles doivent suivre, qui les soutiendra, qui dirigera leurs premiers pas? C'est la mère de l'orphelin, des pauvres, c'est la sœur de Charité. Sa maison est ouverte à toutes; les petites filles les plus indigentes, les plus abandonnées, voilà celles qu'elle accueille avec le plus de bonté, et sur qui elle veille avec le plus de soin.

« Voyez surtout ce qui se passe dans nos campagnes. Dès le matin, la femme s'éloigne aussi de la maison, afin de participer, en raison de ses forces, aux rudes travaux des champs. Elle a cependant plusieurs petites filles : qui en prendra soin pendant son absence? Qui leur parlera de Dieu? Qui éveillera en elles, si je puis m'exprimer de la sorte, l'âme qui sommeille engourdie dans les sens?... Placez dans ces campagnes une sœur de charité et elle sera la mère de toutes ces petites filles. Aussi s'explique-t-on difficilement comment il n'y en a pas jusque dans les plus petites communes, aujourd'hui surtout que la loi les oblige toutes à avoir une école. Est-ce qu'il n'y a pas partout quelques bonnes maisons capables d'entretenir, au moins, une sœur de Charité? Est-ce que la commune, quelque petite

qu'elle soit, n'a pas pour cela, des revenus suffisants? — On peut s'en passer, nous dit-on. — Oui, comme on peut, à la rigueur, se passer des choses les plus excellentes. Toujours est-il que la sœur ne peut être remplacée pour le soin qu'elle prend des enfants, et surtout des enfants des pauvres; que son école sera toujours la plus morale, la mieux tenue sous tous les rapports, et, en même temps la plus économique. — C'est une quêteuse perpétuelle, nous dit-on encore. — Ce n'est pas pour elle, du moins. Quoi donc! cœurs de rocher, si quelquefois elle vient vous toucher, avec cette douce verge de la charité que la religion lui a donnée, en signe de son autorité, ne voyez-vous pas que c'est pour en tirer, comme fit Moïse dans le désert, les eaux vives nécessaires pour désaltérer les enfants d'Israël. Quant à elle, ah! quelques gouttes, et encore pendant son travail seulement; voilà tout ce qu'elle vous demande. Car, vous ne l'ignorez pas, si la maladie la surprend, ou si elle tombe épuisée de fatigues, elle est recueillie par la communauté, utilisée peut-être encore par quelque emploi facile, et une autre elle-même vient la remplacer, pleine de vigueur et de zèle. Pouvez-vous désirer une directrice, ou plutôt une mère des pauvres enfants, à des conditions plus avantageuses?

« A quelques lieues de la ville de Tours, il y avait, dans un village, une de ces pieuses sœurs qui s'établissent partout où elles trouvent un peu de bien à faire. On ne saurait dire de quelle ressource elle était pour cette campagne. Dans un âge où les autres ne sont encore occupées que de leurs plaisirs, celle-ci était déjà tout occupée du bonheur de ses semblables. J'ai eu, un jour, avec elle, un entretien que je n'oublierai jamais. C'était à la première communion des enfants. Dirigées par celle dont nous parlons, les filles surtout avaient été préparées avec un soin tout particulier. Ces pauvres petites, ordinairement si peu éclairées dans les campagnes, montraient une intelligence et une piété qui se rencontrent peu à cet âge et dans cette condition. — Ma sœur, lui dis-je, vous rendez à ces enfants un grand service. Ce qui m'afflige, c'est que vous vous sacrifiez vous-même pour leur bonheur. — Il est toujours si doux de se sacrifier pour le bonheur de ses semblables! — Si encore, pour élever ces enfants, vous ne sacrifiiez que votre jeunesse et vos plaisirs; mais votre santé s'use rapidement à ce pénible état. — Est-ce que la vie ne s'use pas à tout? Il est beaucoup mieux de l'employer au bien qu'au mal. Du reste, nous avons toujours une retraite assurée. Nous commençons par l'éducation. Quand notre poitrine commence à souffrir, quand notre voix s'éteint, si nous ne pouvons plus parler, nous pouvons agir encore. Alors on nous relègue dans quelque hôpital, non pour nous y reposer, car nous ne désirons que le repos de l'autre vie, mais pour user ce qui nous reste encore de forces à consoler et soigner les malades.

« Cette sainte fille est morte, il y a quelques années, dans l'exercice de ses fonctions. J'avais toujours pensé que son corps frêle ne pourrait soutenir les efforts de son zèle. Ce n'était point assez pour elle de travailler, dans la mesure de ses forces, à la gloire de Dieu et au bonheur du prochain, elle aspirait à sacrifier tout son être. Holocauste de charité, elle s'est placée en face de l'autel, et le feu sacré qui du ciel était descendu dans son âme l'a consumée entièrement.

« Il ne se passe pas un seul jour qui ne soit témoin de semblables dévouements. Oh! si cela avait eu lieu dans la Grèce antique ou dans la république romaine, que d'applaudissements! que d'honneurs! Que personne ne se décourage cependant; car Dieu voit tout, et il récompensera un jour le bien que l'homme ignore ou feint d'ignorer. »

Vous semble-t-il actuellement qu'on puisse dire trop de bien de la sœur de Charité, consacrant sa jeunesse, sa vie entière quelquefois au service des enfants? Mais, si nous la considérons prenant soin, un peu partout, et principalement dans un hôpital, des malheureux qui s'y trouvent en si grand nombre, elle nous paraîtra plus admirable encore peut-être. Toute maison où il y a des personnes qui souffrent, l'hôpital surtout, c'est la demeure de prédilection de la sœur de Charité. Elle est là dans son élément. Vous diriez qu'elle a été faite pour vivre au milieu des souffrances, comme le poisson au milieu des eaux, ou l'oiseau dans l'air. Son cœur s'y dilate, son âme s'y élève, grandit, grandit toujours, jusqu'à ce que, laissant sur la terre sa dépouille périssable, elle aille au ciel se réunir aux anges, dont Dieu lui a permis de remplir les saintes fonctions.

« A l'hôpital, comme à l'école, la sœur de Charité a plusieurs dénominations. On l'appelle encore : *Religieuse hospitalière*, *fille de la Charité*, *fille de Saint-Vincent* (car *Saint-Vincent* est aujourd'hui synonyme de *charité*), *sœur de la Croix*, etc. On doit remarquer qu'il y a dans tous ces noms une idée de piété et de dévouement; c'est que sous ces dénominations différentes, elle se propose toujours le même but, qui est de plaire à Dieu en se sacrifiant pour les hommes.

« Voltaire, qui a essayé de tout flétrir en religion, a cependant parlé comme les autres de la sœur de Charité, soignant, dans les hôpitaux, tous les maux de l'humanité : *Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre*, dit-il, *que les sacrifices que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute naissance et de la fortune, pour soulager, dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse.* (*Essai sur l'histoire générale.*) Je ne vois même pas qu'ils l'aient imitée en aucune manière. Ils donneront volontiers leur argent pour soulager les malheureux; mais se donneront-

ils eux-mêmes, se donneront-ils volontiers et avec amour, comme le demande si souvent la charité, et comme la religieuse hospitalière le fait tous les jours parmi nous? Hélas! non. Quelques individus le feront peut-être, mais ce sera une exception. Un membre de l'Académie des Sciences, envoyé par le gouvernement pour examiner les hôpitaux d'Angleterre, a dit à son retour : *Il règne une police très-exacte dans ces établissements ; mais il y manque deux choses : nos curés et nos sœurs hospitalières.* Il aurait pu ajouter : *Et ces deux choses manquant, tout y manque, ou, du moins, l'essentiel.*

« En effet, pour ne parler que du sujet qui nous occupe en ce moment, je veux dire de la sœur de Charité, qui peut la remplacer dans un hôpital? Elle entretient, dans la maison, l'ordre, l'économie, la propreté. Elle écoute attentivement les rapports du médecin, et prépare avec intelligence les traitements qu'il a prescrits. La voyez-vous accourir partout où l'appelle le besoin le plus pressant? Ici, elle soigne une maladie honteuse; là, elle panse une plaie dégoûtante: plus loin, elle va recueillir le dernier soupir d'un mourant; à côté, est un cadavre sur le point d'entrer en dissolution, elle s'empresse de l'ensevelir. Mais le corps n'est pas toujours ce qu'il y a de plus à plaindre dans un malade. Son âme, ensevelie dans un corps qui n'est que souffrance, à combien de dangers n'est-elle pas exposée? L'Hospitalière répond à ses emportements par des paroles de douceur; elle lui donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; elle l'environne des secours de la religion, et quand les liens qui la retenaient sur la terre avec d'autres êtres également infortunés sont brisés par la mort, elle facilite, par de ferventes prières, son élévation au ciel et sa réunion avec Dieu.

« Il est reconnu que pour soigner les malades il faut avoir renoncé à ses goûts, à ses affections. La sœur de Charité n'y a-t-elle pas renoncé? Elle s'est retirée des sens, si je puis m'exprimer ainsi, pour ne plus vivre désormais que de la vie spirituelle. Pour elle, le monde avec ses plaisirs n'est plus rien; elle n'a d'amour que pour Jésus, et surtout pour Jésus souffrant; elle l'aime encore jusque dans ces pauvres infirmes avec lesquels elle vit tous les jours, et qu'elle s'est fait un devoir de soigner.

« Il est encore reconnu généralement que pour soigner les malades, dans un hôpital principalement, il faut un courage à toute épreuve; qu'il faut être dans la disposition de faire à chaque instant le sacrifice de sa vie. La sœur de Charité n'a-t-elle pas ce courage héroïque? Jamais vous ne la verrez manquer à son devoir, et elle ne reculera, pour l'accomplir, devant aucun danger. Plus elle est faible extérieurement, et plus elle a de force intérieure. Son corps s'affaisse et semble l'abandonner; mais toute sa force s'est réfugiée dans son âme. Et qu'est-ce donc que le courage, si ce n'est la force de l'âme? Quant au sacrifice de la vie, pourquoi ne le ferait-elle pas volontiers? A quoi tient-elle en ce monde? Plaisirs, honneurs, richesses, elle a tout foulé aux pieds; les liens les plus légitimes, les liens de l'amitié et de la famille, elle les a brisés pour ne plus appartenir qu'à Dieu : la mort ne fera que consommer le sacrifice qu'elle a si généreusement commencé.

« Il est reconnu enfin que le soin des malades exige, pour avoir de plus heureux et de plus prompts résultats, beaucoup de douceur et d'affection, qu'il demande presque toujours cette tendre sollicitude qui ne se rencontre ordinairement que dans la famille. N'est-ce pas encore chez la sœur de Charité que vous trouverez cette douceur inaltérable, cette affection à toute épreuve, cette tendre sollicitude que vous demandez? Son air, son regard, le son de sa voix, les pieux symboles dont elle est environnée, tout en elle est pour le malade l'expression de la douceur et du dévouement. Dans cette religieuse, assise jour et nuit auprès de son malade, ce n'est point une étrangère que vous voyez : c'est tout à la fois une sœur et une mère. Ces doux noms lui ont été donnés par la religion quand elle a pris l'habit de son ordre; et par sa conduite de tous les jours, elle se rend de plus en plus digne de les porter.

« Un jeune homme a été appelé au loin par ses affaires, et il tombe sans connaissance dans une ville où il est inconnu. Comme il a peu de ressources, on le transporte dans une de ces maisons où la religion offre généreusement l'hospitalité aux étrangers, aux indigents, à tous ceux que son divin fondateur a le plus recommandés à sa charité. Plusieurs fois déjà, ce jeune homme a éprouvé la même attaque qui le fait horriblement souffrir en ce moment; mais, dans la maison paternelle, il recevait toujours d'une tendre mère et d'une sœur attentive les soins les plus empressés. Cette mère et cette sœur sont actuellement bien loin de lui. Dès que le premier accès du mal est passé et que la connaissance commence à lui revenir, il élève un peu la tête, il tourne ses regards de tous côtés, et les reportant sur lui-même : *Ma mère! ma sœur! où êtes-vous?* s'est-il écrié. Des larmes coulent aussitôt de ses yeux, et il retombe épuisé. En ce moment, se trouvent, dans la même salle, à peu de distance de son lit, deux religieuses, dont l'une, dans toute la force de la jeunesse, vient de panser une plaie incurable; l'autre, déjà avancée en âge, vient de réciter les dernières prières au lit d'un agonisant. Elles se rendent avec empressement au lit d'où est parti l'appel que nous venons de rapporter, et, se présentant presque au même moment : *Nous voici*, disent-elles avec émotion au jeune malade, *nous voici, car vous nous avez appelées!* Le jeune homme élève de nouveau la tête ; il regarde attentivement. Hélas! ce n'est ni la figure de sa mère, ni celle de sa sœur. Il cherche dans ses souvenirs. Après avoir réfléchi un instant, il comprend le mystère,

et de douces larmes coulent aussitôt de ses yeux.

« Sainte religion, que tu es pour nous abondante en consolations! Ce n'est pas sans raison que nous t'appelons la consolatrice, la mère des affligés. Quand l'homme est abattu, tu le relèves, tu le presses contre ton sein, et, appuyant ta divine main sur son cœur, tu fais goûter encore à ce cœur affaissé sous le poids des souffrances quelques-unes de ces vives et douces jouissances qui sont tout le bonheur de la vie.

« Sous une administration où tout se fait par chiffres, il ne faut point trouver étonnant que quelques hommes aient eu la tête et le cœur assez froids pour calculer que peut-être des infirmières laïques ne leur coûteraient pas aussi cher que des sœurs hospitalières. Mais, je l'ai déjà dit, ce ne sont point seulement des soins physiques qu'il faut dans un hôpital. Il faut là bienfaisance dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus divin; il faut la charité chrétienne. Cette vertu ne s'achète pour aucun prix; Dieu seul la donne, et il l'a mise surtout au cœur de l'hospitalière.

« Que s'il faut absolument employer le raisonnement des chiffres, je dirai : Est-ce que les soins de la religieuse hospitalière vous coûtent quelque chose? Ils sont d'un prix trop élevé pour qu'elle songe à vous les vendre. Tout l'or de la terre ne les acquitterait pas, parce que l'or ne peut récompenser la vertu. — Nous les payons cependant. — Vous payez la nourriture de l'Hospitalière, et, en cela, vous écoutez la voix de vos intérêts les plus chers, puisque c'est une chose nécessaire pour la conserver dans votre hôpital, où sa présence est si utile. — Nous lui donnons la nourriture, et quelque chose de plus encore. — Mais, évidemment, cet excédant n'est pas pour elle. N'a-t-elle pas renoncé à tout ici-bas? Elle n'a rien, ni ne demande rien. Le ciel, pour elle et pour les autres, voilà ce qu'elle cherche à gagner. Si donc il lui reste quelque chose après la nourriture et le vêtement, cet excédant revient à la maison-mère pour la soigner dans ses dernières années, quand elle ne peut plus soigner les autres, ou bien pour élever d'autres religieuses qui viennent après elle éclairer et soigner cette pauvre humanité, qui n'est qu'ignorance et douleur. Heureuse la société, si elle pouvait toujours placer ses fonds aussi avantageusement!

« Nous avons considéré la sœur de Charité dans un hôpital; mais elle n'y est pas toujours, car il lui faut nécessairement un peu de délassement dans un exercice si laborieux. Eh bien! savez-vous où elle trouve le délassement dont elle a si grand besoin? Encore dans l'exercice de la charité. Elle vient de sortir : suivons-la d'un œil attentif et respectueux. Vous la voyez traverser nos rues et nos places publiques au milieu des bénédictions du peuple; elle est à la recherche de quelques malheureux. Il y a, dans les villes surtout, bien des misères secrètes et des souffrances inconnues. Il faut donc les rechercher avec soin, soulever le voile sous lequel elles se cachent, et les soulager. S'il n'en était pas ainsi, je ne sais combien de personnes succomberaient chaque jour, combien de crimes affreux épouvanteraient la société! Cette recherche de la misère et de la souffrance, voilà ce qui occupe actuellement notre Hospitalière. Sous son extérieur calme et recueilli, il y a plus d'une pensée d'amour et de dévouement. Elle vient d'entendre dire : *Dans tel quartier de la ville, dans telle rue, il y a plusieurs familles qui se trouvent dans l'état le plus déplorable.* Ces paroles ont suffi pour enflammer son zèle. Ange de charité, elle vole où la charité la conduit. A l'indigent affamé elle a porté un peu de pain; aux vieillards, à l'enfant nu et glacé, des vêtements et du bois; au malade alité, les secours dont il a besoin et quelques paroles de consolation. — Dieu vous le rende, ma sœur, lui dit chacun de ceux envers qui elle exerce sa charité. — Mais ces dons ne sont pas de moi, répond-elle avec modestie. Priez pour ceux qui vous les envoient, et, avant tout, remerciez le bon Dieu qui leur inspira la volonté de venir à votre secours. — Après avoir dit ces mots, elle se dérobe avec empressement aux nouvelles bénédictions qui accueillent sa modestie, et elle continue ses visites.

« Ce n'est pas seulement dans le réduit du pauvre que je la vois pénétrer. Elle entre aussi dans les maisons opulentes, mais c'est toujours la charité qui la conduit. Elle vient verser les larmes et les gémissements du malheureux dans le cœur de l'homme riche. Celui-ci, profondément ému, lui donne avec joie ce qu'il eût donné pour aller au spectacle verser des larmes stériles. La religieuse triomphante s'empresse de porter ces nouveaux secours à ses pauvres souffrants, et elle revient déposer aux pieds du riche leur reconnaissance et leurs bénédictions. Oh! que de cette manière les rangs les plus opposés de la société se trouvent utilement et saintement rapprochés!

« Ce fut sans doute afin qu'elles pussent aller en pleine liberté partout où les appellent les besoins des malades et des pauvres que l'immortel saint Vincent de Paul donne à ses filles cette belle règle qui est aussi, en général, celle de toutes les religieuses dévouées aux œuvres de charité : *Vous n'aurez point d'autres monastères que les maisons des pauvres, point d'autres cloîtres que les rues des villes et les salles des hôpitaux, point d'autres clôtures que l'obéissance, point d'autre voile qu'une sainte modestie.* »

Je vous le demande une seconde fois, vous semble-t-il qu'on ait dit trop de bien de la sœur de Charité soignant, comme nous venons de le montrer tout à l'heure, les malheureux, partout où elle les découvre, mais surtout dans les lieux où ils se trouvent réunis en grand nombre, dans les hôpitaux par exemple? Non assurément. Et cependant il est un lieu où son zèle et son dévouement se déploient, je ne dirai pas avec plus de mérite, cela ne serait guère possible, mais avec plus d'éclat encore que dans

un hôpital, c'est le champ de bataille, ce théâtre où la souffrance et la mort règnent plus souverainement que partout ailleurs. On n'aurait pas cru cet ange de charité propre aussi à la guerre. Le cliquetis des armes, le bruit du canon, la licence des camps doivent tout naturellement l'effaroucher. Oui, mais, d'un autre côté, nous ne pouvons méconnaître l'aptitude universelle de la charité : *Elle supporte tout*, a dit saint Paul : *Omnia sustinet.* (*1 Cor.* XIII, 17.) Ah ! Vous n'en douteriez pas plus que moi, si vous aviez vu nos sœurs de Charité en Crimée, où rien ne les empêcha de donner un libre cours à leur dévouement. Voulez-vous vous faire une idée de leurs exploits charitables, si je puis m'exprimer de la sorte, sans en avoir été vous-même témoin, lisez le fait suivant qu'un voyageur, qui a passé à Baden-Baden la dernière saison des eaux, a recueilli dans ses notes, et communiqué au *Messager de la charité* :

« Je rencontrai un soldat français venu en traitement à Bade, dont les eaux minérales, comme on sait, sont très-efficaces, surtout pour les blessures faites par les armes à feu. Il marchait péniblement; et, chemin faisant, il me racontait ses dernières campagnes, entre autres l'attaque du Mamelon-Vert et de la tour Malakoff, qu'il s'efforçait de me peindre, en me montrant des hauteurs et des positions environnantes. Par moment, il se faisait illusion au point de se croire soudain transporté dans les lieux où il avait été témoin et acteur des scènes les plus terribles et les plus émouvantes. Tout à coup, apercevant près de nous un ravin assez profond et étendu, il eut comme une hallucination.

« *C'est ici*, s'écria-t-il d'un ton très-ému, avec un geste plein d'expression et un regard exalté, *c'est ici que je fus blessé grièvement avec trois de mes camarades et qu'on nous laissa pour morts dans une des tranchées... Déjà, nous tenant tous quatre par la main, nous comptions « passer ensemble l'arme à gauche, » quand l'un de nous, se soulevant à grand' peine, aperçut deux sœurs de Charité qui, malgré un feu d'enfer, à travers les cadavres et les cris des mourants, parcouraient le champ de bataille, cherchant des blessés à secourir. Aussitôt l'espérance nous revint; car, avec ces sœurs-là du moins, si nous n'étions pas sûrs de vivre, nous étions sûrs de bien mourir... En effet, ces femmes du bon Dieu ne tardèrent pas à accourir de notre côté... A leur aspect, nous respirâmes plus librement; et, lorsque, en un clin d'œil, elles se furent empressées de nous relever, de nous soutenir, d'étancher notre sang, puis de nous encourager avec leurs voix si douces, de nous panser avec leurs mains si habiles et si bienfaisantes, nous ne songions déjà plus à nos souffrances. Cependant, un de nous, Georges, hélas! était si cruellement mutilé que, malgré tous les efforts possibles, nous vîmes qu'il allait partir... Alors notre sœur dit des choses si bien trouvées dans son âme pour celle de notre camarade, que Georges, plaçant la tête sur son genou, embrassant le crucifix qu'elle lui présentait, et lui serrant la main, pour la remercier, rendit tout tranquillement son dernier soupir... Ce brave Georges ! Je suis bien certain que la bonne sœur l'a mene droit au ciel ! Quant à nous, Monsieur*, ajouta-t-il, *elle nous combla de soins et nous fit porter à l'ambulance, où nous fûmes bien traités. Mais sans les sœurs, voyez-vous, les trois quarts des soldats blessés auraient succombé... Il n'y a que ces cœurs-là pour savoir ce qu'il faut faire et dire pour nous autres... Aussi nous les aimons et respectons tellement qu'il n'est pas un de nous qui ne se fît un devoir de donner pour elles la vie, que, d'ailleurs, il leur a due plus d'une fois, comme vous voyez...*

« A ce moment, le soldat regardant autour de lui semblait continuer de se croire en Crimée. Il restait sous le coup d'une des subites illusions que produisent certaines ressemblances sur des imaginations ardentes et des cœurs souffrants, et ce ne fut qu'après un assez long repos, et de bonnes paroles de ma part, qu'il reconnut son erreur. »

Après avoir entendu le récit de ce fait qu'il est impossible de ne pas croire, tant il porte tous les caractères de la véracité, et qu'il serait inutile d'ailleurs de rejeter, puisqu'à défaut de celui-ci, je pourrais en citer mille autres semblables, qui nous sont attestés par des milliers de témoins, je vous le demanderai pour la troisième fois, trouvez-vous qu'on puisse dire trop de bien de la sœur de Charité ?

Mais, direz-vous, ce n'est point précisément à la religion catholique qu'on la doit. Il y a son équivalent dans les autres religions, notamment dans le protestantisme.

Vous vous trompez, c'est un fruit divin qui ne saurait bien mûrir qu'au soleil ardent du catholicisme Il y a partout, cela est évident, des jeunes personnes nées avec des dispositions aussi heureuses, plus heureuses peut-être encore que la sœur de Charité qui nous aura le plus édifiés par ses œuvres. Mais cela ne suffit pas; il faut que ces dispositions arrivent à un complet développement, pour obtenir le résultat voulu par la divine Providence. Or, il n'y a que dans la religion catholique que cela puisse se faire. Je n'entreprendrai point d'expliquer longuement comment une jeune fille faible et timide devient une sœur de Charité forte et intrépide. Il y a là un mystère de la grâce que l'œil de l'homme ne saurait pénétrer, et qui d'ailleurs ne suit pas toujours la même marche. Tantôt c'est un éclair qui va d'un pôle à l'autre avec une rapidité incroyable, répandant aussitôt sa lumière; tantôt c'est une semence imperceptible qui passe de longues années avant de devenir un arbre sur les branches duquel les petits oiseaux puissent se reposer. Quoi qu'il en soit, je dirai ici, en général, que, comme il n'y a point d'effet sans cause, il ne saurait y avoir de sœurs de Charité sans causes qui les produisent. Or voici celles qui, selon moi, doivent le plus y contribuer. Une édu-

cation toute de piété, la sainte communion, le culte de la sainte Vierge.

Cette sœur de Charité que vous voyez remplir avec tant d'aisance les difficiles devoirs de sa charge, il y a longtemps qu'elle en a pris le goût, assistant souvent au saint sacrifice de la Messe, peut-être même tous les jours; elle voyait la sœur de sa paroisse, chargée du soin des pauvres et de l'éducation des enfants, de la sienne, par conséquent, revenir de la table sainte dans une attitude qui dénotait plutôt l'ange que la femme : « Voilà ce que tu seras un jour! » lui disait alors je ne sais quelle voix secrète, celle de sa conscience, celle de son bon ange, et peut-être encore un écho de celle de sa mère. C'est ainsi ou à peu près que lui est venue la première idée de devenir sœur de Charité. Et comment l'aurait-elle eue, si elle ne lui avait été donnée? Vous me demanderez peut-être comment se fit la première. La première! mais c'est une création. Elle vient de Dieu, par conséquent c'est une cause qui renferme toutes les autres. Nous n'avons point à nous en occuper ici, attendu que nous voulons expliquer comment les choses se passent ordinairement.

L'idée qu'a conçue notre pieuse petite fille de se faire un jour sœur de Charité ne la quitte ni jour ni nuit. Grâce aux nombreux exercices de piété auxquels elle se livre, cette idée s'est développée rapidement et est devenue même une détermination arrêtée. Mais comment la mettre à exécution? Elle si attachée à sa famille pourra-t-elle s'en séparer? Elle, si faible, sous tous les rapports, pourra-t-elle accomplir les grandes choses qui vont lui être commandées? Seule, non, mais avec Jésus-Christ, avec ce Dieu infiniment puissant et bon qu'elle a reçu déjà bien des fois dans la sainte communion, et qu'elle pourra recevoir, dans la suite, toutes les fois que le besoin s'en fera sentir, il n'est rien qu'elle ne puisse.

Elle s'est donc dévouée. O Jésus! que le fardeau est lourd pour ses faibles épaules, alors même que vous voulez bien le porter avec elle! Et puis, quel vide s'est fait tout à coup autour d'elle! Plus de mère surtout! pourra-t-elle vivre dans un tel isolement? Tandis qu'elle porte les yeux sur votre croix, pour apprendre à supporter les plus cuisantes douleurs, elle a entonné ces paroles que vous adressâtes autrefois au disciple bien-aimé en lui montrant la sainte Vierge : *Voici votre mère.* (*Joan.* XIX, 27.) C'est sa mère, en effet; elle la prend pour sa consolatrice, son modèle et son guide, et il n'y a plus rien qu'elle ne fasse désormais, avec joie, sous sa direction.

Voilà, en quelques mots, comment naît et se forme la sœur de Charité. Tels sont les éléments principaux qui la constituent. Or, comme ces éléments se trouvent dans la religion catholique, et ne se trouvent même que là, je suis en droit de conclure que c'est à cette religion sainte que nous la devons.

Vous allez peut-être me répéter qu'il y a son équivalent dans les autres communions, notamment dans le protestantisme, comme on a pu le voir encore dans la guerre de Crimée.

Non, l'équivalent n'y est pas. Demandez-le à Voltaire, qui n'hésite point à dire, malgré son peu de sympathie pour le catholicisme, que le dévouement généreux de la sœur de Charité n'a jamais été imité qu'imparfaitement chez les peuples séparés de la communion romaine. Demandez-le à cet académicien, déclarant hautement, à son retour de Londres, qu'il n'a pu trouver là nos sœurs de Charité. Demandez-le, enfin, à ce soldat de Crimée avouant qu'*il n'y a que ces cœurs-là pour savoir dire et faire ce qu'il faut pour eux.*

Non, l'équivalent n'y est pas, ni ne saurait y être, parce qu'il n'y a point ailleurs une pareille école d'amour et de sacrifice! Vous y trouverez peut-être la contrefaçon de la sœur de Charité, si je puis m'exprimer de la sorte, ou bien encore une imitation, une copie plus ou moins imparfaite de ce beau tableau; mais le tableau lui-même, ce pur, ce divin tableau fait de main de maître, ce tableau signé : *Jésus-Christ*, ce tableau animé, parlant et agissant, jusqu'à un certain point, comme Jésus-Christ lui-même, vous ne pouvez le trouver que dans la religion catholique, parce qu'il n'y a que là que la plus faible créature, ayant reçu son Dieu dans la sainte communion, puisse répéter, avec vérité, après le grand Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis désormais, c'est le Christ qui vit en moi « Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus. »* (*Galat.* II, 20.)

Pendant la guerre de Crimée, Miss. Nightingale entreprit de faire, pour nos alliés protestants, ce que faisaient, pour nos soldats, les sœurs de Charité. Une de ses compagnes a publié, à ce sujet, un ouvrage dont vient de rendre compte une lettre adressée au *Précis historique* de Bruxelles. Voici quelques extraits de cette lettre :

« Le livre est écrit avec une admirable simplicité, et, à ce titre, il fait grande sensation parmi les hommes sincères de la communion anglicane. C'est un hommage rendu par une personne naïve, dans l'exercice des fonctions de la charité, à l'influence des idées catholiques.

« Je n'insisterai pas trop sur certains détails pénibles pour l'Eglise anglicane. Il a fallu, pour compléter le nombre nécessaire, recourir au personnel des hôpitaux de l'Eglise établie. On a donc, comme de juste, choisi celles qui paraissaient convenir aux hôpitaux militaires de l'Orient; on leur a assuré un salaire proportionné aux difficultés de la situation. Eh bien! l'épreuve faite, il a fallu renvoyer en Angleterre la moitié de ces gardes salariées..., pour cause d'inconduite et d'ivrognerie. C'est l'auteur, témoin oculaire, qui constate ce fait et qui se lamente sur le sort des hôpitaux anglais, en Angleterre même, confiés à de pareilles gardes-malades. En Orient, on ne pouvait jamais compter sur elles, il est arrivé à l'au-

teur même de ce récit de trouver la garde-malade ivre-morte à côté du chevet du moribond qu'elle aurait dû soigner!

« Qu'était-ce donc en Angleterre, où ces personnes sont libres de toute surveillance? Nous avons passé par là, » dit l'auteur, « pour prendre connaissance de nos fonctions, et ce que nous y avons vu, en fait de désobéissance aux ordres des médecins et de cruauté envers les malades, remplirait des pages et ferait frissonner le lecteur. — Oui, frissonner, comme nous avons frissonné nous-même en voyant tel pauvre innocent introduit dans cette atmosphère empestée d'un hôpital de Londres, où l'on entendait plus d'horreurs en un jour qu'on en aurait entendu pendant un an dans un hôpital militaire. — Pourquoi cela? l'auteur n'ose trop le dire; mais il le donne à entendre : c'est que la charité catholique n'a pas passé par là.

« Entourée de ces difficultés, ayant à lutter d'ailleurs contre les exigences administratives des hôpitaux, notre Anglaise arrive dans un hôpital organisé, d'après les idées catholiques, par les sœurs de Charité. Alors, son admiration se traduit naturellement en éloquence : c'est à ses yeux la perfection du genre. Là-dessus, elle nous redit, comme témoin irrécusable, ce que tout Catholique sait depuis longtemps : le dévouement admirable des sœurs de saint Vincent de Paul, leurs soins intelligents, le respect qu'elles inspirent à tous ceux qui ont eu le bonheur de les connaître de près. L'auteur du récit les a vues, en outre dans leur établissement d'enfants trouvés à Galata. Ecoutons-la elle-même :

« *Depuis deux cents ans, partout où vous trouvez une armée française, vous rencontrez des sœurs de Charité; et, au milieu des scènes d'horreur et malgré la licence des armes, les sœurs sont partout respectées et vénérées. Elles ont un bouclier que personne n'aurait l'audace de toucher. Sur le champ de bataille, comme dans les hôpitaux, elles peuvent se croire dans leurs couvents. La première habitation venue leur sert de retraite, la crainte de Dieu fait leur sûreté, et une sainte modestie est un voile universellement respecté. Nous visitâmes la maison-mère de Galata, c'est une merveille.*

« *Nous y vîmes*, dit-elle, *une sœur qui tenait dans ses bras une petite Italienne aux yeux noirs; un petit Allemand aux yeux blonds était sur ses genoux, tandis qu'un enfant russe s'accrochait à sa robe. Toutes ces sœurs étaient à l'œuvre pour le soulagement des enfants les plus malheureux et les plus délaissés du monde.* »

SOLEIL.

Objections. — Mon Dieu à moi, c'est le soleil. — Sans lui, nous ne verrions rien; sans lui, rien ne subsisterait, nous n'existerions pas nous-mêmes. — Aussi est-ce lui seul que je prie et à qui je rends mes adorations. — Les premiers Chrétiens ne voyaient pas autre chose, dans le Christ, que le soleil.

—

Réponse. — Vous voulez dire sans doute que, pour vous, la plus éclatante image de la Divinité, c'est le soleil, en qui se réfléchissent, en effet, comme dans un miroir, la grandeur, la puissance, les plus frappants attributs de la Divinité? Vous voulez dire que c'est vers cet astre que vous tournez les yeux pour mieux vous rappeler celui qui donne à tout l'existence, et à qui vous devez vos adorations, en votre qualité de créature raisonnable?...

Mais non, répondez-vous. Mon Dieu, c'est véritablement le soleil; c'est à lui seul que je crois tout devoir; c'est lui seul aussi que je prie et que j'adore.

C'est un peu fort! Alors, tous les astres qui brillent au firmament étant de la même nature que le soleil seront des dieux pour vous. Que de divinités vous aurez dans votre olympe! Ce sera le paganisme renouvelé, et quelque chose de pire encore : car les dieux des païens avaient une bouche, du moins, comme disent les Ecritures (*Psal.* CXIII, 5), s'ils ne savaient point parler, des yeux, s'ils ne voyaient point, des oreilles, s'ils n'entendaient point, des narines, s'ils ne sentaient point, des mains, s'ils ne palpaient point, des pieds, s'ils ne marchaient point, un gosier, s'ils ne pouvaient crier; mais votre Dieu à vous, il n'a rien de tout cela, pas même l'apparence.

Les païens l'ont reconnu aussi pour Dieu, me direz-vous.

Belle recommandation, il faut en convenir! Remarquez d'ailleurs qu'ils en reconnaissaient beaucoup d'autres, et au-dessus de ces divinités subalternes, un Dieu supérieur, gouvernant tout, et donnant ainsi, jusqu'à un certain point, satisfaction à la raison, qui veut la toute-puissance dans la Divinité. Remarquez encore que ce n'était point le soleil lui-même, ce globe de feu sans intelligence, qu'ils ont, généralement parlant, regardé comme Dieu, mais bien celui qui le dirigeait ou qui était censé le diriger, d'après leurs fables, où nous retrouvons encore une ombre de la vérité. D'où vous conclurez que j'ai eu parfaitement raison de dire que votre adoration du soleil est quelque chose de pire que le paganisme.

J'aurais pu ajouter que c'est quelque chose de pire que l'absurdité même : car prier, comme vous dites, adorer, l'enfant de cinq ans en sait là-dessus autant que le plus habile philosophe, tout cela suppose nécessairement un Être qui nous voit, nous entend, et peut nous exaucer. Or le soleil ne peut rien de tout cela, rien absolument, comme vous le dira l'homme même le plus absurde. D'où je conclus qu'il y a plus que de l'absurdité à agir comme vous faites à l'égard du soleil.

Sans lui, dites-vous, nous ne verrions rien.

Vous vous trompez, en parlant d'une manière aussi absolue. Il peut être suppléé, et il l'est souvent, en effet, dans les attributions qu'il a de manifester à nos yeux les objets matériels. Mais, quand bien même ce que vous affirmez serait aussi vrai que vous le dites, et plus vrai encore, s'il est possible, la belle preuve de divinité, lorsqu'il ne voit rien lui-même de ce qu'il fait voir aux autres! Le soir, au lieu d'adresser votre prière au soleil, qui est couché, comme on dit vulgairement, et qui ne vous fait plus rien voir, vous devriez, pour être conséquent, l'adresser au flambeau plus ou moins modeste qui le remplace alors pour vous, fût-il de suif, d'huile ou de résine; puisque c'est par lui seulement que vous voyez les objets qui frappent encore vos regards.

Sans lui, avez-vous ajouté, rien ne subsisterait; nous n'existerions pas nous-mêmes.

Vous parlez là encore d'une manière beaucoup trop absolue, puisque tout peut exister, rigoureusement parlant, sans le soleil, même la lumière. La Bible nous dit, en effet, que la lumière existait avant que le soleil, créé plus tard, eût brillé dans les cieux; et l'expérience de chaque jour nous fait reconnaître à tous cette lumière primitive, indépendante du soleil. « Elle est partout, encore qu'elle ne brille pas toujours, » s'écrie l'abbé de Frayssinous, dans une de ses conférences (*Moïse considéré comme historien des temps primitifs*) : « un léger choc la fait jaillir des veines d'un caillou; les phénomènes phosphoriques la montrent dans les minéraux ou dans des êtres vivants; le frottement la tire en gerbe des corps électriques; elle sort abondamment des végétaux et des animaux qui se décomposent; quelquefois de vastes mers se montrent toutes lumineuses; si, dans la nuit, vous allumez un flambeau, à l'instant un grand espace est éclairé. Or cette lumière dont nous venons de parler ne tire pas son origine du soleil; elle fait partie de cette lumière élémentaire qui fut créée le premier jour, et qu'on peut regarder comme un premier fonds dans lequel le Créateur devait puiser celle qui était nécessaire pour rendre lumineux le soleil et les astres. C'est là cette lumière qui se combine avec tous les corps de tant de manières différentes, s'en dégage ou y demeure cachée suivant les circonstances, et joue un si grand rôle dans les phénomènes chimiques. »

Ainsi, comme nous l'avons dit déjà, tout peut exister, rigoureusement parlant, sans le soleil; tout, même la lumière, dont il paraît cependant l'indispensable foyer. Mais, quand bien même cet astre serait une des conditions nécessaires de notre existence et de celle des autres, s'ensuit-il que nous devrions ou que nous pourrions du moins le regarder comme notre Dieu, le prier et l'adorer comme tel? Point du tout. Autrement, il faudrait dire aussi que nous devons ou que nous pouvons regarder comme des divinités, les prier et les adorer comme telles, l'air, sans lequel nul de nous ne saurait exister un seul instant; l'eau, qui n'est pas moins nécessaire à notre existence; la terre, d'où notre corps fut tiré primitivement, d'où vient chaque jour tout ce qui sert à sa conservation, et sur laquelle il repose. Que dis-je? Mais il faudrait que, le soir, pendant la rigueur de l'hiver, la famille se tournât vers le foyer domestique, sans lequel elle périrait de froid, et qu'elle adressât sa prière et ses adorations à ce Dieu conservateur, en l'absence du soleil.

Ce qui vous fait illusion par rapport au soleil, ce qui vous porte à le regarder comme un Dieu, plutôt que les autres objets dont je viens de parler, c'est son élévation sans doute, sa magnificence; c'est cette immense quantité de lumière dont il est l'inextinguible foyer, et qui, sortant de lui sans mesure et sans fin, se répand partout dans l'espace, enveloppe la terre, la pénètre, et semble tout animer de son feu vivifiant. Enfant! qui ne comprenez pas que le plus petit rayon de la pensée est infiniment plus que tout cela; en sorte que si la créature pouvait être mise à la place du Créateur, c'est l'homme, doué de raison, qui serait le Dieu de ce monde, bien loin de trouver son Dieu en lui ou dans quelqu'une des parties qui le composent.

Rappelons-nous à ce sujet la pensée bien remarquable, mais en même temps bien naturelle d'un grand philosophe.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffisent pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » (Pascal, *Pensées chrétiennes.*)

Quelques personnes vont nous arrêter peut-être ici, en disant : « Qu'est-il besoin de s'étendre si longuement sur une objection qui n'est pas sérieuse, dont il n'était pas nécessaire de parler, et qu'il fallait tout au plus tourner en ridicule? »

C'était bien notre avis, à considérer la chose en soi; et on a dû s'en apercevoir à certains passages de notre réfutation. Mais convaincu, d'un autre côté, que cette objection est beaucoup plus répandue qu'on ne pense, dans nos campagnes principalement; qu'elle y fait beaucoup de mal, qu'elle s'élève même quelquefois au-dessus des classes inférieures de la société, nous avons cru qu'il ne fallait ni la passer sous silence, ni même la traiter trop légèrement. Deux faits que nous allons citer confirmeront ce que nous avançons ici, et ajouteront encore, s'il en est besoin, à notre réfutation.

Un de mes amis se rendit, un jour, chez un cultivateur, alors dangereusement ma-

lade, pour lui offrir les consolations de la religion. Comme ce cultivateur passait pour un homme excessivement simple, le prêtre ne crut pas devoir employer beaucoup de préambules pour lui annoncer le but de sa visite.

« Eh bien! mon bon paroissien, » lui dit-il, « vous voilà au lit, assez malade. »

—Bien malade même, M. le curé; bien malade, je vous l'assure. Je crois que je ne m'en relèverai pas.

—Il faut espérer que vos craintes ne se réaliseront pas; mais, en tout cas, vous ferez bien de prendre vos précautions : la prudence, comme on dit, est mère de la sûreté.

— C'est très-vrai. Aussi ai-je eu soin de mettre ordre à mes affaires.

— Oui; mais le plus important n'est pas fait encore.

— Qu'en savez-vous?

— Et vos affaires de conscience?

— Eh bien! précisément mes affaires de conscience sont parfaitement réglées.

— Quoi! sans moi?

— Mais oui, sans vous : je ne suis pas des vôtres.

—Comment, vous n'êtes pas des nôtres! » reprit vivement le pasteur, surpris au dernier point de ce qu'il venait d'entendre. « Vous n'êtes pas protestant, cependant; il n'y en a point dans la paroisse.

— Je ne suis pas plus protestant que Catholique.

—Qu'êtes-vous donc? Car, après tout, vous devez avoir une religion, puisque vous parlez de conscience.

—Mon Dieu, à moi, » s'écria le malade d'une voix sèche, et avec cet air de satisfaction qu'ont les gens de cette trempe lorsque, disant quelquefois les plus grosses sottises, ils croient s'être élevés au-dessus du vulgaire, « mon Dieu, c'est le soleil.

—Le soleil! » dit le prêtre, en faisant quelques pas en arrière; « le soleil! Vous voulez sans doute plaisanter, mon ami?

— Non, vraiment, je ne plaisante pas. Je parle, au contraire, avec tout le sérieux d'un homme qui est à l'article de la mort. Je vous le répéterai donc encore une fois : Oui, mon Dieu, à moi, c'est le soleil! A telles preuves que je ne manque pas de lui faire ma prière, le matin, quand il se lève, le soir, quand il se couche, et que je puis même répéter ici, devant vous, cette belle prière que j'ai, depuis longtemps déjà, gravée dans le cœur. »

En achevant ces mots, il avait ôté son bonnet, et, se redressant un peu pour prendre une posture plus respectueuse, il récita, avec tout le sérieux d'un homme qui s'adresse réellement à la Divinité, une longue et emphatique prière au soleil, dont nous dirons plus tard la source.

Le prêtre n'avait pu donner ni refuser son consentement à cet acte si bizarre de religion. Il était resté debout, les bras abaissés, tout le corps immobile de stupeur. Dès que le malade eut achevé son extravagante prière : « Eh bien! » dit-il d'un air de triomphe, « qu'en pensez-vous? » Il n'en put dire davantage, et, se laissant aller sur son lit, il retomba dans un abattement profond où le tenait habituellement sa maladie, et d'où l'avait un instant tiré la discussion religieuse, si intéressante pour lui, que nous rapportons ici jusque dans ses plus petits détails.

« Ce que j'en pense, » reprit le prêtre, « c'est que... » Et il n'en voulut pas dire davantage. Voici, du reste, ce qu'il pensait. Notre malade était atteint d'une fièvre typhoïde qui avait pris, depuis plusieurs jours, un caractère très-alarmant. Tout le monde sait que les symptômes cérébraux sont fréquents dans cette maladie. Il s'imagina donc que tout ce qu'il venait d'entendre n'était pas autre chose que l'effet du délire. Cette pensée le soulagea; car il s'était senti profondément affligé de trouver l'un de ses paroissiens dans de semblables dispositions, à l'heure de la mort principalement. Voulant donc s'assurer si ce qu'il venait de penser était vrai, il s'approcha du lit du malade, et, lui ayant pris le bras, il compta attentivement les pulsations. « Cent!... » dit-il d'une voix brusque et mécontente, et en repoussant vivement le bras qu'il avait un peu attiré à lui. « C'est singulier! » ajouta-t-il, « cet homme n'a point une grande fièvre; ce n'est donc point le délire? — Mais non, ce n'est point le délire, » reprit le malade, comme éveillé en sursaut. « Je vous l'ai déjà dit, c'est très-sérieux; mon Dieu, à moi, c'est le soleil. » Et comme pour se confirmer dans sa foi, et montrer au prêtre qu'elle n'était pas si absurde qu'il pouvait se l'imaginer, il répéta, sinon quant aux mots, du moins quant au sens, les objections que nous avons mises en tête de cet article, et auxquelles nous avons déjà répondu. Le prêtre y répondit aussi à peu près de la même manière que nous venons de le faire.

Ajoutons seulement qu'il y eut dans le courant de la discussion, mais surtout à la fin, quelques traits particuliers provenant de la profession qu'avait toujours exercée celui qu'il s'agissait de ramener à des idées plus saines, et de l'état dans lequel il se trouvait actuellement.

« Et comment n'aurais-je pas regardé le soleil comme mon Dieu, moi qui en recevais à chaque instant de si grands bienfaits? » s'écriait d'une voix de plus en plus croissante notre malade. « Lorsque j'étais au milieu de mes champs, n'est-ce pas lui qui me réchauffait? — « Oui, répondait le prêtre, « mais sans le savoir, comme aussi il vous brûlait quelquefois, et quelquefois vous laissait tout glacé. — N'est-ce pas lui qui réchauffait mes grains, les faisait monter et mûrir? — Oui, il faisait croître et mûrir vos moissons; mais regardez-vous aussi comme des divinités la terre, l'eau, l'air, aussi nécessaires, sinon plus, aux moissons, et à toute la création terrestre, que la chaleur du soleil? — C'est vrai, » disait le malade, qui paraissait réfléchir sérieusement à ce que lui repré-

sentait le prêtre, et ne plus tenir aussi opiniâtrement à ses idées que dans le commencement,» c'est vrai, mais il faut convenir aussi que c'est le soleil qui met l'air en mouvement, qui fait monter et descendre la pluie, qui donne à la terre sa fécondité. — Le vent met aussi l'air en mouvement, il fait monter et descendre la pluie, il contribue à la fécondation de la terre... Adorez-vous le vent? Pauvre aveugle, qui ne voyez pas qu'une force, quelque grande qu'elle soit, n'est rien sans celui qui la met en action, et que, quand cette force est sans intelligence, il est souverainement absurde de s'adresser à elle et surtout de la regarder comme une divinité. Vous voilà en ce moment bien malade, renfermé entre quatre murs, étendu sur un lit de souffrances : appelez donc le soleil à votre aide, vous verrez ce qu'il pourra faire pour vous. Hélas! si je me mets entre lui et vous, si j'y mets seulement un rideau de drap ou de mousseline, il n'est pas capable d'écarter ce faible obstacle pour venir vous réjouir seulement par sa présence. Cette idée m'en suggère une autre bien plus effrayante encore pour vous. Vous venez de me le dire vous-même, bientôt la mort va vous frapper : que pourra faire alors pour vous votre Dieu? Votre âme, toute spirituelle, sera inaccessible à ses atteintes, et votre corps, enseveli à six pieds sous terre, ne le sera guère moins. En vain vos coreligionnaires, si vous en avez, — Beaucoup, » affirma le malade. — « C'est incroyable! » continua le prêtre. « Quoi qu'il en soit, en vain vos coreligionnaires l'invoqueront pour vous; il serait plus expédient, peut-être, d'invoquer la terre qui vous couvrira, ou l'eau qui, en filtrant à travers la terre, arrivera du moins jusqu'à vous. »

Le prêtre venait de parler avec une chaleur d'âme qui n'était pas moins propre à faire partager sa conviction que la lucidité des idées qu'il avait émises. Aux dernières observations que nous avons rapportées, le malade ne répondit rien. « Eh bien! » dit le prêtre, « qu'en pensez-vous donc? — Pas grand'chose, » reprit le malade d'une voix faible; et, se tournant le long du mur, il parut manifester le désir de se livrer seul à ses réflexions.

Le prêtre dont nous parlons était doué d'un tact exquis. Il savait par expérience que vouloir aller trop vite en certaines circonstances, c'était s'exposer à rétrograder, comme on dit communément. Il savait surtout que, quand il s'agit d'obtenir un changement d'idées, on ne saurait aller avec trop de circonspection, attendu que l'amour-propre, qui ne nous quitte jamais, ne nous permet guère de dire oui et non, presque en même temps, sur le même objet. Il prit donc congé du malade et se retira, priant Dieu pour lui et se promettant bien de revenir prudemment à la charge dès qu'il le pourrait. Il y revint, en effet, plusieurs fois, et, à la fin, à force d'éclaircissements et d'exhortations, à force de prières et de larmes, avec l'assistance de cette divine grâce que Dieu ne refuse jamais à ceux qui la demandent dans de saintes dispositions, il eut la consolation d'ouvrir les yeux à ce pauvre aveugle et de le voir mourir avec tous les secours de cette divine religion dans le sein de laquelle il avait eu le bonheur de naître, et qu'il avait longtemps pratiquée fidèlement.

Cette absurde et coupable aberration, avons-nous dit déjà, n'est pas aussi rare en France qu'on pourrait se l'imaginer, mais elle est beaucoup plus commune que partout ailleurs dans la localité à laquelle appartenaient ceux dont nous venons de parler. Cela tient à une circonstance dont nous allons rendre compte actuellement.

Il y avait dans la localité, je dirais presque à la tête de la localité, un homme de beaucoup d'imagination, mais d'un esprit léger, et d'un cœur plus léger encore. Cet homme, que nous ne nommerons point d'ailleurs, est mort peu après celui dont nous venons de parler, avec des sentiments également chrétiens, que nous n'avions guère sujet d'attendre de lui, car il n'en manifesta guère pendant le cours de sa longue carrière. Comme la plupart de nos mauvais Chrétiens, qui ne veulent point encourir le reproche d'être sans religion, il s'en fit une à sa mode. A cet effet, il composa ou prit je ne sais où cette prière au soleil dont nous avons parlé plus haut, qu'il fit imprimer et à laquelle il donna la plus grande publicité possible. Nous avons eu occasion de la voir plusieurs fois. Si on nous l'eût présentée comme l'œuvre d'un idolâtre ou d'un rhétoricien, qui en eût fait un jeu de l'imagination, nous eussions dit : « Ce n'est pas mal! » Mais la prendre au sérieux, l'offrir surtout comme pouvant et devant même remplacer cette divine prière composée par Jésus-Christ lui-même, et qui nous montre la grande famille humaine prosternée aux pieds du Père céleste, dont la puissance et l'amour gouvernent les âmes aussi bien que les corps, c'était par trop d'impudence. Elle eut, dit-on, beaucoup de vogue chez les francs-maçons. Nous aimons à croire, pour l'honneur du corps, que ce ne fut que dans les loges inférieures. Quoi qu'il en soit, elle se répandit dans la campagne, où elle fit beaucoup de mal, comme nous venons de le reconnaître, et elle pénétra même dans quelques familles élevées au-dessus des derniers rangs de la société.

Nous nous rappelons surtout l'avoir trouvée chez un de ces médecins qui, tout occupés de soigner les corps, finissent par s'imaginer qu'il n'y a pas autre chose, et agissent en conséquence.

Comme j'étais assez lié avec lui par la fréquence des rapports que nous avions naturellement ensemble, étant souvent appelés l'un et l'autre auprès des mêmes malades, je lui disais souvent : « Eh bien! quand donc reviendrez-vous à la religion? Vous ne sauriez croire combien votre exemple aurait d'influence sur les autres. » Il ne répondait pas grand'chose à toutes mes sollicitations,

qui, quelquefois, étaient un peu pressantes. Un jour, pourtant, il fut plus explicite : « Vous savez bien, » me dit-il, « que, pour faire acte de religion, je n'ai pas besoin d'aller me renfermer dans votre église. Notre temple, à nous, c'est la nature; notre Dieu, c'est le soleil. » Et là-dessus, il récita la prière dont je viens de parler et débita assez longuement les sottises qui ont cours à cette occasion. Je lui répondis sur le ton de la plaisanterie : « Je croyais, docteur, que nous avions pour mission l'un et l'autre de combattre la folie. Si nous aidons à la propager, nous allons précisément contre notre vocation. — La folie! la folie! c'est bientôt dit. Mais vous-mêmes, Chrétiens, n'êtes-vous pas aussi des adorateurs du soleil? — Nous, adorateurs du soleil! nous, dont la religion n'est qu'esprit et vérité! — Oui, sans doute, en un sens; mais il n'en est pas moins vrai que, pour les premiers Chrétiens, le Christ n'était que le soleil. Voilà pourquoi il est appelé soleil de justice; voilà pourquoi le jour où les Chrétiens s'assemblaient pour prier était appelé le jour du soleil; voilà pourquoi ses apôtres sont au nombre de douze. Ce sont les signes du zodiaque; voilà pourquoi il est censé naître à l'époque où le soleil commence à croître... — Et il est censé mourir, » lui dis-je, prenant aussitôt la parole, « à l'époque où... — C'est que, voyez-vous, » reprit-il d'un ton assez embarrassé, « les rapprochements ne sont pas toujours exacts sous tous les rapports. — Eh bien! vous avez raison; la vérité est sortie de votre bouche indépendamment de votre volonté, peut-être. Ce n'est là qu'un rapprochement, et encore n'est-il pas exact. Il faut convenir que les hommes sont bien fous de se mettre l'esprit à la torture, pour s'aveugler relativement aux choses qu'il nous importe le plus de connaître. Quoi! voilà un fait le plus universellement attesté, le plus généralement cru, peut-être, de tous les faits de l'histoire, l'existence de Jésus-Christ, et il se rencontre des hommes qui s'efforcent de le faire passer pour une allégorie. Mais, avec une telle méthode, il n'y a pas de fait qu'on ne puisse ébranler et faire révoquer en doute. Vous croyez bien à l'existence de Napoléon, n'est-il pas vrai? — Autant et plus, s'il était possible, qu'à mon existence propre, et tout le monde en dira autant que moi. — Oui, sans doute, en ce moment; mais plus tard, dans deux mille ans, je suppose, croyez vous que des esprits bizarres ne pourront pas dire de lui quelque chose d'analogue à ce que vous venez de dire de Jésus-Christ?

« *Vous prétendez*, diraient-ils, *qu'il y eut, à la fin du* XVIII*e siècle et au commencement du* XIX*e, un guerrier célèbre, un héros, du nom de Napoléon. C'est une illusion. Ce héros n'est pas autre chose que le soleil. Voyez plutôt : Sa vie est un grand jour, jour d'éclat d'abord, puis de tempête et d'orage. Tant qu'il monte, tout s'incline, brûlé par ses feux; quand il s'abaisse, tout se relève. Parmi ses lieutenants, n'en comptez-vous pas douze principaux? Ce sont les signes du zodiaque. Né dans une île, au sein de l'obscurité, il va mourir dans une autre île, également au sein de l'obscurité. N'est-ce pas là le soleil, qui se lève du sein des mers, environné de nuages, et va se coucher dans le sein des mers, également environné de nuages?*

« — Des phrases, » me dit le docteur, « des phrases! N'aura-t-on pas alors, comme aujourd'hui, l'histoire, la tradition, les monuments, la terre entière où se trouve gravé son nom, pour attester son existence?

« — Sans doute, mais n'avons-nous pas autant de témoignages et plus encore peut-être, pour attester l'existence de Jésus-Christ, que vous en aurez alors, que vous n'en avez même dès aujourd'hui, pour attester l'existence de Napoléon? Cela ne vous empêche pas de dire que Jésus-Christ n'est pas autre chose que le soleil.

« Vous me permettrez de vous lire, à ce sujet, un remarquable passage d'une conférence sur la religion que j'ai précisément à la main :

« *Je sais*, dit l'abbé de Frayssinous, *que, par des rapprochements bizarres et forcés, des passages tronqués, des suppositions arbitraires et des réticences affectées qui ressemblent à des mensonges, on peut tout obscurcir, et d'erreur en erreur, de chimère en chimère, en venir jusqu'à dire que les Chrétiens n'ont pas connu jusqu'ici leur religion, et que les premiers sectateurs du christianisme ne prétendaient adorer dans Jésus-Christ que le soleil. Mais je sais aussi qu'avec de semblables manières de procéder, il n'est pas de folie qu'on ne puisse répandre. Hé quoi! d'infâmes sectaires du* III*e siècle, nommés Manichéens, faisant un mélange monstrueux du christianisme et de l'idolâtrie, auront confondu dans leur culte insensé le Christ et le soleil; des calomniateurs obscurs auront accusé les Chrétiens d'adorer le soleil, parce qu'ils se réunissaient pour les exercices de leur culte le jour même que les Latins appelaient le « jour du soleil, » comme on les accusait aussi de se nourrir dans leurs mystères secrets de la chair d'un enfant, parce qu'ils recevaient la divine Eucharistie; des esprits singuliers auront remarqué quelque froide analogie entre certains points des mystères du Christ et quelques constellations, et dès lors la croyance la plus antique, la plus invariable, la plus universelle du monde chrétien, sera comptée pour rien! et nos monuments historiques qui remontent d'âge en âge au berceau même du christianisme, devront s'effacer devant les plus folles imaginations! et Jésus-Christ ne sera plus que le soleil, et les apôtres qui ont fondé sa religion ne seront plus que les signes du zodiaque! fut-il jamais plus pitoyable excès? Ainsi les premiers propagateurs du christianisme, qui proposaient à l'imitation des peuples la charité, la douceur, la patience, la sainteté de Jésus-Christ, ne prétendaient prêcher que les vertus du soleil! Ainsi ces martyrs généreux, qui donnaient leur sang pour la foi de Jésus-Christ, mouraient pour l'amour du soleil! Ainsi ces pasteurs, ces*

docteurs, ces apologistes, qui combattaient l'idolâtrie, qui enseignaient l'unité d'un Dieu créateur du soleil et des astres, qui rejetaient comme impie tout hommage qui ne s'adressait pas à ce seul Dieu véritable, travaillaient néanmoins et s'exposaient à mourir pour établir le culte idolâtrique du soleil! Et vous aussi, ô grand Paul, lorsque, dans ces Epîtres adressées aux villes les plus florissantes de l'empire romain, vous prêchiez hautement Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut du monde, vous n'entendiez prêcher que la religion du soleil! ô honte! ô délire de la raison humaine! Gémissons sur ces énormes égarements, ou plutôt ne faut-il pas féliciter le christianisme de ce que ses ennemis ont été réduits, de nos jours, à l'attaquer par les plus étranges puérilités? »

Nous en restâmes là de notre entretien sur Jésus-Christ. Le docteur m'avoua, du moins, ce qui n'était pas bien méritoire de sa part, qu'il n'avait jamais douté de son existence, les preuves qui l'attestent étant les plus nombreuses et les plus fortes qu'on puisse désirer. Il m'avoua également que l'idée de ne voir dans Jésus-Christ que le soleil n'était point de lui, qu'il l'avait entendu émettre à d'autres, et trouvée je ne sais dans quels livres, mais qu'il ne fallait pas avoir la tête bien saine pour l'admettre réellement. Quant au nom de soleil donné à Jésus-Christ, et au rapprochement qu'on faisait entre l'astre du jour et notre Dieu, il reconnut avec moi que c'était la conséquence nécessaire de l'immense éclat qu'avait jeté Jésus-Christ sur la terre, des lumières qu'il y avait répandues, et que la même application pouvait se faire, avec plus ou moins d'à-propos, à plusieurs personnages célèbres, comme je venais de le prouver par l'exemple de Napoléon, sans infirmer en rien la certitude de leur existence. Il reconnut encore que le jour où les fidèles s'assemblaient pour l'exercice de leur culte prouvait précisément le contraire de ce qu'on voulait lui faire prouver, puisqu'il avait perdu le nom de *jour du Soleil*, que lui donnaient les Latins pour prendre celui de *jour du Seigneur*.

Cela convenu, nous nous retirâmes chacun de notre côté. Mais, en me retirant, je me disais en moi-même : « Reste toujours son adoration du soleil. Ce n'est pas qu'il y tienne; je ne le crois pas du moins; mais il aime à en parler, quand l'occasion s'en présente, et cela peut faire quelquefois beaucoup de mal. Tachons donc de lui donner une bonne leçon à ce sujet, et de la lui rendre profitable. »

La famille de cet homme était toute religieuse. Il avait une femme surtout qui était la vertu même, et une fille, encore jeune, qui marchait, à grands pas, sur les pieuses traces de sa mère. Quoiqu'il ne fût pas religieux lui-même, il n'était point précisément ennemi de la religion. Il l'approuvait et l'aimait même beaucoup dans sa femme et dans sa fille, parce qu'il voyait en elle la base la plus solide de toutes les bonnes qualités. Ce qu'il y avait encore de bien en cet homme, c'est qu'il ne trouvait point de plus grandes jouissances que celles qu'il goûtait au sein de sa famille, mais principalement dans la société de son excellente femme, et de leur fille chérie. Aussi ne laissait-il passer aucune de leurs fêtes sans la célébrer, en présence de leurs parents les plus proches et de leurs plus intimes amis.

Nous étions au 15 août, fête de l'Assomption. Il y avait, ce jour-là, de grands préparatifs dans la maison du médecin dont nous venons de parler : c'était le seizième anniversaire de la naissance de sa fille, la bien-aimée Marie, et sa fête patronale.

Il était convenu que cette double fête serait célébrée, le soir, avec tout l'éclat qu'on pourrait lui donner. Le salon était dans toute sa parure. Sur la table, autour de laquelle se tenaient les invités, étaient de superbes présents, destinés à celle qu'il s'agissait de fêter. Du milieu de cette table s'élevait une lampe enflammée, qui comme un globe de feu, jetait sa vive lumière dans toutes les parties du salon, et même au dehors. La fille n'était point là. Elle était retenue dans une maison voisine, comme pour lui ménager une surprise, quoiqu'elle n'ignorât rien de ce qui se passait. Quand tout fut prêt, sa mère elle-même l'alla chercher, parce qu'elles avaient encore à s'entendre sur la conduite que chacune allait tenir. Après quelques instants d'attente, la jeune fille entre au salon pleine d'émotion. Tous les regards se tournent en même temps de son côté. Le père surtout fixe sur elle des yeux qui semblent lui dire : « Ce n'est pas trop pour toi, ma fille! car je sais que tu me dédommageras amplement, par ton affection, de ces légers sacrifices. » Elle allait, en effet se jeter dans les bras de son père, qui déjà les ouvrait pour la recevoir. Ce fut le premier élan de son cœur; mais s'étant retenue, elle alla se prosterner devant la lampe, et, joignant les mains, inclinant la tête : « Je te remercie, » dit-elle, « lampe bienfaisante, de ce que tu me fais jouir de ces magnifiques présents, de ce que tu me fais voir ces parents, ces amis, qui, sans ta lumière, seraient ensevelis dans les ténèbres, et n'existeraient pas, en quelque sorte, pour moi. » Toute la société, excepté le père, avait été prévenue de ce qui allait se passer, aussi chacun avait beaucoup de peine à se contenir. Le père seul, prenant la chose au sérieux, s'écria tout interdit : « Quoi donc, ma fille! la joie vous ferait-elle extravaguer? — Non, mon ami, » répondit la mère aussitôt, « elle ne fait que ce que vous faites vous-même, quand, au lieu de rendre grâces au Bienfaiteur universel, vous vous adressez au soleil, qui, l'un de ses bienfaits lui-même, n'a de mérite que celui de nous faire jouir de ses autres bienfaits. »

A cette leçon faite d'un ton moitié grave, moitié plaisant, la société partit d'un immense éclat de rire. Mais le père gardait toujours son sérieux. Il réfléchissait à la leçon, cherchait d'où elle pouvait venir, et ne

savait trop s'il ne devait pas se fâcher. A la fin, cependant, la glace que les froides paroles de la fille et de la mère avaient fait refluer sur son cœur, se fondit sous les touchantes marques d'affection que celles-ci ne cessèrent de lui prodiguer le reste de la soirée, et la fête se termina dans la joie.

On dit que, depuis ce temps-là, notre médecin ne parla jamais d'adorer le soleil. Puisse-t-il, en même temps, avoir tourné ses regards vers le Soleil éternel, que nous contemplons dans tout son éclat, si nous savons nous en rendre dignes, après que nos yeux se sont fermés à la lumière de ce soleil périssable !

SONGES.

Objection. — Vous nous dites qu'il ne faut pas s'en rapporter aux songes; mais est-ce qu'il n'y en a pas qui viennent de Dieu, comme le prouvent ceux dont nous parlent les saintes Ecritures, et d'autres que nous avons eus nous-mêmes quelquefois?

—

Réponse. — Il est certain qu'il y a des songes qui viennent de Dieu. Les Ecritures nous le disent formellement, et lors même que nous n'aurions pas cette haute et divine autorité à l'appui d'une telle croyance, il ne nous serait guère possible encore d'en douter. Ne savons-nous pas que Dieu, comme un excellent père, comme une mère dévouée, a continuellement les yeux fixés sur nous, qu'il est à chaque instant attentif à tous nos besoins? Il ne nous abandonne donc pas plus pendant le sommeil que pendant nos veilles, et moins encore, dirions-nous, si cela était possible, à cause des dangers auxquels il nous sait alors exposés. Or cette vigilance divine ne peut s'exercer en ce moment sur nous sans nous suggérer à l'occasion de bonnes inspirations, sans nous donner quelques avis salutaires. Il est donc des songes qui viennent de Dieu. Nous savons également qu'il y a des anges préposés à notre garde, qui veillent sur nous jour et nuit. Or cette garde continuelle ne peut se faire comme elle le doit sans que ceux qui en sont chargés nous donnent aussi pendant la nuit quelques bons conseils. De là encore des songes qui viennent de Dieu, sinon directement, du moins par l'entremise de ses anges, qu'il a députés auprès de nous.

Bayle, que l'on ne saurait accuser de faiblesse d'esprit ni de trop de crédulité, a fait à ce sujet les réflexions suivantes, qui me paraissent pleines de sens :

« Je crois que l'on peut dire des *songes* la même chose à peu près que des sortiléges : ils contiennent infiniment moins de mystères que le peuple ne le croit, et un peu plus que ne le croient les esprits forts. Les historiens de tous les temps et de tous les lieux rapportent, à l'égard des *songes* et à l'égard de la magie, tant de faits surprenants, que ceux qui s'obstinent à tout nier se rendent suspects ou de peu de sincérité, ou d'un défaut de lumières qui ne leur permet pas de bien discerner la force des preuves. Si vous reconnaissez une fois que Dieu a trouvé à propos d'établir certains esprits, cause occasionnelle de la conduite de l'homme à l'égard de quelques événements, toutes les difficultés que l'on fait contre les *songes* s'évanouissent. »

Mais si quelques songes viennent de Dieu, directement ou indirectement, il en est d'autres qui ne viennent pas de lui.

Il en est qui viennent certainement du démon : il est aisé de le voir à leur laideur, à leur infernale perversité. Tout arbre se reconnaît à son fruit. Vous avez eu un songe véritablement diabolique, avez-vous dit vous-même. Il doit donc venir du démon. Qui ne sait d'ailleurs que, tandis que les bons anges veillent auprès de nous pour nous sauver, les mauvais anges, c'est-à-dire les démons, veillent également pour nous perdre? De même donc que les bons anges mettent en nos âmes, pendant le sommeil, de bonnes pensées, de bons sentiments, de saintes images, qui sont pour nous des songes divins, de même les mauvais anges ou démons mettent aussi dans nos âmes de mauvaises pensées, de mauvais sentiments, d'infernales images, qui sont pour nous des songes diaboliques.

C'est ce que suppose cette belle prière que l'Eglise adresse au Ciel, vers le soir, au nom de tous ses enfants : « Effaçons par une amère douleur les fautes que nous avons commises pendant la longueur du jour; et tandis que nous allons être appesantis par le sommeil, que l'ennemi ne nous fasse pas de nouvelles blessures. Ce lion acharné tourne sans cesse autour de nous, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer. O Père! défendez vos enfants à l'ombre de vos ailes. »

Quod longa peccavit dies,
Amarus expiet dolor;
Somno gravatis ne nova
Infligat hostis vulnera.
Infestus usque circuit
Quærens leo quem devoret :
Umbra sub alarum tuos
Defende filios, Pater.

(*Hymn. Dominic, ad Completorium.*)

Hâtons-nous de le dire, cependant, la plupart des songes ont des causes toutes naturelles. Ce sont souvent les pensées du jour, celles principalement dont nous avons été vivement affectés, qui se reproduisent pendant le sommeil. Ce n'est point étonnant : l'âme veillant encore pendant que les sens sont engourdis, il faut bien qu'elle s'occupe aux pensées dont elle a le dépôt. Nous n'avons pas toujours la perception de cette occupation de notre âme pendant le sommeil; mais nous l'avons quelquefois, tantôt d'une manière confuse, tantôt avec une lucidité étonnante : de là les songes. Ils viennent aussi de nos sens, à cause de l'intime relation qui existe toujours, même pendant

le sommeil, entre l'âme et le corps. Nos sens extérieurs ne fonctionnent plus, il est vrai, mais nos sens intérieurs fonctionnent encore. Ils n'ont pas besoin alors de recevoir le mouvement du dehors; ils le donnent même, au lieu de le recevoir, et quelquefois avec une telle netteté, que tout l'être agit beaucoup mieux qu'il n'eût fait pendant la veille. Comment cela arrive-t-il? Je n'en sais rien; mais enfin c'est une chose incontestable.

Ainsi, d'après ce que nous avons dit, les songes auraient une triple origine : Dieu, le démon, nous-mêmes. Ils viendraient de trois sources bien différentes, pour ne pas dire opposées : le ciel, l'enfer, la terre.

Cela admis, et il me paraît assez difficile de ne pas l'admettre, on voit combien il est absurde et même dangereux de reconnaître un art pour interpréter les songes, quand ils ont besoin d'explication, ou d'y croire aveuglément quand ils n'en ont pas besoin.

Il faut donc les rejeter tous aveuglément! me direz-vous.

Non, puisque ce sont quelquefois de saints et salutaires avertissements.

Que faire donc en ce cas? me demanderez-vous.

C'est bien simple. Les songes sont des pensées qui nous viennent pendant le sommeil. Il faut donc nous conduire à leur égard comme nous le faisons par rapport aux pensées qui nous viennent pendant que nous sommes éveillés. Ou ce sont de bonnes pensées, ou des pensées mauvaises, ou bien encore des pensées d'une nature douteuse. Si ce sont des pensées d'une nature douteuse, il faut prier, méditer, consulter, afin que leur nature bonne ou mauvaise se manifeste à nos yeux. Tant que ce résultat ne sera point obtenu, abstenons-nous par prudence. Si ce sont des pensées d'une nature mauvaise, il faut les repousser immédiatement. Dans le cas contraire, il faut les adopter, et même avec empressement. Ne vinssent-elles point du ciel, au reste, et n'eussent-elles qu'une cause toute naturelle, elles n'en seraient pas moins salutaires. Vous avez perdu, je suppose, une mère qui vous avait formé avec le plus grand soin à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Son enseignement, ses exemples, ses recommandations dernières, tout est depuis longtemps oublié, et vous avez autant de défauts aujourd'hui que vous aviez précédemment de qualités. Votre mère, dont vous n'avez jamais perdu complétement le souvenir, vous apparaît pendant votre sommeil. Son air triste est déjà un indice de ce qu'elle va vous dire. Sa voix si connue ne tarde pas à se faire entendre, et vous recueillez de ses lèvres chéries ces simples mais touchantes paroles : « Est-ce donc là, mon fils, ce que vous aviez promis à votre mère? Si vous ne revenez à de meilleurs sentiments, à ceux qu'elle vous inspira dans votre jeune âge, vous pouvez lui dire un éternel adieu... » — « Chère mère! » vous écriez-vous, en cherchant à la presser dans vos bras. Mais tout a disparu : c'était un songe.

D'où vient ce songe? cependant. Est-ce Dieu qui vous l'envoie? Sort-il de votre propre cœur? Je n'en sais rien; mais ce que je sais parfaitement, c'est que vous ne sauriez mieux faire que de suivre l'avis qu'il vous donne. Personne ne vous en blâmera : tous vous en loueront, au contraire, et en le suivant ponctuellement vous assurerez votre bonheur pour le temps comme pour l'éternité.

STATUES, STATUETTES.

Objections. — Il n'y a guère moins de statues et de statuettes aujourd'hui qu'avant l'établissement du christianisme. — Leur rendre un culte quelconque, c'est ou de l'idolâtrie ou un acheminement à l'idolâtrie. — On peut fort bien s'en passer.

—

Réponse. — « Comme la peinture, la sculpture a pour but de reproduire les objets créés, particulièrement la forme humaine, la plus parfaite de toutes celles qui frappent ici-bas nos regards, » avons-nous dit ailleurs. (*Génie du catholicisme.*) « La peinture reproduit son modèle sur une surface plane, au moyen du dessein et de la couleur; la sculpture le reproduit en saillie, avec le bois, l'argile, le marbre et autres matières solides, dont la nature a sans doute de l'influence sur l'œuvre de l'artiste, mais beaucoup moins qu'on se l'imagine : car, quand celui-ci est bien pénétré de son modèle, il le reproduit infailliblement. La peinture nous fait entrevoir des objets pour ainsi dire imperceptibles; elle donne aux autres une espèce de mouvement et de vie, elle les rapproche, les place dans un milieu convenable, et peut, de cette manière, représenter les scènes les plus compliquées. Plus restreinte, il est vrai, dans son domaine, la sculpture donne aux objets qu'elle représente une forme plus palpable, plus rapprochée de la réalité. Quelquefois, cependant, elle a recours aux effets d'optique, elle tient compte du jeu de la lumière et de l'ombre, elle a ses parties fuyantes, surtout dans le bas-relief. Elle peut donc donner lieu, aussi bien que la peinture, à la plus complète illusion. Ce bloc que le sculpteur a travaillé, ce n'est plus un morceau de marbre; nous avons désormais sous les yeux la forme réelle de l'homme, ou plutôt cet immatériel exemplaire, ce beau idéal que l'art a pour but de représenter. Sous cette enveloppe immobile, l'œil devine toutes les parties si compliquées de l'organisation : la poitrine respire, le cœur bat, le sang circule, les muscles palpitent, les genoux fléchissent, la main va frapper.... Quelque chose de plus intime encore se manifeste dans les parties supérieures. Il y a des pensées dans cette tête expressive; et vous diriez que de ses lèvres entr'ouvertes et souriantes, qui déjà commencent à les mani-

fester, la parole va sortir pour les révéler complétement.

« Nous voyons dans la fable que Prométhée, ayant formé l'homme avec un peu de terre, déroba le feu du ciel pour animer son œuvre. C'est ce que fait le sculpteur quand, formant l'homme aussi avec une matière insensible, il l'anime de ce feu sacré que lui a donné le ciel. Mais pourquoi aller chercher dans les ténèbres du paganisme la céleste origine de la sculpture, qu'il nous est si facile de reconnaître en tête des annales de notre religion? La première statue que porta la terre, c'est celle assurément, qui sortit des mains du Créateur, quand il eut dit : *Faisons l'homme à notre image* (*Gen.* I, 26). »

Voilà l'art admirable, divin, puisque Dieu lui-même l'a le premier pratiqué, en un sens, dont vous attaquez les œuvres, dans sa partie la plus importante, je veux dire dans sa partie religieuse.

Il n'y a guère moins de statues et de statuettes aujourd'hui qu'avant l'établissement du christianisme, avez-vous dit.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Si quelque chose m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre encore.

Les statues et statuettes des païens étaient condamnables pour deux causes : la première, parce que ces statues et statuettes représentaient des dieux abominables; la seconde, parce que les païens s'imaginaient que les dieux qu'elles représentaient y étaient renfermés, les animaient, y recevaient l'encens des adorateurs. Vraie et sainte, ayant pour but d'établir sur la terre la vérité et la sainteté qui en étaient exilées, la religion de Jésus dut proscrire, dès le commencement surtout, ce culte faux et impur, qui régnait alors partout le monde; s'en séparer complétement, même en ce qu'il pouvait avoir de légitime, dans la crainte de voir renaître ses pratiques superstitieuses et infâmes. Persécutée d'ailleurs, obligée de se cacher dans les catacombes, elle ne pouvait guère permettre au génie de la sculpture de se développer dans son sein; mais, dès que la paix lui fut accordée, que le culte idolâtrique eut été vaincu, et qu'elle-même se fut établie par toute la terre, elle dut se servir de cet art, comme de tout autre moyen légitime, pour l'extension de son propre culte, et elle le fit avec d'autant plus d'avantages qu'elle se montrait elle-même plus favorable à son développement.

« Vous devez remarquer que l'intérieur de nos églises, approprié aux cérémonies de la religion, est en même temps le moyen d'exposition le plus favorable pour les œuvres de la peinture; mais il ne l'est pas moins, cela est évident, pour les œuvres de la sculpture, » disions-nous encore dans l'ouvrage que nous venons de citer. « Dans l'espace laissé vide par les tableaux, au sommet des colonnes, dans toute la longueur des frises autour des vitraux, sur ces nombreux meneaux disposés de manière à les soutenir et à varier leurs formes, au plus haut de la voûte, que de sculptures de toute espèce! Ici, vous voyez des guirlandes de fleurs que tressa la foi, pour les offrir à l'Auteur de la nature. A côté sont des formes ravissantes, emblèmes de nos vertus, qui, comme détachées de la terre, où elles ont pris naissance, montent vers les cieux, soutenues par la main des anges. Il y a aussi des formes hideuses : ce sont nos vices. Comme ils ont pour conséquence inévitable d'abaisser la créature intelligente au niveau des êtres inférieurs, l'art chrétien a eu l'heureuse idée de les représenter sous les figures d'animaux réels ou fantastiques. Ils sont là pour inspirer de l'horreur aux hommes qui seraient tentés de s'y abandonner. Ils y sont aussi comme trophées, suspendus au temple de cette religion qui nous apprend à les dompter. En tête de ces êtres dégradés est Satan, type du mal et de la souffrance. Vous le voyez terrassé, foulé aux pieds comme un emmemi vaincu, et mille fois reproduit sous les formes les plus hideuses. Tous ces symboles de la laideur et de la dégradation sont exécutés néanmoins avec une rare perfection de travail. Ce contraste heurté de la beauté physique et de la déchéance morale ajoute encore à la frayeur et inspire de profondes réflexions.

« L'œuvre de la sculpture se détache peu à peu du mur où elle a pris naissance, et, se développant de plus en plus, elle atteint bientôt les proportions admirables que Dieu a données au corps humain; sous cette forme, mais avec je ne sais quoi de céleste qui la rehausse, vous voyez les apôtres annonçant encore dans le temple l'Evangile de Jésus-Christ. Auprès des fonts baptismaux est l'ange de la miséricorde qui fait couler invisiblement le torrent de la grâce sur les âmes souillées de la tache originelle. A côté du tabernacle se tient immobile l'ange du recueillement et de la prière. Derrière l'autel, dans l'endroit le plus enfoncé du temple, vous apercevez la Vierge Marie, qui semble s'effacer elle-même pour ne laisser voir que son fils. Mais, quand vous vous êtes approché, vous pouvez contempler cette divine Mère qui vous tend les bras, et qui vous invite, par son ineffable sourire, à venir à elle avec confiance.

« La peinture, délicate et fragile, est obligée, la plupart du temps, de se renfermer dans l'intérieur du temple; mais il n'en est point ainsi de la sculpture, qui brave sans crainte l'intempérie des saisons. Sortez donc du temple, et vous la retrouverez encore occupée à dégrossir ce vaste corps, à le travailler, à l'animer, pour ainsi dire, à répandre, dans toutes les parties précédemment inertes de cette masse énorme, le mouvement, la vie, la pensée même. Ici, vous voyez la création; plus loin, les patriarches et les prophètes. Dans un autre endroit, vous reconnaissez la naissance de Jésus, les principales circonstance de sa vie et de sa passion. Le spectacle effrayant du jugement dernier s'offre aussi à vos regards, et vous presse d'avoir recours à la divine miséricorde dans ce lieu où elle a fixé sa demeure.

Tout est lié admirablement, tout est disposé avec ordre et intelligence. Cachées sous le travail du sculpteur, les jointures sans nombre des parties qui forment ce grand tout, se dérobent souvent à l'œil le plus exercé. Vous diriez un vaste tapis de pierre, où se trouvent représentées l'histoire de l'homme et celle de la religion, jeté par l'art sur le temple du Seigneur pour attirer les regards et inspirer plus de respect.

« Il est un lieu également sacré, étroitement uni au temple, sinon par la proximité physique, du moins par un lien moral; c'est la demeure des trépassés. Partout et toujours, l'homme a cru à la prolongation de son existence après la mort, sous une forme nouvelle; partout et toujours, il a espéré une vie de récompense après cette vie si misérable et si éprouvée; partout et toujours même chez les peuples sauvages, ses dépouilles périssables ont été recueillies et conservées avec soin. Mais c'est la religion catholique qui grave le plus profondément dans les âmes la foi à l'immortalité; c'est elle qui, par ses croyances, ses cérémonies expiatrices, rappelle le plus souvent et le plus vivement le souvenir des morts à la pensée des vivants. De là, parmi nous surtout, le culte des tombeaux. Le cimetière de campagne est peut-être le plus touchant de tous. Ici, nul bruit du dehors, nul travail de l'homme en présence de la destruction de tous. La nature, toujours jeune et toujours féconde, se hâte, comme une mère attentive, de jeter son tapis de gazon et de fleurs sur les objets de notre douleur. Vous remarquez seulement quelques croix de bois, au milieu desquelles s'élève la croix plus lourde du pasteur du lieu, qui semble veiller, comme pendant sa vie, sur le troupeau confié à ses soins, en attendant la résurrection.

« Il n'y a pas dans le cimetière des villes cette simplicité de la nature, cette égalité de la mort, qui commencent à délasser les cœurs des fatigues et des injustices de la vie; mais, d'un autre côté, que d'œuvres y produit la sculpture! Il y a là comme un essai de résurrection. Les œuvres de la sculpture ont quelque chose de mort et de vivant tout à la fois; c'est le Chrétien au champ du repos. Vous voyez ces tombeaux, de toute forme et de toute grandeur, pressés autour de la croix qui les abrite encore de son ombre : que de scènes attendrissantes ils offrent à nos regards. Devant vous est une mère affligée qui dépose des fleurs sur la dépouille d'une fille chérie. Des larmes coulent de ses yeux; vous entendez les gémissements de son cœur, le murmure de la prière qui vient expirer sur ses lèvres. Auprès d'elle est un fils, ignorant encore les mystères de la mort comme ceux de la vie, qui joue avec les fleurs jetées sur le tombeau de sa sœur. Cet ange de la terre que Dieu lui a donné est déjà un adoucissement à son immense douleur. Un ange venu d'en haut achève de la consoler en lui montrant les cieux. Un peu plus loin sont deux sœurs profondément affligées de la mort d'un frère qui faisait leur bonheur. Les yeux tournés vers Jésus élevé en croix, elles semblent lui dire, comme autrefois les sœurs de Lazare : « Seigneur, si vous nous « aviez exaucées, notre frère ne serait pas « mort! » Et le maître compatissant leur répond par ces paroles de la foi : « Votre frère n'est « pas mort, il n'est qu'endormi. » (*Joan.* XI, 32, 11.) Ce n'est pas la mort en effet; ce n'est point ce spectre décharné, hideux, qu'avait imaginé le paganisme; c'est un sommeil embelli par je ne sais quel rêve divin. Ces yeux fermés contemplent le ciel intérieurement. Le calme de la paix règne sur cette figure immobile et transparente. Ce corps entier, prêt à se détacher, semble attendre avec impatience le son de la trompette pour quitter la terre et voler au tribunal du souverain Juge. »

Comprenez-vous actuellement pourquoi et comment il n'y a guère moins de statues et de statuettes aujourd'hui qu'avant l'établissement du christianisme?

Leur rendre un culte quelconque, avez-vous dit encore, c'est ou de l'idolâtrie ou un acheminement à l'idolâtrie.

Ce n'est point de l'idolâtrie, puisque le culte que nous leur rendons ne se rapporte point à la représentation, mais à l'être représenté. Ainsi, quand je me prosterne devant Jésus élevé en croix, je suppose, ce n'est ni la matière ni la forme du crucifix que j'adore; mais Jésus lui-même, dont l'humanité est au ciel et au saint sacrement de l'autel, et dont la divinité est partout. Ainsi, quand je me prosterne devant une statue quelconque de la sainte Vierge, ce n'est pas cette statue elle-même, mais la sainte Vierge, représentée par cette statue que je veux, je ne dis pas adorer, car l'adoration n'est due qu'à Dieu seul, mais honorer d'une manière toute particulière, à cause de sa dignité de Mère de Dieu. Ainsi, encore, quand je me prosterne devant toute autre statue, ce n'est point la statue elle-même, mais le saint, représenté par cette statue, que je veux honorer, en raison même du crédit dont il jouit auprès de Dieu. Si j'ai recours à ces représentations diverses, c'est à cause de l'infirmité humaine, c'est pour me rappeler le souvenir de ceux à qui je suis obligé de rendre mes devoirs, et le graver plus profondément dans mon esprit et dans mon cœur. Tout le monde sait cela; et il n'y a pas d'ignorant, il n'y a pas de petit enfant, pour peu qu'il ait commencé à fréquenter le catéchisme, qui ne soit en état de vous expliquer cela à peu près comme moi. D'ailleurs, pourquoi blâmer, en religion, ce que vous voyez faire, chaque jour, dans la société civile? Vous remarquez des statues dans les jardins, sur les places publiques, presque partout. A certains jours, ces statues sont environnées d'une foule enthousiaste qui les couronne de fleurs, en jette à leurs pieds, et fait entendre, en même temps, des chants de triomphe et de gloire : « C'est de la sottise!... dira quelqu'un; devant des statues insensibles! — Non, » répondrez-vous, « c'est de la reconnaissance, c'est de l'amour! c'est un hommage rendu au mérite de ceux qui nous sont représentés par

ces statues! » Et voilà précisément ce que nous faisons dans notre société religieuse. Nous avons aussi des statues, de toute forme, presque partout. A certains jours, nous les couronnons de fleurs, nous en déposons à leurs pieds, nous faisons entendre devant elles nos chants, nos prières et nos vœux. — C'est de l'idolâtrie? avez-vous dit; devant des statues insensibles! — Non, c'est de la reconnaissance, c'est de l'amour! c'est un hommage religieux rendu aux vertus de ceux qui sont représentés par ces statues! Vous dites que l'objet matériel ne doit être compté pour rien; et c'est pour cela que vous devez voir ici l'idée dont ce qui frappe vos sens n'est que la représentation.

Vous allez me dire que tous ne sauront pas faire la distinction dont je viens de parler, en sorte que, si le culte rendu aux statues n'est point une idolâtrie en soi, c'est du moins un acheminement à l'idolâtrie.

Q'entendez-vous par là? un acheminement en soi, par la force même des choses, sinon pour tous, du moins pour la grande majorité? Ce que nous venons de dire prouve évidemment le contraire. Un acheminement par accident, pour un petit nombre de personnes, à cause de leur ignorance ou de leurs mauvaises dispositions? Cela peut-être; mais à qui la faute? et que nous resterait-il, si nous devions rejeter tout ce qui peut devenir pour les hommes l'occasion d'une erreur ou d'une faute quelconque? Ce n'est pas seulement le culte rendu aux statues qui est, dans le sens que vous l'entendez, un acheminement à l'idolâtrie, c'est le culte en général. Est-ce à dire pour cela que nous devions supprimer toute espèce de culte? Non, assurément. Nous ne devons donc point supprimer non plus le culte rendu aux statues, sous prétexte que c'est, dans un cas donné, un acheminement à l'idolâtrie.

On peut fort bien s'en passer, avez-vous ajouté.

Et quand cela serait, devrions-nous nous priver des avantages qu'il nous offre, non-seulement au point de vue de la religion, mais encore des beaux-arts?

On peut fort bien s'en passer!... Pas aussi facilement que vous vous l'imaginez. Ne voyez-vous pas qu'il entre dans la nature de l'homme, cet être ignorant et faible, de s'appuyer sur des êtres plus intelligents et plus forts? que, quand il ne peut se mettre immédiatement et directement en rapports avec eux, il le fait d'une manière quelconque, comme au moyen de la représentation, par exemple? Propension générale, irrésistible, en quelque sorte, et qu'on trouve chez les peuples comme chez les individus! propension qui, pour se satisfaire, ne reculera souvent devant aucun crime, comme on le voit par tous les désordres du paganisme! Ce fut donc un grand bienfait, de la part de la religion catholique, bienfait dont on ne saurait trop la louer, au lieu de la blâmer, d'avoir tourné au bien cette propension naturelle qui avait si souvent conduit les hommes au mal.

On peut fort bien s'en passer... Où irions-nous avec une pareille idée? A quoi donc serions-nous réduits, s'il ne fallait tenir qu'à ce qui nous est absolument nécessaire? Soyons plus raisonnables. Evitons avec soin les inconvénients que peut avoir le culte rendu aux statues; ayons soin, s'il est possible, de les faire éviter aux autres; mais gardons-nous bien de renoncer aux avantages que ce culte a pour nous tous, à quelque âge, dans quelque position que nous nous trouvions, comme le prouve le fait qui suit appartenant à la vie aussi édifiante qu'honorable d'un des vétérans de notre armée.

« Enrolé jeune encore sous les drapeaux, celui dont nous voulons parler avait guerroyé pendant longtemps, et s'était même distingué sur les champs de bataille. Blessé plusieurs fois, décoré de la Légion d'honneur, promu au grade d'officier, il demeura fidèle à l'empereur jusqu'à l'époque de la coalition des puissances européennes, et rentra alors dans ses foyers, où les soins de sa famille ont prolongé son existence jusqu'en 1852. Comme j'étais voisin de sa demeure, je le voyais souvent, et j'entretenais avec lui les plus aimables relations. J'aimais à l'entendre raconter, avec l'enthousiasme ordinaire aux vieux soldats, les combats auxquels il avait pris part, les dangers qu'il avait courus, les épreuves de toute nature qu'il avait subies. J'admirais surtout avec quelle charmante naïveté il ajoutait quelquefois qu'il n'avait pas toujours été aussi irréprochable envers Dieu qu'envers l'empereur, mais que jamais cependant il n'avait oublié la très-sainte Vierge, à laquelle il attribuait la conservation de sa vie dans les fatigues de la guerre et les combats les plus meurtriers.

« Un jour, intrigué par ces confidences, qu'il me réitérait de temps en temps, je lui demandai pourquoi il avait ainsi conservé dans le tumulte des camps le souvenir de la sainte Vierge, et ce qu'il faisait alors pour l'honorer, pour l'intéresser en sa faveur.

« *Hélas*, me répondit-il, *je ne faisais pas grand'chose; néanmoins je pensais souvent à elle, et je la priais courtement, il est vrai, mais de bon cœur... Au reste*, ajouta-t-il, *je m'y étais engagé par une promesse que rien ne pouvait me faire perdre de vue. Quand le sort m'appela sous les drapeaux, ma pauvre mère répandit beaucoup de larmes; elle était si bonne! Inquiète sur mon avenir, elle me fit toutes sortes de recommandations, et enfin, m'embrassant pour la dernière fois, — Joseph*, me dit-elle, *veux-tu me promettre une chose? — Tout ce que vous voudrez, ma mère, lui répondis-je. — Me promets-tu de garder bien précieusement ce que je vais te donner? — Oui, ma mère, je vous le promets. — De le porter constamment sur toi. — Oui, je le porterai toujours. Alors elle m'offrit une espèce de petit étui en ivoire, lequel en s'ouvrant laissait apercevoir dans son intérieur une statuette de la très-sainte Vierge posée sur un petit piédestal. — Tu vois, mon enfant, me dit-elle, c'est la très-sainte Vierge; elle te protégera. Prie-la, invoque-la de temps en temps,*

elle veillera sur tes jours, et te ramènera sain et sauf au milieu de nous.

« *Ces paroles me frappèrent; je reçus l'image de Marie comme une relique, et depuis ce jour elle ne m'a pas quitté un instant. Que de fois j'ai ouvert ce bienheureux étui! Que de fois je l'ai baisé avec amour, en pensant à ma bonne mère et en priant la sainte Vierge!*

« En disant ces derniers mots, le vieux soldat profondément ému, fouilla dans les poches de sa redingote et ajouta :

« *J'ai encore sur moi ce précieux souvenir; le voilà! Il y a cinquante ans que je le porte, et j'espère bien qu'il m'accompagnera jusque dans le tombeau.* Puis, tirant une balle de sa poche, il me dit : *Cette balle, que vous voyez, m'aurait frappé mortellement, si la sainte Vierge ne m'en avait préservé. Je la reçus en pleine poitrine, dans une bataille sanglante; je tombai sans connaissance... Mais, revenu à moi, je trouvai la balle sous mes vêtements qu'elle avait traversés sans me faire de blessure, comme si une main invisible en eût amorti le coup. Depuis ce jour d'heureuse mémoire pour moi, je garde cette balle comme un monument de la protection de la très-sainte Vierge à mon égard, et je la porte constamment sur moi avec l'image de ma protectrice* » (*Ami des familles.*)

Vous allez peut-être me demander ici si je suis bien sûr de la miraculeuse protection de Marie en cette circonstance.

Le fait en lui-même est incontestable. Quant à l'explication qui lui est donnée, je ne sais jusqu'à quel point elle est fondée; mais ce qui me paraît incontestable c'est que Marie veille continuellement, du haut des cieux, aux besoins de ses enfants, c'est que sa sollicitude maternelle est encore excitée par notre amour, c'est que cet amour s'enflamme de plus en plus au souvenir de ses mérites et de sa tendresse, c'est que ce souvenir est entretenu en nous par sa représentation, telle que nous l'avons dans ses images ou ses statues, c'est qu'il en est ainsi par rapport à tous les habitants du ciel. Or c'est là précisément toute notre thèse.

SUICIDE.

Objections.—La vie est à moi, je puis bien y renoncer. — Vous dites que c'est un don de Dieu. Je puis donc ne pas l'accepter. — Je suis un membre inutile à la société. — Je souffre trop. — Je n'ose plus paraître devant mes semblables. — C'est l'action d'une âme fortement trempée, comme celle de Caton, comme celle de certains Juifs et certains Chrétiens proposés à notre admiration et à notre imitation. — Quoi qu'il en soit, il ne faut pas refuser la sépulture à celui qui s'est suicidé, car il devait avoir perdu la tête; et puis ce serait refuser vos prières à celui qui en a le plus besoin.

Réponse. — S'il est un crime qui jette la stupeur dans la société, c'est bien le suicide. Quelle déplorable, quelle épouvantable catastrophe! Quand un homme meurt de sa bonne mort : « Dieu l'a frappé! » se dit-on; et tous les regards se portent avec confiance vers le ciel, pour appeler sur la malheureuse victime les bénédictions du Seigneur. Quand c'est un assassinat : « Quel malheur! » s'écrie-t-on de toutes parts. L'intérêt général se concentre sur la victime; et chacun attend une expiation. Mais quand le mort est tout à la fois l'assassin et la victime, il y a là un tableau affreux qui inspire à l'âme je ne sais quels sentiments indéfinissables qu'elle est obligée de renfermer en elle-même. Qui maudire? qui plaindre? Tous les regards honnêtes se détournent, et la religion profondément contristée se voit dans l'obligation de se renfermer dans son temple.

La vie est à moi, avez-vous dit, je puis bien y renoncer.

Non, elle n'est pas à vous, ou du moins elle n'est pas à vous uniquement : car elle appartient également à la famille à laquelle vous appartenez vous-même.

Non, elle n'est pas à vous, ou du moins elle n'est pas à vous uniquement : car elle appartient également à la société, ou, pour mieux dire encore, aux différentes sociétés dont vous faites partie, et dont vous ne pouvez vous séparer de vous-même.

Non, elle n'est point à vous, ou du moins elle n'est point à vous uniquement : car elle appartient avant tout au Dieu qui vous l'a donnée, et dont nous sommes tous, dans quelque position que nous nous trouvions, les sujets, les serviteurs, les enfants.

Vous dites que c'est un don de Dieu, ajoutez-vous : je puis donc ne pas l'accepter.

Oui, la vie est un don en ce sens que Dieu était libre de nous l'accorder ou de ne pas nous l'accorder, mais ce n'est pas à dire, pour cela, que nous fussions libres nous-mêmes de l'accepter ou de ne pas l'accepter. Il y a trente ans, soixante ans, je suppose, qu'elle vous a été donnée, avez-vous été consulté à ce moment? l'avez-vous été depuis? N'avez-vous pas toujours entendu, n'entendez-vous pas encore, en ce moment, une voix intérieure qui vous dit le contraire? Refuser Dieu, quand il ne vous demande pas votre adhésion, c'est l'insulter, et d'autant plus clairement ici qu'il ne nous laisse aucun doute sur sa volonté : *Tu ne tueras pas!* a-t-il dit à l'homme d'une manière générale : *Non occides.* (*Deut.* v, 17.) — C'est mon sang que je verse, dites-vous. — Sans doute : et vous êtes d'autant plus coupable que c'était précisément celui que vous deviez conserver avec le plus de soin, suivant le principe qui nous dit : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

Oui, la vie est un don de la part de Dieu; mais c'est aussi une mission. Comment donc alors se présenter à lui avant de l'avoir remplie, cette divine mission! Ne voyez-vous pas que c'est s'exposer à toutes les rigueurs de sa justice?

Je suis un membre inutile à la société, représentez-vous.

Qui vous en assure? est-ce à nous-mêmes de nous juger? Vous ne pouvez plus rien physiquement, je suppose; mais moralement, ne pouvez-vous pas toujours? « Philosophe d'un jour! s'écrie à cette occasion Jean-Jacques Rousseau, ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe? Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant de mourir; puis vas chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. »

Vous êtes un membre inutile à la société!

Et si pourtant cette même société veut vous conserver, si une voix plus élevée encore, celle de Dieu, vous crie du haut des cieux : « Reste à ton poste. » Vous est-il permis de le quitter? Voyez le soldat mutilé sur le champ de bataille. Est-ce que l'armée le repousse? est-ce qu'elle n'en est pas fière au contraire? est-ce que l'Etat ne le soigne pas jusqu'à la fin, non-seulement par reconnaissance, mais encore par intérêt, afin qu'il enseigne aux plus jeunes, par ses paroles comme par son exemple, comment il faut servir la patrie?

Je souffre trop, représentez-vous encore.

Est-ce que la vie est une partie de plaisir? Ne savez-vous pas, au contraire, que c'est un combat continuel, et par conséquent une souffrance continuelle?

Vous allez me dire peut-être que vos souffrances sont extraordinaires et tout à fait insupportables.

Mais si c'est là votre partage actuellement, de quoi vous plaignez-vous? Le brave soldat a-t-il jamais dit à son chef qu'il ne pouvait tenir au poste où il avait été placé?

Vos souffrances sont insupportables, assurez-vous.

La preuve du contraire, c'est que Dieu les envoie ou du moins les permet, c'est que d'autres hommes en endurent patiemment de semblables, si ce n'est même de plus grandes encore. Rappelez-vous la vie et la mort des plus grands saints, la vie et la mort de Jésus-Christ! Pensez à la crèche et au Calvaire, jetez les yeux sur la croix, et plaignez-vous!...

Insupportables!...Mais celles que vous aurez éternellement à subir pour un si grand crime, comment les supporterez-vous? Il n'y a là-dessus qu'une voix, que vous ne sauriez méconnaître. « Oh! dit Virgile lui-même, en peignant, dans l'enfer, le sort de ceux qui se sont donné volontairement la mort, qu'ils désireraient bien maintenant souffrir sur la terre et la pauvreté et les travaux les plus pénibles :

..... Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labore,
(Virg. *Æneid.* lib. vi. 436, 437.)

Je n'ose plus paraître devant mes semblables, disent quelques-uns.

Et comment donc oserez-vous paraître devant Dieu? Vous craignez donc plus les créatures que le Créateur? N'y paraîtrez-vous pas d'ailleurs devant vos semblables, à ce jugement redoutable que tout vous annonce? Et alors ce ne sera pas seulement devant quelques personnes, la plupart favorablement disposées à votre égard, mais devant l'univers assemblé, qui vous verra dans toute votre honte, et, de plus, avec la tache ineffaçable du suicide. Si vous craignez à ce point les regards d'autrui, cachez-vous sous le voile éclatant des bonnes œuvres. — Vous en avez toujours le temps quand vous êtes sur la terre, — et non sous le voile hideux du crime.

Ou l'état fâcheux dans lequel vous vous trouvez vient de vous, ou non. Dans le premier cas, réparez vos torts. Dans le second cas, vous n'avez rien à craindre : car, si les hommes sont injustes à votre égard, Dieu, un jour, réparera leur injustice.

C'est, disent d'autres personnes, l'action d'une âme fortement trempée, comme celle de Caton, comme celle de certains Juifs et certains Chrétiens proposés à notre admiration et à notre imitation.

Je ne nie pas qu'il y ait un certain courage à se donner volontairement la mort, mais c'est un courage qu'on ne doit ni admirer ni imiter. L'assassin ne fait-il pas preuve aussi d'un certain courage? Vous parlez de courage; mais n'y en a-t-il pas infiniment plus dans la patience que dans l'impatience, à supporter bravement tous ses maux, quels qu'ils soient, pendant des années entières, qu'à se brûler la cervelle, en un instant, quelquefois après s'être enivré? Vous nommez Caton; mais ce n'est point un modèle pour le Chrétien, il ne le fut même pas, en cela, pour ses concitoyens. La cause juste avait, dit-on, succombé. Singulière manière de la faire triompher que de se mettre dans l'impossibilité absolue de combattre pour elle désormais.

Vous me parlez de Juifs et même de Chrétiens qui sont proposés à notre admiration et à notre imitation.

Mais ce ne sont peut-être pas de véritables suicides : car, sur ce point, il est assez facile de se faire illusion. Jésus-Christ qui se remet entre les mains de ses ennemis n'est point un suicide, c'est une victime dévouée qui meurt volontairement pour satisfaire à la justice divine et réconcilier la terre avec le ciel. Le soldat qui se précipite dans la mêlée, sûr d'y trouver la mort, n'est point un suicide, c'est un défenseur de la patrie. Samson est à peu près dans le même cas : ce n'est pas sa mort qu'il cherche directement, c'est la ruine des ennemis d'Israël. Le martyr qui court au supplice n'est point un suicide, c'est un défenseur de la religion. Il en fait avec son sang une apologie qui doit impressionner vivement ses contemporains et jusqu'à la postérité la plus reculée.

Que s'ils ont été de véritables suicides,

c'est-à-dire s'ils ont voulu leur mort uniquement pour leur mort, on ne saurait, en cela du moins, les proposer à notre admiration ni à notre imitation.

Quoi qu'il en soit, disent en général les mauvais Chrétiens, il ne faut pas refuser la sépulture à celui qui s'est suicidé, car il devait avoir perdu la tête, et puis ce serait refuser vos prières à celui qui en a le plus besoin.

On est bien obligé de le faire, puisque l'Eglise le commande, et avec beaucoup de raison, ajouterons-nous ici, comme nous l'établissons à notre article : *Refus de Sépulture.*

Vous dites que celui qui s'est suicidé doit avoir perdu la tête. On serait tenté de le croire; malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, car il donne quelquefois, au moment même de la mort, les preuves les plus incontestables de toute sa présence d'esprit. Qui ne comprend d'ailleurs que, si cela était, le suicide ne serait jamais regardé comme un crime, mais comme un acte de folie, ce qui n'est point pourtant, puisqu'il est condamné par toutes les lois divines et humaines ?

Vous dites encore que c'est refuser nos prières à celui qui en a le plus besoin. Puisqu'il s'en est rendu indigne, il faut bien les lui refuser. Ce n'est pas nous, du reste, qui les lui refusons, c'est lui qui les repousse en terminant de la sorte sa carrière. Il n'a, comme tout transgresseur de la loi, que ce qu'il s'est attiré par sa conduite. Le suicide est un crime, qui, comme tout autre, appelle son châtiment. De là le refus de sépulture. C'est un châtiment bien approprié à la faute, et il n'est même guère possible d'en infliger un autre.

Il n'y a plus à le corriger, pensez-vous.

Sans doute; mais la peine de mort corrige-t-elle? Le châtiment n'est donc pas uniquement un moyen de correction; c'est aussi un frein salutaire propre à arrêter ceux qui sont tentés de transgresser la loi.

Du reste, en refusant les honneurs de la sépulture à ceux qui se sont suicidés, l'Eglise ne leur refuse point ses prières secrètes qui sont l'essentiel aux yeux de Dieu et pour le salut de l'âme.

SUPERSTITION.

Objection. — Que de superstitions sur la terre, au sein même du catholicisme! Le mieux serait peut-être de ne rien croire.

—

Réponse. — En religion, comme en toute autre chose, l'homme se maintient difficilement dans la droite ligne du devoir. Tantôt il est en deçà : c'est l'incrédulité ou l'impiété ; tantôt il est au delà : c'est la superstition — *superstare.*

Que de superstitions sur la terre, au sein même du catholicisme! vous écriez-vous.

Sans doute, et c'est un très-grand mal; mais l'incrédulité! l'impiété! vous ne vous en occupez donc point? Est-ce que vous pensez qu'il vaut mieux pécher par défaut que par excès de religion? Les deux extrêmes ne valent guère, il faut en convenir; et ils finissent même par se rencontrer, comme on dit communément. Je vous avouerai franchement, pour ce qui me concerne, que la superstition, portée à son point extrême, est pire à nos yeux que l'incrédulité; mais vous conviendrez également, de votre côté, que l'incrédulité, portée aussi à son point extrême, est pire que la superstition, et qu'il vaut encore mieux, tout compte fait, pécher par excès que par défaut de religion. De bonne foi, est-ce que vous n'aimeriez pas beaucoup mieux voir vos enfants ou vos serviteurs faire des fautes par excès que par défaut d'affection et de dévouement à votre égard? Dieu doit juger de même la conduite des hommes qui sont tous ses enfants et ses serviteurs.

Que de superstitions sur la terre! avez-vous dit.

A qui donc la faute, si ce n'est à l'homme lui-même, à son ignorance, à sa faiblesse, à toutes ses passions dégradantes? Pensez-vous autrement? Voulez-vous dire que cela vient de notre religion? Ce serait une absurde erreur et une souveraine injustice. Voyez le monde avant que le Christianisme eut répandu partout la lumière que Jésus-Christ avait apportée du ciel. Que de superstitions et quelles superstitions! Et cela, non pas chez quelques nations ignorantes et barbares, mais chez les plus éclairées et les plus civilisées, comme on disait alors, comme on dit encore aujourd'hui. L'Egyptien voyait naître ses divinités au milieu des jardins, dit Juvénal :

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina !. . . . . .

Superstitieux au delà de tout ce qu'on peut dire, affirme saint Paul, les Athéniens, avaient érigé des autels à tous les dieux, à celui même qu'ils ne connaissaient pas — *Ignoto Deo.* — L'intrépide Romain sacrifiait à tout, même à la peur, dit ironiquement Rousseau. Mais pourquoi nous arrêter à quelques traits partiels? A cette époque des plus grandes aberrations religieuses, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, dit énergiquement Bossuet, et ce monde que le Seigneur avait fait pour manifester sa puissance et sa gloire était devenu un temple d'idoles. Sans nous reporter à des temps si reculés, n'est-ce pas dans les lieux où notre religion n'a point encore pénétré, où elle ne règne pas du moins, que se trouvent les superstitions les plus nombreuses et les plus déplorables? Rappelez-vous ce que vous avez entendu dire, à ce sujet, des mahométans, des Chinois, des Indiens, etc. etc., ce que vous en avez vu peut-être vous-mêmes de vos propres yeux. Ce sont des choses si incroyables qu'on ose à peine s'en rapporter, je ne dirai pas seulement aux personnes les

plus dignes de foi, mais à soi-même, en quelque sorte. Ce n'est donc point notre religion qui produit les superstitions. Bien loin de là, c'est elle qui les détruit et doit nécessairement les détruire. Le fait, je viens de le rappeler; il est là d'ailleurs qui frappe de tous côtés nos regards. La raison, la voici : D'où viennent les superstitions? De l'ignorance et des passions humaines. Or, notre religion a précisément pour mission de combattre cette ignorance et ces passions, mission que, du reste, elle remplit partout et toujours avec un admirable résultat.

Il y a pourtant, me direz-vous peut-être, bien des superstitions au sein même du catholicisme.

Oui, mais beaucoup moins qu'ailleurs encore; ou, si le contraire a lieu quelquefois, ce n'est point le fait de notre religion, qui, étant toute vérité et toute perfection, se trouve, par cela même, l'antidote des superstitions.

Oui, malheureusement, il y a encore bien des superstitions au sein même du catholicisme; mais savez-vous pourquoi? C'est que, malgré la bienfaisante influence de notre sainte religion, l'humanité est encore là avec le foyer de ses passions. Toujours est-il que plus le Catholicisme a sur elle de puissance, plus elle se purifie et s'élève, plus elle se dégage, en même temps, et de ses superstitions, et de toutes les autres misères inhérentes à sa pauvre nature.

Vous croyez qu'en affaiblissant le Catholicisme, vous détruirez ou affaiblirez du moins, dans la même proportion, les superstitions humaines. C'est le contraire qui arrivera, comme le prouve ce que nous avons dit plus haut, et comme vous pouvez le voir encore d'après ce qui frappe, en ce moment, nos regards. Qui sont ceux qui ont le plus recours parmi nous aux devins, aux sorciers, aux somnambules, à ces esprits venus de je ne sais où, etc., etc.? Ceux chez qui la foi s'est le plus affaiblie. Cela est incontestable; car si la foi était toujours vive et puissante en eux, ou la pensée ne leur viendrait point d'avoir recours à toutes ces pratiques superstitieuses, ou, si cette pensée leur venait quelquefois, ils la repousseraient aussitôt, pour obéir aux saintes prescriptions de la loi.

Le mieux serait peut-être de ne rien croire, avez-vous dit encore.

De telles absurdités se disent pourtant sérieusement quelquefois.

Un de mes amis étant un jour à la chasse, quelqu'un lui dit, à propos du dieu Terme, que les anciens avaient donné pour borne à leurs champs : « Qu'on était bête autrefois! Le mieux est de ne rien croire. » — « C'est vrai qu'on était bien bête alors, » répondit mon ami, « mais la preuve qu'on n'était pas plus bête qu'aujourd'hui, c'est ce que vous dites. » L'autre ne comprit pas ou fit semblant de ne pas comprendre; et pourtant c'était juste et bien appliqué. Car, s'il est une absurdité au monde, c'est de dire : « Le mieux est de ne rien croire. »

Le mieux serait peut-être de ne rien croire, avez vous dit.

Est-ce que vous le pouvez, par hasard? Est-ce que vous en viendriez à bout, quelque effort que vous fissiez pour cela? Non jamais. L'idée d'un être supérieur, de la vie future, de récompenses ou de châtiments à attendre au delà du tombeau, tout cela se présenterait à vous sous une forme ou sous une autre.

Ne rien croire! et pourquoi, s'il vous plaît? Pour supprimer toutes les superstitions? Ce serait, au contraire, le moyen de les faire naître plus nombreuses et plus grandes que jamais. Nous avons reconnu que moins il y a de religion et plus il y a de superstitions. Donc, par une conséquence rigoureuse, l'absence de toute religion amènerait la présence de toutes les superstitions. Comme il n'y aurait plus en nous aucune bonne idée, toutes les mauvaises s'y développeraient. Nous ne croirions plus à Dieu, nous croirions au diable; nous n'aurions plus de bons génies, mais tous les mauvais; nous n'irions plus au prêtre, mais au devin; nous ne nous rangerions plus autour de l'autel, mais des tables tournantes, etc, etc.

Admettons, par supposition, ces impossibilités évidentes; admettons, par exemple, qu'il dépende de nous de ne rien croire, et de faire cesser, par là, toute superstition. Serait-ce le mieux encore? Non. Et cela est évident, car, s'il vaut encore mieux pécher par excès que par défaut de religion, généralement parlant, à plus forte raison que par absence de toute foi. En effet, la religion, même avec ses superstitions, est encore un frein pour les passions. Supprimez complétement ce frein, sous quelque prétexte que ce puisse être, vous abandonnez l'homme à lui-même, prêt à dévorer ses semblables, quand ce sera son avantage et son plaisir.

La religion est absolument nécessaire à l'homme considéré soit individuellement, soit collectivement ou en société. Ce n'est point seulement son bonheur, c'est sa force et sa vie. Plus la religion sera pure, et plus seront grands les avantages qui en résulteront. Quand vous verrez des superstitions se mêler à ses pratiques salutaires, faites tout ce qui dépendra de vous pour les détruire; mais, de grâce, ne proposez jamais de détruire la religion elle-même; car ce serait proposer tout ce qu'il peut y avoir de plus mauvais, la destruction de la société, et de l'individu.

Savez-vous à qui vous ressemblez, quand vous parlez de détruire la religion, sous prétexte de supprimer les superstitions qui la déshonorent et la font souffrir elle-même plus que tout le reste? Vous ressemblez à l'absurde empirique qui proposerait à son malade de lui couper la tête sous prétexte de le guérir de tous les maux qu'il endure; ou bien encore au pédicure insensé qui, pour extirper plus radicalement des cors, ces excroissances mauvaises, ces *superstitions* du pied —*superstare*—si je puis m'exprimer de la sorte, proposerait à son patient

de lui couper les jambes. « Mais, » répondrait l'un, avec raison, « quand je n'aurai plus mes jambes, je ne marcherai plus, et je puis d'ailleurs mourir de l'opération. Mieux vaut mille fois les garder, puisque je marche avec elles, quoique difficilement. » — « Mais, » répondrait l'autre, « en me coupant la tête, vous me tuez infailliblement. Mieux vaut donc la garder ; puisque, si c'est par elle que je souffre, c'est par elle que je vis. »

Nous pouvons vous répondre quelque chose de semblable, quand vous nous proposez de renoncer à toute religion, pour ne plus donner dans aucune espèce de superstition : « En admettant que ce que vous proposez fût praticable, il ne serait point encore de notre intérêt de le faire. C'est par la religion que nous avançons, spirituellement parlant, c'est par elle que nous avons la vie. La religion détruite complétement, il faut nous arrêter, puis périr. Il vaut donc encore mieux la garder telle qu'elle est que d'y renoncer à cause des superstitions, qui tarissent, en partie, nous ne l'ignorons pas, la source de ses biens. »

T

TARIF.

Objection. — Vous voulez vous marier ; en quelle classe? Vous demandez un enterrement, un service, une Messe, etc ; en quelle classe? Tout est donc tarifé dans votre religion? Ne voyez-vous pas que ce tarif est une honte?

—

Réponse. — Nous avons déjà traité cette question à nos articles *Argent* et *Casuel.* Comme elle se présente sous une nouvelle face, nous allons y revenir.

Vous voulez vous marier, dites-vous? en quelle classe? Vous demandez un enterrement, un service, une Messe, etc. ; en quelle classe? Tout est donc tarifé en votre religion. Ne voyez-vous pas que ce tarif est une honte?

C'est être bien injuste à l'égard du clergé catholique que de lui prêter un tel langage et les sentiments que suppose ce langage. S'il en était ainsi, il mériterait réellement la note d'infamie que vous essayez de lui infliger, mais, grâce à Dieu, il n'en est rien. Ou plutôt, c'est tout le contraire qui a lieu. Pauvre lui-même, il soutient le pauvre et il s'efforce de conserver toute sa dignité dans ses rapports d'intérêt avec le riche.

Vous êtes sur le point de vous marier et vous allez plus ou moins promptement en faire part à votre curé, je suppose. Quelle est la conduite de ce dernier à votre égard? Il vous donne les conseils d'un ami, d'un père, d'un véritable représentant de Jésus-Christ à votre égard. Mais de tarif, d'argent, il n'en est même pas question, la plupart du temps ; et quand il le faut absolument, cela se passe aussi délicatement que possible. C'est la même chose quand il s'agit d'un enterrement, d'un service, d'une Messe, etc. Disons de plus que dans ces derniers cas, la douleur et la pensée de la mort élèvent le fidèle aussi bien que le prêtre à des sentiments qui ne se concilient guère avec les discussions mercantiles dont vous venez de parler.

Mais, dites-vous, n'y a-t-il pas un tarif?

Oui, sans doute, il y en a un et il faut bien qu'il y en ait. Puisque, comme nous l'avons établi ailleurs, le prêtre peut et doit percevoir un casuel pour subvenir à ses besoins, aux besoins de son église et de ses pauvres, il lui fallait un tarif ; autrement celui qui n'a rien ou n'a que peu de chose aurait donné autant que celui qui a beaucoup.

C'est une honte, dites-vous.

Vous vous trompez : c'est une chose toute simple, toute naturelle et même excellente sous bien des rapports. C'est la solution aussi bonne que possible de ce problème si difficile a résoudre : *Trouver le moyen de faire vivre les ministres employés au service des autels, d'entretenir l'église et de soulager les malheureux sans gêner ceux qui subviennent à ces différentes nécessités, et même en leur faisant aussi du bien.* Le tarif n'est-il pas, en effet, la solution de ce problème? Par lui le prêtre a sa part, l'église sa part, les pauvres ont aussi leur part, soit directement, quand il y a des distributions de pain, soit indirectement, des mains du prêtre. Ceux qui donnent n'en éprouvent aucune gêne, puisqu'ils ne donnent qu'à proportion de leurs facultés ; et ils peuvent même en retirer un grand avantage par les mérites de la prière et de l'aumône. J'ai donc eu raison de dire que bien loin d'être une honte, le tarif était une chose excellente sous beaucoup de rapports.

C'est une honte pour le prêtre lui-même, objectez-vous.

Comment donc cela? Est-ce que toute peine ne mérite pas salaire, comme on dit vulgairement? Est-ce que tout état ne doit pas faire vivre celui qui l'embrasse? Puisque le casuel est un des moyens de faire vivre le prêtre dans l'exercice du saint ministère, il faut bien le percevoir. Or, le tarif est l'indication de ce qu'il y a à percevoir positivement. Il établit, il est vrai, différentes classes en toutes choses; mais n'en est-il pas ainsi presque partout, sans qu'on en soit surpris? On devrait le trouver moins étonnant encore de la part du prêtre qui, ayant à soutenir le pauvre, à aider celui qui est dans la gêne, a besoin de la coopération de celui qui se trouve riche ou dans l'aisance. Le médecin n'agit-il pas de même, la plupart du temps? Un homme riche vient le consulter. Pour la courte ordonnance qu'il lui a donnée

par écrit ou de vive voix, combien ? — 20 fr. — C'est un peu cher, dit ou pense le consultant ; mais que voulez-vous ? il faut bien que le riche paye pour le pauvre. Vient ensuite un ouvrier. Pour la même ordonnance, combien ? — 5 fr. — Enfin paraît un pauvre qui a pour rien une ordonnance tout à fait semblable, sinon quant aux détails du moins quant à la substance. Le médecin a donc aussi son tarif, tarif un peu arbitraire, il faut en convenir, et sur lequel il y aurait plus à dire que sur celui du prêtre qui, ayant le contrôle de la double autorité ecclésiastique et civile, est à l'abri de tout reproche.

C'est une honte pour le pauvre, objectez-vous encore.

Mais non, il est habitué à cette distinction, et c'est une nécessité de sa position. La distinction des rangs n'est-elle pas fondée sur la nature des choses ? Ne voyez-vous pas que sans elle la tranquillité, le bon ordre, rien ne subsisterait ? Or le tarif est une conséquence de la distinction des rangs.

Pourquoi cette distinction ne cesserait-elle pas à la mort du moins, demandez-vous?

Je viens de vous le dire, parce qu'elle est fondée sur la nature des choses et que rien, dès lors, ne peut la détruire. Ne la reconnaissez-vous pas, vous aussi, en cette circonstance ? Qu'un pauvre vienne à mourir, personne ne se dérange ; mais si c'est un riche, un grand nombre accompagnent jusqu'au tombeau sa dépouille mortelle. Vous contribuez donc, vous aussi, en ce qui vous concerne, à lui faire un enterrement de première classe. Voyez si l'administration civile n'admet pas cette distinction dans le service des pompes funèbres. Voyez si elle ne l'admet pas dans la concession de son terrain qu'elle donne plus ou moins grand, pour plus ou moins de temps, selon qu'on lui donne plus ou moins d'argent. Il y a là aussi un tarif qui contraste étrangement par sa rigueur, il faut en convenir, avec le tarif du prêtre, au-dessus duquel la main de la religion a gravé le mot : CHARITÉ.

Et pourtant, dites-vous, tous les hommes sont égaux devant Dieu.

A son tribunal, oui, et le prêtre ne cesse de le répéter, et il ne cesse de dire encore que les honneurs rendus aux hommes, même à la mort, ne sont d'aucune valeur à ses yeux, à moins qu'ils ne soient animés par la piété ; que, si les riches ont, en général, plus de prières de la part de l'Eglise, ils ont aussi plus de besoins : que, du reste, la justice divine tiendra compte de tout un jour, et ne rendra à chacun qu'à proportion de son mérite ou de son démérite. Voilà comment tous les hommes sont égaux devant Dieu. Mais sur la terre, ils ne le sont, ni ne peuvent l'être, même à la mort, même après la mort, parce que, comme nous l'avons dit, la distinction des rangs est fondée sur la nature des choses et se trouve nécessaire au maintien de la tranquillité et du bon ordre. Aussi la religion catholique la conserve jusqu'à la fin, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles un protestant célèbre l'a appelée *la plus grande école du respect qu'il y ait au monde :* ce qu'on ne peut dire du protestantisme.

Il ne s'agit ici que d'argent, direz-vous encore, puisqu'avec de l'argent on obtient pour le plus grand coupable le plus magnifique enterrement.

L'argent est sans doute ici pour beaucoup, parce que, d'une part, c'est un moyen de bonnes œuvres, et que, d'une autre part, c'est un signe de mérite : signe trompeur bien des fois, j'en conviens, mais enfin signe ordinaire et auquel il faut bien aussi s'en rapporter ordinairement. Voilà ce qui est vrai et ce que vous devez trouver juste comme nous. Quant à ce que vous dites qu'*il ne s'agit que d'argent et qu'avec de l'argent on obtient pour le plus grand coupable le plus magnifique enterrement*, c'est une assertion tellement fausse, tellement démentie par les faits qu'il n'est guère possible que vous soyez de bonne foi.

Le plus grand coupable ! Mais le prêtre ne l'enterre ni d'une manière ni d'une autre, il ne l'enterre pas du tout, à moins qu'il ne se soit repenti et qu'il n'ait donné des signes de repentir. S'il meurt dans le péché, le prêtre lui refusera énergiquement les honneurs de la sépulture ; et c'est vous peut-être, vous qui lui reprochez de souiller le sanctuaire par un argent impur, qui viendrez forcer ce sanctuaire et le souiller par quelque chose de beaucoup plus impur assurément.

Quand le prêtre n'a aucune raison légitime de refuser à quelqu'un les honneurs de la sépulture, il ne refuse à aucune famille, quelle qu'elle soit, ceux qu'on lui demande. Demandez-lui vous-même, pour l'un des vôtres, *le plus magnifique enterrement*, comme vous dites ; et si votre demande est sérieuse, le prêtre, pour ce qui le concerne, ne vous refusera point ; et, si vous n'avez pas la conscience d'acquitter la rétribution qui lui est dûe, cet homme, que vous regardez comme *un homme d'argent*, aura la délicatesse de ne jamais vous poursuivre devant les tribunaux. Quand il rend à quelque mort qu'il sait les avoir peu *mérités*, tous les honneurs de la sépulture, croyez-vous qu'il n'en éprouve pas une vive contrariété, quelque assuré qu'il soit de la rétribution ? Ah ! il aimerait bien mieux les rendre à quelque pauvre dont la vie eût été l'édification de tous. C'est ce qu'il fait quelquefois. Voyez-le dans la campagne, où il a plus d'indépendance. S'il vient à mourir une jeune fille qui aura été, je suppose, une fille, une sœur, une victime de charité, dans toute la force des termes, la paroisse entière sera sur pied, à la voix du prêtre, pour rendre à l'humble défunte des honneurs funèbres en rapport avec ses vertus.

Ceux qui reprochent si injustement au prêtre de vendre, à la mort, son encens à de grands coupables, ne font-ils pas bien plutôt que lui quelquefois ce dont ils l'accusent? Pour ne parler ici que de faits qui

ont eu un retentissement extraordinaire, quels honneurs funèbres rendus par un peuple en délire au fougueux Mirabeau, qui mourut prématurément, usé par les plus violentes passions! Quels honneurs rendus à cet abject Marat, au nom duquel il n'y a rien à ajouter, parce qu'il en dit lui seul plus que tout ce qu'on en pourrait dire! Et pourtant, il fut porté triomphalement, lui aussi, au Panthéon! C'était vraiment la rénovation de ce paganisme où ce qu'il y avait de plus bas et de plus criminel était élevé au rang de Dieu. « Je sais bien, disait quelqu'un à ce sujet, comment on pourra *dépanthéoniser* Marat; mais je ne sais pas comment on pourra *démaratiser* le Panthéon. » Il n'y avait qu'un moyen, celui qu'on a employé, je veux dire d'y faire couler de nouveau le sang de la Victime qui fut immolée pour dissiper toutes les erreurs et effacer tous les crimes.

TOLÉRANCE.

Objections.— Quoi que vous puissiez dire aujourd'hui, la religion catholique est bien la plus intolérante de toutes les religions.— Vous faites une distinction entre l'intolérance des idées et celle des personnes; mais l'une conduit à l'autre nécessairement. Peut-on vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés? — Le mieux est donc d'étendre la tolérance à tout sans exception, aux idées comme aux personnes.

—

Réponse. — Le mot de tolérance est un de ceux avec lesquels on a mis la confusion partout en ces derniers temps, et qui ont servi à diriger contre notre sainte religion des attaques que nous ne devons point nous lasser de combattre.

Quoi que vous puissiez dire aujourd'hui, nous objecte-t-on, la religion catholique est bien la plus intolérante de toutes les religions.

Ce que nous avons toujours dit, nous le répétons encore aujourd'hui, et nous ne cesserons jamais de le répéter : La religion catholique est la plus intolérante de toutes les religions, sous le rapport des doctrines; mais aussi, elle est la plus tolérante de toutes sous le rapport des personnes.

Elle est la plus intolérante sous le rapport des doctrines, et cela doit être; c'est la conséquence nécessaire de la conviction profonde, indestructible, où elle est de posséder, et de posséder seule, la véritable doctrine de Jésus-Christ. Toute doctrine opposée à la sienne, c'est l'erreur; l'erreur, c'est le mal, l'empire du démon, la ruine des âmes : comment voulez-vous qu'elle la tolère, qu'elle ne travaille pas en tout temps, en tout lieu, et avec la plus grande énergie, à la détruire?

Allez donc, a dit Jésus-Christ aux siens en quittant la terre, et ne cesse-t-il de leur répéter du haut des cieux où il règne à la droite de son Père : *Allez instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Math.* XXVIII, 19, 20.) Comment voulez-vous donc qu'ils s'arrêtent? qu'ils cessent d'annoncer l'Evangile et de le faire observer? C'est Dieu lui-même qui leur commande d'agir et qui leur promet de les assister toujours. Aussi, pourriez-vous nommer un lieu de la terre où ne s'est étendu, où ne s'étend encore le zèle de tous ceux qui appartiennent à la religion catholique, de ses ministres principalement? Allez visiter le pauvre, le malade, le prisonnier : vous y trouvez le prêtre catholique; entrez dans les hôpitaux, au milieu des pestiférés : il y est encore; transportez-vous au delà des mers, sur les plages les plus reculées et les plus inhospitalières : le prêtre catholique vous y a devancé. Que fait-il ainsi partout? Je vous l'ai dit, il combat l'erreur et le vice qui naît de l'erreur; et, sur les ruines de l'empire du démon, il s'efforce d'établir, par tous les moyens qui sont à sa disposition, le règne de l'Evangile.

Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais le même zèle dans aucune autre religion, et cela se conçoit; il n'y a ni ne saurait y avoir la même conviction. Il y a la foi sans doute jusqu'à un certain point; car l'homme ne saurait vivre, même temporellement, sans croyance; mais c'est une foi hésitante, incertaine d'elle-même, et dès lors moins empressée à se propager. Comment pourrait-il en être autrement? L'erreur ne peut produire les mêmes effets que la vérité.

Autant la religion catholique est intolérante par rapport aux doctrines, autant, avons-nous dit, elle est tolérante par rapport aux personnes. Qui ne le sait? Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder autour de soi, et de considérer toute chose sans prévention. Ces hommes que nous vous avons montrés tout à l'heure les plus intolérants de tous, sous le rapport des doctrines, parce qu'ils sont les plus convaincus, vous devez les trouver également les plus tolérants sous le rapport des personnes, parce qu'ils sont les plus vertueux et, par conséquent, les plus charitables. Le même Dieu qui les enflamme d'un saint zèle et leur dit : « Allez donc, instruisez tous les hommes sans exception, en tout temps, en tout lieu! » ce Dieu les enflamme également d'une charité à toute épreuve, et leur dit : « Pardonnez, pardonnez toujours! Aimez tous les hommes, quels qu'ils soient, fussent-ils vos plus implacables ennemis, fussent-ils vos persécuteurs et vos bourreaux! »

Aussi, que d'amour dans ces hommes! et dès lors quelle tolérance! Voyez un Chevérus, un Fénelon, un Vincent, un François de Sales, un Martin, et remontant toujours la longue et vaste chaîne des croyants, voyez

tous les martyrs, voyez les apôtres. Quelle intrépidité sans doute en chacun d'eux pour aller combattre l'erreur et la détruire, s'il est possible! Mais aussi quelle longanimité à l'égard de ceux en qui se trouve cette erreur! Ils sont patients jusqu'à la mort, et la mort même la plus ignominieuse et la plus cruelle. Ces hommes viennent de Jésus-Christ évidemment, et, par Jésus-Christ, de Dieu; comme Jésus-Christ, comme Dieu lui-même, autant qu'il est permis de comparer la créature au Créateur, ils sont les plus implacables ennemis de l'erreur, parce qu'ils sont toute vérité; mais comme Jésus-Christ aussi, comme Dieu lui-même, ils sont les plus persévérants amis de l'homme, quelle que soit sa position, parce qu'ils sont toute charité.

Il n'en est, ni ne peut en être ainsi partout ailleurs que dans la religion catholique. Comme il n'y a plus la même identification en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour rappeler ici l'idée de saint Paul, il n'y a ni la même foi, ni le même amour. Aussi, quelle différence dans la conduite! Sans aller si loin, voyez, par exemple, un Luther et un Calvin, ces deux chefs du protestantime : que d'aigreur, que de grossièreté, que d'emportement, que de fureur! Voyez encore nos modernes philanthropes, distillant d'abord par la plume et par la parole tout le fiel qui est dans leur cœur,

Et le fer à la main prêchant la tolérance.

C'est bien changé depuis, me direz-vous. Depuis quand, s'il vous plaît? Dites-moi franchement, vous qui parlez sans cesse de tolérance, vous avez vu peut-être dans nos plus récents malheurs la sœur de Charité prodiguant ses soins au blessé des barricades, à l'heure même où celui-ci venait de saper les fondements de la société et de la religion. Si vous n'y avez pas rencontré le prêtre catholique, c'est que son habit ne lui donnait pas le même accès; eh bien! je vous le demande, en quelles actions, sur quels visages, dans quels cœurs avez-vous aperçu cette tolérance dont vous voudriez faire la seule reine du monde moderne?

« En paraissant sur la terre, » dit ici l'abbé de Frayssinous (*Sur la tolérance*), « le christianisme fit hautement profession d'enseigner qu'il possédait seul la vérité; il ne vit dans le judaïsme que des figures qu'il venait réaliser, et, dans le paganisme, que des superstitions qu'il venait détruire. Ses disciples furent animés d'un zèle ardent pour établir son empire, pour combattre, non par les armes, mais par la persuasion, les erreurs et les vices universellement répandus, et pour former en tous lieux au Dieu véritable un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Ennemie inflexible de l'erreur, la religion chrétienne ne saurait s'allier avec aucune autre. Sous ce rapport, elle est exclusive, on peut l'appeler *intolérante;* mais son intolérance ne tombe que sur les mauvaises doctrines : en même temps, son caractère distinctif est l'amour de tous les hommes, même des ennemis; elle enseigne qu'en Jésus-Christ, il n'est ni juif, ni gentil, ni grec, ni barbare, ni maître, ni esclave; qu'en lui tous les hommes sont frères, et que la charité a fait tomber le mur de division qui pouvait les tenir séparés. Sous ce rapport, la religion chrétienne est de toutes la plus indulgente; on peut l'appeler *tolérante*, mais sa tolérance ne regarde que les personnes : tel est donc son double esprit. Chez elle, le zèle contre les erreurs et les vices s'allie avec la charité mutuelle; et ce n'est qu'en confondant des choses qu'il faut savoir distinguer, qu'en présentant ici le Christianisme sous un faux jour qu'on peut réussir à le rendre odieux. Donnons à ces pensées quelque développement, et tâchons de faire bien comprendre ce que c'est que la tolérance chrétienne.

« Fille du ciel, la religion chrétienne, en se montrant aux hommes, a dû produire les titres de sa céleste origine, avant d'exiger leur soumission et leurs hommages. Tout se réduit à savoir si elle est divine, et c'est sur les preuves de sa Divinité, sur les faits extérieurs et publics qui lui servent de fondement, qu'elle provoque l'examen de la raison. Si elle vient de Dieu, si Jésus-Christ, son auteur, a eu véritablement le droit de dire à la terre : Je suis la vérité, *Ego sum veritas* (*Joan.* XIV, 6), il faut bien, par une conséquence inévitable, que l'Eglise chrétienne soit jalouse de se conserver pure dans la doctrine qu'elle a reçue du Ciel même; que, gardienne fidèle du dépôt sacré, elle repousse les erreurs qui l'altèrent comme les vices qui le déshonorent; et que, toujours vigilante, elle signale à ses enfants les funestes nouveautés qui pourraient les surprendre. La vérité, dont elle se croit seule en possession, ne peut pas plus s'allier avec le mensonge que la lumière avec les ténèbres, le vice avec la vertu, la loi avec l'anarchie, l'autorité avec la révolte. La vérité est une, et, si elle se trouve dans la religion chrétienne, il faut bien que le mensonge infecte plus ou moins toutes les autres. Si la société fondée par Jésus-Christ ne gardait pas avec une courageuse fidélité les vérités saintes qui lui sont confiées, qu'arriverait-il? Attaquée, entamée de toutes parts, elle serait mise en lambeaux, et bientôt elle ne serait que l'assemblage impur de toutes les erreurs. Loin de lui reprocher son zèle, reconnaissons plutôt que c'est là ce qui fait sa force et sa gloire. Toute religion qui serait indifférente aux opinions qui la combattent, porterait sur le front le cachet du mensonge, et même un signe manifeste de ruine et de destruction, comme les gouvernements qui seraient indifférents aux complots des factieux, aux révoltes populaires, laisseraient voir des symptômes effrayants de décadence et de dissolution.

« Toutefois le zèle de la doctrine ne doit jamais altérer la charité : intolérante contre les erreurs, mais tolérante envers les personnes, telle est la religion que nous avons le bonheur de professer; tout ce qui a pu,

dans le cours des siècles, s'écarter de ce double caractère de force d'un côté, et de douceur de l'autre, n'est pas venu de la religion, mais des passions humaines. Elle nous apprend à supporter dans des sentiments de paix et d'indulgence ceux mêmes que nous croyons dans l'erreur, à les plaindre plus encore qu'à les condamner; le vrai Chrétien sait distinguer l'erreur, toujours odieuse, de celui qui s'égare; le paradoxe qui révolte, de celui qui le soutient. Sans doute, le mensonge ne mérite pas plus de ménagement que le vice, et l'athée n'est pas plus respectable que le débauché; mais le zèle le plus légitime a ses bornes, il doit toujours être tempéré par une sage condescendance; et, lors même que les doctrines peuvent diviser les esprits, la charité doit confondre les cœurs.

« On s'étonne de l'intolérance de l'Eglise chrétienne dans sa doctrine; mais n'en trouve-t-on pas une semblable dans toutes les choses humaines? Je vous le demande, en effet, quel est le gouvernement sur la terre qui ne soit jaloux de l'intégrité de sa puissance, qui ne réprime les factieux, qui ne maintienne les sujets dans la soumission; et par là même n'est-il pas *intolérant* envers les ennemis de son autorité? Quel est le magistrat qui ne doive se faire une obligation sacrée de veiller à la sûreté des personnes et des propriétés, au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique, à la poursuite et à la punition des délits et des crimes? Sous ce raport, le magistrat n'est-il pas *intolérant* envers les infracteurs des lois? Voyez le savant bien convaincu de la vérité de son système sur la structure du globe ou sur notre monde planétaire; quel zèle pour le défendre, pour combattre les hypothèses contraires! et voilà comme son opinion est *intolérante* envers celles qui s'y trouvent opposées : Voyez l'homme de lettres bien persuadé que les sources les plus pures de la saine littérature se trouvent dans les siècles d'Auguste et de Louis XIV; comme il venge les écrivains de ces deux mémorables époques; comme il repousse les téméraires novateurs qui ne partagent pas son admiration! lui ferez-vous un crime de cette sorte d'intolérance? Et moi, ministre de la religion, chargé de l'annoncer aux hommes; moi, profondément convaincu de sa divinité, si je cherche à pénétrer les esprits de la vérité de sa doctrine et de la sainteté de ses préceptes; si je signale les erreurs qui la défigurent; si je la défends contre les attaques de ses ennemis, je serai coupable d'une odieuse intolérance! Où est la justice de ce reproche? Quoi! le zèle du magistrat pour les lois, du savant pour ses systèmes, de l'homme de lettres pour les vrais principes du goût, on le trouvera louable; et le zèle pour le premier de tous les biens, la religion, on affectera de le flétrir d'une injurieuse qualification! Apôtres de la tolérance, avez-vous donc deux poids et deux mesures pour peser les sentiments et les actions des hommes? »

Vous faites une distinction entre l'intolérance des idées et celle des personnes, nous dit-on; mais l'une conduit à l'autre nécessairement. Peut-on vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés?

Ce n'est pas nous qui la faisons cette distinction, c'est la religion, la raison, ou plutôt elle est dans la nature, et frappe les yeux les moins clairvoyants. Qui ne le comprend? L'homme égaré, à quelque degré de l'erreur qu'il soit descendu, est-ce la même chose que l'erreur qui l'aveugle, et quelquefois le corrompt? Non, assurément. L'erreur vient du démon, et l'homme de Dieu; l'erreur est toujours et sera toujours mal, quoi que vous puissiez dire et faire, l'homme peut changer, s'améliorer, et devenir aussi pur, aussi grand, aussi saint qu'il était dégradé. Qui ne le voit par saint Paul? Donc il doit y avoir naturellement une différence essentielle entre l'intolérance des idées et celle des personnes.

Mais, dites-vous, l'une conduit à l'autre nécessairement.

Point du tout; est-ce que la haine dont Jésus-Christ poursuivait l'erreur et le crime avait affaibli dans son cœur la charité dont il brûlait pour l'homme égaré et coupable? Ne nous dit-il pas, au contraire, qu'il laissera là, s'il le faut, les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée et la ramener au bercail? Ne recommande-t-il pas aux siens de l'imiter en ce point? Ne voyons-nous pas tous ceux que ce bon Pasteur a formés à son image faire de même en tout temps et en tout lieu? L'homme plongé dans les ténèbres de l'erreur est comme endormi sur le bord d'un abîme; pour le mettre à l'abri du danger, celui qui en a la responsabilité doit s'approcher de lui doucement et avec toutes les précautions imaginables. Je sais qu'il y a à craindre que le zèle ne confonde quelquefois l'erreur et le vice avec ceux en qui ils se trouvent, en quelque sorte, comme incarnés; mais cela n'arrive ni nécessairement ni même communément, dans la religion catholique surtout qui nous recommande à tous, au nom de Jésus-Christ, à l'égard de tous les hommes créés à l'image de Dieu, une charité égale, si non supérieure, à la haine que nous devons porter à l'erreur et au vice qui les dégradent.

Mais, dites-vous encore, on ne peut vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés.

Et qui donc croyons-nous damné ici-bas? Personne, pas même l'homme le plus éloigné des doctrines vivifiantes de notre sainte religion; parce que nous savons qu'à toute heure, jusqu'au dernier moment de son existence, il peut revenir à la vérité, à la vertu, et s'élever en grâce aux yeux de Dieu bien au-dessus de celui qu'on croyait le plus parfait. Nos plus grands saints n'ont-ils pas été quelquefois de très-grands pécheurs? Rappelez-vous saint Paul, saint Augustin, et tant d'autres. Ceci est particulièrement propre encore à la religion catholique, qui, par son immense charité, et les moyens

leurs erreurs et leurs vices, quels qu'ils soient aussi, parce que ces erreurs et ces vices offensent Dieu et dégradent l'humanité.

TRAPPISTES.

Objections. — Ce sont donc des scélérats pour se renfermer volontairement dans des espèces de bagnes religieux? — En tout cas, ils se font une bien fausse idée de la Divinité, en se la représentant charmée des souffrances de ses créatures. — C'est s'enfermer dans un tombeau avant la mort. — C'est entrer dans l'enfer avant le jugement.

—

Réponse. — J'entends par Trappiste ici, comme on le fait du reste assez communément, les religieux qui se soumettent aux règles les plus austères.

Ce sont donc des scélérats, nous dit-on, pour se renfermer volontairement dans des espèces de bagnes religieux?

La preuve que ce ne sont point des scélérats, c'est qu'ils s'enferment volontairement, comme vous en convenez vous-mêmes. Ce n'est point ainsi qu'agissent les scélérats. Au contraire, ils se cachent, fuient quand on les poursuit, résistent quand on veut les saisir, et, pour éviter d'être pris, ils ne craignent pas, la plupart du temps, de donner la mort aux autres, et quelquefois de se la donner à eux-mêmes.

Ceux qui entrent à la Trappe ou dans d'autres maisons semblables ne sont donc point des scélérats, tant s'en faut. Bien loin d'être l'écume de la société, ils en sont la crème au contraire. Ne le reconnaissez-vous pas vous-mêmes? Vous n'êtes pas sans en avoir vu quelquefois, sinon dans leur solitude, du moins dans le monde, où ils apparaissent comme des anges chargés d'un pieux message, de ces religieux au visage recueilli, au maintien grave et sévère. Ne remarquez-vous pas dans tout leur extérieur comme un reflet de la sublime beauté de leur âme? Vous ne les avez pas vus, je suppose, depuis qu'ils sont entrés dans la maison, mais vous avez dû en connaître quelques-uns auparavant; car ils sortent de tous les rangs de la société. Ce sont des ouvriers, des cultivateurs, des militaires, des prêtres, d'anciens magistrats, et même de hauts dignitaires. Or, dans quelque position qu'ils se trouvassent, n'était-ce pas déjà des modèles de régularité, de vertu, de piété? Depuis qu'ils sont en religion, le bien qui était en eux n'a pu que s'accroître. Ils sont donc tout l'opposé de la scélératesse. Au lieu d'être le vice au dernier degré de l'échelle, ce serait plutôt la vertu au degré le plus élevé.

Et quand bien même ce que vous dites serait vrai, en partie du moins; quand bien même il serait reconnu qu'un grand nombre de ceux qui entrent à la Trappe ou dans d'autres maisons semblables sont des êtres à nature monstrueuse, venus là pour se réformer, qu'en faudrait-il conclure, si ce n'est que ce serait un grand service rendu non-seulement à ceux qui trouveraient ainsi le moyen de s'améliorer, mais à la société elle-même qui se serait débarrassée d'un fardeau fort incommode. Puisque vous avez parlé de bagnes religieux, permettez-moi de vous le dire, si ceux qui sont dans les nôtres y entraient volontairement, comme les Trappistes et autres religieux semblables dans leurs demeures, s'ils se sanctifiaient comme eux, si, au lieu de rester toujours et de devenir même de plus en plus des espèces de démons incarnés, toujours disposés à fondre sur la société pour y porter la terreur et le désordre, ils se changeaient en anges de recueillement, de prière, d'édification, de sacrifice et de dévouement, ce serait un grand bien, un grand bonheur pour tous. Que dis-je? ce serait un véritable miracle, l'un des plus étonnants, l'un des plus avantageux qu'on pût espérer, et dont on ne saurait trop remercier la divine Providence. Voilà pourtant le miracle que vous supposez indirectement à la Trappe, et que vous présentez comme un acte d'accusation contre elle, sans vous apercevoir que c'est au contraire l'un des plus grands éloges que vous puissiez en faire.

En tout cas, nous dit-on encore, ils se font une bien fausse idée de la Divinité, en se la représentant charmée des souffrances de ses créatures.

Et Jésus-Christ que je vois d'abord dans une crèche, puis dans la solitude, puis au milieu des opprobres, et enfin sur le Calvaire, il se faisait donc aussi une fausse idée de la Divinité? Et la sainte Vierge qui eut une si grande part aux souffrances de son fils, et dont l'âme fut à la fin transpercée d'un glaive de douleur, elle se faisait donc une fausse idée de la Divinité? et le grand Apôtre qui châtiait son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres il ne fût réprouvé lui-même, il se faisait donc une fausse idée de la Divinité? Et tous les apôtres, et tous les martyrs, et tous les confesseurs, et tous les Chrétiens véritablement dignes de ce nom qui, partout et toujours, ont parlé et agi dans le même sens, ils se faisaient donc une fausse idée de la Divinité?

Et ce n'est pas le Christianisme seulement qui nous enseigne l'utilité et la nécessité des souffrances, je retrouve le même enseignement dans toute religion quelle qu'elle soit, et jusque dans la morale purement humaine. Pourquoi, en effet ces sacrificateurs, ces autels, ces victimes, pourquoi ce sang qui partout rougit la terre? Pourquoi, ces lois, ces menaces, ces juges, ces chaînes, les prisons, l'échafaud enfin? Pourquoi tout cela? Pourquoi cela partout et toujours, si l'idée n'en venait du Ciel.

Ce n'est pas que nous pensions, comme

vous vous l'imaginez, que la Divinité soit charmée des souffrances de ses créatures. Bien au contraire; elle ne veut que leur bonheur; mais elle veut ce bonheur pour la vertu et par la vertu, et dès que ses créatures s'en sont écartées, ou sont sur le point de le faire, elle veut et doit les y ramener par la terreur et les châtiments. Il est incontestable, en un mot, que de même que la vertu demande une récompense, de même la faute exige un châtiment : C'est l'ordre, et, par conséquent, la volonté de Dieu.

Mais, me direz-vous peut-être, quels si grands crimes ont commis ces bons religieux ?

Vous avez dit vous-même précisément le contraire. Je n'ai point été de votre avis, il est vrai; aussi suis-je bien éloigné de penser qu'il faille avoir commis de très-grands crimes, pour entrer dans la carrière qu'ils ont embrassée. La foi nous enseigne qu'une seule faute vénielle nous rend dignes du purgatoire, si nous mourons avant de l'avoir expiée. Les religieux dont nous parlons ne sont donc point déraisonnables quand ils font de grandes pénitences pour des fautes même légères. Ils souffrent en ce monde volontairement, pour n'avoir point à souffrir dans l'autre. Ajoutons à cela, qu'ils ne souffrent pas seulement pour eux, mais pour les autres. La reversibilité des mérites de l'expiation, comme de tout autre acte de vertu, est une vérité incontestable, aux yeux de la foi, et même aux yeux de la raison. Pourquoi souffrait la sainte Vierge ? Ce n'était point pour ses propres fautes, elle n'en avait commis aucune. Pourquoi souffrait Jésus-Christ? Ce n'était point non plus, pour ses propres fautes, puisqu'il n'en avait commis, ni n'avait pu en commettre aucune. Il souffrait pour les autres, malgré son innocence, et c'était précisément cette innocence qui donnait du prix à ses souffrances. C'est une idée que je retrouve partout. Partout, en effet, je vois que plus la victime est pure, et plus elle plaît à la Divinité. Ce n'est pas, bien entendu, la souffrance matérielle qui plaît ainsi, ce n'est pas le corps meurtri, le sang répandu, mais l'obéissance, le dévouement, l'amour enfin qu'il y a dans ces souffrances, obéissance, dévouement, amour qui ont d'autant plus de grandeur ordinairement qu'il y en a davantage aussi dans les souffrances.

Cela vous étonne; vous ne pouvez concevoir qu'il y ait dans la souffrance quelque chose qui plaise à la Divinité ?

Etonnez-vous donc, en ce cas, de ce qui se passe partout, de ce que vous ferez vous-même peut-être. Quand un capitaine a conduit au combat des soldats pour lesquels il a un amour de père, plus il les voit souffrir courageusement, et plus il se réjouit en un sens. L'humanité s'attriste en lui sans doute, mais la plus noble partie de lui-même, la partie divine, en quelque sorte, s'en réjouit: « Le brave soldat!...» se dit-il tout rempli d'émotion et d'une noble fierté, et les larmes qu'il verse sont autant d'amour que de douleur. Quand un père voit tomber à ses pieds l'enfant dévoué qui s'est jeté entre lui et le fer assassin dont il allait être frappé: « L'excellent fils, » s'écrie-t-il, « il a souffert, et il est mort pour moi! » Et il y a sous ses gémissements et ses cris, au plus profond de son âme attristée, un redoublement de tendresse paternelle qui lui fait éprouver d'inénarrables consolations.

Ainsi, de l'aveu de tous, les souffrances volontaires, à cause du dévouement qu'il y a en elles, ont leur beauté morale, leur dilectation spirituelle, leur mérite en un mot. D'où il suit que les mortifications des Trapistes et de tous ceux qui sont dans la même position doivent être agréables à la Divinité.

C'est s'enfermer dans un tombeau avant la mort, ajoutez-vous.

Quelle différence! si vous êtes de bonne foi, ou plutôt quel contraste! Au tombeau le corps est seul, à la Trappe l'âme est là également, elle y est même avec une nouvelle grandeur et une nouvelle force. Si quelque chose de l'homme était absent, ce serait tout au plus la partie la plus inférieure de la substance inférieure, la partie la plus matérielle de la substance matérielle, si je puis m'exprimer de la sorte.

Au tombeau, le corps est là entrant en dissolution et redevenant terre, comme il était avant sa formation; à la Trappe, il se spiritualise au contraire, et s'assure des droits à l'immortalité, qu'il doit partager, un jour, avec l'âme, créée à l'image de Dieu.

Au tombeau le mort est seul. Nul ne s'en approche, tous ont eu soin, au contraire, de mettre entre eux et lui la plus grande séparation possible. Si quelques-uns osaient franchir cette séparation, ils sentiraient s'exhaler aussitôt une odeur fétide, insupportable, qui ne serait pas sans danger pour leur vie. A la Trappe, les religieux vivent dans la société de leurs frères; si des étrangers entrent en rapport avec eux, ou, si eux entrent en rapport avec des étrangers, ce qui arrive encore assez fréquemment, il résulte presque toujours de ce rapprochement un accroissement de vertu, de bonheur et de vie.

Mais, me direz-vous, pourquoi se contenter d'être en relation avec quelques-uns seulement, et ne pas y rester avec tous?

Et qui donc peut être en relation avec tout le monde? Une société restreinte, une société de famille surtout, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus heureux et de plus avantageux pour les uns et pour les autres? Or, telle est la société du religieux, du Trappiste en particulier. C'est une famille véritable; et quelle famille! une famille d'amour, de cœur, une famille de frères, dans toute la force de l'expression. C'est là qu'ils peuvent chanter le beau cantique du roi David: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.)

On dit pourtant, représentez-vous, que ceux qui entrent à la Trappe, ou dans une autre communauté semblable, sont morts au monde.

Au monde, oui; et encore à quel monde?

au monde corrompu et corrupteur. Quant au monde saint et sanctifiant, à ce monde qui se compose de Dieu et de ses élus, le seul qui doive être compté, en définitive, non-seulement ils n'y sont point morts, mais ils lui appartiennent complétement; ils en sont une portion, et non encore la portion la moins intéressante.

On dit pourtant, représentez-vous de nouveau, que, par l'excès de leurs mortifications, bien des religieux abrégent leurs jours, et deviennent ainsi, indirectement du moins, homicides d'eux-mêmes.

C'est faux, ou du moins fort exagéré. Généralement, on vit à la Trappe plus longtemps que dans le monde. C'est une remarque qu'on a toujours faite; et cela se comprend facilement, car on y mène une vie sage, réglée, exempte de passions, autant que possible, toutes choses qui contribuent à conserver la santé et à prolonger les jours. Admettons, si vous le voulez, que les grandes mortifications usent quelquefois la santé et abrégent la vie : faut-il en conclure qu'il y ait suicide, indirectement du moins? Mais combien sont dans le même cas! Voyez le soldat, l'ouvrier, l'agriculteur, le philosophe, l'homme du monde, de bonne chère ou de plaisir... — C'est un mal, dites-vous. — Oui, quand il n'y a pas de cause ou quand il n'y a qu'une cause insuffisante; mais quand il y a nécessité, grand avantage du moins, comme ici, non-seulement ce n'est point un mal, mais c'est un bien, puisque c'est la vertu.

C'est entrer dans l'enfer avant le jugement, ajoutez-vous enfin.

Quelle différence encore! ou plutôt quel contraste! L'enfer est le lieu de l'imprécation et du blasphème, la Trappe un lieu de bénédictions et de louanges divines; l'enfer est la demeure des démons, la Trappe celle d'anges terrestres; l'enfer est le séjour du désespoir, la Trappe un séjour d'espérance; l'enfer est le royaume de la souffrance et du malheur....

Là est la ressemblance, me direz-vous.

Vous vous trompez; car les Trappistes ne sont point malheureux; ils le sont beaucoup moins, généralement parlant, qu'on ne l'est dans le monde. Interrogez-les vous-mêmes, ou, ce qui est encore plus sûr, interrogez ceux qui ont vécu dans leur intimité, et vous vous convaincrez facilement qu'ils ne sont pas malheureux, et qu'ils sont même aussi heureux qu'il est possible de l'être en ce lieu d'exil.

Et pourtant, me direz-vous, ils souffrent, puisque leur vie est une vie de travail et de mortification.

Oui, ils travaillent et se mortifient, mais volontairement.

Oui, ils travaillent et se mortifient, mais c'est avec l'espoir des récompenses célestes.

Oui, ils travaillent et se mortifient, mais ils aiment leur travail et leurs mortifications, et, dès lors, pour appliquer ici une belle pensée de saint Augustin, il n'y a plus ni travail ni mortifications, ou, s'il y en a encore, c'est un travail, ce sont des mortifications qui n'en conservent que le nom, parce que l'amour en a changé la nature.

A l'appui de ce que nous venons de dire en faveur des communautés si austères dont on ne sait pas toujours apprécier l'heureuse influence sur la société comme sur les individus, qu'il nous soit permis de citer le fait suivant que nous empruntons au *Journal des bons exemples*.

« Je me trouvais, » dit le narrateur, « il y a un mois environ, dans une des gares environnant Paris. En attendant le départ du convoi qui devait me porter à ma destination, je m'entretenais avec un digne et respectable frère des Ecoles chrétiennes, dont j'admire depuis la modestie, le savoir et la profonde piété. Tout à coup nous remarquons, assis dans un des angles de la salle d'attente, un humble religieux, dont un long manteau d'étoffe noire recouvrait la tunique blanche. Les traits distingués et pleins d'intelligence du moine voyageur nous frappèrent, et, sans hésiter, nous lui adressâmes aussitôt la parole : « Soyez bénis de m'aborder ainsi, » nous dit avec une joie visible le bon religieux, « je vais donc avoir pour compagnons de route des hommes qui comprendront le but de mon voyage et m'aideront à l'accomplir. La Providence vraiment me sert à souhait. » Il allait continuer quand la cloche du départ se fit entendre, et nous voilà tous les trois courant à travers la foule pour nous hisser ensemble dans le même wagon. Bien nous en prit. A peine installés dans ces coffres de bois, abris continuels de dormeurs entêtés ou de causeurs insipides, la conversation s'engagea, mais une conversation comme il en faudrait partout pour transformer au même instant la société en un véritable paradis terrestre. Je passe sur les détails de cet entretien prolongé pendant quatre heures durant, sans la moindre fatigue de part et d'autre, et j'arrive au fait prinipal.

« Ce bon religieux, issu d'une honorable famille de la Belgique, avait rompu depuis plusieurs années avec le monde, où il pouvait occuper une place avantageuse, pour embrasser la règle austère de la Trappe, laissant à la porte du couvent toutes les frivolités de son premier état, mais gardant sous la bure toute la distinction d'une éducation soignée. Je voudrais en dire plus long sur son sujet, mais par sa modestie l'humble Trappiste, comme on doit le penser, glissa rapidement sur ce qui le concernait et ne nous occupa que de son œuvre. Cette œuvre, qu'est-elle? La voici :

« En l'année 1850, au mois de juillet, le R. P. François, prieur du monastère de Saint-Sixte, près Propernigue, diocèse de Bruges, partit avec quinze religieux de son couvent pour fonder une nouvelle maison à Forges, près Chimay, frontière de France. Le déménagement de ces seize religieux, dont faisait partie le frère Alphonse, notre voisin de route, put tenir sur un seul cheval. A son arrivée à Forges, la petite caravane trouva une ferme vide et s'y installa. On s'asseyait

sur le plancher, tenant lieu de siéges et de divans; une botte de paille constituait la literie commune, et du pain sans légumes composait le menu repas de chaque jour. Ce régime plus que sévère dura près de trois ans. A cette pénurie se joignit bientôt l'usure des vêtements : plus de morceaux pour réparer les tuniques délabrées, point d'argent pour en acheter de nouvelles; plus de chaussures aussi, sinon un peu de paille dans des sabots. C'était à décourager les plus forts. On persista néanmoins, parce que la foi et la charité ne se déconcertent jamais quand elles font l'œuvre de Dieu. On réduisit le nombre des religieux à onze, et ces vigoureux lutteurs, au bout d'une année, voyaient s'élever une première maison sur la montagne, au milieu de terres incultes, véritables landes pleines de souches de hêtres et de chênes, qui allaient bientôt devenir des champs fertiles et cultivés. Cette première maison reçut la colonie naissante avant même d'être entièrement terminée : elle n'avait encore que ses quatre murailles, son toit et la porte de sa façade. Les pauvres reclus, sous cet insuffisant abri, n'étaient pas garantis du vent ni de la neige; ils n'avaient qu'une mauvaise planche brute, fixée sur des poteaux en terre, pour table au réfectoire, et dans leur cuisine une seule marmite dont le couvercle servait de cloche pour sonner l'Office et et l'*Angelus*. N'importe, ils étaient heureux et, sous leurs bras diligents, le sol transformé promettait des moissons de plus en plus prochaines.

« Au risque de tenter un peu la Providence, qui permet du reste qu'on lui fasse violence, le R. P. Prieur, aussitôt sa première maison bâtie et ses défrichements commencés, songea à fonder une ferme-école-modèle, sans que ses ressources eussent augmenté : les dépôts de mendicité fournirent un premier contingent qui forma le noyau de cette école si témérairement entreprise, mais soutenue par tant de prières ardentes, par tant de dévouement infatigable. Il n'avait pas trop présumé de la bonté de Dieu, le bon prieur : Aujourd'hui, après sept années de travaux persévérants, la nouvelle Trappe de Forges compte soixante-dix religieux, soixante hectares sont en plein rapport, vingt hectares sont drainés; l'église est construite ; sont également bâtis la grange, la forge, la moitié des clôtures et deux grands bâtiments ajoutés à la ferme des enfants, distante de quinze minutes du monastère. Avant que toutes ces constructions fussent terminées, il avait fallu nourrir les religieux, les enfants et les bestiaux, charge énorme, surtout quand les ressources manquent. Comment est-on venu à bout de difficultés aussi insurmontables? Là est la preuve de l'assistance divine; là est le motif puissant qui doit déterminer les fidèles à seconder ces grands et utiles défricheurs, vaillants soldats de la charrue, qui fertilisent nos terres par leurs rudes labeurs, en même temps qu'ils attirent sur elles, par leurs prières, toutes les rosées bienfaisantes du ciel. »

TRINITÉ

Objections. — Quel mystère que celui de la Trinité! — Peut-il y avoir trois personnes en Dieu? *Trois* ne sauraient faire *un*, pas plus qu'*un* ne saurait faire *trois*. — Il y a encore une certaine utilité pratique à croire le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption; mais de quelle utilité peut-il être à l'homme de croire un Dieu en trois personnes?

—

Réponse. — Si quelque chose m'étonne, c'est que l'homme soit surpis des profondeurs du mystère de la sainte Trinité.

Quel mystère que celui de la Trinité! vous écriez-vous.

Quoi donc! est-ce que tout n'est pas mystère pour nous? Le ciel et la terre en sont remplis, notre propre nature en est un où notre raison se perd, et vous voudriez que la nature divine, que celui qui a fait le ciel et la terre n'en fût pas un? Quelle absurdité! ô homme! explique-moi donc ce que tu es, ce qu'est un grain de sable, un atome, et je t'expliquerai ce qu'est Dieu.

Quel mystère! Oui, sans doute; et cela doit être. Tout est mystère, avons-nous dit, et nul ne saurait en douter. L'être est donc un mystère pour nous. Or, Dieu est l'Etre des êtres, l'Etre infini; donc il est le mystère des mystères, le plus incompréhensible de tous, à nos yeux.

Ce mystère reconnu, et nous ne pouvons le rejeter, car il repose sur la double base de l'Ecriture et de la tradition, bien loin de le rendre incroyable, sa profondeur le rend plus croyable au contraire, puisque c'est une nouvelle preuve qu'il vient de Dieu, qu'il est Dieu, que c'est ce Dieu tout-puissant qui l'a établi et le maintient dans la croyance générale des peuples, malgré l'opposition qu'il doit naturellement rencontrer.

Ecoutons, à ce sujet, le T. R. P. Ventura, dans sa *Conférence sur la Trinité* :

« Je dis que, loin que l'incompréhensibilité de ce mystère en puisse affaiblir la vérité, il se présente à tout esprit raisonnable comme d'autant plus vrai, d'autant plus croyable qu'il est plus incompréhensible. Son incompréhensibilité même est la plus grande preuve qu'il n'est pas de la terre, mais du ciel; qu'il n'a pas été inventé par l'homme, mais révélé par Dieu... C'est que la raison n'invente pas ce que la raison ne comprend pas. La raison repousse tout ce qui l'abaisse, comme le cœur éloigne de lui tout ce qui le mortifie. C'est pour cela que toutes les religions de fabrique humaine sont plus ou moins accessibles à la raison, plus ou moins favorables aux passions, et qu'elles n'ont jamais proposé des dogmes incompréhensibles à croire, des devoirs sévères à pratiquer. C'est pour cela que toute

hérésie est la négation d'un mystère qui confond la raison, ou d'une loi insupportable aux passions; et que l'incrédulité n'est que la négation complète de tout mystère et de toute loi, dans l'intérêt de l'orgueil de l'esprit ou de la corruption du cœur. Dieu, et Dieu seul a pu révéler, imposer à l'homme des dogmes incompréhensibles et des lois sévères, et en être obéi. L'incompréhensibilité est un des caractères éclatants de la religion divine. Car ce qui est incompréhensible à l'homme n'a pas pu être imaginé, inventé par l'homme, et, par conséquent, est nécessairement et incontestablement inventé par Dieu. Par cela même que le mystère de la Trinité est incompréhensible, et que l'homme ne l'a pas inventé, c'est Dieu qui l'a révélé; et dès lors il est évidemment et incontestablement vrai. Car Dieu, vérité infinie, ne peut révéler que ce qui est vrai; et il faut croire à Dieu, dit saint Hilaire, dans tout ce qu'il daigne nous révéler de lui-même : *Ipsi Deo, de Deo credendum est.* Par cela même qu'il étonne notre pauvre intelligence, ce mystère la soutient. Ses saintes obscurités mêmes, ses augustes ténèbres sont une preuve sans réplique de sa vérité. Il est d'autant plus croyable qu'il est plus incompréhensible.

« En second lieu, la raison comprend que le fini ne peut pas contenir, comprendre l'infini; et que si l'homme pouvait comprendre Dieu, qui est nécessairement infini, ou l'homme serait Dieu, ou Dieu ne serait qu'homme. Un Dieu que l'homme comprendrait dans tout son être et dans sa manière d'être, devrait par cela même lui être suspect; il devrait s'en défier. Un Dieu que l'homme comprendrait, serait un Dieu que l'homme aurait pu inventer. Un Dieu entièrement saisissable par la raison, pourrait bien être l'œuvre de la raison. A force d'être raisonnable, il serait un Dieu contraire à la raison. La dignité, la grandeur de la raison humaine demande qu'elle ne plie pas ses ailes devant ce qui lui est inférieur ou égal. La dignité, la grandeur de la raison humaine demande qu'elle n'adore que ce qui lui est supérieur, ce qu'elle ne comprend pas. Par cela même donc que le mystère de la Trinité ou de l'Etre divin surpasse la raison et est incompréhensible à la raison, c'est un mystère conforme à la raison, digne des hommages et du culte de la raison. C'est devant de pareils mystères que la raison peut s'abaisser sans se dégrader.

« Enfin, ce mystère a été nié par des hérétiques, par des incrédules parmi lesquels il est facile de trouver des hommes d'esprit, de beaux esprits, des esprits faux, et surtout des cœurs corrompus. Mais des hommes de génie, vraiment je n'en connais guère; tandis que ce mystère incompréhensible a été cru par les Denis, les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Lactance, les Irénée, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Cyrille, les Basile, les Chrysostome, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Léon, les Grégoire, les Bernard, les Anselme, les Albert le Grand, les Thomas, les Bellarmin, les Suarez, les Leibnitz, les Newton, les Bossuet, les Fénelon, les Pascal, les plus grands génies du monde chrétien; tandis qu'il a été cru pendant dix-huit siècles par tout le monde; tandis qu'il est cru de nos jours par trois ou quatre cents millions de Chrétiens répandus sur la surface de la terre, c'est-à-dire par tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus remarquable sur la terre en fait de culture, de vertu, de science et de raison. Or, il n'est que la voix de Dieu qui ait pu répandre cette croyance par le monde; il n'est que sa main toute-puissante qui ait pu l'y maintenir et lui assujettir les esprits; il n'est que son doigt qui ait pu l'écrire dans les cœurs, la faire accepter par la foi la plus humble, et la faire chérir par l'amour le plus parfait. Par cela même donc qu'il y est incompréhensible, ce grand mystère est souverainement croyable : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* » (*Psal.* XCII, 5.)

Quel mystère! avez-vous dit... Mais comment donc le retrouve-t-on chez des philosophes que la lumière de l'Evangile n'avait point éclairés, tellement que quelques-uns ont affirmé, de nos jours, que c'était de là que les Chrétiens l'avaient tiré? Ce n'est pas possible, puisqu'il est exprimé avec plus de clarté que partout ailleurs par nos premiers écrivains sacrés, qui n'avaient eu aucuns rapports avec ces philosophes. Nous n'en parlons ici que pour montrer la tactique déloyale de l'incrédulité à l'égard de ce mystère. « Il est incroyable! » a-t-elle dit d'abord. Battue sur ce point, elle a fait volte-face et dit actuellement : « Il est croyable, mais il vient de la raison. » L'une et l'autre assertion est également fausse. Il est faux que le mystère de la Trinité vienne de la raison, car il est au-dessus d'elle. Il n'est pas moins faux qu'il soit incroyable, car il vient d'une raison plus haute, de la raison divine, d'où vient aussi notre raison elle-même.

Peut-il y avoir trois personnes en Dieu? demandez-vous. *Trois* ne sauraient faire *un*, pas plus qu'*un* ne saurait faire *trois*.

Vous avez grandement raison quand vous dites que *trois* ne sauraient faire *un*, pas plus qu'*un* ne saurait faire *trois*. Aussi n'affirmons-nous point une telle absurdité. Nous disons qu'en Dieu il y a trois personnes, lesquelles ne font qu'un seul et même Dieu, parce qu'elles n'ont qu'une seule et même nature, une seule et même divinité. Est-ce qu'il y a là la moindre contradiction, même dans les expressions? Quand nous affirmons la *triplicité*, nous l'entendons d'une chose, à savoir des personnes; quand nous affirmons l'*unité*, nous l'entendons d'une autre chose, à savoir de la nature : où est donc la contradiction? Si nous disions qu'en Dieu il y a trois personnes qui ne font cependant qu'une seule personne, ou bien qu'il n'y a qu'une seule nature, en laquelle sont cependant trois natures, c'est alors qu'il y aurait une manifeste et palpable contradiction;

mais nous n'entendons ni ne donnons à entendre rien de semblable; au contraire, quand nous affirmons la triplicité des personnes, nous avons bien soin de la distinguer de la nature; et de même, quand nous affirmons l'unité de la nature, nous avons bien soin de la distinguer des personnes : ce qui doit nous mettre à l'abri de tout reproche de contradiction.

Le Père n'est-il pas Dieu? demandez-vous.

Oui, mais un seul et même Dieu, avec le Fils et le Saint-Esprit.

Et le Fils?

Dieu aussi, mais un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit.

Et le Saint-Esprit?

Dieu aussi, mais un seul et même Dieu avec le Père et le Fils.

Ce sont donc trois Dieux, concluez-vous?

Mais non, vous ai-je déjà répondu, et cette réponse aurait pu vous être également donnée par l'enfant qui commence à apprendre son catéchisme; mais non, car, comme c'est la même nature qui est commune aux trois personnes, il n'y a réellement qu'un seul Dieu.

Cela se peut-il? avez-vous demandé. Parmi nous, trois personnes supposent nécessairement trois hommes.

Pourquoi cela ne se pourrait-il pas? Qui vous l'a dit? Pour l'assurer, il faudrait bien connaître la nature divine, la comprendre, ce que l'homme ne saurait faire, comme nous l'avons reconnu précédemment. Quant à ce que vous ajoutez, que parmi nous trois personnes supposent nécessairement trois hommes, cela ne saurait nous arrêter un instant, puisque ce serait supposer que la personnalité humaine est la mesure de la personnalité divine, en sorte que les personnes ne peuvent être en Dieu que dans les conditions où elles sont dans l'homme.

« Est-ce que nous possédons la compréhension des termes dans lesquels est énoncé le mystère de la très-sainte Trinité? » dit ici Mgr Parisis. « Il y a en Dieu trois personnes distinctes dans une seule et même nature. Mais qu'est-ce que la nature de Dieu, et qu'est-ce qu'une personne divine? Le savons-nous? Et si nous ne le savons pas, que pouvons-nous dire sur les rapports éternels et substantiels de la nature, et de la personnalité dans la Trinité inaccessible que nous adorons? »

Remarquons de plus, avec le même prélat, que « Dieu a daigné vouloir que ce premier mystère, le fondement de tous les autres, nous fût représenté ici-bas par des images très-sensibles quoique incomplètes. Ainsi, dans le soleil, il y a le foyer, le rayon qui en émane et la chaleur procédant de l'un et de l'autre, et tous trois ne font qu'un seul et même feu. Ainsi encore, en nous, il y a la substance spirituelle, la pensée qu'elle engendre et l'amour qui résulte des deux réunies. Encore une fois, nous ne nous dissimulons pas ce qu'il y a de défectueux dans ces comparaisons; cependant, ne suffisent-elles pas à montrer que Dieu s'est peint dans ses œuvres, et qu'en particulier il a créé l'homme à son image? » (*Les impossibilités.*)

Puisqu'il a bien voulu mettre en nous son image, ou plutôt puisqu'il a voulu que nous fussions nous-mêmes cette image, afin sans doute que nous ne le perdions jamais de vue, tenons donc nos yeux attachés sur notre propre nature, pour approfondir le grand mystère de sa nature divine.

« Dieu se présente à nous, dans ce mystère, sous les traits qui conviennent le mieux à sa nature, » dit à ce sujet l'auteur des *Etudes philosophiques sur le Christianisme.* « C'est un *Père.* La fécondité, qui est le propre de l'*être*, et qui se révèle dans les créatures elles-mêmes à proportion qu'elles ont plus de vie et plus d'activité, ne pouvait être refusée sans inconséquence à celui qui est l'Etre par essence, et en qui réside la plénitude même de la vie et de l'activité. Cependant, toutes les merveilles de la création ne peuvent servir d'expression à cette fécondité; car *créer* n'est pas *engendrer*, puisque créer est *tirer du néant*, et engendrer *tirer de soi-même.* Le mystère de la Trinité seul réalise donc en Dieu la fécondité génératrice, la *paternité* véritable, qui est le propre de la vie des êtres.

« Cette paternité est la plus féconde, la plus sublime, la plus digne de lui, que la raison puisse concevoir; car il *engendre* ce qu'on peut imaginer de plus parfait, puisque c'est un être semblable à lui-même et qu'il l'engendre éternellement. Quelle génération! Figurez-vous un homme de génie, un de ces artistes que l'enthousiasme des peuples a salués du nom de *divins*, Platon, Michel-Ange, Raphaël, Milton, Palestrina, évoquant dans sa grande âme le type, l'idéal du beau, infiniment au-dessus de tout ce qu'ils nous en ont jamais fait connaître, par l'impossibilité de lui trouver une expression : quelles idées, quelles figures, quels tableaux, quelle poésie, quels concerts, que ceux qui passeront dans les extases de ces hommes inspirés, et dont toutes leurs productions ne sont que de vaines ombres! Comparaison grossière, mais enfin comparaison qui peut nous aider à saisir quelque chose de la conception de Dieu, qui est le Beau par essence, *le Père du Beau*, produisant ce qu'il peut imaginer de plus parfait, c'est-à-dire se reproduisant lui-même. Que sont le ciel et la terre, la beauté de la nature et ses mille enchantements? Jouets, ébauches, esquisses périssables du grand Artiste qui les soutient un instant hors du néant d'où il les a tirés. Mais voici un ouvrage qu'il va tirer de lui-même, où il va lui-même se mettre tout entier, et en qui il va exprimer toutes ses divines perfections. Quel chef-d'œuvre! Comme la paternité divine y est puissamment exprimée! paternité incessante et éternelle, car c'est de toute éternité et pendant toute l'éternité que cette parole de Dieu, que cette pensée, qui est son *Verbe*, son Fils (c'est-à-dire *la Vérité* dans sa plus haute et

sa plus universelle acception, la *Raison* même, la droite Raison, loi souveraine et patronne de toutes les intelligences), sort de lui sans s'en détacher. Jamais mystère fut-il plus riche, plus sublime, plus expressif de la fécondité de celui par qui tout est rendu fécond ?

« Et maintenant, si l'amour est en raison des perfections de l'objet aimé, quel doit être l'amour d'un tel Père pour un tel Fils, et d'un tel Fils pour un tel Père! Ce doit être non pas un amour, mais l'Amour même; l'Amour dans son essence, comme son objet est la Beauté dans ses perfections; et jamais on n'a donné une idée de l'amour pareille à celle que donne le mystère de la Trinité; jamais idée plus sainte, plus absolue, plus vraie. Figurez-vous encore que le chef-d'œuvre d'un grand artiste, une magnifique statue, fille de ses songes, de ses veilles, de ses longs et mystérieux travaux, dernière expression de la beauté et de la vie, idole de ses complaisances et de son orgueil, puisse s'animer soudain, recevoir et donner l'amour; comme ce sentiment va jaillir de son âme virginale et s'élancer au-devant de celui de son père et de son auteur! Quel amour que celui qui va se rencontrer lui-même en procédant de ces deux êtres! Quelle intimité de rapports il va établir entre eux! L'artiste avait fait passer dans son œuvre toute son âme, tout son génie; et c'est ce génie et cette âme qui vont faire retour à leur principe et y retourner par l'amour. La mythologie a personnifié cette supposition sous la figure de Pygmalion, et un artiste moderne a rendu, de son magique pinceau, la pensée psychologique de cette fable, en représentant entre la statue et l'artiste, les tenant tous les deux par la main, un enfant ailé, symbole de l'amour, et qui semble éclos des deux êtres qu'il réunit.

« Quelque imparfaite que soit cette image, on peut cependant y saisir quelque chose du mystère que nous étudions. Là, en effet, il y a *trinité*, 1° l'âme de l'artiste; 2° sa conception réalisée dans sa statue; 3° l'amour. Là, pareillement, il y a *unité;* car qu'est la statue, si ce n'est son âme exprimée, et une émanation de sa substance intellectuelle? Qu'est l'amour qui les unit, si ce n'est encore cette âme repliant sa pensée sur elle-même, et la faisant en quelque sorte rentrer dans la substance de son génie?

« Toute cette vaine supposition se réalise dans le mystère de la Trinité, en y grandissant de toute la distance qu'il y a entre le fini et l'infini, entre le relatif le plus infime et l'absolu le plus inaccessible à nos rampantes imaginations. En Dieu, la conception qui produit la personne du *Verbe* est absolument parfaite, et ne peut avoir de rivale; elle est unique, et elle est continue et inséparable de sa substance, et ce Fils adorable ne cesse de tenir aux entrailles qui ne cessent de l'engendrer. Le saint-Esprit ou l'amour qui naît de tous les deux, ne trouvant rien de plus parfait que cette source de toute perfection jaillissant hors d'elle-même, s'y replonge avec elle comme dans son seul élément, et, par ce commun mouvement, réalise la plus transcendante unité.

« Là expirent tous les efforts de l'entendement humain; la vue se trouble et ne saisit que de vagues et lointaines analogies: il y a mystère. Mais si la raison ne peut saisir clairement cette manière d'être de Dieu, il est du moins évident pour elle qu'il ne peut pas *être* autrement, parce que la suprême intelligence ne peut se concevoir dénuée de pensée et d'amour; qu'il faut un terme, un sujet à cette pensée et à cet amour; que ce terme et ce sujet doivent être infinis comme l'intelligence infinie à laquelle ils correspondent, et doivent nécessairement ne faire qu'un avec elle, parce qu'il n'y a qu'un seul infini.

« Les analogies dont nous nous sommes servi pour éclaircir ce mystère sont prises, du reste, dans un ordre de choses qui en est la légitime image, et qui, par ce motif, n'en est pas moins mystérieux quoique indubitable, puisque c'est la manière d'être de notre âme elle-même, et de cette raison qui cherche à le concevoir. Comment pourrait-elle s'étonner dès lors de rencontrer dans l'original les difficultés qu'elle ne peut résoudre dans l'image?

« La philosophie et la théologie se sont toujours accordées pour reconnaître en l'homme une image de Dieu (129). La manière dont la Genèse a exprimé cette vérité est remarquable, en ce qu'elle nous révèle l'impression spéciale de la Trinité divine dans la formation de l'âme humaine, qu'on peut appeler une *Trinité créée.* « Dans la création de « l'univers, » dit Bossuet, « tous les autres ou- « vrages sont faits par une parole de com- « mandement, et l'homme par une parole de « consultation : *Que la lumière soit faite, que « le firmament soit fait : Fiat lux* (*Gen.* I, 3); « c'est une parole de commandement. « L'homme est créé d'une autre manière, « qui a quelque chose de plus magnifique. « Dieu ne dit pas : *Que l'homme soit fait;* mais « toute la Trinité assemblée prononce, par un « conseil commun : *Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance.* (*Ibid.*, 26.) « Quelle est cette nouvelle façon de parler? « et pourquoi est-ce que la Trinité divine « commence seulement à se déclarer quand « il est question de former Adam, si ce n'est « pas pour nous faire entendre qu'elle choisit « l'homme entre toutes les créatures pour y « peindre son image et sa ressemblance. » (*Sermon sur le mystère de la très-sainte Trinité.*)

« Et, en effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre âme, nous y verrons, comme l'ont remarqué tous les docteurs, quelque image de la Trinité. Notre âme est simple : qui peut en douter, et qui peut concevoir de la multiplicité dans cet indivisible que nous appelons *moi?* En

(129) « Est igitur hominis cum Deo similitudo. » (Cicero, *De legibus*, lib. I.)

cette âme cependant il y a trois choses successivement distinctes et résultant les unes des autres : 1° l'âme même, c'est-à-dire ce fond et comme ce réservoir d'images, de pensées, de volontés, qui y subsistent comme d'une manière infuse ; 2° la conception de la pensée qui en sort et que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence qui parle intérieurement, et dont les diverses manières de nous exprimer au dehors, à l'aide des beaux-arts, ne sont que les échos; 3° la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous nous complaisons dans cette parole intérieure et dans cet esprit où elle naît ; nous l'aimons ; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie. Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapports entre Dieu et l'homme, autant, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Père qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite. (D'après Bossuet, *Histoire universelle*, et *Sermons sur le mystère de la très-sainte Trinité.*)

« La grande différence qu'il y a entre l'esprit de l'homme et la Trinité divine, et qui fait que tous les rapports qu'on y peut découvrir ne sont que des ombres et des traits imparfaits qui ne peuvent imiter le principe de tous les êtres, cette grande différence, dis-je, consiste en ce que Dieu engendre réellement son Verbe et sa propre substance, parce que Dieu seul est à lui-même essentiellement et substantiellement sa sagesse et sa lumière ; et encore en ce que ce Père et ce Fils ont par eux-mêmes leur amour mutuel, parce que Dieu seul est uniquement à lui-même et son bien et sa loi, tandis que, comme nous ne pouvons pas être à nous-mêmes notre raison, la lumière dont se forme notre pensée ne peut point être une émanation naturelle de notre substance, mais un emprunt fait à la vérité éternelle et à la sagesse incréée de Dieu, et comme pareillement nous ne sommes point à nous-mêmes ni notre bien ni notre loi, il faut que tout le mouvement que nous avons nous vienne d'ailleurs et nous porte ailleurs, nous unisse à notre bien et nous conforme à notre modèle.

« Cette réflexion est de la plus pure et de la plus haute philosophie, parce qu'elle est tout à la fois éminemment rationnelle et morale. L'homme est une *image animée* de Dieu ; et, si le propre d'une image est de ressembler à l'original, on peut dire que le propre d'une image *animée* doit être de *rechercher* à lui ressembler. C'est là notre loi, c'est là notre foi. L'homme n'est déchu, l'image de Dieu ne s'est défigurée en lui que parce qu'il a voulu cesser d'être une image pour se faire lui-même type et original ; et, n'ayant rien de son propre fond que l'indigence et le néant d'où il a été tiré, il a dû s'appauvrir infiniment et se dégrader. Mais, par la même raison, la réformation doit s'opérer par un retour de conformité à son divin modèle, c'est-à-dire à la vérité éternelle par son esprit, et au divin amour par son cœur. Alors il réalisera en lui la Trinité en s'identifiant avec elle, et deviendra participant de la nature même de Dieu. C'est pour cela que la vérité éternelle, la droite raison par laquelle nous sommes faits, le Verbe de Dieu, cette seconde personne de la sainte Trinité, est descendu parmi nous, s'est rendu semblable à nous, pour nous tirer de l'abîme de notre déchéance et nous rendre semblables à lui, et par lui semblables à Dieu. C'est pour cela qu'après avoir achevé l'œuvre de notre rédemption, il a envoyé le Saint-Esprit à son Eglise pour répandre et perpétuer dans toute la race humaine les fruits de cette rédemption, embraser toute la terre des flammes de la charité, afin que *nous nous aimions tous* les uns les autres *comme il nous a aimés*, c'est-à-dire *comme son Père l'a aimé;* et qu'ainsi nous soyons tous consommés par l'amour dans l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« La création de l'homme nous présente les trois personnes divines faisant l'homme à leur image ; la rédemption nous les représente pareillement s'employant à refaire en nous cette image défigurée par le péché : le Père, en promettant et en préparant, dès la chute de l'homme, la venue de son Fils Jésus-Christ; ce Fils, en paraissant au terme fixé, et en se soumettant à toutes les conditions satisfactoires exigées par la justice de son Père ; le Saint-Esprit, en universalisant et en perpétuant dans l'Eglise catholique les semences de grâce et de salut qui sont le fruit de cette satisfaction. Voilà avec quel sublime ensemble se déroule le plan de notre sainte religion, image de Dieu, son auteur; elle offre trois états correspondant aux trois personnes, et dans ces trois états, elle est la même et porte l'empreinte du même Dieu, à l'unité duquel elle nous ralliera définitivement dans le ciel.

« Nous ne pouvons que bégayer ces hautes vérités; mais à travers la faiblesse de notre langage, qui ne voit tout ce qu'il y a de sagesse, de profondeur, de justesse et de fécondité dans cette doctrine? Comme toutes les idées s'y enchaînent, s'y complètent, s'y correspondent ! Comme de toutes parts les principes engendrent leurs conséquences, et les conséquences remontent à leurs principes ! Comme elle jette de lumières sur les abîmes de la pensée, et dénoue les inextricables nœuds de notre origine et de notre fin ! Comme l'esprit s'y trouve agrandi, le cœur purifié, et tout l'homme élevé et transfiguré dans la région de l'ordre, de la paix, et ce qu'ils ont de plus universel et de plus absolu. »

Il y a encore une certaine utilité pratique à croire le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption, avez-vous ajouté;

ginaires, lorsqu'il y en a tant de réels qui frappent de tous côtés nos regards? Rappelez-vous l'athlète d'autrefois : comme il combattait courageusement pour obtenir une couronne qu'il n'était pas sûr d'avoir! Voyez le soldat : comme il expose sa vie pour une récompense qu'il n'est pas sûr de recevoir, et dont il est encore moins sûr de jouir! Voyez l'écolier : comme il travaille avec ardeur pour un prix qu'il n'est pas sûr de remporter! Et vous, sous prétexte, que la vie future offre à vos yeux quelque incertitude, vous prétendez qu'il est plus sûr de jouir de la vie présente! Vous avez donc moins de raison que les écoliers eux-mêmes?

Il est plus sûr de jouir de la vie présente, dites-vous. Mais est-ce que celui qui songe à la vie future n'en jouit pas également? Est-ce qu'il n'y a pas, jusque dans les luttes les plus pénibles de la vertu, des jouissances infiniment préférables à celles que l'on trouve dans la satisfaction des passions les plus enivrantes?

Vous parlez de l'incertitude de la vie future; mais ce n'est pas sérieusement que vous parlez ainsi. Cette incertitude n'est que dans vos paroles, et nullement dans votre esprit, ou, si elle y est, ce sont les passions qui l'y ont mise, les vôtres ou celles d'autrui; et quand ces passions n'y seront plus, quand elles se seront affaiblies seulement, la certitude de la vie future brillera de nouveau à vos yeux de tout son éclat.

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous pourrions citer mille traits. En voici un que nous empruntons à l'une de nos feuilles religieuses les plus accréditées :

« La fille d'un général connu pour l'un des incrédules les plus déclarés, car il répandait autour de lui les pernicieuses doctrines de l'irréligion, tomba dangereusement malade. Lorsqu'elle sentit la gravité de son état, elle fit venir son père auprès de son lit, lui prit la main, et lui adressa ces mots d'une voix mourante : « Mon père, je mourrai bientôt. Veuillez bien me déclarer, en votre âme et conscience, si je dois croire ce que vous m'avez enseigné, c'est-à-dire qu'il n'y a ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ou bien si je dois croire ce que j'ai appris de la bouche de ma mère? » — Sa mère était une personne chrétienne et pieuse. — Le général demeura quelques instants interdit, les yeux fixés sur le lit de sa fille; son cœur était en proie à une violente douleur. Enfin il s'approcha d'elle, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : « Mon enfant, crois seulement ce que ta mère t'a appris! » Qu'on s'imagine l'étonnement des incrédules qui se trouvaient présents. L'un d'eux, qui avait depuis longtemps abjuré sa foi, interrogé sur ce qu'il en pensait, répondit : « Le général a raison; il est plus commode de vivre dans l'impiété, mais il vaut mieux mourir dans la foi et dans les sentiments qu'inspire la religion. »

Vous allez me dire peut-être qu'il y a encore quelque doute dans ces paroles.

Dans les paroles! oui, peut-être; mais sachez que quand des incrédules déclarés parlent ainsi, c'est qu'il y a la conviction la plus profonde en eux-mêmes. Toujours est-il, du reste, que d'après eux, il est beaucoup plus sûr de compter sur l'avenir.

VIERGE MARIE (La sainte).

Objections. — A quoi sert le culte de Marie? — Je ne répéterai point, sur son compte, les grossièretés qui ont cours en certains lieux; mais n'est-il pas clair que vous en dites et que vous en faites beaucoup trop? — Vous l'appelez *Mère de Dieu :* or une femme, née dans le temps, ne peut avoir engendré Dieu, qui existe de toute éternité. — Vous l'appelez *Vierge et mère :* ce qui est contradictoire. En supposant d'ailleurs qu'elle fût restée Vierge jusqu'à la naissance de Jésus-Christ elle ne l'est point restée après, comme le prouvent ces différents passages de l'Evangile : *Antequam convenirent, inventa est in utero habens* (*Matth.* I, 18), *et non cognoscebat eam donec peperit filium suum primogenitum.* (*Ibid.*, 25.) *Mater ejus et fratres stabant foris.* (*Matth.* XII, 46.)—Vous la dites exempte du péché originel : ce qui est encore contradictoire dans vos idées, puisque vous prétendez que tous les descendants d'Adam en sont coupables. — Vous la priez autant et plus peut-être que Dieu lui-même. — Elle a autant d'autels; et ces autels sont peut-être chargés d'un plus grand nombre d'offrandes. — Qu'est-ce que cela, si ce n'est un retour au paganisme? — Dieu seul peut être ainsi prié, ainsi honoré. — Marie est-elle la Divinité pour exaucer ou même entendre les prières de tous les hommes? — Est-ce que les supplications de tant de malheureux ne troubleraient pas le bonheur parfait dont vous prétendez qu'elle jouit dans le ciel?

—

Réponse. — Après le nom de Jésus, qui est au-dessus de tout nom, nous dit saint Paul *quod est super omne nomen* (*Philipp.* II, 9), il n'en est pas de plus élevé que celui de Marie. Aussi n'en est-il point qui ait été en but à plus de contradictions, de la part des enfants des hommes. Nous venons de rappeler les principales, et nous allons y répondre.

A quoi sert le culte de Marie, demandez-vous?

A lui rendre l'honneur qui lui est dû, comme à la Mère de Dieu. Cette dignité l'élève incontestablement au-dessus de toute créature. Il faut donc lui rendre un honneur supérieur à ceux que nous rendons aux autres créatures.

Le culte que l'Eglise nous prescrit, à si juste titre, à l'égard de Marie, est moins pour elle encore que pour nous; car Marie pourrait fort bien se passer du culte que

nous lui rendons, tandis que nous avons besoin de le lui rendre. Qui ne voit, en effet, qu'il nous faut un cœur au-dessus de tous les autres, pour comprendre nos besoins et les satisfaire. Or, tel est le cœur de Marie, qui, par sa double qualité de mère de Dieu et de mère des hommes, se trouve également propre à écouter les vœux que nous lui adressons sur la terre et à les faire exaucer dans le ciel.

Et ce n'est pas une médiatrice seulement que l'Eglise nous donne en Marie, c'est un modèle, et quel modèle! modèle accompli de toutes les vertus, modèle pour tous les âges de l'un et de l'autre sexe, pour toutes les conditions, pour toutes les situations, pour toutes les actions, pour toutes les paroles, pour toutes les pensées... Parce qu'elle a donné naissance à Jésus-Christ, en qui se résume, en quelque sorte, toute l'humanité, mais l'humanité dans ce qu'elle a de bien, l'humanité parfaite, il semble que ce divin fils ait voulu lui donner de pouvoir engendrer aussi, spirituellement en chacun de nous, l'humanité entière, mais l'humanité dans ce qu'elle a de bien; l'humanité parfaite, autant qu'elle peut l'être, les vertus de l'humanité. Comme elle a été le canal dont le Fils de Dieu a daigné se servir pour descendre du ciel sur la terre, elle est aussi celui dont les hommes doivent se servir pour s'élever de la terre jusqu'aux cieux.

Que, pour ce qui nous concerne nous-mêmes, l'Eglise se propose principalement, dans le culte qu'elle nous fait rendre à Marie, de nous former à la pratique de la vertu, c'est ce dont il n'est pas permis de douter un instant, pour peu qu'on ait la moindre idée de la religion. Ecoutons, à ce sujet, le pieux auteur de l'*Imitation de la sainte Vierge* : « *Bienheureux ceux qui ne s'écartent point des voies que je lui ai tracées! bienheureux celui qui écoute ce que je lui ai dit* (*Prov.* VIII, 32, 34), dans les exemples de vertu que je lui ai donnés!

« L'Eglise, en mettant ces paroles sur les lèvres de Marie, nous exhorte à étudier la conduite que cette reine des saints a menée sur la terre, et à imiter ce que nous admirons en elle.

« Heureux, en effet, qui imite Marie, puisqu'en imitant Marie, il imite Jésus, le roi et le premier modèle de toutes les vertus.

« La vie de cette Vierge est une leçon universelle. On y apprend de quelle manière il faut se comporter dans la prospérité et dans l'adversité, dans la prière et dans le travail, dans les honneurs et dans les humiliations.

« Nous n'atteindrons jamais à la perfection qu'elle donne à toutes ses actions; mais celui-là est le plus parfait qui s'en écarte le moins.

« O vous donc qui faites profession de servir Marie, voulez-vous vous conformer à cet excellent modèle? Retracez autant qu'il vous sera possible, la vivacité de sa foi, la promptitude de son obéissance, la profondeur de son humilité, les attentions de sa fidélité, la pureté de ses intentions, la générosité de son amour.

« Qui de vous ne peut pas, aidé du secours divin qu'il implore, se proposer son exemple à suivre dans la pratique de ses différentes vertus?

« Sans cette imitation, votre amour pour elle est bien faible, et vous ne devez pas vous attendre à des marques bien éclatantes de sa protection.

« Tous les jours, il est vrai, vous récitez des prières en son honneur. Vous portez d'ailleurs des marques extérieures de votre dévouement. Vous êtes membre de quelqu'une de ces sociétés qui lui sont plus particulièrement consacrées. Tout cela l'engagera à demander pour vous des grâces de salut.

« Mais si, avec tout cela, votre dévotion ne va jamais jusqu'à l'imitation de ses vertus, votre dévotion ne vous sauvera pas.

« Les Philistins possédèrent l'arche du Seigneur. Ils l'enrichirent même de leurs présents. Cependant elle ne fût pas pour eux une source de bénédictions, parce qu'ils aimaient toujours leurs idoles.

« O reine des vertus! n'est-il pas juste que, si l'on vous aime, on fasse pour vous ce qu'on fait pour les amis qu'on peut avoir en ce monde? On tâche de se former sur leur caractère et de prendre leurs inclinations.

« C'est de cette conformité que naît l'union des cœurs. Il n'y a point d'amitié où il n'y a point de ressemblance.

« Votre cœur si humble, si chaste, si soumis aux ordres de Dieu, et si ardent pour les intérêts de Dieu, s'unira-t-il d'affection à un cœur voluptueux, superbe, qui est sans résignation à la volonté de Dieu et sans zèle pour sa gloire?

« Si vous m'aimez, nous dites-vous à bien plus juste titre encore que l'apôtre, *soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus* (*I Cor.* IV, 16.) Si vous êtes mes enfants, revêtez-vous de l'esprit de votre mère.

« L'esprit des enfants de Marie doit être, comme celui de leur mère, un esprit de charité, un esprit de paix, un esprit de mortification, un esprit de crainte et d'amour de Dieu.

« Vierge sainte, je ferai donc désormais consister sur toute chose ma piété envers vous à imiter vos vertus.

« C'est le plus parfait hommage que je puisse vous rendre. C'est la plus grande marque d'affection que je puisse vous donner. » (*Imitation de la sainte Vierge*, liv. I, chap. 1.)

Ainsi, la vertu, mais la vertu parfaite, la vertu en tout et la vertu pour tous, tel est le grand but du culte de Marie. Et, à ce point de vue, qui osera l'attaquer?

Vous me direz peut-être : N'avons-nous pas un modèle dans tous les hommes exemplaires, en Jésus-Christ surtout et même en Dieu.

Sans doute Dieu est un modèle pour ses créatures, et même le plus parfait de tous. Mais n'est-il pas d'une perfection désespérante? Puis, quand voulant nous élever jusqu'à lui, nous venons à nous demander : « Où

est-il? en quoi consiste son être?» Nous ne savons souvent que répondre. Et s'il en est ainsi pour tout homme, pour les personnes mêmes les plus éclairées, que sera-ce pour l'ignorant, pour l'humble femme, pour le pauvre petit enfant, qui n'ont pas moins besoin que les autres d'exemples de vertus?

Sans doute Jésus-Christ est pour nous un modèle, et même un modèle approprié, en un sens, à notre état, puisque la nature humaine est unie en lui à la nature divine. Mais, enfin, par cela même qu'il est Dieu, n'est-il pas, pour nous, aussi, d'une perfection désespérante? Je dis à tous, et à moi-même comme aux autres : « Faisons ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ! il est venu sur la terre pour nous servir d'exemple. » Nous le faisons, en effet, jusqu'à un certain point, mais bientôt je ne sais quelle voix secrète nous fait entendre ces paroles dont profite notre lâcheté : « Nous le ferions bien mieux, si en nous la nature divine était unie à la nature humaine. »

Sans doute encore nous avons un modèle dans ces hommes exemplaires dont les vertus frappent nos yeux. Mais ces hommes, qu'on appelle exemplaires, qui le sont même, jusqu'à un certain point, que de défauts ils ont! que d'imperfection jusque dans leurs perfections, comme on dit si improprement! Il y a, je le sais, ceux qui ne sont plus sur la terre, dont la mort a consacré les vertus, et auxquels tous rendent, plus ou moins, un culte sacré; mais enfin ce n'est point là la perfection, cette perfection que nous désirons, que nous recherchons, que nous voulons faire passer dans nos actions, quoique nous ne puissions y parvenir complétement, et que nous demandons du moins dans notre modèle. Et puis, d'ailleurs, s'il est permis, de l'aveu de tous, de rendre à ces hommes un culte sacré, à plus forte raison à Marie qui leur est bien supérieure par sa dignité comme par ses vertus,

Ne demandez donc plus à quoi sert le culte de Marie?

Je ne répéterai point, sur son compte, objectez-vous, les grossièretés qui ont cours en certains lieux; mais n'est-il pas clair que vous en dites et que vous en faites beaucoup trop.

Votre modération ou votre semblant de modération ne va pas loin. Je ne sais même si cela n'est pas plus mauvais qu'une attaque ouverte; car celle-ci tombe souvent d'elle-même par sa propre violence, tandis qu'une attaque indirecte et voilée arrive à son but sans qu'on ait songé même à la repousser.

Je ne répéterai point, dites-vous, les grossièretés qui ont cours en certains lieux.

Ces grossièretés que vous ne voulez pas nommer, que j'ose encore moins nommer que vous, ce sont celles sans doute qui, portant la plus grave atteinte à l'honneur de la Mère, retombent par cela même sur le Fils.

Mais comment quelqu'un ose-t-il donc je ne dis pas seulement les nommer, mais les donner à entendre? Est-ce que cela peut se concilier le moins du monde, dans la pensée de qui que ce soit, avec la réputation dont Marie n'a pas cessé de jouir un instant, dans sa famille, auprès de toutes les personnes de sa connaissance? Est-ce que cela peut se concilier avec la sagesse de Joseph, que le moindre soupçon alarma, et qui ne se rassura que sur l'intervention positive de la Divinité? Si cela eût été, je ne dirai pas vrai, mais supposable, est-ce que les ennemis de Jésus ne le lui eussent pas reproché pendant le cours de sa vie, et surtout à l'heure de sa mort, où on lui a tout reproché, même le bien, même ce qui était entièrement et publiquement opposé à la vérité? est-ce qu'il aurait eu jamais la position qu'il s'est faite, dès qu'il parut en public? Est-ce qu'une aussi grande foule l'eût suivi avec tant d'admiration et de dévouement? est-ce qu'il aurait eu les disciples qui se sont attachés à lui? est-ce qu'il les eût changés comme il l'a fait? est-ce qu'il eût opéré, tant par eux que par lui-même, toutes les merveilles qui, aujourd'hui encore, après plus de dix-huit cents ans, sont l'objet de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour du monde? et pour en revenir à Marie, qui se défend suffisamment, en ce point, par sa propre vertu, comment croire que ce lis si pur, ce lis présenté par la religion à tous les cœurs, comme le modèle qu'ils doivent imiter, et accepté comme tel en tout temps et en tout lieu, ce lis miraculeux, qui a produit tant d'actes, tant de paroles, tant de pensées de pureté, comment croire que ce lis ne fut d'abord lui-même—je n'ose le dire—que corruption?.. Pour avancer de telles choses, pour les croire, les soupçonner seulement, il faut être plus qu'incrédule, plus qu'impie, plus qu'athée, il faut être fou complétement.

Arrêtons-nous ici, car, sur un tel terrain, vous ne pouvez faire bonne contenance, et je sens que je marche moi-même comme sur des charbons ardents.

Mais, ajoutez-vous, n'est-il pas clair que vous en dites et que vous en faites beaucoup trop?

Non, car il s'agit de la Mère de Jésus-Christ, notre Dieu, de la Mère de celui qui nous a créés, rachetés, sanctifiés, à qui nous devons toute bénédiction et toute gloire!

Non, car il s'agit de la toute-puissante médiatrice que Jésus-Christ a placée pour nous auprès de son Père!

Non, car il s'agit de ce parfait modèle que Dieu nous a donné, pour diriger toutes nos actions.

A ces différents titres, je le répète, non, nous n'en disons, nous n'en faisons pas trop! Quoi que nous disions et que nous fassions pour elle, il est même impossible que nous en disions et que nous en fassions jamais assez.

Ce reproche, d'ailleurs, à qui l'adressez-vous? Ce culte de Marie, trop étendu, selon vous, qui le commande, le propage, le maintient partout et toujours, toujours et partout le même, au milieu du changement et du bouleversement de toutes choses? Il y a là une action universelle, incessante, une ac-

tion tout à fait extraordinaire qui doit frapper le regard le plus inattentif, et faire impression sur l'incrédule le plus déterminé. Il y a plus de dix-huit cents ans, une pauvre femme vécut d'une vie à peu près inconnue, dans un coin de l'obscure Judée, et mourut d'une mort plus inconnue encore. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, cette femme annonça à l'une de ses parentes, aussi ignorée qu'elle du reste du monde, que toutes les générations l'appelleraient heureuse: *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.* I, 48.) Ecoutez, regardez : Est-ce que cette prédiction ne s'est pas accomplie en tout temps et en tout lieu? Est-ce qu'elle ne s'accomplit pas encore par toute la terre de la manière la plus frappante? Est-ce que, depuis l'heure où Elisabeth appela Marie heureuse, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'un glaive de douleur dût un jour transpercer son âme, le cri du monde s'est lassé jamais de le proclamer jusqu'au ciel? Est-ce qu'il s'en lasse aujourd'hui? Malgré l'indifférence du siècle pour les choses religieuses et les préoccupations terrestres, trouveriez-vous facilement, je ne dirai pas un diocèse, mais une ville, une paroisse, un hameau, une famille, où la proclamation du bonheur de Marie ne se soit faite, tout récemment, quelquefois avec beaucoup de pompe, mais toujours d'une manière touchante?

Ne nous reprochez donc point d'en trop dire et d'en trop faire pour Marie, car il y a là, je le répète, une action surnaturelle qui ne peut venir que de Dieu lui-même, et qui ne craint ni votre blâme ni vos attaques.

J'écouterai pourtant vos observations à ce sujet.

Vous l'appelez Mère de Dieu. Or, une femme, née dans le temps, ne peut avoir engendré Dieu, qui existe de toute éternité.

Vous répétez là une difficulté connue de tout le monde, et dont la solution est également connue de tout le monde, du plus ignorant des fidèles, du plus petit enfant qui a seulement quelques semaines de catéchisme. Ne la connaissez-vous pas vous-même cette solution? je vais vous la rappeler en peu de mots.

Sans doute, Marie est née dans le temps, et nous ne pouvons dire le contraire, puisque ce serait une absurde impiété. Sans doute encore, Dieu existe de toute éternité, et nous ne pouvons dire, non plus, le contraire, puisque ce serait la même impiété. Comment disons-nous donc que Marie est pourtant Mère de Dieu? Le voici : Jésus-Christ, né de Marie, dans le temps, n'a pas seulement la nature humaine, il a aussi la nature divine, comme nous l'établissons à notre article Jésus-Christ. Ces deux natures ne sont point indépendantes l'une de l'autre, bien entendu: cela ne se concevrait même pas. Elles sont unies hypostatiquement, comme on dit en théologie, c'est-à-dire de manière à ne former qu'une seule personne, laquelle personne ne peut être ici que la personne divine, puisqu'il serait absurde de supposer que la nature divine se fût dépouillée de sa personnalité, et se fût mise sous la direction de la personnalité humaine, nécessairement imparfaite. A cause de cette union hypostatique, ce qui concerne la nature humaine, comme la naissance, la souffrance, la mort, se dit donc aussi en Jésus-Christ de la personne, puisqu'il n'y en a pas d'autre, quoique tous soient bien convaincus que cela ne se rapporte, ni ne peut se rapporter aucunement à la nature divine. Ainsi, nous disons : Jésus-Christ, qui a la nature divine et la nature humaine, est né, et encore : l'Homme-Dieu ou le Dieu-Homme est né, et tout simplement : Dieu est né, quoique nous n'ignorions pas que c'est humainement, ou par la nature humaine, que Jésus-Christ est né, et non par la nature divine, puisque celle-ci existe de de toute éternité. C'est dans le même sens et pour la même raison que nous disons que Marie est la Mère de Dieu. Marie est réellement la Mère de Jésus-Christ, qui a la nature divine et la nature humaine. Donc elle est la Mère de l'Homme-Dieu ou du Dieu-Homme. Donc elle est la Mère de Dieu. Nous n'oublions point toutefois, nous ne devons point oublier du moins que c'est humainement ou par la nature humaine qu'elle lui a donné naissance, et non pas par la nature divine, qui existe de toute éternité. Il y a en cela de grands mystères assurément; mais ces mystères qui surpassent la raison humaine ne lui sont point opposés.

A tout ce que je viens de dire sur ce sujet, qu'il me soit permis d'ajouter une comparaison qui, quoique défectueuse, comme est nécessairement toute comparaison, ne m'en paraît pas moins propre à jeter un jour humain, si je puis m'exprimer de la sorte, sur l'ombre sainte de ce mystère.

L'homme, né de la femme, est composé de deux substances, l'une spirituelle, qu'on appelle âme ou esprit, l'autre matérielle, qu'on appelle le corps. C'est par la nature matérielle, à proprement parler, que l'homme naît de la femme, puisque son âme vient de Dieu uniquement. Que cette âme ait été créée avant la formation du corps, ou bien au moment de cette formation ou après, peu importe ici, puisque cette création qui n'est due qu'à Dieu est complétement en dehors de la formation du corps auquel elle est unie. On dit cependant, en parlant de l'homme tout entier, qu'il est né de la femme, et que celle-ci est sa mère; et, s'il y avait dans l'homme une personne qui fût particulièrement propre à la substance spirituelle, comme en Jésus-Christ la personne du Fils de Dieu est particulièrement propre à la nature divine, nous n'en dirions pas moins que la femme est la mère de cette personne. Cela est si vrai que, quoique la chose ne soit pas, on parle quelquefois cependant comme si elle était. On dira, par exemple, d'une mère qui a un fils d'une haute intelligence : « C'est à elle que nous devons ce grand esprit. » Qu'est-ce à dire donc, si ce n'est qu'elle est

sa mère? La dénomination de Mère de Dieu est dans le même sens.

Vous l'appelez *Vierge et Mère:* ce qui est contradictoire, avez-vous dit. En supposant, d'ailleurs, qu'elle fût restée Vierge jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, elle ne l'est point restée après, comme le prouvent ces différents passages de l'Evangile : *Antequam convenirent, inventa est in utero habens* (*Matth.* I, 18), *et non cognoscebat eam donec peperit filium suum primogenitum.* (*Ibid.*, 25.) *Mater ejus et fratres stabant foris.* (*Matth.* XII, 46.)

Il y a, dites-vous, opposition entre les deux qualités de *Vierge* et de *Mère* que vous donnez à Marie.

Pas le moins du monde. Il n'y aurait opposition que dans le cas où Marie eût été mère, naturellement et comme les autres femmes; mais, comme elle l'est devenue surnaturellement et par l'opération du Saint-Esprit, cette opposition n'existe point. Rappelons-nous le passage de l'Evangile qui nous représente l'ange du Seigneur, annonçant à Marie la naissance de Jésus : *Comment donc cela se fera-t-il, lui dit Marie, puisque je ne connais point d'homme* (*Luc.* I, 34); *et l'ange lui répondit : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et c'est pour cela que le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : « Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* » (*Ibid.*, 35.)

Nierez-vous la possibilité de cette opération surnaturelle? Soutiendrez-vous encore l'incompatibilité des deux titres de Vierge et de Mère que nous donnons à Marie, malgré l'intervention de la Divinité?

Hommes déraisonnables! vous dirai-je, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui peut tout? Comment donc, je vous prie, a-t-il fait, pour tirer toutes choses du néant? Comment a-t-il formé le corps du premier homme? Comment de celui-ci a-t-il tiré la première femme? *Dixit et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9), lisons-nous dans les Ecritures; par sa parole donc, par son Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Joan.* I, 3.) Et ce Verbe lui-même, tout-puissant comme le Père, puisqu'il est un même Dieu avec lui, n'aurait pu naître de Marie, sans la dépouiller de sa virginité? Quelle inconséquence!

En supposant, ajoutez-vous, que Marie fût restée Vierge jusqu'à la naissance de Jésus, il n'en serait point ainsi après.

Pourquoi non? La même raison qui nous fait admettre la virginité dans Marie jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, à savoir le respect pour la personne divine, cette raison doit également nous la faire admettre après.

Mais, dites-vous, les différents passages de l'Evangile que nous venons de citer ne prouvent-ils pas évidemment le contraire?

Non, quand ils sont interprétés comme ils doivent l'être.

Saint Matthieu dit bien que Marie n'avait eu aucun rapport charnel avec Joseph avant qu'elle enfantât son premier-né. Il le dit même deux fois de suite, comme vous l'avez fait remarquer, et cela se conçoit parfaitement, puisque c'est pour nous pénétrer, de plus en plus, de l'idée que Jésus avait été conçu par l'opération du Saint-Esprit; mais il ne dit ni ne donne à entendre que ces rapports aient existé après. Quant au mot de premier-né qui est employé ici il se rapporte également à ce qui a précédé et nullement à ce qui doit suivre. Il se donnait aussi bien alors à un fils unique qu'à celui qui avait des frères nés après lui. Reportons-nous d'ailleurs aux circonstances dans lesquelles il est employé. C'est au moment de la naissance de Jésus-Christ. N'est-ce pas réellement alors le premier-né de Marie? Est-ce que toute autre femme, dans la même position, ne dirait pas : « Voilà mon premier-né! » Est-ce que tous ne le diraient pas comme elle, sans s'occuper de l'avenir : Vous allez me dire peut-être que le Saint-Esprit, qui inspirait l'évangéliste, ne l'ignorait pas. Sans doute, mais, parlant aux hommes, il pouvait fort bien parler à la manière humaine, quand il n'y avait aucune nécessité de faire autrement.

Chez les Juifs, le nom de frères désignait souvent les cousins germains et autres. Ce nom donné, dans l'Evangile, à ceux qui accompagnaient Marie, quand celle-ci cherchait à parler à son fils, ne prouve donc point qu'ils fussent de véritables frères, dans toute la force de l'expression, des enfants nés de la même mère que Jésus, mais ses parents seulement. Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que, s'ils eussent été ses enfants, étant bien avec eux, comme le suppose le texte qui nous est opposé, et comme on doit le croire tout naturellement d'une telle famille, c'est entre leurs mains qu'elle fût restée à la mort de son fils Jésus, sans être obligée de se retirer dans la maison de saint Jean.

Vous la dites exempte du péché originel, ce qui est encore contradictoire dans vos idées, nous fait-on remarquer, puisque vous prétendez que tous les descendants d'Adam en sont coupables.

Oui, nous le disons, et avec raison, ce me semble, car il ne convenait pas que celle qui devait être la mère de Dieu commençât par être l'esclave du démon, que celle dans le sein de laquelle devait s'incarner la sainteté même, participât, en aucune manière, à la corruption générale.

Oui, nous le disons, et avec raison, parce que celle qui, dans les desseins de la divine Providence, devait écraser la tête du serpent : *Ipsa conteret caput tuum* (*Gen.* III, 15), ne pouvait être assujettie à son empire.

Oui, nous le disons et avec raison, parce que nous ne faisons que répéter ce qu'ont enseigné les plus grands docteurs de l'Eglise, entre autres saint Jérôme, qui dit positivement que *Marie ne fut jamais dans les ténèbres, mais toujours dans la lumière* (*In psal.* LXXVII); et encore saint Augustin qui déclare que, *par respect pour le Seigneur, lorsqu'il*

s'agit de péché, il ne veut pas que l'on fasse aucune mention de la sainte Vierge. (*De nat. et gratia*, cap. 36.)

Oui, nous le disons, et avec raison, puisque l'Eglise entière, après avoir célébré longtemps une fête en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, vient de décréter récemment, de la manière la plus solennelle, que c'est une vérité obligatoire, qu'il n'est plus permis de nier, ni même de révoquer en doute.

Alors, reprenez-vous, vous vous mettez en contradiction formelle avec vous-mêmes, puisque vous déclarez positivement que tous sont conçus dans le péché.

Oui, tous, excepté la sainte Vierge. Cette exemption, fondée sur toutes les raisons de fait et de droit que nous venons d'énumérer, ne nous empêche pas de dire avec vérité que tous les hommes participent au péché d'Adam. Ne disons-nous pas, en parlant du péché actuel, que tous les hommes s'en rendent coupables, ne fût-ce que par la transgression la plus légère. Nous en exceptons cependant la sainte Vierge : Pourquoi n'en serait-il pas de même par rapport au péché originel? Si nous ne voulions admettre aucune exception sous ce dernier rapport, il suivrait de là que Jésus lui-même a été coupable du péché originel. Ce que ne peuvent dire, ni regarder même comme possible, ceux qui admettent sa divinité.

Mais, nous disent quelques-uns, si vous exemptez Marie du péché originel, parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ, il faudra exempter ses autres parents, puis les parents des parents... Et où irons-nous alors?

Pas loin, je vous assure ; car cette argumentation ne me paraît pas sérieuse. Qui en serait ému le moins du monde, je ne dirai pas dans d'autres circonstances semblables, car il n'y en a pas, du moins dans des circonstances analogues? Vous avez pour une mère, je suppose, la plus grande affection, vous l'environnez de toute la vénération possible. Comment traiteriez-vous celui qui viendrait vous dire : « Si vous agissez de la sorte à l'égard de votre mère, il faudra faire de même à l'égard de vos autres parents, puis des parents de vos parents? » — « Mon ami, » lui répondriez-vous, en le repoussant, « une mère est une mère, et aucune autre personne ne lui est comparable à nos yeux. » A plus forte raison, pouvons-nous en dire autant de Marie : « La Mère de Dieu est la Mère de Dieu ; et aucune autre personne ne lui est comparable aux yeux de son divin fils. »

Vous la priez autant et plus peut-être que Dieu lui-même, nous dit-on.

C'est faux ; et je vais vous le prouver de la manière la plus incontestable. Bien souvent, nous prions Dieu : n'est-il pas vrai? Quand nous le prions, c'est lui positivement que nous prions ; et vous ne pouvez le nier encore. Si vous aviez quelque doute à ce sujet, je vous dirais : Consultez la prière que lui adressent tous les Chrétiens : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... Donnez-nous notre pain de chaque jour.... pardonnez-nous nos offenses.* (*Matth.* VI, 9 seq.) N'est-ce pas lui, et lui seul qui se trouve nommé ici? N'est-ce pas à lui, et à lui seul, que s'adressent toutes nos demandes, toutes nos pensées, toutes nos paroles? Ce n'est pas la seule prière, sans doute, que nous adressons à Dieu, mais c'est la plus ancienne, la plus fréquente, celle qui résume toutes les autres. Aussi nous vient-elle de Jésus-Christ lui-même, des lèvres duquel elle est passée jusque sur les nôtres, transmise ainsi de bouche en bouche, ou plutôt d'âme en âme, par la tradition la plus universelle et la plus constante. En sorte que ce que nous disons de cette prière nous pouvons le dire également de toute prière adressée à Dieu.

Bien souvent aussi, nous prions Marie, je dois en convenir. Je ne sais même si littéralement parlant, à ne considérer que les mots, nous ne la prions pas encore plus fréquemment que Dieu lui-même. Cela prouve, du reste, avec quelle facilité, avec quel amour notre cœur se tourne vers Marie, combien son culte est un besoin surtout pour l'humble femme, l'homme de travail, le pauvre petit enfant, avons-nous déjà remarqué. Quoi qu'il en soit, quand nous prions Marie, ce n'est point à elle seule que nous pensons, c'est à Dieu aussi, ce n'est pas à elle seule que s'adresse notre prière, c'est à Dieu également ; ou plutôt nous ne pensons à Marie que pour mieux penser à Dieu, nous ne lui demandons quelque chose que pour que cette demande soit plus favorablement accueillie de Dieu. Elle n'est là, pour ainsi dire, qu'un moyen terme où se repose notre faible prière pour monter plus sûrement jusqu'au souverain Etre. Si vous refusez de le croire, je vous dirais encore ici : « Voyez la prière que nous lui adressons immédiatement après celle que nous adressons à Dieu : *Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous... Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.....* Avez-vous remarqué que nous ne nous prosternons à ses pieds que parce que le Seigneur est avec elle, que parce qu'elle est la Mère de Dieu? Avez-vous remarqué que nous ne lui faisons pas d'autre demande que de vouloir bien se charger de notre prière pour la présenter à son fils Jésus? » Ce n'est pas la seule prière il est vrai, que nous adressions à Marie, mais c'est la plus ancienne, la plus générale, celle qui résume toutes les autres. Aussi, nous vient-elle de l'Eglise, qui, en nous la faisant répéter, place sur nos lèvres, avec ses propres paroles, les saintes paroles de l'ange et d'Elisabeth à Marie, au moment de l'Incarnation et de la Visitation. En sorte que ce que nous disons de cette prière, nous pouvons le dire également de toute prière adressée à Marie.

Ainsi, d'une part, il est bien clair que nous prions Dieu sans prier Marie, et souvent même sans penser à elle. D'une autre part, il n'est pas moins clair que nous ne pouvons prier Marie sans penser à Dieu,

sans le prier; ou plutôt notre prière à Marie n'est encore qu'une prière à Dieu par l'entremise de cette divine Mère. Il est donc faux, réellement et mathématiquement faux que nous priions Marie autant et plus peut-être que Dieu lui-même, comme vous le prétendez.

Elle a autant d'autels, prétendez-vous encore, et ces autels sont peut-être chargés d'un plus grand nombre d'offrandes.

C'est la même objection en d'autres termes; notre réponse sera donc aussi la même en termes différents.

C'est la même objection, disons-nous; car, qu'est-ce que l'autel? une élévation vers Dieu : *Altare;* c'est donc une prière, en un sens, c'est du moins le piédestal sur lequel s'appuie notre prière pour monter jusqu'à Dieu. Qu'est-ce aussi que l'offrande? une demande en action : faite à Dieu ou à ses saints, elle ne peut avoir d'autre signification. Puisque c'est la même objection présentée sous une nouvelle face, notre réponse sera la même quant au fond.

Vous prétendez que Marie a autant d'autels que Dieu lui-même.

C'est faux, évidemment faux.

Il n'y a pas d'église qui n'ait son autel au Seigneur. Il ne peut en être autrement, on ne conçoit même pas qu'il puisse en être autrement. Qu'est-ce que l'église? une assemblée : le mot même le dit. Or, quel est le point central de cette assemblée? l'autel du Seigneur, comme il est aisé de le voir. Cet autel érigé au Seigneur est uniquement à lui : qui ne le comprend encore? *Je monterai à l'autel du Seigneur*, dit le prêtre, qui préside l'assemblée, qui en est réellement ou est censé en être du moins le plus ancien, comme son nom même le dit: — *Vers le Seigneur qui réjouit ma jeunesse*, répond l'assemblée elle-même. Et un peu plus loin: *Priez, mes frères*, dit le prêtre, *afin que mon sacrifice, qui est en même temps le vôtre, soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant.—Que le Seigneur le reçoive de vos mains*, répond l'assemblée. Et un peu plus loin : *Elevons nos cœurs*, dit le prêtre. — *Nous les avons vers le Seigneur*, répond l'assemblée. Et plus loin encore : *Notre Père, qui êtes aux cieux!* dit le prêtre, *donnez-nous notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez point succomber à la tentation; — mais délivrez-nous du mal*, répond l'assemblée. Cet autel autour duquel se tient l'assemblée présidée par le prêtre, est donc bien à Dieu, et uniquement à lui, avons-nous dit avec raison. Sans doute on y honore et on y prie quelquefois la sainte Vierge et les saints; mais ce n'est que secondairement, pour que cet honneur et cette prière remontent jusqu'à Dieu, qui est ainsi honoré et prié dans ses plus parfaites créatures.

S'il n'y a point d'église qui n'ait son autel au Seigneur, il n'y en a point, non plus, ou du moins c'est fort rare, qui n'ait son autel à la sainte Vierge. J'avouerai même franchement qu'on voit de petites chapelles où il n'y a que cet autel érigé en l'honneur de la sainte. Mais remarquez que cet autel est en même temps l'autel du Seigneur, et qu'il n'est même érigé en l'honneur de la sainte Vierge que pour donner à nos cœurs plus de facilité de s'élever jusqu'à Dieu. Aussi considérez le prêtre et l'assemblée des fidèles à cet autel, n'est-ce pas absolument la même chose qu'à l'autel du Seigneur? *Je monterai à l'autel du Seigneur*, dit le prêtre; — *Vers le Seigneur qui réjouit ma jeunesse*, répond l'assemblée. Et ainsi de suite. Avez-vous entendu : *A l'autel du Seigneur?* et cependant il est bien à l'autel qu'on appelle de la Vierge, et qui a été réellement érigé en son honneur.

Ainsi, d'une part, il y a des autels qui ne sont qu'à Dieu; d'une autre part, les autels érigés en l'honneur de la sainte Vierge le sont en même temps en l'honneur de Dieu, ils ne sont en quelque sorte que des degrés plus faciles dont nous nous servons, nous faibles créatures, pour monter jusqu'à son autel suprême, jusqu'à son trône. Il est donc faux, réellement et mathématiquement faux que la sainte Vierge ait plus d'autels que Dieu lui-même.

C'est la même chose encore pour les offrandes.

Il y en a plus peut-être sur ses autels que sur ceux du Seigneur, remarquez-vous.

Oui pour qui s'arrête à la surface des choses. Mais quand on examine bien attentivement, on reconnaît que les offrandes faites à Dieu sont à lui, uniquement à lui, tandis que les offrandes faites à la sainte Vierge, déposées, en si grande quantité quelquefois, sur ses autels, sont en même temps faites au Seigneur, et qu'elles ne sont même remises d'abord entre les mains de cette Vierge que pour qu'elles soient plus favorablement accueillies du Seigneur. Nous ne cessons de le dire hautement, de l'exprimer de toutes manières; et, quand nous ne le faisons pas de vive voix, et directement, nous le faisons du moins indirectement et de cœur.

Il est donc faux encore, réellement et mathématiquement faux que les autels de Marie soient plus chargés d'offrandes que ceux du Seigneur.

Qu'est-ce que cela, dites-vous, si ce n'est un retour au paganisme.

Dites plutôt que c'est sa ruine, un obstacle invincible à son retour. Il faut à l'homme un culte extérieur qui touche profondément son cœur, fasse la plus vive impression sur ses sens, sur son être tout entier, pour le rattacher à la Divinité. Il a besoin d'une puissance supérieure qui se rapproche de lui le plus possible, qui vienne, en quelque sorte, le saisir ici-bas, au milieu de toutes les misères et de toutes les difficultés de la vie, comme une mère fait à l'égard d'un enfant, pour l'élever en un lieu de sûreté et de bonheur. Cela se prouve surabondamment par la position de l'homme sur la terre, par sa faiblesse, par ses tendances les plus générales, les plus invincibles et les plus pures.

Or, voilà précisément ce que nous trouvons dans le culte de Marie.

Et qu'importe, me direz-vous, si ce culte lui-même n'est pas autre chose qu'un paganisme renouvelé ?

Il n'y a pas l'ombre du rapprochement ; et c'est même, en certains points, tout l'opposé.

Qu'était le paganisme ? l'erreur, et l'erreur la plus déplorable, l'erreur sur la Divinité, source de toute vérité. Ainsi, au lieu d'un Dieu, unique et parfait, il en reconnaît plusieurs, et quels dieux !

Le culte de la sainte Vierge, au contraire, nous montre un seul Dieu, infiniment élevé au-dessus de toutes ses créatures, lesquelles n'ont et ne peuvent avoir de mérite et de puissance qu'autant qu'il a bien voulu les rapprocher de son être infini, en sorte que toute leur gloire n'est qu'un reflet de sa gloire, de même que le culte que nous leur rendons se rapporte complétement à son culte.

Qu'était le paganisme encore? la corruption, et la corruption la plus détestable, la corruption sacrilége, une corruption de même nature que l'erreur d'où elle découlait. Aussi, que d'abominations dans les mystères du paganisme ! On ne peut se les rappeler seulement, sans reculer d'épouvante.

Il n'y a rien de semblable dans le culte de la sainte Vierge. Que de pureté, au contraire, non-seulement dans ce culte lui-même, mais dans tout ce qui en découle ! que de pureté, disons-nous, non-seulement dans les actions, mais encore dans les paroles, les pensées et les sentiments ! C'est là même, en quelque sorte, tout l'objet de culte, la pureté à honorer, la pureté à imiter ; la pureté à honorer, parce qu'elle vient de Dieu, la pureté à imiter, et à imiter en tout, parce que tout en nous doit se rapprocher de Dieu.

Nous avons donc eu raison de dire que, bien loin d'être un retour au paganisme, le culte de la sainte Vierge en est la ruine définitive, l'obstacle le plus invincible à son renouvellement, parce que, tout en satisfaisant le besoin que nous avons de nous rapprocher de la Divinité, il empêche les abus qui peuvent naître de ce rapprochement.

Dieu seul, dites-vous encore, peut être ainsi prié, ainsi honoré.

Les explications que nous venons de donner, ont répondu par avance à cette observation.

Comment prions-nous la sainte Vierge? Secondairement, en quelque sorte, ou plutôt c'est Dieu que nous prions en elle et par elle. Comment l'honorons-nous? Secondairement encore, ou plutôt, c'est Dieu lui-même que nous honorons en elle et par elle. Ignorer cela, douter de cela, c'est n'avoir aucune idée de ce qui se dit et se fait tous les jours, de ce qu'on a dit et fait soi-même bien des fois probablement. *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous...* Voyez-vous : nous ne nous prosternons aux pieds de Marie, que parce que le Seigneur est avec elle. Puis, nous ajoutons : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous...*, Entendez-vous : nous la prions de prier pour nous. Notre prière alors est encore une prière à Dieu lui-même, en la faisant appuyer de tout le crédit de sa sainte mère. Quoi de plus légitime que tout cela ! quoi de plus naturel, et j'ajouterai même de plus obligatoire ! Ce n'est point agir contre la volonté de Dieu, ce n'est point dérober quelque chose à sa gloire. Au contraire, c'est rehausser encore cette gloire extérieurement, c'est faire ce qu'il attend de notre dévouement et de notre reconnaissance.

Marie est-elle la Divinité, demandez-vous, pour exaucer ou même entendre les prières de tous les hommes.

Nous ne cessons de le répéter, bien loin d'attribuer à Marie la nature divine, dans le culte que nous lui rendons, nous reconnaissons, au contraire, par ce culte, que tout en elle, comme en nous, vient de Dieu, et que tout en elle, comme en nous, doit se rapporter à Dieu, bien loin d'être une idolâtrie, ce culte si touchant et si pur, nous empêche de retomber dans l'abîme de l'idolâtrie, ou nous avaient entraînés si profondément, avant l'établissement du christianisme, notre ignorance, notre faiblesse et les efforts incessants du démon.

Comment donc, demandez-vous, une créature peut-elle entendre seulement toutes les prières des hommes?

Parce que Dieu le veut. Contestez-vous à Dieu une telle puissance, ou, pour parler plus exactement, la délégation, la communication d'une telle puissance? Sur quoi donc, s'il vous plaît, serait fondée cette contestation? N'avons-nous pas mille exemples qui nous la rendent plausible, j'ai presque dit naturellement. Voyez un homme de génie, un Bossuet, par exemple. Que ne sait-il pas ! que ne voit-il pas, en quelque sorte? passé, présent, avenir, choses de la terre, choses du ciel, choses de l'enfer, tout est, pour ainsi dire en même temps sous ses yeux. Et vous ne voudriez pas que la Mère de Dieu élevée au-dessus de la région des ombres, plongée au sein des plus pures lumières, en communication la plus intime avec Celui pour qui la connaissance de toutes choses n'est que l'idée la plus simple, pût entendre la prière de tous les hommes?

Mais, dites-vous, comment peut-elle les exaucer?

Encore une fois, parce que Dieu le veut. Ou plutôt, ce n'est point elle-même qui les exauce, c'est Dieu, à qui elle les présente, sur notre demande. Refuserez-vous à celui qui, après avoir créé toutes choses de rien, a fait l'homme à son image, le pouvoir d'exaucer, en quelques points, la prière de cette créature privilégiée.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici ce que nous disons dans un autre ouvrage (*La femme chrétienne dans la société moderne*), sur cet important sujet.

« La foi nous enseigne que Marie est la

Mère de Dieu. Non pas que la créature ait donné naissance au Créateur, non pas que l'humble femme, ne possédant, pour elle-même, que cette vie d'un jour, ait engendré le Verbe éternellement existant; mais parce que le Fils de Dieu s'est incarné dans son sein. En effet, comme dans le Christ, l'humanité est étroitement unie à la Divinité, sous la direction d'une seule personne, qui est la personne divine, nous attribuons à cette personne ce qui, rigoureusement parlant, ne convient qu'à l'humanité, et nous disons, avec l'ange, que l'Emmanuel, ou le Dieu avec nous, est né de Marie, et, par conséquent, que Marie est sa Mère, comme nous disons qu'il a prié, qu'il a souffert et qu'il est mort. Or, ce titre de Mère de Dieu, justement donné à Marie, ne doit-il pas lui assurer notre vénération et nos hommages? Ne doit-il pas nous engager à lui exposer nos besoins, et nous donner la ferme confiance que nos demandes adressées à cette puissante protectrice seront toujours favorablement accueillies?

« Il entre dans les vues de la divine Providence que la vérité soit attaquée sur tous les points, afin que, sur tous les points aussi, la vérité soit défendue, et qu'elle s'affermisse même par les coups qu'on lui porte. Des attaques ont donc été dirigées contre l'habitude où sont les Chrétiens d'adresser aussi leurs prières à la Vierge Marie.

« La prière, dit-on, suppose une autorité souveraine, une puissance absolue. Or, Dieu seul possède cette autorité, cette puissance. Notre prière ne doit donc s'adresser qu'à Dieu.

« Sans doute, c'est à Dieu que doivent s'adresser, en dernier lieu, tous nos vœux, parce que lui seul peut les exaucer; mais ces demandes premières, si je puis m'exprimer ainsi, mais ces sollicitations pour qu'une créature puissante auprès de Dieu intercède en notre faveur, en quoi seraient-elles condamnables? Si nous ôtions à la Divinité la science infinie, la toute-puissance et ses autres attributs, pour les donner à Marie, nous ferions une usurpation sacrilége; mais, quand nous lui supposons seulement un grand crédit auprès de son Fils, notre conduite ne se trouve-t-elle pas conforme aux idées combinées de notre religion et de la nature? Or, c'est tout ce nous faisons dans les prières qui s'adressent à elle. Lorsque nous prions Dieu lui-même, nous lui demandons le pain matériel qui nourrit le corps et le pain de la parole divine qui nourrit l'intelligence; lorsque nous prions Marie, nous la conjurons seulement d'intercéder pour nous auprès de Dieu.

« Pour obtenir quelque grâce d'un roi de la terre, nous commençons ordinairement par solliciter la protection d'une personne en crédit auprès de lui; et, pour obtenir quelque grâce du Roi des rois, il nous serait défendu de solliciter d'abord la protection puissante de sa Mère? Quoi de plus inconséquent! N'est-ce pas à la recommandation de sa Mère que Jésus opéra son premier miracle, qui fut aussi un bienfait? Si Jésus et sa Mère étaient actuellement sur la terre devenue chrétienne, les hommes se prosterneraient en foule aux pieds de Marie; ils lui diraient tous avec l'accent du plus sincère attachement et de l'humilité la plus profonde : *Nous sommes indignes de paraître en la présence de votre Fils, qui est en même temps le Fils de Dieu. Nous nous trouvons cependant dans un dénûment absolu de toutes choses, daignez donc intercéder pour nous auprès de lui.* Quoi donc! parce qu'elle est élevée auprès du trône de Dieu, il nous serait défendu de nous prosterner à ses pieds? Depuis qu'elle est à la source de toutes les grâces, il nous serait défendu de les demander par son intercession.

« Je ne puis concevoir comment il se rencontre des Chrétiens qui désapprouvent l'habitude où nous sommes d'adresser aussi des prières à Marie. Il est bien difficile que ceux dont les paroles nous condamnent ne se condamnent pas eux-mêmes, quelquefois, par leur propre conduite. Je vois l'un d'eux, je suppose, gravement indisposé en ce moment; il tourne, en tous sens, sur sa couche dure et brûlante, son corps souffrant et débile, et il ne peut trouver une position un peu commode. Il désirerait ardemment goûter quelques instants de repos, et il ne trouve que l'insomnie. Pour jouir au moins du calme intérieur, il essaye d'avoir recours à la prière; mais les pointes aiguës de la douleur, le feu dévorant de la fièvre, le travail de tous ses membres souffrants, permettent, à peine, à son âme de se posséder elle-même. Il porte, de tous côtés, ses regards troublés. A ses pieds, il aperçoit une tendre mère dont les yeux humides de pleurs, et les lèvres doucement agitées indiquent clairement la pieuse occupation. La sérénité renaît un instant dans son âme et se reflète immédiatement sur son visage. Touché des attentions de la pieuse femme prosternée devant Dieu à son intention : *Vous avez raison, bonne et sainte mère!* s'écrie-t-il, *priez pour moi; car je ne puis prier moi-même.* Ce malade, c'est l'image fidèle de l'homme. Il est gisant sur cette terre, comme sur une couche de douleur. Son corps souffrant et débile se tourne en tous sens, et ne saurait rencontrer une position un peu commode. Il désirerait ardemment goûter quelques instants de repos, mais il ne trouve que l'agitation et l'insomnie. Pour jouir au moins du calme intérieur il essaye d'avoir recours à la prière; mais souvent les pointes aiguës de la douleur, le feu dévorant qui le consume, le travail de tous ses membres souffrants, mille autres raisons ne permettent pas à son âme de se posséder elle-même. Désespéré, il porte de tous côtés, ses regards troublés. Auprès du trône de Dieu, il aperçoit, en esprit, la Vierge Marie qui abaisse sur lui des regards de bienveillance; et il est coupable, parce que de son cœur attendri s'échappent ces paroles : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pendant le cours de cette triste*

vie, et à l'heure plus triste encore de la mort! »

Est-ce que les supplications de tant de malheureux, avez-vous dit enfin, ne troubleraient point le bonheur parfait dont vous prétendez qu'elle jouit dans le ciel.

De telles supplications adressées à Dieu en bien plus grand nombre, puisqu'il y en a qui ne sont adressées qu'à lui-même, et que celles qui s'adressent aux créatures élevées en gloire auprès de son trône, lui reviennent aussi en dernier lieu, ces supplications troublent-elles son bonheur? Non, me direz-vous; car ce bonheur est parfait, et rien ne saurait l'altérer. Il en est ainsi du bonheur de Marie, qui est de la même nature que celui de Dieu, autant que cela peut être, puisqu'il n'est qu'une participation à ce bonheur. Je vais même plus loin, et je dis que c'est peut-être dans les supplications attendrissantes de tous les enfants qu'elle a sur la terre, que c'est dans le moyen qu'elle a de les entendre et de les satisfaire qu'existe le plus grand bonheur de Marie dans le ciel, après celui toutefois de posséder Dieu. Cela se conçoit de la part de celle qui fut associée si intimement au grand mystère de la Rédemption des hommes; cela se conçoit de la part d'une mère, et surtout d'une mère aussi pure, aussi sainte, aussi dévouée que Marie.

Voyez ce qui se passe tous les jours sur la terre au milieu de nous. Quand une mère entend le cri de son enfant qui est sur le point de périr, comme elle vole à son secours! comme elle se dévoue pour le sauver! et, si elle peut réussir, son cœur n'éprouve-t-il pas alors une satisfaction plus grande peut-être que toutes celles qu'elle a goutées jusqu'ici? Ne se rappelle-t-elle pas avec je ne sais quel attendrissement délectable les cris poussés par son fils à l'heure du danger, les palpitations de son cœur maternel au même moment?

Et quand elle n'a pas réussi; me direz-vous.

Ah! c'est pour elle la plus grande affliction qu'elle puisse éprouver. Mais la dévouée et puissante Mère de Dieu et des hommes ne se trouve jamais dans ce cas, elle est toujours sûre de réussir.

Pourtant, me direz-vous, bien des prières lui sont adressées sans être exaucées jamais.

Oui, des prières mauvaises; et alors son cœur maternel n'en saurait être contristé; car de telles prières, c'est le mal, et la répulsion du mal ne peut lui déplaire, puisque c'est l'accomplissement de la justice.

Quant aux bonnes prières, adressées au Seigneur, par l'entremise de sa divine Mère, elles sont toujours exaucées et ne peuvent manquer de l'être : une mère a tant d'empire sur le cœur de son fils, et j'ajouterai : une telle mère sur le cœur d'un tel fils. De là les paroles si remarquables de saint Bernard : —Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, s'écrie-t-il, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné : *Memento, o piissima Virgo Maria, nunquam auditum a sæculo, quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia esse derelictum.*

Si nos prières à Marie, faites comme elles doivent l'être, ne sont pas toujours exaucées dans le sens que nous entendons, elles le sont d'une manière plus excellente et plus avantageuse pour nous. Et il y a encore là la source d'une grande satisfaction pour son cœur maternel. Quel bonheur pour elle, en effet, quand, après avoir conduit ses plus dévoués serviteurs par les sentiers de douleur et d'opprobre qu'elle-même a suivis, pendant son séjour sur la terre, elle les introduit dans le ciel, au sein même du bonheur et de la gloire.

C'est ce dont elle les prévient elle-même par avance, comme l'exprime si bien, en termes non moins touchants que simples, le livre *Imitation de la sainte Vierge* (l. IV, chap. 9), que j'ai cité au commencement de cet article :

« Mon fils, dans toutes les situations fâcheuses où vous pouvez vous trouver, appelez-moi à votre secours, et j'intercéderai pour vous.

« Quoi que ce soit que vous souhaitiez, si ce que vous souhaitez n'est point contraire à la gloire de Dieu et à votre salut, je serai toujours disposée à vous écouter.

« Ne me demandez jamais rien qu'en désirant toutefois que la volonté de Dieu s'accomplise, une prière que vous me ferez dans cette disposition, ne sera jamais sans quelque fruit.

« Il est des Chrétiens qui me prient de leur obtenir ce qu'ils savent bien n'être pas selon la volonté de Dieu : doivent-ils s'attendre à être exaucés? D'autres ne pensent à m'invoquer que lorsqu'il s'agit des biens de la terre; ils sont d'ailleurs dans une parfaite indifférence pour les biens de la grâce.

« Si je prie pour eux, ce n'est pas pour leur obtenir ce qu'ils demandent, et qui leur serait nuisible, mais ce qu'ils ne pensent point à demander, et qui leur serait utile.

« Je demande pour eux des afflictions qui, les détachant de la terre, les fassent penser au ciel. Des grâces de conversion et de salut, des grâces pour croître en vertu, en mérite, voilà ce qu'il faut avant toute chose me demander, j'écoute toujours favorablement de telles prières.

« Je ne demande des biens temporels pour ceux qui m'invoquent, qu'autant que j'y vois pour eux un solide avantage. Le gain d'un procès, une récolte abondante, seraient quelquefois très-funestes à celui qui me prie de les lui obtenir. Quand on est dans la prospérité, on ne pense guère à l'éternité.

« Bien des malades me demandent de leur obtenir leur guérison; pour qui néanmoins je ne demande à Dieu que les grâces qui sont nécessaires dans le temps de la maladie.

« Je ne suis pas de ces mères que leur tendresse aveugle et empêche de procurer

le vrai bien de leurs enfants : ma tendresse pour vous, mon fils, ne saurait me séduire.

« Je n'intercède pour vous auprès de Jésus, que pour en obtenir ce qui vous est le plus utile pour ce monde et pour l'autre.

« Dans cette persuasion, recourez avec confiance à ma protection ; recourez-y dans toutes vos peines, de quelque nature qu'elles soient. Et comme ces peines sont fréquentes, que mon nom soit, après celui de Jésus, sans cesse sur vos lèvres ; qu'il soit, après celui de Jésus, profondément gravé dans votre cœur. »

VOCATION.

Objection. — C'est le prêtre qui fait les vocations, et il dit que cela vient de Dieu. Ne voyez-vous pas que c'est sa parole, sans cesse répétée à l'enfant, qui conduit les uns au séminaire, les autres dans un couvent...

—

Réponse. — Achevez donc ! Et ceux qui embrassent l'état militaire, ou qui prennent d'autres positions semblables, est-ce le prêtre qui les conduit ?

Non, ce n'est pas la parole du prêtre qui fait les vocations, ce sont les aptitudes, les goûts, Dieu, par conséquent, dirons-nous avec raison, puisque c'est lui qui donne à chacun une aptitude et des goûts différents.

Il est vrai que la vocation se révèle tard quelquefois, que nous nous arrêtons tout à coup sur la voie dans laquelle nous paraissions marcher avec plaisir et succès, pour entrer dans une voie tout opposée. Cela ne vient jamais ou presque jamais du prêtre ; mais plutôt de Dieu lui-même, qui parle alors médiatement ou immédiatement au cœur, tantôt par un de ces grands événements qui éveillent l'attention publique, tantôt par la voix secrète, mais non moins puissante de sa grâce.

Il est vrai encore que l'homme manque quelquefois complétement sa vocation ; qu'il en embrasse une toute différente de celle qu'il devait suivre. Cela vient encore moins du prêtre. C'est son aveuglement qui en est la cause, ou c'est du moins l'aveuglement de ses guides temporels qui leur ont été donnés aussi pour le conduire, et qui ne lui servent souvent qu'à l'égarer.

Il y en a qui s'imaginent que, quand le prêtre a remarqué un excellent sujet, appartenant surtout à une famille riche et honnête, il se dit intérieurement : « Il faut que je m'en empare ! » et que, fondant sur lui, comme l'aigle sur sa proie, il le conduit, bon gré mal gré, au séminaire ou dans un couvent. Quelle absurdité ! Ne voyez-vous pas qu'au lieu de servir Dieu, ce serait l'offenser gravement ? que sous prétexte de servir les intérêts de la religion et de toutes les vertus qui en découlent, comme la justice et la charité, ce serait commencer par les méconnaître complétement. Croyez-le donc bien : en cela, le prêtre ne fait que ce qu'il peut et doit faire. Il éclaire, dirige, éprouve. Il éprouve longtemps quelquefois, pendant des années entières, et ce n'est qu'après s'être bien convaincu que telle ou telle vocation est véritable qu'il n'hésite point à dire : « Allez, mon enfant, c'est bien Dieu qui vous appelle ! » Est-ce là faire des vocations ?

C'est le prêtre qui fait les vocations ! dites-vous.

Savez-vous bien ce dont vous l'accusez, en parlant ainsi ? Faire des vocations, ce serait voler des âmes, se mettre à la place de Dieu, ou plutôt en opposition avec Dieu. Et le prêtre ferait cela ? et il le ferait pour mieux remplir son devoir, pour être plus agréable à Dieu ? Vous le supposez alors aussi aveugle que coupable.

C'est le prêtre qui fait les vocations.

Pouvez-vous me dire quel prêtre a fait la vocation des apôtres, quand ils ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ ? Quel prêtre a fait la vocation de Paul, quand, terrassé sur le chemin de Damas, il s'écria subitement changé : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Quel prêtre a fait la vocation de Marie d'Egypte, quand, du sein de la prostitution, elle se sentit entraînée comme irrésistiblement dans le désert, où elle passa sa vie entière dans la méditation des années éternelles ?

C'était ainsi autrefois, me direz-vous.

Mais il en a toujours été ainsi, et il en est encore aujourd'hui à peu près de même. Pourriez-vous me dire quelle voix humaine a retiré un Augustin du double abîme des erreurs et des passions, pour en faire une des plus belles lumières du christianisme ? Quelle voix humaine a fait sortir Ignace de la carrière militaire, pour qu'il devînt le chef de cette milice sainte qui combat, avec tant de courage et de succès, depuis trois cents ans, pour la gloire de Dieu et de sa religion ? Quelle voix humaine a fait sortir un Lacordaire du barreau français, pour l'élever au sacerdoce, et restaurer par lui l'un des ordres religieux qui ont rendu le plus de services à l'Eglise ? Quelle voix a fait sortir, de la magistrature française, un Ravignan, pour en faire un Jésuite, l'un des prédicateurs les plus éloquents du siècle ? Quelle voix encore a retiré du judaïsme, du milieu des plaisirs de ce monde, un Hermann, pour le faire entrer dans l'un des ordres les plus sévères de la religion catholique ?

Les vocations ne sont pas toujours aussi éclatantes et aussi publiques. Mais combien ne sont ni moins extraordinaires en soi, ni moins divines, pour rester inconnues ou à peu près ? C'est une semence imperceptible d'abord ; elle grossit, se développe et produit enfin ses fruits, dont on reconnaîtra tôt ou tard l'excellence, sinon dans le temps, du moins dans l'éternité.

Voici, à ce propos, un récit bien touchant que nous trouvons dans l'*Ami des familles*, de Valence.

« Il y a quelques jours, » dit Louis Veuillot, « M. le curé de Saint-Maurice d'Angers vit entrer chez lui un paysan de Genêt, son ancienne paroisse. C'était un homme fort vigoureux, qui n'avait pas trente ans. Sa figure annonçait la bonté, la droiture et la piété.

— « C'est toi, Pierre, » s'écria M. le curé tout joyeux de le voir. « Comment va-t-on au Genêt? Les récoltes s'annoncent-elles bien? Ta famille est-elle en bonne santé?... Mais tu as l'air bien grave, mon garçon?

— « Ah! monsieur le curé, » dit le paysan, avec un certain embarras, « c'est que je fais une grande entreprise. Je m'en vais à la Trappe, qui est par delà le Mans, sur le chemin de Paris.

— « Tu vas à la Trappe!

— « Mon Dieu, oui. Vous nous disiez si souvent qu'on n'en pouvait trop faire pour le bon Dieu, à la fin, je me suis décidé de tout quitter pour lui.

— « Mais tu étais bien nécessaire à ta mère. C'est une pauvre veuve, et la métairie est lourde chez vous.

— « C'est pourquoi je ne me suis point hâté, monsieur le curé. Il y a plus de dix ans que ça me *tonne* dans le cœur de me faire moine. J'attendais que mon petit frère Jean eût passé à la conscription. Il a tiré un bon numéro, et le voilà libre. J'ai pensé que je pouvais m'en aller.

— « Ta bonne femme de mère dont tu étais l'appui, comment lui as-tu fait prendre cela?

— « Ah! monsieur le curé, j'en ai encore le cœur en sang... Non, j'ai cru que je n'en viendrais jamais au bout. Elle me soupçonnait un dessein que je ne voulais pas dire. L'hiver, au coin du feu, que nous étions là, elle à filer, moi à penser, souvent son fuseau s'arrêtait. Elle me regardait, j'ouvrais la bouche, pas possible! mes genoux frémissaient, mes lèvres tremblaient, mon cœur me glaçait le reste du corps, et la parole manquait dans ma bouche. Je faisais compassion à ma mère. *Pierre*, me dit-elle, *holà! mon fils, si tout ne t'agrée pas, dis-le moi. Veux-tu t'établir à ton ménage? Nous ne sommes pas riches, mais nous avons bon renom. Ton père a vécu et est mort comme un saint, et toute famille honnête du pays estimera notre alliance.* — Plus ma mère me pressait, et plus je craignais de lui avouer que je pensais bien à autre chose, et que je voulais m'en aller moine. Enfin, l'autre soir, ma mère nous ayant réunis pour ouvrir en famille le mois de la bonne Vierge, resta en prières, seule avec moi, les autres étant partis. Il me passa dans l'idée que c'était le moment, et ma pensée m'échappa tout d'un coup. — *Ma mère*, lui dis-je, *si vous le permettez, je vais à la Trappe, je vais prier pour vous et faire pénitence.* — Ah! mon Dieu, quand on pense qu'il faut dire des choses comme ça!

« Ma mère resta un moment à tressaillir, là, sous mes yeux, sans parler et comme sans respirer; puis, demeurant à genoux, et les yeux tournés vers le ciel, tranquille : *Pierre*, dit-elle, *le bon Dieu est ton premier père, la religion ta première mère; ils passent avant moi. Vas-y, puisqu'ils t'appellent dans ton cœur. Si je t'arrêtais un quart d'heure, quand il s'agit de la perfection de ton âme, j'en mourrais de chagrin. Tu m'as bien aimée, et bien assistée, je t'en bénis.* Elle ramena ses yeux sur l'image de la bonne Vierge et se remit à prier. Je n'en pouvais plus, monsieur le curé. Je sortis pour respirer quasi plus à l'aise. Mais c'était l'heure que l'on rentrait le bétail, et voilà que mes bœufs, qui marchaient leur allure, viennent à moi et se mettent à me regarder, comme s'ils m'avaient dit : *Notre maître, pourquoi t'en vas-tu?* Je me sauvai dans les champs, sans pouvoir échapper à ma peine. Il n'était pas jusqu'aux arbres que j'avais plantés et taillés, jusqu'à la terre que j'avais ensemencée, qui voulaient comme mes pauvres bœufs m'arrêter au pays... Sainte Vierge! que notre cœur a donc de racines ici-bas! Je me jetai à genoux, je priai, je pris mon crucifix, et je lui demandai secours, car le courage allait me manquer. Là, regardant Notre-Seigneur en croix, il vint en honte d'être si lâche, et ce fut fini. Je n'ai pas couché au logis. Je ne voulais plus revoir ce qui m'avait ébranlé; et le matin, avant le jour, je suis parti. J'ai passé par notre paroisse, comme on y disait la première Messe, ça m'a tout remis le calme au cœur; et me voilà, pour vous dire adieu et bien merci des bons sentiments que vous m'avez donnés dans ma jeunesse.

— « C'est bien, mon cher enfant, » dit le curé; « tu obéis au bon Dieu. Mais pourquoi as-tu préféré la Trappe de Mortagne, qui est si éloignée de ton village, quand tu avais tout proche la Trappe de Bellefontaine?

— « J'ai pensé cela souvent, monsieur le curé, c'eût été plus commode, comme vous dites. Mais, voyez-vous, j'ai fait l'expérience que je suis lâche à l'amitié. Si une fois sous le capuchon, nos gens étaient venus me voir en pleurant, y aurais-je tenu? J'étais dans le cas de jeter la robe, et tout pour le moins d'avoir longtemps le cœur tracassé. Or, quand on se donne au service du bon Dieu, m'est avis qu'il faut s'y mettre joyeux et s'y tenir content. Vaut-il pas mieux prendre tout de suite au plus dur, pour persévérer davantage.

— « En effet, mon ami, » observa le curé, « c'est à la persévérance qu'il faut tendre. Tu es jeune et fort, et dans les austérités de la Trappe, la vie pourra te sembler longue!

— « Ah! monsieur le curé, pour ça c'est plus tôt fini qu'on n'a coutume d'y penser; et on ne tarde guère à être au bout. Tout nous dit dans ce monde que la vie est courte. L'autre semaine, je faisais la pêche d'un étang. Il était large, profond, un amas d'eaux terrible; enfin, vous le savez, l'étang des Deux-Ormeaux. Eh bien! quand nous avons enlevé l'écluse et que ça s'est mis à courir, en un rien de temps, toute cette eau a disparu; et je me suis dit : Voilà comme la vie de ce monde court et s'écoule pour aller s'engloutir dans l'éternité du bon Dieu, qui nous regarde immobile, comme je suis là sur le bord de cet étang. Et puis, monsieur le curé, à la course ou pas à pas, on vient tout de même à son

heure dernière. Vous nous le disiez bien. Et alors, qu'est-ce qui peut donner du renfort à l'âme que d'avoir fait pour le bon Dieu tout ce qu'on a pu faire? Voilà ce qui me pousse à la pénitence. Par ainsi, adieu, mon père, bénissez-moi; l'eau coule, la vie s'en va, j'ai hâte de porter quelque chose au bon Dieu.

« Le curé bénit Pierre, le vit partir et se mit en prières; et, lorsqu'il eut prié, il écrivit ce qu'avait dit le paysan pour se souvenir et repaître son cœur des œuvres de Dieu dans les âmes qu'il s'est choisies. »

Nous avons là, à peu près, ce qui se passe dans toute vocation religieuse. Trouvez-vous que l'action du prêtre y soit excessive, qu'il se mette à la place de Dieu, qu'il néglige les intérêts qu'il est obligé de sauvegarder, et, pour tout dire en un mot, qu'il fasse autre chose que ce qu'il doit faire? Non assurément; et de là vous conclurez combien sont injustes les reproches qu'on lui adresse quelquefois à cette occasion, reproches que, par une injustice plus grande encore, on fait retomber sur la religion elle-même. Mais racontons encore, avant de clore cet article, l'entrée dans la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres d'une jeune fille, noble de naissance, plus noble encore de sentiments.

« Vous apprendrez sans doute avec un vif intérêt, » écrit-on à ce propos au *Messager de l'Ouest*, « que la congrégation continue à prospérer au de-là de toute attente : sa fondation remonte à peine à dix-sept années, et déjà elle compte plus de sept mille sœurs!

« Ce progrès, qui n'a été surpassé que dans les premiers siècles de l'Eglise et au commencement du moyen âge, démontre évidemment la protection d'en haut : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.* VIII, 19.) Quel sujet de consolation pour les Catholiques, quel honneur pour la France, pour notre chère Bretagne qui a donné ce nouvel élan à la pratique de la charité!

« La France n'est pas, du reste, la seule contrée qui fournisse des sujets aux Petites-Sœurs; il y a peu de mois, une jeune fille appartenant à une famille distinguée de la Belgique, Mademoiselle Robiano, fille du comte Robiano, sollicita avec tant d'instance son père de lui permettre d'entrer dans l'ordre qu'il la conduisit lui-même au noviciat. A leur arrivée à la Tour, les novices étaient, pour la plupart, occupées à délayer et à pétrir avec leurs mains de la terre fraîche, destinée à la fabrication des tuiles. *Comment pourras-tu, ma chère enfant*, dit le père, *te faire à des travaux si durs, si désagréables, qui sont si opposés à tes habitudes, à ton éducation? — Je n'ai qu'un regret*, répondit la jeune patricienne, *c'est de ne pouvoir, à l'instant même, être admise à partager les occupations de ces bonnes filles, et de ne pouvoir encore les appeler mes sœurs.* — Le père qui, d'ailleurs, est un fervent Catholique, ne s'opposa plus à la vocation de son enfant, qui entra immédiatement au noviciat. »

On voit par là d'où viennent ces vocations qui se révèlent, extraordinairement quelquefois, dans les plus riches familles comme dans les plus pauvres. Non, elles ne viennent pas du prêtre, je vous l'ait déjà dit; car, s'il en était ainsi; elles ne seraient point écoutées et suivies avec autant de docilité. Elles descendent de plus haut, elles viennent de Dieu lui-même; et voilà pourquoi celui à qui elles s'adressent répond presque toujours, comme Samuel à Héli : *Me voici, car vous m'avez appelé* « *Ecce ego, quia vocasti me* »(*I Reg.* III, 6.); ou bien au Seigneur lui-même : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute :* « *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* » (*Ibid*, 10.)

VŒUX.

Objections. — Pourquoi donc des vœux? — Il me semble que l'homme n'a pas le droit d'enchaîner la liberté que Dieu lui a donnée. — Se lier pour un acte en particulier, pour quelques jours, passe encore, mais pour des années entières, pour toute sa vie, quelle présomption et quelle imprudence de la part d'un être qui ne veut plus le soir, la plupart du temps, ce qu'il voulait le matin!

—

Réponse. — On appelle vœu toute promesse faite à Dieu d'une chose à laquelle on n'est point d'ailleurs obligé.

Pourquoi donc des vœux, nous demande-t-on?

Pourquoi! Mais pour Dieu lui-même. Ce sera quelquefois par reconnaissance pour tous ses bienfaits en général, et spécialement pour un bienfait reçu de lui dans une circonstance particulière. C'est ainsi que revenu d'une longue défaillance où on l'avait cru mort, Louis IX fit vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte, et d'employer ses armes à la délivrance des Chrétiens d'Orient. Combien de vœux ont été faits, sinon dans des circonstances semblables, du moins pour le même motif, je veux dire la reconnaissance. Les hommes ne le voient pas toujours, mais Dieu le sait, et cela suffit. « Où va ce jeune homme? Où va cette jeune fille? » se demande-t-on quelquefois. Où ils vont? Où les appelle la reconnaissance. Peuvent-ils avoir un meilleur guide?

Vous allez me dire sans doute que Dieu n'a pas besoin de notre reconnaissance.

C'est vrai, mais nous avons besoin, nous, de la lui témoigner. C'est l'ordre d'ailleurs. Et depuis quand la supériorité du bienfaiteur dispense-t-elle l'obligé de lui témoigner sa reconnaissance? N'en doit-il pas résulter, au contraire, une obligation plus rigoureuse.

Ce n'est pas toujours la reconnaissance envers Dieu qui nous guide dans l'émission de nos vœux, c'est aussi la considération de ses perfections, le désir de lui plaire, et de nous assurer les récompesnes qu'il promet à

ses fidèles serviteurs. Que Dieu est grand! se dit-on quelquefois, dans le feu de la méditation, qu'il est saint, puissant, généreux! Qu'il nous promet de magnifiques récompenses en cette vie et en l'autre! je veux faire, pour lui être agréable, telle chose à laquelle je ne suis point obligé pourtant; je veux même me donner à lui entièrement. De là encore, je ne dirai pas nos vœux, car l'Eglise, dans sa sagesse, exige de ses faibles enfants de plus mûres et plus sérieuses réflexions, mais du moins le principe, et, en quelque sorte, le germe de nos vœux.

Vous allez me dire encore ici peut-être, que Dieu ne saurait guère être touché d'un tel dévouement.

Impiété! folie! Impiété, car ce serait détruire toute religion; folie, car ce serait dire que le plus parfait des ouvriers, le Créateur de toutes choses, ne s'occupe en aucune manière de ses créatures, et même du chef-d'œuvre de la création terrestre

Pourquoi des vœux? Pour Dieu avant tout, ai-je déjà répondu, puisque c'est à lui qu'ils sont faits; mais c'est en même temps pour la société dont nous faisons partie, et à laquelle le Seigneur veut ordinairement que nous appliquions les fruits du zèle dont nous brûlons pour lui. Qui ne le sait? qui ne le voit de ses yeux? qui n'en a, à chaque instant, les preuves les plus touchantes. Ce religieux que je vois s'enfermer dans un bagne pour réhabiliter, s'il est possible, une partie si profondément déchue de l'humanité, ou bien quitter sa patrie pour aller évangéliser, c'est-à-dire appeler à la vertu et au bonheur de pauvres sauvages qu'il ne connaît point, dont il n'attend guère, en échange des biens de tout genre qu'il leur apporte, que l'ingratitude, la haine, de mauvais traitements, la mort peut-être; cette sœur de Charité que je vois s'enfermer dans une école pour soigner avec une douceur et une patience plus que maternelles des enfants sales et méchants, qui la maudiront peut-être au moment même où elle les bénira, ou bien dans un hôpital où elle ne voit que plaies dégoûtantes, où elle n'entend que plaintes et gémissements, où elle est continuellement exposée à gagner les maladies qu'elle soigne, si ce n'est même la mort, que font-ils? — Ils cherchent à s'assurer le ciel, me direz-vous. — Sans doute, mais savez-vous pourquoi ils ne suivent pas la voie ordinaire, pourquoi ils ont une conduite si pure, si désintéressée, si héroïque quelquefois? C'est qu'ils accomplissent un vœu.

On voit par là combien peu sont fondées les déclamations de ceux qui nous disent quelquefois, quand ils voient un religieux ou une religieuse faire leurs vœux: « Encore de bons sujets perdus désormais pour la société! » Dites plutôt, qu'ils sont gagnés à la société; car, sans cela, qu'auraient-ils fait dans le monde, je vous prie. Ils auraient suffi à leurs propres besoins, et encore difficilement peut-être. Actuellement, ils ne s'appartiennent plus, ils sont à Dieu et à l'humanité. Est-il une œuvre difficile ou répugnante qu'ils n'embrassent avec amour, qu'ils ne poursuivent avec courage? Ils font partie de la milice sainte engagée, sous les étendards de la religion, au service de la société, et, comme l'autre milice, ils sont à elle désormais à la vie et à la mort.

Pourquoi des vœux? Mais pour l'homme lui-même, pour son perfectionnement, pour son bonheur même, non-seulement en l'autre vie, ce qui est incontestable, mais en celle-ci. Car, malgré son renoncement aux plaisirs charnels, malgré son dépouillement de toutes choses, malgré sa soumission la plus complète au joug de l'autorité, ou plutôt à cause de cela il goûte un bonheur calme et pur, un bonheur solide et durable, inconnu, la plupart du temps, à ceux qui se trouvent dans une position différente.

— Il me semble, dites-vous, que l'homme n'a pas le droit d'enchaîner la liberté que Dieu lui a donnée.

L'homme n'aurait pas le droit, prétendez-vous, d'enchaîner par des vœux la liberté que Dieu lui a donnée! Pourquoi donc tant de vœux partout et toujours? Car vous ne l'ignorez pas, il y en a eu sous l'ancienne loi comme sous la nouvelle; nous en voyons jusque dans les ténèbres du paganisme, au milieu desquelles nous apparaissent toujours quelques lueurs de l'indestructible vérité.

Les promesses que nous faisons à nos semblables n'enchaînent pas moins notre liberté que celles que nous faisons à Dieu. Or, personne ne nie ni ne peut songer à nier que nous ayons le droit d'en faire à nos semblables. C'est un besoin de notre nature, c'est une nécessité des relations qui nous attachent les uns aux autres. Nous le pratiquons tous ce droit, et même formellement. Nous devons donc avoir le même droit à l'égard de Dieu, quelque restriction qu'il en résulte pour notre liberté.

Je dis restriction, car il ne faut pas s'imaginer que celui qui a fait des vœux, même perpétuels, ait, à proprement parler, enchaîné sa liberté, qu'il soit un esclave, un automate, bien loin de là. Voyez-le plutôt. Quand il sent le besoin d'élever son esprit et son cœur vers Dieu, de travailler à son avancement spirituel, de pratiquer la charité à l'égard du prochain, ne le fait-il pas? Malgré ses vœux, ou plutôt à cause de ses vœux qui, le liant à d'autres lui-mêmes, multiplient ses forces à l'infini, n'a-t-il pas pour cela une facilité que d'autres n'auront pas? La pensée vient à un Jésuite d'aller donner une mission dans nos bagnes. La chose paraissait impraticable. Il la fait cependant avec une promptitude et un succès inattendus. Croyez-vous qu'il en fût venu à bout, s'il n'eût pas été Jésuite, c'est-à-dire s'il n'eût pas fait ces vœux qui enchaînent, prétendez-vous, notre liberté?

Il n'a pas du moins une liberté complète.

Qui donc en a une telle en ce monde? Les enfants, les parents, les serviteurs, les maîtres, les soldats, le capitaine, tous sont liés ici-bas les uns à l'égard des autres, naturelle-

ment, nécessairement liés ; tous ajoutent encore à ces liens naturels et nécessaires d'autres liens volontaires. Qui ne le voit ? Qui ne le comprend ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit, en propres termes, à ses disciples, que celui qui voudrait être le premier parmi eux serait le serviteur des autres. — *Qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus.* (*Matth.* xx, 27.) Aussi le souverain Pontife, successeur de Pierre, chef visible de l'Eglise, prend-il pour premier titre celui de *Serviteur des serviteurs de Dieu : « Servus servorum Dei. »*

Les vœux restreignent encore notre liberté déjà si restreinte, objectez-vous.

Soit ; mais si cela est permis, très-légitimement permis, comme nous venons de le reconnaître, si cela est utile, souverainement utile même, comme nous l'avons montré plus haut, pourquoi ne le ferions-nous pas ?

Les vœux restreignent encore notre liberté déjà si restreinte.

Oui, pour le bien ou pour un plus grand bien. Quel inconvénient trouvez-vous à cela ? Au lieu d'abaisser notre liberté, n'est-ce pas l'élever, au contraire, en la rapprochant de la liberté angélique, et même de la liberté divine ? Par les vœux, par ceux principalement qui sont d'usage en religion, je veux dire par les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, que fait l'homme ? Il brise ou relâche considérablement du moins les liens des passions, il met de côté, autant que possible, les embarras du siècle. Il devient donc plus libre, en réalité, qu'il n'était auparavant, comme celui dont on vient de briser ou de relâcher les chaînes, qu'on a débarrassé en tout ou en partie du moins du lourd fardeau qu'il était obligé de porter. Ecoutez le religieux, il vous parlera presque toujours dans ce sens : et sa conduite habituelle vous montrera qu'il parle bien sincèrement. On dirait que son âme a commencé déjà à laisser de côté le fardeau des sens et à briser les liens terrestres qui ne le feront plus gémir, quand il lui sera donné de voir, d'aimer et de louer Dieu, au jour si désiré de l'éternité.

Moraris, heu ! nimis diu
Moraris, optatus dies :
Ut te fruamur, noxii
Linquenda moles corporis.
His cum soluta vinculis
Mens evolarit, o Deus,
Videre te, laudare te,
Amare te non desinet.

(*Hymn. Dominic. ad Vesperas.*)

Se lier pour un acte en particulier, pour quelques jours, passe encore, nous disent certaines personnes, mais pour des années entières, pour toute sa vie, quelle présomption et quelle imprudence de la part d'un être qui ne veut plus le soir, la plupart du temps, ce qu'il voulait le matin.

Si faire des vœux est un droit pour l'homme, droit fondé sur la nature comme sur la religion, ainsi que nous l'avons établi, pourquoi l'homme n'en userait-il pas de la manière qu'il l'entend ? C'est-à-dire pourquoi ne ferait-il pas des vœux pour plusieurs années, et même pour sa vie entière, aussi bien que pour un acte en particulier, ou pour quelques jours ? Il y a droit, ou non. S'il y a droit, ce n'est point à vous qu'il appartient de le restreindre, à vous surtout qui ne cessez de proclamer la liberté de l'homme, et qui nous la vantez même outre mesure. Ce serait une singulière liberté que celle qui nous obligerait à l'exercer complétement sans qu'il nous fut permis d'en restreindre l'usage, si ce n'est pour un temps très-limité.

Si faire des vœux est un bien, si c'est pour la gloire de Dieu, le bonheur de la société, la sanctification de l'homme, ainsi que nous l'avons encore établi, pourquoi restreindre ce bien ? Pourquoi ne pas lui laisser toute l'étendue que chacun veut et peut lui donner ?

Mais, nous direz-vous, c'est précisément là la considération qui nous détermine dans notre opinion. Nous pensons que l'homme ne doit pas faire des vœux pour un temps considérable, et surtout pour toute sa vie, parce qu'il ne pourrait pas les garder.

Il ne pourrait pas les garder, dites-vous ? Alors, changez donc la nature de l'homme, ses désirs les plus irrésistibles ! détruisez donc la société de fond en comble ! Que faisons-nous, en effet, chaque jour, tous tant que nous sommes, que voulons-nous, que demande le bonheur de la société, sa gloire, son existence même, si ce ne sont des promesses en tout et pour tout, des promesses, non pas de courte durée, mais pour un temps considérable, pour la vie entière, bien souvent ? Voyez le militaire ! quand il s'engage, ne fait-il pas une promesse pour plusieurs années ? L'instituteur, le professeur, d'autres encore, ne prennent-ils pas un engagement analogue ? Quand l'homme et la femme s'engagent dans les liens du mariage, ne se font-ils pas réciproquement la promesse d'être toujours l'un à l'autre. C'est aussi, en quelque sorte, un vœu perpétuel qui est fait, non pas au Créateur mais à la créature, sous les yeux du Créateur.

Tout cela est bien différent, me direz-vous.

Sans doute, mais la grande différence me semble tout à l'appui de mon opinion.

Quand un jeune homme s'engage, par exemple. Qu'est-ce qui le détermine, la plupart du temps ? Un coup de tête, moins que cela, un coup de vin. Combien de temps est-il à prendre sa détermination définitive ? Quelques jours, ou même simplement quelques heures. Quand un homme et une femme se marient, qu'est-ce qui les détermine la plupart du temps à cet acte si important de la vie ? Quelques pièces de monnaie, une étendue plus ou moins grande de poussière, une passion aveugle, le caprice d'un instant. Combien sont-ils à prendre leur détermination définitive ? Quelques mois, ou même simplement quelques jours.

Pour les vœux, pour les vœux perpétuels surtout, et principalement encore pour les

vœux qu'on fait en religion, c'est tout autre chose. Ce qui porte à ces vœux, c'est évidemment la chose la plus respectable qu'il y ait au monde, c'est l'amour de Dieu et du prochain, le désir de travailler plus sérieusement, plus efficacement, à la sanctification de son âme. La détermination à peu près arrêtée, que d'épreuves multipliées, longues, sérieuses, saintes, avant qu'elle devienne définitive!

Ce n'est pas toujours ainsi que les choses se passent, me direz-vous. Ce sont les parents, les prêtres surtout, qui inspirent les vœux et les font prononcer. De là de grands malheurs.

C'est là l'exception, l'abus de la chose, et non la chose. Or, vous n'ignorez pas que c'est en elle-même, et non par l'abus qu'en font les hommes, qu'il faut juger une chose, quelle qu'elle soit. Ne retrouve-t-on pas absolument le même abus dans les promesses dont nous venons de parler. Quand un jeune homme s'engage, par exemple, est-ce bien de lui-même qu'en vient le désir? N'est-ce pas plutôt d'un camarade qu'il veut imiter, d'un père qui n'est pas fâché de voir son fils embrasser la même carrière que lui, d'une famille dont il est le désespoir et dont il menace de devenir la honte? Quand des jeunes gens se marient, d'où leur en vient le désir? ou plutôt, car le mal consiste ici à peser d'un trop grand poids sur la volonté, et non à donner de salutaires avis qui, en cette circonstance, pas plus que pour les vœux, ne peuvent être hors de propos, d'où vient la détermination définitive? N'est-ce pas souvent de parents aveugles qui ne songent qu'à contenter leurs intérêts ou leurs caprices, sans s'inquiéter de l'avenir de leurs enfants? De là aussi de très-grands malheurs, des malheurs plus nombreux et plus irréparables encore que pour les vœux prononcés sans volonté propre, ou du moins sans une volonté suffisamment déterminée.

Ajoutons encore que les promesses faites aux créatures le sont à des êtres imparfaits, changeants, incapables souvent de tenir la parole qu'ils nous ont donnée de leur côté, tandis que les promesses faites au Créateur, le sont à l'être parfait, immuable, dont l'inépuisable générosité nous donnera beaucoup plus que nous ne sommes en droit d'attendre; et, de tout cela concluons que, si vous regardez comme légitimes et bonnes les promesses dont nous avons parlé plus haut, quelle qu'en soit la durée, à plus forte raison devez-vous regarder comme légitimes et bonnes les promesses faites à Dieu, quelle qu'en soit aussi la durée.

Quelle présomption et quelle imprudence, avez-vous dit encore, de la part d'un être qui ne veut plus le soir, la plupart du temps, ce qu'il voulait le matin!

Il n'y a nulle présomption de sa part, puisqu'il attend tout, au contraire, de la puissance et de la bonté de Dieu. Il n'y a nulle imprudence non plus, puisqu'il a pris toutes les précautions imaginables, puisqu'il ne s'engage que dans la voie qui lui a été tracée, voie sainte dans laquelle tant d'autres ont marché avant lui, et marchent encore en même temps que lui! Puisqu'il n'y marche lui-même qu'environné des secours de tout genre dont il peut avoir besoin. Aussi l'expérience de chaque jour prouve-t-elle qu'il n'a été ni présomptueux ni imprudent.

Quant à ce que vous dites, que l'homme ne veut plus le soir, la plupart du temps, ce qu'il voulait le matin.

C'est une exagération, et même une grande exagération. Beaucoup le disent, je le sais, mais par figure : c'est une hyberbole, et non une manière rigoureuse de s'exprimer.

En tous cas, cela ne serait vrai que d'un petit nombre de personnes, et pour certaines choses de peu d'importance seulement.

Dites-moi donc, cette inconstance si grande, cette incroyable versatilité de l'homme, vous empêche-t-elle de reconnaître la légitimité et l'utilité de ses promesses à l'égard des autres hommes, quelles qu'en soient l'étendue et la durée, pourquoi donc cette inconstance et cette versatilité vous empêcherait-elle de reconnaître la légitimité et l'utilité de ses promesses à l'égard de Dieu.

L'homme est inconstant, et même très-inconstant! remarquez-vous.

Soit. Eh bien! c'est une raison de plus de fixer son inconstance. Or, il n'y a pas de moyen plus propre à cela que le vœu. Pourquoi donc toutes les promesses que nous faisons à nos semblables, promesses de vive voix, par écrit, promesses authentiques, si ce n'est pour fixer notre inconstance, et les assurer de notre parole, sur laquelle ils ont besoin de compter? Il en est de même des vœux pour Dieu. Le vœu perpétuel fait en face de l'Eglise, est bien la promesse la plus authentique qu'il puisse recevoir de nous. Le cœur de l'homme est une girouette, dites-vous. Et pourtant si ce cœur, créé à l'image de Dieu, comme la foi le dit si positivement, et comme la raison le reconnaît, si, malgré son inconstance, ce faible cœur sent en lui un besoin irrésistible de dévouement, si les intérêts de la société le réclament, si Dieu lui-même l'appelle, pourquoi donc n'irait-il pas s'enchaîner au pied des autels, pour se dévouer à leur service et au service de l'humanité.

Il s'en repentira, dites-vous; et alors il sera malheureux et fera le malheur des autres.

Qui vous l'a dit? est-ce que tout ne vous assure pas du contraire? Interrogez ceux qui se trouvent dans cette position, vous entendrez leur réponse; et, si vous ne voulez pas en croire leurs paroles, interrogez leurs actions.

Ils seront malheureux, dites-vous, et ils feront le malheur des autres.

Pourquoi donc, dans les communautés où l'on ne fait point de vœux perpétuels, mais des vœux de quelques années seulement, ne voit-on presque aucun religieux sortir, ses vœux expirés, et tous ou presque tous les renouveler, au contraire, avec joie et empres-

sement? Que dis-je! mais ceux-mêmes qui ont fait des vœux perpétuels que la loi ne reconnaît point, pourraient également quitter leur communauté, s'ils y étaient malheureux et s'ils rendaient les autres malheureux, comme vous prétendez.

La honte les retient, me direz-vous.

Ce serait possible de quelques-uns, mais de tous, mais du grand nombre? c'est impossible. La honte ne saurait avoir assez de prise sur le commun des hommes pour les retenir dans un lieu où rien ne les obligerait de rester, s'ils y étaient malheureux, et s'ils faisaient le malheur des autres.

Rappelons-nous d'ailleurs ce qui arriva à l'époque de notre révolution. Beaucoup alors sans doute se trouvaient dans les communautés qui y étaient entrés sous la pression des idées précedemment dominantes. Et pourtant, quand tout cloître eut été brisé, bien peu sortirent volontairement, il fallut la violence pour expulser les autres de leur douce et sainte retraite, et plusieurs, en mourant, ne se disaient pas moins martyrs du vœu qu'ils avaient fait à Dieu, comme religieux, que de la foi qui les engageait à Jésus-Christ comme Chrétiens.

Z

ZÈLE.

Objections.— Je ne suis point aussi indifférent que vous le pensez en matière de foi. — J'ai aussi une religion à laquelle je tiens beaucoup. — Comme je ne me crois pas plus infaillible qu'un autre, je laisse chacun suivre sa religion comme il l'entend. — Vouloir agir autrement, c'est se mettre sur la voie qui conduit aux persécutions, comme les Catholiques en Espagne, en Italie, presque partout, comme le protestantisme en Angleterre, en Suède, presque partout également.

Réponse. — C'est fort heureux que vous nous mettiez ici sur la même ligne que les protestants. Nous ne sommes point accoutumés, à tant de douceurs. Permettez-moi cependant avant toute discussion, une petite réflexion. Quand les Catholiques font tout ce qui dépend d'eux pour communiquer aux autres leur foi religieuse, ils se montrent conséquents avec eux-mêmes, étant convaincus, publiant hautement que cette foi est la seule vraie, la seule venue du ciel, la seule propre à faire le bonheur de l'homme au ciel et sur la terre. Quand les protestants veulent les imiter, ils oublient ce qu'ils ont dit mille fois, ce qu'ils ne cessent de répéter chaque jour, que c'est à l'homme à former sa croyance, la Bible à la main.

Cela reconnu, abordons la question.

Nous la traitons ailleurs, notamment à nos articles : Liberté religieuse, Religion, Tolérance; mais comme c'est une des questions qui sont le plus à l'ordre du jour, comme on dit communément, nous croyons utile d'y revenir ici.

Je ne suis pas aussi indifférent que vous le pensez en matière de foi, avez-vous dit.

Si nous le pensons, c'est que vous nous le faites penser, je ne dis pas seulement par vos paroles, mais ce qui est beaucoup plus déplorable, par vos actions. Ce que vous venez de nous dire n'est pas non plus très-propre à nous faire penser le contraire, pour peu qu'on y réfléchisse.

J'ai aussi ma religion à laquelle je tiens beaucoup, avez-vous ajouté.

Je ne suis pas fâché que vous me l'assuriez, d'autant plus que mille raisons me portaient à croire que vous n'en aviez guère, je dirais volontiers point du tout. Mais enfin, puisque vous avez commencé à nous ouvrir votre cœur, vous pourriez bien nous l'ouvrir un peu plus. Quelle est donc votre religion? Etes-vous catholique? — Non pas précisément. —Etes-vous protestant? — Pas davantage. — Etes-vous Juif? — Encore moins. — Mahométan? Païen? — Beaucoup moins encore. — Qu'êtes-vous donc? Puisque vous avez une religion, cette religion doit avoir un nom? — Ce n'est pas nécessaire. J'ai ma religion que je me suis faite à moi-même. *C'est de ne faire à qui que ce soit ce que je ne voudrais pas qu'on me fît à moi-même.* — Elle est courte votre religion. Je vous conseille, en effet, d'y tenir beaucoup, car elle vous échapperait facilement.

Si je ne vous réponds pas sérieusement, comme vous voyez, c'est que ce que vous me dites ne me paraît pas sérieux. Est-ce que vous pouvez appeler cela une religion? Qui dit *religion* dit l'ensemble de nos devoirs, non-seulement envers les autres hommes, mais aussi envers nous-mêmes, et avant tout envers Dieu. Or, cela ne se trouve point contenu dans votre court symbole. Qui dit *religion* dit aussi la prière, l'offrande, tout ce que le cœur, la raison, le sens commun nous prescrivent de faire pour témoigner notre reconnaissance à l'auteur de tout bien et pour lui demander chaque jour les grâces dont nous sentons que nous avons besoin, nous, pauvres créatures si ignorantes et si faibles. Or, on ne voit rien de cela dans ce que vous appelez votre religion. Qui dit *religion* dit un lien ferme, indestructible, un lien surnaturel, divin, qui nous attache inébranlablement au devoir, alors même que nos passions et celles des autres, alors que toutes les puissances mauvaises s'efforcent de nous en détacher. Or, rien de semblable ne se trouve dans votre religion. Qui dit *religion* dit un lien extérieur, public qui unit entre eux les membres d'une même famille, puis les familles les unes avec les autres, de manière à faire régner l'ordre et la vertu

dans ce que nous appelons la société. Or, telle ne saurait être votre religion. Que vous dirai-je enfin ! La religion vient du ciel, elle est Fille de Dieu, esprit infini et tout-puissant. Tout le monde en convient, tous le proclament hautement. Or, votre religion vient de la terre, elle est fille de votre intelligence, esprit fini et sans force. Elle n'est donc point la véritable religion.

Vous dites que vous vous êtes fait vous-même votre religion.

Mais ce droit que vous avez ou que vous prétendez avoir, tous l'ont ou doivent l'avoir également, la condition des hommes étant la même sur la terre. Or, ce droit sacré de se faire à soi-même sa religion, comment donc sera-t-il exercé par le simple campagnard, la pauvre femme, le petit enfant, par cette masse ignorante et tout occupée aux travaux matériels, qui forme évidemment l'immense majorité du genre humain ?

Chacun d'eux aura la religion de sa famille ou de son pays, répondez-vous.

Pourquoi cela? qui vous l'a dit et sur quelle autorité vous fondez-vous pour le décider? Si d'ailleurs cette religion répugne à leur raison ou à leur conscience? si c'est la religion des mahométans et des idolâtres?

Voilà donc l'immense majorité des hommes hors d'état de se faire une religion et, par conséquent, d'en avoir une, d'après votre système,

Et vous tous, savants ou prétendus tels, êtes-vous dans une position plus favorable pour cela, absorbés que vous êtes dans vos occupations scientifiques, autant et plus que les autres peut-être dans leurs occupations matérielles, aveuglés autant qu'eux, si ce n'est davantage encore, par les préjugés et les passions ?

Comme je ne me crois pas plus infaillible qu'un autre, ajoutez-vous, je laisse chacun suivre sa religion comme il l'entend.

Ce serait assez naturel, d'après ce que nous venons de dire, mais à cela il y a un inconvénient. Ce que vous faites, tous devront le faire probablement selon vous. Il n'y aura, dès lors, nul enseigement religieux, nulle exhortation à la foi, ni dans la société, ni dans la famille. Or, la foi venant de l'ouïe, toute croyance supposant nécessairement l'enseignement religieux, comme l'Apôtre le dit positivement, et comme il est facile à chacun de s'en convaincre : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (*Rom.* x, 17), la foi bientôt disparaîtra complétement: en sorte que pour n'avoir pas voulu vous mettre sur la voie qui conduit selon vous aux persécutions, vous vous serez mis sur celle qui conduit inévitablement à la destruction de la religion, de cette divine religion sans laquelle cependant il n'y a pour l'homme nulle société possible, nulle existence. Nous avons tant de peine à maintenir la religion sur la terre en employant pour cela tous les moyens qui sont à notre disposition. Que sera-ce donc quand nul ne s'en occupera?

Est-ce bien vrai, d'ailleurs que vous laisserez chacun suivre sa religion comme il l'entend. Nous désirons tous voir les autres dans les dispositions où nous nous trouvons nous-mêmes. Vous agirez en conséquence, vous aussi, et vous le ferez avec une ardeur d'autant plus violente quelquefois que vous n'aurez point la charité chrétienne pour la tempérer et la régler. De là mille tracasseries de votre part, si ce n'est même la persécution. Les faits les plus éclatants viennent à l'appui de ce que j'avance ici. Les philosophes du dernier siècle s'étaient dit aussi : *Que chacun se fasse à soi-même sa religion et ne s'occupe point de celle des autres.* Partant de là, ils ont miné peu à peu l'édifice de la religion, et par contre-coup, de la société; puis les démolisseurs sont venus qui ont détruit en quelques années seulement ce que l'Eglise catholique avait établi pendant des siècles.

Vouloir agir autrement, avez-vous ajouté encore, c'est se mettre sur la voie qui conduit aux persécutions, comme les Catholiques en Espagne, en Italie, presque partout, comme les protestants en Angleterre, en Suisse, presque partout également.

J'ai montré, en commençant, quelle différence il y avait à faire entre les Catholiques et les protestants, relativement au zèle des uns et des autres pour faire partager leurs convictions religieuses.

J'examinerai ici seulement la question en elle-même.

Vous prétendez que le désir de faire des conversions conduit à la persécution.

En tout cas, ce ne serait pas la seule voie; car l'indifférence ou la prétendue indifférence en matière de religion y conduit aussi et même bien plus violemment, comme nous venons de le montrer.

Le zèle religieux y conduit-il cependant?

Non assurément; non, vous dis-je, tant qu'il reste zèle religieux, et qu'il ne change point de nature; car le zèle, c'est la charité; et la persécution, c'est la haine.

En qui le zèle fut-il plus grand qu'en Jésus-Christ, qu'il dévorait, comme il l'assure lui-même? et qui fut moins persécuteur?

En quels hommes le zèle fut-il plus grand que dans les Apôtres qui embrasèrent le monde de ce feu sacré que Jésus était venu apporter sur la terre? et quels hommes ont été moins persécuteurs, quels hommes ont été plus persécutés?

Il y a eu des Chrétiens que le zèle a portés à la persécution, me direz-vous.

Je ferai ici une distinction.

Ou ils agissaient alors par esprit politique ou bien par esprit religieux. Si c'est par esprit politique, pourquoi parler de la religion, quand elle n'est point en cause ? Si c'est par esprit religieux, je ferai une nouvelle distinction.

Ou ils agissaient en droit et avec raison, ou non. Dans le premier cas, pourquoi les blâmer, et surtout pourquoi blâmer la religion?

Dans le second cas, la religion les désavoue

et les blâme autant et plus que vous encore, parce qu'elle est toute vérité et toute charité.

Comme toute chose, le zèle a ses excès. C'est un feu divin, c'est ce feu que Jésus-Christ apporta sur la terre, et qu'il désire voir brûler partout et toujours : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.* XII, 49.) Comme le feu ordinaire, qui est divin aussi, en un sens, puisqu'il vient également de Dieu, il brûle, détruit et consume quelquefois; mais, la plupart du temps, et tant qu'il ne sort point des conditions de sa nature, il éclaire, échauffe et purifie, il emporte au ciel, en y montant lui-même, les objets qu'il a saisis et qu'il a pénétrés de sa vertu toute céleste.

Alta petunt aer atque aere purior ignis.

(OVID., *Metam.*, lib. XV, vers. 243.)

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION. — Quelles sont les objections recueillies ici avec la dénomination de populaires? — A qui s'adresse la réfutation qui en est faite? — D'où sont tirées ces objections? — D'où la réponse faite à chacune d'elles? 9

ABBAYE, ABBE, ABBESSE.—*Objections :* Abus! abus! abus! assemblage de tous les abus! — Abus dans les bâtiments. — Abus dans la conduite de ceux qui s'y trouvent, ou qui, étant censés s'y trouver, vont étaler ailleurs, comme l'abbé de cour, le scandale de leurs mœurs. — Abus par rapport à la religion. — Abus par rapport à la société. — Abus par rapport à la famille. — Abus enfin par rapport aux individus. — Quand la révolution a détruit tout cela, elle a fait un acte bien méritoire aux yeux de Dieu et des hommes. 17

ABSOLUTION. — *Objections :* Qu'ai-je besoin de votre absolution? — Il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés. — C'est d'ailleurs une grande simplicité de croire que quelques paroles prononcées dans une langue qu'on n'entend plus puissent changer l'état des âmes, et de rouges comme l'écarlate, qu'elles étaient peut-être, les rendre blanches comme la neige. — Gardez donc votre absolution pour vous, je vous le répète; quant à moi, je dormirai fort bien sans cela. — Elle n'est que pour un trop grand nombre une source de désordre, par la facilité avec laquelle elle remet les péchés. 33

ABSOLUTISME. — *Objections :* C'est aussi clair que le jour, la religion catholique a toujours été et est encore aujourd'hui favorable à l'absolutisme. — Rappelez-vous le moyen âge. Voyez l'Italie, l'Espagne, l'Autriche.... Ce sont là les objets de son amour, ses œuvres, en quelque sorte. — Cette sympathie de la religion catholique pour l'absolutisme ne doit point nous surprendre, puisque le gouvernement de son chef, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel, est le plus absolu de tous les gouvernements. — Voilà pourquoi sans doute tous les peuples s'en éloignent de plus en plus, chaque jour, ainsi que ceux qui cherchent avant tout les intérêts du peuple. 43

ABSTINENCE.— *Objections :* Ce n'est point ce qui entre dans le corps qui souille l'âme.... Dieu ne damnera point pour un morceau de viande. — La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours.— Ici, la viande est interdite; faites quelques pas, et la dépense n'existe plus.— Vous croyez que c'est Dieu qui veut cela? — Quant à moi, je suis le conseil de l'Apôtre, je mange tout ce qu'on me présente. — A quoi sert, en réalité, l'abstinence? — J'ai bien assez des privations auxquelles je suis forcé de me soumettre, sans en accepter de volontaires. 53

ABUS. — *Objections :* Il n'y a qu'abus dans la religion, et surtout dans la religion catholique. — Admettons qu'il n'y ait, à parler rigoureusement, aucun abus dans la religion catholique, considérée en elle-même; toujours est-il qu'il y en a de très-nombreux et de très-grands qui viennent d'elle, ou, ce qui est à peu près la même chose, à son occasion; et nous demandons comment une religion divine peut être la cause, ou, si vous voulez, l'occasion de tous ces abus. — Quoi que vous puissiez dire, c'est toujours à l'occasion de la religion qu'ont lieu les plus grands abus. On ne peut s'empêcher de le remarquer et de se demander pourquoi Dieu permet cela. 61

ACCAPAREMENTS. — *Objections :* Comment voulez vous que nous aimions les prêtres et la religion qu'ils enseignent? — On dit qu'ils cherchent à nous faire mourir de faim. — C'est pourtant vrai, assure-t-on, chacun d'eux met une somme proportionnée à sa fortune, pour former une bourse qu'on appelle *bourse noire*, qui est destinée à accaparer tous les blés, et à affamer ainsi les populations. — Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable. Est-ce que, sans cela, les blés se seraient maintenus, depuis si longtemps, au prix où ils sont? Les récoltes ne sont pas mauvaises. Et puis, d'ailleurs, la plus mauvaise récolte suffit pour nourrir la France pendant plus de quatre ans. 69

AMBITION. — *Voy.* les articles AMOUR-PROPRE, JÉSUITES.

AME. — *Objections :* Quand on est mort, tout est mort. — Il y en a bien d'autres qui le disent comme moi. — L'âme est un mot. — C'est tout au plus un souffle, ainsi qu'on l'appelle communément, même dans nos livres religieux. — C'est le corps qui pense. — Si la faculté pensante était en nous réellement et substantiellement distincte du corps, elle aurait une existence à part, tandis que nous la voyons toujours commencer avec lui, se développer, décroître et finir en même temps que lui. — Où serait d'ailleurs cette âme que jamais personne n'a pu voir, et dont on n'a jamais pu découvrir la place, quelques recherches qu'on ait faites. 79

AMERIQUE. — *Voy.* les articles DÉLUGE et NOUVEAU-MONDE.

AMOUR-PROPRE. — *Objection :* Vous voulez détruire l'amour de soi-même; mais n'est-ce pas le mobile de toutes nos actions? N'est-il pas dans les hommes religieux autant et plus peut-être que dans les autres? 99

AMPOULE (SAINTE-).—*Objections :* Voudriez-vous nous faire croire aussi à la Sainte-Ampoule? — Qui ne comprend aujourd'hui que cette croyance avait pour but de rattacher davantage, par des liens sacrés, le peuple français au sceptre de ses rois? 103

ANACHORETES, HERMITES, MOINES, SOLITAIRES. — *Objections :* Tout cela est contraire à la nature de l'homme, qui est né pour la société. — Que deviendrait le monde, si chacun se retirait ainsi dans la solitude? — Il y a chez eux souvent des exagérations de mortification que vous êtes les premiers à condamner chez les mahométans et chez les idolâtres. 103

ANATHEME. — *Objection :* Dire anathème à son frère, c'est méconnaître la religion de Jésus-Christ, qui était la bonté même. 107

ANGE, ARCHANGE, etc. — *Objections :* Contes de fées que tout cela! — C'était bon autrefois; mais aujourd'hui! — Parlez-en aux enfants, tout au plus. — Quant aux grandes personnes, ne leur en parlez pas, de grâce, car vous les feriez sourire de pitié. 111

ANGELUS. — *Objections :* Convenez que c'est bien un peu enfant de sonner trois petits coups, trois fois de suite, et, après, à grande volée, comme on dit communément. — Vous dites que c'est le signal de la prière; mais faut-il prier si souvent?—Tout cela est bon pour le peuple. 123

ANGLETERRE. — *Objection :* En voilà un peuple!... riche, puissant, tolérant, libéral.... Aussi n'est-il point catholique, mais protestant. 127

ANGLICANISME. — *Voy.* l'article Eglise catholique.
ANIMAUX. — *Objections :* Vous dites que l'homme a la supériorité sur les animaux : est-ce bien vrai ? — Les animaux ne valent-ils pas l'homme par la force, par l'intelligence, et même par la vertu? — Que dis-je! mais l'homme s'abaisse souvent bien au-dessous des animaux, en sorte qu'il n'aurait point été trop modeste celui qui a dit qu'entre lui et son chien il n'y avait de différence que l'habit. 133
ANNIVERSAIRES. — *Voy.* l'article Services funèbres.
APOSTAT. — *Voy.* l'article Changement de religion.
APOTRES.— *Objections :* Les apôtres étaient des ignorants. — Pierre, leur chef, l'était peut-être encore plus que les autres. — Ils étaient, du reste, moins fiers que leurs successeurs, et mangeaient volontiers ce qu'on leur servait. 137
ARBRES DE LIBERTE. — *Voy.* l'article Bénédictions.
ARCHE. — *Voy.* l'article Déluge.
ARGENT. — *Objection :* Pourquoi les prêtres demandent-ils toujours de l'argent pendant les offices, et à l'occasion des sacrements? 143
ARISTOCRATES. — *Voy.* l'article Grands.
ASSOCIATIONS RELIGIEUSES.— *Objections :* A quoi bon des associations religieuses? — C'est vouloir se distinguer des autres, faire bande à part, etc. — Elles pullulent dans la religion catholique principalement. — Que d'argent est enlevé ainsi au pauvre peuple! — Et puis qui ne comprend que, dans un temps donné, il peut résulter de là un grand danger pour la société? 147
ATHEISME. — *Voy.* l'article Dieu.
AUTORITE DE L'EGLISE. — *Objections :* Le rationaliste nous dit que c'est par la raison que chacun doit former sa foi, le protestant que c'est par la Bible, le catholique que c'est en se soumettant à l'autorité de l'Eglise : auquel croire? — Vous dites que la Bible elle-même, qui est pourtant la parole de Dieu, ne nous suffit pas; comment alors l'enseignement de l'Eglise, qui n'est que la parole des hommes, nous suffira-t-il? Si nous ne pouvons former nous-même notre foi avec la parole de Dieu, comment avec la parole des hommes? 157
AUTRICHE. — *Voy.* l'article Absolutisme.
AVENIR (Religion de l'). — *Voy.* les articles Christianisme, Eglise catholique.
BALS, ROMANS, SPECTACLES. — *Objections :* Vous nous défendez d'aller au bal, de lire des romans, de fréquenter les spectacles : il faut donc que nous n'ayons aucun délassement après nos occupations.—Il y a des personnes honnêtes et même chrétiennes qui font tout cela. 169
BAPTEME.— *Objections :* Vous soutenez donc que sans le baptême personne ne peut entrer dans le ciel? — N'est-il pas cruel surtout de placer ainsi dans l'enfer une multitude infinie de pauvres enfants qui ont été privés du baptême sans qu'il y ait de leur faute, ni même, la plupart du temps, de celle de leurs parents? — Comment quelques gouttes d'eau peuvent-elles rendre la vie à l'âme qui est toute spirituelle. — Cette eau glacée ne pourrait-elle pas plutôt faire périr ce petit corps alors si délicat? — Le prêtre commence, dès ce moment, à se montrer intolérant : il veut que le baptême soit administré dans un temps donné, que les parrains aient tel âge, sachent faire telle et telle prière, répondre à telle et telle question... C'est l'affaire des parents. 173
BAPTEME D'UNE CLOCHE. — *Voy.* l'article Cloche.
BARTHELEMY (Massacre de la Saint-). — *Objection :* Et la Saint-Barthélemy! c'est une tache dont le nom de catholique se lavera difficilement. 181
BENÉDICTIONS. — *Objections :* Bénédictions de chapelles, bénédictions de statues, bénédictions de chemins de fer, bénédictions de navires, bénédictions d'arbres de liberté, etc., etc. Franchement, que signifie tout cela, et quel peut en être le résultat? 187
BENÉFICES. — *Voy.* les articles Abbayes, Chanoines, Richesses du clergé.
BIBLE.—*Voy.* les articles Autorité de l'église, Evangile.
BIBLES. — *Objection :* On ne sait pourquoi les catholiques s'opposent à cette distribution de bibles faite dans tout l'univers par les sociétés protestantes, qui ont pour but de les propager, et qu'on nomme pour cela sociétés bibliques. C'est toujours la parole de Dieu, de quelque part qu'elle vienne. 213
BIENFAITS DE L'EGLISE. — *Objections :* Pourquoi tout le monde parle-t-il des bienfaits de l'Eglise. — Sont-ils réellement ce que chacun dit? — Sont-ils tels aujourd'hui qu'ils étaient autrefois? — Est-ce que nous n'avons pas notre raison pour nous diriger; et, quand celle-ci se tait ou s'égare, est-ce que nous ne pouvons pas avoir recours à la raison de nos semblables, à la raison générale, appelée encore sens commun, parce qu'elle est le patrimoine de tous? 215
BIENS DE L'EGLISE. — *Voy.* les articles Abbaye Communautés, Richesses du clergé.
BIGOT. — *Objection :* Je ne veux pas être bigot, comme un tel et une telle. Y a-t-il rien de plus laid au monde? 225
BONHEUR. — *Objection :* Nous avons tous été créés pour le bonheur. N'écoutons donc point l'enseignement si triste de la religion! 227
BOURSE-NOIRE. — *Voy.* Accaparements.
BRUTES. — *Voy.* l'article Animaux.
CABARET, IVROGNERIE. — *Objections :* Pourquoi n'aurions-nous donc pas notre société, aussi bien que les riches?—Notre société à nous, c'est le cabaret.—N'est-ce pas là que se font les affaires? qu'on est reçu, quand on est étranger? etc., etc. — Et si nous n'avons point d'autre satisfaction! — L'ivrogne, du reste, ne fait tort qu'à lui-même. 229
CAPUCINS, CARMES, etc. — *Objections :* Pourquoi laisser tous ces capucins, ces carmes et autres religieux semblables, se rétablir en France! — Ils ne sauraient être d'aucune utilité dans la société présente. 235
CARBONARI. — *Voy.* l'article Sociétés secrètes
CARDINAL. — *Objections :* Il n'y avait point de cardinaux autrefois : pourquoi donc aujourd'hui?—Pourquoi ces princes de la cour de Rome dans la plupart des autres Etats catholiques, qui n'en sont pas moins obligés de subvenir à une partie de leurs dépenses? 241
CAREME. — *Voy.* les articles Diocèse, Jeune.
CARMES. — *Voy.* les articles Capucins, Trappistes.
CASUEL. — *Objections :* A quoi bon le casuel? — N'y aurait-il pas, en tout cas, un autre moyen de faire subsister le clergé et de fournir aux besoins du culte? — C'est contraire à la recommandation faite par Jésus-Christ à ses apôtres de *donner gratuitement ce qu'ils avaient reçu gratuitement.* — C'est vendre les choses saintes. — C'est aussi humiliant pour le prêtre que vexatoire pour les fidèles.— D'autant plus qu'il s'agit souvent de sommes considérables. — Il n'y a rien de cela chez les protestants, parmi nous du moins. 243
CELIBAT, CELIBAT ECCLESIASTIQUE —*Objections:* Le célibat est contre nature. — Il est condamné par différents passages des livres saints, par celui-ci entre autres : *croissez et multipliez.* — Il est opposé au bien-être des Etats, dont il empêche la population de s'accroître. — Si tous gardaient le célibat, la fin du monde arriverait pourtant infailliblement. — Le prêtre aurait une raison toute particulière de se marier, ce serait pour donner aux autres, tant par lui-même que par les siens, l'exemple de toutes les vertus qu'il enseigne. — Saint Paul veut que l'évêque ait une femme et des enfants soumis en toute chasteté. 251
CEREMONIES DU CULTE CATHOLIQUE. — *Voy.* l'article Culte.
CHANGEMENT DE RELIGION. — *Objections :* On ne doit point changer de religion. — Vous en convenez vous-mêmes implicitement, quand vous jetez les épithètes d'apostat et de renégat à la face de ceux qui vous abandonnent. — Un honnête homme doit mourir dans la foi de ses pères. 261
CHANOINES. PRETRES INOCCUPÉS. — *Objection :* Des prêtres occupés, passe; mais des prêtres inoccupés, comme les chanoines, par exemple, à quoi cela sert-il? 263
CHAPELET. — *Objections :* Que signifie le chapelet, franchement? — Il n'y a rien de plus monotone. — Contentez-vous, du moins, de le mettre entre les mains des ignorants. — Quant à ceux qui savent lire, pourquoi le prendraient-ils lorsqu'ils ont mieux dans leurs livres? 265
CHARITE, — *Objections :* La charité n'est point une vertu catholique, comme vous le prétendez, elle est le propre de l'humanité. — Que de dureté, au contraire, dans le prêtre lui-même! 275
CHARTREUX. — *Voy.* l'article Trappistes.
CHASTETE. — *Objection :* La chasteté n'est point une vertu; c'est une lutte contre la nature. Ce serait, tout au plus, une vertu impraticable. 283
CHEMINS DE FER. — *Voy.* l'article Bénédictions.
CHIEN. — *Voy.* l'article Animaux.
CHOLERA, GRÊLE, INONDATIONS, etc. — *Objections :* Ce n'est pas Dieu qui fait ça, il est trop bon. — Ce sont les prêtres. — Ils en savent tant et ils ont le bras si long. — On en a pris quelques-uns sur le fait. — Il faut bien que cela soit, car on le dit partout. 289
CHRISTIANISME. — *Objections :* Je ne dis pas de mal

du christianisme. — Cette religion est certainement supérieure à celles qui l'ont précédée. — C'était tout simple, puisqu'elle venait après. — Voilà pourquoi elle s'est propagée si naturellement et si facilement par toute la terre. — Il en sera de même de celles qui lui succéderont. 503

CHRISTIANISME PRIMITIF.—*Voy* l'article Evangile.

CIEL.— *Objections :* Le ciel est sur la terre.— Le ciel, c'est l'argent. — C'est la gloire. — C'est le plaisir. — C'est ce qui est agréable à chacun. — Qu'est-ce que la religion peut nous offrir de préférable? 321

CIMETIERE. — *Objections :* Il est évident que c'est la religion qui a placé les cimetières au milieu des villes et qui cherche encore à les y retenir. — Et pourtant c'est triste, nuisible au commerce et à la santé publique. — C'est encore là une invention qui, comme dit Boileau,

Pour honorer les morts, fait mourir les vivants, 329

CIRE. — *Voy.* l'article Offrande.

CLERGE. —*Objections :* A quoi bon le clergé? — C'est une caste privilégiée, une nation dans la nation. — Séparés de leurs concitoyens dès le commencement, les membres qui le composent ont une éducation à part, une vie à part; ils ne prennent ni les idées, ni les opinions du pays; ils sont opposés aux progrès de la civilisation et des lumières; et ils peuvent, dans un temps donné, faire courir à la patrie des dangers d'autant plus grands qu'ils se trouvent sous la direction suprême d'un chef étranger. — Voyez le clergé de France, qu'on représente cependant comme un modèle, que ne lui manque-t-il pas, sous tous les rapports? 331

CLOCHE. —*Objections :* Le son de la cloche est reellement assourdissant, et je ne sais pourquoi on en laisse emplir nos villes une partie du jour et quelquefois de la nuit. — Vous dites que c'est pour appeler les hommes à la prière; mais appelez à prier ceux qui en ont envie, et laissez les autres tranquilles. — D'ailleurs, pour parler à l'homme, être vivant et animé, il faut une voix vivante aussi et animée. Or, la voix de la cloche est stupide et sans conscience, a dit notre grand poëte. — Que signifie le baptême d'une cloche? 349

CLOITRE. — *Voy.* les articles Abbaye, Communautés, Trappistes.

COLERE. — *Objections :* Vous nous défendez de nous mettre en colère; mais l'Ecriture nous le commande : *Mettez-vous en colère, et ne pèchez point,* nous dit-elle. — Ne nous parle-t-elle pas également de la colère de Dieu? — La colère naît de la vivacité, qui est bien l'une des plus belles qualités de l'âme. 361

COMMUNAUTES, COUVENTS, etc. — *Objections :* A bas les communautés! plus de couvents! — Les idées du siècle les repoussent.— On voit bien que ça finit par tout envahir, hommes et choses. — Les protestants n'ont rien de semblable et on ne s'aperçoit pas que leurs affaires en aillent plus mal. 369

COMMUNISTES, FOURIERISTES, SOCIALISTES, etc. — *Objections :* Les communistes veulent le bien du peuple. — N'est-ce pas affligeant de voir que les uns possèdent tout, et les autres rien ou à peu près? — Ne serait-il pas mieux de mettre tout en commun, comme on fait en famille, comme on le faisait au temps de la primitive Eglise, et comme on le fait encore dans les communautés? — La religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien s'occuper un peu plus de celle-ci, et y détruire la misère. — Il faut aussi jouir de la vie; il faut prendre du bon temps; car le bon Dieu n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux. — Les apôtres et les premiers Chrétiens étaient communistes. Ils étaient pauvres, mettaient tout en commun, étaient poursuivis et traqués par l'autorité, précisément comme les communistes. Ils ont tout vaincu par leur ardeur, et les communistes feront de même. 375

COMPAGNONAGE. — *Voy.* l'article Sociétés secrètes.

CONCILES. — *Objections :* Ces assemblées, que vous appelez conciles, ne peuvent guère se tenir sans causer dans le peuple une émotion qu'il est toujours bon d'éviter. — Que peut faire un concile particulier que ne fasse aussi bien, d'après vos idées, chaque évêque dans son diocèse? — Que peut faire un concile général que ne fasse, également d'après vos idées, l'évêque de Rome, chef suprême de l'Eglise. 387

CONFERENCES.—*Voy.* l'art. Réunions ecclésiastiques.

CONFESSION.—*Objections :* A quoi sert la confession? — Quel bien peut-elle faire que la parole évangélique ne fasse également? — Ce sont les prêtres qui l'ont inventée. — Les ministres protestants ont été bien avisés de la laisser tomber. — C'est bien assez de se confesser à Dieu, sans le faire à des hommes comme nous. — Le confesseur gardera-t-il bien le secret de ma confession? N'y pensera-t-il pas du moins en me voyant! — La confession est bonne pour des enfants tout au plus. — C'est ennuyeux. — Aller toujours répéter la même chose. — Des bagatelles, du reste, car, pour moi, je ne tue ni ne vole, et n'ai pas grand'chose à me reprocher. — Il y a si longtemps d'ailleurs, que je puis retarder encore et remettre la chose au moment de la mort. 401

CONFESSION (Billet de).—*Objections :* Pourquoi demander des billets de confession?—A Paris, du reste, on en a pour 5 fr., et il y a même des prêtres qui en donnent pour rien.

CONGREGATIONS. *Voy.* l'article Associations religieuses.

CONSTITUTION. — *Voy.* l'article Absolutisme.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGE. — *Objections :* Je ne sais pourquoi les prêtres ont refusé si opiniâtrément de prêter serment à la constitution civile du clergé. — Il ne s'agissait point du dogme. — Peut-être qu'en s'exécutant de bonne grâce ils eussent épargné bien des maux à l'Eglise et à l'État. 427

CONTRADICTIONS. *Voy.* l'article Evangile.

CONVERSION. — *Objections :* Je n'ai pas besoin de me convertir, disent les uns, je ne suis pas en mauvaises dispositions. — Je ne puis me convertir, disent les autres, j'ai trop de péchés. — Plus tard! plus tard! disent encore d'autres personnes. 429

COUVENTS. — *Voy.* l'article Communautés.

CREATION. — *Voy.* l'article Dieu.

CROISADES. — *Objections :* En ont-elles fait des victimes en tout genre ces guerres vulgairement connues sous le nom de croisades! — C'est pourtant la religion qui les a inspirées! — Quel en a été définitivement le grand résultat? 431

CROIX, CRUCIFIX. — *Objections :* Pourquoi adorer la croix? — C'est de l'idolâtrie. — Vous dites que ce n'est pas la croix que vous adorez, mais Jésus-Christ mort sur cette croix. Alors, pourquoi ne pas l'adorer en lui-même plutôt que dans cette croix sur laquelle il est mort, plutôt que dans l'image de cette croix, pour parler plus correctement encore? — A quoi cela sert-il? 439

CULTE, CEREMONIES DU CULTE CATHOLIQUE, PRATIQUES DE DEVOTION — *Objections :* Passe encore pour le culte intérieur; mais à quoi bon le culte extérieur? — Dieu est esprit, et c'est en esprit qu'il veut être adoré. — A quoi bon surtout toutes les cérémonies du culte catholique? — Pourquoi toutes les pratiques de dévotion en usage parmi nous? — Est-ce que Dieu du haut de son trône peut s'intéresser à toutes ces bagatelles? — C'est rapetisser Dieu à notre taille, et nous faire nous-mêmes encore plus petits que nous ne sommes. 445

CURES. — *Objections :* S'il faut absolument des prêtres, soit; mais des curés, c'est-à-dire des prêtres à circonscription territoriale, à quoi cela sert-il? — Il n'y a point de circonscription dans la religion, et il ne doit point y en avoir, non plus, dans le sacerdoce chargé de nous l'enseigner. — Les curés sont jaloux les uns des autres et se querellent quelquefois comme des portefaix. — Ils prétendent que c'est un péché d'aller prier Dieu ailleurs que dans leur église, et que l'absolution donnée par un autre que par eux précipite dans l'enfer, au lieu de conduire au ciel. — On les verra même se disputer un mort, comme des chasseurs, le gibier qui est tombé. — Ils portent partout, jusque dans le monde et dans l'administration civile, cet esprit de domination. — Voyait-on rien de semblable au temps de Jésus-Christ et de la primitive Eglise.

DELUGE. —*Objections :* C'est un conte de grand'mère, pour effrayer les petits enfants. — Comment donc se serait accompli ce grand événement? — Y avait-il assez d'eau pour cela? — Comment ne retrouve-t-on pas d'ossements humains avec les autres? — Comment se serait repeuplée l'Amérique? — Est-ce que toutes les espèces d'animaux ont pu être renfermées dans l'arche?— A quoi eût servi le déluge? 481

DEMON. —*Objections :* C'est pour nous faire peur que les prêtres nous parlent si souvent du démon. — Si on les écoutait, la terre serait un enfer anticipé, et la vie un supplice véritable. 487

DERNIERS SACREMENTS. — *Objections :* A quoi servent ces sacrements que l'Eglise catholique est dans l'usage de faire administrer aux mourants, et qu'on appelle pour cela les derniers sacrements? — C'est souvent un cadavre que le prêtre graisse d'une huile insignifiante. — Si le malade possède toute sa raison, c'est lui causer une frayeur mortelle, capable de le conduire réellement au tombeau. — Il ne faut point, pour un bonheur incertain, ou du moins éloigné, causer à l'homme

une peine certaine et présente, — Attendez qu'on vous demande, après tout; et n'allez point troubler les derniers instants de celui qui ne veut que mourir en paix. 489

DESPOTISME. — *Voy.* les articles ABSOLUTISME, ÉVÊQUE, PAPE.

DESSERVANTS. — *Objections :* Nos desservants manquent de science pour la plupart. C'est à de tels prêtres que s'adressent surtout ces deux vers de Voltaire : Nos prêtres ne sont pas.... Vous savez?—Ils sont mal élevés. — Ils n'ont pas toujours l'esprit de leur état. — Ils sont en querelle continuelle soit avec les riches, soit avec ceux qui occupent une place quelconque dans leur paroisse, comme le maire, l'instituteur, le médecin, le notaire, l'huissier, le percepteur, etc. — Ils feraient mieux de s'occuper des pauvres, qu'ils négligent très-souvent. 507

DEVINS, MAGICIENS, SORCIERS, TIREURS DE CARTES, etc. — *Objections :* Vous ne voulez pas que nous allions consulter les devins et autres gens semblables. — Que de choses pourtant ils nous disent! C'est à n'y pas croire quelquefois. — Rien, du reste; contre la religion. Ils commandent même souvent de faire dire des Messes. 523

DÉVOTION, DÉVOTE. — *Objections :* De la religion, passe encore; mais de la dévotion, qu'est-ce que cela signifie franchement? — Elle se développe surtout chez la femme, et voici ce qu'elle y produit ordinairement : l'orgueil, l'opiniâtreté, l'intolérance, etc., le tout caché sous un voile sacré. 525

DIEU. — *Objections :* Dieu n'est pas. — Qui nous assure de son existence? — Quelles preuves suffisamment convaincantes en avons-nous? — En supposant qu'il existe, il ne s'occupe point de nous : il est trop grand et l'homme trop petit pour qu'il y ait entre eux aucun rapport. — Il serait indigne d'un grand roi d'entrer dans les détails de la vie privée de ses sujets, pour assurer leur bonheur. — Si Dieu gouvernait le monde, ce monde irait beaucoup mieux qu'il ne va. — Où est-il en réalité ce Dieu que vous nous annoncez? — Qui l'a jamais vu? Qui peut le comprendre? — Et si nous ne pouvons le comprendre, à quoi sert d'affirmer son existence? — — Mieux vaut ne point connaître une personne que de s'en faire une fausse idée. 533

DIMANCHE. — *Objections :* Le dimanche est un jour comme un autre. — Pourquoi aller à la Messe ce jour-là surtout?— Pourquoi interrompre les œuvres serviles? — On mange ce jour-là, comme les autres jours; il faut bien travailler aussi ce jour-là, comme les autres jours. — Dieu l'a dit formellement à notre premier père : « Vous vivrez du travail de la terre tous les jours de votre vie. » *In laboribus comedes ex eu cunctis diebus vitæ tuæ.* — Le travail est une chose sainte d'ailleurs. On le reconnaît généralement quand on dit : qui travaille prie. — En tout cas, il vaut beaucoup mieux travailler que de mal parler, ou d'aller au cabaret. — Si on ne travaille pas le dimanche, tout reste en arrière. — Les maîtres le veulent la plupart du temps, et il faut bien leur obéir, comme vous nous l'enseignez vous-mêmes.— Les quitter pour aller ailleurs, ce serait souvent quitter une position passable, pour en prendre une intolérable. — Le prêtre nous défend de travailler le dimanche, et c'est précisément ce jour-là qu'il travaille le plus lui même. — Combien d'œuvres profanes il se permet, et permet aux riches également, qui ne vont pas plus à la sanctification du dimanche que les travaux serviles, comme on les appelle. 559

DIME. — *Objection :* Le clergé pense toujours à la dîme. Il ne désespère pas de la voir revenir. 585

DIOCESE. — *Objections :* Est-ce que la religion n'est pas la même partout? Pourquoi donc tant de différence d'un diocèse à un autre? — Ici, c'est fête, là, c'est jeûne au contraire. — Ici, on nous permet de manger de la viande tous les samedis; là, quelques samedis seulement; ailleurs, jamais. Dans certains diocèses, il est permis de manger de la viande une partie du carême; dans d'autres, quelques jours seulement, dans les autres, jamais. 589

DISPENSE. — *Objections :* On dispense pourtant de tout, dans la religion, pour de l'argent. — Vous dites que j'ai besoin d'une dispense, je suppose, pour épouser ma cousine, à tel ou tel degré : est-ce que nous ne serons plus parents, quand j'aurai donné mon argent, et qu'il nous sera venu de Rome, ou d'ailleurs, je ne sais quel écrit. — Vous dites que cela vient de Rome quelquefois : est-ce bien sûr? Pourquoi notre curé ou notre évêque du moins n'aurait-il pas le droit d'accorder cette dispense? Ce serait plus simple, plus court, et moins dispendieux; et puis notre argent n'irait point en pays étranger. 591

DOGME. — *Objections :* Le dogme n'est guère nécessaire. — On peut croire d'ailleurs les vérités les plus importantes sans l'enseignement de la religion catholique. — Voyez les philosophes et surtout les protestants. 595

DONATIONS. — *Voy.* l'article RICHESSES DU CLERGÉ.

DUEL.—*Objections :* Vous aurez beau faire, vous n'empêcherez jamais le duel complétement — Je veux bien que ce soit une faute aux yeux de la morale, mais c'est une faute que tout le monde absout, et c'est le cas de dire : quand tout le monde a tort, tout le monde a raison. — C'est une affaire d'honneur qu'on ne peut refuser du moins, dans certaines occasions principalement. — On ne se bat du reste qu'au premier sang, si on veut. — N'avons-nous pas le combat de David et de Goliath, celui des Horaces et des Curiaces, qui ne sont blâmés ni par les moralistes ni par les théologiens. 603

EAU BENITE.—*Objection :* De toutes les bénédictions en usage dans l'Eglise catholique, la plus fréquente est sans contredit celle de l'eau. Que signifie cette bénédiction? Que signifie l'aspersion qui en est faite, à chaque instant, sur les personnes et sur les choses? 607

ECOLES CHRÉTIENNES. — *Objections :* On sait pourquoi ces écoles qui s'établissent partout aujourd'hui au nom de la religion. — Ce n'est point l'instruction qu'elles ont pour but de répandre, mais l'ignorance. — Et ce ne sont pas des ignorants seulement qu'elles forment, ce sont des esclaves attachés de cœur à leurs chaînes. — Pourquoi ce costume sévère, qui n'est bon qu'à faire peur aux enfants? — Pourquoi des religieux? — Nos instituteurs laïques les valent bien, si même ils ne valent mieux. — Ils tiennent aussi bien leur école, et sur un plus haut pied. — Ce sont, en outre, de bons citoyens, de bons pères de famille, qui donnent précisément à leurs élèves l'exemple des vertus que ceux-ci devront un jour pratiquer. 611

ECONOMIE POLITIQUE.—*Objections :* L'esprit de la religion catholique n'est-il pas naturellement hostile à cette science communément connue aujourd'hui sous le nom d'*Economie politique?* — Ses apologistes ne s'en occupent guère que pour la combattre. — C'est une nouvelle preuve qu'elle ne veut point le bonheur matériel des individus et des peuples, que cette science a pour objet. 621

ECRITURE SAINTE. — *Voy.* l'article EVANGILE.

EDIFICES RELIGIEUX.— *Objections :* A quoi sert une église dans une commune? — Est-ce que chacun ne peut pas prier Dieu chez soi, ou dans son particulier, ou bien en famille? — C'est une cause de dépense pour les habitants. — Et puis, que de luxe dont on peut à la rigueur se passer, si on veut absolument une église. — Combien d'autres édifices religieux! — C'est une partie notable de ces biens de mainmorte, comme on dit, qui ruinent le fisc et empêchent d'importantes transactions. 629

EGLISE CATHOLIQUE.— *Objections :* Quelle est donc la véritable Eglise catholique? Est-ce l'Eglise anglicane, l'Eglise russe, ou l'Eglise romaine? — Du reste, votre Eglise catholique a fait son temps. — A quoi sert-elle aujourd'hui? — Il faut bien qu'elle passe, comme ont passé toutes les religions qui l'ont précédée, et qu'elle fasse place à une religion nouvelle. 647

ENCENS. — *Objections :* Puisque vous dites que l'encens est un symbole de la prière, pourquoi en brûlez-vous devant les créatures? — Les premiers Chrétiens regardaient cela comme un acte d'idolâtrie. — Quoi qu'il en soit, le prêtre, qui nous prêche si bien la modestie, devrait avoir quelque honte à se faire encenser, après avoir encensé son Dieu. 657

ENFANTS MORTS SANS BAPTEME.— *Voy.* l'article BAPTÊME.

ENFER — *Objections :* Il n'y a pas d'enfer. — C'est encore une invention des prêtres. — Où serait-il d'ailleurs, cet enfer? Les uns disent dans l'intérieur de la terre : mais on en aurait quelque preuve; et puis, quand le monde serait détruit, comme ils l'assurent, leur enfer le serait donc également? — Personne n'est revenu de par là, pour nous dire ce qui s'y passe. — L'enfer, c'est quand il n'y a pas d'argent à la maison. — J'admettrais encore volontiers certaines expiations pour punir les crimes; mais l'enfer, tel qu'on nous le peint, est inadmissible. — Qui pourrait tenir dans cette fournaise? Est-ce que le feu ne consumerait pas tout promptement? est-ce qu'il ne finirait pas par se consumer lui même? — L'éternité des peines est particulièrement incroyable. Comment croire, en effet, que Dieu, qui est la bonté même, veuille nous damner éternellement pour une faute qui n'a duré peut-être qu'un instant 659

ESCLAVAGE. — *Objections :* Quelle honte pour la religion catholique de n'avoir pas proclamé partout l'abolition de l'esclavage! — On remarque même que les gou-

vernements protestants ont plus fait pour l'abolition de l'esclavage, que les gouvernements catholiques, témoin l'Angleterre. 683
ESCOBARDER. — *Voy.* l'article Jésuites.
ESPAGNE.—*Voy.* les articles Absolutisme, Inquisition, Nouveau-Monde.
ESPRITS. — *Objections :* Que penser de tous ces esprits d'un autre monde, qui semblent avoir fait comme irruption dans le nôtre? — C'est un peu embarrassant pour la religion. 685
ETABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRETIENNE. — *Voy.* l'article Apôtre, Christianisme.
ETERNITE DES PEINES. — *Voy.* l'article Enfer.
EUCHARISTIE. — *Objections :* Jésus-Christ ne peut être réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie. — Il ne peut l'être en une infinité de lieux à la fois, dans chaque hostie et dans chaque partie de l'hostie, après qu'elle a été rompue. — Pourquoi Dieu a-t-il environné de tant de mystères un si grand bienfait? 693
EVANGILE. — *Objections :* Je ne puis croire l'Evangile, disent les uns. — Il y en a eu de faux : pourquoi celui que vous me présentez ne le serait-il pas également? — J'y vois des contradictions, des variations... — C'est un livre comme un autre, qui a aussi ses imperfections, et vous en faites un livre divin. — Je ne veux que le pur Evangile, disent les autres. — Votre religion n'est plus le christianisme primitif. 705
EVEQUE. — *Objections :* A quoi sert un évêque? — Ses revenus suffiraient à vingt prêtres, qui pourraient diriger vingt paroisses. — C'est un homme de luxe. — C'est un despote. — Les protestants n'ont point cet état-major ecclésiastique, qui se compose de l'évêque et de ses employés, et on ne voit pas que leurs affaires en aillent plus mal. 719
EXCOMMUNICATION. — *Voy.* les articles Anathème, Hors de l'Eglise point de salut.
EXEMPLE. — *Objection :* Le prédicateur nous parle sans cesse de donner le bon exemple; mais lui-même, le donne-t-il? Ne dit-il pas aux autres, ou n'est-il pas du moins obligé de leur dire : Faites ce que je vous recommande et ne remarquez pas ce que je fais. 743
EXTINCTION DE LA FOI. — *Voy.* l'article Foi.
EXTREME-ONCTION. — *Voy.* l'article Derniers sacrements.
EX-VOTO. — *Voy.* l'article Offrande.
FAINEANTISE. — *Objections :* C'est pour vivre et bien vivre sans rien faire que les uns se font prêtres, les autres religieux. — Ce sont tous des fainéants : à quoi servent-ils? 749
FANATISME RELIGIEUX. —*Objections :* Le fanatisme religieux a fait seul plus de mal au monde que tous les fléaux réunis. — Je ne le vois nulle part autant que dans la religion catholique. — Il est là dans le religieux, dans le prêtre, dans la femme même et dans l'enfant. 753
FATALISME. — *Voy.* l'article Libre Arbitre.
FETES. — *Objections :* Le dimanche, passe encore; mais pourquoi d'autres fêtes? — Il y en a beaucoup trop, du moins — Pendant ce temps-là, le peuple ne travaille point; et c'est pour lui, presque toujours, une occasion de dissipation et de libertinage, 767
FEU DE L'ENFER. — *Voy.* l'article Enfer.
FLEAUX. — *Voy.* l'article Choléra.
FOI. — *Objections :* Croyez! croyez! nous disent les prêtres; mais, pour croire, il faut des preuves. — N'a pas la foi qui veut : je voudrais croire, et ne le puis pas. — Qui croit d'ailleurs aujourd'hui? La foi s'éteint chaque jour. — Le clergé lui-même le reconnaît hautement. 777
FOLIES. — *Voy.* l'article Jeunesse.
FOURIERISTES. — *Voy.* l'article Communistes.
FRANCS-MAÇONS. — *Voy.* l'article Sociétés secrètes.
FRERES DE LA DOCTRINE CHRETIENNE. — *Voy.* l'article Ecoles chrétiennes.
FUNERAILLES. — *Voy.* l'article Services funèbres.
GATEAUX. — *Voy.* l'article Offrande.
GLOIRE. — *Voy* l'article Ciel.
GRACE. — *Objections :* D'après l'enseignement de la religion, la grâce serait tout dans l'homme, ou à peu près. — Vous m'invitez à me convertir; mais c'est l'affaire de Dieu plutôt que la mienne, puisque je ne puis rien, selon vous, pour le ciel, sans la grâce. — Vous me dites que je dois la demander, mais je vous ferai encore la même réponse, puisque je ne saurais prier utilement sans la grâce. 781
GRANDS, NOBLES, RICHES. — *Objection :* Le prêtre n'aime que les grands, les nobles, les riches, tous ces aristocrates que Jésus son maître a maudits. C'est sans doute qu'il se ligue avec eux pour opprimer le peuple. 787
GRECQUE (Eglise). — *Voy.* l'article Eglise catholique.
GRELE. — *Voy.* l'article Choléra.
GUERRES DE RELIGION. — *Objections :* Nierez-vous qu'il y ait eu des guerres de religion, et qu'il y en ait encore aujourd'hui? — On remarque même que ce sont ordinairement les plus opiniâtres. — Vous dites pourtant que la religion est une cause de paix parmi les hommes; et Jésus-Christ, votre Dieu, a défendu de se servir de l'épée. 791
HABIT. — *Voy.* les articles Ecoles chrétiennes, Prise d'habit.
HASARD.— *Objections*. Le hasard fait bien des choses, et même de très-grandes choses. — Tout le monde en convient. — Vous connaissez le mot de Talleyrand : « Comment cela finira-t-il, lui demandait-on quelquefois, en parlant de ces grands événements qui occupaient alors tous les esprits? — Par *hasard*, » disait-il; et chacun d'applaudir. 797
HERMITES. — *Voy.* l'article Anachorètes.
HONNETE HOMME. — *Voy.* l'article Religion.
HORS DE L'EGLISE POINT DE SALUT.—*Objections :* Ce n'est point Jésus-Christ qui a tenu un pareil langage; il était trop doux et trop sage pour cela. — Ce sont les Catholiques, qui, en posant ce faux principe, ont ouvert la porte à l'intolérance et à la persécution, en fait de religion. — De là ces excommunications formidables lancées par l'Eglise contre ses propres enfants, de là ces refus de sépulture, etc. 801
HUMILITE. — *Objection :* L'humilité n'est pas, ou plutôt c'est un raffinement de l'orgueil. 811
HYPOCRISIE. — *Objection :* C'est de l'hypocrisie! 815
IMAGE. —*Objections :* Pourquoi la religion catholique a-t-elle donc propagé ces images de toute forme et de toute grandeur qu'on retrouve partout? — C'est de la petitesse.— C'est du matérialisme. — C'est de l'idolâtrie. — Dieu, dans le décalogue, défend d'en avoir; aussi n'en voyait-on point au temps de la primitive Eglise. 817
IMMACULEE-CONCEPTION. — *Voy.* les articles Bénédictions, Vierge Marie.
IMMORTALITE. — *Voy.* l'article Ame.
IMPOSSIBILITE. — *Objection* : Ce que la religion commande est trop difficile : je ne puis pas le faire. 821
INCARNATION. — *Objections :* Comprenez-vous le mystère de l'Incarnation? — Etre tout à la fois le parfait et l'imparfait; être éternellement engendré du Père, et, sans le quitter, s'incarner dans le sein d'une pauvre créature; régner dans le ciel entouré de toutes les splendeurs, et paraître dans une crèche, sous la figure d'un enfant abandonné. Ne sont-ce pas là des impossibilités manifestes? N'y a-t-il pas contradiction jusque dans les termes? 825
INDIFFERENCE. — *Voy.* les articles Religion, Zèle.
INDULGENCE. — *Objection :* Que signifient toutes ces indulgences dont on ne cesse de parler dans la religion catholique? C'est donc à dire que, pour un peu d'argent et par quelques pratiques insignifiantes, on obtient tout, même le pardon de ses fautes. Que d'abus en cela! 829
INONDATIONS. — *Voy.* l'article Choléra.
INQUISITION.— *Objection :* Et l'inquisition! la sainte inquisition!... Ce redoutable tribunal a eu les plus grands excès, en Espagne surtout, vous ne pouvez en disconvenir, et je ne sais s'il n'est lui-même l'un des plus grands excès qui soient sortis du sein de la religion catholique. 831
INSTITUTEUR. — *Voy.* l'article Instruction.
INSTRUCTION. — *Objections :* La belle et excellente chose que l'instruction! — Le peuple sera bienheureux, dans quelque temps, si elle continue à se propager, comme elle a déjà fait. — Malheureusement les prêtres s'y opposent. — Ils ne peuvent supporter les instituteurs presque nulle part. 841
ITALIE. — *Voy.* l'article Absolutisme.
IVROGNERIE. — *Voy.* l'article Cabaret.
JESUITES. — *Objections :* C'est un Jésuite. — Vous demandez ce qu'est un Jésuite? Il me semble que c'est l'équivalent de toutes les injures. — Un Jésuite, c'est un dindon; et cela se dit dans les plus belles sociétés. — C'est un homme faux et à restrictions mentales. N'est-ce pas du nom d'un Jésuite qu'est venu le mot *escobarder?* — C'est un ambitieux, qui voudrait conquérir le monde, et dominer toutes les puissances. — Il sait tout, tant par lui-même que par ses affidés, ce qui est fort ennuyeux. — Avec les secrets des familles, il ne craint point de dé-

rober les fortunes, quand l'occasion s'en présente. — C'est un homme à morale relâchée et à principes dangereux. — N'a-t-il pas enseigné qu'il est permis de tuer les rois? — N'a-t-on pas dit des Jésuites qu'ils ont empoisonné le duc de Reichstad et d'autres encore au moyen d'une hostie? — N'a-t-on pas dit de la société que c'est une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout? C'est effrayant! — Il faut bien qu'il y ait quelque chose de semblable, puisqu'elle a eu tant d'ennemis, parmi lesquels se trouvent des hommes du plus grand mérite, comme Pascal et la plupart des jansénistes, qu'elle a été chassée de presque tous les Etats de l'Europe, et supprimée par un bref de Clément XIV. — On peut bien être contre les Jésuites sans être pour cela contre la religion. — Pourquoi tant tenir à cette société, puisque l'opinion la repousse. — La religion, qui a si longtemps subsisté avant elle, peut également subsister après. 880

JESUS-CHRIST. —*Objections :* Jésus-Christ n'est pas Dieu : c'est simplement un grand homme. — Vous le reconnaissez comme homme. Or, l'homme, qui est borné, ne saurait être Dieu, qui est infini. 885

JEUNE. —*Objections :* Le jeûne détruit la santé ou du moins la détériore. — Dieu qui est la bonté même ne saurait donc nous commander de jeûner : Ce sont les prêtres qui le font. — Aussi, ceux-ci en dispensent-ils pour de l'argent. — C'est aux prêtres et aux religieux de jeûner.—Quant à ceux qui sont dans le monde, leurs occupations et leurs travaux ne leur permettent guère de le faire. — Le jeûne n'est plus de notre temps. — Ma santé d'ailleurs n'est pas assez bonne pour jeûner. — Et puis je n'ai pas le moyen de me procurer une nourriture assez solide pour supporter le jeûne. Le maigre est trop cher. — Mon médecin ne veut pas que je jeûne. — L'Eglise même y consent. 899

JEUNESSE. — *Objections :* Il faut bien que jeunesse se passe. — Plus on fait de folies, quand on est jeune, et plus on est sage, quand on vieillit. 925

JUBILÉ. — *Voy.* l'article Indulgence.

JURIDICTION. — *Voy.* l'article Curé.

LATIN. —*Objections :* Pourquoi l'Eglise parle-t-elle latin, une langue morte? — Ne pourrait-elle pas parler dans chaque localité, le langage du pays? — Parler une langue inconnue, c'est à peu près ne rien dire. 927

LIBERALISME. — *Voy.* l'article Absolutisme

LIBERTE RELIGIEUSE. — *Objections :* Pourvu qu'on soit honnête homme, il est bien libre à chacun d'avoir une religion ou de n'en pas avoir du tout. — De s'en faire une à sa manière. — De suivre du moins celle dans laquelle il est né. — Que l'autorité ne s'en mêle point; car, après avoir été persécutée, la religion persécuterait à son tour. 933

LIBRE ARBITRE. — *Objections :* L'homme se croit libre, mais c'est une illusion. — Ce que Dieu a prévu de toute éternité doit arriver infailliblement. — Dieu ne pouvait permettre à sa créature de troubler l'ordre qu'il a établi en allant contre sa volonté. — Si l'homme était véritablement libre, que de crimes! et ces crimes retomberaient sur Dieu, qui lui aurait donné la liberté. — Un roi sage et bon se garderait bien de donner à ses sujets une chose dont il saurait que ceux-ci feraient le plus funeste abus. 939

LUMIERES. — *Objections :* La religion catholique est la plus grande ennemie des lumières, comme aussi les lumières sont toujours hostiles à la religion. — Il est bien rare de les rencontrer ensemble : les hommes et les siècles de lumière ne tardent guère à abandonner le catholicisme, si même ils lui sont restés quelquefois attachés. — La religion catholique nous dit de croire, au lieu de raisonner ; au lieu de laisser nos facultés intellectuelles se développer pleinement dans nos rapports avec Dieu, elle nous tient entre quatre murs, les yeux baissés, les oreilles closes, semblables à peu près à ces statues de pierre ou de bois qui s'y trouvent. 953

LUXE. — *Objection :* Pourquoi tant de luxe dans les églises, dans les palais épiscopaux et autres maisons appartenant au clergé? Ne vaudrait-il pas mieux vendre tout cela et en donner le prix aux pauvres. 969

MAGICIENS. — *Voy.* l'article Devins.

MAGNETISME. — *Objections :* Pourquoi avoir défendu l'usage du magnétisme? — Il y a là tant de faits extraordinaires qu'on ne peut révoquer en doute! — C'est, du reste, la constatation la plus frappante de l'existence des esprits que notre siècle matérialiste est porté à nier. 973

MAINMORTE. — *Voy.* l'article Edifices religieux.

MALHEUR. — *Objection :* J'ai plus de malheur qu'un autre! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour me rendre si malheureux? 975

MATERIALISME. — *Voy.* l'article Ame.

MENDIANTS. — *Voy.* l'article Pauvreté volontaire.

MENSONGE, RESTRICTIONS MENTALES. — *Objections :* Quoi! vous prétendez qu'il n'est jamais permis de mentir? — Pas même par plaisanterie? — Pas même pour rendre service au prochain? — Est-ce que tout le monde ne ment pas? — Que de mensonges approuvés ou à peu près dans les Livres saints! — Et vos restrictions mentales? Allez frapper à la porte de la maison la plus religieuse, et là, comme ailleurs, on vous répondra quelquefois que le maître n'y est pas, quoiqu'il y soit en réalité. 979

MESSE. — *Voy.* l'article Dimanche.

METIER. — *Objection :* Les prêtres font un métier. Ils ne croient pas ce qu'ils disent. 983

MIRACLES. —*Objections :* On ne voit point de miracles aujourd'hui; et vous convenez vous-mêmes qu'il n'y en a plus comme autrefois. — Est-ce que c'est possible? — Tout le monde se vante d'en faire, en sorte que les faux discréditeraient les vrais, s'il y en avait. 985

MISERE. — *Voy.* l'article Communistes.

MISSIONS. — *Objections :* D'où viennent ces missions et ces missionnaires, et à quoi sert tout cela? — Je comprends encore des missions chez les idolâtres ; mais, parmi nous, c'est bon à fanatiser le peuple, à susciter mille superstitions, à brûler des livres, etc. — N'est-il pas désolant encore de voir des jeunes gens quelquefois venir faire la loi à de vénérables curés? — De là, du bruit, de l'agitation, du scandale. Quant au bien, s'il y en a, il est de courte durée. 995

MONASTERES. — *Voy.* les articles Abbayes, Anachorètes, Communautés.

MORALE. —*Objections :* La morale chrétienne est-elle aussi extraordinaire qu'on le dit? — On peut bien la pratiquer sans religion. — Ne la retrouve-t-on pas à peu près tout entière chez les anciens. 1003

MORTIFICATION. — *Voy.* les articles Abstinence, Jeune, Trappistes, etc.

MOYEN AGE. — *Voy.* l'article Absolutisme.

MULTILOCATION. — *Voy.* l'article Eucharistie.

MYSTERES. — *Objections :* Je ne puis croire que ce que je comprends; et, en effet, il faut des raisons pour croire. — La religion doit avoir pour but d'éclairer les hommes sur la terre. Pourquoi donc ne lui parle-t-elle que de mystères? — La religion catholique est précisément celle qui en a le plus. — A quoi servent ces mystères impénétrables, qui semblent même, généralement parlant, contraires à la raison? — Les enseigner aux hommes, aux enfants surtout, c'est leur parler grec ou hébreu. 1015

MYSTICITE. — *Objections :* La mysticité est une espèce de folie religieuse. — Elle ouvre la porte aux plus grands égarements; et nous pourrions le prouver par beaucoup d'exemples. 1029

NAVIRES. — *Voy.* l'article Bénédictions.

NEUVAINE. — *Objection :* Une neuvaine précisément! Pourquoi pas une huitaine ou une dizaine? 1035

NOBLES. — *Voy.* l'article Grands.

NOTRE-DAME DE LORETTE. — *Voy.* l'article Reliques.

NOUVEAU-MONDE. — *Objections :* En ont-ils fait mourir les Espagnols, dans le Nouveau-Monde, de ces malheureux Indiens! — Et cependant ils se disaient le peuple le plus catholique de la terre, et ils avaient avec eux des ministres de la religion catholique. 1035

OFFICES. — *Voy.* les articles : Dimanches et Services funèbres.

OFFRANDES. — *Objections :* Que d'offrandes à l'Eglise! Offrandes en argent, offrandes en pain et en gâteaux, offrandes en cire, etc., etc. — Ne dites-vous pas que le saint sacrifice de la Messe tient lieu de toute autre offrande? Il est inutile d'en faire d'autres, à moins que ce ne soit pour les prêtres. — Que signifient ces ex-voto en cire, et autres matières, imitant différentes parties du corps humain, la tête, les bras, les jambes, etc. Tout cela est ridicule. 1059

ORGUEIL. — *Voy.* l'article Amour-propre.

PAIN BENIT. — *Voy.* l'article Offrande.

PAPE. — *Objections :* Pourquoi le pape? — Un pontife suprême n'est pas plus nécessaire, pour diriger les autres pontifes, qu'un roi suprême pour diriger les autres rois. — C'est un homme comme un autre, et vous en faites un Dieu. — Ce pontife, magnifiquement logé dans un palais, ayant sur la tête une triple couronne, est-ce bien le représentant de l'humble Jésus, qui eut le front couronné d'épines, le successeur de Pierre, qui fut si souvent chargé de chaînes, et ne se jugea pas digne d'être attaché en croix dans la même position que son divin maître? — N'y a-t-il pas incompatibilité entre la royauté et le sa-

cerdoce? — Combien de fois le Pape n'a-t-il pas abusé de son influence pour semer partout la dissension? — Il a frappé les rois d'anathème, délié les peuples du serment de fidélité, etc. 1043

PARENTE. — *Voy.* l'article DISPENSE.

PARRAINS. — *Voy.* l'article BAPTÊME.

PAUVRETE VOLONTAIRE. — *Objections:* A quoi sert la pauvreté volontaire! — Il y a bien assez de pauvres qui le sont involontairement. — La pauvreté conduit naturellement à la mendicité, qui est la source d'une infinité de désordres. — N'est-il pas honteux de voir des jeunes gens et des jeunes filles aller mendier, au nom de la religion, tandis qu'ils pourraient bien travailler. 1061

PECHE ORIGINEL.—*Objections :* Avez-vous des preuves assez fortes pour nous faire croire une chose aussi extraordinaire que le péché originel? — Est-ce que cela ne répugne pas à la justice et surtout à la bonté de Dieu? — N'y aurait-il pas réellement de la cruauté, de la part de Dieu, à punir de la sorte un nombre infini de créatures formées à son image, pour une faute aussi légère que le fut celle de nos premiers parents. — Prévoyant quel serait le résultat de l'épreuve, il devait l'éviter. — Dans la supposition du péché originel, Adam et Eve auraient dû garder la continence, et la même obligation subsisterait pour leurs descendants, le malheur et la faute des enfants retombant alors nécessairement sur les parents. — Une preuve bien convaincante qu'on n'admet point généralement la transmission du péché originel, c'est que rien n'est plus commun que d'entendre répéter partout : Innocent comme l'enfant qui vient de naître. 1063

PELERINAGES, VOYAGES. — *Objections* . Dieu est partout : A quoi bon l'aller prier à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques-de-Compostelle, à Saint-Martin de Tours, à la Sallette, etc., etc.? — Il y a là un vrai danger pour les mœurs, qui peuvent se perdre, pour la foi, qui peut dégénérer en superstition. — Cela se pratique partout, et vous ne faites là que ce que font les mahométans. — Ce sont les prêtres qui ont inventé cela, pour se faire des revenus, et avoir plus de crédit sur l'esprit des peuples. — Il y en a qui en chargent d'autres d'aller déposer l'offrande et demander la prière d'usage à tel lieu célèbre par ses pèlerinages, ou qui le font simplement dans leur église. Ils n'en appellent pas moins cela *leur voyage* à tel saint. 1081

PERSECUTION. — *Voy.* l'article LIBERTÉ RELIGIEUSE.

PHILOSOPHIE. — *Voy.* l'article DOGME.

PIERRE. — *Voy.* l'article APÔTRES.

PIETE. — *Objection :* A quoi sert la piété? Est-il rien de plus triste? Comment voulez-vous qu'on ne la repousse pas, à cet âge surtout où le cœur aime à s'ouvrir à la joie! 1087

PLAISIR. — *Voy.* l'article CIEL.

POSSEDES.—*Objections :* On ne voit plus de possédés comme on en voyait autrefois. — Peut-on croire à ces guérisons de possédés dont il est parlé dans l'Evangile et dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. — Celle qui a lieu dans le pays des Géraséniens, en particulier, nous présente de la contradiction, de l'injustice et du ridicule : de la contradiction, puisque saint Matthieu mentionne deux possédés, et saint-Marc comme saint Luc, un seulement; de l'injustice, puisque Jésus faisait perdre un immense troupeau qui ne lui appartenait pas; du ridicule, car quel rapport y avait-il entre les démons et ces pauvres pourceaux qu'ils entraînent dans la mer? 1089

POUVOIR TEMPOREL DES PAPES. *Voy.* les articles ABSOLUTISME, PAPE.

PRATIQUES DE DEVOTION. — *Voy.* l'article CULTE.

PREJUGES. — *Objection :* C'est un préjugé!

PRESENCE REELLE. — *Voy.* l'article EUCHARISTIE.

PRETRES.—*Objections :* Pourquoi tous ces prêtres?— Ne pourrait-on pas choisir, dans chaque localité, quelques vieillards ayant les lumières et les vertus que semblent réclamer les fonctions sacerdotales? — Vos prêtres sont des hommes comme d'autres. — Que de monstres il y a eu parmi eux, depuis Judas jusqu'à Verger! — Ils ne sont guère meilleurs les uns que les autres. — Comme on ne peut savoir au juste quels sont les bons, s'il y en a, on ne sait non plus à qui donner sa confiance. 1097

PRETRES INOCCUPES. — *Voy. l'article* CHANOINES.

PREVISION. —*Voy.* l'article LIBRE ARBITRE.

PRIERE. — *Objections* : Moi, je ne prie jamais! — Ça m'ennuie. — Je ne sais que dire. — Je n'ai pas le temps. — A quoi bon d'ailleurs? — Dieu sait mieux que nous ce dont nous avons besoin, et il est assez bon pour nous l'accorder sans que nous le lui demandions. — Si vous lui demandez de changer pour vous le cours de la nature, c'est donc un miracle que vous avez la présomption de lui demander. — Qu'y a-t-il de plus ridicule que cet ensemble de prières, en général contradictoires, qui lui sont adressées de toutes parts?—Pourquoi demander à Dieu le bonheur? Il est à la disposition de chacun de nous.—Ce ne sont pas des prières que Dieu demande de nous, ce sont de bonnes œuvres. — Les personnes qui prient le plus ne sont ni les plus heureuses, ni même les plus vertueuses.—Aussi, quelles prières! le murmure des lèvres. L'esprit n'y est pour rien, et le cœur encore moins que l'esprit. 1113

PRISE D'HABIT, PROFESSION RELIGIEUSE. — *Objections :* Que signifie cette cérémonie qui se fait avec tant de pompe dans la religion catholique?—C'est comme pour renouveler les sacrifices humains détruits par le christianisme. N'y a-t-il pas là réellement l'immolation d'une victime humaine? Tout le prouve, et chacun le reconnaît en la déclarant morte au monde. — Pourquoi d'ailleurs ce dépouillement complet de la victime, ce sombre habit, espèce de drap mortuaire, dont elle est revêtue, et qui ajoute encore à la noirceur du tableau. 1139

PRIVATIONS. *Voy.* les articles ABSTINENCE, JEUNE, TRAPPISTE, etc., etc.

PROFESSION RELIGIEUSE. — *Voy.* l'article PRISE D'HABIT.

PROGRES. — *Objections :* Notre siècle est le siècle du progrès : N'y a-t-il pas progrès en tout? —Ce n'est point étonnant; car nous avons secoué le joug de la religion, qui empêche l'homme d'avancer, et ne cherche même qu'à le faire reculer. 1141

PROPAGATION DE LA FOI.—*Objections :* C'est pourtant le peuple, et surtout le peuple de France, qui fournit en partie aux besoins de ce que vous appelez la Propagation de la foi. — A quoi cela sert-il?—En supposant que ce soit utile, c'est toujours un or précieux arraché du sein de notre chère patrie et dispersé au loin. 1153

PROPHETIES. — *Objections:* Qu'est-ce que ça prouve, une prophétie? — On n'en voit plus aujourd'hui. — Ou plutôt, on n'en voit que trop. Sans aucune importance, ces prophéties tombent d'elles-mêmes et doivent faire tomber les autres. 1165

PROSELYTISME. — *Voy.* l'article ZÈLE.

PROTESTANTS. — *Objection :* Si je voulais absolument une religion, je prendrais le protestantisme : c'est plus simple, plus commode que tout le reste, et on n'est pas moins Chrétien. 1171

PROVIDENCE. — *Objections :* Est-il bien vrai qu'il y ait une Providence? S'il y en a une, pourquoi cette inégale répartition des dons de Dieu? — Pourquoi tant d'êtres malheureux, et quelquefois profondément malheureux? — Pourquoi tant de désordres et de si grands désordres? 1173

PURGATOIRE. — *Objections :* Il n'y a point de purgatoire. — Vous admettez vous-mêmes qu'il n'y en aura point après le jugement général : pourquoi n'en serait-il pas ainsi auparavant? — Ce sont les prêtres qui enseignent cela, pour avoir des Messes et autres cérémonies funèbres qui toutes leur rapportent. 1187

QUATRE-TEMPS. — *Objection :* L'Eglise saisit pourtant toutes les occasions qui se présentent d'imposer à ses enfants des actes de pénible mortification. 1193

QUETES. — *Objections :* Des quêtes, et encore des quêtes, et toujours des quêtes de la part du clergé! — Pourquoi dans l'église? — C'est une cause de distraction, pour ne rien dire de plus. — Ne pourrait-on pas penser que vous en gardez une partie pour vous? — On n'ose vous refuser souvent, et on donne alors beaucoup plus qu'on ne peut. — Pourquoi ne pas laisser chacun faire sa charité comme il l'entend? 1195

RACE HUMAINE.— *Objection :* Vous dites que nous descendons tous du même père. Ce n'est guère croyable, à voir cette diversité de formes et de couleurs. 1201

RAISON.— *Objections :* Tantôt vous me dites d'écouter ma raison, tantôt de ne pas l'écouter : comment donc expliquez-vous cette contradiction? — Mais, si je n'écoute pas ma raison, quel guide suivrai-je? 1205

RATIONALISME. — *Voy.* l'article AUTORITÉ DE L'ÉGLISE, RAISON.

REDEMPTION. — *Objections :* L'Incarnation est déjà un mystère incroyable; mais la Rédemption, c'est plus qu'un mystère : c'est de la folie. — Est-ce qu'un Dieu pouvait mourir? Est-ce qu'il le devait, quand bien même c'eût été possible? — A quoi cela servait-il d'ailleurs? Jésus-Christ pouvait aussi bien nous enseigner nos devoirs sans mourir sur une croix. 1207

REFORME. — *Objection :* Luther et Calvin ont eu raison de crier : Réforme! et nous ferions bien de les imiter. Que de réformes à faire encore dans l'Eglise! 1223

REFUS DE SEPULTURE. — *Objections :* Pourquoi ces refus de sépulture de la part de l'autorité ecclésiastique? Vous gardez donc de la rancune jusqu'à la mort? Quoi! punir un cadavre! — Mais ce n'est pas lui que vous punissez, c'est sa famille. — Vous dites vous-mêmes que, par un acte secret de repentir, il a pu se réconcilier avec Dieu au dernier moment. 1225

RELIGIEUX. — *Objections :* Est-ce que nous ne sommes pas tous religieux? — Pourquoi donc il y en a-t-il qui prennent ce nom d'une manière particulière? C'est une orgueilleuse prétention. — Ce ne sont pas toujours ceux qui font profession de religion qui en ont réellement le plus. 1229

RELIGION. — *Objections :* Ne me parlez pas de religion. — A quoi sert-elle? — Elle est bonne pour le peuple. — Elle est bonne pour les femmes, les enfants, les vieillards. — Et encore met-elle souvent la désunion dans la famille. — Il suffit d'être honnête homme. — J'ai peut-être plus de religion et une religion mieux entendue que ceux qui en parlent tant : Ma religion à moi, c'est de faire du bien aux autres. — Je n'ai pas le temps d'être religieux comme vous l'entendez : je suis trop occupé pour cela. 1231

RELIQUES. NOTRE-DAME DE LORETTE. SCAPULAIRE. — *Objections :* Reliques en chair et en os, reliques en linge, reliques en bois, reliques en pierre, comme la célèbre Notre Dame de Lorette; imitations de reliques, comme le scapulaire, etc., etc. : enfantillages, superstitions que tout cela! — Ne voit-on pas quelque chose de semblable chez tous les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie? — Combien de fausses reliques d'ailleurs! Vous n'êtes donc pas bien sûrs si ce que vous prenez pour une relique de saint François, je suppose, n'est pas celle d'un autre saint, ni même d'un voleur ou d'un assassin? 1263

RENEGAT. — *Voy.* l'article CHANGEMENT DE RELIGION.

RESPECT HUMAIN. — *Objection :* Que dira-t-on de moi?

RESURRECTION. — *Objections :* Jésus-Christ n'est point ressuscité. — Ce sont les apôtres qui avaient enlevé son corps, pour faire croire à sa résurrection et mieux établir sa doctrine. — Nous ne ressusciterons pas plus que lui. — Ce sont les prêtres qui disent cela, mais c'est impossible. — Où Dieu reprendrait-il ces parcelles dispersées en tous lieux et confondues les unes dans les autres? 1273

RETRAITES ECCLESIASTIQUES. — *Voy.* l'article RÉUNIONS ECCLÉSIASTIQUES.

REUNIONS ECCLESIASTIQUES. — *Objections :* A quoi bon toutes ces réunions ecclésiastiques? — Tantôt ce sont des voisins qui se réunissent autour d'une table. — Tantôt ce sont ceux du canton qui se réunissent sous la présidence de leur doyen, comme ils l'appellent. — Tantôt ce sont tous ceux du diocèse qui se réunissent sous la présidence de l'évêque. — Tout cela est suspect et doit l'être, car rien ne transpire de ces réunions. 1285

REVELATION. — *Objections :* Il n'y a jamais eu de révélation. — Ce sont des imposteurs qui, pour mieux se faire écouter, ont donné comme venant de Dieu leurs propres pensées. — Si Dieu avait voulu donner aux hommes un corps de doctrine, il l'eût fait connaître à tous les hommes également. 1295

REVOCATION DE L'EDIT DE NANTES. — *Objections :* Une preuve bien frappante que les catholiques sont plus intolérants que les protestants, c'est la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. — Ce prince, du reste, a été puni par où il a péché, car il a porté, par sa révocation, un coup dont le commerce ne s'est jamais bien relevé et dont l'agriculture a souffert également. 1307

RICHE. — *Voy.* l'article GRANDS.

RICHESSES DU CLERGE. — *Objections :* Vous ne nierez pas que les richesses ne furent excessives autrefois dans le clergé. — Il n'en est plus de même aujourd'hui, sans doute; mais, si on le laissait faire, on reverrait bientôt la même chose. — Que de donations plus ou moins directement en sa faveur, à l'article de la mort principalement! — D'où cela provient-il? 1307

ROMANS. — *Voy.* l'article BALS.

ROME. — *Objections :* Rome est une ville comme une autre. — Quel rapport peut-elle avoir avec Jésus-Christ? — On ne doit pas confondre son Eglise avec l'Eglise catholique. — Ses habitants ne se distinguent pas tant déjà, aujourd'hui principalement. 1315

ROSAIRE. ROSAIRE VIVANT. *Objections :* Que signifie le Rosaire? C'est comme le chapelet : trois fois plus long seulement, et, par conséquent, trois fois plus ennuyeux. — Tout cela va aux bonnes femmes. — N'est-ce pas encore quelque chose de petit que le rosaire vivant 1321

RUSSIE. — *Voy.* l'article EGLISE CATHOLIQUE.

SACREMENTS. — *Objections :* Ce que l'Eglise nous enseigne des sacrements est bien étrange. Pourquoi Dieu se sert-il de ces canaux, comme vous les appelez, pour faire arriver jusqu'à nous la grâce qu'il peut si bien nous communiquer immédiatement? — Si nous éprouvons de la répugnance à admettre les sacrements en général, nous n'en éprouvons pas moins à admettre chacun d'eux en particulier. Que signifie tout cela? 1327

SACRIFICE. — *Voy.* les articles DIMANCHE ET OFFRANDE.

SAINTE-ENFANCE. *Objections :* Encore de l'argent et toujours de l'argent! — Qu'en voulez-vous donc faire aujourd'hui? — Vous parlez de racheter des enfants en Chine; mais n'avons-nous pas nos pauvres petits enfants de France pour qui tous les sacrifices de notre charité sont à peine suffisants. 1339

SAINTS. — *Objections :* Le proverbe le dit positivement : il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. — Pourquoi leur rendre tant d'honneurs? Ils sont des hommes comme nous, ils ont été aussi pécheurs et peut-être encore plus pécheurs que nous. 1347

SAMEDI. — *Voy.* les articles ABSTINENCE, DIOCÈSE.

SAVANTS ET GENS D'ESPRIT INCREDULES. — *Objections :* Et Voltaire et Rousseau! et tant d'autres savants et gens d'esprit qui ne sont point pour la religion! — Je remarque qu'ils se montrent particulièrement hostiles à la religion catholique. — Qu'avez-vous à leur opposer? 1349

SCAPULAIRE. — *Objections :* Pourquoi ces deux morceaux d'étoffe que portent certains fidèles? — C'est de la petitesse. — Il y en a qui disent que ceux qui les portent seront préservés de la damnation éternelle, d'autres de toute mort violente. N'est-ce pas de la superstition? 1361

SECRET DE LA CONFESSION. — *Voy.* l'article CONFESSION.

SECRETS DES FAMILLES. — *Voy.* l'article JESUITES.

SEMINAIRE. — *Objections :* A quoi servent ces écoles secondaires ecclésiastiques, vulgairement appelés petits séminaires? — Beaucoup y entrent qui ne se font point prêtres, et profitent ainsi d'aumônes et de sacrifices qui n'étaient point pour eux. 1365

SENS COMMUN. — *Voy.* l'article BIENFAITS DE L'EGLISE.

SENSUALISME. — *Voy.* l'article ECONOMIE POLITIQUE.

SERPENT. — *Objections :* L'histoire de la tentation d'Eve par le serpent prise à la lettre, est une fable pleine d'inexactitude et d'invraisemblance. — Est-ce que le serpent est le plus rusé de tous les animaux? — Comment pouvait-il parler? — Est-il croyable qu'au lieu de s'enfuir effrayée Eve soit entrée en conversation avec lui? — Comment s'est-elle laissée prendre à un piége si grossier? — Si le serpent ne fut que l'instrument du démon, pourquoi sa punition? — Est-ce que le serpent n'a pas toujours rampé sur la terre. 1367

SERVICES FUNEBRES. — *Objection :* Service du jour, service de huitaine, service anniversaire, etc., etc. Que d'offices dont le prêtre sait toujours bien tirer parti. 1369

SIGNE DE CROIX. — *Objection :* Quelle petitesse! Parlez de cela aux enfants; mais, de grâce, n'en parlez point aux grandes personnes, et surtout aux personnes instruites. 1373

SIMONIE. — *Voy.* les articles ARGENT, CASUEL, DISPENSE, TARIF.

SOCIALISTES. — *Voy.* l'article COMMUNISTES.

SOCIETE. — *Voy.* l'article ANACHORÈTES.

SOCIETES BIBLIQUES. — *Voy.* l'article BIBLES.

SOCIETES SECRETES. — *Objection :* Nos sociétés secrètes sur lesquelles vous jetez l'anathème ont cependant bien des traits de ressemblance avec vos sociétés religieuses : dans les unes comme dans les autres, les associés se soutiennent réciproquement et jurent une obéissance aveugle à leurs chefs. 1375

SOEUR DE CHARITE. — *Objections :* La sœur de Charité que vous représentez comme le chef-d'œuvre du catholicisme mérite-t-elle tous les éloges qu'on lui donne? — Dédommage-t-elle bien la société, par les services qu'elle lui rend, dans cette position exceptionnelle, du tort qu'elle lui fait, d'un autre côté, en la privant d'une bonne mère de famille? — Est-ce d'ailleurs à la religion catholique qu'on la doit? et ne trouve-t-on pas son équivalent dans les autres religions, notamment dans le protestantisme? 1379

SOLEIL. — *Objections :* Mon dieu à moi, c'est le soleil. — Sans lui, nous ne verrions rien; sans lui, rien ne subsisterait, nous n'existerions pas nous-mêmes. — Aussi est-ce lui seul que je prie et à qui je rends mes adorations. — Les premiers chrétiens ne voyaient pas autre chose dans le Christ que le soleil. 1391

SOLITAIRE. — *Voy.* l'article ANACHORÈTES.
SOMNAMBULISME. — *Voy.* l'article MAGNÉTISME.
SONGES. — *Objection :* Vous nous dites qu'il ne faut point s'en rapporter aux songes; mais est-ce qu'il n'y en a pas qui viennent de Dieu, comme le prouvent ceux dont parlent les saintes Ecritures, et d'autres que nous avons eus nous-mêmes quelquefois? 1403
SORCIERS. — *Voy.* l'article DEVINS.
SPECTACLES. — *Voy.* l'article BALS.
SPIRITUALITE DE L'AME. — *Voy.* l'article AME.
STATUES, STATUETTES. — *Objections :* Il n'y a guère moins de statues et de statuettes aujourd'hui qu'avant l'établissement du christianisme. — Leur rendre un culte quelconque, c'est de l'idolâtrie ou un acheminement à l'idolâtrie. — On peut fort bien s'en passer. 1405
SUICIDE. — *Objections.* La vie est à moi, je puis bien y renoncer. — Vous dites que c'est un don de Dieu : je puis donc ne pas l'accepter. — Je suis un membre inutile à la société. — Je souffre trop. — Je n'ose plus paraître devant mes semblables. — C'est l'action d'une âme fortement trempée, comme celle de Caton, comme celle de certains Juifs et certains Chrétiens proposés à notre admiration et à notre imitation. — Quoi qu'il en soit, il ne faut pas refuser la sépulture à celui qui s'est suicidé, car il devait avoir perdu la tête; et puis, ce serait refuser vos prières à celui qui en a le plus besoin. 1413
SUPERSTITION. — *Objections :* Que de superstitions sur la terre, au sein même du catholicisme! — Le mieux serait peut-être de ne rien croire. 1417
SYNODE. — *Voy.* l'article RÉUNIONS ECCLÉSIASTIQUES.
TARIF. — *Objection :* Vous voulez vous marier : en quelle classe? Vous demandez un enterrement, un service, une Messe, etc. : en quelle classe? Tout est donc tarifé dans votre religion. Ne voyez-vous pas que ce tarif est une honte? 1421
TIREURS DE CARTES. — *Voy.* l'article DEVINS.
TOLERANCE. — *Objections :* Quoi que vous puissiez dire aujourd'hui, la religion catholique est bien la plus intolérante de toutes les religions. — Vous faites une distinction entre l'intolérance des idées et celle des personnes; mais l'un conduit à l'autre nécessairement. Peut-on vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés? — Le mieux est donc d'étendre la tolérance à tout sans exception, aux idées comme aux personnes. 1425
TRANSSUBSTANTIATION. — *Voy.* l'article EUCHARISTIE.
TRAPPISTES. — *Objections :* Ce sont donc des scélérats pour se renfermer volontairement dans des espèces de bagnes religieux? — En tout cas, ils se font une bien fausse idée de la Divinité, en se la représentant charmée des souffrances de ses créatures. — C'est s'enfermer dans un tombeau avant la mort. — C'est entrer dans l'enfer avant le jugement. 1435
TRAVAIL. — *Voy.* l'article DIMANCHE, FÊTES.
TRINITE. — *Objections :* Quel mystère que celui de la Trinité! — Peut-il y avoir trois personnes en Dieu? *Trois* ne sauraient faire *un*, pas plus qu'*un* ne saurait faire *trois*. — Il y a encore une certaine utilité pratique à croire le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption; mais de quelle utilité peut-il être à l'homme de croire un Dieu en trois personnes? 1441
UNITE. — *Objections :* Vous parlez sans cesse de votre unité. N'avez-vous pas vos variations et vos disputes comme les protestants? Vous croyez aujourd'hui bien des choses que vous ne croyiez pas autrefois, et il n'y a peut-être pas un seul article de votre symbole que vos docteurs n'aient discuté et ne discutent encore. — S'il en est ainsi pour la foi, que dirons-nous de la discipline? 1451
USURE. — *Objection :* Hier encore vous interdisiez toute sorte de prêt à intérêt, en quelque sorte; aujourd'hui vous faites tout le contraire : quelle contradiction choquante dans l'Eglise!
VENDREDI — *Voy.* l'article ABSTINENCE.
VIANDE. — *Voy.* l'article ABSTINENCE.
VIATIQUE. — *Voy.* l'article DERNIERS SACREMENTS.
VIE FUTURE. — *Objections :* N'attendons pas pour vivre que nous soyons chez les morts. — Il est bien plus sûr de jouir de la vie présente que d'attendre un bonheur incertain. 1457
VIERGE MARIE (La SAINTE). — *Objections :* A quoi sert le culte de Marie? — Je ne répéterai pas sur son compte les grossièretés qui ont cours en certains lieux; mais n'est-il pas clair que vous en dites et que vous en faites beaucoup trop? — Vous l'appelez Mère de Dieu. Or, une femme, née dans le temps, ne peut avoir engendré Dieu, qui existe de toute éternité. — Vous l'appelez vierge et mère, ce qui est contradictoire. En supposant d'ailleurs qu'elle fût restée vierge jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, elle ne le serait point restée après, comme le prouvent ces différents passages de l'Evangile : *Antequam convenirent, inventa est in utero habens.* — *Et non cognoscebat eam donec peperit filium suum primogenitum* — *Mater ejus et fratres stabant foris.* — Vous la dites exempte du péché originel, ce qui est encore contradictoire dans vos idées, puisque vous prétendez que tous les descendants d'Adam en sont coupables. — Vous la priez autant et plus peut-être que Dieu lui-même. Elle a autant d'autels, et ces autels sont peut-être chargés d'un plus grand nombre d'offrandes. — Qu'est-ce que cela, si ce n'est un retour au paganisme? — Dieu seul peut être ainsi prié, ainsi honoré. — Marie est-elle la Divinité pour exaucer et même entendre les prières de tous les hommes? Est-ce que les supplications de tant de malheureux ne troubleraient pas le bonheur parfait dont vous prétendez qu'elle jouit dans le ciel? 1459
VOCATION. — *Objection :* C'est le prêtre qui fait les vocations, et il dit que cela vient de Dieu. Ne voyez-vous pas que c'est sa parole, sans cesse répétée à l'enfant, qui conduit les uns dans un séminaire, les autres dans un couvent? 1479
VOEU. — *Objections :* Pourquoi des vœux? — Il me semble que l'homme n'a pas le droit d'enchaîner la liberté que Dieu lui a donnée. — Se lier par un acte particulier pour quelques jours, passe encore; mais pour des années entières, pour toute sa vie, quelle présomption et quelle imprudence de la part d'un être qui ne veut plus le soir, la plupart du temps, ce qu'il voulait le matin! 1483
VOLTAIRE. — *Voy.* l'article SAVANTS *et* GENS D'ESPRIT INCRÉDULES.
VOYAGE. — *Voy.* l'article PÈLERINAGE.
ZELE. — *Objections :* Je ne suis pas aussi indifférent que vous le pensez en matière de foi. — J'ai aussi ma religion à laquelle je tiens beaucoup. — Comme je ne me crois pas plus infaillible qu'un autre, je laisse chacun suivre sa religion comme il l'entend. — Vouloir agir autrement, c'est se mettre sur la voie qui conduit aux persécutions, comme les Catholiques en Espagne, en Italie, presque partout; comme les protestants en Angleterre, en Suède, presque partout également. 1491

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

203
M 588
38629
MIGNE, J.P., (Ed.)
AUTHOR
Encyclopedie Theologique
TITLE
Tome 3. 33 V. 3:33
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL
Dictionnaire de Objections Populaires
38629